



FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VIII

147

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VII



Palchetto

125-9-38
8-

Num.° d'ordine

R. T. 1891.
III
147



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES.

TOME QUATRIEME.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

BOULEVARD DU COLONEL N° 30.

841413

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS,
DES ARTICLES CONSACRÉS
À L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES,
AUX BATAILLES MÉMORABLES,
AUX GRANDS ÉVÈNEMENTS POLITIQUES, ETC., ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.



TOME QUATRIÈME.



— MERO — RAPP. —

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, n° 39.

M DCCC XXXIII.



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.



MERO

MERR

MERLINGOT (N.), député de l'Ain à la convention, y vota la m. du roi sans appel et sans sursis. L'année suiv. il fut renvoyé en mission dans son dép. avec Amar, à la violence duquel il s'associa; et pour regagner de la popularité, il proposa à l'assemblée quelques mesures de justice. Successivem. membre, puis serret. du conseil des anciens, il passa en 1798 à celui des cinq-cents, en fut exclus après le 18 brumaire, et retourna dans son dép., où il m. en 1805.

MERLO (JACQUES). V. HOASTIUS.

MERMET (CLAUDE), poète franc., né vers 1550 à St-Rambert, dans le Bugei (états de Savoie), mort postérieurement à 1601, a laissé : *la Pratique de l'orthographe française*, etc., en vers, Lyon, 1583, in-16; *la Trog. de Sophocle*, ib., 1584, in-8, très-rare; *le Temps passé, œuvre poétiq., sententiveuse et morale*, ib., 1585, in-8; ib., 1601; *la Boutique des usuriers*, etc., en vers, Paris, 1575, in-8.

MERMET V. BOLLIOUD.

MEROBAUDES I^{er}, rommandant de la garde de l'emp. Valentinien I^{er}, fit assorier Valentinien II à Gratien, perdit par ses intrigues le g'n. Théodose, fils de l'emp. de ce nom, devint consul en 377 et 383, et conserva toute sa faveur sous Théodose, quoique resté fidèle à Gratien. Il m. à Lyon peu de temps après lui, virt. de la perfidia d'Andragathius. On l'a présumé le même que Mellobaudès, roi des Franks. — **MÉROBAUDES II**, dur d'Egypte vers 384, était problème. son fils. — **MÉROBAUDES III**, guerrier, sav. et poète, à qui fut érigée à Rome, le 3 août 435, une statue qu'on a découverte en mars 1813, fut le gendre et le successeur du patrien Asturius dans le rommandement de l'Espagne, où il soumit quelques peuplades rebelles.

MEROLLA (JÉAUME), missionn. espucin, né à Sorrento (roy. de Naples), prêcha 6 ans l'Evangile aux nègres du Congo et du Cacongo, et rédigea en ital. la relat. de ses voyages, qui parut pour la prem. fois, trad. en angl., dans la t. I^{re} de la collect. de Chorcbill. On la trouve, insérée par extrait, dans l'*Histoire générale des voyages*.

MEROUAN. V. MERWAN.

MEROUAN, prince arménien, dynaste des Arsacides, refusa, seul avec Vahan, prince des Mammigoniens, de se reconnaître à Arsace II, après qu'il eut cessé la pour. souv., offrit ses services à Schahpour II, roi de Perse, abandonna le christianisme pour la doctrine de Zoroastre, et prit part à plus. expédit. contre sa patrie, signalant toujours son passage par la plus effroyable dévastation. Arsace étant m. captif de Schahpour (370 de J.-C.), Mérouan, à qui était promis la trône d'Arménie, s'empara du royaume et y recommença ses ravages. Mais

l'emp. Valens prit sous sa protection le jeune Bab, fils d'Arsace; et le cruel usurpateur, vaincu par une armée romaine, se retira en Perse, où il ne cessa de méditer des projets de vengeance contre son pays. Enfin, dans une nouvelle expédition qu'il fit sous le règne et pend. la minorité d'Arsace III, il fut vaincu par Maouel, prince des Mammigoniens, et tué dans sa fuite par Sabag, prince des Pagratides.

MÉROVÉE, le 3^e de nos rois, chef de la rare des Mérovingiens, était le 2^e fils de Clodion-le-Chavali; sa naissance doit être placée vers l'an 411. Envoyé à Rome par son père (vers 432) pour cimenter la paix conclue par les Franks, il reçut l'accueil le plus flatteur de Valentinien III, et demeura l'ami des Romains, quoiqu'il paraisse bien probable qu'Attila ait fait entrer dans une ligne contre eux Clodion et son fils aîné. L'ancienne Chroniq. de St Denis donne à Mérovée 18 ans de règne, ce qui fait supposer qu'il prit le titre de roi en 440, du vivant de son père. Clodion mourut en 448. Son fils aîné était m. avant lui, laissant trois enfans, dont la tutelle fut confiée à leur oncle. Mais, craignant l'ambit. de se tutur, leur mère mit les trois jeunes pupilles sous la protection d'Attila. Aëlius et Mérovée marchèrent contre ce barbare et lui livrèrent une bataille sanglante en 451, dans la plaine de Méry-sur-Seine, à 6 lieues au-dessous de Troyes. Ils eurent l'avantage; et le prince franc se vit affermi sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 558. Il avait régné dix ans après son père, et laissait un fils, qui lui succéda sous le nom de Childéric.

MÉROVÉE, 2^e fils du roi Childéric I^{er} et de la princesse Amlonaise, fut rhargé par son père, en 576, de s'emparer du Poitou; mais, négligeant ces ordres, il alla épouser à Rouen sa tante Brunehaut, qu'il aimait passionnément. Pour la punir de cette union, et surtout de la révolte des seigneurs anstruins en faveur du fils de Brunehaut, dont il le croyait l'instigat., Childéric enferma Mérovée dans le monastère d'Anisole, aujourd'hui St-Calais, dioc. de Maas, où il le força de recevoir les ordres sacrés. La jeune captif parvint à s'échapper, erra quelq. temps dans diverses provinces, et périt en 577, assassiné par un émissaire de Frédégonde.

MERRET (CHRISTOPHE), médecin et natural., né à Winbcombe, dans le comté de Gloucester, en 1614, mort à Londres en 1695, était membre du collège des médecins, et de la société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces relatives au collège des médecins*, 1690, in-4; *le Caractère du paysan méd.*, *Coup d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires*, 1699, in-4; et plusieurs articles dans les *Transact. philosophiq.* Il a pub. en outre : *Pinnx*

MERVESIN (Jus.), litt. peu connu, de l'ordre des réf. de Gluni, m. en 1721, à Apt (Provence), sa patrie, victime de son dévouement pour des pestiférés, a laissé *Hist. de la peste franc.*, Paris, 1706, in-12; *Hist. du marq. de St-André-Montbrun*, ibid., 1698, in-12; beauo. de poésies Mss. et la comédie d'une hist. de la rhétorique franc.

MERVILLE (MICHEL GUYOT de), aut. dramatique, né à Versailles en 1665, se trouva d'abord sur le genre de son talent, et composa trois tragédies qui furent refusées. Plus tard il donna plus. comédies qui furent bien accueillies, entre autres le *Consentement forcé*. Pendant un séjour qu'il fit sur les bords du lac de Genève, désespéré d'avoir attaché à son malheureux sort une femme qu'il adorait, et dont il avait eu une fille, il régla toutes ses affaires, chargea un ami d'acquiescer ses dettes, et, selon toute apparence, se précipita dans le lac : son corps fut trouvé près de la ville d'Évian. Ses *Œuvres de Théâtre* ont été publiées à Paris, 1766, 4 vol. in-12. Le *Consentement forcé* est la seule de ses pièces qui soit restée à la scène, où on la revoyait toujours avec plaisir. On a en outre de lui : *Hist. littér. de l'Europe pendant l'année 1726*, La Haye, 6 vol. in-12; *Voyage hist. d'Italie*, ib., 1720, 2 vol. in-12; et en Mss. : une *Critique des œuvres de Voltaire*, 4 vol.; *L'Esprit d'Honneur et les Faillites de Paris*, V. la notice de M. Petitot sur Guyot de Merville, au devant du *Consentement forcé*, dans le t. 31 du *Repertoire du Théâtre-François*. — Jean-Nic. MERVILLE, jésuite, né en 1714, m. vers 1790, a donné : *Leçons de mathém. à l'usage des collèges*, 1761, in-8.

MERWAN I^{er}, 9^e successeur de Mahomet, et 4^e khalyfe de la race des Ommyyades, surnommé *le Tardif* (fils du banni), parce que son père avait été exilé par la prophétie, fut d'abord seigneur du khalyfe Othman, dont sa perfidie causa la mort. Après avoir tenu une conduite équivoque sous les règnes d'Ally, de Moawyah et de Yazid, il se retira en Syrie pour se soustraire aux ordres sanguinaires d'Abdallah, proclamé khalyfe à la Mekke, et fut lui-même élevé au khalyfat l'an 64 de l'hég. (685). Il remporta une victoire décisive sur un des chefs du parti de son compétiteur, fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie, n'éprouva non plus aucune résistance en Egypte, et opposa avec succès aux mécontents, en Mésopotamie, le fismeau Obeid-Allah. Cependant Merwan, qui avait juré de garder le khalyfat comme un dépôt jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux dern. khalyfes, venant de désigner son fils Abdel Melek pour son successeur. Khaled fut vengé par sa mère, qui, devenue la femme du khalyfe, l'étouffa pendant son sommeil l'an 65 (685). Merwan était âgé de 63 ans, et avait régné environ 10 mois.

MERWAN II (AROU AENEL-MERIX), 14^e et dernier khalyfe ommyyade, et petit-fils du précédent, fut d'abord gouverneur de l'Arménie. Il prit les armes contre le khalyfe Yazid III, l'an 126 de l'hégire (744 de J.-C.), pour venger la mort de Walid II, se laissa séduire par des concessions avantageuses, mais refusa plus tard de reconnaître Ibrahim, frère et successeur d'Yezid. Sous prétexte de défendre les droits au khalyfat des fils de Walid, prisonniers à Damas, il s'avance contre cette ville, bannit les troupes d'Ibrahim, et, apprenant que ses jeunes protégés, vaincus d'être assassinés, se fit proclamer lui-même khalyfe et alla établir le siège de son empire à Hama en Mésopotamie. Il y eut les soumissions d'Ibrahim et de ses autres ennemis; mais bientôt il fut obligé d'aller soumettre Emesse, Damas, et plusieurs places de la Palestine, et combattre son cousin Sulaiman. Ce prince fut vaincu; et Abdallah, fils d'Omar II, qui osait prétendre au khalyfat, n'eut pas un meilleur sort. Merwan, par ses triomphes sur les chefs de sa famille, affaiblissant ses propres forces, se préparait l'élévation des

Abbasides. En effet, ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte en 128 (746), et Abou'l Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer khalyfe dans le grand mosquée de Koush, l'an 132 (749). Enfin une bataille décisive fut livrée entre les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles. Merwan fut vaincu, se retira, toujours poursuivi, dans la Moyenne-Egypte, et fut tué dans une église chrétienne l'an 132 (750), à l'âge de 62 ans, après en avoir régné près de 6. La domination de Ommyyades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah.

MÉRY (JEAN), anatomiste français, né à Veian en 1645, m. en 1722, prem. chirurg. de l'Hôtel-Dieu, avait été successivement chir. de la reine, des Invalides et du duc de Bourgogne, encore enfant. En 1684 il avait été chargé de porter les secours de son art à la reine de Portugal; mais il ne put arriver av. le m. de cette princesse. A son retour il fut reçu à l'académie des sciences. On cite de lui : *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12; *Observ. sur la manière de tailler dans les deux sexes pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, ibid., 1700, in-12; *Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de Duverney, Taurin, Ferreyen, etc.*, ib., 1700, in-12; *Problèmes de Physique*, ib., 1711, in-4; et un grand nomb. de dissert. intéressantes dans les *Mémoires de l'acad. des sciences*. — François MÉRY, son fils, m. à Paris en 1760, avec la réputation d'un praticien habile, n'a fait imp. que quelques thèses et *Oratio quid quid sit medicina docetur philatri*, 1744, in-4. — V. MENET.

MÉRY (dom FRANÇOIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, na à Vieuxon en Berri, m. à la fleur de son âge en 1733, avait été bibliothécaire du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans. Il occupa en cette qualité le catalogue commencé par son prédécesseur, dom B. Houet, y joignit un bel éloge de Guill. Proustau, donataire et fondateur de cette bibliothèque, et pub. le tout sous le titre de *Bibliotheca Proustiana*, Orléans, 1721, in-4; Paris, 1777, in-8. On a encore de lui une *discussion critique et théologique des remarques de l'abbé Laurent-Josse Leclerc sur le Moréri de 1718*; il la pub. en 1720, in-12, 96 pages.

MERZ (LOUIS), jésuite et controversiste aussi intolérant que fécond, né à Doodorf, petite ville de la Souabe, en 1727, mort à Augsbourg en 1792, troubla la paix de cette dernière cité par la licence avec laquelle il attaqua, même en chaire, les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et se fit destituer par l'évêque des fonctions de prédicateur de l'église cathédrale. Il a laissé un gr. nomb. d'ouvr., tous écrits en allem. : ce sont des *sermons*, des *discours de controverse*, des *livres ascétiques* et des *pamphlets* auxquels il donnait les noms de ses adversaires : Less, Busching, etc. — MARS (Phil. Paul), théol. d'Augsbourg, fut converti à la relig. catholique en 1724, reçut les ordres, et m. en 1754. La plus estimée de ses ouv. est son *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-38, 2 vol. in-4; ib., 1751, 1791; Venise, 1758, in-4; nouv. édit., Paris, Belin-Maislar, 1825, 2 vol. in-8. — MERZ ou MARS (ANGE), bénédictin de l'abbaye de Schayren ou Scheuren, né à Schleibach, dans la Haute-Bavière en 1731, a laissé, entre autres ouv., une lettre latine de *Orsaculus pagorum*, et trois opuscules en allem. sur la magie, 1766-67, à l'occasion des guérisons opérées par Gessner à la même époque.

MERZ (JACQUES), peint. de portraits et grav., né en 1783 d'un paysan du village de Berch, canton de Zurich, mort à Vienne en 1807, a laissé

malgré la courte durée de sa vie, un gr. nomb. de tableaux et de portraits, conservés pour la plupart par son bienfaiteur, le past. Veith, qui a pub. une *Notice sur sa vie en allem.*, Tubinga, 1810, in-8.

MESA (Christobal de), poète espagnol, né en 1540 à Zafrá en Estremadure, entra dans les ordres ecclésiast., et se rendit ensuite à Rome, où il vécut pendant 5 ans dans la plus grande intimité avec le Tasse. Les 3 poèmes épiques qu'il a laissés n'en sont pas moins médiocres : les *Navios de Tolosa*, Madrid, 1580 ; la *Restauración de l'Espagne* ; le *Patron de l'Espagne*. Cependant ses poésies lyriques ont eu quelque réputation, et ses trad. de l'*Enéide*, des *Georgiques* et des *Bacchiques*, sont estimées.

MESANGE (MATTHIEU), de Vernon, garde de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, mort à Paris en 1758, à l'âge de 65 ans, a laissé : *Traité de la charpenterie en bois*, 1753, 3 v. in-8 ; *Calculs tout faits*, in-12 (cet ouv. est plus ample et les opérations à faire y sont plus courtes, plus faciles que dans les comptes faits de Berdme).

MESCHINOT (JEAN), écuyer, sieur de Mortières, né à Nantes en Bretagne, fut malt.-d'hôtel du duc François II et de sa fille Anne, qui épousa Charles VIII. On a de lui des poésies sous ce titre : *Lunettes des Princes*, Nantes, Est. Larcher, 1793, petit in-4 goth. ; réimp. avec addit. et plus. *Bucolades*, Paris, 1795, 1799, 1808, in-8 ; ib., 1839, in-16. F. le t. 2, p. 479 du *Manuel du Libraire*.

MESGUY (FEAUC-PULL), prof., né à Beauvais en 1677, m. à St-Germain-en-Laye en 1763. occupa div. emplois au collège dit de Beauvais, à Paris, et s'opposa plus vivement que personne, en 1739, à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Ses écrits, la plupart dictés par le plus ardent jansénisme, firent beaucoup de bruit. On cito de lui : *Idee de la vie et de l'esprit de M. N. Choart de Bazanval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la Vie de M. Hermant*, Paris, 1717, in-12 ; *Abrégé de l'Hist. et de la Morale de l'Ancien Testament*, etc., ib., 1728, in-12 ; réimp. chez Delaunay en 1824 ; les *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, etc., ibid., réimp. en 1826 chez Crapet, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Hist. de l'Anc. Testament*, avec des éclaircissements et des réflexions, ibid., 1735-1753, 10 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine chrét.*, 1744, 6 vol. in-12 ; 1754, 4 vol. in-12 (condamnés par un bref de Clément XIII, en 1761), etc. Lequeux a pub. un *Mémoire abrégé sur la vie et les ouvrages de Mesguy*, 1763.

MESIH-PACHA. V. MISRA-PALÉOLOGUE.

MESIDI, poète turc, contemporain de Soliman IV, était un des sept poètes dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus en temple de la Meke. La bibliothèque du Vatican conserve les metres de ces hommes de génie parmi les MS. de Pietro delle Velle. Abdul-Coffi, dans son livre int. *Teskiret-Oschoura*, parle de 300 poètes turks qui ont brillé depuis l'an de Phég. 761 (1359 de J.-C.) jusqu'au 16^e S., et cite Mesidi parmi les plus ingénieux et les plus élégans.

MESLAY. V. ROUILLE.

MESLE (JEAN), av. ou parlem. de Paris, mort dans cette ville en 1756, à l'âge de 75 ans, est aut. d'un bon *Tr. des maximes, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4, et d'un autre *Tr. de la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaume* (au société avec Claude-Joseph Prévost), Paris, 1739, 3 vol. in-4.

MESLIER (JEAN), entré d'Estropigny en Champagne, né en 1678 au village de Maacrai, dans le Ribellais, m. en 1733, s'est rendu célèbre par son abjuration des principes et des dogmes religieux qu'il avait enseignés toute sa vie. On trouva chez lui, après sa m., 3 copies d'un gros MS., entièrement de sa main, et qu'il avait intitulé *mon Testament* ; c'est de la 1^{re} part. de ce MS. que Voltaire a extrait l'ouv. pub. sous le titre de *Testament de J. Meslier*,

et réimpr. sous celui d'*Extrait des sentimens de J. Meslier*, dans l'*Evangile de la Raison*, 1768, in-24. Malgré cette apostrophe posthume, Meslier, qu'on a présenté à tort comme un homme orgueilleux et misanthrope, respecta tant qu'il vécut le croyance de ses paroissiens, et légua le peu qu'il possédait aux pauvres de son église, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. Nageon a ins. un précis du Testament de Meslier dans le *Diet. de philos. anc. et moderne de l'Encycl. méthodique*, et M. Bauchot Pa, le prom., joint aux œuvres de Voltaire dans l'édit. qu'il en a donnée, L'ouv. int. le *Bon Sens*, etc., qu'on a publié sous le nom de Meslier, est du baron d'Holbach (v. le *Dictionnaire des Anonymes*, n^o 1807).

MESME (LALIENT), connu sous le faux nom de *Nathurin Neure*, entra chez les chartroux de Bordeaux pour se soustraire à la misère plutôt que par une véritable vocation, renonça à la vie hérémite, au bout de quelq. années pour faire des éduc. particulières, obtint, sans le mériter, l'avantage d'être lié avec Gassendi, et publia, entre autres ouv. oubliés aujourd'hui, une invective contre la procession de la fête du St Sacrement sous ce tit. : *Querela ad Gossardum de parum christianis provincialium suorum ridibus, minimisque sacris eorum moribus*, etc., 1615, in-4 et in-12.

MESMER (ANT.), méd. allem., fondat. de la fameuse doctrine du magnétisme animal, né en 1734 à Merzbourg en Souabe, révéla pour la prem. fois son existence au monde avant, en 1766, dans une thèse, dont le but était d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina ensuite de joindre à cette influence l'action des aimans, et se rendit à Vienne pour y exposer son système. Il y trouva un rival dans l'art de guérir avec les aimans, et se tourna alors vers le magnétisme animal ; mais en vain chercha-t-il à se créer un agent nouveau parmi les médecins et au sein des sociétés savantes : celles-ci dédaignèrent de lui répondre ou le traitèrent de visionnaire. Cependant il fit un miracle, s'il faut l'en croire ; il rendit en 1777 le sens et la vue à M^{lle} Peradisi, qui était et étonna tout Paris, 7 ans après, par la réouverture singulière de la cécité la plus absolue à un gr. talent d'excécution sur le clavecin. Mesmer, désespérant d'être prophète parmi ses compatriotes, vint à Paris en 1778, et après avoir recherché vainement les suffrages de l'acad. des sciences et de la société de médecine, résolut sagement de ne plus s'adresser qu'au public. Il eut bientôt un gr. nomb. d'adeptes sortis des prem. classes de la société, et dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il parvint même à s'attacher un docteur-régent de la faculté de médecine nommé Deslon, qui prit la défense de son maître devant ce corps savant ; mais une décision publique de la faculté et des dissent. particulières de ses memb. renversèrent les espérances du enfant apologiste. Telle était toutefois la célébrité de Mesmer, que le ministre du roi ouvrit avec lui des négociations pour l'engager à révéler sa doctrine. Le charlatan, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira aux eaux de Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription, ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont le valeur s'éleva à plus de 350,000 liv., dut bien consolider de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnaient les réunions présidées par le gr. opérateur depuis son retour à Paris éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra définitivement le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'acad. des sciences et de la société royale de médecine. Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et requèrent une publicité extrême.

ordinaire qui força Mesmer à quitter la France, non sans emporter l'argent du souscript. auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Cet homme, qui avait un moment occupé l'Europe, m. ignoré dans sa ville natale en 1815. Ses ouv. sont : de *planctum Influxu*, Vienne, 1766, in-12; *Mém. sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12; *Précis histor. des faits relatifs au magnétisme animal*, etc., Lond., 1781, in-8; *Hist. abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8; *Nom. de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, en VII (1799), in-8; *Mesmerismus*, etc., ou *Système du magnétisme animal* (en allem.), Berlin, Nicolai, 1815, 2 vol. in-8, 6g., etc.

MESMES (JEAN-JACQUES DE), seign. de Roissi, etc., né en 1490, de l'une des plus anciennes familles du Béarn, m. en 1569 à Paris, fut appelé, dès l'âge de 20 ans, à professer la jurisprudence à l'univ. de Toulouse. Il s'attacha bientôt à la maison royale de Navarre, entra dans le conseil, et obtint l'intendance générale des affaires de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret. Lorsque Charles-Quint et François I^{er} traitèrent de la paix à Noyon, Mesmes fut chargé de revendiquer, au nom de sa souveraine, la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand-le-Catholique. Il remplit cette mission importante avec tant de talent et de succès que le roi de France voulut l'attacher à son service. Le vertueux Béarnais refusa la place d'avocat du roi au parlement de Paris, parce qu'il eût fallu en déposséder Jean Ruat, et n'accepta celle de lieutenant-civil au Châtelet qu'à condition qu'il lui serait permis de continuer à servir le roi de Navarre. Il fut chargé de plus, ambassadeur aux noms de ses deux maîtres, devint successivement maître des requêtes au premier président du parlement de Normandie. Sous le règne de Henri II, il fut un des prem. memb. du conseil d'état qui obtinrent voix délibérative dans le parlem. de Paris. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna plus tard à la France le meilleur de ses rois. V. les *Elogia doctorum in Gallia virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (HENRI DE), seigneur de Roissi, de Malassis, etc., fils du précéd., né à Paris en 1532, m. en 1595, remplit à Toulouse, dès l'âge de 16 ans, et avec succès, la chaire de droit que son père avait occupée. Il revint à Paris en 1552, et fut nommé la même année conseiller à la cour des aides, puis conseiller au gr.-conseil. La république de Sienna s'étant mise sous la protection du roi de France, Henri de Mesmes fut chargé en 1557 de rendre la justice dans ce pays. Il y resta deux ans, justifia la confiance de ses administrés par sa sagesse, et battit même les Espagnols en l'absence du gouverneur du Siennois, B. de Montluc. A son retour en France, il fut nommé par Henri II conseiller d'état, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter, sous Charles IX, la place de chancelier de Jeanne d'Albret. Lorsque Catherine de Médicis offrit aux protestants cette paix trompeuse, qui précéda de si peu de temps la St-Barthélemy, de Mesmes fut envoyé à St-Germain avec Armand de Biron, depuis maréchal de France, pour traiter avec les chefs du parti qu'on voulait abattre d'un seul coup; mais il n'était pas initié à cet horrible secret. Sous Henri III, il ne resta pas long-temps en faveur, et se retira de la cour. Après avoir été le témoin des désastres de la guerre civile, il vécut assez pour voir Henri IV affermi sur le trône de France. De Mesmes a laissé des *mém.* de sa vie adressés à son fils, et imp. dans le *Conservateur*, en octob. 1760. Rollin en cite un passage (*Traité des études*, t. I, liv. 1^{re}, ch. 2).

MESMES (JEAN-ANT. DE), comte d'Avaux, etc., né à Paris en 1661, m. en 1723, était entré du bonne heure dans le magistrat. Nommé, dès l'âge de 18 ans,

substitua au proc.-gén. au parlem. de Paris, puis conseiller en 1687, il devint l'année suiv. président à mortier. Il obtint en 1703 la charge de prévôt et grand-maître des cérémonies des ordres du roi, fut admis à l'académie française 7 ans après, et devint premier président du parlem. de Paris en 1712. Quoiqu'il ait quelquefois montré beaucoup de vigueur dans cette charge importante, on pourrait l'accuser d'avoir mis bien de la faiblesse à défendre, comme il l'avait promis, les prétentions du duc de Maine à la régence du royaume contre les droits plus légitimes de Philippe d'Orléans; mais l'on doit plutôt lui reprocher de la mauvaise foi, car il est probable que, gagné d'avance par ce dorn. prince, il trompait à dessein le hâter de Louis XIV. Lorsqu'il régent coleva aux princes légitimes le droit de succéder à la couronne, qui leur avait été conféré par leur père, le prom. prévôt. Et des remontrances timides qui déplaient également à celui qu'elles condamnaient et à ceux qu'elles voulaient protéger. De nouvelles et de plus vives remontrances, qu'il fit à l'occasion du système de Law, le firent exiler, avec tout son parlement, à Postoj. Plus tard il s'opposa encore, mais sans fruit, à la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai. D'Alembert a pub. l'éloge de ce magistrat dans l'*Histoire des membres de l'acad. française*, t. 4, p. 339-46. — MESMES (JEAN-JACQ., dit le Bailli de), frère puîné du précéd., m. en 1741 à l'âge de 61 ans, fut gr.-croix de Malte, gr.-prieur d'Auvergne et ambass. de son ordre en France. — V. AVAUX.

MESMES (JEAN-JACQUES DE), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociat. de ce nom (v. AVAUX), né à Paris vers 1640, mort dans la même ville en 1688, fut présid. à mortier au parlement de Paris, et memb. de l'académie française. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court éloge dans l'*Hist. de l'académie*, t. 2, p. 250, édit. in-12.

MESNAGER (NICOLAS), habile diplomate français, né en 1665 à Rouen, vint à Paris en 1700 comme député des négocians de sa ville natale près le conseil de commerce, et se fit connaître avantageusement du d'Aiguillon, qui le recommanda à Louis XIV, et lui obtint deux missions importantes en Espagne. Messager ayant conçu le projet d'assurer, de concert avec cette dern. puissance, le commerce de toutes les nations de l'Europe ou Nouveau-Monde, le roi l'envoya à La Haye en 1707 pour communiquer ce projet aux chefs de la république. Si l'adroite négociateur ne réussit pas complètement par suite des prétentions exagérées des Hollandais, il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper leurs défiances relativement au commerce de l'Inde; et, à son retour en France, en 1708, il reçut beaucoup d'éloges pour sa conduite. En 1711 il fut envoyé secrètement à Lond. pour traiter de la paix avec le reine Anne, dont il reçut l'accueil le plus flatteur, ainsi que du grand trésorier (Harley, comte d'Oxford). Les articles qu'il signa, et qu'il fit agréer à la reine malgré de nombreux obstacles, furent tous approuvés, et servirent de base aux instructions que Louis XIV donna peu de temps après pour les conférences d'Utrecht. Il prit encore une grande part à ces conférences, et, à son retour, reçut du roi l'accueil le plus honorable et une pension de 10,000 l. Mais il ne put jouir long-temps de sa gloire, et m. en 1714, laissant la réputation d'un diplomate instruit et plein de sens, surtout dans les affaires commerciales. On peut consulter sur sa personne et ses négociations : les *Mém. de Torcy*, La Haye, 1756, 3 vol. in-12; l'*Hist. du congrès d'Utrecht*, etc., Utrecht, 1716, in-12 (par Casimir Freschot); et les *Mém. biographiques et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure*, par Guilbert, Rouen, 1812, 3 vol. in-8.

MESNARDIÈRE ou MENARDIÈRE (HYPOLYTE-JULES PILET DE LA), poète franç., né à Lou-

duo vers 1610, m. à Paris en 1663, étudia le médec. à Nantes, et devint le médecin du cord. de Richelieu et u duc d'Orléans, frère de Louis XIII, pour avoir écrit en rip. aux allégat. d'Urbain Grandier et daut le but de justifier son assassinat juridique un *Traité de la Melancolie*, où il prouvait que ce mal était étranger aux désordres daut on voulait placer la cause dans de prétendus maléfices imputés à ce prêtre. Devenu par la suite maître-d'hôtel et lecteur ordm. du roi, La Mesnardière fut reçu à l'acad. fr. en 1655. On peut distinguer parmi ses nombr. ouv. : *Tr. de la Melancolie*; savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque dans les possédés de Loudun, La Flèche, 1635, in-8; *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment*, Paris, 1618, in-12; *Poësies françaises et latines*, Paris, 1656, in-fol.; *Lettres du sieur du Rivage*, contenant quelques observat. sur le poëme épique, et sur le poëme de la Pucelle (de Chapelain), ibid., 1656, in-4 de 65 p.

MESNIER (N.), prêtre, mort en 1761, a laissé un ouv. sous ce tit. : *Qui des jésuites ou de Luther et de Calvin ont le plus nui à l'Eglise chrétienne ?* et une *Addition* dans laquelle il réfute le bref de l'Inquisition contro son liv., Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12.

MESNIL (JEAN-BAPTISTE d'), célèb. magistrat, né en 1517, d'un proc. au parlement de Paris, fut nommé avocat du roi au même parlam. en 1556, et apporta au ministère public une probité ferme, un esprit conciliant et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Il refusa le place de prem. présid. du parlam. de Rouen parce qu'il espérait obtenir celle de présid. à Paris; mais la disgrâce de L'hôpital, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances, et hâta sa mort survenue en 1569. On a de lui un plaidoyer contre les jésuites imprimé en 1594, in-8, et deux autres contre la même société parmi les *opusc.* de Loyseau, qui lui a consacré une longue notice. Ses remontrances, plus fois réimp., se trouvent notamment dans le *Rec. des libertés de l'Eglise gallicane*, édit. de 1731. Il prit part à la rédaction des édit. de Roussillon et de Moulins. — V. DEMESNIL et GARDIN.

MESPLEDE (LOUIS), canoniste dominicain, m. à Cahors, sa patrie, en 1663, à l'âge de 62 ans, a laissé plus. ouv. sur son ordre qui sont d'une bonne latinité. Eu voici les titres : *Catalanica Gallia vindicata adversus Hispaniarum scriptorum imposturas*, Paris, 1643, in-8; *Querela apologetica prov. Occit. ordinis predicatorum*, Cahors, 1624, in-4; *Notitia antiqui status ordinis predicatorum*, Paris, 1643, in-8, etc.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre de l'Eglise d'Arménie, né à Hahagats-Avén, bourg de la province de Daron, vivait dans le 4^e et le 5^e S. Il fut successivement, secrét. du patriarche Nersès I^{er} et du roi Varsand, embrassa ensuite l'état ecclési., et se retira dans le Vashouragan, lorsque ce dern. prince eut été détrôné par les Romains (382). Devenu coadjuteur du patriarche Sahag en 390, il s'occupa avant tout, et avec ardeur, de poursuivre les idolâtres, compose ensuite un alphabet particulier aux Arméniens qui fut mis en usage l'an 406 et adopté dans toute l'Arménie par l'ordre du roi Bahram-Schabpour, et enfin donna à son église une version complète de la Bible, qui jusqu'alors lui avait manqué. Sahag était m. en 440, Mesrob fut, pendant 6 mois, administr. du patriarchat, et m. lui-même en 441. Comme il est le prem. qui ait réglé la liturgie de l'Eglise arménienne, tous les rituels portent le nom de Maschdot.

MESROB-KREZ, historien arménien et prêtre à Haghate-Kégh, dans le canton de Vaidotsaur en Soumie, né au village de Holotsim, florissait dans le 10^e S. Il pub. en 907 les *Vies de St Narsès I^{er}*, patriarche d'Arménie, et de Mouschegh Mannigonian, connétable d'Arménie et de la Géorgie,

imp. à Madras en 1775, pet. in-4, et dont la biblioth. du roi possède 2 exemplaires Mss., n^{os} 95 et 99.

MESSA-HALA V. MACRA-ALLEN.

MESSALA CORVINUS (MARCUS VALERIUS), né l'an 59 avant J.-C., combattit ses deux jourées de Philippi avec Brutus, qui lui confia même le commandement d'une des divisions de l'armée. Devenu à la m. de celui-ci chef de toute l'armée républic., Messala trouva moyen de conclure un traité avantageux avec Antoine, s'attacha dès-lors à sa fortune, jusqu'à ce que l'extravagance avec laquelle ce général s'abandonna à son amour pour Cléopâtre le décida à quitter son parti pour celui d'Octave, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Messala fut chargé de plusieurs expéditions, particulièrement dans les Gaules, soumit l'Aquitaine, et obtint, avec les honneurs du triomphe, la charge importante de préfet de Rome; mais il la résigna peu de temps après. Il fut ensuite (l'an 5 de J.-C.) collègue de l'emp. dans le consulat, et m. 6 ans après. C'est lui qui, le prem., salua Octave du nom de Père de la Patrie. Il avait composé plus. ouv. remarqu., entre autres des discours et des déclamations dont Quintilien loue l'élégance, la correction et le plan. Malheureusement il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intitul. de *Progenie Augusti*, imp. pour la prem. fois en 1540, et qu'on a voulu lui attribuer, est évidemment supposé.

MESSALINE (VALERIA), impér. romaine, fameuse par la dissolution de ses mœurs, avait pour père Valerius Messalinus Barbatulus. Dès l'âge de 15 ans elle donna carrière à son goût effréné pour le plaisir, et telle était dès-lors la tache imprimée à son nom par ses désordres qu'elle ne put trouver d'époux que l'imbécile Claude, alors héfoué de la famille impériale. Lorsque le caprice du destin eut mis sur le trône ce prince esclave de ses ministres et de ses affranchis, Messaline s'abandonna plus que jamais à ses honteux penchants. Mais aux emportemens de la débauche elle joignit la férocité de l'ambition et l'amour du commandement. Les préfectures, les sacerdoces étaient distribués ou par elle ou par ses créatures. Les hommes les plus illustres et les plus riches sont forcés d'opter un genre de m., et leurs biens confisqués deviennent la proie de l'impératrice. Salsus, son beau-père, refuse de satisfaire la passion qu'il a le malheur de lui inspirer, et il périt comme conspirat. Mais bientôt ce n'est plus dans les rangs des patriciens qu'elle cherche les complices de ses débauches. Elle s'abandonne aux histrions, aux affranchis. Souvent la nuit la voit sortir de son palais pour se mêler aux victimes de la prostitution public. et prendre leur place. L'hist. a conservé le nom de la courtisane Lycisca, dont Messaline empruntait le nom quand elle quittait le lit de l'emp. pour les réduits de la débauche. Enfin un acte plus audacieux encore couronna tant de crimes. Tandis que Claude est à Ostie, elle épouse publiquement Silius, coo. ul désigné. Mais Narcisse, son ennemi, annonce tout à Claude, et excite sa colère par son récit. Tous les amis de l'impératrice ont fui; mais Claude ne sait s'il doit punir. « Qu'un fauve venir cette malheureuse, dit-il à soupcer, » Narcisse, qui l'entend et qui craint l'entrevue, donne à un tribun l'ordre de tuer Messaline. Celle-ci, à l'approche des soldats, essaya d'échapper par une m. volontaire aux outrages qui l'attendraient; mais elle n'eut pas le courage d'enfoncer le fr. et elle reçut le coup mortel des mains du soldat l'an de J.-C. 48.

MESSALINE (STATILIA), impér. romaine, petite-fille de Statilius Taurus, se maria en quatrième nocées à Néron, sur lequel son esprit et ses besoins lui donnaient quelque pouvoir. Ce prince avait été forcé de se donner la mort l'an de J.-C. 68, Statilie conçut l'espoir d'épouser Othon, qui, peu après la chute du tyran, avait usurpé le trône impérial, et peut-être y eût-elle réussi sous la m.

prématurée de ce souverain éphémère. Elle renouça dès lors au mariage pour se consacrer à la littérature, et à l'éloquence, dans laquelle elle acquit quelque réputation. On ignore si elle avait composé quelq. ouvr.; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne la trouvons jamais citée, ni même indiquée dans les polygraphes anciens.

MESSENIUS (JEAN), historien suédois, né en 1584 à Vadstena en Ostrogothie, m. à Uleå en 1637, professa d'abord le droit à l'univers. d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspond. secrète avec Sigismund, roi de Pologne, et avec les jésuites, et envoyé, comme prisonnier, à Cazanaborg en Finlande. Pendant sa détention, qui dura de 1616 à 1635, il se livra à de sav. recherches, et composa plus. ouvr. historiogr. On cite de lui: *Scandia (et non Scandia) illustrata*, Stockholm, 14 vol. in-fol. de 1710 à 1714; *Disputatio theocratica encyclopaedica comprehendens*, Upsal, 1609, in-4; *Dactilo frandis jasticæ contr. Carolum IX*, 1610, in-4; *Chronicon episcoporum per Suetam, Gothiam et Finlandiam*, Stockholm, 1611, Leipzig, 1685, in-8; *Sueopetia-Protaphis*, 1611, in-8, traduit en Suédois par Henri Hammer, Stockholm, 1612, in-8; *Chorographia Scandinavia*, Stockholm, 1615, in-8; *des comedies*, en suédois, sur des sujets tirés de l'histoire du pays.

MESSENIUS (ANOLIN), fils du précéd., partagea la détention de son père, et, comme lui, profita de ses loisirs forcés pour composer quelques ouvr. Plus tard, après avoir obtenu son élargissement, il fut de nouveau emprisonné comme coupable de catholicisme et de correspondance secrète avec Sigismund, roi de Pologne. Mais tout d'un coup son sort changea; Christine lui rendit la liberté, l'employa dans plusieurs affaires secrètes et importantes, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cette fortune ne fut pas de longue durée. Arnold avait un fils nommé Jean qui composa, en 1651, un libelle contre le sénat et contre la reine. Le père et le fils furent condamnés à m. Le premier fut décapité, et le second fut écartelé, après avoir eu la main et la tête coupées.

MESSERSCHMIDT (DANIEL-THÉOPHILE), méd. et naturaliste, né en 1685 à Dantzig, m. en 1735 à St-Petersbourg, a eu la mérite de faire connaître la Sibirie, ou du moins d'en ouvrir la route à Pallas, à Gmelin, à Gœrgi, etc. En 1716 il se rendit à Pétersbourg, et, 3 ans après, s'engagea à voyager pendant 7 ans dans l'empire russe, et surtout en Sibirie. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet; et il fut entrepris par un seul homme, moyenn. 500 roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Il eut un moment pour compagnon le Suédois Tabbert, oublié depuis sous le nom de Stralenberg; mais l'amitié qui ne tarda pas à l'unir avec cet homme distingué le jeta, lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, dans une mélancolie que ne laissa pas d'augmenter beau. l'accueil peu honorable qu'il reçut de son gouvernement adoptif. Il traîna ses dern. jours dans la maladie, la misère et l'obscurité, après un voyage dont il avait travé les périls sans nombre avec tant de courage, de sèle et de patience. Ses journaux MS., conservés dans la biblioth. de l'acad. de Petersh., renferment beau. de détails instructifs. Aucun de ses ouvrages n'a été impr.; il a seulem. paru des extraits de ses journaux dans le 3^e vol. des *Nov. Jrgn. sur le Nord*, etc., par Pallas. On trouve aussi quelques détails sur lui dans la *Descript. géographique-physique de l'empire de Russie*, par J. Théophile Gœrgi, tom. I^{er}. L'année a donné le nom de *Messerschmidt* à un genre de la famille des sébasteiens.

MESSEY (LOUIS FRANÇOIS-AUTHÉME-NICOLAS), marq. de), maréchal-de-camp, né en 1718 à Braux (Champagne), et m. en 1821 à Paris, avait émigré en 1791 et servi dans l'armée des princes. En 1815 il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour fut réga-

les fonctions de prévôt de Paris. Il a publié: *Mes souhaits pour l'année 1816*, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif franç.*, etc., Paris, 1816, in-12.

MESSIE. V. JÉRU-CANIST ET MAXIA.

MESSIER (ROBERT), relig. français, ministre de la province de France, se fit, par ses prédications, vers la fin du 15^e S., une réputation qui accuse le mauvais goût de cette époque. Ses *Sermons* ont été publiés à Paris, 1524, in-8.

MESSIER (CHARLES), astronome, né en 1730 à Badonviller en Lorraine, n'avait, lorsqu'il vint à Paris (1751), d'autre recommandat. qu'une écriture nette et bien lisible, et quelq. habitude du dessin; il outra chez Delisle pour tenir ses registres d'observ., et fut formé par Labour, secrét. de ce célèb. astron., aux observ. journalières de l'astron., à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Nommé plus tard, par le crédit de Delisle, commis du dépôt des cartes de la marine, avec des appointem. de 500 fr. par an, et le reçu en outre de son protecteur le logement et la table. Celui-ci, qui croyait avoir suffisamment payé les travaux présents et futurs de son élève, garda pour lui les observations que Messier fit sur les comètes de 1758, 1759 et 1760. Lorsque le vieil astronome abandonna les sciences pour la dévotion, Messier, devenu libre, s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès; et, pendant 15 ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes, le furent par lui seul. Il fut élu successivem. aux acad. de Berlin et de Pétersbourg, et, en 1770, à celle de Paris; déjà depuis quelque temps son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine. Cependant les blessures les plus graves, causées par une chute terrible, vinrent interrompre ses travaux pendant plus d'un an. Devenu académicien-pensionnaire à son tour, il vit supprimer quelq. jours après l'académie, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine; malgré les embarras de sa position, il continua ses travaux, que l'institut, le bureau des longitudes et la Légion d'Honneur récompensèrent avec usure sous un régime meilleur. Il vit des jours heureux dans une vieillesse qui fut long-temps sans infirmités, et m. en 1817. Il n'a composé aucun ouvr., si ce n'est un brochure sous ce titre: *Grande comète qui a paru à la naissance de Napoléon-le-Grand, découverte et observée pendant 4 mois*, Paris, Delance, 1808, in-4. On n'a de lui que quelques *mém.* disséminés dans les vol. de l'acad. ou dans ceux de la *Commissaire des Temps*. Lalande avait consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation, sous le nom du *Messier ou Garde-Moisson*, qu'il forma de quelq. étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (QUINTIN), peintre. Né en 1450 à Anvers, m. en 1529 dans le même ville, est connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers*, parce que, sans jeunesse, il avait exercé la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier. A la suite d'une maladie qui le laissa trop faible pour continuer d'ansai rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de saints pour les pénitents de la confrérie des Lepreux. Ces prem. essais, qui furent heureux, l'attachèrent d'abord à la peinture. Parmi ses tableaux, qui se rassemblent trop des défauts de l'époque et rappellent la manière de van Eyck, avec plus de sécheresse encore, on distingue une *Ste Anne*, que l'on conservait dans l'église de St-Pierre de Lathrain, et un *Christ entouré des saintes Femmes*, qui fut placé d'abord dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le musée du Louvre possède de ce maître un *Joachim qui pèse des pièces d'or*, ayant auprès de lui sa femme, qui se coiffe d'un linge orné de minuscules. — Son fils, nommé JEAN, sans avoir autant de talent que lui, a lavé un gr. nombre de tableaux qui existent presque tous à Amsterdam, et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

MESTLIN. V. MESTLER.

MESTON (GUILLAUME), poète écossais, né vers 1688 à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, m. en 1745 à Aberdeen, avait des connaissances variées et un esprit piquant et facétieux. Il avait une sorte de talent pour la poésie burlesque, et imitait avec aisance le style de Butler. Ses poèmes sont : *le Chevalier*, 1723 ; *les Contes de la mère Grim*, et *Conseils contre Canaille*. Ces 3 ouvr. furent impr. ensemble, avec une notice sur l'auteur, Edimbourg, 1767, petit in-12.

MESTREZAT (JEAN), théologien protest., né en 1592 à Genève, m. en 1657, refusa une chaire de philosophie à l'âge de 18 ans, desservit pendant 12 ans, avec une grande distinction, l'église réformée de Charenton, et y présida le synode en 1631. Le cardinal de Retz nous apprend (t. I^{er}, p. 59 et suiv. de ses *Mém.*, édit. de Genève, 1777) qu'il eut beaucoup à se louer de la délicatesse et des égards pleins de réserve de Mestrezat dans une lutte théologique, qu'il soutint contre lui devant le pape. Parmi ses ouvr., fort estimés de ses co-religionnaires, nous citerons : *Traité de la communion de J.-C. dans l'Eucharistie*, Sedan, 1625, in-4 ; *Sermons sur divers textes*, ibid., 1625, in-12 ; *Traité de l'Esprit-Saint*, Genève, 1632, in-8 ; *Traité de l'Esprit*, ib., 1639, in-4. — **MESTREZAT** (Philippe), profess. de philos. et de théol. à Genève, m. en 1690, a laissé quelque réputation comme prédicateur. On a de lui : *Thèses physiques de forme*, Genève, 1643, in-4 ; *Thèses physiques de nature loci*, ibid., 1647, in-8 ; *Thèses physiques de comète*, ibid., 1647, in-4 ; *Quæstionum philosophico-theologicarum de libero arbitrio Deos*, ibid., 1655, in-4.

MESUE (JEAN ou JAHIA, fils de Mesonibab, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khous, dans le voisinage de l'antique Ninive, m. sous le règne de Motawakkel vers 241 de l'hég. (855 de J.-C.), à l'âge d'environ 80 ans, fut successivement attaché à la personne du khalife Haroun Al-Raschid et à celle d'Al-Mamoun, et jout de la même faveur sous les successeurs de ces princes. Il a laissé beaucoup de traités sur son art, fort estimés chez les Orientaux, et même pendant long-temps chez nous. On y distingue entre autres des *disserts.* en 30 liv., une *pharmacopée*, un liv. d'*anatomie*, des *traités* sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les haines, etc. On en trouve quelques-uns, soit en original, soit en hébreu, dans les princip. biblioth. de l'Europe. Parmi les édit. lat. qui ont été faites, on cite celles de Venise, 1471, 3 part. in-fol. ; 1502, in-fol. ; et de Lyon, Hues et Siber, 1478, in-fol. On connaît en- en une version italienne, Modène, 1475, in-fol. — **MESUE** (Jean), fils d'Hamech, né à Mardin dans la Mésopotamie, mort en Egypte à 90 ans vers l'an 406 de l'hégire (1018 de J.-C.), était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Tr. des emplacements, des onctions, des sirops*, etc. On en trouve une traduct. hébraïque à la Bibliothèque du roi, n° 581.

MÉTAGENES, archit. grec. V. CHRESIPHON.

METAPHRASTE (STATHOS le), ancien hagiographe, né à Constantinople dans le 10^e S., suivant L. Allatius, fut successif. proto-sécrét. de l'empereur Léon, gr.-logothète, puis maître du palais. Il entreprit de rassembler les vies des saints, restées jusqu'alors éparpillées dans les archives des églises et des monastères ; mais, comme il s'est permis de supprimer des faits rapportés par les contemporains et d'en ajouter d'autres, sa compilation ne dispense pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des vies qu'elle renferme dans la *Bibliothèque grecq.*, t. IX, p. 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait pub. sous ce titre : *Liber dictus Paradosus seu illustrum sanctorum vita, desumptæ ex Simone Metaphraste*, gr., Venise, 1541, in-4, rare. Les princip. vies ont été insér. en grec et en latin dans les *Acta* des hollandistes : on

en avait déjà des trad. latines dans les *recueils* de Lippoman et de Surin. Indépendamment de cette compilation, on attribue encore à Metaphraste plusieurs autres pièces dont Fabricius a donné la liste dans sa *Biblioth. grecq.*, t. VI.

METASTASE (PIERRE BONAVENT. TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poètes de l'Italie, né à Rome en 1698, fut instruit dans les lettres grecques, latines et italiennes, par le célèbre jurisconsulte Gravina, qui avait été émerveillé de ses dispositions précoces et de ses improvisations brillantes. Le jeune Trapassi, par un caprice singulier, prit le nom de *Metastasio*, dérivé d'un mot grec qui signifie *passer*, et analogue par conséquent au nom qu'il quittait. A l'instigation de son maître, il compose, n'ayant encore que 14 ans, sa tragédie de *Giustino*, à laquelle la critique ne reprocha qu'une imitation trop servile des anciens. Après la mort de Gravina, Metastase, âgé de 20 ans, se trouva maître d'une fortune considérable, et compta bientôt tant de créanciers à Rome qu'il résolut de s'aller établir à Naples (1721). Là il se livra à des études sérieuses sur l'art qu'il voulait cultiver exclusivement, et se fit pour la vie avec une actrice distinguée nommée la *Romana*, qui contribua au succès de ses prem. ouvr. Rien ne saurait exprimer l'enthousiasme qu'inspira à toutes les classes de la population ital. la fameuse *Dulone abbandonata*, repr. pour la prem. fois en 1724. Metastase, se voyant en état de satisfaire ses créanciers, retourna à Rome, où il n'eut d'autre maison que celle de son amie. Cependant il le quitta pour se rendre, en 1730, à Vienne, sur l'invitation de l'emp. Charles VI, qui lui avait offert le titre de *Poeta cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Là, au milieu de ses nouveaux triomphes, il apprit la mort de sa chère *Romana*, qui lui faisait un legs de 25,000 écus romains ; mais il abandonna noblement cette somme considérable au pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la célèbre cantatrice. Déjà il avait fait paraître, entre autres ouvr. nombreux : le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, le *Cleomena di Tito*, et cette *Olympiade*, que toute l'Italie surnomme la *Divine*. La mort de Charles VI et les guerres qui en furent la suite interrompirent les travaux dramatiques du poète, et ne l'empêchèrent pas toutefois de composer avec succès une foule de poésies moins importantes. Peu à peu il se retira du monde, quoique Marie-Thérèse lui accordât autant de bienveillance que d'estime, et s'occupa presque uniquement de ses savantes analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace, ou du moins d'études analogues. Il m. en 1782, digne de tous les hommages humains par son génie et par le bien qu'il fit pendant une longue carrière, digne aussi des récompenses d'une religion qu'il avait toujours aimée. Les œuvres poétiques de Metastase consistent en 63 *tropédies* lyriques et opéras de divers genres, 12 *oratorios*, 48 *cantates* ou *scènes lyriques*, une foule inénumérable d'*élégies*, *idylles*, *cantonnets*, *sonnets*, etc. Parmi ses ouvr. en prose, il faut citer : *L'Analyse de la poétique d'Aristote*, les *Observations sur le théâtre grec*, et une *correspondance* assez étendue, souvent intéressante. Les édit., prétendues complètes, de Metastase, depuis 1733 jusqu'à nos jours, sont presque innombrables ; les plus estimées sont les suiv. : Paris (V^e Quillem), 1755, 12 vol. in-8 ; Turin, 1757, 14 vol. in-4 ; Paris (V^e Hérisson), 1780, 12 vol. grand in-8 ; Gênes, 1802, 6 forts vol. in-8 ; Padoue (Fogliarini), 1810. Le comte d'Ayala a pub. à Vienne, en 1795, ses *Opère posthumes*, 3 vol. in-8. On doit à Richelieu une traduct. anonyme de Metastase, Paris, 1751-1761, 12 vol. in-12. Les Italiens ont presque divinisé Metastase ; Voltaire et Rousseau en ont fait le plus grand éloges. F. encore les jugemens que portent sur lui La Harpe (*Cours de littér.*) et M. W. Schlegel (*Cours de littérature dramatique*).

METAXI (ΜΕΤΑΧΙ), riche Maltaise du 17^e S.

brilla à Rome dans la société des beaux esprits de l'époque; il improvisait, sur quelque sujet qui lui fut proposé, des vers dont un petit nombre seulement ont été conservés dans les rec. du temps.

METEL. V. BOISSADAT et OUVILLE.

METEL ou METELLUS (HUGUES), poète et histor. du 12^e S., né à Toul, vers 1080, m. vers 1157, était un homme d'une extrême vanité, qui, après avoir mené la vie la plus licencieuse, embrassa la vie ecclésiastique dans l'abbaye des chanoines réguliers de St-Léon de Toul, mais ne cessa de tourner ses regards vers le monde, où il aurait voulu briller. Il écrivit un grand nombre de lettres aux personnages célèbres de son temps, dans l'espoir que sa corresp. avec eux sauverait son nom de l'oubli. Il se vantoit quelq. part de pouvoir, en se tenant sur un pieu, composer jusqu'à mille vers, etc. De ses nombreuses productions, il ne nous reste que des lettres et des poésies, dont on trouve quelques échos dans le t. 2 des *œuvres posthumes* (v. HUGO). Il y a une analyse intéressante de ses lettres dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 12, p. 495-510.

METELLI (AUGUSTE), peintre, né en 1609 à Bologne, m. en 1660 à Madrid, où il avait été appelé avec Michel-Ange Colonna (v. ce nom), excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornements.

METELLUS (C. CÆCILIUS), surnommé *M. cælonicus*, à cause de ses victoires sur les Macédonniens, fut, quoiqu'il simple préteur, chargé de la guerre de Macédoine l'an 148 av. J.-C., et battit complètement le faux Philippe (Andronicus), qu'il contraignit à prendre la fuite et qu'il fit pris, peu de temps après. Il vainquit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine. De là, il passa dans le Péloponnèse dont les peuples s'élevaient révoltés, dévasta les Achéens, comme par Critolaüs, s'empara de Mégare et de Thèbes, et achève presque la guerre avant l'arrivée de Mummius, son successeur. Arrivé à Rome, il reçut les honneurs du triomphe et le consulat (143 av. J.-C.). Il fut ensuite envoyé en Espagne avec le titre de proconsul et combattit contre les Celtibères. Il mourut quelq. années après, comme at prince du sénat, et fut porté au bûcher par ses quatre fils, dont trois avaient été consuls.

— *Quintus Cæcilius METELLUS Numidicus*, un des fils du précédent, étudia à Athènes sous Cratée. Il courut ensuite la carrière des honneurs, et fut successivement, quelques l'an 125 av. J.-C., tribun en 121, édile en 118, préteur en 115, gouverneur de Sicile en 114, et enfin, en 110, il parvint au consulat et fut chargé de conduire la guerre contre Jugurtha. Malgré l'adresse et la bravoure de ce prince il changea, en moins d'un an, la face des affaires, battit les Numides sur les bords du Nuthul, et força l'ennemi des Romains à demander une trêve. Mais bientôt on reprit les armes; la gloire de soumettre Jugurtha n'était point réservée à Métellus qui, à l'instant où il se préparait à de nouv. efforts, vit Marius, négocier son lieu, et nouvellement nommé consul, venir prendre le commandement de l'armée romaine d'Afrique. Métellus se retira et revint à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe, et où quelques années après il fut nommé censeur. La sévérité qu'il déploie dans l'exercice de cette charge lui attira beaucoup d'ennemis; et quand, l'an 101, il se présenta concurremment avec Marius pour briguer un second consulat, loin de réussir, il fut condamné à l'exil. Il se retira à Rhodes, où il se consacra principalement à l'étude de la philosophie; mais il fut rappelé au bout de quelq. années. On ignore quand mourut cet illustre Romain. Aussi recommandable par son illustre vertu et par la dignité de son caractère, que par son courage, il n'eut guère d'autres défauts que l'esquiel dédaigneux de la caste patricienne des Romains. Il avait composé des *harangues*, estimées, des *lettres* et plus. ouv. où on louait un style très-correct; mais

toutes ces productions sont perdues aujourd'hui. Nous avons perdu de même sa vie, écriv. par Plutarque.

— *Q. Cæcilius METELLUS Pius*, fils de Numidicus, fit ses premiers armes en Afrique sous son père, et revint à Rome avec lui. Les démarches qu'il multiplia pour obtenir le rappel de Métellus exilé (v. ci-dessus) lui valurent le surnom de *Pius*. Il obtint ensuite la questure, et le tribunat l'an 93 av. J.-C. Peu après, il combattit les Samnites pendant la guerre sociale, et défait le général Pomponius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite à quitter l'Italie, et il vint en Afrique pendant le court triomphe du fils de Marius. Revenu au même temps que Sylla, il se joignit à lui, battit Carinas et Carbon, fut nommé consul avec le dictateur en 81, et alla en Espagne pour s'opposer à Sertorius. Mais le redoutable transfuge refusa d'en venir une loi décisive, et s'attacha à ruiner l'armée romaine par des escarmouches. Métellus, sans doute, aurait été vaincu sans l'arrivée de Pompée à la tête d'une force de 30,000 hommes. Ce secours donna lieu à Métellus de remporter un avantage sur son ennemi et sur Perpenna, son lieutenant. L'assassinat de Sertorius rendit ensuite sa tâche plus facile, et les deux généraux, après avoir rétabli l'autorité du sénat en Espagne, revinrent triompher à Rome en 71. Métellus mourut 7 ans après, en 64, revêtu des fonctions de grand-prêtre, et eut Jules César pour successeur.

— *Quintus Cæcilius METELLUS Creticus*, de la même famille que les précédents, consul l'an 69 av. J.-C., fut chargé en 66 de faire la guerre en Crète, et parvint en effet à soumettre cette île aux Romains en y mettant tout à feu et à sang. Pompée, qui, en sa qualité d'amiral des mers, avait voulu s'opposer aux croisées du général, s'opposa ensuite à son triomphe; et ce ne fut qu'au bout de 3 ans que Creticus l'obtint en dépit de sa résistance et de ses intrigues.

— *Q. Cæcilius METELLUS Nepos* (c.-à-d. le *Disputé*), fils de Métellus Balericus, fut tribun du peuple en même temps que Caton d'Utique, l'an 63 av. J.-C., et s'opposa constamment aux mesures de Cicéron qu'il détestait. Aussi lorsque Catilina eut succombé, fut-il obligé de se réfugier en Asie après de Pompée. Dans la suite, il fut revêtu du consulat et se réconcilia alors avec Cicéron au rappel duquel il se montra favorable.

— *Q. Cæcilius METELLUS Celer*, préteur l'an 64 av. J.-C., se servit de son autorité pour sauver Rabirius des mains du peuple qui voulait le mettre à mort. Il fut ensuite envoyé avec le titre de proconsul dans la Gaule Cisalpine. Revenu à Rome, et collègue de Pompée dans le consulat en 60, il s'opposa de toutes ses forces au triumvirat de César, de Crassus et de Pompée, et ne cessa de prédire quels maux cette ligne monstrueuse causerait à la république. L'année suivante, il fut envoyé comme gouverneur dans la Gaule Transalpine; mais il y mourut de quelq. mois, et la rumeur accusa Clodia, sa femme, de l'avoir empoisonné.

METEREN (EMMANUEL VAN), histor., né à Anvers en 1535, m. en 1612, en Angleterre, où il était consul de la nation hollandaise, a publié une *Hist. des Pays-Bas*, depuis l'arrivée de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux; elle parut d'abord en latin, Amsterdam, 1599, in-fol. L'aut. la traduisit lui-même en flam., Delft, 1599, in-4, et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. Elle a été trad. du flam. en franç. par Jean de la Haye, La Haye, 1618, in-fol.; Amsterdam, 1670, in-fol., fig., et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., fig.

METZEAU (CLÉMENT), architecte, né à Dreux, dans le 16^e S., s'est rendu célèbre par la fameuse digue de La Rochelle, dont n'avaient pu venir à bout les plus habiles ingénieurs, et dont il donna les plans et surveilla la construction. C'est lui qui, en qualité d'architecte des bâtim. du roi, a continué la galerie qui règne depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. On lui doit encore le plan de

l'église des PP. de l'Oratoire et celui de l'hôtel de Longueville. — Paul METTEAU, frère du précéd., né à Paris vers 1582, m. à Calais en 1632, était licencié de la maison de Navarre, et âgé de 28 ans lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour la fondation de la congrég. de l'Oratoire. Ses talents pour la prédication contribuèrent beaucoup à former divers établissements de son ordre dans les diff. villes du roy., et à purger la chaire évangélique du mauvais goût qui la dégradait. On a de lui : *Theologia sacra juxta formam Evangelii prædicta distributa*, Lyon, 1625, in-fol.; de *sacris Sacerdotio, ejus dignitate*, etc. Paris, 1631, in-8, etc. — METTEAU (Jean), secrét. et agent d'affaires de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, dédié à ce prince, en 1610, les *CL Psalmes de David, mis en vers français*, Paris, in 8, 8p.

MÉTHERIE (JEAN-CLAUDE DE LA), auteur de nombreux ouv. de physiq. et d'hist. naturelle, né à la Clayette, petite ville du Maine, en 1743, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médec., ou plutôt des sciences qui s'y rapportent. Regardant le mouv. comme essentiel à la matière, il prétendait expliquer par la cristallisation non-seulement la formation du globe, mais celle de tous les corps organisés; et presque toutes ses idées reposent sur ces deux bases fondament. La Métherie m. en 1807, professeur adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collège de France, où il avait succédé à Daubenton. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, Genève, 1778, in-12; *Œuvres physiologiques*, 1780, in-12; *Essai sur l'air pur*, 1785, in-8; 1788, 2 vol. in-8; *Théorie de la terre*, 1791, 3 vol. in-8; 1797, 5 vol. in-8; *Leçons de minéralogie données au collège de France*, 1812, 2 vol. in 8; *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux*, 1802, 2 vol. in-8; *Considérat. sur les êtres organisés*, 1804, 3 vol. in-8; *Sur la nature des êtres existants*, 1805, in-8. Mais son principal titre est la rédaction du *Journal de physique*, depuis 1785 jusqu'à juillet 1817, numéro où se trouve l'éloge de La Métherie, à la suite duquel vient une énumération complète de ses ouvrages.

METHODIUS (SAINT), eunuq. *Euthulius*, prélat du 4^e s., occupa successivement les sièges d'Olympe, de Pétare, de Tyr, fut exilé à Chalcide par les intrigues des Ariens, et y subit le martyre en 311 ou 312. L'église a placé sa fête le 18 septemb. Il avait composé plus. ouv. import., entre autres un poème de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre*, des *Comment. sur le Génèse* et le *Cantique des Cantiques* et le *Festin des Vierges*, espèce de dialogue qui nous est parvenu et qui a été publié par le P. Combéfis dans le supplém. de la *Biblioth. des Pères*, Paris, 1672, t. 1^{er}, et par Fabricius dans les *Œuvres de St.-Hippolyte*, Hamb., 1718, t. 2. Il ne nous reste de ses autres écrits que des fragm. recueillis aussi par le P. Combéfis dans les *Œuvres d'Amphilochus*.

METHODIUS, patriarche de Constantinople, d'ant. né à Syracuse. Il fit ses études dans sa ville natale, reçut ensuite les saints ordres, fut député à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, chassé de son siège par Léon, revint ensuite à Constantinople, où il fut enfermé dans une prison par l'empereur Michel, partisan déclaré des iconoclastes, puis jeté vivant dans un tombeau où il ne subsista que par l'humidité d'un pêcheur. Enfin parvint il lui fut permis de se montrer, et sa constance dans la persécution le fit porter sur le siège patriarcal de Constantinople en 833. Son prem. soin fut d'assembler un concile pour rétablir le culte des images. Sa douceur non moins que sa vigilance contribua à ramener à la doctrine catholique beaucoup d'iconoclastes. Il m. le 14 juin 846. On lui attribue à tort une *Vie de St.-Deus l'arçopagite*, un *Serm. sur la Croix*, un *Panegyrique de St.-Agathe* et

quelques *homélies*, insérées dans la *Biblioth. des Pères*, par le P. Combéfis. — METHODIUS II, patriarche de Constantinople en 1240, après Germain, ne siégea que 3 mois.

METHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, florissait vers le milieu du 9^e s. Il se trouva à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugem. dern., et produisit un tel effet sur l'âme du barbare, que celui-ci se fit chrét., et parvint malgré quelq. résistance à décider toute son armée à embrasser la même croyance. Ce ne furent pas là les seuls travaux apostoliques de Methodius; de concert avec St.-Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'évangile aux M-aves et à d'autres peuples slaves, et fut archevêque de la Noravie et de la Pannonie. L'église l'a honoré d'un culte public : sa fête, célébr. par les Grecs et les Russes le 13 mai, est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain.

METIUS SUFFETIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains au commencement du règne de Tullius Hostilius. C'est alors que, les deux armées étant en présence, les chefs convinrent que la querelle serait vidée par un combat singulier entre trois guerriers albanes et trois romains (v. HORACES). La victoire resta aux Romains, représentés par les Horaces, et Albe lui fut soumise. Cependant Metius garda la suprême autorité. Mais dans la suite, soit impatience d'un joug étranger, soit désir de regagner la confiance de ses concit., il engagea les Vénètes et les Fidénates à attaquer Tullius Hostilius, et leur promit de se joindre à eux au milieu du premier combat. En effet, quand l'action eut lieu, Metius fit un mouvement, qui compromettait le sort de l'armée. Tullius, qui s'en aperçut, affecta de croire qu'il s'agissait d'après ses ordres, et lui envoya celui d'aller au lieu vers lequel il se dirigeait. Cette présence d'esprit rassura les Romains, et fit croire aux Fidénates que Metius les trahissait. Ils lâchèrent pied sur-le-champ. Le lendemain Tullius rassembla les deux armées, accusa hautement Metius de perfidie, et le fit écarter, 663 av. J.-C. — METIUS TARP (Sporius), un des 5 juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouv. destinés à être admis dans le temple d'Apollon qui faisaient partie du palais de ce prince, se distingua par la pureté de son goût, qui l'a fait citer deux fois par Horace comme le plus habile critique de son siècle.

METIUS (ADAM), bab. géomètre holland., né à Alcmear en 1571, m. en 1635, à Francker, où il avait rempli, pendant 38 ans, le chaire de mathém., donna dans les récentes de l'Alémie et vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. On a de lui : *Doctrina spherica libri P.* Francker, 1598, in-8 et in-12; *univ. astronom. Institutio: accessit Tractatus de novis auctoribus instrumentis*, etc., ib., 1606 ou 1608, in-8; avec des addit., ib., 1630, in-4; *Præxia nova geometrica: per usum circuli et reg. proportionalis*, ib., 1623, in-4; *Problema astronomica geomet. delineata*, Leyde, 1625, in-4; *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, Rutterd., 1627, in-8 (en holland.). etc. V. l'Oraison funèbre d'Adrien Metius, par Menelaus Winsem, Francker, 1636, in-4.

METIUS (JACQ.), frère puîné du précéd., passe assez généralement pour l'invent. du télescope par réflexion. On fixe l'époque de cette merveille découverte à l'an 1609. Dutens n'a pas manqué de la revendiquer pour les anciens, tandis que d'autres en ont fait honneur à J.-B. Porta et à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jane, lunetier à Middelb., enfin à Jean Lapprey, de la même ville. Ce qui paraît le plus probab., d'après cela, c'est que l'on devrait cet instrum. à la ville de Middelbourg, en Hollande. Sur le bruit seul de cette découv., Galilée construisit, en 1610, une lunette, qui a été perfectionnée successivement, par Kepler et Huygens.

On trouve des détails curieux à ce sujet dans l'*Hist. des mathématis.*, par Montucla, livre IV, *Progrès de l'optique*, ch. 11.

METKERKE ou **MEETKERCKE** (ADOLPHE), antiquaire et philologue, né à Bruges en 1528, m. en 1597, à Londres, où il était ambassadeur, mérita la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps, quoiqu'il eût été souvent distrait de ses études favorites par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Flandre. Député en 1579 au congrès de Cologne, pour traiter de la paix, il recueillit les actes de cette assemblée, et les publia avec des notes, Anvers, 1580, in-4. On lui doit en outre la 1^{re} édit. complète des *Idyllies* de Moschus et de Bion, gr.-lat., avec des notes, Bruges, Hub. Goltzius, 1565, petit in-4; et de *veteri et recti Pronuntiatioe linguae graecae*, ibid., 1576, in-8; réimpr. par Sig. Havercamp dans le *Sylloge scriptorum qui de ling. graecae verba et recta pronuntiatioe commentaria reliquerunt*, etc.

METOCHITE (THÉODORE), l'un des hommes les plus sages de son temps, fut revêtu, en 1314, de la dignité de grand logothète (chancelier) par Andronic l'Ancien, et maria sa fille Irène à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Il fut dépouillé de sa charge par Andronic le jeune, fut exilé, vit ses biens confisqués, et obtint toutefois bientôt après la permission de revenir à Constantinople, où il m. en 1332, dans un monastère qu'il avait fondé ou rétabli. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont la plupart inédits restent encore ensevelis dans les bibliothèques. Nous nous contenterons de citer : *Hist. Romana liber singularis, gr. et lat. ex terrens*, et *cum notis J. Meursii*, Leyde, 1618, in-4; *Hist. sacra libri duo et Constantinopol. liber unus*, V. pour plus de détails : *Specimina operum Theod. Metochita, cum prefatione et notis, primùm vulgata à Jan. Bloeh*, Hanau, 1790, in-8.

MÉTON, astronome athénien, qui, vers l'an 433 av. J.-C., publia sa fameuse *Ennédecarteride*, ou période de 19 ans, par laquelle il corrigea les inexactitudes de l'ortostérade, et ramena avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le nombre d'or; mais ce cycle est devenu aujourd'hui complètement inutile, et n'est conservé dans nos almanachs que pour les vieilles routines. Méton avait aussi élevé dans la place public. d'Athènes un instrum. appelé *Heliotrope*, et qui probablement n'était qu'un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou dans l'autre tropique. On ignore quand m. cet astronome. On sait seulement que les Athéniens ayant voulu le faire passer en Sicile, lorsqu'ils portèrent la guerre dans cette Ile, Méton contrefit le fou pour ne point y aller.

METRODORÉ, de Chio, philosop. et discip. de Démocrite, ouvrit une école dans sa patrie, et eut pour disciples Anaxarque et Hippocrate. Il avait composé un *Traité de la nature* et plusieurs autres, dont la perte afflige ceux qui veulent étudier l'*Hist.* de la science chez les anciens. Métrodore était sceptique. « Nous ne savons pas même, disait-il, si nous en savons rien. » Il regardait l'univers comme éternel et infini, admettait les atomes, niait l'existence du mouvement, mais s'écartait de Démocrite dans l'explication de la voie lactée. — Trois autres philosophes ont porté ce nom : l'un, disciple et ami d'Épicure, florissait vers l'an 274 av. J.-C.; un autre, qui était de Stratonicee, embrassa d'abord la secte d'Épicure, et ensuite la quitta pour la philosophie de Carnéade. Il m. vers l'an de J.-C. 139. Enfin le 3^e après avoir, pendant quelq. temps, fréquenté les écoles philos., se voua à la politique, et devint un des favoris du grand Mithridate qui, en 72, l'envoya en ambassade chez Tigrane, roi d'Arménie, pour demander du secours. Métrodore usa alors de perfidie, et conseilla au roi d'Arménie de

ne point accéder à cette demande. Mithridate le fit mourir sitôt qu'il fut de retour.

METRODORÉ, peint. et philosop. d'Athènes, fut choisi par Persée, roi de Macédoine, pour présider à l'éducation de ses enfants et pour peindre son triomphe. Il vivait vers l'an 168 av. J.-C.

METROPHANE, év. de Smyrne au 9^e S., s'opposa avec vigueur à Photius (867), et écrivit à ce sujet une lettre ins. dans les *Collect. des Conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, né à Berbers, vers 1590, fut élevé à la dignité de protosynelle de l'église de Constantinople, et, plus tard, placé sur le siège patriarcal d'Alexandrie. On cite de lui : *Epistola de vocibus in musica liturgica Græcorum usatis*, Wittenberg, 1740, et insérée par Martin Gerbert dans les *Scriptores ecclesiastici de musica*, en grec et en latin, t. 3, p. 398-402; des notes et correct. sur le *Glossarium græco-barbarum* de J. Meursius l'Ancien, Leipzig, 1787, in-8. *P.* pour plus de détails la dissertation de Dietelmair intitul. *Novæ provincie professoris græcæ linguæ ecclesiæ cœussæ de Metrophane Critobulo*, etc., Altdorf, 1770, in-4 de 12 pages.

METTERNICH-WINNEBOURG (le prince FRANÇOIS-GEORGES-JOSEPH-CHARLES DE), min. d'état en Autriche, né en 1746, m. à Vienne en 1818, fut employé d'abord comme minist. près du cercle de Westphalie, puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liège. L'année suiv., il fut appelé aux fonctions de minist. plénipotent. près du gouvernement des Pays Bas, qu'il conserva jusqu'en 1795, et qui lui valurent le titre de chevalier de la Toison d'Or. Il fut un des plénipotent. autrichiens au congrès de Rastadt en 1797, fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'empire, présida, dans les 2 années suiv., le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite. Il est le père du prince actuel de Metternich.

METTRIE (JULEM OFFRAY DE LA), méd. et littérateur trop faiblement par ses égarements et ses désoilantes doctrines, né à St-Malo en 1709, reçut de Boerhaave des leçons dont il profita, et vint à Paris, où il eut fait une fortune rapide et honorable, s'il n'eût pas publié des ouvr. condamnables qui le forcèrent de se retirer à Leyde en 1746. Chassé bientôt après de la Hollande, comme il l'avait été de la France, et pour de nouvelles publications plus coupables que les premières, il ne savait plus où fuir, quand Mampertuis lui écrivit, de la part du roi de Prusse, qu'il trouverait un asile à Berlin. La Mettrie fut accueilli par Frédéric II en 1748, comme un philosophe victime de l'intolérance, obtint une pension, le titre de lecteur du roi, une place à l'Académie, et ne tarda pas à jouir d'une grande familiarité auprès du monarque prussien. Cependant le séjour de Berlin lui devint insupportable, et il faisait négocier par Voltaire son retour à Paris, lorsqu'il m. en 1751, des suites d'une indigestion dont il avait prétendu se guérir par des bains et par 8 saignées. Médec. systématique et philosophe dangereux, il a été jugé sévèrement, même par ceux qu'on soupçonnait de partager ses parties de ses opinions, par Voltaire, d'Argens et surtout Diderot. Outre ses *Ouvrages de médecine*, réunies en 1 vol. in-4, Berlin, 1755, on a de lui des pamphlets contre les médecins : *la Politique du médecin*, de *Marhiavel*, ou *le Chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amstér. (Lyon), 1746, in-12; *les Charlatans démasqués*, ou *Pluton vengeur de la société de médecine*, coméd. satirique (Hollande), 1773, in-8; *Ouvrage de Pinélope*, ou *Nachivael ne médecine*, Berlin ou Genève (Hollande), 1748, 2 vol.; avec le *scepticisme* et la claf, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. Ses *Ouvrages philosophiques* ont été recueillis en 1 vol. in-4, Londres (Berlin), 1751; en 2 vol. in-8, Berlin, 1774; en 3 vol. in-12, Amstér., 1774. Il

nous eussions de citer : l'*Hist. naturelle de l'âme*; l'*Homme Machine*, brûlé par arrêt des magistrats de Leyde; les *Réflexions sur l'origine des anim.*; la *Feuix métaphysique*, ou *Essai sur l'origine de l'âme humaine*. Tout ce qu'on peut dire pour justifier La Mettrie, c'est qu'il était fou.

METZ (CLAUDE BERBIER DU), lieutenant-général des armées du roi et l'un des plus braves officiers de son temps, né en 1638, à Rosnay, en Champagne, tué à la bataille de Fleurus en 1690, avait mérité par sa valeur d'être nommé successivement commandant de l'artillerie en Flandre et dans les autres pays conquis (1668), gouverneur de la citadelle de Lille, puis de Gravelines (1676 et 1684), enfin lieutenant-général en 1688. C'est de lui que le Dauphin dit un jour au dîner du roi : « Voilà un homme bien laid. » Il avait eu le visage horriblement maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657. L'on sait que Louis XIV répondit : « Moi, je le trouve bien beau; car c'est un des hommes les plus braves du royaume. » Ch. Perrault a publié son éloge dans le *Recueil des hommes illustres qui ont paru en France dans le 17^e S.*, t. 1, p. 41.

METZGER (JEAN-DANIEL), méd., né à Strassbourg en 1739, m. à Kennigsberg, en Prusse, en 1805, occupa la chaire d'anatomie dans cette ville pendant 28 ans, fut en outre professeur du collège qui surveilla l'administration médicale du pays, de physiologie de la ville, prof. d'accouchement, et méd. de plus, hôtepital. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées dans son temps sur les diversos parties de la science, et se fit estimer surtout par l'excellent *journal d'observ.* sur la médecine légale et la police médicale, qu'il publia, presque sans interruption, quoique sous divers titres de 1778 à 1790. Parmi ses ouvrages, nous pouvons distinguer : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observ. de méd. légale*, 1778 et 1781, 2 v. in-8; *Bibliothèque de méd. légale*, 1784-85, 2 v. in-8; *Essai de séméiologie et de thérapeutique*, 1783, in-8; *Manuel de police médicale et de médecine légale*, 1787, in-8; *Bibliothèque de physiq.*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Anthropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8; *Manuel de chirurgie*, 1791, in-8, etc. Il a fait 12 propres biographies dans le 2^e cahier de son *Corresp. médicale*. — METZGER (Ch.), fils aîné du précédent, et prof. à Kennigsberg, m. en 1797, a publié plus, thèses. — Un autre METZGER (George-Balthazar), méd. et membre de l'acad. des Curieux de la nature, sous le nom d'*Americus*, a laissé un gr. nombre de thèses, qui attestent beaucoup de savoir. Il m. en 1687.

METZU (GABRIEL), peint. holland., né à Leyde en 1615, m. vers 1659, a laissé un gr. nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelques-uns sont d'un prix excessif. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Il a plus, qualités excellentes; mais c'est surtout par l'harmonie que ses productions sont admirables. Le musée du Louvre possède de lui les suivantes : *Portrait de l'innocent Tramp*, qui a mis-rorps; un *Militaire faisant présenter des rafraîchissements*; à une dame; un *Chimiste lisant près d'une fenêtre*, dont l'extérieur est orné d'une vignette; une *Femme assise*, tenant un pot de bière et un verre; une *Cuisinière peignant des pommes*; la *Marche aux herbes d'Austerdam*.

MEULEN (ANT.-FRANÇ. VAN DER), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1633, m. en 1690 à Paris, où il s'était rendu à la sollicitation de Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2 000 liv., et fut logé aux Gobelins. Bientôt il fut chargé de suivre Louis XIV dans toutes ses campagnes, pour dessiner sur les lieux, les marches, les campements, les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées; circonstance à laquelle il dut cette vérité frappante d'imitation, qui entre autres

qualités lui assure un rang éminent parmi les peintres de batailles. Son talent toutefois ne fut pas borné à ce seul genre. Il a peint avec succès le plupart des vues des maisons royales, des paysages, des portraits. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux; aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Enfin un grand nombre de tentures des Gobelins, dont il fournit les dessins, peuvent soutenir la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphaël, de Jules Romain, et de Lebrun. Van der Meulen fut reçu à l'académie en 1673. Les 3 réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le Musée du Louvre en possède 15, parmi lesquels on distingue : l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise*; l'*Entrée de Louis XIV à Arras*; le *siège de Maastricht*. Il existe encore 10 autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV, dans le chât. de Rambouillet. L'œuvre de cet artiste a été gravée, et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, et formant les tom. 16, 17 et 18 de la collection d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du Roi*.

MEULEN (GUYL. VAN DER), juriste, allem. du 17^e S., a écrit des *Comment.* sur le traité de Grotius du *Droit de la guerre et de la paix*. On les trouve dans l'édition de ce tr. donnée par Frédéric Gronovius, Utrecht et Amsterdam, 1676 et 1703, 3 vol. in-fol.

MEUN (JOS. HÉLITAS DE), mort à Paris en 1823, a composé plus, opéras, et est aut., avec Cuvillier, des paroles de la *Mort du Tasse*, opéra représenté en 1821, musique de M. Garcia.

MEUNG ou MEHUN (JEHAN DE), poète franç., surn. *Chopinot*, né dans la petite ville de Montsur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13^e S., m. à Paris, dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322, étudia l'autel., la géométrie, l'arithmetic, et les autres sciences alors en honneur, et s'éleva au-dessus de ses contemporains, comme savant, et comme poète. Un de ses premiers ouvrages fut la traduction de l'*Art militaire de l'Épée* (1285). Vers le même temps, sur la demande de Philippe-le-Bel, il résolut de donner une suite au *Roman de la Rose*, composé par Guille de Lorris, supprima, à cet effet, les 82 derniers vers qui en formaient le dénouement, et y ajouta environ 18,000 vers. Colive, l'un des monuments les plus importants et les plus anciens de notre langue et de notre poésie, acquit à Jean de Meung le nom de *Père et d'inventeur de l'aloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennemi franç.*; Pasquier le plaçait en même rang que le Dante; Lesclapart-Dufresnoy le regardait comme notre Homère. Cependant, les prêtres et les femmes, pour qui l'auteur n'avait pas gardé assez de ménagements, firent longtemps la guerre à sa mémoire et à son livre, et contribuèrent peut-être à lui donner plus de lecteurs. Parmi les nombreux MSS. de ce poème que possède la Bibliothèque du Roi, les plus curieux sont les nos 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le no 196, fonds de Notre-Dame. Quant aux éditions, la meilleure, sans contredit, est celle que l'on doit aux soins de M. Méon. Paris, Didot l'aîné, 1814, 4 vol. in-8. Jehan Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480, a donné une édition de variation, ou plutôt de paraphrase isoclaste, en prose, de ce roman poétique, Paris, Verard, s. d., in-fol.; Lyon, 1503, in-fol.; enfin, Paris, 1521, in-4, sous le titre rimé : *C'est le roman de la Rose, moralisé, clar et net, translaté de rime en prose par vostre humble Notaire*. Nous avons encore de Jehan de Meung son *Trésor*, ou les *Sept articles de foi*, imprimés avec ses *Proverbes d'ores et ses Remonstrances au roi*, Paris, 1503, in-8 (il en existe d'ailleurs plus MSS. à la Bibliothèque du Roi, fonds de Notre-Dame); les *Lays des tresprez overques le pelerinage de nostre Jehan de Meung*, ibid., 1481 84, in-8; le *Miroir*

d'*Alcymie*, ibid., 1612, in-8; in *Vie et les Epîtres de Pierre Abailard et d'Heloise sa femme*, dont la Biblioth. du Roi possède un MS. sous la n° 7273 bis; etc., etc.

MEUNIER, V. MEUSNIER.

MEURER (WOLFGANG), prof. de philol. et de médecine à Leipzig, né à Aldenberg en Misnie, en 1513, m. à Leipzig en 1585, a laissé un grand nombre de consultations insérées dans la collection de J.-Ph. Brendel (v. en nom).

MEURIER (HUBERT), en latin *Morus*, doyen et théologal de l'église de Reims, né dans la diocèse d'Amiens, m. en 1603 à Saint-Dies en Lorrains, où il s'était réfugié après la ruine de la ligue, dont il avait partagé les principes, était un homme fort instruit dans les matières ecclésiastiques. On a de lui : *christiane et catholique Exposition des saints et sacrés mystères de la messe*, Reims, 1584, 1585 et 1598, 3 vol. in-8; *Traité de l'institution et vrais usages des processions*, ibid., 1584, in-8; *Lamentation* (C'est un sermon plein de véhémence, prêché aux funérailles de Louis de Guise, arch. de Reims, ensermé aux états de Blois), 1589, in-8, rare; de *Sacris nocturnis libri III*, Paris, 1593, in-8, rare.

MEURISSE (MARTIN), évêque (en partibus) de Madagasc, suffragant et administrat. général du diocèse de Metz, né à Roye ou Pirardie, m. en 1644, a laissé : *sermon metaphysicum libri tres*, Paris, 1653, in-4; *Tractatus de Sancta Trinitate*, ibid., 1631, in-8; *Histoire des évêques de Metz*, 1634, in-fol.; *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz*, 1632, in-4; ibid., 1670, in-4. — MEURISSE (Henri-Emmanuel), chirurgien, né à St-Quentin, où il m. en 1694, aot beane, de part à la construct. du nouvel amphithéâtre de St-Gôme à Paris, dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Parisiensium*, de Devaux, et composa un *Traité de la zingota*, in-12, ouvr. estimé, qui fut pub. par la même Devaux en 1699.

MEURON (SAMUEL), conseiller d'état et commissaire-général de Neufchâtel, sa patrie, vivait au commencement du 18^e S. Il a laissé une dissertation, de *Legatis plenipotentariis*, Bâle, 1744, in-4, et d'autres opuscules de crit. et de littérat.

MEURSIUS (JEAN I^{er}), laborieux antiquaire, né à Landau, près de La Haye, en 1579, m. en 1639 à Sora, s'appliqua d'abord à éclaircir Euphron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus, étonna par son travail les savants les plus distingués, et se fit connaître avantageusement du grand passionnaire Barneveld, dont il fut chargé d'accompagner les fils dans les différentes cours de l'Europe. De retour en Hollande, il fut nommé professeur d'histoire, puis de langue grecque à l'académ. de Leyde, et reçut le titre d'historiographe des états-généraux; mais après la supplice de Barneveld, il se vit exposé à des outrages continuels qui le déterminèrent à accepter l'offre que lui fit le roi de Danemarck, en 1625, de la chaire d'histoire de l'académ. de Sora. Il partagea la reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses trav. littéraires. Ses *Œuvres* ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. On trouve dans les luits de ses product., son nombre de 67, dans les *Mémories* de Nicéron, t. 12 et 20. Nous nous contenterons de citer : *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Athenæ Batavae, sive de urbe Leydensi et oracem. d.*, etc., ibid., 1625, in-4; *Recur Belgicrum liber primus, de induciis belli belgici*, ib., 1612, in-4, très-rare; *Ferlinandus, sive libri IV de rebus per arcemum sub Ferdinando, duxes albino, in Belgia gestis*, etc., ib., 1614, in-4; *Gustavus Austricus, sive de rebus in Belgiam tam ab eo quam suis tempore gestis lib. X*, ib., 1620, in-4; *Historia Danica, usque ad annum 1523*, Copenhague, 1630, in-4; et un gr. nombre de dissertat., insér. dans le *Thesaur. antiquit. græ-*

corum. Ses ouvrages historiques ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. Sa *Vie* a été pub. par D. Guill. Molter, Altdorf, 1693, in-4; Nuremh., 1730, in-4. P. aussi J. Valerius Struam, *Disseratio de anti et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipsig, 1715, in-4.

MEURSIUS (JEAN II), savant littérat., fils du précéd., né à Leyde en 1613, suivit son père en Danemarck, et m. vers 1653. On a de lui : *Mojestas veneta*, Leyde, 1630, in-12; de *Tibullii veterum*, Sora, 1641, in-8, et insér. dans le t. 8 du *Thesaur. antiquit. græcor.*; *Observ. politico-miscellanea*, Copenhague, 1641, in-8; *Arboretum sarrum, sive de arborum conscriptione*, Leyde, Elsevir, 1632, in-12; réimpr. à la suite du poème des *Jardins de Rapsin*, ib., 1608, in-12; Utrecht, 1672, in 8.—V. CHORIS.

MEUSIUS (JEAN-GÉRARD), théolog. et philologue, né à Oudabruk en 1680, fut successivem. profess. de philosophie à Pacadém. de Kiel, past. dans sa ville natale, prem. prédicat. du comte de Hænan, enfin surintendant-général des églises de la principauté de Cobourg, et profess. de théolog. à l'académ. de cette ville, où il m. en 1743. Il était membra de la société royale de Berlin. On trouve dans Rotterdam la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Bibliotheca medici acri, seu recensio scriptorum qui scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrant*, La Haye, 1712, in-8; *Ceremonialis electiois et coronationis pontificis romani, et ceremonialis episcoporum, collecta, edita et præfixis illustrata*, ib., 1732, in-4; *Vita summorum dignitas et eruditione virorum ex rarissimis monumentis literatis orbi restituta*, Cobourg, 1735-41, 4 part. en 1 v. in-4; *Novum Testamentum ex Talmudi et antiquitatibus Hebræorum illustratum*, Leipsig, 1736, in-4. — MEUSCHER (Frédéric Christian), fils du précéd., conseiller et secrét. de légation du prince de Cobourg à La Haye, né à Hanau en 1719, forma un riche cabinet de coquillages, et rédigea le catalogue raisonné des principales collat. de ex genre qui furent vendues en Hollande à cette époque. Il pub. et recueilli sous le tit. de *Miscellanea conchyliologica*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8.

MEUSEL (JEAN-GEORG), laborieux bibliogr., né en 1743 à Eyriethof, près de Baunach en Franconie, m. en 1820, fut d'abord profess. d'hist. aux univ. d'Erfurt et d'Erlang, puis nommé successiv. conseiller aulique de la principauté de Quedlinburg, de la cour électorale de Brandebourg et de celle du roi de Prusse. Sans parler des services qu'il a rendus aux lettres par ses édit. et ses trad., nous citerons quelques-uns de ses nombreux ouvr. : de *Præcipuis commerciorum in Germania epochis*, Erlang, 1780, in-4; *Bibliotheca historica*, Leipsig, 1782-1804, 11 t. en 22 vol. in-8; *l'Allemagne littéraire* (gelehrte Teutcheiland), Lemgo, 1791 et suiv. 16 vol. in-8; *Introduc. à la connaissance de l'histoire des états de l'Europe*, Laipig, 1775, in-8, 4^e éd., 1800; *Dictionnaire des artistes allemands vivans*, Lemgo, 1778-89, 2 vol. in-8, 1808-09, avec un 3^e vol. pub. en 1814 et servant de supplém. aux 2 édit.; *Littérature de la Statistique*, Leipsig, 1790, in-8; 1806-07, 2 vol. in-8; *Direction* (Leitfaden) pour l'histoire de la littérature, ib., 1799-1800, 3 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, ibid., 1802 et suiv., 15 vol. in-8. Meusel a encore eu plus ou moins de part à la rédaction d'un grand ombra de journa. ou de recueils périodiques.

MEUSNIER (PHILIPPE), habile peintre, né en 1635 à Paris, où il m. en 1734, fut reçu à l'académie, dont il devint trésorier, obtint une pension et un logement au Louvre, et fut honoré d'une son atelier des visites de Louis XIV et de Louis XV. Il excellait à peindre l'architecture et entendait parfaitement la perspective. Il fut employé à repré-

sonter l'architect. de la voûte de la chapelle de Versailles, à décorer la galerie de Goyel au Palais-Royal et le château de Marly.

MEUSNIER (JEAN-BAPTISTE-MARIE), général franç., né à Paris en 1754, était déjà parvenu au grade de lieutenant-colonel du génie, avant la révolution. Il fut chargé, en 1790, d'établir, vers les côtes et les frontières, des liges de signaux. Parvenu au grade de général de division, il se distingua par la belle défense du fort de Kornigstein contre les Prussiens en 1793, fut fait prisonnier et presque aussitôt échangé. La même année il fut placé à un poste important, celui de Castel, eut la jambe emportée d'un coup de canon, et m. des suites de sa blessure.

MEUSNIER, V. QUESTON.

MEUSY (NICOLAS), écrivain sacrétique, né à Vilers-Sexel, dans la Franche-Comté, en 1734, m. vicaire de la paroisse de Rupt en 1772, victime de son zèle pour les malheureux atteints d'une maladie épidémique, a laissé le *Code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; le *Catechisme historiq.*, dogmatique et moral des fêtes, Vesoul, 1771, in-12.

MEXIA ou NESSIE (PIERRE), histor. et compilateur, né à Séville vers la fin du 15^e S., m. vers 1552, fut honoré du titre d'historiographe de Charles-Quint. On a de lui: *Silva de varia lectione*, Séville, 1542, in-4, trad. dans la plupart des langues de l'Europe, et notamm. en franç. par Cl. Grugnet, sous le titre de *Diverses leçons*, Paris, 1554, Tournon, 1604, 1616, in-8; *Historia imperiali y cesarea desde Julio Cesare hasta Morisviano*, Séville, 1546, in-fol.; trad. en ital. par Louis Dolce, Venise, 1561, 1567 et 1641, in-4; sept *Dialogues*, Séville, 1547; trad. en ital. par Alph. d'Ullua, Venise, 1557, in-4; et en franç. par Cl. Grugnet, à la suite des *Diverses leçons*. — Un autre **MEXIA** (Louis de) est présumé aut. de l'*Apologie sur l'assivete et sur le travail*, pub. à Alcalá de Henarés, 1546, sous le nom allégor. de *Fabrizio de Portuendo*.

MEXIQUE (le), contrée la plus remarquable du Nouveau-Monde, tant par l'étendue de territoire qu'occupaient ses diverses peuplades, que par l'ancienneté présumable de leur établissement. d'après les vestiges de civilisation qu'y trouvèrent les Espagnols lors de l'expédition de Fernand Cortes (1519-21), vint à peine d'être découvert par un jeune aventurier nommé Grjvalva (1518), lorsque le premier armement sous pavillon de S. M. esp. à la voile pour en prendre possession. Outre l'empire d'Aztehuac, qu'avait fondé par la conquête, et gouverné au milieu de guerres presque continuelles avec les peuplades voisines, plus, général. de souv. dont les derniers furent Montzuma II, Cuiclahuastin et l'héroïque Guatimotzin ou Quauhtemotzin, le Mexique comprenait encore les petites républiques de Tlascala et de Chulula, les roy. de Tracuco et de Mechoacan, enfin les autres peuplades éparses dans l'espace qui s'étend entre le golfe auquel il donne son nom, à l'est, et à l'ouest l'Océan pacifique, par les 19^e et 21^e degrés de latitude. Réduit à l'état de colonie sous le nom de Nouv.-Espagne, il embrasse bientôt dans ses limites depuis l'isthme qui sépare les deux Amériques jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Californie, par les 30^e 10' de latitude. Si l'on en excepte les noms glorieux de Cortes et de quelques de ses lieuten., celui plus glorieux encore du vénérable Las Casas, et enfin d'un petit nombre d'autres hommes à jamais liés des Mexicains, tels que les vice-rois Revillagigedo, Arana, Juan de Aenna, marquis de Casa Fuerte (le seul Américain durant près de 3 S. la couronne espagnole ait préposé à ces importantes fonct., et qui les remplit, avec autant d'habileté que de désintéressement, de 1722 à 1724), le digne archevêque D. Fr. Manso y Zuñiga, quelques pieux et savans missionn., on ne trouve guère que de hideux souvenirs de l'hist.

de la domination espagnole sur ces contrées. Nos convulsions polit., qui ébranlèrent l'Europe dans les dern. années du 18^e S., étendirent leur influence jusqu'au sein de la Nouv.-Espagne; l'exemple des Etats-Unis y avait d'ailleurs répandu déjà les prem. germ. de révolte contre la mère-patrie; et des mesures d'une rigueur excessive de la part du gouvernement, devaient en hâter l'explosion. Toutefois ce ne fut qu'après avoir déployé l'étendard pour la cause de la métropole contre l'envahissement de Napoléon que le Mexique s'insurgea pour sa propre cause. Dans l'incertitude où le plaçait la difficulté des communications avec le gouvern. légitime d'Espagne, le viceroi Iturrigaray convoqua une junta pour l'organisation d'un gouvern. provisoire, et fit faire ainsi aux colonies mexicaines un pas vers l'émancipation. Deux partis divisèrent tout d'abord cette assemblée, celui des indépendans et celui des royalistes; mais ils s'en tenaient à des exemples démonstrat.: c'est à un ecclési., le moine Hidalgo, qu'appartient l'honneur de la prem. attaque (1810). Les troupes royales commandées par les généraux Cras, Calleja, les colonels Lope, Truxillo, etc., usant de stratagèmes dont plus, sont entachés d'odieux, défirent d'abord les insurgés commandés par Hidalgo revêtu du titre de généralissime. Venegas, qui avait succédé à Iturrigaray, déploya un tout autre zèle contre le parti indépendant; les principaux chefs, faits prisonniers, périrent par ses ordres; mais ils trouvèrent des successeurs, qui achevèrent leur ouvrage après une lutte héroïque de plus de 12 années. En vain l'orgueilleux Iturbida (v. ce n.) s'était flatté de recueillir seul le fruit de tant d'efforts; son règne éphémère fit bientôt place à celui de la liberté; une constitution modelée sur celle des Etats-Unis d'Amérique, et qui divine le Mexique en républ. fédératives, a été promulguée en 1824; enfin, au moment où nous traçons cette esquisse imparfaite, d'importantes négociations entamées avec les puissances européennes, et dont plusieurs sont déjà conclues, semblent garantir aux Mexicains la durée d'une existence politique dont le maintien ne demande pas moins de vertus que sa conquête. Nous signalerons comme digne d'un haut intérêt l'immense ouv. de MM. A. de Humboldt et Bonpland, intitulé *Voyage aux Régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799-1804*, et dont la publication, commencée en 1806 et à la veille d'être terminée, M. Beaulieu a pub. en angl.: le *Mexique en 1823, ou Relat. d'un Voyage dans la Nouvelle-Espagne, précédée d'une introduction*, par sir John Eyerley. Cet ouvrage a été traduit en français (par Mlle Sobry), Paris, Eymery, 1824, 3 vol. in-8 et atlas. On peut consulter aussi l'intéressant *Resumé de l'hist. du Mexique, par Eugène de Monglave* (M. Garay), Paris, 1826, in-8.

MEY (JEAN DE), doct. en médec., ministre et professeur de théologie, né à Middlebourg en Zélande, où il m. en 1678, a laissé: *Commentaria physica, sive Expositio aliquot locorum Pentateuchi moralis in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ut medicum attinentibus*, Middlebourg, 1651, 1661, in-4; *Commentarius in Joannis Goederti metamorphosis insectorum, cum appendice de hermetibus et cometis*, ibid., 1668, in-8, fig. — Un autre médec. holland., Frédéric van der Mey, a donné: *Historia mercurii de virginie, cutarri, tussi, abortu*, La Haye, 1624, in-4; de *Morbus et symptomat. Bredanis tempore obsidionis, Aovers*, 1627, in-4.

MEY (CLAUDE), avocat au parlement de Paris et savant canoniste, né à Lyon en 1712, m. en 1796 à Sens, où il s'était réfugié pendant la terreur, était un homme fort instruit sur les matières canoniques, et avait même des connaissances en théologie. Il prit part à toutes les discussions religieuses de son temps, se rangea du côté des appelans, et plus tard se déclara contre la constitution civile du clergé en signant la consultation dressée par Jahneau

(15 mars 1790). Nous citerons de lui : *Apologie des juges, rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12 ; ouv. supprimé par arrêt du parlement de Paris et condamné par Benoît XIV (le 2^e part. est de Maultrou) ; *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle*, in-12 de 40 pag. (pièce satirique condamnée en fait par arrêt du parlement.) ; *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des ordonnances du royaume et des autres monuments de l'histoire de France* (en société avec Aubry, Maultrou et Blonde), 1772, 2 vol. in-12 ; 2^e édit., 1775. — MEY (Ottavio), négociant de Lyon, de la même famille, m. en 1690, est l'invent. du procédé employé pour lustrer les soies. Il se forma une riche collect. d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquels on voyait le fameux boucher dit de Scipion, transporté depuis au cabinet des médailles.

MEYDANY (ASOUÏ, FADH, AHMED EZZ MOHAMMED AL), écrivain arabe, né dans le quartier de Nischabpou, appelé Meydan, m. dans la même ville en 518 (1124), est aut. d'un traité des noms propres et des synonymes, augmenté par son fils Abou Seyd, et d'un traité de grammaire en vers. Mais il doit surtout sa grande réputation à son *Recueil de proverbes* (Medjme-al-amthal), au nombre de 6000, source féconde à laquelle sont venus puiser les savants qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagat. des études orientales en Europe, notamment Pococke, Reiske et M. Silvestre de Sacy. Le prem. avait trad. tout l'ouv. en latin et déposé son MS. à la biblioth. bodléienne. C'est d'après ce MS. que Schultens le fils pub. 120 proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que M. Maehride en a inséré un certain nombre dans les différentes livraisons des *Mines de l'Orient*. Schultens, qui en avait annoncé une édit. complète avec la texte, la traduct. latine et des notes, s'est arrêté sur 334^e proverbes ; et son travail a été continué, mais non complété par Schröder, Scheid, Reiske, M. Rosenmüller, n'ont donné également que des comment. d'édit. : ce dern. a pub. 17 nouveaux proverbes avec leur traduct. et de savantes notes, Leipzig, 1796.

MEYER (JACQUES), dit *Baliolanus*, historien, né à Vleter, village près de Bailleur, en 1491, m. en 1552 à Bloekengen, dont il occupait la cure, fut un des restaurat. des bonnes études dans la Flandre. On a de lui : *Flandricarum rerum Decas*, de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ capitulum Flandriæ, Bruges, 1531, in-4 et in-8 ; *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum 1278*, Nuremberg, 1538, in-4 ; continué par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et pub. sous le titre de *Commentarii sive Annales rerum Flandricarum*, etc., Aovers, 1561, in-fol., puis réimpr. dans la *Recueil des hist. belges* de Feyrabend, Francfort, 1580, in-fol. — MEYER (Antoine), neveu du précéd., m. en 1607 à Arras, où il avait rempli 37 ans la place de principal du collège, a pub. quelques ouv., dont on trouve la liste dans la *Biblioth. belgica*, et parmi lesquels nous citerons : *Comites Flandriæ seu Epitome rerum Flandricarum versus heroico*, Anvers, 1556, in-8 ; et un poème intitul. *Ursus sive de rebus div. Fadosti* (St-Waast) *episcopi Atrebatensis libri tres*, Paris, 1580, in-8. — MEYER (Philippe), fils du précéd., m. en 1637, à l'âge de plus de 70 ans, pub. différents pièces dont Foppens a donné la liste, et continue les *Annales* de son grand-oncle jusqu'en 1617 ; ce MS. éant conservé à l'abbaye de St-Waast d'Arras.

MEYER (THÉODORE), peint. et grav., né en 1572 à Eglise, canton de Zurich, m. à Zurich en 1658, a laissé un œuvre assez consid., dont font partie les *Douze Nuits*, les *Danses des Paysannes*, l'*Armorial de Zurich*. — MEYER (Rodolphe), fils aîné du précéd., m. en 1738, de sa vie peu avécé, sui-

vit la carrière de son père. On distingue ses grav., pour une édition de l'*Helvétie-Sainte de Murar*.

MEYER (CUNEAU), peintre et grav., à l'eau-forte, né à Zurich en 1618, m. dans la même ville en 1689, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait, et fut le prem. qui se servit habituellement du vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures et de ses grav. s'élève à plus de 900 pièces. Gaspard Füssli en a donné un catalogue que l'on peut consulter et dont Huber a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en portraits, sujets historiques, paysages et emblèmes. — MEYER (Félix), peintre de paysages, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, m. en 1713, trouva dans les sites variés de sa patrie une source féconde d'inspirat., et acquit, par un travail assidu, une telle promptitude d'exéc., qu'on en rapporte des effets incroyables. Devenu possesseur d'une fortune assez considérable, il fut nommé par ses compatriotes memb. du grand conseil, et investit, en 1708, de la charge de gouvern. du château de Wyden près d'Husson. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les fig. ; car c'était le parti faible de son talent. Il a gravé à l'eau-forte plus. paysages estimés ; ces pièces, au nomb. de 24, représentent des sites de la Suisse.

MEYER (LÉON DE), théolog., et poète de la société de Jésus, né à Gand en 1655, m. à Louvain en 1730, professa successivem., dans son ordre, les humanités, la philosophie et la théologie. Il eut de longs démêlés avec plus. doct. de Louvain, qui refusant de se soumettre aux constit. des papes. Parmi ses nombreux ouv. polémiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire de Moréri*, on distingue le suiv. : *Historia controversarum de divina gratia auxiliis*, libri sex, Anvers, 1705, in-fol. On a encore de lui : de *Idol.*, lib. tres (poème en vers élégiaq.), ibid., 1694, in-4 ; de *Institutionum principis*, lib. tres (poème en vers hexamètres), Bruxelles, 1716, in-4, etc. L'édit. la plus complète de ses poésies est celle de Bruxelles, 1727, in-8.

MEYER (CONRAD), peintre sur verre, né à Zurich en 1695, m. dans la même ville en 1766, s'est fait un nom par la beauté et la netteté de ses peintures et par ses connaissances peu communes en physiq. Il composa lui-même l'appareil nécessaire à la société physique de sa ville natale, où l'on conserve plus. de ses machines et instrum. — MEYER de KNORRAN (Jean-Louis), amateur éclairé des sciences et des arts, né à Zurich en 1705, m. dans la même ville en 1785, a laissé cinquante *Fables* (Zurich, 1758), dont les figures ont été dessinées et gravées par lui-même, et quelques écrits sur l'agriculture, etc. — MEYER (Joseph-Léonce), né à Lucerne en 1720, m. dans la même ville en 1789, est aut. d'un grand nombre de compos. musicales, d'opéras et d'autres pièces de théâtre. En 1775 il fonda une société patriotique, dite de la Concorde, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse, mais qui crut d'exister en 1783. — MEYER (Jean-Jacques), né en 1629 à Winterthur, canton de Zurich, mort curé de la même ville en 1710, a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiques ; nous ne citerons que l'*Horvulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677 ; et le *Janua linguarum Comenii dialogistica*, 1691. — MEYER (Léonard), curé à Schaafouse, s'est fait connaître surtout par une *Hist. de la ville de Schaffouse et de la réformat. de son église* (en allem.), 1656, in-8.

MEYER (JUSTUS RODOLPHE-VALENTIN D'OFFENSTADT), né à Lucerne en 1725, d'une famille patricienne, devint membre du sénat de sa ville natale, et s'annonça d'abord comme réformateur politique ; toutefois son patriotisme apparent fut mêlé de beaucoup d'ambition et dieu peut-être par

son animosité contre les Schumacher, dont l'influence lui portait ombrage. Le trésorier de l'État, l'un des membres de cette puissante famille, fut accusé de malversat. et condamné à des amendes; son fils fut décapité, par suite d'un sinistre, et Meyer se vit décerner la couronne civique, fut appelé l'*Immortel* et le *Divin*. Mais en 1769, lorsqu'on eut reconnu l'injustice de ces deux sentences, il fut trop heureux de n'être puni que par un bannissement de 15 ans. Son exil achevé il entra dans sa patrie, reprit sa place au sénat, et loin de prôner encore des réformes, donna lui-même dans tous les alius où il pouvait trouver son compte. Il se déclara contre la révolution franç., et reçut du roi de Sardaigne l'ordre de St-Lazare en récompense de ses efforts, heureux-am, inutiles pour entraîner sa patrie dans diverses coalitions. Déplacé de nouveau par la révolution suisse, il se retira avec son frère, abbé du couvent de Bléneau, où il m. en 1808. On connaît de lui plus. ouvs. politici., qui offrent souvent d'assez bonnes idées. En 1764 il écrivit l'*Éloge de M. F.-F. Balthazar*.

MEYSSENS (JEAN), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1612, s'occupa aussi avec succès de la gravure au burin et à l'eau-forte, et s'adonna surtout à la culture des arts pour se livrer au commerce des estampes. Parmi ses portraits on distingue ceux du Comte Henri de Nassau, de la Comtesse de Styrum et des Comtes de Bentheim. En fait de gravures à l'eau-forte, on a de lui une suite de huit portraits de peintes, publiés en 1649, in-4. Il a laissé un livre, devenu rare, sous ce tit.: *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science devoient vivre éternelment, et desquels la louange et renommée faict éterniser le monde*. Anvers, 1649, in-fol.—MEYSSENS (Corneille), fils du précéd., né à Anvers en 1646, se distingua surtout dans le genre du portrait. On cite de lui: *Es-figies imperatorum domus nostrorum, delineata per Joannem Meyssens, et ari inscripta per filium suum, Cornelium Meyssens*.

MEYSSONIER (LALANDE), médecin, né à Mâcon en 1693, m. vers 1672, pratiqua son art à Lyon avec beaucoup de succès et y obtint un canonicat de l'église St-Nizier. Il s'adonna toutefois à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et pub. un almanach intitulé: *le bon Hermite*, que ses confrères firent supprimer, non sans peine. Nous citerons de lui: *Oéologie, ou les Merveilleux effets du vin, ou la Manière de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8; *Introduit, à la philosophie des anges*, ib., 1648, in-8; *Almanach chrétien, catholique*, etc., ib., 1657, in-4; *la Belle morgue, ou Science de l'esprit*, etc., ib., 1669, in-12, fig.

MEYTENS (MARTIN de), peintre, né à Stockholm en 1695, s'établit à Vienne, y fut nommé peintre de la cour impériale, et m. en 1770. Il peignit d'abord en émail, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait; ses carnats. sont excellents.

MÉZÉRAI (FRANÇOIS EUDES DE), célèbre historien, né en 1610 au village de Rye, près d'Argentan, reconnut à la poésie, pour occuper une place de commissaire des guerres. Dégouté ensuite de cet emploi, il vint se fixer à Paris; et c'est alors qu'il se fit appeler Mézerai, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il débuta par quelques pamphlets politici., dont la composition, lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Un travail trop opiniâtre, en le faisant tomber dangereusement malade, lui valut la protection de Richelieu et une petite gratification. Peut-être le cardinal n'aurait-il fait de lui, par cette faveur anticipée, qu'un historiographe de France; mais le jeune auteur avait dans le caractère une indépendance à laquelle il lui eût été impossible de renoncer quand il l'aurait voulu. Le premier vol. de sa grande *Histoire de*

France ne tarda pas à paraître et à faire tomber presque dans l'oubli, malgré les efforts envieux de plus savants, toutes les compilat. qu'on avait eues jusqu'alors. Le 2^e et le 3^e vol., qui parurent en 1646 et en 1651, ne reçurent pas un accueil moins favorable. Ce ne fut qu'après s'être délassé par une vingtaine de pamphlets contre Mazarin, publiés sous le nom de Sandricour, qu'il entreprit l'abrégé de sa grande histoire, dont la prem. édit. mit le sceau à la réputation de l'auteur. En 1668. On releva pourtant des erreurs nombreuses, auxquelles Mézerai, uniquement occupé de présenter les faits d'une manière pittoresque, parut attacher peu d'importance. La manière dont il envisageait dans son hist. l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui, après avoir exigé de l'auteur des correct., dont celui-ci s'acquitta de mauvaise grâce, lui ôta la moitié d'une pension de 4,000 fr., qui fut plus tard supprimée tout entière. Mézerai, riche encore du produit de ses ouvs. et des pensions de plus. princes étrangers, institua à sa m. en 1683 pour son légataire univ. un certain Lescauche, clerc de la Chapelle, près St-Denis, avec lequel, dans ses dern. années, il avait formé une liaison fort intime. Ses proches parents n'eurent que ses biens patrimoniaux, c. à-d. fort peu de chose. Il avait vécu ocrédule, et m., comme tant d'autres, dans des sentim. plus cléricaux. L'acad. l'avait reçu dans son sein, après la publication des deux prem. vol. de sa grande histoire, et l'avait nommé secrétaire perpétuel à la place de Conrart. Comme historien il manque d'exactitude et d'instruction; comme écrivain, malgré son style dur, inégal, négligé, il a de la force, du nerf et offre quelquefois des traits qui feraient honneur aux plus grands peintres de l'antiquité. Voici la liste de ses principaux ouvs.: *Histoire de France*, 3 v. in-fol., 1643, 1646, 1651; *Abrégé chronologiq. de l'Hist. de France*, 1668, 3 vol. in-4; réimpr. en Hollande, 1673, 6 vol. in-12; la meilleure édit. est celle de 1775, 14 vol. in-12; *Traité de l'origine des Français*, Amsterdam, 1688, in-12; une traduct. de l'*Histoire des Turcs*, de Chalcocondyle, Paris, 1692, 2 vol. in-fol.; une trad. du *traité de Jean de Salisbury*, intitulé: *Fontes de la cour*, ibid., 1690, in-4; une traduct. du *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Grolius, ibid., 1644, in-8 (v. la n^o 18731 du *Dictionnaire des Anonymes*); *Histoire de la Mer et du Fils* (Mario de Médicis et Louis XIII), Amsterdam, 1730, in-4, ou 2 v. in-12.

MEZIERE (EUGÈNE-ÉLONORE DE BETHIZI, marquis de), lieutenant-général, m. en 1782 à Longwy, dont il était gouvern. et où il se fit élire, s'était signalé à la bataille de Fontenoy et dans les guerres de Hanovre. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, quelq. brochures peu importantes, parmi lesquelles on cite: *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans son état, ou Discours sur la nature du chant*, Amsterdam et Paris, 1760, in-8; *Critique du livre contre les spectacles*, intitulé: J.-J. Roostan, etc., d'Alenbert, etc., 1765, in-8.

MEZIRIAC (CLAUDE-GASPARD BACHET, sieur de), l'un des plus savants hommes de son temps, né à Bourg en Bresse en 1581, m. en 1638, possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et avait des connaissances positives étendues dans les sciences mathématiq. Il fut reçu à l'académie franç. en 1635, quoique absent, et dispensé de prononcer lui-même son discours de remerciem., qui fut lu par Vangelas. On a de lui: *Problèmes plaisants et delectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613; ib., 1624, in-8; *Diaphani Alexandini Arithmetica. lib. sex et de Numeris multangulis libar unus*, gr. et lat. comment. illustr., Paris, 1621, in-fol.; ib., 1670, in-fol.; les épitres d'Ovide, trad. en vers franç., avec des comment. fort curieux, Bourg en Bresse, Teinturier, 1626, in-8, très-rare; *La Haye, du Souzet*, 1716, 2 vol. in-8,

sugm. de divers morceaux du même auteur ; *Chansons dévoties et saintes sur toutes les principales fêtes de l'année et sur autres divers sujets*, Dijon, 1615, in-8 ; Lyon, 1618, in-12. — Guillaume BACHET de VAULUSANT, frère aîné du précédent, m. en 1631, « a laissé des vers latins et franc. », dont quelques-uns ont été impr. dans le recueil des *Chansons dévoties*, F. l'Eloge de Bachet de Mesvriac, dans les *Eloges de quelq. aut. franc.* (par Joly), p. 1-84.

MEZZABARBA (le comte FRANÇOIS), savant antiquaire et numismate, né à Pavie en 1645, m. à Milan en 1727, avec le titre de fiscal de l'empereur Léopold pour la Lombardie autrich., a donné une édit. des *Médailles des Empereurs romains*, par Adolphe Ogee, avec des addit. et des explicat., qui ont été complétées et rectifiées par Argellati dans la belle édit. qu'il a donnée du même ouvrage en 1730. On cite en outre de lui : *Numisma triumphale ac pacificum*, Joanni III, Polonia regi, oblatum, Milan, 1687, in-4. — MEZZABARBA (Jean-Antoine), l'un des fils du précédent, né à Milan en 1670, m. en 1705, prit l'habit de la congrégat. des somasques, professa la rhétorique à Brescia et à Pavie, puis la géographie et la théologie morale à l'université de Turin. On a de lui un *Panegyrique de Louis XIV.*, en trois langues, Paris, 1703, in-4 ; plus. pièces de vers en latin et en ital., dont on peut voir les titres dans la *Biblioth. mediolan.* d'Argellati, t. 2, p. 912, et une *Lettre au sujet d'une médaille de Sévère frappée à Acre*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, déc. 1703, et en lat. dans les *Electa numeraria* de Veltreck.

MEZZABARBA (CHARLES-AMBROISE), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI en Chine, partit en 1720 pour cette mission, dont l'objet était de faire exécuter les décisions du saint-siège, relativement aux cérémonies sur lesquelles les missions ne pouvaient s'accorder. Le légat, mal accueilli par l'emp. K'hang-hi et fatigué des désagréments et des obstacles qu'il rencontrait, partit pour Macao, et y donna (1721) un mandem. pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome ; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions, qui furent annulées par Benoît XIV en 1743. Après son retour à Rome, la relation de sa mission fut pub. d'abord en franc., puis en ital. en 1739 ; elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, t. 4 et 5. Les jés. y sentaient malice.

MEZZAROTA (LOUIS), connu sous le nom de *Cardinal de Padoue*, né dans cette ville en 1327, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine ; mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Gondolmiero, il le suivit à Rome, et renvoya à la pratique de son art pour embrasser l'état militaire. Devenu l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrateur du diocèse de Trau, il se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Eglise. Sous le pontificat d'Eugène IV (le cardinal Gondolmiero), il fut nommé successivement archevêque de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il combattit avec succès pour son protecteur, contre les Colonna, le duc de Milan et le roi de Naples, et ne lui fut pas moins utile comme négociateur. Il continua de jouer un grand rôle et de rendre d'importants services sous le successeur d'Eugène IV. Possesseur d'une fortune considérable, il ne sut pas se faire aimer des Romains, et se brouilla, par son insatiable avidité, avec le cardinal Barbo. Ce prélat ayant été élevé au siège pontifical sous le nom de Paul II, Mezzarota en m. de évêque en 1465. Thomasius a pub. son *Eloge* dans les *Vita virorum illust.*

MEZZAVACCA (FLAMINIO), juge du tribunal des marchands et professeur de jurisprudence à l'univ. de Bologne, né dans cette ville, m. à Pieve di Cento en 1704, a laissé : *de Terra motu libellus*, Bologne, 1672 ; *Tabularum astronomicarum*, ibid., 1697, etc.

MEZZO-MORTO, fameux orateur ottoman, né

de parents meurs, fut d'abord le métier de pirate ; comme Dragut et Barberousse, et vendit des gr. serv. à la régence de Tunis ; mais il fut pris par les Espagnols et resta 17 ans captif. Un si long esclavage ne fit qu'accroître sa haine contre les chrétiens. N'étant encore que simple command. de vaisseau dans la flotte ottomane, il osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée au pouvoir des Vénitiens, tenta l'entreprise avec quatre aulnachs et huit galères, et s'empara de la ville et de l'île en 1695. Il reçut, en récompense de ce brillant exploit, la dignité de capitain-pacha, et les trois queues ainsi que le rang de eoubé-véray. Lorsqu'il fut présenté au sultan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec son habit de matelot. Cet exemple a servi de règle à ses successeurs.

MIACKZINSKI (JOSEPH), général dans les armées de la république franc., noble polonais, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et y reçut d'abord obscurément. A l'époque de la révolution, il se montra partisan zélé des idées nouvelles, s'attacha à Dumouriez qui l'avait connu dans sa patrie, et le fit employer dans l'armée lorsque la guerre fut déclarée. Vers le fin de 1792, Miackowski, redevable d'un événement, rapide et son patron, obtint le grade de général de brigade avec le commandement d'un corps de troupes dans l'armée des Ardennes. Il fit la campagne de la Belgique sous les ordres de Dumouriez, se laissa surprendre à Rolduc par les Autrichiens, perdit du monde dans sa retraite sur Aix-la-Chapelle, et réussit toutefois à rejoindre le gros de l'armée. Après la bataille de Nerwinde, il fit tous ses efforts pour secourir Dumouriez dans ses projets contre la convention nationale, fut arrêté à Lille au moment où il cherchait à entraîner cette place dans les intérêts de son patron, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 17 mai 1793. Il eut se soustraire au supplice en annonçant des révélations importantes ; mais ses déclarations étant reconnues vagues et sans preuves, il fut décapité le 25 mai.

MIARI (AURELE-APOSTOLIN), juriconsulte, né à Finsl, dans le duché de Modène, en 1639, m. à Rome en 1717, a laissé entre autres ouvr. : *Ad libros IV Institutionum Florentini Instituti Notae*, seu breves Commentarii, Rome, 1687 ; *Ad Leges lib. I et II Pandectarum Notae*, seu breves commentarii, ibid., 1700. F. pour plus de détails la *Bibl. Moden.* de Tiraboschi, tome 3, pag. 208, et tom. 6, pag. 138.

MIGAL (N.), ecclésiastique, mécanicien, né vers 1730, obtint, après avoir reçu les ordres sacrés, un bénéfice dont le produit, joint à son patrim., lui permit de vivre indépendant, et d'employer ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il fit d'abord plus. automates musiciens qu'il brisa bientôt par des motifs qui n'ont jamais été bien connus, construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement quelques petits phrases, puis il la brisa encore, indigné, dit un biographe, qu'on eût révélé dans un journal (celui de Paris) l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention du public. Toutefois il reprit son travail, à la prière de ses amis, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes qu'il soumit, en 1783, à l'académie des sciences. Cette société jugea favorablement ces pièces, mais le gouvernement, sur le rapport du lieutenant de police Lenoir, refusa d'en faire l'acquisition. Suivant Montecucoli, l'abbé Migal mourut en 1790. On ignore ce qu'il est devenu ces deux têtes parlantes.

MICAULT (L.-Fr.), espèce, puis moine du Val-des-Cheux, né à Nuy en 1641, m. à Veule en 1713, est auteur de l'ouv. ennuyeux intitulé : *le véritable Albe commanditaire*, Dijon, 1674, in-12. MICHAELIS (SÉBASTIEN), religieux dominicain,

né en 1563, dans le diocèse de Marseille, obtint de gr. succès dans la prédication, et fut autorisé par le général de son ordre à instituer une congrégation particulière dont il fut le prem. vic.-gén., dans un certain nombre de couvents, répandus en Languedoc, en Provence, en Normandie, en Lorraine et sur quelq. autres points du royaume. Ce réformateur de la règle de St-Dominique m. en 1618, à Paris, dans le couvent des jacobins de la rue St-Homère qu'il avait fait fonder par le cardinal de Gondy. On a de lui : un opuscule sur les *Sœurs Marie de l'Ecriture*, Lyon, 1592, in-4; *Hist. de la possession et conversion d'une pénitente érudite par un magicien*, ensemble, la *Pneumologie*, ou *Discours des esprits*, Paris, 1613, in-8. Nous ne citons ce dern. ouvr., rempli de détails absurdes, que parce qu'il contribua à conduire Guisfredi au herbier (v. GAUFREY).

MICHAELIS (JEAN), profess. de philosophie et de médecine à l'univ. de Leipzig, né à Soest ou Zoest en Westphalie, en 1605, m. en 1667, prem. médecin de l'électeur de Saxe, Jean-George II, a laissé plus. ouvr. recueillis sous le titre de *Michaelis Opera omnia*, Nuremberg, 1688, in-4.

MICHAELIS (JEAN-HEINRICH), savant orientaliste allemand, né dans la comté de Hohenstein, en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipzig, puis se fixa à Halle, et y ouvrit des cours de grec, de chaldaique, d'hébreu, de syriaque, de samaritan, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa l'année suivante, la chaire de grec à l'univ. de la même ville. Il devint ensuite inspect. de la biblioth. de l'univ. de Halle, profess. ordin. de théol., doyen de cette même faculté, inspecteur du sémin., et m. en 1738. Entre autres ouvr., dont la liste se trouve dans Moréri, on a de lui : *Conamina breviora introductionis ad doctrinam de accidentibus Hebraeorum proposita*, Halle, 1695, in-8; *Episcopus philologus de R. Michaelis Becchi, ulmensis, disquisit.*, etc., ib., 1696 et 1697, in-8; *De peculiaribus Hebraeorum loquendi modis*, ib., 1702; *de Historiâ linguarum arabica*, ibid., 1706; *de Isid. prophetâ, ejusque vaticinio*, ibid., 1712; *Dissertat. de rege Eschid*, ib., 1717; *Biblia hebraica*, ibid., 1720, in-fol., in-4 et in-8; *Ubernor. annotationum in hagiographos volumina tria*, ibid., 1720, in-4; *de Codicibus MS. biblia-hebraicis, maxime efortensibus*, ib., 1706, etc.

MICHAELIS (JEAN-DAVID), savant orientaliste et théologien protestant, petit-neveu du précéd., et plus célèbre que lui, né à Halle en 1717, fit ses études dans cette ville, acquit les connaissances les plus étendues, en histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, langues anc. et orient., fut appelé à Göttingue par Munchausen, principal fondat. de l'univ. de cette ville, y devint successivement profess. de philosophie, secrét., puis direct. de la société roy. des sciences, bibliothéc., et directeur du sémin. philologique, rédacteur et directeur du journal intit. : *Gelehrte Anzeigen*, et m. en 1791. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouvr. de Niebuhr et les observ. de Forsskal firent le résultat. Mais ce qui lui assure une réputation impérissable, c'est d'avoir appliqué ses profondes connaissances à éclaircir l'exégèse, ou exposit. biblique. Il a laissé de nombreux ouvr. sur lesquels on trouvera des détails dans l'écrit intitulé : *Reflexions sur le mérite littéraire de J.-D. Michaelis* (en allem.) insérées dans le 3^e vol. de la *Biblioth. universelle de la littérat. biblique*, recueil périodique publié par M. Eichhorn, en continuation de la *Biblioth. orient. et exég.* de Michaelis. Nous citerons seulement les suiv. : *Dissertatio de punctum Hebraeor. antiquitate*, Halle, 1739, in-4; *Grammatica hebraica*, ib., 1745, in-8, 3^e édit., 1778; *Grammatica Chaldaica*, Göttingue, 1771, in-8; *Gramm. syriaca*,

Halle, 1784, in-4; *Chrestomathie syriaca*, t. 1^{er}, ibid., 1768, in-8, 3^e édit., Göttingue, 1817, in-8; *Grammaire arabe avec une chrestomathie*, etc., Halle, 1771, 1781, in-8; de *l'Influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, en allem., trad. en franç. par Merian et Prémontval, Brême, 1762, in-4; *Compendium antiquitatum hebraicarum*, 1753, in-4; *Introduct. à la lecture des livres du Nouv.-Testament*, en allemand, 4^e édit., Göttingue, 1787-1788, 2 vol. in-4, traduit en angl. par le doct. Marsh, *Introduct. à la lect. de l'anc. Testament*, tom. 1^{er}, Göttingue, 1787, in-4, ouvr. non terminé; *Esquisse de théologie typique*, 1753, 1763, in-8; *Compendium theologiae dogmaticae*, Göttingue, 1760, in-8; *Explicat. de l'hist. de la sépulture et de la resurrection de J.-C.* (en allem.), Halle, 1783 et 1785, in-4; *Reflexions sur les nouv. protestantes d'Allemagne* (en allemand), 1769-1773, 4 vol. in-12; *Droit mosaïque*, Francfort, 1770-1775, 6 vol. in-8; *Biblioth. orient. et exégétique*, rec. périod., Francfort, 1771-1785, 23 vol. in-8, 24^e vol., 1789; *Nouv. Biblioth. orientale*, etc., 1780-91, 8 vol. in-8; *Supplementa ad lexica hebraica*, Göttingue, 1784-1792, 6 vol. in-4; *Morale philosophique*, ibid., 1792, 2 vol. in-8, un gr. nombre de dissertations insérées dans les recueils de la société roy. des sciences de Göttingue, dans le *Magazin scientifique* de la même ville, dans les *Comment. perennos* 1758-1762, etc. J.-D. Michaelis était membre de la société roy. de Londres, et associé étranger de l'acad. des inscriptions et belles-lettres de France. Il a laissé des notes ou mémoires sur sa vie qui ont été réunis dans un vol. avec la notice d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipzig, 1793, in-8. — CHARLÈTE-FRÉDÉRIC, son fils, médecin, né en 1754, fut reçu doct. en médecine à l'univ. de Strasbourg en 1775, séjourna quelq. temps à Paris, visita l'Angleterre, devint, à son retour en Allemagne, méd. de l'armée badoise, profess. de méd. et d'anatomie à Cassel, puis à Marburg, où il m. en 1814, avec le titre de conseiller aulic. On a de lui : des *Mém. de méd.*, Göttingue, 1785, tome 1^{er}; *Biblioth. de méd. prat.*, ibid., 1786, tome 1^{er} (ces deux ouvr. n'ont point été terminés); 3 *Dissertat. impr. séparées*; et des articles de méd., de chirurgie et d'hist. naturelle dans divers rec. périod. d'Allemagne et d'Angleterre. — Un autre Chrétien-Frédéric MICHAELIS, méd., né à Zittau en 1727, apprit d'abord la profession de relieur, étudia ensuite la méd. dans sa ville natale, à Strasbourg et à Paris, puis fut reçu docteur à Leipzig en 1756, et m. en 1804, méd. de l'un des hôpitaux de la même ville. Il a trad. en allem. un gr. nombre d'ouvr. de méd., de franc. anglais, italiens; et quelq. autres d'économie polit.

MICHAELIS (JEAN-BENJAMIN), poète allem., né à Zittau en 1768, fit ses études dans sa patrie, abandonna la méd. pour la poésie, obtint un emploi de précept., puis la rédaction de la *Gazette* d'Hambourg intit. : le *Correspondant*; mais ne pouvant s'assujétir à un travail qui demandait trop d'assiduité, il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulans. Dégoûté de cette profession, au bout de quelq. années, il trouva un asile auprès du poète Gleim, chez lequel il m. en 1772. On a de lui : des *Fables*, *Odes* et *Satires*, Leipzig, 1766, in-8; des *Poésies diverses*, ibid., 1769; des *opéra-comiques*, ibid., 1772; des *Épîtres*, ibid., 1772; un discours, de *Abus linguarum vernaculorum*, ib., 1767, in-4; des pièces de vers, insérées séparim. dans divers recueils, et réunies sous le titre d'*Oeuvres de Michaelis*, Gießen, 1780, tom. 1^{er}. C.-H. Schmid, édit. de ce dern. recueil, avait publié en 1775, la *Fie* du même auteur, in-8.

MICHAËLON (CLAUDE), sculpteur, né à Lyon en 1751, montra dès l'enfance un goût prononcé pour son art, et commença par quelques statues

en bois qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y perfectionner son talent naissant, il suivit les leçons de Bridan, puis celles de Coustou, et remporta le grand prix de sculpture de l'acad. Peind. son séjour à Rome, il se lia avec le peintre Drouais (v. ce nom); et, lorsque celui-ci m. en 1788, Michallon obtint au concours l'exécution en marbre du tombeau de son ami, placé à Ste-Marie, *in vultu int.* De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les statues colossales qui accraient alors aux fêtes nationales, obtint différents prix donnés par le comité d'instruction publiq., et m. à Paris en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs du Théâtre-François. On lui doit un très-beau buste du célèbre sculpteur Jean Gonjon.

MICHALLON (ACHILLE-ÉTYA), fils du précédent, peintre-paysagiste, né à Paris en 1796, reçut les leçons de David et de MM. Valenciennes et Bertin, fit des progrès extraordinaires dans la peinture, et à l'âge de 12 ans s'attira par un de ses tableaux l'admiration du prince russe Youssoupoïff, qui dès-lors fit au jeune artiste une pension payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon tint ce que promettait son enfance; en 1811 il remporta la médaille à l'acad., la second prix en 1812, et enfin le gr. prix de paysage histor. de 1817, qui lui fut décerné à l'unanimité des suffrages. Pensionnaire à Rome, il envoya de cette ville aux expositions de Paris deux tableaux qui l'élevèrent au rang des maîtres; ce sont: *Roland à Ronoveaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*. De retour en France, il eut sa réputation par les *Ruines du Circus*; une *Vue des environs de Naples*, etc.; mais une mort prématurée vint détruire les espérances que donnait le jeune artiste: Michallon succomba à 26 ans (1822), victime peut-être de la trop grande activité de son génie. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par M. Panier, (Paris, 1822, in-12). On a aussi publié: *Catalogue des tableaux, études, peintures et dessins de feu A.-E. Michallon*, Paris, 1822, in-8. Le libraire Lami-Denauau a pub. en 1827: *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithogr. par Villeneuve et Dery*, 1 v. in f., préc. d'une notice biogr.

MICHAUD (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Pontarlier, devint, au commencement, de la révolution, administrat. du département du Doubs, qui le nomma successivement député à l'Assemblée législative, puis à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Secrétaire de l'Assemblée en 1793, il entra plus tard au conseil des cinq-cents, devint en 1798 président, du tribunal criminel de Besançon, puis, après avoir siégé en 1799 au conseil des anciens, il entra dans la vie privée. Compris dans la loi d'exil du 12 juiv. 1816, il se réfugia en Suisse, et m. à Lausanne en 1819.

MICHAULT (PIZKEK), poète du 15^e S., né, à ce que l'on croit, en Franche-Comté, fut attaché au comte de Charlais, si connu depuis sous le nom de Charles-le-Téméraire, et m. vers 1467. On a de ce poète, dont les autres circonstances de la vie sont ignorées, les ouvr. suivants: le *Doctrinal du temps présent*, Bruges, petit in-fol., sans date, goth.; fig. et très-rare; reimpr. sous le titre de: *Doctrinal de cure*, par lequel on peut être clerc sans aller à l'école, Genève, 1522, petit in-4, goth., fig. (cet ouvr. remarquable, en prose, mêlé de vers de 8 ou 10 syllabes, a été bien analysé par Légrand d'Auxy, dans le tome 5 des *Notices des MSS. de la Biblioth. du Roi*); la *Dance des aveugles*, Paris, chez Le Petit Laucens, in-4, goth.; ibid., chez le veuve Leclair, 1506, in-4, reimpr. plus, fois dans le 16^e S., en différents formats; Lambert Douxils en a donné une belle et correcte édit., augmentée d'autres poésies de la biblioth. des ducs de Bourgogne, Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, petit in-8. Julie Chifflet dit qu'il a vu dans la Biblioth. de l'Escural un MSS. de P. Mi-

chault, une *Vie en vers de Charles VII, roi de France*, atquelq. autres pièces. Il faut distinguer, suivant Mercier de St-Leger, ce Michault de P. MICHAULT TAILLEVENT, aut. d'un *Posse-temps* en vers, MS. auquel G. Chastelain répondit par non autre pièce en vers, intitul. le *Posse-Temps* de Michault, Monfaucon, qui a confondu ces deux poètes, attribue encore au prem. des *Poésies du temps de Charles VII*, et l'*Hist. de Griselidis*, in-4. On croit aussi que Michault se fut pas étranger à la composition des *Cent Nouvelles nouvelles*.

MICHAULT (JEAN), chirurgien, né à Villeneuve en Brie, en 1632, m. vers 1690, n'est connu que comme auteur d'un *Disc. de chirurgie pour l'explicit. des nouvelles machines pour les os, pour la maladie vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus et exostoses, et des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule appliq. du mercure*, Paris, 1682, in-8.

MICHAULT (JEAN-LÉONARD), philologue, né à Dijon en 1707, s'appliqua à la recherche des livres rares et curieux, et en fit des extraits en même temps qu'il s'occupait aussi de quelques parties des sciences naturelles. Il fut le prem. secrétaire de l'académie de Dijon, résigna ensuite ses fonctions, vint à Paris où il fut nommé censeur, et retourna dans sa patrie, où il m. en 1779. On a de lui beaucoup d'écrits dont Cl.-X. Girault a donné la liste compl. dans ses *Lettres inédites*, Dijon, 1819, in-8. Les principaux sont: 1. *Mélanges historiq. et philolog.*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; reproduit en 1770 avec un nouv. frontispice seulement, sur lequel on a mis nouvelle édit.; 2. *Vie de l'abbé Leaglet*, Londres (Paris), 1761, in-12; 3. *Dissertation historique sur le vent de galerne*, 1740, in-8; 4. *Explications des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartrreuse de Dijon*, Dijon, 1738, in-8. On doit à Michault le prem. édit. des *Lettres de La Rivière*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; et il a laissé un MS. une *Vie de Crébillon*. Son éloge fut partie des *Eloges historiques*, composés par Guyton de Morveau (v. ce nom).

MICHAUX (ARNDT), célèbre voyageur et botaniste français, né à Satory, près Versailles, en 1716, d'un père fermier de ce domaine royal, prit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture et pour la botanique, suivit les leçons de B. de Jussieu au Jardin des Plantes de Paris, et forma le dessein d'étendre ses connaissances en voyageant. Une visite en Angleterre fut son début. Il parcourut ensuite l'Auvergne avec MM. Delamarck et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne, partit pour la Perse en 1782, parcourut cette contrée pendant deux ans et revint à Paris en 1785, avec une belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il témoigna le désir de retourner en Asie, avec le projet de pénétrer jusque dans la Thibet; mais le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale dont l'histoire naturelle avait été peu explorée jusqu'alors. Il fut chargé d'établir, dans les environs de New-York, une espèce d'observatoire de culture pour des arbres et des arbustes qu'il devait faire passer en France. Partit en septembre 1785, Michaux arriva en oct. à New-York, parcourut le New-Jersey, la Pennsylvanie, le Maryland, traversa les monts Alleghany, visita la Floride, les rivières Tomakow et St-Jean, le lac St-George, les lacs Bahama et Lucayes, les montagnes de la Caroline, la baie d'Hudson et le Canada. De retour à Philadelphie, le 8 déc. 1793, Michaux, qui avait conçu une grande affection pour la nation qui l'avait si bien accueilli, proposa à la société philosophiq. un plan de voyage de découvertes dans les vastes pays à l'ouest des Etats-Unis. Tout était prêt pour cette entreprise, lorsque le ministère français chargea Michaux d'une mission relative à l'occupation de la Louisiane. Ce botaniste partit pour cette destination, au mois de juillet 1793, fut obligé 3 mois après de retourner à Philadelphie, et le projet sur la Loui-

siane ayant été abandonné, il visita du nouveau la chaîne des Alleghany, le Kentucky, les bords du Mississippi et le pays des Illinois. Il s'embarqua pour la France en 1796, arriva à Paris vers la fin de la même année, n'obtint que de légères indemnités en récompense de ses longs travaux, s'occupait de mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des États-Unis pour son *Histoire des chênes* et sa *Flora de l'Amérique septentrionale*. Après avoir rendu les derniers devoirs au médecin Lemonnier (v. ce nom), au patronage duquel il devait son éducation scientifique et ses premiers succès, Michaux s'embarqua de nouveau en 1800, dans l'expédition du capitaine Baudin (v. ce nom), profita d'un séjour de six mois à l'île-de-France pour parcourir ce pays dans toutes les directions, en recueillant des plantes et des graines, y créa une pépinière comparable à celles qu'il avait formées à New-York et à Charleston, et visita ensuite les côtes de l'île du Madagascar, dans l'intent. d'y fonder un pareil établissement. Mais attaqué de la fièvre particulière à cette contrée, il y m. en nov. 1802, au moment où il allait explorer un sol curieux et établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter encore une fois l'Amérique septentrionale pour compléter ses recherches. On a de lui : *Hist. des chênes de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1801, in-fol., 36 pl. dessinées par Redouté; *Flora boreali-americana*, ibid., 2 vol. in-8, avec 52 fig. égalem. de Redouté. M. Deleuze a publ. en 1803, dans les *Annales du muséum d'hist. natur.*, une notice fort intéressante sur la vie et les voyages de Michaux. Le nom de Michauxia a été donné par le botaniste Aiton, à la plante appelée *mindum* par Jussieu, de la famille des campanulacées. — FRANÇ.-ANDRÉ MICHAUX, fils du précédent, a rendu de grands services à la botanique et à la culture. On a de lui une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentr.*, Paris, 1810, 3 vol. in-8, un des ouvr. les plus compl. en ce genre. — Un autre MICHAUX (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Goselies en 1717, m. en 1793, direct. du jardin botan. de Louvain, a enrichi ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y a donné que des leçons médiocres.

MICHEE (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), dit l'*Ancien*, prophète, vivait à Samarie dans le 9^e S. av. J. - C. Achab, roi d'Israël, voulant décider le roi Juda, Josphat, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée son ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la m. d'Achab, et ces évènements s'accomplirent (v. la Bible, 3^e liv. des Rois, chap. 22, et 2^e liv. des Paralipomènes, chap. 18). La prophétie de Michée l'Ancien a beaucoup exercé les commentat. — MICHEE, le 6^e des petits prophètes, ou le 3^e, selon la version des Septuag., né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonatham, d'Achaz et d'Ezéchias, e.-à-d. depuis l'an 749 jusqu'à 699 av. J. - C. On ne connaît pas d'ailleurs les particularités de sa vie ni de sa m. Sa prophétie en 7 chap. a eu un grand nombre de commentat. (v. Baillet, *Sts de l'Ancien Testament*).

MICHELE 1^{er}, surn. *Bangabé*, emper. d'Orient, fut d'abord empereur sous Nicéphore, puis devint gendre de ce prince par son mariage avec Procopie, et monta sur le trône en 812 à l'exclusion de Staurace, son beau-frère, dont la légitimité n'avait été reconnue qu'un moment. Son premier soin fut de réparer les maux causés par son beau-père; il reconquit les terres et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres contre les Sarrasins et les Bulgares, et marcha contre ces dern., tandis qu'il envoyait contre les premiers Léon l'Arménien, qui devait bientôt le remplacer sur le trône. Michèle ne fut point heureux dans son expédition; s'étant arrêté trop long-temps en Thrace, le désordre et l'indiscipline se mirent dans son armée, qui d'ailleurs

manquait d'approvisionnement. Attaqué par le roi des Bulgares au milieu de ces embarras, l'empereur fut forcé d'engager une action générale, où il fut défait par suite d'une fausse manœuvre de Léon, qui l'avait rejoint avec ses troupes. Sur ces entrefaites, du nouv. troubles excités par les iconoclastes ayant rappelé son maître à Constantinople, le perfide général, après quelques refus affectés, se laissa sauver par lui-même; bientôt il força Michèle, qui s'était retiré avec sa famille dans un monastère, à en sortir pour se rendre à l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Michèle recut encore 32 ans dans cette retraite; il en avait régné deux et demi. On a de lui des médailles d'or et de bronze. Son fils aîné, Théophylacte, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité; et Nicéas, son autre fils, devint patriarche de Constantinople sous le nom d'Ignace (v. ce n.). — MICHEL II, dit le *Régne*, né à Amorium, en Phrygie, plut par ses qualités guerrières à l'empereur Léon l'Arménien, qui, après l'avoir créé patrice, le revêtit d'une des premières charges du palais. Il trouva néanmoins, l'an 820, dans un complot contre les jours de cet empereur, qui le fit arrêter et condamner au feu. Mais, à l'instigat. du coupable dont le supplice avait été différé, les autres conjurés assassinèrent Léon, qui fut remplacé sur le trône par Michel que l'on proclama dans sa prison même. Le nouveau souverain, nourri dans les erreurs d'une secte, dite des *atlingas*, formée du judaïsme et de plus hérésies chrétiennes, crut devoir faire d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes. Il défit ensuite, avec le secours des Bulgares, l'armée d'un aventurier, nommé Thomas qui, s'étant fait passer pour le fils de l'impératrice Irène, était venu du fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople. L'impératrice, fut prisonnière dans Adrianople, périt au milieu des supplices les plus affreux. Après cette expédition, Michel vit les provinces de son empire dévolées par la famine et la peste, et joignit lui-même à ces maux les persécutions religieuses. Il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des Juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie. Enfin son règne déplorable se termina par une maladie aiguë qui l'enleva en 829. On a de cet emp., auquel succéda son fils Théophile, des médailles en or et en bronze. — MICHEL III, surnommé *Porphyrogénète*, petit-fils du précédent, n'avait que 3 ans lorsque le m. de Théophile, son père (842), le plaça sur le trône de Constantinople sous la tutelle de sa mère Théodora; mais à peine eut-il atteint sa 15^e année, qu'à l'instigation de Bardas, frère de cette princesse, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître absolu de l'empire, Michel se livra à tous les excès, se vantant hautement de suivre l'exemple de Néron. Le patriarche Ignace, qui s'était déclaré contre la conduite scandaleuse du jeune empereur, fut chassé de son siège, et remplacé par Photius, neveu de Bardas, dans l'année 857; c'est de cette époque que date le schisme qui, encore aujourd'hui, sépare les églises grecque et latine (v. NICOLAS 1^{er}). Cependant un obscur favori, Basile (v. BASILE le Macédonien), avait succédé aux dignités de Bardas après l'avoir fait périr; l'empereur même fit assoir avec lui sur le trône son nouv. ministre, qui dès-lors crut pouvoir lui reprocher l'inconvenance de sa conduite. Au moment où Michel indigné se disposait à renverser le hautain favori, il fut assassiné par lui dans son palais, l'an 867. Michel III avait déshonoré le trône pendant plus de 20 ans. S'abandonnant sans réserve à ses passions, il commit tous les crimes, et ne fit aucun acte estimable. Les intérêts de son empire le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur parce qu'on le dérangeait d'une course de chars dans le cirque pour l'informer que les Sarrasins venaient d'envahir le territoire de l'empire; et les historiens

rapportent encore à cette occasion qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à transmettre ces avis. — MICHEL IV, surn. le *Phylaggonien*, de sa province natale, vint dans sa jeunesse à Constantinople, et il y exerça un commerce obscure, lorsque la beauté de sa figure ayant fixé les regards de l'impératrice Zoé, celle-ci, après avoir fait périr Romain Argyre, son époux (1033), plaça sur le trône son amant, sous le nom duquel elle se flattait de régner. L'ennemi Jean, frère de Michel, déjà puissant sous Romain, déconcerta les plans de Zoé, et la voyant disposée à se désoler du faible Michel par le poison, il traversa les projets de cette femme ambitieuse et cruelle en faisant proclamer César Michel Calafate, neveu de l'empereur et le sien. Michel dut à soutenir deux guerres avec les Sarasins et les Bulgares, et s'en tira avec succès. De retour à Constantinople après la dernière, toujours dévoré de remords et semblant augmenter ses infirmités, il se retira dans un monastère, où il prit l'habit de religieux, et m. en 1041. — MICHEL V, neveu du précédent, appelé *Calafate*, parce que son père était tailleur de vêtements, monta sur le trône d'Orient en 1041, immédiatement après la m. de son oncle. Un de ses premiers actes fut de reléguer l'impératrice Zoé, qui avait fortement contribué à son élévation, dans une des îles de la Propontide appelée Ile du Prince. Il fit couer ses autres parents, et se livra ensuite, à l'exemple de Michel Porphyrogénète, aux excès de la plus infâme débauche. La peuple indigné se souleva contre lui, rappela Zoé et sa sœur Théodora de leur exil, et les reconnut pour légitimes souveraines. Michel fut renfermé dans un couvent et ouï les yeux crevés en 1042. On ignore l'époque de sa m. — MICHEL VI, surnommé le *Stratolique* (guerrier), avait passé une gr. partie de sa vie dans les armées de l'empire, et était parvenu aux grades supérieurs, lorsqu'il fut appelé au trône d'Orient, en 1056, après la m. de l'impératrice Théodora, qui l'avait désigné pour son successeur. Déjà vieux et infirme, ce prince était peu propre au gouvernement. En cherchant à gagner l'affection du peuple, il séduisit les troupes et indisposa les principaux officiers de l'armée, qui conspirèrent contre lui, et élurent empereur Isaac Comnène en 1057. Le patriarche Michel Cerularius fit ouvrir les portes de Constantinople au nouvel élu. Michel quitta sur-le-champ la pourpre, et entra dans la vie privée après un an et 8 jours de règne. — MICHEL VII, dit *Parapinace* (ainsi nommé du monopole qu'il fit du blé), emp. d'Orient, fils aîné de Constantin Ducas, fut déclaré emp. avec ses frères Andronic et Constantin au moment de la m. de leur père en 1067. Eudoxie, sa mère, ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène, Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turcs. Michel reprit alors la couronne impériale, et se laissa gouverner par plus. hommes dangereux que son prédécesseur avait eu le bon esprit d'éloigner. L'empire fut dévoré par les rapines, les violences des ministres, par les invasions des Turcs en Asie, des Selyts ou Tartares, des Slavons et des Croates en Europe. Quelq. génér. habiles, tels que les deux frères Nicéphore et Jean du Bicenne, ayant refusé à repousser une partie de ses nombreux ennemis, le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin Nicéphore Botaniote, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer emp. à Nicée, et, secondé par les Turcs, s'empara de Constantinople en 1078. Michel fut relégué dans un monastère, y prit l'habit religieux, et parvint ensuite à l'archevêché d'Épèse. — MICHEL VIII (Paléologue), né dans les prem. années du 13^e S., d'une ancienne et illustre famille de Constantinople, gouverna d'abord pour l'emp. Théodore Lascaris une province de l'Asie Mineure. Nommé régent de l'empire durant la minorité de

Jean Lascaris, fils de Théodore, il ne se contenta point de ce titre et des principales dignités qu'il y avait fait joindre. Aidé du patriarche Arsano et de quelq. autres personnages puissants, il se fit proclamer emp. en 1250, et releva du serment qu'il avait prêté à son jeune pupille, auquel plus tard il fit crever les yeux. Son prem. soin fut de parcourir les provinces en y répandant des largesses; ensuite il renouela l'alliance avec les Turcs, marcha sur Constantinople, d'où il réussit à chasser Baudouin II (v. ce nom), et enfin après avoir réparé les ruines de cette ville, et conclu des traités d'alliance avec les Tartares, il fit plus. expéditions heureuses dans l'Archipel, en Grèce et en Thessalie, s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares, proposa au pape de rentrer dans le sein de l'Église cathol., de terminer le schisme, et fit acquiescer à cette réunion le patriarche et les évêq. grecs. Une partie du peuple de l'empire ne refusant pas les concessions faites par son souverain et ses pasteurs, Paléologue voulut réduire les opposants par la violence, et punit les plus audacieux. Ce prince, après un règne glorieux de 24 ans, m. dans une expédition qu'il avait entreprise en Thrace, le 11 dec. 1282. On a quelq. lettres de Michel Paléologue aux papes St Grégoire et Jean XX : quelques-unes sont insérées dans le livre de *Consensus universus eccles.* d'Allatius; et d'autres sont conservées Mss. dans la biblioth. Bodléienne à Londres.

MICHEL I^{er} (GEOGIEWITZ), fils de George ou Jouri I^{er}, né dans le 12^e S., partagea le grand-duché de Russie avec les deux fils d'André, son frère aîné, son frère cadet Wsevolod, et eut dans son lot le duché de Vladimir. Cette possession lui fut disputée par un prince de la maison régnante, Jaropolk; mais il vainquit ce compétit., et m. au bout de deux ans de règne en 1177. Son frère Wsevolod lui succéda. — MICHEL II (Jaroslavit), grand-duc de Russie, succéda en 1304 à André III, par la protect. du khaan des Tartares, dont la Russie était alors tributaire. Le prince George, duc de Moscou, compétit. de Michel, l'ayant ensuite supplanté dans la bienveillance du khaan Ushek, vint l'attaquer à Twer, sa résidence ordinaire, et fut vaincu; mais cette victoire du grand-duc lui devint fatale. Accusé d'avoir empoisonné la sœur du khaan, épouse de George, qui était tombée entre ses mains, Michel fut mandé à la cour du souverain des Tartares, et mis à m. en 1317, par jugement. après avoir subi une longue torture. George, son ennemi, lui succéda.

MICHEL, grand-duc de Kiev ou Kiow, occupait cette ville importante en 1240, lorsque les Tartares firent cette irruption terrible qui causa tant de maux à la Russie. Chassé de ses états, Michel se réfugia en Hongrie, entra après la retraite de l'ennemi dans la principauté de Tcherniebow qui lui appartenait, et reçut bientôt du grand khaan l'ordre de venir faire hommage. Il obéit, se rendit auprès du souverain tartare; mais ayant refusé de se soumettre aux formalités consacrées par un ancien usage, il fut mis à m. en 1245.

MICHEL ROMANOF, appelé par les Russes *Mikhail Pheodorovitch Iourieff*, tsar ou empereur de Russie, fut élu par les états assemblés à Moscou en 1613, pour occuper un trône que les séditions, les guerres malheureuses et un interrègne, avaient fort ébranlé. Fils de Pheodor Nikitch, que le tsar Boris Gondouof avait contraint d'embrasser l'état monastique, le jeune Michel se trouvait dans un monastère de Kostroma, où sa mère, également forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin, lorsque les députés de l'assemblée de Moscou vinrent lui porter les hommages et les serments de la nation russe. Il fut sacré, deux mois après, dans la capitale de l'empire moscovite par le patriarche de Casan. La prem. pensée du nouveau monarque fut de chercher à réconcilier la Russie avec la Suède et la

Pologne; mais ses démarches n'eurent point de succès, et la guerre recommença avec ces deux nations. Le roi de Suède, maître de plus. provinces, battit un corps de troupes russes que Michel avait envoyé pour recouvrer celle de Novogorod. Le tsar implora le médiateur de la France, et de l'Angleterre et de la Hollande : des négociations furent entamées d'abord sous les auspices des deux dern. puissances, et le 26 janv. 1616 on signa un traité de paix, d'après lequel le tsar reconstitua en possession de Novogorod, sous la condition qu'il céderait à la Suède l'Ingrie, la Carélie et le territoire situé entre l'Ingrie et Novogorod; qu'il renoncera à la Livonie, à l'Esthonie et qu'il payerait une somme en argent. Après plus. campagnes malheureuses contre les Polonais, des conférences s'ouvrirent et se terminèrent par un traité ou plutôt une trêve de 14 ans et demi, dont une des conditions, pour la Russie, fut de céder à la Pologne Smolensk et ses dépendances. De son côté, Sigismond, roi de Pologne, consentit à remettre en liberté Pléodor Romanof, père de Michel, ainsi que tous les autres Russes qu'il retenait prisonniers. Le tsar fit élever son père à la dignité de patriarche ou chef de l'église russe. Après la m. de Sigismond, Michel ne se croyant plus lié par ses traités, voulut reprendre Smolensk qu'il n'avait cédé qu'avec une grande répugnance. Mais l'armée russe, bloquée dans son camp, fut réduite à capituler et à recevoir les conditions que l'ennemi lui imposa. Le tsar, découragé par ce gr. échec, fit, avec Wladislas, successeur de Sigismond, un nouveau traité (1634) qui confirmait à la Pologne la posses. de Smolensk. Il s'occupa ensuite à rendre ses forces militaires plus redoutables, forma des régim. réguliers de cavalerie et d'infanterie, y appela des officiers étrangers (français, allemands et écossais), et fit construire des forteresses au midi de ses états pour contenir les Tartares de Crimée. Ce prince qui aurait peut-être hâté la civilisation de la Russie, s'il eût régné plus long-temps, m. d'apoplexie en 1645, à l'âge de 49 ans. Son fils Alexis, né de sa seconde femme Eudoxie, lui succéda.

MICHEL, vaivode de Valachie dans le 16^e S., se liguait avec l'empereur Rodolphe II, contre les Turcs ou Othomans, en 1595. Secondé par Sigismond, prince de Transylvanie, il vainquit le pacha Sinan, et reconquit les villes de Bucharest et Tergovitz, dont ce dern. s'était emparé. Nommé ensuite général de l'armée impériale, Michel combattit le cardinal Batori, à qui Sigismond avait cédé la Transylvanie, au mépris du traité qu'il avait fait précédemment avec Rodolphe II. Il s'empara d'Altheim et d'Hermanstadt, et demanda pour prix de ses services la principauté qu'il venait d'enlever à Batori. Refusé, il eut à combattre à la fois Basta, général que Rodolphe envoyait contre lui, et le prince Sigismond qui, aidé des Moldaves et des Othomans, cherchait à rentrer dans ses droits. Surpris et vaincu il se réfugia en Valachie, se reconcilia ensuite avec l'empereur en lui donnant des garanties pour l'avenir, et m. assassiné par les ordres de Basta, son rival, qui était jaloux de sa faveur auprès de Rodolphe.

MICHEL, patriarche syrien, vivait à Antioche vers la fin du 12^e S. Il a laissé un ouvr. précieux, intitulé *Abregé de l'Hist. universelle*, de puis Adam jusqu'en 1193, dont il existe une traduct. arménienne à la Bibliothèque du Roi, sous le n^o 90, avec quelques autres pièces sacrées du même auteur. — MICHEL (Jean), médecin. allem. du 17^e S., a laissé : *Opera medica et chirurgica*. Nuremberg, 1698, in-4. — *Oculi fabrica, sive de Naturâ visus*, Leyde, 1651, in-8. — Un autre MICHEL (Juste-Coërd), médecin, a laissé : *Methodus curandi apoplexiam*, 1675, in-4.

MICHEL CERULARIUS. V. CERULARIUS.

MICHEL (Jehan), poète du 15^e S., est aut. de trois *Mystères* (la Conception, la Passion et la Ré-

surrection), jadis soit à Paris soit à Angers, et imp. dans la prem. de ces villes, d'abord sans date puis en 1490 et 1507, in-fol. et in-4. — MICHEL (Guillaume), poète du commencement du 16^e S., né à Tours, est aut. d'une traduct. des *Georgiques*, en vers. — MICHEL (Jean), poète languedocien, né à Nîmes vers le milieu du 17^e S., m. en 1700, a laissé un poème intitulé *l'Embaras de la foire de Beaucaire* (l'Embaras de la foire de Beaucaire), qui a eu un grand nombre d'éditions, et des *sonnets* et des *chansons*, également en patois languedocien, insérés dans un rec. des poètes gascons.

MICHEL (François), maréchal ferrand, né à Salon en Provence, vers 1660, vint à Versailles en 1697 muni d'une lettre du recommandat. de l'intendant d'Aix, fut admis, après beaucoup de difficultés, dans le cabinet de Louis XIV, demeura renfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure, occupa pendant quelq. temps l'attente de la cour, des habitants de Paris et des provinces, et revint dans sa ville natale, où il resta long-temps l'objet de la curiosité public. Il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec le roi. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira dans un village près d'Aix, et y m. en 1726, à l'âge de 65 ans. Quelques écrivains ont conjecturé que sa miss., résultat d'une vision qu'il avait eue quelque temps avant son départ de Salon, avait pour but d'obliger Louis XIV à déshériter son mariage avec Mme de Maintenon; mais St-Simon dit dans ses *Mémoires* que Michel ne nomma jamais cette dame et ne la vit point. L'abbé Proyart, dans sa *Vie du dauphin, père de Louis XV*, rapporte l'opinion populaire du temps, que le maréchal de Salon, comme un autre Nathan, était venu annoncer au grand roi la fin de ses prospérités. On a fait jouer un rôle à peu près semblable à un paysan de la Beauce, nommé Martin, auprès du roi Louis XVIII, en 1819.

MICHEL (Pizani), comte de l'empire, lieutenant-général et command. de la Légion d'Honneur, m. aux champs de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme simple volontaire en 1792, et mérita un avancement rapide et le distinct. particulière de Napoléon par sa brillante conduite dans la plupart des affaires importantes, notamment aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau. Il commandait une division, à celle de Montmirail, et contribua au succès de cette mémorable journée. C'est dans la bouche de ce brave que plus. histor. plaçant les mots fameux : *La garde meurt et ne se rend pas* attribués communément, mais à tort, au général Cambronne; dans tous les cas Michel confirma cette réplique solennelle à la tête de la vaillante élite qu'il commandait.

MICHEL-ANGE BUONARROTI ou BUONAROTI (placé ici parce qu'il est plus connu sous son prénom que sous celui de sa famille), l'un des hommes les plus célèbres de l'Italie, peintre, sculpteur et architecte de la plus haute distinction, poète estimable, né en 1469 au château de Caprese, dans le territoire d'Arezzo (Toscane), d'une ancienne et illustre famille, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'art du dessin, qui contrastaient les projets de ses parents; mais bientôt ceux-ci furent forcés de reconnaître que tous les obstacles qu'ils opposeraient à la vocation du jeune artiste seraient inutiles. Michel-Ange fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, les plus renommés de l'époque. Sa supériorité sur tous ses disciples et même sur ses maîtres ne tarde pas à se manifester, et à peine âgé de 15 ans, ne pouvant plus recevoir de leçons, il se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même et de chercher un nouvel enseignement dans quelques ouvr. de son temps. C'est ainsi qu'on le voit étudier dans la célèbre chapelle del Carmine à Florence, les peintures de Masaccio que Raphaël ne négligea pas de consulter

aussi plus tard. Laureet de Médicis, dit le Magnifique, ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange, lui assigna un logem. dans son palais et le traita comme son propre fils; mais la mort priva bientôt l'artiste de son digne protect. Pierre de Médicis n'héritait point des qualités de son père ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Le prieur de l'église du St-Esprit chercha à distraire ce dernier de son chagrin en lui command. un crucifix en bois et en lui donnant un logem. dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange se livre avec ardeur à cette étude pénible, et acquit, par la dissection, une connaissance profonde de la myologie qui le rendit le plus avant et le plus profond de tous les dessinateurs. Ayant quitté Florence pendant le révolut. qui chassa de cette ville la famille des Médicis, il y retourna lorsque le calme fut rétabli. Plus tard le cardinal de St-George l'attira à Rome et le logea dans son palais. Bien que Michel-Ange n'eût guère à se louer de ce nouveau protect., il mit à profit son prem. séjour dans cette capitale du monde chrétien, en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres la statue de *Bacchus* qui fut depuis transportée à Florence. Rappelé dans cette dern. ville par des affaires domestiques, il y composa la statue de *David*, plus tableaux, parmi lesquels on compte la *Ste Famille* et le carton de la *Guerre de Pise*, destiné à le décorer. de la salle du conseil et qui fut détruit dans les troubles de Florence. Jules II étant monté sur le siège de St-Pierre rappela Michel-Ange à Rome pour lui confier l'érection de son fameux musée. Il faut lire dans la *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi et par Vasari le détail de tous les dagrem. que ce grand artiste essaya de la part de Jules II pendant l'exéc. de ce monum. que l'on voit aujourd'hui dans l'église de St-Pierre-aux-Liens et qui ne fut achevé que long-temps après le mort du pape. Michel-Ange n'éprouva pas moins de dégoûts et de contrariétés en peignant à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine; mais enfin par l'achèvement de ce superbe travail il se concilia l'affect. de Jules qui le combla de faveurs et de richesses; et il fut non moins bien traité par Léon X. successeur de ce pape. Michel-Ange avait près de 40 ans lorsqu'il commença à s'occuper de l'architecture sans négliger ses travaux de peint. et de sculpture. A cette époque de troubles et de désast. pour l'Italie, il devint même ingénieur, fut nommé commiss.-général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Le cadre de notre Dictionnaire ne nous permettant pas de suivre en grand artiste dans toutes les circonstances de sa laborieuse carrière, nous nous bornerons à dire que, forcé par Paul III d'accepter la place d'architecte de la Basilique de Saint-Pierre, qu'avait occupée avant lui Bramante et Sae-Gallo (v. ces noms). Michel-Ange traça un nouveau dessin qui restreignait les plans déjà donnés et réduisait l'édifice à la forme d'une croix grecque. En supprimant le lue des détails, il ajouta de la majesté à tout l'ensemble et diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Pendant dix-sept ans il travailla, sans vouloir recevoir aucun traitement, à une entreprise qui avait enrichi les prem. architectes; et il n'avait point terminé la coupole de ce superbe édifice, lorsqu'il m. en 1564. Ayant ainsi consacré exclusivement ses dern. années à l'architecture, il joignit encore d'autres travaux à ceux de la Basilique de St-Pierre. Il continua après Sangallo le palais Farnèse, qui fut ensuite terminé ainsi que plus. autres grandes contruct. sur ses dessins, par Vignole (v. ce nom). Le corps de Michel-Ange, élevé secrètement d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des SS.-Apôtres où on l'avait inhumé, fut transporté à Florence, où

il fut reçu avec les plus grands honneurs. On lui éleva dans l'église de St-Laurent un pompeux catafalque, à la décor. duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés le défunt. Bientôt après un monum. plus durable remplaça cette fragile représentation. Le grand duc donna tous les membres nécessaires pour l'exéc. du musée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. On trouva dans les deux écrits de Vasari et d'Ascanio Condivi, déjà cités, le détail des nombreux ouvr. de Michel-Ange. Parmi ses chefs-d'œuvre de peinture et la sculpture dont la plupart sont à Rome et à Florence, et dont un grand nombre a été gravé, nous mentionnerons le *Jugement dern.*, peint à fresque dans la chapelle Sixtine; le statue de Moïse dans le musée de Jules II; la statue de *Bacchus*, morceau qui trompa Raphaël par son extrême perfection et que ce célèbre peintre attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. La *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi, dont le dern. édit. est celle de Florence, 1766, in-fol., fig., a été trad. ou plutôt résumée en fr., par l'abbé Bauchecorne (v. ce n. in *Supplém.*), Paris, 1783, in-12. Richard Duppe, écriv. angl., a comp. une autre *vie* de Michel-Ange, plus circonstanciée, Londres, 1806, in-4, avec pl. ce vol. est terminé par les lettres et les poésies de Michel-Ange. Celle-ci, consistant en sonnets, stances et autres petites pièces, avaient été pub. pour la prem. fois, à Florence en 1613, par les soins de Michel-Ange Buonarroti, dit le Jeune, petit-neveu de l'aut., et impr. ensuite sous le titre de *Rime di Michel-Angelo il Vecchio*, con una lezione di Bened. Farchi, e due di Mar. Guaducci copra di esse, Florence, 1726, in-12. M. Bagnoli a pub. une bonne édit. de cet ouvr. avec un comment., Paris, 1821, 3 v. in-8. On doit à M. Varcollier le traduct. franç. des *Poésies de Michel-Ange*, accompagn. de notes littér. et critiq., Paris, 1823, in-8.

MICHEL-ANGE LE JEUNE. V. BUONARROTTI.
MICHEL-ANGE DES BATAILLES ou des *Bamboches* (M.-A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, reçut les prem. leçons d'un peintre flamand, nommé Jacques d'Ass., se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin, s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets histor., etc.; mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laer, dit le Bambocbe, le décida à suivre le manière de cet artiste, et c'est ce qui lui fit donner alors le surnom de Michel-Ange des *Bamboches*. Il m. à Rome en 1660. On eût parmi ses nombre. ouvr., les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de St-André della Grotta, où il se retracé quelq. traits de la vie de St François de Paulo; le *Départ d'un courrier de l'armée*; St Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples, où l'on voit un ressemblément de lazarons applaudissant à une harangue de Muscicelli. Le musée de Perse ne possède qu'un seul tableau de ce peintre, représentant une *Troupe de charlatans*.

MICHEL DE LA ROCHE-MAILLET (Gass.), avocat en parlement, de Paris, né à Angers en 1561, m. en 1642, a publié les ouvr. suivants: le *Code Henri III*, avec des notes et des édit. de Henri IV et de Louis XIII, Paris, 1622, in-fol.; *Contumes générales et particulières de France et des Gaules*, avec les notes de Dumoulin, 1640, in-fol., réimprimé depuis; *Eloges des hommes illustres qui ont fleuri en France de 1502 à 1600*, in-fol. avec portr.; *Vie de Scévola de Ste-Marthe*, etc., Poitiers, 1629, in-4; réimpr. en tête des ouvr. de Ste-Marthe, édit. de 1612; *Théâtre géographique du roy de France*, sur les cartes de J. Leclerc, 1632, in-fol.; des *traduct. du comment. de Chopin sur les coutumes d'Anjou*; du *Traité des bénéfices* de Dursen, et du *Comment. de Boicau sur la loi de l'ordonnance de Moulins*. On lui doit encore la révision de la collection des édit. et ordonnances

des rois de France, publiés par Fontanon, et qu'il conduisit jusqu'à Louis XIII dans l'édit, qu'il publia lui-même en 1611, 4 vol. in-fol. Il retoucha aussi le *Stylé général de pratique*, augmenté du *Praticien français*.

MICHELESSI (DOMINIQUE), ecclésiastique et littérateur italien, né à Areoli, dans la Marche, en 1735, m. à Stockholm, membre de l'acad. des sciences de cette ville, en 1773, a laissé : *Memorie intorno alla vita, ed agli scritti del conte Francesco Algarotti*, Venise, 1770, in-8; *Lettere a Mons. Visconti, arcivescovo d'Efeso e nunzio apostolico presso la LL. MM. II. e RR. sopra la rivoluzione di Svezia, succeduta il dì 19 agosto 1773*, Stockholm, 1773, in-8. De plus l'abbé Michellessi a été révérend et éditeur de la traduction des *Œuvres d'Algarotti* par Belletier, Berlin, 1772, 8 vol. in-8. le 8^e vol. de cette collection renferme la vie d'Algarotti composée en italien par Michellessi, et trad. en franç. par le professeur Castillon.

MICHELI, famille patricienne de Venise qui a donné 3 doges à cette république dans la 12^e S. — Vitale MICHELI, fut le success. du doge Vit. Faliero en 1095, et mourut en 1102. De son temps les Vénitiens, engagés dans la prem. croisade, rapportèrent de Grèce les reliques de St Nicolas et de plusieurs autres. — Dominique MICHELI succéda en 1116 à Ordelfo Faliero, parti en Orient en 1123 pour porter du secours à Baudouin II, roi de Jérusalem, remporta une victoire signalée sur la flotte sarazine devant Joppé ou Jaffa, contribua puissamment à la prise de Tyr, revint à Venise en 1125, et y m. en 1130. — Vitale II MICHELI, success. de Dominique Morosini en 1156, fut engagé pendant son règne dans deux guerres également difficiles, l'une contre Etienne, roi de Hongrie, l'autre contre Manuel Comnène, emp. de Constantinople. Micheli reprit Zara, Trau et Raguse, sur les Hongrois qui s'en étaient emparés, et fit ensuite, avec la flotte vénitienne, une campagne malheureuse dans l'Archipel. Les seuls résultats de cette expédition pour la république furent la perte de la moitié de sa marine et la peste que les équipages apportèrent à Venise. Le peuple de cette cité attribua ces malheurs au doge, Micheli fut tué dans une éédition en 1172.

MICHELI (PIERRE-ANTOINE), sav. botaniste, né à Florence en 1679, manifesta dès l'enfance un penchant tout particulier pour l'étude des plantes, apprit seul la langue latine, et se livra à l'observat. de la nature; il s'attacha ensuite à P. Boeccone, botaniste du gr.-duc de Toscane, et pub. un ouv. sur les ombellifères qui lui valut la protect. du comte Magalotti sous les auspices duquel il obtint tous les livres qui pouvaient l'aider dans ses travaux. Il succéda à Boeccone auprès du grand-duc, s'appliqua particulièrement à la recherche des plantes sauvages, parcourut l'Italie et l'Allemagne, entreprit une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées, et m. des suites d'une inflammation de poitrine contractée dans une de ses excursions sur le mont Baldo en 1737. Il avait fondé à Florence en 1734 une société de botanique qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. On a de lui, outre l'Essai sur les Ombellifères qu'il avait publié dans sa jeunesse, les ouv. suiv. : *Relazione dell' erba detta da botanici arabanchi*, Florence, 1722, in-8; *Novo plantarum Genero juxta methodum Tourneforti disposita*, Florence, 1729, in-fol., avec 108 planches; *Catalogus plantarum hort. censrei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; des *Voyages faits en 1723, 1733 et 1734, sur les montagnes du Siennois et dans d'autres parties de la Toscane*, insérées dans les *Relazioni di Alcuni Viaggi*, etc. de Targioni, tome 9 et 10. Micheli a aussi laissé un comment. MS. sur les 16 livres de Césalpin (v. ce nom). Beaucoup de plantes sont désignées sous le

nom de micheliennes dans les ouv. de Vaillant, de Boerhasave, de Tili, etc. Cocchi a pub. l'éloge de ce botaniste. Florence, 1737, in-4.

MICHELI DU CRET (JACQ.-BARTHELEMY), sav. géoécrois, né en 1690, entra comme officier dans un régim. suisse au serv. de France en 1713, et y resta jusqu'en 1728. Rentré dans sa patrie, il prit beaucoup de part aux troubles qui y éclatèrent, fut condamné à mort par contumace, se réfugia dans le canton de Berne, y fut renfermé au château d'Aarbourg pour avoir eu connaissance d'une conspiration à laquelle il ne prit aucune part, n'obtint sa liberté qu'au bout de 18 ans, et m. à Zollikon en 1766. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architecture, civile et milit., porté par goût vers les sciences physiques, il émit fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris, s'il ne se fût pas mêlé dans les intrigues politiques, qui le privèrent de sa liberté. On a de lui des mémoires sur différents objets de science insérés dans div. recueils, et une *Flexor. du Thermomètre universel*, qu'il avait construit. Paris, 1741, in-4. On trouve la liste des écrits de Micheli dans l'*Histoire littér. de Genève* de Suebier, et les détails de sa vie politique dans les *hist.* de la même ville.

MICHELOTTI (BONATO et CECOLINO de'), deux frères, originaires de Vérone, acquirent une gr. réputation dans le 14^e S. comme chefs d'aventuriers ou randozzieri. Bonato fut à la tête de la faction démocratique dans sa patrie, s'empara de plusieurs villes voisines, s'en fit déclarer seigneur avec le tit. de vicair du pape, qu'il obtint de Boniface IX, de qui ces mêmes villes relevaient, excita par ces succès la jalousie de ses concitoyens, et fut massacré en 1398 avec sa maison, et la suite d'une conspiration formée contre lui par un prêtre nommé Guidolotti. — Cecolino de' MICHELOTTI, capit. d'une compagnie d'aventuriers, rassembla les amis de son frère, empêcha l'oppression du parti dont ce dern. était le chef dans Pérouse, s'engagea ensuite au service de J. Galéas Visconti, duc de Milan, lui asservit sa patrie en 1400, puis continua de servir à la solde de div. puissances. Fait prisonnier par Braccio de Montone en 1416, il fut mis à mort par ses ordres.

MICHELOTTI (PIERRE-ANT.), médecin ital. du 18^e S., né à Trente, m. vers 1730, memb. des acad. de Leipzig, de Paris, de Lond., de Berlin, de Pétersbourg, de l'Institut de Bologne, a laissé divers ouv., entre autres : de *separatione fluidorum in corpore animalis Tractatus physicus, mechanicus, medicus, cum figuris*, Venise, 1721 et 1731, in-4; de *motu musculorum, effervescentia et fermentatione*, Dissertationes, ib., 1721, in-4. P. le Dict. d'Eloy.

MICHON (PIERRE), dit l'abbé Bourdelot, méd., né en 1610 à Sans, où il apprit les prem. éléments de son art, vint continuer ses études à Paris sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean et Edme Bourdelot, qui lui firent prendre leur nom, et dont il hérita. Après avoir d'abord suivi le comte de Nuailles, amb. à Rome, il y fut attaché comme méd. au prince de Condé, obtint le titre de méd. du roi, fut appelé à Stockholm en 1651 près de la reine Christine, alors dangereusement malade, et gagna le hieuvellance de cette princesse, eut par ses soins que par les agréments de sa conversation. De retour en France il fut pourvu de l'abbaye de Maré, obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice sans entrer dans les ordres, et m. en 1685. On a de lui : *Recherches et Observations sur la vapère*, Paris, 1670, in-12; *Réponse à une lettre de Boeccone sur l'embrasement du mont Etna*, ib., 1671, in-12; *Hist. de la maladie et de la mort du M. de ...*, ib., 1681, in-12. Gallon pub. en 1674 : *Conversations arabeques, tirées de l'académie de M. Bourdelot*, Paris, 2 vol. in-12 (v. GALLOIS).

MICHOT (ANT.), ancien acteur sociétaire du Théâtre-Français, m. en nov. 1826, s'était retiré

de la scène en 1823, emportant les regrets du parterre, dont il a mérité les suffrages par la vérité, le naturel et le rondour de son jeu. Les principaux rôles qu'il a créés sont ceux du capitaine Copp dans *la Jeunesse de Henri V*, de Lully dans *le Souper d'Antoine*, du valet dans *les deux Frères*, de l'oncle dans *la belle Fermière*, etc. Michot, qui parut aussi un instant sur la scène polie, prodant la révolution, remplit en 1793 les fonctions de commissaire du pouvoir exécutif dans la Savoie, et l'année suiv. fut chargé par le comité de salut public de div. missions dans l'intérieur de la France. Mais d'injustes dénonciations auxquelles il se trouva en butte après le 9 thermidor, et qui n'ont entaché sa mémoire d'aucun reproche, lui firent prendre le parti de s'en tenir à la carrière dramatique, résolution dont il n'eut jamais à se repentir.

MICHOVIUS (MATTHIAS) ou de *Michowit*, ou plus exactement *Michow*, médecin et chroniqueur polonois, né dans le 15^e S. à Michow, ville ou bourg de la Cracovie, fit ses études à Cracovie, vint ensuite les princip. universités d'Allemagne et d'Italie, fut reçu doct. à Padoue, devint, à son retour en Pologne, prem. méd. du roi Sigismond I^{er}, demanda ensuite sa retraite, embrassa l'état ecclésiastique, et m. à Cracovie en 1533, étant chanoine de la cathédrale de cette même ville. On a de lui : un *traité d'hygiène* en latin ; de *Sarmatis asiaticis et europæis lib. II*, Augsbourg, 1518, in-4, inséré dans les *Poloniar. rer. Scriptores*, t. 1^{er}, trad. en ital., Venise, 1561, in-8 ; *Chronicon obitu Poloniarum usque ad ann. 1504*, Cracovie, 1521, in-f., insérée aussi dans les *Poloniar. rer. Scriptores*, t. 2, et trad. en italien, Venise, 1582 ; *Moscovia*, imprimée dans les *verum moscovitarum Auctores*, Francfort, 1600, in-fol.

MICHU (BENOÎT), peint. sur verre, né à Paris ou commencement du 17^e S. m. en 1703, s'appliqua particulièrement à la peinture de ce qu'on appelle *peinture en appliqué*. Il a peint les vitres de la chapelle de Versailles, celles des Invalides et du cloître des Feuillants de la rue St-Honoré.

MICIPSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, hérita des états de son père conjointement avec Gulussa et Mastanabal, ses deux frères, à la mort desquels il demeura seul maître de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils naturel de Mastanabal. Mais bientôt l'ambition précoce et les qualités supérieures de ce jeune prince déterminèrent le roi à l'envoyer en Espagne, où il comptait que le sort des combats débarrasserait ses fils d'un rival si dangereux. La fortune trompa son espérance, et Jugurtha revint couvert de gloire et comblé d'éloges par le second Scipion l'Africain. Alors Micipsa renoua ses projets, fit de Jugurtha l'égal de ses enfants, l'associa au trône, et peu de temps av. sa m. lui affecta une part à l'héritage de son royaume.

MICKLE (WILLIAM-JEHL), poète écossais, né en 1734 dans le comté de Dumfries, fut d'abord brave, réussit mal dans ce genre de commerce, et l'abandonna pour se livrer exclusivement à la littérature ; il devint ensuite agent des primes maritimes, et m. en 1788. On a de lui des poèmes et plusieurs autres pièces de vers, impr. d'abord séparément, recueillies ensuite en 1 vol. in-4, et réimp. depuis dans la *Collect. des poètes angl.*, pub. à Edimbourg par Anderson. Le plus remarquable des ouvr. de Mickle est sa trad. des *Lupines* (ou *Lunadas*) du Camoens, précédée de l'*Hist. de la découverte de l'Inde, des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient, de la Vie du Camoens*, etc., avec des notes et éclaircissements, Oxford, 1775, in-4. Cette trad. passe en Angleterre pour le meilleur ouv. de ce genre après l'*Inde* de Pope.

MICON, peintre grec, vivait entre la 83^e et la 89^e olympiade (430 ans environ avant J.-C.). Emule de Polygote, il orna comme lui la ville d'Athènes

d'ouvr. importants. Ces deux artistes introduisirent dans leur art l'usage de plus couleurs combinées par eux, peignirent ensemble le portique connu sous le nom de *Pacide*. Micon fut vivement critiqué pour avoir représenté (dans un tableau de la bataille de Marathon) les Perses d'une stature plus élevée que les Grecs.

MICOU-D'UMONS (CH.-E.), ancien préfet du départ. de l'Ouest, m. à Paris le 17 déc. 1817, âgé d'environ 64 ans, est cité par M. Barbier (dans son *Dictionn. des Anonymes*) comme aut. des deux ouv. suiv. : *Essai sur le crédit public*, 1788, in-8 ; *Sur les finances, le commerce, la marine et les colonies*, en xi (1803), 2 t. en 1 vol. in-8.

MICRÆLIUS (JEAN), profess. d'éloquence, de philosophie et de théologie luthérienne, né à Koln dans la Poméranie en 1537, m. en 1638, a laissé : *Synagoga historiarum mundi et ecclesiarum*, Stettin, 1630, 1644 et 1650, in-8 ; *Ethnophorum contras gentes, de principis religionis christianæ*, ibid., 1647, 1651 et 1654, in-4 ; *Historia ecclesiarum*, Leipzig, 1699, 2 v. in-4 ; *Lexicon philol.*, 1653, 1661, in-4.

MICYLLUS (JACQUES), poète et litt. allemand, né en 1503 à Stralsb., s'appelait d'abord *Moltzer* ; mais ayant rempli avec beaucoup de naturel le personnage de Micyllus dans un des dialogues de Lucien (*le Songe*), le nom lui en resta. Il enseigna d'abord le grec et le latin au gymnase de Francfort, puis occupa la chaire de grec à l'université d'Heidelberg, et m. en 1558. On a de lui : *De re metricæ lib. III*, Francfort, 1539, in-8 ; *Arithmet. logist. lib. II*, Bâle, 1539, in-8 ; plus. pièces de vers insérées dans les *Delicia poetar. german.*, des épiques, et quelques autres poésies en grec et en lat. ; des notes sur Ovide, Martial, Lucrèce, Terentius Maurus et sur la *Généalogie des Dieux* par Boccace. Il a trad. en lat. quelq. *dialog.* de Lucien, en allem. les *œuvres* de Tacite. On lui doit encore des édit. des *Fables d'Hygin*, de la *Grammaire* de Melanchthon, et quelq. opuscules dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque de Gesner*, et dans le t. 1^{er} des *Éloges* de Teulier.

MIDDELBURGO (PAUL-GRANAIN de), év. de Fossombrone, dans le duché d'Urbain, né à Middelbourg, en Zélande, en 1445, mort à Rome en 1534, sollicita vivement les deux pontifices Jules II et Léon X, les cardinaux et les pères du 5^e concile de Latran, de réformer le calendrier, et publia même à ce sujet un ouvr. intitulé : *Poultino de rectâ Pasche Celebratione et de Die passionis D. N. J.-C.*, Fossombrone, 1513, in-fol., où il examine non-seulement le calendrier romain, mais aussi ceux des Juifs, des Égyptiens et des Arabes.

MIDDENBORG (JACQUES), philologue allem., né en 1538 à Ootmersum, embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie dans plus. collèges, devint rect. de l'univ. de Cologne, chanoine et doyen de l'église de St-André de Cologne, et m. dans cette ville en 1611. On a de lui : *Acad. celebres in universo terrarum orbe lib. II*, Cologne, 1567, in-8 ; *de Officiis academicis lib. II*, ib., 1570, in-8 ; *Imperatorum, regum et principum, christianissimorumque virorum Questiones theol., jurid. et polit., cum pulcherrimis responsionibus selectæ*, etc., ib., 1603, in-8 ; *Hist. monast. quæ relig. sit solit. vitæ originem, progressionem, incrementa et naturam demonstrat*, ib., 1603, in-8, réimp. sous le tit. de *Sylva originum anachoreticarum*, ib., 1615, in-8. On doit encore à Middelburg une édit. gr. et lat. de l'*Hist. d'Aristote*, avec un comment., 1578.

MIDDLETON (HENRI), navigat. angl. du commencement du 17^e S., fut chargé du commandement d'une flotte de quatre vaisseaux que la compagnie angl. envoya dans les Indes en 1604. Parti de Gravesend le 23 avr., il eut dans la rade de Buzum le 23 déc. suiv., fit un commerce avantageux, revint en Anglet. en 1606, retourna dans les mers de l'Inde en 1610, fut fait prisonnier dans une des

cents sur les côtes d'Arabie, parvint à s'échapper, força ensuite les Arabes, en courant sur leurs bâtimens, à lui faire réparation. fit naufrage en 1613, dans son retour en Angleterre, et m. du chagrin que lui causa la perte de son bâtiment et de son équipage moissonné par les maladies contagieuses. — Son frère David MIDDLETON suivit la même carrière, et fit trois voyages à Bantam et à Banda, de 1607 à 1615. On trouve les relations des div. voy. des deux Middleton dans Purchas (v. ce nom), et l'abbé Prévost les a ins. dans l'*Hist. générale des Voyages*, où elles sont mêlées avec celles d'autres navigateurs qui commandaient des bâtimens de leurs flottes. — Jean MIDDLETON, parent des précéd., commandait en 1601 un vaisseau de la flotte de Lancaster, et m. devant Bantam en 1603.

MIDDLETON (sir HUGHES), ingénieur angl., né à Denbigh vers la fin du 16^e S., fut d'abord ordonné à Londres, abandonna ensuite cette profession pour étudier l'hydraulique et chercher les moyens de conduire à Londres les eaux des environs. Muni d'un privilège que le parlement lui accorda, reversible à ses héritiers, il commença son entreprise, vainquit tous les obstacles qui s'y opposaient, obtint en 1619, pour lui et ses associés, la patente de *compagnie privilégiée*, exploita la source d'eau de la capitale par actions, ne reçut pour récompense de l'important service qu'il avait rendu que le titre de baronnet en 1622, fut obligé d'accepter, pour vivre, une place d'inspecteur des travaux publics, et m. en 1631. Ce fut long-temps après que l'entreprise des eaux rapporta les bénéfices calculés par Middleton. La valeur de l'action, d'abord cotée à 100 liv. sterl., monta jusqu'à 15.000, puis tomba de moitié par la concurrence de nouv. compagnies.

MIDDLETON (CONYERS), sav. théol. et littérat. angl., né à Richmond en 1683, embrassa l'état ecclésiastique qu'exerçait son père, devint docteur en théologie à l'univ. de Cambridge, débuta dans la carrière littéraire en exposant des griefs du corps enseignant dont il faisait partie, contre le docteur Bentley qui venait d'en être exclu, et préleva ainsi par des pamphlets aux exercices polémiques qui devaient l'occuper pendant une gr. partie de sa vie, et qui donnèrent à ses écrits ce caractère d'aigreur et d'arrogance qu'on leur reproche. Il voyagea ensuite pour sa santé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il reprit ses travaux scientifiques, théologiques et littéraires, et acquit une gr. réputation. Mais son penchant à la controverse, ses hauteurs, la témérité de ses opinions, l'entraînèrent dans des voies imprudentes, nuisirent à sa fortune, et troublèrent par d'implacables inimitiés le reste de sa vie. Il mourut en 1750. On a de lui de nombreux ouvrages, dont le plus connu, et le plus généralement estimé, est la *Vie de Cicéron*, publié par la prem. fois, par souscription, à Dublin, en 1741, 2 vol. in-8. Cette belle production fut suivie en 1743 d'une trad. angl. des *Lettres de Cicéron* à Brutus, et de Brutus à Cicéron, avec le latin en regard, des notes (en angl.) sur chaque lettre, et une dissertation préliminaire sur l'autorité de cette correspondance, dont lui, Middleton, avait fait un fréquent usage dans sa *Vie de Cicéron*, et dont l'authenticité était née en Anglet. par l'usage et Markland (v. ces noms). Tous les écrits de Middleton, l'*Hist. de Cicéron* exceptée, ont été rec. sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Londres, 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8. Les pièces les plus intéressantes de ce recuei sont : *Lettre sur Rome*, etc., impr. d'abord en 1729; une *Dissert.* sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre; *Germana quondam antiquitas, eruditae monumenta*, etc.; *Tr. sur le Sénat romain*; *Reflex.* sur les variations et les contredit. des évangélistes dans l'exposé des mêmes faits; *Dissert.* sur la prononciation des lettres latines; *Libres Recherches sur le don des Miracles*; *Examen des Discours de Sherlock sur*

l'usage et l'esprit des Prophéties, etc.; *Défense de l'ouv. précéd.* L'abbé Prévost a publ. une trad. très-libre de la *Vie de Cicéron*; le *Traté du Sénat romain* a été trad. par le présid. d'Orléans, et la *Lettre sur Rome*, par un anonyme, de la suite de la *Conformité des Cérémonies*, etc., de P. Mussard, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12.

MIDDLETON (CHRISTOPHE), navigat. angl., du 18^e S., est un de ceux qui ont essayé de trouver le passage du nord-ouest du globe. Parti à cet effet d'Angleterre en 1741, sur une galiote à bombes, il passa l'hiver dans le baie d'Hudson, et, l'été suivant, alla plus au nord qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé. Parvenu dans une baie située près du 67^e degré N., qu'il nomma *Repuiss-Bay*, les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, et, de retour en Anglet., il fut dénoncé au gouvernement comme s'étant laissé corrompre par la compagnie des Indes pour ne pas faire la découverte projetée. Dans la suite, cette accusation ayant été démontrée fautive, Middleton reçut une médaille pour récompense des observat. qu'il avait faites. Il devint membre de la société royale de Londres, et m. en 1770. Les détails de sa navigation n'ont été connus que par l'extrait qui en fut publié, d'après son journal et ses lettres, par Ellis (v. ce nom), et il en est aussi question dans l'ouv. intit. *Relation des Contrées voisines de la baie d'Hudson*, par Dobbs, Londres, 1748, in-8. Middleton avait fait dans son voyage des observat. sur la délinéation de l'aiguille aimantée, qui ont été confirmées récemment par celles du capit. Parry. — Un autre MIDDLETON (Erasme), ecclésiast. méthodiste angl., m. en 1805, a publ. un ouv. intit. *Biograph. evangelica*, 4 vol. in-8, et un *Dict. des Arts et des Sciences*.

MIDDLETON (THOMAS FANSHAW), le premier évêq. anglais de Calcutta, né en 1769 à Kestleton, dans le comté de Derby, m. en 1823, avait d'abord desservi une cure dans le Northampton, et était devenu successif., par la protect. de l'év. de Lincoln, auquel il s'était attaché, vic. de St-Pancras, dans le Middlesex, et archid. de Huntingdon. Envoyé dans l'Inde pour y diriger les établis. écoles de la Gr.-Bretagne, Middleton, qui déjà s'était acquise la réputation méritée de savant, fut élevé en 1808 au siège épisc. de Calcutta, et l'honora autant par son zèle éclairé que par ses vertus apostoliques. C'est à ses efforts qu'est dû en gr. partie l'établissement du collège des Missions protest. à Calcutta. On cite de ce prélat, entre autres écrits, une espèce de journal intit. *le Spectateur de province*, sous le voile de l'anonyme, des *Exhortations pastorales*, 1 vol. in-8, et un *Traté sur la doctrine de l'écriture grecque, appliqué à l'éclaircissement du Nouv. Testam.*, in-8.

MIÉCISLAW 1^{er}, un polonois MIECISLAW (polonois par son surnom), prem. prince ou souv. chrét. de la Pologne, né en 931, de la famille des Piasts, succéda à son père Zbysmoyl dans le gouvernement du duché de Pologne, et, quelque temps après, demanda en mariage Dambrowka, fille de Boleslas 1^{er}, duc de Bohême. Cette princesse vint trouver son époux, accompagnée de prêtres slaves qui décidèrent Miécislas à quitter le culte des idoles et à se convertir à la foi chrétienne. Miécislas fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 955, suiv. les chroniques polonoises, et les principaux seigneurs du pays reçurent l'absolution sainte avec leur prince. Celui-ci rendit aussitôt un édit par lequel il ordonna, sous les peines les plus sévères, de détruire les temples, les autels et les simulacres consacrés aux faux dieux, et fonda des églises catholiques dans les principales villes de ses états. Pendant tout son règne il fut en guerre avec les petits princes qui gouvernaient les peuplades slaves habitant les bords de l'Elbe. Il fit hommage à l'emp. Othon 1^{er}, pour les provinces entre l'Oder et l'Elbe, s'allia au duc de Hongrie, porta des secours à l'empereur Othon III qui assiégeait Magdebourg en 991, et m.

l'année suivante à Posen, où il fut enterré. Son fils Boleslas, dit Chrobry, lui succéda. — MICISLAS II, fils de Boleslas Chrobry, né en 990, succéda à son père en 1035, perdit une gr. partie des conquêtes que celui-ci avait faites, et ne conserva qu'avec peine les anciennes frontières de la Pologne. Les Russes, les Bohèmes, les Moraves et les peuplades des bords de l'Oder, de l'Elbe et de la Sals, reprirent les territoires qui leur avaient été enlevés, ou secoururent le joug des Polonois. C'est alors que s'établirent les principautés de Mecklenbourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubek, et quelques autres états du nord de la Germanie. Les Poméraniens seuls furent défaits par trois princes hongrois réfugiés en Pologne, et à l'un desquels Micislas donna la Poméranie en fief, avec une de ses filles en mariage. Tombé en démeure par suite de ses débâches, Micislas m. à Posen en 1035.

MIEG (JEAN-RODOLPHE), médecin, né à Bâle en 1694, fut professeur à l'univ. de cette ville, et y m. en 1733. On connaît de lui quelq. pièces académiques, parmi lesquelles il faut citer un *Disc. sur la vie de Theod. Zwinger*, 1729, et une dissertation de *Nosturcianarum plantarum Structura, Friburg et Urs*, 1714. — MIGO (Achille), médecin, probablement de la famille du précéd., né à Bâle en 1731, exerça son art avec succès dans la même ville, y introduisit le prem. la méthode de l'inoculation, fut profess. de l'univ., et m. en 1799. Outre plus. pièces académ., on trouve des *mém.* de lui dans les *Acta helvetica*, et plus. lettres dans la collect. des *Epistolæ ad Hallerum*. On cite encore de lui quelq. Tr. de médec. populaire, assez répandus en Suisse.

MIEL (J.). V. MELT.

MIERIS, famille de peintres hollandais très-distingués. — François MIERIS, peintre de genre, né à Delft en 1635, fils d'un habile orfèvre-hijonier, entra de bonne heure dans l'école de Gerard Dow (v. ce nom), et ne tarda pas à devenir la meilleure élève de cet artiste célèbre. Son père voulait alors le porter au genre de l'histoire; mais, fidèle à sa vocation, il ne voulut point abandonner celui de son maître. Ses prem. ouv. établirent sa réputation; et, quelq.-uns, transportés à l'étranger, lui attirèrent des propositions brillantes, qu'il refusa pour ne point quitter sa patrie. Le gr.-duc de Toscane prit alors le parti de lui commander div. tabl., qui furent payés généreusement. F. Mieris abrégea ses jours en se livrant aux excès de l'ivresse, et m. en 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouv., et l'emporte peintre, sous ce rapport, sur Gerard Dow; mais les sujets qu'il a traités sont d'une dimension moins grande que ceux de ce maître. Le nombre des tabl. de F. Mieris est très-considérable, et il est peu de galeries où l'on n'en trouve quelq.-uns. Le musée du Louvre possède les suiv.: *Portrait d'un Homme en à mi-corps, enveloppé d'un manteau rouge; une Femme à sa toilette, servie par une Negresse; deux Dames prenant le thé dans un salon*. Avant 1815 il existait dans le même dépôt six autres tabl. de ce maître, provenant de la galerie du stadhouder, et qui ont été remis au roi des Pays-Bas. Au nomb. de ces derniers était celui qui passe pour le chef-d'œuvre de F. Mieris. — Jean MIERIS, fils aîné du précéd., né à Leyde en 1660, cultiva la peinture au grand, voyagea en Allemagne, en Italie, et o. de la pierre en 1690 à Rome, où ses ouv. l'avaient fait rechercher. Ce sont des tableaux d'hist., et des portr., qui annoncent de gr. dispoit., qu'un plus long séjour dans la terre classique des beaux-arts aurait affermi. développés. — Guillaume MIERIS, frère puîné du précéd., né à Leyde en 1662, fut l'élève de son père, et annonça, dès l'enfance, le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel son père s'est acquis tant de renommée, il voulut se distinguer dans une autre route, étudia avec ar-

deur les ouv. de Lairese (v. ce nom) et des autres peintres d'histoire de son temps, acquit par ses div. compos. une fortune considérable, et m. dans sa patrie en 1747. Outre ce genre et l'hist., il peignait avec une égale supériorité le paysage, modelait en terre et en cire; et les morceaux qu'il a exécutés de cette manière font juger qu'il aurait acquis la réputation d'un habile sculpteur, s'il se fût exclusiv. livré à cette partie des beaux arts. Le musée du Louvre a conservé trois de ses tableaux: un *jeune Garçon faisant des bulles de savon; le Marchand de Gihier; uno Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*. (Cinq autres ouv. du même artiste qui provenaient de la Hollande, de la galerie de Vienne et de celle de Dusseldorf, ont été enlevés du même dépôt en 1815.) Parmi les tabl. d'hist. de Guillaume Mieris, on cite: une *Ste Famille; un Triomphe du Bacchus; et un Jugement de Pâris*. On connaît aussi de lui quatre *Vases*, sur lesquels il avait modelé des *Bacchantes*. — MIERIS (François), fils de Guillaume, peintre et sav. antiquaire, né à Leyde en 1683, ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, en cultivant la peinture; sav. historio-graphie, investigateur passionné des antiquités, des archives et des chartes nationales, il forme une collect. considérable de ces dernières, et les états de Hollande et de West-Friso favorisèrent ses études et ses recherches. Il m. en 1763. Bien moins remarquable par ses travaux en peinture que par ses écrits, il a donné, en hollandais: *Descript. des Monnaies et des Sceaux des év. d'Utrecht*, Leyde, 1726, in-8; *Hist. des Princes des Pays-Bas*, etc., La Haye, 1732-33-35, 3 vol. in-fol.; *C'est l'Hist. métallique des Pays-Bas; Mém. sur la féodalité du Comté de Hollande*, Leyde, 1743; *Grand Recueil des Chartes de Hollande, de Zelande et de Frise*, etc., ib., 1753-1756, 4 vol. in-fol.; *Traité sur la manière d'écrire l'Hist., celle de Hollande en particulier (sous le nom de Zographos)*, ibid., 1757; *Chartes, privilèges, ordres... de la ville de Leyde*, ibid., 1759, in-fol.; *Descript. et Hist. de la ville de Leyde*, ibid., 1762, 1770, 2 vol. in-fol. Il a été l'édit. d'une anc. *Chronique de Hollande*, dite du Clerc, Leyde, 1740, d'une petite *Chron. d'Anvers*, ib., 1743, et du *fidèle Narré de la Consécration de Nicol. de Castro*, etc., par Quentin Weytens, ib., 1757.

MIERRE (Lé). V. LEMIERRE.

MIET (CONSTANCE), religieux écossais, d'origine ascétique, né à Venaul vers 1740, quitta la France pendant la révolution, et m. en Allemagne vers 1795. On a de lui: *Reflexions morales d'un Solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses pour l'instruct. des jeunes profess.*, etc., ib., 1777, in-12.

MIFFLIN (THOMAS), major-général des Armées d'Amérique, et gouverneur de la Pensylvanie, né vers 1744, fut un des patriotes qui travaillèrent avec le plus d'activité et de zèle à assurer l'indépendance de son pays. Il s'opposa, dès les commencem., aux mesures du parlem. d'Angleter., fut membre du prem. congrès en 1774, se décida bientôt à prendre les armes, et fut un des officiers chargés d'organiser l'armée du continent. Il fit partie en 1787 de la convent. nation, qui donna une constit. aux Etats-Unis, succéda l'année suivante à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, fut nommé prem. gouverneur de cet état en 1799, et mourut à Lancaster en 1800.

MIGÉ (SIMON-CHARLES), grav., anc. memb. de l'acad. royale de peinture, né à Nemours en 1736, m. à Paris en 1820, avait reçu les leçons de Cochin. Parmi ses ouv., qui tous se distinguent par une touche ferme et un dessin correct, on remarque la collection des animaux de la *Ménagerie du Muséum* (1801, in-fol.); quelq. planches des *Voyages de Cassas*, beaucoup de portraits, notamment le plupart de ceux qui ornent l'*Hist. de la maison de Bourbon*; enfin la jolie gravure du *Jeune Espagnol*, Nigé, qui joignait le goût des lettres et de la poé-

sie à celui des beaux-arts, a pub., outre plusieurs morceaux de circonstance en vers latins et en vers français, un ouv. intitulé : *Pensées d'Horace extraites de ses odes, satires, épîtres, etc.*, lat.-français, 1812, in-18.

MIGLIAVACCA (GELS), chas. régl. de St-Sauveur, né en 1673, à Milan, où il m. en 1775, après avoir été successivem. vic. de St-Laurent de Romo (extra muros), secrét., visiteur-gén., puis abbé et enfin procureur-gén. de son ordre, a laissé, tant imp. que Mss., div. ouvr. sur des matières de discipline et de dogme; on en trouve la liste dans une notice sur sa vie, au t. 3, p. 73 de la *Storia lett. d'Italia*. Nous citerons seulement : *Animadu. in Hist. theol. dogmatum et opinionum de divind gratia*, à .. *Scipione Maffeo elaborat.*, Francfort-sur-le-Mein, 1749. Lucques, 1758; de *ideis ad baptismi et panis. sacrament. Dispositionibus*, Venise, 1753, etc.

MIGLIORATI (LOUIS), marquis d'Ancone et seigneur de Fermo, dans le 15^e S., neveu du pape Innocent VII, faillit causer la ruine de son oncle en faisant massacrer, en 1405, près du pont St-Ange, les députés que les Romains avaient envoyés au pape pour traiter avec lui. Après la m. d'Innocent, Grégoire XII envoya la marche d'Ancone à Migliorati; mais celui-ci s'empara d'Ancoli et de Fermo, échappa ensuite la 1^{re} de ces villes contre le comté du Monopello, et prit place ainsi parmi les seigneurs indépendants qui s'étaient partagé le patrimoine de St-Pierre pendant le long exilisme d'Occident; il eut part aux guerres des Malatesti contre le duc de Milan, et m. vers 1430.

MIGLIORE (GAETAN), ecclési. et prof. d'éloquenc. et d'antiquités grecques et latines à l'univ. de Ferrare, sa patrie, où il m. en 1789, a laissé un recueil de *Poëms Intimes*, Ferrare, 1788, in-4.

MIGLIORUCCI (LACR.-BENOÎT), juriste ital., né à Florence en 1664, professa le droit canon à l'univ. de Pise, et m. en 1724. On a de lui : *Institutiones juris canonici cum explicat.*, Pise, in-4.

MIGNARD (NICOLAS), né à Troyes (Champagne) en 1608, était fils de Pierre Mero, qui avait servi avec six de ses frères, tous officiers, d'une belle figure, dans les armées d'Henri IV. Ce roi les voyant un jour réunis, leur dit en plaisantant : « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des migeards ; » et ce dernier nom leur resta. Nicolas Mignard reçut les prem. leçons de son art dans sa ville natale, voyagea ensuite en Italie, puis, en revenant, se maria à Avignon, ce qui l'a fait surnommer *Mignard d'Avignon*, pour le distinguer de son frère Pierre dont l'artèle suit, et que son long séjour à Rome a fait appeler le *Romain*. Le card. Mazarin, en passant par Avignon pour se rendre à St-Jean-de-Lux, avait eu occasion d'apprécier le talent de Nic. Mignard ; il se souvint de lui, lorsqu'il fut de retour à Paris, et l'appela dans cette capitale. Mignard fit le portrait du roi, de la reine, et de la plupart des seigneurs de la cour. Il peignit, pour les Chartreux de Grenoble, deux grands tableaux d'histoire qui soutinrent sa réputation. Admis à l'académie royale de peinture, il en devint prof. et recteur, fut employé par Louis XIV à la décoration de ses appartem. dans le château des Tuileries, et m. en 1668. Ses compos. sont généralement ingénieuses, et brillent par la coloris; ses attitudes ont de la grâce et sans dessein est assez correct. Mignard est connu aussi comme graveur à l'eau forte, et l'on a de lui, en ce genre, 5 pièces d'après Annibal Carrache. On a gravé d'après Mignard 50 morceaux, la plupart des portraits. — Pierre MIGNARD, frère du précéd., né à Troyes en 1610, fut élève de Vouet (v. ce nom), puis alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut successivem. plus. autres villes, notamment Venise où il fit les portraits du duc et de plus. patences. De retour à Rome, il fut appelé, en concurrence

avec Piètre de Cortone (v. ce n.), à peindre le tabl. du maître-autel de St-Charles de Cateauri ; il fit le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces vièges, appelées par la suite *migeards*, et qui lui ont mérité d'être comparé, par les Italiens eux-mêmes, à Annibal Carrache. Après 22 ans de séjour en Italie, principalement à Rome, il fut rappelé en France par Louis XIV. Il fit les portraits du roi monarque et de la reine-mère, fut chargé de peindre à fresque la couple du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de ce gr. artiste, que le roi nomma son premier peintre des manufactures royales, après la m. de Lebrun (1690). Il est pour amis Molière, Chapelle, Racine, La Fontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné, son amabilité, lui faisaient rechercher sa société. On e retenue de lui plusieurs sous ingénieux et piqués. Louis XIV dont il faisait le portrait pour la 10^e fois, lui dit un jour : « Migeard, vous me trouvez vieilli ? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois quel. victoires de plus sur le front de V. M. » Une autre fois, le monarque ayant entendu un seigneur appeler Mignard sans lui donner le titre usité de monseigneur, s'écria avec une espèce d'humeur : « Je l'appelle monsieur Migeard. — Sire, reprit celui-ci, je ne m'offense pas de la suppression de ce titre; il y a 30 ans que je cherche à le faire oublier. » Mignard avait refusé d'entrer à l'Acad. de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient; mais après la m. de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu, le même jour, académie, prof., recteur, direct. et chancel. Il m. à Paris en 1695. Nous croyons inutile de rappeler les peintures dont cet habile artiste a décoré les édific. roy.; et il nous suffira de citer les 7 tableaux qui sont au musée du Louvre : Son portrait en pied ; Jesus sur le chemin du Calvaire, etc.; le Portrait de Louis, Dauphin; celui de la marquise de Mautron; celui de la marquise de Feuquières, fille de Migeard ; la Vierge présente une groupe de saints à l'enfant Jesus (connue sous le nom de Vierge à la groupe); Ste-Cécile. Mignard fut le plus habile coloriste du siècle de Louis XIV. Son pinceau est moelleux et plein de grâce; ses compositions sont bien ordonnées, mais il manque de chaleur et d'énergie. G. Andran, Nanteuil, Masson, Michel Lamo, Drevet, etc., ont gravé d'après ce peintre dont l'œuvre se compose de 147 pièces. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une Ste Scolastique aux pieds de la Vierge. — Pierre Mignard, architect., fils de Nicolas et neveu du précéd., né à Avignon en 1640, parcourut l'Italie et la France pour y étudier et lever les plans des plus beaux monum. d'archit., vint ensuite rejoindre son père à Paris, fut chargé de plus. constructions importantes parmi lesquelles on doit citer la façade de l'église de St-Nicolas et la porte St-Martin, fut un des six premiers membres qui fondèrent l'Acad. roy. d'archit., en devint l'un des prof., et m. à Paris en 1725.

MIGNAULT (CLAUDE), plus connu sous le nom de Minus qu'il prit en tête de ses ouvr., juriste, né à Talant, près de Dijon, en 1536, professa d'abord les humanités au collège de Reims et à Paris, étudia ensuite le droit et prit ses degrés à Orléans, fut nommé peu après avec du roi au bailliage d'Estampes, revint à Paris occuper une chaire de droit canon, devint doyen de la Faculté de droit, et m. en 1606. On a de lui beaucoup d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son élog. par Papillon, dans la contin. des *Mém. de littérature*, t. 6, dans la *Biblioth. de Bourgogne*, dans les *Mém. de Nicéron*, t. 14, et enfin dans le *Dictionn. de Moreri*. Le plus connu est son *Comment. sur les ordonnances d'Acot*, Amers, 1574, in-16, plus. fois réimp.

MIGNON (ARMINAN), ou plutôt Minieus (les Allem. écrivent Mignon), peintre de fleurs, né à

France, sur-le-Main vers 1650, m. en 1679, occupe un rang distingué parmi les artistes de son genre. Le musée du Louv. possède 3 tabl. de lui : un *Ecureuil*, des *Poissons*, des *Fleurs et un Nid d'oiseau*, deux un *Fond de paysage*; un *Bouquet de fleurs des champs*; des *Roses*, des *Tulipes et autres fleurs*, dans un vase de cristal.

MIGNOT (JEAN), architecte franç. du 14^e S., se nous est connu que par les archives duciales de Milan, où l'on apprend qu'il fut appelé à concourir, à l'érection de la fameuse basilique, dite le *Dôme*, dont les fondem. furent jetés en 1386, sous Jean Galras Visconti, et qui, continuée après une assez longue interruption, par Ludovic *il Moro*, ne fut terminée que durant le règne de Napoléon Buonaparte sur la Lombardie. Vers 1399, Mignot fut désigné au duc, sur sa réputation d'habileté, comme capable de remplacer le géomètre (architecte) franç., Nicolas Bonaventura, que des contestations avec ses confrères lombards avaient forcé de se retirer. Muni de l'agrém. du roi de France, il partit pour Milan avec deux autres artistes, l'un Normand et l'autre d'origine des mêmes archives sous le nom de Jean Compagnoni ou Compomassio; l'autre natif de Bruges, et appelé Jacques Cova. Il avait terminé la belle sacristie du côté sud de l'église, quand s'éleva pris de querelle avec les autres architectes de la basilique (contre l'opinion desquels il soutenait l'absolue nécessité de flanquer d'arcs-boutants les parois extérieures de l'édifice pour en supporter le poids), il fut destitué par le conseil de la fabrique, malgré la protect. déclarée du duc, qui faisait grand cas de ses talents. On n'a plus d'autres détails sur cet artiste, sinon qu'il était de retour en France en 1403; mais il est fort vraisemblable qu'il concourut à la plupart des monum. remarqu. érigés de son temps à Paris.

MIGNOT (ETIENNE), doct. de Sorbonne, né à Paris en 1698, m. en 1771, fut membre de l'acad. des inscript. et b.-lett., et se montra très-habile dans la science de l'Ecrit. sainte, des SS. pères, de l'hist. de l'église et du droit canonique. On a de lui : *Discours sur l'accord des sciences et des b.-lett. avec la religion*, Paris, 1753, in-12; *Paraphrase des livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur le Nouv.-Testam.*, ibid., 1754, 4 vol. in-12; *Paraphrase sur les psaumes*, 1755, in-12; *Reflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, 1755, in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Traité des droits de l'état et du prince, sur les biens possédés par le clergé*, 1755 et années suiv., 6 vol. in-12; *Mém. sur les libertés de l'église gallicane*, 1756, in-12; *Hist. du démêlé de Henri II avec St Thomas de Cantorbery*, 1756, in-12; *Hist. de la réception du Concile de Trente dans les états cathol.*, 1756, 2 vol. in-12; une nouv. édit. du *Traité du prêt du commerce* (attribué à l'abbé Boidot, mais que l'on croit être d'Auhert, doct. de Sorbonne), avec des augmentat., Paris, 1759, 4 vol. in-12, plus un 5^e vol., 1770, en réponse à l'abbé Barthélemy de la Porte qui avait attaqué l'ouvr. dans le 3^e vol. de ses *Principes theolog., canoniques*, etc. On lui attribue plus. lettres réunies en un petit vol. in-4, et dirigées contre le parti dit des *figuristes*, qui défendaient les doctrines de Port-Royal. L'éloge d'Etienne Mignot, par Lebeaux, se trouve dans le t. 38 des *Mém. de l'académie des inscript.* et b.-lett. Ce recueil renferme aussi plus. var. mêm. du même abbé Mignot. — Jean-André MIGNOT, gr.-chambre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville en 1688, mort en 1770, rédigea, de concert avec l'abbé Le Beuf, le *Tindition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, eut part à la rédaction du *Procès-verbal*, du *Musée et du Processionnal d'Auxerre*, à l'édit. du *Martyrologe paroissial* de cette ville, qui parut en 1751, in-4, et publia un *Mém. hist.* sur les *statues de St-Christophe*, 1768, in-8.

MIGNOT (JACQUES), maître-queux de la maison

du roi, *écuyer de bouche de la reine*, et en même temps pâtissier-traiteur établi rue de la Harpe, fit sa fortune en cherchant à se venger du trait lancé contre lui par Boileau dans sa 3^e satire. Renvoyé d'une plaisie en diffamation qu'il avait faite contre l'un des fameux vers :

Cet Mignot d'est tout dire; et dans le monde entier,
Jamais empotisseur ne sut mieux son métier...

il fit impr. à ses frais une *Satire* du Colin contre leur commun agresseur, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses bisonts. Cette singularité leur donna la vogue, et Despréaux lui-même en eut à cœur de chercher pour se divertir avec ses amis.

MIGNOT (VINCENT), littérateur, neveu de Voltaire, né à Paris vers 1730, d'une famille originaire de Sedan, embrassa l'état ecclésiastique, occupa une charge de conseiller clerc au grand-conseil, s'en démit en 1765 pour ne conserver que le titre d'honnoraire, fut l'un des légataires de son oncle dont il fit transporter les restes à son abbaye de Solières, et m. en 1799. C'était un écrivain laborieux et très-instruit. On a de lui : *Histoire de l'empereur, l'ère, Amsterdam (Paris), 1762, in-12; Hist. de Jeanne fr., reine de Naples, La Haye (Paris), 1764, in-12; Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, Paris, 1766, 2 vol. in-12; Hist. de l'empire ottoman, etc., ibid., 1771, 4 vol. in-12; trad. en allem. et en angl.; enfin des trad. fr. des *Traité de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12; et de *Quinte-Curce et les supplices de Fraischmann*, avec le latin en regard, ibidem, 1781, 2 vol. in-8; cette dernière est moins estimée que celle de Veugelas (v. ce nom).*

MIGNOT DE BUSSY (l'abbé), m. vers 1770, est auteur des *Lettres sur l'origine de la noblesse*, Lyon, 1763, in-8.

MIKITAÏ. V. MEKITAÏ.

MILAN et MILANEZ. V. LOMBARDE.

MILAN (JEAN DE). V. JEAN le Milanais.

MILANTE (PIE-THOMAS), sav. prêtre italien; né vers la fin du 17^e S., dans le roy. de Naples, prit l'habit de St Dominique, professa la théologie à l'univ. de Naples, fut élu (en 1745) évêque de Castellamare-di-Stabia, et m. en 1749. On connaît de lui : *Oratio extemporanea in electione summi pontificis Benedicti XIII*, Naples, 1743, in-4; *Theses theologico-dogmatico-polemice*, ibid., 1734, in-4; *Exercitationes dogmatico-morales*, etc., ibid., 1738-39-40, in-4; *Vindicia regularium in causis monasticis paupertatis*, ibid., 1740, in-4; de *Paris illustribus congregat. S. Mariae unitatis*, ibid., 1745, in-4; *Oratio*, ibid., 1747, in-4; de *Stabus, stabundis Ecclesiis*, etc., ibid., 1750, in-4. On lui doit encore des lettres pastorales et une édit. de la *Bibliotheca sancta de Sixto de Sienco*.

MILBOURNE (LEU), ecclésiastique angl., m. en 1720, est moins connu par ses ouvrages que par le ridicule dont Dryden et Pope l'ont couvert. On a de lui : *Trente-un Sermons* publi. de 1693 à 1720; une *Traduct.* en vers des *Psalmes*, 1693; des *Remarques* sur le Virgile de Dryden, 1698.

MILCENT (G.-L.-M.), colon de St-Domingue, se proclama en 1791 et 1792 le défenseur officieux des hommes de couleur opprimés, fut accusé d'avoir fomenté l'insurrection des noirs, vint se justifier à la barre de l'assemblée législative et se mit ensuite à rédiger un journal, intitulé le *Crocodile patriote*. Dénoncé par Robespierre à la société des jacobins, pour avoir travaillé au *Bulletin aristocratique des amis de la Verté*, il fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire, le 26 mai 1794.

MILCETTI (DONAT), religieux camaldule, né à Ferrara, m. en 1674, a publié : *della libera Necessità, paradosa accademica*, etc., Venise, 1638; *Lettre di vario stile*, Ravenna, 1652; *In Cris. poezie*, Padova, 1662; *Lettre di amici Cris.* ibid., 1670. On conserve plus. autres ouvr. Mss. du

même religieux dans la bibliothèque St-Michel de Murose, à Venise.

MILE ou MILET (JEAN-FRANÇOIS), peintre, né à Anvers en 1653, fut élève de L. Franck, parcourut la Hollande, la Flandre, l'Angleterre et l'Italie, selon quelq. biographies, se fixa ensuite à Paris, fut admis à l'académ. roy. de peinture, y devint prof., et m. en 1680. Admirateur du talent du Poussin, il s'appliqua surtout au paysage héroïque. Ses compositions décelent une imagination féconde, mais on n'y trouve point ces grands effets de lumière, ces effets piquans qui caractérisent les productions de Claude Lorrain. Ses couleurs sont trop uniformes. Il a peint quelq. sujets historiques sacrés, parmi lesquels on cite le sacrifice d'Abraham et Elysee dans le desert, qui décevaient avant 1789 l'Eglise de St-Nicolas du Chardonnet. Théodora et Coelmann ont gravé d'après lui un certain nombre de ses paysages. On peut consulter sur cet artiste le *Manuel des Amateurs de l'art*.

MILEAGH, MILE, MILEAUGH ou MILEAS EASPAIN en lat. *Milesius Hispanus*, personnage fabuleux on peut-être histor., est regardé comme la pire ennemi de toutes les anciennes dynasties irlandaises, par les chroniqueurs. Selon eux, ce nom de Miles Easpain était un surnom emphatique que lui avaient donné les bardes et les druides dans leurs poèmes et dans leurs cantiques, et qui signifiait, le *Héros*, le *Champion*, peut-être le *Soldat d'Espagne* par corruption des mots latins *Miles Hispanus*. On croit que le nom primitif de ce personnage était *Gollamh, fils de Bala, fils de Broegon*. Toutes les traditions lui donnent une origine scythique et phénicienne, exposent sa généalogie de père en fils (depuis Phœnix Faria, roi de Scythia et de Phénicie, et inventeur de l'écriture), et retracent des circonstances de sa vie fabuleuse.

MILET DE NUREAU (LOUIS-MAUR-ANTOINE DESTOUFF), gén. de divis., etc., né à Toulon en 1756, d'une famille originaire de Lerrains, entra fort jeune dans l'arme du génie, et y devint capitaine à l'âge de 23 ans. En 1789, il siégea à l'assemblée constituante comme suppléant du député Lapoye. Entre autres décrets, il y fit rendre celui qui ordonnait l'impression des MSA. de La Pérouse, circonstance qui ne lui fut pas inutile : en 1793, ses opinions modérées l'ayant rendu suspect aux commissaires de la convention près l'armée d'Italie, Milet revint à Paris, où en le chargea de rédiger le voyage du côtière et infortuné navigateur, et cet emploi, en l'éloignant des affaires, le préserva du sort de son frère, m. à cette époque sur l'échafaud. Revenu au service vers 1796, Milet fut nommé général de brigade, occupa quelques mois la ministère de la guerre, et, après le 18 brumaire, eut la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. Les événements de 1814 le rappellèrent momentanément aux fonctions publiq., comme directeur par interim du dépôt général de la guerre, et commissaire extraordinaire en Corse; mais en 1815, il fut mis en retraite, et reçut la place de membre du conseil d'administration à l'hôtel des Invalides. Milet de Nureau m. à Paris en 1825; il était baron depuis 1809, et décoré des ordres de St-Louis et de la Légion-d'Honneur. Outre la rédaction du *Voyage de La Pérouse*, on connaît de lui : les *Dépouilles*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par M... Paris, 1814, in-8.

MILICH (JACQ.), en lat. *Milich us*, méi. allem., né à Freiburg en Brisgau en 1501, prof. la médec. à l'univ. de Wirttemberg, et m. dans cette ville en 1539. On a de lui quelq. écrits sur son art, des Comment. sur le second livre de l'Hist. de Plin., et des discours qui se trouvent dans le recueil de ceux de Melancthon, son ami, impr. à S rasbourg en 1538. — Son fils, Henri MILICH, fut professeur de médec. à Iéna, et m. à Plauen dans la Mecklenbourg en 1582.

MILIEU (CHRIST.), en lat. *Mileus* ou *Myleus*, littér., né dans le pays du Vaud au 16^e S., professa d'abord les humanités au collège de la Trinité de Lyon, visita ensuite l'Italie, l'Allemagne, et se retira dans sa patrie, où il m. vers 1560. On a de lui : de *scribenda Universitate rerum lib. V*, Florence, 1563, in-4, très-rare, Bâle, 1551, 1566, in-fol.; réimp. par les soins de J.-G. Müller sous ce tit. : *Hermes académ.*, Iéna, 1624, in-8; de *Imitatione ciceroniana*, Bâle, 1551; *Verba Ciceronis*, ibid., de *primordiis clarissima verba Lugduni Comment.*, 1545, in-4. Les 4 ouv. suivans nous sont connus que par la *Biblioth. de Gessner*, et par Tiraboschi, de *relinquenda ingenii et litterarum Monumentis lib. III*; de *præca Gallorum Lingua lib. III*; de *Histor. lib. III*; de *Commendatione litterarum liber unus*, — V. MILLEUR.

MILL (JONH), théol. et helléniste anglais, né à Shap, comté de Westmorland, vers l'an 1645, fut chapelain ordm. de Charles II, principal du collège de St-Edmond, chanoine de l'église de Cantorbéry, et m. en 1709. On a de lui une très-belle édit. du Nouveau Testament grec, précédée de savans prolegomènes, enrichie de scholies et de notes explicatives, etc., Oxford, 1707, in fol. Ludolph Kuster a ajouté de nouvelles recherches à celles de J. Mill et perfectionné son ouv. dans une 2^e édit., Amsterdam, 1709, in-fol., réimp. à Leipzig en 1723 sous ce tit. : *Novum Testamentum graecum, cum lectionibus variantibus*, etc. J. Mill s'était fait aussi une réputation par ses sermons, mais il n'y a d'imp. que celui sur la fête de l'annexion.

MILL (HENRI), ingén. anglais, né à Londres vers 1680, fut un des princp. coopérat. de l'entreprise des eaux de cette capitale (commencée par Hugues Middleton (v. ce nom) et connue sous le nom de *Travaux de la nouvelle rivière*), et s'acquitta par ses services la reconnaissance des habitans. La villa de Northampton lui dut aussi l'avantage d'être approvisionnée d'eau, et il vendit le même service à sir Robert Walpole dans sa belle résidence d'Haughton. Cet habile hydraulicien m. en 1770.

MILLAR (JEAN), publiciste anglais, né en 1735 à Shotts, dans le comté de Lanerk, en Ecosse, professa le droit à l'univ. de Glasgow pendant 40 ans, s'acquit une gr. réputation par ses leçons et par ses écrits, et m. en 1801. On a de lui : *Observations sur la distinct. des rangs dans la société* (en angl.), Glasgow, 1771, in-8; *Coup d'oeil histor. sur le gouvernement anglais* (idem), ibid., 1787, in-4; *Oeuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8 (ce sont quelq. écrits sur le même sujet que l'ouv. précéd.).

MILLE (ANTOINE-ÉTIENNE), av. au parlem. de Paris, né à Dijon dans la prem. partie du 18^e S., conçut l'idée, dès l'âge de 17 ans, d'approfondir l'hist. de sa province, se donna à cette étude avec persévérance, mit à contribution les dépôts publics et les bibliothèques particulières, et publia l'*Abregé chronologique de l'hist. ecclési., civile et littér. de Bourgogne*, Dijon à Paris, 1772-73, 3 vol. in-8. Il avait promis de conduire cet ouv. jusqu'en 18^e S., et avait reçu des états de Bourgogne une gratification pour aider aux frais d'un 4^e et d'un 5^e v.; mais il s'est borné aux 3 vol. déjà pub., et qui se terminent à l'époque de la réunion du roy. d'Arles à l'empire des Carlevingiens, soit que les difficultés de son entreprise l'en eussent dégoûté, soit qu'il en ait été empêché par la m. vers l'époque est inconnue.

MILLELOT (JEAN-ET.), av., né vers 1795, m. en 1822, se distingua fort jeune comme jurisc. Il fut l'un des princp. rédact. de la *Thémis*, ou *Biblioth. du Juris*, Paris, 1819 et suiv., in-8, et donna une *Notice sur Patru* dans les *Annales du Barreau français*.

MILLER (JAMES), poète dram. anglais, né en 1703, m. en 1744, avait embrassé l'état ecclésiast.; mais son goût pour le théâtre indisposa contre lui l'évêq. de qui dépendait son avancement, et il fut

recours à sa plume pour subsister. On a de lui : 8 comédies, dont une est imitée du *Malade imaginaire* de Molière ; *Mahomet*, tragédie, traduit de Voltaire ; *Joseph et ses frères*, oratorio ; de petits poèmes, des pamphlets politiques, et quelq. sermons. Il a trad., en société avec H. Baker, le *Théâtre de Molière*, pub. par Watts, avec le texte franç. en regard. — Son fils a pub. un vol. de poésies et la trad. du *Cours des belles-lettres* de l'abbé Batteux.

MILLER (PHILIPPE), célèbre jardinier anglais, né en 1691, succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, ville où il m. en 1771, membre de la société royale de Londres et de plus, autres sociétés savantes de l'Europe. C'est par ses soins qu'un grand nomb. de plantes exotiq. ont été acclimatées sur le sol britannique. Joignant à la théorie et à la pratique du jardinage de grandes connaissances en botanik., il se fit d'abord connaître par plus. mérit. ius. dans les *Transact. philos.*, et pub. ensuite les ouv. suiv. : *Dictionn. du Jardinier et du fleuriste*, ou *Système complet d'horticulture*, Lond., 1724, 2 vol. in-8 ; *Catal. des arbres, arbustes, plantes, etc., des jardins aux environs de Londres*, 1730, in-fol., avec 21 planches coloriées d'après les dessins de van Haysam ; *Catalogus plantarum officinarum quar in horto botan. Chelmsoni oluntur*, 1730, in-8 ; *Diet. des Jardiniers*, 1731, in-fol. ; ce dern. ouv., qui mit le sceau à la réputation de l'auteur, revimp., a été trad. dans les princip. lang. de l'Europe (en fr. par Chausselet avec des notes de Hollander, 1785-88, 3 v. in-4) ; la meill. édit. angl. est celle donnée par Th. Martyn (v. ce n.), Londres, 1807, 4 v. in-folio (Miller publie en outre, de 1755 à 1771, un rec. de 300 figures coloriées pour joindre à son dictionn.) ; *Calendrier du Jardinier*, 2^e édition, 1732, in-8, revimp. pour le 16^e fois en 1775 ; *Culture de la Garance suivant la méthode pratiquée en Zélande*, 1758, in-4, avec pl. ; *Comité Introduct. à la connaissance de la botanique*, 1760, in-8, avec pl. Le doct. Martyn a consacré un des genres de la famille des *Camphulifères* à ce sav. jardinier sous le nom de *Millaria*. — Charles MILLER, fils du précéd., riche négociant dans les Indes orientales, a fait passer à la société royale de Lond. de curieuses expériences sur l'utilité de la transplantation du froment, et a fait insérer dans le t. 68 des *Transact. philos.* une *Descript. de Sumatra*. — MILLER (Edward), doct. en musique, ancien organiste de Dunstable, où il m. en 1807, dans un âge avancé, s'est fait connaître par plus. compositt., au premier rang desquelles on place ses *Elements of Thorough-bass and composition* et ses *Psalms of David*.

MILLER (JEAN-MARTIN), littér. allem., né à Ulm en 1750, embrassa l'état ecclési., devint past. de l'une des églises de sa patrie, professa pendant plus. années la théologie et la langue grecque, fut nommé en 1810 doyen et conseiller consistorial, et m. en 1814. On a de lui 3 rom. : *Charles de Burgheim ; Correspondance de trois amis d'université ; Siegwort* (ce dern. a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment 2 fois en français) ; et des poésies (dileg., romances et chansons) qui sont devenues populaires en Allemagne. — MILLER (N. lady), morte à Bristol en 1781, a pub. des *Lettres sur l'Italie* (où elle avait voyagé en 1770 et 1771), 3 vol. in-8 ; et un Rec. de poésies.

MILLES (JÉRÉMIE), ecclési. angl., doyen d'Exeter et présid. de la société des Antiq., m. en 1784, a fourni plus. mérit. à cette compagnie. On lui doit une bello édit. in-4 des poésies de J. pub. par Chatterton (v. ce nom) sous le nom de Rowley. Il se soutint avec chaleur l'authenticité, et y ajouta un *glossaire* et des *notes*. — Un autre MILLS (Thomas), év. de Waterford et Lismore, m. en 1740, a donné une édition des *Œuvres de Saint Cyrille*, Oxford, 1703, in-fol.

MILLET (JACQ.), écriv. franç. du 15^e S., a laissé

un poème int. : *Destruction de Troie la grant, mise par personnages, et en ryme française*, Paris, 1584, in-fol., gothique, très-rare, revimp. depuis plus. fois. — Germain MILLET, b'nédicte de la congrégation de St-Maur, m. en 1647, n'est guère connu que par la polémique qu'il soutint contre les PP. Sirmond et Launay au sujet des deux St Denis qu'il prétendait n'être qu'un seul et même personnage. Son principal écrit a pour titre : *L'indicateur ecclési. gallic. de suo areopagitâ Dionysio gloriam*, 1638, in-4.

MILLET (JEAN), doct. ès-droits, né en 1513 à St-Amour (Dourogone), m. dans la même ville en 1576, est aut. des trad. suiv. : *le Tuxaris de Lucien, dialogue non moins élégant que récréatif par les belles hist. qui y sont contenues*, Paris, 1550, in-8 ; *cinq Dialogues, ou Délibérations de cinq nobles dames* (Lucrece, Susanne, Judith, Agnès et Commes), trad. du lat. de P. Nannius, ib., 1570, in-8 ; *les 5 livres d'Egeppus*, etc., ib., 1551, 1556, in-4 ; *Hist. d'Enée Sylvius touchant les amours d'Eurytus et de Lucrece*, ibid., 1551, in-8 ; *les Conquêtes, Origine et Empire des Turcs*, trad. du latin de Chr. Richer, etc., ibid., 1553, in-8 ; *les Chroniques ou Annales de J. Zonaro*, trad. en franç., Lyon, 1560, in-fol., Paris, 1583, in-fol. — MILLET (Jean), music., né vers 1620, en Franche-Comté, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Besançon, embrassa l'état ecclési., et m. en 1682. On a de lui : *Directoire du chant gregorien*, Lyon, 1666, in-4 ; on trouve des choses curieuses dans cet ouv. Jean Millet a donné en outre de nouvelles édit. des *Livres de chœur*, et on lui attribue *l'Art de bien chanter en musique*, livre inconnu à ceux mêmes qui l'ont cité.

MILLET V. CHALLÉS.

MILLETIERE (THÉOPHILE BRACHET, sieur de La), controversiste, né vers 1548, m. en 1665, écrivit d'abord pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France leur souverain ; mais un emprisonnement de quatre années suffit pour le faire changer d'opinion. Il commença à regarder comme criminelles les guerres entreprises par les calvinistes, et pub. quelq. écrits pour opérer leur réunion avec la catholique. Tombé justement pour cette démarche dans la disgrâce de son parti, il fit abjurer, publiq. du calvinisme en 1645, et signala son entrée dans l'Eglise romaine par un gr. nomb. d'ouv. contre les protestants. Il n'obtint que la haine de la religion qu'il avait quittée et le mépris de celle qu'il avait embrassée. On cite de lui : *le Pacifique véritable sur le débat de l'usage légitime du sacrement de pénitence, expliqué par la doctrine du concile de Trente*, Paris, 1644, in-8.

MILLEVOYE (CHARLES-HENRI), poète élégiaque, né en 1782 à Abbeville, y commença ses études, qu'il vint terminer à Paris, et remporta en 1793 le prem. prix de litt. au collège des Quatre-Nations. A 13 ans il avait perdu son père, et c'est du même temps que datent aussi ses prem. compositions. Il renouça successivem. aux études du barreau et du commerce de la librairie pour se vouer sans partage au culte des muses, commença en 1806 à concourir pour le prix de poésie de l'acad. française, et fut plus. fois couronné, notamm. pour les compositions suiv. : *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Fayngueur* (1807), *la Mort de Rutrou* (1811), *Belzunce, ou la Peste de Marseille, ou le Heros ligégeois* (v. l'art. GORTIN). En 1813 Millevoye, qui s'était marié, et dont le sentiment commençait à dépérir, retourna dans sa ville natale. Là il se livrait paisiblement à ses travaux chéris, chantant parfois, comme le cygne mélodieux, sa dern. heure, qu'il voyait approcher. Des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816 ; il n'y vint que pour rendre le dernier soupir, après des cruelles souffrances, le 12 août suiv. Le talent de

ce jeune poète était à peine en sa fleur lorsqu'une mort prématurée, mais longuement pressentie, le frappa au milieu de ses succès : une grande sensibilité, de la verve, beaucoup de grâce et de pureté distinguent la plupart de ses composés ; au nombre de celles où les images sont les plus touchantes, il faut distinguer sa jolie romance *Pries pour moi*, qu'il composa tout d'une haleine 8 jours av. sa mort, son élégie du Poète mourant, celle de la Chute des feuilles, les morceaux int. : *Emma* et *Eginhard*, la *Rançon d'Egill*, enfin son poème d'*Alfred*. Les Œuvres complètes de Millvoeye, précédées d'une intéressante notice sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8 : on y trouve, outre sa trad. des *Réguliennes* de Virgile et celle de quelques chants de l'*Iliade*, 3 trag. qui n'ont pas été représentées, *Corneus*, *Ugolin* et *Conradin*. L'aut. avait lui-même donné plus. édit. de ses poésies et une de ses Œuvres complètes, Paris, 1814-16, 5 vol. in-8 : elles ont été plus. fois réimprimées. On a publié en 1827, chez Furne, une nouv. édit. des Œuvres de Millvoeye, 4 vol. in-8 : un des vol. contient ses Œuvres inédites.

MILLIE (JEAN-BAPTISTE-JOS.), sous-direct.-gén. des contributions directes, né vers 1772 à Besançon, m. à Paris en juillet 1826, fut d'abord prof. d'humanités au collège de Juilly, entra vers 1798 au ministère des finances, et s'y éleva par degrés aux prem. emplois. Il remplit avec distinction plusieurs missions importantes sous l'empire, et depuis la restauration refusa le portefeuille des finances du Portugal, qui lui fut proposé au nom du souv. de ce royaume. Millie associa toute sa vie les études litt. aux travaux administratifs : c'est à lui qu'est due la meill. trad. des *Lusadas* de Camoens, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Il avait pub. en 1821, *Lettre à M. Brennet*, député du dép. de la Côte-d'Or sur le dégrèvement de 1821 à l'occasion du fonds commun du cadastre, in-8 une feuille ; et en fév. 1826 le prospectus d'un ouv. ayant pour tit. : du *Cadastre tel qu'il est établi par la loi du 31 juillet 1821*, etc. : l'ouv. devait former 1 vol. in-8. Divers journaux ont pub., à l'époque de la m. de Millie, une anecdote dont se vante à ce devoir exister quelq. allégat. (v. le *Moniteur* du 29 juill. 1826, p. 1116.)

MILLIERE (ANT.-LOUIS CHAUMONT DE LA), administr., né à Paris en 1746, fut élevé à Lunéville, à la cour du roi de Pologne Stanislas (v. ce nom), dont son oncle était chancelier, et devint successiv. év.-gén. au parlem. de Nancy, maître des requêtes, intendant des ponts et chaussées, des mines, intendant des finances, charge dont il se démit en 1792. Après avoir heureusement échappé à la tourmente des révolutions, des années suiv., il fut déporté, par ordre du gouvernement directorial, sur le territoire de Genève, parce que son nom était mal à propos inscrit sur la liste des émigrés. Il renta en France au commencement de 1800, refusa les offres brillantes qui lui furent faites par le prem. consul Bonaparte, et m. en 1803. On a de lui : un *Mém. sur le département des ponts-et-chaussées*, 1790, in-4 ; un supplément à l'écrit préc. pub. dans la même année, et des observat. sur un écrit de M. Bisuart relatif à l'organisation des ponts et chaussées. M. de La Millière avait refusé en 1787 de remplacer M. de Calonne en poste de contr.-gén. des finances, que Louis XVI lui offrait comme étant, suivant les propres expressions du monarque, le plus honnête homme de son royaume. Témoignage bien remarquable à cette époque.

MILLIERES (FÉLIX), né en Normandie, était cultivateur à l'époque de la révolut., dont il embrassa la cause avec exaltation. En 1792, il devint memb. de la commune de Paris, et fut ensuite envoyé, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, dans le départ. de l'Enre et à l'armée de la Vendée. Constantement attaché au parti jacobin, malgré les réactions de thermidor et de prairial, Millières resta cependant sans être inquiété jusqu'en

1800 ; compris alors dans l'affaire de la machine infernale, il fut déporté au Sénégal, où il mourut en 1803.

MILLIET (JEAN-BAPTISTE), litt., né à Paris en 1745, fut employé à la biblioth. du roi, et m. en 1774. On a de lui : les *Étrennes du Parnasse*, contenant les vies des poètes grecs et latins, des réflexions sur la poésie, etc., Paris, 1770-74, 15 v. in-12 : cette compilation a été continuée par Le Prerost d'Eames. On cite encore de Milliet une *Lettre sur les Guibres et les Scythes*, tragédie de Voltaire, et des *Lettres sur la peinture au pastel*, Paris, 1772, in-12.

MILLIEU (ANT.), en lat. *Milius*, jésuite, né à Lyon en 1575, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut ensuite rect. de divers collèges, puis provincial de son ordre, et m. en 1626. Il avait cultivé la poésie latine avec succès ; mais dans une maladie à laquelle il ne croyait pas échapper, il demanda la cassette qui renfermait ses vers, au nombre de plus de 20,000, et les jeta en feu. Le prem. chant d'un poème héroïque fut seul sauvé de cette destruction. Millieu acheta ensuite, à la prière de l'archevêque de Lyon, cet ouv., qui fut imp. sous le titre suiv. : *Moyens vniuers, seu Imagines militantis ecclesie*, lib. XXXIII, Lyon, 1636-39, 2 parties in-8.

MILLIN (AUGUSTIN-LOUIS), savant archéologue et naturaliste, né à Paris en 1759, prit d'abord l'habit ecclésiast. ; mais, connaissant bientôt à la théolog., il se livra entièrement, aux lett., qu'une fortune assez considérable lui permettait de cultiver avec indépendance. Après avoir appris la plupart des langues modernes et s'être essayé à traduire les morceaux les plus intéressants des ouv. classiq. dans ces mêmes langues, il dirigea ses études sur les sciences naturelles, et conçut le projet d'en écrire l'histoire sur le plan que Montucla et Bailly avaient adopté, l'un pour les mathém., l'autre pour l'astronomie. Il fut ensuite l'un des fondateurs de la société Linnéenne. Comme le plupart des sav. et des littérat. de l'époque, il ne vit d'abord dans la révolut. de 1789 que la réforme des abus ; mais, ennemi des excès, il les combattit bientôt avec un courage qui lui suscita de vives persécutions. Arrêté en 1793 et renfermé pendant un an dans une des prisons de Paris, il échappa à une mort certaine par la révolution dite du 9 thermidor. Il succéda en 1794 au savant abbé Barthélemy dans la place de conservat. du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique, puis prof. d'histoire à l'école centrale du département de la Seine. Il avait entrepris en 1792, avec MM. Noël et Wares, la rédaction du *Magnan encyclopédique* ; et, abandonné de ces deux collaborateurs, il continua seul ce travail, qui l'accabla de fatigues. Sous le gouvernement impérial il fit un voy. dans le midi de la France, dont il pub. la relation en 1807. Quatre ans après il entreprit celui d'Italie. De retour en France en 1813, il voulut mettre en ordre les notes et les documents nombreux qu'il avait recueillis dans ses courses ; mais ce travail acheva de ruiner sa santé, et il m. le 14 août 1818. On a de ce sav. un très-grand nomb. de produits, dont on trouve le catalogue détaillé à la suite de sa notice nécrologique insérée dans le t. 6 des *Annales encyclopédiques*, année 1818. Nous nous bornerons à citer les ouv. suiv. : *Mélanges de littérat. étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12 ; *Discours sur l'origine et les progrès de l'hist. natur. en France*, ib., 1790, in-4 ; ce discours sert d'introduction au rec. des *Mém. de la soc. d'hist. naturelle*, ibid., 1792, in-fol. ; *Numismatique homérique*, ib., 1790, 1816, in-8, trad. en allem. par M. Rinck ; *Annuaire du Républicain*, ou *Légende physico-économique*, Paris, an 11 (1793), in-12 ; *Antiquités nationales*, ou *Rec. de monum. pour servir à l'hist. de l'empire français*, Paris, 1790-98, 5 vol. gr. in-4,

fig.; *Elém. d'hist. naturelle*, ib., 1794, 1801, in-8; *Introd. à l'étude des monumens antiques*, etc., ib., 1796-1811, 4 part. in-8; *Manumens antiques inédits*, etc., ibid., 1802-04, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionn. des Beaux-Arts*, ibid., 1806, 3 vol. in-8; *Voyages dans les départemens du midi de la France*, ib., 1807-11, 5 vol. in-8, avec un atlas in-4; *Descript. des peintures, des vases antiques, vulgairement appelés étrusques*, ibid., 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique*, etc., ibid., 1811, 2 vol. in-8, fig.; *Voyage en Savoie, en Piémont*, etc., ib., 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, etc., et dans plus. autres villes de l'anc. Lombardie*, ib., 1817, 2 v. in-8; *Magasin encyclopéd.*, journal commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816, 122 vol. in-8; plusieurs articles dans la *Biographie universelle*. On a publié en 1806: *Introduction à l'étude de l'archéologie, des pierres gravées et des médailles*, nouv. éd. revue et mise en ordre par J. Roquesfort, précédée d'une notice sur la vie et les ouv. de l'auteur, par M. Dacier, et des discours préliminaires par M. Champollion-Figeac, 1 vol. in-8. M. P.-N. Auguste a écrit un éloge de Millin, inséré dans le tom. 2 des *Mém. de la société royale des Antiquaires de France*.

MILLOT (CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER), histor., né en 1736, à Ornans en Franche-Comté, fit ses études chez les jésuites, fut ensuite admis dans cet ordre, professa les humanités dans plus. collèges, puis la rhétor. à celui de Lyon. Il débuta dans la carrière littéraire par un discours, couronné à l'académ. de Dijon en 1757, sur cette question: *est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* Cet écrit, dans lequel il donnait la préférence à l'étude des hommes et osait faire l'éloge du Montaignisme, le mit mal avec ses supérieurs. Les désagréments qu'il éprouva le décidèrent à quitter la compagnie de Jésus, et l'archevêque du Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelq. temps sans succès à Versaille et dans la province, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit quelques traductions et écrivit plus. livres élément. d'hist. Il obtint ensuite une chaire d'hist. au collège de la noblesse, fondé à Parmo par le marg. de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et m. en 1785. Il avait été reçu à l'académie franç. en 1777. Voici la liste de ses ouv.: *Deux discours moraux*, Lyon, 1750, in-8; *Disc. académiques*, au nombre de 8, ibid., 1760, in-12; *Disc. sur le patriotisme franç.*, ibid., 1762, in-8; *Disc. de réception à l'académ. de Châlons*, Paris, 1768, in-4; *Disc. de réception à l'académ. franç.*, ibid., 1778, in-4; *Essai sur l'homme*, trad. de l'angl. de Pope, avec des notes, etc., Lyon, 1761, pet. in-12; *Harnoy. d'Eschane et de Démosthène, pour la couronne*, ib., 1764, in-12; *Muséum choisies des histor. latins*, 1764, 2 vol. in-12; *Elémens de l'hist. de France*, ib., Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; ib., 1806, 4 vol. in-12, avec la continuat. de M. Ch. Millon et de Delille de Sales, trad. en allem., en angl. et en russe; *Elém. de l'hist. d'Angleterre*, Paris, 1769, 3 vol. in-12; ibid., 1810, augment. des règnes de George II et de George III par Ch. Millon, trad. en angl., 1771; *Elém. d'hist. générale ancienne et moderne*, ibid., 1773-83, 9 vol. in-12, trad. en allem., en danois, en holland., en angl., en suédois, en italien, en portug., en espagnol (les 3 ouv. précéd. ont été réunis sous le titre d'*Oeuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8; nouv. édit., Paris, 1819-20, 12 vol. in-8; *Hist. littéraire des Troubadours*, ib., 1774, 3 vol. in-12; abrégés et trad. en anglais par Marie Dubou, 1799, in-8; *Mém. politiq. et milit. pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les Mss. du duc de Noailles, ibidem, 1777, 6 vol. in-12; cet ouvrage, plus. fois réimp., a été trad. en allemand et en hollandais; *Extraits de l'hist. ancienne, de*

l'hist. romaine et de l'hist. de France, imp. dans le *Cours à l'usage de l'Ecole-Militaire* (le second de ces extraits a été réimp. sous le tit. de *Tableau de l'hist. romaine*, ouvr. posthume, etc., Paris, 1796, in-4, avec 48 fig.); *Dialogue et Pte du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, Besançon, 1816, in 8. M. A.-A. Harlier attribue à l'abbé Millot une *Hist. philos. de l'homme*, Lond. (Paris), 1766, in-12 (v. le n° 8262 du *Diet. des Anon.*). On a pub. encore sous son nom des *Elém. de l'Hist. d'Allemagne* qui depuis ont été avoués par M. Duchastel. L'abbé Millot a laissé on Mss. une *Hist. de l'Eglise gallicane*, une *Traduct. de l'Hist. de la vie civile*, par Fergasson et un petit vol. intitulé *Examen de ma vie*. M. Lingay a composé l'*Eloge de l'abbé Millot*, couronné par l'acad. de Besançon en 1814. D'Alembert disait de cet hist. que c'était l'homme en qui il avait vu le moins de préventions et de préférences.

MILLOT (JACQ.-ANON.), chirurg., né à Dijon en 1738, vint terminer ses études à Paris, fut agrégé au collège de l'acad. de chirurgie, obtint ensuite comme accoucheur une réputation brillante, et m. d'apoplexie en 1811. On a de lui: *l'Art de procurer les sexes à volonté*, ou *Système complet de génération*, Paris, 1800, in-8 (cet ouv. a eu 4 édit.); *l'Art d'améliorer les générations humaines*, ibid., 1801, in-8; *Supplém. à tous les Traites, tant étrangers que nationaux, sur l'art des accouchemens*, ibid., 1804, in-4; réimp., eu 2 vol. in-8; *la Gerocratie, ou l'Art de parvenir à une longue vie sans infirmités*, ibid., in-8; *le Nestor franç.*, ou *Guide moral et physiologique*, etc. (en société avec Coffin son beau-frère), ibid., 1807, 3 vol. in-8; *la Médec. parfaite*, etc., ibid., 1809, in-8; des *observat. sur des opérations sur l'opération étiennienne*, la pléiuse, la vaccine, etc.

MILLY (NICOLAS-CHRISTIEU DE THY), comte de), mestre-de-camp de cavalier, né en 1728, d'une anc. famille des Beaujolais, embrassa à 14 ans la carrière des armes, servit avec distinct. jusqu'à la paix de 1762, s'adonna ensuite à la culture des sciences, publia des essais sur diffé. objets de physique et de chimie, qui le firent connaître des savans, et lui ouvrirent les portes de l'acad. des sciences et de plus. autres sociétés savantes. Il avait malheureusement trop de confiance dans la vertu de ces remèdes qu'on nomme *secrets*; et, après les avoir analysés, il voulait en faire l'essai. Sa constitution naturellement robuste fut altérée par ces expériences, et il m. en 1784. On a de lui, outre plus. *mém.* insér. dans le *Journal de physiq.* et dans les *recueils* des acad. dont il était membre, les ouv. suiv.: *l'Art de la porcelaine*, Paris, 1771, in-fol.; trad. en allem., *Mém. sur la manière d'essayer les murs nouveaux*, fait, ibid., 1778, in-8.

MILLY (PIERRE-ANTOINE de), avoc. au parlem. et procur. au châtelet de Paris, né dans cette ville en 1728, m. en 1799, avait épousé la nièce du sav. abbé Mercier de St-Leger; il partagea le goût du ee dernier pour la bibliographie, mais on n'a de lui aucun ouv. Les amat. recherchent encore le catalogue de sa bibliothèque, rédigé par Chaillon. On y trouve sur lui une notice, insérée aussi dans le *Magasin encyclopédique*, 5^e année, tom. 3, p. 242.

MILNER (JEAN), sav. théolog. anglican, né dans le comté d'York en 1628, fut d'abord curé de Middleton dans le comté de Lancaster, puis vicaire du Leeds et chanoine de Ripon en 1681. N'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au prince d'Orange, lors de la révolut. du 1688, il perdit ses places, se retira au collège de St-Jean à Cambridge, y passa le reste de sa vie, constamment attaché au parti des Stuarts, et m. en 1702. On a de lui: *Conjectures en parallèle quondam Petrus et Novi Testamenti*, Londres, 1673, in-4; *Hist. de l'Eglise de Palestine depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencement de l'empire de Diocétien* (en anglais), ibid., 1688, in-4; *Courte Dissertation sur les quatre derniers rois*

de Juda, Londres, 1689, in-4; de *Nethinim* sive *Nethinim*, etc., Cambridge, 1699, in-4. *Disc. de conscience, et réflexions sur le christianisme sans mystères*, Londres, 1697, in-8; *La Religion de Moïse, d'après ses paroles et ses écrits*, ibid., 1700, in-8; *Réponse aux réflexions de J. Leclerc sur J.-C.*, etc., Cambridge, 1702; et plus. autres écrits tout impr. qu'insérât sur la chronologie, les livres saints, etc. — MILNER (Thomas), méd. angl., m., en 1797, a publ. des *Expériences et Observat. sur l'électricité*, Londres, 1783, in-8.

MILNER (ISAAC), sav. docteur angl., né près de Leeds (comté d'York) en 1751, d'une famille aisée, perdit son père encore fort jeune; réduit à travailler du métier de tissand, il cultiva néanmoins ses heureuses dispositions pour l'étude, et par le secours de quelq. *généralistes* citoyens, acquit une grande instruction; il entra ensuite au collège de Cambridge, où il s'appliqua particulièrement aux sciences mathématiques, eût, en 1782, l'office de procureur de l'univ. de cette ville, et y devint successivement prof. de physiq. expérimentale (1788), vice-chancelier (1792), et enfin prof. de mathématiques. D'un autre côté, quelq. *mémoires* scientifiques lui ouvrirent les portes de la société roy. de Londres. Dans cette situation élevée, ayant pour amis les hommes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres Pitt et M. Wilkes, le docteur Milner n'oublia point l'état où il était sorti; il vint souvent visiter à Leeds ses anciens camarades, et entretenait avec eux une liaison constante. Cet homme respectable m. près de Londres en 1820. Outre plus, *mém.* insérés dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui : *Animadversions on doctor Hawes's History of the Church of Christ*, 1800, in-8; *Structures on some of the publications of the rev. Herbert Marsh*, etc., 1813, in-8. — Joseph MILNER, théol., frère du précéd., né à Leeds en 1744, m. en 1799, a donné entre autres ouv., en angl., une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, dont il n'a fait paraître que 3 vol.; le 4^e et dern. vol. a été rédigé sur ses *Mss.* par le docteur Isaac Milner; *Refutation des attaques dirigées par Gibbon contre le christian.*, un *Essai sur l'influence de l'Esprit saint*, etc.

MILON de Crotone, le plus célèbre athlète de l'antiquité, fut 7 fois vainqueur aux jeux pythiques et 6 fois aux jeux olympiques. Il s'y présenta une 7^e fois, mais il ne put combattre, faute d'antagonistes. On raconte de sa force une fable de traits prodigieux et dont probablement quelques-uns sont exagérés. Sa mort n'est pas moins fabuleuse que sa vie; car on rapporte que, dans sa vieillesse, ayant trouvé dans une forêt un vieux chêne entr'ouvert par des coqs, il voulut l'achever avec les mains, mais que n'ayant pu écusier il demeura pris entre les débris de l'arbre et fut dévoré par les loups, ou env. d'autres, par un lion, vers l'an 700 av. J.-C.

MILON (TITUS ANXIVS MILO), Romain célèbre par ses démêlés avec Clodius et son ami pour Cicéron, né à Lanuvium vers l'an 95 av. J.-C., de Papus, l'un des hommes les plus illustres de l'armée des alliés pendant la guerre sociale, épousa la fille de Sylla. Tribun du peuple l'an 57 av. J.-C., il agit avec beaucoup de sèle pour le rappel de Cicéron, et s'efforça ainsi la haine mortelle de Clodius. Six ans après Milon, à la veille d'obtenir le consulat qu'il briguait, fut traduit en justice pour le meurtre de Clodius, tué sur le chemin de Lanuvium par les gens du premier, dans une rixe qui s'était engagée entre leurs deux escortes. Il prit pour son défenseur, dev. la commiss. spéciale chargée de le juger, Cicéron, qui, épouvanté de l'appareil menaçant que Pompée avait fait déployer autour du tribunal, ne parla qu'avec timidité. Milon, condamné, alla en exil à Marseille; il y resta environ 3 ans, au bout desquels, choqué de n'être pas compris dans la liste de révoation que fit dresser César lors de sa nomination à la dictature, il s'enfuya dans l'Italie, ras-

semblant autone de lui des esclaves, des brigands, des prisonniers, pour composer une espèce d'armée, et déjà il assiégeait Compsa, quand une pierre lancée de dessus les murailles le blessa à la tête. Il m. presque aussitôt l'an 48 av. J.-C.

MILONE (N.), comte de Vérone, au 10^e S., fut l'élève et le confident de l'emp. Berenger dont il vengea la m. en 924, sur son assassin Humbert, et s'efforça de faire succéder à l'Italie le joug de Hugues qui régna ensuite en 934; Milone appelé en Italie Arnelpho, duc de Bavière; et, en 945, ayant ouvert les portes de Vérone à Berenger II, il contribua plus qu'aucun autre à placer sur le trône d'Italie ce prince, petit-fils de son bienfaiteur.

MILONOF (MICHEL - WASSILIEVITCH), poète russe, né en 1792, m. le 17 octob. 1821, conseiller tit. de l'emp. des Russies, avait montré de bonne heure des disposit. peu communes pour la poésie lyrique et didactique. Il n'a encore paru qu'une édit. incomplète de ses œuvres sous le titre suiv. : *Satires, Epîtres et autres compositions légères de Mich. Milonof*, St-Petersbourg, 1819.

MILTIADE, l'un des plus illustres capitaines athéniens, était veuve d'un autre Miltiade, ce des Delonces dans la Chersonèse de Thrace, et frère de Stésagoras, son successeur. A la m. de celui-ci, il s'empara de la souver. autorité, conquit pour Athènes Lemnos et les Cyclades, et consolida sa propre puissance en épousant Hegésippe, fille du roi de Thrace Olenus. Plus tard, ayant donné le conseil de rompre le pont jeté sur le Danube par Darius, avant d'entrer dans la Scarmatie, et voyant ce sage avis méprisé, il quitta la Chersonèse pour se dérober au ressentiment d'un monarque qui ne pouvait guère tarder d'apprendre à quel péril il avait été exposé. Cependant Darius, projetant de soumettre la Grèce, vint envahir l'Attique, Miltiade, ramenant le courage des siens, forma une petite armée, et à la tête de 12,000 Grecs, battit 300,000 h. dans les plaines de Marathen, l'an 490 av. J.-C. Il fut ensuite chargé de reprendre celles des îles de la mer Egée qui s'étaient soumises aux Perses, et il en ramena quelques-unes sous le joug des Athéniens. Mais peu après, ayant appris que la flotte perse venait l'attaquer, il leva le siège de Paros devant laquelle il était alors, et revint à Athènes où on l'accusa de trahison. N'ayant pu se rendre devant les tribunaux à cause de ses blessures, il fut condamné à payer une amende de 50 talents, et comme il ne possédait pas une somme aussi considérable, on le jeta dans une prison où il m. bientôt des suites de ses blessures, l'an 489.

MILTIADE ou MELCHIADE (St), pape et successeur de St-Eusèbe, Africain d'origine, fut élu en 311, présida, en 313, le concile tenu à Rome contre le schisme des donatistes, et m. en 314, après huit ans et demi de pontificat. St Augustin fait les plus grands éloges de ce pape, qui eut pour successeur Salvestre I^{er}.

MILTON (JONN), le plus gr. poète qu'ait produit l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Son père qui exerçait la profession de notaire, ami des lettres et des arts, les cultivait même avec quelq. succès, et principalement la musique, ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions que son fils manifestait dès son jeune âge. Il lui donna lui-même les premières instructions, puis le remit entre les mains des meilleurs maîtres. Le jeune Milton répondit avec ardeur aux soins paternels; il consacra même une partie des nuits à ses études, et son extrême appliqué, affaiblit sensiblement en lui l'organe dont plus tard il déplora la perte en vers si sublimes. A 18 ans il commença à suivre les cours de l'université de Cambridge, où il se tarda pas à se faire remarquer par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie peu communes alors dans le nord de l'Europe. Mais son humeur solitaire lui attira des désagréments qui l'o-

higèrent même de quitter Cambridge au bout de 5 ans de séjours, après avoir pris le degré de maître-ès-arts. De retour près de son père, qui s'était retiré à la campagne, il continua à se livrer à l'étude avec la plus grande ardeur, et embrassa la plus grande partie des hautes connaissances humaines, en joignant à celles qu'il avait déjà acquises, les langues modernes, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, les antiquités, etc. : la poésie latine et anglaise, était la seule diversion qu'il se permit à ses travaux. En 1636, il obtint de son père la faculté de partir pour l'Italie, passa par la France dont il connaissait la littérature, eut des relations à Paris avec le célèbre Grotius et plus autres personnages distingués de l'époque, et se rendit à Florence où il eut plus, fois l'occasion de voir Galilée dans sa prison. Il visita Rome ensuite, et fut bien accueilli du card. Barberini. Familiarisé avec la langue et la littérature italienne, avant d'avoir quitté l'Angleterre, il avait composé, dans le pur idiome toscan, des vers qu'il lut avec succès dans plus. académies. Il était à Naples et formait le dessein de parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il apprit les prem. troubles de l'Angleterre. Ses idées patriotiques, non moins fortes dans son âme que sa passion pour les lettres, le rappellèrent dans sa patrie. Il quitta l'Italie en visitant de nouveau Rome et Florence, et pour la prem. fois Milan et Venise. De retour à Londres en 1640, il prit part presque aussitôt aux querelles politico-religieuses qui s'élevaient et où l'esprit républicain se cachait sous l'argumentation théologique. Il dirigeait en même temps l'éducation de quelq. jeunes gens, au nombre desquels étaient ses deux neveux. C'est cette circonstance qui a fait dire à ses détracteurs qu'il avait été maître d'école. Il publia en 1641 un écrit sur l'épiscopat, un autre sur le gouvernement de l'Eglise; et l'année suivante, un *Traité de la réformation ecclésiastique*. En 1643, il contracta un mariage qui lui fournit l'occasion de publier de nouveaux écrits. Madame Milton, née dans une famille attachée au roi Charles I^{er}, quitta son mari à cause de ses opinions politiques. Milton écrivit 4 dissertations pour prouver la justice et la nécessité du divorce, et ses écrits l'ayant fait blâmer des presbytériens, il se jeta dans le parti des indépendans. Lorsque la révolte de l'armée royale et la captivité de Charles I^{er} enhardirent Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton publia, sous le titre d'*Areopagitica*, un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que ce général cherchait à étouffer, parce qu'elle s'élevait en faveur de l'infortuné monarque, et s'abstint de mettre au jour un autre écrit qu'il avait composé sur la responsabilité des magistrats et des lois. Toutefois, ses talens et l'ardeur de ses opinions décidèrent Cromwell à le nommer secrétaire interprète du conseil d'état pour la langue latine. Dès ce moment, Milton partagea le fanatisme des indépendans. Il aborda sans ménagement la question des droits et des devoirs respectifs des souverains et des peuples, dans sa *refutation* de l'écrit intitulé *Hexis Aristoteli*, faussement attribué à Charles I^{er} (v. l'article GAUEN), et dans sa *réponse* à Baumeise qui avait publié, pour déseoir la mémoire de ce roi, un livre (*Defensio regis*) peu digne d'une cause aussi intéressante. En 1652, il fit paraître une *seconde défense du peuple anglais*, et, quelq. temps après, sa propre défense (*Defensio autoris*), écrite avec plus de calme et de dignité que les précédentes. C'est par ce dernier écrit qu'il termina sa carrière polémique. Comme beaucoup d'autres indépendans, il conserva près de Cromwell l'emploi qu'il occupait sous la république, et devint secrétaire du *Protecteur* de l'Angleterre. Après la mort de Cromwell, et lorsque son fils Richard fut contraint d'abandonner les rênes de l'état, Milton, qui, privé de la vue depuis plusieurs

années, exerçait obscurément son emploi, ne crut point la cause républicaine perdue; et, l'année même de la restauration il publia un pamphlet intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre* (a ready and easy Way to establish a free commonwealth). Après s'être caché quelque temps, à l'époque du retour du roi, Milton fut arrêté le 13 septembre 1660, par ordre extraordinaire de la chambre des communes, et relâché deux mois après, par suite de l'intervention du *Daveuant* (v. ce nom), auquel il avait rendu le même service 10 ans auparavant, lorsque ce poète ingénieux, officier dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlement, courait risque de la vie. Milton libre, mais aveugle et pauvre, s'appliqua avec ardeur à la composition de son poème du *Paradis perdu*, qu'il avait déjà commencé vers la fin de la dictature de Cromwell, lorsqu'il travaillait en même temps à un Dictionnaire latin et à une Histoire d'Angleterre. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu. Chaque jour, en se levant, il entendait la lecture d'un chapitre de la Bible hébraïque, plus tard des passages d'Homère, de Platon, d'Euripide, etc., et entretenait ainsi sa mémoire des beautés de ces grands modèles; poëte il dictait ses vers sublimes à sa femme (il s'était marié pour la 3^e fois après la restauration), ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. Pour se distraire dans ses élaborations poétiques, il touchait de l'orgue et chantait avec goût des poésies sacrées. Après avoir terminé le *Paradis perdu*, il en vendit le MS. (1667) pour 20 liv. sterling, payables à des conditions qui indiquaient la médisance de l'éditeur. Ce poème n'eut d'abord aucun succès; l'esprit et la littérature, dit le savant biographe Samuel Johnson, se tournaient alors du côté de la comie, et celui qui heurtait la faveur ou qui se conformait au ton dominant, aurait craint de se compromettre en louant le panégyriste des régicides. Toutefois la réputation de l'ouvrage s'éleva, et le prix des édit. alla toujours en augmentant, jusqu'au moment où la révolution de 1688 permit d'avouer hautement l'estime que l'on gardait pour ce poème. Milton attendait sans impatience les vicissitudes de l'opinion, poursuivait ses trav., et, trois ans après la publication du *Paradis perdu*, il mit au jour un *Abrégé de l'hist. d'Angleterre* qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands. Il fit paraître dans la même année : *Samson agoniste*, tragéd. mêlée de chœurs, à l'imitat. des anciens; et le *Paradis regagné* (the Paradise regained), poème en 4 chants, qui tomba d'abord dans l'oubli où il est resté. En 1722, il publia un logique nouvelle sous ce titre : *Artis logicae plenior Institut. ad Petri Rami methodum concinnata*; et quelque temps après un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme*. Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunir et publia quelq. poèmes et quelques leçons écrites en latin. Ce grand poète termina sa laborieuse carrière le 10 nov. 1674. Cette même année parut la sec. édit. du *Paradis perdu*, avec quelq. changemens laissés par l'auteur. La 3^e édit. fut publiée en 1678, et le poème commença dès-lors à prendre faveur; la 4^e fut donnée en 1688. Les édit. subséquentes les plus estimées sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4, et 1753, 2 vol. in-4; de Birmingham (par Bankerville), 1760, 2 vol. in-8; de Glasgow, 1770, in-fol. Le *Paradis perdu* a été trad. en prose par l'abbé de Boismonod, Dupré de St-Maur, L. Racine, Luceau de Boisjerman, Mosneron et M. Salgues; le même ouvrage a été trad. en vers par H. M. Leroy, Besulaton, Delille, Deloye d'Autroche, J.-V.-A. de la Tour de Pernes. Les *Œuvres complètes* de Milton avec la vie de ce poète par Toland, furent impr. pour la prem. fois à Londres, 1669, 3 vol. in-fol. L'édi-

tion la plus estimée et la plus complète a été publ. par Todd, Londres, 1801, 6 vol. in-8, réimpr. en 1821. Monseron a donné une *vie de Milton*, 1804, in-8. M. Boulard a trad. de l'angl. de Johnson les *Poes de Milton et d'Addison*, 1806, 2 vol. in-18. On doit à F. Peck des *Mémoires sur la vie et les product. poétiques de Milton*, Londres, 1740, in-4. La *vie de Milton* a aussi été écrite en anglais par Philips son neveu, et par Hailey.

MIMEURE (JACQ.-LOUIS VALON, marq. de), lieutenant-général, membre de l'acad. française, né à Dijon en 1659, fut d'abord placé en qualité de menin auprès du dauphin, fils de Louis XIV, puis il entra au service à l'âge de 19 ans, et obtint un avancement rapide. Mimeure, qui dès l'âge de 10 ans s'était fait remarquer par ses dispositions pour la poésie, enseigna presque toujours sa muse aux louanges des rois et des princes du sang. Il réussissait surtout dans les vers latins. La traduction libre d'une ode d'Horace le fit recevoir à l'acad. franç. en 1707. Il est à remarquer qu'il fit composer son discours de récept. par Lamotte-Hondard, et qu'il fut l'auteur de celui du cardinal Duhois, lorsque ce trop fameux prélat, ambitieux de toute espèce de distinctions, désira faire partie de l'acad. Le marq. de Mimeure m. à Auxonne, dont il était gouverneur, en 1719. On lui attribue une traduction en vers, très-peu connue, de *l'Art d'aimer* d'Ovide.

MIMNERME, poète et musicien grec, contemporain du Solon, selon Suidas, était joueur de flûte et chantait les vers de sa composition. On lui attribue l'invention des vers pentamètres et celle de l'élégie. Il paraît seulement certain que ce dernier genre de poésie, consacré jusqu'alors à l'expression de la douleur, fut adapté par ce poète à des sujets d'amour. Il ne reste de ses productions, mentionnées par Pausanias et par Strabon, que quelques fragments, dont le plus considérable, qui n'est que de 20 vers, a été conservé par Stobée dans ses extraits. On trouve d'ailleurs ces fragments dans les *Analekta* et dans les *Poetae graeci* du Branc.

MINA (N. marquis de LA), capit.-général de la Catalogne dans le 18^e S., gouverna cette province pendant plus. années, plutôt comme un souverain indépendant que comme un mandataire du roi d'Espagne; il embellit et assainit la ville de Barcelonne, fit fleurir son commerce et ses manufactures, et commença les constructions de Barcelonnette, espèce de sanibourg de la capitale de la Catalogne, et devenu depuis une ville régulière. Il m. en 1768.

MINADOUS (JEAN-BAPTISTE), philosophe et médecin ital. du 16^e S., né à Ferrare, est auteur d'un traité intitulé: *de Abusu missionis conguinis in maligna febre*, etiam *opporrentibus preculis*, Venise, 1597, in-4. — **MINADOUS** (Aurèle), médecin, fils du précéd., né à Rovigo, est aut. d'un traité: *de Virulentia venera*, Venise, 1596, in-4. — **J.-B. MINADOUS**, frère du précéd., fut médecin du duc de Mantoue, et m. en 1615, à Florence où il avait été appelé par le gr. duc de Toscane. Il a laissé quelq. ouvr. de médec., oubliés aujourd'hui.

MINANA. V. MINIANA.

MINARD (ANTOINE), magistrat célèbre du 16^e S., né dans le Bourguignonais dont son père était trésorier-général, débute d'une manière si brillante au barreau de Paris, que François 1^{er} le nomma bientôt avoc.-général à la cour des comptes. Il devint ensuite président à mortier au parlement de Paris, et en 1553 il fut nommé curateur et principal conseiller de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les protestants. Se trouvant au nombre des magistrats chargés de faire le procès au conseiller Anne du Bourg (v. ce nom), il continua de siéger malgré les réquisitions de l'accusé, et cette obstination causa sa perte. Il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais pend. la nuit, le 12 déc. 1559. Un Ecos-

sais, nommé Robert Stuart, soupçonné d'avoir commis cet attentat à l'instigation des calvinistes, fut mis à la question; mais il ne fit aucun aveu, et l'un se contenta de l'enfermer à Vincennes. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée la *Minarde*, portant qu'il s'averait, les audiences de l'après-midi, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques, s'ouvriraient à 4 heures. Un nommé Misauld publia un poème de 100 vers intitulé: *in violentam et atrocem eadem Antonii Minardi, praesidis inculpationi*, athena, Paris, 1559, in-4.

MINARD (LOUIS-GRILLALDRE), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit pour ses opinions par M. de Besumont, archev. de Paris, se déclara pour l'église constitutionnelle à l'époque de la révolution, devint curé de Berry, et m. en 1798. On connaît de lui: *Aviz aux nov. fidèles sur le schisme dont l'Eglise est menacée*, Paris, 1795, in-8; et un *supplément à l'écrit précédent*, ibid., même format. L'Eloge de Minard se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, impr. à Utrecht, année 1798.

MINAS, de Mamith, patriarche arménien à Jérusalem, vers le fin du 12^e S., m. en exil dans l'île de Chypre, en 1206, a laissé un *Abrégé hist. et chronologique des rois d'Arménie*, dep. Hnrik, contemporain de Belus, jusqu'à l'an 1358 de J.-C., et un *Félt Abrégé de l'hist. des emp. romains, grecs et occidentaux*, depuis Auguste jusqu'à Charles IV, impr. l'un et l'autre à Constantinople, 1735, in-12. — Un autre MINAS, né à Aglian, dans la petite Arménie, fut élu en 1749 patriarche de sa nation à Constantinople, remplit cette dignité pend. plus. années, et devint ensuite grand catholique à Echmiadzin, où il m. en 1753. On a de lui un recueil d'homélies et de sermons sous le titre de *Recertoire des prédicateurs*, et un autre de *Fables avec leurs sens moraux*.

MINAS (N., marquis de las), général espagnol, commandant en 1735 le corps d'armée qui occupait le Toscane, et se signala dans cette campagne par la prise de Porto-Arcole et du fort Mont-Philippe. En 1739, il fut envoyé en France par le roi d'Espagne, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour demander la main de Madame Elisabeth de France pour l'infant don Philippe. Quatre ans après, il reçut le commandement de l'armée espagnole en Savoie, sous les ordres du même infant. On ignore l'époque de sa mort.

MINCIO (bataille du), gagnée par le prince Eugène Beauharnais sur les Autrichiens, le 8 fév. 1814, est, sous le rapport de la disposition des parties adverses, l'un des plus singuliers engagements dont les annales militaires fassent mention. Posté sur la rive droite du fleuve dont on a donné le nom à cette journée, et maître des îles de pont de Goito et de Monsebbano, le vice-roi d'Italie, se disposant à attaquer dans Villa-Franca le feld-maréchal Bellegarde, venait de traverser la Mincio lorsqu'il aperçut le mouvement opéré à Valleggio et à Pozzolo par l'armée ennemie, qui de son côté le franchissait pour se porter sur Plaisance, où, suivant une convention faite à Bologne, elle devait se joindre aux forces de Murat, à la veille de déclarer officiellement sa défection. Fondant aussitôt sur la division du feld-maréchal-lieut. Merville, qui n'eut pu encore traverser le fleuve, Eugène la tailla en pièces en avant de Pozzolo, et les seconds qui lui sont envoyés par Bellegarde, encore à Villa-Franca avec son arrière-garde, la préservent à peine d'une défaite complète. Ce n'est qu'à la faveur de la nuit que les Autrichiens parvinrent à reprendre leur position sur la rive gauche; après quoi le vice-roi ramena lui-même ses troupes en avant du pont de Goito. Le succès de cette action évita du reste de la campagne l'armée autrichienne, qui n'avait pas eu moins de 6,500 hommes tués ou blessés et environ 2,500 prisonniers, dut renoncer au projet de

jonction avec Murat, et ses forces demeurèrent paralysées.

MIND (GODEFROI), peintre suisse, né à Berne en 1768, m. dans la même ville en 1814, fut élève de Freudenberger. Son goût particulier pour dessiner et peindre des animaux, spécialement le chat, lui a fait donner le surnom de *Raphaël des chats*. Il en était constamment entouré, et il a saisi avec bonheur leurs diverses poses, leur physiognomie doucereuse et rusée; il retraça avec une grande vérité leur poil soyeux. Plus, souverains, en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste, et beaucoup d'amateurs en conservent précieusement dans leurs portefeuilles. Mind avait également une prédilection pour les ours.

MINDANA, navigt. espagnol du 16^e S., parti du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1566, il découvrit encore les îles Marquises et de St-Bernard, l'île Solitaire et celle de St-Croix, et prit en retourant aux Philippines.

MINDERER (RAYMOND), médecin allemand, né à Augsbourg vers la fin du 16^e S., fut attaché aux armées impériales, ce qui ne l'empêcha pas d'être appelé souvent par les personnages les plus distingués des cours de Vienne et de Munich. On a de lui : *Medicina militaris, seu Liber castrensis, eusporisto et facili parabolis medicamentis continens*, Augsbourg, 1620, in-8; Nuremberg, 1668, in-8, 1679, in-12; avec les notes de Gardilencius, en anglais, Londres, 1674, in-8; de *Peititend liber unus*, Augsbourg, 1608, 1619, in-8.

MINELL (JEAN), philologue, né à Rotterdam en 1625, professa les humanités et devint recteur de cette ville où il m. en 1683. On a de lui des éditions de classiques latins, principalement destinées aux élèves et qui ont servi de modèle au P. Jouvenci. Les plus connues de ses éditions sont celles de Virgile, Salluste, Horace, Ovide, Florus, Valère-Maxime, etc. On lui doit aussi une traduction de Ténace au hollandais, avec le texte en regard, Rotterdam, 1663, in-8.

MINERBETTI (BEANDETTO), évêq. d'Arezzo, né à Florence dans le 15^e S., a écrit des *Annales de Florence*, depuis 1385 jusqu'en 1487. — Il ne faut pas le confondre avec un aut. MINERBETTI (Cosme), archidiacre de Florence, m. vers 1640, dont on a quelq. *Oraisons funéb.* (v. la *Bibl. vol.* de Cinielli).

MINERVE ou PALLAS (myth.), déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, est fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau. Lorsque Cécrops bâtit la capitale de son royaume, Neptune et Minerve se disputèrent à qui lui donnerait un nom; est honneur était réservé à celui qui produirait la plus belle chose; la déesse eut l'olivier, et, le prix lui ayant été adjugé, elle appella cette ville Athènes. Aussi elle y était particulièrement adorée. On la représente avec le casque sur la tête, l'épée au bras, ayant auprès d'elle une chonette, son oiseau favori, et div. instruments de mathémat.

MINGARELLI (FERDINAND), relig. camaldula, né à Bologne en 1724, professa la théologie à l'univ. de Malte, puis, de retour en Italie, enseigna la grammaire et les belles-lettres à Faenza, où il m. en 1777. Il était membre de l'acad. des arcadiens. On a de lui : un *Recueil de poésies (vern di Fria)*, etc., Bologne, 1754; *Fœdera Monumenta ad classem rovennotem nuper eruta*, Faenza, 1756, in-4; *veterum Testimonium de Dykimo Alexandrino cavo, ex quibus tres libri de Trinitate nuper detecti quidem asseruntur*, Roma, 1764, in-4; *Epistola quædam. Nicolai Celotti emendatio XI-XVI Matthæi cap. I, ejusdem ostenditur*, insér. d'abord dans la *Nuova Raccolta calogerana*, et réimp. séparém. avec des addit., Roma, 1764, in-4. — **MINGARELLI (Jean-Louis)**, sav. bibliogr., frère ché du précédent, entra dans la congrég. des chanoines réguliers de St-Sauveur, fut appelé à Rome pour pro-

fesser la littér. grecque au collége de la Sapience et m. dans cette ville en 1793. On lui doit comme éditeur : les *Annotaciones litterales in psalmos*, du P. Marini, avec des explicat. nouvelles sur les psaumes qui font partie de la liturgie romaine, Bologne, 1748-1750, 2 vol.; *veterum patrum latinorum Opuscula omnia antea edita*, etc., ibid., 1751; *Anecdotorum Fasciculus, sive J. Paulini Nolani, anonymi scriptoris, etc...* *Opusculum aliquot, anno primùm edito*, etc., Rome, 1766, gr. in-4; *Epistolæ quarto sæculo confecto et à Basilio magno septuaginta commemorata*, insérés dans la *Nuova Raccolta calogerana*; *Græci Codices MSS. apud Nomus patricios venetos asserunt*, Bologne, 1784, in-4; *Aegyptiorum Codicum reliquia Fœderis, in bibliotheca naniam asserata*, ibid., 1785, 2 part. in-4. Il a publié aussi une lettre *sopra un opus inedito d'un antich. theologo*, etc., Venise, 1763, in-12.

MINIANA (JOSEPH-EMMANUEL), historien, religieux espagnol de l'ordre de la Rédemption des captifs, né à Valence en 1671, m. en 1730, a continué l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, jusqu'à l'année 1600. Cette continuation, impr. d'abord en latin dans l'édition latine de Mariana (1733, 2 vol. in-fol.), a été traduite en espagnol, et impr. dans l'édition espagnole d'Anvers, 1737-1739, 16 vol. in-12. Miniana est encore aut. des ouvr. suivants : *de Theatro saguntino Dialogus*, imprimé dans le tome 5 des *Suppléments de Peleni aux Antiq. gr. et rom.* de Gronovius; *de Circi Antiquitatibus, etc.*, *Dialogus*, insér. dans le même vol.; *de Bello rustico volentino lib. tres*, La Haye, 1752, in-8, avec carte; cinq *lettres*, impr. dans le second livre des *Epistolærum lib. VI* de Mayans. Il avait composé un ouvr. intit. *Saguntidum, poema de Sagunti Exetido*; on croit qu'il n'a pas été imprimé.

MINION ou MINJON (ABRAHAM), V. MIGNON.

MINOS (myth.), roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, est célèbre dans l'antiquité par la sagesse des lois qu'il donna à ses sujets; on prétendait qu'il les avait puisées dans ses entretiens avec le dieu son père. Platon dit que de son temps allas étaient encore en vigueur. On place le règne de Minos au milieu du 15^e S., avant l'ère chrétienne. — **MINOS II**, petit-fils du précédent, fut calmi que les poètes ont placé aux enfers comme juge des humains après leur mort.

MINOS. V. MIGNATT.

MINOT (LAURENCE), poète anglais du 14^e S., a laissé quelques pièces qui ont été découvertes par M. Tyrwhitt, et pub. par M. Ritson, 1794, in-8.

MINOT (GEORGE-RICHARD), historien, né à Boston en 1758, embrassa la profession d'avocat, rempli avec distinction la place de secrétaire de la chambre des représentants de l'état de Massachusetts, et d'autres emplois de magistrat, fut memb. de l'acad. amér. des sciences et des arts, de la société historique de Boston, et m. en 1802. On a de lui : un *Disc. sur la massacre du 5 mars à Boston*, 1789; *Hist. de l'insurrect. de la province de Massachusetts*, Boston, 1788, in-8 (est ouvr. n. été égalé à l'Hist. de la conjuration de Catilina par Salluste); *Eloge de Washington*, ibid., 1800, in-8; *Suite de l'Hist. de la baie de Massachusetts de 1748 à 1765* (par Hatchinson), etc., ibid., 1798-1803, 2 vol. in-8. L'éloge de G.-R. Minot a été insér. dans le tome 8 du *Recueil de la société histor. du Massachusetts*.

MINTO (GILC. ELLIOT), lord-comte, homme d'état, né en 1751, de l'ancienne famille Elliot établie dans la midi de l'Ecosse, fut élu, en 1774, memb. de la chambre des communes d'Anglet., et, quoiquo sa famille fût attachée au parti des whigs, il se rangea de celui qu'on appelait alors les *Amis du roi*, parce qu'on supposait qu'il était prêt à sacrifier, dans tous les temps, leurs propres opinions et tous leurs amis aux volontés du

prince. Sir Gilbert défendit successivement les opérations du ministère de lord North, et celles du ministère qui succéda à ce dernier. Il fut nommé vice-roi de Corse en 1794, pair de la Grande-Bretagne en 1797, ambassadeur auprès de la cour de Vienne en 1799, président du bureau du contrôle pour les affaires de l'Inde en 1806, et, l'année suivante, gouvern.-général du Bengale, poste qu'il conserva jusqu'en 1812. À son retour en Angleterre, le roi lui conféra les dignités de comte de Minto et de vicomte Melgund. Cet homme d'état m. en 1814. — MINTO (Walter), mathématicien, né en 1753 en Ecosse, se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, passa aux États-Unis d'Amérique en 1782, fut nommé profess. de mathématiques et de physique au collège de New-Jersey, et m. en 1796. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur quelq. parties de la théorie des planètes*, 1783, in-8; *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathém.*, etc., 1688, in-8.

MINTURNO (ANTOINE-SÉBASTIEN), professeur de rhétorique, ensuite évêque d'Ugento, puis de Crotone, dans la Calabre, m. vers 1570, a laissé un rec. de lettres, Venise, 1549, in-12; *L'Amore innamorato*, 1559, in-12; *Arte poetica*, 1563, in-4, réimp. à Naples en 1725, in-4, etc. (v. le t. 3 des *Scritti*, napol. de Tassuri).

MINUCCIO (MINUGGI), sav. prélat italien, né à Saravalle en 1551, fut d'abord secrétaire du pape Clément VIII qui le nomma ensuite archev. de Zara. Il m. en 1604. On a de lui : *Storia degli Usocchi con i progressi di quella gente sino all' anno 1602*, continuée par P. Sarpi jusqu'à l'année 1616, Venise, 1616, in-4, 1617, in-8; trad. en franç. par Amelot de La Houssaye, Paris, 1682, in-12, et form. le tome 3 de l'*Hist. du gouvernem. de Venise*, Amsterd., 1705. Minuccio a écrit encore la *Vie de Ste Augustin, vierge et martyre*, insérée dans les hollandaises, au 27 mars, avec une préface et des notes; et quelques autres ouvr. historiques qui sont demeurés inédits.

MINUTIANOS (ALEXANDRE), littérat. et impr. Italien du 15^e S., né à San-Severo dans la Pouille, vers 1450, vint fort jeune à Venise, y étudia sous le sav. G. Merula (v. ce nom), devint (après avoir fait l'éducation des enfans d'un seigneur milanais) professeur de belles-lettres aux écoles palatines de Milan, se fit ensuite imprimeur, et m., à ce que l'on présume, vers 1522. Il s'était encore que précepteur lorsqu'il fit imprimer à ses frais une édit. d'*Horace*, 1486, in-fol; neuf ans après, il publia, toujours à ses frais, une édit. de Tite-Live, 1495, in-fol., et s'occupa ensuite d'une édition des ouvr. réunis de Cicéron. Cette édit. *principes* des œuvres complètes de l'orateur romain est en 4 v. in-fol., dont les deux prem. sont à la date de 1498, et les deux autres sans date. Tous les ouvr. qu'elle contient avaient déjà été impr. séparém. On doit consulter la notice que M. Aimé Guillon a insérée dans la *Bibliographie de la France* (ou *Journal de la librairie*) 1820, pages 317, 331, 338, sur Minutianus et les éditions publ. par lui; ainsi que la lettre de M. Petit-Radel relative à cette notice, égalem. insér. dans la *Bibliogr.* de 1820, pag. 407.

MINUTIUS-FELIX (MARCUS), orateur latin, né en Afrique sur la fin du 2^e ou au commencement du 3^e S., vint à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait embrassé les principes du christianisme, et il en fut un zélé défenseur. On a de lui un dialogue, *scit. Octovius*, dans lequel un chrétien de ce nom et un païen disputent ensemble. Cet écrit a été long-temps regardé comme le 8^e livre du traité *Adversus gentes*, d'Arnobé (v. ce nom); mais F. Baudouin reconnut l'erreur des premiers éditeurs, et publia *Octovius sous le nom du véritable auteur*, Heidelberg, 1560, in-8, souvent réimp. depuis avec d'autres remarques, Paris, 1643, in-4; Leyde, 1672, in-8; ib., 1709,

in-8, par les soins de J. Gronovius; Cambridge, 1712, in-8. Ce dialogue a été trad. en franç. par Perrot d'Ablandcourt, Paris, 1660, in-12; et plus exactement par l'abbé de Gourcy dans son *Recueil des anciens apologues du christianisme*. On doit à M. Antoine Fériduc une trad. estimée de l'*Octavius*, Lyon, 1825, 1 v. in-8 avec le texte en regard.

MINUTOLI (VINCENT), littérateur, né à Genève vers 1630, embrassa d'ab. la carrière ecclési., et fut appelé en Hollande pour y remplir les fonctions de pasteur; mais une intrigue galante l'ayant contraint de résigner cette place, il revint dans sa patrie où il fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie, en 1676. Plus tard, la régularité de ses mœurs lui mérita d'être réintégré dans la compagnie des pasteurs, et il m. en 1710. On a de lui : *Hist. de l'embarquement du pont du Rhône*, Genève, 1670, in-12; *Dissertat. sur un monument trouvé dans le Rhône en 1678*; une *lettre à Jurieu*, insérée dans la *Chambre de la cabale de Rotterdam*, l'*Eloge de Spon*, impr. par extrait dans les *Nouvelles de la republ. des lettres*, juin 1680; les *Dépêches du Parmesan*, ou la *Gazette des Savans*, Genève, 1693, 50^{es} in-12; quelq. pièces de vers latins dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Moréri*; quelq. traductions du hollandais, de l'allemand et de l'italien. Il s'était lié d'amitié avec Bayle, et correspondit long-temps avec lui sur des objets de littér. et de philosophie. — Un autre MINUTOLI (Joachim-Frédéric), doct. en droit et ministre à Genève au commencement du 18^e S., se convertit à la religion catholique, passa à Lucerne d'où sa famille était originaire, et y occupa un emploi dans le gouvernement. On ignore l'époque de sa mort. Il a écrit en franç. les *Motifs de sa conversion*, Modène, 1712, in-12.

MIQUEL-FÉRIET (LOUIS-CHARLES), colonel d'artillerie, né en 1763 à Auxonne, où son père professait les mathématiques, entra au service après avoir terminé ses études. Forcé de s'expatrier par suite de quelques étourderies de jeunesse, il passa en Prusse, où il fut admis comme cadet dans le régim. d'artillerie de Tempelhof. Ses talens lui procurèrent de l'avancem., et il était capit. lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792. Ayant déclaré au roi Frédéric-Guillaume qu'il ne voulait point servir contre son pays, il obtint la permission de rentrer en France, où il fut aussitôt employé dans son grade, sous la cuidit, demandée par lui, de ne point servir dans l'armée destinée à combattre ses anciens compagnons d'armes. Ce fut d'après les plans donnés par cet officier que l'artillerie légère fut organisée en France, sur le même pied qu'elle était en Prusse, et il conserva ses observat. sur cette arme dans un *Mém.* impr. à Paris, 1795, in-4. Nommé d'abord command. de l'une des prem. compag. d'artillerie légère, avant la format. des régim. de cette arme, il passa ensuite aux grades supérieurs jusqu'à celui de chef de brigade (colonel), adjudant-général d'artillerie. Attaché à la direct. d'Auxonne, il y fit exécuter un nouveau modèle de caissons, adopté depuis par l'administration de la guerre. En 1802 il fut envoyé à St-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie capogale de cette Ile, et fut assez heureux pour échapper à l'épidémie qui la ravageait. De retour en France en 1805, il avait obtenu la permission de se reposer dans une propriété qu'il avait à Belleville, près de Paris, lorsqu'il m. en 1806. — Son frère aîné, passé au service d'Espagne, était, en 1802, direct. de la manufact. royale de Valence. — MIQUEL (Claude-Jean-François), second frère du colonel, né à Auxonne en 1768, m. en 1809, avait embrassé l'état ecclésiastiq., et était entré dans la congrégat. des eudistes, dont il devint ensuite un des missionnaires. M. J.-J. La Cotte a publié l'*Analyse des Sermons* que ce respectable prêtre prononça dans la mission d'Agen en 1805, in-12.

MIRA (ETIENNE), avec. fiscal à la cour suprême de Palerme, sa patrie, m. en 1711, a laissé : *Allegat. de immunitate eccles.*, quibus probetur nuntius laicos nuntios episcoporum non gaudere immunitate eccles. — Un ex-carde-déchaux du même nom, mort à Paris en 1817, après avoir été long-temps caissier du *Journal des Débats*, avait commencé par professer la théol. dans son ordre. Il consacra ses dern. années à la rédact. d'une *Concordance de l'Écrit.-sainte*, qui n'a pas vu le jour.

MIRABEAU (JEAN-BAPTISTE de), littérat., né à Paris en 1735, m. en 1790, secrét. perpétuel de l'académ. franç., avait quitté la congrat. de l'Oratoire pour entrer en qualité de secrétaire chez madame la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducation des princesses ses filles. Cet estimable savant, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, conserva toute sa vie une grande aménité ; sa douceur et ses autres qualités lantes ne lui firent pas moins d'amis que quelq.-uns de ses euvr., ne lui attirèrent de sarcasmes ; tout en faisant son profit des critiq., il eut le bon esprit de mépriser les traits trop grossiers qu'on lui lança. Son éloge a été lu à l'académ. par Buffon, qui l'y remplaça, et d'Alcambert en a donné un autre dans la t. 5 de l'*État. des memb. de l'académ. franç.* Nous citerons de lui ses trad. de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Paris, 1724, 2 v. in-12, réimp. en 1824, bien qu'elle ait été éditée par celle du prince Lebrun ; — du *Roland furieux* de l'Arioste, 1740, 4 v. in-12, nulle, estimée ; le *Monde, son origine et son antiquité*, pub. par Dumas, Londres, 1751, in-8 ; des *lettres, dissertations*, etc., imprim. dans div. recueils. On avait aussi donné sous son nom le fameux *Système de la Nature*, qu'on sait aujourd. être du baron d'Holbach. (v. le *Diction. des Anonymes*, n° 17425).

MIRABEAU (VICTOR RIQUETTI, marquis de), écrivain économiste, naquit à Perthuis en 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en Provence, par suite des troubles civils, dans le 14^e siècle. Fixé à Paris, le marquis de Mirabeau se lia avec le docteur Quesnay, chef de la secte des économistes, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de cette doctrine, dont il rassemblait chez lui, tous les mardis, les principaux partisans. Il composa un grand nombre d'écrits sur cette matière, dans un style emphatique, obscur, bizarre et rempli de charlatanisme philanthropique, qu'il croyait propre à influencer l'opinion publique. Un de ses euvr. (la *Théorie de l'impôt*), valut à son aut. les honneurs de la Bastille, et donna à son nom la vogue qu'il ambitionnait. Mais cet homme qui prêchait si hautement, en faveur des libertés publiques, qui était dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, si l'aut. en croire les mémoires du temps, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père. Quant au mérite de ses travaux, on peut s'en réserver au jugement de La Harpe, qui le peint comme un extravagant, bouffi d'orgueil et d'affectation. Le marquis de Mirabeau m. à Argenteuil en 1789, le jour même de la prise de la Bastille. Ses *Oeuvres* forment plus de 20 vol. Nous citerons : l'*Ami des Hommes*, Paris, 1755, 3 vol. in-12, trad. en ital. et impr. à Venise en 1784 ; *États des poésies sacr.*, de *Le Franc de Pompignan*, 1755, in-12 ; écrit fastidieux et oublié aujourd'hui ; *Mém. sur les états provinciaux*, 1757, in-12 ; *Mém. concernant l'utilité des états provinciaux*, 1757, in-8 ; *Théorie de l'impôt*, Paris, 1760, in-4 et 12 ; *Philosophie rurale*, ou *Economie générale et partic. de l'agriculture*, Amsterdam, 1764, 3 vol. in-12 : cet euvr., abrégé sous le titre d'*Éléments d'économie rurale*, La Haye, 1767 et 1768, in-12, a été composé en société avec Fr. Quesnay ; *Lettres sur la commerce des grains*, 1768, in-12 ; les *Economiques*, Paris, 1769, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12 ; *Lettres économiques*, Amsterdam, 1770, in-12 ; les *Devoirs*, imp.

à Milan au monast. de St-Ambroise, 1770, in-8 (ce titre est une allusion à l'un des traités les plus connus du saint archevêque de Milan) ; la *Science*, ou les *Droits et les Devoirs de l'homme*, Lausanne, 1774, in-12 ; *Lettres sur la législation*, etc., Berne, 1775, 3 vol. in-12 ; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur*, Paris, 1785, 4 vol. in-12 ; *Education civile d'un prince*, Dourlach, 1788, in-8 ; *Révé d'un gouteux*, ou le *Principal*, in-8, sans date ; *Hommes à célébrer pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité*, euvr. pub. par le P. Boscorich, ami de l'aut., et impr. à Bassano, 2 vol. in-8. Le marquis de Mirabeau fut un des rédact. du *Journal de l'Agricult.*, du *Commerce et des Finances*, et des *Ephémérides du citoyen* avec l'abbé Baudouin.

MIRABEAU (HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, comte de), fils du précéd., et le plus grand oral. d'une époque qui a vu se former les Vergniaux, les Guadet, les Barnave, naquit à Eguon, près du Nemours, le 9 mars 1749. Dans quelques circonstances que le sort l'eût placé, un homme doué de tant de passions fortes et impétueuses, d'une intelligence si vaste jointe à la plus imposante audace, ne pouvait manquer de se saisir du rôle marqué pour le génie, celui de dominer la masse entière des esprits, de diriger même les événements, ou de leur imprimer un mouvement plus rapide. Les incidents de sa vie privée concoururent à façonner, pour le drame terrible où il devait figurer avec tant d'éclat, le caractère de ce prem. champion de la cause populaire dans la prem. phase de notre révolution. Jeté tardivement dans un pensionnat militaire après avoir reçu, sans beaucoup de fruit, une éducation soignée, Mirabeau, dont la pénétration devança les études dès qu'il voulut s'y livrer, céda de bonne heure à l'entraînement d'écrire. Son père, influé de la même passion, loin d'éprouver le sentiment d'un noble et légitime orgueil en découvrant les germes d'un talent qui allait l'éclipser, n'en parut ressentir que de la jalousie ; on ne saurait expliquer autrement, les rigueurs auxquelles fut soumise la jeunesse, à la rigueur foudroyée, mais surtout irritée, du comte de Mirabeau. Il n'avait guère que 17 ans lorsque, volontaire dans un régiment de cavalerie, il fut, en punition d'une aventure amoureuse, conduit et enfermé à l'île de Rhé sur les sollicitations de son père, à qui, dans la suite, de nouveaux et plus graves écarts du jeune homme fournirent l'occasion de faire lancer contre lui successivement seize autres lettres de cachet. Les privations et les embarras pécuniaires qu'on lui imposait comme de salutaires entraves le portèrent, dès qu'il eut atteint sa 20^e année, à rechercher la main ou plutôt la dot d'une demoiselle de Maignane, riche héritière dont il dissipait ce peu de temps, et fut si cruel, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner sur ses terres. Là le jeune comte trouva d'abord dans les plus sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité ; mais une affaire d'honneur, pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt, de prison en prison, à la plus scandaleuse de ses aventures, la liaison qu'il contracta pendant sa détention peu sévère au château de Joux, près Pontarlier, avec Sophie Ruffey, jeune et aimable épouse du vieux marquis de Monnier. Tandis qu'il s'occupait avec elle en Suisse, puis en Hollande, le parlement de Besançon, à la requête de trois parties poursuivantes, les familles Mirabeau, Ruffey et Monnier, le déclarait coupable de rapt, et le faisait brûler en effigie. Mirabeau fit ressortir de sa plume pour subsister jusqu'à ce que, leur extradition ayant été obtenue, on eût les deux amans d'Amsterdam pour les conduire, Sophie, alors enceinte, dans une maison de surveillance à Paris, son séducteur au donjon de Vincennes, où il passa 42 mois : c'est de cette époque que date leur *Correspond.*, que facilita M. Lenoir, lieut. de police,

et qui fut trouvé plus tard au secrétariat de cette administrat. par Manuel, officier municipal, qui la mit au jour. Mais une telle occasion, et d'autres encore non moins fuites, ne furent pour Mirabeau pendant cet intervalle qu'un désempolement à des méditations sérieuses, à des travaux plus analogues à cette vigueur de conception qui devait bientôt lui donner une si grande influence dans nos agitations politiques. Le premier emploi qu'il fit de sa liberté fut de purger sa conscience : il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant; ensuite, voulant, suivant sa propre expression, se réinvestir de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint, rendu sur la production, faite par lui-même, d'une lettre de sa femme, d'où semblait résulter la preuve d'une infidélité de la part de celle-ci qu'il avait autrefois pardonnée, et dont alors il arguait en réponse aux griefs déduits à l'appui des refus qui lui étaient opposés. Cependant la maturité de l'âge et du talent avança pour Mirabeau : se consacrant désormais aux études polittiq., il partit en 1783 pour Londres, et, tout en s'y occupant de l'examen des institutions de l'Angleterre, il suivait d'un oeil habile la marche générale des affaires en Europe. Les plus importantes questions de politique et de finances devenant sous sa plume le sujet d'une contraversion piquante et neuve; mais plus, des écarts de circonstance qu'il lança à cette époque le firent taxer de vénéralité; l'un entre autres, dirigé contre l'entreprise des eaux de Paris, l'engagea dans une très-chaude polémique avec Brumathia. Enfin le ministre Calonne l'ayant chargé d'une mission secrète pour la Prusse, non-seulement Mirabeau y servit avec le plus gr. zèle les intérêts du son pays, mais il sut encore tourner au profit des lettres son séjour dans la capitale de cet état. Malheureusement, il abusa aussi, dans une sanglante diatribe intit. *Histoire secrète du cabinet de Berlin* (qui fut brûlée par arrêt du parlement de Paris peu après sa publication, en 1788) des secrets de l'hospitalité et de la confiance de ceux qu'avait séduits son esprit insinuant et la magie de son langage. L'époque fixée pour la convocation des états-gén. trouve Mirabeau rétabli à plus. égards dans la considération publique; son gr. ouvrage, la *Monarchie prussienne* (Paris, 1788, 4 vol. in-4 ou 8 v. in-8, avec atlas in-fol.), avait justifié, en la cimentant, la célébrité que lui avaient faite ses brochures politiques; il vit son nom proclamé sur tous les points de la Provence à côté de celui de Bayard dans la liste des candidats populaires. Toutefois c'est à l'assemblée de la noblesse que se présente Mirabeau pour y voter avec ses pairs, et ceux-ci furent assez aveugles, assez présomptueux pour abandonner dédaigneusement au parti dont ils affectaient de méconnaître la force un athlète de qui allait dépendre le succès de la grande lutte prête à s'engager. Proclamé à la fois dép. par la tiers-état d'Aix et de Marseille, il opta pour la prem. de ces villes, se rendit immédiatement, à Paris, et y devint presque aussitôt comme le centre autour duquel se rassemblèrent d'habiles publicistes, que semblait relever encore son patronage. Ainsi s'organisa le fameux *Journal des Etats-Généraux*, qui survécut, sous la dénomination de *Courier de Provence*, à sa tentative de suppression prononcée par le conseil d'état; ainsi d'utiles collaborateurs s'empressèrent à l'envi d'entourer Mirabeau de leurs lumières, de consacrer leurs veilles à l'intérêt de sa gloire, qu'ils confondaient dans leur pensée avec celle de la France. Nous emprunterons à Chénier l'énumération suiv. des travaux du grand orateur à l'assemblée constituante; c'est la seule esquisse qu'on en puisse tracer ici. Après avoir signalé sa célèbre adresse au roi pour le renvoi des troupes : « On se rappelle encore, dit-il, la séance où, peignant à gr. traits

la tableau hideux d'une banqueroute générale, il fit adopter sans examen le plan de finances proposé par un minist. alors favori du peuple (v. NECKER), et sur qui, par cette confiance même, il faisait tomber tout le poids d'une responsabilité sans partage; l'orateur improvisa sa courte harangue, et jamais improvisation plus énergique n'a produit de plus grands effets...; sa réponse à l'abbé Maury sur les biens ecclésiast. (v. MARY); un brillant discours sur la constitution civile du clergé; un discours très-sage sur le pacte de famille, base d'une longue alliance entre la France et l'Espagne; deux discours sur la sanction royale, deux autres sur le droit de faire la paix et la guerre (qu'il voulait qu'on dévot au roi), et la second surtout, où, combattant Barnave, et le prenant pour ainsi dire corps à corps, Mirabeau, sans changer d'opinion, parvint à ressaisir une popularité qui lui échappait. » Le 16 janv. 1791 il fut nommé memb. de l'administ. départem. de Paris, et le 31 du même mois présid. de l'assemblée nationale. A cette époque déjà le rôle de Mirabeau n'était plus le même, bien que l'illustre orateur fût encore en possession, sinon de toute sa popularité, du moins de cette irrésistible influence qui lui était acquise par la supériorité de son talent. Mais convient-il de n'attribuer qu'aux largesses qu'il recevait depuis peu de la cour son rapprochement du parti monarchique? Il paraît avéré que dès le principe Mirabeau n'avait cru la révolution légitime qu'autant qu'elle se bornerait à détruire l'arbitraire, et à établir sous la garantie des lois cette liberté que nous savons maintenant par expérience être la plus solide fondement de la puissance des rois et de la prospérité des peuples. Or elle était surtout menacée par les excès même dans lesquels préluait déjà le parti démagogique. Il n'était pas au-dessus des forces de Mirabeau d'élouffer l'hydre naissante; mais le temps lui manqua; et tandis que, pour la dern. fois, il lançait contre ses ténés idéés les foudres de son éloquence, il ressentait déjà les prem. atteintes du mal qui termina, le 2 avril 1791, une vie dont les dern. symptômes forant des états d'amitié, des inspirations de patriotisme. Quelques instants avant l'heure fatale, des coups de canon tirés pour une cérémonie ayant fait vibrer une dern. fois ses artères engourdis par le sommeil de la m., il s'écria : « Serai-ent déjà les funérailles d'Achille? » Jamais pompe ne fut plus impuissante que l'apothéose décernée par l'enthousiasme public au Démétrios français. Deux ans plus tard la populace exhuma du Panthéon et dispersa les restes de celui dont naguère les partis opposés s'accusaient d'avoir bûté la fin. Il faut se reporter à cette époque d'effervescence pour concevoir quel deuil l'annonce de la m. de Mirabeau répandit sur toute la France. Nous nous abstenons d'énumérer les titres de toutes ses productions; leur liste complète en offrirait plus, dévouées par la déconce, entre autres celles intitulées : *Erotic Biblion*; *mon Conversation*, publiée aussi sous le titre, le *Libertin de quindie*; le *Subcon*, etc., ouvrages qui se rattachent à l'époque de sa vie passée au sein d'une voluptueuse dissipation on dont la nuit des hostilités, et qu'on voudrait pouvoir effacer de l'hist. d'un homme encore admirable malgré de sévères écarts. On a pub. : *Chefs-d'œuvre oratoires de Mirabeau*, ou *Choix*, etc., Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-8. Il a paru en 1826 4 édit. du *Discours de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe* (lu à l'assemblée nationale le jour de sa m. par M. de Talleyrand), Paris, in-8 et in-32 2 édit. de ce dernier format sont précédées du nouveau projet de loi sur le droit d'aînesse, etc. L'édit. des *Œuvres de Mirabeau*, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Nèveu, Paris, Brissot-Thiviers, 1825-1827, 9 vol. in-8, est jusqu'ici le principal monument élevé à sa mémoire. On avait pub. en 1819 : *Œuvres oratoires*

de Mirabeau. contenant tous les discours, opinions et répliques que cet éloquent orateur a prononcées au cours de sa vie, 1789 jusqu'à sa mort, précédées d'une Notice historique sur sa vie, par M. Barthe, avocat à la cour royale de Paris, et de l'Orateur funéraire prononcée par Cerutti lors de ses funérailles, d'un Parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, et des Jugemens portés sur Mirabeau par M. le comte Garin et Chénier, 3 vol. gr. in-8. On trouve sur lui une autre notice en tête de l'Esprit de Mirabeau, publié par Chaussard, Paris, 1796 et 1804, 2 vol. in-8.

MIRABEAU (BONIFACE RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du précédent, né en 1754 dans la terre du Bignon, près de Nemours, entra de bonne heure au service, fit plus, campagnes en Amérique dans la guerre de l'indépendance des colonies angl., devint colonel du régim. de Tournai, et fut nommé en 1789, député aux états-généraux par la noblesse du diocèse de Limoges. Il s'opposa avec chaleur à la réunion des trois ordres, parla contre l'abus des pensions, l'envahissement des biens de clergé, et se montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Son excès d'enthousiasme et son penchant à boire l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tanneau*. Son régim., en garnison à Perpignan, s'y étant insurgé en 1790, il se rendit dans cette ville; et après avoir vainement essayé de le faire rentrer dans le devoir, il s'empara des cravates des drapeaux de ce corps et revint à Paris. Cette démarche singulière excita une grande rumeur; le vicomte fut arrêté en route et dénoncé à l'Assemblée nationale, où son frère le défendit. Cette dénonciation n'eut pas de suite; mais bientôt après Mirabeau le jeune sortit de France, envoya sa démission à l'Assemblée avec une protestation contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait par la suite, puis leva une légion, composée en partie de royalistes émigrés, et qui se réunit plus tard à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret, rendu le 2 janv. 1793, contre les deux princes, frères du roi, l'ex-ministre Calonne, le marquis de La Fayette, etc., et m. vers la fin de cette même année d'une fluxion de poitrine, à Frébourg en Brignac. On a de lui : le *Voyage de Mirabeau en 1790*, in-8, de 53 pag.; la *Lanterne magique nationale* (1789), 3 num. in-8, et quelques pièces fugitives insérées dans l'écrit périodique connu sous le nom d'*Actes des Apôtres*. (P. FELTIER.)

MIRABELLA (VINCENT), poète et savant antiquaire italien, né en 1570 à Syracuse en Sicile, acquit des connaissances très-étendues en mathématique, en géogr., en histoire et en musique, so litta plus particulièrement à l'étude des antiquités, et à la culture de la poésie, fut membre des académ. de Lyncei de Rome et des *Orazzi* de Naples, et m. en 1624. On connaît de lui un recueil de madrigaux (*madrigali*), Palerme, 1606, in-4; *Dichiarazioni della pianta dell' antica Syracuse*, et d'autres scellés *medaglie d'oro*, e d' *principi che quelle possederanno*, Naples, 1613, in-fol., fig.; ouvr. rare et curieux, trad. en latin et imp. dans le *Thesaur. antiquitatis Italiae* de Burman, tom. 10. Mirabella a laissé en MS. une *Hist. de Syracuse*.

MIRAMION (MARIE BONNEAU, dame de), seconde féodal, des Filles de Ste-Geneviève, connue sous le nom de *Miramionnes*, née à Paris en 1629, épousa en 1645 J.-J. de Beaubarais, seigneur de Miramion, conseiller au parlement, devint veuve au bout de quelques mois de mariage, et refusa tout les partis qui se présentaient, attirés par sa fortune et sa beauté. Le comte de Bussy-Rabotin, l'un de ces prétendants, la fit enlever par ses gens; mais s'apercevant que cette violence ne lui réussissant pas, il la rendit à la liberté. La frayeur qu'avait éprouvée M^{me} de Miramion lui occasiona une maladie grave; et après son rétablissement, elle fit une

retraite de quelques mois dans la communauté de *Saints-Georges*; ce fut alors qu'elle prit la résolution de consacrer tous ses revenus au soulagement des malheureux. Pendant les troubles de la fronde la misère ayant augmenté dans Paris, M^{me} de Miramion vendit jusqu'à ses diamants et sa vaisselle pour procurer des vivres à une population affamée et des médicaments aux pauvres malades. Elle out part à l'établissement de la maison du *Refuge* pour les femmes et filles du mauvais vie qu'on y renfermait malgré elles, et de la maison de *Ste-Pelagie* pour celles qui s'y retiraient volontairement. Elle forma, en 1661, une congrégation, dite de la *Sainte-Famille*, composée de 12 religieuses pour instruire les jeunes personnes de leur sexe et assister les malades; puis elle écrivit cet établissement à celui de *Sainte-Genève*, qui avait le même objet, et fut nommée supérieure de cette nouvelle maison, appelée de son nom des *Miramionnes*. Elle y fonda deux retraites par en pour les dames, et quatre pour les pauvres. Elle contribua, par ses libéralités, à l'érection du séminaire de St-Nicolas-du-Chardonnet; et, en général, il n'y eut à Paris aucun établissement de bienfaisance qui n'éprouvât sa générosité. Ses vertus l'avaient rendu un objet de vénération pour Louis XIV et toutes les personnes de la cour. Elle m. à Paris en 1696. L'abbé de Choisy a pub. la Vie de cette pieuse dame, Paris, 1706, in-4; 1707, in-8.

MIRAMONT (MARIE-LENE DE SAINT-NECTAIRE, dame de SAINT-EXUPÉRY ET DE), née vers 1526, épousa en 1538 Gui de Miramont, seigneur de St-Exupéry, fut veuve de bonne heure, et quoique jeune et bello et entourée d'adorateurs, résista à tous les hommages. Mais elle profita de l'amour qu'elle inspirait pour lever une petite troupe de gentilshommes et soutenir le parti protestant. Elle fit la guerre avec succès à François de Rosiers, seigneur de Montal, lieutenant de roi dans la Haute-Auvergne, combattant elle-même aux premiers rangs et donnant partout l'exemple de la plus intrépidité vaillante. Elle défendit dans la suite le parti de roi contre la ligue. On ignore l'époque et les circonstances de sa m.

MIRAN-CHAH (MIRZA MOEZ EDDYN), 3^e fils de Tamerlan, n'avait que 14 ans, lorsque son père le nomma, en 1380 (752 de l'hég.), gouverneur du Khorasan et le chargea d'achever la conquête de cette province. Il remplit cette mission avec bonheur, se distinguant constamment dans diverses autres expéditions, notamment à la prise de Bagdad, vainquit le sultan Djolair, pénétra jusqu'à Bassora, et reçut de son père, à titre de fief souverain, tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre par ses armes. Il s'étant acquis l'affection de ses sujets par les vertus qui signalaient un grand prince, lorsqu'en 1398, étant tombé de cheval dans une partie de chasse près de Tauris, il fut blessé si dangereusement, à la tête, que sa raison en demeura pour toujours altérée. Dès-lors ses actions furent cruelles, insensées; il donna dans tous les excès et perdit les bonnes grâces de son père. Après la m. de Tamerlan (1405) Miran-Chah, fils placé sur le trône de ce conquérant par son propre fils, Miran Aboubekr, qui l'en fit descendre peu de temps après. Une conspiration se forma pour l'y établir; Aboubekr en fit périr les chefs et relégué son père dans une prison. Rendu plus tard à la liberté, Miran-Chah perdit la vie dans une bataille que son fils livra à Gara Yousof (v. ce nom), près de Serderoud, en 1408, et dans laquelle ce dern. resta vainqueur. Le vaste monarque de Tamerlan ne tarda pas à se dissoudre après ce dern. évènement. Baloun, un des descendants de Miran-Chah, conquit l'Ilindousthan et fut le fondateur de l'emp. moghol.

MIRANDA (FRANÇOIS), général au service de France sous le régime républicain, né dans la colonie espagnole du Pérou, vers 1750, embrassa de bonne heure la profession des armes, et obtint un commandement dans les troupes du gouvernement de Guasti-

mala: Obligé de s'expatrier par suite de la découverte d'un complot, qu'il avait ourdi pour soustraire ce pays à l'autorité du vice-roi espagnol, il parcourut divers contrées du nouveau et de l'ancien monde, vint à Paris vers la fin de 1797, et se lia avec Pétion, auquel il était recommandé par des membres de l'opposition anglaise. Ajournant l'exécution des projets qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie, il se fit nommer gén. de division, alla prendre part, sous les ordres de Dumouriez, à la campagne contre l'armée prussienne en Champagne, et fit ensuite celle de la Belgique en 1793. On l'accusa bientôt d'être complice de la défection du gén. en chef, et il fut traqué au tribunal révolutionnaire. Eloquemment défendu par M. Trochu du Coudrai, Miranda fut absous à l'unanimité des voix et reconduit chez lui en triomphe; mais incarcéré de nouveau, quelque temps après, accusé de ses liaisons précédentes avec les girondins et de son opinion bien prononcée sur la faction alors dominante, il fut condamné à la déportation, et se sauva en Angleterre. On la vit reparaitre en France en 1803; mais le gouvernement consulaire le fit conduire hors du territoire. C'est alors qu'il prit le parti de se rendre dans l'Amérique méridionale, où il souleva, en 1811, la capitainerie générale espagnole du Venezuela contre la métropole; il organisa un gouvernement républicain à Caracas, et s'y maintint avec avantage dans le cours de l'année 1812, à l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis de l'Amérique du nord. Il éprouva ensuite des revers, tomba entre les mains des Espagnols du continent, et mourut dans les prisons de Cadix en 1816. Miranda avait beaucoup d'instruction, de l'élevation dans les idées et une grande fermeté de caractère. On a de lui : *Ordre du Dumouriez pour la bataille de Nerwinda et la retraite qui a été la suite* 1793, in-8; *Opinion sur la situation de la France*, 1793, in-8; enfin sa *Correspondance avec Dumouriez*.

MIRANDOLE (FRANÇOIS PIC DE LA), gentilhomme feudataire de l'état de Modène, dans le 14^e S., se rendit indépendant à la Mirandole, petite ville du même état, dont ses ancêtres possédaient le château depuis plus d'un siècle. Chef du parti gibelin, il soutint de longs combats contre les guelfes, fut vaincu et chassé de Modène, dont il était podestat, en 1312, contra dans cette ville après la mort de l'emp. Henri VII, la vendit en 1317 à Pasterno Bonacossi, seigneur du Mantoue, et se retira ensuite à la Mirandole, où il fut surpris, fait prisonnier, et ensuite mis à mort en 1331, par ce même Bonacossi. — **FRANÇOIS III DE LA MIRANDOLE** fut créé, en 1414, comte de la Concordia, par l'empereur Sigismond. Les autres princes du même nom n'acquiescent aucune célébrité jusqu'à celui dont l'article suit.

MIRANDOLE (JEAN PIC DE LA), né en 1463, 3^e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de la Concordia, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige de mémoire, de travail et d'érudition. Confié par sa mère aux maîtres les plus habiles, il avait à peine dix ans que déjà le suffrage public le plaçait au premier rang des orateurs et des poètes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant sept ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudia la méthode de Lullius (v. ce nom), suivit les leçons des plus illustres professeurs, acquit une facilité d'élocution, et apprit dans une grande perfection, les langues latine, grecque, arabe, hébreu, et chaldéenne. Après avoir terminé ses voyages scientifiques, il se rendit à Rome en 1486, y publia une liste de 900 propositions. De omni re scibili, c.-à-d. sur tous les objets des sciences qu'il s'engageait de soutenir contre tous les savants qui se présenteraient pour les attaquer. Ce trait de vanité puérile lui suscita des ennemis. Quelques graves personnages irrités de se voir éclipés par un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, lui firent défendre toute discussion publi-

que, et dénoncèrent treize de ces propositions. (comme entachées d'hérésie) au pape Innocent VIII qui les censura. Fie de La Mirandole quitta Rome pour retourner en France, revint ensuite en Italie, et renoua aux succès que l'ardeur du sa jeunesse lui avait fait ambitionner et que les persécutions dont il avait failli être victime lui firent abandonner. Il jeta au feu des poèmes amoureux, composés dans sa première jeunesse; et, renouant aux lettres et aux sciences profanes, il s'appliqua exclusivement à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il avait cédé tous ses domaines à l'un de ses neveux, et il vivait modestement, à Florence, au milieu de ses livres, et de quelques amis distingués, lorsqu'il mourut le 17 novemb. 1494, jour où le roi de France Charles VIII fit son entrée dans la capitale de la Toscane. Les ouvr. laissés par ce prince avant ont été recueillis et pub. pour la première fois à Bologne, 1496, in-fol.; édit. très-rare; une seconde parut à Venise, en 1498, et fut suivie de sept autres dans le 16^e S. La dernière est celle de Bâle, 16 vol. in-fol. On trouvera le détail des écrits qu'elle renferme dans le *Mém. de Nicéron*, t. 34, et dans la *Bibl. modenese de Tiraboschi*, t. 4. — **JEAN-FRANÇOIS III PIC DE LA MIRANDOLE**, neveu du précédent, né en 1470, cultivait, à l'exemple de son oncle, les lettres et les sciences. Sa vie fut très-agitée et il fut deux fois chassé de ses domaines; la première par un de ses frères en 1500; la seconde par les troupes françaises en 1512. Il y eut trois ans après; mais Galleotto, son neveu, le surprit la nuit dans son château de la Mirandole, et l'assassina avec son fils Albert en 1532. On trouve quelques écrits de François III de La Mirandole dans le recueil de ceux de son oncle, édit. de Bâle. — **GALLEOTTO III PIC DE LA MIRANDOLE**, neveu du précédent, après s'être emparé de la principauté de la Mirandole en tuant son oncle et son cousin, comme nous venons de le dire, se mit sous la protection du roi de France, François I^{er}. Plus tard il leva sa principauté à Henri II, moyennant une compensation, qu'il reçut en France, et il mourut en 1551. — **FRÉDÉRIC**, son petit-fils, reprit les titres de prince de La Mirandole et de marquis de Concordia, et eut pour successeur son frère Alexandre qui fut créé duc de la Mirandole en 1619 par l'empereur Ferdinand II, et mourut en 1637. — **ALEXANDRE II**, petit-fils de Frédéric, succéda à son grand-oncle, et mourut en 1691. — **ENRI**, François-Marie, petit-fils d'Alexandre II, né en 1688, ayant embrassé le parti de la maison de Bourbon, dans la guerre de la succession d'Espagne, perdit la duché de la Mirandole par décret du conseil autrichien impérial. La famille des Pica de la Mirandole se retira en France, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

MIRASSON (ISIDORE), religieux barnabite, littérateur, né à Oleron (Béarn) vers 1720, professa la rhétorique et les humanités dans plusieurs collèges, fut interdit comme partisan du jansénisme par l'archevêque de Paris, et emprisonné en 1772, sur le soupçon d'avoir écrit contre ce prélat. Comme on ne trouva aucune preuve de ce fait, il fut bientôt remis en liberté, et mourut en 1789. On a de lui : *Lettre à M. Thomas, professeur au collège de Beauvais*, 1760, in-12; *Toussaint Leonsart, clerc de la chambre de S.-J. Rousseau*, et la femme philosophe, ou *Reflexions sur tout le monde à tort*, 1762, in-12; *Le philosophe redoublé, ou Critique impartiale du livre int. : sur la destruction des jésuites en France* (par d'Alembert), 1765, in-12; *Hist. des troubles du Béarn, au sujet de la religion*, dans le 17^e S., etc., Paris, 1768, in-12.

MIRAULMONT (PIERRE DE), historien, né à Amiens vers 1550, achève ses études à Paris, remplit pendant vingt-deux ans une charge de conseiller du roi en la chambre du trésor, fut ensuite nommé lieutenant-général, puis prévôt de l'hôtel et gouverneur de France, et mourut en 1611. On a de lui : *Mém. sur l'origine et l'institut des cours souverains et*

justices royales, etc., Paris, 1584, in-8; réimpr. sous ce nouv. tit. : *de l'Origine et Etablissement, du parler, et autres juridictions royales*, etc., ib., 1612, in-8; et *le Prévôt de l'hôtel et grand prévôt de Paris*, ib., 1610, in-8; réimpr. avec les errata, réglem. et addendances, concern. la juridict. du prévôt, ib., 1615, in-8; *Tr. de la chancellerie, avec un recueil des chancelliers et gardes des sceaux de France*, ib., 1610, in-8.

MIRBECK (FÉLIX-IGNACE de), juricons., né à Neuville en Lorraine en 1732, fut d'abord avoc. à la cour souv. de Nancy et membre du conseil du roi Stanislas, duc de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, s'y fit recevoir avocat au conseil en 1774, et pub. plus. mém. remarquables par une forte dialectique et une éloquence chevelue. On cite sur tout celui où il réclame l'affranchissement des serfs du Jura (Paris, 1777, in-4), et qui, bien que resté sans effet, lui valut les éloges de Voltaire. Il fut l'un des commissaires du roi envoyés à St-Domingue, lors des troubles de cette colonie en 1791, et sauva un moment le cap, menacé par 10 000 noirs révoltés. De retour en France, il obtint, sous le minist. de M. François de Neufchâteau, la direct. de l'Opéra, prit part ensuite aux travaux de l'Académie de législation, et m. en 1818. Il a fourni des articles à la collect. pub. par une société de jurisconsultes, sous le titre de *Repertoire de Jurisprudence*.

MIRE - V. LEWIRE.

MIRE (P. SIMON LE), m. en 1824, curé de Verigny, près de Nanteuil-le-Haudouin, est aut. des ouvr. suiv. : *Exercice d'éducateur, pour la ville de Dammarie*, Paris, 1804, in-12; *Pastorales et Elégies*, 1814, in-12 (anonyme); *Poème sur le désastre du 15 fév. 1820*, Paris, 1820, in-8.

MIREPOIX (GUI de LÉVIS, seigneur de), guerrier du 12^e S., fut le tige commune des différentes branches de la très-ancienne famille de Lévis, ainsi nommée d'une terre ou fief, située près de Chevreuse. Il suivit les drapeaux de Simon de Montfort, son voisin et son ami, déclaré chef de l'expédition contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de Parmée des croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre ou fief de Mirepoix et de plusieurs autres dont on dépouilla les voisins. Il m. vers 1230. Le titre de *maréchal de la foi*, qu'il avait pris, fut transmis à ses descendants qui le portèrent jusqu'à l'époque de la révolution. — Gui de Lévis, seigneur de Mirepoix, 3^e du nom, petit-fils du précédent, suivit Charles d'Anjou dans son expédition de Naples, et se distingua au combat où périt Manfred (v. ce nom) près de Bénévent en 1266. De retour en France, il fut maintenu par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de connaître et de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs. — MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston-François de Lévis, marquis, puis duc de), maréchal de France, né dans les prem. années du 18^e S., n'était encore que colonel, lorsqu'il fut appelé à remplir les fonctions d'ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suiv., et fut promu successivem. aux grades de maréchal-de-camp (1738) et de lieutenant-général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Lond., et lui confia le titre de duc. Deux ans après il reçut le bâton de maréchal, remplit en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernement de Languedoc, fut nommé capitaine des gardes, et mourut à Montpellier en 1757. — MIREPOIX (Charles-Philib., comte de Lévis), de la même famille, maréchal-de-camp, député de Paris aux états-généraux de 1789, fut condamné à m. par le tribunal révolutionnaire en 1794.

MIREVELT (MICHEL JAANKOON), peintre hollandais, né à Delft en 1508, apprit le dessin et le

gravure sous Jérôme Wierix, et la peinture sous A. Montfort de Blockland. Il s'éleva d'abord attaché au genre de l'histoire, mais ensuite il s'adonna plus particulièrement au portrait, aux sujets familiers, et à la nature morte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Après quelques voyages en Angleterre et dans les Pays-Bas, il se fixa à Delft, où il m. en 1641. On cite parmi ses plus belles productions, les portraits en petit sur cuivre de *Gustave-Maurice 1^{er}*, de *Philippe et Frédéric-Henri de Nassau*, Sondart (v. ce nom) évalué au nombre des portraits de Mirevelt à plus de 10 000, — Pierre, son fils aîné, se distingua égalem. dans le portrait.

MIR-GHOLAM-HOUCHEIN-KHAN, hist. moghol, né à Delhi en 1723 (1140 de l'hég.), m. vers la fin du 18^e S., a écrit en persan deux ouvr. dans lesquels se trouvent consignés les princip. événem. de sa vie ; le premier intitulé : *Seiri-Moustahherin* (Coup d'œil sur les dern. affaires), embrasse tout ce qui s'est passé sous les sept dern. emp. de l'Hindoustan ; le second recense les considérat. sur les dominat. anglaise dans l'Inde ; l'aut. énumère les causes qui doivent amener au jour la chute de la puissance britannique dans l'Hindoustan. Ces deux écrits intéressants ont été trad. en angl. par un libraire franç. et pub. à Calcutta en 1799, 3 vol. in-4, avec des notes. Cette trad. est très-rare.

MIRKHOND (HAMAN ENDRY MIRKAWEN MOHAMMED, vulgairem. appelé), célèbre histor. persan, né en 1433 ou 1434 (836 ou 837 de l'hég.), m. en 1498 (903 de l'hég.), avait fait une étude spéciale, et acquit une profonde connoiss. de l'histoire. Retiré dans un monastère d'Hérat, il y écrivit son *Rouzat al Safa* (Jardin de la Pureté, contenant l'hist. des prophètes, des rois et des khâlyfes), ouvrage dont Khandemyr son fils a fait un abrégé. Les merveilles qui y ont été publiées jusqu'à ce jour sont, la préface traduite en français par M. Silvestro de Sacy, et insérée dans le tome 9 des *Notices et Extraits des Mss. de la bibliothèque du roi*; l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sarranides*, trad. par le même et insér. dans ses *Mém. sur divers antiquaires de la Perse*, Paris, 1793, in-4; l'*Hist. des dynasties des Tachides et des Saffarides*, trad. par le baron de Ienich sous ce titre : *Historia priorum regum Persarum post firmatum islamismum*, Vienne, 1792, in-4; l'*Hist. des Samanides et celle de Cabons*, trad. par Frédéric Wilken sous ce tit. : *Mohammedis filii Chawendechali, vulgò Mirkhondi historia Samanidarum*, pernice, Getttingue, 1808, in-4; l'*Hist. des Ghaznevides*, trad. en lat. par le même; plus. autres fragments trad. en lat. par le même et insér. dans sa *Chrestomathia persica*, Leipzig, 1805, in-8; des extraits de l'*Hist. de Djenghys-Khan* et de son code, trad. par M. Langlès dans le tom. 5 des *Notices et Extraits*, etc.; l'*Hist. des Ismaéliens de Perse*, ou *Assassins*, trad. par Jourdain dans le tom. 9 des *Notices*, etc.; fragm. sur l'*Hist. d'Alexandre-le-Grand*, trad. en angl. et en franç. par M. Sira. L'ouvr. intitulé *Relaciones de Pedro Texiera del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia*, 1610, in-8, trad. en franç. par Gotoleudi, Paris, 1631, n'est qu'une imit. très-ébréée, très-incomplète et très-infidèle de l'*Hist. de Mirkhond*. La biblioth. du Roi possède cinq Mss. de la première partie du *Rouzat al Safa*, cinq de la seconde, deux de la troisième, quatre de la quatrième, trois de la sixième, un de la septième, et un appendice. La quatrième partie y manque; mais on la trouve aux archives du ministère des affaires étrangères. La biblioth. de l'Arsenal possède aussi un exempl. de Mirkhond en 4 vol. contenant la 2^e, 4^e, 6^e partie et l'appendice.

MIR-MAHMOUD ou **MAHMOUD-CHAH**, roi de Perse de la dynastie eghlane de Khaldjeh, était fils de Mir-Weis (v. ce nom), qui avait fondé cette

même dynastie dans le Candahar au commencement du 18^e S. A Mir-Weis avait succédé vers 1716, son frère, Mir Abdallah ou Abdel-Aziz. Ce prince pacifique, écoutant les propositions de la Perse, où régnait encore un monarque de la race des Sofys, négocia la reddition du Candahar; mais Mir-Mahmoud, à peine âgé de 18 ans, s'indignant que son oncle disposât d'une couronne qui devait lui appartenir, la poignarda, et s'empara du trône six mois après la mort de son père. Euhardi ensuite par divers succès, et profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il osa marcher sur Ispahan (1723), réduisit cette capitale par la famine, fit descendre la faible Honcein du trône des Sofys, et prit lui-même le titre de *chah*. Il étendit ses conquêtes en diverses parties de la Perse; mais ses succès furent bientôt suivis de revers. Il attribua ce changement de fortune au courroux céleste, et crut l'apaiser en s'imposant les privations les plus austères, et en se livrant à toutes les pratiques superstitieuses que la terreur lui inspirait. Épuisé par le jeûne et les mortifications, il perdit la raison et tomba dans les plus violents accès de *frénésie*. Les Afghans, qui composaient sa garde, le voyant dans cet état, tirèrent de prison son cousin Achraf, qu'ils placèrent sur le trône le 23 avril 1725; et le prem. acte du nouv. souverain fut de faire trancher la tête au meurtrier de son père Amir-Abdallah.

MIR-MAHNA, fameux chieftain et pirate arabe, né en 1735 à Bender-Ruck, villa de Persa dont sa famille s'était emparée au commencement du 18^e S., fit assassiner son père pour lui succéder plus promptement, et se défit également de sa mère, de son frère et d'un gr. nombre de ses parents. Il pillait ensuite les caravanes, exerça sur mer les mêmes brigandages, et se rendit redoutable aux musulmans comme aux Européens dans le golfe Persique pendant plusieurs années; mais ses cruautés lui ayant aliéné les cœurs des brigands qui s'étaient associés à son sort, ils se révoltèrent contre lui dans l'île de Kerek, dont il s'était emparé sur les Hollandais en 1766. Forcé de fuir, et n'osant gagner ses possessions de terre ferme, il aborda près de Zobeir, sur le territoire de Bassorah, y fut arrêté, et m. étranglé dans sa prison en 1769.

MIRJETI (JEAN), prêtre conventuel de l'ordre de Malte, commandeur de Ratisbonne, né vers 1550 à Malte, mort au commencement du 17^e S. en Allemagne, était très-versé dans les sciences géogr. et astronom. On connaît de lui une *Geogr.* imprim. à Ingolstadt en 1590.

MIRO ou MIRON (GABRIEL), médecin du 15^e S., né dans le Roussillon, fut prof. à la faculté de Montpellier, devint en 1489 premier méd. du roi Charles VIII, et m. l'année suiv. à Nevers. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouv., il paraît qu'il avait acquis une très-gr. réputation. On voit encore sur la porte du bâtim. de l'université de Montpellier une inscription où Miro est appelé *Oraculum medicum*. — Son frère, François Miron, fut conseiller et médecin du même roi Charles VIII, accompagna ce monarque dans son expédition de Naples, et m. à Nanci. — Gabriel II Miro, fils du précédent, fut médecin ordinaire du roi, chancelier de la reine Anna de Bretagne, et ensuite de la reine Claude, femme de François 1^{er}. On a de lui : *de Regimine Infantum, tractatus tres*, Tours, 1544. 1553, in-f.

MIROMENIL (ARNAUD-THOMAS RUE DE), premier président du parlement de Rouen, puis garde-des-sceaux de France, né en 1723, avait commencé par être conseiller au gr. conseil. Ayant approuvé et appuyé au conseil lui roi les plans de M. de Calonne, il partagea la disgrâce de ce ministre, donna sa démission, fut remplacé le 8 avril 1787 par le présid. de Lamignon, sortit du ministère aussi peu riche qu'il y était entré, et m. en 1796. Ce magistr. doué d'un esprit de sagesse et de modération, eut le mérite de secondar les vues d'humanité de

Louis XVI en rédigeant la *Déclaration du 24 août 1789* portant abolition de la question préparatoire.

MIRON (FRANÇOIS), petit-fils de Gabriel II Miro (v. ce nom), médecin, fut reçu doct. de la faculté de Montpellier en 1509, de celle de Paris en 1514, et remplit ensuite les fonctions de méd. ordinaire du roi Charles IX. On a de lui : *Relation curieuse de la mort du duc de Guise et du cardinal son frère*, insérée dans le t. 3 du *Journal du Henri III* et dans d'autres recueils. — FRANÇ. MIRON, petit-fils du précédent, m. en 1609, fut lieutenant civil, puis prévôt des marchands de Paris, et cette ville lui doit un gr. nombre d'embellissements qui subsistent encore, entre autres la façade de l'hôtel de ville, qu'il fit construire en y consacrant les émolumens de sa place de prévôt. Il a donné au roi Henri IV (sur son projet de réduire les rentes constituées sur la ville de Paris) des *remontrances* que l'on trouve dans les *Œuvres de J. Lesclapart* (v. ce nom). — ROBERT MIRON, frère du précéd., m. en 1641, présida la 6^e ordre aux états généraux de 1614, fut ensuite ambass. en Suisse, puis intendant des finances en Languedoc, et remplit ces différentes charges avec une gr. distinction. — CHARLES MIRON, de la même famille que les précédents, fils du prem. méd. de Henri III, fut nommé par ce monarque *év. d'Angers* en 1588, à l'âge de 18 ans, se démit de ce siège en faveur de Guill. Fouquet de La Varenne, y fut remplacé après la m. de ce dern. prélat, en 1622, puis transféré 4 ans après à l'archevêché de Lyon, où il m. en 1628. On a de lui : une *Lettre* sur quelq. affaires traitées dans les états de 1614; une autre sur les miracles de Notre-Dame de Saumur, et des *Statuts synodaux*, ins. dans ceux de M. Arnaud, son successeur à Angers.

MIROUDOT DU BOURG (JEAN-BAPT.), év. de Babylone, né en 1716 à Vesoul en Franche-Comté, entra dans l'ordre de Cliteux, devint abbé du roi Stanislas, duc de Lorraine, fut nommé évêque in partibus infidelium en 1776, et quelque temps après évêque de France à Bagdad. Forcé par sa mauvaise santé de revenir en France, il embrassa les principes de la révolution, prêta son ministère pour la consécration des évêques constitutionnels, et m. dans la plus grande détresse à l'hôpital des incurables de Paris en 1798. Il était membr. du sénat de Nanci et de Metz, et s'était occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine. On ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouv. qui reste de lui est un *Mém. sur la roy-grasse ou faux seign.* Nanci, 1760, in-8; trad. en allemand par J.-J. Reinhard. — MIRAUDOT DE SAINT-FERJEUX (Gabriel-Joseph), frère du précédent, au pub. : *Essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne*, Lyon, 1762, in-8; *Mém. sur la baillie de Vesoul*, Besançon, 1774, in-8.

MIROY-DESTOURNELLES (JEAN-LOUIS), écrivain, né vers 1765 à Rethel (Ardennes), m. le 25 juillet 1826, rédigea le *Journal du département de l'Aisne* pendant les 16 prem. années de sa publie., et créa, en août 1823, la feuille int. : le *Narrateur de l'Aisne*.

MIR-WEIS, chef de la tribu afghane de Khal-deh, *Kalenter*, ou intendant de la province de Candahar en Perse, entreprit en 1709 d'affranchir son pays de la domination des Sofys, qui occupaient le trône persan. Après avoir tué par trahison le gouverneur Gourghin-Khan, il s'empara du Candahar, et se fit proclamer roi par les dix tribus d'Afghans, peuples montagnards de cette province, belliqueux et féroces, plus ennemis que sujets des Sofys. Dans le cours de son règne, il battit constamment les troupes envoyées contre lui par le *chah* d'Ispahan, et m. en 1715.

MISHA-PALÉOLOGUE, connu aussi sous le nom de *Mésh-Pécha*, grec renégat, issu de la maison impériale des Paléologues, né dans le 15^e S., embrassa la religion musulmane lors de la prise de

Constantinople par les Turcs en 1453, et devint le plus dévoué des esclaves du sultan Mahomet II, comme aussi l'ennemi le plus implacable des chrétiens. Il obtint en 1480 le commandement de l'expédition contre l'île de Rhodes, alors possédée par les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem; mais l'indépendance et les talents du ge. maître d'Aubusson (v. ce nom) ayant fait échouer cette entreprise, Mahomet II dépouilla Misha de son commandement, de son titre de pacha, et l'exila à Gallipoli. Ce cénégat recouvra tous ses emplois sous Bajazet II, et causa par sa méchanceté la perte du vertueux ge.-vâzyr Achmet (v. ce nom). Il n'est plus question de lui dans l'histoire après ce crime odieux.

MISRI-EFFENDI, poète turc, né en Egypte vers la fin du 11^e S. de l'hég. (17^e de l'ère chrét.), devint mollah (ministre de la coligion) de la ville de Bursa (Péusa), dans l'Asie-Mineure, et se fit remarquer par le hardiesse de ses opinions relig. En 1663 (1104 de l'hég.), il leva l'étendard du prosélytisme, réunit une troupe de 3000 fanatiques, traversa le Bosphore, aborda sur la côte d'Europe à Rodosto (l'ancienne Héraclée), et s'avança jusqu'à Aodrinople, où se trouvait alors le sultan Achmet II. Suivi de son nombre, cortège, il entre dans la principale mosquée de cette ville, à l'heure de la prière de midi, péche les fidèles rassemblés, annonce que le succès de la guerre que les Turcs allaient entreprendre contre les Impériaux dépend de la punition des traitres qui étaient à la tête du gouvernement, et demande la mort des principaux memb. du divan. Le sultan, n'osant point, dans cette circonstance critique, faire punir l'audacieux orateur, le fit reconduire à Rodosto, d'où il retourna à Prusse. Les prosélytes de Misri se dissipèrent. Deux jours après un violent incendie s'étant manifesté dans le camp turc, et ayant causé de gr. ravages, on attribua ce désastre au cerveau de Misri. Le sultan, par politique ou par superstition, envoya à Bursa inviter le mollah à cevenic continuée ces prédications. Mais celui-ci déclara que sa mission était soie, ne quitta point la ville, et y termina paisiblement son existence. Misri-Effendi avait composé des vers dans lesquels il célébrait l'incarnation et reconnaissait la divinité de J.-C. Sur la décision du muphti, ces mêmes vers furent répétés orthodoxes. Toutefois le divan ordonna que les copies des poésies sacrées du mollah de Bursa pèteraient en tête cette dédicace : « Quiconque parle » on pense comme Misri doit être livré aux flammes; » mais Misri seul doit être épargné, parce qu'il ne » faut pas condamner ceux qui sont possédés de » l'enthousiasme. » Le prince Cantimirc nous apprend (Hist. ottomane, t. 4) que ce mollah fut ami du patriarche grec Callinique.

MISSION (MAXIMILIEN), litt., né en France vers le milieu du 17^e S., de parents protestants, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et perdit cet emploi à la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié en Angleterre, il y montra un grand zèle pour sa croyance, fut chargé de surveiller l'éducation d'un jeune seigneur, l'accompagna dans ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Italie, mit ensuite en ordre les notes qu'il avait recueillies, et les publia sous le titre de *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la 1^{re} édit. est celle de La Haye, 1702, 3 vol. in-12, fig.; cet ouv. eut un gr. succès, et depuis on y ajouta les *Remarques sur divers endroits d'Italie, pour faire suite*, etc., par Addison; on y trouve beaucoup d'érudition, mais mal digérée, et de la partialité. Mission m. à Londres en 1721. On a encore de lui : *Observat. faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, 1699, in-12; *Théâtre sacré des Cénobites, ou Recit des prodiges arrivés dans cette partie du Languesne*, Lond., 1707, in-8.

MISSORIO (RAIMONDO), mineur conventuel, né en 1691 à Barberano, diocèse de Viterbe, mort en 1772, occupa plus, et laissa de philosophie dogma-

tique et morale, de droit canon et d'éloquence dans les princip. villes d'Italie, et pub. à Venise de bonnes édit. de J. della Casa, 1731; de l'Aristote, 1730; de Pierre Bembo, 1729, in-4; et laissa en outre plus. ouv., parmi lesquels on distingue : *Regenarum artium solidarumque scientiarum Theorematum centum singularia, discussa in comitis rom. prov.*, dont *culibet appagnandi facilitate*, Viterbe, 1718; *J. A. Rinzana patricio veneto, Marci filio, Epistola poetica de studiis primæ philæ.*, Venise, 1729, et quelq. autres opuscules poétiq., critiq. et théolog. peu remarquables.

MISSY (CÉSAR de), né en 1703, m. à Londres en 1775, a publié : *Paraboles, ou Fables et autres narrations d'un citoyen de la république chrétienne du 18^e siècle* (Bonaz. Girardeau, jésuite), mises en vers par de Missy, Londres, 1769, 1770, 1776, in-8, et la trad. des *Remarques de Lemoineux sur Rabelais*. Il a été aussi l'un des aut. de la *Biblioth. latine*, ou *Hist. des ouvrages des savans de la Grande-Bretagne depuis 1733 jusqu'en 1747*, 25 vol. in-8.

MITCHELL (JOS.), poète anglais que Gibber classe au 3^e rang, né dans le nord de la Grande-Bretagne vers 1684, m. en 1738, fut investi par la voix publique du titre de poète de sir Robert Walpole, auprès duquel il jouissait de la plus haute faveur. Quoi qu'il en soit, son goût pour le plaisir et la dissipation ne lui permit pas de sortir de l'état de détresse où il était né. On a recueilli ses pièces dramatiques et ses autres poésies, 1729, 2 v. in-8. — MITCHELL (JESU), botaniste et médecin soglaie du 18^e S., passa d'Angleterre dans l'Amérique du Nord vers 1750, et établit sa principale résidence à Urbana, petite ville de l'état de Virginie sur la Rappahannock, à environ 73 milles de Richmond. C'était un homme laborieux, savant et bon observateur. On a de lui : *Essai sur les causes des différentes couleurs des peuples en différents climats*, pub. en 1743 dans les *Transactions philosophiques*, vol. 43^e; *Essai sur la préparation et l'usage des différentes espèces de potasse*, ib., vol. 45^e; *Lettre concern. la force de la cohésion électrique*, v. 51^e.

MITCHELL (ANDRÉ), diplomate anglais, né à la fin du 17^e S., commença par être secrétaire du marquis de Tweedale, ministre pour les affaires d'Ecosse, siégea à la chambre des communes en 1747, fut résident à Bruxelles en 1751, puis ambassadeur extraord. en Pologne, et m. à Berlin en 1771. Ce fut lui qui détermina le roi Frédéric à se détacher des intérêts de la France. On trouve quelques détails intéressants sur ce personnage dans les *Souvenirs de 20 ans de séjour à Berlin* de Thiebauld (v. ce nom). — Un autre André MITCHELL, amiral anglais, né en Ecosse vers 1757, eut de bonne heure dans la marine, et fut nommé capit. de vaisseau en 1784, après plus. campagnes dans les mers de l'Inde, où il s'était distingué. Il obtint le grade de contre-amiral en 1795, et eut de vicieux amical ou 1799, en récompense de ses brillants services dans les campagnes contre la républ. française. Il commanda ensuite diverses croisades, fut envoyé en 1802, comme commandant en chef dans les mers de l'Amérique méridionale, à la station d'Halifax; et, remplacé en 1818 dans ce dern. poste, il m. en Angleterre quelque temps après son retour.

MITELLI (AUGUSTIN), peint. italien, né à Bologne en 1607, fut élève du Dentone, peignit à fresque l'architecture ainsi que les ornemens, et m. en 1666 à Madrid, où le roi Philippe IV l'avait appelé pour la décoration de ses palais. On a, d'après ses dessins, plus. ornem. composés avec goût, entre autres un rec. de 48 frises et 24 cartouches et ornem. gravés à l'eau-forte par Fr. Curti et par son fils Jos.-Marie MITELLI, qui s'est distingué dans la grav. On a de ce dern. un gr. nomb. d'estampes d'après plus. peint. ital., et parmi lesquelles on cite la *Nuit du Corrège*, la *Fondation de Rome* (en 17

pièces), les *Cris de Bologne* d'après Annibal Caracchi, J. M. Nicelli m. an 1718.

MITFORD (WILLIAM), colonel de la milice du South-Hampshire, représent. de New-Romney à la chambre des communes de la Gr.-Bretagne, etc., m. en 1837, memb. de la société royale de Lond., avait suivi le barreau dans sa jeunesse, et occupé en 1778 l'office de juge du district de Newfret. Il a publié en anglais les ouv. suiv. : *Essai* (Inquiry) *sur les principes de l'harmonie dans le langage*, in-8, 1774, 1804; *Tr. sur les forces milit.*, et *particulièrement sur la milice du royaume*, in-8; *Hist. de la Grèce*, 1784, 4 vol. in-4, réimpr. en 3 vol. in-8, dont les deux dern. ont paru en 1810.

MITHRA ou **MIHR**, divinité persane, que les Grecs et les Romains ont regardé comme le soleil, lorsqu'ils en adoptèrent le culte, cent ans environ après l'ère chrét.; ils la représentaient alors sous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, et célébrant ce son honneur des sacrifices humains. Mais, d'après le témoignage d'Herodote, il paraît que chez les Persans Mithra était le nom de la Vénus-Céleste, ou Uranie.

MITHRIDATE I^{er}, roi de Pont, fils d'Ariobarzane I^{er}, monta sur le trône vers l'an 406 av. J.-C., et m. après un règne de 28 ans, qu'il passa dans d'inutiles efforts pour s'affranchir du joug des Perses dont il était tributaire. On présume que c'est celui dont parle Juste, et enqu'il attribue une tentative inutile contre Héraclès. — **MITHRIDATE II**, surnommé *Ctésis*, c.-à-d. *fondateur*, fils de Mithridate I^{er}, et successeur de l'usurp. Ariobarzane II, monta sur le trône l'an 336 av. J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand, et fut dépossédé de ses états par ce conquérant de la Perse; mais il vint à bout de les reprendre sur Antigone, auquel ils étaient échus en partage après la mort du prince macédonien. C'est là ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de la monarchie qui'en effet il rendit le prem. indépendante. Il m. âgé de 84 ans en 301 av. J.-C. — **MITHRIDATE III**, fils du précéd., commença à régner en 301, et resta environ 40 ans sur le trône. On ignore l'époque précise de sa m. L'hist. se tait égalem. sur Mithridate IV. — **MITHRIDATE V**, surnommé *Evergète*, ou *bienfaiteur*, fils du Pharnace I^{er}, fut le prem. roi de Pont qui fit alliance avec les Romains, et reçut d'eux une récompense la Phrygie, démembrement des états de Pergame. Il périt l'an 121 av. J.-C., dans la ville de Sinope, dont il venait de faire la conquête; et laisse sa couronne à son fils aîné Mithridate-le-Grand, si fameux par sa haine contre les Romains.

MITHRIDATE VI, surn. *Eupator* ou *le Grand*, né vers l'an 133 av. J.-C., se trouva roi à 12 ans. Formé de bonne heure à la dissimulation, et à la méfiance par les dangers au milieu desquels il avait été nourri, ce prince, après avoir étudié les prisons, alla observer les hommes en vivant plusieurs années au milieu des forêts, parmi les peuples les plus belliqueux et les plus sauvages, soit de son empire, soit des contrées voisines; il fit ensuite un voyage de long cours dans toute l'Asie-Mineure, et lorsqu'il repartit à sa cour, où on le croyait mort, il commença par faire périr Laodice, sa sœur et sa femme, qui s'était mariée. Tourment bientôt ses armes contre la Colchide et l'empire du Bosphore, il les soumit en peu de temps, fomenta des troubles en Cappadoce dans une prem. expédition, raffermir Ariarathe VII sur son trône, puis reut en campagne pour déposséder ce même prince, qu'il poignarda lui-même, en plein jour, et à la vue des deux armées. Immédiatement après il plaça sur le trône un de ses fils, auquel il donna le nom d'Ariarathe VIII, et qu'il voulut faire pasteur pour le fils du monarque assassiné, Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait d'un oeil jaloux le rapide aggrandissement de Mithridate, subvint alors un jeune homme qui, par ses ordres, se fit fils d'Ariarathe VII, et alla en cette qualité à

Rome revendiquer son héritage. Cependant Mithridate avait déjà plus d'un sujet de haine contre les Rom. Dans son enfance ils lui avaient enlevé la Phrygie, concédée à Evergète, son père, en reconnaissance de ses services. Plus tard ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par le m. de Pyléon II. Néanmoins il envoyait des ambass. à Rome, obtenant toujours d'avoir à titre d'ami et d'allié du peuple romain, et obtint au décret du sénat qui proclamait libre la Paphlagonie et la Cappadoce, et prescrivait aux deux rois en même temps d'abandonner les deux provinces. Mais il s'appliqua à rendre encore plus redoutables ses armées de terre et de mer, qu'il organisait depuis long-temps, et s'attacha par des alliances la plupart des peuples voisins. Enfin il leva le masque; et, envahissant soudainement la Cappadoce et la Paphlagonie sans défense, il tourna de là ses armes contre toutes les autres provinces occupées par les Romains, conquit l'Asie-Mineure entière, moins la Galicie, et même remplit de ses troupes les Cyclades, la Thrace et Athènes. Enfin, pour rompre tout espoir de réconciliation, il ordonna un massacre général de tous les citoyens de la république qui se trouvaient en Asie, et 80,000 Romains, selon le calcul le plus modéré, périrent ainsi en quelq. jours. L'instant où Mithridate commençait ainsi les hostilités était d'autant mieux choisi que ses ennemis avaient alors à combattre dans l'Italie même, où la guerre des Marces ne leur donnait déjà que trop d'occupation. Cependant Sylla marcha vers l'Asie et prit en passant Athènes, qui alors obéissait à Mithridate ou à son influence. Il remporta ensuite sur Archellus, son lieutenant, les victoires de Chéronée et d'Oréhomène, puis conquit sur lui l'Ionie, la Mysie et la Lydie. Des intrigues avec les chefs des autres provinces enlevèrent aussi des alliés à Mithridate. En moins de 4 ans il perdit plus de 200,000 hommes; sa flotte, défaite drû par les généraux de Sylla, fut battue par une tempête, et enfin il fut forcé à signer un traité par lequel, en lui enlevant toute sa marine, les Romains le réduisaient aux états de son père. Ainsi finit la première guerre de Mithridate et des Romains. L'exéc. de ce traité donna lieu à quelques combats entre Mursia, le fils de Sylla, et l'armée du roi de Pont, combats que les histor. sont dans l'habitude de regarder comme une deuxième guerre. Mais la troisième fut plus grave et plus sérieuse. Mithridate, toujours dominé par le désir de chasser les Romains de l'Asie, avait encore rassemblé une armée d'environ 160,000 hommes, et s'attendait qu'à prétextes pour se mettre en campagne. Le m. de Nicomède, roi de Bithynie, qui, en mourant, avait légué ses états aux Romains, le lui fournit. Il envahit la province l'an 75 avant J.-C., parvint sans obstacle à en faire la conquête, et battit Cotta, qui voulait s'opposer à ses progrès. Mais bientôt après Lucullus arriva pour le combattre, et non-seulem. le força de lever le siège de Cytique, mais encore le poursuivit jusque dans ses états héréditaires, d'où il s'échappa avec peine pour aller en Arménie demander du secours à Tigrane, son gendre. Celnici lui donna une nouvelle armée; mais Lucullus, toujours vainqueur, franchit l'Euphrate, et parvint au cœur de l'Arménie. Heureusement il fut rappelé peu après, et Mithridate vainquit à Zela, dans le Pont, Tétricus, son lieutenant, l'an 67 av. J.-C., et recouvra presque tout son royaume. Les Romains envoyèrent alors Pompée contre lui avec des pouvoirs très étendus, et celui-ci Payant vaincu dans un combat nocturne près de l'Euphrate, il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir dans le Bosphore. Là il méditait encore de vaines descentes, et ne songeait à rien moins qu'à pénétrer par terre en Italie et à porter la guerre aux portes de Rome. Mais ses soldats, effrayés des difficultés que devait présenter l'accomplissement d'un projet aussi gigan-

tesque, se révoltèrent, et proclamèrent roi Pharnace, fils de Mithridate, qui aussitôt lui envoya l'ordre de mourir. Celui-ci essaya d'abord de s'empoisonner ; mais l'usage fréquent qu'il avait fait des poisons empêcha l'effet de celui qu'il prenait. Il se frappa alors de son épée, et se fit achever par un Gaulois qui lui était resté fidèle, l'an 64 avant J.-C. Ce prince était sans contredit un des hommes les plus distingués de son temps. Actif, ardent, laborieux, rusé, fécond en ressources, et toujours supérieur à la fortune, il était le seul prince de l'Asie occidentale capable de lutter 40 ans contre les Romains. Mais sa froide cruauté, sa jalousie, son ambition doivent le rendre un objet d'horreur autant que d'admiration. Peut-être doit-on révoquer en doute sa capacité militaire. Du reste il aimait les lettres, écrivit un traité de botanique, ou plutôt de toxicologie, et parlait 23 langues différemment. C'est cette circonstance qui a engagé Adelon et Vater à donner le nom de Mithridate à leur célèbre ouv. de linguistique. On sait que les dern. projets et les derniers moments de Mithridate ont fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

MITHRIDATE I^{er}, roi des Parthes, fils de Phraates, succéda à Phraates son frère aîné l'an 164 av. J.-C., subjuguait les Mèdes, les Perses, la Babylonie, l'Élymaide, la Mésopotamie, la Bactriane, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Indus ; de sorte que l'empire des Arsacides, ayant désormais pour bornes d'une part l'Euphrate et de l'autre l'Inde, se trouva au-dessus de celui des Séleucides. Il le plus il fit prisonnier le roi de Syrie Démétrius II, et après l'avoir traité en souverain, et lui avoir assigné l'Hyrcanie pour demeure, il lui donna en mariage sa fille Rodogune. Mithridate I^{er} m. l'an 136 ou 139 av. J.-C., et eut pour successeur Phraates II. On lui attribue la promulgation d'un code de lois très-sages rédigé par son ordre pour servir de règle à son empire. — **MITHRIDATE II**, fils et successeur d'Artaban III, régna 40 ans, de l'an 126 av. J.-C. à l'an 86, avec beaucoup de gloire. Il fit la guerre aux Arméniens, dont il obligea le roi à lui envoyer son fils pour otage, rétablit Antiochus Eusèbe dans ses états, remporta plus. avantages sur les Scythes, et fut surnommé le Grand par ses sujets. Il eut pour successeur son fils Mithridate. — **MITHRIDATE III**, fils aîné de Phraates III, succéda à son père l'an 61 av. J.-C., fut chassé de ses états, et se rendit à son frère Orode qui, pour régner à sa place, le fit égorger l'an 53.

MITTARELLI (JEAN BENOÎT), savant religieux camaldule, né à Venise en 1708, professa d'abord la philosophie et la théologie au monastère de St-Michel de cette ville, devint ensuite maître des novices, et successivement procureur, supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, supérieur-général à Rome, et m. dans son premier exil (St-Michel) en 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Memorie della vita di San-Passio*, etc., Venise, 1748 ; *Memorie del monastero della Sma-Trinità, Famosa*, 1749 ; *Annales Camaldulenses ordinis Sti-Benedicti*, etc., Venise, 1555-73, 9 vol. in-fol. ; *ad scriptores rerum stolicorum Cl. Muratori accessiones Faventine*, ibid., 1771, in-fol. ; *de Letteraturâ Faventinorum, sive de veris doctis et scriptoribus nrhis Faventinis*, ibid., 1775, in-fol. ; *Biblioth. Codicum, Mss. Sti Michaelis Penetiarum*, etc., ibid., 1779, gr. in-fol.

MITTERPACHER (LOUIS), prof. d'économie, d'hist. naturelle et de technologie à Pest, en Hongrie, né en 1734, m. en 1814, a laissé plus. ouv. en latin, en allem. et en hongrois. Nous citerons seulement : *Elementa rei rusticae à l'usage des académ. de Hongrie*, Pest, 1779-94, 3 part. in-8 ; *Iter in Posenam Slavonia provinciam*, en société avec Mathias Tiller, ibid., 1783, in-4 ; *primæ Linceæ Histor. naturalis*, ibid., 1795, 1807, in-8.

MITTIE (JEAN-STANISLAS), méd., né à Paris en 1727, fut d'abord attaché, comme méd. ordinaire, au roi Stanislas, duc de Lorraine, et, à la m. de ce prince, revint exercer son état à Paris, où il m. en 1795. On a de lui : une *Dissertation latine sur les blessures de poitrine*, 1766, in-4 ; *Etiologie nouvelle de la salivation*, 1777, in-8 ; *Suite de l'Etiologie*, etc., 1781, in-8 ; *Lettre à l'auteur de la Gazette de santé*, 1780, in-8. *Observ. sommaires sur tous les traitements des maladies vénériennes*, etc., 1779, in-12 ; *Ans au peuple* (sur les maladies vénériennes), 1793, in-8, et quelq. autr. opuscules peu importants sur le même sujet dont il s'était occupé spécialement. Il voulait faire renoncer au traitement de ces maladies par le mercure, et y substituer un régime végétal.

MIVERIUS (DANIEL), doct. en médec. au 16^e S., et médecin pensionnaire de la ville de Tergoes en Zélande, a laissé des *lettres médicales*, insérées dans les *Miscellanées* de Henri Smet, Francf., 1611, in-8. On a encore de lui : *Apologia pro Philippo Linsbergio*, Middelbourg, 1607, in-8.

MIZAULD (ANTOINE), méd. et astrologue, né vers 1520 à Montluçon, en Bourbonnais, prit ses degrés en médec. à Paris, s'y livra ensuite à la vaine étude de l'astrologie, écrivit sur cette matière, et m. dans la même ville en 1578. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages dont la liste complète se trouve dans les *Mém. de Nicéron*, tom. 40, et parmi lesquels citerons seulement : *le Miroir du temps*, autrement *Ephémérides perpétuelles de l'air*, etc., Paris, 1547, in-8, rare et recherché par les curieux ; *Cosmographia, item Catalogus cometarum usque ad ann. 1540*, etc. ibid., 1549, in-8 ; *Planetographia*, Lyon, 1551, in-4, trad. en franç. par Montlyard ; *de mundi spherâ, sive Cosmographia*, libri III, Paris, 1552, 1567, in-8 ; *Nouvelle invention pour incontinent juger du naturel d'un chacun par la seule inspection du front et desse linéaments*, ibid., 1565, in-8 ; *memorabilem, titulum et jucundorum Centuria IX arcanorum*, ibid., 1566, in-8 ; *les Secrets de la lune*, etc., ibid., 1570, in-4, 1571, in-8, rare ; *Historia Hortensium quatuor opusculis methodicus contenta*, etc., Cologne, 1577, in-8 ; trad. en fr. par A. de La Caille, sous ce titre : *le Sardinage de Mizauld*, etc. Paris, 1578, in-8.

MNESICLES, archit. grec, construisit à Athènes, sous le gouvernement de Périclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de Propylées qui formaient l'entrée de l'Acropolis, ou citadelle de cette ville. Il employa cinq ans à cette construction dont les frais s'élevèrent à 2,012 talents (10,864,800 fr.). Il reste encore de beaux débris de ce monument.

MOAB, fils de Loth, fut le père du peuple appelé de son nom *Mabites*, qui se fixa à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite, sur les bords du fleuve Arnon. Dans la suite, les Amurhéens envahirent une partie du territoire mohabite.

MOAWIAH, 6^e successeur de Mahomet, premier khalife de la dynastie dite des Omeyyades, né à la Mekke, dans le commencement du 7^e S. de l'ère chrét., était l'arrière-petit-fils d'Ommiah ou Oumayy, parent de l'ayeul du prophète. Après l'assassinat d'Othman (v. ce nom), Moawiah fut proclamé khalife en Syrie, province dont il était gouverneur. Il soumit ensuite par ses lieutenants l'Egypte, Médine, la Mekke, le Yemen, et recula les bornes de l'empire musulman par des conquêtes que les guerres civiles aisaient interrompues sous ses prédécesseurs. En Occident, ses troupes pénétrèrent jusqu'à l'Océan atlantique ; en Orient, elles traversèrent l'Oxus, envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarcande et d'une partie de la Tartarie. Les armes de Moawiah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yésid assigna vainement Constantinople pend. 6 à 7 ans. La flotte des Arabes fut détruite en grande partie par le feu grégeois ; leur armée fut complètement battue par celle de

Constantin Pogonet (v. ce nom), et Moawiah fut obligé d'acheter la paix en l'an 58 de l'hég. (678 de J.-C.). Ce khalyfe fit à Damas 2 ans après (680 de J.-C.), après avoir fait reconnaître son fils Yead pour son successeur. Il fut le premier souverain musulman qui établit des relais sur les routes, qui se plaça dans un lieu distinct et exhaussé à la Mosquée, et qui s'y fit assis en parlant au peuple. La mémoire de Moawiah est odieuse aux musulmans Khayrites ou sectateurs d'Ali, parce qu'il usurpa le khalyfat sur ce gendre du Mahomet, qui avait été choisi d'abord pour succéder à Othman. — MOAWIAH II, 3^e khalyfe Ommyade, petit-fils du précédent, succéda à son père Yead I^{er} (v. ce nom), en l'an 64 de l'hég. (683 de J.-C.). Mais au bout de quelq. mois de règne, ce prince, âgé de 21 ans, faible de complexion, très-pieux, austère dans ses mœurs, abhorré le khalyfat, se renferma dans son palais, et n'en sortit qu'à 30 m. qui eut lieu peu de temps après son abdication. C'est cette retraite qui lui fit donner, par les musulmans, le surnom d'*Abou-leylah* (Père de la nuit). Les historiens arabes disent qu'il m. de la peste ou par le poignard.

MOBAREZ EDDYN MOHAMMED CHAH, fondateur de la dynastie des Modhafferies en Perse, dans le 14^e S., fils de Modhaffien, d'origine arabe, et gouvern. de Milad, se distingua de bonne heure par une valeur extraordinaire, fut nommé (à 19 ans) gouverneur d'Yead, puis gouvern. du Kerman, se fit proclamer souverain dans cette province, s'empara du Faristan, sur le chah Cheikh-Abou-Ishak-Indjou, fit trancher la tête à ce prince, et étendit ses conquêtes sur plus. autres provinces de l'empire persan. Mais dès qu'il eut affermi sa puissance, il s'abandonna aux excès les plus honteux, et se rendit odieux à ses sujets par ses cruautés. Ses fils et son gendre conspirent contre lui, se saisirent de sa personne et lui firent élever les yeux. Il vécut encore cinq ans et m. en l'an 765 de l'hég. (1364 de J.-C.), après avoir régné 42 ans. Son fils Djelal-Eddyn-Chah, lui succéda.

MOCAILAH ou MOCEILAH, V. MOSSAILAMAH.

MOCANNA, V. ATHRE.

MOCIA (JEAN-SIMON), archit. napolit., donna en 1600 le plan et dirigea la construction de l'église du St-Esprit, à Naples. — MOCIA (Pierre-Nicolas), chev. napolitain au 16^e S., a laissé un traité de *Fendit*, qu'on trouve à la suite de *Jacobus de Franchis*, Cologne, 1591, in-8. — MOCIA (Ch.-Ant.), sav. napolitain du 17^e S., a laissé : *Sylvæ casuum forensium, atque in præxi quotidiè occurrentium*, Naples, 1649, in-fol. — MOCIA (Jean), secrétaire du cardinal Jacques des Ursins, vivant vers la fin du 14^e S. à Naples, sa patrie. Il a laissé quelq. *Essais de poésies latines*, publiés par l'abbé Mehus, dans la *vue* de L. Castiglioneho, Florence, 1753, et dans celle d'Ambrosio le Cambrade.

MOCENIGO, nom d'une famille patriennienne de Venise qui eut donné plus. doges à cette république. — Thomas MOCENIGO fut élu en 1414, et m. en 1433. Les Vénitiens s'emparèrent, sous son règne, du territoire d'Aquilee. — Pierre MOCENIGO, doge en 1434, s'était signalé comme général de la république dans la guerre contre les Cypriotes et contre les Turks. Il m. en 1476. — Jean MOCENIGO, frère du précédent, succéda, en 1479, au doge André Vendramino, et m. en 1485. Ce fut sous son règne que la république entreprit, en 1482, une guerre de pure ambition, et dont elle ne tira aucun profit, contre Hercule III, duc de Ferrare. — Louis MOCENIGO, succéda, en 1570, au doge Pierre Loredano. La république était alors en guerre avec les Turks, qui s'emparèrent de l'île de Chypre en 1571. MOCENIGO fit la paix avec eux, et m. en 1577.

MOCENIGO (ANNA), historien, de la famille des précéd., né à Venise vers la fin du 15^e S., fut chargé de plus. négociat. dont il s'acquitta avec autant de zèle que de capacité, et occupa plus. emplois

importans dans l'administration de la république. On ignore l'époque de sa m. Il est aut. d'une hist. de la ligue de Cambray, publ. sous ce titre : *Belli memorabilis Cameracensis adversus Venetos Historiam lib. VI*, Venise, 1525, in-8, insérée dans le 12^e vol. du *Thésaur. antiquitat. Ital.*, de Grævius et P. Burmann; trad. en italien, 1544, et de nouveau, 1500, in-8. Quelq. autres écrits du même aut., dont M. Foscarini rapporte les titres dans son ouvr. *Della Letteratura Veneziana*, se sont perdus. Plus. biographes lui attribuent encore un traité de théologie sous ce titre singulier : *Pentadapton et Pentateuchon*, Venise, 1511, in-8, Ghilini a consacré un article à A. Mocenigo dans le *Teatro d'uomini letterati*.

MOCHI (FAANG), sculpt. florentin, né en chât. de Mont-Varelli en 1580, m. en 1636, avait appris le dessin sous Santi-di-Tito et l'art de modéliser et de manier le ciseau sous Camille Mariani. S'étant rendu à Rome sous le pontificat de Clément VIII, il s'y plaça au rang des prem. artistes par deux statues de bronze, dont l'une est celle du duc Alexandre et l'autre du duc Ranuccio Farnèse, que l'on admire dans la place de Piazzaccio. On cite encore de lui une *Ste Véronique* dans le jubé du Vatican; une *Ste Martha* à St-André della Valle; un *Saint Pierre* et un *St Paul* à la porte del Popolo, etc.

MOCLAH (ABOU-ALY-MOHAMMEN I^{er}), inventeur des caractères arabes modernes, né à Bagdad l'an 272 de l'hég. (886 de J.-C.), fut gouvern. de plus. provinces de Perse sous le khalyfat de Moctader, devint ensuite *vizir* de ce même prince, de son frère Caher et du Redhy, fut 3 fois dépouillé de ce titre, eut successivement la main droite et l'ongle coupés, et périt misérablement. On l'an 328 de l'hég. (940 de J.-C.). Il avait cultivé la poésie, et quelques-uns de ses vers ont été conservés par El-Makin. Mais il est surtout célèbre dans l'Orient pour avoir substitué aux anciens caractères consacrés l'écriture arabe, nommée *neskhi*. Cette invent. que quelq. aut. attribuent à Abou-Abdallah El-Hagae, frère de Moelah, fut parfaite, un siècle après, par Abou-Hagae-Alv-Ibn-Halloul.

MOCLAH ou MOCLÉS (SKIP), supérieur d'un monastère de derviches à Ispahan dans le 17^e S., sous le règne de Chah Soliman, de la dynastie des Sefys, avait trad. en persan, dans sa jeunesse, des comédies indiennes dont on croit qu'il existe à la bibliothèque du roi une version turque sous le titre d'*al Faradj band al Schidda* (la joie après l'afflict.). Moelah mit ces comédies en contes, auxquels il donna le titre d'*Hesariak-Rons* (mille et un jours).

Petit de La Croix (v. ce nom) les a trad. en français. MOCQUET (JEAN), roy. français, né dans le Dauphiné en 1575, fut apothic. de la cour sous le règne de Henri IV, obtint la permission de voyager à l'étranger pour y recueillir des raretés destinées à orner le cabinet du roi, partit en 1601, et, jusqu'en juillet 1612, visita successif. la côte occidentale d'Afrique, la Guinée et Cumana, Maroc, Goa, la Palestine, déposant après chaque voyage, au château des Tuileries, les objets qu'il rapportait. Il obtint pour récompense le titre de garde du cabinet des singularités, avec 600 fr. d'appointement. En 1614 il partit pour l'Espagne dans l'intent. de faire le tour du monde; mais, n'ayant pu obtenir la faculté de passer en Amérique, il revint à Paris, où il m., on ne sait à quelle époque. Il a pub. la relation de ses div. excursions sous ce titre : *Fragmens en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*, divisés en 6 livres, avec figures, Paris, 1617, in-12; à Rouen, 1645, 1665; trad. en holland. et en silent.

MOCTADER - BILLAH (ABOUL FAREH DAVAR II, surnommé AL), 18^e khalyfe abbasside du Bagdad, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda, l'an 205 de l'hég. (908 de J.-C.), à son frère Moktafy. Il se laissa gouverner par ses eunuques et par ses femmes, fut le jouet des factions qui troublèrent

son règne, et négligea tellement les soins de son empire, déjà ébranlé depuis un demi-siècle par l'insolence et l'insubordination, du la garde turque, qu'il en hâta la décadence. Après avoir vu plus ambitieux s'établir dans diverses provinces et y assurer leur indépendance, Moctader, contrainct d'abandonner Bagdad, fut massacré par des soldats africains de l'armée d'un eunuque révolté, nommé Mououes, en l'an 320 de l'hég. (934 de J.-C.). Il était âgé de 38 ans, et en avait régné 22.

MOCTADY. V. MORTADY.

MOCTAFY. V. MORTAFY.

MODEER (ADOLPH), sav. suédois, né à Stockholm en 1738, m. en 1799, fut membre de la société patriotique et de l'acad. des sciences de cette capitale. Habile physicien, il avait fait un gr. nomb. d'observat. et d'expériences qui ont été consignées dans les *Mém.* de la même académ. On a en outre de lui : une *Hist. du Commerce de la Suède* (en allemand), Stockholm, 1770, in-8 ; *Bibliotheca hermetologica*, etc., Erlang, 1776, in-8 ; trois *Opuscules* (en allem.) sur l'amélioration de l'agriculture, les Colonies et l'Economie domestique, Stockholm, 1774, 1776, 1780, in-8.

MODEL (N.), méd. et pharmacien allem., né à Neustadt en Franconie, passa en Russie en 1737, eut le direct. des apothicaireries impériales, et m. à Pétersbourg en 1775. Il a pub. en allem. plusieurs opuscules de chimie et d'économie, traduits par A.-A. Parmentier (v. ce nom) en franç. sous le titre de *Récrém. phys., econom. et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODÈNE (duc de). V. ESTRE.

MODÈNE (ESPRIT DE) RAYMOND DE MORMOIRON, comte de), né, en 1608 à Savrians, près de Cerpenras, l'une des plus anciennes familles du comté Venaissin, fut d'abord page de MONTEUR, frère de Louis XIII, entra ensuite au service, puis suivit en Italie la fortune du duc de Guise, Henri de Lorraine, qui était appelé à Naples pour se mettre à la tête de l'insurrection, dont Masaniello avait été le prem. moteur. Le comte de Modène fut nommé, sous le duc de Guise, mestre-de-camp-général de l'armée du peuple, obtint d'abord quelq. succès sur les troupes espagnoles, fut fait prisonnier, renfermé pend. 2 mois dans le château de Naples, revint en France, et m. en 1670. On a de lui : une *Hist. des Révolutions de la ville et du royaume de Naples*, Paris, 1606, 1607, in-4, ib., 1667, 3 vol. in-12 ; un fragment du *Livre des Rois* écrit en prose int. : *Salomon, ou le Poétique* (c'est une paraph. du 2^e chapit. du 3^e livre) ; une paraph. du psaume 50. Il a laissé en MS. un ouvr. sur les mœurs de ses compatriotes ; des *Prières* (en vers) pour la messe, des odes, des sonnets, et des *Mém.* depuis l'expédition de Béarn jusqu'au siège de Montauban, dont le président de Gramont a fait usage dans son *Hist. lat. de Louis XIII.* — MODÈRE (Pierre, chev. de), de la même famille que le précédent, chev. de Malte, m. maréchal-de-camp en 1765, écrivait en vers avec facilité. On cite de lui quelq. pièces légères, et notamment un quatrain en sujet d'un bal donné par le roi Louis XV à son armée quelq. temps après la bataille de Fontenoy.

MODESTINUS ou MODESTIN (HERENNUS), jurisconsulte romain du 3^e S. de l'ère chrétienne, fut disciple d'Ulpian, devint conseiller de l'emp. Alex. Sévère et Maximin, et consul avec Probus en 228. Il avait composé un gr. nombre d'ouvr. qui lui méritèrent d'être au nombre des neuf jurisconsultes aux opinions desquels l'emp. Théodose imprima force de loi. On ne connaît que des fragm. de sesouvr. Jacq. Leet, juriste, génois du 16^e S., e pub. : *ad Modestinum de Pœnis*, 1687, et H. Breckmann, de *Eurematensis Diatriba*, seu in *Herenn. Modestini librum singularem Comment.*, Leyde, 1705, in-8.

MODESTUS, abbé du monastère de St-Théo-

doso, puis év. de Jérusalem, m. en l'an 633, avait composé des *homélies* dont Photius nous a conservé quelques extraits.

MODHAFFER ou MOUZAFFER CHAH II, 15^e et dern. souv. musulman du Gouzerat dans l'Inde au 16^e S., ne fut d'abord qu'un fantôme couronné sous le nom duquel gouverna pendant plus, anecdoté un ministre ambitieux nommé Etmaid, l'emp. moghol Akhar s'étant emparé du Gouzerat en 1573, emmena Modhaffer prisonnier, l'admit ensuite au nombre de ses courtisans, et l'adjoignit à l'un de ses généraux, Khan-Khanna, chargé (en 1581) de conquérir le Bengale. Modhaffer se voyant libre, souleva les peuples du Gouzerat en sa faveur, vainquit Etmaid, qui en était gouvern. pour l'emp. moghol, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mogholes, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à div. reprises, et se coupa la gorge pour ne point orner le triomphe du général ennemi, en 1592 (1003 de l'hég.). Après sa n. le Gouzerat fut réuni à l'empire moghol.

MODIUS (FRANÇOIS), juriste, et humaniste flamand, né près de Bruges en 1536, m. chenoise à Aire, en Artois, l'an 1597, est auteur des ouvrages suiv. : *Lectines novantiquæ*, Franc., 1584, in-8 ; *Octotricha ad singulas eleri romani figuras*, etc., ib., 1585, in-4 ; *Pœnetia vana* ; *Pandecta triumphales, sive pamparum festorum*, etc., ib., 1586, in-fol., et dans le *Thesaur. antiq. grec.* de Gronovius, t. XI ; et plus, autres ouvr. dont on trouvera la liste dans Foppens (*Biblioth. belg.*). On lui doit encore des édit. annotés de plus. classiques latins, notamm. des *tristitines* Végèce, Frontin, Elien et Modeste, etc., pub. à Cologne et à Francfort.

MODREVIUS (ANDRÉ-FRANÇOIS), secrét. de Sigismond-Augusto, roi de Pologne, en milieu du 16^e S., travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes dans une même communion, et ne réussit qu'à se faire mépriser des uns et des autres. Il fut chargé de l'empire et dépossédé du sien pour son traité de la réforme de l'état, de *Republ. emendandâ*, Bâle, 1559, in-fol., en 5 liv. On a encore de lui : *De originibus Peccati*, 1562, in-4.

MOEBIUS (GODEFRON), prof. de médec. à l'école, et prem. méd. de plus. princes d'Allemagne, né à Laucha, en Thuringe, en 1611, m. à Hall en 1664, a laissé : *abrége des Elements de médecine*, léna, 1650, in-fol., *Anatomie du Camphre*, ib., 1660, in-4. Ces ouvr. sont en latin. — Son fils, médecin comme lui, a publié *Synopsis medicine practica*, 1667, in-fol.

MOESTLIN. V. MARTIN.

MOESEN (JEAN-CHARLES-GUILAUME), méd., allem., né à Berlin en 1728, m. en 1795, membre de l'acad. des sciences et des arts de Prusse, et de plus, autres sociétés savantes, est aut. d'un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Dissert. inaugural. de passionibus iliacis causis*, etc., Halle, 1742 ; de *MS. medicis qua inter codices biblioth. reg. Berolin. servantur Epistolæ I et II*, 1749 et 1757 ; de *Medicis equestri dignitate ornatis*, ib., 1768, in-4 ; *Collect. d'Experiences remarquables pour déterminer l'utilité de l'inoculation de la peste-vérole* (en allem.), Berlin, 1782 ; *Addition à l'Histoire des sciences dans la marche du Brandebourg*, Berlin, 1783 (id.) ; sur *l'Hist. de la marche de Brandebourg dans le moyen âge* (id.), 1792, in-4, dans les *Mém.* de l'académie de Berlin, aussi que plus. autres écrits du même auteur.

MOELLENBROCK (VALENTIN-ANDRÉ), prof. de médecine, né à Erfurt, mort à Hall en 1673, a laissé : *Medulla totius praxeos aphoristica*, Erfurt, 1650, in-4 ; de *Varis seu arthritidis vagæ scorbutica*, Hall, 1652, in-8, Leipzig, 1663, 1672, in-8.

MOELLENDORF (RICHARD-JOACHIM-HERNRI, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1724, dans la marche de Prignitz, fut d'abord page de Frédéric II, et accompagna ce monarque dans la

prem. guerre de Silésie. Placé ensuite comme officier dans un des bataillons de la garde, il se distingua dans les campagnes suivantes, s'avança successivement dans les grades supérieurs, devint colonel (dans la garde) en 1760, puis major-général en 1762, commanda un corps de l'armée du prince Henri dans la guerre de la succession de Bavière avec le titre de lieutenant-général, et à la paix fut nommé gouverneur de Berlin. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, le comte de Müllendorff reçut le titre de gén. d'infanterie; il commanda en 1793 le corps de troupes qui fut chargé d'effectuer le démembrement de la Pologne, et fut ensuite nommé feld-maréchal et gouverneur de la Prusse méridionale. En 1794, il remplaça le duc de Brunswick dans le commandement de l'armée prussienne sur le Rhin, battit l'armée française à Kaiserslautern. Après la reprise des lignes de Weissenbourg par le général Hoche, le vieux feld-maréchal, qui avait déjà manifesté quelque opposition à la guerre contre la France, profita de la circonstance et du crédit dont il jouissait pour faire les premiers ouvertures du traité qui fut conclu à Bâle le 12 mai 1795. Lorsqu'en 1806 la Prusse déclara la guerre à Napoléon, le comte de Müllendorff, alors plus qu'octogenaire, se montra encore opposé à cette résolution; mais, entraîné par le mouvement général, il accompagna le roi dans cette campagne sans avoir de commandement spécial, fut blessé à la bataille d'Iéna, et se retira ensuite à Havelsberg, où il m. en 1816. Elevé à l'école du grand Frédéric, Müllendorff avait acquis les talents nécessaires pour bien commander une division ou un corps d'armée; mais on n'a point reconnu en lui la capacité d'un grand capitaine.

MOELLER. V. MOELER.

MOERK (JACOB-HENRI), littérateur suédois, né en 1714, m. en 1763, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, a laissé des ouv. suiv. : *Adalric et Gosthilde*, roman, Stockholm, 1742-43, 2 vol.; *Thecla*, roman moral, ib., 1748, 1758; *Portrait du vrai héros*, disc. couronné à l'acad. des h.-lett. de Stockholm en 1755; plus. éloges d'académiciens ins. à l'acad. des sciences; un poème intitulé *L'Enfer*; des sermons, et autres opusc. : le tout en suédois.

MOESER (JULIUS), littérateur allem., né à Osnabrück en 1720. exerça dans cette ville la profess. d'avocat, fut député à Londres, par le duc de Brunswick, lors de la guerre de 7 ans, afin d'y diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée, profita de son séjour pour étudier les mœurs et les institutions anglaises, mérita par son patriotisme et par ses écrits le surnom de *Franklin allemand*, et m. en 1794. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans les biographies allemandes, et dont les princip. sont : *Essai de quelq. tableaux des mœurs de notre temps* (en allemand), Hanovre, 1747, in-8; *Arminius*, tragédie, ibid., 1749, in-8; *de veterum Germanorum et Gallorum Theologia mystica et populari*, Osnabrück, 1749, in-4; *Hist. d'Osnabrück*, ibid., 1761, Berlin et Stettin, 1780, 2 vol. in-8; *de la Langue et Littérat. allemandes*, Osnabrück, 1781, Hambourg, 1781; *le Célèbre des prêtres sous le rapport politique*, Osnabrück et Leipzig, 1783; *Idées patriotiques*, recueil périod., Berlin, 4 vol., 1774, 1786; 4^e édit., ibid., 1820, augmentée du jugement de Goethe sur Moeser. (C'est à cet ouvr. que l'aut. doit principalement sa réputation). On trouve un gr. éloge de Moeser et de ses écrits dans le tome 2 des *Mémoires de Goethe*, trad. en franç. par Aubert du Verry, Paris, 1822, 2 vol. in-8; et M. de Bock, dans ses *Œuvres diverses*, a trad. en franç. quelq. essais du même auteur.

MOËT (JEAN-PIERRE), littérateur, né à Paris en 1721, m. à Versailles en 1805, est aut. des ouv. suivans : *la Félicité mise à la portée de tous les hommes*, Paris, 1742, in-12; *Code de Cythère*, ou *le Est de justice d'amour*, ibid., 1746, in-12; *Lu-*

cina sine concubitu, etc., 1750, in-8 et in-12, trad. de Pangl, de sir John Hill, qui l'avait donné sous le masque d'Abraham Johnston (ce livre fut brûlé par arrêt du parlement); il en a paru une autre traduction sous ce titre : *la Femme comme on n'en connaît point*, ou *Primaute de la femme sur l'homme*, Lond., 1786, in-12 (v. le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6676); *Converti. de la marquise de L...*, etc., Amsterdam (Strasbourg), 1753, in-8; *Traité de la culture des renoncules, dans lequel, des saricules, des tulipes*, etc., Paris, 1754, 2 v. in-12; le dern. vol. du *Spectateur*, trad. d'Addison, etc., 1755, in-12; *des dissertat. insérées dans le 10^e prem. vol. du Journal étranger*. Moët a donné une édit. de *l'Alcyon*, augmentée, Paris, 1757, in-8 (v. *CHOIRIX*), et il a publié les 4 dern. vol. du *Morier* espagnol.

MOEZZ-ED-DULAÏH (AZOU-HOUZEN-AN-AM), 3^e prince de la dynastie des Bowades, fut le prem. de la famille qui régna à Bagdad, dans le 4^e S. de l'hég. (10^e de J.-C.), après avoir soumis le Karman, le Khourdistan, et plus. autres prov. de la Perse. Il fit déposer et aveugler la khalyfe Mostakfy, et lui donna pour successeur. Nethy-Lillah qui se fut qu'un fantôme du souverain. Moezz-ed-Daulah après avoir gouverné l'empire musulman pendant 22 ans, m. en l'an 356 de l'hég. (967 de J.-C.) et eut pour successeur son fils Aza-ed-Daulah, qui fut détrôné et mis à mort par son cousin Adhad-ed-Daulah.

MOEZZ-ED-DYN DJIANDAR CHAH, fils aîné de l'emp. moghol Behader Chah, monta sur le trône de l'Iliodonistan en 1144 de l'hég. (1712). Il s'était fait admirer dès son jeune âge par son courage et de brillantes qualités, mais, devenu souverain absolu, il s'abandonna à la mollesse et aux plaisirs. Epris des charmes d'une bayadère (danseuse), il ombla tout pour elle et lui remit les rênes du gouvernement. Mohammed Ferakhy-Syr, neveu de Moezz-ed-Dyn, profitant de l'indignation générale qu'excitait une pareille conduite, se fit proclamer empereur, vainquit les troupes mogholes commandées par son cousin Azz-Eddyn, et fit trancher la tête à son oncle, l'an 1125 (1714 de J.-C.).

MOEZZ-LEDIN-ALLAH (AZOU-TIMYH-MAAD AL), 4^e khalyfe fatimite d'Afrique, né à Mahdiah dans le 4^e S. de l'hég., succéda à son père Mamour-Bellah, en l'an 341 (952 de J.-C.), conquit la Sicile en 352, puis l'Egypte en 357 et 58, par les armes de son gendre Djewhar, fondat. de la ville du Kaire (*el Kaherah*, la Victorieuse), y transporta le siège de son empire, en 362, l'affermist dans cette conquête, sans s'inquiéter des anathèmes et des manifestes du Khalyfe, chassa les sectaires carnathes (v. *CARNATH*) qui avaient envahi le pays, et m. en 365 (976 de J.-C.) dans la 46^e année de son âge, après avoir régné, par lui-même et sans vèzyr, plus de 20 ans dans son empire de Mahdiah, et 3 en Egypte. C'est lui qui fit creuser en ce pays un canal qui a long-temps porté son nom, et il a embelli le Kaire de plusieurs beaux édifices, entre autres la grande mosquée, où sa cendre repose.

MOEZZ-SCHERYF-ED-DULAÏH (AZOU-TRIMYH AL), 5^e prince de la dynastie des Zeirides ou Badicides, succéda sur le trône de Tunis et de Tripoli à son père Badis, en 406 de l'hég. (1016), seconda la jang des khalyfes fatimites d'Egypte, et se mit sous la protection du khalyfe abbasside de Bagdad, Cain Beams-Allah, Mostanser, khalyfe d'Egypte, fit un traité avec plus. tribus arabes, et les envoya ravager les états de Moesz, qui s'occupait alors d'arrêter les progrès des Normands en Sicile. Affaibli par les désastres qu'il éprouva dans cette dern. entreprise, le souverain de Tunis ne put opposer une grande résistance à l'invasion des Arabes. Après plus. défaites successives, Moesz, assiégé dans Mahdiah, y m. de chagrin en l'an 433 ou 434 de l'hég. (1061 ou 1062 de J.-C.). C'est ce

prince qui introduisit en Afrique la doctrine de l'iman Malek, à l'exclusion de celle de l'iman Chafai (v. ces deux derniers noms).

MOFFAN (NICOLAS de), histor. du 16^e S., né dans la bailliage de Poligni en Franche-Comté, fut d'abord destiné à la magistrature, et prit ensuite du service dans l'armée que Charles-Quint leva vers 1550 pour s'opposer aux progrès des Turcs en Allemagne. Le corps dans lequel il servait ayant été pris à l'improviste, Moffan, blessé grièvement dans l'action, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Il y resta 3 ans en esclavage, puis ayant recouvré sa liberté, il rejoignit l'armée en Allem. On ignore l'époque de sa mort. Ce fut à la prière du duc de Wurtemberg, son patron, qu'il écrivit la relation des particularités recueillies par lui sur la mort de Mustapha, fils du sultan Soliman. Ce livre est intitulé : *Sultani Solymani, Turcar, imperatoris, horrendum facinus in proprium filium*, etc., Bâle, 1555, in-8 ; trad. en franç., Paris, 1556. On a encore du même écrivain : *de Origine domus Ottomanæ et de Bello turcico sui temporis*. Cet ouv. n'existe qu'en MS.; mais on en trouve plus. copies.

MOGGIO (N.), en latin *Modius*, poète latin, né à Parme vers 1330, fut l'ami de Pétrarque qui le plaça en qualité de secrét. auprès d'Asso da Correggio, et ce seigneur lui confia l'éducation de ses enfants. Après avoir partagé la bonne et la mauvaise fortune de son patron, Moggio m. dans les dernières années du 14^e S. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Memorie de' scrittori e letterati Parmegiani* du P. Affo, t. 2, etc.

MOGILA (PIERRE), prêtre de l'église russe, né en Moldavie vers 1590, fit ses études à Paris, suivit d'abord la carrière des armes en Pologne, se fit moine en 1625, et en 1633 fut élevé au siège métropolitain de Kiev. Il s'attacha à combattre l'influence que les principes de la religion catholique pouvaient acquies sur le clergé grec dans son diocèse alors soumis à la Pologne. L'académie de Kiev lui doit une partie de sa splendeur actuelle; il la réorganisa, y appela des professeurs étrangers, y adjoignit une imprimerie et lui fit divers legs. Mogila a laissé un *Catechisme abrégé en polonois et lettonien*, Kiev, 1645 et 1666. On a aussi de lui des *poésies sacrées* insérées dans les rec. du temps.

MOGLIANO (GENTILE de), aventurier italien, s'empara du seign. de Fermo, dans la Marche d'Ancône, vers le milieu du 14^e S., soumit ensuite cette ville à Egidio Albornoz, général des troupes papales, et fut nommé en retour gonfalonier de l'église, en 1354. Mais, l'année suiv., il provoqua par d'imprud. mesures un soulèvem. dans Fermo, ville qu'il avait repris, et le peuple l'en chassa. Il finit ses jours dans l'exil. L'hist. du cet aventurier se lie à celle des Malatesti, princes du Rimini.

MOHALHAL (ADY BEN BEDIAH), l'un des plus anciens poètes arabes, composa le prem. des pièces de 30 vers, appelées *gazalâh*, ainsi que d'autres d'un moindre nombre, et fit servir la poésie à chanter les rhymes de l'amour. C'est ce qu'indique le nom de *Mohalhal* que lui donnèrent ses contemporains. Il était antérieur de quelques années à Mahomet. Avant lui les poésies arabes n'étaient autre chose que des vers isolés d'un style grave et sententieux.

MOHAMMED 1^{er}, empereur de l'Hindoustan, V. MAH'UM ET MACROD.

MOHAMMED II, al Ghauri (ABUL MUHAMMAD CHAH-GHUR-ZAD CHENAR-KU-DYN), 5^e sultan de la dynastie des Ghaurides en Perse, et 17^e souverain musulman de l'Hindoustan, fut associé au trône en l'an 567 de l'hég. (1171 de J.-C.), par son frère Gialrath-Eddyn qui lui donna le royaume de Ghaznah. Il recula les bornes de ses états du côté de l'Orient, et m. assassiné sur les bords du Sind (Indus), l'an 602 de l'hég. (1206), après avoir régné 35 ans à Ghaznah, et un peu plus de trois comme

sultan depuis la m. de son frère. — **MOHAMMED III**, 33^e emp. de l'Hindoustan, succéda à son père Toulouk-Chah en l'an 725 de l'hég. (1325 de J.-C.), forma le projet de conquérir la Chine, déboua dans ses tentatives, perdit, par la révolte, une grande partie de ses états, et m. sur les bords du Sind, en marchant contre les rebelles, l'an 752 (1355), après un règne de 27 ans. — **MOHAMMED-CHAH IV**, petit-fils du précéd., fut reconnu sultan ou emp. de l'Inde en 790 de l'hég. (1388), après la m. de son père Fyrouz-Chah, eut à combattre un de ses parents qui s'était déclaré son compétit., le vainquit, et resta paisible possesseur de l'empire, jusqu'à sa m., arrivée en 796 (1394). — **MOHAMMED-CHAH V**, 43^e souv. de Delhi, fut mis sur le trône en 837 (1434) par la faction qui avait fait périr Mouharrek II, son oncle et son prédécesseur. Prince sans énergie, il fut le jouet des factieux, et m. en 847 (1443). — **MOHAMMED VI**, V. BABOUR ou BABA. — **MOHAMMED VII** (Houmaïoun), fils de Mohammed Babour, lui succéda en 937 (1546), vit ses états envahis par les Afghans ou Patana, peuples des montagnes du Candahar, et m. en 948 (1555). — **MOHAMMED VIII**, prince afghan, usurpa le trône de Delhi l'an 956 (1549) en faisant périr le jeune Fyrouz-Chah IV, dont il était oncle maternel. Ce fut un monstre de débâches et de cruautés. Il régna deux ans et demi, et fut assassiné en 959 (1551) par ses deux beaux-frères qui occupèrent successivement le trône de Delhi. — **MOHAMMED IX**, X, XI et XII. V. AKBAR, DILAN GUYA, CHAH DILKAR et BEHAUER CHAH. — **MOHAMMED XIII** (Feteh-Syr), emp. moghol de l'Hindoustan, né vers le commencement du 12^e S. de l'hég. (sur la fin du 17^e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Bengala sous son gr.-père Behader-Chah, et sous son père Assem-ul-Khan. Après la m. de ce dern. il fut proclamé emp. à Patnah en 1713, puis à Delhi en 1716. Le principal événem. de son règne fut la destruction des Seikhs, peuples républicains de l'Inde. Mohammed fut ensuite détrôné en 1718 par ses deux frères, Abdallah, son vèxy, et Hacen-Aly, son trésorier-général, qui l'avaient fait monter sur le trône et qui l'empoisonnèrent après sa débâche. — **MOHAMMED XIV** (Aboul-Modhaffer-Nasser-ed-Dyn), empereur de l'Hindoustan, l'un des petits-fils du Behader-Chah, et cousin du précéd., fut placé sur le trône en 1719 (1131 de l'hég.) par les deux frères Abdallah et Hacen-Aly, dont il est question dans l'article précéd. Son règne fut l'ép. que de la dissolution totale de l'empire moghol dans l'Inde. Nadir Chah (v. ce nom), usurpateur du trône de Perse, fit dans l'Hindoustan une invasion désastreuse, se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, et retourna ensuite en Perse, emportant un butin évalué à 500 millions, et même à plus de deux milliards suiv. quelq. relat. Après la m. de Nadir, l'un de ses généraux, Ahmed-Abdally, qui s'était formé un royaume des provinces récemment cédées à la Perse, fit une nouvelle invasion dans l'Hindoustan et pénétra jusqu'à Sarhind, mais il fut battu par le fils de Mohammed, et forcé de se retirer au-delà du Sind. Mohammed XIV m. d'apoplexie le 8 avril 1748, après un règne rageux de 30 ans. Ahmed-Chah, son fils, lui succéda.

MOHAMMED, sultan d'Egypte. V. NASSER-MOHAMMED.

MOHAMMED (ABOU ABD-ALLAH), connu sous les surn. d'*Ebn Batouta*, de *Lewati* et de *Tandji*, célèbre voyageur arabe, né en l'an 703 de l'hég. (1303 de J.-C.), partit à 23 ans de Tanger pour commencer ses voyages, parcourut, durant l'espace de 23 ans, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, plus. prov. de l'empire grec, les îles du Ceylan et de Java, enfin les Maldives et la Chine. De retour dans sa patrie, vers 745 (1345), il repartit bientôt pour visiter l'Espagne, puis se rendit dans l'Afrique sept., et revint de là à Tanger, où il écrivit la relat. de ses voy. On n'en connaît que

quelq. fragm., ainsi qu'un abrégé dû à Mohammed Kélébi. On peut consulter pour plus de détails : de *Mohammed ebn Batouti Arabie Tenguiano*, édit. de Melik Chah, par M. Kosegarten, Iéna, 1818, in-4 ; et *Descript. terre Malabar*, ex arab. ebn Batouti itinéraire, par M. H. Apelo, ibid., 1819, in-4.

MOHAMMED (ABOU-CHOUDJAH GAÏTH-ED-DYN 1^{er}), 5^e sultan seldjoukide de Perse, 2^e fils de Melik Chah, disputa le trône à son frère Barkyarak (v. ce nom), fut proclamé souverain après cinq ans de guerre, et son frère était m. en l'an 498 de l'hég. (1105), devint maître de toute la Perse. Il eut à combattre les grands vassaux, dont l'ambition préparait déjà la ruine de l'empire seldjoukide, et les chrétiens de Syrie qui étendaient leur domination. Ce prince m. à Ispahan l'an 511 (1118) dans la 3^e année de son âge et la 1^{re} de son règne. — **MOHAMMED** (ABOU-CHOUDJAH GAÏTH-ED-DYN II), 10^e ou 11^e sultan seldjoukide de Perse, petit-fils du précéd., fut le soutien d'une guerre longue et difficile contre son frère Melik Chah II, et m. en 554 (1159) à l'âge de 33 ans, après en avoir régné 8. Selciman-Chah son oncle lui succéda.

MOHAMMED, souver. de Perso. V. KHODABENDEU et OLMAITOU.

MOHAMMED (ALA-ED-DYN), 6^e sultan de Kharizm, né dans le 6^e S. de l'hég. (12^e de J.-C.), fut d'abord gouvern. du Khorasân sous le règne de son père Tekasch, et fut reconquis sultan l'an 566 (1200 de J.-C.). Plus vict. signalées qu'il remporta sur des peuples voisins de ses états lui firent donner le surn. de *Second Alexandre*. Enlaid de ses succès, il refusa imprudemment le traité de commerce que lui faisait proposer le célèbre Djenghiz-Khan. Le conquérant moghol irrité, envahit les états de Mohammed et les ravagea. Le sultan de Kharizm, forcé de se réfugier dans une île de la mer Caspienne, appelée Abiscon, y m. en 617 (1220), abandonné de presque tous ses serviteurs et dans la plus profonde misère. — V. FAZARY, MANDY, MOUSSA et NASSIR-ED-DYN.

MOHAMMED (AGHA), khân, 1^{er} prince de la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante en Perse, né vers le milieu du 18^e S., était fils de Mohammed Hasan khân qui avait disputé long-temps le trône à Kerym (v. ce nom). Pris, après la m. de son père, avec quatre de ses frères, il fut emmené à Chyras où Kerym-khan le rendit esclave. Ayant trouvé le moyen de s'évader lorsque ce prince m. en 1799, Mohammed retourna dans la province d'Estérad, dont son père avait été gouverneur, s'en rendit maître, fit la conquête du Mazanderan, et força le gouvern. du Ghylan de se reconnaître son vassal. Arrêté quelq. temps dans sa carrière ambitieuse par Aly-Morad-Khan, souver. de Chyras et de la plus gr. partie de la Perse, Mohammed fit des progrès plus rapides après la m. de ce dern. en 1785, se rendit maître d'Ispahan la même année, triompha success., par la force des armes ou par l'astuce, de plus. compétit. redoutables, devint maître de toute la Perse méridion., et affermit le trône dans sa famille, en exterminant tous les princes de la dynastie Zend qui tombèrent en son pouvoir. Il habita ensuite les troupes géorgiennes du prince Héraclius qui s'étaient rendus, en 1783, vassal de la Russie, et prit success. Teflis, repulsa la soumission des khans du Chyrwan et du Daghestan, déposséda Chah-Rokh, petit-fils de Fâdir-Chah, de la souver. du Khorasân, et traversa l'Araxe en 1797 pour chasser les Russes des places qu'ils occupaient de ce côté. Son projet, après la fin de cette guerre contre les Russes, était de tourner ses armes contre les Ottomans, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente en mai 1797, par un officier de sa maison gagné par Sadck-Khan-Chakaky, l'un de ses généraux. Ce *Narras* moderne, spoliateur et tyran de sa propre famille, avait fait périr ou aveugler presque tous ses frères et rendu esclaves la plupart de leurs fils, « afin, disait-il avec une

ironie féroce, de se voir revivre dans ces enfans. » Sadck-Khan, après l'assassinat de Mohammed, s'était rendu à Tauriz dans le dessein de disputer le trône au neveu de ce prince, Baba-Khan; mais celui-ci, vainqueur du général rebelle et de quelques autres compétit., fut proclamé souverain des états de son oncle, sous le nom de Feth-Ali-Chah.

MOHAMMED-ALY-HAZIN, littérat. persan, né à Ispahan en 1691, m. à Bénarès, dans l'Inde, en 1779, est aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, écrits dans sa langue. Sur William Ouseley a inséré dans le tom. 2 de ses *Oriental's collections* quelq. fragm. des *mém.* de cet écriv., qui confirment le récit de ses voyages en Perse, en Arabie et dans l'Inde. Ces *mém.* forment un vol. in-8 de 153 pag. seulement. Le recueil des poésies du même aut. forme, dit-on, deux forts vol. MSs. — V. TOWART.

MOHAMMED-BEN-ALBAREZI, dit aussi *Ald-johar*, poète arabe, né à Hamath vers la fin du 7^e S. de l'hég., fut chef des seribes du gouvernement en Egypte. Il est aut. d'un poème, en l'honneur du prophète, sous le titre de *Bahyret* (chose excellente ou admirable), composé en l'an 725 de l'hég. (1324 de J.-C.), et dont il existe deux exempl. à la Bibl. royale de Paris. On y trouve aussi un comment. sur ce même poème par Taki-ed-Dyn.

MOHAMMED-BEN-CACEM, écriv. arabe, né en 864 de l'hég. (1460) à Amasia dans la Natolie, est aut. d'un livre intitulé : *Raoud al-khar* (Jardin des Gens de Bice) : c'est un abrégé d'un ouvr. de Zamahtsari int. *Reh al-abrar* (Printemps des Justes), espèce de biogr. des doct. arabes. On en trouve des exempl. MSs. à la Bibl. royale de Paris, et dans celle du roi de Saxe.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5^{me} et dernier prince de la dynastie des Thaherides, fut confirmé par le khalyfe Mostan-Billah en l'an 248 de l'hég. (862 de J.-C.), dans la souver. des états que Thaher 1^{er}, son bis-aïeul, avait reçu du khalyfe Al-Mamoun, e.-à-d. de toute la Perse orientale. Ce prince était affable, humain, généreux, ne manquait pas de savoir ; mais son goût pour les plaisirs éteignait en lui ces qualités et tout sentiment d'énergie. Yacoub-ben-Leth et Hapac-ben-Zeid, lui enlevèrent d'abord plus. provinces et s'y rendirent indépendans. Le prem., poussant plus loin ses entrepr., réduisit Mohammed à la dernière extrémité, il fut prisonnier et le retint après de sa personne. Mohammed recouvra la liberté après la défaite de Yacoub à Waseth (v. Yacoub), et se réfugia à Bagdad, dont il fut nommé gouverneur. Mais Amrou, frère et successeur d'Yacoub, ayant regagné les bonnes grâces du khalyfe, Mohammed fut dépouillé de son gouvern., et m. dans l'obscurité.

MOHAMMED-BEN-YAHIA-BEN-ISMAIL, surnommé *Al-Bondjary*, mathématic. et astron. arabe, né l'an 328 de l'hég. (938 de J.-C.) à Boudjan dans le Khorasân, m. en 908 de J.-C., a écrit un gr. nombre d'ouvr., dont Casiri a donné une liste exacte dans sa *Biblioth. arab.-hispan.-lat.*, p. 433.

MOHAMMED-BEN-ZEIN-EL-AEDIN-ALY, le 5^e des 12 imams regardés par les chéyites comme les seuls héritiers légitimes du khalyfat, né à Médine en l'an 57 de l'hég. (677 de J.-C.), m. en Syrie en l'an 114 ou 116 (732 ou 734), avait acquis de profondes connaissances qui lui firent donner le surnom de *Euker* (Scrutateur). On l'a surn. encore *Hady* (Directeur) et *Schaker* (qui rend grâce à Dieu). — **MOHAMMED**, 9^e imam, surn. *al-Djowad* (le généreux), *al-Taki* (Crainant Dieu), et *al-Zaki* (le Pur), né à Médine en l'an 197 (810-11 de J.-C.), était fils d'Aly-Riza, que le khalyfe Al-Mamoun avait déclaré son succés. Il épousa la fille de ce même khalyfe, et m. à Bagdad l'an 220 (835).

MOHAMMED-BEN-ABDALLAH-BEN-HOUCEIN, fut le prem. prince alyde qui prit le titre de khalyfe à Médine l'an 131 de l'hég. (749 de J.-C.). Forcé de céder à la puissance d'Abou-Djafar-Al-

Mamour et de s'enfuir aux Indes, il en revint ensuite, entra en possession de Médine, de la Mekke et de Témén, fut vaincu par Isma, neveu de Mamour, et périt, les armes à la main, sur les restes de Médine en l'an 145 (762). Il avait pris les armes de *Mahdy* (Directeur) et de *Nefs Zuhri* (Ame pure).

MOHAMMED-BEYG, surnommé *Abou-Dhahab*, oncle du fameux Aly-Beyg dans le gouvern. de l'Egypte, avait été acheté par lui comme esclave en 1758. Admis au nombre des mamlous, Mohammed devint le favori d'Aly, qui le fit son gendre, puis l'un des 24 beys de l'Egypte en 1766. Il répondit d'abord à la confiance de son maître, et par ses victoires multipliées il le rendit redoutable à tous ses ennemis. Mais son ambition croissant avec sa succès, il se révolta contre Aly, le chassa du Kaire, devint maître de l'Egypte en 1773, fit sa nomination au sultan de Constantinople et obtint le titre de pacha du Kaire avec l'autorisation de faire la guerre au cheikh Dshaher (v. ce nom). Il passa en Syrie au mois de fév. 1776, s'empara successivement de Gaza, de Jaffa et de St-Jean-d'Acre, livra cette dernière ville au pillage, et y m. de la peste au mois de juin de la même année. Le surnom d'*Abou-Dhahab* (Père de l'Or) lui avait été donné à cause de son avidité et de son luxe.

MOHAMMED - BEN - ABD-EL-WAHAB (le *Wahabi*), fondateur de la secte musulmane des wahabites (v. ce mot), né en Arabie vers le commencement du 18^e S. dans la tribu de Temim, tait de la rare des Seids ou descend. de Mahomet, après avoir étudié la théologie et la jurisprudence musulmane avec succès à Sanâ, doué d'une élocution oratoire et contrebalancé l'homme inspiré, il s'engagea en réformat. de l'islamisme, visita la Mekke, les principales villes de l'Arabie et celle de la Syrie, d'où que Bassorah, Bagdad, Damas, etc., fut d'abord mal accueilli dans ces diverses excursions, et ne put trouver d'ardens prosélytes, qui en moins de 12 ans, se virent en état de donner la loi à ceux qui les avaient d'abord méprisés. Mohammed m. dans un âge très-avancé, laissant plus. fils, dont l'aîné, Ismaïl, lui succéda dans les fonctions de pontife suprême de la secte. — V. ARKAB, COTIUS-ED-DYN, DUBOIS, NEHEMIE et NASSER-MOHAMMED.

MOHAMMED (GAIAH - ERDIN - ABUL - FATH), 3^e sultan de la dynastie des Ghaurides dans l'Asie orientale, succéda en l'an 556 de l'hég. (676 de J.-C.) à son cousin Saïf-ed-Dyn-Mohammed, assassiné par un des siens dans une bataille, engagea la m. de ce prince par celle de l'assassin et ses complices, rétablit la tranquillité dans ses états, fixa sa résidence dans la ville d'Hérat, recula les bornes de son empire, se fit proclamer *ilhan*, titre que n'avaient point encore porté ses prédécesseurs, et m. en 599 (1203 de J.-C.), dans la 43^e année d'un règne plein de gloire et de honneur. Mohammed joignit de grandes vertus privées ses talents milit. et politiques.

MOHAMMED-HACAN-KHAN, fondateur de la dynast. des Kadjars, arnelli, régn. en Perse, était s. de Feth-Aly-Khan, gouvern. du Masanderan, sous le règne de Châh-Thahmasp II, en 1723, depuis déposé par Thahmasp-Kouli-Khan (v. NADIR-KHAN), gouverneur d'Estérad, sous Nadir, Mohammed commanda avec succès plus. corps de troupes, et récha la m. de ce prince et de son successeur, Adshah, fut un des prem. à braver l'étranger de l'indépendance en 1748. Il vainquit le gouverneur du Masanderan, s'empara de cette province, battit le s. de Candahar, maître du Khorasân, soumit Ghylan, prit possession d'Ispahan, fut forcé ensuite d'abandonner cette ville, et poursuivit par troupes de Kerym-Khan, tenu au pouvoir de premier qui lui fit transférer la tête en 1758. Agha Mohammed, l'un des fils de Mohammed-Hacan re-

ceut par la force des armes les états de son père, et en étendit les limites (v. Agha MOHAMMED).

MOHAMMED-IBN-BATOUTA, V. MOHAMMED-ABOU-ABDALLAH.

MOHAMMED-IBN-HANEFIAH, 3^e fils du khâlyfe Aly et de Hanefiah, l'un de ses femmes, fut regardé comme le chef de la maison d'Aly, après la m. de son frère Houcein. Le khâlyfe Abdallah, fils de Zobeir, informé que Mohammed intriguait secrètement contre lui, le fit arrêter ainsi que toute sa famille l'an 81 (700 de J.-C.), et les menaça de la mort s'ils ne lui prêtaient serment de fidélité dans un délai qu'il leur fixa. Deux jours avant l'expiration du terme fatal, 700 cavaliers délivrèrent les prisonniers, se saisirent d'Abdallah, et l'auraient tué si Mohammed n'eût sauvé généreusement les jours de son rival, dont le parti fut détruit par le khâlyfe onniade ou omayyade Abdel-Melk (v. ce nom). Mohammed-Ibn-Hanefiah m. à Médine l'an 81 (700 de J.-C.). Les égyptes prétendent que ce fils d'Aly est encore vivant sur le mont Rodhwa, près de la Mekke, qu'il est le *malady* (directeur, messie), prédit par Mahomet, et qui doit venir, à la fin des siècles, faire régner la justice et le bonheur sur la terre. — V. SIDI MOHAMMED.

MOHAMMED-SULTHAN, né à Hérat l'an 831 de l'hég. (1418 de J.-C.), arrière-petit fils de Timour (Tamerlan), erut de son aïeul, Chah-Rokh, le gouvernem. d'une grande partie de l'Irak Adjem, avec les droits et les attributs de la royauté, et perdit bientôt presque tout cet appanage par suite de sa mauvaise administration; il mourut ensuite ses armes contre Chah-Kokh, s'empara d'Ispahan sans coup férir, et mit le siège devant Chiraz, où régnait Mirza-Abdallah, son cousin germain. Forcé d'abandonner ses conquêtes par la marche des troupes de son aïeul, qui, malgré son grand âge, s'était mis à la tête de l'armée, Mohammed s'enfuit dans le Louristan; mais après la m. de Chah-Rokh, il revint dans Ispahan en 851, vainquit Abdallah, et se fit reconnaître sultan dans l'Irak-Adjem, le Farsistan et le Kerman, et reçut les soumissions de tous les princes tributaires de la Perse. Quatre ans après il fut vaincu dans une bataille que son frère Balour (v. ce nom) lui livra vers les frontières de l'Estérad, et mis à mort par les ordres de ce prince en 855 (1452 de J.-C.), dans la 10^e année de son règne. Balour, malgré sa victoire, ne put s'emparer des états de son frère, qui passèrent sous la domination de Djihan-Chah, beau-père de Mohammed.

MOHAMMED-TARAGHY, V. OULUGH-BEGH.

MOHEDANO (les frères RABHAEL et PIERRE RODRIGUEZ), tous deux religieux de la Merced dans le couvent de St-Antoine de Grenade au 18^e S., se sont fait une réputation par leur histoire littéraire de l'Espagne. C'est d'après leurs instances auprès du gouvernement, que des chaires de langues orientales, de mathématique, et de physique, furent établies dans les collèges de leur ordre. Tous deux furent admis dans l'académie d'hist. à Madrid, et reçurent du roi une pension de mille ducats. On croit qu'ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, vers la fin du 18^e S. Leur ouvr. principal a pour titre : *Historia literaria de España, origen, progresos, decadencia y restauracion de la literat. española*, Madrid, 1766-1785, 9 vol. in-4. Cet ouvr. ayant été critiqué dans certaines parties, ils en publièrent une apologie sous le tit. de *Apologia del tomo V de la Historia literaria de España*, ibid., 1779, in-4; plus tard don J. Suarez de Tola publia une autre défense de cette même histoire, ib., 1783, in-4. Les PP. Mohedano ont laissé en MS. plus. autres dissert. et mêm. sur le même sujet.

MOHSIN-FANI ou **MOHSAN**, poète indien du 17^e S., est connu en Europe par un ouvr. int. *Dabistan*, écrit en persan, et où il est traité d'un gr. nombre de sectes religieuses, antiques et modernes de l'Asie. Né à Garhemire, Mohsin se rendit à

Dehly, après avoir terminé ses études, fut nommé par l'empereur moghol, Schah - Djihan, *saddar* ou juge suprême de la ville d'Allahabad, perdit ensuite cette place et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1670. Il donnait chez lui des leçons de littérature et de morale, dont le sujet lui était fourni par les ouvrages des plus célèbres écrivains qu'il commentait. Ses œuvres poétiques se composent, dit-on, de six à sept mille distiques. Le surnom de *Fani*, qu'il avait adopté pour se conformer à l'usage des poètes persans, signifie dans cette langue *passager, sujet à la destruction*.

MOHTADY - BILLAH (AROU-ABDALLAH-MOHAMMED VI, AL), 14^e khâk, abbasside, fils de Wathek, fut appelé du Bagdad et proclamé à Serment en 255 de l'hég. (869 de J.-C.), après la déposition de Moïas, son cousin germain. Ce prince, élevé dans des principes austères, voulut ramener dans l'empire la simplicité des premiers temps de l'islamisme; ses réformes, portées d'abord sur les mœurs et sur la lase, embrassèrent aussi l'administration et la justice. Il donnait audience publique à tous ses sujets indistinctement, écoutait leurs plaintes et redressait leurs griefs. Il supprima le moins des impôts établis par ses prédécesseurs. Toutefois la sévérité de son gouvernement, suscita de nombreux mécontentements, principalement dans la garde turque, qui avait puissamment contribué à placer ce prince sur le trône. Investi et forcé dans son palais par une troupe de séditionnaires, Mohtady fut assailli d'outrages de toute nature, et poignardé en 270 de J.-C., à l'âge de 38 ans, après un règne de 11 mois et demi. Ce khalyfe, digne d'un meilleur sort et d'un autre siècle, eut pour successeur, Motamed (v. ce nom).

MOINE (LE). V. LEMOINE.

MOINES ou *Solitaires*, ainsi appelés du grec *μῶνῆς* (seul), à cause de leur genre de vie, étaient d'origine des laïcs qui, se consacrant à un plus pur exercice des vertus chrétiennes, et séparés volontairement du commerce des hommes, partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains, et abandonnaient aux pauvres tout ce qui excédait leurs modestes besoins. Passant condamnation sur les ridicules hypothèses qui feraient remonter l'institution des moines (et conséquemment celle de quelques-uns des ordres religieux dont ceux-ci furent la souche commune) jusqu'aux temps antérieurs à l'établissement de l'Eglise de J.-C., c.-à-d. aux prophètes Elie et Elisée, les plus sages canonistes s'accordent à reconnaître que ce fut d'après l'exemple de St Paul que les premiers de ces solitaires s'établirent en Egypte; ils s'y trouvaient déjà en grand nombre, lorsque St Antoine en réunit quelques-uns en communauté monastique. (270). La Syrie, le Pont, la Cappadoce, l'Ethiopie, les Indes mêmes, virent bientôt se former de parcelles associations, dont les principaux fondateurs furent St Pacôme, St Hilarion et St Basile : en publiant à Rome la vie de St Antoine, St Athanasie y accrédita ce genre de dévotion, qui ensuite se propagea dans tout l'Occident. Après l'établissement des monastères, il resta toutefois beaucoup de moines qui, comme au temps de St Paul, demeurèrent tout-à-fait solitaires : tels étaient ceux qu'on nomme *anachorètes* ou *ascètes*, et qui vivaient seuls dans les déserts, et les *remembotes* ou *anabètes*, qui y habitaient deux ou trois ensemble une case ou cellule; mais les uns et les autres étaient au moins par nombre que ceux réunis en communautés, et appelés *cénobites*. Ces religieux, que dans le principe leur profane écartait des fonctions ecclésiastiques, et qui n'étaient engagés à cet état par aucun autre lien que celui de la fervente ou de la volonté de mener une vie pénitente, n'affectaient point un costume particulier; ils avaient ou ignoraient, robustes ou faibles, ils étaient admis aux monastères sans autre condition que leur inclination; propre; enfin des hommes de tous les âges et de toutes les classes s'y confondaient avec les esclaves mêmes à qui leurs maîtres

permettaient d'y entrer. Chaque évêque, à la juridiction duquel ils appartenaient confirmait l'élection de leurs supérieurs ou pères (*abbés*) s'il ne les nommait lui-même, et c'était toujours de ses mains qu'ils recevaient des prêtres pour desservir leurs chapelles quand il arrivait qu'on les dispensât de l'obligation d'assister aux offices dans l'Eglise paroissiale. Ainsi que nous l'apprend St Jérôme, les moines célibataires vivaient en commun sous la direction du même chef dans un monastère ordinairement écarté des villes; presque tous renonçaient à leur paternité pour subsister du produit de leurs travaux, ouquel suppléait au besoin la part qu'ils avaient aux aumônes de l'évêque, diocésain ainsi qu'aux charités du peuple. Un monastère pouvait comprendre jusqu'à 40 maisons, régies chacune par un supérieur, un prévôt, et où habitait un nombre à peu près égal d'individus, dont chaque dizaine obéissait à un doyen. Peu à peu, en se rendant utiles aux évêques, les moines en obtinrent des exemptions en privilèges; et comme l'Eglise ne comptait pas de membres plus distingués, non-seulement en faveur les établissements, mais on finit par les rapprocher des villes, comme de précieuses pépinières d'où l'on pouvait tirer des pasteurs tels autant que pieux. Enfin dès le 8^e S. on comprit sous le nom de clergé ces associations, sans pourtant les confondre avec les ecclésiastiques, et à partir du 11^e S., on n'a plus compté pour moines que les clercs, c.-à-d. les hommes destinés à chanter au chœur, ou versés dans les lettres latines. Moins de 300 ans plus tard le concile général de Vienne (1311) ordonnait à tous les moines de se faire promouvoir aux ordres sacrés, d'excepter de cette règle que la classe des religieux uniquement propres au travail des mains, et qu'on nomme *frères laïcs* ou *convers* (laïcs convertis). Il est naturel de croire que des associations nombreuses ne purent se soustraire à l'influence de l'esprit du siècle; aussi trouve-t-on dans les monastères, aux temps que nous nommons le moyen âge, toute la barbarie et les vices qui infestaient la société. Mais si, on se reportant à l'origine des établissements monastiques, on recherche la cause de leur multiplicité prodigieuse, on la découvre dans l'esprit même du christianisme : le renouveau aux passions humaines pour une meilleure vie. Telle avait été de bonne heure la progression d'accroissement des monastères, qu'on s'occupa, au concile de Chalcedoine, d'en circonscire le nombre, et de limiter les prérogatives de ces associations. Elles n'avaient dû sans doute leurs privilèges qu'à l'éclat des vertus qui distinguaient leurs membres; et l'on peut croire qu'en accordant aux moines certaines exemptions, telles que l'affranchissement de la législation canonique, la remise d'une pleine puissance aux abbés pour la conduite de ce troupeau d'élite, etc., les évêques n'avaient entendu autre chose, sinon de donner un témoignage de confiance à de si parfaits observateurs des règles de l'Evangile, à des administrés dont le zèle prévenait l'intervention de toute autorité extérieure. Mais lorsque les richesses et la puissance eurent amené parmi ces religieux et leurs chefs un relâchement inévitable, il s'engagea entre eux et les évêques une lutte dans laquelle intervint le St siège, naturellement peu disposé à prêter les mains au plein développement des droits affectés à l'épiscopat par différents passages du Nouv. Testament. (v. Joann., *cap. xx, vers. 21 et seqq.*; *Act. apost.*, *cap. xx, vers. 28*); et ce ne fut pas sans de grands efforts que St Bernard et quelques autres Sts réformateurs parvinrent à arrêter les progrès de cette lutte dangereuse (v. au mot *ORDRES RELIG.*)

MOISANT DE BRIEUX (JACQUES), poète latin et littérateur, né en 1614 à Caen (Normandie), fit ses premières études à Séden, se rendit ensuite à Leyde, où il suivit pendant deux ans les leçons de Voynius, passa de Leyde en Angleterre, puis revint dans sa patrie où il se fit recevoir avocat, fut peu après pourvu d'une charge de conseiller au parlement, de

Mosé, et m. en 1674, après avoir subi l'opérat. de la pierre. Il fut lié avec plus. hommes célèbres de son temps, tels que le duc de Montausier, Tancrède Leffevre, Bochart, Vossius, Huet, Heinecius, Halley, etc. On a de lui trois différents Recueils de poésies latines, Caen, 1638, in-4; 1663, in-8; 1669, in-16; Epistolar, ib., 1670, in-8; les Origines de quelques coutumes anciennes et de plus. façons de parler triviales, 1672, in-12; les Dissertations de M. D. B., ibid., 1673, in-12, rare; ce dern. est un recueil de lettres et de vers franç. et latins. Moïse a laissé en MS. la traduct. latine d'une partie des épigrammes de l'Anthologia, et un vol. de Méditations chrétiennes.

MOÏSE ou MOÏSE, cél. législat. des Hébreux, fils d'Amram et de Jocebed de la tribu de Lévi, naquit en Egypte vers l'an 1571 av. J.-C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfants mâles de la postérité de Jacob, Jocebed, après l'avoir tenu caché pendant plus. mois, se vit obligée de l'exposer sur le Nil dans un panier de jonc. Tharmout, fille du roi, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever. Marie, sœur de Jocebed, qui se trouvait là comme par hasard, ayant offert de lui donner une nourrice de la race des Hébreux, la princesse y consentit, et Moïse se trouva ainsi nourri par sa propre mère. quo Marie amena sur-le-champ. Dans la suite Tharmout l'adopta pour fils, et le fit élever avec soin dans les sciences des Egyptiens. Joseph et Eusébe assurent qu'il commanda les armées, entra sur les terres des Ethiopiens, et prit Saba, leur capitale. A 40 ans il quitta la cour pour aller visiter ses compatriotes, soit qu'il eût été disgracié, soit qu'ayant tué un Egyptien qui maltraitait un Israélite il craignît de se voir poursuivi par la vengeance des païens. Quoiqu'il en soit il se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il faisait paître les troupeaux de celui-ci, Dieu lui apparut dans un buisson ardent sur le mont Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple et le conduire dans la terre de Chanaan, et lui donna le pouvoir de faire des miracles. Moïse obéit, et s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël pour aller sacrifier dans le désert; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui en échangeant sa baguette en serpent. Mais le roi rejeta sa demande, et l'Egypte fut alors affligée de dix fléaux conus sous le nom de *plagues d'Egypte*. Tant de maux réunis décidèrent enfin Pharaon à se désister de sa sévérité, et à laisser partir les Hébreux, l'an 1691 av. J.-C. Moïse se mit à leur tête, et marcha vers la terre promise. Mais à peine étaient-ils arrivés à la mer Rouge qu'ils virent le Pharaon, déjà fâché d'avoir tenu sa promesse, accourir à la tête d'une armée innombrable. On sait que Moïse, tendant sa baguette sur la mer Rouge, ouvrit alors un passage à ses congénères à travers les eaux qui s'ouvrirent devant eux, mais qui se réunirent lorsque le Pharaon et son armée y furent entrés pour les poursuivre. Echappés à ce danger, les Israélites errèrent dans le désert, et là Moïse opéra encore un gr. nomb. de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi de Dieu sur le mont Sinai, régla les cérémonies et la loi, vainquit les Rois qui s'opposaient à son passage, et réprima plus. rébellions. Cependant Dieu mit des murmures continuels du peuple juif et de sa promptitude à adorer les idoles, voulut qu'ils rassent 40 ans dans le désert sans trouver le chemin de la terre promise, et Moïse lui-même ayant vu fois manqué de confiance dans la parole du Seigneur n'eut pas la joie d'y entrer. Seulement, touché de son repentir, lui en fit voir les entrées du la elme du Nebo chez les Moabites: et après Moïse expira, l'an 1451 av. J.-C., âgé de

120, et fut enterré dans la vallée de Moab, où depuis on a vainement cherché sa sépulture. C'est lui qui est l'auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire des 5 prem. liv. de l'Ancien Testament. Le prem. comprend l'hist. du monde jusqu'à la mort de Joseph; le second est consacré à raconter la délivrance du peuple de Dieu et sa sortie d'Egypte. Dans le troisième est la législation tant civile que religieuse donnée aux Juifs par l'auteur. On le regarde aussi comme aut. de quelq. psaumes, et surtout de celui qui porte son nom (le 93^e). Entre autres ouvr. on peut consulter sur Moïse 22 vie par Philon; le t. 1^{er} de Fabricius (*Codex pseudo-eppigr. vet. Testam.*); *De ant. et morte Moysi lib. III*, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Joseph; *the Divine legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, 5 vol. in-8, nouv. réimpr., et réimpr. par Lowth; enfin *Moïse considéré comme législateur*, par M. de Pastoret, Paris, 1788, in-8.

MOÏSE (FRANÇOIS-XAVIER), théol. franç., né en 1742 dans un village de Franche-Comté, fut prof. au collège royal de Dôle, où sa réputation lui attira un gr. nomb. d'auditeurs. En 1790 il se rangea du parti du clergé favorable à la révolution, prêta le serment décrété par l'assemblée constituante, et fut nommé évêque du Jura en 1791. Obligé de se cacher dans les montagnes pendant le règne de la terreur, Moïse n'en persista pas moins dans ses opinions, adhéra aux deux encycliques publ. par les évêq. constitutionnels en 1795, parut aux conciles tenus par les mêmes en 1797 et 1801, fut nommé chanoine honoraire de Besançon après le concordat de 1801, et m. dans la retraite en 1813. On a de lui: *Reponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris, 1783, in-12, formant le 4^e tome de l'ouvrage de l'abbé Bulet (v. ce nom) sur le même sujet; plus. petits écrits insérés dans les *Annales de la Religion*, par Desbois de Rochefort; plus. lettres pastorales, mandemens, etc. Il a laissé en MS. une *Défense des libertés de l'Eglise gallicane*.

MOÏSE-ALSCHÉCH, rabbin du 16^e S., né à Saphet en Palestine, acquit une grande réputation parmi ses co-religieux comme prédicateur et comme interprète des livres saints. On a de lui des comment., également estimés des juifs et des chrétiens, sur tous les liv. de l'Ancien Testament. Ceux sur l'Ecclesiaste, les Lamentations, Ruth et Esther, ont été imp. ensemble, Venise, 1601, in-4; Prague, 1610, in-fol., Amsterdam, 1638, in-12; ceux sur les *Grands Prophètes*, Venise, 1620; Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.; ceux sur les *Petits Prophètes*, Iéna, 1720; sur les *Psaumes*, Venise, 1605, in-4; Iéna, 1721, in-fol.; sur le *Pentateuque*, Venise, 1601, in-fol.; Prague, 1616, in-folio.

MOÏSE BEN NAGHMAN, rabbin espagnol du 13^e S., né à Gironne en 1194, étudia et pratiqua la médecine avec succès, ainsi que les sciences qui conduisent à l'intelligence de la loi et du Talmud. Ses contemporains lui donnèrent les surnoms de Père de l'Eloquence et de la sagesse, de Luminaire, de Fleur de la couronne de sainteté. Il eut des conférences à Barcelonne avec plus. docteurs catholiques, et en publia les actes, dans lesquels il parait s'attribuer tout l'honneur de la controverse. Rabbi-Moïse, que les Juifs appellent *Ramban*, nom formé des initiales des quatre mots *Rabbi-Moïse ben Nachman*, m. en l'an 1300. On a de lui un grand nomb. d'ouvr., la plupart inédits, et dont on peut voir le catalogue dans la *Biblioth. heb.* de Wolf, t. 1 et 3. Les plus connus sont: *Ighereth Hokmadesch* (Lettres de sainteté), Rome, 1546, in-8; Cracovie, 1594, in-12; *Albimoth Jehovah* (guerres du Seigneur), Venise, 1532, in-fol.; *Thorah Adam* (loi de l'homme), ib., 1595, in-4; *Tephilah*

(prêtre sur la ruine du Temple), etc., ib., 1626, in-8; *Saor Hamonah* (porto de la foi), ib., 1601, et Crevein, 1628.

MOISE BEN TIBRON, rabbin, vivait à Grenade dans la 13^e S., sous le règne d'Alphonse X, roi de Castille. On e de lui : une traduct. en hébreu des *Éléments* d'Euclide; la *Logique* de Maimonide, Bâle, 1528; les *Tables astronomiques* d'Alfegani, imp. à Venise; trad. des *Comment. d'Averroès sur Aristote*; le *Livre des Préceptes usuels* de Maimonide; le *Livre de l'Angle*, ouvr. élémentaire d'arithmétique et de géométrie; et quelq. autres écrits dont on trouve le catalog. dans la *Biblioth. rabb.* de Bartoloci, et dans la *Biblioth. heb.* de Wolf.

MOISE DE KHOREN, V. KOKERNATY.

MOISSON, V. DEVAUX (G.-P.-F. MOISSON).

MOISSY (ALEX.-GULL. MOUSLIER né), litt. et auteur dramatique, né à Paris en 1712, m. en 1777, a laissé des romans, quelq. *essais littéraires*, des *poésies*, et un assez grand nomb. de pièces de théâtre. Nous citerons parmi ses différents ouvr., presque tous publiés aujourd'hui, les suivants : *les Fousées inconsistantes*, comédie en 1 acte, 1750, in-12; la *Nouvelle Ecole des Femmes*, comédie en 3 actes, 1758, in-12; l'*Éducation*, poème en cinq chants, 1760, in-8; *Ecole dramatique*, etc., 1771, in-8; *Ecole dramatique de l'Homme du dert*, 1773, in-8; *Verites philosophiques*, etc., imitation en vers libres du plus. passages des *Nuits* d'Young, Rouen et Paris, 1770, in-8; *Oeuvres dramatiq.*, 3 vol, in-8; *petit Recueil de physiq. et de morale*, à l'usage des dames, etc., Amsterdam (Paris), 1771, in-8; *la Nature philos.*, 1776, in-8.

MOITHEY (MATRICE-ANTOINE), ingén. géogr. du roi, né à Paris en 1732, m. en 1777, est auteur d'un *Plan histor. de Paris*, et de *Recherches historiques sur Reims, Orléans et Angers*, 1774, in-4, avec cartes.

MOITTE (PIERRE ETIENNE), grav. à la pointe et au burin, né à Paris en 1723, élève de Beaumeau, cultiva également le genre du portrait et celui de l'histoire, fut reçu memb. de l'Académie royale de peinture en 1770, et m. en 1780, avec le titre de grav. du roi. On a de lui plusieurs gravures d'après les tableaux des galeries de Druide et du comte de Brull, d'après Greuze, et des portraits. — Franç. — Aug. MOITTE, fils du précédent, né à Paris en 1738, fut l'élève de son père, et se fit remarquer par la netteté de son burin et la finesse de son exécution. L'époque précise de sa mort est inconnue. Il a gravé d'après différents maîtres, et notamment d'après Greuze. On distingue dans son ouvr. une suite de 24 feuilles pub. par cahiers de 6, sous le titre de *divers Habillemens, suivant le costume d'Italie*, destinés d'après nature par J.-B. Greuze, etc. — J.-B. Philib. MOITTE, son frère, m. en 1808, professa à l'école de Dijon, avait obtenu en 1793 un prix à l'acad. sur la présentation d'un projet de cathédrale et d'un arc-de-triomphe.

MOITTE (JEAN GUILLAUME), fils séné de Pierre-Etienne, l'un des plus habiles sculpteurs du 18^e S. et du commencement du 19^e, né à Paris en 1747, manifesta dès son enfance un goût très-vif pour le dessin; son père s'efforça de cultiver ces heureuses dispositions, et le plaça chez le célèb. J.-B. Pigalle, que l'on regardait comme le premier sculpteur de cette époque. Le jeune Moitte passa ensuite de l'école de Pigalle dans celle de J.-B. Lemoyne, autre sculpt. habile de l'époque, et ne tarda pas à se distinguer; après avoir remporté presque toutes les médailles dans les différents concours de l'acad., il obtint, en 1768, la grand prix de sculpture, sur une fig. de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et prit pour l'histoire comme pensionnaire du roi à l'école de Rome. Dans cette capitale du monde chrétien, J.-G. Moitte acquit le goût pur et sévère qu'il imprima dans la suite à tous ses ouvrages. De retour en France en 1773, il regut à Paris, des ar-

tistes et des amateurs, l'accueil le plus distingué. Il dessina d'abord à la plume plus, grandes frises d'un beau style, et fit pour Auguste, orfèvre du roi, d'autres dessins qui servirent de modèles aux plus beaux ouvr. de ce genre, et qui lui donnèrent une grande supériorité sur les autres orfèvres. Moitte fut reçu à l'acad., en 1783, sur une figure représentant un *sacrificateur*, et fut chargé ensuite du plus. travaux importants, tels que les *bas-reliefs* de plus. des barrières de Paris, les figures colossales représentant les provinces de Bretagne et de Normandie, placées à la barrière de Pansy; des *bas-reliefs* et autres morceaux au château de l'ile-Adam; la statue en pied de *Cassini*; l'ancien fronton du Panthéon (aujourd'hui Ste-Geneviève), représentant la *Patrie couronnant les vertus civiles et guerrières*, au-dessous duquel on lisait l'inscript. suiv. comp. par M. le marquis de Pastoret : *Aux gr. hommes la patrie reconnaissante*. Lors de la créat. de l'institut de France, Moitte fut désigné, avec le cél. peintre David, par le gouvernem., pour former le noyau de la classe des beaux-arts; il fut chargé, après la bataille de Marengo, du moulage en bas-relief du général Desaix pour l'église de l'hospice du Mont-St-Beruard. Il exécuta ensuite le bas-relief d'un des avant-corps de l'intérieur de la cour du Louvre représentant la *Nuée de l'histoire*, et les deux figures de Moitte et de Numa, une statue équestre en bronze de Napoléon Bonaparte, les *bas-reliefs* en bronze de la colonne du camp de Boulogne, et les modèles de plus. autres ouvr. qui lui avaient été commandés par le gouvernem., et qu'il ne put achever. Cet artiste distingué mourut le 2 mai 1810. M. Quatre-mère de Quincy a prononcé sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 6 du même mois. Moitte avait été nommé membre de la Légion-d'Honneur en 1808. Plusieurs sculpteurs distingués sont sortis de son école.

MOIVRE (ABRAHAM), géomètre, né en 1667 à Vitry, en Champagne, de parents protestans, apprit les mathématiques sous le célèbre Ozanam, se retira en Angleterre à l'époque de la révocation du Pêdit de Nantes, perfectionna ses études à Lond., et s'y fit connaître avantageusement de l'astronome Halley, qui se chargea de communiquer ses premiers à la société royale, et l'en fit recevoir memb. en 1697. Moivre fut l'un des commissaires désignés pour prononcer sur la contestat. qui s'était élevée entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral; et peu après il communiqua à la société royale un petit traité de *Mensur. surtis*, qui ajouta encore à l'opinion qu'on avait de son talent. Il m. à Lond. en 1754, peu de temps après avoir été reçu membre de l'académie des sciences de Paris; il était depuis long-temps de celle de Berlin. On a de lui, outre des *mém. nomb. insér.* dans les *Transact. philos.*, les ouvr. suivans : *The Doctrine of chances*, Lond., 1716, 1738, 1756, in-4; *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis*, ibid., 1730, in-4; *Annotations on Laves* (des rentes à vie), ib., 1724, 1732, 1750, in-8, trad. en italien par le P. Fontana, Milan, 1756, in-8. Moivre a ravi et publié la trad. latine de l'*Optique* de Newton. On peut consulter pour plus de détails le *Ném.* sur la vie de *Abraham de Moivre*, par Maty, La Haye, in-12, et son *éloge* par Grandjean de Fouchy dans la *rec. de l'acad.* des sciences.

MOKHTAR, célèbre capitaine arabe, né dans la prem. année de l'hégire (622 de J.-C.), était fils d'Abou-Obeidah, qui avait commandé les musulmans à la journée de Koss-Alntef, et qui, ayant tué l'éléphant auquel était attaché le gén. persan, avait été couronné par la chute de l'animal. Mokhtar devint le plus ferme appui de la famille des Alaydes. Il se prétendait inspiré de Dieu, et il donna à l'ange Gabriel lui apparaissant sous la forme d'une colombe. Il remporta une victoire signalée sur le khalyfe Obeid-Allah (w. ce nom), ennemi des

Alydea, et se rendit maître de toute la Mésopotamie. Quelq. années après, il fut vaincu, fait prisonnier par Mosab, gouverneur de Bassorah (au nom du khalyfe Abdallah, son frère), et mis à m. en l'an 67 de l'hég. (687 de J.-C.). Les histor. arabes rapportent que Mokhtady avait immolé de sa propre main plus de 50,000 victimes aux mânes de Houcein, second fils d'Aly, assassiné par les ordres du khalyfe Yazid I^{er} (v. HOUTIN).

MOKTADY BIAMR-ALLAH (ABOU-GACEM ABDALLAH VI, al.), 27^e khalyfe abbasside, succéda à son grand-père Gaim Biarm-Allah en 467 de l'hég. (1074 de J.-C.). Ami des sciences et des lettres, ce prince favorisa les opérations astronom. qui furent faites pour la réforme du calendrier. Il épousa en 480 la fille de Melik-Chah (v. en nem); mais cette union fut malheureuse et amena une rupture entre le beau-père et le gendre. Celui-ci allait être saisi d'abandonner Bagdad, et de se retirer à Bassorah lorsque Melik mourut. Moktady ne lui survécut que de 15 mois, et fut frappé d'apoplexie en 487 (1094) dans la 30^e année de son âge et la 20^e de son règne. On trouve quelq. vers de ce prince dans l'*Hist. mahomet. d'Elmacin* (v. ce n.).

MOKTAFY BILLAH (ABOU MOHAMMED ALY II, al.), 17^e khalyfe abbasside, succéda à son père Motadhed, l'an 289 de l'hég. (902 de J.-C.). Sous son règne les Garmathes exercèrent de grands ravages en Syrie; mais il marcha contre eux en 291, et, après des succès divers, ses armées parvinrent à réduire ces barbares sectaires. Moktady m. à la fin de l'an 295 (908 de J.-C.) dans la 31^e ou 32^e année de son âge. Ce prince, disent les hist. arabes, sévères à l'égard des rebelles et des grands coupables, était d'ailleurs humain et généreux; il aurait relevé la gloire et la puissance du khalyfat si la m. n'eût arrêté ses projets.

MOKTAFY KAMR-ALLAH (ABOU ABDALLAH MOHAMMED IX, al.), 31^e khalyfe abbasside, petit-fils de Moktady Biarm-Allah, monta sur le trône en l'an 530 de l'hég. (1136 de J.-C.), fit tous ses efforts pour affranchir le khalyfat du joug humiliant des émirats omeyyades, et pour rétablir l'antique puissance de ses ancêtres, parvint à gouverner par lui-même, et avec un pouvoir absolu, Bagdad, l'Irak-Araby, et m. en 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), à l'âge de 46 ans. Il eut pour successeur son fils Mostandjed.

MOLAI (JACQUES de), dern. grand-maître des templiers, né en Bourgogne, de la famille des sires ou seigneurs de Lengwie et de Raen, fut admis en 1265 dans l'ordre des templiers, et, à peine arrivé en Palestine, se signala contre les musulmans. A la m. de Guillaume de Beaujeu, il fut élu à l'unanimité gr.-maître, bien qu'il ne lût pas alors dans l'Orient. En 1293, J. de Molai se trouva à la reprise de Jérusalem par les chrétiens. Forcé ensuite de se retirer dans l'île de Chypre, il fut appelé en France par le pape Clément V en 1305, et il s'y rendit avec 60 chevaliers et un trésor considérable. Le prétexte de ce rappel du grand-maître était le projet de la réunion des templiers à l'ordre des hospitaliers; mais le motif réel était la destruction du prem. de ces ordres, destruction concertée entre le souverain pontife et le roi Philippe-le-Bel. Molai fut accueilli avec une grande distinction par le monarque, qui le choisit pour parrain de l'un des enfans de France. Deux ans se passèrent sans que les templiers et leur chef soupçonnassent le moins du monde ce qui se tramait contre eux; mais le 13 oct. 1307 Molai et tous les chevaliers furent arrêtés à la même heure dans l'étendue du royaume. La veille, le grand-maître avait porté le poêle à l'enterrement de la princesse Catherine, épouse du comte de Valois, et héritière du trône de Constantinople. La majeure partie des chev. furent voués au supplice comme hérétiques le 11 mai 1307; mais ce ne fut qu'environ 7 ans après cet événement que Molai,

dont on avait différé l'exécution, grâce aux aveux que plus tard il rétracta, fut conduit avec Gui, Jeanplu d'Avvergne, et Hugues de Perale au bûcher où ces infortunés expirèrent, le 18 mars 1314, en protestant de leur innocence et de celle du l'ordre entier (v. l'article TEMPLIERS).

NOLANS (PILLEMENT de), noble franc-comtois, né au 14^e S., fut écuyer du duc de Bourgogne et maître-visiteur des arsonaux et artillerie des rois de France et d'Anglois. Il entreprit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et en rapporta une partie des reliques de St Georges, dont il fit présent à l'église de Rougement, où il institua une confrérie sous l'invocation de ce martyr. Thomas Varin a pub. en 1663, l'*Etat de l'illustre confrérie de St Georges en la dite année*; et M. Pentier de Goubelans est l'auteur des *Statuts de l'ordre de St-Georges, avec la liste des chev. depuis 1300*. Besançon, 1768, in-8.

NOLANUS (JEAN VERMEULEN, plus connu sous le nom latin de), théologien flamand, né en 1533 à Lille, fit ses études à l'univ. de Louvain, y eut la chaire de théolog., devint ensuite doyen de cette faculté, censeur royal, et m. en 1585, après avoir pub. un assez gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Mém. de Nicéron*, t. 27, et plus complètement dans la *Biblioth. belg. de Foppens*. Nous citerons seulement: *Annal. urbis Lovaniensis*, Louvain, 1572, in-4; de *Historiâ sacrarum imaginum et picturarum*, etc., ib., 1570, in-12; réimp. 3 fois dans le 17^e S.; de *Fide hæreticis servandâ lib. III*; de *Fide rebellibus servandâ lib. unus*; de *Fide ne Inframento quæ à tyrannis exigatur*, Cologne, 1584, in-8; de *Piis Testamentis*, etc., ib., 1584, réimp. en 1661, in-8; de *Cononiciis lib. tres*, ibid., 1587, in-8; *Militia sacra ducum ac principum Brabantia*, etc., Anvers, 1592, in-8, rare et curieux, etc.

NOLANUS (GÉRAUD-WALFRA VANDERMUELEN), plus connu sous le nom de), théol. luthérien, né à Hameln en 1633, fut prof. de mathém., et ensuite de théol. à Rinteln, eut ensuite l'abbaye de Lokkum, eut la direction générale des églises protestantes du duché de Lünebourg, fut quelque temps en correspondance avec Bossuet relativement à la réunion des deux églises cathol. et luthérienne, et m. en 1722. On a de lui quelques-uns, dont les deux plus connus, initi.: *Regula circa christianor. omnium ecclesiast. reunionem*, et *Cogitationes privatæ de methodo reunionis ecclesiæ Protestantium*, etc., sent imp. dans le t. 25 des *Œuvres de Bossuet*, pub. par le cardinal de Noailles. On trouve des détails intéressans sur Nolanus dans le t. 12 de l'*Hist. de Bossuet*, par le même cardinal.

MOLARD (ETIENNE), né à Lyon vers 1765, et m. en 1825 dans cette ville, où il avait constamment professé les langues française et latine, est auteur de quelq. *opuscules*; on lui doit entre autres l'écrit suiv.: *Lyonnoisismes, ou Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, etc., Lyon, 1792, in-8; 4^e édit., 1810, sous le titre du *Mauvais Langage corrigé*, 5^e édit., 1813, sous le titre de *Diction. du mauvais langage*.

MOLAY, V. MOLAI.

MOLDENHAWER (DANIEL-GOTTHILF), savant prussien, né à Königsberg en 1751, m. en 1823, administrat. de la biblioth. royale de Copenhague, avait professé la philosophie et la théol. à Kiel, et enrichi l'établissement qu'il dirigeait depuis 1788 d'un nombre consid. de Mss. castillans et arabes, rec. dans un voyage en Espagne. Ses écrits principaux sont: *une Histoire des Templiers*, en allem., et un *Eloge du comte A.-P. de Bernstorff*, en lat.

MOLDOVANDGI-PACHA, gr.-viceroy du sultan Mustapha III, né dans le 18^e S., fut d'abord simple *Bostandji*, ou jardinier dans le sérail de Constantinople, devint ensuite chef de ce corps, puis pacha ou gouverneur d'une petite province; il

commanda un corps de 4,000 hommes en Valachie et en Moldavie dans la guerre des Russes contre les Turcs en 1767, fit lever le siège de Chocsim en 1769, et fut élevé la même année à la dignité de grand-voyer ou remplacement de Mehemet-Emyr, que Mustapha III fit décapiter. Ayant perdu bientôt cette place importante, il fut relégué par le sultan aux Dardanelles avec le titre de command. de ces deux châteaux, et m. dans ce poste obscur vers l'an 1780. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mém.* du baron de Tott (v. ce nom).

MOLE (L.). V. COCOSAR.

MOLE (EDOUARD), conseiller, puis procureur-général, et enfin président à mortier au parlement de Paris, né vers 1550, était fils de Nicolas Molé, conseiller au même parlement, dont la famille était originaire de Troyes, où elle avait exercé des fonctions honorables dans le 15^e S. Ed. Molé n'était encore que conseiller lorsqu'il se trouva enveloppé avec toute sa compagnie dans les événements funestes de 1589, et emprisonné par les ligueurs à la Bastille. N'ayant pu s'échapper pour rejoindre le parti royaliste, auquel il était attaché d'opinion, il fut contraint d'accepter la place de procureur-général de la faction du parlement, restée à Paris, et de prêter serment à la ligue. Dans cette position difficile, il ne craignit point de s'exposer à la fureur des seigneurs, et fut assez heureux pour leur échapper. Il négocia au secret l'abjuration du roi Henri IV, et ce fut sur ses conclusions que le parlement rendit le célèbre arrêt qui renfermait cette déclaration : « que la couronne de France ne pouvait passer à des femmes ni à des étrangers. » Henri IV donna à Molé une charge de président, à mortier qui est restée dans sa famille jusqu'à la destruction des parlements en 1790; et ce magistrat m. en 1614. On trouve dans le *Journal de l'Étude* (18 août 1603) un arrêt prononcé par le prés. Molé, dont la sévérité étonnait un peu nos mœurs actuelles.

MOLE (MATTHIEU), fils du précéd., né à Paris en 1584, fut successif. conseiller, président aux requêtes, procureur-général, prem. président du parlement de cette capitale et garde-des-sceaux de France. Nous n'entrerons point dans les détails de la vie, si pleine d'événements remarqu., de ce grand magistrat, dont l'histoire est d'ailleurs dans tous les mémoires du temps. Il nous suffira de dire qu'il déploya pendant tout le cours de ses hautes fonctions, surtout dans les temps orageux de la Fronde, autant de sèle que de grandeur d'âme. « Au milieu des dangers, des agitations qui excrèrent son courage (dit un judicieux biographe), il sut remarquer surtout cette suite, cette tenue, cette force de caractère qui ne le laissa jamais dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée dans les deux époques si différentes de sa vie politique (sous l'empire absolu de Richelieu, et sous le ministère, souvent trop faible de Mazarin). » Le card. de Retz s'exprime ainsi : « Si ce n'était pas une espèce de hispisme de dire qu'il y a quelque'un dans notre siècle de plus intèpre que la grand Gustave et M. le prince (de Condé), je dirais que ça été M. Molé, premier président. » Un jour de session, un bourgeois, en plein parlement, appuya son mousqueton sur le front de Molé en le menaçant de la mort. Le premier président, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » L'*Éloge de Matthieu Molé* a été pub. par M. Henri de Pansey (ajouté l'ui président à la cour de cassation), Paris, 1775, in-8. M. le comte Molé, pair de France, arrière-petit-fils du grand magistrat, a pub. aussi la vie de son aïeul en tête de son ouv. intit. : *Essais de morale et de politique*, 2^e édit., Paris, 1809. — Matthieu-François MOLE, petit-fils de Matthieu, né en 1705, fut prem. président du parlem. de Paris après la démission de R.-Charles de Maupeou en 1757, se démit ensuite lui-même

en faveur du fils de ce dernier, et m. à Paris en 1793. — MOLE DE CHAMPLATREUX (Félonard-François-Mathieu), fils du précéd., né en 1760, devint présid. à mortier en 1788, émigra en 1789, reut en France au temps prescrit par les décrets de l'assemblée nationale, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, laissant un fils (le comte Molé), dont nous avons parlé plus haut.

MOLE (GUILLAUME-HENRI), avoc., m. en 1790, est aut. des ouv. suiv. : *Légende doctre, ou Hist. morale*, Paris, 1768, in-12; *Hist. des Modes françaises*, Paris, 1774, 2 rel. in-12; *Obscur. hist. et critiques sur les erreurs des peintres, sculpteurs et dessinateurs dans la représentation des sujets tirés de l'Hist.-Sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; *Lett. à M. J*** (Juvet) sur les moyens de transférer les tanchères*, 1776, in-8.

MOLE (FRANÇOIS-BENÉ), célèbre comédien, dont le vrai nom était *Molot*, né à Paris en 1734, débuta au Théâtre-Français en 1754 dans le rôle de Biston-nicus et dans celui d'Ulysse (de la comédie intit. *Zénocr*). On jugea qu'il n'avait pas assez d'usage de la scène pour être admis au nomb. des comédiens du roi, et il n'obtint cette faveur qu'en 1761. Il joua pendant 20 ans la tragédie avec assez de succès, mais fut beaucoup plus heureux dans la comédie, dont il remplit les prem. rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Son talent était naturel, varié, brillant, son délit très-animé. Bien peu d'act. ont su comme lui parler aux hommes avec autant de sens et de raison que de dignité, aux femmes avec autant de grâces, de politesse, et un ton plus décent et plus aimable. Molé fut admis à l'Institut du France dans la classe des beaux-arts, et m. en 1802. On a de lui quelq. opuscules, tels que les *Éloges* de mademoiselle Cloirin, de Bréville, de Madem. Dangeville, prononcés au lycée des arts; une comédie intit. *le Quiproquo*, qui n'est pas de succès; plus, lettres insérées dans le *Journal de Paris*, et quelq. poèmes dans divers recueils. MM. Étienne et Neveu ont pub. une *Pie de F.-R. Mole, comédien français*, etc., Paris, an xi (1803), in-12 de 223 p., devenu très-rare. Les *Mémoires de Molé, précédés d'une Notice*, par M. Étienne, ont été publiés en 1825 dans le *Collect. des Mém. sur l'art dramatique*.

MOLES (VINCENT), médec. espagnol du 17^e S., est aut. des ouv. suiv. : *Philos. naturalis corporis Christi*, Anvers, 1641, in-4; *Pathologia de morbis in sacris litteris*, Madrid, 1642, in-4. — Barthélemi MOLES, frère du précéd., et médec. comme lui, est aut. d'un ouv. intit. : *Speculum sinistis, sive de sanitatis conservanda Libor*. — Les biographes ital. citent encore deux individus de la même famille établis dans la royaume de Naples, l'un juriconsulte et l'autre littérat., aut. de quelques écrits peu remarqu. dont la date et le lieu de publication ne sont point indiqués.

MOLESWORTH (ROBERT), diplomate irland., né à Dublin en 1656, fut nommé conseiller d'état sous le règne de Guillaume d'Orange, et passa en 1692 comme envoyé extraordinaire à la cour de Danemark, où il demeura 3 ans. Sa conduite ayant déplu au monarque danois, il partit sans audience de congé, et revint en Angleterre, où il publia, quelque temps après, un ouv. intit. *Relation du Danemark*, où il s'attacha à représenter le gouvernement de ce royaume comme arbitraire et tyrannique. Cette production, dont l'ambassadeur de Danemark à Londres se plaignait amèrement, fut bien accueillie du public et trad. en plus. langues. Molesworth entra ensuite dans la chambre des communes d'Irlande et d'Angleterre, devint success. conseiller privé de la reine Anne et de George I^{er}, et pair d'Irlande avec les titres de baron de Philipstown et vicomte de Molesworth de Sworles. Il m. dans la comté de Dublin en 1725. Outre sa *Relation du Danemark*, on recueille de lui une *Adresse à la chambre des communes pour l'encouragement*

: *l'agriculture*, et la trad. de l'ouv. latin du janséniste Hotman, intit. *Franco-Gallia*, éciup. 1721, in-8, avec des additions et une nouvelle version du traducteur.

MOLEVILLE (ANTOINE - FRANÇOIS, marquis de BERTRAND DE), ancien ministre de la marine, né à Toulouse en 1744, m. en 1817, avait été d'abord maître des requêtes, puis intendant de la marine, lorsqu'en 1778 il fut chargé, comme commissaire du roi, de dissoudre le parlement des ennes, et il eacourut les plus grands dangers dans cette circonstance. Sa probité reconnue et surtout sa plénitude qu'il avait déployées à l'occasion des premières politiques lui firent courir le portefeuille de la marine en 1791; et 3 jours après l'installation à l'assemblée nation., il fit un rapport sur la situation des colonies, annonçant en même temps le départ prochain de l'espédict. de St-Dominique. Bertrand de Moleville, que son inflexible attachement à la monarchie ne tarda pas à engager dans une lutte sans rive avec le comité de marine, se trouva en tête de ces accusés multipliés; elles furent reprises par Héroult de Séchelles dans les observat. s'il fut chargé de présenter au roi sur la conduite de son ministre. Ce prince répondit qu'il lui convenait sa confiance, et il n'accepta quelques jours après la démission de Bertrand de Moleville, qu'en lui donnant de nouvelles preuves de son estime. lui-ci y répondit par son acte; mais la marche de l'événement fut plus forte que les moyens que l'exécution tentait de leur opposer. Un décret d'accusation fut lancé contre lui le 15 août 1793, sur le rapport de Gohier, et il ne parvint à s'y soustraire qu'en fuyant en Angleterre au milieu de mille dangers. Pendant près de 22 ans qu'y séjourna Bertrand de Moleville, il s'occupa de travaux littér., qu'il termina dans la retraite après sa rentrée en France en 1814. On a de lui: *Hist. de la Révolution de France, 1801-1803*, 10 vol. in-8; *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche*, en 50 grav. col., 10e angl.-fr., trad. de l'angl. de Dallas, Londres, 1804; *Hist. d'Angleterre, dep. l'invasion des Romains jusqu'à la paix de 1763*, etc., Paris, 1815, 6 vol. in-8; *Mém. particuliers pour servir à l'Hist. de la nation du règne de Louis XVI*, 1816, 2 v. in-8.

MOLIERE (FRANÇOIS DE), surnom de Molière et Esartine, litt., né vers la fin du 16e s., dans le seigneur d'Autun, vivait à la cour de France lorsqu'il fut assassiné en 1633. On a de lui: *La Semaine mourante*, roman, 1620, in-8; *Le Mépris de la mort*, imité de l'espagnol de Guevara, 1621, in-8; *Polixène*, avec la suite et conclusion par Poteray, 1632, 2 vol. in-8; *Lettres* (au nom de 7) insérées dans le *Recueil de Faret*, 1637, in-8; et quelques pièces de vers insérées dans les *Poésies de la Poésie franc.*, édit. de 1620. — Anne PICARDET, surnom de Molière, épouse du précédent, a pub. des *Mémoires spirituelles sur l'air des chansons de ce temps*, yon, 1623, in-8. — Le Molière cité par La Monnoye, dans ses notes sur Bailet, comme aut. d'un *écrit. franc. histor.*, n'est autre que Juigné, cur de La Brosseinière et surnom de Molière. — L'épique, ce nom), parle d'un Molière, surnommé *le baguette*, comédien et aut. d'une tragédie de *Potier*; mais il est très-douteux que ce personnage ait jamais existé.

MOLIERE (JEAN-BAPT. POQUELIN dit), naquit à Paris, où il fut baptisé le 15 janv. 1622. Sa famille exerçait depuis long-temps la profession de tapissier; et son père, qui se livrait également à commerce, le destina dès son bas âge à lui succéder. L'office de tapissier valet de chambre, du roi, lui fut concédé quelques années après, le contraignant encore dans ce dessein. Il obtint pour son fils la survivance de cette charge; et, n'étant borné à lui procurer les notions les plus élémentaires de l'éducation, lui fit prendre part à ses travaux jusqu'à l'âge de 14 ans. Le caractère naturellement ar-

dent du jeune Poquelein ne put se plier long-temps à une semblable vie; il témoigna le plus vif désir de s'instruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à déterminer son père à satisfaire ce besoin d'apprendre. Il suivit comme externe les cours du collège de Clermont, dirigé par les jésuites, et eut pour condisciples Armand de Bourbon, Brocard, Chapelle, Hesnaut, et plus tard Girard de Bergerac, parmi lesquels ses rapides progrès le firent bientôt remarquer. A peine cet élève terminait son cours de philosophie sous Gassendi, qu'en sa qualité de valet de chambre survivancier du roi il accompagna Louis XIII à Narbonne, dussent ce voyage que signala l'exécution des malheureux Cinq-Mars et de Thou. A son retour du midi de la France, à la fin de 1642, il alla étudier le droit à Orléans, puis revint à Paris pour faire recevoir avocat. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène. Fidèle habitué de Bary et l'Orvillan, il prit, dit-on, des leçons du fameux Scaramouche. Bientôt il se mit à la tête d'une réunion de comédiens bourgeois qui, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation. Elle était appelée *l'illustre Théâtre*. Par égard pour ses parents, Poquelein prit alors le nom de Molière, que depuis il consacra l'admiration de la postérité. De 1646 à 1658, il fit avec sa troupe deux longues tournées en province, pendant lesquelles il fit représenter à Bordeaux une tragédie intit. *La Thébaïde*, qui n'eut aucun succès; à Lyon, en 1653, *l'Etourdi*; et à Montpellier, en 1654, *le Dépit amoureux*. En 1658 il obtint la permission de venir s'établir à Paris dans la salle du Petit-Bourbon; c'est sur ce théâtre, puis sur celui du Palais-Royal, que, de 1658 à 1673, furent représentées toutes ses pièces, dont le plus grand nombre sont des chefs-d'œuvre, et furent accueillies comme telles. Nous ne rappellerons pas ici leur nomenclature et cette série de succès; mais nous ne devons pas omettre ce qu'on aura déjà pressenti, c'est que l'envie ne garda pas le silence. Ses lâches efforts, joints à ceux des faux dévots, empoisonnèrent plus d'une fois les triomphes de l'auteur de *Tartuffe*; et sans sa noble fermeté, et surtout sans la royale protection de Louis XIV, il eût succombé à tant et à de si pernicieuses attaques. Admire par le public, estimé par le prince, Molière fut encore recherché par tous les hommes distingués qui vivaient de son temps. La Fontaine, Boileau, Chapelle, Mignard, formaient sa société intime; et il est une tâche dans la vie de Racine c'est de s'être brouillé avec celui qui avait été son premier guide et son bienfaiteur. Chef de troupe, Molière fut souvent en butte aux contrariétés sans nombre d'un semblable emploi, et malheureusement jamais les poix domestiques n'en compensa pour lui les pénibles soins. Doué d'une âme ardente, et emporté par le besoin d'aimer, il s'était attaché à une actrice de sa troupe, Madeleine Briart, femme aussi peu digne de ses vœux que peu propre à les fixer long-temps. Plus tard, un penchant non moins aveugle et plus déplorable encore, l'enchaîna à la jeune sœur de cette première maîtresse, Armande Béjart, chez laquelle, sinon la beauté, du moins les grâces de la personne semblaient seules destinées à le retenir, s'il est possible, les défauts du cœur; il l'épousa, et ne tarda pas à maudire son choix. Mais cette union ne ressemblait pas à celles qui se forment chaque soir sur la scène; elle était indissoluble; et l'amour malheureux, la jalousie trop fondée empoisonnèrent les jours de Molière. Une santé faible et languissante contribuait encore à rendre plus triste l'existence de notre premier comique. Pendant l'intérêt qu'il portait à ses camarades l'empêchait de quitter le théâtre, et de prendre un repos dont il avait tant besoin. Un jour qu'on devait donner *le Malade imaginaire*, il se sentit plus indisposé que de coutume; mais la crainte de priver quelques pères de famille de leur

salaire ne lui permit pas de faire relâche. Les efforts qu'il fit pour jouer lui furent funestes : prit d'une convulsion pendant la cérémonie de réception, il fut ramené chez lui après la représentation, et m. le soir même, 17 fév. 1673, entouré de ses camarades, de quelq. amis et de deux sœurs religieuses auxquelles il avait donné l'hospitalité. Avant sa mort il avait vainement invoqué les secours de la religion ; le sépulchre ecclésiastique lui fut également refusé. Sa profession, qui lui attirait l'antipathie des ministres des cultes, lui avait aussi fait fermer les portes de l'académie. Toutefois ce corps avait voulu donner un siècle après (1773) une réputation tant soit peu tardive à sa mémoire. Son buste fut placé dans la salle de ses séances avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre.

Déjà en 1769 son éloge avait été mis au concours, et le prix décerné à Ghamfort, dont le discours est à la fois spirituel et parfaitement senti. Mais l'éloge le plus irrévérencible de Molière est dans le grand nombre d'éditions de ses œuvres. Nul auteur n'a été plus souvent réimp. et traduit. Les éditions principales sont : celles du Lagrange et Vivot, la première complète, 1682, 8 vol. in-12 ; de Joly et La Serre, 1734, 6 vol. in-4 ; de Bret, 1773, 6 vol. in-8 ; et 1778, 8 vol. in-12 ; de Petitot, 1813, 6 v. in-8 ; de M. Anger, 1819-27, 9 v. in-8 ; de M. Tachereau, 1823-25, 8 vol. in-8 ; et de M. Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8. Il e para en 1822, dans la *Collection des Mém. sur l'art dramat.*, des *Mém. sur Molière et sur madame Guerin, sa femme* ; ces mém. ne sont autre chose que la *Vie de Molière* par Grimarest, et des extr. de la *Famouse comédienne* (par mad. Boudin), ouv. dont le prem. édit. est de 1688, in-12. (v. le *Dictionn. des Anonymes*, n° 6025.) On doit à M. Belfaire, *Dissert. sur J.-B. Poquelin Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnue jusqu'à présent*, etc., Paris, 1821, in-8. M. Tachereau, qui a pub. une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 1825, in-8, vient de faire paraître (1827) un *Supplément* à cet ouvrage, qui contient le *bibliographie* de ee père de notre scène comique.

MOLIERES (JOSEPH PRIVAT DE), physicien, né à Tarascon en 1677, reçu de la nature une constitution délicate avec une grande aptitude à l'instruction. Il fit de bonnes études, surtout en mathématique, science qu'il préféra bientôt à toutes les autres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1701, il entre quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna dans diff. collèges. Conduit à Paris par le désir de voir le célèbre Malebranche, il vécut plus années dans la société intime de ce métaphysicien. Reçu en 1721 membre de l'académie des sciences, il remplaça deux ans après Varignon dans la chaire de philosophie au collège de France, fut un des plus zélés défenseurs du système des tourbillons (v. DESCARTES), et m. en 1742. C'était un philosophe obligeant, serviable, et quelquefois si absorbé dans ses méditations, qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Il a laissé les ouv. suivans : *Leçons de mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique qui s'enseignent actuellement au Collège-Royal*, Paris, 1726, in-12, trad. en angl. par Huiselden ; *Leçons de physique*, etc., ib., 1733-39, 4 v. in-12, trad. en ital. ; *Elémens de Géométrie dans l'ordre de leur génération*, Paris, 1741, in-12, ouv. non terminé ; plus *Mém. insér. dans le Recueil de l'académie des sciences et dans le Journal des Savans*. L'abbé Latorge de Launay a pub. : *Principes du système des petits tourbillons, ou Abrégé de la physiq. de l'abbé de Molières*, Paris, 1743, in 8. L'éloge de ce sav. a été composé par Mairan. On peut consulter encore, pour plus de détails, l'*Hist. du collège de France* par l'abbé Goujet, tome 2 de

l'édition in-12 ; et les *Vies des philosophes modernes*, par Saverien, tome 6.

MOLIN (LAURENT), archid., prof. de l'université d'Upsal, né en 1657, m. en 1739, est aut. des ouv. suiv. : *Disputatio de Cinnibus veterum*, 1684, insérée dans le *Thesaurus antiquitatum*, de Sallengre ; *Disputatio de Origine bicorum*, 1688 ; *Disputatio de Pietate herouca*, 1692 ; un *Poème en grec*, adressé à l'archevêque Benckius, 1679 ; une édit. portative de la Bible en suédois. On trouve l'éloge de Molin dans les *Acta literaria Sueciae* de 1724.

MOLIN (JACQUES), plus connu sous le nom de *Dumoulin*, célèbre médecin de Paris, né dans le Gévaudan en 1666, étudia son art à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, vint ensuite à Paris, y fut nommé prof. d'anatomie au Jardin du Roi, devint ensuite médecin en chef de l'armée française en Catalogne sous le maréchal de Noailles, et sous le duc de Vendôme, revint dans la capitale en 1706, augmenta sa réputation en guérissant le prince de Condé d'une maladie grave, et fut bientôt généralement recherché de la cour et de la ville. Louis XIV l'appela auprès de lui dans les dernières années de sa vie. En 1721, il contribua au rétablissement de la santé du jeune roi Louis XV, dont il devint médecin consultant en 1728, et qu'il guérit presque miraculeusement à Metz en 1744. J. Molin m. à Paris en 1755, sans postérité, et laissant une succession estimée plus de 1,500,000 fr. Il fut le plus habile praticien de son temps. On raconte que, pressé un jour par quelques jeunes médecins de désigner celui de leurs confrères qu'il jugeait digne de le remplacer, il répondit : « Je laisse après moi trois grands médecins, la diète, l'eau et l'exercice. » On croit aussi que c'est Molin que Lénage a désigné sous le nom du docteur *Sanguedo* (dans *Gil-Blas*), parce que ce médecin célèbre saignait fréquemment, prescrivait la diète et l'eau, et que lui-même s'abstenait de vin pour éviter la goutte à laquelle il était sujet. J.-B. Chomel a pub. un *Eloge Historique de Molin*, Paris, 1761, in-8.

MOLINA (MARIE DE), reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse du Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin-germain, qui, après avoir détrôné son propre père, se fit déléguer le titre de roi par les états. Marie travailla avec succès à reconstruire son époux avec Alphonse, son père ; et, après la m. de Sanche, en 1295, elle fit déclarer roi, sous sa tutelle, Ferdinand, son fils, âgé de 10 ans. Mais don Juan, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, alléguant qu'il était né d'un mariage illégitime, parce que Marie et Sanche étant cousins germains, leur union avait été déclarée nulle par le pape. Le reine-mère réduite, non sans de grandes difficultés, à obtenir du pape Boniface VIII, en 1301, une bulle qui légitimait ses enfans. Reconnue enfin régente du royaume, Marie chercha à gagner l'affection des peuples en diminuant les impôts, et convoqua les états à Valladolid pour les consulter sur les intérêts du royaume. Elle en obtint des sommes considérables qui lui servirent à payer la fidélité des grands restés attachés à son fils, ou à en acheter d'autres. Mais bientôt l'ingrat Ferdinand, séduit par des courtisans, signa à sa mère qu'il voulait régner par lui-même. Marie quitta sans se plaindre les rênes du gouvernement, et fut tentée de conserver un reste d'autorité qu'elle n'employa qu'à garantir son fils des furies ou l'entraînait un caractère cruel et emporté (v. FERDINAND IV). Ce prince m. en 1312, et Marie fut appelée une seconde fois à la régence pendant la minorité d'Alphonse XI, son petit-fils ; mais une partie des états s'étant déclarés en faveur de Constance, nièce du jeune roi, son oncle, remit l'autorité aux infans, oncles d'Alphonse, en conservant la surveillance sur celui-ci, qui fut élevé sous ses yeux. Marie de Molina m. à Valladolid en 1322, vivens, regrettée de ses sujets,

Les historiens espagnols s'accordent à célébrer les vertus et les gr. qualités de cette digne princesse.

MOLINA (ALFONSO DE), missionn. espagnol du 16^e S., alla du bonno heure au Mexique, apprit la langue des indigènes, devint l'interprète de la mission des cordeliers dans cette partie de l'Amérique, entra dans cet ordre, fut attaché pendant 50 ans à différentes missions, convertit un grand nombre de naturels, et m. en 1580 dans le couvent de son ordre à Mexico. Il a pub. une gramm. et un dictionnaire mexicain, et trad. dans la même langue les Évangiles de l'année, des Instruct. familières sur les vérités de la religion, une Méthode pour la confession; et quelq. ouv. ascétiques. Le dictionnaire de Molina a pour titre : *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, Mexico, 1571, 2 part. in-fol. C'est le plus ancien livre connu imprimé en Amérique, et on le trouve difficilement, même en Mexico.

MOLINA (G. ARGOTE ?). V. ARGOTE et au Supplément.

MOLINA (Louis), ecclésiast. théol. espagnol, né en 1535 à Cuenca, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, fit ses études à Coimbra, enseigna pendant 20 ans le théol. à Evora, quitta ensuite le Portugal, et m. à Madrid en 1601. On a de lui un comment. latin sur la Somme de St Thomas, 1593, 3 vol. in-fol. C'est en travaillant à cet ouv. qu'il fut conduit à chercher les moyens de concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience divine et avec la prédestination, matières qui sont traitées dans le prem. partie de la Somme de St Thomas. Il fit un ouv. séparé de son commentaire sur ce sujet, et le pub. in-4, à Lisbonne, sous ce titre : *De liberi arbitrii cum gratia donis..... Concordia*, avec un appendix, impr. en 1589. Ce livre, approuvé par le censeur, et dédié à l'archevêque d'Autriche, inquisiteur-général d'Espagne, fut réimp. à Lyon en 1593, à Venise, 1594, et à Anvers, 1595. Molina y expose le système qui depuis a été si fort agité dans les écoles. Il n'admet point de grâces efficaces par elles-mêmes, et accorde beaucoup au libre arbitre qu'il définit « la faculté d'agir ou de ne pas agir. » Il suppose en Dieu une science qu'il appelle moyenne relativement aux actes conditionnels, et croit que la prédestination est postérieure à la prévision des mérites (v. pour l'analyse complète de ce système l'*Hist. ecclésiast.* du 17^e S., par Dupin, t. 1^{er}). Le P. Suarez (v. ce nom), confrère de Molina, modifia un peu son système, et imagine celui qu'on a appelé le *Congruisme*. Le livre de *liberi Arbitrii*, etc., attaqué par les dominic. et défendu par les jés., fut déclaré à l'inquisition d'Espagne, ensuite à Rome, où le pape Clément VIII nomma, en 1597, une congrégation pour prononcer à ce sujet. Cette congrégat., qu'on appela de *Auxiliis*, tint un gr. nomb. de séances où les deux partis furent entendus. Après la m. de Clément VIII, Paul V congédia les contend., et leur défendit de se censurer mutuellement, puis prescrivit de ne rien pub. sur cette matière. Cette recommandat., renouvelée par plus. des successeurs de Paul V, n'a pas empêché chaque parti de faire paraître des histoires de la congrégation de *Auxiliis*, et les adversaires de Molina ont présenté son système comme monstrueux ou lui-même, et horrible dans ses conséquences. Le molinisme et le congruisme, qui en est la modification, sont abandonnés aujourd'hui. Les théologiens de nos jours s'abstiennent de soulever ces questions profondes, qui sont peut-être insolubles. Le P. Molina a pub. d'autres ouv. théol., oubliés depuis long-temps, à l'exception du traité de *Justitia et Jure* (Mayence, 1659, 6 v. in-fol.), dans lequel on a trouvé quelq. propositions de morale réfléchi dont on a grossi l'*Extrait des assertions*, etc., compilation qui a servi de prétexte à la suppression des jésuites dans le siècle dernier. — MOLINA (Antoine), chartreux espagnol, m. en 1612, est aut. d'un ouv. traduit en

français sous le titre de *Traité de l'instruction des prêtres*, impr. en 1677, in-8. — MOLINA (Lonia), juriconsulte espagnol attaché au conseil des Indes et de Castille sous Philippe II, a pub. un traité sur les institutions des terres anciennes de la noblesse espagn. sous le titre suiv. : *de Hispanorum primogenitorum Origine et Natura*, Madrid, 1603, in-f. — MOLINA (Dominique), relig. dominicain espag., né à Séville vers la fin du 16^e S., a pub. un *Recueil des bulles des papes*, concernant les privilèges des ordres religieux, Séville, 1626.

MOLINE (PIERRE-LOUIS), aut. dramatique, né à Montpellier (non à Avignon comme le prétendent quelq. biogr.), avait été d'abord av. au parlem., et, pend. la révolut., il fut attaché à la convent. en qualité de secrét.-greffier. Moline a composé un nomb. consid. d'écrits en prose et en vers et de pièces de théâtre, qui pour la plupart ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre; on en trouve la liste dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Ragueneau et Andiffert, 1821 et 1822, p. 341-64. Les principales sont : *Orphée et Eurydice*, tragédie-lyrique en 3 actes, musique de Gluck, représentée en 1774; *le Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes, mêlé d'ariettes, repré. en 1776; *l'Inconnue persécutée*, com. mêlé d'ariettes, 1776; *Arione dans l'île de Nazos*, opéra en un acte repré. en 1782; *la Réunion du 10 août*, ou *l'Inauguration de la république franc.*, opéra en un acte, musique de Porta, 1793. On trouve aussi une notice sur Molina dans les *Siècles littér.* de Desmarais.

MOLINELLI (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la congrégation des écoles pies, né à Gênes en 1730, enseigna d'abord la philosophie à Onole, ensuite le théol. à Gênes, puis fut appelé à Rome pour y remplacer le P. Natali dans la même chaire ou collège Nazaren; il revint au bout de quelq. ann. dans sa patrie, et y m. en 1799. On a de lui : un *Traité de la primauté du pape* (en ital.), Rome, 1788; une *Thèse sur les sources de l'incrédulité et sur les vérités de la religion chrétienne*, ibid., 1777; des *remarques et des notes ajoutées à l'édit. de la Théol.* de Lyon, faite à Gênes par Olusti en 1788. Molinelli s'étoit montré favorable à la révolution de son pays en 1797; et il pub. en faveur du système démocratique deux brochures (on ital.), dont voici les titres : *le Préventif contre la séduction*, et *du Droit de propriété des ecclésiast. sur les biens ecclésiastiques*. — MOLINELLI (Pierre-Paul), méd. ital., m. en 1764, professa la médecine et la chirurgie en l'université de Bologne, fut membre de l'institut de cette ville, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a laissé plusieurs *Mém.* estimés sur des expériences anatomiques et des opérations chirurgicales, notamment celle de la fistule lacrymale.

MOLINET (JEAN), poète français du 15^e S., né dans un village du Boulonnais, fit ses études à Paris, et retourna en Flandre, où il se maria. Devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, et devint chanoine de la collégiale de Valenciennes, et mourut dans cette ville en 1507. On a de lui : la traduct. en prose du roman de la Rose de Jean de Meung (v. ce nom), Lyon, 1563; Paris, 1521, in-fol., goth.; *Faits et Dits*, contenant plusieurs beaux traits, *anecdotes et chœurs royaux*, etc., Paris, 1531, in-fol., ibid., 1537 et 1540, in-8, édit. rares et recherchées. C'est de ce recueil qu'on a extrait les poésies div. de Molinet, imp. à la suite de la *Légende de maître Pierre Faifeu* (v. BOURDIGNÉ); et le plus curieux des productions qui en font partie est la *Recollection des nouvelles advenues en notre temps*, commencée par Chastelain (v. ce n.), et *le Temple de Mars*, dien des batilles. Paris, chez Petit-Laurent, sans date, in-8, goth.; sans nom de ville et sans date, in-16, goth.; réimp. dans les *Faits et Dits*; et *le Calendrier mis par petits vers*, sans date, in-8, et réimp. dans les *Faits et Dits*; moralité latine, *Figures des morts*,

mise en rimes françaises, et par personnages, Paris, chez Jean Jehannot, sans date, in-16, gothique, très-rare; *Hist. du rond et du quarré à cinq personnages*, etc., imp. sans nom de lieu et sans date, de la plus grande rareté, puisque Duverdière est le seul bibliographe qui le cite. Molinet a laissé en MS. : *l'Art de rimer*, conservé à la biblioth. du roi sous le n° 1188; et une *Chronique* de 1474 à 1543, dont on a connu plus. copies dans les Pays-Bas, entre autres une en 2 vol. in-fol., avec un *Supplément* jusqu'en 1566, en la possession de J. Godefroy, archiviste de la chanc. des comptes de Lille. Aubert Lemière avait eu l'intention de faire impr. un *extrait* de cette chronique; et son MS., approuvé par le censeur, faisait partie de la Biblioth. de M. La Serna Santander.

MOLINET (CLAUDE du), V. DU MOLINET.

MOLINETTI (ANTOINE), médecin de Venise, m. en cette ville vers 1675, est aut. d'un *Traité des sens et de leurs organes* (en latin), Padoue, 1669, in-4.

MOLINEUX, V. MOLYNEUX.

MOLINIER (GUILL.), troub. du 15^e S., chancelier de l'association toulousaine connue sous le nom de *Collège du Gai-Savoir*, dont l'académie des Jeux Floraux tire son origine, fut chargé en 1348 de préparer une poétique dont il devait soumettre les difficultés aux sept poètes qui, sous la nom de *mainteneurs*, composaient le *gai-consistoire*. Il fonda dans sa rédaction les observations de ces poètes, et pub. son ouvrage, en 1356; une grammaire et un traité étendu des figures de rhétorique complètent cette production, qui a pour titre les *Lays d'Amors*, en prose, mêlés de quelques vers. M. Bayouard l'a pub. dans sa *Gramm. romane*, qui se trouve en tête du *Chaix de Poésies des troubadours*; et MM. Descoulois et d'Aguilar, académie, des Jeux Floraux, ont annoncé qu'ils publieraient le texte avec la trad. en regard. Cette publication est attendue.

MOLINIER (ETIENNE), doct. en théol. et prédicateur, né à Toulouse vers la fin du 16^e S., y exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'état ecclésiast., et se fit un nom dans la chaire évangélique. Il prêcha devant Louis XIII lorsque ce monarque fut sacré en 1610, et ensuite dans les principales églises de Paris et des provinces jusqu'à sa m., arrivée en 1650. On a de lui un gr. nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Sermons pour tous les dimanches de l'année*, Toulouse, 1631, 2 vol. in-8; *idem pour le Carême*, Lyon, 1630, 2 vol. in-8; *id. pour les Fêtes des saints*, Douai, 1653, 3 vol. in-8; *id. pour l'Octave du St Sacrement*, Toulouse, 1630, in-8; *sur le Mystère de la croix*, ib., 1643, in-8; *Œuvres mêlées*, ibid., 1651, in-8.

MOLINIER (JEAN-BAPT.), prédic., né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, passa des travaux de l'enseignement à ceux de la chaire, prêcha avec succès à Grenoble, à Aix, à Toulon, à Lyon, à Orléans et à Paris, quitta l'Oratoire en 1720, se retira au diocèse de Sens, et revint ensuite à Paris dans l'intention de reprendre ses travaux apostoliques. Mais l'archevêque de Paris Vintimille lui ayant interdit la prédication, il ne s'occupa plus que de la rédaction des sermons qu'il avait prononcés, et m. en 1745. On a de lui : des *Sermons*, 1730 et années suiv., 14 vol. in-12; une trad. des *Psaumes*, avec le latin et des notes, in-12; une traduction de l'Imitation de J.-C., 1725, in-12, et 1730, in-18; *Extraits de l'Hist. ecclésiast. de Fleury sur l'Arianisme*, avec une *Préface* théologique, 1718, in-4; *Instructio et Præces*, etc., 1723, in-12; *Exercice du Penitent*, avec l'Office de la Penitence, 1724, in-18; enfin des prières et pensées chrétiennes, des contiques spirituels, etc.

MOLINISTES, nom sous lequel on désigne les partisans des opinions théol. de Louis Molins (v. ce u.)

MOLINOS (MICHEL), théolog. espagnol, né en 1627 dans le diocèse de Barragoso, alla se fixer à Rome, et y acquit une gr. réputation de piété et de talent pour la direction des consciences. Il publia en 1675, avec l'approbation de cinq docteurs, un livre intitulé *La Guide spirituelle*, dans lequel il prétendait diriger les âmes en la voie de la perfection. Cet ouv., pub. d'abord en espagnol, puis imp. en ital. et en latin, fut attaqué par le jésuite Segneri et défendu par le P. Petrucci et Fr. Malvasi. L'inquisition romaine fit arrêter et emprisonner Molinos en 1685; et l'inquisition d'Espagne condamna son livre la même année. Son procès fut instruit; plus. personnes furent aussi arrêtées à ce sujet; et le 28 août 1687 l'inquisition romaine lança un décret qui condamnait 68 propositions de Molinos, qualifiées lui-même dans cet acte d'enfant de perdition, et oblige, le 3 sept. suivant, de faire une abjuration publique. Ce jugement fut confirmé le 10 déc. de la même année par le pape Innocent XI. Molinos m. en prison le 29 déc. 1696. Outre *La Guide spirituelle*, il avait publié un petit *Traité de la communion quotidienne*. On trouve dans l'édition des *Œuvres* de Fénelon, pub. par Lebel, t. 4, une analyse de la doctrine de Molinos, et une réfutation (par Fénelon) des 68 propositions condamnées. La doctrine de Molinos est différente du quietisme mitigé de M^{re} Guyon (v. ce nom) et du système encore plus adouci de l'ecclésiè archév. de Cambrai. On trouve dans le *Bernail de pièces concernant le quietisme* (pub. par Cornand de la Croix), Amsterdam, 1688, in-8, la traduct. franç. de *la Guide spirituelle* et du *Traité de la communion*.

MOLITOR (ULRIC), doct. en droit de l'université de Pavie, né à Constance dans le 15^e S., m. en 1493, publia dans cette ville un *Tractatus de Lammis et Pythonesis*, dédié à Sigismond, duc d'Autriche, 1489, in-4; réimpr. à Paris, 1561, in-8, et inséré dans une collection de pièces sur la magie, intitulé *Malleus Maleficorum*, 1584. — Jean-Horace MOLITOR, médecin allem. du 17^e S., est aut. d'un *Tractatus de Theriis artificialibus septem mineralium planetarum*.

MOLLENDORF, V. MOELLENDORF.

MOLLER ou MOELLER (HENRI), théolog., né vers 1528 à Hambourg, prof. des langues grecq., latine et hébraïque à l'université de Wittemberg; mais ayant refusé de signer les articles de foi dressés par le synode de Torgau, il perdit son emploi, et revint dans sa patrie, où il m. en 1589. On a de lui des *commentaires* en latin sur Isaié, Malachie, Osee, et sur les Psaumes de David. Ce dernier *Comment.* a été pub. à Wittemberg, 1573, 3 vol. in-8, et à Genève, 1603, in-fol. On trouve aussi un écrit latin de ce théol., inséré dans le t. 5 des *Declamationes selectæ* de Melancthon sous le tit. d'*Adhortatio in cognoscendum linguam hebraicam*; et des vers latins dans le t. 4 des *Delicia poetar. germanorum*.

MOLLER (DANIEL-GUILLAUME), savant philologue allemand, né à Pechburg en 1643, visita, au sortir de ses études, les principales villes d'Allemagne, s'arrêta particulièrement à Wittemberg, où il suivit des cours de théologie, de médecine et de langues orientales, parcourut ensuite la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, l'Abaee, la Suisse, différentes provinces de France, l'Italie, revint dans sa patrie en 1670, fut nommé en 1674 profess. de métaphysique et d'histoire, bibliothécaire à l'université d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1712. On a de lui de nomb. ouv. dont Niecron donne les titres dans le t. 12 de ses *Mémoires*, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Oratio de confusio linguarum Babilonice*, Wittemberg, 1662, in-4; *Meditatio de incertis quibusdam hungaricis prodigiis*, etc., Francfort, 1673, in-12; *Curriculum poeticum*, Altdorf, 1674, et *Manu poeticæ*, ib., 1678, in-12; de *Typographia*, ib., 1692, in-4;

d'imp. dans les *Monumenta typogr.* de J.-C. Wolf, 2; *Dissert. de Optumathid.* ib., 1694, in-4; de *crystallo Lucidationum*, ibid., 1695, in-4; de *Technophysicis*, ib., 1704, in-4; et 50 autres *Insect.* sur Quinte-Curce, Coraelius-Nepos, Saluste, Florus, Justin, Suetone, Tacite, etc., et es principaux historiens du moyen âge. Daniel Juvignier a rassemblé beaucoup de détails sur la vie et les ouv. de Moller dans le *Specimen Hungariae litterariae*.

MOLLER (JEAN), édith. philologue allem., né en 1661 à Flensburg, dans le duché de Sleswig, fréquenta successiv. les universités de Kiel, d'Iéna et de Leipzig, fit de gr. progrès dans la philosophie, à théol. et à la littér., visita les biblioth. de Hanbourg et de Copenhague, fut nommé régent au collège de sa ville natale, puis rect. en 1701, refusa différentes chaires qui lui furent offertes en pays étrangers, et m. en 1725. On a de lui : *Prodromus Cimbriae litteratae*, Sleswig, 1687, in-4; *Language ad histor. Chersonesi cimbriae*, Hambourg, 1691, in-8; *Homonymographia histo.-philologico-critica*, ibidem, 1697, in-8; *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, ibid., 1699, 2 parties in-8; *Diatribe de Helandio presbitero*, etc., Luleck, 1702, in-4; *Cimbria litterata, seu Historia scriptorum*, etc., Copenhague, 1744, 3 vol. in-fol. C'est l'ouv. le plus important de l'aut. On lui doit encore une bonne part du *Polyhistor* de Morhof. Bern. et Olaus-Henri, fils de J. Moller, ont publié sa vie en latin, Sleswig, 1734, in-4. — Olaus-Henri MOLLER, fils du précéd., né à Flensburg en 1715, fut nommé en 1744 prof. honoraire d'hist. littér. à Copenhague, et m. en 1796 dans sa ville natale, où il était devenu recteur. On a de lui un gr. nombre de *folles* zéologues et des notices histor. sur Flensburg et autres villes du duché de Sleswig, et sur divers volets de l'hist. du Danemark. Il fut le rédacteur de la *Biblioth. danicae* (en allem.) depuis le 4^e jusqu'au 9^e cahier. — MOLLER (Christian), pasteur à Landau, a pub. : *Novum-Testamentum germanicum litteris hebraeo-tesutonicis*, Francfort-sur-Oder, 1700, in-4, très-rare.

MOLLET (CLAUDE), jardinier des rois Henri IV et Louis XIII, m. vers 1615, avait de grandes connaissances dans son art. Henri IV l'amait beaucoup, et s'entretenait familièrement avec lui. Mollet introduisit dans les jardins de Fontainebleau et l'autres maisons royales des plantes qui y étaient inconnues auparavant. Il s'appliqua à tracer des ards à grands compartimens et à dessins figurés; c'est d'après ces principes qu'il planta les jardins de St-Germain-en-Laye, et qu'il fit des plantations dans le jardin des Tuileries. Après sa m., ses deux fils, André et Noël Mollet, publièrent son ouvrage int. : *Théâtre des plans et jardinages*, contenant les secrets et inventions ingénus, etc., avec un traité d'astrologie propre pour toute sorte de personnes, etc., avec 23 planches de dessins d'André-Jacques et Noël, fils de l'aut., Paris, 1652, 1660 et 1676, in-4. La prem. édit. est la meilleure.

MOLLOY (CHARLES), publiciste irlandais, mort en 1690, est aut. d'un traité int. : de *Jure maritimo et navali*, Londres, 1676, souv. réimprimé depuis. — Francis MOLLOY, prof. de théologie au collège St-Innocent de Rome, a pub. les ouv. suiv. : *Sacra theol.*, Rome, 1606, in-8; *Lucerna fidei*, ib., 1676, in-8; *Grammat. lat.-hibernica compendiosa*, ib., 1677, in-12. — Un autre MOLLOY (Charles), aut. dramatique, issu d'une famille distinguée de Dublin, m. en 1677, a donné les trois pièces suiv. : *the perplexed Couple*, 1715, in-12; *the Coquet*, 1718, in-8; et *Holy-pay Officer*, 1720, in-12. Il est en outre le principal part aux deux serais périodiques int. : *le Sens commun* et *Fog's errant*.

MOLYNEUX (GUILL.), mathém. irlandais, né à Dublin en 1656, forma en 1683 le plan d'une so-

ciété philosoph. à l'instar de celle de Londres, et en fut le prem. secrétaire. Il fut nommé l'année suiv. ingén. en chef et surintendant des bâtimens S. M. Britannique; et la société royale de Londres l'admit dans son sein en 1685. Il m. en 1698. On a de lui : *Scottharum Telescopium*, ouv. contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention, Dublin, 1686; Londres, 1700, in-4; *Dioptrica nova*, traité revu par Halley, et pub. à Londres, 1692; *the Case of Ireland stated in relation to its being bound by acts of parliament made in England*, Dublin, 1695, Londres, 1720, in-8; et plus. *Nem.* insérés dans les *Transactions philosophiques*. — Samuel MOTYNEUX, fils du précéd., né à Chester en 1689, hérita du goût de son père pour les études astronom., contribua comme lui aux progrès de l'optique, fut secrét. du prince de Galles (depuis George II), ensuite commissaire de l'armistice, et mourut dans un âge peu avancé, laissant des notes et observat. MSA., dont Rob. Smith a fait usage dans son traité d'optique. — Thomas MOTYNEUX, oncle du précéd., méd., mort en 1733, a publié des *Letters to Mr. Locke*, Londres, 1708, in-8, et plus. *mem.* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

MOLYNEUX est le nom d'une ancienne famille d'Angleterre, descendante de William des Moulins ou de Molines, gentilhomme normand qui accompagna Guillaume-le-Bâtard dans son expédition de la Grande-Bretagne. Plus. individus de cette famille se sont signalés par leur valeur, leur dévouement, et occupent une place honorable dans l'histoire d'Angleterre.

MOLZA (FRANÇOIS-MARIE), l'un des meilleurs poètes italiens de son siècle, né à Modène en 1689, termina ses études classiques dans sa patrie, puis suivit à Bologne les leçons de J. Mayno, célèbre jurisconsulte, et se rendit ensuite à Rome pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérat. ancienne. Les talens qu'il acquit lui auraient procuré une grande fortune dans la monde si sa conduite avait été plus régulière. Il m. dans la misère et des suites d'une maladie honteuse en 1544. Sa fin malheureuse fit oublier ses vices, et on ne se rappelle que ses talens et ses qualités aimables. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Léonard Arcin (v. ce nom). Tous ses contempor. l'ont comblé d'éloges comme poète. Ses *œuvres* ont été recueillies par P.-A. Sarassi, Bergame, 1747-1754, 3 vol. in-8, avec une vie de l'auteur remplie de détails intéressans. Molza réussit également dans tous les genres, et joignit à l'élégance du style la noblesse des pensées et la vivacité de ses images. Un de ses écriv. int. : *Capitolo a lode de' fieschi*, pub. à la suite des *dialogues* de l'Arcin (ce qui indique le sujet traité par l'auteur), a été imp. pour la prem. fois avec un commentaire d'Annibal Caro (caché sous le nom d'Agrestio), sous ce titre : *Commento di ser Agresto da Fieschi sopra la prima fieschi del P. Nicco*. Ce dernier nom est celui qu'avait pris Molza dans l'académie della Virtù, dont il était membre. On conserve dans la bibliothèque d'Italie beaucoup de morceaux encore inédits du même aut. — MOLZA (TARQUINIA), petite-fille du précéd., née à Modène en 1542, fut supérieure à son siècle, non par ses poésies, mais par l'abondance et la variété de ses connaissances. Elle étudia avec succès le latin, la grec, l'hébreu, la philosophie, les mathém., l'astronomie, et cultiva en même temps les arts d'agrément. Un décret du sénat de Rome lui conféra en 1600 le titre de citoyenne romaine, transmissible à perpétuité aux personnes de sa famille; le pape et les plus illustres prélats la pressèrent au vain de se fier dans cette espérance du monde chrétien; mais elle ne voulut point quitter sa patrie, où elle m. en 1617. Les ouv. qu'elle a laissés ne justifient guère les éloges dont elle a été comblée par le Tasse,

Guarini et les plus illustres écrivains de son temps. On a d'elle le traduct. de deux dialogues de Platon (*le Carneade et le Criton*), des sonnets, des madrigaux et des épigrammes, en latin, en italien, etc.; toutes ces pièces ont été recueillies dans les t. 2 et 3 des *œuvres* de l'auteur. On peut consulter sur cette dame savante la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

MONBRIZIO (DOMINO), écrivain ital. du 15^e S., est connu comme auteur d'un ouvr. intit. : *Sanctorum, seu Vita sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date (on croit qu'il fut imp. à Milan, patrie de l'auteur, vers 1489) : très-rare et très-recherché des bibliomanes. On a aussi de lui quelq. poésies latines. On peut consulter pour de plus gr. détails sur ce poète l'*Hist. topogr. mediol.* du Suffi, p. 146, ainsi que la 1^{re} part., p. 939, et 2^e part., p. 2007 du t. 2 de la *Bibl. script. mediol.* d'Argellati.

MONORO (ANT. FRANÇ.), imp., né à Bessançon en 1756, vint de bonne heure à Paris, y fut admis en 1779 dans la communauté des libraires, embrassa les principes de la rév., et figura parmi les memb. marquans de la soc. ou club des cordeliers. Après le 20 août 1793, il fut nommé memb. de la commission administrative qui remplaça le départem. de Paris, et fut envoyé deux fois, en 1793, pour surveiller les opérations des généraux. Danton et Robespierre, dont il s'était séparé, le firent comprendre dans le décret d'accusation porté contre Hébert, Chaumette (v. ces noms), et il fut condamné à m. le 24 avril 1794, à l'âge de 38 ans. Il a pub. : une *Epreuve d'une partie des caractères de sa fonderie*, 1789, in-16; *Manuel des imposit.*, typographiques, 1789, in-12; 2^e édit., augmentée, 1792; 3^e édit., Bruxelles, 1819, in-8, avec 33 pl.; *Traité élémentaire de l'imprim.*, 1793, in-8, estimé; *Rapport sur les événemens de la guerre de la Vendée..... fait à la société des cordeliers le 14 novembre*, in-8, en 3 parties. On lui attribue encore : *Reflex. d'un citoyen sur la liberté des cultes relig.*, etc., in-8; et le *Journal des Cordeliers*, dont il a paru 20 n^{os}, format in-8, du 28 juin au 4 août 1791.

MONACELLI (FRANÇOIS), sav. canoniste, né à Gubbio dans le territoire d'Urbino, m. vers 1725, a laissé un ouv. utile aux évêques, aux grands-vic., aux confesseurs, aux curés, etc., sous le titre de *Formularium legale praeclarum fore ecclesiasticum, in quo formula expeditio de his que pertinent ad officium iudicis nobilis continetur, cum appendice*, etc., Venise, 1736, 1772, 2 vol. in-fol.

MONACI (LAURENCE DE), chronique, né à Venise dans le 14^e S., remplit quelque temps les fonctions de secrétaire du sénat de cette république, et fut ensuite nommé chancelier du royaume de Candie, où il m. en 1539. On a de lui une chronique de Venise intit. : *de Rebus Venetorum, ab urbe condita ad annum 1354*, pub. par Fl. Cornaro, avec une préface et des notes, Venise, 1758, in-4. On conserve dans les MS. de la biblioth. de Trévise une *Oratio funèbre de Fital Landi*, en latin, par le même; et on cite encore de lui deux pièces de vers : *Carmen metricum de Caroli Parvi regis Hungariae lugubri Extinctio et pia Descriptio miserabilis ensis illustrissimae reginae Hungariae*.

MONACO (la princesse GRIMALDI), née Clotilde-Stainville, fille du maréchal de ce nom, ayant quitté la France en 1791, osa y rentrer l'année suiv., fut arrêtée comme suspecte, s'évada, et, de nouveau arrêtée, fut traduite au trib. révolutionn., et conduite à l'échafaud le 8 therm. an 11 (1794). On dit qu'en y marchant elle adressa au peuple l'interpellation suiv. : « Vous venez nous voir mourir; il fallait venir nous voir juger. »

MONALDESCHI, nom d'une famille noble de la ville d'Orvieto dont sont issus les personnages suiv. — Benoit MONALDESCHI s'empara du pouvoir suprême dans sa ville natale, alors gouvernée en

république sous la protection du pape, et se maintint dans une usurpation jusqu'en 1355, que le légat Egizio Alluorne reprit Orvieto. — Louis-Bonconte de MONALDESCHI, chroniqueur, né à Orvieto en 1327, fut élevé à Rome, où il vécut jusqu'à l'âge de 115 ans, sans avoir éprouvé, dit-on, aucune maladie. Il a laissé une *chronique* depuis 1228 jusqu'en 1340, écrite dans le dialecte alors en usage à Rome, et qui a beaucoup de rapports avec l'idiome napolitain. La biblioth. du roi possède un exempl. MS. de cette chronique, et Muratori en a pub. un fragment assez court dans les *Script. rer. ital.*, tome 12. — MONALDESCHI (Jean, marquis de) entra au service de la célèbre Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages, et fut assassiné par ses ordres dans la galerie du chât. de Fontainebleau le 10 oct. 1657. Le P. Lebel (v. ce nom) a écrit la relation de cet événement.

MONALDI, religieux franciscain, puis archév. de Bénévent, né en Dalmatie vers la fin du 15^e S., est aut. d'une *somme de cas de conscience*, connue sous le titre de *Summa Monaldina*, et imp. à Lyon en 1518. — MONALDI (Benoît), appelé aussi *Ubaldo* du nom d'un oncle dont il hérita, fut d'abord auditeur de rote, puis cardinal et év. de Pérouse, sa patrie, et m. en 1644. On a de lui un vol. de *décisions de la rote*, en ital., publ. à Pérouse en 1654, avec des notes de Torello. — MONALDI (Guido), de Florence, est aut. d'une *chronique ou journal* depuis 1340 jusqu'en 1381, cité dans la *vocabulaire della Crusca*. — MONALDI (Miebel), né à Raguse, m. en 1592, a laissé des *poésies* recueillies par son neveu Marino Battistone, imp. à Venise en 1599, et de nouveau à Raguse en 1783.

MONANTHEÜLL (HENRI DE), mathém., né à Reims vers 1536, fit ses études à Paris, s'appliqua particulièrement aux mathématiques et à la médecine, fut reçu docteur dans cette dern. faculté, et joignit la pratique à l'enseignement. Il avait obtenu en 1574, à la recommandat. du secret, d'état P. Brullart, la chaire de mathém. au collège de France; mais Amyot (v. ce nom) s'étant opposé à sa nomination, il fut d'abord rayé du tableau des profess.; puis, sur la requête que ses collègues présentèrent en sa faveur à Henri III, réintégré dans ses fonctions en 1577. Il m. en 1606. On a de lui : *Ludus latio-mathematicus multis factus*, Paris, 1597, in-8; une trad. latine du *Traité des mécaniques* d'Aristote, ibid., 1599, in-4; de *Paneto*, *primo geometriae principio*, liber, Leyde, 1600, in-4; *Problematis omnium quae à MCC. annis inventa sunt nobilissimae demonstratio*, ibid., 1600; deux discours lat. prononcés au collège royal en 1574 et 1577. V. pour plus de détails les *Mém. de Nicéron*, t. 15, et le *Mém. de Goujet sur le Collège royal*, tome 2, édition in-12.

MONARDES (NICOLAS), méd. espagnol, né à Séville au commencement du 16^e S., pratiqua son art avec un gr. succès, s'attacha à l'étude de la botanique, publia sur les propriétés des plantes médicinales plus. ouv. estimés, et m. dans sa patrie en 1578. On connaît de lui : *de secundis Venis in pluritudine*, etc., Séville, 1539, in-4; Anvers, 1564, in-8; de *Ensis et partib. ejus*; de *Succi rosarum*, etc., Anvers, 1565, in-8; *Libro de dos medicinas excellentes contra todo veneno*, Séville, 1569, 1580, in-8; *Libro que trata de la Nieve*, ibid., 1571, in-8; de *las Cosas que se traen de las Indias occidentales*, etc., Séville, in-4 (ces diffé. ouv. espagnols ont été trad. en lat. par C. Lecluse, v. ce nom). — Linde cite un Jean MONARDES dans sa *Bibliothèque botanique*, et lui attribue des *Epistolae medicinales*; mais il est probable qu'il ne faut pas distinguer ce personnage, inconnu d'auteurs, de N. Monardes de Séville.

MONAVIUS (FRANÇOIS), méd. de Stettin, en Poméranie, au 17^e S., se fit une réputation par les

ouv. suiv. : *Laur saturar rerum medicarum*, Tübingen, 1622, in-4; *Elenchus affectuum ocularium*, Königsberg, 1644, in-4; *Bronchotomia, quæ est gularis aperiendi ratio, cum appendice de affectibus ocularibus, et de febribus omnibus*, Grypwald, 1654, in-4; *Méa*, 1711, in-8; *Crystallien, pua lute venares novæ inventa species*, Brunswick, 1665, in-8. — Un autre MONAYES (Pierre), médecin, né à Brissau en 1551, m. à Vienne en 1588, archiâtre de l'emp. Rodolphe II, a laissé quelq. consultations et des lettres insér. dans les *Medicorum præstantium Consilia*, publ. par L. Scholzeius.

MONDODDO (Jord), V. BUENETTI.

MONBORGNE (J.-M.), commissaire à Paris, où il périt sur l'éclatant révolut. le 4 mars 1793, est auteur du *Tableau général du Maximum de la République franç.*, en 11 (1794), 3 vol. in-8.

MONBRON (N. FOUGERET DE), littérat. médiocr., né à Péronne, mort en 1761, avait servi quelque temps dans les gardes-du-corps, avant de se vouer au métier d'écrivain. On a de lui, entre autres ouvr. dont M. Barbier donne les titres dans son *Dictionn. des Anonymes*, au mot *Fougeret* : la *Henriade travestie*, 1745, in-12 ; manuscrit imitat. du genre barlesque de Scarron, qui cependant a eu plus. édit. ; *Précis-victif contre l'Anglomanie*, 1787, in-8 ; le *Cosmopolite, ou le Citoyen du monde*, 1750, in-12 ; *Margot la Rousselleuse*, et quelq. autres com. liciteux. C'est à tort qu'on lui a attribué celui intit. *Thérèse philosophe* (v. l'art. MONTANI).

MONCABRIE (JUSEPH - SATURNIN PEITES, contre de), contre-amiral, né à Toulouse en 1741, entra dans la marine à l'âge de 15 ans comme garde du pavillon, s'embarqua sur le vaisseau le *Paillon*, donna bientôt des preuves de bravoure et d'une grande intelligence, devint enseigne de vaisseau en 1764, lieutenant en 1777, esplanio en 1782, et servit successivement, avec une constante distinct. sous les ordres des amiraux d'Estaing, de Guichen et de Grasse (v. ces noms). Après la paix de 1783 il fut employé dans plus. expédit., et continua de signaler son zèle, son dévouement, et son expérience navale. Pendant le révolut. il fut destitué comme noble, et subit une longue détention. En 1816 il fut nommé par le roi commandeur de l'ordre de Saint-Louis, contre-amiral en retraite ; et il m. en 1819. — Pierre-Élisabeth PEITES de MONCABRIE, second fils du précéd., né à Toulouse en 1771, entra fort jeune à l'École-Militaire, fit une partie des campagnes de la révolut., devint officier supérieur, et fut tué sous les murs de Lubeck en 1805.

MONCADE (HUGUES DE), vaillant capit. espag., né vers le fin du 15^e S., descendait d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Catalogne. Il fut très-jeune offrir ses services à Charles VIII, et suivit ce monarque dans son expédit. d'Italie en 1495. Après la retraite des Français il s'attacha à la fortune de César Borgia (v. ce nom), passa ensuite dans l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, s'y distingua par des actions éclatantes, fut fait prisonnier par André Doria sur la côte de Gènes, et renvoyé ensuite à Charles-Quint sans rançon. De retour en Italie, Moncade embrassa le parti des Colonne contre le pape Clément VII, pénétra dans Rome à la faveur de la nuit, et s'empara du Vatican dont il abandonna le pillage à ses troupes. Nommé ensuite vice-roi de Naples, il eut à défendre cette ville contre les Français, et fut tué dans un combat naval qui eut lieu devant le port en 1528. — MONCADE (François de), comte d'Osune et marquis d'Aytones, de la famille du précéd., né à Valence en 1586, servit d'abord avec une gr. distinction dans l'armée espagnole, et rempli ensuite plus. emplois importants, tels que ceux de conseiller d'état, d'ambassadeur à la cour de Vienne, et de généralissime de l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'infante Isabelle ; c'est pendant l'exercice de ces dern. fonctions, qu'il fit échouer

les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse, et qu'il m. en 1635 au camp de Glock dans le duché de Clèves. Il avait écrit à l'âge de 27 ans une relat. milit. intit. *Hist. de l'expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs, sous le règne de l'emp. Andronic-Paléologue* (en espag.), Barcelone, 1623, in-4. On cite encore de lui une *Vie de Manlius Torquatus*, France, 1612, et une *Histoire du célèbre monastère de Montserrat* ; ces deux ouvrages sont en latin.

MONCADE (LOUIS-ANTOINE DE BELLUGA DE), cardinal, de la même famille que les précéd., né en 1662 à Motril (roy. de Grenade), fut reçu docteur en théologie à Séville en 1686, devint ensuite évêque de Zamora, puis de Cordoue, évêque de Carthagène en 1705, vice-roi de Valence et capit.-général de Murcie en 1706 ; il reçut le cliapeau de cardinal en 1720, refusa l'archevêché de Tolède (siège le plus riche de la chrétienté), et m. à Rome en 1743. Ce docte prélat, que Clément XI et Benoît XIV citent avec honneur dans leurs ouvr., a laissé, entre autres écrits mentionnés dans le *Moréri* de 1759 : un *mém. dogmatique sur la conception de la Ste Vierge* ; *Epistola dogmatica ad Armenos*, in-fol. ; *Explicat. de la doctrine chrét. à l'usage des Missionnaires chez les infidèles*, in-8 ; et des *Lettres pastorales*, 3 vol. in-4, etc.

MONCE (FERDINAND DE LA), peintre et archit., né à Muniel en 1876 de parents originaires de Dijon, vint en France pour se perfectionner dans les arts dont son père, peintre et architecte de l'électeur de Bavière, lui avait donné les premières leçons. Il visita ensuite successivement Rome et les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, s'arrêta quelque temps à Grenoble, s'y fit connaître par plus. ouvr., s'y maria, elle se fixer à Lyon en 1731, et m. dans cette même ville en 1753. Il y a construit plus. édifices assez remarquables, tels que *l'église des Chartreux*, le portail de celle de St-Just, celui du gr. Hôtel-Dieu et son vestibule, et une partie du *quai du Rhône*. C'est d'après ses dessins que furent exécutées les planches de la belle édition de *l'Essai sur l'Homme* de Pope, pub. à Lausanne, et les planches qui font partie de la *Descript. de la Chapelle des Invalides* à Paris.

MONCEAUX (FRANÇOIS DE), en latin *Moncaur*, seigneur de Fridelval, juriste, et poète d'Arras au 16^e S., fut envoyé en ambassade en France auprès de Henri IV par Alex. Farnèse, duc de Parme. On a de lui entre autres ouvr. cités dans le *Moréri* du 1759, etc. : *Bucolica sacra*, Paris, 1581, in-8 ; *Aaron purgatus, sive de Fustulo aureo libri duo*, ib., 1606, in-8, prohibé à Rome en 1609 ; *Lacubratini in Caput I et VII Cantici Canticorni*, ib., 1587, in-4. — MONCHAUX, V. DEMOSCHAU.

MONCHESNAY (JACQUES DE LOSME DE), littérateur, né à Paris en 1666, montra dès son enfance de gr. disposit. pour les lettres, se fit recevoir avocat pour avoir un titre dans le monde, se livra ensuite au goût primitif et dominant que sa fortune indépendante lui permettait de cultiver, et mourut à Chartres en 1740. On a de lui : cinq comédies, représentées au théâtre italien de 1687 à 1693, et impr. dans le recueil de Gherardi ; *Satyres noues*, sur l'enservage des passions et sur l'éducation, des enfans, Paris, 1698, in-4 ; *Bolana*, ou entretiens avec Boileau, inséré dans les pièces préliminaires des *œuvres* de ce grand poète, Paris, 1740, in-4 ; réimp. avec les *Poésies* de Sanleque, Amsterdam, 1742, in-12, et dans le t. 5 du *Bouillon* de St-Maro, avec des additions et des correct. de l'éditeur. Il a aussi en MS. des *épitres*, des *satires* et des *épiques*, traduits de Martial.

MONCHETIEN, V. MONTCHASTRIEN.

MONCHY (CHARLES DE), plus connu sous le nom de *maréchal d'Hogancourt*, est moins célèbre par ses services militaires, qui cependant ne sont pas sans gloire, que par l'écrit attribué à St-Evermond ou

à Charlevil (v. ces deux noms), et qui a pour titre : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*. Ch. de Monchy, né au commencement du 17^e S., d'une ancienne famille de Picardie, entra de bonne heure au service, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous le règne de Louis XIII, à La Marée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Rhétel en 1650, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., battit ensuite les Espagnols en Catalogne, puis força leurs lignes devant Arras, fut battu à Blenau en 1652 par le gr. Condé, et fut tué en 1658 devant Dunkerque.

MONCK (GEORGE). V. MONK.

MONCLAR. V. RIFERT-MONCLAR.

MONCONYS (BALZARUS), voyageur franç., né à Lyon en 1611, obtint de son père la permission d'achever ses études et de prendre ses degrés en droit à Salamance. Il parcourut une partie de l'Espagne, revint en France, d'où, malgré la volonté de son père, qui voulait lui acheter une charge de conseiller, il partit pour le Portugal, s'y embarqua, visita successivement les côtes de Provence, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, la Natolie, Constantinople, et retourna dans sa patrie en 1639. Il fut chargé ensuite par le duc de Luynes d'une négociation importante à Rome, puis accompagna le fils de ce seigneur (le duc de Chevreuse) dans ses voyages en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne; revint à Lyon en 1663, il y m. l'année suivante (28 avril 1665). On a de lui les *Voyages de M. de Monconys*, etc., pub. par son fils, Lyon, 1665, 3 v. in-4, avec fig.; Paris, 1667, 2 v. in-4; ibid., 1695, 5 vol. in-12; trad. on allem., Leipzig, 1697, in-4.

MONCOUSU (PIERRE-AUGUSTIN), capitaine de vaisseau, né en 1756 à Beauné en Anjou, entra dans la marine à l'âge de 17 ans comme simple matelot, fut fait officier en 1779, et nommé capit. de haut-bord en 1794. Il commandait le vaisseau *l'Indomptable* au combat d'Algerais le 5 juillet 1801, où il fit des prodiges de valeur; mais à la fin de l'action il fut emporté par un boulet sur son banc de quart. Il fut vivement regretté par ses camarades qui le considéraient comme un des meilleurs officiers de la marine française.

MONCRIFF (FRANÇOIS-AUGUSTIN PARADIS DE), littérateur, né à Paris en 1687, dut à sa figure prévenante, à son esprit, à des talents agréables, l'avantage d'être accueilli de bonne heure dans des sociétés brillantes, où il forma des liaisons utiles à sa fortune. Poète, musicien, acteur, il devint l'âme des divertissem. à la mode, fut reçu à l'Académie franç. en 1733, obtint l'année suivante la place de lecteur de la reine (Marie Lasciaska), puis celle de secrét. général des postes par la protect. du comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, dont il était l'ami depuis long-temps, et qu'il accompagna dans sa disgrâce et son exil en 1757. Moncriff m. en 1770 au palais des Tuileries où il avait un logement. On a de lui un certain nombre d'opuscules tant en vers qu'en prose, pub. d'abord en partie séparém., puis réunis et impr. sous le titre d'*Œuvres*, Paris, 1751, 3 v. in-16; 1758, 4 v. in-12; 1791, 2 v. in-8; 1801, 2 vol. in-18. Nous citerons parmi ces morceaux : les *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire* (1738, in-12); les *Ames rivales*; *Histoire des Chats*, etc. (Paris, 1727, 1738; Amsterdam, 1767, in-8); quelques petits opusculs-ballets; des poésies chréti.; des poésies fugitives, et des chansons. Il eut part à la rédaction du *Journal des Sav.* et des *Étrennes de la St-Jean*.

MONDENARD (JEAN SARDOS DE MONTAGU, marquis de), m. à Paris en 1823, avait émigré pendant la révolution. On a de lui : *Considération sur l'organisation sociale*, etc., de la France et de l'Angleterre, Paris, 1802, 3 vol. in-8; *Examen du Budget de 1817*, Paris, 1817, in-8; *Dialogue*

entre un Militaire et un Député, ou Petit Catéchisme politique, etc., Paris, 1819, in-12.

MONDESIR (.... THIRROUX DE), lieut.-gén., né vers 1739, m. à Paris en 1822, était fils du Thiroux d'Arconville, présid. au parlem. de cette ville; il servit avec distinction, émigra pendant la révolut., et ne reentra en France qu'après 1814. On a de lui : *Manuel du Dragon*, etc., 1780, in-12; *Manuel pour le corps de l'infanterie*, etc., 1781, in-12.

MONDEVILLE. V. HERMONVILLE.

MONDINO (abréviation de RIMONDINO), en latin *Nandinus*, anatomiste italien, né à Milan, ou selon d'autres à Florence vers la fin du 13^e S., m. à Bologne en 1329, avait enseigné pendant long-temps et avec succès dans cette dern. ville. On a de lui : *Anatome omnium humani Corporis interior. membrorum*, impr. pour la prem. fois à Pavie, 1478, in-fol.; ib., 1512, in-4, et in-8, avec les comment. de Matth. Curtius; Bologne, 1481, in-fol.; ibid., 1521, avec ce titre : *Carpi Comment. cum ampliss. annotationibus super anatomiam Nundini*, etc., fig., Padoue, 1484, in-4; Strasbourg, 1513, avec ce titre particulier : *Nandinus de omnibus humani Corporis inter. memb. Anatomia*, Lyon, 1528, in-8; Marbourg, 1741, in-4. — On connaît encore un autre personnage du même nom, médecin et professeur à Venise, m. vers 1630, auteur de quelques écrits sur son art entièrement oubliés aujourd'hui.

MONDONVILLE (JEANNE DE JULIARD, dame), fille d'un conseiller au parlem. de Toulouse, épousa en 1636 le sieur de Mondouville, gentilh. languedocien, devint veuve au bout de 5 ou 6 ans de mariage, se consacra dès lors aux œuvres de charité sous la direction de l'abbé de Ciron, et institua une congrég. dite des *Filles de l'enfance de Notre Seigneur* qui fut approuvée par le pape Alex. VII en 1662. Accusée ensuite d'intrigues dans les affaires du jansénisme et de la régle, cette dame fut défenée, en 1683, de recevoir aucune novice et de prendre des pensionnaires; puis un arrêt du conseil du 12 mai 1686 supprima la congrégation; la fondatrice fut exilée à Coutances, où elle m. en 1703. Antoine Arnauld avait pris la défense des *Filles de l'enfance* dans son livre intitulé *l'Innocence opprimée* (1688, in-12); et on essaya vainement de rétablir cette communauté en 1717. Reboullet, d'Avignon, a publ. une *Hist. de la Congrégation des Filles de l'enfance*, 1724, 2 vol. in-12, où il donne une idée peu avantageuse de cet institut et de sa fondatrice; cet ouvr. fut condamné par le parlem. de Toulouse en 1735. V. PARL. JULIARD.

MONDONVILLE (JEAN-JOSEPH CASSANEA DE), musicien-compositeur, né à Narbonne en 1715, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, parcourut différentes villes de France, vint se fixer en 1737 à Paris, où il composa et publia successivement des *motets*, des *sonates*, des *trios*, des *concertos* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès. Il m. à Belleville, près Paris, en 1772. Ses sonates de clavecin, ses opéras du *Carnaval de Parnasse*, du *Titan* et *l'Aurore*, de *Daphnis* et *Alcimodore*, quelques uns de ses motets et oratorio, exécutés au concert spirituel (dont il était le direct.), et qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, sont entièrement oubliés aujourd'hui. Ces diverses compos. sont sans verve, sans génie, et ses chants ainsi monotones que ses récitatifs. — Son fils, m. en 1803, avait publié des sonates de violon en 1767.

MONDORGE. V. MONTGORG.

MONESTIER (BLAISE), jésuite, né dans le diocèse de Clermont en 1717, professa la philosophie dans cette ville, et m. en 1776. On a de lui : *Principes de Piété*, 1756, 2 vol. in-12, et la *Fraie Philologie*, 1774, in-8.

MONET (PHILIBERT), jésuite, né en 1566 à Bonnevilliers en Savoie, fonda le collège de Thonon en 1597, enseigna les humanités et la théologie morale à Lyon, où il fut pendant 22 ans préfet des études

ou collège de la Trinité, et où il m. en 1643. On a de lui de nombr. écrits dont les plus remarquables sont : *Delectus latinistis*, Douai, 1625, in-12, ouv. estimé et qui eut un gr. nomb. d'autres édit.; *Origine et Pratique des Armoiries à la Gauloise*, Lyon, 1631, in-4; *Inventaire des deux langues latine et françoise*, ibid., 1636, in-fol.; *Abrégé du Parallèle des langues franc. et latine*, Rouen, 1637, in-4; *Nomenclatura geographica Galliarum*, Lyon, 1643, in-12. Il a laissé plus. ouv. MSs. dont la *Biblioth. des jésuites* donne les titres. — MONET (N....), de la famille du précéd., né en 1703, entra d'abord dans la société des jésuites, la quitta ensuite pour raison de santé, étudia la drogue à Turin, puis fut nommé capitaine d'infanterie, passa en Pologne, y parvint au grade de lieutenant-général, fut appelé en France, et reçut de Louis XVI et du roi de Sardaigne le titre de comte. On ignore l'époque de sa m. Il avait pub. en 1779 un ouv. anon. int. *Essai hist. sur la maison de Savoie*, Paris, in-8.

MONET (JEAN). V. MANNET.
MONETI (FRANÇOIS), astrologue, poète, et l'un des esprits les plus agiles, mais en même temps les plus bizarres de son temps, né à Cortone vers 1635, prit l'habit de frère mineur dans le couvent de St-François de sa ville natale, et puis, un nombre considérable d'ouvrages dont les titres sont plus ou moins singuliers, et où domine un esprit satirique. On cite de lui un poème contre les missionnaires-jésuites intitulé *Cortona convertita*, Paris (Florence), 1759. F. Monetti mourut en 1712. Foy, sur lui le t. 2. p. 84 des *Fleuves placevols* de D.-M. Maoui.

MONFORT. V. MONTFORT.

MONGAULT (NICOLAS-HUBERT), très-hon. traducteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et professa les humanités au collège de Vendôme; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se retirer au collège de Bourgogne. Il fut attaché ensuite à l'archevêque de Toulouse Colbert, puis revint à Paris, fut reçu à l'acad. des inscript. et b.-l., dirigea l'éducation du fils aîné du duc d'Orléans régent du royaume, et fut récompensé de ses soins par des bénéfices et par la place de secrét.-général de l'infanterie, dont son élève était colonel-général. Le succès de sa traduction des *Lettres de Cicéron* à Atticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'acad. franç., et il m. en 1746. On a de lui la traduct. de l'*Hist. d'Hérodote*, Paris, 1700, in-12; celle des *Lettres de Cicéron à Atticus*, ib., 1714, 4 v. in-12, réimp. dans l'édit. de Cicéron pub. par M. J.-V. Leclerc; deux dissertations, l'une sur les *Honneurs divers* rendus aux gouverneurs des provinces du temps de la république rom., et l'autre sur le *Fanum* de Tullius, insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

MONGE (GASPARD), comte de Péluse, créateur de la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Besune en 1746, d'un père qui, malgré son peu d'aisance, ne négligea rien pour lui assurer le bienfait d'une bonne éducation. Le jeune Monge, placé d'abord au collège que les oratoriens tenaient dans sa ville natale, fut envoyé ensuite à celui que la même société dirigeait à Lyon. Il s'y appliqua surtout aux mathématiques, et, dès l'âge de 16 ans, fut jugé digne de professer lui-même. Ce fut à cette époque, et pendant les courts loisirs des vacances, qu'il exécuta, sur de gr. dimensions, un plan de la ville de Besune, qui lui valut l'honneur d'être reconnu par un officier supérieur, son chef de l'école du génie établie à Mézières. Il ne put toutefois être admis dans cette école spécialement destinée aux classes privilégiées, que parmi les appareilleurs et conducteurs subalternes des travaux de fortification, et n'eut d'abord d'autre occasion de se faire connaître que comme dessinateur. Cepend. on le chargea un

jour de faire les calculs pratiques d'une opération de défillement : il inventa pour cela une méthode qui ne tarda pas à être reconnue la plus expéditive et la meilleure, quoiqu'on eût commencé par lui contester la solution du problème proposé. Ce triomphe en amena d'autres qui le firent nommer suppléant de Bossut pour les mathématiques, et de l'abbé Nollet pour le physique; il remplaça alors bientôt ce dera. comme professeur : il avait alors à peine 20 ans. Se trouvant conduit par ses essais à la solution d'importants problèmes, il fit l'application de ses découvertes aux différents arts de construct., et devint le créateur d'une doctrine lumineuse qui, développée depuis par lui-même et par d'autres, a reçu le nom de *géométrie descriptive*; c'est là un de ses principaux titres de gloire. Mais cette méthode, si éminemment utile, se trouva en conflit avec l'ancienne routine, et n'en triompha qu'après 20 ans de lutte. Un vieux charpentier obtint même le droit d'enseigner, pour le reste de sa vie, à l'école de Mézières, sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations du jeune géomètre, auquel il ne fut permis que de perfectionner la coupe des pierres; encore lui fut-il défendu par le corps du génie de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par d'autres découvertes et par plus, même, sur le calcul intégral qui le firent nommer correspondant de l'académie des sciences, puis memb. de la même société en 1780. Il fut adjoint le même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodynamique nouvellement ouvert au Louvre; mais il ne quitta l'école de Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bossut comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de Statique* qui depuis a été adopté pour les aspirants à l'école polytechnique, et fut appelé ensuite à populariser la science devant les auditeurs frivoles réunis au lycée de Paris nouvellement fondé. Mais bientôt la révolution vint le jeter dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août 1793, et chargé provisoirement du portefeuille du ministère de la guerre, il se vit forcé, pour obéir à la convention nationale et aux comités, de revêtir de sa signature, le 19 janv. 1793, l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait qu'il regretta toujours d'avoir attaché son nom à cette grande catastrophe, et que, fatigué de concourir malgré lui à des mesures violentes, il donna sa démission quelques semaines après, sans être effrayé du péril qu'il y avait pour lui à marquer ainsi son improbation aux pouvoirs tyranniques de l'époque. Au reste il avait su donner une impulsion nouv. aux travaux des diff. ports de la France; il avait sauvé son prédécess., M. Dubouché; il avait empêché le célèbre Borda de quitter le service : on peut lui reprocher seulement des choix indignes, qui d'ailleurs doivent être attribués plutôt à l'influence de la convention. Le jour même que sa démission fut acceptée, il fut dénoncé aux jacobins, qui pourtant n'eurent point le lâcheté d'assomoler un savant peu redoutable. Monge devait rendre encore d'importants services à son pays, en créant, comme par enchantement, avec l'aide de Berthollet et de plus. hommes précieux, les armes et les munitions de guerre que réclamait l'enthousiasme de la France levée en masse contre la coalition de l'Europe. Il eût osé dire avec ses illustres collègues : *On montrera la terre salpêtrée aujourd'hui, et dans trois jours on en chargera le canon*. Il tint sa promesse, et coœquit l'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes. Appelé à faire partie de l'école normale, il jouit enfin du bonheur de mettre au jour sa *Géométrie descriptive*; et bientôt le port qu'il prit à la fondation de l'école polytechnique mit le comble à sa gloire. En 1796 il alla recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts

que la victoire nous avait donnée, en restant quelques-uns qu'on laissait dépérir, et en facilité le déplacement par des procédés mécaniques. Le général Bonaparte l'envoya, l'année suiv., porter au directoire exécutif le premier traité de paix conclu avec l'Autriche à Campo-Formio. Monge à son retour en Italie reçut du jeune héros, qui était devenu pour lui véritablement un objet de culte et d'amour, l'invitation de l'accompagner dans sa brillante et aventureuse expédition d'Égypte. Plein d'enthousiasme pour la science, et aussi pour la glorieuse destinée du conquérant, il accéda à cette proposition, et rejoignit l'armée franç. à Malte en 1798. On fut d'accord sur les immenses résultats de cette entreprise pour les sciences et les arts. Monge ne resta pas en arrière de ses illustres compagnons, et fut même nommé président de l'institut formé au Kaire sur le modèle de celui de France. Les soldats murmuraient parfois contre le *vieux savant*, auquel ils attribuaient cette malheureuse expédition; mais ils ne pouvaient se défendre pour lui d'un sentiment d'estime et d'affection quand ils le voyaient partager leurs travaux, leurs fatigues, souvent même leurs périls, et consacrer toutes les ressources de son génie à améliorer leur situation. De retour en France avec Bonaparte qui la nomma, sous son consulat, président de la commission des arts et sciences d'Égypte, Monge surveilla avec zèle l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de richesses précieuses. Il avait repris ses fonctions de professeur à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose, lorsque le chef du gouvern. lui fit accepter une place au sénat, le titre de comte de l'Écluse, la sénatorerie de Liège, le gr.-ordon de la Légion d'Honneur, celui de l'ordre de la Réunion, une dotation en Westphalie, et un don de 200,000 fr. Les revers de nos armes portèrent un coup terrible au cœur vraiment français du vertueux savant. La restauration le priva de tout emploi, et une épuration, qui eut lieu en 1816 lui ôta même la place qui lui était due à l'institut. Ses facultés s'altérèrent par la ébriété, et déjà il avait presque cessé de vivre, il n'était plus le même Monge, lorsqu'il expira en 1818. Ne pouvant énumérer les *analyses*, les *observations*, les *mem.*, etc., qu'on trouve de lui dans plus de journaux scientifiques de son temps, dans les *Collect.* de l'acad. des sciences de Paris, dans la *Journal de l'Ecole polytechnique*, dans le *Dictionn. de Physique de l'Encyclop. méthodique*, dans les *Annales de Chimie*, dans la *Description de l'Égypte*, et enfin dans la *Décade égyptienne*, nous citerons les ouv. qu'il a publi. séparém. : *Tr. elem. de Statique*, Paris, 1786, in-8; 6^e édition, 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, ibid., an 11, in-4, et formant le 21^e vol. de la *Collection des arts et métiers* d'Yverdon; *Leçons de Géométrie descript.*, pub. dans le *Journ. des séances de l'Ecole normale*, Paris, an 11; 3^e édit., ibid., 1813, in-8; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4^e édit., Paris, 1809, in-4, dont la 1^{re} édit., in-fol., avait paru à Paris en l'an 11, sous le titre de *Feuilles d'analyse appliquée à la géométrie*. — Deux frères de Monge, plus jeunes que lui, se vouèrent aussi à l'enseignement. Le prem., qui lui succéda dans la place d'examinateur de la marine, est mort en oct. 1827; il avait la titre d'inspecteur en retraite des écoles roy. de marine. Le second était prof. d'hydrographie à Anvers, où il est m. il y a quelq. années.

MONGEOT (GABRIEL DE), prof. de médec. à la faculté de Pont-à-Mousson dans la 17^e S., avait été méd. ordn. des ducs de Lorraine Charles III, Henri II et Charles IV. Son écrit le plus connu est un *Disc. sur les Médicam. domestiques*, Pont-à-Mousson, 1620, in-12.

MONGEZ (JEAN-ANRÉ), chanoine régulier de Ste-Geneviève, sav. physicien et naturaliste, né à Lyon en 1751, partit en 1785 avec le capitaine de

vaisseau La Pérouse (v. PÉROUSE) en qualité de physicien et comme aumônier de l'expédition, et partagea vraisemblablement le sort de ses malheureux compagnons de voyage, dont on a cessé de recevoir des nouvelles en 1788. Il reste de Mongez : *Description, usage et avantages de la machine pour la fracture des jambes*, d'Albert Pieropan, 1782, in-8; *Manuel du Minéralogiste*, etc., traduit de Bergmann. Il avait eu part aux prem. vol. du *Cours d'Agriculture* de l'abbé Rozier, et avait, dep. 1779, rédigé la *Journal de Physique* commencé par ce même abbé. On a mal à propos confondu J.-A. Mongez avec son frère aîné Antoine Mongez, memb. de l'institut, et encore vivant.

MONGIN (ATHANASE DE), sav. bénédictin, né en 1583 à Gray en Franche-Comté, professa la philo. et la théologie à Cluny, devint aumônier de cette maison, et, successivement, prieur de Corbie, de Saint-Denis de Reims, visiteur de la province de France, directeur de St-Germain-des-Prés à Paris, et m. dans cette dern. maison en 1633. Il a laissé en Mss. un gr. nomb. d'ouv., la plupart ascétiques. On en trouve la liste à la suite de sa vie dans la *Biblioth. de la Congrég. de St-Maur*. — L'un de ses frères, jésuite, a pub. un de ses ouv. intit. *les Flammes encharist.*, Paris, 1534, in-8; 1639, in-12.

MONGIN (EMIL), prêtre franç., né dans le diocèse de Langres en 1668, se consacra de bonne heure à la prédic., remporta 3 prix d'éloquence à l'acad. franç. dont il devint memb. en 1708, fut nommé en 1724 év. de Narbonne, et m. dans cette ville en 1746. Ses *Ouvres*, qui consistent en sermons, discours et oraisons funèbres, ont été pub. à Paris, 1745, in-4. Son éloge a été écrit par d'Alembert. — Un autre MONGIN, auteur dramatique, a donné aux Italiens, en 1695, une comédie en 3 actes et en vers intit. *les Promenades de Paris*.

MONGINOT (FRANÇOIS), médec., né à Langres en 1569, fut d'abord attaché au prince de Condé, devint médecin ordinaire du roi en 1635, embrassa la religion réformée ca 1640, et m. vers 1650. On a de lui un *Traité sur la Conservation de la Vie*, 1631, 1633, 1635, in-8; *Résolution sommaire et décision sur les doutes et controverses entre l'Eglise rom. et la Belg. réformée*, Charenton, 1641, in-8.

MONGIORGI (NICOLÒ), surnommé del Pozzo, ecclésiastique et sav. canoniste, né à Cento dans la 16^e S., d'une famille originaire de Bologne, a laissé entre autres ouv., cités par l'Orlandi, par Fantuzzi (dans ses *Notizie degli scrittori bolognesi*), etc. : *Codex seu Tractatus de Musica et veteri jure enucleato*, Bologne, in-4, 1573 et 1587 (avec un nouveau titre).

MONGITORE (ANTONIN), antiquaire et biogr., né à Palerme en 1663, embrassa l'état ecclésiast., devint chanoine de l'église cathédrale de sa patrie, puis consultant du St-Office, et m. en 1743. On a de lui : son *Vie de Ste Rosalie* (en ital.), Palerme, 1703; *Biblioth. scula, sive de Scripturis sacris, notitia locupletissima*, ibid., 1708-14, 2 v. in-fol., dont l'introduction a été insérée sous le titre de *regni Sicilia Delinatio* dans le *Thesaur. antiquit. ital.*, t. 10; *Divertimenti geniali*, ibid., 1704, petit in-4; *Vie de St François de Sales* (en ital.), ibid., 1695, in-12; *Palermo santificato dalla vita de' suoi santi cittadini*, ibid., 1708, in-8; *Parlamenti generali di Sicilia dall'anno 1545 sino all'1748*, con le ceremonie istoriche dell' antice e moderno uso del parlamento appresso varie nazioni, etc. (pub. avec des notes et des addit. par un des parents de l'aut.), ibid., 1749, in-fol., et plus, mem. ou recherches histior. sur quelques antiquités de la Sicile, sur la fondation de divers couvens et églises, etc. On doit aussi à Mongitore une nouv. édit. augm. de la *Sicilia sacra* de Rob. Pirrho.

MONGLAT. V. MONTLAT.

MONGODIN (ANDRÉ-JACQUES), pieux ecclési., né de parents pauvres, m. en 1775, a mérité d'être

proposé pour modèle à tous les prêtres qui n'aspirent point aux éminentes dignités de l'église, ou qui ne se reconnaissent pas le droit d'y prétendre. Nommé recteur ou curé de St-Aubin, paroisse de Rennes, vers 1755, il ne permit jamais qu'on fit des quêtes pour les pauvres, ne consentit point à faire des emprunts pour sa paroisse, malgré l'autorisation du pape, employa ses dîmes à pourvoir aux besoins des indigents, avec lesquels il partagea même souvent son repas. Il laissa en leur faveur une rente d'environ 500 liv. Il disait que son revenu appartenait aux malheureux, et qu'il ne se regardait que comme leur créancier.

MONGOMERY. V. MONTGOMERY.

MONEGARIO (DOMINIQUE), doge de Venise, fut élu en 1756, en remplacement de l'usurpateur Gallo, qui avait été déposé et privé de la vue. Après avoir gouverné la république pendant 8 ans, Monegario éprouva le même sort que son prédécesseur; des conspirateurs s'emparèrent de sa personne en 1764, lui arrachèrent les yeux, et lui substituèrent Maurice d'Israël.

MONI (DOMINIQUE), peintre assez estimé, né d'une illustre famille de Ferrare en 1550, mort en 1603, fut toute sa vie la jouet de son imagination ardente. Il se jeta d'abord dans un cloître de chanoine, rentra bientôt après dans le monde pour se faire prêtre séculier, renonça ensuite à ce nouvel état, se maria, et résolut d'étudier la philosophie; mais ayant trouvé cette science nne et pauvre il se tourna vers la médecine, puis vers l'étude des lois, enfin vers la peinture, s'y élança et y devint habile en peu de temps. Toujours agité, toujours malheureux par son caractère impatient et irascible, il perdit sa femme, et en eut une telle douleur qu'il tomba dans un état de fureur qui le conduisit à la mort. On remarqua dans les ouvrages de ce peintre, très-nombreux en Italie, un coloris gracieux, des teintes agréables, un dessin correct, et surtout de l'invention. Il a saisi avec bonheur la manière de Titore.

MONIER (JEAN-HUBERT), second av. gén. à la cour roy. de Lyon, né en 1786 à Belley, m. à Lyon le 11 avril 1826, a pub. les écrits suiv. : *Considérations sur les bases fondamentales du Nouv. Projet de Constitution*, Lyon, 1814, in-8; *Discours prononcé à la rentrée de la cour royale de Lyon le 14 nov. 1821*, ibid., 1821, in-8; *Essai sur Blaise Pascal*, Paris, 1822, in-8. J.-H. Monier a en outre inséré dans la *Quotidienne* et dans les journaux de Lyon différents mémoires, ou articles; et il a laissé d'autres écrits MSs. On lui attribue la rédaction d'un *Mém.* pour la ville de Belley, où sont exposés les droits exclusifs de cette ville à la résidence du Pev. de Belley, etc., Lyon, in-4.

MONIGLIA (JEAN-ANDRÉ), médecin et littérateur, né vers 1640 à Florence, fut premier accoucheur du gr.-duc de Toscane, professeur à l'univ. de Pise, et sut concilier son goût pour les lettres avec les devoirs de son état. Il m. en 1700, membre de l'acad. de la *Crucca* et de celle degli *Arcadi*. On a de lui : *De finibus arcani aurei antipodagrica Epistola*, Florence, 1686, in-4; *De aqua usa in febribus*, ibid., 1682; *Opera drammatica*, ibid., 1689, 3 v. in-4. Il a placé dans ce recueil des pièces de théâtre qui ne sont pas de lui, mais dont il avait composé le prologue et les divertissements. — MONICLIA (Thémas-Vincent), théologien, de l'ordre de St-Dominique, né à Florence en 1686, se distingua de bonne heure par ses talens pour la discussion. Séduit par les avantages que le ministère d'Anglet. près la cour de Toscane lui avait fait entrevoir, en jeune dominicain s'échappa de son convent, s'embarqua pour l'Angleterre, visita les principales bibliothèques de Londres, rechercha la société des savans, et acquit dans leur commerce des connaissances très-étendues. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur auquel il avait inspiré

quelque intérêt. Après 3 ans de séjour en Anglet. il obtint de son ordre, par l'entremise du gr.-duc de Toscane, le pardon de son escapade, revint en Italie, et se dévoua dès-lors à la prédication avec la plus gr. zèle. Plus tard il professa successivement la théologie à Florence et à Pise, et m. dans cette dern. ville en 1767. On a de lui : *De Origine sacramentorum precum rosarii R. M. Virginis Dissertatio*, Rome, 1725, in-8; *De Annis Christi Salvatoris et de Religione utriusque Philippo-Angustii, Dissertationes duae*, ib., 1741, in-4; *Dissertatione contro i Fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertatione contro i Materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, 2 tom. in-8; *Osservazioni critico-filosofiche contro i Materialisti*, Lucques, 1760, 2 t. in-8; *Le Mente umana, spirito immortale, non materia pensante*, Padoue, 1766, 2 vol. in-8.

MONIQUE (STE), mère de saint Augustin, qui donna sur elle, dans ses *Confessions*, les plus touchans détails, naquit en 330, et quoiqu'élevée dans la christianisme fut mariée à un gentil, nommé Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, qu'elle réussit à convertir, et dont elle demeura de bonne heure veuve avec trois enfans. Ayant appris que le jeune Augustin, son aîné, s'était laissé séduire par les erreurs des manichéens, elle partit pour Milan où alla le trouver rendu à de meilleurs sentimens, par les conseils de St Ambroise; et après être demeurée quelques temps auprès de ce fils chéri, elle se disposait à se rembarquer à Ostie, lorsqu'elle y tomba malade, et m. en 384, le 4 mai, jour où l'église célèbre sa fête. Godescard a écrit la vie de Ste Monique, et le pape Martin V a rédigé l'Histoire de la translation de son corps à Rome en 1430.

MONIS (JAMES), juif ital., né vers la fin du 17^e S., parti dans les colonies angl. de l'Amérique du nord en 1730, s'y convertit à la religion chrétienne, fut nommé professeur d'hébreu au collège d'Harvard (Massachusetts), occupa cette chaire pendant 40 ans, et m. en 1764. On a de lui une *Gramm. Hébraïque*, Boston, 1735, in-4.

MONK (GEORGE), général anglais, l'un des personnages célèbres du 17^e S., né en 1608 dans le comté de Devon, de parents nobles, mais sans fortune, entra comme volontaire à l'âge de 17 ans dans un régim. d'infanterie commandé par un de ses pères, et fit ses prem. armes dans une expédition maritime contre les Espagnols. De retour en Anglet. il fut employé comme enseigne, d'abord dans l'expédition contre les Iles de Rhé et d'Oleron, puis en Flandre, où il fit dix campagnes successives. A l'époque où les mécontents d'Ecosses commencèrent la guerre civile, il obtint une place de lieutenant-col. dans le régim. de lord Newport, qui faisait partie de l'armée royale rassemblée sur les frontières d'Ecosses. L'année suiv. il fut nommé colonel du régim. de Leicester employé en Irlande, et il y fit une guerre très-vive aux rebelles jusqu'à la trêve conclue en 1643. De retour en Anglet. il y fut arrêté sur la suspicion de favoriser la parti du parlement, et on lui ôta le commandement de son corps. Quelques temps après étant parvenu à se justifier auprès de Charles 1^{er}, ce monarque l'éleva au grade de gén.-major. A peine Monk avait-il pris possession de ce nouveau poste qui lui était confié devant Nantwich, place assiégée par les troupes royales, qu'il fut fait prisonnier, dans une surprise nocturne par les troupes parlementaires aux ordres du gén. Fairfax, et envoyé à la Tour de Londr., où il resta détenu pendant 2 ans. Il obtint ensuite sa liberté sur les instances sollicitées de lord Lisle, fils aîné du comte de Leicester, et alors en faveur auprès du parlement; mais ce fut sous la condition qu'il adhérerait au covenant, et qu'il irait servir en Irlande. Peu de temps après son arrivée dans cette Ile, il y reçut le commandement de la partie septentrionale, et marcha au secours de Londonderry dont les forces royalistes de lever le siège. Des forces supérieures

l'ayant contraint à repasser en Anglet., il y vit pour la prem. fois Cromwell, qui le nomma lieut.-gén. d'artillerie et l'emmena avec lui en Ecosse. Monk s'y distingua à la bataille de Dunbar, resta chargé du commandem. de l'armée après le départ du Protecteur, et soumit la plus gr. partie de ce royaume. En 1653 il reçut le commandem. d'une division de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Blake, et soutint, pend. 2 jours, un engagem. très-vif avec le célèbre amiral Tromp (v. ce nom). Deux mois après, commandant en chef de la flotte anglaise, il livra bataille au même amiral, qui fut tué dans l'action : les Hollandais y perdirent 30 vaisseaux pris ou détruits. Cette victoire fut célébrée à Londres par une fête extraordinaire, et Cromwell, de sa propre main, passa une chaîne d'or au cou du gén. Monk. Celui-ci prit ensuite le commandement en chef de l'Ecosse, fit proclamer le Protecteur à Edimbourg, et parvint à démanteler les montagnards. A la m. de Cromwell, Monk ne fit aucun mouvem., et ne parut occupé que du soin de se maintenir dans son gouvernem. d'Ecosse. Il eut l'adresse de perdre le gén. Lambert (v. ce nom) son rival, dans l'esprit du parlem., et de le faire arrêter. Devenu ainsi le seul chef militaire redoutable, il entra en Anglet., à la tête de son armée, vint occuper Westminster, se rendit l'organe de la nation auprès du *long-parlement*, et pressa cette assemblée de se dissoudre elle-même et d'abandonner la place à des députés élus librement. Bientôt après il s'aboucha avec sir John Grenville, principal agent du roi Charles II, fit échouer la tentative du gén. Lambert (qui s'étant échappé de sa prison avait rallié autour de lui un asca gr. nombr. de républicains), proclama le souv. légitime dans Londres le 8 mai 1660, et alla le recevoir à son débarquem. à Douvres. Le prem. soin de Charles II fut de récompenser le gén. qui venait de lui rendre un service aussi signalé. Monk fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, memb. du conseil privé, gentilhomme de la chambre, gr.-écuyer, prem. commissaire de la trésorerie, et enfin duc d'Albemarle, titre auquel furent attachés des biens considérables. Les gouvernem. du Devonshire et du Middlesex complétèrent cette série de récompenses. Dans le procès des régicides, Monk, qui était au nombre de leurs juges, se montra modéré, excepté envers le comte d'Argyle dont il produisit des lettres confidentielles que cet accusé lui avait adressées en Ecosse lorsqu'il (Monk) y commandait lui-même au nom de Cromwell. Il fut adjoint au duc d'York dans le commandement et la direction des armées navales lorsque la guerre éclata contre la Hollande en 1664, fit les campagnes des 1667 et 1668, et m. d'hydropisie le 3 janv. 1670. Charles II le fit enterrer avec une pompe presque roy., à Westminster, dans la chapelle d'Henri VII. Plus hist. anglais s'accordent à représenter Monk comme un homme médiocre, et attribuent bien plus au cours des événem. qu'à sa coopération le rétablissement de la monarchie. Pend. sa captivité à la Tour de Londres, Monk avait composé un écrit qui fut pub. après sa mort sous le titre d'*Observations on military and political affairs*, Londres, 1671, in-fol. On a une *Vie du général Monk*, écrite en angl. par Thomas Gumble, son aumônier, et trad. en franç. par Gui Mige, 1672. (M. Desvaulx d'Oisville, maréchal-de-camp, a publié en 1816 une seconde édition de cette traduct. dont il a rajouté le style) — Marie Monk, femme du précéd., morte à Bath en 1715, joignait à la connaissance des langues latine, ital. et espagn., un talent assez distingué pour la poésie. Ses product. en ce genre ont été recueillies et imp. en 1716, in-8, sous le titre de *Marinda, poems and translations on several occasions*.

MONLUC. V. MONTLUC.

MONMOUTH (JACQUES, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Anglet., et de Lucy Walters, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans les

principes de la religion catholique. Le roi son père le fit venir à Londres après la restauration, et le créa successivement comte d'Orkney, duc de Monmouth, chevalier de la Jarretière et capitaine des gardes. Monmouth fit ses premières armes dans les Pays-Bas sous le prince d'Orange, commanda un corps d'Anglais et d'Ecosais à la bataille de Saint-Denis en 1678, fut ensuite employé en Ecosse contre les rebelles qu'il défit complètement. Mais bientôt l'ambition lui fit oublier ses devoirs. On le vit entrer dans plus. conspir. contre son père, ou plutôt contre le duc d'York, son oncle, auquel il prétendait enlever la couronne en faisant répandre le bruit qu'il y avait droit lui-même comme fruit légitime de l'union de Charles II avec miss Walters. Le roi lui pardonna en faveur des révérences qu'il fit; mais Monmouth ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les mécontents. Il reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et se retira en Hollande, où il fut bien accueilli du prince d'Orange. A la mort de Charles II, Monmouth croyant le moment favorable pour faire valoir ses prétentions droites, et voulant profiter de la diversion que le comte d'Argyle allait opérer en Ecosse, s'embarqua au Texel avec 80 h., débarqua sur les côtes du Dorsetshire, publia une proclamation dans laquelle il traite Jacques II d'usurpateur, et l'accuse d'être l'auteur de l'incendie et d'avoir empoisonné le roi son frère. Il parvint à rassembler 2 ou 3,000 h.; mais sa tête est mise à prix; l'armée roy. se réunissant les ordres du jeune d'Albemarle, fils du fameux Monk; une action s'engage à Sedgemoor, dans le Somersetshire; les rebelles sont vaincus, et Monmouth fait prisonnier le lendemain du combat est conduit à la Tour de Londres. C'est en vain qu'il essaya de fléchir le juste courroux de Jacques par les plus humiliantes soumissions; il fut décapité le 15 juillet 1685, après avoir montré dans ses dern. moments plus de résignation et de fermeté qu'il n'en avait eu pendant sa détention à la Tour.

MONNEL (S.-E.), curé de Valdelancourt à l'époque de la révolution, siègea à l'assemblée nation., prêta serm. à la constit. civile du clergé, et, appelé à la convent., y vota la m. de Louis XVI. Après avoir occupé la place de commiss. du direct. pres d'une administr. département, Monnel entra dans l'obscureté; en 1816 il fut banni de France, et m. à Constance en 1822.

MONNET (JEAN), littérateur, né à Condrieux, près de Lyon, dans les prem. années du 18^e S., fut placé très-jeune chez la duchesse de Berri (fille du duc d'Orléans, régent). Après la m. de cette princesse, il mena une vie dissipée et origieuse pendant plus. années, et fut successivement direct. de l'Opéra-Comique (1743), direct. du théâtre de Lyon (1745), et d'une troupe d'acteurs franç. à Londres (1748). Il reprit la direction de l'Opéra-Comique en 1752, passa de nouveau à Londres en 1766, puis revint à Paris, où il m. obscurément en 1785. De tous les ouv. que Monnet dit (dans ses mem.) avoir publi., on ne connaît que les suiv. : 1. *Anthologie franç., ou Chansons choisies, depuis le 13^e S. jusqu'à présent*, Paris, 1765, 3 v. in-8; 2. *Chœur de Chansons juyveuses, supplém. à l'Anthol.*, in-8 de 110 pages; à la suite desquelles on trouve les *Chansons gaulloises* et des airs notés qui ne sont autre chose que le recueil de Collé intit. : *Chansons juyveuses*, etc. ; 3. *Supplém. au Roman comique, ou Mem. pour servir à la Vie de J. Monnet, écrits par lui-même*, 1772, 2 v. in-12. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont composé en commun le vaudev. de *Jean Monnet*, joué à Paris en 1790, et imprimé in-8.

MONNET (MARLETTE MOREAU, dame), femme lettrée et poète, née à La Rochelle, m. en 1793, fut liée avec d'Alembert, Diderot, Thomas et autres littérat. distingués de son temps. Elle avait obtenu dès l'âge de 16 ans plus. succès littér. On a d'elle : 1. *Contes orientaux*, Paris, 1779, in-12; 2. *Hist. d'Abd-*

al-Mazour, suite des *Contes orient.*, 1784, in-12; *Lettres de Jeanne Bleumore*, 1787, 2 vol. in-12; quelq. pièces de théâtre; enfin des poésies insérées dans divers recueils du temps, et parmi lesquelles on doit remarquer une *Idylle sur les fleurs*.

MONNET (ANTOINE-GABRIEL), chimiste et minéralogiste, né en 1734 à Champois en Anvergne, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences physiques, s'établit pharmacien à Rouen, vint ensuite à Paris, obtint la place d'inspecteur-général des mines en 1774, perdit cet emploi à la révolution, et m. en 1817. Il était membre des acad. de Stockholm, de Rouen et de Turin. On a de lui : *Traité des Eaux minérales*, Paris, 1768, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, ibid., 1772, in-12; *Nouveau Hydrologie*, ib., 1772, in-12; *Traité de la dissolution des Métaux*, ibidem, 1775, in-12; *Nouv. Système de Minéralogie*, Bouillon, 1779, in-12; *Dissertat. et Expér. relatives aux principes de la Chimie pneumatique*, Turin, 1789, in-4; *Mém. histor. et politiq. sur les Mines de France*, Paris, 1790, in-8; *Démonstrat. de la fausseté des principes des nouv. chimistes*, ibid., 1793, in-8; quelques traduct. d'ouv. allem. sur la minéralogie; des *analyses*, des *mém.* et des *dissertat.* dans le *Journal de Physique*.

MONNIER (HILARIUS), relig. bénédictin de la congrégat. de St-Vaast, sav. controversiateur, né en 1646 dans la bailliage de Poligny en Franche-Comté, prit l'habit de Saint-Benoît à Besançon, professa la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, fut envoyé en 1677 à Paris, où il se lia avec Mabilion, Nicole, Duguet et autres savans personnalités, remplit successivement les prem. emplois de sa congrégation, fut nommé prieur de Morey, et m. dans cette abbaye en 1707. On a de lui : *Eclaircissement des droits de la Congrégat. de St-François sur les monastères qu'elle possède en Fr.-Comté*, 1688, in-4, ouvr. utile pour l'hist. monastique de cette province, et des lettres adressées à Duguet, à Mabilion et à un doct. de Sorbonne. Il a laissé en Mss. des *serm.*, des *traités de morale* et de controver. conservés dans sa famille. On de ses petits-neveux, l'abbé Monieir, a pub. un *Abrégé de la Vie de dom Hilarius Monieir*, Dôle, 1786, in-12.

MONNIER (LOUIS-GABRIEL), graveur, né à Besançon en 1733, m. à Dijon en 1804, membre de l'acad. de cette ville, a gravé la *Carte topographique de la Bourgogne*, dessinée par Fischer, 3 feuilles; la *Carte des chaînes des montagnes et des contours de France*, par le même; la *Carte synoptique* qui accompagne les *Notions élément. de Botanique* de Durand; un gr. nomb. de vignettes et d'estampes pour l'*Hist. de Bourgogne* de D. Plancheb, de *Saluste* du présid. de Brocres, etc.; des *jetons* et des *medaillons* recherchés des curieux.

MONNIER, V. LEMONNIER.

MONNIOTTE (JEAN-FRANÇOIS), relig. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Besançon en 1723, professa long-temps la philos. et les mathém. à l'abbaye de St-Germain, et mourut à Tigery, près Corbeil, où il s'était retiré après la suppression de son ordre. On lui doit l'édit. des *Institutiones philosophicæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12, et il est le véritable auteur de *l'Art du Facteur d'orgue*, publ. sous le nom de D. Bados de Ceilles dans la *Description des Arts et Métiers*.

MONNOIE (BERNARD DE LA), sav. lit. et philol. du 17^e s., né à Dijon en 1641, suivit d'abord la carrière du barreau pour obéir aux vœux de son père; mais cédant ensuite à l'ascendant de son goût pour les lettres il se livra entièrement à leur culture. Aidé avec tous les personnages distingués dans les sciences et la littérature qui Dijon rassemblait alors dans son sein, La Monnoie se partagea entre l'étude et le commerce de tels amis. Il remporta en 1671 le prix proposé par l'acad. franc., et dont le sujet était l'abolition du duel. Ce triomphe fut suivi de

quatre autres à la même académie; et le bruit courut dans le temps que ses juges l'eussent fait prior de s'abstenir désormais du concours dont sa supériorité s'écartait trop du rival. Sur la réputation qu'il acquit bientôt dans le monde savant et littéraire par diverses autres productions dont nous parlerons plus loin, ses amis le pressèrent à différentes reprises de se fixer à Paris; mais il leur répondait qu'il n'y serait considéré que comme un bel esprit, et dont il se souciait fort peu. Il céda enfin à leurs vœux, vint dans la capitale en 1707, fut reçu à l'académie française en 1713, et vit déposé, par le système de Law, de toute sa fortune, convertie en rentes sur l'état, vendit sa biblioth. dont l'acqué. lui laissa l'usage pendant sa vie, et m. en 1728, à plus de 86 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tant en prose qu'en vers, grec, lat. et françois; mais c'est noiquera, comme critique et philologue qu'il a conservé sa célébrité. Voici la liste de ses principales productions : *Noël bourguignon* de Gui Barozai, ci Dioni (à Dijon), 1720, petit in-8, avec le glossaire et la musique (M. Louis Dubou a donné le texte plus épuré et plus complet des *Noëls* et autres poésies bourguignonnes de La Monnoie, Châtillon, 1817, in-12); *Menagiana*, Paris, 1715, 4 vol. in-12 (il a joint aux pensées, bons mots, notes, etc., de Ménage, des remarques curieuses et différé. dissertat. qu'il avait lui-même en portefeuille); *Remarques sur les Jugem. des Savans* de Baillet (v. ce nom); *Observations sur la Cymbalum mundi* et sur les *Contes de Boniv. Desperriers*; *Remarques sur la Poggiana* (de Lenfant), Paris, 1722, in-12; une *préface* et des *notes* sur les *Nuits de Strapopole*, etc. Les vers grecs et latins de La Monnoie ont été ins. dans le recueil des *receptores Poetae selecti*, par d'Olivet; ses *Poésies franc.* ont été publ. d'abord par Salengre sur des copies incorrectes et tronquées, La Haye, 1716, in-8, et l'abbé Joly en a rassemblé de nouvelles pour faire suite au vol. précéd., Dijon, 1743, in-8. M. Ruyet de Juvigny a pub. les *Œuv. choisis* de La Monnoie, La Haye (Dijon), 1770, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8. Il a analysé sous méthode et sans goût tous les matériaux qui sa sont trouvés sous sa main, et il n'a pas jugé à propos de comprendre les *Noëls* dans cette compilation.

MONNOT (PIERRE-ETIENNE), sculpteur, né à Besançon vers 1660, alla jeune en Italie, et s'y perfectionna dans la pratique de son art par les leçons des maîtres habiles et l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, où il devint l'un des directeurs de l'académ. de St-Luca, et où il m. vers 1730. On voit dans cette ville plus. ouv. de sa composition, entre autres le tombeau en marbre élevé au pape Innocent XI dans une des chapelles latérales de la basilique de St-Pierre, et les deux statues colossales de St-Pierre et de St-Paul dans l'église de St-Jean-de-Latran. — MONNOT (Antoine), anatomiste, né à Besançon en 1765, fut d'abord démonstrateur d'anatomie à l'université de cette ville, puis attaché aux hôpitaux militaires, professa d'acronchém., et professa de chirurgie à l'école secondaire de médecine, emploi qu'il exerça jusqu'à sa m. arrivée en 1820. On a de lui différents opuscules, mentionnés dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. A. Mabil, 1^{re} année, p. 155, et dont les plus remarquables sont : *Reflex. servant d'Introd. à l'étude de l'Anatomie*, 1791; *Précis d'Anatomie à l'usage des élèves de l'école de dessin*, Besançon, 1799, in-8; *Observat. sur l'Hydrophobie*, ib., 1799, in-8; *Observat. sur une perte de sang* (cas dans lequel l'auteur recommande l'emploi du Galvanisme, comme dernier moyen curatif), ibid., 1818, in-8.

MONOD (PIERRE), jésuite, né en 1586 à Bonnevilliers en Savoie, professa d'abord les humanités au collège de La Roche, puis occupa les chaires de rhétorique et de philos., devint recteur du collège de Turin, et enfin confesseur de Christine de

France, fille de Henri IV, femme de Victor-Amédée I^{er}, duc de Savoie. Cette princesse sacrifia Monod au ressentiment du cardinal de Richelieu, contre lequel ce jésuite avait intrigué à la cour de France, où il était chargé d'une mission politique. Il fut enfermé au fort de Montmélian, puis transféré à celui de Milan, où il m. en 1644. C'était un homme habile, éloquent, fier et entreprenant. On prétend qu'il avait résisté l'archevêque de Turin et celui de Tarantaise. On a de lui : *Hermes christianus*, Lyon, 1619, in-12 (c'est la traduct. d'un ouvr. frang. du P. Jaquinot, jésuite, ayant pour titre : *Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde*) ; *Recherches histor. sur les alliances roy. de France et de Savoie*, Lyon, 1621, in-4 ; *Amedeus pacificus, san. de Eugenii IV et Amadei Sabaudia ducis..... controver. comment.*, Turin, 1624, in-4 ; Paris, 1626, in-8 ; *Apologie franc. pour la sérénissime Maison de Savoie*, etc., Chambéry, 1631, in-4 ; *Apologia seconda per la Casa di Savoia*, etc., Turin, 1632, in-4 ; *Trattato del titolo regio dovuto alla serenissima Casa di Savoia*, etc., Turin, 1633, in-fol. ; *Il Capricorno*, ossia l'Oroscopo d'Augusto Cesare, etc., ib., 1633, in-8 ; *L'Extirpation de la Rébellion*, ou *Déclaration des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*, 2 vol. dont le prem. seul, a été imprimé. On trouve quelq. Mss. du même jésuite à la biblioth. de l'univ. de Turin.

MONOD (GASPARD-JOEL), ministre de l'Église réformée, né à Genève en 1717, mort en 1782, a laissé quelq. traduct. d'ouvr. angl., tels que : *Lettres, Mém. et Négociat. du chevalier Dudley Carleton*, 1759, 3 v. in-12 ; *Grandison*, Leyde, 1757, 7 v. in-12, réimp. à Leipzig ; *Henriette Courteney*, 1 v. in-12 ; *le Monde, ou Suite du Spectateur*, 1758, 2 vol. in-12 ; etc., etc.

MONOTHEÏTES (secte des). V. SERGUES.

MONOYER (JEAN-BAPTISTE), nommé plus communément Baptiste, peintre de fleurs, né à Lille (Flandre) en 1635, vint fort jeune à Paris, et travailla avec Lebrun à la décoration du palais de Versailles, où il exécuta un gr. nomb. de tabl. de fleurs et de fruits, et m. à Londres en 1699. Ses ouvr. sont peu communs en France, mais très-nombreux en Anglet. Il eut un fils qui cultiva aussi le même genre de peinture, mais qui n'a point acquis la réputation de son père. (L'artiste considéré à cet article sous le nom de BAPTISTE, pag. 173, doit être regardé comme nul.)

MONPER (JOSEPH ou JOSEPH), peintre de paysage, né à Anvers en 1580, m. on ne sait en quel lieu ni à quelle époque, est compris dans l'école flamande quoiqu'il ait adopté une manière diffère de celle de tous les peintres de son pays. N'ayant jamais rien fini, et ne s'étant attaché qu'à l'effet, il a laissé des ouvr. qui s'offrent, vus de près, que des esquisses imparfaites, mais qui, regardés à une juste distance, représentent les objets avec une gr. vérité. Corn. Visscher a gravé d'après lui le *Printemps* ; van Panderen PEEU, et Tb. Galle les deux autres *saïsons*.

MONPLAISIR. V. MONTPLAISIR.

MONRO (ALEXANDRE), théologien écossais, né en 1648 dans la comté de Ross, professa le philos. au collège d'Aberdeen, fut ensuite principal de l'université d'Edimbourg, perdit cette place par son opposition à la rév. de 1688, devint prédicant et past. d'une congrégation épiscopale, et m. à Edimbourg en 1713. On a de lui quelques pamphlets contre les presbytériens, parmi lesquels on cite celui qui a pour titre : *Inquiry on the new opinions.* — MONRO (ALEXANDRE), médecin, profess. d'anatomie à l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, m. en 1767, avait voyagé en France et en Hollande pour y suivre les cours des nouv. maîtres, entre autres de Boerhaave. Étant venu se fixer dans la capitale de l'Écosse en 1719, il y acquit la réputation d'un des meilleurs anatomistes de son temps. On a de

lui : *Anatomie du Corps humain* (en angl.), Edimbourg, 1726, in-8 (la partie qui traite du système nerveux a été trad. en latin sous le titre d'*Anatomie nervorum contracta*, Francker, 1759, in-8, réimp. plus. fois et trad. en frang. par Le Règne de Preisle ; la partie qui traite de l'ostéologie a été traduite en français par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec planches) ; *Essai sur les injections anatomiques* (en angl.), inséré dans le rec. de la société d'Edimbourg, et trad. en latin par J.-G.-F. Bonnardo, Leyde, 1741, in-8 ; etc., etc. L'un des fils d'Alex. Monro a réuni tous les ouvr. de son père sous le titre d'*Œuvres*, etc., Londres, 1781, in-4. — DONALD MONRO, fils du précéd. et méd. comme lui, m. en 1802, est aut. d'*Observat. sur les moyens de conserver la santé des soldats*, 1780, 2 vol. in-8 ; et d'une *Matière méd.*, 1788, 4 vol. in-8. — MONRO (John), autre médecin anglais, né à Greenwich en 1715, fit ses prem. études médicales à Edimbourg, se rendit aussi à La Haye pour y entendre les leçons de Boerhaave, puis revint ensuite les principales villes de l'Europe, vint en Angleterre en 1751, fut nommé médecin des hôpitaux de Bridewell et de Bethlem, et m. en 1783. Il s'était occupé spécialement du traitement de la manie, et on connaît de lui une réfut. de l'ouvr. pub. sur cette maladie par le docteur Batlle.

MONROE (ULTRISSE), noble écossais du 17^e S., se distingua par son dévouement à la cause de Charles I^{er} en Écosse et en Irlande, battit plusieurs fois les troupes de Cromwell, fut proscrit, dépouillé de ses biens, et ne reçut aucune indemnité sous le règne de Charles II. Ses deux fils, Edmond et Charles, suivant l'exemple de fidélité qui leur avait été donné, restèrent constamment attachés à Jacques II, et le dernier accompagna ce monarque détrôné en France. — Deux des petits-fils de Charles Monroe, après avoir servi avec distinction dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, parvinrent au grade de général-major, et moururent, l'un en 1801, l'autre en 1816.

MONS (CLAUDE de). V. DEMERS.

MONSIGNANI (ELISÉE), relig. carme, né dans le Frioul, mort à Rome en 1737, après avoir été quatre fois procureur-gén. de son ordre, a publié : *Nullarium Carmelitarum*, Rome, 1715 et 1718, 3 vol. in-fol.

MONSIGNY (PIERRE-ALEXANDRE), musicien-compositeur frang., né en 1729 à Feurquemberg en Artus, vint fort jeune à Paris, y exerça d'abord un emploi de commis, puis sentit s'éveiller en lui le goût de la musique en assistant à la représentation de la *Serva padrona*, opéra de Pergolèse (v. ce n.). Dès-lors il s'occupa de la compos. musicale, au reçu les prem. leçons de Giannotti, contrebasse de l'Opéra, et débuta dans la nouv. carrière qu'il venait de s'ouvrir par un petit opéra intit. les *Aveux indiscrets*, représenté en 1759 sur le théâtre de la foire Saint-Laurent. Encouragé par le succès de ce début, Monsigny donna successivem. les pièces du *Maître en Droit* (1760), du *Cadi dupé* (1761), et se plaça ainsi au rang des créateurs de l'opéra comique à ariettes qui ne date que de 1753. S'étant lié ensuite avec Sédeins (v. ce n.), ils travaillèrent ensemble, et l'alliance de leurs talents produisit plus. ouvr. qui obtinrent un très-grand succès, et dont quelq.-uns sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique actuel. Monsigny travailla aussi avec Collé, Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre à l'âge de 48 ans, après avoir donné l'opéra de *Félix*, représenté en 1777. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques déagréments qu'il eut de la part des acteurs. Il perdit à la révolution une place que le duc d'Orléans lui avait donnée dans sa maison. En 1798 les artistes du théâtre Favart lui décernèrent une pension de 2500 fr., et acquittèrent ainsi une dette que l'ancienne comédie ital. avait trop long-temps oublié.

En 1800 Monsigny succéda à Piccini dans la place d'inspecteur de l'enseignement au Conservatoire; il s'en démit au bout de deux ans, fut nommé membre de l'Institut de France en 1813, après la mort de Grétry, et m. en 1817, âgé de 88 ans. Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, dans la séance publique de l'académ. des beaux-arts, en octobre 1818. Outre les opéras mentionnés plus haut, nous citerons encore de Monsigny les suiv., avec la date de leur prem. représentation : *On ne s'aime jamais de tout*, 1761; *le Not et le Fermier*, 1762; *Rose et Colas*, 1764; *le Déserteur*, 1769; *le Faucon*, 1772; *la belle Arsène*, 1775. Le caractère dominant de la musique de ce compositeur est le naturel et la vérité. Le violon était le seul instrum. dont il se servait pour composer.

MONSON (WILLIAM), amiral angl., né à South-Caillon dans le comté de Lincoln en 1509, entra de très-bonne heure dans la marine au commencement de la guerre que la reine Elisabeth ent à soutenir contre l'Espagne, parvint en 1589 à l'emploi de vice-amiral sous le comte de Cumberland, dans l'expédition aux îles Açores, où il contribua à la prise de Fayal. Il fut nommé en 1604 amiral de la Manche, et soutint pendant 12 années l'honneur du pavillon anglais contre les entreprises de la républ. naissante de Hollande. Mais ensuite la haine de quelques courtisans puissants le fit tomber dans la disgrâce, et il fut enfermé en 1616 à la Tour de Londres. Ayant réussi à se justifier, il fut appelé au conseil en 1617 pour donner son avis sur les moyens de détruire les pirates d'Alger, et démontra l'impossibilité de s'emparer de cette ville. Il fut également opposé en 1625 et 1628 à deux autres projets du ministère, l'un sur Cadix, l'autre sur l'île de Rhé, et ne fut point employé dans ces expéditions. En 1635 il fut nommé vice-amiral de la flotte employée contre les Français et les Hollandais, continua à donner des preuves de son talent, puis se retira du service, et m. en 1643. On a de lui des traités sur la marine (*naval tractats*), publ. dans la Collection des Voyages de Churchill.

MONSTIER (ARTES du), religieux récollet, né dans le diocèse de Rouen au commencement du 17^e S., s'appliqua particulièrement à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'hist. de la Normandie, publia quelq. ouvr. de piété, et m. en 1662. On a de lui : *la Poésie française envers la S. V. Marie*, N. D. de Lœuse, Paris, 1637, in-8; *de la Société de la Monarchie française, des Rois très-chrétiens*, etc., ibid., 1638, in-8; *Martyrologium franciscanum*, ibid., 1633, in-fol.; *fortissimi martyris Christi D. Laurini archiep. hispalensis agens*, etc., ibidem, 1636, in-12; *Martyrologium amplius auctum et beatum mulierum*, ibid., 1657, in-fol.; ce dern. ouvr. a été critiqué par les hollandistes en ch. 6, t. 1 (de février) de leur Rec. L'abbé Saut a la l'académ. de Rouen un éloge du P. du Monstier, inséré dans les registres de cette compagnie.

MONSTIERS (ne). V. MERIVILLE.

MONSTRELET (JONGHEWAND de), chroniqueur ou historien du 15^e S., né vers l'an 1390 dans la Flandre, fut prévôt de Cambrai, qu'on croit être son lieu de naissance, et prévôt de Valenciennes; il écrivit les évènements arrivés de son temps, principalement la relation des guerres du France, d'Artois, de Picardie et d'Angleterre, et m. en 1453. Les *chroniques* de Monstrelet embrassent les années de 1400 à 1453, et commencent précisément où finissent celles de Froissart (v. ce nom). Toutefois le premier chapitre remonte à 1380, et présente un abrégé de l'hist. de Charles VI depuis son couronnement; cet ouvr., écrit avec la naïveté et la simplicité qui faisaient le principal caractère des écrivains du 15^e S., a été continué par un autre personnage (Jacques Duclercq, suivant l'opinion de M. Dacier) jusqu'à l'année 1467, et diffèrent édit., par d'autres conti-

nations, l'ont porté jusqu'en 1516. Voici l'indicateur des différents édit. des chroniques de Monstrelet : A. Verard, de Paris, en a donné deux, sans date, chacune en 3 v. in-f., qui ne vont que jusqu'à 1467. Les plus anciennes édit., avec date, sont celles de J. Petit et Lenoir, Paris, 1512, et de Fr. Regault, 1518, 3 vol. in-fol. Pierre L'Huilier en a pub. une autre, ibid., 1572, avec un titre très-long qui est presque une analyse de l'ouvr. L'édition publ. par Denis Sauvage, à Paris, chez Chaudrière, 1572, 3 v. in-fol., est des moins estimées, parce que cet éditeur a changé beaucoup de mots et de phrases dont même il n'a pas toujours rendu le sens. Th. Johnes en a donné une traduct. angl., 1809, 4 vol. in-4 et in-fol., réimp. à Londres, 1810, 12 v. in-8. La biblioth. du roi, à Paris, possède 3 beaux MSs. des chroniques de Monstrelet. M. Baehon, dans sa *Collect. des Chroniques nation. franç.*, a donné la meilleure édit. que nous ayons des *Chroniques de Monstrelet*, entièrement refondues sur les MSs., avec notes et éclaircissements, par M. Lottin, Paris, 1826-1827, 15 vol. in-8; un *mém.* de J.-B. Dacier, sur la vie et les chroniques de Monstrelet est placé en tête du prem. volume.

MONTAGIOLI (P.-D.-CASSIANDRE), relig. de l'ordre du Mont-Cassin, né à Modène en 1658, m. au monastère de S.-Benedetto del Socro-Speco en 1783, a pub. un gr. nombre d'ouvr. ascétiques mentionnés dans les tons. G de la *Biblioth. modenese*, et parmi lesquels on remarque : *Trattato pratico della Carità cristiana*, etc., Bologne, 1751; *Venise*, 1761, in-12; *Moniera facile di meditare con frutto*, etc., Bologne, 1759, in-12; *devoti, protiche e ricordi di P. S. Andrea Avellino*, Venise, 1771.

MONTAGNAC (FRANÇOIS DE GAIN ne), évêque de Tarbes, né en 1744 au château de Montagnac dans le Limousin, fut d'abord aumônier du roi et gr.-vic. de Reims. Il s'opposa avec chaleur aux innovations de l'assemblée constituante relatives au clergé, passa en Espagne en 1790, et revint inopinément à Tarbes en 1791, pour y motiver son refus du serm. exigé par la nouv. constitution ecclésiastique. Remplacé dans son siège par un prêtre assermenté, il se vit obligé de repasser en Espagne, d'où il se rendit en Italie en 1794. Après plus. années de séjour à Lugo, il passa en Portugal en 1800, envoya volontairement sa démission de l'évêché de Tarbes, se rendit ensuite en Angleterre, réclama contre l'exécution du concordat, se joignit aux évêques non-démisionnaires, et m. à Londres en 1806. Il avait publ. 57 écrits sur les matières ecclésiast. de l'époque; on en trouve la liste dans l'ouvr. intitulé *Extrait de quelq. écrits de l'auteur des Mém. pour servir à l'histoire de la Révolution française*, Pise, 1814, tome 2. — V. GAIN-MONTAGNAC.

MONTAGNANA (BARTHELEMI), médecin et professeur distingué en l'univ. de Padoue, sa patrie, m. vers 1460, a laissé un rec. de ses ouvr. sous ce titre : *Selectiorum Operum, in quibus ejusdem consilii variorum tractatus alii, tum proprii, tum accepti, continentur, liber unus et alter*, Venise, 1497, 1567, in-fol.; Lyon, 1500, 1523, in-4; France, 1604, in-fol. — Son fils, BARTHELEMI II, également méd. et profess. à Padoue, elle ensuite exercer son art à Venise, où il mourut en 1525. Il a laissé quelq. opuscules peu remarquables. — Eloi, Fantuzzi et Tiraboschi eurent quelques autres personnages du même nom qui n'offrent point de particularités intéressantes.

MONTAGNE (JEAN de LA), trad. de l'ouvr. de Lynd (v. ce nom) intit. *le Papisme réfuté*, etc.

MONTAGU, V. MONTAGUE.

MONTAGU ou MONTAGUE, nom d'une ancienne famille anglaise du comté de Northampton, dont l'origine remonte à Drogo de Monte-Acute, l'un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume-le-Bâtard en Angleterre. Un des descendants de ce Drogo, William, lord Montacute, fut créé comte

de Salisbury. Les Montagu qui suivent appartiennent tous à cette même famille.

MONTAGU (EDOUARD), magistrat anglais, né à Brigstock (comté de Northampton) vers le fin du 16^e S., était président (*speaker*) de la chambre des communes lorsque Henri VIII, ayant un pressant besoin d'argent, proposa un *bill* de subsides qui fut rejeté (1523). Le roi, qui connaissait la grande influence du président, le fit venir, et lui fit des menaces telles que celui-ci fit passer le bill dans la séance du lendemain. Montagu fut nommé avocat du roi en 1532, et élevé au rang de chevalier l'année suiv.; il exerça ensuite la place de gr.-juge de la cour du banc du roi, résigna cet office en 1545, et accepta, cette même année, celui de président du tribunal des plaids-communs, emploi moins honorable mais plus lucratif que le précédent. Il fut aussi l'un des membres du conseil privé, et Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs de son testament. Sous le règne d'Edouard VI, Montagu contribua beaucoup au renversement du protect. Somerset; mais ayant pris part aux menées du duc de Northumberland, successeur de ce même Somerset, qui voulait chasser l'ordre de la succession au trône en faveur de Jeanne Grey (v. ce nom), il fut enfermé à la Tour de Londres et privé de ses emplois. Remis ensuite en liberté, il se retira dans ses propriétés du Northampton, où il mourut en 1556.

MONTAGU (EDOUARD), comte de Sandwich, général, amiral, et homme d'état, né en 1625, servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles I^{er}, fut nommé membre de la chambre des communes et y siégea avant d'avoir atteint l'âge requis, obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell, entra ensuite dans la marine et fut associé au célèbre amiral Blake dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Après la mort du Protecteur, Montagu devint l'un des plus chauds partisans du rétablissement de la monarchie des Stuarts. Adjoint à Monk dans le commandement de la flotte de la Manche, il ramena Charles II en Angleterre; et, deux jours après le débarquement, le roi lui donna l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchinbroke, comte de Sandwich, puis le nomma membre du conseil privé, maître de la garde-robe, amiral de la Manche, et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1665, le comte de Sandwich, amiral de l'escadre bleue, prit un gr. nomb. de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal; il réussit complètement dans cette mission, et conclut en même temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre. Au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et commandait l'avant-garde de l'armée navale au célèbre combat naval du 28 mai de la même année, lorsque le vaisseau le *Royal-Jacques*, qu'il montait, ayant été abordé par un bâtiment ennemi, il refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps, trouvé sur la plage de Harwich 15 jours après l'action, fut embaumé, porté à Londres d'après les ordres du roi, et enterré avec une gr. solennité à l'abbaye de Westminster. Walpole, dans son *Catalogue of royal and noble Authors*, cite de Montagu les écrits suiv. : *Lettre au secrétaire Thurloe*, insérées dans le 1^{er} vol. des *Papiers d'état de Thurloe*; diverses lettres écrites pendant son ambassade en Espagne; pub. dans les *Lettres d'Arlington* et dans les *Lettres origin. et Négociat. de sir Richard Fanshawe*, etc. Il e aussi trad. de l'espagn. en angl. la *Métallurgie* d'Alonso Barba, 1674, petit in-8; et l'on trouve de lui quelq. observat. astronomiq. dans le n^o 21 des *Transactions philosophiques*.

MONTAGU (JOURN), 4^e comte de Sandwich, né

à Westminster en 1718, se distingua par ses talents polittiq., fut chargé de plus. négoc. importants, occupa div. emplois supérieurs, fut trois fois lord de l'amirauté, et m. en 1792. Il avait fait dans sa jeunesse un voyage dans la Méditerranée, dont John Cook, son chapelain, a pub. la relat. sous ce titre : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée*, pend. les années 1738 et 1739, écrit par lui-même. On lui attribue un pamphlet intitulé *Etat de la question relative à l'histoire de Greenwich*, 1779, en rép. à l'écrit du capit. Baillie intitulé *Etat de l'histoire roy. de Greenwich*, publ. en 1778.

MONTAGU (CWALES), V. HALIFAX.

MONTAGU (EDOUARD), V. MANCHESTER.

MONTAGU (GEOFFREY), naturaliste, qui n'appartenait pas à la famille des précéd., né en Angleterre, m. dans le comté de Devon en 1815, fut membre de la société roy. de Londres. On a de lui un *Dict. minéralog.*, 1802, 2 v. in-8; *Testacea britannica*, ou *Hist. natur. des Coquillages angl.*, 1803, in-4, avec un supplément qui a paru en 1809.

MONTAGUE ou MONTAGU (Lady MARY WORTLEY), dame angl., illustrée par ses talents, née dans le comté de Nottingham en 1690, fille aînée d'Evelyn Pierrepont, duc de Kingston, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, le franç., l'italien et l'allemand dans une grande perfection, épousa, en 1712, lord Edouard Wortley-Montagu, petit-fils du 3^e comte de Sandwich, dans une branche cadette, et l'accompagna en 1716 à Constantinople où il était env. en ambassade. Arrivée dans cette ville, après avoir parcouru en observatrice la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie et le nord de la Turquie d'Europe, lady Montague s'efforça d'apprendre la langue turque, parvint à la parler purement, obtint du sultan Achmet III la permission de visiter le sérail, pénétra jusque dans le harem ou logement des femmes, et se lia d'amitié avec la sultane favorite Fatime. Ses fréquentes visites au palais du grand-seigneur la mirent à portée d'en bien connaître l'intérieur, de redresser bien des préjugés à ce sujet, et surtout de donner du barm des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'à elle. C'est pend. son séjour en Turquie qu'elle eut le première connaissance de l'isolement de la petite-vérole, et qu'elle conçut l'idée d'introduire ce procédé en Europe. Son mari ayant été rappelé après environ 3 ans de séjour à Constantinople, elle s'embarqua avec lui, traversa la Méditerranée, visita Tunis et les ruines de Carthage, aborda ensuite à Gènes, et retourna en Angleterre par la France. Sa maison de Twickenham, village à 3 lieues de Londres, devint bientôt le rendez-vous des plus illustres littérateurs que Londres renfermait alors, Pope, Addison, Steele, Young, etc. Mais quelques désagrém. qu'elle éprouva dans le commerce de ces personnages, et les dégoûts dont l'accablait le parti des toris, par suite de son attachement au parti des whigs, la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa 22 ans dans les états de Venise, joignant la culture des lettres à des occupations champêtres. Après la mort de son mari qui avait consenti à l'accompagner dans cet exil volontaire, lady Montague crut devoir retourner en Angleterre en 1761, et m. l'année suivante, au sein de sa famille. Elle avait écrit la relation de ses voy. sous la forme de lettres, adressées à divers personnages; mais ces lettres ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de M. Cleland, Londres, 1763, 3 vol. in-12. Encouragé par le succès de cette publication, qui était dit-on subreptice, il donna une 2^e édition, *ibid.*, 1767, 4 vol., même format; mais comme il n'existe pas de MS. des lettres du 4^e vol., on est fondé à croire qu'elles ont été composées par un même édit. On a encore de lady Montague, quelq. fragments et des poésies qui ont été recueillies et impr. avec ses lettres, Londres, 1803

5 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur, et accomp. de *mém.* sur sa vie par Dallaway : il se a paru une réimpression la même année à Paris. On a publié les *Œuvres de lady Montague*, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage et durant son ambassade en Turquie, et pendant ses voyages en Italie, traités en franç., Paris, 1804, 4 vol. in-12 ; il y a une autre traduction des *lettres de lady Montague*, par Anson, 1805, 2 vol. in-12, contenant les *poésies* de cette dame, traduites par Germain Garnier. Il faut ranger parmi les fables ce qu'on a dit de la passion que le sultan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente. — Edouard WOATLEY MONTAGUE, fils aîné de la précédente, né vers 1714, dans le comté d'York, m. en Italie en 1776, s'est fait remarquer par la bizarrerie de sa conduite et par les aventures singulières de sa vie. Placé par ses parents à l'école de Westminster, il disparut un jour. Après de longues recherches, un ami de la famille le retrouva au service d'un marchand de poisson. Ramené à l'école de Westminster, le jeune Edouard disparut de nouveau, s'embarqua comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le Portugal ; et à peine arrivé dans ce pays, déserte et se fait conducteur d'ânes. Il est découvert et ramené une seconde fois chez ses parents qui le font voyager sous la conduite d'un homme instruit. De retour en Angleterre après avoir assez bien profité des leçons littéraires de son guide, il jone, s'endette et passe en France, où sa première aventure le conduisit dans les prisons du Châtelet de Paris. Il réussit à en sortir sans inconvénient, revint en Angleterre, et malgré la tâche que son oncle de Paris devait laisser sur sa réputation, il fut élu en 1754 membre du parlement. Devenu plus sage, il vécut ensuite plus sagement à la campagne, s'occupant de l'étude de l'histoire ; mais après la mort de son père, il reprit son ancien goût pour la vie aventureuse, parcourut, à différentes reprises, l'Italie, la Syrie, l'Égypte, l'Arménie, l'Asie-Mineure, séjourna plus d'une fois à Constantinople, prit l'habit musulman et adopta tous les usages, mœurs et coutumes des Turcs. Une notice détaillée sur sa vie a été insérée dans l'*Hist. du comté de Leicester*, et réimpr. dans les *Anecdotes littéraires du 18^e S.*, par J. Nichols, Londres, 1812. On a de ce personnage singulier : *Reflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques, avec des applicat.* à l'état actuel de l'Angleterre, 1759, trad. en fr. par M^{lle} Legent d'Ourcigné et retouché par Torpin, sous ce titre : *Hist. du gouvern. des anciennes républ.*, Paris, 1769, in-12 (Cantwel en a donné une autre traduct., sous le titre de *la Naissance et de la chute des anc. républ.*, ibid., 1793, in-8) ; *Voyage du Caïre au mont Sinaï ; Observat. sur la colonne de Pompée*. Ces deux *mém.* ont été insérés dans les 56^e et 57^e vol. des *Transactions philosophiques*.

MONTAGUE (ELIZABETH), dame anglaise distinguée par son esprit et son érudition, née à York en 1720, était fille de Matthews Robinson, riche propriétaire. Elle épousa en 1742 Edouard Montague, petit-fils du prem. comte de Sandwich, et se fit remarquer comme auteur de plus. ouvr. qui obtinrent un gr. succès. Devenue veuve en 1775, avec une fortune considérable, elle en fit le plus noble usage jusqu'à sa mort, arrivée en 1800. Elle avait vécu dans l'intimité d'un grand nombre de personnages illustres de son temps, tels que Pope, Johnson, Goldsmith, lord Bath, Lyttleton, Burke, le doct. Beattie, etc. On a d'elle des *Dialogues des morts*, publ. avec ceux de lord Lyttleton ; *Essai sur le génie et les écrits de Shakespeare*, 1769 : ouvrage trad. en franç. sous le titre d'*Apologie de Shakespeare*, et où l'on trouve beaucoup plus de savoir et de critique qu'on n'en devait attendre d'une femme du gr. monde : elle l'avait entrepris

pour venger Shakespeare des sarcasmes de l'auteur de la Henriade. *Voltaire a révisé cet ouvr. dans sa Nouv. Lettre à l'Acad. fr.*, imp. à la tête d'*Irène*.

MONTAIGNE (MICHEL, seigneur de), célèbre moraliste, né en 1533, au château de Montaigne, en Périgord, d'une famille aisée, nommée Eyghem et originaire d'Angleterre, reçut une éducation singulière mais très-soignée, à laquelle il dut sans doute en grande partie la tournure originale de son esprit et la vivacité franche et hardie de son langage. Son père lui fit apprendre le lat. avant le franç., dès le berceau, et l'idiotisme vigoureux de Tacite et de Lucrèce fut véritablement la langue maternelle de cet enfant qui devait un jour donner au jargon de la vieille France tant d'énergie, de précision et de grâce. Il fut en outre recommandé à tous ceux qui l'entouraient de ne jamais le tirer avec violence du sommeil si nécessaire et si doux à son âge, mais de l'éveiller insensiblement aux sons d'une musique tranquille. Plus tard, son père, n'ayant plus espoir de lui ceux qui l'avaient secondé dans ses vices, fut obligé de recourir dans le sentier de la routine ; mais les premières impressions devaient être durables dans le jeune Montaigne. Placé à l'âge de 6 ans au collège de Guenne, à Bordeaux, il y eut pour maîtres des hommes du plus grand mérite, Bèchanan, Muret, etc., et fit des progrès rapides, puisqu'à 13 ans il avait achevé ses études ; mais toutefois ne l'empêchait pas de remarquer avec chagrin que s'était toujours collègue. Ennemé comme il l'était de toute contrainte, il fut peu disposé à suivre la carrière militaire, et aimait mieux encore étudier le droit romain et compliqué de cette époque. Il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de Lhopital. Un autre de ses confrères fut ce La Boétie, dont le nom semble désormais inséparable du sien. Tous deux s'estimaient avant de s'être vus, seulement sur les rapports qu'ils entendaient faire l'un de l'autre : enfin ils se rencontrèrent dans une grande société à Bordeaux, et quelq. moments suffirent pour établir entre eux cette amitié parfaite qui faisait dire à Montaigne, 9 ans après la mort de ce sien cher frère : « Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dois sa part. » Quoique notre philosophe ne eût pas les femmes aussi propres à faire des amies, on connaît son attachement pour Marie de Guoray, sa fille d'alliance ou d'adoption, aimée de lui plus que paternellement. Il eut aussi beaucoup d'affection pour sa femme, quoiqu'il donne à entendre qu'en formant un engagement, il ait été plutôt à la convenance et à l'usage qu'à son inclination naturelle. Enfin il conserva toujours de son père la plus tendre souvenir, et dans la retraite où les agitations de la France ne tardèrent pas à le confiner, il éprouva plus que jamais le besoin de s'abandonner à ce pieux sentiment. Il était bien résolu de passer en repos le reste de sa vie ; mais il fallait un élément à l'ardeur de son esprit, qui, comme un cheval échappé, se donnait plus carrière dans la solitude qu'il n'avait fait en la compagnie d'autrui. Montaigne se mit donc, vers 1573, à écrire ses *Essais*, où, dès l'un des prem. chapitres, il annonce avoir atteint l'âge de 39 ans. La prom. édit. de ce livre de bonne foi parut en 1580 : elle n'en contient que les deux premiers livres. C'est ici le lieu d'affirmer que le voyage de l'auteur en Allemagne, en Suisse, en Italie, est postérieur à cette publication, quoiqu'en aient pu penser plus. écrivains, étonnés avec raison de tant de connaissances positives. Montaigne donne une dernière édition de ses *Essais*, en 1588 (Paris, Langelier, in-4), avec un 3^e livre qui forme le tiers de l'ouvr., et 600 additions aux deux prem. : c'est ce nouveau tableau qui lui a surtout assuré le titre de peintre inimitable de l'homme et de la nature. On peut se faire

une idée juste de sa manière de travailler, d'après la marche incertaine de son ouvr. Tantôt à la promenade, tantôt dans le cabinet, passant de la méditation à la lecture, de l'étude des autres à celle de lui-même, il observait, réfléchissait, remarquait, s'essayait tour-à-tour; c'est ainsi qu'il parcourait dans son livre, dans ses chapitres même, tous les sujets, tous les textes, sans plan arrêté, sans objet suivi, mais non sans un but indirect ou éloigné. On a dit que ses principes n'étaient pas plus fixes que sa manière de procéder en écrivant; on l'a accusé de scepticisme. Nous ne chercherons pas à le justifier de cette accusation que plus d'un sage a méritée; lui-même avait pris pour devise : *Que sais-je ?* Cette incertitude, cette hésitation, qui venait sans doute de son esprit juste et nullement passionné, devint presque de l'indifférence, lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les opinions politiques, du sa malheureuse époque. Aussi ne réussit-il pas toujours à conserver son élite au viage de sang et de sac, au milieu des guerres civiles dont la Guienne était le foyer : il fût, comme les autres royalistes sincères et les catholiques modérés, par être péluant à toutes mains : au gibelin, il étoit guelfe; au guelfe, gibelin. Malgré la vogue de ses *Essais*, que tout gentilhomme studieux voulait avoir sur sa cheminée, il ne tenait plus beaucoup à la vie et s'en désolait chaque jour par l'effet du mécontentement moral autant que des douleurs physiques. Enfin, sentant sa mort approcher, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes, il expira dans cet acte de piété (1532). Nous insistons sur ce dernier acte de sa vie, parce que Naegeon a prétendu que ce gr. penseur ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Quant à l'assertion des auteurs de l'*Art de penser*, que tout sentiment moral étoit étroit en lui, elle mérito à peine d'être rappelée. Montaigne eut sans doute des faiblesses, peut-être une grande vanité, puisqu'il parle toujours de lui et de lui seul; mais ses contemporains les plus vertueux, de Thon, Pasquier, l'honorèrent et l'estimèrent. Enfin son livre sera toujours la par ceux qui veulent réfléchir sur eux-mêmes sans fatigue et sans ostentation, parce qu'il fut véritablement l'homme de son livre, un homme de bonne foi. Les éditions de Montaigne sont trop nombreuses pour que nous en donnions ici l'indication (v. le *Manuel du Libraire* par M. Brunet); les plus estimées sont celles de ses *Essais*, avec des sommaires analytiques et des nouvelles notes, par M. Amzury Deval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8; et de ses *Œuvres*, avec les notes de tous les commentateurs, pub. par J. V. Leclerc, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8; cette dernière, fait partie de la *Collection des Classiques français*, pub. par M. Leclerc. Nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages relatifs à Montaigne, que les *Notices et Observations pour préparer et faciliter la lecture de Montaigne*, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. En 1812 l'Institut mit au concours l'éloge de Montaigne, et le prix fut décerné à M. Villemain. Parmi ses concurrents, dont les compositions parurent à la même époque, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Dros, Joy, Mazure, Roy et Victorin Fabre.

MONTAIGNE (JEAN), ecclésiastique, né près de Cahors, en 1759, fit ses études à Toulouse, prit à Paris le grade de doct. en Sorbonne, et s'attacha à la congrégation de St-Sulpice. Dispersé pendant la révolution, les membres de cette société se réunirent en 1801, et Montaigne fut alors nommé supérieur du séminaire d'Issy. Il en exerça encore les fonctions, lorsqu'il m. en 1821. On lui doit la publication de l'ouvrage de Legrand : de *Existential Dei*, etc., 1812, in-8. On trouve une notice sur Montaigne dans l'*Ami de la religion*, t. 27, page 153.

MONTAIGU (PIERRE GUERIN DE), gentil-

homme d'Auvergne, maréchal des hospitaliers de St-Jean-de-Jérusalem, fut élu 13^e grand-maître de cet ordre en 1203, et peu de temps après, il accourut les chrétiens d'Arménie. Après avoir contribué à la victoire qu'ils remportèrent sur Soliman, sultan d'Iconium, il se signala à la prise de Damiette, et parvint ensuite la plupart des états de l'Europe pour solliciter des secours. A son retour, il trouva la Palestine livrée à l'anarchie et chercha, mais en vain, à rapprocher les hospitaliers des templiers avec lesquels ils étaient en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue entre les musulmans et les croisés, et refusa le même sens de se rendre à l'armée, tant qu'elle serait commandée par l'empereur Frédéric II, que le pape avait excommunié. Il m. en 1230.

MONTAIGU (GUILLES-AYCELIN DE), l'un des plus célèbres prélats du 13^e S., né en Auvergne, de la famille du précédent, fut élu archevêque de Narbonne en 1209, avant d'avoir été ordonné prêtre, et se rendit à Rome où il fut sacré. En 1209, il convoqua à Béziers un concile provincial dont les actes ont été publiés par Marini, tome 4 de *Thésaur. nov. anecdotor.* Il se prononça ensuite pour Philippe-le-Bel dans les dernières que ce prince eut à soutenir contre Boniface VIII, déclara que ce pontife étoit déchu, et interjeta appel de sa sentence au futur concile. Plus tard il fut l'un des commissaires nommés pour examiner la conduite des templiers, et ouvrit l'avis que ces malheureux ne fussent point entendus dans leur défense; son avis fut récompensé par la place de chancelier. En 1311, il passa du siège de Narbonne sur celui de Rouen; et il m. en 1318. Il avait fondé en 1314 le collège qui a long-temps porté son nom à Paris, et il lui légua une partie de ses biens.

MONTAIGU (GUILLES-AYCELIN DE), cardinal, arrière petit-neveu du précédent, né dans les premières années du 14^e S., fut d'abord évêque de Tournai, assista en 1356 à la désastreuse bataille de Poitiers, et suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier. Ce monarque obtint pour lui la pourpre romaine, du pape Innocent VI, en 1361; et il fut nommé par le pape Urbain V, l'un des commissaires chargés de réformer l'université de Paris. Il fut ensuite envoyé en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou, puis se retira à Avignon où il m. en 1378. — MONTAIGU (Pierre-Aycelin de), frère du précédent, connu sous le nom de *Cardinal de Lann*, entre d'abord dans l'ordre de St-Benoît, devint ensuite prieur du St-Martin-des-Champs, prov. de Sorbonne, chancelier du duc de Berry, fut élu en 1371 évêque de Lann, élevé au cardinalat en 1384, se démit de son évêché quelque temps après, et m. à Reims en 1388. Son corps, rapporté à Paris, fut inhumé dans l'église de St-Martin-des-Champs. — JEAN MONTAIGU, vidame de Laonnois, obtint la surintendance des finances, fut revêtu de la charge de gr.-maître de France en 1408, et plaça deux de ses frères sur les sièges de Sens et de Paris; mais il ne sut pas jouir de sa fortune avec modération; ses emportements, son orgueil dédaigneux, ses violences soulevèrent contre lui les premiers personnages du royaume. Le duc de Bourgogne et le roi du Navarre profitèrent de la maladie de Charles VI pour faire écarter son surintendant, et le livrèrent à des commissaires (1409) comme coupable de sorcellerie, d'empoisonnement, et de malversation. La dernière de ces imputations étoit la seule fondée; mais les autres ne contribuèrent pas moins puissamment à le faire condamner. Il eut le tête tranchée aux halles de Paris le même année, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée 3 ans après, à la prière de Charles de France, son fils, tué plus tard à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussy, dont Jean avait fondé le monastère, lui firent de magnifiques funérailles,

et loi érigeant un tombeau, devant lequel François I^{er}, un siècle après, frappé du rapport que lui fit un religieux du jugement et de la condamnation du coupable mais malheureux Montaigu, jura de ne jamais faire mourir personne par commission. Ce ministre avide méritait la mort; mais des juges seuls avaient le droit de la lui donner.

MONTAIGU en **MONTAGU** (**RICHARD** de), prêtre et savant théologien anglais, né en 1578 à Dorney, dans le comté de Buckingham, fut nommé évêque de Chichester en 1628, et passa tois ans après au siège de Norwich, où il m. en 1631. On dit qu'il avait résolu de se démettre de ce deraier évêché, et de se retirer en Flandre pour y faire une profession publique du catholicisme, mais que la m. l'empêcha d'accomplir ce dessein. On a de lui : une *refutation* de sagl. du traité de *Decimis* de Selden (v. ce nom); *Analecta exercitiationum ecclesiasticarum*, etc., Londres, 1622, in-fol.; une défense de Cassaubon sous ce titre : *Antididitrib ad priorem partem distributio J. - C. Bulengeri adversus exercitationes Is. Casauboni*, ib., 1625, in-fol.; *Apparatus ad origines ecclesiasticas*, Oxford, 1635, in-fol.; *Origines eccles.*, Londres, 1636-40, 3 vol. in-fol.; une édit. des deux discours de St Grégoire de Nazianze contre l'emp. Julien; des notes sur Eusèbe dans l'édit. de Paris, 1629, in-fol.; une trad. latine des *lettres* de Photius, avec notes, Lond., 1631, in-fol.; et plus. ouv. de controverse en angl. et en lat. Il a laissé en MS. une trad. lat. de 214 *lettres* de St Basile.

MONTAIGU, V. **MONTAGUE**.

MONTALBERT, **M. MONTALEMBERT**.

MONTALBANI (**JEAN-BAPT.**), comte ital., né en 1596 à Bologne, d'une anc. famille de cette ville, fut reçu le même jour docteur en droit et en philoss. Après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Pologne et en Turquie, il visita Constantinople, parcourut l'Asie-Mineure, se rendit en Perse, et explora une partie de la Haute-Asie. Il apprit les langues dérivées de l'arabe; et, d'après le témoignage d'Orlandi, il en parlait 13 avec facilité. De retour à Bologne, il passa d'abord en France pour y demander du service, puis se rendit à la cour du duc de Savoie, où il obtint de ce prince le grade d'offic. général. Il fut fait prisonnier dans une bataille par les Espagnols, qui le traitèrent avec rigueur. Ayant recouvré sa liberté, il alla demander de l'emploi à la république de Venise, et fut envoyé avec un commandement supérieur à l'île de Candie, où il m. en 1646. On a de lui : *de moribus Turcarum* Comment., Rome, 1625, 1636, in-12; *Leyde*, 1643. Il a laissé plus. MS. dont on trouve les tit. dans les *Scriptori Bolognesi* d'Orlandi.

— **MONTALBANI** (**MARC-ANTOINE**), fils du précédent, né en 1630, s'appliqua spécialement à l'étude de la minéralogie, parcourut en naturaliste les pays du nord de l'Europe, et fut bien accueilli par le roi de Pologne Jean-Casimir, qui le décora du titre de marquis. De retour en Italie, il exploita les mines de l'Adriatique, revint à Bologne mettre en ordre ses collections, et y m. en 1695. On a de lui : *Catascopia mineralia*, etc., Bologne, 1676, in-4; *Relazione dell' acqua minerale del regno d'Ungaria*, Venise, 1687, in-4. — **Costor MONTALBANI**, fils de Marc-Antoine, né en 1670, cultiva les sciences et les lettres à l'exemple de son aïeul, suivit cependant la carrière des armes, et fut gouvern. de Carrare pour les Vénitiens. Il revint à Bologne en 1723 pour y occuper la chaire d'architecture militaire, et m. dans cette ville en 1732. On a de lui des discours, des poésies, des dissertations, des *almanachs*, doct. Orlandi (*Scriptori Bologn.*) rapporte les titres. — **MONTALBANI** (**OVIDIO**), savant et fécond écriv., frère puîné du marquis Jean-Bapt., acquit comme lui du vaste connais., fut nommé en 1634 prof. de logique à l'université de Bologne, remplit successivem. les autres chaires de physiq.,

de mathém. et de morale, fut appelé, en 1657, à la place de conservat. du cabinet d'histoire naturelle, légué par Aldrovande (v. ce nom) à sa patrie, obtint le titre d'astronome de sénat, et m. en 1671. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera la liste dans les *Scriptori Bologn.* d'Orlandi, dans les *Mém. de Nicéron*, t. 37, et parmi lesquels nous citer : *Index omnium plantarum extitcentium.... quæ in proprio musæo conspiciuntur*, Bologn., 1624, in-4; *de illuminabili Lapide bononensi Epistola*, ib., 1634, in-4; *Epist. varior ad eruditissimos viros*, etc., ibid., 1634, in-4; *clarorum aliquot doctorum bononiensium egiologia Cenotaphia*, ib., 1640, in-4; *Nitrovalia bonon. civium anademata*, seu *Bibliotheca bononiensis*, ibid., 1641, in-16; *Formulario economico, cibario et medicinale*, etc., ib., 1654, in-4; *Bibliotheca botanica*, ib., 1657, in-24, très-rare; *Vocabolista bolognese*, etc., ib., 1660, in-12 de 372 pages, rare et curieuse. C'est O. Montalbani qui a rédigé la *Dendrologia*, ou *histoire naturelle des arbres*, qui fait suite aux différents traités publiés par Aldrovande ou par ses continuateurs.

MONTALEMBERT (**ANNE** de), V. **ESTÉ**.

MONTALEMBERT ou **MONTALAMBERT** (**ANNE** de), que quelques dictionn. biograph. ont confondu avec André Montalembert, maréc. d'Essé, fut ambon. et prédicat. de François I^{er}. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un écrit intitul. la *Merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis sa naissance s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, Paris, 1528; Rouen, 1539, in-4; 3^e édit., Paris, 1580, in-12; reproduit par l'abbé Langlet dans le *Recueil des dissert. sur les apparitions*, tome 1^{er}; et par l'abbé d'Artigny dans ses *nouveaux mémoires*, t. 7. Cornille Agrippa appelle A. de Montalembert *homo nequam et impostor*; mais cet ecclésiastiq. n'était au fond qu'un homme crédule et superstitieux.

MONTALEMBERT (**MARC-REMI**, marquis de), officier-général, né à Angoulême en 1714, de la famille du maréchal d'Essé, entra au service à l'âge de 18 ans, fit plus. campagnes en Allemagne, et, pendant les loirs que lui laissait la paix, s'adonna à la culture des sciences, principalement de celles qui ont des rapports directs avec le métier des armes. Reçu à l'académie des sciences en 1747, il y donna plus. mém. qui se trouvent dans le *Recueil de cette compagnie*. La lecture du traité de *l'Attaque des places*, par Vaucon, lui fit étudier avec un soin particulier l'art de la fortification. D'autre part il établit dans l'Angoumois et le Périgord des forges considérables qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles, dont elle n'était pas assez pourvue. Pendant la guerre de 7 ans, il fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie; et, consulté sur les opérations concertées entre les généraux alliés, il en rendait compte au ministère français. A la paix de 1762, Montalembert ayant terminé l'ouv. sur la fortification, qu'il méditait depuis long-temps, le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, auquel il avait communiqué son MS. en ajoutant la publieit., qui n'eut lieu qu'en 1776. Le corps entier du génie militaire se prononça alors contre le livre et son auteur, qui s'attaqua des principes nouveaux, et semblait attaquer une partie de ceux de Vaucon. Toutefois Montalembert obtint du gouvern. la faculté de démontrer sa nouvelle doctrine, et fut chargé, en 1779, de la construction d'un fort destiné à garantir l'île de Rhé des attaques des Anglais. Ce fort, exécuté tout en bois, ne coûta que 800,000 fr., en lieu de plus. millions que portait le devis des ingénieurs, et n'approuva pas le moindre dérangement par l'effet de la défection de toutes ses batteries, bien que les mêmes ingénieurs eussent annoncé qu'il s'éroulerait si l'on voulait faire usage des pièces dont il était armé. A la réolut., Montalembert perdit la

plus grande partie de sa fortune, et n'en abandonne pas moins, pour les besoins de l'état, une pension qu'il avait reçue du roi pour la perte d'un œil. Carnot (v. ce nom), chargé spécialement des opérations milit., appela ce sav. général auprès de lui, ainsi que les ingén. Darcos et Marecot, au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert m. en 1800, doyen des généraux français et de l'acad. des sciences. Il avait été proposé pour une des places videntes à l'institut, dans la section de mécanique; mais il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent le vainqueur d'Italie, Bonaparte. On a de lui : *Fortification perpendiculaire, ou l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-78, 11 vol. in-4, avec un gr. nombre de pl. Les prem. vol. de ce gr. ouv. ont été trad. en allem. par le major du génie Lindénau; *Correspondance pendant la guerre de 1757*, Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. gr. in-8; *Réponse au colonel D'Arçon sur son apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4; *L'Ami de l'art défensif, ou Observat. sur le journal de l'école polytechnique*, an IV (1795), 6 n^{os} in-4; *Bellet, du siège de St-Jean-d'Acre*, 1798, in-8; *Mém. histor. sur la fonte des canons*, 1798, in-4; *Chimie-poëte, ou Poëte français*, 1796, in-4; plus, *Mém. insérés dans le recueil de l'acad. des sciences*. On connaît encore du gén. Montalembert 3 pièces de théât. : *la Statue* et *la Barge de qualité* (musique de Cambini), et *la Bohémienne supposée* (musique de Thomeoni), impr. en 1786 à un très-petit nombre d'exempl.; et des poëmes inédites. MM. Delisle de Sales et de la Platière ont pub. l'*Eloge histor. du général Montalembert*, Paris, 1801, in-4 de 76 p. On peut consulter aussi la notice sur le même personnage insérée dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, tome 1^{er}, page 123.

MONTALIVET (JEAN-PIERRE BACHASSON, comte de), pair de France, né à Sarreguemines en 1766, embrassa la carrière de la magistrature, et à 39 ans était conseiller au parlement de Grenoble, place que la révolution lui fit perdre. Echappé aux troubles de cette époque, il fut nommé maire de Valence, et en 1801 le gouvernement l'appela à la préfecture du département de la Manche, puis à celle de Seine-et-Oise. Les talens qu'il déploya dans ces div. fonctions devaient lui procurer une élévation rapide : aussi Montalivet devint successivement, conseiller d'état, command. de la Lég.-d'Honneur, comte de l'empire, direct.-général des ponts-et-chaussées (1805), et enfin ministre de l'intérieur (1809). En 1814 il accompagna Marie-Louise à Blois, et reentra ensuite dans la vie privée. Ayant accepté pend. les cent-jours l'emploi d'intendant-général de la couronne, et siégé à la chambre des pairs instituée par Bonaparte, Montalivet se vit exclu de la nouvelle chambre royale; mais il y fut rappelé en 1819. Il rotaix avec la part constitutionnel, bien qu'il prit pen de part aux discussions. Il m. en 1823 à La Grange, près Pouilly. M. le comte Daru a prononcé son éloge à la chamb. des pairs le 20 mars 1823.

MONTALTE, V. DANERI.

MONTALTO (LÉONARD), doge de Gènes, né dans le 1^{er} S., c'une famille considérée dans l'ordre populaire, avait acquis la réputation d'un habile juriconsulte, et était depuis long-temps chef du parti gibelin, lorsque ses concitoyens l'appelèrent à la prem. magistrature en 1363. Il m. l'année suivante. — André MONTALTO, parent du précédent, fut élu doge à l'âge de 23 ans en 1393. Obligé bientôt après de quitter ce poste par les intrigues d'Antonio Adorno, l'un de ses rivaux, il le recouvra l'année suivante, et en fut dépossédé de nouveau. Gènes ayant été livrée plus tard au roi de France Charles VI par Adorno, Montalto fit de vains efforts pour lui rendre sa liberté; et lorsque la république fut affranchie ensuite, en 1411, il ne put

obtenir d'être réintégré dans la place éminente qu'il avait déjà occupée.

MONTALVO, V. GALVEX.

MONTANY (DIJES-PAUL, d'ARCLAIS, seigneur de), prem. maître d'hôtel du duc d'Orléans, m. à Paris en 1765, à l'âge de 62 ans, cultiva les sciences et les lettres en amateur éclairé. On a de lui : *la Lithogénésie, ou Examen chimique des pierres et des terres*, etc., trad. de l'allemand de J. Pott, Paris, 1753, 2 v. in-12; *Tr. des couleurs pour la teinture en émail et sur la porcelaine, précédé de l'Art de peindre sur l'émail*, ibid., 1765, in-12. V. l'éloge de l'aut. à la tête de ce dernier ouvrage, dont Diderot fut l'éditeur.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque du 2^e S., né dans un bourg de la Mysie, embrassa le christianisme dans l'espoir de parvenir aux prem. dignités de l'église; mais, trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte, débute par annoncer qu'il était le prophète que le St-Esprit avait choisi pour révéler aux hommes les grandes vérités qu'ils n'étaient pas en état d'entendre ou temps des apôtres; et réunit en peu de temps un gr. nombre de disciples qui l'appelaient le *Paraclet*. Sans rien changer aux oracles du symbole, il ajoutait à la rigueur des pénitences prescrites par les canons, refusant d'admettre à la communion ceux qui étaient coupables de quelq. crime, soutenant que nul n'avait le droit de les absoudre, condamnant les secondes noces comme des adultères, etc. Il établit jusqu'à trois catènes très-rigoureux et des jeûnes extraordinaires. L'Eglise d'Orient condamna, vers l'an 172, cette nouvelle doctrine; mais Montan persista dans son schisme, vit augmenter le nomb. de ses disciples, et vécut, dit-on, jusqu'à l'an 212. Quelq. écriv. prétendent qu'il mit fin à son existence en se pendant. Les montanistes subsistèrent plus d'un siècle en Asie, particulièrement en Phrygie, pénétrèrent même jusqu'en Afrique, et furent divisés en deux sectes : les uns suivirent les opinions de Proclus (v. ce nom), et les autres adoptèrent les erreurs du sabellianisme (v. SABELLIUS).

MONTANARI (GEMINIANO), astronome, né à Modène en 1612, étudia d'abord la philosophie et la jurisprudence, et ensuite les mathém. à Florence, exerça la profess. d'avocat dans cette même ville, devint astronome des Médicis, puis mathém. du duc de Modène Alphonse IV, fut nommé plus tard prof. de mathém. à Bologne, puis de cette ville à Padoue pour y professer l'astronomie et la météorologie, et m. d'apoplexie en 1687. Il laissa plus. écrits sur des sujets d'astronomie (notamm. sur les comètes de 1664, 1665, 1680, 1681 et 1682), dont on trouve les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'aut., dans les *Vita Italor. de Fabroni*, et dans la *Bibliot. Modense de Tiraboschi*.

MONTANGLOS (MAUR-EMILE MAYON DE), né à Aix en 1736, m. à Paris en 1812, cultiva la poésie avec quelq. succès. On connaît d'elle un gr. nomb. de poëmes fugitifs et plus. pièces de théât. parmi lesquelles il faut distinguer *Robert-le-Fort*, opéra comique en 1 acte. Ses composit. ont été recueillies en partie et pub. sous le titre d'*Œuv. div.*, Paris, 1790, 2 v. in-12. Celles qui sont sorties de sa plume postérieurement, à cette publication se trouvent dans différentes livrais. de l'*Almanach des Muses*.

MONTANI (COLA DE'), appelé par d'autres Niccolò MONTANO ou MONTABANO, comme ayant pris naissance dans les montagnes du Milanais, ou lieu nommé Guggio, était, sur. ces derri., de la famille des Capponi. Elève chéri du célèbre Giorgio Trapezuozio, il devint lui-même, vers 1450, profess. à Milan, et se fit une gr. réputation, autant par la rigueur de son doctrine que par le hardiesse et l'indépendance de ses principes. Ainsi que toute la jeunesse milanaise d'alors, Galas-Marie Sforza avait pris sur les bancs de son école. Lorsqu'en 1466 ce prince succéda à son frère François sur le trône

dancel, il eut l'odieuse fantaisie de voeuer par la penna da talion une correct. infligée à son enfance par l'instère pédagogue; et, sous un prétexte si vague que les histor. ne le peuvent indiquer avec certitude, il le fit fusiger publiquement. Dès-lors l'âme fière de Montani s'irrita au plus haut degré; et égaré par ses ressentim., il excita ses élèves à la révolte, et les détermina à passer sous les étendards du fameux Barthél. Colonne de Bergame, qui s'avantait contre Milan pour y renverser le despotisme de la noblesse. Cependant, son parti ayant eu le dessous, Montani, obligé de quitter la ville, passa à Rume, et après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Bologne, puis revint à Milan, où les écoliers et les professeurs l'honorèrent d'une sorte de triomphe. Il recommanda bientôt à s'élever contre la tyrannie du duc, qui le chassa de nouveau, mais n'en périt pas moins sous les coups de quelq. conjurés (v. OGGIATI). On fit périr dans les tortures, ou la populace mit en pièces les aut. de ce meurtrier. Quant à Montani, il trouva un protect. dans Ferdinand, duc de Naples; et ce fut pour complaire à ce prince qu'il pronouça une harangue pour détourner les Lucignos de contracter aucune alliance avec Laurent de Médicis. Celui-ci, violemm. irrité contre l'incommode rhéteur, le fit arrêter sur les montagnes de Bologne, et le fit pendre sans aucune forme de procès. On conserve à la Biblioth. ambrosienne le MS. du discours de Montani; c'est la seule pièce qui soit restée de ce prefess. célèbre, auquel le chev. Casio a consacré une place dans ses *Epitaffi*, etc., p. 35. V. aussi le t. 6, p. 64 et suiv. des *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

MONTANI (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né vers 1685, d'une famille noble de Pésaro, m. en 1760, prof. de morale au collège romain, a publié, avec des augment. considérables, un ouv. du P. Pellicani sous le titre suiv. : *Tractatus de Montianibus*, Rome, 1755, in-4.

MONTANO (JEAN-BAPT. MONTI, DA MONTE), né, en lat. *Montanus*, célèbre médec., on à Vérone dans les dern. années du 15^e S., fit ses études et reçut le bonnet de docteur à Padoue, s'établit à Brescia, et y pratiqua plus. années son art avec succès; il voyagea ensuite en Italie, visita Naples, Rome, Venise, et se vit partout recherché des grands. De retour à Padoue en 1536, il y remplit pendant 11 ans la chaire de médecine, attirant à ses doctes leçons une foule d'audit. de toutes les parties de l'Europe, et m. à Terrazo en 1551, des suites d'une maladie du vessie. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., presque tous publiés par ses élèves, et dont les tit. se trouvent dans le *Teatro d'Uomini letterati* di Ghilini, dans les *Eloges des hommes savans*, etc., de Tessier, dans le *Dictionn. de médecine* d'Éloy, dans la *Biogr. médicale*, pub. par G.-L.-F. Panckoucke, etc. Mart. Weindrich a pub. : *Medicina universa ex lectionibus Montani catherique apusculis collecta*, Francfort, 1587, 2 vol. in-fol. Les ouv. de Montano ont eu de nomb. édit. dans le 16^e S. en France, en Italie et en Allem.; mais depuis les progrès de l'art et de nouvelles expériences les ont fait tomber presque tous dans l'oubli.

MONTANO (JEAN-BAPT.), sculpt. milanais, m. à Rome, en 1621, travaillait le bois avec une adresse merveilleuse, et en faisait ressortir des figures aussi correctes qu'élégantes. Il sculpta, par ordre de Clément VIII, l'excellent orgue de St-Jean-de-Latran, et donna les dessins des *glises*, des tombeaux et des principaux outels de Rome. On a de lui : *L'Architettura con diversi ornamenti cavati dall' antico*, Rome, 1636, in-fol.; *Scelta di vari templi antichi, con le piante e alzate, disegnati in prospettiva*, e pubblicati da Giambattista Soria, ibid., 1624, in-fol.; *Tabernacoli diversi*, ibid., 1628, in-fol.

MONTANSIER (MARQUERITE BRUNET), connue sous le nom de M^{lle}, né à Bayonne en 1730, passa en Amérique les premières années de sa jeunesse.

De retour en France, elle joua quelque temps la comédie dans les provinces, devint directrice du théâtre de Nantes, et de là, par le crédit de M. de St-Coily, obtint (1775) le privilège exclusif de tous les spectacles de la cour. En 1789 elle ouvrit à Paris la salle Beaupalais, et en 1793 le théâtre national, situé rue Richelieu. A cette époque du délire révolutionnaire, on prétendit que M^{lle} Montansier, en construisant son établissement, près de la Bibliothèque nation., avait eu dessein d'incendier cette dernière. Une pareille accusation motiva la fermeture du théâtre et l'arrêt de sa directrice. Telle est l'origine des réclamat. que M^{lle} Montansier fit entendre sous tous les gouvernemens qui se succédèrent depuis 1795, demandant une très-forte indemnité pour les pertes que lui avait fait éprouver cette circonstance. Son droit fut constamment reconnu, mais ses prétentions, réellement exagérées, n'obtinrent point un entier succès; le dernier résultat est un décret de Napoléon, daté du Moscow, qui liquide l'affaire par l'inscrip. de 100,000 fr. sur le gr.-liv. et de 1,200,000 fr. rejetés à l'arrière. En 1801 M^{lle} Montansier avait reouvert le théâtre des Bouffes; cette nouvelle entreprise ne réussit point. Depuis elle s'associa à la propriété du théâtre des Variétés, auquel son nom est souvent appliqué. Elle m. à Paris en 1820, à l'âge de 90 ans. On trouve une notice sur M^{lle} Montansier dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Armand Ragneneu et Audiffred, 17^e et 18^e année, 1821 et 1822, p. 383-97.

MONTANUS. V. ARIAS-MONTANUS, BERGHE, MONTAN ET MONTANO.

MONTARGON (ROBERT-FRANÇOIS), religieux augustin, né à Paris en 1705, portait dans son ordre le nom de père Hyacinthe de l'Assomption. Il prêcha devant Louis XV devant le roi Stouilas, duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. Il périt à Plumbières, dans une inondation que cette ville essuya en 1770. On a de lui : *Diciana, apocryphique*, 1752 et ann. suiv., 13 vol. in-8 et 12 vol. in-12; trad. en ital., Vcoire, 1755; *Hist. de l'insurrection de la fête du S. Sacrem.*, 1753, in-12; *Rec. d'Eloquence sainte, ou Biblioth. des Patriarches et des fondateurs d'ordres*, 1759, 5 vol. in-8.

MONTARGUE (PIERRE), de, major-gén., et chef du corps des ingén. dans l'armée prussienne, né à Uzès (Laoguedoc) en 1660, de parens protestans, passa dans les états de l'électeur de Brandebourg à la révocation de l'édit de Nantes, entra au service de ce prince, se distingua par sa valeur et ses talens, obtint un avancement rapide, fut chargé de plusieurs missions importantes, dirigea le siège de Stralsund, et m. à Maestricht en 1753. On conserve dans les archives milit. de Prusse un grand nombre de cartes et de plans levés par cet habile ingén.

MONTAUBAN (JACQUES POUSSET) de, av. ou parlem. et échevin de Paris, villo où il m. en 1685, était d'un commerce agréable, et fut lié avec Boileau, Chapelain et Racine. On trouve dans la compilation de Gayot de Pitaval (*causes célèbres*) des extraits de quelq. plaidoyers de Montauban. Il a fait imprimer lui-même, en 1654, la collection de ses *œuvres dramatiques*, qui se composent de 4 trag. et de 2 coméd., tombées depuis long-temps dans un juste oubli. On prétend qu'il eut part à la conception des *Plaideurs*, et qu'il fournit à Racine les locutions et les formes de jurisprudence employées dans cette charmante comédie.

MONTAUBAND (N.), fameux fibonstier, né en France dans le 17^e S., commença ses excursions aventureuses à l'âge de 16 ans, courut peud. plus de 20 autres années les côtes du Mexique, ou Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique septentr. jusqu'à Terre-Neuve, les côtes d'Afrique depuis les Canaries jusqu'au Congo, détruisit plus. établissem. anglais, s'empara d'un gr. nombre de vaisseaux de cette nation et des Hollandais, et m. en 1700 à Bordeaux, que l'on

présume être aussi son lieu de nais. On a de lui : *Relation du voyage du siar de Montauband, capitaine des flibustiers en Guinée, en l'an 1695, avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des mœurs, etc.*, imprimée à la suite de la trad. de Las-Casas, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12.

MONTAULT. V. NAVAILLES.

MONTAUSIER (CHARLES DE STE-MAURE, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-bonne famille de Touraine, entra au service en 1630, se distingua en Italie, en Lorraine, obtint, à 28 ans, le grade de maréchal-de-camp, fut nommé, vers la même époque, gouverneur de la partie de l'Alsace alors soumise à la France, devint lieutenant-général en 1646, et reçut peu de temps après le gouvernement des provinces de Saintonge et d'Angoumois. Il resta fidèle au parti de la cour pendant la guerre de la Fronde, et reçut dans une action des blessures graves qui le forcèrent de quitter le service, milit. Il remplit, en 1662, le duc de Longueville dans le gouvernement de la Normandie, fut nommé duc et pair en 1664, et gouverneur du dauphin en 1668. Depuis plus, années Louis XIV avait su apprécier les grandes qualités de l'homme auquel il confiait l'éducation de son fils. Montausier justifia pleinement le choix du monarque par les soins de toute espèce qu'il donna à l'héritier du trône. Riche lui-même de connaissances étendues, il rassembla près de son auguste élève tout ce que la France comptait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres. En même temps qu'il cultivait le germe des bonnes qualités, à peine développées dans le dauphin, il éloignait de ce prince tout ce qui pouvait le corrompre en flâtant ses passions, et ne mettait sous ses yeux que des exempt. de vertu. Si la nature ne permit pas, dit un biographe, qu'en sortant des mains d'un tel instituteur, le fils de Louis XIV fût un grand prince, Montausier en fit au moins un prince bon, juste et humain. « Dans une des promesses qu'ils faisaient ensemble, ils s'étaient arrêtés devant une chausserie, et le sage gouverneur dit à son royal élève : « Sous ce chausse, dans ce misérable asile, logent un père, une mère et des enfants qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent le faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Montausier cessa ses fureurs, en 1680; mais le roi voulut qu'il conservât auprès du dauphin la même autorité, avec le titre de 1^{er} gentilhomme de la chambre du prince. Toutefois le duc obtint deux ans plus tard la permission de se retirer tout-à-fait, et dit au dauphin : « Monseigneur, si vous êtes un homme vous m'honorez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerais. » Ce vertueux personnage m. en 1690. Fléchier (v. ce nom), alors évêque de Nîmes, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit encore celle de son digne époux, le 11 août 1690, dans l'église des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris. Il y eut encore 3 aut. oraisons funèbres de Montausier, par les abbés Anselme et du Jarry, et par le relig. jacobin Courand. Sa vie a été écrite par Nicol. Petit, jésuite, Paris, 1729, 3 pet. vol. in-12; et Puget-de-St-Pierre a aussi publié l'*Hist. du duc de Montausier*, Genève et Paris, 1784, in-8. Son *éloge*, par Garat, a obtenu le prix de l'Acad. française en 1781. — **MONTAUSIER** (Julie-Lucine D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, devint unique héritière de ces deux maisons (Rambouillet et Vivonne), par le mort de ses deux frères et le profeta. relig. de ses trois sœurs, et forma du bonna heure son goût dans les entretiens des personnes d'esprit et de savoir qui fréquentaient la maison de sa mère, si connue sous le nom d'*hôtel de Rambouillet*. Elle avait 25 ans lorsqu'elle reçut les hommages du marquis, depuis duc de Montausier.

Ce seigneur qui s'était empressé, après sa présentation à l'hôtel Rambouillet, de solliciter le main de la belle et vertueuse Julie d'Angennes, ne l'obtint cependant que 12 ans après (1645). M^{re} de Montausier fut nommée, en 1661, gouvernante des enfants de France, à quelque temps après dame d'honneur de la reine; mais, ne pouvant remplir tous les devoirs que lui imposaient ces deux places, elle se démit de la première en 1664. Le mauvais état de sa santé la força, en 1669, de renoncer aux fonctions de dame d'honneur, et elle m. en 1671. Plus, sen. avant son mariage, son illustre époux lui avait offert, pour le jour de sa fête, le présent si connu depuis sous le nom de *Guirlande de Julie*, ouvrage de galanterie composé par plus, lieus esprits du temps, de concert avec un peintre de fleurs, nommé Robert. C'est un manuscrit de 90 feuillets, dont 29 offrent chacune une fleur différente, toutes médiocrement dessinées et enluminées. Les 61 autres contiennent chacune un madrigal. (Montausier était aut. de 16 de ces madrigaux.) La duchesse de Montausier garda précieusement, jusqu'à la mort, ce gage d'amour, qui, après avoir passé en plusieurs mains, est aujourd'hui en la possession d'une personne de la famille du duc de La Vallière. Nicolas Jarry (v. ce nom) fit trois copies de ce MS. : l'ouvrage a été impr. par Didot jeune, en 1784, in-8, papier vélin, et réimp. en 1818, avec figures colorées, in-18.

MONTAUX (CHAMRON DE). V. CHAMRON ou Supplément.

MONTAZET (ANTOINE MALVIN DE), archevêque de Lyon, membre de l'Académie française, né dans l'Agenois en 1712, débuta par être chanoine, gr.-vicar de l'évêché de Soissons et aumônier du roi par quartier. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il se fit remarquer dans plus, assemblées du clergé, réclama pour les immunités de cet ordre et s'éleva contre les entreprises du parlem. en 1755. Il remplaça en 1758 le cardinal de Tencin sur le siège archiepiscopal de Lyon, et se rangea alors du parti de la minorité des prélats, qui tout en reconnaissant l'autorité des constitutions reçues dans l'église de France, soutenaient cependant ceux qui les combattaient. Il supprima la signature du formulaire, changea tous les livres liturgiques du diocèse, et se mit en opposition avec la majorité de son clergé. Il m. à Lyon en 1788. Il avait été reçu à l'Académie, en 1757. On connaît de lui : *Lettre de M. l'archevêq. de Lyon, primat de France, à M. l'archevêq. de Paris*, Lyon, 1760, in-4; *Lettre pastorale*, du 30 juin 1763, in-4; *Mandem. et Instruct. pastorale contre l'Etat du peuple de Dieu, de Berrayer* (v. ce nom), 1762, in-12; *Mandem. et Instruct. pastor. pour la défense de son catéchisme*, 1772, in-4 et in-12; *Instruct. pastor. sur les sources de l'incrédulité*, etc., 1776, in-4, rédig. par la P. Lamhert; plus, autres mandem. pour les jubiles, pour le carême, etc.; des rapports faits aux assemblées du clergé de 1755 et 1772. C'est mal à propos qu'on lui attribue les *Instructions theolog.*, imp. à Lyon, 1782, 6 vol. in-12 : cet ouvrage est du P. Joseph Velle, oratorien, qua l'archevêq. avait chargé de ce travail. On trouve une notice sur Montazet dans l'*Ann. de la Religion*, t. 22, p. 161.

MONTBRAYRE (ALEXANDRE-MARIE-LÉONOR DE SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI, né à Besançon en 1732, d'une ancienne famille de la Franche-Comté, entra au service à l'âge de 13 ans comme capitaine au régiment de Lorraine, fit plus, campag. en Allemagne, fut nommé colonel en 1749, commanda en 1758 le régiment de la couronne, se distingua par diverses actions d'éclat, et reçut plus, blessures. Après la paix de 1763 il obtint la place de capitaine des cent Suisses dans la maison de Monsieur, frère de Louis XVI, fut admis au conseil de la guerre en 1776. Au bout de quelq. mois, nom-

mé adjoint du ministre de la guerre, comte de St-Germain, il devint son successeur en 1777, et fut lui-même remplacé par le marquis de Séguren 1780. A l'époque de la révolution il courut de grands dangers, et le marquis de La Salle l'arracha des mains du peuple le jour même de la prise de la Bastille. Il retourna ensuite en Franche-Comté, se fit quelques temps à Besançon, passa ensuite en Suisse en 1791, s'établit avec sa famille à Constance, et m. dans cette ville en 1796. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été récemment pub. à Paris, chez Eymery, 1827, 3 vol. in-8. — Le prince de SAINT-MAURICE, son fils, colonel du régiment de Monsieur, fut du nombre des gentilshommes francs-comtois qui se prononcèrent en 1788, aux états de la province, pour la suppression des privilèges de la noblesse. Etant sorti de France en 1791, il se rendit à Coblenz pour offrir ses services aux princes français; mais le mauvais accueil qu'il reçut le détermina à revenir à Paris, où il fut arrêté comme complice d'une conspiration contre Robespierre, traduit en tribunal révolutionnaire, et condamné à m. en 1795.

MONTBARS (N.), surnommé *l'exterminateur*. L'un des plus fameux chefs des filibustiers, était né vers le milieu du 17^e S. en Languedoc, d'une famille honorable. Le hasard ayant mis entre ses mains, dès son enfance, les relations des cruautés exercées par les Espagnols contre les habitants du Nouveau-Monde, il en conçut contre les premiers une haine qui dégénéra bientôt en fureur. Jouant au collège un rôle de Français dans une pièce de théâtre, il voulut tuer un de ses camarades qui représentait un Espagnol, et on eut beaucoup de peine à le tirer de ses mains. La guerre ayant été déclarée en 1667, Montbars quitta la maison paternelle, et alla s'embarquer au Havre sur un vaisseau de l'état qui commandait un de ses oncles. Arrivé dans les mers des Antilles, il se signala bientôt par des faits d'armes extraordinaires. Faisant ensuite la guerre pour son propre compte, il alla chercher les Espagnols, ses ennemis mortels, jusque dans leurs établissements, les combattit tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, tantôt sur mer, à la tête des filibustiers. Toutefois le P. Charlevoix (v. ce nom) lui rend ce témoignage honorable qu'il ne tue jamais un homme cherché, et qu'il ne partageait pas « les brigandages et les dissolutions qui ont rendu un si grand nombre d'aventuriers éhémobles devant Dieu et devant les hommes. » On ignore l'époque de la m. de cet homme extraordinaire. M. Picquenard a pub. un roman sous le titre de *Montbars l'exterminateur*, Paris, 1807, 3 vol. in-12; et c'est sur cet ouv. qu'a été comp. le mélodrame qui porte le même titre, représenté vers la même époque sur un des théâtres des boulevards de Paris.

MONTBEILLARD, V. GUENEAU.

MONTBELLARD (LÉOPOLD-ÉDOUARD, prince de), né en 1670, était fils du prince George qui fut dépossédé de ses états par Louis XIV, et contrainct de chercher un asile en Silésie. Le jeune Léopold entra de bonne heure au service du Empereur d'Allemagne, fit plus. campagnes en Hongrie, défendit avec succès la place de Tokay contre les Turcs, et les chassa de toute la contrée. Il succéda en 1699 à son père réintégré dans sa principauté par le traité de Ryswick; et dès-lors peu soucieux d'ajouter à la gloire qu'il avait acquise, il s'occupa dans les plaisirs, et étonna l'Europe par les scandales de sa vie privée. Il ne craignit point d'afficher ses désordres, obtint de la censure de l'empereur des titres honorifiques pour ses concubines, et de la complaisance du duc d'Orléans, régent, des lettres de naturalité pour ses bâtards de l'un et de l'autre sexe, auxquels il fit ensuite contracter des alliances entre eux. Nous nous abstiendrons d'entrer dans d'autres détails de la conduite scandaleuse de ce prince, qui m. en 1723. Le comte George de Spauek, l'un des 223 fils illégitimes, qui lui succéda

dans la principauté de Montbellard, en fut expulsé par décision du conseil aulique, et tous les individus de cette race bâtarde furent réduits à une pension alimentaire.

MONTBRUN (CHARLES DUPUY, seigneur de), dit le Brave, l'un des plus vaillants capitaines de son temps, né en 1530 au château de Montbrun, près de Gap, d'une ancienne famille du Dauphiné, fit ses prem. armes en Italie, et servit ensuite avec une grande distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. De retour en Dauphiné, il embrassa les principes de la réforme religieuse, d'après les exhortations de Théodore de Bèze (v. ce nom), et se mit en tête de faire suivre son exemple par tous ses vassaux. La violence qu'il employa pour les y contraindre détermina le parlement de Grenoble à instruire contre lui. Montbrun fit prisonnier le prévôt Marin Bonvier, qui venoit pour l'arrêter, leva quelques troupes, envahit le comté venaissin, s'empara de plusieurs villes, pillé et profana les églises, y établit de ministres protestants, et mit le pays à contribution; le pape lui fit demander le puits, et il y consentit sous la promesse de n'être jamais inquiété pour tout ce qui s'était passé. Reportant alors la guerre en Dauphiné, il fait mettre à m. les prêtres partout où il éprouve de la résistance, puis attaque le lieutenant du roi Gaudin dans un défilé, et taille sa troupe en pièces. Malgré ces succès et ne se trouvant pas en état de résister à des forces plus nombreuses qu'il dirigea contre lui, il prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille, et pendant son absence, son château fut saisi. En 1562, il revint offrir ses services au baron des Adrets, chef des protestants du Dauphiné, et lui succéda ensuite dans le commandement. Il eut aux batailles de Jarnac et de Moncontour, y fit des prodiges de valeur, resta dans le Dauphiné en 1574, défit l'armée catholique, commandée par le marquis de Gordes, et se porta ensuite en Provence. Après le massacre de la St-Barthélemy, il leva de nouvelles troupes et eut pour lui les villes à son profit. En 1574 Henri III donna l'ordre au marquis de Gordes de marcher contre cet audacieux partisan et de le saisir mort ou vif. Montbrun se défendit quelq. temps avec la plus grande résolution; mais ses troupes, épuisées de fatigues, se débandèrent à la suite de trois combats successifs. So voyant lui-même en danger d'être pris, et voulant franchir un canal pour échapper à l'ennemi, il se cassa une cuisse, fut fait prisonnier, conduit à Grenoble, où on le condamna à perdre la tête sur l'échafaud, et il eut cet supplice avec une gr. fermeté le 12 août 1575. Sa grâce arriva deux heures après son exécution. Le traité de paix de 1576 réhabilita sa mémoire par un article spécial, et toutes les pièces de la procédure furent détruites. Gui Allard a publié le *Vie du brave Montbrun*, Grenoble, 1675, in-12. J.-C. Martin en a donné une autre plus étendue sous le titre d'*Hist. de Charles Dupuy, surnommé le Brave, seigneur de Montbrun*, 3^e édit., Paris, 1816, in-8.

MONTCALM DE SAINT-VERAN (LOUIS-JOSEPH, marquis de), lieutenant-général, né au château de Candiac, près de Nîmes, en 1712, entra au service à l'âge de quelques ans, ne tarda pas à se distinguer dans les campagnes de Piémont et d'Italie, et devint successivement colonel et brigadier. Nommé marchand-de-camp en 1756, il reçut en même temps le commandement en chef des troupes chargées de la défense des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale. Malgré l'abandon où le laissait le ministère, malgré le faiblissement de son armée et la supériorité de l'ennemi, le marquis de Montcalm remporta de fréquents avantages pendant sa prem. campagne dans le Canada, et, au commandement de la suivante, une victoire complète sur le général Abercromby. Mais forcé ensuite à un combat inégal sous les murs de Québec, il y reçut une blessure mortelle, et m. deux jours après le

14 sept. 1759. Le général ecclésiastique Wolf, tué dans la même affaire, eut une modeste consolation, avant d'expirer, d'apprendre que ses troupes étaient victorieuses. Le célèbre Bouguierville, alors aide-de-camp de Montcalm, publia une lettre pleine d'intérêt sur la mort de ce général, et fit graver sur sa tombe une épitaphe composée par l'académ. des inscript. et bell.-lettres. — Paul-Joseph de MONT-CALM, de la même famille, né en 1756 dans le Rouergue, m. en 1812 dans le Piémont, était entré à 14 ans dans la marine, et avait fini la guerre de l'indépendance sous d'Estaing et Suffren en qualité de capitaine. Appelé aux états-généraux en 1789, il s'y joignit en parti constituant, appuya la suppression des droits féodaux, et quitta l'assemblée constituante vers la fin de 1790 pour se retirer en Espagne, où il ne séjourna que quelques années.

MONTCHAL (CHARLES de), archevêque de Toulouse, né en 1589 à Annonay (Vivarois). fit ses études à Peria, devint princip. du collège dit d'Auxun, dans cette même ville, fut ensuite nommé chanoine du chapitre d'Angoulême, et succéda en 1628, sur le siège de Toulouse, au cardinal de La Vaillette, qui avait été l'un de ses disciples. Député aux assemblées générales du clergé, M. de Montchal fut exclu, en 1641, de celle de Montes, pour s'être opposé aux volontés du cardinal de Richelieu; et cette disgrâce lui mérita l'honneur d'être président de l'assemblée de 1645. Il m. en 1651 à Carcassonne, où il s'était rendu pour assister aux états du Languedoc. Ce prélat, avant helléniste, s'était attaché particulièrement à l'étude des historiens ecclésiastiques, et ses confrères l'avaient engagé à s'occuper d'une nouvelle édit. de l'Histoire d'Eusèbe, dont il avait réuni le texte et corrigé la version latine. Toulouse lui dut la fondation d'un séminaire pour les jeunes clercs, d'une maison de secours pour les pauvres veuves et des divers autres établissements pieux. On a publié de lui, sur un MS. défectueux, des *Mém.* contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu, Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12. Le Conrayer (v. ce nom), ayant découvert un MS. plus complet, a inséré dans l'*Europe savante* (nov. 1718) des correctifs et addit. qu'il a fait suivre d'une dissertation attribuée au même prélat, pour prouver que les puits saucés séculiers ne peuvent imposer aucunes tailles, taxes, subsides et autres droits sur les biens de l'Eglise, sans son consentement.

MONTCHÉVREUIL (JEAN-BAPTISTE de) MOR-NAY, comte de), lieutenant-général des armées du roi, se distingua dans tous les sièges que Louis XIV fit en personne en 1667, assista à la bataille de Senef, où il mérita que le grand Condé écrivit au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles; il aspire aux grandes choses; » et redoubla de zèle, de valeur et d'intelligence aux sièges de Valenciennes et de Mons, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde, où il fut tué, après avoir enlevé le village dont la première attaque lui avait été confiée par Luxembourg.

MONTCHRESTIEN (ANTOINETTE), littérateur et poète dramatique, né à Foleuse dans la 2^e partie du 16^e S., où une jeunesse aventureuse, prit le nom de Watteville, passa en Angleterre pour se dévouer aux poursuites qu'un digne oncle lui, y composa une tragédie sur le mort de Marie Stuart, et intéressa par cette production, le roi Jacques, qui demanda à Henri IV la grâce du poète. De retour en France, Montchrestien se mit à travailler l'acier; et l'on prétend que tout en s'occupant ostensiblement de son métier, il fabriquait en cachette de la fausse monnaie. Sous le règne de Louis XIII il prit parti pour les réformés, leva des soldats et fut chargé de délivrer des commissions d'officier. Découvert le 7 oct. 1621 dans un bourg de Normandie et attaqué pendant la nuit par un détachement de troupes royales, il se défendit vaillamment, et fut tué de plusieurs coups

de pistolets. Son cadavre fut traîné sur la claie, rompu et brûlé. On a de lui : *Tragédies et autres Œuvres*, Rouen, 1627, in-8 (cette publication avait été précédée de quelq. édit. publ. dans la même ville en 1601, à Mort en 1606, qui contiennent une tragédie d'*Hector*, retranchée dans l'édit. de 1627, mais où l'on ne trouve point 2 poèmes que renferme cette même édit.); *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine-mère*, in-4, sans date, et Rouen, 1615, in-4. Montchrestien avait trad. en vers français les *Plaines* de David, et commencé une histoire de la Normandie. Ces ouvr. sont restés inédits.

MONT-DORÉ (PIZZER), en latin *Mons-Aureus*, conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, né à Paris, m. en 1570 à Sancerre, où il s'était retiré pour fuir le persécution, que lui avait valu son attachement au calvinisme, cultiva la poésie latine avec succès et succéda à Pierre du Châtel dans la place de maître de la librairie du roi. C'était la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermait : 1^o les livres de Charles V, un nombre de 910 vol.; 2^o la biblioth. de Blois, formée par Charles VIII et Louis XII, et où l'on transporta celle que les Visconti et les Sforzes, ducs de Milan, avaient établie à Pavie, et celle de Pétrarque; 3^o la biblioth. de Louise de Savoie, mère de François 1^{er}; 4^o enfin celle de Marguerite de Valois, sœur du même roi.

MONTDORGE (ANTOINETTE-GAUTHIER de), littérateur, né à Lyon dans les dernières années du 17^e S., exerça dans cette ville la charge de maître de la chambre aux deniers du roi, et m. à Paris en 1768. On a de lui, l'*Île de Paphos*, 1727, in-12; les *Fêtes d'Hebe*, ou les *Talens lyriques*, opéra-ballet en 3 actes (musique de Rameau), joué en 1739, et impr. in-4; *Reflexions d'un peintre sur l'Opéra*, 1741, in-12; l'*Art d'imprimer*, les *tableaux en trois couleurs*, 1750, in 8; l'*Opéra de Société*, en 1 acte (musique de Giraud), 1762; *Quelques lettres*, écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Lusincourt, 1761, petit in-8 (23 de ces lettres avaient déjà paru dans le *Mercur* de 1759), réimpr. en 1769, sous ce nouveau titre : *Lettres au cheval. de Lusincourt, par une jeune veuve*. M. A.-A. Barbier attribue à Montdorge un conte de fées intitulé : *Brochure nouvelle*, 1746, in-8, que les rédacteurs du *Catalogue de la Bibliothèque du Roi* mettent à tort sur le compte d'un M. Manda (v. la France littér. de 1769, t. 2); et Nadir, *hist. orientale, roman moral et politique*, 1769, in-12; réimpr. sans dédicace, de 2^e édit., Paris, chez Ladvocat, 1821, in-12.

MONTÉ, V. GUID' UGUALDO.

MONTBELLLO (JEAN LANNES, duc de), maréchal de l'empire franç., né à Lectoure (Gascogne) en 1769, d'une famille pauvre et obscure, exerça d'abord la profession de teinturier, puis s'enrôla en 1792 dans un bataillon de volontaires du département du Gers (ancien comté d'Armagnac); il y fut nommé sergent-major, et fit dans ce grade sa prem. campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il obtint ensuite, par ses courages, un avancement rapide. Il était chef de brigade, ou colonel, en 1794; mais il cessa momentanément d'être employé après l'événement politique du 9 thermidor (27 juillet 1794). Remis en activité au mois d'oct. de la même année, il se rendit à l'armée d'Italie, fut placé, dans son grade, à la suite de la 32^e demi-brigade, partagea la gloire de ce célèbre régiment dans les journées de Montenotte et de Millesimo, remporta dans le commandement, au pied du même corps le vaillant Rampon (nommé général de brigade), continua de se distinguer dans les actions les plus remarquables de cette campagne, fut fait général de brigade en 1797, et justifia ce nouveau titre par de nouveaux exploits jusqu'en traité de Campo-Formio. Employé ensuite à l'armée d'Egypte, il se trouva plus d'une fois dans cette contrée qu'en Italie

obtint le grade de général de division, fat du petit nombre des officiers qui accompagnaient Bonaparte dans son retour en France, le servit utilement dans la journée du 18 brom. (9 nov. 1799), et fut placé par lui à la tête de la garde consulaire. Dans la campagne de 1800 il commanda une des divisions de l'armée d'Italie, eut part à la victoire de Marengo, et se signala principalement en combat de Montebello, qui devint plus tard son titre de famille. Il fut envoyé à Liabonne par le prem. consul en 1801, en qualité de ministre plénipotent. ; mais ses formes, toutes guerrières, ayant amené quelques difficultés dans le cours de sa mission, il fut rappelé à Paris. Bonaparte, devenu empereur, comprit le général Lannes dans la création des maréchaux de son nouvel empire, et le fit, quelque temps après, duc de Montebello. Ce maréchal commanda l'aile gauche de la grande armée dans le campag. de 1805 contre l'Autriche, et eut une grande part à ces brillants succès qui couronnent la victoire d'Austerlitz, où deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés. Les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne ne furent pas moins glorieuses pour lui, et il fut nommé à la fin de la dernière colonel-général des troupes suisses au service de France. En 1808 le duc de Montebello accompagna l'empereur Napoléon en Espagne. Il y commandait le 3^m corps de la grande armée, et fit avec ses troupes le fameux siège de Saragosse en 1809. On sait que cette ville ne se rendit qu'après les attaques les plus multipliées et les plus sanglantes, et le maréchal vainqueur ne parlait qu'avec enthousiasme du dévouement héroïque de ses habitants. Presque immédiatement après la prise de Saragosse, Lannes quitta l'Espagne pour aller prendre le commandement de l'ao des corps de l'armée nouvellement réunie contre l'Autriche, qui venait de reprendre les armes. Dans cette dern. campagne, qui ne fut pas le moins glorieuse de sa carrière militaire, le maréchal de Montebello, après avoir concouru avec Masséna à sauver l'armée française du péril imminent où des circonstances imprévues l'avaient placée, fut atteint d'un boulet sur le champ de bataille d'Essling (22 mai 1809). Il n'expira pas sur le coup, et subit encore de douloureuses opérations. Napoléon, qui eut avec lui une entrevue touchante dans l'île de Lobau, témoigna vivement les regrets que lui causait la perte d'un si digne lieutenant, et fit transporter ses restes à Paris, où ils reçurent, par son ordre, les plus gr. honneurs. Le maréchal Lannes, avant son élévation, avait contracté un prem. mariage, qui, plus tard, fut annulé par le divorce. Il épousa ensuite Mlle de Guébéneux, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné, succédant en titre de duc, fut créé pair de France par le roi, en 1815. Un fils de sa prem. femme, qui réclamait une part dans la succession du maréchal, avait été déclaré présumé, éduqué par les tribunaux. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par M. René Perin, Paris, 1810, in-8.

MONTECALVI (P. D. HONORI), chanoine régulier de St-Jean de Latran, prit l'habit religieux à Rimini en 1622; il vivait encore en 1676; mais on ignore l'époque précise de sa m. On a de lui : *Trium barbarorum philosophorum Vita*, scilicet *Aberis Hyperboræi, Ancharis Scythæ, Asclepij Imati*, Césène, 1651, in-12.

MONTECHIO (SÉBASTIEN), en latin *Monticulus*, célèbre juricons., avant dans les lettres grecques et latines, né en 1538 à Vicence, où il m. en 1612, a laissé : *Commentarius non inutilis in tres titulos restitutionum, de rerum divisione, de rebus corporibus et de incorporabilibus, et de actionibus*, Padoue, 1570; *Tractatus de inventorio hereditatis*, Venise, 1571; *Tractatus seu Commentarius de potestate potestatis*, etc., Padoue, 1576.

MONTECLAIR (MICHEL), musicien, né aux en-

virons de Chaumont en Bessigny, en 1666, m. près de St-Denis en 1737, fut le prem. qui joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra. On a de lui la musique des *Fêtes d'esté*, 1716; des *Nuits d'esté*, et de la tragédie de *Sépius*, représ. en 1731. Les paroles de ces trois ouvr. sont de l'abbé Pellerin.

MONTECORVINO (JEAN DE), religieux de l'ordre des frères-mineurs, missionnaire, né vers 1247, en Italie, fut envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV en 1288, pour y prêcher le foi. Il parcourut d'abord la Perse, passa ensuite dans l'Inde, puis en Tartarie, où il éprouva beaucoup de persécution de la part des chrétiens schismatiques, notamment des nestoriens qui avaient fait de grands progrès dans cette contrée. Toutefois, secondé plus tard par un franciscain de Cologne, nommé Arnold, Jean de Montecorvino opéra de nombreuses conversions. Il lisait, écrivait et prêchait en monghol, langue usuelle des Tartares, dans laquelle il traduisait aussi le Nouv.-Testem. et les Psaumes. Le pape Clément V écrivit pour lui, en 1303, le siège archiepiscopal de Khan-Balikh (Pé-king), où il mourut vers 1330. On a de lui une lettre écrite de Khan-Balikh, à la date du 8 janvier 1305, adressée aux religieux de son ordre, et insérée par Wadding (v. ce nom) dans ses *Annal. minor.*, tome 6, où l'on trouve les détails de sa mission.

MONTECUCULLI, un plus exactement **MONTECUCOLI** (SÉBASTIEN DE), gentilhomme italien, né à Ferrare en commencement du 16^e S., fut d'abord employé au service de l'emp. Charles-Quint, vint ensuite en France à la suite de Catherine de Médicis et fut attaché au duc de Nemours (prem. fils de François I^{er}), en qualité d'échanson. Il accompagnait ce prince dans un voyage sur le Rhône, au milieu de l'été de 1536; à Tournon, le duc de Nemours s'étant écroulé en jouant à la paume, demanda de l'eau fraîche que Montecucoli lui présenta dans un vase de terre : il en but avec avidité, tomba malade et m. au bout de 4 jours. Montecucoli fut soupçonné d'avoir mis du poison dans cette eau, et, appliqué à la question, les tortures lui arrachèrent l'aveu de ce crime, qu'il avait commis, disait-il, à l'instigation d'Ant. de Lave et de Ferdinand de Gonzague, deux habiles généraux de Charles-Quint. Il fut condam. à être traîné sur la claie, puis décapité. Cet arrêt fut exécuté à Lyon, le 7 oct. 1536. On voulait donc le temps rejeter ce crime, soit sur Charles-Quint, soit sur Catherine de Médicis dont Montecucoli se servait comme d'un instrument; mais quelques historiens impartiaux ont pensé avec raison que le duc de Nemours m. d'une pleurésie, déterminée par l'eau fraîche qu'il avait bue abondamment. On trouve l'arrêt rendu contre Montecucoli dans le tome 4 des *Mém. d'état*, et dans les pièces justificatives des *Mém.* de de Bellay, édit. de l'abbé Lambert, tome 6. — Charles, comte de MONTECUCOLI a traduit du grec en latin, et le comte François, son frère, du latin en italien, le traité de la *Physionomie* de Polémon (v. ce nom), Venise, 1652, in-8.

MONTECUCULLI (RAYMOND), un des plus sav. et des plus illustres capit. des temps modernes, né en 1603, d'une famille distinguée du duché de Modène, fit ses premières armes fort jeune, comme volontaire, dans l'armée autrich., sous Ernest Montecuculli, son oncle, général d'artillerie. Il passa par tous les grades, servit dans plusieurs armées, et, comme Turcoman, effectua particulièrement la cavalerie. Le premier commandement important qu'il obtint fut celui de 3,000 chevaux, avec lesquels il sur prit et battit les Suédois en Silésie; il avait alors environ trente ans. L'année d'après, en 1639, le fameux Bannier, l'un des meilleurs chefs de Gustave-Adolphe, vengea l'armée suédoise, battit Montecuculli à Hoeckirch et le fit prisonnier. Pendant deux années que dura sa captivité, Montecuculli étudia la théorie de l'art dans la pratique, auquel il était déjà avancé. Combien ses études furent graves, pro-

fondes, entreprises sur des asges prime, et suivies avec méthode. C'est ce dont ses *Mem.*, si concis et si pleins, offrent un éblatant témoignage. En 1566 il reentra en Silésie, et joint à l'armée de Jean de Werth, poussant devant lui les Suédois, il leur fit, presque sans combattre, évacuer la Bohême. Après la paix de Westphalie il voyagea en Suède, fit ensuite un voy. dans sa patrie, pendant lequel il eut le malheur, dans un tournoi, aux noces du duc de Noëme, de tuer d'un coup de lance un de ses amis (le comte Maerian). Étant revenu en Allemagne il fut élevé en grade de général, et marcha au secours de Casimir, roi de Pologne, que le prince de Transylvanie, Ragotski, aidé des Suédois, avait obligé de quitter Cracovie. Montecuculi reprit cette capit. Le roi de Danemarck fit une diversion d'abord heureuse en sa faveur; mais peu de temps après, il fut lui-même assiégé dans Copenhague, et Montecuculi l'apporta dans ses *Mem.* les belles marches qu'il fit pour le dégager. La paix étant rétablie dans le nord, en 1661, Montecuculi fut envoyé en Hongrie pour s'opposer aux Turcs, et gagna la bataille de St-Gothard le 10 août 1664. La paix fut la suite de cette victoire, qui valut à Montecuculi les plus hautes récomp. En 1673 ayant reçu ordre de conduire des secours aux Holland., il se trouva pour la prem. fois en présence de Turenne qui ne l'empêcha pas de faire sa jonction avec le prince d'Orange. En 1675 il fut de nouv. opposé à Turenne. Cette dern. camp. des deux rivaux sera toujours mémorable par la mort de l'un et la retraite de l'autre. Montecuculi m., à Lintz le 16 oct. 1681, âgé de 72 ans et comblé d'honn. Il a laissé des *mem.* sur la guerre, écrits en italien, publi. par Henri de Huyssen, Cologne, 1704, in-12; trad. en lat. sous le titre de *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol. avec fig., et trad. en français par Jacq. Adam de l'acad. franç. Cette traduction souv. réimpr., est divisée en trois liv. : le premier traite de l'art militaire en gén.; le second, de la guerre contre les Turcs; le troisième est une relation de la camp. de 1664. M. le comte Turpin de Crinid a donné un bon *commentaire* sur ces *Mémoires*, Paris, 1769, 3 vol. in-4. On connaît encore de Montecuculi un *Traité sur l'art de régner*, ses *Oeuv.* ont été publi. en italien, avec des notes d'Ugo Foscolo, Milan, 1807-8, 2 vol. gr. in-fol. Cette édit. est rare, attendu qu'elle n'a été tirée, dit-on, qu'à 120 exempl. On croit qu'il s'est point lui-même dans le port, qu'il fait du chef de guerre pour lequel il demande, un génie martial, un tempérament sain et robuste, un sang rempli d'esprits, d'où naissent l'intrepide dans le péril, la bonne grâce dans les occasions où l'on doit paraître, et une activité infatigable dans le travail.

MONTEFELTRO (BONCONTE et TADDEO, comtes de) furent la souche de la famille du même nom, d'où sont sortis les comtes devenus ensuite ducs d'Urbain. Ils descendent d'une des trois branches des comtes de Carpegna, laquelle ayant acquis le état de Montefeltro (dans la marche d'Ancone), en prit le nom. Bonconte et Taddeo se firent agréer en 1228 à la bourgeoisie de Rimini, ville alors sous un régime républ. Le prem. embrassa le parti gibelin, le second s'attacha au parti guelfe. — **MONTEFELTRO** (Guido, comte de), seign. de Pisc et d'Urbain, fut choisi pour chef par les gibelins du pays situé entre Ancône et Bologne, lors de la guerre qui éclata dans cette dern. ville en 1272 entre les partisans de l'empereur et ceux du pape. Il développa dans cette guerre de gr. talents milit. et battit les guelfes à plus reprises. En 1290 les Pisans, excités par les forces supérieures des Florentins, des Luccois et Génois, invitèrent Guido de Montefeltro à venir se mettre à leur tête, le déclarent seign. de la ville, et, sous sa conduite, reprirent les forts et le territ. que leurs ennemis leur avaient enlevés. Guido commanda dans Pise jusqu. 1293, époque

où il procura à cette ville une paix honorable. De retour à Montefeltro, il l'empara de la ville d'Urbain, qui fut plus tard la capit. de sa famille; et en 1296, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il prit l'habit relig. dans l'ordre de St-Franç. On ignore l'époque de sa mort. — Son fils aîné, Frédéric I^{er} de **MONTEFELTRO**, qui lui avait succédé en 1296 dans la seign. de ses fiefs, continua d'avoir la direction du parti gibelin dans la marche d'Ancône et la Romagne, éduité à ses états, de gré ou de force, plus, villes de ces deux prov., fut excommunié par le pape, et massacré dans une insurr. suscitée contre lui à Urbain, en 1322, par le parti guelfe. — **Speranza** de **MONTEFELTRO**, cousin du précédent, seul hérit. de cette maison qui eût conservé sa liberté après la catast. de Frédéric, éduité à l'air rentrer sous son obéiss. les villes de Fermo, d'Ossimo et de Fabbriano, et partagea plus tard (1324) avec le jeune Nolfo, fils du même Frédéric, la seigneurie d'Urbain; mais la jalousie du pouvoir ayant divisé les deux parents en 1335, Speranza fut contraint de céder tout ses droits à son associé, — **Nolfo** **MONTEFELTRO**, dont nous venons de parler, recouvra une grande partie des états de son père, soutint de longues guerres en Romagne, commanda les Pisans dans la camp. que ceux-ci entreprirent en 1342 contre les Florentins, et fut plus tard dépossédé de ses domaines par le card. Egido Albornoz (v. ce nom) que le pape avait envoyé en Italie pour recouvrer le patrim. de l'église. — **Antoine** de **MONTEFELTRO**, seign. d'Urbain, recouvra l'héritage de Nolfo, son aîné, en 1375, fut constamment attaché au parti gibelin, soutint plus. guerres contre les Malatesti, chefs du parti guelfe, et m. en 1404. — Son fils, **Guido** **ANTONIO**, lui succéda, enleva la ville d'Anise à Braccio de Montone, fut ensuite délaissé par ce dern., plus tard, par Piercennino, et m. en 1443. — **Onno** **ANTONIO**, fils et succ. du précédent, se rendit odieux à ses vassaux par ses débauches et sa tyrannie, et fut massacré par des conjurés en 1444. — **Frédéric** II de **MONTEFELTRO**, premier duc d'Urbain, frère du précédent, lui succéda en 1444, se distingua de bonne heure à la guerre comme dans les lettres, eut à soutenir plus. guerres contre Sigismond Malatesti, le vainquit en plus. rencontres, fut élevé à la dignité de duc d'Urbain par Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille, seconda ce pape dans tous ses projets ambitieux, et mourut en 1482. — **Guid'** **Ubaldo** de **MONTEFELTRO**, fils du précédent, le dernier des ducs d'Urbain de sa maison, fut un prince doux et pacifique, ami des lettres et des arts. Inférieur à son père et à ses aïeux, quant à la gloire militaire, il fit la guerre avec peu de succès, soit pour lui-même, soit comme *condottiere* (partisan) au service d'autres princes. Dépossédé de son duché d'Urbain par César Borgia en 1502, il ne reprit posses. la même année, et m. en 1508. N'ayant point d'enfants, il avait adopté Fr.-Marie de la Rovère (fils de sa sœur et du frère du pape Jules II) qui lui succéda, et dont les descend. conservèrent le duché d'Urbain jusqu'en 1631. La vie du duc **Guid'** **Ubaldo**, écrite en latin par Balthazar Castiglione, se trouve dans l'édit. des *Lettres* de ce dernier, publi. par Séranus en 1771.

MONTEGRE (ANTOINE-FRANÇOIS JENIN DE), méd., né à Beller en 1729, prit d'abord le parti des armes en sortant du collège, vint ensuite à Paris étudier la méd. et y reçut ses grades; mais n'ayant point encore de clientèle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça pendant quelq. temps en province. Dégouté de cet emploi, il revint dans la capitale, avec la résolut. de se consacrer entièrement à l'art qui avait été l'objet de ses prem. études, et qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il fut appelé à la direct. de la *Gazette de santé*; et cette feuille, qui depuis plus. années n'était qu'un dépôt de charlatanisme, devint bientôt, sous sa plume,

l'un des plus intéressants journaux scientifiques. En 1818, Montgès partit pour St-Domingue, où depuis quelq. temps il avait le dessein d'aller porter les lumières de l'Europe, en même temps qu'il étudierait les véritables caractères de la fièvre jaune endémique dans ces parages. Bien accueilli par Pétion, président de la république d'Haïti (St-Domingue), il fut bientôt atteint du fléau dévastateur qu'il venait reconnaître et combattre, et mourut au Port-au-Prince, le 14 sept. de la même année. On a de lui, outre ses articles insérés dans le *Gazette de Santé*, les écrits suiv. : du *Magnétisme animal* et de ses partisans, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet*, etc., Paris, 1812, in-8 ; *Expériences sur la digestion dans l'homme*, etc., ibid., 1814, in-8 ; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France, depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de mars 1815*, ibid., 1815, in-8 ; *Traité analytique de toutes les affections hémorrhoidales*, Paris, 1819, in-8, inséré entièrement sous le mot *Hémorrhoides*, dans le *Dict. des Sciences médicales*, publié par C.-L.-F. Panckoucke, et auquel Montgès a fourni beaucoup d'autres art. ; plus, Mm. les a l'académie des sciences, sur la *Digestion*, le *Vomissement*, et sur les *Habitudes des lombrics ou vers de terre*. Ce méd. était un très-bon physiologiste, et il en a donné la preuve dans ses écrits. On trouve sur lui, dans l'*Abbeille littéraire* du 1^{er} oct. 1818, une notice par M. Colombi.

MONTGUT (JEANNE DE SEGLA, dame de), née en 1709, à Toulouse, où elle mourut en 1752, a laissé des poésies parfois galantes, plus souvent morales et chréti., où l'on trouve de la douceur, du naturel, de la facilité. Elle exhoitait ses talens avec autant de soin que d'autres en mettent à les faire briller. Un homme d'esprit disait d'elle : « C'est la seule femme à qui je pardonne d'être aveugle. » On a recueilli ses *Œuvres*, Paris, 1768, 2 vol. in-8. — **MONTAUR** (Jean-François de), fils de la précédente, conseilla au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1730, mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, fut lié avec les littérat. les plus distingués de son temps, notamment avec Marmontel, et composa des poésies conservées en partie dans les *Œuvres* de sa mère, et dans la *recueil de l'acad. des Jeux Floraux*.

MONTIL, V. ADRIAN.

MONTALICI (USALDO), chên. de la congrégat. de Latran, né à Florence en 1692, professa pend. plus. années les sciences ecclésiastiq. à Pistoie, Fiesole, Braccia et Milan, cultiva ensuite l'agriculture, fonda dans sa patrie (sous la protect. du grand-duc Léopold) la *Société roy. d'économie, des Géographes, voyageurs* en Allem., prit connaissance de la culture du mûrier en Styrie et en Carinthie, revint à Florence en 1763, avec une collect. de notes et de mém. intéressans, et m. en 1770. On a de lui : *Ragionamento sopra i mezzi più necessari per far fiorire l'agricoltura, colla coltivazione dell'erba orobancha* (de P.-A. Micheli), Florence, 1752, in-8. L'éloge de l'abbé Montalici, par le doct. Sav. Manetti, est inséré dans les *Mém. de la Société roy. d'économie*, de Florence. — **MONTALICI** (François), peintre, né à Florence, problème de la famille du précédent, m. à Inspruck en 1661, a laissé quelq. tableaux et peintures à fresque, notamment une *Chute de Lucifer* que l'on voit encore dans le chœur des Théâtres à Florence.

MONTALONGO (GASTONE de), cardinal, ital., se fit remarquer dans le 13^e S. comme un des principaux chefs du parti guelfe contre l'emp. Frédéric II. Nommé légat du pape Grégoire IX en Lombardie, il acquit une gr. influence dans les cours de la républ. de Milan, enleva des prêtres et des moines dans les troupes lombardes, conduisit cette armée contre l'empereur, en 1250, et s'empara de cette place. En 1257, il défit à Parme assiégée par Frédéric II, et remporta, l'ann. suiv., une

vict. signalée sur ce même empereur. Il fut nommé par le pape Innocent IV, patriarche d'Aquilée en 1252, et m. peu de temps après.

MONTMAGNO (BUONACCORSO de), gonfalonnier de Pistoie, sa patrie, en 1363, fut un des plus heureux imitateurs de Pétrarque, enq. il survécut quelq. années, et l'un des aut. qui s'appliqua à perfectionner le lang. toscan. Ses poésies italiennes, ont été plus. fois imprimées ; une des hons. édit. est celle de Florence, 1718.

MONTMAYOR (GONÇALVES de), poète célèbre, regardé comme l'inventeur du genre pastoral en Espagne, naquit vers 1530 à Montemor ou Montemayor, pet. ville du Portugal, d'une famille obscure. Enrôlé très-jeune dans un bataillon de milice, il y prit le nom de sa ville natale, le seul sous lequel il soit connu. Un goût naturel le portait vers les arts. Il cultiva la musique, parvint à se faire admettre au nombre des chanteurs de la chapelle de l'infant, depuis Philippe II, et suivit ce prince dans ses voyages en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Bientôt familiarisé avec l'idole castillane, il l'adopta de préférence au portugais, et acquit aussitôt d'autres connaissances. L'amour le rendit poète. Montemayor célébra sa bien-aimée, sous le nom de *Marfisa*, dans des vers harmonieux, naturels, et qui contribuèrent à épurer le goût de ses contemporains, auxquels on reprochait justement alors l'enflure et l'exagération. A son retour en Espagne, le poète trouva sa maîtresse mariée, et c'est à cette occasion qu'il composa le célèbre roman pastoral la *Dianna*, où il exprime les divers sentim. dont il était agité. Sa réputation lui fit obtenir un emploi honorable à la cour de Portugal, et il m. à Lisbonne en 1586, à l'âge de 41 ans. La *Dianna* est un gr. nombre d'édit., dont le plus récente est celle de Madrid, 1795, in-8. Ce rom. pastoral en vers castillans a été trad. en latin, en allemand, en hollandais, et en franç. par Nic. Colin, Gab. Chapuis, Pavillon, Abr. Remy, Ant. Vitray, Lévayre de Marville. On en trouvera l'analyse dans la *Biblioth. des Romans*, dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Bouterweck, t. 1^{er}, et dans le *Littérat. du midi de l'Europe*, par M. Sismondi, t. 3. Les autres product. de Montemayor (dont plus. se trouvent à la suite de quelq. édit. de la *Dianna*) ont été recueillies sous la titre de *Canconero*, Saragosse, 1561, et souv. réimprim.

MONTMAYOR (JEAN-ETIENNE), littérat. et poète ital., né à Tortone en 1515, employa 30 ans à recueillir tous les mots italiens, à en déterminer les différé. accept. par des exemples tirés des meilleurs aut. de cette langue, et publ. ensuite l'ouvr. intitulé *Delle frasi toscane lib. XII*, Venise, 1566, in-fol. ; réimpr. en 1594, dans la même ville, sous ce titre plus étendu : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori copiosamente s'insegnano, etc.*, etc. Il n'y a cependant dans cette nouv. édit. aucune augmentation. Le libraire s'est borné à élargir le frontisp., et à ajouter une épître dédicat. Montemerlo m. en 1572, laissant, en MSS., un poème intitulé *De Gestis apostolorum*. — **MONTMAYOR** (Nicolas), fils du précédent, est aut. d'une hist. de la ville de Tortone, sous ce tit. : *Raccoglimento di nuova istoria della città di Tortona*, etc., 1618, in-4.

MONTENAULT ou **MONTENAU**, V. EOLY.
MONTERRICH (JOSEPH), antiquaire et garde du cabinet des médailles du cardinal Carpegna, dans le 17^e S., a publié un choix de ces mêmes médailles, sous ce tit. : *Scelta de' medaglioni più rari*, etc., Rome, 1679, in-4. On attribue des explicat. de ces morceaux, au nombre de 23, à J.-P. Bellori (v. ce nom), parce que l'aut. parle dans la 9^e de sa description de la colonne antonine ; mais il y a tout lieu de croire que Bellori s'est borné à fournir ce seul art. (sur une médaille d'Antonin Pie) à Monterrich, qui a sans doute rédigé les 22 autres. Il a paru une

traduct. lat. de cet ouv. (Amsterdam, 1685, in-12), qui est moins rare que l'original italien.

MONTÉREAU (PIREAU de), un des plus anc. architectes franç. connus, vivait sous le règne de Saint-Louis, et fut honoré de la confiance de ce monarque. On l'a confondu mal à propos, avec Eudes de Montreuil, autre architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédition de Syrie. P. de Montereau construisit à Paris la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire et la chapelle de Notre-Dame de l'Abbaye de St-Germain-des-Près, la Sainte-Chapelle de Paris (son chef-d'œuvre). Cet architecte, qui joignoit à de grands talens une rare probité, m. en 1266, et fut enterré dans le chœur de la chapelle qu'il avait construite à l'Abbaye de St-Germain. On y voyoit enc. son tombeau, avant le destruct. de cet édifice pendant la révolut. (V. *Musée des Monum. franç.* par Lenoir).

MONTENENZI (ANNAL), juricons. italien du 16^e S., né à Bologne en 1507, m. dans cette même ville en 1586, a laissé : *Scholia ad novellas pactorum formulas instrumentis interventus*, Bologne, 1561; *Sanctionum ad causas civiles spectantium*, etc., ibid. 1561-69; 2 vol.

MONTESPAN (FRANÇOISE-ATHÉNASE DE ROCHECHOUART DE MORMART, marquise de), l'une des maîtresses de Louis XIV, née en 1691, fut connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Tonny-Chercois, et mariée à 23 ans à H. L. de Perduillan de Gondrin, marq. de Montespan, qui la produisit à la cour, et par le crédit de Monsieur, suq. il étoit attaché, obtint pour elle une place de dame du palais de la reine. La tournure d'esprit de la jeune marq., ses grâces appassantes et une conversation enjouée, firent sur le monarque une impression que les courtisans s'attachèrent à rendre durable, dans le but de supplanter madame de La Vallière. Après avoir feint quelq. scrupules qui ne le rendaient pas moins intéressante que les mauv. traitem. que lui faisoit éprouver son époux, la marq. de Montespan ne tarda pas à jurer pleinement. de la faveur qu'elle avoit briguée secrètement par orgueil autant que par ambition (1670); et du double esclandre des illustres amans acquirent 8 enfans, dont l'éducat. fut confiée à mad. de Maintenon (v. ce nom). Celle-ci, mettant fin à la faveur de sa belle protectrice, fit du moins essai d'un scandale dont la vie présente et les longs regrets de la marquise de Montespan n'ont point effacé le souvenir. Avant qu'elle fût momentanément, supplantée par la duchesse de Fontanges (v. ce nom), à qui succéda définitivement mad. de Maintenon, la marq. de Montespan avoit régné despotiquement sur Louis XIV pend. près de 14 ans. Elle m. encore belle à 66 ans en 1707, à Bourbon-l'Archambault. Les dernières années de sa vie furent marquées par de gr. satisfactions; elle réussissant à peine à calmer par de honn. œuvres les inquiétudes de son repentir, faisoit de fréquens voyages, vouloit que des gens vieillissent la nuit dans son appartement, et montrait constamment une appréhension extrême de la mort.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, baron de LA BREDE et de), célèb. public., juriste, et littér., né au chât. de la Brede, près de Bordeaux, le 18 janv. 1689, d'une fam. distinguée de Guienne, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour l'étude, et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Destiné à la magistrature, il s'appliqua de tr. bonne heure à étudier le recueil immense des différ. codes, à saisir les motifs et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Pour faire diversion à une occupation aussi grave et aussi aride, il lisait, par forme de délassement, les livres d'hist. et de voyages, et méditoit les produit. des siècles classiques de la Grèce et de Rome. A 30 ans il composa un ouv., dans lequel cherchoit à prouver que l'idolâ-

trie de la plupart des peuples ne sembloit pas mériter une damnation éternelle; mais il ne fit point paraître cet écrit. En 1714, il fut reçu conseiller, et deux ans après présida à mortier au parlement de Bordeaux. Sa compagnie le chargea, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un impôt sur les vins, dont son éloquence et son sèle obtinrent d'abord la suppression, mais qui reprut ensuite sous une autre forme. A cette époque, il avoit déjà signalé son entrée dans la carrière littéraire par les *Lettres persanes*, publiées en 1721. Cet ouv., dont l'idée première est empruntée des *Amusem. sérieux et comiq.* de Dufresnoy (v. ce nom), eut un grand succès. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui faisoient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouva une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation; un tableau animé et vrai des mœurs franç.; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles, et sur les plus chers intérêts des nations; un grand amour de l'humanité, un aile courageux pour le triomphe de la raison. L'ouv. s'étoit couvert du voile de l'anonymat, mais on sut bientôt que c'étoit l'un des présidents d'une des principales cours souveraines du roy. et cette opposition entre l'écrit et le profess. grave de l'écrivain augmenta le succès des *Lettres persanes*. En 1725, Montesquieu fit paraître le *Temple de Guise*, product. ingénieuse, mais froide et sans intérêt, appelée spirituellement par mad. du Deffant, *L'Apocalypse de la Galanterie*. Il vendit sa charge en 1730, pour se livrer entièrement à la philosophie et aux lettres, et se présenta, quelque temps après, comme candidat pour la place vacante à l'Académie franç. par la mort de M. de Sacy. Le cardinal de Fleury (v. ce nom), alors prem. ministre, écrivit à l'Académie que le roi refusant son approbation à la nomination de l'ouv. d'un ouv. dans lequel se trouvaient des sarcasmes impies. Voltaire a écrit que Montesquieu porta lui-même les *Lettres persanes* au cardinal, « qui ne lisait guère et qui en lut une partie. » Il ajoute : « Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelq. personnes en crédit, ramena le cardinal, et Montesquieu entra à l'Acad. » Il y a lieu de douter de la démarche de celui-ci, bien qu'elle n'ait point été contredite par les contemporains. On doit croire toutefois qu'il désavoua d'une manière quelconque celles des *Lettres persanes* qui fournissaient un prétexte légitime pour l'écarter de l'Académie. Après sa réception, Montesquieu se mit à voyager, et visita la plupart des pays de l'Europe. Il alla d'abord à Vienne, passa en Hongrie, puis en Italie, visita Venise, Rome, Gênes, parcourut la Suisse, les pays arrosés par le Rhin, s'arrêta quelq. temps en Hollande, où il résida pend. deux ans, et fut reçu membre de la société roy. de Londres. De retour en France, Montesquieu se retira dans son château de la Brede, et publia en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, suivies du *Dialogue de Sylla et d'Eurcrate*. Douze ans après, en 1746, parut son gr. ouv., *l'Esprit des Loix*, dont il avoit conçu le plan long-temps avant, qui mit le sceau à la réputation, qu'il s'étoit déjà acquise, et qui seul a donné la mesure de la force et de la grandeur de son génie. Montesquieu fut considéré dès-lors dans toute l'Europe comme le législateur des nations; mais loin d'être ébloui de l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brede et Paris, et, à-d. entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, adoré de ses paysans, toujours disposé à secourir les malheureux, à rendre justice aux talens et à les protéger au besoin. « Quoiqu'il tint par quelques-unes de ses opinions (dit un de ses plus judicieux biographes) à la secte philosophique, de même que

Baillon, Duclot et presque tous les bons esprits, il s'entre-tint des philosophes, et n'aimait pas le prosélytisme de l'impie, ni les excès de l'esprit de cabale. Il consentit à travailler à l'Encyclopédie, et c'est pour ce gr. ouvr. qu'il compose l'*Essai sur le Gout*. Depuis la publication de l'*Esprit des Loix*, les forces physiques de Montesquieu diminuèrent sensiblement, et il ne put, comme il en avait le dessein, donner plus d'étendue et de profondeur à quelques endroits de cet immortel ouvr. Il m. à Paris le 10 fév. 1755, d'une fièvre inflamm. qui l'emporta au bout de 13 jours. Les ouvr. mentionnés dans cet article, impr. d'abord séparés, ainsi que plusieurs autres, ont été réunis sous le tit. d'*Oeuv. compl.*, nouv. réimpr. Les meilleures édit. sont celle donnée par M. Auger, Paris, chez Lefèvre, 1816, 6 v. in-8, précéd. d'une vie de l'auteur; celle de M. Lequien, ib., 1819, 8 v. in-8; et celle qui a été pub. en 1826 par M. L. Paré dans le Collect. des Classiques de M. Lefèvre. Cet illustre écrivain avait laissé un gr. nomb. de Mss. Quelques-uns furent pub. après sa m., et font partie de ses *Oeuv. complètes* dans la dern. édit. Parmi les autres, qui n'ont pas vu le jour, on cite une *relation de ses voyages*, tr.-imparfaite; des *morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des Loix*, et qui peuvent former des dissert. particulières; 3 gros vol. in-4, renfermant des extraits que Montesquieu faisait de ses lectures, avec des réflexions à la suite; une introduction à l'hist. de Louis XI, hist., dit-on, écrite en entier par Montesquieu, et dont son secret. brûlé, par précaution, la copie en net, tandis que lui-même jeta au feu le brouillon, croyant que cette copie existait encore. Mais on regarde cette anecdote comme apocryphe. En 1815 l'Académie franç. mit en concours l'*Éloge de Montesquieu*; le prix fut décerné à M. Villemain: ce morceau fait partie du 1^{er} vol. de ses *Mélanges littéraires*. — Le baron de Montesquieu, son petit-fils et dern. descendant, en ligne directe, m. sans postérité près Cantorbéry en 1824, avait servi sous Rochambeau aux États-Unis, et, après la révolution, dans l'armée des princes français émigrés. Marié en Anglet., il refusa, dit-on, le poirie que M. Decaze lui fit offrir. M. le comte Lyoel a pub. une *Notice sur le baron de Montesquieu*, Paris, 1824, in-8. Un trait de générosité qui honore sa vie est d'avoir transmis à un parent de son nom, connu par son attachement aux Bourbons, l'usufruit des biens non aliénés que lui avait rendus le gouvernement consulaire.

MONTESQUIOU, nom d'une très-ancienne famille de l'ancien comté d'Armagne, qui subsiste encore, et à laquelle appartenait les personnages suivants: — Le baron de MONTESQUIOU, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), eut une triste célébrité en assassinant Louis I^{er}, prince de Condé, prisonnier et désarmé, à la bataille de Jernac, le 19 mars 1569. — MONTESQUIOU d'ANTAGNAN (Pierre de) maréchal de France, né en 1645, entra de bonne heure au service dans le 1^{re} compagnie de mousquetaires, se signala aux sièges de Tournai, de Lille et de Besançon pendant les campagnes de 1666 et 1667, passa ensuite dans les gardes, devint successivement major d'infanterie, brigadier des armées, maréchal de camp, lieutenant-général, commanda l'aile droite de l'armée à la bataille de Malplaquet en 1707, reçut le bâton de maréchal de France, en récompense de sa belle conduite dans cette journée, fut nommé commandant en Bretagne en 1716, membre du conseil de régence en 1720, et m. en 1725. — MONTESQUIOU-FRÉNSAC (Anne-Pierre, marquis de), lieutenant-général, né à Paris en 1741, fut d'abord attaché comme menuisier aux enfants de France (les 3 fils du dauphin, fils du Louis XV), entra ensuite au service, devint premier écuyer du comte de Provence (depuis Louis XVIII) en 1771, et fut nommé maréchal de camp en 1780. Il remplace, en 1784, M. de Coste à l'acad.

franc., et son admission dans ce corps littéraire fut le sujet de nombreuses épiques. En 1789, le marquis de Montesquieu fut élu, par le noblesse de Paris, membre aux états-généraux, et se retira, un des premiers de son ordre, au tiers-état, s'occupe plus particulièrement, dans l'assemblée constituante, des questions de finances, et développa des connaissances qu'on ne lui avait pas reconnues jusqu'alors. A la fin de la session il fut appelé au commandement de l'armée du Midi, et se rendit d'abord à Avignon où il prit des mesures pour prévenir le retour des troubles qui venaient d'ensanglanter cette ville. Ayant ensuite rejoint le corps de troupes réuni sur les frontières du Dauphiné, il périt en Savoie en septembre 1792, et occupa tout ce pays sans coup férir. Un mois après il fut décrié d'accusation par l'assemblée conventionnelle, sous le prétexte ridicule qu'il avait compromis la dignité nationale dans une négociation dont il avait été chargé avec le républ. de Genève, pour l'éloignement des troupes suisses. Ayant cru devoir se soustraire à l'exécution de ce décret, il se retira en Suisse où il vécut assez ignoré jusqu'en 1795. A cette époque il adressa au gouvernement conventionnel un mém. justificatif de sa conduite, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris où il m. en 1798. On a de lui : *Discours de réception à l'académie française*, 1784; *Emilia*, ou les *Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18; tirée seulement à 50 exempl., et non représentée; *Correspondance*, in-8; *Mém. justificatif*, 1792, in-4; du *Gouvernement des finances de France*, d'après les lois constitutionnelles, etc., 1797, in-8; des *rapports* et des *mem.* sur les finances du roy., publié pendant la session de l'assemblée constituante; quelques pièces de vers assez faciles, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la *France littéraire* de Erseh, et ses supplém.

MONTESSEON (CHARLOTTE-JEANNE BERAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de la Bretagne, fut mariée à 17 ans à un riche gentilhomme du Maine, lieutenant-général des armées du roi, mais déjà sur le retour de l'âge. Versé à 32 ans, elle fut recherchée dans le monde autant pour ses talents et son esprit qu'à cause de ses qualités aimables. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui depuis plus, souvenant sonnant une passion très-vive pour Mme de Montesseon, l'épousa en 1773 avec l'agrém. du roi; et cette union, qui devait rester secrète, fut bientôt connue à la cour et à la ville. Toutefois l'épouse du premier prince du sang sut se créer dans tous les esprits des titres à l'estime par les soins même qu'elle mit à paraître digne d'une qualité dont l'exclusion se méritait; et grâce à l'habileté de sa conduite, à des manières et la fois nobles et simples, elle sut, en démentant l'envie, s'affranchir des difficultés de sa position. Devenue veuve une seconde fois en 1785, elle n'eut presque rien à réformer dans le train de sa maison, si l'on en excepte les amusements de société qu'elle avait bonté de ménager à son illustre époux, et qui consistaient surtout en réunions savantes et en petits spectacles; enfin elle continua de fréquenter le même cercle, et de répandre les mêmes libéralités, bien que l'équitément de son douaire eût rencontré plus d'un obstacle. Reconnue comme digne par Louis XVI, (juillet 1792), si ce fut définitivement, liquidée que sous l'empire, et assis sur les amours d'Orléans et du Loing. La liaison tout honorable que Mme de Montesseon avait contractée avec M^{me} de Beauharnais fut la source des regards et des diatribes, qu'eut toujours pour elle Bonaparte; et celle que ses actes d'humanité et de bienfaisance avaient préservée de tout péril durant les orages révolus, employa surtout son crédit, dans des temps meilleurs, à obtenir que le chef du gouv. englobât les propriétés annuelles que recevaient dans l'exil quelques-uns des membres

de la famille royale. Elle m. à Paris en 1806 et fut enterrée auprès de son second époux, dans une chapelle de l'église de St-Paul, près du Melun. A des talents distingués dans les sciences et dans les arts d'agrément, M^{me} de Montesson joignait le goût des lettres; passionnée pour les spectacles, elle empoisonne un très-gr. nomb. de pièces pour le petit théâtre de sa maison, où elle-même jouait, ainsi que le prince son époux, avec beaucoup d'intelligence et de grâce. Parmi les pièces dont elle est auteur, on distingue *Robert Scierres*, drama en 5 actes et en prose; *l'Heureux Echange*, dont Montesquieu est le héros; *la Famille sinistre*, et *l'Amant romanesque*. Elle fit imp. pour ses amis, sous le titre d'*Œuvres anonymes* (Paris, Didot, 1782, 8 vol. gr. in-8) un recueil de ses écrits tant en prose qu'en vers; et en 1785 elle donne au Théâtre-François, sous sa nomination, sa comédie de *la Comtesse de Chazelles*, en 5 actes et en vers, qui fut assez mal accueillie. On assure qu'il existe en outre d'elle au M^{se}. 2 tragédies (*Elfrida* et *la Princesse de Grenade*) et 2 comédies; enfin M. A.-L. Barbier lui attribue (n° 11975 du *Dictionnaire des Anonymes*) une trad. du *Ministre de Wakefield*, Londres et Paris, 1767, in-12.

MONTET (JACQUES), élève, né en 1722 près du Vigan en Languedoc, se procura, étant très-jeune, la collection de *mém.* de l'acad. des sciences de Paris, et puisa dans ce recueil un goût très-vif pour la chimie qui décida sa vocation dès l'âge de 20 ans. Un Anglais, qu'il accompagna dans un voyage en Suisse, mit le jeune adepte à portée de suivre à Paris les leçons du célèbre Rouelle (v. ce nom). De retour en Languedoc, Montet présenta quelques *mém.* à la soc. roy. de Montpellier, qui la reçut au nombre de ses membres, à 26 ans, dans la classe de chimie. Il profess long-temps cette science avec Venel, et ne contribua pas moins que lui à en répandre le goût dans le midi de la France. Montet m. à Montpellier en 1782. On a de lui un grand nombre de *mém.*, *dissert.*, *analyses*, etc., sur des sujets de chimie, de physique, d'hist. natur., d'agriculture, ins. dans le rec. de la soc. roy. de Montpellier, et dans celui de l'acad. des sciences de Paris.

MONTETH ou MONTEITH (ROBERT), histor. écossais, né à Salmunster, entre Airth et Greeng, fut chapel. du cercl. de Rete. Il compose en français, sur l'hist. de son pays, depuis le couronnement de Charles 1^{er} jusqu'au temps de la rébellion, un ouv. dont J. Ogilvie donna une trad. angl. sous ce titre: *a History of the troubles of Great Britain*, 1735, in-fol. — On le distingue d'un autre Robert Monteth ou MONTEITH, compil. écossais, de qui on a un recueil d'épithètes intitulé: *an Theater of Mortality*, 1706, in-8.

MONTESVERDE (CLAUDE), music.-comp. ital., né à Crémone vers la fin du 16^e S., m. à Venise dans un âge très-avancé, public, dans cette dernière ville, où il était maître de la chapelle du doge, des madrigaux à trois, quatre et cinq voix, sortis de poésie chantante très à la mode alors dans les concerts d'Italie. Il osa enfreindre quelq. règles imposées à son génie, mais qui jusqu'alors avaient été regardées comme inviolables, s'entendit traiter d'ignorant et d'innovateur dangereux, pour avoir voulu reculer les limites de son art, et parvint cependant, par la beauté de sa musique, à ramener à son parti la public et la plus gr. partie des amateurs; il fit adopter ses écrits avec quelq. modifications, et commença ainsi une révolution musicale dans son pays. L'académ. de Bologne l'admit dans son sein en 1650, et célébra son admission par une gr. solennité. On a de lui *Sette marse* à spirituelle, Venise, 1630; et les opéras suivans: *Proserpine rapita*, 1639; *Arionide*, par Rinuccini, 1639; *l'Accorazione di Poppea*, 1642.

MONTESUMA P^{re}, ou, suivant la vraie prononciation mexicaine, **MOTECZUMA**, surnommé *Huehuetl* (le vieux), 9^e roi du Mexique, monta sur le

trône en 1455, fit la conquête du Chalco, république guerrière de la mer du Sud, se fit craindre et respecter des nations voisines, donna de nouvelles lois à ses sujets, et m. en 1483. — **MONTESUMA II**, surnommé *Xocojotzin* (le jeune), succéda à son grand-père Ahuitzotl en 1502, s'adonna bientôt à l'effusion d'une partie de ses sujets par son caractère arrogant, par ses réglem. sévères, soumit plus, pays révoltés contra sa domination, et porta, par ses conquêtes, l'empire d'Aztlan ou du Mexique à sa plus grande étendue. Mais en 1519 la débarquement du célèbre Cortes (v. ce nom), sur la côte orientale, vint mettre un terme aux prospérités de Montezuma. Ce monarque, après avoir tenté inutilement d'éloigner, par des négociations, le général espagnol de Mexico, devint bientôt le prisonnier de ces hâtes, et fut blessé par ses propres sujets dans une insurrection qu'ils entreprirent pour le délivrer. Dédaignant de prolonger une vie devenue pour lui honteuse et insupportable, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, refusa de prendre aucune nourriture, et expira le 30 juin 1520. Il existe des contradictions dans les divers récits de la mort de Montezuma, suivant qu'ils ont été écrits par des Espagnols ou des Mexicains. Ce prince laissa plusieurs enfans; 3 de ses fils périrent dans une action contre les Espagnols, le lendemain même de sa m.; un 4^e, nommé Tlaxcalapen-Tehuacolinézin, fut baptisé par les Espagnols sous le nom de don Pedro, et eut une fille qui épousa une demoiselle de la famille de la Cuera. C'est de celui-ci que descendent les comtes de Montezuma et de Tula, en Espagne. Trois maisons de Mexico, les Casa-Montezuma, Andrade-Montezuma, et comtes de Miravalle, tirant leur origine d'une fille du roi, surnommée Tecuapiztzin. Un des Montezuma d'Espagne fut vice-roi du Mexique vers la fin du 17^e S.

MONTFAUCON (TULIOZ II de), archevêque de Bragçon dans le 13^e S., fut élevé sur ce siège en 1180, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans son diocèse, se signala par son zèle pour les croisades, revêtit le casque et la cuirasse, pensa au Palestine en 1190, assista au siège de Ptolemais, et m. de la peste qui désolait le camp des chrétiens en 1191. On e de ce prélat guerrier, qu'un auteur contemporain nomme *Gamma Clericorum*, un *hymne* assez estimée, pour la fête de St-Vincent.

MONTFAUCON DE VILLARS. V. VILLARS.

MONTFAUCON (BERNARD de), sav. bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1655 au château de Soulaire en Languedoc, d'une famille noble, avait acquis, dès l'âge de 17 ans, des connaissances très-étendues dans la géographie, l'histoire et les usages des peuples anciens et modernes. Ses idées se portèrent d'abord sur la carrière militaire, il fut admis au 1672, dans le corps des cadets à Pariguan, entre l'année suivante, comme volontaire, dans le régim. de Languedoc, et fit 2 campagnes sous les ordres de Turenne. Mais la perte successive de son père et de sa mère lui fit bientôt prendre la résolution de renoncer au monde. Il prit l'habit de St-Benoît au monastère de la Daureda, à Toulouse, en 1675, fut envoyé par ses supérieurs à Pabbayn de Sorbèze, s'y livra à l'étude du grec et fit des progrès rapides. Appelé à Paris en 1687, il se lia avec deux critiques célèbres, Ducange et Bigot, mit à profit leurs conseils dans divers travaux littéraires qu'il entreprit, obtint ensuite la permission de visiter l'Italie, se rendit à Rome en 1698, y fut accueilli avec distinction par le pape Innocent XII, parcourut plus. autres villes principales, et revint à Paris muni en ordre les riches matériaux qu'il avait amassés dans le cours de son voyage. Après avoir publié de nombreux ouvr., presque tous remarquables par leur importance et leur étendue, par une érudition aussi solide qu'abondante, le père Montfaucou, parvenu à l'âge de 87 ans, m. subitement le 21 décembre 1741, à l'abbaye de St-Ger-

meins-des-Prés. Il avait été reçu membre de l'acad. des inscriptions en 1719. On trouve la liste très-détaillée des ouvr. de ce laborieux écrivain, dans l'*hist. littér. de la congrégation de St-Maur*, par D. Tassin; mais nous croyons devoir mentionner spécialement les suivantes: *Analecta sive varia Opuscula graeca*, Paris, 1688, in-4; *la Férité de l'hist. de Judith*, ibid., 1690, 1693, in-12; *Diarium italicum, sive monumentorum veterum Bibliothecarum, Notitia singularis itinerario italico collecta*, ibid., 1703, in-4; *Collectio nova patrum et scriptorum graecorum*, ibid., 1706, 2 vol. in-fol.; *Palaographia graeca, sive de Ortho et Progressu litterarum graecarum*, ibid., 1708, in-fol., fig.; *Bibliotheca Christianiana, olim Segueriana, sive manuscriptorum omnium qui in ed. continentur accurata Descriptio*, ibid., 1715, in-fol.; *P. Antiquité expliquée et représentée en figures*, latin et franç., ibid., 1719-24, 15 vol. in-fol. (ouvrage immense et qui suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monumens de la monarchie française*, etc., ibid., 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptarum novarum*, ibid., 1739, 2 vol. in-fol.; d'excellentes édit. des *œuv. de St-Atanasio*, des *Hexaples d'Origène*, et des *œuv. de St-Jean Chrysostôme* (v. ce nom); et une traduct. française des livres grecs de Philon sur la *Fic contemplative*, Paris, 1709, in-12.

MONTERRAT, nom d'une famille de l'Italie septentrionale, qui a disputé long-temps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. — **ALDEBARE**, prem. personnage connu de cette famille, obtint des chartes de possession, de Hugues et de Lothaire, rois d'Italie, en 938, fut fait marquis de Monterrat par Othon-le-Grand en 967, et m. à ce que l'on croit, vers 995. — Ses successeurs furent ses 3 fils qui régnerent l'un après l'autre: **GUILLAUME I^{er}**, **BONIFACE I^{er}** et **GUILLAUME II**. — À ce dernier succéda **GUILLAUME III**, et vint ensuite le sien qui fut père de **GUILLAUME IV**, dont nous allons parler. Mais cette généalogie est fort incertaine; et l'hist. des marquis de Monterrat, pendant les 10^{es} et 11^{es} S., est enveloppée de la plus gr. obscurité. — **GUILLAUME IV**, surnom. *le Fleuve*, parce que, dès sa jeunesse, il avait les traits d'un vieillard, épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III; il l'accompagna en prince dans la seconde croisade, revint ensuite en Italie, et prit part aux guerres de Lombardie pour l'emp. Frédéric Barberousse, dont il devint dans la suite l'un des plus intimes conseillers. **Guillaume IV** mourut vers 1183. — **GUILLAUME V** de **MONTERRAT**, fils aîné du précéd., passa en Orient avec son père et ses 4 frères (dont il fera question plus loin), se signala dans la troisième croisade et y acquit le surnom de *Longue-Epée*, épousa la sœur de Baudouin, dit *le Lépreux*, roi de Jérusalem, reçut en dot le comté de Joppé, et m. en 1185. Il laissa un fils qui succéda, l'année suivante, à son aîné maternel, sous le nom de Baudouin V, et qui m. quelques mois après. — **CONRAD V** de **MONTERRAT**, frère de **Guillaume V**, fut seigneur de Tyr de 1187 à 1193, et roi de Jérusalem, en concurrence avec Gui de Lusignan, successeur de Baudouin V. Les princes d'Occident avaient reconnu les droits de Conrad à ce dernier trône; mais le roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de-Lion, embrassa avec chaleur la cause de Gui de Lusignan pendant le long siège de Ptolemais ou St-Jean-d'Acre. La discorde se mit dans le camp des chrétiens assiégés, et Conrad fut assassiné en 1193, par deux Sarrasins, d'émisaires, dit-on, du fameux scheik musulman, connu sous le nom de *Pieur de la Montagne*. — **BONIFACE III** de **MONTERRAT**, frère de Conrad et de **Guillaume V**, fut roi de Thessalonique, de 1183 à 1207, comme héritier de Renier, 6^e marquis de Monterrat (ce dernier étant passé en Orient, avait épousé Marie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constanti-

nople, et cette princesse lui avait apporté en dot le royaume de Thessalonique). À l'exemple de son père **Guillaume V** et de ses frères, Boniface crut devoir employer les ressources de ses états à la défense de la Terre-Sainte. Il passa en Syrie où il fut fait prisonnier à la bataille de Tibérinde en 1187. Echangé ensuite, il revint dans le Monterrat en 1191, augmenta ses états par des concessions de l'emp. Henri IV, fut nommé, en 1202, chef de la 5^e croisade, contribua d'une manière brillante à la conquête de l'empire de Constantinople, et fut remis, en 1203, en possession de son royaume de Thessalonique, auquel le conseil suprême des croisades joignit l'île de Crète ou Candie, que ce prince vendit presque aussitôt aux Vénitiens. Il prit ensuite Naples de Romanie et Corinthe sur les Grecs, et fut tué par une flèche empoisonnée, en 1207, en combattant les Sarrasins devant Satalieh, ville de l'Asie-Mineure. — **GUILLAUME VI**, fils aîné du précédent, fut chargé, en 1203, du gouvernement du Monterrat, par son père, lorsque celui-ci eut passé dans l'Orient. Après la m. de Boniface III, il vint à Thessalonique pour affermir son frère puîné Demetrios dans la possession de ce petit royaume, revint ensuite en Italie, passa une seconde fois en Thessalie pour rétablir Demetrios sur le trône que les Grecs lui avaient enlevé, et y m. vers 1225, laissant un fils qui lui succéda dans la souveraineté du Monterrat. — **DEMETRIOS** de **MONTERRAT**, frère du précédent, roi de Thessalonique, fut dépouillé de ses états par Théodore Lascaris en 1219, implora les secours de son frère, et fut remis par lui en possession de sa capitale en 1223. Mais après la m. de **Guillaume VI**, Demetrios fut contraint de passer en Italie avec son neveu Boniface, et m. à Casal en 1227, laissant par testament, à l'emp. Frédéric II, tous ses droits sur le royaume de Thessalie. — **BONIFACE IV**, marquis de **MONTERRAT**, fils et successeur de **Guillaume VI**, prit part à l'expédition de Thessalonique en 1224, revint l'année suivante à Casal avec son oncle Demetrios, et fut remis par ses sujets en possession de tout le Monterrat, malgré le contrat d'hy pothèque que son père avait passé avec l'emp. Frédéric II, qui lui avait avancé une somme de 9000 marcs pour son entreprise en faveur de Demetrios. Boniface obtint même, en 1226, du même emp., que celui-ci renoncât à tous les droits que lui avait transmis Demetrios par son testam. Ce prince m. en 1254. Il avait épousé la fille d'Amédée, comte de Savoie. — **GUILLAUME VII**, fils et successeur du précédent, régna sur le Monterrat, de 1254 à 1293. Ce fut lui qui ouvrit l'entrée de l'Italie, en 1267, à Charles d'Anjou (v. ce nom); mais lorsque ce prince ambitieux, après avoir conquis le roy. de Naples, eut entrepris d'asservir le Lombardie, le marquis de Monterrat lui opposa le plus vive résistance, chassa la garnison franç. du Piémont, et força plus. seigneurs et villes de renoncer à l'alliance du roi de Naples. A la tête d'une armée formidable, il eut la maîtrise en activité en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avait point de guerre. Profitant de son influence, il se fit déferer par les habitants eux-mêmes, le seigneurie de plus. villes indépendantes, maria sa fille Isolande avec Andronic Paléologue, emp. de Constantinople, et lui donna pour dot tous ses droits sur le roy. de Thessalonique. Ce prince, auquel les annalistes contemporains ont décerné le surnom de *Grand*, a terminé sa carrière d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour y réprimer une rébellion fomentée par les citoyens d'Assi, ville voisine et indépendante, il y fut fait prisonnier en 1290, et enfermé dans une cage de fer, où il m., après 17 mois de captivité, le 16 février 1293. — **JEAN I^{er}**, marquis de **MONTERRAT**, fils et successeur du précéd., se trouvait à la cour de Charles II, roi de Naples, lorsque son père mourut. Math. Vascouti, seigneur de Milus,

profitant de l'absence du jeune marquis, lui enleva les villes de Trino, Ponte-Stura, Menaïro et Cassi. Jean accourut à la défense de ses états, et ne se sentant pas assez fort pour résister à l'agresseur, lui demanda la paix : Visconti consentit à lui laisser le gouvernement du Montferrat pendant 5 ans, avec le titre de son lieutenant, et une paie de 3000 livres milanaises. Au bout de ce terme, Jean, qui s'était fortifié de l'alliance d'Amé III, comte de Savoie, en épousant sa fille Marguerite, voulut rentrer en possession de la souveraineté : il se préparait à la guerre, lorsqu'Albert Scott, avec lequel il s'était aussi alié, lui en épargna les chances, en excitant à Milan, en 1303, une révolution qui chassa Mathieu Visconti de cette ville. Jean de Montferrat mourut en 1305, à l'âge de 28 ans, sans postérité. Sa sœur Yolande ou Irène (les Grecs lui avaient donné ce dernier nom), succéda aux droits de sa maison, les transmit à son second fils, dont nous allons parler. — **THÉODORE PALÉOLOGUE**, marquis de MONTFERRAT, 3^e fils de l'empereur grec Andronic Paléologue, et d'Iolande, ou Irène de Montferrat, sœur de Jean I^{er}, succéda à ce duc. A son arrivée à Gênes, en 1306, ce jeune prince trouva le Montferrat occupé presque en entier par Manfred, marquis de Saluces, et par Charles II, roi de Naples ; mais secondé par ses sujets, attachés à leurs anciens maîtres, appuyé par les Génois et par plusieurs seigneurs du Lombardie, il combattit avec succès les troupes qui avaient envahi ses états, et se fit reconnaître par l'empereur Henri VII, avec lequel il contracta ensuite une alliance avantageuse à tous deux. A la mort de sa mère, en 1316, il passa en Grèce, demeura près de 2 ans auprès de son frère, Andronic-le-jeune, alors empereur d'Orient, et l'aider à repousser les Turcs. Il revint dans ses états en 1319, puis retourna à Constantinople, et finit par se fixer définitivement dans le Montferrat, où il m. (à Trino) en 1338. Pendant son séjour en Orient, il avait composé, en grec, une *traite* sur la discipline militaire, qu'il traduisit ensuite en latin. — **JEAN II PALÉOLOGUE**, fils et successeur du précédent, résolut, en recueillant l'héritage paternel, de travailler à reconquérir en même temps les pays qui avaient été détachés des possessions de la première maison de Montferrat par les princes de Savoie, le roi de Naples ou les gaulois de Lombardie. Le succès couronna son entreprière. Secondé par un prince de Brunswick, nommé Othon, son parent, qui vint s'établir à sa cour, le marquis de Montferrat soumit les villes envahies par le roi de Naples et une grande partie du Piémont ; il accompagna, en 1355, l'empereur Charles IV dans son expédition en Toscane et à Rome, et eut, en récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance, le vicariat de l'empire en Italie. Cette haute dignité le brouilla avec le marquis Visconti de Milan, et il eut à soutenir une longue guerre avec Galéas Visconti, à la suite de laquelle il perdit Valence et Casal. Le chagrin et l'inquiétude qu'il éprouva de ces revers lui causèrent une maladie dont il mourut en 1372. — **SECONDO PALLIOLOGUE**, fils et successeur du précédent, né en 1360, eut pour tuteur, ainsi que ses trois frères, le prince Othon de Brunswick, qui conclut une paix glorieuse avec Galéas-Visconti en 1376. Marié l'année suivante avec Violante Visconti, sœur de Jean Galéas, Secondo fut investi du pouvoir par son tuteur, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge de sa majorité, fixé à 25 ans par son père. Mais bientôt son caractère violent hâta le terme de son existence. Étant entré en fureur contre un de ses palefreniers, et le poursuivait dans l'écurie pour le tuer, ce jeune prince reçut d'un autre valet, qui prit la défense de son camarade, un coup si violent à la tête qu'il mourut peu de temps après, en décembre 1378. — **JEAN III PALÉOLOGUE**, frère du précédent, lui succéda, et fut tué dans une bataille que le prince Othon de Brunswick, son tuteur et mari de la reine

Jeanne, livra en 1381 à Charles III d'Anjou (v. ce nom), qui avait envahi le royaume de Naples. — **THÉODORE II PALÉOLOGUE**, 3^e fils de Jean III, fut appelé, par la mort de ses 2 frères, à la succession du Montferrat ; élevé à la cour de Jean Galéas Visconti, où il était retenu comme en otage, le jeune marquis se vit d'abord forcé de céder tous ses droits sur la ville d'Asi ; mais à la mort de Jean de Milan, en 1402, il recouvra son indépendance, se fit restituer Casal, sa capitale, que Jean Galéas avait occupée jusqu'alors, fit alliance avec Amé VII, comte de Savoie, déclara ensuite la guerre (1408) à Jean-Marie Visconti, le contraignit à recevoir un gouverneur de son propre choix dans Milan, aida les Génois à chasser de leur ville la garnison française qui l'occupait (1409), et se fit élire capitaine de cette république, avec les émeutes accordées ordinairement aux ducs ; mais ses troupes furent chassées de Gênes en 1413. L'année suivante, Théodore II fut reconnu, par l'empereur Sigismond, vicaire impérial en Italie, et cette dignité fut confirmée depuis à tous ses successeurs. Il mourut en 1418. — **JEAN-JACQ. PALÉOLOGUE**, fils unique et successeur de Théodore II, né en 1395, régna sur le Montferrat de 1418 à 1445, époque de sa mort. Ce fut un des princes les plus malheureux de sa maison. Il perdit successivement, dans des guerres avec le duc de Milan, presque toutes ses villes et ses forteresses, et fut contraint de remettre en dépôt, au duc de Savoie, ce qui lui restait de ses états. Les Vénitiens, dont Jean-Jacq. implora le secours, obligèrent bien le duc de Milan à restituer ses conquêtes ; mais il fut plus difficile d'amener le duc de Savoie à rendre le dépôt qu'il avait reçu. Amé VII fit arrêter le fils du marquis, et ne le rendit à son père que lorsque celui-ci eut consenti à faire hommage du Montferrat à la maison de Savoie. — **JEAN IV PALÉOLOGUE**, fils et successeur du précédent, fit quelques conquêtes dans le Milanais, fut obligé de les rendre ensuite au duc François Sforza, et mourut au château de Casal en 1464. — **GUILLAUME VIII**, frère du précédent, s'était acquis la réputation d'un bon capitaine dans les guerres de Lombardie, avant d'entrer en possession des états de Jean IV, et avait obtenu du duc de Milan, François Sforza, la seigneurie d'Alexandrie, à laquelle il fut obligé de renoncer en 1450. Ce prince s'affranchit de l'hommage et de la dépendance féodale que le duc de Savoie, Amé VII, avait imposés à son père, et mourut en 1483, sans laisser de fils. — **BONIFACE V PALÉOLOGUE**, 3^e fils de Jean-Jacques, était déjà parvenu à un âge assez avancé lorsqu'il succéda à son frère Guillaume VIII. N'ayant pas eu d'enfant d'une première femme, Hélène de Penhièvre, qu'il avait épousée l'année même de la mort de Guillaume, il se remaria, en 1485, avec Marie, princesse de Serbie, qui le rendit père de deux fils, et trouva ainsi les espérances de Louis, marquis de Saluces, gendre de Guillaume, et désigné par lui comme successeur de Boniface. Ce dernier mourut en 1493. — **GUILLAUME IX PALÉOLOGUE** n'eût âgé que de 7 ans lorsqu'il succéda à son père Boniface V. On a peu de particularités sur son prince, dont les états demeurèrent ouverts sans résistance aux armées de Charles VIII et de Louis XII, lors des expéditions de ces rois en Italie. Il mourut en 1518, âgé de 30 ans. — **BONIFACE VI**, fils du précédent, n'eut pas plus de part que son père aux grands événements d'Italie, et mourut en 1531 d'une chute de cheval, en chassant le sanglier. — **JEAN-GEORGES PALÉOLOGUE**, duc héréditaire de la maison de Montferrat, abbé de Bremis et de Luco, déposa l'habit ecclésiastique pour recueillir la succession de son oncle Boniface VI, épousa, en 1533, Julie, princesse de Naples, de la maison d'Aragn, et mourut d'apoplexie, la même année, à l'âge de 45 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Montferrat-Paléologue, après avoir régné 228 ans sur cette partie de l'Italie : la première maison, dont Alderman était

le tige, en avait régné 338. Le marquis de Montferrat passa ensuite à la maison de Goossens, qui le conserve au duché de Montous, et qui s'éteignit en 1708.

MONTFLEURY (ZACHARIE-JACOB, dit), né en Anjou le 5^e du 16^e S., d'une famille noble, fut d'abord page du duc de Guise, puis, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit recevoir comédien dans une troupe de province. Les succès qu'il obtint le firent admettre dans la troupe dite de l'*Hôtel de Bourgogne* à Paris, où il joua d'original dans les tragéd. du *Cat* et des *Horaces* de P. Corneille; et il donna lui-même, en 1647, une tragédie d'*Andrinal*, que plus, ent. ont mis à propos attribuée à son fils. Il eut la réputation d'un gr. acteur dans les deux genres tragique et comique, et m. en 1667, dans le cours des représentations d'*Andromaque* de Racine. Molière s'est moqué de la déclama. outrée de Montfleury père dans sa coméd. de l'*Impromptu de Versailles*. — **MONTFLUCKY** (ANT.-JACOB, dit), fils du précédent, né en 1640, fut destiné par son père à la profession d'avocat, mais ne l'exerça point, préféra travailler pour le théâtre, auquel il donna successivem. 16 pièces qui ont été réunies et imp. à Paris, 1775, 4 vol. in-12. On y a joint la tragédie d'*Andrinal*, dont nous avons parlé plus haut. A. J. Montfleury m. à Aix en Provence en 1685. On lui attribue encore une comédie int. les *Béats raisonnables*. Une autre de ses pièces, la *Femme juge et partie*, que M. Leroy a retouchée en 1821, balança dans le temps le succès de la célèbre comédie du *Tartuffe*, jouée à Paris la même année, 1669, mais sur un théâtre différent. Montfleury eut intent. comiques et de la gaieté dans le style, mais il est incorrect et trop souvent licencieux. Il eut fait des emprunts au théâtre espagnol pour la composition de plusieurs de ses comédies.

MONTFLEURY (JEAN LE PETIT ne), poète franç., né à Caen en 1698, m. en 1777, rédacteur de l'académie royale des b.-lett. établie dans sa patrie, ent. d'un gr. nomb. d'odes, d'un poème sur la prise de Berg-op-Zoom, d'un autre int. le *Mort justifiée*, et d'un *Essai en vers sur l'instruction morale, politique et chrétienne*. Caen, 1755, in-12. — L'abbé de MONTFLUCKY, frère du préc., m. ében. de Bayeux en 1758, ent. d'une brochure ayant pour titre : *Let. curieuses et instructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire par un chanoine de Bayeux*, 1758, in-12.

MONTFORT (SIMON, comte de), 4^e du nom, né dans la 2^e moitié du 12^e S., d'une anc. et illustre maison de France, se croisa contre les musulmans ou infidèles en 1109 avec Thibaut V, comte de Champagne, à le cour duquel il se trouvait alors, comme tenant d'un tournoi. Il se distingua en Palestine par divers exploits; puis, à son retour en France, il prit part à la croisade formée en Languedoc contre les Albigeois, et en fut déclaré chef par les barons. En 1213 il remporta une grande victoire à Montcat contre le roi d'Aragon et Raimond VI, comte de Toulouse (v. ce nom), qui émit accusé de favoriser les hérétiques. Ce dernier ayant été privé de ses états à la suite de sa défaite, les barons les adjugèrent au comte de Montfort, qui en rendit foi et hommage à Philippe-Auguste. Nous ne retracerons pas ici toutes les cruautés qui ont rendu la mémoire de Simon de Montfort à jamais exécration, cruautés que ne sauraient compenser son prétratu sèle pour le religion catholique, ni ses qualités guerrières. Le fils du comte de Toulouse, Raimond VII, étant parvenu à rentrer dans cette ville et à s'y faire reconnaître comme prince légitime en 1217, Simon de Montfort, alors occupé à faire la guerre dans le diocèse de Nîmes, revint promptem. maître le siège devant la place rebelle à son autorité; depuis 9 mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer lorsque, dans une dernière attaque, une grosse pierre lancée par une

machine de guerre l'atteignit à la tête. Il expira peu de temps après, percé en outre de cinq coups d'arbalètes. On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Histoire génér. de Languedoc* par D. Vaissette, tom. 3, liv. xxi, xxi et xxiii. Il parut en 1767 un opusc. int. les *Jeux de Simon de Montfort, ou les Jardins du parlem. de Toulouse*, attribué à Voltaire; mais qui ne se trouve dans aucune édit. de ses œuvres. — **MONTFORT** (AMOUR, comte de), fils aîné du précéd., revendiqua tous les droits de son père, se fit reconnaître dans ses nouveaux états, et continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, qui, à la sollicitation du pape Innocent III, était venu en Languedoc avec une armée de 600 hommes d'armes et de 10,000 fantassins. Mais livré ensuite à ses propres forces par le rappel du prince royal, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raimond VII, dont les succès étaient toujours croissants, Amour prit le parti d'offrir à Philippe-Auguste tous ses droits aux états adjugés à son père. Le roi n'accepta point cette offre; mais, son fils Louis VIII étant monté sur le trône, le cession eut lieu. En 1231 le comte de Montfort reçut du saint roi Louis IX le charge de comtable, et quatre ans après prit le croix avec Thibaut VI, roi de Navarre. Dans une expédition, près de Gaza en 1240, il fut fait prisonnier et conduit en Kéire. Ayant recouvré sa liberté l'année suiv., il revenait en France lorsqu'il m. à Otrante. Il fut enterré à St-Pierre de Rome, où l'on voit encore son épitaphe.

MONTFORT (SIMON VI de), comte de Leicester, fils puîné du fameux Simon de Montfort, quitta la France en 1231, ou suivit d'autres en 1236, par suite d'une discussion, associée avec la reine Blanche, mère de St Louis, et se retira en Angleterre, où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le tit. de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avaient été dépossédés par le roi Jean, et qui provenaient de la succession de l'anglais Amicia, sa gr.-mère paternelle. Il fut nommé en même temps sénéchal de Gascogne, acquit un gr. crédit parmi les Anglais, et gagna l'affection des individus de toutes les classes. Dignifié ensuite par Henri III, puis rentré en fureur, il gouverna si despotiquement, et commit tant d'exécutions que les Gascons adressèrent de vives plaintes au roi d'Angleterre, qui lui retira ce commandement, pour le lui rendre ensuite, et le lui ôter encore. Toutefois son adresse, ses intrigues, ses déclamations contre le gouvernement, son extérieur dévot, son sèle apparent pour les libertés nation., lui concilièrent l'amitié du peuple et la confiance de la noblesse. Il réunissait secrètement les princip. barons, concerta avec eux un plan pour réformer l'état, et força Henri III de convoquer un parlem. extraord. à Oxford, où ce prince jura de nouveau l'exécution de la gr. charte et consentit à de nouvelles et importantes concessions connues sous le nom de *statuts ou provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut placé à la tête d'un conseil suprême de 24 barons investis de toute l'autorité législative et exécutive. Mais ce conseil et son chef, abusant bientôt d'un pouvoir usurpé, s'en servirent pour exercer un despotisme sans frein et pour se gorger de richesses. Le roi voulut reprendre son autorité prem.; Montfort lui disputa les armes à la main, obtint d'abord des succès, mit en déroute l'armée royale, fit prisonnier le prince Edouard, et força Henri à souscrire un traité ignominieux en 1263. Mais Edouard, étant parvenu à s'échapper, rassembla de nouvelles troupes, marcha sur le comte rebelle, le joignit à Evesham, dans le comté de Worcester, et lui livra bataille le 5 août 1265. Montfort perdit la vie dans cette action, ainsi que son fils aîné, Henri, et un gr. nomb. des barons de son parti. Son corps fut mutilé, coupé par morceaux, et sa tête envoyée à la femme de

Roger Mortimer, son implacable ennemi. En avouant la violence, la tyrannie, la rapacité et beaucoup d'autres vices qui déshonorèrent la carrière du comte de Leicester, que quelq. écriv. ont surn. le *Catiline anglais*, les histor. reconnaissent en lui le talent de gouverner les hommes et de conduire les affaires. Il était aussi habile général que politique. « Un prince (dit un judicieux biographe) d'un autre caractère que Henri aurait pu faire servir les talents de cet homme extraordinaire à la gloire de son pays et au soutien de sa couronne; mais l'administ. faible et versatile de ce prince fit tourner les avantages immenses qu'il avait accordés à Montfort à la ruine de l'autorité royale. Toutefois les désordres qui furent la suite de leurs dissensions servirent à étendre les libertés nationales et à perfectionner la constitut. de l'Angleterre.

MONTFORT (JEAN de), duc de Bretagne. V. l'art. de CHARLES DE BLUYS, p. 575.

MONTFORT (N. BONNET, plus connu sous le nom de *père Gratin* de), relig. capucin, né dans le 17^e S. à Montfort, village de Franche-Comté, théol. et prédicat., devint provincial de son ordre, et m. à Salins en 1650 dans un âge avancé. Outre un pamphlet qu'il écrivit contre un relig. de son ordre qui avait apostasié à Genève et joit. la *Travertine du Genève de Genève*, ci-devant *somme Léandre*, et à présent *Costance Gueandré, hérétique*, etc., St-Michel, 1630, in-8, on a de lui : *Axiomata philosophica quæ passim ex Aristotele circumferri solent illustrata*, Anvers, 1626, in-8; et des *Axiomata theologica*, conservés MS. dans la bibliothèque de Bezançon.

MONTFORT (LOUIS-MARIE GRIGNON de), missionnaire, né dans la petite ville de Montfort, en Bretagne, en 1673, fit ses études chez les jésuites de Rennes, puis reçut les ordres sacrés à Paris en 1700, et se consacra à la prédication de l'évangile. Il fut d'abord employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, devint ensuite supérieur de l'hospice de la Salpêtrière à Paris, partit pour Rome en 1706 à pied, véto en pèlerin, et demanda au pape Clément XI d'être employé dans les missions étrangères. Le souver. pontife lui ayant ordonné de retourner en France, Montfort parcourut les prov. de l'Ouest, tomba malade de fatigues dans un village du diocèse de La Rochelle, et y m. en 1716. Dans le même lieu ce pieux missionnaire avait jeté les bases de deux associations qui subsistent encore : l'une de missionnaires, dite du St-Esprit, et l'autre d'hospitalières sous le nom de *Sœurs de la Sagesse*. René Mulot, missionnaire et successeur de l'abbé de Montfort, mit la dern. main à ces deux établissem. On a de Grignon de Montfort un recueil de *Contes spirituels*, nouv. réimpr. *So Vie* a été écrite par J. Grandet, curé d'Angers, Nantes, 1724, in-12.

MONTGAILLARD (PIERRE de FAUCHIERAN, sicut de), poète médiocre du 16^e S., né à Nyons en Dauphiné, m. en 1605, a laissé des *stances*, des *chansons*, des *couplets* satiriques, burlesques, etc., rassemblés par Vital d'Audiguier, et publi. sous le titre d'*Œuvres poétiques*, Paris, 1606, in-12.

MONTGAILLARD (BERNARD de PERCIN de), connu dans l'histoire de la ligue sous le nom de *Petit-Feuillant*, né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des Feuillants, nouvellem. fondé, se livra avec succès à la prédicat., embrassa le parti de la ligue, et se signala parmi les prédicateurs frénétiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité royale. Après la reddet. de la ligue, le père Montgaillard se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de *ermites*. De Rome, le nouveau bénédictin se rendit à Anvers : appelé ensuite à Bruxelles, il y devint prédicat. de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles et d'Orval, et m. dans cette dernière abbaye en 1628. Il perdit que D. Bernard de Mont-

gaillard se repenit, dans les dernières années de sa vie, d'avoir prêté à la ligue l'appui de son nom et de ses talents. Peu de temps av. sa mort il avait brûlé tous ses écrits; mais on a conservé : l'*Ormaison* *sanctaire de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622; la *réponse* à une lettre qui lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), en laquelle il lui reconnoît chrétiennement et chérissablement ses saintes, et l'*Exhortation à la pénitence*, 1589, in-8; cet écrit est des plus violents. A. Valladier a pub. les *Saintes Monologies et Colloques d'Orval et de Clairvaux*, *vies* *représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, etc., Luxembourg, 1629, in-4. — MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de PERCIN de), parent du précéd., évêque de Saint-Pons, né en 1633, était fils d'un baron de Montgaillard, qui fut décapité sous Louis XIII pour avoir rendu la place de Brémme, dans le Milanais, mais dont le mémoire fut réhabilité. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, le jeune Montgaillard devint successivement docteur de Sorbonne, abbé de St-Marcel, puis fut nommé évêque épiscopal de St-Pons en 1664. Il fut un de ceux qui se déclarèrent en 1667 pour les quatre évêq. dans l'affaire du formulaire, et il signa la lettre écrite en leur faveur au pape et en roi par 19 évêques. Il m. dans son diocèse en 1713. On a de lui plusieurs écrits religieux et polémiques, parmi lesquels nous citerons seulement 3 lettres adressées à Fénelon, dans lesquelles il prétend réfuter la doctrine de cet illustre prêtre sur l'insaisissabilité de l'église dans le jugem. des faits dogmatiq. (ces lettres furent condamnées à Rome); *Instruct. sur le sacrifice de la messe pour les nouveaux convertis du diocèse de St-Pons*, Paris, 1687, in-12. — J.-J. de PERCIN de MONTGAILLARD, parent du précéd., religieux dominicain, m. à Toulouse, sa patrie, en 1771, est aut. d'un ouvr. int. : *Monumenta conventus Tolosanæ ord. fratrum prædicatorum*, dans lequel on trouve des anecdotes curieuses sur l'inquisit., l'université et les principales familles de cette ville.

MONTGAILLARD (GUILLEMONOT ROCQUES de), hist., né en 1772 au bourg de Montgaillard (Languedoc), de parents nobles, mais qui n'appartenaient point à l'anc. famille de Percin de Montgaillard, fut d'abord destiné à la carrière des armes. Il venait d'obtenir une place à l'Ecole Militaire de Paris, lorsqu'une chute de cheval changea sa vocation. Il embrassa alors l'état ecclésiastique; mais la révolution ne lui permit pas de s'avancer dans les ordres. Contraint de quitter la France pour fuir la persécution, il passa en Angleterre, de là en Allem., entra dans sa patrie en 1799, et fut employé dans les administr. militaires sous le consulat et l'empire jusqu'en 1814. Depuis cette époque jusqu'à m., arrivée en 1825, l'abbé de Montgaillard travailla successiv. à deux ouvr. histor. qui lui ont acquis de la réputation. Le prem. a pour titre : *Revue chronolog. de l'hist. de France depuis la première convocat. des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1820, in-8; 2^e édit., 1823, in-8; in second ouvr., conçu sur le même plan que le prem., mais avec un plus gr. développem., n'a été publié qu'après la m. de l'aut. sous ce titre : *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*, etc., Paris, 1826-1827, 9 vol. in-8, avec une table analyt. rédigée par M. Laillement. On a publié en 1827 : *Observat. de M. le lieutenant-général comte Dupont sur l'hist. de France par M. l'abbé de Montgaillard*.

MONTGARNY (JEAN-BAPTISTE-TITE-HARNAUD de), méd., m. jeune coecore en 1833 à Paris, où il fut des cours publics de physique et de chimie, avait été placé à l'hôpital du Val-de-Grâce en qualité de pharmacien. Il obtint en 1818 le grade de docteur à la faculté de Paris; sa thèse était : *Essai de toxicologie considérée d'une manière générale*, etc., Paris, in-8. Montgarny a coopéré au *Dictionn.*

des termes de méd., chirurgie, etc., Paris, 1823, in-8; et en *Journal universel des sciences médicales*.

MONTGERON (LOUIS-BASILE CARRE de), conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1686, avait eu, d'après son propre aveu, une jeunesse très-dérégulée, lorsqu'il eut entendu parler des miracles opérés, disait-on, ou tombés du diacre Paris (v. ce nom), la curiosité le porta à visiter le cimetière de St-Médard, théâtre de ces prodiges. Un pareil spectacle le frappa d'enthousiasme; et cet homme, jusqu'alors intrépidé pour les vérités démontérées de la religion, s'avoua converti en voyant des individus, payés à cet effet, enlever des parades de saltimbanques. Dès-lors son zèle ne connut plus de bornes, et les plus gr. extravagances trouverent en lui un patron intrépide. Il résolut d'y aller pour démontrer la vérité des prétendus miracles du bienheureux Paris, et accueilli publiquement, les convulsionnaires dans sa maison. En 1737 il présenta au roi, dans le château de Versailles, son livre de la *Vérité des miracles du diacre Paris* (Paris, in-4), contenant la relation de sa propre conversion, les détails de neuf miracles, et les conséquences qui, selon lui, en résultaient. Le roi fit mettre l'aut. à la Bastille, sans écouter les remontrances que le parlement, présenté en sa faveur, puis Pexide à Villeneuve-lès-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, en Dauphiné. En 1741, Carre de Montgeron publia un second vol. de son ouvr. sous le titre de *Continuation des démonstrations des miracles avec des observat. sur les convulsions*, in-4; et il en fit paraître un troisième en 1748. Malgré le désaveu des évêques apellés et de plusieurs évêq. du parti janséniste, le conseiller fanatique trouve des défenseurs. On pub. un écrit intitulé: *les Suffrages en faveur de M. de Montgeron*, 1749, in-12; et il y en eut, de part et d'autre, un assez gr. nombre sur cette controverse, qui fut vive et animée. Montgeron m. à Valence en 1754. Il a paru en 1799 un *Abrégé des 3 vol. de Montgeron sur les miracles de M. de Paris*, 3 vol. in-12. On croit que cet ouvr. a été imp. à Lyon, et qu'il a pour auteur l'abbé Jacquemont, ancien curé du diocèse de la même ville, janséniste déclaré des miracles et même des convulsions.

MONTGLAT (FRANÇOIS-DE-PAUL DE CLERMONT, marquis de), maréchal-de-camp, grand-maître de la garde-robe du roi, m. en 1675, avait été témoin d'un gr. nomb. d'événem. qu'il se plaisait à raconter; ce qui l'avait fait sur. *Montglat-la-Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires* dont le père Bougeant a été l'édit., Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. Cet ouvr., rempli de faits, présente les événements militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, ainsi que ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarques. M. Petitot a inséré ces *Mém.* dans la 2^e série de la *Collect. des Mémoires relatifs à l'Hist. de France*. Le marquis de Montglat avait eu, de son mariage avec la petite-fille du chancelier de Cheverny, ou Chiverny (v. ce nom), un fils connu sous le nom de comte de Cheverny, dont parlent M^{me} de Sévigné (dans ses *Lettres*) et le duc de St-Simon (dans ses *Mém.*), et qui m. à Paris en 1722, âgé de 78 ans, sans laisser de postérité.

MONTGOLFIER (JOSEPH-MICHEL), chimiste, physicien et mécanicien, l'un des deux frères inventeurs des aérostats, né en 1730 à Vidalon-lès-Annonay, était fils d'un fabricant de papiers dont la famille s'était vouée depuis long-temps à la pratique des arts. Placé au collège de Tournon avec deux de ses frères, le jeune Joseph Montgolfier, ne pouvant se plier à un mode régulier d'enseignement, s'enfuit à l'âge de 13 ans, fut découvert par ses parents, et remis entre les mains de ses prof.; il rentra ensuite dans la maison paternelle, qu'il quitta bientôt pour aller s'former à St-Etienne, au Forez, dans un réduit obscur, où l'écart du produit de la pêche; se livrant

seul à des expériences chimiques, il fabriqua du bleu de Prusse et des sels utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans les bourgs du Forez et du Vivarais. Il fit ensuite un voyage pour se mettre en communication avec les sav.; et son père le rappela à Vidalon pour partager avec lui le direct. de sa manufacture. Contrarié dans ses vues de perfectionn., Joseph Montgolfier rompit cette associat. pour en former une nouvelle avec l'un de ses frères, et créa deux établissements, l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Il simplifia le fabricant du papier ordinaire, améliora celle des papiers peints de diverses couleurs, imagina une machine pneumatique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, et seconda enfin de toute l'activité de son génie investigateur les expériences aérostatiques de son frère Jacq.-Et. (v. l'article suiv.). On a raconté de div. manières l'orig. de la découverte dont le gloire est commun aux deux frères. Après les expériences faites en 1783 à Annonay, à Versailles et au château de La Muette (cette dernière par Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes), Jos. Montgolfier exécuta l'année suivante, lui septième, à Lyon, dans un aérostat de 102 pieds de diamètre sur 126 de hauteur, le troisième voyage aérien. Il fut le prem. l'idée de l'emploi des parachutes, et fit des essais d'abord l'appareil à Arignon, puis l'ajouta aux globes qu'il fit enlever à Annonay. Pond. le résultat se tint à l'écart, poursuivait, sans être inquiété, ses méditat. utiles. Sa réputation n'eût point été lui les regards du gouvernem. directorial, mais il n'échappa point à ceux de Bonaparte, et reçut de ce chef de l'Etat le décorat. de la Lég.-d'Honneur, comme ayant contribué aux progrès de l'industrie nationale. Plus tard il fut nommé administrat. du Conservatoire des arts et métiers, memb. du bureau consultatif des arts et manufactures, membre de l'Institut en 1807. Des 1792 il avait inventé, avec son frère Jacq.-Et., le *bâlier hydraulique*, qu'il adapta pour le prem. fois aux escaliers de sa papeterie de Voiron, et qu'il perfectionna ensuite à Paris. Joseph Montgolfier m. aux eaux de Balaruc, le 25 juin 1810. On a de lui, outre quelques petits écrits insérés dans différents recueils: un *Discours sur l'aérostat*, 1783, in-8; *Mém. sur la machine aérostatique*, 1784, in-8; *les Voyages aériens*, 1784, in-8. MM. Delambre et Décarpud ont composé chacun l'éloge de ce sav. industriel. — Jacq.-Et. MONTGOLFIER, frère du précéd., né en 1745 à Vidalon-lès-Annonay, fit ses études au collège de Ste-Barbe, à Paris, fut destiné d'abord à l'archit., et suivit les leçons du célèbre Soufflot (v. ce nom). Il se livrait tout entier à sa profess., lorsque la m. de l'aîné de ses frères décida son père à le rappeler pour le mettre à la tête de sa manufact. Il rendit bientôt fructueuses les conseils, qu'il avait esquissés peud. son séjour à Paris, introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, inventa plusieurs machines, des formes pour le papier dit *grand-monde*, jusqu'alors inconnu, trouva le secret du papier velin, et devint encore plusieurs méthodes des stellers bellandais et seignais. La lecture de l'ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d'air*, lui ayant fait entrevoir la possibilité de rendre l'espace navigable en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, il approfondit cette idée, se mit à la recherche des moyens, les résultats, et la communiqua à son frère Jos., qui l'accueillit avec transport. Les calculs, les expériences, tout se fit en commun. Après l'essai de plusieurs combustibles, du gaz inflammable, du fluide électrique, après plus. tentatives particulières, d'abord avec des globes de papiers à Vidalon, ensuite par Jos. à Arignon avec un ballon de soie, les deux frères firent aux Collections, près d'Annonay, la première essai du globe de 110 peds de circonférence avec lequel eut lieu, dans Annonay même, le 5 juin 1783, une expérience publique qui eut un plein

succès. Et Montgolfer se rendit alors à Paris avec son frère pour y exposer une découverte dont le gloire leur était commune. Tous deux furent nommés correspondants de l'acad. des sciences. Etienne reçut le cordon de St-Michel, Joseph une pension de 2,000 liv., et leur vieux père des lettres de noblesse. Rentré dans sa manufacture pend. la révolut., Etienne continua ses études industr. avec son frère; ils travaillèrent à l'invent. du hélier hydraulique, et s'occupèrent en commun des changem. heureux introduits dans la fabricat. du papier. Dénoncé plus. fois pend. le régime de la terreur, Etienne n'échappa à la proscription que par l'affection de ses nombreux ouvrier. Atteint d'une maladie au cœur, il s'était rendu à Lyon avec sa famille pour y réclamer les secours de la médecine; mais voyant qu'ils devenaient inutiles, et voulant épargner à sa femme et à ses enfans le spectacle de sa mort, il partit seul pour Annonci; et, comme il l'avait prévu, il m. en chemin, le 2 août 1799. Il n'a laissé aucun écrit.

MONTGOMERY, nom d'une anc. famille d'Angleterre et d'Ecosse dont l'origine remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, l'un des compagnons de Guillaume-le-Bâtard dans la conquête de l'Angleterre, et qui commanda le corps princ. de l'armée normande, à la mém. bataille d'Hastings. — **ROBERT**, fils aîné du précéd., fut armé chev. par Guillaume, dans la 6^e année du règne de ce conquérant, et jouit constamment de sa faveur; mais après sa m., il se joignit à Robert Corthose contre Henri 1^{er}, et se trouva à la bataille dans laquelle le premier fut vaincu et fait prisonnier. Le roi Henri punit la défection de Montgomery, en le bannissant du royaume. On croit que c'est à cette époque que la fam. Montgomery s'établit en Ecosse. Les descendants de Robert gagnèrent la faveur des rois de cette contrée, et y portèrent le titre de baron, jusqu'à Hugues de Montgomery qui fut créé comte d'Églintoun en 1505 par Jacques IV. Le 12^e comte d'Églintoun fut créé pair de la Grande-Bretagne en 1806, sous le tit. de lord Ardrossan.

MONTGOMERY (JACQUES ou FRANÇOIS DE), seign. de Lorges, dans l'Orléans, célèbre guerrier du 16^e S., était fils d'un Rob. Montgomery, noble écossais, venu de son pays en France, au commencement du règne de François 1^{er}, pour entrer au service de ce monarque. J. de Montgomery, plus connu sous le nom de *Capitaine de Lorges*, se distingua de bonne heure à la cour de France. On l'approuva toujours regardé comme l'un des Paillardes arrivés à François 1^{er}, en 1521. On vit que le monarque, s'amusa un jour avec des seign., à faire le siège de l'hôtel du comte de St-Pol, fut atteint à la tête d'un tison enflammé qui le blessa au menton; et que cet accident donna lieu à la coutume, qui dura près de 200 ans en France, de porter la barbe longue et les cheveux courts. Ce fut le capitaine de Lorges qui envoya à Mézières, si vaillamment défendu par Bayard, pour soutenir les prétentions de sa naissance, en même capit. acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, qu'il disait avoir appartenu à ses ancêtres. Il fut colon. du Finist. franç. en Piémont, et succéda en 1545, à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise du roi. Il m. vers 1560, laissant plus. fils qui se distinguèrent par leur vaillance: le plus célèbre est celui dont parl. suit. — Gabriel de MONTGOMERY hérita de la valeur de son père, et passa en Ecosse en 1545, à la tête des troupes que François 1^{er} envoyait à la reine Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, et régente pend. la minorité de sa fille. De retour en France, il fut chargé par Henri II d'arrêter quelq. conseillers au parlement, qui avaient embrassé les nouv. doctrines relig.; et ce fut peu de temps après que lui arriva le malheur qui eut des suites si terribles pour lui et pour le France. On sait que Henri II, après avoir conclu les mariages de sa fille et de sa sœur, donna des fé-

tes magnifiques à cette occasion, entre autres un tournoi, dont le rus St-Antoine fut le théâtre. Le prince se retirait avec les honneurs du combat lorsqu'il eut la fantaisie d'engager une nouvelle lutte avec Montgomery. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, frappa le roi du tronc de sa lance brisée, avec tant de force qu'il lui traversa la tête et le renversa sans connaissance. Henri m. au bout de 11 jours. Montgomery, sentant qu'après un tel accident il ne pouvait plus rester à la cour, où il avait à redouter la haine d'une reine violente, blessée dans ses plus chères affections, se retira dans ses terres de Normandie et on partit ensuite pour voyager en Italie et en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1562; et, sectateur de la nouvelle doctrine relig., il se fit remarquer parmi les ennemis du gouvernement, qui la persécutait. N'ayant pu malgré sa résistance empêcher la prise de Rouen par l'armée roy., il se retira au Havre, et se jeta ensuite en Basse-Normandie où il ne fit rien de remarquable. Réuni de nouveau aux protest. armés en 1565, il fut sommé comme tous les autres chefs de ce parti de mettre bas les armes; on déclara qu'il persistait dans le rébellion. En 1569, il rassembla à la tête d'une petite armée dans le Languedoc, attaqua les royalistes dans le Béarn, les battit, prit d'assaut la ville d'Arthez et reconquit tout le pays. Vers le même temps il fut condamné m., de même que Coligny, par le parlement de Paris; et la sent. fut exécutée en effigie. Il était à Paris lors du massacre de la St-Barthélemy; poursuivi avec acharnement, jusqu'à St-Lies de Paris, il dut son salut à la vitesse d'un jument qu'il montait et qui fit 30 lieues tout d'une traite; il se retira en Angleterre. A la tête d'une flotte armée dans les ports de ce pays, il partit devant La Rochelle en 1573, se retira bientôt après, sans avoir rien entrepris pour secourir cette ville assiégée par l'armée roy., et exerça quelq. ravages sur les côtes de Bretagne; revenu en Anglet., il repassa ensuite en Normandie, y fut successivement assiégé par Matignon (v. ce nom), dans les places de St-Lo et de Domfront, et se rendit, dans cette dern., aux troupes royales, dans le mois de mai de la même année (1573). Il avait demandé la vie sauve par la capitulation; mais Catherine de Médicis ordonna qu'il fût amené à Paris, où on le renferma dans une des tours de la Conciergerie, qui depuis a porté son nom. Il fut jugé par une commission extraordinaire, condamnée à perdre la tête, et exécuté le 27 mai 1574. Ses enfans furent dégradés du noblesse; mais l'arrêt porté contre leur père et contre eux n'entacha point leur réputation. — GABRIEL, l'un des fils, n'eut qu'une fille qui épousa Jacques de Durfort de Duras, auquel elle apporta en dot la seigneurie de Lorges. — JACQUES, le second fils, eut plusieurs enfans, dont les descend., divisés en 3 branches, existent encore en Angleterre, où ils jouissent de la dignité de baronnet.

MONTGOMERY (RICHARD), général américain, né en 1737, en Irlande, embrassa de bonne heure la prof. des armes, et servit comme officier dans la guerre du Canada, en 1756. Ayant obtenu sa démission à la paix de 1763, il acquit une propriété dans la prov. de New-York, et se maria. Lors de la guerre de l'indépendance des colonies anglaises, il eut le command. d'un petit corps de troupes destiné à agir dans le Canada, s'empara des forts Chambly et St-Jean, réduisit la ville de Mont-Réal, et fut tué au siège de Québec le 31 déc. 1775, également regretté des Anglais et des Américains. Le congrès des Etats-Unis lui consacra un monument, exécuté par J.-J. Caffieri, sculpt. français, et placé au devant de la princip. église de New-York.

MONTIGNON (CHARLES-ALEXANDRE DE), né à Versailles en 1750, fut élevé à la cour, embrassa l'état ecclésiast., reçut les ordres sacrés, passa ensuite en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, gagna le confiance de ce monarque, qui

Penvoya en France avec la mission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas où Louis XV mourrait sans enfans. Mais l'agent de Philippe V commit l'imprudenece de communiquer ses instructions au card. de Fleury, prem. ministre, qui arrêta facilement ses intrig., en l'éloignant de Varanille. L'évêq. de Montgon se retira dans les Pays-Bas, où, pour se distraire du chagrin que lui causait sa mésaventure, il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations, dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis 1725 jusqu'à 1731*. Il passa le reste de sa vie dans cet exil, et m. tout-à-fait oublié, au 1770. Les *mém.* dont nous venons de parler ne furent publi. qu'après le m. du cardinal de Fleury. Ils forment 8 v. in-12. impr. à La Haye, à Genève et à Lausanne, de 1745 à 1753. On y trouve des particularités intéressantes; mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Il a paru à Florence, en 1753, un prem. vol. in-8, d'une trad. italienne des *Mém.* de Montgon par le marquis Féron; elle n'a pas été continuée.

MONTASSER ou MORTHASSER (ABOU-IEZAHIM-IEKAL-AL), 6^e et dern. prince de la dynastie des Samanides, dans la Perse orient., fut arrêté à Bokhara, l'an 389 de l'hégire (999 de J.-C.) avec ses frères Mansour, Abdel-Melik et les autres rejetons de cette illustre famille, par ordre d'Ilek-Khan, roi du Turkestan, qui les fit tous renfermer dans des prisons séparées. Moltasser, parvenu à s'échapper, se réfugia dans le Khariam, y leva des troupes, défit celles d'Ilek-Khan, reprit Bokhara, fut obligé d'en sortir, vint dans le Khorasan, et abandonna ensuite cette prov. pour chercher un asile dans la Djordjan, auprès de Cabons. Secours d'abord par ce prince, Moltasser se brouilla ensuite avec lui, s'enfuit dans le désert, entra sous ses drapeaux dans Terkoman-Ghossan, remporta un vict. sur Ilel-Khan, fut ensuite réduit au rôle de partisan. Ses soldats ayant formé le complot de le livrer au roi du Turkestan, il se sauva dans le camp d'une tribu arabe dont le chef le fit égorger pend. son sommeil en 395 de l'hég. (1004 de J.-C.). Les historiens orientaux font un grand éloge du courage de ce prince, de son activité et de sa constance dans les revers.

MONTASSER ou MORTHASSER BILLAH (ABOU-DAJAN MOHAMMED IV, surnommé AL), 11^e khalyfe abbasside de Bagdad, monta sur le trône en 247 de l'hég. (862 de J.-C.), le jour même où son père Motawakkel fut assassiné par les offic. de la garde turque, crime auquel il n'était pas étranger. Ce fut par suite des concessions qu'il se vit forcé de faire à ses complices, que les milices turques commencèrent à jouer dans l'empire musulman le même rôle qu'autrefois à Rome les gardes prétoriennes. Elles exigèrent du nouveau khalyfe qu'il exclût de leurs droits à la couronne ses frères Motas et Mowelid qui avaient manifesté l'intention de venger un jour le mort de leur père. Moltasser Billah chercha à réparer par sa bonne conduite sur le trône les maux qu'avait causés à l'islamisme l'intolérance fanatique de Motawakkel. Il aimait la justice, était brave, généreux, cultivait les lettres et surtout la poésie avec succès. Mais rien ne put dissiper la noire mélanc. que lui donnaient ses remords; elle le conduisit au tombeau en 258 (862 de J.-C.) dans le 36^e année de son âge, après un règne de cinq mois.

MONTOLON (JEAN de), doct. en droit et chanoine régulier de St-Victor à Paris, où vers le fin du 15^e S., fils de Nicolas de Montolon, lieutenant-général de Dijon, fut promu au cardinalat en 1528; mais le mort ne lui permit pas de jouir des honneurs de cette dignité. On a de lui *Proptrium, sive Breviarium juris divini et utriusque humani*, Paris, 1520, 2 vol. in-fol. On lui doit aussi le pa-

lécit. du *Traité latin d'Etienne d'Antun sur le sacram. de l'autel.* — François de MONTOLIVAN, frère du précéd., suivit le barreau de Paris; et la réputation qu'il s'y acquit lui fit confier la chancellerie du comte de Bourbon contre le raiua, maréchal de France l'1^r, et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Il fut nommé avec-général en 1532, président à mortir en 1534, garde-des-archives en 1542, et m. l'année suivante à Villers-Cotteret. Ce magistrat était, selon Mézerai, d'une probité rare et qui a toujours été héréditaire dans la famille. — François II de MONTOLON, fils du précéd., fut un catholique très-sévé, et fut estimé des ligueurs comme avocat. Pour complaire à ces derniers, Henri III confia les sceaux à Montolon en 1584; mais après la m. de ce prince, Montolon les rendit à Henri IV, dans la crainte, dit-on, d'être forcé de signer quelque chose favorable aux huguenots. Il m. à Tours en 1590. — Jacques de MONTOLIVAN, avocat au parlement de Paris, fils du précéd., est connu surtout par la plaidoyerie qu'il prononça en 1611 pour les jésuites, attaqués par quelques membres de l'Université. Il le fit imprimer après l'avoir retouché, et y ajouta les pièces justificatives. Il m. en 1622, peu après avoir publié les *Arrêts de la cour du parlement*, prononcés en robe rouge, depuis 1580, in-4, plus. fois réimprimés.

MONTYON. V. MONTYON.

MONTI (JEAN-BAPTISTE). V. MONTANO.

MONTI (PHILIPPE-MAUR), cardinal, né à Bologne, en 1675, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, se rendit à Rome, fut élevé successivement, à plus, emplois honorables, décoré de la pourpre en 1743, par Benoît XIV, at.m. en 1754. On a de lui *Elogium cardinalium pictae, dactylis ac rubus pro Ecclesiae gestis illustratum, à pontif. Alexandri III ad Benedictum XIII*, Rome, 1751, in-4; un disc. intitulé: *Rama tutrice delle belle arti, scultura ad architettura*, impr. séparée, en 1710, et inséré depuis dans le tom. 3 des *Prose degli Arcidi*; plus, *Mss.* consacrés à Bologne. Le cardinal Monti avait légué à l'institut de cette ville sa bibliothèque et une collection de portraits des savans italiens et étrangers, qu'il avait formés à grands frais. — Monti (Jules), parot du précéd., illustré, né à Bologne en 1687, embrassa l'état ecclésiastique; fut pourvu d'un canonicat, devint secrétaire du cardinal Aldrovandi, et m. en 1747. On a de lui quelq. *poésies* dans le dialecte bolognois, dont plus. sont insér. dans le recueil des *Poesies de J. Pozzi*, Bologne, 1764, in-8, et une traduct. italienne du roman de Gilblas, Venise, 1746, 1750.

MONTI (JOSEPH), médecin et naturaliste, né à Bologne en 1682, se livra du bonno heure à l'étude de la botanique et des autr. branches du hist. naturelle, fut chargé de la direct. du musée de l'institut de sa ville natale, occupa en 1730 la chaire d'hist. naturelle et une autre d'hist. médicale, et m. en 1760. On a de lui: *De monumentis diluviana super agro bononiensi detecto disertatio*, Bologne, 1719, in-4, fig.; *Catalogi stirpium agri bononiensis prodromus*, etc., ibid., 1719, in-4, fig.; *Plantarum variet. Indici ad usum demonstrationum*, etc., ibid., 1724, in-4; *exoticarum simplicium medicamentorum variet. Indici*, etc., ibid., 1724, in-4 (certaines dernières ouvr. ont été reproduites avec des changem. et des addit. par les fils de l'aut., sous le titre de *Indici botanici et materiae medicae*, Bologne, 1753, in-4); plus, *mém.* dans la rec. de l'institut de Bologn. Micheli a donné le nom de *montia* à un genre de la famille des portulacées.

MONTIGNI (N. de), commissaire des guerres dans le 18^e S., est auteur de l'écrit licencieux intitulé: *Thérèse philosophe*, ou *Mém. pour servir à l'hist. de D. Dirrag et Madem. Eraduce*, La Haye, 1748, 2 part. in-8. La publication de ce livre fit mettre l'auteur à la Bastille, où il resta enfermé pendant

8 mois. Le comte de Caylus a gravé les estampes qui se trouvent dans cet ouvrage infâme.

MONTIGNOT (N.), chanoine de Toul, né dans le 18^e S., membre de la soc. roy. des sciences et belles-lettres de Nancy, n'est guère connu que par la publication des ouvr. suiv. : *Remarques théolog. et critiq. sur l'hist. du peuple de Dieu*, par le P. Berryer, 1755, in-12; *Etat des étolies fixes, au second siècle*, par Claude Ptolémée, comparé à la position des mêmes étolies en 1786, avec le texte grec et la traduct. franç., Strasbourg, 1787, in-4 de 200 p. On ignore l'époque de la m. de ce savant chanoine.

MONTIGNY (GALON de), chevalier franç. du 13^e S., porta, à la journée de Bovines, en 1214, l'étend. royal de Philippe-Auguste, et sauva par sa valeur, la vie à ce monarque, qui, renversé de cheval, eût été foulé aux pieds et massacré par les ennemis. L'hist. ne nous a point fait connaître la récompense accordée à un service aussi signalé.

MONTIGNY-LE-BOULANGER (JEAN de), prem. prés. au parlem. de Paris, né dans le 15^e S., était fils de Raoul de Montigny, grand panetier du roi, et épistaire des gardes du due de Bourgogne. Dans un temps de disette, l'aveu de Raoul avait employé une partie de sa fortune à contraindre les pauvres de Paris, et le peuple, par reconnaissance, l'avait surnommé *le Boulanger*, dénommt. restée à la famille. J. de Montigny ayant rendu des services importants à Louis XI dans la guerre du bien public, fut placé par ce monarque à la tête du parlem. de Paris, en 1471. Ce fut lui qui instruisit les procès du cardinal La Balue, du comte d'Alb. de St-Paul et du due de Nemours. Il m. en 1481, d'une maladie contagieuse. Ses descend. sont restés dans la magistrature. Un des derniers, Jacques-Louis Le Boulanger, présid. à la chambre des comptes avant la révolution, est m. en 1808.

MONTIGNY (FRANÇOIS DE LA GRANGE-D'AROUEN, sieur de), maréchal de France, né en 1554, fut élevé à la cour de Henri III, devint l'un de ses favoris, occupa successivement plusieurs charges honorables, et se signala en 1587 à la bataille de Coutras. Fait prisonnier par le roi de Navarre, qui le renvoya sans rançon, il se déclara contre les ligueurs après la mort de Henri III, servit ensuite Henri IV avec un gr. zèle, et fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel (v. ce nom). Après d'être distingué au siège de Rouen et au combat de Fontaine-Française, il commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597; il fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des Trois-Évêchés en 1609, reçut le bâton de maréchal en 1615, et m. en 1617. On a *son Oraison funèbre* par Jacques de Nanchaises, Bourges, 1618, in-4.

MONTIGNY (JEAN de), prélat franç., né en 1637, au Brétagne, d'une famille de robe, fut évêque de St-Pol-de-Léon, et m. en 1691 sans états de Vitré. Il avait été reçu cette même ann. à l'acad. franç., à la place de Gilles Boileau. On a de lui une *Lettre à Erasme*, en réponse à un écrit contre la Pucelle de Chapelain, Paris, 1656, in-4; une *oraison funèbre d'une d'Antriche*, Rennes, 1665, in-4; quelq. pièces de vers insér. dans les recueils du temps. St-Marc (v. ce nom) avait annoncé le projet de rassembler les poésies de Montigny, et de les publier avec des notes; mais ce projet est resté sans exécution.

MONTIGNY (ETIENNE MIGNOTUR), né à Paris en 1714, était neveu de Voltaire. Il annonça de bonne heure un goût marqué pour les sciences exactes, devint commissaire des ponts et chaussées, occupa divers autres emplois d'administrat., et m. en 1782, membre de l'académ. des sciences de Paris et associé de celle de Berlin. Il a trad. en franç. l'exposition faite par La Béze des méthodes que cet ingénieur employa pour fonder les piles du pont de Westminster. On a en outre de lui plus.

mém. insér. dans le recueil de l'acad. des scienc.; des *Instructions et Avis aux habitants des provinces méridionales de la France sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail*, 1775, in-8; *Méthode d'apprendre les cuirs et les peaux, telle qu'on la pratique à la Louvrière*, trad. en allem. et insér. dans le *Hamburg. Magazin*, t. 23. L'éloge de Mignot de Montigny se trouve dans le recueil de la société roy. de médecine, 1781, t. 2, dans celui de l'académ. des scienc., 1782, t. 2, et dans le *Journal des Savans* de mai 1785.

MONTIGNY (FRANÇOIS-EMMANUEL DEHAIESUR), gouvern.-gén. des établissem. franç. au Bengale, né à Versailles en 1743, entra comme sous-lieutenant au régiment de Médée, en 1768, devint lieutenant en 1770, capit. en 1772, dans la légion de Lorraine, fit la guerre de Corse, fut employé aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois, et passa, en 1776, major sur service de la marine. Le gov. l'ayant chargé de missions importantes dans l'Inde, il s'y rendit par Vienne, Constantinople, l'Égypte et la mer Rouge, et eut à vaincre mille dangers, jusqu'à n'échapper qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, et en parlant les différentes lang. des pays qu'il parcourait et dont il revêtait alternativem. les costumes. Il visita Goa, Delhy et Ponnah, et, après avoir rempli les missions qui lui étaient confiées, il revint en France en 1779. Louis XVI le renvoya dans l'Inde avec de nouvelles instruct. pour la cour des Mahrattes, en 1781. Il séjourna à Ponnah peud. 7 ans, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et reçut de l'emp. moghol le diplôme de nabab. En 1788, il fut chargé d'une mission près le soubah du Décan, fut nommé ensuite gouvern. de Chandernagor, se signala dans ce poste par son zèle et son désintéressement, et trouva, sans sa seule garantie, des ressources de toute espèce qui soutinrent long-temps les établissem. franç. dans l'Inde. A l'époque de la révol., Montigny fut arrêté à Chandernagor, mis en prison et embarqué par ceux dont il avait réprimé les abus dans cet établissem. Mais il fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres du lord Cornwallis, gouvern. anglais. Il revint à Paris en 1791, après avoir fait naufrage et essuyé mille contrariétés. Bonaparte, prem. consul, nomma Montigny général de brigade en 1800, et le fit repartir, en 1803, pour son anc. gouvernem. de Chandernagor. Mais forcé de se replier sur les îles de France et de Bourbon, par suite de la rupture du traité d'Amiens, Montigny resta dans ces colonies jusqu'au moment de leur prise en 1810, et entra en France à cette même époque. Il reçut du roi, en 1817, le grade de lieutenant-gén., et m. à Paris en 1819. Il se proposait de livrer au public la relation de ses longs et périlleux voyag.; mais, affaibli par l'âge et par ses blessures, privé de la vue et de l'usage de la main gauche, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes, etc., il n'a laissé que des fragments MS. — Jean-Charles BINAUD de MONTIGNY, poète et aut. dram., né à Paris où il m. en 1782, a laissé entre autres productions deux médiocres : *Épître au Roi*, par un Philos. parisien, 1744, in-4; *Épître au Public*, par un méchant Poète, 1744, in-4; *Parodie de Scintromis*, 1748, in-12; *la Mécanicette*, ou l'École des Tragicurés, parodie d'Astasbe, en 3 actes et en vers, 1753, in-12; l'École des Officiers, comédie en prose, en 5 actes, 1764, in-8; *Éloge funèbre du Maréchal Lecourbe*, 1794, in-4; *Étrennes pittoresques, allégoriques et critiques*, 1778, in-12.

MONTJOIE (FÉLIX-CHRISTOPHE GALARTUR), littérat., né à Aix en Provence, vers 1730, suivit d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir av., et vint à Paris, où il fréquenta quelq. temple palais. En 1790, il travailla avec Geoffroi et Royou (v. ces noms) à l'ouvr. périodiq. int. *Année littéraire*, et devint ensuite l'un des rédact. de l'*Ami du Roi*,

journal destiné à combattre les principes de la révolution. Montjoie prit la défense de Louis XVI dans quelq. autr. écrits, échappa au proscription, qui suivirent le m. de cet infortuné monarque, reprit la plume en 1795 pour la proposition des principes monarchiq., fut condamné à la déportation. en 1797, se retira en Suisse, et revint en France sous le régime consulaire. Reconnut alors à la politique, il publia des romans, et fournit des art. au *Journal. génér. de France* et au *Journal des Débats*. Il professait dep. peu de temps la républ. au lycée de Bourges lorsque la restauration survint: il reçut du roi, un récomp. de son zèle, une pension de 3000 fr. et l'une des places de conservat. de la Biblioth. Mazarine. Il m. d'apoplexie en 1816. On a de lui: *Lettre sur le Magnétisme animal*, 1784, in-8; *des Principes de la Monarchie franç.*, 1789, 2 v. in-8; *L'Ami du Roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *Hist. de la révolut. de France*, etc., 1791, 2 part. in-4 (c'est la suite et la complém. du journal de l'abbé Royou); *AVIS à la convent. sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8; *Alman. des honnêtes gens*, 1792-93, 2 vol. in-18; *Alman. des gens de bien*, 1795-97, 3 vol. in-18; *Hist. de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8, trad. on angl.; *Hist. de la conjurat. de d'Orléans*, 1795, 3 vol. in-8 (cette hist., remplie de faits apocryphes, a donné lieu à la publication d'un ouvrage, devenu rare, ayant pour titre: *Explication de l'énigme du roman intitulé: Histoire, etc.*, Paris, sans date, 4 v. in-8); *Eloge historiq. de Louis XVI*, Neuchâtel, 1797, in-8; *Eloge historiq. de Marie-Antoinette*, 1797, in-8, trad. en allem. et en holland.; refusa sous le tit. d'*Hist. de Marie-Antoinette*, Paris, 1814, 2 vol. in-8, fig.; *Hist. de la révolut. de France*, 1797, 2 vol. in-8; *Hist. des Quatre Espagnols*, romans, 1801, 4 vol. in-12, 3^e édit., 1805, 6 vol. in-12; *Inez de Léon*, ou *Hist. d'un monastère trouvé sur la mont Pausilippe*, 1802, 5 vol. in-12; *Eloge hist. de Richart de Saron*, 1800, in-8; *Les Bourbons, ou Précis histor. sur les aïeux du roi*, etc., 1815, in-8, avec 20 portr. Il paraîtrait d'après une notice insérée dans le *Journal de la Librairie* (1816, p. 215), que les vrais noms de Montjoie sont VENTAT et LA TOULOUSEZ.

MONTJOSIEU (Locis de), en latin de Montjosian, antiq., né dans le Rouergue, au 16^e S., s'appliqua d'abord aux mathém., vint à Paris, fut chargé de donner des leçons de cette science au duc de Joyeuse, accompagna ce prince à Rome en 1583, et profita de son séjour dans cette ville pour se livrer à la recherche des antiquités. L'historien de Thon nous apprend que Montjosien avait écrit sur le mécanisme; et d'anciens bibliothécaires, tels que Lacroix-du-Maine et Duverdiar, donnent les titres de plus. autres ouvr. du même auteur, qui sont tout-à-fait inconnus aujourd'hui. La plus connue des productions de Montjosien, et la seule qui soit recherchée aujourd'hui, est l'ouvr. intitulé: *Gallus Rome hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur*, publ. à Rome, 1585, in-4, divisé en 5 liv. dont la 3^e et la 4^e ont été insérées par Laet dans son édit. de *Purne*, Amsterdam, 1649; et par Gronovius dans la *Thésaur. antiq. gr.*, t. 9.

MONTLINOT (CHARLES-ANTOINE LECLERC DE), littérateur, né à Creteil en Valois en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de la collégiale de St-Pierre à Lille, quitta cette dernière ville en 1765, après avoir résigné son bénéfice, vint à Paris où il exerça quelque temps l'état de libraire, fut relégué ensuite à Soissons, en vertu d'une lettre de cachet, y fut bien accueilli par l'intendant de la généralité, et placé à la tête d'un dépôt de mendicité. Lorsque la révolution arriva, Montlinot en adopta les principes, et fut l'un des rédacteurs de la feuille périodique intitulée: *Le Ciel du cabinet des souverains*, dont Panckoucke père (v. ce nom) était l'éditeur. Il m. à Paris en 1801.

On a de lui les ouvr. suiv., la plupart anonymes: *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chauvemer*, 1759, in-12 (cet écrit a été attribué à Diderot, et inséré par méprise dans ses Œuvres, édition de 1773); réimpr. en 1760, sous la titre de: *Justification de plusieurs articles de l'Encyclopédie, ou Préjugés légitimes*, etc.; *Étrangers aux bibliographes, ou Notice abrégée des livres les plus rares, avec leurs prix*, 1760, in-24; *Esprit de Lamothé Le Fayar*, 1763, in-12; *Hist. de la ville de Lille, depuis sa fondat. jusqu'en 1434*, Paris, 1764, in-12 (il parut en 1765 une critique anonyme de cet ouvr., sous le titre d'*Observat. sur l'Hist. de Lille*, in-12; et ce fut l'écrit du style de ces observations qui força Montlinot d'abandonner son énonciat., et l'empêcha de publier un 2^e vol. qui était terminé); *Disc. qui a remporté le prix de la société d'agriculture de Soissons*, en 1779, Lille, 1780, in-8; *Etat actuel du dépôt de Soissons, précédé d'un Essai sur la mendicité*, 1789, in-4; *L'Essai à être impr. à part*, in-8; *Observations sur les enfants trouvés de la généralité de Soissons*, 1790, in-8; *Essai sur la transportation comme récompense, et la déportation comme peine*, 1797, in-8. Montlinot est aussi l'auteur de la préface du *Robinson Crusée*, publié en 3 vol. in-8. V. FOR.

MONTLUC (BLAISE de LASSERAN-MASSEN-COME, seigneur de), maréchal de France, né au château de Montluc vers 1502, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, et fit ensuite partie de la compagnie d'archers de ce prince, commandée alors par le chevalier Bayard. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il fut rejoint en Italie le maréchal de Lautrec, ami de sa famille, et auprès duquel deux de ses oncles servaient. Il se fit remarquer au combat de la Bicocca en 1523, puis suivit Lautrec en Béarn, et reçut de ce maréchal, après une action d'éclat, le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes. Montluc combattit à la bataille de Pavie, y fut fait prisonnier, et renvoyé sans rançon. Il accompagna ensuite Lautrec dans l'expédition de Naples, fut blessé au siège d'Ascoli, et devint l'ami du célèbre Pierre de Navarre (v. ce nom). Les Français n'ayant pu se maintenir dans le royaume de Naples, Montluc vint se renfermer dans Marseille pour contribuer à la défense de cette ville, alors assiégée par Charles-Quint. En 1538, il se rendit en Piémont, avec le brevet de capit. de gens de pied, à Brimeu (v. COMÉ-BRIMEAC) lui confia le soin de réduire les petites places qui environnaient Turin. A la bataille de Cérizoles, Montluc combattit à la tête des arquebasières, et se couvrit de gloire. Le duc de Guise lui fit confier le grade de mestre-de-camp et le commandement de 1200 hommes. Après une courte campagne en Picardie, et une autre en Piémont, Montluc retourna dans cette dern. contrée en 1550, sous les ordres du maréchal de Brimeu, continua à se distinguer de la manière la plus brillante, fut envoyé au secours de Sienna, assiégée par le marquis de Médicis (v. ce nom), défendit cette place avec une rare intrépidité, refusa de capituler en son nom, et n'en sortit pas moins avec tous les honneurs de la guerre. Le roi Henri II le récompensa par le sord. de St-Michel, une compagnie d'hommes d'armes et deux charges de conseiller au parlement de Toulouse qu'il mit à sa disposition. Montluc employé ensuite en Picardie après la déroute de St-Quentin, se signala, avec le duc de Guise, aux sièges de Calais et de Thionville, et remplit les fonctions de colonel-général de l'infanterie franç., après la destitution de d'Andelot. Après le mort de François II, et pendant les guerres de religion, Montluc mérita par ses cruautés le surnom qui lui fut donné par les protestants, de *Boucher royaliste*. Nommé, en 1561, lieut.-gén. au gouvernement de Guienne, Montluc multiplia les exécutions sang.

Les réformés ; et il en a tracé lui-même les horribles détails dans ses *mémoires*, avec une odieuse gaieté. En 1570, il reçut, à Pessant du Robasteins, une blessure affreuse dans la figure, qui le contraignit de porter un masque le reste de sa vie, et il se vengea en passant en fil de l'épée tous les habitants. Le cour lui donna enfin un successeur moins inhumain. Il assista en 1573, au siège de La Rochelle ; et ce fut la dernière acte de sa vie militaire. L'année suivante, il reçut de Henri III le bâton de maréchal de France, et se retira dans sa terre d'Estillac, près d'Agen, où il m. en 1577. C'est dans cette retraite qu'il rédigea ses *Commentaires*, ou *mémoires* de sa vie militaire, en 7 livres, dont les 4 prem. s'étendent depuis 1519 jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis en 1559, et les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. Ces *Comment.* ont en 7 édit., avant d'être compris dans le rec. des *Mémoires relatifs à l'Hist. de France*. La prem. édit. est celle de Bordeaux, 1593, in-fol., publ. par les soins de Florimond de Ramond, conseiller au parlement de Toulouse. — MONTLUC (Pierre de), dit le capitaine Pavot, fils du précéd., équipa trois vaisseaux, et partit de Bordeaux, en 1568, pour visiter les côtes d'Afrique et y ménager des retraites aux marchands français en bâtimens des forts. Une tempête l'ayant porté dans un des ports de Madère, on fit feu sur lui, et il eut quelq. gens de son équipage blessés. Irrité de cette perfidie, il descendit à terre, prit la place, le sacagea et y reçut une blessure mortelle. Sa perte découragea les équipages, et ses vaisseaux revinrent promptement en France. — Un autre fils du maréchal de Montluc, héritier de la haine féroce de son père contre les protestans, se *l'épargne pas*, dit Brantôme, à la journée de la St-Barthélemi.

MONTLUC (Jean de), frère du maréchal, né au commencement du 16^e S., avait été destiné par ses parens à l'état monastique. Il prit le froc de dominicain, lorsque la reine de Navarre, sœur de François I^{er}, le tira de son couvent pour l'amener à la cour. Il est bientôt s'insinuer dans l'esprit du roi, s'élève encore à une plus haute faveur sous Henri II, entre dans la carrière diplomatique, et fut successivement envoyé en Irlande, en Pologne, en Italie, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne et à Constantinople. Ses services furent récompensés, dès 1553, par l'évêché de Valence et de Die. Il avait adopté les principes de tolérance du chancelier du Lhopital (v. ce nom) ; mais il mesurait sa politique sur celle de Catharine de Médicis, à laquelle il demeura constamment attaché. Il contracta, malgré sa profession, un mariage clandestin avec une demoiselle nommée Anne Martin, dont il eut un fils (v. l'article suiv.) ; et il fut déshonoré pendant long-temps la connaissance de cette union au public. L'ambiguïté de la conduite religieuse de ce prélat fut dénoncée à la cour de Rome, et Pie IV le condamna comme hérétique. Montluc traduisit son accusateur par-devant le parlement de Paris, et obtint des dommages et intérêts, par arrêt du 14 oct. 1560. Sur la fin de sa vie, il perdit tout-à-fait dans la communion romaine, publica en 1573 une apologie de la St-Barthélemi, et m. à Toulouse dans les bras d'un jésuite, en 1579. On a de lui des *Sermons*, impr. à Paris chez Vascosan, 2 vol. in-8. Les détails de son ambassade en Pologne ont été publi. par J. Choisein de Châtelleraut, son secrétaire, sous le titre de *Discours au roi de tout ce qui s'est passé pour la négociation de l'élection du roi de Pologne*, 1574, petit in-8. Dans cette mission, Montluc avait su réunir les suffrages unanimes de la diète polonoise, en faveur de Henri de Valois, qui régna depuis en France sous le nom de Henri III. — V. CENAIL.

MONTLUC (Jean de), seigneur de Balagay, maréchal de France, fils naturel du précéd., fut légitimé en 1567. Il suivit son père en Pologne, et s'attacha, à son retour, au duc d'Alençon qui lui

fit obtenir le gouvernement de Cambrai. Il s'attacha ensuite au parti de la ligue et y acquit peu de considération. Sa femme, sœur de Bussy d'Amboise (v. ce nom), la fit rentrer dans les bonnes grâces de Henri IV, et obtint pour lui, en 1594, le bâton de maréchal et la principauté de Cambrai. Les habitants de cette dernière ville, mécontents de leur nouveau prince, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. Le maréchal de Balagay m. en 1603.

MONTLYARD (JEAN de), écuyer, sieur de Méliery en Beauce, et conseiller secret du prince de Condé, vers la fin du 16^e S. et le commencement du suiv., a laissé plus. écrits, oubliés aujourd'hui, et divers traduct., parmi lesquels nous citerons : celle des *Metamorphoses* ou *l'Âne d'or* d'Apulée, Paris, 1602, in-12 ; 1612, 1623 et 1631, in-8 ; et celle des *Amours de Théophraste et de Chryscle*, traduite du grec d'Héliodore, corrigée par Henri d'Audiguier, Paris, 1620, 1623, 1626 et 1633, in-8.

MONTMARTIN (ANTOINETTE de), l'une des femmes les plus aimables, les plus spirituelles de son temps, née dans le comté de Bourgogne en 1524, m. en 1553. Joignait à ces qualités brillantes une rare beauté et beaucoup d'instruction. Sa mort prématurée inspira à plus. poètes des vers que Gilbert Cousin a réunis et publiés, à la fin d'un recueil très-rare, intitulé : *Epithèmes, Epigrammata et Elegia aliquot doctorum et Illustrum virorum*, etc., Bâle, 1556, in-8, pag. 73-87.

MONTMAUR (Piscart de), fameux parasite, né en 1576, à Béthulle, près de Martel (en Quercy), m. en 1643, remplit d'abord les fonctions de régent au collège des Jésuites de Périgueux, et fut envoyé ensuite à Rome, où il enseigna la grammaire. Étant sorti de la société, il vint à Paris, où il obtint, en 1623, la chaire de grec au coll. de France. Quoiqu'il possédât une fortune indép., Montmaur, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, s'abaissa indignement pour faire sa cour aux grands, à la table desquels il était admis pour ses bons mots et malgré ses longues et pédantesques citations de auteurs grecs et latins. On cite de lui une *invenite* en prose contre le célèbre Auger Busbec, et une *élogie* sur la mort d'Eléonor d'Orléans, duc de Fronsac, tué à Montpellier : ce sont ces deux pièces qu'Adr. de Valois fit réimprimer sous ce titre pompeusement ironique : *P. Montmauri, graecorum litterarum professoris regii, Opera in duos tomos divisa, quorum alter solum orationem, alter versus complectitur, iterum edita et notis nunc primum illustrata à Januario Frontone*, Paris, 1624, in-4. Les différentes satires publi. contre lui par les auteurs contemporains dont il avait provoqué au dernier point le mécontent, et la haine, ont été recueillies par Ballengre sous le titre d'*Hist. de P. de Montmaur*, La Haye, 1715, 2 v. in-8, fig.

MONTMÉNIL. V. LESAGE.

MONTMIGNON (JEAN-BAPTISTE), évêc. ecclésiast., né en 1737 à Lucy, près Châteauneuf-Thierry, et m. à Paris, en 1824, grand-vicaire de la métropole de Paris, avait été archidiacre du diocèse de Soissons, et en cette qualité il concourut aux mandemens du pape de cette ville lors de la révolution. L'abbé Montmignon fut obligé de quitter la France en 1793, et n'y retourna qu'après le concordat. Ses princ. ouvr. sont : *Système de prononciation, figurée appliqué à toutes les langues*, etc., Paris, 1787 (1785), in-8 ; *Pla édifiantes de Benoît-Joseph Labre*, etc., trad. de l'ital., 1784, in-12, 3 édit. la même année ; *Choix de lettres éphémères*, en 8 vol. in-8, 1808 ; 2^e édit., Paris, 1824-25, 8 vol. in-8 ; la *Clé de toutes les langues*, etc., 1811, in-8. On a pub. sous son nom *Notice des livres de la bibliothèque de l'abbé Montmignon*, Paris, 1824, in-8. *V.* le 5^e vol. de l'*Annuaire nécrol.* de M. Nabul, p. 335.

MONTMIRAIL (CHARLES-FRANÇOIS-CÉSAR LE TELLIER, marg. de), offic. distingué par ses qualités

hissables et son instruct., né en 1734, m. en 1764, avait fait sa prem. campagne en 1757, au qualité d'aide-de-camp du maréc. d'Estérac, son oncle; il servit à la tête du son régim. de carabin, dans celle de 1761, fut nommé brigad. des arm. du roi, l'ann. suiv., et plus tard colonel des cent-suisses. Admis à l'acad. des sciences en 1761, il en devint présid. en 1763. Son *dépt historique*, mis à la tête du 10^e vol. des *Mélanges intéressants et curieux*, par Surry, a été impr. séparém., Paris, 1766, in-8.

MONTMORENCI (MATTHIEU I^{er} de), n'est pas le prem. persona. connu de son illustre fam., mais le prem. sur lequel l'histoire donne quelq. détails importants. Son immense fortune, la dignité de comte de 1130, sa première alliance avec Alix, fille naturelle de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Alix ou Adélaida de Savoie, veuve de Louis-le-Gros, et mère de Louis-le-Jeune, le vendirent le plus puissant seign. du royaume. Lorsque le jeune roi se croisa, en 1147, Matthieu, resté en France, partagea les soins de l'administration avec Sugar et Raoul, comte de Vermandois. Il m. en 1160, comblé d'honn. et de richesses. Des auteurs ont fait remonter l'origine des Montmorenci jusqu'à un temps antérieur au-delà de la fondat. de la monarch., mais ils ne s'appuient que sur de simples conject. et sur des traditions qui prouvent toutefois l'antiquité de cette noble maison. On commence à voir sur elle quelq. données certaines, vers 950. On voit alors un Bouchard, *sire de Montmorency par la grâce de Dieu*, se distinguer dans les armées franc. La filiation de ses descend. est authentiq. prouvée sans aucune interruption. La charge de comte, possédée six fois par des Montmorenci, la fut d'abord par Alhierc, qui vivait en 1060. Cet office, avant lui, répondait à sa dénomination (*comes stabuli*); c'était à peu près ce qu'est aujourd'hui la charge de grand-écuyer: Alhierc en fit un office de la couronne et un office militaire. Thibaut, seign. d'Alhierc, devint comte vers 1100. Ce Thibaut était le grand-oncle du Matthieu dont on a parlé plus haut.

MONTMORENCI (MATTHIEU II de), entré. la *Grand* et la *Grand-Comte*, petit-fils de Matthieu I^{er}, se signala, sous Philippe-Auguste, à la conquête de la Normandie, qui fut enlevée à Jeanne-terre (1203), prit ensuite part à toutes les guerres jusqu'à la bataille de Bouvines (1214) au gain de laquelle il contribua puissamment, se croisa en 1215 contre les Albigeois, et fut créé comte de 1218. Ce fut lui qui joignit pour touj. à ce titre le command. des armées. Il jouit de la plus grande autorité sous le règne de Louis VIII, commanda avec ce prince l'armée qui prit Mort, St-Jean-d'Angeli, le Limousin, la Périgord, l'Anjou, etc., et donna encore une fois ses armes contre les Albigeois, qu'il combattit jusqu'à l'accommodem. de 1226. Après la m. de Louis VIII, qui lui recommanda son fils en bas âge, Matthieu aida la régente, Blanche de Castille, à combattre les grands vassaux de la couronne; obtint sur eux plusieurs avantages, mais n'eut pas le temps de voir son ouvrage consolidé, et m. justement regretté de son maître, en 1230. Il mérita le surnom de *Grand* par son courage, par son habileté dans les affaires, et plus encore par ses vertus.

MONTMORENCI (CHARLES de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits milit. et par ses talens comme négociant. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin, combatt. avec courage à la bataille de Crécy, en 1346, et mérita d'être nommé gouvern. de Normandie. Il contribua beaucoup à la conclusion du traité de Brétigny, en 1360, fut choisi par le roi Charles V pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI, et m. en 1381.

MONTMORENCI (ARNT de), comte de France, né à Chantilly en 1593, se lia étroitement avec la comtesse d'Angoulême, qui régna dep. sous le nom de François I^{er}; telle fut l'origine de l'immense autorité dont il jouit plus tard sous ce prince. Il fit ses prem. armes en Italie, sous l'héroïque Gaston de Foix, ant ennemi l'honn. de secourir Bayard dans sa belle défense de Mézières (1521), et montra partout la plus brillante valeur. Les Suisses qui combattaient sous Lantrec en Italie, mécontents de ne point recevoir leur paie, menacèrent de se retirer, si on ne les menait à l'ennemi, retranché dans l'impenable château de la Bicoque, près de Milan. Montmorenci, leur colonel-général, céda à leurs vœux malgré lui, et tomba dans la foule des mourans, couvert de blessures, qui ne l'empêchèrent pas, quelq. temps après, de marcher contre la comtesse de Bourbons, de lui faire lever le siège de Narbonne, et de le forcer même à évacuer toute la Provence. Ce fut alors (1523) qu'il fut nommé maréchal de France. Après s'être opposé vainement, l'ann. suiv., au projet d'une nouv. expédition dans la Milanais, il fut fait prisonnier à la fameuse journée de Pavie (1525). Il traita bientôt de sa rançon, s'occupa avec ardeur des moyens de rendre à la liberté un prince qui était aussi son ami, et fut récomp. de son zèle par le gouvern. du Languedoc, la charge de gr.-maître de France, et l'admin. des affaires de l'état. Son prem. soin fut de conclure des traités avec le roi d'Anglat. et le pape, pour opposer des eun. à l'empereur, qui effectuait, recommença la guerre en 1536. Montmorenci évita de livrer à Charles-Quint, qui commandait une armée de 60,000 h. en Provence, une bataille dont la perte eût entraîné la ruine de la monarchie; mais il sut le forcer à une trêve malheureuse par son habile temporisation, et mérita par cette conduite les noms de *Sage Conciliateur* et de *Fabius français*. Il préserva ensuite la Picardie d'une invasion des Impériaux, y transporta le théâtre de la guerre dans le Piémont, et se prépara à conquérir le Milanais; mais des négociations furent alors entamées. L'épée de comte, qui lui fut donnée en 1538, et les import. dignités de grand-maire et de chef des conseils, le rendirent l'arbitre de toutes les affaires, et lui valurent auprès des plus puissans monarq. une considération égale à celle de son maître. Mais l'ambition de ses mœurs et la rudesse de ses manières le perdirent. Il n'était aimé que du dauphin, dep. Henri II: on eut l'art de persuader à Franç. II, devenu morose et soupçonneux, par l'effet d'une cruelle maladie, que cette liaison de l'héritier du trône avec le prem. dignitaire de l'état était fondée sur des motifs criminels, et le comte fut disgracié (1541). Sa fermeté et sa hauteur ne se démentirent point dans l'exil. Rappelé à la tête des affaires, et l'arbitre de Henri II (1547), il marcha, l'ann. suiv., contre les habit. de la Guisne et de la Saintonge, justement révoltés des vexations de la gabelle, et les traita avec barbarie. En 1557, il voulut secourir St-Quentin, assiégé par les Espagnols; il fit une faute, dont l'avertit le maréchal de St-André, fut fait prisonnier, et dès ce moment la fortune parut l'avoir abandonné sans retour. Il paya pour sa rançon 165 mille écus (plus de 2 millions de la valeur actuelle), et vint consoler le malheur. pair de Cateau-Cambrésis (1559), qui satisfaisait sa jalousie, en enchaînant l'activité et le courage des Guises, ses rivaux déjà redoutables. Écarté des affaires sous Franç. II, il reparut à la cour sous Charles IX, mais ne retrouva pas son ancienne influence. Sa haine pour les princes lorrains ne l'empêcha pas de s'unir avec le duc de Guise et le maréchal de St-André dans le fameux *triomphant*; et malgré son attachem. à la relig. catholique, il n'en fit pas moins cause commune avec le prince de Condé et le roi de Navarre, pour combattre l'ascendant des Guises. En un mot, toute cette époque de sa vie fut indigne de sa réputation, et ne lui va-

lut que le soubriquet de *capitaine Brûle-Bancs*, qu'il reçut pour avoir dispersé et détruit, dans un bel accès de zèle, quelq. prêches ou assemblées huguenotes. Vainqueur, en 1562, à la bataille de Dreux, il fut fait prisonnier néanmoins par les protestans ; mais, remis en liberté l'ann. suiv., il chassa les Anglais du Havre, et vint enfin chercher la victoire et la m. dans les plaines de St-Denis, en 1567. Il expira dans son hôtel, à Paris, deux jours après cette sangl. bataille entre les deux partis religieux qui se disputaient l'empire de la France. On sait qu'il répondit au cordelier qui l'exhortait : *Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de 80 ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart d'heure !* Telle fut la vie et la mort de ce Montmorenci, *homme intrépide*, dit Voltaire, *à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, et pensant avec grandeur*. Nous ajouterons, avec un judicieux biographe, que sa politique ne fut point assez éclairée, et qu'elle servit trop des ressentimens et des intérêts de position, aux dépens du bien public. Cette sagesse qui, dès son jeune âge, lui fit donner le nom de *Gaston*, passerait peut-être de nos jours pour de la dureté pédantesque. (Voy. pour plus de détails, Brantôme, la grande Hist. de la maison de Montmorenci, par Duchesne ; l'Hist. des hommes illustres de France, par d'Auvigny, etc.)

MONTMORENCI (FRANÇOIS DE), fils aîné du connétable Anne, commença à porter les armes au siège de Lanx en Piémont, en 1551, se signala dans plus. occasions, et fut envoyé, en 1573, en ambassade en Angleterre. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de St-Germain-en-Laye qui avait pour but d'enlever le duc d'Alençon, il fut arrêté et enfermé à la Bastille ; mais Catherine de Médicis l'en fit sortir bientôt et se servit de lui pour ramener le duc qui avait quitté la cour. Il m. au château d'Ecouché, en 1579, dans sa 49^e année, laissant la réputation d'un gr. capit. et d'un habile négociateur. Il avait été grand-maitre de France, avait été cette dignité au duc de Guise, et avait reçu comme en échange le bâton de maréchal, et le gouvernement du château de Nantes.

MONTMORENCI (HENRI I^{er}, duc de), 2^e fils du connétable Anne, fit sa prem. camp. en Allemagne et en Lorraine (1558), passa ensuite à l'armée du Piémont, où il commanda la cav. légère, et à son retour en France (1557), reçut le collier de l'Ordre de St-Michel, à l'âge de 25 ans. Il fit prisonnier le prince de Condé, à la bataille de Dreux (1562), obtint la gouvern. de Languedoc l'année suiv., et le bâton de maréchal en 1566. Il avait été investi, pendant la guerre civile, de la dignité d'amiral de France, qu'il remit lors de la paix, à son cousin Coligni. La guerre s'étant rallumée en 1567, il se distingua à la bat. de St-Denis, ce qui ne l'aurait pas plus empêché que sa qualité de catholique d'être compris par Cathar. de Médicis et les Guises dans la massacre de la St-Barthélemy, s'il n'eût cherché un asile dans son gouvern. de Languedoc. Là il se mit à la tête des cathol. mécontents qu'on nommait les *politiques*, et vécut en souverain, levant des troupes et de l'argent, fortifiant ou rasant les places, et faisant à son gré la guerre ou la paix avec les huguenots. Henri IV, qu'il fit proclamer, après la m. de Henri III, dans toutes les villes où il commandait, lui envoya l'épée de connétable en 1593. Montmorenci, connu aussi sous le nom de *Damville*, m. à Agde en 1614, à l'âge de 70 ans, laissant la réputation d'un général plus heureux qu'habile.

MONTMORENCI (HENRI II, duc de), maréchal de France, fils du préc., naquit en 1595 à Chantilly. Filsul de Henri IV, qui lui assura la survivance du gouvernement qu'occupait son père, il fut revêtu par Louis XIII (1612) de la dignité de chev.

de l'Ordre du St-Esprit, et commença à se signaler en 1620 dans la prem. guerre contre les religieux du Languedoc. Chargé en 1625 du commandement de la flotte envoyée par les Hollandais à Louis XIII, il reprit sur les huguenots les îles de Rhé et d'Oleron, et dans cette expédition ne fit pas moins admirer son désintéressement que son habileté et son courage. Après avoir obtenu en 1628 de nouv. avantages contre les protestans du Languedoc commandés par le duc de Rohan, et contribué à l'armistice qui leur fut accordé, il partit l'année suiv. en qualité de lieutenant-général pour le Piémont, où l'un de ses plus beaux faits d'armes fut la jonction de Veillane (10 juillet) : les Impériaux y perdirent 700 hommes et eurent 600 prisonniers, au nombre desquels se trouva Doris leur principal chef. Le bâton de maréchal fut la juste récompense de ce triomphe, qui avait amené la levée du siège de Casal. Cependant les intérêts plus chers que ceux de la faveur dominant l'âme fière et généreuse de Montmorenci lui firent sacrifier un devoir inviolable et courir à sa perte. Moins sage qu'intrépide, il avait accueilli, comme un appel au dévouement, qu'il s'honorait de professer, les instances que fit Gaston d'Orléans pour l'entraîner dans sa rébellion ; et il tenta de gagner au parti de ce prince toute la population de son gouvernement, sans songer à calculer l'issue d'une démarche où il entraînerait au moins l'occasion de terminer, à ses propres périls, les més-intelligences qui divisaient la famille roy. Richelieu fit jouer tous les ressorts de sa politique pour parer les coups dont il se voyait menacé ; et déjà il ne restait plus d'espoir de pardon pour le maréchal rebelle lorsque celui-ci engagea contre les trompes roy. commandées par Schomberg, l'incalculable combat de Castelnaudary (17 sept. 1632). Après avoir tenté en vain de relever le courage chancelant de Gaston, il se précipita à la tête des plus intrépides d'entre ses amis sur la ligne de l'armée roy., s'y fit jour en écartant tout ce qui lui résistait, et pénétra à travers une grêle de balles jusqu'au 7^e rang, où il tombe enfin, non de l'épuisement, d'une blessure horrible qu'il a reçue dans la mâchoire, mais parce que le charal qu'il monte est abattu sans vie. L'illustre prisonnier fut conduit au chât. de La Courneuve, et de là transféré à Toulouse, où le roi s'était rendu, et où il fit instruire son procès ; il dura 5 jours, au bout desquels la sentence de mort fut prononcée. Le seul grâce qu'accorda Louis XIII aux instances sollicitées, qui lui étaient adressées de toutes parts en faveur du coupable mais héroïque Montmorenci fut qu'au lieu d'être décapité publiquement, il le serait dans l'intérieur de l'hôtel-de-ville ; et cette apparente condescendance no lui réaccrétait que la douleur plus cuisante d'être exécuté devant la statue de Henri IV, son parrain. Il vit l'appareil de son supplice avec la même sérénité d'âme que s'il sût marcher à un trépas glorieux, et eut la tête tranchée le 30 octobre 1632, à l'âge de 38 ans. Eu lui s'éteignit la prem. branche ducale des Montmorenci, et tous ses biens demeurèrent à sa sœur, mère du grand Condé. On n'a cru pouvoir expliquer l'inflexibilité du roi à l'égard du duc de Montmorenci qu'en lui imputant de justes motifs de vengeance contre ce seigneur, et la plus aimable homme et le mieux fait de France ; et ce qui paraît hors de doute, c'est qu'au moment où il fut pris à Castelnaudary il portait au bras un bracelet avec le portrait d'Anne d'Autriche. Pour plus de détails on peut consulter sur ce personnage la tome 7 des *Mémoires recueillis de Vittorio Siri*, et l'*Histoire de Henri, dern. duc de Montmorenci, pair et maréchal de France*, par Sim. Ducloux, Paris, 1663, in-4, etc.

MONTMORENCI (MARIE-FÉLIX ORSINI, duc de), femme du préc., née à Rome en 1600, morte supérieure du couvent de la Visitation de Moulins en 1666, a été présentée par l'auteur anonyme d'nos *Vie du duc de Montmorenci*, impr.

en 1660, comme complice et même comme cause principale des torts et graves de son époux. Presque tous les histor. et Desormeaux entre autres, ont répété la même assertion; mais d'autres dériv. l'ont démentie. D'ailleurs Gaston, peud. un séjour qu'il fit à Moulins, en 1634, justifie hautement la noblesse d'avoir pris la moindre part à ce qui s'était passé de contraire à l'autorité du roi en Languedoc. Quel qu'il en soit, huit jours après l'exécution de son mari, elle fut condamnée au château de Moulins. Rendue à la liberté au bout d'un an, mais touj. inconsolable, elle se détermina à entrer dans le couvent de la Visitation, où elle prit le voile en 1667, après y avoir placé le corps de son époux dans un sep. mausolée. Là tout entière à sa douleur et à la religion qui la consolait; elle fut honorée des visites des plus grands person. de son temps, entre autres de Louis XIV. de Christine, reine de Suède, et de Henriette de France, cette veuve infortunée de Charles I^{er}, qui vint souvent mêler ses larmes à celles d'une veuve égalem. malheureuse.

MONTMORENCI (CHASTOTTE-MARQUE, de), sœur du duc Henri II, et belle-sœur de la précéd., née en 1594, avait été destin. par son père, le comte de Montmorenci-Damville, à être l'épouse de Bascompiers; mais Henri IV, sur lequel sa rare beauté avait fait une vive impression, la maria au prince de Condé, qu'il croyait sans doute pouvoir tromper plus facilement. Cependant, le jeune prince, après avoir long-temps tenu sa femme éloignée de la cour, prit le parti de l'emmenar en toute hâte à Bruxelles, d'où bientôt il se retira en Italie, y pour échapper aux poursuites du roi de France. Toutefois la princesse resta en Flandre; ainsi a-t-on dit, sans trop de fondement, qu'elle était le véritable objet de la guerre dont Henri IV faisait les préparatifs, lorsqu'il fut assassiné. Cette m. cruelle permit aux deux époux de se réunir et de vivre en bonne intelligence. La princesse s'enfuit avec son mari, en 1617, à la Bastille, et y subit volontairement avec lui plus de deux ans de détention. Restée veuve en 1646, elle m. en 1650, laissant trois enfans qui jouèrent un rôle import. : le grand Condé, la princesse de Conti et la duchesse de Longueville.

MONTMORENCI (JEANNE-MARQUITE de), connue sous le nom de la Solitaire des Rochers, née vers 1636, résolut, en 1666, d'aller vivre loin du monde. On sait que sa naissance était très-distinguée; mais on n'a aucun renseign. sur ses premières ann., ni même rien de positif sur sa famille: ce qui a fait croire qu'elle appartenait aux Montmorenci, c'est qu'une demois. de cette illustre maison qui disparut vers ce temps avait précédem. la même âge qu'elle. Quel qu'il en soit, elle avait profité, pour s'échapper, d'un pèlerinage qu'on lui permit de faire au Mont-Valérien, et, après avoir servi un monast. pendant plus. années, se choisit dans une gorge des Pyrénées une retraite qu'elle nomma d'après ses lettres la Solitaire des Rochers. Plus tard elle se rendit à 30 lieues de là, et plus près de l'Espagne, dans un entre ermit. qu'elle nomma la Solitude de l'Athys des rochers. Ce fut là qu'elle commença à entretenir avec un père Deshay, jadis son confesseur, une correspond. qui dura 8 ans, et dont on a recueilli 38 lettres. Elle quitta enfin sa solitude pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé, et m., à ce qu'on présume, dans ce voyage. Elle devait avoir environ 51 ans. Il a paru en 1787 une *Vie de la Solitaire des Rochers*. (V. l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Bernart de Bercastel, liv. 80.)

MONTMORENCI (MATTHIEU-JEAN-FÉLIX de), **MONTMORENCI-LAVAL**, vicomte, puis duc de, pair de France, ministre d'état, etc., né à Paris en 1707, porta les armes dans la guerre d'Amérique, sous les ordres de son père, colonel du régim. d'Anvers, et y puisa les principes de liberté et d'indépendance qu'il manifesta dès le commencement de la révolut. Nommé en 1789 député aux

états-général, par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il était gr.-bailli d'épée, il se réunît des premiers au tiers-état, et pendant toute la session de l'Assemblée constituante, prit une part active aux mesures de réforme qui devaient assurer le triomphe des nouv. doctrines polit.; et fut même sur sa proposition que l'abolit. de la noblesse fut adoptée. Aide-de-camp du maréchal. Luckner jusqu'à l'établissement du régime républ., il quitta la France à cette époque et se réfugia en Suisse, où il se lia d'une étroite amitié avec mad. de Staël, dont il reçut les secours d'une généreuse hospitalité. Revenu à Paris après la journée du 9 thermidor, il ne se déroba qu'avec peine aux périls des révolut. co. vivant dans la retraite; et toujours suspect sous le gouvernement impér., dont il ne voulut accepter que des fonctions de bienfaisance, il fut même exilé momentaném. en 1811. Le restaur. trouva le duc de Montmorenci dans des sentimens diamétralem. opposés à ceux qu'il professait lors de la chute de la monarchie; accueilli avec bonté par Monsieur (aujourd'hui Charles X), il devint son aide-de-camp, accompagna en 1815, comme chevalier d'honneur, Madame, duch. d'Angoulême, à Bordeaux et à Londres, puis se rendit à Gand, d'où il revint à Paris avec le roi. Il fut compris dans la deuxième organisation de la chamb. des pairs, y combattit avec chaleur les principes qu'il avait rétrécis, et vit croître à un tel point la confiance que lui valut cette conduite, qu'il obtint en 1822 le portefeuille des affaires étrang. avec la présidence du conseil des ministres. Appelé au congrès de Vérone, il y trouva avec M. le vicomte de Chateaubriand, qui bientôt le remplaça au ministère. Livré aux pretensions d'une dévotion fervente, et sans cesse occupé de bonnes œuvres, le duc de Montmorenci put recevoir sa démission comme une faveur nouv.; toutefois une place à l'académ. remplaça pour lui, en 1825, le fanteuil ministériel, et bientôt il fut choisi par le roi comme gouvern. de S. A. B. Marg. le duc de Bordeaux. Il ne remplit que fort peu de temps ces importantes fonctions; la mort le frappa le vendredi-saint de l'année suiv. (24 mars 1836), tandis qu'il faisait ses dévotions à l'église St-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. Le *Journal de Paris* a donné sur lui une *nécr.* assez étendue, reproduite dans le *Monit.* du 20 mars 1836, p. 306, et M. le duc de Doudeauville a lu son *éloge funèbre* à la chamb. des pairs dans la séance du 28 mars. (V. le *Monit.*, p. 404.) M. Billecoq a prononcé à la société roy. pour l'amélioration des prisons, dans la séance du 6 déc. 1836, un *entre-disc.* à l'occasion de la m. du duc Matthieu de Montmorenci, membre de cette société, égalem. impr. dans le *Monit.* du 23 déc. 1836, p. 1702. M. A.-A. Barbier attribue à M. le duc de Montmorenci la brochure intitulée *Observations sur le marche suivie dans l'affaire du Concordat* (de 1817), Paris, 1818, 10-8.

MONTMORET (HUMBERT DE), en latin *Montmorentius*, orateur et poète latin, né en 15^e S., dans la comté de Bourgogne, prit l'habit du St-Benoît, à l'abbaye de Vendôme, où l'on conjecture qu'il m. après l'an 1520. On a de lui *Bellorum britannicorum à Carolo VII, Francorum rege, in Henricum Anglorum regem, felici ductu, auspicio Puella fræced, gestorum: prima pars versibus expressa*, Paris, 1519, in-4; *Liber primus Carolicis de miseris belli anglicani, enarratis* parmi les *MSS.* de la Biblioth. du Roi, n^o 1083; *De bello Ravennati* (c'est l'hist. des guerres de Louis XII en Italie); *De laudibus superioris Burgundiae sylva*, petit poème, publié par Gilbert Cousin à la suite de sa *Descript. comitatibus Burgundiae*, etc.

MONTMORIN SAINT-HÉREN (J.-B.-Félicien, marquis de), lieutenant-gén. des armées du roi, chev.-commandeur de ses ordres, gouvern. de Fontainebleau et de Belle-Isle, né en 1704, m. en 1779, après 55 ans de service, se trouve aux ba-

tailles de Parme et du Guastalle, força le premier les lignes de Weissenbourg en 1744, se distinguant à la bataille de Rancoux, commande les troupes qui montèrent les prem. à l'assaut, au siège de Berg-op-Zoom, et contribua à la redd. de Maestricht en 1748. — **MONTMOREN** (Louis-Victoire Luc, comte de), fils du précéd., et, comme lui, gouvern. du Fustanobleu, né en 1703, était colonel du régim. de l'André, au commencement de la révolut. Il donna de gr. preuves de fidélité et de dévouem. au roi et à la famille roy., et fut messaoré le 2 sept. 1793.

MONTMORIN-SAINTE-HEREN (AARMAU-MARC, comte de), parent du précéd., fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), puis ambassad. à Madrid, et ensuite commandant en Bretagne. Appelé à la première assemblée des notables, en 1787, il fut chargé bientôt après du portefeuille des affaires étrangères, et se trouve ainsi ministre, lors de l'ouverture des états-généraux en 1789. Il adopta l'opinion et les principes de Necker, fut renvoyé avec lui (1789), et rappelés quelq. jours après la révolut. du 14 juillet. Il se trouva enchaîné dans le club des jacobins, qui ne portait encore que le nom de *société des amis de la constitution*; mais incapable de partager toutes les exagérations des clubistes, il se vit expulsé par eux (1791), comme un traître vendant aux puissances étrangères. Chassé néanmoins du ministère de l'intérieur, par interim, il fut accusé, lors du voyage de Varennes, d'avoir donné des passe-ports à la famille roy., et parvint à se justifier. Lorsqu'il donna connaissance aux souverains étrangers de l'acceptat. de l'acte constitutionnel, par Louis XVI, et l'assemb. législative de leurs réponses officielles, sa conduite, ainsi que celle des autr. minist., parut tellement équivoque, que l'assemblée les manda tous à sa barre. Montmorin montra, dans cette circonstance, beaucoup de noblesse et de fermeté, et, après avoir offert sa démission, ferma avec Malouet, Bertrand de Moirville et quelq. autres réformateurs mixtes, un des conseils particuliers de Louis XVI. Forcé de se cacher après les événements du 10 août 1793, il fut découvert presque aussitôt, et conduit devant l'assemblée législative, qui le fit mettre en prison. Il périt peu de temps après sur l'échafaud. Le plus grand de ses torts fut de n'être pas prévenu avec énergie pour ou contre la tour ou celui des réformateurs.

MONTMORT (PASCAL-RÉNOUÉ de), mathématicien, né à Paris, en 1678, m. dans la même ville en 1719, fut d'abord destiné à la magistrat.; mais fatigué de l'étude du droit, il s'appliqua entièrement à la philosophie et aux mathém., après la m. de son père, qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Les instances de son frère cadet lui ayant fait accepter un canonicat, il devint l'exemple de ses nouveaux confrères par son assiduité à ses devoirs, jusqu'au moment où il soumit mademoiselle de Romécourt, petite-mère et filleule de la duchesse d'Angoulême. Il l'épousa en 1706, et renouça avec plaisir à son canonicat, qui d'ailleurs ne l'aurait pas débarrassé de ses études favorites. Il fut l'élève de Malbranche, l'ami de Nicolas Bernoulli, et eut le bonheur de connaître Newton à Londres, où il fit plus. voyages. Regn. agrégé de la société roy. de cette ville, il fut admis à l'académie des sciences de Paris, en 1716, en qualité d'associé libre. Il s'était attaché particulièrement à étudier la théorie de la probabilité, dont presque aucun géomètre ne s'était encore occupé. Telle était sa force de tête qu'il pouvait travailler aux problèmes les plus embarrassants dans une chambre où l'on jouait du elevain, et tandis que son fils courait et le luttinait. Il employait une partie de ses revenus à faire imprimer de bons ouvr., dont les libraires n'osaient pas voulu se charger, et consacrait l'autre à faire en secret des ouvr. de charité. On cite de lui *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, Paris,

1713 en 1714, in-4; *Traité des suites infinies*, imp. dans les *Transactions* de 1717, avec une édition, par les soins de son ami Taylor. Voy. son *éloge* par Fontenelle, *Hist. de l'acad. des sciences*, 1719, p.

MONTORSOLO (frère JEAN-ANNA de), sculpt. italien, né aux environs de Florence, m. dans cette ville en 1564, à l'âge de 56 ans, embrassa successivement les ordres des caméluits, des franciscains, des jésuites, entra enfin dans celui des servites, qu'il ne tarda pas non plus à quitter. Arrivé en France par le carدين. de Tournon, et présenté à François Ier, il résolut de s'attacher à lui, moyennant un traitem. considérable; mais n'étant pas payé exactement, par ce roi trop occupé alors de la guerre, il retourna en Italie, où l'on cita encore de lui la *Tombe de Sannazar* à Naples, celui d'*André Doris* à Gènes, et deux *Fontaines* à Messine. (P. le tom. 6. pag. 57 des *Éloges* du piltori.)

MONTPIENSIER (FRANÇOIS DE BOURBON, duc de), connu sous le nom de *prince d'aphin*, né en 1539, m. à Lileux en 1593, était d'aphin d'Auvergne et fils de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Il obtint, en 1574, le commandem. d'une des trois armées chargées d'opier contre les protestans, justifia la confiance de ses maîtres par quelques exploits, et fut cependant un des premiers à reconnaître les droits incontestables de Henri IV à la couronne. Il se distingua aux batailles d'Arques et d'Ivry, et soumit Arranches.

MONTPIENSIER (CATHERINE-MARIE DE LORRAINE, duch. de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et m. à Paris en 1596. On la trouve dans toutes les conspirat. qui, depuis la tenue des états de Blois, se succédèrent contre l'état ou contre la personne du roi Henri III. Elle eut des prédécesseurs à ses gages pour seire insulter au prince en chaire, et poussa l'audace jusqu'à tenter de la faire enlever. Elle eut en son premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné, et l'on assure que dans son délire, elle s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas eu avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Elle monta en carrosse avec la duchesse de Nemours, sa mère, et parcourut les rues de Paris en criant : *Bonne nouvelle !* Lorsque plus tard elle apprit que les portes de la capitale avaient été ouvertes aux troupes du nouveau roi, cette saurie demanda s'il n'y eût pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle parut se réconcilier avec le bon Henri, qui dès le soir même de son triomphe, la reçut et joua aux cartes avec elle.

MONTPIENSIER (ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, connue sous le nom de *Mademoiselle*, duch. de), née à Paris en 1637, de Gaston, duc d'Orléans, m. en 1693, eut quelques-uns des défauts de son père, mais non point sa faiblesse, et déploya dans sa vie orageuse quelq. gr. qualités. Une des singularités les plus remarquables de son histoire, c'est le nombre de mariages qu'elle eut en son on qui lui furent proposés sans aucun résultat. Louis XIV, eue. enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardin. infant, frère d'Ann d'Autriche, et gouvern.-général de la Flandre, le roi d'Espagne, Philippe IV, le prince de Galles, depuis Charles II, l'empereur lui-même, puis l'archiduc Léopold, frère de l'empereur, enfin le duc de Savoie, firent tour-à-tour ceux auxquels elle put espérer de donner sa main. Toutes ces alliances manquèrent ou par sa faute ou par celle de Mazarin, auquel elle voua dès-lors une haine durable. L'occasion de se venger du ministre lui fut bientôt offerte par les frondeurs, qui, envenimés son esprit fier et entreprenant, cherchèrent à l'attirer dans leur parti. Tent en servent la fronde secrète, elle resta, par devoir, attachée à la cour jusqu'au mom. où son père fit cause commune avec le prince

de Condé contre la reine et le ministre. Elle rendit d'importants services à son nouveau parti pendant la guerre civile, fut inquiétée et obligée de quitter la capitale, lorsque les troubles furent apaisés, et ne retourna à la cour qu'en 1657. De nouv. projets de mariage l'occupèrent alors. Il fut question du plus petit prince qu'elle refusa, du fils du prince de Condé, enfin du roi de Portugal, tout cela sans succès. Un simple cadet d'une illustre maison, Lanson, devait être plus heureux que tant de princes. *Mademoiselle*, éperduement amoureux de ce favori du roi, eût été assez facilement, les 1670, la permission de l'épouser, permit bientôt révoquée, mais qui ne l'empêcha pas, du moins on le suppose avec quelque raison, de s'unir à son amant par un mariage secret. Quel qu'il en soit, Lanson subit une défection da dix ans, ne recouvra la liberté que grâce aux sacrifices immenses de la princesse, et montra pour cette femme qui l'avait tant aimé beaucoup d'ingratitude. Elle s'en consola en se jetant dans la dévotion, et s'en vengea en instituant Monsieur son légataire universel. On a d'elle des *mém.*, qui, selon Voltaire, sont plus d'une femme occupée d'elle que d'une prêtrese témoin de grands événements. Parmi les nombreuses édit. qu'on ont été données, on distingue celle d'Amsterdam (Paris), 1746, 8 vol. in-12. On y a joint plus de sa opusc. *Ces Mém.*, réimpr. en 1824, forment les t. 50, 51 et 52 de la 3^e série de la *Collect. des Mém. relatifs à l'Hist. de France*, publiée par M. Petitot. On trouve en tête de cette édit. une *Notice sur mademoiselle de Montpensier et sur ses Mémoires*.

MONTPEISIER (ANTOINE-PHILIPPE D'ORLÉANS, duc de), né en 1775 de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Paolière, montra de bonne heure du goût pour les arts, qu'il cultiva depuis avec succès. A l'époque de la révolution, il vint avec son frère la duc de Chartres à la défense du territoire franç., se fit remarquer à Valmy et à Jemmapes, passa ensuite à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron; mais il fut arrêté à Nice en 1793, par ordre du comité de salut public, et transféré à Marseille au fort N^o. Dame-de-la-Garde, où il resta 43 mois d'une pénible captivité. Il dut enfin son élargissement au directoire, ou plutôt à la généreuse résignation de son frère aîné, le duc d'Orléans, qui, cédant au vœu de cette administrat. inquiète et faible, consentit à s'éloigner de l'Europe et à se rendre en Amérique. Le duc de Montpensier alla l'y rejoindre avec le comte de Beaujolais en 1797, et réuni enfin à ses deux frères, parcourut les Etats-Unis, visita Washington dans sa retraite de Mount-Vernon, et coucha plus d'une fois, dans ses courses continuelles sur une terre étrangère, le besoin, les périls et des vexations de tout genre. Les trois frères vinrent chercher un asile en Angleterre en 1800, et choisirent pour leur séjour habituel Twickenham. C'est là que le duc de Montpensier m. en 1807, d'une maladie de poitrine dont il portait depuis long-temps le germe dans son sein. On lui donna un tombeau à Westminster. Il a écrit lui-même des *Mém.* concernant sa captivité, Paris, Baudouin frères, 1824, in-8.

MONTPELLIER (N.), auteur dramat., mort à Lyon en 1819, à l'âge de 32 ans, s'est fait connaître par plusieurs pièces jouées avec succès sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris. Les principales sont les *vaudevilles de Mon oncle Tobie*, des *Femmes Infidèles*, du *Panier de Cerises* et la comédie du *Gouverneur*. Cette dernière pièce est une comédie de mœurs, et son succès pouvait faire concevoir aux amis de l'art de légitimes espérances.

MONTPETIT (ARNAUD-VINCENT de), artiste recommandable, né à Micon en 1713, m. à Paris en 1800, peignait le portrait avec succès, et imagina une nouvelle manière de peindre la miniatur., qu'il nomma *électrochrom*, parce qu'on n'y emploie que l'huile et l'eau. Il s'occupa aussi beaucoup de la

mécanique, à laquelle il fit faire quelques progrès. Ses inventions sont décrites dans le *Dictionnaire des Arts*, de l'abbé Jaubert. On a de lui : *Notes sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile*, etc., Paris, 1776, in-8; *Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche (de 600 pieds d'ouverture)*, ibid., 1783, in-4; *Observat. physico-mécan. sur la théorie des ponts de fer*, dans la *Journal de Physique*, ann. 1788, t. 1^{er}. Lalonde a donné une *Notice sur cet artiste*, dans la *Magas. encyclopéd.*, ann. 1800, t. 1^{er}.

MONTPEZAT-LETTRES (ANTOINE de), maréchal de France en 1543, m. en 1544, n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Poix, à la bataille de Pavie. Il fut fait prisonnier dans cette malheureuse journée, sa présence de la meilleure grâce du monde pour servir de valet de chambre à François I^{er} pendant sa captivité, lui gagna la confiance de ce prince, et fut chargé par lui de porter en France des ordres secrets à la régente. Plus tard il se fit remarquer dans plusieurs batailles, et parut un personnage assez important pour être mis au nombre des 8 seigneurs que fournit François I^{er} à Henri VIII pour la reddition de Tournay à la France.

MONTPLAINCHAMP. V. BAULÉ DE MONTPLAINCHAMP.

MONTPLAISIR (RENÉ DE BRUC, marquis de), poète franç. du 17^e S., se fit autant de réputation dans les armes que dans les lettres, et fut nommé, en 1671, lieutenant de roi à Arras, où l'on croit qu'il m. vers 1673. Ses vers, disséminés dans les recueils du temps, en ont été extraits par Lefèvre de Saint-Marc, et forment un pet. vol. qu'on trouve ordinairement joint aux *Poésies de Lalonde*, Amsterdam (Paris), 1759, in-12. On suppose qu'il a en quelque part ses *écrits* publiés sous le nom de la comte de La Suse.

MONTREAL D'ALEANO ou *Fra Moriale*, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, au 14^e S., se distingua d'abord au service du roi de Hongrie, dans les guerres du roy. de Naples. Il commandait une de ces troupes de brigands, qu'on nommait compagnies d'aventure, avec laquelle il resta dans le roy. de Naples en 1351, après le départ du roi de Hongrie. Vaincu et chassé du pays l'année suivante, par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la solde du préfet de Vico, seigneur de quelq. villas du patrimoine de Saint-Pierre. Mais bientôt il parvint à attirer sous ses drapeaux 1500 gendarmes et 2000 fantassins, qu'il soumit à une discipline régulière, tout ce les autorisant à un brigandage également régulier. Il fonda avec cette troupe sur les états de Malatesti en 1353, et après y avoir porté la désolation, et réunis sous ses drapeaux un plus gr. nombre de partisans, avides de pillage, il alla mettre à contribution Sicone, Florence et Pise. Il engagea ensuite sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et se rendit, avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie. Mais à son arrivée à Rome, il fut traqué devant un tribunal, comme coupable de brigandages que le prétendant droit de la guerre ne pouvait excuser, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRESOR (CLAUDE DE BOURDEILLE, comte de), grand-veneur et favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, m. en 1663, sut plaire ce prince au point qu'il n'osait rien entreprendre sans ses conseils. Montresor facilita plus, entre autres, son maître et le comte de Saisons, et fut le chef secret du complot tramé par eux contre le cardinal de Richelieu. Mais lorsque Montresor, dont les services ne purent demeurer cachés, se hâta de faire la paix avec le ministre, il ne stipula rien pour son favori, qui alla passer 5 à 6 ans dans sa terre pour dissiper de lui tout soupçon d'intrigue. Ce-

pendant il entra presque sans le vouloir dans la conspiration de Ciochi-Mars, et se vit abandonné une seconde fois par Gaston. Obligé d'achever un aile en Angleterre, tandis que l'on saisissait ses biens, il ne revint en France qu'après la mort de Richelieu (1643), et vendit bientôt sa charge de grand-veneur. Il paraissait disposé à vivre tranquille loin de la cour; il annonçait même l'intention de se retirer en Hollande, lorsqu'il se rendit suspect à Mazarin par une correspondance assez insinuante avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée. Il subit quatorze mois de détention, et rendu enfin à la liberté, ne manqua pas de se lier avec le coudjuteur contre le ministre. Il joua un rôle très-actif dans les troubles de la fronde, se réconcilia avec la cour en 1663, et passa les dern. années de sa vie à s'occuper aux intrigues, sans toutefois cesser d'entretenir des liaisons d'amitié et de reconnaissance avec le cardinal de Retz. On a de lui des *Mémoires* pleins de candeur et de bonne foi, qui ont été insérés dans le *Raccolti* de plusieurs pièces servant à l'hist. moderne, Cologne (Elsdviens), 1663, in-12, et réimpr. par les mêmes, Leyde, 1665, 3 v. in-12.

MONTREUIL ou **MONTREUIL** (DEMARCEIN de), jésuite du 17^e S., distingué par ses talens pour la chaire et pour la direction, a laissé une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon, réimp. à Paris, 1741, 3 v. in-12.

MONTREUIL (JEAN de), ou *Montreuil*, négociateur, né à Paris en 1613, m. en 1651, fut envoyé à Rome, puis en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, passa de là en Ecosse avec le titre de résident, et, à son retour en France, accepta la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti. Il était au nombre des membres de l'acad. franç., et avait été pourvu d'un canonicat du chapitre de Toul. — Un autre Jean de Montreuil, médecin de Bourges, professeur au collège royal à Paris, m. en 1647, et dont le nom s'écrivait *Montreuil*, a une notice dans le *Mémoire histor. et littéraire* du collège de France, par Goujet, V. aussi son *Oraison funèbre* (en latin), par Ch. Le Breton, Paris, 1647, in-8 de 32 p.

MONTREUIL (MATTHIEU de), frère du négociateur, né à Paris en 1630, m. à Valence en 1692, porta l'habit ecclésiastique sans être engagé dans les ordres sacrés, fit négligemment de petits vers, écrivit des lettres galantes à l'imitation de Voiture, et tomba à toutes les faiblesses d'un abbé petit-maître les fadeurs habitées de la galanterie du temps. Ses ouv. ont été publiés Paris, Billaine, 1666, in-12, 2^e édit., 1671, soignée par l'aut. lui-même. M. Compagnon a publié, en 1806, les *Lettres choisies* de Balzac, Voiture, Pellisson, Boursault et Montreuil, 2 vol. in-12. On trouve dans les *Mémoires histor. de Michault* (t. 1^{er}, p. 85-94) un *anecdote sur la vie*, etc., de Matthieu de Montreuil.

MONTREUIL (EUGÈNE de), V. Eugène.

MONTREUIL (NICOLAS de), surnommé *Ollivier du Montcaire* (anagramme de son nom), né en 1561, mort en 1608, se rangea dans la parti de la ligue, perdit tous ses biens dans les guerres civ., et fut réduit à une extrême misère qui l'obligea d'avoir recours aux bontés de la duchesse de Nemours, Marie de Luxembourg. On a de lui un gr. nombre d'ouv., tous médiocres. Le plus considérable est intitulé : *Bergeries de Juliette*, 1585, 3 v. in-8; 5^e édit., Tourn., 1592 et suiv., 5 v. in-12. Cet ouvrage, divisé en deux livres et en journées, est un mélange de vers et de prose, du conte romanesque et comique.

MONTREUIL, V. BAUME.

MONTRECHARD (HENRI-RENÉ, comte de), né vers 1756, d'abord page de Marie-Antoinette, entra ensuite au service, et joignit, lors de la révolution, l'armée des princes émigrés. Rentré dans sa patrie en 1793, il accepta plusieurs missions dans l'intérêt des Bourbons, et néanmoins fut nommé,

en 1806, maire de Saint-Pierre-le-Rouais (département de la Loire). A la restaur., de 1815, le gouvern. l'appela à la sous-préfect. de Villacrauche. Révoqué en 1817, par suite des troubles qui éclatèrent alors, de Montreichard publia un *factum* contre ses accusateurs, intitulé : *Un et un font un*, ou *M. Febrin et M. Sainville*, Paris, 1818, in-8, deux édit., une 3^e fut pub. à Lyon en 1818. Le cte de Montreichard m. en 1822, au château de Marengot (Haute-Loire).

MONTROSE ou **MONTROSS** (JACQUES GRAMHAM, comte et duc de), l'un des plus adés défenseurs de Charles 1^{er}, né à Edimbourg en 1612, offrit ses services au roi avant que les troubles civils éclatassent; mais, se voyant écarté par le duc d'Hamilton, il n'eût que son ressentiment, et se jeta dans la parti des conventionnaires. Chargé par ceux-ci d'une mission importante auprès de Charles 1^{er}, qui était alors à Berwick, il se laissa surprendre aux machées effilées de ce prince, et, dès ce moment, se voua au secret à son service. Toutefois les conventionnaires lui ayant confié un grand commandement dans la seconde insurrection, il fut le prem. qui passa la Tweed pour envahir l'Angleterre. A cette même époque, une lettre qu'il écrivait au roi tombe entre les mains d'Hamilton, qui en envoya une copie à Levass, général écossais. Montross, secouru de basins trahison, eut tout, mais pour en tirer gloire, et dès ce jour tâcha d'engager ceux qui passaient comme lui à se lier par un acte d'association. Devenant bientôt d'un anxiété redoutable par la disgrâce d'Hamilton, il négocia directement avec les royalistes les plus actifs, parvint à former un corps peu consid. d'Irlandais et d'Ecosse, et se déclara décidément (1645) contre son ancien parti. Mais après avoir battu successivement Elcho à Perth, lord Burleigh à Aberdeen, le comte d'Argyle à Inverlochy, enfin Baillie à Ureay, il reçut de Charles 1^{er} l'ordre de désarmer, et, proscrit par le parlement d'Ecosse, excommunié par l'église puritaine, se retira en France, et de là en Allemagne, où il prit part aux dernières campagnes de la guerre de trente ans, et fut élevé au grade de maréchal de l'empire. Dès qu'il sut apprécier la mort tragique de Charles 1^{er}, il courut offrir ses services à Charles II, qui était alors à La Haye, et qui les accepta. Port de l'assassinat de son maître, et de l'appui du roi de Danemark, du duc de Holstein, de la reine Christine et du prince d'Orange, il se transporta dans les Orcades, arma plusieurs habitans de ces lies, et succéda avec sa petite armée sur les côtes du comté de Caithness (1650); mais il se flattait vainement de trouver de nombreux partisans dans un pays qu'il venait troubler encore au nom de la cause royale; mal secondé par ses propres soldats, et forcé par le faim et la fatigue de réclamer l'assistance d'un de ses anciens officiers nommé Aston, il fut livré par cet ami perfide, et condamné à être pendu. La sentence portait de plus que ses membres seraient attachés aux portes des princip. villes d'Ecosse. L'otrope des défens. des Sinards s'écria : « Que ne me coupe-t-on au un assez grand nombre de morceaux pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi ! » Il mit même cette pensée à ses beaux vers; il avait toujours cultivé les lett. Son courage ne se démentit pas au moment du supplice. Le cardinal de Retz e dit de lui : « C'est un de ces hommes qui ne se rencontrent plus dans la mode, et qu'on ne retrouve que dans l'antique. » Le cardinal de Retz jouissait d'après les idées de son aide, qui ne sont pas celles du nôtre. L'abbé Gaudin (v. ce nom) a donné une trad. franç. des *Mém.* du marquis de Montross.

MONTUGIA (JEAN-ETIENNE), sav. mathém., né à Lyon en 1725, m. en 1799 à Versailles, était venu de bonne heure à Paris, où les savans et les artistes s'étaient empressés de l'admettre dans leur société. Il participa à la rédaction de la *Gazette de*

France, journal presque uniquement consacré alors à la littérature, et aux sciences, fut appelé à Grenoble en 1761 pour y remplir les fonctions de secrétaire de l'intendance, et 3 ans après accompagna, comme premier secrétaire, et comme astronome du roi, le chevalier Turgot, chargé d'établir une colonie à Cienne. De retour en France, il fut nommé premier commis des bâtimens de la couronne et censeur royal; mais la révolution, en le privant de ses traitemens, le laissa sans fortune. On lui accorda toutefois une pension de 500 louis, dont il ne jouit que quatre mois, et un bureau de loterie qui, pendant deux ans, fut la seule ressource de sa famille. Ce savant, recommandable par ses vertus autant que par ses talens, a laissé, outre une excellente édit. des *Récréations mathématiques* d'Orszam (1758, 4 vol. in-8), et une traduct. des *Foyages de Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, avec des remarques et addit. (Paris, 1784, in-8); *Hist. des recherches sur la quadrature du cercle*, Paris, 1784, in-12, fig.; *Rec. de pièces concernant l'insurrection de la petite-vérole*, trad. de l'angl., ib., 1756, in-12; *Hist. des mathém.*, ib., 1758, 3 v. in-4, 1799-1802, 4 vol. in-4. V. une Notice sur Montuola, dans la *Mémoires encyclop.*, année 1799, t. 5, p. 466-10.

MONTUOUS ou DE MONTEUX (SIBASTIEN), méd. du 16^e s., né, selon Georges Mathias, à Rieux en Languedoc, a laissé : de *Medicus Sermones sex, quorum : 1 de Sectis medicorum ; 2 de Disciplinis quae dogmaticis necessariae ; 3 de Dogmaticorum officio ; 4 de Excellentia dogmaticorum ; 5 de Consilio eorum ; 6 de Stipendiis eorum ; Eiusdem de humorum differentia atque indicibus Epitome*, Lyon, 1584, in-8; *Dialericon medicinalium libri duo ; adiectus est de his quae ad rationalis medicis disciplinam, munus, laudes, consilio et praeiis pertinent, libellus*, ibid., 1537, in-4.

MONTVALLON (ANNE BARRIGUE DE), av. magistrat, né à Marseille en 1678, m. en 1759 à Aix, où il était l'oracle du parlement, fut consulté utilement par d'Aguesseau lorsque celui-ci préparait ses ordonnances sur les donations, les testam. et les substitutions. Il a fourni plusieurs observations aux *Mémoires de l'Académie des sciences*, années 1730 et suiv.; mais l'ouvrage qui le fit connaître le plus avantageusement est son *Nouveau système sur la transmission et les effets des sons, sur la proportion des accords et la méthode d'accorder juste les orgues et clavecins*, Avignon, 1756, 2^e édit. On cite en outre de lui : un *Précis des ordonnances, déclarations, lettres-patentes, statuts et réglemens*, dont les dispositions étaient les plus en usage dans le ressort du parlement de Provence, Aix, 1752, in-12; *Epitome juris et legum roman. frequentiori usit.*, juxta seriem Digestorum, ib., 1756, in-12.

MONTYON (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE-ROBERT AUGET, baron de), magistrat connu par un grand nombre de fondations en faveur des lettres, des sciences et des établissem. de charité, par des actions non moins recommandables, et enfin par quelq. écrits, naquit en 1733, et m. à Paris en 1820. Il avait été successiv. intendant de la Provence, de l'Auvergne et du pays d'Aunis, et avait mérité une disgrâce en refusant de coopérer à la suppression des cours de justice, par l'installation, dans la province qui lui était alors confiée, du corps de magistrats que le chancelier Maupeou prétendait mettre à la place du leur depuis long temps existant. Déjà, en 1766, il s'était opposé seul, dans le conseil du roi, à l'infraction des lois de l'état, par laquelle ce conseil se trouvait transformé en commission criminelle pour juger La Chalotais. Il passa en Angleterre lors de nos premiers troubles politiques, fut nommé mem. de la société royale de Londres, et suivit le roi Louis XVIII à son retour en France. Les fondations de prix du vertueux magistrat se montaient, vers la révolut., à un capital de plus de 50,000 fr. : elles

devinrent nulles par la suppression, en 1790, des académies auxquelles elles avaient été confiées; mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il fit aux bureaux de charité de plus de 500 arrondissemens de Paris divers dons très-consid., qui ont été employés à des achats de rentes pour les indigens. Par une clause particulière de son testament, les deux sommes de 10,000 fr. qu'il a léguées à l'acad. franç. l'une pour prix de vertu, l'autre pour l'ouv. le plus utile aux bonnes mœurs, peuvent être multipliées selon l'évaluation de sa succession et la nature de ses autres legs : il en résulte que le total de ces deux sommes sera peut-être porté à près d'un million; car on estime que le fondateur a légué de quatre à cinq millions de fortune. Ce bienfaiteur de l'humanité peut encore être cité comme écrivain. Parmi ses ouv., nous distinguerons l'*Éloge du chancelier de l'Hôpital*, qui obtint un accessit en 1777 à l'acad. franç.; un discours de l'*Influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, auquel la même compagnie décerna le prix; le *Rapport fait à S. M. Louis XVIII, à l'occasion du tableau de l'Europe en 1795*, par de Calonne, Lond., 1796, in-8, plus. fois réimp.; *Quelques traits d'influence a ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1818, in-8; *Particularités et observat. sur les ministres des finances de France les plus célèbres*, dep. 1660 jusqu'en 1791, Londres, 1812, in-8; cette édit. est précédée d'une *Épître dédicatoire aux mœurs de William Pitt*, pièce qui ne se trouve pas dans la réimpression de l'ouvrage fait à Paris en 1812; *Atlas actuel du Tunkin*, Paris, 1812, 3 v. in-8. Cet ouv., publ. sous le nom de M. la Bissachère, a été rédigé par M. de Montyon; il avertit para en 1811 sous le titre d'*Exposé statistiq. du Tunkin*. En 1826 l'éloge de M. de Montyon fut proposé par l'acad. franç. comme sujet du concours de poésie; et le prix fut décerné à M. Alfred de Wailly.

MONVEL (JACQUES-MARIE BOUTET DE), célèbre acteur et aut. dram., membre de la 4^e classe de l'Institut, né à Lunéville en 1745, m. à Paris en 1817, avait débuté en 1770 à la Comédie-Franç., et y fut reçu deux ans après. Double de Molière, pour l'emploi des jennes premiers et des amans, il était loin d'avoir autant de grâce et d'élégance que lui dans le comédie; mais le public lui tint compte de ses efforts, et surtout de la flexibilité du talent qui lui permit de jouer avec un grand succès quelq. rôles tragiques. A la m. de Lekain, il se crut en droit de réclamer les premiers rôles; mais la faiblesse de sa santé et les désagrémens de sa personne et de son organe le forcèrent bientôt de renoncer à cet emploi, ainsi que Molière, son rival et son émule. Il jouissait paisiblement des applaudissemens dus à son talent incontestable dans vingt autres rôles quand un ordre de la haute police le fit sortir brusquement de France (1781). La chronique scandaleuse du temps prête à cet ordre des motifs qu'il n'est pas de nos jours d'approfondir. Accueilli par le roi de Suède, qui l'employa comme lecteur et comédien ordinaire, il resta à Stockholm jusqu'en 1786. De retour à Paris, il s'attacha aux Variétés du Palais-Royal, qui prit, en 1792, le nom de Théâtre de la République, et auquel se réunirent, sept ans après, presque tous les anciens artistes de la comédie française. Il fut alors forcé par son âge de renoncer aux rôles tragiques qui avaient fait sa réputation, pour prendre ceux de pères nobles et de grands maîtres. On se souvient encore de lui avoir vu jouer quelq. uns de ces derniers, surtout l'*Abbé de l'Épée*, avec une supériorité remarquable. Monvel, moins dispersé de la nature, eût égalé peut-être Baron et Lekain : des obstacles insurmontables purent seuls l'empêcher d'être le plus grand des acteurs. Ses désavantages physiques n'étaient sensibles que sur la scène, il se montrait, devant ses camarades ou dans le monde, le lecteur le plus in-

disent. Un gr. nomb. de ses productions ont eu du succès, et quelques-unes sont restées en théâtre. Pourquoi faut-il dire que, transformé en apôtre de l'impie, le plus audacieux, le plus prononcé, dans l'église de St-Roch, pour le fête de la raison (1793), le plus horrible discours. Ajoutons toutefois qu'il ne s'est jamais consolé de ces blasphèmes arrachés à sa faiblesse par des incoercés. Parmi ses nombreux ouv. dramatiques, l'on peut distinguer *l'Amant Bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1777, in-8; *la Jeunesse du duc de Richelieu*, ou *le Lovelace français*, drame en 5 actes et en prose (en société avec M. Alex. Duval), 1796, in-8; *Blaise et Babet*, ou *la suite des Trois Fermiers* (autre pièce du même aut.), comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de Desdès, 1783, in-8; *Raoul, sire de Créqui*, comédie en 3 actes, mêlée d'ariettes, musique de Daleyrac, 1789, in-8; *Ambrise*, ou *Poula ma journey*, opéra-comique en un acte, musique de Daleyrac, 1793, in-8; *l'Heureuse Indiscrétion*, comédie en 3 actes et en vers, 1789. On cite de lui en outre un roman historique, intitulé *Frédérigo et Brunchaut*, 1776, in-8, avec grav.

MOONEN (ARNOLD), théolog. holland., de la communion réformée, né à Zwoll en 1644, m. en 1711, s'est distingué comme prédicateur, comme poète et comme grammairien. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, Delft, 1715, in-4. Deventer, 1702, in-4; une *Grammaire de la langue hollandaise*, publ. en 1716, et fréquemment réimprimée; des *Poésies hollandaises*, Amsterdam, 1700 et 1720, 2 vol. in-4; des *Poésies latines*, Groningue, 1716, in-8.

MOOR (BARTHÉLEMI de), profess. de médecine à Harderwick, vers la fin du 17^e S., s'éleva contre la secte chimique dont les principes se propageaient en Hollande, et écrivit, pour ramener ses contemporains à l'étude des anciens, *Cogitationum de institutione medicinae, ad sanandos tutelam, morbos profligandos, necnon vitam praeorgandam*, libri tres, Amst., 1695, in-8. — MOOR (Karel van), peintre de l'école hollandaise, né à Leyde en 1656, m. en 1738, fit d'abord des portraits, où l'on trouve souvent la manière de Rembrandt et quelquefois celle de van Dyk. Mais il mit ensuite le sceau à sa réputation par un tableau représentant le Jugement porté par Brutus contre ses deux fils, demandé par les États pour orner le salle du conseil.

MOOR (MICHEL), théol. cathol., né à Dublin en 1640, m. en 1728, a laissé entre autres ouv. : *de existentia Dei*, Paris, 1692, in-8; *Hortatio ad studium linguae graecae et hebraeae*, 1700, in-12; et *Vera scientia methodus*, Paris, 1716, in-8 : dans ce dern. l'ouv. prétend réfuter le système philos. de Descartes. — MOOR, V. MOOR (Ant.).

MOORE (sir JONAS), mathématicien angl., né à Whitby, dans le Lancashire, en 1617, m. à Godalming, entre Portsmouth et Londres, en 1679, fut nommé par Charles II intendant de l'artillerie, et se servit du crédit qu'il avait à la cour pour faire ériger le maison de Flamstead en observatoire public, et pour fonder une école de mathém., à l'hôpital du Christ. L'Angleterre lui doit l'établissement d'un système régulier d'instruction mathém. Il a laissé, entre autres ouv., plus. traités sur l'*Arithmétique*, la *Géométrie pratique*, la *Trigonométrie* et la *Cosmographie*. Perkins et Flamsteed y ont ajouté quelq. autres ouv. Ce recueil fut publié par la famille de Moore en 1681, in-4.

MOORE (FRANC.), voyageur angl., alla en Afrique en 1730, et y resta jusqu'en 1735. Il remonta la Gambie jusqu'à la distance de deux cents lieues de la mer, et, à son retour en Angleterre, publia : *Poyages dans les parties intérieures de l'Afrique*, contenant une description de plusieurs nations qui habitent le long de la Gambie, dans une étendue de six cents milles, Londres, 1738, 1 vol. in-8; *ibid.*,

1743, 1 vol. in-4, 6g.; *ibid.*, 1776, 1 vol. in-8. Cet ouv. a été extrait et trad. en franç., avec les relations de Sibba et de Leach, par M. Lallemand. Ces extraits forment le 2^e vol. des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

MOORE (ROBERT), habile maître d'écriture et philologue angl., m. vers 1727, a laissé : *l'Aide du maître d'écriture*, 1666, 1704; *The general Penman*, 1725; *Court Essay sur l'invention primitive de l'écriture*, avec des exemples gravés.

MOORE (POLLITZ), théol. angl., recteur de Kirkbridge et chapelain de Douglas, m. en 1783 à l'âge de 78 ans, se chargea de réviser la traduction des *Stes-Écritures* dans la langue des habitants de l'île de Man, et de quelq. autres livres de religion; impr. pour l'usage de ce diocèse. Il existe des fragments de sa correspondance particulière.

MOORE (le doct. JONAS), méd. et littér. écossais, né à Stirling, en 1730, m. à Londres en 1802, fut d'abord employé à l'armée de Flandre (1747), comme aide (mate) dans les hôpitaux militaires de Maestricht et de Flessingue, fut nommé ensuite chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied, revint à Londres en 1748, et, après avoir étudié successivement dans cette ville et à Paris, elle exercer la chirurgie à Glasgow. Chargé, vers 1770, d'accompagner sur le continent un fils de la duchesse d'Argyle, en qualité de gouverneur, il mit 5 ans à visiter la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et, de retour à Londres, communiqua les observations et l'expérience de sa vie dans plusieurs ouv. Nous citerons les suivans : *Coup-d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne*, 1779, 2 vol. in-8; *Coup-d'œil sur la société et les mœurs en Italie*, 1781, 2 vol. in-8 (ces deux ouv. ont été trad. en franç. par M. Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8); *Mlle de Fontenay* a publ. une nouvelle traduct. du prem., sous le titre de *Voyage de John Moore en France*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8; *Zeluco*, Londres, 1786, roman trad. en franç. par Costwell, 1796, 4 vol. in-8; *Edouard*, autre roman moral, trad. en fr. par Costwell, 1797, 3 vol. in-12; *Fues des causes et des progrès de la révolution française*, 1795, 2 vol. in-8; *Mordant*, ou *Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays*, contenant l'hist. d'une Française de qualité, 1798, 2 vol. in-8. On lui attribue encore des *Ouvrages morales*, dont MM. Prevost et Blagdon ont publié des extraits, Londres, 1803, 2 vol. in-8, en angl.

MOORE (sir JONAS), général angl., fils du précédent, né à Glasgow en 1761, obtint, à l'âge de 15 ans, par la protect. du duc d'Hamilton, élève de son père, le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie, fut employé dans la guerre d'Amérique, et réformé à la paix de 1783. Peu de temps après, il représenta au parlement le bourg de Lenark. Ayant repris du service en 1788, il fit partie de l'expédition de 1794 contre la Corse, se distingua au siège de Calvi, et fut élevé au grade d'adjudant-général. De retour en Angleterre, l'année suivante, il fut nommé immédiatement brigadier-général, et reçut l'ordre, en 1795, de conduire une brigade à sir Ralph Abercrombie, dans les Indes occidentales. Employé par ce général dans les postes les plus importants, il reçut de lui le gouvernement de Ste-Lucie : mais l'insubordination de cette île le força de retourner en Angleterre (1797), d'où il passa bientôt en Irlande. Ce pays, alors en état de rébellion ouverte, devint pour lui le théâtre de nombreux exploits qui lui valurent le grade de major-général, et un régiment. Après avoir accompagné le duc d'York en Hollande (1799) et sir Ralph Abercrombie en Egypte (1800), couvert de blessures reçues dans ces deux expéditions, il revint en Angleterre, fut créé chevalier, décoré de l'ordre du Bain et investi d'un commandement dans l'intérieur. En 1808, il mena un corps de 10 mille hommes au secours

du roi de Sardaigne, attaqué alors par la Russie, la France et le Danemark; mais ayant eu à se plaindre de ce prince, il abandonne ses armes, et, à peine de retour de la Baltique, fut envoyé en Portugal avec les troupes qu'il avait ramassées. Il arrive dans ce royaume au moment de la convention de Cintra, et fut nommé aussitôt commandant en chef. Il avait cru d'abord pouvoir compter sur l'assistance des Espagnols, et bientôt il se vit dans l'impossibilité de se réunir aux divers corps de sa propre armée, et fut convaincu en même temps du peu de fonds qu'il devait faire sur les promesses du peuple pour lequel il combattait. Il était décidé cependant à marcher sur Madrid, lorsqu'il fut informé que Bonaparte en personne cherchait à se placer entre l'armée anglaise et la mer. Craignant d'être coupé par ce redoutable adversaire, il effectua sa retraite, à marches forcées, vers le Corogne. Rien n'était préparé pour son embarquement. Le 16 janvier 1809, les Français vinrent lui livrer une bataille, qui lui coûta la vie et força ses troupes à abandonner toute l'Espagne. Moore jouit d'une grande réputation chez ses compatriotes: il ne lui a manqué peut-être que d'être heureux comme lord Wellington. On trouvera des détails sur ses actions dans l'ouvrage de James Moore, son frère, intitulé *Hist. des campagnes de l'armée anglaise en Espagne*.

MOPINOT (SIMON), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1386, m. en 1437, après avoir professé avec succès les humanités dans son ordre, et composé des hymnes lat. qui firent long-temps un gr. honneur; il a de plus travaillé avec D. Constant à la Collect. des Lettres des Pères, dont il rédigea l'Épître dédicatoire et la Préface, etc.

MOPSUESTE (TIMONAR DE). V. TIMONAR.

MORA (DOMINIQUE), écrivain bolonais et l'un des meilleurs tacticiens du 18^e S., fut successivement au service de Florence, de Parme, du pape, et du roi de Pologne qui lui donna le grade de colonel. Il a publié: *Tre questi in dialogo sopra la batteria, fortificare una città, e ordinar batterie quadrate*, con una disputa di precellenza tra Parma e la lettera, Venise, 1567, in-4, et quelques autres ouvr. dont on trouvera l'indication dans les *scrittori bolognesi* de Fantuzzi, t. 6, p. 99 et suiv.

MORA Y JARABAS (PAOLO DE), jurisconsulte espagnol, et membre du conseil du roi, né dans la Vieille-Castille en 1718, m. à Madrid en 1792, a laissé, sur divers points de droit civil et ecclésiastique, un grand nombre de dissertations MSA., citées par Scampèra dans la *Bibliothèque espagnole*. Son principal ouvr. est un traité critique sur les *Erreurs du droit civil et les abus de la jurisprudence*, Madrid, 1748, in-4.

MORAND (JACQUES), secrétaire du lieutenant de police de Paris, né à la Flèche, m. à Paris en 1762, fut agrégé comme docteur de la faculté de Navarre, et protégea la jeunesse indigente de Chemfort. On a de lui: nos traduct. du *Traité des lois*, de Cicéron, Paris, 1719, 1777, in-12; une autre du *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence romaine*, ibid., 1782, in-12; une autre du *Traité de la consolation*, de Cicéron, ibid., 1753, in-12; réimpr. avec la *Divination*, trad. par Hégésippe-Desmarais, ib., Barbon, en 1795, in-12; *Hist. de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4; *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12.

MORAD. V. ANDRAT AT MORAD.

MORAIN (ANT.), théol. du 17^e S. n'est connu que comme ant. d'un ouvr. cité dans le procès du P. Quenel, et qui a pour titre: *Anti-Sansenius, hoc est selectum disputat. de heresi*, etc., Paris, 1652, in-fol.

MORALES (AMADOR), célèbre écrivain espagnol, né à Cordoue en 1513, m. en 1590, fut historiographe de Philippe II, professeur de belles-lettres à l'université d'Alcala, et l'un des auteurs

qui contribuèrent à rétablir en Espagne le goût de la saine littérature. On cite de lui: *Cordoba general de España, prosiguiendo adelante de los cinco libros que el maestro Florian de Ocampo escribió*, Alcala, 1574-77; *Cordoue*, 1586, 3 v. in-f; *Antiquités des villes d'Espagne*, Cordoue, 1575; et surtout une *Relation du voyage littéraire* qu'il fit par ordre de Philippe II dans les roy. de Léon, de la Galice et des Asturies, Madrid, 1765, in-fol. On a publ. ses *Œuvres complètes* à Madrid, 1791-1792. — MORALÉS (JEAN-BAPTISTE), dominicain espagnol, et célèbre missionnaire, né à Ecija vers 1597, m. en 1664, à Fo-ning-cheou, capitaine de la province de Fo-kien en Chine, fut envoyé, n'étant encore que simple diacre, dans ce royaume, où il découvrit bientôt parmi les chrétiens qu'avait fait les jésuites quelq. pratiques d'idolâtrie autorisées par ces pères. Il se rendit à Rome et fit condamner ces pratiques, au nomb. de 17 environ, par le saint-office en 1644. Cette condamnation ayant été approuvée et confirmée en 1645 par le pape Innocent X, le P. Morales quitta l'Espagne avec 30 religieux de son ordre, arriva à la Chine en 1649, après bien des traverses, et donna connaissance du décret au P. Emmanuel Dies, vice-provincial des jésuites. Quelques années après, il eut le donleur da voir qu'on lui opposait un autre décret d'Alexandre VII, qui rendait à peu près nul celui dont il était porteur. Il n'en persista pas moins à se conformer toujours à la saine doctrine malgré l'exemple des jésuites, et refusa constamment le baptême aux néophytes qui ne voulaient point renoncer entièrement au rit chinois, voulant moins assurer des sujets à la cour de Rome, que faire de vrais chrétiens.

MORALES (LOUIS). V. DIVINO-MORALES.

MORAND (JEAN), chirurgien français, né en 1658, m. chirurgien-major de l'hôtel des Invalides en 1736, fut un des plus habiles opérateurs de son temps. — MORAND (SAUVEUR-FRANÇOIS), fils du précédent, né à Paris en 1697, m. chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, en 1773, était membre des académies royales des sciences et de chirurgie, de la plupart des autres académies nationales et étrangères, et chevalier de l'ordre de St-Michel. On a de lui: *Traité de la taille au haut appareil*, etc., avec une dissertation de l'auteur, et une lettre da Winklow sur la même matière, Paris, 1728, in-8; trad. en angl. par Douglas, Londres, 1729, in-8; *Refutation d'un passage du traité des opérations*, publié en angl. par Sharp, Paris, 1739, in-12; *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré*, ibid., 1743, in-4; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre* (avec Bremond), ibid., 1743, 2 vol. in-12; *Opuscules de chirurgie*, ibid., 1768, in-4; 2^e partie, ibid., 1772, in-4; trad. en allem., Leipzig, 1776. Son *Eloge*, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil de l'acad. des sciences*, 1773, H., p. 99.

MORAND (JEAN-FRANÇOIS-CLEMENT), doct. en méd. et profess. d'anat., fils de Sauveur-François, né à Paris en 1726, m. en 1784, fut bibliothécaire de l'acad. des sciences, et membre da la plupart des sociétés savantes étrangères. Nous citerons da lui: *Hist. de la maladie angulaire et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os*, Paris, 1752, in-12, fig.; *Nouvelle Description des grolles d'Arcy*, Lyon, 1752, in-12; *Lettre sur l'instrument de Boonhyuzen*, Paris, 1755, in-12; *Mémoire sur les eaux thermales de Bains, comparées dans leurs effets avec celles de Plombières*, inséré dans la tom. 6 du *Journal de Médecine*, ann. 1757; du *Charbon de terre et de ses mines*, Paris, 1769, in-fol.; *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et usages du charbon de terre, opposé pour être employé commodément, économiquement et sans inconvénient, au chauffage et à tous les usages domestiques*, ibid., 1770, in-12;

fig. 1 *Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, 1769, 1779, in-fol., fig. Son *éloge* se trouve dans le *Rec. de l'acad. des sciences*, 1784, H., p. 48.

MORAND (Pixerot de), poète dramat., né à Arles en 1701, ra. en 1757, fut reçu avec. 80 parlement de Paris, en 1739, cessa d'être porté sur la liste annuelle de l'ordre en 1755, et ne put conserver que 8 mois la place de correspondant littéraire du roi de Prusse, qu'il avait obtenue en 1749. Accablé de revers de toute espèce, malheureux en mariage et au théâtre, il conserva toujours son courage et sa gaieté, et plaisait presque jusqu'à sa dernière heure. Le caractère intraitable de sa belle-mère lui fournit le sujet de sa raillerie pièce, *L'Esprit de divorce*, qu'il fit jouer avec succès sur la scène italienne, en 1738. Déjà, en 1736, il avait donné une tragédie du *Childeur*, qui fut imprimée en 1739 et en 1751, et qui mériterait de reparaitre au théâtre, ainsi que la comédie dont nous venons de parler. On cite encore de lui : les *Muses*, sorte d'ambigu joué en 1738 par les comédiens italiens ; la *Vengeance trompée*, coméd. jouée à Arles en 1743 ; *Mégaris*, tragédie mêlée par une cabale, au Théâtre-François, en 1748, et dont la 2^e représentation n'a jamais eu lieu. Toutes ces pièces ont été réunies et imprimées avec d'autres du même auteur, sous ce titre : *Théâtre et autres diverses de Morand*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. On a en outre de lui : *Justification de la musique française*, contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand et un *Allobroge* (Grimm et J.-J. Rousseau), etc., Paris, 1754, in-8. Morand a été, avec Rousseau de Toulouse et l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, qui commença en 1756.

MORAND (JEAN-ANTOINE), architecte, et chevalier de St-Michel, né à Briançon en 1727, m. à Lyon sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, avait étudié d'abord la perspective et la décoration sous le célèbre Sarraudin, et reçu ensuite des leçons de Soufflot, dont il devint l'ami. Il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme, en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'emp., pour construire un théâtre à machines, et obtint le suffrage des artistes même de l'Italie. De retour à Lyon, il fit servir à l'embellissement de cette ville les nouvelles connaissances qu'il avait acquises pendant un court séjour à Rome. Entre autres ouvr., il fit élever le fameux pont de bois jeté par lui sur le Rhône, et qui porte le nom de son habile constructeur. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbation aux principes qu'il a préconisés à cette construction ; et leur exposition fait partie de son enseignement.

MORANDE (CHARLES-THÉVENOT DE), journaliste et pamphlétaire, né à Arna-le-Duc en 1743, vint, jeune encore, à Paris, et se livra à des dévotions bontons qui le firent exorcer d'abord au For-l'Évêque, puis à Armentières. Elargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre, où la composition de quelques libelles devint sa ressource. Il se crut alors appelé à rançonner les puissances, et réussit en effet à faire acheter son silence à la Dularry, moyennant une somme de 500 guinées et une pension de 4000 fr., dont la moitié réversible à sa femme. Mais Voltaire, auquel il voulait aussi arracher un tribut par des menaces de diffamation, répondit aux ouvertures d'un aussi méprisable adversaire, en les rendant publiques. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, fit mieux encore : il distribua à Morande des coups de canot dont il est sorti d'exiger quittance. La pension que ce vil pamphlétaire avait obtenue sous Louis XV ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paraître en 1776 les *Anecdotes sacrées sur la comtesse Dubarry*, dont le prix, joint au salaire qu'il recevait comme agent de la police française, et du produit de sa feuille périodique du *Courrier de l'Europe*,

lui permirent de vivre à Londres dans l'aisance. Revenu en France à l'époque de la révolution, il végéta dans le soule des journalistes, et, flottant entre les partis, il finit par se rendre suspect à celui qui dominait. Son *Argus patriotique* fut signalé comme une feuille indirectement favorable à la cour, et l'aut. périt dans les massacres de sept. 1793. Nous citerons de lui : le *Philosophe cynique*, et les *Mélanges confus sur des matières fort claires*, Londres, 1771, in-8 ; le *Gazetier cuirassé*, ou *Anecdotes scandaleuses sur la cour de France* (1772), in-12 (avec des *Recherches sur la Bastille*, etc.).

MORANDI (MORAZZO), médecin, né en 1693 dans le Modénais, où il m. en 1756, exerça son art avec succès à Modène, à Imola, et à Novi dans l'état de Gènes. Ses princip. ouvr. sont : *Decade di lettere famigliari contenenti gli errori della pratica fatta, ed al publico schiettamente comunicati*, Modène, 1743, de *Fébribus quibusdam tertiaris perniciosioribus*, Ferrare, 1748, in-4. Les biographes italiens (voy. Tiraboschi, *Bibl. moden.*, Fantuzzi, *Notizie degli scritti bologn.*, etc.) citent plus, autres personnages du même nom, et tombés depuis dans une obscurité d'où nous croyons peu nécessaire de les tirer.

MORANDI-MANZOLINI (ANNE), femme célèbre par ses connaissances en anatomie, née en 1716 à Bolognese, où elle m. en 1774, avait épousé J. Manzolini, habile anatomiste, dont elle apprit la science qu'il professait. Après la ra. de son mari, en 1755, elle fut pourvue d'une chaire d'anatomie à l'univ. de Bologne ; et sa réputation, comme docteur en cirr, s'étant répandue dans toute l'Europe, diverses académies se l'agrégeaient. Elle reçut des offres brillantes pour aller s'établir, soit à Milan, soit à Londres, soit à St-Petersbourg ; mais elle préféra rester dans sa patrie, où les sav. et les étrangers les plus illustres s'honorèrent de venir la visiter.

MORANDO-ROSA (PHILIPPE), littérat. ital., né en 1735 à Vérone, où il mourut en 1760, a laissé à *Mais*, tragédie, Vérone, 1755 (le marq. de Naffei en parle avec éloge dans le chap. 1^{er} de son *Traité des Théâtres anciens et modernes*) ; la *Teonoe*, trag., ibid., 1755 ; *Sometti e Canzoni*, ibid., 1756, et autres pièces mentionnées dans le t. 6 des *Elogi italiani*, etc.

MORANT (PHILIPPE), antiquaire et lithographe angl., né dans l'île de Jersey en 1700, m. en 1770, publia un grand nombre d'ouvr. dont M. George Crabb donne les titres avec détail (*Univ. hist. Dict.*, Londres, 1825, 10-fol.), et parmi lesquels nous citerons seulement : *Histoire et Antiquités de Colchester*, 1748, in-fol. ; réimp. en 1768 ; *Histoire du comté d'Essex*, 1760-63, 2 vol. in-fol.

MORARD DE GALLE (JUSTIN-BONAVENTURE), vice-amiral, naquit à Gosselie, en Dauphiné, le 30 mars 1741. Après avoir servi pendant quelques années dans les gendarmes de la garde, il entra au service de la marine, comme garde de pavillon, en 1757. Nommé enseigne de vaisseau en 1765, il fit diverses campagnes dans l'Inde et en Amérique, jusqu'en 1773, qu'il fut attaché à la direction des constructions du port de Brest. Promu, en 1777, au grade de lieutenant, il passa sur la *Fille de Paris*, et assista au combat d'Onesott (27 juillet 1778). Il était sur la *Couronne*, dans l'armée du comte de Guichen, aux combats des 17 avril, 15 et 19 mai 1780. Embarqué, l'année suivante, dans l'escadre aux ordres du Bailli de Suffren, il fit toute la campagne de l'Inde, assista aux divers combats livrés par cet amiral, et reçut une blessure grave à celui de la Praya. Morard de Galle, nommé contre-amiral en 1793, fut fait vice-amiral l'année suivante. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de commandant d'armes au port de Brest, il prit, en 1798, le commandement de l'armée navale qui y était réunie. Il m. à Guéret le 23 juillet 1809. Il était à cette époque

comte, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et titulaire de la sénatorerie de Limoges. Pen d'hommes de mer ont fourni une carrière aussi remplie que celle de Morand de Galle; il avait fait 37 campagnes, exercé 11 commandemens, et assisté à 15 combats.

MORATA (OLYMPIA FULVIA), l'une des femmes les plus sav. de son siècle, née à Ferrare en 1526, fut admise à partager les leçons de la jeune princesse Anna d'Este, et devint bientôt l'objet de l'admiration de toute la cour par ses rapides progrès dans la philosophie et dans les langues anciennes. Mais elle perdit presque en même temps son père et les bonnes grâces de la duchesse de Ferrare, et se trouva seule avec une mère infirme, sans fortune et sans appui, chargée de l'éducation de 3 sœurs et d'un frère en bas âge. Ayant épousé, en 1548, André Grandler, jeune médecin allemand, elle eut à établir avec lui à Schweinfurt; mais cette ville, cernée par les troupes de l'empire, fut prise d'assaut, après un siège de 13 mois, livrée au pillage et réduite en cendres. La malheureuse Olympe, longtemps errante sans asile, à travers mille dangers, avec son jeune frère et son mari, commençait à espérer un sort plus prospère, grâce à la nomination de Grandler à une chaire de médecine à Heidelberg, lorsqu'elle fut épuisée de tout de fatigue, en 1555. Ses ouv. avoient été détruits en partie dans l'incendie de Schweinfurt. Carl. Secund. Curien en a recueilli les fragmens échappés aux flammes, et les a publiés sous ce titre : *Olympia Fulvia Morata, famina doctissima ac plane divina, Opera omnia quæ hactenus inventi potuerunt*, Bâle, 1562, in-8; réimpr. avec quelq. augment., en 1570 et 1580. V. sur cette femme remarqu. les *Mém. de Nicéron* t. 15, et la dissert. intitul. de *Olympia fulvia Morata*, Zittau, 1808, in-4.

MORATIN (NICOLAS-FRANÇOIS), sav. espagn., m. en 1780, étoit avocat, membre de l'acad. latine, de la société économique de Madrid, et des Académies de Rome. Il se proposa de rapprocher le théâtre comique de sa source de celui des Français, et débuta en 1762, dans la carrière dramatique, par la comédie de la *Petimetrie*, qui parut être la première pièce espagn. vraie, conforme aux règles de l'art. On cite encore de lui plusieurs tragédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle de *Hornerinda*, jouée et imp. en 1770. Il rédigea pendant quelq. temps deux feuilles périodiques : *el Desengañador del teatro espanol* et *el Poeta*. Ses autres écrits sont : *Diano on l'Art de le chosar*, poème en 6 chants, Madrid, 1765, in-8; *las Navas de Cortes destruidas*, chant épique, ibid., 1785 (pub. par les soins de D. Leandro, son fils, qui y a joint des réflexions critiques très-curieuses); une épique (*Dorian et Amarilis*), inae en 1778, à la distribution des prix de la société économ.; et une *Lettre historiq.* sur l'origine et les progrès des combats de taureaux en Espagne, Madrid, 1777, 1801, in-8.

MORATO ou **MORETO** (FELVINO PELLEGRINO), littérat. ital., né à Mantoue, vers la fin du 15^e S., m. en 1547, professa les belles-lettres dans différ. villes avec beaucoup de réputation, notamment à Ferrare, où l'avoit attiré le duc d'Este; mais obligé de quitter cette ville, comme suspect de partager un secret les opinions des novateurs, il se retira à Vicence vers 1530, et passa ensuite à Venise. L'enfant qu'il étoit de retour à Ferrare en 1538, et que le reste de sa vie fut partagé entre les lettres, l'amitié et le soin d'élever sa fille (la célèbre Olympia Morata). On a de lui : *il Rimarica di tutte le caddente di Dante e Petrarca*, Venise, 1528, in-8; réimpr. dans la même ville en 1529, 1533, 1550; et avec des addit., 1565, in-8; *Carminum quatuor latinæ*, Venise, 1533, in-8; *Dei significati de coloribus de maxillo*, ibid., 1535, 1543, in-8.

MORAVES (secte des frères), église, appelée *Hernectes*, V. l'art. **HUTTEN** (Jacob).

MORCELLI (ETIENNE-ANTOINE), sav. archéologue ital., né à Chiari en 1737, fit ses prem. études chez les jésuites de cette ville, et les termina d'une manière brillante à Rome, où il fut ensuite choisi pour professeur d'éloquence. Son ordre ayant été supprimé, en 1773, il s'attacha au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa riche bibliothèque. C'est au milieu de ce vaste trésor des sciences littéraires que Morcelli entreprit et exécuta son immense ouvrage sur le *Style des inscriptions*, ainsi que plusieurs autres écrits non moins importants, et qui lui acquirent au peu de temps une grande réputation. En 1791, il revint à Chiari, et y remplit jusqu'en 1821, époque de sa mort, les fonctions de prévôt de l'église principale, bien que l'archevêché de Ragusa lui eût été offert; il a encore signalé son amour pour sa patrie en y foudroyant de nombreux établissem. d'instruction et de charité. On a de Morcelli : *de Styli inscriptionum lat. libri III*; Rome, 1780, in-4; *Inscriptiones commentariis subjectæ*, ibid., 1783, in-4; *Sermônium lib. II*, ibidem, 1784, in-8; *Indication des antiquités de la maison Albani* (en latin ou en italien), ibidem, 1785; *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanae*, etc., Rome, 1788, 2 vol. in-4; *Sancti Gregorii*, etc., libri 8, etc., *græcæ primæ, et eorum latinæ interpretationes ac commentariis vulgatis*, etc., Venise, 1791; *Electorum libri II*, 1814; *Agapeja*, 1816; *Sulla Bolla d'oro dei Sovrani Romani*, Milan, 1816; *Sull' Agone Capitolino*, Milan, 1817; *Africa christiana*, in tres partes tributa, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4; *MINAHARIE, sive Dies festi principis angelorum apud Claravac*, Milan, 1817, in-4; *HAPEPTON inscriptionum novissimarum ab anno 1784*, etc., Padoue, 1818, in-fol.; *Œuvres ascétiques* (latin et italien), 1820, 3 vol.; *dello Scrivere degli antichi romani*, etc., Milan, 1822, in-8. M. Labus, éditeur de plus. des ouvrages de l'abbé Morcelli, a écrit sur son illust. onzième Notice insérée dans la *Gazette de Milan*, et trad. dans le *Revue encyclopédique*, t. IX. On a publié aussi *Trois discours sur l'honneur de Morcelli*, par P. Bedocchi, P. Deasi, et A. F. Bossioni, Chiari, 1821, in-4.

MORDANT DE LAUNAY (JEAN-CLAUDE-MICHEL), né vers 1750 à Paris, où il fut reçu avocat en 1775, mort le 13 mars 1816 en Havre, bibliothécaire du muséum d'hist. nat., a publié depuis 1805 le *bon Jardinier*, in-12, espèce d'almanach commencé à ce qu'en croit par P.-A. Allets (v. ce nom), et dont le publieur remonte à l'année 1754; Mordant de Launay succéda dans sa rédaction à Th.-Fr. de Grues. On a encore de lui : *Herbier général de l'amatour*, 1811-12, 11 liv. gr. in-8; enfin il a donné une nouvelle édit. de *l'Ecole du Jardinier*, de La Bretonnerie, avec augm., 1808, 2 vol. in-12.

MORDAUNT, V. **PETREBOROUGH**.

MORE (THOMAS), en latin *Morus*, grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1500, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, entra ensuite au barreau, s'y acquit une grande réputation, et dès qu'il eut atteint l'âge fixé par la loi, fut élu membre du parlement, où il débuta par faire refuser un subside onéreux que voulait imposer Henri VII. Introduit par Wolsey auprès de Henri VIII, et dans le conseil privé, il fut admis à la dangereuse intimité de ce monarque, qui le nomma trésorier de l'échiquier, l'employa avec succès dans plusieurs missions importantes, notamment aux conférences de Cambrai, et lui donna la charge de grand-chancelier après la disgrâce de son favori. Lorsq. More quitta ses hautes fonctions, sa bourse étoit d'exercice, son revenu ne se montoit pas à plus de 100 livres sterling; son activité et son zèle pour la justice avoient égalé au moins son désintéressement. Ce fut de son propre mouvement qu'il se démit du grand-accus., et il le fit dans la persuasion que les changemens entrepris par Henri VIII amèneraient

une rupture avec le St-Siège, et que la grand-chancelier serait dans la nécessité de prendre part à cette révolte, haineuse, et coupable selon lui. Ce n'est pas qu'il se désistât, avec tous les hommes éclairés de cette époque, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, de l'Eglise; mais il voulait corriger et non détruire. Le fougueux Henri VIII avait résolu de frapper un grand coup; mais il aurait voulu s'assurer le suffrage d'un homme tel que More, quoique celui-ci ne fût plus chancelier. More, enlevé à sa paisible retraite de Chelsea, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie, fut enfermé à la Tour de Londres. Sans être ébranlé un moment ni par les larmes de sa femme, ni par les séductions, ni par la colère d'un prince qui s'avait jamais manqué en vain, le grand citoyen subit avec courage un jugement, dont il pouvait prévoir l'issue, renouvela sa profession de foi sur la suprématie qu'il regardait comme contraire aux lois de l'Eglise et de l'Angleterre, et se prépara à mourir en chrétien. Il eut la tête tranchée sur la poutre-forme de la Tour, en 1535. Personne ne vit jamais arriver à dernière heure avec plus de gaieté ni avec une fermeté plus stoïque. More passait pour un des hommes les plus aimables et des meilleurs littérateurs de son époque. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol.; l'un, qui renferme tous ceux qu'il avait composés en anglais, Londres, 1559; et l'autre où se trouvent tous ceux qui sont écrits en latin, Louvain, 1566. La plus connue de toutes ces pièces est son *Utopia* : de optimo reipublice statu, deque novâ insulâ Utopiâ, Louvain, 1516 in-4; Bâle, 1518, in-4; Ralph Robinson en a donné en 1551 une trad. angl. qui a été réimp. à Lond. en 1809, 2 vol. in-8; par les soins de Th. Frognell Dibdin; il en existe plus. trad. franç. : la 1^{re} par J. Leblond, Paris, 1550, in-8; la 2^e par Guesdeville, Leyde, 1715, Amsterdam, 1730, in-12, et la 3^e par Th. Rousseau, 1780, 1789, in-8, avec un précis de la vie de l'auteur. M. Cuyler a pub. en angl. les *Mémoires de Th. More*, etc., Londres, 1808, 2 vol. in-4. Plus. auteurs ont publié sa vie : nous citerons celle qui a été écrite par son gendre Wall. Roper, et publiée par Th. Hearne, Oxford, 1716, in-8.

MORE (MARGUERITE), l'aînée des filles du chancelier Thomas More, professe hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et ne néglige rien pour avoir la liberté de consoler son père pendant sa captivité, et pour l'affermir dans la résolution de mourir plutôt que d'abandonner les intérêts de l'Eglise. Elle recruta de l'écouteur la tête de l'illustre victime, la mit dans une boîte de plomb, et voulut qu'à sa mort elle fût placée entre ses bras. Cette femme courageuse, non moins ramprovable par ses conceptions, que par ses vertus et sa piété, cherche dans les lettres un soulagement à sa douleur, et publie divers ouvrages. — V. ROPER.

MORE ou MOORE (EGGTON), littér. angl., né en 1711, mort en 1759, a laissé : un recueil de *Fables du sexe féminin*; deux comédies, *L'Enfant trouvé* et *Gilblas*; une tragédie, *Le Jour*, trad. en français par Publi Brui de Loirelle, 1762, in-12, etc. Il fut aussi l'auteur de célèbres feuilles périodiques, intitulées *le Monde*, dont on a fait un recueil après sa mort, en 4 vol. in-12. Ses autres ouvrages ont été imp. en 1 vol. in-4, 1756.

MORE (ANTH.). V. MORO.

MOREAU (RENE), docteur-méd., sav. dans la diététique, né à Montreuil-Bellai, en Anjou, vers 1587, m. à Paris en 1656, professa pendant 40 ans, avec distinction, la médecine, et la chirurgie, à la faculté de Paris. On a de lui : *Scholæ Galenicæ, de valetudine tuenda*, Paris, 1625, réimpr. en 1672, in-8; un *Traité du chocolat*, trad. de l'espagn. d'Antoine de Colmanero, ibid., 1643, in-4; un petit traité de *Musione anapnæica* in pleuritis, 1622, in-12; une *Lettre à Baldi*, à ce su-

jet, 1650; et une *Zaryngotomia*, jointe au traité de Bartholin de *Agendi pororum*, 1646, in-8.

MOREAU (JACQUES-NICOLAS), historiographe de France, né à St-Florentin en 1717, m. à Châmbourci, près de St-Germain, en 1803, fit son droit à Aix, fut reçu avocat, et devint conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Provence. Il renouça bientôt à la magistrature, pour venir à Paris cultiver les lettres; mais après quelques essais de poésie dont le peu de succès lui prouva que ce n'était point là sa vocation, il se mit à étudier les intérêts des cours de l'Europe, les bases de l'ancien droit public de France, l'hist. et ses monuments, et la science de l'administ. On doit lui reprocher d'avoir trop écrit en faveur du gouvern. absolu et contre les protestans; mais du moins on salue qu'il ne trahit point de ses doctrines, qui furent tonj. l'expression de sa pensée et de ses sentimens. Les récompenses cependant ne lui manquèrent pas : il devint premier conseiller de Monsieur (depuis Louis XVIII), bibliothécaire de la reine, historiographe de France, et fut proposé à la garde du dépôt des chartes et de législation, qu'il avait été chargé de former. Nous citerons de lui : une *Ode sur la bataille de Fontenoi*, 1745, in-4; *L'Observateur Hollandais*, ou *Lettres de M. Van... à M. M.*, sur l'état présent des affaires de l'Europe, La Haye (Paris), 1755-59, 3 vol. in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps*, par l'Observateur hollandais, 1757, 2 vol. in-12; *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amsterdam, 1757, in-12; *Entenons-nous, ou Rapprochement d'un vieux notaire sur la richesse de l'état*, 1763, in-8; *Lettres historiques sur le comitat l'annissia*, et sur la seigneurie d'Avignon, Amsterdam (Paris), 1768, in-8; *Principes de morale politique et du droit public*, puisés dans l'histoire de notre monarchie, ou *Discours sur l'histoire de France*, Paris, 1777-89, 21 vol. in-8; *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M.*, pour la recherche, la collection et l'emploi des monuments de l'histoire et du droit public de la monarchie française, Paris, impr. royale, 1782, in-8; *Progrès des travaux littéraires relatifs à la législation*, à l'histoire et au droit public de la monarchie française, ibid., 1787, in-8; *Lettre d'un magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestans*, 1787, in-8; *Exposé historique des administrations populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie*, 1789, in-8; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. On trouvera une Notice sur sa vie et ses écrits dans les *Annales littéraires et morales*, t. 1^{er} p. 259-264.

MOREAU (JEAN-VICTOR), célèbre général des armées franç., né à Morlaix en 1763, d'un avocat estimé, étoit destiné pour la même profession; mais son inclination le portait ailleurs. Comme Fohard il s'engagea dans un régim., fut comme Fohard dégrisé par ses pères, et continua ses prem. études. Une figure ouverte, des manières franches, des connaissances acquises le firent aimer et estimer de ses camarades. Il fut regardé comme le chef de la jeunesse de Rennes, et les circonstances où se trouvait alors la magistrature lui firent donner le nom de général du parlem. de Bretagne. Il étoit prévu de droit en 1789; dans les journées du 26 et 27 janvier de cette même année, il contribua beaucoup à calmer l'effervescence de la populace de Rennes, eut pour cet objet avec l'autorité des rapports qui lui furent favorables, et la gr. prévaloir sa prudence. Au commencement de la révol., il forma une compagnie, et la commanda jusqu'en 1793 qu'il n'ayant pu obtenir dans le gendarmier un emploi qu'il sollicitait, il entra dans un bataillon de volont., et se fut bientôt nommé chef. Il fit ses prem. armes sous Dumouriez en 1792, devint général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Le général

en chef Pichegru (s. se nom) lui ayant confié aussitôt le commandement d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, il s'empara de Menin, de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadzand et du fort de l'Ecluse. Ce fut au milieu de ces succès qu'il apprit le mort de son père, homme universellement respecté, traité à l'achaland sous prétexte qu'il avait en la confiance de quelq. émigrés; il était en possession de celle de tous ses concitoyens. Moreau, justement indigné, ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne d'hiver de 1794 il commanda l'aile droite de l'armée du Nord. Quand Pichegru fut appelé au commandement des armées de Rhin-et-Moselle, Moreau prit celui de l'armée du Nord, et fit toutes ses opérations sans daigner consulter le gouverneur. révolté, établi en Hollande. Il remplaça ensuite Pichegru dans le commandement des armées de Rhin-et-Moselle, et ouvrit sa belle campagne de 1796. Il repoussa Wurmer vers Menheim, passa le Rhin vers Strasbourg, attaqua l'archiduc Charles à Rastadt, lui fit abandonner le Neckar, et lui livra à Heydenheim un combat de 17 heures, à la suite duquel les Autrichiens se replièrent vers la Danube. Moreau se porta alors en avant, et se trouve en tête du général Lestour. Ce chef autrichien recevait sans cesse des renforts; Moreau dut reculer et être rejoint par Jourdan le 11 septembre. Cette retraite dont nos annales s'offraient plus de modèles depuis Turin. Son armée est dans un tel état qu'il peut faire sans imprudence, et qu'il effectue avec loyauté, l'envoi d'un fort détachement à Bonaparte, qui en avait besoin en Italie. A l'ouverture de la campagne suiv., il passe de nouveau le Rhin en plein jour, de vive force, en face de l'ennemi, repartit Kell, et fit 4,000 prisonniers. Lorsque à la fameuse époque du 15 fructidor le gouv. directorial voulut absolu. menter Moreau à ses intrigues, il perdit que celui-ci ne se prît à dénoncer Pichegru que quand cet acte d'une complaisance difficile à excuser ne pouvait produire aucun effet réel; ainsi sembla en juger le général dénoncé, qui n'en a jamais montré le moindre ressentiment, à son dénonciateur. Le directoire ou contraire, en faveur duquel Moreau avait eu l'air d'agir, la disgrâce, et le mit en retraite; mais il n'en tira bientôt, ne croyant pas devoir laisser dans l'inert. une existence militaire déjà si haute. On lui rendit d'abord de l'activité sous le titre d'inspecteur-général, vers la fin de 1798. En avril 1799 l'Italie était sur le point d'être envahie aux Français; Moreau rejoignit sur l'Adige Scherer, qui lui remit au fardes en-dessous des yeux de celui qui le quittait. Fardes sur l'Adige et dans la position de Cassano, Moreau se replie sur le Tessin, appuie sa droite aux Apennins, et s'établit momentanément entre Alexandrie et Valence dans un camp retranché, couvert par le Po et la Tanaro. Le 11 mai, après avoir repoussé les Russes près de Bassignano, il pousse la Bormida. Mais bientôt, ayant sur les bras presque toutes les forces de Suworow, il doit évacuer Valence et Alexandrie. Les habitants du pays se joignent aux Barbares, qui prétendent les égarer pour les venger; et la guerre prend un caractère politique. Moreau se replie sur Coni, prend position au col de Tende, et cherche à donner la main à Macdonald, qui accourt du royaume de Naples pour effectuer cette jonction. Afin de la lier, Moreau pénètre dans le pays de Gènes, part de cette capitale avec 15,000 hommes, bat le gdn. Bellegarda, débloquent Tortone, et pousse l'ennemi jusqu'à Voghera; mais la nouvelle des journées malheureuses de la Trebbia, le ramène auprès des Apennins. C'est alors qu'il est appelé de nouveau au commandement de l'armée du Rhin. Jonbert, qui vient le remplacer en Italie, veut lui laisser la direction d'une bataille imminente; Moreau veut bien combattre, mais ne consent pas à commander. Jonbert trouve

à Novi une mort glorieuse; Moreau, qui l'a cherché en vain, qui a en 3 chevaux tués sous lui et ses habits criblés de balles, préside à la retraite, et réduit à peu de choses les événements de l'ennemi. Après avoir quitté l'armée d'Italie, qu'il vient de sauver, Moreau, passant à Paris pour rejoindre l'armée du Rhin, refuse le rôle qu'accepterait bientôt Bonaparte, revenant d'Egypte; toutefois il se montre favorable à la révolte du 18 brum. (9 novembre 1799). Entre le premier conseil à lui, sur la manière d'ouvrir la campagne en Allemagne, s'élèvent quelques dissentiments; enfin Moreau est laissé le maître. Au printemps de 1800 comme à la fin de 1796, il ménage le territoire de la Suisse, passe le Rhin au gr. onde que fait ce fleuve, bat l'ennemi à Stockach, à Engen, à Munsich, à Biberach, et l'accule enfin sur Ulm. Bientôt, par une succession de manœuvres toujours habiles, et sur une échelle qui s'agrandit tous les jours, il arrache le général autrichien Kray à la belle position qu'il avait prise, le force à la retraite, d'abord sur la Bavière, ensuite sur les états héréditaires, le pousse et le bat alternativement sur l'une et sur l'autre rives du Danube, à Bleinheim, à Neubourg, à Lendshut, et signe enfin sur l'Ion, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorf. Ainsi furent suspendus, pendant plus, mois, les hostilités en Allem. et en Italie. Moreau, qui avait profité de cet armistice pour faire un voyage à Paris, était de retour à son armée à la fin de nov. (1800). Il prépare pendant quelq. jours, et livre la 3^e déc. cette bataille de Hohenlinden, si glorieuse, si complète, gagnée, ainsi que l'histoire judiciaire, remarque le général Mathieu Dumas (Précis des événements militaires, campagne de 1800) a par l'exéc. loyal et littérale de tous les ordres donnés d'avance: exemple rare dans les fastes de la « guerre »; 11,000 prisonniers, 100 pièces de canon sont les trophées de cette journée. Chacun des suiv. délire de nouvelles perles pour l'armée autrichienne, dont la retraite ressemble chaque jour davantage à une déroute. Au bout de 25 jours, et presque aux portes de Vienne, cette armée épuisée, découragée, effraye l'archiduc Charles, qui vient d'an prendre le commandement; l'armistice de Steyer arrête la poursuite, et serve cette fois la capitale de l'Autriche. Mais ce qu'il faut surtout estimer et louer c'est que l'armée française est plus halle, plus forte, son meilleur état sous tous les rapports, qu'un moment où elle a passé le Rhin pour entrer en campagne; et cette armée, unanime de sentiments pour son chef, alla peu après périr à St-Domingue! Après la paix de Lunéville (1801), Moreau, sentant sa position vis-à-vis du premier consul, se vint à non empêcher de retraite, mais ne dissimula point ses sentiments; environné d'espions et de délateurs, il se laissa pousser à conspirer, se rapprocha de Pichegru, et sous des intelligences avec George Cadoudal (s. se nom). Subitement emprisonné, tenu 3 mois au secret le plus rigoureux, traduit au bout de ce temps devant le tribunal criminel de Paris, Moreau fut l'objet du plus vif intérêt pour la presque totalité des citoyens français. Les uns désiraient au secret la chute du gouv. consulaire; par des motifs opposés, d'autres craignant pour ce gouv., récemment établi, la sévérité que l'opinion pouvait attacher à une persécution dirigée contre un homme couvert de gloire comme général, très-haut dans l'estime publique et universelle. aidé. D'une sorte de transaction tacite entre l'autorité et l'opinion résulte pour Moreau une condamnation à 3 ans de détent. Les efforts de sa famille et de ses amis, et l'influence de Josephine, épouse de Bonaparte, firent commuer cette peine en un exil aux Etats-Unis. Moreau, suivi de la jeune épouse qu'il venait d'associer à son sort (M^{lle} Hulot), parcourut long-temps en chaco. les vastes contrées de son exil, laissant partout dans ces régions nouv. les Anglo-Américains étonnés de sa

sage et de sa simplicité ; il semblait avoir oublié l'Europe et la France ; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédition, insensée de Russie, le bruit de nos désastres, répandu sur le continent américain, le frappèrent successivement d'une douleur profonde, d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautement manifestée, on conceit aisément quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'empereur Alexandre lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable que Moreau s'embarqua secrètement le 21 juin 1813 avec M. de Swinine, conseiller de l'ambassade russe. Ils débarquèrent à Gothenbourg le 24 juillet. Moreau fut reçu partout avec de vives marques d'affection et d'espérance. Il passa 3 jours à Stralsund en conférences avec son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, devenu prince royal de Suède. Sur son passage à Berlin et dans toute la Prusse, il recueillit les acclamations, dont on saluait celui de qui les conseils semblaient devoir promptement effectuer la libération de l'Allemagne. Le général français pensait surtout au salut de sa patrie ; il se flattait, dit-on, de pouvoir l'opérer en laçant dans l'armée alors fatiguée et mécontente une proclamation, qui l'eût détachée d'un chef qui ne voulait point entendre aux seuls modes possibles et solides de pacification. Mais la présence de Moreau au quartier-général des alliés ne fut connue dans l'armée française qu'en même temps que le coup dont il fut frappé, et qui ne laissa aucune espérance pour sa vie. Napoléon venait de recommencer les hostilités. Le 26 août (1813) Dresde fut attaquée par les alliés ; Moreau s'en approcha à côté de l'empereur Alexandre ; ils parcoururent avec long-temps le front des colonnes au milieu des bombes et des bombes, recommencèrent le lendemain, et au moment où Moreau, après avoir communiqué quelques réflexions au monarque russe, s'avancit de sa personne pour observer de plus près les mouvements de l'armée française, un boulet lui fracassa le genou droit, et, traversant le ventre de son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Il fut porté sur un brancard de piqués dans une auvergne voisine ; et l'empereur Alexandre en pleurs vint prodiguer à Moreau tous les secours de l'amitié. Le chirurgien de ce prince fit l'amputation de la jambe droite. Moreau lui demanda s'il pouvait espérer de conserver la gauche ; sur la réponse négative : « Coupez-la donc, » dit-il avec sang-froid. Il expira dans la nuit du 17 au 21 sept., entouré des amis et les admirateurs dont il était entouré. Son corps, conduit d'abord à Prague pour être embaumé, fut ensuite dirigé vers l'église catholique de Pétersbourg, où il fut inhumé avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus grands capitaines de nos temps modernes ; il avait l'instinct de la guerre ; le trouble et le danger le rendaient plus calme et plus grand. L'école de guerre dont Moreau a de nos jours été le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les gr. engagements que par les marches et les manœuvres ; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité ; elle laisse, si l'on est vaincu, des chances d'honorable paix ou de favorable retour de la fortune ; elle ménage la moins possible la civilisation ; elle seule enfin peut valider un gén. qui n'est pas souverain, surtout quand il sert un gouv. à la fois légitime et constitutif. Telles sont les considérations qui recommandent le mémoire militaire de Moreau à un long et honorable souvenir. Garat a écrit l'éloge de ce général, Paris, 1814, in-8.

MOREAU (JEAN-MICHEL), dessinateur du cabinet du roi, né à Paris, en 1751, m. en 1814, est désigné ordinairement sous le nom de Moreau jeune, qui le distingue de son frère, Louis Moreau, m. à Paris plus tardé avant lui, et duquel on a plus payé que de la gauche. Artiste presque en naissant, celui qui est l'objet de cet article ne se rappelle pas lui-même l'époque de ses premiers

essais. Emmené en Russie, à l'âge de 17 ans, par Le Lorrain, son maître, il revint à Paris au bout de 2 ans., qui n'avaient pas été inutiles au développement de son talent ; mais il vécut d'abord dans la détresse, et ne dut un sort plus heureux qu'à la protection pleine de délicatesse et de générosité de comte de Caylus, l'ami ou plutôt le père des artistes. Bientôt il se vit chargé presque seul de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du dern. S. Il remplaça Cochin, comme dessinateur des menus-plaisirs du roi, en 1770, et quelque temps après, mérita, par des ouvr. importans, une place à l'acad. et la charge de dessinateur du cabinet, avec une pension et un logement au Louvre. Enfin un voyage en Italie (1785) agrandit encore son talent. Il embrassa le parti de la révolution, avec chaleur, et fut nommé membre de la commission temporaire des arts ; ce qui lui fournit l'occasion de contraindre aux fureurs des nouv. Vandales beaucoup d'objets précieux. En 1797, il fut appelé à professer aux écoles centrales. Louis XVIII, à son retour, se souvint plutôt du talent de l'artiste que de ses opinions, et lui rendit sa place et sa pension. L'œuvre de Moreau se monte à plus de 2 mille pièces gravées d'après lui-même, pour l'histoire de France, pour les Évangiles et les Actes des apôtres, pour les ouvr. de Voltaire, J.-B. Rousseau, Molière, Ovide, Marmontel, Racine, Genner, Montesquieu, Raynal, Regnard, La Fontaine, Deslilles, et surtout pour les belles édit. de Psyché, d'Anacharsis, des Entret. de Phocion, etc. Il existe deux Éloges de Moreau jeune, l'un par M. Feuillet, bibliothécaire de l'Institut, imprimé dans le *Moniteur* de 1814 (n° 355), et tiré aussi à part ; l'autre par M. Ponce, inséré dans le *Mercur* du 15 juin 1816. — MOREAU DE BEAUX (Jacques), capit. de cavalerie, né à Dijon en 1663, m. à Briançon vers 1722, est aut. des *Mém. politiques, satiriques et amusants*, 1716, 3 v. in-12 ; et de la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12. — MOREAU (Jean-Baptiste), musicien, né à Angers, en 1656, m. à Paris en 1734, obtint la faveur de la dauphine Victoire de Bavière, et par suite celle du roi. Il fit la musique pour les intermèdes des tragédies d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, et travailla aux divertissemens de Marly. — MOREAU DE COMMUNY ou GAUMONTY (Antoine-Jean), baron, puis vicomte de Soulangis, né en 1795 d'une ancienne et noble famille du Berry, m. en 1861, se distingue comme homme de guerre et comme homme de lettres. On a de lui un *Recueil de poésies*, 1848, in-4 ; et une *Relation détaillée de la bataille de Pavie*, restée MS. à la biblioth. de l'archev. de Bourges.

MOREAU, V. MACPENTHIEU et MAUTOUR.

MOREAU DE LA ROCHELETTE (François-Thomae), inspecteur-général des pépinières royales de France, né en 1720 à Rigni-le-Ferou, bourg près de Villeneuve-l'Archevêque, aujourd'hui dépeuplé de l'Aube, mort dans sa terre de *La Rochette*, en 1797, a prouvé, par de grands travaux, combien la culture peut féconder et embellir les lieux les plus ingrats. Dans le petit village de *La Rochette*, presq. à la porte de Melun, se trouvait un domaine rocailleux, stérile, et d'un revenu presque nul. Moreau l'acheta, et obtint du gouvernement l'autorisation de tirer des hôpitaux sent enfans trouvés, destinés à l'aider dans ses différemens et à se former, sous sa direction, aux travaux agricoles. Nous ne pouvons énumérer ici tous les heureux essais qui transformèrent en peu de temps cette lande infructueuse en une campagne riante, parée de tout le luxe et de toutes les richesses de la culture. Il nous suffira de dire qu'en 13 années, il sortit des pépinières de *La Rochette* un million d'arbres de tige et 31 millions de plants forestiers, dont une grande partie a servi à repempler les bois et les forêts du dunois, et que pendant le même espace

de temps, les leçons de l'habile agronome formeront 400 élèves, presque tous devenus de bons jardiniers, d'excellents pépiniéristes, quelques-uns même des dessinateurs et des planteurs de jardins d'agrément. Les services de Moreau ne demeureront pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur-général des pépinières royales, il avait été nommé à celle d'inspecteur-général des familles caducennes restées sur les ports de mer, puis fut commissaire au roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnement de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluents aux communications avec la Seine. Dès 1769, la roi lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait décoré de l'ordre de St-Michel. On trouvera une notice de M. François de Neufchâteau, sur les pépinières de La Rochette, dans les *Mémoires de la soc. d'Agricult.* du département de la Seine, t. 4. — MOREAU de LA ROCHELETTE (Jean-Etienne), fils du précédent, né à Melun en 1750, m. en 1805, s'est connu quo pour avoir continué de diriger les établissements agricoles dont on vient de parler.

MOREAU, baron de LA ROCHELETTE (ARMAND-BEAUVAIS), de la même famille, né près Melun en 1787, essaya de cultiver la poésie pour entrer dans la carrière administrative, il a successivement occupé les places d'auditeur au conseil d'état (1810), commissaire spécial de police à Caen (1811), sous-préfet à Provins (1815), préfet de la Vendée sous le ministère de 1817, et préfet du Jura sous celui de 1820. En 1815 un travail relatif à l'organisation de la garde nationale lui avait mérité la décoration de la légion d'honneur. Moreau m. en 1822, laissant : *L'Amour crucifié*, traduit, d'Autonne, 1805, in-12; *les Adieux d'Andromaque et d'Hector*, trad. du grec en vers franc., in-8. On trouve une Notice sur Moreau de La Rochette dans le *Nobilitaire universel de France*, par M. de St-Allais, t. 2, p. 82.

MOREAU DE LA SARTHE (JACQUES-LOUIS), prof. honoraire et anc. biblioth. de l'école de médecine de Paris, né en 1771 à Montfort, près le Mans, fit, chez les oratoriens de cette dern. ville, ses études, qu'il vint terminer à Paris, et obtint très-jeune encore, au concours, une place d'officier de santé dans les armées. Forcé, par une blessure qu'il reçut à la main droite, de renoncer à cette carrière, il revint à Paris, et se consacra à la littérature médicale, se fit bientôt un nom très-distingué dans le monde savant. Il m. à Paris le 3 juin 1820, memb. de la société médicale d'émulation, etc. Un digne funébre fut prononcé devant sa tombe par M. le prof. Cruveilhier, au nom de la faculté de Paris. Outre du nombre articles insérés dans le *Journal de Médecine* (depuis l'année 1797), dans la 8^e livraison de l'*Encyclopédie*, etc., on a de lui, entre autres ouv. : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1795, in-8 (en société avec Burdin); *Eloge de l'arg-Étaz*, 1797, in-8; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, etc., 1798, in-8; *Quelques réflexions philosoph. et morales sur l'Émile* (du J. J. Rousseau), 1800, in-8; *Tratado hist. et prot. de la vaccine*, 1801, in-8. Moreau de la Sarthe a recueilli les *Œuvres de Puy-Étaz*, 1804, 6 vol. in-8 et atlas, et a donné en 1806 une nouvelle édition de *l'Art de connaître les hommes par le physionomie*, par Lavater.

MOREAU-SAINT-MÉRY (MÉNÉASC-LOUIS-ESTÈ), conseiller d'état, né au Fort-Royal de la Martinique en 1750, m. en 1819, ne vint à Paris qu'à l'âge de 19 ans, pour y compléter son éducation, qui jusqu'alors avait été fort négligée. Désirant être inscrit aux écoles de jurisprudence, il entreprit sans maître l'étude du latin, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Il suivit aussi avec assiduité les cours de mathématique, et de géométrie du collège royal. Comme son goût pour le plaisir était presque aussi

vif que son amour du la science, il avait imaginé de ne dormir qu'une nuit sur trois. Devenu avocat au parlem. de Paris, après 3 ans de séjour dans cette ville, il repartit pour la Martinique, et de là passa au Cap-François, où il exerça 8 ans le profession d'avocat et parvint à se créer une fortune indépendante. Nommé conseiller au conseil supérieur de St-Domingue, il profita des loisirs que lui laissaient ses nouv. fonctions, pour se livrer à des études importantes relatives aux colonies; il parcourut eu suite, afin de compléter ses recherches, la Martinique, la Guadeloupe et Ste-Lucie, et fut appelé à Paris par Louis XVI, qui savait apprécier l'utilité de ses travaux. Moreau-St-Méry se montra, en 1789, l'un des plus chauds partisans de la révolution; il présida pendant quelq. temps l'assemblée électorale, qui, en se séparant, lui vota des remerciements et une médaille. Appelé ensuite à l'assemblée nationale, comme représentant de la Martinique, il y défendit, contre l'opinion dominante, les véritables intérêts de la métropole et de ses colonies, et se déclara courageusement pour les principes d'une sage liberté. Proscrit par les aoroclites et maltraité par la populace, après la dissolution de l'assemblée, il chercha vainement un asile en France, et fut obligé de s'embarquer pour les États-Unis, en 1793. Là il fut d'abord commis d'un marchand de New-York, homme grossier et insupportable, puis libraire et imprimeur à Philadelphie. Après 5 ans d'absence, il revint à Paris, sous les auspices de son ami, l'amiral Broix, ministre de la marine, qui le nomma historiographe de ce département. L'époque de l'établissement du consulat fut pour lui celle d'une fortune aussi brillante que passagère. Nommé conseiller d'état et commandant de la légion d'honneur, il fut désigné pour l'ambassade de Florence, et envoyé à Parme, auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Il sut remplir cette mission d'ailleurs avec tant de ménagement que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection et de confiance. A la m. de ce malheureux prince (1802), il prit possession de ses états au nom de la France, et les gouverna, avec le titre d'administrateur général. Revêtu d'une autorité immense, puisqu'il exerçait les droits royaux, et même celui de faire grâce, il administra ces contrées d'une manière toute paternelle; mais ce fut ce qui lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès du gouvernement français. S'étant opposé fortement aux vœux inutiles que déployait le général Junot contre quelq. compagnons de la milice des états de Parme révoltée un moment, mais ramené bientôt à l'obéissance par les seuls moyens de persuasion, il fut rappelé, et complètement disgracié. On le priva de ses appointements de conseiller d'état; on lui refusa même le remboursement de 40 mille fr. d'arrérages, et sans les bienfaits de M^{me} Bonaparte, sa parente, une petite pension, qui ne lui fut accordée qu'en 1812, et une somme de 15 mille fr. qu'il reçut de Louis XVIII en 1817, il aurait vécu dans la misère dont les faibles secours purent à peine le préserver. L'étude fut presque la seule consolation de sa vieillesse malheureuse. Nous citerons de lui : *Lois et Constitutions des colonies Franç. de l'Amérique sous le vent*, de 1550 à 1783, Paris, 1784-1790; 6 vol. in-4; *Description de la partie espagnole de St-Domingue*, Philadelphie, 1795, 2 vol. in-8; *Idee générale ou Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, ibid., 1793, in-12, traduit en anglais et adopté comme classique dans les collèges des États-Unis; *Sélection de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orient. hollandaises à la Chine*, trad. du hollandais de Van-Braam, ibid., 1796-97, 2 vol. in-4; *Description de la partie française de la colonie de St-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. Paris

ses ouvr. MSA., nous distinguerons : *Histoire générale des Antilles françaises*; *Observations sur le climat, l'histoire naturelle, les mœurs et le commerce des Etats-Unis d'Amérique*; *Histoire des états de Parme, Plaisance et Guastalla*; *La Vie de l'auteur, écrite par lui-même*. Il existe deux éloges de Moreau-St-Méry, l'un prononcé sur sa tombe par M. Fournier-Pescay, et imprimé par l'ordre de la société d'agriculture, l'autre lu à la même société par M. Silvestre, son secrétaire perpétuel.

MOREL (EUSTACHE), dit Deschamps, poète français du 14^e s., né en Flandre, était plus jeune que le chroniqueur et poète Jean Froissart, et plus âgé que Charles d'Orléans et Alain Chartier. Le recueil de ses Œuvres, qui n'ont jamais été imprimées, est conservé parmi les MSA. de la Bibliothèque royale, sous le n^o 7319. On y trouve des ballades, des épiques royaux, des farces, des moralités, des chansons héraldiques, des lais, des virelais, des rondeaux et des écrits en prose. Son principal ouvr. a pour titre : *le Mirouer du mariage*, mais son premier titre à la célébrité, c'est qu'il est regardé comme l'inventeur de la *Chanson à boire*.

MOREL (JEAN), seign. de Grigny, né à Embrun en 1511, m. en 1581, fut le plus fidèle ami d'Erasmus, dont il avait été le disciple. Chargé par Catherine de Médicis de l'éducation de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il devint maître d'hôtel ordinaire de la maison du roi. Il existe un vol. sous le titre de *Royal manivelle* (1583), conten. les vers grecs, latins et françois, dont les gens de lettres honoreront, ou non. Antoine de Loyans, sa femme et leurs trois filles, Camille, Lucrèce et Diane, faisaient des vers grecs et latins. Camille surtout fut un prodige d'érudition. — Hugues MOREL, chanoine de Beaumont et doyen de la Ste-Chapelle, mort en 1321 à Auxonne, sa patrie, après avoir rempli diverses commissions importantes au nom du bailliage de cette ville sous les trois prem. ducs de Bourgogne de la race royale, y a laissé une mémoire encore en vénération tant à cause des fondations pieuses qu'il y a faites qu'à cause des services qu'il rendit à ses concitoyens.

MOREL (JOSSEPH), surnommé *le Prince*, né à Arbois dans le 16^e s., s'acquit la réputation d'un bon officier dans les guerres qui désolèrent à cette époque le comté de Bourgogne. Biron ayant reçu l'ordre de pénétrer dans cette prov., dont Henri IV refusait de reconnaître la neutralité, se présenta devant Arbois, dont Morel osa de lui défendre l'entrée, quoiqu'il sût la place peu tenable. L'inflexible maréchal, maître de la ville, fit pendre le capit. bourguignon (1595) à un tilleul, qu'on montre encore à l'entrée de la promenade d'Arbois, et qui est devenu un objet de vénération pour les habitants. On trouve une notice sur Jos. Morel dans l'*Annuaire du Jura* pour 1807.

MOREL (GUILL.), sav. imprim., né en 1505, au Tilloul, bourg du comté de Mortain, en Normandie, m. en 1564, fut admis, en 1549, dans la corporation des impr. de Paris, et reçut le brevet de directeur de l'imprim. royale en 1555. On connaît de lui plus. bonnes édit., enrichies de notes et de variantes tirées des meilleurs MSA. : *Maître de la vie*, in-4, p. 33-46 de ses *Vita typogr. parisi.* Il pub., en 1544, un comment. sur le tr. de Cicéron, de *Fabius*, et s'ajouta à Jacq. Bogard, 4 ans après, pour une édit. des *Institutions oratoires* de Quintilien, à laquelle il ajouta des notes. Ses travaux ne purent préserver sa famille d'un dinement absolu.

— MOREL (Jean), frère cadet du précédent, né dans le comté de Mortain, fut lié avec les chanceliers Olivier et Michel de Lhopital, dont la protection ne fut pas assez puissante pour le faire triompher d'une accusation d'hérésie. Il mourut en 1559, à l'âge de 30 ans, dans la prison du For-l'Évêque, et l'on eut la barbarie de le déterrer pour le brûler. — MOREL (Frédéric), dit l'*Ancien*, imprimeur du

roi, né en 1523 dans la Champagne, m. en 1583, se fit une gr. réputation, comme sav. et comme typographe. Il établit un atelier dans le rue St-Jean-de-Beaupré, à l'enseigne du *Franc Menier*. Mattiars a donné le *Catalogue* des édit. de Fréd. Morel, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Declarations* de Quintilien, 1563, in-4, et surtout celle de l'*Architecture* de Philib. de Lorme. Parmi ses ouvr., nous nous contenterons de citer trois traités de St-Chrysostome : de la *Providence*, de l'*Ame*, de l'*Humilité*, trad. en françois, 1557, in-16; *Disc. du ven. amour de Dieu*, mém. ann. et mém. form. — MOREL (Frédéric II), fils aîné du précéd., né à Paris en 1558, m. en 1630, doyen des impr. et de ses professeurs du roi, et avec la réputation d'un des plus sav. hellénistes de son temps, fut nommé impr. du roi en 1581, et, 4 ans après, professeur d'éloquence au collège royal. Outre les nombreuses éditions qu'il a publiées avec des préfaces, des avertissements et des corrections, on a de lui : des notes sur Strabon, Cassius, Tibulle et Propertius, les *Symes* de Stace, Dion-Chrysostome, etc.; *Alexander Severus*, *Tragédie tragique*, 1600, in-8; *Discours des Pères grecs*, trad. en françois, 1604, in-8; et d'autres traductions de divers auteurs, trad. en vers grecs et latins, en prose latine et française. — MOREL (Nicolas), l'un de ses fils, interprète du roi, a inséré quelques petites pièces de vers dans les éditions publiées par son père, et trad. en vers les *Sentences* de Menandre et de Philonide.

— MOREL (Claude), frère cadet de Frédéric II, né en 1574, m. en 1636, fut admis en 1599 dans la corporation des impr. de Paris, et placé, dès l'année suivante, à la tête de l'atelier de son frère, que celui-ci lui céda entièrement en 1617. Claude ne prit toutefois le titre d'imprimeur du roi qu'en 1623. Parmi les belles éditions qu'il a publiées, les plus remarquables sont celles des *Œuvres* de St-Basile, de St-Cyrille, de St-Gregoire de Naziance, etc., d'Archimède, de Philostrate, etc., etc. — MOREL (Charles), fils aîné du précédent, né vers 1602, m. vers 1640, si l'on s'en fie à l'autorité douteuse de Lottin, fut reçu impr. en 1627, obtint le titre d'imprimeur du roi l'année suivante, et renonça à l'exercice de son art en 1639, pour acquiescer à une charge de secrétaire du roi. Il s'est surtout attaché à donner de nouvelles édit. des ouvrages des Pères grecs. — MOREL (Gilles), frère du précéd., lui succéda dans la place d'imprimeur du roi, qu'il remplit jusqu'en 1636; il acheta ensuite une charge de conseiller au grand-conseil, et m., dit-on, vers 1650. Dans le petit nombre d'éditions publiées par lui, on distingue celle de la *Grande Bibliothèque des Pères*, en 17 vol. in-fol. F. sur ses édit. imprim., les *Vita typograph.* parisi. de Mattiars.

MOREL (dom ROBERT), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1653 à la Chaise-Dieu, petite ville d'Auvergne, m. à St-Denis en 1731, en odeur de sainteté, après avoir rempli avec succès la charge de prieur dans différentes maisons, a laissé : *Entretiens spirituels*, en forme de prières, sur les Évangiles, etc.; *Effusions de cœur*, etc., Paris, 1716, 4 vol. in-12; *Imitation de Jésus-Christ*, traduct. nouv., etc., ibid., 1722, in-12; *Méditations chrétiennes sur les Évangiles de toute l'année*, ibid., 1726, in-4, ou 3 vol. in-12. On trouve dans la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1750, et dans l'*Hist. littéraire de la congrégation de St-Maur*, par D. Tassin. — Pierre MOREL, né à Lyon en 1723, m. en 1812 à Paris, est aut. des opus. suiv. : *Concordances des participes* (Essai sur les voix de la langue française); *Essai sur les voyelles*, imprimés ensemble, Paris, 1804, in-8. Il a communiqué à Pécad. franq. des remarques pour le nouv. édit. de son Dictionn., et fourni divers artic. au Journal grammat. de M. Demergue. Morel était memb. de l'acad. de Lyon, et il y a la plus. dissert. sur des quest. de philologie,

MOREL (JEAN-ALEXANDRE), né à Loisy (Meuse) en 1775, mort à Paris en 1825, fut l'un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, et y occupa la place de sous-inspecteur en 1817, après avoir été professeur à l'école d'artillerie de la garde. Fortement passionné pour la musique, il s'était livré à de grandes études sur cette science. On lui doit : *Principe acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., Paris, 1816, in-8 ; *Système acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., 1824, in-8, publié d'abord dans le *Dictionnaire des Découvertes ; Observations sur la seule vraie théorie de la musique de M. de Momingny*, 1822, in-8 ; *Champ de paix*, 1816, in-8. Morel a en outre écrit plusieurs articles sur la musique, insérés dans le *Moniteur*.

MOREL (ANNÉ), sav. numismate, né à Berne en 1765, mort en 1793, était venu à Paris en 1680. Adjoint à Raimond, alors conservateur du cabinet royal des médailles, il se livra avec une ardeur infatigable à la classification et à l'arrangement de la riche collection confiée à ses soins. Indigné de ne pas recevoir la récompense qu'on lui avait promise, il s'en plaignit, et fut deux fois incarcéré. Relâché la seconde fois à la sollicitation du gouvernement de Berne, il retourna dans sa ville natale, d'où il se rendit en Thuringe (1664) auprès du comte de Schwartzburg-Arnstadt, qui le chargea du soin de son cabinet. Ce fut dans cette occupation qu'il passa les deux ans de sa vie. Pend. son séjour à Paris, il avait entrepris la publiât. génér. de toutes les médailles antiques qui existaient alors dans les divers cabinets de l'Europe ; mais il ne put terminer cet ouvrage immense. On a de lui : *Specimen universae numismatologie antiquae*, 1683 ; *Thesaurus Morellianus, sive familiæ romanarum Numismata omnia*, publié par Havercamp, in-34, 3 vol. in-fol., dont un de planches et un de texte ; *Thesauri Morelliani Numismata aenea, argentea, aurea, cujusque moduli XII priusquam imperatorum*, publi. par Havercamp, Schlegel et Gori, avec d'amples commentaires, Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol., fig., etc. Le MS. autographe du gr. ouvr. de Morel, intitulé *Numismata regum, urbium, populorum, familiarum romanarum, Augustorum et Caesarum*, 6 vol. petit in-4, est actuellement dans la bibliothèque du baron Westreen de Teildand, à La Haye. *F. le Fie d'André Morel*, écrit en latin par A.-P. Giannelli, et publié, en 1752, par Gori, à la tête de sa *Columna Trajana*.

MOREL (THOMAS), doct. en théologie, né en 1703, à Eton, en Angleterre, m. en 1784, consacra sa longue vie à la pratique de ses devoirs ecclésiastiques et à la culture des langues anciennes. Les services qu'il a rendus aux bonnes études seront appréciés tant que l'érudition elle-même sera en honneur. Ses principaux ouvr. sont : Une collection de *poèmes théologiques*, tant originaux que traduits, avec des notes, Londres, 1732-36 ; une édition des *Contes de Canterbury*, par Chaucer, avec les imitations modernes, ibid., 1737 ; *Hecuba*, *l'Oréste*, les *Phéniciennes* et *l'Alceste* d'Euripide, avec les scholies anciennes, et des notes, ibid., 1748 ; une édition du *Prométhée* d'Eschyle, avec les scholies, des notes sur la mesure, et une traduct. anglaise, en vers blancs ; des éditions correctes et soignées du *Lexique grec* de Hédéric, et du *Dictionnaire latin* de Ainsworth. Son chef-d'œuvre est le *Thesaurus græca poetarum*, etc. (fait à l'imitation du *Gradus ad Parnassum*). Eton, 1766. Le doct. Melby en a donné une édition considérable, augmentée et très-estimée, Cambridge, 1815.

MORELLE (N. de LA), littér., né à Paris vers la fin du 16^e s., est connu par un sonnet de Malherbe qui fait de lui le plus gr. élève, et par quelques pièces de poésie de sa composition qui ne sont pas sans mérite : *Endymion*, ou le *Ramissement*, tragédie-pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1627,

in-8 ; *Phéon*, ou l'*Amour contraire*, pastorale en 5 actes, en vers, Paris, 1630, in-8.

MORELLET (ANNÉ), littér. et publiciste, né à Lyon en 1727, m. en 1819, entra de bonne heure au séminaire des Trente-Trois à Paris, et fut ensuite admis en Sorbonne, où il se délassa des études théologiques par la lecture des philosophes modernes, Locke, Bayle, Buffon, Voltaire, etc., et par des recherches et des entretiens sérieux sur l'économie politique. Loménie de Brienne et Targot étaient ses condisciples, et dès cette époque il s'était lié d'amitié avec Diderot et d'Alembert. Une éducation qu'il se chargea de faire en 1752, lui fournit l'occasion et les moyens de voyager en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans plus. sociétés brillantes, où les agréments de sa conversation, la droiture de son caractère, et la tournure franche et originale de son esprit le firent généralement aimer et estimer. Pour venger les philosophes indignement outragés par Palissot sur la scène comique, l'abbé Morellet écrivit la *Préface des Philosophes*, ou *Pinson de Charles Palissot*, plaisanterie mordante qui réussit beaucoup, mais qui valut à son aut. un emprisonnement de 2 mois à la Bastille. Rendu à la liberté par le crédit de la maréchale de Luxembourg que J.-J. Rousseau intéressa en sa faveur, il dut s'applaudir d'une persécution qui avait augmenté l'affection et le nombre de ses amis, et l'avait montré à la renommée comme un des hommes distingués de l'époque. Il était loin cependant de partager l'exagération des principes qu'il entendait professer hantement, surtout chez le baron d'Holbach, et plus d'une fois il le embarrassa dans la discussion ses confrères trop érudits. Parmi les écrits qu'il publia successivement, alors, il faut distinguer sa traduct. du *Traité des devoirs* et des *poèmes* de Beccaria (1766), et ses *mémoires sur la Compagnie des Indes*, qui contribuèrent à faire supprimer le privilège de cette association (1769). Il fit un voyage en Angleterre en 1772, s'y lia avec les hommes les plus distingués du parlem., avec Franklin, dont il était digne d'apprécier la grande âme, et y renoua les liens d'une amitié plus ancienne avec lord Sturlburge, depuis marquis de Lansdown, qui plus tard, par le brillant slogan qu'il fit de lui au ministère français, lui procura une pension de 4 mille francs (1783). Une autre faveur, non moins douce pour Morellet, et qu'il obtint l'année suivante, fut une place à l'académie française. Habitué à l'analyse, et doué d'un esprit éminemment méthodique, il fut un des collaborateurs les plus utiles du *Dictionnaire*. Mais bientôt les événements qui annonçaient la révolution le jetèrent dans une carrière plus large et où ses études profondes lui permettaient d'entrer hardiment. Il écrivit successivement pour défendre l'opinion du bureau de Monsieur sur la double représentation du tiers-état, pour relever le vice des opérations faites sur les biens du clergé, pour proposer d'autres mesures plus équitables, enfin pour attaquer l'inconcevable doctrine de Briatou sur la propriété. Nommé directeur de l'acad. en 1792, il emporta et echa chez lui, pend. la tourmente révolutionnaire, les archives, les registres, les titres de création de sa compagnie, et jusqu'au MS. du *Dictionnaire* : grâce à lui, ce travail ne fut point perdu. Après le 9 thermidor, rompant sur les affaires publiques le silence qu'il ne parlait que depuis un an, et bravant l'esprit de terreur qui survivait à la chute de Robespierre, il publia le *Cri des familles*, en faveur des enfants et des autres héritiers naturels immolés par les tribunaux révolutionnaires, et contribua, par ses accents énergiques à enhardir, à fortifier l'opinion, qui déjà se prononçait pour la restitution des biens des condamnés, et qui parvint à arracher à la convention un membre de stricte justice. Au *Cri des familles* succédèrent d'autres écrits dictés par la même sentim. Cepend. il avait perdu ses pensions et ses bénéfices, et il se vit obligé de consacrer

presque tout son temps, pour vivre et pour soutenir sa sœur, à des traduct. de voyages et de romans anglais. Appelé à l'Institut (2^e classe), en 1803, il entra au corps législatif 4 ans après ; mais une chute, qu'il fit en 1815, le laissa dans un état d'immobilité sans remède et sans espérance. Il s'occupait toutefois de faire un choix de ses ouvr. inédits ou déjà publi., qu'il fit impr. sous le titre de *Mélanges de littérature et de philosophie du 18^e siècle*, 1818, 4 vol. in-8. Nous n'avons pu énumérer tous ses écrits, pour le détail desqu., on peut consulter la table du Dictionn. des Anonymes. Il a paru en 1821 : *Mém. de l'abbé Morelli sur le XVIII^e siècle et sur la révolution*, précédés de son *Eloge* par Lemonney (avec un préface et des notes par J.-V. Leclerc), Paris, Ladvocat, 2 vol. in-8 ; dans une 2^e édition le libraire a joint à cet ouvr. un supplément auquel l'éditeur n'a eu aucune part.

MORELLI (FRANÇ.-JON.), français en détroit, né à Florence au commencement du 18^e S., se sauva du couvent des frères mineurs de l'observance de sa ville natale pour passer en Angleterre, et mena une vie vagabonde qu'il termina à Vicence (Autriche) en 1756. Entre autres ouvr. mentionnés par les biogr. ital. (v. *Nouvelle litt. de France*, 1756, p. 699, et *Ann. litt. d'Ital.*, p. 253), on a de lui : *le tre conversioni di Inghilterra del paganismio allo cristianesimo*, etc., Rome, 1750, 3 vol. in-4.

MORELLI (MARIE-MADELEINE), célèb. improvisatrice, née à Pistoie en 1728, m. à Florence en 1800, faisait partie de l'académie des Arendicini, où elle avait pris le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désignait communément. On la vit quelquefois réciter d'inspiration, des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de tragéd. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, qu'elle avait prise le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désignait communément. On la vit quelquefois réciter d'inspiration, des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de tragéd. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, qu'elle avait prise le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désignait communément. On la vit quelquefois réciter d'inspiration, des tirades considérables, et jusqu'à des scènes entières de tragéd. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, qu'elle avait prise le nom de *Corilla Olympica*, par lequel on la désignait communément.

MORELLI (l'abbé JACQUES), célèb. bibliogr., et bibliothéc. de Saint-Marc, à Venise, né en 1745 dans cette ville, m. en 1819, est un de ceux qui ont surtout contribué à donner au magistère éblouissant en ce qui se rapporte à la science, d'ordre et d'éclat. On entreprendrait en vain de peindre sa douleur, lorsqu'en 1797, et à d'autres époq. postérieures, il se vit contraint de livrer, pour être transportés en France, un gr. nomb. d'ouvr. imp. et Ms. Bien plus, le seul ouvrage de la translation, de sa biblioth. chérie au palais ducal, suffit pour le faire fondre en larmes et s'évanouir, tant il redoutait, comme le plus grand des malheurs, la perte de quelq.-uns de ses livres. Morelli, placé au milieu de tant de richesses, était devenu un critique habile, un bon archéologue, et s'était rendu familière l'hist. de tous les peuples, et celle des sciences et des arts. Ses travaux littér. sont trop considérables pour que nous puissions les examiner en détail. Le nomb. des ouvr. ou édit. pub. par lui s'élève à 61. L'ennemi des étrangers et l'affection de ses compatriotes furent la récompense de ses études persévérantes. Il était de presque toutes les acad. d'Italie, de celles de Berlin et de Göttingue, et avait été admis à l'académie des b.-lettres de Paris comme corresp. Etranger au monde politique et à ses passions, il avait vu, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place ni dans sa fortune, l'état vénitien passer successivement, sous la domination, de la France et de l'Autriche. On trouve la liste complète des ouvr. de Morelli dans l'excels. notice que lui a consacrée M. Villenave (*Biogr. univ.*, t. XXX). Il nous suffira de citer : *Disertazione storica intorno alla pubblica libreria di San-Marco in Venezia*, Venise, Zatta, 1774, in-8 ; *Codices manuscriptorum lat. bibliothecae Marcianae relati, cum opusculis ineditis ex*

istadem depromptis, ib., Zatta, 1776, in-4 ; *Catalogo di storie generali e particolari d'Italia*, etc., ib., 1782, in-12 ; *Aristidis Oratio adversus Lapinum, Tabanil Declamatio pro Soerate, Aristoxeni rhythmicorum elementorum Fragmenta*, ex Biblioth. venetis D. Marci nunc primum edita, cum annotationibus, gratè et Intend. ib., 1785, in-8 ; *Catalogo di lib. ital. raccolti dal boll. Farsetti*, ibid., 1785, in-12 ; *Lettera di Apostolo Zeno emendante ed incrementante di molte inedita*, ib., 1785, 6 vol. in-8 ; *Catalogo di lib. lat. raccolti dal boll. Farsetti*, con annotationibus, ibid., 1788, in-12 ; *Biblioth. Marcianae Pinelli, Veneti, magno jam studio collecta, descripta et annotata, illustrata*, Venise, 1787, in-8. Les divers opus. de Morelli ont été réunis sous le titre d'*Opuscula*, Venise, 1820, 3 vol. in-8, avec portrait.

MORELLY (N.), écriv. paradoxal et assez talent., que la France littéraire de 1769 fut à tort maître à Vitry-le-François, était fils d'un régent de cette ville, aut. de trois ouvr. remplis d'idées rebattues : *Essai sur l'aspir humain*, Paris, 1743, in-12 ; *Essai sur le cœur humain*, ib., 1745 ; *Physique de la beauté, ou Pouvoir naturel de ses charmes*, Amsterdam, 1748, in-12. Quant à Morelly fils, livré tout entier aux paradoxes, la nécessité de renverser le droit de propriété, cette base de toute associat., est la pensée qui domine continuellement dans ses ouvr., à travers des déclamations, que ne rachète aucune beauté de style. Nous citer de lui : *le Prince, les délices du cœur, ou Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12 ; *Bonté, ou Nuyffon des fies flottantes*, poème héroïque en prose, supposé trad. de l'indien Je Filips, Moline, 1753, 2 vol. in-12 ; *le Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses lois, de tout temps négé ou méconnu. Partout, chez le vrai sage*, 1755, in-12. C'est sans fondement, que La Harpe, dans sa *Philos. du XVIII^e siècle*, attribue cet ouvr. à Diderot (v. lo u^o 245 du Dictionn. des Anonymes). Morelly fut en outre l'édit. des Lett. de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres, etc., par Roze, secrét. du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORELOT (JEAN), jurisc., né à Besançon vers le milieu du 16^e S., m. à Arbois en 1616, chercha à ramener le goût des lett. dans sa patrie. On a de lui : *Discours* (en vers) sur excellents et magnifiques seigneurs les gouverneurs de la cité impériale de Besançon, Besançon, 1588, petit in-4 ; *Carmino, id est, Eleg., Epigrammatum et alia miscellanea*, epist., ib., 1589, in-8.

MORENAS (FRANÇ.), compilat. infatigable, né en 1702, d'une famille obscure d'Avignon, m. à Monaco en 1774, fut d'abord soldat, puis cordelier, se fit ensuite relever de ses vœux, et se livra à plus, spéculat. littér., parmi lesquelles il faut compter la rédact. du *Courrier d'Avignon*, journal qui eut de la vogue dans les provinces, et surtout dans les pays étrangers. Outre quelq. écrits distribués périodiquement et des brochures de circonstance, on peut citer de lui : *Portrait de ministre du card. de Richelieu et de celui du card. de Fleury*, Avignon, 1743, in-12 ; *Abbrégé de l'hist. ecclésiast.*, de Fleury, 1750 et années suiv., 10 vol. in-12, *Dissertation sur le commerce*, trad. de l'ital., du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12 ; *Dictionnaire portatif, comprenant la géographie, l'hist. universelle, la chronologie, etc.*, Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8.

MORERI (LOUIS), prem. aut. du Dictionnaire histor. qui porte son nom, né à Bergamos, en Provence, en 1613, mort à Paris en 1680, fit ses prem. études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théolog. à Lyon, et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il s'était annoncé, jeune encore, par quelq. product. frivoles ; mais bientôt il résolut de consacrer sa vie à la compos. de son Diction-

naire, qui parut à Lyon, 1673, 1 vol. in-fol. Pendant son séjour dans la capitale, après avoir en l'espoir un moment de faire une belle fortune par la protection du ministre Pomponne, il se livra de nouveau tout entier à ses études, et prépara une nouvelle édition, de son Dictionnaire. L'excès du travail avait épuisé ses forces, et il ne put faire impr. que le 1^{er} vol. de cette 4^{de}. Un prem. commis de M. de Pomponne surveilla l'impress. du 2^e vol., achevée en 1681, et dédia tout l'ouv. au roi. On a fait plus reproches assez graves et mérita au Dictionnaire de Moréri; toutefois on doit savoir gré au sav. compilateur de l'heureuse idée qu'il conçut le prem., et reconnaître que c'est aux imperfections même de son travail qu'an doit lais de Bayle, qui ne s'était proposé d'abord que de réfuter les erreurs ou de suppléer aux lacunes de son devancier. Le Dictionnaire de Moréri, quoiqu'il ait conservé le nom de son prem. aut., a été porté successivem. par d'autres écriv. à 5 vol. in-fol. en 1718, à 6 vol. en 1729 et 1732, et enfin à 10 vol. en 1759 par Dronet, au moyen de la refonte des supplém. de l'abbé Goujet. On doit à Moréri quelq. autres travaux littér. qu'on a oubliés pour ne se souvenir que du grand monument qu'il a élevé en l'honneur de la science. On doit à l'abbé du Masbaret (v. ce nom) des Remarques sur le Dictionnaire de Moréri.

MORÈS (EDOUARD-ROGER), antiq. anglais, né à Tunstall, dans le comté de Kent, en 1730, mort à Low-Layton en 1778. Étant memb. de la société des antiq. et direct. - perpétuel de l'espèce de société appelée *equitable society for assurance on lives*, et qui lui devait son existence. On a de lui : *Nomina et Isaginia gentium aobium equitumque sub Edwardo primo regis militum*, 1738, in-4; une *Dissert. curieuse sur les fondeurs et les fondeuses typographiques* (Lond., 1776, in-8, tirée seulem. à 100 exempl.). *l'Hist. et les Antiquités de Tunstall, dans le comté de Kent*, etc.

MORET (ANT. DE BOURDON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Brueil, comtesse de Bourbon-Moret, né à Fontainebleau en 1607, légitimé en 1608, était abbé de Sarzeuil, de St-Victor de Marseille, de St-Etienne de Caen et de Signi. Il avait en pour précept. Scipion Duplex, depuis historiogr. de France, et Lingendes, depuis évêq. de Nîmes, et avait beaucoup profité de leurs leçons. A peine sorti du collège de Clermont, où il avait soutenu avec un gr. succès des thèses de philosophie et de théologie, il se trouva jeté dans les intrigues de la cour, et s'attacha au duc d'Orléans. Par div. arrêts d'une chambre du domaine, empossée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes (1631), le comté de Moret fut confisqué avec les biens de plus. autres partisans du faible Gaston. Mais lorsque Montmorency donna dans la Languedoc le signal d'une nouvelle révolte, le comte de Moret fut mis par Gaston à la tête de 500 Polonois. A la bataille de Castelnaudary, la prem. à laquelle il se fût encore trouvé, en fut ex. jeune guerrier qui commença l'attaque; mais on le vit aussitôt tomber, atteint d'un coup de mousquet. Les uns ont dit qu'il m. sur le champ de bataille à l'instant même, les autres qu'il n'expira qu'au bout de quelq. heures. D'autres enfin ont prétendu qu'ayant été accablé, pansé et guéri, il passa en Italie, se fit ermite, parcourut div. pays sans être connu, et se retira ensuite dans l'ermitage des Gardelles, à 2 l. de Saumur, où, sous le nom de frère Jean-Baptiste, il m. en odeur de sainteté en 1692. Voilà un problème historique dont nous ne pouvons entreprendre la solution, d'ailleurs assez peu intéressante.

MORETO Y CABAÑA (AGOSTIN), poète espagnol du 17^e S., écrivit pour le théâtre, mais avec moins de fécondité que Calderón, son contemporain. Plus tard étant entré dans l'état ecclési., il renonça à la carrière dramatique, pour se livrer exclusivement aux pratiques de dévotion. Ses comédies ont été

recueillies en 3 vol. in-4, Valence, 1696 et 1703; le 1^{er} vol. avait déjà paru à Madrid en 1654. Moreto n'aurait pas l'imagination aussi brillante, ni une composition aussi facile que Lope et Calderón; mais ses pièces, qui d'ailleurs sont déparées par les mêmes défauts que celles de ces gr. poètes, sont généralement mieux conçues, et contiennent peut-être plus de vrai comique. Au reste quelques-unes d'entre elles ont été utiles à Molière lui-même, notamm. pour ses *Précieuses d'Elide* et pour son *Ecole des Maris*.

MORETTI (GAETAN), astronome ital. du 17^e S., m. à Bologne en 1697, a laissé : *Tavola dell' orbe planetario perpetua, nelle quali si vede qual pianeta domia in qualsivoglia ora del giorno, e della notte, per tutto il tempo dell' anno*, etc., Bologne, 1681; *Firmamentum novissimè demumatum, in quo impetantur omnia sidera fixa usque adhuc observata*, etc., ibid., 1695.

MORGAGNI (JEAN-BAPT.), l'un des plus grands méd. du 18^e S., né à Forlì en 1682, m. en 1771, étudia d'abord à Bologne, et fit marcher de front les sciences naturelles, la physiologie, et surtout l'astronomie. Il se rendit ensuite à Venise, puis à Padoue, où il remplit successiv. la chaire de médecine, théorie, et celle d'anatomie. Admis à la société roy. de Londres, à l'acad. des sciences de Paris, à celles des Curieuses de la Nature, de Pétersb., de Berlin, etc., il vit son buste placé, de son vivant, dans le palais principal de Forlì, et reçut les plus grandes marques de bienveillance du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, et des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV et Clément XIII. Incapable de se resserrer dans le champ déjà si vaste de la médecine, il embrassait encore la philologie, la critique, l'hist. et les antiquités. On cite de lui : *Adversaria anatomica prima*, Bologne, 1706, in-4; Leyde, 1714, in-8; — *altera et tertia*, Padoue, 1717, in-4, Leyde, 1723, in-4; — *quarta, quinta et sexta*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, in-4; *Adversaria omnia*, Padoue, 1719, in-4; Leyde, 1723, 1741, in-4, figures; Venise, 1762, in-fol.; *nova institutio medicorum Ideo*, Padoue, 1712, in-4; Leipzig, 1735, in-4; de *Sedibus et Causis morborum per anatomia indagatis lib. I*, Venise, 1761, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1768, 4 vol. in-4; Yverdon, 1779, 3 vol. in-4, avec une préface du Tissot, contenant l'hist. de la vie et des ouvr. de Morgagni; Paris, 1820, 8 vol. in-8, par les soins de MM. Chaussier et Adelon; trad. en angl., 1769, 4 vol. in-4; en allemand par Kornigsdorfer, Altenbourg, 1771-76, 5 vol. in-8; en fr. par MM. Desormeaux et Destouet, Paris, 1821-1824, 11 vol. in-8, dont les suivans se continuent; *Mucellanea opuscula*, Venise, 1763, in-fol. Tous les ouvr. de Morgagni ont été réunis et pub. sous le tit. d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 t. en 2 gros vol. in-fol. Sa *Vie a été écrite par Fabroni (Pisa Ital.)*, et ensuite par Jos. Mozzes, Naples, 1768, in-8.

MORGAN (HENRI), fameux chef de filibustiers anglais, était fils d'un riche fermier du pays de Galles. S'étant fait connaître par quelq. heureux expédition, il fut pris en amitié par Mansfield, vieux filibustier, qui le nomma son vice-amiral, et m. peu de temps après en 1668. Morgan, auquel ses compagnons ne disputèrent point le commandem., parvint bientôt à rassembler 12 bâtim. de diff. grandeurs, et montés de 700 hommes. Il attaqua d'abord et rançonna une ville de l'île Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello, y commit les plus horribles excès, et vit le nomb. de ses compagnons s'accroître rapidement, grâce au bonheur qui favorisait tous ses brigandages. Après avoir détruit le fort de Maracaibo et rançonné une ville voisine nommée Gibraltar, il se retira à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblement de sa fortune, déjà considérable. Mais l'année suivante, écarté aux instances de ses camarades, il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, la plus grande

qu'un flibustier eût jamais commandée dans ces mers. S'étant rendu maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte de Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, il marcha sur Panama (1671) avec 1300 hommes, s'empara de cette ville, dont il fit un monceau de cendres, traita Porto-Bello avec une égale cruauté, et s'arrêta, au détriment des camarades, une part illégale dans le butin, qui était immense. Craignant de leur part un soulèvement, il mit à la voile avec 3 autres bâtimens, dont les capit. n'avaient pas au plus de bonne foi que lui, et conçut avec eux l'idée d'assembler plus en grand le métier de pirate, qu'il ne songeait plus à quitter. Mais tout à coup une déclaration du roi d'Angleterre, qui semblait vivre désormais en bonne intelligence avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages et de massacres. Morgan reçut même l'ordre de se rendre en Europe pour y répondre aux plaintes que le roi d'Espagne et ses sujets avaient portées contre lui. Il faut croire qu'il parvint à se disculper, car il revint à la Jamaïque, s'y maria, y remplit des emplois brillans, et y finit tranquillement ses jours.

MORGAN (GEORGE-CADOGAN), savant anglais, né en 1754 à Bridge-End, en Glamorganshire, n'en des contrées du Sud-Wales, m. en 1798, fit à Hackney des cours particuliers de philologie, de mathématiques et d'hist. naturelle, et pub. : *Lectures on Electricity* (leçons sur l'électricité), Londres, 2 vol. in-8; *Observat. et Expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans les *Transact. philos.*, vol. 75^e, part. 1^{re}, p. 190-212. — MORGAN (JEAN), sav. méd., né à Philadelphie en 1735, m. en 1789, entendait parfaitement les ant. lat. et grecs, et avait lu tout ce qu'il y avait de liv. sur la médecine. Résolu de voyager pour s'instruire encore, il se rendit d'abord à Edimbourg, puis à Paris, où il suivit les leçons d'anatomie du cél. doct. Sue, visita ensuite la Hollande et l'Italie, et revint à Philadelphie, où il fut nommé prof. de médecine, théorie, et pratiqu. au collège de cette ville, et par la suite méd. en chef et direct. général des hôpitaux de l'armée américaine. On a de lui : *Tentamen medicum de puris confectio*, Edimbourg, 1763; *Discours sur l'institution des écoles de médecine en Amérique*, 1765, etc.

MORGENSTERN (JACQUES-SALOMON), géogr., et de plus houlan de la cour de Prusse, né à Pegau, dans l'électorat de Saxe, en 1706, mort à Potsdam en 1785, sut plaire à Frédéric-Guillaume par ses réparties vives et singulières, et fut investi par ce prince ignorant et brutal de la charge de lecteur et interprète des gazettes, et de conseiller-houlan de son cercle de fumeurs. Il eut vrai qu'à ces titres ridicules fut joint celui de conseiller-sulique, avec un traitement de 500 écus, un logem. à Potsdam, et l'obligat. d'entretenir le roi sur l'hist. ancienne et moderne. Sous le règne de Frédéric II, Morgenstern, qui sentait le besoin d'avoir des droits plus réels à la munificence royale, demanda d'être employé à la fixation des limites de la Silésie, et mérita par son travail la confirmation de sa pension. On a de lui : *Nouvelle géographie politique*, dans laquelle on trouve un tableau exact de l'état naturel, politique, ecclési. et civil de chaque pays, t. 1^{er}, 1600, 1735, 2 vol. in-4; *Das publicum imperii Austriacum*, Halle, 1736, in-8; *Sur Frédéric-Guillaume* (1793), ouvr. posthume, sans indication de lieu d'impress., etc. Morgenstern a été le sujet de plus. notices spéciales, parmi lesquelles on cite celle de J.-F. Nicolai.

MORGIER (FRANÇOIS), littérat. agréable, né à Villeneuve-les-Avignon en 1688, m. dans la même ville en 1726, étudia d'abord la jurispr., et ne fit recevoir avocat, mais son goût pour la littérat. et pour la poésie le détournèrent de la carrière du barreau. Admis, très-jeune encore, dans une société de gastronomes connue à Avignon sous le uom

d'*Ordre de la Boisson*, il devint bientôt le principal rédact. de la gazette qu'elle publiait. Cette gazette, intitul. *Nouvelles de l'Ordre de la Boisson*, et imp., disait-on, chez *Muscon-Cramoisi*, au *Papier-Boisin*, offrait, à travers une foule de bouffonneries, de calembourgs et de quolibets dignes d'une réunion d'ivrognes, quelq. traits qui décollaient des gens d'esprit. Ce badinage eut une gr. vogue, et fit à Morgier une réputation, qui lui facilita, lorsqu'il vint à Paris, les relat. les plus honorables. Il composa, pour l'amusement de la princesse de Conti (Louise-Elisabeth de Bourbon), d'autres petits ouvr. qui n'ont pas vu le jour.

MORGUES (MATTHEU DE), maitr. histor., connu aussi sous le nom de sieur de St-Germain, né dans le Velai en 1582, m. à Paris au 1670, fut successiv. nommé prédic. de Marg. de Valois et de Louis XIII, et surintendant de Marie de Médicis. Il commença par écrire quelq. pamphlets, sous l'inspiration, et pour la défense de Richelieu, alors simple évêq. de Luçon et conseiller intime de la reine-mère. Mais lorsqu'un ambassadeur prêtre se fut brouillé avec son ancien protecteur, St-Germain demeura fidèle à la princesse, et se retira dans le Velai pour échapper à la colère du ministre parvenu, qui déjà s'était empêché qu'il ne fût nommé à l'évêché de Toulon, fut confirmé à Rome. Il alla ensuite rejoindre Marie de Médicis à Bruxelles, et ne revint à Paris qu'après la m. du cardinal. Outre des pamphlets que nous passons sous silence, on a de ce prêtre : *Diverses pièces pour la défense de la reine-mère et de Louis XIII*, Anvers, 1637, 1653, 3 vol. in-fol.; des *Sermons*, illisibles par le style comme par le ton qui y règne, l'aris, 1665, in-8. On peut voir dans Fontenelle le détail des écrits de Matt. de Morgues.

MORHOFF (DANIEL-GEORGES), l'un des plus sav. et des plus laborieux philolog. de l'Allemagne, né à Wismar, dans le Mecklebourg, en 1639, m. en revenant des eaux de Pyrmont, à Lubeck, en 1691, avait visité les principales universités de Hollande et d'Anglet., et occupé successivement, en chaires de poésie à Rostock, celles de b.-lett. et d'histoire à l'univ. de Kiel, et la charge de biblioth. de l'acad. de cette ville. Il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. On trouve dans la liste de ses ouvr., au nomb. de 30, dans le t. 2 des *Mém. de Nicéron*, et dans le *Dictionn. de Moréri*, éd. de 1759. Les principaux sont : *Principes médicaux*, Rostock, 1665, in-4; *Epistola de Scypho utroque per sonum humanum vocis rupto*, Kiel, 1672, in-4, réimp. en forme de dissertation sous le tit. de *Stentor hysoclastes sive de Scypho*, etc., Kiel, 1703, in-4; *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, etc. (an allem.), ibid., 1682, in-8; Lubeck, 1702, 1718, in-8; *Polyhistor.... sive de Notitia auctororum et rerum comment.*, Lubeck, 1688-92, 3 parties in-4; ibid., 1732, 2 vol. in-4, etc.

MORICE DE BEAUBOIS (dom PIERRE-HYACINTHE), bénédict. de la congrég. de St-Maur, né à Quimperle au 1693, m. en 1750, a laissé une *Hist. généalogique de la maison de Rohan*, qui n'a point été imprimée, et qui forme 2 vol. in-fol., avec les preuves. Mais son principal titre littéraire est une édit. de *l'Hist. ecclésiast. et civile de Bretagne*, par D. Lobineau, dont il fit paraître le 1^{er} vol. en 1750, et qui fut terminée après sa m. par les soins de D. Tailhandier (1756). Déjà D. Morice avait publié, de 1742 à 1746, 3 vol. in-fol. de *Pièces justificatives*, et y avait joint de savantes dissertations sur l'origine des Bretons, leurs mœurs, etc.

MORICI (JULES), poète italien, né en 1538 à Ravenne, où il m. en 1610, a laissé : *il Damone innamorato*, Bologne, 1566; *Rime*, Ravenne, 1579; *delle Disavventure d'Ovidio libri V*, ridotti nella vulgare lingua, ibid., 1581, etc.

MORIGIA (BUONINCONTI), chroniqueur, né à Monza, dans le duché de Milan, au 13^e S., faisait

perle en 1329 du conseil des douze, qui avait l'administration de Mous, villa alors sujette de l'empereur Louis de Bavière. Il a laissé une *Chronique latine* de sa villa natale depuis son origine jusqu'en 1349; elle a été publiée par Muratori dans les *Script. rerum italic.*, t. 12. — MORISIA (Jacques-Antoine), dit l'*Ancien*, l'un des fondateurs de la congrégation des Jersabites, né à Milan vers 1493, m. en 1545, remplit deux fois la charge de prévôt de son ordre avec beaucoup de sagesse, et édifie ses confrères par ses vertus. — MORISIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la même famille que le précéd., et, comme lui, jersabite, né à Milan en 1632, m. en 1708 à Paris, dont il était évêque, avait occupé les sièges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois oraisons funèbres, et des lettres pastorales adressées aux fidèles de Florence. — MORISIA (Paul), jersabite, né à Milan en 1525, m. en 1604, fut élevé quatre fois à la dignité de supér.-général de son ordre. Il parait qu'il avait composé 61 ouv., mais Angeletti n'en a pu découvrir que 45. tant impr. que Mss., dont il donne les tit. dans le *Biblioth. Mediol.*, tome 1^{er}, p. 995 et suiv. Les principes, non qu'ils soient estimés ou estimables, sont : *Origine di tutte le Religioni*, lib. III, Venise, 1569, 1581, 1586, in-8; trad. en français, Paris, 1578, in-8; *Storia dall' antichità di Milano*, lib. IV, ib., 1592, in-4; *della nobiltà di i signori LX del contigio di Milano*, lib. VI, Milan, 1595, in-4, et avec un supplément de Borriero, ib., 1619, in-8.

MORILLO (Gésoier), célèb. poète satirique, né à Grenade vers le milieu du 15^e s., est aut. d'un *Recueil de poésies*, imp. à Valladolid en 1605 par les soins de Pierre Espinosa, et que l'on trouve dans l'hist. de ce dern., intit. : *Primera parte del feudo dar mulliter poëter espanyole*. Michel Casventes a fait de Morillo le plus gr. doct. dans son *Chant de Caliope*.

MORILLON (dom JULIEN - GATIER de), béd.-dictin de St-Maur, né à Tours en 1633, m. à l'abbaye de St-Maloine de Rennes en 1694, est surtout connu par un poème de Joseph, ou l'*Esclave fidèle*, Turin (Tours), 1679, in-12; Breda, 1705, in-12. Le bon père ne s'était pas contenté de peindre d'une manière très-vive les amours de la femme de Putiphar; mais il avait supposé Putiphar lui-même amoureux de Joseph. Son livre fut défendu, et ce fut là son principal mérite, quoiqu'on y trouve des morceaux touchans. — MORILLON (Laigant), homme tristement fameux dans les fastes de la police révolutionnaire, servit d'abord dans la grande gendarmerie, dont il fut chassé, devint successiv. music., espion, faux-monnayeur, émigra en 1799, trahit à Coblenz les intérêts des princes, reentra en France pour se vendre aux jacobins, et fut employé dans les intrigues secrètes de la police. Il fit de nombr. arrestations en Provence et en Dauphiné, parvint à découvrir tous les papiers qui dévoilaient la conspiration de La Rouarie; mais au moment où il jouissait du fruit de ses rapines, de ses vexations, et de sa somptueuse égalité, il fut arrêté (1794) et condamné à m. par le tribunal révolutionnaire.

MORILLOS, V. MUELTO.

MORIN (Pierre), sav. critique, né à Paris en 1531, m. à Rome en 1608, fut employé à Venise dans l'imprimerie du célèb. Paul Manuce, enseigna ensuite la grec et la cosmographie à Vicence, fut appelé à Rome par St Charles Borromée, et y travailla, par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V., à l'édition des *Septante*, 1587; à l'édition de la Bible en lat., trad. sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des *Deucentales* jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., etc. On a de lui un *Trattato del uso degli ete reinter*, publi. par le père Quétif, dominic., en 1675. — MORIN (JEAN), peint. et graveur, élève de Philippe de Champaigne, né à Paris en 1639, à gravé à l'eau-forte beaucoup de

sujets et de portraits d'une touche fine et expressive. Ses principaux ouv. sont : une *Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui tient un bouquet de fleurs* devant le sein de sa mère, d'après Raphaël; une *Vierge qui adore l'Enfant Jésus couché sur de la paille*, d'après le Titien.

MORIN (JEAN BAPT.), astrologue plus connu par ses travers que par des services réels rendus à la science, né à Villafraanche, dans le Benjolois, en 1583, m. à Paris en 1656, ramena de bonne heure à la médecine pour prédire l'avenir, rencontra quelquefois jura, et gagna la confiance du cardinal de Richelieu. Il lui fit part des moyens qu'il avait imaginés pour trouver les longitudes au mer; mais les commissaires chargés d'examiner cette découverte ne lui ayant pas été favorables, quoique réelles, il mérita des encouragem., il se brouilla avec le prem. ministre. Plus heureux sous Mazarin, il obtint une pension considérab. pour le temps, 2,000 l. Il est fâcheux qu'il se soit établi le champion de l'astrologie judiciaire et l'un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. On trouve le luth de ses Mss. dans le *Dictionn. de Morvéri*, édit. de 1759, et celle de ses ouv. imp. dans le t. 3 des *Mém. de Nicaron*. Nous nous contenterons de citer : *Famori problematici de telluris motu vel quiete hactenus optata Solutio*, Paris, 1631, in-4; *Longitudinum terrestrium et coelestium novæ et hactenus optata Scientia*, ib., 1634, in-4; reproduit avec des addit. sous ce tit. : *Astronomia jdm à fundamentis integræ et exerciti restituta*, 1630; *Epistola de tribut importatoribus* (cens trois imposteurs sont Gessendi, Bernier et Methuier de Neuvi), Paris, 1634, in-12; *Astrologia gallica*, La Haye, 1661, in-fol. V., pour plus de détails sur Morin, l'*Hist. de l'astronomie moderne*, par M. Delambre, t. 2, p. 235-274.

MORIN (JEAN), sav. orator., né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, avait été élevé dans le relig. protestant, qu'il abjura entre les mains du card. Duperron. Bientôt sa passion pour l'étude lui fit chercher un asile et du loisir (1618) dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellement fondée. Il fut compris par le P. de Bérulle, en 1625, parmi les douze prêtres de son ordre qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Angleterre; mais il revint à Paris au bout de quelque temps, et s'y fixa dans la maison de St-Honoré, où il s'occupa avec succès de la conversion des Juifs et de ses anc. co-religionnaires. Appelé à Rome par Urbain VIII, qui cherchait à réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, il fut adjoint aux théol. chargés d'un travail préparatoire, nécessaire à cette gr. entreprise, et justifia l'idée que le pape avait conçue de son savoir et de sa sagacité. Le card. de Richelieu le fit revenir en France, on ne sait trop pour quelle raison, après 9 mois de séjour dans la capitale du monde chrétien. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes ecclesiasticæ in antrogonis Samaritanorum pentateuchum*, etc., Paris, 1631, in-4; *Exercitationes biblicæ de hébreis grecis textibus sinceritate, de germanis LXX interpretum translationibus dignoscendæ*, etc., ib., 1633, in-4; ib., 1669, in-folio, précédée de la vie de l'aut. par le P. Constantin de l'Oratoire; *Opuscula hebræo-samaritanæ* (c'est ici le lieu de dire qu'on la regarde comme le restaurat. de l'anc. langue des Samaritains), ib., 1657, in-12; *Comment. histor. de disciplinæ in administratione sacramenti penitentia*, etc., ibid., 1651, in-folio; *Commentarius de sacris eccles. ordinationibus, recursum antiquis et recentioribus Latinis, Grecis, Syris et Babylonicis*, etc., ib., 1655, in-fol. On a lieu de regretter plus de ses env. restés imparfaits ou Mss., par exemple un gr. traité du *Sacramentum matrimonii*, et un autre de *Bartholæus christ.*

MORIN (SIMON), visionnaire et fanaque de 17^e s., né vers 1623 à Richemont, près d'Aumale, dans

le pays de Ceux, vint à Paris chercher des ressources, en trouva, les perdit par sa faute, et fut emprisonné une prem. fois, on ne sait trop pour quelle raison. Rendu à la liberté, il se mit à répandre, tant par des sermons que par des écrits, une doctrine aussi extravagante qu'impie; mais comme il enseignait, entre autres choses, que les plus gr. péchés sont aslulaires, en ce qu'ils abâtissent l'orgueil humain, et que les actes impurs ne souillent pas l'âme dans ceux que leur raison rend saints et divins, il ne manqua pas de prosélytes. Emprisonné plus. fois à la Bastille, à la Conciergerie, enfin aux Petites-Maisons comme fou incurable, il parvint chaque fois à obtenir son élargissement, moyennant une alijurat., et n'en continua pas moins à débiter ses erreurs. Mais enfin il fut dénoncé par un autre fou, le poète Desmarets de St-Sorlin, pour avoir dit qu'il fallait que le roi le reconnût pour ce qu'il était, ou qu'il mourût. On instruisit le procès du misérable fanatique; et une sentence du Châtelet (1662) le condamna à faire amende honorable et à être brûlé vif; elle fut confirmée au parlement par arrêt du 13 mars 1663, et exécutée le lendemain 14. On cite de Morin : des Pensées, dédiées au roi, in-8 de 174 p., très-rare; une *Requête au roi et à la reine-regente, mère du roi*, du 27 oct. 1647, 8 p.; deux *Rétractations*, ayant toutes deux 4 p. in-4, la 1^{re} du 7 fév. 1649, l'autre du 14 juin suiv.; *Témoignage du dixième événement du fils de l'homme*, janv. 1641.

MORIN (ETIENNE), sav. orient., né à Caen en 1625 de parents protest., m. en 1700, fut successiv. past. au bourg de St-Pierre-sur-Dive et dans sa ville natale. Il se retira en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut nommé peu après prof. de langues orientales à l'univ. d'Amsterdam. On a de lui : *Dissert. octo in quibus multa synta et profana antiquitatis monumenta explicantur*, Genève, 1683, in-8; nouvelle édit. corrigée et augm., Dordrecht, 1700, in-8; *Exercitationes de linguae primæ et usque oppositibus*, Utrecht, 1694, in-4; *Explanationes sacrae et philolog. in aliquot Vet. et Novi Testamenti loca*, Leyde, 1688, in-8, etc. Pierre Francini a donné un éloge de Morin dans la 2^e édit. de ses *Orationes*. On peut encore consulter les *Mém. de Nécrolog.* t. 12. — MORIN (Henri), fils aîné du précéd., né à St-Pierre-sur-Dive en 1655, m. à Caen en 1728, se convertit de bonne heure à la foi catholique, et eut l'amitié de l'abbé de Caumartin, depuis évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire, et facilita sa admission à l'acad. des inscript. On a de lui 14 *Mém.* dans le *Recueil* de cette société sur les sacrifices de victimes humaines, sur le chant mélodieux attribué aux cygnes par les anciens, sur les souhaits au larcin de ceux qui étreignent, etc.

MORIN (LOUIS), méd., né au Mans en 1635, m. en 1715, vint étudier la médecine à Paris, et s'y fit recevoir docteur vers 1662. Après quelq. années de pratiqu., qui lui concilièrent l'estime de Fagon, il fut admis comme expectant à l'Hôtel-Dieu, et obtint ensuite la place de méd. pensionnaire. Mais aussitôt qu'il avait touché son traitement, il le renouvelait en secret dans le tronc de l'hospice, à ce n'était pas, dit Fontanelle, servir gratuitement les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis. Au reste, en manière de vivre était celle de l'anchorette la plus austère. Il laissa une biblioth. de près de 20 mille cœus, un médailler et un hecquier, mais nulle autre acquisition. On a de lui, dans le *Recueil* de l'acad. des sciences : *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines*, année 1701; *Observat. sur la guérison faite à l'Hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques par de l'essence extraite des urines*; *Examen des eaux de forges*, année 1708. L'éloge de Morin est un de ceux qu'a écrits Fontanelle. — MORIN, de Toulon, chimiste et naturaliste, reçu à l'académie des sciences en 1693,

nommé 6 ans après à la seconde place d'associé botanique, et m. en 1707, avait communiqué à l'académie, l'année de sa réception, un *Mémoire sur une mine de fer malléable*, et l'année précéd., 2 *mémoires*, l'un sur la Porcelaine, l'autre sur l'adur des cendres bleues de la montagne d'Usson, en Auvergne, et son usage dans la médecine.

MORIN (BERNARD), ancien libraire, né en 1746 à Paris, où il m. en 1817, a donné : *Dictionnaire universel des Synonymes de la langue franç. pub. jusqu'à ce jour*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-12; *Espace en trois langues, ou Concordance de ses Fables avec celles de Phèdre, Fæerne, Derbellen, Lafontaine*, etc., Paris, 1803, in-12; etc., ibid., 1810, in-12.

MORINGE (GÉRAEN), théol. de Bommel, dans la Gueldre, professa la théol. à Louvain, et m. en 1586, chan. et curé de St-Tron dans la principauté de Liège. Il a donné : *Vie de St Augustin*, Anvers, 1553, in-8; *Vie du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4; *Comment. sur l'Ecclesiaste*, Anvers, 1533, in-8, etc.

MORISON (ROBERT), l'un des botanistes les plus distingués de son temps, né en 1620 à Aberdeen, en Ecosse, mort en 1683, embrassa avec ardeur la cause de Charles I^{er}, ce qui même dans un combat une blessure grave à la tête, et passa en France, où il se fit recevoir doct. en méd. Gaston, duc d'Orléans, lui confia le direct. de son jardin de Blois; et pendant les 10 ans qu'il occupa cette place, il fit plus. voyages dans div. provinces, et recueillit une gr. quantité de plantes. Rappelé en Angleterre par Charles II, qui la nomma son méd., et prof. royal de botanique, aux appointem. de 200 liv. st., avec une maison, en qualité de surintend. des jardins du roi, il se fit recevoir docteur à Oxford en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, comme on pourra s'en convaincre par la lecture des ouvr. suiv. : *Horius Blazonis nactus*, etc., Londres, 1669, in-8; *Plantarum ambelliferarum Distributio nova*, etc., Oxford, 1672, in-fol., fig.; *Hist. universelle des plantes*, etc., ib., 1680, in-fol., fig. (le titre porte, 3^e partie. L'aut. devait traiter, dans la prem., des arbres et arbustes; mais ce fut Jacq. Boissier qui composa, sur le même plan, et publia cette 1^{re} part. de l'*Histoire*, en 1699, 1 vol. in-fol.). Morison a pub., en outre, un ouvr. de Paul Boccone, intitulé *Figures et Descriptions de plantes rares cueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie*, Oxford, 1674, in-4 de 96 p., accomp. de 52 pl. Plumier a donné le nom de morisonia à un genre de la famille des caprives.

MORISOT (JEAN), méd., né à Dôle, vers le commencement du 16^e S., fut exclus de la chaire de médecine, de cette ville sous le prétexte qu'il cultivait la poésie, et ne pouvait être un médecin instruit. Il vivait encore en 1551; mais l'époque de sa m. est incertaine. On a de lui : *Ciceronis Parnodoxa cum græci interpretatione*, Bâle, 1547, in-8; *Hippocratis aphorismorum genuina Lectio eorum fidelis Interpretatio, cum Galeni censurâ*, etc., ib., 1547, in-8; *Collegiarum lib. IV*, ib., (1550), in-8; *Labellus de parthenum contra Ciceronis calumnias*, impr. à la suite de l'ouvr. précéd., et accompagné d'une liste des autres ouvr. du même aut., déjà terminés à cette époque, au nombre de 31 en prose et 14 en vers.

MORISOT (CLAUDE-BAPTISTE), av. franç., né à Dijon en 1592, m. dans la même ville en 1661, se fit recevoir avocat par complaisance pour son père; mais les travaux littéraires et scientifiques furent à peu près la seule occupation de sa vie. Tous ses ouvr. sont en latin. Nous citerons : *Harmonia magna*, Leyde (Dijon), 1624, in-8; réimpr. à Genève; *Pernoxona*, Dijon, 1614, in-4 (c'est l'un des déments du cardinal de Richelieu avec le rhémisme et Gaston; il faut y joindre une suite de 35 p.,

sous le titre de *Conclusio et Interpretatio totius operis*, ibid., 1636; *Altophili veritatis Lacryma, sive Euphorismi Lusitini Continuatio*, Genève, 1624, in-8; *Orbis maritimus, sive rerum in mari et littoribus gestarum generalis Historia*, Dijon, 1643, in-fol., fig.; *Ovidii Pastorali libri XII, quorum sex posteriores à Morisoto substituti sunt*, ibid., 1649, in-8.

MORISOT (JOSEPH-NAURÉINE-ROSE), l'un des architectes-vérificateurs des bâtim. de la couronne, né en 1767 à Champceaux (Seine-et-Marne), mort en 1821, après avoir consacré de longues années à des recherches et des essais sur ce qu'on nomme la comptabilité des bâtim., a laissé les deux ouv. suiv. sur cette matière : *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouv. de bâtiment, en supprimant les usages*, 1802, in-8; et *Tableaux détaillés des prix de tous les ouv. de bâtiment, suivis d'un traité particulier pour chaque espèce*, Paris, 1804, 2 v. in-18, avec pl. : l'auteur avait commencé en 1820 une 3^e édit. de ce dern. ouv., dont l'introduction contient une sorte de bibliogr. critiq. des aut. qui ont écrit sur la même matière.

MORISSE (N.), anc. intend. de Cabenne, né en 1714, m. à Paris en 1810, a laissé : *Essai sur la nature et l'exercice de l'autorité du Peuple dans un état*, 1789, in-8; *Adresse au gouvernement, ou la France en danger par l'ultramontanisme*, Paris, 1804, in-8.

MORISSON (C.-F.-G.), l'un des membres les plus modérés de la convention nationale, fut d'abord avocat dans le Poitou, puis administrateur du département de la Vendée, en 1790, et député à l'assemblée législative, et enfin à la convention. Il parla successivement pour et contre les frères du roi, pour et contre Louis XVI lui-même lors de son procès. Il croyait le roi inviolable, et voulait s'opposer à ce qu'on le mit en jugement : quand il fut obligé de prononcer sur le sort du malheureux prince, il vota pour sa détention pendant la guerre, et sa déportation après la conclusion de la paix générale. Aussi fut-il accusé plus tard de liaisons avec les royalistes. Cependant il ne fut pas trop tourmenté sous la terreur, et fut même employé. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter un décret d'amnistie pour les royalistes de l'Ouest (1796), et, l'année suiv., fut appelé à la cour d'appel de Bourges, où il m. en 1816.

MORITZ (CHARLES-PHILIPPE), écriv. allem., né à Hameln en 1757, m. en 1793, fit lui-même le meilleur de sa vie par son caractère fantasque et bizarre. Ses études, commencées à Hanovre, continuées à Erfurt et achevées à Wittenberg, furent plus interrompues par des voyages aventureux. Dès lors, on le vit tel qu'il devait être toujours, se livrant tour à tour à des excès de travail ou de débauche, et plongé parfois dans le plus sombre mélancolie. Sa passion pour l'étude, ses voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, son mariage avec une femme qu'il aimait, les diverses places de professeur, qu'il occupa à Dessau, à Potsdam, à Berlin, rien ne put le satisfaire ou lui donner plus de raison. La misère même, dont il connut quelquefois les tourmens, ne put le guérir de son inconstance. Il a raconté lui-même les bizarreries de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans, *Antoine Riser*, et *André Hariknopf*, et ses amis ont ajouté les traits qui manquaient. Nous citerons de lui : *Mémoires pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3^e édit., Berlin, 1791; *Opuscules sur la langue allemande*, ibid., 1782, 1792; *Grammaire allemande pour les dames*, en forme de lett., ibid., 1762, 1791, 1794; *Voyages d'un Allemand en Angleterre*, ibid., 1783, 1785; de l'*Orthographe allemande*, ibid., 1784; *Antoine Riser*, roman philosophique, ibid., 1785-90, 4 vol. (Klischig les a fait suivre d'un 5^e vol., 1794) *Essai d'une prosodie allemande*, ibid., 1786; *Vie du pasteur André Hort-*

kopf, ibid., *Voyage d'un Allemand en Italie*, ibid., 1792-93, 3 vol.; et de la *Bonne Expression en allemand*, ibid., 1792; *Dictionnaire grammatical de la langue allemande*, t. 1^{er}, ibid., 1793, in-8. (Les 2 vol. suiv. ont été rédigés par Sturta et Stenel.)

MORIZOT (N.), avocat, né en 1744 à Avalon (Bourgogne), tenait à Paris, depuis plus. années, un cabinet de consultat., quand, poussé par le désir de se faire remarquer, il se jeta dans une série de démarches qui toutefois n'aboutirent qu'à lui attirer des persécutions sans éclat. Il en a lui-même consacré le récit dans ses *Notices historiq. sur M. Morizot, avocat de Paris, qui, pendant la révolution, de 1789, défendit le roi et la reine de France, etc., déduces aux souverains*, Francfort, 1795, in-12. Obligé avant 1789 de sortir de France pour se soustraire aux dépenses qu'il avait encourues par suite de l'inconvenance avec laquelle il osait qualifier les ministres du roi et plus, personnes très-influentes, il reparut lors du convocat. des états-généraux, lança mémoires sur mémoires en faveur de ses propres idées; puis, n'ayant pu se faire distinguer du roi, dont il voulait être le défenseur dans le célèbre procès qui conduisit cet infortuné monarque à l'échafaud, il s'ingéra, sans autre mission qu'un louable mais aveugle enthousiasme, d'envoyer à toutes les cours de l'Europe des adresses pour l'auguste famille à laquelle il s'était dévoué. Tout ce que gagna Morizot à ces démarches, dans lesquelles, à défaut de talent, perçait du moins une très-grande force de volonté, fut d'être incarcéré à l'Abbaye, puis à la Force. Il fut assez heureux pour échapper aux massacres de septembre; mais, relâché enfin par le crédit de Danton, qui, sur ses sollicitations, le prit en pitié, il faillit compromettre son protecteur par de nouvelles menées, et depuis alla se réfugier dans quelq. ville de Suisse ou d'Allemagne, où il est mort obscur à la fin de 1805. Outre les *Notices* et tous les *Mém.* (aujourd'hui oubliés) qu'a pub. Morizot, on a de lui : *Dénomination contre les comités des rapports de l'Assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8; *Appel au roi*, contenant un *essai historiq. sur les empires troublés ou renversés par les comètes*, d'avocats, 1792, Paris, in-8; *Placet à la reine*, 1792, in-8; *Tableau abrégé des espérances de la cour pendant les six premiers mois de 1792*, Paris, 1792, in-8. — Un autre MORIZOT (Martin), aussi avocat, ne doit pas être confondu avec le précédent. Ce dernier est aut. de l'*Inauguration de Pharamand*, Paris, 1772, in-12. M. Dufey (de Lyon) a pub. en 1822 une nouv. édit. de cet ouv. sous le titre suiv. : *du Sacre des Rois de France, ou de l'Inauguration*, etc. (v. les nos 16,731 et 22,686 du Dictionn. des Anonymes).

MORLAND (sir SAMUEL), baronet, mécanicien angl., né vers 1625, m. en 1697, se vena d'honneur à la carrière diplomatique, sous le protectorat de Cromwell, dont il se disait parent, fit partie, en 1653, de l'ambassade chargée de proposer à la reine de Suède une alliance offensive et défensive, et fut envoyé, deux ans après, à la cour du duc de Savoie pour intercéder en faveur des Vaudois, et transmettre à ces malheureux religieux, au nom de la nation anglaise, un secours de plus de 30 mille liv. ster. De retour en Angleterre, il fut instruit d'un complot tramé contre la vie du prince, depuis Charles II; et dès lors, ne pouvant plus qu'il détestait le gouvernement d'Oliver Cromwell, il travailla à la restauration du trône royal. Mal récompensé, selon lui, et dégoûté des grands et de la cour, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur aux mathématiques, et à la mécanique, écarta l'honneur d'être envoyé par son souverain à Louis XIV. Nous citerons de lui : *Méthode du comte de Pagam de tracer toute sorte de fortifications, réduite à la mesure anglaise*, Londres, 1672; *Description de la Tribu stantorphonica ou porto-voix*, ibid., 1671, in fol., trad. en frans. dans le Journal des Savans; *Éléva-*

tion des eaux par toute sorte de machines, réduites à la mesure, au poids et à la balance, etc., Paris, 1683, terminé par les *Principes de la nouvelle force du feu, inventée par le chevalier Morland, l'an 1680, etc.*, 1683; *Hydraulique ou Instructions concernant les travaux hydrauliques*, 1697. V. la description de quelq. machines de l'invention de Morland dans la *Biogr. Dictionary* de Chalmers, t. 22, p. 413-423.

MORLAND (GEOFFREY), peintre angl., né en 1764, m. en 1804, ne reçut aucune éducation, et passa toute sa vie dans la compagnie des gens de la dernière classe, et dans la plus dégoûtante misère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de s'enivrer. Il ne peignait ordinairement que la basse nature, et il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des sujets. Cet homme dégradé ne manquait pourtant pas de talent. Son chef-d'œuvre est un extérieur d'étable, qu'il exposa à l'académie royale en 1791.

MORLEY (GEOFFREY), évêque anglican, né à Londres vers la fin du 16^e s., m. en 1684, était chanoine d'Oxford en 1641, et donna les revenus de son canonicat au roi Charles I^{er}, alors engagé dans la guerre entre les troupes du long parlement. Il rendit encore d'autres services à la cause royale, encourut la haine du parti contraire, et se rendit à la Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses oncles, paya le zèle de ce fidèle sujet par l'évêché de Worcester, et ensuite par celui de Winchester. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin, 1683, in-4.

MORLIERE (ADRIEN DE LA), chanoine de l'église d'Amiens, né à Channy, a laissé : *Récueil de plus nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens et des environs*, 1630, in-4; *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, 1641, in-4, réimp. sous le tit. de *bref Etat des antiquités d'Amiens*, 1642, in-4; et sous le 1^{er} tit., 1647, in-4; 1642, in-fol.

MORLIERE (CHARLES-JACQ.-LOUIS-AUGUSTE ROCHETTE DE LA), littérateur, plus que médiocre, né à Grecoille en 1701, m. à Paris en 1783, se fit une sorte de célébrité moins par le mérite et le nombre de ses ouv. que par la dictature qu'il s'était arrogée au Théâtre-Français. Entouré d'une troupe de jeunes gens dévoués à tous ses caprices, il établissait son camp au milieu de la cour, et, à un signal convenu, faisait applaudir ou siffler à outrance toutes les nouveautés. On le craignait, on le méprisait, on le recherchait; mais plus tard, ses essais malheureux sur le Théâtre-Français et l'Italien défilèrent les yeux de la foule, et le firent retomber dans l'obscurité et la misère, dont il n'aurait jamais dû sortir. Homme sans mœurs, sans principes, sans honneur, il était d'ailleurs fort infortuné; mais, à l'exception de son *Angola*, hist. indienne, 1746, in-12, il n'a composé que des ouv. médiocres, parmi lesquels il suffira de citer : *Mirza Nadir*, on se trouve l'hist. des dern. expéditions de Thomas Koulikan, 1749, 4 vol. in-12; le *Gouverneur*, comédie en 3 actes et en prose, jouée en 1751 sur le Théâtre-Italien, impr. en 1752; la *Contreposition des Feuilles ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12; le *Fatalisme ou Collection d'anecdotes pour prouver l'influence du sort sur l'hist. du cœur humain*, 1769, 2 vol. in-12.

MORLINO (JENNARO), juriconsulte napolitain qui florissait dans le 18^e s., s'enleva dans le genre de Bocace, mais avec moins d'esprit et de goût, et publia, en lat., des *comas* dont la licence est presque le seul mérite. Ce recueil ordinaire, impr. avec privilège de l'empereur et du pape, sous le titre de *Novella* (80), *fabula* (20) et *comadin*, Naples, Pasquet de Salto, 1530, 3 part. in-4, revolta la plupart des lecteurs, et fut condamné et livré au feu. Le comte Borromeo a inséré dans ses *Nozze di novellieri italiani*, deux nouvelles inédites de Morlino, où l'indécence est remplacée par la platitude.

Quot aux fables et à la comédie, elles sont également insignifiantes. Cependant l'ouv. de Morlino a été payé, pour sa rareté, jusqu'à 38 liv. sterl., et 1121 fr. par les amateurs. C'est ce qui engagea Caumon à le faire réimp. en 1799, in-8, à 55 exempl.

MORNAC (ANTOINETTE), célèbre juriconsulte, née près de Tournai, débnta au parlement de Paris en 1580, demeura pendant 34 ans attaché au barreau, se montra constamment opposé aux ligueurs, et m. en 1620, sans avoir eu le temps d'achever son gros, sur le droit romain mis en rapport avec l'ancien droit franç. Une partie de ce travail avait été publiée de 1616 à 1619, sous le tit. d'*Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis*, Franc. Pinson, avocat, rassembla les notes rédigées par Mornac pour faire suite à ces premières observat., et les fonda dans une édition générale des œuvres de ce juriconsulte, Paris, 1654-60; 1721-24, 4 vol. in-fol. On a impr. à part un opuscule de Mornac : de *Falsis regni Italici narrationibus ex majoribus commentariis fragmentum*, 1615, in-8.

MORNAY (PHILIPPE DE), plus connu de son temps sous le nom de seigneur de Plessis-Marly, né en 1549 à Boli, dans le Vexin-François, était allié aux plus illustres familles du royaume, et même à la maison de Bourbon. Sa mère lui enseigna au secret les principes du calvinisme, que la mort de son père, arrivée en 1560, lui permit d'embrasser ouvertement, quoiqu'il eût été destiné, dis le bureau, à l'état ecclésiastique, où il pouvait espérer d'obtenir les plus hautes dignités de l'Eglise romaine. La zèle de sa vie répondit à ces généreux sacrifices. A peine âgé de 18 ans, et déjà riche de connaissances, il sentit le besoin de les étendre et de les perfectionner par les voyages, et visita successivement la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bulgarie, l'Austrie et les Pays-Bas. Il était de retour en France pour être diocésain et pressé victime des massacres de la St-Barthélemy, qui lui firent chercher une retraite en Angleterre. Il revint toutefois, l'année suiv., mais se tint sur la frontière jusqu'en 1575, époque à laquelle il fut appelé à servir du roi de Navarre, depuis Henri IV, et chargé de l'administration des finances. Ce prince lui accorda dès lors une confiance sans bornes, et, entre autres négociations importantes, lui donna la mission d'aller réclamer l'assistance de la reine Elisabeth. Lorsque le duc d'Anjou, frère de Henri III, alla se mettre à la tête des catholiques de Flandre contre l'Espagne, il eut avec lui Mornay, qui lui fut très-utile, sans cesse pour elle de servir les intérêts du roi de Navarre, auquel il ne tarda pas à se rendre de nouveau dès que le duc d'Anjou lui en eut fourni l'occasion. La ligue se déclara ouvertement en 1584. Mornay, déjà chargé des finances de son maître, et créé depuis surintendant-général de la Navarre, dut supporter presque tout le fardeau de la nouvelle guerre; aussi le vit-on se multiplier, pour servir à la fois son prince, de son bras, de ses conseils et de sa plume insatiable. Lorsque Henri III, après le meurtre des Guises, fit des propositions de paix au Béarnais, une des clauses du traité fut que Béarn serait donné pour place de sûreté au roi de Navarre, et le gouvernement de cette ville à Mornay. Celui-ci en assura la possession à son maître lors de l'assassinat du roi de France, s'empara presque en même temps (1589) de la personne du card. de Bourbon, que les ligueurs avaient reconnu pour leur roi, et courut partager les périls de Henri IV à la bataille d'Ivry. Chargé de négocier la paix avec Maignan en 1592, il dérogea cette fois, il faut le dire, aux lois de la délicatesse et de la probité. Le prince Lorrain lui avait déclaré, sous le sceau du secret, quelles étaient ses conditions; Mornay divulqua tout, espérant en tirer beaucoup de chef de la ligue, lequel ne s'était pas oublié lui-même.

même ; mais quelq. unes des choses stipulées durent être très-favorables aux rois, et au peuple, et ce fut surtout Henri IV qui souffrit de la mauvaise foi de son ministre. Mornay reprit bientôt toute sa franchise pour plaider la cause du huguenot, et pour s'opposer à l'abjuration de son maître. A ceux qui lui prédisaient de Rome et de sa redoutable influence, il répondait : *Nous ferons voir au pape qu'il nous est plus aisé de faire un pape en France qu'il lui est de faire un roi. Si ce conseil hardi eût été mis à exécution, nous ne serions dire combien l'histoire de la France, à partir de cette époque, eût été différente de ce qu'elle est. Il resta fidèle au roi de France catholique comme il l'avait été au roi de Navarre protestant, et lui rendit encore d'importants serv. ; mais enfin son rôle excita pour le calvinisme le plus désagréable. Un traité de l'Institution de l'Éucharistie, qu'il pub. en 1598, in-fol., fournit au pape, qui l'appela franchement son ennemi, l'occasion de le faire condamner en 1600, dans une conférence tenue à Fontainebleau. Mornay se retira dans son gouvernement de Saumur, où il n'eut de sa grande influence sur son parti que pour le maintenir dans le devoir. Lors de l'assassinat de Henri IV, il fit reconnaître l'autorité de la régente ; mais plus tard, quand celle-ci se brouilla avec son fils (1600), il resta fidèle à son jeune roi. Cependant il parut, à cette même époque, avoir en cœur à l'idée d'une opposition armée contre la cour, qui venait d'obtenir le rétablissement de la religion cathol. dans le Béarn : aussi fut-il dépourvu par ruse de son gouvernement, pour lequel il se vit obligé d'accepter une indemnité de 100,000 liv. Il m. en 1623, dans sa baraque de la Forêt-sur-Sèvre, ou Poitou, après avoir été, pend. près de 50 ans, l'oracle et le véritable chef des huguenots, ce point qu'on le surnommait le Pape des Huguenots. Nous citerons de lui, comme dévotion : *Traité de l'Église*, 1577, *Traité de la vérité de la religion chrét.*, Anvers, 1580, in-8 ; *Disc. sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, 1582, in-8, inséré dans les *Mém. de la Ligue*, t. 1 ; le *Mystère d'iniquité*, ou *Hist. de la papauté*, 1607, in-4 ; *Mém. de Philippe de Mornay*, 4 vol. in-4 mis en ordre et pub. par Daillé, et impr. séparément, les deux premiers à la Forêt-sur-Sèvre, en 1624 et 1625, les deux derniers à Leyde, chez les Elsevirs, en 1631 et 1632 ; et enfin des *Lettres* pub. par Jean Daillé en 1624 ; les deux dern. de ces ouv. ont été réédités sous ce tit. : *Mém. et Correspond. de Duplessis Mornay, pour servir à l'Hist. de la Réformat. et des Guerres civiles et relig. en France*, Paris, 1822-25, 12 vol. in-8. Cette édit. a été publ. (par M. August) sur les Mss. originaux ; elle est précédée des *Mém. de M. de Mornay sur la vie de son mari*, écrite par elle-même pour l'instruction de son fils. V., pour plus de détails, la *Vie de Mornay*, par ses deux secrétaires, Mmlai et Chalopie, et par David de Liège, Leyde, 1647, in-4, et un *Eloge* du même, par M. Henri Duval, inséré dans le rec. de l'Académie de Niort, et impr. à part, 1809, in 8. — V. MONTCAULEL.*

MORO (CHRISTOPHE), d'origine de Venise, remplace Pasquel Melpierei sur le trône d'écrit en 1492, et m. en 1497. Son administ., d'abord prospère, fut marquée par la perte de Négrepont, dont Mahomet II prit d'assaut la capitale. On accuse ses d'écrit d'avoir été hypocrite, vindicatif, perfide et avare.

MORO ou MOOR (ANT.), peintre, né à Utrecht, en 1512, m. à Anvers en 1588, m. distingué surtout dans le genre du portrait. Il fut comme peintre de Charles-Quint et comblé de faveur par ce prince et par ses successeurs ; mais une familiarité un peu trop libre qu'il se permit avec ce dernier, l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit dans sa disgrâce. Le Musée du Louvre possède de cet artiste trois beaux portraits : un homme vêtu de rouge, coiffé d'une toque ornée de plumes ; un autre vêtu de noir, la tête nue, la main posée

sur une table ; un troisième, assis vêtu de noir, avec une toque, et tenant des gants. Moro a peint aussi avec succès des sujets d'histoire.

MOROGUES (SÉBASTIEN-FRANÇOIS BIGOT, vicomte de), lieutenant-général des armées navales, corps de l'acad. des sciences et honor. de celle de marine, né au Harre en 1703, ou, selon Rassicier, à Brest en 1705, servit d'abord dans l'armée de terre de 1723 à 1736, entra alors dans la marine, et, par sa belle conduite, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général (1771). Il conçut le désir d'arriver au ministère, et il était sur le point de réussir, lorsque, par une intrigue de cœur, il fut disgracié et exilé à Ville-Francis, près d'Orléans, où il m. en 1781. On cite de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre* à canon, Paris, 1737, in-8, trad. en allem., Nuremberg, 1766, in-8 ; *Traité des évolutions et des signaux*, 1764, in-4 ; *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux*, et sur les moyens d'y remédier (Acad. des Sc., savans étrangers, t. 1, p. 354), etc. Il a laissé d'autres ouvr. Mss., et l'on voit à Brest, dans le cabinet des modèles d'artillerie, et de marine, une collection de ces plans qu'il avait formés. (L'art. consacré à ce m. m. m. p. 266 de ce Dictionnaire, est remplacé comme incomplet par celui qu'on vient de lire).

MOROGUES (JACQUES-ADRIEN-ISAAC BIGOT, seigneur de VILLANDRY ET DE), né à Utrecht en 1709, fut successivement gentilhomme de la cour du stadhouder, major des gardes-du-corps de ce prince, général-major de la cavalerie de la république de Hollande, etc. Il est aut. de l'Essai de tactique sur l'infanterie, Amsterdam, 1761, 3 vol. in-4, attribuée fausement à Sélagu. Frérog. Bigot, vicomte de Morogues, dans la nouvelle édit. de la Bibliogr. historique de la France, t. 3, p. 189, n° 31177.

MORONE (PIERRE), V. CÉLESTIN V.

MORONE (JÉROME), l'un des plus habiles négociateurs de son temps, né vers 1450, se ferma à l'école de Louis-le-More, le plus diminué des princes d'Italie, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et fut nommé en 1512 vice-chancelier de Maximilien Sforza, son nom duc qui gouverna le duché de Milan. Mais, après la bataille de Marignano, il donna à son maître de lâches conseils, pour l'abandonner ensuite, et s'attacher à la fortune de Franç.-Marie Sforza, second fils de Louis-le-More. Il réussit à semer Charles-Quint et Léon X contre les Français, et prit possession de Milan en 1545 en nom de son nouveau maître. Cependant il vit bientôt que, plus les Impériaux remportaient de victoires, plus leur joug s'appesantissait sur le duché de Milan, et il proposa aux Vénitiens et au pape de s'unir, ainsi que Sforza, avec la France : mais Piccinino, général de l'empereur, qui parut d'abord entrer dans ses projets, le fit arrêter et jeter dans les cachots de Pavie (1525). Morone recourut à la liberté, moyennant 20,000 florins payés au comte de Bourbon, dont bientôt il sut gagner la confiance en point de devenir son secret, et son prem. conseiller. Après la m. de ce prince, il conserva le même emploi auprès de son successeur, Philibert, prince d'Orange, et fut un des principaux médiateurs du traité qui rendit la liberté à Clément VII (1537). Créé en 1528 duc de Borio, dans le royaume de Naples, il m. subitement, l'année suiv., au siège de Florence, — Jean MORONE, son fils, l'un des plus illustres prélats de son temps, né vers 1508, fut placé par Clément VII sur le siège épiscopal de Novare, passa ensuite à celui de Modène, et fut envoyé en 1542 comme nonce pontifical en Allem. pour y jeter les bases d'un concile général. Le succès de sa mission lui valut le chapeau de cardinal, et la présidence du futur concile de Trente. Envoyé ensuite par Jules III à la diète d'Ansbourg, il y continua avec chaleur les intérêts du St-siège. Cependant, sous le pontificat de Paul IV, on censura le modérateur, dont il avait été

envers les protestants, et ses envieux parvinrent à le noircir au point qu'on le tint enfermé jusqu'à l'intonation de l'Ép. IV. Mais ce pontife confondit ses détract. en le nommant présid. du concile de Trente. Il remplit encore deux légat. sous Grégoire XIII, et m. à Rome en 1580. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Hist. de la littérature italienne* de Tiraboschi, t. 7, 1^{re} part., p. 260 et suiv., et le t. 3, p. 301, de la *Biblioth. modenae*, qui contient l'index. des div. ouv. qu'il a laissés. Sa vie a été écrite par Jacobelli, év. de Foligno.

MORONE (MATHIAS), méd. à Castel, puis protond. du duché de Monterrat, fut attaché ensuite à la personne de Louis XIII, roi de France, et m. en 1650. On cite de lui : *Directorium med. practicum*, Lyon, 1647, 1650, in-8 ; Francfort, 1663, in-4, par les soins et avec des additions de Sébast. Schellier.

MOROSINI (DOMINIQUE), doge de Venise en 1148, signala son règne par la conquête de Corfou, la prise de Pola et de plusieurs villes d'Istrie qui s'étaient révoltées, et m. en 1156. — MOROSINI (Michel), succéda sur le trône ducal à André Contarini le 10 juin 1382, et m. le 15 oct. de la même année.

MOROSINI (ANNÉ), hist. de la même famille que les précéd., né à Venise en 1558, m. en 1618, s'était occupé dans sa jeunesse du b.-lett., de droit, et surtout de philosophie ; il fut élu successivement *sage des ordres*, *sage de terre-ferme*, et *sage grand*, fit partie du conseil des die prod. 3 sessions, fut nommé 3 fois réformeur de l'univ. de Padoue, et faillit réunir tous les suffrages pour succéder au doge Jean Bembo. Il avait été choisi pour continuer l'hist. de la république vénitienne commencée en ital. par Paul Paruta ; mais, administrateur du style de Bembo, et aspirant à un succès européen, il résolut d'écrire comme lui en langue lat., et pour présenter un ensemble de fait complet et indépendant du travail de son devancier, il fit remonter ses annales à l'an 1521 et les poussa jusqu'à l'année 1616. L'*hist. de Morosini*, divisée en 18 liv., fut pub. en 1623, in-fol., par les soins de Paul Morosini, son frère ; elle fut réimpr. dans le *Recueil des Historiens de Venise* (1719, in-4), dont elle forme les t. 5, 6 et 7 ; et a été trad. en ital. par le sénateur Jérôme Acciaio Molino, qui a placé en tête une vie de l'auteur, Venise, 1782. On doit encore à Morosini : *Opusculorum et apostolorum poëta prima*, Venise, 1625, in-8 ; *L'Imprese ed expeditioni di Terra Santa, e l'acquisto fatto dell' imperio di Constantinopoli dalla repubblica di Venetia*, ib., 1627, in-4, etc.

MOROSINI (FRANÇOIS), l'un des plus gr. capit. de son temps, né à Venise en 1618, embrassa jeune la profession des armes, et se signala sur mer contre les Turcs dans plus. rencontres, de 1638 à 1648, époque à laquelle il fut nommé général des galères de la république. De nouveaux exploits, notamment à la bataille de Nexos, sur la côte de Morée et dans l'île d'Égine, lui valurent successivement le titre de commandant en chef de la flotte vénitienne, et le gouvernement de Candie ; et il obligea bientôt à la retraite la flotte des Turcs qui courait les côtes de cette île. Nommé généralissime après le mort de Mocenigo, Morosini prit l'île de Chalcis (1658), tenta vainement de s'emparer de la Canée (1660), et fut rappelé l'année suiv., moins pour le mauvais succès de son entreprise que pour sa sévérité excessive envers le prévôt d'Ant. Barharo. Mais il fut chargé, en 1667, d'aller défendre Candie contre les Turcs, et fit l'admiration de toute l'Europe pendant 28 mois que dura ce siège mémorable. Malgré la capitale. honorable qu'il obtint (1669), il se vit exposé aux fureurs du peuple de Venise ; il parvint toutefois à se maintenir dans la dignité de procureur de St-Marc, mit à la voile lors de la guerre de 1684, prit Ste-Maure, se rendit maître du Péloponèse ou deux campagnes, et cette fois fut récompensé magnifiquement par ses compatriotes. Il vit

son buste placé dans une salle du palais ducal, et fut élu doge peu de temps après (1688). Il revint l'année suiv. à Venise, laissant à Cornaro la conduite du siège de Négrepont ; mais la nécessité de sa présence se faisant sentir à l'armée, il fut nommé pour le quatrième fois généralissime, conduisit la flotte vénitienne dans l'Archipel (1699), et vint mourir, l'année suiv., épuisé de fatigues, à Napoli de Romano. La *Vie de François Morosini* a été écrite en lat. par Jean Grazioli, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ib., 1749, in-4. — Les généalogistes ital. mentionnent plus. autres personnages de la même famille, mais dont le vie office peu de particularités intéressantes.

MOROZZI (PIRELLI-ANT.), sav. ingénieur italien, inspect. des fortifications du Siénois sous le gr. duc Cosme III, né en 1660 à Colle, dans la Toscane, m. en 1718, memb. de l'acad. de *Aranci*, s'était livré à l'étude des lois avant de se vouer à celle des sciences mathém. Il est aut. de div. traités de fortification, mentionnés dans son *éloge* par le docteur Girolamo Tosci (*Notizie degli Arcadi morti*, t. 2, p. 249). — FERR. MOROZZI, de la même famille, a pub., entre autres écrits : *Del stato antico e moderno del fiume Arno*, e delle cause e remedi delle sue inondazioni, Florence, 1762, 2 t. in-4.

MOROZZO (CHARLES-JOS.), sav. prêtre ital., né à Mondovì en 1645, m. en 1729, occupa successivement les sièges de Bobbio et de Saluces. On a de lui : *Curus viti spiritus*, Rome, 1674, in-8, réimpr. avec une trad. ital., par Octave de Sainte-Croix, Turin, 1683, in-12 ; *Theatrum chronolog. Cartusianorum ordinis*, Turin, 1681, in-fol. ; *Vita e virtù del B. Amleto III, duca di Savoia*, ibid., 1686, in-fol. ; *Cisterciis reforescentes, seu congregationum cisterciensis-monasticorum B. Nativæ Fulgentis in Gallia et reformatum S. Bernardi Italia chronologica historia*, ibid., 1699, in-fol., etc. V. le 3^e vol. de la *Biblioth. volante* de Cancelli, p. 370, et Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.*, t. 8, page 108.

MORRES (HARVEY REDMOND), vicomte et baron de Mountmorres, en Irlande, se tua d'un coup de pistolet en 1797 par le désespoir que lui causèrent les fâcheuses affaires de son pays. Il s'était montré le plus ardent défenseur de la prérogative royale, dans les discussions qui eurent lieu au parlement irlandais sur le fameux quest. de la régence. Parmi ses écrits politiq., on remarque : *L'hist. des principaux actes du parlement irlandais de 1634 à 1666* (prend. l'administr. du comte de Stirling et du prem. duc d'Ormond), etc., 1792, 2 vol. in-8 ; la *Crisis*, collection d'*Essays*, écrits en 1792 et 1793, sur la tolérance, le crédit public, etc. ; *Dissertation historique sur l'origine, la suspension et le rétablissement de la judicature et de l'indépendance du parlement irlandais*, 1795, in-8 ; *Lettres de Théomastoc*, 1795, in-8 ; *Reflexions impartiales sur la crise actuelle*, 1796, in-8.

MORRIS (LEWIS), auteur et poète gallois, né en 1702 dans l'île d'Anglesey, m. en 1765 à Penryn (comté de Cardigan), avait été chargé en 1737, par l'amiralauté angl., de l'inspection des côtes du pays de Galles. Outre le *Rapport* qu'il publia à ce sujet en 1748, il a fait imp. dir. pièces de sa composition, et l'on conserve de lui à Londres dans l'établissement dit *14th Charity School* plus de 80 vol. MSS. sur des sujets d'antiquité. — Richard Morris, son frère, poète et critique, m. en 1699, commia au bureau de la marine de Lond., n'est cité que pour avoir donné des soins à deux édit. précieuses de la Bible en langue galloise.

MORT (JACQUES LE), chimiste et médecin à Harlem en 1650, obtint en 1702 à Leyde une chaire de chimie, qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa m. On a de lui : *Chymia-medico-physics*, Leyde, 1688, in-8 ; *Pharmacina medico-physics*, ibid., 1688, in-12 ; *Fundamenta novo-antiqua theoriar*

medicus ad naturæ opera revocatus, ib., 1700, in-8.

• **MORTZINI** (FRÉDÉRIC-JOSEPH, baron de),
imposeur dont le nom véritable était Jean-Théophile
HEMMAN, dit *Eichhorn*, né à Bautzen, en
Saxe, vers 1750, de parents catholiques, travailla
d'abord chez un avocat, puis s'engagea dans un
régim. d'artillerie saxon, déserta ensuite, et se mit
à courir le monde, changeant fréquemment de nom,
faisant des dupes, et les racontant sans pitié. On
le vit tour-à-tour dans le Mecklenbourg, à Wittem-
berg, à Zittau, dans la Thuringe, à Nuremberg,
à Berlin, à Stettin, à Marienbourg, à Elbing, à Kœ-
nigsberg, en Lithuanie, en Silésie, etc., prêchant
de manière à séduire la populace, mais aussi à mé-
contenter l'autorité, et excitant partout des scènes
scandalieuses. Mais il fut enfin arrêté à Elberfeld
en Westphalie (1784), et dès-lors il ne fit plus que
de vains efforts pour reconquérir, notamment à Co-
penhague, la vogue dont il avait jadis joui, on ne
sait comment. Prié du moyen de faire des dupes,
il tomba dans une telle obscurité, qu'on ignore ce
qu'il devint après l'année 1790. On a de Mortzini,
sous ce nom (en allemand) : *Pensées raisonnables
sur la religion révélée*, Zerbst, 1781, in-8; *Petit
Recueil de poésies mêlées pour mes amis*, Wittem-
berg, 1782, in-8; *Pie et Aventures du baron de
Mortzini*, ib., 1783, in-8; etc. — sous le nom
de Pallini : *le Précepteur habile, pour les trois
principales religions chrétiennes, ouvrage pour
les élèves en théologie*, Manster et Osnabrück,
1785, in-8; *le Mystagogue, ou de l'Origine et de
la naissance de tous les mystères et hieroglyphes
des anciens qui se rapportent aux fins-maçons,
dérites et extraits des sources les plus anciennes,
par un vrai fins-maçon*, Osnabrück et Hamam,
1789, in-8, etc. Les jongleries de Mortzini furent
dévoilées dans l'*Aventurier spirituel, ou le Chevalier
errant de l'ordre de St-Etienne*, baron de Mortzi-
ni, voyageant comme vaudevain dans la foi, et
virtuose en prédication, par C.-J. Kraus, Kœnigs-
berg, 1784, in-8. L'*Almanach de l'église et des
hérétiques* de 1797 consacra un article au même
imposteur.

MORTELLARI (MICHEL), compositeur de musi-
que, né à Naples vers le milieu du 18^e s., m. vers 1790,
se fit connaître à Rome, à Milan, à Modène et à
Venise, par des opéras où l'on trouve des morceaux
d'une facture agréable et facile. Les princip. sont :
le Astute amoureux, 1775; *Esio*, paroles de Métas-
tase, 1775; *Alessandro nell' Indie*, paroles du
même, 1778.

MORMENT (GABR. DE ROCHECHOUART,
marquis, puis duc de), né en 1600, fut attaché à
Louis XIII en qualité de gentilhomme de la cham-
bre, en 1630, créé duc et pair en 1630 par Louis XIV,
et nommé au gouvern. de Paris en 1669. Il m. en
1675, laissant un fils, le maréchal de Vivonne, et
quatre filles, dont trois ont une place dans l'histoire.
M^{me} de Moutspan, la marquise de Thaugues, et
l'abbesse de Fontevault. Le duc de Mortemart fut
un des seigneurs les plus aimables et les plus in-
struits de la cour.

MORMENT (VICTURIEN-HENRI-ÉLÉAZAR DE
ROCHECHOUART, vicomte de), petit-fils du
maréchal du Vivonne, né à Paris en 1757, entra
dans la marine, fut nommé lieutenant de vaisseau
(1779), se distingua dans la guerre d'Amérique
sous les ordres des comtes d'Orville et de Grasse,
notamment à la meilleure affaire du 12 av-
ril 1782, et fut chargé de porter à Versailles le nou-
veau du désastre de notre armée navale. Le roi
lui fit un accueil flatteur, et le nomma capitaine
de vaisseau à 25 ans. Mortemart reconnut cette
seigneurie par de nouveaux exploits; mais, au moment
où la paix allait lui permettre de revoir sa patrie,
qu'il était digne de servir plus long-temps, il suc-
comba à une maladie aiguë (1783). — Le marquis
de MORMENT, lieut.-gén. et pair de France, m.

à Paris en 1823, avait été nommé par la noblesse
du Poitou député à l'assemblée constituante, où il
siégea parmi les défenseurs de la monarchie absolue.
Il quitta la France en 1791, fit la campagne des
princes, et en 1794 devint colonel d'un corps fran-
çais au service d'Angleterre. Après passé ensuite en
Portugal, il y resta jusqu'à la paix d'Amiens, re-
vint en France à cette époque, et y vécut ignoré
jusqu'à la restauration.

MORTIMER (ROGER, comte de), puissant baron
anglais, né vers 1287 sur les confins du pays de
Galles, fut reçu cheval. en 1306 avec Edouard II,
alors prince de Galles, et fit la guerre en Ecosse,
en Irlande et en Gascogne, pend. les 14 premières
années du règne de ce prince, qui le nomma son
lieut. en Irlande. Cependant, il se joignit, en 1320,
aux barons mécontents, comme lui, de la faveur
que le roi accordait aux Spencers, et leva l'étendard
de la révolte. Mais il ne réussit point, et fut en-
fermé à la Tour de Londres. Etant parvenu à s'é-
vader, il se réfugia en France, et y devint l'ami
de la femme de son maître, Isabelle, qui, brûlant
de renverser les Spencers, s'unirait à lui pour ren-
trer à main armée en Angleterre. Appuyés du comte de
Hainaut, ils débarquèrent sans opposition sur la
côte de Suffolk (1326), virent le nombre de leurs
partisans s'accroître de jour en jour, et réussirent
à déposer le roi et à placer la couronne sur la tête
de son fils (1327). La même année Mortimer fit
assassiner le malheureux Edouard II, qu'il tenait en
prison. Il ne chercha point à se faire admettre dans
le conseil de régence établi par le parlement; mais
il rendit ce conseil inutile, usurpa toute l'autorité
royale, et fut bientôt aussi abhorré que les anciens
favoris du roi défunt. Dans une invasion que les
Ecosais firent en Angleterre, il empêcha Edouard III
de leur livrer bataille, et s'exposa ainsi à toute la
colère des patriotes anglais. Ce fut alors que, pour
se débarrasser au moins des ennemis de l'extérieur,
il consentit à reconnaître Robert Bruce comme sou-
verain indépendant du royaume d'Ecosse. Ce traité
porta au comble l'exaspér. publ., mais Mortimer
effraya pour quelque temps encore les mécontents
par l'assassinat juridique du comte de Kent et
l'emprisonnem. du comte de Lancastre; ces deux
princes étaient les oncles du jeune monarque an-
glais. Incapable désormais de prendre conseil de la
prudence et de la modération, l'ambitieux seigneur
solicita une laiterie et une magnificence si extra-
vagantes que son propre fils Godefroi l'appela *le roi
de la folie*. Cependant, Edouard III, parvenu à l'âge
de 18 ans, et se sentant capable de gouverner par
lui-même, fit arrêter et juger son insolent minist.
Le parlement le condamna d'après la notoriété
supposée des faits, sans enquête préalable, sans en-
tendre sa réponse ni interroger un seul témoin; et
Mortimer fut pendu près de Smithfield, en 1330.

MORTIMER (THOMAS), écriv. anglais, mort à
Londres en 1809 dans sa 80^e année, a donné un
gr. nombre d'ouvrages utiles, mais écrits d'une
manière un peu prolisse, parce qu'il travaillait pour
vivre et n'avait pas le temps d'être concis. Nous ci-
terons : *le Plutarque anglais*, ou *Vies des plus il-
lustres personnages de la Grande-Bretagne, de-
puis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*,
1762, 12 vol. in-8, trad. en franç. (par le baron de
Vasse), Paris, 1785-86, 12 vol. in-8; *Dict. du
Commerce*, 1766, 2 v. in-fol.; *Élém. du Commerce,
de la politique et des finances*, 1772, in-4; *Dic-
tionnaire du poche de l'étudiant, ou Abrégé de l'his-
toire universelle, de la chronologie et de la bio-
graphie*, etc., 1777. On trouve sur cet auteur une
notice avec portrait dans l'*European Magazine*,
vol. 25, pag. 219. — John HANFORD MORTIMER,
peintre, né en 1739 à Korbourn (comté de Sussex),
m. en 1799, se fit quelq. réputation par ses tableaux,
dont les princip. sont : *le roi Jean signant la grande
charte, la bataille d'Azincourt*, une suite des prin-

grès du vice et un portrait de sir Arthegull, d'après Spenser.

MORTO ou NORTUO (Lottin), peintre du 16^e S., né à Felze, dans la marche de Trévis, vint de bonne heure à Rome, s'y livra à l'étude des vues sontraines, qu'il peignit avec succès, passa ensuite à Venise, où il travailla avec la Giorgione, et fut un des prem. qui mirent en honneur la manière dite *égaratigée*. Après avoir séjourné alternativement à Florence et dans le Frioul, il se vit réduit, faute d'ouvrage, à prendre du service dans un corps de troupes vénitiennes destinées à combattre les Turcs, et fut tué à l'âge de 45 ans dans un combat livré près de Zara, dans l'Esclavonie. On peut consulter sur cet artiste et ses produits, le tome 5, page 45 des *Éloges de pui illustri pittori*, etc.

MORTON (JEAN), card., archev. de Cantorbéry, gr.-châc. d'Angleterre, né en 1410 dans le petit bourg de Bare, au comté de Dorset, m. en 1500, rempli d'abord une chaire de droit civil, puis la place de principal de Peckwaters's, obtint successivement divers bénéfices ecclésiastiques et la charge de maître des rôles en 1473. Tout dévoué à la cause de Henri VI et des Lancastres (parti de la rose rouge), il fut toutefois se conformer au gouv. légitime d'Edouard IV, qui lui donna l'évêché d'Ely (1477), l'admit dans son conseil-privé, et le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires. Le prélat, sous le règne de Richard, duc de Gloucester, sembla la divis. entre es princes et le duc de Buckingham, et se vit forcé d'aller chercher un asile sur le continent. Il reprit en Angleterre à l'avènement au trône du comte Henri de Richmond, et ce fut pour négocier avec succès un mariage entre Henri VII et la fille d'Edouard IV, et réunir ainsi les partis des deux rois. Non-seulement il se vit rappelé au conseil, mais il fut nommé prem. ministre du nouveau roi, archevêque de Cantorbéry en 1486, gr.-chancelier du royaume l'année suiv., et card. en 1493. S'il faut en croire Thomas More, il ne se montre pas moins recommandable par sa sagesse et sa vertu que par l'autorité de ses charges. Son *vie* a été écrite par Jo. Rudden, Londres, 1607. Quelques aut. font honneur à ce prélat de la *Vie de Richard III*, plus généralement, et à meilleur droit, à Thomas More.

MORTON (JACQUES, 4^e comte de), de la puissante famille des Douglas, se trouvait, en 1557, l'un des chefs de la ligue formée par les religieux contre Marie de Lorraine, régente d'Ecosse. Après la m. de cette princesse, il posséda pendant quelq. temps la confiance de sa fille, Marie Stuart, et fut même élevé par elle à la dignité de gr.-chancelier du royaume; mais, de concert avec Henri Darnley, Murray et plus. seigneurs mécontents, il projeta et facilita le meurtre de David Rizzio. Abandonné presque aussitôt par le roi et par Murray, il s'enfuit en Angleterre avec les autres conjurés, et ne revint en Ecosse qu'après avoir obtenu sa grâce par l'entremise de Bothwell. Les nobles écossais s'étant réunis à Sirling contre le nouvel époux et pour la jeter fils de la reine, Morton fut un des chefs de cette soulèvement, qui eut bientôt mis sur pied une armée considérable. L'on sait que Bothwell s'enfuit, que Marie, enfermée au château de Lochleven, parvint à s'échapper, fut battue, et chercha un refuge en Angleterre. Lors de l'assassinat de Murray (1570), le parti du roi fut au moment dans la plus grande consternation; mais Morton eut recours à la reine Elizabeth, et, de concert avec elle, leurs les deux partis d'un vœu aspiro de conciliation. Cependant, on vit ses armes; Morton s'empara de Leith, et le fit fortifier, mais tomba bientôt entre les mains de ses ennemis (1571). Rendu ensuite à la liberté, grâce aux efforts du comte de Marr, il essaya vainement de disputer le trône à ce seigneur, et au moins il recouvra tous ses projets, l'empêcha de travailler avec succès à la réunion des parles, et la fit périr du chagrin de n'avoir pu

réunir (1572). Ce fut alors que, par la protection puissante d'Elizabeth, il fut enfin nommé régent. Il conclut d'abord un traité à Perth avec un des chefs des partisans de la reine (1573), et ramena la tranquillité dans tout le royaume. Mais il se rendit odieux au peuple par ses exactions, aux nobles et au clergé par ses procédés arbitraires, aux favoris du jeune roi par sa hauteur, et fut obligé de se démettre de la régence (1578). Toujours habile à profiter des chances favorables, il repartit encore sur la scène politique, au bout de quelque temps, et recouvra par le fait toute l'autorité, même celle qu'il avait eue sur son jeune maître. Malheureusement pour lui, il ne ménagea pas davantage les favoris, qui déjà l'avaient renversé et qui jurèrent sa perte. En vain Elizabeth, pour le sauver, menaça, pria, rassembla un corps de troupes sur les frontières d'Ecosse, et envoya Randolph comme ambassadeur dans ce pays; Morton fut enloupé dans une procédure irrégulière dictée par la violence et l'oppression, et fut condamné à mort comme complice de trahison. Il eut la tête tranchée (1581), et mourut dans ses derniers moments une tranquillité d'âme admirable.

MORTON (THOMAS), prélat anglais, né à York en 1564, étudia en coll. de St Jean à Cambridge, obtint par son mérite l'évêché de Chester en 1615, fut transféré à celui de Litchfield et Coventry en 1618, puis de Durham en 1632, et m. en 1659. Il a laissé divers ouv. estimés des théolog. anglais, et mentionnés (au nombre de 14, outre ceux restés Mss.) par M. George Crabbe dans son *univ. hist. Dictionary*, Londres, 1815, in-4. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Apologia catholica*, Londres, 1605 et 1606, 2 vol. in-4; *deinde adversus Eccles. rom. de merito ex condigno veniens*, Cambridge, 1639, in-4; et *Confessiones et proposita of protestant doctrine*, etc., Oxford, 1644, in-4, pub. par l'archev. Usher, avec plus. autres écrits du même sur la même matière.

MORTON (RICHARD), méd. anglais, né dans le comté de Suffolk, m. dans le comté de Surrey en 1698, méd. du prince d'Orange, s'était fait un gr. réputation dans le traitement des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des prem. promoteurs du quinquina en Angleterre; mais il fut malheureux, trop imbu de cette ridicule chimie qui a déshonoré la méd. des 17^e et 18^e S. On cite de lui : *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi*, Lond., 1685, in-8, trad. en anglais, 1691, in-8; *Exercitationes de morbis universalibus acutis*, ib., 1692, in-8; *de Febribus inflammatoriis*, ib., 1693, 1698, in-8; *Opera omnia*, Amst., 1695, 2 vol. in-8; Lyon, 1697, 2 vol. in-4; Venise, 1737; Leyde, 1757.

MORTON (THOMAS), colon anglo-américain, commença, vers l'an 1635, la première plantation de Brainerds (cité de Massachusetts). Il encourut quelque répression de la part des magistrats de la colonie de Plymouth pour l'imprudence qu'il commit en enflant, dans des vues d'intérêt, des armes à feu et d'abondantes munitions de guerre aux Indiens; et il se vengea en publiant, en 1630, un pamphlet contre ses juges. Il m. vers 1644 dans un âge assez avancé, laissant un ouv. intitulé : *la nouvelle Canon angl.*, etc., Boston, 1632, in-4. — Charles MORTON, minist. anglais, m. en 1698, pasteur de l'église de Charlestown, au Massachusetts, s'était déjà fait un nom en Angleterre dans les querelles théol. entre les évêques et les puritains (c'est il avait entraîné le parti) lorsqu'il passa en Amérique (1685). Ch. Morton avait fondé l'école de Newton-Green, d'où sont sortis plus. élèves distingués, notamment le célèbre aut. de Robinson-Croise (w. Fox). Nous ne citerons pas tous les ouv. de controverse, de dévotion et de politique dont il est auteur, et qui décident une érudition assez étendue; ses deux ouv. les plus importants, restés Mss., sont : *Compendium physica ex autoribus extractum*,

conservé dans la bibliothèque de la société historique de Massachusetts; et *Système complet de physique générale et spéciale*, qui se trouve à la bibliothèque du collège Harvard. — Un autre ecclésiastique anglo-américain, Nathaniel Morton, secrétaire de la colonie de Plymouth vers la fin du 17^e S., a écrit un *Recueil de l'hist. ecclésiast. de Plymouth*, conservé aux archives de cette église; et un *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Recit*, etc., 1669, in-4.

MORTON (JACQUES DOUGLAS, comte de), pair et surintendant des archives d'Ecosse, président de la société royale de Londres, memb. de l'acad. des sciences de Paris, né à Edimbourg en 1707, m. en 1768, avait cultivé les sciences en amateur éclairé. Il forma dans sa ville natale, à l'âge de 26 ans, une société de philosophes qui fut surnommée l'une des plus célèbres académies de l'Europe, et soutint avec éloquence les intérêts de l'Ecosse dans le parlement. V. son *Eloge* par Grandjean de Fonclay, dans le *Recueil de l'acad. des sciences*, année 1770, Histoire, p. 149.

MORUS (THOMAS). V. MORE.

MORUS (ALEXANDRE), ministre protestant, né à Castres en 1616, m. à Paris en 1670, fut d'abord principal du collège que les calvinistes avaient dans sa ville natale. Il occupa ensuite les chaires de grec et de théologie, et remplit les fonctions de ministre à Genève. S'étant rendu de là en Hollande sur l'invitation de Saumaise, il fut nommé prof. de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Sue le fin de sa vie, il vint exercer la miniaturerie à Charenton, où ses sermons attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. Milton l'a cruellement décrié dans ses écrits polémiques; et l'on cite de lui une réponse à Milton sous ce tit. : *Alexandri Mori fides publica*, La Haye, 1634, in-8. Le *Panegyrique* de ce ministre a été impr. à Amsterdam, 1605, in-8.

MORUS (SAMUEL-FRÉDÉRIC-NATHANIEL), humaniste et théol. saxon, né à Leubau, dans le Lucac-Supérieure, en 1736, m. en 1792, se distingua de bonne heure parmi les élèves de l'université de Leipzig, à laquelle il demeura attaché par divers emplois importants. Il ne laissa point d'enfans; mais un gr. nombre de ses élèves accompagnèrent son convoi, et les étudiants de l'univ. prirent spontanément le deuil et le portèrent plus semaines. Nous citerons de lui : *Longinus, cum animo*, et *versiones novæ*, Leipzig, 1769, in-8; *Libellus animadversionum ad Longinum*, ib., 1773, in-8; *M. Antonini impar. comment. quos ipse nbi scripsit cum syllobo var. lect. et conjecturæ*, ibid., 1774, in-8; *Fito J.-J. Reiskii*, 1776, in-8; *Dissertat. theol. et philolog.*, 1787, et 1794. 2 vol. in-8; un *Choix de Sermons*, 1789, in-8; *Epitome theol. christ.*, 1789, in-8 (prescrit comme manuel dans pluss. états de l'Allemagne); des *Leçons* en lat. sur l'Épître aux Romains (mis en ordre par J.-T. G. Holzapfel), Leipzig, 1793, in-8; — sur celles de St Jacques et de St Pierre (par C.-A. Donat, 1784, in-8), etc. On trouvera dans Meusel la liste des notices biographiques consacrées à Morus, et l'on pourra juger combien la mémoire de ce gr. théol. est chérie et vénéralisée de ses compatriotes.

MORVAN. V. BALLEGADE.

MORVEAU. V. GUTTON.

MORVILLE (GR.-JEAN-BAPT. FLEURIAU, comte de), fils du garde-des-sceaux Fleuriau d'Armenonville, né à Paris en 1686, m. en 1732, débute au Châtelet à l'âge de 20 ans par les fonctions d'avocat du roi, devint successivement conseiller au parlement de Paris, puis procureur-général au grand-conseil. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande (1718), il détermina les états-généraux à signer la quadruple alliance, et fut envoyé ensuite en congrès de Cambrai (1721) comme plénipotentiaire. Chargé du départem. du la marine après son

père, en 1722, il obtint l'année suiv. un fauteuil à l'académie française et la porte-feuille des affaires étrangères. Il quitta l'administration en 1727, et passa le reste de ses jours dans la retraite; mais on peut croire qu'il n'était point disgracié, puisque le roi lui accorda une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles.

MORVILLIERS (JEAN de), chancelier, né à Blois en 1506, m. à Tours en 1577, embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt pourvu de pluss. riches bénéfices. Entré au grand-conseil, par la protection du Guise, il fut un des juges du chancelier Poyet, remplit ensuite l'ambassade de Venise avec beaucoup d'adresse et de succès, et, de retour en France, fut élevé à l'évêché d'Orléans (1552). Il assista aux conférences d'Arras, partit avec éclat au concile de Trente, conclut un traité entre Charles IX et la reine Elisabeth (1566), et se démit de son évêché l'année suivante. Il avait refusé les sceaux après la m. du chancelier Olivier, et contribué à le faire donner à Lhopital; mais à la retraite de ce grand homme, il fut obligé de les accepter. Il les remit en 1571, après les avoir gardés deux ans et quelq. mois, se retira dans son abbaye de Saint-Pierre du Melun, et fit toutefois encore de fréquents voyages pour les intérêts du Pétit. Morvilliers était un homme faible, mais qui avait une grande expérience des affaires. Il crut engager tout le seul moyen de rétablir l'autorité royale était de traiter les protestans avec douceur. Il a laissé des lettres et des négociations, qui sont en MS. à la bibliothèque du roi; et des *Mémoires de son temps*, dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon. (V. la *Biblioth. histor. de France*, n° 1834.)

MORVILLIERS (MASSON de). V. MASSON.

MORY D'ELVANGE (N.), éd. vers 1740, m. sur l'échafaud révolutionnaire, en 1794, a pub. : *Notice d'un ouvr. inédit*, Recueil pour servir à l'hist. métallurg. des duchés de Lorraine et de Bar, Nancy, 1782, in-8; *Essai historiq. sur les progrès de la gravure en médailles chez les artistes lorrains*, 1783, in-8; *Notice d'une collection médallique donnée à la bibliothèque de Nancy par le roi Stanislas I^{er}*, ib., 1787, in-8.

MOZZILLO (FOX de). V. FOX.

MOSCARDO (LODOVICO), patrien de Vérone, littérat. du 17^e S., écrit *Storia di Verona* en 12 liv., et enrichit sa patrie d'un musée, dont il pub. le catalogue, sous le titre : *Memoria del museo del conte Lodovico Moscardo, descritte in tre libri, che trattano delle cose naturali, pietre minerali, e terre de' coralli, conchiglie, animali, frutti*, etc., in esso esistenti, Vérone, 1762, in-fol., 6g.

MOSCATELLO (JEAN-BERNARD), jurisconsulte napolitain du 16^e S., est aut. d'une *Pratica del tribunali*, impr. avec les addit. de Fr.-Marie Prato en 1645. — Un autre MOSCATELLO (J.-Phil.), écriv. du dépôt des archives romaines, est mentionné dans l'ouvr. de Bonamici, intit. *de pontificiar. epistolar. scripturis*.

MOSCATI (PIRRE), né à Milan en 1740, d'un chirurgien de cette ville, devint à l'âge de 22 ans prof. de médecine à l'université de Paris, et acquit en peu de temps une grande réputation. Entraîné dans la carrière politique par les événemens de 1796, il fut d'abord membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine; et, sous les gouvernem. qui se succédèrent en Italie, Moscati occupa la direction-générale de l'instruct. publiq., et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller-d'état, grand-écuyer de la couronne de fer et chevalier de la Légion-d'Honneur; il était en même temps méd. du vice-roi Eugène et de sa famille. Cependant les changemens politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires publiques, mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Bonaparte, le comte Moscati resta dans sa patrie, et ne cess point d'y

jouir de la haute considérat. due à ses talents, à son caractère, ainsi qu'à sa fortune. Il m. à Milan en 1824. Les sciences physiques et chimiques, qu'il avait cultivées avec beaucoup de succès, lui doivent plus. mémoires intéressants.

MOSCHEROSCH (JEAN-MICHEL), littérateur allemand, né en 1600 à Wildstadt, sur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, m. à Worms en 1669, fut successivement, après avoir rempli plus. emplois subalternes, conseiller des guerres de la couronne de Suède, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, président de la chancellerie et conseiller de la chambre de finances du comté de Hanau. On cite de lui : *Wunderliche*, etc. (Visions merveilleuses et réelles), Strasbourg, 1660-65, 2 vol. in-8; *Technolog. allemande et française*, ib., 1656, in-8; *Anthologia seu florilegium epigrammatum selectissimum*, ib., 1650; Francfort, 1655; Léna, 1673, in-12.

MOSCHION est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Plinie et Pline. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plautin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre de *multitudo morbis*, pub. en grec à Bâle, 1566, in-4; en grec et en lat. par J. Spicius dans *Concordantiam libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.; idem, par F.-O. Dewes, Vienne, 1793, in-8.

MOSCHOPULE (MANUEL), est le nom de deux grammairiens grecs, que Hody a mal à propos confondus et qui étaient cousins. Le plus ancien, ni daos l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du 14^e S. le second, qui était de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Gramm.*, pub. en 1540 à Bâle, et de *scholies*, encore inéd., sur les Héroïques de Philostrate. Il fait probablement lui donner aussi les *scholies* sur l'Hésiode, qu'un MS. d'Espagne lui attribue formellement, mais que Trincavelli a pub. sous le nom de Manuel de Byzance. Ces scholies se trouvent aussi dans l'Hésiode de Heinsius, et ont été réimpr. en 1820 par M. le prof. Gaisford. Manuel de Byzance est bien certainem. l'aut. du *Choix de mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532, chez Vesosius; mais nous ne saurions prendre sur nous de lui attribuer aussi, avec d'autres bibliogr., le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Parischédôn*, dont Robert Etienne a donné une magnif. édit. en 1545, et qui a été réimpr. à Vienne en 1773 et en 1807. Nous ne pouvons dire non plus auquel des deux Moschopule l'on doit attribuer les *scholies* sur les deux perm. livres de l'Iliade, que Scherpcetel a fait impr. à Utrecht en 1719; la *Pie d'Euripide* qu'on lit au commencement de plus. édit. de ce poète, le traité sur les *verses magiques*, trad. en latin et lu par La Hire en 1691, à l'acad. des sciences, etc.

MOSCHUS, poète bucolique grec, asquit à Syracuse. On ne sait rien de sa vie, rien sur l'époque de sa mort : celle même de sa naissance n'est pas sans incertitude. On la place à tort, selon nous, vers la 156^e olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ cent quatre-vingt ans av. J.-C. Disciple et ami de Bion (v. son article), il se distingue comme lui dans un genre de poésie (l'idylle) dont ils doivent être regardés comme les inventeurs. Un petit nombre de pièces ou plutôt de tableaux charmans, pleins de grâce dans le sujet et de talent dans l'exécution, ont fait à Moschus une réputation égale à celle de Théocrite et de Bion. *L'Amour fugitif*, *L'Enlèvement d'Europe*, sont des modèles parfaits de la manière dont le genre gracieux doit être traité; et l'idylle sur la mort de Bion est peut-être la plus belle élegie que nous ait laissée l'antiquité. Accueilli, confondu avec les poètes de Théocrite, celles de Bion et de Mos-

chus en furent détachées, pour le premier fois; par van Metkerke, Bruges, 1565, in-4, et elles en ont toujours été distinguées depuis; mais la mort n'a point séparé les deux poètes que l'amitié avait si étroitement unis pendant leur vie; et toutes les édit. placent les poésies de Moschus à la suite de celles de Bion, et jointes le plus souvent à celles de Théocrite, notamm. dans les excellentes édit. de Brunck, Gaisford et de MM. Kiestling, Briggs et Boissonade. Ces deux poètes ont été trad., chez nous, en vers par Longepierre et Painsinet de Si-vry, et en prose par MM. Gail, et Coupé dans ses *Sources littéraires*.

MOSCHUS (JEAN), moine grec, surnommé *Eucratès*, vécut sous les règnes de Tibère et de Maurice, et m. en 680. On sait qu'il habita sur les bords du Jourdain, qu'il remplit l'office de *prætor* (grand chantre) au nouveau monastère de St-Saba, qu'il visita ensuite les solitudes de la Syrie et de l'Égypte, et vint même jusqu'en Occident. Il a laissé un ouvr. intitulé *Leimon*, etc., c.-à-d. la pré ou le verger spirituel; c'est le recueil des vies des saints solitaires de son temps. Ambroise le Camaldulense a donné une traduct. latine, qui a été impr. dans le tom. 7 des *Pat. sanctior.* de Lippmann, et qui forme le 10^e livre des *Pat. patr.* de Rosweyde. Enfin le texte grec, divisé en 219 chapit., a été pub. par Fronton du Due dans le tom. 2 de *l'Antarctique Bibl. patr.*, d'où il a passé dans le tom. 13 de la *Bibl. patr.* Quelques fragm. de ce texte étaient restés inédits; Gœtlicher les a publiés, avec une version latine, dans le tom. 2 des *Monum. ecclesiast. græc.* Arnold d'Andilly a trad. en franç. l'ouvr. de Moschus; mais il en a retranché plus. passages.—Un autre Moschus (Démétrius), poète et orateur grec du 15^e S., vint probablement en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs, et habita successivement Ferrare, Mirandole, Mantoue et Venise. Il a laissé des poésies légères, des diacores et un poème d'Hélène, dont Giraldis fait l'éloge dans son livre de *Poet. suor. tempor.*, tom. 2.

MOSELEY (BENJAMIN), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, m. en 1819, fut d'abord chirurg. et apothicaire à Kingston (Jamaïque), pendant la guerre des colonies anglaises contre le métropole, et devint chirurgien en chef de l'île. A la paix, il visita New-York, Philadelphie, et la plupart des provinces américaines, fut élu membre de la société philosophiq., passa quelque temps à Londres, alla prendre son prem. grade comme médecin à Leyde, et après avoir parcouru l'Europe, revint se fixer définitivement à Londres en 1785. Il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, et soigna le célèbre Fox dans sa dernière maladie. Malheureusem. pour sa réputation, il se montra l'un des plus ardens ennemis de la vaccine, qu'il regardait comme une innovation des plus dangereuses, comme un véritable empoisonnem. On eût de lui *Observat. sur la dysenterie des Indes occidentales*, 1783, in-8; *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), qui eut une 3^e édit. dans la même année et une 5^e en 1792; *Traité sur les maladies des Tropiques* (4^e édit., 1806, in-8); *Traité sur le sucre*, 1799, in-8; *Traité médicaux*, 2^e édit., 1803, in-8; *Traité sur la Lues Bouilla ou vaccine*, 1806, in-8; trad. en franç. dans le livre intitulé : *La Vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8; *Comment. sur la Lues Bouilla*, 1804, in-8, et en 1805, in-8, etc.

MOSELLAN (PIERRE), savant grammair. allem. du 16^e S., m. à Leipzig en 1524, a laissé plusieurs ouvr. de grammaire et des notes philologiques sur quelq. auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVARADO (LOUIS), officier espagnol et l'un des compagnons d'armes de François Pizarre dans la conquête du Pérou, suivit Ferdinand Soto dans son voyage de Floride, et lui suc-

écide en 1542 dans l'emploi de gén. de cette colonie. Mais on trouvant plus que des troupes rebelle et découragées, il se contenta des conquêtes déjà faites par ses prédécesseurs, revint à Passau, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, et passa ensuite au Mexique, où il servit encore le vice-roi de ses conseils et du son épée.

MOSER (GEORG-MICHAËL), peintre, né à Selahouse en 1707, m. à Londres en 1783, se voua d'abord spécialement au travail de l'orfèvrerie, pendant un séjour qu'il fit à Genève; mais s'étant rendu à Londres en 1736, il y établit une petite académie de peinture, qui acquit de la réputation, et dont il fut nommé vice-président, avec une pension du 100 liv. sterling. Ses peintures, ses médaillons en émail et ses travaux d'orfèvrerie, qu'il ne discontinua pas, furent très-recherchés. — Sa fille Marie, née en 1744, fut aussi habile que lui dans la peinture, surtout pour les fleurs.

MOSER (JEAN-JACQUES), publiciste allemand, né à Stuttgart en 1701, m. dans la même ville en 1785, fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Tübingue à l'âge de 19 ans, conseiller de régence à Stuttgart en 1726, excepté ensuite une chaire de droit à Tübingue, puis à Francfort-sur-l'Oder (1736), dont il dirigea en même temps l'université. Il est parlant des désagréments, provoqués sans doute par son humeur un peu difficile, et se retira dans la petite ville d'Eberstadt (pays de Heuss) où il se trouva engagé avec les bernistes dans des querelles religieuses. Il entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, qu'il quitta bientôt, fut appelé dans sa patrie vers 1755, et y remplit le charge d'avocat consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états eurent quelques démêlés avec le souverain, celui-ci, en mépris de leurs droits, fit arrêter Moser, et l'envoya dans la forteresse de Hohentwiel. Moser recouvra sa liberté, au bout de cinq ans, sur un ordre du conseil culnique de l'Empire; et dès-lors, cessant de prendre part aux affaires publiques, il se livra exclusivement à l'étude. Moser a donné une liste de ses ouvr., qu'il divisa en 31 classes et qui s'élevaient au nombre de 484, dont 17 sont demeurées inédites, 16 lui sont contestées, et 4 ne lui sont dues que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 vol. publiés séparément, dont 71 sont in-fol. Sont, sur le droit public sont encore très-résumés. Nous nous contenterons de citer de lui : *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tübingue, 1731, réimpr. 6 fois; *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg, 1737, 1753, 26 vol. in-4; *Nouveau droit public*, Stuttgart, 1766 et suiv. suiv. : *Manuel du droit public de l'Empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8; *Esquisse de droit public des électeurs ecclésiastiques*, ib., 1738; *Droit public d'Aix-la-Chapelle*, Augsbourg, Constance, Trèves, Zell, Anhalt, Nuremberg, etc., plus, vol. in-fol.; *Principe du droit des nations européennes en temps de guerre*, Tübingue, 1752, in-8; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgart, 1777-80, 10 vol. in-8; *Supplém. au droit public en temps de paix*, 1778-80, 5 vol.; *Supplément*, etc., en temps de guerre, 1779-81, 3 vol. in-8; *Dissertations sur le droit ecclésiastique allemand*, Francfort et Leipzig, 1773, in-8; *Dissertation sur les droits des jésuites en Allemagne* (Huttenlocher), in-fol. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort et Leipzig, 1777-83, 4 vol. in-8. — MOSER (Frédéric-Charles de), fils du précédent, né à Stuttgart en 1713, m. dans le Wurtemberg en 1793, se forma, sous la direction de son père, aux affaires publiques, et fut successivement conseiller culnique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Hent-Hain, et administrateur du comté impérial de Falkenstein. En 1770 il fut mis à la tête des affaires publiques à Dersstadt, avec le titre de prem. ministre et de chancelier; mais plus tard, se voyant dis-

gracié, il intenta un procès à son souverain devant le conseil aulique de l'Empire, et obtint une éclatante satisfaction. du landgrave qui lui assigna même une pension de 5000 florins. Parmi ses nombreux ouvr., qui ne sont guère que des compilations, nous citerons : *Recueil des révis de tout empire romain*, Leipzig et Eberstadt, 1747, 3 vol. in-4; *des Langues de cour et d'état en Europe*, Francfort, 1750, in-8; *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations*, et du cérémonial de cour et de chancellerie, Francfort et Leipzig, 1751-63, 12 vol. in-8; *le Maître et le Serviteur*, ou les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre, 1759, 1763; trad. en franç. par Champigny, Hambourg, 1761; *Mém. pour servir au droit public et des nations*, Francfort, 1764-72, 4 vol.; *Apolo-gie du comte de Goertz*, ministre de Suède, tirée des actes authentiques, 1776; Hambourg, 1791; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipzig, 1784-90, 12 vol. in-8, auxquels il fit succéder de *Nouvelles archives*, Mannheim et Leipzig, 1792-94, 2 vol. in-8. — MOSER (Guillaume-Godefroid), conseiller intime et présid. à Darmstadt, puis député du cercle à Ulm, né à Tübingue en 1709, m. en 1793, a laissé : *Principes de l'économie forestière*, Francfort et Leipzig, 1757, 2 vol. in-8; *Archives forestières*, Ulm, 1788-90, 17 vol. in-8. — Son père, pasteur wurttembergois, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, pub. à Ulm en 1795.

MOSER (JUSTE), V. MORSE.

MOSES MENDELSSOHN, V. MENDELSSOHN.

MOSÉS-MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du 15^e S., un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandements de la loi juive, a pub. un savant ouvr., intitulé *Stepher Misnevoth gadol*, s.-à d. le *Grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (JEAN-LAURENT de), théolog. protestant, né à Lubek en 1694, s'engagea de bonne heure par des écrits sur des questions de théologie et d'histoire, qui le firent rechercher de plusieurs gouvernements. Il donna la préférence au duc de Brunswick, et alla professer la théologie à l'université de Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut en pouvoir du duc de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction supérieure de l'Eglise et de l'instruction publique, abbé de Marienthal et de Michelstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbùttel et de la principauté de Blomberg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considération. En 1747 le gouvernement d'Hennover réussit à lui faire accepter une chaire de théolog. à Göttingue, avec le titre de chancelier de l'université. Moheim m., après du travail, en 1755. Il s'est rendu à l'histoire ecclésiastique des services qui ont été appréciés chez toutes les nations étrangères; mais l'influence qu'il e exercée sur la littérature de son pays par ses sermons si purs, si élégants, si harmonieux, n'est pas moins digne d'être remarquée. Gellert, son émule, a été jusqu'à dire que la postérité désignera peut-être l'époque du bon goût du l'éloquence allemande par le nom de siècle de Moheim. Comme l'anglais, avec lequel il perçut avoir un beaucoup d'analogie par ses mœurs, le docteur de son style et son ardent amour de Dieu et des hommes, Moheim poursuivait une partie de son talent dans son éme. La liste complète de ses écrits, au nombre de 161, se trouve dans les bibliographies allemandes. Nous nous contenterons de citer : six vol. de *Sermons*, Hambourg, 1747, in-8; *Morale de l'Ecriture-Sainte*, 5^e édit., Leipzig, 1773, 9 vol. in-4 (les 4 dern. vol. ont de J.-P. Midler); *Institutionum historiae ecclesiasticae antiquioris et recentioris*, libri 17 Francfort, 1726, in-8; Helmstadt, 1735, in-4;

1764 (dont il existe une traduct. anglaise trad. elle-même en français par Kldous, Mactrecht, 6 vol. in-8, et Yverdon, 1776, 7 vol. in-8; et une trad. allem. par Schlegel, qui a paru à Heilbronn, 1779, 4 vol. in-8, avec une continuation jusqu'en 1789; une version latine du *systema intellectuale* de Cudworth, Iéna, 1738, in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4; *Histoire des hérésies* (en allem.), Helmstadt, 1746, in-4; *Elementa theologiae dogmaticae*, Nuremberg, 1758, in-8; 3^e édit., 1780; enfin des mémoires ecclésiastiques à l'histoire de l'Église, imp. dans les trois recueils suiv. : *Dissertat. ad hist. ecclésiast. pertinentes*, Altona, 1731 et 1743, 2 vol. in-4; 1767, in-8; *Dissertat. ad sanitates disciplinas pertinentium synagoga*, Leipzig, 1733, in-4; *Commentationes et Orationes varii argum.*, Hambourg, 1751, in-8.

MOSKWA (bataille de la), dite aussi de Majaïsk ou de Borodino, des lieux qui en furent le théâtre, est moins fameuse par l'importance de ses résultats que par le carnage qui s'y fit de part et d'autre. Livrée le 7 sept. 1812 par Napoléon en personne aux Russes, sous les ordres du feld-marschal Koutousoff, elle dura plus de 12 heures, pendant lesquelles la lutte fut terrible. Enfin les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais la stupéur de leur chef, en le prévenant le lendemain, fut telle qu'il semblerait que cette même journée, à l'aurora de laquelle il se flattait de voir briller le soleil d'Austerlitz, ne lui appaît dès-lors que comme le prélude de ses désastres. Il est difficile d'évaluer avec précision les pertes qu'entraînèrent les parties belligères; toutefois il y a lieu de penser, d'après les évaluat. contradictoires, qu'elles ne s'élevèrent pas à moins de 30,000 hommes mis hors de combat dans chacune des deux armées; six généraux français y trouvèrent la mort. C'est à l'issue, qu'il appartenait de montrer quelles causes empêchèrent Napoléon de poursuivre un avantage si étroitement payé, et d'achever l'extermination des troupes russes, réduites alors à 70,000 hommes, lui qui dans tant d'autres occasions moins pressantes tenta les chances d'une action décisive sans avoir, comme dans celle-ci, la supériorité du nombre de son côté. Peut-être que, sûr d'inventer Moscou, il sacrifia, cette fois, à des sentiments d'humanité, les maximes de sa tactique meurtrière; dans tous les cas il est certain de croire que ce conquérant a été le dernier à prévoir les ressources que suggérèrent aux Russes, pour éviter son poug, un sauvagement héroïque patriotisme. *V. l'art. RUSSIE et l'art. XIX.*

MOSLEMMAH ou MASELMAS, célèbre capitaine arabe, l'un des fils du khalyfe Abd-el-Melek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid I^{er}, Soleiman, Yessid II et Houcham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siège de Constantinople, qu'il dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yessid-Ibn-Mabek, et sur les Turks Khazars, et la réduction du Chirvan. Il m. en 739.

MOSS (ROBERT), théolog. anglais, m. en 1729, doyen d'Ely, a laissé 8 vol. de sermons, et quelques écrits de circonstances qui n'ont pas été recueillis.

MOSSAILAMAH, chef d'une tribu arabe et contemporain de Mahomet, embrassa d'abord l'islamisme, puis séduit par l'ambition d'imiter cet heureux imposteur, il s'éleva aussi en apôtre de Dieu, et parvint à se faire un parti considérable, augmenté bientôt des prosélytes d'une prétendue prophétess qu'il épousa. Ce triomphe dura peu; Mossailamah périt en 632, dans une bataille sanglante que lui livra Khaled, l'un des généraux musulmans. Avec lui s'éteignit sa secte, qui n'eut que deux ans d'existence.

MOSSÉ (N.), littérat., m. à Paris en 1825, est aut. de pluss. ouvr. médiocres, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul.

Quelques-uns ont été publiés sous les pseudonymes de Lejeune de St-Acre et de L'Ami. Tels sont les suiv. : *L'Art de plaire et de séduire, ou Conseils aux femmes*, etc., par L'Ami, Paris, 1821, in-18; *L'Art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans le monde, ou Conseils aux hommes*, etc., par L'Ami, ib., 1822, in-18; *Examen critique de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc., par Lejeune de St-Acre, ib., More, 1820, in-8. Ce dernier ouvr. est une réfutation assez remarquable du célèbre curr. de M. Fédicé de La Mennais. On peut citer encore la suivante : *Essai sur l'intolérance en matière de philosophie et de religion*, où l'on examine les tom. 3 et 4 de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion, etc., Paris, More, 1823, in-8.

MOSSI (AN ROINE), publiciste italien du 17^e S., né à Florence, est auteur des écrits suiv. : *Discorsi politici appartenenti alla mahim*, Florence, 1617; *Lettera alla santità de N. S. papa Clemente VIII persuadenlo al contrario il regni e potentati cristiani alla guerra contro l'ottomano*, ib., 1603.

MONTACIFY-BILLAH (Abeul' GACIM ABDALLAH IV, AL), fils de Moktasy, et 23^e khalyfe abbaside de Bagdad, monta sur le trône en 944. Son règne ne dura que seize mois. Trop confiant dans l'émir Moeza-ed-Deulhi, il fut déposé par cet audacieux ministre, privé de la vue et relégué dans une prison, où il m. au bout de quatre ans (949).

MONTADHER-BILLAH (Abeul' ACBAS JAMEN IV, AL), 28^e khalyfe abbaside de Bagdad; fils et successeur de Montasy, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1091, et m. en 1118, après un règne de 25 ans. Généreux, ami éclairé des belles-lettres, Montadher n'avait cependant point les qualités d'un prince; durant son khalyfat les croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099), ce qui ébranla dans Bagdad une telle épouvante qu'on y oublia les prières et les jeûnes d'obligation pendant le ramadan, ce qui, selon les historiens arabes, eut été jusqu'alors sans exemple.

MOSTADY-BAMR-ALLAH (Abeul' MOHAMMED HACAN II, AL), 33^e khalyfe abbaside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et m. en 1180, après un règne glorieux. Son khalyfat fut ébranlé par la soumission de l'Égypte, qu'il abandonna au 3^e des khalyfes fatimides, et remplaça sous l'influence religieuse des successeurs de Mahomet.

MOSTAIN-BILLAH (Abeul' ABAS-AMMED IV, AL), 12^e khalyfe abbaside de Bagdad, succéda à son cousin Moustaher en 862. Trop faible pour résister par lui-même, il s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité; enfin, assiégé dans Bagdad par les rebelles, Mostain fut obligé de résigner le khalyfat en faveur de son cousin Motas, qui, au mépris des traités, fit périr ce malheureux prince (866); il n'avait que 37 ans. — MOSTAIN-BILLAH (Abeul' Fadil-El-Abbas), fils et successeur de Mostakkel-Mohammed XI, et 11^e khalyfe abbaside d'Égypte, porta ce titre honorifique de 1306 à 1315; déposé à cette époque, il fut relégué à Alexandrie, où il m. de la peste vers 1330. Pendant l'ann. 1312 ce prince avait momentanément été revêtu de la dignité de sultan.

MOSTALY ou MOSTALA-BILLAH (Abeul' GACIM-AMMED, AL), 6^e khalyfe fatimide d'Égypte, succéda à son père Mostanser en 1093. Sans génie et sans caractère, il ne prit aucune part aux événements qui se passèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Adhal. Mostaly m. en 1101. La prise de Jérusalem par les croisés (1099) eut lieu sous son khalyfat.

MOSTANDJED-BILLAH (Abeul' MOHAMMED YOUSOUF, AL), 32^e khalyfe abbaside de Bagdad, succéda à son père Moktasy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses états

avec une grande sagesse, et les préserva de toute attaque étrangère. Mostafied m. en 1170, victime de la perfidie de son médecin, qui, payé par un des émyrs, fit périr le prince dans le bain.

MOSTANSER-BILLAH (ABOU-ABDALLAH-MOHAMMED, AL), roi hafside de Tunis, succ., en 1249, à son père Abou-Zahariau-Yahia. Après avoir comprimé une révolte de ses frères, il eut à combattre saint Louis, qui, à la tête de 36,000 Français, vint mettre le siège devant Tunis (1270). Mostanser vaincu dut le salut de ses états à la contagion qui ravages le camp de ses adversaires, et fit périr leur roi; profitant de cette circonstance, il proposa la paix à Philippe-le-Hardi, et l'obtint au prix de grands sacrifices. Il m. en 1275, laissant la réputation de prince courageux et libéral.

MOSTANSER-BILLAH (ABOU-DJAFAR-AL-MANSOUR, AL), 36^e khâlyfe abbasside de Bagdad, succéda, en 1226, à son père Dhalser, et obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection dévouée qu'il accorda aux lettres et aux arts. Une invasion des Moghols signala les dern. ann. de son règne; ces barbares s'avancèrent, jusque sous les murs de Bagdad; mais la conduite courageuse de Mostanser les contraignit à se retirer. Ce prince m. en 1232, à l'âge de 51 ans.

MOSTANSER-BILLAH (ABOU'L-CACER-AMMED, AL), 1^{er} khâlyfe abbasside d'Égypte, frère ou oncle du précéd., échappa aux massacres qui suivirent la prise de Bagdad par les Tartares (v. c. MOSTASEM). Parvenu en Égypte, il y fit valoir ses droits à la dignité de successeur de Mahomet, fut reconnu en cette qualité par le sultan Bihars 1^{er}, et en obtint même des troupes pour reconquérir la capitale des khâlyfes. Son entrep. ne fut point heureuse: surpris par les Tartares, Mostanser périt dans un combat avec la plupart des siens.

MOSTANSER-BILLAH (ABOU'L-HAM-AL-HAKEM II, AL), 9^e roi ommyde de Cordoue, succéda, en 961, à son père Abderram III, et mérita l'amour de ses peuples et la reconnaissance de la postérité par sa piété, sa magnificence, sa justice, et la protection efficace qu'il accorda aux sciences. Mostanser fonda un gr. nombre de collèges, rassembla une immense bibliothèque, et soutint l'académie de Cordoue; il étoit lui-même très-versed dans les sciences morales et physiques. Il se montra peu guerrier; toutefois la conquête de plus. villes de l'Espagne chrétienne signala son courage. Ce prince m. subitement en 976, dans la 16^e année de son règne et la 66^e de son âge.

MOSTANSER-BILLAH (ABOU-TAMIM-MAMD, AL), 5^e khâlyfe fatimide d'Égypte, né au Caire en 1029, fils et successeur de Dhalser, monta sur le trône en 1036. Son règne, le plus long dont il soit fait mention dans les annales du khâlyfat, est surtout remarquable par les malheurs qu'il attira sur l'Égypte. D'abord avec beaucoup de ses démêlés avec Caïm (v. ce nom), qui lui contestait l'héritage de Mahomet, Mostanser fut ensuite ses états en proie à la famine et aux dissensions intestines. Ses généraux, profitant de son incapacité, s'emparèrent du pouvoir, et le réduisirent à un tel étatement qu'il ne dut la vie qu'à ses aménités d'une femme charmante. Dans cette extrémité, il appela à son secours le célèbre Bedr-el-Dj-maly (v. ce nom), qui soumit les révoltés, pacifia les tribus arabes, et, par une sage administ. de 20 ann., rendit à l'Égypte l'ordre et la prospérité. Mostanser m. au Caire en 1094, laissant pour successeur son fils Mostaly.

MOSTARCHED-BILLAH (ABOU-MANSOUR-AL-FADL, II, AL), 3^e khâlyfe abbasside de Bagdad, succéda, en 1118, à son père Mostafied. Après avoir réprimé une révolte de son frère Aboul-Ikassan, et triomphé de Dohais, émyr des Arabes agades, ce prince, plus guerrier que ses prédéces., essaya de s'affranchir de la tyrannie des émyrs-al-emrah; mais cette entreprise hardie causa la fin

malheureuse de son règne: vaincu par Mahmoud en 1125, vainqueur des génér. de Masoud en 1132, Mostarched fut pris par ce dern. en 1135, et s'échappant le libéré qu'à des conditions onéreuses. Il se disposait à retourner dans sa capitale lorsqu'il fut assassiné par une troupe d'assassins. Mostarched étoit âgé de 44 ans, et en avoit régné 18.

MOSTASEM-BILLAH (ABOU-AMEN-ABDALLAH VII, AL), 3^e et dern. khâlyfe abbasside de Bagdad, fils et successeur de Mostanser, monta sur le trône l'an 640 de l'hégire (1242 de J.-C.). Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignoit un faste excessif à une avarice sordide, et, tout entier aux plaisirs, abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existoit alors à Bagdad entre les sunnites et les chéyites: Mostasem fit piller les propriétés de ces dern., qui protégèrent son visir Mowated-Eddin. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de diminuer le nombre des troupes; il éloigna ensuite les meilleurs officiers, puis informa Houlagou, frère du khan des Moghols, que Bagdad n'étoit pas en état de résister à une attaque. Bientôt le conquérant tartare envoya la capitale du malheur. Khâlyfe: Mostasem sortit enfin de sa léthargie, mais il ne put prendre aucune résolution courageuse, et capitula après un siège de quelques semaines. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp d'Houlagou, qui le reçut en coupable, et le fit condamner à mort avec ses deux fils, l'an 656 de l'hégire (1258): selon le récit des historiens, Mostasem, enveloppé dans un sac de cuir, fut foulé aux pieds des vainqueurs; il étoit âgé de 46 ans, et en avoit régné 17. En lui s'éteignit la 1^{re} dynastie des abbassides, qui avoit régné à Bagdad pendant 508 ans.

MOSTO. V. CADAMOSTO.

MOTADHED-BILLAH (ABOU'L-ACCAZ-AMMED III, AL), 16^e khâlyfe abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 379 de l'hégire (882 de J.-C.). Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts qui pesaient sur le peuple, et protégea les savans. Il m. en 393, après un règne de 9 années, troublé seulement par les incursions des armées, qui à cette époque commencèrent à proscrire leur secte.

MOTAMED-BILLAH (ABOU'L-ALLAH-ABOU'L-ACCAZ-AMMED II), 15^e khâlyfe abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Motahdy l'an 356 de l'hégire (870 de J.-C.). Prince incapable, n'ayant d'autre goût que celui des plaisirs, il régna 23 ans, pendant lesquels il ne prit aucune part aux événements qui se succédèrent, laissant toute l'autorité à son frère Mowaffek. Motamed m. à la suite d'une débâcle en 382, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda, au préjudice de son fils Djafar.

MOTANABBI. V. MOTENABBY.

MOTASEM-BILLAH (ABOU-ISMAEL-MOHAMMED III, AL), quatrième fils d'Haroun-et-Rachid, et 8^e khâlyfe abbasside de Bagdad, succéda à son frère Almamoun l'an 218 de l'hég. (833 de J.-C.). Intolérant et cruel dans les disputes de religion, barbare dans ses guerres avec l'emp. Théophile, Motasem m. en 242, peu regretté de ses sujets. Il créa la milice turque, qui dans la suite devint si fatale aux khâlyfes, et pour l'éloigner de Bagdad, fonda, à 12 lieues de cette capitale, la nouvelle ville de Samarra. Les histor. arabes remarquent que Motasem avoit régné 8 ans et 8 mois, qu'il étoit le 8^e de sa famille, qu'il se trouva dans 8 batailles, et qu'il laissa 8 fils et 8 filles, 8,000 esclaves, 5 millions de dinars d'or, et 8 fois dix millions de drachmes d'argent; cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *Mostanser*.

MOTAWAKKEL-ALA-ALLAH (ABOU-ABDALLAH MUHAMMAD BEN-YOUSOUF-AL-DUREGAN, AL), prince de la famille des Ben-Houd, régnant en 13^e s. sur la plus grande partie de l'Espagne musulmane

qu'il avait eulévée aux almohades. Guerrier habile et bon politique, il releva momentanément la puissance des Maures, et balança les armes du roi de Castille, Ferdinand, et de Jayma 1^{er}, roi d'Aragon. Motawakkel périt assassiné l'an de l'hég. 634 (1236 de J.-C.), au moment où il se disposait à secourir la province de Valence contre les chrétiens.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (AROU DJAFAR MOHAMMED XII, AL), 17^e et dern. khâlyfe abbasside d'Egypte, succéda à son père Mostanser-Yacoub. Son règne eut une courte durée; une victoire de l'empereur Selim 1^{er} (1516) convertit en même temps le trône des sultans mamelouks et la puissance khâlyfale. Ayant été fait prisonnier, Motawakkel fut forcé de renoncer à tous ses droits et à ceux de sa famille, et reconnut le vainqueur pour chef suprême de la religion musulmane. Il resta quatre ans captif à Constantinople, et revint ensuite en Egypte, où il m. l'an de l'hég. 945 (1538). On lui s'attribuait le pouvoir et l'influence de la race des abbassides, qui pendant 800 ans avait occupé la chaire pontificale de l'islamisme. Motawakkel laissait deux fils, dont on ignore la destinée.

MOTAWAKKEL-BILLAH (AROU' FADH. DJAFAR 1^{er}, AL), 10^e khâlyfe abbasside de Bagdad, succéda en 232 de l'hég. (847) à son frère Wathek. Pendant son règne, qui dura 15 ans, les troupes musulmanes conquérèrent l'Arménie, et vainquirent l'empereur grec Michel III dans une bataille sanglante. Motawakkel m. assassiné en 861; il s'était attiré la haine des grands par son intolérance et par sa cruauté à leur égard; d'ailleurs affable pour le peuple, il avait protégé les lettres et les arts.

MOTAZ-BILLAH (AROU' ABDALLAH MOHAMMED V, AL), fils du précédent et 13^e khâlyfe abbasside, succéda en 251 de l'hég. (866) à son cousin Mohtsin. Ce prince, inoustré et cruel, fut déposé à la suite d'une révolte des milices turques (869), et m. peu après dans une prison; il avait régné environ trois ans, et n'en avait que vingt-deux.

MOTENABBY (AROU' L-TAYYEB ARMED, AL), célèbre poète arabe, né l'an 303 de l'hég. (915 de J.-C.), m. en 354 (965), voulut d'abord s'engager en prophète, se fit même quelques partisans, mais fut emprisonné par Loulou, gouvern. d'Emès. Rendu à la liberté, il trouva tous ses prosélytes dispersés, et devenu plus sage, il tourna son imagination ardente vers l'étude de la poésie, et fut recueilli honorablement dans plusieurs assemblées. On a de lui un *Diwan*, ou *Recueil de poésies*, très-estimé en Orient, et dont la Bibliothèque du Roi possède plusieurs MSS. (P. la *Chrestomathie arabe* de M. Sylvestre de Sacy.)

MOTH (PAUL), médecin danois, m. à Copenhague en 1670, fut premier médecin du roi Frédéric III. On a de lui: de *Plenitudine legittima Disputationis*, Bâle, 1637; *Casus chirurgici perforati thoracis*, 1656, 1658, 1661, in-4.

MOTHARREZ (AROU' OMAR MOHAMMED, AL), écrivain arabe, né en 261 de l'hég. (874), et m. en 315 (926), obtint de son vivant une immense réputation dans les sciences et dans l'histoire. On cite parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, une *Histoire des Arabes*, intitulée *Akhbar al-'Arab*, et divers écrits sur les klepsidres (*kitab assa'at*), sur le jour et la nuit, sur les tribus arabes, etc.

MOTHARREZY (AROU' L-FATM NASSIR ben ASD-ELAYD, AL), savant arabe, né à Khiva en 538 de l'hég. (1144 de J.-C.), occupa de jurisprudence, de philologie et de poésie; sa réputation devint si grande qu'on le proclamait un digne successeur de Zamakhsary. Il m. dans sa patrie en 1213. Ses principaux ouvr. sont: un *Dictionn.* arabe destiné à expliquer les termes de jurisprudence; il est intitulé: *Al-Mograb fil-fikhet*; ou commentaire sur les *Mekhmât* de Hariri, intitulé: *Idhah*; un traité de grammaire intitulé: *Minah*, ou *Flambezou*.

MOTHE-HOUDANCOURT (PAULUS DE LA),

dur de Cardone, maréchal de France, né en 1605, fit ses prem. armes à l'âge de dix-sept ans sous le duc de Montmorency, et se distingua dans un grand nombre de combats en France, dans les Pays-Bas et en Piémont, où sa conduite aux sièges de Châler et de Turin le signala comme digne d'un commandement supérieur. En effet, La Mothe reçut en 1641 le titre de vice-roi de Catalogne, et se mit à la tête de l'armée française qui agissait dans cette province. Vainqueur à Terragona, à Vilfranche, où il gagna le titre de maréchal, et à Lérida, il fut moins heureux dans un second combat livré près de cette ville, et se vit obligé d'abandonner le fruit de ses prem. succès. Ses ennemis, prompts à saisir une semblable occasion, l'accusèrent de négligence coupable, le firent enlever au château de Marro-Encise, traîner devant les tribunaux jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Grenoble le déchargeât de toute imputation, et le rendit à la liberté après une détention de quatre ans. La Mothe ne prit qu'une faible part aux troubles de la France; l'injustice dont il avait été victime l'aurait rangé dans le parti des mécontents; mais ses talents, tout militaires, ne le déterminèrent pas au rôle de chef de faction. Les progrès des Espagnols dans la Catalogne rappellèrent sa brave marche sur le terrain où il avait déjà triomphé, et où il soutint de nouveau l'honneur des armes françaises, surtout dans la belle défense de Barcelonne. Revenu à Paris en 1657, La Mothe y m. la même année, âgé de 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER (FRANÇOIS DE LA), écrivain érudit et philosophe, membre de l'académie française, né à Paris en 1583, fit de profondes études dans les lettres, l'histoire et le droit; éloigné par goût des affaires publiques, il se démit même de la charge que lui avait transmise son père (celle de substitué du procureur-général au parlement) pour se livrer entièrement à ses recherches favorites. Toutefois il avait près de cinquante ans lorsqu'il mit au jour ses prem. écrits: l'un d'eux, qui traitait de l'attention à donner à Montaigne le duc de Richelieu comme précepte de ce prince; mais ce ne fut qu'après avoir dirigé les prem. études du jeune duc d'Orléans que La Mothe obtint le poste éminent dont il était digne par ses vastes connaissances. Après le mariage de son auguste élève (1650), il termina l'édifice de Montaigne, frère de Louis XIV. La Mothe, que Naudé a surnommé le *Plutarque de la France*, m. en 1672, à l'âge de 89 ans. Ses ouvr., fort nombreux et remarquables, surtout par le style, au moins par l'immense érudition qui y est déployée, ont été réunis plus fois; l'édition la plus complète est celle de Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8; nous citerons, entre autres, les titres suivants: *Discours de la contrariété d'honneurs qui se trouve entre certaines nations*, etc., 1636; *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; de l'Instruction de M. le duc de Lorraine, 1640; de la Perse des payens, 1642; Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins, 1646; *Petits Traités en forme de lettres*, 1659; *Hexameron rustique*, 1670; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, 1678. On a publié l'*Esprit de La Mothe-le-Vayer*, 1763, in-12, par Montholot, et 1783, in-12, par Alletz.—J.-F. de LA MOTHE-LE-VAYER, de la famille du précéd., maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12.

MOTHY-LILLAH ou **BILLAH** (AROU' L-CACIM FADH. ou MOHAMMAD AL), 23^e khâlyfe abbasside, et fils de Moktadar, succéda à son cousin Mostakfy l'an 334 de l'hég. (946 de J.-C.). Entièrement soumis à l'émir Al-Omrâh, ce prince porta vingt-neuf ans le titre de khâlyfe sans prendre la moindre part aux affaires, et vécut à peu près dans l'obscurité. Pendant son règne les charges publiques furent rendues vaines, et l'Egypte s'affaiblit du joug des ab-

hassides. Metly-Lillak m. en 974, après avoir abdiqué en faveur de son fils Tair-Lillak.

MOTILIO (GRÉGOIRE), juriconsulte napolitain du 17^e S., né à Capoue, a pub. : *Notizia di Pozzuolo-Felato*, Naples, 1674; *Decretorum Praxia civilis ordinaria pudica*, etc., ib., 1671, in-fol.

MOTIN (PIERRE), poète, né à Bourges, m. vers 1645, a laissé quelques pièces du vers qui l'on trouve dans les recueils du temps. C'est de lui que Boileau a dit :

J'aime mieux Bergasse et sa bristrique audace,
Que ces vers où Motin se morfond et se glace.

MOTRAYE. V. MOTTRAYE.

MOTTAHY-BILLAH (ABOU-ISRAËL-ISMAËL II, AL), 21^{me} khâlyfe abbasside, succéda à son frère Radhy-Billah l'an 329 de l'hég. (950 de J.-C.). Ce prince, après un règne de quatre ans, devint la victime des querelles élevées entre les prétendants à la charge d'émir-al-moukh. Le Turk Tamerlan, resté maître de ce poste élevé, s'empara par trahison de la personne du khâlyfe, lui fit crever les yeux (911), et ne lui laissa qu'une ombre de puissance. Motahy survécut vingt-cinq ans à son infirmité; il m. en 985. C'est lui qui céda à l'empereur Romain-Léopold, le fameux mouchoir conservé à Edesse, lequel, suivant une tradition, avait servi à essuyer la face de J.-C.

MOTTE (ANTOINE HOUARD DE LA), littéral., membre de l'académie française, né à Paris en 1672, était le fils d'un chapelier originaire de Troyes. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il étudia le droit, mais abandonna bientôt cette science pour se livrer aux compositions dramatiques. Son premier essai, intitulé *les Originaux*, ne réussit point. Le jeune La Motte, rebuté par cet échec, renvoya d'abord à la littérature profane, et voulait même se retirer au monastère de la Trappe. De sages conseils l'ayant ramené dans le monde, son penchant pour le théâtre l'entraîna de nouveau à rechercher les suffrages du public, et il donna successivement à l'Opéra et au Théâtre-Français un grand nombre de pièces qui pour la plupart obtinrent un gr. succès; il suffit de citer *Isac*, le *Triomphe des Arts*, *Sémélé*, la comédie du *Mignifique*, et la tragédie d'*Isis de Castro* : cette dernière renouvela le triomphe du Cid de Corneille. La Motte ne fut pas aussi heureux dans ses odes, où l'on remarque de belles strophes, mais qui parfois sont dépourvues de chaleur et de poésie. Une entreprise singulière, et qui attira sur son nom, les sarcasmes des contemporains, fut l'*Abrégé de l'Iliade*, qu'il traduisait sans savoir un seul mot de la langue d'Homère, et réduisit de douze chants : ce malencontreux travail n'est connu aujourd'hui que par l'épigramme de J.-B. Rousseau. Du reste La Motte se défendit dans un excellent discours *sur la critique*, modèle de diction, de clarté et de discussion, comme tous ses écrits en prose sur les divers genres de littérature; il y parut, quant aux formes, bien au-dessus de son adversaire, M^{me} Dacier, qui néanmoins avait la raison de son côté. Les *éloges* et les *fables* de La Motte pub. vers le même temps, obtinrent un brillant succès, surtout aux séances de l'académie, où l'art de son débit déguisait la faiblesse ou la durée des vers. On s'étonna, après la réputation méritée dont jouissait notre auteur, de le voir tout à coup décrier l'art de Corneille et de Racine, s'élever contre les entraves de la versification et contre les illusions de l'enthousiasme poétique, proscrire la règle des unités théâtrales, et, pour prouver ses assertions, écrire une tragédie et des odes en prose, mêmes puissantes pour ses ennemis, et fort peu propres à militer en faveur de sa cause. On accuserait son jugement si l'on ne savait qu'alors il devine le génie de Voltaire. Poursuivi sans cesse par les épigrammes et par d'impérieuses satires, La Motte montra dans ses réponses une rare urbanité; sa dou-

leur inaltérable, son caractère plein de bonté et de droiture le firent respecter et estimer même de ses antagonistes. Accablé du bon heur par les infirmités, aveugle dès l'âge de quarante ans, il m. le 26 décemb. 1731; il n'avait point été marié. Il fut ami intime de Fontenelle, à qui on l'a souvent comparé. Les *Œuvres de La Motte* ont été recueillies en 10 vol. in-12, 1754; on a aussi pub. ses *Œuvres choisies* en 2 vol. in-18.

MOTTE (GUILLAUME MAUQUEST DE LA), chirurgien, né à Valogney en 1655, m. dans la même ville en 1737, avait fait ses études aux hôpitaux de Paris, et de retour dans sa patrie, y obtint une grande réputation comme opérateur et comme accoucheur. La science dut beaucoup à ses ouvrages, qui ont été souvent réimprimés, et traduits dans plus. langues; en voici le titre : *Traité complet des Accouchemens*, etc., in-4, 1715, Paris; l'édition de Devaux, de 1722, enrichie de réflexions et d'observations, a servi de type à toutes les suivantes : *Dissertation sur la génération, sur la superfétation*, etc., Paris, 1718, in-12; *Traité complet de chirurgie*, etc., 3 vol. in-12, 1722; nouv. édit., 2 vol. in-8, 1771, revue et corrigée par Sabatier.

MOTTE (FRANÇOIS LA), 1^{er} violon de la chapelle impériale de Vienne, né dans cette ville en 1751, m. en Hollande en 1781, a laissé 3 concertos, 6 solo, et des airs variés pour le violon.

MOTTE (L.-F.-GABRIEL DORLEANS DE LA), V. DORLEANS.

MOTTE (JEANNE DE LUZ, DE SAINT-REMY, DE VALOIS, comtesse de LA), célèbre par l'affaire dite du collier, était née en 1756, au sein d'une extrême indigence, et descendait, par un fils naturel de Henri II, de la maison royale de Valois. Son illustre origine ayant été prouvée, il lui fut accordé une pension, et, en 1680, elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. C'est quelques années après ce mariage que se noua l'intrigue déplorable qui a commencé les malheurs de Marie-Antoinette. On parlait alors à la cour d'un riche collier, dont la reine avait refusé de faire l'acquisition à cause de son prix exorbitant (1,600,000 fr.) : M^{me} de La Motte conçut le projet de se l'approprier, et pour venir à son but, compromit le nom et l'austère personne de l'épouse du roi de la manière la plus impudente. Elle avait été introduite chez le cardinal de Rohan, et en avait même reçu quelques secours pécuniaires; instruite du faible de ce prince, et du vif désir qu'il avait de rentrer dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette, elle se donna à lui comme jouissant de la confiance intime de la reine, et lui offrit son entremise auprès de cette princesse. On sait par quels odieux moyens (v. ROHAN) elle détermina le crédule prelat à acquiescer le collier de diamans; usant d'une signature contrefaite, elle se le fit livrer au nom de Marie-Antoinette (1^{er} février 1785), et partagea cette brillante dépouille avec les complices du cette effreuse trame. L'intrigue n'eut pas le temps de sortir de France avant la découverte de son crime; arrêtée à Bar-sur-Aube, confrontée avec le cardinal, avec Cagliostro, qu'elle avait désigné comme l'agent principal de l'affaire, elle nia effrontément toute participation frauduleuse, relativement à la disparition du collier, et se peignit comme une victime sacrifiée pour sauver l'honneur de ceux qui l'avaient mise en avant. Tant d'audace et d'impudence ne pouvait en imposer aux juges; par l'arrêt du parlement, rendu le 31 mai 1786, M^{me} de La Motte fut condamnée à faire amende honorable la corde au cou, à être fustigée et marquée sur les deux épaules, et à être enfermée à la Salpêtrière pour le reste de ses jours. Elle trouva peu après le moyen de s'échapper et rejoignit son mari, qui avait réussi à passer en Angleterre. M^{me} de La Motte ne jouit pas long-temps des fruits de son infamie; elle m. à Londres en 1791 des suites d'une chute.

Se condotte ne pouvait être justifiée que par un tissu d'impostures; c'est ainsi qu'on doit considérer les ouvrages suivants : *L'ère de Jeanne de St-Hemy de Palou, comtesse de La Motte, etc.*, etc., écrite par elle-même, 2^e édit., Paris, an I, 2 vol. in-8; la 1^{re} édit., sous un autre titre, avait été publiée au commencement de la révolution, et brûlée par ordre de la cour. Quelques exemplaires, trouvés aux Tuileries après le 10 août, servirent pour la réimpression de ce libelle. On cite-til encore : *Mém. justificatifs de la comtesse de Palou de La Motte, écrite par elle-même*, Londres 1783, in-8; *Second Mém. justificatif de la comtesse de Palou de La Motte, etc.*, 1789, in-8.

MOTTE-FOUQUÉ, V. FOUQUÉ.

MOTTE-GUYON, V. GUYON.

MOTTE-PIQUET (le comte TOUSSAINT-GUILAUME PIQUEU de LA MOTTE, connu sous le nom de La), capit. offic. de marine, né à Rennes en 1720, entra au serv. en 1735, et, durant 36 ans, soutint dignement l'honneur du pavillon et l'intérêt du commerce français : il fit 23 campagnes, de 1737 à 1783; les plus remarquables sont celles d'Amérique, où il fut nommé chef d'escadre; celle de 1779, signalée par le combat de Fort-Royal, où il mit à soufre, avec 3 vaisseaux, le feu de 10 vaisseaux anglais; et celle de 1781, où il causa les plus gr. dommages au commerce britannique. Né sans fortune, La Motte recevait depuis 1775 une pension de 800 livres; le roi lui en accorda une autre de 3000 livres en 1781. Ce brave marin jouit peu de cette nouv. faveur : affaibli par les fatigues continuelles de sa vie, il m. en 1791.

MOTTEUX (PIERRE-ANTOINE), littérat., né à Rouen en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouv. patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français semblent des compositions originales. On cite particulièrement sa traduction de *Don Quichotte*, et celle de Rabelais, qui, revue ensuite par Orell, demeure, au jugement de Tylter, un des plus parfaits modèles de l'art de traduire. Mais ces trav. et d'autres encore, qui n'eurent pas moins de succès, ne suffisent point pour lui assurer une existence honorable, il lui restait au commerce, fit sa fortune, et sans doute il aurait vécu heureux, s'il n'eût été l'esclave d'un vice honteux qui avança ses jours, après avoir fait l'opprobre de sa vieillesse et le tourment de sa nombreuse famille. On le trouva m. en 1717 dans un mauvais lieu près de Temple-Bar. On soupçonna qu'il y avait été assassiné.

MOTTEVILLE (FRANÇOIS BERTAUD, dame de), fille de Pierre Bertaud, et descendant par sa mère de la maison espagnole de Saldania, était née vers 1621. Elle fut plénière, dès l'âge de 7 ans, près d'Anne d'Autriche, mais bientôt éloignée de cette princesse par le cardinal de Richelieu, qui prétendait que le jeune Bertaud pouvait fertiliser les intelligences de la reine avec l'Espagne. En 1639 elle épousa Langlois de Motteville; ce seigneur la laissa veuve après deux ans de mariage. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente, rappela auprès d'elle M^{me} de Motteville, qui dès-lors ne la quitta plus, et devint sa confidente intime; la reine en m. lui légua 30,000 liv. Telle est l'origine des *Mém. pour servir à l'hist. d'Anne d'Autriche*, Amsterdam, 1733, 6 vol. in-12; 16., 1739 ou 1750. Cet écrit, souv. altéré par l'éditeur anonyme, est d'une grande simplicité, et porte surtout le caractère de la bonne foi; personne mieux que l'auteur n'avait pu connaître la vie privée de la mère de Louis XIV, et la politique secrète de la cour pend. les troubles de la Fronde; aussi les *Mémoires* de M^{me} de Motteville sont-ils consultés avec fruit pour l'histoire de cette époque. Cette dame m. en 1683. Deux lettres, écrites par elle à

Mlle de Montpensier, ont été imprim. dans le *Recueil de pièces nouv. et galantes*, Cologne, 1687.

MOTTIN (PIERRE), doct. de Sorbonne, m. à Paris en 1773, a laissé un petit ouv. intitulé *Essai sur la nécessité du travail*, in-12.

MOTTLEY (JOHN), aut. angl., né en 1692, m. en 1750, a composé plus. pièces de théâtre, entre autres : *the Imperial Captives; the Devil to pay*, etc.; il a aussi publié une *Vie du czar Pierre-le-Grand*, 3 vol. in-8, et une *Hist. de la vie et du règne de l'impératrice Catherine de Russie*.

MOTTRAYE (ACHAT DE LA), voyageur franç., né vers 1674, et m. à Paris en 1743, avait parcouru, de 1696 à 1739, la plus gr. partie de l'Europe et plus. contrées de l'Asie et de l'Afrique; ses ouvrages, qui dénotent un observ. peu profond, sont cueillis par le grand nombre d'anecdotes et de détails qu'il donne sur tous les noms historiq. Ses liaisons avec Fabricius, l'un des agens de Charles XII, ont aussi fourni quelques documents pour l'hist. de ce prince et de son ministre Goertz. La relation des voyages de La Mottraye, publiée d'abord en angl., 1724, parut en français à La Haye, 1727, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Voyages en Europe, Asie et Afrique, où l'on trouve une gr. variété de recherches*, etc. Plus tard il publia : *Voyages en diverses provinces de la Prusse d'après le royale*, etc., fait en 1726, La Haye, Londres et Dublin, en angl. et en franç., 1732, un vol. in-fol.; *Remarques historiq. et critiq. sur l'hist. de Charles XII*, par M. de Voltaire, Londres, 1732, in-12.

MOUCA, V. MOCA.

MOUCHAN (JEAN DE CASTILLON, comte de), officier franç., entra au service en 1672, se distinguant dans les campagnes de Flandre, passa en Italie vers 1700, prit part à la bataille et à la prise de Luzzara (1702); il servit ensuite en Allemagne, et se trouva à la bataille d'Hochstedt (1704). Mouchan avait le grade de major-gén. à l'armée d'Espagne, lorsqu'il fut tué, en 1708, au siège de Tortose. La m. de ce brave off. causa de vifs regrets à Louis XIV et à ses généraux.

MOUCHEGH, V. MOUSCHON.

MOUCHERON (FRANÇOIS), peintre de paysages, élève de J. Asselyn, né à Embden en 1633, obtint de grands succès en France et en Hollande. Pendant son séjour à Paris, ce fut Helmbroeker qui peignit les figures et les animaux qu'il introduisait dans ses ouvrages; van der Velde lui rendit le même service à Amsterdam, où Moucheron m. en 1686. Le musée du Louvre ne possède qu'un tableau de ce maître; c'est une *Vue d'un parc en terrasse*, avec un escalier orné de deux grans vases; les fig. et les animaux sont de van der Velde. — Moucheron (Isaac), fils du précédent, né à Amsterdam en 1670, m. dans la même ville en 1734, eut suivi la carrière de son père d'une manière brillante; il peignait les fig. et les animaux aussi bien que le paysage, et entendait parfaitement la perspective et l'architecture. Il s'est donné aussi à la gravure, et a produit des estampes très-recherchées, entre autres la suite qui se peut lire : *Plusieurs belles et plaisantes Fées, et la cour de Hémécide dans la prison d'Ulrecht*, etc., 26 feuilles numérotées, petit in-fol.

MOUCHET (GEORGES-JEAN), lexicographe, né à Darnet près Rouen en 1737, devint l'ami de Sainte-Palaye et de Bréquigny, et fut associé pour eux à leurs travaux bibliographiques. Le premier avait conçu le plan d'un *Glossaire de l'ancienne langue française*; pour se donner un auxiliaire dans cet immense travail, il fit choix de Mouchet, qui, en 1770, demeura seul chargé de continuer les recherches. Il les continua jusqu'à l'époque de la révolution; privé alors de la pension de 2,000 francs que le gouvernement lui avait allouée, il dut à Le-grand d'Aussy la modeste place d'employé à la bibliothèque impériale; il l'occupait à sa m., arrivée en 1807. Les matériaux que Mouchet avait rassem-

blés pour la *glossaire* sont consignés dans plus de 60 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque royale; une très-faible partie seulem., a reçu une rédaction définitive; l'impression, commencée en 1780, s'arrêta à Ast. M. A.-A. Barbier a donné une notice sur Mouchet dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, tom. 4, p. 62. V. aussi les nos 2,824 et 13,277 du *Dict. des anonymes*.

MOUCHET (FRANÇOIS-NICOLAS), peintre, né en 1750 à Gray (Franche-Comté), m. dans la même ville en 1814, reçut à Paris des leçons de Greuze, et remporta, en 1776, le prem. prix à l'académ. Les évènements de la révolut. l'attachèrent momentaném. à son atelier; il embrassa les principes des premiers réformateurs, mais ayant manifesté son indignation contre les excès de 1793, il fut emprisonné, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. De retour dans sa ville natale, Mouchet s'y livra tout entier à la pratique de son art. On connaît de lui un grand nombre de portraits et de petits sujets gracieux, et deux compos. exposés au salon, reprès. *l'Origine de la peinture*, et le *Triomphe de la justice*.

MOUCHI (N.), sculpt. fraç., genre du célèbre Pagle, m. en 1801, est connu surtout par sa statue du *Silence*, l'une de ses productions qui, sur le fin du 18^e S., ont le plus honoré la sculpture.

MOUCHON (PIERRE), prédicateur protestant, né à Genève en 1733, m. dans la même ville en 1797, exerça avec distinction les fonctions de son minist. à Bale et à Genève. Il fut ami de J.-J. Rousseau, qui le nomme son cousin dans une lettre du 29 octobre 1762. On doit à Mouchon un travail immense, qu'il exécuta, durant cinq années, avec une patience au-dessus de tout éloge, et qui annonce d'ailleurs la plus grande variété de connaissances; c'est la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol. Il a été publié un choix des *Sermons* de Mouchon, 2 vol. in-8, Genève, 1798. On peut consulter sur sa vie la *Revue* de 1807, t. 52, et la notice insérée dans l'*Almanach des Protestants* de 1809; et sur ses liaisons avec Rousseau, une lettre rapportée dans l'*Histoire* de ce philosophe par M. de Musset-Pailley, t. 2, p. 500.

MOUCHY (ANTOINE de), en latin *Demachares*, docteur de Sorbonne, accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente en 1562, et à son retour en France se chargea, sous le titre d'*inquisiteur de la foi*, de rechercher les partisans d'opinions contraires à la pureté du dogme. Une telle conduite, que les contemporains ont qualifiée d'espionnage, et où Mézerai a même vu l'origine des *mouchards*, était peu propre à concilier les esprits; elle lui attira la haine du plus gr. nombre. Mouchy était assez éloquent, et parut avec avantage au concile de Reims et au colloque de Poissy. Il mourut à Paris en 1574, laissant, entre autres écrits, un tr. de *Sacrificio Missæ*, avec une *harangue* prononcée au concile de Trente.

MOUCHY (PHILIPPE de NOAILLES, duc de), maréchal de France, né en 1715 à Paris, et fils de Maurice de Noailles, entra fort jeune au service, et fit toutes les guerres qui se succédèrent de 1733 à 1759; il se distingua surtout à la retraite d'Hülkersberg, où l'armée fut sauvée par son courage et sa prudence. De retour de ses nombreuses campagnes, le maréchal de Mouchy vécut long-temps à la cour de Louis XV, qui l'honorait d'une véritable amitié; il fut chargé par ce prince de plus. missions importantes, remplaça Richelieu dans le commandement de la Guienne, reçut ensuite le gouvernement de Versailles, et fit en fin partie des états-généraux de 1787 et 1788. Son grand âge semblait l'éloigner des affaires lorsque les évènements de la révolut. le rappellèrent près de Louis XVI; dévoué servit de co-prince, le duc de Mouchy le protégea de sa personne pendant la journée du 20 juin. Retiré dans ses terres après la chute du trône et respectable vieillard en fut

arraché par une vague dénonciat., et conduit devant le tribunal révolutionn., qui le condamna à m.; il fut exécuté le 27 juin 1794, à l'âge de 79 ans.

MOUFETT (THOMAS), célèbre médecin anglais, né à Londres, m. vers 1600, est connu par un ouvrage recommandable commencé par Edw. Wotton, et qu'il acheva: *Intersectorum sive minorum animalium theatrum iconibus supra quingentis illustratum*, Lond., 1634, in-fol.; il y en a une trad. angl., Londres, 1638, in-fol. On a encore de lui: *De jure et praxi sive chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus, accessarum epitula quadam medicinales ad medicos aliquot conscriptæ*, Francofort, 1584, in-8.

MOUGIN (PIERRE-ANTOINE), né en 1735 à Charquemont (Franche-Comté), m. en 1816 dans la paroisse de la Grand-Combe-des-Bois, dont il était curé, consacra sa vie entière aux études astronomiques, et, depuis l'année 1760, entretenit une savante correspond. avec Lalande, qui a souvent fait mention des travaux de ce digne ecclésiast.; on lui doit un grand nombre d'*observat.*, ins. dans la *Connaissance des Temps*, de 1775 à 1803, et dans le *Journal des Savans*.

MOULY (CHARLES de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, m. à Paris en 1784, a publié durant sa longue carrière un nomb. infini de rom., mémoires, etc., la plupart d'une gr. médiocrité, et dont les bibliographes seuls recueilleront la liste; nous citerons comme la moins mauvaise de ses product.: la *Mourche*, ou les *Avent. de Rigand*, 1736, 6 v. in-12.

MOULIERES (N. HAUT de BAPTISTIN de), né en 1747, m. en 1827, fut d'abord secret., de la compagnie des cent-amis de 1768 à 1774, devint inspect. de l'imprimerie et de la librairie dep. 1810 jusqu'en 1815, et fut enfin attaché aux archives du ministère de la maison du roi jusqu'en 1825, époque où il fut admis à la retraite. On a de lui les ouvr. suiv.: le *Roi martyr*, ou *Esquisse du portrait de Louis XVI*, Paris, 1815, in-8; *Petite Biographie conventionnelle*, Paris, 1815, in-12; la *Lure rouge*, ou *Notice historique sur les Procès de Charles I^{er}, roi d'Angleterre*, Paris, 1816, in-12; *Nouvel Abrégé chronolog. de l'Etat de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII*, Paris, 1819, 3 vol. in-12.

MOULIN (N.), génér. fraç., né à Caen en 1752, entra d'abord dans les ponts-et-chaussées, où il resta jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut nommé adjud.-maj., puis adjud.-génér. de la garde nationale parisienne, fut ensuite employé comme gén. de div. à l'armée des Côtes-du-Nord, puis à celle des Alpes, qu'il commanda quelq. temps en chef en 1794. Appelé au commandem. de la div. milit. dont Paris est le chef-lieu en 1798, il fut nommé membre du directoire caséens l'année suiv. Dépourvu de cette place par la révolut. du 18 brum., il vécut dans la retraite quelq. temps, sans autre fortune qu'une petite propriété champêtre, reprit ensuite du service, fut chargé du commandem. de la place d'Anvers, et m. en 1810. — **MOULIN** (N.), frère aîné du précéd., fut employé en 1793 comme général de brigade dans l'armée contre les Vendéens. Attaqué dans Cholet en févr. 1794, il y fut blessé de deux coups de feu, et se brûla la cuvette au moment où il allait être fait prisonnier. La convention décréta qu'un monum. serait élevé en son honneur dans le bourg de Tiffange, avec une inscrip. portant qu'il s'était donné la mort « pour ne pas tomber vivant au pouvoir des royalistes ».

MOULIN (ONÈSIME-BENOÎT-CLAUDE), ancien procureur, né près Lyon vers 1758, et mort dans cette ville en 1823, est auteur d'un assés gr. nomb. de notices biographiques, d'articles de journaux et de pamphlets politt., recueillis quelquef. à cause de leur bizarrerie. Le titre suiv., choisi parmi ceux que M. Mahul a pris la peine de recueillir dans son *Annuaire nécrolog.* de 1824, suffira pour faire ap-

précier le style et les pensées de ce second pamphletaire : *L'Enseignement mutuel dévoilé*, ainsi que ses *jeuilles* et ses *protestations révolutionnaires*, etc., dédiée à la jeunesse pensante, réfléchissante, agissante, et surtout bien impressionnée, etc.; accompagné d'apergus neufs et de notices sur quelques uns des professeurs de morale qui dogmatisèrent le peuple lyonnais, et se consacrèrent à la jeunesse, etc., par Oupature, Lyon, in-8, 1820.

MOULIN (CHARLES DU), V. DEMOULIN.

MOULIN (PIERRE DU), célèbre théologien protestant, né en 1568 au château de Buki (Vaux), étudia en Anglet. sous les meilleurs profs. de l'époque, et, s'étant rendu en Hollande, obtint la chaire de philos. à l'univ. de Leyde, où il resta plus. années. De retour en France (1599), Du Moulin devint chapel. de la princ. Cathed. de Bourlon; ce fut lui qui pronença à Charenton l'Oraison funèbre de Henri IV. Ses écrits l'avaient déjà rendu célèbre; le roi d'Anglet. lui commanda plus. ouv., et le fit venir à Londres en 1615 pour s'édifier au plan de réunion des églises protestantes. En 1620 Du Moulin présida le synode d'Alais. Quelque temps après, craignant d'être inquiété par suite de sa correspond. avec le monarque angl., il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon l'accueillit avec empressement, et le nomma prof. de théologie. Du Moulin m. dans cette ville en 1628, âgé de 60 ans. On a de lui 75 ouv., tous consacrés à la défense de la communion réformée ou à la critique de ses adversaires; la liste en a été insérée dans les *Synodes des Eglises réformées de France*, par Aymon, t. 2, p. 273; nous citerons seulement les suiv. : de *Monarchia temporali pontificis rounant liber*, etc., Leyde, 1614, in-8, et Londres, 1712; *Nouveau du Pape, opposé à l'antiquité du Christianisme*, Sedan, 1637, in-fol.; 1633, in-4; *Anti-barbare*, ou du *Langage étrange et inconnu des pères*, Sedan, 1629, in-8; *Anatomie de la Messe*, Leyde, 1638, in-12; Sedan, 1639, in-8; *le Capucin, traité auquel est dévot et examiné l'origine de ces moines*, Sedan, 1645, in-10. On a publié, entre autres, le *Récit des dernières heures du P. Du Moulin*, Sedan, 1653, in-8, et Genève, 1666, in-12. — Pierre Du Moulin, fils aîné du précéd., chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et évêque de Cantorbéry, mort en 1681, a laissé de la *Poix de l'Âme*, ouv. dont la meilleure édit. est celle de Genève, 1729, in-12; trad. en angl. par le doct. J. Scrope; *Climor regis sanguinis*, La Haye, 1652, in-12, mal à propos attribuée à Alex. Moren, qui n'en a été que l'édit.; une *Défense de la Religion protestante*, en angl. — Louis Du Moulin, frère du précéd., m. en 1683, est auteur de quelques écrits violens contre l'église anglicane, entre autres : *Puritanus ad elisitorios imperit*, in-f., dédié à Olivier Cromwell; *Papa ultramontanus*; et *Patronus bonis fidei*.

MOULIN (GABRIEL DU), historien, né au commencement du 17^e s. à Bernay (Normandie), mort vers 1660 curé de Maoneval, est auteur des deux compil. suiv., encore recherchées pour les détails curieux qu'elles renferment : *Hist. gener. de Normandie*, Rouen, 1611, in-f.; et *Les Conquêtes et les Tropées des Normands-Francs*, Rouen, 1653, in-f.

MOULIN (GUILLAUME DE), littérateur, né à Berlin en 1728, mort dans la même ville en 1802, était d'origine française; nommé pasteur de la colonie de Bernay, il s'y distingua par son éloquence, et fut présenté à Frédéric, qui se plut à favoriser ses travaux. Moulinès renouva en 1783 aux fonctions de son ministère pour l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin; le roi le chargea en outre de donner des leçons de philos. au prince royal de Prusse, l'archid. et le nomma membre de son conseil privé. Moulinès a laissé : *Reflexions sur l'administration de la Justice*, Berlin, 1761; *La Haye*, 1777, in-8; *Lettre d'un habitant de Berlin à son*

ami de La Haye, ibid., 1773, in-8; non traduit, estimée d'Ammon Marcellin, etc., Berlin, 1775, 3 vol. in-12; Lyon, 1778, in-12; et une autre des *Écrivains de l'État*, d'Angstadt, Berlin, 1783, 3 v. in-12; nouv. édit., Paris, 1806, avec une notice par M. Barlier sur la vie et les v. de Moulinès.

MOULINS (GEYART DES), V. DESMOULINS ou DEMOLINS.

MOULINS, V. DESMOULINS.

MOULTHIE (GUILLAUME), gouverneur de la Caroline méridionale et major-général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et préleva, en 1760 et 1761, dans la guerre contre les Chérókées, aux exploits qui devaient plus tard le placer parmi les plus braves soldats de la liberté américaine. Il fut l'un des prem., à faire valoir les droits de cette cause sacrée, fut nommé colonel d'un régiment, défendit contre les Anglais le fort de Sullivan, qui depuis s'est appelé de son nom Fort-Moultrie, gagna encore sur eux la bataille de Beaufort en 1779, et, après avoir servi constamment avec la même valeur dans toute la guerre, revint en 1782 dans la Caroline mérid., dont il fut nommé gouverneur. Il m. à Charleston en 1805, à l'âge de 76 ans. On a de lui des *Mém. sur la révolution d'Amérique*, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, 1802, 2 vol. in-8.

MOUDAR (ABOU'LLAKES, AL), premier roi mouro de Sarragoce, était gouvern. de cette ville sous Soléiman; profitant des troubles qui agitaient alors l'Espagne musulmane, il secourut l'un des premiers le joug des Ommeides, et prit le titre de roi vers 405 de l'hégire (1014 de J.-C.). Il m. assassiné en 1033, après un règne glorieux; les historiens vantent ses talens milit. et sa munificence envers les poëtes et les savans.

MOUNIER (JEAN-JOSEPH), homme d'état, né à Grenoble en 1758, d'une famille de négocians, embrassa la carrière du droit, se fit recevoir avocat en 1779, obtint peu après la charge de juge royal dans sa ville natale, et, pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, acquit la réputation de magistrat aussi juste qu'éclairé. Les événem. de la révul. ne tardèrent pas à le placer sur un plus vaste théâtre. On sait que ce sont les états du Dauphiné qui les prem. donnèrent à la France l'impulsion constitutionnelle. Malmuet, placé par ses talens personnels à la tête de ses compatriotes, dirigea toutes leurs opérat., surtout à l'assemblée de Ville (21 janvier 1788), dont il fut le secrét. et l'orateur. La réunion des trois ordres et le vote par tête sont dus à ses propositions. Aussi lorsque le ministère eut convoqué les états-général. à Versailles, Mounier y parut avec l'influence que lui avait donnée sa conduite antérieure; il provoqua la fameuse séance du Jeu de Paume, où tous les députés, à l'exception d'un seul, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant Mounier crut devoir s'opposer au système qui prévalait dans l'assemb. constituante après le 14 juill.; il combattit avec force les restrict. imposées au pouvoir exécut., voyant ses efforts inutiles, cessa de s'associer aux travaux du comité de constitution. Président de l'assemblée pendant les 5 et 6 octobre, Mounier prévint beaucoup de maux par sa fermeté héroïque au milieu des vociférat. de la populace. Néanmoins on oit s'applaudir de ce que le conseil qu'il donna à Louis XVI de repousser la force par la force ne fut pas suivi. L'issue de ces malheureuses journées détermina ce célèbre serviteur de la monarchie à envoyer sa démission de représentant. Il se retira à Grenoble, mais il ne put y prolonger son séjour; des principes modérés étaient alors taxés de crime. Mounier quitta la France en 1790, resta deux ans en Suisse, se rendit ensuite en Anglet., où il refusa, par patriotisme, la place de gr.-juge au Canada; il accepta seulement de faire l'indust. du fils d'un pair de la Gr.-Bretagne, et parvint avec son élève la

Suisse et une partie de l'Italie. En 1797 il fonda à Weimar, sur les prières du duc de Saxe, un établissement destiné à compléter l'instruction des jeunes gens destinés à des fonctions publiques ; le succès en fut brillant et lui attira la plus grande considération. Mais, dominé par un vif amour de la patrie, Mounier se hâta de rentrer en France dès que les circonstances le lui permirent ; ses anciens collègues l'accueillirent avec transport, et le firent porter en 1802 à la préfecture d'Ille-et-Vilaine, qu'il conserva 2 ans. Napoléon le nomma ensuite conseiller d'état. Mounier mourut en 1806, entouré de l'estime générale. Voici la liste de ses ouvrages : *Nouvelles Observations sur les Etats-Généraux*, Grenoble, 1789, in-8 ; *Considérations sur le gouvernement, etc., qui conviennent à la France*, Paris, 1789, in-8 ; *Exposé de la conduite de Mounier, etc.*, 1799, in-8 ; *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1799, in-8 ; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 2 vol. in-8, Genève, 1792 ; *Adolphe*, Berne, 1794, in-8 ; *Néclat des malheurs de Genève*, 1794 ; *de l'Influence attribuée aux Philosophes, aux Franc-Maçons, etc.*, Tuluze, 1801, Paris, 1821, in-8. M. Berriat-St-Prix a publié *l'Éloge historique* de Mounier, 1806.

MOUFFORT (GUILLAUME), comédien anglais, né en 1659 dans le comté de Stafford, obtint une gr. réputation dans les rôles d'amoureux et de peigneurs ; il avait le talent de contrefaire d'une manière admirable la voix et les gestes de ceux qu'il voulait imiter. Mouffort m. en 1692, assassiné à la suite d'une misérable intrigue à laquelle il était étranger. On a de lui les ouvrages suiv. : *les Amans outragés*, trag., 1688 ; *Edouard III*, 1691 ; *le Parc de Greenwich*, com., 1691 ; *les Hevrens Etrangers*, 1696 ; *la Fie et la Mort du docteur Foust*, 1697 ; *Zelmone*, trag., 1705.

MOUQUE (JEAN), av. et poète, né à Boulogne-sur-Mer dans le 16^e S., a laissé plus. pièces qu'on trouve dans les recueils du temps. On cite de lui : *l'Amour desplume*, ou *la Factice de l'Amour divin*, pastorale chrétienne en 5 actes, en vers, avec des chœurs, Paris, 1612, in-8.

MOURAD-BEY, célèbre chef de mamelouks, était né en Circassie vers 1750. Devenu l'un des vingt-quatre beys d'Égypte, il s'unit à son rival Ibrahim contre les autres beys qui voulaient leur disputer le gouvernement du Kaire, et après une longue alternative de succès et de défaites, resta maître de l'Égypte conjointement avec son collègue ; car le gouverneur que la Porte entretenait au Kaire n'avait l'autorité que de nom, et malgré les efforts du pacha Iskik Ghazy-Baça, les deux beys conservèrent leur pouvoir, et eussent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Telle était la situation de Mourad-Bey lorsque les Français débarquèrent en Égypte sous le prétexte de leur vengeance des avanies faites aux nigériens de leur nation. Le chef mamelouk, abandonné de son collègue Ibrahim, supporta seul le poids de cette guerre, et, pendant 3 ans, résista aux meilleures troupes de l'Europe, combattant des ennemis supérieurs en nombre, sans cesse battus, ne se décourageant jamais, et réparant lorsqu'on croyait ses forces épuisées. Une lutte aussi héroïque avait mérité à Mourad-Bey l'estime de ses vainqueurs ; il demanda à traiter, fut favorablement accueilli de Kléber, obtint de ce général le titre de gouverneur d'une partie de la Haute-Égypte, lui promit une fidélité qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'engagea au besoin à se joindre aux troupes françaises pour expulser les Turcs. Plus tard, le refus imprudent que fit Meoum des services de Mourad-Bey ne refroidit point la reconnaissance du mamelouk, qui d'ailleurs craignait pour sa sûreté après le départ des Français. Il se disposait à se rendre au Kaire près du général Beliard, lorsqu'il fut attaqué de la peste, et m. le 23 avril 1801.

MOURAD-KHAN (ALY), 5^e prince de la dynastie des Zends en Perse, régna 4 ans sous le titre de *wekkil* (régent), après avoir renversé Fusrpat, Sadek, qu'il fit mettre à mort avec toute sa famille (1781). Maître d'Ispahan, de Chiraz et de la plus grande partie de la Perse, il songeait à rétablir la tranquillité dans ce pays, depuis long-temps en proie à l'anarchie, lorsque la révolte de l'eunuque Agha Mohammed Pahliga de reprendre les armes. Mourad Khan m. av. la fin de cette guerre en 1785.

MOURADGEA D'OISSON (IGNACE), diplomate et écriv. distingué, Arménien d'origine, était né à Constantinople en 1740 ; il entra fort jeune dans la légation de Suède, et devint en 1782 chargé d'affaires de ce royaume, et en 1795 reçut le titre de ministre de Suède près la Porte. Donné de vastes connaissances dans les langues et dans l'histoire de l'Orient, Mouradgea travailla toute sa vie à rassembler les matériaux d'un ouvrage destiné à faire connaître à l'Europe l'histoire, les lois et la civilisation des Turcs ; c'est un français qu'il rédigea pendant son séjour à Paris de 1784 à 1795, et de 1799 jusqu'à l'époque de sa m. arrivée en 1807. L'empereur Sélim, qui voyait dans les travaux de Mouradgea un honneur rendu à sa nation, le favorisa de tout son pouvoir, et mit à sa disposition les dépôts ou archives de Constantinople. Voici le titre de ce qui a été pub. de cet ouv., aussi important que curieux : *Tableau général de l'Empire ottoman*, 1787-90, 2 vol. in-fol., avec 137 pl. ; il en existe une édition en 5 vol. in-8 : le 3^e vol. a paru en 1821, par les soins de M. d'Oisson fils ; *Tableau historique de l'Orient*, 2 vol. in-8, 1804 ; ce dernier écrit était une introduction à l'*histoire de la puissance musulmane* qui, avec le tableau des institutions turques, complétait le plan de Mouradgea.

MOURAVIOF (MICHAËL-NIKOLITSCH), poète, historien et moraliste russe, né à Smolensk en 1757, m. à St-Petersbourg en 1807, était officier supérieur dans la garde impériale lorsque la réputation, qu'il s'était déjà acquise, décida Catherine II à le nommer chev. d'honneur et institut. de ses enfans. Il enseigna à ses augustes élèves la morale, les h.-lett. et l'hist. de Russie. Tout entier à d'aussi importantes devoirs, il ne composa plus que des ouv. propres à former l'esprit et le cœur des deux jeunes princes confiés à ses soins, et il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Tels sont : *le bon Enfant*, *les Lettres d'Emile*, *les Dialogues des Morts* (dans lesquels l'auteur fait parler les divers souverains de la Russie), *l'Habitant du Faubourg*, St-Petersb., 1789 ; les *Essais d'histoire, de morale et de littér.*, ibid., 1796. Mouraviof, qui avait abandonné la carrière militaire, devint, sous le règne de l'empereur Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruct. publique, et prit une gr. part à l'organisation de cette branche importante de l'administration. Outre les div. ouv. déjà cités, on lui doit encore les *Traité divers relatifs à la Géographie de la Russie et à la réunion de ses nombreuses principautés en une seule monarchie*, St-Petersb., 1810. Les *Œuvres complètes* de Mouraviof ont été imp. à St-Petersbourg en 1820.

MOURET (JEAN-JOS.), compositeur, né à Avignon en 1682, vint à Paris en 1707, et fut nommé surintendant de la musique du la duchesse du Maine. Il compose en cette qualité un gr. nomb. de divertissemens pour les fêtes que cette princesse donnait à Sceaux ; presque tous les airs qu'il y introduisit sont restés populaires. Mouret devint musicien du roi, direct. du concert spirituel et compositeur de la comédie ital. Le chagrin qu'il ressentit de la perte de ses div. places, en 1736, par la m. de la duchesse du Maine, éteignit sa raison, et le conduisit au tombeau en 1738. On a de lui un gr. nomb. de compositions instrumentales et vocales, 3 liv. d'*Airs sérieux et à boire*, et plus. opéras, aujourd'hui

oubliés, entre autres les *Amours des Dieux*, le *Triomphe des Sens*, etc.

MOURGUES (MICHEL), sav. jésuite, né en Auvergne vers 1642, mort au 1713 à Toulouse, où il professait la rhétorique et le latinisme, a pub. un gr. nombre d'ouv. remarquables par une profonde érudition; les princip. sont: *Recueil d'Apophthegmes, ou bons Mots anciens et modernes*, etc., Toulouse, 1693, in-12; *Tr. de la poésie franç.*, Toulouse, 1695; Paris, 1723, 1729 et 1753, par les soins du père Brumoy; *nouveaux Elements de géométrie*, etc., Toulouse, in-12; *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes sav. de la Grèce*, etc., Toulouse et Amsterdam, 1712, 2 vol. in-8; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, etc., Toulouse, Paris et Amsterdam, 1701, in-12; Bouillon, 1769, in-12.

MOURTEZA, Géorgien de naissance, devint pacha de Bagdad en 1663 de l'hég. (1651 de J.-C.), après avoir été selikhlar du gr.-seigneur, vèzer et pacha d'Erzeroum. Libéral et juste pour le peuple, Mourteza se montra mauvais politique par sa conduite cruelle envers les habitants de Basorah, qui l'avaient appelé à leur secours. Il fut battu par les Arabes révoltés, et à son retour à Bagdad (1655) se vit privé de son pachalik. Il obtint cependant celui de Diarbekir, regagna la faveur du divan en lui envoyant la tête d'un rebelle tué par la plus lâche trahison, et reparut à Bagdad en 1659. Son nouveau pouvoir ne dura que trois ans. Accusé d'intelligence avec la Perse, Mourteza fut déposé, obligé de fuir, et mis à m. par les ordres du pacha de Diarbekir (1662).

MOUSA, fils de Bijaat Ier, reçut du vainqueur de ce malheureux sultan l'investiture de l'Asie-Mineure. Après le départ de Tamerlan, les Turks, honteux d'obéir à un prince sans courage, se soulevèrent à Soleiman, qui régnait dans les provinces européennes. Mousa céda sans combattre, ne reparut qu'après la m. de Soleiman, mais trouva bientôt un nouveau compétiteur dans la personne de Mahomet, son second frère. Atteint dans sa fuite par les soldats du vainqueur, Mousa montra enfin quelque résolution, et se fit tuer les armes à la main (816 de l'hég., 1413 de J.-C.).

MOUSA AL KADHEM, 2^e fils de Djasfar-al-Sadik, né entre la Mekko et Médina vers l'an 129 de l'hég. (746 de J.-C.), fut le 7^e des douze imams révérez par les musulmans chrites comme khâlyfes légitimes. Haroun-al-Reschid, craignant ce rival de sa puissance religieuse, se rendit maître de sa personne, et le fit accablé, périr en 799 (183 de l'hég.). Mousa était hautement révérez par les musulmans. Son tombeau, situé à Bagdad, est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

MOUSA BEN-CHAKIR, vivait au commencement du gr. S., et est aut., selon d'Herbelot, d'un ouv. intit. les *Sources de l'Histoire*. — **AMER**, Hagan et MOHAMMED-BEN MOUSA, tous trois fils du précédent, furent célèbres dans tout l'Orient vers le milieu du gr. S., et ont publié en commun plus. ouv. scientifiques. Mohammed s'était adonné à l'étude des astres. Il mourut en 873, laissant des *Tables astronomiques* très-estimées de son temps. **Admet** passa pour avoir écrit un *Livre de Musique* et un *Traité des Machines*. Hagan a composé un *Traité du cylindre et divers ouv. de géométrie et de mécanique*.

MOUSA BEN-NASER (ABOU-ABD AL-RAHMÂN), général du khâlyfe Wâhid Ier, fut nommé par ce prince viceroi de l'Afrique en 703. Il méditait la conquête de l'Espagne et même l'asservissement de l'Europe méridionale, lorsque la trahison du comte Julien (v. ce nom) favorisa ses projets ambitieux. De concert avec son lieutenant, Tarik, il subjugua, dans l'espace de deux ans, les plus riches contrées de la Péninsule, franchit les Pyrénées, et s'avance en France jusqu'aux portes de Carcassonne.

Politique, habile autant qu'heureux guerrier, Mousa laissait aux habitants le libre exercice de leur religion, et garantissait la conservation de leurs propriétés. Accusé d'opiniâtreté envers Tarik (v. ce n.), dont il avait cherché à usurper la gloire, Mousa fut rappelé à Damas, et, malgré ses éclatantes services, condamné à être battu de verges et à payer une amende de 200,000 dinars d'or, et exilé à la Mekko (715). Le malheureux général m. dans cette ville vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragique de son fils Abd-al-Aze.

MOUSCHEGH, prince des Mamigonians, succéda à son père Vasag dans le gouvern. de Darin en 370, et fut investi de la charge de comestible par l'empereur Valens. Pendant plus. années, Mouschegh défendit l'Arménie contre les Persans, rétablit et maintint sur le trône Iah, roi de cette province, et périt assassiné par les ordres de Varazdat, dont il avait favorisé l'usurpation. — **MOUSCHEGH**, de la famille du précédent, et comme lui prince de Darin, succéda à son père en 533, et reçut de l'empereur, la titre de duc de l'Arménie romaine. Il contribua à rétablir sur le trône Khosrou, roi de Perse; néanmoins, détesté près de ce prince par quelq. courtisans, il fut obligé dans la suite de repousser ses attaques. Mouschegh m. en 604, après avoir désigné Valan comme son successeur.

MOUSIN (JEAN), méd., né à Nancy en 1593, m. aux environs de cette ville en 1655, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, séjourna long-temps à Padoue, et se fit surtout remarquer par la supériorité de son esprit et l'étendue de ses lumières. On a de lui: *Discours de l'immortalité et de l'immortalité, auquel les causes, nature et effets de l'immortalité sont complètement déduits, avec la guérison et préservation d'elle, ensemble, la manière de carrousser, et les combats barbares des anciens rois*, Toul., 1612, in-12; *Mortis anthropométriques, in quo immensum est concurren. florum sylvarum cujus decempera licet*, Nanci, 1632, in-8.

MOUSKES (PHILIPPE), en latin *Mus et Musinus*, occupa l'évêché de Tunroai de 1274 à 1282, époque de sa m. On trouve à la bibliothèque royale le MS. complet de son *Histoire en rimes de la lignée des rois de France*; il la commença à la guerre de Troie et la continua au-delà de 1249. Ducange en a pub. un fragment à la suite de l'*Hist. de Villahardouin*.

MOUSLEM CHERYF ED-DAULAH (ABOU MOHAMMED), 5^e ou 6^e prince akhalife de Mossoul, succéda à son père Corouch en 453 de l'hég. (1061 de J.-C.); il étendit sa domination, depuis Alep jusqu'à Bagdad, et se distingua par son courage et sa justice. Mouslem fut tué en 1085 dans un combat contre le prince seljoukide Soleiman.

MOUSSA (MOHAMMED BEN). V. MOUSSA BEN-CHAKIR.

MOUSSET (N.), poète franç., vivait au milieu du 16^e S.; il passe pour avoir le prem. composé des vers scandés à la manière des Grecs et des Latins; il avait traduit de cette manière l'*Iliade* et l'*Odyssée*; cet ouv. ne se trouve cité dans aucun catalogue, Daubigny seul en fait mention dans ses *Poétiques œuvres mêlées*.

MOUSSINE-POUSCHKINE (le comte ALEXIS IVANOVITCH), sénateur russe, conseiller privé actuel et présid. de l'acad. des beaux-arts de St-Petersbourg, né en 1744, m. au 1817, m. tous deux sa vie un grand zèle à la recherche des antiquités russes. On lui doit la découverte et la pub. de plus. des matériaux les plus précieux de l'histoire de Russie, et entre autres le *Recit de l'expédition d'Igor*, MS. du 12^e S. d'un grand intérêt.

MOUSTAPHA, V. MUSTAPHA.

MOUSTIER (N.), échevin de Marseille, a mérité l'avoir dans l'histoire une place à côté du généreux Belouca. Dès les prem. ravages de la peste de 1720, il se mit à la tête de toutes les expéditions

dont ses collègues n'avaient point à charger. Il fallait surtout enlever les cadavres qu'on la mort entassait par milliers chaque jour, et les forçats, pour obtenir la liberté, remplissaient ces tristes et dangereuses fonctions. Mais il fallait un homme qui sût leur commander et qui voulût les suivre et les encourager. Moustier fut cet homme intrepide. Tantôt à cheval, tantôt à pied, l'épée dans une main et la hache dans l'autre, on le vit, toujours infatigable, puiser, récompenser et travailler lui-même à la tête de ces ignobles bandes, qu'il avait su rendre utiles à la société. Il m. victime de son beau dévouement.

MOUSTIER (DE). V. DEMOUSTIER et MESSIVILLÉ.

MOUSTIER (ÉLÉONOR-FRANÇOIS ELIE, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne famille originaire de la Franche-Comté, fit ses études au collège des jésuites de Heidelberg; il entra fort jeune au service, accompagna son beau-frère, le marquis de Clermont-d'Ambuse, dans les ambassades de Lausanne et de Naples, et en 1778, fut nommé ministre du roi à Trévise. Voué désormais à la carrière diplomatique, le marquis de Moustier remplit successivement les charges de ministre plénipotentiaire en Angleterre (1783), aux États-Unis (1787) et en Prusse (1790). Partisan sévère de l'ancienne monarchie, il s'abstint ensuite de toute participation aux affaires publiques, malgré les instances de Louis XVI, et sollicita même l'ambassade de Constantinople pour ne pas être témoin du triomphe des réformateurs. Les circonstances l'obligèrent bientôt à émigrer; le marquis de Moustier s'attacha aux princes français, servit leur cause en Angleterre et en Prusse, suivit Louis XVIII à Hartwell, et ne rentra en France qu'avec ex-prince. Il est m. en 1817. Des nombreux écrits qu'il composa, les suivants seuls ont été impr. : *de l'intérêt de la France à une constitution monarchique*, Berlin, 1791; *de l'intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1793; *Observ. sur les déclarations du maréchal-prince de Cobourg aux Français, par un royaliste franc.*, Lond., 1793.

MOUTON (GABRIEL), avocat ecclésiastique, né à Lyon en 1618, m. en 1691, vicaire d'une des églises de cette ville, consacra ses loisirs à l'étude de l'astrologie. On lui doit l'ouvr. suiv., dont le célèbre Lalande a fait un éloge mérité : *Observations astronomiques sultis et lune apperçues, mercuriales, saturnes, aliquid utilitatis*, etc., in-4, 1670. Il est aussi auteur d'un table de logarithmes avec sept décimales, insérée dans les *Tables de Gardiner*, Avignon, 1770.

MOUTON (JEAN-BAPTISTE-SYLVAÏN), écrivain janséniste, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire (Nièvre), se fita au Hainaut près l'abbé Dupac de Beilgards, et le seconda dans sa vaste correspondance, ainsi que dans la rédaction de ses écrits. Il est auteur de la continuation des *Notulæ ecclésiastiques*, qu'il commença en 1793, époque où ce recueil cessa d'être pub. à Paris, et poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Utrecht en 1803.

MOUTON-DUVERNET (N.), lieutenant-général des armées franç., s'était élevé aux premiers grades par sa belle conduite dans les guerres que la France eut pendant vingt ans contre l'Europe, lorsqu'en 1815, pendant les cent-jours, il fut nommé membre de la chambre des représentants et gouverneur de Lyon. Ses discours à la tribune nationale ayant attiré l'attention de la mise en jugement après la deuxième restauration, il fut arrêté à Mauthuisson en mars 1816, puis conduit à Lyon, où, le 19 juillet suiv., il subit avec courage et sang-froid la peine capitale prononcée contre lui par un conseil de guerre et exécutée par le conseil de révision.

MOUTONNET-CLAIRFONS (JULIEN-JACQ.), helléniste et littérateur distingué, ne naquit en 1740, m. en 1813 à Paris, où il occupa un emploi dans l'administration, des postes, est aut. de plus tra-

doctions estimées et de quelques écrits originaux : en voici la liste : *les Poésies de Jean second*, trad. avec le texte latin, Paris, 1771, in-8; *les Hésiodiques*, etc., Paris, 1771; inséré dans la collection des *Poésies imaginaires*, 1787, 39 vol. in-8; *Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, etc., trad. du grec, 1773, in-8; Paris, 1779, 2 vol. in-12; *Leandre et Iléro*, trad., 1774, 1775, in-12; *l'Enfer du Dante*, trad. de l'ital. avec le texte en regard, Paris, 1776, in-8; *Manuel épistolaire*, ou *Choix de lettres choisies dans les meilleurs aut. français et latins*, Paris, 1785, in-12; *Lettre à M. Clement*, etc., Paris, 1772, in-8; *le Fortale philantropie*, Philadelphia (Paris), 1790, in-8; *la Galeade*, ou *le Chat de la Nature*, 1798, in-8. On trouve une notice sur Moutonnet dans les *Consolat. d'un soldat* par M. Duronceray, 1815.

MOUYANS (PAUL-RICHIED), dit *le Brave*, officier protestant, né à Castellane en Provence, se signala dans les guerres civiles du 16^e S. Il prit les armes pour venger la m. de son frère tué à Dragignan par la populace dans une émeute excitée par des prêtres, fit de grands ravages en Provence, et ne cessa d'être à la tête de sa troupe qu'après avoir obtenu des conditions avantageuses du comte de Tende, contre lequel d'ailleurs il ne pouvait tenir la campagne. Après avoir échappé aux pièges que lui tendit la mauvaise foi des catholiques, dès qu'il fut désarmé, il se retira pendant quelque temps à Genève, où le duc de Guise, qui voulait le détacher du parti protestant, lui fit faire vainement les offres les plus brillantes. Les nouveaux troubles qui éclatèrent à l'occasion du massacre de Vassy en 1564, le ramenèrent en France, où il continua de se distinguer dans les troupes protestantes. Enfin en 1568 il fut tué ou peut-être se tua lui-même dans un combat malheureux livré à Mésageau en Périgord.

MOVAFER-KHILAH (ABD-AMMED TELUAN, AL), prince albanais, et 5^e fils du khalyfe Mowakhal, fut exilé du trône par l'injustice de son père; mais dépositaire de l'autorité souveraine sous son frère Motamed, il releva la gloire du khalyfat, rétablit la paix dans Bagdad, et triompha de plusieurs rebelles, entra autres du fameux Yacoub et d'Ally, prince des Zondjes, auquel il fit trancher la tête en 270 de l'ég. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, Movafek n'avait pas assez pour régner; il m. da la lepre en 278 de l'ég. (891 de J.-C.). Son fils Motamed succéda à ses droits.

MOYA (MATTHIEU DE), jésuite espagnol du 17^e S., comless. de la reine Marie-Anne d'Autriche douairière d'Espagne, pub. sous le nom d'*Amadeus Guimenez* un opuscule de morale sous ce titre : *Opusculum singularium universæ fræ theologiae moralis completens, aduersus quorundam expostulationes contra nonnullas jesuitarum opiniones morales*, Lyon, 1665, in-12. Ce livre fut censuré l'année suivante par le Sorbonne, qui ne fit même que rapporter les premiers mots de la plupart des propositions improuvées pour ne pas exposer entièrement aux yeux du public les mystères d'une morale aussi impure.

MOYLAN (FRANÇOIS), évêque catholique de Cork (Irlande), était né dans cette ville en 1735. Après avoir fait ses études théologiques en France, il revint dans sa patrie, fut porté en 1775 à l'évêché de Kerry, et en 1787 passa à celui de Cork, où il m. en 1815, environné de l'estime générale; un grand nombre de prêtres assistèrent à ses funérailles.

MOYLE (WALTER), écrivain presbytérien, né en 1672 à Baks (Cornouailles), m. en 1725, avait siégé en 1695 dans la chambre des communes. Il est auteur de plus. écrits historiques et scientifiques, entre autres d'un *Essai sur le gouvernement de Rome*, trad. par Barrère en 1801, et quelques traductions de Xénophon et de Lucien. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Londres en 1726, 2 vol. in-8.

avec un exempl. du même format, pub. par Hammond.

MOYNE (Lé). V. LEMOYNE.

MOYRIAC. V. MAILLA.

MOYSANT (FRAŒOIS), né près de Caen en 1735, m. en 1813 bibliothécaire de cette ville, avait d'abord exercé la profession de médecin. On a de lui : *Bibliothèque des écrivains français*, etc., Londres, 1800, 4 vol. in-8 ; *Recherches historiques sur la fondation du collège de N.-D. de Roy-car*, etc., 1783, in-4. Il a été pub. une *Notice historique sur la vie de M. Moysant*, par M. Hébert, son neveu, Caen, 1814, in-8.

MOYSANT DE BRIEUX. V. MOISANT.

MOYSE. V. MOÏSE et MOÏSE.

MOYSE (HENRI), historien écosais, né à Lanark en 1573, m. à Edimbourg en 1630, avait été page et gentilhomme de la chambre du roi Jacques. On a de lui un *Mémorial*, impr. en 1753, qui relate des particularités curieuses sur la cour de son maître. — V. KOBEN.

MOZART (WOLFGANG-AMÉDÉE), célèbre compositeur allemand, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, commença dès l'âge de trois ans ses études musicales, et devint en peu de temps un des plus habiles pianistes du siècle. A six ans il fut présenté à François I^{er}, dont les suffrages accablèrent sa renommée : on parlait déjà en Europe de cet enfant extraordinaire, pour qui la musique semblait être non une science acquise, mais un langage naturel. En 1763 Mozart parut à la cour de Versailles ; ses prem. productions datent de cette époque ; ce sont deux œuvres de sonate qu'il dédia l'une à M^{me} Victoire, fille de Louis XV, l'autre à la comtesse de Tessé. L'année suivante le jeune virtuose passa en Angleterre, où George III, lui-même excellent musicien, se plut à lui faire surmonter les plus grandes difficultés du l'art. Enfin, après une absence de trois ans, Mozart revint à Salzbourg pour se livrer à l'étude de la composition, et méditer les gr. maîtres. Il avait douze ans lorsque Joseph II lui ayant demandé un opéra buffa, il produisit la *Finta semplice*. Après ce brillant début dans la carrière dramatique Mozart donna à Milan son *Mithridate*, qui eut vingt représentations consécutives. Combé d'honneurs et de gloire pendant son séjour en Italie, Mozart revint à Vienne, où il se lia avec Haydn ; il fit ensuite un second voyage à Paris, dans le dessein d'y donner un opéra ; mais ayant assisté à la prem. représentation, de l'*Alceste* de Gluck, qui, comme on sait, fut d'abord peu goûté du public, Mozart renonça à son projet et retourna auprès de Joseph, dont il ne quitta plus le service, refusant les offres avantageuses que lui firent plus. princes. Dès-lors chaque année vit éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres *don Juan*, les *Noëes de Figaro*, la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, etc. L'âge de Mozart promettait encore de longs triomphes à son génie, lorsque tout à coup sa santé s'altéra, et après une courte maladie qui fut aggravée par le deuil de sa brillante imagination, il m. le 5 décemb. 1791, n'ayant pas encore 36 ans. Mozart avait essayé tous les genres et excellé dans tous. Doué d'une facilité de création inconcevable, il a composé un nombre infini d'ouvr., dont la liste seule remplit un catalogue volumineux. Nous avons cité ses principaux chefs-d'œuvre dramatique ; nous nommerons encore l'admirable *Messe de veynem*, qui fut pour lui le chant du cygne ; l'*Édit*, donnée par le Conservatoire de musique en 1805 et précédée d'une notice sur Mozart par M. Sevelinges. On peut encore consulter la notice de Schlichtegroll, insérée dans le *Nécrologe allemand* de 1793, tom. 2, et trad. en franç. par Wüekler dans le *Musical encyclopedia*, 1801, tom. 3 ; la *Vie de Mozart* par le prof. Nissen ; l'*Esprit des Mozart*, Kufst, 1804 ; les *Amulettes sur Mozart*, par C.-F. Gräner, Paris, 1801, in-8.

MOZZI (AGUSTIN), jurisconsulte et recteur de l'université de Padoue, a pub. : *Disputationes publicæ per octo dies agitatae*, Padoue, 1558, in-4.

—MOZZI (Pierre-Nicolas), est auteur d'un traité de *Contractibus*, Venise, 1595, in-fol. —MOZZI (Marc-Antoine), en latin *Mattius*, savant rhomais de Florence, né dans cette ville en 1678, m. en 1736, avait cultivé avec succès les lettres et les beaux-arts : en 1701 il prononça, par ordre de Côme III, l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et en 1703, celle de Léon Strozzi, archevêque de sa ville natale. Il m. en 1736, membre de l'académie de Florence, et théologien de la priocesse Béatrix de Bavière. On a de lui : *Discorsi sacri*, 1717 ; *Supplément à son nom dans un digne florentin*, etc., 1705 ; *Historia di S. Cresci e de' santi martiri suoi compagni*, etc., 1710, in-fol. ; *Fata di Lorenzo Bellini Fiorentino*, insérée dans les *Vies des illustres Arcadiens*, Rome, 1713 ; *Traduzione in versi scolti degli anni di Prudenzio*, Milan, 1740.

—MOZZI (Louis), jésuite, vécut dans l'intimité de Pie VI ; il a pub., entre autres écrits : *Histoire abrégée du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, 1785.

MOZZOLINO. V. MAZZOLINO.

MUCANTE (JEAN-PAUL), grand-maître des cérémonies de la cour pontificale, né à Rome dans le 16^e s., a pub. : *Relazione della riconciliazione, assoluzione, e benedizione del sacramento Enrico quarto, cristianissimo re di Francia e di Navarra*, etc., Viterbe, 1593, in-4.

MUCIEN (P. LIGINIUS CRASSUS), en latin *Mucianus*, général et favori de Vespasien, appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et parvint au consulat l'an 60 J.-C. 52. Mais son faste et son amour pour les plaisirs le ruinèrent complètement. Claude l'envoya ou plutôt l'exila en Orient avec un commandement subalterne. Lorsque l'espérance fut tombée entre les mains de Vitellius, Mucien se trouva au nombre de ceux qui engagèrent Vespasien à être son compétiteur, et il vint à bout de l'y déterminer. Il rassembla aussitôt de grandes forces et des sommes considérables pour marcher contre Vitellius. Mais Antonius Primus avait déjà battu les troupes de ce prince, et ses sold. l'avaient mis à m. Mucien courut alors vers les rives du Danube que les Daces avaient franchies à la faveur des discordes civiles, et il les repoussa au-delà du fleuve. Arrivé ensuite à Rome, et y gouverna en maître pendant l'absence de Vespasien, qui, lorsqu'il fut arrivé dans sa capitale, ne diminua en rien l'autorité de son favori. Mucien eut quelquefois de son autorité et se fit reprocher soit des exactions, soit la proterct, qu'il accordait aux accusateurs. Au resto il parait qu'il conserva toujours sa faveur, car on retrouve encore deux fois son nom dans les fastes consulaires, l'an 70 et l'an 74 de J.-C., et il m. deux ans avant Vespasien, c.-à-d. en 79.

MUDGE (THOMAS), célèbre mécanicien angl., né à Exeter en 1715, montra fort jeune encore des dispositions extraordinaires pour l'horlogerie, et acquit en peu de temps une grande supériorité dans cette science. Au nombre des ouv. précieux qu'il a exécutés, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, commandées par le roi d'Espagne Ferdinand VII ; et un garde-temps qui mérita à son auteur une prime de 500 liv. sterl. On doit à Mudge la perfectionnement des montres marines, et l'invention d'un nouvel échappement pour les montres ordinaires. Ce savant, mort en 1794, a publié ses *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres*, particulièrement celles de la marine, 1766. — MUDGE (William), fils du précéd., major-général dans l'armée angl., né à Plymouth en 1762, eut d'abord dans les armées, et y obtint le grade de capit. d'artillerie. Mais bientôt ses connaissances distinguées, et la publication de quelques mémoires

scientifiques dans les *Transactions* de la société royale de Londres dont il était membre, appelèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui le chargea de lever le plan trigonométrique de l'Angleterre. En récompense de ses laborieux travaux, Mudge fut promu au grade de major-général, et devint ensuite correspondant de l'Institut de France et de l'Académie royale de Copenhague. En 1819 il accompagna M. Biot aux îles Orcades pour y déterminer la longitude de plusieurs points. Ce trav. m. à Londres en 1820. On lui doit : *An Account of the operations for accomplishing the trigonometrical survey of England and Wales*, 1799-1811, 3 vol. in-4.

MUET (PIERRE LE) V. LE MERT.

MUGNOZ (PHILADELPH), auteur ital. du 17^e S., a laissé : *Théâtre généalogique des Familles nobles de Sicile* (en ital.), Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-fol., fig. ; *Bagnagli historie del Vespro siciliano*, ibid., 1655 ou 1669, in-4.

MUGNOZ. V. MURON.

MUGUET DE NANTHOU (FRANÇOIS-FÉLIX-HYACINTHE), membre de l'assemblée constituante, né à Besançon en 1760, était avant la révol. avocat du roi et lieutenant-général au bailliage de Gray. Ses principes politiques, franchement constitutionnels, le firent élire aux états-généraux de 1789, où il se distingua par une éloquence facile et soutenue. En qualité de membre du comité des recherches, il présente de fréquents rapports sur les troubles du royaume et sur les mesures à prendre contre leurs auteurs. Après la session Muguet fut nommé juge à l'un des tribunaux de Paris ; mais, résolu de ne plus prendre part aux affaires publiques, il refusa, et se retira dans ses propriétés près de Gray. L'obscurité où il cherchait à vivre ne le préserva pas entièrement des persécutions exercées pendant la terreur. Arrêté deux fois, il dut la vie à sa fermeté et à la considération qu'il s'était acquise de toutes parts. Ses concitoyens l'élurent en 1798 au conseil des cinq-cents. Muguet refusa cet honneur, ainsi que les offres de Bonaparte, et n'accepta que la place de maire de Soing, où étaient situés ses biens. Cette commune lui a dû de nombreuses améliorations : Muguet s'occupait à y faire conduire des eaux de source lorsque, saisi de la fièvre, il m. victime de sa philanthropie en 1808.

MUHLEFELS (JEAN-HENRI MULLER DE), célèbre charlatan, né vers 1759 à Wasselonne (Alsace), avait d'abord été barbier ; ayant acheté de Daniel Rapold quelques secrets d'alchimie, Muller eut le projet d'exploiter la crédulité publique, à une époque où le manque général de connaissances laissait un vaste champ à ceux qui se disaient possesseurs du grand-œuvre. Peu heureux à la cour de Wurtemberg, le nouvel alchimiste se présenta devant l'empereur Roi-olphe II, charma ce prince crédule par sa dextérité et par l'étalage de ses prétendus secrets, et en reçut de riches présents, ainsi que le titre de noble sous le nom de Muhlefelds. L'habile charlatan trompa de la même manière plus d'Allemands, vendant aux nobles de la tenture d'or, extorquant aux autres des sommes considérables, en leur promettant la découverte du grand-œuvre. Le rhingrave de Stein, le margrave d'Ansbach et le duc de Wurtemberg se lancèrent tour à tour à sa suite ; mais enfin ses jongleries trouvèrent un terme près de ce dernier prince. Un autre imposteur, nommé Sendivog, vint d'obtenir à Stuttgart une grande considération ; Muhlefelds, en cherchant à perdre un rival aussi dangereux, vit ses propres intrigues dévoilées. Il ne devait trouver aucune commiseration dans ceux qu'il avait si longtemps trompés ; condamné à être pendu, le malheureux alchimiste fut exécuté au commencement de 1607. On n'a de lui aucun ouvrage.

MUIR (THOMAS), l'un des chefs de la conspirat. qui eut lieu en Ecosse en 1792, et membre de la convention nationale, qui s'assembla ensuite à Edim-

bourg, fut condamné par le tribunal d'Ecosse à un bannissement de 14 années à Botany-Bay. Cet arrêt fut exécuté, malgré l'éloignement opposé. de lord Stanhope, de Sheridan et de Fox, et malgré les efforts que fit le comité de salut public en France pour intercéder la frégate chargée de déporter le condamné. Cependant Muir s'échappa du lieu de son exil sur un bâtiment américain, et vint en France sur une frégate espagnole, après avoir été pris et relâché par les Anglais, qui ne le reconnurent pas à cause des blessures nombreuses qu'il avait reçues dans le combat. Mais il m. en 1799, des suites de ces blessures, au moment où l'expédition préparée avec tant d'appareil contre l'Angleterre semblait lui permettre l'espoir de la vengeance.

MUIS (SIMON MAROTTE DE), né à Orléans en 1587, m. à Paris en 1644, professeur d'hébreu au collège royal, a été justement célèbre par sa profonde érudition dans la science rabbinique. On a de lui : *in Psalmum XIX trium eruditissimorum rabbinorum Commentarii hebraicis cum latinâ interpretatione*, Paris, 1620, in-8 ; *R. David Kimchi Commentarius in Malachiam*, hebr. et lat., Paris, 1618, in-4 ; *Bellarmini Institutiones hebraicas*, Paris, 1622, in-8. Ses autres écrits, également très-estimés, ont été recueillis en plusieurs vol., Paris, 1650 ; on cite surtout son *Commentaire des Psaumes*, que Bossuet regardait comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

MULA (MARCO-ANTOINE DE), appelé aussi *Amulio*, patricien de Venise, év. et card., bibliothécaire du Vatican, et l'un des membres du concile de Trente, m. en 1570, fonda à Padoue le collège d'Amulio. On a de lui des *Lettres écrites aux Legats du Concile*, Trente, 1562, in-4, qui ont été d'une grande utilité aux continuateurs de l'Histoire ecclésiastique.

MULEY-ABD-ALLAH, empereur de Maroc, de la dynastie régnante des Chérifs-Felley, fils de Muley-Ismaël, succéda en 1723 à son frère Muley-Ahmed-Dahab. Son règne offre une longue série de mérites et d'expédients malheureux. Il échoua dans toutes les entreprises qu'il s'instigait du duc de Bippenda à l'égard des Espagnols d'Afrique. D'un autre côté, continuellement en guerre avec ses frères, il fut cinq fois déposé par eux, et ne resta paisible possesseur de l'empire que vers 1762. Malgré sa ferocité et son avarice, Muley-Abdallah sera accessible aux Européens ; il conclut la paix avec les Anglais et les Hollandais, et autorisa l'établissement de plus comptoirs dans ses états. Il m. en 1757.

MULEY-ABD-EL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chérifs, servit d'abord dans les armées ottomanes. A l'avènement de son oncle Abd-Allah (58^e de l'hégire, de J.-C. 1574), il craignit d'être sacrifié à la jalousie barbare de ce prince, et, levant l'étendard de la révolte, se rendit maître du royaume (1576). Encore mal affermi sur son trône, et atteint d'ailleurs d'une maladie dangereuse, Abd-el-Melek se vit menacé par don Sébastien qui, prompt à saisir l'occasion de combattre les infidèles, débarqua sur la côte d'Afrique avec 20,000 Portugais. Le roi musulman essaya d'acheter la paix ; mais, trompé dans ses desirs, il se fit porter en litère à la tête de ses troupes, qu'il commanda en personne à la célèbre bataille d'Alcazar-el-Kebir. On connaît l'issue de cette journée, si funeste au Portugal, et qui lui coûta son roi. Les Maures victorieux eurent aussi à regretter leur vaillant épiscopat : Muley-Abd-el-Melek, épuisé par les fatigues, m. le jour même de son triomphe.

MULEY-AHMED-DEHABY, empereur de Maroc, succéda en 1727 à son père Muley-Ismaël ; sa généreuse conduite envers son frère Abd-Allah, qui s'était révolté contre lui, semblait promettre un prince humain et juste ; mais cet espoir fut bientôt déçu ; Ahmed souilla le trône par toutes sortes d'infamies et de crimes ; ni les biens de ses

sujets, ni leurs femmes, ni leurs personnes n'en furent sacrés pour lui. Déposé momentanément par son frère Abd-el-Melek, il parvint à ressaisir la puissance, et fit mettre à mort les révoltés et leur chef (1729). Ahmed ne survécut que peu de jours à sa victoire.

MULEY-AHMED LAFASS AL-MANSOUR, roi de Fes et de Maroc, fut proclamé sur le champ de bataille d'Alcasar, après la mort de son frère Muley-Ahd-el-Melek, en 986 de l'hégire (1578 de J.-C.). Son règne offre un contraste frappant avec celui des autres monarques africains; pendant 25 ans la tranquillité de l'empire fut à peine troublée; une guerre heureuse portée au sein des pays voisins du Niger agrandit les états de Muley-Ahmed, et y répandit d'immenses richesses. Ce prince mourut en 1603, regrette de ses sujets, dont il avait mérité la reconnaissance.

MULEY-ARCHYD, 3^e prince de la dynastie des Chérifs-Fileys, est le prem. membre de cette famille qui ait régné à Maroc. Son père Muley-Aly et son frère Muley-Mohammed avaient possédé Tafilét. Muley-Archyd ayant détruit ce dernier (1684), marcha à la conquête de l'Afrique septentrion., et se rendit successivement maître de Fes et de Maroc, et prit le titre d'empereur. Devenu ainsi le plus puissant des souverains maures, il chercha à en être le plus riche, n'épargnant ni les exactions ni les crimes pour parvenir à ce but. Quelques belles qualités, un grand courage, étaient alors en ce prince par une cruauté extraordinaire; l'office de bourreau, qu'il exerçait souvent, lui paraissait le plus bel attribut du son pouvoir. Muley-Archyd m. en 1672, âgé de 41 ans; il en avait régné 8.

MULEY-HAGAN, roi de Tunis, de la dynastie des Hassides, parvint au trône en 914 de l'hégire (1533 de J.-C.), après avoir fait mourir ou aveugler la plupart de ses frères et de ses neveux. L'un des prem. ayant imploré le secours de Barberousse, ce célèbre capitaine arma une flotte considérable, et, dans le but réel de soumettre Tunis au sultan de Constantinople, vint attaquer Muley-Hagan, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, eut recours à l'empereur Charles-Quint (v. ce nom). Une victoire sur Barberousse et la prise de Tunis remirent Muley-Hagan en possession du trône (1535); mais les alliances avec les chrétiens l'avaient rendu odieux aux musulmans. Les villes se révoltèrent; le monarque, obligé de fuir, demanda de nouveau l'assistance de Charles-Quint, et repartit avec 2,000 h. devant Tunis. Battu par son fils Muley-Homaidah, il fut jeté dans une prison, et aveuglé par ordre de ce prince. Sa captivité dura peu. Muley-Hagan, délivré par les Espagnols, se réfugia en Italie, où il m. vers 1545. — **MULEY-HOMAHAN**, fils du précédent, et dernier roi de Tunis de la dynastie des Hassides, fut proclamé en 950 de l'hégire (1543 de J.-C.). Après sa victoire sur son père, il essaya d'échapper au ressentiment de Charles-Quint en le reconnaissant pour suzerain. Néanmoins les Espagnols mirent à sa place le frère du malheureux Hagan, nommé Abd-el-Melek; ce dern. étant m., son fils Mohammed lui succéda. Cette nouvelle tyrannie irrita les Maures, qui rappellèrent leur ancien souverain. Muley-Homaidah signala son retour par le massacre de tous ceux qui lui avaient été contraires, et régna paisiblement jusqu'en 1570, qu'il fut chassé de ses états par Kildj-Aly, dey d'Alger. Il ressaisit momentanément la puissance (1773); mais, repoussé par ses sujets, il alla m. en Sicile. L'année suiv., Sultan-Pacha soumit Tunis aux Turcs, et mit fin à la dynastie des Hassides.

MULEY-ISMAEL, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs-Fileys, était né vers 1636. Après la m. de son frère Muley-Archid (1672), il s'empara de Fes, tandis que Tafilét et Maroc reconnaissaient d'autres souverains. Trois ans de guerres signalées par d'atroces cruautés mirent Muley-Ismael en

possession du tout l'empire. La prise de Tanger sur les Anglais (1680), celle de Mahamerah (1681) et de Larache (1689) sur les Espagnols, le siège infructueux de Ceuta, qui dura 26 ans et coûta 100,000 b., enfin un traité de commerce conclu en 1639 avec le roi de France Louis XIV, sont les principaux évènements de ce long règne, remarquable par les talens avec lesquels Muley-Ismael sut faire supporter sa tyrannie. Une expédition contre les Algériens, tentée en 1700 par le monarque en personne, n'eut d'autre résultat qu'une honteuse déroute. Les inquiétudes que lui donnaient le grand nombre de ses enfans mâles, la révolte de l'un d'eux, et les préparatifs d'un immense armement contre les Espagnols, que la tempête dissipa en 1722, occupèrent le dern. partie de sa vie. Muley-Ismael m. en 1727, à l'âge de 81 ans; il en avait régné 55.

MULGRAVE (CONSTANTIN-JEAN-FRANÇOIS, lord), navigateur angl., né en 1734, entra de bonne heure dans la marine, où en peu de temps il acquit la réputation d'officier instruit. Depuis plus. années on avait remis en discussion la possibilité d'un passage ouvert au nord-est de l'Amérique, une expédit. vers le pôle boreal ayant été résolue, Phipps, alors simple capit. du vaisseau, offrit ses services à l'amirauté, qui les accepta. Il partit en 1773 avec deux bombardes; et, après un voyage pénible et souvent dangereux, constata l'impossibilité de franchir les glaces des mers septentrion., il s'étoit élevé au delà du 80^e degré de latitude-nord. A son retour, Phipps fut nommé membre de la chambre des communes (1775), et l'un des remissaires de l'amirauté en 1777; ces fonctions ne l'empêchèrent pas de commander un vaisseau de ligne jusqu'à la paix de 1783. L'année suiv. il obtint le rang de pair. Lord Mulgrave m. à Liège en 1794; depuis 3 années le mauvais état de sa santé l'avait forcé à se rendre sur le continent. La relation de son expédit., publiée par lui-même, a pour titre : *Voyage au Pôle boréal, entrepris par ordre du roi en 1773*, Londres, 1774, in-4; trad. en franç., Paris, in-4; en allem., Berne, 1777, in-4.

MULIERS (NICOLAS des), en latin *Mulerius*, médecin et géomètre, né dans le voisinage de Lill en Flandre, mort à Groningue en 1630, à l'âge de 63 ans, exerça le métier de médecin à Leyde, à Harlingen en Frise, à Amsterdam, et à Groningue, fut quelque temps recteur du gymnase de Leuwarden, et publia, partie en latin et partie en holland., des ouv. sur son art et sur l'astronomie. Nous citerons son *Introduction à l'usage de l'astrolabe*, en holland., Harlingen, 1595, et ses *Ephémérides*, 1599-1626, continuées par son fils Pierre des Muliers, docteur en médecine, qui fut appelé en 1728 à professer la botanique à Groningue, et y m. en 1647. P. sur le père et le fils, *Vita profess. Groning.*, p. 61-69, et 113-114.

MULLER (JEAN), célèbre astronome allemand, plus connu sous le nom latin de *Regiomontanus*, naquit en 1436 à Unken, près Ratisberg (Franconie); il étudia l'astronomie et les mathém. sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et, après la mort de ce dern., continua les travaux qui lui avaient été confiés par le card. Bessarion. Muller suivit ce prélat en Italie, où sa réputation s'étoit déjà étendue. A Padoue on lui demanda un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bude près du roi de Hongrie Mathias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un assez gr. nomb. d'ouv. scientifiques, dont Weiden donne la liste. Attiré à Rome par les vives instances du pape Sixte IV, Muller y m. en 1476, âgé seulement de 40 ans. On attribue cette fin prématurée au ressentiment des fils de Georges de Trévisande, dont il avait critiqué les traductions, Muller a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de

son temps un succès extraordinaire ; les plus importantes sont : *Joannis Regiomontani Eplermerides astronomica ob anno 1475 ad annum 1506*, Nuremberg, in-4 ; *Kalendarium novum*, Nuremberg, 1476, in-8, et Augsbourg, 1699, sous le titre de *Kalendarium magistri de Montecitorio, etc. Tabula directionum perfectionumque*, Venise, 1485, in-4, réimpr. plus. fois, entre autres en 1584 par Reinhold ; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitoma in almagestum Ptolemaei*, Venise, 1496, in-fol., souvent réimpr. ; de *Triangulis planis et sphericis libri F unâ cum Tabulis sinuum* ; est ouv., publié sous ce titre vers 1561, l'avait été d'abord en 1541, in-4 ; c'est le plus important de l'auteur. De Mure a mis au jour les *Lettere inedite de Muller* sous son *Memorabilia* ; il a aussi donné : *Noticia triam codicum autographorum J. Regiomontani*, Nuremberg, 1801.

MULLER (ANDRÉ), savant orientaliste, né vers 1639 à Gressingham (Poméranie), a beaucoup contribué au progrès des langues orient. en Prusse ; il s'était particulièrement appliqué au chinois, et avait fait des travaux considérables sur cet idiome ; mais, dans un accès de misanthropie, il brûla une partie de ses écrits ; du reste un caractère difficile et capricieux éloigna de lui ses contemporains. Dix ans de séjour à Londres, où il travaillait à la Bible polyglotte de Walton, et ses relations avec le P. Kircher, sont les principaux événements de la vie de Muller ; il avait été pasteur de Bernau. En 1667, nommé prêtre de l'église de Berlin, il résigna cet emploi 18 ans après pour se retirer à Stettin, où il m. en 1694. On a de lui, entre autres, une bonne édition des *Voyages de Marco Polo*, Berlin, 1671, in-4 ; l'*Oracion dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, 1676 ; ibid., 1680 ; et 1703, avec la vie de Muller par Stark, et la liste de ses ouv. ; un recueil intitulé *Opuscula novum latin orationum*, Francfort, 1665, in-4 ; enfin un ouv. très-rare intitulé *Specimen Sinicorum decem de decimis*, etc., 1685, in-fol.

MULLER (JEAN-SÉBASTIEN), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, m. en 1708, a écrit les *Annales de la maison de Saxe*, depuis 1300 jusqu'en 1700, Weimar, 1700, in-f., en allem. — MULLER (Philippe), profess. de médecine à l'université de Leipzig, né à Fribourg, vivait dans la 17^e S. On a de lui : de *Ussu Musculorum*, dans les *Observations* de Grégoire Horstius, Ulm, 1628, in-4 ; *Miracula chemica et Mystéria medica libri quinque emulenta*, Paris, 1644, in-12 ; Rouen, 1651, in-12 ; Amsterdam, 1650, 1659, 1668, in-12 ; Genève, 1660, in-8. — MULLER (Charles), de Friedberg, m. en 1803, est auteur de l'ouv. intitulé : de l'*Intérêt politique de la Suisse, relativement à la principauté de Neuchâtel et Valangin*, trad. de l'allein. par J.-J. de Sandos, Neuchâtel, 1790, in-8. — MULLER (JEAN), ingén. de Zurich au 18^e S., a pub. les *Restes remarquables des Antiquités de la Suisse*, en 8 cahiers in-4, avec une explication en allem.

MULLER (JEAN-HEINRICH), physicien et astronome allem., né près Nuremberg en 1671, m. en 1731 à Altorf, où il professait les mathém. et la phys., avait été collègue d'Ensmann dans les Observations scientifiques de ce dernier. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : *Exercitatio academica de extropis veterum*, Altorf, 1711, in-4 ; *Collegium experimentale*, Nuremberg, 1721, in-4 ; *Observationes astronomicae, etc., in speculâ Altorfianâ ob anno...*, 1711, etc., Altorf, 1723, in-4 ; *Dissertatio de sanguinis claritate lucis diurnae in terrâ et planetis*, ibid., 1729, in-4.

MULLER (GÉHARD-FRÉDÉRIC), savant voyageur et historien, né en 1705 à Herxorden (Westphalie), se rendit à l'âge de 20 ans en Russie, où il passa la plus grande partie de sa vie, et qui l'a adopté en quelque sorte comme l'un de ses plus gr. hommes.

Peu de savants en effet n'ont été aussi utiles à cet empire. D'abord membre de l'acad. de St-Pétersb., Muller fut désigné par elle pour faire pos. voyages scientifiques ; le plus célèbre est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), où il accompagna Gmelin et Delisle de la Croix. A son retour, Muller obtint successivement les places d'historiographie de l'empire russe, de conservateur des archives impériales aux affaires étrangères, de directeur de l'école des enfants trouvés, et de conseiller d'état. Son mérite supérieur l'eût constamment au-dessus de ses ennemis ; et, jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, il jouit de la faveur de l'empereur Catherine, et d'une immense réputation acquise par ses plus importants travaux. Muller, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre de la société roy. de Londres, a écrit en russe, en allem., en latin et en françois ; ses princip. ouv. sont : *Gazette allemande de St-Pétersbourg*, de 1728 à 1730, in-4 ; *Recueil pour l'Histoire de Russie* (en allem.), Peterb., 1732-64, 9 v. in-8 ; nouv. édit., moins complète, Offenbach, 1777-80, 5 v. in-8 ; de *Scriptis longinquis in Siberia reperti*, etc., ibid., 1747, in-4 ; *Origines gentis et nominis Russorum*, ibid., 1749, *Hist. des Voyages et Découvertes des Russes*, Amsterdam, 1760, 2 v. in-8. En outre Muller a été édit. de plusieurs ouv. russes, tels que : le Code de Loï (Zoudebnik) du tsar Jean Vasilievitch, Moscou, 1768 ; *Lettre de Pierre-le-Grand au comte Chermietzky*, ibidem, 1774, etc. Il a en outre coopéré à un gr. nomb. de rev. et d'écrits scientifiques et littéraires. Ses *Remarques sur le 1^{er} tome de l'Histoire de Russie par Vailaire* sont impr. dans le *Magasin des Amis des Sciences utiles*, Hambourg, 1760-61.

MULLER ou MILLER (JEAN-SÉBASTIEN), peintre et botaniste allemand, né à Nuremberg en 1715, m. en 1783 en Anglet., où il résidait depuis long-temps en qualité de peintre-graveur, a mis au jour un gr. nomb. de grav. et de tableaux ; mais son principal ouvrage est son *Illustratio systematis sexualis Linnei*, avec un texte latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol. — MULLER (Frédéric-Adam) est connu pour avoir réuni une riche collection de grav. relatives à l'hist. du Danemark ; la description en a été imprim. sous le titre de *Pinnacotheca dano-norvegica arte usua, collecta et in ordinem reducta à F.-d. Muller*, Copenhague, 1797, 25 vol. in-fol.

MULLER (ORHON-FRÉDÉRIC), éditeur naturaliste danois, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, obtint de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation de l'un des observateurs les plus laborieux et les plus éclairés du 18^e S. Le gouvernement danois lui accordant divers emplois, outre autres ceux de conseiller de chancellerie et d'archiviste de la chambre des finances de Norvège ; mais dès 1772 Muller renonça à toute fonction publ. pour se livrer entièrement à ses goûts. Ses principaux ouv. sont : un *Traité sur quelques Champignons*, 1733 ; *Funna insectorum Friedrichsdaniensium*, 1764, 2 vol. in-8 ; *Flora Friedrichsdaniensium*, 1765 ; un *Traité sur certains Fers de l'eau douce et de l'eau salée*, 1771, in-4 ; *Pernum terrestrium et fluvialium succinta Historia*, Copenhague et Leipzig, 1773-4, in-4 ; *Hydrachna quas in aquis Danic palustribus detexit et descripsit Muller*, Leipzig, 1781, in-4 ; *Entomostroaca, seu insecta testacea*, etc., Copenhague et Leipzig, 1785, in-4 ; *Animalcula infusoria fluvialia et marina*, etc., Copenhague, 1786, in-4 ; *Zoologia danica*, seu, etc., 1785-1806 ; ce dern. ouv., laissé incomplet par l'auteur, a été terminé par M.W. Ahlbergard et Rathke. On doit encore à Muller les deux dern. volumes de la *Flora de Danemark*, commencée par Oeder.

MULLER (LOUIS), ingén. prussien, né en 1735 dans la marche de Preugitz, m. en 1804, a beaucoup contribué, par ses travaux et par ses écrits,

au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport au système d'attaque et de défense des places. Il avait servi durant la guerre de sept ans, et obtenu le grade de major en 1797. Ses principaux sont : *l'Art des retranchements et des contremarches d'hiver*, l'etudam, 1782, in-8; Vienne, 1786; Gouha, 1794; *Process des trois campagnes de Salsie*, 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, in-4, Berlin, 1785; l'etudam, 1787; 1788 et 1789 en français; réimpr. à Paris par le comte de Grimaud, sous le titre de *Tableau histor. et militaire de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*; le même, trad. en espagnol par D.-Fr. Paterny, Malaga, 1789; *Œuv. milit.*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4.

MULLER (CHRISTOPHE-HENRI), né à Zurich en 1740, m. dans cette ville en 1807, professa la philosophie à Berlin. Doué de connaissances étendues, il fit de nombreuses recherches sur les poètes allemands du 12^e au 14^e s., et en donna une édition (Berlin, 1784, 3 vol. in-4). Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich en 1793, 2 parties in-8.

MULLER (Frédéric-Auguste), poète allem., né à Vienne en 1767, m. dans cette ville en 1807, a obtenu chez ses compatriotes une assez gr. réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite son poème de *Richard-Cœur-de-Lion*, pub. en 1790, et celui d'*Alonso*.

MULLER (JEAN de), célèb. histor. suisse, né à Schaffhouse en 1752, montra de bonne heure le goût des sciences hist. Au sortir de ses études, il pub. la *Guerre cimbrique* (*Bellum cimbricum*, Zurich, 1773, in-8), qui lui mérita les éloges et l'amitié d'un gr. nombre de savans, entre autres de Benoit-Stien. Muller occupa d'abord la chaire de langue grecque dans sa ville natale; il habita ensuite Genève et Berne, où il suivit des cours d'hist. univ., et fit paraître la commencement de son *Histoire de la Confédération suisse* (1780). Cette prem. publication diffère essentiellement de l'ouv. tel qu'il a été publié à Leipzig quelq. années plus tard. En 1780 Muller se rendit à la cour du grand Frédéric, reproduisit en 1782 ses cours d'hist. à Cassel; et, après un nouveau séjour en Suisse, fut appelé auprès de l'élect. de Mayence, qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, il se retira à Vienne, et y obtint la charge de conseiller de la chancellerie d'état; cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta cette ville en 1804 pour accepter la place que Frédéric-Guillaume lui offrait à l'académie de Berlin. Les événem. changeant encore sa position; Bonaparte, empressé de s'attacher les hommes illustres des pays qu'il soumettait, nomma Muller secrét. d'état du royaume de Westphalie, puis direct.-général de l'instruct. publique. Mais le tourment des fonctions publiques s'accroissait mal avec le génie de l'histor. protest.; des travaux multipliés, et d'ailleurs le peu de succès de ses soins administratifs altérèrent sa santé; il m. le 29 mai 1806. Les *Œuvres* de Muller ont été recueillies en 27 vol. in-8, Tubingue; le dern. vol. porte la date de 1810. Les 3 prem. renferment son *Cours d'histoire universelle*, trad. en français par J.-G. Hess, Genève, 1814-17, 4 vol. in-8; les autres comprennent divers écrits, 4 *Correspond.*, trad. en franç. par M. de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8, et *l'Hist. de la Confédération helvétique*; ce dern. ouv. a été trad. en franç. par Labrousse, Lausanne, 1795-1803, 12 vol. in-8. On peut consulter sur Muller la notice publiée par Mme Guizot dans le *Mercur de France* du 17 fév. 1810, et une autre traduite de l'allem. de Boettiger, insérée au *Magasin encyclopédique* d'oct. 1809.

MULLER (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILAUME), grav. allem., né à Stuttgart en 1782, réunissait à une grande habileté dans son art la connaissance intime du dessin et de la peinture. Venu à Paris à

l'âge de 20 ans, il y coopéra au musée de Rollard, pour lequel il grava entre autres la célèbre *Prinse d'Arles*. Cette œuvre commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par plus. autres publicat., à Dresde et à Stuttgart. La *Madonna di Santa Sisto*, d'après Raphael, est le chef-d'œuvre de Muller; ce fut son dern. ouv. Épuisé par des travaux excessifs, il m. à Dresde en 1816, à l'âge de 34 ans. On trouve une notice sur cet artiste dans le *Morgen-Blatt* de Stuttgart, août 1816, et dans le *Kunst Blatt*, p. 81. — MILLER DE FRIEDRICH (Ch.), publiciste allem., m. en 1803, est aut. d'un écrit intit.: *Intéret politique de la Suisse relativement à la principauté de Neuchâtel*, 1790, in-12; trad. en français par J.-J. de Sandos de Trarrens.

MULOT (FRANÇOIS-VALENTIN), né à Paris en 1749, était abbé à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé memb. de la commune provisoire en 1789, puis memb. de la municipalité, il fit partie de plus. députat. envoyées à l'assemblée const., et y porta deux fois la parole. En 1791, le roi nomma Mulot l'un des commissaires médiat. dans le Comtat-Venaissin; après le départ de ses collègues, il s'opposa de tout son pouvoir aux réactions qui signalèrent la réunion de ce pays à la France. Mais, privé des secours nécessaires, il ne put empêcher les massacres d'Avignon. De retour à Paris, Mulot justifia sa conduite devant l'assemblée législative, dont il était memb., et signala les véritables criminels; néanmoins, il s'exposa à l'amnistie générale décrétée le 6 avril 1792. Pendant la terreur, Mulot fut arrêté à cause de ses opinions modérées; sous le directoire, il se rendit à Mayence en qualité de commissaire du gouvern., et professa quelque temps les l.-lett. à l'école centrale de cette ville. Il est m. à Paris en 1804. On a de lui un certain nombre d'opusc., entre autres un discours qui a partagé le prix proposé par l'institut sur cette question : *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles*, etc., an IX, in-8; le *Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, Paris, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; un *Essai de poésies légères*, Mayence, 1799, in-8.

MULTISCIUS (Arius). V. Arius (Multiscius). On a écrit dans cet article qu'il nous restait de ce savant islandais une *Chronique d'Islande* de 870 à 1134, imp. à Skalholt, 1688, in-8; Oxford, 1716, in-8; Copenhague, 1733, in-4. M. Werlauf a pub. en 1808, à Copenhague, une notice curieuse et sav. sur Arius Multiscius.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, issu d'une famille plébéienne, commanda d'abord en Espagne avec le titre de préteur, et au l'an 608 de Rome, il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue des Achéens. Mummius vint mettre le siège devant Corinthe, qu'il réduisit en cendres après en avoir massacré la plupart des habitants. On a loué ce général romain du désintéressement qu'il montra à la prise de cette ville, célèbre par ses richesses; on doit ajouter que, complètement étranger aux arts, il n'attachait aucun prix à leurs productions. A son retour à Rome, Mummius reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achéniq.*; il fut en outre porté à la censure (613 de Rome), et m. peu de temps après.

MUMMOL (Ermus), guerrier bourguignon du 6^e s., fils de Poénus, comte d'Auxerre, obtint du 561 de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Nommé ensuite patrice, a.-d. généralissime des troupes du royaume de Bourgogne, il battit à plusieurs reprises les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés à Sigebert II. Mais il ternit bientôt l'éclat de ses services par une noire ingratitude. Il entreprit en 585 de mettre sur le trône de son maître et de ses bienfaiteurs un aventurier nommé

Gombaud; mais il se vit forcé de s'enfermer dans Comminges, y tint quinze jours contre le roi de Bourgoigne, et se voyant à la veille d'être pris, livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, pour se soustraire au supplice qui lui était réservé.

MUNARI (PELLEGRINO, nommé aussi ARE-TUSTI), peintre de Modène, m. dans cette ville en 1523, fut l'élève de Raphaël, qui l'employa dans ses travaux de la galerie du Vatican. On voit quelques-uns des ouvr. de cet artiste dans plus. églises de Rome; et l'on retrouve quelque chose du talent de son maître dans les airs de tête qu'il a données à ses figures, dans leur pose et leur arrangement.

MUNARINI (J.-B.), juriste, et litt. italien, né à Reggio vers la fin du 16^e S., m. dans cette même ville en 1619, a composé plus. ouvrages inédits cités dans la *Storia letteraria dell' accademia di Reggio*. Tiraboschi a inséré une notice sur la vie de Munarini dans la *Biblioteca modenese*, t. 3.

MUNCER, MUNTZER, ou MUNKER (THOM.), chef des anabaptistes suroccidentaux, naquit à Zwickau (Misnie) vers la fin du 15^e S. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformiste, s'attacha un gr. nombre de prosélytes par les apparences de la dévotion la plus austère, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J.-C. au moyen de l'épée. Des soulèvements eurent lieu dans une partie de l'Allemagne; déjà Muncer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés; défait et pris, il fut conduit à Mülhausen, condamné à m., et exécuté à la fin de 1525.

MUNCHHAUSEN (GEBLACH-ADOLPHE, baron de), homme d'état allem., né dans le Hanovre en 1688, siègea durant 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1763, parvint à la place de prem. ministre, qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1770, dans la ville de Hanovre. L'université de Göttingue, qu'il dirigea pendant 32 ans, lui a dû son élut et sa suprématie sur les autres universités d'Allemagne. Heyne a écrit deux fois l'éloge du baron de Munchhausen; le prem. discours est inséré dans ses *Opuscula acad.*, t. 2; le deuxième dans les *Novi Comment. societatis Göttingensis*, tome 2.

MUNCK (JEAN), navigateur danois, partit d'Elseleur en 1619 pour aller à la recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest de l'Europe. Cette expédition, qui dura 1 an, n'eut aucun résultat positif, et fut la source de nombreux malheurs pour Monck et son équipage. Echappé aux dangers de cette navigation périlleuse, il continua d'être employé dans la marine danoise, servit en 1624, 1625 et 1627 sur la mer du Nord et sur l'Elbe, et m. en 1628. Son voyage a été pub. en danois sous le titre de *Relation de la navigation et du voyage au Nouveau-Danemark*, Copenhague, 1623, in-4; et a été trad. en allem., Francfort, 1650, in-4, et en hollandais, Amsterdam, 1678, in-4.

MUNKER (THOMAS), sav. littér. allemand du 17^e S., occupa différentes chaires et donna plus. ouvrages parmi lesquels on distingue des notes sur Hygie, cum notis variorum, Hambourg, 1674, in-8; et une édit. des *Mythographi latini, scripti et C. Julius Hyginus et alii*, avec de bons commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8; Leyde, 1742, 2 tom. in-4.

MUNDELLA (LOUIS), médecin du 16^e S., né à Brescia, fut directeur du jardin des plantes à Padoue, s'y fit remarquer par de gr. connaissances en botanique, et y employa tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence à convaincre ses contemporains de la supériorité des médecines grecs sur les italiennes. On a de lui : *Epistole medicinales*, etc., conten. l'exposé de plus. questions difficiles qui se trouvent dans Galien, Bâle, 1538, in-8, souvent reimp.;

Dialogi medicinales decem, Tongres, 1557, in-4; *Theatrum Galeni, h. e. universa medicana à Galieno diffusa, aporismata que tradidit, promptuarium*, Bâle, 1538, in-8, 1543, 1556, in-4; *Venise*, 1545; Lyon, 1557, in-fol.; Cologne, 1587, in-fol.; et une *Lettre* (en latin) à J. Veldamius, Padoue, 1567, in-8.

MUNDINUS, V. MONDINI.

MUNNICH (JEAN-ALCIDE), médecin, né en Lorraine vers le milieu du 16^e S., exerça son art à Gènes. Il a laissé sur les vaines connaissances et lymphatiques un ouvr. intitulé de *Venis tam lacteis quam lymphaticis minutissime repetitis Sylloge anatomica*, Gènes, 1634, 1634, in-8.

MUNNICH (BERNARD CHRISTOPHE, comte de), né en 1683 dans le comté d'Oldenbourg, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans l'architecture hydraulique, et, venu en France à l'âge de 16 ans, se disposait à entrer comme ingénieur au service de ce royaume, lorsque la guerre de la succession le détermina à se rendre en Allemagne, où il obtint une comp. sous les ordres du prince Eugène. Munnich fit son apprentissage à l'école de ce gr. génr., le suivit en Italie et en Flandre, et, de retour dans sa patrie, obtint le grade de colonel, et fut chargé de l'exécution d'un canal destiné à joindre la Falsde au Weser. Mais naturellement ambitieux et passionné pour la guerre, Munnich chercha un plus vaste théâtre; il entra d'abord au service de Pologne, puis se rendit à la cour de Pierre-le-Grand, qui bientôt lui confia la grande entreprise du canal de Ladoga. Tel fut le principe de l'élévation de Munnich. Ces trav., continués jusqu'au règne d'Anne Iwanowna, et terminés en 1738, firent pour Munnich une source de fortune et d'honneurs. Devenu feld-maréchal et membre du conseil privé, il acquit une nouvelle gloire par ses succès en Pologne. En 1736, l'impératrice le mit à la tête des troupes destinées à agir contre la Turquie; quatre campagnes successives, mêlées de quelques revers, mais signalées par la prise de Gersakoff et de Chocim, par les victoires de Pétercop et de Stawoush, placèrent le favori au plus haut degré de sa gloire. Mais aussi de puissans ennemis, entre autres Buren (p. ce nom), conspiraient pour lui ravir le fruit de ses services. Munnich retarda quelque temps la révolution qui devait le renverser; il fit même exiler son rival, et parvint au rang de premier ministre. Enfin les intrigues et le triomphe de la princesse Elisabeth sur les partisans du jeune Ivan III, achevèrent sa ruine. Munnich et Ostermann, son collègue, furent arrêtés, jugés par leurs accusateurs, et condamnés à mort (1742). La prière fut cependant commuée en un bannissement à Pétersbourg, au centre de la Sibérie, dans le lieu même où Buren avait été relégué. L'ex-ministre se montre plus gr. dans cette circonstance que pendant l'éclat de sa fortune. Depuis vingt ans il vivait, pour ainsi dire, séparé du monde, cultivant un jardin pour subvenir à sa subsistance, quand un ordre du successeur d'Elisabeth le rappela en Russie. Malgré son âge (82 ans) et les rigueurs de la saison, Munnich entreprit une route qui d'ailleurs fut un triomphe continué. Pierre III lui tendit tous ses titres, et chercha par mille bienfaits à racheter l'ingratitude dont il avait été victime. Aussi Munnich se montra fidèle à la mémoire de ce malheureux prince. Sa noble conduite fut admirée de l'impératrice Catherine, près de laquelle il demeura environné de la plus haute considération. Il m. en 1767, à l'âge de 84 ans. On a de lui : *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe*, en Franc., Leipzig, 1754, in-8; *Recueil des épreuves et des trav. du canal de Ladoga*, volume de dessins, 1763. Munnich avait écrit ses mémoires, qui probablement ont été déposés aux archives impériales. On peut consulter, parmi les ouvr. publiés sur ce grand homme, les *Mém. sur*

la Russie, de son aide-de-camp Maunstein, et l'onv. de Halem, traduit en franç. sous le titre de *Vie du comte de Munnich*, etc., Paris, 1807, in-8.

MUNNIKS (WINDOL), sav. médec. hollandais, né à Jeure (Frise) en 1744, fit d'excellentes études en France et dans sa patrie, fut reçu, en 1769, à l'université de Leyde, et en 1771 remporta Camper dans sa chaire de l'académie de Groningue. Il m. en 1806, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes. Sa coopération aux trav. de Camper, et à ceux des commiss. de surveill. médic. lui a mérité une honorable réputation. On a de lui quelq. opuscules, entre autres un *discours* qui a remporté le prix proposé par la soc. roy. de médec. de Paris sur cette question : *Quels sont en France les abus à reformer dans l'éducat. phys.*, etc. Une notice sur Munniks a été publiée par son fils, Groningue, 1812, in-8. — Un autre MUNNIX, médecin et professeur à Utrecht, né vers 1652, m. en 1711, est auteur de quelques ouvr., entre autres d'une *Praxis chirurgica*, Amsterdam, 1745, in-4.

MUNOZ (GILLES DE), auli-pape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone, et doct. en droit canonique; il fut élu par les cardinaux dissidents à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V mit fin à la vaine puissance de Muñoz; invité par ce prince à se démettre du pontificat, il abdiqua solennellement, et mit ainsi fin au schisme qui déchirait l'église depuis 5t ans. Muñoz reçut l'évêché de Majorque en récompense de sa soumission. On ignore l'époque de sa mort.

MUNOZ (SÉBASTIEN), peintre d'histoire, né en 1654 à Naval-Carnero, fut élève de Coello et marcha avec succès sur les traces de son maître; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il m. en 1699, d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre, d'après tous les connaisseurs, est le *Martyre de St-Sébastien*; ce tableau était au musée du Louvre; l'Espagne l'a repris en 1815; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour*, et les 8 sujets tirés de la *Vie de St-Eloi*. — MUNYA (EVRISTE), autre peintre d'histoire, né à Valence en 1671, est aut. d'une gr. partie des tableaux qui décorent les églises de cette ville. Il fonda une école de dessin très-suivie jusqu'à sa mort, arrivée en 1737.

MUNOZ (JEAN-BAPTISTE), sav. espagnol, né en 1745 à Museros près Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes, et officier de la secrétairerie d'état, et dépeches générales du même département, il reçut l'ordre d'écrire une histoire de l'Amérique, et commença ce travail vers 1782; mais il m. avant de l'avoir achevé, en 1799. Un seul volume en avait paru sous le titre de *Historia del Nuevo-Mundo*, 1793, in-8; on l'a trad. en allem., Weimar, 1795, in-8, et en anglais, Londres, 1797, in-8. Muñoz est encore aut. des opuscules suivants : *Juicio del tratado del M. R. L. D. C. C. C. Pozzi*; *la escribió por el honor de la literatura española D. Juan, B. Muñoz*, 1778, in-8; *Elogio de Antonio de Lebrya*, 1796, in-8. Il a en outre donné une édition des *Ouvrages latins* du P. Louis de Granada, et une autre du *Collectanea moralis Philosophia*, 1775; il a fait préc. cette dern. d'un traité fort estimé, intitulé : *de scriptura gentium Lactione et profecurum disciplinam Stultis*, etc.

MUNOZ (THOMAS), hercule-général de la marine espagnole, né vers 1743, s'obtint dans sa patrie la réputation d'habile ingénieur. C'est sous sa direct. que furent exécutés les trav. destinés à préserver Cadix des attaques de la mer, ainsi que les fortifi-

cations ajoutées à l'arsenal de la Caraque. Ayant embrassé le parti de Joseph Bonaparte, Munoz fut contraint de s'exiler, et vint à Paris, où il resta jusqu'en 1820; la révolution de cette époque lui permit de rentrer en Espagne. Il est m. à Madrid en 1823, laissant inédit un *Tratado de la fortificación*.

MUNSTER (SÉBASTIEN), sav. allem., aussi célèbre dans les sciences rabbiniques que dans la géographie et les mathématiques, était né, en 1489, à Ingelheim (Bas-Palatinate). Il professa l'hébreu et la théologie à Bâle, où il m. de la peste en 1552. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages très-renommés par les protestants ses contemporains, et dont plus. sont encore recherchés; les princip. sont : *Biblia hebraica*, etc., Bâle, 1534-5, 2 vol. in-fol, 1546, 2 vol. in-f., avec d'impert. addit. et correct.; *Fides christianorum*, etc., sive *Evangelium... secundum Matthæum*, hébreu-lat. ibid., 1537, in-fol.; *Aruch*, *Dictionary hebraicum*, etc., 1538, in-8; *Grammatica chaldaica*, Bâle, 1537, in-4; *Dictionary hebraicum chaldaicum*, etc., ibid., 1537, in-4; *Dictionary hebraicum tri lingue*, etc. (hébreu-grec-lat.) ; *Isaías propheta hebraicè, grecè, latinè*, etc., Bâle, in-4; *Catalogus omnium præceptorum legis moysiæ*, etc., ibid., 1533, in-8; *Horologium*, ibid., 1531, 1533, in-4; *Organum unicum*, etc., ibid., 1536, in-fol.; *Cosmographia universalis*, 1544, en allem., souv. réimp., trad. en français, Bâle, 1555, in-fol.; en italien, ibid., 1558, in-fol. On trouve une notice détaillée sur Munster et sur ses ouvrages, au nombre de 40, dans Hager (*Geograph. Buchersaal*, t. 1).

MUNSTER (JEAN), sav. médec., né à Heilbron dans le duché de Wurtemberg, en 1571, m. en 1605 à Girsien, dans la Haute-Hesse, où il vint d'être appelé à une chaire de médecine, s'occupa de *Disputationum de pædo-plebotomâ libri I*, *quibus soluberrimum Galeni decretum*, de non mittendo pueris infra decimum quartum annum sanguine defunditur, pro Alexandro Masseria adversus Heratium Auguiniem, Tubingue, 1594, in-4; Francfort, 1617, in-4.

MUNTING (HENRI), né à Groningue au commencement du 17^e S., m. en 1658 dans cette ville, où il tenait les chaires de médec. et de botan., avait rassemblé amonées gr. nombre de plantes curieuses, dont il s donna le catalogue sous ce titre : *Herbaria universa materia medica gazophylacium*, Groningue, 1646, in-12 — MUNTINO (Abraham), fils du précéd., et né à Groningue en 1628, succéda à son père dans les chaires de médecine et de philosophie. Il s'était adonné à la culture, et s publia sur ce sujet les ouvr. suiv. : *Waare oeffening der planten*, Amsterdam, 1672, in-8; *Aloudruum*, etc., in-4, 1680; *De verâ antiquorum herbâ britannicâ*, Amsterdam, in-4, 1681; *Description exacte des phnetes*, etc., Leyde et Utrecht, 1696, in-fol.; cet ouvr. a été reproduit en latin par Kiggelaar, sous le titre de *Phytographia curiosa*, etc., Leyde et Amsterdam, 1713 et 1727, in-fol.

MURA (FRANCESCO DE), dit le *Franceschiello*, peintre de l'école napolit., né vers le fin du 17^e S., m. vers 1750, s orna de ses ouvr. le palais du roi de Sardaigne, à Turin, plus. églises de cette ville et d'aut. d'Ital. On cite de lui une *Annunciation*, placée dans une église de Mantoue, composition originale, où l'on voit la Vierge prête à prendre du chocolat qui chauffe dans une cafetière d'argent, et ayant auprès d'elle un chat, un perroquet, etc. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de cet artiste dans les *Vite de Pittori, Scultori*, etc., napolitani, de Bern. Dominici, Naples, 1745.

MURALTE ou MURALTO (JEAN DE), sav. médecin, d'une famille originaire de Locarno en Italie, né vers 1615, à Zurich, m. en 1733 dans cette ville, où il professait la physique et les mathématiques, avait été reçu doct. à Bâle en 1671. On a de

lui un grand nombre d'écrits, entre autres : *Œuvres de Chirurgie*, 1691 et 1711 ; *Hippocrates Helveticus*, 1692 et 1716 ; *Phyica speculata*, 1707-14 ; les *Ephemerides naturae rariorum* contiennent plus. même de Muralt. — MURALT (Beaumont de), né à Berne, est connu par quelques écrits, tels que : *Lettres sur les Anglois et les Français*, 1728 ; *Fables nouvelles*, 1753 ; *Lettres sur les voyages et l'esprit fort*, 1753 ; *l'Instinct, comme recommandé aux hommes*, 1753.

MURAT (HILDAETIE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse de), né à Brest en 1670, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat, exilé à Loches à la sollicitation de M^{me} de Mautenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle insultant pour la cour de Louis XIV. M^{me} de Murat composa, pendant sa retraite, plus, romans remaniés par la grâce des tableaux et le goût du style. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Elle m. l'année suivante au château de la Buzardière (Maine) ; Nous citerons parmi les écrits de cette dame : *Mémoires de ma vie*, Paris, 1697, in-12 ; *Nouv. Contes de fées*, Paris, 1698, 2 vol., in-12 ; *le Voyage de campagne*, ibid., 1699, 2 vol., in-12 ; *les Lutins du château de Kermoy*, Leyde, Paris, 1710, 1717, 2 vol., in-12 ; sous. édit., *l'État, sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol., in-12. M^{me} Murat a composé en outre des chansons et des poésies fugitives, insérées dans les recueils du temps.

MURAT (JOACHIM), général français, roi de Naples de la faction de Napoléon Buonaparte, et dont la fortune s'éleva et déchut avec celle de cet homme extraordinaire, était né en 1771, d'un aubergiste de la Bastide, près Cahors. Le goût de la dissipation, son peu d'aptitude pour des études suivies l'entraînèrent fort jeune dans les rangs de l'armée, où une grande activité, beaucoup d'intelligence et surtout ses principes exaltés en faveur du nouvel ordre de choses amené par la révolution, lui procurèrent un avancement rapide ; il était lieutenant-colonel en 1794, lorsque la réaction du 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Buonaparte, comme lui sans emploi, et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événements du 13 vendémiaire unirent la carrière de ces deux hommes. Murat, désormais attaché à son général, devint son aide-de-camp durant ses campagnes d'Italie (1796-1797), et le suivit en Égypte. déployant partout une audace et une bravoure peu commune. De retour en France, avec le grade de général de division, il contribua efficacement au coup d'état de St-Cloud ; c'est lui qui, à la tête de six cents grenadiers, dispersa le conseil des cinq-cents (18 Brumaire). Buonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline. Murat, toujours aux côtés de son maître, dirigeait la cavalerie à Marengo ; en 1801 il commanda l'armée d'observation en Italie, gouverna ensuite la république cisalpine, fut nommé en 1804 gouverneur de Paris, et, à l'avènement de Napoléon, devint successivement maréchal d'empire, prince et grand-amiral. Les hostilités ayant été reprises avec l'Autriche (1805), il eut une part active dans les succès de l'armée française, entra l'un des premiers à Vienne, et se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Nommé grand-duc de Berg, Murat fit la campagne de 1807 en Allemagne, et fut ensuite envoyé en Espagne, où ses artifices mirent la famille royale aux mains de Napoléon. Cependant sa conduite à Madrid inquiéta ce dernier. Murat, rappelé en France, exalta au plus haut point son beau-frère, qui enfin satisfait son ambition en le plaçant sur le trône de Naples, à son remplacement de son frère Joseph (1808). Une tournure cavalière, brève, de faste, une grande bienveillance pour ses nouveaux sujets, gagnèrent aussitôt à Murat l'amour du peuple napolitain. En 1812, l'invasion de la Russie le ramena près de Napoléon ;

mais les désastres de la retraite dont il eut à supporter tous les dangers, lui firent rendre pour son roi. De retour à Naples, Murat fit de premières ouvertures à la cour d'Autriche, repartit momentanément à l'armée française, la quitta après la défaite de Leipzig, et dès-lors se détermina à séparer sa cause de celle de Napoléon chancelant. Par un traité avec les puissances alliées, signé le 11 janvier 1814, Murat s'engagea à fournir trente mille hommes à la coalition. En effet, il se mit en marche le 7 fév., et par son mouvement obligea la princesse Eugène à se replier sur l'Adige. Là se bornèrent ses démonstrations hostiles. Redoutant les triomphes de Napoléon autant que ceux des alliés, attendant avec anxiété le résultat de la campagne, Murat prouva visiblement aux deux partis qu'il se déciderait pour le plus fort. La chute de Napoléon changea peu ses projets. Le roi de Naples pensa bien que son trône était mal assuré quand en Espagne, en Hollande, en France, on voyait les rois légitimes reprendre leur pouvoir. Sans négliger de tenir avec le congrès de Vienne un langage pacifique, Murat chercha un appui plus solide en augmentant ses moyens de défense, et en préparant un mouvement général dans toute l'Italie. L'évasion de Buonaparte décida ses irrésolutions. En déclarant que la cause de l'empereur des Français était la sienne, il appela les peuples italiens à l'indépendance, et commença brusquement les hostilités contre les troupes autrichiennes. Ses premiers succès en Toscane inquiétèrent les monarchies alliées ; on lui assura la conservation de son trône s'il se joignait à la coalition européenne ; mais Murat, enivré d'espérances, répondit par des bravades, et continua sa marche vers la Haute-Italie. Son plan de campagne était habilement conçu ; le manque de promptitude en détruisit l'effet ; d'ailleurs il avait compté sur une diversion de Buonaparte dans le Piémont et la Lombardie. Abandonné à ses propres forces, repoussé dans plusieurs combats successifs, enfin complètement défilé à Tolentino (2 mai 1815), Murat ne repartit à Naples que pour fuir honteusement sur une barque qui le conduisit à Cannes. Napoléon irrité lui refusa l'accès de Paris, et le prince détrôné vint inconnu près de Toulon quand il apprit le désastre de Waterloo. Sa cause était perdue pour toujours : Murat se tint caché jusqu'au 23 août, qu'il parvint à s'embarquer pour la Corse. Là, entouré de quelques-uns de ses anciens officiers, l'ambitieux général eut la possibilité de reconquérir le royaume de Naples, seulement en y reparaissant ; mais à peine débarqué sur la plage de Fusaro, Murat fut arrêté, jugé et fusillé (13 octobre 1815). Le courage qu'il montra à ses derniers moments n'a pas justifié sa tentative aussi ridicule que téméraire. On a dit que le malheureux roi avait été appelé à Naples par des traitres, qui, en flattant ses illusions, le livrèrent ainsi à ses ennemis ; la postérité saura si ce crime eut lieu. On peut consulter sur Murat, entre autres ouvrages : *Vie de Joachim Murat*, etc., Paris, 1815, in-8 ; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8 ; *Faits intéressants relatifs à la chute et à la mort de J. Murat*, par son aide-de-camp Macrone ; trad. de l'angl., Grand, 1817, in-8 ; *Hist. des six dern. mois de la vie de J. Murat*, trad. de Coletta par L. Gallois, 1821, in-12 ; *Mém. du gén. Franceschetti*, etc., 1826, in-8.

MURATORI (FRANC.), prof. de chirurgie, né à Bologne en 1569, m. en 1630, est connu par un écrit intitulé : *Apologia adversus calumnias theopropia quom ipse in univ. brachii ex sciopeto adhibuit*, Bologne, 1600. Il a publié aussi un recueil de remèdes contre la maladie contagieuse qui ravagea sa patrie en 1620.

MURATORI (DOMINIQUE), peintre, né à Bologne en 1681, est l'auteur du tableau des Apôtres, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome, et de plus, autres ouv. de moindre dimension, mais précieux par la pureté du dessin et l'exactitude du coloris.

MURATORI (LOUIS-ANT.), un des sav. les plus distingués du 18^e S., assit en 1672 à Vignola (Modène). Déjà célèbre à l'âge de 20 ans pour son esprit et par son érudition, il se rendit en 1694 à Milan, y prit les ordres sacrés, et occupa pendant plus. années une place de conservateur à la bibliothèque ambrosienne. En 1700, Muratori revint dans sa patrie sur les instances du duc de Modène, qui le nomma son bibliothécaire, et lui donna la charge de conservateur des archives de cette ville. Écrivain infatigable, Muratori s'enrichi l'histoire de sav. dissertations, et pub. un gr. nombre de documents précieux, sans négliger le littér. agréable ni même le controversé religieux. Il m. en 1750 à l'âge de 77 ans. Ses Œuvres ont été pub. à Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4. Nous citerons entre autres la précieuse collection des *Berani italicarum scriptores præcipui ab anno 500 ad 1500*, pub. à Milan de 1753 à 1751, en 29 vol. in-fol.; les *Antiquitates ital. mediæ ævæ* (Milan, 1738-43, 6 vol. in-fol.); le *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, etc. (Milan, 1739-43); les *Annales d'Italie, depuis l'ère vulgaire jusqu'en 1749*, etc.; le meilleur édit. de ce dern. ouvr. fut partie de la Collection des classiques italiens, Milan, 1820, 1821, 18 vol. in-8. Muratori a été l'objet d'un gr. nombre de notices; on recherche principalement sa Vie, publiée à Venise par son neveu, 1756, in-4; en outre on trouve dans la *Bibliotheca modenæ* de Tiraboschi des détails très-étendus sur cet homme célèbre et sur ses ouvrages.

MURBERG (JEAN), poète suédois, m. en commencement du 19^e S., réct. d'un collège de Stockholm, est connu dans sa patrie par une traduction très-estimée de l'*Atholte* de Racine. En outre, on a de lui quelq. discours prononcés à l'acad. suédoise, dont il était membre.

MURCHIO (VINCENT-MARIE), relig. de l'ordre des cermes déchaussés, né à Bormio, fut confesseur du pape Innocent XI, voyagea ensuite dans les Indes orientales, et pub. la *relation* de son voyage, en 5 livres, Rome, 1672.

MURDOG, roi d'Ecosse, fils d'Amberkelleth, succéda en 715 à Eugène IV. Son règne, qui dura 15 ans, ne fut troublé par aucune guerre. Murdog m. en 730. Il eut pour successeur Efin.

MURÉ (JEAN-MARIE DE LA), docteur en théol., chanoine du Montlhéon, vivait au milieu du 17^e S. On a de lui : *Antiquités du prince des religieux de Beaulieu*, etc., 1654, in-12; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, etc., Lyon, 1671, in-4; *Histoire universelle, civile et ecclési.* du pays de Foréz, Lyon, 1674, in-4.

MURÉ (FRANÇOIS-BOUCHIGNON DE BUSSIÈRE DE LA), médecin, né en 1717 au fort St-Pierre (Martinique), m. en 1787 à Montpellier, prof. et doyen de la faculté de médecine de cette ville, était venu fort jeune en France pour y faire son éducation. Il en rapporta un goût très-vif pour la médecine, qui s'accrut encore par l'opposition du sa famille. A l'âge de 19 ans, La Mure quitta succédément la Martinique, retourna en France, et se rendit à Montpellier, où il se livra avec ardeur à ses études favorites. Reçu docteur en 1740, il obtint en peu de temps une grande réputation par ses cours publics sur différents sujets de médecine. En 1748, il eut pour une chaire à la faculté de Montpellier; ses thèses furent brillantes; mais la jalousie l'écart de l'honneur qu'il méritait. Le Mure, affligé de cette injustice, vint à Paris réclamer la protect. du chancel. d'Aguesseau, qui reconnut ses droits, et le nomme rendit perpétuel à la prom. chaire vacante à la faculté de Montpellier. Il y entra en 1751. Son rare talent pour l'enseignement, une très-grande pratique de son art, de sav. mém. sur plus. questions importantes, ont placé La Mure au rang des premiers médecins du 18^e S.

Ses écrits, peu nombreux, ont été réunis en 2 vol. in-12. V. q-d'Azay a écrit son éloge.

MURENA (LECTES LICINIUS), consul romain, vaincu par Mithridate en l'an 82 avant J.-C., est surtout connu par le langage que Cicéron prononça pour sa défense.

MURENA (CARLO), architecte, né à Rome en 1715, m. dans le même ville en 1764, eut part à la construction du lacret d'Ancone, élève le chât. royal de Caserte, dans le royaume de Naples, le monastère et l'église du mont Olierio, et plusieurs autres édifices et monuments remarquables dans plusieurs villes d'Italie.

MURER (HEXAT), né à Lucerne vers 1588, m. procureur de la Chartreuse d'Iltingen (Turgovie) en 1638, s'est fait connaître par les deux ouvrages suivants : *Helvetia sancta, seu Paradisiæ sanctuarium Helveticæ formæ*, Lucerne, 1638, in-folio; *Theatrum Helveticum, seu Monumenta sæculi Helveticæ episcopatum et monasteriorum*, conservé MS. dans les archives et couvens de la Suisse.

MURET (MARC-ANTOINE), célèbre humaniste, né près Limoges en 1526, était déjà à l'âge de 18 ans très-versé dans l'étude des classiques anciens; il professa à Auch, à Poitiers et à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses élèves. Enfin, vers 1547, il ouvrit à Paris des cours sur la philosophie et sur le droit civil qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, mais excitèrent aussi la jalousie de ses rivaux. On éleva contre lui l'accus. d'hérésie et surtout du pénétrer à un vice infâme. Emprisonné au milieu de ses succès, Muret ne sortit du Châtelet que pour trouver de nouveaux persécuteurs à Toulouse, où des juges aussi crédules qu'ignorants le condamnèrent à être brûlé vif; la suite seule le sauva du bûcher. L'accueil qu'il reçut en Italie vengea suffisamment Muret des calomnies répandues par ses ennemis; les princes et les grands le recherchèrent à l'envie, et le cardinal d'Este se félicita de l'avoir fixé à Rome auprès de lui. En 1561 Muret accompagna son protecteur au colloquio de Poissy. De retour à Rome (1563), il ouvrit un cours de philosophie, et professa ensuite le droit civil et les h.-lett. à Ascoli. En 1576, il embrassa les ordres, et refusa les offres brillantes du roi de Pologne Bastori pour s'attacher à Grégoire IX. Muret m. à Rome en 1585, dans de vifs sentiments de piété. Ses travaux d'érudition, tels que les *Paræneticon* et ses comment. sur les aut. grecs et latins, justifient assez sa grande réputation. Quant à ses *horæ*, à ses *poësies*, à ses *épîtres*, la postérité n'a point confirmé les éloges des contemporains; on se repellerait que Muret osa faire l'éloge public du St-Basile. Ses Œuvres ont été impr. à Venise, 1727-1730, 5 vol. in-8; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8; cette dern. édit., donnée par Buhnkensius, est la seule estimée.

MURET (PIERRE), prédicateur, né à Cannes en 1630, mort à Marseille, enmoné du dnc de Vionne, s'était distingué par quelque talent pour la chaire. On a de lui : *Cérémonies funèbres de toutes les nations*, Paris, 1675, in-12; *Traité des festins des anciens*, ibid., 1682, in-12; *Oraison funèbre du dnc de Mortemart*, Marseille, 1688, in-4.

MURET (JEAN-LOUIS), sav. économiste, né à Morges (Suisse) en 1715, m. en 1796 à Vevey, dont il était pasteur depuis 1747, s'est acquis dans sa patrie une honorable réputation par ses nombreux efforts pour améliorer l'état moral et politique de ses concitoyens. On lui doit plus. mém. insérés dans les collections de la société économique de Berne, entre autres : *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture*, 1762; *Mémoire sur l'état de la population dans le pays de Faud*, couronné en 1766. On trouve une notice sur Muret dans le tome 6 du *Conservateur suisse* de Brétil.

MURILLO (BARTHELEMI - ESTEBAN), célèbre peintre espagnol, né à Séville en 1618, reçut son

prem. leçons de l'art de son parent Jean del Castillo. Abandonné à lui-même à l'âge de 16 ans, déjà habile coloriste et doué d'une grande facilité, mais sans aucune fortune, il conçut le projet de se rendre en Italie, et partit avec très-peu de ressources. A Madrid, il trouva un généreux compatriote, le peintre Velasquez, qui, frappé des dispositions du jeune artiste, le retint dans cette capitale, et en lui procurant de nombreux travaux, servit efficacement sa réputation et ses intérêts. Murillo repartit à Séville, en 1645, donna bientôt par ses premières productions, et donna à l'école espagnole un chef digne d'être opposé aux Raphaël, aux Rubens, aux Leveur. Ce grand peintre m. à Séville en 1682 des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix en exécutant son tableau du mariage de *Ste Catherine*. Ses produits, dont en très-grand nombre, et décorant les principales églises d'Espagne et d'Amérique. Le Musée du Louvre en possède cinq, savoir : *l'enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge*; *Dieu le père et le St-Esprit contemplant la Sainte-Famille*; *J.-C. sur la montagne des Oliviers*; *St Pierre implorant son pardon*; un jeune mendiant. Nous citer, encore, comme les plus célèbres, les tableaux de *Ste Elisabeth de Hongrie*, de *l'adoration des bergers*, et ceux dits de l'emploiement de *Ste-Morice-Majeure désigné au patrie Jean par un espace couvert de neige*.

MURIS (JEAN de), docteur du Sorbonne et chanoine de l'église de Paris au milieu du 14^e S., était Français, et probablement originaire de Normandie. Il est célèbre pour avoir inventé, ou du moins pour avoir le premier réuni dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps. Son ouvr., *Tractatus de Musici*, conservé MS. dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, de Berne, etc., a été inséré dans le t. 3 des *Scriptores eccles. de Musici*; on en trouve une analyse dans l'*Harmonia universale* de P. Merenne, dans le *Dictionnaire de Musique* de Rousseau, etc. On connaît encore de Muris quelques écrits extrêmement rares, entre autres : *Arithmetica speculativa libri duo*, Mayence, 1538. in-8; et *Arithmetica communis ex Boetii arithmetica excerpta*, Vienne, 1515. in-4.

MURITH, religieux de St-Bernard, né en 1742 à St-Branchier (Valais), m. en 1818 à Martigny, dont il était prévôt, s'est distingué par son goût pour les sciences. L'hospice du Grand-St-Bernard lui a dû son cabinet de minéralogie et de nombre. augmentations dans son cabinet d'antiquités. On a de Murith quelq. lettres insérées dans les *Mémoires de l'acad. celtique* et de la société des Antiquaires de France, dont il était membre; et le *Guide du botaniste qui voyage dans la Valais*, Lausanne, 1810. in-4.

MURNER (THOMAS), relig. cordelier et poète satirique, né à Strasbourg en 1475, m. vers 1533, a joint de son temps d'une grande réputation, justifiée sous quelque rapport par son esprit, par la vivacité de son imagination, et même par l'étendue de ses connaissances; mais la plupart de ses écrits, dus aux controverses religieuses, ont perdu maintenant tout intérêt. Murner fut l'un des plus ardens adversaires de la réforme. Après avoir professé le droit et la théologie à Cracovie, à Francfort, à Strasbourg, à Fribourg (Brigau), à Trêves, il assista aux fameux colloques de Bade (1526) comme député des cantons catholiques. Ses invectives contre les novateurs lui firent dans la Suisse un gr. nomb. d'ennemis, et son exil fut l'une des conditions de la paix entre les cantons. On peut consulter, sur ses nomb. ouvr., en latin et en allem., la *Bibliographie de Gessner*, le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, la *Supplément* de Feuerlein, et Walden (*Notice sur la vie et les écrits de Thomas Murner*, Nuremberg, 1775, in-8). Nous citerons seulement : *Charitulum logiers*, etc., Bruxelles,

1509, in-4; Paris, 1629, in-8; *Narrenbeschwe-rung*, id. est *Exorcismus stultorum*, Strasbourg, 1518, in-4; enfin Murner a le premier tenté une trad. en allem. de l'*Enéide*; elle a été pub. sous le titre de : *Fergili Maronis dreyzehn Aeneidische Bücher von Trojanischer Zerstörung*, etc., durch doct. Murner verfasst, Strasbourg, 1515, in-folio.

MURPHY (ARTHUR), aut. dramatique anglais, né à Clooniquin (Irlande) en 1727, d'une famille de commerçants, chercha dans la littérature une occupation plus conforme à ses goûts. Tout à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, il exerça la profession d'avocat de 1762 à 1789 sans obtenir une grande réputation dans aucune des diverses carrières qu'il parcourait. Cette circonstance influa beaucoup sur les dern. années de sa vie; le regret de son obscurité avait affaibli son jugement, lorsqu'il m. en 1805. Cepend. il jouissait à cette époque d'un emploi important à la banque de Londres et d'une pension de 200 liv. sterl. Murphy a lui-même recueilli ses *Oeuvres*, 7 vol. in-8, 1786, non compris une trad. de Tacite, 4 vol. in-4, publiée en 1793, et quelques écrits postérieurs. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre; on cite entre autres celles de *Connaissances-vous vous-même* (know your own mind); *l'Erde des Tuteurs*, *Tout le monde a tort*, *le Bourgeois*, *la Peuille Fille*, *le Mariage clandestin*, *l'Isle déserte*, etc. Parmi ses tragédies on remarque : *Alauma*, *Zinnibé*, *Arminius*. John Foot a pub. une *Vie de Murphy*, 1812, in-4. M^{me} Riccobini a donné une trad. française de la com. de cet aut. intit. *le Moyen de le fixer*.

MURPHY (JACQUES-CAVANAGH), voyageur et antiquaire, né en Irlande, m. à Londres en 1816, avait fait un voyage en Portugal et en Espagne pour y observer les monuments des arts; il consignait ses observations dans plus. écrits, où l'on remarque de grandes connaissances en architecture et en archéologie. On a de lui : *Voyage en Portugal*, etc., durant les années 1789 et 1790, etc. Londres, 1795, in-4; trad. en franç. par N. Lallemand, Paris, 1797, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-8; *Plans, Elevations, Coupes et Vues de l'église de Borlha*, etc., traduit du port. de Fe.-L. de Souza, Londres, 1795, in-fol.; *Antiquités des Arabes en Espagne*, Londres, 1816, 1 vol. gr. in-fol.

MURR (CHRISTOPHE-THÉOPHILE de), avant allemand, né à Nuremberg en 1733, m. en 1811 dans cette ville, où depuis 1770 il occupait la place de directeur des donations, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la bibliographie et les antiquités. Ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne; ses liaisons et sa correspondance continue avec les hommes les plus instruits de l'Europe; enfin ses immenses lectures lui avaient formé un fond inépuisable d'observations, curieuses, de rapprochements intéressants répandus dans ses nomb. écrits. De Murr a pub. lui-même en 1803 et en 1805 la liste de ses ouvr., imp. ou inédits, tant en franç. qu'en latin et en allem. Nous citerons seulement les plus importants : *Biblioth. de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort, 1770, 2 vol. in-8; *Memorabilia biblioth. publicarum Norimbergensium et universitatis alldorfensis*, in-8, tom. 1, 1786; tom. 2, 1788; tom. 3, 1791; *Conspectus biblioth. glotticae universalis propædæon ecclesiae*, Nuremberg, 1804, in-8; *Antiquités d'Erculanum*, Augsbourg, 1777-93, sept parties in-fol.; *Mémoires pour la littérature arabe*, Erlang, 1803, in-4. En outre de Murr a pub. les journaux suivants : *l'Homme content*, Nuremberg, 1763-4; *Journal pour l'histoire des arts et de la littérat.*, ib., 1775-89; *Nouveau Journal pour l'histoire de la littérat. et des arts*, Leipzig, 1798-1800. De plus il a enrichi de notes bibliogr. et histor. un gr. nombre d'ouvr. dont il s'est fait éditeur. On peut consulter sur de Murr la *Notice sur sa vie*, écrite

par J.-F. Roth ; *l'Allemagne littéraire de Meusel ; le Dictionnaire des savans nurembergeois* par Will et Nopitsch, et le *Dietman* de Rotermund.

MURRAY (JACQUES, comte de), régent d'Ecosse, fils naturel du roi Jacques V et de Marguerite Erskine, né en 1531, accompagna en France Marie Stuart, sa sœur consanguine, lorsque cette princesse fut mariée au dauphin, depuis François II. Il avait alors 17 ans et portait le titre de prieur de St-André. Il s'était fait donner des pleins pouvoirs pour gérer les affaires de la jeune reine-dauphine, comme on appelait alors Marie. Ses fréquents voyages de France en Angleterre et en Ecosse lui donnèrent les moyens de tramer d'odieuses intrigues qui avaient pour but d'enlever la couronne d'Ecosse à sa sœur et de la placer sur sa propre tête. Ce ne fut pas la suite de Murray, agissant d'intelligence avec la reine Elizabeth, si Marie Stuart échappa aux vengeances qui croisaient sur sa route, à son retour de France en Ecosse. Reentrée dans ses états héréditaires, la jeune reine, sans expérience et sans appui, se livra, presque sans réserve, aux conseils de son perfide frère. Toutefois Murray ne put empêcher le mariage de Marie avec son cousin lord Henri Darnley (v. ce n.). Ce d'ern, ayant été assassiné, Murray accusé ouvert, d'être le chef du complot, passa en France, et y mérita le plan de rejeter sur la reine le meurtre de son époux. Il exécuta le comte de Bothwell à enlever Marie et à la forcer de lui donner sa main. Mais quand le rapt et le mariage sont consommés, il fait chasser d'Ecosse le trop crédule Bothwell, et arrêter Marie qui reçoit l'ordre de remettre le gouvernement entre les mains de son barbare frère. Revêtu du titre de régent, de concert avec la reine Elizabeth, Murray confine Marie dans le château de Lochleven, et fait périr sur l'échafaud le duc de Norfolk, qui a conçu le dessein de tirer cette princesse de sa prison. Ce fut le dernier acte de l'ambitieux régent. Il fut tué d'un coup d'arquebuse, dans une rue de Linlithgow, en janv. 1569, par J. Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens après avoir seduit sa femme. On peut consulter sur le comte de Murray, l'un des six *mém.* recueillis par Chalmers à la suite de la vie de Marie Stuart.

MURRAY (JACQUES), prédicant écossais, né à Dunkeld en 1602, m. à Londres en 1658, est aut. d'*Aletheia*, ou *Système de vérités morales*, 2 vol. in-12. — MURRAY (Jacques), autre prédicant écossais, m. en 1782, a pub. une *Hist. des églises d'Anglet. et d'Ecosse*, 3 vol. in-8.

MURRAY (WILLIAM). V. MANSFIELD.

MURRAY (ANDRÉ), médecin suédois, né à Stockholm en 1750, m. en 1803 à Upsal, où il professait l'anatomie depuis 1774, était membre de plusieurs sociétés savantes, et a pub. un grand nombre de thèses et de mémoires sur des sujets intéressants. — Il avait deux frères, dont l'aîné Jean-Philippe MURRAY, né à Slesvig en 1726, m. en 1776, a traduit en allem. les *Observat. critiques* de Nordberg sur l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire. — L'autre, Jean-André MURRAY, né à Stockholm en 1740, m. en 1791, profess. de médecine et direct. du jardin botanique de Göttingue, a pub., entre autres : *Enumeratio librorum principum medicorum argumenti*, Leipzig, 1773, in-8; nouvelle edit., 1792, in-8; *Anrieth*, ou *Biblioth. de médecine pratique*, Göttingue, 1774-81, 3 vol. in-8; *Apparatus medicamin.*, 1776-92, 6 v. in-8; réimp. en 1793.

MURTHOG. V. BRIEN.

MURTOLA (GASPARE), poète ital., né à Gênes, m. à Rome en 1624, a laissé plus. poèmes et autres pièces de vers en ital. et en lat., oubliées aujourd'hui, mais dont quelques-uns eurent de la célébrité dans le temps. On en trouve les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'auteur, dans le *Bibliotheca volante* de Caselli, tome 3, dans le

Teatro letter. de Ghilini, et dans la *Storia letter.* de Tiraboschi, tom. 8.

MURVILLE (P.-N. ANDRÉ, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, concourut, dès l'âge de 19 ans, pour le prix de poésie à l'académie française, ne l'obtint point, et fut pendant quelques années l'un des plus obstinés concurrents. Enfin en 1776, il portagea ce même prix avec un élève de l'abbé Delille, nommé Gruet, et en 1785, il reçut le prix d'encouragement, décerné par la même académie. Pendant les guerres de la républ., Murville servit dans les armées en qualité de capitaine. Revenu à Paris, il s'y livra du nouveau aux lettres, et m. presque dans l'indigence en 1815. Parmi ses nomb. produit., qui, pour la plupart, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, nous citerons : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776; *l'Épître à l'Autar*, qui obtint l'accessit en 1779; le comédie de *Melcourt et Versen*, qui eut quelque succès en 1785, et la tragédie d'*Abdelasis et Zuleima*, représentée en 1791. Les *Almanachs des Muses* et autres recueils contiennent beaucoup de pièces de vers d'André-Murville.

MUSA (ANTONINUS), célèbre médecin, était, suivant l'opinion commune, un siffraisi de la famille Pomponii. Il guérit l'empereur Auguste d'une maladie, contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins, fut comblé de richesses par le maître du monde, et obtint de la reconnaissance du peuple romain une statue dans le temple d'Esculape. Il soigna Marcellus dans la maladie qui l'emporta; mais sa réputation ne souffrit en rien de ce malheur, parce qu'on crut le jeune prince empoisonné. Il avait aussi le surnom d'Horace, et était l'ami intime de Virgile, qui a loué son esprit et son goût dans une jolie épigramme (voy. *Virg. Catalecta*). Il paraît qu'il avait laissé des observat. sur les propriétés médicales de quelques plantes, du cloporte et de la vipère (voy. *Plin.*, liv. 29, chap. 6). On lui attribue un petit traité de la bêteine, pub. par Hummelberg, avec des notes, et d'autres écrits encore. Les fragments qui nous restent de lui ont été pub. par Florinus Caldani, Bassano, 1800, in-8. V. une *Musa d'histoire de la médecine* par Dan. Leclerc, et la dissert. du profess. J.-C.-G. Aekermann, de Ant. Musa, et libri qui illi adscribuntur, Altdorf, 1786, in-4.

MUSAEUS. V. MUSÉE.

MUSEUS (JEAN-CHARLES-AUGUSTE), littérat. allem., né à Léna en 1735, m. en 1788, se trouva, dès sa jeunesse, dans l'obligation de se créer des ressources par ses travaux littéraires. Nommé pasteur à Eisenach, il ne put se faire agréer aux paysans qui se souvenaient de l'avoir vu danser; et plus tard les places qu'il obtint de précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar et de prof. au Gymnase de Weimar, n'auraient pu fourvoir aux besoins de sa famille. Ses ouv. eurent du succès, mais ne l'enrichirent pas. On cite de lui : *Grandium der zweite* (le second Grandium, etc.), Eisenach, 1760-62, 3 vol. in-8; réimp. sous le titre de *der deutsche Grandium* (le Grandium allemand), ib., 1781, 2 vol.; et *das Gartnermädchen* (le Jardinier), opéra-comique en 3 actes, joué à Leipzig et imp. à Weimar en 1771, in-8; *Physiognomische Reisen* (Voyages physiognomiques), Altenbourg, 1778-79, 4 vol. in-8; *ibid.*, 1781, 4 vol. in-8 (trad. en anglais par Anne Plumpton), Londres, 1800, 3 vol. in-12; *Folkamahreder der Deutschen* (contes populaires), Göttingue, 1783, 5 vol. in-8; *ibid.*, 1787, 6 vol.; *ibid.*, 1806, 8 vol.; *Freund Heins Eracheinungen*, etc. (Apparitions de l'ami Heins), sous le nom supposé de Schellenberg, Winterthur, 1785, in-8, 24 fig.; *Strausfedern* (Plumes d'autruche), Berlin et Stettin, 1787-97, 7 vol. in-8 (c'est un recueil de petits romans et de contes, dont le prem. vol. seul est de Muséus); trad. en français par

M. Paul de Kock, Paris, 1826, 2 vol. petit in-12; *Merolische Kinder-Klapper* (imitation des *Hochets* moraux de Monget), Götting, 1788, in-8; ib., 1793. Ketebebe, son neveu, pub. de lui des *Œuvres posthumes*, Leipzig, 1791, in-8.

MUSANZIO (JEAN-DOMINIQUE), savant jésuite du 17^e S., m. au commencement du 18^e, a laissé des *tabulae chronologicae*, estimées, sous le titre de *Tabulae chronologicae Domini Musantii, quae sacra, politica, bellica, Juris, litterae et artes ad omni-genam historiam complectuntur, ab orbe condito ad annum post christum natum 1750*, Rome, 1750; Bologne, 1752.

MUSARNA (CARLO), ecclésiastique de Messine, m. en 1683, a pub. une trad. latine de l'*Enéide*, et quelq. poésies, imp. dans le Rec. de l'acad. della Fucina à Messine.

MUSCARA (ANDRÉ), jurisconsulte sicilien, av. fiscal de l'archevêché de Palerme, m. en 1665, a pub. une *Defensio immunitatis ecclesiasticae*, etc.

MUSCETTOLA, de la congrég. de l'Oratoire, né Naples dans le 16^e S., est aut. d'un recueil de *Discorsi meroli*, Venise, 1670, in-12. — Plusieurs autres individus de la même famille sont mentionnés dans les biographies italiennes, comme ayant cultivé les sciences et les lettres avec quelq. succès. Foy. la *Nuovo dizionario istorico*, imp. à Bassano en 1796, tom. 11.

MUSCHENBROECK. V. MESSCHENBROEK.

MUSCULUS (WOLFGANG), hébraïsant et théogien protestant, né en 1507 à Dieuze en Lorraine, m. à Berne en 1563, se vit souvent, dans la première partie de sa vie, réduit à la plus extrême misère; il fut même sur le point un jour de se mettre à travailler, comme manœuvre, aux fortifications. Enfin il jouit d'un sort plus prospère, fut successivement diacre de l'église réformée de Strasbourg, ministre à Augsburg, député du sénat de cette ville aux conférences de Worms et à celles de Ratisbonne, et professeur de théologie à Bern. Il a laissé un grand nombre d'ouv., dont on trouve la liste dans les *Eluges des Savans*, tirés de l'*Histoire* de de Theu par Teissier, tom. 1^{re}, et dans l'*Epitome bibliothecae* de Geisner. Nous citerons : *Commentarii in Genesim*, Bâle, 1537, 1600, in-fol.; *Enarrationes in totum Psalterium*, ibid., 1550, in-fol.; *Commentarii in Matthaeum*, ib., 1541 et 1543, 3 t. en un v. in-fol.; *Protherus licet ne homini christiano, evangelicae doctr. gnaro, populiis superstit. ac falsis cultibus externis societas communicari, dialogi* 1^{er}, ibid., 1549, in-4; trad. en franç. par Poullain, Londres, 1550; *Loci communes*, ibid., 1554 et 1560. — Un autre MUSCULUS (ANDRÉ), fut professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, et m. en 1580. On a de lui plus. ouv. peu remarquables, mais dans lesquels on voit qu'il était un des plus actifs partisans de l'ubiquité.

MUSÉE, poète grec, auteur du petit poème de *Héro et Léandre*. Une erreur, que le nom de Jules Cés. Sealiq. était bien capable d'accréditer, attribua quelque temps cette agréable production à Musée l'athénien, à celui que Virgile place, dans ses *Champs-Elysées*, à la tête des poètes qui ont fait de leurs talents un usage digne d'Apollon. Mais une semblable hypothèse devait tomber et tomba bientôt devant l'examen de la critique. Elle reconnut sans peine l'impossibilité d'accorder plus longtemps à un poète supposé plus ancien qu'Homère, un ouv. qui porte tous les caractères d'une école si différente de la sienne. Toute la difficulté fut alors de rechercher l'époque où avait écrit l'auteur de *Héro et Léandre*. L'un des plus récents et sans contredit des plus ingénieux interprètes du Musée, M. Heinrich, prenant un milieu juste entre ceux qui placent ce poète long-temps avant Ovide, et ceux qui le font naître au 1^{er} ou 4^e S., lui croit pouvoir assigner pour époque celle du 2^e ou 4^e S.

Un fond, les formes et le style de ce petit poème semblent confirmer la probabilité de cette opinion. Il y a de l'intérêt dans le plan, de la grâce et de la vigueur tour à tour dans les tableaux; et dans la style une harmonieuse flexibilité. Mais en vain y chercherais-tu en cette vérité de sentimens, cette justesse et cette franchise d'expression qui donnent tant de prix aux euv. de l'antiquité; c'est une production toute moderne, comparée aux anciens. Ce petit chef-d'œuvre parut imp. pour la prem. fois à Venise, sans date, mais dans le courant de 1596. Cette édition princeps fut bientôt suivie d'un gr. nombre d'autres, parmi lesquelles nous nous contenterons de signaler comme les meilleures dans le siècle dernier, celles de Kromayer, Halle, 1721, in-8; de Matth. Rover, Leyde, 1737, in-8; de Joh. Schröder, Leewarden, 1742, in-8; de C.-F. Heinrich, Hanovre, 1793, petit in-8; elle est regardée à juste titre comme la meilleure du Musée; celle enfin de L.-H. Tencher, Halle, 1801, in-8. Le poème de *Héro et Léandre* a fourni à notre Gentil-Bernard la sujet et les détails principaux de *Phrosine et Meldoer*, et de *Le Franc de Pempignan*, un drame lyrique en 5 actes. Il a été trad. en vers par Cl. Marot; et par M. Mulleraut, Paris, 1805 et 1816. Deu de nos plus savans hellénistes, La Porte du Theil et M. Gail, l'ont trad. et pub. en prose, 1784-1796; ils avaient été devancés en 1774, par Montonnet de Clairfont. — On compie encore un Musée, Thébain, qui florissait long-temps avant la guerre de Troie. — Un autre d'Éphèse, auteur d'une volumineuse Épopée, int. la *Pariside*. — Et enfin un poète latin, contemporain de Martial, qu'il révoquait par l'éluscinéité de ses écrits.

MUSELLI (JEAN-JACQUES), antiquaire et littérateur, né d'une noble et ancienne famille de Véronne en 1697, m. au cette ville en 1768, a pub. : *Numerato antiqua collecta et edita*, Vénise, 1750, 3 vol. in-fol.; *Antiquitatis reliqua collecta, tabula incisae*, et *explicationibus illustrata*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol. On a recueilli ces deux ouv. sous la titre de *Museum Musellianum in quingus tomos distributum*, etc., ib., 1760, 5 v. in-fol.

MUSES (myth.). Elles étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. Hésiode est le prem. qui ait fixé leur nombre à neuf, et voici selon lui leurs noms et leurs attributs, où l'on reconnaît que le poète a réuni toutes les qualités nécessaires pour exceller dans les sciences et les arts. Clio, muse de l'hist., est représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant d'une main un livre et de l'autre une trompette; Euterpe, muse de la musique, est couronnée de fleurs, et tient une flûte; Thalie, muse de la comédie, porte une couronne de lierre, et tient un masque d'une main et un bradoquin de l'autre; Melpomène, muse de la tragédie, est personifiée par une femme d'un maintien grave, chaussée d'un cethurne, tenant d'une main des couronnes et de l'autre un poignard; Terpsichore, muse de la danse, est une jeune fille couronnée de guirlandes et tenant une harpe; Erato, muse de la poésie érotique, est une nymphe couronnée de myrte et de roses, ayant auprès d'elle un petit amour ailé, un arc et un carquois allumé; Polyymne préside à la rhétorique; ou la représente habillée de blanc, couronnée de perles, la main droite étendue et un sceptre dans la gauche; Uranie, muse de l'astronomie, est vêtue de draperies azurées et couronnée d'étoiles; à ses pieds est un globe; Calliope enfin, muse de la poésie héroïque, est représentée comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, tenant de sa main droite une trompette et un livre dans la gauche.

MUSGRAVE (GUNLAUME), médecin et antiquaire anglais, né en 1657 à Charlton-Musgrave, dans le comté de Somerset, m. en 1721, membre du collège des médecins de Londres et de la so-

ciété royale, dont il avait été élu secrétaire en 1684, a laissé : de *Arthritide anomala sive interna Dissertatio*, Oxford, 1707, in-8; de *Aquilis romani epistola*, 1713, in-8; *Geta britannicus : accedat domus Severiana synopsis chronologica*, et de *franculâ quondam M. regis Africâ Dissertatio*, Exeter, 1716, in-8, fig.; *Belgium Britannicum, in quo illius limites, fluvii, urbes, viae militares, populus, lingua, dii, monumenta, alique per multa, clarius et ubertius exponuntur*, 1719, in-8. — **MUSORAYE** (le docteur Samuel), petit-fils du précéd., et membre aussi de la société royale de Londres, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et m. en 1782, laissant : *Exercitationes in Euripidem*, Leyde, 1762, in-8; *Animadversiones in Sophoclem*, Oxford, 1800, 3 vol. in-8; *Apologia pro medicini empiria*, ib., 1763, in-4, etc.

MUSH (JEAN), missionnaire anglais, né dans le York-Shire au 16^e S., prêcha surtout dans le nord de l'Angleterre, où il s'acquit la confiance générale, par son savoir, sa sagesse et son expérience. On lui attribue, entre autres écrits : *Declaratio motuum et turbationum inter jesuitas et sacerdotes seminariorum in Angliâ*, Rouen, 1601, in-4.

MUSITANO (CARLO), ecclésiastique, et médecin napolitain, né en Calabre, m. à Naples en 1714, est auteur de plus. ouv. sur la médecine, recueils, et imp. à Genève, 1716, 2 vol. in-fol. Un de ces écrits, sur la maladie vénérienne, a été trad. en franç. par le chirurg. Devaux (v. ce nom), 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS ou MUYS (CORNELIUS), supérieur du monastère de Ste-Agathe à Delhi, né dans cette ville en 1503, se fit généralement surnommer le docteur de ses morts et sa charité envers les pauvres, et fut honoré de l'asile de Guillaume 1^{er}, prince d'Orange; mais en 1572, il périt sous les coups de la soldatesque effrénée de Lumey, comte de La Marck. On a de lui des poésies latines, parmi lesquelles nous citerons : *Solitudo, sive vita solitaria laudata* (en vers rimés) et *alia poemata*, Anvers, 1566, in-4; et quelq. pièces qui se trouvent dans le *Deliciae portorum Belgicarum*, tom. 3, p. 667-680.

MUSLU, janissaire et chef de rebelles, vendait des fruits à Constantinople, en 1730, lorsque Patrons Khalil l'associa à ses ambitieux projets. Après la déposition d'Achmet III et la proclamation de Mahmoud 1^{er}, Muslu déclara, de son chef, qu'il allait faire les fonctions de kayas, ou premier lieutenant des janissaires. Il osa, malgré les luns, paraître au divan, le cimetière à la ceinture, et n'en fut pas moins poignardé en plein conseil, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

MUSOLLO (JACOB), oratorien de la congrégat. de St-Philippe de Nori, m. à Troute sa patrie, en 1760, est aut. d'un gr. nomb. d'ouv. de piété, parmi lesquels nous citerons seulement : *Pratica de sanctis officiis*, Trento, 1750; *La pazienza cristiana*, etc., ib., 1752; *Ragionamenti sopra l'orazione*, ibid., 1754; *Dialoghi tra il confessore ed il penitente*, ibid., 1751.

MUSONIUS RUFUS (CAIUS), philos. stoïcien 6^e S., fut exilé dans l'île de Giar, sous le règne de Néron, et rappelé par Vespasien. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philos. cynique du même nom et de la même époque, qui fut lié avec le célèbre Apollonius de Tyane. On a plus. lett. qu'il s'adressèrent ces deux philosophes, insérées dans les *Mém. de l'acad. des belles-lettres et inscript.*, tom. 31, pag. 131.

MUSOTTI (ALEXANDRE), doct. en droit civil et en droit canon, né à Bologne en 1535, fut successivement chanoine du Vatican, évêque d'Imola, nonce du pape à Venise, et m. dans son diocèse en 1607. Il avait fait impr. à Bologne en 1595, un *Rituale sacramentorum ad usum ecclesiae Imolanae* — Etienne MUSOTTI, relig. augustin, né à Bologne dans le 17^e S., publ. : de *Fidis, deipuraque semper*

virginis Mariae ortu, Oratio, Vérone, 1622; de *praeuli sapientia, oratio*, Bologne, 1631.

MUSSAPHIA (BENJAMIN), méd. juif du 17^e S., exerça son art à Hambourg à Glückstadt (duché de Holstein), puis à Amsterdam, où il m. en 1674. On a de lui *sacro-medicae Sententiae*, Hambourg, 1540, in-8; *Epistola de maris reciprocatione*, Amsterdam, 1612, in-4.

MUSSARD (PIERRE), minist. et prédicat. distingué de l'église réformée, né à Genève, vers 1625 ou 1626, m. en 1681, a laissé : *Conformités des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'église romaine sont empruntées des payens*, Genève, 1667, in-8; Amsterdam, 1744, in-12; traduit en allem., Leipzig, 1695 et 1704.

MUSSATO (ALBERTINO), négociateur, poète latin et historien distingué, né à Padoue en 1261, acquit au barreau une grande réputation, et une fortune considérable, fut grand chevalier en 1296, remplit ensuite plus. missions auprès de l'empereur Henri VII, avec plus d'habileté que de bonheur, et fut tour à tour l'objet de l'ingratitude et de la reconnaissance exaltée de ses concitoyens. Canso de la Scala ayant été nommé vicario impérial pour toute la marche trévisane, Mussato chercha d'abord à détourner les Padouans d'une révolte qu'il prévoyait devoir leur être funeste; mais dès qu'il vit la guerre commencée, malgré ses conseils, il ne songea plus qu'à défendre sa patrie, et s'illustra encore en la servant de son épée. Il se vit toutefois exposé aux fureurs d'une populace aveugle, et fut obligé de s'enfuir à Vico-d'Aggere, d'où l'on ne tarda pas de le rappeler, pour l'honorer d'un triomphe en même temps que de la couronne poétique due à ses travaux littér. (1314). Peu de jours après, il rejoignit l'armée sous les murs de Vienne, fut fait prisonnier, et traité avec distinction par Canso de la Scala. Une trêve signée au bout d'un mois lui permit de retourner à Padoue, et d'y rédiger l'hist. des événements auxquels il avait eu une part glorieuse. La guerre ayant recommencé en 1317, il rendit encore aux Padouans d'importants services, qui ne parurent le mettre à l'abri de leurs injustes soupçons. Exilé à Chioggia, en 1325, il m. loin de son ingrate patrie, en 1329. On a de lui : *Historia augustae de rebus gestis Henrici VII Caesaris libri XVI*; de *Gestis Italicorum post Henricum VII, libri XII*; 2 tragédies, *Eccerinus* et *la Mort d'Achille*; des poèmes, des épîtres, des élégies, des épiques, etc., en latin. Ses ouv. ont été publiés avec des notes de Felio Onio, Laur. Pignorio et Nicol. Villani, Venise, 1636, in-fol. Il a laissé aussi quelq. vers hebreux, que l'on conserve MS. — Un autre MUSSATO (J.-F.) littérateur, né à Padoue en 1533, m. dans cette ville en 1613, fut un des principaux soutiens de l'académie de sa patrie. Il était très-sav. dans les langues grecque, latine et hébraïque; mais on ne connaît de lui que quelq. vers grecs insérés dans les recueils du temps, et plus. inscript. et épiques, sur des édifices publics et dans des églises de Padoue.

MUSCHENBROEK (PIERRE VAN), célèb. physicien, né à Leyde en 1692, m. dans la même ville en 1761, contribua par ses leçons, ses exemples et ses ouv., à l'introduit. complète de la physique expérimentale et du newtonisme en Hollande. Il fut d'abord nommé prof. de philosophie et de mathématiques, et prof. extraordinaire en médecine, dans l'université de Duisbourg sur le Rhin. Il alla prendre possession, en 1723, de la chaire de philosophie et de mathém., à Utrecht, et y resta jusqu'en 1735. Cette ville fut le théâtre de ses trav. les plus importants. Le refus qu'il fit d'aller s'établir à Copenhague et à Göttingue, où l'appellèrent à l'envie l'un de l'autre le roi de Danemark et le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre,

engagea les curateurs de l'université d'Utrecht à lui donner la chaire de profess. d'astronomie (1732). Cepend. il quitta Utrecht, pour aller prendre possession de la place que la m. de Wittichius laissait vacante à l'université de Leyde (1730). Il resta constamment attaché à cette université, malgré les propositions qui lui furent faites par plus. souverains. Il était correspond. de l'académ. des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg, de Berlin, de Montpellier, et de la société royale de Londres. Nous citerons une dissertation inaugurale très-estimable de *aeris Praesentia in humoribus animalium*, 1718; une harangue de *certa Methodo philosophiam experimentalis*, 1723; des *Elémens de phys.* publ. en latin, 1726, et réimpr. plus. fois avec des additions importantes, notamment après sa m., sous le titre de *Introductio ad philosophiam naturalem* (cette dern. édit. a été trad. en franç. par Sigaud de Lafoad); *Dissertationes physicae experimentalis et geometricae*, 1729, in-4; une harangue très-éclatante de *Methodo instituendi experimentum physicae*, 1730; et plus. autres prononcées en différentes occasions, sur des sujets de physique et de morale.

MUSCO (CORNELIO). l'un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, né à Plaisance en 1541, m. à Rome en 1574, fut nommé par Paul III évêque de Bertinoro, puis de Bistone, et assista au concile de Trente. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise, chez les Juntas, 1582 et 1590, et 4 vol. in-4. Ils furent extraordinairement applaudis, et il serait curieux de les lire, pour se convaincre du mauvais goût d'érudition et d'éloquence qui régnait alors dans la chaire comme partout ailleurs.

MUSTAPHA I^{er}, proclamé empereur des Turcs, après la m. d'Achmet I^{er}, son frère, l'an de l'hég. 1026 (1617), se fit bientôt mépriser et haïr par son administration aussi insensée que tyrannique, et fut déposé au bout de 4 mois. Son successeur, le jeune Othman, fils d'Achmet I^{er}, ayant été déposé à son tour 5 ans après, par les janissaires qu'il voulait anéantir, Mustapha fut placé de nouv. sur le trône, l'an 1031 (1622); mais son imbécillité se changea presque aussitôt en démence et en fureur. Les janissaires se soulevèrent, l'an 1032 (1623), et cette fois l'indigne sultan fut condamné à une prison perpétuelle. Amurath IV, son neveu et son successeur, le fit étrangler en 1639. Ce misérable prince avait alors 54 ans.

MUSTAPHA II, 22^e sultan des Othomans, fils de Mahomet IV, succ. à son oncle Achmet II, en 1061 (1695). Le prem. année de son règne fut signalée par quelq. avantages obtenus sur les Vénitiens et les Impériaux, toute fois sans résultats décisifs. En 1097, il perdit contre le prince Eugène de Savoie la bataille de Zenta, livrée sur les rives de la Theiss, et 2 ans après, il conclut avec les chrétiens le traité de Carlowitz. Cette paix, à la fois glorieuse et utile à l'empire, ne tarda pas à exciter les murmures du peuple qui lui-même l'avait sollicitée. Le sultan fut obligé de se retirer à Andrinople et de laisser sa capit. en proie à une sédition touj. croissante. La tête du gr.-vésir Daltahan, qui désapprouvait la paix, tomba par l'ordre de Mustapha, et cette exécution détermina la révolte de 1703. En vain le malheureux monarque s'abaisa jusqu'à essayer de gagner par des concessions les chefs des séditieux, au lieu de leur résister ouvertement et avec vigueur; il fut réduit à remettre l'aigle impériale à son frère Achmet III (1703). Il m. l'ann. suiv. dans l'intérieur du sérail, à l'âge de 40 ans, après en avoir régné 8.

MUSTAPHA III, l'aîné des enfans du sultan Achmet III, succéda à son cousin Osman III en 1757, et, dès son avènement, montra un jugement, de bonnes intentions, de la fermeté, mais un esprit médiocre. Après avoir laissé son gr.-vésir, Raghib-Pacha, s'occuper de réformes utiles pend.

quelq. ann., il s'engagea, en 1769, dans une guerre contre la Russie, qu'il aurait dû commencer 6 ans auparavant. La prem. campagne eut pour résultat d'enlever au sultan Chocum, la Moldavie et une partie de la Valachie; celle de 1770 fut encore plus désastreuse, et celles de 1771 et 1772 furent lein de réparer les pertes qu'avait éprouvées l'empire ottoman. Ce ne fut qu'en 1773 que Mustapha vit ses armes obtenir quelques avantages. Cepend. ses forces physiques ne répondaient plus à la vigueur de son caractère; et au moment où il allait se mettre lui-même à la tête de ses troupes, il m. à l'âge de 58 ans (1774). C'est sous le règne de ce prince que la Russie inspira aux Grecs cet esprit d'indépendance qui se manifesta enjourn'hui par de si généreux efforts.

MUSTAPHA IV, 29^e empereur ottoman, fils aîné du sultan Abdullahmid, fut porté sur le trône par le révolt. qui en précéda Sélim III, son cousin-germain, en 1807. Il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie, abolit toutes les institutions de son prédéces., et détruisit même l'imprim. de Seutari. Le capitain-pacha, Seid-Aly, combattit avec avantage la flotte russe, près de Ténédos, et bientôt furent conclues deux armistices, l'un entre la Russie et le Porte-Othomane, l'autre entre cette dern. puissance et les Serviens. Les Anglais, qui voulaient s'emparer de l'Egypte, furent battus par les troupes du calimak Mohammed-Aly. Malgré ces succès, et malgré les mesures qu'il prit pour paralyser les insolentes prétentions des janissaires, il ne put éviter le sort de Sélim. Le chef des partisans de son dern. prince, Mustapha-Baraccdar, pacha de Roudschouk, et command. l'armée d'observation sur le Danube, força le gr.-vésir, Tchelehy-Mustapha, de se joindre à lui, entra dans Constantinople le 28 juill. 1808, et fit prononcer la déposition du sultan, à la place duquel fut proclamé Mahmoud II, son frère, le souverain actuel de la Turquie. Le malheureux Mustapha, relégué d'abord dans la prison qu'avait occupée Sélim, fut étranglé le 15 nov. de la même année.

MUSTAPHA, prétendu fils de Bajazet I^{er}, est regardé comme un imposteur par quelq. historiens; mais M. Silvestre de Sacy pense qu'on ne saurait rien décider à ce sujet. Selon lui, s'est encore un problème de savoir si Mustapha, le fils aîné de Bajazet I^{er}, qui combattait auprès de son père à la fameuse journée d'Ancyre, resta dans la suite des morts. Ce n'est pas à nous ni à personne qu'il appartient de trancher cette question, quand M. de Sacy doute encore. Il est certain que Mahomet I^{er} et Amurath II firent mettre à m. trente individus qui prirent le nom du légitime héritier du trône ottoman. Le plus remarquable de tous est celui qui fait l'objet de cet article. Douze ans après le bataille d'Ancyre, il parut en Valachie, et se rendit bientôt redoutable. Mais vaincu par Mahomet I^{er}, il se jeta dans Thessalonique et dut son salut à Lascaris, gouvern. de cette place, et à l'emp. Manuel, qui refusèrent de le livrer. Il resta comme emprisonné, dans l'île de Lemnos, jusqu'à la m. de Mahomet, en 1421. Manuel lui rendit, à cette époque, la liberté; mais l'indigne prétendant reconnut par une promptie ingratitude cet import. service, et se vit justement abandonné, saisi, et livré à Amurath II, par les ordres duquel il termina, sur un gibet, son équivoque destinée.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Mahomet II, reçut de son père la souveraineté de la Caramanie, et s'en montra digne. Il défut, en 1469, un général d'Ousseu-Hagan, roi de Perse, et remporta, la campagne suiv., une victoire complète sur Ousseu-Hagan lui-même, dont il tua de sa main le fils, Zrinel-Bey. De retour à Constantinople, le jeune vainqueur força l'entrée des laïcs, pour enlever une femme du gr.-vésir Sadik-Ahmed, s'at-

tira de la part de son père les plus durs reproches, et ayant osé s'en plaindre, fut étranglé 3 jours après.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman I^{er}, joignait à ses droits d'aînesse l'affection des peuples et celle des soldats; mais il fut renversé des marches du trône où il devait monter un jour, par les intrigues de Roxelane. Cette ambitieuse épouse du vieux Soliman s'unit au gr.-vévyr Roustan pour perdre le jeune héros, et n'y réussit qu'un trop bien. Le sultan, devenu trop soupçonneux dans ses derniers jours, ouvrit facilement son cœur à la crainte non fondée d'éprouver le même sort que Solim I^{er} et Bajazet II. Le jeune prince était donc son gouverneur, d'Anatolie; Soliman se rendit à l'armée ottomane qui campait dans le voisinage, et on donna à son fils de veiller le trouver. La victime se livra elle-même à ses bourreaux; l'étranglerent, l'an de l'hég. 960 (1553), sans que son père, témoin corché de cette horrible scène, daignât écouter le cri du la nature. Cette catastrophe a fourni le sujet de 3 tragédies: l'une de Belin, intitul. *Mustapha et Zéangir*, 1795; une autre de Chamfort, sous le même titre, 1777; et la 3^e de M. de Maigneuvre, sous le nom de *Roxelane et Mustapha*, 1785.

MUSTAPHA (Le Faux), prétendu fils de Soliman-le-Grand, n'était qu'un esclave dont la parfaite ressemblance avec l'infortuné Mustapha donna l'idée à l'ambitieux Roxelane de l'opposer à son époux. Elle eut toutefois l'adresse d'agir sans paraître. L'an de l'hég. 961 (1554), l'imposteur se montre près de Nicopolis; parcourut tout le pays qui est entre le Danube, la Valachie et la Moldavie, et se vit bientôt à la tête d'une armée. Il annonçait le projet de marcher sur Constantinople, lorsqu'il sultan ordonna à son gr.-vévyr d'aller le combattre. Abandonné de la plupart de ses partisans à l'approche du danger, le faux Mustapha tomba entre les mains d'Achmet, avec ses complices les plus intimes, et fut jeté secrètement dans la mer, par un ordre du sultan. Il avait fait des révélations qui ne compromirent que Bajazet, fils de Roxelane; car il ignorait que c'était surtout pour cette femme artificieuse qu'il avait conspiré.

MUSTAPHA (JEAN-ARMAND), *voyag. mahométan*, né vers la fin du 16^e S., vint en France, où il embrassa la relig. chrét., et se rendit utile au cardinal de Richelieu, qui ne laissa pas ses services sans récomp. Il accompagna le commandant de Ravilly dans deux voyages à la côte occidentale de Maroc, et en écrivit la relation sous ce titre: *Foroyages d'Afrique, où sont contenues les navigations des Français, entreprises en 1629 et 1630, à-râtes des royaumes de Fez et de Maroc; la trêve de paix fait avec les habit. de Saïe, et la délivrance de plus. esclaves français, suite à la description des insidits royaumes, villes, coutumes, relig., mœurs et commodités de ceux du pays*, Paris, 1632, 1 vol. in-12.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR, célèbre gr.-vévyr ottoman, né à Raigrad vers le milieu du 18^e S., exerça d'abord la profess. de laboureur, se livra ensuite au commerce des chevaux, et s'enrôla enfin sous les drapeaux du pacha de sa province. Il succéda, en 1804, à Tersank-Oglou, pacha de Roustebouk, sous lequel il s'était distingué dans plusieurs campagnes, et détruisit, en 1807, à Mustabib-Kiou, une partie de l'armée russe qu'il n'avait pu empêcher d'entrer dans Bukharest. Revêtu, la même année, de la charge de séraskier, ou commandant des forces ottomanes, il ne chercha plus à dissimuler son attachement à la cause de Selim III, qui venait d'être détrôné. Il marcha sur Constantinople, se présenta au sérail, redemandant Selim pour le couronner de nouveau. Les pertes d'ouvrent, mais c'est pour lui rendre le cadavre d'un malheureux prince. A cette vue, Bairakdar jura de le venger, il ordonna le supplice des conseillers et des exécuteurs

de ce crime, la déposition du sultan Mustapha IV, et l'installation de son frère Mahomet II. Après cette révélation, qui arriva le 28 juill. 1808, Bairakdar, devenu gr.-vévyr, s'occupa sans relâche de tout réformer et principalement de remplacer le corps des janissaires par celui des *serymens*. Mais bientôt le mouvement général fut à son comble. Le vévyr, forcé de céder au nombre des révoltés, se retira dans le sérail, et réduisit enfin à la dernière extrémité, mit le feu au magasin à poudre et se fit sauter, après avoir fait étrangler Mustapha IV (v. ce nom), le 15 novemb. 1808.

MUSTAPHA (CARA). V. CARA-MOUSTAPHA.

MUSTAPHA-DALTABAN, grand-vévyr, commença par être simple janissaire, et fut élevé dans le palais du gr.-vévyr Achmet-Kinperli. Après la mort de son protecteur et celle de Cara-Mustapha, il resta quelque temps oublié, puis sous le nouveau gr.-vévyr, il devint successivement, agha des janissaires, pacha de Silistrie, avec le titre de séraskier (1692), et beglierbey de Dabachie. Exilé en 1697, dans la Lemnie, il y vivait retiré, lorsque les Ottomans, vaincus par les impériaux à la funeste bataille de Zenta, le firent entrer de se mettre à leur tête. Il reprit aux ennemis, en une seule campagne, 24 châteaux ou villages fortifiés, sur les deux rives de la Save, et fut confirmé sans peine dans le commandement qu'il avait accepté sous l'aveu de Mustapha II. Il battit les Arshes quelque temps après, et reçut le gouvernem. de Bagdad en 1700. Cependant il se vit sur le point dès-lors de succomber sous les calomnies de ses nombreux ennemis, et fut obligé d'acheter l'amitié du moufty qui le fit nommer, en 1702, pacha de Koulouja, et bientôt après gr.-vévyr. Il ne tarda pas à vouloir secouer le joug de ce protecteur; mais les efforts qu'il fit pour le renverser et pour provoquer la violation du traité de Carlowitz, lui coûtèrent la vie l'an de l'hég. 1114 (1703). Il vit approcher les honneurs et la mort avec l'imprévoyance qu'il avait montrée tant de fois sur les champs de bataille.

MUSTAPHA-KIRLOU, vévyr et beau-frère de Soliman I^{er}, prit Belgrade en moins d'un mois (1521), sous les yeux du sultan qui venait de l'élever au vévyrat, et commanda en chef, l'année suivante, la seconde expédition tentée par les Ottomans contre l'île de Rhodes; mais pour n'avoir pu soumettre cette île indomptée, il eue pour la disgrâce de son maître. Relégué en Egypte, il se conduisit d'abord en sujet fidèle, et eut le bonheur de soumettre des révoltés qu'il était chargé de combattre, mais ayant appris que le sultan avait nommé gr.-vévyr le célèbre Ibrachim, son ennemi, il jura de se venger, et sut dissimuler toutefois jusqu'à ce qu'il eût obtenu le sandjakat d'Egypte. Ce fut alors (1523) qu'il leva le masque. Trahi par Mehémet-Belloudi, son secrétaire, et vaincu par les soldats mêmes qu'il avait commandés, il périt percé de leurs lances, par l'ordre de Soliman.

MUSTAPHA-PACHA, favori de Selim II, devint la bienveillance de ce prince au courage qu'il avait eu de l'arrêter dans sa fuite, sous les murs d'Ikonium, en 1567. Chargé par le sultan de la conquête de l'île de Chypre (1570), il déshonora sa victoire par une barbarie qui n'eut d'égal que son avidité, et se vit dépouillé de ses honneurs et relégué dans un sandjakat éloigné de la cour. Amurat III, successeur de Selim II, le rappela et lui donna le commandement de l'armée qu'il envoya contre les Persans en 1578; mais Mustapha, après s'être emparé de la Géorgie et du Chyrwan, se laissa battre par son imprudence, reçut l'ordre de revenir à Constantinople (1581), et s'empoisonna de honte et de douleur.

MUSEKUS (Manc), l'un des Grecs qui ont contribué à répandre le goût des lettres en Europe, né vers 1470, à Rétimo, dans l'île de Crète, m. en 1517, fut amené fort jeune en Italie par son père,

et placé sous la direction de Jean Lescaris. Il mérita bientôt d'être admis à l'académie qui s'assemblait dans l'atelier de Manuce l'Aucio. Plus tard il fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplut ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui donnèrent un nombre infini d'auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvais. On doit à Musurus, comme éditeur, le 1^{er} prem. édit. des *Comedies* d'Aristophane, Aldé, 1498, avec une préface; celle de l'*Etymologium magnum*, Calliergi, 1499, avec une préface; celle des *Œuvres de Platon*, Aldo, 1513, etc. On a de lui, comme poète, des *épigrammes grecques* dans le *Dictionar. græc. copiosum*, Venise, 1497, et dans l'édit. de *Musæ*, ibid., 1517; mais la plus étendue comme la plus célèbre, de toutes ses pièces, est un poème grec de 200 vers hexamètres et pentamètres à la louange de Platon, impr. dans l'édit. des *Œuvres* de ce philosophe ci-dessus mentionnée, et publiée séparément avec une version eo vers latins, Amsterdam, 1676, in-4. V. sur Musurus, Paul Jove, le *Dictionn.* de Bayle, etc.

MUSZKA (Nicolas), savant jésuite, né en 1713 à Schellin dans le comté de Meytra, en Hongrie, fut nommé grand-prévôt de la cathédrale de la ville de Neusol, devenue épiscopale en 1756, et m. dans cette ville quelques années après. On a de lui: *Fata Palatinorum sub regibus Hungaria*, Tyrnow, 1762, in-fol.; *De legibus, earum transgressionibus, seu peccatis et peccatorum poenis, libri III*, Vienne, 1769, in-4.

MUTAHHER, prince du Yémen, et imam de la secte des zénides, étant fils de Chérif-Eddin Yabia, qui s'étoit arrogé le titre et la dignité d'imam et d'émir al-moumenyn dans les montagnes du Yémen, vers l'an 950 du Hég. (1553 de J. C.), et qui le désirait en mourant. Mutaheher, quoique boiteux, et peu digne d'allours de gouverner, manifesta l'ambition de ressaisir ses droits prétendus. Mais chassé de Saâ, en 954 (1547), par Eschmir, pacha de Zald et du Kas-Yemen, on nom de la Porte-Ottomane, et assiégé dans Thela deux ans après, il fut réduit à accepter le gouvernement de quelques districts. En 974 (1566), il se déclara le chef des Arabes mécontents, enleva de nouveaux territoires au pacha Redwan, et l'année suivante après avoir vaincu et tué Mourad-Pacha, s'empara de Saâ et y fit faire la khothbah en son nom. Bientôt, grâce à ses avantages rapides, il ne resta plus aux Turcs que la ville et le district de Zald. Mais Suzan-Pacha, chargé par Sélim II de réduire le Yémen, en 976 (1569), enleva en peu de temps à Mutaheher toutes ses conquêtes, et l'obligea de quitter la paix, qui lui fut accordée (977), à condition qu'il aurait le district de Saâ à titre de fief, que le nom du sultan figurerait seul dans la khothbah et sur les monnaies, etc. Mutaheher m. en 980 (1572-3). Ce qu'il y eut de plus remarquable en lui, c'est une avarice dont rien n'approche, et qui eussent peut-être pas paru de ses disgrâces.

MUTIL DE BOUCHEVILLE (JACQUES-FRANÇOIS), littérateur, médecin, né en 1730 à Bernai, où il m. en 1814, fut conseiller à la cour des comptes de Rouen, membre de l'acad. de cette ville, et de la société d'agriculture d'Evreux. Nous citerons de lui un poème en six chants sur la Conquête de la Sicile par les Normands; un poème en quatre chants de l'Éducation, impr. avec plusieurs autres poésies, 1807 et 1809, 2 vol. in-8; l'*Éloge de l'agriculture*, poème, 1808, in-8.

MUTI (FRANCESCO), écrivain italien, né à Cosenza dans le 16^e S., a publié: *Disceptationum libri V, contra calumnias Th. Angelucci in maximum philosophorum sr. patricium*, Ferrare, 1589, in-4. — MUTI (J.-Marie), relig. de l'ordre des Frères-Prêcheurs, né à Vercelle dans le 17^e S., a

publié: *Problemi del Muti veneziano*, Venise, 1674; *L'Ozio nel trattamento*, ibid., 1705; *Quaresimale secondo*, Padoue, 1711; la *Penna critica*, Venise, 1712; la *fiote fortunante della religione*, ibid., 1678; le *Game de Patricano*, ibid., 1705; *li Ricordi politici a principi cristiani*, ibid., 1716.

MUTIS (DONATO A.), médecin, né à Raguse, dans le 16^e S., a laissé quelq. écrits sur sa profession, parmi lesquels on cite: *Epistola de terribithina resina facultatibus*, etc., Lyon, 1534; in *interpretationem Galeni super XIV aphorismos Hippocratis Dialogus*, Zurich, 1547, in-4.

MUTIS (don JOSEPH-CELESTINO), célèbre naturaliste, né à Cadix en 1732, m. directeur de l'expédition botanique du roy. de la Nouvelle-Grenade, et astronome royal à Santa-Fé de Bogota, en 1808, n'a guère été connu jusqu'ici en Europe que par ses vastes connaissances en botanique, qui lui valurent de la part du grand Linné les plus brillants éloges. Toutefois il a rendu d'importants services à toutes les branches de l'hist. naturelle, et exercé sur la civilisation des colonies espagnoles une influence qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les bienfaiteurs les plus illustres du Nouveau-Monde.

Mutis se livra d'abord à l'étude de la médecine dans sa ville natale, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid; mais dès-lors il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la suite des hôpitaux, et ce fut à cette époque qu'il commença à correspondre avec l'illustre natural. d'Upsal. En 1760, il consentit à suivre en Amérique le vice-roi don Pedro Messia de La Cerda, en qualité de médecin. Nommé professeur de mathémat. dans le Colegio mayor de Nuestra Señora del Rosario, à Santa-Fé, il y répandit les prem. notions du vrai système placentaire, et fut assez heureux pour être protégé par le vice-roi contre les dominicains, ces tyraniques adversaires des hérésies de Copernic. Nous ne pourrions énumérer tout ce qu'il fit pour la science et pour le bonheur des hommes peud. 48 ans de travaux assidus dans le Nouveau-Monde. On doit à ses recherches beaucoup de genres du règne végétal (*Paltea*, *Barnadesia*, *Exallonia*, *Manettia*, et tant d'autres publiés dans le *Supplém.* de Linné). Ce dernier, parlant du genre *Mutisia*, ajoute: *Nomen immortale quod nulla ante nupquam delebit*. Mais la principale mérite de Mutis, à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différentes espèces de Cinchona (le quinquina) et les variables caractères de ce genre si précieux. Périérid'autres plantes, utiles dans la médecine et dans le commerce, qu'il a décrites le premier, si tant compter le *Psychotria americana*, ou ipacatanha du Rio-Magdalena, le *Tolufera* et le *Myroxylum* qui donnent les baumes de Tolu et du Pérou, la *Wateria granadensis*, et l'*Alstonia theaformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé. C'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée *Feyoua del Guano* par les Indiens, et employée par eux depuis long-temps comme l'antidote la plus puissante contre la piqûre des serpens venimeux. Il n'existe de ce laborieux naturaliste qu'un petit nombre de dissertat. impr. dans les *Mémoires* de l'acad. roy. de Stockholm (pour l'Ann. 1769), et dans un excellent journal publié à Santa-Fé en 1794, sous le tit. de *Papel periodico*. Mais le *Supplém.* de Linné, les ouvr. de l'abbé Coranilles et de M. de Humboldt, le *Semario del Nuovo-Reino de Granada*, rédigé par M. Caldes, en 1808 et 1809, ont fait connaître une partie de ses observations. Nous ignorons l'état des MS. qu'il avait recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parents. Mutis, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique dès 1772, et avoit été nommé chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé, et confesseur d'un couvent de religieuses, fut aussi bon prêtre qu'il étoit savant estimable.

MUTIUS. V. SCEVOLA.

MUTIUS, architecte romain, qui vivait du temps de Marius, embellit par les plus riches ornements de l'architecture le temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus. Il existe des médailles d'argent, qu'on croit avoir été frappées en l'honneur de cet architecte : on y voit les initiales MU. et VIRT., et dans l'exergue, cet autre mot CUMENT.... Le surnom de Cordus était particulier à l'une des branches de la famille Mutie.

MUTIUS (HULDEIC), professeur à Bêlé, dans le 16^e S., a laissé : *de Germanorum primis origine, moribus, institutis, legibus et memorabilibus pace et bello gesta omnibus omnium saeculorum usque ad nunc mensum augusti anni 1539, libri chronici XXVI, ex probatoribus germanicis scriptoribus in latinam linguam translati*, Bêlé, 1539, in-fol.

MUTONI (NICOLAS), littéral italien, né à Venise dans le 16^e S., est aut. des ouvr. suiv. : une traduct. italienne de la poétique de M. A. Vida (*Poeten del diuina poeta M. A. Vida*, etc.), Venise, sans date; *Nic. Mutoni Luminosa mayus ex græcor., arab. latinorumque medicorum monumenta restituta*, etc., Venise, 1551, in-fol.; *Stratagemmi dell'arte della guerra di Polieno macedonico*, etc., trad. du grec en italien, ibid., 1551, 1552.

MUY (LOUIS-NICOL.-VICTOR DE FÉLIX), comte du), maréchal de France, né à Marseille en 1711, m. en 1775, fut d'abord chevalier de St-Jean-de-Jérusalem, et fit, sous Berwick et Coigny, son apprentissage dans la guerre de 1734, entreprise pour soutenir l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Attaché ensuite à la cour, comme menin du dauphin, père de Louis XVI, il devint plutôt l'ami que le serviteur de ce prince vertueux. Il assista à la bataille de Fontenoi, fut fait lieutenant-général en 1748, se distingua aux batailles d'Hastembœck, du Grevelt et de Minden, et commanda un corps considérable de troupes, pendant toute la campagne de 1760. Malgré un échec qu'il éprouva près de Werbourg, il fut créé chevalier des ordres du roi en 1762, et reçut le commandement de la Flandre. Il refusa, sous Louis XV, le ministère de la guerre, qu'il accepta de Louis XVI, en 1774. Compris à cette époque dans une promotion de maréchaux de France, il ne put jouir long-temps de ces nobles récompenses. Il s'était laissé des MSA. pleins d'excellentes vues sur différents objets de l'administration. On cite 3 *éloges* du maréchal du Muy : l'un par Le Tourneur, traducteur d'Young (Bruxelles et Paris, in-8 de 59 p.), couronné par l'Académie de Marseille, en 1778, un 2^e par M. de Beauvais, év. de Senes, et un 3^e par M. de Tresséol (1778, in-8).

MUYART DE VOUGLANS (PIERRE-FRANÇ.), le seul des anciens criminalistes franç. dont on lise encore les ouvr., né à Moirans, près de St-Glande, en 1713, m. à Paris en 1791, fit partie du parlement par le chancelier Maupeou et devint ensuite conseiller au gr.-conseil. On a de lui : *Institutes au droit criminel*, etc., avec un *Tratè particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, ibid., 1762, in-4; *Refutation des principes hasardés dans le traité des Délits et des Peines*, ibid., 1767, petit in-8; *Uuelet*, 1768, in-12; *Notifs de ma foi en J.-C.*, ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne*, Paris, 1776, in-12; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, ibid., 1783, in-fol.; *Preuves de l'authenticité de nos Evangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, ibid., 1785, in-12; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des Loix touchant la modération des peines*, ibid., 1785, in-12 de 83 pag. — **MUYART DE VOUGLANS**, beau-frère de Moirans, oncle du précédent, m. en 1781, avait formé une belle collection de médailles et d'antiquités. Nous citerons de lui une *Dissert. sur les antiquités de la ville d'Antre*,

dans le *Journal encyclopédique*, tom. 1778, t. 3, pag. 317-321, avec un supplém., t. 5, p. 141-142.

MUYS. V. MUIS ET MUSIUS.

MUYS (GUILLAUME), méd., né à Steenwick, dans l'Overy-Issel, en 1682, m. en 1744, professa la médecine, la chimie et le botanique à Franeker. On a de lui : *Elementa de physice*, Amsterdam, 1711, in-4; *Investigatio fabrica qua in partibus musculos componentibus existit*, Leyde, 1741, in-4. — Jean MUYS, son père, méd. à Leyde, a laissé : *Præcis medico-chirurgica rationalis*, Amsterdam, 1635, in-8; et en allemand, Berlin, 1639, in-4; *Podalirius redamnis*, Leyde, 1686, in-8. On a ces deux ouvr. dans le même rec., Naples, 1727, in-4.

MUZIANO (JÉROME), ou le Mutien, peintre itelien, né vers 1528, à Aquefredda, dans la Bressian, m. en 1592, vint fort jeune à Rome, et s'y fit d'abord une telle réputation par ses paysages, qu'on l'appela le *Jesuo Homme aux paysages*. Bientôt il se livra aussi au genre historique, et enrichit de ses tableaux plus églises, entre autres celles du Jesus, d'Ara-Celi et de la Conception. L'église des Chartreux en possède un très-beau, qui représente une *Troupe d'amachorites écoutant la parole d'un père du desert*. Cet artiste excellait à représenter les personnages d'une physionomie grave, et surtout les pénitents exténués par l'abstinence. Malheureusement on peut reprocher, en général, de la sécheresse à son dessin. On lui doit d'ailleurs le perfectionnement de l'art de la mosaïque. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le *Lazare ressuscité* et l'*Incrédulité de St. Thomas*.

MUZIO (JÉRÔME), en latin *Mutius*, littérateur et controversiste italien, né à Padoue en 1466, m. en 1567, ajouta à son nom le surnom de *Giustino-politano*, c'est-à-dire, de Capu-d'Istrie, où se semblaient être établis. Les princip. de ses nombr. ouvr. sont : *Difesa della Messa, del santi e del Papato*, Præaro, 1568, in-8; *le Battaglie del Muzio per difesa dell'italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8; *Istoria di Fatti di Federico di Mantova-Feltro, duca d'Urban*, Venise, 1605, in-4. — MURUS ou MURIUS, religieux de l'ordre du Mont-Cassin, né à Milan en 1574, a laissé : *Considerationes sopra Tacito*, Bescia, 1623, in-4. — MUZIO (Necario), poète latin, né à Camerino dans le 16^e S., est aut. d'un poème intitul. *de Triumpho Christi*, Venise, 1523 et 1530, Rome, 1639, et inséré dans la *Biblioth. volante* de Cinielli, tome 3.

MUZZARELLI ou MUZZARELLO (JEAN), littérateur italien du 15^e S., né à Mantoue, avest changé son nom, suivant l'usage de son temps, en celui de *Mutius Arellius*, Gualdi (v. ce nom) lui attribue quelques poésies, entre autres un poème à la louange de Mutius Scævola.

MUZZARELLI (ALPHONSE), jésuite et théologien romain, né à Ferrare en 1749, m. en 1813, à Paris, où il avait été obligé de se transporter, à l'époque où Pie VII abandonna aussi la capitale du monde chrétien, pour obéir aux ordres du vainqueur de l'Europe, a laissé de nombreux écrits, qu'on peut partager en 2 classes, l'une sur des matières de piété, l'autre sur des points de critique et de théologie. Nous citerons les suivans, tous pris dans le 2^e cleveu : *Recherches sur les richesses du clergé* (en ital.), Ferrare, 1776, in-8; *Deux Opinions de Charles Bonnet (de Genève) sur la résurrection et les miracles réfutés*, ibid., 1781, (idem), in-8; *Emile détraqué*, Sienne, 1782, 2 vol. (Il a paru depuis, en 2 vol., une *Suite* de cette réfutation de Huissier); *du Bon usage de la logique, en matière de religion*, Foligno, 1787, 3 vol, in-8; 1783, 6 vol.; 1810, 10 vol.; de l'*Obligation des pasteurs, dans les temps de persécution*, 1791, in-8; *des Causes des maux présents, et de la évante des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8; Jean-Jacques Rousseau occulateur des nov-

veaux philosophes, Assise, 1798, réimprimé à Ferrare, sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des Œuvres de J.-J. Rousseau*. Tous ces ouvr. sont en italien. Musarelli a laissé, en outre, beaucoup de Mss. — GIROLAMO MUZZARELLI, religieux dominicain, de la même famille que le précédent, né à Bologne, au commencement du 16^e S., fut successivement professeur de théologie, inquisiteur dans sa patrie, archevêque de Cousa dans le royaume de Naples, et m. en 1561. On lui attribue un traité contre Luther, et un écrit sur l'Autorité du pape.

MYDORGE (CLAUDE), savant géomètre, né à Paris en 1585, m. en 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importants services. Il dépensa près de cent mille écus de son bien, à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardents, et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen du livre des récréations mathématiques* (du P. Leurechon), Paris, 1630, in-8; réimpr. en 1643 avec des notes de D. Heurion; *Prodromus eulipiorum et duntaxatorum, sive canonicorum, libri 1^{er}, priores*, Paris, 1639, in-fol., inséré par le P. Mercator dans le recueil intitulé : *universa geometria, mixtaque mathematica Synopsis*.

MYE (FÉLIX VAN DER), médecin distingué du 17^e S., né à Delft, exerça sa profession à Bréda, et publia : *Historia medica de vertigine, catarrho, tussis vehementi*, Anvers, 1624, in-4; de *Officio medici*, Bréda, 1630, in-4.

MYLE (ABRAHAM VAN DER), au lat. *Mylius*, av. hollandais, né en 1558, à St-Herberg en Zélande, fut ministre du saint évêque à Dordrecht, et y mourut en 1637. On cite de lui particulièrement un traité de *Antiquitate lingue belgice, deque Communione ejusdem cum latine Græcæ, Persicæ et pleraque, aliis*, Leyde, 1611, in-4. — MYLE (ARNOLD), av. imprim., originaire du comté de Mours, né en 1540, m. en 1604 à Cologne, où il exerçait sa profess., a laissé : *Locorum geographicorum Nomina antiqua et recentia*, dans le *Theatrum geographicum* d'Abraham Artellius, Anvers, 1573, in-fol.; *principum at regum Polonorum Effigies, cum commentario*, Cologne, 1594, in-fol.

MYLIUS (JEAN-CHRISTOPHE), bibliographe allemand, né en 1710, à Buttstedt, dans la principauté de Weimar, m. en 1757, à Jéna, dont l'université le comptait au nombre de ses professeurs et l'acad. latine en nombre de ses membres, a laissé plus. ouvr. parmi lesquels nous distinguerons : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 1740, 2 vol., in-8; *De sanctis quorundam in abutendis vel mutilandis auctoribus classicis simplicitate*, Jéna, 1741, in-4 de 48 p.; *Memorabilia bibliotheca academica Jenensis*, ibid., 1746, in-8.

MYNORS (ROBERT), chirurgien anglais m. à l'âge de 67 ans, en 1806, à Birmingham, où il avait exercé sa profess. d'une manière distinguée, a laissé : *Reflections sur les amputations*, 1783, in-8; *Histoire de l'opération du trépan*, 1785, in-8; et quelques articles insérés dans les *Commentaires médicaux* du docteur Duncan.

MYNSIGHT (ADRIEN), médecin du duc de Mecklenbourg et de plus. autres princes d'Allemagne, au 17^e S., a donné à la médecine le sel de Quibus ou l'Arctanum, encore en usage aujourd'hui. Il a rendu ainsi un plus gr. service qu'en écrivant son ouvr. intitulé : *Armatamentum medico-chimicum*, h. s., selectissimum, contra quosvis morbos, pharmacorum conficiendorum secretissima ratio, cui in fine adjunctum est testamentum Ha-

drianum de auro philosophorum lapidis, Hambourg, 1631, in-4; Lyon, 1645, 1664, 1670, in-8; Roen, 1651, in-8.

MYREPSUS (NICOLA), médecin du 13^e S., originaire d'Alexandrie, s'occupa de recueillir tous les médicaments, dont les recettes étaient dispersées dans les écrits des Grecs et des Arabes sur l'art médical; et en composa une espèce de pharmacopée, en grec d'un style très-corrumpu. Léonard Fucus a traduit cet ouvr. en latin, avec des annotations, sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones XLVIII digestum*, Bâle, 1549. Lyon, 1549, Paris, 1567, Francofort, 1628, Nuremberg, 1628, in-8, avec une préface de Hartmann Beverus.

MYRMECIDES, sculpt. grec, né à Lacédémone, s'occupa, comme Callistrates (v. ce nom) de patris ouvr., tels qu'un chariot, un vaisseau en ivoire qu'une aile de mouche pouvait couvrir.

MYRO ou plutôt MOERO, femme poète, née à Byzance, 3^e siécl. avant J.-C., épousa le grammairien Andromachus, dont elle eut Homère le Jeune, poète tragique calab. Ses ouvr. poét. furent nombreuses et variées. Athénée cite d'elle un fragment épique remarquable, où elle décrit l'aduction d'Achille dans l'île de Crète. Une ou deux épigrammes de l'Anthologie (dans les *Analecques* de Brunck) portent son nom, V. sur Myro, J. Chr. Wolf, *Portratum octo Fragmento*, Hambourg, 1734, in-4.

MYRON, sculpteur grec, célèbre fréquemment par les poètes grecs et latins, naquit à Eleuthère, et fut la soudisciple et l'élève de Polycte. On n'est pas d'accord sur l'époque où il florissait. Scaliger, Winkelman, MM. Eméric-Didot et Quatremère de Quincy ont essayé de résoudre cette question. Il est du moins certain que Myron doit être mis au rang des plus anciens comme des plus illustres statuaires de l'antiquité. Lucien le range au nombre de ceux qui, dit-il, sont adorés comme des dieux. La géniesse de Myron est, de tous ses ouvr., celui qui paraît avoir mérité et obtenu la plus grande célébrité. Il paraît que cet artiste excellait à représenter les animaux, et à leur donner l'apparence de la vie. Auteur d'un gr. nombre d'ouvr. estimés, que citent Plin et Pausanias, il m. néanmoins, à ce que l'on croit, dans la pauvreté. P., pour plus de détails, les écrivains déjà cités, et, en outre, Cicéron et les épiques de l'Anthologie.

MYRONIDE, général athénien, s'acquit une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans av. J.-C. Les Thébains s'étant alliés avec les Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse, marcha sur la Boétie, et, malgré l'avis des autres chefs athéniens, livra bataille aux ennemis. Sa victoire fut complète et décisive; il prit ensuite toutes les villes de la Boétie, Thèbes exceptée, soumit les Locriens-Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans le Thessalie. L'année de son commandement ayant expiré sur ces entrefaites, il revint à Athènes; et soit que tenté de succès eût excité la défiance ou la jalousie, soit que les circonstances, devenues moins difficiles, exigeaient moins d'efforts, on ne retrouve plus son nom dans l'histoire.

MYRTIS, femme poète, née à Anthédon, en Béotie, 500 ans av. J.-C., avait composé des chants lyriques, dont plusieurs subsistent encore au temps de Plutarque. La célèbre Corinna et Pindare lui-même furent ses élèves. On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvr. du Boiscus. P. Suidas et Plutarque dans ses *Questions grecques*.

MYS, ciceron. V. MENTUS.

N

NAAMA (Bible), Ammonite, l'une des femmes de Salomon, fut mère de Roboam, et éleva son fils dans sa religion.

NAAMAN (Bible), général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Elisée vers l'an 885 av. J.-C. V. ELISÉE.

NABAL (Bible), riche Israélite de la tribu de Juda, excita la colère de David, en lui refusant des vivres pour sa troupe, et m. de frayeur, lorsqu'il apprit de sa femme Abigail le danger, qu'il avait couru par ce refus. V. ABIGAIL.

NABEÇA (ZIAH-BEN-MOAVIA AL DOBIANI, surnommé), ancien poète arabe du temps de Noman Ben Mondar, roi de Hira, et de Khosrou d'Arvis (à la cour duquel il jouissait d'une haute considération), vers la fin du 6^e S., a laissé des poésies qui ont été réunies sous le tit. de *Duan*, Mss., qui se trouvent à la Bibliothèque du Roi sous les nos 155 et 1626. On trouve, dans la *Chrestomathie* de M. Silvestre de Sacy, un poème de cet auteur avec la traduct. franç., des notes savantes et des fragments de ses autres écrits.

NABIS, tyran de Sparte, successeur de Machanidas en l'an 205 av. J.-C., se signala par toutes espèces de cruautés, prend, un royaume de 14 ans. Ayant fait un traité d'alliance avec Philippe, roi de Macédoine, alors en guerre avec les Romains, il tenta de s'assurer la possession de la ville d'Argos, que celui-ci lui avait confiée; mais bientôt il fut forcé de se soumettre aux conditions, que lui imposèrent les Macédoniens et les Romains réunis contre lui sous les murs de Sparte: c'est en vain qu'il essaya de recouvrer ses avantages après le départ de Flamininus; attaqué par Philopemen, général des Achéens, il appela à son secours les Éoliens, qu'il croyait ses amis, et périt assassiné par Alexamène leur chef, l'an 192 avant J.-C.

NABONASSAR, roi de Babylone, célèbre pour avoir donné son nom à une ère qui remonte au 26 fév. 747 av. J.-C., occupa le trône depuis l'automne de l'an 748 jusqu'en 734, et eut pour successeur un nommé *Nadins*. L'histoire ne nous apprend presque rien sur tous ces rois, de Babylone qui, jusqu'à l'avièment de Nabuchodonosor le père, relèveront des rois Assyriens de Ninive.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, monta sur le trône en l'an 644 avant l'ère chrétienne, s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunifia à ses états. Il m. en l'an 623 avant J.-C., après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, roi d'Assyrie, nommé Arphaxad dans la Bible, monta sur le trône en l'an 646 av. J.-C., vainquit Phraortes, roi des Mèdes, le tua de sa propre main, et pénétra en Judée, où Holoferne, l'un de ses lieutenants, ayant mis le siège devant Bèthulie, fut tué par Judith (v. ce nom). On croit que ce prince périt en défendant sa capitale assiégée par Cyaxare, fils de Phraortes, et par Nabopolassar.

NABUCHODONOSOR, dit le Grand, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, lui succéda en l'an 623 avant J.-C., envahit la Judée, prit Jérusalem l'année suiv., emmena captif le roi Joachim (v. ce nom), ainsi que les jeunes gens les plus distingués de sa cour, un nombre desquels se trouvaient Daniel (v. ce n.), et rendit ensuite la liberté à ce prince. La Judée s'étant révoltée quelques années après, Nabuchodonosor vint dans ce pays, s'empara une seconde fois de Jérusalem, après un an de siège, fit crever les yeux au roi Sédécias (v. ce n.), rasa les fortifications de la ville, détruisit son temple et ses autres édifices, et emmena tous ses habitants en

Chaldée. Il fit en suite la guerre aux Tyriens, assiégea leur ville pendant 13 ans, s'en empara au bout de ce terme, porta ensuite ses armes en Égypte, fit la conquête de ce royaume, se rendit maître de tous les établissements des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, et pénétra, dit-on, jusque dans la partie meridionale de l'Espagne. Ce fut après son retour à Babylone, suivant la bte-Ecriture, que dans l'envie de son orgueil, il fit fondre sa statue en or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Mais il fut puni de cet acte de vanité par une maladie singulière. Tombé dans un état complet de démence, il se persuada qu'il avait été transformé en bœuf, et ne recouvra la raison qu'au bout de 7 ans. Suivant les calculs de Larcher (v. ce nom), Nabuchodonosor mourut en l'an 580 av. J.-C. Avec lui s'écroula le vaste empire qu'il avait créé. Son fils, Evil Merodach (v. ce nom), lui succéda sur le trône de Babylone.

NACCHIANI (JACOB), théologien italien, né à Florence vers la fin du 15^e S., entra dans l'ordre de St-Dominique, devint év. de Chioggia en 1544, assista en cette qualité au concile de Trente, et m. en 1569. On a de lui : *Nacchiani Clugensis episcopi Scriptura medulla*, Venise, 1561, in-4; *Digressiones et Tractatus in epistulas S. Pauli ad Ephesos et Romanos*, 1567, Lyon, 2 vol. in-fol.

NACHOR, patriarche hébreu, fils de Sarag et père de Tharé, vécut 147 ans. — Son petit-fils, appelé du même nom, fut père de Balaam, dont Rebecca (v. ce nom) fut la fille.

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône en l'an 934 avant J.-C., se livra à tous les excès, et fut tué après un règne de deux ans par Baza, l'un de ses généraux, qui prit le titre de roi.

NADAL (AGUSTIN), littérateur médiocre, né à Poitiers en 1636, vint à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement, d'un jeune seigneur, secrétaire, de la prov. du Bourbonnais, secrétaire de l'ambassade franç. au congrès d'Utrecht, obtint, pour prix de ses services, l'abbaye de Doudeauville, et m. dans sa ville natale en 1741. On a de lui cinq tragédies : *Saul, Hérode, les Machabées, Marmont et Osorhis ou Moise* (aucune n'est restée au théâtre); une parodie de *Laire*, jouée au théâtre ital. en 1732 sous le titre d'*Arlequin au Parnasse, ou la Folie de Malpomme*, et quelq. autres productions remarquables, pub. sous le titre d'*Oeuvres mêlées*, Paris, 1738, 3 v. in-12, qui, ainsi que les précéd., ont beaucoup moins contribué à faire connaître leur auteur que le joli triquet de Voltaire sur le parnasse français, exécuté en bronze aux frais de Titon du Tillet (v. ce nom).

Dépêchez-vous, monsieur Titon;

Enrichissez notre Hélicon;

Placé-y sur un pedestal

Saint-Didier, Danchet et Nadal, etc.

NADASI (JEAN), jésuite, né à Tyrnau (Hongrie) en 1614, professa d'abord au collège de Grate la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse, fut ensuite appelé à Rome, et y rédigea pendant 5 ans les Lettres annuelles (*annua littera*) sur l'état des missions. A son retour en Allemagne il y fut nommé directeur spirituel du collège de Vienne, puis confesseur de l'impér. Eléonore, et m. à Vienne en 1679, laissant un gr. nomb. d'ouvr. ascétiques dont on trouve la liste dans la *Biblioth. script. Societ. Jesu*, page 482, et dans le *Specimen hungar. litterat.* On lui doit aussi plus. ouvr. hystor., parmi lesquels nous citerons seulement : *Reges Hungarum à S. Stephano usque ad Ferdinandum III.*, Presbourg, 1657, in-fol. Le P. Nadasi a été l'édit.

de deux ouvr. d'Alegambe (v. ce nom) : *Mortes illustres*, etc., et *Heroes victima charitatis*, etc. ; et il en a donné une continuation jusqu'à son temps.

NADASTI ou **DE NADAZD** (THOMAS), seigneur hongrois, commandant de Bude au nom de Ferdinand d'Autriche, qui avait enlevé cette ville à Jean Zapolai, se disposait à défendre la place menacée par Soléiman en 1529, lorsque la garnison et les habitants eurent la lâcheté d'ouvrir les portes à l'ennemi, et de livrer leur commandant, mais Soléiman punit la trahison en passant la garnison au fil de l'épée, et récompensa la fidélité de Nadasti en le renvoyant sans rançon. Ce brave officier servit ensuite dans les armées de Charles-Quint, et enseigna l'art de la guerre au fameux duc d'Albe. — **NADASTI** (François de), comte de Forgatsch, petit-fils du précéd., entra l'un des premiers dans la ligue que formèrent les nobles hongrois vers 1606 pour obliger l'empereur Léopold à leur rendre leurs anciens privilèges et à convoquer une diète. Elevé aux fonctions de prince, du conseil souverain, Nadasti aspirait au titre de comte palatin ; mais cette dignité lui ayant été refusée, il en devint plus actif à secourir les projets de la ligue. On a même prétendu qu'il employa vainement contre Léopold le fer et le poison ; mais ces accusations n'ont pas été prouvées. Des papiers saisis en 1671 firent connaître les chefs de la ligue. Nadasti fut arrêté, conduit à Vienne, condamné à m., et exécuté le 30 avril 1671. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire de son pays, et laissa les ouvr. suiv. : *Cynosura juristiarum*, 1608, contenant, par ordre alphabétique, les lois et ordonnances du roy de Hongrie jusqu'en 1659 ; *Mausoleum regni apostolici hungarici regnum et ducum, cum versione germanica*, Nuremberg, 1661, in-fol., en style lapidaire, orné de belles estampes, fut recherché, et trad. en hongrois par P. Horanyi, Bude, 1771, in-4. On lui doit en outre une édition corrigée et augmentée de l'Hist. de P. de Réva, intitulé de *Monarchia et S. Coronæ regni Hungarici*, Francfort, 1659, in-fol.

NADAUD (JOSEPH), sav. ecclési., né à Limoges vers le commencement du 18^e S., m. en 1792, après avoir consacré sa vie entière à étudier l'histoire et à déchiffrer les vieilles chroniques de sa patrie, est auteur de plus. écrits dont l'abbé Vitrac a publié la liste ; nous citerons entre autres la *Chronologie des seigneurs succédans de Limoges, des gouverneurs-généraux, intendants*, impr. dans le Calendrier de Barbeau, 1770-1785.

NADAULT (JEAN), né à Montbar en Bourgogne en 1701, a fait, conjointement avec Daubenton, une traduct. latine des *Acta Academiae naturæ Curiosorum*, et a laissé quelques *mém.* ins. dans le rec. de l'acad. de Dijon.

NADIR-CHAH, roi de Perse, fameux d'abord comme général sous le nom de Thamas-Kouly-Khan, né l'an 1100 de l'hégire (1683 de J.-C.) dans un village de la tribu de Kirklou, près de Méhérid, capitale du Khorasan, se signala, dès l'âge de 15 ans, contre les tribus voisines de la sienne. Il avait acquis une haute réputation de bravoure lorsque le faible Chah-Houcen, souverain de la Perse, fut détrôné (1722). Les prov. de l'empire devinrent alors la proie des Russes et des Othomans, et Nadir, profitant de ces circonstances, s'empara de tout le Khorasan jusqu'aux frontières du Khazarian. Appelé à prêter son appui à Chah-Thahmas, héritier légitime de la couronne, Nadir montra à ce prince un gr. dévouem., et le plaça sur le trône ; mais en même temps il s'empara de toute l'autorité, et eut soin de gagner l'affection des soldats. Ce n'était pas en core assez pour son ambition d'avoir rendu à la Perse ses anciennes limites, il marcha contre les Turcs en 1730, leur enleva la plupart de leurs conquêtes, et allait s'emparer de la ville d'Ervan lorsque la révolte des Abdallis le rappela dans le Khorasan. Pendant son absence,

Chah-Thahmas, voulant ressaisir l'autorité dont son général l'avait dépouillé, marcha lui-même sur Erivan ; mais il échoua, essuya plus. défaites, jeté à terre le poix en cédant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Araxe (1730). Nadir s'opposa à l'exécution de ce honteux traité ; il fit déposer son souverain, place sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, encore au berceau, s'empara de la régence, et devint, par le fait, le véritable souverain de la Perse. Vainqueur de tous ses ennemis, et maître de la puissance suprême par suite de la mort de Abbas III, Nadir convoqua tous les gr. et les notables de la Perse, et se fit proclamer souverain sous le nom de Thamas-Kouly-Khan. Il chercha bientôt de nouv. ennemis à combattre, se signala par ses exploits contre les Arabes, les Moghols et les Indiens ; mais il termina l'éclat de sa gloire par son avarice et ses vexations : il essuya des revers, perdit son ascendant sur ses peuples épuisés, devint un objet d'horreur, et périt assassiné par quelques-uns de ses généraux, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumadi 1160). Aly-Kouly-Khan, son parent, et capit. de ses gardes, prit le titre de roi sous le nom d'Adel-Chah. L'Hist. de Nadir-Chah, par Mohammed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français par Will. Jones, Londres, 1770, in-4.

NADJALI, esclave parvenu au timon des affaires sous le règne de la régence pendant la minorité d'Ibrahim, dern. souver. de la dynastie des Zéssides, rassembla une armée d'Arabes et de noirs pour combattre Chah, usurpateur du trône du Yémen, lo vainquit, prit sa place, et m. en 452 (1060), après un règne de 40 ans. On croit qu'il fut empoisonné par Aly-le-Solhida, fondateur de la dynastie des Solhides en 455.

NÄLDWICK (PIERRE VAN), médecin holland. du 17^e S., est aut. d'un ouvr. intitulé : *Libri duo Philopiscorum, sive de equorum naturâ, electione, educatione, disciplina et curatione*, Leyde, 1631, in-4.

NEVIUS (CNESTUS), poète tragique et comique latin, né dans la Campanie, m. vers l'an 550 de Rome, avait écrit un poème sur la 3^e guerre contre Carthage. On a conservé les titres de quelq. tragéd. qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels se trouvait celui qui est intitulé *Almonia Remi et Romuli*. Ayant placé dans quelques-unes de ses pièces des traits satiriques contre plusieurs citoyens notables, il fut banni de Rome et alla terminer ses jours en Afrique. Nevius fut aussi poète épique, et Clésion le trouvait supérieur, sous plus. rapp., à Ennius, qui n'a écrit qu'après lui.

NEVIUS (JEAN), médecin, sexon, né à Chemnitz, en Misnie, en 1499, m. en 1574, avec la réputation d'un des meilleurs médec. de son temps, a laissé des consultations très-estimées parmi lesquelles on remarque celle intitulée : *Medicamentum contra pestem, pro republicâ Dresdensi*. — **NEVIUS** (Gaspard), son frère, médecin, né égalem. à Chemnitz en 1514, m. en 1579, après avoir occupé avec distinction une chaire de médecine à Leipzig, a laissé aussi des consultations estimées qui ont été insérées dans le recueil de Brendelius. On lui doit en outre un écrit intitulé : *De ratione alterandæ humorum per medicamenta ad purgandum, atque eorumdem evacuationem tempore*, Leipzig, 1551, in-4.

NAGEL (PAUL), recteur de l'école de Torgau, m. en 1621, a publié, en allem., quelques ouvr. qui ne sont remarqu. que par l'extravagance des idées de leur aut. Nous citerons entre autres les suivans : *Prodromus astronomie apocalypica*, Dantzig, 1620, in-4 ; *de quantum mundi Temporis*, ibid., in-4 ; *Prognosticon astrologicum*, Halle, 1630, in-4.

NAGEREL (JEAN), chanoine et archidiacre de Ronen dans le 16^e S., est auteur d'une *Description*

du pays et du duché de Normandie, publ. en 1578, et réimp. à la suite de la *Chronique de Normandie*, Rennes, 1580 et 1610, in-8.

NAGHID (SAMUEL), rabbin de Cordoue, et grammairien, contemporain de Rabbî Jonas ben Gannah, a composé, en rapport d'Alien-Ezra, 22 ouv., dont les plus connus sont les suivants : *Sepher ahaser* (livre des richesses), regardé comme le meilleur ouv., que les juifs aient publ. à cette époque (v. la *Biblioth. Aebnrig*, de Wolf) ; *Ben mischie* (fils des prophètes), dont parle l'abbé de Resni dans son *Dictionnaire storico degli autori ebrei* ; *Mevia aghemà* (introduit, à la Gémère), Constantinople, 1510, oblong, et dans le Talmud d'Amsterdam, 1714.

NAGOT (FRANÇOIS-CHARLES), ecclésiastique, né à Tours en 1734, professa d'abord la théologie au séminaire de Nantes, devint ensuite supérieur du petit séminaire de St-Sulpice, puis directeur du grand séminaire, fut curé, en 1791, fonder un séminaire à Baltimore, et y m., en 1816, après avoir établi dans les Etats-Unis un gr. et un petit séminaire, et un collège qui a les privilèges des universités. On a de lui quelques traduct. de livres de piété écrits en anglais, et d'autres ouv., parmi lesquels nous citerons : *Conversion de quelq. protestans*, 1796, in-12, édition augmentée ; *Pie de M. Ober*, 1813, in-8.

NAILL (JEAN-AUGUSTIN), statuaire allem., né à Berlin en 1710, m. en 1785 à Cassel, après avoir rempli avec distinction pendant 30 ans la chaire de sculpture dans cette ville, a laissé, entre autres ouv., estimés, une belle statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade à Cassel, plusieurs morceaux pour la décoration des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg, un tombeau dans la petite église d'Hindelsbach en Suisse, etc. ; sa dernière a été décrit dans la plupart des ouvrages publiés sur la Suisse, principalement, dans le tome 1^{er} des *Tableaux pittoresques de M. de Laborde*.

NAILUM, le 7^e des petits prophètes, vivait dans le temps qui suivit la ruine du royaume d'Israël par Salomanaar, sous Achab ou Manassé, et prédit la 2^e ruine de la cité de Ninive par Nabopolassar et Assarage. Les grecs et les latins font la fête de ce prophète le 1^{er} décembre.

NAIGEON (JACQUES-ANDRÉ), littérat. et philosophe, l'un des collaborateurs de l'Encyclop. méthodique, et memb. de l'Institut, né à Paris en 1738, m. dans le même ville en 1810, a laissé un grand nombre d'ouv., dans lesquels on trouve des idées profondes et des vues étendues, mais enveloppées d'une métaphysique obscure. On reproche à cet auteur d'avoir fait de l'Histoire de la Philosophie ancienne et moderne, dans l'Encyclop., un arsenal d'athéisme, au lieu d'y avoir présenté une analyse de tous les systèmes. Ses ouv. sont : le *Militaire Philosophique*, ou *Difficultés sur la religion*, proposées au P. Malebranche, Londres (Amsterdam), 1768, in-12 ; le *Traité de la Tolérance dans la religion*, ou de la *Liberté de conscience*, trad. du latin de Crellius, et publié avec le livre du baron d'Holbach, intitulé : *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, Londres (Amsterdam), 1769, in-12 ; *Ouvrages de Sénèque le philosophe*, trad. en franç. par Lagrange, avec des notes de critique, d'hist. et de littérat., par Naigeon, augmenté de l'Essai de Diderot sur la Vie de Sénèque, Paris, 1778-79, 7 vol. in-12 ; *Collection des moralistes anciens*, avec un *Discours préliminaire*, et une nouvelle traduct. du *Manuel d'Epictète* (Didot), 1782 ; *Notice sur La Fontaine*, Dijon, 1795, in-8 ; *Notice sur Racine*, en tête du Racine sorti des presses de Didot pour l'éducation du dauphin ; un *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*, Londres (Amsterdam), 1770, 2 vol. in-12. Il a publié en outre divers opuscules du baron d'Holbach, et a donné des éditions

de Diderot (1768), de J.-J. Rousseau (1801), et de Montesquieu (1802). M. Brière a publ., en 1823, dans son édition de Diderot, des *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouv. de Diderot*, que Naigeon avait laissés MS.

NAILLAG (PILIBERT DE), 33^e grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, élu en 1383, fournit des secours à Sigismund, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'Éclair, et combattit avec valeur à la funeste journée de Nicopolis, en 1396. En 1409, il assista au concile de Pise, convoqua un chapitre général de son ordre en 1421, y fit adopter plus. décrets pour le rétablissement de la discipline et des finances, et m. à Rhodes, la même année, regretté des Rhodiens dont il s'était constamment montré le père.

NAIN, V. LE NAIN et TILLEMENT.

NAIRONI (ANTOINE-FAUST), sav. maronite du 17^e S., neveu du célèbre Abraham Echellenst, et profess. de langue syriaque ou chaldéenne au collège de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, m. à Rome en 1711 ; est aut. des ouv. suiv. : *Officia sanctorum juxta ritum ecclesie maronitarum*, Rome, 1656 et 1666, in-fol. ; de *saluberrima potione castris seu cafe nuncupata Discursus*, ibid., 1671, in-12 ; trad. en italien par Fr.-Ferd. Vegilio de Cheneboug, capitaine frisco, ibid., 1671, in-12, et par le P. Paul Bosses, hildithé, de l'Ambrosienne, Milan, 1673, in-12 ; il y eut une traduction française par Dufour, Lyon, 1671, in-12 ; *Dissertatio de origine, nomine ac religione maronitarum*, Rome, 1679, in-8, ouvrage moins estimé que celui du célèbre Assemani ; *Evangelii fidei catholica romanorum historico dogmatica*, ibid., 1694, in-8.

NALDI (NALDO), l'un des littérat. florentins les plus distingués du 15^e S., m. vers 1470, après avoir fait, pendant plus. années, des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des servites, a laissé les ouv. suiv. : une *Vie de Giannozzo Manetti*, publ. par Burman dans le *Thesaur. Antiquit. ital.*, tom. 9, et par Muratori, dans les *Scriptor. rar. ital.*, tom. 20 ; une *épitre* à Math. Corvin ; un poème en 4 liv. sur la fameuse bibliothèque de Bude, insérée par Pierre Jovian dans les *Miletemata Thorunensia*, 1731, in-8, tome 3, et d'autres pièces de poésies dont Negri a donné la nomenclature dans les *Scriptor. florentini*.

NALDI (ANTOINE), relig. thosin, d'une illustre famille florentine, m. à Florence en 1645, auteur des ouv. suivans : *Questiones practice in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1608 ; *Resolutiones practica casuum conscientie, inquisibus*, etc., Brescia, 1621 ; *Adnotationes practica, ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632 ; *Summa theologia moralis, seu Resolutiones practica notabiliores casuum ferè omnium conscientie*, Brescia, 1623 ; Bologne, 1625.

NALDINI (BATTISTA), peintre italien, né à Florence en 1537, m. vers 1592, a laissé un assez gr. nombre de tableaux, dispersés dans plusieurs des églises de Rome, de Florence, de Pistoie et de Palerme, et dans plus. galeries particulières. Vassari loue la touche facile, la couleur et l'expression des figures de cet artiste. — Un autre NALDINI, sculpteur et stucateur romain, a laissé également un gr. nombre de ses ouv. dans les princip. églises de Rome, où il m. vers 1660.

NALDINI (PAOLO), relig. augustin, né dans la 2^e partie du 17^e S., devint assistant de son ordre, puis évêque de Capo-d'Istria, et m. en 1713. On a de lui *Corografia ecclesiastica, ossia descrizione della città et diocesi di Giustinopoli detta volgarmente Capo-d'Istria*, Venise, 1700, in-4.

NALDIUS, ou **NALDI (MATTHIAS)**, prem. méd. du pape Alexandre VII, né à Sienne, et m. en 1682 à Rome, où il professa la médecine, avec la plus gr. distinction, a publ. les écrits suiv. : *Angole per*

la cura del contagio, Rome, 1636, in-4; *Adnotationes in aphorismos Hippocratis*, ibid., 1667, in-4; *rei medicae Prodromi, præparatorum physiologia problematum Tinctio*, ibid., 1682, in-fol.

NALIAN (JACQUES), patriarche des Arméniens à Constantinople, né vers la fin du 17^e S., mort en 1764, a écrit en arménien plus, ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les littér. de sa nation; le plus remarquable, intitulé *Kandaron ou Trésor* (Constantinople, 1758, 1 vol. in-4) est intéressant sous le rapport historique et géographique. La plupart de ses autres ouvrages sont relatifs à la théologie.

NANCEL (NICOLAS de), médecin, disciple du fameux Ramus, né en 1539 au village de Nancel, dans le Noyonnais, fut attaché en 1587 à l'abbaye de Fontevault, et y m. en 1610, laissant un grand nombre d'ouvr. tant imp. que Mss. on en trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 39, et dans le *dictionn. de Moréri*, édition de 1759. Les principaux sont les suiv. : *Discours très-ample de la peste*, Paris, 1581, in-8 (Ambr. Paré montre de l'estime pour cet écrit); *P. Nanci Pita*, ibid., 1599, in-8, renferm. des détails intéressants sur la vie et les ouvr. de ce prof.; *Anologia miserorum ad macrocosmum*, id. est, *Relatio et Propositio universi ad hominem*, etc., ibid., 1611, in-f.; etc.

— NANCEL (Pierre de), fils du précéd., littérat., né à Tours en 1570, m. à Paris postérieurement à 1610, après avoir rempli dans cette ville les fonctions de substitut du procureur du roi, a pub. un *Theatr. sacré*, Paris, 1606, in-12, très-rare, contenant trois tragédies intitul. *Dina*, ou le *Rapt*, *Josué*, ou le *Sac de Jéricho*, et *Deborah*, ou la *Deliverance*. Une analyse de ces pièces se trouve dans l'*Histoire du Théâtre-François*, t. 4. Pierre Nancel est aussi aut. d'un poème épique divisé en 3 liv. intitul. *de la Souveraineté des rois*, Paris, 1610, in-8, et suivi d'une élogie sur la m. de Henri IV.

NANEK, fondateur d'une secte devenue célèbre dans le nord de l'Hindoustan sous le nom de *sikh*, né en 1469 à Talwandi, petit village de la province de Lohor, se sentant entraîné à la méditation, abandonna la carrière des emplois publics, dans lesquels son père voulait le lancer. Il parcourut l'Inde, prêchant l'unité, la toute-science et la toute-puissance de Dieu, et cherchant à fonder en une seule religion le brahmanisme et l'islamisme, qui reconnaissent tous deux l'unité de Dieu. A sa mort, en 1539, son code, nommé *Adi-Granth*, resta le depositaire de sa doctrine et le guide de ses disciples. On trouvera des détails plus étendus sur la doctrine, les cérémonies et les pratiques religieuses des sikhs dans les t. 1 et 2 des *Asiatic Researches*; dans le *Sketches relating to the history of the Hindoos* par M. Creuxford; dans les *Tracts of India* par Brown; dans le *Fayage du Bengale à Pétersbourg* par Forster, t. 3; et dans le *Mercurius cingaper*, t. 2.

NANGIS (GUILLAUME de). V. GUILLAUME.

NANI (JEAN-BAPTISTE-FÉLIX-GASPARD), litt., né à Venise en 1616, d'une famille patricienne de cette ville, accompagna d'abord son père, nommé à l'ambassade de Rome en 1638, puis fut envoyé lui-même en France en qualité d'ambass. en 1651, et conserva cette mission pendant 25 ans. De retour dans sa patrie, les titres d'historiographe et d'ecclésiastique de la république, de réformateur de l'univ. de Padoue, furent la récompense de ses services; et après de nouvelles missions tant en Allem. qu'en France, il fut promu à la dignité de procureur de St-Marc, la prem. après celle de doge. On a de lui : *Storia della Repubblica veneta*, formant les 8^e et 9^e vol. de la Collection des histor. de Venise, édit. de 1720, in-4, avec une vie de l'auteur par Catarmio Zeon. Cet ouvrage a été trad., savoir : la prem. partie par l'abbé Tollemont, Paris, 1679-1680, 4 vol. in-12, et Cologne, 1682; la deuxième

partie par Masclary, Amsterdam, 1702, in-12, 2 vol. On doit en outre à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, pub. par les soins du jurisconsulte Marino Angeli sous le titre de *Legum venetarum compendiorum Methodus*, 1678, in-4.

— NANI (Bernard), de la famille du précéd., sédentaire vénitien, antiquaire, né au commencement du 18^e S., m. en 1761, a laissé l'opuscule suivant : *Dissertat. de duobus imperatorum Russia, nummis monetis ac documentis adhuc ineditis aucto*, Venise, 1752. — Jacq. NANI, de la même famille, s'éclaireur, m. vers la fin du 18^e S., avait formé un musée, ou cabinet précieux d'antiquités, et une biblioth. riche en livres rares et en Mss., qu'il se faisait un plaisir de mettre à la disposition des sav. — Augustin NANI, patricien vénitien du 16^e S., a pub. : *de Herce*, lib. 1^{re}, Venise, 1588, in-8.

NANNI (FLOMANO), chanoine régulier de Latrian, né dans le 16^e S. au diocèse de Bologne, se distingua dans la prédication, fut nommé évêque de Seala, dans le royaume de Naples, et mourut en 1578. On a de lui : *Catena argentea in copul primum Genesis*, Bologne, 1587, et quelques autres comment. sur l'Écclésiaste, le Lévitique, les Nombres, etc., restés inédits.

NANNI-FANTUZZI (HIPOLYTE), poète et orateur italien du 17^e S., de la même famille que le précéd., mort en 1679, a laissé des poésies latines sur des sujets peu intéressants et plus oraisons funèbres. On peut consulter sur lui les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Venturi et la *Biblioth. volante* de Cinielli, t. 3. — NANNI d'ANTONIO DE BAUC, sculpteur, né à Florence en 1585, fut élève de Donatello. On voit plus, de ses ouvr. dans différentes églises de Florence, entre autres une ossuature de la Vierge qui passe pour son chef-d'œuvre.

NANNI. V. ANNIES DE VITERBE.

NANNING (PIERRE), en latin *Nannius*, savant hollandais, né en 1500 à Alckmeer, m. en 1557 à Louvain, où il occupait depuis long-temps une chaire consacrée à l'épilation et à la critique des auteurs anciens, a laissé un recueil d'*Observations critiques* imp. dans le 1^{er} vol. du *Thezaurus criticus* de Gouter; et des dialogues pub. en latin sous le titre suiv. : *Dialogismi P. heroniarum*, Louvain, 1541, in-4, et d'autres ouvr., soit Mss. Les *Mémoires de Nicéron* donnent des détails sur les prem. ; la liste des seconds se trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens. Une *Notice* sur *Nannius* par Isaac Bullart imp. dans l'*Acad. des Sciences*.

NANNONI (ASOGIO), célèbre chirurgien florentin, né en 1715, commença ses études d'anatomie et de chirurgie sous la direct. d'Antoine Benavoli, à Florence, puis les continua en France, et à son retour dans sa patrie fut nommé prof. et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-le-Neuve, perfectionna l'opération de la taille par la méthode latérale, et combattit avec succès, dans ses leçons cliniques et théoriques, ainsi que dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnait de toutes parts. On lui reproche d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la calcare par l'extraction inventée par Daniel, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os unguit dans certains cas de la fistule lacrymale pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. A sa mort, en 1790, il passait pour l'un des plus sages et des plus habiles opérateurs de son temps. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., le plus remarqu. est intitul. *de Simplicibus del medicore*, 3 vol. 1761-67; on cite parmi les autres les suiv. : *Trattato sopra i mali delle mammelle*, Florence, 1746, in-4; *Dissertazioni chirurgiche cioè della fistula lacrymale, delle cotarotte*; de *Medicamentis exsiccantibus*, de med. emulsiis, Paris, 1748; *Discorso chirurgico per l'introduzione al corso dell'operazione di dimostrarsi sopra del cadavere*, Florence, 1750; deux traités sur les maladies des mammelles, imp. à

Venise, in-4, l'an en 1766, l'eutro en 1770; et un *mémoire sull' anacronismo della piegatura del cubito*, Florence, 1784.

NANQUIER (SIMON), en lat. *Nanquerus*, poète latin, m. au commencement du 16^e S., est aut. d'un poème en forme d'épique sur la mort de Charles VIII, roi de France, Paris, 1505; Lyons, 1557; Paris, 1565, in-8, et de plus. autres poésies recueillies et pub. à Paris chez Jehan Petit, sans date, in-4.

NANSOUTY (ETIENNE-ANTOINE-MARIE CHAMPION, comte de), lieutenant-général des armées franç., né à Bordeaux en 1768, entra à l'âge de 10 ans à l'école royale et militaire de Brienne, passa ensuite à celle de Paris, obtint une sous-lieutenance d'infanterie en 1785, le brevet de capitaine d'abord au régiment de Franche-Comté, cavalerie, puis dans la 6^e de hussards, commandé par le duc de Lauzun, depuis duc de Biron. Au commencement de la révolution, Nansouty fut désigné, malgré sa jeunesse, pour commander une compagnie de son régiment. Dès que la guerre fut éclatée, il gagna successivement, avec son épée, les grades de lieutenant-colonel du 9^e régim. de cavalerie, de chef de brigade ou colonel du même régiment, de général de brigade au maréchal-d'camp, de général de division ou lieutenant-général, et enfin celui de colonel-général des dragons (16 janv. 1813). Il fit la campagne d'Allem. avec Morreau, et celle de Portugal avec le général Leclerc; il commandait la grosse cavalerie sous les ordres du général Mortier, à la conquête du Hanovre, se signala à Werthingen et à Ulm, acheva le victoires à Austerlitz, commença celle de Wagram, prit part à celle de Friedland, fut blessé à la Moskwa, commandait la cavalerie de l'armée et de la garde à Leipzig, et sut ouvrir à nos troupes le chemin de la France en s'emparant du défilé de Hanau. Dans la campagne de 1814, il assista à tous les combats livrés aux bords de la Marne et de la Seine, protégés la retraite à Brienne, ouvrit l'attaque à Montmirail, à Berry, au Bac, à Craonne; et lorsqu'il ressentit déjà les atteintes de la maladie à laquelle il devait bientôt succomber, il ne posa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. Monsieur l'ajouta par Charles X) l'accueillit avec bonté; Louis XVIII honora de sa confiance, le chargea de parcourir le Bourgogne en qualité de commissaire du roi, et le nomma capitaine-lieutenant de la prem. compagnie des mousquetaires. Le général Nansouty exerça ce dernier emploi lorsqu'il m. le 12 fév. 1815, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTERRE (MATTHIEU de), prem. président au parlement de Paris sous le règne de Louis XI, permuta, en 1465, par ordre du roi, avec Danvet, prem. présid. au parlem. de Toulouse. Plus tard il fut rappelé à Paris, et ne désigna point d'accepter l'emploi de présid. à mortier dans la même comp., dont il avait été le chef.

NANTEUIL (ROGER), célèb. grav. de portraits, né à Reims en 1630, m. à Paris en 1678, joignait à une grande facilité l'amour constant de son art: aussi a-t-il laissé une grande quantité de pièces. L'abbé de Marolles en avait rassemblé plus de 280 parmi lesquelles on compte 141 portraits de princes ou princesses, 83 de personnages illustres dans la guerre, la politique, les sciences ou les arts, et 7 thèses ou morceaux d'histoire. Il a gravé huit fois différentes, et dans des formats divers, le portrait de Louis XIV. Il se laissait la ressemblance avec une extrême habileté, et se hâta à rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons, pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs, et savait habilement varier son travail suivant la nature de l'ouvrage. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de Jean-Baptiste von Stenbergen, dit l'Avocat de Hollande; de Simon-Arnaud de Poinponne, secrétaire d'état, très-grand in-fol., gravé en 1652, et du petit Millard.

NANTEUIL (PIERRE), comédien de le reine, m. en 1681 dans un âge avancé, est aut. de quelq. pièces de théâtre qui ont obtenu du succès, savoir: *l'Amour sentinelle*, ou le *Cadavre forcé*, comédie en 3 actes et en vers, La Haye, 1672, in-12; *le comte de Roquefeuille*, ou le *Docteur extravagant*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1672, in-12; *l'Amant invisible*, comédie en 5 actes et en vers, Hanovre, 1670, in-8.

NANTIGNY, V. CHASOT.

NANTILDE ou plutôt NANTICILDE, reine de France, épouse de Dagobert I^{er}, m. en 642, fut mère de Clovis II, et régente du royaume conjointement avec Ega, maire du palais.

NAOGEORGUS (THOMAS), V. KIECHMAIER.

NAPIER (JEAN), NÉPER ou NEPAIR, baron de Merchiston ou Marston, en Ecosse, mathém. célèbre par l'invention des logarithmes, dont la découverte, en simplifiant la science du calcul, a merveilleusement servi les progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation, né en 1550, m. en 1617, est aut. des ouv. suiv.: *Logarithmorum canonis Descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio*, etc., prem. partie; *mirifici logarithmorum canonis Constructio et eorum ad naturales ipsorum numeros Habitudo*, etc., deuxième partie, imp. ensemble, Lyon, 1620, chez Barthélemi Vincent, très-rare; les moyens de Napier sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Hist. de l'astronomie moderne*, t. 1^{re}. On a en outre de lui: *Rhabdologia, seu numerationis per virgulas lib. duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, dont on trouve l'explication dans les *Recreationes mathematicæ*, de Montucla, t. 1^{re}; et une *Explication claire de la révolution de St Jean*, ouvrage qui a été très en faveur parmi les protestans, et a été pub. en français, La Rochelle, 1602, in-4. On lui doit au outre deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles.

NAPOLÉON, V. BUONAPARTE.

NAPPER-TANDY (JAMES), Irlandais, né vers le milieu du 18^e S., se montra partisan de la révolution française, publia, en 1791, une déclaration sur les réformes nécessaires dans le gouvernement britannique, devint secrétaire d'une association de catholiques romains à Dublin, quoique étant lui-même protestant non-conformiste, se rendit suspect au gouvernement, passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police anglaise, vint à Paris, fut accueilli par le directoire exécutif, retourna en Irlande avec l'expédition française destinée pour cette Ile, et déclara sur la côte de Donegal. L'entreprise ayant échoué, il s'échappa sur un brick français, et vint à Hambourg, où il fut arrêté sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawford. Transporté dans les prisons d'Irlande, il comparut devant la cour du banc du roi, et fut condamné à m.; mais, sur la réclamation du gouvernem. franç., il obtint de repasser en France, et m. à Bordeaux en 1803, avec le titre de colonel au service français.

NAQUET (PIERRE), littér. obscur, né à Paris en 1729, mort en 1790, est aut. d'un gr. nombre d'opuscules éphémères et de quelques pièces de théâtre jouées en province, telles que *le Peintre*, comédie, Paris, 1760, in-8; *les Eaux de Passy*, ou *l'Incurable méprise*, ibid., 1760, in-8.

NARBONNE (les vicomtes de), ancienne famille de la Septimanie ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11^e S. Bérenger, vicomte de Narbonne, aide Raymond-Bérenger, comte de Barcelonne, à repousser les Maures en 1048, et obtint en récompense la seigneurie de Tarragona, que ses succès, ne conservèrent pas. — AIMERY I^{er}, petit-fils du précéd., réunit en sa personne toute la vicomté de Narbonne, partagée entre lui, son frère Pierre, évêque de Rhodas, et Bernard Pelet (Peleus) son autre frère. Ce dern. fut la souche des Narbonne-

Pelet, famille qui existe encore aujourd'hui. Aimery partit pour la Terre-Sainte en 1104, et y m. 2 ans après, laissant quatre fils. — AIMERY II, fils et successeur du précédent, fut tué dans une bataille contre les Maures, en 1154, devant Frége, qu'assiégeait Alphonse I^{er}, roi d'Aragon. Il laissa de deux mariages deux fils et deux filles, dont l'aînée fit le sujet de l'article suivant.

NARBONNE (HERMENEGARDE de) fille d'Aimery II, fut mariée en prem. noces, l'an 1142, à un seigneur espagnol, puis en secondes, l'an 1145, à Bernard d'Anduze, connu dans l'hist. des troubadours. Elle réunissait aux plus mâles vertus le goût des arts et de la poésie. Son palais, séjour de la politesse et des fêtes, fut long-temps le rendez-vous des poètes méridionaux. Elle marcha, en 1148, au secours de Tortose, assiégée par les Sarasins; et, en récompense de ses services contre les ennemis du nom chrétien, obtint du roi de France, Louis-le-Jeune, en 1155, l'autorisation de rendre la justice en personne, quoique les femmes fussent exclues de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans la province. En 1167, Hermenegarde conclut un traité de commerce avec les Génois; l'an 1177, après la mort d'Aimery de Lara, son neveu et son héritier, elle forma, avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne et le seigneur de Montpellier, une coalition contre Raymond, comte de Toulouse, qui la menaçait de ses armes. En 1182, elle abdiqua en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, et m. l'an 1197 à Perpignan où elle s'était retirée.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS comte de) lieutenant-général, commandeur de l'ordre de St-Louis et de celui de St-Lazare, m. en 1784, avait servi au siège de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756; l'année suiv. il était passé, avec le grade d'aide-major-général de l'infanterie, à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estée, et s'était signalé par sa valeur pendant la guerre des sept ans, notamment en 1761 à Stalberg, où il avait fait prisonnier un bataillon de la légion britannique. Devenu ensuite colonel d'un régiment de grenadiers royaux et chargé de la défense du poste de Friteler, il avait, en arrêtant les Prussiens pendant trois jours, donné le temps au maréchal de Broglie de déloger l'armée qui courait le risque d'être forcée à capituler. En récompense de cette brillante action, Louis XV voulut que Narbonne ajoutât à son nom celui de Friteler.

NARBONNE-LARA (le comte LUC de), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Colonne dans le duché de Parme, en 1755, fut amené en France, en 1760, par sa mère, d'abord dame d'honneur, puis dame d'honneur de M^{me} Adélaïde. Dès qu'il eut fini ses études il entra au service, et fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du rég. d'Angoumois, puis du rég. de Piémont. Son service ne l'empêcha point d'apprendre presque toutes les langues de l'Europe, et d'étudier la diplomatie, pour laquelle il se sentait un goût particulier. Lorsque la révolution arriva, quoique attaché à la maison de Bourbon, étant par devoir que par reconnaissance, et devenu spécialement à M^{me} Adélaïde dont il était le chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles. En 1790, le régiment de Piémont, dont il était colonel, ayant causé des troubles dans la ville de Besançon où il tenait garnison, M. de Narbonne sut rétablir le calme à force de fermeté. En 1791, ayant été choisi pour accompagner mesdames de France à Rome, il eut le bonheur de remplir sa mission avec plus de succès que ne semblaient le permettre les circonstances orageuses où l'on se trouvait. Lors du départ du roi pour Varennes, Narbonne fut nommé maréchal-de-camp par l'assemblée consultative, mais il refusa, et ne consentit à accepter ce grade qu'après l'acceptation de la con-

stitution par Louis XVI. Nommé ministre de la guerre, le 6 décembre 1791, il ne vit le salut de la France et celui du roi que dans l'exécution franche de la constitution; il constata l'état des frontières en allant les visiter lui-même, donna tous ses soins à les mettre en défense et prépara la formation de 3 armées, sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette. Bientôt, découragé par l'opposition constante du ministre de la marine, M. Bertrand-Molleville, Narbonne se disposait à sortir du ministère lorsque le portefeuille lui fut retiré, le 10 mars 1792. Après quelque séjour à l'armée, il fut rappelé à Paris par le roi, et s'y trouvait depuis 3 jours lors de la journée du 20 août. Décreté d'accusation par l'assemblée, mise hors la loi par la commune, et forcé de fuir, il se rendit en Angleterre. Ayant appris le procès du roi, il réunit tous les anciens ministres qui étaient à Londres, et leur proposa de demander en commun à la convention un sauf-conduit pour être admis à la barre et réclamer pendant toute la durée du procès la responsabilité de leurs actes ministériels; mais il eut seul la gloire d'un si heur de vouloir qui l'exposait à la mort si la convention lui eût accordé ce qu'il demandait. Il voulut au moins se ranger parmi les défenseurs du roi, et fit parvenir à l'assemblée un mémoire justificatif de Louis XVI (on trouve ce mém. parmi les pièces du procès). Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, M. de Narbonne se réfugia successivement en Suisse, en Souabe, puis en Saxe; il revint en France au commencement de 1800; fut rappelé au service avec son grade de lieutenant-général en 1800, nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Schoonbrunn, puis de Trieste, et ensuite ministre plénipotentiaire près le roi de Bavière. Pen de temps avant la guerre de Russie il fut appelé auprès de Napoléon en qualité d'aide-de-camp, revint en France après cette campagne, fut chargé de l'ambassade de Vienne au commencement de 1813, puis employé inutilement à Prague pour négocier la paix, et enfin envoyé à Torgau, où il m. le 17 nov. 1813.

NARBOROUGH (JEAN), navigateur anglais, fut chargé, en 1669, par ordre de Charles II, d'aller reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale et les ports espagnols qui en sont le moins éloignés dans le grand Océan. Il trouva dans sa navigation des obstacles qui ne lui permirent pas d'en recueillir tous les fruits qu'en attendait son souverain. Toutefois, en considération du rôle qu'il avait montré, il fut créé chevalier. Sa relation, ainsi instructive que peu amusante, dit Desbrosses, contient des détails exacts sur la position géographique de la côte des Pétaques et de celle du détroit; elle a été publ. dans un recueil intit. *An account of several late voyages and discoveries to the south and north*, etc. Londres, 1694, 1 vol. in-8°, et a été impr. en français à la suite du *Paysage de Corral*, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Naborough a donné son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé.

NARCISSE (mytholog.), fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope, méprisa l'amour de la nymphe Echo qui en eut de douleur. Les dieux, pour le punir de son indifférence, lui inspirèrent l'amour de sa propre image qu'il avait vue dans une fontaine; cette passion déréglée le porta à se détruire lui-même, et il fut métamorphosé en le fleuve qui porte son nom. Cette fable a fourni à Malfilâtre (v. ce nom) le sujet d'un poème estimé.

NARCISSE, affranchi de Claude, eut le plus grand crédit auprès de cet empereur, et ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Messaline (v. ce nom), jalouse du crédit de ce favori, voulut le renverser et fut immolée à sa vengeance. Agrippine (v. ce nom) fut plus heureuse,

alle fit exiler Pincolent effranchi, qui se donna la mort en l'an 543 de l'ère chrét.

NARGISSE (ST), patriarche de Jérusalem, gouverna cette église jusqu'à l'âge de 116 ans, et m. vers l'an 216. Il avait assisté, en 193, au concile de Césarée en Palestine, convoqué pour décider du jour où l'on devait célébrer la solennité de Pâques.

NARDI (JACOPO), savant florentin, né en 1476, occupa plus. postes honorables dans sa patrie, et fut envoyé en ambassade à Venise l'an 1527. Il est auteur d'une comédie intitul. *L'Amicizia*, dans le prologue de laquelle se trouve le modèle des premiers vers appelés *Sciolti*; d'une *Hist. de Florence*, en ital., impr. à Florence en 1580, in-4; et d'une traduction de *Tite-Live*, très-estimée. — **NARSI** (Belthazar), théolog., né à Arezzo dans le 16^e S., a laissé les écrits suivants: *Apologia contro lo vane ragioni, con le quali alcune scritture, che sono da Penezia uscite, impugnano la censura del papa*, etc., Naples et Bologne, 1607, in-4; *Ricordi di S. Nardi, per la felicissimo cambio delle sposi reali fatto in Bafona il 11 nov. 1615*, Amiens, 1616, in-8; *Expunctiones locorum fistorum de populo romano*, ouv. cité dans la *Biblioth. histor.* de Fabricius, tome 2; page 333.

NARDI (JEAN), médecin et littérateur, italien du 17^e S., né en Toscane, exerça le médecine à Florence. On a de lui: *Lactia physica Analytica*, Florence, 1633, in-4; *Apologiconum for Bononu Livet multum, vel de duplici calore*, ib., 1636, in-fol. et in-4; de *igne subterraneo*, etc., ibid., 1641, in-4; de *hære Disquisition physica*, ibid., 1642, in-4; *Noctium genulium physicorum annus primus*, Bologne, 1656, in-4; de *prodigiis visumum Cætonianis*, Nuremberg, 1662, in-4. J. Nardi a donné aussi une édit. du poème de Lutèce, de *Naturæ rerum*, enrichie de notes savantes.

NARDIN (THOMAS), habile négociateur, né à Besançon vers 1550, remplit successivement les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, et fut chargé de différentes missions en Italie. Député à la diète de Batsboque, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter les franchises de la ville de Besançon menacées par l'empereur, et m. en 1616. On a de lui une traduct. de l'ouv. italien de Jérôme Conestaglio, intitul. *Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1598 ou 1601, Arras, 1600, in-8, et Paris, 1680, 2 vol. in-12.

NAREG (GÉORGIE DE), un des plus célèbres écrivains historiques de l'Arménie, né en 951, m. en 1003 au monastère du Nareg, dans la prov. de Mechadouni, a laissé entre autres ouv. un *Recueil de pièces*, Constantinople, 1774, 1 vol. in-12; *Venise*, 1789; 2 vol. in-12, nouv. réimpr.; des *homélies*, des *hymnes*, un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

NARES (JAMES), habile et savant organiste, né à Stanwell, dans le comté de Middlesex, en 1715, m. en 1785, a enrichi le clavier du roi d'Angleterre d'une foule de pièces remarquables. Quelques-unes ont été gravées et plusieurs autres, bien que restées en MS., continuent à être exécutées avec succès. On a en outre de lui, des *Légens de clavier*, un *Traité du chant*, etc.

NARSES, 7^e roi sassanide de Perse, surnommé *Nahdijrkan*, fils de Behram ou Varanès II, succéda à son frère Behram III, en l'an 296, et fut en guerre avec les Romains pendant la durée de son règne. Il laissa le trône Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti; mais en 302 Maximien prit sa revanche. Narsès, complètement vaincu, abandonna la Mésopotamie, et fut contraint en outre de céder cinq de ses provinces au-delà du Tigre. Ce prince m. en 303, après un rè-

gne de 7 ans, et eut pour successeur son fils Hormisdas II.

NARSES, ennemi originaire de Perse, général des armées de l'empereur Justinien, sans force physique, d'une stature petite et grêle, s'éleva de la condition la plus abjecte aux postes les plus brillants du bas-Empire, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, et l'étendue de ses talents. Entré jeune au service de Justinien, Narsès fut distingué par ce prince. Il devint successivement chambellan, trésorier privé de l'empereur, et il déploya dans plus. missions diplomatiques une sagacité, une habileté qui justifiaient la confiance que son maître avait placée en lui. En 530, la jalousie des courtisans contre Bélisaire détermina Justinien à choisir Narsès dont il connaissait tout le dévouement, pour commander un corps de troupes envoyé en Italie dans le but apparent de soutenir les opérations du Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les entraver. Narsès joignit Bélisaire à Sirimium, et ces deux généraux firent lever de concert le siège de Rimini; mais bientôt l'eunuque, excité par les ennemis de l'illustre général, affecta de blâmer ouvertement les plans de ce collègue, et proposa de diviser les forces de l'armée romaine. Toutefois Bélisaire, sur sa réclamation, fut confirmé dans le commandement en chef. Cette décision impériale n'empêcha point Narsès de se séparer du vainqueur des Goths, au siège d'Urbain, et sa défection entraîna la perte de Milan qui fut entièrement ruinée par les Goths. Narsès fut rappelé à Constantinople, mais ne perdit rien de la faveur de Justinien. En 552, il fut renvoyé de nouveau en Italie où les affaires des Romains étaient dans un état presque désespéré. Bélisaire avait quitté cette contrée dès 548. Le roi des Goths, Totila (v. ce nom) était maître de Rome et de presque toute la péninsule italique. Narsès, successeur de Germanus, neveu de Bélisaire, dans le commandement de l'armée romaine, commença par se concilier, par des libéralités bien entendues, l'affection des troupes, et les renforts par de nombreux auxiliaires, pris tant dans le pays que dans ceux environnans. L'armée était alors rejetée au-delà des provinces de la Vénétie. Narsès, pour rentrer dans la péninsule, fit passer ses troupes sur le rivage de l'Adriatique, en faisant avancer sa flotte à la hauteur de ses colonnes en marche, pour leur faciliter le passage des embouchures des fleuves. Au moyen de cette manœuvre, il se trouva en peu de jours à Ravenne, et s'avance bientôt sur Totila qui l'attendait près de Nocera. C'est là que les Goths essuyèrent une défaite complète, et perdirent leur roi Totila, tué d'un coup de lance. Narsès vainqueur marcha de suite sur Rome, s'en empara, et acheta la ruine de ses adversaires dans les plaines de la Campagne. Toutefois la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains sous la conduite de Huns et Lothaire (v. ces noms). Narsès n'eut point l'imprudence de lutter de prime-abord contre ce torrent dévastateur. Disséminant ses troupes dans des places fortes, mais de manière à pouvoir les rassembler promptement en besoin, et se contentant de harceler sans relâche ses adversaires, l'habile général romain laissa pénétrer les Germains jusqu'aux extrémités de la péninsule, où ils arrivèrent décimés par les maladies, suite de leur intempérance. Quand il se crut le moment favorable à une offensive vigoureuse, Narsès réunit son armée, et joignit Bucelin auprès de Cassilum. Déjà Lothaire avait péri avec presque toute son armée par une maladie contagieuse sur les bords du lac Benéveto. Narsès après avoir fait les plus habiles dispositions, détruisit dans une seule bataille l'armée des Germains, et Bucelin, lui-même fut tué dans la mêlée. Narsès entra dans Rome en triomphateur, et bientôt toutes les villes de l'Italie furent remises sous la puissance romaine. Narsès resta dans la Ré-

nième, avec le titre d'azarquo ou gouverneur-général, eut l'art de consacrer long-temps la faveur de Justinien, s'occupa de rétablir l'ordre dans les provinces et de maintenir la discipline dans l'armée; il établit des *duces* (duces) dans les principales villes, et étouffa des émeutes suscitées par des Franks et des Goths. Toutefois son insatiable ambition éloigna la prospérité du pays confié à son administration. Dans la 14^e année de son exarchat, des députés de l'Italie portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, viceroy et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie lui écrivit une lettre pleine de reproches et d'insultes. Narsès furieux se retira à Naples, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés des progrès de ces nouveaux agresseurs, employèrent la médiation du pape Jean III auprès de Narsès. Celui-ci consentit à retourner à Rome, et m. peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte de ce général habile. — Il y eut dans le même siècle (le 6^e) deux autres personnages du nom de Narsès, qu'on se confondait quelquefois avec le célèbre eunuque : 1^{er} un Persarménien, qui chassait les drapés du roi de Perse, et servit ensuite en Italie sous Bélisaire. Procope en parle avec éloge; 2^o un Persan, mis à la tête d'une armée en Syrie, par l'empereur Maurice, qui sa révolte ensuite contre Phocas, fut conduit à Constantinople, et brûlé vif dans l'Hippodrome.

NARUSZEWICZ (ABAM-STANISLAS), jésuite polonois, évêque de Smoleusk, né en 1733, dans la Lithuanie, fut élevé successivement aux degrés de l'état et de l'église, après la suppression de son ordre sous le règne de Stanislas-Auguste, et m. en 1766 avec la réputation d'un des poètes polonois les plus distingués. On a de lui : une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8 dont il existe une traduction française MS. par M. Gley, à la bibliothèque de l'Institut à Paris; la *Pie de Charles Chodkiewicz*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduction de Tacite*, 1773, 4 vol. in-4; une *Description de la Tauride*, ou *Histoire des Tortures de Crimée*; le *Voyage de Stanislas-Auguste à Kamou* en 1786, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II; des *Poésies diverses*, telles qu'odes, satires, éloges, épîtres, poésies épiques, etc. Ses œuvres sont parties du *Choix d'auteurs polonois*, publi. en 26 v. in-8, par M. Motowski, Varsovie, 1803-1805.

NARVAEZ (PAMPHILE de), guerrier espagnol, né à Valladolid, passa dans les îles de l'Amérique peu de temps après leur découverte, et se signala dans plusieurs occasions par sa bravoure. Chargé en 1580, par ordre de Velasquez, d'aller combattre Cortes injustement accusé de trahison les intérêts de l'Espagne, il perdit la bataille, tomba entre les mains de celui qu'il était venu combattre, et fut renvoyé à Cuba. En 1526, il partit avec 500 soldats dans l'intention d'aller former un établissement à la Floride, et découvrit la baie de Pensacola; mais s'étant imprudemment avancé dans le pays, il fut enveloppé par les Indiens et périt avec tous les siens.

NASELLI (FRANÇOIS), peintre ital., né à Ferrare dans les dern. années du 16^e S. m. en 1636, a laissé plus. tableaux estimés que l'on voit dans quelq. églises de Bologne et dans diverses galeries de particuliers. On connaît bien de lui quelq. copies des Carraches, du Guercino et du Guide, si exactes qu'on les a souvent confondues avec les originaux.

NASER (ABOU'EL HAGAÏ), 3^e prince de la dynastie des hamonides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxane, surnommé *Emyr al-azad* (le prince heureux); n'avait que 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 301 de l'hégire, 914 de J.-C. Son vizir Abou-Aldallah-Mohammed et son général Hamouhay le firent triompher de

tous ses ennemis et l'élevèrent au degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres n'était parvenu et où nul de ses successeurs ne put atteindre. Par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savans, il mérita d'être placé au rang des plus illustres monarques de son temps. Après 30 ans d'un règne glorieux, il m. l'an 331 (943), laissant le trône à son fils Nour-El.

NASER-ED-DAULAH (ABOU-MOHAMMED AL HAGAÏ), fondateur de la dynastie des hamonides, s'éleva en souverain l'an 363 de l'hégire (975 de J.-C.) à Moussoul et dans plus. autres places de la Mésopotamie que son aïeul Hamdan et son père Abou-I-Hadja-Aldallah avaient possédées avant lui. Après plus de dix années de guerres, dans lesquelles il eut successivement de grands succès et de grands revers, il fut détrôné par son fils aîné Abou-Taglab, et renfermé dans un château où il m. en 358 (février 969); ses états passèrent, dix ans après, sous le nom de des Bowaldes. — **NASR-EDDAULAH** (Abou'l-Hagaï Aly), arrière-petit-neveu du précédent, dépossédé de ses états d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 397 (1006), se retira en Egypte et parvint à de hautes dignités. Il se mit à la tête des rebelles sous le règne du Khalyfe Mostanser et fut massacré avec ses deux frères, l'an 465 (1070).

NASH (THOMAS), poète satirique anglais, né à Litchfield, dans le comté de Suffolk, au 16^e S., est auteur d'un pamphlet intit. *Pierre penny-fest* (Pierre sans le sou), dont avec beaucoup d'emportement contre la société; deux comédies intitulées l'une, *Volonté dernière* et *Testament de l'Été*; l'autre *L'île des Chânes*; et d'un écrit, dont le titre (les *Fleurs du Christ sur Jérusalem*) fait présumer que ce poète avait abjuré la satire vers la fin de sa vie.

NASINI (JOSEPH-NICOLAS), peintre, né à Sienne en Toscane l'an 1650, m. dans sa patrie en 1736, a laissé un grand nombre de copies des plus beaux tableaux de Rome, de Venise et de quelques villes de la Lombardie; ces différents ouvrages, entrepris par ordre de la cour de Toscane, prouvent que Nasini avait fait une étude particulière de Paul Veronese et du Pétrar de Cordoue. Il a aussi gravé la *Pierre*, l'*Enfant Jésus* et *St Jean*.

NASMITH (JACQUES), savant anglais, né vers 1750, m. en 1808, après avoir rempli les fonctions de recteur de Leverington, dans l'île d'Ely, a donné en 1787 une édit. de la *Notitia monastica de Pœtigne Tanner*, ougm. de quelq. sermons et autres écrits du même aut. Il a laissé, en outre, plus. ouv. estimés, parmi lesquels on cite les suiv. : *Les Transmigrations de Symon, fils de Simeon*, et de *Guillaume de Worcester*, 1778; *Traité sur les vers léonins*, 1778.

NASREDDYN-HADJA, scholiste oriental, surnommé *l'Esopé turk* par les écrivains de sa patrie, vivait à Yénehir, dans la Natolie, à l'époque où Tamerlan envahit ces contrées. Il eut l'adresse de ramener le vainqueur à des sentim. d'humanité qui démontrèrent que Tamerlan n'était pas incapable d'aprouver quelquefois le sentiment de la clémence.

NASSAU (ENGELBART, comte de), gouvern. de Brabant, né dans le 15^e S., rendit d'importans services à Charles, dern. duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Cantons révoltés, et fut nommé chevalier de l'Ordre de la Toison-d'Or en 1473. Il eut le malheur d'être fait prisonnier à la bataille de Nancy, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse; mais dès qu'il eut acquitté sa rançon, il offrit ses services à la jeune héritière de Bourgogne, depuis l'épouse de Maximilien; se signala en 1479 à la bataille de Guineghe; signa en 1493 le traité de Senlis, par lequel Maximilien renoua son titre de duc de Bretagne pour être mis en possession du reste de l'héritage de

Bourgogne, et ne cessa, jusqu'à sa mort, en 1564, de combattre pour affermir la domination de l'Autriche dans les Pays-Bas. Son tombeau subsiste encore dans la cathédrale de Bréda ; il est orné de statues qu'on a prétendu être l'ouv. de Michel-Ange. x

NASSAU (GUILLAUME de). V. ORANGE.

NASSAU (MAURICE de), un des plus grands capitaines des temps modernes, né au château de Dillenburg en 1567, était le 2^e fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république des Hollandes. A 20 ans on le regarda comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise, et l'on mit à la tête de l'armée, il justifia bientôt l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Après avoir rétabli la discipline parmi les troupes, il tomba à l'improviste sur les Espagnols pendant que le duc de Parme était en France à soutenir les ligueurs, enleva plusieurs places importantes, telles que Bréda en 1590, Zutphen, Drenthe, Hulst et Nimègue en 1591, Groningue en 1592, et mit le sceau à sa réputation par sa belle défense d'Ostende, dont le siège coûta aux Espagnols plus de 60,000 hommes et cent millions. Constamment vaincus, les Espagnols demandèrent la paix en reconnaissant l'indépendance de la Hollande; Maurice voulait la leur refuser, mais l'influence d'Olden-Barneveldt l'obligea de consentir un trêve de 12 ans, signée en 1609. Irrité des obstacles qui venaient enlaver ses projets ambitieux, il en poursuivit l'auteur avec une haineuse persévérance et parvint à faire trahir à l'échafaud ce vieillard dont tout le crime était d'avoir songé aux véritables intérêts de sa patrie. La haine des Hollandais vengea Barneveldt. A l'expiration de la trêve, Maurice eut à combattre Spinoza, l'un des premiers hommes de guerre de son temps, éprouva quelques échecs qui contribuèrent à l'affaiblissement de sa santé et à sa mort, arrivée en 1625. On trouve le récit de ses exploits dans l'ouv. intitulé : *Généalogie et Lamentations de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig. ; les *Mémoires de Louis-Aubrey du Mansier*, Paris, 1687, in-12, contiennent des détails curieux sur le caractère de ce prince.

NASSAU-SIEGEN (JEAN-MAURICE, prince de), petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit le *Petit*, chef de la branche de Dillenburg, naquit en 1604. Nommé capitaine-général des possessions hollandaises dans le Bréil en 1636, il enleva aux Portugais plusieurs places importantes, ruina leurs établissements sur la côte d'Afrique, et revint dans sa patrie en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. En récompense de ses services, il fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. A sa mort, en 1679, il était gouverneur du duché de Clèves, pour le duc de Brédebourg; les deux années de sa vie avaient été consacrées à l'embellissement de la ville de Clèves; il y avait établi un jardin magnifique dont Voltaire a donné la description dans son *Peyage à Berlin*. La bibliothèque royale possède un ovr. de la main de ce prince en 2 vol. in-fol., qui contiennent les annales les plus remarquables de l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions. Une notice sur ce MS. se trouve dans la préface de la 6^e partie de l'*Éthnographie* de Bloch. Nous avons aussi une *Histoire du Bréil*, sous le gouvernement de Maurice de Nassau, écrite en latin par Gaspard Baerle.

NASSAU - SIEGEN (CHARLES-HEINRICH-NICOLAS-OTTON, prince de), né en 1745, s'est rendu célèbre par sa vie aventureuse. Dépourvu des biens de sa maison par le conseil arbitraire qui lui contestait la légitimité de sa naissance, Nassau entra au service à l'âge de 15 ans, ce qu'il fit de simple volontaire et fut successivement aide-de-camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766 il suivit Bougainville dans son voyage autour du

monde, s'enfonça dans les déserts, et mérita, par son intrépidité, la réputation d'un dompteur de monstres. De retour en Europe, il entra au service de France comme colonel d'infanterie, essaya vainement de surprendre l'île de Jersey en 1779, passa au service d'Espagne à l'époque du siège de Gibraltar, et mérita, par les services qu'il rendit alors, une récompense de trois millions en cession de vaisseaux, le brevet de major-général de l'armée espagnole et la reconnaissance de ses droits à la grandesse du premier ordre. Appelé par Catherine II au commandement d'une escadre contre les Turcs, Nassau attaqua et détruisit entièrement, sur la mer Noire, les forces navales de la Porte. En 1790 il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande; mais au moment où il se croyait maître de Gustave III, il vit ses lignes forcées et perdit 44 bâtiments. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau, mais il refusa son bras, ne fit plus que voyager en Europe, tint en France à l'époque du traité d'Amiens afin de voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe, et m. quelq. années après dans l'obscurité.

NASSER (ABOU-ABDOLAH), 4^e roi du Grenade, de la dynastie des nasrides, revêtit le trône à Méhemmed III, son frère, en l'an de l'hégire 708 (1308 de J.-C.), à l'âge de 23 ans. Il fut obligé de soutenir son usurp. par la force des armes, et tandis qu'il faisait la guerre à son frère, les chrétiens, commandés par Ferdinand IV, roi de Castille, et Jacques II, roi d'Aragon, lui enlevèrent Gibraltar, et soulevèrent des troubles dans ses états. Profitant de ces troubles, Méhemmed l'attaqua avec plus de vigueur le força à capituler l'an 713 (1314) et à descendre du trône après un règne de 5 ans. Nasser m. à Guadix en 1322. C'était un prince aussi distingué par ses avantages physiques que par ses qualités et ses connaissances. Il avait étudié l'astronomie sous le direct. d'Abou-Abdallah-ben-al-Bacen, le plus grand mathématicien de son temps et y avait fait de tels progrès qu'il avait dressé lui-même des tables astronomiques fort exactes et qu'il avait construit une horloge avec une précision remarquable.

NASSER EDDAULAH, V. NASSIR.

NASSER-LEDIN-ALLAH (ABOU-ABDOLAH AMER VI), 34^e khalyfe abbasside, monta sur le trône l'an de l'hég. 575 (1180 de J.-C.), régna pendant 47 ans. Uniquement occupé du soin d'amasser des trésors, il prit peu de part aux grands événements de son temps; cependant il fit respecter son autorité au dedans et au dehors, recula les frontières de ses états, et sut, au milieu de circonstances difficiles, établir dans ses états et surtout à Bagdad, une excellente police; il fonda des musées, des hôpitaux, des collèges, des écrivains, et m. en 622 (1225), laissant des richesses immenses à Djaber Biamr Allah, son fils et son successeur.

NASSER-MOHAMMED (MELIK AL-), 9^e sultan mamelouk d'Égypte et de Syrie, de la dynastie des habrites, et fils de Kelaoun, succéda à l'âge de 9 ans à Khalil, son frère, l'an 693 de l'hég. (1293 de J.-C.). Éloigné du trône par Kethoghla, son tuteur, qui lui-même fut déposé par Ladjin, il ne fut rappelé qu'après la mort de ce dernier en 698 (1299). Les dix premières années du règne de Mohammed furent agitées par des guerres sanglantes, tantôt contre des ennemis extérieurs, tantôt contre des émeutes révoltées. Vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son autorité jusqu'à Malahiah et Anah sur l'Euphrate, et l'Assermit en déployant des talents et des qualités qui l'ont placé au rang des plus célèbres souverains de l'Égypte; il diminua les impôts, protégea les arts, encouragea l'agriculture, éleva des ponts, des digues, perça des routes, creusa plus capaux, entre autres celui d'Alexan-

drée, embellit ses édifices de monum. vastes et somptueux, parmi lesquels on doit remarquer la grande mosquée et le palais du Kaïre. Enfin, sous le règne de ce prince, l'Égypte atteignit presque le haut degré de prospérité dont elle avait joui sous ses anciens rois. Mohammed m. en 741 (1341), après avoir régné environ 44 ans, et laissé une nombreuse postérité qui occupa le trône jusqu'à la fin de la dynastie des Bahrites. Son fils aîné, Aboulcêr, lui succéda.

NASSIR-EDDYN (ASOU-DJAFAR MOWAKKEM BEN HAGAN), célèbre astronome persan, cité quelquefois par les Orientaux sous le nom de *Nhodjah* (docteur), et fréquemment désigné par le surnom d'*Al-Thonisy*, du nom de Thous, dans le Khorassan, où il naquit l'an 597 (1201), possédait des connaissances étendues sur toutes les matières; il a écrit sur la théologie et la jurisprudence des musulmans, sur la philosophie, l'économie politique, la métaphysique, l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, etc., etc. Mais c'est surtout comme astronome et mathématicien qu'il s'est rendu illustre. Ce savant, que les Orientaux égalent à Ptolémée, a perfectionné plus instrum. anciens particuliers à ces deux sciences, et en a inventé de nouveaux, dont on peut voir la description dans l'*Histoire de l'Astronomie du moyen âge*. On trouve des détails sur la personne et les travaux de ce savant ainsi que la liste d'un grand nombre de ses ouvr. dans le *Mémoire sur l'observat. de Merugah*, par Jourdain, Paris, 1810, in-8. Le plus remarquable est celui qui, sous le tit. de *Tables ilkhoniennes* (*Zandje-Ilkhany*), renferme toutes ses observat. astronomiques et le résumé de toutes celles qui avaient été faites avant lui. La *Table des longitudes et des latitudes*, pub. par Greaves, Londres, 1652, in-fol., et réimp. en 1711 dans le tom. 3 des *Petits Géographes*, a été extraite des *Tables* de Nassir-Eddyn. Ce docteur m. l'an de l'hég. 672 (1274).

NASUF PACHA. V. NAZOU.

NAT DE MONS, troubadour du 13^e S., a laissé six pièces de vers, insérées dans un beau MS. de la Bibliothèque du Roi, n° 2701, fonds de La Vallière.

NATALE (JEAN), médecin et poète, né à Mesine en 1642, m. vers 1750, a laissé des poésies italiennes et plus. ouvr. de médecine en lat. et en ital., dont on trouve les titres dans le *Dictionn. de médecine d'Elroy*.

NATALE (JÉROŒME), jésuite espagnol, mort en 1680, fut un des prem. compagnons de St Ignace de Loyola, contribua puissamment à consolider son institut, et en devint vicaire-général. On a de lui: *Méditations en évangile toutes ann.*, Anvers, 1594, in-fol., avec fig. — NATALE (Antoine), jésuite italien, est aut. d'un ouvr. intitulé *il Paradiso in Terra spoliato a chi vuole*, etc., Padoue, 1722, 1750, 1743.

NATALI (PIERRE), évêque d'Isola (état vénitien), né à Venise dans le 15^e S., est aut. des *Vite di Santi*, imp. pour le prem. fois à Venise en 1493, et réimp. depuis dans d'autres villes d'Italie. On peut consulter sur ce personnage les *Dissertations* d'Apostolo Zeno, tom. 2.

NATALI (MARTIN), théolog. italien, né en 1730 dans l'épisc. de Gênes, entra dans le congrégat. des écoles pie à Rome, y professa la théologie, passa ensuite à l'univers. de Pavie, obtint un gr. nombre d'auditeurs à ses leçons, et m. en 1791. Il a laissé beaucoup d'écrits théolog. en tant en latin qu'en italien, presque tous inédits. Quelques-uns ont été pub. sous le pseudonyme Carlo Bonamici. On lui attribue un petit traité intitulé: *Dubio sul centro dell'unità cattolica nella chiesa*, Pavie, 1790, in-8.

NATALIS COMES. V. COMTE (Noël).

NATHAN (Bille), prophète d'Israël, sous le règne de David, prôna et ce prince que l'honneur de bâtir un temple au Seigneur dans Jérusalem était

réserve à son fils Salomon, et lui reproche ensuite par ordre de Dieu, le meurtre d'Urie, ainsi que l'adultère qui y avait donné lieu.

NATHAN, rabbin, présid. de la synagogue de Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, dans le 2^e S., est auteur de deux traités, intitulés l'un, *Pirké avoth* (chapitre des Pères), et l'autre, *Masseketh ooth* (traité des Pères); tous deux ont été impr. dans le Talmud de Babylone, puis trad. en latin par François Taylor, et impr., le premier à Londres, in-4, avec le texte en regard, en 1651, et le second en 1664.

NATHAN-BEN JECHIEL, présid. de la synagogue de Rome, ou 11^e S., m. en 1106, avec la réputation d'un des écrivains juifs les plus distingués et les plus sav. de son temps, a laissé un dictionnaire talmudique intitulé *Arach*; le prem. édit. est de 1480, in-fol., sans date, dont l'abbé de Rossi a donné une description, détaillée dans ses *Annales hébraïques*. Cet ouvr. a été souv. réimp.; l'une des édit. les plus estimées est celle de Paris, 1629, in-fol. On trouve dans la *Biblioth. heb.* de Wolf une liste des imitations et des traduct. qui en ont été faites.

NATHAN ou RABBI-JSAAC-NATHAN, écriv. juif du 15^e S., est le prem. aut. de cette nation qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible, sur celle qu'Arlost, général des cordeliers, avait composée en lat. Cet ouvr. a été souv. réimp. sous le tit. de *Meir Netiv* (lumière des sentiers); la meilleure édit. est celle que Benxior a publ. à Bile en 1632. Rabbi-Nathan a laissé aussi quelques autres écrits ou traités en MS.

NATHANAEL, docteur de la loi chez les Juifs, et l'un des 72 disciples de J.-C., fut, selon quelq. interprètes, le même personnage que St. Barthélémy. Parmi ceux qui ont partagé cette opinion, nous citerons le P. Roberti, jésuite, qui a publié à ce sujet un écrit intitulé: *Nathanael Bartholomaeus*, Doney, 1619; le P. Fabricio Pignatelli, aut. du livre intitulé: *de Apostolatu B. Nathanaelis Bartholomaei*, Paris, 1660; et le P. Stilling, *Acta sanctorum*, 8^e édit., tome 5.

NATIVELLE (PIERRE), architecte français, a publié un *Traité d'architecture*, Paris, 1729, 2 vol. in-fol., avec pl.

NATIVITÉ (JEANNE LE ROYER, dite la sœur de la), fille d'un laboureur de la Chapelle-Santon, près Fougères, née en 1732, entra à l'âge de 18 ans dans un couvent de religieuses de Sainte-Claire, appelées urbanistes, à Fougères, et fut ensuite reçue sœur converse. Elle se crut favorisée d'apparitions et de révélations, et distait à l'abbé Geert, directeur de sa maison, ce qu'elle disait avoir vu ou entendu. La révolution l'ayant obligée à sortir du couvent, elle se retira à Fougères et y m. en 1798. L'abbé Genet, après avoir recueilli de nombreux MS. dictés par cette sœur, mourut subitement, en 1817. Ce recueil a été publ. sous le tit. de *Pie et Révélations de la sœur de la Nativité*, Paris, 3 vol. in-12, et réimp. en 1819, 4 vol. in-8 et in-12. On trouve un examen et une analyse de cet ouvr. dans l'*Ami de la Religion et du Roi* (t. 23, n° 321, 385, et t. 24, n° 195), et dans la *Chron. religieuse*, tom. 3. — Une autre sœur Jeanne de la Nativité, urlienne, a aussi écrit intitulé: *Un triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Arnette*, Paris, 1683, in-12.

NATOIRE (CHARLES), peintre, directeur de l'écad. de France à Rome, né à Nimcs en 1700, m. à Castel-Gendolfo en 1777, fut élève de Le-moine et maître de Vien (v. ces noms). Ses compositions les plus estimées sont celles qui ornent les appartem. du prem. étage du château de Versailles, au salon de l'hôtel de Soubise, et la chapelle des Enfants-Trouvés. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits par les plus habiles graveurs du temps, tels que Fessart, Aveline, J. J. EBpart, etc.

NATTA (GEORGE), juriconsult, italien du 15^e S., né à Casal, m. vers 1500, professa le droit civil et le droit canon aux universités de Pavie et de Pise, et fut chargé de plus, missions diplomat. par le marquis de Montferrot, son souverain. On a de lui quelq. traités de jurisprudence, dont on trouvera la liste dans la *Biographia piemontese* de Carlo Tenneville. Turin, 1785. — **NATTA** (MACE-ANTONIO), juriconsult, du 16^e S., de la famille du précéd., né à Asti, en Piémont, fut magistrat à Gènes, et occupa la chaire de droit canon que lui offrait le sénat de Pavie. On a de lui plus. ouvr. de théologie et de jurisprudence, tels qu'un traité de *Dro. Venue*, 1559, très-rare; *Concordantia libri III*, Venise, 1587, in-fol.; de *Immortalitate anime*, libri V.; de *Passione Domini*, 1590, in-fol.; de *doctrina principum libri IX*, 1594, in-4; *De Pulchro*, Venise, 1555, in-fol. — **NATTA** (JACQUES), de la famille du précéd., m. dans la prem. pastie du 17^e S., a publié: *Regolamento della vendita del Messin*, contra la durezza e l'antivazione torinese, etc., Venise, 1639, Milan, 1644. On peut consulter sur cet écrit, la *Biblioth. volante* de Ciurelli, t. 3. — **NATTA** (le marquis JACQUES), de la même famille, né vers la fin du 17^e S., a publié: *Reflexioni sopra il libro dello scienze cavalleresco*, Casal, 1713, in-4; ouvr. mis à l'index à Rome par décret du 7 janv. 1718.

NATT-DAG' (ARLSON), sénateur, maréchal et baron suédois, employé par Gustave-Adolphe dans plus. circonstances importantes, m. en 1655, est aut. de quelques ouvr. lat., parmi lesquels on cite les suiv.: *Dissertatio juridico-politica de regis successione*, Tubingue, 1644, in-7; *Oratio contra Polonium*, Amsterdam, 1636, in-8.

NATTIEN (LAURENCE), graveur en médailles, né à Biberach en Souabe, m. en Russie en 1763, avec le tit. de peem. graveur de l'empereur Catherine II, est aut. d'un *Traité sur les anciennes pierres gravées*, en allem. Parmi les médailles qu'il a exécutées, on cite celles de son *Robert H'olpala*, et du prince d'Orange. — **NATTIER (JEAN-MARIE)**, peintre français, né à Paris en 1685, m. en 1766, fut professeur à l'école de peinture, peintre ordinaire du roi, et s'attacha particulièrement au portrait. On a de lui plus. esquisses histor. au crayon noir et blanc, entre autres celles de la galerie du Luxembourg, gravées au burin, Paris, 1710, in-fel.

NAU (MICHEL), jésuite-missionnaire, né à Paris en 1631, m. dans la même ville en 1693, a laissé des ouvr. estimés, savoir: *no Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, Paris, 1679 et 1703, in-12; un traité intit. *Ecclesia romana antiqua vera Effigies*, ibid., 1680, in-4; et un livre sur l'état présent de la religion mahométane, Paris, 1685, 2 vol. in-12, 2^e édit. — Son frère, Nicolas Nau, de la même société, a composé en latin une *raison funebre* du cardinal de La Rochefoucauld, 1653, in-8.

NAUBERT (BENEDICTE), romaneuse allemande, née à Leipzig en 1755, m. dans la même ville le 12 janv. 1819, a publié, sous le voile de l'anonyme, un gr. nombre de romans qui ont obtenu beaucoup de succès. Quelques-uns ont été trad. en français, entre autres les suiv.: *Herrmann d'Unna*, *Elizabeth de Tuggenburg*, *Walther de Muntharry*, et *Thelin de Thum*.

NAUCHE (LEONARD), curé de Rochechouart, est aut. d'une oraison funebre de *Mar. de Rochechouart*, marquise du Pompadour, Brive, 1666, in-4. — **NAUCHE (LOUIS)**, V. GUYON.

NAUCLEIUS (JEAN VERGEN), plus connu sous le nom de, célèbre chroniqueur, né dans la Souabe, vers 1430, entra dans les ordres, fut successivement prévôt de l'église de Stuttgart, puis de celle de Tullingen, professeur en droit canon à l'université fondée dans cette ville par Eberhard, ensuite recteur, enfin chancelier, et m. vers 1510, laissant une *chronique* en lat., depuis Adam jusqu'en 1500,

estimée particulièrement pour les faits histor. du 15^e siècle. L'édit. la plus complète est celle de Celogee, 1514, 2 vol. in-fol., avec une énumération par Laur. Surcius. On trouve une courte notice sur Naucleus dans les *Fata philosophorum*, et *philologorum*, par Melchior Adam; Dan, Guill. Moller a publié une *description lat.* sur cet écrivain, Aldersf, 1697, in-4.

NAUCYDES, sculpt. grec, né à Argos, florissant entre la 60^e et la 95^e olympiade, 420-400 ans avant J.-C. A l'exemple de Phidias et de Polyclète, il employa l'ivoire et les métaux. On cite comme ses plus beaux ouvr. un *Mercur*, un *Sacrificateur immolant un bœuf*, et surtout son *Discobole*, dont on croit reconnaître la répétition dans plus. statues antiques, entre autres dans l'une de celles du Musée royal.

NAUDÉ (GABRIEL), sav. bibliographe, né à Paris en 1609, s'appuya d'abord à l'étude de la médecine; mais son goût pour les livres le détournant de cet art produisant quelques années, il y revint en 1633, époque à laquelle il fut nommé médecin ordinaire du roi Louis XIII. Après avoir été successivement chargé de plus. biblioth. particulières, entre autres de celles des estradaux Bagni et Barberini, à Rome, et Mazzari, à Paris, il fut appelé à Stockholm par la reine du Suède. Le climat de ce pays ayant altéré sa santé, il vint en France, et m. presque au terme de son voyage, à Abbeville, en 1653. On trouve dans des détails curieux et plus étendus sur ce savant dans les *Recherches sur les Biblioth.*, par M. Petit-Rodet, et dans les *Mém.* de Nicéron, t. IX, ainsi que dans les *Diction.* de Moezi et de Glusac, les titres d'un gr. nombre d'opuscules qu'il a composés. Les principaux sont les suivans: le *Marfure ou Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8, très-rare; *Instruct.* à la France sur la vertu de l'hist., des frères de la Rose-Croix, ibid., 1623, in-8 et in-4; *Avant pour dresser une biblioth.*, ibid., 1627, in-8; *Addition à l'hist.* de Louis XI, contenant plus. recherches curieuses sur diverses matières, ibid., 1630, in-8, réimpr. dans la supplém. à l'édit. des *Mém.* de Phil. de Comines, publiés par Godefroy; *Bibliographie politica*, Venise, 1633, in-12, nouv. réimpr. et trad. en franç., par C. Chiffelin, 1652, in-8; *Considerations politiques sur les coups d'état*, Rome, 1639, in-4, très-nouv. réimpr. et reproduites par un plagiaire anonyme, sous le titre de *Reflexions histor. et polit. sur les moyens dont les plus gr. princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs états*, Leyde, 1739, in-12; *Jugement de tout ce qui a été impr. contre le cardinal Mazarin*, depuis le 6 janv. jusqu'à la déclaration du 1^{er} avril 1639, in-4, écrit dans lequel il y a beaucoup d'érudition et des notes curieuses. On a publ. sous le tit. de *Naudé* un recueil d'anciennes tirées des conser. de Naudé; l'édit. la plus correcte est celle de Bayle, Amsterdam, 1703, in-12, sogm. des notes de Lancelot.

NAUDÉ (PHILIPPE), géomètre, né à Metz en 1651, se réfugia en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, devint membre de la société des sciences de Berlin, en 1721, fut professeur de mathémat. des jeunes princes de Brandebourg, et m. à Berlin en 1720. On a de lui un *traité de géométrie* en allem., et quelq. autres écrits insérés dans les *Miscellaneum* de la société de Berlin. — Son fils aîné, aussi géomètre, membre de l'acad. de Berlin et de la société roy. de Londres, m. en 1745, a publié quelq. opuscules, également insérés dans les *Miscellaneum berlinoiensia*.

NAUDET (TUOMAS-CHARLES), poëte du paysages, né à Paris en 1774, m. dans la même ville le 10 juillet 1819, a laissé une collect. de près de 3,000 dessins, des plus beaux sites et des monuments tant anciens que modernes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse: ils ont été publi. en janv. 1812, et accompagnés d'un texte sa-

voit par M. Néergard, naturaliste et gentilhomme danois.

NAUGERIUS, V. NAVAGRO.
NAULT (NICOLAS-DENIS), né à Aulun, vers 1658, m. en 1707, est aut. d'une *Hist. de l'ancienne Rome*, appelée aujourd'hui *Autun*, Autun, 1683, in-12; la mort d'*Ambrosius*, ouvrage par celui de *Jules-César*, etc., Lyon, 1688, in-12.

NAUMANN (JEAN-ANDRÉ), directeur de la chapelle du d'Arcteur de Saxe, né à Blasewitz, près Dresde, en 1745, alla fort jeune en Italie, et y passa huit ann. consécutives uniquement occupé de ses études musicales. Il y retourna vers 1772, et composa pour les théâtres de Venise et de Naples des pièces qui ont fait le fondement de sa réputation. Tous les savants de l'Europe voulaient l'attacher à leur cour; mais Naumann se fixa dans sa patrie, et m. à Dresde en 1801. On a de lui des opéras italiens, allem., et slovaques; une quantité prodigieuse de morceaux pour clavier, la plupart avec accompagnement de violon, basse et lute; de la musique sacrée dans laquelle on distingue la *Passion* du Méliastase, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, et l'autre à Dresde; et le *Giusseppe rinasciuto* du même poète, qu'il mit aussi deux fois en musique, sur les paroles italiennes pour Dresde, puis sur des paroles franco. pour Paris. Naumann possédait une connaissance parfaite de la prononciation italienne; la pureté des motifs, la grâce des détails, un style facile et suavo sont les caractères principaux de cet artiste postum. célèbre.

NAUSEA (PASTORIS), célèbre théolog. allem. du 16^e S., né près du Wurtemberg vers 1630, professeur d'abord les belles-lettres, et en place, par son talent, au prem. rang parmi les littérateurs de son temps. Il enseigna successivement le droit et la théologie, puis il parut avec éclat dans la chaire, rempli pendant donne aux les fonctions de prédicateur à Mayence, fut appelé à Vienne en 1633, en qualité de prédicateur de la cour, de lecteur en théologie, de chanoine de la cathédrale, et de conseiller du roi. Ses lettres prouvent que jusqu'à cette époque il avait essuyé des persécutions qui avaient nui à son élévation et à sa fortune. Il obtint l'évêché de Vienne en 1651, ainsi que le titre d'ambassadeur du roi des Romains au concile de Trente, et m. dans cette ville en 1656, laissant un gr. nomb. d'ouv. de grammaire, de poésie, de musique, d'arithmétique, de dialectique, de physique, d'astronomie, d'histoire, de droit civil et canonique, dont il a donné un *Catalogue raisonné* en 1647. On ont été recueillies publiées à Cologne, 1676, in-fol.

NAUZE (LOUIS JOUARD DE LA), jés. mêm. de l'acad. royale des inscript. et belles-lett., né à Villeneuve d'Agon en 1666, m. en 1723, s'était fait connaître, lors de la dispute qui lit naître le système chronologique de Newton, par la publication de 5 *Lettres*, dans lesquelles il répond au P. Sponcier, qui avait attaqué ce système. Ces *Lettres* ont été imprimées le recueil du P. Desmaisons, in-12; *Continuation des Mémoires de l'histoire de Sallengre*, t. V et VI. Les autres écrits de ce littérateur consistent en trente *Mémoires*, relatifs à divers points de chronologie ancienne et ils font partie de la collection de l'acad. Nauze a publié, en franco, sous le tit. du *Directeur des âmes relig.*, Paris, 1726, in-18, une traduction de ce livre; écrit en latin par Louis Blossius.

NAVAUS (MATIAS), théol., né vers la fin du 16^e S., dans l'évêché de Liège, fut entré de Saint-Pierre de Douai, chan. de la cathéd. de Tournai, censeur des livres, et m. vers 1650. On a de lui: *Prædictio theologia in fœda sanctorum*, in-4; *Annotaciones in summa theologia et sacra Scriptura principum difficultates*, in-4; *Orationes de signis crucis*, etc., 1630, in-4. Il a encore publié: *Chronicarum apparitionum et gestorum S. Michaelis archangelis*, ouvrage de son oncle Michel Navas,

abbé de Arras et grand-vicaire de Tournai, m. en 1620. — Un autre **NAVARETTE (Joseph)**, né dans l'évêché de Liège, m. dans cette ville en 1705; a publié, avec quelq. ouvr. de poésie, dont le plus remarquable a pour titre: *Le Fondement de la vie chrétienne*.

NAVAGERO (AGNÈS), littérat. du 15^e S., né à Venise en 1463, succ. à Sabellius dans les fonctions de bibliothécaire de St-Marc et d'historien de la républ., et fut envoyé en ambassade auprès de Charles Quint, après la déroute de François I^{er} à Paris. Plus tard, les Vénitiens sentant la nécessité de combattre l'orgueil de l'empereur, en Italie, chargèrent Navagero d'une mission importante auprès du roi de France; mais la mort, surprit l'ambassade à Blois, où il était venu trouver la cour en 1529. On a de lui des *Leçons sur Ovide* et sur les *Gratulations de Cicéron*; une traduction lat. des *Oraisons funèbres d'Alviano et du duc de Lorraine*; un *Voyage en Espagne et en France*, écrit en italien; des poésies italiennes; des *lettres*, des *épigrammes* et des *éclogues* lat.; le tout a été recueilli par les frères Volpi, et publié à Padoue, 1718, in-4. Plus, des poésies érotiques de Navagero ont été trad. en français par F. L. Simon de Troyes (1786). — Béraud **NAVAGERO**, de la même fam. que le précédent, évêq. de Vérone au concile de Trente, m. cardinal en 1665, a laissé des *harangues*, et une *Vie du pape Paul II*. On trouve l'histoire de la vie de Bernard dans le liv. d'Augustin Valerio, in-12, de *Constante adhibenda in eadem libris*, Padoe, 1719, in-4.

NAVAILLES (PHILIPPE DE MONTAULT DE BENAG, duc de), maréchal de France, né en 1619, entra au service en 1638, fut nommé colonel d'un régim. de son nom en 1647, fit toutes les campagnes d'Italie et se signala par sa valeur et son vaillance. Pendant les guerres de la Fronde, il combattit les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou, passa ensuite en Flandre avec le titre de gouvern. de Beaumont, fut chargé d'une ambassade extraordinaire en Italie en 1658, et la même année succ. au duc de Modène dans le commandement des troupes franco. Chargé, en 1663, de secourir l'île de Candie assiégée contre les Turcs, il ne s'occupait point de sa mission au gré de Louis XIV, et resta pendant trois ans exilé dans ses terres. L'invasion de la Franche-Comté le ramena au service; il leva la ville de Gray, facilita la prise de Dôle et de Besançon, et contribua à la conquête de toutes les provinces. Rappelé en Flandre, en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Senef, reçut l'anne. suiv. le bâton de maréchal, passa en 1676 dans la Catalogne, s'empara de Figueras, et remporta plus. avantages sur l'armée ennemie. De retour en France à la paix de Nimègue, il fut nommé gouvern. du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent), et m. en 1684, laissant des *Mém.* (de 1635 à 1683) Paris, 1701, in-12. — **NAVAILLES (Suzanne de)** duc de Nemours, maréchale de F., femme du précédent, qu'elle avait épousé en 1651, y joua un rôle plus important à la cour de la reine Anne d'Autriche qu'à celle de Louis XIV. Reçue au nombre des filles d'honneur de cette princesse, elle obtint la confiance du cardinal Mazarin, et se trouva, par cette voie, initiée à quelques-uns des secrets de la cour. Le cardinal essaya de la forcer de quitter la France, M^{lle} de Navailles qui était demeurée auprès de la reine eut la plus grande part à son retour. En 1660, elle fut nommée dame d'honneur de Marie-Thérèse et chargée, en cette qualité, de la surveillance des filles d'honneur de la reine. Mais sa vertu et sa vigilance dans l'accomplissement de ses devoirs contrarièrent trop les passions du roi pour que cette charge restât entre ses mains; elle fut disgraciée, et m. à Paris en 1700.

NAVARETTE (FERDINAND), missionn. espagnol de l'ordre de St-Dominique, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine où il

avait séjourné depuis 1659, jusqu'en 1672, fut, à son retour en Europe, nommé à l'archev. de Si-Domingue, et m. dans sa villa épiscopale en 1689. On a de lui plus. ouvr. dont on trouve l'inscription dans la biblioth. des PP. Richard et Quidor t. 2. Le plus remarquable est celui qui a été publ. à Madrid, 1676, in-fol., sous le tit. de *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarquía de China*. L'aut. y traite de la géographie, du gouvern., des usages civils et religieux de la Chine, de la doctrine de Confucius, des liv. classiques des Chinois; il y a donné aussi une relation de ses différens voyages; et des décisions de la cour de Rome sur les pratiques superstitieuses des Chinois. On trouve un extrait intéressant de cet ouvr. dans l'*Hist. gén. des Voyages* de l'abbé Prévost.

NAVARINI (ANNÉ), littérateur, né à Bassano en 1680, m. en 1758, a laissé : *Exercitationes litterariæ in Orationibus Cicerois ad usum scholæ*; *Methodus litteraria*; des vers latins insérés dans le recueil des poésies de L. Buonamici, et quelq. aut. opuscules dont Vecchi donna la liste dans ses *Notizie degli scrittori bressanesi*.

NAVARRÉ (PIERRE), célèbre capit. espagnol du 15^e s., servit d'abord comme simple matelot dans sa patrie, puis vint en Italie, s'enrôla dans les bandes géroises, et se trouva en 1487 au siège de Soriano, où, pour la prem. fois, on fit usage de la mine. Navarré perfectionna cette découverte pendant la conquête du roy. de Naples par le grand Gonzalve; et par ce moyen habilement mis en œuvre, il emporta d'assaut la château de l'Œuf, jusqu'alors regardé comme imprenable. En récompense de sa valeur qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Français, Navarré reçut des lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvelto. Nommé command. d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie; bientôt après, il fut mis à la tête de l'expédition d'Afrique entreprise par le cardinal Ximénès; mais ses succès furent balancés par des revers. Renvoyé en Italie en 1511, il fut fait prisonnier à la bataille du Ravenna, en 1512. Voyant que Ferdinand, son souverain, n'était pas disposé à payer sa rançon, il se mit au service de François 1^{er}, entra dans le Libourn à la tête de 6,000 Basques et Gascons, contribua à la prise du Navarre, du Vigevano et de Pavie, se signala en 1515 à la bataille de Marignan, ainsi qu'à l'attaque du château de Milan, conquis des secours à Lautrec, arrêté par des forces supérieures en 1522; et se couvrit de gloire au combat de la Boisson. Pendant la retraite de l'armée française, Navarré tomba entre les mains des Espagnols, et fut mené à Naples, où on dit qu'il mourut de mort violente, par ordre de Charles-Quint, en 1528. Sa *Vie* ou plutôt son *Eloge* a été publ. par Paul Giovio et par Philippe Tomasini.

NAVARRÉ (MARTIN AZMILCUETA, dit le Docteur), fameux théologien espagnol, né à Yarobin, dans la Navarre, en 1493, professa d'abord en France, remplit ensuite à Salamanque la 1^{re} chaire du droit canonique pendant 14 ann., puis enfin fut appelé à l'université de Coimbra où pendant 26 ans il forma un gr. nombre de jurisconsultes; il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se rendit à Rome, pour prendre la défense de Barthélémy Carranza, archev. de Tolède, qui avait été accusé d'hérésie et jeté dans une prison. Il eut la douleur de ne pouvoir le sauver et m. Rome en 1586; laissant des traités qui ont joui de l'estime des érudits; ils ont été impr. séparément et à diverses époq., puis ont été recueillis en 3 vol. in-fol., Lyon, 1589; en 6 vol. in-4, Venise, 1602; et en 5 vol. in-fol., Cologne, 1616. On cite comme les plus remarquables les 2 suiv. 1. de *Abnollato rerum ecclesiasticarum*; de *Reditibus beneficiorum*. La vie de ce docteur a été publ. par Simon Márquez; sous le titre

suiv. *Vita excellentissimi jurismonachi Mart. Azpilcueta*, Rome, 1579, in-4.

NAVIER (PIERRE-LOUISANT), méd. correspondant de l'acad. roy. des sciences, né à St-Dizier en 1712, m. en 1779 à Châlons; on le trouve la médecine pendant un gr. nombre d'ann. avec un brillant succès; et ait aut. d'une foule de mém. et de dissertations intéressantes qui ont été insérées dans les recueils de l'acad. des sciences, de l'acad. de Châlons et dans la *Gazette de médecine*. Nous citons entre autres, les suiv. : *Sur plus. maladies populaires*, Paris, 1753, in-12; *Sur l'amollissement des os*, ibid., 1753, in-12; *Sur les dangers des inhalations précipitées et sur les abus de l'inhalation dans les églises*, ibid., 1775, in-12; *Sur l'emploi du vin de champagne moussueux; contre les maladies putrides*, 1778, in-8; *Sur les moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs*, 1778, in-8; *Sur les contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec 3 dissertations sur le mercure et sur l'éther antreux*, dont on lui doit la découverte, Paris, 1778, 3 vol. in-12, ouvr. estimé encore aujourd'hui, et qui a été trad. en allemand par C. E. Weigel, Gresswald, 1782, 2 vol., in-8. L'*Eloge* de Navier, par Viey-d'Ancr, se trouve dans le recueil de la société roy. de méd., 1779.

NAVIERE (CHARLES DE), poète franç. du 16^e s.; né à Sedan en 1544; fut gentilhomme du duc de Bouillon. C'est à tort que Lacroix-Aix-Maine dit qu'il périt dans les massacres de la St-Barthélemi. Plus de ses ouvr. parviennent qu'il survécût longtemps à cette terrible époque. On a de lui : la *Renommée*, de Ch. du Navier, gentilhomme sédanois, sur les réceptions à Sedan, mariage à Mézière, couronnement à St-Denis et entrée à Paris du roi et de la reine, poème historique, en 5 chants, Paris, 1571, in-8; l'*Heureux entrée* ou *clat* du feu roi Henri-le-Grand, etc., ibid., 1610, in-12; *Cantiques saints*, Anvers, 1579; et des *Cantiques de la psalme*, 1579, dont il a composé la musique.

NAVILLE (FRAÇOIS ANNE), homme d'état et jurisconsulte genevois, né en 1752, fut reçu avocat en 1775, parvint en 1782 à la place de procureur-général, et 6 ans après, fut élu conseiller d'état. Il fit de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs lois, vint dans la vie privée le 29 décembre 1792, époque du renversement de l'ancien régime constitutionnel, fut arrêté en juil. 1793, avec une foule d'actions magistrats et de citoyens, à la suite d'une insurrection qui éclata à Genève, et fut mis à m. le 3 août de la même année. Il avait publ. en 1790, in-8, l'*Etat civil de Genève*, ouvrage estimé qui renferme des vues nouvelles et profondes sur les points les plus importants du droit.

NAWAWI (MOHAMMED ABOT-ZACRABIA-YAKI), doct. musulman, né en 831 (1433 de J.-C.) à Nawa, bourg du territ. de Damas, m. à Damas en 876 (1477) avec la réputation de plus sav. docteur de son temps, a laissé sur la jurisprudence et les traditions plus. ouvr. parmi lesquels on cite : un *Commentaire sur la Koran*; des *Règles critiques pour l'histoire* et un *Diction. histor.*, dont parle le *Journal des Savans*, de juin 1821. Sa *Vie* a été écrite par Sowathy.

NAZIANZE, V. GEFANON.
NAZOUH, NASSOUH-PACHA, grand-véizir sous le sultan Achmet 1^{er}, fils d'un prince grec de Serres, près Salonique, avait été envoyé à Constantinople vers l'an 1508, comme enfant de tribut pour le servir du sérail, et parvint à devenir le valide, l'ayant pris à son service; l'envoya en Syrie comme intendant de ses domaines; à force d'exactions, Nassouh amassa une fortune considérable, mais en même temps s'écroula le crédit odieux aux peuples, et il s'échappa pour adresser au juste ressentiment de Mahomet III. Il avait également

fléchi plus, soit la colière d'Achmet 1^{er} ; mais enfin ce sultan, commençant à redouter l'influence de son vèzeir, le fit étrangler en 1614. On trouvera une relation circonstanciée de la catastrophe de Nassoub-Pacha dans les *Voyages* de Pietro della Valle, tom. 1^{er}.

NAZZARI (François), littérat. ital., né vers 1638, embrassa l'état ecclésiast., fut chargé de l'enseignement de la philosophie au collège de la Sapience, et mérita, par la manière dont il s'acquitta de ces fonctions, les suffrages des hommes les plus distingués de son temps. Il fut ensuite successivement attaché, comme recteur, à Jean Lucius, évêque dalmate qu'il aida dans la rédaction de ses ouvrages ; à Adrien Ausoni, célèbre mathématicien ; qu'il suivit en France, et m. à Rome en 1714. On a de lui une traduct. italieune de l'Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique, par Bossuet, Rome, 1678, in-8 ; on lui doit en outre une bonne édit. des *Lettere discorsive*, de Dionédo Borghesi, ibid., 1701, in-4 ; et un journal périodique fait sur le plan du *Journal des Savans*, et publ. depuis 1688 jusqu'en 1679. — JEAN-PAUL NASCARI, dominic., né à Crémone en 1536, a laissé : *Opuscula varia et theologica* ; *Commentaria in Summam divi Thomae*. — J.-B. NASTARI, né à Brescia dans le 16^e S., a laissé un ouvr. sur les antiquités de sa patrie, sous le titre de *Brescia antea*, ibid., 1682, et un autre, *della Tronstantione metafisica soglii III*, etc., Brescia, 1599, in-4.

NEAL (DANIEL), théolog. non-conformiste, né à Londres en 1679, m. en 1743, est auteur d'une *History of the puritans*, Londres, 1732-33, 4 vol. in-8.

NEALCES, peintre grec, contemporain d'Aratus, qui cédait la liberté à Syracuse, vivait dans la 133^e olympiade, 248 ans avant J.-C. ; il eut pour disciples Ergosus et Pasis, frère du modéleur Eginetas. Plins cite une *Vénus* comme le plus bel ouvr. de Nealcès.

NEANDER (MICHAËL), théologien protestant, né à Soraw, en Silésie, l'an 1525, m. en 1595 à Hfeldt, dont il étoit recteur, est aut. de div. ouvr. dont Nicéron a donné la liste (tom. 30) ; nous citerons seulement les suiv. : *Evchemata graeco-lingua, cum profatione Philippo Melancthonis de utilitate linguae graecae*, Bile, 1553, 1565, in-8 ; *Aristologia Pandiarum graecolatina* ; et *secto-Ru novem lyricorum, et vortis thas potum* ; *lun et hincorum libri collecti*, Bile, 1556, in-8 ; *Aristologia graeco-latina Euripidis*, Bile, 1559, in-8 ; *Gnomologia graeco-latina, sive insigniores sententiae philosophorum, poetarum, oratorum et historicorum, ex magna anthologia Joannis Stobaei excerptis*, Esle, 1557, in-8. On lui doit aussi des édit. de plus. aut. grecs. — NEANZA (JEAN), médecin, né à Jérôme vers le fin du 16^e S., est aut. d'un ouvr. curieux et assez rare, intitulé : *Tuberculosis, id est tabaci seu nicotiani Descriptio*, etc., Leyde, 1622, 1626, in-4. Traduit en français, Lyon, 1625, in-8. On a encore de lui : *Synonymum, in quibus medicina laudat, etc.*, de pinguinar, Jérôme, 1625, in-4 ; *Sassafrasologia*, ibid., 1627, in-4.

NEARQUE, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et amiral de sa flotte, né dans l'île de Crète, fut chargé, après la conquête de l'empire de Persé, d'explorer l'océan Indica, pour trouver des communications directes entre Babylon et les provinces les plus éloignées. Il conduisit la flotte macédonnienne dep. l'embauchure de l'Hydaspes jusqu'à celle de l'Indus, puis le long des côtes de la Gallesse, de la Carmanie et de la Paridie jusqu'à l'Euphrate, et s'acquitta de sa mission de la manière la plus habile, ainsi que le constatent les fragments du journal qu'il avoit tenu. On en trouve un extrait dans l'*Histoire Indique* d'Arrien, et

dans le 1^{er} vol. des *Geographia minores* de Hudson. Des détails plus étendus sur l'expédition de Nearque sont consignés dans les ouvr. init. : *the Voyage of Nearchus, etc.*, illustrated by W. Vincent, Londres, 1797, in-4, trad. en franç. par M. Billecoq, 1800, 1 vol. in-4 ; et dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par M. Gosselin, t. III.

NEBEL (DANIEL), médecin, et botaniste allem., né à Heidelberg en 1664, m. en 1753, a laissé les ouvrages suivans : de *cavis Inventis botanica hujus seculi*, Marburg, 1693, in-4 ; *Character plantarum naturalis*, Francfort, 1700, in-32 ; de *Plantis verno tempore efflorescentibus*, Heidelberg, 1707, in-4 ; de *Plantis virgineae aetate efflorescentibus*, ibid., 1707, in-4 ; de *Fovea maris*, ibid., 1710, in-4 ; *dell'Anatomia*, ibid., 1710, in-4 ; de *Fata Extraneae ex utero*, ibid., 1715, in-4. — GUILL.-BERNARD NEBEL, fils du précéd., professeur de médecine à Heidelberg, a publié : *Dissertatio physica de Mercurio lucente in videro*, Bile, 1719, in-4 ; de *partu foetale est legitimo*, Heidelberg, 1731, in-4 ; de *Leishitute vulperis pericardii*, ib., 1739, in-4.

NEBRISSENSIS (ANTOINE DE LEDRIXA), plus connu sous le nom d'EL. ANTONIUS, littérat. espagnol, l'un des hommes les plus sav. de son S., né au commencement de l'année 1444, à Lebriza, ou Lebrja, dans l'Andalousie, s'éleva à la littérature, à la jurisprudence, et à la critique merce des services importants. Il obtint également des succès brillans dans la carrière de l'enseignement, à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala ; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte, entreprise sous les auspices du cardinal Ximenes, et m. en 1522. Il a composé un gr. nomb. d'ouvr. dont fort rares. Nicot, Antonie, dans sa *Biblioth. hispano nova*, et Nicéron, dans ses *Mémoires*, tom. 33, n'en ont donné qu'une liste incomplète ; on trouvera dans le *Specimen biblioth. hispano-majanae*, des détails sur les différens ouvrages de Lebriza, que le savant Mayans avoit recueillis ; nous citerons seulement les princip. : *Introducciones lala Salamanque*, 1481, in-fol. (c'est le prem. ouvr. impr. dans cette ville) ; l'art. y développe des vues nouvelles sur l'origine em. de la langue latine ; cette grammaire a été refondue par La Cerda, et réimpr. sous le nom de son prem. aut. ; *Grammatica sobre la lengua castellana*, ibid., 1492, in-4 ; c'est la prem. grammaire qui ait paru dans cette langue ; *Lexicon latino-hispanicum, et hispano-latinaum*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol., Madrid, 1683, in-fol. ; ce dictionnaire, le prem. qu'ont possédé les Espagnols, n'a été surpassé de puis long-temps ; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1506, in-fol. Cet ouvr. a mérité à son aut. le titre de prem. restaurateur du droit civil, et a été réimpr. à Paris, 1549, in-8, avec un commentaire de François Jumez ; *Lexicon artis medicamentariae*, Alcala, 1518, imprimé à la suite du traité de Dioscoride, reçu par Lebriza ; ce lexique indiquait aux jeunes gens les ouvrages qu'ils dévoient étudier, et les mettoit en garde contre les empiriques si communs à cette époque ; *Verum a Fernando et Elisabetha gestarum, Derudas duo*, etc., Grenade, 1515, in-fol. ; *Reglas de ortografia en la lengua castellana*, publ. par Mayans, Madrid, 1735, in-8, et regardé comme le meilleur ouvrage que l'on ait sur cette partie de la grammaire. On trouvera dans les *Mémoires* de Chardon de La Rochette, une notice sur Lebriza ; extraite d'un *Algo* écrit par J.-B. Méjias, et couronné par l'éccl. roy. de Madrid en 1796.

NECHAO, ou NECHOS, nom de deux rois d'Egypte ; dont le premier commença à régner vers l'an 631 avant J.-C., et fut tué 8 ans après par Sésac, roi d'Éthiopie, dans un combat. Il eut pour successeur Psammetichus, son fils. — NECHAO II monta sur le trône vers l'an 617, fit la guerre à Nabopolassar, roi d'Assyrie, défit Jonas, roi de

Juda, qui vouloit s'opposer au passage de son armée, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate, et fut vaincu ensuite par Nabuchodonosor, qui le rossera dans ses anciennes limites. Ce roi m. vers l'an 600, av. J.-C.

NECKER (NORT-JOHN), botaniste du 18^e S., né dans la Flandre en 1729, se fit recevoir doct. en médecine à l'université de Douai, fut successivement botan. du Electeur palatin, historiographe du palatin, des ducs de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collège de médecine de Nanci, et memb. du plus. acad. Il m. à Manheim en 1793. On a de lui les ouvrages suivans : *Deliciae Gallio-Belgicae sylvestres, cum animadversionibus secundum principia Linnaei*, Strasbourg, 1763, 2 vol. in-12; *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8; *Physiologia muscorum*, ibidem, 1791, in-8; trad. en franç. sous le titre du *Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble*, etc. Bâillon, 1775, in-8; *Éclaircissement sur la propagation des filices en général*, Manheim, 1775, in-4; *Histoire naturelle du tussilage et du pectisite*, dans le tom. 4 des actes de l'académie élect. palatine de Manheim; *Traité sur la mycologie, ou Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1788, in-8; *Elementa botanica*, Neuwied, 1800, 3 vol. gr. in-8, ouvr. estimé, suiv. Willmet, aut. d'une notice sur N.-J. Necker, insérée dans le *Magasin encyclop.*, 2^e ann., tom. 1^{er}.

NECKER (JACQUES), ministre des finances et principal ministre d'état sous Louis XVI, né à Genève en 1732, vint de bonne heure à Paris et y fit une fortune brillante comme associé de la maison Théluson. Nommé résident de la républ. de Genève à la cour de France, il eut, avec le duc de Choiseul, des rapports qui le firent connaître avantageusement; bientôt il fut appelé au syndicat de la compagnie des Indes françaises; mais tous ses efforts ne purent en prévenir la destruction, en 1770. Des écrits qu'il pub. à cette époque, et dans lesquels il se montrait faiblement préoccupé des intérêts et des besoins du peuple, prouvèrent qu'il était en état d'occuper un haut rang dans l'administration des finances; il y fut appelé en 1775, au moment où le crédit public, était fortement ébranlé par l'apprehension de la guerre d'Amérique. D'abord directeur du trésor et conseiller adjoit au contrôleur-général. Talourenu, puis directeur-général des finances, il sentit que la publicité des opérations, l'ordre et le désintéressement pouvaient seuls rétablir le crédit sur des bases durables; il réussit à enrichir le trésor tout en soulageant les peuples par l'abolition ou la diminution de plus impôts, tels que ceux du droit de main-morte et de la taille; enfin il créa, en 1778, des assemblées provinciales, qui devaient s'introduire successivement dans les diverses provinces de France, et ranimer la confiance publique. Après 5 ans de ministère, Necker précoisa à la France un état de finances, où le déficit annuel excédait de 10 millions la dépense ordinaire; mais on lui reprocha d'avoir publié le résultat de ses opérations; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère en 1781, il emporta avec lui les regrets universels; sa retraite fut regardée comme une calamité. Après de malheureux essais pour le remplacer, on le rappela à une époque où la pénurie du trésor, le discrédit des effets publics, l'œil du parlement, l'agitation des provinces, la disette des vivres, menaçaient déjà l'existence de la société. A peine avait-il repris le maniement des affaires que l'ordre se rétablissait; mais des conseils secrets lui enlevaient la confiance du roi, et 10 mois après il reçut l'ordre de sortir du royaume sans délai. Son départ fut le signal d'un soulèvement, de l'incendie des barrières, du siège et de la prise de la Bastille. Le tour se vit forcé de le rappeler; son retour fut pour lui un véritable

triomphe; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pourrait résister au parti qui vouloit le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolution. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à la monarchie constitutionnelle, attaqué par les jacobins qui traitaient sa fidélité au roi d'apostasie libérale, Necker demanda sa retraite, quitta Paris en 1790, se retira à Copet, en Suisse, et ne cessa de s'occuper des intérêts financiers de la France jusqu'à sa m., arrivée en 1804. Ses Œuvres complètes, réunies en 15 vol. in-8, ont été publiées par son petit-fils, le baron de Stein-Holstein, Paris, 1821; elles sont précédées d'une notice sur sa vie par l'édit. On trouve à la fin du dernier volume la liste chronologique des écrits de Necker. — NECKER (Suzanne Catherine de Nasse, dame), femme du précédent, auquel elle s'était unie, en 1761, à l'âge de 25 ans, descendant d'une ancienne famille de Provence, que la révocation de l'édit de Nantes avait obligée à se retirer en Suisse. Elle avait été élevée comme aurait pu l'être un homme destiné à la carrière des sciences et des lettres; elle possédait très-bien les langues anciennes et modernes, et se plaisait à réunir autour d'elle les hommes de lettres les plus distingués de son temps. Pendant les deux ministères de son mari, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits continuellement; elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, ainsi que dans les hôpitaux, et fonda, à Paris, un hospice qui porte son nom. Après la retraite de M. Necker en Suisse, elle publia en 1791, des *Reflexions sur le divorce*, et m. la même année, laissant plus, autres écrits que son mari a recueillis en 5 vol., sous le titre de *Mélanges*. — NECKER (Charles-Frédéric), père du ministre des finances, m. en 1760, professeur du droit civil à Genève; on a de lui 4 *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, et une *Description du gouvernement du corps germanique*.

NECKHAM, NECKAM, ou NEQUAM (ALEX.), théologien angl., abbé de Cirencester, m. en 1217; est aut. de plus. traités MSs. de théologie, de philosop. et de morale, conservés dans plus. biblioth. anglaises, ainsi que plus. pièces de poésie du même aut., parmi lesquelles on cite les deux pet. poèmes de *Lauda septientia divina*, et de *Petit monastich*.

NECTAIRE, en lat. *Nectaris*, patriarche de Constantinople, remplis par ce siège St.-Grégoire de Naziance en 381, m. en 392, et eut pour succ. St-Jean-Chrysostôme. On lui attribue un *Sermon sur l'auvent et le jeûne*, impr. en grec, Paris, 1554, in-8; trad. en latin et publi. la même année dans le même format.

NECTAIRE, patriarche de Jérusalem au 17^e S., après la m. du patriarche Paisius, ne garda ce siège que peu d'années, s'abiqua à cause de son gr. âge, et m. à Jérusalem en 1668. On a de lui : *Consultatio imperii papae in ecclesiam*, Londres, 1702, in-8, trad. du grec en lat. par Pierre Alex. ministre calviniste; un *Erre en grec contre les principes de Luther et de Calvin sur l'Eucharistie*, trad. en lat. et publi. en grec et en latin, par Eusebe Rensaud, Paris, in-4, 1709, avec les *Hommes de Gennadius sur l'Eucharistie*, des notes et un abrégé de la 1^{re} de Nectaire.

NECTANEBUS, NECTANCHIS ou NECTA-NEBO, roi d'Égypte monta sur le trône vers l'an 375, av. J.-C., et m. 24 ans. par Tachos ou Taos, après un règne de 12 ans. — NECTANEBUS II, petit-fils du précédent, fit alliance avec Apollonius, roi de Sparte, fut défait par Artaxerxès Orctus roi de Perso, et s'enfuit en Éthiopie où il m. vers l'an 350, av. J.-C. C'est à cette époque que l'Égypte devint tributaire de la Perse.

NEDEY (ANATOLE-FRANÇOIS), chirurgien français, né à Besançon en 1730, s'appliqua particulièrement à l'art des accouchemens, fut nommé démonstra-

teur au collège de chirurgie puis attaché, comme chirurgien, en chef, à l'un des hôpitaux mil. de la ville natale, où il m. le 8 août 1793, victime du typhus qui régnait à cette époque. On a de lui : *Principes sur l'art de s'accoucher*, par demandes et réponses, Besançon, 1793, in-8, et quelques autres ouvr. restés en MS., entre les mains de son fils aîné, médecin à Vesoul.

NEIM-EDDIN-AYOUB (MELIK EL SALEH), sultan d'Egypte et du Damas, de la dynastie des Ayyoubides, se fit proclamer l'an 637 de l'hégire (1240 de J.-C.), après avoir vaincu son frère Melik el Adél II, et son cousin Melik el Djawad Younes, qui voulaient démembrer l'empire. Il régna 10 années, pendant lesquelles il fut occupé à des guerres continuelles, et m. en 647 (1249), à l'âge de 44 ans, laissant l'Egypte ouverte à St-Louis. On attribue à ce prince l'établissement de la malice des Mamelouks.

NEE DE LA ROCHELLE (JEAN), avocat et subdélégué à Clamecy en Nivernais, où il était né en 1692 et où il m. en 1772, a composé des poésies légères insérées dans le *Mercur*, et différents ouvr. d'histoire et de jurisprudence, entre autres les suiv. : *Mémoire pour servir à l'hist. du Nivernais et du Dombes*, avec 4 dissert. ; 1^o sur les vicissitudes en Nivernais ; 2^o sur les maladières et léproseries du Nivernais ; 3^o sur le flottage des bois ; 4^o sur la forelusion, Paris, 1687, in-12 ; *Costume du comté et du bailliage d'Anzerre*, avec un commentaire, ibid., 1749, in-4 ; *le maréchal de Bouvain*, nouvelle histoire, 1713, in-12 ; *le Czar Démétrius*, hist. moderne, Paris, 1716 et 1717, ou La Haye, 1716, in-12 ; *La duchesse de Copoue*, nouv. stélie, Paris, 1732, in-12.

NEEDHAM (MARCHMONT), publiciste anglais, né en 1620, à Burford dans le comté d'Oxford, entreprit en 1643 un journal hebdomadaire intitulé *Mercurius britannicus*, et rédigea avec un ton de véhémence qui donna à l'ouv. la réputation, d'un des plus utiles défenseurs des libertés publiques. Il se jeta ensuite dans le parti de la cour et publia *Mercurius pragmaticus*, pamphlet périodique qui exaspéra au plus haut point les haines des presbytériens ; plus tard, il revint à la secte des indépendants, et publia dans leurs principes, son *Mercurius politicus*, qui paraissait depuis onze ans, lorsqu'un ordre du conseil d'eût le supprimer en 1660. Depuis la restauration de Charles II, Needham se livra à la médecine et passa, parmi les non-conformistes, pour un habile praticien, lorsque la m. l'enleva en 1678. On a de lui : une trad. du *Mart claudius* de Seidan, augm. de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, Londres, 1652 et 1663 ; un *Discours touchant la supériorité d'un état libre sur la gouvern. monarchique*, 1650 et 1667 ; cet écrit d'abord impr. dans le *Mercurius politicus*, a été traduit en 1791 par Théoph. Maudsl. et publ. avec des notes de J.-J. Rousseau ; de Mahly, de Bonnus, Condiléc, Montesquieu, Raynal ; on a en outre de Needham un écrit intitulé *Modella medicina*, 1665, ouvrage rempli de paradoxes que J. Twiss et Robert Sprackling ont réduits, le 1^{er} dans *si medicina veterum vindicata*, et le 2^e dans *si medicina agnoscitur*.

NEEDHAM (JEAN-THEOBALD), physicien angl., membre de la soc. roy. de Londres et associé de l'Acad. des sciences de Paris, né à Londres en 1713, m. en 1781 à Bruxelles où il avait été appelé par l'impératrice Marie-Thérèse, pour l'organisation de cette ville, et est connu par ses observ. microscopiques consignées dans ses propres écrits et dans ceux de Bullon dont il a partagé les recherches sur les animaux spermatozoïques et infusoires. Il avait des idées étendues, mais il manquait de méthode et de clarté. On a de lui les ouvr. suiv. : *New microscopical Discoveries*, etc. Londres, 1745, trad. en franç. sous le tit. de *Decouvertes*

faites avec le microscope, Leyde, 1747, in-12, et Paris, 1750, in-12, avec des augment. et 7 planches ; *Recherches phys. et métaphys. sur la nature et la religion*, et nouv. *Théorie de la terre*, Paris, 1769, in-8, à la suite des *Nouvelles Recherches* de Spallanzani, sur les découvertes microscopiques ; *Idees sommaires ou Fug. gènes. du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, Bruxelles, 1781 ; différents mém. et observ. physiques, insérés dans le recueil de l'acad. de Bruxelles ainsi que dans les *Transactions philos.* et des lettres contre Voltaire, faisant partie d'une collect. sur les miracles publ. à Neuchâtel, 1767, in-8.

NEEFS (PIERRE), peintre flamand, né à Anvers vers l'an 1680, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective, et s'appliqua à peindre des intérieurs d'église. Il avait d'ailleurs peu de talent pour la figure, et celles que l'on voit dans ses tableaux les plus estimés sont de Van-Tulden et de Teniers. On ignore l'époque de sa m.

NEEL (LOUIS-BALTHAZAR), écriv. franç., né à Rouen et m. dans le même ville en 1754, est aut. des ouvr. suiv. : *Poyage de Paris à St-Cloud par mer*, et retour de St-Cloud à Paris par terre, très-souvent réimp. ; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mitau 1752, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans* (m. en 1752), un vol. in-12.

NEER (ENLON VAN DER) peintre holland., né à Amsterdam, en 1623, m. à Dusseldorf en 1706, a laissé quelq. tableaux d'histoire et des paysages estimés.

NEERCASSEL (JEAN DE), évêq. de Castorie, né à Goren en 1623, entra d'abord dans la congrég. de l'Oratoire, enseigna la philosophie et la théologie à Malines, puis à Cologne ; il fut ensuite provincial espagnol sous M. de la Torre, évêq. de M. Caia, en su. succéd. de en prêtant au siège de Castorie, en 1681, et m. à Zwol, en Over-Yssel, en 1686. On a de lui plus. ouvr. parmi lesquels on cite particulièrement les suiv. : *Amor patientis de recto nro clivum*, Emmerick, 1683, 1 vol., in-12, trad. en franç. par l'abbé Guiliert, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12 ; *Tractatus de sanctorum et præcipue B. Mariae Virginis cultu*, Utrecht, 1675, in-8 ; trad. en franç. par Laroie, abbé de Haute-Fontaine, Paris 1679, in-8, ainsi que cet autre : *Tractatus de lectione scripturarum*, etc., 1677 ; in-8 ; un traité de l'*Affirmement dans la foi*, et la consolation dans les persécutions, Bruxelles, 1670, in-8, l'eo hollandais ; et des lettres à Bossuet, impr. avec la correspond. de ce dernier.

NEESSEN (LAURENT) théolog. flamand, mort chanoine de la cathédrale de Malines, en 1679, a laissé une *théologie* en lat., publ. à Lilla, 1693, 3 vol. in-fol.

NEFI-OGLOU ou OGLI, en français, fils de l'érudit, ainsi nommé parce que son père avait été l'ami par le gr. vésir Achmet Kiosperli, sous Mahomet IV, ne dans le 17^e s. fut un des musulmans les plus éclairés de son temps ; il possédait le lat., l'arabe, les sciences et toutes les parties de la littérature de son pays. Il exerça long-temps une influence sur le révérendi Rami Mehemet, fut l'un des princip. metteurs de la paix de Carlowitz, et se fit, auprès de ses concitoyens, le réputat. d'un prophète, pour avoir prévu la catastrophe que préparaient les furies de Mahomet IV.

NEGELKIN (JOACHIM), sav. théologien et numismate, né à Nuremberg en 1675, entra dans les ordres, fut attaché en 1701 à la maison des orphelins de Nuremberg, nommé en 1709, diacre de l'église St-Laurent, puis pasteur de l'église St-Maria, et enfin chargé, en 1722, du collège de St-Egide, d'une chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque, qu'il conserva jusqu'à sa m., en 1749. On a de lui : une trad. allemande du *Thesaurus numismatum modernorum hujus sæculi*

cum lat. et german. *explicatione* (en société avec Melchior Kornlein), Nuremberg, 1701-1710, 21 part. en 3 vol. in-fol. 6g.; un liv. intitulé : *Ulysses litterarius sive oratio de singularibus et nominibus quibusdam in orbe litterato*, ibid., 1726, in-8. auquel il a joint l'*Ulysses scholasticus*, de Gaspar Dornau, et la harangue de Gasp. Hofmann de Barbarie imminente.

NEGRI (FRANÇOIS), grammairien italien, né à Venise vers le milieu du 15^e S., embrassa la carrière ecclésiastique, professa la grammaire et les belles-lettres dans sa patrie et à Padoue, fut ensuite protonotaire apostolique, et m. vers l'an 1520. On a de lui : *de conscribendis Epistolis*, Paloue, 1483; quelq. autres écrits sur la grammaire, etc., sur lesquels on peut consulter les *Scriptores venetiani* de P. D. Agostini, tome 2, pag. 473.

NEGRI (VIRGINIE), appelée aussi *Angélique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle avait pris à son entrée en religion dans le couvent des *Angéliques de St-Paul converti* à Gaustalla, née à Milan au commencement du 16^e S., avait une éloquence naturelle dont elle se servit avec succès pour la conversion des pécheurs. Elle m. en odeur de sainteté en 1555, âgée de 47 ans. On a d'elle des lettres qui ont été publiées avec ses visions la titre suiv. : *Lettere spiritali della devota e religiosa Angélica*, etc.; *Vita della medesima* raccolta per Giovan-Battista Fontana de Conti, Rome, in arduis pop. Rom. 1576.

NEGRI (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, né à Bologne en 1593, cultivait à la fois la poésie, l'architecture et les lettres. Après avoir visité les principales villes de l'Italie, il revint dans sa patrie, contribua, en 1610, à la fondation de l'acad. des *Ademisti* dont les prem. assemblées se firent chez lui, et m. en 1659. On a de lui une *traduct.* de la *Jerusalem délivrée*, en idiome polonois, Bologne, 1623, in-fol. (les 1^{re} prem. chants seulement, et 34 stances du 13^e ont été publiés); *Primum cruciatu, ovvero leggo di milizie cristiane liberate del micro Sepolcro*, ibid., 1638, in-fol.; *Basilica Petriana ovvero vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa*, etc., ibid., 1680, in-4; et quelques autres ouvr. Mssr. — Ninas (Alexandre), fils du précéd., protonotaire apostolique et chanoine de St-Pétron à Bologne, m. en 1681, s'était appliqué à l'étude des monuments antiques de Rome et de Bologne, ainsi qu'à l'explication des inscriptions qui y trouvent gravées. Il a publié sur ce sujet les dissertations suiv. : *Manilius Bononiensis monumenta historico-mythica latina*, — *Epistola de vetustissimis lapideis cujusdam inscriptionis cruxione*, etc.; *Ad praedictorum monumentum Lucii Publici Asclepii vtiliter investigatio*; *Alia Julia Crispis*; elles ont été ins. dans les *Marmorae felsinae* du comte Malvasia, Bologne, 1690, in-4.

NEGRI (FRANÇOIS), savant ecclésiastique de Baranone, au 17^e S., entreprit des voyages pénibles dans les pays du nord, pour étudier les mœurs, les usages, les rites religieux, et connaître l'état de la civilisation des peuples de cette contrée. Après avoir visité le Danemarck, la Suède, la Norvège et la Finlande, il revint en Italie en 1666, se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, et m. en 1668. Ses lettres, dans lesquelles il rend compte de tout ce qu'il avait observé, ont été impr. sous la titre suiv. : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forlì, 1701, in-4; on y a joint, ses *Annotazioni sopra la storia di Olmo mengon*; Negri est en outre aut. d'un *Discorso pratico della vivacenza dovuta a sacri templi, ed al modo più facile ed efficace per conseguirla*, Venise, 1688. Sa Vie, écrite par Gian-Francesco Visconti, a été impr. avec le *Viaggio*.

NEGRI (JULES), biographe, né à Ferrare en 1643, entra dans la société des jésuites, s'occupa pendant presque toute sa vie à rassembler des notes sur les écrivains florentins des cinq dern. S., et mi-

dans sa ville natale en 1720. Ses confrères mirent la dernière main à son travail et le publi. sous le titre suiv. : *Historia degli scrittori florentini*, Ferrare, 1722, in-fol. On trouve des détails sur la vie et caractère de Negri dans une *Lettere* de Baruffaldi, impr. dans le 34^e vol. du *Giornale de' letterati d'Italia*. — Nèzet (Pierre), peintre vénitien, m. vers la fin du 17^e S., a laissé plus. tabl. estimés, parmi lesquels on cite une *Agrippina mourante* qui fut portée en la galerie de Dresde.

NEGRI (SALOMON), en arabe *Soleyman Aladi*, prêtre de l'église grecque, originaire de Damas, fut envoyé en France par les jésuites missionnaires qui avaient conçu l'espoir de le convertir à la foi catholique. Après avoir suivi les cours de Sorbonne à Paris et s'être perfectionné dans la connaissance de l'arabe sous Nicolin, Negri voyagea en Italie, en Hongrie; il se rendit ensuite à Constantinople, à Venise, à Rome et enfin à Londres, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales et où il m. en 1729. On a de lui : un Recueil de stances arabes, trad. en latin par Rostgaard et publi. avec des notes par Christian Hall, sous le titre suiv. : *Arabum phiosophia popularis; sive sylloge nova proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8; une version arabe et syriaque d'une humilité du pape Clément XI (v. Hall, *introd. in hist. theol. lit.*); quelques opuscules détaillés par Rotermund dans le supplément au dictionn. de Jocheber; et un édit. de la version arabe des quatre évangélistes et des psaumes qui avait été faite par Athanas. patriarche grec d'Antioche. La *Vie* de Negri, écrite par lui-même, a été publi. par Anast. Freylinghausen sous le titre de *Memoria Negriana*, Halle, 1764, in-4.

NEGRISOLI (ANTOINE-MARIE), littérat. ital., né à Ferrare dans le 16^e S., est aut. d'une traduction italienne, en vers libres, des *Georgiques* de Virgile, impr. à Venise, 1543, 1552, in-8. — Plus autres individus de cette même famille, sont mentionnés comme médecins et auteurs de plus. ouvr. de médecine (publiés aujourd'hui), dans le dictionn. de médecine d'Elol, et dans les *Biographies italiennes*.

NEGRO ou NEGRI (FRANÇOIS), littérat. ital., né à Baveno au commencement du 16^e S., entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, hantait après il adopta les principes de la réforme, se rendit en Allemagne et assista à la fameuse diète d'Augsbourg. Craignant les persécutions que ses opinions pouvaient lui attirer, il voyagea pendant plus. années, finit par se retirer à Chiavenna, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, fut chargé des fonctions du pasteur et m. dans cette ville en 1560. On a de lui : *Rudimenta grammaticae ex auctoribus collecta*, Milan, 1541, réimpr. sous le titre de : *Canones grammaticales*, Poschiavo, Landolf, 1555, in-8; *Ovidii metamorphosis in ephemeris phaleris versibus reducta*, Zurich, 1542, Bâle, 1544; *Tragedia del libero arbitrio*, (Genève), 1546, in-4, et 1550, in-8; trad. en fr., sous le titre de la *Tragedie du roi franc-arbitre*, (Genève) 1548, in-3; *Villeggiatura* (Genève), 1559, in-8; *Rhetorica sive de situ et moribus Rhetorum libellus*, Bâle, 1547, in-4; de *Favini Florentini ac Dominici Bostanensis morte*, ... *brevis historia*, Chiavenna, 1550, in-8. Il a publié, sous le titre de *Turcicae rerum commentarius*, Paris, 1538, in-8, une traduct. de l'ouvr. de Paul Giorio.

NEGRONI (JULES), jésuite, né à Gènes vers le milieu du 16^e S., m. vers 1630, a laissé quelq. ouvr. ascétiques, publiés aujourd'hui, et un pœmétique (*Orazione in lode*) de St Charles-Borromée, prononcé le 2 nov. 1603 dans la cathédrale de Milan, ibid., 1603, in-4. — J.-B. Négroni, né en Corse dans le 17^e S., a laissé quelq. écrits, mentionnés dans la *Biblioth. volante* de Cinelli.

NEHEMIA (AARAHAM), juif portugais, mfd. du 16^e S., n'est guère connu que par l'ouvr. suiv. publ. sous son nom : *Methodi universalis medicandi per sanguinis missionem et purgationem libri duo*, etc., Venise, 1591, 1604, in-4.

NEHEMIE (HABILE), juif, captif en Perse dans la 5^e S. av. J.-C., s'acquit la faveur d'Artaxercès, dit Longuemain, roi de Perse, dont il était échanson, obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 av. J.-C., malgré les oppositions des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pendant près de 29 ans, avec une grande sagesse, et m. en l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEIPPERG ou **NEUPERG** (GUILLE-RIKHARD, comte de), feld-marschal autrichien, né en 1684, entra au service en 1702, obtint en 1717, le grade de colonel d'infanterie, se distingua aux affaires de Temesvár et de Belgrade et quitta le service pour être chargé de l'éducation du duc François-Etienne, depuis empereur François I^{er}. En 1730, on le nomma en commandement de la forteresse de Luxembourg, et en 1733 en l'envoya en Italie avec le grade de feld-marschal. Quelques années après il fit la campagne de Hongrie contre les Turcs, se distingua au combat de Kornô en 1738, couvrit la retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Groetha et reçut de pleins-pouvoirs pour négocier la paix. Lors de la guerre de la succession de Bavière, Neipperg fut mis à la tête de l'armée de Silésie; ayant été blessé à la bataille de Molwitz, en 1742, il se retira au Moravia, alla ensuite remplacer le duc d'Aremberg dans les Pays-Bas et prit part à la bataille de Dettingen. Il se retira dans son gouvernement de Luxembourg en 1743. Fut appelé à Vienne en 1753 pour entrer au conseil de guerre, et m. dans cette ville en 1774. — **NELIUS** (Léopold, comte de), fils du précéd., chambellan autrichien et ambassadeur d'Autriche à Naples, né en 1728, m. à Schweiger près de Heilbronn en 1792, a publié des pièces hist. intéressantes pour l'hist. du temps, sous le titre suiv. : *Hist. fondée sur les documents originaux, de toutes les transactions relatives à la paix conclue le 18 septembre 1738 entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte ottomane*, Francfort et Leipzig, 1790, in-8. On lui doit l'invention d'une machine à copier les lettres qu'il nomma le *Copiste-Secret* et dont il publia la description, Vienne, 1764, in-4 avec 6 fig. in-fol.

NELIS (CORNELIUS-FRANÇOIS DE), évêq. d'Avoyers, un des prem. membres de l'acad. des sciences et belles-lettres de Bruxelles, né à Malines en 1736, m. en 1793, à Parme dans le convant des Camaldules où il s'était retiré en 1791, lors de l'invasion de son diocèse par l'armée française, a laissé, sur plus. points d'histoire et de morale, des dissertat. qu'il ont fait connaître avantageusement, comme littérateur (plus. de ses ouvr. sont restés MSs. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons : *l'Avenelle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Boduoi, 1795, in-4; et Rome, 1798, in-4; de *Historia Belgica et ejusdem scriptoris principis commentatio*, Parme, 1795, in-8.

— **NELLER** (GEORGE-CHRISTOPHE), chanoine de Trèves, doct. au droit, né en Francfort en 1709, m. à Trèves en 1783, a laissé un gr. nombre de dissertations, sur les droits de l'église de Trèves, sur les monnaies de ce même pays, et autres sujets.

— **NELLI** (JEAN-BAPTISTE), célèbre architecte florentin, né en 1661, m. en 1725, après avoir rempli dans sa patrie des fonctions distinguées, telles que celles de sénateur, de directeur des ponts et chaussées, etc., a laissé plus. ouvr. MSs., entre autres une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenns et dont Tiraboschi souhaitait la publication, ou a publ. ses *Discorsi di architettura*, Florence,

1753, in-4, précédés de sa vie. On y trouve une fort bonne description de la cathédrale de Florence. — Un autre **NELLI** (Baptiste-Clément), de la même famille que le précéd., est aut. des *Planes et Elevations* de la même cathédrale, imp. à Florence, 1753, et qui ont été quelquefois attribués par erreur au précédent.

NELSON (HORACE), écrivain angl. qui a mérité, par le caractère de ses ouv. et sa conduite dans le monde, le surnom de *Pieux*, né à Londres en 1656, voyagea en France et en Italie, et m. à Kensington en 1714. On a de lui plus. ouv., tous sur des sujets religieux, dont on trouvera les tit. dans l'*Universal Historical Dictionary*, etc., de G. Crabb. — **NELSON** (Valestin), ministre anglais, né dans le comté d'York en 1671, m. en 1724, a laissé un recueil de sermons estimés. — **NELSON** (Samuel), journaliste, né en 1750, dans le comté de Down en Irlande, rédigeait à Belfast une feuille périodique intitul. *l'Astre du Nord*, lorsqu'il fut arrêté en 1795 et enfermé en son fort George, d'où il ne sortit qu'en 1802, pour s'exiler volontairement en Amérique, où il m. quelque temps après.

NELSON (HORACE), célèbre amiral anglais, né dans le comté de Norfolk en 1758, s'embarqua dès l'âge de 12 ans sur un vaisseau de guerre commandé par l'un de ses oncles, et donna bientôt des preuves d'une force de caractère qui firent préager ce qu'il deviendrait un jour dans une carrière dont sa constitution délicate semblerait d'abord devoir l'éloigner. Chargé, à 14 ans, du commandement d'un cutter à la station de Chatham, le jeune Horace explora les bords de la Tamise, navigation difficile et périlleuse qui le rendit très-habile dans la manœuvre. En 1773 il fut employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres. Il se fit remarquer pendant la campagne par plus. traits d'intrepidité. Au retour de cette expédition, Nelson partit pour les Indes orientales, sur un cutter de 20 canots, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Edward Hughes, revint peu de temps après en Angleterre pour rétablir sa santé, et en repartit presque aussitôt (1776) sur une frégate, destinée pour les Indes occidentales. Nommé enseigne de vaisseau, il reçut successivement la commandement de plus. bricks ou corvettes. Étant mouillé dans la rade d'Elencor en 1781, il y acquit cette grande connaissance des côtes de Danemarck, dont il retira plus tard de si grands avantages. A la paix de 1783, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St-Omer, où il resta près d'un an. En 1784 il fut nommé, sans qu'il l'eût sollicité, au commandement du *Boréas*, corvette de 28 canons destinée à la station des Indes sous le Vent; et c'est à sa formation, à la stricte exécution des instructions qu'il avait reçues, que le Grand-Bretagne dut l'acte d'*enregistrement*, mesure si favorable à son commerce. Au mois de janvier 1793, un ordre de l'émirant appela Nelson (alors marié et retiré avec demi-solde dans le comté de Norfolk) au commandement du vaisseau l'*Agamemnon*, qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood (v. ce nom), destinée à agir contre la France. Envoyé à Naples pour hâter l'envoi des troupes de ce pays qui devaient former la garnison de Toulon, alors livré aux Anglais, Nelson commença alors sa liaison avec la fameuse lady Hamilton (v. ce nom), et après avoir rempli sa mission, rejoignit l'amiral Hood, qui, forcé d'évacuer Toulon, s'était retiré devant Bastia. Il contribua à la prise de cette ville, à celle de Calvi, et prit une part très-active et très-honorable au combat du 13 mars 1795, livré par l'amiral Hotham à l'escadre française sous les ordres du contre-amiral Martin. Deux ans après (janvier 1797), il vint rejoindre l'amiral au John Jervis, à la hauteur du cap St-Vincent, reçut le commandement du vaisseau le *Capitaine*, et coopéra puissamment au succès du combat livré à la flotte es-

pagnols sous les ordres de l'amiral D. Jos. de Cordova. C'est à cette époque qu'il fut élevé au grade de contre-amiral, et créé en même temps chevalier du Bain. La prem. opération dont il fut chargé comme officier-général fut une expédition contre l'île de Ténériffe. Cette entreprise échoua, et Nelson reçut un coup de canon qui lui fracassa le bras droit et nécessita l'amputation. De retour en Angleterre, il y fut comblé d'honneurs et de récompenses. Rétabli de sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé alors lord-comte St-Vincent, qui venait d'être envoyé dans la Méditerranée. Chargé par le command. en chef de surveiller l'armement qui se faisait alors dans le port de Toulon, Nelson fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et il ne put joindre la flotte française que lorsqu'elle était muillée dans la baie d'Aboukir. La victoire qu'il remporta sur ce champ de bataille est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque de treize vaisseaux français deux seulement purent échapper. Ce succès plaça l'amiral anglais au faite de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, son lieu de naissance, en lui assignant une pension de 2,000 liv. sterling, reconvertie à ses héritiers jusqu'à la 3^e génération. La compagnie des Indes lui vota un duc de 10,000 liv. sterl. Après cette expédition, l'amiral anglais se rendit à Naples; mais au bout de quelq. mois passés en plaisirs et en festins, dans l'embrasement d'une passion débilitante qui déclinait dans le cœur du vainqueur d'Aboukir les affections les plus sacrées, il fut forcé, par suite de l'invasion des Français dans les états napolitains, de quitter le roi, la reine et la cour à Palerme. Toutefois cet éloignement ne fut pas de longue durée: les Français ne tardèrent pas à évacuer Naples. Les partisans de la nouvelle révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant en chef de l'armée royale, une capitulation qui leur assurait l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs personnes; mais Nelson annula ce traité, traita les capitulés comme des rebelles, et en fit périr les plus marquans par la main du bourreau. Le roi de Naples approuva la conduite sanguinaire de l'amiral anglais, le créa duc de Brobie et le combla de richesses. Au commencement de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé command. en second de la flotte envoyée par le gouvernement britannique dans la Baltique pour dissuader l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et le Danemark. Nelson commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte danoise devant Copenhague, obtint seul tout l'honneur du combat, l'amiral au chef Parker, par sa position, n'ayant pu y prendre part. Nelson fut fait vicomte en récompense de sa conduite en cette circonstance mémorable. Sa dern. expédition, pendant cette guerre, fut une attaque infructueuse contre l'armem. préparé dans le port de Boulogne en 1801. Lors de la rupture du traité d'Amiens, Nelson fut nommé commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, et tint bloquée, pendant deux ans, l'escadre franç., alors réunie dans le port de Toulon. Toutefois l'amiral Villeneuve sut échapper à cette surveillance et appareilla de Toulon avec 11 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 2 bricks, le 15 janvier 1805, pour aller opérer sa jonction avec l'escadre espagnole au Férol. Nelson, après avoir long-temps averti l'escadre française dans la Méditerranée, arriva enfin, le 29 août, devant Cadix, où se trouvait en rade la flotte combinée, forte de 33 vaisseaux, dont 18 français et 15 espagnols. Après diverses évolutions les deux armées se formèrent en présence, à la hauteur du Trafalgar, le 21 octobre. Nelson disposa sa flotte sur deux colonnes, se mit à la tête de la prem., composée de 12 vaisseaux, et confia le commandement de la seconde, qui était de 15, au vice-amiral

Collingwood. Le combat s'engagea à midi, après que Nelson eut fait hisser à bord de son vaisseau amiral ce signal, devenu depuis si célèbre: « *L'Anglais se compte que chacun fera son devoir*. » Les Anglais remportèrent la victoire; mais ils achevèrent leur triomphe par la perte du héros qui l'avait assuré par ses sages dispositions. Nelson, blessé grièvement d'une balle de fusil, parvint de la hune du vaisseau français la *Redoutable*, expira peu de temps après que son capitaine de pavillon, Hardy, lui eût annoncé que le succès était complet. Tous les honneurs qu'une nation reconnaissante peut dispenser furent décernés à la mémoire du vainqueur du Trafalgar. Son corps, rapporté à Londres, fut exposé à Greenwich, pendant plusieurs jours, avec l'appareil le plus magnifique: de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé dans la cathédrale de St-Paul. Les sept fils du roi George III, un grand nombre de pairs, de membres de la chambre des communes, d'officiers de mer et de terre, furent présents à ses obsèques. Les Anglais considèrent sa mort comme un malheur national, et se montrèrent presque indifférents à une victoire qu'ils croyaient trop facilement achetée par une telle perte. La *Vie de Nelson* a été écrite par Samuel Clarke, Londres, 1810, 2 vol. in-4; par Churehill, 1813, in-4; par Robert Southey, 1813, in-8; cette dern. a été trad. en franç., Paris, 1820, in-8.

NEMEITZ (JOACHIM-CHRISTOPHE), littérateur allemand, ancien duc de Denck-Ponts et du prince de Waldeck, né à Rastack en 1679, m. à Strasbourg en 1753, a laissé, entre autres ouv., *de Modestis historicorum in cecisus principum observentia*, Luodov., 1709, in-8; *Inscriptionum singularium maximam partem novissimum fasciculus*, Leipzig, 1726, in-8; *Supplém. aux voyages de Mison, Burnet, Addison, etc.*, ib., 1726, 2 vol. in-8; *Remarques sur l'Etat de Charles XII* par Voltaire, Frankfurt, 1738, in-8; pensées sur diverses matières libres, critiq. et morales, pub. sous le tit. suiv.: *Vernunftigen gedanken*, etc., ib., 1739-45, 6 vol. in-8; *Mémoires du comte de Stenbock*, pour servir à l'hist. milit. de Charl. XII, ibid., 1745, in-8; *Sejour de Paris*, ou Guide fidèle des voyageurs de qualité qui désirent employer avec fruit leur temps et leur argent, Strasbourg, 1750, gr. in-8, 4^e edit. pub. aussi en français à Leyde, 1757, 2 vol. in-8.

NEMESIEN (M. AVELLIN OLYMPIUS), en latin *Nemesianus*, poète didactique et bucolique latin, naquit à Corinthe. On n'a rien de précis sur l'époque de sa naissance et de sa mort: mais il vivait au 3^e s., sous le règne de l'emp. Numérien. Il ent même avec ce prince un rattachement poétique, où la victoire lui resta; et, plus heureux que Lucain avec Néron, dans une circonstance semblable, il trouva dans le rival vaincu un ami et un protect. généreux. Némésien composa, sous le titre de *Cynégétiques*; *Halantiques* et *Nautique*, trois poèmes sur la chasse, la pêche et la navigation. Il ne nous reste que 325 vers du prem. de ces ouv., et quelques vers des autres. On lui attribue aussi, mais d'après des motifs peu plausibles, un petit poème sur les *Longues d'Hercule*, que Virgile a fait entrer dans sa collection des *Poésies latines mineures*. C'est avec plus de raison, sans doute, et sur de meilleures autorités, que le même édit. restitua à Calpurnius (v. cet article), contemporain, et ami de Némésien, quatre éloges assez justement placés, depuis l'édition d'Auge Ugoletti, 1600, à la suite des fragments connus du prem. de ces poètes. Au surplus cette opinion n'est pas encore celle de tous les savans. L'amitié qui paraît avoir constamment uni Calpurnius et Némésien, a constamment aussi rassemblé le peu d'ouv. qui nous restent d'eux. Les prem. édit. recueillies de Rome, 1471, et de Parme, 1500. La plus récente est celle que M. Lemaire vient de pub. dans le tom. 52 de

na *Biblioth. classicae latinae*, qui est le prem. des *Poetae minores*.

NEMESIS (mythol.), fille de Jupiter et de la Nécessité, déesse de la vengeance, punissant le crime, et récompensant la vertu. Les Grecs lui donnaient aussi les noms d'*Adraste* et de *Rhamnissa*.

NEMESIUS, évêque d'Emèse, ville de Syrie, vivait sur le fin du 4^e S., ou au commencement du 5^e. On a de lui un traité de la *Nature de l'homme*, en grec, imp. pour la prem. fois à Avers, 1565, in-8, avec une version latine par Nic. Elléboudia Casselienus; puis à Oxford en 1677, in-8, avec des notes, et à Hall, 1801, in-8, avec des notes de G.-G. Mathai.

NEMIUS (JEAN), prêtre, né à Bois-le-Duc au 16^e S., enseigna les humanités successiv. à Nimègue, à Amsterdam et dans sa ville natale. Il a composé quelq. livres élémentaires sur l'orthographe et la grammaire, et un poème latin intitulé : *de Imperio et Servitutis ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4; il y en eut une trad. en vers latins l'ancienne romaine de Tyl Uilenspiegel et l'*9^e pub.* sous le titre suivant : *Tyll saxoniae Historia, sive humanarum stultitiae Triumphus, versus lambico*, 1563, in-8.

NEMOURS (JACQUES D'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du dauphin, depuis Louis XI, épousa en 1462 la comtesse de ce prince, Louise, fille du comte de Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair. Comblé des bienfaits de son souverain, il eut la faiblesse d'accéder à la ligue dite du *Bien public* : cette première trahison lui fut pardonnée; il obtint même le gouvernem. de Paris et de l'Île-de-France en vertu du traité de Conflans en 1465. Louis XI, connaissant la versatilité de son caractère, surveilla ses démarches, acquit la preuve qu'il continuait à le trahir, le fit saisir et poursuivre comme criminel de lèse-majesté; mais il céda aux prières du coupable et lui pardonna de nouveau. Cette clémence, loin de corriger le duc de Nemours, ne servit qu'à l'encourager à tremper dans les complots des mécontents : il fut arrêté, transféré à la Bastille, enfermé dans une cage de fer, et mis à m. le 4 août 1477, âgé à peine de 40 ans. La cruauté réfléchie qui présida à son jugement et à son supplice, les barbaries des tortures qu'éprouvèrent ses jeunes enfants ont donné, à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la vengeance et de la tyrannie. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la biblioth. du roi, en 3 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires de Comines*, édit. de Godofroy, une lettre de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (LOUIS D'ARMAGNAC, duc de), 3^e fils du précéd., n'avait que 5 ans lors du supplice de son père; il fut jeté dans un cachot de la Bastille, et n'en sortit qu'à l'avènement de Charles VIII au trône. Il embrassa la profession des armes, et suivit le roi à la conquête du royaume de Naples. Nommé vice-roi de ce royaume sous Louis XII, il ne put pas maintenir son autorité; la discorde se mit dans son camp, et Gonsalve, profitant de la méintelligence des chefs de l'armée française, les attaqua séparément, les battit et les força à opérer leur retraite. Obligé de se frayer un passage l'épée à la main à travers l'ennemi dans la plaine de Cerignole, le duc de Nemours s'élança à la tête de l'avant-garde lorsqu'il fut atteint d'une balle qui l'étendit m. le 28 avril 1503. Bréveté parle de lui dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (JACQUES DE SAVOIE, duc de), l'un des grands capitaines français du 16^e S., né à l'abbaye de Vaublanc, en Champagne, l'an 1531, fut mis à la tête de 200 chevaux-légers en 1546, commença à se signaler en 1552 au siège de Louis,

se jeta l'un des prem. dans la ville de Metz, menacée par Charles-Quint, et concourut à la glorieuse défense de cette place. Il servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture en 1555. En récompense de ses services, il fut fait colonel-général de la cavalerie légère, et continua de se signaler sous le règne de Charles IX contre les protestants. Il commandait les Sausses qui ramenerent à Paris ce prince, que les protestants avaient voulu enlever à Meaux. Il se distingua à la bataille de Saint-Denis, fut chargé en 1569, avec le duc d'Anjou, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestants; mais, ayant échoué dans cette expédition, par la fuite du duc d'Anjou, il se retira dans son duché de Gascogne, s'y livra à la culture des lettres et des arts, en sortit pour peu de temps lors du passage de Henri III à Lyon, et m. à Annoni en 1585. Brantôme fait de lui un portrait magnifique dans ses *Vies des grands Capitaines français*.

NEMOURS (HENRI DE SAVOIE, duc de), 2^e fils du précéd., d'abord connu sous le nom de marquis de Saint-Sorlin, né à Paris en 1572, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti de la ligue, et fut nommé gouverneur du Dauphiné par les ligueurs, en 1591. Ayant fait sa paix avec Henri IV, il assista en 1596 aux états de Rouen, et se signala l'année suivante au siège d'Amiens. Il ne prit aucune part à la guerre qui éclata entre la France et la Savoie sous le nom de marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, se retira en France, où il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Anjou, se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et m. à Paris en 1632.

NEMOURS (HENRI II DE SAVOIE, duc de), fils aîné du précéd., né à Paris en 1625, était destiné à l'état ecclésiastique, et avait été nommé en 1651 à l'archevêché de Reims; mais la mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, le décida à rester dans le monde. Il épousa, en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville, et m. 2 ans après. — La duchesse de Nemours, sa veuve, fut reconnue en 1691 souveraine de la principauté de Neuchâtel, et m. à Paris en 1707 à l'âge de 82 ans. Après la mort, la principauté de Neuchâtel fut adjugée au roi de Prusse, malgré les réclamations de la France et de la Savoie. Elle a laissé des *mém.* remarquables par leur exactitude, leur fidélité et l'agrément du style; ils sont ordinairement imprimés avec ceux du cardinal de Retz et de Joly. Le prem. édit. de ces *mém.* a été publié sur le MS. de l'auteur avec un avertissement et quelq. notes par M^{lle} L'Éréciter.

NEMROD (Bible), petit-fils de Chem, l'un des fils de Noé, fut le prem. qui exerça la puissance sur la terre (*empti esse potens in terra*). S'étant livré particulièrement à la chasse des bêtes farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il avait réunis, il les accoutuma à une espèce de discipline et à manier avec adresse les armes offensives. On lui attribue la fondation de Babel et du premier empire qui porta ce nom. Plusieurs commentateurs confondent Nemrod avec Assur, bien que l'Écriture distingue clairement ces deux personnages. Au surplus il est très difficile de débrouiller la chronologie de cette époque si reculée de l'hist. du monde.

NENNIUS, auteur chroniqueur breton du 9^e S., est aut. d'une histoire des Bretons, écrite dans le goût de Gildas dit l'*Albanus* (v. ce nom), et qui se termine en 8^e S. : quelques parties seulement ont été impr. Le MS. en est conservé à la biblioth. cottonienne de manuscrits britanniques.

NENTER (GROEN-PRITZ), médecin, né vers le fin du 17^e S., pratique son art à Strasbourg, et m. vers 1740. On a de lui : *Fundamenta medicinae*.

theorico-practica, Strasbourg, 1718; *Theoria hominis sicut, seu Physiologia medicæ*, ib., 1714; *Theoria hominis agrati, sive Pathologia med. pars generalis*, etc., ibid., 1714.

NENY (PATRICIUS MAC-), issu d'une anc. famille irlandaise réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuaris, né à Bruxelles en 1712, devint successiv. secrét. des conseils d'état et privé, conseiller privé, membre du conseil suprême des Pays-Bas à Vienne, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, trésorier-général des finances, chef et président du conseil privé. Il eut la plus grande part à la direction des affaires publiques de la Belgique sous le gouvern. de Marie-Thérèse, qui le nomma conseiller-d'état intime, et lui conféra le diplôme de comte et le collier de commandeur de l'ordre de St-Etienne. Après la m. de cette princesse, il sollicita sa retraite, et m. à Bruxelles en 1783. On a de lui des *Mém. histor. et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, Neufchâtel, Fouché, 1784, in-8; et une édit. des *Decisions brabantines* du comte de Wynants, son beau-père.

NEOSAR (CONRAD), savant impr., originaire d'Allemagne, agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, nommé en 1538 imp. de François I^{er}, et chargé spécialement de la publication des Mss. grecs, et m. en 1540, à pub. donne env. huit grecs et quatre latins, dont Maître a donné la liste (*Ann. typogr.*, t. 3, p. 451). Outre les préfaces dont il a enrichi ses éditions, on a de lui les deux écrits suivans: *compendiosa factique artis dialecticæ Ratio*, Strasbourg, 1536, in-8; Leipzig, 1537, in-8; de *invenendi argumenti disciplinâ Libellus*, ibid., 1536, 1537, in-8.

NEOCASTRO (BARTOLOMEO DA), jurisconsulte italien du 13^e S., est aut. d'une *Hist. sui temporis, à morte Fridenci II*, ab anno 1250, ad annum 1304, dans laquelle il rend compte, comme témoin oculaire, des fameuses répres siciliennes, arrivées en 1282. Cette hist. fait partie des *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, t. 13. On connaît encore du même auteur: *poeticum Opus, sive Messana*, XP lib. *hexametris versibus*-compositum, et de *Rebus gestis Siculorum post Gallorum cladem*. Ces deux ouv. sont restés Mss.

NEOPTOLEME, fils d'Achille. V. PYRRHUS.

NEOPTOLEME, nom de deux rois d'Epire, dont le prem., m. en 360 avant J.-C., laissa trois enfans, entre autres Olympias, mère d'Alexandre; le 2^e s'empara du trône pendant l'absence de Pyrrhus-le-Grand, et fut ensuite mis à mort par ce prince à son retour d'Italie, en 295 av. J.-C.

NEPHTHALI, 6^e fils de Jacob et tige d'une des tribus d'Israël, laquelle, suivant le Bible, renfermait, en bout de 300 ans, 53,000 hommes en état de porter les armes.

NÉPOMUCÈNE (ST-JEAN), chan. de Prague, né vers 1330 à Nepomuck, dans la Bohême, avait reçu plus. riches bénéfices que l'emp. Wenceslas lui avait offerts; mais il crut devoir accepter le pape d'annoncier de ce prince, dans l'espoir que ses fonctions le mettraient à même d'être utile aux malheureux. Malgré la régularité de la conduite de l'imprévoyable Jeanne, Wenceslas avait conçu sur sa fidélité des soupçons qu'il résolut d'éclaircir en forçant Népomucène, directeur spirituel de cette princesse, à trahir le secret de la confession. Les menaces, les promesses, les tortures, ne firent point capables d'ébranler le confesseur. Wenceslas, furieux de ne pouvoir réussir, le fit précipiter pieds et mains liés, dans le Moldau le 16 mai 1383.

Népomucène a été canonisé en 1299 par le pape Benoît XIII; sa vie a été écrite en latin, 1^{re} par le P. Balbin, et pub. avec des notes par le P. Peppbroch dans les *Acta sanctorum*; 2^e par Berghaner, Prague, 1736; 3^e en français, par le P. de Marne, Paris, 1741.

NEPOS (FLAVIUS-JULIUS), empereur d'Ocident, né en Dalmatie, fut d'abord gouverneur de cette province, puis proclamé auguste à Ravenne, en 473, par l'empereur d'Orient, Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme. Nepos marcha aussitôt contre Glycerius (q. ce nom) son rival, le força d'abdiquer l'empire d'Occident, et l'envoya évêque à Salone. Cependant les Visigoths continuèrent à étendre leur domination dans les Gaules; Nepos, reconnu empereur, mais se sentant incapable de résister à de tels ennemis, fit demander la paix à Euric ou Evric, leur roi, qui ne l'accorda qu'en retenant l'Anvergne dont il s'était emparé; mais cette paix fut troublée par la révolte d'Oreste, commandant pour l'empereur dans les Gaules. Ce lieutenant rebelle envahit l'Italie et s'avance sur Ravenne, résidence habituelle de Nepos. Celui-ci s'enfuit aussitôt à Salone en Dalmatie. Il conserve son autorité sur cette province pendant 4 ans, en bout desquels il fut assassiné par des serviteurs que Glycerius avait, dit-on, excités à ce crime. On a de lui des médailles de ce prince, en or, en argent et en cuivre; il en existe en petit bronze avec des revers, très-rares.

NEPOS, V. CORNELIUS NEPOS.

NEPOTIEN ou NEPOTIANUS (FLAVIUS-NEPOTIUS), l'un des tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instans le titre d'empereur, était fils d'Eutrope, seigneur de Constantinople, et, suivant plus. historiens, du consul Népotien. Il fut lui-même consul en 336. Après la m. de l'emp. Constant, son cousin, Népotien prit le titre d'auguste, en 350, marcha sur Rome et vainquit Amel, préfet du prétoire de l'usurpateur Magnence. Tandis qu'il s'efforçait d'affermir son autorité dans l'ancienne capitale de l'empire, Marcellin, l'un des lieutenans de Magnence, secourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien et lui ôta la vie avec le trône, qu'il n'avait occupé que 28 jours. On a de ce prince des médailles en moyen bronze assez rares.

NEPTUNE (mytholog.), fils de Saturne et de Rhée, eut en partage l'empire de la mer. Mécontent de son apanage il prétendit à celui de Jupiter, son frère; mais il fut banni du ciel pour quelque temps, et c'est alors qu'il se réunit à Apollon pour lâcher les murs de Troie. Les anciens représentaient ce dieu tenant un trident à la main, porté sur un char en forme de coque, traîné par des chevaux marins.

NEPVEU (FRANÇOIS), jésuite, né à St-Malo en 1659, m. en 1708 au collège de Rennes, dont il était recteur, a laissé divers écrits ascétiques, dont on trouve la liste dans le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759; les principes sont les suiv.: *de la Connaissance et de l'Amour de J.-C.*, Nantes, 1681, in-12, souvent réimp. et trad. en italien par le P. Segneri; *Retraite selon l'esprit et la méthode de St-Ignace*, Paris, 1687, 1716, in-12; trad. en lat., Ingolstadt, 1707, in-8; *Manière de se préparer à la mort*, ibid., 1693, in-12, trad. en italien; *Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, ibid., 1699, 4 vol. in-12, souvent réimp., trad. en lat., Munich, 1769, et en italien, Venise, 1715, etc.

NERCIAT (ANDRÉ-ROBERT-AMÉDÉE de), né à Dijon en 1739, faisait partie d'une compagnie des gendarmes de la garde, compris dans la réforme qu'opéra le comte de St-Germain; ayant été mis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel, il voyagea dans plus. contrées de l'Europe, remplit diverses charges auprès de différens princes d'Allemagne, telles que celles de conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis de direct. des bâtimens au service du prince de Hesse-Rothembourg. A son retour en France il avait été chargé, ainsi que plus. autres officiers, d'aller soutenir les insurgés de la Hollande contre le stadhouder, et avait reçu la croix.

de St-Louis en 1788. Au commencement de la révolution il émigra, se rendit à Naples, fut chargé d'une mission à Rome par la princesse Caroline, tomba entre les mains des Français, fut enfermé dans le château St-Ange, n'en sortit que vers 1800, et m. à Naples peu de temps après. On a de lui : *Contes nouveaux*, Liège 1777, in-8; *Felicia ou Mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-18, ouv. tres-bien; *Monrose*, 2 vol. in-18, suite de Felicia; *Constance ou l'heureuse témérité*, 1780, in-8; *Dorimon ou le Ciel de la science des Mages*, in-8; *Les Galanteries du jeune chevalier de Fanblas ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue un liv. fort obscène, intitulé *Le Diable au corps*, 1803, 6 vol. in-18.

NERÉE (Mytholog.), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, s'unît à sa sœur Doris et fut le père de 50 nymphes, appelées de son nom *Néréides*.

NERI (St PHILIPPE), fondat. de la congrég. de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études classiq., ainsi que ses cours de philos., de théol. et de droit canon, et se consacra tout entier au service des malades et des pélerins. En 1549, il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène à Rome, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins, qui, lors du jubilé de 1600, donna, dit-on, l'hospitalité pendant trois jours à 444,500 hommes et à 25,000 femmes. Ayant reçu les ordres sacrés en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfans, s'associa quelq. jeunes ecclésiastiques (qui furent nommés *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière), donna à ses disciples des statuts particuliers qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et m. en 1595. On a de lui : des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *AVIS spirituels* (*ricordi*), et quelques *Poésies*, insérées dans les *Rime Gauste*, t. 1. Sa *Pie a été écrite en latin par Ant. Gallonio*, l'un de ses disciples; en espagnol par Louis Bertrand, Valence, 1625, trad. en latin par P. Jacques Bacci, Rome, 1645, in-4, et par le P. Jérôme Bernabe. Elle se trouve aussi dans les *Acta Sanctorum* avec des notes de Papebroch.

NERI (ANTOINE), chimiste florentin du 16^e S., l'un des prem. qui aient écrit sur la fabrication du verre, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il avait refusé les emplois et les bénéfices, afin de se livrer entièrement à son goût pour les sciences, et de parcourir la plus gr. partie de l'Europe en visitant les laboratoires des chimistes. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intitulé : *Arte vetraria distinto in libri sette; ne quali si scoprono maravigliosi effetti, e s'insegnano segreti bellissimo del vetro al fuoco, ed altre cose curiosi*, Florence, Giunti, 1612, in-4; Venise, 1663, in-12, et 1678, in-8; trad. en angl. par Merret; en allem. par Kunkel; en lat. par un anonyme, et en franç. par d'Holbach, avec les remarques de Merret, de Kunkel et des additions nouvelles.

NERI (ANTOINE-MARIE), jurisconsulte italien, exerça la profession d'avocat à Rome, et m. en 1770. On a de lui : *Tractatus de nominatione ad Arredatus, fidei commissi, legata, subsidia dotalia*, etc., Rome, 1750, 2 vol. in-fol.; *Tractatus de vocatione beneficiorum et pensionum ecclesiasticorum*, etc., ibid., 1747, in-fol.; *Thesaurus resolutionum sacre congregationis Concilii tridentini*, etc., avec des notes, ibid., 1753. — Jean-Baptiste NERI, médecin et littérateur italien, né à Bologne vers le milieu du 17^e S., m. en 1730, est auteur de plus. poésies et drames lyriques, dont on trouve la liste dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

NERICAULT. V. DESTOUCHES.

NERINI (D.-FELIX-MARIE), religieux hiéronimite, né à Milan en 1705, fut successiv. procureur et abbé général de son ordre, puis consultant du St-Office sous le pontificat de Benoît XIV; il se retira sur la fin de ses jours au monastère de Saint-Alexis, à Rome, et y m. en 1787. On a de lui : *Hieronimiana familiar vetula Monumenta*, Plaisance, 1754, in-4; de suscepto itinere subalpino *Epistola tres*, Milan, 1753, in-4; de templo et canonico sanctorum Bonifacii et Axi historica *Monumenta*, Rome, 1752, in-4.

NERLI (PHILIPPE), hist. florentin, né en 1485, m. en 1558, après avoir joui de l'estime du grand Cosme 1^{er}, qui l'avait nommé sénateur, et l'avait député, en 1550, vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avènement au trône pontifical. On a de lui l'ouvrage suiv. : *Commentarii de factis civis occorri nella città di Firenze dall' anno 1215 al 1537*, publ. à Florence sous la rubrique d'Anguberto, 1728, in-fol. — NELLI (François), cardinal, né à Florence vers la fin du 16^e S., étudia la jurisprudence avec succès, remplit l'emploi de secrétaire pour les Lettres latines sous Innocent X, qui le nomma à l'évêché de Pistoie, et ensuite à celui de Florence. Il fut décoré de la pourpre romaine par Clément IX, et m. en 1670. — Un autre François NELLI, religieux augustin, né à Florence dans le 16^e S., est auteur d'une *Chronique du monastère de St-André de Mantoue*, de l'an 1017 à 1418, insérée dans les *Scriptor. rerum italicar.* de Muratori, t. 24.

NERO (ANDALONE del), astronome, né à Gênes, dans le 14^e S., est auteur de plus. ouvrages Mss., dont on trouve les titres dans le t. 4^e du catalogue de la Biblioth. du roi (à Paris), où ils sont déposés. — NERO (Paul-Antoine del), Gênois, fut l'un des fondateurs de l'académie degli Arcadi de Rome; et l'on trouve un assez grand nombre de ses *Poésies* dans le Recueil de cette même société littéraire.

NERON (LUCIUS DOMITIUS NERO CLAUDIUS), empereur romain, s'égala ses débâches et ses crimes ont assuré son effroyable immortalité, naquit à Antium, l'an de Rome 788 (37 de J.-C.), de Domitius Aenobarbus et d'Agrippine, et eut pour premiers instituteurs un hâton et un bœufier. Après le mariage de sa mère avec Claude, il fut adopté par ce faible prince, et eut pour gouverneurs Burrhus et Sénèque, dont les bons conseils ne purent que comprimer pour quelq. temps son mauvais naturel. Claude expira, et Néron, sans empereur par les prétoriens, reconnu par le sénat, prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, qu'il mit au rang des dieux. Il promit de prendre Auguste pour modèle, et fut, dans les premiers temps, vouloir tenir sa promesse. Quelq. actes de modération et de sagesse signalèrent le commencement de son règne. On sait qu'ayant à signer la sentence de mort de deux criminels, il dit : « Que je voudrais ne pas avoir écrit ! » Ce n'était là, sans doute, que de l'hypocrisie : il le prouva bientôt. Il s'assura d'hord l'affection du peuple et des prétoriens par ses largesses, et se débarrassa alors à l'autorité de ses gouverneurs. Cet assés l'encourageant à secouer aussi le joug de sa mère, qu'il avait laissé régner jusque là sous son nom, celle-ci le menaça de rendre la trône à Britannicus : ce fut l'arrêt de mort de ce jeune prince, le légitime héritier de Claude. A partir de cette époque, un changement total s'opéra dans l'empereur : il fit assassiner sa mère, qui le gêna depuis longtemps, et, pour apaiser ses remords, il rappela en Italie les histrions et les pantomimes, se mêla au milieu d'eux, et se plût à conduire un char dans le cirque. Bientôt Burrhus expira, et l'on eut lieu de croire qu'il s'était empoisonné; Sénèque cessa de prendre part aux affaires, dont la direction est laissée à Tigellin; la malheureuse Octavie,

répudiés et exilés, fait place à l'infâme Poppée. Tandis que le tyran se délassait de ses cruautés par les plus honteuses débauches à Antium, il apprend que Rome est en proie à un vaste incendie, et il y vole pour contempler, du haut d'une tour, cet affreux spectacle, et chanter, la lyre en main, un poème qu'il a composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douloureux toutefois qu'il ait donné l'ordre de brûler sa capitale, comme on l'a prétendu; et il faut dire, quoiqu'il soit un fait incontestable, qu'il tendit une main secourable aux victimes de cette grande calamité; mais il en rejeta tout l'odieux sur les chrétiens, et leur fit subir la première et la plus violente persécution que l'on connaisse. La conspiration de Calpurnius Pison, qui ne réussit point à délivrer l'univers de ce monstre, en eut encore davantage sa fureur. Les conjurés, parmi lesquels on cite le poète Lucius, leurs parents, leurs amis, tous ceux qui avaient en quelque rapport avec eux, périrent dans les supplices. Bientôt il ne fallut plus même de prétexte à Néron pour faire couler le sang; il fit étouffer dans un bain chaud le consil Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait; Séjanus, Poppée, Pétroline, le vertueux Thraseas furent ou peu de temps immolés aussi. Mais un retour d'un voyage en Grèce, dans lequel il avait fait briller son talent de poète et de musicien et remporté 1.800 couronnes, et pendant qu'il célébrait ses triomphes au sein de Rome avec une joie ridicule, il apprit que Vindex, gouverneur de la Gaule celtique, et Galba, gouverneur de l'Espagne, marchaient sur l'Italie; il se livra à une colère d'enfant, au lieu de songer aux moyens de salut qui pouvaient lui rester. Galba fut proclamé empereur, par les prétoriens et reconnu presque aussitôt par le sénat, tandis que le lâche Néron, déclaré ennemi public et forcé de s'ôter une vie à laquelle il tenait encore, s'écriait seulement : « Faut-il qu'un si bon musicien périsse ! » Echo, son secrétaire Epaphrodite l'aida à se poignarder, l'an 68 de l'ère chrétienne. Ce monstre avait 31 ans et se avait régné 14. V. sur sa vie Tacite et Suetone. *L'Histoire secrète de Néron*, par Lavanr, Paris, 1796, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone. Gardan a fait l'éloge de Néron; mais l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'éloge de la gontte. Au reste, quand les horreurs de ce régime auraient été exagérées par les historiens, Néron n'en resterait pas moins un homme abominable.

NERSES 1^{er}, surnommé le Grand, 6^e patriarche d'Arménie, de la race des Arsacides, et arrière-petit-fils de St Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie, succéda à Pharsihers l'an 340, et se distingua pendant toute la durée de son patriarchat par son zèle pour établir la religion chrétienne et en maintenir la pureté. Il eut une grande part aux affaires publiques sous les règnes d'Araxe et de Bab, fils de ce dernier, parvint plus, fois à rétablir la paix dans sa patrie, et m. empoisonné par les ennemis, qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune Bab, l'an 374, après un sacerdoce de 34 ans. — **NARSIS II**, patriarche d'Arménie, né à Aschadar, dans la province de Pakrevant, assembla un concile à Dorin, l'an 527, pour rétablir la discipline de l'église d'Arménie, et m. en 533, après un patriarchat de 6 ans. On a de lui 38 canons, qu'il a composés de concert avec Nersichaboun, évêque de Manigougn, et Pierre, évêque de Siounie. Jean II lui succéda. — **NARSIS III**, surnommé Schinagh (la fondation), parce qu'il fonda un grand nomb. d'églises, de monastères et d'églises, naquit à Tschkhanats-avon, dans la province de Daik'h, et fut élevé au patriarcat l'an 640, après la mort d'Eodras. Les irruptions des Arabes, qu'il avait vainement tenté de prévenir et de repousser, l'obligèrent à quitter sa résidence patriarcale en 649. Il se retira dans sa patrie, et y m. en 661. Anastase lui succéda. — **NARSIS IV**, patriarche d'Arménie,

surnommé *Klaïtzi*, et appelé ordinairement *Schnor-hall* (le Gracieux), né vers la fin du 11^e S., fut fait évêque en 1135, par Grégoire, son frère, qui avait succédé au patriarche Basilie. Il prêcha la foi aux fidèles persécutés par les musulmans; se rendit au concile d'Antioche, convoqué en 1141 pour régler la conduite de Roum, patriarche lat. de cette ville, na cessa d'aider Grégoire dans toutes les fonctions d'un ministère que rendaient pénibles les troubles de l'Arménie, et fut élu pour lui succéder l'an 1166. Il eut des négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion de l'église d'Arménie avec l'église grecque; mais il m. en 1173, avant de les avoir terminées. Ce patriarche passe pour l'inventeur de la poésie arménienne chez les Arméniens; il a composé des hymnes, des cantiques remplis de beaux poétiques, et qui ont été trad. dans le rituel de l'église d'Arménie, et laissé un très-gr. nombre d'autres écrits, dont la plupart ont surv. été impr. à Constantinople et en Russie. Parmi ceux qui sont restés M.S., on distingue le livre intitulé : *Nousan orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament; une *Histoire d'Arménie* très-ancienne, et une *Épique* sur la prise d'Edessa par les Turcs, en 1144. Les prières de Nersis Klaïtzi ont été pub. en 14 langues sur un petit vol. in-24, Venise, 1818.

NERSES, archevêque de Tarse au 12^e S., un des principaux pères de l'église d'Arménie, surnommé *Lamprontati*, du nom de Lampron, en Cilicie, où régnait Oechin, son père, naquit en 1153, se renferma fort jeune dans le monastère de Sèvres pour se livrer à l'étude, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. Elevé à l'archiepiscopat en 1176, il fut appelé au concile convoqué à Hrhomkha, en 1179, pour l'union des Arméniens avec l'église grecque, et prononça pour l'ouverture de cette assemblée un discours que les docteurs arméniens regardent comme un chef-d'œuvre. Il eut pendant toute sa vie une grande influence à la cour du roi d'Arménie Léon II, et m. en 1198, laissant plus. ouvr. en M.S. Les discours ci-dessus cités sont le seul de publi. avec une version italienne sous le titre de *Orazioni sinodali di S. Nerses Lampronense, arcivescovo di Tarsso, recata in lingua italiana dall'armena, ed illustrate con annotazioni dal P. Pasquale Ancher*, Venise, 1812, 1 vol. in-8. Il a aussi été publi. en grec moderne, ibid., 1812, 1 vol. in-8.

NERVA (M.-Cocceus), empereur romain, né à Nœni, villa d'Ombrie, était petit-fils de M.-Cocceus Nerva, qui avait été consul sous Tibère, et fils d'un savant jurisconsulte que Vespasien avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il avait plus de 70 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, après la m. de Domitien (v. ce nom), en l'an 96 de J. C. Son premier soin fut de rappeler tous ceux qui avaient été exilés injustement sous le règne précédent. Il abolit les nouveaux impôts, ne souffrit point qu'on élevât aucune statue en son honneur, et se négligea rien pour rendre à l'empire son ancien éclat; mais quelques doctes qui fût son gouvernement, son règne ne fut pas exempt des complots que la tyrannie provoquait. Les prétoriens, qu'il ne comblait pas de largesses, comme son prédécesseur, en révoltèrent contre lui et furent près de lui ôter la vie. Se sentant trop vieux pour opposer une digue à ces rébelles, et soutenir seul le poids des affaires, il adopta Trajan (v. ce nom), et m. bientôt après en l'an 98 de J.-C. Nerva fut un des meilleurs princes qui occupèrent le trône impérial. On a de lui des médailles de tous métaux, mais principalement d'or.

NERVEZE (Apostolus, dans d^e), littérateur médiocre, né vers 1570, dans la Pologne, donna des preuves de dévouement à Henri IV dans le temps que ce prince n'était que roi de Navarre, fut nommé dans la suite secrétaire de la chambre du roi, puis il passa au service de Henri II, prince de Condé,

qu'il chercha vainement à détourner de prendre part aux troubles qui éclataient sous la régence de Maria de Médici, et m. postérieurement à 1612. On a de lui les écrits suiv. : *les Amours de Filandre et Marise*, Lyon, 1603, in-16; *les Amours diversés en sept histoires*, Paris, 1605, in-12; *les Amours d'Olympe et de Bérine* (à l'imitation de l'Arioste), Lyon, 1605, in-12; *Essais poétiques*, Poitiers et Paris, 1605, in-16; *les Poèmes spirituels*, Paris, 1605, in-12; *les Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, ibid., 1608, a part., Lyon, 1610, in-12; *la Songe de Lucidor, ou Regrets sur la m. de Théophile* (Henri IV), Paris, 1610, in-12; *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, ibid., 1610, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, ibid., 1611, in-12; *Lettre de consolation au duc de Montmorency sur la m. du comestable son père*, ibid., 1614, in-8; *Lettre écrite au prince de Condé*, ibid., 1614, in-8.

NESSAWY (MOMARHO BEN AHMED AL-MONACHY, surnommé El), gouverneur de la ville de Neza, dans la Khorasan, au commencement du 7^e S. de l'hég. (13^e de l'ère chrétienne), puis secrétaire d'état du sultan Djelal-Eddyn-Manhomry, a composé une *hist. du règne de ce prince*, et de la destruction de l'empire du Khwarizm par les Tartares sous Djenghys-Khan : la *Biblioth. du Roi* en possède un MS.

NESSIT (ALEXANDRE), antiquaire, né à Edimbourg en 1722, le plus jeune des fils du lord président Nessit de Dirlton, s'appliqua avec succès à l'étude des antiquités de l'Ecosse, et m. en 1726. On a de lui : *un nouv. sur le blason, a Book of heraldry*, Edimbourg, 1722-23, 2 vol. in-fol., réimpr. depuis; *heraldical Essay on additional figures, and marks of cadency*, in-8; *an Essay on the ancient and modern use of armories*, Londres, 1718. Il a laissé une *Défense des antiquités d'Ecosse*, MS. conservé dans la Bibliothèque des Avocats à Edimbourg.

NESSIE, V. MAILLY.

NESSMOND (HENRI de), prélat, distingué, originaire de l'Angoumois, fut élevé au siège épiscopal de Montauban, puis à celui d'Albi; il prit à l'académ. franç. la place de Flécliar, en 1710, obtint l'archevêché de Toulouse, et m. en 1727, universellement regretté, même des protestants de son diocèse, qu'il avait essayé de ramener à l'unité de la foi par des voies douces et paternelles. On a de lui des *Disc. et Serm.*, Paris, 1734, in-12.

NESSER (DANIEL de), bibliographe, né à Minden en 1644, fut nommé, en 1679, conservateur de la biblioth. impériale à Vienne, et continua le descript. des MS. commencés par Lambecius. Il obtint un peu plus tard des lettres de noblesse, ainsi que le titre de conseiller de l'empereur, et m. en 1699, regardé par les uns comme un vrai sav., et par d'autres comme un plagiaire et un intrigant. On a de lui : *Breviarium ac Supplementum commentariorum lambecianorum, sive Catalogus aut recensio specialis codicum MS. grecorum sacrorum linguarum orientalium August. Bibliotheca Cæsarea viennensis*, Vienne, 1699, 7 part. en 2 v. in-fol.; *Prodromus historiae pacificatoria*, ou prospectus d'un catalogue chronologique de tous les traités de paix depuis 1500 jusqu'à 1685, ibid., 1699, in-fol.; *Scenographia iungu corporis historici*, etc., ibid., 1693, in-4. C'est la prospectus d'un recueil histor. qu'il se proposait de publier. Il a donné un *Supplément à l'Hist. des évêques et des monastères de l'Allemagne*, par Bruchow, tiré des MS. de la biblioth. de Vienne.

NESSER (EMMONO), mcd., né à Liège en 1658, m. en 1731, est aut. d'un *Traité analytique des eaux de Spa, de leurs vertus et usages*, Liège, 1669, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Mathieu NESEK, son fils, conseiller de la cour allodiale de

Liège, qui a publ. son *Apologie des eaux de Spa*, Liège, 1713, in-8.

NESSIMI (EMAD-EDDIN), poète mystique, originaire de Nessim, dans le territoire de Bagdad, et honoré du titre de Seyd, comme descendant direct de Malcomet, s'enfonça dans tous les mystères de la science de l'alphabet, dont tant le secret consistait dans la miraculeuse valeur de 36 lettres qui le composent, et dont chacune est censée représenter une figure particulière. Ses absurdités révéraient à ses opinions indécises sur la nature de l'être infini le firent accuser d'athéisme; il fut cité devant les docteurs d'Alep, et condamné à être écorché vif. On a de lui trois recueils de poésies turques, arabe et persane.

NESSIR-KHAN, souverain et législateur du Bélouchistan, autrefois maritime situé entre l'Indonatan et la Perse, était fils d'Abdallah-Khan, dont les ancêtres régnaient dans ce pays depuis trois générations. Après la mort de ce prince, Hadji-Mohammed, frère aîné de Nessim, monta sur le trône; mais il ne put pas gagner le cœur de ses sujets, et bientôt ses états furent remplis de troubles. Dans ces circonstances, Nessim, qui s'était déjà acquise une grande réputation de prudence et de courage en combattant dans l'Inde avec le conquérant Nadir-Chah, se présenta dans le Bélouchistan; et fut accueilli comme libérateur. Ayant vainement tenté la voie des remontrances auprès de son frère, il lui ôta la vie et se fit proclamer souverain. Il rétablit la paix, et de sages réglemens qui favorisaient l'extension du commerce, acquit bientôt assez de puissance pour être au état de se déclarer indépendant, et d'accroître ses domaines. Sa mort, en 1795, laissa des regrets si vifs, que son nom a depuis passé au proverbe pour désigner un prince accompli.

NESSON (PIERRE de), poète franç. de la fin du 14^e et du commencement du 15^e S., fut attaché à la maison de Jean I^{er} duc de Bourbon. On connaît de lui plus. pièces de vers dont on trouve les titres dans la *Biblioth. de La Croix du Maine*. Le plus remarquable est le *Loy de la guerre*, qu'il envoya au duc son maître, alors prisonnier des Anglais, pour charmer les ennuis de sa captivité.

NESSUS (mythol.), centaure, fut tué d'un coup de flèche par Hercule pour avoir voulu enlever Déjanire. Il donna à cette nymphe, au mourant, une chemise teinte de son sang, et imprégnée d'un poison subtil qui fit perdre la vie à son poursuivant.

NESTOR (myth.), roi de Pylus, échappa, selon Homère, à la catastrophe de ses frères, qui furent tous tués par Hercule, combattit contre les centaures aux noces de Pirithoüs, assista, dans un âge très-avancé, au siège de Troie, vint de ses sages conseils les chefs de cette longue entreprise, et vécut trois siècles.

NESTOR, le père de l'hist. russe, né l'an 1056, dans la Russie méridionale, embrassa l'état ecclésiastique, dans la caverne des Cavesnes, à Kiev, l'an 1116. On a de lui : des fragm. d'un ouv. qu'il avait écrit en langue slavonne, sur les vies des hommes illustres et pieux qui avaient vécu avant lui, dans son monastère; il a une *chronique* que l'on regarda comme la plus saine modum, que les Russes possèdent pour l'hist. de leur pays et de leur littérature. Cette chronique, que Nestor fait commencer à l'an 852, et qu'il a terminée à l'année 1116, a été continuée, d'abord par Sylvastre, abbé de Saint-Michel, mort à Kiev en 1123, puis par deux aut. religieux jusqu'à l'année 1203. Elle a été traduite en allem., mais d'une manière très-inexacte, et publ. pour la prem. fois à Pétersbourg en 1732; elle a été reproduite ensuite dans différentes collections de chroniques russes. Schlozer a commencé à la publier avec son traduct. et des notes en allem., Gœttingen, 1802, in-8.

NESTORIANISME, V. VERGIL, et NESTORIENS. NESTORIUS, célèbre hérésiarque du 5^e S., né à

Germechie, ville de Syrie, fut élevée dans un monastère d'Antioche, et instruit sous des maîtres habiles dans les lettres sacrées et la pratique des vertus. Nommé, par Théodose-le-Jeune, en 428, patriarche de Constantinople, il parut d'abord n'accepter en siège éminent que pour mettre un terme aux discussions de l'église grecque, et pour servir avec lui entre les disciples d'Arius et de Novat (v. ces noms), soit par ses discours et ses anathèmes, soit en provoquant contre ces sectaires les rigueurs de l'autorité. Mais bientôt on le vit protéger une secte nouvelle, non moins condamnable que celles dont nous venons de parler. Un prêtre d'Antioche, nommé Anastase, avait osé prêcher qu'on ne devait point donner à la vierge Marie le nom de mère de Dieu. Nestorius entreprit de justifier cette doctrine. Il s'en distingua, disait-il, deux personnes dans J.-C., ainsi que deux natures : l'une divine et l'autre humaine, qui conservèrent chacune leurs attributs. Marie est la mère du Christ, considéré comme homme, mais il est absurde de croire qu'elle est la mère de Dieu. Ainsi Nestorius niait l'union hypostatique du verbe avec la nature humaine, et déterminait conséquemment tout le mystère de l'incarnation. Cette opinion, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par St Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin, en l'an 430. St Cyrille assembla dans Alexandrie un synode où les principes de Nestorius furent anathématisés. De son côté, l'empereur Théodose convoqua, l'an 431, un concile général à Ephèse. Nestorius en rendit deux cents vils avec une escorte nombreuse, dédaignant l'autorité du concile, et refusant de comparaître devant ces assemblées. Ses doctrines n'en furent pas moins condamnées par plus de deux cents évêques, et il fut lui-même déposé de son siège. C'est à vain que ce patriarche essaya de s'y maintenir en réclamant la protection impériale; Théodose le renvoya dans un monastère d'Antioche, et comme il continuait de publier ses erreurs, il fut renvoyé dans un oasis du grand désert de la Lybie, où il m. en l'an 450. Son corps fut inhumé à Chemus du Panopolis, ville de la Haute-Egypte. Il avait composé un gr. nomb. d'écrits qui furent brûlés par ordre de Théodose. Toutefois il reste encore de lui quelq. ouvrages publiés par le P. Garnier dans son éd. des Œuvres de Marcellin Mercator (v. ce nom); et des lettres dans le rec. des actes du concile d'Ephèse. On lui attribue l'Évangile apocryphe de l'enfance, dont il s'est conservé une version arabe, qui a été publi. avec une trad. latine et des notes, par Henri Sch. Utrecht, 1607, in-8. On peut consulter l'Hist. du nestorianisme, par le P. Doucin (v. ce nom.)

NETHEN (MATH.), en lat. *Nethenus*, théolog. protestant, né en 1618 dans la duché de Juliers, prof. la théol. à Utrecht et à Herborn, et m. par. de cette dern. ville en 1686. On a de lui plus. liv. de théol. et de controverse, dont les plus connus sont : de *Transubstantiatione*, Herborn, 1606; et de *Interpretatione Scripture*, ibid., 1675, in-4.

NETSCHATI, NEJATI ou **NEJATI** (NASSA), célèb. poète turc, né vers le milieu du 15^e S. dans l'Asie-Mineure, montra de bonne heure du goût pour le poés. et adressa à Mahomet II une patita pièce de vers qui lui valut la place de secrétaire du vizir. Après la m. de ce sultan, il accompagna le prince Abdallah dans son gouvern. comme secrétaire. Il remplit ensuite les fonctions de chancelier auprès du prince Mahmoud, puis il se retira à Constantinople et m. dans cette ville au 1500. On a de lui : des trad. en turc, 1^o de l'ouvr. de l'imam Gassali sur la chimie, 2^o de recueil histor. persan, connu sous le tit. de *Djani-ol-Bekasat wa lema alrevalat*, 3^o de l'histoire des amours de Medjouna et Leïla, poés. persan de Djamy; il a laissé en outre un recueil de poésies dont la Bibl. Impér. de Vienne possède un MS.

NETSCHER (GASTAN), peintre allemand, né en

1639 à Prague ou à Heidelberg, se fit à La Haye, et m. dans cette ville en 1687. Il s'était surtout appliqué au portrait, et s'en laissa dans ce genre des tableaux fort remarquables. Le musée du Louvre possède 2 tableaux de sa main; l'un représente une jeune femme recevant une lettre de chert, et l'autre une femme fautive jouant de la basse de viole. Jacob Van-der-Dool fut un de ses élèves. — Théodore NETSCHER, fils du précéd., né à Halle en 1732, peignait la portrait avec quelq. succès, ainsi que Constantin son frère.

NETTELBLADT (CHRISTIAN, baron de), juriste consulté suédois, né à Stockholm en 1676, abilité au concours la chaire de droit à l'acad. de Gripswald, puis il fut nommé en 1743 assesseur à la cour impér. de Westph., reçut l'ordre de l'étoile polaire et en 1766, la même un gr. nombre de thèses parmi lesquelles on distingue celles qui ont rapport aux cérémonies funéraires des Suédois; elles ont été publiées sous le titre sué. *Theses de variis mortuorum supplicationibus apud Suecos et apud septentrionales in Pomerania Suecica*, Rostock, 1727, in-4. On a en outre de lui les ouvr. suiv. : *Die Schwedische Bibliothek*, etc. (Biblioth. Suédoise) Stockholm, 1728-36, 5 part. in-4; *Memoria eorum in Suecia crediturum reditura sive etc.*, Rostock, 1728-31, 4 part. in-4; *Thema Romano-Suecica*, Gripswald, 1729, avec une préface intéressante du *Suecorum in jurisprudentiam romanam Merito*; *Fasciculus rerum Curandicarum*, ibid., 1729, in-4; *Anecdota Cörländens præcipue territorii et episcopatus Piltensis*, ibid., 1736, in-4; *Theaurus juris provincialis et statistici illustrati* (en allemand) Gießen, 1756, in-4. — **NETTELBLADT** (Daniel), entre juricoles, né à Rostock en 1719, d'abord prof. du droit naturel à l'université de Halle, puis membre du conseil privé, enfin directeur de l'université, m. à Halle en 1791, avec la réputation d'un des plus profonds juristes de l'Allemagne, a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes les parties de la science du droit; les principaux sont les suiv. : *Præcognita universæ jurisprudentiæ generalis et in specie jurisprudentiæ iuris naturalis quædam positiua*, Halle, 1748 et 1775, in-8; *Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis*, ibid., 1769, in-8; réimp. avec des correct. et des addit.; *Melanges de Halle pour l'hist. littér. de la jurisprudence* (en allemand), ibid., 1754-62, 4 vol. in-8; *Initia historię litterarię jurisdoctæ universalis*, ibid., 1764 et 1774, in-8, avec addition de 3 catalog. propres à faciliter les recherches de ceux qui s'occupent de l'hist. de la jurisprudence; *Essai d'une introd. à la science prat. du droit* (en allem.), ibid., 1767, in-8, et 1784, in-8, 3^e édit. On trouve dans les *Vies des juristes*, v. par Weidlich, une notice sur Nettelbladt rédigée par lui-même. — **HERCI NETTELBLADT**, son frère, né à Rostock en 1715, m. dans la même ville en 1761, après avoir occupé diverses fonctions judiciaires et administratives, a publié, tant en lat. qu'en allemand plus. ouvr. parmi lesquels on distingue les suiv. : *arsinecta Notitia scriptorum tum editorum tum anecdotorum de cæcis Megopolitani historiam usque illustratum*, Rostock, 1745, in-4; *Dissertation sur quelq. savans princes de Mecklenbourg*, ibid., 1746, in-4; *Dissertation sur l'origine de la ville de Rostock et son histoire jusqu'à l'an 1358*, ibid., 1757, in-fol.; *Notice de tous les écrits et monumens* (indébite pour la plupart), qui peuvent servir à l'histoire de Rostock, ibid., 1761, in-4.

NEUBAUER (KARST-FRÉDÉRIC), théolog. protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur d'antiquité, de langue classique, puis de théologie à Gießen, où il m. le 17. On a de lui : des dissert. académ.; des applicat. de divers textes de l'Écriture-Sainte; des sermons, et les vies des professeurs en théolog. de Gießen; ces ouvr. sont en lat. et en allem.

NEUCRANTZ (PAUL) médecin, né à Rostock en 1605, m. à Lubbeck en 1671, a laissé : de *Purpura (febre) Liber singularis*, etc., Lubbeck, 1648, Francfort, 1660, in-4 ; de *Horreng exercitatio medica*, etc., Lubbeck, 1654, in-4 ; *Idea perfecti medici*, ibid., 1655 ; c'est une espèce d'ouïsme fanfane de la méd. Henri Meibom (s. ce nom).

NEUNAR (HERMAN), comte de, au lat. *Neunartius* ou *de novo aquila* ; l'un des plus célèbres protecteurs des lett. en Allemagne, né en 1591, dans le duché de Juliers, embrassa l'état ecclésiastique, remplit successiv. différents emplois, vint à la cour de l'archevêque de Cologne, dont il était chancelier, assista en 1630 à la diète d'Augsbourg, et m. peu de jours après le rejet de la profession de foi présentée par Melancthon à cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrages : *brevis Narratio de origine et sedibus principum Francorum*, Cologne, 1531, in-4, réimpr. dans différents recueils ; de *novo hibernique Germania inaudito Marbo d'episcopo*, hoc est, *inductio ridi febril quam vulgo eulorein britannicum vocant*, etc., ou Traité sur la peste anglaise, Cologne, 1539, in-4 ; de *Gallia belgica Commentarius*, Anvers, 1584, in-8 ; on trouve des détails plus amples sur la personne et les écrits de Neunart, dans les *Anecdota* de Jacq. Barchard, Halle, 1769.

NEUFCHATEL (JEAN DE), cardinal, né vers le milieu du 14^e s. fut pourvu, dès l'âge de 15 ans, d'un canonicat au chap. d'Autun, élevé en 1371 à l'évêché de Nevers et transféré l'ann. suiv. à celui de Toul. Robert de Gavre ayant été élu pape par une fraction du clergé collige, sous le nom de Clément VII, le 6^{tois} canonicat et le sommo cted. en 1383. Neufchâtel donna tous ses soins à l'extinction du schisme qui eut une agite élection et celle de Pierre de Lune, dit Benoît XIII, mais il m. en 1398 av. le rétablissement de la paix dans l'église. On trouve des détails plus étendus sur ce prélat dans la *Bibl. ord. prœdicator.*, et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre St-Dominique*, par la P. Teuron.

NEUFCHATEL (CHARLES DE), archevêq. de Besançon, de la même famille que le précéd., né en 1424, n'avait pas encore 21 ans quand il fut promu à l'archiépiscopat. Ses largesses, sa sollicitude pour le bien de son diocèse, lui méritèrent l'affection génér., de telle sorte qu'ayant été dépossédé de son siège par Louis XI, après la réunion des états du duc de Bourgogne à la France, il n'en conserva pas moins toute son autorité sur l'église de Besançon. Il m. dans le château de Naulli, près Bataux, en 1493, à son retour de Rome où il avait assisté au sacre de Louis XII. Il avait favorisé l'établissement de l'imprim. dans la Franche-Comté, et avait fait impr. le *missal* du diocèse à Salins, en 1485, et la *Recueil des statuts synodaux*, à Besançon en 1487.

NEUFGERMAIN (LOUIS DE), poète ridicule du temps de Louis XIII, nommé poète *heteroclitus*. Au duc d'Orléans, n'avait d'autre mérite que celui de jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers. Ses *Poësies et Rencontres*, sont mises à vol. in-4, impr. en 1630 et 1637, se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, qui les envoia avec celles de La Serru chez l'épiciier (Satire 9).

NEUFVILLE (NICOLAS DE), V. VILLEROI.

NEUHAUS (HENRI), en lat. *Neuhhaus*, médecin, né à Danzig, au 16^e s. n'est connu que comme aut. d'un petit livre intitulé *plu et utilissima Admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618 ; 1622 ; in-8, 2^e édit. Cet écrit a été traduit en franç. et publi. sous le tit. de *Avertissement pieux et très-utiles des frères de la Rosé-Croix*, Paris, 1626, in-8 ; Neuhaus y attaque l'imitation de ces frères plus, écrivains (dont Struvin et Jugler indiquent les principaux ouvr. dans la *Bibl. histor. litteraria*,

ch. ix, de *libris damnatis*), ont pris leur défense et refusé les rapproches qui leur étaient adressés.

NEUHOF (TASOBONT-ETIENNE), baron de), aventurier qui régna quelque temps sur la Corse, était né à Metz vers 1690. Il fit d'abord partie des pages de la duchesse d'Orléans ; il entra ensuite en qualité de lieutenant au régim. de La Mure, puis passa au service de Suède. Employé par le baron de Goertz, minist. de Charles XII, pour préparer avec Athènes le rétablissement de l'héritier des Stuart sur le trône d'Angleterre, Neuhoof développa une véritable aptitude pour l'intrigue. La magnanimité de Goertz rompit toute cette trame et le renvoya au repos en Espagne. Il y épousa lady Serfeld, fille de lord Kilmarock, et fonda sur cette union des espérances de fortune qui se réalisèrent point. Alors il passa en France, spécula malheureusement sur les effets de Law, erra pendant années dans diverses contrées de l'Europe, voyant ses créanciers, et finit par se rendre à Florence avec le titre de résident de l'empereur Charles VI. La lutte des Corses contre la tyrannie génoise favorisant ses vues ambitieuses, il eut l'art de persuader aux chefs de ses insulaires qu'il avait assez d'influence pour intéresser à leur sort toutes les puissances de l'Europe, et leur insinua que le titre de roi devait être la récomp. de ses services. Ces idées réduites à l'exécution acceptèrent d'être : la baron de Neuhoof aborda le 25 mars 1736 au port d'Aleris avec un bâtiment sous faux pavillon anglais, et apportant avec lui mille hommes, quelq. canons, 4000 fusils, 300 pistolets et divers objets d'approvisionnement qui lui avaient été fournis par le régent de Tunis. Il fut proclamé roi le 15 avril, sous le nom de Théodore I^{er}. Huit mois après les murmures de la popal., s'élevèrent contre lui ; les Génois la prêterent vigourésem., et la nouv. souverain. voyant son autorité méconnue et sa vie en danger, quitta la Corse, laissant le gouvernement entre les mains d'un conseil de régence. Depuis lors il ne cessa d'errer en Italie, en France et en Hollande, pour suivre ses rêves créanciers. En 1738, secondé, dit-on, par les états-généraux, il fit pour ramener sur le trône des tentatives infructueuses qu'il recommanda vainement en 1742, avec la protection du gouvern. anglais. Forcé de renoncer à ses prétentions il se retira à Londres, fut arrêté par ses créanciers, subit une détention de 7 mois, et m. dans cette ville en 1753, n'ayant pour subsister que les produits d'une souscription qui avait été ouverte en faveur. On trouve des détails sur sa personne, dans les *histoires de la Corse*, Pommerehne, l'abbé Gervais, et l'abbé de Frédéric, fils de Théodore.

NEUMANN (GASPARD), théologien allemand, né à Breslau en 1658, successivement chapelain du duc de Gotsa (Christine), diacre de Solms-Marie-Madalaïne, pasteur de Ste-Elisabeth, professeur de théologie et d'hébreu à l'inspection des écoles et des écoles, m. dans sa patrie en 1715, avec la réputation d'un homme érudit, mais d'une imagination berrée, est auteur des ouvrages suivans : *Genesis lingua sancta Petrus-Testamentum*, docens vulgare dictas radices non esse vera Hebræorum primitiva, sed vocas ab alio quodam radiabus his priore et simpliciore principio deductas ; Nuremberg, 1696, in-4 ; *Exodus lingua sancta Petrus-Testamentum*, etc., ibid., 1697, in-4 ; il y soutient, sur la langue hébraïque, le système qu'il avait développé dans l'ouvr. précédent, *Bigia difficultatum physico-mathematicarum*, etc., pro novo specimen hypotheseos de significatione litterarum Hebræicarum Hieroglyphicis, Leipzig, 1709, in-4 ; *Formularia de tonis les priores (Kero aller gahats)* ; cet ouvr. édit. il y a eu plus de 20 éditions en divers langues, a été traduit en franç., en ital., en holland., en anglais, en polonais, en danois, en suédois, en latin, et même en quelques langues orientales. La *Pie de*

Neumann été publiée avec un *Trattato religioso*, par Maur. Costen et par Frid. P. Tacke, à Breslau, 1741, in-8. — Un autre GASPARD NEUMANN, m. conseiller aulique du roi de Prusse en 1739, professa la chimie à Berlin, fut membre de la société royale de Londres, membre de l'académie des Curieux de la nature et de l'Institut de Bologne. On a de lui, outre plusieurs ouvrages insérés dans les actes des Curieux de la nature, et dans les *Miscellanea* de la société roy. de Berlin : *Lectiones chymicae de salibus alcalinis fixis et de camphora*, Berlin, 1727, in-4 ; *de Sarcina, Opio*, etc., Ibid. 1730 ; *Deputatio de ambra grisea*, Dresde, 1738.

NEURE (MATHURIN). V. MEURE (Laur.).

NEUSER (ADAM), théolog., né dans la Souabe au 16^e S., de parents luth., embrassa le parti de la réforme de Calvin, s'étab. dans le palat, et fut nommé pasteur de l'église de St-Pierre de Heidelberg. Ayant été révoqué en 1563, à cause de son opposition aux projets de l'électeur qui voulait établir dans ses états la police ecclésiastique de Genève, Neuser chercha à introduire le calvinisme dans le palatinat. A cet effet il enseigna à s'assurer la protection du sultan Selim ; mais ce projet fut découvert à Sylvanus, complice de Neuser, fut décapité en 1572 ; Neuser fut le bourreau de s'écarter, se retira à Constantinople, prit le turban et m. en 1576. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui ont été recueillis par les ennemis ; on cite entre autres : *Synopsi septem capitulis ad Romanos*, Ingolstadt, 1583, in-8 ; sa lettre à l'empereur Selim, insérée dans les *Monumenta pietatis et literat.* de Mir. Yscarfort, 1702, in-4 ; et une autre lettre contenant l'apologie de sa conduite, et impr. dans les *Mélanges tirés de la biblioth. de Wolfenbüttel*, en allem., tom. 3.

NEUVILLE (PIERRE-CHARLES FREY DE), jés., né à Viré en Bretagne en 1692, parcourut les divers emplois de son ordre, fut revêtu deux fois de la charge de provincial, se retira à Rennes lors de la dissolution de sa société, et m. dans cette ville en 1753. On a de lui le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiq., 1728, in-12 ; et des *Sermons*, au nombre de 16, Rouen, 1728, 2 vol. in-12. — NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY DE), jésuite, frère du précéd., né en 1693 au diocèse de Coutances, se fit remarquer de bonne heure par sa piété, ses perfectiones, son éducation en se consacrant pendant 18 années à l'instruction de la jeunesse, parut avec éclat dans la chaire en 1736, et y obtint pendant 30 années des succès brillants qui le placèrent au rang des prem. prédicants du 18^e S. Ayant été forcé d'abandonner la société qui venait d'être dissoute, il se retira à St Germain-en-Laye, et y m. en 1774. Ses *Œuvres*, recueillies par son ancien confrère Querbeuf, et publ. en 1776, 8 vol. in-12, renferment des sermons, des panegyriques, des oraisons funèbres, des méditations, des exhortations, etc. On attribue aussi à Neuville (Anne-Joseph) tantôt à son frère, des *Observations sur l'indifférence des jésuites*, Avignon, 1771, in-12. — Un autre P. NEUVILLE, copiste des Lettres édifiantes, est auteur d'une *Fie de St François Régis*, et de la *Morale du Nouveau-Testament, partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1738, 4 vol. in-12. — V. LEQUEUX.

NEUVILLE (DINIS-PHILIPPE-CHICANEAU DE), compilateur, né à Nîmes en 1720, m. en 1781 à Toulouse, où il remplissait depuis plus. années la chaire d'histoire, fondée au collège royal de cette ville, a publ. sous y inscrire son nom, les ouvrages suiv. : *Considérations sur les ouvrages d'esprit*, Amsterdam, 1738, in-12 ; les *Amours de Chastité et de Ruse*, impr. à la suite du *Mégastès* être heureux au Temple de Cythère, par Rivière, Ibid. (Paris), 1750, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire philosophique ou Introduction à la connaissance de l'homme*, Londres (Paris), 1751, 1756, 1762, in-8 ; l'*Abellé*

de Parmasse, ou Recueil des maximes tirées des poètes français, Londres, 1757, 2 vol. in-12 ; *Extrait de l'abbé de St-fiacal*, Paris, 1768, in-12.

NEVALI, surnommé turc, précepteur du sultan Amurat III, auteur d'un ouvr. de politique et de morale, intitulé *Ferah-Namé*, qui le place au premier rang des philosophes et des moralistes de sa nation. Il y traite de la religion mahométane et de ses ministres, des qualités, des vertus, et de l'instruction d'un souverain. On trouve des détails plus étendus sur ce livre dans l'ouvr. de Toderini sur la littérature des Turcs.

NEVELET (PIERRE), sieur de Douches, né à Troyes ou dans les environs de cette ville, d'une famille calviniste, fut forcé de s'expatrier, et m. en Suisse vers 1610. On a de lui : une *Fie de François Hotman*, en lat., Francfort, 1595, in-4, et réimpr. en tête de la *Collection des Œuvres d'Hotman*, publ. par Jacques Leet, à Genève, 1599, 3 vol. in-fol., quelq. passages vers latins ; parmi lesquelles on remarque l'ouvr. *Lærentius Nevelet Douché in finem arcani Pithagoræ*, etc., Paris, Estienne, 1603, in-4. — Isaac-Nicolas NEVELET, son fils, a pub. quelq. *Fables* qui ont mérité d'être réimprimées.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc de), un des capitaines les plus expérimentés de son temps, 3^e fils de Frédéric II, duc de Mantoue, fut élevé à la cour du roi de France Henri II, entra fort jeune au service, et fut fait prisonnier à la bataille de St-Quentin, en 1557. Devenu duc de Nevers en 1565, par son mariage avec Henriette de Clèves, heritière de ce duché, et nommé peu après gouverneur du marquisat de Saluces, il se signala dans la seconde guerre civile, enleva plus. places aux protestants, notamment celle de Macon. En 1573, il se trouva au siège de La Rochelle, et s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des places de Pignerol et de Savillon, les seules que la France eût conservées en Italie. Il entra dans le parti de la ligue, mais il y figura peu de temps, fut chargé en 1588 d'attaquer les protestants dans le Poutou, leur reprit plus. places, et les aurait chassés de cette province s'il n'eût été appelé au secours d'Orléans. Après la mort de Henri II, il garda la neutralité pendant quelq. temps, puis il se déclara ouvertement pour Henri IV, et rejoignit ce prince dans les plaines d'Ivry avec 500 gentilshommes armés et équipés. Il fut ensuite envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour opérer la réconciliation du roi avec le St-Siège ; à son retour il obtint le gouvernement de Champagne, quitta cette province pour combattre le duc du Parme en Picardie, et m. à Nesle en 1605 à l'âge de 56 ans. Nous avons sur sa vie : 1^o les *Mémoires du duc de Nevers*, publ. par Gomberville et Cassan, Paris, 1665, 2 vol. in-fol. ; 2^o l'*Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*, contenant les principaux événements de sa ligue, par Turpin, Paris, 1789, in-8.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANGINI MAZARINI, duc de), neveu du cardinal Mazarin et frère des belles Mazarini, né à Rome en 1631, m. à Paris en 1707, s'est distingué à la cour de Louis XIV par ses talents agréables et l'aménité de son caractère. Voltaire, dans son catalogue des dérivés du siècle de Louis XIV, le cite comme auteur de vers singuliers, qu'on entendait très-bien et avec grand plaisir. Parmi les product. légères du duc de Nevers, on distingue ses vers contre l'abbé de Rancé, son *Épître* à Bourdelot, m. de la reine Christine, qui a été insérée par M. François de Neufchâteau dans les *Œuvres posthumes* du duc de Nivernais, et la pièce intitul. : *De l'ois du poème héroïque*, composée en société avec Régnaud-Demarçay et l'abbé Testu, et suivie de quelq. remarques sur les Œuvres satiriq. du sieur D.*** (Dempreaux), Paris, 1674, in-12. On lui attribue la

livre int. le parfait cocher, publ. par La Cheimay-de-Bois (Paris, 1744, in-8.)

NEVIANUS (MARC), dont le nom véritable était NEEF ou de NEEF, méd., né en Flandre vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, devint poète, et m. à Gand vers 1580. On a de lui : *de plantar. varietatibus poemata*, Louvain, 1603, in-8; *de qualitatibus primis, secundis, tertiis, lingue quæ natura tegit occultis oblativæ*, Poemata, Gand, 1573, in-8; *de curandis morbis Poemata*, ibid., 1573, 1575, in-8; *in poemata de curandis morbis Corollarium*, etc., ibid., 1575, in-8.

NEVIZANO (JEAN), juricons. italien, né à Asti, m. en 1549, après avoir, pendant plus. années, professé le droit à Turin, a laissé div. ouvr. de jurispr., parmi lesquels nous citerons : *Consultat.*, ou *Consultat.*, Lyon, 1559, in-fol.; *Summarium decret.*, ducum Sabaudia, Turin, 1586, in-8; *Adnotationes ad Rolandum*, Turin, in-4; *Contravertia fructuosa*, Marbourg, 1615, in-4; *Quæstio de librorum multitudine tractanda*, Cologne, 1607, in-8; *Index scriptorum in utroque jure*, Lyon, 1522, in-8. Il est plus connu comme auteur d'un livre bizarre, intit. *157 hœ nuptiales libri sex*, etc., Paris, 1521, Lyon, 1526 et 1572, in-8, dans lequel il n'épargne point les sarcasmes contre les femmes.

NEWCASTLE (WILLIAM CAVENDISH, lord OGLE, comte, marq. et duc de), l'un des génér. les plus distingués de Charles 1^{er}, né en 1592, jouit d'une grande faveur à la cour de Jacques 1^{er} et de Charles 1^{er}; il conserva une fidélité inviolable à ce dernier, sacrifia toute sa fortune pour couvrir la guerre en Ecosse, depuis 1639 jusqu'à la défaite des troupes roy. à Hensdon ou Marston - Moor, en 1644, et souffrit pendant un exil de 18 ans toutes les rigueurs de l'adversité. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de justice) des comtés au nord de la Trente, passa le reste de sa vie uniquement occupé de littérature, et m. en 1676. On a de lui : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol. avec 43 pl., en français, et Londres, 1743, 2 vol. in-fol., en anglais; *Méthode nouvelle et invention extraordinaire pour dresser les chevaux*, Londres, 1667, in-fol., en anglais, et ibid., 1671, en français, ouvr. tout-à-fait différent du prem. et regarde comme classique; des comédies intit. *Le Capitaine compagnard*, Anvers, 1649; *l'Exilé*; *Parvité*, 1649, in-12; *les Amans capricieux*, 1677, in-4; *la Femme triomphante*, 1677, in-4. — NEWCASTLE (Marguerite, duchesse de), seconde femme du précédent, née à St-John au Essex, vers la fin du règne de Jacques 1^{er}, montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la littérature, accompagna en France le reine Henriette-Marie en qualité de fille d'honneur, épousa le marquis de Newcastle à Paris, se fixa avec lui à Anvers, y demeura jusqu'à la restauration, et m. à Londres en 1673. Pendant toute la durée de son exil et depuis son retour dans sa patrie, elle ne cessa de s'occuper d'écrire. Ses ouvr., dont nous donnons la liste, forment 13 vol. in-fol.; *the world's Olio*, Londres, 1655, in-fol.; *Nature Picture drawn by France's pencil to the life*, Londres, 1656, in-fol. avec une notice sur sa vie; des *Discours* sur divers sujets, ibid., 1662, in-fol.; des *Comédies*, ibid., 1662; *Opinions philosophiques et physiques*, ibid., 1663, in-fol.; *Observations sur la philosophie expérimentale*, ibid., 1666, in-fol.; *Lettres philosophiques*, ibid., 1664, in-fol.; *Poèmes et Fantaisies*, ibid., 1663 et 1664, in-fol.; *Lettres de Société*, ibid., 1664, in-fol.; *une Fie de son mari*, trad. en lat., ibid., 1668, in-fol.; *Pièces de théâtre* qui étoient restées inédites, ibid., 1668.

NEWCASTLE (THOMAS PELHAM HOLLES, duc de), homme d'état anglais, né en 1693, fils de lord Pelham qui avait rempli les fonctions de lord commissaire de la trésorerie sous Guillaume III, joignit

ses efforts à ceux des whigs pour assurer le trône à la maison de Brunswick, prodigua sa fortune pour soutenir la cause de George 1^{er}, et pour apaiser la sédition fomentée par les jacobites et les tories en faveur du prétendant. La faveur du roi le récompensa de ses services : il fut nommé ministre d'état, donna sa démission en 1756, après la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu, fut rappelé au ministère en 1757, conjointement avec Pitt, se retira en 1766 pour prendre le repos que lui commandaient ses infirmités, et m. en 1768.

NEWCOMB (THOMAS), poète et littérateur anglais, né en 1675, chapelain du 2^e duc de Richmond et recteur de Stopham, dans le comté de Sussex, m. vers 1766; a laissé entre autres : *la Bibliothèque*, petit poème fort estimé, publ. vers 1718 et réimp. dans les *select Collection of miscellany poems*, de Nichols; le *Jugement dernier des hommes et des anges*, en 12 chants, dans la manière de Milton, 1723, in-fol.; *Recueil mêlé de poésies originales*, odes, épîtres, traductions, etc., principalement sur des sujets polit. et moraux, 1766, in-4; *Nouveaux épigrammes*, *Delectus*, ou *Epigrammes puitiques et odes appropriées au temps*, 1760, in-8; *La mort d'Abel*, d'après Gesner, 1763, in-12; *Méditations d'Hervey*, mises en vers blancs, 1764. On lui attribue un poème philosophique et satirique, intit. *Preexistence et Transmigration*, ou *la Nouvelle Métamorphose*, 1743.

NEWCOMBE (GUILLAUME), archevêque d'Armagh, en Irlande, m. à Dublin, en 1799, à 71 ans, avait été d'abord gouverneur particulier de Ch.-J. Fox, puis successeur, évêque de Down, d'Ossory et d'Armagh. On a de lui : *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol.; *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S.*, en réponse au doct. Priestley, 1780, in-12; *Observations sur la conduite de N. S.*, comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère moral, 1788, in-4; *Essai de traduction perfectionnée, d'arrangement métrique et d'explication des deux petits prophètes*, 1785, in-4; et des *Sermons*.

NEWCOMMEN, simple artisan, à Darmonth, dans le Devonshire, vers la fin du 17^e S., s'est immortalisé par l'invention de procédé au moyen duquel la vapeur d'eau est employée comme force motrice dans les machines appelées à vapeur. Long-temps avant lui on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance, mais c'est à lui que l'on en doit l'application. M. Watt a perfectionné l'appareil de Newcommen, et en a répandu l'usage dans toutes les branches de l'industrie manufacturière.

NEWDIGATE (ROGER), savant anglais, né en 1719, représente le comté de Middlesex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford aux parlem. de 1751, 1754, 1761, 1763 et 1774, fit plusieurs voyages en Italie, recueillit un grand nombre d'antiquités, des copies des plus beaux tableaux et des plus belles statues de Rome et de Florence, et m. à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, en 1806. Il a laissé quelq. ouvr., parmi lesquels on cite une *Harmonie des Evangiles*, qui parait n'avoir pas vu le jour.

NEWISKI ou NEWSKOL (ALEXANDRE). Voyez ALEXANDRE (ST).

NEWTON (THOMAS), théologien, médecin, littérateur et poète latin, m. à Londres en 1607, a laissé les ouvr. suiv. : *a Notable History of the Saracens*, etc., Londres, 1575, in-4; *Approved Medicines*, etc., ibid., 1580, in-8; *Illustrum aliquot Anglorum Encomia*, ibid., 1589, in-4; *Atrepsion Jelson* (discours poétiq. sur la m. de la reine Elizabeth), ib., 1603, in-4; des traduct. anglaises de quelq. ouvr. de Lærtius (v. cæ.), de Luther et autres.

NEWTON (JOHN), mathématicien anglais, né en 1622 à Woudle, dans le comté de Northampton,

fut successivem. chaplain de Charles II, puis recteur de Ross, dans le comté de Hereford, où il m. en 1678. On a de lui : *Astronom. britannica*, en 3 part., 1686; in-4; *Aide de la science du calcul*, 1687, in-4; *Trigonometria britannica*, 1688, in-fol., en 2 liv., dont le 2^e est trad. du latin de Henri Cellibrand; *Elémens de mathém.*, en 3 part., 1689; in-4; *Art de jurergerie pratique*, etc., 1699; *Recréation scolaire pour les jeunes enfans*, etc., 1699, in-8; et quelq. autres liv. élémentaires.

NEWTON (ISAAC), le créateur de la philosophie naturelle et l'un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait produits, mériterait d'occuper plus. pages de notre Dictionnaire; mais la forme abrégée que nous avons adoptée nous impose l'obligation de ne tracer qu'une esquisse rapide, dont nous avons tiré les principaux traits, nous devons le reconnaître, de l'excellente notice pub. par l'un de nos savans les plus distingués, M. Biot. La vie de Newton offre peu d'événemens; elle est tout entière dans ses ouv. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à présenter simultanément son histoire biographique et bibliographique. Newton naquit le jour de Noël, l'an 1642, à Woolsthorpe, dans le comté de Lincoln; il annonça, dès son enfance, un goût extraordinaire pour toutes les inventions physiques et mécaniques; une passion irrésistible l'entraîna à l'étude des sciences, malgré l'opposition de sa mère qui voulait seulement lui donner l'instruction nécessaire à l'administration de ses propres affaires. Ayant surmonté ces obstacles, Newton fut envoyé d'abord à la grande école de Grantham jusqu'à 18 ans, puis à l'université de Cambridge. Là, sous la direction du doct. Barrow, l'un des plus grands mathématiciens de son temps, il fit des progrès tels, qu'à peine âgé de 24 ans, il possédait déjà les trois importantes découvertes qui lui font le plus d'honneur, savoir : 1^o la méthode des fluxions, à laquelle il était parvenu au moyen de sa célèbre formule, connue sous le nom de *binôme de Newton*, et qui, onze ans plus tard, inventée de nouveau par Leibnitz et présentée sous une autre forme, a constitué la méthode du calcul différentiel, employé aujourd'hui; 2^o la théorie de la pesanteur universelle; 3^o la décomposition de la lumière. Ces recherches savantes étaient même déjà rédigées et rassemblées dans un écrit intitulé : *Analysis per equationes augmen terminorum infinitarum*, qui ne vit le jour qu'en 1711. Les talents de Newton ne se révélèrent au monde avant qu'en 1668 à l'occasion de la *logarithmotechnica*, pub. par le géomètre Mercator; il était alors agrégé et maître ès-arts de l'université de Cambridge. En 1669, ayant été chargé de remplacer Barrow et de donner les leçons d'optique, ses expériences sur la réfraction de la lumière à travers des prismes, le conduisirent à une foule d'observations du plus haut intérêt qu'il sut enchaîner les unes aux autres de manière à coordonner un corps complet de doctrine dans lequel les propriétés fondamentales de la lumière se trouvaient, pour la première fois, établies sur des faits, sans aucun mélange d'hypothèses. Peu de temps avant son admission dans le sein de la société royale de Londres en 1672, Newton donna à cette compagnie la description d'une disposition nouvelle qu'il avait imaginé de donner aux télescopes catoptriques et dont l'effet était de diminuer leur longueur sans affaiblir leur pouvoir amplificateur; mais cette invention, dans laquelle il avait été précédé, sans le savoir, par le géomètre écossais Grégory et par un Français nommé Cassegrain, offrit des inconvénients dans l'usage pratique et fut très-peu employée quoiqu'elle eût produit d'abord une vive sensation. Son travail sur l'analyse de la lumière, communiqué à la même compagnie, fut inséré dans les *Transactions philosophiques*, n^o 80, ainsi qu'un nouveau mémoire, imp. en nov. 1672, qui complète cette analyse. Les débats scientifiques auxquels ces différens écrits don-

naient naissance inspirèrent à Newton un tel dégoût pour la publicité qu'il résolut de garder le silence sur ses découvertes; toutefois il mit la dernière main à l'exposit. de ses vues sur la physique de la lumière, et adressa à la société royale, le 9 décembre 1675, un mémoire qui fut impr. dans le tom. 3 de l'hist. de cette société, et qui, ensuite, résumé presque textuellement, aux précéd. sur le même sujet, devint la base du gr. ouv. qu'il pub. en anglais, sous le nom d'*Optique*, en 1704, et dont le doct. Clarke a donné une traduct. lat. en 1706. Cet écrit était suivi de deux dissertations analytiques. Intit. l'une : de *Quadraturâ curvarum* (c'était l'exposition de la méthode des fluxions); et l'autre : *Enumeratio linearum tertii ordinis*, qui présentait la classification des courbes du 3^e ordre et l'exposit. de leurs propriétés. En 1679, Newton, consulté par la société royale au sujet d'un système de physique, proposa de vérifier le mouvement de la terre; ses observations l'emmenant à découvrir les lois de la gravitation universelle qu'il développa dans son immortel ouv. des *Principes de la philosophie naturelle*, pub. complet en 1687, et trad. plus tard par M^{me} Duchâtelet; cette traduct. est enrichie de notes que l'on attribue à Clairaut. La grandeur et la sublimité des vues que ce livre renferme ne pouvaient être appréciées que par trois ou quatre des contemporains de Newton; mais, toute rivalité, soit prévention, ils méconnaissent ce qui leur était dévoilé, et il s'écoula plus de 50 ans avant que la gravité physique de l'attraction universelle, d'où découlaient les phénomènes du système du monde, fût même comprise par la généralité des savans. Pendant l'impression de ce livre, Newton se vit choisi pour aller soutenir, devant la cour de haute commission, les privilèges de l'université de Cambridge auxquels le roi Jacques II avait porté atteinte; ayant rempli cette mission avec succès, il fut encore nommé représentant du même corps au parlement de convention qui déclara le vacance du trône et y appela Guillaume. Chargé ensuite d'opérer la refonte générale des pièces d'or et d'argent, Newton mit à profit une foule d'expériences chimiques qu'il avait faites depuis long-temps et qui l'avaient mis à même de recueillir beaucoup de particularités remarquables, le rendirent, plus qu'aucun savant de son temps, capable de réussir dans cette entreprise. Malheureusement, les sciences furent privées pour toujours du fruit de cette partie des travaux de Newton; le feu prit à ses papiers et anéantit ce que lui étaient consignés. Le douleur que cette perte causa à Newton élève sa santé et même trouble sa raison pendant quelq. temps; il avait 45 ans. Depuis lors il ne donna plus rien de nouveau sur aucune partie des sciences; il se contenta de faire connaître, en les complétant, les écrits qu'il avait composés long-temps auparavant. Les services qu'il rendit dans l'importante opération de la refonte des monnaies lui valurent la charge honorable et lucrative de directeur, de la monnaie en 1699. La même année il fut nommé membre associé de l'académie des sciences de Paris. En 1701 l'université de Cambridge le choisit encore pour son représentant; en 1703 il fut élu prévôt de la soc. royale de Lond., et en exerça les fonctions pendant 25 ans, jusqu'à sa m.; enfin le roi George le créa chevalier en 1705. Des débats scientifiques troublèrent le fin de la carrière de Newton, signifiant son caractère et le rendirent même injuste envers Leibnitz, l'un de ses antagonistes; toutefois on doit avouer que celui-ci, de son côté, ne se montre ni modeste, ni moins injuste. On trouve des détails sur ces querelles dans les lettres de Leibnitz et de Clarke sur l'analyse infinitésimale, rassemblées par ordre de la société royale et pub. en 1712, sous la titre de *Commercium epistolicum*, et imp. en France par Desmouzeaux. Pour compléter la liste de l'ouv. de Newton, il faut ajouter à ceux que nous avons déjà

mentionné, son traité intitulé : *Arithmétique universelle*, pub. par Whiston en 1705, et qui n'est que le texte des leçons d'algèbre que Newton avait données à Cambridge ; l'édition de Londres, 1722, est meilleure et plus complète ; un petit écrit intitulé : *Methodus differentialis*, pub. en 1711, et dans lequel il apprend à déterminer le cours du genre parabolique qui peut passer pour un nombre donné de points quel qu'il soit ; un *Système chronologique*, dont il avait donné une copie à la princesse de Galles, et dont il avait préparé une édition, qui parut en 1728 (on doit à Fréret l'abrégé de la chronologie de Newton, trad. de l'ang. avec des observations critiques, 1727, in-12) ; un *Mémoire histor. sur deux alterations notables du texte de l'Ecriture ; des Observations sur les prophéties de l'Ecriture-Sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de St Jean* : cet ouv. singulier embrasse les époques principales, les évènements les plus importants des temps anciens et d'une partie du moyen âge ; il renferme, sur la chronologie et les antiquités, une foule d'observations qui prouvent une érudition variée et profonde. On est étonné que ce grand génie se soit occupé d'un pareil sujet ; mais on doit remarquer que les savans anglais de ce temps vivaient à moitié des discussions théologiques ; à leurs recherches sur les sciences. Les trois dern. productions scientifiques de Newton sont : un *mémoire inséré dans les Transact. philos.* en 1701, et dont on a échelle comparable de température, étendue depuis le terme de la glace fondante jusqu'à celui du point de fusion du charbon, un moyen de laquelle il opéra trois découvertes importantes, savoir : 1^o la manière de rendre les thermomètres comparables, en déterminant les termes extrêmes de leur graduation d'après des phénomènes de températures constantes ; la détermination de la loi du refroidissement des corps solides à des températures peu élevées ; et enfin l'observat. de la constance de la température dans les phénomènes de fusion et d'ébullition, laquelle est devenue l'un des fondemens de la théorie de la chaleur ; 2^o le projet d'un instrument de réflexion destiné à observer au large, sans que l'observateur soit troublé par les mouvemens de la mer ; 3^o enfin la solution du problème proposé par Bernoulli aux savans de l'Europe en 1706, et qui consistait à découvrir une ligne courbe telle qu'elle coupât à angles droits une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais exprimables par une même équation. Depuis ces trois derniers écrits, Newton cessa entièrement de s'occuper de mathématiques ; sa tête, fatiguée peut-être par de longs et de profonds efforts, avait besoin de repos. Il fut nommé deux fois membre du parlement, mais il ne s'y fit point remarquer, et même il s'y conduisit avec une timidité puérile, en 1713, à l'occasion du bill d'encouragement, pour la découverte d'une méthode propre à faire trouver la longueur on m. Sa santé ne s'alléga qu'à l'âge de 80 ans ; néanmoins il put jouir de longs intervalles de tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1727 ; il avait 85 ans. Il n'y a point d'écrit, réel, complet des *Œuvres de Newton*, bien que Hensley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4, Londres, 1779-85 ; pour le rendre complet il faudrait y joindre les 4 vol. d'*opuscules*, pub. par Castillon, Berlin, 1714, ainsi que les lettres scientifiques de Newton, rapportées dans la *Biographica britannica* et dans le *Commercium epistolicum*. Parmi les nombreuses traduct. qui ont été faites de ses principaux ouvr. nous en citerons que celle de la *Philosophie naturelle* par M^{me} Duchatelet (v. ce nom) et celle de l'*Optique* par Marat, pub. par Brosses, Paris, 1787, 2 vol. in-8. On peut consulter sur Newton l'ouv. fort rare intitulé : *Collections for the history of the town and society of Grantham, containing authentic memoirs of Sir Isaac Newton, now first published from the original MSS.*, Londres, 1806.

NEWTON (THOMAS), prélat anglais, né en 1704 ; dans le comté de Stafford, fut successivement pasteur de l'une des églises de Londres, chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et évêque de Bristol, où il m. en 1782. On a de lui, entre autres opuscules, une *dissertation sur les prophéties*. Ses écrits ont été réunis et pub. à Londres, 1782, 3 vol. in-4 ; ibid., 1787, 6 vol. in-8, avec la vie de l'auteur. On lui doit aussi une édition des *Œuvres* de Milton, précéd. de la vie de ce poète. — William Newton, architecte, m. à Londres en 1791, a pub. une traduct. angl. de Vitruve, et le 2^e vol. des *Antiquités d'Athènes*, par Stuart.

NEY (François), né à Anvers ou dans le province de Zélande, abjura la religion protestante pour embrasser la foi catholique, devint général de l'ordre de St-François en Espagne l'an 1607, fut envoyé en Hollande pour entamer des négociations avec cette république naissante, fit adopter une suspension d'hostilités, puis les prem. bases du traité qui termina la guerre en 1603, malgré les efforts combinés de la France et de l'Angleterre, qui désiraient voir continuer la lutte sanglante des Hollandais et des Espagnols. Après avoir terminé cette mission, le P. Ney ne s'occupa plus que de l'exercice des devoirs de sa profession, et m. dans l'obscurité.

NEY (Michele), prince de la Moskwa, duc d'Elchingen, pair et maréchal de France, etc., naquit à Serre-Louis en 1760. Fils d'un simple artisan, il ne reçut point une éducation brillante ; mais à peine sorti de l'enfance, il fut placé chez un notaire de sa ville natale, où il put acquérir quelques connaissances. Il n'était donc pas dépourvu de la première instruction, comme on l'a dit, lorsqu'il s'engagea dans le régiment de colonel-général hussards, en 1787. Bientôt les circonstances vinrent lui ouvrir une immense carrière. Il fit les deux premières campagnes de la guerre de la révolution comme aide-de-camp des généraux Lamarck et Calland, et entra dans son régiment avec le grade de capitaine. Chargé par Kieher de plusieurs missions de partisan, il mérita dès-lors le surnom d'*Insatiable*, et fut nommé adjudant-général, puis général de brigade en 1796. La rare intrépidité qu'il déploya sous les ordres de Hoche, jusqu'à la paix de Léoben, et de l'armée du Rhin, après la rupture de ce traité, suffirait pour composer toute la gloire militaire d'un autre homme ; mais nous aurons de lui d'autres exploits à raconter : nous ne parlerons ici que de la générosité avec laquelle il sauva, au péril de sa propre vie, des émigrés français pris les armes à la main, et que les décrets de la convention condamnaient à la mort. Nommé général de division en l'an VII, il passa successivement à l'armée du Danube et à celle du Rhin, est investi du commandement provisoire de cette dernière, et se remet ensuite au général Lecomte, sous lequel il continue de servir avec la même valeur et surtout avec une activité que l'ennemi nomme *désespérante*. On le retrouve encore à l'armée du Rhin, sous Moreau ; qu'il seconde dignement dans la glorieuse journée de Hohenlinden. De retour à Paris, à l'époque du traité de Lunéville, il s'attache à la fortune du premier consul, qui, ne négligeant rien pour étifier dans son parti un homme si brave, le marie avantageusement, le nomme ministre plénipotentiaire auprès de la république helvétique, au mois de vendémiaire an II, et plus tard, lorsqu'il fut lui-même proclamé empereur, lui donna le titre de maréchal, le grade de la Légion-d'Honneur, et le commandement de la 7^e cohorte. La guerre qui éclata bientôt entre la France et l'Autriche offrit au nouveau maréchal l'occasion de justifier tant de marques d'estime ; il fait plus, il en mérita d'autres encore. L'ennemi, fort de sa position d'Elchingen, qui lui semblait insurmontable et qui faisait toute la sécurité de la ville d'Ulm, fut culbuté par l'intrepide Ney, et le ré-

sualt immédiat de cet admirable fait d'armes et la prise d'Ulm, suivie d'immenses avantages. Ainsi fut gagné par Ney et titre de duc d'Elchingen, qui ne lui fut conféré que deux ans après. De nouveaux ennemis l'appellent dans le Tyrol, ou plutôt de nouveaux triomphes, enquels la paix de Presbourg (1805) met seul un terme. Ce n'est pas toutefois pour long-temps. La guerre recommence en 1806, et il prend part à toutes les opérations de cette campagne étonnante, qui écrase la Prusse à Iéna et à Auerstadt, et force la Russie à la paix. La capitulation d'Erfurt, celle de Magdebourg, le boulevard de la Prusse; le passage de la Vistule et la prise de Thorn, la destruction totale d'un corps prussien à Deppen, le heureux combat de Schmöckwitz qui coupa le retraite des Russes sur Königsberg, enfin sa belle conduite à la journée d'Ammerkeo, où, pour la première fois, il déploya cette profonde connaissance de l'art des retraites, qui lui assure une place remarquable parmi nos meilleurs généraux d'arrière-garde, tels furent quelques-uns des exploits auxquels il dut le surnom de *Brave des braves*, si honorable pour un homme dont tous les compagnons étaient des héros. Transporté dans le Péninsule en 1808, il eut sa part de gloire dans les divers combats qui ouvrirent aux Français le chemin de Madrid, et soumit la Galice et les Asturies. En Portugal, la prise de Ciudad Rodrigo et la reddition d'Almeida doivent lui être attribuées, quoiqu'il servit alors sous Masséna. Avant que ses querelles avec ce chef eussent empêché qu'il habile l'eussent forcé de quitter l'armée, il avait eu le temps de la sauver par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence des nombreuses phalanges anglo-portugaises. Aussi Bonaparte ne l'oublia pas au moment d'envahir la Russie avec la plus formidable armée qui fut jamais. Ney, à la tête du 3^e corps, se signala au combat de Liady, à la prise de Smolensk, à l'affaire de Valoutina, se surpassa à la bataille sanglante de la Moskwa, et mérita ainsi d'ajouter un nouveau titre à son nom déjà si glorieux; mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est cette vigueur d'âme qui soutint chez lui la force du corps dans le déplorable retraite de Russie, et qui lui valut l'honneur impérissable de sauver les débris de l'armée française au passage de la Bérézina. L'année suivante (1813) on le voit repaître, avec la fortune, à Lutzel, à Rantzen, à Dresde et dans vingt autres lieux illustrés par cette campagne terrible, qui fut presque le dernier adieu des Français à la victoire. Bientôt notre territoire fut envahi par la coalition européenne. Ney, qui n'eut point de commandement fixe, fut presque toujours auprès de Napoléon, et le seconda puissamment à la journée de Brienne, au sanglant combat de la Rothière et de Dieuville, aux batailles de Champ-Aubert, de Montmirail, etc. Il fallut enfin succomber, non sans gloire. Le prince de la Moskwa, chargé par son maître et son héros de négocier la paix avec les souverains alliés, fut un de ceux qui le présentaient le plus vivement d'obédience, mais lorsqu'il vit que la nécessité et le bonheur de la France exigeaient sa sacrifice, resta fidèle jusqu'au dernier moment. Bonaparte, il fut jugé digne de servir sous Louis XVIII, et reçut de ce prince la dignité de pair, entre autres faveurs. Ici nous voudrions avoir plus rien à dire; mais Ney viola ses sermens, et le héros fut no traitre; il faut tout rappeler, tout expliquer, s'il nous est possible. Bonaparte sort de l'île d'Elbe, et l'adversaire que les Bourbons lui opposaient avec le plus de confiance est le prince de la Moskwa, l'un de ses plus anciens serviteurs. Celui-ci adresse à ses troupes, à Lons-le-Saulnier, une proclamation en son nom de l'ex-empereur, et se réunit à lui à Auxerre. Voilà les faits, ils sont incontestables. Ney, avec tout son courage militaire, était un homme faible dans un mouve-

ment politique, et, avec un cœur généreux, il se sentait lâché. S'il lui répugnait d'opter entre ses devoirs nouveaux et le prestige d'une ancienne amitié, il pouvait n'accepter aucun commandement, et se repaître sur la scène qu'à la journée du Champ-de-Mai, comme tant d'autres, non pas plus lâches, mais plus habiles. Si quelque chose pouvait faire oublier sa déplorable conduite, ce serait la gloire dont il se couvrit dans cette dernière campagne de Waterloo, qui aurait dû être le tombeau de Napoléon et le sien. Mais il était destiné à offrir par sa mort un grand exemple à ceux qui, dans les troubles politiques, voudraient chercher l'honneur et le salut ailleurs que dans une stricte intégrité des principes et d'opinion. Il fut arrêté le 5 août 1815, et eut d'abord devant lui conseil de guerre, qui se fit déclarer incompétent, puis devant la chambre des pairs, qui fut obligée de subir cette pénible responsabilité. En vain sa arresta, MM. Berryer, Pless et Dupin alors, réclamèrent sa faveur l'indulgence des articles 11 et 12 de la convention militaire du 3 juillet, qui semblaient devoir le sauver, comme tous ceux que leur conduite politique rendait répréhensibles; il fut condamné à une immense majorité. Sa fermeté d'âme avait été admirable pendant toute la durée du procès; sa mort fut digne de sa vie. Après avoir reçu les consolations de la religion, il fut fusillé le 7 décembre 1815, dans l'enceinte de l'Observatoire, derrière le Luxembourg. On peut consulter sur le maréchal Ney les ouvrages suiv. *Vie du maréchal Ney avec l'Hist. de son procès*, Paris, 1816, in-8; *Biogr. des généraux français*, par de Courcelles; *Vieilles et conquêtes des Français* (voy. le titre de cet ouvrage); *l'Histoire de Napoléon et de la grande armée*, pendant l'année 1812, par le général de Ségur; *Examen critique de cet ouvrage*, par Gourgaud; *l'Hist. de l'expédition de Russie* (par M. de Chambray), Paris, 1820, 2 vol. in-8. *Hist. milit. de la campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

NEYN (Père de), né à Leyde en 1596, fils d'un tailleur de pierre, et destiné au même métier, apprit bien les mathématiques, l'architecture et la perspective, et se mit en état de les enseigner. Il se livra ensuite à la peinture sous le direction de van den Velde, produisant plus de tableaux fort recherchés, fut nommé en 1632 architecte de la ville de Leyde, et m. dans cette ville en 1639.

NEYRA. V. MENANA.

NEZMY-ZADEH-EFFENDY, histor. turk qui vivait vers la fin de 17^e S., est aut. d'un ouvr. intitulé *Gothen et Akolafa* (le jardin des khâlyfes), contenant une histoire de la ville de Bagdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hég. (562 de J.-C.), jusqu'à la fin de 1100 (1684), et une histoire des khâlyfes abbassides, celle des pachas de Bagdad sous la domination ottomane, etc. La bibliothèque roy. en possède une trad. MS. faite par Choquet, drogman de France.

NIAL ou NEILL (O'), monarque suprême d'Irlande, surnommé le Grand, ou le *Héros des neuf Otages*, parce qu'il avait imposé à neuf régions différentes l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui, fut proclamé roi de Manann l'an de J.-C. 379, à l'âge de 27 ans. Profitant du déclin de la puissance romaine en Bretagne, il se réunit aux Pictes, aux Scots ou Écossais, aux Albanais et aux Saxons contre les Romains, qui occupaient le pays méridional de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre, pénétra jusqu'au détroit qui sépare Douvres de Calais, détruisit les garnisons, démolit les forts, ravagea les habitans, et emporta un butin immense. L'an 388, il envahit l'Armorique avec le même succès. A son retour il eut à soutenir une guerre intestine contre Eucha, roi provincial de Leinster ou de Lagéne, qui refusait de payer son tribut, vaincu ce prince, rétablit le paix dans l'intérieur de ses états, et recommença dans la

Bretagne des invasions dont les succès faillirent occuper cette province aux Romains. Il périt vers l'an 460, assassiné par Eochia; mais le sceptre monarchique d'Irlande, qu'il avait tenu si glorieusement, demeura pendant 500 ans entre les mains de ses descendants, dont le plus célèbre, est Aod ou Hugh, le grand O'Neill du 10^e S., qui, après avoir passé 20 ans de sa vie à la cour d'Elizabeth, et inspiré à cette princesse une saine sécurité, leva tout à coup l'étendard de la révolte, s'empara des forts que les Anglais occupaient dans l'Ulster, soutint pendant sept ans tous les efforts de la reine d'Angleterre, et fut sur le point de rendre à l'Irlande son ancienne indépendance.

NICAISE (St), eccl^{ie} lat. *Nicasius*, év. de Reims au 5^e S., fut martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec un autre St NICATIS qui fut, dit-on, le premier archev. de Rouen dans le 3^e S., et souffrit également le martyre.

NICAISE (CLAUDE), antiquaire, né à Dijon en 1623, embrassa l'état eccl^{ie}, se rendit à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, et vint à Naples afin d'étudier les monuments antiques. De retour en France, il se démit d'un canonicat de la Ste-Chapelle de Dijon, le bail bénéfice qu'il eut possédé, se retira à sa maison de campagne de Valley, près d'Als-sur-Tille, et se consacra jusqu'à sa m., en 1701, à s'occuper de l'accroissement de sa biblioth. et d'un commerce épistolaire avec les sav. et les artistes qu'il avait connus en Italie. On a de lui un gr. nomb. d'écrits, parmi lesquels un édit. de *nummi Pantheo Adriani imper.*, Lyon, 1689, in-8; Dissertation sur les Syrrènes, ou Discours sur leur forme et figure, Paris, 1691, in-4; Relation d'un voyage à La Trappe, insérée sans nom d'auteur dans le t. 5 des Relations de la vie et de la m. édifiante de quelques religieux de cette abbaye, 1755, in-12; Description des Tableaux du Vatican, trad. de l'ital. de Balfiori, avec un Disc. sur l'Ecole d'Athènes et le Parmasse de Raphaël, un Discours sur la Musique des anciens; et des lettres forment 5 vol. in-4, conservés en MS. à la bibliothèque du roi.

NICANDER, grammairien, poète et méd. grec; né à Colophon, dans l'Asie, m. au siècle av. l'ère chrét., écrivit en vers plus. ouv. de matière médicale et de pharmacie, dont il ne reste plus que les poèmes intitulés: *Theriacal et Alexi pharmaca*, qui sont insérés dans la *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1616, 2 vol. in-fol. et qui ont été séparés de nombre. édit. Ils ont été trad. en latin par Louicr, Cologne, 1531, in-4; et en vers latins par E. Cardus, Francfort, 1572, in-4; en français par J. Gervin, Anvers, 1567, 1568, in-4.

NICANOR (Bible), général des armées d'Antiochus-Ephrène, roi de Syrie, fut envoyé par ce prince en Judée pour s'opposer aux entreprises de Judas Machabée. Vaincu dans un premier combat, il périt dans une seconde action; et son corps ayant été reconnu sur le champ de bataille, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem vers l'an 162 av. J.-C.

NICANOR, gramm. d'Alexandrie, travailla sous le règne de l'emp. Adrien. Il avait composé plusieurs ouv., dont il ne reste plus que des fragm. M. d'Anse de Vilvoorden les a pub. dans les *Anecdota graeca*, Vienne, 1781, 2 vol. in-4.

NICANOR. V. SILVIOUS et DEMOSTRUS.

NICOLAI ou NICOLAI (ALFONSO), jésuite, philologue et littérateur distingué, né à Lucques en 1706, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, se distingua dans l'apostolique des saintes écritures par la pureté de son goût, l'élégance de son style, reçut la titre de théol. imprérial sous François II, emparant et grand-duc de Toscane, le conserva sous Léopold, et m. à Florence en 1784. Il a laissé les ouvrages suiv., tous écrits en italien: *Mém. histor. sur St Blaise, évêque et mar-*

tyr, Rome, 1762, in-4; *Dissertations et Leçons sur l'Ecriture-Sainte*, 13 vol. in-4; *Discours sur la sacre cour de Jesus et Panegyrique du bienheureux Alexandre Sassi*; *Pièces en prose dans les genres oratoire, scientifique et historique*, 3 vol. in-4; *Entretiens sur la Religion*, Gênes, 1770, 8 vol. in-8. — Jean-Baptiste NICCOLAI, frère aîné du précédent, fit aussi profession aux jésuites, il occupa pendant 40 ans une chaire de morale au collège d'Arenao, et exerça les fonctions d'examinateur du clergé pour le grand-duc de Toscane.

NICCOLAI (JEAN-BAPTISTE), savant mathém., né à Venise en 1726, embrassa l'état eccl^{ie}, et fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello; il ne cessa point pour cela de cultiver les mathém. avec beaucoup de zèle; mais son goût pour les inventions l'empêcha de réusir comme il aurait pu le faire. Il m. à Schio, dans la Vicence, en 1763, laissant plus. mss. insérés dans le recueil de l'Académie de Padoue, dont il était membre, et un ouv. intitulé: *Novae analytice Elementa*, Padoue, 1791, 2 v. in-4.

NICCOLI (NICOLAUS), savant ital., né à Florence en 1363, est l'un des prem. érudits du pays qui se soient occupés de rassembler les MS. des anciens auteurs; il employa à ses recherches une fortune considérable, dont il avait hérité de son père, et à sa m., en 1437, il laissa à la disposition du public sa biblioth., composée de 800 vol., nombre considérable à cette époque. Cosme de Médicis lui avait acheté tous ses MS., et les avait placés dans la monastère des dominicains de St-Marc. Niccoli n'eut rien composé; il s'était contenté de copier ou de corriger de sa main un très-grand nombre de MS. Sa vie, écrite par Giannozzo Manetti, se trouve dans le *Specimen histor. litter. florentinae*.

NICCOLO. V. ANASTASIO NICOLÒ.

NICEPHORE (St) souffrit le martyre à Antioche sous l'emp. Valérien; vers l'an 260.

NICEPHORE (St), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 750, succéda à Taraise en 806, prit la défense du culte des images contre l'emp. Léon-Arménien, fut exilé par ce prince dans le monastère de St-Théodore, et y m. en 828. On a de lui: *Breviarium historicum*, pub. par le P. Petan, avec une version lat., 1616, in-8, réimp. dans la collection de *l'histoire byzantine*, et trad. en français par Cousin, dans le tome 3 de son *Hist. de Constantinople*; *Chronographia brevis*, trad. en lat. par Anastasie le-Bibliothécaire, et pub. à la suite de celle de Synecle, Paris, 1652; *Synchometria librorum sanctorum*, impr. à la suite de la *chronographia*, et insérée dans les *Collecti sacri*, t. 8; *Antirrheticus*, petits écrits contre les iconoclastes, dont quelq-uns sont trad. en lat. dans la *Biblioth. des Pères*; dans l'*Auctorium* du P. Combès, et dans les *Lectiones antiquae* de Cossius; 17 canons insérés dans le t. 7 de la *Collection des Conciles*; et d'autres opuscules inédits dont on trouvera la liste dans l'*Hist. des auteurs eccl^{ie}siast.*, par D. Grillet, t. 18.

NICEPHORE 1^{er}, emp. d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait rempli les fonctions de chancelier de l'empire (*Cyropetres*) avant de monter sur le trône, était né dans la Séleucie au 8^e S. Etant entré dans une conspiration contre Irénée (v. ce nom), il fut revêtu secrètement de la pourpre en 802, relégué l'impératrice sous l'île de Médion (lanc. Lesbos), fit crever les yeux au patrice Bardane, bien que ce conspirateur à l'empire se fût soumis et eût demandé à s'enfermer dans un ch. tra. Il se voyait assailli des ambassadeurs à Charlemagne pour l'inviter à régler les limites des deux empires d'Orient et d'Occident, essaya vainement de se soustraire au joug humiliant que lui avait imposé le khalyfe Aaron-al-Raschid, ralluma, par la protection qu'il accordait aux sectaires, les querelles relig. qui troublaient l'empire, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôts les

Provinces. En 511, il fit la guerre aux Bulgares, l'ui dévalaient la Thrace; et, surpris dans sa tente pendant la nuit il fut assassiné le 28 juillet de la même année. — **NICÉPHORE II**, surnommé Phocas, empereur d'Orient, né en 913, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Elevé dans les camps, le jeune Nicéphore se signala lui-même dans tous les grades qu'il parcourut av. de craindre la landeuse impérieuse. Nommé généralissime des troupes pendant la minorité du fils de l'empereur Romain (Romainos); il parut à accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret; mais bientôt, appuyé par le clergé et seigneur de s'élever au rang général, il se levas couronné empereur en 963. Il battit, par ses Houtenans, les Sarazins en plus rencontres; et leur eut le Cilicie, l'île de Chypre et la Syrie. Ces conquêtes lui ayant fourni le prétexte d'augmenter les charges de l'état, il perdit l'affection de ses sujets, exagérés d'impôts. Théophaon, son épouse, entretenait de coupes, intelligences avec Jean Zimisces, l'un des meilleurs généraux de l'empire. L'entendait avec plus, statuant dans le chambre de l'empereur, qui succomba sous les poignards le 11 décembre 969, après six ans de règne. Zimisces fut immédiatement proclamé empereur. On a de Nicéphore II des médailles en or et en moyen bronze. — **NICÉPHORE III** ou **NOTONISTE**, empereur d'Orient, né dans le 11^e s., passait pour être d'une race, et illustre famille de l'anc. Rome. Il suivit de bonne heure la carrière des armes, parvint en commandement de l'armée d'Asie sous le règne de Michel Ducas, et se fit couronner empereur à Constantinople en 1078, après que les grands, séduits par ses largesses, eussent forcé ce même Michel à se retirer dans un monastère. Il opposa avec succès Alexis Comnène à Bryenne (v. ce nom), qui s'était fait éléver à l'empire par les soldats de l'armée d'Illyrie; mais bientôt, sur des rapports mensongers de ses courtisans et croyant la fidélité de son lieutenant, il résolut de le faire périr. Alexis, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution, et se fit proclamer empereur. Notoniste n'entreprit point de lutter contre ce nouveau compétiteur, se retira dans un cloître en 1081, et y acheva ses jours obscurément. On ne connaît de ce prince que des médailles d'or, qui sont fort rares.

NICÉPHORE-BRYENNE. V. BRYENNE.

NICÉPHORE-BLENMIDAS, abbé du monastère du mont Athos, dans le 13^e s., y avait établi une école qui a produit plus, personnages distingués. Ses talens étendirent sa réputation dans tout l'Orient, et en 1261 offrit en 1256 le patriarche de Constantinople; mais il refusa cette dignité pour continuer la direction de son monastère. On se connaît peu l'époque précise de sa mort; on a de ce pieux abbé un grand nombre d'opuscules, dont on trouve la liste complète dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6. Nous citerons seulement: *Ratio de commendandis arte dissensendi et de astrologia*, Venise, 1508, in-fol.; de *quinque Vocibus*, et *cur sint quinque tantum, neque plures neque pauciores*, Bâle, 1548, in-8; une *Logique*, Augsbourg, 1605, in-8; un *Abrégé de physique*, ibid., 1606, in-8; deux *discours* sur la procession du St-Esprit, publiés, avec le traduct. d'Allatus, à la fin du t. 1^{er} de la continuation des *Annales* de Barrocius par Rainaldi, etc.

NICÉPHORE-CALLISTE, histor. grec, vivait au 14^e s. sous le règne de Paléologue Andron. Il prit l'habit monastique, et m., à ce que l'on croit, vers l'an 1350 dans un âge avancé. Il avait composé une *Hist. ecclésiast.*, en 23 livres, dont il ne reste plus que les 18 premiers, qui s'étendent depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610. Ce n'est qu'une compilat.

des hist. d'Ésaïe, de Socrate, de Sozomène, etc. Le seul MS. qu'on connaisse de cette *Histoire* est à Vienne dans la biblioth. Impér. Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1551, in-fol., réimpr. plus. fois dans la même ville, trad. en franç. par J. Gillot, Paris, 1669, in-fol. Le texte grec a été publié par Fronton-du-Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On a encore de Nicéphore-Calliste plus, opuscules, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. græca* de J. Alb. Fabricius, t. 6.

NICÉPHORE-GREGORAS. V. GREGORAS.

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), religieux même, connu par ses recherches sur l'optique, né à Paris en 1613, m. à Aix en 1696, a publié, entre, *soit, La Perspective curieuse, ou l'Art artificiel des effets merveilleux de l'optique par la vision directe*, Paris, 1638, in-fol.; *l'interprétation des chiffres, ou l'Art pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples, tirés de l'italien*, et trad. en partie d'Ant. Marie Goussier, Paris, 1641, in-8.

NICERON (JEAN-PIERRE), de la même famille que le précédent, né à Paris en 1635, entra dans la congrégation des Barnabites; professa pendant quelq. années la rhétorique et les humanités dans différents collèges, abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à l'exécution de ses travaux littéraires, et m. en 1738, laissant un des ouv. les plus utiles qui aient été publiés en France sur l'hist. littéraire; il est intitulé: *2 Mémoires pour servir à l'hist. des journaux illustres de la républ. des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouv.*, Paris, 1727-45, 43 vol. in-12. Les prem. vol. ont été trad. en allemand, savoir: les 15 prem. vol. par Sigism. Jäq. Baumgarten, Halle, 1749-57, in-8; les 6 suiv. par Fréd. Eberhard Bachmann, ibid., 1758-61; le 23^e et le 24^e par Th. de Jom, ibid., 1771-77. Le P. Nicéron a en outre trad. de l'anglais les ouv. suiv.: *Le grand Fehrigius*, par Jean Hancock, ou *Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres et pour la peste*, Paris, 1724, réimpr. sous le titre de *Traité de l'eau commune*, ibid., 1750, 2 vol. in-12; *Voyages de Jean Oringian à Surate*, 1724, 2 vol. in-12; *la Conversion de l'Angleterre en christianisme*, 1729, in-8; les *épisodes* de Woodward aux *Observations de Camerarius sur la géographie physique*. L'Eloge de Nicéron, par l'abbé Goussier, se trouve dans le 40^e vol. des *Mémoires*.

NICET (FLAVIUS), en latin *Nicetius*, orateur et jurisconsulte des Gaules, dans le 5^e s., fut l'ami de Sidoine Apollinaire (v. ce nom), qui fait de lui un grand éloge.

NICET ou **NICETIUS** (St), 25^e évêq. de Trèves, et l'un des plus illustres prélats du 6^e s., né dans le Limousin, suiv. les aut. du *Gallus christ.* (cette opinion a été réfutée par D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3), destiné d'abord par ses parents à l'état ecclésiast., devint abbé d'un monast., puis fut placé sur le siège de Trèves en 527. Exilé par Clotaire, il fut rendu à son église par Sigebert, assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et m. en 566. On a de lui 2 lettres, l'une à l'empereur Justinien, l'autre à Clodionne, reine des Lombards, insérées toutes deux dans les recueils du Freher, de Duchesne, dans les collect. des conciles et dans le *Speculog* de D. Luc d'Achéry; 2 traités médicaux, de *Figulis servorum Dei*, et de *psalmis Bone*, insérés dans le *Spéculog* de d'Achéry. — **NICET** (St), 23^e évêq. de Beauvais, joint de toute la confiance du pape Saint-Grégoire-le-Grand, fut l'ami de St Columban, qu'il dévota aux fureurs de Brunehaut, et en tenant exclu quelque temps à Besançon, et m. vers l'an 610. Le vie de ce saint est impr. dans le *Recueil des Hollandistes*.

NICETAS (St), né à Césarée en Bythinie, abbé

du monastère des Acémètes sur le mont Olympe, m. en 824, fut persécuté, sous le règne de Léon l'Arménien, à cause de son zèle pour le culte des images.

NICETAS (DAVID), écriv. grec du 9^e S., né en Paphlagonie, est aut. d'une *Vie de St Ignace, patriarche de Constantinople*, trad. en latin par Frid. Muller, et par le P. Mathieu Rader (Ingolstadt, 1604). On connaît encore de lui des *Panegyriques* desapôtres et d'autres saints, recueillis dans la dern. continuation de la *Bibliot. des Pères*, par Combès.

NICETAS-SERRON, diacre de l'église de Constantinople au 11^e S., puis évêque d'Iconiacle, est aut. d'une *Chase des PP. grecs sur le livre de Job*, Londres, 1637, in-fol., grec et latin; d'une autre sur les *Psalmes* et le *Cantique des Cantiques*, Bâle, 1552; de *Comment.* sur une partie des *œuvres* de St-Gregoire de Nazianze, etc.

NICETAS-ACONINATUS ou **CHONIAE**, parce qu'il étoit de Chone en Phrygie, chargé plus employé distingué à la cour de Constantinople vers le fin du 12^e S. A la prise de cette ville par les Croisés en 1205, il se retira à Nicée, où il m. en 1216. On e de lui des *Annales*, en 21 liv., qui commencent à la mort d'Alaïz Comnène en 1118, et finissent au règne de Bandouin. Elles ont été publiées avec une version latine par Jérôme Wolf, Bâle, 1557, in-fol. Une nouvelle édition, revue et corrigée par Acah. Fabrot, fait partie de l'*Hist. byzantine*. Cette *Hist.* de Nicetas a été trad. en franç. par le président Cousin. (v. ce nom). On a encore de cet historien : un *Discours sur les monumens détruits ou mutilés par les croisés*, pub. avec une version latine par Bandari, dans la troisième partie de l'*Imperium orientale*, et dans la *Bibliot. græca* de Fabricius, trad. en franç. par le comte d'Hauterive, dans la nouv. éd. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, t. 12; *orthodoxe Fidet lib. XXVII*, dont quelques-unes seulement ont été trad. en lat., d'après un MS. du mont Athos, acquis par J. de St-André, doyen de Giracoune. La P. de Montfaucon a pub. les *Sommaires* du 27^e liv., avec une version lat., dans la *Palmographie græca*.

NICETAS-EUGENIANUS, des. grec du 12^e S., n'est connu que par un roman en vers, intitulé : *Les Amours de David et Charicléa*, dont la publicat. récente (Paris, 1819, 2 vol. in-12) est due aux soins de M. Boissoudé, l'un de nos plus savans philologues. Le 1^{er} vol. contient le texte d'Eugenianus, la version lat. en regard, et les *Fragment* du roman de Constantin Macassés, pub. aussi pour la prem. fois; le 2^e renferme le commentaire de l'éditeur. Le *Journal des savans*, mai 1820, p. 270, donne des détails sur l'ouvrage de Nicetas et sur le travail de son traducteur.

NICHOLAS (AARNAU), maître écriv. angl., m. en 1744, est aut. d'un ouvr. sur l'écriture, intitulé : *penman's Assistant* (Guide de l'écriv.), Londres, 1719, et de plus. *pièces ou modèles d'écritures*, grav. par George Rickam, 1715 et 1717.

NICHOLSON NICOLS (RICHARD), poète angl., né à Londres en 1584, m. vers 1620, est aut. des ouvr. suiv. : *the Mirror for magistrates*, Londres, 1610; *the Cuckew*, poème, ibid., 1607; *Monodia or Waltham's Complaint*, etc., ibid., 1616.

NICHOLS (WILLIAM), théol. angl., né à Donnington en 1664, m. en 1712, a laissé un grand nombre d'ouvr. théolog., philosoph., moraux et de controverse, parmi lesquels nous citerons seulem. : *A practical Essay on the Contempt of the world*, 1694, 1704, in-8; *A Treatise of Consolation to parents for the death of their children*, etc., 1701, in-8; *The Religion of a prince*, etc., 1704, in-8; *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. — Un autre William NICHOLS, théolog., contemp. du précéd., a laissé : de *Literis inventis*, etc., 1711, in-8; *De prophetis*, lib. VII, accordant *Liturgica*,

1717, in-12; et un *discours* lit., prononcé à Londres devant la Société chrétienne, 1715, in-12.

NICHOLS (FRANK), médecin, né à Londres en 1699, m. en 1779, fut médecin du roi d'Angleterre et membre de la société royale de Londres. On a de lui un traité de *Anomæ medicæ*, 2^e édition, 1779, avec une dissertation de *Motu cordis et sanguinis in hominibus nato et non nato*.

NICHOLSON (WILLIAM), habile chimiste et physicien, angl., l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, embrassa d'abord la carrière du commerce, puis il la quitta pour se livrer à l'étude des sciences, et vint à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant quelques années avec le plus grand succès. On lui doit plus. inventions mécaniques qui lui font le plus grand honneur, entre autres l'*Aréomètre*, qui porte son nom; mais l'exécution de ces instrumens ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il m. à Londres en 1815, laissant un grand nombre d'ouvr., parmi lesquels on distingue les suivans : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 5 vol. in-4, de 1797 à 1800, etc. Il a traduit du franç. : la *Fin d'Hydrotic*, 1783, in-8; les *Elém. d'histoire naturelle et de chimie*, de Fourcroy, 1789, 5 vol. in-8 avec des notes; les *Tableaux synoptiques de chimie*, du même, 1801, in-fol.; les *Elémens de chimie de Chaptal*, 1791, 3 vol. in-8, etc.

NICIAS, célèbre général athénien, ayant eu la gloire de terminer la guerre du Péloponèse, fut chargé avec Eurymédon et Démotimène du commandement de l'armée que la république envoya contre la Sicile. Les trois généraux assignèrent en vain Syracuse pendant plus de deux ans; enfin, voyant leurs troupes découragées et contristées, ils résolurent de se retirer. Après avoir tenté sans succès de s'échapper par mer, ils furent obligés de chercher à se frayer une terre en chemin, qui leur fut également fermée. Nicias se vendit, avec son collègue Démotimène, à condition qu'en leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait pas dans nos prisons perpétuelles. On le leur promit, et cependant on les fit périr l'un après l'autre. Athènes pleura surtout la perte de Nicias, capitaine aussi prudent que brave. — On connaît un autre NICIAS, grammairien, ami de Pompée et de Cicéron, qui en parla avec éloge dans deux lettres.

NICIAS, peintre grec, l'un des plus habiles de son temps, florissant vers la 112^e olympiade, 332 ans av. J.-C. On cite comme ses plus beaux ouvr. : une *Pythoussa évitant les ombres*, dont Ptolémée offrit 60 talens; ses tableaux d'*Isote Calypso*, d'*Andromède*; un *Alexandre*, qui occidait les portiques de Pompée à Rome; un *Bacchus*; placé dans le temple de la Concorde; et un *Dynamos*, qu'Auguste avait fait transporter d'Alexandrie à Rome.

NICIUS-ERYTHREUS. V. ROSA.

NICOCLES, roi de Paphos, abaëdonie, pour le parti d'Antigone, celui de Ptolémée, roi d'Egypte et fils de Lagos, sous la protection duquel il avait régné jusqu'alors, Ptolémée chargea quelques officiers qu'il avait en Chypre de le faire périr. Ceux-ci pressèrent vivement Nicocles de se prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit. La reine, après avoir donné le coup mortel à ses filles, se tua, non sans avoir exhorté les princesses, ses belles-sœurs, à suivre son exemple. La mort de ces dernières fut suivie de celle de leurs époux, qui mirent d'abord le feu aux quatre coins du palais. Cette horrible trag. se passa en Chypre, l'an 310 av. J.-C. V. Diodore de Sicile, liv. 20. — **NICOCLES**, fils et successeur d'Eragoras, roi de

Chypre et de Salamine, est celui auquel Isocrate a adressé ses deux discours intitulés *Nicoles*.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, vint plus fois J.-C. eut en sa mission divine, et se fit baptiser par ses disciples. Cette conduite l'ayant rendu odieux aux autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince ou sénateur des Juifs, se réfugia chez Gamaliel, son oncle, et m. peu de temps après. L'Eglise honore sa mémoire, comme confesseur de la foi, le 3 août, ainsi que celle de Gamaliel. Des écrits attribués à St Justin et à Tertullien, citent un *évangile* du Nicodème, et on a, en effet, sous son nom et sous celui de Joseph d'Arimatee, un *Evangile de la passion*, impr. en lat., Laipzig, 1516, in-6, dans le *Codex apocryphus Novi-Testam.*, de J.-A. Fabricius, etc., etc., et réimpr. plus, fois dans les 16^e et 17^e S. Une inscription, mise en tête de cet *Evangile*, porte qu'il a été découvert sous Théodose le Grand, ce qui donne lieu de penser qu'il aurait été écrit au plus tôt sous les règnes de ce prince. Le texte grec se conserve MS. dans plus. bibl. Voltaire en a tiré une version française, insérée à la suite de sa *Bible en français*, dans ses *Œuvres complètes*, mais il s'arrête au but qu'il se proposait, puisque cet *Evangile* est reconnu pour apocryphe et supposé.

NICOLAÏ (EUGÈNE), évêque de Vesterz en Suède, au 16^e S., m. en 1580, avait été du nombre des théologiens suédois qui s'étaient prêtés aux vues de Jean III pour le rétablissement de la religion catholique en Suède. On a de lui un livre intitulé *Historia suebana, seu brevis Ratio discendi theologiae*, Wittenberg, 1561, in-8.

NICOLAÏ (NICOLAS) de V. NICOLAY.

NICOLAÏ (JEAN), sav. et laborieux philologue saaxon, né vers 1660, vint en partie de l'Allemagne et de la Hollande, fut nommé en 1700, professeur d'antiquités à l'acad. de Tubinge et m. dans cette ville en 1708. La liste de ses ouvr. se trouve dans la *Biblioth. antiquar.* de Fabricius; les principaux sont les suiv. : *Demonstratio quod probatur gratulatio theologiae, deos, sacrificia, ex fonte scripturae urigine traxisse*, Helmstedt, 1681, in-8; de *Sepulchris Hebraeorum libri IV*, in quibus variorum popularum mores proponuntur; Leyde, 1706, in-4; *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu status mercurialis*, Frankfurt, 1693, in-12; de *ritu antiquo, hodierno, barchanulium Commantio*, Murrpurg, 1696, in-8; *Tractatus de sigillis veterum*, Leyde, 1703, in-4; *Antiquitates eccles.* in quibus mores christianorum veterum ostenduntur, Tubingae, 1705, in-12; etc. On lui doit aussi des édit. de différens ouvr. relatifs aux antiquités, et des notes sur les *Mœurs des Israélites*, de Fleury, 1740, in-8.

NICOLAÏ (JEAN), conseiller au parlement de Toulouse, avait accompagné Charles VIII à Naples et y avait été lauréat avec le titre de chancelier du royaume. Après son retour en France, il avait été nommé, en 1506, prem. présid. de la cour des comptes, charge qui passa, en 1556, à un de ses descendants en ligne directe et se conserva de génération en génération dans la même famille. — Jean Aimar NICOLAÏ, marié en secondes noces à Francoise-Elisabeth de Lamouignon, tour du chancelier de ce nom, avait d'abord suivi le carrière des armes et s'était signalé par sa valeur à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui fit quitter le service pour le nommer à la présidence de Valenciennes en 1677. C'est lui qui fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous les biens ne se perdissent en prodigalités. — Aimar-Jean, son fils, né en 1709, devint à son tour premier président, et épousa une demoiselle de Vintimille dont il eut 1^{er} Aimar-Charles-François, appelé le marquis de Nicolai, né à Paris, en 1737, d'abord colonel de la légion

royale, puis premier présid. du grand-conseil de 1776 à 1788, ans à mort le 28 avril 1794; 2^o Aimar-Charles-Marie, né en 1747, nommé en 1798 prem. présid. de la cour des comptes, se signala par les remontrances qu'il fut chargé de porter aux pieds de Louis XVI, dans des circonstances importantes pour l'état, fut nommé à l'acad. franç. le 12 mars 1789, en remplacement du marq. de Chastellux, et périt sur l'échaf. 3 mois après son frère aîné et 2 jours av. son fils, le 7 juillet 1794. — Antoine-Croétien, chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né en 1712, et connu d'abord sous le nom de chevalier de Nicolai, m. maréchal de Fri II avait un frère frère de Verdun. — René de NICOLAÏ, femme du prem. présid., Mathieu Malé, et tante de Nicolas, nommé ci-dessus, morte en 1661, est connue par son élog. impr. sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Malé*, par le P. Léon de St-Jean, coram déchus, Paris, 1653, in-12.

NICOLAÏ (GUILLAUME), littérat., né à Arles en 1716, remporta à l'âge de 19 ans le prix proposé par l'acad. des inscriptions et belles-lettres sur les connaissances géographiques des anciens du temps d'Alexandre, fut encore couronné l'année suivante par la même compagnie qui le reçut comme associé, composa une longue suite de Mémoires histor. et géograph. sur le fleuve du Rhône et la prov. de Languedoc, fournit à l'acad. quelq. mémoires parmi lesquels on remarque celui qui s'appartient à la vie et aux ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Épire, et m. en 1788, dans sa ville natale, où il remplissait depuis plus années des fonctions municipales.

NICOLAÏ (EUGÈNE-ANTOINE), avant médecin, né à Souderhausen en 1729, fit ses études à l'université de Halle, la plus célèbre de l'Allemagne à cette époque, puis fut nommé conseiller du roi de Prusse, professeur extraordinaire de l'université et enfin professeur et doyen de l'université d'Inns. Il mourut en 1802 avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On a de lui un gr. nombre de thèses et de mémoires dont on trouve la liste dans les bibliographies de l'Allemagne, et plusieurs ouvr., parmi lesquels on distingue sa *Pathologia*, en 9 vol., commencé en 1769, et finie en 1781; et ses *Recettes et Methodes curatives*, en 5 vol., 1798, 3^e édit.

NICOLAÏ (CHRYSTOMUS-FÉLIX), libraire et auteur allem., né à Berlin en 1733, m. dans la même ville en 1811, s'était porté avec ardeur à l'étude, avait acquis des notions au moins superficielles dans toutes les parties du savoir humain, et avait été agrégé aux acad. de Munich, de Berlin et de Pétersbourg. Ses grandes entreprises littéraires, telles que la publication de la *Bibliothèque des belles-lettres*, ou *Lettres concernant la littérature moderne*, et sa *Bibliothèque allemande universelle*, ont eu beaucoup d'influence sur la littérature de sa patrie. Il a composé un grand nombre d'écrits sur la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'hist. des arts, la philosophie, la biographie, la théologie, et même des romans; ses princip. ouvr. sont les suiv. : *Description de Berlin et de Potsdam*, Berlin et Stettin, 1786, 3^e édit. en 4 vol., publ. aussi en abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 4 vol. in-8, trad. en franç. par Milet; *Vie et Opinions de Sebald Nathanker*, maître d'école, ibid., 1799, 3 vol. in-8, fig. 4^e édit. : ce roman philosophique est un grand succès et fut trad. en français, en hollandais, en danois et en suédois; *Nélaton d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, ibid., 1785 et 1788-96, 3^e édit. 12 vol. in-8; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1783-1793, 6 cahiers; de *mon Education ecclésiastique, de mes Connaissances relatives à ma philosophie, critique, de mes Ecrits qui la concernent,*

et de MM. Kant, Erhard et Fische, ibid., 1799 ; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des pernues dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. contenant 66 fig., trad. en franç. (par Jaume), Paris, 1809, in-8 ; *Dissertat. philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808, tome 1^{er}. Sa *Vie* et ses *Œuvres*, posth., ont été publi. par M. G. de Gockinghe, Berlin, 1820, in-8.

NICOLAS (St), évêq. de Myre en Lyce, était honoré par l'Eglise dès le 6^e S., mais on n'a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. Dans une dissertation sur ce saint, insérée dans les *Mém. de littér. et d'hist.* du P. Desmolets, on cherche à prouver qu'un évêq. vivait sous Constantin et qu'il assista au prem. concile-général du Nicée.

NICOLAS I^{er}, dit le Grand, fils de Théodore, et diacre de l'église de Rome, sa patrie, fut élu pape après Benoît III, en 853, et m. en 867. Son zèle et sa fermeté à défendre les prélat. du siège de St Pierre lui ont valu une place dans le Martyrologe romain. En 866 il envoya des légats à Constantinople, pour examiner l'affaire de St Ignace, et frappa d'anathème Photius. Ce fut l'origine du schisme qui subsiste encore entre l'église grecque et l'égl. lat. Les évêques de France montrèrent peu d'égards pour ses émissaires ; mais il trouva plus de docilité dans Bogoris, roi des Bulgares, qui embrassa la religion chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. On a de Nicolas too *Lettres*, sur divers points de morale et de discipline, recueillies à Rome en 1532, in-fol., et insérées aussi dans la collection des conciles. — NICOLAS II (Gérard de Bourgogne, pape, sous le nom de), fut d'abord évêque de Florence. Elevé sur le siège de Rome en 1058, il fut couronné l'année suivante. Il eut un compétiteur, Jean, évêque de Velletri, connu sous le nom de Benoît X, qu'il fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie. Il fit un traité avec les Normands, leva l'anathème qu'ils avaient encouru, et se fit restituer par eux les domaines de l'église romaine ; mais aussi Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, et Robert Guiscard, autre chef de ces conquérants, fut maintenu dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et vit légitimer ses prétentions sur la Sicile. Cependant, comme ce fut à titre de vassal du pape, Fleury pense que telle fut l'origine de la suzeraineté du St-siège sur le royaume de Naples. Nicolas, qui avait conservé l'évêché de Florence pend. son pontificat, m. dans cette ville en 1061. On trouvera de lui 4 *lettres* dans la collection des conciles. V. les *Scriptores rerum italic.* de Muratori, t. 3, part. 1^{re}, et l'*Hist. littér. de la France*, t. 7. — NICOLAS III (Jean - Gaetan Ostiense, pape, sous le nom de), succéda à Jean XXI en 1277, et m. en 1280. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts temporels du St-siège, ne fit rendre, par l'empereur Rodolphe, Imola, Bologne, Faenza et plus, autres villes de l'Etat ecclésiast., et obligea le roi de Sicile, Charles d'Anjou, de renoncer au vicariat de l'empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Il voulut jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et le roi de France, Philippe-le-Hardi, et ne fut pas plus heureux que dans ses négociations avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour la réunion des deux églises. — NICOLAS IV (Jérôme d'Ascoli, pape, sous le nom de), fut élu tout d'une voix, et au prem. scrutin, en 1258, après Honorius IV. Il avait été génér. de l'ordre des frères mineurs, qu'il ne tarda pas à combler de ses bienfaits. On remarque en lui un penchant singulier à favoriser le parti gibelin, ennemi des papes, et un zèle pour la religion qu'il manifesta par l'envoi de missionnaires jusqu'en Chine, et par d'inutiles efforts pour ranimer l'esprit des croisés. Il m. en 1292. Sa *Vie*, par Jérôme Rubico, a été publiée en latin

par le P. A.-F. Mattæi, Pise, 1761, in-8. Plus, de ses *lettres* ont été publiées par Boivius et Wading. — NICOLAS V (Thomas Parentucelli, en du Saxe, pape, sous le nom de), succéda à Eugène IV en 1447, et m. en 1455. Il eut le bonheur d'obtenir l'abdicat. de l'anti-pape Félix, et de finir ainsi le schisme qui désolait l'église depuis plus, années. Il eut le projet de réunir tous les princes chrétiens contre les Turcs, dont les succès toujours croissants alarmaient l'Europe entière, et, pend. qu'il envoyait en Allemagne un légat, pour publier des indulgences et solliciter des secours pécuniaires, il faisait les instances les plus vives auprès des Grecs, pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence. Sa plus gr. gloire, selon nous, est d'avoir embelli Rome d'édifices magnifiques et d'avoir recueilli les MSs. les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la biblioth. du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur. Sa *vie*, écrite par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori. Le prélat Giorgi en a donné une autre en 1752.

NICOLAS V, anti-pape, V. CORNÉLIE (Pierre de). — NICOLAS, roi de Danemarck, 7^e fils de Suenon II, succéda en 1104 à son frère Eric I^{er}, au préjudice de ses neveux, gagna d'abord l'affection de ses sujets par la douceur de son caractère, et repoussa les Slaves qui infestaient ses frontières. Mais bientôt, s'abandonnant à l'indolence, il laissa ravager les côtes du royaume par Harold, l'aîné de ses neveux, se rendit odieux à ses sujets en faisant périr le roi des Slaves, Canut, son neveu, dont il réduisit l'influence, fut forcé d'abdiquer après la perte d'une bataille livrée à Fodvick en Scanie l'an 1134, et périt la même année, assassiné par les amis de Canut.

NICOLAS-DAMASCÈNE, ainsi surnommé de Damas, sa patrie, histor., poète et philosophe, né vers l'an de Rome 680 (74 av. J.-C.), d'un père riche et puissant, fut élève avec le plus gr. soin, et fit de rapides progrès dans les lettres. A peine sorti de l'école, il composa des tragéd., qui furent jouées avec succès. Il s'appliqua ensuite à la rhétorique, cultiva ce même temps la musique, les mathémat. et la philosophie, et adopta le système d'Aristote. Lié d'amitié avec Hérode, roi de Judée, il accompagna ce prince dans un voyage qu'il fit à Rome pour apaiser Agrippa, prévenu contre lui. Le philosophe parvint à justifier le prince, et se concilia la bienveillance particulière de l'empereur. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager la Judée entre Archélaüs et Antipas. On ignore l'époque de sa m. Il avait écrit des *mém.* de sa vie, dont il nous reste des fragments assez étendus. L'abbé Sevin (v. ce nom) en a inséré les principaux traits dans ses *recherches* sur l'hist. de la vie et des écrits de Nicolas de Damas (*Mém. de l'académ. des inscript.*, tom. 9). Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvr., et en cito de lui, outre les tragéd., dont on a parlé, des comédies ; une *Hist. universelle* en 144 liv. ; une *Hist. de l'Assyrie* ; les *Vies d'Auguste*, et d'Hérode ; un *Recueil des coutumes les plus singulières des différentes nations* ; un *traité des Dieux* ; un *Livre des principes* ; un *Livre de l'âme* ; un autre *de devoirs* qu'il convient de pratiquer dans la vie civile. Les fragments qu'en a l'*Hist. universelle* de Nicolas, nous sont parvenus avec d'autres de différents écrivains, par un MS. acheté dans l'île de Chypre par Peiresce, et publi. par Henri de Valois, sous ce titre : *Excerpta ex collectione Constantinianæ Augusti Porphyrogenetæ*, gr. lat., Paris, 1633, in-4. M. Coray a donné le texte le plus correct de ces fragments de Nicolas dans ses *Prodromos biblioth. grecæ*, Paris, 1805, in-8. Les fragments de la vie d'Auguste (de l'institution Augusti) ont été publi. par J.-A. Fabricius, à la tête de l'ouvr., intitulé : *Augusti temporum Notatio* ; Genus

et scriptoria Fragmenta, Hambourg, 1727, in-4.
—Trois patriarches du nom de NICOLAS ont occupé le siège de Constantinople. Leurs vies n'offrent point de particularités remarquables.

NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, connu ainsi sous le nom de *Maestro Niccolò dell'Arca*, né à Pise vers le commencement du 13^e S., reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs employés à la décoration du dôme de Pise, les surpassa bientôt, et fut regardé comme le plus habile sculpteur de son S. Après avoir été employé par les papes et les princes ital., pour la construct. d'une foule d'édifices dont on trouve la liste détaillée dans la *Pisa illustrata* de Morrona, il m. comblé d'honneurs et à un âge très-avancé, à Sienne, vers 1270. On trouvera une notice sur sa vie par Vasari, dans les *Vite del più eccellenti pittori*, etc. liv. 1^{re}. Parmi les monuments les plus remarqu. dont il a embellis sa patrie, on distingue le clocher des Augustins, et la chaire en marbre du baptistère décorée de bas-reliefs, dont l'un des principaux, le jugement dernier, porte son nom et la date de 1260. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de St Dominique à Bologne, embellé d'un gr. nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

NICOLAS (AUGUSTIN), littérateur, né à Besançon en 1622, suivit d'abord le carrière des armes, fit plus. campagnes en Italie, et se trouva à Naples au moment de la sédition de Masaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, il courut peu assurer sa fortune en embrassant l'état ecclési., mais il préféra passer en Espagne, où il occupa avec zèle des talents du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolédo, qui, ayant reconstruit sa liberté à la paix des Pyrénées, le nomma son résident à Madrid avec le titre de conseiller d'état. Nicolas quitta ces fonctions pour recevoir dans sa patrie avec le titre de maître des requêtes au parlement de Dôle. La conquête de la Franche-Comté, en 1668, lui fit perdre cette place, qui ne lui fut rendue qu'après la paix de Nimègue. Plus tard il fut transféré à Besançon, et m. dans cette ville en 1675. Il était membre de l'académie des Académies et de celle de la Crusca. Ses principaux ouvr. sont : *Historia dell'ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8; *Perthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4, poème divisé en 5 liv. dont le sujet est la révolte de Masaniello, et suivi de 3 éloges que l'auteur adresse à ses ennemis; *Discours et Relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne*, 1673, in-4 (sans nom de ville); *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets* (dédié à Louis XIV), Amsterdam, 1681, pet. in-8, trad. en lat., Strasbourg, 1677, in-8; *Dissertation sur le génie poétique*, Besançon, 1673, in-4; et différ. pièces ou rec. de vers lat., franc. ou espag.

NICOLAS (PIERRE), jésuite, géomètre distingué, né à Toulon vers le milieu du 17^e S., d'abord recteur du collège de *Diers*, puis provincial du Languedoc, m. vers 1720, est aut. des ouvr. suiv. : *De novis spiritalibus exercitationibus*, Toulouse, 1663, in-4; *Delinice logarithmice spiritalibus hyperbolicis*, ibid., 1666, in-4; *De conchoidibus et cisoidibus*, ibid., 1697, in-4.

NICOLAS DE CLENFENGIS, V. CLAVENNES.

NICOLAS DE CHALONS, rect. de Saragoss et gouverneur de l'év. de Vannes, m. vers 1720, a laissé : *Règles sur la poésie franc.*, Paris, 1716, in-12; *Dict. breton-fr.*, Vannes, 1723, in-8; et *Dict. franc.-breton*, resté MS.

NICOLAY (NICOLAS de), voyageur dauphinois, né en 1517 à La Grave en Oisans, sortit de son pays à l'âge de 25 ans pour aller au siège de Perpignan; il voyagea ensuite pendant seize années, servit sous les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut,

fut comblé, à son retour, géographe ordinaire et valet-de-chambre du roi Henri II, et m. en 1583 à Solisous où il était commissaire d'artillerie. On a de lui : *L'Art de naviguer*, trad. de l'espagnol de Pierre de Médina, et augmenté d'observations de Desseins, Lyon, 1554, Rouen, 1577, en vol. in-4; les *quatre premiers tomes des Navigations et Périgrinations orientales*, avec les figures et les habillemens au naturel tant des hommes que des femmes, Lyon, 1568, en vol. in-fol., réimp. sous le tit. de *Divulgations et Périgrinations de Nicolas de Nicolay*, contenant, etc., Anvers, 1576 ou 1577, in-fol., et 1586, in-4; trad. en allemand, Nuremberg, 1572, 1 vol. in-fol., fig.; et Anvers, 1576, 1 vol. in-4; en italica, par François Flori, Anvers, 1576, in-4, fig.; et Venise, 1580, 1 vol. in-fol., fig.; enfin en flamand, Anvers, 1576, in-4; la *Navigacion du royaume d'Ecosse*, Jacques F du nom, autour de son royaume et des îles Hébrides et Orades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique, Paris, 1583, in-4, fig.

NICOLE (CLAUDE), poète français, né à Chartres en 1611, conseiller du roi et président de l'élection de Chartres, m. dans cette ville en 1686, est aut. d'une paraphrase de l'Enlèvement de Proserpine, par Claudien; d'une traduction, en vers franc. du poème lat. de Sæten, intitul. *Bibliotheca Thimæa Menæcratica*, armement de poésies sacrées, de poésies érotiques, etc. Le recueil de ses Œuvres parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi, et réimp. en 1695 avec des augmentations. — Un autre NICOLE (Jean), avec qui on l'a quelquefois confondu, son compatriote et son cousin, avocat et juge officiel, a publ. une traduct. des *Declamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1672, et laissa en MS. des poésies que son fils Nicole de Port-Royal jeta au feu.

NICOLE (PIERRE), célèbre moraliste et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plus. années dans la maison de Port-Royal, vint à Paris en 1655 pour travailler sous la direction du doct. Arnauld, son oncle jacobin, fit un voyage en Allemagne en 1658 dans les intérêts du jansénisme, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions. L'ouvrage qui foudroya sur les partisans de Jansénius la décida à quitter la France, où il ne se croyait plus en sûreté, l'an 1679; il se retira à Bruxelles, puis à Liège; mais celui-ci obtint, par l'intercession du M. de Harlay, archevêque de Paris, la permission de revenir à Chartres, puis de se fixer à Paris, où il m. en 1695. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Goujet, est suivie de la liste très-étendue des ouvr. de Nicole; les principaux sont : *Epigrammatum Selectus ex omnibus tum veteribus tum recentioribus poetis, cum dissertatione de vera puritatis, Paris*, 1659, in-12; les *Imaginaires* et les *Passionnaires*, ou *Lettres sur l'Herzic imaginative*, Liège, Beyer, 1667, 2 vol. petit in-12, souvent part. de la collection des *Elucivres* franc.; la *Perpetuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Encharistie*, défendue contre le ministre Glaude, Paris, 1669-72-76, 3 vol. in-4 (les tom. iv et v, publiés en 1713, sont de l'abbé Riccaudot); *Essais de morale et d'instruction théologiques*, ibid., 1671 et ann. suiv. 25 vol. in-12, réimp. en 1741 et 1744. On doit à l'abbé Carreau l'Espir de Nicole, Paris, 1765, in-12; les *Pensées de Nicole* ont été recueillies par Merson, Paris, 1805, in-18.

NICOLE (FRAÇOIS), savant géomètre, né à Paris en 1683, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par la solution d'un problème sur la rectification de la cis-oïde (*Journal des Savants*, 1703, p. 138), préenta successiv. à l'acad. 26 mémoires, qui ont été insérés dans le recueil de cette compagnie, et m. en 1758. Son éloge, par Foncy, est impr. dans l'Hist. de l'acad., ann. 1758. Ses mémoires les plus intéressans sont ceux qu'il publ. sur le *Calcul des différences finies* (1717), sur la *Théorie des lignes du 3^e ordre*, et sur une *Méthode pour découvrir*

l'erreur de toutes les prétendues solutions du problème de la quadrature du cercle.

NICOLE (NICOLAS), architecte, né à Besançon en 1701, m. dans la même ville en 1784, avait mérité la confiance des intendans qui s'étaient succédés dans l'administration de la Franche-Comté, et avait été consulté sur tous les projets d'embellissement et de construction exécutés de son temps. Il a construit l'église du *Refuge* à Besançon, a commencé celle de St-Madelaine dans la même ville, et a donné le plan de la collégiale de St-Anne à Suleure. Dans les dern. années de sa vie, il avait inventé et exécuté un *funil* qui se chargeait par la croise et dont la batterie mobile procurait 8 détonations.

NICOLEAU (PIERRE), littérateur, né à St-Pé, dépt. des Hautes-Pyrénées, professa d'abord avec distinction la rhétorique à Toulouse pendant 8 ans, et remporta plus. prix à l'Académie des jeux floraux de cette ville. Il vint ensuite à Paris établir une maison d'éducation, destinée à préparer des élèves aux écoles du génie, de l'artillerie et de la marine, et quitta l'enseignement en 1784, dans l'intention de jouir tranquillement du fruit de son travail; mais la révolution l'arracha au repos. Après avoir rempli successivem. les fonctions d'électeur, de membre du conseil de la commune, d'officier municipal, et enfin de président de l'administration centrale du dépt., il fut par être nommé bibliothécaire de la ville de Paris, et conserva cette place jusqu'à sa m. en 1810. On a de lui: *Épître ou Instruction da la reine Christine aux souverains*, Angers, 1770, in-8; deux discours académiques, dont l'un tend à déterminer ce qu'il y a de fixe et d'arbitraire dans le goût, Angers, 1770, in-8; des *Stances philosophiq.*, couronnées en 1771 par l'acad. de Rouen, 1773, in-8; des *Éléments du calcul numérique et algèbre*, ibid., 1775, in-12.

NICOLLE DE LA CROIX. V. LA CROIX (de).
NICOLE (NICOLAS ISOUARD, dit), compositeur, né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, fut éléré à Paris, retourna dans sa patrie en 1790, et fut envoyé en exil à Palerme, à Naples et à Florence en qualité de commis d'une maison de banque. Le musquin, qui d'abord n'avait été pour lui qu'un délassement, fut bientôt l'unique objet de ses études; il retourna à Malte occuper la place d'organiste de la chapelle de l'ordre. Après la capitulation de cette ile, Nicoll vint en France, fréquenta pendant quelque temps l'Opéra-Comique, et conçut le projet de faire de ce théâtre l'élément de sa fortune. Il donna successivem. 29 pièces, qui lui ont assuré la réputation de compositeur agréable et quelquefois original; les plus remarquables ont été suiv. : *Raisier et Quittance*, 1802; *les Confidences*, *Michel-Ange*, *le Médecin Turc*, 1803; *Jorande*, *Jeannot et Colin*, 1814, il s'occupait d'*Aladin* ou la *Lampe merveilleuse*, et avait presque terminé les 3 premiers actes, lorsque la m. le surprit en 1818; cet opéra, achevé par Benincori, a été représenté en 1822.

NICOLSON ou NICHOLSON (WILLIAM), sav. bibliographe anglais, membre de la société roy. de Londres, né en 1655 à Plumland dans le Cumberland, vint dans les principales biblioth. de l'Allemagne, prit ensuite les ordres, fut pourvu d'abord de quelques bénéfices, éléré ensuite à l'évêché de Carlisle en 1714, puis transféré à celui de Londonderry en Irlande en 1718, et venait d'être promu à l'archevêché de Cashel quand il m. subitem. à Derry en 1727. On a de lui: *Irish historical Library*, Londres, 1736, in-fol.; on y trouve une notice de tous les ouvr. qui avaient paru sur l'hist. civile et ecclésiastique des trois royaumes; *Leges Marcharum*, ibid., 1705 et 1747, in-8; *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonn.*, impr. avec les *Leges anglosaxonum*, publi. par Dav. Wilkins, Londres, 1721, in-fol., et divers autres écrits ou mémoires sur la topographie, l'hist. et les antiquités du diocèse de Carlisle, sur les médailles d'Ecosse, etc. On trouve

une notice sur ce sav. dans le *Dict. de Chantepié*.

NICOMACHE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanie, fils et élève d'Aristodème de Caria, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les prières et les villes qui avaient fait fleurir les arts, fut un des quatre peintres que Plin. signale comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Cicéron n'hésite point à le comparer à Apollon, Apelle et Protogène. On cite comme ses chefs-d'œuvre l'*Enlèvement de Proserpine*, placé depuis au Capitul. dans le temple de Minerve; une *Victoire* traversant les ailes sur un quadriga; *Cybèle* assise sur un lion; des *Bacchantes* près desquelles se glissent des satyres; *Apollon* et *Diane*; et une *Scylla* qui orne le temple de la Paix. Il eut, entre autres élèves, Philoxène d'Érétrie, qui peignit pour Cassandre une bataille d'Alexandre. — Un autre NICOMACHE, graveur en pierres fines, qu'il faudrait appeler Nicomès, suivait Sisoclès, et nous est connu par un *Faune* assis sur une peau de tigre, qui paraît être la répétition d'une quelq. statue célèbre. — Nicomache de Siraghe, père d'Aristote, fut médecin du roi Amintas, père de Philippe de Macédoine. Il avait composé, s'il faut en croire Suidas, six livres sur la médecine, et un autre de physique; mais ces ouvr. ne nous sont point parvenus.

NICOMEDE I^{er}, roi de Bithynie, succéda à son père Zopoteès, l'an 278 av. J.-C. Du massacre épouvantable qu'il fit de ses frères, un seul, nommé Ziboras, échappa comme par miracle, et lui donna bientôt des inquiétudes. Nicomède, après l'avoir forcé de chercher un asile dans les états voisins, s'allia avec les Hétaciens et avec les Goniols, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, pour résister à Antiochus, roi de Syrie, dont il redoutait av. raison les projets ambitieux. Mais celui-ci n'ayant pas voulu s'exposer au hasard d'un combat, le paix fut conclue, et le roi de Bithynie s'attacha uniquement à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Une ville qu'il fonda fut appelée, de son nom, Nicomédie. — NICOMÈNE II, roi de Bithynie, fut conduit à Rome vers l'an 166 av. J.-C., par son père Prusias, dont il était l'héritier présomptif. Mais plus tard, ayant découvert que ce faible prince, écoutant les conseils d'une seconde épouse, cherchait à la faire périr, il enleva lui-même le bandeau royal, entra dans la Bithynie, et vint assiéger le roi dans Nicomédie. Après avoir trempé ses mains dans le sang de son père (148 av. J.-C.), il s'occupa d'agrandir ses états, malgré les Romains. Il m. l'an 83 av. J.-C. Sa vie n'a fourni au grand Cicéron le sujet d'une belle tragédie. — NICOMÈNE III, fils du précéd. et d'une danseuse de Rome, nommée Nysa, prit possession du royaume de Bithynie après la m. de son père. Expulsé bientôt par son frère Sotaces, que Mithridate, roi de Pont, protégeait secrètement, il implora le secours des Romains, qui le rétablirent sur le trône; mais ayant osé faire, pour se venger, quelques incursions sur les terres de Mithridate, il fut battu par ce redoutable adversaire, et forcé d'abandonner une seconde fois ses états. Sylla parvint à réconcilier ces deux princes, et Nicomède put rentrer dans sa capitale. Il m. l'an 75 av. J.-C., après avoir institué les Romains hérit. de la Bithynie, qui fut réduite en prov. — NICOMÈNE, géom. grec du dern. S. av. J.-C., est princip. connu comme invent. de la *Conchoïde*.

NICON de Pergame, architecte, mort dans le 2^e S. de l'ère chrét., était fils du célèbre médecin Galien, avait lui-même des connaissances dans l'art que pratiquait son père, et passait pour un des plus sav. mathématiciens de son temps. — NICON, moine grec du 10^e S., m. en 908 à Corinthe, a laissé un traité sur l'ancienne religion des Arméniens, à la conversion desquels il avait travaillé. Ce traité est inséré dans la *Biblioth. des Pères*.

NICON, patriarche de l'église de Russie, a été

historien, né en 1613, gagna, par ses talents et son caractère, toute la confiance de tsar Alexis, et s'usa de son crédit que pour le soulagement des malheureux : il eut aussi une grande influence dans les conseils du souverain, et dirigea pendant longtemps les affaires temporelles aussi-bien que celles de l'église; mais après les revers qu'Alexis eut en Suède et en Pologne, il se retira dans un monastère, en conservant seulement le titre de patriarche, s'occupa dans sa retraite de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'hist. de la Russie depuis Nestor jusqu'à son temps, et forma, en langue slavone, un corps d'histoire qui va jusqu'à l'an 1630, et dont 2 vol. in-4 ont été publiés par Schloner, Pétersbourg, 1767-68. Ayant été injustement accusé d'avoir formé des projets hostiles contre son souverain, il fut dépossédé du patriarcat, et relégué dans un monastère éloigné de la capitale. Après la m. d'Alexis, il obtint la permission de revenir à Moscou, mais il m. en chemin l'an 1681. On a des mem. sur sa vie, par Bachmeister, Riga, 1788, in-8, en allemand.

NICOT (JEAN), seigneur de Villemain, secrétaire du roi Henri II, ambassadeur de François II en Portugal, né à Nîmes en 1530, m. à Paris en 1600, est beaucoup plus connu pour avoir enrichi la France de la graine du pétun, appelée nicotiane ou tabac, que pour avoir rempli d'utiles fonctions diplomatiques, et pub. un env. qui, cependant, a été le premier modèle d'un dictionn. franç. et cet env. a été pub. sous la titre aniv. : *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, etc., etc., Paris, 1606, in-fol. On lui doit en outre une édit. très-correcte de l'histoire d'Almonit latit. : *Almonit monachi, qui antea Almonit nomina circumferebatur*, hist. Franc. lib. IV, etc., Paris, 1566, in-8.

NIDHARD. V. NITARD.

NICUessa (Diego de), capitaine espagnol fixé à l'île de Cuba, où il jouissait d'une fortune considérable, voulut prendre part au projet qu'Ojeda était chargé d'exécuter dans le continent de l'Amérique méridionale et concourir à la formation de nouveaux établissem. Il obtint le consentement de sa cour et partit de San-Lucar en 1509. La méintelligence qui s'établit entre lui et Ojeda fut la source d'une foule de revers et de malheurs qui s'opposèrent à l'exécution de ses projets. Trahi par les siens, repoussé par les Indiens, Nicuessa fut abandonné avec 17 hommes, sur un mauvais brigantin, dont on n'entendit plus parler.

NIDER, NYDER ou NIEDER (JEAN), célèbre dominicain allem. du 15^e S., contribua autant par sa modération que par ses talents à maintenir l'innocence de la foi dans la Francanie contre les hérésies, et prêcha l'Evangile avec beaucoup de succès dans la Haute-Allemagne. On lui reproche cependant de n'avoir point montré la même modération dans une seconde mission, dont il fut chargé contre les laborites. Il m. en 1438 ou 1440, laissant un gr. nombre d'ouv., dont le catalogue se trouve dans la *Biblioth. des Frères prêcheurs* et dans l'*Hist. des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, tom. 3. Les principaux sont les suiv. : *Formicarium seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditum formice imitationis*, Paris, 1519, in-4; livre singulier dans lequel l'auteur recueillit tous les contes sur les revenans, les frottoes, les incubes et les surcubes, la divination, les sortilèges, les diables, etc.; *Tractatus de venombus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; Helmstadt, 1693; *Proceptorium, seu de decem proceptis tractatus*, Cologne, 1572, in-fol., édit. très-recherchée, que le Manuel du Libraire signale comme le plus ancien livre avec date qui ait des signatures.

NIDHAMI. V. NISAMI.

NIEBUHR (CARSTEN), célèbre voyageur, né en 1733 à Lüdingsworth, dans la duché de Lauenbourg, employa son modique patrimoine à acqui-

rir des connoiss. qui le mirent en état d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens. En 1761 le gouvernement danois le chargea, conjointement avec von Havan, orientaliste. Forksahl, naturaliste, Crammer, médecin, et Baursefeld, peintre, d'aller explorer l'Arabie. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses quatre collaborateurs, Niebuhr revint à Copenhague en 1767, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernement lui laissa la propriété; il quitta le service militaire, accepta, en 1778, la place d'administrat. à Meldorf, dans la Dithmarie méridionale; il reçut plus tard en récompense de ses travaux, le titre de conseiller et le croix de Danebrog, fut nommé associé étranger de la 3^e classe de l'Institut du France, et m. en mai 1815. On a de lui en allem. : *Descrps. de l'Arabie*, d'après ses observat. faites dans le pays même, Copenhague, 1772, avec cartes et fig.; trad. en franç. (par Mourier), ib., 1773, etc.; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins*, ib., 1774-75, 2 vol. in-4, cartes et fig.; trad. en holland. et en franç., Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 3 v. in-4; *L'intérieur de l'Afrique*, contenant le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur tripolitain, inséré dans le *Musée germanique* de 1790; *Etat politique et militaire de l'empire turc*, dans le même recueil, 1789, et trad. en danois, Copenhague, 1791. M. Niebuhr fit a pub., en allem. la Vie de son père, Kial, 1817, in-8.

NIEL (LAURENT), musicien français, compositeur agréable, m. à Paris vers 1760, a fait la musique de plus. gr. ballets de l'Opéra et celle des *Feyrages de l'Amour*, paroles de Bonnaud; des *Romans*, paroles du même ou de Bonsemei, conseiller au parlement; et de l'*Ecole des Amans*, paroles de Fualier, repris en 1744.

NIEREMBERG (JEAN-EUSTÈRE), jésuite espag., l'un des écrivains les plus distingués de son ordre, né à Madrid en 1590, fut d'abord envoyé dans les montagnes de l'Algérie, pour instruire les habitants de ces contrées. Tout en s'acquittant de sa mission évangélique, il se livra à l'étude des plantes et des minéraux, et acquit dans l'histoire naturelle des connoissances qui lui valurent une chaire de cette science à Madrid, où il professa avec le plus grand succès pendant 14 ans. Il fut chargé ensuite de l'explication des *Sacres Eritaires*, se consacra sur la fin de sa carrière à la direct. spirituelle, et m. à Madrid en 1658. Sonnel, dans la *Bibl. societ.*, pag. 444 et suiv., donne les titres de 51 ouv. composés par Nieremberg, sans compter un grand nombre de traduct. Les principaux sont les suiv. : *de Arte voluntatis lib. VII*, Lyon, 1631, in-8; *la Carrière silensia y tesoro de Maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4; *Historia natura maximè peregrina*, lib. XVI, Anvers, 1635, in-fol., avec grav. en bois; la *Vie de St Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8 en espagnol.

Nieto (DAVIN), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise, d'abord prédicateur et médecin à Livourne, puis président de la synagogue et de l'université des juifs portugais à Londres, où il m. en 1738, est aut. de plus. ouv. qui attestent son profond savoir. Nous citerons, entre autres, les suiv. : *Metta Dan* (la Tribu de Dan), Londres, 1714, in-4, en hébreu et en espag.; l'objet de ce livre est de prouver, contre les caristes, la vérité et la divinité des traditions et de la loi orale; *Discours sur la Pâque*, Cologne, 1702; Livourne, 1705, in-8; *Notes secrètes sur l'ingéniosité*, Villedorche (Londres), 1723, in-8; *Respuesta al sermón predicado por el arzobispo de Cranganor*, Villedorche, in-8, sans date; c'est une réponse au discours contre les juifs, prêché par l'archevêq. de Cranganor à un auto-dafé qui se fit à Lisbonne le 5 sept. 1705.

NIEUHOF ou NIEUWHOF (JEAN), voyageur, né à Usen en Westphalie, entra de bonne heure au

l'arrivée de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, et fut envoyé au Brésil en 1630. Après la perte de cette contrée, il passa au service de la compagnie des Indes orientales, et s'acquitta avec autant de zèle que d'intelligence des diverses missions dont il fut chargé à Batavia, à la Chine, à la côte de Caromandel et à Ceylan, dont il fut gouverneur. En 1671, étant allé sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il descendit à terre avec des marchandises et ne reparut plus. On suppose qu'il a été massacré par les naturels du pays. Pendant le cours de ses voyages il avait recueilli un grand nombre d'observations qui ont été mises en œuvre et pub. sous les titres suiv. : *Ambassade de la compagnie hollandaise des Indes orientales au grand Khan de Tartarie, empereur de la Chine*, avec le descript. de ce pays. Amsterdam, 1665, in-fol. avec fig. ; trad. en franç. par J. Le Carpentier, Leyde, 1667, 1 vol. in-fol., fig. ; en allem., Amsterdam, 1666 ; en angl., par Ogilby, Londres, 1671 ; en latin, par G. Housius, Amsterdam, 1668 ; *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre*, Amsterdam, 1682, 1 vol. in-fol., fig. ; *Voyages par mer et par terre à différents lieux des Indes orientales, avec une descript. de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1682, 1693, in-fol., fig.

NIEULANT (GUILLAUME), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1585, reçut les premiers éléments de la peinture de Roland Savery ; il alla passer ensuite trois années à Rome pour étudier les plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité, et revint se fixer à Amsterdam, où il m. en 1635. Le Musée du Louvre a possédé jusqu'en 1815 un tableau de cet artiste, peint sur marbre, et représentant l'Annonciation de la Vierge. Comme graveur, Nieulant a fait à l'eau-forte une suite de 60 paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Brill, affranchissant des sites d'Italie. — Un autre **NIEULANT (Adrian)**, peintre de paysages et de marines, né aussi à Anvers, m. à Amsterdam en 1601, a laissé une suite de paysages, dont la collection a été gravée par Peter Nolpe et Guillaume de Leuw.

NIEUENAFER (HERMANN DE), V. NEUNER.

NIEUPOORT (GUELLAUME-HERNÉ), écriv. hollandais, né vers 1670, m. vers 1730 à Utrecht, où il occupait une chaire d'histoire ancienne à l'académie, est aut. des deux ouvr. suiv. : *Itinera qui olim apud Romanos obtinerunt succinta explicatio*, Utrecht, 1712, 1718 et 1723, in-8, réimprimé avec un double appendix et des notes par Oth. Roissius, Utrecht, 1734, in-8 ; augm. de fig. et de remarques par Jean-Daniel Schorplin, Strasbourg, 1738, in-8 ; reproduit avec une préface par J. Math. Gesner, Berlin, 1743, 1750, in-8, et trad. en français par l'abbé Desfontaines, sous le titre de *Explication des cérémonies et coutumes des Romains*, Paris, 1741, in-12, etc. ; *Hus, respublica et imperii Romanarum, ab urbe condita ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum*, Utrecht, 1723, 2 vol. in-8, avec une dissertation sur les anciens peuples d'Italie et une dissert. sur l'établissement des Romains dans cette contrée.

NIEUPOORT (CHARL.-FRANÇOIS-FLORENT-LEOPOLD-HOMME D'HAILLY), vicomte de) diplomate et littérateur, né à Paris en 1746, d'une illustre famille de la Belgique, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Malte, et devint, vers 1786, le chargé d'affaires près de la cour des Pays-Bas, après avoir servi quelq. temps dans les armées autrichiennes et fait ses sarravanes à Malte. Il obtint vers la même époque une commission, située dans la Eria et qu'il échangea plus tard contre celle de Villamport, près de Nivelles, perdit ce bénéfice en 1793, et après le rétablissement du royaume des Pays-Bas, reçut du prince d'Orange le titre de chambellan et la décoration du Lion-Belgique. Le vicomte de Nieupoort est m. en août 1827, membre de l'acad. de Bruxelles, de celle de Stockholm et de plus. autres sociétés sav.

On a de lui, entre autres ouvr., des mémoires sur les mathém. dans les tom. 2 et 4 des rec. de l'acad. de Bruxelles et dans le prem. vol. des nouvelles mémoires de cette comp. ; *Mélanges de mathématiques*, Bruxelles, 1798-99, 2 vol. in-4, avec un supplém. pub. en 1802 ; *Essai sur la théorie du raisonnement*, 1805, in-12 ; un Peu de tout, ou Amusement d'un amateur, ibid., 1818, in-8.

NIEUWENTYT (BERNARD), médecin et mathématicien, né en 1654 à Waigpafdyk en Hollande, m. en 1718, se dévoua avec soin aux emplois qui auraient pu contrarier ses habiletés spéculatives. Il exerça toutefois les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des états de sa province. Nous citerons de lui : *Traité sur un nouvel usage des tables des sinus et des tangentes* (dans le Journal littéraire de La Haye, septembr. et octobr., 1714) ; *la Méthode usagée de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 23 pl., in-4 ; trad. en franç. par Nogues, médecin, Paris, 1725, 1750, in-4 ; ce livre, s'il n'est pas d'un homme de talent, est celui d'un écrivain souvent judicieux et toujours honnête. L'auteur du Génie du Christianisme en a donné (liv. 5 de la prem. partie) un court extrait dans le dépouillant de ses formes relatives. On trouve un éloge de Nieuwentyt dans l'Encyclopédie, t. 8, p. 364, et dans la Bibliothèque Bremaise, t. 2, p. 356.

NIEUWLAND (PIERRE), sav. mathém. hollandais, né en 1763, avait précocité du talent fort remarquable. A 7 ans il avait lu la Bible tout entier et des livres de géométrie ; il avait même fait un poème adressé au Créateur ; à 8 ans il démontrait le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypothénuse, et donnait aux problèmes les plus difficiles qui lui étaient proposés, des solutions qui montraient une pénétration extraordinaire. Les sciences et les belles-lett. partageaient également ses soins lorsqu'il fut nommé, par l'emprise d'Amsterdam, membre de la commission chargée de la détermination des longitudes et de la construction des cartes hydrographiques. En 1789 il fut appelé à une chaire de mathém. à Amsterdam, et se vit ov. 30 ans chargé du triple enseignement de la phys., des mathém. et de l'astronomie à Leyde. Mais il ne jouit pas long-temps de la considération que ses talents lui avaient acquis, car le m. l'envoya à l'âge de 30 ans et 9 jours, en 1794. On a de lui les ouvrages suiv. : *Dissert. philosophico-critica de Masonio Rusio, philosopho stoico*, Amsterdam, 1783, in-4 ; une Dissertation, en hollandais, sur la construction des octans de Hadley, et sur la détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes, ibid., 1788, in-8, en société avec M. Vao-Smidan ; *Discours*, en holland., sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique, ibid., 1789, in-4 ; de *Ratiocinatione disciplinaria cum ratione elegantiarum quæ vocantur litterarum, comparata et ex astronomia naturaliter illustrata*, Leyde, 1793, in-4 ; *l'Art de la navigation*, tom. 1^{er}, Amsterdam, 1793, in-8 ; *Traité de la méthode de Cornélius Douwes pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instants que celui du midi*, publi. en allem. dans le *Calendrier astronomique* de Bode, Berlin 1793, in-8 ; et en hollandais, dans les tables de Douwes (*Zee-man's Tafelen*), Amsterdam, 1800, in-8 ; *Poésies hollandaises*, Harlem, 1797, in-8 ; un gr. nombre de mem. ou de traités inédits, pour la plupart, dans le recueil de la société de La Haye ; et des *Recherches sur la cause phys. de l'inclinaison des orbites planétaires*, avec une méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive, insérées dans l'Annuaire de Bode.

NIFO (AROSTUSTI), en lat. *Niphon*, un des plus célèbres philosophes italiens du 15^e S., né vers l'an 1473, professa successiv. à Padoue, à Naples, à

Pise, et à Salerne, où il m. en 1538, laissant un gr. nombre d'ouvr. qui ont été très-estimés dans leur temps, mais qui sont aujourd'hui à peu près oubliés; on en trouve la liste dans les *Mém. de Nicéron*, tom. 18; nous citerons seulement: *de intellectibus libri sex*, Padoue, 1492; *De immortalitate animæ*, Venise, 1518, 1524, in-fol., en réfutation du fameux traité de Pomponace sur le même sujet; *De falsis divinis prognosticationibus*, Naples, 1519, in-4, écrit publié pour rassurer les esprits que Stoffer avait effrayés en annonçant un déluge universel pour l'année 1524; *De nugariis libri duo*, Bologne, 1531, in-4, trad. en lat. et inséré dans le *Thesaurus antiquæ romanæ*, t. 5; *Opuscula moralia et politica*, Paris, 1645, in-4. — Fabio Nino, son petit-fils, prof. de médecine à Padoue, m. en Flandre, vers 1640, a laissé: *Ophismi*, avec de *causis animarum præcipue*, Leyde, 1617.

NIGER, V. PIGMENTA.

NIGRIUS-FIGULUS (Pestus), condac. et ami de Cicéron, qui lui a adressé l'une de ses épiques (*ad Firm. lib. 1P, 13*), fut lui-même l'un des plus sav. hommes de son temps: à d. gr. connais. en astrolog., il joignait un savoir plus réel comme humaniste et comme philos. Il eut, en qualité de secrétaire, quelq. part à l'instruction du procès de Catilina, fut élu préfet l'an de Rome 665 (59 av. notre ère), remplit ensuite en Asie une mission au retour de laquelle il séjourna quelque temps à Mytilène auprès de Cicéron, et, partisan de Pompée durant les guerres civ., fut envoyé par César en exil, où il m. l'an 45 av. J.-C. Des nombr. ouvr. qu'il avait écrits, il ne reste que des fragmens conservés par Aulu-Gelle, Plin. et les anc. gramm.; ils ont été rec. par Rutgers dans ses *Varior lect.* Outre le *Dict. de Bayle*, on peut consult. sur la vie et les env. de Nigidius un *Mém. de Brigny* dont l'analyse se trouve au t. 29 du *Rec. de l'Acad.* des inscriptions.

NIHUS (PANTHOE), en lat. *Nihusius*, sav. controversiste que Bayle appelle un fameux converti et convertisseur, évêq. de Myre et suffragan de l'évêq. de Mayence, né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, m. à Erfurt en 1657, est aut. de quelq. *Traité de controverses* dont on trouve le détail dans le *Dictionn.* de Bayle; on lui doit aussi les écrits suiv.: *Epistola philologica ex cæcis narratiæ Pomponii Mela de navigatione*, Hanau, 1622, in-4; *Adnotationes de communione Orientalium sub unius specie*, impr. à la suite de l'ouvr. d'Allacci intit.: *de Eccles. perpet. consensione*, Cologne, 1638, in-4; *Tractatus chorographicus de nominibus Asia provinciarum ad Tigridem, Eufratem, etc.*, Cologne, 1638, in-8; *Epigrammatum libri duo*, Collog., 1641, in-16, etc.

NIKBY BEN MAS'OD, hist. persan du 8^e S., de l'hég. (1^{re} de l'ère chrét.), est aut. d'une *Hist. universelle*, depuis les anciens rois de Perse jusque et y compris le règne de Djenghiz-Khan. La biblioth. du roi possède un MS. de cette hist., dont M. Sylvestre de Sacy a donné un extrait dans le tom. 2 des *Notices des MS.* de cette biblioth.

NIL ou NILUS (St), moine grec, disciple du St-Chrysostôme, né dans l'Ég., à Ancyre, en Galatie, vint d'abord dans le monde, fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople, se maria, eut deux enfans, puis se sépara de sa femme, et se retira ensuite au mont Sinai, avec son fils Théodule, et y vécut avec les moines qui habitaient cette retraite. On a d'ailleurs peu de détails authentiques sur la vie de ce pieux solitaire. Il a laissé: dix-neuf *opuscules ascétiques*, recueillis et trad. en lat. par Saares, évêque de Voisou, Rome, 1673, in-fol., rare; un *recueil de lett.*, publ. en grec et en lat. par Allasio, Rome, 1668, in-fol. Les *opuscules* et les *lettres* de St Nil ont été insérés en entier dans la *Biblioth. patr.*, tom. VII et XXVII. Fontaine a publ. quelques-uns des *opuscules* en franç. à la suite de la trad. des *Œuvres de St. Clément d'A-*

lexandrie, Paris, 1696, in-8. — NIL, archevêq. de Thessalonique dans le 1^{er} S., a écrit un traité contre la suprématie du pape, impr. avec un autre sur le même sujet, par Barlaam, Paris, 1665, in-4, avec des notes de Saumaise. — NILUS, surnommé *Doxapatris*, archevêque grec, composa, sur l'invocation de Roger, roi de Sicile, à la fin du 11^e S., un *Traité des cinq patriarchats* (de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople), ins. par P. Allsius dans son *ouv. de Controversæ ecclæ.*, et dont Et. Lemoine donna une édit. grecque et lat., Leyde, 1685, in-4.

NILES (SAMUEL), ministre de l'église de Braintree (Massachusetts) dans l'Amérique du nord, m. en 1762, a publ. *Compte succinct et officiel de l'état présent des égl. dans la Nouv.-Angleterre*, Boston, 1745; *Défense de plus. points de doctr. importants*, etc., ib., 1752, in-8; *Doctr. de l'Ecrit. sur le péché orig.*, etc., 1757, in-8; ces ouv. sont en angl.

NINIAS, V. NINUS II.

NINON DE LENCLOS, V. LENCLOS.

NINUS, roi d'Assyrie, monta sur le trône, s'il faut en croire Ctésias, et Jules Africain, l'an 2048 av. notre ère. Il n'est pas le premier conquérant dont les hommes aient eu à déplorer la gloire sanglante: Vexoris, roi d'Egypte, et Tanaus, roi de Scythie, avaient paru long-temps avant lui; mais leurs guerres n'avaient été que des expéditions passagères et lointaines. Ninus fut le prem. qui mit une certaine suite dans ses entreprises. Après avoir rassemblé une armée formidable, il fit un traité d'alliance avec Aréus, roi d'Arabie, et marcha contre ses plus proches voisins, les habitans de la Babelonie (car Babylone n'existait pas encore). Il les eut bientôt subjugués. Passant de là en Arménie, il se fit un allié utile de Barsanis, roi de ce pays, et ensuite dans la Médie. De nouveaux succès lui donnaient une nouvelle ambition, il poussa plus loin ses conquêtes, subjuga en 17 ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Egypte. Il bâtit, sur les bords du Tigre, une ville qu'il appela Ninive, et qui parut n'avoir point eu d'égal dans les temps anciens. Ce fut après la fondation de cette ville qu'il songea à conquérir la Bactriane. Il rassembla, à cet effet, une armée presque innombrable, et, après avoir essuyé un premier échec, s'empara successivement de toutes les villes, à l'exception de Bactres (aujourd'hui Balk). La capitale, dont le siège traîna en longueur. Ce fut Sémiramis qui eut le bon. de le terminer: elle était la femme de Mémonas, chef du conseil de Ninus et gouvern. du Syrie; elle devint celle du roi lui-même. Ninus lui laissa le trône, à sa mort, arriva l'an 1666 av. notre ère. Il avait régné 52 ans, selon Ctésias et Jules Africain, et 55, selon Eusèbe. Rollin et d'autres écrivains pensent qu'il n'est autre que le Nemrod dont parle la Genèse. Il faut bien se garder surtout de le confondre avec Ninus, fils de Belus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule: car celui-ci est postérieur au précédent, de plusieurs siècles. — NINUS le Jenne, ou NIVAS, fils du précéd., et de Semiramis, succ. à sa mère, qui abdiqua l'empire, un qui, selon d'autres auteurs, fut mis à m. par son fils. Quelqu'il en soit, celui-ci, dans les 38 ans de règne qu'on lui donne, se montra indigne du sang dont il sortait, par son incurie complète et sa honteuse mollesse. Il est toutefois le prim. héros de la trag. de *Semiramis* de Voltaire.

NIOBE (myth.), fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, sœur de sa nombreuse famille, osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfans, et prétendit mériter plus que cette déesse des temples et des autels. Latone remit sa vengeance aux mains d'Apollon et de Diane, qui tuèrent à coups de flèches tous les enfans de Latone, à l'exception d'Amoclys et Melibée. Cette perte plongea Niobe dans la plus vive douleur, et elle fut métamorphosée en rocher,

NIPHUS. V. Nivo.

NIRAM, poète persan, passe pour l'auteur de *fablées* et de comiques qu'un édit. anonyme a publi. pour la 1^{re} fois, à Leipzig, 1808, 1 vol. in-fel. de 120 pag., avec une version lat., des notes et un vocabulaire.

NISAS (HENRI DE CARRION, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, etc., né au château de Nizas en Languedoc, vers 1680, suivit de bonne heure la carrière militaire. Il commandait un régim. de son nom au siège de Bancelonne, en 1697; placé ensuite à la tête du régim. de la *Pierrelle-Marine*, il se distingua à la bataille de Luxem. (1702), contribua à la défense de Toulon (1707), fut nommé brigadier, et commanda un corps de grenadiers réunis au siège de Gironne (1711). Il reçut successivement les grades de maréchal-de-camp et de lieutenant-général, d'abord lieutenant de roi de la province de Languedoc, prit sa retraite, et m. en 1753, âgé de 74 ans. Il a laissé quelques essais *MSs.* sur l'art de la guerre dont son petit-fils, le colonel Carrion de Nizas, a tiré plus d'observ. importantes pour la composition de l'ouvrage intitulé *Essai sur l'art. générale de la guerre*, Paris, 1824, 2 vol. in-8. On doit au marquis de Nizas l'établissement des cantonniers sur les grandes routes; mesure qu'il fit adopter par les états de Languedoc dont il était l'un des barons. Il en avait reconnu l'utilité en Italie, lorsqu'il était gouvern. d'Acqui et de la province du Monferrat, pendant la guerre de la succession. Pioraz a conservé un article détaillé à cet officier-général dans sa *Chronologie militaire*.

NISOLE (GUILT.), méd., né à Montpellier en 1657, mort en 1735, s'était appliqué surtout à l'étude de l'histoire naturelle et de la botanique. On trouve de lui, dans les *mém.* de l'acad. de Montpellier, dont il était membre, un gr. nombre de dissertat., d'observat., et de *descript.* de plantes indigènes et exotiques.

NISUS (mythol.), roi de Mégare, avait, parmi ses cheveux, blancheur par l'âge, un cheveu de couleur poire, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, éprise de Minos, qui vint assiéger Mégare, coupa le cheveu fatal pendant le sommeil de son père, le porta à son amant, et celui-ci devint bientôt maître de la ville. Les deux châtégèrent Nisus en épervier, et sa fille en chouette. — NISUS est aussi le nom d'un des guerriers troyens qui suivirent Enée en Italie, et que Virgile a immortalisé dans le plus touchant épisode de son célèbre poème.

NITARD, NITHARD ou NIDHARD (JEAN-ÉTIENNE), card., né dans le duché d'Autriche en 1607, entra dans l'ordre des jésuites en 1631, devint confesseur de l'archiduchesse Marie, qui depuis épousa le roi d'Espagne Philippe IV, fut ensuite nommé inquisiteur-général du royaume, acquit un grand crédit à la cour de Madrid, et entra dans le ministère. Mais un parti s'étant formé contre lui, il se retira à Rome, où il eut plus tard le titre d'ambassadeur d'Espagne auprès du pape (fut élevé au cardinalat par le pape Clément X. en 1672, et m. en 1681. On a de lui quelq. *opuscules ascétiques*, réunis et publi. à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

NITHARD (appelé quelquefois, par corruption, *Nichtard*, *Guntard* et *Pinard*), l'un des plus anciens histor. français, fils du célèbre Agobert et de Bertine, fille de Charlemagne, naquit antérieurement à l'anée 790. On croit qu'il servit, en qualité de duc ou comte de la côte maritime, dans les armées de Charlemagne, et qu'après la mort de Louis-le-Debonnaire il s'attacha à Charles-le-Chauve, gagna la confiance de ce prince, et mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les 3 frères. Ayant pris les armes pour repousser les Normands, qui ravageaient la Neustrie et l'Amiénois, il reçut à la tête une blessure dont il m. vers l'année 838. Il est aut. d'une *Hist.* des divisions entre les fils de Louis-le-Debonnaire, com-

posée par ordre de Charles-le-Chauve; elle a été mise au jour par Pithou en 1588, puis réimp. par Duchesne en 1636, et insérée d'une manière correcte dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par dom Bouquet, t. 7. La première édition en a donné une trad. franç. dans son *Hist. de l'Empire d'Occident*, t. 1^{er}, édit. de 1685.

NITOCRIS (fable), reine de Babylone, fit détourner l'Euphrate de ses cours pour la construction d'un pont sur ce fleuve, et fit mettre sur son tombeau une inscription par laquelle elle prometait de grands biens à ceux qui la nécessité l'aurait d'y chercher une ressource. Orosius, fils d'Hystaspes, fit ouvrir le tombeau, et n'y trouva qu'un cadavre avec cette nouvelle inscription: *Si tu n'étais insatiable et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé ma sépulture.*

NITSCH (PAUL-FRÉDÉRIC-ACHAT), savant et laborieux littér., né en 1793 à Glaucha, dans le comté de Schenbourg, m. en 1794 à Diers, dans la Thuringe, où il exerçait le ministère évangélique, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. estimés, parmi lesquels nous citerons: *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin-le-Grand*, L. 1^{re}, Erfurt, 1784, in-8; *Descript. de l'état civil, ecclésiastique, moral, ecclésiastique*, etc., des Grecs, ibid., 1791, 2 vol. in-8, et 1806, 4 vol. in-8, édit. corrigée et augm. par MM. Koppke et Harpfer; *Description de l'état civil des Romains*, 1806, 2 vol. in-8, édit. donnée par MM. Koppke et Ernesti; *Théologie des modernes*, ou *Exposition de la croyance chrétienne*, Erfurt, 1799, in-8; *Introduction à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins*, Altesbourg, 1799, in-8; *Plan abrégé des antiquités grecques*, d'après les époques nationales, ibid., 1791, in-8; *Leçons sur les poètes classiques romains*, ibid., 1792-1793, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude des anciens monuments*, à l'usage des artistes et des amateurs, tome 1^{er}, Jéna, 1792, in-8; *Plan abrégé de la géographie ancienne*, ouvr. très-estimé, dont M. Naonert a donné une édit. augm., Leipzig, 1798, in-8; *Nouveau Dictionnaire de Mythologie*, Altenbourg, 1793, in-8; ib., 1821; *Introduc. à la mythologie et à la théologie des Grecs*, ibid., 1794, in-8. On trouve une notice sur la vie de Nitsch dans la *Nécrologie* de Schleiergroll, année 1794, tome 2.

NIVELLE. V. HORN ou HORST et CHAMPSÉ.

NIVELLE (GABRIEL-NICOLAS), théol., fils d'un avocat de Paris, se livrait au ministère St-Magloire, à Nantes, à l'époque de la plus grande fermentation des esprits sur les affaires de l'église en 1717 et 1718, se mita au des agens les plus actifs des appelans, rédigea des *mém.*, rédigea des allusions aux actes d'appel, et fit plus. voyages à Paris à cet effet, essuya des persécutions, fut condamné à mort à la Bastille, et m. à Paris en 1761 à l'âge de 74 ans. Dans les fonds des écrits qu'il composa, on qu'il publia à l'appui de ses opinions, on cite celui qui a pour titre: *La Constitution Vaincue déferée à l'Eglise univ.*, ou *Recueil géo. des actes d'appel*, Cologne, 1757, 4 t. in-fol.

NIVERNOL (LOUIS-JEAN BARBON MANCINI MAZARINI, duc de), ministre d'état, pair de France, brigadier des armées du roi, chef de ses ordres et grand d'Espagne de première classe, né à Paris en 1716, fit ses prom. armes à l'âge de 18 ans, sous le maréchal de Villeroy, en Italie, et fut nommé colonel du régim. de Limoux. Les fatigues qu'il eut dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé l'obligèrent à quitter la carrière des armes. Dès-lors, il se voua à l'étude des lettres et au commerce des muses. L'académie française l'appela remplaceur Massillon, et l'acad. des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son sein. Il fut successivement envoyé en ambassade à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1762. Lors de la lutte entre

le parlement et le ministère en 1771, il soutint en même temps les droits de la patrie, fut appelé un moment aux conseils de Louis XVI sous le ministère de Vergennes, et se trouva au nombre des serviteurs dévoués qui entourèrent le roi en 1791. Dénoncé par Chauveteau à la commune de Paris, il fut arrêté le 13 septembre 1793, perdit presque toute sa fortune, ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor 1795, présida la même année l'assemblée électorale du dép. de la Seine, et m. le 25 février 1798. Ses productions ont été rassemblées et publiées par lui-même, Paris, 1795, 8 vol. in-8, contenant : des *fables* ; une trad. en vers français de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, des 1^{re}, 2^e et 15^e livres des *Métamorphoses* d'Ovide, du 4^e chant du *Paradis perdu*, du *Joseph* de Métastase, de l'épique du *Médor* tiré de l'*Artiste*, et du *Richard de Fortiguerra* ; — des imitations de Virgile, de Propertius et d'Anacréon ; — des réflexions sur le génie d'Huracé, de Despreaux, et de Jean-Bapt. Rousseau ; un morceau estimé sur l'éloge ; une trad. de l'*Agricole* de Parisis, et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais des recherches sur la religion des peuples Chaldéens ; les vies de quelq. troubadours d'après les Mss. de Ste-Belaise ; et autres mélanges en prose. On doit à M. François de Neufchâteau les *Œuvres posthumes* du duc de Nivernais, 1807, 2 vol. in-8, précédées de l'éloge de l'auteur, de *lettres familières* concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de *petits drames* de société, de deux dissertations, l'une sur la *politique de Clovis*, l'autre sur l'*indépendance de nos rois par rapport à l'empire*, toutes deux présentées à l'acad. des inscript. ; et de 9 discours prononcés au nom de l'acad. à des récipiendaires. — La 2^e femme du duo de Nivernais, Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort, a donné, en un petit vol. in-16, imp. en 1784 chez Didot, *Nyris et Agné*, histoire grecque en 3 parties, accompagnée de pensées diverses et d'un sermon.

NIVERS (GARAJEL), musicien français, organiste de St-Sulpice et de la chapelle de Louis XIV, né à Paris, et m. dans la même ville vers 1770, à un âge avancé, a laissé des *œuvres* théologiques estimées : *Traité de la composition de la musique*, Paris, 1668, in-8, et Amsterdam, 1677 ; *In Gamme du si*, ou, qui contribue à faire disparaître le système des nuances ; *Plaisir*, sur le chant grégorien, Paris, 1683, in-8 ; *Traité de la musique des enfans*, et 15 livres d'orgue.

NIZA (Manco de), religieux franciscain, chargé par don Antoine de Mendosa, vice-roi du Mexique, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume, partit de Culiacan le 7 mars 1539, s'avance jusqu'à une petite distance de Cibola ou Cihora, capitale d'une province du même nom. Les dispositions hostiles des habitants l'ayant forcé à rétrograder, il donna au vice-roi une relation qui a été imp. dans le 1. 3 de Ramusio. — Un autre NIZA (Taddeo de), Italien baptisé, a écrit une *histoire du Mexique* qui n'a pas été publiée.

NIZAM EL MOLOUK (KRONJAN-HACAN), calife grand-vézyr en Perse sous la dynastie des Seldjoukides, né l'an 408 de l'hégire (1017-8 de J.-C.) dans un village du Khorasan, exerça d'abord divers emplois sous le règne de Mas'oud, sultan des Ghaznévides, puis fut nommé vézyr l'an 455 (1063) à l'arabien, ou l'our de Alp-Arslan, successeur de son oncle Toghrul. Nizam, pendant 30 années de vézyrat, joignit à une extrême prudence l'amour des lettres et des sciences ; il assoupi le révolte du gouverneur du Khorasan, diminua les impôts, fonda des collèges dans plusieurs villes, en un mot il ne négligea rien pour le bonheur des peuples comme pour la gloire du souverain, et mérita d'être regardé comme l'un des plus grands hommes de l'Orient. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à l'empire, il ne put prévenir sa disgrâce, provo-

quée par les intrigues de la sultane Terkhan-Khatoun, et périt à l'âge de 77 ans, assassiné par ordre du vézyr qui était appelé à le remplacer, en 485 (1092). Il avait composé un *ouvr.* célèbre dans l'Orient sous le titre de *Wassai*, espèce de testament politique, dans lequel il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner leurs états.

NIZAM-EL-MOULOUK ou NIZAM-AL-MOULK, nom et tit. d'honneur, sous lequel les voy. et les histor. modernes de l'Inde désignent Tékya Qelytré-Khan (prince tirant l'épée), qui joua un grand rôle dans les événements politiques de l'Inde pendant la première moitié du 15^e S. Né à Chah-Djihan-Ahmad (au Delhi) vers 1498, il fut élevé à la cour des grands Moghols, et exerça successivement du règne de Behader-Chah, fils et successeur d'Aurang-Zeyb, une influence qui lui eut l'adresse de coexister sous le règne des successeurs de ce prince. A force de ruses et de politique, il parvint à rendre indépendant son gouvernement du Dekhan, l'agrandit aux dépens de plus. autres provinces, administra son souverain pendant 4 ans des états qui formaient au moins le quart de l'empire du grand Moghol, et m. en 1738, âgé de 104 années lunaires, emportant avec lui la haine des habitants de la Presqu'île et du Haut-Indoustan, et le mépris des Français, des Anglais et des Persans.

NIZAMI ou NIDJAMI, célèbre poète persan du 6^e S. de l'hégire, surnommé *Condycow*, du nom de la ville de Candjeh, dans la province d'Arran, où il était né, est auteur de 5 poèmes qui ont été réunis après sa mort l'an 576 de l'hég. (1180-81 de J.-C.) en un recueil nommé en arabe *Khamseh*, c.-à-d. cinq, et en persan *Pentich-Ghansf*, c.-à-d. les 5 trésors, formant ensemble 28,000 distiques ; on y trouve un poème moral mêlé d'apologues et de contes, les *Amours de Khosrou et Sherin*, les *Amours de Leila et Medjnoun*, l'*Hist. romanesque* du roi Buhramghour et de sept Princesses, l'*Hist. romanesque* d'Alexandre, en 2 parties, dont la 1^{re} a été impr. avec un comment. persan à Calcutta, 1812, in-4 ; on en trouve aussi une partie dans les *Selections for the use of the students of Persian class*, Calcutta, 1810, t. 4. Quelques apologues ou anecdotes du Nizami ont été impr. avec une trad. anglaise dans le 2^e du recueil intitulé *Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786. On trouve aussi le traduct. de divers morceaux de ses poèmes dans l'*ouvr.* intitulé : *Geschichte der schanen Redekunst Persien*, Vienne, 1818.

NIZZOLI ou NIZZOLIO (MASTO), en lat. Nizzolus, sav. littér. et philosophe estimable, né en 1498 à Brescello ou à Boretto, dans le Modénais, m. à Brescello en 1566, avait été chargé successivement d'une chaire à l'université de Parme, et de la direction de l'académie fondée à Solonietta par le prince Vespasien de Gonzague pour l'enseignement des langues anciennes. Sans parler de ses divers écrits polémiques, nous citerons de lui : *Observat.* in *M. Tullium Ciceroem*, Pratoisino (sans d'une terre du comte J.-F. Gambora, son Médecin et son héraut), 1535, in-fol. ; *Vesite*, Alde Manuce, 1570, in-fol., sous le titre plus convenable de *Theatrum Ciceronianum*, Francfort, 1613, in-folio ; publiée de nouveau par Farciolotti, avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, Padoue, 1734 ; de *veris Principis et veri Ethone philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4, dont Leibnitz a donné une nouv. édit. avec une *préface*, Francfort, 1670, in-4. V. Tiraboschi, *Bibl. modenae*, t. 3, pp. 353-56. Nizzoli (Jean-Dominique), poète ital. du 16^e S., né à Florence, et laissé *Viaggio del Clemente VII o Ferraro*, poème, in ottava rima ; *nova Impresa di Ferrara*, etc., Rome, Bologne et Florence, 1599, in-8 ; *il Dignino di Cristo nel deserto*, etc., (in ottava rima), Bologne, 1611, in-8.

NOAILLES (Antoine de), amiral de France, ambassadeur en Angleterre, gouverneur de Bordeaux, etc., né en 1505 d'une ancienne famille du Limousin, entra fort jeune dans la carrière des armes et dans celle de la diplomatie, accompagna en Espagne la vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser, pour François I^{er}, l'infante d'Autriche; sœur de Charles-Quint et veuve du roi de Portugal; il fut ensuite revêtu de la charge de chambelland et de l'enfance de France en 1530, se distingua pendant la seconde guerre de François I^{er} contre Charles-Quint, notamment à la bataille de Cerisoles en 1544; reçut la titre d'amiral de France, à l'avènement de Henri II à la couronne; fut envoyé en ambassade en Angleterre; négocia la trêve de 5 ans, conclue à Vaucelles en 1556, entre l'empereur et le roi de France, et, en 1562, son gouvernement de Bordeaux en 1562. L'hist. de ses négociations en Angleterre a été publiée par l'abbé de Vertot, avec la relation de celles de son frère, Paris, 1763, 3 vol. in-12. — **NOAILLES** (François de), frère du précédent, et le plus habile diplomate de son S., né en 1519, embrassa l'état ecclésiastique et se trouva pourvu de l'évêché d'Aqs lorsque Henri II l'envoya en ambassade à Venise en 1558; il fut ensuite successivement chargé des ambassades de Londres, de Rome et de Constantinople; il eut la gloire, pendant qu'il résidait dans cette dernière ville, de rétablir la paix entre Sélim II et les Vénitiens. De retour dans sa patrie, Noailles continua de jouir d'une gr. considérat. à la cour de France et m. à Bayonne en se rendant aux eaux des Pyrénées l'an 1585.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1631, fut promu de bonne heure aux prem. dignités de l'église, assista en 1681 à l'assemblée extraordinaire du clergé tenue à l'opération de la régale, et celle-ci furent adoptés les 4 articles, dits de 1682. Dans la controverse du quietisme, il parut d'abord comme médiateur entre Bossuet et Fénelon; mais bientôt, entraîné par l'ascendant du premier, il publia quelques écrits contre Fénelon. En 1697, il fut nommé commandeur des ordres du roi; en 1700 il fut créé cardinal, et alla à Rome recevoir le chapeau. La douceur de son caractère, la pureté de ses vues, la modération dont il avait fait preuve dans toutes les assemblées du clergé semblaient promettre une paix profonde à l'église de Paris; mais les propos, du P. Quesnel et les écrits auxquels elles donnaient naissance, les querelles de la bulle *Unigenitus*, l'interdiction des jésuites, furent la source d'une foule de dissensions qu'en mélange d'entêtement et de faiblesse ne contribuaient pas peu à entretenir; en sorte qu'à 20 m., en 1720, son diocèse était en proie à une agitation extrême. On lui doit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Dans le désastre de la guerre de 1709, il avait fondé son argentier pour venir en secours des pauvres; plus tard il avait établi la police de l'archevêché, et réparé et embellie l'église de Notre-Dame. On trouvera des détails sur les controverses de ce temps dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Arrigny, dans l'*Etat de Fénelon*, par le card. de Bausset, etc. On a publ. en 1718 un recueil des mandemens du cardinal de Noailles.

NOAILLES (Anne-Jean), frère du précédent, duc et pair et maréchal, né en 1650, obtint la survivance du grade de capitaine des gardes-du-corps du roi en 1661. Fit sa prem. campagne en 1664, et commanda les 4 comp. des gardes-du-corps dans la conquête de la Franche-Comté en 1668. Pendant la guerre de Hollande, en 1673, il donna de ses talents une si haute opinion que le roi lui confia le gouvernement du Languedoc; c'était au moment où se préparait la révocation de l'édit de Nantes. Le duc de Noailles, après avoir inutilement tenté les voies de la douceur pour apaiser les rebelles, fut

forcé de recourir aux armes; cependant il ne cessa de montrer un esprit conciliant, et disposé à la clémence envers des sujets égarés. Rappelé en 1689 pour être mis à la tête d'une armée destinée à secourir les Catalans qui voulaient secouer le joug de l'Espagne et se joindre sous la protection de la France, il se signala par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec adresse et succès, telles que celles de la prise du château de Camperdon et ayant ensuite été forcé d'évacuer cette place, il la fit démolir et priva l'ennemi d'un point de défense très-important. La prise de Roca, la bataille du Ter, gagnée le 27 mai 1694, la prise de Pelamos et celle de Girona, celle du château d'Hostalrich, le 20 juillet 1694, et de Castel-Fallit, mirent le sceau à sa réputation militaire et lui assurèrent l'estime de Louis XIV. En 1695, sa santé l'obligea à quitter l'armée; il revint à la cour, y passa plus, années et m. en 1708. Il avait épousé en 1671 Marie-Françoise de Beaumontville, qui donna le jour à 21 enfants, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien Maurice, doul l'article suit.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres du son père; il se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et fut choisi en 1700 pour accompagner le roi d'Espagne à Madrid. La guerre de la succession d'Espagne lui ouvrit alors une carrière qu'il parcourut avec gloire; il ne se distingua pas moins par son courage que par ses talents militaires. Général des armées du roi en Roussillon, il remporta, en 1708 et 1709, plus, avantages sur l'ennemi, emporta le place de Girona au milieu de l'hiver du 1710, et força, par cet exploit, le reste de l'armée à déposer les armes. Philippe V et Louis XIV récompensèrent ses services par le tit. de grand d'Espagne de prem. classe, et celui de duc et pair. Malgré la maculature que le roi témoigna contre le card. de Noailles au sujet des querelles de la bulle *Unigenitus*, Adrien Maurice conserva toujours sa faveur. Après la m. de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, puis conseiller au conseil de régence en 1718. L'entrée du duc de Balthazar au conseil fut pour lui le cause d'une disgrâce passagère pendant laquelle il conserva son crédit extraordinaire qu'il fit tourner au profit de sa province. Le m. du cardinal Dubois mit un terme à sa disgrâce; placé à la tête du conseil des finances, il fit des réformes utiles; en 1719 il fut recouru à une mesure violente contre les financiers, et les assujettit à une restitution considérable. Il servit ensuite dans la guerre de 1733, au siège de Philippsbourg, pendant lequel il gagna le bâton de maréchal, eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et força les Allemands à évacuer Worms, dont ils s'étaient emparés; il se distingua l'année suivante en Italie, puis en 1741 et en 1743 en Allemagne. Après cette dern. campagne son âge avancé l'obligea de ne plus servir l'état que du son conseil; il entra dans le ministère et m. à Paris en 1766. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1777 par l'abbé Millot, 6 vol. in-12.

NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné d'Adrien-Maurice, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieutenant-général; il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de St-Germain-en-Laye en 1754, et fut créé maréchal de France l'année suiv. de vic. s'offre rien de bien remarquable; on a souvent cité ses bons mots; il eut quelquefois un peu piquant, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il m. à St-Germain-en-Laye le 21 août 1793; sa veuve, née Goué-Brinze, périt sur l'échafaud révolutionnaire le 4 thermidor an 31, à l'âge de

20 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

NOAILLES (Loris-Martin, vicomte de), second fils du maréchal de Mouchy, né en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes, se livra sur la tactique militaire à des études approfondies. Dans le Nouveau-Monde, où il avait combattu avec gloire sous les yeux de Washington, il avait pris un enthousiasme de liberté qui le plaça dans les rangs des plus vifs partisans de la révolution ; cependant il n'en professa pas encore les principes à la chambre particulière de la noblesse et, la réunion des 3 ordres ; il se prononça même contre la réunion, et voulut conserver à chacune des chambres le veto qu'elles exerçaient l'une sur l'autre ; ce ne fut qu'après la réunion de la noblesse au tiers-état qu'il se plaça du côté gauche. Dans la nuit du 4 août 1789, il proposa l'égalité répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut là le premier signal des sacrifices patriotiques. Ses talents lui donnèrent de l'influence, surtout dans le conseil militaire ; ce fut sur ses rapports que l'on décréta l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prisa surtout la fidélité à la nation et à l'assemblée, fut employé ensuite comme maréchal-de-camp commandant à Sedan, puis enfin chargé du commandement des évènements du camp de Valenciennes en 1792. Peu après il donna sa démission et passa en Angl. Lorsque le calme parut remonter en France, Noailles se fit rayer de la liste des émigrés, reprit du serv. et se rendit à St-Domingue avec le grade de général de brigade. Chargé de la défense du môle St-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à échapper à la surveillance de l'ennemi ; ayant été reconstruit par une corvette angl., il l'attaqua avec succès, monta la prem. à l'abordage et s'en rendit maître ; mais il avait reçu une blessure mortelle ; il expira le 9 janvier 1803 à la Havane, où il avait réussi à faire entrer sa prise. — M^{me} la vicomtesse de NOAILLES, son épouse et sa nièce, avait péri à l'âge de 34 ans comme complice de la prétendue conspiration des décrets du Luxembourg.

NOAILLES (le duc de), né en 1730, fils eût du maréchal de ce nom, fut appelé d'abord duc d'Ayen. Il occupa le nombre des gardes-du-corps à 13 ans, il devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles-Cavalerie, corps appartenant à sa famille qui l'eût levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne ; et après avoir fait les 4 dern. camp. de la guerre de 7 ans, il fut créé capitaine de la compagnie d'écolles des gardes-du-corps ; il en exerça les fonctions sous le règne de Louis XV et de Louis XVI, garda 19 ans ce dern. prince, et se réfugia en Suisse lorsqu'il ne dépendit plus de la force humaine que ses mérites fussent oubliés. Le duc de Noailles, après avoir passé dans le canon de Vend. trente années d'une vie laborieuse et honorable, reparut un moment en France à l'époque de la restaurat., il fit avec quelques-uns à la chambre des pairs, et m. en 1824 à Fontenay-en-Fr., entouré de quatre gènes. de sa famille. Il avait été reçu en 1777 membre de l'académie des sciences, et en 1810 il fut compris dans la réorganisation, de l'Institut avec le titre d'acad. l'hyp. C'est à lui qu'est due la carte d'Allemagne connue sous le nom de Chancelier, la prem. bonne de ce pays, de l'avenue même des nationaux. L'éloge du duc de Noailles, prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy), se trouve dans le *Moniteur* du 5 fév. 1825.

NOBILI (CÉSAR), d'une famille illustre de Lucques, vivait dans le 16^e S. On a de lui : *Oratio habita in publico consistorio ad Clementem VIII, P. M. pro obedientia resp. Lucantis*, Rome, 1523, in-4. — NOBILI (le P. Dominique-Marie), de la même famille et de la congrégation de la mère de Dieu,

a publié : *Opere predicatorie, contenenti lezioni auree e morali sopra la divina scrittura*, 1780, 4 vol. in-8. — NOBILI (le P. Dominique-Marie), de la même famille et de la même congrégat., a laissé des *Sermons et des Panegyriques*, 1783, in-4. — NOBILI (Hyacinthe), religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné un ouvrage curieux, intitulé : *Il vagabondo, ovvero sferza del burlante e vagabondo ; opera aulica nella quale si scoprono le scempi, i vizii ed i pericoli di coloro, che, Venendo a Macerata*, 1637, in-8.

NODLE DE LA LAUZIERE (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, né à Marseille en 1718, entra en 1740 sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, aux sièges de Fribourg et de Tournai ; il quitta le service en 1746, vint se fixer à Nîmes, et fut élu premier consul de cette ville en 1763. En 1768, il retourna à Marseille, fut nommé membre associé-résident du Acad. de cette ville, et m. en 1806. On a de lui : *Abbrégé chronologique de l'Histoire d'Aries jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1767, in-4, avec planches ; et un discours sur cette question proposée par l'acad. de Marseille en 1779 : *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embarcadere du Rhône ?* réimpr. en 1780.

NOELVILLE V. ASNAULT de NOELVILLE. — NOELAUT (N.), géographe et compilateur, n. à Paris vers 1745, est auteur des ouvr. suiv. : *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec cartes ; cet ouvrage, dont Langlet-Dufrenoy fait l'éloge, renferme des détails importants sur la géogr. ecclésiast. d'après Commaireville et les *Tablettes chronologiques de Marcell*, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours, Paris, Bachelier, 1729, in-12 ; *Tableaux du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12 ; on y trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe, les principales révolutions des divers états de l'Asie, moderne, rangés par ordre alphabétique ; il est suivi de *Remarques curieuses*, etc. Il avait commencé à publier une *Bibliothèque des poètes lat. et franc.*, ibid., 1731, in-12 ; mais il interrompit cette publ. qu'il n'avait aucun succès. On a encore de lui un écrit sur l'*Origine et les Progrès des arts et des sciences*, ibid., 1740, in-12, dans lequel il cherche à prouver que ce n'est pas eux Egyptiens, mais aux Chrétiens que nous devons nos connaissances ; cet écrit est suivi d'une list. abrégée de l'imprimerie.

NOBODY (C...), jeune poète, né dans les environs de Beauvais en 1766, est connu comme aut. d'une pièce de vers érotiques, intitulée *La Nerve de Guald*, Paris, en 2 de la rep. (1793) ; la 24 de 35 pag. Il s'était lié d'un coup de patinet en 1787, à Paris.

NOGERA (JOSÉPH), médecin, né à Marseille en 1643, m. dans les premières années du 18^e S., a laissé : *Opus medico-pharmacologicum contemplativum*, etc. Marseille, 1693, in-8.

NOGÉTI (GABRIEL), jés., littér. et théolog. gén., né à Pontremoli vers 1625, professa d'abord avec talent et succès dans le collège Romain, fut nommé en 1756 coadjuteur du savant Dominique Turin, théologien de la pénitencerie ; et m. en 1759. Les sagesse et sagesse furent contre l'ordre des jésuites s'engagèrent à prendre la plume pour la défense de ce corps, dont il était membre, et il publia à cette occasion plusieurs écrits, dont on trouvera la liste dans l'*Histoire littéraire d'Italie* de Tiraboschi, t. 7 et 9. On a de lui en outre : des *Eloges latins*, impr. à Rome en 1761, avec celles de Rapi ; un poème intitulé *L'irre*, et un autre intitulé *L'Aurora boreale*, pub. par le P. Bonaventura à Rome, 1747, avec des notes, et inséré dans les *Poemata didascalica*, du P. Oudin, Paris,

1749, 3 vol. in-8. On trouve une imitation du second de ces poèmes dans les *Mois de Rouher*.

NODAL (BARTHELEMI-GABRIEL de), navigateur espagnol, chargé par Philippe III d'aller, avec deux caravelles de 60 tonneaux, reconnaître le détroit que Lemaire et Schouten venaient de découvrir, et d'examiner s'il étoit possible de le garder en construisant des forts sur les rivières, partit de Lisbonne le 27 décembre 1618, remplit sa mission avec autant de bonheur que d'intelligence, et revint en Espagne après avoir fait et douse jours de navigation. Il a publié en espagnol, conjointement avec son frère Guzmán, qui faisoit partie de la même expédition, un journal de son voyage sous le titre suivant : *Relacion del viaje que fue por los estrechos Barth - Goetz de Nodol y de Guzmán de Nodal*. Frères, nats de Pontevedra, pour la découverte d'un nouveau détroit, Madrid, 1621, 1 vol. in-4, avec une carte.

NODOT (FRAÇOIS), auteur connu par la publication de quelques *Fragments de Petronius* (Paris, 1693), prétendit les avoir découverts à Belgrade ; mais les savans en contestèrent l'authenticité. L'éditeur publia en 1700, pour réfuter leurs objections, un écrit intitulé le *Cadre-Critique*. On a aussi de lui le *Manuscrit des armées*. Il a, enfin, d'après Jean d'Acras, un roman intitulé : *l'Histoire de Melusina*, Paris, 1693, 1700, in-12, ainsi que *l'Histoire de Geoffroy à la Grand-Dent* ; imitée du roman de Melusine, Paris, 1700, in-12.

NOË (*Neos, Consolation*), fils de Lamech, naquît l'an 2973 avant J.-C. Il fut vertueux dans un temps que l'Ecriture nous représente comme le règne de la plus profonde corruption ; mais il trouva-t-il grâce devant le Seigneur, qui se représentait d'avoir créé l'homme, voulut l'acquiescer avec tous les êtres vivans de la création. Il a reçu l'ordre de construire une arche de trois cents coudées de longueur (environ 512 pieds, mesure de Paris), cinquante de largeur (85 pieds), et trente de hauteur (51 pieds), et de s'y enfermer avec sa femme, ses fils Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses fils, après y avoir fait entrer aussi sept paires de tous les animaux purs et deux des impurs ; il n'y eut d'exception que pour les reptiles, dont une paire seulement, dans chaque espèce, dut être recueillie, afin d'en conserver la race sur la terre. Nous ne pourrions entrer ici dans les discussions qui se sont élevées sur l'authenticité de ce vaisseau pour contenir tant d'êtres vivans et les provisions nécessaires ; toutefois, il faut le dire, on s'est calculé que l'arche pouvoit avoir 1,781,377 pieds cubes de capacité ; ce qui lui permettoit de porter une charge de plus de 42,415 tonneaux. Lorsque Noë eut rempli toutes les instructions qui lui avaient été données (il avoit alors 600 ans, et depuis 120 ans il étoit élu sarré), ainsi que tout le genre humain, de la grande catastrophe qui se préparait, les sources du grand déluge des eaux furent rompues, les catenettes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits. Les eaux s'élevèrent de 15 coudées pendant les plus hautes montagnes ; mais l'arche étoit portée sur les eaux, qui, lorsqu'elles eurent repris leur cours ordinaire, lui permirent de s'arrêter sur les montagnes d'Arménie (la mont Ararat), dit-on, près de la vallée d'Erivan. Enfin le 27 jour du 2^e mois de Janv. de la vie de Noë la terre étant entièrement rasée, le patriarche sortit de l'arche avec tous les êtres vivans qu'il y avoit enfermés. On a demandé souvent s'il étoit vrai qu'il y eût eu un déluge, et cette hypothèse nous paraît admissible, si le déluge avoit été universel. Il nous seroit permis de répondre aux incrédules en montrant les livres saints, qui sont la base de notre foi, mais il vaut mieux leur opposer l'autorité de Lailunus, de Newton, de Bonnet, de M. Cuvier et de tant d'autres physiciens illustres, dont l'énumération seroit trop longue. On sait d'ailleurs

que tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noë, souvent même sous son vrai nom. On a dit, non sans motifs puissans, qu'il est l'*Orus*, l'*Apollon*, l'*Ogygis*, le *Salmone*, le *Janus*, le *Proetus*, le *Vermione*, le *Beechos* des écrivains de la Grèce et de Rome, l'*Oisiris* et le *Mercur* des Egyptiens, le *Xisuthrus* des Chaldéens, le *Fichnos* des Indiens. Quoi qu'il en soit, Dieu répandit ses bénédictions sur Noë et sa famille au sortir de l'arche, et leur dit : *Je mettrai mon arc (l'arc-en-ciel) dans les nués, et il sera le signe de mon alliance*. Tout le monde a lu dans l'Ecriture que Noë planta le premier vignoble, fut du vin et s'enivra, et que les vailleries de Cham valurent à ce fils et à toute sa race 12 malheurs paternels. Le patriarche vécut encore 350 ans depuis le déluge, et mourut ainsi à l'âge de 950 ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre ; on croit communément que les habitans de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem ; ceux de l'Arabie et de l'Afrique de Cham, et ceux de l'Asie-Mineure et de l'Europe de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui eurent lieu depuis. V., pour plus de détails, entre autres écrits nombreux sur ce sujet, les *Recherches critiques* de Huet, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés des incrédules sur la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, le colombe, l'arc-en-ciel, etc.

NOË (MARC-ANTOINE de), évêque de Troyes, né au château de la Grimsudière, dans le diocèse de La Rochelle, en 1724, avoit été d'abord grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, puis évêque de Langres. Après le concordat il étoit passé au siège de Troyes, et il m. dans cette ville en 1802 peu de jours après avoir été prévenu, dit-on, pour un chapeau de cardinal. Ses *Ouvrages* ont été publiés par M. Auguis, Paris, 1818, in-8. Les morceaux les plus remarquables sont : un *Discours* prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781 ; une *Lettre pastorale* à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui étoit fait de grands ravages dans son diocèse ; un *Eloge d'Evagoras*, trad. d'Isocrate ; un *Eloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponnèse*, extrait de Thucydide, et un paraphrase de l'*Épître de St Paul aux Romains*.

NOË-MENARD (JEAN de LA), V. MENARD.

NOËHDEN (N.), secrétaire d'État cabinet des antiquités au Musée britannique, m. le 14 mars 1826, est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue allemande, et de quelques écrits sur la hutaïque. Il a aussi publié une traduction angl. de *Don Carlos*, drame de Schiller. V., pour plus de détails, la *Gazette litt. de Londres*, mars 1826.

NOËL (FRANÇOIS), sav. jésuite sçav. et missionnaire à la Chine, né vers 1640, est auteur des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées par le P. Couplet dans le *Rec.* où se trouvent celles du P. Richard. Il a pub. en outre les ouvrages suiv. : *Observationes mathematicæ et physicae in solidis et chordis factis, ab anno 1684 usque ad annum 1708*, Prague, 1710, in-4 ; *Sinensis Imperii libri Instituti sex*, ibid., 1711, in-4 (ces livres sont parmi ceux du second ordre ; trois d'entre eux avoient déjà été traduits par les PP. Interroccio, Couplet, Couplet, etc.) ; mais le P. Noël a travaillé sur les originaux, et n'a pas reproduit la version de ses prédécesseurs ; il a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples ; mais on lui reproche un style diffus et prolixe ; *Philosophia sinica*, ibid., 1711, in-4, ou *Recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la constitution d'un vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies mortuaires, et sur la morale et les devoirs de l'homme* ; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12 ; *théologie sinica seu Compendium*, Greuvé, 1723, 2 vol. in-8, c'est un *Abregé* des traités du P. Suarez, auxquels le P. Noël a joint

sous le titre d'*Appendix*, "un" extrait du traité de Lessius, de *Justitia et Jure*, et le traité du P. Sanchez, de *Matrimonio*.

NOËL (JEAN-BAPTISTE), né en 1727, d'abord avocat, puis chancelier des intérêts du chapitre noble de Remiremont, sa patrie, en qualité d'officier principal de Pléiange-église, fut successivement membre de l'assemblée provinciale de Lorraine en 1788, procureur-général du district de Remiremont en 1789, et député à la convention en 1793. Il fut l'un des sept qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI, il paya de sa tête cet acte de courage, et m. sur l'échafaud le 8 oct. 1793, peu de temps après avoir sauvé la vie aux officiers municipaux de Tours, que son collègue Léonard Bonnier voulait envoyer à la mort.

NOËL DE LA MORINIÈRE (SIRON-BARTALEMI-JOSEPH), voyageur et ichthyographe, né en 1765 à Dieppe, m. à Dronthim (Norvège) en 1822, a fait retour d'un voyage au Cap-Nord, avait obtenu successivement les titres d'inspecteur de navigation, d'inspecteur-général des pêches, et était associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie et des principales sociétés savantes de France. Ce savant, qui s'intéressa dans ses études la statistique, les ethnologies, les langues étrangères, et particulièrement l'histoire et la théorie de la pêche, a laissé, entre autres écrits cités dans le *J.-vol.* de l'Annuaire nécrologique de M. Mahul (p. 169-70) : *Histoire naturelle de l'Eperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8; *premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-8; *Tableau hist. de la pêche de la balene*, Paris, en VIII (1800), in-8; *Tableau statistique de la navigation de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen*, etc., 1803, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, 1815, in-4, non terminée, et dont il n'a paru que deux volumes. Il a fourni en outre divers *mém.* ou *articles* à l'*Histoire naturelle des poissons* de Lacépède, au *Magasin encyclopédique*, à la *Buon.* niv., etc.

NOEMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, suivit son mari dans le pays des Moabites, Py perdit, et maria ses deux fils à deux filles moabites, dont l'une était Ruth. Ayant ensuite perdu ses deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Boaz. V. RUTH.

NOËT, hérétique du 3^e S., maître de Sabellius, confondait la nature et les personnes de la Trinité, et avait la divinité de J.-C.

NOGARE (GUILAUME), chancelier de Philippe-le-Bel, né en 1138 S. à St-Félix-de-Caraman dans le Lauragais d'une famille qui a été la tige des ducs d'Épernon, professa d'abord le droit à l'université de Montpellier. Il devint ensuite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes, fut ambassadeur l'an 1300 par Philippe-le-Bel, en récompense de ses services, notamment pendant les discussions avec le prince avec le pape Boniface VIII, et m. à Paris en 1316 avec le titre de chancelier ou de garde-des-sceaux. *L'Histoire du Languedoc*, par des bénédictins, t. 4, note II, fournit des recherches sur sa vie.

NOGAROLI (Isotta), dame de Vérone, écrites en 1575, par sa beauté et ses talents, m. en 1586, jouissait d'un talent agréable pour la poésie à des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences naturelles de cette époque. On a d'elle : *Dialogo del virtum Adam et Eua magis peccaverunt, quanto tunc nolui, sed non adeo explicata, continetur*, Venise, Alda, 1563, in-4. La Bibliothèque royale possède un recueil de *Lettres de cette dame*, et *Manifieste des titres de plusieurs poètes méd.* dont elle est l'auteur, et qui se trouvent dans les bibliothèques d'Italie. Isotta Nogaroli a été naufragée confondue avec Isotta de Rimini.

maître de Sigismond Pandolfo Malatesti. On trouve dans le t. 5 des *Mémoires* de l'Artigny des remarques publiées sur ces deux dames par l'abbé Sazm. — NUGAROLA (Léonard), frère de la précédente, proto-notaire apostolique, est connu comme aut. de deux traités intit. : l'un de *mundi eternitate*, Vicence, 1480, et l'autre de *Beatusdine*, Bologne, 1481. — Un autre NUGAROLA (Louis), de Vérone, habila helléniste du 16^e s., a traduit du grec en latin *Ocellus Lucinus de Naturâ universi*, avec des notes et une Lettre sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève, 1505, in-8.

NOGAROLA (Taurin), jén., né à Verone en 1739, professait la théol. à Bologn. à l'époq. de la suppression de la société, et m. postérieurement à l'année 1808. On a de lui 1. *Immutabilité naturelle de l'âme* démontrée, publ. d'abord en latin, puis en italien, Venise, 1780; 2. *Dissertation théologique sur la disparition nécessaire pour recouvr. la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence*, Verone, 1800, in-3; 3. *Explication et Défense des quatre articles du clergé de France*, en 1682, Verone, 1808, in-8.

NOGHERA (JEAN-BAPTISTE), jésuite, littérateur, distingué, né à Berlemb, dans la Valteline, en 1719, professa d'abord la théologie à Milan, puis l'éloquence sacrée à Vienne jusqu'à la suppression de la société, et se donna sa patrie en 1784. Parmi ses principaux ouvr. on cite les suiv. : de *l'éloquence sacrée moderne*, Milan, 1752; *Discours de Démocrasius*, trad. et enrichis de notes, Milan, 1753; *sur les Anciens et les Modernes*, Bassano, 1754. Ses différents écrits ont été recueillis en 17 vol., et publi. à Bassano en 1792. Tirabuscchi, dans son *Hist. littér. d'Italie*, et le comte Guivio, dans ses *Hommes illustres du diocèse de Côme*, citent avec éloge le nom de ce littérateur.

NOINTEL (CHARLES-FRANÇOIS OLIER, marquis de), ambassadeur de France à Constantinople, de 1670 à 1678. Fils d'Edouard Olier, marquis de Noinetel, conseiller au parlement de Paris, suivit d'abord la même carrière que son père, et fut nommé conseiller en 1661; quelques années après il eut la charge de conseiller-d'état, puis envoyé à Constantinople avec la mission de recouvrer les anciennes capitulations entre la France et la Turquie, ce qu'il réussit à insérer une réduction sur les droits de douane, d'obtenir le rétablissement des Echelles du Levant et un libre commerce par la mer Rouge, enfin de protéger la religion catholique et les saints lieux. Il dépêcha dès son arrivée, et pendant tout le cours de son ambassade, une foule de créanciers à laquelle il dut le succès de ses négociations, et les nouvelles capitulations furent signées le 6 juin 1673. Pour assurer de leur exécution dans les différentes Echelles où les Français portaient leur commerce, Noinetel les parcourut toutes; il prit à sa suite deux érudits habiles, auxquels il fit dessiner tous les objets d'antiquité qui frappèrent son attention; il achetait les médailles, copiait les inscriptions, enlevait des marbres; plusieurs de ses dessins existent dans le collect. particulier; au vol. de dessins précieux du temple de Miness et à Athens est depuis 1770 dans la Bibliothèque du Roi, et la plupart des inscriptions qu'il a recueillies sont au Musée des Antiquités. Les dépenses énormes qu'il faisait, surtout pour soutenir la dépense de son poste qui pour faire des acquisitions continuelles d'objets rares et précieux, avaient mécontenté la cour. Noinetel fut rappelé en 1678, et m. à Paris en 1683. On trouve à la Bibliothèque que les deux ouvr. suiv., que l'on suppose composés par un parent de l'ambassadeur, ou un mémoire concernant la province entière de Bretagne, adressé par ordre du Roi en 1678, par M. de Noinetel, Intendant de ladite province. in-fol.; *Projet d'une circonscription générale sur le fond des monnaies, avec des preuves tirées des ouvrages anciens, de la défen-*

raisons et arrêts des conseil et cour des monnoies, par M. de Nollat, revu et corr. par M. d'Aguesseau, procureur-général au parlement, in-fol.

NOINVILLE, V. DUREY.

NOIR (JEAN LÉO). V. LENOIR (JEAN).

NOIR (le prince) ou de Galles, V. EDOUARD, page 954.

NOIROT (CLAUDE), écrivain peu connu, avoc. et jége en la mairie de Langres, né dans cette ville en 1570, est aut. desouvr. suiv. : *L'Origine des masques, momeries, bernés et revués 21-jours de carême-prenant, menés sur l'âne à rebours, et charivaris*, 1609, in-8, livre singulier et recherché des curieux ; *le Jugem. des anciens péres et philosophes sur les mascarades* ; *Commentaire sur la coutume de Sens*, et un parallèle des articles de cette coutume avec ceux du droit romain qui y répondent, in-4 ; *Mystère universel*, in-8.

NOLANT DE FATAUVILLE, V. FATAUVILLE.

NOLASQUE (ST PIÈRE), fondat. de l'ord. de la Merce, né vers l'an 1189, près de St-Papoul dans le Languedoc, montré dès son enfance une disposition particulière à soulager les malheureux. Bûlaot de signaler son zèle contre les ennemis de la foi, il suivit Simon de Montfort contre les Albigeois, et ne se distingua pas moins par sa valeur et ses talens que par sa piété. Chargé de l'éduc. du fils de Pierre d'Arzagon, Jacques, fait prisonnier après la m. de son père tué à la bataille de Muret, Nolasque suivit le jeune prince à Bergeronne en 1215, et trouva plus tard en lui un puissant coopérateur à l'œuvre qu'il entreprit pour la rédemption des captifs. La fondation de son ordre remonte à l'année 1223. Dans deux voyages qu'il fit dans le roy. de Valence, il racheta plus de 400 esclaves chrétiens ; il visita ensuite les côtes de l'Afrique dans le but de porter des consolations aux malheureux captifs. Sa réputation parvint jusqu'à St Louis : ce prince voulut l'emmener en Palestine, mais les infirmités du pieux ecclésiastique ne lui permirent pas d'entreprendre cette loeue navigation. Il m. en 1256 ; son ordre fut confirmé en 1230 par le pape Grégoire IX ; il subit ensuite quelq. modifications dans la règle que lui eût donnée son fondateur, et compté ce dernier lieu 18 maisons en France, plus, autres en Espagne, en Italie et en Amérique. On trouve des détails sur cet institut dans l'*Hist. des ordres monast.*, par Helyot, et sur la vie de Nolasque, dans Baillet, Godenard et les Hollandais.

NOLDIUS (CHRISTIAN), sav. allemand, né à Hoylis en Scanie, l'ao 1626, successivem. recteur du collège de Landseroon, gouverneur des enfans du seigneur de Gersdorff, grand-maitre de la cour de Danemarck, et ministre-professeur de théologie à Copenhague, où il m. en 1683, est aut. de plus. ouvr. parmi lesquels on cite les suiv. : *Concordantia particularum hebreo-chaldeeorum*, léna, 1734, in-4 ; *Historia humani, seu de civit et gentis Herodum Diatriba, Sacramm historiarum et antiquitatum Synopsis*, Angles, etc.

NOLFI (VIGENZIO), poète italien, né à Fano vers 1617, est connu comme aut. de *Canzoni*, d'un opéra latit. : *il Bellersante*, impr. à Venise en 1642, et repré. 3 ans après, et d'une tragédie de *Romilda*, Venise, 1653.

NOLIN (DEMIUS), avoc. un parlement de Paris, m. en 1710, a donné une *Lettre de M. Nolin, théologien de Salamancque*, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante avec des éclaircissemens sur quelques difficultés, Paris, 1708, in-12 ; une dissertation sur les bibles franç., philol. jusqu'à l'an 1541, et une autre dissertation critique sur les lettres de Richard Simon touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens.

NOLLET (DOMINIQUE), peintre de paysag. et de batailles, né à Bruges en 1650, fut attaché au dnc Maximilien de Bavière en qualité de secrétaire du cabinet des tableaux de ce prince, l'accom-

pléna fidèlement dans ses disgrâces, le suivit à Paris, retourna avec lui dans l'électorat, arriva à Paris après la m. du prince, et m. dans cette ville en 1736. Parmi ses meilleures product. on cite un tableau représentant *St-Louis débarquant à la Terre-Sainte*, et regu par les religieux carmes. La manière de ce maître se rapproche de celle de van der Meulen ; ses paysages sont estimés des amateurs, aussi que ses batailles ; ces dernières surtout sont traitées avec une gr. vérité ; ses tabl. ne distinguant en gén. par la chaleur et l'harmonie des tons.

NOLLET (l'abbé JEAN-ARNTON), physicien distingué, membre de la société roy. de Londres, de l'institut de Bologne, de l'acad. d'Erfort, etc., et l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la phys. natq. en 1700 à l'impré dans le Noyonnais. Associé d'abord aux recherches de Dufay sur l'électricité, puis favorisé dans ses études par Réaumur, il acquit bientôt des connaissances qui le mirent en état de faire un cours de physique qui jeta les fondemens de sa réputation, et lui ouvrit l'acad. des sciences en 1730. Après avoir successivem. répété son cours à Turin et à Bordeaux, il publia en 1743 la première partie de ses *Leçons de physique*, ouvr. le plus clair et le plus méthodique qui eût encore paru sur ce sujet. Chargé en 1749 d'aller en Italie recueillir des notions sur l'état des sciences dans cette contrée, il rapporta de nombreux Mss. qu'il communiqua à l'acad. et mérita, par la manière distinguée dont il s'acquitta de cette mission, la chaire de physique expérimentale créée en 1756 exprès pour lui ; il reçut bientôt après le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, puis fut nommé professeur de physique expérimentale à l'école d'artillerie de La Fère, et enfin à celles de Mézières ; il mourut à Paris en 1770, aux galeries du Louvre, où le roi, qui honorait de son estime, lui avait donné un logement. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, Paris, 1743, 6 vol. in-12, 1759, etc. ; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12 ; *Essai sur l'électricité des corps*, 1750, in-12 ; *Rec. de lettres sur l'électricité*, ibid., 1753, 3 v. in-12 ; *L'Art des expériences*, ibid., 1770, 3 vol. in-12, fig. ; *L'Art de chapeler*, dans la description des arts de l'acad. des sciences ; un grand nombre de mémoires, dans le recuil de cette société et dans les *Transactions philos.* On trouve un extrait de son éloge, prononcé à l'acad. par Grégoire de Fouchy, dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 7, et dans la *Galerie franç.*

NOLIKINS (JOSEPH-FRANÇOIS), peintre paysagiste, né à Arras, élève de Tullemon, m. en 1748, en Angleterre, où il était venu s'établir, a laissé quelques tableaux estimés, dans le genre de Watteau et de Painon.

NOLPE (PIETRA), peintre et graveur hollandais, né à La Haye en 1601, a laissé quelques gravures estimées, parmi lesquelles on distingue les *Quatre Mois de l'année*, publiés sous le titre des *Quatre Saisons* et des *Quatre Elements*, avec le suot du peintre Peter Poel ; on regarde comme un chef-d'œuvre sa gravure d'une *Pigue rompu*. Le *Manuel de l'amateur* donne le détail de 56 pièces, dont se compose l'œuvre de cet artiste.

NOLTEN, en latin NOLTENIUS (JEAN-ARNTON), théologien, né en 1633 à Spiremburg, dans le comté de Ravensberg, m. en 1749, après avoir successivem. rempli les fonctions de pasteur, de ministre et de professeur de théologie, est auteur d'un grand nombre de dissertations théolog. et de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suiv. : *La Confession de son d'Albert Wolffgang*, comte de Lippe, lorsqu'il embrassa la religion réformée en 1712 ; une réponse à la question si l'Eglise anglicane approche plus des réformés ou des luthériens, en allemand ; de *Judicio sancto*

rum in mundum et anglos, distribua ad dictum Pauli I. Cor. VI. 2. Bréma, 1718, in-4.

NOMENOE, **NOMENOI** ou **NOMINOE**, seigneur breton, né vers la fin du 8^e S., gouverneur ou duc du Bretagne en 824 ou 825, essaya de se rendre indépendant à l'avènement de Charles-le-Chauve, abint d'abord quelques succès, et prit le titre de roi; il mourut à Vendôme en 831, au milieu de la guerre qu'il soutint contre son souverain; il fut continué avec assez de bonheur par Eriapoe, son fils, qui parvint à conserver l'intégrité du duché que lui avait légué son père.

NOMINAUX, V. Occam.

NOMSZ (JEAN), écrivain hollandais, m. à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, a laissé un grand nombre d'ouvr., soit en vers, soit en prose, qui attestaient du talent, mais dans lesquels on reconnaît que l'auteur abusait de sa facilité; nous citerons les suiv.: *Guillaume F.*, fondateur de la liberté hollandaise, poème épique, Amsterdam, 1779, in-4; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1783, in-8; des *Tragédies*, dont la plupart ont été représentées avec succès sur le th. d'Amsterdam; des *Mélanges*, ibid., 1782, in-4; dans lesquels on remarque des *épîtres* et des *contes*, il a traduit plus. pièces de théâtre françaises, entre autres le *Cid*, *Rajaut*, *L'Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zolaire*, *André*, la *Tartuffe*, ainsi que les *Fables de La Fontaine*. Il a travaillé en outre à quelques feuilles hebdomadaires qui ont eu du succès en Hollande.

NONIUS-MANCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, né à Tibur (Tivoli), près de Rome, dans le 3^e S. de l'ère chrét., a laissé un ouvr. intitulé de *Proprietas sermonum*, composition assez médiocre, mais qui relève quelques fragments de divers auteurs (perdus pour nous), qui s'y trouvent conservés. Ce livre a eu plus. édit.; les plus anciennes et les plus rares sont celles de 1471 et 1476; la meilleure est celle de Paris, 1614, publ. par J. Mercier, sieur Desbordes, avec des notes savantes. On a joint quelquefois à ce livre celui de Fulgence Planciade, de *præca Sermonum*.

NONIUS ou **NONNIUS** (PEUO NABIZ, plus connu sous le nom latin de), médecin et mathématicien, né en 1493, m. en 1579, après avoir été successif. précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel, et professeur de mathématiques à l'université de Coimbra, est auteur de 2 liv. de *Arte navigandi*, qui ont la mérite d'avoir attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux auxquels l'usage de la boussole avait donné naissance. On lui doit aussi un petit traité de *theoriae planetarum* Georg. Purbachi *Annotationes aliquot*; non réimpression d'Oronoe Finé sous ce tit., de Eranio Oronoe Finé Delphinensis, et un traité de *Crepusculis*, *Abur unus*; le tout a été révisé en 1 vol. in-fol. et publ. à Bâle en 1592. — **NONIUS** ou **NONNIX** (Louis), en espagnol *Nuñez*, médecin, du 17^e S., a publié les ouv. suiv.: *Diagnosicon*, *avis de re cibaria*, Anvers, 1646, in-4; *Hispania, sive populorum et præcipue agriculturæ Descriptio*, ibid., 1607, in-8; *Ichthyographia*, *Abur de piscium*, ibid., 1616, in-8.

NONNOTTE (DUMAS), peintre du roi, membre de l'acad. de peinture, et des acad. de Rouen et de Lyon, né à Besançon en 1707, m. à Lyon en 1785, a laissé un grand nombre de portraits estimés, entre autres celui de Lelorrain, sculpteur, et celui de Goëth-Bernard. Les *recueils* de l'acad. de Lyon contiennent quelques éloges de cet artiste, savoir: un *discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *traité* complet de peinture en 14 mémoires, et une *Fac de Lenoire* fort intéressante.

NONNOTTE (CLAUDE-FRANÇOIS), frère du précédent, jésuite, né à Besançon en 1711, est particulièrement connu par ses *défilés* avec Voltaire, il parcourut pendant plusieurs années la car-

rière évangélique, et prêcha successiv. à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il revint à Besançon, prit la défense de la religion dans plus. écrits, fut nommé en 1784 membre de l'acad. de cette ville, écrivit pour cette compagnie plus. *dissertations* intéressantes sur des points d'histoire de la province, et m. en 1793. Ses *Œuvres*, publi. à Besançon, 1818, 7 vol. in-8 et in-12, avec son port., contiennent: les *Erreurs de l'athéisme*, impr. seul, Avignon, 1793, 2 vol. in-12, sous. impr. et traduit en italien, en allemand et en espagnol; *Dictionnaire philosophique de la religion*, en réponse aux objections des incrédules, mis également au jour à Avignon en 1779, 4 vol. in-12, et traduit en italien et en allemand; enfin les *Philosophes des trois premiers siècles de l'égère*, Paris, 1789, in-12, trad. en allemand, Augbourg, 1790, in-8. Il a en outre traduit de l'italien le *Traité de Maffei des Vénus de l'argent*, Avignon, 1787, in-8; en lui attribue: *Principes de critique sur l'épop. de Pétrababbe*, de la religion, dont les *Goules*, ibid., 1789, in-12. On trouve une notice sur sa vie et ses ouvr. dans l'*Annuaire de la religion et du roi*, t. 35, p. 383.

NONNUS, poète grec, surnommé *Panopolitainus*, de Panopoli (Egypte), fleu de la cénasque, vivait, suivant Suidas, au commencement du 5^e S., vers 510: on a d'ailleurs peu de détails sur sa vie. Les deux ouvrages, qui nous sont parvenus sous son nom, sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques ont douté qu'ils fussent du même auteur. Le premier de ces écrits est un poème en 48 liv. ou chants, intitulé les *Dionysiaques*, contenant l'hist. de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'à la conquête des Indes, publié pour la première fois par Ger. Falkenberg, sur un manuscrit tiré de la biblioth. de Sambucus, Anvers, Plantin, 1569, gr. in-8; réimpr. à Hainau en 1605, in-8, avec une mauvaise trad. lat. intitulée d'Elhart Lullin. M. Fréd. Grætz a publié à Heidelberg, en 1809, in-8, les 6 liv. des *Dionysiaques* (du 8^e au 13^e) qui contiennent les aventures de Bacchus ayant son expédition de l'Inde, avec une préface, des notes philologiques de G.-H. Moser, et les argum. en lat. des 42 autres livres. Bolet a publié une traduction, franc. des *Dionysiaques*, Paris, 1621, in-8. Le second ouvrage de Nonnus est une *Paraphrase en vers de l'Evangile de St. Jean*, publiée pour la première fois par Mance, à Venise, vers 1501; trad. en lat. par Christ. Heugendorp, Jean Bodard, le P. Nic. Abram, Erard Hedenecius, et réimpr. un grand nombre de fois, séparément et dans des recueils, avec des notes de divers auteurs (v. la *Biblioth. de Fabricius*, t. 7). Cas. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus un *recueil d'hist. fabuleuses*, cité dans les deux discours de St. Grégoire de Naziance contre Julien; mais Rich. Bentley a démontré que ce recueil est d'œuvre d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient (v. la *dissertation* de Bentley sur les lettres de Phalaris). Pour expliquer la disparité qui existe entre les deux ouvrages de Nonnos Panopolitainus, on peut supposer avec quelques vraisemblances que ce poète, élevé dans les erreurs du paganisme, la convertit ensuite à la foi chrétienne. Le poème des *Dionysiaques*, avec de nombreux détails, est rempli d'érudition, et les mythologues modernes y ont puisé largement. Le *recueil d'hist. fabuleuses*, révisé par R. Bentley, a Nonnus, abbé d'un monastère d'Orient, a été publié à la suite des *Discours* de St. Grégoire par H. de Moëtigny, et J. de Bally en a inséré une traduction, dans son édition des *Œuvres* de St. Grégoire. Il existe plusieurs copies du manuscrit grec dans les biblioth. de Paris et de Vienne.

NONNUS (THEOPHANE) n'est connu que comme auteur d'un petit traité qu'il composa à la demande de Constantia VII. Porphyrogénète, à la personne

auquel il était attaché comme médecin. Cet écrit a été publié à Göttinge en 1794-95, sous le titre suiv. : *Theophrastus Noemi Epistolarum de virtutibus marborum, erroribus et latius, ops codic. Mss. recensant notisque adjectis* J.-E. Bernard, in-8.

NOODT (Gérard), juriscovults hollandais, né à Nimègue en 1657, m. en 1725 à Leyde, où il était professeur en droit, a composé un gr. nombre d'ouvrages estimés : on y trouve une connaissance approfondie de la jurisprudence romaine et des auteurs de l'école qu'il se sont efforcés de l'éclaircir. La meilleure édition des œuvres de Noodt est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-folio, précédés d'un ms. de l'auteur par Berbyrac. Les écrits les plus remarqu. qui y sont contenus sont les suiv. : des remarques sur le droit, sous le tit. de *Fructus juris* ; 3 liv. de *Seneca* et *Cicero* ; de *Jure imperii et Legis regis* ; de *Brigitionis ab imperio*, *Jure gentium*, *liberali*. Ces deux derniers ont été traduits en français par Berbyrac, sous le titre suivant : du *Pouvoir des souverains et de la liberté du consensus*, Amsterdam, 1707, 1714, in-12.

NOOMS (René), peintre et graveur à l'eau forte, né à Amsterdam vers 1612, s'est distingué surtout comme peintre de marines, et a mérité le surnom de *Zeeconck ou le marin*. Son œuvre, composé de 38 pl., est très-recherchée des amateurs : on cite surtout les pièces désignées sous les noms suiv. : *L'Émeute des matelots* ; *Le Tancat des pastissiers hors d'Amsterdam*, et *l'Incendie de l'hôtel-de-ville*. Sur sa réputation, il avait été appelé en Prusse, et chargé de décorer de ses tableaux plusieurs maisons royales.

NOOMSZ. V. NOMSZ.

NOORT (Olivier Van), navigateur holland., fut expédié, au 1598, par une compagnie de marchands pour faire le tour du monde, et attaquer les établissements espagnols et portugais dans les deux Indes ; il ne revint qu'en 1601. La relation de cette expédition, qui ne procura aucune découverte, a été publiée en hollandais, in-fol., *Nort-Jam* et *Amsterdam*, sans date ; elle a été aussi publiée en français sous le titre suiv. : *Description du pénible voyage fait autour du pôle par S^r Olivier du Noort, d'Orrecht, où sont deduites ses étranges aventures et paratraitit au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges et à lui advenus, qu'il a rencontrés et vus*, Amsterdam, 1602, 1 vol. in-fol.

NORADIN. V. NOUR-EDDYN.

NOOT (Henri-Nicolas Van der), avocat au grand-conseil du Brabant, né à Bruxelles en 1750, était destiné à jouer un grand rôle dans l'insurrection des Pays-Bas autrichiens, en 1789, quoique jusqu'alors il ne fût connu, même dans sa ville natale, que par quelques mémoires plaidoyers. L'empereur Joseph II voulait, comme on sait, introduire quelques réformes plus ou moins utiles dans tous ses états. Mais les changements, aussi loables d'ailleurs, qu'il prétendait opérer dans l'enseignement théologique des Pays-Bas et dans l'organisation de l'université de Louvain, furent traités d'attentat à la liberté par le clergé et les nobles, qui craignaient pour leurs privilèges. Il faut dire aussi que les agents subtils de l'autorité impériale mirent trop de rigueur dans l'exécution des mesures qui leur étaient prescrites. Van Der Noot, décrié de pris de corps pour avoir publié un écrit violent contre le système et contre la personne même de Joseph II, alla chercher un asile en Hollande, où virent bientôt la joindre une foule de mécontents. Les principaux d'entre eux formèrent une réunion, qui prit le nom de *Comité de Bréda*, et dont tous les efforts se dirigèrent vers un seul but, celui de chasser les Autrichiens des Pays-Bas. L'ex-avocat du conseil de Brabant se vit placé, moins pour ses talents, qui n'avaient jamais été remarquables, que par son exaltation répu-

blicaine, à la tête de ce comité insurrectionnel. Des intelligences ayant été pratiquées par lui dans les provinces belges, et la part des mécontents grossissant chaque jour, on se trouva bientôt en état d'armer un corps de volontaires qui, sous les ordres du colonel Van Der Mersch, brave et habile officier, remporta son premier avantage sur les Autrichiens, aux environs de Turnhout, s'agrandit, se recruta, et détermina par ses succès un mouvement général d'insurrection dans toutes les provinces. En peu de temps les troupes impériales eurent disparu entièrement de la Belgique. On établit à Bruxelles un congrès national chargé du pouvoir exécutif, et dont le président fut Van Der Noot, auquel l'enthousiasme du peuple, des nobles et des prêtres réunis décerna la plus belle victoire. Mais les chefs du gouvernement laissent voir trop vite et trop bien qu'ils n'avaient entendu faire prendre les armes que pour les intérêts du haut clergé et de la noblesse. Le nouveau régime fut fondé sur des bases aristocratiques, et les prêtres dominèrent avec les seigneurs dans les états provinciaux, auxquels fut conservée la puissance législative. En vain les hommes éclairés du tiers-état réclamèrent des modifications indispensables au maintien de la constitution : les deux premiers ordres, forts de leurs richesses et surtout de leur union, s'y opposèrent. Il se forma alors, dans la sein de la classe que l'on dédaignait, des comités qui devinrent redoutables. Les chefs de l'aristocratie amassèrent la populace contre leurs adversaires, appelés *Vonckistes*, du nom de l'avocat Vonck, et les firent massacrer ou piller. Quelques-uns cependant de ces patriotes honorables échappèrent, par un exit volontaire, et à la fureur des aveugles instruments du pouvoir. Van Der Noot connaissait en secret de ces actes, et ne savait point les empêcher. Il était dominé par le secrétaire du pouvoir exécutif, Van Eupen (v. ce nom), qui était l'âme de toutes les comités de la république. Le général Van Der Mersch finit par se déclarer ouvertement contre l'oligarchie ; et, quand il marcha contre les Autrichiens qui ne tardèrent pas à repartir avec des forces considérables, il se vit échangé du gouvernement, et exilé de ses troupes. La domination impériale fut rétablie presque sans effort sur les débris de l'éphémère république des Pays-Bas (1790). Van Der Noot alla vivre en Hollande dans l'obscurité et l'inaction. En 1792, il publia une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il les exhortait à se joindre aux Français ; mais son manifeste fut à peine remarqué. Cet acte de dévouement à notre nation ne put le débiter aux soupçons du directoire exécutif du France, qui le fit arrêter en 1796, et le retint, pendant près d'un an, dans la citadelle de Bois-le-Duc. Il vécut depuis complètement ignoré dans ce Brabant, qui l'avait vu un moment si glorieux, et il mourut à Steenbeek, près de cette ville, en 1826, et non en 1817, comme l'a dit le *Biographie des contemporains*.

NORBERG ou NORDBERG (Grosz), chapel. et historien de Charles XII, né à Stockholm en 1677, fut nommé, en 1703, ambassadeur de l'armée suédoise ; il la suivit en Pologne, en Saxe et en Russie, fut attaché à la personne du roi en 1707, le suivit en Pologne, et revint m. à Stockholm en 1744, après avoir rempli dans cette ville les fonctions pastorales. Il a écrit une *Vie de Charles XII* par ordre de la reine Ulrique-Éléonore, sœur de ce prince : cette vie a été pub. à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., et trad. en franç. par Warmbölle, La Haye, 1742, 3 vol. in-4. Norberg s'est la persiflage de Voltaire pour avoir relevé les erreurs dans lesquelles celui-ci était tombé en traitant le même sujet. — Un autre Noszecz (Matth.), m. à Upsal en 1826, âgé de 70 ans, a laissé la réputation d'un orientaliste profond. Nous citons seulement son *Codex*

natarus, liber Adami appellatus, cyriac transcr., etc. - *Londini-Gothorum*, 1815-17, 3 vol. in-4, publié, dont M. Sylvestre de Sacy a rendu un compte détaillé dans le *Journal des Savants* (juin et nov. 1819) : à cette édit., donnée sur un MS. sa-béen de la biblioth. roy. de France, sont joints deux autres vol. : *Lexicon Codicum natarum*, ibid., 1816, in-4, et *Onomasticon (eiusdem codicum)*, 1817, in-4.

NORBERT (St), fondateur de l'ordre de Prémontré et archevêq. de Magdebourg, né vers l'an 1029 à Senten, ville du duché de Clèves, prit de bonne heure le sous-diaconat, fut nommé aumônier de l'emp. Henri V, et accompagna ce prince dans son voyage à Rome en 1110. Il avait d'abord mené une vie assez dissipée, mais à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie, il quitta le cour et se renferma au monastère de Siegbert pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après avoir reçu le diaconat et la prêtrise en 1116, il se livra aux travaux de la mission ; puis, sur la demande de Barthélémi, évêque de Laon, il tenta la réforme des chanoines réguliers de St-Martin dans un faubourg de la ville : n'ayant pas réussi dans cette tentative, il jeta les fondem. de son ordre en 1120, dans un ravin désert et marécageux nommé *Prémontré*. Ses prédications lui gagnèrent des disciples, et à peine un siècle s'était écoulé que l'ordre des Prémontrés comptait mille abbayes, trois cents prévôtés, cinq cents communautés de filles, sept archidiocèses et neuf évêchés. Honorius II, confirma l'établissement de Norbert par une bulle en date du xiv des calendes du mars (16 fév. 1126). Nommé archevêque de Magdebourg le même année, il reprit les abus, rétablit l'ordre et la discipline et rendit ensuite à l'Eglise des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la m. d'Honorius II. En récompense de son dévouement, il fut investi de la primatie des deux Saxons par Innocent II. Il m. en 1134, et fut canonisé par Grégoire XIII en 1582. On lui attribue plus, écrit, mais on ne reconnaît comme incontestable, de lui qu'une exhortat. insérée dans le *Biblioth. des Pères*, et un discours à son peuple. Sa vie a été écrite par plus. aut., en vers et en prose : le plus estimé est celui de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, Luxembourg, 1704, in-4.

NORBERT (PIERRE PARISOT), plus connu sous le nom de Père, capucin de Lorraine, fameux par ses démêlés avec les jésuites, né en 1637 à Bar-le-Duc, entra fort jeune dans l'ordre de St-François, suivit son provincial à Rome en 1734 en qualité de secrétaire, se fit nommer, en 1736, procur.-gén. des missions étrangères, se rendit à Pondichéry, obtint la cure de cette ville. Ses attaques contre les jésuites dans les Indes obligèrent le gouverneur à l'envoyer en Amérique. De retour à Rome en 1740, le publicat. de son ouv. sur les *Rits malabares*, dans lequel se trouvait la satire de la conduite des jésuites dans les Indes, lui attira des persécutions. Qui l'obligèrent à se retirer successivement en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, etc. Il revint enfin en Lorraine, et m. en 1769 dans un village près de Commercy. On a de lui : *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales*, Lucques (Livourne), 1744, 2 vol. in-4 ; auxquels il faut joindre un 3^e vol. pub. à Londres en 1750 : cet ouv. a été refondu par l'aut. sous le tit. suiv. : *Mem. historiq. sur les affaires des jésuites avec le saint-siège*, Lausanne, 1766, 7 vol. in-4 ; *Oraison funèbre de M. de Faldelon*, évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique en Chine, avec des notes histor. et plus. pièces, Cadix, 1742, in-8 ; *Journal chrétien en faveur des marins*, Marseille, 1742, in-12 ; *Hist. du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*, 1759, in-12 ; *Lettre contenant la relation de l'exécution de P. Malagrua*, Lausanne,

1761, in-12 ; *la Foi des catholiques*, en franç. et en portug., ib., 1761, in-12.

NORREY (Stevens), amiral danois, issu d'une illustre famille de Norvège, devint la terreur des villes anseatiques sous le règne du roi Jean, et rendit des services signalés à Christian II, qui, pour le récompenser, lui donna en fief l'île de Gotland. Lorsque ce prince eut perdu le Danemarck et la Suède, Norrey fit de longs mais inutiles efforts pour le rétablir dans ses états, il fut forcé de se soumettre, et il reçut le gouvernement de Solvitsborg en Scanie. Bientôt après avoir recommencé ses courses sur mer et ayant tenté d'armer Frédéric contre la Suède, il se vit attaqué simultanément par ce prince et par une escadre suédoise, n'échappa qu'avec peine, s'enfuit à Moscou, où il fut retenu prisonnier jusqu'en 1539 ; passa ensuite au service de l'emp. Charles-Quint, et fut tué d'un coup de canon au siège de Florence en 1530.

NORDEN (Fakédt-Louis), célèbre voyageur, capitaine de la marine roy. de Danemarck, né en 1708 à Glückstadt, dans le Holstein, fut nommé lieutenant en 1732, et envoyé successivement en Hollande et en France pour étudier tout ce qui a rapport à la marine ; il passa ensuite en Italie puis en Egypte avec la mission de décrire et de dessiner les monum. antiques. A son retour il fut promu en grade de capitaine et nommé membre de la commission chargée de surveiller la construct. des vaisseaux. Pendant la guerre de 1740 entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, il alla servir comme volontaire dans la marine anglaise, revint à Londres en 1741, et fut reçu membre de la société royale. Étant venu en France en 1742, avec l'intention de se fixer dans l'une des provinces méridionales, il m. à Paris en 1743. On a de lui : *Mémoire sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Egypte*, en angl., Londres, 1741, 1 vol. in-4, avec pl. ; *Voyage d'Egypte et de Nubie*, en franç., Copenhague, imp. roy., 1752-1753, 2 vol. gr. in-fol., avec 159 pl. et cartes ; trad. en angl. par Tempelman, avec des notes et observat., Londres, 1759, 2 vol. in-fol. ; on en trouve un extrait dans le recueil intitulé *les Voyages modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12, avec une carte. L'anglais a donné une excellente édit. de cet ouv., 3 vol. gr. in-4, Paris, 1795-1798, avec des notes et des éditions tirées des auteurs anc. et modernes et des géograph. arabes.

NORDENANKAR (Jean de), vice-amiral suédois, m. au commencement du 19^e s., a fait, dans les mers du nord, des voyages qui ont pour résultat d'en signaler la vraie situation, les phénomènes et les profondeurs. On doit à ce navigateur plus. observat. intéressantes insérées dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Stockholm*, dont il était membre, et un discours sur les courants de la Baltique, lu dans une séance de cette société en 1792.

NORDENFLYCHT (HEDWIG-CHARLOTTE de), dame suédoise, née en 1718, m. en 1763, se distinguait par des talens poétiques qui méritèrent les éloges des hommes les plus distingués de son temps. Ses principales productions sont les suiv. : des *inflexions des étoiles*, la *Victoire de la Duna* ; le *Passage des Belts* ; les *Poètes suédois* ; l'*Apologie des Femmes* contre J.-J. Rousseau.

NORDENHIM (JAN-CHRISTOPHE), médecin suédois, attaché pendant quelq. temps à l'armée de Charles XII, m. en 1719 à Stockholm, où il exerça ensuite l'art de guérir, a laissé les écrits suiv. : une dissertation, *l'istme de Morbis hereditarius*, Harderwyck, en Hollande, 1705 ; une dissertation contenant plus. thèses qu'il sentait en suédois, à l'université de Lund, en 1717, par ordre et en présence de Charles XII ; un traité, en suédois, des *causes minérales de Harty*, près de Stockholm,

1703, et un autre traité, également en suédois, sur la *rengrole*, 1723.

NORDIN (CHARLES-GUSTAVE), érégne et actique suédois, né à Stockholm en 1749, occupa plusieurs emplois distingués dans sa patrie. Il fut représentant du clergé à la diète de Stockholm, historiogr. de l'ordre du Séraphin, conseiller du roi Gustave et évêque d'Hermoland. En 1786, l'acad. suédoise et l'acad. des h.-lett. l'admirèrent dans leur sein. En 1792, Gustave l'appela au nombre de ses conseillers. Après la révolution de 1809, Nordin fut nommé à l'assemblée des représentants du royaume; il fit partie du comité de constitution, coopéra au projet de la nouvelle constitution, reçut de Charles XIII le cordon de commandeur de l'ordre de l'Etoile polaire, et m. dans son diocèse en 1812. Il a laissé une coll. de 2,400 vol. de matériaux pour l'hist. de Suède; le catalogue en a été dressé par le prof. Fast; ils ont été achetés par le prince Bernadotte, depuis roi de Suède sous le nom de Charles-Jean, et donnés à l'acad. d'Upsal. On trouvera dans les *Mém.* de l'acad. des belles-lettres de Suède, Stockholm, 1816, une notice très-étendue sur Nordin par le baron Adlerbeth, conseiller d'état.

NORRES (JASON de), littér., né à Nicossie, dans l'île de Chypre, au 16^e S., se retira en Italie après l'invasion des Turcs en 1570, s'établit à Padoue, fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote, et m. dans cette ville en 1590. On a de lui 14 écrits relatifs à la rhétorique et à la philosophie; on en trouve la liste dans les *Mém.* de Nicéron, tome 40. — **NORRS** (Pierre de), fils du précéd., littér., secrét. de plusieurs cardinaux, n'a laissé que des *Mss.*, parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*.

NORFOLK (ROGER BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du roi et des barons d'Angleterre, au concile général de Lyon en 1245, combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du roy. en se fondant sur un acte de Jean-sans-Terre. Il fut aussi du nomb. des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui soulevaient toutes ses prérogatives. Il avait épousé Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Ecosse, et m. sans enfans en 1270.

NORFOLK (ROGER BIGOD, comte de), neveu du précéd., et comme lui maréchal d'Angleterre, contraignit Edouard I^{er} à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*; il contribua à lui faire signer le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, et un autre intitulé *Articles sur les chartes*. Craignant enfin que la manière violente dont il avait soutenu les droits du peuple ne l'exposât au ressentiment d'Edouard, il fit ce prince son héritier universel en 1264.

NORFOLK (JEAN HOWARD, duc de), le premier de l'illustre famille de Howard, fils de sir Robert Howard, comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer par sa bravoure dans les guerres de Henri VI contre la France. En 1462, il ravagea les côtes de la Bretagne et du Poitou à la tête d'une flotte dont Edouard III lui avait confié le commandement, et fut ensuite souvent employé comme négociateur tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne qu'auprès du roi de Portugal. Sous le règne d'Edouard IV, Howard se montra constamment à la tête des antagonistes de la reine, dont le crédit prenait un accroissement rapide; et, après la mort ce prince, il se joignit aux ennemis d'Edouard V. Richard III le récompensa de son dévouement en le nommant pour sa vie lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine. Norfolk ne jouit pas longtemps de ces avantages, car il fut tué, ainsi que le roi, à la bataille de Bosworth en 1485.

NORFOLK (THOMAS HOWARD, 2^e duc de), fils aîné du précéd., fait prisonnier à la bataille de

Bosworth, où périt son père, ne recouvra la liberté que 3 ans et demi après, fut chargé par Henri VII^e du commandement d'un corps de troupes destiné à soumettre les révoltés, gagna toute la faveur de ce monarque, et obtint en 1501 la place de lord-chancelier d'Angleterre. Il la conserva pendant une partie du règne de Henri VIII, et m. dans une retraite volontaire en 1524.

NORFOLK (THOMAS HOWARD, 3^e duc de), fils aîné du précéd., né vers 1474, servit d'abord avec son frère Edouard contre Andrew Barton, pirate écossais qui infestait les côtes d'Angleterre en 1517. Il accompagna ensuite le marquis de Dorset dans l'expédition de Guinée, fut nommé grand-amiral après la m. de son frère Edouard, reprime les pirateries des corsaires français, et contribua puissamment par son courage au gain de la bataille de Flodden (1513), livrée en roi d'Ecosse. Le comte de Surrey fut la récompense de ses services. Il en rendit encore de nouveaux lors de la rébellion d'Irlande, qu'il parvint à comprimer; mais, malgré tous ses titres à la confiance du roi, il fut accusé de trahison, et vit décapiter son fils comme coupable du même crime. A l'âge de 60 ans, il fut réhabilité, et m. en 1554, retiré dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, après avoir servi sous huit monarques.

NORFOLK (THOMAS HOWARD, 4^e duc de), petit-fils du précéd., et fils aîné du comte de Surrey qui fut décapité, naquit vers 1536. Après avoir joui de toute la confiance et de la faveur d'Elizabeth, il eut une correspondance avec la reine Marie, qu'il projetait d'épouser; mais ces intelligences ayant été découvertes à deux reprises, il fut condamné à la peine de m. comme coupable de haute trahison, et exécuté en 1572. — Un 10^e duc de Norfolk, catholique sévère, m. en 1786, est auteur de 3000 v., le prem. sur les lois pénales, le deuxième sur différents sujets, le troisième est int. *Anecdotes historiques de quelques-uns des membres de la famille des Howards*.

NORFOLK (CHARLES HOWARD, 11^e duc de), né en 1746 d'un gentilhomme campagnard qui devint héritier des titres et de la fortune du dernier duc de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et reconquit au catholicisme trois ans après afin de jouir de ses droits parlementaires et d'exercer l'office de comte-maréchal d'Angleterre, qui était hérédit. dans sa famille depuis l'année 1661. Député à la chambre des communes en 1780, il entra dans la parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute du ministère de lord North. Les mêmes principes le dirigèrent encore sous l'administration de Rockingham et de Shelburne et de Pitt; il s'opposa long-temps aux plans de ce dernier, contre le gouvern. intérieur de la France; mais, voyant que la majorité du parlement les avait adoptés, il se joignit au ministère pour que la guerre fût faite avec succès. Il m. en 1815, laissant ses titres et sa fortune à un parent éloigné, descendant commun lui du 4^e duc de Norfolk.

NORIS (le cardinal HENRI), un des plus savans théol. et un des critiques les plus distingués de l'Italie, né à Vérone en 1631, entra fort jeune dans l'ordre des religieux de St-Augustin, et se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire, des antiquités et de la numismatique; il enseigna ensuite la théologie dans plus. maisons de son ordre, et fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Sur sa réputation, Christine, reine de Suède, lui conféra le diplôme de membre de l'acad. qu'elle avait établie dans son palais, et le pape Innocent XII l'appela à Rome, l'attacha à la bibliothèque du Vatican, et le nomma cardinal en 1695. Noris m. dans cette ville en 1704, laissant en gr. nombre d'ouv. estimés. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par les soins du comte Maffei et de

Pierre et Jérôme Bellorini, Yéone, 1799-41, 5 vol. in f. 8o un., par les frères Bellorini, se trouve en tête du 5e vol.

NORIS (MARTINUS), poète dramatique, né à Venise vers 1630, ne fut connu que en 1665 par une tragédie intitulée *Zorobabe* et jusqu'à sa m., en 1708, il ne laissa passer aucune année sans donner au public quelques nouvelles productions qui, presque toutes, obtinrent du succès; elles n'ont point été recueillies, et n'ont pu rester au théâtre : on en trouvera la nomenclature dans la *Storia d'ogni poeisia*, par Le Quadrio, t. 3, 2^e partie.

NORMANDY, V. BUCKINGHAMSHIRE.

NORMAND (CLAUDE JOSEPH), médecin et antiquaire, né en 1703 à Clairvaux-le-Vaudan, en Franche-Comté, m. en 1761 à Dôle, où il occupait depuis 1741 la place de médecin en chef de l'Hôpital-Général, a laissé les ouvr. suiv. : *Thèses de prima Medicinæ clinicæ et remediorum*, Besançon, 1722, in-8; *Analyse des eaux minérales de Jougne*, Dôle, 1730, in-12; *Lettre à Levescher sur l'opération de la taille latérale (Mercure d'août, 1741)*; *Dissertat. histor. et crit. de l'antiquité de la ville de Dôle*, ib., 1744; *Supplément à cette dissertation*, ib., 1746, in-12; *Lettre au professeur Charlet sur la maladie du bétail*, imprimé dans le *Journal helvétique*, fév. 1746, et dans le *Journal de Verdun*, oct. 1746; *Observations sur les maladies épidémiques qui régnaient depuis quelques années en Franche-Comté*, Dôle, 1749, in-12, etc.

NORMAND (N.), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est connu comme aut. de deux ouv. de jurisprudence estimés; l'un est intitulé : *des Partages par souche et par représentation*, Dijon, 1730, in-8; et l'autre du double Lieux, suivant la coutume de Bourgogne, ib., 1730, in-8. — Il ne fait pas la confondre avec le célèbre amule de Cocleus, Alexis NORMANT, m. en 1745.

NORMANDIE, V. GUILLAUME-LE-CONQUÉANT et au Supplément.

NORMANN-EBRENFELS, CHARLES-FRÉDÉRIC-LEONARD, comte de), célèbre général wurtembergeois, né à Stuttgart en 1754, entra à 15 ans au service de l'Autriche comme porte-étendard dans le régim. du duc Albert (equirassiers), obtint quelque avancement, et durant la guerre contre la Prusse, en 1807, fut décoré de plus. ordres militaires et élevé au grade de major. Parvenu à celui de colonel après la deuxième campagne contre l'Autriche (1809), il commanda les chevaux-légers de la garde de Napoleon pendant la campagne de Russie, et en 1813 fut chargé, en qualité de major-général, du commandement de plus. escadrons de cavalerie à la tête desquels il dispersa le corps franc de Lutnow, qui, au mépris de la suspension d'armes convenue entre les parties belligères, inquiétait les derrières de notre armée. Normann s'honora ensuite en refusant, à la journée de Leipzig, de tourner ses armes contre la nation qu'il avait utilement servie, et chercha un refuge en Saxe, chez un de ses anciens compagnons d'armes, puis en Autriche, où il fut chargé de l'éducation militaire des fils du comte Ernest de Hesse-Philippsthal. Les portes de la patrie lui furent ouvertes après la mort du roi Frédéric de Wurtemberg; et il y vivait tranquille dans les propriétés de ses pères lorsqu'éclata l'insurrection des Grecs. Leur cause trouva dans Normann un chaud partisan; il s'embarqua à Marseille le 24 janvier 1822 avec un certain nombre d'offic. allem., fut reçu avec empressement par le gouvern. grec, et nommé, dès le mois suiv., commandant du fort Nevrone, où sa conduite justifia la confiance qu'on lui avait accordée. Après avoir organisé ensuite un bataillon de philhellènes à Corinthe, il se joignit à Mavrocordatis, eut une part brillante au combat gagné près de Céphissos, et blessé assez grièvement à la malheureuse affaire de Péta, il se

retira, non sans peine, à Missolonghi, où il mourut d'une fièvre nerveuse le 4 nov. 1822.

NORRIS (SILVESTRE), théolog. anglais, et ses études ecclésiastiques à Rome, vint en missionnaire dans sa patrie, et comme tel fut condamné au bannissement. Il se retira à Douai en 1606, fit profession quelques temps après chez les jésuites, et resta dans sa patrie, où il m. en 1630, avec la réputation d'habile controversiste. On a de lui, en angl. : *l'Antidote*, 1616, 1618 et 1622, 3 parties in-4; *Appendix à l'Antidote sur la succession de l'Eglise*, 1621, in-4; *le Guide de la foi contre les sectaires*, 1621, in-4; *les Faux Scripturaux*, 1623, in-4, etc.

NORRIS (JAMES), théol. anglais, né en 1637, abint en 1683, la cure de Newton-St-Lee, dans le comté de Somerset, et passa en 1691 à celle de Brompton, où il m. en 1711, laissant plus. écrits estimés. Nous citerons entre autres les suivans : *Poèmes et Discours écrits en différentes occasions*, 1684, in-8, nouv. réimp., et un dernier lien sous le titre de *Recueil de Mélanges*, 1710, in-8; *la Raison et la Religion, ou les Fondemens et les Mesures de la dévotion*, etc., 1689, in-8; *Discours pratiques sur divers sujets*, 4 vol., 1691, 1692, 1693 et 1698, nouv. réimp.; *Discours philosoph. concernant l'immortalité naturelle de l'âme*, 1708, in-8; *Tableau de l'Amour sans voile*, 1682, in-12; *la Théorie et les Loix de l'Amour*, essai moral, 1688, in-8. On lui doit en outre une traduct. anglaise des quatre dern. liv. de la *Cypripédie* de Xenophon, 1685, in-8. Les quatre prem. ont été trad. par Fr. Digby.

NORRMAN (LAURENT), évêq. de Goteborg, né en 1634, enseigna, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique, fut nommé évêque en 1703, et m. la même année avec la réputation d'un des hommes les plus savans que le Suède ait produits. On ne connaît de lui aucun ouv.; on sait seulement qu'il avait réuni les matériaux d'une dictionnaire grec, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

NORTH (FRANÇOIS), lord-garde-du-grand-sceau sous les règnes de Charles II et de Jacques II, naquit vers 1640. Les talens dont il fit preuve dès son entrée au barreau engagèrent le roi à le charger de différentes fonctions judiciaires par lesquelles il passa avant d'arriver à celles de solliciteur-général de S. M., qui lui furent conférées en 1671 avec le titre de chevalier. A peu près à la même époque, North fut élu représentant du bourg de Lynn à la chambre des communes. En 1673 il fut élevé à la place de procureur-général; mais, dédaignant s'adonner de la cour, il quitta cette place l'année suivante pour celle de président des plaids communs. En 1679, Charles II l'appela près de lui, le chargea de la présidence de la chambre des lords après la mort de Nottingham, lui donna le grand-sceau en 1683, et le créa pair et baron de Guilford, dans le comté de Surrey. Il résigna ses fonctions après la mort de Charles II, et m. en 1685. On a de lui quelques écrits politiques, des compositions musicales et des ouv. sur différents sujets; nous citerons entre autres les suiv. : *Index alphabet. des verbes neutres*, imp. dans la grammaire de Lally; *Mémoire sur la gravitation des fluides*, considéré dans les vagues à air des poissons, imp. dans l'*Abregé des Transactions philosophiques* donné par Lowthorp, vol. 11; *Essai philosoph. sur la musique*, 1677, de 35 pages. — John NORTH, frère du précéd., né en 1644, mort en 1683, embrassa l'état ecclési., et fut principal du collège de la Trinité à Cambridge. On a de lui une édition de quelques écrits de Platon, tels que le *Phédon*, le *Cratyl*, etc., Cambridge, 1678, in-8.

NORTH (GEORGE), antiquaire, né à Londres en 1710, m. en 1772, a laissé : un catalogue des médailles du cabinet du comte d'Oxford; des remarques sur plusieurs des monnaies de la Grande-

Bretagne trouvée dans diffé. provinces d'Angleterre; et on table MS. de toutes les monnaies d'argent d'Angleterre depuis la conquête jusqu'au protectorat de Cromwell.

NORTH (Fazio) etc. comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord, homme d'état, de la même famille que le précédent, né en 1732, mérita, par la manière brillante dont il débûta à la chambre des communes, d'être nommé un des lords de la chancellerie à l'âge de 26 ans. En 1767 il fut appelé à succéder au célèbre Charles Townshend en qualité de chancelier de l'échiquier, et, au commencement de 1770, il remplace la due de Grafton comme premier lord de la trésorerie. Les affaires d'Amérique, qui commencent alors à devenir sérieuses, la guerre déclarée successivement à l'Angleterre par la France, l'Espagne et la Hollande, rendirent sa position difficile, et on a remarqué qu'aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'est marquée par plus d'événements malheureux. Les attaques violentes du parlement la déterminèrent à quitter le ministère en 1782. Il y fut rappelé en 1783 après la signature du traité de l'indépend. des États-Unis d'Amérique fut reconue, mais ce fut seulement pour quatre mois; il se distingua deux fois encore: en 1787 lors des débats du parlement, au sujet du la motion relative à la révocation du Facte du test en faveur des dissidens, et en 1789, au sujet du plan de régence proposé par Pitt à l'époque de la maladie mentale du roi. Depuis cette dernière époque ses infirmités ne lui permettant plus de s'occuper des affaires publiques jusqu'à sa mort en 1792.

NORTHAMPTON (Henry) HOWARD, comte de, homme d'état angl., frère cadet du 4^e due de Norfolk, joignait à son instruction profonde une grande connaissance des affaires. Il fut élevé successivement aux emplois de membre du conseil privé, de gardien des ring ports et gouverneur de la ville de Dourres, et créé baron du royaume, comte de Northampton chevalier de l'ordre de la Jarretière; enfin il arriva au poste de lord-gardien-secrét. privé, et la conserva jusqu'à sa mort en 1614. On lui doit la fondation de trois hôpitaux, dont l'un est encore connu à Greenwich sous le nom de Collège de Norfolk.

NORTHOFF (Layton), chanoine de l'église de Liège et abbé séculier du Viad, né en 1278 dans le comté de la Marek, présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marek, l'accompagna dans ses voyages en Italie, et passa le reste de sa vie attaché aux comtes de ce pays. On a de lui un écrit intitulé *Origines marchande, sive Chronicon comitum de Marchia Alendi*. Cet ouvrage a été corrigé et annoté par Henri Meibomius, et publié à Hambourg, 1613, in-fol.; puis inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, t. 1, édit. de 1688.

NORTHUMBERLAND, V. DUDLEY, GERT (Jaane), et PERCY.

NORTON (Thomas), auteur anglais du 16^e Si., attaché au barreau de Sarpenhead dans le comté de Bedford, et avocat de la corporation des papeteriers, m. vers 1583, a laissé quelques écrits de controverse, dans lesquels il se montre très-calviniste; ils ont été publiés ensemble en 1569. On lui attribue les trois premiers actes d'une tragédie intitulée *Porrex et Porrex*, composée en société avec Thomas Sackville, depuis lord Dorset, et réimprimée avec des changements considérables sous le titre de *Gorboduc*. Cette pièce, qui passa pour la première du théâtre anglais dans laquelle il y ait quelque régularité, a fourni à Voltaire le sujet d'observations plaisantes dans sa lettre sur l'académie française à la séance du 25 août 1776.

NORTON (John), auteur anglais du temps de Charles II, a laissé un livre intitulé: *Fada mecum des gens de lettres, solidi et mmet Mentor du l'indulgent raisonnable, ou Traduction du l'ut en*

anglais de Marcus Antonius Flaminianus, avec des changements et des notes idiomatologiques et philologiques sur cet auteur. Il y propose pour la langue anglaise un nouveau système d'orthographe, conforme à l'étymologie des mots.

NORTON (Isid. Faaxcois), d'origine scots, de l'ancienne famille des Frekes au comté de Dorset, m. en 1750, est auteur de deux ouvrages qu'elle compose sur la mort de sa fille. L'un est intitulé: les *Eloges de la vertu*, in-4; et l'autre, *Memento mori* sur la Méditation sur la mort.

NORTON (John), ministre à Boston, n. en 1666 au comté d'Hertford au Angleterre, m. en 1683, est auteur des écrits suivants: *Responsio ad tantum questionem syllogem à clarissimo viro dom. Gul. Apollonio prepositam, ad compendios controuersas in Angliâ*, Londres, 1618, in-8; les *Souffrances de J.-C. et les Questions sur la justice active et passive*, 1648, in-8; *Response au Dialogue de M. Pinchin*, 1653, in-12; *l'Evangile de l'histoire*, 1654, in-4; la *Vie de M. Cotton*, 1678; le *Contrat de la Nouvelle-Angleterre déchiré par les blasphèmes de la génération présente*, ou *Traité de la doctrine des quakers*, 1760, in-8; et une *lettre en latin au fameux Jean Dary*.

NORVÈGE ou **NORWÈGE**. Ce roy., dont le nom est formé de *nord* et de *weg* (chemin du nord), est situé effective. dans la partie septentrionale de l'Europe. On doit la diviser en deux parties, la Norvège proprement dite et ses dépendances. La Norvège propre comprend quatre gouvernements généraux, qui sont ceux d'Aggerhus, de Berghen, de Christianstad et de Drontheim-Hus. Quelques-unes de ses dépendances sont l'Islande, les îles de Frise; de Margerite, de Wardhus. La stérilité même de la Norvège fut son source de gloire pour une grande partie de ses enfans, qui émigrèrent et immortalisèrent le nom de Normands, qui leur fut donné, par des exploits et même par des conquêtes durables en Angleterre, en France, et jusqu'en Italie et en Grèce. Le roi Olaf, dit le Saint, établit le christianisme en Norvège, dans le 11^e S., par la violence. Les premiers mouvemens de la réformation s'y firent sentir vers 1528, et elle y fut introduite en 1537. Dès lors le luthéranisme y devint la religion dominante. En 1687 un nouveau rit fut établi, sur lequel les limites étroites de notre cadre nous empêchent de donner de grands détails; nous dirons seulement que chaque diocèse a son évêque, mais que celui de Christiania a la préséance. La Norvège fut gouvernée, à partir du temps fort reculé, par des princes nés dans le pays même. Les historiens en ont donné une longue liste: on trouve dans celle qui va suivre les noms qui peuvent paraître antérieurs.

Rolls de Norvège par ordre chronologique:

Håvald 1 ^{er} , roi en 863, détrôné en 929,	
mort en	931
Eric 1 ^{er}	939
Harald 1 ^{er}	936
Harald II.	961
Harald II.	966
Olaf 1 ^{er}	976
Suënon 1 ^{er} , roi de Danemarck et usurpateur de la Norvège, régna jusqu'en 1015.	
Olaf II.	1030
Suënon II, usurpateur, chassé en 1034	
Magnus 1 ^{er}	1038
Harald III	1067
Magnus II.	1069
Olaf III.	1093
Magnus III	1103
Eystan 1 ^{er}	1123
Sigurd 1 ^{er}	1134
Olaf IV	1147

Magnus IV, mort en	1136
Harald IV.	1137
Sigurd II. f.	1155
Ingou I ^{er}	1163
Eystun II, partagea le trône avec les deux précédents, et mourut en.	1157
Magnus V.	1178
Svarre ou Sverrir.	1202
Haquin III.	1202
Ingou II.	1217
Haquin IV.	1262
Magnus VI.	1281
Eric II.	1299
Haquin V.	1319
Magnus VII.	1374
Haquin VI.	1380

Haquin, ayant épousé Marguarite, fille de Valde-
mar et héritière présomptive de la couronne de
Danemark, devint roi de Danemark et de Norvège,
et, en mourant, laissa à sa femme la soin de s'af-
fermir sur les double trône (v. MARGUARITE). De-
puis lors les deux couronnes restèrent unies (v.
l'article DANEMARK) jusqu'en 1814, époque à la-
quelle Bernadotte, qui n'était encore que prince
royal de Suède, obtint des Danois ou plutôt des
puissances alliées, par le traité de Kiel, la cession de
la Norvège; ce ne fut pas toutefois sans peine.
Les Norvégiens, voulant s'opposer à cet arrange-
ment, donnèrent d'abord la régence de leur pays
et ensuite le trône même à Christian-Frédéric,
prince héréditaire de Danemark; mais celui-ci,
après une courte résistance, qui fut vive pourtant,
consentit à signer un traité, par lequel il mettait sa
couronne à la disposition de la diète nationale. Cette
assemblée arrêta que la Norvège serait gouvernée
désormais par le même souverain que la Suède,
mais comme un état distinct, auquel on conserve-
rait sa constitution et ses lois particulières. Berna-
dotte, devenu roi, a respecté ce pacte d'alliance.

NORWOOD (RICHARD), géomètre anglais du
17^e S., connu surtout pour avoir le premier en An-
gleterre mesuré l'arc du méridien (1635), est au-
teur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on dis-
tingue les suiv. : une *Trigonometrie*; la *Pratique*
du marin; un *Traité de la fortification*, imprimés
tous trois à Londres en 1667; des *lettres et des mé-
moires insérés dans les Transactions philosoph.*; *sur le Flux et le Reflux*, et *les Puits d'eau douce*
cruisés au bord de la mer aux îles Bermudes, et
sur la Pêche de la balaine, 1667, n° 30; *sur l'His-
toire naturelle de la Jamaïque*, 1668, n° 4, et *sur*
la Mesure de l'arc du méridien, 1676, n° 126.

NOZZI (SALOMON), sav. rabbin de Mantoue au
commencement du 17^e S., s'est immortalisé par la
composition de son excellent *Commentaire sur tout*
l'Ancien-Testament. Cet ouvrage, achevé en 1626,
et intitulé par l'auteur *Godre Peretz* (Réparateur
des ruines), a été impr. avec le texte à Mantoue,
1742, 2 vol. in-4, sous le titre de *Minchad Scai*
(Oblation générale). On a en outre de lui des
Consultations légales, Mantoue, 1588.

NOSSIS, femme grecque, née à Locres vers la
114^e olympiade (324 ans avant J.-G.), ne nous est
connue que par deux de ses *Epigrammes* écrites
dans le dialecte dorien, qui nous ont été conser-
vés par Planude, Agathias, Suidas et autres;
elles ont été réunies par Ollarius, et publiées avec
des notes dans sa *Distinction de poëtarum græcis*,
Leipzig, 1708. J.-Chr. Wolf et Bruck les ont
aussi insérées. Le premier dans ses *Poëtarum octo*
Fragmenta, Hambourg, 1734, in-4, et le second
dans ses *Annecta*, t. 1.

NOSTRADAMUS V. NOSTRADAME.

NOSTRE (ANAT LE) V. LENÔTRE.

NOSTREDAME (MICHEL de), en latin *Nostra-*
damus, fameux astrologue, né en 1503 à Saint-
Remi en Provence, d'une famille juive, commença
par étudier la médecine à Montpellier, puis il s'é-

tablit à Agen, et s'y maria. Quelques années après,
ayant perdu sa femme et deux enfants qu'il en avait
eus, il quitta cette ville, parcourut la Guienne,
le Languedoc et l'Italie, revint en Provence après
une absence de douze années, et se fixa à Salon,
où il se maria. Ayant été appelé successivement
à Aix et à Lyon par les autorités de ces villes pour
combattre les maladies contagieuses qui régnaient, il em-
ploya quelq. remèdes secrets qui lui réussirent et
commencèrent sa réputation. Ses confrères, jaloux
de ses succès, le déterminèrent par leurs tracasse-
ries à s'éloigner de la société. Ce fut alors que, vi-
vant dans la retraite, il eut posséder la faculté de
lire dans l'avenir; il écrivit d'abord ses *prédications*
dans un style énigmatique, mais bientôt après il
les mit en vers, en composa des quatrains, dont il
publia 7 centuries à Lyon en 1555. Ce recueil eut
un succès extraordinaire. Catherine de Médicis
voulut en voir l'auteur; elle l'envoya à Blois tirer
l'horoscope des jeunes princesses, et le combla de
présens. Le duc de Savoie et son épouse firent la
voyage de Salon exprès pour le voir, et Charles IX
lui donna le titre de son médecin ordinaire et une
gratification de 200 écus d'or. Cependant Nostra-
damus ne jouissait que d'une très-médiocre répu-
tation à Salon, et il m. dans cette ville en 1566, re-
garde comme un imposteur par la plus gr. partie de
ses compatriotes. Les meilleures éditions de ses
Centuries sont celles de Lyon ou Troyes, 1568,
petit in-8, et celle d'Amsterdam, J. Jansson, 1668,
petit in-12, faisant partie de la collection française
des Elzeviers. On trouve des détails sur les édi-
tions des *Centuries* et sur les commentaires dans
le *Polyhistor* de Morhof, liv. 1, ch. 10, et dans les
Mémoires de l'abbé d'Artigny, t. 2, 3 et 7. Il avait
donné antérieurement à ces *prédications*, de 1550 à
1567, un *Almanach* qui a été contrefait de son vi-
vant, et a donné naissance à une foule d'écrits du
même genre, qui n'ont servi qu'à entretenir la su-
perstition dans les campagnes. On trouvera en la-
piciens autres ouvrages de Nostradamus, qui sont
aujourd'hui complètement oubliés, et que, par
cela même, nous nous dispenserons d'indiquer. On
trouve, dans le *Mercur* d'août et septembre 1734,
deux lettres sur la personne et les écrits de Nostra-
damus. — **NOSTRADAME (JEAN de)**, frère puîné
du précédent, procureur au parlement d'Aix, m.
en 1590, est auteur d'un livre intitulé *les Vies des*
plus célèbres et anciens poëtes provençaux qui ont
floury du temps des comtes de Provence, Lyon,
1575, in 8. Cet ouvrage a été traduit en italien par
Crescimbeni, et publié à Rome en 1710, in-4, avec
des corrections et des additions; cette édition a été
reproduite dans la t. 2 de la *Storia della volgar*
Poesia du même traducteur. On a en outre de Jean
de Nostradamus des *Mémoires* depuis l'an 1080 à
1694, qui sont restés MSA., et ont fourni des maté-
riels utiles à César Nostradamus pour son *Histoire*
de Provence. — **NOSTRADAME (Cécile de)**, second
fils de Michel, né à Salon en 1555, m. dans la
même ville en 1629, est connu comme auteur d'une
Histoire et Chronique de Provence, où passent de
temps en temps et en bel ordre les anciens poëtes,
personnages et familles illustres qui ont fleuri de-
puis 600 ans, etc., Lyon, 1614, in fol. On eut
en outre de lui un recueil de *Pièces héroïques et*
Poésies, Toulon, 1608, in-12; et un *Discours*
sur les ruines et misères de la ville de Salon, Aix,
1598, in-12. Il prend en tête de ce dernier écrit les
titres de gentilhomme et de premier consul de la
ville. — **NOSTRADAME (Michel)**, dit la Jeune pour
la distinguer de son père, essaya vainement de
proustiquer l'avenir; l'événement n'était jamais
d'accord avec ses *prédications*. Il avait prédit que
la petite ville du Pouzin dans le Vivarais, assiégée
par les troupes royales, périrait par les flammes;
et, voulant avoir raison au moins une fois, il mit
lui-même le feu à plusieurs maisons lors de la

prise de la ville. Saint-Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sous le corps, et le tua l'an 1574. On a de Notre-dame-le-Jeune un *Traité d'astrologie*. Paris, 1563.

NOTARAS (CONSTANTIN), patriarche de Jérusalem, un des plus savans prélats grecs au 18^e S., possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien; il était versé surtout dans les mathématiques, était habile géographe et théologien profond: c'est par ses soins que le temple du St-Sépulchre fut rebâti, en 1719, avec le consentement de la Porte. Il m. en 1733, laissant les ouvrages suiv. : *Recueil de traités* concernant les *rits* et les *dogmes* de l'église orientale, impr. à Tergovist, en Valachie, l'an 1715; la partie de ces écrits qui concerne l'église de Russie a servi au P. Le Brun pour son *Histoire ecclésiastique* de cet empire, une *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne, impr. à Paris, 1716, in-fol., avec une préface du prince J.-N. Alix, Muscovite; des *Lectures pastorales* et des *Homélies* en lat. imprimées à Alep en 1711; en outre il a pub. en 1715 une *Histoire des Patriarches de Jérusalem*, ouvr. dont Desbœufs, son oncle et son prédécesseur sur le siège de Jérusalem, était l'auteur.

NOTARI (CONSTANTIN de), religieux du Mont-Cassin au 17^e S., ad à Nôle, a publ. quelques ouvr. parmi lesquels on cite les suiv. : *il Duella dell' ignoranza della scienza*, in-4; *del Mondo piccolo ammirabile*, in-4; *il Catinello del cielo*, del mondo grande, etc.

NOTRAGEL (JEAN-ANDRÉ-BENJAMIN), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1739, passa en Allemagne pour être celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembrandt. Il a laissé des petits tableaux des le genre de Teniers qui sont très-estimés. Le catalogue de l'œuvre de cet artiste a été pub. par Hugen sous le tit. de *Artistisches Magazin*, Francfort, 1790, in-8; les pièces les plus remarquables des suiv. : *la Boute d'une Turc*; le *Portrait d'Ally Bey*; celui du *juif Baur* de Francfort; celui du prince *Prinzwill*, et deux *pyrénées* ornés de ruines et de tombeaux.

NOTIUS, V. Dacier.

NOTKER (le bienheureux), surn. *Notkulus* ou *le le Bègue*, cel. de l'ordre de St-Benoît, lit. et théologien, né à Heiligen, près de l'abbaye de St-Gall, où il fut élevé et où il m. en 912, est auteur de plus. opuscules, parmi lesquels on distingue les suiv. : de *Interpretibus divinarum Scripturarum*, publ. par Bern. Pes, dans le *Thesaur. anecdot.*, 1^{re} part.; *Sequentia*, ou proses et prières rimées qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne aux messes solennelles, impr. en partie à la suite du précédent; *Carmine sacra*, imprimés dans les *antiq. Lectiones* de Canisius et dans la *Bibl. maxim. Patrum*, tom. 27; *Martyrologium*, publ. par Canisius; et un *opuscule* sur la valeur des notes musicales, publ. par Mabillon dans l'*Appendix* au tom. 4 des *Antiquités* de St-Benoît, et par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de music.* On attribue à Notker une *Vie de Charlemagne*, insérée dans les *Scriptor. rer. Francor.*, de Duchesne et dans la *Collect. monast.* de Frédéric Hahn.

NOTKER, dit *Leben*, moine de St-Gall, né dans le 10^e S., m. en 1022, après avoir dirigé pendant long-temps les écoles de l'abbaye, a traduit, en langue tentionique ou française, le *Psalter* de David, le *livre* de Job, les *Mémoires* de St-Grégoire, Boèce, l'*Organum* d'Aristote, et l'*écrit* intitulé de *Naphtis Mercurii et Philologia*, par Martinus Capella. Le *Psautier*, qui passe pour un des premiers monuments de la littérature allemande, a été publ. par le professeur Frick avec le *Thesaurus* de Schiller sous le tit. suiv. : *Notker tertii Labconis Psalterium davidicum à latino in theoticam*

veterem linguam vernam, etc. Ulm, 1736. Il est précédé d'une savante notice sur Notker, par le P. Franke, bibliothécaire de St-Gall. On trouve une analyse de cette notice dans les *Beiträge zur kritischen Geschichte der deutschen sprache*, etc., Leipzig, 1734, cahier 8, tom. 2. M. Gley, dans son ouvr. sur la *Langue et Littérature des anciens Français*, 1814, in-8, a donné une partie du *Psautier* de Notker et une notice des divers Mss. de ce livre. — Un autre **NOTKE**, moine de St-Gall, puis évêque de Liège en 971, m. en 1007, avec la réputation d'un homme érud. passa pour avoir composé avec Hérigère, abbé de Lobbes, une *Histoire des Evêques de Liège*, qui a été insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chesepesville. — Plusieurs autres écrivains de l'abbaye de St-Gall ont porté le même nom : on trouvera d'amples détails sur tous les Notkers dans la *Bibl. med. et infim. institutis* du J.-Alb. Fabricius et dans l'*Hist. lit. de France*, tom. 6.

NOTTINGHAM (CHARLES HOWARD), comte de), V. Howard.

NOTTURNO, poète napolitain du 15^e S., m. vers l'an 1519, a laissé un *Recueil de poésies* lyriques, impr. au 16^e S. sans indication de lieu ni d'auteur. Quelques-unes de ses poésies ont été publiées séparément à Bologne, vers 1517 et 1519, sous le tit. de *Opera nuova de Notturna*, Neapolitana, *culla quale vi sono capitei*, etc.

NOUAI DE LA HOUSAYE (ALEXANDRE de), membre de l'acad. celtique et de plus. aut. sociétés littéraires, avocat à la cour de Rennes, puis chef de bureau de justice criminelle au ministère du grand-juge, né à Rennes en 1778, m. dans la même ville en 1812, est aut. d'un *Voyage au Mont-Saint-Michel, au Mont-Dol et à la Roche-aux-Freres*, Paris, 1811, in-18. On lui doit en outre un *Eloge de Duclos*, couronné par l'acad. de Rennes; et différents *Mémoires* présentés à l'acad. celtique, aujourd'hui archivés, des antiquaires de France. Il était un nombre des rédacteurs de la *Biographie universelle*. Son *Eloge*, par Pagnel, se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiq. de France*, tom. 2.

NOUE (FRAÇOIS de LA), gentilhomme breton, né en 1531, embrassa fort jeune la carrière des armes et fit les campagnes d'Italie, puis celle des Pays-Bas. Ayant pris le parti des calvinistes, il alla en Orléans en 1567, et s'empara de plus. autres places. Après la traite de pacification, il fut envoyé dans les Pays-Bas, surprit Valenciennes en 1571; mais l'ann. suiv. il ne put empêcher la prise de Mons où il s'était renfermé. De retour en France, il reçut la mission d'amener les Rochellois à une conciliation; mais ceux-ci, irrités par les massacres de la St-Barthélemy, ne voulurent écouter aucune proposition. Nommé par les citoyens commandant militaire de la place, La Noue accepta dans l'espoir d'opérer plus facilement une conciliation. Voyant que sa modération le rendait suspect, il se retira dans le camp du duc d'Angoulême, auquel il fut très-utile en faisant échouer une conspiration tramée contre lui par le duc d'Alençon. Bientôt il se convainquit que les calvinistes n'avaient de salut à attendre que de leurs armes; il fut le prem. à engager les Rochellois à faire cause commune avec tous les réformés de France; il mit leur ville en état de défense, rendit leur marine formidable, et couvrit les frais de la guerre avec les prises qu'il faisait. Etant ensuite rentré au service des états-généraux, il fut nommé maréchal-de-camp, et se signala en plus. rencontres; mais il tomba entre les mains des Espagnols et resta leur prisonnier pendant cinq ans. A son retour il offrit ses services à Henri III, réuni au roi de Navarre contre la ligue, fut chargé du commandement de l'armée royale, engagea ses biens pour subvenir aux besoins des soldats, et remporta sur le duc d'Anjou une victoire complète. En

voyé en Bretagne en qualité de lieutenant-général contre le duc de Mercœur, il périt en 1591, au siège de Lamballe. On a de lui : *Dictionnaire publicq. et militaire*, Bâle, 1587, in-4, et 1638, in-8. Il avait fait aussi des remarques sur l'histoire de Guichardin : elles sont impr. en marge de la traduction française de Chomedei, Paris, 1568, et 1577 ; Genève, 1577 et 1583. — OGER ou LA NOUE, son fils aîné, l'un des capitaines de Henri IV, m. entre 1610 et 1620, est l'officier à qui ce prince répondit lors de sa entrée dans Paris : *La Noue, il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes*. On a de lui des *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8. On lui attribue un ouvr. intitulé : *ouve Description de la tyrannie*, Reims, 1577, in-16 ; et un *Dictionnaire des rimes françaises selon l'ordre des lettres de l'alphabet*, ... plus un *amant d'épithètes*, recueilles des *Œuvres de Dubartas* (Genève) Vignas, 1596, in-8, et Coligny (Genève), 1624. L'amas d'épithètes doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas. — NOUR (Stanislas-Louis de LA), comte du Vair, petit-neveu du précédent, né en 1722, se signala dans la guerre de sept ans à la tête des volontaires, et fut tue dans une retraite à Saxenhausen à l'âge de 31 ans. Louis XV manifesta le regret que lui causait cette perte. On a de lui un livre intitulé : *Nouvelles constitutions militaires, avec une notice adoptée à leurs principes*, gr. in-8, Frankfurt (Paris), 1760, avec 20 pl. en taille-douce. *Si Vis*, écrit par le vicomte de Toustain, major de cavalerie, e. été publié à Rennes, 1782, in-8, sous le titre de *Précis histoir. sur le comte de Vair, commandant les volontaires de l'armée*.

NOUE (DEUTA de LA), imprimeur de Paris, m. en 1830, a publ. un gr. nombre de belles éditions, entre autres *la Somme de St Thomas* à une *Concordance de la Bible* ; celle-ci portait la date de 1635, et est particulièrement estimée pour la netteté de l'impression et la correction du texte. — N. de LA NOUE, financier du 17^e S., attira l'attention générale par son faste et ses dépenses excessives. Pour servir pour ses malversations, il fut condamné en 1705, à 9 ans de galères et au pilori.

NOUE (JEAN SAUVÉ, surnommé de LA), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta à Fontainebleau en 1728, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Ses efforts éurent tristes et ingrats, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids ; mais il rachetait tous ces désavantages par une intelligence rare : une comédie-ballet, intitulée *Zéfir*, qu'il fit représenter en 1756 pour le mariage du dauphin, réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartemens et la direction du théâtre du duc d'Orléans à St-Cloud. Sa mauvaise santé le força à quitter le théâtre peu d'années avant sa mort arrivée en 1761. Outre la pièce que nous avons citée, on a de lui une petite comédie intitulée : *les deux Bais*, jouée à Strasbourg en 1734 ; *le Retour de Mère*, pièce de circonstance qui eut un grand succès au théâtre Italien à Paris, en 1735 ; une tragédie de *Mahomet II*, jouée aux Français en 1739, et la *Cognette corrigée*, donnée au même théâtre en 1755. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, 1765, 1 vol. in-12.

NOUET (JACQUES), jésuite, né au Mans en 1605, se distinguait dans le ministère de la prédication, fut pendant 25 ans recteur des collèges d'Alençon et d'Arras, et m. vers 1680, à Paris, dans la maison professe de son ordre. On a de lui : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de J.-C.*, 7 vol. in-12 ; *la Vie de St-Jean-Christ dans les saints*, 2 vol. ; *l'Homme d'oraison*, 5 v. ; *la Dévotion à Jesus-Christ*, 3 vol. in-4. Tous ces ouvr. ont été publ. de 1674 à 1678. On attribue à ce jésuite une réponse aux *Provinciales*, et un écrit

intit. : *Remerciement du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de St Augustin*.

NOUET (NIC.-ANTOINE), astronome, né en 1740, à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cléaux et porta le nom de don Nodet, sous lequel il est cité dans la connaissance des temps. Il vint se fixer à Paris vers la fin de 1780, pour se livrer aux calculs et observations astronomiques sous la direction du comte de Cassini, et eut une grande part aux travaux publ. annuellement dans les *Mémoires de l'acad.*, sous le nom du direct. de l'observatoire. En 1784 il fut envoyé à St-Domingue en qualité d'astronome, pour y consigner le catalogue de bonheureux et de la robe française de cette Ile. En 1793, il fut appelé au dépôt de la guerre pour lire à la France, par de grands triangles, les dépar temens du Rhin ; et en 1795, des opérations du même genre l'appellèrent en Savoie. Attaché à l'expédition d'Egypte en 1798, Nouet y commença la triangulation dont devait résulter une nouv. carte de cette contrée. A son retour en France, il reprit d'abord sa place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis il alla continuer ses triangles en Savoie, en qualité de chef de section et directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc, et m. subitement à Chambéry en 1811. Il ne nous reste de lui qu'un mémoire intitulé : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte, depuis la 1^{re} juillet 1798, jusqu'en 28 août 1800*, et un *memoire* posthume, ne contenant que des observations thermométriques et hygrométriques, sans aucun discours : tous deux font partie de la *Description de l'Egypte*, tom. 1^{re}. (Mémoires).

NOUGARET (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), écriv. des plus infatigables, né à La Rochelle en 1742, s'adonna aux lettres dès sa première jeunesse et sans avoir fait d'études classiques, et put enfié sur la scène politique, où son rôle ne fut guère plus brillant que celui qu'il a rempli dans le monde savant. Il m. à Paris en 1823, laissant, tant en pièces de théâtre (quelques-unes en société avec Jean-Henri Marchand) qu'en romans et compilations histor., une centaine d'ouvrages dont M. Mahul a recueilli les titres dans le tome 4 de son *Annuaire nécrol.* Nous nous bornerons à mentionner les suivants : *la Bérgerie des Alpes*, pastiche, 1763, in-8 ; *Lucrèce, ou les Progrès du libertinage*, Genève et Paris, 1763 et 1765, 3 vol. in-8 ; *Poésies suivies*, il en parut une autre de 3 vol., et l'ouvr. a été plusieurs fois réimpr. sous divers titres : *l'Ombre de Celus le succède*, *héroïde*, Amsterdam et Paris, 1765, in-8 ; *la Bibliothèque du théâtre*, 1769, 4 vol. in-12 ; *le Bassan*, 4^e chant ajouté à la *Dunciade*, Lyon, 1771 ; *les Anecdotes de Paris, anecdotes parisiennes*, Londres et Paris, 1776, 2 part. in-12 ; réimpr. et continuées sous div. titres, et trad. en allem. et en anglais ; *Eloge de Voltaire*, poème, Genève et Paris, 1779, in-8 ; *Hymnes pour toutes les fêtes nationales*, etc., 1790, in-12 ; *Anecdotes de Constantinople*, etc., 1799, 5 vol. in-12 ; réimprimées sous le titre de *Beautés de l'hist. du Bas-Empire*, 1811, in-12, in-13 ; sous le même titre de *Beautés*, l'auteur a donné beaucoup d'autres compilations qui, avec celles de Durdant et autres, complétant la collection des *Beautés* publiées par le libraire Eymery.

NOUH 1^{er}, 4^e prince persan de la dynastie des Samnides, fils et successeur de Nasir, l'an 331 de l'hég. (943 de J.-C.), surnommé *Emyr-Bamid* (le prince loupable) à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs, m. vers la fin de l'année 954 de J.-C., après un règne de douze ans qui avait été fréquemment troublé par les révoltes des vassaux. Son fils Abdel-Melch 1^{er} lui succéda. — NOUH II (Aboul Carem), 8^e prince de la même dynastie, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Transoxiane l'an 365 de l'hégire (976 de J.-C.), après la mort de son père Manpour 1^{er}, et sous le

satelle de sa mère. Il n'eut ni la force, ni le courage de soutenir le trône que lui avaient légué ses ancêtres; les 22 années de son règne ne sont marquées que par des revers et des notes de lâcheté ou de faiblesse. Il m. en 389 (997), laissant à ses enfans une empire qui ne tarda pas à se dissoudre.

NOULIS (NICOLAS PETRINEAU DES), échecr. de la ville d'Angers, m. en 1709, est connu comme auteur d'une *Histoire des rois de Sicile et de Naples de la maison d'Anjou*, Paris, 1707, in-4.

NOULLEAU (JEAN-BAPTISTE), n. en 1602 à St-Etienne, entra à l'âge de 20 ans dans le congrégat. de l'Oratoire, et s'y distingua par son talent pour la chaire et ses vertus. Mais il montra un zèle réformateur que rien ne pouvait contenir; il prêchait dans les rues, sur les routes, dans les villages; ses supérieurs voulurent y mettre un frein lui interdirent toutes les fonctions du ministère. Noulleau se retira dans un lieu solitaire du diocèse de Dolé, exerçant sur son corps des macérations leontes qui affaiblirent sa santé, et terminèrent sa vie en 1672. Il avait composé un assez grand nombre d'écrits sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc. Nous citons, entre autres, les suiv. : *Augustinus Nollemus de Gratia Dei et Christi*, Paris, 1685, in-4; *Pelagianus contra Augustinum Guemennanum, elegans, sterquilianum, latrinum emulgarum*, 1666, in-4; *Pelagius christianus et ecclesiasticus*, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée du clergé, 1666, in-12.

NOUR-DJAHAN, femme de l'empereur moghol Djihan-Ghyr, était fille d'un officier tartare, parvenu de grade en grade jusqu'à le charge de grand-trésorier de l'empire. Akbar; elle fut élevée en rang de huitième l'an 1019 (1611), et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses enfans. Son pouvoir fut tel que son nom et le titre de padouchah (impératrice) fut ajouté à celui de l'empereur sur les monnaies. Après le m. de Djihan-Ghyr, elle fut réintégrée dans le palais de Lahor, et y m. l'an 1055 (1645) à l'âge de 60 ans. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (METEK-EL-AOKL), célèbre sultan de Syrie et d'Égypte, de la dynastie des Aïbak Zenghides et fils aîné du fameux Inad Eddyn Zenghy, monta sur le trône d'Alep l'an 549 de l'hég. (1145 de J.-C.), tandis que son frère Seïf-Eddyn Ghazy, prenait possession de celui de Mossoul. Tous deux résistèrent leurs armes contre les monarq. chrétiens qui s'étaient croisés pour la 3^e fois. Nour-Eddyn vélaquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile, étendit ses états jusqu'en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens de son frère, et continua de se signaler contre les croisés qui le regardaient comme le plus puissant des monarques musulmans. Il se disposait à l'exécution des projets de Saladin, son ambassadeur, lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, dont il m. l'an 569 (1175) à Damas, à l'âge de 58 ans, après en avoir régné 29. Il est regardé par les musulmans, non-seulement comme un héros et un grand monarque, mais encore comme un saint. Il partagea son temps entre les devoirs de la religion, les soins du gouvernement, et la guerre; il releva les remparts de plus villes et fortresses, fonda un gr. nombre de mosquées, de collèges, d'hôpitaux, de caravansérails, de maisons de bienfaisance, et acquiesça avec distinction les savans et les docteurs. C'est lui qui a été l'inventeur de la porte aux pigeons. On trouve des détails à cet égard dans la liste intitul. de la Colombe messagère, plus rapide que l'éclair, etc., par Michel Salhagh, trad. de l'arabe par M. Sylvestre de Sacy, Paris, 1805, in-8.

NOURRY (LE), V. LAFORCEY.

NOUSCHIRVAN, V. KUSSEOU.

NOVELLET (CLAUDE-ETIENNE), religieux

benédicte, né vers l'an 1510 à Talloire, en Savoie, e pub. l'ouv. suiv. : *Petri-Aurélii Franciscani, cardinalis, compendiosa et universam sacrum scripturam commentaria edita à Claudio-Stephano Novelletto, Talloirino*, Paris, 1585. — **NOVELLET**, (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'acad. Beromontane d'Anneci, né à Anneci vers le milieu du 16^e S., e composé plqs. ouv. plaisans, parmi lesquels on cite les suiv. : *le Bruguierat*, poème en cent sonnets; *Odes sur les funérailles du chevalier de Seyer*, Paris, 1571; les *Duvalles*, en style burlesque, Lyon, 1571.

NOVA (JUAN DE), navigateur, né en Galice, entra au service d'Emmanuel de Portugal en 1501; partit pour les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux montés par 400 hommes, et après une navigation heureuse dans laquelle il s'acquit pas moins de gloire que de richesses, il découvrit l'île St-Helène, alors entièrement déserte. C'est à tort que l'on a attribuée cette découverte à un Jean Noves Gallego, ou à un Juan de Hura.

NOVAIRI, V. NOWAISI.

NOVARA (DOMINIQUE-MAIR), astronome, né à Ferrare en 1643, professa successivem. l'astronomie à Pérouse, à Rome et à Bologne, et m. dans cette dernière ville en 1714. Il est pour élève la célèbre Copernic. — **NOVARA** (NESTOR-DENIS), religieux de l'ordre des frères-mineurs, pub. en 1483, e Milan, un *vocabulaire latin*, sous le titre.

NOVARINI (LOUIS), religieux théatin, né à Véronne, m. en 1630, occupa les prem. emplois de son ordre. On e de lui quelq. ouv. théologiques et ascétiques, entre autres la vie de J.-C. dans le sein de la Sto Virgée et dans la cécité, sous ces titres singuliers : *Calamitas de Coort*, Véronne, 1637, in-16; *Paradiso di Bethlemme*, ibid., 1640, in-16. On peut consulter sur ce religieux les *Mém. de Nicéron*, la *Verona illustrata* de Mañai, t. 2, et la *Bibliotheca de' Scrittori tentati*, du P. Vesouci.

NOVAT, hérésiarq., disciple de l'église de Carthage au 3^e S., avait déjà deshonore le caractère sacré, dont il était revêtu, en s'appropriant les revenus des pauvres et en faisant les grands par de basses complaisances, lorsque St Cyrille (v. ce nom) le cita, en 249, devant un synode, pour y rendre compte de sa conduite. Il s'abstint point; et, sommé une seconde fois, il s'enfuit secrètement à Rome, l'an 251. Les pères du concile n'os continuèrent pas moins l'instruct. de la procédure, en sua absence, et le déclarèrent excommunié. Novat se fit à Rome avec Novatien (v. l'art. suivant), et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des montanistes (v. Montan), dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique. (Il avait avancé que les laps, lapsi, c.-à-d. les chrétiens tombés dans l'apostasie par la crainte des persécutions, devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence.)

NOVATIEN, anti-pape en 251, fut le premier qui donna à l'église chrétienne la scindille de deux élections canoniques. Prêtre de l'église romaine et jaloux de St Corneille (v. ce nom) qui venait d'être élu au pontificat, il s'efforça une doctrine sévère contre les fidèles tombés pendant le perséc. de l'emp. Dèce, et prétendit que l'église elle-même n'avait pas le pouvoir de les absoudre. Tous évêq. romains ayant partagé cette opinion, le montaniste Novatien évêque de Rome, cette élection fut rejetée par St Cyrille, et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. On ignore ce que devint ensuite Novatien; mais sa secte dura longtemps après lui, et se mêla ensuite, dans le 5^e S., à d'autres hérésies qui atteignaient le dogme de la religion ou l'autorité du St-esprit.

NOVATIENS, sectaires, V. l'art. précéd.

NOVELLA, fille de Jean d'Andree, savant jurisconsulte, et l'une des femmes les plus étonnantes

de son temps, possédait dans la philosophie et la jurisprudence des connaissances profondes, qui lui méritèrent le laurier doctoral à l'acad. de Bologne. Elle m. à Bologne, sa patrie, en 1366.—**BETTINA**, sa sœur, non moins célèbre par son érudition, épousa Jean de St-George, habile jurisconsulte et professeur en droit à Padoue, et m. dans cette ville en 1365. Plusieurs biographes l'ont confondue avec Bettina Gossadini, savante dame de Bologne, qui florissait un S. auparavant.

NOVELLI (FRANÇOIS), né Rome dans le 16^e S., est connu comme aut. d'une livre intitul. : *de Urbis Florentis ac Mediceæ familiæ nobilitate comment.*, Rome, 1604, in-4.

NOVERRE (JEAN-GEORGES), célèbre danseur, réformateur des ballets en Europe, né à Paris en 1707, mourut de bonne heure un goût décidé pour l'art qu'il était appelé à perfectionner, on pourrait même dire à créer; il reçut les leçons de Dupré, débuta devant la cour à Fontainebleau, et passa à Berlin, où l'appelèrent de brillantes espérances. De retour en France en 1749, il donna à l'Opéra-Comique un ballet chinois qui ne produisit cependant pas la sensation que l'on pouvait attendre de l'éclat des costumes et des décorations : ce ballet fut bientôt suivi de celui des *Recrues prussiennes*, de la *Fontaine de Jouvence* et des *Fêtes flamandes*. Appelé en Angleterre par Garrick, Noverre conçut, en voyant la perfection du jeu de ce célèbre acteur, la pensée que la danse pouvait s'allier à la pantomime et concourir à exprimer les passions. Il revint à Paris dans l'espoir que ses idées à cet égard seraient accueillies par les directeurs de l'Opéra, mais il ne put rien obtenir malgré la protection de M^{me} de Pompadour. Il s'attacha alors au théâtre de Lyon, et y donna la *Toilette de Venus*, les *Fêtes du Sérail*, le *Jugement de Paris* et le *Jaloux sans rival*. Ces innovations qui présentaient des pièces nouvelles et contes l'antre tous les danseurs de l'Europe, et surtout ceux de Paris. Loin de se décourager, Noverre poursuivit avec constance ses réformes, et les enseigna dans ses *Lettres sur la danse*, pub. en 1769. Appelé à diriger les fêtes d'hiver que donnait le prince de Wurtemberg, Noverre composa les *Amours de Henri IV*, *Médée et Jason*, *Orphée aux enfers*, *Sémiramis*, *Antoine et Cléopâtre*, la *Mort d'Hercule*, *Psyché*, *Diane et Endymion*, *Venus et Adonis*, *Arionide*, *l'Enlèvement de Proserpine*, les *Danaïdes*, etc. Il fut ensuite chargé des fêtes qui se préparaient à Vienne pour le mariage de l'archiduchesse Caroline. Il fit représenter successivement : *Iphigénie en Tauride*, les *Grâces*, *Alceste*, *Rogée et Bradamante*, *Ende et Dilon*, *Adèle du Pontien*, les *Horaces*, la *Mort d'Agamemnon*. De Vienne il passa à Milan, et donna à la cour de l'archiduc Ferdinand *Appelle et Campagna*, la *Roière de Salency*, la *Faire du Caire*, *Ruiger et Wenda*, *Galatée*, *duc de Milan*, *Entée et Enchiris*, *Bellina et Eliza*, *Hyménée et Chrysida*. La reine Marie-Antoinette le fit ensuite à Paris avec le titre de maître des ballets en chef de l'Acad. roy. de Musique. Il devint l'ordonnateur des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras du Gluck et de l'Académie. Pendant un court séjour qu'il alla faire à Londres, il y fit représenter les *Noces de Thémis* et *Iphigénie en Aulide*; cette dernière pièce causa un enthousiasme tel que l'acteur fut couronné sur le théâtre. La révolution enleva à Noverre une partie de la fortune qu'il avait acquise par son travail; il m. à St-Germain-en-Laye en 1810. Il avait donné en 1807 une nouvelle édit. de ses *Lettres sur les arts imitatifs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8. On lui doit en outre deux *Lettres* sur Garrick, écrites à Voltaire, otimp. à la suite de la trad. franç. de la *Pie de D. Garrick*, in-12 (1801), in-8, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8; ces deux écrits ont été joints à l'édit. de ses *lettres pub.* en 1807.

NOVES (RICHARD de), troubadour du 13^e S., surnommé de Noves du nom du village où il avait reçu le jour, fut attaché en service des princes d'Aragon, comtes de Provence, et vint à la cour de Raymond Bérenger III. Il obtint, après la mort de celui-ci, la place de receveur des deniers du comte de Provence, et m. en 1270 dans un âge avancé. On ne connaît aucune de ses productions.

NOVES, et non pas **NOVES** (LAURE de), moins connue sous son nom de famille, long-temps ignoré, que sous celui de la *Belle Laure*, Elle d'Audoubert de Noves, d'une ancienne famille de Provence, et syndic de la ville d'Avignon, naquit en 1307 ou 1308. Elle fut mariée à 17 ans, en 1325, à Hugues de Sade, âgé de 20 ans, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les premières charges municipales à Avignon à la cour du pape. Elle ne brilla pas moins par les charmes de son esprit que par les grâces de sa personne. Le jeune Pétrarque, réfugié dans le comtat Venaissin par suite des guerres civiles des guelfes et des gibelins, n'avait que 23 ans lorsqu'il la vit pour la première fois, en 1327; il conçut pour elle une passion violente, et fit de vains efforts pour séduire celle qui en était l'objet, et pour éteindre un amour sans espoir. Pendant 21 ans il chanta la beauté, les vertus de Laure, et le nom devint si célèbre en Europe que tous les étrangers de distinction qui venaient à la cour du pape voulaient voir cette beauté célèbre. Une peste affreuse pénétra en Sicile, se répandit dans toute l'Europe, et ravagea la ville d'Avignon; Laure périt victime de ce fléau en 1348, à l'âge d'environ 40 ans. Elle avait eu 11 enfants, dont 9 survivirent, 6 garçons et 5 filles. Les portraits de cette femme célèbre sont nombreux, mais on a lieu de croire que presque d'entre eux sont la fidèle ressemblance de l'homme modèle. Nous citerons comme les plus parfaits sous ce rapport celui qui se trouve gravé en tête de la *Pie de Pétrarque*, par l'abbé Raman, publiée par l'Athénée de Valenciennes, Avignon, 1804, in-18, et celui du *Petrarcha redivivus*. On trouvera des détails plus étendus sur la belle Laure dans les ouvr. suivants : *Mém. pour la vie de François Pétrarque*, par l'abbé de Sade, Amsterdam, 1764-67, 3 vol. in-4; *Hist. de la littér. ital.*, par Tiraboschi, de *Petrarcha*, etc., par Baldelli, Florence, 1797, in-4; *Pétrarque à Fontaine et retour de la fontaine de Fontaine*, par l'abbé Arnavon, in-8, Paris, 1803; *Avignon*, 1805; *Descript. de la Fontaine de Fontaine*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Hist. littér. d'Italie*, par Guinguené. On peut en outre consulter sur Laure les *Mém.* de Bimard de La Bastie et celui de Méourd dans la *collect.* de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. M^{me} de Genlis a publié un roman intitul. : *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12.

NOVIDIUS (AMMONIUS), poète latin, né à Forrenna, dans La Pouille, vécut sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III. Il a dédié à ce dernier son poème intitul. : *sacrorum Fastorum lib. XII*, Rome, 1547, in-4, réimp. à Anvers, 1559, in-12. On a aussi de lui un autre poème latin qui a pour titre : *Consolatio ad Romanos (post diripiendum)*, Rome, 1538, in-12, accompagné d'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Faruèse, et portant le titre de *Calor ex auris mercede*.

NOVION (JEAN-VICTOR, chevalier, puis comte de), député suppléant de la noblesse du bailliage de Vermandois aux états-généraux, remplacé à l'assemblée constituante, en 1790, le comte de Mirremonst, démissionnaire, vota avec le côté droit, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les actes de l'assemblée. Il émigra; et, après avoir fait partie de l'armée des princes, et séjourner quelque temps en Angleterre, entra au service du Portugal. Il y obtint bientôt une grande considé-

raisons, et contribua à faire créer une espèce de corps de maréchaussée, qui reçut le nom de garde royale militaire du police, et dont il prit la commandement en 1802. Ce fut lui encore qui donna le plan de ces deux armées militairement organisées, dont le Portugal fit une horrible épreuve, et que la France a depuis adoptées. Nommé commandant de l'ordre du Christ en 1805, commandant d'armes de Lisbonne en 1807, après l'entrée des Français dans cette capitale, et enfin maréchal-de-camp par le général Junot, ou nom de Bonaparte, en 1808, il entra en France la même année lorsque l'armée franç. évacua le Portugal. Lors de la création des autres prévôts, il fut appelé aux fonctions de prévôt du dép. de la Moselle, qu'il remplit pendant 2 ans. M. de Novion m. à Nantes le 18 juillet 1825.

NOWAIRI (SCHAHAR-EDDIN AHMED), écrivain arabe du 8^e s. de l'ég. né en Egypte, et m. à l'âge d'environ 50 ans, en l'année 732 de l'hégire (1331-32 de J.-C.), se distingua comme juriste, et historien. Le seul ouvr. de lui que nous connaissons est une sorte d'encyclopédie histor. intit. : *Nihayat al-arab fi sanouat al-ahad*, c.-à-d. tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différs. branches des belles-lettres. Cet ouvr., divisé en 5 livres, forme 10 vol. La bibliothèque roy. à Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques vol. ; celle de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. On trouve un aperçu de ce livre dans les *Prodromata ad Hadgi Khalifa tabulas de Reiske*, impr. à la suite de la *Description de la Syrie d'Aboul Féda*, édition donnée par Koehler, Leipzig, 1706. La partie de l'hist. de Nowairi qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes a été pub. en arabe et en lat. par le chanoine Gregorio Nourin dans le recueil intit. : *Collezione di cose arabe-risiane*, Palerme, 1790. M. Caussin en a donné une trad. franç., Paris, en x (1802), à la suite du *Poyage en Sicile*, etc., du baron de Biedel. Quelques autres écriv. nat. donné des fragm. du même ouvrage.

NOWEL (ALAN), né à Read, un comté de Lancastre, m. en 1602, après avoir été successivement maître d'école, chanoine de Westminster et doyen de St-Paul sous le règne d'Elizabeth, est aut. de deux catéchismes, dont l'un est en latin, so gret et en hébreu. Il a composé en outre plus. écriv. contre l'Eglise romaine.

NOY (WILLIAM), attorney ou procureur-général sous le règne de Charles I^{er}, né à St-Burien, dans le comté de Cornouailles, se montra un des plus zélés défenseurs de la prérogative royale au parlement, et m. en 1633, laissant plus. ouvr. de jurisprud. qui font honneur à ses talents. Nous citerons entre autres les suiv. : *Tr. des principes et des maximes des lois d'Angleterre*, 1651, in-4 ; réimprimé in-8 et in-12 ; le *paysant Notaire*, 1635, in-4 ; *Rapports sous la reine Elizabeth, le roi Jacques, et sous Charles I^{er}*, 1656, in-fol. ; la *parlement Jurisconsulte*, 1661, in-8. Tous ces ouvr. sont en anglais.

NOYER (du). V. DUNOYER et LECINOT.

NOYERS (Hugues de), év. d'Auxerre en 1183, m. en 1206, peut être cité pour la violence et la fermeté de son caractère. Ayant lancé une excommunication contre P. de Courtenay, comte d'Auxerre, qui, à la suite de démêlés avec son évêque, avait écarté tous les ecclésiast. de l'Eglise cathédrale, il consentit à le lever après avoir exigé que le comte, pieds nus et en chemise, défilât un enfant qu'il avait ecarté dans une salle de l'évêché, et le portât dans la chaire. — **NOTRE** (Miles de), arrière-petit-neveu du précéd., bouteiller de France en 1302 sous Philippe-le-Bel, puis porte oriflamme, se signala à la bataille de Cassel en 1328, et à celle de Crécy en 1346. Il fut nommé exécuteur testamentaire de Louis-le-Hutin, et m. en 1350.

NOYES (Jacques), un des prem. ministres de

Newbury (Massachusetts), né en 1608 en Wiltshire, en Angleterre, mort en 1658, est auteur des écrits suiv. : le *Temple mesuré*, ou *Coup-d'œil sur le Temple mystique qui est la véritable église du Christ*, 1647, in-4 ; un *Catechisme*, réimpr. en 1707 ; *Molts et Annon*, ou les *Droits de l'Eglise et de l'état*, mis au jour par Woodbridge d'Anglet. en 1661 ; ce dern. écrit renferme deux discussions, l'une sur l'Eglise et l'autre sur la régicide et l'insolence de la personne des rois. — **NOTES** (Nicolas), ministre de Salem (Massachusetts), auteur du précéd., né à Newbury en 1647, m. en 1717 avec la réputation d'un des meilleurs littér. de son temps, a publié un *Sermon* en 1698, et un poème sur la *Mort de Joseph Green*, du village de Salem, en 1715. On trouve dans la *Magnalia de Mather* une lettre de lui, ou Notice sur Jacques Noyes.

NOZZOLINI (TOMMASO), littér. ital., né à Pise en 1569, m. en 1643, professa successivement la logique, le physique et les mathématiques, dans l'université de sa patrie. On a de lui plus. poèmes ital. estimés dans le temps, et dont on trouve les titres dans les *Mémoires historiques du pape Uramo II-lestri pisan*, Pise, 1792, tome 4, p. 405. — Un autre **NOZZOLINI** (Annib.), poète florentin du 16^e s. a trad. en vers scioliti italiens l'*Enlèvement de Proserpine* du poète latin Claudien.

NUANO (ANT.), né à Cagliari, en Sardaigne, prof. de logique à Trévise vers la fin du 16^e s., est auteur des écrits suiv. : *Orazioni nell'entrata di Giambattista Zeno, podestà e capitano meritissimo di Trevigi*, etc., Trévise, 1603, in-4. *Oratio funebre in exequiis funebus Jacobi Gauri, Tarsitii præsident. recti*, etc., Trévise, 1603, in-4.

NUCCI (AVANTIRO), peintre, né à Castello, dans l'Ombrie, élève de Nicolas Pomarancio, travailla avec son maître aux peintures ordonnées par les souver. pontifes de son temps, et m. en 1629. On voit plus. de ses ouvr. dans les principales églises de Rome.

NUCK (ANT.), célèb. anatomiste allemand, né vers 1660, exerça d'abord la médecine et la chirurgie à La Haye, puis fut appelé à Leyde, et nommé prof. d'anatomie et de chirurgie. A sa m., en 1692, il était président du collège des chirurgiens de la même ville. Sa vie entière avait été consacrée aux recherches anatomiques ; ses travaux le placèrent au rang des médecins les plus remarqu. du S. où il vécut. On lui doit l'invention de plus. instrumens pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur la cécité, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen, et surtout des découvertes nouvelles relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Tous ces ouvr., à l'exception de celui qui a pour titre : de *Vasis aquosis oculi*, pub. à Leyde en 1685, ont été réunis en 3 vol. in-12, Lyon, 1722.

NUCULA (HUGACK), histor., né à Terni ou 16^e s., a écrit en latin une *Hist. de la guerre de Charles-Quint en Afrique*, Rome, 1652, ouvr. estimé.

NUENARIUS, V. NEDENAR.

NUGENT (THOMAS), littérat., né en Irlande, m. à Londres en 1772, s'est particulièrement occupé de la langue et de la littér. françaises. On lui doit un *Dictionn. portatif franç.-angl. et angl.-franz.* qui n'en a gr. nomb. d'édit., une *Hist. de la Pandelle*, 1776, 3 vol. in-4, et div. trad. est., parmi lesquelles nous citerons les suiv. : *Principes de droit public*, de Barlemaqui, 1752, in-8 ; *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8 ; *Abrégé chronol. de l'hist. rom.*, de Macquer, 1759, in-8 ; *Abrégé chronol. de l'hist. de France*, du président Hénault, 1765, 2 v. in-8 ; *Poyages en Allemagne*, etc., 2 v. in-8 ; *Vie de Benvenuto Cellini*, *Poyage de Londres*, par Grosley. — Un autre **NUGENT** (Christophe), médecin, membre de la société royale de Londres, mort en

1775, est aut. d'un *Essai sur l'Hydrophobie*, pub. en 1753.

NUGENT (ROBERT CHAGGS), homme d'état et homme de lettres, né en Irlande vers 1709, contrôleur de la maison du prince de Galles, et successivement commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller-privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1760, fut créé baron Nugent de Carleton et vicomte Clere; représenta à différentes sessions du parlement St-Maw's et Bristol, et m. en 1788. On a de lui un recueil d'*Odes et d'épîtres* pub. en 1738, et une *Ode au Genre humain*, imp. en 1741; elles ont été réimp. dans la collection de Dodsley.

NUGNEZ, V. **NUNNES** et **NORRIS**.

NUMA-POMPILIUS, législat. et 2^e roi de Rome, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabine. Il mérita, par ses vertus, de devenir le gendre de Tullus, roi des Sabins; mais tout entier à la simplicité des mœurs domestiques et aux attraits de la vie méditative, pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus, il demeura sur le sol natal, et s'y vit environné de la vénération de ses concitoyens, qui, frappés de sa haute sagesse, crurent devoir l'attribuer aux inspirations de la nymphe Egérie. Il entra dans sa 40^e année lorsqu'une députation vint lui annoncer que la royauté lui était offerte par les Romains, fatigués de l'interrègne qui avait suivi la m. de Romulus. Numa, qui parut n'accepter qu'à regret le trône, suivit en tout un système différent de celui de son prédécesseur. Il supprima les 300 gardes qui, sous le nom de vétérans, étaient destinés à veiller autour du roi, et se plut à créer une milice sacerdotale. La fondation des temples de Vesta, de Janus, de la Bonne Foi, la consécration du culte du dieu Terme, l'institut des prêtres saliens, des vestales et du collège des pontifes, l'élevé de Romulus à la dignité de dieu, telles furent les plus remarquables de ses créations religieuses. Voulant faire de la crainte du ciel la base la plus solide de ses vues politiques, il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, qui peut-être est le meilleur code pour des peuples grossiers. Dans le but d'inspirer des dispositions pacifiques au ramas de brigands qu'il était appelé à policer et à contenir, il subvint les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglants; il s'occupa de donner des terres aux plus pauvres citoyens, établit un rit pour le mariage, modifia la loi de Romulus qui autorisait les pères à vendre leurs enfants, inventa les saturnales, ou fêtes des esclaves, et créa des féclales, ou ministres du droit des gens. L'année, qui commençait auparavant en mars, dut commencer en janvier, et fut augmentée de 3 mois; elle n'en avait eu jusqu'alors que 10. Enfin le sage législateur eut l'heureuse idée de répartir tout le peuple en un corps de métiers, et d'édicter ainsi la dangereuse distinction de Romains et de Sabins. La douce influence de ces réformes s'étendit à toutes les peuplades voisines, la paix extérieure de Rome ne fut pas plus troublée que son repos intérieur pendant les 43 ans du règne de Numa. Ce bon prince m. dans un âge avancé, laissant un pèth-fils en son âge, Ancus-Martius, qui régna sur les Romains après Tullus-Hostilius. Outre les *Fastes de Plutarque*, v. Jacq. Meyer. *Delincano sulla gestazione Numa-Pompli*. Bâle, 1765, 12-8. Numa-Pomplius a fourni à Florian le sujet d'un poème en prose.

NUMENIUS, philosophe grec et chrétien du 3^e S., né à Apamée, en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon. Il prétendait que ce dieu avait enseigné la législation des Hébreux, Moïse, et qu'il était de l'Être-Suprême et de la création du monde. On trouve des fragments de Numénus dans Origène, dans Eusèbe, etc.

NUMERIEN, NUMERIANUS, emp. romain,

fil de Carus (v. ce nom), accompagné son père dans son expédition contre les Perses, et à la mort de Carus, ce prince laissa le commandement de l'armée à Arius Aper, dont il avait épousé la fille, pour se livrer à toute sa douleur. Aper, qui avait, selon toute apparence, avancé les jours de l'emp. défunt, fit assassiner Numérien, et tint sa mort cachée pendant plusieurs jours. Mais les soldats, avertis de la mort du nouvel empereur par l'odeur de son cadavre, renfermé dans une libère, élurent à sa place Dioclétien, qui punit Aper de sa perfidie en le poignardant en l'an 284. Suivant Vopiscus, qui a écrit la vie de Carus et de ses 2 fils, Carin et Numérien, ce dern. avait composé quelq. *harangues* et d'autres ouvr. remarquables (*scripta nobiliora*). On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux.

NUNITOR, fils de Proas, roi d'Albe, et frère d'Amulsen, fut, s'il faut en croire les anciens historiens romains, le père du Rhé-Sylvia, mère du Remus et de Romulus. V. **AMULIUS**.

NUNNES ou **NUNEZ** (FEDERAND), un latin Nonnius, surnommé *Pincinnus*, l'un des savants qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne, né à Valladolid dans le 15^e S., se dévoua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la langue grecque à l'université d'Alcala, puis la rhétorique à Salamanque, et m. dans cette dernière ville en 1553, à l'âge de 85 ans. On a de lui : *Annotationes in Seneca philosophi opera*, Venise, 1536, in-4; ces notes sont insérées dans les principales éditions de Sénèque; *Observationes in Pomponium Melam*, Salamanque, 1543, in-8; *Observationes in loca obscura et depravata Historiarum naturalium C. Plinii*, etc., ibid., 1544 (suivant Abbonio, *Biblioth. hispan.*); Anvers, 1547; Francfort, 1565, in-fol., un Commentaire sur les *Œuvres* de Juan de Mena, Séville, 1520; un recueil de proverbes, *Refrenos y Proverbios pletados*, Salamanque, 1555, Lerida, 1621, in-4, et des lettres à Jérôme Zurita, insérées par Jos. Dormer dans l'ouvrage intitulé *Progrès de l'histoire en regno Aragonum*.

NUNEZ ou plutôt **NUNEZ** (ANONNUS), prof. de médecine à l'université de Salamanque, né à Lisbonne en 1527, m. en 1603 avec la réputation d'un habile praticien et le titre de premier médecin du roi de Portugal, a laissé des deux livres suivants : *Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis*, Coimbra, in-fol., 1600; de peste Liber, ibid., 1601, in-4. Ce dernier a été traduit en langue castillane sous le titre de *Tratado universal de la peste*, Madrid, 1638, in-4. — Alvarez NUNEZ ou NUNEZ, chirurgien espagnol, né dans le 16^e S., a laissé : *Annotationes ad libros duos Fr. Arcei de rechi curandorum vulnus non ratione*, Anvers, 1574, in-8.

NUNEZ ou **NUNEZ** (JEAN), peintre d'hist., né en Espagne vers la fin du 15^e S., fut élève de Jean Sanchez de Castro. Ses tableaux se distinguent par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. On cite entre autres un *St Jean-Baptiste*, un *St Michel*, un *St Gabriel*, auquel il a donné des plumes de pigeon; et une *Pierre accompagnée de St Michel et de St Vincent*, et tenant le Christ mort entre ses bras. Ces tableaux ornent la cathédrale de Séville. — NUNEZ (Pierre), autre peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers l'an 1614, élève de Jean Soto, exécuta une partie des *Portraits des rois d'Espagne*, destinés à orner la salle de comédie du palais de Madrid. Il m. dans cette ville en 1654.

NUNEZ ou **NUNEZ** DE SEPULVEDA (MARTIN), un des plus habiles peintres à fresque de son temps, peintre de Philippe IV en 1640, mérita le privilège exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les vaisseaux et les ga-

l'ère du roi. On cite de lui quelques tableaux de sainteté qui se font remarquer par une manière facile. — NUNNA ou NUNO de VILLAVICENCIO, peintre d'hist. et de portraits, chevalier de Malte, né à Séville en 1635, est de tous les élèves de Murillo, celui qui a le plus heureusement imité la manière de ce maître. On cite comme son meilleur tableau des *Esfãos jouant dans une rue*. Il avait embrassé la carrière des armes; il servit avec distinction sous le règne de Charles II, et m. en 1700.

NUNNING (JOSUA HENNING), enloueur allemand, né en 1695 à Schattorp dans le comté de Bentheim, occupa d'abord différentes charges ecclésiastiques, les résigna ensuite pour se livrer exclusivement à des travaux archéologiques, et m. à Munster en 1753. Ses ouvrages ont un intérêt particulier pour la ville de Munster, dont les antiquités l'avaient spécialement occupé. On trouvera la liste de ses écrits dans la *Biblioth. monasteriensis* de Drivier, et dans les autres bibliographies allemandes. Nous citerons seulement les suivants : *Sepulchrum Westphalico-munigardico-gentile*, etc., 1713, in-4; *Diplomata Caroli-Magni da scholis gr. et lat.*, anno 883 *ecclesiarum monasteriorum concessi vindicata* Perius, 1720, in-4; *monasteriorum monasteriorum Decuria prima*, Wesel, 1747, in-4; *Commercium litterarium, sive Dissertationes apudolico-physico-carissas J. H. Nanningii et D. H. Cohnsteden*, Francofurt, 1746-50, 2 vol. in-8.

NUVOLETTI (JEAN PELLEGRIN), chirurgien, né dans le territoire de Modène, a publié : *Saggi accetti di chirurgia*, Padoue, 1713; et une lettre sur un anévrisme monstrueux, Pano, 1714.

NUVOLONE (PAMPHILE), peintre d'histoire, né à Crémone vers la fin du 16^e S., élève du chevalier Troiti ou le *Molosso*, a fondé à Milan une école d'où sont sortis d'habiles artistes; li m. dans cette ville en 1651. On connaît de lui : une *Resurrection de Lazare*, peinte dans le chœur du couvent des religieux de St-Dominique et St-Lazare de Milan; une *Assomption de la Vierge*, qui décore la chapelle de l'église de la Passion dans le même ville, et un tabl. en stuc représentant la *Vierge et l'enfant Jésus qui cressent la tête du serpent*, et appartenait à St Charles Borromeo et à St François d'Assise. — Charles NUVOLONE, son fils et son élève, né à Milan en 1608, m. en 1661; est regardé comme l'un des plus habiles imitateurs de Jules-César Procaccius. Il réussit également à se rapprocher du Guide, et mérita le surnom de *Guido de la Lombardie*. Ses compositions se distinguent par la grâce des figures et la délicatesse des formes. Milan, Parme, Crémone et Coma possèdent plusieurs tableaux de ce maître; les vicéges sont particulièrement estimés. — Joseph NUVOLONE, son frère, né à Milan en 1619, m. en 1703, fut aussi élève de son père, mais il resta au-dessous de lui. Ses tableaux sont très-connus dans la Lombardie.

NUZZI (MAURO), peintre de fleurs, né à Pesaro dans le royaume de Naples en 1663, se fixa à Rome, et m. dans cette ville en 1673. Ses productions occupent un rang distingué dans les galeries de Rome; cependant on a remarqué qu'elles ont perdu tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur, et qu'elles sont devenues mates et obscures. On cite comme son meilleur élève Laura Bernasconi.

NUZZI (FERDINAND), cardinal, né en 1645 à Orta (état de l'église), est compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Il obtint la confiance du pape Innocent XI et des successeurs de ce souverain pontife, rempli avec zèle et talent différentes fonctions dont il fut chargé, fut nommé à l'évêché d'Orvieto en 1715, et m. en 1717. On a de lui un opuscule intitulé : *Discorsi intorno alla coltivazione della Compagnia di Roma*, 1702, in-fol. — Innocent NUZZI, son neveu, camerier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien

l'histoire de la bulle Ueigenius, par Lactius, Cologne (Rome), 1757, in-4.

NYE (PHILIPPE), ministre non-conformiste, né dans le comté de Sussex en 1596, fut quelque temps curé d'une des églises de Londres, rejeta la constitution de l'église d'Angleterre, se réfugia en Hollande, et y séjourna jusqu'en 1630. A cette époque il revint en Angleterre, et prit une part très-active aux troubles religieux et politiques qui agitaient le royaume; il prit parti dans la faction dite des *indépendants*, et m. dans l'obscurité en 1673. Wand cite de lui quelques pamphlets politiques, qui s'ont plus d'intérêt aujourd'hui. — Un autre NYE (Nathanael), mathématicien anglais et maître canonier de Worcester, est auteur d'un *Art du canonier*, imprimé à Londres en 1670.

NYMANN (GASPAR), savant professeur d'anatomie et de botanique, né à Wittenberg en 1591; m. dans la même ville en 1638, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout les deux suivants : *Dissertatio de vitiis fatiis in utero*, etc., Wittenberg, 1622, in-4, Leyde, 1644, et 1654, in-12, avec l'ouvrage intitulé : *de Peristibus generationis*, par Placconi; *de appropositi Tractatus*, Wittenberg, 1629, in-4. — Jérôme NYMANN, son père, aussi professeur à Wittenberg, est auteur de quelques écrits, entre autres d'un *Discours sur l'imagination*, en latin, 1615, in-fol.

NYMPHES (mythologie), divinités subalternes, filles de l'Océan et de Téthys, étaient répandues dans l'univers. On nommait *umaines* celles qui gouvernaient la sphère du ciel, et *épigées* les nymphes de la terre et des eaux, subdivisées encore en *néréides*, *naiades*, *nyades*, *dryades* et *hamadryades*. Chaque divinité supérieure avait aussi ses nymphes.

NYNAULD (JEAN DE), écriv. obscur du 17^e S., a laissé un ouv. intitulé : *de la Lycantropie, Transformation et Exagès des sorciers*, où les *astuces du diable sont mises en évidence*, Paris, 1615, in-8.

NYSTEN (PIERRE HUGST), savant médecin, né à Lirga en 1771, fit à Paris ses études médicales, devint en peu d'années élève de première classe de l'école-pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrement son attention. Il fit une longue suite d'expériences, dont il a consigné les résultats précieux dans un écrit qu'il publia en 1803. Ses connaissances lui méritèrent plusieurs missions honorables du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour étudier le caractère de la fièvre jaune; et, en 1803, il fut chargé de rechercher les causes d'une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui se manifesta dans le midi de la France. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses ouvrages; il se consacra aussi à la pratique, et obtint, par le crédit de M. Hallé, la place de médecin de l'Hospice des Enfants; il m. peu de temps après en 1818. On a de lui les ouvrages suivants : *Nouvelles Expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, Lottu, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie royale, 1808, in-8; *nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux vocabulaires (latin et grec), 2^e édit., Paris, 1810, in-8, refait conjointement avec M. Capuron; *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, ibid., 1814, in-8; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour servir suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris, 1811, in-8; *Manuel médical*, 1814; 2^e édit., 1816, in-8. On lui doit en outre une édition du *Traité de matière médicale*, par Schwilgué, 1809, 2 vol. in-8.

O

O (FRANÇ., marg. d'), surintendant des finances de France, né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie, remonta de bonne heure à l'état militaire pour suivre une carrière plus convenable à ses inclinations. Nommé surintendant des finances par Henri III, en 1578, ses dissipations, ses prodigalités et de nouvelles impôts lui attirèrent la haine universelle; mais soutenu par une puissante cabale qui était à ses gages, il conserva cette place à l'avènement de Henri IV. Cet homme, qui avait eu si longtemps à sa disposition les trésors de la France, m. en 1593 dans le plus complet dénuement, et ses dettes surpassèrent de beaucoup ses biens. D'Avigny a donné la vie du marg. d'O dans le t. 3 des *Hommes illustres de France*.

OAKES (URIAN), ministre non-conformiste, né en Angleterre en 1631, fut conduit très-jeune en Amérique, prit ses degrés au collège d'Harvard, revint ensuite dans sa patrie, fut ministre à Lichtfield, interdit ensuite comme non-conformiste, repassa en Amérique, devint recteur du collège d'Harvard, et m. en 1681. On a de lui un gr. nombre de sermons et quelq. poésies.

OATES (TIRES), né vers 1619 dans une condition obscure, fit ses études à l'université de Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation ignominieuse, comme faux témoin, il passa en Hollande, professa le catholicisme, et prit l'habit de jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une éclatante abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans la nouv. église anglicane; trompé dans cette attente, il chercha d'autres ressources dans le métier de délateur. Il jénocça en 1678 une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestants. Le parlem. s'empara de cette affaire, où périrent plus. illustres personnages, et Oates eut une pension de l'état. La fausseté de ses révélations ne tarda pas à être reconnue; et Jacques II étant monté sur le trône, Oates fut condamné à une prison perpétuelle et à être fustigé quatre fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il m. en 1705. On peut consulter, sur la prétendue conspiration dénoncée par Oates, l'*Apologie des Catholiques*, par A. Arnould, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier les jésuites que ce docteur regardait comme ses ennemis.

OBADIAS. V. ADIAS.

OBEU, fils de Boos et de Ruth, fut père d'Esau, aïeul de David, et conséquem. l'un des ancêtres de J.-C. selon la chair. Il vivait dans le 13^e S. avant le avènement du Sauveur du monde.

OBEID-ALLAH, fameux capitaine arabe dans le 1^{er} S. de l'hég., obtint le gouvernement du Kharasan, sous le khalife de Moawiyah II^e, passa ensuite au gouvernement de Bassra, puis à celui de Koufa, se rendit redoutable aux Turcs par sa valeur, mais se fit détester par ses cruautés dans les états placés sous sa domination. Il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à Mokhtar, l'an 67 de l'hég. (685 de J.-C.)

OBEID-ALLAH AL-MARDY (ABOU MORAMMER), fondat. de la célèbre dynastie des Khalyfes fatimites, né vers l'an 269 de l'hég. (884 de J.-C.), se disait issu d'Ismaël, arrière-petit-fils d'Hontein, fils du Khalyfe Aly et de la Fatime, fille de Mahomet; de là les noms d'Alydes, d'Ismaélites, mais plus particulièrement d'Obéides et de Fatimites qu'on a donnés aux princes de cette famille. Mais la plupart des histor. orientaux ont accensé Obéid-Allah d'imposture. Quel qu'il en soit, ce prince se donna d'abord pour le mahady (chef ou directeur des fidèles), annoncé dans le Koran, parvint à ré-

unir sous sa domination les diverses provinces musulmanes de l'Afrique septentrionale, prit le titre d'*émir al-moumenyn* (prince des fidèles), réserva aux seuls khalyfes, successeurs de Mahomet, le droit de révolte ouverte contre les Abbassides, qui régnaient à Damas, et fut le prem. auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de trois siècles. Il fonda la ville de Mahdiyah, à trente lieues au sud de Tunis, et en fit la capitale de son empire. Il essaya de conquérir l'Egypte; mais cette gloire était réservée à son arrière-petit-fils (v. MOHA ED DAULAN). Ses flottes ravagèrent à plus. reprises les côtes d'Italie, particulièrement celles de la Calabre. Ce prince m. en 323 de l'hég. (933 de J.-C.), dans la 63^e année de son âge et la 25^e de son règne. Il eut pour successeur son fils Calm-Bisour-Allah (v. ce nom).

OBEI (MATIAS d'), ou de LOBEL, V. LOBEL.

OBEIERIO, doge de Venise (que nos anciens histor. nomment *Willire* ou *Willeria*), exerça cette magistrature suprême lors de la prem. guerre que les Vénitiens eurent soutenue contre les Français en 810, sous le règne de Charlemagne. Il fut ensuite déposé, envoyé prisonnier à Constantinople en 811, recouvra sa liberté en 830, essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco, qui était alors la capitale de la république, pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue, fut fait prisonnier dans un combat, et eut la tête tranchée.

OBEREIT (JACO. HERMANN), alchim. et mystique, né en 1725 à Arbon, en Suisse, d'une famille livrée au mysticisme, eut de bonne heure l'esprit exalté par la lecture des écrits de la célèbre mad. Guyon, etc. Etabli en 1750 médecin-chirurg. à Lindau, et ne réunissant point dans la pratique de cet art, il se tourna vers la théosophie, et ensuite vers l'alchimie. A l'aide de cette prétendue science, il espérait rétablir les affaires délabrées de sa famille, et il acheva sa ruine. Il avait adopté vivement la nouvelle philosophie et écrivait en faveur de Kant, lorsqu'il m. en 1798, laissant plus. ouvr. en style bizarre sur le mysticisme, l'alchimie, etc., dont les curieux trouveront le liste dans le *Nécrolog. allem.* de Schlichtegroll, ann. 1798.

OBERHAUSER (DEWOLT), relig. bénédictin et canoniste, né à Weizenkirchen en Autriche, en 1719, fut successivem. prof. de droit-canon à Gork et à Fulde, et obtint une certaine réputation par ses écrits en faveur de la nouv. jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à établir en Allemagne. Il m. en 1786; ses nombreux ouvr. ont beaucoup perdu de l'intérêt que leur avaient donné les circonstances. Nous citerons seulement: *Prælectiones canonice, in tres priores libros Decretalium, Auzeri* (Lanterbach), 1762, 3 vol. in-4; 2^e édit., très-augmentée, Strasbourg, 1785, 4 vol. in-8; *Apologia historico-critica divinarum potestatum in legibus matrimonialibus*, etc., Francfort, 1775, in-8, avec une suite intitulée: *Systema historico-criticum*, etc., ibid., 1772, in-8; *Manuale selectarum concordiarum et canonum*, ibid., 1776, in-4; *Specimen cultioris jurisprudentie canonice*, ibid., 1777, in-8; et de *Dignitate clerici tam secularis quam regularis*, Soltau, 1783, in-8; la 2^e partie de cet ouvr. publ. en 1786, après la m. de l'auteur, couvrait une notice détaillée de sa vie.

OBERKAMP (FRANÇOIS-JOSEPH), médecin, né en 1710 à Amorbach, voyagea d'abord en France et dans les Pays-Bas, revint prof. la médecine dans sa patrie en 1741, et obtint quelq. années après une chaire de médecine-pratique et de botanique à Heidelberg, où il m. en 1768. On a de lui les ouvrages suiv. : *Diæstima de mutatione æsculentorum po-*

culentorum, 1743, in-4; *Mechanismus, sive Fabrica intestinum tenuium*, 1747, in-4; de *Febribus malignis*, 1748, in-4. — FRANÇOIS-PHILIPPE, son fils, mort en 1793, prof. d'anat. et de chirurg. à Heidelberg, sa patrie, a pub. de 1773 à 1790, 23 dissert. mentionn. dans la *Biogr. méd.*, t. 6, p. 331.

OBERKAMPF (CHRISTOPHE-PHILIPPE), eccléb. industriel, fondat. de la manufact. de toiles peintes de Jouy, acquit à Weissenbach (marquisat d'Alsace) en 1738. Son père, hébilo teinturier, était venu fixer son industrie à Arau en Suisse, et y avait formé un établissement. Oberkampff fils vint à Paris à l'âge de 19 ans, et y apporta les connaissances qu'il avait acquises dans la maison paternelle sur l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Malgré les obstacles nombreux qu'il rencontra, il entreprit, avec un capital qu'il élevait à peine à 400 fr., de jeter les bases de la prem. manufact. de ce genre, et parvint à naturaliser en France une nouvelle branche d'industrie qui enrichit bientôt le sol d'heureux tributaires à l'étranger. Il avait 20 ans lorsqu'il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et se chargea seul du dessin, de la grature, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux; il l'assainit en le débarrassant par des saignées habilement ménagées pour l'écoulement des eaux, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre qui arrose la vallée de Jouy. Le pays était presque désert; Oberkampff rappela, par le fait seul de son industrie, une population de 1500 âmes. L'abbé Morellet (v. ce nom) écrivit en faveur de l'établissement nouveau; un arrêt du conseil d'état étouffa les efforts maladroits des industriels rivaux. Le républicain O'berkampff ne tarda pas à devenir européen, et s'étendit même jusque sous les tropiques où ses agents allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. La manufact. de Jouy prit le plus grand développement; et depuis lors plus de 300 établissements se sont formés sur son modèle. Plus de 200,000 ouvriers y sont employés, et la France en retire un bénéfice immense de main-d'œuvre. Oberkampff fut récompensé de ses services par des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI. En 1790, le conseil-général du département de Seine-et-Oise lui décerna une statue dont sa modestie empêcha l'érection. Dix ans après, une place lui fut offerte dans le sénat; il la refusa; mais il ne put refuser la décoration en or de la Légion-d'Honneur que Napoléon détacha un jour de sa boutonnière pour le lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. C'était à cette même époque qu'Oberkampff élevait à Essenne sa filature de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Ce vénérable citoyen, honneur du pays qu'il avait adopté, m. le 14 octobre 1815.

OBERLIN (JACQUES-JACQUES), sav. antiquaire et laborieux philologue, successeur, associé de l'acad. roy. des inscriptions, et correspondant de l'institut, membre d'un gr. nombre de sociétés savantes, bibliothécaire de l'école centrale du départem. du Bas-Rhin, naquit à Strasbourg en 1735. Il fut dirigé dans ses études par son père, instituteur ou censeur de cette ville, et dès l'âge de 20 ans, il fut chargé de la suppléer dans ses pénibles fonctions. Il trouva du temps pour se faire recevoir docteur en philosophie et pour étudier la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré, et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la biblloth. de l'université lui fut donnée en 1764; le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle d'instituteur latin à l'acad., comme professeur-sujoint, ne l'empêchèrent point de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des espèces de ma-

nels élémentaires qui ont été adoptés dans plusieurs écoles de l'Allemagne. Après avoir augmenté ses connaissances par quelques voyages, il devint professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg (1778), fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique (1782), et chargé de la direction du gymnase (1787). La révolution vint succéder au pouvoir de fonctions publiques et le frapper d'une démission rigoureuse (1793). Des amis puissants le rendirent à la liberté au bout de 3 mois, et la révolution du 9 thermidor lui permit de retourner dans sa ville natale, où il fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il m. en 1806, laissant un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *jurgendorum marianum fluviorumque omnia civi. Mollmann*, Strasbourg, 1770-75, 4 part. in-8; *Miscellanea literaria maximam partem Argentoratensis*, ibid., 1770, in-4; *Essai sur le palais lorrain des environs du comté du Bas-de-La-Ruche*, ibid., 1775, pet. in-8; *des dissert. sur les manuscrits ou troubles de l'Alsace*, et sur divers autres sujets, de 1782 à 1789, in-4; enfin la bonne édit. d'*Horace*, Strasbourg, 1788, in-4; de *Tacite*, Leipzig, 1801, 2 vol. in-8. (Celle édit. a été reproduite par M. de Calaneo, Paris, Charles Gosselin, 1824, 5 vol. in-12). On trouve une notice très-étendue sur Oberlin dans la *Magonn encyclop.*, année 1807, t. 2, p. 72-140.

OBERLIN (JEAN-FRÉDÉRIC), frère du précéd., né à Strasbourg en 1740, m. le prem. juiv. 1826, pasteur à Walsbach, au Bas-de-La-Ruche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité en consacrant sa vie entière à répandre dans la paroisse confiée à son zèle inépuisable, les bienfaits d'une charité, qui avant lui n'y était connue que comme De cette partie des Vosges naguère presque inculte et sauvage, il parvint à faire une contrée florissante et convertie d'une population laborieuse et éclairée. On peut consulter, pour plus de détails, le *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Bas-de-La-Ruche*, in-8, Paris, 1818. La même année une médaille d'or fut décernée à Oberlin par la société royale d'agricult. Il a paru en 1826 deux notices, in-4 et in-8, sur ce respectable pasteur, à qui l'on a donné place aussi dans les *Archives de l'Écclési.*

OBERT (ANTOINE), médecin, né à Saint-Omer en Artois, virent au commencement du 17^e S. On a de lui quelq. ouvr. de médecine dont le plus remarquable a pour tit. : *de venæ sectum in pleuritide Phlegmonis secundum accessum de venæ sectione in morbis administrandis contra popularum errorem*. Asserbo, St-Omer, 1635, in-8. Les autres écrits sont des réfutations d'ouvr. peu intéressants sur le même sujet.

OBERIO (FRANÇOIS D'), poète provençal du 16^e S., plus connu sous le nom de *Monge des lies d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un hermitage des lies d'Hyères, descendant d'une ancienne et illustre famille de Gênes. Il embrassa le vie monastique, recueillit dans la bibllothèque du monastère de Lerins les œuvres oubliées de plusieurs poètes provençaux, composa lui-même quelques ouvr. en vers et en prose, et m. en 1408. On cite de lui : quelq. *cançons* en rime provençale; un rec. intitulé : *Fleurs de différentes sciences et doctrines*; un autre rec. de vers provençaux, ital., grecs et franç.; un autre contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin les *Fies des poètes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean du Nostredam (v. ce nom).

OBICINI ou OBIZZINO suivant les biographes italiens (THOMAS), mission. italien, au vers la fin du 16^e S., près du Novara, d'où il prit le nom de *Thomas à Novara*, sous lequel il est souvent désigné, entra dans l'ordre des frères mineurs, fut destiné aux missions du Levant, devint com-

missionnaire apôtolique, gardien du couvent de son ordre à Jérusalem, revint ensuite à Rome, et fut chargé d'enseigner l'arabe, le syriaque et le copte (Jaques qu'il avait apprises pendant ses missions), dans le monastère de St-Pierre en montorio, où il m. vers 1636. On a de lui une grammaire arabe latine. *Grammatica arabica agnomin appellata, cum periorie latine non difficulte expositione*, Rome, 1631, in-8 (il avait publié, avant cette grammaire, une introduction à la logique, sous le titre d'*Isagoge*, id est, *breve introductionum arabicum in scientiam logicam ac thesauri sanctae fidei*, ibid., 1625, 30 pag. in-4); un ouvr. posthume, intitulé: *Thesaurus arabico-syro-latino* Thomas à Novarrid, ibid., 1636. Wading cite d'autres ouvr. lusés en MS. par ce missionnaire. — Il ne faut pas le confondre avec Bernard Ousino ou Ousino, religieux de l'ordre des frères-mineurs de l'Observance, auteur des ouvr. suivants: *Reges christiani cunctis multis tractati de novissimis, de precetti, de sacramenti, etc.*, Brescia, 1610, in-4; *U Peritiam della gloria de' sancti*, etc., ib., 1620, in-4.

OBJOIS (N.), littérateur, du 18^e S., sur lequel on n'a presque aucun renseignement, est auteur d'un *Recueil de Pensées*, Paris, 1773, in-12; et du *Portrait de bien des gens, ou la Fica demagogue*, ib., 1773, 3 vol. in-12.

OBRAĐOVITŠCH (DEMETRIUS DOMITRIË), savant hongrois, né dans le lauat de Themeswar vers 1740, étudia dans les universités d'Allemagne, voyages en Turquie, en Italie et en Angleterre, passa ensuite en Savoie, où il fut précepteur des enfants du prince Casimir-George (v. ce nom), qui le nomma directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il m. à Belgrade en 1811. On a de lui plus. ouvr. en serbie, publi. à Vienne, Leipzig et Venise, et qui sont à peu près les seuls, qui l'ont connu de la littérature de cette contrée. Nous citerons seulement: celui où l'auteur donne l'hist. de sa vie, de ses voyages, etc., et qui a pour titre: *Zchivoty i Priljutschevga*, etc., impr. avec les caractères russes de la typographie de Brankopf, Leipzig, 1785, in-8; *Sovjetn sadržavaj razuma* (conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8; une géographie universelle, sous le titre de *Zemlj opisanje*, Venise, 1794, in-8.

OBRECHT (Ulcric), av. juriste, et philologue, né à Strasbourg en 1606, fit ses études au gymnase de Montbéliard et à l'Académie d'Altdorf, y apprit les langues anciennes, le français, l'espagnol et l'italien, l'histoire et la jurisprudence, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda au célèbre Boecler (v. ce nom), dans le double emploi d'éloquence et d'hist. L'Alsace et Strasbourg étant passés sous la domination française, Obrecht se décida à quitter le jacobinisme pour embrasser la foi catholique, fit son éliration à Paris, entre les mains de Bouquet, en 1684, et fut nommé l'année suiv., préteur royal de Strasbourg. Louis XIV le chargea ensuite d'une mission diplomatique à Francfort, en 1698. L'exercice du travail affaiblit la santé d'Obrecht; il retourna à Strasbourg où il m. en 1701. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son éloge dans les *Mémoires de Trévoux*, 1701, tome 34, et dans les *Mém. de Niceron*, tome 34. Nous citerons seulement les suiv.: de *Flexibili imperii*, Strasbourg, 1673, in-4; de *Legibus agraribus populi romani*, ibid., 1674, in-4; *el institutio rerum Prudromi*, ibid., 1681, in-4 (c'est la plan d'une hist. complète de l'Alsace); *Disquisitiones, Ordines et Programmata*, recueil, par J. Kube, ibid., 1704, in-4. On doit à Obrecht des édit. estimées de Dietz de Crète, de Quintilien, des *Épigrammes de l'hist. auguste*, des notes sur le traité de *Jure belli et pacis* de Grotius, et une version latine de la *Fie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (ΒΕΧΑΡΑΡΙΣ), instituteur des frères lesfrères-minimes, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près du Burgos en 1540, m. à Madrid en 1599, avait d'ab. suivi la carrière des armes et vécu dans la dissipation. Il quitta le monde en 1568, touché d'un exemple d'humilité évangélique que lui donna un homme du peuple qu'il avait frappé. On a imprimé, sous son nom, un manuel à l'usage des infirmiers, intitulé: *Instrucciones de enfermos, y verdadera Práctica como se ha de*, de explicacion de remedios que enserian los médicos, Madrid, 1607, in-8. La vie de B. Obregon a été écrite en espagn. par Fr. Herrera, et n'a été trouvée l'analyse dans l'*Hist. des ordres monastiques*, par Helyot, tome 7.

O'BRIEN, V. BAIRD.

ORSEQUEM (JEUITS), auteur latin, vint, suivant les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4^e S., en peu avant le règne d'Honorius, et composa un livre intitulé: *de Prædigiis*, extrait, en grande partie, des historiens qui l'ont précédé, et principalement, de Tite-Live. Une partie de cet ouvrage s'est perdue, et ce qui en reste s'étend depuis l'æ 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J.-C. Courard l'écrit (v. ce nom) a fait des addit. pour suppléer à ce qui manque, et a donné le prent. une édition séparée de ce livre qui jusqu'alors s'était publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurelius Victor (v. ce nom). Cette édition, avec les suppléments, fut publiée à Bile en 1552. La meilleure des édit. postérieures est celle de Hef., 1773, in-8. George de La Bon-thière a donné une traduction française de J. Orseque, Lyon, 1547, in-12.

ORSEQUEM, V. ORSEQUEM.

OCAMPO (FLORENTIN d'), histor. espagnol, né à Zamora au commencement du 16^e S., embrassa l'état ecclésiastique, devint historiographe de l'empereur Charles-Quint, s'appliqua à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les biblioth. et les archives des principaux monastères, et publia le résultat de son travail sous ce titre: *las cinco Libros primeros de la Crónica general de España*, Zamora, 1544, in-fol., réimprimé à Alcala, 1578, et continué par Amb. Morales (v. ce nom), successeur d'Ocampo dans la charge d'historiographe.

OCARIZ (don JOSTIN, chevalier d'), diplomate espagnol, né vers 1750 dans la petite province de la Rina, débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire d'ambassade à Turin, fut nommé en 1788 consul-général à Paris, puis exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne, près du gouvernement français, en 1792. Lorsque le roi Louis XVI, renfermé au Temple à la suite de la révolution de 10 eût de la même année, fut mis en jugement par la convention nationale, le chevalier d'Ocariz écrivit aux gouverneurs de cette époque plus lettres énergiques en faveur de l'absolutisme monarchique, et essaya de séduire à prix d'argent les membres les plus influents de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. De retour à Madrid, il fut employé dans les négociations avec les agents du comité de salut public, et, après la paix de Bile (1795), il revint à Paris reprendre son poste de consul-général. Quelques années après, il fut nommé ministre résident à Hambourg, puis ministre plénipotentiaire en Suède. Il vint d'être nommé ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il m. à Vienne en 1805, en se rendant à cette destination. Sa venue à Madrid du roi Louis XVIII, à la restauration de 1814, une pension de 6000 fr. sur le trésor, « en récompense, est-il dit dans le brevet, de la belle conduite de son mari à l'époque du procès de Louis XVI ».

OCCAM ou OCKHAM (GUILAUME), religieux cistercien anglais, philosophe scolastique et chef de la secte des nominalistes, né au village d'Ockham (comté de Surrey), vers la fin du 13^e S., fut le dis-

et de la célèbre Scol (v. ce nom), dont il devint par la suite l'un des plus violents adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. L'un de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII. Élu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Prémontré, et prit part à la discussion qui s'éleva sur le sujet de l'article de la règle qui ne permet pas au cordellier d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains; et comme en 1336, il se réfugia à la cour de l'emp. Louis de Bavière, qui l'accueillit bien, et par reconnaissance il devint en faveur de ce prince dans ses longues querelles avec le St-Siège. Occam m. dans le couvent de son ordre, à Munich, en 1347, dans un âge avancé. Il a composé un gr. nomb. d'écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, mais qui lui valurent de son temps les titres de docteur invincible, respectable, etc. Goldast (v. ce nom) a réuni dans le tom. II de la *Monarchia S. imperii* romani, ceux de ses ouvrages qui concernent les droits des empereurs d'Allemagne; et Browne en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'*Appendice du Fasciculus rerum expectandarum*. On trouve la liste de tous les ouvr. d'Occam dans le *Biblioth. scriptor. ardu. minor.*, et dans les *scriptores ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des nominalistes dont ce moine fut le chef, on peut consulter la Dissertation de J. Thomassin de *Doctoribus scholasticis latinis*, Leipzig, 1696, et l'*Hist. critique de la philosophie* par Bruckee.

OCCIALI (KULIG-ALT, appelé vulgairement), capitaine pache ou grand-amiral ottoman, né en Calabre dans le 16^e S., fut pris dans sa jeunesse par les Turcs, embrassa la religion musulmane, fit d'abord le métier de corsaire sous le célèbre Dragut (v. ce nom), s'éleva successivement aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la célèbre bataille de Lépano en 1571, y donna de grandes preuves d'habileté et de valeur, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, et fut récompensé de sa belle conduite par la place de capitaine pache, que lui conféra le sultan Sélim II. Il envoya aux Espagnols, en 1573, le fort de la Goulette, sur les côtes d'Afrique, rétablit par d'autres exploits la réputation de la marine ottomane, et m. en 1577 (985 de l'Hég.). Il avait fondé à Constantinople, dans le quartier de Topkapi, une fort belle mosquée, où il fut enterré. La capitale de l'empire ottoman lui doit encore un collège où académie qu'il avait également établi près de la mosquée, dont nous venons de parler, pour recevoir ses étudiants.

OCCO (Anoban), célèbre numismate allemand, né en 1523 à Augsbourg, se livra d'abord à la médecine; mais, ayant éprouvé des désagréments dans cette carrière, par suite de son obstination à s'opposer à l'introduction du calendrier grégorien dans son école, l'étude des antiquités et de la numismatique l'occupèrent tout entier. Il m. en 1605 en 1606. On a de lui : *Pharmacopœia augustana*, dont il a donné 5 édit., corrigées et augmentées, des traduct. latines d'un *fragment de Platon* et de l'opuscule de Gemiste Pléthon, de *Quatuor Virtutibus*, 1552, in-8; un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne*, 1592, 1596, in-fol.; *Nismatica imperator. romanorum à Pompeio Magno ad Heraclium*, Avers, 1579, in-4 (c'est le plus important et le plus connu des ouvr. de l'ant.) et il a eu plus, édit., dont le plus recherché est

celle donnée par Phil. Argelati, Milan, 1730, in-fol., et plus autres écrits, sur lesquels on peut consulter la notice détaillée que Brucker a insérée dans son *Historia vita Adolphorum Oeconomi v. rerum christianarum ad illustrandam rem litterariam et medicam sæculi XVI*, Leipzig, 1734, in-4. — Un autre Adolphe Occo, poète et médecin de Sigismund, né dans l'Aut. -Erie en 1547, m. à Augsbourg en 1603, était cousin du père du précédent. Il l'adopta et le fit son héritier. V. sur ce nom Occo l'ouvrage de Brucker cité plus haut.

OCELLUS-LUCANUS, philosophe grec, né dans la Lucanie (aujourd'hui le Basilicate, province du roy. de Naples), dans le 5^e S. avant l'ère vulgaire, paraît avoir suivi l'école de Pythagore, qui venait de s'établir à cette même époque en Italie. On a peu de détails sur sa vie. Il avait composé plus. ouvrages, dont au seul, écrit originellement en dialecte dorique, nous est parvenu, traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien. Cet ouvrage, qui a pour tit. de la *Nature de l'homme*, a été publié pour la 1^{re} fois, à Paris, chez Conrad Néaulme, 1539, in-4. L'édit. la plus récente et la plus estimée est celle publiée par A.-Fréd.-Gall. Nordolph, Leipzig, 1801, in-8. Le traité de la *Nature de l'homme* est trad. en franç. par le marq. d'Argens (Berlin, 1768, petit in-8), et par M. Bouteux (Paris, 1768, in-8). Stobée a conservé un fragment d'un aut. ouvr. d'Ocellus intitulé des *Lois*.

OCHIN (Brenzanus), moine aporiat, né à Sienna en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de St-François, et passa ensuite dans l'ordre des capucins, dont ses talents et sa conduite austère le firent nommer deux fois vicaire-général; mais, en 1542, il abandonna sa dignité pour se réfugier à Genève, où il embrassa la réforme et épousa une jeune fille qu'il avait enlevée. Il mena depuis une vie errante, fut chassé d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste en Moravia en 1569. On a de lui : des *Sermens*, en italien, Sienna, 1543, 4 vol. in-8; deux *lettres*, en italien, où il donne les raisons de son départ d'Italie, Genève, 1543, in-8, trad. en franç., 1544; 100 *Apologues*, en italien, contre les abus, les erreurs de la synagoge papale, de ses prêtres, moines, etc., Genève, 1554, in-8; 30 *dialogues*, en italico; trad. en latin par Sébast. Castellon (v. ce nom), Bâle, 1563, 2 vol. in-12; un *Comment. ou Paraphrase sur les Épîtres aux Romains et aux Galates* de St-Paul (en italien); l'*Image de l'Antichrist* (en ital.), ouvr. très-rare, trad. en franç.; enfin plus. écrits sur des matières de controverse, où il y a beaucoup de déclamations contre l'église romaine.

OCHOSIAS, roi d'Israël, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône en l'an 868 av. J.-C., et fut aussi irréligieux que son père. Ses voyants en danger de mourir par suite d'une chute qu'il avait faite, il envoya consulter Beldad, l'un des Philistins; mais le prophète Élisé fit descendre le feu du ciel sur les envoyés de ce prince et lui sauva sa m., qui eut lieu en effet l'an 866 av. J.-C. — OCHUSIAS, roi de Judée, dev. fils de Joram et d'Atalia, mariée, dit l'Écriture-Sainte, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère. Il se joignit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre à Hézékiel, roi de Syrie, et fut tué par Jéhu (v. ce nom) en l'an 845 av. J.-C.

OCHS (Pirroz), chancelier et grand-trésorier de canton de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller d'état, né à Bâle en 1749, commença sa carrière par être docteur en droit, entra ensuite dans les affaires publiques, contribua à amener la fin de la guerre entre la France et l'Espagne, en juillet 1795, devint le principal instrument des desseins du directoire français sur la Suisse, et fut, avec le colonel La Harpe (v. ce nom), l'instigateur de la révolution qui s'opéra dans ce pays en 1798. Cette même année, il fut

nommé membre du directoire helvétique, et donna sa démission en 1799. Servant ensuite les vœux de Bonaparte, il vint prendre part à la consulta, convoquée à Paris en 1802, ainsi qu'à la rédaction de la nouvelle constitution, qui tendait à fédéraliser la Suisse. Nommé conseiller d'état, Odebs vécut dans une espèce d'obscurité, s'occupant de travaux littéraires, et m. à Bâle en 1821. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis*, Neuchâtel, 1781 ; *Hist. de la ville et du territoire de Bâle*, Bâle, 1786-1821, 5 vol. in-8 ; ouvr. un peu prolixe, mais estimé (l'aut. y parle avec franchise de sa conduite à l'époque de la révolution de la Suisse) ; une tragédie *Yvonne d'Ostheim*, Bâle 1807 ; *Prométhée*, opéra en 3 actes, Paris, 1808 ; *L'Homme à l'heure*, comédie en 3 act. et en prose, ibid., 1808, in-8 ; ses trois pièces sont au-dessous du médiocre.

OCHUS. V. ATARZACS.

OCKAM. V. OCEAN.

OCKLEY (SIMON), ecclésiastique et savant orientaliste anglais, né Exeter en 1678, fut professeur d'arabe en l'université de Cambridge, et contribua par ses leçons et par ses ouvrages à répandre dans sa patrie le goût des langues de l'Orient. Ecrivain et traducteur laborieux, il mourut cependant dans la misère en 1750. On a de lui : *Introduction ad Linguae orientalis, etc.*, 1706, in-8 ; *Hist. de l'état présent des Juifs*, etc., trad. de l'ital. de Léon Modena, rabbin vénitien, suivie d'un *supplément* concern. les *Galilées* et les *Samaritains*, trad. du franç. de Rich. Simon, 1707, in-12 ; la *Perfectionnement de la raison humaine*, etc. trad. de l'arabe de Jassaf-ehu-Tophail, en anglais, et orné de fig., 1708-1711, in-8 ; *Précis sur la barbarie occidentale*, etc., etc., 1713, in-8, avec une carte et dans les lettres du roi Muley-Ismail, écrites en 1682 ; *Hist. de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarrasins*, Londres, 1708, in-8, 2^e partie, 1718, in-8 ; réimpr. pour la 3^e fois à Cambridge, 1757, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en franç. (c'est le plus considérable des ouvr. de l'aut.) ; *Sentences d'Ally, genre de Mnhomet*, trad. sur un MS. arabe de la biblioth. bodléienne, Londres, 1717, in-8 de 34 pages ; *Nouv. traduct. du 2^e liv. apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712, des *Sarmates*, et une *Lettre* sur la confusion des langues, adressée au d^{re} Wotton, et contenant des remarques enrichies sur les langues orientales.

OCONNOR (TURLOUGH). V. CONNOR.

OCTAI-KHAN. V. OKTAI.

OCTAVE. V. AUGUSTE.

OCTAVIE, sœur de l'empereur Auguste, fut mariée d'abord à Marcellus, puis à Marc-Antoine qui, après la Cléopâtre, se montra insensible à sa beauté et à ses vertus. Après avoir fait d'inutiles efforts pour prévenir la perte de son indigne époux, elle revint auprès d'Auguste, qui choisit pour gendre son fils Marcellus ; mais la perte de ce prince, l'amour et l'espérance du peuple romain, la plongèrent dans une profonde mélancolie qui hâta la fin de ses jours, l'an 62 de J. C. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque (v. ce nom) ; et Alfieri (v. ce nom) les a reproduits sur la scène tragique italienne.

OCTAVIEN, anti-pape sous le nom de Victor III, protégé par l'empereur Frédéric, fit déposer le pape légitime Alexandre III, et mourut hât et méprisé à Lucques en 1164.

ODASSI (TIRI degli), en lat. *Typhis Odaxias*, né à Padoue vers le milieu du 15^e S., fut l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été surpassé par le fameux Merio Coccale, ou plutôt Folcogo (v. ce dernier nom). Il ne reste de

lui qu'un poème fort court, intitulé : *Carmen macaronicum de quibusdam patavinis arte magicè de lusi*, qui, malgré son nombre, édit., est devenu de la plus grande rareté ; il en existe deux exemplaires dans la bibliothèque royale de Parme. — Un autre ODASSI (JUAN), peintre et graveur, né à Rome en 1663, m. dans la même ville en 1731, s'est placé par la peinture de la couple du d^{me} de Velletri, au rang des artistes distingués.

ODDI (SPONZA degli), poète italien, conseiller de Ranuccio Farnese, duc de Parme, et premier lecteur dans l'université de cette ville, né à Pérouse en 1540, m. à Parme en 1610, est aut. de trois coméd. : *L'Erofilomachia, ovvero il duello d'amora e d'amicizia*, Venise, 1572 et 1586 ; *La Prigione d'amore*, Florence, 1590 et 1592 ; *Morri vivi*, Pérouse, 1576 ; *Vanità*, 1597 ; Florence, 1608.

ODDI (MEXIO), géomètre distingué, né à Urbin en 1569, embrassa la profession des armes, se distingua et obtint de l'avancement dans cette carrière ; mais le d^{uc} d'Urbin ayant en sa plénitude de son indiscrétion, le fit enfermer dans un cachot du château de Pesaro, où il passa un an dans l'attente du supplice. Toutefois cette situation fâcheuse ne l'empêcha pas de composer divers traités de mathématiques, qui sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi à Urbin. Remis en liberté après neuf ans de détention, il se rendit à Milan, y devint professeur de mathématiques, et dirigea ensuite les fortifications de la ville de Lucques ; rappelé à Milan par le cardinal Trivulzio, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie, il préféra la place d'ingénieur à Lorette, obtint plus tard la permission de revenir à Urbin, et m. dans cette ville en 1639. On a de lui, outre les manusc. dont nous avons parlé : *degli Orologi solari nella superficie piana*, Milan, 1614, in-4 ; un autre ouvrage sur le même sujet, Venise, 1638, in-4 ; *dello Squadro*, Milan, 1625, in-4 ; *della Fabbrica nell'Uso del compasso polimetro*, ibid., 1633, in-4. — MATTHEIEN ODDI, frère du précédent, a publié *Pracetti di architettura militare*, Milan, 1627, in-8.

ODDI (JACOB degli), cardinal, né à Pérouse vers la fin du 17^e S., occupa d'abord plusieurs emplois honor. à la cour de Rome, fut nonce en Portugal, reçut la pourpre en 1743, obtint la légation de Ravenne et l'évêché de Viterbe, et m. dans cette dernière ville en 1770. On a de lui, un lat. : *des Constitutions rendues au synode diocésain tenu dans l'église cathédrale de Viterbe*, Viterbe, 1763, in-4 ; et la *Défense* (vindicatio) de ce même synode, ibid., 1764, in-4.

ODDIS (ONDO da), médecin, né en 1478 à Padoue, m. en 1548 en cette ville, où il avait occupé avec distinction une des premières chaires de médecine, manifesta constamment dans ses leçons et dans sa pratique un tel attachement aux principes de Galien, qu'il fut surnommé *l'âme de Galien*. Il a laissé plusieurs ouvrages, imprimés après sa mort : in *aphorismorum Hippocratis priora duas sectiones distinctissimam Interpretatio*, Venise, 1572, in-8 ; *Pavie*, 1589, in-4 ; in *librum artis medicinalis Galeni arantissimum et distinctissimum Expositio*, Brescia, 1607, in-4 ; Venise, 1608, in-4. — ODDIS (MARCO da), médecin, fils du précéd., né à Padoue en 1526, m. en cette ville en 1591, y professa d'abord la logique et la philosophie, puis la médecine théorique, et enfin la médecine pratique. On a de lui : de *putredine germana non condum explicata Aristotelis et Galeni sententia, adversus Angelum Pharmacarium et Thom. Erastum*, apologia, Venise, 1570, in-4 ; avec un *Traité de la peste* par son père, Pavie, 1585, in-4 ; *Meditationes in theriacum et mithridaticum antidotum*, Venise, 1576, in-4.

ODEBERT (PIERRE), magistrat, né en Bourgogne vers la fin du 16^e S., fut président au parlement de Dijon, rempli cette charge pendant

42 ans avec une grande intégrité, donna 80,000 l. pour élargir de jeunes filles dans l'hôpital de Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collège des jésuites de la même ville, quatre professeurs de théologie. On connaît de lui un ouvr. intitulé : *L'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solitaires*.

— **ODENATHI (SEPTIMIUS)**, prince arabe, connu surtout pour avoir été l'époux de Zénobie, se présente avec de grands titres à une célébrité personnelle. Sa famille, l'un des plus considérables de l'opulente ville de Palmyre, était attachée à l'empire par d'anciens traités, et en recrait des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il était lui-même phylarque, ou roi des tribus de Saracens fixés dans les plaines désertées de la Palmyrine, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, quand l'Arabe Philippe se fit déclarer empereur, après le meurtre de Jéne Gordin (244). Les abus du nouveau gouvernement causèrent une révolte générale au Syrie, l'an 258 ; un certain Jotapianus fut élu empereur, et, après sa défaite et sa mort, d'autres usurpateurs se maintinrent dans quelques parties de la même province, tandis que Palmyre, ravoltée aussi, conservait son indépendance. Des monuments irréversibles nous attestent qu'en 251, Septimius Avreus était prince de cette ville, et que son fils Odenath était chef militaire des Palmyréniens. On voit bientôt après Odenath porter le titre de son père et jouant le rôle d'un vassal. Il fut d'abord l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le second dans ses opérations en Syrie, vers l'an 256 ; mais élargissant ensuite avec la fortune, il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, lorsqu'il vit l'empereur Valérien au pouvoir du prince persan, il briga l'alliance de ce dernier comme une faveur insigne, et n'obtint qu'un dédaigneux silence. Il jura de se venger, et se jeta dans le parti des Romains. Sapor, dont les nombreux bataillons inondaient la Syrie et la Cilicie, fut arrêté dans sa marche victorieuse par celui dont il avait rejeté les propositions d'amitié, perdit une bataille importante sur les bords de l'Euphrate, et, de défaite en défaite, recula jusqu'à ses murs de Ctésiphon, où il fut bientôt forcé de se renfermer et de soutenir un siège. Le roi de Palmyre (car c'était la nom qu'il prenait alors) tenta vainement de s'emparer de la capitale de l'empire persan. Appelé en Syrie par le désir d'embrasser la parti du lâche et faible empereur Gallien contre l'usurpateur Macrien, il y apprit que celui-ci avait succombé dans une bataille ; mais alors il marcha sur les autres ennemis qui pouvaient encore ébranler l'empire, et les écrasa. Il fut nommé, en récompense de ses services, général de tout l'Orient (263). Toutefois en rang ne satisfait pas son ambition ; il prit la pourpre, et força Gallien à lui donner le titre d'auguste, et à partager avec lui l'empire. De nouveaux succès contre les Persans, et ensuite contre les Séythes et les Goths, accrurent la gloire du roi de Palmyre en même temps qu'ils excitèrent la jalousie de Gallien, contre lequel il eût été sans doute obligé de lutter, s'il n'eût été assassiné lui-même à Emèse par son neveu, dont il est probable que Zénobie avait conduit les coups. On a de fortes raisons de croire que cette princesse fut coupable ; nous n'en alléguons qu'une seule, c'est qu'elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfants qu'elle avait d'Odenath.

ODERIC, appelé vulgairement *co frascelli* ou **PORTENAU** (du nom de son lieu de nais. *Portenone*) l'un des missionnaires franciscains et l'un des voyageurs célèbres du 14^e S., naquit dans le Frioul vers 1286. Il parcourut l'Asie, les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, etc., et termina

en Europe, après seize ans d'absence, mourir dans le courant de son ordre à Udine, en 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivront les historiens de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Il avait écrit la *Relation de ses voyages*, dont il ne reste que des fragments, imprimés pour la première fois, selon l'opinion commune, dans le tome 2 du *Recueil* de Ramusio, 2^e édit. de 1563. Haym ou Aym (v. au dernier nom) cite une traduction italienne sous ce titre : *Ordorichus, da Rebus incognitis, tradutto in italiano da un' anonimo*, Pesaro, 1573, in-4. Ces fragments se trouvent encore dans la *raccolta* d'Hecklynt (v. ce nom), en lat. et en angl. ; et dans les *Acta sanctorum* des hollandistes, 14^e janv., tome 1^{er}. Vonn, l'un des biographes d'Oderic, en a donné une édit. d'après le texte lat. d'un manusc. de 1601, dans son *Elogio storico del beato Ordorico*, Venise, 1761, in-4. Le P. Basile Asquini, barnabite, a publié aussi la *Vita e l'aggiato del B. Ordorico da Udine*, Udine, 1737, in-8.

ODERICO (GASPARE-LOUIS), savant ecclésiastique et antiquaire, né à Gênes en 1725, entra dans l'ordre des jésuites, professa quelque temps la théologie à Rome, s'y occupa de la recherche des monuments antiques, et mourut en 1803. On a de lui un certain nomb. d'ouvr., dont les principaux sont : *Dissertationes et Adnotationes in aliquot inscriptis veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765, in-4 ; de *argenteis Orgetorigis nummi Conjectura*, ibid., 1767, in-4 ; *Namismata graeca non ante vulgata*, cum natis, etc., ibid., 1777, in-4 ; de *marmoreis didascalidis in urbe reperta Epistola duo*, ibid., 1777-84, in-4 ; *Lettere Igituriche, ossia osservazioni critiche sulla storia geographica della Liguria*, etc., Bassano, 1792 : travail entrepris pour l'impératrice de Russie Catherine II ; Oderico a laissé plus. autres ouvr. Mss. On peut consulter, pour plus de détails, la *Biblioth. scriptor. ital.* *Jura*, supplém. primum, du P. Caballero.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre en miniatures, contemporain de Giotto et du Dante, fut employé à Rome par Benoît XI, dans la biblioth. pontificale, à décorer et à embellir des ouvr. précieux. Le Dante l'a immortalisé par ces vers de son *Purgatoire* :

O, dissi lui, non se' tu, Oderigli,
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quell' arte, etc.
ODESCALCHI. V. INDOCENT XI.

ODET (PONTIER), médecin, né à Naozi vers le milieu du 16^e S., a laissé : de *tumidi Falcatudine libri sex*, Nanci, 1604, in-12 ; ouvr. dédié au duc Charles III, et qui valut à son auteur des lettres de noblesse en 1605.

ODIER (LOUIS), médecin correspond. de l'Institut, né à Genève en 1748, prit ses degrés à l'université d'Edimbourg, publia en 1798 la trad. de l'ouvr. de Jenner, et fut le prem. qui signala en France la découverte de la vaccine. Citoyen assés éclairé qu'écrivain laborieux il fut pendant 30 ans membre du consistoire de Genève et m. en 1817. On a de lui plus. ouvrages dont on trouvera la liste complète dans la *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier*, publ. à Genève, chez Paschoud, en 1818. Les principes sont : la trad. franç. de l'ouvrage de Jenner sur la vaccine, inséré dans le 3^e vol. de la *Biblioth. britannique*, Genève, 1798 ; *Manuel de medec. pratique*, Genève, 1803, 1811 ; trad. en ital. *Odier* radica pendant long-temps la partie de la médecine dans la *Biblioth. britan.*

ODIER (PIERRE-AGATHAN), sous-intend. militaire, m. à Paris en 1825, avait d'abord servi dans les armées, puis y avait été employé en qualité de commissaire des guerres et d'inspecteur aux revues, pend. les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, il fut élu membre de la chambre des représentants. Nommé plus tard professeur d'administration militaire à l'école royale d'état-major, il a publ. le *recueil de ses leçons pour*

le titre de : *Cours d'étude sur l'administration militaire*, Paris, 1834-5, 7 vol. in-8. Cet ouvrage, très-estimé, est analysé dans la *Revue encyclopédique*, t. 27, p. 351-63.

ODIERNA (J.-B.). V. HODIERNA.

ODIEUVRE (MICHTEL), peintre et marchand de tableaux et de grav., né en Normandie vers 1690, est surtout connu par la magnifique collection de 600 person. célèbres dont il a enrichies 6 vol. de *l'Europe illustrée* de Dreux du Radier, et qu'il fit graver à ses frais. Il m. à Rouen en 1756.

ODILON (St), 5^e abbé de Clugny, né en Anvergne, l'an 662, fut en relation avec l'empereur St Henri, l'impératrice Ste Adélaïde, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri 1^{er}; le roi de Bourgogne Rodolphe; les rois de Navarre Sanche et Garcia; le roi de Pologne Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et m. à Savigny, en Bourbonnais, en 1018. On a de lui, dans la *Bibliotheca clauicalis*, quelques vies de saints, des sermons des lettres et des poèmes. Il ne faut pas le confondre avec un autre Odilon, moine de St-Médard de Soissons, qui vivait à peu près dans le même temps, et dont on a un traité sur les translations des reliques des saints, inséré dans les *Acta benedictina*, de Mabillon.

ODIN est le nom de la principale divinité des anciens Scandinaves, et généralement de tous les peuples du Nord. On conçoit que le dieu le plus respecté de ces hommes féroces ne pouvait être que le dieu de la guerre et du courage. Aussi le terrible Odur présidait-il aux combats, et n'offrait-il d'autre récomp. dans l'autre vie aux élus, c'est-à-dire à ceux qui pénaient les armes à la main, que la perspective de massacres continuels. Les sacrifices humains n'étaient pas réservés pour épaiser sa colère on gager sa bienveillance. Il paraît bien démontré qu'il exista quelq. guerrier redoutable sous le nom d'Odin; mais les uns ont dit que ce fut un homme qui parut dans le Nord, environ 70 ans av. J.-C., et qui mérita par ses exploits d'être mis au rang des dieux; d'autres ont prétendu (v. Mallet, *Introduction à l'Histoire de Danemarck*), que la divinité existait avant le guerrier, et que celui-ci reçut on prit ce nom formidable, après avoir conquis la Suède et ravagé tout l'Occident de l'Europe. Les uns et les autres s'accordent à le faire mourir d'une manière digne de son génie belliqueux. Lorsqu'il se sentait près du tombeau, il ne voulait pas laisser trancher le fil de ses jours par la maladie, et, après avoir convoqué ses principaux compagnons d'armes, se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle. On lui attribue la création de la poésie épique et des caractères runiques, et un poème moral intitulé *Mimval*, c'est-à-dire *Discours sublime*.

ODOACRE, roi d'Italie après la chute de l'empire romain (de 476 à 493), était fils d'Edarou, ministre d'Attila; ayant perdu son père vers l'an 466, il mena d'abord une vie errante dans la Norique, rassembla quelq. compagnons d'armes, jadis dévoués à son père, se les attacha par le pillage, passa avec eux en Italie, et s'éleva dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, ne se composaient que de barbares et d'étrangers. Odoacre mit à leur tête dans une insurrection contre l'empereur Augustule (v. ce nom), et promit de leur abandonner le tiers des terres de l'Italie. Après la prise de Pavie, où Oreste (v. ce nom), père d'Augustule, fut mis à mort, Odoacre ayant renoncé le simulacre d'empereur dans la Campaioie se fit proclamer roi par son armée, supprima la dignité impériale en Orient, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice que lui conféra l'empereur d'Orient. Il montra des talents et des vertus dignes du rang où il avait pu s'élever, respecta les lois, les

mœurs, les usages, rétablit le consulat dans l'Occident, laissa aux magistrats de Rome le soin de recueillir les impôts, fit respecter les frontières de l'Italie par les conquérants de la Gaule et les peuples de la Germanie, vainquit les Rugiens, peuple de la Norique, et soumit le Dalmatie. Il végéta ainsi glorieusement depuis 12 ans, lorsqu' Théodoric, roi des Ostrogoths, cherchant à former un établissement, menaça d'envahir l'Italie. Odoacre s'avança jusqu'aux bords de l'Adriatique, près des ruines d'Aquilée, pour défendre ses états; mais il fut défait le 28 août 479. Avant formé une nouvelle armée il entreprit de défendre le passage de l'Adige, fut battu de nouv. à Vérone, voulut se réfugier à Rome, qui lui ferma ses portes, revint sur Ravenna, et s'y prépara pour soutenir un siège. Il réussit d'abord à se rendre maître de la campagne, en battant l'avant-garde de Théodoric, mais les Visigoths ayant amené du secours à ce dero. Odoacre fut vaincu dans une 3^e bataille qui eut lieu sur les bords de l'Adriatique en 480. Rentra dans Ravenna, il s'y défendit long-temps avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que le manque de vivres le contraignit à capituler, le 27 février 483. Théodoric, après lui avoir d'abord accordé des conditions honorables, le fit massacrer dans un lanquet. C'est sans aucun fondement que plus. histor. modernes ont représenté Odoacre comme roi des Hérules, peuple barbare, à la tête duquel ils lui font faire, sans plan de raison, la conquête de l'Italie.

ODOLANT-DESNOS (PIERRE-JOSEPH), historien et compil. laborieux, né en 1722 à Alençon, professa quelque temps la médecine, et se livra ensuite à l'étude du Phil., sortit de celle de sa ville natale, où il m. en 1801. On a de lui : *Mém. historiques sur la ville d'Alençon*, etc., Alençon, 1787, 2 vol. in-8; *Dissertation sur Serlon*, évêq. de Becc et Raoul, mort archevêq. de Cantorbéry, Rome (Alençon), 1785, in-8; *Dissertation sur les Adréniers de Robert IV, comte d'Alençon*; un grand nombre d'articles curieux, fournis au *Dictionn. du Maine*, au *Dictionn. de la noblesse*, au *Dictionn. des hommes illustres*, au *Dictionn. géographique des Gaules et de la France*, par Expilly, à l'édition de la *Biblioth. historiq. de France*, donnée par Foutelle, à l'*Art de vérifier les dates*, de D. Clément; et à plus. autres rec. Il a laissé une cent. de vol. in-4, Mss., de recherc. et de docum. historiq. M. Louis Dubois a publ. en 1810, à Alençon, une *Notice biographique et littéraire sur Odolant-Desnos*, in-8. — LÉON-LOUIS-1^{er} GUYOT ODOLANT-DESNOS, fils du précéd., né à Alençon en 1768, m. en 1807, fut membre du conseil lég. des Cinq-Cents, sous le gouvern. directorial. On a de lui une broch. intitulée *Reflexions sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre*, par rapport à leurs auteurs, 1804, in-8.

ODON (St), né en Angleterre vers la fin du 5^e de pers. danois d'origine. Mit employé par les rois Alfred et Eaduard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbéry, et m. en 961. Ce saint que, de son vivant, on appelait le Bon, est célébré dans les martyrologes d'Anglat., où son nom se trouve placé à l'époque du 4 juillet. — Un autre St Odon, 3^e abbé de Clugny, né en 879, m. en 942, a laissé plusieurs ouvr. Mss. qui ont été publ. dans la *Biblioth. Clau.* de D. Marrier, Paris, 1614, in-fol.; on y trouve aussi la vie de ce saint.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère aîné de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, fut nommé, en 1049, à l'âge de 25 ans, par l'influence de son frère et malgré l'autorité des évêques, évêque de Bayeux. Lorsque Guillaume partit pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon fut équipé à ses frais cent navires, et voulut partager les périls de cette grande entreprise. Chargé de

gouverner le roy, conquis en l'absence du conquérant, il se livra à des prodigalités insolues, charges le peuple d'impôts excessifs, le força de se révolter, et donna à son frère le conseil de dépouiller les Anglais de leurs terres, qui furent partagées aux Normands. Il eut pour sa part 253 fiefs dans divers cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent qu'il possédait déjà. Il eut alors l'idée de se faire élire pape, et dans ce but il se leva audacieusement à de nouvelles concessions qui auraient coûté les yeux au roi. L'indigne prelat fut conduit à Roten, où il resta en prison jusqu'à la mort de Guillaume. Mais il repartit alors pour semer le division entre les princes ses neveux, et eut d'arracher le sceptre à Guillaume-le-Roux, en faveur de son frère Robert, et ne réussit qu'à perdre tous ses biens en Angleterre, et à être renvoyé honteusement en Normandie. Devenu premier ministre du duc Robert, il manqua de bouleverser ses états, par un conseil pour la Terre-Sainte en 1096, et m. l'année suiv. à Evreux, déchiré de remords et chargé de mépris et d'exécution par les peuples dont il avait exploité les infirmités. — Odon ou Odonas, évêque de Cambrai, né à Orléans, en 1113, a donné une *Explication du canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4; et d'autres traités imprimés dans la *Biblioth. des Pères*.

ODON ou EUDES DE DEUIL (*Odo de Duglo*), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorency, où il naquit dans le 12^e s. fut chapelain et secrétaire de Louis-le-Jeune qu'il accompagna en Palestine, et succéda à son retour au célèbre Suger dans le gouvernement de l'abbaye de St-Denis, où il m. vers 1162. On a de lui un opuscule intitulé : *de Ludewici VII. Penitentie regis, profectio in Orientem ab anno 1166* = 48, *opus septem libellum distinctum*, publ. par le P. Pierre-Fr. Chiffault, ce nom), sur un MS. de Clugny, dans le recueil *St. Bernardi Opera* d'Autrey, Dijon, 1660, in-6. Les auteurs de l'*Hist. littér. de la France* en ont donné en français les passages les plus intéressants. Cet écrit concis des détails assez curieux pour l'hist. de la seconde croisade.

ODON ou ODONUS (Cassé), méd. et philos., docteur du jardin des plantes de Bologne au 16^e s., né à Penno dans l'Abruzzi, est auteur d'un ouvr. intitulé : *Theophrasti aporiae de plantis Santorum, in continuum scriptum ad propria capita nominatim secundum litterarum ordinem dispositis*, Bologne, 1561, in-4; et d'un traité de Urinis, qu'on trouve avec l'*Anatomia urinae* de Henri Martinus, Francfort, 1638, in-12.

ODONIS (GODIN DES) V. GODIN.

ODORAN, moine du Monastère de St-Pierre-le-Vif de Sens, dans le 11^e s., composa, vers 1045, sous le titre de *Chlorinae sive uerbo gestorum*, une chronique, qui commence à l'an 895 et finit à l'an 1032. On la trouve dans la collection des aut. de l'histoire de France de Duchesne. Pithou en rapporte en abrégé dans ses *Annales de France*.

OEBOAS, Achéen, ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans le 7^e olympiade (754 av. J.-C.), ses compatriotes lui élevèrent une statue à laquelle ils vouèrent, dans ces mêmes jeux, attachant leur couronne.

OECOLAMPADÉ (JEAN), célèbre théolog. réformé, né en 1482 à Weisberg, en Franconie, s'appelait originairement *Harnschem*, nom qui signifie en allemand *lumière domestique*, mais qu'il changea, suivant l'usage des érudits de son temps, en celui d'*Oecolampade*, qui a le même signifié, en grec. Il était destiné par ses parents au commerce, puis à la jurisprudence, mais préférant la théologie, il étudia le grec et l'hébr. à Stutgard, en livra ensuite à la prédication, vint à Bâle, où il se lia étroitement avec Erasme, puis se retira dans le couvent d'Alton Munster, près d'Amberg, et y prononça ses vœux. Le goût qu'il avait pris pour les nouvelles

opinions religieuses ne lui permit pas de rester long-temps dans cette retraite. Il se sortit pour se rendre dans un château d'Alsace, où il séjourna deux ans et trad. en latin quelq. ouv. de St Jean Chrysostôme. En 1522, il retourna à Bâle, et obtint une chaire de théologie, puis une cure. C'est alors qu'attaquant ouvertement dans ses sermons le culte et les dogmes de la foi catholique, il contraria beaucoup ses progrès de la réforme religieuse. Jettant tout-à-fait la masque il se maria, à l'exemple des autres chefs des différentes sectes qui désertaient l'Eglise à cette époque. Il entra dans le gr. quarrelle entre Luther et Carlstadt, et pub. en 1525, son traité de *vera intellectus verborum* NOC EST CORRE MEUM, où il se déclare pour Zuingle (v. ce nom) contre Luther. Les deux partis, après être dit beaucoup d'injures, finirent par faire une profession commune à Marbourg, sans proscrire ni changer leurs sentimens respectifs. Oecolampade était devenu le précepteur du lieutenant de Zuingle, comme Melancthon l'était de Luther. Il employa le reste de sa vie à prêcher, à enseigner la nouvelle doctrine, à écrire et à disputer, assista aux conférences de Bâle, en 1526, deux années après à celles de Berne, à celles de Bâle en 1529, et m. en 1531. On a de lui, outre le traité mentionné plus haut, des commentaires sur plus. livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament des traduct. latines de quelq. ouv. de St Jean Chrysostôme; des lettres pub. avec des notes historiques; par Ch. Buttinghamen, 1777, in-8. Sa vie, écrite en latin par Wolfgang Capiton, a été abrégée dans les *Vita savor. eruditior* de Fichard et dans l'*Ateneo naurica*. Elle a été aussi pub. en franç. à Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8.

OECUMENIUS, écrivain grec du 10^e s., a laissé des commentaires sur les Actes des Apôtres, par l'Eglise de St Jacques etc.; et quelq. autres apocryphes, recueillis avec ceux d'Aréte, évêque de Césarée, par Frédéric Morel, Paris, 1630, 2 v. in-f., grec et laïo.

OEDER (GROSER-LAUB), médecin-botaniste, né à Anspach en 1728, m. à Oldenburg en 1801, a étudié sous le célèbre Haller à Göttingue, fit plus. voyages en Danemark et au Norwège, pour connaître les plantes de ces contrées, et composa en gr. nombre d'ouvr. (en latin et en danois), dont les principaux sont: *Noticia sur la publication du bot. flore de Danemark (ou danois)*, Copenhagen, 1761, in-fol.; *Index plantarum in systemate Linnaei*, ib., 1761, in-8; *Icones plantarum quae in regnis Danicis et Norwégicis sponte nascuntur*, etc., ibid., 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec fig.; *Elementa botanica*, ib., 1762-64, 2 vol. in-8; *Nomenclatur botanicus*, ib., 1765, in-8; *Enumeratio plantarum Florae danicae*, ib., 1770, in-8; *Oestercinae*, Sileswig et Leipzig, 1772, in-8 (c'est un recueil de vignettes, les unes inédites, les autres déjà imp.). Linné a nommé *oederi* en grande de plantes vivantes d'après de Bonn-Haprunce, de l'ordre de Esculemme dans la famille des cymulidées. — OEDER (George-Louis), père du précédent, né dans le comté d'Anspach, fut docteur en théologie et s'occupait de Fauchetwangen; où il m. en 1760. On a de lui un gr. nombre de dissertat. sur des sujets de controverse, en lat., des sermons et des opuscules sur la théologie, en allem. Il prenait quelquefois dans ses écrits le nom de *Johannes Pictophilus*. Il a donné une édit. de *Catechismus racemensis, seu liber catechismorum promarius*, etc., Nuremberg, 1738, gr. in-8; ce livr. impr. pour la prem. fois en 1609, était devenu très-rare.

OEDIPE (myth.), roi de Thèbes, fils de Laïos et de Jocaste, fut voué à la mort dès sa naissance par son père à qui l'oracle avait prédit que ce même fils le tuerait. Pour prévenir ce crime Laïos remit l'enfant, pour le faire périr, à l'un de ses serviteurs; mais celui-ci se borna à attacher l'enfant par les

Piède à un scribe. Un berger Payant trouvé dans cet état, le porta à Polybus, roi de Corinthe, qui le fit élever comme son fils. OEdipe devenu grand et menacé par l'oracle du malheur déjà prédit à Laïus, crut que cette prédiction s'appliquait à son père adoptif, et quitta Corinthe pour en éviter l'accomplissement. Ayant rencontré le véritable auteur de ses jours dans un chemin de la Phocide, il prit querelle avec lui, le tua, poursuivit sa route, délivra la ville de Thèbes du monstre appelé Sphinx (v. ce nom), et reçut, en récompense du service qu'il venait de rendre, la main de Jocaste, sa propre mère. Les dieux irrités de ce nouveau crime, frappèrent les Thébains d'une peste qui ne cessa que lorsque le berger qui avait sauvé OEdipe le reconnut et découvrit sa naissance. Le fils de Laïus se creva les yeux de désespoir, et s'exila à jamais de Thèbes. Les sifflans détails de cette fable, dont il nous paraît impossible de deviner le but moral, ont fourni des sujets de tragédie à plus. poètes anc. et modernes, notamment, celles int. à *Œdipe*, *Jocaste* et *Polynice*.

OEFELS (ANDRÉ-FÉLIX *n*), en latin *Evulus*, histor. allem., né à Munich en 1706, fit ses études à Ingolstadt et à Louvain, et pub., dès l'âge de 16 ans, en latin, des Remarques critiques sur l'histoire de Bavière, et un Essai sur les savans qu'a produits cette contrée. Après avoir achevé ses cours, il vint en France, les Pays-Bas, l'Allemagne, fut chargé, de retour à Munich, de l'éducation des jeunes princes Maximilien et Clément, obtint en 1746 la place de conservat. en chef de la biblioth. electorale, devint membre de l'acad. des sciences de Munich en 1759, et m. dans cette même ville en 1780. C'est lui qui a pub. le rec. intitulé : *Actum boicorum Scriptores usquum antequam editi*, etc., Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. Il a laissé en MS. une suite de cet ouv. ; d'autres collect. sur l'hist. de Bavière ; un *Niceroniana*, un *Drexeliana*, un *Parutingerino*, un *Offeliana*, etc. On peut consulter pour plus de détails, l'*Éloge* de ce savant par Vacchieri, en allem., Munich, 1781, in-4, et l'*Historische Literatur des Meusel*, tom. 2.

OELHAF (JOACHIM), médecin, né à Dantsig en 1570, fit ses études à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, professa ensuite l'anatomie dans sa patrie, et y m. en 1630. On a de lui : *Disputatio de fatu humano*, 1607, in-4 ; de *Un ventriculorum cerebri*, 1616, in-4 ; de *Seminario pestilenti intra corpus vivum latitante*, Francfort, 1638, in-4 ; un *Ventriculi actio primaria ut chylotis*, ib., 1630, in-4 ; de *Remum officio in re medica et venaria*, Hanau, 1670, in-8. — OELRAF (Nicolas-Jérôme), théolog., né à Nuremberg dans le 17^e S., m. en 1675, pasteur à Lausen, a laissé quelq. écrits (sur le droit naturel, la prédestination et l'état des âmes après la mort), dont on trouvera les tit. dans les biogr. allem. — Un autre OELRAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, m. à Altdorf en 1666, chancelier de l'univers. de cette même ville, a laissé plus. écrits, dont on trouvera également les titres dans les biogr. allemands.

OELRICHS (GÉARDE), avant jurisconsulte allemand, né à Brême en 1727, fut conseiller et résident de l'emp., à Francfort, et abandonna ensuite la carrière diplomatique, pour accepter l'emploi de syndic de sa ville natale, où il m. en 1789. On consult. de lui : *Glossarium ad statuta bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8 ; une *Collection* (en allem.) des lois oeniennes et modernes de la ville de Brême, Brême, 1771, in-4 ; les *Lois de la ville de Rigo*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, 1780, in-4 ; *Thesaurus dissertationum juridicarum selectis in academiæ belgicæ habitatur*, ibid., 1768-70, 5 t. en 2 vol. in-4 ; *nov. Thesaurus dissertationum*, ibid., 1771-1779, 4 tom. en 2 vol. in-4. On peut consulter pour plus de détails les *Nouvelles biograph.* (en allem.) par Weidlich, tom. 2. — Jean OELRICHS, parent du

précéd., profess. de théolog., et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, m. en 1801, âgé de 77 ans, a laissé plus. compilat. utiles, parmi lesquelles nous citerons : *German. litter. Opuscula philologica, historica, theologica*, etc., Brême, 1772-74, 2 vol. in-12 ; *Belgi litterati Opuscula hist., philolog., theolog.*, ibid., 1774-75, 2 vol. in-8 ; *Dania et Svecia litter. Opuscula*, etc., ib., 1774-76, 2 vol. in-8 ; *Chrestomathia anglo-saxonæ*, avec une version en allem., ib., 1798, in-4, de 51 p., avec une planche. — Jean-George-Arnold OELRICHS, né dans le Hanovre, m. en 1794, à l'âge de 24 ans, fut l'ami des savans Heyne et Heeren (v. ces noms), et pub. en 1787 et 1788 deux dissertations sur la philosophie de Platon et celle des PP. de l'Eglise. Après sa m. on imp. un autre ouv. de lui, intitulé : *Commentarii de scriptoribus eccles. lat. priorum ætæ seculorum*, etc., Leipzig, 1791, in-8.

OELRICHS (JEAN-CHARLES-CONRAD), histor. et bibliogr., né à Berlin en 1722, acquit des connaissances très-étendues, se vit d'abord obligé de travailler pour les vocats les plus accrédités, entreprit ensuite, avec un de ses amis, en 1747, un journal littéraire (*Biblioth. berlinoisie*, 1747-50, 3 vol. in-8), qui eut du succès, devint ensuite professeur d'hist. et de droit civil à l'acad. de Steffens, fut nommé en 1781 conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, fut honoré de la confiance de différens autres princes étrangers, et m. à Berlin en 1798. On a de lui un grand nombre d'ouv. littér. et scientifiq., dont on trouvera le catalogue complet dans le *Nouveau Berlin littéraire*, tom. 2, pag. 70-92 et 306, et dont les principaux sont : *Commentationes historico-literariæ quarum prior*, etc., etc., Berlin, 1751-52, 2 vol. in-8 ; *Essai d'hist. de la Biblioth. royale de Berlin* (en allem.), ibid., 1752, in-8 ; *Dissertatio de bibliothecarum ac librorum fatis imprimis libris comestis*, imp. à la tête du catalogue de la biblioth. de J. de Pérard, ibid., 1756, in-8 ; *Mélanges d'hist. et de littér.* (en allem.), ibid., 1760, in-8 ; *Supplément à l'hist. de Brandebourg* (en allem.), ibid., 1761, in-8 ; *Mélanges histor.* et diplom., pour l'hist. littér. en partheul. du duché de Poméranie, ib., 1769, in-4 ; 2^e édit., ib., 1790, 2 vol. in-4 ; *Specimen reliquiarum lingue slovenicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg et Pomeran.*, ibid., 1794, in-4. J.-C.-C. OELRICHS a laissé en outre un gr. nombre de MS., dont il a pub. lui-même le catal. raisonné avec son portrait gravé.

OELSCHLEGER, V. OLSCHLUS.

OENOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Parmi les écrits qu'il composa et qui se sont perdus, on cite un *Traité de la philosophie d'Homère*, et un livre des *Prestiges dévotels*. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, liv. 5 et 6, donne un extrait de ce dernier ouvrage d'Oenomaus, qui est une *Diatribe* contre les oracles du paganisme.

OENOPIDAS ou OENOPIDES, philosophe pythagoricien, né à Chio, vivait dans le 5^e S. avant J.-C. Il avait de grandes connaissances dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie. On croit qu'il imagina quelques-uns des problèmes contenus dans les *Elémens* d'Euclide. Il partagea en physique les erreurs de ses contemporains ; mais il établit un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires doivent être d'accord, et fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques, appliqués à une période de 59 ans. C'était là, selon lui, la *grande année*, par laquelle les anciens entendaient le retour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel ; et il consacra cette table des l'enceinte des jeux olympiques pour servir aux usages publics.

OERN (NICOLAS), voyageur lapou, né dans le

17^e S., fut orné jeune de son pays à Stockholm sur les ordres du roi de Suède Charles XI, qui lui fit donner d'abord quelque instruction dans cette ville, et l'envoya ensuite à l'université de Wittemberg. Ordonné prêtre à son retour dans la capitale de la Suède, il alla prêcher la foi à ses compatriotes; mais, dégoûté bientôt de cette mission, il résolut de voyager, traversa la Suède et la mer Baltique, s'arrêta quelque temps en Allemagne, où il prit le titre de prince de Laponie, puis vint en France, où il fut présenté à Louis XIV en 1706. Étant retourné ensuite en Allemagne, il en fut chassé parce qu'on découvrit qu'il avait pris une qualité qui ne lui appartenait pas. Il passa alors en Russie, où ses débâches et sa mauvaise conduite le firent enfermer, en 1715, dans les prisons d'Austrac. L'époque de sa mort est restée ignorée. On a de lui, en allemand, les deux ouvrages suivants : *Description de La Laponie*, 1707, in-12; *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nicolas OERN, écrites pendant ses voyages à ses compatriotes*, 1708, in-4. On peut consulter, sur ce singulier personnage, la *Biblioth. hist. de Suède*, t. 1, p. 261, et un écrit de Hallsbeck, int. Dissert. histor. de Nic. OERN, sa principem Laponia pio-fessio, Lund, 1808, in-4, de 10 pages.

OERNIHELM OU ORNSJOELMS (CLAUDE), appelé aussi *Arthenius*, historien suédois, né en 1625, voyagea dans les pays étrangers après avoir terminé ses études, fut nommé, à son retour à Stockholm, professeur d'histoire, puis secrétaire du roi, historiographe et assesseur du collège des antiquités, dirigea ses recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Suède, et m. en 1695. On a de lui : *S. Anseharik Vita genuina*, etc., Stockholm, 1677, in-4; *Synonyma Gothoranicæ histor. ecclesiasticæ lib. 1^{re}*, ibid., 1689, in-4; *Vita heroi Pontis de La Gardie*, Upsal, 1690, in-4; *Bullarium romanum, h. e. Compages epistolarum quas super. sacris pontificis romani ad reges Suecæ, etc., scripserunt*, Stockholm, sous date; *Historia linguæ sanctæ*, Upsal, 1683; plusieurs dissertations sur des sujets historiques et autres. Le professeur Lagerloef a publié en latin l'éloge d'OERNIHELM, Upsal, 1696, in-4.

OERNISCHOELD (PIERRE-ABRAHAM, baron d'), né en Suède dans les premières années du 18^e S., e mérité une place parmi les hommes distingués de son pays pour y avoir introduit une branche d'industrie très-importante. Gouverneur pendant 20 ans des districts du Norrland, contrée de Suède, située entre la Norvège et le golfe de Botnie, il assurait dans ces provinces la culture du lin, éleva des fabriques de toile, et procura ainsi à la Suède une économie d'importation de plusieurs millions par an. Le baron d'OERNISCHOELD obtint ensuite le gouvernement de Sudermanie, et m. vers 1770 à Niskoping, capitale de cette province.

OERTEL, V. OSTELL.

OESER (ADAM-FRÉDÉRIC), peintre, mouleur et graveur, né à Preshourg en 1717, fut l'ami et le guide du célèbre Winckelmann (v. ce nom) dans ses premiers essais. Il exécuta plusieurs édifices publics et particuliers de ses compositions à la fresque et à l'huile, composa des tableaux estimés parmi lesquels on cite le *Pythomus d'Endor*, et la statue de l'électeur, qui lui mérita les éloges de l'académie. Cet artiste m. à Leipzig en 1799. — Son fils Frédéric-Louis OESER, m. à 40 ans en 1792, a laissé quelques paysages agréables.

OETINGER (FÉLIX-CAUSTOMPE), sav. philologue, né en 1702 dans le duché de Wurtemberg, fut d'abord lecteur en théologie à l'université de Halle, se démit ensuite de cet emploi pour voyager en Hollande, où il se lia avec les théologes les plus distingués de l'église réformée. De retour dans le Wurtemberg, il fut nommé pasteur à Hirschau, et devint le chef des pictistes dans cette

partie de l'Allemagne. Admirateur de Swedenborg (v. ce nom), il traduisit ses œuvres en allem., Leipzig, 1765, 2 vol. in-8. Après avoir rempli les fonctions du pasteur dans plusieurs autres villes, et de surintendant des écoles des arceodiscipules de Weimberg et de Herrenberg, il fut élevé à la dignité de prêtre à Murbard, et m. dans cette ville en 1782. On a de lui beaucoup d'ouvrages, la plupart écrits en allemand et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs. Les principaux sont : *le droit Jugement de Dieu dans la traduction, l'analyse, etc., du livre de Job*, Erlangen, 1748, in-8; *la Vérité du sens commun dans l'explication des proverbes et de l'Ecclesiaste de Salomon*, Stuttgart, 1751, in-8; *l'Âge d'or ou Recueil de considérations importantes*, Tübingen, 1761, 2^e part., in-8; *la Philosophie des anciens reparoisant dans l'âge*, etc., ibid., 1762, in-8; *la Philosophie terrestre de Swedenborg*, de Malebranche, de Newton, de Claver, etc., comparée avec la Philosophie céleste d'Estschel, ibid., 1765, in-8; *Dictionnaire biblique et emblématique*, Heilbron, 1776, in-8. On peut consulter, pour plus de détails, le Dictionn. des sav. wurtembergeois, de Mozer, et le Dictionnaire historique de Baur, t. 4.

OETTER (SAMUEL-GUILLAUME), histor. allem., né en 1720 dans le margravist de Berentz, entra dans le saint ministère, fut nommé co-récteur du gymnase d'Erlang, puis pasteur à Linden, d'où il passa en 1762 à Mækerlebach, où il m. en 1792. Ses travaux historiques lui avaient valu le titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Berentz. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans le *Nécrologe de Schlichtagroll*, année 1792, et dans le *Baryth littéraire de Fikenscher*, t. 6. Nous nous bornerons à citer les suivants : *Esquisse d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg*, etc., Frankfurt, 1751-58, 2 vol. in-8, fig.; *Biblioth. histor.*, Nuremberg, 1762, in-8; *la Médecine en Allemagne, dans l'antiquité et au moyen âge*, exposée par des faits historiques, Nuremberg, 1777, in-8, avec un supplément, ibid., 1790, in-8. La Ets d'OETTER a publié une notice sur sa vie, Erlang, 1792, in-8.

OEUVERE (JACQUES DE L'), prêtre du diocèse de Coutances, et successivement principal des collèges des Lombards, de Provins et d'Hercoart à Paris, n'est guère connu que pour avoir publié, sous le nom d'Operarius, l'édition de *Plante ad usum Delphini*, ayant pour titre *Plauti Comedia XX et Fragmenta*, etc., Paris, 1679, 2 vol. in-4.

OEXMELIN (ALEXANDRE-OLIVIER), voyageur et historien, écrivit ce que l'on croit, Fiamœd d'origine. Conduit en 1566 à l'île de la Tortue, près de celle de St Domingue, comme engagé de la compagnie des Indes, il y fut vendu 30 écus à un habitant. Après un service de trois ans il prit parti avec les habitants, et resta avec leurs troupes jusqu'en 1674. A cette époque, il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique sur des bâtiments hollandais ou espagnols, et assista à la prise de Carthagène (Amérique méridionale) en 1697. Quelques passages de sa relation, dont nous allons parler, donnent lieu de présumer qu'il exerçait à bord la profession de chirurgien. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ses Mss. étant tombés entre les mains d'un sieur de Frouillères, celui-ci les publia sous le titre d'*Histoire des Aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitants de St-Domingue et de la Tortue, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12; Trévoux, 1744, ibid., 1775, 4 vol. in-12, avec cartes et planches. Le t. 3 de cette dernière édition contient le *Voyage de Rouvenet de Lanzac à la mer du Sud*; et le t. 4,

l'histoire des Pirates anglais. La loi de vérité qui règne dans les écrits d'OEXMELIN les fait lire avec plaisir.

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes de l'heptarchie anglaise, succéda en 757 à Ethelbald, son oncle. A l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la guerre aux autres rois de l'heptarchie, s'empara du royaume d'Estangie, après en avoir fait assassiner le souverain Ethelbert, et se rendit ensuite à Rome en 794, pour y implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Ce prince m. en 796 après un règne de 39 ans, et eut pour successeur son fils Eglrid, qui ne lui survécut que de quelques mois. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié d'après par Alfred-le-Grand. La vie d'Offa, pleine de détails fabuleux, est imprimée dans l'*appendix de l'Hist. de Mathieu-Paris* (v. ce nom). On y trouve quelques lettres de ce roi à Charlemagne, avec lequel il était lié.

OFFERRAUS (Léonard) professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Liège, puis à Groningue, né à Ham en Westphalie, en 1699, m. à Groningue en 1779, a laissé : *Compendium historia fœderati Belgii*, Groningue, 1763, in-8; *Compendium historia universalis*, in-8, qui a eu 3 édit. à Groningue, de 1750 à 1775.

O'FLAHERTY, V. FLAHERTY.

OFFERDINGEN (HERRI d'), célèbre minnesinger ou troubadour allemand, vivait vers la fin du 12^e s. à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie des fabliaux qui composent le recueil intitulé *Heldenbuch* (livre des héros), qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique de Turpin*, ou le *Roman des daines puirs*. La prem. édit. date de l'imp. à Haguenau, 1509, pet. in-fol. très-rare; celles de Francfort, 1545, 1560, 1590, sont recherchées des bibliomanes.

OG (Bible), roi de Basan (contrée de la Syrie, au-delà du Jourdain); attaqué dans ses états par les Israélites, qui venaient occuper la terre promise, fut vaincu et tué par Moïse, ainsi que ses enfans et tout son peuple, sans qu'il restât un seul individu.

OGEE (JEAN), ingénieur-géographe, né près de Lion en 1728, fit d'abord la guerre en Flandre dans la gendarmerie royale, et quitta ce corps à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, pour entrer dans les ponts-et-chaussées, d'abord comme ingénieur ordinaire à Nantes et à Rennes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégé ses jours, et il m. à la suite d'une longue maladie en 1789. On a de lui : une *Carte du comté nantais*, 1768; *Carte géographique de la Bretagne*, 1771, en 4 feuilles. Carte de cette même province, réduite en une feuille; *Carte itinéraire, idem, Atlas itinéraire de la Bretagne*, Paris, 1769, in-4; *Dictionn. histor. et géogr. de la Bretagne*, Nantes, 1778, 1779, et 1780, 4 vol. in-4. C'est cet ouvr. qui coûte le plus de soins et de veilles à l'aut. Ogee avait annoncé un vol. de supplément qui n'a pas paru.

OGIER, dit le Danois, appelé aussi *Olger* ou *Antouar*, originaire d'Autriche, est célèbre dans les romans de chevalerie comme un des plus braves paladins de Charlemagne et le compagnon des Roland et des Olivier. Las du métier des armes, il se retira, dit-on, avec Benoît, son ami, dans l'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, où il m. dans de grands sentimens de pitié vers la fin du 9^e s. Duchesne a prétendu que l'ogier mort dans l'abbaye de St-Faron était un autre personnage que le Danois; mais Mabillon, dans ses *Fest des SS.* de l'ordre de St-Benoît, a établi que le tombeau qui se voyait

encore dans cette même abbaye av. la révolution fut érigé au guerrier de la cour de Charlemagne.

OGERON DE LA BOUÈRE (BERTHAUD d'), fondateur de la colonie française de St-Domingue, né en Anjou vers 1615, était capitaine dans le régiment de la marine lorsqu'il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui formaient une compagnie destinée à un établissement sur le continent de l'Amérique méridionale. Arrivé à la Martinique, il vit qu'on l'avait trompé, et résolut de s'établir dans cette île; mais, n'ayant pu s'arranger avec Duparquet (v. ce nom), gouverneur et propriétaire, il accepta les propositions de quelq. boucaniers qui étoient venus de France avec lui, et les suivit à l'île de Saint-Domingue. Il fit naufrage en abordant à Léogane, perdit toutes ses marchandises et ses provisions, et se vit obligé de vivre avec les boucaniers, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il repassa ensuite en France, d'où il revint avec une nouvelle pacotille et de nouveaux moyens d'établissement. Après avoir commencé au port Margot une petite habitation, il se transporta au petit Goave et Léogane, où quelq. Français s'étoient établis d'après peu après au avoir chassé les Espagnols. Il accrut la population de ces deux postes, et vint aussi fonder une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; mais il y perdit ses avances. Quelque temps après, la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administration de la nouvelle colonie française à St-Domingue, et le fit agréer par le ministère en 1665. Ses projets furent d'abord mal secondés par ce même ministère; mais l'île de la Tortue et la côte de St-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. Inensemblement toute la partie de la côte, entre le port Margot et le port de Pain, se trouva peuplée. Il voulait profiter de la guerre de 1673 entre la France et l'Espagne pour enlever à cette dernière puissance tout ce qui lui restait de St-Domingue; et il avait commencé l'exécution de ce dessein, en s'emparant de plus. ports occupés par les Espagnols, lorsque ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie des Indes qui remplaça l'ancienne. Ce changement fit repasser Ogéron en France pour y faire goûter ses plans par le gouvernement; mais, arrivé à Paris malade, il y m. vers la fin de 1676, sans avoir eu audience du roi et du ministère. La colonie de St-Domingue reçut un accroissement sous l'administration de Peioicy, se vit et succéda d'Ogéron. (V. pour plus de détails l'*Hist. de l'île de St-Domingue* du P. Charlevoix.)

OGIER (CHARLES), litt. et poète lat. estimable, naquit en 1595 à Paris, étudia le droit, et fut secrétaire du comte d'Avaux, qu'il accompagna dans ses ambassades en Suède, en Danemark et en Pologne. Il a laissé div. pièces de vers lat. adressées à des personnages contemporains distingués dans les lettres; et le journal de ses voyages dans le Nord sous le titre d'*Ephemerides, sive iter dancicum, suevicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8.—L'ÉPIQUE, OGIER, frère du précéd., embrassa l'état ecclési., se distingua dans la prédication, pub. plus. lettres en faveur des gens de lettres, attaqué par le père Garasse, remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux au congrès de Münster, et m. en 1670. On a de lui : *Jugement et Censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, Paris, 1663, in-8; *Apologie pour Balzac*, ib., 1627, in-8; un recueil de sermons sous le titre d'*Actus publicus*, ib., 1652-55, 2 vol. in-4; quelques apocryphes peu remarquables, et des vers franc. insérés dans les recueils du temps.—Un autre abbé OGIER, mort en 1821, prêtre du diocèse de Vienne (Dauphiné), a pub., outre deux écrits de piété trad. du *Sapientia christ.* du M. d'Arvinctet, des *Conférences et Discours sur divers points de morale*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-12.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (JEAN), MIL,

géographe et imp., né à Edimbourg en 1600, commença par être maître de danse, devint ensuite directeur d'un théâtre à Dublin, fut ruiné par suite de la rébellion qui éclata en 1647, vint à Londres recommencer en partie ses études, qu'il avait fort négligées, et entreprit la traduction en vers anglais de *Virgile*, qu'il pub. en 1650, in-8 (réimpr. en 1654, in-fol.). Il apprit le grec à l'âge de 54 ans pour traduire les *œuvres* d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par J. Shirley, un de ses amis. Il fit paraître *l'Iliade* en 1660, et *l'Odyssée* en 1665. Les trad. d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et il publia la *relation* de cette cérémonie en 10 feuilles in-fol. (réimpr. en 1692 avec des additions, en un gros vol. in-fol.). La maison dont Ogilby avait fait l'acquisition à Londres ayant été brûlée dans l'incendie de 1666, il perdit toute sa fortune; mais, sans en laisser éblouir par ce revers, il travailla à nouv. frais, fit des traductions, des cartes, des poèmes, etc., rebâtit sa maison, y établit une imprimerie, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. Il mourut à Londres en 1676. On a de lui, outre les ouvr. déjà cités : le *Portrait d'un Cavalier* (c.-à-d. d'un royaliste), facécie en vers; les *Fables d'Esop*, paraphrasées en vers, 1^{re} vol., 1641, in-4, 2^e volume, 1665, in-fol.; 2^e édit., 1674, 2 vol. in-8; une *helle* édit. de la Bible anglaise, 1660, gr. in-fol.; la *Matrone d'Ephèse* et l'*Esclave romain*, poèmes; un *Atlas* en plus, vol. in-fol.; le *Guide du voyageur*, etc., 1673, in-fol.; div. cartes géogr. de quelques comtés d'Angleter., en société avec Will. Morgan, un *Itinéraire oriental*, avec le même, 1683, in-8; *Hist. et Descript. de l'Asie*, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou *Hist. de la Chine*, traduite de la compilation de Dapper, 1697, 1691, in-fol.; *Hist. du Japon*, 1691, in-fol.; *Descript. de l'Afrique*, 1690, in-fol.; *Hist. de l'Amérique*, 1697, in-fol. avec 123 pl.

OGILVIE (Jouan), écriv. écossais, né en 1733, occupa pendant 55 ans la cure de Midmar, dans le comté d'Aberdeen, devint membre de la société royale d'Edimbourg, et m. en 1814. On a de lui plus. poèmes sur div. sujets, parmi lesquels on cite particulièrement ceux intitul. : *le Jour du jugement*, 1759, et *le Paradis*, 1769, in-4; *Sermons sur divers sujets*, 1769, in-8; *Observat. philosophiq.*, et *critiq.* sur la composition, 1774, 2 vol. in-8; *Recherches sur les causes du scepticisme et de l'incroyance*, 1783, in-8; la *Theologie de Platon*, comparée avec les principes des philosophes orientaux et grecs, 1793, in-8; *Britannia*, poème, précédé d'une *Dissertat. critique* sur le merveilleux dans l'épopée, 1801, in-4; *Examen du témoignage tiré des prophéties au faveur de la religion chrétienne*, 1803, in-8 (tous ces ouvr. sont en anglais).

OGIVE, reine de France, fille d'Edouard 1^{er}, roi d'Angleterre. V. CHARLES III, dit le Simple, et LOUIS III, dit d'Outre-Mer.

OGLETHORPE (JACQ.-EDOUARD), offic. gén., angl., fondateur de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, né à Londres en 1698, entra de bonne heure en service, servit sous le duc de Marlborough et le prince Eugène, devint membre du parlem., s'associa ensuite avec plus. riches particuliers, et fut nommé l'un des 23 directeurs d'une nouvelle compagnie qui se proposait de fonder une colonie dans l'Amérique du Nord. Il s'embarqua à cet effet en 1733, aborda au commencement de l'année suivante sur la côte de la Caroline, s'accrupa aussitôt de reconnaître un emplacement convenable pour bâtir une ville, conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits

propres à d'autres établissements. Étant repassé en Angleterre en 1735, il présenta au roi plus. chefs indiens qui l'avaient accompagné, retourna en Amérique en 1736, trouva son établissement, qu'il avait nommé Géorgie, augmenté de nouveaux colons, l'étendit et le fit prospérer par sa vigilance et son activité, revint en Angleterre en 1743 pour se disculper d'une entreprise mal combinée contre les Espagnols, et fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 ayant éclaté, Oglethorpe fut envoyé en Écosse contre les partisans du prétendant (v. EDONARD STUART) avec le grade de général-major. Accusé de négligence dans la poursuite des rebelles, il fut mis en jugement et acquitté. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord, et éprouva ensuite des revers de fortune. On dit qu'il fut réduit alors pour vivre à exercer le métier de médecin. Il m. en 1785, doyen des généraux de l'armée anglaise. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers; et Samuel Johnson lui a écrit d'écrire sa vie, tant il la trouvait riche en aventures remarqu.

OGODAY, V. OKTAI-KHAR.

OGYGES (mythol.), fils de Neptune, fonda plusieurs villes en Grèce. De son temps, un déluge inonda l'Attique, la Béotie et l'Achaïe. Les mythologues placent l'époque de ce déluge, auquel ils donnent le nom d'Ogygès, av. celui de Deucalion.

O'HALLORAN (SILVESTRE), chirurg. anglais, mort à Limerick en 1809, à l'âge de 79 ans, avait étudié son art à Paris et à Londres. Il a laissé quelques ouvr. sur la médecine et sur la politique peu remarqu., et une *Hist. gen. d'Irlande jusqu'à la fin de 12^e S.*, dans laquelle il se montre encore plus crédule qu'O'Maharry.

OHSSON, V. MOURANGEL.

OHKENART (AUGUSTE), histor., né à Mauléon, comté d'Armagnac, vers le fin du 16^e S., fut avocat au parlem. de Navarre, et s'accrupa beaucoup de la recherche des antiquités nationales. On a de lui : *Notitia ultraripina Vasconia, flum iberica, flum aquitanica*, etc., Paris, 1638, in-4, rare et recherché; *Proverbes basques*, recueilli par le sieur d'Ohkenart, plus les *Poësies basques du même aut.*, Paris, 1637, in-8, en 2 parties, qui ont chacune leur pagination, très-rare. On lui attribue l'écrit intitul. *Declarat. Assur. de l'infamie usurpation et retenue de la Navarre par les Espagnols*, 1623, in-4; et un autre inédit, en latin, sur le même sujet, dont on trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'hist. de la Navarre*, etc., par Aug. Galland (v. ce nom).

OISEL (JEAN), jurisc., né à Dieztrig en 1631, d'une famille orig. de France, professa le droit public et celui des gens dans l'université de Groningue; et m. en 1686. On a de lui : *Thesaurus numismatum antiquarum arte expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; des éditions de plusieurs auteurs avec des *correct.* et des *notes*.

OISELAY (JEAN D'), poète français d'une anc. famille de Bourgogne, vivait du temps de Charles-le-Téméraire qu'il accompagna au siège de Nènel. Il se signala en 1481 à la défense de son château d'Oiselay attaqué par Charles d'Amboise, fut fait prisonnier, conduit en Champagne, et composa pendant sa captivité, s'il faut en croire l'auteur des *Mém. de la républ. séquanais* (Gollot), quelques poèmes et traduct. des histoires perdues. On ignore l'époque de sa mort.

OJEDA (ALFONSO D'), capitaine espagnol, né à Grenade, dans le 15^e S., suivit Christophe Colomb dans son second voyage, et s'étant bécillé dans la suite avec lui, commanda l'expédition de 1498, dont Améric Vespucé (v. ce nom) fit en partie les frais. Le secrétaire bardi et ambitieux, le force extraordinaire d'Ojeda, le précipitèrent dans une foule d'entreprises aventureuses; et il m. dans la plus grande pauvreté, avec le chagrin d'avoir conduit

l'expédition dont Amérie Vespace recueillit toute la gloire.

OKBAH V. ARSEN-BEN-NAFI.

OKOLSKY (FR.-SIMON), historien polonais, était provincial de l'ordre des jacobins, et vivait au milieu du 17^e S. Il a publié : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol., où, parmi des recherches savantes, on trouve des généalogies et des traditions peu solides qui n'ont qu'un intérêt local sans être utiles à l'histoire.

OKTAL-KHAN, 3^e fils et successeur de Djengis-Khan au trône de la Grande-Tartarie, en 1226, poursuivit les conquêtes de son père, détruisit la dynastie des Kin en Chine, et, maître de Moscou, de la Pologne et de la Hongrie, fit troubler le reste de l'Europe. Les Mongols dans le même temps envahissaient l'Asie orientale et le midi de la Chine, lorsque la mort d'Oktal, en 1241, vint suspendre quelque temps leurs rapides progrès. Ce prince eut un sage min. Ye-lin-Tchou-tai qui rétablit la justice dans son vaste emp., et concilla souv. avec succès, l'humanité aux vainqueurs, mais qui ne put adoucir le caractère féroce de cette nation.

OLAFSEN (MAGNUS), avant islandais, né en 1573, fit ses études à l'université de Copenhague, et m. en 1636, pasteur de l'église luthérienne à Laufse en Islande. On a de lui : *Specimen Lexici runicæ*, publ. par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; *Discursus de ponit islandicæ*, inséré dans l'*Appendix de Worm, ad Litterarum runicarum*; un traduct. lat. de l'*Edda*, et plus. lettres parmi celles de Worm. — OLAFSEN (Etienne), né en Islande, fut pasteur de Valleoaes, dans cette même île, et m. en 1688. On a de lui : *Falsupa, philosophia antiquissima, norvegico-danica, item Havamal ex biblioth. P.-J. Resnæi islandi*, Copenhague, 1693, in-4. Il a trad. aussi en lat. l'*Edda* de Snorro Sturleson, et en islandais les *Penumes de Kingo*, Skallholt, 1646, Holm, 1751 et 1772.

OLAFSEN (EGGERT), naturaliste et voyageur, né en 1721, en Islande, fit ses études en Danemark, où il fut chargé, par l'acad. des sciences de Copenhague, de faire un voyage scientifique dans son pays natal, conjointement avec Paulsen, son compatriote. De retour à Copenhague, il s'occupa de mettre ses observ. en ordre, puis repassa en Islande où il exerça les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est, et où il m. en 1768. On a de lui : *Errationes historice de Islandia naturæ constitutione*, Copenhague, 1749, in-8; *Disputationes duæ de ortu et progressu subterræneis circa ignem Islandia subterrancum*, ibid., 1751, in-4; *Poyage en Islande, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitants, la description des bois, rivières, glaciers, sources chaudes, volcans, etc.* (en danois), Soroe, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., trad. en allem. par Guss, et en franç. par Gauthier de la Peyrozie, Paris, 1802, 5 vol. in-8 avec un atlas; *La chnologie islandica, ou Traité des plantes potagères de l'Islande*, Copenhague, 1774, in-8; un *livre de l'agriculture* (en islandais), Hraup, 1783, in-8; divers poèmes de circonstance en lat. et en danois. E. Olafsen a laissé en MS. un *Index géographique systematis Islandorum*, dont Thorkehn a publ. un fragment. — OLAFSEN (Jean), frère du précéd., né en 1731, m. à Copenhague en 1811, a laissé : *Synagoga de baptismo societate sacris ritibus in Islandia quondam ecclesiæ institutis*, Copenhague, 1770, in-4; un petit traité en danois sur la poésie des habitants du Nord. Le recueil de la société littéraire d'Islande contient quelq. ser. de ce savant, qui a trad. aussi en latin les morceaux qui se trouvent dans le tome 2 du *Scriptores rerum daniarum*. — OLAFSEN (Magnus), frère des deux précédens, né en 1728, fut successeur d'Eggert, son frère, dans la place de vice-grand-bailly d'Islande, devint bailly en 1791, et m. en 1800. On a

de lui, en danois, un *Rapport sur divers essais relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande*, Copenhague, 1765, in-8.

OLAGARRAY, V. OLHAGARRAY.

OLAHUS (NICOLAS), archev. et palatin de Hongrie, né en 1493 à Hermstadt, d'une illustre famille, fut conseiller intime de Marie, veuve de Louis II, gouvernante des Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé par le roi Ferdinand chancel., puis évêque de Zagrab. Il passa en 1552 au siège archiepiscopal de Strigonie, admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collège de Tyrnau qui a produit un si grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Nommé en 1562 palatin de Hongrie, il eut l'honneur de couronner Maximilien II à Presbourg. Cet illustre prélat m. à Tyrnau en 1568, laissent une *Histoire d'Attala*, en lat., publ. en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Histor. panonica* d'Ant. Bonfini; *Hongaria, sive de originibus gentis etc., liber singularis; compendium chronicon*. Ces deux opuscules ont été insérés pour la prem. fois dans la *Notitia Hungaria nova* de Matth. Felius, tome 2, et ont été réunis avec l'*Histoire d'Attala*, par A.-F. Kollar, dans son *nouvel éd.*, Vienne, 1763, gr. in-8.

OLAI (ERIC), V. ERIC.

OLAUS 1^{er}, roi de Norvège, surnommé Trygvesson, né vers 955, arrière-petit-fils de Harald 1^{er}, fut admis à la cour du grand-duc Vladimir, après la mort de son père Trygve, qui avait été assassiné en 974. Bien accueilli par le prince moscovite, Olauz équipa plus. vaisseaux, et, suivant l'esprit du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Il offrit ensuite ses services à l'empereur d'Allemagne qui faisait la guerre au roi de Danemark, puis parcourut la Basse-Saxe, se maria en Poméranie, perdit sa femme, et visita Constantinople. De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Ecosse et d'Angleterre. Haquin, le *Mémis* qui occupait le trône de Norvège ayant envoyé vers lui un agent chargé de l'attirer en Norvège pour se défaire de sa personne, Olauz se laissa tromper par les discours de cet homme qui lui annonça le désir que le nation avait de revoir le descendant d'Harald. A son arrivée en Norvège, il apprend qu'un soulèvement vient d'avoir lieu, et que Haquin est en fuite; il se défit du traître qui l'a accompagné, s'avance dans le pays sans obstacle, et monte licieusement sur le trône de ses pères, après que le roi fugitif a été assassiné par un de ses domestiques. Décidé à étaler dans ses états le christianisme qu'il avait embrassé dans ses voyages, Olauz mit, dans l'exécution de ce projet, une politique habile, mais en même temps une rudesse analogue à l'esprit de son siècle. Il était allé en Poméranie afin de réclamer les biens de sa femme, lorsque les rois de Danemark et de Suède armèrent contre lui. Il s'embarqua pour repousser cette agression; mais enveloppé par leur flotte, et, sur le point d'être pris après une vigoureuse défense, il se précipita dans la mer et y périt le 9 oct. de l'an 1000.

OLAUS II, dit le Gros puis le Saint, né vers 992, descendait directement, par son père Harald Grenske ou le Groenlandus, du roi Harald Haarfager. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemark, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, combattit ensuite en Normandie, secourut Ethelred, roi d'Angleterre, et revint dans son pays après plus. autres campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie. C'est alors qu'il résolut, pendant que Canut-le-Grand (v. ce nom) était occupé l'un de ses états, de faire valoir ses droits sur la Norvège. Il entra dans ce royaume, et, après quelq. succès, il monta sur le trône, en 1015. Son prem. soin fut de travailler à l'établissement du christianisme dans ses états; mais les moyens rigoureux qu'il employa soulevèrent ses sujets, excités par Canut. Celui-ci, après avoir para-

lys les efforts d'Olau, se fit à nommer roi à Drontheim. Olau, après de nouvelles et inutiles tentatives pour recouvrer ses états, se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslav qui lui offrit la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce pays au christianisme. Mais Olau partit pour la Suède en 1033, se rendit par les chemins les plus difficiles sur les frontières du Norvège, et périt dans un combat, livré au mois d'août de la même année, près de Drontheim. Un an après sa mort, son corps, enterré secrètement, fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et, sous les règnes suivans, ses reliques furent placées dans une église qui devint ensuite la cathédrale de Drontheim. Einar Skaldesn, scalde ou poète du 12^e S., a composé un poème sur St Olau, qui est inséré dans l'édit. de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague. — **OLAUS III**, surnommé *Kierre* (le Penfiche), était fils de Harald III. Son frère, Magnus II, lui céda une partie du roy. de Norvège en 1067, et m. deux ans après. Olau, resté seul roi, ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, créa une législation pour l'affranchissement des esclaves faits à la guerre, fonda la ville de Bergen, lui accorda de grands privilèges, organisa des associations religieuses pour étendre la civilisation, fit venir des ouvriers étrangers pour l'introduction des arts mécaniques, accorda un revenu fixe au clergé, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées convenablement. Il m. en 1093, après s'être montré aux peuples du Nord comme un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares.

— **OLAUS IV**, fils de Magnus III, partagea le roy., après le m. de son père, avec ses deux frères aînés, Sigurd et Eyste, et eut dans son lot les provinces du centre. Il m. en 1116; et son frère Eyste étant mort en 1122, leur aîné Sigurd régna seul sur toute la Norvège. — **OLAUS V**, fils de Haquin VII, né en 1130, succéda en 1136 à son grand-père maternel, Valdemar, roi de Danemarck, et en 1180 à son père, qui lui laissa de plus des prétentions au roy. de Suède. Après sa mort, arrivée en 1187, sa mère, la célèbre Marguerite (ou Marguerite, reine de Norvège, etc.), réunit sur sa tête les trois couronnes de Norvège, de Suède et de Danemarck.

OLAUS I^{er}, roi de Danemarck, ne régna que dans une partie de ce pays sous le nom de La Jutie, en 813, et périt dans un combat contre les Francs, en 814. — **OLAUS II**, 3^e fils de Suenon II, monta sur le trône après le mort de son frère Canut IV, en 1085. Le Danemarck jouit, sous son règne, d'une paix profonde, mais fut désole par une famine terrible qui fit donner à Olau le surnom de *Hunger* ou l'Affamé. Ce prince m. en 1095, peu regretté de ses sujets.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, fut surnommé *l'Enfant*, ou *Roi du giran*, parce qu'il sortit du berceau, quand Eric, son père, le fit reconnaître pour successeur sur trône. Il fut baptisé, ainsi que toute sa famille et plus des grands du royaume, par Siegfried, moine anglais, en 1008. Ce prince fut des guerres avec les Norvégiens qui reculèrent, à ses dépens, les frontières de leur territoire. Il m. en 1020, et fut le premier prince des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs s'étant contentés de celui de roi d'Upsal, ville où ils faisoient leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux.

OLAUS (PIERRE), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Danemarck, vivait env. vers 1560. Il existe de lui un MS. dans la biblioth. de Copenhague intitulé: *Petri Olai Collectanea paralympica, chronica, adversaria*. Langebeck (v. ce nom) en a tiré plus. morceaux historiques pour les insérer dans son recueil. P. Olau avait continué l'*Hist. danoise* de Saxo-Græmmaticus (v. ce nom),

depuis Canut VI, jusqu'à Frédéric II, et trad. en latin les 8 livres des *Révolutions* de Sis Brigitte.

OLAUS MAGNUS, V. MAGNUS.

OLAVIDE (PAUL-ANTOINE-JOSEPH), homme d'état espagnol, connu aussi sous le nom de comte de Pilos, né à Lima vers 1725, vint perfectionner son éducation à Madrid, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fut créé comte par Charles III, et nommé intendant de Séville. Il conçut alors, et exécuta le grand projet de défricher la Sierra-Morena, ou Montagne-Noire. Il y appela des colonies de toutes les nations, et surtout de l'Allemagne, fit élever de bonnes hôtelleries, et même des villes dans ces lieux jusqu'alors déserts, où le voyageur trouve aujourd'hui plus de commodités peut-être que dans aucun autre canton de l'Espagne. Mais l'homme qui avait fait et qui voulait encore faire tant de bien à son pays, ne fut pas assez fort pour triompher d'une accusation d'hérésie. Jugé par le tribunal de l'Inquisition, il fut condamné à vivre exilé à 30 lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé d'abord 3 ans dans un couvent, pour y faire pénitence de ses prétendus crimes. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi, on lui enjoignit de ne jamais aller qu'à pied, et de ne plus porter que les habits les plus bouffis. Olavide resta en captivité ce 3 ans; le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter le moyen de s'échapper. Il se retira à Venise et revint plus tard en Andalousie où il m. en 1803. On a de lui: *el Evangelio en triunfo* (Triomphe de l'Evangile, ou *Mémoires d'un philosophe converti*), trad. en franç. par M. Baynard Deschelles, Lyon, 1806, 4 vol. in-8. V. sur Olavide *l'Ami de la Religion et du Roi* du 6 févr. 1822, n^o 783, t. 20, p. 385.

OLDCASTLE (JONAS), appelé le bon lord Cobham, né sous Edouard III, épousa l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Il hérita des biens et de la patrie, comme de l'esprit d'indépendance de son beau-père. Imbu des sentimens hérétiques de Wiclif, il chercha tous les moyens de propager sa doctrine, dénonça à la chambre des communes la corruption du clergé, et fut bientôt lui-même livré aux censures ecclésiastiques par Henri V, qu'il avait offensé par ses invectives contre le pape. Jugé par contumace et frappé d'excommunication, il fut bientôt ennué et transféré à la Tour. Il parvint à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles; mais ses ennemis le représenteront à la cour comme un sectaire dangereux par le nombre de ses prosélytes; sa tête fut mise à prix, et il fut arrêté et suspendu avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bucher ardent qui le consuma.

OLDECORN, jésuite flamand, se signala en Angleterre, sous Jacques I^{er}, par un zèle inconsidéré pour la relig. catholique; il fut impliqué dans la conspiration des poudres, condamné et pendu à Worcester avec son confrère H. Garnet (v. ce nom), le 17 avril 1605.

OLDEN-BARNEVELDT V. BARNEVELDT.

OLDENBURG (HENRI), physicien, né dans la 17^e S. à Bremen, suivit un jeune seigneur anglais, son élève, à Oxford, se lia avec la plupart des savans qui contribuèrent à la formation de la société royale, devint secrétaire de cette même société, et m. à Charlton en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677; et il a écrit en ce savant recueil de plus. dissertations et autres morceaux remarquables. On a encore de lui des traductions latines de plus. ouvr. de Boyle (v. ce nom), son ami; l'*Explicat. de l'Apocalypse*, trad. en anglais; la *Fin de la duchesse de Mazarin*, idem, etc. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savans les plus illustres de son temps, en Anglet., en France et en Allemagne.

OLDENBURGER (PAUL-PEPE-ANNE), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les prem. ann. du 17^e S., visita les différents états de l'Europe, et s'établit ensuite à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public, et où il m. en 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvr. dont le plus célèbre (v. ce nom) a donné la liste dans l'*Hist. littéraire* de Genève, t. 2. Nous citerons seulement : *Itinerarium Germaniae politicum*, etc., Cosmopolis (Gœttinge), 1668, in-12; un abrégé de l'analyse de Buffon : *de Statu imperii germanici*, avec des éclaircissements (Oldenburgera ecclesie sous le nom de *Pacificus à Lapide*); *Notitia Imperii, sive Discursus in instrumentum pacis estabrago-monasteriensis*, Freystadt, 1669, in-4, sous le nom de Phil.-Andr. Burgoldensis; *Linnaeus enucleatus*, Genève, 1670, in-fol. (v. LINNÆUS); *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, ibid., 1675, 4 vol. in-8.

OLDENDORP (CHRISTIAN-GEOFFREY-ANNE), né en 1721, dans l'évêché d'Hildesheim, entra dans le commun. des frères moraves, et remplit pendant plusieurs années l'emploi d'instituteur. En 1763 il fut envoyé par sa communauté dans les colonies danoises aux Antilles, pour y recueillir les matériaux nécessaires à la composition de l'hist. de la mission que les frères Moraves avaient établie dans les îles de St. Croix, de St. Thomas et de St. Jean. Oldendorp parcourut ces trois établissements, passa ensuite dans l'Amérique septentrionale, visita les maisons de sa communauté dans le New-York et la Pennsylvanie, revint ensuite en Europe, et m. à Eberstadt en 1787. On a de lui, outre des opuscules, des cantiques moraves, une *Histoire de la mission des frères évangélistes dans les îles Canaries de St. Thomas, St. Croix et St. Jean* (en allem.), Barbé, 1777, 2 vol. in-8, fig. On y trouve des détails géographiques, et d'hist. naturelle assez intéressants. — Un autre OLDENDORF, ou OLDENDORPUS (JEAN), né à Hambourg, m. à Marburg en 1791, professa le droit dans cette dernière ville, ainsi qu'à Göttinge, et a laissé quelq. écrits de jurisprudence, dont le plus remarquable est un traité de *Prescriptionibus*, Cologne, 1668, in-8.

OLDERIC, V. OLERIC.

OLDFIELD (ANNE), célèbre actrice anglaise, née à Londres en 1683, m. en 1730, obtint les plus grands succès dans la comédie et dans la tragédie : ses talents et sa générosité envers des poètes malheureux ont fait excuser quelques faiblesses communes dans la carrière où elle s'était entrée. Elle fut enterrée à l'abbaye de Westminster, au milieu des tombes des rois, des personnages les plus illust. de son pays, et près de Congreve (v. ce nom), son auteur favori. Sa *Vie* a été publiée à Londres, 1731, in-8.

OLDHAM (JOHN), poète satirique anglais, né en 1633, vint dans la société des comtes Rochester et de Dorset, et dans celle de Dryden. Il promettait un talent du prem. ordre, dont les plaisirs et la dissipation empêchèrent le développement. Il m. de la petite-vérole en 1683, à peine âgé de 30 ans. Ses poésies, parmi lesquelles on remarque surtout plus, satires énergiques, ont été recueillies et imprimées plus. fois in-8 et in-12. On les trouve aussi dans la collection des poètes anglais.

OLDISWORTH (WALL), écriv. angl., né sur la fin du 17^e S., vint sous les règnes de la reine Anne et de George I^{er}, et m. en 1734. On a de lui un vol. de *Mélanges de poésie*, 1715, in-8; la *Vie d'Edmond Smith*, placée en tête des *ann. de ce dern.*; *Timothée et Phalathée*, espèce de roman moral, 1709, 3 vol. in-8; et quelq. aut. écrits peu remarqu.

OLDJATOU ou **ALDAPTOU** (GAÏAT ED-DYN MOHAMMED KUONASSERDIN), 8^e empereur persan de la dynastie de Djengizy - Kline, monta sur le trône en 1304, fonda la ville de Sulthanick, y établit sa résidence, et fit avec succès la guerre aux

Mongols. La protection qu'il accorda aux chrétiens et aux rois d'Arménie a fait soupçonner qu'avant d'embrasser l'islamisme il avait été baptisé. Il fit fleurir la justice, diminua les impôts, et m. en 1316 regretté de ses sujets.

OLDMIXON (JOHN), historien et littérateur, né vers la fin du 17^e S., dans le comté de Somerset, m. en 1742, a laissé en sa vie un nombre d'ouvr. historiques, critiques et littér., dont la plupart desquels il se montre partial, injuste et d'une insigne mauvaise foi. Nous citerons seulement, parmi ses écrits : une *Histoire des Stuart*, in-fol., où il peint cette famille malheureuse des couleurs les plus défavorables; l'hist. et la description des colonies anglaises en Amérique, sous le titre de *British Empire in America*, Londres, 1708, 1721, 2 vol. in-8, trad. en allem. et en hollandais; un vol. de poésies, 1714; la *Vie d'Arthur Maynwaring* (v. ce nom), dont il publia les œuv. posthumes en 1715; *écrits en prose sur la critique*, ouvr. dirigé contre Pope et Addison; l'*Art de la logique et de la rhétorique*, composé à l'imitation du P. Bohours; *Plé de la reine Anne*, dans l'*Hist. d'Angleterre*, depuis Guillaume III jusqu'à George I^{er}, faisant suite à l'*Hist. des Stuart*, Londres, 1735, in-fol.; *Examen de la Défense des histor. angl. anciens et modernes*, par le docteur Grey. Il a coopéré à l'*Hist. critique d'Angleterre*. Pope s'est recouru des critiques d'Oldmixon dans son poème de la *Dunciade*, et Addison en a fait tout dans le *Tatler*, où il le désigne sous le nom de *the unborn Poet*.

OLDONI (ACONSTIN), jésuite italien, historien et biographe, né en 1612 dans l'état de Gènes, m. vers 1685, professa longtemps les humanités dans plusieurs collèges de son ordre. On a de lui : une *Grammaire italienne*, Ancône, 1637, in-8; *Necrol. pontificum et pseudo-pontificum romanorum, cum votis*, Rome, 1671, in-8; *Elemente titulo sanctitatis vel morum sanctitatis illustres cum nomenclatoriis*, Pérouse, 1675, in-4; *Athenaeum romanum, in quo pontificum, cardinalium, etc. scripta exponuntur*, ibid., 1676, in-4; *Athenaeum augustum in quo Perusinum scriptis publicè exponuntur*, ibid., 1678, in-4; *Athenaeum ligusticum, seu Syllabus scriptorum ligurum*, etc., ibid., 1680, in-4; *Catalogus eorum qui de romanis pontificibus scripserunt*, Francfort, 1732, in-4 (publ. par Meuschen); une édition augmentée des *Vies des papes et des cardinaux* d'Alph. Chacon, avec une continuation (v. CHACON). Oldoni a laissé en manuscrit : un *Athenaeum posterius*, complété et publ. par le P. Zaccaria dans la *Bibliotheca posterius*, Turin, 1752, in-fol.; un *Athenaeum italicum*; un traité de *Titulus cardinalium*, et d'autres ouvrages de biographie.

OLDRADO ou **OLDRADO**, juriconsult. du 13^e S., né à Lodi en Italie, étudia le droit romain sous Dynus, et l'enseigna bientôt lui-même avec éclat à Bologne et à Padoue. Appelé à Avignon par le pape Jean XXII, en 1316, il y continua ses leçons, et donna ses décisions à ceux qui le consultaient de toutes parts. Il fut l'ami de Pétrarque, et devint avec un confidentiel soin, s'étant ennemi brouillé avec le pape, il abandonna ses fonctions et se tint renfermé dans son cabinet. C'est de cette retraite que sortirent ses nombreuses et savantes consultations, qui furent depuis mises à contribution par plusieurs juriconsultes estimés, et qu'il ne fit jamais imprimer. Il m. à Avignon en 1335.

OLDSWORTH (EDOUARD), écrivain anglais, né en 1688, ne voulut pas prêter serment au gouvernement qui avait remplacé celui des Stuart, passa sa vie à voyager avec des jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, et m. en 1747. On a de lui : un poème latin, *Musepala* (la musecraie), qui est regardé comme un chef-d'œuvre de son genre, et dont on trouve une traduct. angl. dans le 3^e vol. des *Mélanges* de Dodley; *Pharratia* et

Philippi, au *Essai pour expliquer*, avec l'hist. les deux *Philippes* des *Georgiques* de Virgile; 1741, in-4; *Remarq. et Dissert. sur Virgile*, et autres observat. classiques, publ. avec des notes par Spence, en 1768, in-4.

OLDYS (WILLIAM), enquireur et bibliographe anglais, né en 1696, d'un père qui cultivait les lettres, fut quelque temps bibliothécaire du comte d'Osford, passa, le reste de sa vie, à la solde des libraires, et m. pauvre en 1761. On a de lui le *Bibliothécaire anglais*, ou *Recueil de bons livres indits dans toutes les sciences*, 1737, in-8; *Vie de sir Walter Raleigh*, imprimée en tête de l'*Histoire du monde* du même auteur, in-fol., plusieurs articles insérés dans le *Biographia Britannica*, in-fol., et signés d'un G; *Tableau des personnages éminents célébrés par les poètes anglais*; le *Portrait de John Talbot*, dans le *Dictionnaire général de biographie* (anglais). Il a laissé beaucoup de notes sur divers sujets bibliographiques, et on lui attribue une traduct. angl. de la *Britannica* de Giamini, 2 vol. in-4.

OLEARIUS, ou plutôt OELSCHLEGER (ANAN), sev. voyageur allem., né vers 1690 dans le pays d'Anhalt, fit ses études avec succès à Leipzig, entra ensuite au serv. du duc de Holstein-Gottorp, et fut nommé secrétaire de l'ambassade que ce prince avait eue de voir envoyer au tsar de Moscovie et au roi de Perse, en 1633, pour établir des relations commerciales avec ces deux potentats. La mission des envoyés du duc dura près de six ans. Après avoir traversé une partie de la Russie d'Europe, et être allés à Moscou, et avoir séjourné quelque temps dans cette capitale, où ils obtinrent le tsar Mic. Fédorovitch Poljzet de leur demande, ils revinrent à Gottorp en 1635, et repartirent le même année pour traverser une seconde fois la Russie, gagnèrent Astrakhan, s'embarquèrent sur le mer Caspienne, débarkèrent à Derbend, se rendirent à Ispahan, revinrent par le même chemin, et furent de retour à Gottorp le 7 janv. 1639. Olearius fut récompensé de ses services par le titre de conseiller et les places de bibliothécaire et de mathématicien du duc de Holstein; il m. en 1671. On a de lui la relation (en allem.) de la mission dont nous venons de parler, sous le tit. de *Voyages très-curieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une descrip. exacte des pays*, etc., Sleswig, 1647, in-folio, avec fig. et cart. (cet ouvrage a eu 4 édit.); trad. en français par Wicquefort, Paris, 1656, 1659; 1666, in-4, avec cart.; Leyde, 1719; Amsterdam, 1729, 2 vol. in-fol.; trad. aussi en angl. et en hol.; *Hist. de la conquête de la Chine*, de Martini, et de la prise de Jérusalem sur les Hollandais (en allem.); le *Gulistan* de Saadi, trad. du persan en allem., Sleswig, 1654, in-folio; les *Fables de La Fontaine*, trad. de l'arabe en allem.; *Ibid.*; *Chronique du Holstein* (en allem.), *Ibid.*, 1663, in-8; et un gr. nombre d'autres ouvrages dont on trouvera la liste dans *Juchet* et son continuateur Rottmann. Olearius avait appris, avant son voyage, le russe, le persan et l'arabe. Il fut aussi l'éditeur des *Voyages de Mandelstam* (v. ce nom) qui avait fait partie de l'ambassade, et des *Voyages* de G. Anderson en Orient.

OLEARIUS (CONRAD), avant professeur en langue grecque et latine, et en théologie à Leipzig, né en cette ville en 1673; m. en 1715, voyagea en Angleterre et en Hollande pour augmenter ses connaissances. On a de lui: une bonne édition de *Philodote*, en grec et en latin, avec un grand nombre de notes grammatic. et hist.; Leipzig, 1709, in-folio; une traduction latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thom. Stanley, avec des additions et des correctifs, *Ibid.*, 1712, 2 vol. in-4; *Hist. romaine et d'Allemagne*, *Ibid.*, 1699, in-8.

O'LEARY (ANTHONY), prêtre catholique irlan-

dais, né en 1729, se fit connaître par des ouvrages de controverse, écrits dans un esprit de concorde et de modération, [qui lui valurent l'estime de plusieurs membres distingués du parlement et une pension du gouvernement. Il prononça en 1799, dans une chapelle catholique qu'il avait fondée à Londres, l'oraison funèbre de Pie VI. On trouve des détails intéressants sur ce vénérable ecclésiastique, et sur ses ouvrages, dans son *Éloge funèbre* prononcé et imp. à Lond. en 1800, en suite de sa m.

OLEASTER ou OLEASTRO (JESÉJUS), dominic, portugais du 16^e S., fut envoyé par Jean III en suite de Tréte, refusé à son retour un évêché, et m. saintement en 1563. On a de lui des comment. sur le Pentateuque, dont l'édit. suiv. est fort recherchée: *Hyperonimi ad Oleastro Comment.*, in *Novi Testamentum*, Liège, 1556, in-f.; *Comment. in Isaiam*, Paris, 1628, in-fol.

OLEG, 2^e gr.-duc de Moscovie, dans le 9^e S., fut nommé par Rourik, son parent, tuteur du jeune prince Igor, et régna des états moscovites, dont Novogorod était la capitale. Ce prince, par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes, peut être regardé comme le premier fondateur de la monarchie russe. Après avoir soumis tous les pays jusqu'en Danie et jusqu'à la mer Noire, il porta ses armes devant Constantinople, où régnait alors l'empereur Léon, dit le *Philophte*, et consentit à s'installer de cette ville, moyennant un tribut considérable et un traité de commerce tout à l'avantage des Moscovites. Oleg établit sa résidence à Kiev, et y m. en 945. A sa mort, dit l'historien Nestor (v. ce nom), le peuple versa des larmes, et poussa de profonds gémissements.

OLEG, prince russe, fils du grand-duc Swiatoslaw, né dans le 10^e S., eut en partage le pays des Dravliens en 972, et prit dans une guerre qu'il eut à soutenir contre son frère elia Yaropolk, grand-duc de Russie, en 977. — OLEG, prince russe, petit-fils du grand Yaroslaw, né dans le 11^e S., fut renfermé de bonne heure dans un château fort par ses oncles, qui craignaient son esprit ambitieux. Eut parvenu à s'échapper, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers, et de longs-temps son pays per ses brigandages et ses cruautés; chargé enfin des frontières de la Russie, il l'établit dans la principauté de Tmoukrohan, et m. en 1124.

OLEGGIO (JEAN-VISCONTI), tyran de Bologne dans le 14^e S., passa pour être fils de l'archevêque Jean Visconti, seigneur de Milan. Il se maintint long-temps dans son usurpation par le politique la plus adroite, et échappa à la fin une souveraineté qui allait lui débiter contre une seigneurie nouvelle et légitime. Il céda Bologne au St Siège en échange du marquisat de Ferrare où il transporta tous ses trésors, et eut la m. paisiblement en 1366.

OLESCHLAGER (JEAN-DAVID d'), publiciste allemand distingué, né à Francfort-sur-le-Mein en 1711; m. dans le même lieu en 1778, a laissé un grand nombre d'écrits estimés, dont on trouvera la liste dans le *Nouveau Europe savante* (en allem.), t. 9, et parmi lesquels on distingue: *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-8; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'Allemagne et de l'Italie*, *Ibid.*, 1748, in-8; *Hist. de l'empire romain durant la première moitié du 14^e S.*, *Ibid.*, 1755, in-4; *Nouv. Explicat. de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, *Ibid.*, 1766, in-4; tous ces ouvrages sont en allem.

OLESNIKI (STANISLAW), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits le Pologne, né vers 1389, m. à Sandomir en 1455, fut d'abord secrétaire du roi Ladislas Jagellon; qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et auquel il eut le bonheur de sauver le vin dans un combat. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché

de Cracovie, puis le chapeau de cardinal, fut employé par Ladislas dans les ambassades et les affaires les plus importantes, et reçut de ce prince mourant, comme marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il tenait de la reine Hedwige, sa première femme. Le prélat reconnaissant fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, fils aîné de son bienfaiteur : après la mort de ce prince en 1444, il rompit l'élect, de Boleslas, duc de Moscovie, sur lequel on avait d'abord jeté les yeux, et eut sous d'habileté ou d'influence pour faire élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Une vieillesse honorable et paisible fut la récompense des longs travaux et des importants services du vertueux évêque.

OLGA, épouse d'Igor, troisième grand-duc de Russie, introduisit la première le christianisme dans cette vaste contrée, et m. en 968, après avoir défendu qu'on célébrait des fêtes sur sa tombe, à la manière des idolâtres. L'église grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints.

OLGIATI (Jérôme), serviteur de Galéas Strozzi (v. ce nom), duc de Milan, fut l'un des assassins de ce prince, conjointement avec Vittoni et Lam-pugnani, le 26 décembre 1476, et montra la plus grande intrépidité dans la supplice qui lui fut infligé après cet attentat.

OLIHARAY (Pierre), historiographe, né dans le Beauvais, au 16^e S., d'une famille protestante, fut pasteur à Mânières, et obtint d'Henri IV le titre de son historiographe. On a de lui : une *Histoire de Foug, Béarn et Navarre*, Paris, in-4, 1609, dans laquelle on trouve des détails intéressants sur les troubles religieux de ces prov. et la jeunesse de Henri IV.

OLIBRIUS. V. OLTERIUS.

OLIER (Jean-Jacques), oré de St-Sulpice et fondateur du célèbre séminaire de ce nom, était né en 1608. Il répandit ces utiles établis. dans toute la France, et jusqu'au Canada, et m. en 1657, accablé d'infirmités pécuniaires, suite de ses trav. et de ses austerités. Ami de St-Vincent de Paule, Olier a été loué par Bossuet et Fénelon. On a de lui : *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12 ; *Introduit. à la vie et aux vertus chrétiennes*, ibid., 1689, in-24 ; *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Louvain, 1686, Paris, 1691, in-24 ; *Journée chrétiennes*, ibid., 1672, in-12 ; *Explication des cérémonies de la grande messe*, 1655, in-12 ; un *Recueil de lettres*, 1674, in-12. Le P. Giry a écrit un *abrégé de la vie d'Olier*, et M. l'abbé Nagot a publ., en 1818, une *vie* du même pasteur, in-8. La congrégation des prêtres de St-Sulpice, fondée par l'abbé Olier, a survécu à la révolution, et dirige encore plusieurs séminaires.

OLIER DE NOINTEL. V. NOINTEL.

OLIMPIA (Dons). V. MAIBALCHINI.

OLINA (Jean-Pierre), naturaliste, né à Novare dans le 16^e S., est aut. d'un traité sur div. oiseaux, intitulé *l'Uccelliera*, imprimé à Rome en 1622, in-4, avec des plan. grav. par Tempesta et Villamano. Cet ouvr. est rare et recherché.

OLIVA (FERNAND-PEREZ DE), sav. littéral, né à Cordoue en 1497, fut le prem. écrivain espagnol qui ait donné à la prose l'élégance et l'harmonie qui semblaient jusqu'alors réservées pour la poésie. Il m. à peine âgé de 36 ans, lorsqu'il venait d'être nommé précepteur du fils de Charles-Quint, Ambr. Morales (v. ce nom), neveu et disciple d'Oliva, a publ. le *recueil de ses œuvres*, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4. On distingue, parmi des pièces que renferme ce vol., le *Traité de la langue Castillane* ; celui des *Prisonniers de l'âme* ; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, prem. modèle que la littérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant.

OLIVA (JEAN), littéral, et antiquaire, né à Rovigo en 1689, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Ses talens le firent distinguer à Rome par le

cardinal de Rohan, qui lui offrit une place de bibliothécaire, en France. Ce sav. bibliographe m. à Paris en 1757, laissant divers ouvr. plans d'érection et de sanctification ; on en trouvera le catalogue ainsi que l'analyse de son éloge dans les *Mém. de Trévoux*, août, 1758. Quelques-uns de ses opuscules ont été réunis sous le tit. d'*Ouvrages divers*, Paris, 1758, in-8, précédé, du *Pélogé* de l'auteur par Ch.-Arm. Lescaulapier, son ami.

OLIVAREZ (GARC. GUZMAN, comte d'), célèbre ministre espagnol, de l'ancienne et illustre maison de Guzman, gouverna pend. 22 ans l'Espagne sous Philippe IV, qui livra à ses plaisirs lui abandonna toutes les affaires. Ayant à lutter contre Buckingham, ministre d'Angleterre, et surtout contre Richelieu, prem. ministre en France, son administration fut signalée par la révolte du Portugal et le soulèvem. de la Catalogne, que lui suscitèrent ces deux hautes rivaux. Le roi, éduant aux représentations des grands de sa cour, éloigna Olivarez, qui mourut de chagrin quelq. mois après en 1643. Après avoir gouverné l'Espagne pend. 22 ans, il laissa moies de fortune qu'il n'en avait à son entrée au ministère. La *vie d'Olivarez* a été écrite en italien par don J.-J. d'Uchila, Udine, 1653, in-24 ; l'*hist. de son ministère*, par le comte de la Roca, a été trad. en franç. avec des *reflexions politiq.*, Cologne, 1673, in-12 ; la *Relat. de sa disgrâce*, publ. en ital. par le P. Cam. Guidi (Ivée), 1644, in-6, a été trad. en franç. par A. Félibien, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (PIERRE-JEAN), cordelier de Sérignan, dans le diocèse de Béziers, m. au couvent des franciscains de Narbonne, en 1297, se déclara pour la pauvreté évangélique avec un zèle qui déplut aux relig. de son ordre. Ceux-ci cherchèrent dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, des erreurs qu'ils firent censurer. Olive confondit ses accusat. devant la ch. épiscop. tenu à Paris en 1293 ; mais ses restes n'en furent pas moins déterrés, par ordre de Jean XXII, et brûlés publiquement avec ses écrits, en 1325. — **OLIVE (Simon d')**, sav. magistrat, né à Toulouse, d'une famille distinguée de la robe, fut nommé conseiller au parlement de sa ville natale en 1638, et fut chargé, après la soumission de Montauban, d'exécuter l'édit qui y réglait l'instruction publique. Il sentit l'un des prem. que l'alloquence était incompatible avec cet amas de citations que l'on prodiguait alors dans les plaidoyers. Ses *Ouvrages* ont été publ. à Lyon, 1650, in-fol. Ses *Questions notables de droit*, qui en font partie, ont été imprimées à Lyon, 1649, 1656, 1682, in-4. — **OLIVIER (Jean)**, jésuite de Cahors, m. en 1636, à l'âge de 50 ans, à Bordeaux, où il professait la grammaire, a laissé quelq. oues lat. et franç., insérées dans la *Couronne du Parnasse de Guiens*, Bordeaux, 1620.

OLIVECRANTZ (JEAN-PAULIN), homme d'état suédois, né à Strengnäs en 1633, joint de la faveur de la reine Christine, qui, lors de son abdication, la fit nommer gouverneur général des domaines qui lui étaient réservés. Il fut envoyé comme ambass. de Charles XII au congrès de Nimègue, et m. à Stockholm en 1707. Il joignait à de gr. talens pour les affaires publiq., de vastes connaissances littéraires. On a de lui : un *Discours* en grec, à la louange de la reine Christine, Upsal, 1646 ; *Tabula in flag. Grotii de jure belli et pacis libro*, Kiel, 1689, in-fol. ; des *poésies* grecques et lat.

OLIVER (JEAN), peintre anglais né en 1556, prit avec succès les person. les plus distinguées de son temps. On conserve avec soin ses tableaux originaux d'*Elizabeth*, de *Maria Stuart* et de *Ben Johnson*. Il existe dans le palais de Kensington plusieurs d'hist. de son fils, Pierre Oliver, qui surpassa son père par le fini de sesouvr., et m. vers 1654. — **JEAN OLIVIER**, peintre et grav., que l'on croit

cousin du précéd., excella dans la peint. sur verre, comme le prouvent les beaux vitraux de l'église de Christ, à Oxford, qu'il exécuta à l'âge de 80 ans. Il m. vers 1700.

OLIVEROTTO-DI-FERMO, capit. italien du 15^e S., acquit quelq. réputation comme condottiere ou partisan, s'attacha à César Borgia (v. de nom), qui l'employa dans plus. guerres, s'empara ensuite de la souveraineté de la ville de Fermo, sa patrie, en en faisant égorger les plus notables citoyens. S'étant déclaré contre Borgia, celui-ci l'attira dans un guet-apens et le fit massacrer en 1502.

OLIVET (JOSEPH THOULIER n°), l'un de nos meilleurs grammairiens, né à Salins en 1682, fut admis jeune encore, chez les jésuites, qui l'envoyèrent successivement, au collège de Raism, à Dijon et à Paris, pour y faire son cours de théologie. Il s'étant d'abord exercé à faire des vers français; mais il les brûla, et se mit à étudier les orateurs anciens, et surtout Cicéron, pour entrer dans la carrière de la chaire. Cependant, ses confrères, voulant lui faire continuer l'*Histoire de la Société*, l'envoyèrent recueillir des documents à Rome, en 1713. D'Olivet, qu'éclaircissait ce travail, s'en débarrassa en sortant de la société, et se voua des lors sans partage à des études plus chères. En 1723, il fut admis à l'acad. franç., à laquelle il fut très-utile pour la révision du *Dictionnaire*, et dont les suffrages l'engagèrent à publier, en 1738, des remarques grammaticales sur Racine. Il allait essayer le même travail sur Boileau, lorsqu'une proposition qui lui fut faite par le ministère anglais de préparer une édit. complétée des *Œuvres* de Cicéron, lui donna l'idée d'élever ce monument à la gloire de son pays même et de le consacrer à l'éducation du dauphin. Un autre honneur lui était réservé, celui de recevoir à l'acad. Voltaire, dont il avait dirigé les premières études littér., et qui lui conserva toujours la tendresse la plus respectueuse. D'Olivet, par sa brusque franchise, se fit quelq. ennemis qui ne lui laissèrent pas que de troubler son repos; mais il faut dire aussi qu'il resta constamment fidèle aux hommes qui furent vraiment ses amis. Le président Bouhier, Boileau, J.-B. Rousseau et d'autres encore furent de ce nombre. Le sav. abbé m., à Paris en 1768, laissant une réputation qui durera autant que la langue française; il était né grammairien et traduct., comme d'autres naissent poètes. Comme éditeur, nous citerons de lui : *Ciceronis Opera omnia, cum selectis commentariis*, Paris, 1740-42, 9 vol. in-4; *Poemata didascalica nunc primum vel edita vel collecta*, ibid., 1749, 3 vol. in-12; *Opusculis sur la langue franç.*, par divers académiciens, ibid., 1754, in-12. Parmi ses traduct., nous distinguerons les suiv. : *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, Paris, 1721, 3 vol. in-12; 1730, 1749, 1766, 2 vol. in-12; *Philippiques du Démosthène, et Catilinaires de Cicéron*, ibid., 1722, in-12; 1736, 1744, 1766, in-12; *Pensées de Cicéron*, ibid., 1744, in-12; souvent réimpr. Enfin, comme écrivain, nous citerons de lui : *Hist. de l'acad. franç.*, depuis son établissement jusqu'à l'année 1700, Paris, 1739, 2 t. in-4; 1730, 2 vol. in-12; six *Lettres au président Bouhier*, publ. d'abord séparément, et réunies ensuite au recueil d'*Opusculs* dont il a été parlé plus haut; enfin son *Traité de la prosodie franç.*, et des *Essais de grammaire*. V. son *Éloge* dans le t. 6 de l'*Histoire des membres de l'acad. franç.*, par d'Alembert.

OLIVETAN (PIERRE-ROBERT), parent de l'abbé Calvin, né à Noyon vers la fin du 15^e S., fut un des prem. à propager les principes de la réforme à Genève, où il remplit l'emploi de précepteur. Forcé ensuite de s'éloigner de cette ville, il se retira dans la comté de Neuchâtel, où il pub. une traduct. de la Bible, sous ce titre : *la Bible qui est toute la Sainte-Écriture*, etc., Neuchâtel, 1535,

2 part. in-fol. Cette prétendue traduct. n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Étaples; mais Olivetan n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. Son édit., qui est la prem. pub. à l'usage des protestants, est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite. Olivetan m. à Ferrare en 1538.

OLIVEIRA (SALOMON BEN - DAVID), savant rabbin portugais, professa avec distinction à l'acad. hébraïque d'Amsterdam, et m. dans cette ville en 1708. Il a laissé une *Grammaire hébraïque*, et un abrégé de *Grammaire chaldaique* en portugais, Amsterdam, 1689, in-8; un *Lexique hébraico-portugais*, ibid., 1689; une *Rhetorique hébraïque*, ibid., 1665, in-8; un *Recueil de différents rythmes ou mètres hébraïques*, ibid., 1665, in-12; une *Logique rabbinique*, ib., 1688, in-12; et d'autres opuscules, tant imp. qu'imédits, dont on peut voir le catalogue dans Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*), et dans Wolf (*Biblioth. hebr.*).

OLIVEIRA (FRANÇOIS-XAVIER d'), né à Lisbonne en 1702, d'une famille distinguée, succéda à son père dans le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. C'est là que ses liaisons avec quelques luthériens lui inspirèrent contre la religion catholique des préventions qui lui firent perdre sa place et l'exilèrent de sa patrie. Il pub. ensuite divers ouv. en Hollande et en Angleterre, et m. à Hackney en 1783. Parmi ses écrits, dont on trouve la liste dans le *Gentleman's Magazine* du mois de mai 1784, nous ne citerons que les *Mémoires* de ses voyages. Pub. en Hollande, 1741-42, 2 vol. in-8 (en portug.); des *Lettres familières*, histor., politt., et critiq., 1743 (en franç.). Il a laissé en MS. 27 vol. in-4 des mss. hist., littér., etc., sous le tit. d'*Oliveyriana*.

OLIVIER (JACQUES), prem. présid. au parlam. de Paris, né dans cette ville vers 1660, était fils d'un procureur, et s'éleva successivement, par son mérite aux charges d'avocat-général, de président à mortier et de chancelier du duché de Milan. Ses services dans ce dern. emploi furent récompensés par la prem. dignité du parlam. de Paris, que lui conféra François 1^{er} en 1517. Il m. en 1519.—**OLIVIER** (Jean), frère du précéd., né à Paris, entra dans l'ordre de St-Benoît, devint grand-moine et vicaire-général de l'abbaye de St-Denis, puis abbé de St-Médard, enfin évêque d'Angers, et m. dans un château près de cette dern. ville en 1540. On a de lui un poème latin intitul. *Pandora Jans Oliveri, Andium hierophante*, Paris, chez L'Angelier, 1542, in-12; trad. en vers franç., en 1542, par Guillaume Michel de Tours, et réimp. en original, Raimes, 1618, in-8.

OLIVIER (FRANÇOIS), chancelier de France, né à Paris en 1597, était fils de Jacques, dont l'article précède. D'abord simple avocat puis conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de Marguerite de France, reine de Navarre, il obtint en 1533 le rang de présid. à mortier, et, deux ans après, la place éminente de chancelier du royaume. Il ne tarda pas à se signaler dans cet emploi par des réglem. sages, des mesures prévoyantes; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du lucre. Ses lois somptuaires restèrent sans exécution; et sa rigidité lui attira de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait Diane de Poitiers (v. ce nom). Cette calb. favorite parvint à ébranler le crédit du chancel. auprès du roi. On invita Olivier à donner sa démission; mais ce magistrat suprême déclara que n'ayant pas démissionné, il ne pouvait renoncer à ses immovabilités. Toutefois il consentit à ce que l'on détachât de son office toute la partie active, qui fut donnée, avec le titre de garde des sceaux au présid. Bartrandi (v. ce nom). Olivier réduisit ainsi au titre seul de chancelier, sa retraite dans une terre qu'il avait près de Montbéli, et s'y livra aux douceurs de l'étude

et à la culture des champs. C'est alors que Lobbipital (v. ce nom), placé à la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui causait sa surveillance sévère sur les finances de l'état, trouva des consolations dans les conseils et l'appui d'Olivier, avec lequel il était lié depuis long-temps. Rappelé au conseil sous la régence d'Alphonse et à la cour de François II, Olivier, affaibli par la vieillesse, manqua de force pour contenir le cardinal de Lorraine, qui, en tirant le chancelier de sa retraite, n'avait eu pour but que de couvrir ses propres actes de la réputation de ce vertueux ministre. Lors de la découverte de la conjuration d'Amboise, Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put arrêter les applications commandées par les Guises. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à l'esclavage de la faveur. Une profonde mélancolie s'empara de ce respectable vieillard, et il m. le 30 mars 1560.

OLIVIER (SÉBASTIEN), cardinal, né à Lyon en 1538, embrassa l'état ecclésiastique, professa le droit canon à Bologne, et vint ensuite à Rome, où Pie V le fixa en lui donnant une place d'auditeur de rote. Il fut pendant 40 ans attaché à ce tribunal sous Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII. Ce dernier le créa cardinal à la recommandation de Henri IV. Il m. en 1609, laissant un recueil de la jurisprudence du tribunal qu'il avait éclairci si long-temps. Ce recueil a pour titre : *Decisiones rotae romanae*, Rome, 1614, 2 vol. in-fol., réimp. à Francfort en 1615, avec des notes et des addit. Le cardinal Olivier, connu sous son prénom de Scraphin, étoit, suivant la *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier, et même, suivant de Thou, le fils naturel de ce magistrat.

OLIVIER (CLAUDE-MATTHEU), avocat au parlement d'Aix, né en 1707 à Marseille, se fit une grande réputation dans le barreau de Provence, fut un des fondateurs de l'académie de sa patrie, les pays tribuit comme littérateur, et m. en 1736. On a de lui une *Histoire de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, Paris, 1750, 2 vol. in-12; quelq. dissertat. insér. dans les *Mém. de littér.*, et d'*hist. de Desmolets*, et dans le *Rec. de l'acad. de Marseille*.

OLIVIER (GUILLAUME-ANTOINE), voyageur et entomologiste, membre de l'institut, né près de Fréjus en 1750, s'adonna avec passion à l'étude des plantes et des insectes, et pub. plus. ouv. fort importants pour les sciences naturelles. La révolution l'ayant enlevé à ses occupat., il se occupa avec Brugnière une ambassade que le ministre Roland avait en l'idée d'envoyer au roi de Perse. Il supporta les fatigues et les dangers d'un expédition aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence, en décemb. 1793, rapporta avec lui de nombr. collect. sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis à l'institut de France en 1800, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques, fit des rapports, et rédigea de nombr. mém., tant pour l'institut que pour la société d'agriculture de Paris, dont il faisoit également partie. Attaqué depuis plus. années d'une maladie qui languissait, il m. en 1814 à Lyon, en revenant de Provence, où les médecins l'avaient envoyé pour respirer l'air natal. On a de lui des *mém.* sur l'entomologie, l'agriculture, et de la botanique, épar. dans les *Mém.* de l'institut et autres recueils scientifiques; *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1803, 6 v. in-4, avec 363 pl.; *Dict. de l'hist. naturelle des insectes*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1789, 1819, 9 vol. in-4 (il a eu pour collaborateurs, dans cet ouv. MM. Meunier, Latreille et Godard); *Fey. dans l'empire ottoman, l'Egypte, et la Perse*, 1803-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas; plus. articles dans le *Nouveau Diction. d'histoire naturelle appliqué aux arts*, de Dériville. L'a-

loge d'Olivier, in à l'institut le 8 jévr. 1816, se trouve dans le recueil des *Eloges histor.*, pub. par M. Cuvier, tom. 3^o.

OLIVIER, V. MARCHE et MALMESBURY.

OLIVIERI ou OLIVIERO (DOMINIQUE), peintre, né Turin en 1679, adopta le genre de l'école flamande, et ses tableaux pleins d'imagination, et de goût ne tardèrent point à être recherchés dans toute l'Italie. Il m. en 1755. On conserve de lui à Turin deux tableaux d'une assez grande dimension, dont l'un représente un *Marché*, avec un grand nombre de figures, et deux autres tableaux d'église, plus petits, représentant les *Miracles de St-Sacrement*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (ANNEBAL - CAMILLE), antiquaire, né à Pesaro en 1708 d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, et renoua à tout épuis d'élevat. pour se consacrer entièrement à l'étude. Il a laissé un grand nombre de dissertat. pleines de savoir et de critique sur l'hist. et la numismatique. On le trouve par le plus part dans la *Raccolta* de Calogera (v. ce nom), et dans les *Mém.* de l'acad. de Cortone. *De Orologio funebre d'Olivieri*, par Fortunato Marinoni, a été pub. à Pesaro, 1789, in-8.

OLLENIA DU MONTSACRÉ, V. MONTAULT.

OLLIER, V. NOITEL et OLIER.

OLLIERES (N.), jésuite, né en Lorraine au commencement du 18^e S., fut envoyé comme missionnaire à la Chine, et s'y signala par son zèle et ses travaux apostoliques depuis 1758 jusqu'en 1780; époque où il m. à Pé-king, après avoir pub. un *catéchisme* en langue chinoise.

OLLIVIER (REMI), secrétaire-général du ministère de la guerre sous le comte de Mury, le comte de St-Germain et le prince de Menthon, né à Paris en 1727, m. à Dijon en 1814, est auteur de l'*Essai de l'Encyclopédie*, pub. sous le voile de l'anonyme, Paris, 1798-1800, 2 vol. in-8.

OLMI (VALERIANO), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, né à Bergame dans le 16^e S., a pub. une traduct. ital. des ouv. attribués à St Deeyr l'Ardopagne (v. ce nom), Venise, 1563, in-8.

OLMO (FORTUNATO), moine du Mont-Cassin, né à Venise dans le 16^e S., retrouve les MSS. que Paterius avait donnés à la républ. de Venise, et qui étoient restés oubliés dans un coin obscur de la Basilique de St-Marc. On a de ce religieux une *Histoire de l'invention et de la translation du corps de St Nicolas-le-Grand* (ce nom), Venise, 1626, et une *histoire de la paix conclue à Venise en 1577*, entre le pape Alexandre III et l'emp. Frédéric Barberousse.

OLMOS (FRANÇOIS-ANNE), missionn. espagn., né vers la fin du 15^e S., dans le diocèse de Burgos, passa une grande partie de sa vie dans le Nouveau-Monde, livré à tous les travaux d'un pénible apostolat. Il a composé des *gramm.* et des *vocabulaires* en langue mexicaine, fort utiles à ses confrères des missions, et des *livres* d'éducation, et de piété à l'usage de ses néophytes. Le savant Wading (v. ce nom) donne la liste de ses ouvrages, au nombre de quinze.

OLONKOIS (JEAN-DAVID NAU, dit L.), aussi nommé du lieu de sa naissance, les Sables-d'Olonne, fut un des plus fameux flibustiers du 17^e S., et surnommé le *Fléau des Espagnols*. Chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, il s'empara de la sur les établissem. espagnols, portant sans relâche le pillage et le désolat., et, soit vainqueur soit vaincu, ne tardait point à repartir. Mais étant tombé entre les mains des Indiens, ces barbares le brûlèrent et le mangèrent en 1667, à digné fin d'un homme dont le courage n'avoit été égalé que par la cruauté. V. l'*Histoire de l'île de St Domingue* par le P. Charlevoix.

O-LO-PEN, ou, d'après l'orthographe portug., OLO-PUEN, étoit un religieux dont on ignore la

pays ; et qui, suivant une inscript. trouvée à Si-an-fou, apporte le prem. l'Evangile en Chine, sous le règne du grand emp. Thai-toung (635). V. le *Journal des Savans*, oct. 1821, p. 598.

OLOUG-BEIG. V. OULOU-BEIG.

OLYBRIUS (AMICIUS), emp. d'Occident dans le 5^e S., descendait de l'ancienne famille romaine *Anticia*, et fut d'abord général des armées de l'empereur Léon, après avoir épousé Placidia, fille du emp. Valentinien III. Ricimer (v. ce nom), s'étant révolté contre l'imp. d'Occident Anthemius lui proclama Olybrius en avril 472; mais celui-ci qui joignait, suivant quelq. histor., à des vertus privées les talens d'un gr. capitaine, n'eut point le temps de signaler son règne, et m. au bout de 3 mois et 12 jours. On a de cet emp. d'éphémère quelques médailles en or, en argent et en bronze.

OLYMPIAS, femme de Philippe II, roi du Macédoine, fille du Néoptolème, roi d'Epire, et mère d'Alexandre-le-Grand, fut mariée vers l'an de J.-C. 360. Philippe, à ce qu'il paraît, soupçonna sa vertu, ou du moins se servit de ce prétexte pour la répudier après plus de 25 ans d'union, et devenir l'époux de la jeune Cléopâtre, sœur d'Antioch. La fureur d'Olympias ne connut point de bornes à cette nouvelle, et il est probable que du fond de l'Epire, où elle se retira après avoir été dépourvue du titre de reine de Macédoine, elle fit agir l'assassin qui tua Philippe ; du moins affecta-t-elle de rendre à son cadavre et à sa mémoire les plus grands honneurs. Elle pourvint ensuite Cléopâtre, sa rivale, avec le plus insigne acharnement, et la força à se pendre. Fatigué de tant d'excès, Alexandre, au point pour l'Asie, ne laissa à Olympias aucune autorité, et confia le vice-royauté de la Macédoine à Antipater, avec lequel le jeune emp. de perpétuels démêlés tant que le conquérant de la Perse vécut. A la mort d'Alexandre, elle se retira encore en Epire ; mais elle revint au bout de six mois à la sollicitation de Polyperchon, et elle débâta par faire mourir Arius, frère naturel et successeur d'Alexandre, Eurydice, sa femme, et Nicanor, un des fils d'Antipater. Cassandre, frère de Nicanor, marcha alors sur la Macédoine, battit les troupes de la reine, la bloqua dans Pydée, et enfin la réduisit à se rendre, ce qu'elle n'accepta qu'à condition qu'elle aurait le nom sauve. Cassandre consentit à tout ; mais il trouva moyen d'é luder sa parole en s'en allant contre elle les gens du peuple et les parents de ceux qu'elle avait fait massacrer. Ceux-ci l'égorgerent l'an 316 avant J.-C. — Une autre princesse du nom d'OLYMPIAS régna en Epire, où elle était née. Fille de Pyrrhus I^{er}, sœur et femme d'Alexandre I^{er}, et mère de 3 enfans, elle resta par la mort de son mari tutrice de ses 2 fils, et gouverna le royaume en leur nom. Les Etoliens s'efforcèrent de conquérir sur elle l'Acrocorinthe, elle réussit à les en repousser et se faisant un allié du Démétrius, roi de Macédoine. Dans la suite, elle fut la douleur de perdre successivement ses 2 fils Pyrrhus et Ptolémée, qui régnerent chacun un instant par eux-mêmes ; et le douleur qu'elle ressentit de ce double malheur fut si vive qu'elle y succomba peu après l'an 250 avant J.-C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers le milieu du 6^e S. On a de lui un commentaire sur les 4 livres des *Métaphysiques* d'Aristote, publ. par J.-B. Comossi, avec une traduct. lat., Venise (chez les fils d'Alde Manuce), 1551, 2 t. in-fol. Geb. Nouéé attribue au même philos. le *paraphrase* sur les *Morales* d'Aristote, qu'Hausius a publ. sous le nom d'Andronicus de Rhodes, et qu'un MS. de la Bibliothèque royale donne à Héliodore de Prusse. — On a confondu cet Olympiodore avec un philos. du même nom, qui lui est antérieur de plus d'un S., et dont on a une *Plé de Platon*, faisant partie du commentaire du même auteur sur le 1^{er} *Alcibiade*. Cette vie a

été impr. dans le L. a du *Diogenes Laërce*, édit. de Ménage, avec une traduct. latine et des notes. — OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin (v. ce nom) confond avec les deux précédens, vivait vers le milieu du 7^e S. ; il a composé des commentaires sur le Livre de Job ; insérés presque en entier dans la *Catena graecorum patrum* ; une *Scholion* sur l'*Ecclesiaste*, trad. ou lat. par Zenobius Acciucholi ; des comment. sur la *Prophétie* et les *Lamentations* de Jérémie, insérés aussi dans la *Catena gr. patr.*

OLZOFFSKI (Anspaf), prêtre polonois, né en 1618, m. à Danzig en 1678, obtint de bonne heure le sursur de Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui donna un canonicat à Gnesne, le plaça de chancelier de l'archevêché de cette ville, le nomma ensuite son secrétaire pour le langue latine, et l'envoya à Vienne en qualité d'ambassadeur pour assister à l'élection de Léopold. Nommé à son retour prébendier de la couronne et évêque du Gelm, il eut beaucoup plus tard la disgrâce de la reine Marie-Louise de France, veuve de Ladislas, pour s'être opposé à l'élection d'un prince français en titre de Pologne, et n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Lorsque Michel Koribut eut été placé sur le trône, Olzowski négocia à Vienne le mariage de ce prince avec une princesse d'Autriche, et obtint la charge de grand-chanc. de la couronne. Enfin à la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma archev. de Gnesne et primat du royaume, et l'employa dans des affaires importantes.

OMAR (ABOU HAFSA-LEH-AL-KHATTAT), second khalyfe ou successeur de Mahomet, né vers le fin du 6^e S. de l'ère chrétienne, fut d'abord l'un des plus ardens persécuteurs du prophète, son cousin à la 4^e génération du côté paternel ; mais la lecture du Koran, qu'il trouva entre les mains de sa sœur et qu'il lui arracha de force, le convertit tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, si la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers l'an 615 de J.-C.) un des plus zélés sectateurs de la nouvelle religion. Sa fille fut une des femmes du prophète. A la mort de celui-ci, Omar promit le prem. que le corps de son père n'était point périssable. Chancel. du prem. khalyfe Abou-bekr (v. ce nom), il lui succéda en l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.), et joignit au titre de khalyfe (vice-lieutenant) celui d'*emyr al-moumenyn* (prince des croyans ou guides). Omar fut pour les musulmans un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Il étendit, par lui-même ou par ses lieutenans (v. AROU-OSHTAN, KHALID, AMROU), les bornes du nouvel empire arabe aux dépens de celui du Constantinople, enleva la Syrie à l'empereur Héraclius, fit la conquête de la Perse et celle de l'Egypte, et porta ses armes jusqu'à Barkah et Tripoli sur la côte septentrionale de l'Afrique. On a rapproché à ce khalyfe d'avoir ordonné à son lieutenant Amrou d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile à ses loix, qu'elle contenait s'accordant avec le Koran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin ; mais il faut moins en accuser la caractère d'Omar que les mœurs du siècle d'ignorance ou d'enthousiasme religieux où il vivait. Après avoir échappé une première fois au poignard d'un Arabe gégé par un schiick, ennemi juré de l'islamisme et du khalyfe, Omar succomba six ans plus tard sous celui d'un esclave persan, qui le frappa dans la mosque de Médise en l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.), et se tua lui-même après, afin de se débarrasser du supplice. Ce khalyfe était alors dans la 63^e année de son âge, et en avait régné 10. Il avait plus contribué que Mahomet lui-même au progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, dans le cours de ses conquêtes, plus de 60,000 temples de chrétiens, et fonda 1,400 mosques. Ce fut lui qui introduisit le premier l'ère si

célèbre de l'hégire, qui commence au 16 juillet 622 de J.-C., et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il créa des registres de contrôle où étaient inscrits les noms de ceux qui servaient dans ses armées, afin qu'ils reçussent une solde régulière. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans appelés *sunites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi ceux qu'on nomme *chytés* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers khâlyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khâlyfat, lequel, suivant eux, devait appartenir sans intermédiaires à Aly, gendre et cousin de Mahomet. — Omar II, huitième khâlyfe omayyade (v. Omayyah), arrière-petit-fils (par sa mère) d'Omar I^{er}, et fils d'Abdel-Aziz, neveu du khâlyfe Abdel-Melek, fut fait d'abord gouverneur de Médine par Walid I^{er} (v. ce nom), son cousin-germain, et succéda ensuite au fils de ce dernier, Seliman, en l'an 99 de l'hég. (717 de J.-C.). Ce fut un prince simple, modeste et juste. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis le règne de Neawiah I^{er} (v. ce nom), contre Aly et ses descendants, et restitua à ces derniers un domaine dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre. Cette conduite généreuse d'Omar II ayant alarmé les princes omayyades, et particulièrement son cousin Yesid, qui devait lui succéder, ils lui donnèrent un poison lent, dont il m. en l'an 107 de l'hég. (726), après un règne de 2 ans et 5 mois dans la 41^e année de son âge. Les historiens grecs accusent en khâlyfe d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier.

OMAR (ABOU-HAFS-AL-GALEDD-BEN-SCHADIA), fameux capitaine arabe, né en Espagne, dans les environs de Cordoue, vers la fin du 3^e S. de l'hég. (7^e de J.-C.), prit parti dans une révolte contre Abderrame II, roi de Cordoue, refusa de se soumettre après la défaite des révoltés, s'embarqua avec sa famille et les troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravages une partie de l'Archipel, aborda en Grèce, s'empara de cette île, s'y établit vers l'an 207 de l'hég. (823 de J.-C.), bâtit une forteresse dont il fit sa capitale, et l'appella *al-Rhandak* (le retranchement). C'est de ce nom que s'est formé, par corruption, le nom de *Candie*, devenu commun à toute l'île. Abou-Hafs-Omar fut ainsi le premier prince ou gouverneur musulman de l'île de Crète, et y m., suiv. Casiri, en l'an 240 (854-55 de J.-C.). Un autre historien arabe le fait vivre plus longtemps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961 de J.-C.) par Nicéphore Phocas, depuis empereur.

OMAR - AL - MOTAWAKKEL - AL - ALLAH (ABOU - MOHAMMED), surnommé communément *al-Asfas*, cinquième et dernier roi maure de Badajoz, en Espagne, dont les états renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa long-temps le trône à Yalqa, son frère aîné, et y mourut après lui vers l'an 470 de l'hég. (1079 de J.-C.). Ce prince se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. S'étant joint à Youssef-ben-Tachfin, roi de Maroc, contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, il se repentit bientôt de contribuer à l'accession de la puissance du prince africain aux dépens des musulmans d'Espagne, et se sépara de lui. Mais, pendant son absence, une partie de ses sujets s'étaient détachés de lui pour se donner aux princes almoravides; il ne lui restait plus que sa capitale, dans laquelle il ne tarda pas à être assiégé par Saïd, un des lieutenants du roi de Maroc. Trahi par les siens, Omar fut livré au général ennemi, qui lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ses deux fils, en l'an 487 (1094 de

J.-C.). On a conservé des vers que ce prince fit dans sa prison avant son supplice.

OMAR EBN FAREDJ, V. IEN FAREDJ.

OMAR (NADIM-EDOYN-ABOU-HAFS), surn. *al-Nasafi*, célèbre doct. musulman de la secte orthodoxe des hanéfites, né en l'an 361 de l'hég. (1068-1069 de J.-C.) dans la ville de Nakhcheh ou Nasaf, m. à Samarcande en 537 (1142-1143), à composé, suivant le savant orientaliste d'Herbelot, plus de 100 ouvr., tant sur le droit musulman que sur les traditions. On cite principalement celui en vers, connu sous le titre d'*al-man dhouma* (sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes), qui fait partie des Mss. arabes de la Bibliothèque du Roi, à Paris, n° 1385, et de ceux de la Bibliothèque bodléenne, n° 1243. Ce poème a été commenté par plusieurs docteurs, entre autres Mahmoud, fils de Daoud, dont l'ouvr. est au nombre des Mss. arabes de la Bibliothèque du Roi, sous le n° 1387. On trouve encore dans ce même dépôt, un autre commentaire d'*al-Manihouma*, par *Hafedh-Eddyn abou'l-Barakat Abdallah*, nommé aussi *al-Nasafi*. Ce comment. a pour tit. *al-Maf'ouh al-Nasafi*. Le surn. *al-Nasafi*, sous lequel on cite souvent le célèb. doct. qui fut le sujet de cet article, ne lui est pas seulement commun avec son commentateur *Hafedh Eddyn*, il appartient encore à un autre écrivain arabe, nommé *Arbad-Eddyn*. Nous citerons encore du docteur Omar : un traité des principaux dogmes de la religion musulmane, intitul. : *Akaid*, conservé à la Biblioth. du Roi sous le n° 407 des Mss. arabes; et un autre petit poème moral sur la *Fanité* du monde, *ibid.*, sous le n° 1418.

OMAR (SEN-HAFSDUN, SEN-DIAFAS), fameux chef de bandits en Espagne, né à Honda, vers le milieu du 3^e S. de l'hég. (9^e de J.-C.), était chrétien d'origine. Après avoir exercé d'abord la profession de tailleur, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se rendit bientôt célèbre par son audace et ses exploits. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits et de vagabonds, il profita des troubles qui agitaient le royaume de Cordoue, sous le règne de Melismad, pour exercer les plus affreux brigandages, devint assez puissant pour s'emparer de Tuluza, se rendit redoutable à tous les princes voisins, résista successivement à quatre rois de Cordoue, et m. sous le règne d'Abderrame III, l'un des, en l'an 306 (919 de J.-C.), dans la ville d'Albacar, après avoir fondé dans les monts Alpujarras une principauté, renfermant plus. villes considérables, et qui subsista 70 ans sous lui et ses 3 fils, Djafar, Soltéman et Hafs. On trouve beaucoup de confusion dans les récits des histor. espagnols et des auteurs arabes sur cet Omar, que Casiri appelle aussi souvent *Khaled*, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille.

OMAR, pacha, dey ou prince d'Alger, fut élevé à ce poste éminent en 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de 15 jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était auparavant agla ou commandant des troupes de la régence. Ce fut sous son règne que l'amiral anglais, lord Exmouth, se présenta devant Alger (en 1816), avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates et plus. autres bâtimens de guerre, pour obliger cette même régence, ainsi que les autres puissances barbaresques, à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Omar admit ces conditions à l'exception de la dernière, sous le prétexte qu'étant sujet du sultan de Constantinople, il ne pouvait, sans la permission de son souverain, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour obtenir ce consentement. Au bout de ce terme, les Algériens ayant commis de nouvelles insultes, lord Exmouth repartit devant leur ville, avec un

ornement plus considérable que le premier. Omar ayant fait tirer sur la flotte anglaise, l'amiral commença le bombardement de la place et de la flotte ennemie, incendia cette dernière, entra dans le port au vainqueur, et fit soulever le day à toutes les conditions déjà demandées. Celui-ci ne tarda point à réparer ces ravages; il fit relever les fortifications, réorganisa sa marine, et les pirates recommencèrent. Mais l'année suivante, la peste s'étant déclarée avec violence dans Alger, la milice attribua cette nouvelle calamité à Omar, se révolta contre lui et l'étrangla dans son palais. Ce prince s'était fait distinguer de la plupart de ses prédécesseurs par des qualités estimables. Pendant le bombardement d'Alger, son premier ministre avait ordonné d'épargner, à son insu, 1500 captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit arrêter l'exécution qui n'aurait encore coûté la vie qu'à 32 victimes.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des princes omayyades ou ommyyades, était fils d'Abd-Schams, et petit-fils d'Abd-Messâ; prince de l'Arabie du Nord ou de Coraïch ou Kaïreïch, qui donnait à la Mekke. On en sait rien de ce personnage, qui mourut probablement au commencement du 7^e S. de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût entrepris sa prédication. Son petit-fils, Abou-Sofyan, après avoir été l'un des persécuteurs les plus acharnés du Mahomet, embrassa l'islamisme en l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), et m. 22 ans après. C'est d'Omayyah qu'ont pris leurs noms les khalfes omayyades, séparés en 2 branches; l'une, fondée en Syrie par son arrière-petit-fils, Moawiah (v. ce nom), et l'autre fondée en Espagne, l'an 139 de l'hég., par Abdel-Rahman (v. ALORRAINE), échappé au massacre des princes de sa famille à Damas.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), avant philologue allemand, né en 1846 à Nuremberg, contribua par ses écrits à perfectionner la langue de sa nation qui se dévouait à peine de sa rudesse primitive. Il m. en 1708, avec le titre de comte aulic et palatin, qui lui avait conféré l'amparnement Léopold I^{er}. Il a laissé un grand nombre de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théologie, de philosophie, de morale et de philologie; et des poésies allem., tombées dans un juste oubli.

OMER (8^e), en latin *Audemourus*, né près de Constance en Helvétie, vers la fin du 6^e S., ramena au monde de bonne heure et se retira dans le célèbre monastère de Luxeuil. Tiré de cette retraite par le roi Dagobert, en 626, pour occuper le siège épiscopal de Tournai, en Artois, il travailla avec un grand zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et dans la monastère de Sithiu, auquel St Barthe. qui se fut le 2^e abbé, donna ensuite son nom. St Omer m. vers l'an 668.

OMNEGANGK (N.), l'un des prem. paysagistes de l'Europe, m. à Anvers, sa patrie, le 18 janv. 1826, chevalier du Lion-Belgique et membre de l'institut roy. des Pays-Bas, exalta à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature. Ses nombreux tableaux, dont plus. ont servi à notre musée, la concurrence avec les principales productions de son genre, tant anciennes que modernes, lui ont mérité le surnom de *Rococo des Montons*.

OMMYAH. V. Omayyah.

OMODEI (S. Degli), jurisc. ital. du 14^e S., né à Milan, est auteur d'un ouvr. classique dans son temps, intitulé *Repetitiones juris civilis*, imprimé à Lyon en 1553, in-fol. — On connaît encore deux cardinaux de la même famille, Louis OMODEI, m. en 1685, et un autre Louis OMODEI, vevu du précédent, m. en 1706.

OMODEO (Léonard), mathématicien et littérateur, né à Palerme, m. en 1630, a laissé un gr. nombre d'écrits, consistant en tragédies, poésies, discours académiques, traités d'astrologie, livres

de mathématiques, etc., qu'on ne trouve plus guères que dans quelques biblioth. siciliennes, ou d'amateurs italiens.

ONCIB. (Gau de), relig. précheur, né à Poligny, en Franche-Comté, vers la fin du 13^e S., ou au commencement du 14^e, a trad. en langue romane la livre de la Consolation philosophique de Boèce, traduit. attribué au 1^{er} à propos à un aut. religieux, appelé *frère Renaud de Louvain*. On croit que Gad de Oncin est encore aut. d'un poème sur les guerres de Franche-Comté en 1336.

ONESICRITE, hist. grec, né dans l'île d'Égine, ou selon d'autres à Astophilée, dans le 4^e S. avant J.-C., fut disciple de Diogène-le-Cynique, accompagna Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes, en qualité de command. de ses trésmes (galères), et composa sur ce sujet un ouvrage calculé sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon, et rampli, au jugement de Strabon, des récits les plus étranges et les plus absurdes. Cette histoire s'est perdue; mais Strabon, Elion et Plutarque en rapportent, d'après Plutarque, un gr. nombre de faits relatifs à la géographie et à l'hist. natur. des Indes. Onesicrite eut deux fils, Androstès et Philicus, disciples de Diogène, à qui l'on attribue les tragédies qui portaient le nom de son maître.

ONGARO (ANTONIO), poète de Padoue selon les uns, ou de Venise selon les autres, au 16^e S., et l'un des imitateurs du Tasse dans le genre pastoral, passa plus. ann. de sa vie, qui fut très-courte, au service des Farnèses, et ne recueillit guère dans leur cour que des promesses et des complaisans. Il est vrai qu'il ne méritait peut-être pas davantage. La anecdote de l'émulation du Tasse, représentée à Ferrare en 1572, excita l'émulation d'Ongaro, qui publia peu de temps après son *Alca*, où, par son innovation qu'on ne trouva pas heureuse, il introduisit des pêcheurs au lieu de bergers. Cependant la beauté de quelques vers, la vérité et la simplicité des caractères, firent recevoir avec indulgence cet ouvr., qui fut imprimé pour la première fois à Venise en 1582, sous ce titre: *Alca, favola piscatoria di Antonio Ongaro, recitata in Natuno, castello de signori Colonnati, a non più possin loco*. On a encore de lui des poésies publiées à Bologne en 1644.

ONIAS I^{er}, gr.-prêtre des Juifs, les gouverna depuis l'an 321 jusqu'à l'an 300 avant J.-C.; ce fut sous son administ. que Ptolémée-Soter s'empara par surprise de Jérusalem. — ONIAS II, gr.-prêtre des Juifs en l'an 242 av. J.-C., refusa de payer le tribut que ses prédéces. avaient payé jusqu'alors aux rois d'Égypte. Mais les préparatifs formidables du roi Ptolémée-Evergète effrayèrent le pontife, et le paix ne fut point troublée. Il m. vers l'an 229 av. J.-C. — ONIAS III, pet.-fils du précédent, succéda à son père Simon. Il dans la gr. sacerdotie vers l'an 200 de J.-C., et gouverna avec autant de modération que de justice. C'est alors ce pontife que le roi de Syrie, Séleucus, envoya Héliodore pour s'emparer des trésors dont il croyait le temple rempli. Héliodore, renversé miraculeusement au moment où il posait le pied sur le seuil du lieu saint pour s'approprier de la commission, ne dut la vie qu'à ses prières d'Onias. Dans la suite ce grand-prêtre fut déposé par le successeur de Séleucus, Antiochus-Epiphanes, qui donna successivement la souveraineté à ses frères Jason et Ménélas, selon que ceux-ci ennoblièrent l'un par l'autre pour parvenir à cette haute dignité. Onus qui, par avait h. m. de Séleucus, s'était rendu à Antioche afin de rendre compte de sa conduite pendant le séjour d'Héliodore à Jérusalem, écha. en reproches contre Ménélas, et le lui menaça de toute la colère du vrai Dieu. Celui-ci, pour se débarrasser à la fois d'un censurateur importun et d'un rival, chargea Andronique, gouverneur d'Antioche, de le passer, ce que celui-ci exécuta de sa propre main vers l'an 160 av. J.-C.

— **ONIAS IV**, fils du précédent, ne pouvant succéder à son père à cause des intrigues de ses oncles Jason et Ménélaüs, se retire en Égypte, où il devient le favori de Ptolémée-Philométor et de sa femme Cléopâtre. C'est à lui qu'il permit d'élever un temple juif dans les environs de Babylas, et lui en confèrent pour lui et ses descendants la souveraineté. Dans la suite beaucoup de Juifs s'établirent autour de ce temple, et fondèrent ainsi une ville qui prit le nom d'Onium ou Onim. Il paraît qu'après la mort de Ptolémée-Philométor, Cléopâtre, sa veuve, chargée d'assurer la guerre à Ptolémée-Physcon, qui s'opposait à ce qu'on lui héritât des couronnes. Mais Physcon l'emporta et fit mourir Onias.

ONKELOS est le nom d'un rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel, condisciple de St Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien Testament, et vivant sous le règne de l'empereur Adrien : la première opinion est la plus accréditée. On lui attribue le *Targum*, ou le paraphrase chaldéique sur le Pentateuque, qu'il composa des dix explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammouï et autres. Les Juifs lisent tous les samedis un chapitre du *Targum* avec un grand nombre de fois cette paraphrase, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482. Les MS. du même ouvrage sont très-communs. Il en existe trois trad. latines, par Alphonse de Zamora, par Paul Fagius et par Bern. Baldi : cette dernière est inédite dans la bibliothèque Albani.

ONOMACRITE, poète grec d'Athènes, vivait vers l'an 516 av. J.-C. On le traitait des poésies attribuées à Orphée et à Musée (v. ces noms).

ONOSANDER, philosophe platonicien, que l'on croit avoir vécu sous le règne de l'empereur Claude, dans le 1^{er} S. de l'ère chrétienne, avait commenté les traités politiques de son maître. Ces comment. se sont perdus, mais leur auteur s'est fait connaître par la livraillabilité *Ἱστορικὸν λόγον* ou la *Science du chef d'armée*, qui est parvenue jusqu'à nous, et dont le 1^{er} version latine est celle de Nicolas Sanguiniano, impr. à la suite des *Institut. milit. de Félicien*, Rome, 1493. Camerarius a le premier reproduit l'édition grecque sur des MS. inexactes, Nuremberg, 1565, in-8. Rigault (v. ce nom) en a donné une autre édit. plus correcte, accompagnée d'une traduct. latine, Paris, 1599, in-4 et cette édit. servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, Nuremberg, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben, qui avait été déjà publiée en 1754 (v. ZURLAUBEN). L'empereur Léon faisait grand cas du traité de la *Science du chef d'armée*, et le maréchal de Saxe pensait que les préceptes qu'il contenait étaient dignes d'une étude particulière.

ONS-EN-BRAY (Louis-Léon PAJOT, comte d'), méconnu, né à Paris en 1678, fut directeur-général des postes sous Louis XIV, qui l'honorait d'une estime particulière. Passionné pour les arts mécaniques, il forma un cabinet, alors le plus enrichi de l'Europe par l'immense collection de machines qu'il collectionna, et dont plus, étaient de son invention. Il m. en 1753, ayant légué toutes ses collections à l'Académie des sciences dont il étoit membre honoraire. On a de lui, *Méthode facile pour faire tels cartes magiques qu'on voudra*, insérée dans le recueil de l'Académie des sciences, année 1750; et un *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différens mesures*, ibid. 1759.

ONSEL (GERRARDUS van), dominicain, né à Anvers en 1671, m. à Gand en 1636, a laissé les écrits suivants : *Consolatorium animæ hinc emigrantis*, Gand, 1619; *Enchiridion concionatorum*, Anvers, 1619; *Synopsis ad credendum divini*

Verbi tractationem, Anvers, 1622 (réimpr. 2 fois à Paris); *Officina sacra biblica*, Douai, 1644; *Perspectiva nobilitatis christiana*, en latin, français, espagnol et flam., par Colonius, Anvers, 1636; *Hieroglyphica sacra*, Anvers, 1639; *Tuba Dei*; Gand, 1639; *concionum moralium Compendium*, Douai, 1630.

OORN. V. HOORN.

OOST (JACQUES van), peintre d'hist. et de portraits, surnommé le *Pieret*, né à Bruges en 1600, se fit de bonne heure connaître par des tableaux qui eurent un gr. succès. Il avait pris pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et fut tellement imiter ce maître qu'il donna tous les artistes de Rome, où il était allé pour perfectionner son talent. Il travaillait avec tant de facilité que le nombre de ses ouvrages est immense : on met au premier rang sa *Descente du St-Esprit sur les apôtres*, et son *St Charles Borromée* que l'on voit encore au musée royal du Louvre. Il m. à Bruges en 1671, laissant un fils, Jean-Jacques van Oost surnommé le *Jeune*, qui fut élève de son père et héritier de ses talents.

OOSTERGA (CYRILUS van), jurisconsulte hollandais, né en 1614, professa le droit à Utrecht, et m. dans cette même ville en 1687. On a de lui : *Logica juridica*, Utrecht, 1638, in-12; *Centuria belgica in libros IV Institutionum*, ibid., 1648, in-8; *Cons. belg. in lib. Pandectarum*, ibid., 1691 et 1665, in-4; *in omnes leges Codicis*, 1666, in-4; *ad jus Canonium*, 1669, in-4; *ad Novellas*, 1669, in-4.

OOSTERWICK (MARTEAU), peintre de fleurs, né à Nootdorp, près de Delft, en 1630, fut placé par son père dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre dans le même genre, y fit des progrès rapides, et exécuta des tableaux qui se répandirent bientôt à l'étranger, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Elle m. à Rotterdam en 1693. Ses tableaux sont encore du plus grand prix pour les amateurs.

OPIE (JONAS), l'un des meilleurs peintres de l'école anglaise, né en 1761 dans un village du comté de Cornouailles, était fils d'un charpentier. Sagesse, son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. Ses compositions les plus estimées sont : la *Mort de David Rieupe* en présence de Marie Stuart, le *Mérite de Jacques I^{er}* et la *Mort de Saphira*. On admire surtout son coloris, la vérité et la perfection de son exécution. Il m. en 1807. — Sa femme, mistress OPIE, est auteur de plusieurs romans estimés.

OPILIUS. V. MACRIN.

OPIMIUS (LUCIUS), consul romain, fameux par son opposition aux Gracques. Les habitants de Adigiles ayant manifesté le prétention de jouir des mêmes droits que les citoyens romains, Opimius ne content d'étouffer la révolte qui eut lieu à cette occasion, accusa hautement Caius Gracchus de ce mouvement populaire. Opimius étoit alors préteur. L'année suivante, 132 avant J.-C., il briga le consulat et ne put l'obtenir. Mais il fut nommé en 131, et prit sur-le-champ des mesures pour empêcher, par le meurtre des partisans de Gracchus, tous les projets des novateurs. La mort d'un misérable licteur, tué par ceux qu'il insultait, servit de prétexte pour conférer à Opimius un pouvoir illimité. Aussitôt il entouré le forum de gens armés, et met à prix la tête de Caius Gracchus, qui, dans le même journée, est mis à ses pieds. Opimius éleva un temple à la Concordie. Dans la suite, ayant été traduit sous la prévention de s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il fut condamné, et passa le reste de sa vie en butte à la haine et au mépris public.

OPITZ (MARTIN), en latin *Opitius*, poète et

littérateur allemand, né en 1597 à Bausil en en Silésie, acquit de vastes connaissances aux gymnases de Breslau, de Bentzen et à l'université de Francfort-sur-l'Oder, visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tübingue, le Holstein, la Hollande, vint à Paris en 1630, se lia avec Grotius, obtint la place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne, passa les dernières années de sa vie à Dantzic, et y m. de la peste en 1639, dans la 42^e année de son âge. Les Allemands ont nommé Opitade père et le restaurateur de leur poésie. Ce poète s'est exercé dans tous les genres de littérature, et l'on a de lui un grand nombre d'ouvr. publ. en partie séparément, puis réunis sous le titre d'*Opera*, dont la 1^{re} édit. est celle de Strasbourg, 1624, in-4. Il y en a 11 autres éditions, et le meilleur est la 10^e, Breslau, 1690, 3 vol. in-8. Opitade exerça une gr. influence sur la langue allemande, tout par ses préceptes et l'indication des ressources qu'elle contenait, que par l'exemple qu'il en fit lui-même. Il est, suivant les critiques allemands, le représentant d'une époque, pour ainsi dire isolée entre les *reisterers* et les écoles de Lobenstein et de Grottsched (v. ces 2 derniers noms).

OPITZ (HARR), en latin *Opitius*, théologien et orientaliste allemand, né en 1622 à Altanbourg en Misnie, occupa success. la chaire d'hébreu et celle de théologie à l'université de Kiel, et m. dans cette ville en 1712. Les philologues, tout en rendant justice à la profonde érudition de cet orientaliste, le traitèrent d'homme singulier et de visionnaire. On a de lui plus. ouvr., dans le plupart desquels il s'est montré l'un des plus savans hommes de l'église protestante, et dont Rotterdam, dans son supplément à *Dictionnaire universel des savans* de Joubert, a donné le catalogue complet en nomb. de 33. Nous citerons seulement les plus importants : *Satellitum Davidis et Salomoni*, léna, 1672, 1684, in-4 ; *Grammatica facilius sua restitutio, methodo novæ*, etc., ibid., 1676, Leipzig, 1687, 1697, in-4 ; *Institutiones accentuationis hebrææ, tabulis mnemonicis hinc et inde illustrata*, etc., léna, 1674, in-4 ; *Astrum linguarum sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4, souvent réimpr. ; *Lexicon hebræo-chaldeo-biblicum*, Leipzig, 1692, Hambourg, 1705, 1715, in-4 ; *Synopsis linguarum chaldaicæ, léna, 1674, in-4 ; Biblia hebræica ex optimis MSS. codicibus... accuratissime emendata*, etc., Kiel, 1709, 2 vol. in-4 (édit. très-estimée malgré quelq. fautes qui s'y sont glissées) ; *Nov. Testamentum syriacum cum versione latine*, Hambourg, 1694, in-8 ; *Theologia exægetica tabulis decem comprehensa, seu Hermeneutica sacra*, Kiel, 1704, Leipzig, 1708, in-fol.

OPMEER (PIETZ), chroniqueur hollandais, né à Amsterdam en 1526, s'applique successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie, acquit une grande érudition, se fit remarquer par son zèle pour la défense de l'église catholique, et m. à Delft en 1595. On a de lui : *Opus chronographicum ab orbis condito continens historiam, icones et elogium summorum pontificum, imperatorum, regum et virorum illustrium*, Anvers, 1611, 2 t. in-fol., réimpr. à Cologne, 1625, in-8, sans la continuation de Beyerlinck, de 1582 à 1611, mais augmentée de l'*Historia martyrum germanorum, Hollandicorum* ; et quelques autres opuscules peu remarquables, dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Chaussepé*.

OPORIN (JEAN), imprimeur distingué, né à Bâle en 1507, s'appela originairement *Herbst*, mais allemand qui signifie automne, et changea ce nom contre celui d'Oporin, qui a la même signification en grec. Il fit ses études à Strasbourg, revint ensuite dans sa patrie, y fut d'abord correcteur d'épreuves chez le célèbre Froben (v. ce nom), devint ensuite direct. du gymnase de Bâle, renouça à cette place pour étudier la médecine sous le fa-

meux Paracelse (v. ce nom), occupa plus tard la chaire de langue grecque à l'académie de Bâle, et finit par établir, en société avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité, et qu'il dirigea ensuite seul jusqu'à sa m., arrivée en 1568. Il fut l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres. Le catalogue des ouvr. sortis de ses presses se trouve à la suite de son écrie dans les *Fides selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphus, Breslau, 1711, in-8, dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 27, dans le *Dictionnaire* de Chaussepé, dans l'*Athenæ naurica*, et dans plusieurs autres recueils biographiques et bibliographiques.

OPPÉDE (JEAN MEYNIER, baron d'), premier président du parlement d'Aix, né dans cette ville en 1495, s'est acquis une trieste célébrité par les vaines et les exagérées qu'il exerça envers les hérétiques vaudois (v. ce nom), dans plusieurs bourgs et villages de la Provence. Chargé par François 1^{er} de faire exécuter l'arrêt rendu par le parlement d'Aix, en 1540, contre ces malheureux sectaires, d'Oppède s'acquitta de cette mission avec une violence d'âme naturelle à son caractère, et qu'augmentaient encore, dit-on, des ressentiments particuliers. La belle comtesse de Gentil, qui lui avait refusé sa main, et beaucoup d'autres nobles, dont les possessions avaient été ravagées dans l'expédition dirigée par le président (qui cumulait avec ses fonctions de magistrat le commandement milit.), firent recueillir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Les choses en restèrent là jusqu'à la mort de François 1^{er} ; mais en 1551 le président, quatre conseillers qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le fameux baron de La Garde (v. ce nom), furent traduits devant le parlement de Paris. Cinq-ante audiances furent consacrées aux débats. D'Oppède fut déclaré innocent des crimes à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président ; mais quelques années après « la justice du ciel supplée, dit l'historien de Thou, à celle de la terre » ; D'Oppède m. en 1558 d'une maladie assez semblable, dit-on, à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. On a de lui un traduct. en vers français des *Triumphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8, rare.

OPPENHEIMER (DAVID BEN ABRAHAM), rabbin du 18^e S., célèbre par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en MSS. hébreux, était né à Worms. Il présida successivement les synagogues de Nuremberg et de Prague, et m. dans cette dernière ville en 1737. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, notamment sur le droit juédique et le Talmud, dont la plupart sont restés inédits. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, publié à Hambourg en 1722, in-4, par Isaac Seligman, contient le liste complète de ces mêmes ouvrages, dont Wolf a mentionné les principaux dans la *Biblioth. hébr.* Le plus étendu est le comment. du Talmud et des livres saints, int. *Jad David* (méu de David). On peut consulter encore sur ce personnage J.-B. de Rossi, et Voigt dans son *Traité des savans qui ont illustré la Bohême et la Moravie* (en allem.) Prague, 1773.

OPPENORD (GILLES-MARIE), architecte, né à Paris en 1672, m. en cette ville en 1742, fut directeur-général des bâtimens et des jardins du duc d'Orléans, eigneur du royaume, et passa dans son art pour un génie du premier ordre. Il est certain qu'il excellait dans le genre de dessin convenable à son art, et l'on peut s'en convaincre en parcourant la suite considérable de dessins qu'il grava d'après lui. Il acquies. Il fut d'ailleurs le maître de Jacques-François Blondel.

OPPIEN, poète grec et auteur de deux poèmes

Didactiques, l'un en 5 liv. *ou la Pêche*, et l'autre en 4 sur la *Chasse*, appartient au 3^e S. de notre ère. Il était de Corycœ ou d'Antarabie, en Cilicie, et son père, qui tenait un rang distingué dans le sénat, lui donna une éducation solide et conforme à ses principes. Ce fut dans l'exil où il accompagna volontairement son père, qui n'avait pas voulu fléchir devant l'usurpateur Sévère-Sévère, que le jeune Oppien composa les ouvrages que nous venons d'indiquer. Il vint ensuite à Rome, les présents au fils de Sévère, Antonin Caracalla, qui en fut, dit-on, si charmé qu'il permit au poète de mettre à la récompense le prix qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour du son père, qui lui fut accordé sur-le-champ, et accompagné d'une forte gratification. Oppien ne jouit pas long-temps de ces faveurs du prince; une maladie conjugieuse qui ravageait sa ville natale l'enleva à la fleur de son âge; il avait à peine 30 ans. Il n'y eut long-temps qu'une voix sur la mérite littéraire des poèmes d'Oppien; mais ce concert d'éloges, répété de siècle en siècle, fut troublé tout à coup par le savant J.-G. Schneider, qui, frappé de la disparité qu'il remarquait entre le poème de la *Chasse* et celui de la *Pêche*, ne put se résoudre à les supposer du même auteur, ni à les croire de la même époque. En vain un savant français, Belin de Ballu, combattit l'hypothèse des deux Oppiens, avancée par le savant allemand; celui-ci l'appuya de nouvelles preuves dans une édition postérieure (1813), et son opinion parut être aujourd'hui celle des hellénistes le plus en état de l'apprécier. Oppien fut publié d'abord par les Jutes, Florence, 1515; et successivement à Venise, 1517; à Bâle, 1552; à Paris, 1549-55, et à Leyde, 1597. Le 17^e S. ne semble pas s'être beaucoup occupé de ce poète, et il faut aller jusqu'en 1776 pour en trouver une édition vraiment critique: c'est celle de Schneider, Strasbourg, in-8. La même ville vit paraître quelques années après (1786) celle de Belin de Ballu; mais elle ne renferme que les *Cynégétiques*; dont il publia l'année d'après une excellente traduction française, avec des notes critiques. Deux autres traductions avaient déjà précédé la sienne: celle Florent Chrestien vers 1550; et celle de Fermau en 1690. *Antes récentes*, (1817). M. Luvet nous a donné celle des *Idylles*, Paris, 1 vol. in-8. Un autre poème attribué à Oppien, *des Ixutiques ou la Chasse aux oiseaux*, n'est point parvenu jusqu'à nous: il ne nous en reste que la paraphrase du sophiste Eutychius.

OPPORTUNE (St), abbessé du monastère de Montreuil, près de Sens, était sœur de St Godard, évêque de cette ville, et m. en 770.

OPSOPEUS (VINCENT), savant philologue, né dans la Franconie vers la fin du 15^e S., m. vers 1540, a laissé: *Castigationes ad diversa Lectiones in Demosthenis orationes*, Nuremberg, 1533, in-4; *de Arte bibendi libri tres*, ibid., 1536, in-4, petit poème traduit en allemand l'année suivante; un *Traité de rhétorique*, en latin, qui a eu plusieurs éditions; divers traductions du grec en allemand; une traduction latine des *lettres diverses* (Farrago) de Luther, Huguena, 1525, in-8; et des *Annotations in quatuor lib. grec. epigramm.*, Bâle, 1540, in-8. — **ORSORUS** (Jean), savant médecin allem., né à Breiten, dans le Palatinat, en 1556, m. à Heidelberg en 1596, a donné des éditions de divers *Traités d'Hippocrate*, avec des corrections dans la traduction et des remarques, Francfort, 1587, in-12. On a aussi de lui des notes sur Frontin, sur Marrobo, sur les œuvres de Sénèque, etc.; un recueil de thèses (*de Partibus corporis humani*), Heidelberg, 1595, in-4. — Simon **ORSORUS**, frère du précédent, fut médecin comme lui, et m. professeur à l'Académie d'Heidelberg en 1629.

OPSTRAET (JAAN), théologien, né à Berinchen, dans le pays du Liège, en 1651, professa la

théologie à Louvain et au séminaire de Malines, partageant les principes de Jansénius et de Quésnel (v. ces deux noms), fut banni par lettres de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V, revint à Louvain quand les Pays-Bas passèrent sous la domination de la maison d'Autriche, et m. en 1730. Il a laissé un gr. nombre d'ouvrages en latin et en français, parmi lesquels nous citerons seulement: *Theologus christianus*, trad. en franç., sous ce titre: le *Directeur d'un jeune théolog.*, Paris, 1723, in-12; *Theologie dogmatique, morale, prophétique et ecclésiastique*, en latin, Louvain, 1706, 3 vol. in-12. Les autres écrits consistent en dissertations latines et opuscules polémiques, qui n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui.

OPTAT (St), en latin *Optatus*, évêque de Mileve, ville de Numidie, en Afrique, dans le 4^e S., joignait à des connaissances étendues des vertus qui lui méritèrent l'épiscopat. On conjecture qu'il m. vers l'an 384. Saint Augustin, saint Jérôme et saint Fulgence en parlent avec éloges. Il est surtout connu par son traité de *Schismate donatistiarum*. Ce seul écrit qui nous reste de lui a été publié pour la première fois par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. La meilleure et la plus complète des éditions subséquentes est celle donnée par Dupin, Paris, 1700, in-fol., reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. L'édit. y a joint une préface savante et deux dissertations, l'une sur l'histoire des donatistes, et l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique.

OPTATIE (PUBLIUS PORPHYRIUS), en latin *Optatianus*, poète latin, que l'on a souvent confondu avec le philosophe Porphyre (v. ce nom). Il vivait sous le règne de Constantin, au commencement du 4^e S. Il adressa au prince que nous venons de nommer plusieurs poèmes, dont un seul nous est parvenu. C'est une espèce de panégyrique de cet empereur, retrouvé à Vienne, et publ. par Pithon dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590 (v. PITHON). M. Welser en a donné un 2^e édition, avec un comment., Augsbourg, 1595, in-fol., reimpr. à la suite des *Œuvres* de Welser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles remarques de Christophe Daum. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, formant différentes figures, telles qu'un autel, une argue hydraulique, etc. Optatian a eu des imitateurs en ce genre; et nous citerons entre autres Raban Maur, Alton, comme de Fleury, Bernard, etc.

ORANGE (PHILIBERT DE CHALLON, prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, né en 1502 au château de Nozeroy, petite ville du comté de Bourgogne, réclama vainement, en 1517, contre les droits de suzeraineté que François I^{er} prétendait avoir sur le principauté d'Orange, et dès lors n'attendit plus que l'occasion de se venger. Bientôt le roi de France déclara la guerre à Charles Quint, et Philibert se hâta d'aller joindre ce redoutable ennemi de la France, qui l'accueillit avec la même empressement, et lui donna le comté de St-Pol et d'autres terres considérables, pour le dédommager de la perte d'Orange, conquise par le prétendu suzerain de cette principauté. Philibert, après avoir rendu quelq. services à son nouveau maître, fut fait prisonnier (1525) et resta enfermé au château de Luignac, en Poitou, jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siège de Rome avec le comte de Bouchon, auquel il succéda dans le commandement de l'armée impériale. Il se rendit maître du château St-Ange, obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer, s'empara de Naples, dont il fut nommé vice-roi (1528), et força les Français à lever le siège de cette ville et bientôt à sortir du royaume. Il se honora son triomphe par les barbaries qu'il exerça contre les barons napolitains qui avaient suivi le

parti de la France. Il prit ensuite le commandement de l'armée impériale en Toscane, et passa vivement le siège de Florence, qui en était aux dernières extrémités, lorsqu'il fut tué (1530), à l'âge de 28 ans. Gilb. Cousin a publié dans un recueil intitulé *Consolations* : l'*Oraison funèbre* de Philibert, par Louis Pelletanus d'Asti. Besantôme lui a consacré une notice intéressante dans les *Vies des grands capitaines étrangers*.

ORANGE (GUILLAUME DE NASSAU, prince d'), fondateur de la république de Hollande et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit au château de Dillembourg, en 1533, de Julienne de Stolberg et de Guillaume, dit le *Fier*, comte de Nassau. Il prit le titre de prince d'Orange, en 1544, à la m. de son oncle, René de Nassau, dont il était l'héritier. En 1554, Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé et dont il s'était fait connaître avantageusement, lui confia le commandement de l'armée de Flandre contre les Français, pendant l'absence d'Emmanuel-Philibert de Savoie, et n'eut pas lieu de se repentir de son choix, qui avait été désapprouvé de son conseil, mais qui fut justifié par les succès du jeune général. Lors de son abdication, l'emp. n'oublia pas de le recommander à son fils, et le combla encore, en se retirant des affaires, de marques d'estime et d'affection. Mais cet exemple ne fut pas suivi par Philippe II, et Guillaume ne tarda pas à s'apercevoir de ce changement. Sur sa proposition, les états des Pays-Bas demandèrent le renvoi des troupes étrangères qui paraissaient n'être qu'une charge inutile pendant la paix; mais le roi d'Espagne, qui avait besoin d'elles pour appuyer les entreprises qu'il méditait, ne répondit que par des vaines promesses, et, lorsqu'il confia le gouvernement des provinces bataves à la duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, l'hol enjoint de ne se conduire que par les avis du cardinal, de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de cette préférence, fit cause commune avec les seigneurs flamands, et bientôt le cardinal fut obligé de se retirer. Le duc d'Albe ayant été nommé pour le remplacer, les mécontents eurent lieu de s'alarmer, plus qu'ils n'avaient et remirent entre les mains de la gouvernante une protestation, contre l'établissement de l'inquisition, l'érection des nouveaux évêchés et la réception du concile de Trente. Ils furent traités de révoltés par un des conseillers de Marguerite, et acceptèrent avec plaisir, avec enthousiasme même cette dénomination, qui pouvait rendre et qui rendit leur cause populaire. Guillaume était d'avis qu'on profitât de la disposition des esprits, pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas; mais il ne fut point écouté, et alla chercher un asile en Allemagne. Condamné à m. pendant son absence, par une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il appela de cet arrêt à Philippe, qu'il ne fit qu'irriter davantage. Ce fut alors qu'il se décida à en appeler au sort des combats. Les prem. troupes qu'il leva, commandées par son frère, Louis de Nassau, furent battues par le duc d'Albe. Averti par cet échec, il se mit à la tête d'une nouvelle armée, et pénétra lui-même dans le Brabant, où il avait de nombreux partisans; mais la tyrannie et ses sanglantes exécutions avaient glacé tous les courages, et il se vit obligé de licencier son armée, sans avoir rien fait. Il alla se joindre au duc de Deux-Ponts, qui conduisit des secours au jeune roi de Navarre, et, après avoir assisté à la défaite des protestants dans le Poitou, régna avec peine l'Allemagne. Enfin il entra dans le Brabant à la tête d'une nouvelle armée, et fut reçu partout cette fois comme un libérateur; mais bientôt, ne pouvant solder ses troupes et trompé par les promesses du roi de France, qui, au lieu de le secourir, faisait la St-Barthélemy, il se retira sur le Rhin. Pendant ce temps la fortune préparait, sans lui, la ruine des Espagnols. Les Hollandais se soulevèrent pourtant de ses efforts et

de son patriotisme et l'appellèrent pour les gouverner. Il commença par les engager à proscrire entièrement le culte catholique. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Albe fut remplacé par D. Louis de Requesens, dont un des lieutenants remporta sur les insurgés une victoire qui lui ouvrit la Hollande (1575); mais la rupture des digues le força à une retraite précipitée. L'armée d'invas. se perdit elle-même, l'année suiv., par ses cruautés, qui jetèrent dans le parti de l'insurrection les provinces demeurées jusqu'alors fidèles à l'Espagne. Le 8 novembre 1576 tous les Bataves s'engagèrent, par le paix de Gand, à délivrer leur pays du joug étranger. D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ayant violé ce traité qui lui défendait de garder auprès de lui des soldats étrangers, les Flamands donnèrent au prince d'Orange le titre de gouverneur-général du Brabant. Celui-ci ne tarda pas à avoir pour compétiteur l'archiduc Mathias, l'un des seigneurs du pays; mais il sut gagner sa confiance, fut nommé son lieutenant-général et eut toute l'autorité. Après la m. de D. Juan, l'Espagne nomma, pour administrer les Pays-Bas, Alessandro Farnèse, qui remit docilement sous l'ancien joug plus. provinces. Ce fut alors que Guillaume fit adopter à celles qui avaient embrassé la réforme évangélique, et qui abhorraient la croyance antécédente la tyrannie des Espagnols, le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Il voulut aussi assurer l'appui de la France et alla jusqu'à proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condition qu'il respecterait leurs privilèges et leur conserverait la liberté de conscience. Pour prix de ses efforts, il vit sa tête mise à prix par Philippe; mais en 1581, les états déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souv. des Pays-Bas; et, l'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers. Les fêtes de sa réception furent troublées par une prem. tentative d'assassinat sur le prince d'Orange: c'était un coup de l'Espagne. Bientôt la conduite du duc d'Alençon fit perdre à Guillaume de son crédit et le décida de se retirer à Delft. Il fut assassiné dans cette ville par Balthazar Gérard, le 10 juillet 1584. V. l'*Abécédaire de l'histoire belge*, par Dewes, l'*Histoire de Guillaume de Nassau*, par Amelot de La Housseye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, et les *Bataves*, par Bitault.

ORANGE (FÉLIX-HENRI DE NASSAU, prince d'), stadhouder de Hollande, né à Delft en 1584, l'année même que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné par le faouche Gérard, fut élevé par son frère, Maurice d'Orange, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Revêtu de la dignité de stadhouder et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, à la m. de son frère, en 1625, il assura l'indépendance de la républ. encore nouvelle par plus. combats glorieux et par la conquête de Bois-le-Duc, de Venloo, de Ruremonde, de Maestricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst. Sous son gouvernement la marine holland. obtint de brillants succès sur les flottes espagnoles, et fit affluer vers le Texel l'or du Mexique et du Pérou. De nouvelles découvertes et de nouveaux établissements faits aux Indes orientales étendirent les relations commerciales et accrurent la puissance de la Hollande. Frédéric-Henri m. en 1637, au moment où la suspension d'armes avec l'Espagne allait faire jouir la républ. d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissement. Ce prince eut une partie des talents de son frère, fut vaillant et infatigable comme lui, mais n'eut pas son ambition inquiète et sut respecter la liberté de son pays qui s'éleva, sous son administration, au plus haut degré de puissance et de richesse.

ORANTES (FRANÇOIS), cordelier espagnol, m. en 1584, assés en qualité de théologien au concile de Trente, fut ensuite confesseur de don Juan

d'Autriche; puis évêque d'Orvieto en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les hérésies de Calvin*, etc.

ORBESAN (ANNE-MARIE D'AIGNAN d'), président à mortier au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1709, m. sur la fin du 18^e S., a laissé : *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 4 vol. in-8; *Parallèles littéraires*, pour servir de suite aux Mélanges, ib., 1781, 2 vol. in-8. Il a aussi trad. de l'anglais le *Traité du sénat romain*, par Middleton, Montauban, 1755, in-12, avec des notes.

ORCAGNA (BARNARD), peintre italien du 14^e S., était fils d'un habile orfèvre de Florence et se fit une réputation par ses peintures à fresque; mais il fut surpassé par son frère André Orcagna, qui, à la fois peintre, sculpteur et architecte, était regardé de son temps comme un prodige. Ce furent ces deux frères qui, dans leurs peintures du *Paradis* et de l'*Enfer* (du Dante), donnèrent les premiers l'exemple imité tant de fois depuis, de placer parmi les réprouvés leurs ennemis et leurs amis parmi des élus. André Orcagna, que Michel-Ange estimait beaucoup comme architecte, m. en 1389, laissant une école seconde en artistes distingués.

ORCHAMPS (CLAUDE d'), général des Ordres des minimes, né en 1505 à Beaupré, se distingue par son talent pour la prédication, prêcha dans les principales villes de Bourgogne et d'Italie, remplit successivement les différents emplois de son ordre, en fut nommé supérieur général en 1555, et m. à Madrid en 1558, dans une visite qu'il faisait des monastères des minimes en Espagne. On a de lui : *les Perfect. royales d'un jeune prince*, Lyon, 1661, in-4.

ORCHAN. V. ORKAN.

ORDELAFFI, nom d'une famille de Forl dans la Romagne, de la fact. des gibelins, déb. dans les guerres d'Italie du 14^e S. — Cecco ORDELAFFI s'empara en 1315 du gouvernement de sa patrie qui resta dans sa famille jusqu'en 1380. Chassés de Forl et de la Romagne par les troupes pontificales, sous le pape Sixte IV, les Ordelaffi se réfugièrent à Venise, où ils servaient la républ. dans la profess. des armes.

ORDERIC, ORDERIC ou OLDERIC VITAL, historien ecclésiastique, né en Angleterre en 1075, prit l'habit monast. à onze ans dans l'abbaye de St-Evroul-en-Ouche, en Normandie, et y m. vers 1150, laissant une histoire ecclésiastique qui commence par la vie de J.-C., et se termine à l'année 1141. Elle est divisée en 3 parties, dont la dernière contient des détails plus ou moins intéressants sur les événem. contempor. Cet ouv., du reste assez mal écrit et indigeste, ayant pour titre : *Orderici Vitalis, Angli, monachi vitensis, historia ecclesiastica*, a été recueilli en son entier dans la collection latine des *Écrivains de l'Histoire de Normandie*, pub. par Duchene, Paris, 1619, in-fol. Un MS. autographe de proportions in-4 est conservé dans la biblioth. publique de la ville d'Alençon, mais il ne renferme que la seconde moitié de l'ouv., le reste d'étant perdu, avant que les moines de St-Evroul se fussent décidés à le faire relia. M. Brul, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'histoire d'Orderic Vital dans le J. 13 du *Recueil des Historiens de France. L'Histoire des Normands*, par Orderic Vital, a été trad. pour la prem. fois en franç. par M. Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8; cette trad. fait partie de la collect. des *Œuvres relatives à l'histoire de France*.

ORDINAIRE (CLAUDE-NICOLAS), naturaliste, né à Salies en 1736, entra de bonne heure dans le congrég. de l'Oratoire, professa les humanités dans divers collèges pendant plusieurs années, fut pourvu d'un canonicat à Riom en Auvergne, et se livra, dans ce pays, à l'étude de l'histoire naturelle avec assez de succès pour être appelé à en montrer

les élém. à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, se rendit en Angleterre, entra en France en 1802, fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, et y m. en 1809. On a de lui une *Histoire naturelle des volcans, cunicos*, Paris, 1802, 2 vol. in-8; *les volcans sous-marins*, Paris, 1802, in-8; *ouvr. regardé comme élémentaire dans cette partie*. Il a laissé en MS. plus autres ouv., une *Sémiotique de l'Auvergne*, dont on a entassé la publication, mais qui n'a pas encore vu le jour.

ORDRES RELIGIEUX : Le cadre de ce Dictionnaire ne pouvant admettre des détails complets sur une hist. aussi compliquée et aussi étendue que celle des ordres religieux, nous avons cru devoir reproduire au moins la liste chron. des plus importants et des plus connus d'entre eux. Leur consacrer des notices particulières, c'est été l'exposer à des redites, les indications principales sur la hist. de ces instituts, leurs usages, leurs règles, se trouvant liés à la biographie des div. fondateurs. Il n'a donc été dérogé à cette règle que pour les congrégations les plus fameuses. Du reste, en s'appuyant sur l'origine commune des associations religieuses, des notions sommaires à Part. MOINES; et la liste suivante en formera l'unique complément que puisse comporter notre plan.

Dates. Noms des ordres. Fondateurs.

- | | |
|--|---|
| 310 Moines de St-Antoine. | St Antoine, ermite. |
| 320 Taborites ou moines de St Pacôme. | St Pacôme. |
| 363 Moines de St-Basile ou ba- | St Basile. |
| 395 Chanoines réguliers de St- | St Augustin. |
| 400 Relig. du Mont-Carmel. | Elzéar, patriarche de Jérusalem. |
| 420 Moines de Lérins ou reli- | St Honoré, évêque |
| 420 Moines de St-Honoré. | St Honoré. |
| 520 Bénédictin moines noirs. | St Benoît. |
| 563 Moines de St-Colomban. | St Colomban, abbé |
| 763 Clercs ou chanoines réguliers de St-Chrodegand. | St Chrodegand. |
| 910 Moines de Clugny. | L'abbé Benzon. |
| 907 Carmélites. | St Romuald. |
| 1080 Ordre de Walsingham. | St Jean Gualbert, nob. de Florence. |
| 1076 Relig. de Grandmont. | St Etienne de Thiers en Auvergne. |
| 1086 Chartreux. | St Bruno. |
| 1095 Religieux de St-Ant. de Vienne. | Gaston, gentilh. de Dauphiné. |
| 1098 Moines de Clieaux ou Ber- | St Robert, abbé |
| 1104 Hospitaliers du Mont-Saint-Eloi. | St Robert, abbé |
| 1107 Chanoines réguliers de la | St Raf, archevêq. |
| 1117 Ordre de Fontevault. | Robert d'Arbrisselles. |
| 1118 Templiers ou Chevaliers du Temple. | (V. TEMPLIERS). |
| 1120 Chanoines régul. de Prémonstré. | St Norbert, archer. Magdebourg. |
| 1124 Monastère du Mont-de-la-Vierge. | Guillaume de Verceil. |
| 1140 Notre-Dame de la maison de la Trappe ou Trappistes. | Ratrou, comte de Perche (V. RAYCI). |
| 1168 Gilbertins. | Gild. Sempringham. |
| 1152 Ermites de St-Guill., ou Blancs-Manteaux. | Guill., duc d'Aquitaine et comte de Poitou. |

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1170	Beguines.	Ste Beque, sœur de Ste Gertrude.
1196	Homillés, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'on occant l'indemne comme hérétiques.	Quelques gentilsh. milansais.
1197	Relig. de la Trinité.	St Jean de Maths et St Félix de Volois.
1198	Chevaliers du St-Esprit.	Guy, fils de Guillaume, seigneur de Montpellier.
1203	Relig. du Mont-Dieu.	Alexandre, archev. de Magdebourg.
1205	Carmes.	Albert, patriarche de Jérusalem.
1208	Franciscains ou Cordeli, ou Frères-Mineurs.	St François d'Assise.
1212	Religieuses de Ste-Claire, divines plus tard en Damiens ou Clairistes et en Urbanistes.	St François d'Assise.
1212	Relig. du Val-des-Ecoliers.	Un profès. nommé Guilaume.
1213	Relig. du Val-des-Choux.	Le frère Viard.
1215	Dominicains ou Frères-Prêcheurs ou Jacobins.	St Dominique, espagnol.
1215	Hermîtes de St-Paul.	Eusebe, archev. de Strigonie.
1216	Religieux de Ste-Croix (surent connus en Italie avant l'an 1160, mais ne s'établirent en France en Flandre et en Allemagne vers l'an 1216.)	Jacques, roi d'Arignon, d'après le conseil de St-Raimond de Peguafort et de S. Pierre Nolascus.
1218	Religieux de la Marche.	
1221	Religieux du tiers-ordre de St-François.	
1226	Filles d'Or pour retirer les femmes de mauv. vie.	
1231	Sylvestrins.	Le B. Sylvestre Consolin ou Gonolin, chanoine d'Osma.
1231	Chanoines de St-Marc.	Une longue tradition leur donnait saint Marc pour père.
1251	August. de la-Pénitence.	Le pape Innoc. IX.
1270	Célestins.	Pierre de Mouron, pape en 1294, sous le nom de Célestin.
1276	Augustins ou Ermites de St-Augustin.	
1313	Congrégation du Mont-Olivet.	Bernard Pissimée, ou Pitolmée, noble florentin.
1363	Religieuses de Ste-Brigitte.	Ste Brigida.
1366	Breiliens, ordre militaire.	Inst. sous Urbain V.
1366	Cellites ou Alexiens.	Alexis Romain.
1367	Jésuites.	Jean Colombin.
1374	Jérômistes ou moines de St-Jérôme, milice roig.	Pierre Ferrand, Espagnol.
1376	Frères de Vie Commune.	Gérard, doct. de Paris.
1380	Ermites de St-Jérôme.	Pierre Gambacorta, gentilhomme de Pise.
1380	Congr. de St-Jérôme, dits Pénitents.	Le B. Charles, fils d'Antoine, comte

Dates.	Noms des ordres.	Fondateurs.
1395	Congrégation frisonnaire ou de Letran.	de Monte-Gravelli.
1408	Congrég. de Ste-Justine ou du Mont-Cassin.	Barthélemi Colonna.
1408	Congrég. des chanoines réguliers de St-Seveur ou des Scopetins.	Louis Berbe, Vénitien.
1408	Congrég. des chanoines réguliers du St-Esprit.	Etienne de Sienna.
1419	Observans des Cordeli.	Gabriel Spolette.
1424	Ermites de St-Jérôme.	Saint Bénard de Sienna.
1425	Congrég. des religieux de St-Bernard.	Loup d'Olmédo.
1429	Congrégation des moines de Bursfeld.	Martin Vasse, moine de Clitoux.
1432	Carmes mitigés ou Bülletter.	Jean Rodias.
1433	Congrég. de St-Ambroise.	(Eugène) Vedouet leur règle.
1435	Minimes.	(soumise à la règle de St-Augustin).
1444	Augustins de la congrég. de Lombardie.	St Francis de Paula.
1484	Barnabites ou Apostolique.	Grégoire Roschius de Pavie et Grégoire de Crémone.
1493	Pénitentes ou Repentins.	(institué par Innocent VIII).
1497	Filles pénitentes.	Le P. Jean Tisserand, cordelier.
1497	Girondins.	Jean Simon de Champigny, év. de Paris.
1498	Religieuses de l'Annonciation de la Ste-Vierge.	Jean Bieler, év. de Gironne en Catalogne.
1524	Thérésins.	Jeanne de France, fille de Louis XI.
1525	Cypriens.	Jean-Pierre Carafa, év. de Théste, depuis Paul IV.
1525	Gualtallines.	Matthieu Baschi, cordelier.
1525	Haudriettes.	Louise Toralli, comtesse de Gualtalla V.
1531	Somasques.	Etienne Haudri, secrétaire de St Louis.
1532	Recollets.	Jérôme Emilioni, sénat. de Venise.
1533	Barnabites de St-Paul ou congrég. des Clercs réguliers.	(de l'étroite observance de St-François.)
1534	Jésuites.	Jacques-Antoine Morica.
1534	Jésuitesses.	Ignace de Loyola (ou Jésuites).
1537	Ursulines (prem. institution).	Warda et Thutia, anglaises.
1538	Capucines.	Angela Merici.
1550	Pénitentes de Jésus.	
1550	Pénitentes de la Madeleine.	
1568	Carmes déchaux et Carmélites.	St Thérèse.
1568	Missionnaires minimes.	Bernard Obregon.
1572	Pères de la Charité ou de Jean-de-Dieu.	Le B. Jean, Portugais.
1577	Feuillants et Feuillantines.	Jean Berrière, abbé de Clitoux.
1578	Obats de St-Ambroise.	St Charles Borromeo.

- Dates. Noms des ordres. Fondateurs.**
- 1579 Religieux de St-Basile (en Occident). Grégoire XIII.
- 1588 Clercs-Mineurs. Augustin Adorno.
- 1595 Augustins déchaussés. (Clément VIII l'approuva.)
- 1598 Doctrinaires de France. César de Bus.
- 1600 Congrégat. de St-Vanne. Les PP. Daniel, Picart, etc.
- 1608 Jacobins réformés ou Dominicains réformés. Fondate. Jean Michaëlis, et réformateur Paul V. Ste Jeanne-Françoise Perriot de Chantal, et Saint François de Sales.
- 1610 Religieuses de la Visitation de la Ste-Vierge. Marie L'Hadlir.
- 1612 Ursulines (2^e instit.). (Le B. Pierre Fournier de Matamoras, réformat.)
- 1615 Congrégat. des chanoines régul. de St-Sauveur. Jeanne de Leschenc.
- 1615 Congrégat. des religieuses de Notre-Dame. M. de Bérulle (v. Béatle et Néal.)
- 1615 Pères de l'Oratoire. M. de Bérulle (v. Béatle et Néal.)
- 1617 Congrégat. des sœurs hospitalières, dites du St-Charles.
- 1617 Congrégation Pauline. Joseph Casalini.
- 1618 Religieuses du Calvaire. Antoinette d'Orléans.
- 1621 Congrégation de St-Maur (en France). Dider de La Cour, Bénéd. de Verdun.
- 1621 Lazaristes. Saint Vincent de Paul.
- 1624 Hospitalières de la Charité de Notre-Dame. Simonne Gauguier, dite la mère François de La Croix.
- 1625 Prêtres de la Mission. Saint Vincent de Paul.
- 1631 Dames du Refuge. Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.
- 1637 Ordre de la Miséricorde. Marie - Madeleine de la Trinité.
- 1640 Barthélemites. Barthélemy Holstenster.
- 1643 Eudistes. Eugène, ci-devant oratorien.
- 1645 Sulpiciens. M. Olier, curé de Saint-Sulpice.
- 1645 Bénédictins. Pierre de Bèthencourt.
- 1662 Pénitentes d'Orviète. Antoine Simonelli.
- 1663 Chevaliers de la Vraie-Croix. L'empereur. Eleonore de Gonzague, veuve de Ferdinand III.
- 1732 Centistes. Alphonse de Varsavia, prêtre napolitain.
- 1735 Liguoristes ou congrégat. de Trés-St-Rédempt. Le B. Alph.-Marie de Liguori.

OREFICE (PIREX). V. Cosimo (Pierre). Orefice était le vrai nom de cet artiste, qui prit ensuite celui de son maître Cosimo Rosselli. Il faut ajouter que le musée du Louvre possède de P. Cosimo (Orefice) un tableau estimé représentant le Couronnement de la Vierge, peint sur bois.

OREGIO (Augustin), cardinal, et l'un des plus célèbres théol. de son temps, né dans la Romagne, de pauvres parents, en 1577, ne dut son élévation qu'à ses talents et à sa vertu. Les cardinaux Bellarmine et Barberin, qui appréciaient tout son mérite, se chargèrent de sa fortune, et ce dernier, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, le décora de la pourpre romaine et le nomma à l'ar-

chevêché de Bénévent. Oregio jouit peu de temps de ces honneurs, et m. en 1635 dans sa ville épiscopale. On a de ce prélat des traités de *Deo*, de *Trinitate*, de *Incarnatione*, de *Angelis*, de *Opere aux diemum*, etc., impr. d'abord séparés, et rassemblés ensuite par Nicol. Oregio, servit de l'aut., Rome, 1637 et 1642, in-fol. On trouve une notice sur le cardinal Oregio dans les *Additions d'Orléans* (v. ce nom) aux *Œuvres des papes et des cardinaux* d'A. Cluson.

O'REILLY (ALEXAND.), général espagnol, né en Irlande vers 1735, entra de bonne heure au service d'Espagne, fit avec distinction, plus, campagnes, eut la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes dignités militaires. Nommé en 1774 commandant de l'expédition contre Algèr, sa réputation souffrit du mauvais succès d'un armement aussi considérable; il avait été néanmoins choisi pour diriger la guerre contre les Français en 1794, lorsqu'il m. subitement, dans un âge avancé.

O'RELLANA (FRANCISCO), né à Truxillo, dans les prem. années du 16^e S., accompagna les frères Pizarro (v. ce nom) au Pérou, eut l'ambition d'égaler, par quelque brillante découverte, ces illustres aventuriers, et s'abandonna sur un léger bâtiment, au cours du fleuve des Amasones. Après avoir exécuté ce dangereux voyage, il revint en Europe faire des récits merveilleux qui décidèrent Charles-Quint à lui accorder des lettres patentes pour établir des colonies dans les pays qu'il avait visités. Il repartit dans ce dessein en 1549, avec trois vaisseaux; mais une maladie contagieuse lui enleva la plus grande partie de ses équipages et deux de ses bâtiments. Il perdit bientôt après, sur la côte de Corcos, le seul navire qui lui restait, et succomba en peu de jours au chagrin de son infortune. On ne connaît guère que le résultat du premier voyage d'Orellana : les Indes, Zarate et Herrera (v. ces noms) en ont négligé les détails. Ce voyageur est le prem. Européen qui ait parcouru le gr. fleuve, dit des Amasones, depuis l'endroit où un autre fleuve, le Napo, s'y jette, jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'équateur.

O'RELLE (RICCAUD), on l'a O'RELLE en l'AUREILLE, chevalier, comte de Novogarda en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître-d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agénois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambron en Auvergne, fut appelé à la cour de Louis XI vers 1481, et eut sa maintenance dans la faveur de ce prince soupçonneux et de ses deux successeurs. En 1488, il fut chargé d'une mission importante auprès du gr.-maître des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, à Rhodes. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples (1494), et, l'année suivante, fut envoyé en ambassade auprès des ducs de Savoie, de Milan et d'autres souverains d'Italie. Louis XII le nomma, en 1508, son ambassadeur à la cour de l'empereur Maximilien. Sous le règne de François I^{er}, Rigaud d'Orelle, qui vit sa faveur décliner avec son âge, se retira en Auvergne, où il se consola en faisant bâtir le magnifique château de Villeneuve.

ORESME (NICOLAS), l'un des prem. écrivains du 14^e S., né à Caen, suivant la conjecture de M. Huet, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, devint gr.-maître du collège de Navarre en 1355, puis successivement, archidiacre de Bayeux, doyen de chapitre de Rouen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, et enfin précepteur du dauphin, depuis Charles V. Son élève, monté sur le trône, le nomma évêque de Lisieux en 1377, et l'admit dans ses conseils. Censur, prélat m. en 1382. On a de lui une *traduct. des Ethiques* d'Aristote, impr. à Paris en 1488, in-fol.; la *Polit.* du même, ib., 1489, 2 vol. in-fol.; les *Œuvres du ciel et du monde*, 2^e même; des *Pénitences de l'âme et de l'autre fortune*, trad. de

Pétrarque, *ibid.*, 1535; un traité lat. sur la Communication des idiom. 215 sermons dont un a été inséré dans le *Biblioth. des Pères*; un *ouvr.* assez singulier, imp. par Martine et Darnud (v. ces noms), dans leur *Collect. de auc. écrivains et monuments ecclésiastiq.*, sous le tit. de *Liber magistri Nicol. Oresmi de Anti-Christo quinque ministris*, se de *judicio adventu*, etc. On attribue encore à Oresme différents écrits, mais rien ne prouve qu'ils lui appartiennent.

ORESTE (mytholog.), fils d'Agamemnon et de Clytemnestre (v. ces noms), après s'être purifié, à Delphes, du meurtre de sa mère, et avoir détruit, conjointement avec Pylade, son ami, le culte sanguinaire de la Tauride (v. Thés.), épousa Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, qui lui apporta en dot le roy. de Sparte. Il était lui-même roi de Mycènes.

ORESTE, préfet ou gouverneur d'Alexandrie, V. HYPATIA.

ORESTE, tyran de Rome, V. ODOACRE.

ORFANEL (HVACINTHE), mission. espagnol, né à Valence en 1518, brûlé vif au Japon en 1622, est aut. d'une *Hist. de la prédication de l'Evang. au Japon* (en espagnol), Madrid, 1633, in-4.

ORFÈVRE ou ORFFÈRE (JEAN - ECKST-ELKE), mécanicien allem., dont le véritable nom était *Bessler*, né en 1680 près de Zittau en Alsace, se livra d'abord à l'étude de la théologie et de la médecine, quitta ces deux sciences pour les mathématiques, cultiva surtout le mécanisme, d'essais ensuite dans la pratique du plus. arts, tels que la fonderie, la verrerie, l'horlogerie, le peignage, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, courut le monde pour les mettre en pratique, entra comme frère lay dans un couvent, se battit, fut blessé, jeta le froc pour s'engager dans les troupes autrichiennes, déserta, se fit empriqué, et accompagna un gr. seigneur en Italie. De retour à Prague, il se livra, en société avec un jésuite et un rabbin, à la recherche du mouvement perpétuel; mais cette réunion n'ayant produit aucun résultat, Orfèvre passa en Hollande, puis en Angleterre, revint au métier de charlatan, à celui d'horloger, retourna en Allemagne, s'associa à des chercheurs de trésors, reprit son idée du mouvement perpétuel, et encore recouru à l'empirisme, épousa la fille d'un bourgeois d'Annaberg qu'il avait en le bonheur de guérir; et, après avoir travaillé pendant plus. années à une machine suivant son plan, il l'exposa en 1712 aux regards du public; il s'établit avec cette machine, à laquelle il donna successivement plus de développement, dans diverses villes de Saxe, le fit voir d'abord *gratuit*, puis la brisa, lorsque le gouverneur y eut mis un impôt journalier de 20 sous environ, fut ensuite appelé à Cassel par l'électeur, reçut le titre de conseiller de commerce, obtint un local pour sa demeure et l'établissement, de sa machine qu'il avait reconstruit, et publi. un écrit intit. le *Mouven. perpétuel triomphant* (en allem. et en lat.), Cassel, 1719, in-4. Sa machine ayant été soumise à l'examen de S'gravenande (v. ce nom), Orfèvre, qui ne fut pas content du rapport de ce célèbre physicien, brisa une seconde fois son *ouvr.*, et se livra à la dévotion. Il conçut le plan d'un établissement, appelé le *Gottesburg*, où l'on recueillait des chrétiens, des Turcs, etc., pour les instruire dans la piété et dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publi. aussi, sous le tit. d'*Orffreyen orthodoxen* (Cassel, 1723, in-4), un projet de réunion de sectes religieuses, qu'il reproduisit en 1724, sous le nom. tit. de *Précis de la religion chrét. unie* (en allem.), in-4. Ramené par le besoin aux arts mécaniques, il publi. en 1738 trois inventions nouvelles, un jet d'eau perpétuel, une orgue d'horloge et le *vaissau orffreyen*, ou le machine de conservation. En 1743 il se rendit dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins,

une fabrique de polissage de marbre, et une autre de meroquin. Il m. en 1745 à Fürstenberg. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta eruditiorum*, 1715 et 1718, dans le *vie de S'gravenande* par Allamand, et dans les *Mém. de Trévoux* de 1717, t. 4.

OREGMENT (PIERRE d'), chancelier de France, né à Lagny-sur-Marne, dans le 14^e S., exerça cette charge de 1373 à 1380, époque à laquelle son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi, et m. en 1389. Une chose importante à remarquer, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier par voie de scrutin, en présence du roi Charles V.

ORFORD (N., comte de), V. WALPOLE.

ORGETORIX, riche et illustre Helvétien, ayant formé le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérât la fertilité. César a décrit les préparatifs de cette expédition dans le 1^{er} liv. de ses *commentaires*. Les projets d'Orgetorix furent découverts, et le peuple eût en faire justice, lorsque cet ambitieux m. subitement l'an 63 av. J.-C.

ORIA (d') V. DONA.

ORIBASE ou ORIBASTIUS, médecin célèbre du 4^e S., né à Pergame, fut disciple de Zénau de Cypré, fit de grands progrès dans les sciences, devint médecin du Julien, surnommé l'*Apostat*, suivit ce prince dans les Gaules, eut assez de crédit pour l'aider à monter sur le trône impérial, fut ensuite nommé par lui gouverneur de Constantinople, l'accompagna dans son expédition contre les Perses, et tomba plus tard dans la disgrâce des empereurs Valentinien et Valens, qui l'exilèrent, le dépouillèrent de ses biens, et le rappellèrent ensuite sur la réputation qu'il s'était acquise parmi les peuples barbares. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5^e S., il avait composé beaucoup d'*ouvr.*, dont près des deux tiers se sont perdus. Ceux qui restent sont : *Collectanea artis medicae, ex Galeni Commentariis*, in-8, Paris, 1556; Bâle, 1557, mis en latin par J.-B. Ruesio; *Synopsis ad Eustathium filium libri novem*, etc., Antario interpret. Venise, 1554, 1571, in-8; Paris, 1555, in-8; Bâle, 1557, in-8; c'est l'abrégé du grand ouvrage dont les *Collectanea* ne sont qu'un fragment, *Eusepiostomum, hoc est parvum facilius, lib. quatuor*, Bâle, 1559, in-fol., Venise, 1554, 1558, in-8; *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533; Bâle, 1535, in-8; Pedone, 1658, in-12; de *Victus ratione*, impr. avec plusieurs autres ouvrages, Bâle, 1528, in-fol.; *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rosarii interprete*, Paris, 1556, in-8; Leyde, 1735, in-4; *Græcorum chirurgici libri... Oribasii duo de fractis et luxatis... editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. Oribase a fait plusieurs découvertes importantes en physiologie.

ORICELLARIUS, V. RUCCELLARI.

ORICHOVUS, V. ORECHOWSKI.

ORIENT (JOSTEN), peintre de paysages, né en Hongrie vers le fin du 17^e S., se plaisait à représenter des orages, des coups de vent, et les scènes les plus terribles de la nature; ses compositions sont vastes et riches. Il m. à Vienne en 1747, après avoir formé plusieurs élèves distingués.

ORIENTIUS (ST ORIST, ou), confonda souvent avec un érégne espagnol du même nom, fut, selon les meilleurs critiques, évêque d'Auch, ville qui le reconnaît encore pour son patron. On conjecture qu'il mourut vers 450, et on lui attribue un poème intitulé *Commentarium*, recueil d'instructions dont les principes valent mieux que le poème. Cet ouvrage, dont le premier livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1599, in-1000, in-12, fut réimpr. plusieurs fois, et inséré dans

la Biblioth. mar. patrum, a été donné en entier par D. Martène, d'après un manusc. de St-Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdotorum*, t. 5. suivi de quelques pièces de poésie du même auteur des sujets pieux. H. L. Sekuritzsch en a publié une nouvelle édition. Wittenberg, 1706, in-4; on doit y joindre le supplém. impr. à Weimar en 1716.

ORIGÈNE, doct. de l'église, néquit à Alexandrie vers l'an 185, de parents chrétiens qui l'élevèrent avec la plus grande sollicitude. Il fut instruit dans les arts libéraux, les belles-lettres, et surtout dans les saintes écritures. Il avait 17 ans quand la persécution s'éleva contre les chrétiens en 202, par suite d'un édit de l'empereur Sévère. L'évêque, père d'Origène, eut la tête tranchée et ses biens confisqués. Origène, pour subvenir aux besoins de sa famille, se mit à enseigner la grammaire; mais il remplaça bientôt St Clément, dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, que son père de l'église avait été forcé d'abandonner pour se soustraire à la persécution. Origène mena dès-lors la vie la plus austère; et, pour ne mettre en sûreté contre la tentation et entre les discours de la méchanceté ses relations avec les jeunes catéchumènes, il se craignait point de se mutiler, prenant à la lettre les paroles de l'évangile. Dans la suite il condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Après le m. de l'empereur Septime-Sévère en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il reprit ses fonctions de catéchète sous les ordres de l'évêque Démétrius. Une émeute qui survint dans cette ville l'obligea de fuir pour se retirer à Césarée, où il donna des leçons publiques. Démétrius, jaloux du succès qu'il obtenait en Syrie, le rappela à Alexandrie, où il reprit ses premières fonctions, et continua d'élever les fidèles par ses leçons, ses vertus, son zèle et l'austérité de ses mœurs. Obligé d'aller ensuite à Athènes pour secourir les églises de l'Asie, Origène passa de nouveau à Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre en 230: il avait alors 45 ans. Cette ordination fut désapprouvée par l'évêque Démétrius, qui publia alors la condamnation d'Origène qu'il avait tenue secrète jusqu'alors, et qui le rendait, suivant les lois de l'église, incapable de succéder: les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Un grand trouble s'éleva dans l'église, et les choses en vinrent en point qu'un concile fut assemblé contre Origène, qui reçut l'ordre de quitter Alexandrie. Excommunié par Démétrius, il se retira du nouveau à Césarée, et continua d'expliquer l'Écriture-Sainte. La persécution contre les chrétiens ayant recommencé sous l'empereur Maximin, Origène fut obligé de quitter la Palestine, se cache pendant deux ans, et revint à Alexandrie après la mort de son persécuteur: ce fut dans cette ville qu'il acheva le grand ouvrage auquel il travaillait depuis long-temps, et dont nous parlerons bientôt. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avoient expliqué diverses parties de l'Écriture-Sainte; il fut le premier qui commenta la Bible en entier. Ce grand docteur fut encore une troisième persécuté, celle que suscita l'empereur Dioc. par son édit rendu contre les chrétiens en 289. Mis en prison, chargé de chaînes, mis à la torture, Origène trouva l'assistance de ses bourreaux. De sa prison, il ne cessa d'écrire aux compagnons de ses malheurs pour les consoler et les encourager, et c'est alors qu'il composa le dernier, et peut-être le plus utile de ses ouvrages, son livre contre Celse (v. ce nom). Peu de temps après l'avoir terminé, il m. en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé, jusqu'à sa dernière heure, de servir l'église par ses écrits et ses discours. On trouve dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius la liste et les différentes édit. des sur. d'Origène. Nous citerons

seulement les *Commentaires sur toute l'Écriture Sainte* (gr. et lat.), avec des notes précieuses sur la vie, la doctrine et les écrits de l'auteur, par Buet, Rouen, 1688, 2 vol. in-fol.; Paris, 1679, et Cologne, 1685; les *Hexaples*, édit. de l'Écriture-Sainte, en six colonnes, publi. par le P. Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et depuis par C. F. Bahrdt, Leipzig, 1768-70, 2 vol. in-8. Il y a plusieurs éditions lat. des *Œuvres d'Origène*, entre autres celle d'Erasme, Bâle, 1536. L'édit. grecq. de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu de toutes les autres. — Un autre **ORIGÈNE**, philosophe platonicien, élève d'Amménios, et fut aussi disciple et ami de Porphyre. Il avait composé un *panthéon* de l'emp. Gallien, qui s'est perdu.

ORIGNY (Fizeet d'), sieur de Ste-Marie, poète du 16^e S., né à Reims, est auteur des ouvr. suiv.: *le Temple de Mars tout puissant*, poème, Reims, 1559; *le Héraut de la noblesse française*, ibid., 1578. — **ORIGNY** (Pierre-Adam d'), de la même famille que le précéd., né à Reims en 1607, entra de bonne heure au service, devint capitaine de grenadiers au régim. de Champagne, fut blessé à l'attaque des lignes de Weissenbourg en 1745, prit sa retraite et se livra à l'étude de l'histoire, principalement à celle des siècles Egyptiens, et m. en 1759, avant d'avoir terminé le grand travail qu'il avait entrepris sur cette matière. On a de lui: un *Mém. sur la famille des d'Origny*, pub. par Anquetil, auteur de l'*Hist. de la ville de Reims*, Châlons, 1757, in-12, de 28 pages; l'*Égypte ancienne*, ou *Mém. historiq. et critiq. sur les objets import. de l'histoire du gr. empire des Egyptiens*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 (cet ouvrage est vivement critiqué par Paw, dans ses *Recherches sur les Egyptiens*); *Chronol. des rois du gr. empire des Egyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. — **Nicolas-Pierre d'ORIGNY**, neveu des précéd., officier au régim. de Champagne, fit avec distinction la campagne de 1757, en Bavière, et m. des suites d'une blessure en 1761. On trouve l'éloge de ce jeune officier à la fin de la préface de l'*Égypte ancienne* de son oncle. — **Aotoine J.-B. Abraham d'ORIGNY**, de la famille du précéd., né à Reims en 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, cultiva la littérature, et m. en 1798. On a de lui: *Dictionn. des origines, en Époques des invent. utiles, des découvertes, etc.*, Paris, 1776-78, 6 vol. in-8.; *Abrégé de l'hist. du théât. franç.*, depuis le mois de septemb. 1780 jusqu'au 1^{er} janv. 1783, t. 4, Paris, 1783, in-8.; les trois premiers vol. sont du chevalier de Moubly (v. ce nom); *Annales du théâtre italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8. — **ORIGNY** (Jean d'), de la famille des précéd., né à Reims vers la fin du 17^e S., se laissa: *Vie du P. Conzias*, Paris, 1707, in-12; *Vie du P. Ant. Pozzerio*, ibid., 1712, in-12; *Vie de St Benoît*, ibid., 1714, in-12; *Vie du P. Edm. Auger*, Lyon, 1716, in-12; et quelques autres notices biograph. de personnages de la Société de Jésus.

ORIOLE (PIERRE), en latin *Aureolus*, théologien du 13^e S., né à Verberie en Picardie, succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, mérita le surnom de *Doctor Incandus*, et fut élevé, dit-on, à la dignité d'archevêque d'Aix en 1321. Suivant les auteurs du *Gallia christiana*, Oriole m. en 1322; mais l'abbé Dutens retarde sa mort jusqu'en 1345. Outre des sermons, un *Abrégé de théologie*, quelq. traités ascétiques dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque minor*, de Wiedig, on cite d'Oriole: *Brevarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1591, Paris, 1565, 1585; des *Comment.*, en 4 livres, sur la Maître des Sentences, Rome, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare.

ORIOLE (Blaise d'), V. AUBOIS.

ORIOLE (PIERRE d'), chancelier de France, fils d'un seigneur de La Rochelle, s'éleva par son

mérite, exerça la première magistrature de 1479 à 1483, et m. en 1485. Deux ans avant sa mort, il fut forcé de se démettre des fonctions de chancelier par les ordres de Louis XI, qui le fit premier président de la chambre des comptes.

ORISSON, prince des Celibériens, dans le 3^e S. av. J.-C., d'abord allié des Cortégiens, tourna ses armes contre eux, défit et tua Amilcar Barca, leur général, devant la ville d'Hélios, fut vaincu à son tour et fait prisonnier par Asdrubal, gendre d'Amilcar, qui le fit périr dans les tourmens, l'an 229 av. J.-C.

ORKHAN, surnommé *al Ghazy* ou le Victorieux, 3^e sultan des Turcs ottomans, succéda en l'an 726 de l'hég. (1326 de J.-C.) à son père, Othman I^{er}, conquit la Bulgarie et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, se distingua par sa justice et son humanité, laissa aux chrétiens vaincus l'exercice de leur religion, se montra supérieur en politique que ses empereurs grecs ses ennemis, donna à ses sujets musulmans leurs premières lois civiles et politiques, fit élève dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et en forma un corps de troupes, qui, sous la régence suivait, devint la fameuse milice des janissaires. Maître du Bosphore, il fit passer des troupes en Europe, sous la conduite de Soliman, son fils, qui s'empara de plus, places dans la Thrace et la Bulgarie, et forma ainsi comme la première ligne de blocus de Constantinople qu'échecraient les successeurs d'Orkhan. Ce sultan m. en l'an 761 de l'hég. (1360), à l'âge de 39 ans, et après un règne de 35. Il eut pour successeur Mourad, son second fils.

ORLANDI (PELLEGRINO ANTONIO), religieux verme, né à Bologne en 1666, s'adonna à l'étude avec ardeur, et composa plus. ouvr. qui s'étendent de grandes recherches, mais qui manquent de méthode et d'exactitude. Il fut membre de l'académ. élémentaire et m. dans sa patrie en 1727. On a de lui : *Notitie degli scrittori Bolognesi*, etc., Bologne, 1714, in-4; *Origine e Progressi della stampa*, ossia dell'arte impressoria, e notitie dell'opere stampate dal 1475, sino al 1600, ibid., 1725, in-4; *Decretaria pittorica de professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*, ibid., 1705, 1719 et 1731, réimpr. à Venise en 1753, et à Florence, 1776 et 1778, avec des addit. traduit en angl. et publ. à Londres en 1730. On trouve un notice sur Orlandi dans le tome 6 des *Notizie degli scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi. — ORLANDI (Clément), architecte, né à Rome en 1694, m. dans la même ville en 1735, y a élevé plus. églises et palais, et restauré quelques anciens édifices avec goût et habileté.

ORLANDI (César), de Sienne, abandonne l'état de procureur qu'il exerçoit à Rome, pour se livrer à l'étude des belles-lettres et des antiquités, qui la rendait bientôt à mériter de misère, vers le milieu de l'16^e S. On a de lui un traité : *de urbis Senis ejusque episcopatus antiquitate*, qui se trouve dans le 8^e vol. du *Trésor des antiq.* et de l'*Histoire d'Italie*.

ORLANDINI (NICOLAS), premier historien de l'Institut des jésuites, né à Florence en 1553, entra à l'âge de 19 ans dans la Société de Jésus, fut destiné à la carrière de l'enseignement, devint recteur du collège de Nole, puis directeur du noviciat à Naples. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'achever ce gr. ouvr. Il m. en 1606. On a de lui : *Annua littera societatis*, de 1583 à 1585; une *Fie de P. Fabre*, l'un des dix pieux compagnons d'Ignace de Loyola, 1617, in-8 (en latin); *Historia societ. Jesu, pars prima*, Rome, 1615, Avers, 1680, in-fol. (Fr. Sacchini, le P. Pierre Pottin, le P. Jourdain et le P. Jules Cor-

dara ont été les continuateurs de cet ouvr. qui forme 7 vol. in-fol., rare et recherché, à raison de la compression rigoureuse qui lui faite en France du 6^e vol. édité par le P. Jouvencin (v. ce nom).

ORLANDO (MATHIEU), religieux de l'ordre de Ste-Marie-de-Mont-Carmel, né en Sicile dans le 17^e S., devint général de ce même ordre, puis évêque de Cephelonie, fut chargé de plus. négociations importantes par la cour de Rome et m. en 1695. On a de lui : *Curia theologica*, in III part., B. Thoma ad methodum scholasticam ordinata.

ORLEANS (la pucelle d'). V. JEANNE D'ARC.

ORLEANS (LOUIS I^{er} DE FRANCE, duc d'), comte de Valois, d'Ang. de Blois, etc., fils du roi Charles V, né en 1377, fut homme de part ou affaires publiques pendant le règne de Charles VI, son frère. Il était étouffé, efféminé, et passait pour le plus bel homme du royaume; mais il abusait trop de ses dons, hérétiques, et s'éleva peut-être autant d'ennemis par ses bonnes fortunes et son indolence que par ses projets ambitieux. Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne son rival et peut-être aussi l'un des dupes de ses galanteries adultères, le fit massacrer dans la rue Barletta, en Mars, à Paris, en 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. On peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres* de Thoret.

ORLEANS (CHARLES d'), comte d'Angoulême, V. CHARLES D'ORLEANS.

ORLEANS (GASTON-JEAN-BAPTISTE DE FRANCE, duc d'), 3^e fils du Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, était dans des plus heureuses dispositions; mais il fut mal élevé. Le sieur de Brèves, son gouverneur, ayant été entraîné dans la chute de Cocchini, le comte de Lude, qu'on mit auprès du jeune prince, se déchargea de ses devoirs pénibles et honorables sur Coëtivy, homme grossier et inhabile, qui eut bientôt effacé les bonnes impressions qu'avait reçues son frère. Ceux qui succédèrent à du Lude ne montrèrent pas mieux de négligence ou d'incapacité. Au reste, on doit dire que Gaston, avec un esprit vif et pénétrant, un cœur honnête, généreux et bienfaisant; manqua entièrement de cette fermeté du caractère, plus précieuse dans un prince que dans les plus brillants de la nature et de l'éducation. Objet constant de la jalousie du roi son frère, poussé par les favoris que lui donnait sa faiblesse, il tenta plusieurs fois de perdre le cardinal de Richelieu; mais il s'errait toujours en milieu de ses entreprises, et, pour rentrer en grâce, cherchait sans cesse à se concilier et ses complices à la vengeance de l'implacable ministre. Montmorency, Bouillon et Cinq-Mars furent tous à-tour victimes de sa pusillanimité. Nommé lieutenant-général du royaume, après le mort de Louis XIII, il rétablit sa réputation, par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick; mais il se mit bientôt à cabiler contre Mazarin, et fut relégué à Blois où il m. en 1650, laissant (ainsi que l'a dit le P. d'Alembert) la réputation d'un prince né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur si elles avaient été mieux cultivées. Gaston fut de son mariage avec Marie de Bourbon-Montpensier, M^{lle} Montpensier, si connue sous le nom de la Grande-Mademoiselle. Il contracta un second mariage avec Marguerite de Lorraine-Vaudemont, dont il eut pas d'enf. On lui attrib. *le même* dep. 1603 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756, à Paris, in-12. à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII*.

ORLEANS (PHILIPPE DE FRANCE, duc d'), frère unique de Louis XIV, né à St-Germain-en-Laye en 1650, fut un prince faible et sans position. La nature avait déjà peu fait pour lui, mais l'éduc.

estien qu'on lui donna : dessein achevé de le dégrader. On sait que Mazarin disait à La Mothe-le-Vayer, précepteur du jeune prince : *De quoi vous amusez-vous de faire un habile homme du frère du roi ?* Anne d'Autriche travaillait, de son côté, à empêcher ce malheur ; elle défendait de *viriliser* le jeune prince. Elle se plaisait à faire paraître son fils cadet en jupes devant les courtisanes et à lui donner ainsi des habitudes, dont ses mœurs de se ressentirent que trop dans la suite. Philippe épousa, en 1661, Henriette-Anne d'Angleterre, princesse charmante, qu'il n'aima point, mais pour laquelle le galant Louis XIV eut les prévenances les plus délicates. Monsieur ne laissa pas que d'en concevoir de la jalousie. Aussi, lors de la mort cruelle et imprévue de Madame, des soupçons s'élevèrent contre lui et contre le chevalier de Lorraine, qui avait élevé à la princesse toutes les affections de son mari et avait cherché ensuite vainement, dit-on, à la consoler par l'offre de sa propre tendresse. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent et les soupçons restèrent. Les limites étroites de notre cadre, plus encore que la difficulté d'éclaircir une pareille question, nous empêchent de rien décider. Cependant un procès-verbal dressé lors de sa mort, et la déclaration de Bonnet qui l'assistait dans ses derniers moments, attestent qu'elle mourut d'un *choler-morbus*. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son oncle, rechercha la gloire des armes, et alla prendre part à la guerre des Pays-Bas (1667). On lui fit épouser, en 1677, la princesse Charlotte-Elisabeth de Bavière, grosse Allemande bien laide, mais amicale et spirituelle, qui travailla 30 ans à gagner l'estime et l'affection de son apathique mari, et n'y réussit qu'avec peine. Dans les dernières années de leur triste union, Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, en 1672. La prise de Zutphen, de Bouchain et de St-Omer, et la victoire qu'il remporta sur le prince d'Orange, à Cassel (1677), révélèrent en lui la plus brillante valeur, et firent passer sur sa loi la ferme résolution de ne lui donner jamais le commandement d'une armée. Les soldats disaient de lui : « Il craint plus que le soleil ou le bûle qu'il en craint la poudre et les coups de mousquet. » Dès lors Philippe, éloigné de tout théâtre où il pouvait briller, fut contraint de rentrer dans la vie oisive à laquelle une politique jalouse l'avait condamné. Seulement comme il prétendait, en sa qualité de fils d'Anne d'Autriche, à la succession à la couronne d'Espagne dans le cas où le duc d'Anjou, second fils du dauphin, en faveur de qui Charles II venait de se prononcer, viendrait à mourir sans enfants, il signa une protestation énergique contre le testament du monarque espagnol, et Philippe V, roi d'Espagne, sut reconnaître la justice des droits du prince par une déclaration du 29 octobre 1703. Philippe d'Orléans m. à St-Cloud en 1701. Son précepteur, La Mothe-le-Vayer, lui avait fait traduire l'hist. romaine de Florus : cette version, dont Lenglet Dufrenoy fait l'éloge, n'est plus recherchée aujourd'hui.

ORLÉANS (PHILIPPE, duc d'), régent de France, fils du précédent et de Charlotte-Elisabeth de Bavière, né à St-Cloud en 1644, annonça les plus heureuses dispositions ; mais il perdit successivement cinq gouverneurs qui avaient commencé à le diriger vers le bien, et il se trouva abandonné à son sous-précepteur Dubois, qui fit tout pour gêner leur ouvrage. Toutefois le prince fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude, débuta dès l'âge de 17 ans dans la carrière des armes, et se signala au siège de Mons, à Steinkerke et à Nerwinde, par la plus brillante valeur. Sa gloire donna même quelque ombre à Louis XIV, qui ne lui permit pas de faire la campagne de 1694,

l'accueillit froidement à Versailles, et contribua peut-être, par cette conduite blâmable, à le jeter dans les débauches les plus scandaleuses pour occuper son ardent activité. Le jeune duc consentait à épouser, vers le même temps, une des filles légitimées du roi son oncle et de Mme de Montespan, Mlle de Blois ; mais ce fut à condition qu'il aurait toutes les prérogatives de premier prince du sang, après la mort de son père, à l'exception du titre de monseigneur. Devenu duc d'Orléans en 1701, il se forma une cour selon ses goûts et ses habitudes, et mena une vie plus licencieuse que jamais. Cependant si sortit de son engourdissement à l'époque de la mort de Charles II, roi d'Espagne, et protesta contre le testament de ce prince, qui appelait la maison de Savoie à lui succéder après le branché aîné de la maison de France, au préjudice de celle d'Orléans. Tous ses entretiens dès lors roulaient sur l'art de la guerre et sur les affaires politiques. Le roi le sut ; mais le roi avait besoin de lui, et l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Ce ne fut pas toutefois sans donner au maréchal de Mâchin des ordres secrets, qui contraindraient les dispositions du prince, et ne lui laissent que l'honneur de sauver une partie des troupes françaises par une habile retraite. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il arriva le lendemain de la victoire d'Almanza, et se dédonna de sa propre main à la soumission de plusieurs provinces et la prise de plusieurs places importantes. La campagne suivante (1708) lui eut encore très-glorieuse pour lui ; mais les incertitudes et les terreurs du faible Philippe V lui donnèrent le droit de s'asseoir sur le trône chancelant d'Espagne. Il ne fut pas sans dessein, et c'en était fait de sa vie peut-être ; s'il n'eût été défendu par le duc de Bourgogne, qui l'empêcha d'être jugé comme criminel d'état : il en fut quitte pour renoncer formellement à ses prétentions. Un autre orage allait éclater bientôt sur sa tête : le dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné moururent dans l'espace d'une année presque subitement. On parla d'empoisonnement, on accusa le duc d'Orléans, on se souvint qu'il avait long-temps étudié la chimie, et le peuple se serait porté contre lui aux dernières violences, sans les précautions actives du lieutenant de police d'Argenson. Le second fils du duc de Bourgogne était tombé malade, les soupçons devinrent plus violents. Philippe alla se jeter aux pieds du roi, et demanda des juges : le lieutenant ne voulut point faire juger son neveu. Cependant le jeune dauphin se rétablit, et le public commença à se repentir de ses inculpations précipitées. Louis XIV garda pour le duc d'Orléans la même défiance et la même défiance, et fit un testament dont toutes les dispositions lui étaient contraires. Mais Philippe les connaissait ; il savait qu'il n'était désigné que comme le président d'un conseil de régence, et que la personne du jeune roi était confiée au duc du Maine. Dès le lendemain de la mort de son oncle il se rendit au parlement, et se fit déclarer régent du royaume avec un pouvoir absolu. Cette fois il fut reconduit en triomphe dans son palais par le peuple ; il vit se presser aussi autour de lui tous les courtisans, et leur pardonna leurs exaltations autant par générosité que par politique. Tout en un instant changea de face et de direction. Les jansénistes supplèrent les jésuites, les parlements furent réunis dans le droit de lire des remontrances, la paix fut maintenue à tout prix (chose remarquable !) par un prince, jeune encore, qui avait connu l'environnement de la gloire militaire ; 25,000 soldats furent réformés, la France ne s'épuisa plus à soutenir la cause perdue des Stuart, et, en 1718, on avait éteint 400 millions de dettes ; mais ces moyens d'économie et d'autres encore n'avaient pu combler le déficit des finances, et déjà l'on parlait de banqueroute.

Le régent eut la sagesse et le courage de repousser cette odieuse ressource. Law parut (v. ce nom), et bientôt l'enthousiasme et toutes les apparences d'une richesse imprévue succédèrent au découragement et à la détresse ; mais on alla trop loin ; on abusa imprudemment de cette faculté, quelquefois si utile, de créer des valeurs imaginaires, et la détresse ne tarda pas à se montrer plus effrayante que jamais. Philippe défendit le fameux Ecossais contre le parlement, qui s'avait jamais été d'op, et la nation, qui ne l'était plus ; il fit même tenir toute opposition par un lit de justice, où il déploya une fermeté et une présence d'esprit admirables (18 août 1718). La duchesse du Maine, seule de tous les ennemis du régent, ne fut point intimidée, et jura de se venger. Elle conspira avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, et du concert avec Albéroni (v. ces noms), pour donner la régence de France à Philippe V. Tout fut découvert, et le duc d'Orléans s'efforça d'abord, en se puant des personnes, de faire regarder cette conspiration, véritablement très vaine, comme une misérable intrigue ; plus tard, il fit arrêter le duc et la duchesse du Maine, et, sur les dénonciations de celle-ci, pour se sauver elle et son époux, quatre malheureux Bretons périrent à Nantes. Cellamare ayant été nommé vice-roi de Navarre par son souverain, le régent se décida à signer, avec les cours de Vienne et de Londres, un traité d'alliance, déclara la guerre à l'Espagne (1719), et força Philippe V, par ses succès, à renvoyer Albéroni. La paix rétablie, la France fut en proie à plusieurs fléaux, parmi lesquels il faut compter la peste de Marseille, les dévastations consécutives du système de Law et les querelles religieuses. Le parlement fut exilé pour avoir refusé d'enregistrer les édits favorables au système ; les jésuites furent réhabilités pour concilier la faveur de Rome à l'infame Dubois ; enfin les prières, qui tenaient encore dans ses mains les destins du royaume, s'enfonçaient chaque jour davantage dans ses habitudes vicieuses. On ne trouve rien à louer en lui à cette époque, si ce n'est la modération qu'il montra en milieu des excès auxquels se porta le peuple mécontent. Il s'efforça de remettre tous ces pouvoirs à Louis XV, quoique incapable encore de régner (1723). Il resta à la tête des affaires pour obéir aux instances de son royal pupille ; mais il était parvenu à un âge où les déordres ne restent point impunis, et, d'un autre côté, il n'avait plus la force de changer. Il m. subitement le même année entre les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phaléris. Ce prince, aussi heureusement né pour la guerre que pour l'administration, avait des talents pour la musique, le peinture et la gravure, qui eurent fait honneur à un artiste. Voy., pour plus de détails, les *Mémoires de la régence* (par le chevalier de Fiesoue), édit. de 1749, 5 vol. in-12 ; les *Mémoires de St Simon* et de Voiles ; *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, par Anquetil ; *l'Histoire de la régence*, par Marmontel ; le *Sicelo de Louis XIV* et celui de *Louis XV*, par Voltaire, et surtout le 1^{er} vol. de *l'Histoire de France* pendant le 18^e S., par M. Lacretelle.

ORLÉANS (Louis, duc d'), fils du précédent, né à Versailles, en 1703, épousa la princesse de Bade en 1724 ; mais, ayant eu le malheur de la perdre après deux ans d'une union dont rien n'avait empoisonné le bonheur, il en fut inconsolable, ne put plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter, et se vit dépouiller sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel-général de l'infanterie française. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye de St-Genève, où il se fit tout-à-fait en 1734. Dès-lors il portagea son temps entre les exercices de piété et l'étude. Il eut l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec, pour approfondir la religion dans

ses sources. Il n'en cultiva pas avec moins d'ardeur les sciences naturelles, et les savons trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et dévoué. L'excès du travail et l'austérité de sa vie ayant ruiné sa santé, il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont (Bouet), après avoir tenté vainement de lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme, lui refusa la communion. Le prince se fit administrer par son aumônier, demanda que l'on ne poursuivît point le curé, et m. avec la sérénité d'une âme vraiment chrétienne (1752). Parmi les ouvrages qu'il a laissés Mss., on peut remarquer : une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes ; des *traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien-Testament, et des *Epîtres* de St Paul ; un *Traté contre les spectacles*. Neel a publié *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12. On trouve l'indication de plusieurs de ses *Oraisons funèbres* de ce prince dans la *Bibliothèque historique de la France*, tom. 2 et 4, nos 25675-78.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du préc., né à Paris en 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la m. de son père. Nommé colonel d'un régiment d'infanterie de son nom en 1737, il fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin, et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, fut créé maréchal-de-camp. A son retour de cette campagne, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse aussi belle que spirituelle, mais qui fut loin de le rendre heureux. Elevé au grade de lieutenant-général en 1744, il assista aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoi, de Rocoux, de Lauffeld, et obtint ensuite le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. Le plus grand service qu'il rendit à la France, fut d'y populariser l'insurrection par l'hébreu, ainsi qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Devenu veuf en 1759, il fit construire un théâtre dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, y joua lui-même les rôles de financier et de payan avec beaucoup de naturel et de vérité, et s'entoura de plusieurs gens de lettres, auxquels il ne donna pas seulement de stériles éloges. Lors de la querelle des parlements, il refusa de se mettre à la tête du parti qui le désirait pour chef. Son attachement sincère au monarque, chef de sa famille, lui valut l'autorisation d'épouser secrètement M^{lle} de Montesson en 1773. Il m., généralement regretté, en 1785. On est, après sa mort, qu'il donnait chaque année aux malheureux 240,000 francs en moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait en son nom ou au nom de ses ancêtres. Trois oraisons funèbres furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fouchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans, en 1786, par l'abbé Hocier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), fils du précédent et de la princesse de Modène, premier prince du sang, né à St-Cloud en 1747, et connu d'abord sous le nom de duc de Montpensier, puis de duc de Chartres, fut marié, en 1766, à la fille unique du vertueux duc de Penthièvre. Il n'était alors connu que par ses manières élégantes, son esprit naturel, son goût pour la dépense ; mais bientôt il pénétra, par quelques actes d'une honorable indépendance, en rôle moins licencieux qu'il devait jouer par la suite. Il fut un de ceux qui s'opposèrent à la dissolution des parlements en 1771, et qui furent exilés de la cour pour avoir refusé de prendre place, en qualité de pair, inhérents à

celle de prince du sang, au *parlement* Mouton. L'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale avait fait prévoir une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre, le duc de Chartres, infortuné par le besoin d'occuper sa vie, et pour se préparer aux événements de cette grande lutte, peut-être aussi pour obtenir la survivance de la charge de grand-amiral, dont son beau-père était investi, fit plusieurs campagnes sur mer. On a sous les yeux une *lettre écrite* à cette époque, et qui n'a jamais été publiée; on y remarque ces lignes : « ... Je suis vraisemblablement condamné à une misère éternelle... Quand même il surviendrait une guerre, à quoi puis-je aspirer ? J'ai 27 ans, et je ne l'ai pas encore faite !... Le service de mer est ma seule ressource !... C'est le seul parti qui si je puis prendre pour acquérir l'estime et la considération publique, qui sont pour nous la seule fortune réelle, et sans lesquelles notre naissance ne fait que nous mettre en-dessous des autres, etc... » Il fut nommé, en 1777, lieutenant-général des armées navales du roi, et commanda l'escadre bleue au combat d'Ouessant. A son retour, il reçut l'accueil le plus flatteur du peuple, du la cour et des grands, quoique déjà ses ennemis cherchaient à l'oter sa réputation de brave par des rapports terrassables, et qui ont été depuis solennellement démentis. Son départ pour une nouvelle croisière permit à la calomnie de recueillir ses forces contre lui; et, lorsqu'il vint demander la survivance de la charge de grand-amiral, qu'il croyait avoir suffisamment méritée, il essuya des refus, des humiliations, sollicita même vainement l'autorisation de rejoindre la flotte, et fut obligé de se contenter de la charge de colonel-général des hussards, récompense au moins singulière pour des services maritimes, et qu'un homme de sa naissance avait le droit de regarder comme une ironie insultante. Les mouvements précurseurs de la révolution trouvèrent le duc d'Orléans (il avait pris ce titre, en 1785, à la mort de son père) plein de ressentiments contre la cour, et disposé à chercher une satisfaction personnelle dans un nouvel ordre de choses. Il fut appelé en 1787, par le droit de sa naissance, à présider le troisième bureau de cette première assemblée des notables, qui se sépara sans avoir remédié aux maux de la France. On le vit, la même année, déclarer dans le parlement que le droit de voter des impôts n'appartenait qu'aux états-généraux, et protester hardiment en présence de Louis XVI, dans la fameuse séance royale du 19 novembre, contre l'enregistrement illégal des édits burlesques. Il fut d'accord en cela avec la majorité du parlement; mais ce fut une raison de plus pour être exilé le lendemain à Villers-Cotterets. En vain le parlement se rendit à Versailles pour demander la liberté du duc, ou du moins sa mise en jugement; le roi n'accorda rien ni aux prières ni aux remontrances. Le prince exilé ne revint à Paris que l'année suivante, et n'obtint qu'après plusieurs semaines la permission de se présenter à la cour. Après avoir présidé encore le troisième bureau dans la seconde assemblée des notables, il fut député aux états-généraux (1788) par la noblesse de Paris, de Villers-Cotterets et de Crespy-en-Valois, et eut pour la représentation de ce dernier bailliage. On chercha dès-lors à faire croire que la plupart des instructions données aux députés de cette contrée par leurs commettants avaient été rédigées sous l'influence du duc d'Orléans, comme si la voix d'un seul homme avait pu être comptée pour quelque chose dans ce grand mouvement national. Le duc d'Orléans ne fut point le chef ni le meneur de la révolution; il n'en fut le partisan le plus riche et l'un des plus influents; rien autre chose. Il n'hésita pas, dans la chambre de la noblesse, à se ranger du parti de la minorité, et, après s'être déclaré

pour la révision des pouvoirs des trois ordres en commun, et pour le vote par tête et par ordre, il fut du nombre des 47 députés nobles qui se réunirent sur leurs-têtes, déjà constitués en *assemblée nationale*. Il en fut nommé président lors de la réunion des trois ordres en une seule assemblée, et refusa cette fonction, en déclarant qu'il ne se regardait pas comme capable de la remplir, ce qui peut paraître extraordinaire à ceux qui lui supposaient des idées éternelles de projets ambitieux. Dans la soirée du 14 juillet, son buste fut porté en triomphe avec celui de Necker; mais rien ne prouve qu'il ait pris plus de part à ces troubles que le ministre genevois. C'est avec assez peu de fondement qu'on attribue à son influence les funestes événements des 5 et 6 octobre. En effet, l'assemblée, après avoir pris connaissance de la procédure instruite contre le duc d'Orléans et le comte de Mirabeau, pendant le court voyage du prince en Angleterre, déclara, à une grande majorité, qu'il n'y avait lieu à accusation ni contre l'un ni contre l'autre. Cependant beaucoup de gens persistèrent à croire le prince coupable, et il faut dire que les grands embarras pécuniaires qu'il éprouva donnèrent de la consistance à ces imputations; mais on pouvait bien trouver la cause de ces embarras dans la difficulté, commune à tout le monde à cette époque, de percevoir les revenus territoriaux. Le duc d'Orléans ne quitta l'assemblée constituante que lors de la dissolution de ce corps (1791). Il se rendit l'année suivante à l'armée du Nord avec l'autorisation du roi, et y arriva quelque temps, ainsi que ses fils, les ducs de Chartres et de Montpensier et le comte de Beaujolais; mais bientôt le maréchal Luckner reçut l'ordre de ne point le garder plus long-temps sous ses drapeaux. Le duc, cédant aux instances du parti de la montagne, qui voulait le porter à la convention, prit le nom de Louis-Philippe-Joseph Egalité. Il demeura attaché au parti auquel il se vit élu, et s'exposa à la colère de la Gironde. Entraîné par ses redoutables amis à voter la mort de Louis XVI, il fut poussé ainsi au seul crime qu'on puisse justement lui imputer. Mais les instigateurs d'une détermination qui n'eut sans doute rien de volontaire la punirent bientôt de ce qu'il ne s'était rendu le plus coupable des régicides, que parce qu'il avait été le plus faible des hommes. Il fut arrêté au Palais-Royal le 4 avril 1793, et emprisonné d'abord à l'abbaye, puis de la transféré dans les cachots de Marseille. Le 3 octobre de la même année, lorsque l'on mit en accusation 45 girondins, Billaud-Varennes proposa d'ajouter à cette liste le nom de Philippe; et cette motion absurde, puisque celui qui en était l'objet avait toujours lutté contre la Gironde, passa sans la moindre opposition. L'on se fit ensuite changement à l'acte d'accusation des autres députés, et l'on y laissa subsister, entre autres absurdités, l'imputation adressée au girondin Carra, d'avoir voulu placer le duc d'York sur le trône de France; ce qui établissait une contradiction manifeste avec le principal grief imputé au duc d'Orléans, celui d'avoir aspiré à la même couronne. Philippe, qui n'avait amené à Paris pour être sacrifié par le tribunal révolutionnaire, se défendit, et, après avoir entendu son arrêt de mort, demanda la grâce d'être exécuté sur-le-champ. Il obtint facilement de son heureux destin cette triste faveur, et, par un raffinement de cruauté, ils firent ériger quelques minutes la fatale charrette devant son palais, en la conduisant au supplice. Il mourut une grande fermeté dans ses derniers moments, et reçut le coup fatal sur la place Louis XV le 6 novembre 1793.

ORLÉANS (Louise-Marie-Anne, sœur de BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse d'), femme du précédent, née en 1753, fit un voyage en Italie environ sept ans après son mariage, et se lia à Ne-

ples d'une étroite avec la reine Caroline amitié. Plus tard elle ne trouva, au sein même de sa patrie, dans un infortuné déplorable. Éloignée de la cour, avec laquelle son époux était brouillé, délaissée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque tout espoir de bonheur sur la terre, lorsque la révolution vint ajouter à ses infortunes. Retenue avec son père au château de Vernon, elle eut à pleurer la mort de cet homme vertueux en 1793, et bientôt la captivité ou l'exil de ses enfants. Enfin elle fut arrêtée elle-même en 1794 par un ordre du comité de sûreté générale, auquel les habitants de Vernon s'étaient opposés de la contraindre, en prenant les armes. De la prison du Luxembourg, où les insultes cruelles des geôliers lui firent payer cher le respect que lui portaient les autres prisonniers, elle fut transférée, pour cause de maladie, dans une espèce d'hospice, rue de Charonne, appelée la maison *Belhomme*. Elle en sortit au bout de trois ans, lors de la révolution du 18 fructidor (5 septembre 1797), mais elle fut pour être exilée en Espagne, avec une pension de 800,000 fr., qu'on lui fit bien lui accorder, en échange de ses immenses propriétés, confisquées par un décret; mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne, où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, puis à Palerme, où elle eut la double joie de revoir sa bonne et constante amie la reine Caroline, et de marier son fils le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile (1809). Elle revint en France lors de la première restauration, et dut trouver de grandes consolations dans les témoignages de respect que lui prodigua le peuple. Ensnartout, lors de son retour de l'île d'Elbe, respecta le malheur de M^{me} la duchesse d'Orléans, et lui accorda la permission de rester à Paris; elle y était encore lors de la rentrée de Louis XVIII, qu'elle n'avait pu suivre dans son second et court exil. Elle m. à Juvy, près Paris, en 1821; elle donna à son fils les deux tiers de ses biens, l'autre tiers à sa fille, et fit un grand nombre de legs à des serviteurs fidèles. V. *Journal de la vie de S. A. R. mad. la duchesse d'Orléans*, par E. Deille, son secrétaire, 1822, in-8; et la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, Lebourg, 1800, in-8.

ORLÉANS (ANTOINE-PHILIPPE d'). V. MONTFERRIER.

ORLÉANS. V. DORLÉANS (Louis); DORLÉANS (P.-Joseph); DORLÉANS (L.-F.-G. de LA NOTTE); DENOIS, HENRIETTE d'ANGOLEMAINE, CHARLOTTE de BAVIÈRE, MONTFERRIER, RUTHELIN.

ORLERS (JEAN), secret, de la ville de Leyde en 1678, a laissé en huit, une *descript.* curieuse et savante de la ville de Leyde, dont il était magistr.; la prem. édit. est de 1674, la deuxième de 1681, Leyde, 2 vol. in-4. On a encore de lui : *Généalogie des comtes de Nassau*, dont le trad. français parut à Leyde, 1615, in-fol.; et *Descript. histor. des victoires de terre et de mer remportées par Maurice de Nassau* (en holland.), Leyde, 1610, in-fol.

ORLEY (BERNARD VAN), peintre flamand, né à Bruxelles en 1590, alla fort jeune en Italie, où il devint élève de Raphaël. De retour dans sa patrie, il fut employé par Charles-Quint et le prince de Nassau, et donna à ses compositions, un éclat et une correction dignes de l'école d'où il était sorti. On cite entre autres son beau tableau du *jugement dernier*, placé dans la chapelle des seigneurs à Aover. — Richard van ORLEY, parent du précédent, né à Bruxelles en 1651, m. dans la même ville en 1732, se fit une réputation comme peintre en miniature, et fit paraître en dessin une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Il grava aussi à l'eau-forte plusieurs pièces d'après Luca Giordano, Rubens et quelq. autres maîtres. — Jean van ORLEY, frère du précéd., se distingua également comme

peintre et graveur. Il a fait plus. tableaux estimés pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de lui 28 sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle. Le Musée royal de Paris possédait de lui une *Ste Famille*, tableau qui a été rendu à l'emp. d'Autriche en 1815.

ORLOFF (GAÛCOINE), gentilhomme russe, né vers 1750, servit d'abord dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du gr.-maître de cette arme, le comte Schouvaloff. Après une aventure galante avec la princesse Kourakia, maîtresse du même comte Schouvaloff, il était sur le point d'être exilé en Sibérie, lorsqu'il fut sauvé par une haute protection. Son aventure, ayant fait un grand éclat à St-Petersbourg, avait retenti jusque dans la retraite où vivait la grande-duchesse Catherine (v. CATHERINE II, de Russie). Cette princesse désira voir le jeune officier, et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff, secondé par ses trois frères, surtout par Alexis, l'un d'entre eux, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. Favori de l'impératrice, il devint grand-maître de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Catherine II supports les temps ses insinuations et ses ruses ambitieuses, et lui proposa un mariage secret auquel il eut la maladresse de se refuser. Virement piqué de ce refus, l'impératrice s'en vengea en faisant choisir d'un autre favori; mais Orloff, en perdant la faveur, reçut 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un mobilier magnifique et une terre de 6,000 paysans. A ces conditions, il consentit à voyager, avec le titre de prince, en France, en Italie et en Allemagne, éclipant par son luxe les plus grands seigneurs. Ramené plus, fois par l'ambition vers le trône sur lequel il s'était flatté de monter, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin (v. ce nom), le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et mourut en 1783, dans un horrible état de démence à Moscou, où il avait reçu l'ordre de se rendre. On a dit que Potemkin l'aurait fait empoisonner; mais d'autres ont pensé avec raison que c'eût été pour le nouveau favori un crime tant-à-fait inutile. — Alexis ORLOFF, frère du précédent, amiral, commença par être simple soldat aux gardes russes, dans le régiment de Preobiasinski. Doué de la force d'Hercule, d'une taille de géant, d'une audace à toute épreuve, il contribua puissamment à la révolution de 1762, qui mit le sceptre impérial dans les mains de Catherine, et fut, dit-on généralement, l'un des trois statuts du tsar Pierre III (v. ce n.). Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice, qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieut.-colonels dans la garde. Lors de la guerre entre la Russie et les Turcs, Alexis fut nommé amiral sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire nos chaloops. Ce fut lui qui dirigea les expéditions de la Morée et de l'Archipel. Guidé par les conseils d'un officier anglais nommé Elphinstone, il remporta la célèbre victoire navale de Tchesmé, sur les côtes de l'Asie-Mineure, qui lui valut le surnom de *Tchesmehinski*. Il donna ensuite une oouvelle preuve de son dévouement à Catherine en enlevant de Rome, où le prince de Radzivil l'aurait conduit, la jeune princesse Tarakooft, fille de l'impératrice Elisabeth, et, après l'avoir épousée secrètement, en l'emmenant en Russie, où elle prit dans un cachot. La se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff, qui continua de jouir de la plus grande faveur jusqu'à la m. de Catherine II. Le premier soin de Paul I^{er}, à son avènement au trône impérial, ayant été de réhabiliter la mémoire de son père, il tira de ses meurtriers, dont deux, Alexis Orloff et Baratsinski, existaient encore, une vengeance bien remarquable: il ordonna qu'ils traînaient les coins du drap funéraire. Pendant trois

heures que dura la cérémonie, tous les regards demeurèrent fixés sur eux comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis 35 ans auparavant. On croyait que l'emp. ne s'en tiendrait pas à cette punition ; mais il se contenta d'ordonner l'exil d'Alexis. Celui-ci partit alors pour l'Allemagne, où il vécut pendant plus. années à Leipzig. Après le m. de Paul I^{er} il retourna à St-Petersbourg, et termina son existence dans cette ville en janv. 1803. — **OSLORF** (Grégoire-Wladimir), parent des précédents, conseiller-privé de l'emp. de Russie, sénateur, m. à Pétersbourg en 1828, avait voyagé et séjourné long-temps en France et en Italie. On a de lui : *Mém. histor., polit. et littér. sur la révolution de Naples*, publiés par M. Ansary Duval, Paris, 1810-1821, 5 vol. in-8 ; 2^e édition, 1823 ; *Essai sur l'état actuel de la peinture en Italie*, ibid., 1823, in-8 ; et quelq. opuscules peu remarquables. On lui doit encore la publication des *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff, et imitées en vers français et italiens par divers auteurs, précédées d'une introduction française par Lémontey*, et d'une *préface italienne par M. Salfi*, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

ORME (ROBERT), histor. anglais, né en 1728 à Andjunga, ville de l'Hindoustan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de 2 ans, en Angleterre pour y être élevé. Après avoir terminé ses études, il revint dans l'Inde en 1742, fut placé dans une maison de commerce de Calcutta, puis entra en service de la compagnie des Indes. Il fit un voy. en Europe, en 1753, pour y donner au gouvernement anglais des renseignements importants sur la situation des affaires politiq. dans l'Hindoustan et le Bengale, fut nommé à son retour membre du conseil de Madras, contribua, par ses sages avis, au succès des armes anglaises, prit une part très active à toutes les opérations, et fut nommé gouver. éventuel de Madras. Obligé, par le mauvais état de sa santé, de s'embarquer pour l'Europe, il fut fait prisonnier dans la traversée, conduit à l'île de France, puis à Nantes, où il obtint sa liberté, en 1760. La compagnie des Indes anglaises le nomma son historiographe ; et il mit le plus grand zèle à s'acquitter de la tâche honorable qui lui était confiée. Il m. dans le comté de Middlesex en 1801. On a de lui en anglais : *Hist. de la guerre des Anglais dans l'Hindoustan de 1745 à 1763*, Lond., 1763-1776, 2 vol. in-4, avec cartes et plans (le premier vol. a été trad. en français par Targe sous le titre d'*Hist. des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, contrefait la même année à Amsterdam. Archambault a pub., au allem., un extrait de l'ouvr. entier sous le tit. de *l'Anglais aux Indes, d'après Orme*, Leipzig, 1786-88, 3 vol. in-8, traduit en franç. par L.-F. Koenig et par Lantier, Lonsanne, 1791, 3 vol. in-12) ; *Fragments histor. sur l'empire moghol, sur les Marattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis 1653*, Londres, 1782, in-8 ; ibid., 1805, in-4, avec une vie de Paul, et des cartes.

ORME (DE L'). V. DELORME.

ORMEA (CHARLES-FRANÇOIS-VINCENT FERRERO, marquis d'), ministre piémontais, né vers la fin du 17^e S. à Mondovì, d'une famille obscure, était juge à Cernagone lorsqu'il gagna la confiance du roi Victor-Amédée II, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il continua à jouir du même crédit sous Charles-Emmanuel, en faveur de qui son père, Victor-Amédée, avait abdicqué en 1730. Lorsque dans la suite Victor-Amédée, excité par les conseils de la comtesse de Spino, qu'il avait épousée, voulut essayer de remonter sur le trône, qu'il regretta, le marquis d'Ormea, oubliant son prem. bienfaiteur, ne songea qu'à l'intérêt de l'état, et provoqua contre ce prince les mesures les plus sévères. Parvint au faite des honneurs, il s'occupa de réformer les lois du royaume

et de terminer les longs différends des ducs de Savoie avec le St-Siège. Il décida Charles-Emmanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Gualstall. Dans la lutte qui l'engagea ensuite entre la France et la Sardaigne, Ormea provoqua la levée du siège de Coni, en introduisant un convoi et des renforts dans cette place, et m. l'année suivante, 1745. Infatigable dans le travail, doué d'un esprit pénétrant, le marquis d'Ormea montrait tout à tour de la hauteur et de la modération, et traitait les affaires de l'état comme les siennes propres. Il était à sa m. ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, grand-chancelier du royaume et d'épée du royaume de Sardaigne.

ORMESSON (OLIVIER LEFEVRE D'), intend. et contr.-général des finances, né en 1725, d'une famille déjà connue avant le règne de François I^{er}, fut appelé par le chancelier de Lhôpital au conseil du roi Charles IX, et, quelques années après, de l'administration des finances, quitta cet emploi en 1577, accepta plus tard une charge de président à la chambre des comptes, et fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le combla de marques d'estime et d'affection. Il m. en 1600. — André d'ORMESSON, 2^e fils du précéd., fut successivem. conseiller au parlement de Paris, conseiller d'état, et m. en 1665, dans la 80^e année de son âge. — Olivier II d'ORMESSON, fils d'André, mourut sur les traces de son père, et m. conseiller d'état en 1686. Nommé rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet (v. ce nom), il opposa une ferme et noble résistance aux ministres, qui voulaient absoudre la mort de l'accusé. Il fut aussi l'un des magistrats appelés en 1666 à composer les édits. ordonnances de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments du droit français. — André d'ORMESSON, fils du précéd., né en 1634, remplit d'abord différentes charges de magistrature avec la capacité et la probité qui étaient héréditaires dans sa famille, fut ensuite nommé intendant de Lyon, et m. dans cette ville en 1681. — Henri-François de PAUL d'ORMESSON, fils du précéd., né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut du même prince différ. missions honorables. Il m. intend. des finances en 1756. — ORMESSON (Louis-François de PAUL LÉVÊQUE D'), fils du précéd., né en 1718, élevé sous les yeux du chancelier d'Aiguillon, son oncle, fut d'abord av. du roi au Châtelet de Paris en 1739, puis av.-gén. du gr. conseil en 1741, av.-gén. du parlement dans la même année, président à mortier en 1753, enfin prem. président en 1788. Il ne jouit pas long temps de cette dern. place, et m. le 26 janvier 1789. Ce magistrat, aussi intégr. que laborieux et éclairé, fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avait conçu pour lui une profonde estime. En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, le roi, ne pouvant excepter de cette mesure le président d'Ormea, lui assigna pour résidence une maison que celui-ci possédait dans les environs du château royal de Choisy-sur-Seine. D'Ormea était membre honoraire de l'acad. des inscriptions et belles-lettres. Son éloge y fut lu par M. Dacier au mois de nov. 1789. Un autre éloge funèbre de ce magistrat fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet, et un troisième, composé par Gauthier, a été imp., 1789, in-8. — Anne-Louis-François de PAUL LÉVÊQUE d'ORMESSON DE NOYSEAU, fils du précéd., né en 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1770, et remplaça ensuite son père dans la charge de président à mortier lorsque celui-ci fut nommé prem. président. Nommé député de la noblesse de Paris aux états-généraux en 1789, d'Ormea de Noyseau se fit remarquer dans l'assemblée constituante par ses principes modérés, et signa la protestation du 15 septemb. 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, qui

Louis XVI lui avait confiés avant la révolution. Il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône et la mort du roi. Arrêté en 1793, il fut traduit au tribunal révolutionnaire après plus, mois de détention, et condamné à mort le 30 avril 1794 avec Bochart de Sarron (v. ce nom) et un gr. nombre de ses confrères. — Henri-François de PAULE LÉVÊQUE D'ORIGNOU D'AMBOISE, cousin-germain du précédent, avec lequel on l'a confondu, né en 1751, fut successivement, conseiller au parlement, maître des requêtes, intend. des finances, contrôl.-général et conseiller-d'état. Lors de la réforme de l'ordre judiciaire, en 1791, d'Ormesson d'Amboise, alors officier-supérieur dans la garde nationale parisienne, fut élu président d'un des tribunaux de la capitale, refusa en 1793 la place de maire, à laquelle il venait d'être élu à une immense majorité de suffrages, et se retira à la campagne. Ayant échappé de cette manière aux proscriptions de la terreur, il recueillit des fonctions municipales sous les gouvern. directorial et consulaire, et m. à Paris en 1807.

ORMOND (JACQUES BUTLER, duc d'), homme d'état anglais, né à Lond. en 1610, d'une ancienne et illustre famille irlandaise, conserva sa vie et ses talents à la rance des Stuart, fut le dern. appui de l'infortuné Charles I^{er}, et l'un des principaux aut. de la restauration qui replaça son fils Charles II sur le trône. Long-temps vice-roi d'Irlande, il s'appliqua à relever la commerce et l'agriculture trop négligées de cette province. Sous, en suite aux calades de la cour, il n'en conserva pas moins une fidélité inébranlable à Charles II et à ses fils, et emporta dans la tombe, en 1683, la réputation d'un homme d'état distingué et d'un général habile. La *Fie du duc d'Ormond* a été écrite en anglais par Th. Carte (v. ce nom). — OSMOND (Jacq. BUTLER, 2^e duc d'), petit-fils du précédent, né à Dublin en 1665, embrassa le parti du prince d'Orange, et jouit de la plus grande faveur sous son règne et celui de la reine Anne. Il se distingua à l'affaire de Vigo, gouverna quelq. temps l'Irlande, et fut nommé en 1713 généralissime des troupes anglaises dans les Pays-Bas. A la m. de la reine Anne, son penchant connu pour les Stuart le fit disgracier de George I^{er}. Condamné comme coupable de haute trahison, tous ses biens furent confisqués, et le duc d'Ormond, obligé de quitter l'Angleterre, rejoignit le prétendant à Saint-Germain. Il ne désespéra point de la cause de ce prince; mais il vit successiv., à la mort de Louis XIV et à la chute d'Alberou, s'évanouir toutes ses espérances, et m., retiré à Avignon, en 1747. Carte a écrit aussi la *vie* de ce deuxième duc d'Ormond. Les *mém.* pub. en Hollande sous son nom sont évidemment apocryphes.

ORNANO (ALPHONSE d'), maréchal de France, né en Corse vers le milieu du 16^e S., était fils du fameux Sanpietro (v. ce nom), et prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Il fut élevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur des princes de France, et se rendit en Corse, à l'âge de 18 ans, avec quelq. hommes et de faibles munitions pour soutenir la lutte que son père avait engagée avec les Génois. Sanpietro était m. dans une embuscade, les Corses proclamèrent son fils leur général, malgré son extrême jeunesse. Les de poursuivre une guerre douteuse, et n'espérant plus de secours de la France, Ornano ne tarda pas à entrer en accommodem. avec ses adversaires. Il stipula en 1568 une amnistie générale pour ses compatriotes, et sa sortie de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre sans qu'ils fussent censés bannis. Ayant réuni 300 Corses qui consentirent à suivre sa fortune, il passa en France, fut bien accueilli par Charles IX, et nommé colonel-général des Corses au service du roi. Il demeura attaché à Henri III pendant les troubles de la ligue.

Après l'assassinat du duc de Guise, Ornano fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprits disposés à la révolte. Il fut l'un des prem. à se ranger sous les drapeaux de Henri IV, contribua, avec Lesdiguières et le comte de Montmorency, à la submission des villes de Lyon, Grenoble et Valence, et fut envoyé contre le duc d'Espinois en Provence. Ses services furent récompensés par le cordon de l'ordre du St-Esprit, le titre de lieutenant-général en Dauphiné, et le bâton de maréchal de France. Il fut ensuite lieutenant-général de Guienne, et m. dans l'opération qu'on lui fit de la pierre en 1610. Henri IV appréciait le dévouement et la franchise d'Ornano, et l'avait admis dans son intimité. — OURNAN (Jean Baptiste d'), fils aîné du précédent, né à Sisteron en 1581, succéda à son père dans la place de colonel-général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère du Louis XIII, et suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa 16^e année, le désir d'entrer au conseil, afin de s'y introduire ensuite lui-même. Éloigné de la cour par suite de cette intrigue, Ornano y fut rappelé sur les vives réclamations de son pupille, qui le nomma bientôt premier gentilhomme de la chambre, intendant-général de sa maison, et obtint encore pour lui le brevet de maréchal du France en avril 1636. Richelieu, impatient à Ornano la résistance de Gaston aux volontés du roi, l'accusa d'avoir déterminé le frère du roi à contracter, avec une princesse étrangère, une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai de la même année (1636) il donna l'ordre d'arrêter le nouveau maréchal, qui se trouvait ainsi impliqué dans la conspiration du prince de Chalais (v. TALLEYRAND). Ornano fut conduit au château de Vincennes, et y m. le 2 sept. 1636. Cette fin si prompte fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. Sa famille s'adressa en France en 1694; mais une autre branche s'est continuée en Corse. La *Fie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandemens de Gaston, a été imp. sur un MS. de la bibliothèque de St-Germ.-des-Prés, à Paris, dans la *Conservatoire*, août et septembre, 1760.

ORNEVAL (N. d'), auteur dramatique, français, né vers la fin du 17^e S., m. à Paris en 1766, travailla pour le théâtre de la Foire St-Germain, soit seul, soit en société avec Lesage, Fausset, Lafont, Piron, Autreau (v. ces noms). On trouve la liste de ses pièces dans le tom. 2 de l'*Hist. du théâtre de l'Opéra-Comique*, de Desbœufmiers. d'Orneval a été aussi, avec Lesage, l'éditeur du *Théâtre de la Foire*, Paris, 1721-37, 9 vol. in-12.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), écrivain juif du 17^e S., né en Portugal, suivant Rodriguez de Castro, ou en Espagne, suivant l'abbé de Rossi, fut élevé dans la religion chrétienne, fit ses études à Salammanque, et devint profess. de philosophie dans l'université de cette même ville. Il cultiva ensuite la médecine, et en donna des leçons à Séville; mais ayant eu l'indiscrét. de faire connaître son attachement au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, où il resta trois ans. Étant passé en France, après sa captivité, il enseigna quelque temps la médecine à Toulouse. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il abjura solennellement la religion catholique, et exerça la médecine le reste de sa vie, et m. vers 1687. On a de lui trois écrits en latin, pub. et réimpr. par Ph. de Limborek, dans son livre int. de *Veritate religionis christianae*, etc., Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8; *Certamen philosophicum propugnatum veritatis divinae ac naturalis*, etc., Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12; ouvr. dirigé contre le système de Spinoza (v. ce nom); trois autres ouvr. MS. en espagnol, réunis en un vol. in-fol., conservé dans la bibliothèque des Pères de la Mer à Madrid. On peut consulter sur Orobio, les *Escripciones rubricas españolas* de Rodriguez de Castro; le *Diccionario storico degli*

autori ebrei de Palibé de Rossi; la Biblioth. hebr. de Wolf, et la Biblioth. judaïque anti-chrétienne de Rossi.

ORODES ou mieux QUORODES, roi des Parthes, fils de Phraate III, né dans le 1^{er} S. ar. J.-C., succéda à son frère Mithridate III, après l'avoir assassiné. Ce fut lui qui, après la défaite de Crassus par Surena (v. ce nom), fit fonder, dit-on, de l'ord dans la bouche du consul romain, tombé au pouvoir du vainqueur, en lui reprochant son avarice (v. Crassus). Ce prince étant vieux et malade, choisit pour son successeur Phraate, l'un de ses fils, qui le fit assassiner en l'an 37 ar. J.-C. On a des médailles d'Orode, sur lesquelles on peut consulter l'*Imperium arscacidarum* de Vaillant, et l'*Iconographie grecque* de Visconti.

OROLOGGI. V. DORDIS.

ORONCE-FINE. V. FINÉ.

ORONO, chef d'une tribu d'Indiens sur les bords de la rive Penobscot, dans le territoire de Massachusetts (Amérique septentrion.), né vers la fin du 17^e S., m. ce 1801, à l'âge de 130 ans, avait fait avec le gouvernement des Etats-Unis, à l'époque de la guerre entre les colonies anglo-américaines et la métropole, un traité qu'il observa religieusement; et il se rendit utile à ses alliés par sa coopération franche et loyale. Sa tribu avait été convertie à la foi chrétienne par des missionnaires, et possédait une église pour le culte. Oronce conserva ses facultés intactes dans un âge très-avancé; et sa femme m. en 1809, âgée de 115 ans.

OROSE (PAUL), historien, naquit vers la fin du 4^e S., à Tarragone, suivant l'opinion la plus générale, ou à Braga, en Portugal, suivant quelques écrivains de cette nation. S'étant destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique, il alla trouver St Augustin à Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Il entreprit ensuite le royaume de Palestine, pour consulter St Jérôme sur l'origine de l'âme. Pendant son séjour à Bethléem, il fut invité d'assister à un synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélagus (v. ce nom). Le rôle qu'il joua en cette occasion indisposa l'évêque de Jérusalem, nommé Jean, qui l'accusa de blasphème. Orose se défendit par l'écrit intitulé *Apologeticus de arbitrii libertate*, où il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pélagiens. Orose retourna ensuite près de St Augustin, et travailla, par les conseils de ce doct., à un ouvrage destiné à répondre aux plaintes des pieux qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les maux qui affligeaient l'empire. On ignore l'époque de la m. d'Orose. Son grand ouvrage, dont nous venons de parler, intitulé *Historiarum adversus paganos lib. VII* (depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C.), a été imp. pour la première fois, sur de bons Mss., à Augsbourg, 1471, in-4. Cet ouvrage est rare et recherché : plus, autres édit. ont paru dans les 15^e, 16^e et 17^e S. Le plus commode est celle donnée par Sig. Havercamp, avec des notes, Leyde, 1738, et avec un nouveau frontispice, 1767, in-4. L'hist. d'Orose a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduction franç., pub. à Paris, Vézard, 1491, in-fol., que Mercier de St-Leger attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée. Nous devons citer parmi les traduct. en d'autres langues, la version anglosaxonne faite par le roi Alfred-le-Grand, à la fin du 9^e S., et qui parut pour la première fois, avec une nouvelle version anglaise, par les soins de Barrington, sous le tit. : *The anglo-saxon version from the histor. Orosius by Alfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8. L'hist. d'Orose, dit le sarrasin Weiss, ne doit être consultée qu'avec défiance, parce qu'elle recferme une foule de faits, qui n'ont d'autre fondement que des tradit. populaires.

ORPHÉE, poète, musicien et fondeur, de quel-

ques cérémonies religieuses, a été regardé quelquefois comme un personnage imaginaire. Il est juste de dire qu'on a déduit sur son compte quelques fables; mais elles ne doivent pas nous faire conclure qu'il n'a point existé. Il faut savoir faire la part de la vérité et du mensonge. S'il n'y eût jamais d'Orphée qui traînât à sa suite les arbres et les rochers, qui suspendit la course des fleuves, qui vit les héros féroces s'attrouper autour de lui pour l'entendre, enfin qui pénétrât jusqu'aux enfers pour en tirer son Eurydice, la regarder, malgré la défense singulière du capricieux Pluton et la perdre encore, il est bien certain qu'il eût été un homme de ce nom. Homère, Hérodote, Hésiode, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, Isocrate, Pausanias, nous l'attestent. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siège de Troie, et que son père était Oëagre, l'un des rois ou chefs du pays. Ses talents et son génie lui ont fait donner pour mère, tantôt Galliope, tantôt Polymnie. C'est ainsi qu'on l'a supposé aussi fils d'Apollon. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea ensuite en Egypte, rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée et institua les jeux de Cérès-Eleusine et de Bacchus, qui furent appelés de son nom jeux orphiques. La m. de son épouse Eurydice le jeta dans une douleur telle qu'il rompit tout commerce avec les humains : les femmes de Thrace, furieuses de le voir dédaigner tout leur sexe, le mirent en pièces, s'il faut en croire les poètes. Les hymnes d'Orphée, qui renfermaient toute sa doctrine, s'altérèrent insensiblement, quoique conservés parmi ses disciples, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer de son nom. Les autres ouvrages qu'on lui a attribués, sont également d'écrivains très-postérieurs. Ils ont été pub. pour la première fois, à Florence en 1500, in-4. Cette édit. très-rare, a servi de base à celle de Venise, Aldé, 1517, in-8. André-Chr. Eschenbach en a donné une édit. bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, Utrecht, 1689, petit in-8; mais la plus complète est celle qu'a publiée M. Godefroy Hermann, sous le tit. d'*Orphica*, Leipzig, 1805, in-8. Les ouvrages attribués à Orphée ont été trad. en latin dès 1519, par Crivello, poète milanais. Ses Hymnes ont été réunis avec ceux d'Anacréon, Paris, 1615, in-4; trad. en latin par Jos. Scaliger et Frédéric Morel.

ORRESTE (PÉDRO), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550 à Monte-Alegre, dans le royaume de Murcie, mort à Tolède en 1644, fut élève du Greco, imita la manière du Bassan (v. ce nom), et composa un grand nombre de tableaux conservés dans les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Le musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître, la Famille de Jacob et des Bergers gardant les moutons : ils ont été rendus au roi d'Espagne en 1815. Orreste est plus célèbre distingué.

ORRERY, comte de CORK. V. BOYLE.

ORSANNE. V. DOSSANNE.

ORSATO (SEBASTIO), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une famille patricienne, se distingua par des succès précoces et un goût décidé pour les investigations archéologiques. Il obtint la chaire de physique dans l'université de sa patrie en 1670, et m. en 1678, décoré du titre de chancelier de St-Marc. On a de lui : *Serium philosophicum ex variis scriptorum naturalium floribus collectum*, Padoue, 1635, in-4; *Monumenta patavinum*, etc., ib., 1632, in-fol.; *Cronologia degli reggimenti di Padova*, etc., ib., 1666, in-4; *i Marini eruditi*, etc., ib., 1669, in-4; *de notis Romanorum Commentarius*, etc., ib., 1672, in-fol.; *Isidori di Padova*, etc., ib., 1678, in-fol., et quelques autres écrits moins remarquables, dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 13.—ORSATO (J.-B.), antiquaire de la même famille, né

à Padoue en 1673, professa la médecine dans cette ville, et y m. en 1720. On ne connaît de lui que quelq. dissertat. latines et italiennes, insér. dans le *Giornale de' letterati di Padova*, t. 35, et dans la *Galleria di Minerva*, tom. 6.

ORSELLI (LAURENT), juricons., d'une anc. et noble famille de Forl., vivait dans le 17^e S. On a de lui un ouv. en 3 vol., intitul. : *Examen apum, sive conclusionum legalium, quæ ingenuis delibator fuerant ex floribus decisionum rotalium totius orbis, et præcipue Romanæ Rotor*, etc.

ORSEOLO (PIERRE I^{er}), doge de Venise, provoqua la chute de Candiano IV, auquel il succéda le 12 août 976. Il gouverna glorieusement la république lorsque les éloquentes prédications de St Romanald, foudat. de l'ordre des camaldules, lui inspirèrent un si vif désir de retraite, qu'il s'enfuit du palais ducal en 978, pour suivre les missions, dans le couvent de St-Michel en Gaucogne. Il y vécut 19 ans dans la pénitence, et m. révérent comme un St.

— ORSEOLO (Pierre II), fils du précéd., devint duc en 991. Son règne fut signalé par la soumission de la Dalmatie et de l'Éstrie. Il m. en 1009. — Othion ORSEOLO, fils du précéd., lui succéda par un droit qu'il regardait comme héréditaire. Il avait eu pour parrai l'emp. Othion III, avait épousé la nièce de St Etienne, roi de Hongrie, et en conçut tant d'orgueil qu'il devint odieux à ses concitoyens, qui le chassèrent en 1023. Il m. à Constantinople en 1032.

ORSI (LELIO), peintre italien, né à Reggio en 1511, fut aussi connu sous le nom de *Leho di Novellara*, ville où il passa la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, oublié par le plupart des biographes italiens, a été vengé de ce silence injuste par Tiraboschi (v. ce nom), qui lui a consacré une notice très-détaillée. Orsi avait exécuté à Reggio et à Novellara plus. belles fresques, dont on regrette les pertes. Il existe peu de tableaux de lui. Le musée du Louvre en possédait un représentant J.-C. qui, à la prière de la Vierge, de St Joseph et d'un évêque, délivre une âme du purgatoire. Ce tableau a été rendu en 1815. Tiraboschi accorde à ce peintre l'épithète du clair-obscur, l'empâtement, des couleurs et un dessin gracieux. Il m. à Novellara en 1587.

— Benedetto Orsi, né à Pescie en Toscane, dans le 16^e S., s'est fait un nom par son beau tableau de St Jean l'Évangéliste. — Prosper Orsi, peintre romain, né vers le milieu du 16^e S., fut employé dans tous les travaux que Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Lié d'abord avec le Juseppin (v. ce nom), il devint l'un de ses adversaires les plus acharnés par les insinuations du Caravage (v. ce nom). Il m. à Rome en 1635. — Orsi (Jean-Joseph), né à Bologne en 1652, m. en 1733, cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, et la poésie. On a de lui une *defense* de quelq. auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours; des *sonnets*; des *pastorales* et quelq. autres pièces de poésie; des *lettres*, et une traduct. lat. de la *Parabole de Louis de Sales* par le P. Baffier, jésuite.

ORSI (JOSEPH-AUGUSTIN), card., né à Florence en 1693, entra d'abord dans l'ordre de St-Dominique, enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St-Marc dans sa patrie, devint ensuite membre de plus. congrégat. à Rome, secrétaire de l'index, maître du Sacre-Palais en 1749, et cardinal de la promotion de Clément XIII en 1759. Il m. à Rome en 1761. On a de lui plus. ouv., dont les plus remarquables sont : une *Histoire ecclésiastique* (qu'on peut regarder comme la contre-partie de celle de Fleury), Rome, 1746-1762, 21 vol. in-4 (continué par Phil.-Ange Beccetti, en 17 vol.); de la *Puissance du pape sur les conciles généraux et particuliers canons* (en latin), 1746, 3 vol. in-4; de l'*Infaillibilité et de l'Autorité du pontife romain*, etc. (en ital.), 1741, in-4; de l'*Origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains* (en ital.),

1742, Fabroni à pag. une *Fie du cardinal Orsi*, Rome, 1767.

ORSINI, nom d'une famille illustre et puissante en Italie, dès le 11^e S., plus connue en France sous le nom des *Orsini*, est célèbre dans l'hist. par sa longue rivalité avec la famille des Colonna. Imposant tour à tour des souver. pontifes à l'Eglise, ces deux familles régèrent long-temps dans Rome. La famille Orsini, alliée à celle de Médicis, étendit ses possessions dans l'état de l'Eglise, et se dédommagea ainsi de ce qu'elle avait perdu dans le roy. de Naples, où plus. de ses membres s'étaient distingués dans la profess. des armes. — Nicolas ORSINI, comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambray, né en 1442, acquit une gr. réputation militaire au commencement du 16^e S., dans un âge assez avancé. Mis à la tête des armées vénitienues, il mérita le surnom de *Fabius*. Associé avec le célèbre Barthélemy Alvano (v. ce nom), il perdit à la vérité la fameuse bataille d'Agnadell (14 mai 1509); mais resté seul général en chef, il rassembla de nouvelles troupes, leur inspira une grande énergie, reprit Padoue dans la même année, la défendit avec succès contre l'emp. Maximilien, et m. l'année suiv. (1510) à Lunigo, par suite des fatigues de la guerre. Le sénat vénitien lui fit ériger une statue dans l'église de St-Jean et de St-Paul, où son corps fut inhumé. — ORSINI (Lorenzo), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, cousin du précéd., se mit comme lui à la soldé des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambray, forma le prem. un corps d'infanterie ital., en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols, signala sa valeur au siège de Bergame, accusa Alviano de l'avoir sacrifié en cette occasion, passa en 1515 au service de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbain. Après la m. de Léon X, Lorenzo Orsini passa au service de François I^{er}, et fit pour lui une guerre de partizan en Italie. Il se distingua ensuite dans les défenses de Marseille et de Rome contre le comte de Bourbon; et lorsque la capitale de la chrétienté fut prise, il se retira à Barletta, et m. en 1536.

ORSINI (FELVIO), avant antiquaire et philolog., fils naturel d'un command. de l'ordre de Melite, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère à laquelle sa mère était réduite, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastiq., il fut nommé biblioth. du cardinal Farosée, honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII, et lié avec plus. savans italiens contemporains. Il consacra toute sa fortune à la fondat. d'un magnif. cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Fornese, neveu de son preteux, et m. en 1600. On a de lui : *Virgilii collationes scriptorum graecor. illustratae*, Avers, 1568, in-8; *Leuvenica*, 1747, in-8 (cette dern. édit. est plus étendue que la prem.); *Familiar romanae quæ reperiantur in antiquis numismatibus*, etc., Rome, 1577, in-fol.; *Paris*, 1663, in-fol., corrigé et aug.; *Imagines et elegia virorum illustrium et arduorum, ex antiquis lapideis et numismat. expressa*, Rome, 1579, in-fol., rare; Avers, 1593, 1606, in-4, avec pl. (trad. en franç. par Baudouin de Dairval, sous ce tit. : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4); et plus. autres ouv., tant impr. que MS., sur lesquels on peut consulter le *Pantheon* de Rossi, les *Eloges des hommes savans* de Teusner, tom. 4, et la notice que L.-A. Millin a consacrée à Orsini dans le *Magasin encyclopéd.*, 1811, 3^e vol., p. 96-113.

ORSINI. V. BENOÎT XIII ET URBAIN.

ORTA (GARCIA DE). V. HOATO.

ORTE (N., vicomte d'), gouvern. de Bayonne à l'époque de la St-Barthélemy, est un de ces hommes qu'un seul jour, une seule action a immortalisés.

sans qu'ils aient songé à autre chose qu'à remplir leur devoir. L'histoire a inscrit dans ses fastes le brillant que ce vertueux citoyen décrivit au roi Charles IX, dont il avait reçu l'ordre d'élever tous les calvinistes de son gouvernement. Nous retracerons ici cette réponse si courte et si noble : « Sire, j'ai communiqué la lettre de votre majesté à la garnison et aux habit. de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bougresu. »

ORTEGA (JEAN DE), enseigne de la marine espagnole au commencement du 17^e S., a laissé : *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el auro número y la especie y luna y mareas*, Cadix, 1624. — Un autre Jean de ORTEGA, dominic. aragonais, a composé un traité d'arithmétique, réimp. depuis avec des correct. sous le titre de *Tratado utilissimo da aritmetica, da novo emendado por Juaz Lagarto y antes por Gonzalo de Butto*, Grenade, 1563, in-4. — C'est enfin à un troisième Jean de ORTEGA, qu'a été quelquefois attribué le *Lazarillo da Tormes*.

ORTEGA (CAIMIN GOMEZ DE), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études à Bologne, en Italie, devint profess. au jardin royal de botan. de sa patrie, et m. en 1810, membre des académ. de méd. et d'hist. On a de lui un assez gr. nombre d'ouv., dont plus. ont contribué à répandre en Espagne le goût de la botanique. Les principaux sont : *Tratamen poeticum, seu de Laudibus Caroli III.*, etc., Bologne, 1759, in-4; *Commentarius de ciendis*, Madrid, 1761; trad. la même année en espagnol; *Tebulis botanicae*, ibid., 1773, in-4; *Tratado de las Agnas terminales del Trilo de Madrid*, 1778, in-4; *Instruccion sobre el modo mas seguro y acuminen de trasportar plantas vivas*, ibid., 1779, in-4; *Historia natural de la malagueta*, etc., ibid., 1780, in-4; une continuat. de la *Flora española de Jos. Quar.* tom. 5 et 6, ibid., 1784, in-4; *Cursus elementar. botanicae*, etc., 1785, in-8; *Sex novarum arborum plantarum horti regis botanici matritensis*, etc., in-4, 1797-98-1800, en dix part. Ortega a trad. en espag. le *Poyage du commodore Byron autour du monde*, etc.; le *Poyage autour du monde* par Megellan et Sch. del Cano; plus. ouv. de l'agronome Duhamel du Monceau (v. ce nom), et de l'physicien Sage (v. ce nom). Leclercq a donné le nom d'*ortegia*, à un genre de plantes de la famille des caryophyllées.

ORTEL ou OERTEL (ABRAHAM), en lat. *Ortelius*, savant géographe, surnommé le Ptolémée de son siècle, né à Anvers en 1527, parcourut, au sortir de ses études, les Pays-Bas, une partie de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et l'Italie, recueillit dans ses voyages des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet des plus curieux de l'époque, s'appliqua ensuite à l'étude de la géographie, et conçut le prem. l'idée de réunir les cartes pub. jusqu'alors par différents aut. Ce recueil ou atlas obtint le plus grand succès, et lui valut en 1575 le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Il m. en 1598. On a de lui : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. : c'est l'édit. originale de son atlas, qui a été trad. en ital., en espag. et en franç.; *Synonyma geographica*, Anvers, 1578, in-4; 2^e édit. pub. sous le nouv. tit. de *Theatrum geograph.*, ibid., 1595, in-fol.; *Theatri orbis terrarum parergon, seu veteris geographiae tabula*, Anvers, 1595, 1609, 1624, in-fol., et réuni aussi à l'atlas universel du même aut.; *Itinerarium per nonnullas Gallia Belgica partes*, Anvers, 1584, in-8; réimp. avec quelq. opuscules de Poullenger, Léna, 1684; *aurei sacri Imago*, etc., Anvers, 1595, in-4, 6g; *Deorum deorumque Capita, à veteribus numismatib.*, Anvers, 1593, in-4.

ORTIGÜES ou DE LORTIGÜES (ANRIAS D'), poète franç., né à Apt en Provence l'an 1570, servit avec distinction dans les armées royales contre

les ligueurs, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblans. Ce poète avait de la verve et beaucoup de naturel, et Malherbe composa ce quatrain pour mettre en tête d'un recueil de ses vers :

Vous dont les ceintures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre sa moque de vous,
Mars et les Muses le défendent.

On a d'Ann. d'Ortigues : *la Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12; *Poésies div.*, etc., ded. au roi, Paris, 1617, in-12; *le Discart du sieur de l'Ortigues, sur le mépris de la cour*, ibid., 1637, in-8.

ORTIZ (ALPHONSE), chanoine de Tolède vers le milieu du 15^e S., se livra à l'étude des sciences ecclésiast. et composa divers traités succès matières. Le cardinal Ximenes, connaissant sa capacité, le chargea de rédiger et de revoir la Liturgie mosarabique. Il m. vers 1530. On a de lui : *Misalo mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec notes. préface; *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, ibid., 1502, petit in-fol.; *de la Herida del rey don Fernando al Catholico. Consolatorio á la princesa de Portugal; Oracion á los reyes católicos*, en espagnol et en latin; quelq. autres opuscules peu remarquables, en espagnol, impr. tous ensemble, Séville, 1493, in-fol. — ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précéd., né au village de Villa-Robledo, fut successivem. vicair. général de Talavera, et ensuite théologal, et vicair. général de Tolède. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : *Itinerarium Adriani PT. et Hispania Romanæ usque*, etc., Tolède, 1548, in-8; *Descriptio graphica summi templi toletani*, Tolède, 1544, in-8.

ORTLOB (JEAN-FRÉDÉRIC), doct. en méd., né en 1661 à Oels en Silésie, mort en 1700, remplit à Leipzig le chaire extraord. d'anatomie et ensuite celle de médecine, fut associé à l'acad. impériale des Curieux de la Nature, et obtint la titre de médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe. On a de lui : *Historia partium corporis humani*, Lipsig, 1691, in-4; *Dissertatio de vescentibus*, ibid., 1695, in-4; *Historia partium et æconomia hominis secundum naturam, seu Dissertationes anatomico-physiologicae in academico lipsiensi publicè ventilatæ, et à usum phylatrorum collectæ*, ibid., 1696, in-4.

ORTON (JOS.), théolog. anglais non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, m. en 1783, a laissé plus. ouv., parmi lesquels il suffira de citer : *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; *Discours sur plusieurs sujets de piété*, in-8; *Exposition pratique de l'Ancien-Testament*, 6 vol. in-8.

ORTWINUS. V. GRATIUS.

ORVAL (GILLES D'), religieux de l'ordre de Cîteaux réformé, né à Liège, florissait dans le 13^e S. On a de lui une *Histoire des évêq. de Tongres et de Liège*, depuis St Maternus jusqu'en 1246, qui fait partie de la collection des *Historiens de Liège*, qu'a donné Chapeauville en 1622.

ORVAL (l'abbé d'). V. MONTGAILLARD.

ORVILLE (JACQUES-PHILIPPE D'), sav. littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, s'éloigna de bonne heure des dispositions remarquables pour la littérature, auxquelles son père, riche négociant, se vit forcé de céder. Le jeune d'Orville, après avoir fait d'excellentes études sous des professe. renommés, parcourut successiv. l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, et se lia avec un gr. nombre de person. célèbres dans ces divers contrées. De retour en Hollande, vers 1730, il fut nommé profess. d'humanité à l'université d'Amsterdam, remplit cette chaire avec une haute distinction jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volon-

airement pour travailler sans obstacle aux différends contr. qu'il avait commencés. Il m. de la pierre en 1751. Dès 1732, il avait été le collaborateur de Burmann dans la rédaction du recueil périodique int. *Miscellanea Observationum*. Resté seul rédact. en 1750, il continua ce rec. sous le tit. d'*Observat. miscellana. et critica nova*. Les premières observat. sont en 10 vol. : la seconde en 12 tom. ou 4 vol. Londres et Amsterdam, 1730-39. Amst'rd. 1750-51, 14 vol. in-8. (Les art. qui appartiennent à d'Orville sont signés d'un B.) On a en outre de ce sav. littér. : un *Poyage en Sicile*, publié par P. Burmann II, sous le tit. de *Stacula*, Amsterdam, 1764, in-fol., fig. ; et des édit. d'un gr. nombre d'auteurs grecs et romains, avec des comment. ou des notes. Le catalogue des MSs. qu'il a laissés et qui sont aujourd'hui partie de la biblioth. Bodléienne, a été impr. sous ce tit. : *Codices MSs. et impressi cum notis MSs. olim Orvilliani*, qui in biblioth. Bodléianâ... edidit, 1806, in-4. — Pierre d'ORVILLE ; frère du précéd., m. en 1739, avait composé des vers latins, dont Jacques Philippe a donné une belle édit., 1740, in-8. — Nicolas-Philippe d'ORVILLE, parent des précéd., a laissé un *Recueil de dissertations chréti., morales et historiques*, en 30 vol. in-fol. MSs., mentionné dans le Catalogue des MSs. de Miboncau, publi. à Paris en 1770.

ORVILLE (CONTANT d'). V. CONTANT.

ORVILLIERS (Louis GUILLOUET, comte d'), lieut. général, ou vice-amiral de la marine royale de France, né à Moulins en 1708, était lieutenant d'infanterie, lorsqu'il passa dans la marine en 1728, en qualité de garde. Après plusieurs campagnes sur divers vaisseaux ou frégates, dans les mers de l'Amérique septentrion., il obtint la croix de St-Louis en 1746, et le grade de capitaine de vaisseau en 1754. Vers le commencement de 1777, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et reçut le commandem. de l'armée navale qui était réunie à cette époque dans le port de Brest et qui formait trois escadres. Ce fut avec cette flotte qu'il triompha de la flotte anglaise, l'emporta sur l'amiral Keppel (v. ce nom), le 27 juillet 1778. L'année suiv., il fut chargé d'opérer une descente sur les côtes d'Angleterre, conjointement avec une flotte espagnole ; mais dev. évidemment le forcé de rentrer dans le port de Brest, au mois d'octobre de la même année, 1779, il donna alors sa démission et se rendit à Rochefort, où il obtint sa retraite définitive. Quelq. mois après, en 1783, il se retira au séminaire de St Magloire, et y resta jusqu'à la révolution. Ayant quitté la France à cette époque, il finit ses jours en pays étranger. On ignore l'époque et le lieu de sa mort.

ORY (François), juricons., fils d'un libraire de Paris, suivit quelque temps le barreau de cette capit., vint ensuite occuper une chaire de droit à Orléans, et m. en 1657. On a de lui, sous le pseudonyme latin d'*Osius*, différents ouvrages dont les plus importants sont : *Disputationes ad Meritum, seu de variantibus Cujacii interpretationibus, in libris Digestorum disputationes* 53, Orléans, 1642, in-8 ; *Pactum renuntiatiois, seu de pacte detentibus instrumentis adjecto*, 1644, in-4. F. Ory fut l'ami du Philibert Orry en Orry, successivem. intendant du Soisson, de Perpignan et de Lille, contrôleur-général des finances, m. en 1747.

ORZECZOWSKI (STANISLAS), en lat. *Orichovius*, vrateur et écrivain célèbre, né en Pologne au 16^e S., sous le règne de Sigismund-Auguste, était chanoine de Premisla, lorsque au milieu des querelles religieuses de cette époque, il épousa la fille d'un gentilhomme dissident. Son évêq. le dégrad. du sacerdoce et l'excommunia. Mais après la m. de sa femme, Orzechowski ayant fait une profession de foi au synode de Petricovie, fut relevé des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce et député à la diète de 1561. On ignore l'époque de sa m. Il

a laissé : *Annales de la Pologne* (en latin), depuis la m. de Sigismund 1^{er}, trad. en polonais et impr. dans le *Chœur d'aut.* de cette nation, Varsovie, 1803-61 ; *Annales du règne de Sigismund-Auguste* (en latin), publi. en 1611 et réimpr. en 1712 avec l'Hist. polonoise de Dlugosz ; *Oratio finitima du roi Sigismund-Auguste* (en Polonais), Cracovie et Venise, 1548, réimpr. dans plus. collect. Ce dern. écrit fit donner à son aut. le surnom de *Démétrius de la Pologne*.

OSBECK (PIKRE), voyageur et naturaliste suédois, né vers 1720, fut placé, en 1750, à la recommandation du savant Linné, sur un vaisseau de la compagnie des Indes suédoises, en qualité d'aumônier : revenu à Gœttingbourg en 1752, il fut nommé prêtre ecclésiast. de Helsing, et m. en 1805, à l'âge de 83 ans. On a de lui, en suédois : *Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années 1750, 1751, 1752, avec des observations sur l'hist. nat., la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers*, Stockholm, 1757, in-8, fig. ; trad. en all. et en angl. ; plus. mém. ins. dans le rec. de l'acad. des sciences de Stockholm. Linné a donné le nom d'*Osbeckia* à un genre de plantes vivaces de la famille des mélastémées.

OSBORNE (FRANÇOIS), écriv. angl., né en 1589, m. en 1639, avait pris parti pour le parlem. et Cromwell dans la guerre civile de 1640, et occupé divers emplois publics. S'étant ensuite retiré à l'université d'Oxford pour y surveiller l'éducation de son fils, il a publi. divers écrits, parmi lesquels nous citer. : *Aviz à un fils*, qui eut un gr. nomb. d'édit. Tous les écusules d'Osborne ont été réunis en 1689, un vol. in-8, et en 1728, 2 vol. in-12. — Un autre OSBORNE (Jean) a trad. de l'angl. en franç. : *Pamela ou la Fierté récompensée*, de Richardson, Paris, 1743, 4 vol. in-12.

OSKRI-ELIEZER, rabbin de la synagogue de Venise, est aut. d'un *livre en langue hébraïque*, intit. : *Libet timentium explicatio DCXIII præceptorum legis moysicae*, Venise, 1605, in-4.

OSEB, fils de Beer, le 1^{er} des 12 petits prophètes dans l'ordre des Bibles, vécut sous les règnes de Jérobam II, roi d'Israël, d'Oaïa, Joatham, Achaz ou Eacchias, rois de Jude, et m., âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 av. J.-C. Sa prophétie est divisée en 4 chap. Les Grecs établirent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet. — OSEB II, fils d'Elia, dern. roi d'Israël, conspira contre Phécé, le tua et s'empara du trône ; mais il ne le garda que 6 ans : assiégé dans Samarie par Salmanassar, roi d'Assyrie, il fut pris et conduit en captivité dans la Médie, ainsi que les dix tribus d'Israël.

OSIANDER (ANDRÉ), célèbre théolog. protest., né en 1498 à Gumenhausen en Franconie, fit ses études à l'académie de Wittenberg, embrassa l'un des prem. la réforme de Luther, de vint pasteur de Nuremberg en 1523, se trouva à toutes les assemb. où furent discutés les articles de la profession de foi si connus sous le nom de confession d'Angsbourg, émit plus. idées nouvelles qu'il soutint avec emportem., et notamment celle sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'ostimo union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes (v. l'*Hist. des Variations*, etc., par Bossuet). Il enseigna publiquem. cette doctrine après le m. de Luther qui l'avait combattu, et m. d'épilepsie à Königsberg en 1559. Ses principes dominèrent en Prusse, où il s'était réfugié, et ses disciples y sont encore connus sous le nom d'*Osiandristes*. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. tombés aujourd'hui dans l'oubli, et dont on trouve les titres dans la *Biblioth. de Gessner*, dans les *loges* de Teisner, etc. Le seul qu'on cite encore, pour sa rareté, est intitulé *Harmonia evangelica* hb. 4, Bile, 1537, in-fol. — Luc OSIANDER, fils du précéd., dit l'*Ancien* (pour le distinguer d'un fils

qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, et publ. aussi un gr. nombre d'écrits théolog. oubliés aujourd'hui, né à Nuremberg en 1534, fut surintendant des églises du Wurtemberg, et m. en 1604. On a de lui beaucoup d'ouvr. de controverse, la plupart en allemand. — André OSIANDES, 2^e fils de Luc l'Ancien, né en 1562, fut chancelier de l'université de Tubingue en 1605, et m. en 1617. Plus. ouvr. théologiques qu'il a publ. ont eu le destin de ceux de son aïeul, de son père et de son frère. — Jean-André OSIANDES, probablement de la famille des précéd., théologien et philologue, né à Tubingen en 1622, professa la théologie à l'académie de cette ville, et m. prévôt de la collégiale en 1697. On a de lui: *de aeterna Hebraeorum, gentium et christianorum*, Tubingue, 1693. in-4; *Tractatus theologicus de magis*, ibid., 1687, in-4; des comment. sur plusieurs parties de la Bible; des notes sur le traité de Grotius, *de Jure belli et pacis*.

OSIAS ou OZIAS, V. AZARIAS.

OSIDIUS-GETA vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne l'an 47. C'est lui qui, suiv. Tertulien (*Lib. de præsceptis*, cap. 39), commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle centons, et composa une tragédie de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scriverius a publ. quelq. fragmens de cette œuvre ridicule dans sa collect. des anciens tragiques.

OSIO (FÉLIX), écrivain avant et fécond, ne à Milan en 1587, d'une anc. famille, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétor. à l'université de Padoue. Tout en composant des harangues, des discours, en remplissant de ses vers les recueils du temps, il s'occupait de publier la collection des hist. italiens du moyen âge lorsqu'il m. de la peste en 1631. Il a laissé en Mss. des poésies, des harangues, des panegyriques, etc. On peut consulter sur Osio le *Storia letterat.* de Tiraboschi, t. 8. Ses notes et remarques critiq. et hist., ont été publ. dans différens recueils, tels que le *Thesour. antiquitat. ital.*, les *rerum italicarum Scriptor.*, la collect. de Muratori, etc.

OSIRIS (mytholog.) fils de Jupiter et de Niohé, fit la conquête de l'Egypte, et épousa Isis. Il fut assassiné par son frère Typhon. On croit que les Grecs, ayant eu connoiss. du culte que les Egyptiens rendaient au soleil sous le nom d'Osisir, forgèrent à leur gré une généalogie à ce dieu-législateur, que les anciens Grecs croyaient être aussi le même que Bacchus. La vérité est qu'Osiris et Isis étaient des divinités purement allégoriques, emblèmes du soleil et de la terre.

OSIUS, évêque de Cordoue au temps du concile d'Elleberis (295), confessa la foi dans la persécution de Maximien, fut honoré par Constantin, et parut avec éclat au concile de Nicée. Mais l'empereur Constance, prévenu pour l'arianisme, l'exila à Sirimium, et parvint, à force de mauvais traitemens, à le faire signer au vieillard la formule dite de Sirmium. Osius revint dans sa ville épiscopale, et m. en 357 ou 358, après avoir témoigné un vif repentir de sa faiblesse.

OSMAN ou plutôt OTHMAN I^{er}, surnommé el Ghazy (le victorieux ou conquérant), fondateur de l'empire ottoman et de la dynastie des Osmanli, naquit à Soukout, en Bulgarie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.). Chef d'une tribu de Turko-mans établie dans l'Asie-Mineure, il partagea d'abord, avec plusieurs autres émirs ou princes, les débris de l'empire seljoukide qui venait d'être renversé en 1245. (V. MAÏMUP II), fit hatter monnaie dans la ville de Cassa-Hassar, s'empara d'une gr. partie de l'Asie-Mineure jusqu'à la mer de Mar-mar, et m. en 736 de l'hég. (1326 de J.-C.), après un règne glorieux de 27 ans. Ce prince conquérant, moins gr. par lui-même que par la dynastie qu'il fonda, a laissé une réputation de honte, de justice

et de modération, qui s'est conservée religieusement chez les Othomans. A l'événement de chaque nouveau sultan, le peuple de Constantinople et des provinces fait le souhait unanime et consacré, qu'il ait un règne heureux, une longue vie et les vertus d'Osman. — OSMAN ou OTHMAN II, 16^e sultan ottoman, monta sur le trône de Constantinople, à l'âge de 13 ans, après la déposition de Mustapha I^{er}, son oncle, l'an de l'hég. 1027 (1618 de J.-C.). La prem. année de son règne il envoya une ambassade au roi Louis XIII, en réparation de l'insulte faite l'année précéd. au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea ensuite des troupes sur la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand I^{er}, et marcha en personne contre les Polonois, en 1631, avec une armée formidable. La fureur aveugle des jansénistes ayant échoué contre la valeur d'un peuple qui combattait pour sa patrie et la liberté, les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sultan, qui de son côté les accusait avec raison d'être dégénérés. Osman voulut punir les jansénistes d'une paix onéreuse qu'il souscrivit la même année. Mais, prévenu dans ce dangereux projet qui lui avait été conseillé par Omar-Effendi, son ancien précepteur, il fut étranglé en 1632 (de l'hég. 1031), au château des Sept-Tours de Constantinople par les jans. révolt. qui remirent Mustapha I^{er} en posses. de l'empire. Le père Pacifique de l'ovins (V. PACIFIQUE) a publ. une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. — OSMAN ou OTHMAN III, 25^e sultan ottoman, succéda à son frère Mahmoud I^{er} en 1754, et signala son règne de 3 ans, par son incapacité, son indécision et sa cruauté. Il fit empoisonner 2 princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombage, déposa ou fit mettre à m. 6 gr.-vévays et autant de caïmaks, et m. presque subitement. En 1757, laissa le trône impérial à son cousin Mustapha III.

OSMAN-BEY (NEMSEY), renégat, était né en Hongrie vers 1740, d'une famille noble de ce pays. Etant retenu en service d'Autriche, il fut accusé d'avoir soustrait le caissier de son régim., dégradé et détenu long-temps dans une forteresse. Indigné de la rigueur du traitement, qui lui avait été infligé, il passa à Constantinople, prit le turban sous le nom d'Osman-Bey, et reçut, en considération de son rang, un appanage du gr.-seigneur. Une somme d'argent qu'il venait de recevoir le fit assassiner par ses domestiques en 1785. Il avait composé une collect. assez nombreuse de médailles, passées avec celle de M. Cousinery dans le riche cabinet du roi de Bavière à Munich.

OSMAN-TOPAL, V. TOPAL.

OSMOND (SAINT), né en Normandie dans la prem. moitié du 11^e S., était fils du comte de Sora. Il accompagna, en 1066, Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, et devint son chancelier, puis évêque de Salisbury en 1078. Il adoucit autant que possible les maux de la conquête, réforma la liturgie ecclésiastique, m. en odeur de sainteté en 1099, et fut canonisé en 1458.

OSMOND (N.), libraire à Paris, m. en 1773, est aut. d'un *Diction. topographique et critique des livres rares et singuliers*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8.

OSORIO (JÉRÔME), illustre écrivain portugais du 16^e S., né à Lisbonne en 1506, embrassa l'état ecclésiastique, et voyagea en France et en Italie pour y étudier la philosophie et les langues orientales qui pouvaient lui faciliter la connoiss. exacte des livres saints. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord les saintes lettres à Coimbra, fut nommé archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves, et obtint la confiance du roi Sébastien (v. ce nom), qu'il eut la douleur de voir succomber dans la dangereuse et chevaleresque expédition contre les Maures d'Afrique. Accusé de favoriser les prétentions de l'Es-

pagne sur le Portugal, il publia une apologie qui calma un peu la lueur du la malveillance, mais qui ne l'étouffa point. Il m. à Távira en 1580. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. sur des sujets philosophiques, théologiques, critiques et historiques qui tous ont été recueillis et impr. à Rome, 1692, 4 vol. in-fol. Le plus remarquable de ces écrits est celui intitulé : de *Rebus Emanuelis virtute et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571; Cologne, 1581, in-8; ibid., 1597, in-fol.; Colimbre, 1791, 3 vol. in-12; trad. en angl., 1752; et Simon Geulart (v. ce nom) en a donné une espèce de version en vieux franç. — JÉRÔME OSSIO, neveu du précéd., est auteur d'une vie de son oncle, mise en tête des *œuvres*, de ce dern. et de notes sur quelques-uns des écrits qui composent cette collection.

OSSAIGNE (RAYMOND d'), mériterait d'être placé, dans la mémoire des hommes, à côté des héros des Thermopyles. En 1479, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée de près de 40 mille hommes, s'avantant à grands pas dans la Picardie. Il était de la plus haute importance de retarder sa marche, et de lui faire perdre quelques journées. Raimond d'Ossaigne se jeta dans le château de Mannois avec 160 Gascons, y soutint plus de six semaines, 3 jours, et après avoir perdu presque tous ses compagnons, épuisé lui-même par 3 blessures, et ne pouvant trouver le m. qu'il cherchait, il tomba entre les mains de Maximilien, qui eut la lâcheté de le faire pendre.

OSSAT (ARNAUD d'), eard., né en 1536 dans le diocèse d'Auch, fils d'un opérateur de campagne, surmonta le double obstacle de sa naissance et de sa pauvreté, devint secrétaire de Paul de Foix, ambassadeur d'Henri III à Rome, puis commissaire d'Henri IV, pour obtenir du St-Siège l'absolution de ce prince. Le succès de cette négociation, aussi difficile qu'habilement conduite, lui valut l'évêché de Rennes et le titre de conseiller-d'état. De 1609, services, le divorce de Henri IV avec Marguerite de Valois qui fut encore son œuvr., lui méritèrent l'évêché de Bayeux et le chapeau de eard. Il m. en 1604. On a de lui un rec. de lett. adress. au minist. Vallerot, liv. considéré comme classique en diplomatie, impr. pour la prem. fois à Paris, 1624, in-fol. L. meilleure édit. est celle donnée par Amelot de la Houssie, Paris, 1697, 2 vol. in-4. M^{me} d'Arconville a publ. une *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8; elle y a inséré la traduct. d'un *mém.* remarqu. sur les effets de la ligue, écrit en ital. par le même cardinal.

OSSÉLIN (CHARLES-NICOLAS), avocat, membre de la convention nationale, né à Paris vers 1760, signala sa jeunesse par des écrits qui le précipitèrent avec ardeur dans la révolution qui venait d'éclater. Nommé député à la convention nationale, il vota le mort de Louis XVI, et poursuivait les émigrés et les girondins avec un acharnement qui inspira de la jalousie à Robespierre. Incarcéré en l'an 2 à Bicêtre, sous un léger prétexte de prévarication, il essaya vainement d'éviter l'échafaud en se donnant lui-même la mort. Osselin, doué par un caractère violent, n'était point cruel; il était susceptible au contraire de mouvements de sensibilité. Il avait fait paraître en 1792 un petit livre élément., sous le titre d'*Almanach du jur.*, in-18.

OSSENBECK (JOSEPH ou JEAN VAN), peintre et graveur, né à Rotterdam en 1627, m. en 1678, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, et fut int. dans ses compositions, la pureté de l'école italienne et la piquante originalité de l'école flamande. Son œuvre, comme graveur, se compose d'environ 60 pièces, dont 27 d'après ses propres dessins.

OSSIAN, célèbre bard écossais, parait avoir vécu dans le 2^e et dans le 3^e s., et avoir en pour père Fingal, roi de Morvon, qui défendait avec succès son pays contre les invasions des Romains.

Ossian suivit les traces de Fingal; et, dans une de ses premières expéditions en Irlande, épousa Eivralin, fille de Branno, roi de Riego, dont il eut un fils, nommé Oscar, qui périt par une trahison au moment où il allait être uni à la belle Malvina. Le malheureux père resta avec cette amante aussi malheureuse que lui, pour pleurer son fils, sa femme qu'il avait perdue depuis long-temps, et même la plupart de ses proches et de ses amis, qui lui furent enlevés par une horrible catastrophe. Enfin, il fut privé de la vue, et, pour comble d'infortune, il survécut à sa chère Malvina; il m. le dernier de sa race, chargé de chagrins et d'ennuies. Ses poésies, écrites en langue gauloise, demeurèrent, pendant 1400 ans, presque entièrement inconnues en Angleterre. Macpherson en traduisit en prose poétique anglaise quelques fragments qu'il publia vers 1760. Encouragé par le succès de cette première publication, il recueillit d'autres poèmes manusc. dans les montagnes de l'Ecosse, et en fit impr. la traduct. avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith publia aussi 14 poèmes d'Ossian et autres bardes, Edimbourg, 1780. Mais on ne tarda pas à révoquer en doute l'authenticité de toutes ces poésies, et la querelle fut vive. Il paraît aujourd'hui presque certain que Macpherson et Smith ne firent que modifier beaucoup les idées et les expressions de l'original, mais qu'ils inventèrent rien. Et en effet, ni l'un ni l'autre n'était doué de cette verve de génie qui anime les chants immortels du bard écossais; et, en supposant que la nature les eût tous deux heureusement inspirés une fois, serait-il possible qu'ils eussent reproduit le même ton, et pour ainsi dire identique sur le même note? Enfin la société littéraire, connue sous le nom de *Highland Society*, a fait rédiger et publier par son président, M. Mackenzie (Edimbourg, 1805, 2 vol. in-8), un rapport qui vient fortement à l'appui de l'authenticité des poèmes dont il s'agit.

La société écossaise de Londres a donné une édit. du texte gaulois avec une traduct. lat. littérale, 1807; 3 gr. vol. in-8. Le Tourneur a donné la traduct. franç. des poèmes publiés par Macpherson; on a depuis imprimé celle des 14 autres, publiés par Smith, et trad. en franç. par Griffet, Lohanne et St-Georges, 1794, 3 vol. in-18. Ces diverses traductions ont été réunies par le libraire Dentu, qui les a fait précéder d'une Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian, par Ginguené, 1810, 2 v. in-8. Tout le monde connaît les belles imitations d'Ossian en vers français, par M. Bours-Lormann. Un beau tableau de Guadet, et l'opéra des *Bardes*, par MM. Le Sueur et de Jony, ont été composés sous l'inspiration du poète écossais.

OSSOLINSKI (GRODZKI), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, rendit, dans la cours d'une longue carrière politique, les plus grands services à sa patrie comme ministre et comme diplomate. Il vout d'employer toute l'influence de son caractère et de sa position pour faire élire Jean Casimir, après la mort de Wladislas, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie en 1650. On peut consulter, sur la vie de cet illustre personnage, le t. 3 de la *Biographie polonoise*, par M. Thadée Mostowski, Varsovie, 1805.

OSSONE, ou mieux OSSUNA (don PEDRO TELLEZ Y GIRON, duc d'), homme d'état espagnol, né à Valladolid en 1579, fit ses études à l'université de Salamanca, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'élever à la suite des courtisans et du degré du monarque par la confiance de son esprit. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Madrid, il alla d'abord en France, passa ensuite en Portugal, revint en Espagne après la m. de Philippe II, et s'attacha au duc de Lerme, premier ministre du nouveau roi. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, trou-

vérroi le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, et l'entrée à la cour lui fut interdite une seconde fois. Il se rendit alors en Flandre, y fit six campagnes à la tête d'un régiment levé à ses frais, se distingua aussitôt par son intelligence que par sa valeur, et, dans l'interval de ses campagnes, voyagea en France et en Angleterre. Rappelé à la cour en 1607, sur les sollicitations du duc de Lerme, la due d'Osone fut nommé gentilhomme de la chambre, membre du conseil de Portugal, et cher de la Maison d'Or. En 1610, il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, fit chérir son administration dans cette île, retourna en Espagne en 1615, et reçut l'accueil le plus flatteur de Philippe III, qui le nomma l'homme souvent vice-roi de Naples. Il montra, dans ce nouveau poste, la même habileté qu'en Sicile, obtint de brillants succès, sur les Vénitiens, et donna aux pavillons espagnol et napolitain un éclat qu'ils n'avaient point encore obtenu dans la mer Adriatique. Son refus d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples lui suscita de puissants ennemis à Rome et à Madrid. Prévoyant que l'intrigue lui enlèverait tôt ou tard le pouvoir auquel il s'était accoutumé, il osa former des desseins sur la souveraineté de Naples, sondu sur cette entreprise le duc de Savoie, le sévère du Venise et la cour de France, entre durs négociations avec la Hollande, et chercha même à se rendre favorable la diète (rabiet) de Constantinople. Une partie de ses projet ambitieux trahirent, et un capucin dénonça formellement, à la cour de Madrid, le vice-roi, qui fut remplacé par le cardinal Borjia. Le due d'Osone, de retour à Madrid, ne fut point inquiété, grâce à l'influence du duc de Lerme; mais cepeem, ministre ayant été disgracié à l'avènement de Philippe IV, l'ex-vice-roi fut arrêté aussitôt avec ses secrétaires et ses principaux amis, et renfermé au château d'Alcaida, où il m. en 1624, sans s'être laissé abattre par ses malheurs, et ayant comensé jusqu'à la fin son œuvre malin et caustique. Gregorio Leti a écrit le *Vie du duc d'Osone*, Paris, 1700, 3 vol.

OSSORY (THOMAS BUTLER, comte d'), fils de Jacques, duc d'Ormond (v. ce nom), né en 1634, fut long-temps enfermé par Cromwell dans la Tour de Londres, et devint, à la restauration, pair d'Angleterre. Il contribua au succès de plus. affaires navales, et commanda les troupes anglaises à la bataille de Maastricht. Il m. avant son père, en 1680.

OSIADZ (ADRIAN van), peintre, né à Lubbeck en 1610, fut élève de l'école flamande, et se fixa à Amsterdam. Maillieur coloriste que Teniers, il n'a pas sa touche spirituelle, et imite plus la nature qu'une Rembrandt. Parmi ses nombreuses compositions, on distingue : *la Famille d'Adrien van Ostade* (ce tableau est au musée royal de Paris) ; *le Maître d'école* ; *l'Intérieur d'un meunier rustique*, le *Chansonnier ambulante*, etc. — JACZ van OSTADE, frère du précédent, solévé fort jeune aux beaux-arts, a laissé dans le même genre quelques tableaux estimés. Le musée du Louvre en possède trois : une *Haute de vignerons* ; un *Paysan dans sa charrette* ; un *Canal glacé couvert de patineurs*.

OSTAL ou HOSAL (PIERRE de L.). V. LUSTAL.

OSTENFELD (CHRISTIAN), avant médecin, né à Wilms, ville de Danemark, ou Nord-Jutland, en 1619, m. en 1670, parcourut plusieurs fois, pour s'instruire, divers contrées de l'Europe, et, de retour dans sa patrie, fut successivement professeur de médecine à Copenhague, recteur et bibliothécaire de l'université de cette ville, et membre du conseil suédois. On a de lui : *Prodromus exercitationum de medicinis fundamentalibus*, Copenhague, 1636, in-4 ; *Dissertatio de febribus humanis*, Copenhagen, ibid., 1667, in-4, etc.

OSTERMANN (ANDRÉ, comte d'), chancelier de Russie, fils d'un pasteur luthérien du comté de la Mark, entra en 1704 dans la marine russe, et

fut récompensé des services qu'il avait rendus à Pierre I^{er}, dans la campagne du Pruth, par le titre de baron et de conseiller intime. Sa fortune s'accrut sous Catherine, et, à l'avènement de l'impératrice Anna, il fut nommé ministre et gr. chambellier. Sa faveur se soutint sous Ivo IV ; mais Ostermann, si habile à se maintenir dans les divers changements de régence, fut proscrit par Elisabeth, dont il avait annoncé la conspiration. Condamné à mort, on le tira des mains du bourreau pour commuer son supplice en un exil perpétuel en Sibirie, où il m. en 1747. — OSTERMANN (N. comte d'), fils du précédent, vice-chancelier de Russie sous Catherine II, fut chargé, en 1788, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Vienne, Vienne et Madrid, contre l'Angleterre et la Prusse ; mais cette négociation échoua par l'infidélité d'un commis de la chancellerie. Le comte d'Ostermann, parvenu au poste de chambellier, m. disgracié sous le règne de Paul I^{er}.

OSTIENSIS. V. STER (Henri de).
OSTERWALD (JEAN-FRANÇOIS), théologien réformé, né en 1663 à Neuchâtel, fut pasteur de l'église de cette ville, et m. en 1747. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr., dont les principaux sont : *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12 ; *Catechisme, ou l'Instruction dans la religion chrétienne*, in 8 ; *Traité contre l'impureté*, in-12 ; un recueil de sermons, in-8. — JEAN-RODOLPHE OSTERWALD, fils du précédent, pasteur de l'église française à Bâle, soutint la réputation de son père. Il a laissé un traité sur les devoirs des communiants, in-12, estimé de ses co-religionnaires.

OSTERWYCK (MARIE van), hollandaise distinguée par ses talents pour la peinture, née à Delft en 1630, m. en 1693, excellait à peindre les fleurs et la nature morte.

OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Hist. de la guerre d'Astrie*. Macrobe en cite quelques fragments, et prétend que Virgile l'a imité en plusieurs endroits. (v. Macrob., *lib. 5, Saturnal.*, cap. 5.)

OSWALD (ST), roi de Northumberland, embrassa le christianisme, gouverna sagement ses états, et fut tué en 632, dans une bataille contre Pendo, roi de Mercie. — OSWALD (ST), archev. de York, néveu de St Odon, archev. de Cantorbéry, embrassa d'abord la vie monastique dans l'abbaye de Fleury ou de St-Benoît-sur-Loire en France. De retour en Angleterre, il fut élevé sur le siège épiscopal de Worcester, auquel il réunit ensuite le siège archiepiscopal de York. Il m. en 922, le 29 févr., jour auquel on célèbre sa mémoire.

OSWALD (ERASME), profem. d'hébreu et de mathém. à Tubinge et à Erlbourg, né à Merckesstein en Autriche, en 1511, m. en 1579, a laissé, entre autres ouvr., une *traduct.* du Nouveau-Testament en hébr., et des commentaires sur la sphère de Jean de Sacro Bosco, sur l'Almageste de Ptolémée, etc.

OSYMANDYAS, roi d'Egypte célèbre par les monum. magnifiques que Dioclète lui attribue, vivait, selon cet histor., huit géner. av. Uchorsus, qui était un de ses descend. ou ligne directe, et par conséquent tr. long-temps av. Sésostris. Il fit beaucoup de conquêtes, et même porta ses armes jusqu'à dans la Bactriane. De ce lait et de l'analogie du nom de ce prince avec celui d'un lamandé, ainsi roi d'Egypte, dont parle Strabon, et qu'il prend être le même que Memnon, on a conclu avec une espèce de vraisemblance qu'Osymandylus n'est autre que le fameux guerrier et roi mythol. Memnon. On a ensuite été plus loin, et rapproché les exploits des deux Sésostris, et surtout ceux du prout de ceux d'Osymandylus, on a émis cette opinion, que l'un des deux, et sans doute le premier, était le même que Memnon, lamandé, et par consé-

quel Osymandyas. On sent, au reste, que la lecture attentive de plus milliers de lignes hiéroglyphiques serait nécessaire pour résoudre avec certitude des questions aussi délicates. Quoi qu'il en soit, on voyait à Thèbes, en Egypte, un immense édifice dans lequel, entre autres curiosités, se remarquaient des peintures représentant les exploits du roi contre les Sacerdotes, une bibliothèque, et le tombeau du roi Osymandyas, orné d'un cercle d'or de 365 coudées, qui faisait le tour du ciel, et qui probablement, était destiné à des usages astronomiques.

OTACILIA (MARCIA-SEVERA), impérat. rom., épouse, vers l'an 237, Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le jeune (v. ce nom). Elle était chrét., et elle rendit son époux favorable à ses coreligionnaires. Après la m. de Philippe et de son fils, tués par Dèce (v. ce nom), Otacilia s'enferma dans une solitude, et y finit ses jours. On a de cette princesse des médailles grecs et lat., et des médailles sur toutes sortes de métaux.

OTBY (ABOU'L NASSER MUHAMMAD BEN MOHAMMED AL DJAGGAR AL), histor. et poète arabe, né vers le milieu du 4^e S. de l'hég. (11^e de J.-C.), est aut. d'un ouv. intit. : *Tarikh-Othy*, ou, plus correctement, *Tarikh-Feminy* (hist. de Yemini ed-Daulah Mahmoud, sultan de la dynastie des Ghaznévides). Cette hist. a été trad. en persan vers le fin du 6^e S. de l'hég. (12^e de J.-C.), et cette version fait partie des Mss. de la Biblioth. du Roi à Paris. M. Silvestre de Saey en a donné un extrait curieux dans le 7^e tom. de ses notices, etc.

OTFINOWSKI (VALÉRIEN), littérat. polonais du 17^e S., est aut. d'une traduct. des *Georgiques* du Virgile, en vers polon., Cracovie, 1614, in-4, et d'une autre des *Métamorphoses* d'Ovide, également en vers, ibid., 1638, in-4. — Erasme OTFINOWSKI, autre poète polon., a fait un poème intit. : *les Héros chrétiens*, Zaslucki, qui cite ce livre, n'en indique point l'éd., ce qui fait douter qu'il ait été imprimé.

OTFRID, théolog. et poète du 9^e S., né en Alsace, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissenbourg en Alsace, et s'attacha à perfectionner la langue théologique ou tudesque. Sa traduction de l'Evangile en vers sémés, le plus ancien monument de cette langue, fut long-temps populaire en Allemagne. Cet ouv. curieux, dont la plus célèbre mesure, est connu sous le nom de *Codex palatinus*, et appartient à l'université d'Heidelberg, a été publié par Francovia et A. P. Gasser, Biele, 1571, in-8, tr.-rare; réimpr. plus correctement dans le tom. 1^{er} des *Antiquités teutoniques*, et accompagné d'une traduct. latine par Schiller (v. ce nom). On peut consulter sur Otfrid : le *Thesaurus linguae veter. septentrional.*, t. 2; les *Amant. littér.* de Schellhorn, t. 3; le dissertation du Dav. Hofmann, de *Otfrido monacho Weissenburgico*, etc., Helmstedt, 1717, in-4; l'*Hist. littér. de la France*, t. 5; la dissertation de Dietrich de Sizzo, de *Lahnribus otfridianis*, insér. dans les *Macellaneu hpa.*, t. 5.

OTHER, **OTHER** ou **OTTAR**, voyag. norvégien du 9^e S., était né dans la province de Nordland, où il possédait des propriétés considérables. On ignore les motifs qui lui firent quitter sa patrie pour venir en Angleterre, où il prit du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred. Ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, relations qui sont les plus anciennes que l'on ait sur le nord. Alfred les inséra avec celles d'un autre voyage du nord, Wulfstan, dans l'introduction à sa version anglo-saxonne d'Orosio (v. ce nom). Les relat. d'Other et de Wulfstan ont été souv. impr. et commentées. Hakluyt, en 1598, et ensuite Purchas, en insérant des traduct. angl. dans leurs collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduct. lat. et de quelq. notes, parut pour le prem. fois dans le *Vie d'Alfred*, par Spelman, Oxford, 1678. Plus. sav. anglais, allem.,

danois, tels que Barrington, Forster, Beckmann, Rask, ont commenté ses mêmes relations, qui sont un monum. précieux pour l'ancienne géographie.

OTHMAN, V. OSMAN.

OTHMAN AL RADHY (ABOU'L SAÏD), roi de Fes et de Maroc, de la dynastie des Méridides, monta sur le trône l'an 1310, apaisa les troubles qui avaient agité les règnes précéd., gouverna ses sujets avec sagesse, fit une heureuse expédition sur les côtes d'Andalousie en 1327, et m. en 1331.

OTHMAN IBN AFFAN, le trois. des khâlyfes, succéda, de Mahomet, grand de ce prophète, succéda à Omar l'an 23 de l'hég. (644 de J.-C.). Ce fut un prince pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Sous son règne, les Musulmans firent de nouvelles conquêtes; mais son injustice envers ses généraux, ses prodigalités pour ses favoris, finirent par exciter un mécontentement général. Mohammed, fils d'Aboubekr, profitant de la disposition des esprits, conspira contre le khâlyfe, le surprit dans son palais, et le poignarda en l'an 35 de l'hég. (656 de J.-C.). C'est à Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation.

OTHO (GEORGE), hébraïsant et orientaliste, né en 1634 dans le pays de Hesse-Cassel, surmonta tous les obstacles de la misère pour devenir l'un des hommes les plus doctes de l'Allemagne, et m. en 1713, professeur et bibliothécaire à l'université de Hambourg. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., dont on trouve la liste dans le biogr. allem., et dont les principaux sont : de *Accentuation textus hebraici*, Marbourg, 1668, in-4; *Synopsis institutionum sammaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, ethiopicarum et persicarum ex optimis auctoribus acceptis*, Frankfurt, 1701, in-8; *Palaestra linguarum orientalium*, ibid., 1702, in-4.

OTHON (M. SALVUS), empereur rom. après la m. de Galba, né l'an 32 de J.-C., signala son adolescence par des prodigalités et des débauches dont l'éclat lui concilia les bonnes grâces de Néron. Il devint un de ses favoris; mais bientôt la femme Poppée, sa femme, plut aussi à l'empereur, qui, pour la lui ravir, le fit nommer questeur en Lusitanie. Othon, dans son exil, fit preuve de talents, de modération et d'intégrité; mais il n'attendait apparemment que l'occasion pour se déclarer contre Néron. Aussi fut-il un des premiers à seconder la tentative sordide des vieux Galba proclamé empereur par ses troupes. Il espérait que ce prince septuagenaire et sans enfants l'adopterait et lui donnerait ainsi le rang d'héritier présomptif de l'empire. Austère et rude dans ses mœurs, Galba, vainqueur et maître de Rome, lui préféra Pison. Aussitôt Othon, quo cette nomination, raiguait à jamais dans la foule, et qu'une troupe de créanciers harcelait perpétuellement, se dévoua à une grande entreprise. Vingt-un soldats s'enrôlèrent, le menèrent au camp des prétoriens, le proclamèrent le bien-être son parti se grossit de tous ceux qui haïssaient la froide sévérité du vieil empereur, le soldatesque et le populace sont à ses pieds; les titres de Galba et de Pison sont sous ses yeux. Peu de jours après les légions de Germanie proclamèrent aussi Vitellius, et la guerre civile recommença avec plus de fureur que sous Vindex. Othon, aussi actif dans le danger que voluptueux quand tout est tranquille, sort de Rome, et organise ses forces avec un art qui leur assure la supériorité en Ligurie, sur les côtes de la Narbonnaise, à Plaisance et près de Crémone. Mais impatienté des délais et de la prolongation de la guerre, il vent en finir d'un seul coup, et, sans attendre les légions de Méasie et d'Illyrie qui doivent plus que doubler ses forces, il livre bataille à Cécina et à Vindex près de Bédrine. Quatre mille des siens tombent sur le champ de bataille, et tous éprouvent brûlent de retourner au combat. Cette défaite accablante est loin d'être décisive. Mais Othon a pris

son parti : ennemi des guerres civiles , et voyant enfin qu'il a vainement espéré de posséder l'empire sans trouver d'autre obstacle qu'un vieillard , il se donne la m. le 30 avril 69. Il n'avait encore que 37 ans. Tous les historiens se sont accordés à louer l'héroïsme calme et simple , la délicatesse et la générosité dont Othon fit preuve dans cette funeste extrémité. Il brûla les lettres de tous ses amis , pourvut à la sûreté de ses partisans , et distribua tous ses biens entre ses serviteurs. Aussi ses soldats pleurèrent-ils en portant son corps au bûcher , et ne montrèrent-ils à Vitellius qu'une fidélité chancelante et douteuse.

OTHO (SAINT), évêque de Bamberg en 1102 , porta le premier dans la Poméranie le flambeau de l'évangile. De retour dans son diocèse , la vénéralité pasteur s'occupa de raffermir la foi chancelante des habitants de Stettin à de Camin , et m. le 30 juin 1139. On célèbre sa fête le 3 juillet , et sa vie se trouve dans le recueil des hollançais.

OTHO I^{er}, dit le Grand , le premier prince allemand qui ait porté réellement le titre d'empereur , né en 912 , était fils de Henri , dit l'Oiseleur (v. ce nom) , et fut élu roi des Romains , en 936 , par les prélats et seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Ses premières opérations furent contre les Huns et les Hongrois qui l'attaquèrent en plusieurs rencontres , et auxquels il ferma l'Occident qu'ils devaient depuis tant d'années. Il rendit ensuite la Bohême tributaire de la Germanie , marcha contre Louis-d'Outremur qui était entré en Lorraine , défait les ducs de Francconie et de Lorraine , et s'aventura jusqu'en la Champagne. Forcé de retourner en Allemagne par la révolte de son frère Henri , il reentra plus tard en France , en 966 , pour secourir cetui fois Louis-d'Outremur qu'Hugues-le-Grand , son vassal , retenait prisonnier. Othon s'avança jusqu'à supré de Paris , et assiégea Reims ; mais , abandonné par le comte de Flandre , il fut contraint de retourner pour la deuxième fois dans ses états. Pensant à renouveler l'empire de Charlemagne , après avoir abaissé plus grands vassaux , il conquit l'Italie , se fit couronner successivement roi des Lombards et empereur , par le pape Jean XII qui lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de St Pierre. Les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails du règne glorieux d'Othon I^{er} , il nous suffira de dire que , victorieux sur tous les points , après s'être rendu le meisme le plus puissant de l'Occident , ce grand prince m. en 973 à Mislehen en Thuringe. On peut consulter sur son règne : l'Hist. des républ. italiennes , de M. Sismondi , t. 1 ; l'Hist. des Allem. sous Othon-le-Grand , par T. G. Voigtel , Halle , 1802 , in-8 (en allem.) — ORTUN II , dit le Roux , fils du précédent et d'Adélaïde de Bourgogne , né en 955 , fut sacré roi de Germanie en 961 , et proclamé empereur en 973 , après la mort de son père , dans une assemblée tenue à Magdebourg. Dans le même temps , Henri de Bavière , son cousin , était couronné empereur par l'évêque de Freisingen. Othon marcha contre son compétiteur qui n'avait point encore d'armée , le fit prisonnier , et l'envoya en exil à Ebrich. Il fit ensuite la guerre , avec des chances variées , en France , en Italie (contre les Grecs et les Sarasins) , et mourut à Rome en 983 , avec la réputation d'un prince cruel. — ORTUN III , fils unique du précédent , né en 980 , fut sacré empereur à Aix-la-Chapelle en 983. Henri de Bavière , qui avait disputé la couronne impériale à Othon II , troubla une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. S'emparant de la personne du jeune empereur , il le conduisit à Magdebourg ; mais les prélats et les grands seigneurs le forcèrent de céder la régence à l'impér. mère. Othon III passa les Alpes en 996 , assiégea Milan , s'empara de cette ville , et y fut pourchassé par des Lombards ; puis , ayant fait élire

pape Grégoire V , son parent , il vint à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains du nouveau pontife , et retourna ensuite en Allemagne pour s'opposer aux incursions des Slaves. Il revint ensuite en Italie , à deux reprises différentes , le première pour rétablir sur le Saint-Siège Grégoire V , qui en avait été chassé par Crescentius (v. ce nom) ; la deuxième pour chasser les Grecs et les Sarasins du pays de Naples ; mais s'étant arrêté à Rome pour y attendre l'arrivée de ses troupes , il y fut assiégé dans son palais par les Romains révoltés , n'eut que le temps de s'enfuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace , et m. à Paterno , en 1002 , empoisonné par la veuve de Crescentius , qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces , afin de mieux trouver l'occasion de venger la m. de son mari , à qui ce prince avait fait trancher la tête , à qui ce prince avait fait trancher la tête. — ORTUN IV , empereur d'Allemagne , né vers 1175 , était le troisième fils de Henri , duc de Bavière , surnommé le Lion , et de Mathilde , princesse d'Angleterre. Il se rendit de bonne heure à la cour de Richard-Cœur-de-Lion , son oncle , qui l'accueillit avec bonté , et lui assigna plusieurs domaines dans ses états. Après avoir servi Richard avec un grand zèle dans ses guerres contre Philippe-Auguste , Othon , qui avait conservé un s'établissement un grand nombre de partisans en Allemagne , fut élu empereur à la mort de Henri VI , en 1197 , par une portion des électeurs assemblés à Cologne , puis reconnu par toute l'Allemagne en 1208 (v. PHILIPPE , empereur d'Allemagne). Il confirma tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie , fit de grandes concessions au pape Innocent III , qui le couronna en 1209 , et l'excommunia peu de temps après , parce qu'il voulait enlever à Frédéric (v. Frédéric II) la Pouille , seule portion que ce jeune prince conservait de l'héritage paternel. Soutenu par le roi d'Angleterre , Othon conserva sa puissance en Allemagne , et s'unist à Jean-Sans-Terre pour faire la guerre au roi de France. Il s'était avancé en Flandre avec une armée de plus de 150,000 hommes , lorsqu'il fut défait entièrement à Bouvines par Philippe-Auguste (v. ce nom). Honteux de cette défaite , Othon se retira dans le duché de Brunswick , où il passa quatre ans oublié , et où il m. , dans le château de Harzburg , en 1218 , après s'être fait relever de l'excommunication. Comme il ne laissait aucun enfant de ses deux mariages (avec Béatrix , fille de Philippe , et avec Marie , fille du duc de Brabant) , Frédéric , dont nous avons parlé plus haut , lui succéda sans obstacle.

OTHO , dit de Freisingen , célèbre chroniqueur , né vers la fin du 11^e S. , était fils de Léopold , marquis d'Autriche , et d'Agnes , fille de l'empereur Henri IV. Après avoir fait ses premières études à Nuremberg , il se rendit à Paris pour y acquiescer de nouvelles connaissances en fréquentant l'université de cette ville. L'amour de la robe le porta à embrasser la règle de St Bernard dans le monastère de Morimond , dont il devint ensuite abbé. Ses vœux se bornaient à finir ses jours dans ce poste tranquille ; mais son frère , Conrad III , devenu empereur , le rappela en Allemagne , et le plaça sur le siège épisc. de Freisingen. Othon suivit ensuite Conrad dans son expédition en Syrie , et vint ensuite reprendre l'administration de son diocèse. Il mourut , en 1158 , dans l'abbaye de Morimond , où il s'était rendu pour revoir quelques-uns des amis de sa jeunesse. On a de cet illustre prélat une chronique en 7 livres , depuis la création du monde jusqu'à l'année 1156. Les quatre premiers livres ne sont qu'une compilation d'Orose , d'Ensebe , d'Isidore de Séville , de Bede , etc. (v. ces noms) ; mais les trois derniers sont intéressants , surtout pour l'hist. d'Allemagne. Cette chronique a été continuée jusqu'à l'an 1210 par Othon , abbe de St-Blaise. On en encore de l'év. de

Freisingen, un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist et du jugement dernier; et deux livres de *Gesta Frederici I. Enobarbi* (cette vie de Frédéric Barberousse a été continuée, depuis l'an 1157, où s'arrête Othon, jusqu'en 1169, par Radewik, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme). Les ouvrages d'Othon ont été publiés par Caspianus, Strasbourg, 1515, in-folio, et réimprimés à la suite du poème de Gonthier (de *Gesta Frederici I.*). Bâle, 1569, in-folio, avec une préface de Melancthon; et enfin, dans le t. 8 de la *Biblioth. patr. ruericensium*, de Tisier. La vie de Frédéric Barberousse a été insérée par Muratori dans le t. 6 des *rerum italic. scriptor.*

OTHONIEL (Béda), premier juge des Israélites dans la terre promise, était parent de Caleb, dont il épousa la fille, Axa, après s'être emparé de la ville éphraïmienne de Kariat-Sépher. Dans la suite, ses compatriotes ayant été 8 ans soumis au joug du roi de Mésopotamie, Chusan-Nasathim, Othoniel devint leur libérateur l'an 1405 av. J.-C., et, après les avoir rendus à l'indépendance, fut nommé chef suprême du peuple, sous le nom de juge. Il gouverna ainsi 40 ans en paix, et m. l'an 1365 av. J.-C.

OTROKOTSIFORIS (Français), théologien et canoniste hongrois, m. en 1718 à Tirmau, où il enseignait le droit, fut d'abord ministre dans sa patrie, et embrassa ensuite la religion catholique. On a de lui : *Origines hungaricae*, Francor., 1693, 2 vol. in-8; *antiqua Religio Hungarorum verè christiana et catholica*, Tirmau, 1706, in-8.

OTT (Hebreu), en latin *Ottus*, théologien, né à Zurich en 1617, s'appliqua à l'étude des langues orientales, devint professeur d'éloquence sacrée dans sa patrie en 1651, professeur d'hébreu en 1655, d'histoire ecclésiastique en 1668, et m. en 1682. On a de lui quelques écrits, dont le plus remarquable est une dissertation latine dans laquelle il examine si St Pierre a été à Rome, et à quelle époque il a pu s'y vendre. — Jean-Baptiste OTT, fils du précédent, né en 1661, professa également l'hébreu à Zurich, et a laissé quelques écrits entièrement oubliés aujourd'hui.

OTT (PIERRE-CHARLES, baron), feld-maréchal autrichien, né en Hongrie, se distingua dans la campagne contre les Turcs en 1789, et figura plus tard avec distinction dans les guerres d'Italie, sous Wurmer, Souwarow et Melas. Il commanda le corps d'armée qui assiégea Gènes en 1799, fut battu le 9 juin 1800 à Montebello, partagea en 1805 les nouveaux revers des armées autrichiennes, et m. à Pesth au 1809.

OTTAVIANI (JEAN), dessinateur et graveur, né à Rome en 1735, fut élève de Wagner. Il est principalement connu par la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*. — Son frère, Charles OTTAVIANI, a gravé les peintures de la chapelle pontificale du palais Quirinal.

OTTER (JEAN), orientaliste, né en Suède en 1707, embrassa la religion catholique, et vint à Paris, où le comte de Maurepas, frappé de ses dispositions pour les langues étrangères, l'envoya dans le Levant en qualité d'agent du commerce français. Récompensé à son retour par une pension et une chaire de professeur de langue arabe, il mourut en 1748. Il avait été reçu, dans cette même année, membre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On a de lui : *Poyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, Paris, 1747, 2 vol. in-12, trad. en allem. par G.-F.-C. Schud, Nuremberg, 1781, in-8. L'éloge d'Otter, par Bougainville, est inséré dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. 23, p. 297-308.

OTTIERI (FRANÇOIS-MARIE), historien, membre de l'acad. de la Croce, né à Florence en 1665,

m. en 1742, voyagea dans une grande partie de l'Europe, se fixa ensuite à Rome, et s'occupa de la composition du grand ouvrage que son fils Lottario a publié sous ce titre : *Storia delle guerre avventose in Europa, e particolarmente in Italia, per la successione della monarchia della Spagna, d'all' anno 1659 fin all' anno 1725*, Rome, 1762, 9 vol. in-4.

OTTIANI (PASCAL), peintre, né à Vérone vers 1570, m. en 1630, fut élève de Félix Brusforti. Ses compatriotes le regardent comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse, et son chef-d'œuvre est un *St-Nicolas* que l'on voit dans l'église St-George, à Vérone.

OTTO (EYKEMAN), sav. jurisconsulte, antiquaire et philologue allem., né en 1685 à Ham, en Westphalie, fut professeur à l'université d'Utrecht pendant 20 années, et m. à Leyde à Bième, où il s'était retiré, en 1766. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus et les plus estimés sont : *de Officiis coloniarum et municipiorum Latin singularis*, etc., Francfort, 1713, in-8; nouv. édit., augm., Utrecht, 1732, in-8; *Papinianus, sive de vult. studii scriptis, honoribus et morte Papiniani Dialectica*, Leyde, 1718, in-8; rev. et augm., Brème, 1743, in-8, fig.; *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4; *De vult. studii scriptis et honoribus Servii Sulpicii*, etc., ibid., 1725, in-4; *Thesaurus juris romani*, etc., Leyde, 1725, 4 vol. in-f., Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol.; *prima linea Notitiae rerum publicarum*, Utrecht, 1726, in-8; *ad Instituta Justiniani notae crit. et Commentaria*, ibid., 1729, 3^e édit., Bâle, 1760, in-4; *de Jurisprudentia symbolica exarationum Trinitas*, 1730, in-8; *de Tutela marum publicarum Liber*, 1731, in-8. M. Boussaud (v. ce nom) n'a fait que reproduire cet ouvr. dans les *mém.* qu'il a lus à l'Institut, sur la police des Romains concernant les grands chemins.

OTTO (LOUIS-GUILLEAUME), comte de Mosley, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, vint perfectionner ses études à Paris, s'attacha en qualité de secrétaire au chevalier de La Lucarne, ambassadeur français en Bavière, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, fut chargé successivement, sous les gouvernements républicain, consulaire et impérial, de plus missions importantes à Berlin, à Londres, à Munich, et devint ambassadeur à Vienne, où il eut grande part au mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Depuis la 2^e restauration (1815), il vécut dans la retraite, et m. en 1817. Homme aimable et instruit, il se fit remarquer surtout dans les postes les plus élevés par une gv. modestie et un rare désintéressement.

OTTO-VENIUS. V. VEEN.

OTTOBON-TERZO. V. TESO.

OTTOBONI. V. ALEXANDER VIII.

OTTOCARE II, dit le *Victorieux*, roi de Bohême dans le 13^e S., signala le commencement de son règne par d'importantes et glorieuses conquêtes. Il se trouvait en 1279 le prince le plus puissant de l'Allemagne, et refusa avec dédain le titre d'empereur que lui offrirent les électeurs. Rodolphe de Habsbourg, son grand-marchal, fut élu, et comme son ancien seigneur da lui rendre hommage. La guerre s'engagea, et le superbe Ottocare fut contraint de plier les genoux devant celui qui avait été un de ses serviteurs, et dont il devenait le grand échanson. Il reprit bientôt les armes, fut vaincu, et tomba percé de coups à la bat. de Lutz le 26 août 1278. Son fils Wenceslas lui succéda sur le trône de Bohême.

OTTOMAN. V. OSMAN I^{er}.

OTTONAJO (JEAN-BAPTISTE d'), poète ital. du 16^e S., est auteur de 51 canzoni, insérées dans l'édition que donna Gravina en 1559, du 2^e livre de Petrarque, intitulé de *tutti i Triumpf*, etc., et publiées l'année suiv. avec 41 nouv. chansons, in-8. Le prem.

publication avait eu lieu sans la participation d'Ottonajo qui le fit supprimer par l'autorité des magistrats de Florence.

OTTONELLI (JULES), doct. en droit et littér., né en 1550 dans le territ. de Fano, où il m. en 1630, fut employé par le duc de Modène dans plusieurs affaires import. On a de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire Sua Santità, Sua Maestà, Sua Altezza, senza nominare il papa, l'imperadore, il principe, con le difese della Gerusalemme liberata dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrara, 1586; *Annotazioni di Alessandro Tassoni sopra il Vocabolario degli accademici della Crusca* (publié fausement, comme édité de Tassoni), Venise, 1638, in-fol. — **OTTONELLI (Jean-Dominique)**, jésuite et vœu du précédent, né à Fano vers 1602, m. en 1670, a laissé : *della cristiana Moderazione del teatro*, Florence, 1656 et 1652, 4 tomes in-4; *Trattato della pittura e scultura, uso ed abito loro, composto da un teologo* (le P. Ottoneggi) et da un pittore (Pierre Beretini de Carboni), Florence, 1652, etc.

OTTONI (dom LUCIEN degli), relig. bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goltio, près Mantoue, fut abbé de Pomponne et député par les supérieurs de son congrég. au concile de Trente, et m. en 1528. Il a traduit les *Comment. de St Jean Chrysostôme sur l'Épist. aux Romains*, et y a joint une apologie de ce saint doct., accusé par quelques-uns d'avoir trop relevé la grâce du libre arbitre.

OTWAY (THOMAS), poète dramatique anglais, né dans le comté de Sussex en 1651, m. en 1685, fut à la fois auteur et acteur, et n'en vécut pas moins presque dans la misère, malgré la succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces. Enlevé dans la force de l'âge, Otway ne put remplir, dit un biographe, toute la mesure de son talent. Toutefois ses compatriotes, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakespeare. Les *Œuvres* d'Otway (tragédies et comédies) ont été recueillies, Londres, 1736, 2 vol. in-12, réimpr. en 1768, ibid., 3 vol. in-12. Une traduction angl. de *l'Art, du Triumvirat*, par Citty de la Guette, n'en fait point partie. Les coméd. d'Otway sont oubliées aujourd'hui. Parmi ses tragéd., nous citerons : *don Carlos*, qui s'inspire à Schiller le tragéd. du même nom; *Vénise sauvée*, dont il prit le sujet dans la *Conjuration de Venise*, de St-Réal (v. ce nom), et qui a été transportée sur la scène française, avec des costumes romains, par Lafosse (v. ce nom), sous la titre de *Montlus*.

— **OUAN-LY, V. CHIN-TRONG.**

— **OUARDY, V. IEX AL OUARDY.**

OUBOUCHA ou, suiv. les écriv. chinois, **OU-BA-CHKI**, était kien ou prince monghol de la tribu des Tourgouts, établie dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, lorsqu'à la fin de 1770 il disparut subitement avec tout son monde, emmenant quelq. officiers et sold. russes qui auraient pu faire connaître sa marche, et se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à sa domination chinoise. Avant d'habiter le territ. russe, les Tourgouts avaient quitté le pays qui sépare la Toule et l'Orgou, pour fuir l'oppression des souverains kalmouks; mais ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que la cour de Russie voulait introduire parmi eux, et décidée par les intrigues du gouvernem. chinois, cette populet. avait pris la résolution de rentrer dans les contrées d'où elle était originaire. Composée de 50,000 familles, et formant une masse de 300,000 individus, la tribu des Tourgouts arriva sur les bords de la rivière d'Ili en août 1771, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une marche de 8 mois à travers les déserts de la gr. Tartarie, ou en combattant d'aut. hordes qui voulaient s'approprier à son passage. L'empereur de la Chine, prévenu du départ des Tourgouts, avait pris des mesures pour les recevoir. Il

leur assigna des terres sur les bords de l'Ili, et Ouboucha, appelé à la cour impériale, y reçut des honneurs et des présents. On ignore l'époque de la mort de ce kien; mais il est probable qu'il revint finir ses jours parmi les siens. On trouve des détails sur cette transmigration des Tourgouts dans le t. 2 des *Mém. concernant les Chinois*.

— **OUCIU, N. GUY DE DUCÉ.**

OUAAN (JOACHIM), sav. holland., né en 1628 au village de Rhinsbourg, à une lieue de Leyde, est connu par quelques ouvr., parmi lesquels nous citerons un traité de la Puissance romaine, 1663, in-4.

OUDEAU ou **ODEAU** (sœur FEANÇOIS), relig. du monastère de St-Louis du Poisel, où elle m. en 1644, a donné une traduct. des sermons de St-Bernard, sous ce titre : *Sermons méritatifs du dévot P. St Bernard, obé de Clotruaux, sur les cantiques*, etc., Paris, 1621, in-8.

OUDEAU ou **ODEAU (JOSEPH)**, prédicateur éminent dans son temps, né à Gray (Franche-Comté) en 1607, entra chez les jésuites en 1626, professa d'abord les humanités et la rhétorique pendant 7 ans, se livra ensuite tout entier à la prédication, brilla dans les chaires de Paris et de Lyon, et m. en 1683 à Besançon, où il s'était retiré dans les dernières années de sa vie. On a de lui : les *Pennyrigues des fondateurs des ordres religieux*, Paris, 1684, in-8; *l'Illustré Criminel*, etc. (recueil de sermons pour l'aveu), Lyon, 1665, in-8; *Pascéyriques pour toutes les fêtes de la Ste-Pierre*, ibid., 1665, in-8; le *Prédicateur évangélique*, ou *Disc. pour tous les jours de carême*, ibid., 1667, in-8; le *Banquet d'Éhe*, etc. (sermons pour l'octave du St-Sacrement), ibid., 1668, in-8. La réputation extraordinaire du P. Oudeau est peu justifiée par tous ces écrits.

OUDEGHERT (PIERRE J.), jurisconsulte de Lille, public, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre* de 630 à 1476, Anvers, chez Plantin, in-4. Il est à regretter qu'il n'ait point continué cet ouvrage, précis plein de recherches et d'exactitude de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette province.

OUDEGARDE (ROBERT van), peintre flamand, né à Gand en 1663, alla se perfectionner à Rome dans l'école de Carlo Maratti, dont il a imité la manière et la touche. Il a orné de ses tableaux les églises de sa ville natale, et a gravé à l'eau-forte la plupart des compositions de son maître. Les curieux recherchent le grand ouvrage qu'il composa par ordre du comte Barzagio, intitulé : *Numerata vivorum illustrium ex gente turbodig*, Padoue, 1762, gr. in-fol., très-rare. Van Oudengarde m. à Gand en 1743.

OUDENHOFEN (JACQUES), ministre protest., né à Bois-le-Duc, m. vers 1683, a laissé : *Origine et Antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12; *Antiquités cimabriques*, Harlem, 1682; *Description de la Holl. anc. ou de la Sud-Holl.*, 1654, in-4.

OUDET (JACQUES-JOSEPH), un des officiers les plus distingués de l'armée républicaine, était né à Meynal, département du Jura, vers l'année 1773. Les guerres de la révolution lui ouvrirent une carrière brillante, à laquelle il était dignement préparé par la nature et par l'éducation. Il venait d'acquiescer un grade supérieur sur le champ de bataille, quand Napoléon arriva d'Égypte. Oudet, sincèrement dévoué aux institutions républicaines, prît avec douleur un tyran dans le héros, et afficha honteusement des soupçons. Le gouvernement, effrayé de l'influence que lui avait acquise sa bravoure à toute épreuve, et qu'il avait fortifiée par toutes les séductions d'une amabilité entraînante et d'une admirable éloquence, le relégua dans une province, comme adjoint de l'adjudant-général Mallet, depuis si célèbre. C'était mettre en rapport les deux des plus dangereux que pût avoir l'autorité. On fait remonter à cette époque l'origine

d'une société secrète qui mençoit souvent la puissance de Napoléon. Oudet, tour à tour repoussé à l'étranger ou repoussé par la destination et par l'exil, s'était trouvé en relation, par une autre coïncidence de sa destinée, avec la plus grande partie des officiers français, et il avait laissé en eux tout cette impression profonde qui résultait infailliblement de l'ascendant de sa parole et du prestige étourdissant de son caractère. A l'époque de la conspiration de Moreau, il fut renvoyé le premier loin du centre des affaires; mais sa popularité militaire l'empêcha d'être jamais complètement essentiellement dans une instruction publique, quoique un écrivain officiel du temps l'eût évidemment désigné comme chef des républicains de France, dans le brochure intitulée : *Alliance des jacobins avec le ministère anglais*. Il resta dans un oubli apparent jusqu'à la campagne de Wagram, où il commanda le 6^e régiment supplémentaire de ligne. La journée qui a donné son nom à cette campagne mémorable mit le comble à sa gloire, et eût été peut-être le commencement d'une fortune plus grande de lui, s'il n'y avait honorablement succédé sous de nombreuses blessures. Cependant il reçut encore près de trois jours, encourageant ses camarades à la mort par des leçons qui rappelaient l'ironie philosophique de Socrate et l'éloquence de Platon. Un officier et un sous-officier se tuèrent sur sa fosse. Les détails que nous donnons sont tirés des sources les plus authentiques. On en trouve d'autres, qui nous paraissent un peu plus hasardés, dans le *Voyage en Moldavie*, de M. Cadet-Gassicourt, dans les *Mémoires du sergent Gadmeur*, et dans ceux d'une *Contemporaine*. L'histoire des sociétés secrètes de l'ormée (Paris, 1815, in-8) offre sur Oudet des renseignements curieux, et dont le temps a confirmé déjà en partie l'authenticité.

OU DIN (César), fils d'un grand prévôt du Bas-saint, fut sénéchal de Henri IV, qui le chargea de plusieurs missions importantes en Allemagne, et le nomma secrétaire-interprète pour les langues étrangères en 1597. Il m. en 1625. On a de lui : une *traduct. de don Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8; *Recueil de sentences et de proverbes*, trad. de l'espagnol, 1614, in-8; deux dictionnaires, espagnol et italien, refaits depuis par son fils aîné; une *Gramm. ital.*, Paris, 1645, in-8; une *Gramm. esp.*, Rouen, 1675, in-12. — Antoine OUDIN, fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les langues étrangères, fut envoyé, sous Louis XIII, en Savoie et à Rome (où le pape Urbain VIII l'honora de son amitié), donna des leçons d'italien à Louis XIV, et m. en 1653. On a de lui : *Caractères franc.*, pour servir de supplém. aux dictionnaires, etc., Rouen, 1649, 1656, in-8; *Gramm. franc.*, etc., Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12; *Notices sur l'ital. et franc.*, ou *Dictionnaire des deux langues espagn. et franc.*, ou *Dictionnaire*, etc., ibid., 1645, in-4; *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'ital., ibid., 1634, in-4. — César OUDIN, probablement de la famille des précédents, fut attaché à la célèbre marquise de Sévigné, et lui dédia un *Recueil de divertissemens comiques*, 1670, in-12. — OUDIN (Charles), doct. en théol., est aut. d'une *traduct. latine et française d'un discours de St Jean Chrysostôme*, où ce père de l'église démontre que personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même, 1665, in-12. — OUDIN (Cassimé), sav. bibliogr., né à Mesnières en 1638, entra à 17 ans chez les prémontrés, et, n'ayant point tardé à se laisser de la vie monastique, se retira en Hollande, où il séjourna ses vœux et sa religion. Il est auteur de plus. ouvr. de critique et de bibliographie ecclésiastiques assez recherchés, mais pleins de sautes et de erreurs, et de quelques autres de son ordre. On en trouve la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 10. Nous citerons

seulement, comme le plus remarquable, *Commentarius de scriptoribus ecclesiis antiquis*, etc., Francfort ou Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol.

OU DIN (François), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, en 1673, m. à Dijon, en 1752, s'était rendu familières les langues grecque, latine, anglaise, italienne, portugaise et espagnole, sans négliger pour cela l'étude des livres saints et des PP. de l'Eglise. On trouve quelques-unes de ses poésies lat. dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, sous le nom de d'Olivet. Il faut parler aussi de ses judicieuses remarques sur les classiques lat., de sa dissertation sur le *Catex*, insérée dans le t. 7 des *Mémoires de P. Desmolets*, de ses observations sur le *Ciceron de d'Olivet*, enfin de son édit. de P. Syrus (*P. Syri et aliorum veterum sententia, adjectis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8). Il cultivait aussi la numismatique et les antiquités avec succès, et l'on cite son *Essai sur les Ambrons*, qui se trouve dans le 4^e vol. des pièces d'histoire et de littérature de Granel, et ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les *Œuvres posthumes de Gédéon*. Tous ces travaux n'étaient que des distractions de la tâche qui lui avait été imposée par ses supérieurs, de conduire à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la soc. de Jésus. Nul travail en œuvre les matériaux emmagasinés par ses prédécesseurs, Hiladencius, Alegambe, Tournemine, etc., il achève les 4^e prem. lett. de ce vaste répertoire ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 500. Il a trouvé lui-même, dans Niehant, de Dijon, un biographe que l'on peut consulter pour plus de détails.

OU DINET (Marc-Antoine), antiquaire et numismate, né à Reims en 1643, d'abord avocat et professeur, distingué, ensuite garde des médailles du cabinet de Louis XIV, fut admis en 1701 à l'acad. des inscriptions, et belles lettres, et m. en 1712. Ce sav. n'a laissé que quelq. mém., insérés dans le tom. 1^{er} du *recueil de l'acad.* des inscriptions, et bell. lett. On conserve de lui, à la Bibliothèque du Roi, l'*Hist. de l'origine et des progrès de cet établissement*, Basse et prononcée à l'acad. l'*Origine d'Oudinot*, et Nicéron en a inséré un extrait dans le tom. 9 de ses *mémoires*.

ODRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Paris, en 1685, m. en 1755, fut élève de Largillière (v. ce nom), peignit d'abord l'hist., le portrait, le paysage et les fleurs, et se fit ensuite une réputation par ses tableaux de chasse ou d'animaux. Le musée royal en possède deux de ce genre : la *Chasse au loup*, et celle au sanglier. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux; mais son œuvre la plus estimée est sa suite de dessins pour les *Fables de La Fontaine*, en 4 vol. in-fol., Paris, 1755.

OUEL ou OWEL, dit Le Bon, en gallois *Hweld*, souverain et législateur du pays de Galles, était fils du roi Cadell, et commença à régner en 907. Il conçut le projet, remarquable pour l'époque, de rétablir la législation de ses états sur des bases conformes à l'esprit national, travailla avec une sage lenteur à cette œuvre difficile, assemble un conseil national, composé de clercs et de laïcs, et entreprit le voyage de Rome pour soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par ce conseil. Ce prince m. en 938. Son code, promulgué dès 930, a transmis le nom de son auteur à la postérité. Il en existe plus. copies MSS. en gallois, dans la bibliothèque Cottonienne de Londres, et le recueil lui imprimé, pour la 1^{re} fois, en gallois, avec une trad. lat. et des notes explicatives, par le docteur Walton, 1730, in-fol., sous le tit. de *Leges Walther*, rare. Une nouvelle traduct. a été entreprise en anglais, et commencée dans le *Cambrian Register*, tom. 1 et 2, puis reprise et continuée dans le tom. 3 du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Howel-le-Bon*, par M. A.-B. M. (Mauguin), Paris, 1819, brochure de 26 pag., est, dans un cadre

tif, l'hist. résumée de la confection de cette même charte.

OUEN (St), en lat. *Audanus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né à Sanci près de Soissons, et fut élu en 639 évêque de Rouen. Ce saint Prélat gouverna son diocèse avec autant de sagesse que de sagesse, une plusieurs fois de l'ascendant de ses lumières et de ses vertus pour concilier les princes français, et m. à Cléchi en 683, le 24 août, jour où l'église célèbre sa fête. On a de lui une *Pie de St Eloy*, publ. par Surin dans les *P'ior sanctarum*. On peut consulter sur St Ouen le *Gallia christiana*, l'*Hist. littér. de France*, et l'*Hist. de l'abbaye* de ce nom, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol.

OUHTRED (GUILLAUME), théolog. et mathématicien anglais, né à Eton en 1574, m. en 1660, embrassa l'état ecclésiastique et composa quelques traités théologiques; mais il doit sa réputation à ses ouvrages sur l'algèbre et la géométrie, etc. On cite comme le meilleur de ces écrits : *Arithmetica in numeris et speciebus Institutio, qua tum logica tum analytica, atque totius mathematicæ clavis est*, 1631, pet. in-8. Un choix de ces manuscrits a été publ. depuis 22 m. sous le titre d'*Opuscula mathematica*, Oxford, 1676, 2 v. in-8.

OULOUGH-BEY (MYRZA-MOHAMMED-TAGHAY), roi de la Transoxiane et de la Perse occid., et l'un des plus gr. astronomes de l'Orient, né à Sultaniéh, l'an de l'hég. 796, succéda à son père Chah-Rokh en 850 (1446), et fut déposé et mis à m. par son fils Abdalatif, en 853 (1449). Il a laissé des *Tables astronomiques*, dont on trouve plusieurs exemplaires dans la Bibliothèque du Roi. M. Burekhardt en a publ. plus. fragments, en 1799, dans les *Ephemerides geographiques* du baron de Zach.

OUTREMAN (HENRI), historien, né en 1546, à Valenciennes, m. prévôt de la même ville en 1605, a écrit une *Hist. de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'en 1658. Douai 1639, in-fol. Cet ouvr. a été corrigé et augmenté par un des fils de l'auteur, dont l'art. suit. — **OUTREMAN (Pierre d')**, le plus jeune des 4 fils de Henri, né en 1591, entra chez les jésuites en 1611, s'y distingua comme prédicateur, se livra ensuite à l'étude de l'hist., et m. à Valenciennes en 1636. On a de lui : *Pie de Pierre l'Hermitte*, etc., Valenciennes, 1632, in-12; nouv. édit., augmentée, Paris, 1645, in-12; *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Boldino et Henrico, imperatoribus Constantinopolit.*, etc., Tournai, 1643, in-4; quelq. ouvr. arithmétiques et des traduct. dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque de Sintwel*. — **OUTREMAN (Philippe d')**, 2^e fils de Henri, entra à l'âge de 22 ans chez les jésuites, s'appliqua à la prédication, et m. en 1652. On a de lui : *Le vrai Chrétien enthousiaste*, St-Omer, 1622, in-8; trad. en angl. : *Le Pélagogue chrétien*, 1641-42; 3 vol. in-8; trad. en latin, et nouv. réimpr.

OUSSEL, OISEL ou LOISEL (PHILIPPE), théologien et hébraïsant, né à Dautzig en 1611, d'une famille originaire de France, fréquenta successivement les gymnases ou universités de Dautzig, de Brême, de Groningue, de Franeker et de Leyde, pour se familiariser avec l'étude de la philologie, de la théologie et de la langue hébraïque, passa ensuite en Angleterre, visita les biblioth. de Londres, d'Oxford et de Cambridge, se fixa à Leyde en 1706, apprit la médecine pour joindre cette connaissance à celles qu'il avait déjà acquises, devint pasteur de l'église allemande de la même ville, fut appelé, en 1717, à Francoet. pour y professer la théologie, et m. dans cette ville en 1724. On a de lui : de *lepra et Hebraeorum Dialecto*, Francoet, 1709, in-4; *Introductio in accentuationem Hebraeorum metricam*, Leyde, 1714, in-4; de *accentuatione Hebraeorum prosaica*, ibid., 1715, in-4;

de *ancient Decalogi Dissertationes duæ*, Francoet, 1717, 1718, in-4; de *Decalogo soli Israeli dato Dissertationes tres*, ibid., 1719, in-4; et quelq. aut. écrits du même genre, dont on trouvera les titres dans Nicéron, tom. 42, dans la *Biblioth. germanique*, tom. 12, et dans le *supplém.* de Jodice.

OUTHER (REGINALDOU REHAUD), astronome, né dans le hameau de Poligni (Franche-Comté), embrassa l'état ecclésiastique, étudia l'astronomie, et fut nommé correspondant de l'académie des sciences en 1731. Devenu ensuite secrétaire du cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, il partit en 1736 avec Maupassant, que le roi envoyait dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire. A son retour de cette expédition, Outhier obtint un canonicat à la cathédrale de Bayeux, le céleste ensuite pour mieux s'appliquer à l'étude, et m. en 1774. Il était membre de la société royale de Berlin et des académies de Vienne et de Besançon. On a de lui : *Journal d'un Voyage fait au Nord en 1736 et 1737*, Paris, 1744, in-4, avec cartes ou planches destinées par l'auteur; édit. par Amsterdam, 1746, in-12, fig.; *Certains topographiques de l'évêché de Bayeux*, en 2 feuilles, *Observations météorologiques*, faites à Bayeux, insérées, ainsi que quelques autres observ. astronom. du même, dans le *Recueil de l'académie des sciences*, t. 4 des *Mém.* des sav. étrangers.

OUTHAM (GUILLAUME), théologien anglais du 17^e S., est auteur d'un savant traité, intitulé : *de Sacrificiis Indoeurum libri duo*, Lond., 1677, in-4. Il y disserte sur tous les sacrifices de la loi ancienne et nouvelle, sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Comme protestant, il s'y parle point de celui de la messe.

OUTREIN (JEAN d'), professeur de philosophie et d'antiquités sacrées à Dordrecht, né à Middelbourg en 1662, m. ministre à Amsterdam en 1722, a laissé : *Courte Esquisse des vertus humaines*, Amsterdam, 1736, in-12; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4.

OUTREMONT (ARSENE d'), fils d'un avocat et avocat lui-même, né à Paris en 1746, entra à vingt ans au parlement, et, lors de sa suppression en 1771, fut exilé à Créteil, où, pendant son séjour de quatre années, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Chargé ensuite de la rédaction de quelques *remontrances*, notamment contre les édits de Turgot, il s'en acquitta avec succès, parvint en 1789 à la grand'chambre, fut un des opposants à la convocation des états-généraux, et termina sa carrière judic. par cette dernière chambre des vacations, qui, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, demeura chargée des attributs du parlement. Il émigra en Belgique l'année suivante, puis passa en Hollande, et de là fut appelé à Hamm, où il devint conseiller da régence da Monsieur (Louis XVIII). Retiré en Angleterre peu de temps après et fixé à Londres, il ne reentra en France qu'à la restauration, époque où il fut nommé conseiller d'état. Il m. à Paris en 1822, laissant, entre autres ouvrages : la *nouvelle Sicèle*, ou la France encore Monarchie, Londres, 1796, 2 vol.; et *Examen critique de la révolution française, considéré comme système politique*, Londres, 1807, in-8. Il ne paraît pas qu'aucune des pièces de théâtre qu'il avait composées ait été représentée ou imprimée; mais on connaît entre autres sa tragédie intitulée *Marguerite d'Anjou*. La *Quotidienne* da 2 octobre 1822 contient suc d'Outremont une notice plus étendue.

OUTREPONT (CHARLES-LAMBERT d'), juge au tribunal de cassation, né à Bruxelles, m. en 1809, avait été successivement avocat près le conseil souverain de Brabant, membre de l'administration centrale de ce pays, député au conseil des cinquante, et se montra l'un des plus zélés partisans de

la révolution qui, en 1788, éclata dans la Belgique. Il avait signalé ses opinions politiques, dès 1780, dans un écrit intitulé *Essai historique sur l'origine des dîmes*, in-8. Trois ans après il composa, pour un concours académique, son *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas*, qui n'obtint l'accèsit. En 1785, il publia une *Défense de son Essai historique sur l'origine des dîmes*, et une *réponse à la critique* qui en avait été faite par l'abbé Ghesquière.

OUVILLE (ANTOINE LE METEL, sieur d'), frère de Boirobert (v. ce nom), né à Caen, m. en 1656 ou 1657, a laissé plus. comédies, oubliées aujourd'hui, mais dont on trouve les titres dans l'*Histoire du théâtre français*, des frères Parfaict; quelq. romans trad. de l'espag.; et des contes assez libres, qui ont seuls sauvé de l'oubli le nom de l'auteur. Ils ont été recueillis sous le tit. de *l'élite des Contes du sieur d'Ouville*, 1693, 2 v. in-12: les meilleurs sont tirés du *Moyen de Parvenir*, de Béroalde de Verville (v. ce nom).

OUYARD (BENÉ), compos.-mus., né à Chinon vers 1620, fut d'abord maître de chapelle à Paris, puis chanoine à St-Germain de Tours, où il m. en 1694. On a de lui, outre quelq. ouv. de controverse, oubliés aujourd'hui: *Secret pour composer en musique par un art nouveau*, Paris, 1664; *Rubin averti en lecture ad singulas dnas per legem, prophetas et evangel. distributa et 539 carminibus mnemonicis compendiosa*, ib., 1668, trad. en franç., 1693; *l'Art et la Science des nombres*, latin-franç., avec une préface, Paris, 1677; *Défense de l'ancienne traduit. des églises de France*, sur la mission des prem. prédicateurs évangél. dans les Gaules, ibid., 1678, in-8; *Architecture harmonique*, etc., ibid., 1679, in-4; *Canticum novum perpetuum et irrevocabile*, ib., 1682, in-4. Il a laissé en MS. plus. autres écrits dont les curieux trouveront la liste dans la *Biblioth. eccles. Turonensis*, Tours, 1706, in-8.

OUWATER (ALBERT van), peintre, né à Harlem dans le 1^{er} S., fut l'un des prem. artistes hollandais qui se servit de la peinture à l'huile récemment découverte par van Eyck, dont il était le contemporain et le rival. Les scènes aimées et les paysages de ses tableaux remarquables pour l'époque, présageaient la perfection à laquelle les peintres hollandais devaient porter ce genre.

OUWENS (RUTGER), recteur de l'école latine de La Haye en Hollande, où il m. dans un âge très-avancé en 1779, a laissé: *Noctes Hugonae, sive Observationum*, hb. III, Francker, 1780, 1 vol. in-4 de 637 p.

OUYN (JACQUES), poète dramatiq., né à Louviers dans le milieu du 16^e S., fit jouer, en 1597, *Tobus*, tragéd. en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, impr. à Rouen, 1606, in-12.

OUZBEK-KHAN, prince tartare, khan ou souverain du Kaptchak dans le 1^{er} S., était fils de Thogroul (v. ce nom), et succéda à Toghtegou, son oncle. A cette époque la Russie était tributaire des Tartares, et l'un des prem. actes du nouveau khan, fut de confirmer dans leur dignité le gr.-duc Michel Yaroslawa et le métropol. Pierre, d'exempter le chargé russe de toute espèce de tribut et d'impôt. Le grand-duc Michel obtint en outre un corps de troupes tartares contre George Danielowits, prince de Moscou, que les Novogorodians avaient élu pour grand-duc. Mais plus tard ayant été accusé d'avoir fait empoisonner la sœur d'Ouzbek, épouse de George, Michel fut jugé, condamné et mis à m. par les ordres du khan. En 1327, Ouzbek prit prétexte du massacre de quelq. Tartares dans la ville de Tver, alors capitale du grand duc de Russie, pour ravager ces contrées par ses armées, et partager les diverses provinces entre Ivou, frère de George, et Constantin, fils de Michel. Il fit ensuite deux expéd. contre la Perse, s'empara de la province de Chyrmou, et m. en 1338. Ce prince, pen-

dant un règne glorieux de 30 ans, s'était tellem. concilié l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante en prenant le nom d'Ouzbeks, sous lequel ils sont encore connus.

OUZOUN HAÇAN-BEY (ABOU NASSR MOHAMMAD EDHYE), nommé par les voyageurs vénitiens et les historiens occident. l'*am Cassan*, roi de Perse de la dynastie turkomanne Ak-Koïounlu (du Mont blanc), né dans le 10^e S., était petit-fils de Cera-Osmen, à qui Tamerlan avait concédé une principauté dans le Dearhekr. Après avoir détrôné et fait périr son fils Djhanghyr, il résolut de s'emparer de toute la Perse occidentale, sur laquelle régnait un autre prince turkoman, et réussit complètement dans cette entreprise en 1469 (874 de l'hég.). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dern. emp. de Trébisonde, les chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem, alors maîtres de Rhodes, et les Vénitiens lui envoyèrent plus. ambassades pour le décider à tourner ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ouzoun-Haçan entra dans la Natolie (Asie mineure) en 1472, et y obtint d'abord quelq. succès; mais il fut vaincu l'année suiv. En 1476, il conquiert la plus grande partie de la Géorgie; et il m. en 1478 (884 de l'hég.). Les longues et sanglantes guerres de ses fils et petits-fils qui se disputèrent le trône, facilitèrent l'élévat. de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan.—V. ISMAËL-KHAN.

OUALLÉ ou OVALLE (ALPHONSE de), jésuite, né au Chili en 1601, remonta aux brillantes espérances de fortune que lui donnait sa naissance pour se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il en devint l'un des membres les plus remarquables, et m. à Lima en 1651, épuisé par les travaux de l'apostolat. On a de lui: *Epistola ad proposit. generalem, quæ statum societatis in provincia Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; *istoria Relatione del regno di Cile, e delle missioni e ministerij della compan. di Gesù*, Rome, 1646, in-fol., avec cartes et fig.; l'ouv. avait paru la même année en espag. à Madrid, in-4; cet ouv. est rare et recherché, quoique l'auteur ne soit pas exempt du reproche de crédulité.

OVANDO (NICOLAS), gentilhomme espagnol, fut nommé en 1501 gouvern. de l'île de St-Domingue en remplacement de Borsdille (v. ce nom), et pub. d'abord, en faveur des naturels du pays, de nouveaux réglem., qui adoucirent le sort de ces infortunés. Mais bientôt cet modérat. fit place à la barbarie la plus révoltante. On peut lire dans l'*Histoire de St-Domingue*, du P. Charlevoix, les détails des moyens atroces employés par Ovando on ses agens, pour contenir les Indiens dans la soumission. Un horrible massacre eut lieu à Xaragus (où depuis fut bâtie Léogane). En 1507, il ne restait plus dans l'île que 60,000 indigènes; et ce nombre ne suffisait pas pour les travaux que les Espagnols exigeaient d'eux. Ovando dépeupla les îles Lucayes, et, en peu d'années, cet archipel devint un désert. Rappelé en 1508 et remplacé par Diego Colomb, fils de l'amiral, Ovando finit ses jours en Espagne dans une retraite honorable. Le massacre de Xaragus a été dévoué, par Las-Casas et l'histor. Herrera, à l'exécution de la punition.

OVERALL (JOHN), prêt. angl., né en 1559, fut successivem. profess. de théologie à Cambridge, doyen de St-Paul, évêque de Litchfield et de Coventry en 1614, passa au siège de Norwich en 1618, et m. en 1619. On a de lui quelq. ouvr. théolog. sur le prédestinat. et le libre arbitre, dont le plus connu a pour titre *Convocation-Book*, et quelques lettres insérées dans le recueil *Epistola præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol.

OVERBEECK (DONAVENTURUS van), dessinat., peintre et antiquaire hollandais, né à Amsterdam

en 1660, étudia l'antique à Rome, et rapporta une riche collect. de dessins dans sa patrie. Il se livrait avec la même ferveur au travail et au plaisir: ses esquis en tout genre usèrent bientôt ses forces, et il m. en 1706. On estime les dessins et les planches de son grandouvr., intitulé *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ*, etc., Amsterdam, 1709, gr. in-fol., avec 150 pl.; trad. en franç. la même année, même format: cette trad. a été réimpr. à La Haye en 1763, 3 parties in-fol.

OVERBURY (sir THOMAS), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, était né en 1581. Ami de Robert Carr, dep. comte de Somerset (v. en dernier nom), il encourut la haine de cet indigne favori de Jacques I^{er} pour s'être montré contraire à son mariage avec lady Essex, et Robert Carr se vengea de lui en le débauchant ou roi comme ennemi de l'état. Arrêté et enfermé dans la Tour de Londres, Overbury y m. empoisonné en 1613. Le mystère de cet empoisonnement dont Somerset était l'instigateur, ne se dévoila que deux ans après, et les agents subalternes subirent seuls le dernier supplice. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, impr. d'abord séparément, puis réunis en un vol., souvent réimpr., et dont le 15^e édit. est de 1732, in-12. L'auteur y dévoile une grande connaissance du monde et le talent de saisir le ridicule.

OVERDATZ (LOUIS), médecin, né à Enghien, ville de Hainaut, vers 1630, m. à Bruxelles vers 1682, après avoir obtenu de Charles II des lettres de noblesse, et donné, à l'usage des pauvres, et en flamand, un *Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir*, Bruxelles, 1668, in-12.

OVIDE (PUBLIUS-ORIVICUS-NASO), l'un des poètes latins les plus célèbres, naquit à Sulmonne, dans le territoire des Peligniens, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, de l'ère de Rome 711, avant J.-C. 43, sous le consulat de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya de bonne heure à Rome, où l'orateur célèbre Messalla dirigea ses premières études: mais son talent et ses soins ne parvinrent point à faire un avocat de celui que la nature avait fait poète. Il nous apprend lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Ses illustres contemporains, Virgile, Propertius, Tibulle, Horace, s'empressèrent d'accueillir et de protéger auprès du prince le jeune émule qui devait un jour partager avec eux les honneurs du Parnasse romain. Auguste lui prodigua les honneurs, les récompenses, et lui donna publiquement des marques d'estime; mais cette faveur eut plus d'éclat que de solidité; et après en avoir joui quelque temps, celui qui en était l'objet se vit condamné tout à coup à un exil rigoureux, dont la cause véritable, toujours dissimulée par Ovide, est demeurée un problème insoluble. Relégué par Auguste à l'extrémité du Pont-Euxin, dans une contrée et au milieu d'un peuple barbare, le malheureux Ovide y languit huit ans à quelq. mois, dans l'espoir toujours trompé d'un retour qu'il ne cessa de solliciter auprès de l'inflexible empereur, et qu'il n'obtint pas même de son successeur Tibère: circonstance qui suffirait peut-être pour prouver que la faute qu'il expiait si cruellement n'était pas uniquement personnelle à Auguste, mais intéressait aussi sa famille adoptive. Ovide mourut âgé de 59 ans, l'an 17 de notre ère, et fut enterré à Tomos, lieu même de son exil. Peu de poètes ont écrit autant de vers, et se sont exercés avec autant de succès dans des genres différens. Quintilien parla avec éloge de la *Métam.* d'Ovide, et la donna comme preuve de ce qu'il eût pu faire s'il avait su régler la marche de son génie: cette pièce a partagé la sort commun à plusieurs autres écrits d'Ovide, entièrement perdus pour nous, et parmi lesquels on doit regretter surtout les six der. liv. des *Fastes*: c'était l'un des

fruits de son exil, où il composa également l'admir. et volumineux roc. de ses *éloges* (les *Tristes* en 5 livres, et les *Pontiques* in-4). C'est sans contredit aux *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, qu'Ovide doit cette popularité éternelle, qu'il partage avec Horace et Virgile: on dit que, mécontent de l'état d'imperfection où il les laissait, l'aut. les jeta au feu avant de partir pour son exil; mais des copies s'en étaient multipliées, et les lettres lat. n'eurent point à déplorer une perte irréparable. Les *Héroïdes*, genre nouv. de poésie qu'Ovide se glorifiait d'avoir le premier fait connaître aux Romains, sont, avec les *Fastes*, l'ouvrage le plus achevé du poète, et celui qui a fait le plus d'imitat. Les cinq livres des *Amours*, réduits par la suite à trois, sont les caprices d'une imagination libertine plutôt que voluptueuse, et les jeux d'un esprit facile et léger plutôt que l'expression d'un sentiment qu'Ovide ne semble guère avoir connu dans sa jeunesse. Il fut marié trois fois, et de ses trois femmes, la dernière paraît seule lui avoir inspiré une affection véritable, et elle en était digne, par celle qu'elle lui conserva dans son malheur. Néanmoins l'ouvrage que nous venons de citer, et l'*Art d'aimer*, sont des momens précieux, non-seulement du génie brillant et fécond de leur auteur, mais de l'état moral de la société romaine, à cette époque de luxe et de corruption. Fidèles au plan que nous imposent l'objet et les bornes de ce Dictionnaire, nous n'indiquerons ici que les éditions et les traductions principales d'Ovide. Le premier livre impr. à B-logne en 1471, fut les *Œuvres* d'Ovide, in-fol.; elles le furent la même année à Rome, 2 vol. in-fol. On estime les éditions que les Aldes publièrent, Venise, 1504-1503, ibid., 1515-1516, 3 vol. in-8; Leyde, cum notis variorum, 1661-1662; Lyon, ad usum Delphini, 4 vol. in-4, 1689; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4; excellento et belle édition, publiée par P. Burmann, et devenue la base de presque toutes celles qui ont été données depuis; l'édit. donnée par M. Amar, faisant partie de la *Biblioth. lat. de M. Lemais*, Paris, 1820-1825, 10 vol. in-8 (la t. 8, pag. 355 et suiv., contient une Notice littér. revue par M. A.-A. Barbier sur les éditions et traductions d'Ovide); enfin celle que le même édit. (M. Amar) entreprit pour la Collect. des Aut. classiques lat., format in-12, pub. par M. Charles Gosselin, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer. Il existe en prose française deux traductions des *Œuvres complètes* d'Ovide; l'une est de Rannigne seul, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. On a réuni dans l'autre les traductions des *Métamor.* par Banier; des *Fastes*, par Bayeux; des *Tristes* et des *Pontiques*, par Kervillars, etc., en tout 7 vol. in-8, Paris, 1799. Traductions en vers des *Métamorphoses*, par Thomas Cornille, Paris, 1697, 3 volumes in-8; par F. de Saint-Auge, Paris, 2 vol. in-8, 1800; le même, 4 vol. in-8, 1808, et in-12, 1823; des *Fastes*, par la même, 2 vol. in-8, Paris, 1804; de l'*Art d'aimer*, par le même, 1 vol. in-12, Paris, 1807; des *Héroïdes*, par M. de Boisselin, 3 vol. in-8, Philadelphie (Paris), 1786; réimpr. dans la collection des *Œuvres* de Saintango, Paris, 1824; des *Amours*, par M. P. D. C. (M. Pirant des Chaulmes), Paris, 1825, dans la collection ci-dessus indiquée. Enfin une trad. nouv. en prose des *Métamor.* d'une *Œuvre d'Ovide* dite publ. par M. T. G. Villenave, 4 vol. in-4 et in-8, avec fig., Paris, 1805 et suiv., et tout récemment, 4 vol. in-12, à l'usage des classes.

OVIDIO Y VALDEZ (GONZALEZ-FERDINAND d'), voyageur et histor. espagnol, né en 1478 dans les Asturies, avait été successivement au service de don Juan, infant d'Espagne, du roi de Naples, et enfin de le roi, lorsqu'il se rendit en Amérique en 1513, avec le titre d'intendant des mines d'or de la Dorie, dont il jouit deux ans. Après plus. autres voyages, il fut nommé intendant de l'île d'Hispani en 1535. Il ne fut rappelé qu'au bout de dix ans, et

obtint la charge d'historiographe du roi en 1548. Il profita du pouvoir que lui donnaient ses places pour arracher à part des dépouilles du Nouveau-Monde. Voulu ensuite se justifier de ses exactions aux yeux de Charles-Quint, il peignit les malheureux Indiens comme un peuple qui, par sa persévérance incorrigible, avait mérité l'extermination. Les hypothèses qu'il mit au vœu que la syphilis entrât sans doute dans son plan de colonisation. Il affirmait qu'elle était originaire des Indes-Occidentales, et qu'elle devait même y être endémique, et cela, parce que la Providence, qui place toujours le remède à côté du mal, e fait croître dans le pays le galeux, qu'on regardait alors comme un spécifique contre cette maladie. Les médecins ont aujourd'hui, pour la plupart, d'autres idées sur l'origine de la syphilis. V. Part. Ovide dans la *Biographie médicale* qui fait suite au *Dictionnaire des sciences médicales*. Les mss. d'Ovide sont : *Sumario de la historia general y natural de los Indios-Occidentales*, Tolide, 1525, in-fol.; *la Historia general y natural de los Indios-Occidentales*, Madrid, 1535, in-fol.

OWAIN-GLENDWR ou plutôt OWEN-GLENDOWR, né en 1348, fut le dernier rejeton des princes souverains de Galles. Nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre, il vit, sous le règne suivant, ses terres conquises et données au lord Grey. Il rassembla alors ses amis, fut Grey prisonnier, ne lui rend la liberté que moyennant une rançon considérable; et poursuivant le cours de ses succès, comme le comte de Glamorgand, et se fait reconnaître souverain de Galles. Il obtint l'appui de la France (1405), et l'empereur de Castille. Mais dès cette époque, sa puissance commença à décliner, et bientôt il se trouva réduit à errer en fugitif, méditant de vains projets de vengeance. Il m. en 1415.

OWEL. V. OUEL.

OWEN (JEAN), en latin *Audacius*, poète lat. du 16^e S., né dans le pays de Galles, fit ses études à Oxford, d'où il a ajouté l'épithète d'*Oxonien* à son nom, sans être pour cela de cette ville, comme quelques-uns l'ont prétendu à tort. Mort en 1622 dans l'indigence, Owen obtint un magnifique tombeau dans l'église de St-Paul de Londres. Ses épigrammes, d'un style assez facile, sont infectées de traits haineux et d'invectives contre le clergé. Sur ce recueil, impr. compl. chez les Elseviers, Leyde, 1628, in-24. Amsterdam, 1659, in-12; on peut s'en tenir au jugement de l'auteur :

*Qui legis ista, tuum reprehendo, si non laudes
Omnia, stultitiam; si nihil invidiam.*

M. Auguste La Bouissie a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, trad. en vers franç. par Kerivallant et d'autres imitateurs, Lyon, 1819, in-18. — THOMAS-OWEN, magistrat anglais du temps d'Elizabeth, m. en 1598, est principalement connu comme aut. de l'ouvr. suiv. : *Reports in the king's bench and common pleas in the reign of queen Elizabeth*, 1685, in-fol. — V. GOSWORTHY-OWEN.

OWEN (HENRI), théologien angl., né vers 1719, pratiqua d'abord la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, et m. en 1795. On a de lui divers ouvr. de critique sacrée, écrits en angl., et un traité mathém. intit. *Harmonia trigonometria*, etc., 1748, in-8. — OWEN (Edouard), recteur de Warrington, dans le comté de Lancastre, m. en 1807, est aut. de *new latin Accidence*, 1770, in-12, et d'une traduction, en vers angl. des *satires* de Juvénal, 1786, 2 vol. in-12. — OWEN (Thomas-Edouard), recteur d'un village dans l'île d'Anglesey, m. à Beaumaris en 1814, e publia *la Methodistisme démontré*, 1802, in-8. — JOHN OWEN, secrétaire de la société biblique britannique et étrangère, né à Londres en 1765, entra dans les ordres à 28 ans, e donna avec succès à la prédication, et après avoir servi 15 ans la cure de Follam, exerça les fonctions de son ministère à la chapelle du parc de Chelsea.

Choisi, lors des prem. assemblées de la société biblique, pour en rédiger les réglem., il devint ensuite l'un de ses secrét., et depuis lors vint aux progrès de cette institut. les dern. années de sa vie, qu'il termina à Ramsgate le 26 sept. 1822. On a de lui entre autres ouvr. angl., et dont on peut voir la liste au t. 4 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Meul, p. 413 : *Reflexions* (retrospective Reflections) sur l'état de la religion et des affaires polit. en France et dans la Gr.-Bretagne, 1794, in-8; *Voy. en diffé. parties de l'Europe*, etc., 1796, 2 vol. in-8; *Justification* (Vindication) de la société biblique, etc., 1809, in-8; *Hist. de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique*, 1816-20, 3 vol. in-4, trad. en franç. par M. Peschier et autres pasteurs de Genève, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

OXENBRIDGE (JOHN), l'un des plus célèbres théologiens et des meilleurs prédicateurs populaires de son temps, né en 1609 en Angleterre, m. en 1674 à Ponten (Amérique), où il était ministre, a laissé : *Proposition de propager l'évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guinée*, 1671, et quelques autres écrits peu remarquables.

OXENSTIERNA (AXEL, comte d'), célèbre homme d'état, sénateur et chancelier de Suède, né en 1583 dans la province d'Upsal, perfectionna ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, et s'appliqua particulièrement aux langues savantes de l'histoire et à la politique. De retour en Suède, il fut employé, par le roi Charles IX, à des négociations importantes; puis, à l'avènement de Gustave-Adolphe (v. ce nom), il devint chancelier ou ministre principal du royaume. Sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes le rendaient digne de ce poste sous un prince tel que Gustave, et les noms de ces deux grands hommes sont devenus inséparables dans l'histoire comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna suivit son maître dans ses expéditions contre les Russes et négocia en 1617 le paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Il dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et fut ensuite gouverneur général de la Prusse après la conquête de ce royaume par les Suédois. Appelé par Gustave-Adolphe en Allemagne, il eut le douleur d'apprendre en route le mort glorieux de son monarque aux champs de Lutzen; mais ce fatal événement n'abattit point son zèle et sa fermeté. Après avoir concentré les troupes de la Suède et des alliés, il fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina sagement toutes ses mesures et ses démarches, qu'il mit une confiance générale. Plus tard, lorsque plusieurs princes se détachèrent de l'alliance de la Suède, après la perte de la bataille de Nördlingen, Oxenstierna réunit les débris de l'armée suédoise, soutint le courage des soldats, demanda du secours à sa patrie, soutenu de nouvelles négociations, fit un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu, eut enfin l'estime de ce ministre, son rival, et parvint en 1630 au but qu'il s'était proposé. La fortune eut retournée sous les drapeaux des Suédois, Oxenstierna revint à Stockholm, rendit compte de son administration, prit sa place parmi les tuteurs de la jeune reine Christine, veilla à son éducation, à ses intérêts comme à la gloire du royaume, devint l'âme de son conseil, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Christine suivit longtemps les sages avis de son chancelier; mais les courtisans et les favoris décrièrent peu à peu l'homme sage qui les gênait. Toutefois Oxenstierna ne cessa point de se montrer dans les occasions importantes, et de manifester son dévouement au bien général. Il retarda quelque temps, par ses représentations énergiques, l'abdication de la reine, et refusa d'assister à l'acte sacré où

Christine remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave. Retiré des affaires, non sans être consulté quelquefois par le nouveau roi, qui avait su apprécier son expérience et ses vertus, Ozanien mourut en 1654. Ce grand homme, dont la parole fut vivement sentie par ses compatriotes délaissés, s'était toujours montré le protecteur zélé de tous les talents. Il écrivait avec la même facilité en suédois qu'en latin, et ses lettres de sa correspondance dans ces deux langues se valaient. On le regarda comme l'auteur du 2^e vol. du *Historia belli sueco-germanici*, dont le 1^{er} est de Phil. Chemnitz (v. ce nom). — OZENATIERNA (Beoti), de la famille du précédent, né en 1623, fut nommé chancelier de Suède sous le règne de Charles XI. Long-temps l'ami de toute la confiance de ce monarque, il vit avec peine Charles XII s'éloigner du système pacifique suivi par son père, et prévint dès lors les malheurs qui devaient bientôt accabler le Suède. Il venait de remettre au nouveau roi un mémoire énergique à ce sujet (inséré depuis dans plusieurs recueils historiques), lorsqu'il m. en 1702. Il avait été, comme son illustre parent, un protecteur zélé des sciences et des lettres. — OZENATIERNA (Gabriel Trausson, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, parcourut d'abord une partie de l'Europe au sortir de ses études, embrassa ensuite la carrière militaire, fut nommé ambassadeur de Suède au congrès de Ryswick, et appelé en 1699, par Charles XII, au poste de gouverneur du duché de Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il m. en 1707. Ce lut pendant les dernières années de sa vie qu'il écrivit, en français, l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales*, publ. par Brauer de la Martinière (v. ce n.). — On a publié à Stockholm, 1805, 3 vol. in-8, une édit. complète des ouvrages en vers et en prose du comte J.-G. OZENATIERNA, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme on l'a fait dans le *Magasin encyclopédique* de 1805 (t. 1, p. 383) ; celui-ci était membre de l'Acad. des sciences de Stockholm depuis 1786. On ignore l'époque de sa mort.

OXFORD. V. HARLEY.

OYSEL. V. LOISEL et QUEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathématicien, né en 1640 à Bonlieux, dans la principauté de Dombes, étudia les sciences exactes malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il renoua à la cléricature, et alla vivre à Lyon du produit de quelq. leçons, auquel suppléait celui du jeu. Il vint ensuite à Paris sur l'invitation du père du chancelier d'Aguesseau, renoua dès-lors sa jeu pour se livrer tout entier aux mathém., et eut bientôt un gr. nomb. d'élèves. Il donnait des leçons pendant la paix, et il employait les loisirs que lui laissaient les temps de guerre à composer des ouv. qui ajoutèrent à son sçavoir et à sa réputation. Mais la peste qu'il fit, en 1701, d'une femme qu'il adorait, et la guerre de la succession, qui lui enleva ses écoliers, portèrent un coup funeste à son bonheur. Ses dern. jours s'écoulèrent péniblement. Il m. en 1717. Il avait une piété sincère et une foi docile, et il était qu'il appartenait aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire. Nous citerons de lui : *Traité de Géométrie*, Paris, 1673, in-12, augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les courbes*, ib., 1685, in-12; *Traité des lignes du premier genre, de la construction des équations*, etc., ib., 1687, in-8; *Usage du compas de proportion aux pliques*, etc., ib., 1688, in-8; ib., 1700; nouvelle édition revue par Garoier, ibid., 1794, in-12; *Recréations mathém. et physiques*,

ib., 1694, 2 vol. in-8, nouv. édit. augmentée, ib., 1720, 1733, 4 vol. in-8; ib., 1778 et 1790, 4 vol. in-8; *Nouveaux Eléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. V. son éloge par Fontenelle, les *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire de Chauliépied*.

OZANNE (HILAIRE), philologue et poète latin, né à Bâle en 1608, étudia d'abord le jurisprudence, fut reçu avocat au parlement, apprit ensuite les langues orientales, et fut nommé en 1644, audit. général de l'armée de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. Il n'a laissé qu'un petit poème intitulé : *Vita Christi ordine chronolog. epigrammatis intertexta*, Ypres, 1649, petit in-8 de 79 pages.

OZANNE (CHRISTOPHE), simple paysan des environs de Menton, se fit, à la fin du 17^e S., une réputation extraordinaire, par ses cures merveilleuses et son déintéressement. On peut voir dans le t. 8 des *Diversités curieuses* de l'abbé Bérard (v. ce nom) plusieurs détails singuliers sur cet homme charlatan, qui n'a dû à ce qu'il paraît, sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'absorber une diète austère et de boire beaucoup d'eau.

OZANNE (NICOLAS-MAUR), dessinateur de la marine, né à Brest en 1728, fut choisi pour diriger l'éducation des jeunes princes, enfans de France, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale, et m. en 1811. On a de lui des dessins remarqu. par une grande facilité dans l'exécution. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, notamment un *Traité de marine militaire* dédié au duc de Choiseul. Cet ouv., qui contient 50 pl. in-8, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats, ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. — OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingénieur-constructeur de la marine, né à Brest en 1737, mort dans la même ville en 1813, acquit une grande réputation dans son art. On a de lui une suite de dessins gravés représentant des vaisseaux, des ports de mer, des paysages. Il a gravé, conjointement avec son frère Nicolas et ses deux frères, des *vues perspectives des ports de France d'après ses propres dessins et ceux de son frère*. — Yves-Marie OZANNE, sœur du précédent, morte à Paris en 1788, a gravé une *vue du port de Livourne* d'après J. Veret, le temps sera d'après le même, les reliefs flamands et la forme flamande d'après Wouwermans. — On doit à Jacques-François OZANNE, sœur du précédent, m. en 1795, une *vue de Dieppe*, une *vue du port de St-Palais*, une *seconde vue du port de Livourne* d'après Veret, et différentes *vues des colonies françaises*. On peut consulter sur cette famille la notice inscrite au titre du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coigny*, Paris, 1811, in-8.

OZAROWSKI (PIERRE), hettman ou grand-général de la couronne de Pologne, embrassa la cause de la Russie, et prit beaucoup de part à la confédération de Targowita, qui produisit la constitution de 1793. Aussi, lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie contre les Russes en 1794, il fut condamné à être pendu, et la sentence fut exécutée de suite. Une potence était déjà plantée pour lui avant son jugement.

OZELL (JOHN), litt. anglais, m. en 1743, a traduit un gr. nomb. de pièces de théâtre françaises, notamment toutes celles de Molière, et plus, autres ouv. de diff. langues. Toutes ces traduct., a'uraient point tiré son nom de l'oubli si Pope ne l'eût signalé dans sa *Dunciade*.

OZI (ETIENNE), musicien, prem. lauréat de la chapelle du roi, né à Nîmes en 1754, m. à Paris en 1805, a laissé quelq. concertos estimés, et une *Méthode nouvelle et raisonnée pour le basson*, Paris, 1800, 2^e édit.

OZIAS, roi de Juda. V. OSIAS.

OZIAS ou AZARIAS, fils d'Obéd. V. AZARIAS.

P

PAAW (PIERRE). V. PAUW.

PABO, prince breton, vivait dans la 5^e S. Vaincu par ses voisins, il se réfugia dans le pays de Galles; où il fut généreusement accueilli par le roi du Pays. Il embrassa ensuite la vie relig., et fut comté un nombre de ses sujets. Son tombeau se trouve encore, avec une inscription, dans l'église de l'île de Mona (aujourd'hui Man), dont il fut le fondateur.

PAC DE BELLEGARDE (GABRIEL DU). V. BELLEGARDE.

PACAREAU (PIERRE), antiquaire, né à Bordeaux en 1711, m. en 1797, apprit avec succès les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque, anglaise, espagnole, italienne, et fut très-versé dans la littérature étrangère. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se distingua par le talent de la chaire, prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé en 1790, et fut nommé évêque constitutionnel de Bordeaux en 1791. Outre divers *mem.*, on a encore de lui : *Considérat. sur l'usure*, 1790, in-8; et *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8.

PACATIEN, *Pacatianus* (TITUS CLAUDIUS MARCIUS), empereur romain, n'est connu que par les médailles qui nous restent de lui. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules, qu'il fut déifié par Dioc., et que son règne fut de très-courte durée. On fait rapporter ses évènements à l'année 249. Le cabinet du roi possède plusieurs médailles de cet empereur, en argent.

PAGAUD (PIERRE), poète de l'Oratoire, né en Bretagne, m. en 1760, s'acquit de la réputation par son talent pour la chaire. On a de lui des *Discours de pèche*, ou *Sermons sur les plus importants objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Ces discours firent d'abord approuvés, mais on crut y voir ensuite des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit la publication qu'après y avoir fait mettre 35 cartons. L'auteur fut exclus de la maison de l'Oratoire en 1746, et relégué en province où il finit ses jours dans un âge avancé.

PACCA (NICOLÒ-ALESSIO), docteur en médecine et en philosophie, vivait à Naples vers le milieu du 16^e S. On a de lui une *Histoire de Naples* qui s'étend jusqu'à l'année 1562.

PACCHIAROTTO (JACOB), peintre italien, né à Sienne, florissait dans la prem. partie du 16^e S. Plus, de ses compositions se trouvent dans les églises de Sienne; on estime surtout la tableau qui représente *Ste-Catherine visitant le corps de Ste-Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (ANTOINE), médecin, et l'un des anatomistes les plus distingués du 17^e S., né à Reggio dans le Modénais en 1665, et m. à Rome en 1726, a laissé plus. ouvr. relatifs à sa profession, qui ont été recueillis et réimprimés plus. fois à Rome, sous le titre d'*Opera omnia*. La 4^e édition a paru en 1741, in-4.

PACCI (GONZ), archevêq. de Florence au 16^e S., fut le prem. qui fit connaître, par une traduction latine, les *Discours de Maxime de Tyr*.

PACCIANI (FULVIO), juriconsulte, né à Modène dans la 2^e partie du 16^e S., professa le droit à Ferrare, et m. dans cette ville en 1613. On a de lui quelques ouvr. de jurisprudence dont les plus connus sont les traités de *Probationibus*, Venise, 1594; Francfort, 1603, 1631 et 1695; et de *Appellationibus*, Francfort, 1663. On lui doit encore : *Dell' arte di ben governare i popoli*, Sienne, 1607; et quelq. poésies latines et italiennes.

PACCIOLI (LUC), ou latin *Pacciolus*, mathématicien du 15^e S., surnommé de Burgo, parce qu'il était

né à Burgo-Sansepulcre, en Toscane, entra dans l'ordre de St-Franç., et professa les mathém. à Naples, à Milan, à Rome et à Venise. On a de lui plusieurs sav. ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Storia letter. ital.* de Tiraboschi, t. 6. (La rareté de ces productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres et la confusion causée par la différence de son nom de religion comme franciscain, et de son nom de famille, ont fait commettre aux biographes et aux bibliographes des erreurs que l'on évitera en consultant l'ouvrage précité.)

PACCORI (AMARISSE), écrivain ascétique, né à Crémence dans le Bas Maine, devint principal du collège de cette ville, fut chargé ensuite de la direction du petit séminaire de Meung, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin, et occupa ce dern. emploi pendant 18 ans; mais après le m. du cardinal, il fut contraint de sortir du diocèse, et vint se fixer à Paris, où il m. en 1730, à l'âge d'environ 61 ans. Paccori avait été élevé au diaconat, mais la haute idée qu'il avait du sacerdoce l'empêcha de le recevoir. Il passait pour être très-attaché aux opinions des disciples de Port-Royal. Ses princip. ouvrages sont : *AVIS salutaires aux pères et mères pour bien élever leurs enfans*, Orléans, 1696, in-12; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et fêtes*; *Règles chréti. pour faire saintement toutes ses actions*; *Journées chrétiennes*; et *Regrets de l'abus du Pater*, in-12; *Pensées chrétiennes* (une édit. des Hist. choisies, Paris, 1747; une nouv. édit. des *Épîtres et Évangiles*, Paris, 1777, 4 vol. in-12; *Devoirs des vierges chréti.*; *Société chréti.*; *Abrégé de la loi nouvelle*; tous ont été souvent réimpr.

PAGE (RICHARD), ecclésiast. et homme d'état, né dans le diocèse de Winchester en 1682, obtint par son mérite la faveur de Henri VIII, qui le nomma secrétaire-d'état, et l'employa dans les négociations les plus importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1684, et fut successivem. chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter et de St-Paul de Londres. Ayant été envoyé à Rome à la mort de Léon X, pour solliciter le trône pontifical en faveur du cardinal Wolsey, il arriva trop tard pour remplir sa mission, et le ressentiment de l'ambassadeur cardinal le poursuivit jusqu'à sa m. arrivée à Steyney en 1538. Il a laissé : *de Fructu qui ex doctrinâ percipiuntur*, Bile, 1517, in-4; *de Lapsu hebraeorum interpretum*; une traduct. latine du traité de Plutarque, de *Commendo ex inimicis capiundo*; *Tracté contre le mariage de la reine Catherine*, en angl.; *Sexdecim orationes ad principes*; *Carmina diversim.*; plusieurs lettres à Erasme, en latin; et quelq. traductions lat. d'aut. grecs.

PAGE ou PACIO (JULIEN), en latin *Pacius* à Berigé, ainsi nommé d'un quartier de Vienne, sa patrie, juriconsulte distingué, né en 1500, composa dès l'âge de 13 ans un *Traité d'arithmétique*, professa le droit successivement en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en France et à Padoue, et obtint le collier de St-Marc par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre intitulé *de Jure juris Adriatici*. Il m. à Valence en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite de *Contractibus*, Lyon, 1606, in-fol.; *Synopsis Juris*, ibid., 1616, in-fol.; *in decretalis Lib. 7*, in-8; *Corpus juris civilis*, Genève, 1580, in-fol.; *Aristotelis Organum*, Francfort, 1597, 3 vol. in-8 (c'est une traduction fidèle de la logique d'Aristote); *legum conciliatarum Centuria*, Lyon, 1643, Cologne, 1661, in-8.

PACHE (JEAN-NICOLAS), ministre de la guerre, et maire de Paris pendant la révolution, avait été d'abord précepteur des enfans du duc de Castries,

qui lui avait donné ensuite un emploi dans les bureaux de la marine. Il s'établi à Madrid et fut nommé capitaine lorsque la révolution le rappela à Paris. Il se fit remarquer bientôt par l'espérance de ses principes démocratiques, et par une modération qui n'était pas sans affectation, et, grâce à Brissot et à Roland, qui le protégeaient, il fut appelé en 1792 à remplacer Servan au ministère de la guerre. Son administration, à laquelle Vincent, Roussin, Menuet, et quelques autres désorganisateurs imprimèrent un mouvement aussi violent que désordonné, coûta plus à la France que n'aurait pu le faire une armée ennemie. Ce n'est pas qu'il fût un homme capable, mais l'amour inconsidéré de la réforme l'entraîna dans une suite d'actes de vexations et de gaspillages, qu'il eut au moins le tort de tolérer. Il fut dénoncé par la Gironde, et remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu, par sa disgrâce et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et au dehors de l'assemblée. Il nia toutefois jusqu'au dernier moment l'existence des complots ourdis sous l'influence démagogique, ne prit aucune mesure pour protéger le conseil, contre le mouvement du 31 mai 1793, et porta témoignage quelques mois après contre les girondins, dont une multitude furieuse avait obtenu le jugement ou plutôt la proscription. Bientôt les vengeances du 31 mai se dirigèrent. Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert, qui souleva la chute de cette faction, il fut écarté de la municipalité par l'influence de Robespierre, et resta emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Inquiété un moment par le directoire à propos de la conspiration de Babeuf, mais sans aucune apparence de raison, il finit par se dégoûter du monde et des affaires, et se retira à Thym-le-Moutier, département des Ardennes, où il vécut jusqu'en 1823, n'ayant qu'un très-médiocre revenu, dont il consécra une partie à des actes de bienfaisance, mais ne voulant pas entendre parler des affaires publiques, ne lisant pas même les journaux, et ne parlant jamais des événements de sa vie politique. Il avait consacré de longues années de travail à un grand our. de métaphysique qui se trouve MS. entre les mains de son fils, lieutenant-colonel d'artillerie.

PACHECO (Dona MARIA), dame espagnole d'un courage héroïque, née vers la fin du 15^e S., était femme de don Juan de Padilla (v. ce nom), chef de l'insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligne*, sous le règne de Charles-Quint. Après la perte de la bataille de Villalar, don J. Pacheco ayant été condamné à l'échafaud, dona Maria, loin de se laisser éblouir par sa douleur, se soigna par son exemple le courage des habitants de Tolède, les déterminant à se défendre contre toutes les forces réunies de Charles-Quint, combattit vaillamment à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les ennemis. Mais, ayant été abandonnée ensuite par le peuple, auquel on persuada qu'elle était sorcière, elle se renferma dans le couvent, où elle mourut pendant quatre mois, et ce ne fut qu'après qu'elle eut épuisé ses forces et ses munitions qu'elle renoua enfin le combat. S'étant échappée à la faveur d'un déguisement, cette femme héroïque se réfugia en Portugal, où elle finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité, regrettant plus son époux et sa patrie que sa gloire et ses honneurs.

PACHECO, marq. de VILLENA. V. VILLENA.

PACHECO (FRANÇOIS), peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville en 1571, mort en 1654, fut choisi pour peindre, avec Antoine Vasquez, six grands tableaux, tirés de la vie de Saint-Raimond, pour le couvent de la Merce. Il ouvrit à

Séville une école qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Jacques Velasquez fut son élève, et devint son gendre. Le chef-d'œuvre de Pacheco est sans contredit son célèbre tableau du *Jugement universel*, qu'il fit en 1618. On cite encore comme un de ses plus beaux ouvrages le *Saint-Michel* qu'il exécuta pour le collège de Saint-Albert. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est très-estimé, et quelques poésies. — **PACHECO** (CARISTORAL), peintre de l'école de Madrid, vint en 1508. Son talent pour le portrait et la draperie lui acquit de la célébrité. Il travailla beaucoup pour le duc d'Albe, dont il avait gagné le faveur.

PACHECO DE NARVAEZ (LOUIS), né à Barça en Andalousie, sous le 16^e S., se fit de la réputation comme maître d'écriture, et donna des leçons de son art à Philippe IV, dont il fut secrétaire ensuite. Pacheco a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, l'abrégé d'un ouvrage de Carreras, intitulé : *Compendio de la filosofía y destreza de las armas del Ger. Carreras*, Madrid, 1612, in-4; *Libro de las grandezas de la espada*, 1600, in-4. On ne connaît ni le date de sa naissance ni celle de sa mort. — **PACHECO** est aussi le nom d'un des assesseurs d'Inès de Castro (v. ce dernier nom).

PACHYMÈRE (GEORGE), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, était né à Nicée vers l'an 1252. S'étant rendu à Constantinople, lorsque Michel Paléologue reprit cette ville sur les Français, il y parvint aux premières dignités de l'église et de l'état, et mérita la confiance de Paléologue, qui le chargea de différentes négociations. Pachymère m. vers 1310. On a de lui une *Histoire de l'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cette histoire est très-estimée et fait suite à celle de Nicéas et d'Ancologie. Le P. Ponsinus, jésuite, la publia à Rome, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec une version latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a aussi traduite en français. On attribue encore à Pachymère une *paraphrase des œuvres de St Denis l'Aréopagite*. Le P. Cordier l'a insérée, avec les *Scôles* du saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de St Denis. On trouve dans le *Recueil d'Alatius*, Rome, 1651 et 1659, 2 vol. in-4, un petit *Traité sur la procession du St-Esprit* de Pachymère.

PACIAUDI (PAUL-MAIRE), religieux théatin, l'un des plus savants et des plus laborieux antiquaires du 18^e S., né à Turin en 1710, m. à Parme en 1785, obtint par son mérite les premières dignités de son ordre, et devint, en 1761, bibliothécaire du don Philippe, duc de Parme. Plusieurs sociétés savantes l'admirent dans leur sein, et il fut membre correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris. Ses principaux ouvrages sont : de *inscrip. christianarum Balneis*, Rome, 2^e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubileis in palastrâ Græcorum Commentarius*, Rome, 1756; *Monumenta peloponnesiaca*, ibid., 1761, 2 vol. in-4; *Memorie de' gran maestri dell' ordine gerolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4; *de Libris eroticis antiquorum* (cette savante dissertation, insérée d'abord dans l'édition de Longus de Boddin, a paru à Leipzig en 1803); *Lettres au comte de Caylus*, publ. à Paris, 1802, in-8; avec une notice sur Paciaudi, par Bérécys.

PACICHELLI (JEAN-BAPTISTE), ecclésiastique, littérateur très-versé dans le droit, le théologie et les antiquités, né à Pistoie vers 1650, et m. à Naples en 1702, parcourut la plus grande partie de l'Europe, et publia à Naples en 1691 la relation de ses voyages sous le titre de *Memorie del viaggio per l'Europa*, 3 vol. in-12; et il en donna une suite intitulée *Memorie nuove*, etc., Naples, 1690, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Schediama de iis que nullo modo possunt in ius vocari*, Rome, 1609, in-4; *Schediama de iuris, capillamentis, et charactibus*, Naples, 1691; *de iure hospitalitatis*

universo, etc., Cologne, 1675; *Lacubratio autumnalis de tintinnabulo nolano*, Naples, 1693, in-12; *Il Regno di Napoli in prospettiva, diviso in dodici provincie*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4, avec cartes et figures, et quelques autres peu remarquables.

PACIEN (St), en latin *Pacinus*, évêque de Barcelonne, vint sous le règne de Veleus, et m. vers l'an 390 sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. On a de lui : trois lettres au donatiste Sempronius; une *Exhortation à la pénitence*, et un *Discours sur le baptême*. Ces ouvrages ont été publiés par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4.

PACIFICO de Novara, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait dans le 15^e S. On a de lui une *Somme de cas de conscience*, dite la *Somme pacifique*, en latin. François Tarrivà la traduisit en italien, et la publia en 1574 et 1580.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, dans le 9^e S., fut, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en 24 parties égales. Il est principalement connu par l'épithaphe consacrée à sa mémoire dans la cathédrale de Vérone. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce, donné depuis en entier par Scipion Malloi dans la préface au *Complex. Cassiodori*, et par Muratori dans les *Antiquit. ital. medii ævi*. Torshauchi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur eût laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Plusieurs savans antiques se sont efforcés en vain de l'expliquer.

PACIFICUS (PICIENS), frère-mineur, né au 12^e S., dans la Marche de Fermo, se fit d'abord tant de réputation, comme *trouvère*, que l'empereur Frédéric II le couronna et l'appela le *Roi des vers*. Pacificus, dont on ignore le véritable nom, remporta ensuite à ses succès poétiques pour embrasser la vie religieuse. Converti par un des sermons de St François, il devint un de ses disciples, et fut nommé Pacifien à cause de l'extrême douceur de son caractère. Quatre ou cinq ans après sa conversion on l'envoya en France, où il fut le prem. provincial des frères-mineurs. On ignore l'époque de sa mort. Wading lui attribue un grand nombre de chansons et d'autres poésies, composées avant sa conversion.

PACIFICUS (MAXIMUS), poète latin, né à Ascoli, d'une famille noble, m. à Fano vers l'an 1500, âgé de près de cent ans, a laissé un grand nombre d'épigrammes et d'autres pièces impr. sous le titre suiv. : *Hecatelegium, sive Elegia nonnulla jocosa et satirica, laudes sumorum virorum, urbium et locorum; Invenio in quosdam; Laudes patris aesculani et alia quaedam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4, édit. originale et fort rare. Magliabecchi a donné une édit. des Poésies de Pacificus (Padoue, 1691, in-4), dont il a retranché tous les pièces obscènes. Ce poète, qu'on a osé comparer à Ovide, ne manque pas de facilité; mais est en général dépourvu d'élégance.

PACIFIQUE DE PROVINS (le Père), missionnaire espagnol, que l'on croit être né dans la ville dont il porte le nom, après avoir parcouru différentes régions et avoir été supérieur-préfet de son ordre en Amérique, vint à Paris, où il m. en 1653. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1662, in-12; *Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la Terre Sainte et le testament de Mehomet*, ibid., 1631, in-8; 1652, in-12; *Relation ou Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe en Amérique*, ibid., 1648, in-12. On lui attribue une *Apologie de Raymond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACINI (JACQUES), médecin, originaire de Milan, m. en 1560, professa son art à Bologne, à Raguse et à Padoue. On a de lui : *De tenuis tumoris febrem facientia ante purgationem per artum In-*

crassatione, necnon Gracorum super hoc cum Arabum consultatione, etc., Venise, 1558 et 1559.

PACINO (ECATACINO), gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, en commencement du 15^e S., s'acquit une grande réputation en combattant les flottes vénitienues, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu par l'amiral François Bembo; mais il remporta une victoire éclatante, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce S.

PACIUS ou PACIO (FACIUS), médecin, né à Vicence, dans les états de Venise, en 1547, se fit d'abord de la réputation dans les lettres par une comédie italienne intitul. *Eugène*, professa ensuite la médecine et la philosophie avec un gr. succès, et m. en 1614. On a de lui : *Commentar. in sex priores Galeni libros methodi medendi*, Vicence, 1578, in-fol.; *Commentarius in septimum Galeni librum methodi medendi, quoniamlibus physicis et medicis refertus; accessit de morbo gallico per methodum curando*, ibid., 1608, 1610, in-fol.

PAGOME (St), né dans la Haute-Thébaïde vers l'an 292, de parents idolâtres, porta d'abord les armes; mais ayant reçu le baptême à la fin de la guerre, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit de tels progrès dans la vertu, que par ses soins la Haute-Thébaïde fut peuplée de monastères, et qu'il devint chef de 5000 récolites. Cet illustre patriarche m. le 3 mai 348. Nous avons de lui : *Proœcepta, judicia et monita*, trad. en latin par St Jérôme; et onze lettres, impr. dans le recueil de Besolt d'Aniane. Un encois ant. grec décrit la vie de St Pacôme. Deail-la-Prati le trad. en latin; Arnould d'Andilly l'a mis en français. On l'a trouve parmi celles des Pères du Désert.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie après la défaite de Crassus. Ventidius (v. ce nom), lui ôta le victoire et la vie vers l'an 37 av. J. -C. — PACORUS, roi des Parthes, contemporain de Domitien et de Trajan, n'est connu que par quelq. légères indications des auteurs anciens. Les Arméniens lui donnent le nom d'*Artaschès*, qui signifie *grand roi*; ils le croient fils d'Artaban IV, et placent son avènement au trône vers l'an 101. Suivant la chroniq. d'Arménie ce prince m. vers l'an 111. — PACORUS, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse I^{er}, qui lui fit roi de la Médie atropatène vers l'an 51. Pacorus fut vaincu par les Alains. Depuis cette époque il n'est plus question de lui dans l'histoire. — PACORUS (Aurelius), roi d'Arménie, est connu que par un ancien passage tiré du troisième livre des Parthéniques d'Asinius Quadratus. On croit qu'il était contemporain de Lucius Verna et de l'empereur Marc Aurèle, qu'il repoussa l'Arménie sous la protection des Romains, et qu'il fut dépossédé de la couronne, en l'an 163, par Lucius Verus.

PACORUS, l'un des plus puissans des petits princes de l'Arménie, au 4^e S. de notre ère, descendant de Sannachérib, roi d'Assyrie. Il était dynaste de l'Arménie, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie. Vers l'an 315, ayant voulu se rendre indépendant, il se révolta contre Kosrou ou Chosroës, fils de son souverain, fit alliance avec les Perses, et après plusieurs combats, trouva la m. sur le champ de bataille. Toute sa famille fut massacrée à l'exception de deux de ses enfans qui furent rétablis ensuite dans les possessions paternelles. — PACORUS I^{er}, roi d'Érie, fils de Vatché, régna depuis l'an 231 jusqu'en 245. Son fils Mirad lui succéda. — PACORUS II, roi du même pays, vivait en commencement du 5^e S. — PACORUS III, fils de Datchi I^{er}, monta sur le trône en l'an 528, et fut remplacé par Pharasman V. — PACORUS IV, fils

le successeur de Pharaman VI; régna en l'an 557. L'empereur de Constantinople le fit remplacer en l'an 568.

PACQUOTTE (CHARLES-GUILLAUME), conseiller-médecin ordinaire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, florissait au dix. S. On a de lui : *Dissertation sur les eaux minérales de Pont-à-Mousson*, Nancy, 1719, in-12; *Dissertation sur la maladie épidémique qui règne dans le pays Messin*, Pont-à-Mousson, in-8.

PACUVIUS (MARCUS), poète dramatique, latin, né à Brindes vers l'an 218 av. J.-C., vint fils d'une sœur d'Ennius. Son caractère doux et obligeant lui concilia l'affection des personnages les plus illustres de Rome, où il se distinguait par la double talent de poète et de peintre. On connaît surtout l'amitié étroite qui le lia avec Ciceron (v. ce nom). Sur la fin de ses jours il se retira à Tarente, où il m. âgé de plus de 90 ans. Il ne nous reste des pièces de Pacuvius que quelq. fragm. qu'on trouve avec la traduction le devn. vol. du *Théâtre des Latins*, publié par M. Leveé.

PACK (RICHARDSON), poète anglais, né vers 1680 dans le comté de Suffolk, m. en 1728, a laissé plus. écrits, tant en vers qu'en prose, recueillis et pub. à Londres, 1729, en 1 vol. in-8.

PADERNA (PAUL-ANTOINE), peintre d'hist. et de paysages, né à Bologne en 1639, et m. en 1703, a laissé des tableaux estimés.

PADILLA (dona MARIA de), demoiselle espagnole, d'une rare beauté et d'un esprit artificieux, inspira une violente passion à Pierre-le-Cruel, dont elle eut plus. enfans qui furent élevés comme héritiers présomptifs de la couronne. Cette favorite m. à Séville en 1361, et ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. Un an après, Pierre, ayant déclaré qu'il était oûi à Marie par un mariage secret, ses restes, qui avaient été déposés dans un monastère dont elle était fondatrice, furent transférés dans le lieu de la sépulture des rois de Castille.

PADILLA (don JEAN de), fils du commandeur de Castille, allié aux plus grandes familles d'Espagne, se déclara pour le parti du peuple dans les guerres civiles de 1520 à 1523. Sa femme, dona Maria Pacheco, fut la confidente et l'associée de tous ses projets; ils avaient tous les deux le même courage et le même dévouement pour la cause de la liberté. Don Jean commanda les troupes que Tolédo envoya au secours de Ségovie. Dans l'assemblée d'Avila il organisa la ligue des communes; bientôt il s'empara de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne qui y résidait. Ce fut au nom de cette princesse, privée de la raison, qu'il fut promulgués les décrets des communes. Padilla s'empara aussi de Valladolid, où siégeait le conseil royal, présida par le cardinal Adrien. Enfin Charles-Quint se décida à faire quelques concessions aux insurges, ce qui servit de prétexte à plusieurs nobles pour abandonner leur parti. Le clergé se détacha aussi peu à peu de la cause des communes, à l'exception du fameux évêque de Zamora. Don Pedro Giron avait été général des soldats de la ligue; soit trahison, soit incapacité, il se laissa tromper et vaincre. Don Juan le remplaça trop tard au commandement. Les soldats se débârdèrent; les coffres devenaient vides; dona Maria les remplissait en dépouillant la cathédrale de Tolédo d'une partie de ses trésors, en demandant pardon à chaque saint de ce larcin forcé, mais cet acte et un impôt exigé des chanoines de la cathédrale achevèrent d'anéantir les ecclésiastiques. Le comte de Castille s'empara de Tordesillas, et marcha contre don Juan de Padilla, qu'il rebreuta à Villalar (1522). Le dévouement du terrain et du nombre fut fatal aux communes; leur déroute fut complète; don Juan voulut périr les armes à la main; mais il fut fait prisonnier et exécuté le lendemain par la main du bourreau, comme traître :

il m. en héros et en chrétien, martyr de la liberté. Avec lui périrent les privilèges de la Castille, et de sa mort date le despotisme de Charles-Quint. V. sur don Juan de Padilla, Brantôme, in *Dictionn.* de Bayle, l'*Hist. de Charles-Quint* par Sandeval, et une hist. encore inédite des Communes de 1520, par A. P. Le célèbre Marguet de la Roze a composé une tragédie sur la mort de Padilla, qu'on trouvera dans ses œuvres complètes publiées à Paris.

PADILLA (LALCATE de), chroniqueur espagnol, fut historiographe de Charles-Quint. Il m. vers l'an 1540. On a de lui : *Catálogo de las santos de España*, Tolédo, 1538, in-fol. — **PADILLA** (FRAUGOLA de), néveu du précédent, chanoine de Malaga, professeur en théologie à Séville, m. en 1607, a laissé : *Conciliatorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1589, in-4; *Historia eclesiastica de España hasta el año 700 de Cristo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol.

PADIOLEAU (ABRÉ), avocat de Reims, m. à la fin du 17^e S., a pub. quelq. ouvr. de jurisprudence remarquables, et un autre historique intit. *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et état présent de la ville de Jerusalem*, Nantes, 1635 ou 1636, in-4.

PADOUAN (JEAN LE), V. CAVINO.

PADORANI (EPIRMO), de Forlì, docteur en médecine et en philosophie, m. à Bologne en 1576, a laissé : *Christianitas et conscientia in curandis particularibus morbis*, Luspia, 1597; *De febribus libellus de superfluo fluxu; de variis morborum generibus*, etc. (sous le nom de *scriptor Bolognesi*, de Fantusoli).

PAESIELLO, V. PAESIELO.

PAEZ (FRANÇOIS-ALVAREZ), en lat. *Alvarus Pategius*, d'Alcoz, portugal, entra dans l'ordre des cordeliers en 1504, et devint pénitencier du pape Jean XII, qui lui donna l'évêché de Coroa, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. Il m. à Séville en 1532. On a de lui un traité de *Planctu ecclesie; une somme de théologie; l'Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol. — **PAEZ** (Balthazar), autre théolog., de l'ordre de la Trinité, m. à Liabonne, sa patrie, en 1638, a laissé des sermons et des commentaires sur l'épître de St-Jacques, sur les deux cantiques du Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAEZ (FRANÇOIS), missionn.-jésuite, né à Olmedo en Espagne, en 1564, alla prêcher l'Évangile avec tant de succès dans l'Abyssinie, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il m. à Gorgora en 1622, des fatigues de son apostolat, et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abyssinie. Ce zélé missionnaire avait composé, en idoum amharique, un traité des mœurs des Abyssins, et traduit dans cette langue un traité de la doctrine chrét. On a de lui diverses lettres dans les *Lettres annuées*, et un ouvr. inédit qui va de 1555 à 1622, où il parle fort au long des affaires d'Abyssinie. — **PAEZ** (Gaspard), aussi missionn. jésuite, était né en 1582 en Andalousie. Il fut également envoyé en Abyssinie, lorsqu'après sa conversion Melec Seghed, roi de ce pays-là, demanda un renfort de jésuites; mais six ans après la m. de François Paez, la catholicité n'ayant pu résister aux attaques des prêtres abyssins, les prêtres catholiques furent proscrits, et Gaspard Paez lui-même mort en 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Lettres annuées* de 1624 à 1626.

PAGAN (BLAISE-FRANÇOIS, comte de), ingénieur et astronome, né en 1604, près de Marseille, se distingua par sa valeur et ses talens dans les guerres d'Italie, de Picardie, de Flandre, châtien des rois Louis XIII et Louis XIV des témoignages d'estime et de satisfaction, et m. à Paris en 1665. Ses principaux ouvr. sont : *Traité des fortifications*, Paris, 1645 et 1680, in-4; *Théorèmes géométr.*, ib., 1651, nouv. édit., 1664, in-8; *Bellet. histor. et géogr.*

plique de la rivière des Amazones. 1655, in-8, rare; *Théorie des planètes*, 1657, in-4; *Tables astronomiques*, 1658, 1681, in-4; *Ouvrages posthumes*, 1669, in-12, précéd. de l'Eloge de l'auteur.

PAGANEL (PIERRE), membre des assemblées législatives et conventionnelles, né à Villeneuve-d'Agen, le 31 juillet 1745, embrassa de bonne heure, et avec succès, la carrière de l'enseignement. Dès le commencement de la révolution, il jouissait d'une pension qui lui avait été accordée après douze années de service comme professeur, et il venait d'être nommé à la cure de Noailles près d'Agen. Ayant prêté le serment civique, il fut élu en 1790 procureur-syndic du district de Villeneuve, et, l'année suivante, député à l'Assemblée législative. Au 10 août, quand l'infortuné Louis XVI venait chercher un asile dans la salle des représentans, Paganel fut le premier à s'offrir pour faire partie d'une députation, qui devait aller au-devant du roi pour lui imposer la fureur de la multitude. Membre de la convention, il publia un écrit dans lequel il demanda que le jugement du roi que l'Assemblée s'arrogeait fût laissé aux tribunaux. Se demandant s'il avait pu être accueilli, il vota avec le majorité, mais avec l'amendement du député Maille, et déclina le surcis. Nommé, sous le directoire, chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des relations extérieures, il fut en 1803 appelé comme chef de division à la grande chancellerie, par N. de Lacépède, son ami d'enfance, et l'une des nombreuses victimes qu'il avait sacrifiées à la mort dans des jours de proscription. En 1816, Paganel, obligé de sortir de France comme républicain, alla d'abord se réfugier à Liège, et de là se rendit à Bruxelles, où il termina sa carrière le 20 novembre 1826. Il a publié : *Essai historique et critique sur la révolution française*, 3 vol. in-8, ouvrage mis en pilon par le gouvernement impérial, et dont 3 éditions, 1810, 1815 et 1816, ont constaté le succès; une traduction, en prose des *Antimachi parlants* de Cavili, et deux mémoires, l'un sur l'antiquité du globe, l'autre sur les causes de la durée de l'empire des Chinois. Paganel était membre de plusieurs sociétés savantes franç. et étrangères; il eut le plaisir de fils qui a débuté avec succès dans la carrière du barreau.

PAGANELLI (BARTHELEMI), poète latin, né à Frignano, m. à Modène en 1493, a laissé, entre autres ouvr. : *de Vita quiete*, Reggio, 1487, in-4; *Elephantum libri tres*, Mutina, 1489, in-4; *de Imperio Capitulum libri tres*, Modène, 1494, in-4.

PAGANI (VINCENTO), peintre, qu'on croit être élève de Raphaël, naquit à Monto-Rubiano vers la fin du 15^e S. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels on cite une *Assomption*, tableau conservé dans la collégiale de sa ville natale.

— PAGANI (Lattanzio), fils du précéd., surnommé *Lattanzio dalla Morca*, ou *du Romain*, fut élève de son père et succéda à Giov. Boltra dans plusieurs entreprises importantes. Il devint *bargello* de Péronne en 1553, et renoua dès ce moment à l'art de la peinture. — PAGANI (Francesco), autre peintre italien, élève de Masturino, né à Florence vers l'an 1531, imita avec succès la manière du Caravage, et orna le palais de Giovanni di Riccardi de plusieurs fresques, dont la plus belle représentait *Jupiter et Junon*, il m. en 1561. — PAGANI (Gregorio), fils du précéd., naquit à Florence en 1553, et m. en 1605. Elève de Gigoli, il égala la réputation de son maître par un grand tableau représentant l'*Invention de la croix*, qui fut détruit dans un incendie. On cite encore de lui une *Descente du St-Espirit*, à Pistoie; le *Sommeil de Diane*, et le *dieu Pan entrant dans une grotte*. — PAGANI (Paul), peintre, né à Milan en 1661, m. en 1716, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on voit dans les églises et dans la plupart des galeries de Milan. On a aussi de lui à Venise un tableau représentant une des *Œuvres de misericorde*, et à Droue une *Madone en méditation sur un livre et un crucifix*.

PAGE (PIERRE-FRANCOT), né en 1764 à la Gardolle, département de la Haute-Garonne, et m. au commencement de ce siècle, passa à St-Domingue où il acquit une grande fortune, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire près du gouvernement français. On a de lui un *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, en 2 vol. et un troisième, annoncé, n'a pas été publié.

PAGEAU (MARGARIT), poète, né à Vendôme dans le 16^e S., a publié des *Ouvrages poétiques*, Paris, 1600, 1 v. in-12. On y trouve deux tragédies en 5 actes, en vers, avec des chœurs. — Un autre PAGEAU (Guy), poète, né au Mans, a laissé des *Cantiques et Noëls*, 1584, in-12.

PAGEAU (RASE), avocat au parlement de Paris, m. en 1683, jouissait d'une grande réputation, et passait pour le premier orateur du barreau, après Hourcrou (v. ce nom) son contemporain. On ne connaît de lui qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Lestelher*, Paris, 1687, in-12.

PAGELLO (GUILLAUME), gentilhomme de Vicence, futur secrétaire du pape Paul II, qui en 1468, lui conféra la préfecture de Bologne, et plus tard les charges d'une mission auprès de l'empereur Frédéric II. On voit qu'après la mort du souverain pontife (1471), Pagello songea à revenir dans sa patrie; mais on ignore l'époque et le lieu de sa m. Entre autres ouvrages, il avait écrit : *Laudatio in funere illustris Bartholomaei Colae exercitatus Venetorum imperatoris*, Vicence, 1477; réimpr. à Bergame en 1735, avec la *Pie de Barth. Colloani*, de P. Spino. La *Bibl. de' scritti*, vicent., t. 2, p. 244, mentionne encore de Pagello divers discours et autres écrits.

PAGENSTECHER (ALEXANDRE-ARNOLD), né à Brême dans le Basse-Saxe, sur le fin du 17^e S., m. vers 1730, aima de ce qu'il savait de jurisprudence pour composer sur cette matière des traités aussi obscures que barbares. Celui qui est intitulé *de Jure ventris*, et auquel sont jointes deux dissertations, de *Cornibus et de Cornutis*, est recherché pour sa singularité. Les trois petits ouvrages, ne formant ensemble qu'un vol. in-12, ont paru à Brême en 1714 ou 1737. — PAGENSTECHER (François-Guillaume), parent du précédent, a publié : de *Barb. Liber singularis*, Lemgov, 1715, in-8, 5^e édit.

PAGEOT. V. PAJOT.

PAGERIE (TASCHER DE LA), V. JOSÉPHINE.

PAGES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS, vicomte de), né à Toulouse en 1748, entra à 19 ans dans la marine royale, conçut le projet de visiter les mers de l'Inde en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord; et son service l'ayant conduit de Rochefort à St-Domingue, il fit les préparatifs de cette longue excursion, qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et dont il émit de retour en 1771. Nommé deux ans après pour faire partie de l'infructueuse expédition aux terres australes, sous le commandement de Kerguelen, il y recueillit du moins des observations qu'il fit concourir à l'exécution d'un nouveau projet. Ses services lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau, la titre de corresp. de l'acad., etc., lorsque, retiré à St-Domingue à la paix d'Amérique où il avait servi (1783), il fut égaré dans une révolte des nègres en 1793. Cet estimable voyageur a laissé un ouvrage intéressant qui a pour titre : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-76; Paris, 1782, 2 vol. in-8, avec cartes et fig.

PAGES (FRANÇOIS-XAVIER), né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, s'était fixé à Paris avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé de sa fortune par la marche des événements, il fit ressource de sa plume, et m. dans l'obscurité.

en 1802. Entre autres compilat. ou romans, nous citerons de lui : les *Discours de la collection des Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1803, 3 vol. in-fol., avec 223 planch. ; *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1795-1801, 6 vol. in-8 ; *Nouveaux voyages autour du monde*, etc., ibid., 1797, 3 vol. in-8 ; *Cours d'études encyclopédiques*, etc., ibid., 1799, 6 vol. in-8 et atlas ; *Amour, haine et vengeance*, 1799, 2 vol. in-12 ; *Le Délire des passions*, idem ; *le Triomphe de l'amour et de l'amitié*, idem ; *les Amans comme il y en a peu*, 1800, 2 vol. in-12 ; *Vies, Amours et Aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc., 1800, 4 vol. in-12 ; *Vie et Aventures de Jean-Louis de Biesque*, ibid., 1802, 2 vol. in-12 ; enfin on lui attribue le poème intitulé : *la France républicaine*, et l'*Histoire du consulat, ou Années de France*, in-8.

PAGET (lord WILLIAM), né vers la fin du 15^e S. à Londres, fils d'un simple buissier de cette ville, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'état sous Henri VIII et sous Edouard VI, qui lui confèrent diverses ambassades. Lié d'une étroite amitié avec Cranmer, il l'aidera dans les importantes réformes que celui-ci fut chargé d'opérer dans le gouvernement ; mais il fut enveloppé ensuite dans la disgrâce du duc de Somerset. Renfermé dans la Tour de Londres, et condamné à 6,000 l. sterling d'amende, on lui retira tous ses emplois, qui cependant lui furent rendus à l'avènement de la reine Marie. Il prit de nouveau une grande part aux affaires publiques, et fut un des membres du conseil qui engagea cette princesse à se marier avec Philippe II. Paget m. en 1564 dans la 6^e année du règne d'Elizabeth, qui lui fit faire de magnifiques funérailles aux dépens du trésor public.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Gênes en 1554, mort dans la même ville en 1627, était élève du Cambrasio. Il fut appelé, sur sa réputation, en France et en Espagne, se fixa ensuite dans sa patrie, où il eut un grand nombre d'élèves et de galeries de ses tableaux, parmi lesquels on distingue une *Transfiguration* dans l'église de Saint-Marc, et le *Massacre des Innocens* dans le palais de Doria. Il avait composé, pour l'instruction des jeunes élèves, un écrit intitulé : *Definizione ossia divisione della pittura*, Gênes, 1607. On a aussi de lui quelques gravures sur cuivre.

PAGI (ANTOINE), religieux cordelier, chanoine, né à Regnes en Provence en 1624, m. à Aix en 1690, joignait une grande érudition à beaucoup de nouveauté. Il entreprit l'examen des *Annales de Baronius*, ouvrage très-important, mais rempli d'erreurs chronologiques, et les rectifia année par année. Le premier tome de sa critique parut à Paris en 1689, in-fol. : *Critica historico-chronologica in Annals ecclesiasticis cardinalis Baronii*. Les trois autres volumes n'ont été publiés qu'après sa mort, à Genève, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage importait à être réimprimé dans la même ville en 1727, et inséré dans l'édition des *Annales de Baronius*, Lucques, 1738. Le P. Pagi a encore donné : *Dissertatio hypatica, seu de consiliis caesaris*, Lyon, 1682, in-4 ; *Dissertation sur les consuls des empereurs romains*, dans le *Journal des savans* de nov., 1688. — PAGI (François), neveu du précédent, et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1624, et m. en 1721. Il n'eut pas oncle dans la critique des *Annales de Baronius*, et se donna une histoire des papes sous le titre : *Regnarium historico-chronologico-criticum. Illustration pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, necnon compendia sanctorum rituum, tum antiq. eccles. disciplinae capita, compendiosa*, 4 vol. in-4, dont le premier parut en 1717, et le dernier en 1727. — PAGA (Antoine), cordelier, neveu du précédent, fut éditeur de l'*Histoire des papes* de son oncle,

qu'il termina. — PAGI (N.), autre neveu du P. François, né à Martique en Provence vers 1690, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, et en sortit ensuite pour être chanoine, puis prêtre de l'église du Cavillon, et m. vers 1740. On a de lui : *Hist. des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 3 vol. in-12 ; *Hist. de Cyrus-le-jeune et de la retraite des dix mille*, ibid., 1736, in-12.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, né à Brescia en 1636, m. dans les prem. années du 18^e S., fut élève du Guercin, et suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il fit aussi quelq. tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*. — ANTONIO PAGLIA, son fils et son élève, né en 1680, acquit une grande réputation, en imitant la manière des anciens maîtres de l'école vénéitienne, particulièrement celle du Bassan ; il enrichit de ses tableaux la plupart des églises de Brescia, sa patrie, et m. en 1747, assailli par un de ses domestiques. — Un autre PAGLIA (Balthazar), Sicilien, de l'ordre des mineurs conventuels de Saint-François, professa de l'université de Padoue, m. en 1705, est aut. de *Paraphrasia epica in psalmos et cantica ad laudes, vespersa et completorium*, in XII Suetonii Casaribus epigrammata ; *Triumphus amoris in danti verbis incarnatione*, etc.

PAGLIARINI (JEAN-BAPTISTE), né à Vicence, dans le 15^e S., est auteur d'une chronique de cette ville, depuis son origine jusqu'en 1458. Cet ouvrage a été publ. en italien, Padoue, 1623, d'après le MS. latin qui était en la possession de l'abbé Louis-Marie Caconici à Venise, et dont la bibliothèque de Vienne conserve une copie.

PAGNINI (LUC-ANTONIO), littérat. italien, né à Pistoie en 1737, entra chez les carmes de Mantoue, professa la philosophie et le rhétorique dans plusieurs de son ordre, fut agrégé ensuite à l'univ. de Pise comme professeur d'humanités, et m. en 1814, chanoine de l'église cathédrale de sa patrie. On a de lui de bonnes traduct. italiennes des *Eucloques*, de *Théocrète*, *Bion et Moschus*, Paris, 1780, 1 vol. in-4 ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Epictète*, et d'un gr. nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et frang. En 1813 l'académ. della Crusca décerna le prix de poésie à sa belle traduction en vers italiens des *Oeuvres d'Horace*. Il n'est presque aucun genre de littérat. sur lequel Pagnini ne se soit exercé ; et on connaît de lui, outre des poésies légères, des épiques grecques, latines et italiennes, des discours sur différents sujets, en latin et en italien, et des ouvrages mathématiques. On trouve dans le *Magasin encyclopéd.* de janvier 1815 un extrait du Pélage de Pagnini, écrit en latin par Sébastien Ciampi, avec la liste bibliographique de tous les ouvrages de ce savant abbé.

PAGNINO (SANTO), en latin *Sanctus Pagninus*, savant orientaliste, né à Luques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et m. à Lynn en 1541. On a de lui *Thesaurus lingua sancta*, dont les plus belles édit. sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-4 ; et Genève, 1614, in-fol. du Jean Merrier ; *Peteris et Novi-Testam. nova translat.*, Lynn, 1542, in-fol., avec des notes de Serret ; *Catena argentea in Pentateuchum*, ibid., 1536, 6 vol. in-fol. ; *Isagoges, seu introductiones ad sacras litteras liber unus*, ib., 1536, in-fol. ; *Hebraicarum institutionum lib. IV*, etc., ibid., 1526, Paris, 1549, in-4 ; *Abregé du même ouvrage*, Paris, 1546 et 1556, in-4 ; *Isagoges graecae*, Avignon, 1525, in-fol. On trouve dans la liste complète des ouvrages tant imprimés qu'édités du P. Pagnino dans Murari, et dans l'*Histoire littér.* de Lyon, par Colonia, tom. 2.

PAIGE (THOMAS LE), dominicain, né en Lorraine en 1597, m. en 1638, avec la réputation d'un habile prédicateur, a laissé : *Manuel des confrères du St-Rosaire*, Nancy, 1625, in-12 ; l'*Homme com-*

teux, Paris, 1629-1633, 2 vol. in-8; et quelques *oraisons funèbres*. — Jean Le PAISSE, procureur-général-précenteur, puis curé de Nantouillet, m. vers 1650, est aut. de la *Bibliotheca promonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol.

PAIGE (ANDRÉ-RENE, LE), chanoine de l'église du Mans, né dans cette ville en 1699, y m. en 1781. On a de lui un *Dictionn. topographiq., historique, géologiq. et bibliograph. de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-4. — Louis-Adrien Le PAISSE, avocat et bailli du Temple, né vers 1708 à Paris, où il m. en 1802, a pub. sans se nommer plus. *ouvr.*, dont la liste se trouve dans le *Dictionn. des Anonymes*. Nous citerons schém. : *Recueil de lettres pacifiques*, 1752, in-12 et in-4; *Lettres historiq. sur les fonctions essentielles du parlement, les droits des pairs*, etc., 1753, 2 vol. in-12; *Mémoire en sujet d'un écrit de l'abbé Gupmartin de Champy, v. ce nom au Supplém.* contre le parlement, 1754, in-12; *Histoire de la détention d'un d'ordon. de Rets*, 1755, in-12; ce dern. *ouv.* a été fait en société avec le prisonnier Durey de Menieres.

PAIGE, V. LEPAIGE.

PAINE (THOMAS), né à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk, en 1737, fut d'abord, comme son père, fabricant de gazette, puis employé dans l'armée, et ensuite sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. S'étant dégoûté de ces diverses professions, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux, où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause qu'il pub., en 1776, son pamphlet du *Sens commun*, trad. en franç. par La Baume, 1793, in-8. Il obtint ensuite une place de secrétaire aux affaires étrangères, fut envoyé en France pour y négocier un emprunt, puis retourna aux Etats-Unis. Le savoir dont il y jouissait et les biens dont il s'était vu combler, ne purent dominer l'instabilité de son caractère; il revint à Londres, et ne tarda pas à s'attirer, par ses libelles, la malveillance des gouvernements. Ses fameux *Droits de l'homme*, qu'il pub. en 1791, l'avaient fait considérer comme un séditieux; il fut traduit devant la cour du banc du roi, et réduit à chercher un refuge en France, où le peuple égaré l'accueillit avec enthousiasme. Elu député à la convention, par le département du Pas-de-Calais, il fut un des juges de Louis XVI, quoiqu'il entendît à peine la langue française, et vota pour le bannissement, et la défection jusqu'à la paix. Il motiva ensuite son opinion en faveur du turc. Cette espèce de modération avait déplu à Robespierre, Paine fut rayé de la liste des membres de la convention, et envoyé peu après au nombre des détenus au Luxembourg. C'est là qu'il mit le deraisonnable à son trop fameux pamphlet, intitulé *L'Age de la raison*. Rendu à la liberté sur la réclamation du ministre américain, il reprit sa place à la convention en 1794, et présenta en 1795 sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*. Mais à dater de cette époque il vit décroître son influence, et quelques années après il retourna aux Etats-Unis, où il m. en 1809.

PAISIELLO (JEAN), ou non Paisiello, comme on l'écrivit quelquefois, célèbre compositeur, italien, né à Tarente en 1741, fut élève de Durante (v. ce nom), fit des progrès rapides sous ce maître habile, composa d'abord ses propres opéras, et fut ensuite admis dans la composition dramatique en 1763, par deux opéras conquis, la *Pupilla* et le *Mondo alla Rovina*, qui lui firent tant de réputation, que les principautés italiennes se disputèrent l'avantage de le posséder. La *Andania amorista*, *Demetra*, *Arlesserce*, la *Princesse ridicole*, le *Neghigente*, à *Regni di Albano*, le *Narcissa Tullipano*, l'*Idolo Cincio*, le *Don Contesse* et la *Disfatta di Durio*, qui lui donna successivement, rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Europe. Les cours de Londres, de Vienne et de St-Petersbourg,

lui firent les offres les plus avantageuses; il se rendit de préférence à l'invitation de Catherine II, et fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Après avoir passé neuf ans en Russie, Paisiello composa à Varsovie, pour le roi de Pologne, l'*Oratorio de la Passion* par Metastaseo, et à Vienne, pour l'empereur Joseph II, l'*opéra il re Teodoro*. C'est dans ce bel *ouvr.* qu'il offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finals*, dont ses précédents n'avaient eu que l'idée. De retour en Italie, il donna à Rome, en 1785, l'*Amore ingegnoso*, et se fixa ensuite pendant dix ans à Naples, où il produisit un grand nombre de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite surtout le *Mollinaccio* et la *Nona*. Sollicité depuis fort long-temps de venir en France, Paisiello céda enfin à la volonté de Napoléon; il vint à Paris en 1801, et se représenta son opéra de *Proserpine*, qui n'eut qu'un médiocre succès, parce que déjà l'opéra commençait à gêner l'imagination du célèbre compositeur. Après deux ans et demi de séjour en France, Napoléon, non sans peine, de retour à Naples, où il m. le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans. Paisiello était membre de plus. sociétés académiques et associé étranger de l'Institut de France. Outre les opéras dont nous avons parlé, il en a encore donné une foule d'autres, parmi lesquels on peut citer : *il Barbiere di Siviglia*, *il Tamburro notturno*, la *Pazza per amore*, *il Matrmonio inaspettato*, la *Serva padrona*, l'*Antigona*, l'*Elfrida*, l'*Andromacha*, *la Fedra*, *Catone in Utica*, etc. On a aussi de lui un grand nombre de morceaux de musique d'église.

PAITON (JACQUES-MAUR), avant bibliogr., né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des comasques, devint conservateur de la bibliothèque de leur maison, et m. en 1774. On a de lui une dissertation intitulée : *Venezia la prima città fuori della Germania dove si esercita l'arte della stampa*, Venise, 1756, in-8; *Bibliotecn degli anfori antichi greci o latini vulgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tom. in-4; le traduct. des *Problèmes de Diophante*, insérée dans les *Elements di fisica* de Cavelli, Venise, 1744; celle du *Traité de l'amitié* de Cicéron, ibid., 1763; et plus. notices insérées dans les *Memorie della storia letteraria* (Venise, 1758). — Jean-Marie PARRONT, médecin de la même famille que le précédent, s'appliqua successivement aux mathématiques, à la botanique, à l'anat. et aux diverses parties de la médecine, mais cultiva de préférence, celles qui se rattachent à l'hist. naturelle. Il se montre le partisan décidé du système des oxides, et en défendit la doctrine dans les *opuscules ruiv. della Generazione dell' uomo*, en 4 diss., Venise, 1723-1726, 2 part. in-8; et *Paisiello contra epistolae Petri Bianchi*, 1724, in-4, en rép. à cet élève de Vellani, qui l'avait attaqué. On a encore de J.-M. Paiton de *Vita et meritis Fabr. Bartholei comment.*, Venise, 1750, in-8.

PAJON (CLAUDE), ministre protestant, né à Romorantin en 1626, m. en 1685, a donné : *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, La Haye, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'apostatisme postérieur*, etc. — PAJON, prêtre de la congrég. de l'Oratoire et curé de N.-D. de la Rochelle, étoit fils du précédent. Il a pub. à Paris, en 3 vol. in-12, les *Œuvres* de son cousin Isaac Pajon (v. ce nom). Suivant Pabbé Goujet, c'étoit un homme de beaucoup d'esprit, dont on a plus. pièces de poésie françaises très-spirituelles, imp. sous nom d'autrui. — Charles PAJON, de la même famille que les précédents, conseiller à la cour de cassation, né en 1747 à Blois, m. Paris en 1829, avoit été l'élève et l'ami du célèbre Pothier, sous les yeux duquel il obtint ses prem. succès. Appelé en 1791 en conseil supérieur, résid. à Blois, il fut ensuite nommé successivement substitut du procureur-général, procureur-général de l'assemblée provinciale, de la généralité de l'Orléans et enfin prévôt du tribunal de Blois.

L'intégrité et la sagesse de ce magistrat ne le distinguèrent pas moins que son profond savoir. — **PALON** (Hugues), avocat, né à Paris, où il m. en 1776, a pub. *l'Histoire des prisons* Solz, 1770, 2 vol. in-12; *celles des trois fils d'Italy-Basin*, 1776, in-12; *Contes nouveaux, et Nouvelles Nouvelles*, en vers, 1753, in-8; *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8; *Observations sur les donations*, 1761, in-12; *Dissertation sur les articles 15 et 16 de l'ordonn.* de 1731, concernant les donations, 1763, in-12.

PAJON DE MONCEY (LOUIS-LOUIS), théol. protestant, né à Paris en 1725, m. en 1799, pasteur à Berlin, a trad. de l'allein. les deux ouvr. suiv. : *Leçons de morale ou Lectures académiques* de Gellart, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8; *Léopold et Gertrude*, de Fialola de Neuenhof, Leipzig et Paris, 1784, 2 vol. in-12.

PAJOT (MARIE-ANNE). V. CHARLES IV DE LORRAINE et LASSAT.

PAJOT, V. ONS-EN-BARY.

PAJOU (Augustin), statuier, professeur de l'Académie de peinture et de sculpture, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, né à Paris en 1730, était fils d'un compatriote sculpteur du faubourg St-Antoine. Il remporta à 18 ans le grand prix de l'Académie, et fut ensuite envoyé à Rome, où il travailla avec ardeur pendant 12 années consécutives. De retour à Paris, il présente, pour être reçu de l'Académie, le groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*. Cette production, d'une invention vigoureuse et d'un exécutif ferme et pur, fut la prem. pas vers la perfection, de la sculpture; et les nombreux travaux que Pajou fournit depuis lui méritèrent le titre de restaurateur de l'art. Beaucoup de ses ouvr. ont été détruits pendant la révolution, mais on reconnaît le talent de ce grand maître dans les statues en marbre de *Descartes*, de *Rossini*, de *Pascal*; dans celles de *Turcotte* et de *Psyché*, abandonnée de *l'Amour*. Son dern. ouvr. fut un *Démithène*, qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Pajou m. à Paris en 1809. Il a laissé un fils qui cultive la peinture avec succès.

PALACIOS-RUBIOS (JUAN LOPEZ DE), juriscoste espagnol, né vers 1480 dans la province de Salamanque, fut d'abord juge près le cour. souv. de Valladolid, puis choisi par Ferdinand-le-Catholique pour travailler à la réforme des lois dites *de Toro*. On a de lui un *Traité des hérésies* m. *litin*, 1524, in-4. — **PALACIOS DE SALAZAR** (Nicholas), son frere, écrivit des commentaires latins sur différents livres de l'Ecriture, et sur les livres de *Animé d'Aristote*. La plus connue de ses ouvr. est son *Comment.* sur les quatre livres des *Sentences*, Salamanque, 1544-75, 6 vol. in-fol.

PALADINI (Filippo), et non *Palladino*, peintre florentin, né vers 1544, m. à Mazzarino, en Sicile, en 1614, fut élève de Perceval. On ne connaît de lui à Florence qu'un tableau représentant la *Décollation de St Jean-Baptiste*; mais cette production suffit pour donner une idée très-avantageuse du talent de son auteur. — **ARCANGELO PALADINI**, fils du précéd., né à Pise en 1569, cultiva la peinture, la poésie et la musique avec tant de succès, qu'elle fut appelée à la cour de Modélaine d'Autriche, femme du grand-duc Cosme, qui la combla de bontés, et lui procura un mariage avantageux. Mais Arcangelo jouit peu du bonheur que ses grâces et ses talents lui avaient mérités; elle m. en 1622, et rapporta les regrets de tous ceux qui l'avaient connue.

PALAFIX (JEAN DE), virelet espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, fut nommé en 1639 à l'évêché d'Angelopolis en Amérique, avec le titre de jure de l'administration des trois vice-rois de l'Inde. Il mit tout ses soins à adoucir la servitude des Indiens, mais un décret fort vil qu'il eut avec les jésuites de son diocèse, le fit repasser en Espagne, où il fut élu évêque d'Oms en 1643. Après avoir fait établir sa

charité et son zèle sur ce nouveau siège, il m. en 1659, s'étant donné lui-même cette épitaphe: *On facit pulvis et cinis Joannes Oxamiensis. Ho lui doit: le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol, et à Paris, 1676, en franc.; des *homélies*, une édit. des *Letras de Sta Theresa*, avec des remarques; *Vistoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, pub. en franc. par Collé, Paris, 1678, in-8; *l'Hist. du siège de Fontarabie*, en 1622, Madrid, 1629, in-4. Ses *Ouvrages* ont été réunies et pub. à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol., qui se relisent en 17.

PALAMAS (Gavrotan), archev. de Thessalonique, soutint, dans le 14^e S., contre le moine Barlaam, qu'il était possible que des corps vier l'homme et des yeux de la chair la lumière créée qui environne Dieu; si était pour exemple les apôtres qui contemplerent par le mont Thabor la lumière dont resplendissait le Christ transfiguré. Cette doctrine occupa plus, coeilles.

PALAMEDE (myt.), fils de Nauplius, roi d'Échide, contrainct à se rendre au siège de Troie Ulysse qui, pour s'en dispenser, feignait d'être fou. Voulant se venger de Palamede, la royauté l'attacha injustement d'incertitude avec les Troyens, et le fit lapider. La fable attribue à Palamede, entre autres inventions, celle des poids et mesures, ainsi que l'art de ranger un bataillon et de régler l'année sur le cours du soleil.

PALAPRAT (JEAN DE BIGOT), poète dram., né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par son talent pour la poésie. Grand capitaine en 1675, et chef du consistoire en 1684, ses honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Après différents voyages, il se fixa à Paris, et s'attacha, en qualité de secrétaire, au duc de Vendôme, auprès duquel il vécut avec une grande familiarité. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta encore lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brégy. Ces deux poètes travaillèrent presque toujours de concert, et leur amitié ne se démentit jamais. Ils écrivirent tous deux recherchés dans le monde pour leur extrême enjouement et leurs qualités aimables. Palaprat qui jouissait, dit-on, d'une imagination vive et plaisante, le candeur et la simplicité d'un enfant, m. à Paris en 1721. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brégy sont: le *Secret révélé*, la *Sot toujours sot*, le *Grandeur*, le *Muet*, la *Comédie ridicule*, *Gellius* qu'il a fait seul sous le nom de *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, le *Ballet Extravagant* et la *Prude du temps*. Le recueil de Brégy et Palaprat a été publ. en 5 volumes in-8. Ces deux poètes ont fourni à M. Etienne le sujet d'une jolie comédie, intitulée *Brégy et Palaprat*, qui se joue au Théâtre-Franç.

PALATINAT, V. l'art. RAVIERE.

PALAZZI (JEAN) historien médiocre, conseiller aulique de l'empereur Léopold I^{er}, né à Venise 1640, m. vers 1703, a laissé *Monarchie occidentale*, *scilicet aquila inter illos*, *Saxonia sancta* ou *Imperium*, *France*, *Suecia* et *regna Austriaca*, *Romana*, etc., Venise, 1671-73, 9 vol. in-fol. Cet ouvr., imprimé avec un luxe extraordinaire, est tout-à-fait tombé dans l'oubli. On doit encore à Palazzi *Aristocratie ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol.; *Vita Intusque Penitentium* deux, ibid., 1688, in-fol.; *Fasti ducesque Penitentium*, etc., Venise, 1696, in-4. — **Phil. PALAZZI**, en latin *Palatinus*, méd. du 16^e S., né à Trevi, dans le duché de Spolète, a publié un opuscule intitulé: *de veris Methodo quatuordecim quatuordecim melendi cum eo medicamento*, quod aqua simpliciter et frustulis de canibus vel de lino constat, Pérona, 1702, in-8. — **Pierre PALAZZI**, mathém. de Besençon, a publ. à Rome, de 1664 à 1670, les *Ephemerides celestes*.

PALEARIUS (ANNIUS), dont le vrai nom est

Antonio della Paglia, écrivain du 16^e S., né à Veroli, dans la campagne de Rome, professa d'abord la grec et la latin avec beaucoup de réputation à Sienna mais quel, paroles indisciplinées lui ayant attiré des ennemis, il fut obligé de se retirer à Lugoques, où ses talens lui procurèrent des avantages considérables. De là il passa à Milan, où, accusé d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut créé par ordre du pape Pie V, et condamné à être pendu et brûlé. Il eut cet arrêt en 1570, après avoir retracé ses erreurs. On a de lui un poème de *Immortalius principum libri III*, Lyon, 1536, in-16., et d'autres ouvrages en vers et en prose. Les meilleures sont, celles d'Amsterdam, publiées par Watt, 1666, in-8; ou d'Amsterdam, 1728, in-8. On a publié, en 1626, *Platoyus de Palæstris* pour *Servius Sulpicius* contre *Marean*, trad. pour la prem. fois en franc. par d. Pericand, Lyon, in-8.

PALEMON (Q. RUMINUS), grammairien de Vicoque, fils d'un ecclésiastique, enseigna à Rome avec une grande distinction sous Tibère et sous Claude, mais sa vanité et ses dévergondemens finirent sa réputation. On a de lui un traité de *Ponderibus et Mensuris*, Leyde, 1587, in-8, et quelques fragments insérés dans les *Poetae Latini minores*.

PALEOLOGUE (JEAN VI), empereur d'Orient, né à Constantinople en 1332, était fils d'Andronic-Jeune, auquel il succéda en 1341, sous le titre de sa mère et de Cantacurène, grand-domestique du palais; mais cet officier ayant usurpé l'autorité souveraine, Paléologue fut obligé de partager le trône avec lui, et ils régnerent ensemble jusqu'en janvier 1355, que Cantacurène se retira pour entrer dans un cloître. Ce prince avait un caractère les ennemis de l'état par sa prudence et ses vices jaloux; mais dès que Paléologue fut seul sur le trône de l'Orient, les Turcs le dépouillèrent de ses plus belles provinces. Trop faible pour les reconquérir, il se vit réduit à elles mesurer des secours en Sicile, et ne put partout que de vaines promesses. Alourdi d'homélie, il revint à Constantinople, où la cruauté et l'ambition d'un fils rebelle lui causèrent d'autres disgrâces. Il m. vers 1391, haï par ses ennemis, et méprisé de ses sujets. Son fils Manuel lui succéda. — **PALEOLOGUE** (JEAN VII), petit-fils du précédent, né en 1390, fut associé à l'empire en 1419, par Manuel son père, lui succéda en 1445, et ne fut pas plus heureux que lui. Craignant que son empire ne devint la proie des Turcs, qui se cessaient de lui faire la guerre, et s'attendaient de secours que des latins, il voulut opérer l'union des deux églises grecque et latine; le pape Eugène IV favorisa ce projet; un concile fut indiqué à cet effet à Ferrare. Jean s'y rendit en 1438, suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec des honneurs extraordinaires. La peste étant déclarée à Ferrare, on fut obligé de transférer le concile à Florence, et l'union des grecs et des latins s'y conclut en 1439; mais cette union ayant excité un soulèvement général parmi les grecs, l'empereur essaya vainement de la soutenir; la division se glissa jusque dans sa famille, et après un règne de 29 ans, rempli par les agitations de toute espèce, il m. de chagrin en 1448. Constantin-Dracoste lui succéda, et fut le dernier des empereurs grecs en Orient. — **V. ANDRONIC II et III, et MICHEL VIII.**

PALEOLOGUE (JACQUES), hérésiarque, né vers 1520 dans l'île de Scio, descendant des Paléologues qui occupèrent le trône de Constantinople. Fils dans la Transylvanie, il devint recteur du gymnase de Gluscebourg, et adopta les principes des bündistes, que Faust Socin refusa. Paléologue, ayant excité le scandale par sa dangereuse doctrine, fut arrêté en la demande du pape Grégoire XIII, et condamné à être brûlé vil. Il eut cet arrêt en 1585. On ne connaît de lui que quelques opuscules,

dont on trouve la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum* de Sandius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé de *Negulitati politici*.

PALEOLOGUE-MISIA, V. MESIM-PACMA.

PALEOTTI (GACALTI), cardinal, né en 1522 à Bologne, m. à Rome en 1597, fut lié d'une étroite amitié avec St Charles Borromée, et se fit une telle réputation, qu'il avait d'intégrité que le pape Pie IV, ardent de l'évêché de Bologne, le pourpura rom. L'envoyé au concile de Trente pour y diriger les délibérations cardinales. Le succès de ce pontife créa Paleotti évêque de Bologne; et celui-ci, par ses vertus et sa sage administration, mérita qu'en songeant à l'élever sur le siège de St-Pierre. Les trav. apostol. ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences; il a laissé divers ouvrages, parmi lesquels on cite : *de Bonis senectutis*, Rome, 1595; Anvers, 1598, in-8; *Archiepiscopalis bononiensis*, Rome, 1594, in-fol.; de *Nothi spiritibus Fidei*, Praefecti, 1573, in-8; de *sacris concistorii Consultationibus*, ibid., 1566, in-fol.; *Discorso intorno alle immagini sacre e profane*, 1582, in-4, traduit en latin et publié à Ingolstadt, 1594, in-4. — Un autre **PALEOTTI** (Alphonse), parent du précédent, dont il fut d'abord le coadjuteur, et auquel il succéda sur le siège archiepiscopal de Bologne, né dans cette ville en 1531, m. en 1610, a laissé : *Esposizione del sagro sanzaio, ove fu involto il Signore*, etc., Bologne, 1593; *Istruzione per il predicatore*, Bologne, 1598, etc. *Paleot*, 6, p. 229 et suiv. des *Notizie degli eredi bologni*, de Ch. Fantuzzi, qui mentionne encore un autre parent du même nom : — Camille **PALEOTTI**, dit le *Pesce*, d'abord professeur, de droit, et de poésie à Bologne, sa patrie, puis sénateur et abbé de cette ville, où il m. de la peste en 1530. Ses lettres, poésie, etc., sont éparses dans div. rec., et notamment dans les *Antichità* de l'Amaduzzi, les *Selecti error. viror.*, et dans la collection de Ranuccio Glorio; *Deliciae unior. poetarum*, etc.

PALEPHATE, poète athénien, vivait avant Homère, selon Suidas, qui lui attribue une *Cosmogonie*, ou *Création du monde* en 5000 vers. — Un autre **PALEPHATE**, qui vivait sous le règne d'Alexandre Macédon, vers la 77^e olympiade, est regardé par Suidas comme l'auteur du traité des *Choses incroyables*, en 5 livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous. Polier de Bottens en a donné une traduction française, Lausanne 1771, in-12. — **PALEPHATE**, historien grec de la ville d'Abydos, qui vivait sous Alexandre-le-Grand, avait écrit de son temps, sur l'île de Cypr, une *Callé de Délos*, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin Strabon cite un quatrième **PALEPHATE**, sur la naissance et la patrie duquel on ne possède aucun renseignement; il avait traité de la philosophie des Egyptiens, et donné une *Interprétation des fables*, ainsi qu'une *Hist. de Troie*.

PALESTRINA (JEAN-ETIENNE PIERRE ALOIS DA), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, prit, selon l'usage du temps, le nom du lieu de sa naissance. Son mérite est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. La plupart de ses compositions sont considérées comme des chefs-d'œuvre, et produisent encore une admiration qui ne se dément point. Il m. en 1594. On a de lui plusieurs livres de masses conv. réimp. à Venise et à Rome; id. d'offertories, Venise, 1594; id. de *motets*, *Hymnes* pour toute l'année, Rome, 1589; plus. livres de *madrigaux* à quatre et cinq voix, Venise, 1581 et 1586; *liturgies* à quatre voix, Venise, 1600; enfin un *miserere* et des *psaumes*, etc. Les plus remarquables de ses compositions sont : la fameuse *Messe* du pape Marcel, son *Sabat* et son *calétre* motet *Popule meus*.

PALEY (WILLIAM), théolog. anglican, né en

1743 à Peterborough, au comté de Northampton ; m. à Sunderland en 1805, est aut. de plus. ouv. ; parmi lesquels on distingue : *les Principes of moral and political philosophy*, Londres, 1800 ; cet ouv., très-estimé en Angleterre, est le 1^{er} édit., et fut, dit-on, payé à l'auteur 2,000 liv. sterl. par un libraire anglais ; il a été trad. en allem. par Gerve, et en franç. par J.-L.-S. Vincent ; *natural Theology or Evidence of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearances of nature*, 1802, trad. en franç. par C. Pictet de Genève ; *Horæ Paulinæ*, etc., Londres, 1807, in-8.

PALFIN (JEAN), chir., né à Courtray en 1649, m. en 1730 à Gand, où il avait enseigné publiquement son art, s'acquitta dans le temps, par de prétendues découvertes, une gr. réputation de savoir qui aujourd'hui lui est fort contestée. Tantôt, en le destituant du rang où ses contemporains l'avaient placé comme anatomiste, les critiquant convenamment qu'il a rendu à la chirurgie des services plus réels, notamment par ses réformes dans divers procédés d'accouchement, et par l'usage du forceps, encore usité aujourd'hui sous le nom de *tire-tête de Palfin*. Ses principaux ouv. sont : une *Ostéologie* en allemand, in-8, Gand, 1702 ; Leyde, 1727, trad. en allem., Breslau, 1730, in-8 ; et en franç., par l'ent. lui-même, Paris, 1731, in-12 ; une *Anatomie du corps humain* (*Heelkonstige ontleding van menschen lichamen*), Leyde, 1718, in-8 ; trad. en allem., Leipzig, 1717, in-8, en franç. par l'ent., Paris, 1726, 1734 et 1753, 2 vol. in-8 ; en ital., Venise, 1759, 3 vol. in-4 ; le 2^e édit. de la trad. franç. est due aux soins de Bourdon ; et la 3^e à ceux d'A. Petit, qui a refondu l'ouv. et y a fait, entre autres addit., celle d'un *traité d'ostéologie* de sa composition.

PALICE (JACQUES II DE CHADANNES, seigneur de LA), maréchal du France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, fut un des plus grands capit. de son temps. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrement du duché de Milan, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenné en 1512. Fait prisonnier l'année suiv. à la journée des Éperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté, et l'Italie fut encore témoin de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicocca en 1522. Étant passé de l'Italie en Espagne, il reconquit Fontarabie, puis fit lever le siège de Marseille, et m. en 1525, les armes à la main, à la bataille de Pavie. On trouve la vie du maréchal de La Palice dans les *Hommes illustres de Thivot*, dans les *Capitaines français* de Brantôme, et dans les *Vies de plus grands capit. de France* du baron de Fouquet, Paris, 1644, in-4.

PALINGENIO, V. MANZOLI.

PALISOT DE BEAUVOIS (AMÉDÉE-MARTIN-FRANÇOIS-JOSEPH, baron de), écriv. naturaliste, membre de l'Institut et conseiller titulaire de l'université, né à Arras en 1728, se fit d'abord recevoir avocat au parlement de Paris en 1772. Son zèle observateur le fit nommer, dès 1781, membr. correspondant de l'acad. des sciences. En 1786 il entreprit un voy. en Afrique pour y étudier la flore du Bénin, qui n'avait encore été visitée par aucun naturaliste, et, en l'espace de 18 mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, dont il fit parvenir une grande partie en Europe. Doué d'une constitution robuste, il résista longtemps à l'influence d'un climat brûlant et malsain, et se fraya un chemin à travers les déserts, sans que les périls de toutes espèces, qui se multipliaient sous ses pas, pussent ralentir son ardeur ; mais, attaqué pour la seconde fois de la fièvre jaune, il fut enfin obligé d'abandonner ses contrées dangereuses, et s'embarqua presque mourant sur un vaisseau français, qui le transporta à Saint-

Domingue. Étant rétabli, il reprit ses vaines recherches, et devint membre du conseil supérieur du Cap-François. La révolution qui s'éleva ensuite à St-Domingue l'ayant forcé de fuir sans pouvoir même emporter ses riches collections, il se retira à Philadelphie, où il fit de nouv. récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France quand il y put rentrer après deux ans. Ce savant naturaliste m. à Paris le 21 janvier 1820. Ses principaux ouv. sont : *Flora d'Oware et de Bénin, en Afrique*, 1806-21, 2 vol. in-fol., avec 120 pl. ; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., Paris, 1805-1821, 1 vol. in-fol., avec 90 pl. ; *Mémoire sur une nouvelle plante recueillie en Oware*, Paris, 1804, in-8 ; *Prodrome des cinquième et sixième familles de cryptogamie, les mousses, les lycopodes*, 1804, in-8 ; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, Paris, 1812, in-4 et in-8. Il a aussi fourni des articles au *Diction. des Sciences naturelles*, aux *Éphémérides des Sciences naturelles*, et à plus. autres recueils scientifiques. M. Thibaut de Barraud a publié l'*Éloge histor. de Palisot*, Paris, 1821, in-8, et M. Mirbel lui a consacré, sous le nom de *batilla*, un genre de plantes de la famille des fougères.

PALISSOT DE MONTENOY (GÉORGE), littér., né en 1730 à Nancy, fit de tels progrès dans ses études qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie, et se fit recevoir à 16 bachelier dans cette faculté. Il entra alors dans l'ar. congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après pour se livrer avec plus de liberté à la littérature et à la poésie. À 19 ans il était aut. de 2 tragédies ; la première ne fut point représentée ; la seconde, sous le titre de *Zarès*, et ensuite, sous celui de *Ninus II*, n'eut qu'un médiocre succès, malgré l'élégance et la pureté du style. Les discussions polémiques, dans lesquelles Palissot se fit souvent, lui firent un gr. nombre d'ennemis, surtout parmi les philosophes, dont il excita d'abord la haine par sa comédie du *Cercle*, ensuite par ses petites *Lettres contre de grands philosophes*, et enfin par sa comédie des *Philosophes*, qui parut en 1760, et qui porta l'exaspération des esprits au plus haut degré. Il se vit attaqué avec violence dans tous les mémoires, toutes les correspondances, les saires et les libelles du temps ; mais, loin de céder à la fureur de ses adversaires, il continua la guerre avec une nouvelle ardeur, et fit paraître en 1764 le poème de la *Duennade*, où il attaque également avec forme du ridicule des écriv. sans noms et sans talents et des littérateurs justement estimés. Ce poème, d'abord fort court, fut dans la suite allongé de 7 chants et de nouvelles satires contre ses nouveaux ennemis. Après la révolution, il y ajouta de longues tirades contre Enchirpierre, Marot, Coulthet, etc. Pendant ce temps de troubles, Palissot se fit peu remarquer. Il fut nommé ensuite administr. de la bibliothèque Mazarine, puis correspondant de l'Institut, et m. à Paris en 1814. Outre les ouv. que nous avons cités, on a encore de lui : *Mém. pour servir à l'histoire de la littér. française depuis François I^{er} jusqu'à nos jours* ; cet ouv. eut du succès, et en mérita à plusieurs égards ; il contient d'excellens morceaux, et en général la critique y est judicieuse ; mais il faut se délier de la partie qui regarde les contemporains, parce que dans les liv. édit. que l'aut. a publiés, il exerce et déchire tout à tour les mêmes écrivains, selon qu'il y en a eu à se louer ou à se plaindre d'une édition à l'autre ; *Nut. des préc. siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la république*, 1756, in-12 ; le *Génie de Voltaire*, 1806, in-8 ; et quelques comédies auxquelles on reproche le manque d'intérêt et de chaleur, mais écrites avec pureté. Palissot a donné en 1801 une édition des *œuvres* de Corneille enrichie de notes judicieuses qui modifiaient les décisions ou les répressions sévères du comment. de Voltaire. Il a aussi publié une édition de Voltaire avec des notes, 1792 et années suiv.

55 vol. in-8. On a imprimé les *Œuvres de Palliast*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8, dont on a donné une dernière édition en 1809, 6 vol. in-8.

PALLISSY (BARNARD), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, né à Agen au commencement du 16^e S., m. vers 1589, était simple potier de terre, et se fit bientôt remarquer par son esprit et les connaissances qu'il chercha à acquérir. Il passa fort loin l'observation, étudia les mœurs, de l'antiquité, et fit sur les terres et sur les pierres des remarques d'une grande sagacité. Nous avons de lui deux liv. singuliers, et difficiles à trouver; le premier int. *de la Nature des eaux et fontaines... des métaux, des sels et salures, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8; le second a pour titre *le Moyen de devenir riche par l'agriculture*. On a réimp. les ouvr. de Pallisy à Paris, 1777, in-4, avec les notes de M. Faujas de Saint-Fonds et des recherches sur la vie du auteur par M. Gohel.

PALLISINE (ABRAHAM), moine russe, m. vers 1625, ermite du couvent de Sergée-do-la-Trinité à Moscou, s'est fait connaître en coopérant, avec Minia et Pojarskiol, au salut de son pays dans des circonstances difficiles, dont il a écrit la relation sous ce titre : *Récit du siège du couvent de St-Sergée-do-la-Trinité par les Polonois et les Lithuaniens, et des troubles qui éclatèrent ensuite en Russie*, Moscou, 1784.

PALLITZSCH (JEAN-GEORGE), simple paysan saxon, né en 1723 au village de Prallitz, près de Dreide, m. en 1788, s'occupait obscurément d'astronomie et de botanique, lorsqu'il aperçut le premier, c. à d. le 25 et le 26 décemb. 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient, et cherchaient inutilement depuis long-temps. Signalé au monde avant par cette découverte, Pallitzsch fut nommé correspondant du société royale et de l'académie de St-Petersbourg.

PALKIRA (SEM TOB, ben JOSEPH ben), rabbin espagnol qui vivait, à ce qu'on croit, au 13^e S., a laissé plus. ouvr. relatifs à la poésie, à la philosophie et à la jurisprudence hébraïque. Les principaux sont : *Sepher Mahaloth* (liv. des degrés) ; on ignore si ce liv. a été imp. ; *Pic de La Mirandole* en possédait une traduction latine ; *Rassith Chomah* (principes de la asgésie), MS. ; *Higgeth Hamevoh* (lettre polémique), Prague, 1525 et 1610, in-8, et plus. autres MS. dont les titres se trouvent dans le *Dictionnaire storico degli autori ebrei* de l'abbé de Rossi.

PALLADE, en latin *Palladius*, né en Galatie l'an 368, se fit solitaire da Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Héliopolis, en Bithynie. Il était l'ami de St Jean-Chrysostôme, pour lequel il essuya de grandes persécutions. On a de lui : *Hist. des Solitaires*, appelés *Hist. Lausique*, Hervet en a fait une trad. franç., Paris, 1570, in-4. — ST PALLAUS, diacre de l'église de Rome, fut ordonné év. et envoyé en Hibernie en 431. Il fut le premier év. et le prem. apôtre des Scots, et m. à Eordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancien liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE ou PALLADIUS, surn. l'*Intelligence* ou le *Sophiste*, méd. grec de l'école d'Alexandrie, enseigna son art à Antiochia dans le 16^e S. C'est à lui qu'est dû l'original de l'ouvr. traduit par Janus Paulus Grassus sous le titre de *breves Interpretationes sex lib. de morbis popularibus Hippocratis*, et ins. dans *vet. Medicis antiqui graec.*, Bile (1581, in-4). Il a laissé en outre *Scolia* in lib. *Hippocratis de fracturis*, gr. et lat., ex interpr. J. Santalini, Metensis medicus, operum Hippocratis sectione sexta, Francfort, 1595, in-fol., avec les *libres* d'Hippocrate de l'édition d'Anuce Forz de Febrinus cencian *Synopsis*, Paris 1616, in-4; Leyde, 1745, grec et lat. — Un autre PALLADE ou PALLAS

(Palladius), surn. *Niger* ou *Fuscus*, de Padoue, prof. d'éloquence à Capé d'Istria dans la 15^e S., est cité par Sabellico, dans son *de elor. Patm.*, liv. 3, comme aut. d'un *Comment. sur Catulle*, et d'un *Traité des lles*.

PALLADINO (GIACOMO), ecclésiastique, et écrivain italien du 14^e S., plus connu sous le nom de *Jacobus de Terramo*, ou aussi de *Giacomo d'Anagnino*, né au 1340 à Terramo, dans l'Abbruzz ultérieure, se livra d'abord à l'étude du droit à l'univ. de Padoue, puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de sa ville natale, et ensuite d'un archidiaconat de l'église d'Aversa. Appelé à l'emploi de secrétaire des brev. et de la pénitencierie, puis, en 1391, à l'évêché de Monopolis, il fut, neuf ans après, promu au siège archiepiscopal de Teramo, passa en 1401 à celui de Florence, et devint en 1410 évêque et administrateur du duché de Spolette, où sa nomination, attaquée par Vivario, créature du pape Jean XXIII, fut confirmée par le concile de Constance. Le pape Martin V, qui honorait Palladino de son estime, le fit son légat en Pologne; et c'est dans cette province que le prelat mourut en 1417. Outre divers ouvrages restés en MS., et dont on peut voir les titres dans le t. 3 des *Scriptor. eccl.*, de Casimir Oudin, Palladino a écrit une espèce de roman ascétique, que les critiques recherchent encore. Il a été réimprimé plusieurs fois au sous divers titres dans le 15^e S.; et il en a été fait à la même époque des traductions dans la plupart des langues d'Europe. La plus anc. édition avec dain a pour titre : *Jac. de Terramo compend. pœbre, Consolatio peccatorum nuncupatum et apud nosillos Relict. vocatum*; Ansbourg, 1474, in-fol.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, fut pourmédécin son compatriote J.-G. Trevisano, et pour maître J. Fontana, sous lequel il se livra d'abord à la sculpture. Le premier travail important qu'il exécuta comme architecte dans sa patrie fut la vaste portique à trois faces qu'il éleva autour de l'ancienne basilique, renommant également connu sous le nom de *Palais de la Raison*. La réputation que lui valut ce bel ouvrage le fit employer à d'autres grandes constructions dans les principales villes, telles que le palais ducal à Venise, celui des comtes Valmarana à Vicence, et le théâtre olymp. de la même ville. On lui a aussi attribué la fameuse théâtre de Parme, qu'on mit avoir été achevé par Le Bernini. Palladio m. en 1580. Il avait joint la culture des lettres à celle des arts, et entre autres ouvrages, il a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., avec figures, ouvrage très-recherché des connoisseurs; et qui a été traduit dans presque toutes les langues. Dubois l'a traduit en français, La Haye, 1766, 2 vol. in-fol. On a réimprimé l'*Architecture* de Palladio en italien et en français, Venise, 1740, 5 tom. en 8 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Vicence, 1776-83, 4 vol. in-fol. MM. Chapuy et Amédée Beaunet publient au moment une nouv. édit. des *Œuvres de Palladio*, Paris, 1827, in-fol. La *vie* de Palladio, en ital., a été pub. à Vroce en 1762, par Thom. Temanza.

PALLADIO DEGLI OLIVI (HENRI), histor. du 17^e S., né dans le Frioul, a écrit en latin l'*histoire ancienne de sa patrie* sous ce titre : *Annus Porphyrius Julianus libri XI, et de Oppugnatione gradiscana libri V*, Udine, 1659, in-fol. Cette hist. fut continuée en italien par Jean-François Palladio, son neveu, qui l'intitula : *Storia della provincia del Friuli*, Udine, 1660, deux tom. in-fol.

PALLADIUS (RUTILIUS TAUSAS AMILIANUS), l'un des plus anciens écrivains dont les ouvrages nous soient parvenus, géom. nat. Barth. et D. Rivat, fils d'Esasuperantius, préfet dans les Gaules. Né au commencement du 5^e S., il suivit d'abord les écoles des Gaules, alla étudier la jurispr. à Rome,

et s'établit ensuite, à ce que l'on croit, dans la campagne de Naples. On a de lui un traité de *Re rustica* dans les *Rel rusticae Scriptores*, Leipzig, 1755. M. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in 8, qui fait le t. 5 de *L'économie rurale*, en 6 vol. in-8. Cet ouvrage de Palladius a été aussi traduit plus fois en allemand.

PALLANTIÈRE (GIROLAMO), recteur de l'église San-Petronio de Bologne, sa patrie, m. vers la fin de 16^e siècle, a traduit les *Épigrammes* de Virgile, en vers libres, Bologne, 1603; en l'anno, 1760, il a mis aussi en vers italiens les *Amours malheureux* de Hérodote et de Léandre. Ce poème fut inséré dans le *Recueil des Muses Toscane*, impr. à Bergame en 1593. — Un autre Jérôme PALLANTIÈRE, parent du précédent, évêque de Pistoie, m. en 1619, a écrit quelques discours et d'autres œuvres, dont le catalogue se trouve dans les *Notices des auteurs bolognes*, par Pastuani, qui cite plusieurs autres personnages du même nom, entre autr. Jean-Paul PALLANTIÈRE, évêq. de Laguardia, m. à Naples en 1606, auteur des deux ouvrages suivans : le *totum Pantheum davidicum*, Brescia, 1600, 2 vol. in-4; *Explanatio in hymnos ecclesiasticos*, Bologne, 1601, in-4.

PALLAS, V. MINERVE.

PALLAS, surnommé de l'empereur Claude, joua du plus grand crédit sous le règne de ce prince. Il l'engagea à épouser Agrippina, sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. Son crédit s'éleva si haut, que les courtisans prétendaient en sa statue en or parmy celles des dieux domestiques. Agrippine eut les services d'un de concert avec elle, la mort de Claude fut accélérée; mais Pallas ne jouit pas long-temps de son crime. Quinque Néron lui dût sa couronne, il se dégoûta bientôt de son extrême arrogance. Non content de la disgrâce, il le fit empisonner en l'an 513, et s'empara de ses biens, qui montaient à plus de 60 millions de notre monnaie. Pallas était frère de Félix, gouverneur de la Judée, connu par ses exactions, et par le complot qu'il tint à l'égard de l'apôtre St Paul. — Un autre **PALLAS**, philosophe, du temps de Valentinien, évêque de grande trouille dans l'empire. Ayant été arrêté, les tourmens de la torture lui firent déclarer les noms de ses complices, philosophes qui cherchaient à perdre l'état par de fausses apparences de doct. et de vertu. Sa vie fut prosaïque.

PALLAS (PIERRE-SIMON), célèbre voyageur et grand naturaliste, né à Berlin en 1744, s'était établi à Leyde, et avait acquis déjà une réputation méritée par quelques ouvrages sur les sciences naturelles, lorsqu'il se décida à accepter la place que Catherine II lui offrait à l'académie de Pétersbourg. Il fut adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibirie pour y observer le passage de Vénus sur le soleil (1768), et employa plusieurs années à parcourir, sous l'inspiration de la science, les différentes parties de la Russie, de la Sibirie et de la Taïride, il pénétra même jusqu'aux frontières de la Chine, et ne revint à Pétersb. qu'en 1774, avec une santé ruinée par les fatigues. Il n'en fut pas moins obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart avaient succombé avant d'avoir mis leurs notes en ordre. Voici quelques mots de M. Cuvier qui peuvent faire apprécier le travail de Pallas : « Une considération attentive des deux grandes chaînes de montagnes de la Sibirie lui fit apprécier cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut même dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, comblé d'honneurs par l'impératrice, parut préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Taïride, et reçut de la

généreuse souveraine deux villages dans la plus riche canton de la province, une grande maison à Symphéropol, et une somme considérable pour son établissement. Il retourna donc dans cette contrée en 1795 et y passa quinze années presque entières, qui furent employées à continuer ses grands ouvrages. Nais l'abus du ce pays, et même de la Russie, lui alla repousser vers l'ouest dans sa ville natale, et y termina ses jours en 1811. Vildendor lui a consacré un genre de plantes (*pallasi*), de la famille des corymbes. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Elementa zoophytorum, generum adumbrationes, speciemum descriptiones, cum selectis synonymis*, La Haye, 1793, in-8, trad. en allem., Nuremberg, 1797, in-8; *Spicilegium apologiae*, Berlin, fasc. I-X, 1799-1803; *XI*, 1796; *XII*, 1797; *XIII*, 1799; *XIV*, 1799, in-4, écrite d'après diverses provinces des russes riches, Saint-Petersbourg, 1775-76, 3 vol. in-4; trad. en français par Gantier, de la Peyronie, Paris, 1788-95, 5 vol. in-8; *ibid.*, 1791, 8 vol. in-8, avec des notes de Langles et de M. Lamarck; *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*, Saint-Petersbourg, 1777, in-8; Paris, 1782, in-12, trad. en allem., Saint-Petersbourg, 1777, in-8; *Tableau physique et topographique de la Taïride*, Saint-Petersbourg, 1795, in-4; Paris, 1799, in-8 et in-4. — **PALLAS**, Auguste-Frédéric, frère du précédent, né à Berlin en 1731, y réunissoit la médecine, et à Berlin en 1770, a écrit quelques écrits, parmi lesquels nous citerons *Anteitus sur pratique chirurgie*, Berlin, 1763, 1770, in-8.

PALLAVICINI ou **PELLAVICINI** (OMAR), capitaine italien du 13^e s., suivit le parti de l'empereur Frédéric II contre Grégoire IX, et fut chargé de la guerre que faisait l'empereur aux Génois. Il y déploya de grands talens militaires, forma un corps redoutable de cavalerie, acquit une grande influence en Italie, y battit le fameux Ercole (ou Romano), se créa une université indépendante, devint chef du parti gibelin en Lombardie, et fut des succès presque continuels jusqu'à la mort de l'empereur de Charles d'Anjou pour aller à Naples. Alors il éprouva de grands revers, fut dépossédé d'une grande partie de ses conquêtes, et m. de chagrin en 1269.

PALLAVICINI (BARTOLA), illustre poète et poète italico, m. à Rome en 1666, a laissé en poème latin, suivi de quelques autres poésies, sous ce titre : *Historia florida crucis et flueris Domini nostri Jesu-Christi*, etc., Parme, 1777, in-4; *Epist. ad Alb. Hartmann*, resp. bonos, concell., 1665; *Epistola Pallavicini Epist. ad patrem suum*, Sieut, 1643. — **PALLAVICINI** (ANTONIO), cardinal, né à Gênes en 1611, m. à Rome en 1507, fut honoré de la confiance de plusieurs papes, fut chargé par eux de diverses négociations et fut pourvu successivement des év. de Vintimille et de Pampelune.

PALLAVICINO (SZUNKA), cardinal, né à Rome en 1607, était membre des congrégations romaines, de l'académie des humoristes, gouverneur de Jesi, d'Orvieto et de Camerino, lorsqu'il renonça à tous ces avantages pour se faire jésuite en 1638. Il fut chargé par Innocent X de plusieurs affaires importantes, et décoré de la pourpre par Alexandre VII en 1659. Pallavicino m. à Rome le 6 juin 1667. Son principal ouvrage est *l'histoire du concile de Trente*. La première édition, Rome, 1656-57, 2 vol. in-4, est encore la plus recherchée. On l'a réimprimée depuis, 1664, 2 vol. in-4. Cette histoire a été traduite en latin par Giustini, Anvers, 1672, 3 vol. in-4. Le P. Puccinelli en a donné un bon abrégé et Dumarciat en a écrit un petit ouvrage de la *Politique, d'histoire de la cour*

de Rome, etc., 1719, in-12. On a encore de Pallavicino: *Trattato dello stile et del dialogo*, Rome, 1662, in-12, et des lettres, 1669, in-12. — PALLAVICINO (EUGÈNE-BENOÎT), poète, né à Padoue en 1672, m. à Dresde en 1723, fut secrétaire et conseiller d'Auguste II, roi de Pologne. On cite de lui, parmi quelq. ouv. peu remarquables, une trad. en ital. des *Odes* d'Horne, Leipsig, 1736.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, chanoine de St-Augustin et de la congrégation de Latran, né à Plaisance vers 1618, développa pour la poésie Pallistique des talents qui furent cause de tous ses malheurs et de sa fin tragique. Ayant été les dirigeant contre le pape Urbain VIII, et la maison des Barberins, il s'attira la haine de la cour de Rome, qui mit sa tête à prix. Malgré cette condamnation, Pallavicino vivait tranquille à Venise, sous la protection du sénat, lorsqu'il se laissa persuader par un perfide ami de passer en France près du cardinal de Richelieu. Il fut arrêté dans le comtat Venaissin, et conduit à Avignon, où il eut la tête tranchée en 1644. On a donné à Venise, 1655, 4 vol. in-12, ses *Œuvres permises*; mais ce que son recherche le plus, ce sont ses *Œuvres chassées*, imprimées à Villefranche (Genève), 1660, en 1 fol., qui se vendent en 2 in-12. On y trouve le *Divorce céleste*, qui a été traduit en français par Brodeur d'Oisenville, Cologne (Amsterdam), 1666, in-12, avec une vie de l'auteur. — PALLAVICINO (Nicolas-Marie), jés. génois, né en 1621, théologien de la reine Christine, l'un des fondateurs de l'académie royale établie par cette princesse, et décoré de la pourpre par Innocent XI, m. à Rome en 1692. Ses principaux ouvrages sont: *Fla di S. Gregorio l'aumaturgo*, Rome, 1649; *Considerazioni sopra l'eccellenza di Dio*, ibid., 1663; *Peterna Felicità de' Giusti*, Rome, 1664; *Difesa del pontificato romano e della chiesa cattolica*, Rome, 1685, 3 vol. in-fol.; *Difesa della Provvidenza divina contro i nemici di ogni religione*, Rome, 1690.

PALLIÈRE (VINCENT-LÉON), peintre, né à Bordeaux en 1787, d'une famille d'artistes, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et s'attacha à l'école de Vincent. Ses progrès furent rapides, et, après s'être essayé avec succès dans plusieurs genres, il remporta le premier prix dans celui de 1812, par un tableau remarquable, les *Prétendants de Pénélope massacrés par Ulysse*. Il travailla beaucoup à Rome, et acquit sa réputation par plusieurs envois estimables. De retour à Paris, il parut avec effet à l'exposition de 1819, et déjà il voyait s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, et peut-être même de la gloire, lorsqu'il m. dans sa ville natale, en 1826, d'une affection de poitrine, que l'excès du travail avait aggravée. Parmi ses tableaux, on peut distinguer les *Œuvres de l'Évangélisation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont; un *Berger au repos*, au musée de Bordeaux; *St Pierre, guérissant un boiteux*, dans l'église de St-Séverin à Paris; et surtout un *Tobie reculant le veau de son père*, donné par le ministre de l'intérieur au musée de Bordeaux.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur-libraire, géomètre des ducs et comté de Bourgogne, né à Paris en 1608, s'appliqua de bonne heure à l'étude du blason, épousa la fille d'un imprimeur de Dijon, et succéda à son beau-père dans cette profession. S'étant attaché à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenu sa patrie adoptive, il obtint le titre d'historiographe du roi et de géomètre des états. Exact et laborieux, il travailla lui-même à l'impression de ses livres, et il a gravé les planches nombreuses dont ils sont remplis. Il m. à Dijon en 1698. Parmi ses ouv., les plus curieux en recherche principale, deux: le *Parlement de Bourgogne, son origine, son établissement, ses progrès*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol.; *Science*

des armoiries, de Gelliot, augmentée de plus de 6,000 reussons, Paris ou Dijon, 1650, un 1661, ou 1664. M. J.-Benoit Michault a publié un *Mém. sur la vie et les ouvrages de P. Palliot*, Dijon, in-12 de 12 pages.

PALLISER (sir HUGH), marin anglais, né en 1721, entra fort jeune au service, et fut nommé capitaine en second en 1746. Il fut pris à la prise de Québec, fut nommé contrôleur de la marine, créé baronnet, et 5 ans après, au combat d'Ouessant, il servait comme amiral en second sous Keppel (v. ce nom). Dans sa vieillesse, on lui donna le gouvern. de l'hôpital de Greenwich, où il m. en 1796.

PALLU (MARTIN), jés., distingué dans la chaire, né en 1661, fut obligé de renoncer à la prédication à cause de ses infirmités, et m. à Paris en 1742. On a de lui: un *Traité du saint et fringant usage des sacrements*, etc., Paris, 1739, in-12, et des sermons. — Un autre PALLU (Étienne) a publié la *Coutume de Touraine commentée*, in-4, 1661, — et François PALLU, évêque d'Héliopolis, une *Relation des missions des évêques franc. dans l'Inde*, Paris, 1688. — V. PALU.

PALLUAU (V. GLENEBULT).

PALLUCCI (NOËL-JOSEPH), bachelier en méd. à l'université de Paris, né en 1719, m. en 1797, exerça d'abord la chirurgie à Florence, sa patrie, puis à Vienne. Il eut fait connaître par l'invent. d'un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale, s'occupa avec assiduité du perfectionnement des méthodes du petit et du haut appareil (pour l'extraction de la pierre), et publia divers ouv., sur nombre desquels on distingue: *Description d'un nouv. instrum. pour abaisser la cataracte avec tout le succès possible*, Paris, 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1752, in-8; *anouv. Remarq. sur la Lithotomie, suivies de plus. observ. sur la séparat. du pénis et sur l'ampuln. des molleses*, ibid., 1750, in-12, trad. en allem., Leipsig, 1753, in-8; *Lithotomia novellam. perfectionata, avec quelq. assais sur la pierre, et sur les moyens d'en empêcher la format.*, Vienne, 1757, in-8; *Ratio facilis atque tuto variorum curandi Polypos*, ibid., 1763, in-8; *Saggio di nuove osservazioni a scoperte*, Florence, 1768, in-8.

PALLUEL (FRANÇOIS-GRETTÉ de), V. GRETTÉ-PALLUEL.

PALM (JEAN-PHILIPPE), libraire, né en 1766 à Schoendorf (Wurtemberg), était établi à Nuremberg, lorsque, ayant été accusé d'avoir distribué au printemps de 1806 une brochure intitulée: *Allemagne dans son profond avaisement*, dont M. Gents était cru l'auteur, et qui était dirigée contre Napoléon Bonaparte, il fut arrêté d'après les ordres de celui-ci, condamné à mort par une commission militaire, et fusillé trois heures après à Breunau, le 26 août 1806, malgré les prières et l'indignation public. Le comte de Soden a publié l'écrit mis. en allem.: *J.-P. Palm, lib. à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8.

PALMA (VICTOR), V. CAYET.

PALMA (JACOPO), surnommé le *Pieux* ou l'*Aspicien*, peintre, élève du Titien, né à Sereneta, dans le territoire de Bergame, vers 1518, m. à Venise en 1564, imita le maître de son maître et celle de Giorgione, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. On voit au Louvre 4 tableaux de ce maître: le *Portrait du chevalier Bayard*, représentant son épée au fourreau après avoir vaincu le chevalier François I^{er}; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, recevant les hommages de dix saints personnages; la *Vierge et St Joseph* présentant l'enfant Jésus à l'adoration d'un jeune berger; la *Vierge, l'enfant Jésus, St Catherine, St Jean et St Agnès*. — Palma (Jacopo), dit le *Jeune*, petit-neveu du précédent, et comme lui peintre distingué, né à Venise en 1544, reçut les principes de son art d'Ant. Palma, son père, peintre médiocre, fut en-

suite envoyée à Rome par le duc d'Urbain, son patron, y resta 8 ans, y copia les plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et les monochromes de Polydore (v. ce nom.), et retourna ensuite à Venise, où il m. en 1628. On a de lui des tableaux où il a réuni les excellents principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite particulièrement 1. *La Victoire navale remportée par F. Bembo*, qui orne une des salles du palais du St-Marc; un *St Benoît*, exécuté pour l'église de St-Côme et de St-Denis; une *Annonciation* qui se trouve à Pesaro; et une *Invention de la croix* à Urbain. Le musée du Louvre possédait de lui deux tableaux qui ont été rendus au gouvernement autrichien en 1815; mais cet établissement a conservé de même artiste un dessin à la plume et lavé au bistre, représentant *J. C. porté au tombeau*. Palma a gravé à l'encre-forte plusieurs pièces que les amateurs recherchent avec empressement.

PALMA (CHARLES-FRANÇOIS), né à Rosenberg en 1735, entra d'abord chez les jésuites, et, après la suppression de cette société, devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine, chanoine de l'église métropolitaine de Colocze, puis év. de Coslapho. Il consacra sa vie à l'étude de l'histoire, et m. à Pest en 1787, laissant : *Specimen heraldicæ Hungariæ*, etc., Vienne, 1766, in-4; *Notitia rerum hungaricarum ab origine*, etc., Tyrnau, 1770, in-8, réimprimé en 1776; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse*, comme reine de Hongrie, Vienne, 1774, in-8, en allem.; *Specimen ad Habsburgico-Lotharingicum prospectum illustrandum*, etc., Vienne, 1773, in-8, et 1774, in-f.

PALME (MARC D'ALVERNY DE LA), savant ecclésiastique, né à Gressance en 1711, mort à Paris en 1759, fut un des rédacteurs les plus distingués et les plus spirituels du *Journal des Savans*, auquel il travailla depuis 1752 jusqu'en 1759. Férou lui a consacré une notice dans son *Année littéraire*, 1760 t. 4, p. 18.

PALMER (SAMUEL), savant imprimeur de Londres en 18^e siècle, maître de Frauchlin, a publié dans sa langue une *Histoire de l'imprimerie*, Londres, 1732, in-4. — Nephew PALMER, puritain écossais, né à Wingham, fit partie de l'assemblée des théologiens de sa secte, et m. en 1647. On a de lui un ouvrage intitulé : *Memoirs of Godliness*, dont le 30^e édit. a paru en 1708, in-12.

PALMER (JOHN), célèbre acteur anglais, né en 1741, fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. Il fut d'abord comédien ambulante, parvint dans la suite à jouer à Londres les premiers rôles, et m. sur le scène en 1798, en représentant le rôle de l'étranger dans la pièce de Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*. On assure que la cause de cette fin soudaine fut un mouvement violent de douleur qu'il ressentit à l'instant où il dut (suiv. son rôle, répondre à la question suivante que lui adressait son interlocuteur : *Comment se portent vos enfans* ? Il venait de perdre un fils tendrement aimé, et dont la mort avait suivi de près celle de sa femme.

PALMIERI (MATTHIEU), historien et poète, né à Florence en 1405, m. dans la même ville en 1475, avait commencé à se faire remarquer dès le conseil tenu dans sa patrie en 1439, et fut dans le suite chargé de plusieurs négociations importantes. On a de lui : une continuation de la chronique de St Prosper, jusqu'en 1459, impr. pour la première fois à la suite de l'édition d'Eugène et de St Prosper vers 1475; un traité de la *Pia civile*, Florence, 1520, in-8, trad. en français, 1557, in-8; la *Vita di Niccolò Acciaiuoli*, 1688, in-4; de *Capitolo Pisano*, Padova, 1636, in-8; et un poème intitulé : *Città di Pisa*. Cet ouvrage, resté MS., fut condamné par l'inquisition après la mort de l'auteur, et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli. — **PALMIERI** (Mathias), prélat de la cour de

Rome, né à Pise en 1423, mort en 1483, a continué la chronique de Matthieu Palmieri jusqu'en 1481; cet ouvrage parut pour la première fois à la suite de la première chronique, Venise, 1483, in-4. Il y eut une édition de Paris, 1518. On a encore de lui une traduction latine de l'*Histoire des septante interprètes*, par Aristote, qui parut en tête de la Bible, Rome, 1491, 2 vol. in-fol. — **PALMIERI** (Vincent), savant oratorien, né à Gènes en 1753, professa la théologie dogmatique et l'hist. ecclésiastique à Pise et à Pavia, se montra partisan des réformes opérées par Joseph II, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui en ital. plus écrits dont les plus remarquables sont : *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8; *la Liberté et la Loi, considérée dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, etc.; *la Perpétuité de la foi de l'église catholique, concernant les dogmes des indulgences*, Gènes, 1817, in-12; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol.

PALMQUIST (MAGNUS, baron de), mathématicien suédois, né en 1660, suivit long-temps la carrière militaire, se distingua comme ingénieur, devint ensuite président du conseil des mines, et m. en 1729. On a de lui une *Lettre à Régis*, sur la solution d'un problème d'arithmétique, insérée dans le *Journal des Sav.*, année 1690, p. 311. — Il ne faut pas le confondre avec Frédéric PALMQUIST, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, auteur de quelques écrits sur les mathématiques (en suédois), et d'une traduction, dans la même langue, du *Speculo de la nature*, de Placius.

PALMSCHROELD (ELIAS), sav. antiq. suédois, m. en 1719, fut long-temps employé à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités. On trouve à la bibliothèque d'Upsal, sous la titre de *Collectio Palmschroeldiana*, un recueil de lettres de documents et de pièces relatives à Christine de Suède. L'*Historia biblioth. upsaliensis*, d'Olaus Celsius, reforme une espèce de table de ce recueil.

PALNATOKKE, chef de pirates danois du 10^e S., se fit remarquer par sa bravoure et son intempérance. Il forma une espèce d'association de pirates chevaleresques, dont le chef-lieu était le fort de Jonsborg. Plusieurs auteurs danois ont donné des détails sur ce personnage, entre autres P.-E. Møller, dans le tome 3 de la *Bibliothèque des rois* (Copenhague, 1820), et Vedel Simonsen dans le t. 2 des *Annales archéol.* du Danemarck (ibid., 1813). Palnatokke est le héros d'une tragédie composée par le poète danois Oehlenschläger.

PALOMARES (FRANÇOIS-XAVIER DE SANT-TIAGO), calligraphe espagnol très-habile du 18^e S., imitait parfaitement les écritures anciennes et gothiques, et fut employé par le P. Buriel à copier les manuscrits qu'il tirait de la bibliothèque de Tolède. On trouve quelques planches d'anciennes caractères arabes, gravés d'après Palomares dans la *Paleografía española* de Terreros y Pando.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (AGUIAR-ANTONIO), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bojalanc en 1653, m. à Madrid en 1726, fut élève de Valdés (v. ce nom), devint peintre du roi, et exécuta des travaux considérables à Madrid, à Valence, à Grenade et à Cordoue. Il avait embrassé l'état ecclésiastique dans sa jeunesse. On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, une *Confession de St Pierre*, à Valence; les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue, les fresques de l'église St-Eugène à Salamanque, celles du chœur des Chartreux de Grenade et du Paulan. On a aussi de lui les écrits suivans : *el Museo pictórico y escala óptica*, etc., Madrid, 1715-23, 3 vol. in-fol. Le troisième partie de ce grand ouvrage, qui renferme les *Pies* des peintres espagnols, a été réimprimé à Londres, 1743, in-8; et la notice des villes, églises et couvens qui possèdent

leurs ouvr., ibid., 1796, même format. On a une traduction française de l'Hist. abrégée des plus fameux peintres espagnols, par Palomino, Paris, 1799, in-12.

PALONI (MARCEL), né à Rome dans le 16^e S., composa un poème intitulé : *In Storia della Battaglia di Ravenna guadagnata da' Francesi nel anno 1512*, in-4.

PALSGRAVE (JOHN), grammairien, né à Londres vers 1480, m. vers 1554, s'adonna à l'étude de la langue française, et fut choisi pour enseigner cette langue à la princ. Marie, veuve du Heuri VIII, lors de son mariage avec Louis XII. Il est auteur du plus ancien grammaire française que l'on connaisse : elle a pour tit. *L'Esclaircissement de la langue françoise, composé par maître Jehan Palsgrave, anglois, natif de Londres et gradué de Paris*, 1530, petit in-folio, gothique, en anglais, de 1134 p., ou 567 feuillets en deux séries. Il a encore publié une traduction ou paraphrase mot à mot, en angl., d'une piece composée en latin sur le sujet de *L'Enfant prodige*, par G. Fullonius, intit. : *The Comedie of Acoluthus*, 1540, in-4.

PALTEAU (GUILAUME-LOUIS FORMANOIR DE), né en château de ce nom dans le diocèse de Sens en 1712, et mort sur la fin du 18^e S., a publié : *Nouvelles constructions des ruches de bois*, Metz, 1756, in-12 ; et 1774, in-12 : *Observations et Expériences sur diverses parties de l'agriculture*, La Haye, 1768, 1 vol. in-8.

PALU (PIERRE DE LA), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des dominicains, né dans la Brasse vers 1280, fut en 1329 patriarche de Jérusalem, et mourut à Paris en 1342, après avoir fait de vains efforts pour exciter une nouvelle croisade. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on trouve la liste dans la *biblioth.* des PP. Eberhard et Quéfif (L. 1^{re}, p. 605, 609, et t. 2, p. 829) : ce sont pour le plus part des comment. sur la Bible, sur les 4 livres des Sentences de P. Lombard, des *postilles* et des *sermons*. Nous citerons encore une *histoire des croisades*, intit. : *Liber bellorum Domini*. On peut consulter aussi, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par Touron, t. 2.

PALU (VICTOR), médecin du comte de Soissons, né à Tours, m. à l'ort-Royal en 1630. On a de lui : *Studium medicum ad louren. schola parisiensis amenum*, Paris, 1630, in-8 ; *Questiones medicæ tres*, etc., Tours, 1632, in-8.

PALUDANUS (JEAN), professeur de théologie à l'université de Louvain, chanoine et curé de St-Pierre dans la même ville, naquit à Malines, et mourut en 1630. Ses principaux ouvrages sont : *Findicia theologiae aduersus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2^e vol. in-8 ; *Apologictus Marianus*, Louvain, 1623, in-4 ; de *sancto Ignatio Concio sacra*, ibid., 1623, in-8 ; *Officina spiritualis sacris contentionibus adaptata*, ibid., 1624, in-4. — **PALUDANUS (BERNARD)**, professeur de philosophie à Leyde, voyagea dans les quatre parties du monde, recueillit d'un recueil de notes les *Voyages maritimes* de Linchot, Amsterdam, 1610, in-fol., et m. vers 1634. — V. PALU.

PAMÈLE (JACQUES DE), en latin *Pamelius*, savant théologien, né à Bruges en 1536, fut choi. de la cathédrale de cette ville, prévôt de l'église de St-Sauveur à Utrecht, et m. en s'effort prendre possession de l'évêché de St-Omer, où Philippe II venait de le nommer en 1587. On a de lui, outre des éditions de divers ouvr., avec des notes, les écrits suiv. : *Liturgia latinarum*, Cologne, 1576, 2 vol. in-4 ; *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8 ; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis und in republicâ diversarum religionum exercitiis*, et plusieurs autres dont Foppens donne la liste dans sa *Biblioth. belgica*.

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine sous le règne de Philippe, fonda l'école de peinture de Sicyon, fut maître d'Apelles, et joignait à son talent d'artiste une grande connaissance des belles-lettres et des mathématiques.

PAMPHILE (ST), prêtre et martyr, né vers le milieu du 3^e S., à Beryte, occupa une des premières places de magistrat dans cette ville, lorsqu'il embrassa la religion chrétienne. Se livrant dès-lors à l'étude des livres saints, il suivit les leçons de Piepius, successeur d'Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, et bientôt en établit une nouvelle à Césarée de Palestine. Quand le tyran Maximien eut renouvelé en 307 les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Pamphile fut arrêté par ordre du gouverneur de Césarée, détenu pendant 2 ans, et mis ensuite à mort avec plusieurs autres saints confesseurs. Eusèbe de Césarée prit le nom de Pamphile par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été renfermé dans les prisons. On doit à Pamphile une très-bonne édit. de la Bible ; et un sav. comment. sur les Actes des apôtres, publ. par Montfaucon. Il eut écrit, pendant sa détention, une *apologie d'Origène* (v. ce nom) en 5 livres dont il ne reste plus que le prem., trad. en latin par Raban, et inséré parmi les *œuvres* de St Jérôme.

PAMPHILE-MAURILIEN, est le nom sous lequel a été donné en 15^e S., par un auteur inconnu, le roman en vers latins de *Pamphile et de Galatée*. Cet ouvr., imp. plus. fois S. D. sous le tit. de *Pamphylus Codex*, etc., in-4, a été tr. en fr., 1694, in-f., sous celui du *Livre d'Amour, auquel est relaté*, etc. Il avait été composé, dit-on, pour Charles VIII. On l'a réimp. avec la trad. en vers fr., Paris, 1594, in-16.

PANVA-BERINDA, moine moldave, m. en 1632 à Kiev, où il remplissait d'éminentes fonctions ecclésiast., a laissé un *Diction. raisonné slavoniste*, avec addit. de mots hébreux, latins, etc., Kiev (ou cov. des Grottes), 1627, in-4.

PAN, fils de Jupiter et de Callisto, ou l'un des huit grands dieux, a été confondu par quelques mythologues, mais à tort, avec Sylvain et Faune. Les poètes le représentent avec un visage enluminé, des cornes sur la tête, l'estomac couvert d'étoiles, un bâton recourbé à la main, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc. Il présidait aux campagnes et principalement au sort des bergers. On lui attribue l'invention de la flûte. Ses fêtes, appelées lupercales, étaient particulièrement en honneur chez les Arcadiens. Dans la suite, elles furent célébrées aussi à Rome. Les anciens croyaient que Pan courait la nuit par les montagnes, et c'est ce qui a fait nommer terreux panique cette éponge dont on se seiv pend. L'obscurité de la nuit, ou qui vient d'un danger imaginaire.

PANETIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes, ou, selon d'autres auteurs, dans la Phénicie, florissait vers l'an 150 avant J.-C. Il étudia d'abord à Athènes où il refusa le droit de bourgeoisie, et passa ensuite à Rome, y ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe l'établît dans sa propre maison, et l'accompagna dans les div. missions dont il fut chargé par le suite (v. SCIPION-L'AFRICAIN). Panetius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plus services aux Rhodiens, ses compatriotes. Plus tard, il se retira à Athènes, où il m. presque nonagénaire. Panetius avait composé un livre des *scrites*, où il soumettait les philosophes à la censure (on en trouve quelq. fragments dans les *Vies* de Diogène-Laërce) ; un traité des *Magistrats* ; deux autres, sur la *Dynastie* et sur la *Tranquillité d'esprit*. Panetius, comme le plupart des anciens philosophes, admettait l'éternité de la matière, et ainsi le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme. Posidonius (v. ce nom) fut un des disciples de ce philosophe.

délectique. On peut consulter pour plus de détails les *Recherches* de l'abbé Sevin, sur la vie et les ouvrages de Panatius, dans les *Mém. de l'acad. des inscriptions*, et la *Dissertation* de M. van Linden, de *Panatio Rhodio, philosopho stoico*, Leyde, 1802, in-8.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICOSIOS, plus connu sous le nom de), prem. drogman ou interprète du gouvernement ottoman, ou dans la première partie du 17^e S., dans l'île de Scio, commença à se faire connaître, vers l'an 1667, en siège de Candie. Il était alors attaché au gr.-vêq. Achmet Koproli (v. ce nom), en qualité d'interprète. La prise de Candie, à laquelle il eut une grande part par son adresse, le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, poste qui n'avait été occupé jusque-là que par des reorgats. Après avoir exercé ces fonctions pendant quelques années, il m. en 1673. C'est de lui que date l'époque où les Grecs obtinrent d'être nommés à la place de premier interprète de la Porte-Ottomane, fonctions qui conduisirent ensuite les anciens titulaires aux deux postes plus éminents d'*hospodar* ou prince de Valachie et de Moldavie, dern. degré où puisse atteindre l'ambition d'un roi ou sujet grec du sultan de Constantinople. Panajoti avait fait imprimer en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, trad. en latin par Laur. Normann, Leipzig, 1695. — **PANASOTI**, prêtre grec de Sinope, enseigne long-temps la langue grecque, et m. à Brescia vers 1738. L'abbé P.-A. Barzani a publié en ital. et en grec la *Fie* et quelq. *Lettres* de ce prêtre, Brescia, 1760, in-8, avec des notes sur Polybe par Phil. Garbelli (v. ce nom).

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS), poète français, né à Nogent-le-Roi près de Chartres vers 1694, m. à Paris en 1765, se distinguait par ses chansons faciles et piquantes, mais dont les épigrammes ne furent jamais dirigées contre personne. Marmontel le surnomma le *La Fontaine du vaudeville*, et il se rapprochait encore plus du bonhomme par l'insouciance de son caractère que par son talent. Ses pièces se montent à plus de quatre-vingts; toutes ne sont pas dignes de lui. On a imprimé une collection de son *Théâtre* et *Ouvrages divers*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, dans laquelle il y a 5 comédies, 13 opéras-comiques, des chansons, des fables, et autres petites pièces galantes, bachiques et morales. M. Armand-Gouffé a publié les *Ouvrages choisis de Panard*, 1803, 3 vol. in-18.

PANAROLI (DOMINIQUE), médecin italien du 17^e S., né à Rome, m. dans la même ville en 1637, a laissé des ouvr. suivans : *il Camelinto esaminato*, Rome, 1635, in-4; *Polyarponia, seu variorum fractum Laborum*, Rome, 1637, in-12; *Il Mare esaminato*, ibid., 1636, in-4; *Apollia Pythius, seu Pueri de bellatibus*, ibid., 1638; *Musaeum Barberianum*, ibid., 1656, in-4; *Iarologium morum, seu medicinarum observat.* *Pestecula quinque*, etc., ibid., 1652, in-4; *Ilauau*, 1654, in-4.

PANASSAC (BERNARD de), fut avec Camo (v. ce nom) l'un des 7 fondateurs de l'acad. des jeux floraux à Toulouse, dans le 13^e S.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digne-sur-Loire en 1756, fut d'abord gr.-vicarier de l'archevêque de Toulouse, puis obtint, en 1788, la cure de St-Sulpice, où il montra toutes les vertus d'un digne pasteur. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, en 1790, il sortit de France et se retira en Allemagne. De retour en France sous le régime consulaire, en 1801, il fut nommé à l'évêché de Vannes, par suite du concordat signé la même année, et m. en 1807, après avoir donné des preuves de son attachement au gouvernement impérial.

PANCIROLI (GUI), juriste, né à Reggio en 1523, professa le droit avec distinction à Padoue, et fut appelé ensuite par le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, à l'université de Turin; mais le séjour du Piémont lui étant contraire, il revint à Padoue où il m. en 1599. Parmi les ouvr. qui ont fait sa réputation, et dont on trouve la liste dans les *Mém. de Nieéron*, tome 9, ainsi que dans le *Bibliotheca modernæ* de Tiraboschi, nous citerons un traité curieux et intéressant de *Rebus inventis et perditis*, 1569, 2 vol. in-8, comp. en ital., trad. en lat. par Henri Salmuth, 1599 et 1602, 2 vol. in-8; *Pierre de La Noue* l'a traduit en français, Lyon, 1617, in-8; *Commentarii in notitia atrusque imperii et de magistratibus*, Lyon, 1608, in-fol.; *de Numismatibus antiquis; de Juris Antiquitate; de claris juris Interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *de Magistratibus municipalibus et Corporibus artificum libellus*, etc. On a imprimé toutes ses œuvres à Venise sous le titre : *de Tractatibus universi juris*, 1584. — **PANCIROLI** (Hercule), docteur en droit, neveu du précéd., a publié deux ouvrages que son oncle avait laissés inédits : *Thesaurus variorum tertionum atrusque juris*, et *l'Histoire de la ville de Reggio*, en latin. — **PANCIROLI** (Ottavio), chanoine à Reggio, sa patrie, autre neveu de Gui Panciroli, publia l'ouvr. de son oncle : *de claris legum Interpretibus*, et est err. l'auteur d'un livre ayant pour titre : *Tesori nascosti nell' alma città di Roma* (Rome, 1600 et 1643), que d'autres attribuent au jésuite Hapolyte Panciroli, qui m. en 1624 à Frascati.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire, né à Lille en 1700, m. en 1753, avait fait de bonnes études, et s'adonna à la culture des sciences et des lettres. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionnaire histor. et géographique de la Châtellenie de Lille*, Lille, 1733, in-12; *Elem. d'astronomie*, 1739, in-12; *Elem. de géographie*, 1740, in-12 (ces deux ouvr. réunis furent reimpr. en 1748, 2 vol. in-12); *Essai sur les philosophes*, ou les *Egaréments de la raison sans la foi*, 1743, in-12, réimprimé en 1753, sous le titre d'*L'usage de la raison; la Bataille de Fontenoi*, poème héroïque en vers burlesques, etc., 1745, in-8, de 27 pages; *Manuel philosophique*, ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12. (M. de la Messagère a publié sous le même titre un ouvr. plus complet, en 1821, in-8); *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusements mathématiques*, 1749, in-12; *Art de desopiler la rate*, 1749, in-12; nouv. édition, 1773, 2 vol. in-12; *Abregé chronologique de l'hist. de Flandre*, etc. (ouvr. posthume), 1762, avec une introduction par l'abbé Montlinot (v. ce nom).

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, imprimeur-libraire et homme de lettres, né à Lille en 1736, vint s'établir à Paris à l'âge de 28 ans, et s'y fit bientôt connaître par quelq. écrits littéraires, et des *mém.* sur des sujets de mathématique, adressés à l'acad. des sciences. Son nom devint en quelque sorte le rendez-vous des écriv. les plus distingués, et l'une des bibliothèques les plus renommées de l'Europe par les grandes opérations qu'entreprit son chef. Devenu éditeur du *Mercur de France*, Panckoucke éleva cet ouvr. périod. à un très-haut degré de prospérité. Dans le même temps il faisait paraître les *Ouvrages de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Repertoire universel de jurisprudence*, l'*Abregé des voyages*, par La Harpe, etc. Il conçut le projet d'une nouv. édit. des œuvres de Voltaire, plus soignée que les précédentes, et fit à ce sujet des démarches auprès du philosophe de Ferney, qui approuva le plan de classification proposé par l'édit. Après la mort du gr. poète, Panckoucke crut convenable de donner à son entreprise délicate un puissant appui en offrant

la dédicace des *œuvres* à l'impératrice de Russie. Catherine se répondit à la demande du nouvel éditeur que sept mois après, et lorsque celui-ci avait déjà signé avec Beaumarchais (v. ce nom), la veille même de l'arrivée du courrier, un traité pour publier en commun cette même édit. de Voltaire. La missive de l'impérat., accompagnée d'une lettre de change de 150,000 fr., annonçait que S. M. acceptait la dédicace et se chargeait des frais de l'entreprise. Beaumarchais ne voulut pas rompre l'engagement, et les *œuvres* de Voltaire parurent sous le titre d'*Édition de Kehl*. Panckoucke conçut ensuite le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, puis, en 1789, celui du fameux journal, connu sous le titre de *Moniteur universel*, et qui devint plus tard la feuille officielle du gouvernement. Enfin, sous le régime directorial, après avoir cédé ses presses et ses grandes opérations couronnées à son gendre, M. Agasse, il créa la feuille périodique intitulée : *Le Ciel du cabinet des souverains*, supprimée par l'ordre du gouvernement consulaire. C.-J. Panckoucke m. à Paris au mois de décembre 1798, laissant un fils qui a dignement soutenu la réputation paternelle. Il avait trad., en société avec Framery (v. ce nom), les poèmes du *Tasse* et de *l'Arioste*, et publié seul les *ouvr. suivants* : *Traité histor. et pratiqu. des changes*, 1760, in-12; *de l'Homme et de la reproduction des différents individus*, 1761, in-12; *Contre-pédication au sujet de la Nouvelle-Héloïse*, etc. (morceau inséré dans le *Journal encyclopédique*, juin, 1761; traduction libre de *Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12; *Disc. philosophique sur le beau*, 1779, in-8; *Plan d'une encyclopédie méthodique*, etc., 1781, in-8; *Avis d'un memb. du tiers-état sur la réinvasion des ordres*, 1789; *Observ. sur l'article important de la notation par ordre*, etc., 1789, in-8; *Discours sur le plaisir et le douleur*, 1790, in-8. *Nouv. Grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, 1795, in-8; *Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8; *Nouv. Mém. sur les assignats*, etc., 1795, in-8; *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfans*, etc., 1795, in-12; divers articles dans le *Journal* et dans le *Magasin encyclopéd.* — PANCKOUCKE (Henri), cousin du précédent, est auteur de *la Mort de Caton*, trag. en 3 actes et en vers, 1768, in-8; et de *don Carlos à Elisabeth*, héroïde, avec les imitations de Gessner, 1769, in-8. Cette dern. pièce a été mal à propos attribuée à Ch.-Joseph Panckoucke.

PANCKOW (Thomas), méd. allem., né en 1622 dans la marche de Brandebourg, étudia à Rastock, puis à Leyde, où il prit le grade de docteur, et, de retour en Allemagne, s'établit à Berlin. Il y m. en 1665, après avoir rempli pendant 20 ans les fonctions de médecin de la cour. On a de lui, sous le titre d'*Herbarium*, un ouvrage imp. pour la première fois à Ulm en 1634, in-4, avec plus de 1200 pl. grav. en bois, et plusieurs fois réimp., notamment à Cologne, 1673, in-4, par les soins de Zorn, qui y joignit environ 140 fig. : la dernière édit. de cet ouvrage est de Leipzig, 1679; il a été traduit en allem., ibid., 1756, in-4.

PANDOLFE, quatrième prince de Capoue, successeur de Landolphe II, règne de 879 à 884, et est pour successeur son frère Landolphe. Il avait été presque continuellement en guerre, d'abord avec Guisier, prince de Salerne, ensuite avec la république de Gaète (882), et enfin contre les Sarasins, qui commençaient à envahir l'Italie.

PANDOLFE I^{er}, ou Tête de fer, fils et successeur de Landolphe IV, prince de Capoue, réunit, par la protection d'Othon le Grand, les trois principautés de Bénévent, Capoue et Salerne, au marquisat de Camérino et au duché de Spolète, ce qui le rendit un des souverains les plus puissants de l'Italie. Son règne fut marqué surtout par une guerre sanglante avec les Grecs, au pouvoir des-

quels il tomba après une défense vigoureuse devant Bovino (juin 959). Rendu à la liberté par suite de la révolution qui, en 970, priva Nicéphore Phocas du trône et de la vie, il punit les Napolitains de leurs tentatives contre ses états. Il m. en 981, laissant pour succés. ses fils Landolphe VI et Pandolphe II, avec lesquels Othon II appela un tiers à partager son héritage, Trasmondo, qui eut les duchés de Spolète et de Camérino. — PANDOLFE II, fils du précédent, ne conserva que peu de temps après la mort de son père la principauté de Salerne, que lui avait légué en 978 Gisulfe II, reconnaissant des services que lui avait rendus Pandolphe-Tête-de-Fer. Les Salernitains, que la seule puissance de celui-ci avait retenus dans l'obéissance, ne tardèrent pas à chasser Pandolphe II pour se soumettre à Mansoue, duc d'Amalfi. — PANDOLFE III, fils d'un cadet des princes de Capoue, réussit, à la m. de Pandolphe-Tête-de-Fer, à s'emparer de la souveraineté de Bénévent, qui fut ainsi démembrée de celle de Capoue; il régna jusqu'en 1021 et moins d'un an après cette époque, son fils Pandolphe, qui lui succéda, s'était vu dépouillé de son héritage. — PANDOLFE IV, fils de Landolphe VII, et prince de Capoue en 1007, fut prisonnier en Allemagne, et ne recouvra sa liberté qu'en 1025. Il mourut sur le trône, à Capoue, 25 ans après. — PANDOLFE V, fils et successeur du précédent, avait été associé à son père dès 1026; il régna jusqu'en 1060, époque de sa mort. Il laissa sa principauté à Landolphe VIII, son fils, qui avait été son collègue.

PANDORE (myth.), la première des femmes, fut modelée par Vulcain, et reçut le souffle de Minerve. Chacune des divinités concourut à l'ornement de qualités précieuses; ensuite Jupiter, songeant à punir Prométhée d'avoir ravi le feu céleste pour animer les hommes, le lui envoya comme épouse après lui avoir fait don d'une boîte où tous les maux étaient enfermés. Celui-ci ayant refusé Pandore et la boîte funeste, ce fut son frère Epiméthée qui l'ouvrit, et aussitôt les maux inondèrent la terre; mais l'espérance resta au fond. Telle est, suivant les poètes, l'origine de l'âge de fer.

PANEL (ALEXANDRE-NAVER), savant jésuite et numismate, né en 1693 à Noseroy (Franche-Comté), professa d'abord les humanités et la réth. dans divers collèges de son ordre, puis fut appelé en 1738 en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des enfans et de garde du cabinet du roi, places auxquelles fut joint ensuite le titre de professeur de réth. en collège royal de Madrid. Le père Panel m. dans cette ville en 1777, après s'être fait, par son érudition, une réputation qui serait plus durable s'il eût su diriger, au moyen de plus de critique, la vive pénétration dont il était doué. Parmi les écrits dont il est auteur, et qui presque tous roulent sur des points d'hist. et de numismatique, nous citerons : de *Claphoria rex numis qua clustas exhibet*, Lyon, 1734, in-4, fig.; *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, insérée dans les *Mém. de Trevoux* (juin 1738, p. 1263); *Rem. sur les premiers vers. du prem. liv. des Macchabées*, Lyon, 1739, in-4, trad. en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4, avec le texte orig.; de *Numis Pappianis fortunam et felicitatem resoluunt experimentibus*, Lyon, 1742, in-4; de *Colonia Tarraconensis auctum, Tiberium Aug.*, etc., exhibente, Zurich, 1748, in-8 et in-4, fig., avec une trad. esp. en regard. — PANEL (Autoine), son frère, d'abord jésuite comme lui, puis prêtre séculier, m. vers 1750 à Noseroy sa patrie, cultiva le poësie lat. avec quelq. succès, et publia séparément quelques odes sans indication de dates ni de lieu de l'impression.

PANETIUS. V. PANETIUS.

PANIERI (FEDERICO), théologien italien, né en 1759 à Pistoja, renoua aux principes de l'école

PANADISTE qu'il avait soutenu avec éclat, en 1786, au synode tenu par l'évêque Ricci, dirigea plus tard les conférences ecclésiastiques du clergé de sa ville natale, adhéra avec un empressement marqué à la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI. et m. en 1822, chanoine de la cathédrale de Pistoja. Nous citerons, parmi ses dires écrits, une *Exposition des lois de Dieu et de l'église sur la nature*, 1813, in-8.

PANIGAROLA (FRANÇOIS), prédicateur célèbre au 16^e S., né en 1548 à Milan, m. en 1593, frère d'Asi au Piémont, avait eu une jeunesse fongueuse et dissipée, ce qui retarda le développement des talents qu'il avait annoncés d'abord. Mais rentré dans la bonne voie après la m. de son père qui l'aimait tendrement, et dont il n'avait pu recueillir les derniers embrassements, il prit l'habit religieux chez les cordeliers de Florence (1567), et devint bientôt l'oracle de ses confrères. Ses premiers succès dans la chaire furent brillants. Après s'être vu couvert d'applaudissements dans plusieurs villes d'Italie, et particulièrement en 1571 à Rome, où il avait été chargé de prêcher devant le pape général de l'ordre, il vint en France à l'invitation de Pie V, pour y suivre des cours de théologie, et ne retourna qu'un bout de 13 ans en Italie, dont toutes les villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Suffragant de l'évêq. de Ferrare en 1586, il fut dépouillé de cette dignité comme prévenu d'entretenir, avec le card. de Médicis, une correspondance suspecte, mais n'en fut pas moins accueilli avec distinction à Rome, et nommé peu après évêq. d'Asi. Charles-Quint l'ayant envoyé en France avec le card. Cojetan, pour appuyer le parti de la ligue, Panigarola se montra l'un des plus ardens à exciter les Parisiens contre Henri IV; il ne renouça lui-même à l'espoir de voir triompher le jigne qu'après l'entrée de sa prince dans la capitale de son royaume enfin reconquis; et, revenu dans son diocèse, il ne survécut que peu de temps à cet événement. Les sermons de Panigarola, aujourd'hui justement oubliés, furent imprimés à Rome en 1566, in-4. Parmi ses autres ouv., le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire, intitulé: *il Predicatore, o sia parafresi a commentario intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falacro*, Venise, 1609, in-4, plusieurs fois réimp.

PANIN (NIKITA IVANOVITCH, comte de), homme d'état russe, originaire de la famille des Pagnini, de Lucques, et fils d'un des généraux du tsar Pierre I^{er}, né en 1718, fut successivement chambellan et grand-écuyer de l'impératrice Elisabeth, remplit ensuite diverses missions diplomatiques, et enfin devint gouverneur du grand-duc Paul Petrovitch, puis ministre de Catherine II. Ce fut au prix d'une soumission sans bornes aux volontés de cette souveraine qu'il obtint cette faveur, et il la justifia du moins, à défaut de génie, par son application aux affaires et par des vues utiles; il m. en 1783. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8. — **PANIN** (le général Pierre), frère du précédent, se signala dans la guerre contre les Turcs, notamment à Bender, puis dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef, dont il triompha. Courtisan moins habile que le comte son frère, il osa murmurer hautement contre l'ingratitude de Catherine; à son égard; mais cette grande princesse lui prouva assez qu'elle n'avait point oublié ses services, puisqu'elle ne songea jamais à réprimer ses murmures.

PANINI (FRANÇOIS), sav. modénois du 16^e S., a écrit, vers 1567, une *chron.*, ou plutôt un nobiliaire de sa patrie, qu'il continua ensuite depuis 1567, où il l'avait laissée, jusqu'en 1567, de concert avec un comte Fulvio Rangone. On en conserve le MS. dans la bibliothèque ducale de Milan. Panini avait en outre composé des *épigrammes* latines qui ont été

imp. à la suite des poésies d'Angelo Giucconardi; Reggio, 1595 (v. la t. 4, p. 22 de la bibliot. modenese, de Trabacchi).

PANIZZA (LOUIS), médecin de Frédéric II, duc de Mantoue, né dans cette ville en 1480, m. vers 1560, a laissé: *Apologia commentarii olim editi de parvæ evacuatione*, etc., Venise, 1561, in-fol.; *Quæstio de phibetotismo fœdus in omni dolore*, etc., ibid., 1532, in-4.

PANNARD, V. PANNAU.

PANNARTZ (ARNOLD), imprimeur, sortit de l'atelier de Guttemberg à Mayence, pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. S'étant établi avec quelques autres dans le monastère de Subula, ils imprimèrent le *Danot* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. Appelé à Rome par François de Maximis, il y publia en 1567 les *Épîtres familières* de Cicéron, l'année suivante les *Lettres* de St Jérôme, 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vite humane*.

PANNEELS (GUILAUME), graveur, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600, et travailla d'après son maître. Ses principales estampes sont: *Esther devant Assuérus*, la *Nativité*, l'*Adoration des Mages*, la *Madeleine chez les pharisiens*, deux tableaux de la *Sainte famille*, le *Portrait de Rubens*, etc.

PANNINI (JEAN-PAUL), l'un des meilleurs peintres paysagistes du 18^e S., élève de Benoit Luti, né à Plaisance en 1691, m. à Rome en 1764, se distingua dans la perspective par la grâce et la vérité qu'il mettait dans ses paysages. On voit à Rome, dans la *Villa Patrizi*, quelques uns des ouvrages de J.-P. Pannini; le musée du Louvre en possède sept, dont un, représentant des *Ruines d'architecture d'ordre dorique*, passe pour l'un de ses plus beaux ouvrages après ses *Pendules chargées du temple*. — Son fils François PANNINI se distingua dans le même genre de peinture. Notre musée possède de lui 16 dessins lavés à l'aquarelle; on en peut voir le détail dans la *Notice des dessins exposés au Louvre, dans la galerie d'Apollon*.

PANNONIUS, V. CISINGE.

PANŒNUS, peintre grec, frère de Phidias, fut employé comme lui à orner et embellir le temple de Jupiter-Olympien, où il peignit divers sujets de la myth. Il fit dans Athènes le tableau de la bataille de Marathon, et représenta en Élide, sur le bouclier d'une Mécène, le combat des Athéniens contre les Amazones.

PANORMITA (ANTOINE BECCADELLI), plus connu sous le nom de V. ANTOINE DE PALERME, a été: Ses *Poésies* ont été imp. à Venise, 1553, in-4, avec des *épigrammes* et des *satires* contre Laurent Vallin. On a publié à Paris, en 1791, dans un recueil infâme intitulé *Quinque illustrium poetarum Lusus in Venerem*, l'*Hermaphrodite*, de Panormita, son ouv. le plus connu.

PANSA (GAIUS-VIBIUS), consul romain, collègue d'Hirtilius, ami de Cicéron, commandait les armées romaines contre Antoine avec Octave et son collègue. Il fut blessé dans un combat, et m. de sa blessure.

PANSEON (PIERRE), architecte, né à Provins, a dessiné et gravé plusieurs volumes de planches, pour jardins anglais et autres.

PANTAGATHUS (OCTAVIO BACATO), plus connu sous le nom de), religieux serriste, né à Brescia en 1494, m. à Rome en 1567, se distingue par une vaste érudition, et fut regardé de son temps comme un oracle en littérature. Il n'a fait imprimer par modestie aucun ouvrage. Parmi les traités qu'il avait composés, on en remarque un intitulé: *Notitia rerum romanarum*, et une *Hist. ecclésiastique*. Sa *Fie* a été publiée par J.-B. Rufus, Rome, 1657, in-8.

PANTALEON (ST), natif de Nicomédie, souf-

fit le martyre vers 305, sous l'empire de Galère.
— Un autre PANTALON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13^e s., est auteur d'un traité contre les erreurs des Grecs, inséré dans la *Bibliothèque des pères*.

PANTALÉON (HENRI), médecin, historien et littérateur, né à Bâle en 1522, occupa avec distinction plusieurs chaires de littérature et de médecine dans sa patrie, où il était revenu après quelques voyages en Italie et en France, et où il mourut en 1595. Outre un certain nombre d'opuscules en vers latins, de notes, de préfaces et traductions, on a de lui : *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*, 1566, 3 vol. in-fol.; *Diarium historicum*, Bâle, 1572, in-fol.; *militaris ordinis johannitarum rhodiorumque, aut melitensis equestri Historia nova*, ibid., 1581, in-fol., fig., rare, etc.

PANTALEONE, professeur de médecine à Verceil, puis premier médecin du duc de Savoie, se fit, vers le fin du 15^e s., une grande réputation de savoir, et écrivit divers ouvrages, parmi lesquels on distingue les deux suivants : *Lacticianorum doctrina*, Turin, 1477, in-4; et *Pilularium*, impr. avec le précédent, Pavie, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4; ibid., 1528, in-8.

PANTÈNE (ST), philosophe stoïcien et père de l'église, né en Sicile de parents païens, renonça à l'étude des sciences profanes après avoir embrassé la foi chrétienne, et étant venu se fixer à Alexandrie, y fut placé, vers l'an 179, à la tête de la célèbre école qu'avaient fondée les disciples de Saint Marc. Institut épître des nations orientales par le patriarche Démétrius, il passa dans les Indes, y séjourna plusieurs années, et revint à Alexandrie, où il remplissait encore en 216 les fonctions de catéchiste sous St Clément. Ce saint père, dans ses *Comment.*, parle avec beaucoup de vénéral de Pantène, dont l'église honore la mémoire le 7 juillet.

PANTEO (JEAN-ANTOINE), médecin, né à Vézou au 15^e s., et lauréat : *Confabulor, ac thermis chaidrianis, quæ in veronensi agro sunt*, etc., Vézou, 1488, in-fol. — JEAN-AUG. PANTÉO, de Venise, est auteur d'un traité intitulé *de et Theoria transmutationis metallicæ*, etc., pub. à Venise en 1551.

PANTERO-PANTERA (N.), gentilhomme de Côte, et capitaine de galères au service de Clément VIII, est auteur d'un ouvrage publié à Rome en 1614 sous le titre de *l'Armata navale*, en 2 liv.

PANTHÉE, femme d'Abradate, V. ABRADATE.
PANTHOT (LOUIS), chirurgien lyonnais, se distingua au 17^e s., et acrédita un des prem. l'opér. césarienne. — Ses 2 fils, HOBACK et JEAN-BAPTISTE, se distinguèrent aussi comme médec. Le second, mort en 1727, a laissé, entre autres écrits, un *Traité sur la bouquette d'unnoire, ou la Recherche des évènements usages auxquels elle convient*, Lyon, 1693, in-4; et la 12 : *Dissertation sur l'usage des bains chauds, principalement sur ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure*, ibid., 1700, in-4; *Traité des dragons et des escarboucles*, ibid., 1691, in-12.

PANTIN (GUILL.), méd. à Bruges, m. en 1583. Il écrit, sur le de Re médicæ de Celse, un *Commentaire*, imprimé à Bâle, 1552, in-fol. — Pierre PANTIN, petit-neveu du précédent, né à Thielt, en Flandre, professa les langues à Louvain, fut doyen de Ste-Gudulle à Bruxelles, et m. en 1611 à 56 ans. Outre des traductions de plusieurs aut. grecs, on a de lui, entre autres ouvrages, un *traité de Dignitatibus et Officiis regni ac dandis regis Gothorum*, inséré dans l'*Hispania illustrata*.

PANVINIO (ONCEPHE), antiq., hist. et compil., né en 1529 à Vézou, prit l'habit des ermites de St-Augustin, enseigna la théologie à Florence (en 1554), parcourut ensuite l'Italie pour recueillir des

inscript. et autres monum. d'antiquité, fut attaché à la bibl. du Vatican sous le pape Marcel II, accompagné le cardinal Alexandre Farnèse en Sicile, et m. à Palerme en 1568. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont Nicéron (t. 16 de ses Mém.) et Scipion Maffei (*Ferronia illustrata*, t. 2), donnent la liste exacte. Nous citerons seulement : *Epitoma pontificum romorum usque ad Pontium IV*, Venise, 1567, in-4, 2^e édit.; *Fasti et Triumphus Romanorum, à Romulo usque ad Corolum V*, Venise, 1557; *Heidelberg*, 1588, in-fol.; *de baptismo poscni Origine*, etc., Rome, 1560, in-4; *de Sybillis et Carminibus sybillinis*, Venise, 1567, in-8; *de Triumpho Commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; *de Ritu sepeliendi mortuos*, etc., Louvain, 1572, in-8; trad. en franç., Arras, 1613, in-8; *de Republicâ romand libri III*, Venise, 1581, in-8; *amplissimæ orationis Trupialis, ex antiq. lapidum, numerorum monumentis.... Descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig., très-rare, etc., etc. On a, en outre, de Panvinio, m. à 39 ans, et le loisir de composer un aussi grand nombre d'ouvr.

PANYASIS, poète d'Halicarnasse, avait composé un poème sur les 12 travaux d'Hercule, fort vanté par les anciens, et dont il ne nous est rien parvenu.

PANZACHIA (MARIE-HELENE), peintre, née à Bologne en 1683, avait un talent remarqu. pour le paysage. Elle a aussi traité avec succès quelques objets d'histoire.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien du 17^e s., fut envoyé par Urbain VIII en Angleterre l'an 1634, pour concilier les différends qui s'élevaient entre les catholiques de cette île. Les mém. qu'il écrivit en italien relatif à cette mission, sont restés MS.; mais Berington ce à donné une traduction angl., avec des notes et un supplém., sous ce tit. : *the Memoirs of Gregorio Panzani, gesing on account*, etc., Birmingham, 1794, in-4.

PANZER (GEORGE - WULFGANG - FRANÇOIS), ministre du St-Frangile et bibliogr., né à Sulzbach en 1729, m. à Nuremberg en 1805, s'est fait connaître surtout par ses *Annales typographici, ab artis inventa origina ad annum MD*, etc., Nuremberg, 1793-1803, 11 v. in-4. On a en outre de lui : *Description des plus anciennes Bibles allem.*, Nuremberg, 1777, in-4; *Hist. de l'imprimerie dans les prem. temps à Nuremberg*, ibid., 1779, in-4; *Annales de l'ancienne littérat. allem.*, ibid., 1788, gr. in-4. On trouvera une notice détaillée sur Panzer en tête du prem. vol. du catalogue de sa bibl. — en lat., Nuremberg, 1806-7, 3 vol. in-8.

PAOLI (D. SIBASTIEN), religieux de la congrég. des clercs réguliers de la Mère de Dieu, littérateur et antiquaire distingué, né à Lucca en 1684, m. en 1751, membre de plus. académ., publia dans les journaux d'Italie beaucoup de dissert., dont plus. ont été impr. depuis à Lucca et à Venise, 1748 et 1750. Nous citerons les suivantes : *Della poesia de' SS. padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8; *Dissertatio de numo auro Valentis imperatoris*, Lucca, 1722, in-4, etc. On a aussi de lui les vies de plus. hommes illustres. Voy., pour plus de détails, l'éloge du D. S. Paoli, dans le t. 33 du *Giornale de' letter. d'Italia*, p. 397, et celui qu'a pub. le P. Pescioni sous ce tit. : *De rebus Sabotis. Paoli, congre. Matris Dei, Comment. epistol.*, etc., Naples, 1751.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, d'une famille plébéienne, se dut d'abord son élévat. qu'à la supériorité de ses lumières, et il le justifia ensuite par son énergique intrépidité dans l'insurrection de l'île contre les Génois en 1734. Chargé du commandem. avec Giafferi et Ceccaldi, et réduit à une lutte trop inégale, il pensa à adoucir le joug dont il devenait impossible d'affranchir sa patrie, et, de concert avec ses collègues, il en proposa la dominat. aux cours de Rome et de Madrid, qui re-

fusèrent cette offre. Ce fut alors que les chefs de la Corse placèrent, dans un manifeste, cette Ile sous la protect. de l'Immaculée Conception. Cepend. l'enthousiasme public s'y affaiblissait de plus en plus; l'arrivée du baron de Neuhof (v. ce nom) l'avait relevé pour un moment. Paoli et ses collègues déposèrent en ses mains le pouvoir suprême; mais la fortune trahit les espérances de l'aventureux baron, et des négociations entamées entre la France et l'Allemagne allaient replacer la Corse sous le joug détesté des Génois. Paoli adressa à Louis XV, au nom de ses concitoyens, un manifeste rempli de force et de pathétique. Cette ressource désespérée ne fut pas moins vaine que les dern. efforts du patriote général, qui du moins s'honora, avant de succomber devant la fortune du maréchal de Maillebois (1750), par un trait d'humanité qui lui mérita l'admiration de ses heureux adversaires: il parvint à sauver la vie à six compagnons franç. qu'allaient égorger les Corse, entre les mains de qui elles étaient tombées. Réfugié à Naples avec sa famille, après la conquête de sa patrie, il y fut mis à la tête d'un régiment, et m. à l'instant des prem. succès de son fils, dont l'art. suit.

PAOLI (PASCAL), fils du précéd., né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Restino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fut élevé sous ses yeux, à Naples, dans la laïné du nom génois. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre en Corse son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé l'un des magist. suprêmes de l'Ile. Ce fut vers le jeune Pascal que se tournèrent bientôt tous les regards. En 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'Ile. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emanuel Matri, s'éleva sur le stépende des Génois, profita de ce moment pour l'écabaler encore. Pascal dut son salut aux prompts secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès-lors il fit oublier ses revers par des victoires dont il sut profiter. Non content de triompher sur terre, il eut une petite marine qui fit beaucoup de mal au commerce de Gênes. Les anciens maîtres de la Corse en étant venus à faire des propositions de paix, il fit décréter en 1761 que la nation n. se prêterait à aucun accommodement, à moins que son territoire ne fût évacué et son indépend. reconnue. Il poursuivait en même temps ses succès contre tous les ennemis du nouv. gouvernem., tant étrangers que nationaux, et commençait l'époque la plus brillante de sa vie. Les places maritimes restant seules aux Génois, et tout l'intérieur de l'Ile étant reconquis sur eux, Paoli crut devoir saisir le beau rôle de législateur. L'établissement de tribunaux permanents, l'uniformité introduite dans les poids et les mesures, une nouv. monnaie mise en circulation, des soins constants donnés au maintien de la paix intérieure, l'agriculture ranimée, les bienfaits de l'instruct. offerts publiquem. aux jeunes Corse dans l'université nouv. de Corté, enfin les privilèges de la juridict. ecclésiastique, sinon détruits, du moins combattus avec courage, tels furent les actes qui recommandèrent le nom de Paoli à l'admiration de l'Europe. J.-J. Rousseau, invité par lui à venir se fixer dans son Ile, céda à ces instances faites au nom d'une nation qu'il estimait; des circonstances indépendantes de la volonté du philosophe parent seules l'empêchèrent d'aller travailler, sous les auspices du guerrier libérateur, à la législation de cette république naissante. Cepend. des troupes franç. commandées par le comte de Marbeuf, débarquèrent en Corse. Paoli, alarmé d'abord, se laissa rassurer par les démonstrations de neutralité du ministre de France, le duc de Choiseul, et se crut même assez en sûreté pour aller enlever Capraia aux Génois (1767). Mais enfin ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions

à la souveraineté de la Corse. Paoli protesta contre ce marché déloyal, et résolut d'en empêcher l'exécution par la force des armes. Après quelq. avantages obtenus sur le marquis de Chauvelin, il fut complètement défait par le comte de Vaux, qui avait été chargé du commandem. des troupes franç. à la place du présomptueux marquis. L'Angleterre fut l'asile du général défenseur de la Corse jusqu'en 1783, époque à laquelle l'assemblée constituante fit cesser son exil et celui de tous les autres champions malheureux de l'indépendance. Il vint à Paris recevoir du peuple et des grands l'accueil le plus flatteur, et du roi le titre de lieutenant-général avec le commandem. militaire de son pays. Arrivé à son poste, et investi, par la confiance de ses concitoyens, de plusieurs autres charges importantes, il seconda sincèrem. d'abord les vues de l'assemblée constituante, mais les maux de la révolut. qui s'étendirent jusqu'en Corse, et d'autres motifs légitimes encore le détachèrent intérieurement de la métropole. Il fut accusé de trahison dans le sein de la convention, et rompit alors tous les liens qui l'attachaient à ce gouvernem. horrible. Elu par les autres mécontents généralissime et présid. d'une consulte formée à Corté (1793), mis hors la loi presque aussitôt par la France, il offrit son pays au roi d'Angleterre, qui ne dédaigna point cet hommage, mais qui fut assez peu reconnaissant pour donner la viceroiauté de la Corse, et même la présidence du parlement de ce nouveau royaume, à d'autres qu'à Paoli. Ce grand citoyen étouffa son ressentiment, et fit tout pour engager ses compatriotes à rester fidèles au roi George, persuadé qu'il était que cette alliance était leur seul moyen de salut. Il se rendit toutefois à Londres en 1796, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit pas attention. Il passa ses dern. jours sur cette terre étrangère, désespéré de voir son pays au pouvoir de la France, et la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé, et qui n'avait pu rester son ami. Il m. dans un village voisin de Londres en 1807. V., pour plus de détails, la *Descript. de l'île de Corse*, par le baron Frédéric, fils du roi Théodore, et l'épître de Pompéi, intitul. : *De l'état de la Corse*, Paris, 1821, in-8.

PAOLILLO, peintre, élève de Sabbatini, né à Naples, sa ville natale, un *St-Jean* et un *Tobieau de la Fierge*, qui lui ont fait beaucoup de réputation.

PAOLINI (FABIO), philosophe et médecin, né à Udine vers le milieu du 16^e S., fut l'un des fondateurs de la nouv. académ. qui s'éleva à Venise en 1593, et il y fit un cours public de langue grecque. On a de lui, entre autres ouv. mentionnés dans la *Biblioth. volume de Cinelli*, et dans le *Dictionn. d'Eloy*: *de verberis in trochiscorum apparatus pro theriacis adhibendis Disputatio*, Venise, 1604; *Prælectiones Marcini sive Commentaria in Theophrasti Historiam*, etc., ilud., 1603; *Fabula ex antiquis scriptoribus excerpta, et graecis latinique tetralicis senarius explicata*, ilud., 1587.

PAOLINI (PÉTRONILLE), poète et musicienne distinguée, né à Tagliacozzo en 1663. m. en 1736, a laissé diverses poésies qui se trouvent dans les recueils de son temps, *cinq oratorio* en musique, et deux drames intitul. : *Il tradimento vindicato, ovvero la Donna illustre et la Tomiri*.

PAON, DU PAON ou LE PAON (N.), peintre de batailles, né vers 1750, d'un paysan des env. de Paris, vint s'établir dans cette ville après avoir servi plus. années dans un régim. de dragons. M. de Lessins qu'il avait exécutés au milieu des camps, où s'était fortifié son goût naturel pour l'art dans lequel il devait plus tard se distinguer, le fit présenter à Carle Vanloo, prem. peintre du roi, en recet des encouragem., et en peu de temps il devint l'émule de Casanova, sous lequel il commença à peindre. Cet artiste m. en 1785; div. morceaux qu'il a exé-

cutés au Palais-Bourbon et dans la salle du conseil de l'Ecole-Militaire, dénotent un dessin ferme et correct, une gr. exactitude d'imitat., mais sont d'un ton parfois un peu froid.

PAPA (JOSEPH DEL), prem. médecin du gr.-duc Jean Gaston de Médicis, né en 1609 à Empoli (Toscane), m. en 1737, avait d'abord professé le dialectique, puis successivement les institut. théoriques et la pratique de la médec. à l'université de Pise. On a de lui : *Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo*, al signor Francesco Redi, Florence, 1674, in-8; *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8; *Exercit. de principis humoribus qui in humano corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733, in-4; Venise, 1735, et Leyde, 1736, in-8; *Consulti medici*, in-4, Rome, 1733, et Venise, 1734; *Trattati varii fatti in diverse circostanze*, Florence, 1734, in-4.

PAPACINO, V. ANTONI.

PAPADOPOLI (NICOLAS COMMÈNE), jésuite, littérat. et ensuite professeur de droit canon à Padoue, né en 1655, m. en 1740, a fait imp. div. ouv. qui dénotent une connais. distinguée des langues savantes, mais que déparent de nombre. inexactitudes. Nous citerons seulement ses *Prænotationes mystagogicæ ex jure canonico*, etc., Padoue, 1697, in-fol.

PAPAI-PARIZ (FRANÇOIS), médec. hongrois, né en 1619 à Dees, dans la Transylvanie, où il m. en 1716, après avoir, pendant 30 ans, enseigné la médecine, a laissé une traduct. en latin de la *Paix de l'âme* de Pierre Dumoulin, in-8; un *Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8; *Paix du corps*, en hongrois; *Dictionar. latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, in-8; *Dictionarium hungarico-latinitum*; *Arts heraldica*, 1696, in-12; *des poésies*, etc.

PAPARELLA (SÉBASTIEN), profess. de médec. à l' Univ. de Pérouse, né au commencement du 16^e S. à Monte-Santo, dans la Marche d'Ancone, est aut. d'un assez gr. nomb. d'ouv. mentionnés dans le *Dictionnaire d'Elci*, et qui, impr. d'abord séparément à Venise, Pavie et Pérouse, de 1551 à 1573, ont été réunis par l'aut. en une édit. complète, Marrate, 1584, in-fol.

PAPE (GUY). V. GUI-PAPE.

PAPE, nom sous lequel on désigna d'abord tous les évêques, ne devint particulier aux successeurs de saint Pierre que depuis Grégoire VII. Comme les autres évêques, les papes furent élus par le peuple et le clergé, jusqu'à ce que les empereurs s'étant faits chrétiens, s'attribuèrent le droit de confirmer leur choix, et Justinien et ses successeurs exigèrent même une somme d'argent pour leur accorder cette confirmat. Constantin Pogonat dévint l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Debonnaire déclara en 824 que l'élection des papes serait libre à l'avenir. Mais sous Innocent II les cardin. s'arrogeaient le droit de faire seuls cette élect. (vers 1143). Le pape Honorius III en 1216, ou plutôt Grégoire en 1274, ordonna que l'élect. se ferait à l'avenir dans un conclave, ce qui s'est pratiqué jusqu'à nous. Les papes forment depuis St Pierre, que l'on regarde comme le prem., une suite non interrompue. Ils se sont succédé dans l'ordre suivant :

St Pierre, m. en	66	St Soter.	17.
St Lin.	67	St Eluthère.	185
St Clément.	76	St Victor I.	197
St Clot.	83	St Zéphirin.	217
St Anaclel.	96	St Calixte I.	232
St Evariste.	108	St Urbain I.	230
St Alexandre I.	117	St Pontien.	235
St Sixte I.	127	St Anthère.	236
St Télesphore.	138	St Fabien.	250
St Nigyn.	142	St Cornelle.	252
St Pie I.	150	Novatien, antip.	251
St Amicet.	161	St Lucie I.	254

St Etienne I.	257	Etienne II ou III.	757
St Sixte II.	259	Paul I.	767
St Denis.	268	Théophile, Com-	
St Felix I.	274	stantin, Philippe,	
St Eutychien.	283	antipape.	
St Cois.	295	Etienne III ou IV.	772
St Marcellin.	304	Constantin, antip.	795
St Marcel.	310	Adrien I.	795
St Eusèbe.	310	Léon III.	816
St Melchiséde.	314	Etienne IV ou V.	817
St Sylvestre.	335	Paschall.	824
St Marc.	336	Eugène II.	827
St Jules I.	352	Zozime, antip.	
Libère.	366	Valentin.	827
Felix II.	384	Grégoire IV.	844
St Damase.	384	Sergius II.	847
Ursicin, antip.	399	Léon IV.	855
St Sircice.	401	Benoit III.	858
St Anastase.	417	Anastase, antip.	
Innocent I.	417	Nicolas I.	867
Zozime.	418	Adrien II.	872
Boniface I.	422	Jean VIII.	882
Celestin I.	432	Marin ou Martin II.	884
Sixte III.	440	Adrien III.	885
St Léon-le-Grand.	461	Etienne V en VI.	891
St Hilaire.	468	Anastase, antip.	
Simplicien.	483	Formose.	896
Felix III.	492	Sergius, antip.	
Gélase.	495	Boniface VI.	896
Anastase II.	498	Etienne VI ou VII.	897
Symmaque.	514	Romain.	898
Laurent, antip.		Théodore II.	898
Hormisdas.	523	Jean IX.	900
Jean I.	526	Benoit IV.	904
Felix IV.	530	Léon V.	904
Boniface II.	532	Christophe, antip.	905
Jean II.	535	Sergius III.	912
Agapet.	536	Anastase III.	914
Sylvere.	538	Lando.	915
Vigile.	555	Jean X.	928
Pélage I.	560	Léon VI.	929
Jean III.	573	Etienne VII ou VIII.	931
Benoit I.	578	Jean XI.	936
Pélage II.	590	Léon VII.	939
St Grégoire-le-Gr.	604	Etienne VIII ou IX.	943
Sabinien.	606	Maria ou Martin	
Boniface III.	607	IX.	
St Boniface IV.	615	Maria	946
Dieudonné I.	615	III.	
Boniface V.	624	Agapet II.	946
Honorius I.	638	Jean XII.	964
Sévérin.	640	Léon VIII, antip.	965
Jean IV.	642	Benoit V, chassé en	964
Théodore.	649	Jean XIII.	972
St Martin I.	653	Benoit VI.	974
Eugène I.	657	Boniface VII, ant.	975
Vitalien.	672	Donnus II.	975
Dieudonné II.	676	Benoit VII.	984
Donnus I.	679	Jean XIV.	985
St Agathon.	682	Boniface VII pour	
Léon II.	683	la seconde fois an-	
St Benoît II.	685	tipape.	985
St Jean V.	686	Jean XV, fils de	
Pierre, antip.		Robert, élu et non	
Théodore, antip.		sacré.	985
Conon.	687	Jean XVI.	996
St Sergius I.	701	Jean XVI, antip.	998
Théodore, antip.		Grégoire V.	999
Paschal, antip.		Sylvestre II.	1003
Jean VI.	705	Jean XVII.	1003
Jean VII.	707	Jean XVIII.	1009
Sisinnius.	704	Sergius IV.	1012
Constantin.	715	Benoit VIII.	1024
Grégoire II.	731	Léon ou Grégoire,	
Grégoire III.	741	antipape.	1012
Zacharie.	752	Jean XIX.	1033
Etienne II, élu et		Benoit IX, abdiqué	
non consacré.		en	1044

Sylvestre et Jean, antipape.	1055	Clément VI.	1352
Grégoire VI.	1059	Innocent VI.	1362
Clément II.	1059	Urban V.	1370
Benoît IX réintégré.	1058	Grégoire XI retourne à Rome.	1378
Damian II.	1058		
Léon IX.	1059	<i>A Rome.</i>	
Victor II.	1057		
Etienne IX ou X.	1058	Urban VI.	1389
Benoît X, antip.	1058	Boniface IX.	1394
Nicolas II.	1058	Innocent VII.	1400
Alexandre II.	1057	Grégoire XII.	1409
Honoré II, antip.	1081	Alexandre V.	1410
Grégoire VII.	1085	Jean XXIII.	1415
Clément III, antip.	1086	Martin V.	1431
Victor III.	1087	Eugène IV.	1447
Urban II.	1099		
Pascal II.	1118	<i>A Avignon.</i>	
Albert et Théodoric, antip.		Clément VII.	1393
Gélase II.	1119	Benoît XIII.	1423
Maurice Bourdin, antipape.	1119	Clément VIII.	1429
Calixte II.	1124	Félix V.	1449
Honoré II.	1130		
Calixte III, antip.		Nicolas V.	1455
Innocent II.	1143	Calixte III.	1458
Anaclet et Victor, antipape.		Pie II.	1464
Célestin II.	1145	Paul II.	1471
Lucius ou Luc II.	1155	Sixte IV.	1484
Eugène III.	1153	Innocent VIII.	1492
Anastase IV.	1154	Alexandre VI.	1503
Adrien IV.	1159	Pie III.	1503
Alexandre III.	1159	Jules II.	1513
Victor, Pascal, Gélise, Innocent, antipape.		Léon X.	1513
Lucas III.	1185	Adrien VI.	1523
Urban II.	1187	Clément VII.	1524
Grégoire VIII.	1187	Paul III.	1549
Clément III.	1191	Jules III.	1550
Célestin III.	1191	Marcel II.	1555
Innocent III.	1216	Paul IV.	1559
Honoré III.	1227	Pie IV.	1565
Grégoire IX.	1241	St Pie V.	1572
Célestin IV.	1241	Grégoire XIII.	1585
Innocent IV.	1254	Sixte V.	1590
Alexandre IV.	1261	Urban VII.	1590
Urban IV.	1265	Grégoire XIV.	1591
Clément IV.	1268	Innocent IX.	1591
Grégoire X.	1276	Clément VIII.	1605
Innocent V.	1276	Léon XI.	1605
Adrien V.	1276	Paul V.	1621
Vicedominus, non sacré.	1276	Grégoire XV.	1623
Jean XXI.	1277	Urban VIII.	1623
Nicolas III.	1280	Innocent X.	1655
Martin IV.	1285	Alexandre VII.	1667
Honoré IV.	1287	Clément IX.	1669
Nicolas IV.	1293	Clément X.	1676
Célestin V. Valélique.	1294	Innocent XI.	1686
Boniface VIII.	1303	Alexandre VIII.	1691
St Benoît XI.	1304	Innocent XII.	1700
Clément V siège à Avignon.	1314	Clément XI.	1721
Jean XXII.	1334	Innocent XIII.	1724
Pierre de Corbière, antipape.	1338	Benoît XIII.	1730
Benoît XII.	1342	Clément XII.	1730
		Benoît XIV.	1758
		Clément XIII.	1769
		Clément XIV.	1774
		Pie VI.	1799
		Pie VII.	1823
		Léon XII.	

PAPEBROCH, ou plus exactement **PAPEBROECK** (DANIEL), sav. jésuite, un des plus laborieux édit. des *Acta sanctorum*, naq. à Anvers en 1628. Le cours de l'immense travail qu'il avait entrepris conjointement avec les pères Bollandus et Henrichsenius fut interrompu par les querelles que lui suscitèrent les carmes, irrités contre lui pour ce qu'il avait dit relativement à leur origine. Il fallut

des jugemens, et de l'inquisition de Madrid et de la cour de Rome. Les décisions finirent par être favorables à Papebroch, qui depuis continua tant qu'il put ses travaux. Devenu aveugle à 82 ans, il consacra à des exercices de piété les 5 dern. années de sa vie, qu'il termina à Aevres en 1714. Outre la part qu'il eut aux *Acta sanctorum*, et particulièrement aux volumes de cette savante compilation qui contiennent les mois de mars, avril, mai et juin, il a pub. encore la *Propylæum ad Acta sanctorum* mois, in-fol., et ses *Responsæ aux accusations des carmes*, 4 vol. in-4. Le P. Pien a écrit la vie de ce sav. jésuite en tête du 6^e vol. des *Actes* du mois de juin; et elle a été reproduite dans le tome 3 des *Mém. de Nicéron*.

PAPENDRECHT (CORNEILLE-PAUL HOYNCK VAN), théol. flamand, chanoine et archiprêtre de la métropole de Malines, né en 1686 à Dordrecht, m. à Malines en 1753, avec la réputation d'un homme instruit, laborieux et sècle, a laissé : *Historia ecclesiæ altijectinæ à temporis notata religionis in federata Belgio*, Malines, 1725, in-fol., trad. en flamand, et impr. en Hollande, 1728, in-fol.; *sex Epistolæ, de kariss et schismate aliquot presbyterorum introjectionum*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditissimis Brodermann*, ib., 1730, in-4; *Analecæ belgico*, La Haye, 1743, 6 vol. in-4.

PAPNUCE (ST), év. de la Haute-Thébaïde, souffrit des persécutions cruelles sous Maximin, et assista en 325 au concile de Nicée. On ignore l'époque de sa m. — Il ne faut pas le confondre avec un autre confesseur du même nom qui, étant év. de Saïs, assista en 362 au concile d'Alexandrie, et fut honoré par l'emp. Constance.

PAPIAS (ST), disciple de St Jean l'Évangéliste, devint év. d'Hieraples, et composa, vers la commencement du 2^e S. de J.-C., un ouvrage intitulé *Exposition des discours du Seigneur*, dont il ne nous reste que des fragments. Quelques canonistes imputent à Papias d'avoir le premier donné cours à l'opinion des millénaires, si reprochable depuis que Cérinthe y mêla des grossières erreurs, mais qui du temps même de St Augustin, comme l'avoue ce St père, était encore admise par la presque totalité des fidèles. — Un autre PAPIAS, gramm. du 11^e S., est aut. d'un *Vocabularium latinum*, dont toutes les éditions sont rares; la première est de Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (ALMAQUE), poète français, contemporain de Marot, et comme lui velet de chambre de François 1^{er}, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne après le bataille de Pavie, naquit à Dijon en 1487, et m. dans la même ville en 1559. On a de lui : *le Nouvel Amour*, nouv. impr.; *Victoire et Triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, Lyon, 1537; *Ordonnances d'argent; Victoire et Triomphe d'honneur et d'amour contre argent*. — Thomas PAPILLON, sav. juriste, de la même famille que le précéd., né à Dijon en 1514, m. en 1561, avocat au parlement de Paris, a laissé, outre un *Traité du Droit d'Accroissement*, (*libellus de Jure accrescendi*, 1571, in-8), deux autres traités insérés dans le *Theaurus juris* du juris. Otio; ils avaient déjà paru isolément sous ces titres : *De directis hereditum substitut.*, 1616, in-8; et *Comment in 1^{er} priores titulos lib. primi Digestorum*, 1624, in-12.

PAPILLON (PHILIBERT), chanoine de la Chapelle-aux-Riches à Dijon, où il était né en 1666, consacra toute sa vie à des recherches historiques et littéraires. Il fournit à plusieurs savans, ses contemporains, des *mémoires* et des *observations* intéressantes sur la Bourgogne, dirigea l'ouvrage de Gorceau, intitulé *Description du gouvernement de Bourgogne* (Dijon, 1717), publia en 1702 la *Vie de Pierre Abélard* et celle de Jacq. Amyot, évêque d'Auxerre; mais ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1738, que parut l'ouvrage qui prouve le mieux sa vaste érudition et son assiduité

au travail. Il a pour titre *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1743-45, 2 vol. in-fol., et fut publié par les soins de Papillon de Flavignacrot, neveu de Philbert.

PAPILLON (MARC DE). V. LARPEREUSE.

PAPILLON (JEAN), graveur sur bois, né en 1639 à Rouen, m. à Paris en 1710, a laissé des ouvrages où l'on remarque du talent, et qui lui ont fait sa réputation; mais, faute de connaissances en dessin, il ne put aller aussi loin que semblaient l'annoncer ses dispositions. — Son fils, Jean PAPILLON le Jeune, né à St-Quentin en 1661, mort à Paris en 1710, suivit la même carrière, et y atteignit au plus haut degré de perfection. Il travailla pour les tapissiers, les brodeurs, les gansiers, et surtout pour les libraires. Il inventa le *transquin*. Les amateurs recherchent les portraits de *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, gravés sur bois par cet artiste.

— PAPILLON (Jean-Nicolas), frère du précédent, né à St-Quentin en 1663, m. à Paris en 1714, obtint moins de succès, parce qu'il apporta moins de zèle et d'ardeur aux études de son art. — Jean-Baptiste PAPILLON, neveu du précédent, se distingua dans la même carrière, et l'on admire encore ses *culs-de-lampe* pour l'édition in-fol. des *Fables* de La Fontaine. Il publia en outre sur son art un ouvrage ayant pour titre *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, Paris, 1766, grand in-8. Cet habile graveur était né en 1693 à Paris, et il y m. en 1776. — PAPILLON (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, fut formé à son art par ses soins, et m. à 26 ans en 1746. Cette mort prématurée l'empêcha d'obtenir les succès qu'il avait annoncés ses rares dispositions. — Marie-Anne ROUILLOUX, 2^e femme de Jean-Baptiste Papillon, a cultivé aussi la gravure avec succès.

PAPILLON DE LA FERTÉ (DENIS-PIERRE-JEAN), intendant des menues-plaines du roi, né à Châlons-sur-Marne en 1737, envoyé à l'échafaud par le tribunal révolutionnaire à l'âge de 67 ans, a laissé : *Extrait de différents ouvrages publics sur la vie des peintres*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; *Éléments d'architecture, de fortification et de navigation*, ibid., 1787, in-8; *Éléments de géographie*, ibid., 1783, in-8; *Leçons élémentaires de mathématiques*, Paris, 1784, 2 vol. in-8. — Nicolas-Gabriel PAPILLON DU RIVET, jésuite, né à Paris en 1717, mort à Tournay en 1782, a traduit quelques discours latins du F. La Sante, des poèmes en vers latins : *Templum ossentionis*, et des sermons, imprimés en 1770. Tournay, 4 vol. in-12.

PAPIN (LAAEC), théologien, né à Blois, en 1657, d'une famille protestante, était, par sa mère, neveu du ministre Pajon, auprès duquel il puisa un grand esprit de tolérance et une certaine hardiesse de principes sur quelques points de dogme, notamment sur la grâce efficace. Cette sorte de dissidence lui attira de la part de ses co-religionnaires, entre autres du fameux Jorieu, des désagréments qui le décidèrent à passer en Angleterre. L'évêque d'Éli l'admit dans son clergé; mais peu de temps après il fut réduit à se réfugier en Allemagne, où le poursuivit encore la haine de ses ennemis. Revenu en France, il embrassa la foi catholique, et fit son abjuration (1690) entre les mains de Bossuet. Il m. à Paris en 1709, après avoir écrit, en réponse aux attaques de ses adversaires, un assez grand nombre d'ouvrages qui furent réunis à quelques autres traités de sa composition, et publiés, avec une vie de l'auteur, par l'historien Pajon, son cousin, Paris, 1723, 3 vol. in-12. — Nicolas PAPIN, oncle du précédent et médecin distingué, est auteur de quelques traités ou dissertations sur des points d'histoire naturelle et de médecine, notamment des suivants : *de Pulvere sympathico*, in-8, Paris, 1644; 1650; Padoue, 1654; et Nu-

remberg, 1660, in-12; trad. en fr., Paris, 1651; in-8; *Raisonnement philosophique touchant la salure, flux et reflux de la mer*, etc., Blois, 1647, in-8. — Son fils, DENYS PAPIN, né à Blois vers le milieu du 17^e S., prit ses degrés en médecine à la faculté de Paris, et y pratiqua ensuite avec succès, consacrant ses loisirs à l'étude de la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savans, dont il s'était déjà fait connaître, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la société royale de Londres, et, en 1687, l'université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé en 1699 correspondant de l'académie des sciences de Paris. Ce savant, laborieux et estimable, m. en 1710, laissant, outre un grand nombre de lettres et de mémoires dans le *Journal des sçavans*, les *Transactions philosophiques*; les *Novelles de la républ. des lettres*, et les *Acta erudit. lips.*, plusieurs ouvr. parmi lesquels on distingue : *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*, etc., Paris, 1682, in-12, Amsterdam, 1688, in-4; trad. en angl., Londres, 1681, 1682, in-4. C'est la description de sa fameuse machine appelée *digesteur*, autrefois si usitée, mais que de nouvelles découvertes ont fait abandonner.

PAPIN (ELIE), maréchal-de-camp, né à Bordeaux d'un père comarquant, avait lui-même embrassé ce genre d'industrie, lorsque la réquisition de 1793 le porta sur les champs de bataille. Incorporé dans l'armée des Pyrénées, il s'y éleva rapidement, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances, et probablement aussi un secret éloignement pour le service de la révolution, le déterminèrent à abandonner la carrière qui lui offrait un si brillant avenir, et il reprit les occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa démission inopinée, un des agens de Louis XVIII, M. Dupont-Constant, vint lui proposer, au nom du prince français, le brevet confirmatif de son grade, qu'il accepta avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guienne. Trompant l'inspection surveillante des autorités locales, le général Papin concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes. Mais la police plus active et mieux faite du gouvernement impérial pensa se saisir de Papin, qui n'échappa à une condamnation à mort, comme complice de haute trahison, qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à bord de cale d'un navire. Pendant un séjour de huit années sur cette terre lointaine, Papin, en se livrant aux spéculations commerciales, amassa une certaine fortune, qu'il s'empressa d'embarquer pour la France, afin qu'il eut connaissance du retour de la famille royale. La traversée fit des plus périlleuses; le navire qu'il montait périt avec tout son avoir; qu'il y avait placé; lui-même il n'échappa que par miracle à une perte dont il vit de près toute l'horreur, et dont il éprouva les plus horribles angoisses. Accueilli avec quelques compagnons d'infortune à bord d'un bâtiment marchand, il est transporté à Londres, et de là se rend à Paris, où il présente avec confiance au gouvernement, du roi ses titres à faire partie de la nouvelle armée dans son grade. Cette faveur ne lui fut accordée qu'après la révision préalable du jugement qui le condamnait à la peine capitale, c'est-à-dire en 1821. Mais il eut à peine le temps d'oublier, dans la fureur qu'il recouvrait, les maux et les traverses affreuses au prix desquels il l'avait payée. Il mourut en 1825, dans le commandement d'une subdivision militaire, à Agen, M. Lestrade (qui prend le titre de capitaine

Intendant-organisateur de l'armée roy. de la Guinée sous le général Papin), a consacré à cet officier-général une notice nécrologique dans le *Moniteur* du 30 août 1825.

PAPINI-CORTESE (LÉONARD), philosophe, né dans la Romagne en 1690, et mort en 1765, a laissé, sous le nom anagrammatique de *Evoandro Papito Betaricense*, les ouvrages suivants : de *maris Aestu reciproco*, Faenza, 1749; de *Origine fontium et de Magnete*, ibid., 1751; de *Modo rependi meridionum*, ibid., 1752; de *Electricitate*, ibid., 1753. V. le traité de *Litteraturâ savoritâ* du P. Mittarelli, p. 132. — Fontanini, dans la t. 2, p. 79, de sa *Bibliothèque*, cite un autre **PAPINI** (Jean-Antoine), académicien de Florence, auteur de divers ouvrages de littérature et d'érudition, notamment de *Lezioni sopra il Burchiello*, Florence, 1733, in-4.

PAPINIEN (ÉMILIE) PAPINIANUS ou, regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, vivait vers le commencement du 3^e S. Il fut, sous Septime-Sévère, d'abord préfet du fisc, puis préfet du prétoire, charge la plus considérable de l'empire. Après la mort de ce prince, Papinien osa défendre Géta contre les cruautés de Caracalla, tous deux fils de Sévère. Plus juste que Sénèque, il refusa de faire l'apologie d'un parricide, après que ce monstre de barbarie eut fait égorger son frère; et lui-même il fut décapité l'an 212 à 70 ans, selon l'opinion la plus probable. Il y a plusieurs lois de Papinien dans le *Digeste*. Ses autres ouvrages, qui, suivant Herménopule (*Prompt.*, liv. 2, tit. 4), existaient encore en entier au 14^e S., se sont perdus pour la plupart. Il n'en reste que des fragments. Dont Cujas a formé un recueil, auquel il a joint d'excellentes commentaries. On a également publié : *Papinianus, seu optimi iuris et veri Forma*, in *Emil. Papiniano spectata* à David Voordt, Leyde, 1770, in-4. La vie de ce jurisconsulte, autrefois revêtu comme un oracle, a été écrite par Everard Otto (v. ce nom).

PAPIRE-MASSON, V. MASSON.

PAPIRIUS (POMPEIUS SEPTUS), patricien et jurisconsulte romain, fut chargé par le sénat et le peuple, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, de recueillir les lois rendues par les six premiers rois de Rome. La reconnaissance de ses concitoyens a nommé ce travail *Code papirien*. — **PAPIRIUS CÆSAR (LUCIUS)**, l'un des premiers capitaines de l'ancienne Rome, fut 5 fois consul, 3 fois dictateur, et obtint 3 fois les honneurs du triomphe comme vainqueur des Samnites. Sa fermeté et sa prudence égalèrent son courage. L'extrême égilité qui le distinguait lui valut le surnom de *Cursor*. Durant sa première dictature, il donna un exemple mémorable de rigidité pour la maintenance de la discipline, en faisant traîner au supplice le jeune patricien Q. Fab. Max. Rullienus, général de la cavalerie, qui, malgré sa défense, avait attaqué l'ennemi à l'improvise, et s'était complètement défilé. L'inflexible dictateur n'accorda la grâce au coupable que sur l'intercession du peuple, et après que la discipline eut été vengée par l'humiliation de l'impudent général. — **PAPIRIUS CÆSAR (LUCIUS)**, fils du précédent, marcha avec les troupes de son père. Il fut deux fois consul avec Carvilius, en 461 et 462 de Rome. Chaque fois il remporta une victoire complète : la première sur les Samnites, la seconde sur les Bruties, et les honneurs du triomphe lui furent décernés. — **PAPIRIUS CÆSAR** vainquit les Privernates, et triompha avec son armée sur le mont Albin, n'ayant pu obtenir cet honneur dans Rome. — **PAPIRIUS**, surnommé *fanerator*, l'Usurier, se fit connaître par son avarice et sa cruauté, et fut l'occasion de la loi qui défendait à Rome d'emprisonner un homme libre pour dettes. — **PAPIRIUS Proxestatus**, de la même famille, est célèbre pour avoir répondu d'une manière

très-adroite aux questions indiscrètes de sa mère, qui voulait savoir ce qui s'était passé au sénat. C'est à cette occasion que les dames romaines, alarmées par la prétendue nouveauté que leur avait communiquée la mère de Papirius, se présentèrent au sénat surpris pour demander qu'on décidât qu'il était moins dangereux qu'une femme épousât deux hommes, qu'un homme deux femmes.

PAPIUS (ANDRÉ), échevin de Saint-Martin à Liège, né en 1547 à Gand, mort en 1581, a traduit en vers latins le livre de Denys d'Alexandrie, de *Situ orbis*, et celui de Musée, de *Amore Ero ac Leandri*. On lui doit en outre une édition de *Priscien* avec des notes, Anvers, 1575, in-8, et un traité de *Harmonia musicalis*, ibid., 1581, in-12.

PAPIUS (JEAN), médecin, né à Iphoven, en Francconie, l'an 1558, mort en 1622, premier médecin de la cour d'Anspach, et professeur primaire de l'université de Kœnigsberg, a laissé : de *medicamentorum preparationibus et eorum causis Tractatus*, etc., Wittanberg, 1612, in-8.

PAPON (JEAN), né en 1505, près de Roanne, m. en 1590 à Montbrison, où il avait été successivement lieutenant-général du bailliage, et maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, a laissé : des *Comment.* (latins) sur la coutume du Bourbonnais, Lyon, 1550, in-fol.; *Rapport des deux princes de l'éloquence gr. et lat.*, ib., 1554, in-8; *Rec. d'arrêts notables*, ib., 1556, 3 vol. in-fol.

PAPON (JEAN-PIERRE), littérateur, historien, associé de l'institut de France, né au Puy-Téniers près Nice, en 1734, eut de bonne heure dans l'Oratoire, et y professa avec distinction les humanités. Après avoir rempli ensuite une chaire de rhétorique, successivement à Marseille, à Rions, et à Nîmes et à Lyon, il fut chargé par les chefs de sa congrégation d'une mission auprès du roi de Sardaigne, revint à Marseille avec le titre de bibliothécaire de cette ville, fit un voyage en Italie, et à son retour se fixa à Paris, où bientôt il quitta l'Oratoire pour suivre avec plus de liberté ses travaux littéraires. Au temps de la terreur, il chercha un asile dans le départ. du Puy-de-Dôme, et revint ensuite à Paris, où il m. en 1803. On a de lui : *Ode sur la Mort*, insérée dans le *Berueil des Jeux floraux de Toulouse*; *l'Art du poète et de l'orateur*; la cinquième et dernière édition de cet ouvrage, précédée d'un *Essai sur l'éducation*, parut à Paris, 1801, in-8; *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (frang. et ital.), Turin, 1773, in-8; *Foy. littéraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4; *Hist. du gouvernement franç. depuis l'assemblée des notables du 22 fév. 1787 jusqu'à la fin de l'année 1788*, Londres et Paris, 1788, in-8, avec un *Discours de l'opinion sur le gouvernement*; *Épogues mémorables de la peste*, 1800, 2 vol. in-8. Son *Histoire de la révolution*, qui était restée inédite, a paru par les soins de son frère, Paris, 1814, 6 vol. in-8.

PAPPA FAVA (MARILIETTO), V. CARABE.

PAPPENHEIM (GODEFRID-HENRI), comte de, général allemand qui, à une rare prudence et à une grande valeur, joignait un zèle ardent pour la religion catholique, naquit en 1594, et se distingua surtout pendant la guerre de 30 ans. A la bataille de Lützen, il avait fait des prodiges de valeur, et put-êtr la victoire allait-elle échapper aux Suédois lorsqu'il reçut la blessure dont il m. au mois de novembre 1632, âgé seulement de 38 ans, mais couvert de plus de cent blessures. — Emile, baron de PAPPENHEIM, lieutenant-général, ministre de Hesse-Darmstadt à Paris, y est mort le 27 mars 1826.

PAPPONI (JÉROUX), célèbre juriste, de Pise, où il m. en 1605, après avoir professé pendant 45 ans le droit à l'univ. de cette ville, a laissé div. traités, conseils et décisions, dont on trouvera les titres au

t. 3, p. 283, des *Mém. istor. di più uomini illustri pisani*, Pise, 1792.

PAPPUS, philosophe et mathém. d'Alexandrie, dans le 4^e S., florissant sous le règne de Théodose-le-Grand. Il a laissé un ouvr. pub. depuis avec la version latine et des notes de Commandée sous le titre de *Collectio mathematica*. *lib. VIII*, Pessro, 1588, in-fol., et Bologne, 1660, in-fol. Il nous reste l'alrégé en latin d'une *Geographie* qui était de Pappus.

PAPPUS (JEAN), théol. protestant, né à Lindau en 1549, m. en 1610, était des l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg. On a de lui un *Abregé de l'histoire ecclési.*, en latin, 1584, in-8; et quelq. livres de controverse, in-4.

PAPROCKI ou PAPROZ (BASTHELEMI), hist., géographe et poète polonois du 16^e S., a laissé : *Epigrammata in apophthegmata selecta veterum scriptorum*, latin et grec, Cracovie, in-8 et in-4; *Stemmatum principum familiarum palatinat. Rusie et Podolie*, Cracovie, 1575, rare; *Nidus veritatis*, ib.; 1578, in-fol.

PAQUOT (JEAN-NOEL), ancien prof. à l'univ. de Louvain, memb. de l'acad. de Bruxelles, conseiller historiogr. de l'imp. Marie-Thérèse, né à Florennes en 1722, m. en 1803 à Liège, était très-avant dans les langues anciennes. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol., ou 8 vol. in-12; *Hist. Flandrica synopsi*, 1781, in-4, et d'autres ouv.

PAR. V. PARA.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Araxe II et de la reine Pharanisem, est appelé Bal par les auteurs arméniens. Il eut besoin du secours de l'empereur Valens pour remonter sur un trône d'où Sapor avait chassé son frère; il réussit dans son entreprise, mais peu après, paisible possesseur de son roy., s'étant rapproché de ce même Sapor, il devint surpris à l'emp., qui le fit assassiner dans un festin en 374.

PARABOSCO (JÉRÔME), poète comique, né à Plaisance vers le commencement du 16^e S., a laissé plus. comédies ital. en prose et en vers : *Il Lodro*, *il Murinajo*, *la Notte*, *il Pellegrino*, etc., Venise, 1560, édit. de Giolito; des nouvelles impr. sous le titre de *Diporti di Geronimo Parabosco*, Venise, 1558, in-8; *Lettere amorose*, 1546, in-12.

PARACCA (JEAN-ANTOINE), sculpt. célèbre du 16^e S., né à Valsoldo dans le diocèse de Gênes, fut employé par Grégoire XIII à restaurer à Rome plusieurs belles statues. Il m. très-misérable à Rome dans un âge avancé.

PARACELSE (AÉRÔLE - PHIL. - TROPHOASTE BOMBAST DE HOHENHEIM), fameux charlatan, ou, si l'on veut, alchimiste du 16^e S., naquit dans un bourg du canton de Schwitz, en 1493. Il passa sa jeunesse à courir le monde pour pénétrer les secrets relatifs à son art; et, après des courses nombreuses, il vint s'établir à Bâle en 1527. Des cures heureuses ne tardèrent pas à lui faire une réputation. Il fut nommé à la chaire de médecine, malgré une conduite très-irrégulière, et il vit le public accourir à ses leçons, qu'il faisait en langue vulgaire, et dans lesquelles il se faisait gloire de prononcer, par de grands mots et des phrases emphatiques, Hippocrate et Galien n'étaient que des charlatans. Bientôt on se dégoûta du professeur, et notre médecin, moins favorisé de la fortune, n'eut plus de malades. Il reprit le métier des docteurs ambulans, et fut promener sa science de ville en ville jusqu'à Saltabourge, où il m. en 1541, à l'hôpital de St-Etienne. Il avait rendu quelq. services réels à la médecine, mais il ne peut être regardé comme un homme de mérite. On lui doit l'art de préparer les médicaments par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes; mais on ne peut oublier qu'il se vantait d'avoir trouvé le secret de prolonger la

vie pendant plusieurs siècles, loi qui est mort à 48 ans. La meilleure édition de ses *œuvres* (en lat.) est de Genève, 1658, 3 vol. in-fol.

PARADEL (ÉDUALDO), né en Catalogne, fondit au 17^e S. les plus beaux caractères d'imprimerie qu'on eût encore vus en Espagne.

PARADES (VICTOR-CLAUDE-ANTOINE-ROBERT, comte de), fils, selon l'opinion la plus probable, d'un pâtissier de Phalsbourg nommé Richard, naquit en 1752, et prétendit être issu de l'ancienne maison espagnole de Parades. Il fut d'abord en faveur auprès du ministre Sartine, pour qui il était allé reconnaître les différents ports d'Angleterre, et cette faveur lui valut quelques emplois à son retour en France; mais, soupçonné de trahison, il fut, en 1780, enfermé à la Bastille. Après son élargissement, il passa à St-Domingue, et y m. en 1786. Devenue a pub. les *Mém. secrets de Robert*, comte de Parades, etc., Paris, 1789, in-8.

PARADIN (GUILL.), labor. écriv. né à Cuisenex, dans la Bresse chalonaise, mort à 80 ans en 1590 à Beaune, où il était doyen du chapitre, a laissé : *Histoire d'Arctée*, touchant la version du Pentateuque, in-4; *Histoire du temps*, Lyon, 1592, in-16, et la même, en latin, sous le titre de *Hist. Gallia à Francisci primi coronatione ad annum 1550*; *Annales de la Bourgogne*, 1566, in-fol.; de *motibus Galliarum*, comment., 1558, in-4; *Mém. de l'hist. de Lyon*, 1573, 1625, in-fol.; de *Rebus in Belgio anno 1343 gestis*, 1544, in-8; *Chronique de Savoie*, 1552, 1561, 1603, in-4; *Hist. eccles. gallic.*, — Claude PARADIN, son frère, chan. de Beaune, m. postérieurement, à 1569, a laissé : *Althances général. des rois de France et princes des Gaules*, 1636, in-fol.; *Devisees héroïques et emblèmes*, 1641, in-8, édit. augmentée par François d'Amboise; *Quadrages historiques de la Bible*, Lyon, 1533 et 1543, in-8. — Un autre PARADIN ou PARADIN (JEAN), poète du la même famille, né à Loubans en Bourgogne, m. à plus de 80 ans, en 1588, à Ballencourt, près de Mirebeau, suiv. Papillon, aurait été médecin de François 1^{er}, si l'on en croit le P. Jacob; mais il est plus probable qu'il fut seulement, clerc au greffe du Dijon, comme le prétendent La Monnoie et Nicéron. Entre autres ouv., on a de lui la *Micro-pédie*, Lyon, 1546, in-8; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou PARADISI (PAUL), appelé le Canose, juif d'origine, né à Venise, est le prem. qui enseigna la langue hébraïque à Paris; il m. ecclésiastique en 1559. On a de lui : *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, pub. en latin par Jean Dufresne, l'un de ses disciples, Paris, 1534, in-8. — PARADIS (P. D. BAILE), moine du Mont-Cassin, né à Ravenna en 1614, enseigna la philosophie et la théol. dans divers convents de l'ordre de St-Benoît, et m. à Rome en 1667, laissant des *Poésies lyriques*, qui ont été impr. à Naples, 1647, et à Rome, 1649. Sa vie a été écrite par le P. Armellini, tom. 1^{er} de sa *Biblioth. cassinense*, et l'on trouve ses *éloges* dans le 4^e vol. des *Comment. della poesia ital.* de Crescimbeni. — V. CLUJA.

PARADIS DE RAYMONDIS (JEAN-ZACHARIE), né à Bourg en 1746, succéda à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage de Bresse; mais la faiblesse de sa santé l'obligeant de se démettre de ses fonctions, il se voua tout entier à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Après avoir séjourné quelq. temps en Italie, où il s'était retiré aux approches de la révolution, il retourna en France en 1799, et m. à Bourg la même année. On a de lui : *Tratté élémentaire de la morale et du bonheur*, 1784, 2 vol. in-18; *des Prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, in-8; *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, Paris et Lyon, 1789, in-12.

PARADISI (le comte AUGUSTO), av. du 18^e S., membre de plus. acad., secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études et ministre du la

justice à Reggio, était né en 1736 dans le territoire de cette ville, où il m. le 29 fév. 1783. On a de lui : *Ferri sciolto*, Bologne, 1762, pub. par Jos. Taruffi ; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi*, trad. in verso sciolto, Liège (Modène), 1763 ; *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., Modena, 1772 ; réimpr. à Turin en 1773, avec une trad. franç. ; *Elogio del principe Raimondo Montecitorio, con note*, Bologna, 1776 ; réimpr. à Venise en 1782, dans le tom. 6 des *Elogi ital.*, etc. Tiraboschi, dans les t. 4 et 6 de sa *Bibl. modenese*, donne des plus simples détails sur ce littérateur illustre, dont on cite plus. autres product. — Un autre Agostino PARADISI, gr.-oncle du précédent, conseiller de justice à Modène dans la 17^e S., n'est guère connu que comme aut. de divers opuscules, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *Ateneo dell' uomo nobile*.

PARAMO (LOUIS DE), lequisteur espagnol, a pub. : *De origine et progressu officii sanctae inquisitionis, ejusque instituti et dignitate, libri tres*, Madrid, 1598, in-fol. Cet ouv., trad. en franç. par Morillet, a paru sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*, etc.

PARASOLS (B. de), poète provençal du 14^e S., ne nous est connu que par la P^{re} de Jean de Nostredame qui nous le donne comme un ecclési., mort chanoine de Sisteron, sa patrie, vers 1383, et le prem. aut. connu des *Myrtilles*. Cette éden. circonstance ne peut être vraie.

PARAVICINO (FABRICIUS), médecin, né Trévon, dans la Valteline, m. à Trezzo (duché de Milan) en 1695, âgé de 64 ans, a pub. : *Sollievo dell' età cadente*, etc., Milan, 1690 ; *la Regola del vivere*, etc., ib., 1690 ; *Abuso de' medici nel medicare gli assenti infirmi*, ib., 1693 ; *Acque minerali di Masino descritte*, etc., ibid., 1694. — PARAVICINO ou PARAVICINI (Vincenz), né à Castagna, dans le pays des Grisons, en 1638, m. à Bâle en 1726, a laissé : *Catalogus scriptarum ab Helvetiis ac federatis reformatis religionis*, 1643, in-8 ; *Præcis des principaux événements de Bâle*, 1701, in-12, en allem. ; *Singularia de virtutibus arduis claris*, 1713, in-8 ; et plus. traduct. — PARAVICINO (Pierre-Paul), médecin, de Côme, sa patrie, au 16^e S., pratiqua son art à Milan, et fut fait citoyen de cette ville. On a de lui un traité de *maximatum et burmensium thymarum hactenus incognita*. Situ. *Naturæ miraculique*, Milan, 1545, in-4, trad. en ital. par Jean-Pierre Paravicino, méd. de Milan, ibid., 1658, in-12, avec des addit. du trad. et d'autres de J.-André Malagrida. — PARAVICINO (Basil), médecin, né à Côme au 16^e S., professeur à Padoue, a pub. une *Traduct. de cinq livres d'Alexandre Petronio de Civitate Castellana, sur la manière de vivre des Romains, et les moyens de conserver la santé*, Rome, 1593, in-8 ; et un *Discours sur le riv.*, Côme, 1615, in-8.

PARAVICINO Y ARTEAGA (HORTENSIO-FÉLIX) de Madrid, provincial de l'ordre de la Trinité et précepteur de Philippe III, m. dans sa patrie en 1633, à 53 ans, a laissé : *Recueil de sermons sur divers sujets*, réimpr. plus. fois ; *Discours sur la tranquillité de l'âme*, MS. ; *Obras de don Arteaga*, rec. de poésies mystiq., Lisbonne, 1645, Madrid, 1650.

PARC (DE) V. SAUVAGE.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), grav. ital., né à Gento en 1661, a exécuté, entre autres estampes, l'*Aurore devant le Soleil*, d'après le Guide ; et les figures allégor. la *Mémoire*, l'*Intelligence*, la *Faiblesse*.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, né à Leyde vers 1597, m. à Leyderdorp, fut élève de Henri Vroom, et eut une très-gr. facilité d'exécution. Cet artiste, qui se distinguait surtout par l'imitation fidèle de la nature, laissa un fils, Jolez PARCELLES, digne héritier de ses talens. Plus, de

marines de Jean Parcelles ont été grav., Amsterdam, 1620, chez N.-J. Visscher.

PARCIEUX. V. DEPARCIEUX.

PARDAILLAN. V. GUNDEIN.

PARDIES (IGNACE-GASTON), jésuite et habile géomètre, né en 1636 à Pau, d'un conseiller au parlement de cette ville, embrassa en secret, dans ses études, le système philosoph. de Descartes, ce qui plus d'une fois l'obligea de pénibles explications, envers ses supérieurs. Il m. jeune encore en 1693, après avoir professé avec une gr. distinction, les mathématiques au collège Louis-le-Grand. Ses ouv. sont : *Horologium theumaticum duplex*, Paris, 1662, in-4 ; *Dissertatio de motu et naturâ eorum*, Bordeaux, 1665, in-12 ; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12 ; *Elémens de géométrie*, Paris, 1671, in-12 ; *Discours de la connoissance des bêtes*, Paris, 1672, in-12 ; *Statistique*, Paris, 1673, in-12 ; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, etc., Paris, 1678 ; *Globi celestis in tabulas planas reducti descriptio latino-gallica*, Paris, 1674, in-fol., pub. par J. de Fontenay, un an après la m. de l'auteur.

PARDO (JEAN), littérat. et philosophe espagnol du 15^e S., fut lié intimement avec Sannazar et avec Jean-Jovien Pontanus. C'est à lui que ce den. a dédié son traité de *Commentarii*, ainsi que le 3^e liv. de *Rebus celestibus*. Pardo n'a laissé que quelques poëses de vers latins épars dans les recueils du temps.

PARDOUX (BASTIENNET), en latin *Pardulcius*, médecin, né en 1545 à Bouillie, dans le Vézirais, m. en 1611, se distinguait comme professeur, et comme médecin. Ses principaux ouv. sont : *Unversa medicina, ex medicorum principum sententiis*, etc., Lyon, 1639, in-4 ; édit. augm. d'un livre de *Ariminibus* ; in *Jacobi Sylvii Anatomen, et in librum Hippocratis de naturâ humanâ commentarii*, Paris, 1643, in-4.

PARÉ (ANASTASE), le père de la chirurgie française, né à Laval vers le commencement du 16^e S., de parents peu aisés, fut élevé chez un chapelain qui l'employait au service de sa maison, en même temps qu'il lui enseignait les élémens de la langue latine. Le hasard ayant rendu le jeune homme témoin d'une opérat. de la taille, celui-ci, en qui se développa tout à coup une vocation décidée pour la chirurgie, quitta son précepteur, et vint à Paris se livrer aux études anatomiques. Ses progrès furent si rapides que bientôt le colonel-général des gens de pied, René de Montijan, le choisit pour son chirurgien et l'emmena avec lui en Italie, alors théâtre de la guerre. Revenu en France, Paré prit ses degrés au collège de St-Edme et fut ensuite nommé prévôt de la corporation des chirurgiens. En 1552 Henri II le choisit pour son chirurgien, et Paré eut successivement les mêmes fonctions auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Après avoir constamment joui d'une haute considération, à la suite de ce service, Paré m. à Paris en 1590, laissant la réputation de plus habile chirurgien qu'il eut jusqu'alors la France. Ses *Ouvrages* forment 1 vol. in-fol., divisé en 28 liv., Paris, 1564 ; elles ont été plus. fois réimpr., et trad. à diverses reprises en allem., en angl., etc. ; on en donne une bonne trad. lat. à J. Guillemou, sous le titre suiv. : *Ambrosii Parvi Opera, novis iconibus elegantissimis illustrata*, Paris, 1582, in-fol. Indépendamment de ce recueil, on a de Paré : *Manière de traiter les plaies faites par arquebuzes, flèches*, etc., in-8, Paris, 1545, 1552, 1564 ; *Briève collection de l'administration anatomique*, ibid., 1559, in-8 ; *Traité de la peste*, ib., 1568, in-8. L'*Éloge* de Paré a été mis au concours par l'acad. de Bordeaux ; le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814.

PARÉ. V. PARVUS.

PEREDES (GARCIA de), V. GARCIA.

PAREJA (BASTOLONCO RAMO), l'un des réformateurs de la musique, enseigna cet art à Salamanque, puis à Bologne (1482), et écrivit contre le système de Gai d'Arcenzo un ouvr. intitulé *Tractatus de musica*, Bologne, sans date, très-rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595, etc.

PAREJA (JUAN DE), peintre espagnol, né en 1606 à Séville, de parents esclaves et indiens d'origine, étant tombé en la possession du peintre Diego Velasquez, se prit d'un goût décidé pour son art. Il s'exerça d'abord au secret à dessiner et à copier les tableaux de son maître, et devint habile dans le portrait et les tableaux de genre. Lorsque Philippe envoya Velasquez en Italie pour y recueillir divers sujets d'art, Pareja l'y accompagna, et ce voyage ne contribua pas médiocrement à ses progrès. Enfin, après leur retour, le roi étant venu, suivant sa coutume, visiter l'atelier de Velasquez, porta les yeux sur un tableau qu'il trouva de son goût; c'était l'ouvr. du modeste esclave, qui jusque-là s'était caché soigneusement pour se livrer à des études qu'avait couronnées à si rapide succès. Le monarque fit franchir Pareja, qui n'en demeura pas moins fidèlement attaché à son maître, à la fille duquel il reporta ensuite ses services et son affection, jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. On cite comme le chef-d'œuvre de Pareja sa *Vocation de St Matthieu*, au palais d'Aranjuez.

PARELLI V. LAPARELLI.

PARENIN V. PARENIN.

PARENT (ANTOINE), savant mathém., membre de l'acad. des sciences, né à Paris en 1666, m. en 1716, avait suivi dans deux campagnes le marquis d'Alègre pour mieux connaître la science des fortifications. Il a laissé : *Recherches de mathématiques et de physique*, 1714, 3 vol. in-12; *Arithmétique théorique-pratique en sa plus grande perfection*, Paris, 1714, in-8; *Éléments de mécanique et de physique*, etc., 1700, in-12; et plus. Mss. — François-Nicolas PARENT, prêtre réfractaire, né à Melun en 1752, m. à Paris en 1822, rédigea pendant la révolution le *Journal des Campagnes*, et entre autres opuscules publiés : rec. d'*Hygènes philos., civiques et moraux*,... pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines, 1799, in-8. Parent, qui sous le gouvern. imp. avait occupé un éphémère emploi à la police, se crut ensuite un moyen d'existence en corrigeant des épreuves d'imprimerie.

PARENTI (PAUL-ANDRÉ), né à Castel-Franco en 1669, exerça avec succès la médecine et la chirurgie à Bologne, et m. dans cette ville en 1771. On lui doit : *Trattato di medicamenti spettanti alla chirurgia*, etc., Bologne, 1755, édit. augm.; de *Medicamentis, dosibus Index*, etc., ibid., 1745; *Dissertatio tum ad simplicia, tum ad composita medicamenta spectantium Index locupletissimus*, etc., Bologne et Venise, 1761, in-4; et quelq. autres ouvr. Mss. mentionnés dans la tom. 6 des *Scritti*, bolognesi de Fantuzzi, p. 286.

PARES ou **PERES** (JACQUES), connu sous le nom de *Jacques de Valence*, se patrie, m. en 1491, évêque de Christopolis, avait commencé par être religieux parmi les ermites de St-Augustin. On a de lui : des *Commentaires sur les Psaumes*, etc.; et un livre contre les Juifs, de *Christo Repuratore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARET D'ALCAZAR (LOUIS), peintre de genre, né à Madrid en 1747, studia d'abord son art sous A.-G. Velasquez, puis entra dans l'école de Ch.-Fr. Traverse, et alla se perfectionner en Italie. Chargé par le roi, en 1780, de peindre les ports d'Espagne, il remplit cette tâche avec succès, entreprit encore d'autres travaux importants, parmi lesquels on cite surtout les deux tableaux suivans : le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St-Jérôme*, ouvrage qui se voit au palais de Madrid; et un *Tournoi*, où il a peint tous

les membres de la famille royale. Ce dernier décora le cabinet du palais d'Aranjuez. Paret m. en la fleur de son talent, l'an 1799.

PARREUS (DAVID WENGLER, plus connu sous le nom de), oniste de la religion réformée, né à Frankenstein en 1548, m. en 1622, avait mérité, par ses heureuses dispositions, d'être tiré d'une condition obscure pour entrer à l'académie d'Heidelberg, où son application et son savoir lui valurent bientôt une chaire de théologie. Son esprit de conciliation et de paix, dans les discussions qu'occasionait alors le reforme, furent pour lui une source de désagréments que lui suscitèrent ses antagonistes. On a de lui un ouvr. intitulé : *Methodus ubiqvataria controversarum*, et une traduction de la Bible en allem., avec des notes, Neustadt, 1549. Ses œuvres ont été publiées à Francfort par son fils, 1547, 3 vol. in-fol. — Philippe WENGLER ou PARREUS, son fils, l'un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne, né à Hemsloeb en 1576, studia d'abord à Neustadt et à Heidelberg, puis à Genève sous Théod. de Bèze, et, après différents voyages, occupa successivement les recteurs de Neustadt, de Hanau (1645), où il m. postérieurement à 1647. Outre le recueil des *Œuvres exceptionnelles* de son père, il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le liste dans le Dictionnaire de Bayle, et surtout dans les *Mémoires* de Niceron. On regarde comme les plus importants ceux qu'il a écrits sur Plaute, son auteur favori. Nous citerons seulement les suivans : *Plauti Comœdiæ cum disertat. et notis perpetuis*, 1610, in-8; 1619, in-4; 1641, in-8; *Lexicon plantianum*, in-8; 1614, 1634. — PARREUS (Daniel), savant hollandais, fils du précédent, l'accompagna dans ses voyages, se fixa ensuite aux environs de Meis, puis alla enseigner les humanités à Kasselautera. Il fut assassiné par des voleurs en 1645. On lui doit, outre des éditions de Muséus, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucretius, d'Heliodore, de Saluste, quelques opuscules, dont les principaux sont : *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, gros in-4; *Medulla historiae univ. profanae*, 1631, in-12; *Lexicon Incratium*, 1631, in-8; et *Historia palatina*, 1633, in-12.

PARFAICT (FRANÇOIS), né à Paris en 1608, mort en 1753, avait fait du théâtre et de son histoire sa principale étude. On a de lui : *Histoire générale du Théâtre-François*, Paris, 1734-49, 15 vol. in-12; travail dans lequel il fut aidé par son frère (v. plus bas); *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*, ibid., 1743, 2 vol. in-12 (avec le même); *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12; *Hist. de l'Opéra*, en MS.; *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 1756, 1767, 7 vol. in-12; *Atrée*, trag., et *Pennurge*, ballet; *Aurora* et *Phébus*, histoire espagnole. François Parfait travailla avec Marivaux au *Dénoûment imprévu* et à *la Suisse Suédoise*, pièces du Théâtre-Italien. Il fut en outre l'éditeur des *Œuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude PARFAICT, son frère, né à Paris vers 1701, mort en 1777, prit part à plusieurs des compilations de son frère, et donna le *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, traduite du grec, 1730, in-12.

PARFRE (JEAN), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, n'est guère connu que comme auteur d'une pièce intitulée *la Chaudière*, ou le *Massacre des enfans d'Israël*, impr. dans la *Collection* de Hawkins.

PARIATI (PIETRO), littérateur italien, né en 1665 à Reggio (Lombardie), m. dans sa patrie vers 1715, fut le poète dramatique de la cour impériale, et fit plusieurs pièces conjointement avec Apostolo Zeno. On lui doit en outre : *il Sultano*, Venise, 1706; *la Svanvita*, Milan, 1708; *il Ciro*, Venise, 1710; *l'Asfritione*, jointé de Pléque avec

des *épisodes*; plusieurs *Oratorio*, et en allemand les *Noce de l'Aurore*, Vienne, 1732.

PARIGI (Jules), architecte et graveur à l'eau-forte, né à Florence, m. en 1635, avait été chargé d'enseigner le dessin et l'architecture militaire au grand-duc de Toscane Ferdinand 1^{er}, qui la nomma ensuite son ingénieur. Les titres de Parigi, comme archit., sont : la maison de plaisance dite *Poggio imperiale*, et le palais *Manetti*. Parmi ses estampes, on remarque *l'Armée navale des Argonautes représentée sur l'Arno*. La vie de cet artiste a été écrite par Baldinucci. — Son fils *Alfonso* rétablit l'équilibre de la façade du palais *Pitti*, qui penchait de plus de huit pouces du côté de la place, et construisit le palais *Scarlatti*. Il mourut en 1646.

PARINI (JOSÉPH), poète italien, né à Bossio, dans le Milanais, en 1729, éprouva dans sa vie plusieurs persécutions, et montra beaucoup de fermeté. Il eut aussi des protecteurs, occupa diverses chaires avec distinction, et fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Son principal ouvrage, et celui qui fit sa réputation, est son poème *si Mattino*, publié en 1763, et auquel il donna une suite, *le Mido, le Sor, la Nuit*. Les œuvres de Parini ont été réunies en 6 vol. in-8, Milan, 1801, 1804. Les quatre *Parties du jour à la villa* ont été traduites en français par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12, et une seconde fois, Paris, 1814, in-18. *Le Jour*, poème de Parini, a été traduit en vers franc. par J.-L.-A. Raymond, 1826, in-8.

PARIS, en latin *Lutetia Parisii* et *Lutetia Parisiorum*, capitale de la France, formait, avant la conquête des Français, un état indépendant, dont l'existence remontait aux temps antérieurs à Jules-César. Devenu capitale du nouvel empire, Paris, successivement embelli par Charlemagne et ses successeurs, fut entouré de murailles à la fin du 12^e S., agrandi et fortifié par François 1^{er} et Henri IV. Louis XIV y commença ces embellissements qui depuis sont devenus l'un des plus beaux ornements de cette ville; mais l'étonnante progression d'assainissement et de perfectionnement qui la distingue au date guerre que de la fin du 18^e, époque cependant si funeste de son histoire. Cette capitale, siège métropolitain de l'église gallicane, a été le lieu de réunion d'un grand nombre de conciles, notamment en 360, 531, 577, 773, 777, 614, 825, 849, 847, 1059, 1145, 1185, 1188, 1196, 1212, 1284, 1290, 1302, 1344, 1379, 1398, 1429, 1528, etc. Un nombre considérable de traités y ont été conclus, savoir : en 1635, 1641, 1657, 1658, 1659, 1660, 1661, 1662, 1663, 1666, 1718, 1721, 1739, 1742, 1761, 1763, 1778, 1782, 1783, 1795, 1799, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1805, 1806, 1808, 1810, 1812, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, etc. Depuis les temps de la ligue et de la Fronde, Paris n'avait point été la théâtre de la guerre. En 1814, il fut occupé par les armées de la coalition, en vertu de la capitulation du 30 mars. La restauration des Bourbons suivit de près cet événement. Paris fut encore occupé par les armées alliées le 3 juillet 1815 à la suite de la bataille de Waterloo (v. les art. *BONAPARTE* et *LOUIS XVIII*). Entre une foule d'ouvrages écrits sur Paris, nous citerons ceux de Félibien et Lobineau, de Ste-Foix et de Mercier (v. ces noms); *l'Histoire de Paris*, par J.-A. Dulaure, 3^e édition, 1825 et suivantes, 10 vol. in-8; le *Tableau historique et pittoresque du Paris*, par M.-J.-B. de St-Victor, 2^e édition, Paris, 1821-27, 4 vol. en 8 part., in-8, et un atlas in-4.

PARIS (mythologie), un des fils de Priam et d'Hécube. On raconte qu'Hécube ayant songé, pendant qu'elle le portait dans son sein, qu'elle enfanterait un flambeau qui devrait un jour embraser Troie, Priam, pour détourner ce présage, fit exposer cet enfant; mais Hécube le sauva, et le fit

élever par les bergers du mont Ida. Paris se distinguait bientôt au milieu des bergers par sa beauté et son adresse, et épousa la nymphe Oenone. Il fut choisi par Jupiter pour juge du différend qui s'était élevé entre Junon, Pallas et Vénus, au sujet de la beauté, et adjugea à Vénus le pomme d'or que la discorde avait adressée à la plus belle. Quelque temps après il alla à Troie pour combattre dans des jeux funèbres, et y fut reconnu de son père, qui la reçut avec joie. Envoyé peu après dans la Grèce pour réclamer la succession d'Hélène, ardeur de Priam, il y fut accueilli par Ménélas, époux d'Hélène; mais, profitant d'une absence que fit ce roi, il séduisit sa femme, et l'emmena en Asie. Cet enlèvement devint la cause de la guerre de Troie, dans laquelle Paris ne se distinguait que par sa lâcheté et sa perfidie. Il prit la fuite devant Ménélas, et tua Achille en trahison. Il fut lui-même blessé à mort par Pyrrhus, ou, selon d'autres, par Philoctète. (V. *HÉLÈNE*.)

PARIS, pantomime romain et favori de Néron, accusa impudemment Agrippina devant l'empereur. — Un autre **PARIS**, favori de Domitien, fut exilé le poète Juvénal. — V. *MATTHIEU-PARIS*.

PARIS (FRANÇOIS), prêtre, né à Châtillon, commença par être domestique, et m. dans un âge très-avancé à Paris, l'an 1718, sous-vicaire de St-Enneue-du-Mont. Ses principaux ouvrages sont : *Prénoms en forme de prières*, Paris, 1712, in-12; *Prières tirées de l'Écriture-Sainte paraphrasées*, in-12; *Martyrologe*, Paris, 1693, in-8; *Traité de l'usage des sacrements de pénitence et de l'eucharistie*, 1673; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1706, 1728, in-12. — Un autre abbé **PARIS** (François), associé en 1739 à l'académie des inscriptions et belles-lettres, y lut un mémoire pour prouver que les anciens avaient fait le tour de l'Afrique, etc. — François de **PARIS**, prêtre appelant et diacre du Paris, né en 1690, est recommandable par son zèle, sa charité et sa vie pieuse et pleine d'austérité, mais est surtout célèbre par les miracles que l'on prétend s'être opérés sur sa tombe dans le cimetière de St-Nicolas. On a plusieurs fois imprimé la vie de ce diacre (v. P. *BOYER*, *BARREAU* - *LA* - *BOUYER*, *MONTGERON*, etc.), qui, après avoir ruiné sa santé par la pénitence, mourut en 1727. On a de lui : des *Explications sur l'Épître de Saint-Paul aux Romains*, sur l'Épître aux Galates, une *Analyse de l'Épître aux Hébreux*, etc. *Fig.*, pour plus de détails sur le diacre Paris son art, dans la *Bog. univ.*, t. 32. — **PARIS** (Claude), célèbre opticien, né à Chaillet en 1703, mort en 1763, s'était fait des *telescopes de réflexion*, après avoir vu celui de Skarlett, et se consacra à perfectionner cet instrument.

— **PARIS** (P.-L.), oratorien, membre du plusieurs académies, embrassa avec chaleur la parti de la révolution, et fut, après le 20 août 1792, officier municipal de la commune de Paris. Il fut décapité par ordre de la convention le 29 juillet 1794. On a de lui : *Globe néostatique*, ode, 1781, in-8; *Electricité*, ode, 1788, in-8; *J.-J. Rousseau*, 1785; *Éloges de Peirece et du capitaine Cook*, 1790, in-8; *Projet d'éducation nationale*, 1790, in-8. — **PARIS**, garde-du-corps de monnaie le comte d'Artois, et garde-constit. de Louis XVI, résolut d'assassiner un de ceux qui avaient osé condamner ce prince à mort, et exécuta son projet sur Lepelletier de St-Fargeau, chef un restaurateur du Palais-Royal, appelé *Périer*. Il se sauva en Normandie; mais, découvert à Forges-les-Eaux, il se brûla la cervelle au moment où deux gendarmes venaient le saisir dans son lit, en 1793.

PARIS (LOUIS-MICHEL), ecclésiastique instituteur, né à Argentan en 1740, séjourna 9 ans à Londres pendant la révolution, et m. en France en 1806. Il a laissé une *Introduction à l'étude de la*

géogr. : des *Elém.* de gramm. franç., etc., in-18.

PARIS (PIERRE-ADRIEN), architecte, né à Lons-le-Saunoy en 1747, mort dans sa patrie en 1819, se distingua par ses talens, son dévouement et sa modestie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiquités de la Villa-Borghèse et de diriger les fouilles du Colysée. Il fut architecte de l'Opéra, membre de l'Académie d'architecture. Son principal ouvrage en ce genre est le portail de la cathédrale d'Orléans. — Jean-Joseph PARIS, ex sous-préfet, m. à Paris en 1824, avait été, pendant l'occupat. des Français, secrét. en chef de la commission du gouvernement dans les départemens formant la républ. Septennaire. On a de lui : des *Considérations sur la crise actuelle de l'emp. ottoman*, etc., Paris, 1821, in-8, et deux *Mémoires* couronnés par la société d'agriculture de la Seine : l'un sur les blés (1819), l'autre sur l'industrie nationale (1821). — PARIS DE BOISSEUVRAY (le baron), né à Chartret en 1776, m. à Metz le 13 oct. 1825, officier au 24^e régiment d'infanterie de ligne, 2. pub. : *Système général du monde*, et *cause du mouvement des astres*, Paris, 1819, in-8 ; et un *Mot sur l'électricité*, ibid., 1823, in-8.

PARIS DE GRASSIS, V. GRASSI.

PARIS-DUVERNEY (JOSEPH), célèbre financier, d'une famille qui a fourni plus, autres personnages également distingués par leur mérite et par les fonctions qu'ils occupèrent, jouit en France des plus grands honneurs, et malgré quelques disgrâces qui écartèrent plutôt celles de ses protecteurs que les siennes, il fut consulté par le gouvernement sur toutes les grandes opérations de finances, et toujours on reconnut que ses plans étaient justes et bien combinés. Il m. en 1770. On lui attrib. l'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1749, 2 vol. in-12. Le général Grinard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St-Germain, et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8. — PARIS DE MONTMARTRE, garde du Trésor roy. en 1730, frère cadet du précédent, partagea ses travaux, devint bailli de la cour, et s'acquit une certaine influence. — Le marquis de BRETIGNY, si zélé pour les cérémonies religieuses, était fils de Paris de Montmartre. — PARIS DE MEYRIEU (Jean-Baptiste), neveu des précéd., m. en 1778, passe pour auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*. (V. Ch. ANDRÉ.)

PARISANI (JACQ.-FRANÇOIS), poète ital. du 17^e S., né à Ascoli, a écrit, dans le goût du temps où il vivait, différens opuscules en vers qui pour la plupart ont été recueillis dans la *Biblioth. volante* de Cineselli. Nous citerons entre autres les suivans : *Erbillo*, Bologne, 1626 ; la *Pilomanta rigara vagabonda*, ibid., 1736 ; la *Polizia*, tragédie, ibid., 1624, 1629 ; *Cinque trionfi, cioè d'Atenea, della politica, della poesia*, etc., ibid., 1626. — EMILIO PARISANI ou PARISANO, médiç., né à Rome vers 1567, étudia à Padoue, de Padoue sous le célèbre Fabr. Acquapendente, puis s'établit à Venise, et y m. en 1643, après s'être distingué dans la pratique par des cures heureuses et avoir occupé, durant plus. années, le monde savant de ses querelles avec Riolan et autres anatomistes, qu'à défaut de bonnes raisons il accusait de grossières invectives. Parmi ses ouvr., nous citerons : *Nobilium exercitatio, libri XII de subtilitate microcosmi d.*, etc., in-fol., Venise, 1623 et 1633 ; *De Subtilitate pars altera : Lapis Lydius de diaphragmate, ad J. Riolanum junior. 4 de seminis a toto proventu*, etc., ibid., 1635, in-fol.

PARISEAU (N.), écrivain et poète dramatique, né à Paris, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, fut un des rédacteurs de la *Feuille du Jour*. Ses principales pièces sont : le *Priz académique*, 1780 ; la *Feu de Cancale*, 1780 ; *Richard*, 1784 ;

la *Soirée d'été*, 1782 ; les *Etreennes et le Bouquet* ; le *Rendez-vous*, 1784 ; *Julien et Colette*, 1788, in-8.

PARISETTI (LOUIS), littérat. ital., né au 1503 à Reggio, m. à Rome en 1570, avait reconqué au barreau pour se consacrer à la poésie, et il se fit de son temps une grande réputation d'éloquence et de savoir. On remarque qu'il prenait à tâche d'imiter la manière de Lucrèce dans ses poèmes, et dans ses épiques celle d'Horace. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il s'est exercé. Ses *Epistoles* furent trois recueils dont l'un parut à Reggio en 1549, in-4 ; l'autre à Venise, chez les fils d'Aldo Manuce, 1553, in-8, et le 3^e à Bologne, 1560, in-8. Parmi ses poèmes, qui n'ont pas tous vu le jour, mais dont on trouvera le détail dans la *Bibliotheca modenense* de Tiraboschi, nous citerons ceux intitulés : *De Immortalitate animæ*, Reggio, 1541, in-4 ; et *Thesaurus lib. VI*, Venise, Alda, 1550, in-8. — LOUIS PARISETTI, dit le Fienar, florissait à Reggio, sa patrie, vers le commencement du 16^e S. ; il a laissé une *hist. très-étendue* de cette ville sous le titre suivant : *Lud. Pariseetti regensis ad condito et restaurato Regio Lepidi sua ad usque tempora repetitio historica Carmen*, Reggio, 1517, in-4. — Un autre PARISETTI (Jérome), juriconsult. et littérateur de Reggio au 16^e S., fut en crédit à Rome comme habile cosmiste sous les pontificats de Paul IV, de Grégoire XIII et de Sixte V. Pancirolo a consacré un pompeux éloge à ce juriste, dont les dix. années furent vendues tout entières à la dévotion et à la défense des pauvres.

PARISIÈRE (JEAN-CÉSAR ROUSSEAU DE LA), évêque de Nîmes, né à Poitiers en 1607, m. dans son diocèse en 1736, avait consacré aux lettres quelq. loisir et composé div. pièces ingénieuses en vers et en prose ; mais un retour sur lui-même lui fit brûler ces productions dont on peut au moins se faire une idée par l'échantillon qui en est resté : c'est la fable allégorique sur le *Bauvre et l'Imagination*, impr. parmi les œuvres de Mlle Bernard. Après la mort de ce prélat, plus recommandable par la modération dont il usa envers les réformés de son diocèse, que par ses talens comme auteur, on recueillit ses *Harangues*, *Panegyriques*, *Sermons* et *Mémoires*, 1730, in-12.

PARISIO (PIERRE), en latin *Parisius*, médecin sicilien du 16^e S., né à Trapani, fut plus. fois employé avec succès pour arrêter les progrès de la peste ou des maladies contagieuses, et m. à Palerme vers 1606. Entre autres ouvr. dont on peut voir la liste dans le *Dictionn. de la médec.* d'Eloy, on a de lui : *Avvertimenti sopra la peste*, etc., Palerme, 1593, in-4 ; *Brieve discorso sopra il medicamento del vino ed ogni per guarire ogni sorta di ferite*, Palerme, 1603, in-4, trad. en français, Paris, 1607, in-8. — Les biogr. ital. citent plus. autres personnalités du même nom, notamment Prosper PARISIO, auteur sicilien, auteur d'un ouvr. intitulé : *variorum Magnæ Græciæ Numismata*, Naples, 1683 ; — et Pierre-Paul PARISIO, de Cosence, successivement auditeur de Rote, card. et évêque de Nusco et Anguina. Il m. en 1545 à Trente, pendant la tenue du concile qu'il présidait en qualité d'un des 3 légats. Voy., pour la liste de ses ouvr., les *Script. cosentinis* de S. Spiriti, pag. 42, etc.

PARISOT (JEAN-PATRICK), écriv. du 17^e S., n'est guère connu que comme auteur d'un livre prohibé : la *Foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8.

PARISOT, V. NOBERT et VALETTE.

PARK (MUNGO), célèbre voyageur anglais, né à Fowlisheils en Ecosse en 1771, ayant été chargé de remplacer Houghton en Nigritie, partit le 22 mai 1793, et voyagea en Afrique pour découvrir le Niger, sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique pendant lequel il mourut,

Park avait publié la relation de son premier voy., sous le titre de : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en 1795-96-97*, Londres, 1799, 1 vol. in-4. Ce livre a été traduit dans la plupart des langues : le traduct. franç., par M. Castéra, fut publ. à Paris, en VIII (1800), 2 vol. in-8, fig. Le major Rennel a publ. le journal de la 2^e expédition de Mungo Park avec sa vie et d'autres pièces sous le titre de : *dernier Voyage dans les contrées de l'Afrique, fait en 1805*, Londres, 1815 et 1816, in-8, traduit en franç., Paris, 1820, in-4, fig. et cartes. Les inexactitudes géographiques que renferme cette dern. relation ont donné lieu à plus, réfutations, notamment à l'écrit de M. Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last Journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (MATN.), 3^e archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1504 à Norwich, obtint, dès son entrée dans la carrière ecclési., la protection de l'archev. Craumer, dont il partageait les principes en matière de dogme; et après être devenu successivement chapelain d'Anne Boleyn, doyen du collège de Stoke, chapelain de Henri VIII, et vice-chancelier de l'université (1545), il s'avança d'avantage encore dans la faveur sous Edouard VI, auquel il donna des preuves du plus chaud dévouement. A l'avènement de la reine Marie, Parker se trouva en lutte à des persécutions qu'il n'avait que trop provoquées par son zèle extrême pour la réforme. Dépourvu de ses charges et envoyé en exil, il n'en fut rappelé qu'après l'élévation d'Elisabeth sur le trône; et cette grande souveraine, qui le créa archevêque de Cantorbéry (1559), trouva en lui un ministre tout dévoué à ses projets. Il m. en 1575, laissant, outre div. édit. d'écrits surt. anglais, tels que des histor. Mathieu de Westminster, Mathieu Paris, Thomas Walsingham, etc., une trad. des psaumes en vers anglais, quelq. écrits en faveur du mariage des prêtres et les vies de ses prédéces., sur le siège de Cantorbéry : le meill. édition de ce dern. ouv., ayant pour titre de *Antiquité britannicar ecclesiarum*, est de Londres, 1730, in-fol. On doit en outre à Matth. Parker le préface de la Bible anglaise, dit des *Evêques*, dont il dirigea la publication, 1568, in-fol. — PARKER (Samuel), autre prêtre anglais, né à Northampton en 1630, fut successivement archidiacre de Cantorbéry, puis évêq. d'Oxford, et m. en 1687. Ses ouv. sont nombreux; voici les principaux : *Testamentum physico-theologicum de Deo*, etc., Londres, 1685, in-4; *Disputationes de Deo et Providentiâ*, ib., 1678, in-4; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, 1681, in-4; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*, 1669, in-8; *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc.; de rebuts sur *temporis Comment.*, Londres, 1726, in-8. — Samuel PARKER, fils du précéd., m. en 1730, avait refusé de prêter le serment après la révolut. de 1688. Dépouillé de tout emploi, il eut recours à sa plume pour subsister, et publia, outre div. trad. anglaises de Cicéron, un *Abregé de l'hist. ecclési.* d'après Eusebe, Sozomène, Sozomènes et Théodoret; *Bibliotheca publica*, Oxford, 1720, 6 vol. in-4; et quatre livres de *Commentaires* en latin sur les événements du temps, intitulés MSA. par son père, 1726, in-8.

PARKER (RICHARD), marin anglais, né à Exeter, se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1797 il servait sur le *Sandwich*, et se proclama chef de la révolte qui éclata sur l'escadre de l'amiral Bridport. Après au moment de succès, il fut abandonné, pris, condamné à mort, et exécuté le 30 juin 1797. — PARKER (Henri, lord MOSLEY), contribua puissamment au divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. — PARKER (George), comte de Maclesfield, mathém. distingué, m. en 1766 memb. de la soc. roy., était fils de Thomas Parker, lord-chancelier, m. en 1732. George Parker eut une gr.

part à l'admission du nouveau style en Angleterre; il en rédigea le bill, et publia no discours à cette occasion. — PARKER (sir HENRY), amiral anglais, m. en 1802, servit avec beaucoup d'activité contre la France pendant toute la guerre de la révolution, et se distingua surtout à la défaite de la flotte espagnole par lord St Vincent en 1797. — PARKER (William), capit. de vaisseau anglais, m. en 1801, des suites de blessures qu'il avait reçues à l'attaque de Bologne, se distingua dans la guerre de la révolution; le 28 mai 1793, il soutint, avec un vaisseau de 74, l'*Audacieux*, un combat contre le vaisseau français, le *Bretagne*, de 112 canons. — PARKER (Samuel), ecclési. anglais, né à Portsmouth en 1745, après avoir rempli div. postes honorables, fut nommé à l'évêché des îles de Massachusetts, et m. peu de temps après en 1804. Il avait pub. un *Choix de sermons* et quelques discours de circonstance, 1797. — PARKER (Samuel), chimiste, né vers 1760 dans le comté de Worcester, mort le 23 décembre 1825 à Londres, où il s'était fixé depuis de longues années, s'est fait connaître comme un philanthrope aisé en même temps que comme sav. Les différens ouv. qu'il e ferait sur la chimie se sont en gêner répandus hors de l'Angleterre.

PARKHURST (JOHN), ministre anglois, distingué par ses connaissances en théologie et dans la langue hébraïque, était né en 1728 à Catesby-House, comté de Northampton, et m. en 1797 à Epsom, co. Surrey. Il publia en 1753 une brochure contre Wesley, et on trouve dans *the Gentleman's Magazine*, août 1797, une lettre de lui sur la confusion des langues à Babel. On lui doit encore : *Lexique grec et anglais du Nouveau-Testament avec une Grammaire grecque*, 1764, in-4; *Dictionnaire, hébreu avec une Grammaire hébraïque et chaldaïque*, Lond., gros in-8, 1802; le *Divinité et la préexistence de J.-C.*, prouvée par l'écriture. — Un autre PARKHURST (John), ecclésiast. anglais, né en 1511 à Guildford, m. en 1574, avait été l'un des trad. de la Bible anglaise, dite des *Evêques*; mais il est principalement connu comme aut. d'un poème lat. intitulé : *Ladriana, sive Epigrammata juvenilia*.

PARKINSON (JOHN), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567, devint apothicaire du roi Jacques 1^{er}, et pub., entre autres ouv. : *Paradis in sole* (en angl. *park-in-sun*) *Paradisus terrestris*, Lond., 1629, 1636, in-fol.; *Theatrum botanicum*, ibid., 1640, 1636, in-fol.

PARKMAN (EBENEZER), prem. ministre de l'église de Westborough, m. en 1782, âgé de 88 ans, composa une courte *Hist. de Westborough*, qui se trouve dans quelq. collections historiq., écrit sur les réformats, 1752, et pub. en 1761 no discours fait pour l'assemblée des états.

PARME. V. FARNÈSE et PHILIPPE (don).

PARME (FERDINAND, duc de), petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, né en 1731, succéda en 1765 dans les états de Parme, Plaisance et Guastalla, à son père, l'infant don Philippe, et épousa en 1763 Marie-Amélie de Loiraine, archiduchesse d'Autriche, une des filles de l'emp. François 1^{er}. La vie de ce prince offrit peu d'événemens; la fin en fut troublée par l'invasion des Franç. en Italie. Il fit sa paix avec Bonaparte, et m. en 1802. Après sa mort ses états furent réunis à la France en vertu d'une convention de 1801. — PARME (Louis de), fils du précéd., né en 1773, épousa, en 1795, la fille cadette du roi d'Espagne, eut en partage, en 1801, le gr.-duc de Toscane, avec le titre de roi d'Etrurie, fut couronné sous le nom de Louis 1^{er}. Mais étiqué d'une maladie de cerveau, il ne put se livrer aux affaires, et m. en 1803, après avoir institué par testament son épouse tricte de ses enfans et régente du royaume.

PARMÉNIDE, philosophe grec d'Elée, disciple de Xérophane et d'Anaximandre, florissait vers

l'an 435 avant J.-C. Il admettait que le monde est éternel, immuable; que tout est formé du feu et du froid; que les prem. hommes avaient été produits par le soleil. Il pensait que la terre est ronde, et placée au centre du monde. Il avait exposé son système dans un poème dont il ne reste que quelq. fragments recueillis par H. Etienne sous le titre de *Poësis philosophica*. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMÉNION, gén. de Philippe et d'Alexandre, accompagna ce dernier en Asie. Il contribua puissamment au gain des batailles de Granique et d'Issus, et s'empara par lui-même de Damas et de toute la Syrie. Au siège de Tyr, Darius ayant fait proposer à Alexandre de lui abandonner la moitié de ses états en lui donnant une de ses filles en mariage, et 10,000 talents d'or : « J'accepterais, lui dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répondit le roi, si j'étais Parménion. » Après la conquête de la Perse, il obtint le gov. de la Médie; mais sa puissance ayant bientôt excité la jalousie, il fut accusé avec son fils Philotas de conspiration, et mis à mort l'an 330 av. J.-C.

PARMENTIER (JEAN), navigateur, né à Dieppe en 1694, est, dit-on, le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le prem. Franç. qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il m. à l'âge de 49 ans. On s'est de lui des mappemondes, des cartes marines, et un rec. de poésies impr. en 1536, 10-4, sous le tit. : *Desc. nouv. des merveilles de ce monde*. — **PARMENTIER (Jacq.)**, peindre, né en France en 1658, s'établit en Angleterre, où il m. en 1730. Parmi ses ouv., qui sont presque tous des tableaux d'intel., on remarque un *St Pierre de Leeds*.

PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), éditeur agronome, membre de l'Institut, né à Montdidier en 1737, se distingua d'abord en qualité de pharmacien, à l'armée de Hanovre, où il donna des preuves multipliées de ses talents et de sa courageuse humanité. De retour à Paris, il y exerça encore pendant quelq. années les fonctions de pharmacien à l'hôtel des Invalides; mais, s'étant livré ensuite à l'étude des substances alimentaires, il abandonna le pharmacie pour s'appliquer tout entier à la culture des plantes de terre, introduites en France par les Anglais, mais dont une prévoyance aveugle arrêtait la propagation. Cinquante-quatre arpens de la plaine des Sablons, qu'il obtint du gouvernement, le mirent à même de commencer son heureuse expérience. Il commença ce sol aride, échaudé jusque-là à une stérilité absolue; on traite sa confiance de folie; mais les fleurs poussent en abondance; il en compose un bouquet, va l'offrir à Louis XVI, qui a favorisé son entreprise. Le monarque accepte les fleurs, en pare se l'honneur, ordonne un nouvel essai dans la plaine de Grenelle. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et c'est alors qu'elle prend le rang qui lui appartient parmi nos riches agricoles. Heureux de ce premier succès, Parmentier s'occupe ensuite de perfectionner la boulangerie, et propage la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernement à ouvrir une école pratique de boulangerie, et il résuma tous ses principes sur cette matière dans un *Traité* qu'il pub. en 1778. Enfin le mais, le châtaigne, l'esu, le lait, le vin, le sirop de raisin, pour suppléer au sucre, en un mot tout ce qui entre dans l'usage journalier des aliments devint l'objet de ses recherches et de ses écrits. Nommé successivement président du conseil de santé, inspect.-général du service de santé des armées, administ. des hospices, il donna dans ces diverses fonct. de nouv. preuves de son dévouement au bien public, et m. en 1813, environné de toute l'estime que lui avaient méritée

ses utiles travaux. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt ont pub. des éloges de Parmentier. La liste des nombreux écrits de cet estimable philanthrope se trouve dans la *Bibliographie agronomiq.* de M. Muscat-Patry.

PARMESAN (Le), V. MARSTOLL.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin en 1679, occupa plus. bénéfices ecclési., fut lié avec Pope et d'autres grands hommes de l'Angleterre, et m. à Chester en 1717. Ses princip. product. sont : *l'Ermite*, poème rempli de facilité et d'élégance; trad. en franç. par Henoequin, Roum et Clermont, 1801, in-12, que l'on regarde avec raison comme son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées*; *l'Eglogue sur la santé*, et *Hésiode ou la Naissance de la femme*. Parnell composa une *Fie d'Homère* que Pope recorraigea pour le mettre en tête de sa trad. de *l'Iliade*, et quelq. opuscules en prose. Ses *Oeuvres* ont été impr. à Paris en 2 vol. in-12. Pope fit des poésies posthumes que laisse Parnell un choix qui forme un vol. in-8, 1721. On se le donne à Dublin, 1758, un autre vol. qui s'est ainsi que le précédent impr. à Londres dans la collect. des poètes anglais et deon celle d'Edimbourg en 1775. Goldsmith a écrit le *vie de Parnell* — Will. PARNELL, memb. du parlement, m. en 1830 à Castle Howard (Irlande), est aut. de quelq. broch. politiques.

PARNY (EVARISTE-DÉSIRÉ DESFORGES), chevalier puis vicomte de), surnommé à juste titre la *Tibulle français*, naquit à l'île-Bourbon en 1753. Envoyé en France à l'âge de neuf ans, il fit ses études au collège de Rennes, se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastiq., et voulut même entrer dans l'ordre de la Trappe. Mais bientôt ses idées changèrent entièrement; il embrassa la carrière militaire, et retourna à l'île-Bourbon au moyen d'un congé. Ce lui là qu'il connut cette Éléonore qui lui inspira ses *poésies élégiaques*, qui lui ont assuré une place dans les prem. rangs de notre littérature. Celles, ou, séparé de l'objet de ses vœux, il peint les regrets de l'amour après en avoir célébré les plaisirs, sont particulièrement des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Dans les tableaux, les fleurs, les déguisements de *Venus*, on reconnaît la même touche et la même grâce que dans les *Poésies élégiaques*. Mais l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'une faible copie de Voltaire, lorsque essaya d'être inspiré par les émotions de son âme, il ne se fut plus que par les idées de son siècle; le *Paradis perdu*, les *Galanteries de la Bible* et la *Guerre des Dieux*, figureront plus dans les fastes de notre révolut. que ceux de la littérature; ce dera, poème écarta même pendant quelque temps Parny de l'Institut; il y fut cependant reçu en 1803, et m. en 1816 d'une maladie de langueur. Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 5 vol. in-18, Paris, Didot, 1808; et Bruxelles, 1826, 2 vol. in-8. C'est à M. Boissonnade qu'est due la meilleure et la plus belle édition des *Oeuvres choisies de Parny*; cette édit. fait partie de la *Collection des classiques français*, pub. par Lefèvre, Paris, 1827, 1 vol. in-8, avec notes et portrait. Des *Poésies inédites de Parny* ont été pub. en 1826, 1 vol. in-18. M. Tasot a placé en tête de ce vol. une notice sur la vie et les ouv. de ce poète.

PARODI (FILIPPO), l'un des plus habiles sculpt. du 17^e S., né à Gènes vers 1740, m. dans la même ville en 1708. Ses princip. ouv. sont une statue de la *Vierge*, dans l'église de St-Charles, une autre de *St Jean-Bapt.*, et la porte du jardin du palais Brignole. — Ses fils DOMENICO et BATTISTA, ainsi que leur fils PALLERINO, se distinguèrent également dans la peinture et dans la sculpture.

PARONCY (CÉSAR) a trad. en italien le *Traité de Vénère* de Dufouilleux, Milan, 1615, in-8, et plus. autres ouv. français.

PAROY (JACQUES DE), l'un des meilleurs peint. sur verre, né à St-Pierre-sur-Ailier vers le fin du 16^e S., vécut 102 ans, et dessina, entre autres pour

une chapelle de l'église de St-Méry, le Jugement de Suzanne et les vitreaux du chœur.

PAROY (JEAN - PHILIPPE - GUY LEGENTIL, marquis de), né en 1750, m. à Paris en 1824, avait été colonel avant la révolution. On lui doit l'usage en France d'un procédé de stéréotypage, où les matrices formées par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caract. mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à l'aune, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il peignait avec agrément, et avait été de l'ancienne académie de peinture. Nous citerons de lui : *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, etc., Paris, impr. de Cossou, 1822, in-8. V. *Annuaire nécrologique*, par M. A. Mahul, année 1824, p. 245.

PARPERA (HYACINTHE), oratorien de Gênes au 17^e S., se passionna pour la théol. mystique, et composa sur les arcanes de cette doctrine des commentaires qui furent pub. à Gênes en 1682, in-4. On a en outre de lui : *Sanctus Catharinus Genuensis populus illustratus*, ib., 1684, in-4.

PARQUES (mythol.), divinités des enfers, chargées de filer la vie des hommes, sont au nombre de trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La première aidait à la naissance et tenait en main la quenouille; la seconde touchait le fuseau et la troisième coupait le fil.

PARR (CATHARINE), 6^e femme de Henri VIII, 1^{er} d'Angleterre, avait eu pour premier époux le baron Latimer, et trente-quatre jours après la m. du monarque, arrivée en janv. 1547, elle se maria à l'amiral Thomas de Seymour. Son aile pour le luthéranisme l'avait exposée, du vivant de son royal époux, à des grands dangers, que son adresse sut écarter. Elle m. en 1548 (V. HENRI VIII).

PARR (THOMAS), paysan de la plus grande frugalité et très-pauvre, né dans la province de Shropshire, se maria, dix-on, à l'âge de 220 ans, travailla à la campagne jusqu'à 134 ans, et m. à Londres chez le comte d'Arundel en 1635 à 152 ans 9 mois. — **Richard PARR**, théolog. angl., né dans le comté de Cork en 1617, m. en 1691, a pub. un recueil des *Lettres de l'archev. Usher*, précédé de la vie de ce prélat. — **William PARR**, gentilhomme gallois, zélé partisan de Marie Stuart, et défenseur ardent de la religion catholique, fut mis à m. en 1584 comme ayant conspiré contre la reine Elisabeth.

PARRADIN, V. PARADIN.

PARMIN, V. GOUTURES.

PARRENNIN (DOMINIQUE), jésuite, né en 1665, fut envoyé à l'âge de 33 ans, comme missionn. à la Chine, où il obtint un grand crédit auprès de l'emp. Khang-hi, qui fit les frais de ses funérailles à sa m., arrivée à Péking en 1741. C'est à lui que sont dues les cartes de l'empire de la Chine. On a impr. sa *Correspondance avec Mairan*, 1759, in-12. Le recueil de l'acad. de Beaunçon, t. 1^{er}, contient son éloge par le P. Renaud.

PARRHASIUS, l'un des plus célèbres peintres de l'antiquité, contemporain et rival de Zeuxis et de Timothée, vivait vers l'an 420 av. J.-C. On lui reproche d'avoir fait paraître toute sa vie une vanité qui ternit un peu la gloire qu'il s'était acquise par ses talents. Pline donne l'énumération de ses ouv., dans le 35^e livre de son *Hist. natur.* On cite comme les principaux le tableau allégorique du Peuple d'Athènes, et celui de Melagre et Atalante, achetés par Tibère 150,000 liv. de notre monnaie.

PARRHASIOS (AULUS-JARUS), grammair. ital., dont le nom véritable était Parvio, naquit à Cosenza en 1470, et se jouit pas d'une vie tranquille. Il eut plus, placen qu'il fut presque toujours forcé d'abandonner, et m. très-pauvre vers 1534. L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Parrhasios, est celui qui a pour titre : *de Rebus per epistolam qua-*

ritis, in-8, Paris, 1567, et Naples, 1592 s'il y explique avec érudition plusieurs passages des auteurs anciens, et jette un grand jour sur différents points de l'histoire.

PARROCEL (BARTHEL), peintre, né à Montbrison, m. à Brignoles en 1660, n'a rien laissé de bien remarquable, et eut à peine connu sans son fils dont l'article suit. — **Joseph PARROCEL**, le dernier des fils du précédent, n'avait encore à sa m. que 12 ans. Né à Brignoles en 1648, il montra de bonne heure du talent pour la peinture, et s'adonna principalement à représenter les batailles. Il fut employé dans ce genre par la cour de France, et m. en 1704, conseiller de l'acad. de peinture. On voit de lui au Louvre un *Passage du Rhin*, et un tabl. de bataille. Il a laissé en outre une suite de tr.-estimes de 58 grav. représentant des sujets tirés de la Vie de Jésus-Christ. — **PARROCEL (Charles)**, fils et élève du précédent, ancien profess. de l'acad. de peinture, né à Paris en 1688, m. en 1752, excella dans le même genre que son père, et fut choisi pour peindre les *Campagnes de Louis XV*. On a de lui une suite de dessins et de gravures (à l'eau-forte), représentant différentes attitudes de la cavalerie et de l'infanterie, gr. in-4. — **PIERRE et IGNACE**, vénéux et frères de Joseph Parrocel, se distinguèrent comme lui dans la peinture. Ignace travailla pour le prince Eugène dans le même genre que son oncle, et m. à Mons en 1722. L'ouv. le plus considéré de Pierre est l'*Hist. de Tobie* en 16 tableaux, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, et son chef-d'œuvre, un *Enfant Jésus couronnant la Vierge*; il m. âgé de 74 ans en 1739. — **Joseph-Ignace PARROCEL**, fils de Pierre et le dernier peintre de cette famille, m. vers la fin du règne de Louis XV, était membre de l'acad. de peint.

PARRY (RICHARD), théologien anglais, né à Londres en 1722, m. curé de Wicheampton, en 1780, a écrit dans son idiom. : *Sabbat des chrétiens aussi ancien que le monde*, 1753, in-4; *Disseration sur la prophétie de Daniel, des soixante-dix semaines*, 1764, in-8; *L'Harmonie des quatre évangélistes sur la résurrection de notre Seigneur*, 1765, in-4, etc.

PARS (ADRIEN), avant antiquaire, né à La Haye vers le milieu du 17^e S., mort ministre du saint évangile, dans un village sur le Rhin, a publié, outre quelques sermons et des explications sur quelques chapitres de l'évangile : *Catti aborigines Batavorum*, Leyde, 1697, in-8; réimpr. en 1715, par les soins de van der Schelling, sous le titre d'*Antiquités de Catric; Index Batavicus*, ib., 1701, in-4, etc.

PARSIN (JOACHIM), graveur, né à Utrecht en 1501, n'est fait connaître par les portraits des frères Crabert, qu'il grava vers 1528.

PARSONS (ROBERT), en latin Personius, jésuite anglais, né à Nether Stowry, dans le comté de Sommerset, en 1547, m. en 1610, avait été élevé dans la croyance protestante, qu'il quitta après quelques dégoûtements que lui avaient suscités des fautes d'inconduite. Il fut le premier missionnaire sorti du collège des Anglais, à Rome, où lui-même en avait obtenu l'érection. Cet établissement remplaça en 1579, avec l'agrément du saint-siège, l'hôpital qu'avait fondé la reine Marie dans la capitale du monde chrétien pour sa nation. Ne pouvant tenir d'éclaircir les ténébreuses intrigues qu'on dit avoir été armées par ce jésuite, dans ses missions en Angleterre et en Espagne, nous renvoyons, pour ces détails, aux *Mémoires de M^{rs} Géo* sur les jésuites, aux *Lettres du cardinal d'Osati*, etc. Nous ne citerons des nombreux ouvrages de R. Parsons que le *Christian Directory guiding men to their salvation*, livre plusieurs fois réimprimé et mis en langue moderne; sa 8^e édition est de 1782.

PARSONS (JACQUES), médecin et antiq. angl., membre de la société royale et de plusieurs autres

sociétés savantes, né à Barnstable en 1705, m. en 1770, excépta avec succès à Londres l'art des accouchemens, et a laissé, outre divers mémoires, dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *philos. Observ. on the analogy between the propagat. of animals and that of vegetables*, 1752, in-8, etc. — Un autre PARSONS (Mons), théologien et prédicateur anglais, né en 1716, m. en 1783, ministre de Byfield, a publié un *Choix de sermons*, 1773. — PARSONS (Abraham), voyageur et négociant anglais, m. à Livourne en 1785, a laissé une relation de ses courses, publiée sous le titre de *Voyages en Asie et en Afrique*, Londres, 1808, 1809, in-4. — Philippe PARSONS, théologien et littérateur anglais, né en 1729 à Dedham (comté d'Essex), m. en 1812, a laissé, entre autres ouvrages : *The inefficiency of Solitude*, poème, 1766, in-4; *Newmarket, or an Essay on the Turf; astronomical Doubts; Monuments and painted Glass in upwards of 100 churches, chiefly in the eastern part of Kent*, 1795, in-8.

PARTENO (BASTIEMONT), né à Brescia, professeur de belles-lettres à Rome au 15^e S., est auteur d'un discours (oraison) à la louange des plus savans hommes de Brescia, ses contemporains. Il a eu outre traduit l'*Histoire de Thucydide*, et les *Amours de Lucippe* et de Cléophante.

PARTENIO, V. MARCOLARI.

PARTENIUS (BERNARD), savant humaniste du 16^e S., dont on croit que le véritable nom étoit *Franchetini*, né à Spilimberg dans le Frioul, fonda dans sa patrie, pour les langues anciennes, une académie qui ne lui a pas survécu. Il professa ensuite les belles-lettres à Ancône, puis l'éloquence à Venise, où il mourut en 1589. Outre des commentaires sur les *Odes d'Horace*, on a de lui : un *Discours en faveur de la langue latine*; *Traité de l'imitation poétique*, en italien, Venise, 1560, trad. en lat. par l'auteur, 1565; trois livres de poésies latines, Venise, 1579.

PARTHAMASIRIS, prince de la race des Arsacides, roi d'Arménie, fils de Peorus, auquel il succéda, fut détrôné, et même mis à mort (comme il apparut d'après un passage de Fronton, nouvellement découvert par l'abbé Mat) par Trajan, qu'il avoit offensé par d'outrageuses propos à la face de l'armée romaine, et après s'être présenté devant lui comme supplice.

PARTHAMASPATES, prince arsacide, reconnu, l'an 115, pour roi des Parthes par ordre de Trajan, fut ensuite élu par le peuple. Hadrien lui donna alors le gouvernement d'un royaume que les anciens historiens ne nous ont point nommé.

PARTHENAY (ANNE de), femme savante et aimable, épousa le comte de Maréchal, et fut, par son esprit et ses talens, un des ornemens de la cour de René de France, duc de Ferrare et fille de Louis XII. Elle avoit embrassé les opinions de Calvin, et elle contribua à les répandre. — Catherine de PARTHENAY, nièce de la précédente, née en 1552, fut deux fois veuve, d'abord du baron de Pont-Quellervé, puis en secondes nocces de René, vicomte de Roben, prince de Léon. Elle étoit fort attachée au parti évangéliste, et inspira les mêmes sentimens à ses enfans. Elle et sa fille Anne déploierent un grand courage au siège de La Rochelle. Catherine m. en novembre 1631. Pendant le siège de La Rochelle, elle avoit fait jouer une tragédie de *Judith*, ainsi que d'autres pièces de théâtre. — Jean LAURENCE DE PARTHENAY, seigneur de Souabe et l'un des plus vaillans capitaines des huguenots, au Poitou, en 16^e S., oncle et frère des précédents, remplace le baron des Adrets dans le commandement de Lyon, et y soutint le siège contre le duc de Nemours, malgré la barbare menace que lui firent les catholiques d'égorger sous ses yeux sa femme et sa fille,

qui étoient tombées en leur pouvoir. Cet intrépide capitaine m. en 1566 à 54 ans. On a oublié les odieuses inculpations dont l'assassin du duc de Guise, Poltrot, avoit cherché à le noircir dans ses dépositions. — Emmanuel de PARTHENAY, annuaire de la duchesse de Berri, mort en 1761 à 65 ans, publia une traduction latine du *Discours de Bossuet sur l'histoire universelle*, sous le titre de *Commentarii universum complectentes historiam*, 1718, in-12. — V. DRANCHX.

PARTHÉNIENS, nom donné aux enfans issus à Sparte du commerce qu'eurent, pendant la longue guerre de Messénie, les femmes de la ville avec des jeunes gens que l'on y détacha de l'armée pour suppléer à l'absence des maris, et empêcher que l'état ne pérît faute de citoyens.

PARTHENIUS, de Nicée, poète du dernier siècle avant J.-C., fut fait prisonnier, comme nous l'apprend Suidas, dans la guerre contre Mithridate, et, ayant été amené à Rome, y obtint le libéreté en faveur de ses talens. Ce poète, que Tibère eut en honneur, et à qui Virgile et Ovide paraissent avoir fait quelques emprunts, avoit composé plusieurs ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu a paru pour la première fois à Bâle, avec une traduction latine de Jonas Cornerius, sous ce titre : *de amatoribus Affectionibus Liber*, 1531, in-8. Il a été plusieurs fois réimprimé et traduit. La meilleure édition est celle donnée à Göttingue par Heyne, 1798, in-8. Outre la traduction française de Jehan Fornier (v. ce nom), on en connaît une autre, ayant pour titre : *Affectiones seu diversis amans*, Paris, 1743, petit in-8. Fabricius a consacré, dans le t. 2 de sa *Bibliotheca græca*, p. 675 et suivantes, un curieux article à Parthenius, sur qui les curieux doivent consulter aussi la *lettre critique* de Bast à M. Boissonnade sur Antonius Liberalis, Paris, 1805, in-8.

PARTHÉNOPE (mythologie), l'une des sœurs, s'éprit d'un violent amour pour Ulysse, dont les dédains la portèrent à se précipiter dans la mer. Son corps fut repoussé sur le rivage d'Italie, vers l'endroit où l'on bâtit Naples, qui prit de là le nom de *Parthenope*.

PARTHES, peuple belliqueux de l'Asie, Sythiens d'origine, furent long-temps tributaires des Mèdes, des Perses et des rois de Syrie. Mais ils seconcrèrent le joug sous Antiochus-Théos, roi de Syrie, l'an 250 avant J.-C., ayant à leur tête Arsace, dont les descendans régnèrent sur eux sous le nom d'Arsacides. Sous ces princes, les Parthes formèrent l'empire le plus puissant de l'Asie, et furent continuellement en guerre avec les Romains, sans être jamais soumis. Après une existence de près de 500 ans, l'empire des Parthes fut détruit et soumis au nouveau royaume des Perses par Artaxerce 1^{er}, l'an 229 de J.-C.

PARTICIPATIO ou PARTICIPIACIO (ANGE), originaire d'Héraclée, défendit Vence contre les attaques de Pépin, et fut élu duc en 806. — Sous son fils, Justinien PARTICIPIATIO, les reliques de St Marc furent apportées à Venise. — ORSO PARTICIPIATIO, 2^e duc de cette famille en 912, est connu sous le nom de Badoero (v. ce nom).

PARTS (JACQUES des), V. DESPARTS.

PARUTÀ (PAUL), histor., surm. par ses contemporains le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, devint successif. historiographe de la république, sénateur, membre de l'administr. gén., gouvern. de Brescia, et, après avoir rempli div. missions diplomat., m. en 1598, procureur de St-Marc. Il a laissé, entre autres ouv. : *della Perfezione della vita polit.*, lib. III, Venise, 1579, 1580, 1599, 1650, in-4, trad. en angl. et en français; *Discorsi polit.*, en 2 livres, ibid., 1599, 1629, 1650, in-4; *Solitudine... di tutto il Corso della sua vita*, à la suite du précéd., une *Hist. de Venise*, en ital., 2 parties

in-4, ibid., 1605, 1645, 1703 et 1718, avec une *Relation de la guerre de Chypre. La Vie de Parin*, par Apostolo Zeno, a été mise en tête d'une nouv. édit. de la *Storia veneziana*, — Philippe PARUTA, antiq., né à Palerme vers la milieu du 16^e S., remplit long-temps la place importante de secrétaire du sénat de Palerme, et m. dans cette ville en 1639. Parmi ses ouvr., dont on trouvera le catalogue au t. 2, p. 173-76, de la *Biblioth. acacl. de Nongitore*, le plus connu a pour titre : la *Sicilia descritta con medaglie*, Palerme, 1612, in-fol., réimprimée à Rome en 1649 avec une suite par Lionardo Agostini. — PARUTA-TOMMASINI (Tommaso), év. de Ville-Neuve, dans l'Istrie, né à Venise en 1380, était d'abord entré dans l'ordre des frères prêcheurs. Il assista au concile de Constance, et m. dans sa patrie en 1436. On cite comme ses principaux env. : *Historia concilii Constantiensis*; *Sermones*; *Carmen de divinissimo corporis Christi sacramento*, etc. V. le t. 19, p. 577, de la *Raccolta* de Calogera, édit. de Venise, 1739, et le tom. 1, p. 450, des *Script. veneziani*, du même, édition de 1752.

PARY (ETIENNE-OLIVIER), né à Paris, m. en 1783, a donné : la *Guide des corps de marchands et des communautés des arts et métiers*, Paris, 1766, in-12.

PARYSATIS, reine de Persa, mère d'Artaxerxès-Mémon et de Cyrus-le-Jeune, favorisa l'ambition et la révolte de celui-ci contre son frère, et lorsqu'il eut été vaincu à la bataille de Cunaxa, elle empoisonna Statira, femme d'Artaxerxès, et s'abandonna à tous les excès de la vengeance. V. ARTAXERXES.

PAS ou PAAS (CHASPIN de), en latin *Paspinus*, dessinateur et graveur, élève de Coornhaert, né à Armoyde, en Zélande, vers 1536, travailla à Amsterdam, Cologne, Londres et Paris. Il grava toutes les histoires de la Bible et plus. portraits. — Ses fils CHASPIN, GUILLAUME et SIMON, se distinguèrent dans le même art, ainsi que MADELEINE et BARRE, leurs sœurs. — V. FREQUILLER.

PASCAL (ST). V. PASCAL.

PASCAL ou PASCHAL (PIERRE), né à Souverre en 1523, mort à Toulouse en 1563, parvint, avec quelque connaissance de la langue latine, à en imposer à des gens instruits, et à se faire passer pour savant. Il suivit le cardinal d'Armagnac à Rome; et, après l'assassinat de Jean de Mauléon, il fut chargé par la famille de la poursuite des auteurs du crime. Il le dénonça au sénat de Venise dans une *Harangue* qu'il se fit imprimer, Venise et Lyon, 1548, in-8 : s'est à peu près son seul titre authentique. De retour en France, il s'annonça comme devant continuer l'Éloge des savans, de Paul Jove, et écrivit l'histoire de France. Cela ne lui valut pas seulement beaucoup de protecteurs et d'amis, mais encore des pensions, qu'il reçut jusqu'à la mort de Henri II, après quoi, sa veine jaillie étant enfin découverte, il se senta pour échapper à de nombreux créanciers.

PASCAL (BLAISE), géomètre du prem. ordre, et l'un des plus illustres écriv. que la France ait produits, né à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623, fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui, pour se donner plus particulièrement à l'éducation du jeune homme, se démit d'une place de président à la cour des aides de Clermont. Le principal goût de celui-ci était pour les mathématiques; mais son père, préférant l'appliquer d'abord à l'étude des langues, lui défendit de travailler à la géométrie; néanmoins, sur une simple définition de cette science, Pascal parvint, dit-on, sans maître et sans aucun secours, à deviner, jusqu'à la 32^e, les propositions d'Euclide. Libre enfin d'étudier sa science favorite, le jeune homme, dès l'âge de 16 ans, pub. un *Traité des sections coniques*; à 19 il inventa la machine arithmétique; à 23 il exécuta les expériences de Torricelli sur le vide, et

quelques années après, 1649, il pub. à Paris, in-4, la solution d'un problème proposé par le P. Marin, et que n'avaient pu résoudre les premiers mathém. du temps. Les études précoces et soutenuelles de Pascal avaient considérablement altéré sa santé; et, sa piété augmentant tous les jours avec sa science, il se retira à Port-Royal-des-Champs. Au milieu des pieux solitaires qui habitaient ce désert, il s'appliqua à méditer sur l'Écrit-St. Ce fut aussi dans cette retraite qu'il écrivit ces fameuses *Lettres provinciales*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature, que les jésuites eurent le crédit de faire condamner. Les 18 lettres qui composent ce recueil parurent successivement, in-4, depuis le mois de janv. 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suiv. Cependant la santé de l'auteur s'altérait de plus en plus, et sans que son génie perdît en souffrir (les *Lettres provinciales* et les *Solutions des problèmes de la roulette*, de 1658, en sont la preuve), sa tête était dérangée. Un accident terrible, qui lui était arrivé au port de Neuilly en 1654, avait augmenté de beaucoup ce dérangement; et toujours de plus en plus souffrant, Pascal m. à Paris le 19 août 1662, âgé de 39 ans à mois. Outre ce que nous avons cité, on a de lui : *Pensées sur la religion*, Paris, 1715, in-12; on ne doit aucune confiance à l'édition de Condorcet, avec des notes et un éloge, Londres, 1776, in-8; *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques écrits pour les curés de Paris. Les édit. les plus estimées des *Lettres provinciales* sont celles de Cologne, 1684, en 4 langues, et 1657, in-12, en français; d'Amst., 1769, 4 vol. in-12, notes du Wendrock; et de Paris, 1754, 4 vol. in-12, avec un *discours préliminaire* de Rondet. Le premier édit. complète de Pascal a été publiée par Bossut, Paris, 1779, 5 v. in-8. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Périer, a mis en tête des *Pensées sur la religion* une *vie* de son frère peu estimée.

PASCAL (JEAN-BENOÎT), littér., né à Paris en 1725, mort vers l'an 1800, ne nous est connu que par les ouvr. suiv. : *Officia divina pro variis aetate temporibus*, etc., 1773, in-12; *Officia S. Pietatis exercitia ex variis scriptura locis desumpta*, 1776, in-12. C'est lui qui a rassemblé les Textes de la Bible et de l'imitat. cités dans l'Année spirituelle, 1767, in-12. — PASCAL (Philippe), jurisconsulte, né à Cocagne dans le 17^e S., juge de la vicairie en 1612, conseiller en 1625, a publié de *Firibus patris potestatis*, Naples, 1618, in-fol., et 1627 avec des additons. — Valentin PASCAL, secrét. du cardinal Montalié, a écrit dans le 17^e S. plus. ouvr., tels que : *De rebus Marchicis*; *De Italia fluminibus*, etc.

PASCAL-VAILLONGUE (JOSEPH-SECRET), général de brigade, né en 1763 à Stuve (départ. du Gard), passa du génie des ponts-et-chaussées dans le génie militaire, et fit les campagnes du Nord et d'Italie. Fait prison. à la jonction d'Aboukir, dans la guerre d'Egypte, il fut livré aux Turcs, et resta quelques années dans les prisons de Constantinople. De retour en France, il servit encore en Allem. et en Italie, et fut tué au siège de Gênes, où il commandait le génie, en 1806. Il cultivait aussi la poésie, pub. plus. *relations d'événem. contemporains*, et fut le principal rédact. du *Mémorial topograph. et milit.*, qui resta de paroltre après sa m., et qui se forme que 5 cahiers in-8.

PASCH (GROGAT), prof. à l'univ. de Kiel et philologue distingué, né à Dantsig en 1661, mort en 1707, a laissé, outre plus. thèses, quelq. ouvr., tels que : *Tractatus de novis inventis quorum accuratio cultus faciem praeulit antiquitas*, Leipzig, 1700, in-4, et *De variis modis moralia tradendi*, Kiel, 1707, in-4. — Un autre PASCH (Jean), né à Ratzeburg, dans le comté de Lauemburg, professa la philos. à Rostock, et m. à l'hôpital de Hambourg en 1709. Ce qu'il a laissé de plus remarqu.

est son *Gynaecium doctum, seu de Fœminis eruditiss.* Wittenberg, 1686, in-4.

PASCH (JEAN), peintre suédois, né en 1706, étudia son art en Hollande, en France et en Italie, se fit deux ses voyages en colport. précieuse de tableaux et de dessins, fut chargé de peindre le plafond de la chapelle du roi au palais de Stockholm, et m. en 1769, laissant un certain nombre de paysages, de marines et de tableaux de fleurs. — Lauréat PASCH, autre peintre suédois, se distingua dans le portrait. — Sa fille ULRIKE-FÉLIX, née en 1735, morte en 1796, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture.

PASCHAL, antipape et contendant de Théodore après la mort de Conon (888), étant archidiacre de Rome lorsqu'il tenta d'usurper le St-siège par la protect. de l'exarque de Ravenne. L'élect. de Sergius mit fin aux prétentions obstinées de cet intrus.

PASCHAL (St), en latin *Paschasius*, souver. pontife, né à Rome, ent d'abord sous Léon III le direct, du monastère de St-Etienne, près St-Pierre. Choisi pour succéder à Etienne IV en 877, il envoya en France des légats chargés de présents pour l'empereur Louis-le-Debonnaire, et ce prince leur donna en échange pour le St-père la confirmation des dotations de Pépin et de Charlemagne, y ajoutant celle des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Ce fut ce pontife qui couronna Lothaire, empereur, l'an 823; peu de temps après, deux partriars de ce prince, Théodore, primicier de l'église romaine, et son gendre Léon, nonacletaire, furent tués dans le palais de Lustran. On soupçonna le pape d'avoir ordonné ou conseillé ces meurtres, et ce fut en vain que les fils de l'emp. se rendirent à Rome pour élucider le fait; Paschal protesta par serment de son innocence, mais refusa de livrer les assassins sous le prétexte qu'ils étaient de la famille de St-Pierre, et alléguant d'ailleurs pour leur justification qu'ils n'avaient commis ce meurtre que pour punir Théodore et Léon d'un crime de lèse-majesté. Après un pontificat de 7 ans 3 mois et 17 jours, pendant lequel il avait réparé ou orné quantité d'églises ou de monastères, et établi une maison de refuge à Rome pour les Grecs qu'y faisait affluer la persécution des iconoclastes en Orient, Paschal m. le 11 mai 824, et eut Eugène II pour successeur. L'église romaine honore la mémoire de St-Paschal le 13 mai.

PASCHAL II (RAINIERI, pape sous le nom de), aussens. d'Urbain II, naquit à Bède, en Toscane, et fut d'abord, comme relig. de Cluni, chargé des affaires du son ordre auprès de Grégoire VII, qui, après l'avoir décoré de la pourpre, le fit abbé de St-Paul extra muros. Devenu souverain-pontife en 1099, il eut beaucoup à débattre sur le sujet des investitures avec Henri I^{er}, roi d'Angleterre, l'emp. Henri IV et Henri V. Ce dern. le fit emprisonner sur son refus de le couronner. Cette violence n'est pas la seule traversée qu'il éprouvât Paschal II dans le cours de son pontificat; il eut à combattre un antipape (v. BOVARDIN) et plusieurs rebelles. Il m. en 1118, après avoir occupé le St-siège pendant 18 ans, 5 mois et 5 jours, et eut Gélase II pour successeur. Il resta de lui plusieurs lettres, deux autres assez importantes pour l'hist. ecclésiast. de cette époque. V. la t. 15, p. 23, de la Collect. des hist. de France.

PASCHAL III (Gui de Crème, anti pape, sous le nom de). V. ALEXANDRE III.

PASCHAL (CHARLES PASQUALI, plus connu sous le nom de), en latin *Paschalius*, né en 1547 à Coni, en Piémont, fut chargé de plus. ambassades, rempli dans l'intérieur du royaume div. emplois honorables, et m. en 1625 dans son château de Quenza, près d'Abbeville, avec les titres de vicomte, conseiller-d'état et ambassadeur. près les Liégeois grises. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouvr. dont on peut voir la liste complète dans le t. 17 des

Mém. de Nicéron et dans les *Scritti piemontesi* de Fr.-Agost. della Chiesa. Les principaux sont: *Vite Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12, et dans les *Vite selectæ*, Breslau, 1711, in-8, trad. en franç. (par Gui du Faur), Paris, 1617, in-12; *De optimo genere electionis tractatus*, Rouen, 1595, in-12; Paris, 1601, in-8; *Legatus*, Rouen, 1598, in-8; Leyde, Elsevier, 1645, in-12; la publication de l'ouv. intitulé *L'Ambassadeur* de J. Hotman, que Paschal prétendait n'être qu'un extrait de son livre, engagea ce dernier dans une querelle avec le négociant. franç.; *Legatio Rhœtica, sive Relatio*, etc., Paris, 1620, in-8; *Corona, opus X lib. distinctum*, ibid., 1610, in-4; Leyde, 1671 et 1681, in-8; *veritatum et utilium Definitiones*, in-8, ibid., 1615; Genève, 1520.

PASCHAL (FRANÇOISE), né à Lyon, à ce qu'on croit, vers 1630, a laissé quelq. pièces de théâtre, tragi-comiques et comiques, qui ont paru à Lyon de 1655 à 1661, et parmi lesquelles nous citons: *Agathonphile, martyr*, tragi-comédie, 1655, in-8, et *Endymion*, idem, 1657, in-8. On a d'elle des *Noëls*, franç. et bourguignons, Dijon, 1723, in-12. — Michel-Jean PASCHAT, en latin *Paschalis*, méd. espagnol du 16^e S., né à Valence, étudia dans sa patrie, puis à Montpellier sous Jacques Fancon. Outre une traduct. espagnole du traité de Jean de Vigo sur la chirurgie (Valence, 1548; Saragossa, 1581, in-fol.), et un petit traité *De morbo gallico*, imp. dans le t. 2 de la Collect. pub. à Venise, on a de lui: *Proxime medica, sive Methodus curandi*, in-8, Valence, 1555; Lyon, 1585, 1602 et 1664. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PASCHAL ou PASQUALI, de Suess, près de Capoue, méd. du 16^e S., et également aut. d'un traité sur la maladie vénérienne ayant pour titre: *Liber de morbo quodam composito, qui vulgo apud nos gallicus appellatur*, Naples, 1534, in-4, réimprimé dans le t. 1^{er} de la Collection de Venise.

PASCHASE — RATBERT, V. RADBERT (Paschase).

PASCHASE-DE-SAINT-JEAN (la P.), en latin *Paschalius*, carme déchaussé, né en France en 1637, m. à Bude, en 1692, professa les belles-lett. et la poésie latine en Bavière et dans la Tyrol, et nous a laissé un ouv. fort sérieux sur les règles générales de la versificat. lat., il est intitulé: *Poetis artificiosa*, Wurtzbourg, 1668, in-12, avec des figures non moins curieuses que le texte. — V. CALVETIN.

PASCHETTI (BARTHELEMY), méd. du 16^e S., né à Vérone, a laissé: *de Distillatione, cathorho vulgò dictâ*, etc., Venise, 1615, in-4; *Dialogo delle Bellezze di Genova*, etc.; *Annales de Gènes* de 1528 à 1550, traduites en italien du latin de Bonfadio.

PASCHIUUS, V. PASCH.

PASCOLI (GABRIEL), littérat., né à Ravenne, m. au commencement du 17^e S., fut chanoine régulier de Saint-Jean-de-Lustran, professa la théologie, et obtint quelques succès comme prédicateur. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux sont: *la Pasceca do pazzin degli nomai a donne di corte inamemorati, ovvero il cortigiano disparato*, Venise, 1592; *Judicium Paridis*, etc., Plaisance, 1603.

PASCOLI (LÉON), biographe et littérateur, né à Pérouse en 1674, se fixa à Rome et y m. en 1744. On a de lui: *Vite de' pittori, scultori, ed architetti moderni*, Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4; *Vite de' pittori, scultori ed architetti perugini*, ib., 1732, in-4; *Trattato politico in cui si fanno diversi progetti*, etc., Cologno (Pérouse), 1733, in-4; *il Treceva navigato a navigabile*, etc., ibid., 1744, in-4; et quelq. pamphlets littéraires peu remarquables. — Alexandre PASCOLI, frère du précédent, méd. et anatomiste, né à Pérouse en 1669, professa l'anatomie à Rome, et y m. en 1757. Ses ouvr. ont été recueillis en 2 vol. in-4, Venise, 1741 et 1757; ils n'offrent guère qu'une compil.

des écrits de Borelli, Malpighi, Bellini, Redi, Bartholin et Vieussens. Le plus important des ouv. qui composent ce rec. a pour titre : *il Corpo umano, a breve storia dove con nuovo metodo, si descrivono tutti gli organi suoi*, Pérouse, 1700, in-4, Venise, 1712, 1737, 3 vol. in-8, trad. en lat., Rome, 1738, 3 v. in-8; ib., 1738, et Venise, 1735, in-4. Son tr. *del Moto* avait paru à Rome en 1723, in-4.

PASI (FRANÇOIS), jésuite, né à Rome en 1551, se consacra aux missions, prêcha avec succès l'évangile dans le Japon, et m. à Macao en 1612. On a de lui : *Annua littera de Sinit*, 1583; *Annua litt. ex Japonis*, 1598; — cum adjuncta narratione mortis Taicuzama imperat. Japonia, Rome, 1601; *annua Littera anni 1601, et sequentium usque ad annum 1606*, Rome, 1608, Lyon, 1609.

PASINELLI (LORENZO), peintre d'histoire, né à Bologne en 1629, mort à Parme en 1700, se distingue par une manière pleine de feu et une grande nouveauté d'idées; on lui reproche un peu trop d'effection, en ce qui tient à la représentation des étoffes et au luxe des vêtements et des accessoires. On cite particulièrement parmi ses compositions : *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*; *la Descente du fils de Dieu dans les limbes*, et *l'Histoire de Coriolan*. Il a gravé à l'eau-forte, d'après lui-même, *le Martyre de plus saints*, gr. in-fol.; *la Prédication de St Jean-Baptiste*, et d'après le Pérugin, *les Noces de Jacob et de Rachel*.

PASINI (LOUIS), méd. ital. du 16^e S., né à Padoue, m. en 1557 dans sa patrie où il professait la philosophie et la médecine, a laissé les ouv. suiv. : un traité de *Pestilentia patavina anni 1555*, Padoue, 1556, in-8; *Liber in quo de thermis patavinis ac quibusdam balneis Italia tractatur*, inséré dans la collection intitulée : *de Balneis omnia que extant*, Venise, 1553, in-fol. — PASINI (Antoine), médecin, né à Vérone dans le 16^e S., est auteur des *Annotationes et emendationes, nella traduzione d'Andrea Mattioli de F. libri della materia medicinale di Dioscoride*, Bergame, 1591, et 1608, in-4.

PASINI (JOSEPH), hébreuxant, né à Turin en 1690, embrassa l'état ecclésiastique, se livra de bonne heure à l'étude de l'hébreu, devint bibliothécaire de l'université de sa patrie, obtint le titre de conseiller du roi, fut pourvu de l'abbaye de Monte-Cassino, et m. vers 1770. On a de lui : *de Principiis biblicorum linguarum et versionibus*, Padoue, 1716, in-8; *Dissertationes selectae in Pentateuchum*, 1722, in-4; *grammaticae lingua sancto-Isidori*, Padoue, 1730, 1756; *Vocabolario italiano-latino*, Turin, 1737, 2 vol. in-4; *Storia del Nuovo-Testamento etc.*, Turin, 1749; et Venise, 1751; *Codices manuscriptorum biblicorum regie Tauromensis Athenaei per linguas digesti*, Turin, 1749, 2 vol. in-fol.

PASIPHAE (myth.), fille d'Apollon et de la nymphe Perside, et femme de Minos, donna le jour, par un monstrueux adultère, au Minotaure que le roi de Crète enfermés dans un labyrinthe pour mettre fin à ses ravages (v. TULACE). Pasiphaë avait eu de son époux, Androgée, Adrienne et Phédre.

PASITELES, sculpteur grec qu'on a quelquefois confondu avec Praxitèle, vint s'établir à Rome après la guerre de Macédoine, et fit en ivroire le statue de Jupiter, pour lo prem. temple élevé en marbre, à Rome, sous Metellus lo Macédonique. Il m. déchiré par une panthère au moment où il s'étudiait à modeler un lion. Il avait écrit un ouvrage en 5 liv. sur les plus beaux monuments connus de son temps. Cet ouv. ne nous est pas parvenu.

PASOLINI (D. SÉRAPHE), biographe, chanoine de St-Jean-de-Latran, né à Ravenne en 1649, professa la philosophie et la théologie dans cette ville, et y m. en 1715, après avoir publié les ouv. suivans : *Relazione della madonna greca de' Canonici portuensi di Ravenna*, Ravenna, 1676, in-12; *Lustri Ravennati dall' anno 600 dopo l'universale*

diluvio sino al 1713, etc., Bologne et Foul, de 1678 à 1713, 7 parties in-4; *L'omini illustri di Ravenna antica, ed altri degni professori di lettere ad armi*, etc., Bologne, 1703, et quelques thèses de philosophie, peu remarquables.

PASOR (GEORG), savant philologue, né en 1570, à Herborn (dans le comté de Nassau), devint, à l'âge de 27 ans, professeur de théologie et d'hébreu à l'université de la même ville, fut appelé en 1636 à Franeker pour y professer la langue grecque, et y m. en 1637. On a de lui, outre l'*Oraison funèbre de J. Pasator*, en lat., Herborn 1625, in-4, les autres écrits suiv., publiés par son fils Mathias : *Manuale graecarum vocum Novi-Testamenti, deque graecis N.-T. accentibus*, Syllabus, sive *Idea omnium Nov.-Testam. dictionum seu dialectarum*; *Grammatica graeca Nov.-Testamenti in tres libros distributa*; *Lexicon graecolat. in Nov.-Testam.*, Amsterdam, 1675, in-8. On lui doit enc. un *Index* fort utile, impr. plusieurs fois à la suite des poésies d'Hésiode. — Mathias PASOR, fils du précéd., né à Herborn en 1599, professa d'abord les mathém. à l'université d'Heidelberg, passa ensuite en Angleterre, obtint une chaire de langues orientales à Oxford, et vint ensuite à Groningue pour y professer successivement la philosophie, les mathém. et la théologie. Il m. dans cette ville en 1658. On n'a de lui que quelq. thèses; mais il fut, comme nous l'avons dit, l'éditeur du plus. des ouv. de son père. On a publié à Groningue lo *Journal de la vie de Math. Pasor* (1658, in-4), trouvé parmi ses papiers après sa mort.

PASCALI (CHARLES). V. PASCAL.

PASQUALIGUS (ZACHARIE), religieux théatin, né à Vérone vers le milieu du 17^e S., a donné *Praxis jejunii*, Gènes, 1655, in-fol.; et un *Traité moral sur la castration*.

PASQUALINUS (PONRÉ), chanoine de Ste-Marie-Majeure, a publié un *Index vocum* sur les *Métamorphoses d'Ovide*, Rome, 1616, in-8.

PASQUALIS. V. PASCAL et MARTINES.

PASQUIER (ETIENNE), célèbre jurisconsulte et écrivain du 16^e S., né à Paris en 1529, fut destiné dès l'enfance, par ses parens, à suivre la carrière du barreau, reçut les prem. leçons de droit du fameux Cojas à Toulouse, et se rendit ensuite à Bologne, où il étudia sous Mercurius Socin. Il fut reçu avocat dans sa ville natale en 1549, resta plusieurs années sans être connu, et, dans cet intervalle, se livra avec un nouveau zèle à la culture des lettres, qu'il avait constamment aimées. A force de constance, il commençait à se faire remarquer au barreau, lorsqu'il publia les premiers livres d'un ouvrage intitulé *Recherches sur la France*, un dialogue intitulé *Le Pour et le Contre*, et des dissertations sur l'amour, sous le titre de *Monophiles*. Ces écrits, surtout les *Recherches*, eurent un grand succès, et acquirent à leur auteur une réputation parmi ceux de sa profession. Mais ce fut en 1564 seulement qu'une circonstance fortuite devint le source de la fortune et la cause de la juste renommée de Pasquier. Les jésuites, ayant demandé à faire partie de l'université de Paris, venaient d'être conduits par ce corps enseignant. Sur leur pouvoir en parlement, l'affaire fut mise en instance; et Pasquier, bien que n'étant pas au nombre des avocats ordinaires de l'université, fut chargé de plaider sa cause, et s'acquitta de cette mission avec un éclat extraordinaire. Il chercha à prouver que les jésuites avaient d'autres intérêts que ceux de la France, et s'appliqua à démontrer que de leur institut il ne peut résulter que corruption de la religion, et trouble chez les peuples. Lo parlement ne prononça pas, appointa seulement la cause, et laissa les parties en l'état; mais Pasquier se trouve porté par cette plaidoirie au premier rang des avocats, et fut dès-lors em-

placé dans les procès les plus célèbres. En 1579, il suivit la commission du parlement, qui alla tenir les grands jours à Poitiers, et y séjourna quelques années. En 1585, il fut nommé, par Henri III, avocat-général à la chambre des comptes. Député aux états-généraux en 1588, il fut témoin à Blois de l'assassinat du duc de Guise, et il en fait, dans plusieurs des lettres qui nous restent de lui, un récit exact et impartial. Après la dissolution des états, il ne quitta point le roi, et le suivit à Tours. Deux ans après la reddition de Paris au roi Henri IV, Pasquier fit paraître la suite de ses *Recherches sur la France*, y inséra son plaidoyer contre les jésuites, et y ajouta de nouvelles attaques. Il s'ensuivit une vive polémique entre les pères et leur éloquent adversaire. Celui-ci m. en 1615. Douze ans avant, il s'était démis de sa charge d'avocat-général en faveur de son fils aîné, Théodore Pasquier. Ses ouvrages, après avoir été publiés successivement de son vivant ou peu après sa mort, furent réunis en 1723 en 2 vol. in-fol., imprimés à Trévoux. Dans cette édition, qualifiée de complète, on ne trouve ni les *Ordonnances d'amour* (le Mans, 1564, in-8), ni le *manifeste* après le procès de l'assassin Barrière (v. ce nom), ni le *Catholicisme des jésuites* (inséré dans un *Recueil de pièces historiques et curieuses*, Delft, 1717, 3 vol. in-12). On a joint aux œuvres d'Etienne Pasquier les lettres de Nicolas, l'un de ses fils.

PASQUIN, tronc d'une statue en marbre, où l'on étanche à Rome toutes sortes de pamphlets et d'épigrammes, que l'on appelle de son nom *pasquinades*.

PASSAROTTI ou PASSEROTTI (BASTIEN-LENT), peintre, né à Bologne au commencement du 16^e S., élève de Jacopo Vignola, fut rival des Carraches, et se distingua également dans l'histoire et le portrait. On cite de lui : la *Décollation de Saint Paul à Rome aux trois Fontaines*; la *Vierge entourée de saints*, dans l'église de St-Jacques de Bologne; un *Tyrie*, et la *suite des portraits de la famille Legnani*. — Ses nombreux enfans cultivèrent aussi la peinture; et Tiburzio PASSAROTTI, mort en 1612, montra un véritable talent dans le tableau du *Martyre de Sainte-Catherine*.

PASSAVANT (CLAUDE), médecin suisse, né en 1709 à Bâle, étudia dans cette ville, puis à Neuchâtel, devint conseiller et médecin du margrave de Bade-Durlach, et m. en 1778. Il a publié : *Dissertatio de insensibili perspirat. sanctorum et structura cutis*, Bâle, 1733, in-4; *Theses anatomico-botanicae*, ibid., 1733, in-4; *Theses hist. de observ. religionis Romanorum atque Græcorum*, ibid., 1737, in-4; et *Specimen rhetoricum*, ibid., 1741, in-4.

PASSAVANTE (JACQUES), dominicain, né à Florence, m. en 1387, se fit un nom en Italie par son ouvrage le *Specchio della vera penitenza*, imprimé pour la première fois en 1495. La meilleure et dernière édition est de Florence, 1725, in-4.

PASSE, V. PAS (Gaspard de).

PASSEMENT (CLAUDE-JEAN), ingénieur du roi, né à Paris en 1702, après avoir reçu une éducation soignée s'était vu forcé, pour vivre, de s'établir marchand mercier. Des l'enthousiasme il avait montré un goût décidé pour les hautes études, et particulièrement pour l'astronomie. Pour se livrer tout entier à ce penchant, il abandonna à sa femme le soin de son négoce, et, au bout de quelques années, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages dignes d'une attention particulière, tels que la *pendule astronomique* qu'il présente à Louis XV; un grand miroir ardent de glace et deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. En 1765, il présente au roi Louis XV un *Plan en relief*, et son *Mémoire contenant des moyens simples pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Ce savant et habile mécanicien mourut en

1769, après avoir obtenu, comme récompense de ses travaux, une pension de 1,000 fr. et un logement au Louvre. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4; *Description et Usage des télescopes*, etc., in-12. Son *Éloge historique* a été publié par M. Sue le jeune (son gendre), 1778, in-8.

PASSERA (FÉLIX), capucin et empirique de Bergame dans le 17^e S., est principalement connu par le recueil intitulé : *il nuovo Tesoro degli arcani farmaceutici, galenici, chimici e spagirici*, Venise, 1683, 1689, in-fol. — Un autre PASSERA (Jean-Pierre), aussi de Bergame, avait publié : *de Causis mortis in vulneribus capitis*, etc., Bergame, 1590, in-4.

PASSERANI (ALBERT RADICATI, comte de), seigneur picémontais, attaché au service du roi Victor-Amédée II, prit parti pour son maître dans ses démêlés avec la cour de Rome, fut condamné par l'inquisition, et réduit à se réfugier en Angleterre, puis en France, et enfin en Hollande, où l'on croit qu'il mourut. Il avait publié en 1736, à Rotterdam, un recueil de ses pamphlets sous le titre de *Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc. On prétend que cet esprit fort rétracta dans la suite, devant les ministres du culte réformé, les sarcasmes qu'il n'avait pas non plus ménagés contre cette croyance religieuse. Ce qui est plus certain, c'est qu'il institua les pauvres ses héritiers. On conçoit qu'un tel homme n'a pu manquer d'ennemis. Les curieux trouveront plus de détails sur ses aventures dans le récit qu'il en a fait lui-même en tête de son *Recueil de Rotterdam*.

PASSERAT (JEAN), poète, né à Troyes en 1534, étudia le droit sous Cujas, mais surtout s'appliqua à la littérature; et il obtint à Paris, en 1572, la place de professeur d'éloquence au collège royal, vacante par la mort de Ramus. Ses leçons furent interrompues par les troubles de la ligue, et reprises à la rentrée de Henri IV. Passerat m. en 1602. Il fit des vers latins et français, et composa une partie de ceux que l'on trouve dans la *Satire Menippée*, Raisbonne, 1709, 3 vol. in-8. On a en outre de lui : de *litterarum inter se Cognatione ac Permutatione*, Paris, 1606, in-8; *Orationes et Praefationes*, 1606 et 1637, in-8; des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Propertius, Paris, 1608, in-fol.; une traduction de *la Bibliothèque d'Apollodore*, 1604, in-8; *Kalendaria januarum et varia quædam Poemata*, 1603, 1606; *Recueil des œuvres poétiques de Passerat*, Paris, 1597; in-8, ibid., 1603, in-8. — Un autre PASSERAT (François), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a donné un recueil d'*Œuvres dédiées à S. A. E. de Bavière*, La Haye, 1695, in-12.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), poète et peintre médiocre, né en 1610, mort à Rome en 1679, cultivait les belles-lettres lorsque, vers l'an 1635, il fit la connaissance du Dominiquin, dont les avis le décidèrent à s'appliquer à la peinture. Il ne réussit guère qu'à connaître la théorie de cet art; ce qui ne l'empêcha pas de devenir prince de l'Académie de St-Luc. Cet artiste, que l'on recherche de son temps pour ses belles manières et son caprice, ne dut guère le souvenir qu'on a conservé de lui qu'à un ouvrage qu'il laissa MS., et qui, pris de bout après sa mort, parut, par les soins de Bottari, sous le titre de *Vite de Pittori, Scultori ed Architetti che hanno lavorato in Roma, mortu dal 1641, fino al 1673*, Rome, 1772, in-4. — Jos. PASSEAT, son neveu, né à Rome en 1653, reçut les leçons de Carlo Maratti, et m. à Rome en 1715, après s'être fait un nom par les belles fresques qui décorent les voûtes de St-Nicolas in Arcione, de St-Marie in Campitelli, ainsi que le salon de l'Aurora à la ville Corsini. Parmi ses tableaux, on distingue le *Jugement dernier*, qu'il

peignit à Pesaro, et son *Moisé portant les tables de la loi*, dans la Chiesa nuova à Rome.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), savant antiquaire, né en 1694 à Farnese (campagne de Rome), d'une ancienne famille de Pesaro, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, faisant ses délassemens de l'étude de la numismatique et de l'architectare; et, devenu veuf après douze années d'une heureuse union, il entra dans les ordres, devint successivement vicaire-général de Pesaro, auditeur de Rote, puis protonotaire apostolique, et m. en 1780 avec les titres d'antiquaire du grand-duc de Toscane, de membre associé de l'académie d'Olmuto, de la société royale de Londres, etc. Entre autres ouvrages, dont on trouvera la longue énumération à la suite de sa vie par Oliv. Degli Abbat. (Pesaro, 1780, in-4, sous le titre de *Memoria dell' auditor Giambatt. Passeri, etc.*), on cite de lui : *Lucerna fides musci Passeri, cum animalibus*, Pesaro, 1789-93-94, 3 vol. in-fol., publi. aux frais de l'académie de Pesaro; *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pétrasque*, en italien, Bologne, 1775; *Pictura Etruscorum in vasculis*, etc., Rome, 1767-1775, 3 vol. in-fol., avec 300 pl.; *Dissertation sur des monumens antiques dans les journaux d'Hadrie*, le 2^e et 3^e vol. du *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum*, Florence, 1750; et le 4^e du *Thesaurus dyptichorum consularium*; enfin *novus Thesaurus gemmarum veterum et insignioribus dactylotheis selectorum cum explicat.*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol.

PASSERINI (PIERRE-MARIE), religieux de l'ordre des frères-prêcheurs, et l'un des plus savans canonistes du 16^e S., né à Setola, dans le Modénois, en 1597, m. au couvent de la Minerve, à Rome, en 1677, après avoir été successivement inquisiteur de Bologne, et procureur-général de son ordre, a laissé un certain nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans les *Script. ord. prædicat.* II, 674, et dans la *Biblioth. modenensis*, t. 4, p. 65, etc. Nous nous bornerons à citer les suivans : de *electione canonica Tractatus*, Rome, 1663; *Collogia*, 1693; de *hominum statibus et officiis Inspect. morales*, Rome, 1665, et *Linques*, 1732, 3 tom. in-fol.; *Comment. in I, II, III et IV lib. decretal.*, Rome, 1667, 4 vol. in-fol.; de *electione summi pontificis*, ibid., 1670; de *Indulgentiis*, ibid., 1672, etc.

PASSERONI (JEAN-CHARLES), ecclésiastique, et poète ital., dont le caractère jovial, barlesq. même, forme un singulier contraste avec l'austérité et la réserve qu'il s'imposait toujours comme règle de conduite, naquit en 1713 à Lantosa, village du comté de Nice. Ce fut à Milan qu'il reçut les élémens de l'instruct., et il regarda comme sa patrie cette ville qui s'honore aussi de le compter au nombre de sesiens. Il revint s'y fixer après avoir accompagné à Rome et à Cologne le nonce Lucini, qui lui offrit en vain de lui ouvrir le voie des hauts emplois. Après avoir passé dans cette ville, au sein d'une humble médiocrité, de longues années toutes remplies par les joissances de l'étude et de l'amitié qu'il préférait à la fortune et aux distinct., il y m. en 1802, à l'âge de 89 ans, décoré du titre de membre de l'institut des sciences, lettres et arts de la république cisalpine. On mettrait sa veillesse à l'épreuve des besoins, les honneurs de cette place lui fourniraient les moyens de soulager les pauvres, dont lui-même avait connu toutes les privations sans presque les ressentir. Lesouvr. de ce poète éminemment original et gai sont : le *Cicerone*, poème in *ottava rima*, Venise, 1750, 2 vol. in-8; Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin, 1774, 6 vol. in-12; *Traduzione di alcuni epigrammi greci*, Milan, 1780-94, 9 part. in-8; *Favole Esopiane*, ib., 1785, 6 vol. in-12.

PASSEROTTI (GABRIEL), V. PASSAROTTI.

PASSOROTTI (HIPOLYTE), jeune dame de Bologne, d'une rare beauté, éposonna son mari, et fut décapitée avec son amant, nommé Louis, le 3 janv. 1587. Ses charmes, le courage qu'elle déploya sur l'échafaud, furent célébrés par les poètes de ce temps, et un impér. à Bologne, la même année, in-4, dans rec. de pièces de vers sur ce sujet; l'un d'eux, dédié au Tasse, valut à son aut. (Alex. Benacci), une lettre de félicitation du gr. poète; elle se trouve dans presque toutes les édit. de ses œuvres.

PASSEWAND-OGIOU, V. PASSEWAN.

PASSI ou DEL PASSO (JOSEPH), moine camaldule, humaniste et poète, né à Ravenne en 1569, m. en 1620 à Venise, membre de pl. acad., s'est fait connaître par un certain nombre d'opuscules, au nombre desquels on distingue : *i Difetti denezia*, Venise, 1598, 1599, 1600 et 1618; *Trattato dello stato mortale*, ib., 1602, 1610; en lat., 1613; la *Mostruosa fucina delle tordezze degli uomini*, ibid., 1603, avec une suite pub. en 1609, etc. V. pour plus de détails la *Biblioth. volante* de Ginelli, le t. 8 des *Annali camaldulensi*, lib. 75, p. 248, etc. — Francesco PASSI, de Corpi (état de Modène), où il m. en 1594, est principalement connu pour avoir donné une trad. latine du *Plutus* d'Aristophane, Parme, 1501.

PASSIENUS (GAIUS), orsteur romain, premier de Domitien, épousa ensuite Agrippine, et depuis fut deux fois nommé consul. C'est de lui que Pline raconte la bizarre vénération qu'il vena à un murier, dont il fit sa divinité favorite.

PASSIGNANO (DOMINICO CRESTI), surnommé du ben de sa naissance II, peintre, élève de Mezzetti, puis de J.-B. Naldi, travailla ensuite sous Fréd. Zuccaro, lorsque ce maître fut appelé à continuer la gr. coupole de *Sa Maria del Fiore* à Florence, laissée imparfaite par Vasari. Devenu après différens voyages prem. maître de l'acad. de dessin à Florence, il m. dans cette ville en 1638, laissant une réputation distinguée, surtout pour l'extrême facilité de sa composition, et une exécution des plus rapides. Parmi ses tableaux nous citerons le *Martyre de Sta Reparata*, qu'il fit en huit jours pour le palais Pitti; son *St Jean-Guilielm*, peint en moins de 18 heures, et de nuit; enfin sa *Présentation de la Vierge au temple*, commandé par Urbain VIII pour la basilique de St-Pierre à Rome. Le jeu de mots populaire qu'on fit sur son nom et sur son genre de talent mérite d'être rappelé : on l'appelait *Passa-Ognuno* (qui surpasse les autres). Le musée du Louvre possède de cet artiste une *Invention de la Sta-Croix*.

PASSIONEI (DEMIETRIQUE), savant cardinal, né à Fossombrone, dans le duché d'Urbin en 1632, fut élevé à Rome et fit des études très-brillantes au collège *Clementino*, voyagea ensuite en France et en Hollande, fut nommé légat au congrès d'Utrecht (1712) et de Bade (1714), nonce en Suisse et archevêque d'Éphèse (1721), noner à Vicence (1730), reçut le chapeau de cardinal en 1738, succéda à Quirini (v. ce nom), dans la place de conserv. en chef de la biblioth. du Vatican en 1755, et m. à Frascati en 1761, d'une attaque d'apoplexie. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, et associé étranger de l'acad. des inscript. et belles-lettres, où Lelouan (v. ce nom) prononça son éloge, inséré dans le tom. 31 du recueil de cette académie. Outre la part qu'il eut avec Fontanini (v. ce nom), à la révision du *Liber diurnus pontificalis*, on v. de ce cardinal deux *Discours latins*, insérés par Pex dans le 6^e vol. de la *Biblioth. æstetica* : *l'Oraison funèbre du prince Eugène*, Padoue, 1737, in-4 et in-8; trad. en franç. par madame Dubouchage; pl. lettres, deux pièces diplomatiques, et des essais de tradnet., insérés par Galletti dans les *Memorie per servire alla storia della vita del card. Domini. Passionei*, Rome, 1769,

in-4. L'abbé Goujet a pub. *L'Eloge historique du cardinal Passionei*, Le Haye, 1763, in-12.—**PASSIONEI** (Benoit), seigneur du prieuré, fut élevé à la dignité d'évêque, et m. à Terni en 1787, après s'être aussi distingué par son goût pour l'étude des antiquités. Outre une trad. ital., avec notes, de la *Vie de D. Calmet*, Rome, 1770, in-4, et la *Roccolta delle lettere inedite del card. Bona*, ib., 1759, il a pub. un recueil d'inscriptions grecques et latines, rassemblées par son oncle, sous le tit. d'*Iscriptiones antiche, cum annotationibus*, L'Anagni, 1765, in-fol.

PASSWAN-OGLOU (OSMAN), fameux rebelle turc, né à Widdin, en Bulgarie, en 1758, était, selon l'opinion la plus commune, fils de Passwan-Omar-Agha, bey ou notable de la ville de Widdin (Bulgarie), qui avait commandé un corps de volontaires pendant la guerre contre les Russes et les Autrichiens, et à qui le gr.-vésir avait fait trancher le tête parce qu'il lui était devenu suspect par son crédit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrâce de son père Passwan-Oglou fut arrêté; mais s'étant échappé ensuite, il se réfugia dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, et tint pendant plusieurs années une guerre opiniâtre contre toutes les forces réunies de l'empire qu'il voulait ébranler. Presque toujours victorieux, il dicta des lois à la Porte ottomane, rompit plus fois les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit enfin bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, avec son pardon, le pachalik de Widdin et les trois quarts. Depuis lors le nouveau pacha servit fidèlement la Porte, et conserva une autorité presque absolue, jusqu'à sa m., arrivée en 1807.

PASTEUR (JEAN-DAVID), savant et littérateur hollandais, né à Leyde en 1763, fut membre des diverses assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande, depuis 1795 jusqu'en 1798, et m. en 1804. On a de lui un *catalogue*, : *Histoire naturelle des mammifères*, 3 vol. in-8; les *Russes en Nord-Hollande*, drame. Il a trad. en outre le *Paysage de Cook*, l'ou 2440 de Mercier; le *Paysage d'Ulrecht à travers*, de Cognac, etc.

PASTORINI (JEAN-BAPTISTE), poète génois, né en 1630, entre dans l'Institut des jésuites, et m. dans sa patrie en 1732. Ses poésies ont été recueillies et pub. à Palerme, 1751 et 1756, in-8.

PASTORIUS DE HIRTENBERG (JOACHIM), historien, né à Glingue (Silecie) en 1610, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, suivit ensuite la carrière de l'enseignement, fut nommé par le roi Casimir V, historien, de Pologne, et m. en 1681. On a de lui: *Florus polonicus, sive polonica historia* Epitome, Leyde, 1641; *Amsterd.*, 1664; Dantzig, 1679, in-12; *Peplum sarmaticum*, Dantzig, 1645, in-4; *Character sarmatarum*, vrsus..... coloribus adumbratus, ibid., 1650, in-4; *Bellum archibico-cossacicum*, ibid., 1652-59, in-4; de *juventutis institutionibus* Ratone, ibid., 1653, in-4; *aylarum pars prima*, recueil des vers non continués, ibid., 1636, in-12; *Theodorus maganus*, léon, 1664, in-8; *ministri Status*, seu *Considerationes super vitâ Nicol. Neovilli*, ibid., 1663, in-8; *Hist. polonica ab obitu Vladislof IV usque ad annum 1651*, ibid., 1680-85, 2 vol. in-8; *Acta pacis aliensis inedita*, Breslau, 1763-66, 2 gros vol. in-8; et quelq. autres écrites moins importantes, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. anti-trinitaria* de Chr. Sandius.

PASTORET (JEAN), président ou parlement de Paris et membre du conseil de régence, sous la minorité de Charles VI, était né vers 1323, et m. en 1405. Son grand-père, appelé aussi Jean, avait été, en 1301, l'un des deux premiers avocats au parlement de Paris. Jean Pastoret fut un de ceux qui contribuèrent le plus, avec Maillard et Charny, à remettre Paris sous l'autorité de Charles V, alors régent du royaume (1358). Il porta l'étendard de France aux belles, et précéda le dauphin à sa ren-

trée des Paris. Ce digne magistrat fut enterré à St-Denis, ainsi que sa femme. Un de ses descendants laissa des *memoires*, où il y a quelque fois des choses curieuses sur l'état de la Provence pendant la minorité de Louis XIV. M. le marquis Pastoret, pair de France, appartient à la même famille.

PASTOREAUX. V. JACOB, fanatique hon-

PASTRENGO (GUILLAUME de), écrivain peu connu, né à Pastrengo, village du territoire de Vérone, vers le commencement du 14^e S., mérite d'être signalé parmi les savans de son temps, comme auteur du prem. essai d'un *Dictionn. historique, bibliogr. et géograph.* Il s'applique à l'étude de la jurisprudence, devient notaire et juge à Vérone, fut chargé d'une mission auprès du pape Benoît XII à Avignon, et se la dans cette ville avec le célèbre Petrarche. On ignore l'époque de sa m. Son ouvr. est conservé en 2 vol. in-fol. à la biblioth. de Saint-Jean et de St-Paul à Venise: le prem. part. contient le *Bibliothèque alphabétique des écrivains*, classés selon leur profession; le second forme une espèce de *dictionnaire historiq. et géograph.*, dans lequel l'auteur s'est attaché surtout aux origines. Cette deuxième partie a été pub. par M. A. Boado, sous le tit. de *Originibus rerum*, Venise, 1547, in-4. On peut consulter pour plus de détails, la *Perenna de Meffi*, tom. 2, la *Biblioth. di storia letterar. de l'ang. Amati*, tom. 5, et la *Storia della litterat.*, etc., de Tiraboschi. t. 5, p. 400-414.

PASTRIZIO (JEAN), théol., né dans le 17^e S. à Spoleto en Delmatie, professa les langues grecq. et hébraïq. dans le collège de la Propaganda à Rome, fut ensuite nommé écrivain et interprète en langue hébraïque au Vatican, et m. en 1708. On a de lui: *Patena argentea mystica*,..... *Descriptio et Explicatio*, etc., Rome, 1706, in-4.

PASZKOWSKI (MASTIN), écrivain polonois du 17^e S., est auteur d'un poème de la guerre des Turcs, des *Tertres* et des *Cosques*, impr. à Cracovie en 1626, suivi d'une relation générale sur les Cosques, d'un *vocabulaire turk*, et d'une *dissertation* sur les superstitions des ottomans. On a aussi du même auteur quelques autres poésies et une traduction polonoise de la *Chronique de la Sarmatie européenne*, par Alexandre Gouguin de Vérone, impr. à Cracovie en 1611, et que quelques auteurs ont attribuée à Mathias Strykowski.

PASUMOT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe, né à Besune en 1733, se consacra d'abord à l'enseignement, reçut le brevet d'ingénieur-géogr., et fut envoyé, en 1756, en Auvergne, pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser les cartes. Il fut ensuite appelé à professer la physique et les mathématiques au collège d'Auxerre, devint membre de la société des sciences et h.-let. d'Auxerre, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, publiés en 1765 avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant forcé de quitter sa chaire de physique et de mathémat., il vint à Paris, se dévoua pendant 11 ans à des leçons particulières, fut attaché, dans les dern. années de sa vie, au bureau des plans et cartes de la merine en qualité de sous-chef, et m. à Besune en 1804. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr., dont le plus import. a pour titre: *Peyages physiques dans les Pyrénées* etc 1788 et 1789, Paris, en v (1797), in-8. M. Grivaud de La Vincelle a publi. un recueil de *Dissertations et mém. sur différents sujets d'antiquités et d'histoire* par M. Pasumot, Paris, 1810 à 1813, in-8. On trouve en tête une notice sur ce savant, avec une liste complète de ses écrits. Le même éditeur a encore publi. une *Dissertation sur la situation de jardin d'Eden, rédigé sur les MSS. de M. Pasumot*, Dijon, 1824, in-8. Pasumot a pris une grande part à la rédaction du *Journal de Phy-*

signe de l'abbé Boier , et de l'histoire de Beaune par Gandelot.

PATABOLI (LAURENT), antiquaire et naturaliste, né en 1674 à Venise, où il m. en 1727, s'est fait connaître par différents ouvr. dont on trouve la liste complète dans le *Giornale d'Italia*, part. 2, tom. 38 : les princip. ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia numismatica et philol.*, etc., Venise, 1743, 2 vol. in-4, précédé de la vie de l'auteur par le doct. Jean Laste.

PATAUD (JAN-JACQUES-FRANÇOIS), chanoine, honoraire de l'église d'Orléans, et aumônier du collège de la même ville, y était né en 1752, et y m. en 1817. Il a laissé des *Discours* dans lesquels on remarque celui où se trouve l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, 1813 in-8 ; *Essai historique sur quelques rues de la ville d'Orléans*, dans les *Etrennes orléanaises*. Il avait annoncé une *Hist. d'Orléans et des principales villes du Louvre* dep. *Jeanne d'Arc*.

PATIL (PIERRE), peintre, surnommé *Patil-Tud*, ou le *Bon Patil*, né en 1654, tué en duel en 1703, s'est distingué dans le paysage. On voit au Louvre un tableau de lui dans ce genre. — Son fils, Pierre PATIL marchait sur ses traces.

PATENIER (JOACHIM), peintre, né en 1487 à Dinant, apprit les éléments de son art à Anvers et se distingua dans le paysage et les batailles ; malheureusement se conduisant déshonorait son talent. On cite comme l'un de ses principaux tableaux : *Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain*, que le Musée du Louvre a restitué en 1815 à la galerie de Munich.

PATER (PAUL), mathématicien, né à Menhardtsdorf en 1656, mort à Dantzig après 68 ans d'une vie consacrée à l'instruction publique, a laissé, entre autres ouvr. : *Labor solis, sive de eclipsi, Christo patente, Hierosolymis visis*, Lenz, 1688 ; de *Astrologia periculi ; de mari Caprio ; de Carlo empereur*, Francfort, 1687, in-8 ; de *Insignibus turcicis*, etc., 1687, in-4. — Jean-Baptiste PATER, peintre, né à Valenciennes en 1695, m. à Paris en 1736, n'avait reçu que quelques leçons de Watteau. On a gravé d'après lui quelques morceaux, quoique généralement ses compositions soient peu estimées.

PATERCULUS. V. VELLEIUS.

PATÈRE ou **PATÈRA (ATTIUS)**, né à Bayeux et élevé au collège des Druides de cette ville, enseigna la grammaire et les lettres à Bordeaux, et professa la rhétorique à Rome vers l'an 326. Annuaire a fait de lui un pompeux éloge. Il eut pour fils **DELPHIDIUS (ATTIUS-TYR)**. — **PATÈRE**, eo latin, *Paterius*, notaire de l'église romaine, év. de Brescia au 6^e S., fut élève et ami de St Grégoire-le-Grand. Il est connu par un *Commentaire sur l'Ecriture-Sainte*, imprimé à la suite des ouvr. de St Grégoire.

PATERIN (CLAUDE), juriconsulte, né à Lyon, mort en 1551, mérita par ses bienfaits le surnom du *Père du peuple*. Louis XII l'avait nommé vice-chancelier du duc de Milan, et il fut ensuite premier président du parlement de Bourgogne. Ce fut lui qui, au lit de justice de 1527, examina la validité du traité de Madrid (v. FRANÇOIS I^{er}).

PATERNIO (GUALTERIO), né à Catane, où il m. chanoine de la cathédrale en 1531, après avoir été juge de la grand'chambre de Sicile et grand peonotaire, a écrit : in *Cap. volentes de feudis ; Allegationes in causis baronia Furnaris*. — Un autre *Gualterio Paternio*, qu'on suppose être de la même famille que le précédent, vivait en 1515. Il visita en qualité d'agent plusieurs cours de l'Europe. On a de lui : *Responsa multa ; de Apocryphi Libro II ; Historia sacra à mundi constitutione ad nos usque tempora*. — **PATERNIO** (Jéso), bénédictin, d'abord grand-vicaire à la cathédrale de Catane, sa patrie, puis évêque de Melito (1478), enfin archevêque de Palerme,

où il m. en 1511, a laissé : *Allegationes de primatu ecclesie panormitane*. — **PATTANTINO (Ferdinand)**, jésuite, né à Catane en 1604, a laissé : *de regis sicula Monarchia*, et *Pte de re di Sicilia*.

PATERNO (ELAÏRE), né à Crémone au 15^e S., de l'ordre des chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, a laissé un *Commentaire sur les Livres de Judith et d'Esther*. — **PATERNO (LOUIS)**, poète napolitain du 16^e S., imitateur de Petrarque, a publié : *il nuovo Petrarca ; ses Triumphe*, 1560 ; *le nuove Fiamme*, Venise, 1561 ; cinq *Satires*, Venise, 1565, in-18. — **PATERNO (FRANÇOIS)**, jésuite né à Catane, mort en 1722, a laissé : *Oratio extemporanea habita in funere Vincenti cardinalis Grimani*, etc., Naples, 1710. V. la *Bibliothèque volante* de Ginelli. — **PATERNO (Ignace-Vincent)**, surintendant et ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Biscari, fit construire à ses frais sur le Simeto un pont de 31 arches, ayant 200 cannes de longueur, commencée en 1765 et terminée en 1777. On a de lui : *Ragionamento n madama.... sopra gli antichi ornamenti e trastulli de' Bamberi*, Florence, 1781, in-4.

PATERNUS (BERNARDIN), médecin, né à Salò dans le Bresan, enseigna la médecine dans plusieurs villes d'Italie, et m. à Padoue en 1592. On a de lui : de *humorum Purgatione circa morbum unita tentanda*, Rome, 1547 ; *Spiri*, 1581, in-8 ; *Consilium de balneis aquenibus apud aquas Statiellorum*, dans la collection de *Balneis ; Expositiones in primam fen. primi Canon. Avicenne*, Venise, 1596, in-4 ; *Consilia medica*, dans le *Recueil de Laurent Scholtz*, Francfort, 1598, in-fol.

PATERSON (SAMUEL), savant bibliographe et libraire anglais, né à Londres en 1728, commença par tenir dans cette ville la librairie étrangère. Son entreprise n'ayant pas réussi, il s'adonna avec beaucoup de succès à faire des catalogues bibliographiques, devint bibliothécaire du marquis de Lansdown, et m. en 1802. On lui doit : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 3 vol. in-12 ; *Journaliana, ou Livre des rognures*, 1772, 2 vol. in-8 ; *le Templeur*, feuille hebdomadaire ; *Considerations sur la jurisprudence et les gens de loi*, in-8 ; *Bibliotheca cressiana*, Londres, 1783, in-8 ; *Bibliotheca westiana*, ibid., 1773, in-8 ; *Bibliotheca benedictiana*, ibid., 1781, un vol. in-8.

PATERSON (WILLIAM), gouverneur de New-Jersey, sa patrie, l'un des juges de la cour supérieure des Etats-Unis, succéda à Livingston, premier gouverneur de New-Jersey, et m. à Albany en 1806. Son nom est attaché aux différents changements politiques opérés à cette époque dans sa patrie.

PATICCHI (ANTONIO), peintre célèbre, né à Rome en 1762, peignit fort jeune le réfectoire des carmes de Velletri, et la galerie du comte Torosai, qui ne fut pas achevée. La mort, qui le frappa dans sa 26^e année, l'empêcha de réaliser les belles espérances qu'il avait fait concevoir.

PATIN (GUY), médecin, fameux par son esprit satirique et la singularité de ses manières, né en 1601 à Houdan en Beaucevois, et m. à Paris en 1672, se montra grand partisan des anciens et ennemi de l'antimoine, ce qui occasiona parmi les docteurs des querelles tout-à-fait scandaleuses. On a de lui, entre autres ouvrages, *Traité de la conservation de la santé*, 1632, in-12, réimpr. dans le *Méd. charitable* de Guibert, ainsi que les suivants : *Notes sur le Traité de la peste*, de Nicolas Allain ; et un *Recueil de lettres*, Amsterdam, 1718, 7 vol. in-12. — Son fils aîné **RAZET**, qui obtint la survivance de sa chaire de médecine au Collège de France, m. avant lui en 1670. — **PATIN (Charles)**, second fils de Guy Patin, né à Paris en 1633, se distingua, comme son père, dans la pratique et l'enseignement de la médecine, mais

fut obligé de fuir la France, et fut, après son éviction, condamné aux galères par contumace. On l'accusait d'avoir distribué quelques exemplaires d'un libelle licencieux, qu'il avait été chargé d'annoncer. Il voyagea pendant quelque temps dans les différens cités de l'Allemagne, et se fixa à Padoue, où il fut nommé prem. prof. de chirurgie, cheval. de St-Marc de Venise et membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Il m. en cette ville en 1693. On trouva cachée à son testament une lettre au roi, où il protestait de son innocence, et le pria d'accepter cinq marbres précieux et une collection unique de dessins et de médailles des empereurs romains. Ch. Patin étoit aussi savant antiquaire que bon médecin. Il a laissé : *Itinerarium comitis Brenno*, Paris, 1662, in-8; *Familia romana ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol.; *Tratté des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665, et Amsterdam, 1695, in-12; *Imperatorium romanorum Numismata*, Strasbourg, 1671, et Amsterdam, 1696, in-fol.; *Relations historiques de divers voyages en Europe*, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; *Practica delle medaglie*, Venise, 1675; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *de optimâ medicorum ætate*, Padoue, 1676, de *Fabris*, ibid., 1677; de *Scorbuto*, ibid., 1679; *Lycæum petovinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mourocco collectorum*, Venise, 1684, in-4; *Commentarii in monumenta antiqua marcelliana*, Padoue, 1688; *Thesaurus numismatum à musæo Caroli Patini*, 1672, in-4, fig. — PATIN (Charlotte et Gabrielle), filles du précédent, étoient, ainsi que leur mère (Marguerite Hoxette) de l'académie des Ricovrati de Padoue, que leur père présida long-temps. La mère publia un recueil de *Reflexions morales et chrétiennes*, Paris, 1680. Les ouvrages de Charlotte sont : une *harangue latine sur la levée du siège de Vienne*; et *Tabella selecta ac explicata*, Padoue, 1691, in-fol. On doit à Charlotte un *Panegyrique de Louis XIV*; et de *Phénice in numismate imper. Ant. Caracalla expressa Epistola*, Venise, 1683, in-4.

PATINA (BENOÎT), médecin, né à Brescia en 1534, fut assés poète styrique. L'empereur Maximilien II le fit venir à Rome pour le consulter sur une palpitation de cœur, et la consultation de Patina fut imprimée à Brescia en 1573. Il m. en 1577, laissant encore : *Opuscula de re medicâ*; *Libri tres de venenis que in corpore humano fiunt*; *Commentarius de naturâ et virulentia febrium in quibus apponere solent petacula*, Brescia, 1573, in-8.

PATINHO (BALTRASAR), marquis de Castellor, né à Milan, mort à Paris en 1733, consacra ses connaissances diplomatiques au service de l'Espagne, qui le revêtit de plusieurs charges et missions importantes. — Son frère aîné, Joseph PATINHO, né en 1667, fut d'abord jés. au collège de Rome, puis devint, par son frère, ministre d'Espagne, et m. en 1736.

PATISSON (MANRÉ), savant et habile imprimeur établi à Paris, né à Orléans, m. en 1606, avait épousé en 1580 la veuve de Robert Etienne, 2^e du nom. Il a donné les éditions de la *Venerie* d'Oppian, 1575, in-4; des *Discours sur les médailles et gravures antiques*, 1599, in-4; des *Œuvres de Scévole de Sainte-Marthe*; de Joseph Scaliger, de *Emendatione temporum*, 1583, in-f., etc.

PATKUL (JEAN-RENAUD de), gentilhomme livonien, né, à ce qu'on croit, dans une prison de Stockholm, l'en 1660, servait en qualité de capitaine dans l'armée suédoise, lorsqu'en 1689 il fut appelé à faire partie d'une députation de l'ordre équestre chargée de défendre à Stockholm les droits de la Livonie devant Charles XI. Quoique aussi vives que justes et mesurées, les représentations de ces nobles patriotes demeurèrent sans fruit, et,

après la diète de Wenden qu'il avait présidée, Patkul reçut mission d'adresser au gouvern.-général suédois, à Riga, de nouvelles et plus pressantes doléances. Il parut que cette fois les esprits du représent. de la Livonie prenaient avec peu de ménagement. L'unique oppression qui pesait sur sa patrie; et on le manda à Stockholm, avec quelques autres nobles, pour rendre compte de ses démarches. Patkul, que les conséquences d'une rixe avec l'un des chefs du corps suédois où il servait venait d'obliger à se réfugier en Courlande, reçut en sautoit conduit pour se rendre dans la capitale de Suède, où il s'aperçut bientôt qu'on ne l'avait appelé que pour le perdre plus sûrement. Tandis qu'il regagnait clandestinement la Courlande, une condamnat. capitale étoit prononcée contre lui. Il erra quelque temps en Suisse, en Italie et en France, puis échappa du service en Saxa, où il fut nommé conseiller intime en 1698. Le noble proscriit lui bientôt racora sa sécurité compromise : une guerre allait s'engager entre la Suède et la Pologne, qui l'avait accueilli; il est vrai que de son heureuse issue pouvait dépendre aussi la délivrance des Livoniens. Enflammé à la fois par des motifs particuliers de vengeance et par l'intérêt sacré de la patrie, Patkul saisit ou fit naître vingt occasions de porter obstacle aux succès de Charles XII. L'activité et l'intelligence qu'il avait déployées en 1702 dans une mission dont il étoit chargé par Auguste II à la cour de Russie, portèrent le tsar Pierre I^{er} à l'attacher à son service; et après l'avoir nommé commissaire-général des guerres, il l'accrédita son minist. plénipotentiaire auprès du roi de Pologne. Dans ce poste, qu'il n'occupe que peu de temps, Patkul tenta vain d'animer l'ardeur des Livoniens, et de les porter à secourir les projets qu'il rousait pour les affranchir du joug : les prestiges de gloire de l'habile Charles XII en avaient déjà fait oublier le poids à ses compatriotes. Renonçant alors au rôle trop peu actif de diplomate, Patkul demanda en 1703 le commandem. du corps de troupes russes envoyé au secours du roi de Pologne; il l'obtint avec le grade de lieutenant-général, et dès-lors dirigea à la fois contre le monarque suédois les efforts de sa plume et de son épée. Les succès qu'il obtint exaspérèrent encore l'animosité de Charles XII; et Patkul devait tomber et tomba effectivement dans cette lutte inégale. Abandonné par le faible et versatile Auguste, dénoncé comme traître à la cour de Russie sous de spécieuses apparences, il fut, contre le droit de gens et malgré son innocence, jeté dans la forteresse de Koenigslein par les ordres même de l'indigne allié du tsar, avant que celui-ci lui eût retiré le caractère politique dont il l'avait revêtu. De Koenigslein Patkul fut conduit par des soldats suédois au quartier-général d'Alt-Ranstadt, puis traîné dans Casimir, en Pologne, et à la suite de l'armée. Là Charles XII le fit condamner par un conseil de guerre à être roué et écartelé; il subit le 10. oct. 1707 cette horrible sentence, dont l'exécution prolongée par la maladresse du bourreau, eut finit qu'avec les dernières palpitations de l'infortuné Patkul son corps, coupé en quatre quartiers, demeura exposé sur la roue. Hante éternelle à celui qui ordonne son supplice; misère au faible prince qui, dans l'humilité, de sa défiance; manque de courage pour refuser aux bourreaux cette illustre victime. Nous avons été réduits dans cette rapide analyse à rejeter de son cadre beaucoup de circonstances intéressantes; on en trouvera le détail dans la *Vie* de Patkul, pub. à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8, dont le prem. contient ses *Rapports officiels* en tant pandoet sa dern. mission auprès d'Auguste II. On a encore d'autres écrits de l'infortuné Livonien, parmi lesquels il suffira de citer sa trad. franç. du traité de *Officio hominis et civis de Puffendorf*, et les *Actes de son prem. procès* (en 1694), adressés à une commiss. d'échevins de Leipzig.

PATON (RICHARD), peintre de marines et grav. à l'eau-forte, né en Angleterre vers 1720, peignit et grava avec succès plus. *Combats de mer*. On eut parmi ses tableaux 4 vases peints, les opér. de la flotte russe contre les Turcs, dans la guerre de 1770.

PATORNAY (PHILIPPE), religieux minime et prédicant distingué, né à Salins en 1593, m. en 1639 à Besançon, évêq. de Nicopolis en paribas, a laissé des sermons, et un abrégé de controverses, qui sont restés MSe.—Léonard PATORNAY, jésuite, parent du précéd., et savant controvers., m. en 1639 à Besançon, a pub., sous le pseudonyme, un ouv. intitulé : *Declarationes multorum deductorum ad ecclesiam nostram*.

PATOUILLÈRE V. LYROT.

PATOUILLET (NICOLAS), jésuite, supérieur de la mission franç. à Londres, né à Salins en 1622, m. en 1710, dans la maison de son ordre à Brémont, a laissé : *Sentimens d'une âme pour se recueillir en Dieu*, Besançon, 1700, in-12.—Etienne PATOUILLET, son frère, abbé d'Acéy, né en 1635 à Salins, où il m. en 1695, est aut. d'une *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, reine de France, Besançon, 1684, in-8.—PATOUILLET (Louis), prédic. et savant jésuite, né à Dijon en 1669, m. à Avignon vers 1779, a laissé : *Apologie de Cartouche*, Avignon, 1733, in-12, et l'*Histoire du Pelagianisme*, 1767, in-12. On lui doit en outre un édit. augment. du *Dictionnaire des livres jansénistes*, Anvers, 1752, 4 vol. in-12 ; la publ. des *Lettres édifiantes et curieuses*, etc. (avec plus. pièces de son ordre), Paris, 32 vol. in-12 ; *Supplément de la Gazette ecclésiastique*. Le P. Patouillet s'attira les sarcasmes de Voltaire par quelq. articles virulents contre les philosophes.

PATRAT (JOSEPH), auteur et acteur comique, né à Aves vers 1732, m. à Paris en 1801, a laissé des comédies au nombre de 57, et parmi lesquelles on distingue : *l'Heureux errant*, *les Digneux amoureux*, *la Fox raisonnée*, *les Neprises par ressemblance*, *le Complot inutile*, *les Deux Morts*, *les Deux Frères*. Il composa aussi des opéras : *la Kermesse*, ou *la Foire allemande*, *Isabelle de Rosalvo*, *les Amans protégés*, *Adélaïde de Morval*, etc.

PATRIARCHES, chefs de famille chez le peuple hébreu qui ont conservé la connaissance de vrai Dieu, avant Abraham et ses descendants, jusqu'à Moïse. En voici la liste chronologique :

Adam, né av. J.-C.	4004	Sara.	1986
Cain.	4003	Melchisédech béniit	
Abel.	4002	Abraham.	1912
Seti.	3874	Ismaél.	1910
Enos.	3769	Isaa.	1896
Cainan.	3710	Jacob.	1836
Malakel.	3609	Roben.	1752
Jared.	3544	Simon.	1749
Enoch.	3382	Lévi.	1748
Mathusala.	3317	Juda et Dan.	1737
Lamech.	3130	Nephthali et Gad.	1736
Noé.	2978	Issachar et Aser.	1731
Jephth.	2448	Zabulon.	1730
Sem.	2436	Joseph.	1737
Diluga.	2438	Benjamin.	1729
Arphaxad.	2346	Manassé.	1712
Séé.	2311	Ephraïm.	1711
Isaac.	2281	Caath, fils de Lévi.	1662
Phaleg.	2247	Amram, fils de	
Rehu.	2217	Caath.	1630
Serog.	2183	Aaron, fils d'Am-	
Nachor.	2153	ram.	1574
Jared.	2126	Moïse, fils d'Am-	
Abraham.	1979	ram.	1571

PATRIARCHI (GASPARD), littérat., né en 1709 à Palaise, où il m. en 1780, a donné : *Traité des Temples*, traduit. des *Saints desirés de la mort du P. Lallemand*, et de *l'Agonie de J.-C. de Bossuet*.

Son principal ouvr. est un *Focabolario veneziano e padovano*, etc., Padoue, 1775, in-4.

PATRICE (ST), né en Ecosse l'an 372, lat. évêq. et apôtre d'Irlande en 431, et m. vers l'an 460. Il fonda l'église métropolit. d'Armagh, et introduisit l'usage des lettres en Irlande. On raconte beaucoup de fables sur le purgatoire de St Patrice : c'était une caverne d'Irlande dans un monastère où les peines de l'enfer étaient représentées. Jac. Ware a pub. à Londres en 1658, in-8, les *Œuvres* de saint Patrice, qui se trouvent aussi dans la *Biblioth. des Pères*.

PATRICE (FROST), né à Thessalonique au 6^e S., fut ambassadeur et maître du palais sous Justinien. Il a composé en grec une *Histoire des ambassadeurs*, dont il ne nous reste que des fragm. trad. en latin par Chantelaire, avec des notes sav., auxquelles Henri de Valois en joignit d'autres qui les unes et les autres font partie de l'*Hist. Lytantine*, 1668, in-fol.—Augustin PATRICE, ou mieux PATRISI, d'abord elusmoine à Scunzi, sa patrie, puis secrétaire du pape Pie II, et évêque de Pienza, où il m. en 1466, a laissé, entre autres ouvr. : *Abrégé des Artes du roncile de Bâle*; *Pontifical*, Rome, 1485, in-fol. On lui attribue le *Traité des rites de l'église rom.*, Venise, 1516, in-fol.—PATRICE (André), prélat polonois du 16^e S., prévôt de Varsovie, archidiacre de Wilno, et enfin prem. évêq. de Weiden, dans la Livonie, où il m. en 1595, a laissé des *Homag. latines*, des *romans* sur deux héros de Cicéron, et quelq. ouvr. de controverses. — On a pub. sous le nom d'un PATRICE de SIXES, un ouv. int. : *Liv. très-fortuneux et utiles à toute personne de l'institution et administration de la chose publique*, écrit en latin, trad. en franç., Paris, 1520, in-fol., gothique.

PATRICKUS. V. PATRICE et PATRISI.

PATRICK (SIMON), né en 1626 à Gainsborough (Lincolnshire), d'un marchand de cette ville, parcourut tous les degrés des honneurs ecclésiastiq., fut élevé, en 1689, à l'évêché de Chester, puis transféré, en 1691, à celui d'Ely, où il m. en 1707. On a de lui des *commentaires et paraphrases* sur l'*Ecriture-Sainte*, souvent réimpr. et en dern. lieu, en 3 vol. in-fol.—Un autre PATRICE (Samuel), 22^e, et laborieux philologue, attaché au collège d'Eton, vers 1750, s'est fait l'édit. d'un grand nombre d'ouvrages anciens, tels que *Plauti comedia IV, cum notis Jacob. Operarii* (v. OEUVRES), Londres, 1724, in-8, *Clavis homerica*, 1724, in-4, 5^e édit., etc.—Richard PATRICE, chapelain de la marquise douairière de Townshend, m. en 1815 à Hull, où il était vicaire de *Sculcoates*, a laissé : *Tableau des dix premiers chiffres en 200 langues*, 1812, in-8 ; *Etat des mœurs dans un port de mer*, sermon, 1809, in-8 ; *la Mort du prince Bogenro*, poème, 1815, in-8.

PATRIN (EUGÈNE LOUIS-MELCHIOR), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, s'appliqua aux sciences naturelles, et fit avec succès ses cours de physique et de chimie. Après avoir achevé ses études, il voulut voyager dans le nord pour vérifier quelques hypothèses et étendre ses recherches géologiques ; il mit dix années à ces courses pénibles, qui procurèrent la découverte de plus. échantillons minéralogiques. Député à la convention, où l'avait nommé ses compatriotes, il y montra des sentim. modérés, et vota le bannissement du malheureux Louis XVI. Echappé à la proscription, lancé contre lui quelque temps après, il devint bibliothécaire à l'école des mines, qu'il enrichit de sa collection, fut nommé correspondant de l'institut, membre du Académ. de St-Petersbourg, etc., et m. à Saint-Vallier, près de Lyon, le 13 août 1815. Outre un gr. nomb. de *parcs* curieuses insér. dans le *Journal de physiq.*, les *Annales des mines*, etc., on a de Patrin : *Relation d'un voyage aux monts d'Alpines*, Paris, 1783, in-8 ; *Il. stive naturelle des*

mineux, Paris, 1801, 5 vol. in-8; Notes sur les Lettres à Sophie, par M. Aimé Martin, Paris, 1810, 3 vol. in-8. M. Villermé a donné une notice sur Patrin dans les *Annales encyclopédiques*, en 1818, IV, 58-71.

PATRINI (JOSEPH), graveur, né à Parme, mort dans cette ville en 1786, avait travaillé à Venise sous la direction de Zanetti pour la collection des *Statues antiques de Venise*, 2 vol. in-fol.

PATRIX (PIERRE), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage de cette ville, cultiva la poésie, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et fit briller son esprit à la cour de ce prince. Après la mort de son protecteur, il fut également fidèle à la fortune de Marguerite de Lorraine, et m. à Paris en 1671. On a de lui : la *Miscoride du Dieu sur un pêcheur pénitent*, Blois, 1660, in-4; *Plaintes des consoeurs qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain*, impr. dans les *Œuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, insér. dans un Rec. des plus belles pièces des poètes français, etc., publ. à Paris chez Cl. Barbin, 1692, 5 vol. in-12.

PATRIZI ou PATRIZIO (FRANÇOIS), en latin *Potricius*, évêque de Gaète, né à Sienne en 1594, est principalement connu comme auteur des ouvr. suivants : de *Ragno et regis Institutione*, Paris, 1519, in-fol., traduit en franç. par J. de Farrey, 1577, in-8; de *Institutione republice*, ibid., 1519, in-fol.; traduit en français, Paris, 1520, in-fol., et 1610, in-8, par La Mouche; *Pennata de natiuitate Summum*, etc. — Un autre François PATRIZI ou PATRIZIO, philosophe platonicien, né en 1520 dans l'île de Cherso, m. en 1597, professa de philos. à Rome, eut d'abord enseigné la même science à Ferrare, à Padoue, et s'étoit fait connaître à la fois comme géomètre, histor., militaire et poète. Toutefois il doit surtout le souvenir qu'on a conservé de lui à l'acharnement qu'il montra contre Aristote, alors que sa philosophie, protégée par le card. Bellarmine, domine les écoles de la capitale du monde chrétien. Il fut édit. des livres attribués à Mercure Trismégiste, et on lui doit en outre plus. ouvr. mentionnés dans le catalogue de la Bibliothèque Impériale, Rome, 1711, in-fol., et dans le tom. 7, pag. 465-77 de l'*Hist. d'Italie* par Ginguené. Les principaux sont : *Dalla Storia dieci Finloghi*, Venise, 1560, in-4; trad. en latin par Nicolas Stupaceo, at réimp. avec le *Methodus historica* de Bodin, Bâle, 1576, in-8; la *Milizia romana* di Polibio, di Livio e di Dionisio Alicarnasso, Ferrare, 1583, in-4, fig.; trad. en latin par Kuster, at insér. au tome 10 du *Thez. natig. romanorum*, de Grævius; *Paralleli milit.*, Rome, 1594-95, 2 vol. in-fol.; *Proci Elem. theol. et phys. lat. reddita*, Ferrare, 1583, in-4; della *Poetica*, etc., Ferrare, 1586, in-4, etc.

PATRIZI (AUGUSTIN), V. PATRICE.

PATROCLE (myth.), ami d'Achille, qu'il suivit au siège de Troie, était fils de Menestes, roi des Locriens. Lorsque Achille, irrité de l'offense qu'il avait fait Agamemnon, s'enferma dans sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes de son ami, espérant par cette ruse inspirer de la terreur aux Troyens. En effet, il eut d'abord quelq. succès, mais il fut bientôt vaincu et tué par Hector dans un combat singulier. A la nouvelle de son trépas, Achille furieux courut au combat, et parvint à immoler la héros troyen lui-même aux mânes de son ami.

PATRONA KALIL, Albanais, d'abord soldat de marine (*levanti*) sur la 2^e galère de l'empire appelée *Patrona* d'où il prit son prénom, puis journaliste, se mit à l'âge de 43 ans, à la tête de la fam. érolte qui eut lieu à Constantinople en 1730, et d-mit le prétexte étant l'établissement d'un nouvel impôt. Après avoir demandé d'abord les têtes du mufti, du grand-vézyr, et de quelq. autres ministres, les Patrons finirent par déposer la sultane Achi-

met, et donna l'empire au neveu de ce prince, Mahmoud. Le nouvel impôt fut aboli, et Patrona resta tranquille pendant quelque temps. Mais bientôt l'audace et l'insolence de ce chef de révolte reprit son nouveau cours. Mahmoud, irrité par les conseils de son ancien précepteur, Khodja Dgi-mau, fit massacrer Patrona et deux de ses princip. complices dans la salle du divan.

PATRU (OLIVIER), avocat, plus céléb. par l'amitié de Boileau et de Racine que par ses ouvr., né à Paris en 1604, suivit la barreau de cette capitale en même temps qu'il cultivait la littérature. Reçu à l'Acad. en 1640, ce fut lui qui introduisit l'usage des discours de remerciement. Ses succès comme orat. furent éclatants, mais ne contribuèrent point à sa fortune. Inasouant sur ses affaires personnelles, chércheait chaque jour son modeste patrimoine, il était sur le point de se défaire de sa bibliothèque pour arrêter les poursuites de ses créanciers; mais il trouva dans Boileau un acquéreur généreux, qui lui en laissa l'usage. Peu de jours avant sa mort qui arriva en 1681, il obtint enfin du roi, sur les sollicitations long-temps infructueuses du duc de Montausier, une gratification de 500 écus. Patru a passé pour l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue. Il était dur et tranchant dans ses censures; mais son tact de critique fut souvent en défaut. Ses écrits, qui consistent en discours, plaidoyers, mémoires, dissertations, lettres, etc., ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4.

PATTE (PIERRE), architecte, né à Paris en 1723, mort à Nantes en 1814, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'Encyclopédie pour la direction des dessins et gravures, et se brouilla ensuite avec les entrepreneurs de ce gr. ouvr. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il écrivit plus sur son art qu'il n'exécuta. Il critiqua les plans de Soufflot (v. ce nom) pour la construct. de l'église de Ste-Geneviève, démontra l'insuffisance des piliers qui devoient porter la hardes du dôme, et vit ses observations justifiées par l'événement. Nous citerons parmi les ouvr. de Patte, qui prenaient le titre d'architectes du duc de Deux-Ponts : *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner l'église de Ste-Geneviève*, Paris, 1770, in-4; *Monumens élevés en France en l'honn. de Louis XV*, etc., ibid., 1763, in-fol., avec fig.; *Traité de la construction des bâtimens*, 3 vol. in-8, faisant suite au *Cours d'architecture civile* de Blondel; *Mém. qui intéressent particulièrement Paris*, en IX (1801), in-4; *Etudes d'architecture*, etc. (suite de 20 pl. en taille-douce, gravées par l'auteur, avec un texte égalem. gravé), Paris, 1755, in-fol. Patte a été l'éditeur des *Mém. de Ch. Perrault*, 1759, in-12; et des *Œuvres d'architecture* de Boffrand, 1753, in-fol. On connaît encore de lui une suite de six estampes de perspective et d'architecture, d'après Piranesi, et un *Temple* (allégorique) de *Vénus*, d'après les dessins de Le Lorrain.

PATTEN (THOMAS), théol., angl., mort en 1790, a laissé entre autres ouvr. : *P'apolog. chrét.*, serm., in-8; *P'apolog. chrét. du St Pierre*, tirés d'un sermon, in-8; *La Suffisance des preuves données de l'Evidence de l'Evangile*, in-8; *P'opposit. entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la relig. nat.*, sermon; *Defensio du roi David*, etc.

PATTISON (WILLIAM), poète angl., mort de la petite-verole en 1727 à l'âge de 21 ans, était fils d'un fermier du comté de Sussex. Ses poésies, qui ont été recueillies en 1728 en 2 vol. in-8, font regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de réaliser les belles aspirations qu'elles faisaient concevoir de son talent.

PATU (CLAUDE-PIERRE), avocat au parlement de Paris, ne dans cette ville en 1729, m. en 1758, s'occupa plus de littérature que de jurisprudence,

et fut lié avec Palissot. On a de lui : *les Adieux du Goff*, comédie en un acte et en vers libres (faite en société avec Portelance). Paris, 1754, in-12 ; *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12.

PATUZZI (JEAN-VINCENT), dominicain italien, né à Conegliano en 1700, m. à Vicence en 1769, professa la théologie à Venise. On a de lui un assez grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans l'*Europe littéraire*, juin 1769, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Défense de la doctrine de St Thomas*, contre Benai, Lucques, 1756, in-4 ; *Lettres théologico-morales pour la défense de l'husu*, du probabilisme de Concina, Venise, 1751, 2 vol. in-8 ; avec deux suites qui parurent en 1753 et 1754, chacune en 2 vol. ; *Observat. sur quelques points d'husu. littéraire*, Venise, 1756, 2 vol. in-8 ; *Exposition de la doctrine chrétienne*, ibid., 1761 (ce n'est qu'une reproduction de l'ouvrage de Mesenguy sous le même titre, v. MÉSENGUY) ; *Lettres apologétiques*, ou *Défense de St Thomas sur le tyrannicide*, ibid., 1765, in-8 ; *la Cause du probabilisme rappelée à l'examen par M. Liguori*, et de *nouveaux convaincus de faux*, par Adolphe Doszthé, ibid., 1764, in-8 ; *Observation théologique sur l'apologie de M. Liguori*, contre l'écrit précédent, in-8 ; *Théol. morale*, Bassano, 1790, 7 vol. in-4, ouvr. posthume, terminé et publié par le P. Fantini, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Ces ouvr. sont en ital., à l'exception du dernier qui est en latin.

PATZKE (JEAN-SAMUEL), pasteur luthérien, né à Selow, près de Francfort-sur-l'Oder, en 1727, exerça successivement le ministère à Wormseldt et à Liegen, fut prédicateur à Magdebourg, acquit une grande réputation par ses sermons, et m. en 1786. On a de lui : une traduct. des *Comédies de Terrence*, avec des notes, Halle, 1753 ; *Chansons et Contes*, ibid., 1754, 2 vol. in-8 ; une traduct. des *Œuvres de Tacite*, avec des notes, Magdebourg et Halle, 1765-77, 6 vol. in-8 ; *Entretiens hebdomadaires*, Magdebourg, 1777-79, 3 vol. in-8 ; *le Vieillard*, ouvr. hebdomadaire, ibid., 1763-67, 14 vol., réimpr. en 4 vol. à Leipzig, 1781 ; *Considérations sur les intérêts les plus importants des hommes*, Leipzig, 1779-83, 3 vol. in-8 ; *Sermons sur les évangiles de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4 ; *Sermons sur les épîtres de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4 ; *Poésies musicales avec un supplément*. On a publié en 1794, à Dessau, un *Choix des discours prononcés et chaire par Patzke*. Tous ces ouvr. sont en allem.

PAUCTON (ALEXIS-JEAN-PIERRE), mathématicien, né en 1734 ou 1736 dans un village du Maine, m. à Paris en 1798, associé correspondant de l'institut, est aut. des ouvr. suiv. : *Théorie de la vis d'Archimède*, Paris, 1768 ; *Métrologie*, ou *Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*, Paris, 1780, in-4 ; *Théorie des lois de la nature*, ou *la Science des causes et des effets*, Paris, 1781, in-8. Il a laissé en MS. une traduct. des *Hymnes d'Orphée*, un traité gnomonique, et une *Théorie du périphore*, et d'un char volant, dont les prem. idées avoient été déjà exposées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*.

PAUDITZ (GUEIXTOPH), peintre, l'un des meilleurs élèves de Rembrandt, né vers 1618 dans le Basse-Saxe, travailla long-temps pour l'évêque de Ratibonne et pour le duc de Bavière, Albert Sigismund. On ignore l'époque de sa mort. Le musée du Louvre a possédé deux tableaux de cet artiste, l'un représentant le *Réveil de St Jérôme*, l'autre un *Vieillard avec un enfant*. Ces tableaux, provenant des galeries de Munich et de Vienne, ont été restitués en 1815.

PAUL-ÉMILE (LUCIUS EMILIUS PALLUS), surnommé l'*Ancien*, génér. romain, fait consul avec M. Livius Salinator l'an 219 av. J.-C., fut chargé,

avec son collègue, de terminer la guerre contre Démétrius, roi d'Illyrie, et les succès qu'il obtint dans cette occasion lui valurent à Rome les honneurs du triomphe. Il éprouva ensuite quelques disgrâces ; mais sa sagesse et sa prudence reconnues le firent rappeler au consulat, avec Varron, en 216. Il périt le même année à la bataille de Cannes, après y avoir fait des prodiges de valeur. — **PAUL-ÉMILE** (Lucius Emilius Paulus), surnommé le *Macedonique*, l'un des plus grands capitaines de l'antique Rome, né l'an 228 avant J.-C., était fils du précédent. Après avoir passé par différentes charges et remporté plusieurs victoires éclatantes, il fut élu consul en l'an 182, défait les Liguriens, reçut les honneurs du triomphe, et abandonna ensuite la carrière des emplois publics. Mais appelé au consulat en l'an 168, il se remit à la tête des armées romaines, vainquit Persée, roi de Macédoine, l'emmena à Rome avec tous ses trésors, et reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe. Paul-Émile était alors dans sa 60^e année. Il m. 8 ans après, l'an 160 avant J.-C. Plutarque, à qui nous devons la vie de ce guerrier, le compare à Timoléon.

PAUL (St), Juif d'origine, de la tribu de Benjamin, nommé auparavant *Saul*, né à Tarsus, dans la Cilicie, fut d'abord un des plus acharnés ennemis des chrétiens. Sa conversion miraculeuse est racontée au *Livre des Actes des Apôtres*. Devenu l'un des plus zélés prosélytes de la religion chrétienne, St Paul la prêcha dans toute l'Asie-Mineure, dans la Grèce, et mérita le titre d'apôtre des gentils. Il prêcha long-temps dans Rome, où il fut condamné à mort sous l'empire de Néron, sur la tête tranchée ou lieu appelé les *Eaux-Sabiniennes*, le 29 juin, l'an 66 de J.-C., et fut enterré sur le chemin d'Ostie, où St Grégoire-le Grand fit construire une église du nom du saint. On a de saint Paul 14 épîtres, qui se trouvent dans toutes les éditions du *Nouveau-Testament*.

PAUL (St), premier ermite, né dans la Thébaïde vers 229, se retira dès l'âge de 23 ans dans le désert, pour se soustraire à la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Dèce. Une caverne lui servait d'abri, et il tirait sa subsistance et son vêtement de quelques palmiers environnants. Il m. en 341, âgé de 113 ans, après avoir reçu la visite de St Antoine. St Jérôme et St Athanasie écrivirent sa vie ; et l'église célèbre sa fête le 15 de janvier. — Un autre St PAUL, né à Thessalonique, fut patriarche de Constantinople, où son zèle à défendre la foi contre les ariens lui attira des persécutions de la part de l'empereur Constance, qui protégeait l'hérésie. Il finit par en être la victime, et m. étranglé dans une caverne du mont Taurus, où ses ennemis l'avoient laissé six jours enfermé sans nourriture, en 350 ou 351.

PAUL I^{er} (St), pape, succéda à Etienne II, son frère, et fut élu en 757. Il gouverna dix ans l'église, et se distingua plus par sa piété que par sa prudence. On trouve 24 lettres de lui dans le recueil de Grégoire. — **PAUL II (Pierre Bazo)**, neveu du pape Etienne IV, succéda à Pie II en 1464, à l'âge de 48 ans. Son pontificat n'est remarquable que par l'excommunication du roi de Bohême, la guerre contre les Turcs, et la réunion des princes d'Italie. Paul II occupa sept ans la chaire de St Pierre, et m. en 1471. On a de lui des lettres, des ordonnances, et on le croit auteur d'un *Traité des règles de la chancellerie*. V. *sa Vie*, publiée par le cardinal Quirini, Rome, 1750, in-4. — **PAUL III (Alexandre Farnèse)**, évêque d'Osatie et doyen du Sacré-Collège, né à Corin, avait 68 ans lorsque le vœu unanime des cardinaux l'appela à remplacer Clément VII dans la chaire de St Pierre en 1534. Il occupa près de 15 ans, convoqua un concile général d'abord à Mantoue, puis à Trente, chercha à réconcilier

Charles-Quint avec François I^{er}, qu'il protégeait, traita avec beaucoup de rigueur le roi d'Angleterre Henri VIII, et m. en 1559. On a de lui quelques lettres adressées à Erasme, à Sadoleit et autres. — **PAUL IV** (Jean-Pierre CARAFFA), fut élu souverain pontife en 1555, à l'âge de 80 ans. Il avait été revêtu d'un grand nombre de dignités ecclésiastiques, et chargé de missions aussi délicates qu'importantes par ses prédécesseurs. Il employa les quatre années que dura son pontificat à corriger les abus, et à lancer l'anathème contre les hérétiques; mais il irrita contre lui, par son excessive sévérité, le peuple romain, qui, après sa mort, arrivée en 1559, s'en vengea sur sa statue, et la jeta dans le Tibre. On a de Paul IV : de *Symbolo*; de *emendandis Ecclesiis*; la *Règle des théatins*, dont il fut un des instituteurs. — **PAUL V** (Camillo Borozini), né à Rome vers 1552, obtint la tiare en 1605 à la mort de Léon XI. Les premières années de son pontificat furent troublées par une querelle qu'il eut avec la république de Venise, au sujet des juridictions séculière et ecclésiastique, et qui fut accommodée par Henri IV. Pendant les seize années de son pontificat, il embellit Rome, qui lui doit plusieurs beaux monuments, et tâcha d'apaiser, plutôt que de décider, les disputes qui s'élevaient élevées relativement à divers articles de foi. Il m. en 1621 âgé de 69 ans. Ce fut lui qui acheta le frontispice de Saint-Pierre et le palais Monte-Cavallo.

PAUL PETROWITZ, 1^{er} du nom, empereur autocrate de toutes les Russies, naquit en 1754 de la grande-duchesse, depuis Catherine II, et du grand-duc, qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III. Les jours de son enfance furent tristes. Son père, qui désavouait ce titre, n'eut pour lui que de l'aversion; et sa mère, livrée tout entière à ses projets ambitieux, était moins portée à l'aimer et à le consoler qu'à lui envier secrètement le rang de légitime héritier du trône. L'impératrice Elisabeth, dans un moment où elle était réconciliée avec Catherine, ayant présenté le jeune Paul aux gardes comme leur futur souverain, cette scène, à laquelle le grand-duc Pierre n'avait point été admis, dut contribuer beaucoup à convenir le haine qu'il portait déjà à son prétendu fils et à son épouse, tant de fois infidèle. Aussi, lorsqu'il eut saisi la couronne, après la mort d'Elisabeth, il résolut de déshonorer publiquement son fils par un ukase impérial. Catherine prévint ce coup, dont elle sentait bien que les conséquences lui seraient aussi funestes à elle-même qu'au jeune prince; et Pierre III perdit à la fois le trône et la vie en 1762.

Paul Petrowitz, auquel seul devait appartenir l'empire, ne fit que changer de maître par cette révolution, et, pendant le long et glorieux règne de sa mère, donna l'exemple d'une commission qui, sans rien prouver en faveur de sa piété filiale, attestait sa faiblesse de caractère et la médiocrité de ses talents. Il parut se résigner facilement à une existence oisive et rétrécie, dont les seuls événements furent ses deux mariages avec une fille du landgrave de Hesse-Darmstadt (1774), puis avec la princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric (1776), et son dispendieux voyage avec cette dernière épouse en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Hollande. Lors de la guerre de la Russie avec la Porte, en 1788, il sollicita instamment la permission d'aller combattre les Turcs, et ne fut dédommagé du refus qu'il essaya qu'en obtenant l'autorisation de se montrer un moment à l'armée de Finlande, sans y avoir même un régiment à ses ordres. Il ne tarda pas à rentrer dans son inaction obligée, d'où il ne sortit qu'en 1796 par la mort de Catherine; mais il n'avait pas appris dans la retraite à gouverner, et dès les premiers jours de son règne il déshabilla le peuple des espérances d'amélioration qu'il avait conçues et

manifestées par des transports de joie. Il lâcha le frein à ses passions impétueuses, long-temps comprimées, et renouela la face de l'empire avec une précipitation imprudente. La plupart des serviteurs de Catherine furent destitués et exilés pour faire place à ceux qu'elle avait disgraciés. C'était une double fuite, d'abord de faire tant de changements, quels qu'ils fussent, ensuite de respecter si peu les choix d'une aussi habile souveraine. Tout fut bouleversé dans l'administration et surtout dans l'armée, dont un caprice ridicule changea les uniformes et jusqu'à la coiffure. Les moindres transgressions à ces mesquines ordonnances sur le costume étaient souvent punies du knout ou de l'exil en Sibérie. Une autre tyrannie, qu'il paraît avoir empruntée à quelque despote asiatique, fut d'ordonner que toutes les personnes qui se trouveraient sur son passage descendant aussitôt de voiture, et se prosternerait devant lui. Il porte la même violence aveugle dans sa politique extérieure, et, se déclarant inconsidérément le champion des vicieux principes monarchiques, aspirait même à être le chef de la coalition européenne formée contre la république française, il déclara la guerre à cette puissance, plus redoutable que la sienne, et eut lieu de s'en repentir (v. les articles **MASSÉNA**, **BAUX** et **SOUWAROW**). S'étant aperçu que ses alliés, l'Angleterre et l'Autriche, tout en combattant les doctrines républicaines, songeaient à s'agrandir, et contrariaient d'ailleurs ses prétentions au protectorat de l'ordre de Malte, dont il s'était proclamé le grand-maître, il rompit avec elles, et se rapprocha des Français par un traité d'alliance conclu avec Bonaparte, alors premier consul, et devenu pour lui l'objet d'une admiration exaltée. Mais il ne sut pas garder plus de mesure dans cette circonstance que dans les autres, et chassa indignement de ses états les malheureux princes de la maison de Bourbon, qu'il avait d'abord accueillis avec des honneurs extraordinaires. Toutefois sa fermeté en imposa aux cabinets de Vienne et de Londres, et les paix d'Amiens et de Lunéville furent conclues. Malheureusement pour lui, Paul ne changea pas de conduite envers ses sujets, comme il avait changé de politique à l'égard de ses alliés. Bien loin de là, il rendit son joug encore plus insupportable; il encouragea la délation, l'organisa même sur un plan régulier, et multiplia les condamnations arbitraires. Quelques actes imprimés de justice ou de générosité, tels que celui par lequel il rendit la liberté au brave Kossakoff et à ses frères d'armes, dès le commencement de son règne, venaient parfois surprendre la nation russe, mais ne pouvaient lui faire oublier tant de misères et une si outrageante tyrannie. Quelques hommes de la cour, fatigués d'un tel état de choses, se élevèrent d'y mettre un terme, et pénétrèrent jusqu'en despote, à travers ses nombreuses antilles, dans la nuit du 11 au 12 mars 1801. Paul I^{er}, attaqué presque dans son lit et à moitié nu, essaya en vain d'opposer quelq. résist. à ses meurtr. Il fut étranglé, et sa force prodigieuse ne servit qu'à prolonger la durée de son supplice. Lorsque le peuple eut appris, le 12 mars à la pointe du jour, que son tyran n'existait plus, sa joie fut une ivresse véritable, et le soir la capitale de la Russie fut tout entière illuminée. Le successeur de Paul I^{er} fut Alexandre I^{er}, son fils, mort en décembre 1825 (v. ce nom ou *Supplément*.)

PAUL, diacre de Mérida, vivait au 7^e S. Il a laissé l'*Histoire des Pères d'Espagne*; la meilleure édition est celle d'Anvers, 1635, in-4.

PAUL (WARNEFRIDE, plus connu sous son prénom de), diacre d'Aquila, distingué par ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Après avoir séjourné quelque temps à la cour de Charlemagne et à celle de Bénévent, chez Archise, il se fit moine au monast. du Mont-

Cassin, où il m. vers 801. On a de lui une *Histoire des Lombards* et l'*Hist. miscella*, qui se trouvent dans le prem. vol. des *rerum italicarum Scriptores*. Il a écrit aussi des *Vies des saints*, une *Hist. des évêques du Metz* et l'hymne *Ut quæant laus*.

PAUL (FRANÇOIS), médecin lav., m. en 1774, membre des acad. de Marseille et de Montpellier, était du bourg de St-Chamas, en Provence. On lui doit : *Mém. de l'acad. de Prusse*, 3 vol. in-4, et 10 vol. in-12; *Mém. de l'acad. de Bologne*, in-4; *Mém. de l'acad. de Turin*, in-4. Il a traduit en outre les *Institutiones chirurgicales* de Heister, Avignon (1770, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8); et les *Trinités* de van Swieten sur la *peripneumonie*, la *pleurésie* et les *maladies des enfans*, 1 vol. in-12 chaque. — Amand-Laurent PAUL, ex-jés., frère du précéd., né à St-Chamas (Provence) en 1740, m. à Lyon en 1809, avait enseigné les belles-lett. dans les divers collèges de son ordre. Devenu ensuite profess. de rhétorique à Arles, la mort de son frère le fit renoncer à la carrière de l'enseignement, et il se retira dans le sein de sa famille pour s'y livrer tout entier à la trad. des classiques latins. On a de lui les trad. de *Vellutius Poterulus*, *Florus*, *Justin*, et des morceaux choisis de *Tite-Live*, *Cornelius Nepos*, *Phédre*, *Sulpice Sévère* et *Ennée*.

PAUL de Saumur, plus connu sous le nom de *chevalier Paul*, célèbre marin du 17^e S., naquit dans un bateau en décembre 1537 d'une lavandière qui faisait le trajet de Marseille au château d'If. Il servit d'abord comme mousse sur les vaisseaux de Malte, s'y distingua de la manière la plus brillante, et obtint le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu, le demanda ensuite au grand-maître, et le fit capitaine de haut-bord. Paul devint successivement chef d'escadre, lieutenant-général, vice-amiral des mers du Levant. Il m. à Toulon en 1667. Son oraison funèbre fut prononcée par le père de Villecroze de l'Oratoire. Elle n'a pu être impr.

PAUL D'EGINE. V. EGINETA.

PAUL DE LA CROIX, né en 1604 à Ovada, petite ville de l'état de Gênes, fonda l'ordre régulier qui porte le nom de *clercs déchaussés de la croix* et *passion* de N. S. J. C. Paul passa sa vie dans l'exercice des vertus, et m. en 1775.

PAUL de Samosate, d'abord év. de Samosate, ville sur l'Euphrate, qui était sa patrie, et d'où il avait tiré son nom, fut nommé en l'an 260 patriarche d'Alexandrie. Quelque temps après il devint hérétique, fut condamné, déposé, excommunié en 270 dans un concile tenu à Antioche. Ses sectateurs, peu nombreux, prirent le nom de *Paulinistes*.

PAUL DE SANCTA MARIA ou DE BURGOS, Juif d'origine, né à Burgos, se convertit au christianisme, et devint, par son mérite, précepteur de Jean II, roi de Castille, évêque de Carthagène, et enfin de Burgos. On dit qu'il fut nommé patriarche d'Aquide, où il m. en 1466, âgé de 82 ans. On a de lui : *Additions aux Postilles de Nic. de Lyra*; *Scrutinum scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol. — Ses trois fils, dont les articles suivent, furent baptisés avec lui : ALPHONSE, év. de Burgos, composa un *Abrégé de l'hist. d'Espagne*, dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol. — Le second, GONZALVE, fut év. de Placentia. — Le troisième, ALVAREZ, pub. l'*Hist. de Jean II*, roi de Castille.

PAUL-LE-SILENCIAIRE, surnom qu'il tira de la charge qui lui était confiée dans le sacré palais de Constantinople sous Justinien au 6^e S., a écrit en vers grecs : *Hist. de l'église de Sainte-Sophie*, imp. avec la *traduct.* et les *notes* de Du Cange dans l'*Histoire byzantine*, Paris, 1670, in-fol.; *Carmen in Themas Pythias*, impr., grec-lat., avec les *notes* de Haet, Paris, 1593, in-4; et un assez gr. nombre d'*épigrammes* dans l'*Anthologie* (celle de Brunei en contient 83).

PAUL de Tyr, prof. de rhétorique au commencement du 8^e S., a laissé quelq. écrits en grec sur son art. — V. CASTRO, GIOVIO JONES, LUCAS, MARC-PAUL, SARRI, VINCENT (S).

PAULA (JULIA CORNELIA), dame romaine aussi vertueuse que belle, inspira une violente passion à l'emp. Hélio-gabale, qui l'épousa, mais la répudia bientôt après.

PAULE (STE), dame romaine de la famille des Scipions et des Gracques, née vers 347, embrassa le christianisme, et, étant devenue veuve, se retira au monastère de Bethléem, pour y pratiquer, sous la conduite de saint Jérôme, toutes les austérités d'une vie pénitente. Elle devint abbesse de ce même monastère, et y m. en décad. de sainteté à 60 ans, en 407, après avoir étouffé par sa ferveur les plus saints hommes de son temps. Le *Recueil des anec. de St-Jérôme* renferme une lettre adressée à cette sainte dame, où il cherche à la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée; dans une autre lettre à Eustochie, 3^e fille de Ste-Paule, le même père s'étend sur les vertus de celle-ci, et on a conservé à cette pièce le titre d'*Épître de Ste Paule* (voyez PANNAQUE).

PAULE. V. St FRANÇ. MONGLAT et VIGUIER. PAULET (le chevalier), d'origine irlandaise, était depuis quelque temps fixé en France lorsqu'en 1772 il conçut le plan d'un établissement spécial d'enseignement mutuel. Quoique d'abord négligé par le gouv. (comme l'avait été en 1747 la conception d'un Français nommé Herbauld, qui avait imaginé de soumettre à un mode analogue d'instruction une école de 300 enfans dans l'hospice de la Pitié, à Paris), l'institution de Paulet obtint un succès remarquable. Des familles distinguées s'empressèrent de placer leurs enfans dans cette école, que le fondateur n'avait, dès le principe, destinée qu'aux fils des milit. morts ou blessés au service de l'état, et qu'il y admettait sans distinction pour être préparés à la profession de leur choix. D'illust. élèves sont sortis de l'école de Paulet; et d'est aux détails fournis par l'un d'eux (le maréchal duc de Tarente), dans le *Journal d'éducation*, juillet, 1816, p. 229, que nous sommes redevables de ces documents sur un homme qui, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, a le mérite d'avoir le prem. répandu en Europe le meilleur mode d'enseignement qu'on soit encore parvenu à découvrir. Louis XVI vint de prendre sur sa protection l'école de Paulet, et l'avait dotée d'un fonds de 36,000 fr., lorsque la révolut. obligea celui-ci d'abandonner son ouvr. — JEAN PAULET, né à Nîmes, fils d'un ouvrier en étoffes de soie, avait d'abord travaillé comme lui sur le métier, lorsqu'il acquit par l'étude des notions sur la théorie de son art. Il en pub. une *Description* complète, 1773-76, in-fol., dédiée à l'administration municipale de la ville de Nîmes, et insérée dans la *Collection des arts et métiers*, in-fol.

PAULET (JEAN-JACQUES), docteur-médecin; membre de la société royale de médecine, né en 1740 à Audoubert (départ. du Gard), prit ses degrés à l'école de Montpellier, et s'annonça de bonne heure au monde savant par une *Hist. de la variolite* en 2 vol. (1765), contenant aussi le trad. du *Traité de Rhazès*. Le courage avec lequel, en soutenant dans cet ouvr. que la petite-vérole (variété de peste suivant lui) était contagieuse et pouvait devenir épidémique, il étiquait l'un des préjugés nationaux les plus enracinés, ne lui valut d'abord de la part de ses confrères que plus. critiques fort acerbées, et qu'une menace de la Bastille de la part de l'autorité. Toutefois, loin de renoncer à la littérature médicale après ce contre-temps, Paulet ne s'y livra qu'avec plus d'ardeur. Il fit paraître en 1776 des *Recherches hist. et phys. sur les maladies épidémiques*, 2 vol. in-8; et eut ovar., dont le succès fut aussi complet que mérité, plaça enfin l'auteur au rang que lui assignaient ses connaissances et la justice de ses vues.

Succesivement, rédacteur, de la *Gazette de santé* et collaborateur de plans, autres recueils, il s'attacha à en faire cette vaine pompe de style, cette jactance fleurie qui a fait de si grande tort à la médecine moderne; et en même temps qu'il y combattait l'outrance la manie de l'introduction des poisons et du mercure, il se montrait le remède inflexible à ces systèmes exaltés. Partageant ainsi les instants entre les expériences et la culture des lettres, il se donna l'aisa précieuse de ses travaux en peignant part à la plume une polémique qui donna à Meimer (c'est son nom), contre qui il décocha plus d'un trait, l'apoplexie, à Fontainebleau en octobre 1826, laissant, contre les ouvrages dont nous avons parlé, son *Traité de l'hygiène*, 1776, 2 vol. in-4, pl. un autre de *la Morale de la médecine* sous le pseudonyme de quel- que autre médecin dans la *Revue médicale* parue chez G.-L.-F. Ennequinck, t. 6, p. 23-90. On pub. en 1836 le catalogue de la bibliothèque de Ponce et la plupart des feuilles périodiques lui ont consacré des *articles nécrolog.* à l'époque de la mort.

PAULI (JEAN-GUILLAUME), médecin allemand né à Leipzig en 1688, m. en 1723, voyagea en France, en Espagne, en Angleterre, et fut professeur de physiologie à l'université de sa patrie. On a de lui, outre divers *mémoires* et *diSSERTATIONS* insérées dans les *Actes des Curieux de la Nature*, un édit. des opuscules d'anatomie et de chirurgie de J. van Hoorn, Leipzig, 1709, in-8; et un petit ouvr. intitulé: *Speculationes et Observationes anatomicae*, ib., 1722, in-8. — V. PAULI.

PAULIAN (AUGUSTE-ILDEGONDE), jén. nat. à Nîmes en 1730, professa la physique avec succès dans divers collèges de son ordre, revint ensuite, après l'extinction de la société, dans sa ville natale, et mourut en 1800. On a de lui : *Dictionnaire de physique*, Avignon et Paris, 3 vol. in-4; *Dictionnaire des nouvelles découvertes en physique*, 1770, 2 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-3; *Traité de philosophie Descartes et Newton*, 1763, 3 vol. in-12; *analyse générale de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, Nîmes et Paris, 1793, in-3, etc.

PAULIN (57) (*Pontius-Mercipius Paulinus*) qui à Bordeaux vers 353, fit ses études sous Ausone (v. c. rom.), parut ensuite avec éclat au barreau de Rome, s'attira la faveur de l'emp. Gratien, et s'éleva considérablement au 378. Mais dégoûté bientôt du monde, il se retira en Espagne avec Thérèse, son épouse, et se recueillit de ans à m en faveur des chrétiens et des moines. Thérèse ayant pu le suivre, Paulin fut ordonné prêtre par le clergé de Barcelone en 393, et puis à Nole, dans le lat. élu évêque. L'invasion des Goths lui fut une occasion de donner des le commencement de son épiscopat des preuves de sa charité. Il m. en 431. Ses œuvres, qui nous restent de lui sont : des lettres, des poèmes, des discours et *une Histoire du martyre de saint Étienne d'Arles*. On trouve plus de ses écrits dans la *Bibliothèque des Pères*. Le château plus célèbre de Paulin, est celui de Vérone, 4736, in-fol., la plus estimée est celle de Paris, 1685, in-4. La vie de St Paulin, par le M. Sacchini, est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec les restes de P. de Breuck. On peut consulter pour plus de détails l'*histoire littéraire de France* par Rivet, t. 10, p. 104. La *théologie ecclésiastique de Nole* par le P. Bernardini, tom. 2. — PAULIN (St), évêque de Trèves, m. 319, fut depuis, exilé par l'emp. Constantin, et m. l'an 364 en Portugal. Son œuvre Paul d'avoir suivi jusqu'au concile d'Arles, tenu en 353, fut dégoûté de celui de Nicée et l'innocence de St Athanasius. L'Eglise catholique se le rappelle. — PAULIN (St), patriarche d'Antioche, l'un des Pères des conciles, enseigna les lettres, donna l'histoire d'Antioche de Chalcédoine, qui lui donna un surnom de St. Louis, et peu de temps après (72) le fit évêque de

siège patriarcal, l'ordonnateur, par les ordres de ce gr. prince, aux divers conciles qui furent tenus sous son règne, et m. en l'an 804, à la fin de sa vie, mais, qui ont été recueillis sous le titre d'OEUVRES. Nous extrayons l'edit, de l'année 1739, in-folio (avec le vie du saint), publi. par Marquise d'Orléans de l'abbé J.-P. de la Seta, théol., 1789. L'Eglise célèbre la fête de St Paulin d'Aquilée le 28 janvier.

PAULIN DE SAINT-BARTHELEMY (JEAN-
PIERRE WERTIN), plus connu sous le nom de
« prisonnier », né en 1738 à Floirac sur la rive
gauche du Masséoulon, dans la Haute-Ariège,
fut l'abbé du Mont-Carmel en 1768, s'embarqua
pour la côte de Malabar en 1773, et passa quatorze
ans dans les tribulations d'un voyage qui remplit plus
souvent d'impuérities. Il revint à Rome en 1790, se
sent obligé de fuir devant les Français vainqueurs
en 1798 et repartit, après un exil de deux ans qui
le fit passer par une longue émigration, dans l'ex-
trême sud de la Sardaigne. Il y remplit encore quel-
ques emplois honorables jusqu'à sa mort, le 1er VII,
et y m., en 1806. Quelques progrès qu'aient faits les
sciences depuis un petit nombre d'années et quel-
ques erreurs que l'on ait eu occasion de reprocher
au P. Paulin, on ne vient même jamais sans lui
contester le mérite d'avoir répondu des questions
plus justes que celles qu'on avait avant lui sur les
lucres, les opinions philosophiques et religieuses,
la littérature et les usages des peuples d'Indo-
chinois. On peut dire qu'il a ouvert la carrière à
des auteurs qui ont été plus heureux parce qu'ils
se sont vus après lui. Les titres seuls des livres qu'il
a publiés, surtout son catalogue étendu de nos souverains
donne pour les connaître à l'excellent article
qui lui a consacré M. Abel-Rémusat, dans la *Bibliothèque*.
Nous citerons seulement des ouvrages : *Syllabus*,
Grammaticæ Indiarum Orientalium; *Cronologia*,
disquisitione historica critica de rebus antiquis indi-
cæ, Rome, 1790; vol. 4°. *Vingio alle lingue*
orientali, ibid., 1790, in-4°, fig.; trad. en français
(par Richman) avec des notes, de Favier, d'Anquetil-Duperron &c de M. Sylvestre de Sacy, Paris,

1753, 8, folios 8, avec un atlas in-4.
PAULIN (André), juriste, né à Breuille
 en 1774, m. à Nantes en 1821, a donné, entre di-
 verses pièces de vers dans les feuilles périodiques
 du temps, etc., un opusc. int. *Leçons de cosmog.*
ou de géogr. affines, Nantes, 1801, 1812, in-8.

PAULIUS (aux), médecin et praticien d'abord, à Rostock en 1661, professeur d'abord la physiologie à Copenhague, devint ensuite premier médecin du roi Frédéric III, fut nommé par Christian V Vénér. à Aarhus, en 1684, et se retira, ville en 1686. On de lui : *Dissert. de vis. d. causis Febribus*, 1670, in-4; *De fluxu et refluxu sanguinis* (en lat.), 1680, in-4; *Quædam capitula de simplicium medicamentorum quælibet*, Copenhague, 1688, in-4; *Icones floræ danicæ cum replicationibus*, 1688, in-4; *Francfort*, 1708, in-8; *Prædispositio regni maris et ætherei*, Copenhague, 1683, in-12; deux trad. *Méthodes de plus ou de moins*, V. la B., *Méthode d'analyse de Balthazar*, et les *Mémoires de Nicéron*, tom. 1 et 2. — *Paulus* (Jacques-Henri) fils du précédent, médecin, historien de la médecine à Paris, professeur d'anatomie à Copenhague, où il fit impr. de 1663 un traité sur l'ostéologie. Il écrivit aussi sur les autres branches de la médecine et sur la chirurgie. — *Sinus Paulus*, (sinus) qui voit ressembler à l'entrée de la médecine, et voit s'établir l'imprimeur à Strasbourg. Revenant, on dit, de l'école d'Ampère, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 1 et 2 (Ogier). — *Sin* de Simon, p. 1, non d'Alphonse, où il est, suit le caractère d'homme de bien, d'une fortune rapide et devient d'après lui, et c'est d'après lui d'après lui; mais il n'est ni de sa personnalité, son caractère est défectueux. Il est très vicié, et, après plus, extrême, fit l'acquisition d'une maison à l'année et ses enfants

Vint en France, s'y fit lire de nouveaux actes de foi, annonça qu'il descendait en ligne directe de David, et prétendit que son bisseul, en embrassant le christianisme, n'avait pas lui ôter ses droits ou trône d'Israël. Il écrivit à Louis XIV et à plusieurs autres souverains, pour les engager à l'aider dans son projet de reconquérir le Jourdain. Il finit par se voir appelé au trône de Pologne, s'établit au milieu des juifs d'Amsterdam (dont quelques-uns devinrent ses partisans), devint ennemi ordinaire du christianisme, fut mis en prison et condamné à sortir du bois de Breuil; obtint plus tard sa liberté, se rendit à Altona, d'où il fut chassé, revint à Copenhague en 1705, et y mourut en 1715. On a de lui une douzaine de brochures, en allemand et en hollandais, qui toutes attestent sa dévotion. Sa vie a été écrite par Adelung, dans le 4^{me} vol. de l'*Histoire de la folie humaine* (Leipzig, 1787), et nous y retrouvons pour plus de détails.

PAULINE (CHRISTIAN-FRANÇOIS), en latin *Paulinus*, médecin, né à Elmenau en 1643, acquit une réputation brillante à Hambourg, à Altona, et occupa des postes importants auprès de plusieurs princes et évêques d'Allemagne. Il m. en 1713. On a de lui, entre autres ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biogr. méd.*, publiés par G. L. F. Pancherke, t. 6, pag. 383 : *Onograph. seu de Asino*, Frankfurt, 1675, in-8; *Cynographia curiosa*, Norimberg, 1689, in-4; *Leopographia*, Augsbourg, 1691, in-8; *Lyceographia*, Frankfurt, 1694, in-8; *Observationes medicæ*, 1689, in-4.

PAULMIER DE GRENTIENNESIL (JULIEN LE), en latin *Palmaris*, médecin, né en 1520 dans le Cotentin, guérit le roi Charles IX d'une maladie grave, suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas et m. à Caron en 1583. Il a laissé : de *Piano pumero*, Paris, 1583, in-8; de *Lus veneris*, id., de *Morbis contagiosis*, in-4; ces traités ont été traduits en franç. par Colliquet, compatriote de l'auteur. — PAULMIER DE GRENTIENNESIL (Jacques LE), fils du précédent, littérateur, natif du pays d'Agne en 1587, eut d'abord la carrière militaire, puis vint s'établir à Caron, où il fut l'un des fondateurs de l'Académie, où il m. en 1670. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Exercitationes in opusculis sermoneis grecis*, Leyde, 1608, in-4; *antiqu. Græcæ Descriptio*, 1673, in-4; *des poëtes en grec*, lat., français, ital., espag., Jacques LE PAULMIER, neveu du précédent, embrassa la prof. des armes, et m. en 1702. On dit qu'il en trouva à 35 sieges du bataillon, dont il écrivit la relation.

PAULMIER (PIERRE), médecin, né à Caudebec, fut l'un des écoles de la faculté de Paris en 1608, pour avoir administré l'opiatome, contre lequel cette même faculté s'était prononcée. On a de lui : *Læpis philosophæ, dogmaticæ*, Paris, 1609, in-8; *Consultatio objectionum quas Casaria*,..... *Palmaris proponerunt*, ibid., 1609, in-8; *Læpis palmaris francigenæ fulgentis, subventus, cyclops*, id., 1609, in-8.

PAULMIER DE CONNEVILLE. V. GONTEVILLE.

PAULMY. V. VOYER DE PAULMY.

PAULO ou PAULE (ANTOINE DE), fr. maître de ballet, né à Toulouse en 1570, augmenta les forces de son ordre, lui rendit d'autres services importants, et m. en 1636, après 13 ans d'exercice de la grande maîtrise. La ville de Toulouse a placé son buste dans la galerie de ses personnalités illustres.

PAULON (NICOLAS-OPHRE), médecin, né en 1643 près de Maserat, professa son art à Acqui, à St-Severin et à Bell, où il m. en 1721. On a de lui une *Distinction sur l'origine et la circulation du sang*, en latin, Maserat, 1675, in-4.

PAULUS (PIERRE), homme d'état hollandais, né à Arde, en 1754, fut d'abord conseiller et évêque fiscal de l'ambassade de Liège. Destitué en 1787, il reprit ses fonctions jusqu'à la chute du stathouderat; vint ensuite en France, et fut accueilli avec

distinction par le cour de Versailles, visita quelques ports français, et revint dans sa patrie, où, en 1795, il présida le premier assemblée des représentants provisoires de la Hollande. Il fut ensuite membre du comité de marine, négocia le traité de paix avec la France, et député de la Hollande aux délibérations qui eurent pour objet la convocation d'une assemblée constituante. Il m. en 1796. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, dont les plus remarquables sont : un *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 1775, 3 vol. in-8, en hollandais; *de Stathouders*, 1773 et 1778, idem.

PAUSANIAS, fils de Gleumbrote, roi de Sparte, fut régent du royaume pendant la jeunesse de Plistarque, fils de Léonides. Placé à la tête des forces de Lacédémone. Il contribua beaucoup à la victoire de Platée (479 ans av. J.-C.), où fut anéantie l'armée de Mardochée par les Grecs, sous les ordres de l'Athénien Aristide. Il força ensuite les Perses à laisser libres toutes les colonies grecques. Mais ses succès lui donnèrent de l'orgueil, et il aspira à devenir le tyran de sa patrie avec le secours des Perses, auxquels il fit des propositions. Devenu suspect aux Spartiates, ceux-ci le rappellèrent; et un esclave ayant remis aux éphores une lettre de Pausanias, qui était une preuve de sa trahison, ces magistrats le condamnèrent. Il se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura les portes, et où il m. de faim l'an 477 av. J.-C. Cornelius Nepos a écrit la vie de cet personnage, qui a fourni à M. Tourné le sujet d'une tragédie imp. en 1810. — PAUSANIAS, roi de Sparte, petit-fils du précédent, succéda l'an 408 avant J.-C. à Nélusson son père, et eut pour collègue à la royauté Agis III. Plusieurs expéditions, dont il fut chargé n'ayant pas réussi aux grandes Lacédémoniens, il se retira à Tégée, où il finit ses jours.

PAUSANIAS, historien et auteur grec, vivait à Rome au 2^e S., et m. dans cette ville d'un âge très-avancé. On a de lui un *Œuvre historique de la Grèce*, ouvrage très-précieux de nos jours, et qui semble avoir été destiné à guider les voyageurs dans cette contrée. Parmi les nombreuses éditions, qu'il en a faites, les meilleures sont celle de Leipsic, avec la version latine d'Amata, 1791-92, 4 vol. in-8, et celle de Glazier, avec une traduction française, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (JEAN DE PLANTAVIT DE LA), abbé de St-Martin-aux-Bos, et évêq. de Colleville, né en 1596, dans le Gévaudan, d'une famille originaire d'Italie, et élevée dans les principes du protestantisme, qu'il abjura de bonne heure, puis placé à l'acad. de Nîmes où il se livra particulièrement à l'étude de l'hébreu. Ayant pris les ordres sacrés, il se rendit à Rome, voyagea en Italie et en Allemagne, et de retour dans la capitale du monde chrétien, fut employé par Paul III dans les négociations de St-Sierge avec la répub. de Venise. Il y donna des preuves de talent qui firent sur lui l'attention de l'ambassadeur de France. Recommandé par lui à Marie de Médicis, il fut choisi comme ambassadeur pour cette princesse, s'attacha plus tard en la même qualité à la reine d'Espagne, Elisabeth de France, qu'il suivit à Madrid, et à la protect. de laquelle il dut bientôt la dignité d'évêque en 1625. Le nouveau prélat s'occupa alors plus que jamais des intrigues politiques, et fut l'un des plus actifs partisans de la révolte de Gaston d'Orléans et du maréchal de Montmorency (1632); et lorsqu'il fut comprimé par Richelieu et La Paus, excepté d'abord de l'immunité, présenta son salut qu'il força de suppliquer et d'abaisser. Il retourna alors dans son diocèse, y demeura, occupa surtout d'ouvrages philol. et lexicographiques, jusqu'à l'âge de 78 ans, et alla m. avec sa femme, son fils, son gendre de Margon, près de Dax, en 1651. On a de lui outre l'ouvrage dont le dédicace au cardinal de Richelieu lui valut sa grâce, et qui a pour titre :

Chronol. protulium Todubensium in Gallia narbonensi; Aramon, 1634, in-4°, au gr. Dictionn. de la langue hébr., espèce de polyglotte, impr. à Toulouse, sous les yeux de l'auteur, par Colomies, 1644-45, 3 vol. in-fol., dont la 1^{re} partie a pour titre : *Thesaurus synon. hebr.-caldaico-rabbinicus*; la 2^e *Florilegium biblicum*, et la 3^e *Florilegium rabbinicum*. M. Poitevin-Pétiavi a pub. une *Notice sur la vie de M. de La Pause*, Béziers, 1817, in-8.

PAUSIAS, peintre grec, né à Sicione, vers l'an 360 avant J.-C., fut disciple de Pamphile, qui lui apprit à peindre à l'encoustique, genre dans lequel il acquit une grande réputation. Pausonias cite surtout une figure de l'*Ivresse* et un *Amour* qui se trouvait dans un temple d'Esclaplân.

PAUSON, prêtre grec, dont Aristote, Plutarque, Xénop. et Lucien ont parlé avec éloge, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Le pauvrete dans laquelle cet artiste passa sa vie fut autre beaucoup de perfectionnement, de son talent, qu'il ne pouvoit être très-élevé, vu l'époque où il vivait.

PAUTE (LE). V. LEPAUTE.

PAUTRE (LE). V. LEPAUTRE.

PAUW (PIERRE), en lat. *Pauwus* ou *Pauwius*, né à Amsterdam en 1564, professa à Leyde l'anat. et la botanique, voyages en France et en Italie, et m. en 1617. On a de lui quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on trouvera la liste dans le tom. 12 des *Mém. de Nicéron*. Nous citerons seulement son *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8.

PAUW (RECHNER), magistrat et diplomate hollandais, né à Amsterdam en 1564, fut employé par le stadhouder Maurice dans plus, négociations, et, par ses services, se concilia la faveur de ce prince, qui le revêtit d'honorables distinctions. Mais c'est la mort de son maître (1599), Pauw vit son crédit renversé durant les dix années qui lui survécurent. Il se trouva en butte aux épigrammes du poète Vondel et de quelques autres, qui ne lui pardonnaient pas son trop grand dévouement aux volontés du stadhouder Maurice. — Ses fils, ADRIEN, m. en 1653, et CORNVILLE, né en 1593, jouèrent aussi un rôle dans les affaires du temps.

PAUW (JEAN-CORNELIUS DE), philologue hollandais, chanoine de St-Jean, né à Utrecht sur le 10^u 17^u S., fut l'édit. de plus. ouvr. grecs. Dans son édition d'*Anacréon*, Utrecht, 1752, in-8, il émet l'opinion que les poésies ne sont pas de cet auteur, mais un rec. de pièces de vers qui se trouvent réunies sous son nom. — Guili. de PAUW, conseiller à la haute cour de justice de La Haye, n'est cité que comme auteur d'un livre sur le droit-romain ayant pour titre : *Paria juris civilis, capita*, 2^e édit., Halle, 1737, in-8, mentionné avec éloge dans l'*Anthol. lat.* de P. Burmann II. — PAUW (CORNELIUS DE), avant hollandais, né à Amsterdam en 1739, m. en 1799, chanoine de Xanten, est connu par ses *Recherches philosophiques sur les Grecs, sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois*. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvr. en 7 vol. in-8. C. de PAUW était oncle du baron de Cloots, dit *Anacharsis* (V. CLOOTS).

PAUWELS (NICOLAS), curé de Saint-Pierre, prêtre, du collège d'Arras, né à Louvain en 1635, m. en 1713, a laissé une *Théologie pratique*, Louvain, 1715, 5 vol. in-12. — PAUWELS (JEAN), musicien-compositeur, né en 1771 à Bruxelles, où il m. en 1804, avait été attaré pendant 3 ans à l'orchestre de Feydeau, à Paris. De retour à Bruxelles, il composa pour le théâtre de cette ville où il était chef d'orchestre, la musique de trois opéras, *la Marionnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, et *Léonore et Fomoro*.

PAVALLEU (MICHEL), avant vicentin des dern. années du 18^e S., n'est fait connaître par des

poésies et par quelq. opuscules d'érudit., au nombr. desquels on distingue : *Saggio di documenti morali*, etc., Vicence, 1791; *Saggio secondo di documenti morali*, etc., ibid., 1793; *L'Etica di Epicuro secondo il Castaldi*, etc., ibid., 1795, etc.

PAVERI-FONTANA (GABRIEL), né à Pissanesse, mort à Malen vers le fin du 18^e S., a donné un *commentaire* sur Horace, une *grammaire*, et un *poème épiquique* sur la mort de Gales-Marie Sévère. On a encore de lui quelq. ouvr. MS.

PAVIE (RAYMOND DE BECCARI DE), V. FOURCQUVAUX.

PAVILLON (NICOLAS), prêtre-fils de Nicolas Pavillon, avocat au parlement de Paris, suite où il naquit en 1597, fut d'abord associé aux nobles travaux de St Vincent-de-Paul. A un gr. âge et à non élan ardente, il joignit des talens pour la prédication, qui lui valurent, en 1639, l'évêché d'Albi. Dans la suite, s'étant opposé à Louis XIV dans l'affaire de la régale, il encourut la disgrâce du monarque. Il m. dans son évêché, en 1677. On lui doit : *Actual et Passage du diocèse d'Albi*, Paris, 1669-70, in-4; *Ordonnances et Statuts synodaux*, 1675, in-12. Sa vie en plusieurs *panegyriques* a paru en 1733, in-12. — Etienne PAVILLON, neveu du précédent, né à Paris en 1632, fut d'abord avocat-général au parlement de Metz, placé dont il se démit pour se livrer dans le loisir et la retraite à son goût pour la poésie. Il m. membre de l'acad. franc. en 1705. Ses *Poésies* ont été impr. plus. fois, La Haye, 1715, 1720, 1747, in-12. Elles sont pres. que toutes dans le genre de Voltaire. Son éloge a été prononcé à l'acad. franc. par Brûler-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça.

PAVILLON (JEAN-FRANÇOIS DU CHEYRON DU), marin français, né à Périgueux en 1730, entra, en 1745 comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie (infanterie), et, 3 ans après, fut admis en concours du port de Rochefort dans le corps de la marine. Il y servit de la manière la plus honor., s'occupant, dans le cours même de ses campagnes, d'études relatives à la tactique, et éleva de grade en grade jusqu'à celui de major-général de l'armée navale, sous les ordres du comte d'Orvilliers. Le chevalier du Pavillon, qui avait commandé tour à tour divers vaisseaux avec une haute distinction, périt en 1782 à bord du *Triumphant*, de l'escadre du marquis de Vaudreuil. Ce n'est pas seulement par ses longs et bons services qu'il s'est distingué en brave marin; il l'est encore rendu recommandable par les changements utiles qu'il introduisit dans les usages de nuit de jour. Dès 1778, il avait rédigé le *livre de Tactique navale*, impr. pour l'armée sous les ordres du comte d'Orvilliers. C'est le seul ouvrage qu'on connaisse encore de lui.

PAVIN. V. SAINT-PAVIN.

PAVONE (FRANÇOIS), jésuite, né à Cantuaro, m. à Naples en 1639, après avoir été quelques années professeur, à la fin, entre autres ouvrages mentionnés dans le V. 4, p. 40, de la *Biblioth. de Canella*, dans celle du P. Alegambe, etc. : *Summa ethica*, seu *comment. in librum ethic. Aristot.* *Introductio in sacrum doctrin.*, etc.

PAXINO DI VILLA, peintre italien, né à Bergame dans le 14^e S., avait exécuté plusieurs tableaux, de l'*Histoire de Ste-Catherine*, dans l'église cathéd. de Saint-Alexandre de Bergame. — Il ne faut pas le confondre avec un autre PAXINO ou PACHINO de Nova, aussi de Bergame, et qui travailla, de 1362 à 1339, pour Pégise de Santa-Maria-Maggiore. Cet artiste, dont le nom se rapproche de celui du Giotto, m. en 1403. — PAXINO, son frère et son collaborateur, m. vers 1400, est comme le précédent; il est dans le t. 1 des *Fits del Pitt.*, Scultori ed Architetti bergamaschi, du comte Fr. Tassi.

PAYEN (DOM BASILE), bénédictin, né à Gen-

décroût vers 1683, mort en 1753 à Luxeuil, après avoir rempli les premières emplois de sa congrégation, avait d'abord professé la philosophie et la théologie à l'abbaye de Marbach. Outre plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage de l'école de sa congrégation, et plusieurs traités de controverse, dans lesquels il se livre à de justes critiques, il avait écrit en MS. : une *Bibliothèque espagnole*, in-4; des *Histoires poétiques de l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne*, in-4; une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*, in-fol.; un *Traité du blason*, in-4, etc.

PAYNE (JOHN), dessinateur et graveur, né à Londres en 1698, est regardé comme le premier de sa nation qui se soit distingué dans cet art. Son maître fut Simon de Pas. On dit surtout de lui le vainqueur le *Royal-Sovereign*, gravé par P. H. N. ; qu'il avait gravé sur deux planches, formant trois plaques de large sur 3 pouces 3 lignes de haut. Il a gravé aussi quelques portraits d'après van Dyck, etc. Cet artiste m. en 1678.

PAYNE (ROBERT), relieur anglais très-renommé, né à Windsor en 1739, faisant payer son travail fort cher, mais ne travaillant que lorsqu'il y avait fêter pour le Roi, n'en devint pas plus riche. Un libraire, nommé Thomas Payne, qui n'était pas son parent, le recueillit dans sa vieillesse, et lui oblige de le faire enterrer à ses frais en 1797. — PAYS (THOMAS), dont il est question dans l'article précédent, m. à 82 ans en 1793, était vicaire dans la bibliographie. On a de lui un *Catalogue des livres rares*, impr. en 1790.

PAYNE (NEVILL), auteur dramatique anglais, vivait sous le règne de Charles II. Ses pièces sont : *la Jeunesse fatale*, (tragédie) ; *la Promenade du matin*, comédie ; et *le Siège de Constantinople*, tragédie, 1676, in-4.

PAYNE (THOMAS). V. PIERRE.

PAYNGK (ASSURANT), premier médecin de Frédéric III, né à Hulsom en Danemark, m. en 1657, a laissé : *Operaciones chirurgicas raras*, dans la *Cista medica*, Copenhague, 1661, in-8.

PAYS (L.). V. LEPAGE (RHE).

PAYSON (FRANCIS), ministre à Chelsea dans les Massachusetts, naquit en 1730, professa les humanités avec distinction, et m. en 1801. Il publia plusieurs mémoires dans les *Transactions des arts et des sciences de l'Amérique*. On a encore de lui : un *Choix de sermons*, 1778, et un *Discours sur la mort de Washington*, 1800.

PAY VA. V. ARDABA (DIEGO).

PAZ (AUGUSTIN DE), religieux dominicain, né en Bréguen, publia le catalogue de plusieurs missions de cette province, 1619, in-fol. Il se proposait d'en faire ses les recueils, en corps, une *Histoire de Bréguen*, quand il m. en 1630. — V. ALVAREZ DE PAZ.

PAZMANI ou PAZMAN (FERENC), évêque cardinal jérôme de Strigonia, était né au Grand-Waradin en Hongrie, et m. à Pesth en 1637. On a de lui des ouvrages théologiques, poétiques, etc., en latin et en hongrois ; des *Sermons*, dans cette dernière langue, 1635, in-fol. ; *Planète vétéro-testamentica*, Vienne, 1620, in-4 ; *Acta et Decreta synodi strigoniensis celebrata*, Presbourg, 1629, in-4. Il fit construire plusieurs églises et monastères pieux, et fonda un beau collège à Presbourg.

PAZMUT. V. PASTMUT.

PAZZI (JACQUES) banquier de Florence et chef de la faction opposée aux Médicis, dit assassinier Julien, l'un des membres de cette famille, en 1478, et fut pendu avec deux de ses frères, et la plupart des conjurés, qui s'étaient réunis à eux pour commettre cet attentat. Ange Politien a publié la même année l'histoire de cette catastrophe, dont il avait été témoin oculaire : *Pactum conjurationis Commentarium*, Florence, 1478, in-4, réimpr. avec de nombreux éclaircissements, par

J. Adimari, Naples, 1769, in-4, fig. La conjuration des Pazzi à l'occasion de l'assassinat de Julien, par ses meilleurs tragédies. — PAZZI (CÔME), architecte de Florence en 1508, de la même famille, que le précédent, a traduit du grec en latin *Maxime de Tyr*. — PAZZI (ALEXANDRE), frère du précédent, donna quelques tragédies, et traduisit en Poétique d'Aristote. Paul Jove fait l'éloge de cette traduction.

PAZZI (ANGE), jurisconsulte du 15^e s., né à Rimini, m. à l'âge de 80 ans, a laissé : *Consilia in solennibus*, *Historia de romano* ; une *Sinthe-Pange* ; *Rebus Venetorum ante tempore gestis*, etc.

PAZZI (ANTONIO), graveur florentin du 18^e s. On lui doit un gr. nombre de portraits d'artistes dans les *Musées Florentins*; une *Sinthe-Pange* ; d'après lui, van Dyck, et diverses pièces de la galerie de Florence.

PAZZI. V. MADELINE (Sic).

PAZZIS (MAITRE DE SEGUINS DE), né à Garpentras, ex-grand-vicaire du diocèse de Troyes, m. à Paris, âgé d'environ 52 ans, le 24 août 1817, a laissé : *Notice historique de Malachie d'Inguimbert*, in-8, an XIII ; *Mémoire statistique sur le département de l'Inde*, 1808, in-4 ; *Ferri de Louis XIII*, Paris, 1814, in-8 ; *Observations sur le récit des troubles du diocèse de Gand*, dans le journal intitulé : *l'Ami de la religion et du roi* (20 juillet 1816).

PEACHAM (HENRY), écrivain anglais des 16^e et 17^e s., né dans le comté de Lincoln, est auteur des ouvrages suivants : *The Garden of eloquence*, 1577, in-4 ; *Numerus britannica*, 1612 ; *The Period of mourning*, 1613, in-4 ; *the compleat Gentleman*, 1632, 1637, 1654, 1666, in-4.

PEACOCK (REGINALD), prêtre anglais, né à Londres en 1390, occupa successivement les sièges de St Asaph et de Chelmsford, fut déposé pour avoir mis l'autorité du pape, et m. dans un couvent en 1460. Sa vie a été écrite en 1741 par John Lewis, de Marston.

PEAN, écrivain janséniste, mort en 1763, âgé de 80 ans, est auteur de quelques écrits polémiques, dont le plus connu, intitulé : *Paradoxe de la morale des jansénistes avec celle des pères*, 1728, in-8, et le suite, Utrecht, 1749, in-8.

PEAPS (WILLIAM), vicaire dramatique, né en 1632, a été comédien par son Extrait de l'Amour, 1659, in-4, qu'il composa à l'âge de 27 ans au collège d'Exeter.

PEARCE (ZACHARIE), avant écrivain anglais, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, est auteur d'un *Essai sur l'origine et les progrès des temples* ; *Différence des principes de Jésus-Christ*, 1727 ; Londres, 1732, in-8 ; *Commentaire sur les quatre évangiles et les actes des apôtres*, Londres, 1777 ; *Sermons sur divers sujets*, ibid., 1777, 4 vol. in-8. On lui doit aussi une édition des livres de Cicéron de *Orateurs* et de *Offices*, ainsi qu'une autre de Longin. On peut consulter sur ce prêtre l'ouvrage publié par John Derby sous le titre de *Notion de Pearce*.

PEARCE (NATHANIEL), voyageur anglais, né en 1780 à East-Acton, près de Londres, séjourna une grande partie de sa vie en Afrique. Expédié en 1814 de la propriété qu'il avait acquise à Calicut dans le Tigré (Abyssinie), il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il m. à Alexandrie d'Égypte en 1820. M. Salt, à qui Pearce a légué ses MS., se disposa à les publier. Ils jetteront un grand jour sur l'histoire civile et morale de l'Abyssinie. Pearce avait été chargé, par la société biblique de Londres, de distribuer des bibles en langue copte aux églises de cette même contrée.

PEARSON (JOHN), évêque de Chester, né dans le comté de Norfolk en 1612, m. dans sa ville épiscopale en 1686, fut, avec son frère Richard, éditeur de plus. On lui doit en outre : *l'Indice epis-*

tolarium sancti Ignatii, etc., 1672, in-4; *Annales de la vie et des ouvrages de St. Cyprien*, Oxford, 1684, in-fol.; *Expositio symboli apostol.*, Francfort, 1691, in-4; ouvr. très-estimé en Angleterre, et réimpr. en 1741; *Opera posthuma*, 1638; *Prolegomena in Hieronymum*. Un surnyme très-déclaré dans le *gentilhomme's Magazine* de 1789, p. 43, avoir en sa possession, plus, ouvr. inédits de ce savant prélat.

PECCIO (DOMINIQUE), peintre du 18^e S., né à Yéoune, fut d'abord porquerruier, et parvint ensuite à se faire un nom dans la peinture. On voit quelques-uns de ses tableaux à Ferrare.

PECCIOLI (ALAMANNO), prébendier dans la basilique de Florence, ma donna cette ville en 1748, âgé de 60 ans, a pub. : *Tractatus peregrinorum recentissimae questionum*, etc., Venise, 1748, in-8, refuté en partie par l'abbé Lami.

PECCI (JOSUË), gentilhomme siennois, né en 1700, embrassa l'état ecclésiastique, professa le droit à Padoue et le grec dans sa patrie, où il m. à 61 ans. On a de lui : *Prolegomena in pregi della lingua greca*, Livourne, 1741; Naples, 1743, avec des additions; cet ouvr. a été trad. en français. — PÉCIA (Jean-Antoine), frère du précéd., ouïspaire distingué, né à Yéoune en 1693, m. en 1765. A laissé : *Storia del vescovado della città di Siena*, Livourne, 1748; *Anginamento sopra un'urna antica*, 1749; *Apogione d'un aglio guelfo*, 1762; et plus autres dissertations académiques. On doit encore au chevalier Pecci un tableau intéressant du gouvern. de Pandolfo Petrucci (v. ce nom).

PECHANTRÉ (NICOLAS de), poète dramatique, né à Toulon en 1638, exerça d'abord le profess. de médecine, qu'il abandonna pour venir à Paris travailler pour le théâtre. Il avait donné trois tragédies : *Gela*, 1687; *Jugurtha*, roi de Numidie, 1692; la *Mort de Neron*, 1703; et n'avait plus à faire que le prologue d'un opéra d'*Amphion et Parnassus*, lorsque il m. en 1708. Pechantré a composé en outre pour le collège d'Harcourt : *Joseph vendu par ses frères* et le *Sacrifice d'Abraham*, tragédies qui n'ont pas été impr. Une prétendue aventure arrivée à cet aut., qui Voltaire et La Harpe ont multiplié de mentionner, a fourni à M. Serrin le sujet d'une petite pièce intitul. : *Péchantré*, ou une scène de comédie.

PECHLIN (JEAN-NICOLAS), né en 1616 à Leyde, fut prem. médecin, bibliothécaire, conseiller du duc de Holstein-Gottorp, précept. du prince héritier, et m. en 1706 à Stockholm, où il avait accompagné son élève. On a de lui : *de purgantibus Medicamentorum Foculatus*, Amsterdam, 1702, in-8; *de Pulveribus scopetor.*, Kiel, 1674, in-4; *de aeris et alimentis Defectis*, et *Viti subulquis*, 1676, in-8; *de Habitibus et Colore Aethiopum*, Kiel, 1677, in-8; *Theophrasti Pibaleus*, sen de pots herbo thes *Dialogus*, Paris, 1685, in-12; *Observ. physico-medienum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4.

PECHMEJA (JEAN), littérateur, né à Villefranche, dans le Rouergue, en 1741, après avoir professé l'éloquence au collège de la Flèche, obtint en 1773 un *exercice* à l'acad. française, par l'éloge du grand Colbert; mais il doit sa principale réputation à son *Téléphus*, poème en prose en 12 livres, 1784, in-8, et en 2 vol. in-12; réimpr. en 1795, 3 vol. in-8, et trad. en angl. et en allemand. Pechmeje, encore plus célèbre dans les foyes de l'amitié (par sa liaison avec le médecin Dubreuil) que dans ceux de la littérature, m. à St-Germain-en-Laye en 1785. Il avait fourni à l'abbé Raynaud pour son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, plus morceaux qui, dans la prem. édit., furent distingués par l'initiale P.; celui sur la *Tratte des nègres*, entre autres, lui appartient entièrement.

PECHON DE RUBY (N.), gentilhomme breton du 17^e S., a décrit les tours et escroqueries des bohémien, chez qui il avait passé sa première jeu-

nisse; cet ouvr., devenu fort rare, est accompagné d'un dictionnaire en langage bohémien, et a pour tit. : *Pre pénitence des Mottos*, Gucur, Bohémien et Cognux, Paris, 1622, in-8.

PECK (PIETRA), en latin *Peckius*, né dans l'île de Zurich en 1540, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1683, conseiller d'Almalines. On a recueilli ses écrits sur le droit, Avers, 1647, in-fol. — Son fils Pierre hérita d'abord de la charge de son père, et fut ensuite chancelier de Brabant, conseiller d'état et ambassadeur. Il m. à Bruxelles en 1625. On a de lui : *Votum pro studio humanitatis*.

PECK (FRANÇOIS), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Stamford en 1592, m. en 1743, se donna nom en Angleterre comme naturaliste, poète et littérateur. Parmi ses nombreux ouvr., nous nous bornerons à citer : *Histoire naturelle et antiquités des comtés de Leicester et de Rutland*, 1740, in-4; et *Mémoires sur la vie et les product. poétiques de Milton*, 1750, 2 vol. in-4. Le *Museum britannique* possède plus. MSS. de cet aut., entre autres, la *Suite de l'hist. naturelle et des antiquités du comté de Leicester*, et *Monasticum anglieum, volum. quartum*, etc. 4 vol. in-8, auxquels M. Nicols, avoue être redevable de plus. articles intéressants pour la compos. de son *Hist. du comté de Leicester*.

PECKHAM (JOHN), archevêque de Cantorbéry, né dans le comté de Sussex vers 1250, m. en 1392, fonda le collège de Wingham, dans le comté de Kent. Parmi les écrits qu'il a laissés et dont Tanneur donne la liste, deux seules, ont été pub. : ce sont : *Collectanea Bibliorum lib. F.*, Cologne, 1513, 1591; Paris, 1514; et *Perspectiva communis*, Venise, 1504; Nuremberg, 1542; Paris, 1556; Cologne, 1592, in-4. Quelques-unes de ses lettres ont été publiées par Warton, et ses *statuts*, insitut., etc., ont été inser. dans les *Concil. Magna-Britannie et Hibernia*, tome 2.

PEGORONI (FRANÇOIS-MARIE), procur.-général de l'ordre des arctives, né à Decagme vers 1700, m. à Rome en 1770, a laissé : *Storia dell' origine e fondazione dell'ingro ordine de' servi di Maria Vergine*, Rome, 1746, in-4.

PECOURT, fameux danseur, maître des ballets à l'Opéra, m. à Paris en 1730, à l'âge de 78 ans, mit le prem. du caractère et de l'espress. dans la danse, et enseigna cet art à la duchesse de Bourgogne.

PECQUET (JEAN), célèbre anatomiste, doct. de la faculté de méd. de Montpellier, naquit à Dieppe au commencement du 17^e S. Pecquet découvrit d'abord dans les animaux et ensuite dans l'homme le canal thoracique et surtout le réservoir du chyle, auquel la reconnaissance des anatomistes a donné le nom de réservoir de Pecquet. Aprés avoir exercé la médecine dans sa ville natale, il vint se fixer à Paris, où il devint membre de l'acad. des sciences en 1666. Il m. en 1674. On lui doit encore plus. observations nouvelles sur les sécrétions, sur l'organe de la vie, et principalement sur les foyes, du rétin. Pecquet associa son nom à ceux de Pélimon et de Lafontaine, en restant étanché au célèbre surintendant Fouquet (v. ce nom), peudant sa disgrâce. Il a pub. les trois ouvr. suiv. : *Experimenta nova anatomica*, etc., Paris, 1651, in-12; *de circulatione sanguinis et chylis motu Dissert.*; *Epistola de thoracis lacteis*, qui ont été réunies en 1 vol. in-4, Paris, 1654, et plus. fois réimprimées.

PECQUET (ANTOINE), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, intendant de l'école militaire en survivance, né à Paris en 1704, m. dans cette ville en 1762, a pub. : *Analyse de l'esprit des lois*; *Esprit des maximes politiques*, 1756. 3 vol. in-12; *l'Art de négocier*, in-12; *Lois forestières de France*, Paris, 1753, 2 vol. in-4; *Pensées sur l'homme*, La Haye, 1738, in-12; des traduct. du *Pastor fido* de

Guaral de l'Aminta du Tasse, et de l'Arcadie de Saenssar.

PEDEROBA (PIERRE-MARIE de), ou *Petrarossa*, mineur réformé de l'ordre de St-François, né à Pederoba, dans le territoire de Treviso, en 1703. se distingua comme prédicateur, d'ant plus, villes d'Italie, et m. à Treviso en 1785. On a impr. à Vicence son *Carême* en 1786, 2 vol. in-4, et en 1788 un autre vol. de *panegyriques et de sermons*.

PEDIANUS, V. *ASCONIUS*.

PEDO, V. *ALAINOVANICA*.

PEDROSA (LOUIS-ROBERT de), médecin, né à Lisbonne, professa pendant cinquante années à Salamanque dans le 17^e S. Il d'avait encore donné que le prem. vol. de ses *Selecta philosophia et medicinarum Difficultates*, Salamanque, 1661, in-fol., lorsqu'il m. l'empêcha de faire impr. les huit autres.

PEDRUSI (PAUL), antiquaire, né à Mantoue en 1644, entra fort jeune chez les jésuites de Parme, et devint directeur du collège de cette ville. A ces fonctions le P. Pedrusi ne craignit pas d'ajouter la tâche pénible que lui avait imposée le duc de Parme de faire le catalogue raisonné de toutes les médailles de la riche collection de Farnèse. La m. le surprit au milieu de ses travaux en 1720, comme il terminait le 8^e t. in-fol. de son savant et volumineux commentaire. Le P. Piovone compléta l'œuvre de son confrère, et qui porta l'ouvr. entier à 10 vol., dont le premier avait été pub. à Parme en 1694, sous le titre de *Il Cesari in oro, argento, medagliani, etc., roccalti nel farnese Museo*, avec le portrait de l'auteur, et dont le dern. paru en 1727.

PEELE (GEOFFREY), poète anglais, vivait sous le règne d'Elizabeth, et était né dans le comté de Dorset. On connaît de lui quatre-vingt-cinq de théâtre : le *Jugement de Paris*, *Edouard 1^{er}*, *le roi David* et *la belle Bethsabée*, *Mohamet le Turc* et *Irène la belle Grecque*; un comte intitulé *the old IVives*; et quelques poésies pastorales.

PEGEL (MAURUS), savant saxon, né au 16^e S., m. en 1610 à Helmstadt, où il enseignait les mathématiques, reste inconnu, malgré des découvertes utiles, qu'il n'avait pu faire adopter au public, et dont il nous a laissé le dépôt dans un ouvr. intitulé : *Theaurus rerum selectarum, magnarum, dignarum, etc.*, 1603, in-4, très-rare. G. Pasch (v. ce n.) en a pub. dans la préface des *Inventa novantig.*, plus, extraits qui donnent une idée favorable des talents de Pegel. Il paraît, d'après un passage de cet auteur, qu'il avait eu, bien avant le P. Lana Tarai, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aréostats.

PEGGE (SAMUEL), savant anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1704 à Chesterfield, m. en 1798, est connu principalement par sa *Vie de Robert Grosse-Tête*, évêque de Lincoln, 1793, in-4. Presque tous ses autres écrits sont sur des sujets d'antiquité. Il a composé aussi un gr. nombre d'articles pour l'*Archæologien britannique*, depuis 1746 jusqu'en 1795, et sept mémoires pour la *Biblioth. topogr. anglaise* de Gough. — Son fils Samuel Pegge, né en 1731, m. en 1800, a pub. 1^o *Cerania*, ou *Essai historique sur quelq. branches de la maison royale*, 1782-84-91, in-4; *Anecdotes sur la langue anglaise*, Lond., 1803, et 1814, in-8.

PEGOLOTTI (ALESSANDRO), poète et littérateur italien, né à Guastalla en 1686, fut quelque temps au service du duc de Mantoue, et m. dans sa patrie âgé de 70 ans. On a de lui : *Diálogo con alcuni Sonetti*, Mantoue, 1711; *Rime*, Guastalla, 1725; *Rime finite non più stampate*, ibid., 1776; *S. Teresa*, *Oratorio I e II*, Mantoue, 1706; *Vita del dottor Bernard. Ramazzini*, Rome, 1720; *Tronfi dell' Amore secondo*, Guastalla, 1705.

PEGOLOTTI (FRANÇOIS-BALDUCCI), voyageur italien du 17^e S., né à Florence, se rendit à la Chine pour des affaires de commerce. Il a laissé son itinéraire, inséré dans un autre ouvr. de sa com-

position, intitulé : *Trattato dei poids et mesures et des marchandise ainsi que d'autres choses que doivent savoir les marchands des différentes parties du monde* (en ital.) : un MS. de ce traité est conservé dans le biblioth. Riccardiana à Florence, sous ce titre : *Divisioni dei prezzi a misura usante di varie parti del mondo*.

PEGUILLAIN (ALBERT de), troubad. toulousain du 13^e S. dont il nous reste 48 pièces, fut en faveur auprès d'Alphonse, roi de Castille, et m. dans un fort âge avancé.

PEGUILLON ou **PICIGUILHEM**, V. *BEAUGAIRE* et *LAUZON*.

PEHLEVAN MOHAMMED, second prince de la dynastie des Atabeks de l'Adarbandjan, succéda à son père Yldeghis l'an 568 de l'hég. (1172 de J.-C.). Ce prince, juste et bon, après avoir régné 14 ans, m. l'an 582 (1186), laissant quatre fils, dont l'aîné et les deux der. régnèrent après leur oncle Kenil-Aralon, qui monta immédiatement sur le trône.

PEIGNÉ (N.), prof. émérita de l'univ. m. à Paris en 1822, est aut. d'un *Précis de la Vie de J.-C.*, etc., Paris, 1821, in-12 et in-18, réimp. en 1822.

PEINS (GREGOIRE), et son George PENTA, ainsi qu'il a été nommé par erreur dans quelques biographies, né à Nuremberg en 1500, se fit un nom comme peintre et graveur au burin. La galerie de Vienne posséda quelques tableaux fort estimés de ce maître. La collection de ses gravures, dont plus. sont des chais-d'œuvre, s'élève à 250 : on en trouve le détail dans le *Manuel des amateurs de l'Art* de Huber et Rost.

PEIRERE (LA), V. *PEYRESE*.

PEIRESC (NICOLAS-CLAUDE FABRI, seigneur de), savant distingué, conseiller au parlement de Provence, né au château de Beaugrenier en 1580, étendit ses recherches à tous les genres d'érudition, parcourut un grand nombre de pays, fut lié avec les plus illustres savans de son siècle, et accorda toute sa vie aux sciences et aux lettres une généreuse protection. Il m. en 1637. On n'a impr. de lui qu'une dissertation sur un trépas ancien, qui se trouve dans la 10^e vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, et un grand nombre de lettres. La liste des nombreux ouvr. qu'il a laissés inédits, se trouve dans la tom. 3 de la *Biblioth. des manuscrits*, par Montfaucon. *L'éloge* de Peiresc a été pub. dans presque toutes les langues de l'Europe. Sa vie a été écrite en latin par Gassendi, et trad. en franc. par Requieur.

PEIROUSE (PHILIPPE PICOT, baron de LA), naturaliste, né Toulousain en 1744, fut pourvu, à l'âge de 24 ans, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux-et-forêts du parlement de sa ville natale; mais la révolution opérée en 1774 dans la magistrature par le chancelier Maupeou lui permit de se retirer dans les Pyrénées et d'y commencer ses recherches de botanique et de minéralogie. La m. d'un oncle qui lui laissa, en 1775, le titre de baron de La Peirouse, et de la fortune, le mit en position de se livrer sans réserve à sa passion pour les sciences naturelles. Il resta ainsi quelq. années sans fonctions publiques. En 1789, il fut chargé de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et, l'année suivante, il accepta une place d'administrat. du district de cette ville. Plus tard il fut arrêté, passa 18 mois en prison, et ne fut délivré qu'après la m. de Robespierre. Étant retourné alors à ses occupations scientifiques, il fut nommé successivement inspect. des mines et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse, puis maire de cette ville. Il m. au 1818 : il était associé de l'institut, de plusieurs académies étrangères, etc. Le nombre des plantes nouvelles que l'on doit à La Peirouse monte à plus d'une centaine. Le principal objet de ses travaux avait été une histoire détaillée des plantes des Pyrénées, qui devait se composer de 300 plan-

ches in-fol., dont 43 ont paru en 1795. L'auteur n'ayant pu exécuter son plan dans toute son étendue, en pub. un sommaire sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, Toulouse, 1813. Sans parler de ses autres écrits pub. séparément, on trouve de lui plus. *mémoires* dans les Recueils des Académ. de Toulouse, de Stockholm, et dans le *Journal de Physique*. M. Cuvier a consacré un article à M. Peléroux dans le *Biographie universelle* de M. Michaud.

PELACANI (Blaise), astronome, mathématicien, né à Parme au 14^e Si. m., au commencement du 15^e, a laissé plus. ouvr. sur l'astronomie, dont quelques-uns sont restés inédits. Ce qu'il a fait de plus considérable est un *Tratado de la perspectiva*, qui se trouve en MS. dans les principales bibl. d'Italie.

PELAGE I^{er}, pape, né à Rome, étoit apocrisiste de l'église de cette ville, lorsqu'il fut choisi, en 535, pour succéder à Vigile (v. ce nom). Il occupa la chaire de St Pierre pendant 4 années. On a de lui 16 *épîtres*. Il avait commencé à faire bâtir l'église St-Philippe et St-Jacques, qui fut achevée sous Jean III, son successeur. — L'état II, pape, né à Rome, succéda à Benoît I^{er} en 578. Il travailla, avec peu de succès, à ramener à l'unité l'église plus. évêques d'Italie qui tenaient schisme en soutenant les trois chapitres (v. VIGILE), et m. en 590. Il avait fait de se débarrasser un homme pour de pauvres vieillards et rebâti le palais de Latran. Il eut pour succés. St Grégoire-le-Grand.

PELAGE I^{er}, roi des Asturies, issu du rang royal des Goths, se retira en Biscaye en 711, après la fameuse bataille de Xerès, dont la perte livra l'Espagne aux Maures ou Musulmans d'Afrique. Caché dans une grotte profonde, il y mit pendant 3 ans le projet de secourir le joug des vainqueurs, obtint ensuite sur eux plus. avantages remarquables, et m. en 737, roi de Léon et des Asturies, laissant la couronne à son fils Favila. Sûreté, ennemi du luxe, plein de valeur et de pitié, Pelage n'e pas obtenu dans l'histoire le surnom de Grand, mais il le mérita.

PELAGE, hérésiarque du 4^e S., né dans la Grande-Bretagne, avait reçu de son père le nom de *Morgan*, qui dans la langue du pays signifie *sur les bords de la mer*; il a changé en celui de *Pelagius*, qui a la même signification en latin. Ayant embrassé l'état monastique, il vint à Rome, se fixa dans cette ville, s'y fit connaître et estima de plus. personnages vénérables, entre autres St Augustin, composa quelques livres, tels qu'un *Tratado de la Trinité* et un recueil de passages de l'Écriture sur la morale. Mais partageant ensuite les erreurs qui circulaient alors en Orient sur la grâce, il se déclara l'apôtre d'une nouvelle doctrine dont les points principaux étoient que l'Adam avait été créé sujet à la mort, que son péché n'avoit pu être imputé à ses descendants; que les enfants, en naissant, sont dans le même état où se trouvait Adam avant son péché; que ce péché n'est pas plus la cause de la mort du genre humain que la résurrection de J.-C. n'est la cause de la résurrection des hommes; que l'inhérence de la loi de Moïse conduait au ciel, comme l'insouciance des lois étrangères; qu'avant la venue de J.-C. il y avoit des hommes impeccables; que les enfants morts sans baptême n'en jouissent pas moins de la vie éternelle; enfin que l'homme peut, par ses seules forces, parvenir à la perfection. Cette doctrine, détestée d'abord, en 415, à un concile tenu à Diospolis, fut condamnée l'année suivante par un concile tenu à Carthage. Pelage composa une apologie impitoyable qui retarda pendant quelque temps la décision postuléc. Un nouveau concile, qui s'ouvrit à Carthage en 418, où on assésait 214 évêques, frappa d'anathème le pélagianisme.

Au mépris des décisions de ces conciles et de 4 autres qui succédèrent, du jugement de deux papes et de l'appui donné par l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique pour proscrire cette hérésie, ses partisans refusèrent de se soumettre, on appela à un concile *plénier*, s'ouvrit d'abord à Constantinople où on ne voulut pas les écouter, et se furent pas mieux accueillis à Ephèse. Un concile, tenu à Antioche en 425, les condamna d'ouvrage, et Pelage fut chassé des saints lieux. On croit qu'il m. peu de temps après. A toutes ces condamnations se joignit le jugement définitif du concile d'Ephèse, de l'an 431. Toutefois cette hérésie conserva encore de nombreux adeptes. Des lettres du pape Gélase prouvant qu'à la fin du 5^e S. elle avoit encore des partisans en Dalmanie. Le cardinal Noris et le jésuite Patauliet (v. ces noms) ont écrit l'histoire du pélagianisme.

PELAGIE (saint), née dans le 5^e S., fut d'abord concubine d'Antioche, ensuite se fit religieuse, se retira sur la montagne des Oliviers, et y finit ses jours dans la plus austère pénitence. — Les légendes font mention d'une autre sainte du même nom, également, née à Antioche, et qui périt pendant la persécution suscrite en Orient dans le 3^e S. **PELAVICINO**, V. PELAVICINI.

PELÉE (myth.), fils d'Éaque, et père d'Achille, qu'il eut de la déesse Thétis, régna sur la Thessalie, après avoir renversé de trône Acacé, qui l'avoit voulu faire périr. V. ACACÉ.

PELÉE de CHENOUTEAU (Blaise-Lodov.), jurisconsulte, né à Sens en 1704, m. dans la même ville en 1791, a laissé les ouvr. suiv. : *Dictionnaire des pensées ingénieuses*, Paris, 1793, 2 vol. in-8. *Conférences de la coutume de Sens avec le droit romain*, etc., Sens, 1787, in-4, et quelques opuscules peu intéressants.

PELÉE de VARENNE (Maur-Jean-Hippolyte), littérateur, né à Sens en 1741, fut d'abord imprimeur dans sa patrie, puis receveur des finances à Montargis, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. On a de lui : *Les Fous des bords du Loing*, ou *Recueil de pièces fugitives*, publ. par M. Louvier de Lisle, folios, de papier, et imp. sur papier rose, 1784, in-12. V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2^e édit., tom. 4, p. 426.

PELLETIER (Jacques), littérateur et mathématicien, distingué pour son temps, né au Mans en 1517, s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, puis devint principal du collège de Bayeux, étudia ensuite la médecine qu'il exerça à Bordeaux, à Poitiers et à Lyon, visita l'Italie en 1537, vint à Paris l'année suivante, puis voyagea en Suisse et en Savoie, fut nommé en 1573 principal du collège du Mans à Paris, et m. dans cette ville en 1582. Le P. Négaron a donné dans le tom. 21 de ses *Mémoires* la liste des ouvr. de Pelletier, qu'il porte à vingt. Nous nous bornons à citer : *L'Art poétique d'Horace*, traduit en vers français, Paris, 1549, in-8; *Oeuvres poétiques*, ibid., 1557, in-8; *Dialogues de Comprose et prononciation française*, Paris, 1550; Lyon, 1558, in-8; *Art poétique français*, Lyon, 1555, in-8; *les Amours des Amours*, contenant 96 sonnets, ibid., 1555, in-8 (rare); la *Savoye*, poème de 2000 vers, Anvers, 1572, in-8, (très-rare); *Oeuvres poétiques*, in-8, les Languages, Paris, 1584, in-8. L'abbé Lottin a donné dans la *Biblioth. franç.* l'analyse des poésies de Pelletier. Comme mathématicien, Pelletier a donné une *arithmétique* en 4 livres, une *algèbre* en 2 livres, un *traité de l'usage de la géométrie*, et une *traduction des Éléments d'Euclide*. Ses opuscules de médecine n'offrent aucun intérêt. — Jean PELLETIER, frère du précédent, grand-maître du collège de Navarre et chancelier de St-Jacques-de-la-Boucherie à Paris, où il mourut en 1583, fut élevé par Charles IX au conseil de Trévise. — Jacques et non Julien PELLETIER, aveugle des pieds, ligueur ligu-

enfin, et comme son oncle, après de St-Jacq. de la Boucherie, fut en 1595 excusé en exil par continuation comme avant par la m. du président Brisson.

PELETIER (CLAUDE L.), contrôleur-général des finances, né à Paris en 1630, remplit d'abord plusieurs charges honorables dans la magistrature, et se distinguait surtout comme premier des marchands en 1668.

Il fit construire à cette époque, le quai de Paris, qu'on appelle enc. aujourd'hui quai-Peletier. Nommé en 1683 pour succéder à Colbert dans la charge de contrôleur-général des finances, il s'en démit six ans après, quitta la cour, et passa le reste de sa vie dans la retraite. On lui doit : la *Corps de droit canon*, l'*Ancien Code ecclésiastique*, et des observations sur la Code et les dogmes (d'après les MS. de P. Pithou); *Comptes rendus des optimis latins lingua scriptorum collectis*, Paris, 1692, in-12, 1708, petit in-8; *Comes senectute*, ibid., 1709, in-12. Cf. Le Peletier a donné aussi des éditions nouvelles de *Comes juridici* et du *Comes theologus* de P. Pithou; et il laissa en MS. des *mémoires* pour la vie de Jér. Bignon, pour celle de Matthieu Molé, et de plusieurs autres personnages contemporains. J. Boivin a publié la *Vie de Claude Le Peletier*, en latin, Paris, 1716, in-4. — **PELLIERA DE SOUM** (Michel Le), frère du précéd., né à Paris en 1639, fut successivement avocat au roi au Châtelet, conseiller au parlement, intendant de Franche-Comté puis de Flandre, conseiller d'état, intendant des finances, enfin directeur-général des fortifications. Il quitta les affaires en 1684 à 80 ans, se retira dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, et y m. en 1725. *Son éloge*, par de Boiss., a été inséré dans le 7^e vol. du Recueil de l'Acad. des inscriptions, dont il était membre honoraire. — Un autre PELLETIER ou PELLETIER; VULGARISÉ, professeur de déclam. à Paris, où il m. en 1845 à 68 ans, a publié quelques pièces du théâtre, au nombre desquelles on distingue le *Marriage du Capucin*, comédie, 1798, in-8, et la *Servante du qualifié*, drama, 1814, in-8.

PELETHRY V. LEPELLETIER.

PELEUS (JULIEN), juriconsult., né à Aggers vers le milieu du 18^e s., fut conseiller d'état et historiographe de France sous Henri IV. On a de lui *Panegyriques aux peuples de France*, 1600, pièce de circonstance devenue illisible; de *Natrimonii dissolutio ob defectum testium non apparetur*, 1600, in-8; *Compendium vici nautici in regulis cancellarie romane; Actiones forenses singulares et remarques*, etc., Paris, 1604, in-4; *Hist. de la vie et des faits de Henri de Grandjugué*, en 1595, Paris, 1613-16, 4 vol. in-8; *Hist. de la dernière guerre entre les Suédois et les Danois* en 1610, Paris, 1622, in-8.

PELLHAM (HARVEY), homme d'état anglais, frère cadet du duc de Newcastle, combattait d'abord comme

page de dragons, lors de la rébellion d'Écosse en 1745. Il fut nommé à la chambre des communes en 1718, entra en 1724 dans le ministère comme secrétaire d'état au département de la guerre, devint premier lord de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier et conserva ce titre, poste jusqu'à sa m., arrivée en 1754. Ce ministre s'attacha à augmenter le crédit national et à faire éclore le commerce; l'un des opérat. qui ont fait le plus d'honneur à son administ., à laquelle on reproche peu de fautes, fut d'avoir diminué, sans aucun soulèvement, le fardeau de la dette publique, en réduisant à trois pour cent l'intérêt qu'on payait au prêteur à raison de quatre.

PELLESTRE (PIERRE), littérateur, fils d'un tailleur de Rouen, né vers 1635, et m. en 1710, sous-livré, du couvent des Grands-Cordeliers, ayant partagé son temps entre la prière et l'étude. Il fut lié avec Molière et les savants les plus distingués de la corporation de St-Marc. Bien qu'il eût acquis une grande érudition, il ne pub. que quelques opuscules. On a de lui une *édition des Œuvres de Jean de La Fontaine des Poètes avec des notes*, Paris, 1697, in-12; des *Remarques critiques* contre les *Risques de l'ignorance* de l'abbé Tricaud, Paris, 1713, in-12; des *artifices* dans les *Mé-*

moires de Trévoux. Il a laissé en MS. une critique sévère de la *Bibliothèque de Dupin*, et des notes sur les *Scriptores ecclesiastici* de Goss.

PELIAS (myth.). V. MÉGARE.

PELLISSIER, V. PELLICIER.

PELLISSON, V. PELLISON.

PELL (JOHN), mathématicien anglais, né en 1610 à Sonthwary, dans le comté de Sussex, enseigna avec distinction les mathématiques à Amsterdam et à Bréda, fut nommé par Cromwell recteur anglais près des écoles suisses protestantes, et, de retour en Angleterre, devint chapelain de l'archevêque de Cantorbéry. Il m. en 1685, dans un état voisin de la misère. On a de lui plus. ouvr. sur la science qu'il professa. Le meilleur est celui intitulé *de l'idée de mathématiques*, écrit d'abord en latin, Londres, 1699, in-12. On trouvera la liste des autres dans le *Dictionnaire de Chauliépée*.

PELLEGRIN (SIMON-JOSEPH), littérateur, né à Marsulles en 1693, fut d'abord religieux servite et ensuite aumônier de vaisseau. S'étant rendu après plus. courses à Paris, où il avait d'autre ressource que ses mémoires, ce qui ne lui suffisait pas, il ouvrit dans la capitale un bureau d'épigrammes, madrigaux, etc., travaux pour plus. théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique, et av. en 1745. On a de lui *Cantiques spirituels*, Paris, 16-8; *Nouveaux cantiques*, Paris, 1725, in-12; *Histoire de l'ancien et du Nouveau-Testament, mise en cantiques sur des airs d'opéra et de vaudevilles*, Paris, 1705, 2 vol. in-8; *Psalmes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, etc., Paris, 1705, in-8; *L'imitation de J.-C.*, mise en cantiques sur des airs de vaudevilles, Paris, 1727, in-8; les *Œuvres d'Horace*, trad. en vers français, Paris, 1715, 2 v. in-12. De toutes les pièces de théâtre de Pellegrius nous ne citerons que les trois suiv. qui eurent quelque succès dans le temps : le *Nouveau monde*, comédie en 3 actes et en vers, 1723; *Septu*, tragédie-opéra, 1732; *Pélopée*, tragédie, 1733. La malheureuse secondité de cet auteur à l'égard en 1801 à MM. Tourmay et Andral le sujet d'un vaudeville intitulé *l'abbé Pellegrius*, ou la *Manufacture de vers*, joué en 1801 sur le théâtre du Vaudeville à Paris.

PELLEGRINI (PELLEGRINO-TIZALDO de'), ou plus communément *Tibaldi*, peintre et architecte, né dans le Milanais en 1527, s'établit à Bologne avec sa famille, y reprit son éducation, et fut conduit à Rome, en 1547, par Vazari (v. ce nom), qui lui fit étudier les arts-divers qui renfermaient cette ville. De retour à Bologne, Pellegrini y occupa, sous l'inspiration, en concurrence avec Niccolini, une suite de tableaux qui représentaient divers sujets tirés de l'*Odyssée* d'Homère, et pour l'église de St-Jacques, deux compos. estimées. Il fit aussi à Loreto, et dans quelques villes voisines, d'autres tableaux; soigna ensuite l'architecture, et acquit bientôt une si grande réputation, qu'il fut nommé ingénieur en chef du duc de Milan, et architecte de la grande fabrique du dôme de cette ville. Appelé en Espagne par Philippe II, en la même qualité, il fut pour ce royaume ce que le Primaticci et Niccolò del'Abate avaient été pour la France. Il y introduisit le goût de la peinture; peignit le cloître et la bibliothèque de l'Escorial, et fut magnifiquement récompensé de ses travaux par le roi. De retour en Italie, il se fixa à Modène et y m. en 1607. J.-P. Zabotti a publié la *Peinture de Pellegrino Tibaldi*, à di. Nicc. *Abeti esistenti nell'istituto di Bologna*, Venise, 1756, gr. in-fol. — **PELLEGRINI-ABALDI** (Dominique), frère du précéd., comme lui peintre et architecte, né en 1531, m. en 1582, s'est fait connaître principalement par la construction d'une des chapelles de la cathédrale de Bologne, du palais de la Galérie, et par le palais de Magnani. On ne connaît point d'œuvre de son pinceau; mais il a écrit à l'endroit plus, pièces estimées des amateurs, celles que la

Vierge à la robe, d'après le Parmesan ; la *Trinité*, d'après Horace Samacchini ; la *Paix foulant aux pieds le dieu de la guerre*, d'après son frère aîné.

PELLEGRINI (FÉLIX), peintre, né à Pérouse en 1567 ; et son frère, né en 1595, furent élèves du Barrocin ; le dernier, né dans sa patrie en 1612, reçut le surnom de *Pittor bello*, à cause de la beauté de sa figure. On ne connaît maintenant aucun des ouvrages de ces deux artistes qui eurent quelque échec dans leur temps. — **LANDOVIS** ou **ANTONIO PELLEGRINI**, né à Milan vers la fin du 16^e S., peintre à l'aiguille, acquit une grande réputation en ce genre. On a d'elle le *Pallium* et quelq. autres ornements sacrés, conservés avec soin dans la cathédrale de Milan. Ses contemporains l'appelaient *la Minerve lombarde*. — **ANDRÉ PELLEGRINI**, cousin de la précéd., peintre, orna de quelq. tabl. l'église de St-Jérôme à Milan. — **PELLEGRINO PELLEGRINI**, frère d'André, fut employé dans les travaux de l'Escorial, obtint le titre d'architecte et de peintre de la cour d'Espagne, et m. en 1634. — **ANTOINE PELLEGRINI**, surnom peintre, né à Venise en 1675, parcourut une partie de l'Europe, laissa plus. grands tableaux en Angleterre, et peignit à Paris le plafond d'une des principales galeries de la Banque russe, aujourd'hui Bibliothèque, du Roi. De retour à Venise, il fut chargé de peindre l'église de St-Moisé, y exécuta le beau tableau du *Serpent d'airain*, et m. en 1741. Le musée du Louvre possède son tableau de réception à l'académie royale de peinture. — **JÉRÔME PELLEGRINI**, peintre, né à Rome dans le 17^e S., imita la manière du Caravage. Après avoir exécuté plus gr. tableaux dans sa patrie, il peignit plus. vastes fresques à Venise. On ignore l'époque de sa mort.

PELLEGRINI (CAMILLO), histor., né à Capoue en 1598, m. à Naples en 1663, a laissé, outre plusieurs ouvr. sur diverses matières : *Apparato alle antichità di Capua*, etc., Naples, 1651, in-4 ; *Historia principum longobardorum*, ibid., 1643, in-4. C'est un des sav. qui ont le plus contribué à éclaircir l'hist. du 6^e siècle au moyen âge. On peut consulter sur lui les *Storie napoletane* de Soria, t. 2, et la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, t. 8. — **PELLEGRINI** (Lelio), profess. de philosophie, à Rome au 16^e S., a laissé plus. ouvrages littés., entre autres : de *Utilitate morali philosophiæ*, Rome, 1587 ; de *Sisto V pontifice Oratio funebris*, ibid., 1557 ; *In nobiliu Torquati Tassi*, ib., 1597. — **PELLEGRINI** (Matthieu), né dans le territoire de Bologne, profess. la logique et la philosophie à Rome et à Gênes, où il m. en 1652. On a de lui : *della Pratica comune a' principi e servitori loro*, Viterbe, 1634 ; *Fons dell' ingegno ridotto in arte*, Bologne, 1650 ; *Politica massima divisa in dissertazioni declamatorie*, Gênes, Veissie, 1649, de contemplat. et activ. vita regimine *Positiones*, Bologne, 1520. — **PELLEGRINI** (Alvandre), clerc régulier, né à Capoue au 17^e S., a laissé quelq. ouvr. sur les constitut. et privilèges de son ordre, et en outre *Commentar. in pontific. constitut. de Duella*, Milan, 1614, in-4 ; de *Immunit. ecclesiastica*, Crémone, 1621, in-8. — **PELLEGRINI** (Joseph), jésuite, m. à Vérone en 1700, a laissé un serai de *Sermone*, Venise, 1772, in-8 ; et un autre de *Poesies*, ibid., 1776, 2 vol. in-8.

PELLEGRINO DI SAN DANIELE (JEAN-MARTIN D'UDINE), plus connu sous le nom de, l'un des bons peintres du 16^e S., fut appelé à la cour d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, et m. en 1546. On a de lui, entre autres compos., une *Madone assise entre les quatre vierges d'Aquille*, etc., qui pass. pour l'un des morceaux les plus précieux du Frioul, et divers sujets tirés de la *Vie de J.-C.* — **PELLEGRINO**, de Modène, fut élève de Raphaël, et fit pendant la vie de ce gr. peintre quelq. tableaux qui ornent divers monuments de Rome. Il revint à Modène après la m. de son maître, et y m. en 1523. Le principal ouvr. qui nous reste de lui est une *Nativité de Jésus-Christ*, que l'on conserve à Rome

dans l'église de St-Paul. — **PELLEGRINO** (GÉORGE), surnommé *Arcimboldo*, fils du précéd., se distingua aussi dans le peinture, s'attacha à copier les gr. ouvr., et m. en 1612. On rit de ses copies du célèbre tableau de la *Nuit*, et de la *Madone couronnée*. Il composa aussi, de concert avec J.-B. Fiorini, quelq. tabl., parmi lesquels on remarque une *Nativité de la Vierge*, à Ste-Afra de Brescia.

PELLEPORE (ANNE-GÉORGE LAFITE, marquis de), né à Senay vers 1735, m. vers 1810, est auteur des ouvr. suiv. : *les Pédémens*, 1790, 2 vol. in-12 ; *le Diable dans un bénitier*, Paris, 1784, in-12 ; *les Petits Souders et les Nuits de Phéol Boitillon*, 1783, in-8.

PELLEPRAT (PIERRE), jésuite, né à Bordeaux en 1606, se fit un nom comme prédicateur. Il m. au mission au Mexique en 1669. On a de lui : *Prologues oratoires*, Paris, 1644, in-8 ; *Religion des missions des jésuites dans les Indes et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale*, ibid., 1635, in-8 ; *Introduction à la langue des Galibis, sauvages de l'Amérique méridionale*, ib., 1655, in-8 (ouvrage recherché).

PELLERIN (JULIEN), savant antiquaire, né en 1684 à Marli-le-Roi, près Versailles, fut commissaire-général, puis premier commis de la marine. Il forma le cabinet de médailles le plus précieux qu'ait jamais possédé un particulier (elles s'élevaient à 32,500). Le roi en fit l'acquisition, en 1776, pour 300,000 fr., et néanmoins laissa Pellerin jouir de sa collection jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Paris en 1782 dans sa 98^e année. Il a publié : *Recueil de médailles des rois, peuples et villes*, Paris, 1762-78, 10 vol. in-4.

PELLETAN (JEAN-GABRIEL), voyageur français, né à Marseille en 1747, m. en 1802, séjourna quelque temps au Sénégal, ainsi qu'à l'île Saint-Louis, et fut nommé à son retour directeur-général de la compagnie du Sénégal. Privé de sa place pendant la révolution et enfermé à Saint-Lazare, Pelletan composa dans sa prison un intéressant *Mémoire sur la colonie française du Sénégal*, fruit de ses observations dans son voyage, et qu'il fit imprimer à Paris, en IX (1801), in-8.

PELLETAN (PHILIPPE), chirurgien célèbre, membre de l'institut, mort en janvier 1827 dans un âge assez avancé, se livra d'abord à l'enseignement de la physiologie, profess. successivement avec érat plusieurs branches de la médecine, vint à s'élever dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fut l'un des professeurs les plus distingués de l'École de Médecine, où il attira de nombreux auditeurs par le charme de son élocution. Il a publié : *Clinique chirurgicale ou Mémoires et Observations de chirurgie clinique*, Paris, 1810, 3 vol. in-8 ; et *Observations sur un pithécisme de l'homme, simulé par un anévrysme*, ibid., 1815, in-8.

PELLETIER, V. PELLETIER.

PELLETIER (BESLAND), chimiste et pharmacien, né à Bayonne en 1761, vint étudier la chimie et la pharmacie à Paris sous Darcet et Bayen, fit de grands progrès, fut reçu membre du collège de pharmacie à 21 ans, se livra avec succès à des travaux chimiques importants, devint membre de l'Académie des sciences en 1791, fit ensuite partie de l'institut à la création de ce corps savant, professa la chimie à l'école polytechnique, et m. en 1797 à peine âgé de 36 ans. Il a beaucoup contribué aux progrès des diverses branches de la chimie pneumatique, et a rendu de grands services à la métallurgie et à la chimie appliquée aux arts. Ses principaux écrits ont été recueillis par son fils, de concert avec M. Sadillot jeune, et publiés sous ce titre : *Mémoires et Observations de chimie*, Paris, 1798, 2 vol. in-8. D'autres mémoires et observations sont insérés dans le *Journal de physique*, et dans les *Annales de chimie*, dont Pelletier était un des au-

teurs. Son *Éloge* a été composé par M. Scaillet, dans le t. 3 des *Mémoires* de la société de médecine de Paris; par M. Lassa, dans les *Mémoires* de l'Institut, *Sciences physiques*, t. 2; par M. Bouillon-Lagrange, dans le *Journal* de la société des pharmaciens, t. 1; enfin par M. Luriquie, *Journal de la société de santé et d'hist. naturelle de Bordeaux*, t. 2. — PELLETTIER (Gaspard), docteur-médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Middelbourg, sa patrie, et m. en 1638. Il a laissé un ouvrage fort rare, intitulé : *plantarum, tum palmarum, tum exoticarum*, in *Walchrid*, *Zelandiae insulæ*, nomenclaturæ Synonyma, Middelbourg, 1610, in-8. — Ambroise PELLETTIER, hécédietin, né en 1703 à Porrioux, m. vers 1758 curé de Senones, avait commencé la publication d'un *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (il n'en a paru qu'un vol.), Nancy, 1758, in-fol.

PELLEVEY (NICOLAS DE), cardinal, archevêque de Reims, né au château de Jouy en 1518, obtint la pourpre pour avoir parlé au concile de Trente contre les libertés de l'église gallicane, qu'il était chargé de défendre. Il fut un des chefs les plus fanatiques et les plus acharnés de la ligue, et m. de chagrin en 1594, se rapprochant l'entrée de Henri IV dans Paris.

PELLICAN (CONRAD), en allemand *Kurschner*, savant théologien et hébraïsant, né à Ratisbach (en Bavière) en 1478, entra dans l'ordre des frères mineurs en 1493, apprit l'hébreu, enseigna, dans le couvent de Biele, la théologie, la philosophie et l'astronomie, et occupa divers emplois dans son ordre. Vers 1520, ayant lu les ouvrages de Luther, il se adopta les opinions, sans toutefois se déclarer ouvertement. En 1526, il fut appelé à Zurich par Zwingli pour occuper la chaire de langue hébraïque; et c'est alors qu'il jeta le froc, et se maria à l'âge de 48 ans. Devenu veuf, il contracta un nouveau mariage en 1536, et m. en 1556. On a de lui : *Psalterium Davidis ad hebraicum veritatem interpretationem*, etc., Strasbourg, 1527, in-8; *Commentarii Bibliorum cum vulgata editione*, etc., Zurich, 1531-36, 5 vol. in-4; *Comment. in Novum Testamentum*, Zurich, 1537, 2 vol. in-fol; *Grammatica hebraica, nec non et Margarita philologica*, Strasbourg, 1540, in-8. Pellican a continué l'édition des *Œuvres de St Augustin*, commencée par Antoine Dodon et Franç. Wyler, Bâle, 1506, 9 vol. in-fol.

PELLICER (JEAN-ANTOINE), bibliographe espagnol, bibliothécaire du roi d'Espagne, né vers 1750, mort à Madrid en 1806, a laissé : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, 1778, in-4; *Disertación historico-geográfica sobre el origen, nombre y publicación de Madrid, así en tiempo de Moros como de Cristianos*, Madrid, 1806, in-4. On lui doit une excellente édition, avec notes, du *Don-Quixote* de Cervantes, 1797, 5 vol. petit in-8; réimpr. avec des corrections, 1798, 1800, 9 part. petit in-8.

PELLICIERI (DAMIANI), de Modène, se distinguait au commencement du 17^e S., au service du duc de Modène César 1^{er} et du grand-duc de Toscane. En 1622, il accompagna le marquis Cornelio Bentivoglio en France, où il est probable qu'il finit ses jours. Nous citerons de lui : *Avvertimenti militari, utili e necessari a tutti gli uffici*, etc., Modène, 1608, in-4; Venise, 1619. On peut consulter sur Pellicieri la *Biblioth. modenese*.

PELLICIER (GUILLAUME), prêtre, homme d'état et savant distingué, ne vint la fin du 15^e S. à Melgueil ou Mauguio en Languedoc, acquit de bonne heure de grandes connaissances en théologie et en droit, et fut nommé en 1529 évêque de Maguelone, à la place de Guillaume Pellicier, son oncle. Comblé de faveurs et chargé de plusieurs missions importantes par François 1^{er}, il justifia la

confiance de son souverain. Il obtint, non sans peine, que le siège de son évêché fut transféré de Maguelone à Montpellier. En 1549, il fut envoyé à Venise pour maintenir cette république dans l'alliance de la France. Il était chargé en même temps de recueillir des MSS. des auteurs anciens, et l'on trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque du roi des monuments de son zèle à remplir cette mission. A la mort de François 1^{er}, il perdit toute la faveur dont il avait joui, et se vint des lors exclusivement au soin de son diocèse; mais il ne tarda pas à le voir troublé par les discussions religieuses auxquelles donna lieu la réforme, et il fut lui-même emprisonné sur les dépositions d'un calomniateur. Bientôt il fut rétabli dans tous ses droits; mais, en 1567, il eut la douleur de voir sa cathédrale tomber aux mains des réformés, et il m., à son château de Montferand l'année suivante.

PELLICIONI (BLAISE), né dans le Modénais, fut prieur de la Chartreuse de Bologne et du couvent de Lucques, où il m. en 1646. Nous citerons de lui : *Arbre d'egli uomini illustri, scittori, e generali de' Certinini*, Bologne, 1664.

PELLISSON-FONTANIER (PAUL), de l'académie française, né à Bieters, en 1621, d'une famille protestante, depuis long temps illustrée dans la robe, s'adonna d'abord à l'étude de la jurisprudence, et commençait à se distinguer au barreau de Gantes, lorsque la peste-vérole le défigura, dérangea sa santé, et le força de se retirer à la campagne. Dès-lors il résolut de s'occuper de littérature. Il vint se fixer à Paris en 1652. Moins pressé peut-être de se faire un nom dans les lettres que de faire fortune, il accepta sans charge de secrétaire du roi. Fouquet lui reconnut des talents, le fit son premier commis, et lui obtint une place de conseiller d'état en 1660; mais, l'année suivante, la disgrâce du ministre entraîna celle de son favori, et Pellisson fut enfermé à la Bastille, où eut le courage de composer trois *mémoires* en faveur de son ancien protecteur. Le roi dérompé tira Pellisson de son cachot cinq ans après son emprisonnement, et, pour l'en dédommager, lui prodigua les pensions et les places. L'ami de Fouquet avait déjà accompagné Louis XIV dans sa campagne de Franche-Comté, dont il avait écrit la relation. Son crédit augmenta encore lorsqu'il eut embrassé la religion catholique. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et chargé du tiers des économats pour le distribuer aux ouvrages protestants de la véritable église. Pellisson m. à Versailles en 1693. Il doit bien moins de célébrité à ses talents, comme écrivain, qu'à sa disgrâce et à sa belle conduite envers Fouquet. C'est même à ce dévouement que se rattache son plus beau titre littéraire; car ses discours en faveur de l'infortuné surintendant sont les chefs-d'œuvre du harrois-français dans le 17^e S., et un modèle d'éloquence judaïque au même à cette époque. Nous citerons en outre de lui : *Histoire de l'académie française*, continuée par l'abbé d'Olivet, 1730, 3 vol. in-12; *Histoire de Louis XIV, depuis la mort de Nanarra jusqu'à la paix de Nimègue*, 1749, 3 vol. in-12; *Abregé de la vie de Anne d'Autriche*, 1666, in-4; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté* en 1668, dans les *Mémoires* du P. Desmolets; *Lettres historiques et autres diverses*, 3 vol. in-12, Paris, 1729; *Recueil de pièces galantes*, de Pellisson et de Mme la comtesse de la Saxe, 1695, 5 vol. in-12; *Poésies chrétiennes et morales dans le Recueil dédié au prince de Conti*; *Reflexions sur les différents de la religion*, 4 vol. in-12; *Tratés de l'charisme*, in-12. Le secrétaire de Pellisson pour le culte qu'il avait embrassé de son choix lui inspira aussi des prières, publiées en plusieurs recueils. En 1739, on imprime les *Œuvres diverses de Pellisson*, Paris, 3 vol. in-12; et, en 1805, Desnoyers a publié les *Œuvres choisies de Pellisson*, 2 vol. in-12. — PELLISSON

(George), frère aîné du précédent, consacra toute sa vie à la littérature. Il vint à Paris, où il vécut dans une solitude studieuse jusqu'en 1677. On a de lui un *Mélanges de divers problèmes sur plusieurs choses de morale et autres sujets*, 1617, in-12. — **PELLISSON (JACQ)**, principal du collège de Tournon, est auteur d'un *Eloge latin du cardinal de Tournon*, Lyon, 1534, et d'un *Abrégé de la grammaire latine de Desportes*, ibid., 1530, in-12.

PELLIZIOLI (JEAN), prêtre de Bergame, vivait en 1628. Ses autres écrits, il a laissé : *Art oratoria ex Aristotele*, Quintiliano, Cicero, præcipitis expositis in orationibus pro Milone, etc., Bergame, 1599, in-4.

PELLIZZARI (BELTRAM), Vénitien du 14^e S., découvrit aux sénateurs l'horrible complot du doge Marino Falerio, qui voulait tous les massacrer pour regner sans partage sur sa patrie. Pellizzari obtint des récompenses qui ne lui parurent pas suffisantes. Il se plaignit, fut exilé dans l'île d'Augusta, et périt misérablement comme il passait en Delos. — **PELLIZZARI (FRANÇOIS)**, jésuite de Plaisance, professeur la théologie à Ferrare, et m. sur la fin du 17^e S. Il a donné deux ouvrages, qui ont été défectueux par le cœur de Rome : *Tractatus de monachibus*, Venise, 1690, in-4; et *Manuale regularium*, en 2 vol.

PELLOUTIER (SIMON), historien, né en 1634, à Lépiaz, d'une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcé de l'exiler, devint ministre de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et m. en 1757. Son *Histoire des Celtes*, dont le 1^{er} vol. parut en 1740, et dont le 2^e ne fut publié que 10 ans après, est le seul titre incontestable, qui ait à l'estime de la postérité; mais il n'en a pas fallu davantage pour lui assurer une réputation durable. Cet ouvrage a été réimprimé avec de nombreuses additions, tirées de MSS. de l'auteur par Chénier, sous ce titre : *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, Paris, 1771, 2 vol. in-4. ou 8 vol. in-12. Cette édition fut d'autant plus précieuse, qu'elle offrit en outre plusieurs *mémoires* et *notes* écrites de Peloutier, auxquels sont réunis quelques *opuscules* de divers auteurs, qui ont parlé de l'*Histoire des Celtes*. On y trouve aussi l'*Eloge* du savant historien, par Kormey.

PELOPIDAS, fils d'Hippoclès, fut connu tout d'abord comme l'ami et le compagnon d'armes d'Epaminondas; mais sa vie fut brillante aussi, et Plutarque et Cornelius Nepos l'ont jugé digne d'être racontée. Issu d'une des premières familles de Thèbes, et possesseur de biens immenses, Pelopidas s'attacha au parti populaire, dont il devint l'un des chefs par ses largesses et son courage. Il fut couvert de blessures à Mantinée, et donna la vie au dévouement d'Epaminondas. Mais bientôt l'autorité étant passée entre les mains des nobles, grâce à l'appui que leur prêtèrent les Lacédémoniens, en s'emparant de la Cadmée, Pelopidas fut banni avec ses citoyens, et se réfugia dans Athènes. Trois ou quatre ans après (l'an 379 ou 378 av. J.-C.), il retourna dans Thèbes avec quelques-uns de ses amis, déguisés, ainsi que lui, en charbonniers, et, profitant des bonnes dispositions de ses concitoyens, qui lui firent le commandement, il reprit la Cadmée, et en chassa les Lacédémoniens. Pour diviser les forces de cette république, dont la vengeance de laquelle il avait tout à craindre, il lui suscita une guerre avec les Athéniens, et remporta sur elle, près de Tégée, une victoire long-temps disputée. Il commanda la bataille de Leuctres, la bataille sacrée, qui décida la suite de cette journée, partage avec Epaminondas (l'an 370 av. J.-C.) le titre de polymarque ou chef de la ligne béotienne, et termina par de nombreux succès l'orgueil de

Sparte. Mais, de retour à Thèbes, les deux amis furent traduits en justice pour avoir gardé le commandement au-delà du terme fixé. Epaminondas osa seul braver la sévérité déplacée de ses concitoyens. Pelopidas alla chercher au dehors des occasions d'exercer son courage. Il protégea les Athéniens contre Alexandre, tyran de Phères; intervint aussi dans les affaires de la Macédoine; mais, étant tombé entre les mains du tyran de Phères, il fut retenu prisonnier, et dut sa liberté à Epaminondas. Envoyé ensuite en ambassade à Suse, il découvrit les mesures des députés d'Athènes et de Lacédémone, et obtint d'Artaxerxès un traité conforme aux intérêts de sa patrie. Sa mission terminée, il gagna dans la Thracie pour punir Alexandre de sa mauvaise foi, et, après avoir obtenu sur lui quelques avantages, périt dans une bataille, l'an 362 avant J.-C.

PELORIS, pilote d'Ansebel, fut mis à mort par ordre d'un général, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de cap Peloris, en Sicile. Ansebel se croyait trahi par son malheureux, qui était innocent. Ainsi plus tard, lorsqu'il découvrit son erreur, il se repentit de sa précipitation, et érigea en même lieu une statue pour spacer les mémoires de son pilote. On a conté ensuite que le cap Peloris devait son nom à un pilote d'Ulysse, qui s'y noya.

PELOPS, fils de Tantale, roi de Lydie, passe en Elide où il épousa Hippodamie, fille d'Obolomède, roi de ce pays. Il succéda à ce prince, et se rendit puissant dans toute la presqu'île qui a reçu de lui le nom de Péloponnèse. Il laissa plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont Alce et Thyeste. La fable raconte que Tantale, ayant reçu les dieux dans son palais, voulut éprouver leur puissance en leur servant à table le corps de son propre fils. Cérès seule, dont l'attention était attirée par la douleur que lui causait la perte de sa fille, toucha à ce mets détestable; mais les autres dieux découvrirent subitement le crime; ils punirent Tantale, rendirent la vie à Pelops, et lui donnèrent une épouse d'Ivoire, pour remplacer celle que Cérès avait enlevée.

PELS (ANNE), poète hollandais, mort à Amsterdam en 1681, donna en 1667 une traduction en vers hollandais de *Poëte poësiques d'Horace* et quatre ans après un *poëme sur l'usage et l'abus du théâtre*. Il fit jouer aussi, en 1668, une tragédie de *Dido* et une comédie intitulée *Jullius*, toutes deux en 3 act. Il fonda par la suite une société poët. holland., qui a enrichi le théâtre holland., d'un grand nombre de pièces, la plupart trad. du franç., et qui était fort attachée aux principes profanes en France sur l'art dramatique.

FELTYN ou PELTE (THÉODORE-ANTOINE), fr. né à Peltz dans le diocèse de Liège, mort à Augbourg en 1662, fut professeur à l'univ. d'Ingolstadt, et pub. plus. ouvr. parmi lesquels nous citons : *Paraphrasis et Scholia in Præterea Salmianensis*, Anvers, 1616, in-4. Valère Prémare fut de lui un grand élève dans son *Diss. des profess. de l'univ. d'Ingolstadt*.

PELTIER (JEAN-GABRIEL), né à Nantes, paraissait destiné à suivre la carrière du commerce; mais se trouvant à Paris en 1780, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste, et écrivit, pour défendre les prétentions du côté droit de l'assemblée constituante, un pamphlet périodique intitulé les *Actes des Apôtres*, ou l'on trouve de l'esprit, sans doute, mais en esprit frivole et souvent de mauvais goût, qui ne se fit plus de mise aujourd'hui dans la discussion des intérêts politiques. Nous en citerons dans nos moniteurs publiés un autre aujourd'hui grave, un ton sérieux et digne; mais la suite des *Actes des Apôtres* fut du ressort aux colporteurs, aux alouettes mordantes, aux plaisanteries personnelles, et à toutes les ressources d'un style burlesque. Leur aut. principal se réfugia à Londres après le 10 août, et continua d'y

servir l'ancienne monarchie à sa manière, c.-à-d. par des pamphlets et des feuilles périodiques d'une grande virulence contre les divers gouvernements qui se succédèrent en France. Bonaparte, après la paix d'Amiens, le fit poursuivre devant les tribunaux anglais, par son ambassadeur à Londres, et obtint contre lui une condamnation insignifiante, qui, grâce aux hostilités recommencées vers la même époque entre la France et l'Angleterre, eut pour unique résultat de donner plus de vogue aux écrits de l'infatigable pamphlétaire. La double restauration des Bourbons lui permit de venir à fois visiter le sol natal, en 1815 et 1816; mais il retourna en Angleterre, et se signala par de nouv. déclamations contre la ministère de M. Dezzes. Plus tard, il revint définitivement, se fixer à Paris, où il m. en 1845. On trouvera la liste de ses nomb. ouv. dans l'admanisac nécrologique de M. A. Makul.

PELTZ (JEAN), doct. de Sopron ou Oedenbourg, en Hongrie, est connu par les deux ouv. suiv. : *la Hongr. sous ses rois et ses ducs, jusqu'à Géza*, en 1074; Sopron, 1755, 1768; *la Hongrie sous Géza*, 1755, 1768.

PELUSIO (JEAN), de Corone, porte latin du 16^e S., mort en 1593, a laissé, entre autres écrits : *Lutetium lib. 4*, Naples, 1597, in-8.

PELVÉ. V. BELLEVÉ.

PELVERT. V. RIVIERE.

PENBERTON (HENRI), sav. prof., de méd. au collège Gresham d'Oxford, né à Londres en 1694, m. en 1771, eut en d'abord l'intention de se livrer à la pratique; mais le faiblissement de sa santé l'obligea de se borner au travail du cabinet. Il se lia intimement avec plus. hommes appréciés, entre autres avec Newton, qu'il aida à préparer une édition nouv. de ses *Principia*, et dont il recueillit les éloges, philologiques sous ce titre : *New of sir Isaac Newton's philosophy*, Lond., 1733, in-4, fig. Parmi ses ouv. nous citerons : *Cours de physiologie, en vingt leçons* (en anglais), Londres, 1773; *De facultate oculi quæ ad diversas rerum contemplationes distinetur ac accommodatur*, Göttingue, 1751, in-4, publié par Haller. — **PENBERTON** (Ebeneser), ministre à Boston, prédicant, doct., et présent. en collèg. d'Harvard où il eut ses sermons en 1691, m. en 1717 dans sa 45^e année. On a imp. ses sermons en 1737. — **PENBERTON** (Ebeneser), fils du précéd., né en 1709, m. en 1777, fut aussi ministre à Boston, et pub. des sermons sur différents sujets. Nous citerons particulièrement ses *Discours moraux sur divers textes*, Boston, 1741, in-12. — **PENBERTON** (James), quaker, né à Philadelphie en 1714; m. dans la même ville en 1809, fut un des plus ardens défenseurs des noirs, et fit tous les efforts pour hâter l'abolition de la traite. Il avait succédé à Franklin dans le présid. de la soc. desl. pour l'occuper du sort des esclaves. — **PENBERTON** (Thomas), né à Boston en 1728, mort en 1807, membre de la soc. histor. de Massachusetts, contribua beaucoup à former la collég. de cette compagnie, à laquelle il légua ses Mss. Ce sont d'abord une *Chronol. du pays de Massachusetts pendant le 18^e S.*, en 5 vol. Mss., dont le docteur Holmes s'est servi pour ses *Annales*, et ensuite des *Mon. histor. et biograph.*, pouvant former 15 vol. environ.

PENBROKE (MAEIX-HENRI), femme de Henri, comte de Pembroke, morte à Londres en 1821, cultiva le poëme. On trouve de elle une trad. des poëmes de Virg. anglaisés dans *Nigra antiqua* d'Harrington, 1799, 3 vol. in-12.

PENBROKE (JENNIS), peintre angl. m. à Londres, vers 1730, à l'âge de 28 ans, travailla dans l'art, et le portrait. Il eut élève de Larrou, dont il imita le manière.

PENA (JEAN), professeur de mathématiques au collèg. royal, né à Mauguier en Provence, m. en 1560, âgé de 30 ans, a donné une édit. des *ophe-*

rigues du Théodote, en grec et en latin, 1558, in-4, et une trad. latine de la *Cetopetris* d'Enclide. — **PENA** (Pierre), botaniste français du 16^e S., né à Narbonne, ou, selon d'autres, dans le diocèse d'Aix, voyagea beaucoup pour étudier mieux sa science favorite, et recueillit dans ses courses un gr. nomb. de plantes dont Lohel s'est usage dans ses *diversaria*. Le *Penna*, dédié à Penn par Plumier, est un *Polygale* de Linné, de la Diadelphe.

PENALOSA (JEAN de), peintre, né à Baesa, dans l'Andalousie, en 1584, a laissé plusieurs tableaux estimés, que l'on voit encore à Cordoue, où il m. en 1636.

PENDASIVUS (FALMERIC), né à Mantoue, professa la philosophie à Bologne. A sa mort, sa chaire vauqua pendant 27 ans, personne n'ayant osé le remplacer. On lui doit : *De corporum celestium natura*, Mantoue, 1555, in-8; *Trinité de l'onté*, Venise, 1603, in-8.

PENDERTON (EDMOND), président de la cour d'appel de la Virginie, m. à Richmond dans sa 83^e année, exerça sur ses concitoyens une haute et saine influence, que lui donnaient nécessairement son âge, ses talents, sa modestie et les postes honorables qu'il avait remplis. En 1798 il publia un pamphlet dans lequel il protestait contre la guerre qui semblait devoir déshonorer les Etats-Unis et la France, leur alliance naturelle.

PENÉLOPE, épouse d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Iscius, prince épéiate. Pendant l'absence d'Ulysse, qui était allé au siège de Troie, et qui demeura 20 ans éloigné de son état, elle résista constamment aux sollicitations de plus. princes qui lui demandaient sa main. Pour se délivrer de leurs poursuites, elle promit de faire un choix quand elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait commencée; mais elle défaisait le tout ce qu'elle avait tissé le jour, et évitait ainsi l'accomplissement de sa promesse. Elle fut enfin récompensée de sa constance par le retour de son époux. Elle avait eu d'Ulysse, avant son départ, un fils nommé Télémaque. Malgré la réputation de chasteté qu'on accorde généralement à Pénélope, quelques écrivains, Pausanias entre autres, disent qu'elle se livra à tous ses amants pendant l'absence d'Ulysse; que ses prières à son retour, le chassèrent de son état, et qu'elle se retira d'abord à Sparte, puis à Mantinée, où elle, finit ses jours.

PENHALLOW (SAMUEL), membre et trésorier du conseil de New-Hampshire, m. à Portsmouth en 1736, a écrit une *Histoire de la guerre de la Nouvelle-Angleterre avec les Indiens de l'est*, de 1703 à 1725, Boston, 1726.

PENINGTON (ISAAC), né en 1617, m. en 1679, éprouva plusieurs persécutions, pour avoir embrassé les sectes des quakers, et en persista même dans les opinions. Il les défendit même par plusieurs écrits qui eurent les suffrages de ses concitoyens. Ses *lettres* jusqu'à part, en 1706, in-8, contiennent des opinions des quakers. On a réuni ses ouv. en 1681, 7 vol. in-fol., depuis en 2 vol. in-4, et plus récemment en 4 vol. in-8.

PENN (WILLIAM), père du législateur de la Pennsylvanie, dont l'ent. suit, naquit à Bristol, en Glouc. et eut de bonne heure un esprit de la nation. Il était à 31 ans vice-amiral d'Angleterre. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, notamment aux Indes occidentales, il fut nommé commissaire de l'armée en 1696 et commanda 4 ans après, sous les ordres du duc d'York, une escadre qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. Il se retira, pour de longues de mort, à Westminster, dans le comté d'Essex, où il mourut 1699. Sa veuve fit son épitaphe, ou plutôt la prière, de sa vie, dont on trouve la trad. française dans le *Parnasse* de Gualtesier, art. *Penn*, remarq. A. — **PENN** (WILLIAM), législateur de la Pennsylvanie,

né à Londres en 1644, étudiait encore à Oxford, lorsqu'il entendit prêcher le quaker Thomas Lee; et dès lors il cessa d'assister au service des églises réformées, forma des réunions particulières, et montra une indépendance d'opinions qui le fit chasser du collège. Son père crut qu'un voyage en France et dans les Pays-Bas dissuaderait son exaltation et son entêtement. La jeune Penn revint avec les mêmes idées, et s'hâta de ses conférences avec Thomas Lee le décidèrent à faire profession publique de la doctrine des quakers. Emprisonné quelque temps en Irlande, il ne revint son père quo pour sa fille choisir par lui-même la maison paternelle. Toutes les concessions qui lui furent faites ne parurent l'engager à faire au sein de son côté et à contraindre ce qu'il appelait la volonté divine. En 1668, il commença à prêcher et à écrire pour la secte. Le scandale fut grand dans l'église anglicane, et l'ardent apôtre des quakers subit 7 mois d'emprisonnement, à la Tour de Londres. A peine remis à la liberté, il alla en Irlande recommencer ses prédications et sa faire emprisonner de nouveau. Les persécutions ayant fortifié son enthousiasme et agrandi sa renommée, il fut honoré à Londres d'une visite de G. Fox, patriarche de la secte, avec lequel il alla promener dans les pays étrangers la doctrine des Amis; c'est ainsi qu'on appelle les quakers en Angleterre et en Hollande. Il revint dans sa patrie pour assister aux derniers moments de son père, qui lui avait enfin pardonné et qui lui laissait 1500 liv. sterling de rentes, et une créance de 16 000 liv. sterling, sur la couronne, pour des dépenses faites par lui dans des expéditions maritimes. Penn se fit élire en 1685, à titre d'indemnité pour cette créance, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware. Il destinait ce territoire, qui prit dès lors le nom de *Pennsylvanie*, à servir d'asile aux sectaires de toutes les cultes. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Ecosse ayant répondu à son appel, il chargea des commissaires d'aller les installer dans leur nouvelle patrie, et il y rendit lui-même l'année suivante. Il commença par traiter amicalement avec les sauvages du pays des terres cédées par eux, leur pays, leur fit des présents, pour s'assurer encore davantage leur amitié, et convoqua ensuite les colons, leur fit accepter une constitution en 24 art., qui se servit de base à celle des Etats-Unis, en 1776. Le bûti Philadelphie, fit tout pour verser les liens d'amitié qu'il avait établis entre les sauvages et les colons, et, au bout de deux ans, laissant le gouvernement à 5 commissaires, il revint en Angleterre, comblé des bénédictions de tout un peuple dont le bonheur était son ouvrage. Il fut en faveur sous Jacques II, aussi devint-il suspect sous la dynastie qui remplaça les Stuart, et fut-il traduit 4 fois devant les juges. On lui confia le gouvernement de la Pennsylvanie, qui pourtant lui fut rendu, en 1695. L'année suiv. il l'honora en faisant ajourner indéfiniment, par l'influence d'un de ses écrits, la discussion d'un bill contre les blasphèmes, que la chambre haute devait examiner. En 1699, son retour en Amérique, où il passa 2 ans, adoré et vénéré des sauvages comme des colons. Enfin il leur dit adieu, pour n'y jamais les revoir. Son départ avait été motivé par le projet du ministère anglais de le dépouiller de son gouvernement; les embarras résultant des grandes dépenses qu'il avait été obligé de faire, et divers tracasseries dont la protection de la reine Anne ne put le garantir, achevant de répondre l'amertume sur ses derniers jours. Il m. en 1718. Il était membre de la société royale de Londres. On a de lui un grand nombre d'opuscules en anglais, qui ont été recueillis en 1726, in-fol., précédés de la *Vie de l'auteur*, et réimpr. à Londres sous le titre d'*Œuvres choisies*, 1752, 4 vol. L'énumération de ses autres écrits ne peut trouver

place ici. On peut consulter sur lui les *Œuvres*, *snic.* *Ravens histor. de la constitution et du gouvernement de Pennsylvanie, depuis l'origine*, Londres, 1759 (cette broch. est de Franklin, qui se partagea les opinions généralement adoptées sur les talents et les vertus tant vantées de ce Penn, que Montesquieu appella *le Lycurgue moderne*); *Histoire de la Pennsylvanie*, par Froude, Philadelphie, 1745, 2 vol. in-8; *Lettres*, 1703, 1 vol. in-8; *Vie de Guili. Penn*, par J. Marsilius, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et surtout *Mémoires de la vie publique et privée de Penn*, par Th. Clarkson, Londres, 1813, 2 vol. in-8, de 1620 p.

PENNA (JEAN de), médecin, né à Penno en Langnedoc, établi à Naples, où il m. en 1388, a laissé : *Reprobationes in tractatum famulatum Emaciaci de Bononia de animatione famulatum*, Lyon, 1529, in-fol. — Un autre PENNA (J.-J.-W.), conseiller-médecin de l'empereur d'Allemagne, proto-médecin du royaume de Hongrie, président perpétuel du conseil de santé, a laissé : *Historia constitutionis pestilentis anni 1508, 1509, etc.*, per Thraciam, Sarmatiam, etc., graecolat., Vienne, 1714, in-8. — PENNA (don Juan-Nuñez de la), historien espagnol, a laissé : *Conquista y antigüedad de los islas de la Gran Canaria*, y su descripción, Madrid, 1676, in-4.

PENNA (FRANCIS-HENRI de la), capucin-missionnaire, né à Macerata en 1680, fut envoyé au Tibet, avec d'autres religieux du son ordre, en 1719. Il revint à Rome, en 1735, annoncer qu'il neul de ces contrées après de la foi avaient succombé, et demander un renfort pour la mission, qui avait pénétré jusque dans Lassa, capitale du Tibet. Il repartit de Rome, avec neuf compagnons, en 1738, et arriva à sa destination en 1741. Ses devoirs l'ayant appelé dans le Nepal, il m. en 1747, à Patan ou Hésa. Ce fut d'après les renseignements fournis par lui que la congrégation de la Propagande publia l'ouvr. suiv., en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du gr. royaume du Tibet, et de deux autres roy. voisins*, Rome, 1742, in-4. Il a laissé beaucoup d'autres morceaux précieux qui sont restés Mss., mais dont le P. Giorgi a fait usage dans son *Alphabetum Tibetanum*. — PENNA (Laurent), curia de la congrégation de Macinour, né à Bologne, sa patrie, en 1693, se donna avec succès à l'étude de la musique. On trouve le catalogue de ses *œuvres* dans les *Notices sur les écrivains de Bologne*, tom. 6, p. 346.

PENNANT (THOMAS), naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726, à Downing dans le comté de l'Essex, voyagea dans diverses parties de la Grande-Bretagne et de l'Europe, et publia des relations de ses voyages qui contribuèrent à augmenter sa réputation, mais qui ne nous pouvons citer ici, quoiqu'on y trouve beaucoup de recherches historiques et littéraires. D'un intérêt indépendant de la topographie. Parmi ses *œuvres* relatives à l'histoire nat., nous citerons les suivans : *La Zoologie britannique ou l'Histoire des animaux de la Grande-Bretagne*, 4 vol. in-8, dont les 3 prem. parurent en 1768, le 3^e en 1769, et le 4^e en 1777; un *Synopsis des quadrupèdes*, publié à Chester en 1771, 1 vol. in-8, réimpr. avec des augmentations, sous le titre d'*Hist. des quadrupèdes*, 1781, 2 vol. in-4; 1793, 2 vol. in-4; une *Zoologie antérieure*, 1784, 3-87, 3 vol. in-4, 2^e édit., 1792. Il m. en 1798. Il avait donné en 1793, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre de : *Vie littéraire de feu Thomas Pennant*, écrite par lui-même.

PENNY (FRANCIS), peintre florentin, né en 1483, m. en 1528, fut surnommé *la Fattore*, parce qu'il avait commencé par être garçon d'atelier (*fattorino*) dans l'école de Raphaël. Au reste, ce peintre, frappé à ses dispositions, se plut à les cultiver, et le traita plutôt comme un fils que comme un élève. Il se fit aider par lui dans un grand nombre de travaux et fut même son héritier,

conjointement avec Jules Romain. Le *Fattore* séjourna incessamment à Rome, à Florence et à Naples. Il forma dans cette dernière ville un grand nombre d'élèves; mais sa passion pour le jeu l'emporta toujours de s'enrichir. Le Musée du Louvre possédait de lui une *Sainte Famille*, qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui fut vendue en 1815. — PENNI (Lucas), peintre et grav., frère du précédent, né à Florence vers 1500, reçut des leçons de Raphaël et de Perino del Vaga, et cultiva le genre historique avec succès, mais sans égaler la réputation de son frère. Le Musée du Louvre possède un de ses dessins, représentant les *Saintes Femmes au sépulchre de J.-C.*, trouvait à sa place un ange qui leur annonce la résurrection du Sauveur.

PENNINGTON (ISAAC), lord-maire de Londres en 1640, fut l'un des juges de l'infortuné Charles I^{er}, et m., en prison après la restauration. Il avait été condamné à mort et avait obtenu un sursis. — PENNINGTON (Miss), anglaise, morte en 1753, à l'âge de 25 ans, est connue par une *Quête un matin*, et un petit poème intitulé *Le Liard*.

PENNOTTI (GABRIEL) du Novare, chanoine régulier de St Augustin, de la congrégation de Latran, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1625. On cite de lui : *Generalis totius ordinis clericorum canonorum historia tripartita*, Rome, 1625; Cologne, 1645.

PENNY (THOMAS), médecin et naturaliste angl., mort en 1589, voyagea beaucoup et découvrit plusieurs plantes, entre autres celle qu'il rapporta de l'île de Majourque, et quo Chénais appelle *Myrtocistus Penni*. Il fut très-utile à plus. naturalistes, tels que Label, l'Elusé, Gesner et Wolf, et il eut beaucoup de part à l'ouvrage que Moulet acheta et qui a pour titre : *Insectorum sive animorum animalium theatrum*.

PENOT (BERNARD-GEORGE), alchimiste, né à Port-Sainte-Marie en Guineuse, passa presque toute sa vie à chosher la pierre philosophale, et m. au commencement du 17^e S., à l'hôpital d'Yverdon en Suisse, âgé de 98 ans. Il publia plus. ouvr. relatifs à l'objet de ses recherches, dont on pourrroit avoir fait par le desabonner. Il suffira de citer de ce font *Tractatus verus de vera proportionis et sui medicamentorum chymicorum*, Francfort, 1594, in-8; Bale, 1616, in-8.

PENROSE (THOM.), poète angl., né à Newbury, dans le Berkshire en 1743, fit de bonnes études à Oxford, et s'échappa avant l'âge de 20 ans, pour faire partie d'une expédition secrète contre Buenos-Ayres, sous les ordres d'un aventurier nommé Nachamara. De retour en Angleterre, et dégoûté des aventures par la mauvaise succès de son début, il embrassa l'état ecclésiastique, et succéda à son père, recteur de Newbury. Il vint d'obtenir la cure lucrative de Beckington et de Staudermik, lorsqu'il m. à Bristol en 1779. Ses *Ofmons* s., impr. en 1781, 1 vol. in-12, et rempr. depuis, sont estimés, et font partie d'une collection des poètes classiques anglais.

PENRUDDOCK (JEAN), colonel angl., fils de sir Jean Penruddock, du comté de Wilt, prit les armes pour la défense du roi, dans la révolution d'Angleterre, fut fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1655. Steel a publié dans son *Lover les lettres* de cet infortuné à sa femme, après sa condamnation.

PENRY (JEAN), ou Ap. HENRY, connu sous le nom de *Martin Pizkotte* ou *Mart-Prest*, usque dans le pays de Galles. D'abord ministre de la religion angl., il en devint ensuite ennemi acharné, et se fit asabapiste ou plutôt browniste. Il fut condamné pour lésion et exécuté, selon Fuller, en 1593. Il avait publié un gr. nombre de libelles qui ne peuvent offrir aucun intérêt aujourd'hui.

PENSA (JACQUES), chevalier de Malte, au 16^e S.,

a laissé des *Epigrammes* dans le genre de celles de Louis Alamanni. Elles ont été imprimées à Mondovi, en 1570.

PENTHIÈVRE (LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURDON, duc de), gr.-amiral de France, dern. héréd. des fils légitimes de Louis XIV, naquit à Rambouillet le 16 novembre 1725, et dès l'année 1737, à m. du comte de Toulouse, son père, fit passer sur sa tête tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses prem. armes sous le maréchal de Noailles, se distingua à la journée de Dettingue, à la bat. de Fontenoy, et garantit la Bretagne d'une descente que les Anglais menaçoient d'y effectuer. Après avoir ainsi donné des preuves de courage et de talent, il quitta le service, et les doutes de la vie privée et les soins de la bienfaisance occupèrent le reste de ses jours. L'amour et la vénération des Français de toutes les classes furent la récompense de ses paisibles vertus, mais ne purent lui donner le bonheur sur cette terre qui l'égardait comme un lieu d'exil. Il avait, peu avant la bat. de Fontenoy, épousé une princesse de Modène; le péro de cette femme chère, la mort prématurée de son fils, le prince de Lamballe, le plongèrent dans une profonde mélancolie, à laquelle il était naturellement porté, et qu'il ne charma qu'en faisant du bien. Il protégea la jeunesse de Florian, et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses *tableaux*. Au comence. de la révolution, le duc jura le rôle d'un honnête homme et d'un bon Français, et put s'apercevoir qu'en milieu de l'explosion des mécontentem. nationaux long-temps comprimés, il conservait encore une grande popularité; mais la fin tragique de sa belle-fille, l'intervention princesse de Lamballe, et les malheurs de la fam. royale empoisonnerent les dern. jours de sa vie. Il fut assez heureux pour mourir à Vernon, le 4 mars 1793, 36 jours avant que la Convention n'eût décrété l'arrestation de tous les princes de la fam. de Bourbon. Le duc de Penthièvre avait eu 6 enfans. La duchesse d'Orléans, héritière de ses vertus, fut la seule qui lui survécut. Madame Guémard a pub. une *Pie romanesque* du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince, par Furtiere, qui parurent en 1863, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui ont décrié l'intérêt. L'abbé Caron a retracé et corrigé cet ouvr., dans ses *Sociétés justes* dans les plus hauts rangs de la société.

PENZ (GEORGE). V. PEINS.

PENZEL (ABRAHAM JACQUES), philologue allem., né en 1749 dans la principauté de Dessau, remplit en différentes villes plus. emplois dans l'instruction publique, et ne fut pas les gardes. Il travailla à la Gazette littéraire d'Leips, et y était maître d'engl. lorsqu'il m. en 1819. Outre une traduct. allem. du *Geographie de Strabon* (Leipzig, 1773-77, 4 vol. in-8.), et celle d'une partie de *l'Histoire romaine* de Dion Cassius, tom. II (Leipzig, 1789-89), on a de Penzel *De arte historica libellus*, Gracovie, 1782; Leipzig, 1783; *Essai sur les principes de la foi catholique*, Gracovie, 1782, in-8. Il travailla aussi à plus. ouvr. périod.

PEPAGOMENE. V. DÉMETRIUS-PEPAGOMÈNE.

PEPANO - DOMESTICO (DAMETRIO), né à Clus, vint, en 1637, à Rome faire ses études au collège des Grecs, où il devint profess. de littérat. Après avoir exercé pendant 6 ans ces fonctions, il retourna dans sa patrie. On ignore où et quand il m. M. Stefano Raffelli, consul angl. à Clus, a retrouvé plus. de ses MSs, dont on a impr. une version lat. sous ce tit. *2. Demetrio Pepano Domestico Clus Opus que representat*, Rome, 1781, 2 vol. in-4.

PEPIN-LE-VIEUX, ou PE LANDEN, maire du palais du royaume d'Austrasie, sous Dagobert, et durant la minorité de Sigebert, n'eut point d'influence dans le gouvernement; on ne connaît de lui aucune grande action; et aucun reproche d'ambition ne s'est élevé contre sa mém. Son illustration n'est fondée que sur ses vertus privées et que

l'honneur d'être la tige de la famille de Charlemagne. Il m. en l'an 640.

PEPIN-LE-GROS ou **HERISTAL**, petit-fils de Pépin-le-Vieux par sa mère, et père de Charles-Martel, gouverna l'Austrasie avec le titre de duc, après l'assassinat de Dagobert en 680, et résista aux efforts d'Ébroin (v. ce nom), maire du palais du roi Thierri, qui voulait remettre ce royaume sous l'autorité de son maître. Ébroin ayant été tué en 681, Pépin d'Heristal porta la guerre en Neustrie, défait les troupes de Thierri, se fit nommer par le prince, maire du palais, et devint ainsi, en conservant l'autorité souveraine en Austrasie, maître de toute la France. Pendant 27 ans que dura son gouvernement sous les rois Thierri, Clotaire III, Childéric III, et Dagobert II, il s'approcha, par ses actes, de la royauté sans oser s'en emparer. Il m. en 714, laissant pour héritier de ses projets son fils Charles-Martel.

PEPIN dit le Bref, ou le petit, deuxième fils de Charles-Martel, partagea la France avec son frère aîné Carloman, en 741, et prit pour lot la Neustrie, la Bourgogne, l'Aquitaine et quelq. autres pays, sans se donner et sans recevoir le nom de roi. Mais après avoir continué dans un monast. l'infortuné Childéric III, dernier roi Mérovingien, il coignit la couronne royale à Soissons, l'an 752, et obtint en 754 l'approbation du pape, qui le sacra lui et ses deux fils : c'est le prem. exemple de cette cérémonie, qui avait été oubliée depuis le baptême de Clovis. En reconnaissance Pépin passa les Alpes, pour défendre le souverain pontife contre Astolphe, roi des Lombards. Ce prince fut battu; le roi de France lui envoya l'exarque de Ravenne, qu'il donna en 756 au Saint-Siège. Ainsi commença la puissance temporelle des papes; Pépin et Charlemagne après lui leur en assurèrent la possession. Des victoires remportées sur les Saxons et Waifer duc d'Aquitaine, sont les autres exploits de Pépin, prince recommandable, et que l'on regardait comme un des plus grands rois, si l'on n'était accoutumé à le voir espré de Charlemagne, et, pour ainsi dire, de toute la hauteur de la gloire que ce dern. s'est acquise. Pépin m. à Saint-Denis, en 768, laissant à ses deux fils un trône qu'il avait élevé sur les débris de celui de Clovis, et qui s'était élevé affermi par son courage et sa prudence.

PEPIN, second fils de Charlemagne, fut nommé dès l'âge de cinq ans roi d'Italie, en 781. Il commanda dans les armées, sous son père, et entreprit lui-même plus. expéditions, qu'il font honneur. Il m. en 810, laissant cinq filles et un fils, l'infortuné Bernard (v. ce nom), que Louis-le-Débonnaire, son cousin, fit périr d'une manière cruelle. On conserve dans le recueil des lois lombardes, 49 actes en constitut. de Pépin, comme roi d'Italie.

PEPIN, roi d'Aquitaine, 2^e fils de Louis-le-Débonnaire, prit les armes contre son père, et m. en 838. — **FRAN** II, fils du précéd., fut dépossédé de ses états par son aïeul, qui, à le sollicit. de Judith, en disposa en faveur de Charles-le-Chauve. Pépin, voulant les reconquérir, s'unît aux Normands, les seconda dans leurs courses sanguinaires, et exerça de grands ravages en diverses contrées d'Aquitaine; mais livré ensuite par ses propres vassaux, il fut renfermé dans l'abbaye de St-Médard de Soissons, et y finit ses jours.

PEPIN (MASTIN), peintre, né en 1578 à Auvers, alla dans sa jeunesse étudier à Rome, et revint ensuite dans sa patrie. On ignore le lien et l'époque de la m. de cet artiste : parmi ses comp. on cite spécialement une *Descente de croix*, dont le dessin et le coloris approchent de la manière de Rubens.

PEROLI (Roséto), le plus riche particulier de l'Italie au 14^e S., eut pour voir se servir de ses biens immenses pour devenir le tyran de Bologne, sa patrie, et répandit à cet effet de grandes largesses parmi le bas peuple; il se forma un parti, qui fut

appelé la faction de l'*Echiquier*. Heureusement les amis de la liberté relancèrent le peuple sur ses intérêts : Peroli, attaqué dans sa maison en 1321, parvint à s'échapper; il fut condamné avec toute sa famille à un exil, dans lequel il m. — Son fils Teodoro **PEROLI** fut rappelé à Bologne en 1327, à l'époque où les factions guelfe et gibeline agitaient toutes les villes de l'Italie. Héritier du crédit et de l'ambition de son père, il chercha en 1334 à succéder au cardinal Bertrand du Pétel, qui avait pendant 7 ans gouverné Bologne, et qui venait d'être chassé par une émeute. A force d'intrigues et de proscriptions, Peroli parvint en 1337 à se faire invaloir de la souveraineté; s'y maintint jusqu'à sa m., arrivée en 1349, par les mêmes moyens qu'il avait employés pour l'obtenir. — Jean et Jacques **PEROLI**, fils du précéd., surelevèrent à la puissance mal affermie de leur père en 1348, et ne purent la conserver longtemps. Entourés d'ennemis, déshérités de leurs sujets, ils vendirent honteusement Bologne en 1350 à l'archevêque Visconti, seigneur de Milan, pour sortir d'embaras; mais ne jouirent pas long temps de cet infâme marché : Jacques fut condamné avec son fils, comme traîtres, à une prison perpétuelle, et Jean fut retenu à Milan, sous une garde sévère. Leurs descendants reparurent dans la suite à Bologne, mais dans la condition de simples citoyens. — Un d'eux, le comte Cornelio **PEROLI**, sénateur de Bologne, protégea et cultiva les lettres; mais, ayant eu quelq. démêlés avec le cardinal-légat, en 1730, il alla s'établir à Venise, où sa famille était inscrite sur le livre d'or depuis le 15^e S.; il y m. en 1777. On a de lui une traduct. ital. du *Tablino* de Cécès, en vers sciolis; suivie de quelq. autres poésies, Venise, 1763, in-4; et quelq. autres écrits, dont on trouvera les titres dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Ch. Faustani, t. 2.

PERUSCHI (JEAN-CHRISTOPHE), musicien-compositeur, né à Berlin en 1667, fut chargé d'enseigner la musique au prince royal, fils de Frédéric 1^{er}, passa ensuite en Hollande, où il commença de publier quelq. morceaux de sa compo. puis passa en Angleterre, où il m. en 1752, membre de la société royale de Londres. On a de lui des sonnettes, des cantates, beaucoup de musique d'église, les opéras de *Fénel et Adonis*, de *la Mort de Didon*, du *Sirius d'Alceste*, etc. Il s'adjoignit à Gay pour arranger les airs du fameux opéra des *Gueux*, dont il composa seul l'ouverture. Il avait formé une riche biblioth. d'ouvr. anciens et modernes sur l'art harmonique.

PERAC (ETIENNE du), V. **DUPERAC**.

PERANDA (SANTO), peintre vénitien, né en 1566, perfectionna son talent à Rome, fut l'un des plus célèbres artistes de son temps, orna de ses compositions le palais du duc dans sa patrie, ceux du duc de Modène et du prince de la Mirandole, les galeries de plus. riches particuliers, et m. en 1638. On peut consulter sur lui les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, t. 2.

PERARD (ETIENNE), doyen de la chambre des comptes de Dijon, où il était né en 1593, et où il m. à l'âge de 73 ans, a laissé un *Recueil de pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol. — Son fils Jules **PERARD**, né à Dijon, m. en 1690, conseiller au parlement de la même ville, est aut. de plus. pièces franç. et latines, en vers et en prose. — Un autre **PERARD** (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les événements de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (FRANÇOIS), avant canoniste, né à Vire (Normandie) en 1647, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, puis au gr. conseil, se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet, et m. en 1687. On a de lui : *Paraphrase du comment. de Dumoulin sur les règles de la chancellerie romaine*, Paris, 1683 ou 1685, in-fol. ; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la*

cour de Rome pour l'expédition des signatures, Paris, 1797, 2 vol. in-8a, avec des addit. de G. Du-noyer; *Remarques sur les devoirs du droit canon sur les auteurs bénéficiaires*, par Desmaisons, ibid., 1700, 1e fol.; *Nouveau recueil de plus questions notables sur les matières bénéficiaires*, ibid., 1689, 2 vol. in-fol.

PERAU (GABRIEL-LOUIS CALABRE), littéral., né en 1700 à Semur en Auxois, embrassa l'état ecclésiastique sans vouloir recevoir la prêtrise, consacra sa vie à des travaux littéraires, et m. en 1769. On a de lui une continuation des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, depuis le t. 13^e jusqu'au 23^e; *Lettres au sujet de M. le marquis de Tannars*, accusé du rapt, Paris, 1743, in-12; *le Secret des frères-maçons*, ib., 1744, in-12; recueil A. B. C., Fontenoi (Paris), 1745-63, 24 vol. in-12 (c'est une collect. de pièces historiq., assez bien choisies : l'abbé Perau n'en a pub. que les deux prem. vol.); *Description historiq. de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-fol., avec pl. grav. par Cochin; et des édit. de plus. ouvr. avec des notes et préfaces. On en trouva la liste dans la notice sur l'abbé Perau, insérée au *Necrologe des hommes célèbres de France*, année 1769.

PERAULT (GUILLAUME), en latin *Peraldus* ou de *Petrâ Altd*, religieux de l'ordre de St-Dominique, né dans le 13^e S. près de Vienne en Dauphiné, se distingua par sa piété et ses talents, gouverna le diocèse de Lyon, pendant que Philippe de Savoie occupait ce siège sans avoir reçu les ordres sacrés, et m. en 1275. On a de lui une *Somme des vertus et des vices*, dont la dern. édit. est de Paris, 1663, in-4; un *Commentaire sur la règle de St-Benoît*, impr. en 1500, in-8, sans nom de lieu, d'année et d'imprimeur; un recueil de sermons, qui a eu beaucoup d'édit.; un traité de *Eruditione religiosorum*, publ. sous le nom d'Imbert, général des dominicains; un autre traité de *Eruditione principum*, impr. pour la prem. fois à Rome en 1576.

PERCEVAL (SPENCER), homme d'état anglais, né à Londr. en 1762, était le 3^e fils de John Percival, comte d'Edmont, 1^{er} lord de l'Amirauté sous le ministère de lord Bute (u. c. n.). Après avoir suivi d'abord la carrière du barreau, Spencer, élu membre du parlem., en 1797, par le crédit de sa famille, se fit remarquer parmi les soutiens du ministère, par son éloquence, son zèle et ses connaissances en matières de finances. Successivem. solliciteur et procur.-général, chancelier de l'échiquier en 1807, 1^{er} lord de la trésorerie en 1809, il fut tué le 11 mai 1812, d'un coup de pistolet que lui tira un individu nommé Ballingham, au moment où il entrait dans le vestibule de la chamb. des communes. Il est qua les Anglais ne placent point Spencer Percival au rang des hommes d'état du 1^{er} ordre, ils lui ont reconnu des qualités très-remarquables. On a publié à Londres un *Essai biographique sur M. Perceval*, qui a été trad. en franç. par M. H. de La Salle, Paris, 1812, in-8.

PERCHAMBAULT (RENÉ DE LA BIGOTIÈRE DE), présid. du parlem. de Bretagne, où au Anjou, vers la fin du 17^e S., eut, au commencement du 18^e S., des démêlés de controverse assez vifs avec le Sorbonne, au sujet de l'immort. et de l'intérêt, matière sur laquelle il avait publié deux *soctum* au traité. Il m. en 1727. On a de lui : *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4, sous le nom de P. Abel, avocat (cet ouvr. a été réimpr. en 2 vol., sous le tit. de *Coutume de Bretagne*, 1694); *Comment. sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid., 1693; *De devoir des juges*, etc., 1695, et quelq. aut. écrits polémiques dont on trouvera les tit. et le sujet dans le *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques* du 18^e S., par l'abbé Gouget, tom. 3.

PERCIN. V. MONTAIGILLARD.

PERCIVAL (THOMAS), médecin angl., membre de la société royale de Londres, né à Warrington en 1740, fut un des fondateurs et des principaux soutiens de la société littéraire et philosophique de Manchester, où il s'était établi en 1767, et où il m. en 1804. On a de lui : *Etat de médecine et de physiologie expérimentale*, 3 vol. in-8. C'est un recueil de *Mém.* adressés par l'auteur à la société royale de Londres et à celle de Manchester. D'autres écrits, relatifs à la médecine, ont été réunis en 1807, 4 vol. in-8.

PERCLIGIA, chef de fanatiques et sectaire turk, prêcha les armes à la main dans le Natolie, vers l'an de l'hégire 820 (1418 de J.-C.), et parvint à réunir un grand nombre de disciples. Le sultan Mohammed 1^{er} envoya contre lui une armée de 60.000 hommes. Après une lutte opiniâtre, les fanatiques furent tués en pièces; et Percligia, fait prisonnier, fut conduit à Ephèse, et cloué sur une croix, où il expira en persistant à sa dire l'envoyé de Dieu, l'apôtre de la vérité, et en assurant qu'il était immortel.

PERCOTO (JUAN MARI), missionnaire italien, de la congrégation de St Paul, vicaire apostolique et évêque de Mexah, naquit à Udine en 1739, et m. en 1776 dans le royaume d'Ara, où il était venu à la prédication. Il a traduit plusieurs livres de l'écriture-Sainte en birman; a donné une grammaire et un dictionnaire de cette langue, et traduit et a'italien quelques livres dogmatiques des barmans. Sa 1^{re}, publiée par M. A. Griffini, son confrère, Udine, 1782, in-4, contient des détails intéressans sur le gouvernement et la religion des royaumes d'Ava et de Pégu.

PERCY (HENRY), comte de Northumberland, se distingua dans les armées anglaises, et gagna sur les Ecossais, commandés par le comte de Douglas, la bataille de Halidon-Hill. Il porta ensuite les armes contre l'Angleterre, avec son fils Hotspur, et fut tué en 1403 à la bataille de Shrewsbury. Son fils perdit aussi la vie dans une autre bataille qu'il eut dans le comté d'York.

PERCY (THOMAS), savant prélat anglais, né à Bridgworth, dans la Shropshire, en 1728, m. en 1811, à Dremore, en Irlande, dont il était évêque depuis 1782, a laissé plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Han-hou-choum*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; *Cinq Morceaux de poésie runique*, trad. de Misladeis, 1763; *Reliques d'anciennes poésies anglaises*, 1775, 3 vol. in-12; 1794 et 1812, 3 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, qui avait paru pour la première fois en 1765, fut remarqué plus que les autres, et fit époque dans l'histoire de la littérat. angl. du 18^e S.

PERCY (PIERRE-FRANÇOIS, baron), célèbre chirurgien-militaire, né en 1754, à Montargis, en France-Comté, reçut à 21 ans le grade de doct. en médecine à Besançon, vint alors perfectionner ses talents à Paris, et remporta pendant plus. ann. tous les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empessa de le nommer associé-régulière. Il lut depuis couronné 16 fois dans les concours publ. ouverts par les principales académies de l'Europe. Appelé aux armées dès le commencement de la guerre de la révolution, il remplît successivem. les fonctions de chirurgien en chef dans les armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, et dans la plupart de celles qui portèrent l'ennemi depuis par toute l'Europe. Entre autres innovations qu'il introduisit dans le service, il en est une dont il partage l'honneur avec M. Larrey, et que nous ne saurions taire : c'est l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, enlevant au milieu des rangs les militaires blessés et les pansant sous le feu même de l'ennemi. La reconnaissance et l'amour de tous les soldats

français, et l'estime des princes étrangers eux-mêmes furent la récompense de son dévouement. En 1814, après l'occupation de Paris, il fut ouvrier les vastes platons de cette ville à 12 mille soldats des armées alliées, blessés et presque abandonnés; il leur prodigua ses secours et les serva pour la plupart. Déjà nommé par Bonaparte commandant de la Légion d'Honneur et baron, il mérita, par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains étrangers. Il représenta le département du Doubs à la chambre épiscopale des cent-jours, se trouva à son poste à la journée de Waterloo, et fut mis à la retraite immédiatement après le second retour des Bourbons. Il consacra ses derniers jours à des travaux scientifiques et à l'exercice d'une bienfaisance inépuisable, dans sa terre de Monney, près Laguy, et m. à Paris en 1825. Nous citerons de lui: *Mémoire sur les tumeurs à incision, couronné par l'Acad. royale de chirurgie*, Paris, 1785, in-4; *Manuel du chirurgien d'armée*, ibid., 1792, in-12, fig.; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique, ou l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, Metz, 1794, in-8. Il a eu entre coopéré à différents journaux de médecine, donné des articles au *Magasin encyclopédique*, au *Dictionnaire des sciences médicales*, et lu des dissertations et des rapports dans plusieurs sociétés savantes. Voy. pour plus de détails, la *Notice biographique* sur M. le baron Percy, par A.-F. Silvestre, dans les *Mémoires de la société royale et centrale d'agriculture*, vol. de 1825, et l'*Histoire de la vie et des œuvres de Percy*, composée sur les manuscrits originaux, par C. Laurent, Versailles, 1827, 1 vol. in-8, avec portrait.

PERDICCAS I^{er}, roi de Macedoine, monta sur le trône l'an 729 av. J.-C., ajouta plus provinces à son royaume, et régna 40 ans. — PERDICCAS II monta sur le trône vers l'an 497, ou, selon d'autr., en 436, succéda aux Lacedémoniens dans la guerre du Péloponèse, repoussa le roi des Thraces qui voulait envahir ses états, et m. après un long règne en 413. — PERDICCAS III monta sur le trône l'an 371 av. J.-C., et eut à défendre ses droits contre 2 compétiteurs, Pausanias et Ptolémée-Lorée. Il fut tué dans un combat contre les Illyriens en 360.

PERDICCAS, l'un des lieutenants d'Alexandre-le-Grand, et celui auquel ce prince, en montrant, remit son anneau, devint la prem. ministre du nouveau roi. Aridée, fils nat. de Philippe. Bientôt les partisans de Roxane, veuve d'Alexandre, ayant fait décider que, si elle accouchait d'un fils, il serait associé au trône de Macedoine, Perdicas fut désigné tuteur de cet enfant encore incertain. Il sut Roxane à faire périr Stator, autre veuve d'Alexandre, donna l'ordre d'exterminer les Grecs qui avaient été transplantés par ce prince dans la Haute-Asie, et qui voulaient retourner dans leur patrie, donna la Cappadoce à Eumènes, dont il connaissait le dévouement à sa personne, maisint ou fit renier dans le devoir les villes de la Phidie, et enhardi par le succès de toutes ses entreprises, résolut de repudier sa femme, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre; mais les autres généraux se ligèrent pour empêcher cette alliance, qui lui eût nécessairement frayé le chemin au trône de la Macedoine. Perdicas, appuyé d'Eumènes, crut pouvoir seire tête à l'orage. Il commença par faire tuer Méléagre, son associé dans la tuelle du jeune roi, et déclara la guerre à Antigone, gouverneur de la Lydie et de la Phrygie, qui chercha un asile en Egypte, auprès de Ptolémée. Perdicas l'y suivit; mais il s'était aliéné par son orgueil les cœurs de ses soldats, qui, voyant d'ailleurs la fortune envoir de lui sourire, l'engorgèrent avec la plupart de ses amis, environ 2 ans après la mort d'Alexandre, l'an 322 av. J.-C.

PERDICCAS, protonotaire d'Ephèse, qui flo-

medecin Perdicas, à qui l'empereur Michel Paléologue fit couper la nez pour le punir de ses ceu-

tures hardies. On a, sous le nom du protonotaire: *Expositio thesaurum dominicorum et memorabilium quas Hierosolymis sunt*, publié dans les *Sym-*

mieta d'Alstius, lequel recueil a été réimpr. lui-même à la fin de l'ouv. de Jos. Genevius: *de Rebus constantinopolitana*.

PERDU (BENOÎT), médecin, né à Gravelines en

1615, mort en 1693, à Tournai, où il exerça son art, et laissa: *Statera sanguinis, sive Dissert. de sap-*

phæra sentione in febribus, etc., Tournai, 1658,

in-8.

PEREDA (PIERRE-PAUL), médecin, né à Nativia, dans le royaume de Valence, exerça dans le 16^e S. la médecine dans la capitale de ce royaume. On a de lui: *in Microelia-Johannis Paschali methodum curandi morbos Scholia*, Barcelone, 1579,

Lyon, 1644, in-8.

PEREDA (ANTOINE DE), peintre, né à Valladolid en 1599, m. à Madrid en 1669, peignit avec succès l'histoire, la nature morte, des vases, des tapis, etc., et se distingua surtout par la vigueur et l'éclat de son coloris; mais la vérité de l'imitation l'empêcha trop d'être noble, et il fut loin de s'é-

lever jusqu'à ce beau idéal, sans lequel il n'y a point de perfection dans les arts. Parmi ses beaux ouvr., on cite un *Père Eternel*, ayant à ses pieds une foule de saints et de saintes qui lui offrent leur cœur. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. qui ont été rendus en 1815. L'un d'eux, le tabl. des Fontes humaines, est assez estimé.

PERÉE (J.-B.-EMMANUEL). V. PÉRÉE.

PÉRÉFISSE (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), le meilleur historien qu'ait eu jusqu'ici Henri IV, né en 1605, fut nommé prévôt de Louis XIV en 1644, évêque de Rhodex en 1648, confes. du roi bientôt après, membre de l'Acad. franç. en 1654, et archevêque de Paris en 1662. Il m. en 1670, généralement regretté pour ses mœurs douces, son esprit conciliant et la sagesse avec laquelle il avait administré son église dans des temps de divisions. Il avait composé à l'usage de son royal élève un livre intitulé *Institutio principis* (Paris, 1647, in-16); mais son prem. tit. littér. est la *Vie de Henri IV*, Paris, 1601, in-4. Elle fut épuisée (et même ce grand prince. Aussi a-t-elle été trad. dans toutes les langues de l'Europe, et souvent réimpr. Parmi ces édit. on cite celle de 1601, in-12, et celle de 1664, qui est augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions les paroles de Henri-le-Grand*. Quelques critiques ont prétendu, mais à tort, raver à Péréfixe l'honneur de cette production estimable, pour l'attribuer, les uns à Mézeray, les autres au P. Annat, confesseur de Louis XIV. On trouvera l'Éloge historique de Péréfixe, par Martignac, dans les *Journ. des savans*, de 1793, p. 191.

PÉREIRA (D. NUNES-ALVARES), fils du prem. connétable du Portugal D. Alvares Pereira (établi dans cette charge par le roi Ferdinand en même temps que D. Ferd. Coutinho avait été fait prem. gr.-maréchal du royaume), appartenait à l'un de ces familles nobles qui font remonter leur origine jusqu'au roi D. Hamme, frère d'Alphonse IV; c'est de cette même famille qu'est issu le duc actuel de Cadaval, et elle a été aussi, par les femmes, la lignée de la maison de Bragance. D'abord écuyer de la reine Eleonore Teiller (v. ce nom), D. Nunes-Alvares Pereira l'abandonna pour se jeter dans le parti du frère-ministre de Ferdinand, le gr.-maître de l'ordre d'Aviz, lorsque ce prince eut été déclaré régent après l'assassinat du comte Andeiro, amant de la reine. Admis au rang des conseillers d'état, il fut envoyé dans l'Alentejo, réduisit plus. villes à la soumission, s'avança contre un parti d'Espagnols qui comptait son frère (D. Diego Alvares) au nombre de ses chefs, le défit à la bataille de d'Alentejo.

et eut, pendant le reste de la guerre, une si gr. part à l'affermir. de l'autorité du roi Jean, que ce prince, après l'avoir nommé comestable et major-dome lui prodigua les plus éclatantes faveurs. A la célèbre bataille d'Aljubarota (1385), où les Castillans, bien supérieurs en nombre, perdirent près de 12,000 h., il commandait une aile de l'armée portugaise, dont l'autre aile était conduite par le jeune roi en personne. Il rendit encore de nouv. services à ce souver. qui l'avait si généreusement récompensé; mais sur la fin de sa vie, las des grandeurs, et peut-être déshabitué de l'espoir qu'il avait conçu de voir sa patrie plus heureuse sous un maître tel que Jean I^{er}, il se retira dans un couv. en 1421, et y m. 10 ans après à l'âge de 71 ans. Rodriguez Lobo a pub. un poème à sa louange sous ce tit. : *O Condestable de Portugal D. Nûs - Alvarez Pereira*, Lisbonne, Silva Nasareth, 1785, in-12. Oitro *Hist. gen. de Portugal*, par La Clède, on peut consulter le t. 10 des *Chron.* de Froissard, édit. da M. Buchon, et les trois *chron.* qui ont été faites sur la vie de ce célèbre capitaine et homme d'état. L'une est écrite en lat., les deux autres en portug., sous ce titre : *Cronica de condestable de Portugal D. Nûs-Alvarez Pereira*. M. Bouterweck, dans son *Essai sur la littér. esp.*, donne un long extrait de la plus anc., qui passe pour un modèle de style. — D. Rui PEREIRA, oncle du précé., fut l'âme du complot qui mit fin aux brigues et à la vie de Jean d'Andeiro. Ce fut sous ses coups que tomba ce malheureux, déjà frappé d'un coup de poignard par le gr.-maître d'Aviz (v. JEAN I^{er} et Jean de REGRAS).

PEREIRA (Benoît), en latin *Pererius*, savant jésuite espagnol, né à Velence, en 1535, m. à Rome en 1610, a laissé entre autres ouv. : *Commentarius in Genesis*, Lyon, 1607, 4 tom. in-4; *in Apocalypsim*, etc. — PEREIRA (Gomes), médecin espagnol, vivait probablement au 16^e S.; car c'est à cette époque que furent publiées ses écrits, parmi lesquels nous citerons : *Antoniana Margarita, opus physica, medica ac theologica non minus utilis quam necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-f.; *Frankfort*, 1610; et *nova verusque Medicina experimentis et evidentibus rationibus comprobata*, 1558, in-fol. Ces deux ouv. ont été réimpr. à Madrid en 1749. On a prétendu que Descartes avait pris dans le prem. ses idées sur l'âme des bêtes; mais Descartes méditait beaucoup, il savait peu, et n'avait pas besoin d'emprunter des idées, même fausses, à personne; nous croyons donc cette imputation mal fondée. — PEREIRA (Joseph), carme portug., m. postérieur à 1751, a laissé entre autres écrits : *Chronique des carmes portugais de Petros observance*, Lisbonne, 1747, 2^e vol. in-folio. — PEREIRA (Antoine), orator. portugais, public, sous le minist. du marquis de Pombal, un *Tratado do pover des cônegos*, dont il a paru une trad. franç. en 1772. — V. CASTRO et FIGUEIREDO.

PEREIRE (JACOB-RODRIGUEZ), membre de la société royale de Londres, et le prem. qui se soit occupé activement en France de l'éducation des sourds-muets, obtint les suffrages de l'académie des sciences et une pension du roi Louis XV. Il était né en 1716, à Berlanga, dans l'Extremadure espagnole, et m. à Paris en 1780. Il est le tort de cacher sa méthode, et fut déçu d'ailleurs par un homme plus généreux, le véné. abbé de l'Epée, dont il essaya vainement de réformer la méthode, qui lui semblait impraticable. Nous citerons de Pereire : *Observations sur les sourds et muets*, insérées dans le *Recueil des savans étrangers*, 6^e vol., 1769.

PERELLE (GABRIEL), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Verdon-sur-Seine au commencement du 17^e S., m. à Paris en 1675, a laissé un grand nombre de vues et de paysages, que les connoisseurs estiment. La plupart de ses productions ont été réunies

en deux recueils intitulés : *Pelées de Paris et de ses environs; et Pelées de Versailles et des maisons royales*. — Ses deux fils, NICOLAS et ADAM, l'aidèrent dans ces travaux; le prem., né à Paris, m. à Orléans; le second, né en 1638, m. à Paris en 1695.

PERERISYI (FRANÇOIS), jésuite hongrois, cultivait la poésie, et donna : *Archidarius strigomensis*, Tyrnau, 1655, in-8.

PERERIUS, V. PEREIRA.

PERET, V. DUPEYRAT.

PEREYRA (DIOGO), peintre portugais, né vers 1570; m. en 1640, montra un rare talent pour le paysage. Il peignait, de préférence, des incendies, des purgatoires, des enfers. Il a répété plus fois, mais toujours d'une manière différente, *l'Incendie de Troie* et *l'Embarquement de Sodome*. C'est à Lisbonne qu'on trouve le plus gr. nombre de ses produits. Le cabinet ducal d'Alfama en renferme plus de 600. — PEREYRA (Manuel), l'un des plus habiles sculpteurs qu'ait produits le Portugal, naquit ce 1614, et alla de bonne heure à Madrid, où il se laissa un très-gr. nombre d'ouvr., parmi lesquels on cite surtout le *Christ del Perdón*, qui se trouve dans l'église des Dominicains du Rossio. On prétend que cet artiste étant devenu aveugle, sur la fin de sa vie, fit le modèle de la statue de *Saint-Jean-de-Dieu*, et qu'il en dirigea l'exéc. par le tact. Il m. en 1667.

PEREZ (JEAN), littérateur espagnol, plus connu sous le nom de *Petresins*, né à Tolède en 1512, m. en 1545, a mérité une place parmi les érudits précoces (v. la *Biblioth. da Kinteky*). Il professa l'éloquence avec beaucoup d'éclat à l'université d'Alcala. Nous citerons de lui : *Libros quatuor in laudem D. Mariae-Magdalene, una cum aliis opusculis*, Tolède, 1532, in-8.

PEREZ (don ANTONIO), ministre espagnol, est surtout connu par ses malheurs, dont l'amour fut la prem. cause. Chargé de faire agréer à la princesse d'Eloli les hommages de Philippe II, il parla pour lui-même et devint le rival heureux de son souver. Cette intrigue, demeurée quelque temps secrète, fut remarquée enfin par un certain Escovedo, qui fit part de sa découverte à Perez lui-même. Celui-ci le priait un roi comme un homme dangereux et le fit assassiner (1578). Mais bientôt Philippe assura que son favori livrait les secrets de l'état à la princesse d'Eloli; le fit jurer et condamner à une forte amende, à deux ans de prison et au bannissement pendant huit années. Les parents d'Escovedo ayant profité de ce moment pour demander justice, l'erez avoua son crime, mais ajouta qu'il avait agi d'après un ordre supérieur. Il parvint à s'échapper dans cette circonst. (1590) et à gagner l'Aragon, mais il fut arrêté et conduit à Saragosse, où sa présence causa de grands troubles par l'acharnement du peuple à le défendre contre les fauilliers de l'inquisiteur, qui voulaient le jurer à leur tour comme blasphémateur. Il s'échappa encore cette fois (1591) et pour toujours. Accueilli en France par Henri IV, et en Angleterre par Elisabeth et Leicester, il finit par se fixer à Paris, où il m. en 1611. Sa femme, dona Cuello, était m. en prison, en 1609, victime de sa tendresse conjugale et de l'injuste renouement du roi d'Espagne. Perez a laissé des *memoires* et des *lettres*, impr. séparém. plusieurs fois, et recueillis sous le titre d'*Œuvres y Relaciones*, Paris, 1598, in-4; Genève, 1681, 1644, in-8.

PEREZ (ANTOINE), juriconsulte espagnol, né à Alfofo-sur-l'Èbre vers 1585, enseigna le droit à Louvain, et m. en 1672. Nous citerons de lui : *Annotations in Codicem*, Louvain, 1642; Amsterdam, Elsevir, 1661.

PEREZ DE VARGAS (BERNARD), écrivain espagnol, pub. à Madrid en 1599, in-8, un ouvr. intitulé : *de he metatitica, en el qual se trovan muchos y diversos secretos del conoçimiento de toda averte*

de minérales, etc.; trait. en franç. sous le titre de *Traité général de métallurgie*, Paris, 1743, 2 vol. in-12. — V. OLIVA.

PERFETTI (BERNARDINI), célèbre improvisat., né à Sienne en 1681, fut professeur d'institutes de droit civil et canonique à l'université de Pise, et reçut en 1725 la couronne dont le Tasse n'avait pu jouir. Il m. en 1747. On n'a de lui que des *fragments* recueillis à la hâte et à son insu pendant qu'il chantait. Il a dédaigné toutes ces copies, persuadé qu'il était que les plus brillantes improvisations perdent beaucoup à être imprimées et lues. Toutefois le recueil le plus complet a été publié, par le docteur Ciaffogni, sous ce tit. : *Saggi di poesia parte detta all'improvviso, e parte scritta dal cav. Bern. Perfetti*, Sances, etc., Florence, 1748, 2 vol. in-8. V. les *Fine* Italorum de Fabroni.

PERGAME, petit royaume dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure, dont la ville principale était Pergame, et dont les limites variaient souvent. Il fut fondé par Pennaque Philétère, qui enleva à Lysimaque cette province, l'an 283 av. J.-C. D'abord berné à la Myrie, il comprit ensuite presque toute l'Asie-Mineure. Les rois s'y succédaient dans l'ordre suivant :

Philétère.	383 av. J.-C.	Eumène II	197 av. J.-C.
		Attale II...	159
		Attale I...	241
		Attale III.	133

Ces rois survécurent, pour la plupart, alliés fidèles des Romains, et Attale III, le dernier, leur légua son royaume. Mais Aristoniceus, qui avait usurpé le trône à la mort de ce prince, leur en disputa longtemps la possession, et ce ne fut que l'an 136 que le royaume de Pergame fut réduit en province romaine. Les rois de Pergame favorisèrent les lettres, et fondèrent une bibliothèque, qui devint presque aussi célèbre que celle d'Alexandrie.

PERGAMINI (JACORO), de Fossombrone, professeur de droit à Bologne, et ensuite secrétaire des cardinaux Vicoconti et Scipion Gonzague, vivait dans le 17^e S. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons 2 vol. de *lettres*, et un *Trattato della lingua*, Venise, 1636.

PERGOLA (PAOLO DELLA), philosophe assez renommé du 15^e S., né à Pergola, dans la marche d'Ancone, professa la philosophie à Venise. Nous citerons de lui : *Logica sive Compendium logicae*, Venise, 1481 et 1498; de *Sensu composito et diviso*, Venise, 1550. V. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

PERGOLA (ANGE DE LA), l'un des meilleurs généraux de l'Italie au commencement du 15^e S., était à la tête d'une troupe de 600 chevaux, en 1405, lorsqu'il secourut les Pisans contre les Florentins. Sa petite armée ayant été défaite et dispersée, il en forma une autre, passa en Lombardie, s'allia avec le duc Philippe-Marie, et contribua à faire retourner à ce prince les états de son père. Sa généralerie était réputée la meilleure de l'Italie, et sa propre renommée fut justifiée par de nombreux succès; mais en 1437, se trouvant sous les ordres de Malatesta de Pesaro, il perdit presque tous ses soldats à la bataille de Macchio, et manqua d'être fait prisonnier. Il m. subitement à Bergame peu après cette grande défaite, et sa mort détermina le duc de Milan à faire la paix avec ses ennemis.

PERGOLESE (JEAN-BAPTISTE), célèbre compositeur, né en 1704 à Gattaria, petite ville du royaume de Naples, m. en 1737 dans une retraite que lui avait offerte, au pied du Vesuve, le duc de Mandragone, et surtout connu par son *Stabat*, qui réunit, au jugement de Grétry, tout ce qui doit caractériser la musique d'église dans le genre *pastorale*. Cependant il a laissé quelques opéras, entre autres la *Serva Padrona*, que toute l'Europe voulait entendre, et l'*Olimpiade*, qui fut sifflée par ses ennemis, et qui ne méritait certainement pas un pareil accueil. On trouve une notice sur la vie

et les ouvrages de Pergolèse dans le *Mercurio de France* de juillet 1774, p. 191.

PERI (JACORO), de Gênes, vivait au 16^e S. Il a laissé, entre autres ouvrages, *Recueil de proverbes et de sentences* (*Baccalotti di proverbii e sentenze*), auquel on peut joindre les *Proverbi italiani*, d'Orlando Pescetti, Venise, 1618, in-12. — PARI (Giov. Domenico), pauvre berger du Tarente, que la lecture de l'Aristote rendit poète, vivait au 17^e S. Il s'exerça d'abord dans les montagnes à composer des drames et des poèmes, qu'il récitait à ses camarades et aux voyageurs; mais bientôt sa réputation s'étendit au-delà de ces limites étroites. Outre une fable intitulée *il Siringo*, nous avons de lui deux poèmes (*in ottava rima*), l'un intitulé *Fiesole distrutta*, Florence, 1619, in-4; l'autre *il Mondo desolato*. — PARI (Jacopo), maître de chapelle à Florence, est connu pour avoir composé la musique de deux opéras de Buoncini, celle de *la Dafne*, en 1594, et celle de l'*Euridice*, en 1600. Ce dernier ouvrage fut représenté lors de la célébration du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis.

PERIANDER (GILLES), littérateur, né à Bruxelles vers 1540, passa une grande partie de sa vie à Mayence. On cite de lui : *Germania, in qua doctissimum virorum Elogia et Judicia continentur*, Frankfurt, 1567, in-12; *Nobilitas maguntinae diocesis, metropolitanae ecclesiae*, Mayence, 1568, in-8.

PERIANDRE, tyran de Corinthe, succéda à son père Cypselus l'an 633 avant J.-C., suivait Larcher, ou l'an 585, suivant La Nance. Il gouverna d'abord sagement, limita lui-même son autorité, fit tout pour maintenir la paix, et s'occupa de faire fleurir les arts et les lettres; mais bientôt le mécontentement causé par son usurpation et les troubles qui l'ensuivirent le portèrent à chercher sa sûreté dans des mesures sévères, et insensiblement il devint cruel. Il se débarrassa des plus illustres citoyens par l'exil ou par les supplices, exerça des vexations même contre les femmes, et maltraita la sienne, au point de la faire périr. Lycophron, le plus jeune de ses fils, ne prit aucun soin de chaque son royaume légitime, et fut exilé dans l'île de Corcyre. Plus tard, Périandre le pria de venir occuper le trône de Corinthe; mais le jeune prince ayant déclaré qu'il ne voulait point habiter la même ville que son père, celui-ci lui promit d'aller se fixer dans l'île de Corcyre. Cet arrangement effraya les Coréens, qui, pour en empêcher l'exécution, tuèrent Lycophron. Périandre fit encore couler du sang pour venger son fils, et m. dans un âge très-avancé l'an 563 avant J.-C., selon Larcher. Cette date est en contradiction avec l'opinion d'Aristote et de tous les bons chronologistes, qui veulent que Périandre ait régné 44 ans. Ce tyran est compté assez généralement parmi les sept sages de la Grèce; mais quelques auteurs mettent à sa place Chilon ou Solon. La *Mort de Périandre* est le sujet d'une tragédie de Lucio de Lancival.

PÉRICLÈS, orateur, guerrier, politique, et l'un des plus grands hommes d'Athènes, a mérité de donner son nom au plus beau siècle de la Grèce. Sa naissance, qui était illustre, doit être probablement placée entre les années 500 et 490 avant l'ère chrétienne. Il mostra beaucoup d'ardeur pour tous les genres d'études, mais un goût dominant pour les affaires, qui devinrent le sujet de ses entretiens même avec son maître de musique. Il eut l'adreste de se chasser d'abord pour être mieux aperçu, et il attendit sans impatience le moment de saisir le rôle auquel devait l'appeler ses talents, sa fortune et l'illustration de sa famille. Lorsqu'il vit Cimon à la tête de l'aristocratie, il aspira à être le chef du parti populaire, qui s'en avait point alors, et bientôt il eut écarté tous ses rivaux par l'habileté de sa conduite, par l'ascendant de sa parole flatteuse et in-

éminente, et plus encore peut-être par ses largesses. Il eut le crédit de faire banir Cimon, en l'accusant de favoriser la révolte de Lacédémone, et de le rappeler ensuite pour conclure un traité avec cette même république. Après la mort de ce vertueux citoyen, son beau-frère Thucydide, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien de ce nom, fut le chef de l'aristocratie. Périclès le fit connaître aussi (444), et resta le seul maître de l'administration. Délivré de cet adversaire, qui censurait entièrement ses fautes et entreprises, il acheva l'Odéon, le Parthénon et d'autres monuments dont les débris fournissent encore des modèles ou des inspirations aux artistes. Il rechercha aussi la gloire militaire, moins peut-être pour elle-même que pour le prestige dont elle pouvait environner son pouvoir. Il ravagea le Péloponèse en 455, vainquit les Syrociens deux ans après, et parcourut en tous sens les mers de la Grèce, dévastant les côtes de l'Asie mineure, retenant les alliés dans l'obéissance, et frappant de terreur les peuples barbares : enfin il soumit l'Éubée, qui s'était révoltée en 446. Dès-lors il put se dispenser d'être trop complaisant pour le peuple, et il n'en travailla que plus efficacement à lui assurer le repos et le bonheur. Il s'appuya aux projets de conquêtes de ses concitoyens, et eut le courage de braver les murmures populaires; mais en 441 il entreprit une guerre contre les Samiens, dont les Méliens avaient à se plaindre, et on l'accusa d'avoir cédé cette fois aux prières d'Aspasia, née à Milet. On a peine à croire que cette accusation soit fondée : elle est vraie toutefois que Périclès sima passionnément cette femme, et que, pour s'unir à elle, il répudia son épouse, dont il avait eu deux fils, Xantippus et Paralus. Il se vit en butte aux sarcasmes des poètes comiques, n'éprouva pour cela aucune colère contre les arts et ceux qui les cultivaient, et conserva toute son influence. En 432, il fit envoyer des secours aux Corcyréens, attaqués par les Corinthiens, pour distraire l'attention de ses compatriotes, et ne pas être obligé de rendre des comptes, s'il faut en croire Diodore de Sicile. On lui reprocherait avec plus de raison d'avoir trop faiblement défendu Corcyre et de n'avoir pas prévenu la défection de Potidée. Ses ennemis, n'osant encore l'attaquer lui-même, porécitèrent ses partisans les plus illustres, Philidas, Anaxagore. Cependant la guerre du Péloponèse vint encore une fois mettre en évidence son habileté. Il sut enchaîner l'impétuosité de ses concitoyens, et les sauver ainsi de l'invasion des Lacédémoniens, qui se retirèrent après d'inutiles efforts. Ce fut là son dernier succès. Le peuple le taxa de lâcheté, lui ôta le pouvoir et le condamna à une forte amende. Pour comble de malheur, ce grand citoyen perdit presque toute sa famille dans une peste qui ravagea l'Attique. Bientôt il fut rappelé à la tête de l'administration; mais ses jours de gloire étaient passés. Il fut forcé de lever la siège de Méthone et d'abandonner les places du Péloponèse, dont il s'était emparé, et il eût encore, sans doute, une nouvelle disgrâce, s'il n'eût été emporté par la peste, l'an 429 av. J.-C. Il ne nous reste aucun monument de son éloquence, qui fut presque aussi vantée que ses talents politiques : les discours que lui prête Thucydide ne sont pas de lui, quoiqu'il en ait réellement prononcés dans les mêmes circonstances. — Un fils qu'il avait en d'Aspasie, et qui porta aussi le nom de Périclès, était un des généraux athéniens qui, en 406, après avoir vaincu les Athéniens, commandés par Callicratidas, furent condamnés à mort pour avoir négligé de faire inhumer les guerriers morts dans cette bataille.

PERICTYONE, femme philosophe, attachée à la doctrine de Pythagore, passa pour avoir composé un *Traité de la sagesse*, qui ne nous est pas parvenu. Bentley a contesté l'existence de l'ouvr. et de l'auteur. — PERICTYONE était aussi le nom de la mère de Platon.

PERIER (SCIPION DE), juriconsulte, né en 588 à Aix en Provence, de ce François du Périer, à qui Malherbe a adressé quelq. — unes de ses belles stances, parut avec éclat au barreau, obtint les suffrages d'Arnand d'Andilly, de Jérôme Bignon, et du savant Peiresc, fut élu consul de sa ville natale en 1638, et m. en 1667. Il a laissé quelq. écrits, dont on trouvera les plus importants dans le recueil pub. par La Touche, conseiller au parlement, sous le titre d'*Oeuvres de du Périer*, Toulouse, 1760, 3 vol. in-4. Cette édit. renferme en outre une bonne notice sur du Périer. — PERIER (Aimar du), sieur de Chameloc, etc., conseiller au parlem. de Grenoble, de la même famille que le précéd., a laissé : *Disc. historique touchant l'état général des Gaules*, et principalement du Dauphiné et de la Provence, tant sous les Romains que sous les Français et Bourguignons, etc., Lyon, 1610, in-8. — V. DURÉTER.

PERIER (JACQUES-CONSTANTIN), habile mécanicien, membre de l'acad. des sciences, naquit à Paris en 1742. Il avait deux frères, qui comme lui s'appliquèrent à la mécanique : le plus jeune m. à l'âge de 24 ans; mais l'autre (Auguste-Charles, qui vit encore), ne cessa de le seconder dans ses nombreux travaux. La pompe centrifuge, plus de cent machines à vapeur, des cylindres à papier, des machines à filer le coton, une foule d'autres invent. utiles, et un nombre prodigieux d'appareils d'usines, sont sortis de leur établissement. Selon que les circonstr. l'exigeaient, ils se chargèrent de dir. entreprises qui réussirent la plupart, mais qui cependant portèrent un coup funeste à leur fortune, parce qu'eux leur faient payés en assignats. Ils eurent parfois en activité plus de 93 ateliers. Jacques-Constantin est auteur d'un *Essai sur les machines à vapeur*, et de plus. *mémoires* insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences. Il m. en 1818.

PERIER (SCIPION), né à Grenoble en 1776, d'une autre famille que le précéd., dirigea les amélior. importantes qui furent faites dans les mines de houille d'Anzin, dont son père avait acheté une partie considérable, fonda une maison de banque à Paris, avec son frère Gastimir, et créa ou perfectionna plusieurs autres établissem. d'industrie. A l'époque de sa m., arrivée en 1821, il était un des régents de la banque de France. Il a donné plusieurs articles dans les *Annales de chimie*. V. son éloge, par M. Degérando, dans le *Bulletin de la société d'encouragem.*, avril 1821, n° 202, 20^e année, pag. 117.

PERIERS (DONAVENTURE DES). V. DESPERIERS.

PERIGNON (dom PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Ste-Menehould vers 1640, m. en 1715 à Hantvilliers, où il était procureur de l'abbaye, et en cette qualité chargé du soin des vignes, s'occupa beaucoup des moyens d'améliorer leur culture, et parvint à donner au vin de Champagne cette finesse et au montant qui la distinguent. Il fit connaître son secret dans des *Mémoires sur la manière de choisir des plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provenir, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette, et de gouverner les vignes*.

PERIGNON (le marq. DOMINIQUE-CATHÉRIQUE DE), pair et maréchal de France, né à Grenoble en 1754, fut député en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il quitta bientôt ce poste pour rejoindre l'armée des Pyrénées-Orientales, et après avoir passé de grade en grade, il succéda à Dugommier dans le commandement en chef. Les batailles de la Jonquière, de St-Sébastien et de la Madeleine, la prise du fort de Figuières et celle de Roses sont les titres militaires de Pérignon. Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il signa, en 1796, un traité d'amitié, d'offensive et de défense entre ce pays et la France. Il

ne se distingua pas moins à l'armée d'Italie dans un poste inférior. En 1805, il remplaça Jourdan dans le commandement des Français à Naples; il était déjà depuis quelques années sévère et méridien. En 1814, il fut nommé par le comte d'Artois commissaire extraordinaire de la première division militaire. Lors du retour de Bonaparte, il essaya d'organiser un plan de résistance dans le Midi, et se retira ensuite dans ses terres. Après la seconde rentrée du roi, il eut le gouvernement de la première division milit. et fut nommé pair de France. Il est mort en 1819, maréchal de France depuis le rétablissement de cette dignité, et sévère depuis 1801.

PERILLE ou **PERILLUS**, sculpteur athénien, florissait 570 ans avant l'ère chrét. Il fut employé par Phalaris, tyran d'Agrigente, à fabriquer un taureau d'airain pour brûler vifs les criminels, et lui-même il en fit le prem. Peintre, pour sa récompense.

PERIMEZZI (**JOSEPH-MARIE**), évêq. d'Oppido, né à Paole dans le Calabre, mort en 1740, a laissé in sacrum de Deo trinitatem Dissertationes selectae, historicae, dogmaticae, scholasticae, Naples, 1738, 8 tom. in-fol., etc.

PERINGSKJELD (**JEAN**), antiquaire suédois, prof. d'antiquités à Upsal, conseiller de la chancellerie pour la même science, etc., né à Strengnäs, dans la Suède, en 1653, mort en 1720, est un des savans qui ont rendu le plus de services à l'histoire du Nord, surtout en publiant des MSs. importants; mais il est malheureusement moins de sagacité que de zèle. Parmi les éditions qu'on lui doit, nous citerons: *Helsingkingsla, sive Historiae regum septentrionalium*, à Svarrore Starlonide conscripta, Stockholm, 1699, 2 vol. in-fol.; *Joannis Messenii secunda illustrata, sive Chronologia de rebus Sueciae, Daniae et Norvegiae, ex MSs. ipsius auctoritate*, ibid., 1700-1704, 14 t. en 2 v. in-fol.

PERINI (**LOUIS**), architecte, mort en 1731 à Yverdon, a publié une *Histoire du monastère de St-Sylvestre à Yverdon*, et un bon *Traité de géométrie pratique*.

PERINO DEL VAGA, ou **BUONACCORSI** (**PIETRE**), peintre florentin, élève du Raphaël, naquit en 1501. Ses premiers essais annoncent du talent, et le Vaga, qui les vit, protégé le jeune artiste qui, par reconnaissance, joignit à son nom celui de son bienfaiteur. Raphaël l'employa dans les différens trav. dont il fut chargé, et Perino se montra digne d'un tel maître. Lors de la dispersion de l'école qu'avait formée ce grand peintre, Perino vint à Gênes, où il fut employé par le prince Doris à l'embellissement du palais qu'il faisait construire hors de la porte St-Thomé. C'est-là surtout que l'élève de Raphaël fit preuve d'un beau talent. Il revint dans la suite à Rome où il peignit la fameuse salle cons. sous le nom de *Salle royale*. Il m. en 1547. Parmi ses tabl. on remarque: *la Naissance d'Eve*; un *Saint Jean dans le désert*; *le Combat d'Hercule et de la Chimère*; et des *Jeux d'enfants*. Vassari le regarde comme le meilleur dessinateur de l'école de Florence après Michel-Ange, et comme le meilleur de tous les peintres qui eurent Raphaël dans ses travaux.

PERION (**JOACHIM**), savant philologue, de l'ordre des bénédictins, né vers le fin du 15^e S. à Cormery, en Touraine, m. à l'abbaye de cette ville en 1559, suivit Nicéron, et en 1561, suivit D. Lion, a laissé un grand nombre de traductions, dont on trouve la liste dans le t. 36 des *Mémoires de Nicéron*. Les plus remarquables sont celles des *ouvrages de morale et de politique d'Aristote*, des *Harangues d'Eschine* et de *Démétrius* pour la couronne, etc. Parmi ses autres écrits, nous nous contenterons de citer: *de Vitis et Rebus gestis Apollonaeum*, Paris, 1551, in-16; réimp. plusieurs fois, et trad. en franç. par Jean de La Fosse, ibid., 1552, in-16; *de sanctum virorum, qui patriarchas ab ecclesiis appellantur, Rebus gestis ac Vitis*,

ibid., 1555, in-4; trad. en français par La Fosse, sous ce titre: *les Vies des patriarches de l'Ancien-Testament*, ibid., 1559, in-8.

PERIPATETIENS, nom donné aux disciples d'Aristote, soit parce qu'ils recevaient leurs leçons en se promenant (*peripateto*, se promener), soit parce qu'ils se réunissaient dans les salles du Lycée (*peripateto*, salles). Après Aristote, les plus célèbres péripatéticiens furent Théophraste, Straton, Hiéronyme de Rhodé, Critolème, Diodore de Tyr, Démétrius de Phalère. Vers le temps d'Auguste, la doctr. péripatéticienne se répandit partout l'empire, et fut illustrée par Nicolas de Damas, Ammonius d'Alexandrie, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Négligée dans les premiers siècles du christianisme, elle fut remise en honneur par Boèce et Cassiodore, vers le 5^e S., et, de toutes les sectes du paganisme, fut la seule qui se conserva dans le moyen âge. Elle prit alors le nom de philosophie scolastique, et l'on sait combien Descartes eut du peine à renverser ce sentent. puissant, qu'il voyait placé entre lui et la lumière de la vérité.

PERIPOT-DURAN, rabbin aragonais, vint à la fin du 14^e S. et au commencement du 15^e. Il se réfugia en Egypte pour professer librement la religion de ses pères. Le christianisme, dit M. Labenderie, a en peu d'adversaires aussi emportés et aussi stupides dans le raisonnement. Nous citerons de lui: *Iggereth al tebi Casvadecha* (lettre sur les fondemens de la loi, pour répondre aux Epicuriens qui admettent les images); *Mahaseh Ephod* (ouvrage du pectoral). Le premier de ces écrits est une attaque violente dirigée contre la religion chrétienne; le second est une grammaire philologique et critique de la langue hébraïque, très-estimée.

PERIASDES I^{er}, 7^e roi du Bosphore cimérien, de la dynastie des Leuconides, prend les titres de roi des Sindiens, des Tardites et des Dacodéens, sur quelques-uns de ses mommens, et sur d'autres la qualité de roi de tous les Mécotes et des Thotes. Il joignait à ces titres celui d'archonte de Bosporus et de Theodosia, les deux principales villes grecques du Bosphore cimérien. Cette circonstance montre que les princes de la race des Leuconides ne jouissaient pas encore de toute la plénitude de la puissance royale, ou qu'ils avaient laissé aux Grecs, leurs sujets, quelques-unes des formes du gouvernement républicain. Periasdes monta sur le trône, selon Diodore de Sicile, la 4^e année de la 107^e olympiade (349 avant J.-C.). Il paraît qu'il partagea l'autorité avec ses frères, Satyrus et Gorgippus; mais, du reste, les événemens de sa vie ne sont guère connus. Il régna 38 ans, et m. par conséquent vers 312, laissant trois fils, Satyrus, Eumelus et Pyrtanis, qui se firent la guerre. Eumelus resta, par la mort de ses frères, maître de tout le Bosphore. — **PERIASDES II** était fils du roi Spartocus, qui paraît être Spartocus IV, fils d'Eumelus, fils de Periasdes I^{er}. Le titre de roi lui fut formellement donné dans les mommens du Bosphore. Ce Spartocus, que nous croyons le prédécesseur de Periasdes II, était mort la 4^e année de la 123^e olympiade (289 av. J.-C.). — **PERIASDES III**, dernier roi du Bosphore, de la race des Leuconides, dut cesser de régner vers l'an 118. Il prit le parti de céder ses états au célèbre Mithridate-Eupator, pour se soustraire aux prétentions vaines des Scythes, dont il était tributaire.

PERIZONIUS (**JACQUES**), savant philologue et critique judicieux, né en 1651 à Dam, dans la province de Groningue, professa à Leyde l'histoire, l'éloquence et la langue grecque, après avoir occupé d'abord quelques fonctions honorables dans l'enseignement à Delft et à Franeker. Il mourut à Leyde en 1715. Nous citerons de lui: *Animadversiones historicae*, etc., Amsterdam, 1685, in-8; *Origines babylonicae et aegyptiacae*, Utrecht,

1736, 2 vol. in-8; *Recur per Europam seculo 16^o maxime gestarum Commentarij Historici*, Leyde, 1710, in-8. *Voy.* pour plus de détails, son *Éloge* dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. 9 et 10.

PERKIN-WARBECK est le nom que l'on a donné à un personnage qui joua un rôle important dans l'histoire d'Angleterre, sous le règne de Henri VII. Nous allons rapporter en peu de mots les faits relatifs à sa singulière destinée. Vers l'an 1490, on put remarquer dans le palais de la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, un jeune homme dont la ressemblance avec ce prince était frappante. La duchesse le reconnut solennellement pour son neveu, et l'envoya en Irlande (1493), où il prit le nom de duc d'York. Un moment il fut l'espion d'Henri second par Charles VIII, qui l'attachait à la cour de France; mais bientôt ce prince fit la paix avec le roi d'Angleterre, et le prétendant se réfugia auprès du duc de Bourgogne, qui lui donna le surnom de *Rose-Blanche*. Cependant Henri VII cherchait, sans beaucoup de succès, à démontrer que son rival était un imposteur, et faisait des démarches inutiles auprès du gouverneur des Pays-Bas pour se le faire livrer. Le jeune homme, poursuivant ses dessein sous les auspices de la princesse qui l'avait si tant, fit une tentative sur la côte de Kent (1495), puis en Irlande; et n'ayant point réussi, alla se jeter entre les bras du roi d'Ecosse, Jacques IV, qui le reconnut publiquement, l'attacha à sa famille par un mariage, et entra même avec lui dans le Northumberland (1496). Leurs fortunes ne furent pas heureuses, ni cette année, ni l'année suivante, et le prétendant alla attendre en Irlande une occasion plus favorable. Une révolte qui éclata dans le comté de Connaught lui ayant permis de repasser sur la scène politique, il débarqua dans le hain de White-Sand (1498), et se porta aussitôt sur Badmin. Ce fut là que, pour la première fois, il prit le titre de Richard IV dans une proclamation que Bacon nous a conservée. Il échoua encore dans cette nouvelle entreprise, réclama et obtint le droit d'asile dans l'abbaye de Beaulieu; mais, se laissant séduire par les promesses artificieuses de Henri, il se livra à lui volontairement, et fut conduit à la Tour de Londres. Au bout d'un an de captivité, pendant lequel son heureux rival travailla plus que jamais à le faire passer pour un imposteur, sans y réussir toutefois, le vrai ou faux Richard IV s'évada, et se réfugia dans le monastère de Bôthelém, dont le prieur consentit à le livrer, après avoir stipulé que l'infortuné serait du moins la vie sauve. Henri VII fit enlever son prisonnier dans une exposition publique, et le renferma ensuite à la Tour; mais bientôt il le fit comparaître, comme coupable d'une conspiration, devant des commissaires qui le firent attacher au gibet (1499). Telle fut la fin de ce Perkin, qui avait été reconnu par plus de princes de l'Europe comme le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et dont les droits ont paru incontestables à quelques auteurs contemporains, moi qu'à plusieurs historiens modernes. *Voy.* Rapiin-Thoiras, et les *Essais historiques et critiques sur Richard III*, par M. J. Rey, Paris, 1818, in-8. On doit à M. Dorion un roman intitulé *Perkin Warbeck*. M. Brizier a donné, en 1827, une pièce sous le même titre au théâtre de Madame.

PERKINS (WILLIAM), né à Marton en 1558, professa la théologie à Cambridge, où il mourut en 1602. On a de lui : un *commentaire* sur une partie de la Bible; un gr. nombre de *traités théologiques*, rec. et pub. en 1606, 3 vol. in-fol.

PERKINS (ELIAS), médecin établi aux Etats-Unis d'Amérique, se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique, qui consistait à promener sur la partie malade du corps deux aiguilles croisées, qu'il appelait le *tracteur métallique*.

L'enthousiasme fut grand d'abord pour le perkinisme (c'est le nom qu'on donna à cette nouvelle méthode), mais bientôt son fondateur ne fut plus qu'un charlatan aux yeux des enthousiastes même, qui s'étaient multipliés en Amérique et dans plusieurs contrées de l'Europe. Il s'avait d'abord appliqué son remède qu'à des maladies telles que la goutte, le rhumatisme; mais bientôt il prétendit guérir avec ce singulier moyen tous les maux de l'espèce humaine, la fièvre jaune, par exemple, à laquelle il soumit lui-même à Plainfield, dans les dernières années du 18^e S., malgré toutes les promesses qu'il fit faire à ses aiguilles sur lui-même. — Son fils, le docteur Benjamin Douglas PERKINS, soutint l'utilité de cette invention dans un ouvrage imprimé à Londres en 1799, in-8, sous ce tit. : *Influence des tracteurs métalliques sur le corps humain*. Le perkinisme, restreint à quelques maladies, a été regardé comme salutaire par des médecins distingués, et a survécu à son auteur; mais aujourd'hui il est relégué parmi les rêveries médicales. Un anonyme, entre autres, l'a combattu par un ouvrage intitulé : *du Perkinisme, ou des Aiguilles du sieur Perkins, dans l'Amérique septentrionale*, Copenhague, 1798, in-8.

PERMISSION (BERNARD BLUET), plus connu sous le nom usurpé de comte de), né dans la pauvreté en 1566, au village d'Arbères, près de Dieppe, au pays de Gex, se figura qu'il était appelé à jouer un grand rôle, quoiqu'il eût passé ses premières années à garder les troupeaux, et s'échappa de chez ses parents. Il séjourna quelq. temps à la cour du duc de Savoie, qui s'en amusa, et vint ensuite à celle de Henri IV, qui ne voulut pas de lui. Il vivait de quelques aumônes qu'il recevait, distribuant des livres remplis d'obscénités et de folies. On conjecture qu'il mourut de misère à Paris vers 1606. Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails sur ce malheureux. On ne sait rien sur sa vie qu'il n'ait raconté lui-même dans l'ouvrage intitulé : *Recueil de toutes les sautes de Bernard de Bluet, d'Arbères, comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons suisses, etc.*, in-12, dont on trouve la description dans le *Bibliographie de Debur*, t. 4, n^o 3990, et dans le *catalog. Delafau*, par Nyon, 1775, in-8, n^o 1055.

PERMOGER (BALTHASAR), sculpteur, plus connu sous son prénom, né à Cammer, en Bavière, l'an 1650, fit un long séjour en Italie, et travailla ensuite principalement pour le prince Eugène, dont il a fait aussi la statue, que l'on voit dans un des jardins des faubourgs de Vienne. Ses ouvrages les plus renommés sont : la *Charité*, la *Peinture* et la *Sculpture* qui s'embrassent, une *Mouresse* avec son enfant, et surtout un *Mauve* tenant un poisson. Il m. à Dreide en 1732.

PERNETTE DU GUILLET, V. GUILLET.

PERNETTI (JACQUES), prêtre, historiographe de la ville de Lyon, né dans le Forez en 1695, m. à Lyon en 1777, cultiva les lettres avec plus d'ardeur que de succès. Nous citerons de lui : le *Repos de Cyrus*, Paris, 1732, in-8, fig., dont on trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, décembre 1775; *Lettres philosophiques sur les physiognomies*, 1748, 3 part. in-12; Lyon, 1760, in-8; *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnois dignes de mémoire*, Lyon, 1757, 2 vol. petit in-8.

PERNETTY (dom ANTOINE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Roanne, dans le Forez, au 1716, quitta son monastère et même son habit, et fut pendant quelque temps commerçant tour de la bibliothèque de Berlin. De retour à Paris, il refusa de rentrer dans son ordre, obtint à ce sujet un arrêt du parlement, et resta dans le monde. Il m. en 1801. Il s'était beaucoup occupé d'archéologie, et croyait même avoir trouvé la pierre philon.

asphala. L'on prétend qu'il forma à Anignon une espèce de secte, dont on ne connaît pas bien les dogmes, et qui comptait en 1787 une centaine d'adhésés. Au reste, il était très-savant, mais n'avait aucune méthode dans les idées. Nous citerons de lui : *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1757, in-8; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, fait en 1763 et 1764, 2^e édit., Paris, 1770, 2 vol. in-8, avec 16 planches (Péron avait accompagné Bougainville aux îles Malouines en qualité d'ambulancier); *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Bachelin, 1770, in-12.

PERRO (GUILLAUME de), jurisconsulte syracusain du 15^e S., a laissé : *Consilia feudalia*; *Consilia practica et statuta*; de principe, regis, reginæ, Tractatus; de feudis Tractatus; in aliquot pragmatibus et privilegiis Commendatarius.

PERON (FRANÇOIS), naturaliste et voyageur, né en 1755 à Cerilly, petite ville du Bourbonnais, venait d'achever ses études au collège de sa ville natale, lorsque la révolution le jeta dans la carrière militaire. Il assista à quelques combats, fut fait prisonnier, et profita de sa captivité pour lire sans distraction les historiens et les voyageurs. De retour en France en 1794, il fut réformé pour ses blessures, et vint étudier la médecine à Paris. Il allait être reçu docteur lorsqu'il obtint, non sans peine, d'être employé comme zoologiste dans l'expédition aux terres australes, commandée par Baudin, et qui partit du Havre le 19 octobre 1800. Ce fut dans ce voyage, qui fut terminé le 27 avril 1803, que Péron fit les belles expériences qui démontraient que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Sa collection d'animaux, d'après le rapport de la commission chargée de l'examiner, contient plus de cent mille échantillons d'animaux, et la nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de deux mille cinq cents : d'où il résulte que Péron, aidé toutefois de M. Le Sueur, son compagnon de voyage, son collaborateur, et son ami, a fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes des derniers temps. Sa santé était affaiblie par de longues fatigues. Il mourut dans le lieu de sa naissance en 1810. Nous citerons de lui : *Observations sur l'Anthropologie*, Paris, an VIII; *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années 1800-1804*, Paris, 1807-1816, 3 vol. in-4, et atlas. Le 2^e vol. était imprimé à moitié à la mort de Péron. La publication en est due à M. L. du Freycinet, l'un des officiers de l'expédition, auquel appartient d'ailleurs en entier le 3^e vol., et qui a présidé aussi à la confection de l'atlas. M. Arthuis-Bertrand a publié, en 1824 et années suivantes, une 2^e édition de cet ouvrage, format in-8. On a l'Éloge de Péron par MM. Alard et Deleuze, 1811, in-4.

PERONI (JOSUË), sculpteur, né à Rome, où il mourut en 1663 à l'âge de 36 ans, montra du talent pour son art, mais ses passions dissipées et la vicieuse éducation qu'il reçut empêchèrent de grandes obstacles à ses progrès et à sa fortune. Il fit à Stockholm la statue de la reine Christine, et à Naples une Neptune destiné à une des fontaines de Madrid.

PERONNE (CLAUDE), lyonnais du 16^e S., remarquable par sa beauté, cultivait la poésie, et donna quelques-unes de ses productions à Henri II.

PERONNET DE GRAVAGUENS (JOSUË-FRANÇOIS), né à Lyon, mort dans la même ville en 1761, à l'âge de 42 ans, a publié, sous son nom d'auteur, quelques opéras, entre autres : deux *Lettres sur la tragédie de Spartacus*; la *Famille indigente*, drame; et des *Épigrammes* sur la mort de sa femme, Lyon, 1761, in-12.

PEROTTI (NICOLAS), célèbre grammairien, né en 1430 à Sasso-Ferrato, petite ville sur les confins de l'Ombrie et de la Marche d'Ancone, étudia à l'université de Bologne, où le défaut de fortune l'obligea d'accepter une chaire de rhétorique et de

poésie; mais bientôt il se concilia la bienveillance de l'empereur Frédéric III et du pape Nicolas V, et fit un chemin rapide. Après avoir rempli plusieurs fonctions honorables à Rome, il fut nommé, en 1458, archevêque de Siponto ou de Manfredonia dans la Pouille, et fut pourvu, en 1463, du gouvernement de l'Ombrie, et en 1474, de celui de Pérouse. Il mourut dans la petite île de Centipera, près de Sasso-Ferrato, en 1480, après avoir pris part à toutes les affaires importantes qui furent traitées de son temps. Les bibliothèques d'Italie possèdent un grand nombre de *Harangues*, de *lettres* et d'autres ouvrages de Perotti : *Apostolo Zeno* en a recueilli les titres dans ses *Dissertations vossianæ*, t. 1, 256-274. Nous citerons de lui : *Elementa grammaticæ*, Rome, 1473, in-fol., souv. réimpr. à Rome, dans le resta de l'Italie, et à Paris; *Cornucopia sive Commentaria lingua latina*, Venise, 1489, in-fol.; *ibid.*, chez les Aldes, 1499, 1513 et 1526, in-fol. (C'est un commentaire sur quelques parties des ouvrages de Marcial).

PEROTTI (FRANÇOIS), ami de Fr. Paolo, est auteur d'une réfutation de la bulle de Sixte-Quint contre le roi de Navarre. Cet écrit, en ital., est recherché de quelques curieux.

PEROTTI (ANTOINETTE-MARIE), sœur de la congrégation de Mantoue, d'abord professe à Milan, ensuite prieur du couvent de Sora, né à Bologne en 1715, mort à Sora en 1769, se distinguait comme prédicatrice et comme poète. Il a laissé des *oraisons funèbres*, des *sermons*, des *remarques*, et un grand nombre de pièces de poésie, ins. dans div. recueils.

PEROTTI-LEVI (JUSTINE), contemporaine de Pétrarque, eut avec lui une correspondance littéraire et poétique, et cultivait elle-même la poésie italienne. C'est elle qui adressa à l'ami de Laure le sonnet si connu, qui commence par ce vers : *Io vorrei pur d'azzar questa mie piume*, etc.; et elle en reçut pour réponse la sonnet qui commence ainsi : *La gola, il sonno, e l'oziosa piume*, etc. V. les *Dissertations vossianæ* d'Apostolo Zeno, tom. 1, p. 257.

PEROUSE (N. de La), ecclésiastique, poète assez médiocre, mort vers 1775, est connu par quelques vers dévots, tels que des stances sur les évangiles, des cantiques, des poésies sacrées, 1770, in-8.

PEROUSE (JEAN-FRANÇOIS GALAUP de La), célèbre navigateur, né à Albi en 1741, était enseigne en 1764. Les quatorze années qui suivirent lui donnèrent l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau (1780), dont il se rendit de plus en plus digne par de nouveaux faits d'armes. En 1782, il fut chargé d'aller attaquer les établissements anglais de la baie d'Hudson, et eut un plein succès dans cette entreprise, qui l'exposa à la plupart des dangers que la navigation peut offrir dans les parages les plus redoutés. Cette expédition, d'ailleurs peu importante par ses résultats politiques, développa du moins et fit connaître en même temps les talents de La Pérouse. Ce fut alors que Louis XVI lui confia la direction de cette belle campagne de découvertes qui a mis fin à sa carrière et rendu son nom immortel. Les bases du projet, réunies par le prince lui-même et écrites de sa main, étaient le commerce d'une part et les reconnaissances de l'autre. L'expédition, composée des frégates *la Bonaparte* et *l'Astrolabe*, le premier commandé par La Pérouse, la seconde par Delangle, son ami, fit voile le 1^{er} août 1785. La relation du voyage de La Pérouse, rédigée par M. Milet de Mureau, a été publiée à Paris en 1797, 4 vol. in-4, avec atlas. On pourra y voir la route qu'a suivie l'infortuné navigateur. Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que, depuis son départ de Botany-Bay on n'a reçu de lui aucun nouveau. Dans sa dernière lettre

au ministre, datée du 7 février 1788, il souscrivait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'île-de-France, au commencement de décembre 1788. Tel est, à peu de choses près, le fil qui a conduit d'Entrecasteaux sur les traces de La Pérouse; mais ni lui, ni d'autres n'ont rien pu découvrir de certain sur le sort de cet intrépide marin et de ses compagnons. Il paraît constant qu'ils ne sont pas venus aux îles des Amis, comme ils l'annonçaient, et tout porte à croire qu'ils auroient péri en s'y rendant de Botany-Bay. Au reste, l'on ne peut faire sur ce triste événement que des conjectures plus ou moins probables. On a découvert en 1826, des lettres inédites de La Pérouse, sur lesquelles on peut consulter la *Revue encyclop.*, t. 1^{er} de 1827, p. 323.

PÉROUSE (Picot de La). V. **PEROTTE**.
PEROZAMAD, prince arsacide qui vivait au 3^e S., dans la Bactriane, était fils de Vehradjan, roi de Bakh dans le pays de Koushan (la Bactriane), et appartenait à la branche des Arsacides, connue sous le nom de caréniens. Il échappa au massacre de toute sa famille; mais son existence donna quelque inquiétude à Artaban, usurpateur de la Perse, qui fit tout pour l'avoir en sa puissance, le fit élever à sa cour, et le réunit ensuite dans tous les honn. dont ses ancêtres avaient joui. Sous le règne de Sapor, successeur d'Artaban, Perozamad eut le commandement des armées, et fut envoyé contre le *vezirg Khakan* ou *grand Khakan* des régions orientales qui séparaient la Perse de la Chine. Il fut vainqueur; mais ses succès et les alliances illustres qui en furent la suite, éveillèrent les soupçons du roi de Perse. Une guerre éclata entre ce monarque et le prince carénien, qui, après avoir obtenu de nombreux avantages, périt empoisonné par les partisans de Sapor.

PERPENNA, consul l'an 130 av. J.-C., battit et fit prisonnier Aristonien, qui disputait aux Romains le royaume de Pergame. — **PERPENNA CENSURINUS**, consul l'an 92 av. J.-C., et censeur 6 ans après, arriva aux plus hautes dignités quoiqu'il fût grec.

PERPENNA, gén. romain, embrassa le parti de Marius, et devint lieutenant de M. Am. Lepidus. Après la défaite et la m. de son chef, il lui succéda dans le commandement, recueillit les débris de l'armée et passa en Espagne. Il n'avait pas le projet de réunir ses forces à celles de Sertorius, dont il méprisait l'origine obscure; mais ses soldats l'y obligèrent. Le désir de se venger de cet affront, joint à la jalousie que lui donnait la haute venimeuse de ce général, le porta à le faire assassiner dans un festin. Devenu alors command. en chef des troupes, il ne tarda pas à monter toute sa incapacité. Il alla se jeter dans une embuscade, fut fait prisonnier, et mis à m. par l'ordre de Pompée, l'an 68 de Rome, 74 av. J.-C.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (S^{tes}). V. **FÉLICITÉ**.
PERPINIAGO (Guino de), ainsi appelé parce qu'il était de Perpignan, fut général de l'ordre des carmes en 1318, év. de Majorque en 1321, et m. à Avignon en 1342. Il a laissé : une *Concordance des évangélistes*, une *Somme des hérésies*, avec leur réfutation, et beaucoup d'autres ouvrages.

PERPINIAN (PIRRE-JEAN), en esp. *Perpignan*, jésuite, né à Elbe, dans le royaume de Valence, vers 1560, professa l'éloquence à Coimbra, la rhétorique à Rome, l'écriture-S^{te} à Lyon et ensuite à Paris; où il m. en 1566. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le P. Lacroix, jésuite, a publié le recueil de ses ouvrages, Rome, 1749, 4 v. petit in-8.

PERPONCHER (W.-E. de), écriv. hollandais, avait été envoyé à Paris comme otage par ordre du gén. Molitor en 1813. Il m. à Utrecht en 1819 dans un âge fort avancé. Nous citerons de lui : *Observ. sur les Épîtres de St Paul*, et un *Recueil de poésies hollandaises*, Utrecht, 1808, in-8.

PERRACHE (JACQ.), auteur du *Triomphe du Brelan*, etc. (en vers et en prose), Paris, 1585, in-8.

PERRACHE (MICHEL), sculpt., né à Lyon en 1685, visita les académies d'Italie et d'Anvers, obtint le droit de bourgeoisie à Malines pour avoir décoré une église de cette ville, revint dans sa patrie, qui lui doit aussi plus. ouvr., et y m. en 1750. — **PERRACHE** (N.), son fils, m. en 1779, fut un sculpteur médiocre; mais il est connu à Lyon par le projet qu'il conçut d'étendre cette ville au midi, et pour cela de reculer d'une demi-lieue le confluent du Rhodan et de la Saône. On construisit une ébauche qui porte son nom; mais les autres travaux nécessaires ne furent pas exécutés, et il est probable qu'on s'abandonna pour toujours ce plan d'agrandissement de Lyon sur sa longueur, déjà si disproportionnée avec sa largeur.

PERRAULT (GUILAUME), dominicain, fut suffragant de Philippe du Savoie, archev. de Lyon de 1245 à 1260, et publia, entre autresouvr., en *Traité sur les devoirs des religieux* et une *Instruction sur le bonheur des princes*.

PERRAULT (CLAUDE), célèbre architecte, né à Paris en 1613, étudia la médecine, et obtint même le titre de doct. de la faculté de cette ville; mais les travaux qu'il fut obligé de faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent les vaines dispositions qu'il avait pour l'architecture. Devenu membre de l'académie des sciences, il fournit les dessins et les plans des bâtiments de l'Observatoire, monument d'un style lourd, et qui ne remplit qu'imparfaitement son but, quoiqu'il certaines parties soient bien touchées. L'on était loin de pressentir alors à quelle hauteur s'élèverait dans la suite ce modèle, transformé tout d'un coup en architecte par la puissance d'une vocation décidée. Lorsque Colbert fit un appel à tous les artistes pour la construction du Louvre, Perrault envoya un dessin auquel on eut égard et qui fut comparé à ceux de ses concurrents, et qui obtint les suffrages du chevalier Bernini, venu de Rome à la voix du ministre français. Mais l'envie se vengea en déclarant que ce beau plan était impraticable; et il fallut que l'exécution d'un modèle en petit écartât toutes les objections, et fût disparaitre jusqu'à l'apparence même des difficultés. Alors seulement fut élevé ce monument, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architecture française et le plus bel édifice qui existe à Paris : la colonnade surtout, malgré quelques défauts, est admirable. Des modifications ont eu lieu sous Bonaparte, notamment dans l'intérieur de la cour. La seule façade, dite de l'Horloge, et qui est de Jean Goujon et de Philibert Delorme, a été conservée; les trois autres ont été achevées conformément aux plans de Perrault. On reconnaît dans ces plans un génie né pour les grandes choses. Après la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté, un arc de triomphe fut élevé à la gloire du roi à l'extrémité de la grande rue St-Antoine, encore d'après les dessins du Perrault. Une partie de ce monument ne fut construite qu'en plâtre, et il fut d'ailleurs détruit un an après la m. de Louis XIV; mais la superbe estampe que Leclerc en a donnée prouve qu'il surpassait ce grandeur et en magnificence tous ceux du même genre que l'on connaît. Perrault a laissé encore d'autres ouvrages qui auraient suffi à la réputation d'un artiste moins habile, tels que la chapelle de Notre-Dame de Navarre, dans l'église des Petits-Pères, et la plupart des dessins des vases, soit de bronze, soit de marbre, qui ornent les jardins de Versailles. Il m. à Paris en 1688, après de longs

d'une gloire impérissable, malgré les efforts de l'envie et les plaisanteries injustes de Boileau. Parmi ses écrits, nous citerons : une *trédnet*, de *Vitrive*, 1673 ; 2^e édit., 1684, 1 vol. in-fol. ; *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1 vol. in-fol. ; *Essais de physique*, 2 vol. in-4 et 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent en 1680, et le 4^e en 1683 ; *Recueil d'un grand nombre de machines de son invention*, etc., Paris, 1700, 1 vol. in-4.

PERRAULT (CHARLES), frère du précéd., né à Paris en 1628, trouva le burlesque à la mode à son entrée dans le monde, et perdit son temps, avec deux de ses frères, le médecin et le doct. de Sorbonne, à écrire quelques bagatelles dans le goût de Scarron. Il faisait des vers avec cette extrême facilité, indice presque certain d'un talent qui ne mûrira jamais. Cependant il s'était déterminé à suivre la carrière du barreau, et y avait même débuté d'une manière assez honorable ; mais il suivit bientôt l'exemple de son frère Pierre, jeta de côté le robe d'avocat, et devint le commis de ce frère, qui venait d'acheter la charge de receveur-général des finances de Paris. Libre alors de suivre son penchant, il publia des poésies frivoles et quelques odes de circonstance, et fut applaudi du public et aidé par Boileau. Le satirique était destiné à avoir raison contre Perrault le poète, autant qu'il avait tort contre l'architecte (v. Claude PERRAULT). Il nomma par Colbert en 1663 premier commis de la surintendance des bâtim. du roi, Ch. Perrault n'est nommé de la confiance du ministre pour protéger les arts, les sciences et les lettres. Le comité de devines et de médailles qu'il formait avec Chapeau, Cassagne et l'abbé Bourzeis, fut le berceau de l'acad. des inscriptions ; et c'est aux mémoires qu'il dressa que doit être attribuée en partie la fondation de l'acad. des sciences et de celle de peinture, sculpture et architecture. Admis à l'académie française en 1671, il le fit établir au Louvre, lui fit assigner des jetons à titre de droits de préséance, et l'engagea à adopter deux changements avantageux dans son organisation, la publicité de quelques-unes de ses séances, et l'élection de ses membres par le mode du scrutin. Malheureusement pour sa réputation littéraire, il renonce à ses places, cut plus de loisir, et publia son *Parallèle des anciens et des modernes* (Paris, 1688-96, 4 vol. in-12) : ce fut le signal d'une mémorable querelle, assez oiseuse du reste, et dans laquelle nous ne prétendons pas entrer. Nous remarquerons seulement la maladresse de Perrault, qui, au lieu d'opposer La Fontaine à Phèdre, Molière à Térence, Horace à Cicéron, Boileau même à Horace, s'avisa pour détruire le culte de l'antiquité, d'attaquer Homère et de lui prêter Chapeauin et d'autres dériv. de cette force. De tous les auteurs du temps, il n'eut pour lui que Fontenelle, qui se garda bien d'aller aussi loin. Perrault fut égaré, et il devait l'être, par Racine et par Boileau. Cependant on parvint à le réconcilier avec ce dernier en 1694. Le champion des anciens répara le temps qu'il avait perdu dans cette polémique ridicule, où pourtant il s'était honoré par une rare modération, et fit paraître les *Eloges des hommes illustres du 17^e s.*, Paris, 1696-1701, 2 vol. in-fol. Il m. à Paris en 1703, estimé pour son beau caractère, ses connaissances étendues et l'attachement sincère qu'il avait voué à tous les gens de mérite, plutôt que pour ses écrits et son goût. Parmi ses ouvr. que nous n'avons pas indiqués, nous citerons : les *Contes des Fées*, publ. en 1697 sous le nom de son fils, PERRAULT d'Armançour ; *Cabinet des beaux-arts, ou Recueil d'estampes suivies d'explications en vers et en prose*, Paris, 1690, in-fol. ; et des *Mémoires sur sa vie pub.* par Paitte, 1759, petit in-12. V. son éloge par d'Allembert. — PERRAULT (Pierre), l'aîné de cette famille, d'abord avocat honoraire, puis receveur-

général des finances de Paris, fut renvoyé par Colbert pour avoir pris quelques valeurs sur sa caisse dans un moment de détresse. Nous citerons de lui une *Défense de l'opéra d'Alceste* (de Quinault), imp. dans le *Recueil de divers ouvrages de prose et de vers*, de Leblancourt, 1675, in-4. — PERRAULT (Nicolas), frère des précéd., mort jeune en 1661, avait été exclu de la Sorbonne avec Arnauld. Nous citerons de lui : *Morale des jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission de leurs supérieurs*, Mont, 1667, in-4 ; 1669, 3 vol. in-12 ; 1703, 1739, id.

PERRAY (MICHEL DE) V. DUTREY.

PERREAU (JEAN-ANDRÉ), né à Nemours en 1749, m. à Toulouse en 1813, dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur des nouvelles écoles organisées par Buonaparte, avait été précédemment professeur de législation à l'école centrale de la Seine, professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collège de France, et membre du tribunal, où il avait présenté comme rapporteur, dans la discussion du Code civil, les titres de l'adoption et de l'usufruit. Il cultiva les lettres sans beaucoup de succès. Nous citerons de lui : *Éléments de législation naturelle*, in-8 ; *Etudes de l'homme physique et moral dans ses quatre âges*, 2 vol. in-8.

PERREAUD (FRANÇOIS), ministre protestant, originaire de Bussy, près de Châlons-sur-Saône, exerça son ministère à Micon vers 1612. Des persécutions l'ayant forcé d'abandonner cette ville, il se retira dans le pays de Gex, et dirigea Pégliu de Toisy, où il eut de nouvelles persécutions à supporter. Il m. dans un âge avancé vers 1660. Il cut les vertus de son état, mais aussi plus que la crédulité de son temps. On peut en juger par les deux ouvrages suivants : *Démonologie, ou Traité des démons et sorciers*, etc., Genève, 1653, in-12.

PERREGIOT (CLAUDE-JOSEPH), historien, né en 1728 à Rouleu, bailliage de Brume, se fit recevoir avocat au parlement, et sut concilier les devoirs de son état avec l'ardeur qu'il avait pour l'étude. Il accepta ensuite la charge de procureur du roi près de la maîtrise de Brume, s'en démit dès qu'il eut fait disparaître les abus de la police forestière, fut nommé maire de cette ville en 1768, et trésorier au bureau des finances de Besançon en 1782. Il fut un des commissaires choisis pour rédiger les cahiers de ce bailliage, lors de la convocation des états-généraux, et fut élu membre du conseil général du département du Doubs en 1790. Emprisonné en 1793, il ne reconvra la liberté qu'au 9 thermidor, et m. à Rouleu en 1798. Il était membre de l'académie de Besançon. Nous citerons de lui : *de l'Etat civil des personnes et de la Condition des terres dans les Gentis, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4 ; Londres, 1790, 5 vpl. in-12.

PERREE (JEAN-BAPTISTE-EMMANUEL), contre-amiral, né à St-Vaéri-sur-Somme en 1761, était capitaine dans la marine du commerce, lorsqu'en 1793, il passa dans celle de l'état avec le grade de lieutenant de vaisseau. Après une croisière qui mit on son pouvoir 63 bâtimens, il fut nommé capitaine de vaisseau (1794), alla détruire les établissemens angl. à la côte d'Afrique, et revint avec 54 bâtimens richement chargés. Il s'était signalé par de nouveaux faits d'armes, et vint d'être élevé au grade de chef de division, lorsqu'il fut envoyé en Egypte (1798) sous les ordres de Brueys. Avec une flottille de bâtimens légers, tirant peu d'eau, il suivit sur le Nil toutes les opérations de l'armée de terre, à laquelle il rendit d'importans services. Il tomba aux mains des Anglais comme il revenait en France (1799), fut échangé presque aussitôt, et nommé contre-amiral le même année. Chargé d'at-

ler ravitailler Malte, il rencontra une escadre anglaise, l'attaqua le premier lorsqu'il vit que le combat était inévitable, et périt dans cette lutte inégale (1800), avant d'avoir vu sa défaite.

PERREIN (JEAN), naturaliste, membre de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux, mourut en 1805, âgé de 55 ans, à New-York, où il était allé pour se perfectionner dans la connaissance de l'histoire naturelle, et compléter ses collections. Il a donné beaucoup de notes importantes dans le Cours d'histoire naturelle de Sonnini.

PERRELLE (JEAN), professeur de belles-lettres à Châtillon-sur-Seine, où il était né vers la fin du 15^e S., a traduit du grec *Theodorici Gazar Liber de mensuris atticis* (Paris, 1535, in-8), et formé quelques élèves remarquables, tels que Hubert Laquet et Philandrier.

PERRELLO (MARIANO), antiquaire sictlien, m. en 1670, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *L'Antichità di Scicli*, *antica e moderna chiamata Gattina*, *seconda colonia siracusana*, etc.

PERRINOT (ANTOINE). V. GRANYELLE.

PERRIER (FRANÇOIS), avocat, puis substitut du procureur-général au parlement de Dijon, né à Beaune en 1615, m. à Dijon en 1700, ne vit pas une seule fois la cour s'écarter de ses conclusions pendant les 21 ans qu'il remplit les fonctions du ministère public. On cite de lui un recueil d'*Arrêts notables du parlement de Dijon, avec des observations sur chaque question*, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol., pub. par Guill. Raviot, conseiller des états de Bourgogne. — PERRIER (NICOLAS), né à St-Jean-de-Lône vers 1630, m. à Dijon en 1694, avait été l'un des avocats consultans les plus laborieux de cette dernière ville, et avait rassemblé des arrêts, dont Raviot a profité pour le recueil indiqué dans l'article précédent. Il a laissé aussi des notes Mss. sur la coutume de Bourgogne.

PERRIER (FRANÇOIS), peintre, né à St-Jean-de-Lône vers 1690, m. à Paris vers 1690, avait séjourné à deux reprises différentes en Italie; ce fut pendant le second voyage qu'il se distingua le plus, surtout par la gravure des planches qui contiennent la suite des statues et des bas-reliefs qu'il a copiés d'après l'antique. Toutefois le dessin de ces planches manque d'exactitude et de précision. L'édition la plus estimée est celle que l'auteur publia lui-même à Rome, sous ce titre : *Statuarum antiquarum, edente Francisco Perriero*, Rome, 1638; et *Iconas et Segmenta illustrum de marmore tabularum, quæ Roma athenis exstant*, Rome, 1645. Cette collection, comme on voit, se compose de deux suites, l'une des statues, l'autre des bas-reliefs. Parmi ses tableaux, qui ne sont pas sans défauts, mais qui sont pleins de feu et sunnent une grande fougue d'imagination, on cite l'*hist. de St Antoine ermite*.

PERRIER (CHARLES DU). V. DUPEYRER.

PERRIER (M.-VICTORINE PATRAS, dame), morte à Paris en 1821, est auteur d'une petite comédie en un acte et en vers, jouée avec succès à la Porte-St-Martin, en 1820, et de quelques poésies publiées dans divers recueils, entre autres dans le *Petit magasin des dames*. Nous citerons encore d'elle : *Récitations d'une bonne mère avec ses filles, ou Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, 1804, in-12.

PERRIERE (JACO.-CHARLES-FRANÇOIS DE LA), né à Marancourt en Anjou, mort en 1777, a donné le *Mécanisme de l'électricité*, 1756, 2 vol. in-12; et la *Physique nouvelle, céleste et terrestre*, 1766, 3 vol. in-12.

— PÉRIQNY (TAILLEVIS de), esp. de vaisseau, né en 1730, se distingua par sa valeur, ses talens militaires, et par ses trav. et ses connaissances en hydrographie. C'est à lui que l'on doit la carte des

soude du golfe de Gascogne, qui fait partie du *Neptune français*. Il périt glorieusement dans un combat de la corr. l'*Emeraude*, qu'il commandait, contre la frégate le *Southampton*, en 1757. Vers le même temps, le marquis de Perrigny, son frère, était fait prisonnier par les Anglais qui le relâchèrent en considération du belle défenseur du capitaine de l'*Emeraude*.

PERRIN (PIERRE), connu sous le nom d'*Abbé Perrin*, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et n'eussent aucun bénéfice, ni abbaye, était né à Lyon, on ne sait en quelle année, et m. en 1680. C'est comme créateur de l'opéra français qu'il mérite l'attention de la postérité. En 1659, il fit chanter à Ixoy, dans la maison de M. de La Haye, une pastorale en 5 actes, dont Cambert avait fait la musique. Le succès l'engagea à composer deux autres pièces. Vers le même temps, le marquis de Bonnezeux perfectionna les machines propres à l'opéra et faisait représenter la *Touzon d'Or* (de Pierre Corneille) dans son château de Neubourg en Normandie; mais ce ne fut que le 23 juin 1663 que Perrin obtint des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. En mars 1671 fut joué l'opéra de *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert, dans un jeu de paume, rue Nazarine, au face de la rue Gueugraud; ce fut-là le berceau d'un théâtre qui devait s'élever plus tard à un si haut degré de magnificence. Perrin, comme poète, fut souvent maltraité par Boileau et le méritait. Nous citerons de lui : *Prologues comédie française en musique, représentés en France, pastorales*, 1659, in-4, réimpr. dans le recueil des *Œuvres de poëme de l'auteur*, 1661, in-12. — PERRIN (DENIS-MARIN de), né à Aix en Provence, m. en 1754, à l'âge de 72 ans, a donné deux édit. des *Lettres de M^{me} de Sévigné*, avec des notes, 1734, 4 vol. in-12; Paris, 1754, 8 vol. in-12. La prem. fut faite sous les yeux de M^{me} de Simiane. — V. PERRINO DEL VAGA.

PERRIN (CHARLES-JOSEPH), jésuite, prédicant, né à Paris en 1690, fut accueilli par l'archevêque de cette ville lors de l'abolition de sa société, et m. à Liège en 1767. On a publié dans cette dernière ville les sermons de Perrin, 1768, 4 vol. in-12. — Un autre PERRIN (FRANÇOIS), jésuite, professeur dans l'univ. de Toulouse et ensuite dans celle de Strasbourg, mort à Toulouse en 1716, a publié un *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8.

PERRIN-DULAC (F.-M.), m. sous-préfet de Ramboillet en 1824, a laissé : *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années 1801 à 1803, etc.*, Lyon, 1805, in-8, fig., etc.

PERRINET DU PIN, est auteur de la *Conquête de Grèce, faite par Philippe de Madieu*, Paris, 1527, in-fol. et in-4, gothique.

PERRON (DU). V. DUPERRON.

PERRONET (JEAN-RODOLPHE), célèbre ingénieur des ponts-et-chaussées, ne à Surire, près Paris en 1708, fut chargé, à l'âge de 17 ans à peine, de diriger plus constructions importantes dans cette ville. Nommé, en 1747, direct. de l'école des ponts-et-chaussées, nouvellement fondée, il se montra digne de ce poste, et mit le sceau à sa réputation par treize ponts qui furent exécutés d'après ses plans. Quelques-uns, tels que ceux de Neuilly, de Nemours, de Pont-Sie-Macene, et de Louis XVI à Paris, passent pour des chefs-d'ouv. qui n'ont pas enc. été surpassés. Celui de Neuilly était le prem. exemple d'un pont horizontal. On doit encore à Perronet le canal de Bourgoine, et le projet de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, projet dont le but a été rempli depuis d'une manière plus avantageuse par l'extension du canal de l'Oureq. Il faut, parier aussi

des routes qu'il a ouvertes, rectifiées ou plantées d'arbres, et de plusieurs machines ingénieuses. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous ses travaux, qui d'ailleurs ont été décrits dans 3 vol. in-8, imprimés aux frais du gouvernement. Il m. en 1794, chéri de ses élèves et regretté de tout le monde. Il était associé à la société royale de Londres, à l'acad. de Stockholm, de Berlin, etc., et à la plupart des sociétés sav. de France. Nous citerons de lui : un *Mémoire* sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, de deux cents... jusqu'à cinq cents pieds d'ouverture, etc., Paris, 1793, in-4, et d'autres *memoires*, insérés dans le recueil de l'acad. des sciences. V. la Notice pour servir à l'éloge de M. Perroux, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (sir JOHN), célèbre homme d'état anglais, né en 1527, d'une ancienne famille du comté de l'embroke, jouit de la faveur d'Edouard VI et d'Elisabeth. Après une courte disgrâce qu'il subit sous la reine Marie, il fut nommé par Elisabeth président de Munster, ainsi que de la flotte sur la côte d'Irlande, et ensuite lord-député d'Irlande. La trop grande sévérité dont il usa dans ce dern. emploi le fit rappeler et enfermer à la Tour. Condamné à m. en 1592, il obtint de la reine un sursis; mais il m. la même année.

PERRON (D'ABLANCOURT. V. ABLANCOURT. PERRY (JOHN), ingénieur angl., fut appelé en Russie par le tsar Pierre I^{er} auquel il fut d'un grand secours pour établir des communications par eau entre diverses parties de ce vaste empire; mais ne pouvant obtenir d'être payé de ses appointements, il quitta le service du tsar. De retour en Anglet. en 1712, Perry dessécha plus marais, construisit des digues, et m. en 1733. On cite de lui : *Etat présent de la Russie, ou Moscovie, contenant une relation de ce que S. M. tsarissime a fait de plus remarquable dans ses états, et une Description de la religion, des Mœurs, etc., tant des Russes que des Tartares, et autres peuples voisins*, Londres, 1716, in-8; trad. en franç. par Hugonny, La Haye, 1717, in-12, et en allem., id., in-8.

PERRY (JACQUES), publiciste angl., né à Abbeeden en 1756, écrivit plusieurs brochures politiques et travailla successivement à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition, au *general Adverser*, à l'*European Magazine*, au *Gazetier*, et enfin au *Morning-Chronicle*, dont il devint propriétaire avec son ami Gray. On sait que cette feuille est, depuis plus de vingt ans, le principal journal de l'opposition en Angleterre. Perry m. à Brighton en 1821. Le club de Fux lui a voté un monument.

PERS (Cino signor de), chev. de St-Jean-de-Jérusalem, né dans la Fricol au 17^e S., a publié des *Poésies*, dont la meill. éd. est de Veoie, 1683, 2 v.

PERSAN (PIERRE-NICOLAS-CASIMIR de), littérateur, né à Dôle en 1750, mort dans la même ville en 1815, consacra sa vie à des recherches et à l'étude de la diplomatique. Il a laissé : *Notice sur la ville de Dôle*, 1805, in-8; *Recherches historiques sur la ville de Dôle*, 1809, in-8 de 418 pages.

PERSÉE (la), contrée d'Asie, l'une des premières et des plus vastes monarchies qui aient existé, comptant déjà, aux temps de la fondation de Rome, plusieurs dynasties de souverains (celles des *Arroy-mariens*, des *Pischiadiens*). Les vestiges qui attestent l'ancienneté de cette nation ne dénotent rien de positif sur son berceau; mais s'accorde-t-on assez généralement à la regarder comme un peuple primitif. La haute réputation de sagesse et de justice acquise aux Perses par des autres peuples de l'antiquité précède tout ce qu'on a d'authentique sur leur histoire. Ils la devaient au respect sévère qu'ils avaient consacré pour les institutions de Zoroastre ou, Zerduscht, législateur immortel, dont aujourd'hui encore des tribus indiennes se flattaient

d'observer la doctrine dans toute sa pureté (v. Partielle GUTHRIE). Tandis que l'empire d'Asie passait successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Babyloniens, la monarchie persane se maintenait indépendante et séparée; mais à cela parait s'être bornée sa gloire jusqu'au règne de Cyrus (Kéy-Kosrou, suivant les historiens persans), l'un des successeurs de Kéy-Kaouïs (la même, à ce qu'on croit, que le prince nommé Phraortès par les historiens grecs), fondateur de la 3^e dynastie, dite des Kroyeniens. Agrandi des débris de l'empire des Mèdes (559 avant J.-C.), par ce jeune guerrier, l'admiration et l'épouvante de l'Asie, le royaume de Perse atteignit l'apogée de sa gloire sous les successeurs de Cyrus, pour passer ensuite, avec le reste du monde connu, sous la conquête d'Alexandre, en 331. Plus tard, une petite tribu de soldats-pasteurs, sortie du sein de l'anarchie dont les guerres qui se firent les ligues de roi de Macédoine couvrirent l'empire immense que laissait ce conquérant, les Parthes, vainqueurs des Syriens sous les Séleucides, et établis sur les bords du Tigre, dans la province aujourd'hui appelée l'Irak-Adjem, s'y agrandirent peu à peu, et fondèrent par ses armes cette puissance, un instant l'heureuse émele de Rome, et dont l'éclat rappela celui qu'avait jeté le trône de Perse aux temps de sa gloire. Vers l'an 230 de notre ère, un soldat persan, Artabazir (Artaxercès), homme plein d'audace et de génie, après s'être élevé aux premières charges de l'état, fit revivre l'antique monarchie de Cyrus sur le trône même d'Artaban, dern. roi des Parthes, qu'il en avait précipité. Durant cette troisième époque, que termina la conquête des Arabes sous le coudoile de Saad, lieutenant du khalife Omar (vers l'an de J.-C. 650), l'histoire n'offre que des lueurs passagères d'intérêt au travers d'une foule d'incertitudes, d'hypothèses et de contradictions. Rayée en quelque sorte de la liste des nations, et passant alternativement, durant une période de 870 années, du joug des Arabes sous celui des Turcs, des Arméniens, des Tatars, la Perse fut le théâtre de guerres presque continuelles, et gémit sous les persécutions religieuses qu'entraîna sa suite à l'établissement de l'islamisme. Enfin, en propagant le schisme d'Ali parmi les Persans, un novateur, soi-disant descendant du genre de Mahomet, le schéah Eildur-Seï, prépara l'effacement de sa nation, qu'effectua son fils Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofis, et vainqueur du sultan Sélim I^{er} (1516). Depuis le règne du grand prince, la Perse, détachée de l'union musulmane, c'est-à-dire de la dépendance des khalifes ou chefs spirituels des vrais-croyans, a été la rivale éternelle de Constantinople. Sous des prétextes de religion, ces deux puissances s'ont cessé jusqu'à nos jours la lutte acharnée qui fait la base de toute leur politique. De fréquentes révolutions ont fait passer les rênes de l'état aux mains d'usurpateurs; mais ces révolutions n'ont apporté aucun changement bien notable à la condition du peuple de la Perse, qui toutefois passe pour le plus civilisé de l'Asie. Celle qui, en 1722, mit fin au règne de Schah-Houssein, le dernier des Sofis, avait été depuis longtemps préparée par l'incertitude des précédents de ce prince; mais le mépris que sa stupide indolence excitait parmi le peuple s'était joint au mécontentement que les cruautés et la tyrannie des grands avaient rendu général, on ne trouva hors d'état de comprimer les fréquentes révoltes de quelques ambitieux chefs de tribus. Ainsi s'effectua l'usurpation des Afghans, dont le premier dynaste, Nader-Schah (Thamas-Kouli-Khan), sut gagner l'affection de la multitude par une activité et une modération qu'on n'était plus habitué à trouver réunies dans le même souverain. Toutefois la constante sécurité qu'avait fait naître les suites venues d'un ancien bandit couronné ne tarda pas à

être disséminés par les cruautés et les rapines qu'il fit presser sur son propre royaume. Il fut assassiné par ses compagnons d'armes, et l'anarchie recommença avec une nouvelle fureur. Ou moins de 40 ans, remplis par des guerres civiles sans fin, trois dynasties se succédèrent sur un trône souillé de sang et de crimes. Enfin l'avènement d'Agâ-Mohammed-Khan arrêta la ruine où tant de calamités allaient précipiter la Perse. Cet empereur-roi, de la dynastie khorde, parvint à réunir sous sa autorité les fragments morcelés de l'ancienne mozarbio (1797); mais, au moment où il se disposait à pousser plus activement la guerre qu'il soutenait avec avantage contre les Russes, il tomba sous le poignard d'un assassin, et ce fut l'un de ses neveux, Baha-Khan, qui se saisit du pouvoir avec le titre de régent (1797). Actuellement couronné sous le nom de Fater-Aly-Schah, ce prince n'a rien négligé pour faire refluer le Persu au sein de la paix; et dans les circonstances où se trouve aujourd'hui ce royaume (décembre 1826), ce ne peut être qu'en se montrant guerrier valeureux et habile que le prince Abbas-Mirza, héritier de la couronne, justifiera les espérances que ses autres qualités ont fait concevoir au peuple. Le cadre resserré de cette notice ne nous a pas permis d'y admettre une foule de détails curieux sur l'état des mœurs et des institutions des Persans modernes. On en trouvera un exposé succinct et habilement tracé dans l'excellent *Recueil de l'histoire de la Perse*, par G. D. Ruffinell, 2^e édit., Paris, 1825, in-18.

PERSE (AULUS PERSEUS FLACCUS), poète satirique latin, naquit à Vollarre, ville du Toscane, l'an 34 de J.-C. sous la règne de Tibère. Aux avantages de la naissance et de la fortune, Perse joignait celui de qualités personnelles, qui le firent chérir de ses contemporains, et qui recommandent encore sa mémoire à la postérité. Les grâces de la figure étaient relevées en lui par la plus douce aménité de mœurs et par des vertus solides, qui, plus encore que ses satires, étaient la censure vivante de son siècle. L'idée d'une étroite amitié avec le philosophe Cornutus, stoïcien célèbre de cette époque, il s'attacha sincèrement à des doctrines qui s'accordaient si bien avec ses inclinations morales; et ce ne fut point en paroles seulement qu'il se borna à les professer. Il les avait mises en pratique dans sa conduite, avant de les consigner en beaux vers dans le recueil qu'il nous a laissé. Il se compose de six satires, qui excèdent à peine 600 vers; et c'est avec ce modeste bagage qu'il a franchi 20 siècles, et qu'il arrivés à la dernière Po. Adr. Ainsi continuera de se réaliser l'avenir de gloire que lui avait présagé Quotidianus, dès l'apparition de ses satires. Perse ne jouit point de sa célébrité. Il m. à l'âge de 28 ans le 8^e année du règne de Néron. C'est, avec la verve satirique et la vertueuse indignation qui semble l'inspirer, une conformité de plus avec notre célèbre et malheureux Gubert; mais le satirique français m. dans un hôpital; et le poète romain légua à son ami Cornutus 100,000 sesterces, environ 75,000 francs de notre monnaie. Ses satires, publiées après sa mort par les soins de Cassius Bassus, mais d'après la révision et peut-être même les corrections de Cornutus, furent reçues du public avec une avidité qu'elles ne devaient point à leur seul mérite littéraire. Une curieuse malignité pœlorcha, et eut y voir de fréquentes allusions au règne et à la personne même de Néron; et il fut convenu que la mystérieuse obscurité d'un grand nombre de passages ouvrait à cet égard un vaste champ aux conjectures. C'est une des causes de l'obscurité si souvent et si durement reprochée à notre poète; mais ce n'est pas la seule. Et malheureusement ses nombreux commentateurs n'ont guère fait qu'aggraver les ouages qu'ils se proposaient de dissiper. Perse a été play heureux en traducteurs, et surtout en

traducteurs français. Lemonnier et Sélin, en prose, L. V. Raoul et tout récemment M. Théry, en vers, ont réhabilité le satirique latin aux yeux de ceux qui, sur la foi de critiques ou de panégyristes également passionnés, le mettaient, faute de le bien connaître, au-dessus ou au-dessous de sa valeur réelle. Au moment même où nous rédigeons cet article, on vient de découvrir et de publier un travail curieux, dont Perse a été l'auteur; c'est la traduction presque complète de ses satires, improvisé par Boileau, jeune encore à ce qu'il paraît, et qui préludait ainsi à la lutte plus glorieuse qu'il devait engager un jour avec Horace, Persu et Juvénal. Cet essai de traduction et les courtes notes interprétatives qui l'accompagnent sont écrites de la main même de Boileau, et jetées en marge d'un *Juvénal* de Farnab. Le libraire Delalain eut, il y a quelques années, l'idée assez heureuse de réunir dans un seul et même volume, les traductions de Sélin et de Lemonnier, et de mettre ainsi le lecteur instruit en état de prononcer entre deux habiles traducteurs, qui ne s'étaient pas toujours rendu la justice qu'ils se devaient. La meilleure édit. lat. de Perse est celle publ. en 1812 par N. L. Achaintre, Paris, Firmin-Didot, un vol. in-8.

PERSEE (myth.), un des plus célèbres héros de la fable, naquit de Jupiter et de Danse. Acrisius, père de Danse, sur la foi d'un oracle qui lui avait prédit que son petit-fils lui donnerait la mort, avait enfermé sa fille dans une tour, pour qu'elle restât sans époux et sans postérité; mais Jupiter s'y introduisit en pluie d'or, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de la naissance de cet enfant, le fit exposer avec sa mère à la merci des flots; mais la nautelle qui les portait aborda dans l'île de Sciripe, dont la roi, Polydecte, les sauva, et fit élever Persée. Celui-ci, devenu grand, s'illustra par ses exploits. Il vainquit Méduse avec le secours du bouclier de Minerve, délivra Andromède, qui allait être dévorée par un monstre marin, et épousa cette princesse. Dans un de ses voyages, il se rendit à Larine pour prendre part à des jeux qu'on y célébrait; mais il eut le malheur d'y tuer Acrisius, son grand-père, sans le connaître. Cette mort le rendait maître du trône d'Argos; mais, affligé d'un si funeste accident, il ne voulut point habiter cette ville, et alla fonder, vers l'an 1313 avant J.-C., Mycènes, où il régna environ 30 ans. Il laissa plusieurs enfans; Alcece, Sticéolus, Nestor et Electryon.

PERSEE, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, 5^e de ce nom, et d'anno de ses concubines, fut élevé dans les camps, et se fit par quelques faits d'armes une réputation qu'il ne soutint pas long-temps. Jaloux de Démétrius, son frère cadet, il le calomnie auprès de Philippe, obtint l'ordre de le faire périr, et s'assura ainsi la possession du trône, sur lequel il monta l'an 179 avant J.-C. Il dissimula d'abord sa haine contre les Romains, et s'efforça de leur prouver son dévouement, pendant qu'il travaillait en secret à leur succéder de nouveaux ennemis. Sa conduite ne put rester long-temps sans être suspecte, et l'assassinat d'Eumènes, dont il se rendit coupable, acheva d'ouvrir les yeux aux Romains, allés de ce malheureux prince. La guerre était inévitable; elle fut déclarée (l'an 165 avant J.-C.). Le roi de Nécédoine eut d'abord quelques succès; mais bientôt, poursuivi par le consul Q. Marcius, il s'enfuit à Pydna, et s'abandonna le cœur de ses sujets même et de ses soldats par sa lâcheté et ses cruautés. Enfin, il fut défait complètement à Pydna par Paul-Émile. Il se réfugia, avec ses trésors et ses enfans, dans l'île de Samothrace; mais bientôt il n'eut plus d'autre ressource que de s'abandonner à la clémence de son vainqueur, qui le fit servir d'ornement à son triomphe. Persée, au sortir de cette humiliante cérémonie, fut jeté dans une prison,

où il se laissa mourir de faim vers l'an 167 avant J.-C. Il avait régné 11 ans. L'un de ses fils, nommé Philippe, exerça à Rome la charge de greffier.

PERSIA (HOMER), jurisconsulte et poète du 17^e S., né à Matera, a laissé : *consiliorum civilium cum decisionibus Semienturia*, Naples, 1642, in-fol.; *consiliorum criminalium cum decisionibus Semienturia*, Naples, 1640, in-fol.; *della Vita di S. Vincenzo Ferrerio Canonici* 12; Traui, 1634, in-4; *Il mal Marito*, commedia, Naples, 1627, in-12; *il Martirio di S. Dorotea*, ibid., 1627, in-12; *Pompeo Magno*, trag., Naples, 1603, in-12. — C'est peut-être à tort que quelq. biog. le distinguent d'Orsino PERSIANI, secrét. de Charles-Louis de Lorraine, duc de Joyeuse, et qui naquit à Florence au commencement du 17^e S. Des sonnets, des madrigaux, etc., composent les œuvres qu'on attribue à ce dera.; et l'on y ajoute quelq. drames en musique, parmi lesquels on remarque : *le Nozze di Tuti e Peleo* (1639); *Narciso ed Eco immortali*; *gli Amori di Giansene e d'Isipile* (1642).

PERSIO (ASCANIO), littérateur, né à Matera en 1554, professeur du grec en 1586 à Bologne, mort dans cette dernière ville en 1610, a laissé : *Discurso intorno alla conformità della lingua italiana, con le più nobiliti antiche lingue*, et principalement con la greca; *l'Indice dei poemi d'Omero*, Bologne, 1592, in-8.

PERSIUS (CATES), orateur romain, le plus savant homme de son temps, remplit les charges de questeur et de tribun du peuple, et fut élu préteur l'an 620 de Rome (132 avant J.-C.). Il perdit certain qu'il avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne nous est resté aucun fragment.

PERSON (CLAUDE), méd., né à Châlons-sur-Marne, eut de la réputation à Paris, où il publia, en 1749, ses *Eléments d'anatomie raisonnée*, in-8. Il m. en 1758.

PERSONA (GORELIN), chroniqueur, né en Westphalie en 1358, embrassa l'état ecclésiastique, et plus tard le vie monastique à Baddecken, où il m. vers 1420. On a de lui : *Cosmopolitanum hoc, est Chronicon universale complectens res ecclesie, et reipub. ab orbe condito usque ad ann. Christ. 1418*, Francfort, 1599, in-fol., inséré par Meibom le jeune dans les *Scriptor. germanicar. rerum*. On lui attribue : *Vita S. Meinolfi, paderbornensis diaconi et confessoris*, insérée par les hollandoises dans leur *Recueil* (oct., t. 3, p. 216-25).

PERSONA (CHRISTOPHE), litt., religieux guillemite, direct. de la bibliothèque du Vatican, né à Rome vers 1416, m. dans le même lieu en 1485, et trad. du grec en lat. : 25 *Homelies* de St. Jean Chrysostôme, Rome, sans date, in-4; Bologne, 1475; l'ouvrage d'Origène contre Celse, Rome, 1481, in-fol.; l'*Hist. de la guerre des Goths*, par Procope, Rome, 1509, in-fol.; l'*Hist. d'Agathias*, continuateur de Procope, ib., 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4, etc.

PERSONA (JEAN-BAPTISTE), méd. et littérat., mort en 1620 à Bergame, sa patrie, a laissé : des *Comment. sur diffé. ouvr. de Galien*, Bergame, 1602, 1611, in-4; *Discursus medicinalium unicus liber*, ib., 1603, in-4; *Noctes solitariae*, Venise, in-4.

PERSONALI (ACHILLE), jurisconsulte du 16^e S., né à La Mirandole, et pub. : *Tractatus tres : de adipiscenda possessione, de interdicto, de petitione hereditatis*, Venise, 1572 et 1583; Cologne, 1596; *Corona questionum civilium et criminalium*, Francfort, 1596, in-4.

PERSONALI (FRANÇOIS), juriste, de la même famille que le préc., podestat de Gualtalla, où il m. en 1624, a laissé : *Questiones practiconibus necessarias*, Venise, 1585, in-4; de *Indicibus et Torturis et questionibus, cum tractatu de Gubellia*, Venise, 1583; Francfort, 1619, in-4; *Consilia civilia et criminalia*, Venise, 1590, in-4.

PERSONNE, V. ROCHERVAL.

PERSUIS (LOUIS DE), compositeur, direct.-gén. de l'Académie royale de Musique, né à Avignon, m. après s'être démis de sa place en 1819, a donné au Grand-Opéra : *le Triomphe de Trajan*, avec M. Lesueur, et *la Jérusalem délivrée*; à l'Opéra-Comique : *Léonidas*, *Fanci Morna*, ou *l'Ecosaise*, *le Fruit défendu*, *Marcel*, ou *l'Héritier supposé*, *Phanor et Angela*. On lui doit encore la musique des ballets d'*Ulysse*, de *Nino*, et de *l'Epreuve villageoise*, du *Caraval de l'Ense* et le *Chant franç.*

PERSYN (REYNDEN DE), grav., né à Amsterdam en 1636, grava à Rome, avec Corneille Bloemaert, les statues du palais Giustiniani. Il nous reste encore de cet artiste les portraits de l'antiquaire et de l'artiste et la *Mort de Léandre*.

PERTARITE, roi des Lombards, succéda en 661 à son père Aribert conjointement avec Godelbert, son frère. La division s'étant mise entre les deux rois, qui régnaient, le prem. à Milan, le second à Pavie, Godelbert appela Grimoald, duc de Bénévent, à son secours. Celui-ci massacra Godelbert et vainquit Pertarite. Privé de son royaume, cet infortuné prince se réfugia auprès du calife, ou roi des Avars, et plus tard en France, où il fut accueilli par Clotaire III. Il partait pour l'Angleterre lorsqu'il apprit la m. de Grimoald. Il remonta sur son trône en 671, et l'occupa paisiblement et avec esgoisse jusqu'à sa m., arrivée en 685. Ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'un de ses tragédies : ce n'est pas une des meilleures.

PERTHUIS DE LAILLEVAULT (LÉON DE), ingénieur et agronome français, né à Germigny-Evréque, près Meaux, en 1757, m. à Paris en 1818, fut un des officiers chargés de la construction du fort de Châteauneuf, qui sert de défense à la ville de St-Malo. Outre de nombreux rapports faits à la société d'agriculture, dont il était membre, et d'autres travaux utiles, nous citerons de lui deux *Mémoires*, l'un sur l'art de perfectionner les constructions rurales, couronné par la société d'agriculture (1805, in-4), et l'autre sur l'amélioration des prairies naturelles et sur leur irrigation (1805, in-8, figures).

PERTI (JACQUES-ANTOINE), compositeur de musique sacrée, et l'un des plus fameux professeurs de l'ancienne école de musique en Italie, né à Bologne en 1656, m. à Venise en 1723, a aussi travaillé pour le théâtre, et compose 27 à 30 pièces, dont les principales sont : *Alide*, 1679; *Mario Coriolano*, 1683; *Flavio*, 1686; *Furio Camillo*, 1692; *il Fencesino*, 1708; *Morte di Gesù*, oratorio, 1718.

PERTICARI (le comte JULES), littérat. et philosophe ital., né à Savignano en 1759, m. à Rome en 1822, mérite des éloges pour avoir essayé, dans ses écrits, de rappeler ses concitoyens dégénérés aux mâles exemples et aux doctrines élevées de leurs ancêtres, persuadé qu'il était qu'on ne peut être bon écrivain sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe. Les fragm. qu'il a pub. se trouvent impr. avec les *Proposés* de M. Monti (propositions de quelq. correct. et addit. ou dictions della Crusca). Il fut aussi un des principaux collaborateurs du *Giornale Arcadico* de Rome. Ses Mss. sont entre les mains de sa veuve, fille du célèbre poète Monti.

PERTINAX (PULIUS HELVIVS), emp. romain, né l'an 126 à Villa-Martis, près d'Alba-Pompée, dans la Ligurie (aujourd'hui l'Aile, dans le Montferrat), d'un affranchi qui se livrait avec succès à commerce, reçut une éducation brillante, et ouvrit même une école dans sa province. Mais bientôt il embrassa le parti des armes, et se signala dans plus. occasions, notamment à la guerre de Germanie. Il avait déjà été admis au sénat par Marc-Aurèle. Il fut élevé au consulat avec Didius Julianus, et

appelé successivement à gouverner les deux Mésopotamies, la Syrie et la Syrie ; partout il se fit aimer des peuples, partout il rendit d'importants services à l'empire. Après avoir été exilé pendant 3 ans par l'empereur, il revint en faveur sous Commode, qui l'envoya dans la Grande-Bretagne pour apaiser la révolte des légions, et ensuite en Afrique avec le titre de proconsul. Il avait été désigné pour la seconde fois consul, et nommé préfet de Rome lorsque les prétoriens et le sénat lui donnèrent l'empire, qui venait d'être recherché à Commode avec la vie. Pertinax gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse ; mais en annonçant le projet de réformer les abus, il se fit un grand nombre d'ennemis, et en rétablissant la discipline militaire, il souleva les prétoriens, qui l'assassinèrent le 18 mars 193. Il avait près de 67 ans. Son règne, qui rappela déjà ceux de Marc-Aurèle et des Antonins, n'avait été que de 87 jours. — Il est le père de PÉTRIUS, son fils, fut tué, l'an 216, par l'ordre de Caracalla pour s'être permis contre sa personne une plainte injurieuse, quoique bien méritée.

PÉRTUSATI (le comte François), né à Milan en 1741, m. en 1823, fut toute sa vie très-attaché aux jésuites, chez lesquels il avait été élevé, et dont il avait même porté quelque temps l'habit. Parmi ses ouvr., nous citerons les suiv., trad. du français en italien : *la Consolation du chrétien*, par le P. Roissard, jésuite ; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les colonnes antiques et nouvelles*, Reggio, 1819 (c'est une apologie des jés.). V. l'Ann. nécrol. de M. A. Mahul, 1824, p. 386.

PÉRUCCI (François), protonot. ap. et, fils d'un habile architecte de Reggio, fut assassiné dans cette ville en 1647. Ses princip. ouvr. sont : *Prognomismi di Pensieri famigliari fra i complimenti motti, centurie, etc.*, Vérone, 1679 ; *Stato politico del principato*, Venise, 1733 ; *Pompe funebre di tutte le nazioni del mondo*, Vérone, 1683.

PÉRUGIN (PIETRO VANUCCI, plus généralement connu sous le nom de), peintre célèbre, né à Città-della-Pieve, en 1446, et non à Pérouse, quoiqu'il doive à cette ville son surnom de Pérugin, m. à Castello-della-Pieve, en 1524, fut la tige de cette école romaine, qui devint bientôt la première de toutes. Raphaël fut son élève, et ce gr. peintre s'est plu à consacrer sa reconnaissance par le tableau de l'École d'Athènes. De reste, le style du Pérugin a toujours un peu de sécheresse et de crudité ; ses draperies sont pauvres, et il y a peu de variété dans ses compositions, qu'il a répétées trop souvent, sans qu'il était de un piller que lui-même ; mais ces défauts sont bien compensés par la beauté de ses têtes, surtout celles de jeunes gens et de femmes, par la grâce des mouvements, par l'harmonie des couleurs, et par d'autres qualités précieuses. C'est à Florence, à Pérouse et à Rome, qu'on trouve la plupart de ses produits. Son tableau du *Marriage de la Vierge* est un des spécimens les plus curieux qu'offre la ville de Pérouse, et c'est pour ainsi dire le résumé de tous ses ouvr., trop semblables entre eux, comme nous avons dit. Toutefois ses fresques ont mérité, presque sans restriction, les éloges des vrais connaisseurs. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'admirable suite de peintures dont il a orné la salle du Change à Pérouse. Le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux : le *Combat de la charité contre l'amour* et un *Jésus-Christ ressuscité qui apparaît à la Madeleine*. Le même établissement en possède cinq autres, parmi lesquels on distingue la *Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage des saints protecteurs de la ville de Pérouse*, l'un des beaux ouvrages du Pérugin. Ce peintre, né dans l'indigence, amassa une fortune considérable : mais son avarice égala ses talents. V. les *Brevi notizie delle pitture e sculture che adornano l'antichissima città di Perugia*, Pérouse, 1683, 1 fr. vol., in-16, et les *Lettere pitte-*

perugine. — V. CÉRANT, dit le chevalier Pérugin. — PÉRUSE (JEAN DE LA), né vers 1530 à Angoulême, m. en 1556, près de Poitiers, fut lié avec Roussard, Henri Baillet, Jodelle, etc. Outre quelques pièces de vers, on a de lui une trag. de *Medée*, imp. pour la première fois à Poitiers, sans date, in-4. — PÉRUSSEAU (SYLVAIN), jésuite, m. en 1751, d'abord confesseur du dauphin, fils de Louis XV, puis du roi, a laissé : *L'Oraison funèbre du duc de Lorraine*, un *Panegyrique de St Louis* et des *Sermons choisis*, 1758, 2 vol. in-12.

PÉRUZZI (BALTHASAR), peintre et architecte, né en 1481, dans la partie du diocèse de Volterra qui dépendait de la république de Florence, connu à Rome par Raphaël, qu'il a imité, surtout dans les *Saintes Familles*. Ses tableaux d'autel et de galerie, à l'huile, sont extrêmement rares, et l'on ne connaît de lui, comme authentiques en ce genre, qu'un tableau composé de 3 demi-figures, représentant la *Vierge entre St Jean-Baptiste et St Jérôme*, que l'on conserve à Torre-Balliana. Il approche beaucoup de Raphaël dans ses peintures à fresque, parmi lesquelles nous citerons celle que l'on voit à Sienne, et qui représente la *Sybilie prédisant à Auguste l'enfance de la Vierge*. Toutefois, comme peintre, il a plus souvent imité que composé, et il est trop inégal ; mais on l'accorde à le regarder comme un des plus habiles architectes de son temps. Entre autres ouvr. remarquables, tant publics que particuliers, le palais Massimo, à Rome, fut élevé et distribué d'après ses dessins. Il vint d'être chargé de l'exécution de la basilique de St-Pierre, conjointement avec Antoine de Sangallo, lorsqu'il m. en 1536. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau représentant la *Vierge qui couvre d'un voile l'enfant Jésus endormi*, et trois dessins.

PESANT (PIERRE LE). V. BOIS-GUILLEBERT.

PESARESE. V. CANTABINI.

PESAY. V. PÉLAI.

PESCAIRE. V. AVALOS et COLONNA.

PESCATORE (GUAN-BATTISTA), poète ital., m. en 1558, sénateur de Ravenne, sa patrie, et laissa, entre autres pièces mentionnées au tom. 2, p. 149 des *Mem. degli Scritt.*, ravennatis du P. Ginnani : la *Morta di Ruggiero* en 40 chants, Venise, 1546 et suiv., in-4 ; trad. en franç., Lyon, 1583, in-8 ; la *Penultima di Ruggiero*, etc., ibid., 1557 ; la *Nina*, comédie, ibid., 1557.

PESCENNIUS-NIGER (CALPURNIUS), empereur romain, originaire de la ville d'Aquino, embrassa le parti des armes sous les Antonins, et s'éleva par son courage jusqu'au consulat, après avoir obtenu le gouvernement de Syrie et le commandement des légions de l'Asie. Pescennius déploya de grandes qualités et parvint à faire régner dans son armée la plus exacte et la plus sévère discipline. Vers la fin d'avril 193, pendant que Didius Julianus occupait le trône ensanglanté par le meurtre du vertueux Pertinax, les légions romaines saluèrent Pescennius empereur à Antioche ; mais au même moment, les troupes d'Illirie proclamèrent Sévère. Ce dernier marcha sur Rome, qu'il délivra du Didius, et se fit reconnaître par le sénat. Pescennius, après avoir essayé vainement d'entrer en accommodement avec son rival, et se voyant déclaré par lui ennemi de l'état, se prépara à la guerre. Il eut d'abord quelques succès ; mais vaincu ensuite près de Nicée et près d'Issus, il cherchait à gagner le pays des Parthes, lorsqu'il fut tué, non loin de Cysique, par des soldats qui portèrent sa tête à Sévère (l'an de notre ère 197).

PESCHETTI (ORLANDO), grammairien toscan, né dans la 2^e moitié du 16^e S., ouvrit à Vérone une école qui eut quelque célébrité, mais s'attira du violentes distastes en se refusant impudemment l'aristocratie du Tasse. On a de lui, outre ses réponses aux attaques dirigées contre lui par Guarnieri et

saites, *la Regina pastorella*; une trag. de *Cesar*; des proverbes et des dialogues sur l'honneur, publiés par son fils Quirino.

PESCETTI (JEAN-BAPTISTE), l'un des bons compositeurs de l'école moderne d'Italie, né à Venise le 11 m. en 1758, travailla pour l'église et le théâtre. On cite de lui : *Dorinda*, 1799; *Alessandra nell' India*, paroles de Métastase, 1739; *Tullo Ostilio*, 1740; *Narciso el fonte*, cantata; *la Contreite*; *Enzo*, paroles de Métastase, 1747.

PESCHIER (LOUIS DU), avocat au parlement de Paris, sa patrie, publié en 1699, in-8, sous le nom de du Bary, célèbre marchand d'orridans, une satire dirigée contre le styleampeul et hyperbolique de Balzac, et intitulée *la Comedie des comedies*.

PESCHIULLI (ANDET), littérat. ital., né à Corigliano au roy. de Naples, en 1601, fut d'abord secrétaire de D. Ferrante de Monti, et, après la disgrâce de ce seigneur, professeur de philosophie et de grec à Corfin. Il m. à Rome en 1691. On cite de lui : *lo Specchio de' principi*, poesia per il cardinal Giacomo Rospigliosi, Rome, 1608; *il Tisi*, ode panegirica, etc., Gênes, 1648; *il Polite*, ode panegirica, ibid., 1652.

PESELLI (FRANCESCO PESELLO), peint., né à Florence en 1380, excella surtout à peindre les animaux et leurs divers mouvements. Il m. du chagrin que lui causa la mort prématurée de son fils unique, et la même année, 1547. — Ce fils, nommé aussi Francesco PESELLO, et surnommé *Pesellino*, était né en 1426. Le Musée du Louvre possède de lui un retable d'autel divisé en deux tableaux peints sur bois, qui représentaient, le premier : *St François d'Assise recevant les stigmates*; le second, *St Dominique visitant un malade*.

PESENTIUS DE BERGANE (ELIAS), l'ecclésiastique de la province de Brème, m. en 1637, avait enseigné l'arabe avec succès pendant 30 ans, et publié, outre ses ouvrages sur la langue hébraïque, parmi lesquels il suffira de citer : *Sal. Eliaz*, vers divers, sive *Dictionaryum hebraicum*, etc., 4 vol. in-fol.; *Fovus mellis ex floribus delictis horti eliaz*, seu *Grammatica hebraea*, 1 vol. in-fol.

PESMES (FRANÇOIS-LOUIS DE), plus connu sous le nom de général *Saint-Saphorin*, qu'il tenait du château où il naquit en 1688, au pays de Vaud, se distingua et comme militaire et comme diplomate au service de plus princes d'Europe auxquels il s'attacha incessamment, tels que les souverains de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Angleterre. Il m. à son château de St-Saphorin, en 1737.

PESNE (JEAN), graveur, né à Rouen vers 1623, mort à Paris en 1700, doit toute sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses talents, qui n'étaient rien d'extraordinaire. Il eut le bonheur de pouvoir exécuter une foule de sujets capiteux d'après des maîtres célèbres, tels que le Poussin, Raphaël, van Dyck, le Guérchin. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *le Ravissement de St Paul*, dont le tableau est en Musée; *Jesus apparaissant à la Madeleine*; *Esther devant Assuérus*; *l'Adoration des bergers*. — **PEKNE** (Antoine), premier peintre du roi de Prusse, neveu du précédent, né à Paris en 1683, m. à Berlin en 1743. Le Musée du Louvre possède de lui le portrait du chevalier *Pleugols*, peintre-directeur de l'Académie de Rome.

PESELIER (CHARLES-ETIENNE), litt., né à Paris, en 1712, m. en 1763, sut allier le goût des lettres avec l'esprit des affaires, et eut dans les fermes une place assez lucrative, qui lui permit de se livrer à ses goûts et pures inclinations. Nous citerons de lui : *l'Ecole du temps*, comédie en un acte et en vers, donnée au théâtre italien en 1738; *Esopé au Parnasse*, jouée au même théâtre en 1739; un rec. de *Fables nouvelles*, Paris, 1748, un vol. in-8. Ses pièces de théâtre, suivies de quel-

ques poésies fugitives, ont été réunies en un vol. in-8, Paris, 1742.

PESTALOZZI (JZEONK-JEAN), médecin, né à Lyon en 1674, m. en 1742, après avoir été, pendant 23 ans, médecin de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Avie de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille*, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidents, Lyon, 1721, in-12; *Disertation sur les causes et la nature de la peste*, Bâle, 1722, in-12. — **PESTALOZZI** (Antoine-Joseph), médecin, né à Lyon en 1703, mort en 1779, était probablement fils de Jérôme-Jean. Il a laissé quelques écrits sur l'électrothérapie.

PESTALOZZI (HENRI), célèbre instituteur, né à Zurich en 1745, occupa d'abord son ardeur active par l'étude des langues, se tourna ensuite vers le théologie, qu'il abandonna bientôt pour la jurisprudence, et se fit connaître dans le même temps par quelques essais littéraires. A l'âge de 23 ans, après avoir brûlé ses notes, ses extraits, ses collections de Mss. sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, il se voua à l'économie rurale dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appelle *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut occasion de remarquer l'état du misère intellectuelle et morale des classes inférieures de la société. Son âme fut émue profondément, et, dès 1775, il forma dans sa petite propriété un institut pédagogique pour des enfants pauvres et abandonnés. Il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources personnelles; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit le plus gr. partie de sa fortune, malgré les secours simples et la vie frugale qu'il avait introduits dans sa colonie, et, malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son utile système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attirèrent ne le découragèrent point. Quoiqu'il ne pût réaliser ses théories, il ne laur fut pas en moment infidèle, et les propagea par plusieurs écrits. Sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aven et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stans. Peu de temps après, il eut le chagrin de le voir détruit par l'approche des armées étrangères; mais il n'avait pas perdu pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-moderé le château de Berthoud (canton de Bâle), et le domaine qui en dépendait. Là, il réorganisa son établissement, et eut la consolation de le voir prospérer, grâce à ses travaux assidus et au zèle de ses collaborateurs, dont quelques-uns étaient ses élèves. En 1804, l'institut fut transporté d'abord à Munchen-Bösch, puis à Yverdon, dans le canton de Vaud. Pestalozzi parvint dans cette ville et en peu d'années des vicissitudes bien diverses. Il vit son établissement, élevé d'abord à un très-haut degré de prospérité et de célébrité, puis troublé par des dissensions intestines, ensuite ébranlé dans ses fondements par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance, tomber enfin tout-à-fait en dissolution. Il se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof, où la Société helvétique d'Ollon vint le chercher pour la nommer son président. Il m. à Brong (canton d'Argovie) le 27 février 1827, et s'il eut survécu à son ouvrage, il lui dut moins emporter avec lui dans la tombe l'assurance d'avoir laissé une réputation européenne et quelques idées utiles, qui porteraient avec elles un jour des fruits dorables. Ce serait ici le lieu d'exposer le système de Pestalozzi; mais la cadre si étroite dans laquelle nous sommes obligés de nous renfermer nous interdirait les longs développements qu'il faudrait donner sur ce sujet intéressant. Nous nous bornerons à présumer l'esprit du

lecteur contre le préjugé trop répandu qui prétend trouver une grande analogie entre la marche de l'instituteur suisse et la méthode lencisterienne. La première est un système psychologique d'éducation, tandis que la seconde n'est qu'un *modus simplifié d'instruction*. L'on peut consulter d'ailleurs, pour plus de détails, les ouvrages suivants : *Esprit de la méthode de Pestalozzi, précédé d'un Précis sur l'Institut d'éducation d'Iverdun*, par M. A. Julien, Milan, 1812, 2 vol. in-8; *des principales Opinions sur l'éducation des idées*, dissertation par André Gindroz, ministre du St Evangile, Lausanne, 1817, in-4 de 66 pages; *Meine Lebensgeschichte*, etc., Leipzig, 1826, in-8 (cet ouvrage est sous le nom de Pestalozzi, mais en l'attribuant avec plus de raison à M. Schmidt); *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, St-Gall, 1827, in-8. Quant aux œuvres complètes de Pestalozzi, il a commencé lui-même à les publier en 1819, et elles l'ont été dans l'ordre suivant, t. 1-4, 1819-20; t. 5, 1820; t. 6, 1820; t. 7, 1821; t. 8, 1822; t. 9, 1822; t. 10, 1823; t. 11, 1823; t. 12, 1824. *Fry. de Globe*, décembre 1824, 4 et 25 janvier 1825, et le 22 mars 1827.

PESTEL (FÉLÉXIC-GUILLAUME), professeur de droit public et privé à Leyde, en il m. en 1805, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on cite particulièrement ses *Fundamenta jurisprudentiae naturalis*, qui ont eu plus. édit. et ont été trad. en franç. par Kerroux et par Blonde.

PETACHIAS ou PETACHIA, rabbin du 12^e S., né à Ratisbonne, est célèbre parmi les Israélites comme voyageur-historien. Son itinéraire a pour titre : *Sibbul olam* (Voyage dans le monde). Cette relation, qu'on croit avoir été rédigée sur ses *mémoires* par les rabbins Isaac et Nahman, ses frères, fut d'abord impr. à Prague, 1595, in-4, puis à Altorf et à Amsterdam. Elle a été trad. en latin, et insérée dans diverses compilations de ce genre. Bannag en a donné un abrégé au liv. 9 de son *Histoire des Juifs*.

PETAU (PAUL), antiquaire, né à Orléans en 1568, m. en 1614 conseiller au parlement de Paris, a laissé quelques écrits, dont les plus connus sont : *antiquarum suppellectilis Pertinencia*, Paris, 1610, in-4; et *veterum numismatum Notitia*, ibid., 1620, in-4. — PETAU (Denis), en latin *Petravins*, servait jésuite, de la même famille que le précédent, né à Orléans en 1583, chévié à 19 ans la chaire de philosophie de l'université de Bourges, et peu après un canonique de la cathédrale de sa ville natale. Ce fut à l'instig. du P. Fronten-du-Due qu'il embrassa la règle de St Ignace en 1605. Seize ans plus tard, ayant succédé à ce père dans la chaire de théologie positive de Paris, il consacra plus particulièrement aux investigations chronologiques les loisirs que lui laissait cette place. La réputation que lui firent les nombreux ouvrages qu'il publia successivement lui valut, de la part du roi d'Espagne et du pape même, des offres brillantes, qu'il eut la modestie de refuser. Cet estimable et laborieux jésuite m. en 1652 dans son humble cellule du collège de Clermont. Outre des éditions excellentes qu'il a laissées, en doit encore au P. Petau : *de Doctrina temporum*, et *Ursinologia*, Amsterdam, 1703 et 1705, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12, réimpr. un grand nombre de fois; *theologica Dogmata*, ibid., 1644-50, 5 vol. in-fel.; *les Psaumes*, trad. en vers grecs, ibid., 1637, in-12; *de ecclesiasticâ Hierarchiâ*, 1643, in-fel. On ne lui plus aujourd'hui ses écrits contre Samuël et La Peyre, et la réputation du P. Petau n'a pu qu'y gagner; car, malgré la douceur naturelle de son caractère, il n'était jamais en riste envers ses antagonistes pour l'apreté des répliques. Sa vie a été écrite par H. de Valois, en tête de l'édition des *Œuvres* de St Epiphane; et le P. Oudin lui a con-

sacré une notice fort étendue en t. 37 des *mémoires* de Nicéron.

PETERBOROUGH (CHARLES MORDAUNT, comte de), guerrier et homme d'état anglais, célèbre surtout par la tournure originale de son esprit, né en 1662, était fils aîné du vicomte d'Arson et d'Elizabeth Carey. Le caractère militaire fut la première qu'il embrassa, et il se distingua en Espagne à la tête des troupes envoyées pour secourir l'archiduc Charles, en 1705 et en 1706. Après une disgrâce, qui suivit ses succès, le comte de Peterborough fut employé dans diverses négociations, envoyé comme ambassadeur auprès des différents princes d'Italie, et enfin près de l'empereur. Il était allé en Portugal pour rétablir sa santé, un peu ébranlée, lorsqu'il m. à Lisbonne en 1735. Ce noble pair avait épousé en secondes nocces miss Rebinson, célèbre cantatrice, après avoir entretenu long-temps avec elle une liaison qui parut n'avoir au rien que d'honorable. Après la mort de son époux, cette dame jeta au feu des *mémoires* d'une franchise extrême, que celui-ci avait écrits sur sa propre vie. Il avait cultivé l'amitié de Pope; aussi cet illustre poète lui eut-il prodigé de fort peudeux éloges dans ses ouvrages. On trouve plus de vingt dans le portrait plaisant que Swift a tracé de lord Peterborough. Il suffit, pour le juger, de rappeler ce qu'il disait de lui-même et du général français qui lui était opposé dans la guerre de la succession d'Espagne : *Nous sommes du bon gr. ânes de com- contre pour ses deux banets*!

PETERFF (CHARLES), en latin *Petrus*, jésuite, né en Hongrie, mort en 1746, après avoir professé les belles-lett. à Tyrnau et la philosophie à Vienne, a donné la compilation suivante : *sacra Concilia in regno Hungaria celebrata ab anno 1016 usque ad annum 1715*, Vienne et Presbourg, 1742, in-fel.

PETERKIN, V. PERKIN.

PETERMANN (ANDRÉ), méd., né à Werben (Basse-Saxe) en 1689, m. en 1703 à Leipzig, où il avait rempli avec distinction les chaires d'anatomie et de chirurgie, est auteur des écrits suivants, publiés par son fils : *brevisissima Manuductio ad praxim medicam*, Leipzig, 1706 et 1750, in-8; *Observationes medicæ*, ibid., 1707, in-8; *Chymia*, ibid., 1708, in-4.

PETERNEFFS, V. NERFS (Peter).

PETERS (HUGUES), célèbre purit., né en 1599 à Fowey dans le pays de Cornwall, prit ses degrés au collège de la Trinité à Cambridge, et prêcha d'abord en Angleterre avec quelque éclat. En 1635, il passa en Amérique, et fut chargé de l'église de Salem dans les Massachusetts; puis, ayant été envoyé en Angleterre par le conseil général (1641), il y montra le partisan dévoué de la cause du parlement. Après la restauration, Peters fut exécuté comme complice de Cromwell le 16 octobre 1660. Outre les pamphlets plains de fiel qu'il publia durant la rébellion, en s de lui, en angl., un liv. int. *Legs d'un père mourant à son fils unique*, 1660 et 1717, in-8. — Un autre PETERS, jésuite, confesseur et l'intime conseil du roi d'Angleterre Jacques II, fut chassé en 1688 sur le soupçon d'avoir soudoier provoqué les troubles qui venient d'éclater à cette époque dans le royaume (V. JACQUES II).

PETERSEN (JEAN-GUILLAUME), visionnaire allemand, né à Osnabruck en 1639, était pasteur à Hanover, et y jouissait d'une réputation honorable, quand tout à coup il s'éleva en prophète, annonçant le rétablissement de toutes choses par le vœux du Christ sur la terre, et enseignait que, par la mérite de son divin sacrifice, tous créateurs, même les démons, obtiendraient grâce devant Dieu au jour suprême. Ces rêveries le firent déposer des fonctions pastorales en 1672, et il m. ignoré près de Magdebourg, laissant une histoire de sa vie, imprimée en 1717, in-8. — Jeanne-Béatrice de

Merleu, sa femme, qui avait partagé ses illusions, fit réimprimer cette vie l'année suivante, et y ajouta la sienne. — Illeuri PETZASER, surnom mérité protestant, Suisse de nation, m. en 1820 à 55 ans, président du consistoire réformé, et professeur de physique à Strasbourg, a publié, entre autres opuscules : *Précis d'inauguration de la chapelle de l'atelier de travail de Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8 ; et *Novenaire consacré à la mémoire de Blesing*, en allem., Strasbourg, in-8.

PETETIN (JACQUES-ILDEPHONSE-DÉSISTE), médecin de l'école de Montpellier, né à Lons-le-Saulnier en 1744, mort en 1803, président honoraire de la société de médecine de Lyon, a laissé plusieurs opuscules sur le magnétisme, dont il avait fini par devenir partisan, après l'avoir combattu. Nous citerons seulement de lui : *l'Electricité animale prouvée par la découverte de phénomènes physiologiques et moraux de la catalepsie hystérique*, Lyon, 1803, in-8.

PETHION DE VILLENEUVE (JÉROME), maire de Paris à l'époque des massacres de septembre, exerçait la profession d'avocat à Chartres, sa ville natale, lorsqu'il y fut nommé par le tiers-état député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avenant et beaucoup de facilité dans les manières et dans le langage lui valurent, parmi les plus ardens partisans de la révolution, dont il partageait les principes, cette influence qu'il n'eut pas seulement expiée par une fin déplorable, mais encore par la sévérité extrême des jugemens dont ses intentions et sa conduite ont été l'objet. Antagoniste infatigable des abus que les nouvelles idées politiques avaient signalés dans l'ancien ordre de choses, il ne laissa échapper presque aucune occasion d'émettre son avis sur les objets discutés par l'assemblée, et il le fit surtout avec éclat dans les débats relatifs à l'affranchissement des noirs, ainsi que dans la discussion sur le droit de paix ou de guerre. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il fut chargé, avec Barnave et Latour-Maubourg, de ramener cet infortuné prince à Paris, et plus tard il fit partie de la députation des sept qui demandèrent sa mise en jugement. Après la session de l'assemblée, Péthion fut porté en triomphe, ainsi que Robespierre. Le parti dominant, qui les avait en quelque sorte confondus dans une même catégorie, en donna à celui-ci le titre de *vertueux*, à celui-là le surnom d'*incorruptible*, les destinait tous deux à des fonctions importantes. Le premier fut nommé maire de Paris ; l'autre accusateur public près le tribunal criminel de la même ville. Empressé de justifier les espérances des démagogues, dont il s'était fait l'instrument peut-être à son insu, Péthion fit célébrer en l'honneur des *Sociétés* du régiment de Châteauneuf-Vieux, condamnées aux galères pour fautes de discipline, une fête triomphale à l'issue de laquelle ceux-ci eurent les honneurs de la séance au corps législatif. Mais ce qui devait imprimer le sceau à l'administration de l'inhabile et aveugle chef de la municipalité de Paris fut l'insurrection du 20 juin 1793 (Voy. l'article Louis XVI). Suspens d'un moment de ses fonctions, Péthion ne recouvra par une insurrection nouvelle de la populace, qui le redemanda à grands cris et avec menaces. Lors de la convocation de la convention nationale, il y fut porté par le département d'Eure-et-Loire, et il présida le prem. cette assemblée, dont il avait lui-même provoqué la réunion, et où il se prononça, dans le trop célèbre procès, pour l'appel au peuple, la mort, puis contre le surris. Cependant, par la marche même des événemens à cette époque d'effervescence et de délire, les partis se faisaient les vengeurs de l'humilité en s'entre-détruisant. C'est des girondins voutait la recherche et le supplice des auteurs des massacres de septembre. Péthion, gravement compromis, chercha à se disculper, en alléguant l'im-

possibilité où il s'était vu d'arrêter ces attentats horribles. Sans porter de jugemens à cet égard, on doit à la justice de dire que cet homme, fameux dans les consules de notre révolution, était revenu à des sentimens modérés, lorsque, par ce fait même, il fut enveloppé dans la proscription du 31 mai avec tout le parti de la Garonne, auquel il s'était attaché durant sa lutte avec celui de la montagne. Il se réfugia d'abord dans le département du Calvados, où se formait un parti contre la convention ; puis, réduit de nouveau à la suite, et ne pouvant trouver d'asile, il erra quelque temps dans les landes de Bordeaux, et finit probablement par y périr de besoin. On trouva son cadavre à moitié dévoré par les loups. Cet homme, dont la fin déplorable n'a pu désarmer la haine de ceux qui suivirent d'autres bannières pendant nos temps d'orages, n'avait, si ce n'est, du moins, du moins de plus favorables dispositions dans les jugemens des personnes dont il fut l'ami. Voy. les *Mémoires* de madame Roland, et le *Précis* de mad. de Genlis sur sa conduite pendant la révolution. On a réuni les *Œuvres* de Péthion (contenant ses discours prononcés aux deux assemblées constituante et nationale, ses comptes rendus comme maire de Paris, et enfin divers opusc. politiq.), Paris, 1793, 4 vol. in-8.

PETIET (CLAUDE), anc. ministre de la guerre, né en 1759 à Châtillon-sur-Seine, entra de bonne heure dans la géodésie de la maison du roi, fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres, puis nommé secrétaire en chef et subdélégué-général de l'intendance de Bretagne. Il avait rempli pendant 20 ans cet emploi difficile lorsqu'à l'époque de la révolut. le vote unanime des électeurs le porta à la place de procur.-gén.-syndic du départem. d'Ille-et-Vilaine. Après en avoir rempli quelques temps les fonctions, il fut appelé à celles de commissaire-ordonnateur, puis nommé commissaire-général ; et il servit successivement, en cette qualité aux armées du centre, de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest. La modération de ses principes lui valut les honneurs d'une destitution momentanée de la part des députés en mission dans la Bretagne, où son emploi l'avait appelé durant la guerre civile. Député de l'Ille-et-Vilaine au conseil des anciens en 1795, il fut presque aussitôt chargé du portefeuille de la guerre, et, à force d'activité et de zèle, il parvint à remettre de l'ordre et de l'harmonie dans cette administration, alors en délire. Il ne porta qu'en 1800 le lourd fardeau ; mais ce fut assez pour lui mériter la reconnaissance publique ; les comptes qu'il rendit de sa gestion ne firent pas moins honneur à sa probité rigoureuse qu'à sa bonne entente des diverses branches de l'administration qui lui avait été confiée. Depuis Petiet fut député de la Seine au conseil des cinq-cents (1799) ; il passa en 1800 après au conseil-d'état, puis fut nommé au gouvern. de la Lombardie après la deuxième invasion de l'Italie par les armées françaises. Pendant ce séjour de deux années à Milan, il travailla sans relâche à mériter la confiance et l'estime du peuple de cette contrée conquise ; puis les nouveaux projets de Napoléon nécessitant sa participation à l'armement des trois armées destinées à effectuer une descente en Angleterre, il fut choisi pour en diriger l'administration, dans le grade d'intend.-général. Cependant les travaux et les fatigues commençant à altérer sa santé, lorsque, mandé à Vienne par l'empereur, il va y remplir la tâche qui lui est imposée, et, sans recouvrer un seul jour aux sulas de son emploi, revient expirer à Paris en mars 1806. Petiet venait d'être nommé memb. du sénat et gr.-officier de la Légion-d'Honneur. De vices et bons services recommandent le mémoire de cet estimable administrateur milit., qui a laissé trois fils, dignes héritiers de sa réputation et de son mérite.

PETIIE (JEAN-FRANÇOIS LE), né à Béthune en 1546, m. postérieurement, à 1598, s'était réfugié à

Aix-la-Chapelle après avoir embrassé le calvinisme. On a de lui une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol.; et la *République de Hollande*, etc., Amsterdam, 1615, in-4.

PÉTION (ALEXANDRE SÂBES, surnommé), président de la république d'Haïti, né en 1770 au Port-au-Prince, d'un colon noir et d'une mulâtresse, reçut une éducation assez soignée, ce qui, joint aux qualités milit. qu'il déploya durant les guerres civiles et la guerre extérieure qui déclenchèrent sa patrie par suite de notre révolution, lui avait valu le grade d'adjudant-général av. l'époque de l'expédition du gén. Leclerc contre St-Domingue. Attaché au parti soutenu par le gén. Rigaud contre le féroce Toussaint ou l'Ouvrière, il avait été chargé de défendre la place de Jerniel, assiégée par ce dernier, à la tête de 22,000 hommes; et si la fortune ne seconda pas ses efforts, il s'honora du moins par la prudence et l'habileté qu'il opposa à son heureux adversaire. Retiré en France avec les officiers les plus distingués de son parti, il s'y livrait paisiblement à des études sérieuses, lorsque le nouv. projet de ramener à l'obéissance la plus riche de ses colonies. Pétiou excepta l'emploi de colonel dans l'expédition, confiée au général Leclerc. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quelle eussent en empêché le succès; il nous suffira de dire que, indigné de la conduite déloyale de ses chefs envers Toussaint et envers Rigaud lui-même, Pétiou quitta les rangs français avec ceux de ses compatriotes qui purent le suivre, afin de joindre leurs armes à celles du gén. noir Dessalines (v. ce nom ou *Supplément*). A peine les hasards de la fortune eurent-ils assuré l'indépendance haïtienne, que le jeune républicain devint la proie d'un despote. Une conjuration se forma entre les hommes de couleur qu'on voulait massacrer; ils se réunirent au Port-au-Prince à l'insu de Pétiou, qui y commandait; sa loyauté était trop connue pour qu'on jugât à propos de l'initier à ce complot, dont le résultat devait être l'assassinat de l'éphémère empereur. A celui-ci on tarde pas à succéder un autre tyran, le nègre Christophe. Cependant la partie de l'île où commandait Pétiou refusant de reconnaître un maître dans celui qui ne voulait d'autre titre que celui de roi, et prête à défendre ses droits par les armes, fut solennellement pour prés. l'intéprète et loyal commandant du Port-au-Prince. La guerre civile recommença avec une nouvelle fureur jusqu'à ce que, effrayés eux-mêmes des sinistres projets de leur maître, les principaux officiers et presque toute la garde de Christophe passèrent sous les étendards de Pétiou. Après la catastrophe de Christophe, le prés. de la république haïtienne ne songea plus qu'à y faire fleurir en paix le commerce, et à rendre respectable le nouveau pouv. qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le nom de *Père de la Patrie*; et à sa m., survenu en 1818, il emporta les justes regrets de toute la population haïtienne, qui long-temps honora sa mémoire comme celle de son premier héros. Un musée lui a été érigé par l'ordre du sénat, et le général Boyer, qui avait été son ami et son lieut., lui a succédé dans le titre de prés. de la république.

PÉTIS (ΠΑΡΙΣΙΟΤΗΣ), sav. oriental, né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, fut pourvu à 30 ans de la charge de secrétaire-interprète du roi pour les langues turque et arabe, et m. en 1695. Il avait trad. en arabe l'histoire de France, et rédigé les trois vol. des *Voyages en Orient*, de Thévenot le neveu, ainsi que le *Catalogue raisonné de tous les MSS. turcs et persans de la Bibliothèque du Roi*. On lui doit en outre un *Dictionn. françoise et turc-françois*, ainsi qu'une *Hist. du grand Gengis-Kan* (Djengizy-Khan), prem. emp. des *Mogols* et *Tartares*, 1710, in-12, pub. par le fils de l'auteur, dont l'article suit. — **PÉTIS DE LA CROIX**

(François), fils du précéd., né en 1653 à Paris, où il m. en 1713, avait fait plusieurs voyages en Orient par ordre de la cour. Il obtint ensuite une chaire de professeur d'arabe, et succéda à son père dans la charge de secrétaire-interprète de Louis XIV pour les langues orientales. Aussi modeste que laborieux, ce savant avait passé toute sa vie dans l'étude des langues orientales. Outre une traduction, parue de l'*Hist. de Louis XIV par les mémoires*, qui fut présentée en 1708 au roi de Perse par l'ambassadeur extraordinaire Michel, et la pub. de l'ouv. précité de son père, on lui doit les ouv. suiv. : *Les Mille et un Jours*, contes persans, Paris, 1740-42, 5 vol. in-12; *Hist. de la Sultane de Perse et des Vaisirs*, contes turks, trad. de Cheikh Zedeh, ibid., 1707, in-12; *Voyage en Syrie et en Perse* (de 1670 à 1686), pub. par Langlès à la suite de la relation de Dourry Effendi, ibid., 1810, in-8, ainsi que dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, t. 5, pages 277-376. Pétis, que quelq. biographes ont mal à propos confondu avec le secret d'ambass. de Lacroix, son contemporain, e de plus laissé beaucoup de MSS., dont l'abbé Goujet a donné les titres dans son *Mémoire sur le Collège royal*, et que le fils de l'auteur a également indiqués dans un avertissem. placé à la tête de l'un de ses mêmes MSS. qu'il a pub., et qui a pour tit. : *Hist. de Timur-Bec* (Tamerlan), Paris, 1722, 4 volumes in-12. — **Alexandre-Louis-Marie PÉTIS DE LA CROIX**, son fils, né à Paris en 1698, fut de bonne heure envoyé en Syrie, où il passa 6 années, rempli à son retour le charge de secrétaire, interprète de la marine, dont il avait été nommé titulaire av. son départ, devint ensuite interprète des langues orientales à la bibliothèque du roi, et m. en 1751, après avoir occupé 6 ans la chaire de professeur d'arabe au Collège royal de France. Outre plus. trad. d'ouv. arabes qu'il a laissés MSS., on a de lui : *Canon du sultan Suleiman II*, trad. du turk, in-12; *Lettres critiq. de Hadji-Mohammed Effendi à mad. la marg. de G...*, Paris, 1735, in-12.

PÉTIIT (JEAN), docteur en théologie de la faculté de Paris, m. à Heidin, sa patrie, en 1411, s'était dévoué, par des vives de cupidité, en service du duc de Bourgogne Jean-sans-Terre, dont il se fit l'apologiste après qu'il eut assassiné son cousin, le duc d'Orléans. La herange que Pétiit prononce à ce sujet, le 8 mars 1408, dans la grand' salle de l'hôtel royal de St-Paul, souleva l'indignation de tous les auditeurs, qui la craioient seule du meurtrier par tel. Ce ne fut qu'en 1414 qu'on, sur la requête du chancelier de l'univ. Gerson (v. ce n.), l'évêque de Paris condamna la doctrine de Pétiit et fit brûler son plaidoyer, où était proférée le dangereux maxime depuis reproduite, et si monstrueusement interprétée qu'il est permis de tuer un tyran. Cette proposition, enflammée par le concilio de Coestence, ou jugement auquel le duc de Bourgogne en avait appelé, fut encore l'objet d'une condamnation prononcée par le parlement le 4 juin 1416, ainsi que d'un arrêt en date du 16 sept. de la même année contre quiconque oserait le reproduire. Le plaidoyer de J. Pétiit a été inséré par Monstrelet au livre 1^{er}, chap. 39, de sa *Chronique*, et Dupin l'a fait impr. de nouveau à la suite des *œuvres* de Gerson.

PÉTIIT (SAMUEL), sav. ministre de l'église réformée, né en 1594 à Nîmes, y professait avec beaucoup de distinct. le théologie, le grec et l'hébreu, et m. dans cette ville en 1643. Entre autres ouv., il a laissé : *Miscellaneor. lib. IX*, Paris, 1630, in-4; *Eclage chron.*, 1631, 1632, in-4; *Marianum lectionum in sacram Script. lib. IV*, 1633, in-4; *Leges atticæ*, gr.-lat., Leyde, 1762, in-4, etc.

PÉTIIT (PIERRE), géographe du roi et intendant des fortifications de France, né à Mont-Lignon en 1594, m. en 1677 à Laguy-sur-Maine, avait reçu du roi des lettres de noblesse en récompense de ses

services. Conciliant avec les diverses fonctions dont il fut chargé l'étude des mathém. et de la phys., il prit part à la discussion qui s'éleva entre les savans sur le sujet de la *Dioptrique* de Descartes, fut l'un des prem. à signaler les importantes vérités que renfermait cet ouvr.; puis il répéta avec Pascal, dont il était l'intime ami, les expériences commencées par Torricelli sur le vide. Entre autres ouvr., dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Chauliépé, etc., nous citerons de P. Petit, outre ses observations sur la plupart des phénomènes arrivés de son temps, insérées dans les *Journaux des Savans*, les opuscles suiv. : *L'usage ou le moyen de pratiquer par la règle toutes les opérations du compas de proportion*, etc., Paris, 1634, in 8; *Avis sur la conjonction proposée des mers océanes et méditerranées, par les rivières d'Aude et de Garonne*, in-4, etc. — Un autre Pierre PETIT, poète latin moderne qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., né à Paris en 1617, selon l'opinion la plus probable, fut d'abord destiné à la médec., prit ses degrés à Montpellier, puis renvoya à la pratique de cet état pour se charger de l'éducation des fils du premier prévôt. Lamoignon. La réputation que lui firent diverses pièces de poésie lui valut l'honneur d'être admis dans la *Pléiade* de Paris, et de plus la protection du premier prévôt, de la chambre des comptes, Nicolai, dont les libéralités, dans les temps les plus difficiles de sa vie, le mirent à même de suivre son goût pour la culture des lettres. Petit m. à Paris en 1687. On trouva à la suite de son *Eloge* par la P. Naisie (*Journal des Savans*, avril 1689), ainsi qu'aux t. II et 30 des *Mém. de Nicéron*, etc., la liste de ses nombreuses productions; nous ne citerons de lui que les ouvr. suiv. : *Salvatorum poematum lib. II : accessit dissert. de futuro poetico*, Paris, 1683, in-8; *de Amazonibus Dissert.*, ibid., 1685, in-12; *Amsterdam*, 1687, in-8 (cet ouvr. a été trad. en franç., Leyde, 1718, in-12, fig., et il fut bien sa garde de confondre avec cette trad. l'ouvr. qu'a pub. l'abbé Guyon sur le même sujet); *de Sisypho lib. tres*, Leipzig, 1686, in-8; *miscellaneorum Observat. lib. IV*, Utrecht, 1683, in-8; *de Naturæ et moribus anthropopogonum*, ibid., 1686, in-8. Parmi les ouvr. de P. Petit comme méd., nous citerons son traité *De motu convulsum spontaneo lib. unus*, Paris, 1660, in-8, dirigé contre l'automatisme de Descartes. L'opposition de sentimens qu'étaient, sur la compte du célèbre philosophe, les deux personnages qui font le sujet de ces articles faisoit dire au prem. qu'il regrettoit beau. de porter le nom d'un homme qui s'était prononcé contre tous les principes de Descartes; mais lui-même s'en assai le tort de son homonymie avec trop de mépris.

PETIT (C. L.), avocat au parlem. de Paris, s'est fait une certaine célébrité au commencement du 17^e S. par quelques poésies satiriques ainsi que par d'autres d'une licence offensée. Outre celles qui ont été impr. dans la rec. ayant pour titre : *Tableau de la vie et du gouvernement de MM. les card. Richelieu et Mazarin et de M. Colbert* (Cologne, 1694, in-12), telles que sa *Chronique scandaleuse*, ou *Paris ridicule*, Cologne, 1608, in-12, et *Amsterdam*, Elsevier, etc., il avait pub. un poème ordurier et impie, qui lui attira une excommunication capitale : il fut brûlé vif en place de Grève, ce qui n'a pas empêché que son livre ait été réimpr. en 1755 par le duc d'Aiguillon dans son infâme recueil. — PETIT (Louis), ancien receveur-général des domaines et bois du roi, m. presque octogénaire à Roissy, sa patrie, en 1693, est auteur de quelq. *épigrammes*, *madrigaux*, *sonnets*, etc. (P. le T. a du *Tableau hist. des littérat. franç.*). — Un autre PETIT (Paul), licencié de Sorbonne, né à Dijon en 1675, est connu que pour avoir aidé P. l'Abbé (v. ce nom) dans sa trad. bourguignonne de l'*Enéide*.

PETIT (MARIE), aventurière, que d'assez singulières précautions ont rendus célèbre dans les dern. années du règne de Louis XIV., naquit vers 1675 à Moulins. En 1702 elle tenait à Paris une maison de jeu, lorsque, s'étant liée avec J.-B. Fabre, négociant de Marseille, et ancien agent du commerce à Constantinople, elle s'engagea par écrit à « la suivre partout où il irait, à l'assister de ses soins sans pouvoir prétendre à aucune rétribution, ni se dispenser en aucune manière de l'accompagner. » Fabre ayant été nommé en 1703 envoyé extraordinaire de Louis XIV. à la cour de Perse, Marie Petit l'alla joindre à Marseille, vint en homme, et s'embarqua avec lui à Toulon le 22 mars 1705. Cependant le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, où il avait eu autrefois des démêlés avec Fabre, dont il retenait encore la femme dans son palais comme concubine, mit tout en œuvre pour susciter des obstacles à la mission de l'envoyé, et n'y réussit que trop bien. Il avait précédemment fait de vains efforts pour qu'une de ses créatures fût chargée de cette même mission. Dans ce conflit d'intrigues, Fabre, qui la prêcha d'Alap refusait de laisser partir, se jette secrètement sur un esquif avec ses compagnons de voyage, laissant à Sonnes la plus grande partie de sa suite ainsi que les précautions qu'il est chargé de remettre au roi de Perse, et pour se dérober aux poursuites de Ferriol, va descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan, part avec lui, arrive à Erivan, où il doit attendre le reste de ses gens, mais y meurt peu après, non sans soupçons d'avoir été empoisonné (soit 1706). Après avoir mis ordre aux affaires personnelles du défunt, Marie prend à tâche de terminer, sous le nom et avec un jeune fils de Fabre qui était du voyage, la mission commencée sous de si funestes auspices. Elle obtient que les précautions, retenus par le pacha d'Erzerum, lui soient remis à Erivan; mais les gens de sa suite, excités par une lettre du P. Meunier, jés., signalent leur entrée à Erivan par un soulèvement contre elle, et n'échappent toutefois que par son intervention à la juste punition que la khane menaçait de leur faire subir, ainsi qu'à leur imprudent conseiller, pour les fâcheuses conséquences qu'avait eues leur avarice. Ces faits parvinrent à la connaissance du chah Houssein, qui, curieux de voir la belle ambassadrice, ordonna qu'elle lui fût amenée. Marie Petit, à son arrivée à Tauris, s'y trouva avancée par Michel, que Ferriol avait envoyé pour remplacer le malheureux Fabre, et qui, payant d'audace, s'empara des présents destinés au roi, et voulut faire arrêter celle qui s'était arrogé l'honneur de les porter. Le roi de Perse était alors en pèlerinage sur la route de Meshed. Marie à son tour gagna les devans sur Michel, et elle revenait après avoir eu son audience de congé, lorsque celui-ci, se trouvant à Tauris, affecta envers elle une tout autre conduite, lui donna même des lettres de recommandation et lui en fit également délivrer par les missionnaires. Tout fut mis en œuvre pour abuser cette malheureuse sur les pièges dont elle fut environnée pendant le reste de son excursion; et ce ne fut qu'après son retour à Marseille (8 février 1709) qu'elle connut l'indignité des trahisons qu'en lui avait réservées. Traînée dans une maison de force et accusée d'impunité, qui allaient voter sa tête au dard, supplice, impuissant, dont la plus surprenante, sinon la plus odieuse, est qu'elle aurait précédé les missionnaires et volé les présents destinés au roi de Perse, elle parvint, du fond de son cachot, à intéresser en sa faveur le chancelier Pontchartrain, qui l'arracha à ses nombreux et puissans ennemis. Rendue à la liberté, elle pourvint devant les tribunaux le remboursement d'un somme de 1200 pistoles qui lui était due sur la succession de Fabre, et dont Michel lui avait garni le paiement lorsqu'il prit possession des titres d'envoyé en rem-

placement du défunt. Mais ses réclames furent vaines, bien qu'elles fussent appuyées par le chirurgien, et l'infortunée Petit dut s'estimer heureuse d'aller mourir dans une sorte d'asile, après avoir subi encore d'autres persécutions. Il existe des mémoires des parties opposées dans ce long débat, et le célèbre Lesage avait commencé à dresser des aventures de la Petit un corps d'historie lorsque des considérations de politique lui firent abandonner ce travail. On ne remarquera pas sans surprise qu'il ne soit fait aucune mention dans les *Croniques célèbres* de cette infortunée, à laquelle M. Audiffret a consacré un article plus détaillé dans le t. 33 de la *Biographie universelle*.

PETIT (JEAN-LOUIS), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, étudia l'anatomie sous Littré, et fit de tels progrès dans l'art de disséquer, qu'avant qu'il eût atteint sa 16^e année on l'avait chargé de faire des répétitions aux élèves de l'Amphithéâtre. Il partit pour l'armée en qualité de chirurgien en 1692, fit quelq. campagnes, et à la paix de 1697 obtint le place de chirurgien-aide-major de l'hôpital de Tournai. Étant venu se fixer à Paris trois ans après, il y eut des cours d'anatomie, et de chirurgie, qui lui firent un nom à bon droit. Successeur de Mém. de l'académ. des sciences, de la société royale de Londres, prévôt puis démonstrateur, royal aux écoles de chirurgie, il joignait à ces titres la charge de censeur royal pour les livres consacrés à cette science, et m. à Paris en 1750, directeur de l'acad. royale de chirurgie. Ce grand praticien joignait à une rare habileté manuelle les connaissances théoriques les plus distinguées. Vraiment digne de toute la réputation qu'il s'était acquise, il fut appelé tour à tour pour donner des soins à plusieur. étrangers, et d'autres le chargèrent du choix des hommes de l'art qu'ils voulaient attacher à leurs personnes ou plecter aux prem. emplois, soit dans les hôpitaux, soit dans les armées. Des recherches auxquelles il se livra sur la nature des hémorragies lui firent imaginer un tournaient pour suspendre le cours du sang dans les artères: et il a été également conduit par d'autres explorat., à trouver un moyen d'extraire les corps étrangers de l'oesophage. On trouvera la description de ces instrum., ainsi que ses savantes considérat. sur les tumeurs produites dans la véscule biliaire, et d'autres sav. mém. dans le *coct.* des compagnies savantes dont il faisait partie. On a en outre de lui l'*Art de guérir les maladies des os*, etc., Paris, 1705, in-12; réimpr. à Leyde en 1709, et trad. en allem., Dresde, 1711: cet ouvrage, qui fonda la réputation de l'auteur, fut pour l'objet des plus violentes attaques; elles ne firent qu'accroître sa vogue, et il eut plus. réimpr. sous le titre de *Traité des maladies des os*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1723, 1733 et 1738. L'ouvr. suiv. de Petit ne parut qu'après sa mort: *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ibid., 1774, 1790, 3 vol. in-8.—On trouve en t. 2, p. 43, des *Mém. de l'acad. de chirurg.*, un *éloge du fils du prédéc.*, chirurgien-aide-major, m. en 1737, membre de l'acad. des sciences.

PETIT (ANTOINE), célèbre médecin, l'un des plus habiles praticiens et professe. du dern. S., né en 1718 à Orléans, d'un pauvre tailleur, vint à Paris après avoir fait de bonnes études au collège de sa ville natale, ouvrit bientôt des cours qui le mirent en réputation, et devint successivement membre de l'acad. des sciences (1760), et professe. d'anatom. au Jardin du Roi, en remplacement de Ferrein. Ant. Petit illustra cette chaire par la profondeur et la clarté de ses leçons jusqu'à l'an 1776, qu'il se retira à Fontenay-aux-Roses, puis à elle plus tard se fixa au village d'Olivet, où il mourut en 1794. M. Portal lui avait été adjoint comme professeur suppléant; mais ce fut en gr. regret de Petit, qui voulait faire passer à cet emploi Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves les plus distingués. Les ouvr. qu'a

Petit a pub. sont l'*Anatomie chirurgie. de Palfyn*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 1757, in-4; *Recueil de pièces concernant les maladies tardives*, ibid., 1766, 2 vol. in-8; *Rapport sur l'usage de l'incubation*, ibid., 1768, in-8; *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, in-8. Il n'est pas certain, comme l'écrivent quelq. biographes, qu'il soit aut. du libelle intitulé: *Lettre de M. Pouchanay, protect. et disciple de M. Petit, à M. Portal*, Amsterdam, 1761, in-12.

L'ÉTIT (MARCO-ANTOINE), médecin-chirurgien, en chef de l'hôpital de Lyon, membre de l'acad. de cette ville, où il était en 1766, m. en 1811 correspond. de l'Institut, avait reçu le doctorat à Montpellier en 1790. Son humanité et sa bienfaisance ne lui firent pas moins d'honneur que son instruction, et son habileté. On a de lui, outre quelq. opuscules impr. dans les *Actes de la soc. de médec.* de Lyon, et div. morceaux de poésie dans les rec. du temps, un *Eloge de Desault*, Lyon, 1795, in-8; *Essai sur la médecine du cœur*, ibid., 1806, in-8; *Onan*, ou le *Tombeau du Mont-Cindre*, ibid., 1809, in-8; *Collection d'observations cliniques*, Lyon, 1815, in-8, pub. par les soins de MM. A. Lusterbourg et T. Jobert. Outre l'*Hommage rendu à la mémoire de Marco-Ant. Petit*, par M. Dumes, 1811, in-8, on a deux *éloges* de ce médecin, l'un par M. Certier, 1812, in-8, l'autre par M. Parat, in-4, celui-ci lu à la société de méd. de Lyon, celui-là à l'acad. de la même ville.

PETIT (ALEXIS-TIMÉE), professeur de physique à l'école Polytechnique, naquit à Vesoul en 1791. Enfant précoce, il eut à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école Polytechnique; cependant rien ne fut négligé pour les accroître encore jusqu'à ce qu'il atteignît sa 16^e année. Attaché d'abord en qualité de profess. au lycée Bonaparte, Petit donna ses examens, en présentant diff. grades; enfin le meilleur élève de l'école Polytechnique y obtint promptement le chaire de physique qu'il remplit avec la plus gr. distinction, jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. Les *Annales de chimie et de physique*, et le *Journal de l'école Polytechnique*, contiennent plus. articles fort curieux de ce jeune savant, que le m. a enlevé trop tôt à son science que ses travaux d'enseignant par manque d'entretien considérable. M. Biot a lu à la société philomat. une notice histor. sur A.-Th. Petit, Paris, 1821, in-4; elle a été reproduite en t. 16 des *Annales physiq.*, et ins. par M. Méhul dans le prem. vol. de son *Annuaire nérologique*.

PETIT (FRANÇOIS POURFOUR DU), médecin, né en 1663 à Paris, où il m. en 1741, avait montré dans sa jeunesse plus d'application que d'esprit; mais, dès que son goût l'eût porté vers l'étude des sciences naturelles, il y fit de rapides progrès. Après avoir suivi les leçons de Chirac à Montpellier, où il prit le grade de docteur, il vint étudier à Paris l'anatomie sous Duverney, le botanique sous Tournefort, et se livra aussi à la chirurgie. Il obtint en 1763 une commission de médecin à l'armée de Flandre, s'en démit après la paix de Ryswick, pour la reprendre lors de la guerre de la succession, et il ne quitta de nouveau les hôpitaux militaires qu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Du Petit se fixa à cette époque à Paris, et il y mourut en 1741, membre de l'académie des sciences. Non moins habile professeur que praticien distingué, il m. imaginé, pour mesurer les diverses parties de l'organe de la vue, un instrument nommé *ophthalmomètre*; et, outre de nombreux mémoires insérés dans le *recueil de l'académie des sciences*, on a de lui, entre autres opuscules, *Lettres d'un médecin des hôpitaux du roi... sur un nouveau système du cerveau*, Nîmes, 1710, in-4; *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'aspiration de la cataracte*, Paris, 1727, in-12; *Lettres contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux*,

ibid., 1731, in-4. M. Mairan a fait son éloge à l'académie des sciences.

PETIT-DIDIER (Dom MATTHIEU), bénédictin, évêque de Maera, in partibus, m. en 1728, abbé de Senones, était né en 1659 à St-Nicolas en Lorraine. Ses principaux écrits sont : *Remarques sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin*, Paris, 1691-92-93, 3 vol. in-8; *Apologie des Lettres provinciales contre les entretiens de Clément et d'Endoxe*, Delft, 1697-98, 2 vol. in-12; *Dissertations historiques et théologiques sur le sentiment du concile de Constance, touchant l'autorité et l'infaillibilité des papes*, Luxembourg, 1725, in-12. — Le jésuite **PETIT-DANIER** (Jean-Joseph), son frère, né à St-Nicolas-du-Port en 1664, mort dans la maison de son ordre au même lieu en 1756, avait été successivement professeur de philosophie et de mathématiques au collège de Strasbourg, directeur du séminaire de la même ville, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, et chef du couvent de coenobites de la duchesse de Lorraine-Elisabeth Charlotte. On trouve dans la Bibliothèque de Lorraine, par D. Calmet, les titres de treize ouvrages du P. Petit-Didier. Le plus curieux est son livre intitulé *les Saints enlevés ou restitués aux jésuites*, Luxembourg, 1728, in-12.

PETIT-PIED (NICOL.), doct. de Sorbonne, né vers 1630 à Paris, où il desservit long-temps l'église de St-Matthieu, m. en 1703 chan. de Notre-Dame, avait commencé par être conseiller-clerc au Châtelet. On a de lui un *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice ecclésiastique*, Paris, 1705, in-4. — Un autre Nicolas **PETIT-PIED**, théologien appelé, nouveau du précédent, et comme lui docteur de Sorbonne, né à Paris en 1665, passa sa vie au milieu des querelles théologiques, et fut en butte à de nombreuses persécutions par suite de son attachement aux doctrines de Port-Royal. Exilé, puis rappelé à diverses reprises, il finit par mourir à Paris en 1747. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire de Moréri*, nous ne citerons que ses *Réponses aux assertions de M. Lanquet*, évêque de Soissons, 5 vol. in-12, et son *Traité de la liberté*, etc., ouvrage posthume, publié par Nivelle, 1755, in-4.

PETIT-RADEL (Louis-François), architecte, inspecteur-général des bâtiments civils, né à Paris en 1729, fit un voyage en Italie après avoir remporté successivement plusieurs médailles d'émulation à l'académie d'architecture, et à son retour ouvrit un cours particulier, d'où sont sortis des élèves d'une haute distinction. Il consacra une grande partie de sa fortune à former un précieux cabinet d'antiques et d'objets d'arts les plus curieux, et m. en 1818. Outre les travaux dont il fut chargé comme inspecteur des bâtiments civils, il a construit le grand abattoir du Roule. On a aussi de lui un certain nombre de gravures de ruines et d'architecture, et on en a pué une intitulée *Projet pour la restauration du Panthéon français*, Paris, 1799, in-4. — **PETIT-RADEL** (Philippe), son frère, président de la faculté de médecine, né à Paris en 1749, obtint jeune un concours une place de chirurgien-aide-major des Invalides, partit ensuite comme chirurgien-major pour les Indes orientales, et, après un séjour de trois années à Surate, vint occuper à Paris le chaire de chirurgie (1783). Il fit un nouveau voyage aux Indes pour se soustraire aux calamités de la révolution, en revint la France qu'en 1797, fut nommé l'année suivante professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole-de-Médecine de Paris, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1815, il consacra tous les loisirs de cette place aux travaux médicaux. Entre autres ouvrages, nous citerons de lui : *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, trad. de l'anglais du doc-

teur Macbride, avec notes, 1789, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790 et suiv., 3 vol. in-4, pl., faisant partie de l'Encyclopédie; *Instit. de med.*, 2 v. in-8; *Foyage hist., chorograph. et philosoph. fait dans les princip. villes d'Italie*, Paris, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel, qui avait un goût très-vif pour la littérature Latine, a publié, outre des traductions en vers de quelques épiques grecs en cette langue : de *Amoribus Pancharis et Zorae*, a *poema erotico-didacticum*, Paris, in-8, 1800, 1801.

PETIT-THOUARS (DE). V. DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (Louis-Germain), homme de lettres, né à Paris en 1763, renonça à la place d'avoué au tribunal civil, pour remplir celle de commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, et, après avoir été employé pendant la révolution dans divers secrétariats, il devint sous-chef de l'ectroi de Paris, et m. dans cet emploi en 1820. Parmi ses nombreux écrits politiques, dont M. Beuchot a donné la liste dans le *Journal de la librairie*, 1820, p. 617 et suiv., nous ne citerons que celui dirigé contre le conseil des cinq-cents, et ayant pour titre : *Description d'une machine curieuse nouvellement montée en pablo ci devant Bourbon*, Paris, an VI, in-8; ainsi qu'un autre en faveur des jeunes et illustres prisonniers du Temple, sous ce titre : *Un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense*, etc., ibid., an III, in-8. Ce dernier écrit a précédé l'article inséré par M. Laisné de Villeveque dans les *Nouvelles politiques, nationales et étrangères en faveur de Madame (aujourd'hui Dauphine)*. On a encore de Petitain : *Traité complet d'économie domestique*, par un homme qui n'a plus rien, Paris, an VIII, 1800, in-8; *L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* ibid., 1801, in-8; *Annuaire du département de Loir-et-Cher pour l'année 1806*, Blois, in-12; des articles dans la *Décade* et autres journaux, et l'édition des *Oeuvres de J.-J. Rousseau*, chez Leferre, 1819-20, 22 vol. in-8.

PETITOT (JEAN), peintre en moiat., né à Genève en 1607, apprit d'abord la profession de joaillier sous Bordin, qui, frappé du talent avec lequel son élève réussissait à préparer les émaux, lui conseilla de s'attacher à peindre le portrait en émail. Après de nombreux essais, dont le maître abandonna son bon sens à la direct., au jeune homme, les deux artistes associés se rendirent en Italie, y fréquentèrent les plus habiles chimistes, et passèrent de là en Angleterre, où Petitot eut le bonheur de porter son art à un haut degré de perfection. Il fut présenté par le médecin et habile chimiste Mayenne au roi Charles I^{er}, qui le logea dans White-Hall, et le fit chevalier. Ce fut à cette époque de ses premiers succès que Petitot eut van Dyck. Ce grand peintre se plut à diriger par ses conseils et ses leçons l'habile émailleur qu'on avait chargé de faire des copies de ses tableaux. Petitot se retira en France à la suite de Charles II, qu'il refusa de suivre lors de la restauration pour demeurer attaché à Louis XIV. Pourvu d'une pension considérable et logé au Louvre, il continua encore assez long-temps son associé, avec Bordin, devenu son beau-frère. Mais leur fortune étant devenue très-considérable, et leurs familles s'étaient fort accrues, ils se séparèrent amicalement, après avoir partagé le produit de leurs travaux communs durant une époque de 50 ans, qu'aucun usage n'avait troublé. Lors de la révolution de l'édit de Nantes, Petitot, né dans la religion protestante, sollicita en vain la permission de se retirer à Genève. Il fut enfermé au Fort-l'Évêque quo après une tentative d'évasion, et Bordin fut commis de chercher à le convertir. A l'éloquent archevêque l'artiste, presque octogénaire, opposa un indéfectible attachement à la croix et dans laquelle il avait été nourri, et on ne lui rendit la liberté que lorsqu'un malade qui lui causa le cha-

gris eut fait craindre pour ses jours. C'est vers ce temps qu'il exécuta à Genève les portraits du roi et de la reine de Pologne, qu'un envoyé de ces princes était venu sur ses traces pour lui commander. Bientôt il fut obligé, pour se soustraire à l'importunité des visites qui lui étaient faites, de se retirer à Vevey, où il m. d'une attaque d'apoplexie en 1691, tandis qu'il travaillait à un portrait de sa femme. Une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris vraiment admirables forment le caractère des ouvrages de cet artiste, de qui nous citerons encore, comme un de ses chefs-d'œuvre, le portrait de *Rachel de Rouvigny, comtesse de Southampton*, d'après van Dyck. Le musée roy. possède dans un même cadre plusieurs portraits des grands hommes du 17^e S. peints par Petitot. Voy. la notice des dessins, peintures, émaux et terres cuites, exposés dans la galerie d'Apollon au Louvre. — Un autre PETITOT (Simon), né à Dijon en 1682, m. à Montpellier en 1746, s'est fait un nom par son habileté dans l'architecture hydraulique. Parmi ses travaux, on cite le puits de l'hôtel des Invalides.

PETITOT (CLAUDE-BENASSO), directeur-général de l'université, né en 1772 à Dijon, fit ses études au collège de cette ville, et vint à l'âge de 18 ans à Paris, où il ne s'occupa que de littérature jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut nommé chef du bureau de l'instruction publique à la préfecture de la Seine. Il quitta cette place en 1804, et cinq ans après M. de Fontanes (v. ce nom), dont il était l'ami, lui fit donner celle d'inspecteur-général de l'université. Petitot, qui, dans les cent jours, se démit de ses fonctions, fut, au second retour du roi, nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique. Il fut appelé en 1821 à faire partie du conseil royal de l'université, et m. en 1825. Outre trois tragédies, *la Conjuration de Pison*, 1795; *Geta et Caracalla*, 1797, et *Laurent de Mélius*, 1799, on lui doit de bonnes traductions des tragédies d'Alfieri, 1802, 4 vol. in-8; et des *Nouvelles de Michel Cervantes*, 4 vol. in-8. Il a été en outre éditeur de plusieurs ouvrages, entre autres du *Répertoire du Théâtre-Français*, avec notices, etc., 1803-4, 23 vol. in-8, 2^e édit., augmentée, 1817-18, 33 vol. in-8; des *Ouvrages choisis et posthumes de La Harpe*, 1806, 4 vol. in-8; enfin des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*, 1^{re} et 2^e série, 1819 à 1821. Cette dernière collection a été continuée par M. Mommoqué, qui a placé une Notice biographique et littéraire sur Petitot, en tête du 57^e vol. de la 2^e série des *Mémoires sur l'Histoire de France*.

PETITOT (JEAN-RAIMOND de), ecclésiastique, né vers 1715 à St-Paul-Trois-Châteaux, près de Montélimart, abandonna la chaire pour cultiver les lettres, et m. en 1780. Outre les *panegyriques* du St-Jean-Népomucène et de Ste Adélaïde, on cite de lui, entre autres compilations : *Étrennes franç.*, Paris, 1766 et 1769, in-4; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, etc., Paris, 1766, 2 t. en 3 vol. in-4, reproduite l'année suivante sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire*; *Manuel des artistes et des amateurs*, ibid., 1779, 4 v. in-8, etc.

PETIVER (JAMES), célèbre botaniste anglais, m. en 1718, membre de la société royale de Londres, consacra à former l'une des plus belles collections d'histoire naturelle qu'on connaît de son temps une partie de la fortune considérable qu'il eut acquise en tenant une pharmacie dans le capitale d'Angleterre. Quoique les ouvrages qu'il a laissés ne soient que d'un ordre très-secondaire, ils n'ont pas été sans utilité par rapport à la science dont ils ont contribué à répandre le goût parmi les Anglais. Publiés séparément de 1695 à 1717, les diverses productions de Petiver, à l'exception de ses *manuscr.* insérées dans les *Transactions philosoph.*, ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Londres, 1764 et 1773, sous le titre *Jacobi Petiveri Opera*. Flau-

mie a rendu un hommage mérité à la mémoire de ce botaniste (sur la vie duquel on n'a d'ailleurs que fort peu de documents) en lui dédiant, sous le nom de *Petiveria*, un genre de plantes de la famille des strupées.

PETLINE (JEAN), cosaque sibérien, envoyé de Tomsk en 1690 pour déterminer les limites de l'emp. russe en Sibérie, explora le cours de l'Ob. La relet. de son voy., seul titre par lequel Petline nous soit connu, a été impr. à St-Petersbourg en 1818 dans la 2^e partie du *Messenger sibérien*.

PÉTRARQUE (FRANC.), un des plus gr. poètes dont s'enorgueillit l'Italie, naquit le 30 juill. 1304 à Arezzo, d'un père attaché au parti gibelin et ami du Dante. Ce fut au sein de l'agitation et des guerres intestines que s'écoulèrent les premières années de celui qui allait devenir le restaurateur des lettres en Europe. Pétrarque avait environ dix ans lorsqu'il fut enlevé par son père dans le comtat d'Avignon, où Clément V venait de transférer le cour pontificale. Après avoir terminé à Carpentras ses premières études sous le grammairien Coquenole, dont il avait déjà suivi l'école à Fise, Pétrarque, destiné à la jurisprudence, alla passer à l'univ. de Montpellier quatre années qui ne furent pas consacrées exclusivement à l'érudition scolastique. Ayant de ce temps son père, contrarié de la préférence que donnait le jeune homme à Virgile, à Cicéron et à Tite-Live, sur les ténébreux commentateurs du Digeste, livra aux flammes ses livres chéris, et l'envoya à Bologne suivre les leçons d'un édileur canoniste Jean d'André. Mais un poète illustre fréquentait aussi cette université, Cino des Pistoja, dont Pétrarque cachucha et obtint bientôt les conseils et l'amitié. Devenu orphelin à 20 ans, et libre de s'adonner aux études de son choix, il poète se pensa vers ces sites agréables où les premières inspirations poétiques l'ont fait tressaillir, et il vint se fixer à Avignon. Dans cette terre natale de nos troubadours, au sein d'une société chaotique, et recrudescence plus brillante encore par le concours d'illustres étrangers qu'y faisait offrir la présence d'un pontife homme aimable, Pétrarque s'enivra de ce premier contact qui exalte les muses, et dont l'attrait les pousse aux plus sublimes élans. On a parlé ailleurs (v. Noyes) de la violente passion qui l'enchaîna pour toujours, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon. Nous ne détaillerons pas non plus ses voyages dans le midi de la France, à Paris, dans la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, etc., lieux qu'il remplit de ses douces plaintes, et sans nulle espérance, à la belle Laure, qu'il avait vue le lundi saint, 6 avril 1327, dans une église d'Avignon.

Pétrarque présente son épôpée à ce prince, qu'on ne solum. le proclame digne du triomphe après trois jours de conférences sur la poésie et l'histoire, mais encore le revêt de sa robe, dont il veut que la poète soit paré au jour fixé pour la cérémonie (8 avril 1344). Conduit avec la plus grande pompe au Capitole, il fut couronné des mains du sénateur Orso, comte d'Anguillara; ensuite le cortège s'achemina vers l'église St-Pierre, et Pétrarque y déposa sur l'autel ses lauriers, qui devinrent l'un des ornemens de ce temple. Dans la même temps il recevait, avec le titre d'ambassadeur ordinaire du roi de Naples, des lettres-patentes portant, entre autres autorisations, celle de composer des poèmes et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de lierre ou de myrte, à son choix. Pendant un séjour qu'il fit à Pâmes, où le retint l'asson de Corrége, avec lequel il était lié, et qui lui fit exempter les fonctions d'archidiacre, Pétrarque eut les premiers éloges de l'évêque. Cependant Clément VI ceignit la tiare (1342). Choisi par les Romains pour l'arranger ce pontife, il en reçut l'acueil le plus distingué et quelques places honorifiques, mais ne put obtenir qu'il effectuât la translation tant promise du St-siège dans la capitale de l'Italie. Une nouvelle mission lui est confiée par le St-père lui-même, celle de faire valoir ses droits à la régence de Naples durant la minorité de Jeanne, petite-fille du roi Robert; mais il la remplit également sans succès. Lorsqu'il revint en sa retraite de Vaucluse, il ne tarda pas à en être tiré par l'état soudain des succès de Rienzi (v. ce nom). L'illusion du poète fut courte; elle disparut avec le trépas et le fantôme de liberté qu'avait évoqué celui-ci sous l'ombre de l'ancien Capitole. Mais une perte plus cuisante que celle des Colonne, dont il pleuraient encore le massacre, vint mettre le comble aux chagrins de Pétrarque: la peste de 1348 vint d'enlever l'objet de sa passion toujours brûlante; Laure avait cessé de vivre le 6 avril de cette même année, le même jour et à la même heure qu'il l'avait vue pour la première fois. Après avoir quelques temps éprouvé sa douleur dans cette solitude, témoin déjà de tant de formes d'amour, il se rend aux sollicitations de Louis de Gonzague, et fixa près de lui sa demeure à Mantoue. On remarque que depuis l'an 1350, époque où il y vint assister au jubilé ouvert à Rome, Pétrarque mit dans ses mœurs et dans ses habitudes un degré de sévérité dont l'empreinte se retrouve dans ses dernières poésies. Ce fut vers la même temps que le sénat de Florence lui députa Boccace, pour lui offrir, avec la restitution du patrimoine de ses pères ainsi que de ses droits de citoyen, la direction de l'université récemment fondée dans la première ville de Toscane. Quoique très-sensible à ce nouvel honneur, Pétrarque refusa le dero. de ces offres pour retourner dans sa retraite de Vaucluse. Il y fut troublé, sous le pontificat d'Innocent VI, par les préventions moins injurieuses qu'obscures que ses ennemis étaient parvenus à soulever contre lui dans l'esprit de ce saint père. Milan devint alors son séjour. Admis en conseil de Jean Visconti, lié avec le duc André Dandolo, et surtout plein du désir de voir enfin la paix rétablir dans toute l'Italie, il consentit à se charger encore de diverses missions; mais aucune n'eut le succès qu'il se flattait d'obtenir. Il finit par concevoir un insurmontable dégoût pour l'agitation des cours, et ne fit plus que promener ses ennemis dans les divers voyages qu'il fit depuis, moins sans doute pour se débarrasser que pour chercher des inspirations nouvelles. C'est dans l'un de ces excursions que, l'an 1362, il fit don à la république de Venise de sa bibliothèque, que jusque-là il avait habitué d'emporter à sa suite à grands frais. Une autre circonstance se rattache à son séjour à Venise: profitant de la présence du grammairien grec Leonzio Pilote de Thessalonique, il y reprit, quoique sans grande

l'étude de la langue de Platon, dont le moine Barlaam lui avait autrefois appris les éléments à Avignon. Incapable de repos et privé de toutes consolations, il cherchait ainsi à tromper, dans les ennemis d'une étude rebutante, les longs ennemis de sa vieillesse, lorsque l'avènement d'Urbain V lui rendit le faveur de la cour d'Avignon. Ce pontife, homme vertueux et éclairé, accéda enfin aux vœux qu'il lui avait exprimés dans une lettre fort véritablement, où il l'avait conjuré de faire cesser le vœu de l'Eglise romaine. Pétrarque désireux à son tour de faire honneur à l'invitation flatteuse d'Urbain, qui souhaitait la voir, se met en route, est surpris à Ferrare par une maladie à laquelle il s'achève que grâce aux soins empressés des seigneurs d'Este, est reporté à Padoue couché dans un bateau, et ne se rétablit enfin en célèbre village d'Arqua, où il se fixa le séjour de sa convalescence, que pour apprendre bientôt la mort d'Urbain, qui, las des tumultueuses agitations de Rome, avait quitté cette cité, et était retourné en France. Il était dans la destinée de Pétrarque de survivre à tout ce qu'il avait chéri. Le plus ancien de ses amis, Philippe de Cabasole, est nommé par le pape Grégoire XI son légat en Italie; à peine arrivé à Pérouse il meurt, et le sensible poète n'a pas reçu ses embrassemens. L'âme brisée par tous ces revers, et livré néanmoins à des travaux sans relâche ainsi qu'aux plus rudes études, il succomba le 18 juillet 1374. On le trouve mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert. Ainsi finit un homme dont la vie, si pleine, a été si diversément agitée; dont le nom, lié à tous les noms illustres du 14^e S., se trouve mêlé aussi à la plupart des événemens notables de cette époque. Le monde littéraire doit à ses infatigables investigations la découverte et peut-être la conservation de divers manuscrits de Quinilien, de Cicéron, etc.; et par sa persévérance avec laquelle il poursuivait dans ses écrits l'astrologie, la scolastique, le parafie les lettres du liasse alliage dont les avait souillés l'ignorance. Pétrarque a eu de nombreux commentateurs, et sa vie a été écrite près de trente fois différentes. Parmi les ouvr. qui le concernant, les plus estimés sont: le *Petrarca redivivus*, de Tomasio; les *Mém.* de l'abbé de Sade, 1767, 3 v. in-4; le gr. ouvr. de Tiraboschi, et celui de Baldelli intitulé *Del Petrarca a delle sue opere*, 1797, in-4. L'espace que nous avons consacré à l'esquisse de la biographie de l'homme de Laura nous permet à peine d'énumérer ses nombreux ouvr.; d'ailleurs ils n'offrent pas tous un égal intérêt. L'édition la plus complète de ses *Œuvres*, est celle de Balle, 1581, in-fol.; et la plus ancienne des éditions latines aussi de Balle, 1495, in-fol. Ces collections sont loin de comprendre tout ce qu'a écrit Pétrarque. On conserve de lui beaucoup de lettres et de MS. inédits dans les grandes bibliothèques d'Italie. Ce qu'on estime surtout parmi tant de compositions diverses sont ses poésies italiennes. L'auteur y fait, pour la grâce, le purité et la douceur de l'idiome ital., ce qu'avait fait avant lui le Dante pour son énergie, ses formes grandes et bordées, ses tours sublimes. Les *Rime* de Pétrarque se composent de sonnets, odes ou canzoni, d'épigrammes, épîtres, triomphes, etc.; elles ont été plus fois réimp. (v. le tome 3, p. 49) chez de Monnet du libraire, par J.-C. Brunet). Depuis l'édition gr. in-4 de Venise, 1470, on distingue surtout celles édit. d'Alde Manuce, ibid., 1501, in-8; de Lyon, 1574, in-16; de Padoa, 1722, in-8; de Venise, 1727, in-4, avec les *Œuvres* de Muratori; celles de Bédouin, 1799, in-fol., en 2 vol. in-8; de Morali, avec les remarques de Boccadalli, Venise, 1799, 2 volumes in-8; celle de M. Bontura, dans le *Biblioth. post. ital.*, impr. par Didot l'aîné, 3 vol. in-24; enfin l'édition donnée par Blagius, avec comment., 1821, 2 vol. in-8; cette dernière est la plus estimée. Les autres ouvr.

de Pétrarque sont, outre ses poésies latines, des discours ou harangues, des opuscules historiques en latin (1604, in-16), des traités de philosophie, tels que ceux intitulés : *de Remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4; *de Otio religiosorum*, de *Verâ sapientia*, etc.; enfin ses *Œuvres pontificales imperatorum romani*, Florence, 1478, in-folio, encore recherchées. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, a donné une notice très-étendue sur Pétrarque, dont il passe en revue tous les ouvrages avec beaucoup de détails.

PETREIUS (MAECTUS), général romain, se trouva et le lieutenant du consul Antoine, qui feignit une indisposition pour ne point marcher contre Catiline, pouraivit lui-même les conjurés et les tua en pièces. Il fut plus tard l'un des lieutenants de Pompée en Espagne, et fut obligé de se rendre à César, avec son armée qui manquait de vivres et de munitions. Mis en liberté par le vainqueur, il rejoignit Pompée et combattit à Pharsale. Il trouva un asile auprès de Cato, à Patras, suivit Scipion en Afrique, et, après la défaite de Thapsus, se donna la mort, si l'on en croit Tite-Live. D'autres historiens prétendent qu'il s'entre-tua avec Julia, roi de Mauritanie. On s'accorde toutefois à placer sa mort à l'an 706 de Rome, 46 avant J.-C.

PETREIUS (TUFONDO), controversiste et bibliographe, de l'ordre des chartreux, né à Kempen, dans l'Over-Yssel, en 1567, mort à Cologne en 1630, a laissé des écrits de controverse, des traductions latines de livres ascétiques, et quelques autres ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Catalogus hæreticorum, seu de moribus et moribus omnium propemodum hæresiarum*, etc., Cologne, 1629, in-4. — Nicolas PETREIUS, historien danois du 16^e S., s'est rendu célèbre comme le premier auteur de l'hypothèse gothlandaise tant et si vivement débattue, et qui servit remonter l'histoire danoise jusqu'au premier siècle après le déluge. La priorité d'origine du Danemarck et de la Suède était, au temps de Petreius, l'objet d'une rixe très-animée entre les savans de ces deux nations : l'un et l'autre parti avait employé toutes les ressources de l'érudition pour accréditer des fables et des traditions plus ou moins absurdes à la place d'une réalité impossible à découvrir et encore moins à prouver. Sur ces entrebâtes, un abbé Jean de Bousse, se disant possesseur de vieux documens rupestres recueillis dans l'île de Gothlande, communiqua ces documens à Petreius, qui, intéressé à admettre sans plus de critique leur authenticité, y puisa les matériaux qu'il s'empresse de coordonner avec les notions contenues dans les livres sacrés, et produit des général. de rois inconnus, dont la généalogie remonte en ligne directe à Japhet et à Gomer. Ainsi, par l'impudence de cette fabrication, se trouvent perdus pour l'histoire ces documens, sans doute précieux, mais dont la critique seule eût pu établir l'authenticité. L'ouvr. de Petreius, écrit vers 1570, fut long-temps consulté en MS. ; il fut impr. à Leipzig en 1695, sous ce titre : *Combrorum et Gothorum Origines et Migratio*, etc., in-8 (v. LYSCHANDER).

PETREMAND (JEAN), conseiller au parlement de Dôle, né en 1580 dans cette ville, où il m. en 1621. a laissé une Rec. des ordonnances et édits de la Franche-Comté de Bourgogne 1610, 1619, in-fol. — Pierre PETREMAND, né en 1534 à Besançon, où il m. en 1581, a publié avec une préface : *Jurispudicia lib. 4, disciplina insto institutionum de Sébastien Derrière*, 1552. — Thierri PETREMAND, parent du précédent, a publié la *Paraphrase* (en vers) de l'admirable histoire de la sainte héroïne Judith, Lyon, 1578, in-8, très-rare.

PETREY (LOUIS), tiers Champagnais, conseiller au parlement de Dôle, né à Vesoul en 1580, se distingua par le style qu'il mit à sa plume en sa qualité de juriste des Français et un à Dôle en

1638, après avoir publié, pour se justifier auprès de ses ingrats concitoyens, une *Lettre contenant une bonne partie de ce qui s'est fait en campagne au comté de Bourgogne, pendant et après le siège de Dôle*. 1637, in-4, de 111 pages.

PETRI (SCYRIUS), histor. et philologue, né en 1527, à Ryntsmagert, dans la province de Frise, professa les b.-lett. à Erfurt, la langue grecque à Louvain, le droit à Cologne, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique, ce qui lui permit d'avoir un escompteur de l'église des Douze-Apôtres. Il m. à Cologne en 1597, avec le titre d'historiographe des états de Frise. Nous citerons de lui : de *Scriptoribus Frisie, decades 16 et semis*, Cologne, 1593, in-8; *Francher*, 1599, in-12; et une *Continuation de la Chronique des évêq. d'Utrecht et des comtes de Hollande*, depuis 1345 jusqu'à 1574, insérée par Arnold Buehel dans son *Hist. d'Utrecht*, 1643, in-fol. Voy. le tome 30 des *Mémoires de Nicéron*.

PETRI ou PETERSON (LAURENT), prem. archevêque protestant d'Upsal, né en 1499, dans la ville d'Oerebro, répandit en Suède les principes de Luther, sous les yeux duquel il avait fait ses études à l'université de Wittenberg. Il fut mis à la tête du nouveau clergé, et obtint toute la confiance de Gustave-Wase, qui profita de son zèle pour l'établissement de la réforme. Outre une traduct. de la Bible, Peterson publia plus. ouvr. de théol., et m. en 1573. Voy. la *Vie des trois réformateurs suédois, Anderson, Olaf et Laurent Peterson*, par J.-Ad. Schmeißer, Lubeck, 1783, in-4, en allem. — PETRI (OLAF-FLASO), frère du précédent, né en 1497, prêcha le luthéranisme en Suède avec un tel enthousiasme, qu'il fut sur le point d'y faire naître une guerre civile. En 1539, il devint pasteur à Stockholm, où il organisa le nouveau culte ; mais bientôt son esprit inquiet, n'ayant plus d'aliment dans les querelles religieuses, se porta vers la politique. Il se lia avec les ennemis du gouvernement, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant il obtint sa grâce, à la sollicitation de ses paroissiens, continua ses fonctions de pasteur et m. paisiblement en 1562. On a de lui plusieurs ouvr., notamment des *mém.* MS. sur l'histoire de Suède. On en conserve à la bibliothèque du roi, à Paris, une copie, dont Kersilio a donné une analyse, en 1787, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. 1, 440-76. — PETRI (JONAS), évêq. de Lindköping, dans le 17^e S., publia : *Dictionarium lat.-sueco-germanum*, etc., Lindköping, 1649, in-fol.

PETROEUS (HIERON), médecin, né à Smalkalde, ou cercle de Franconie, en 1589, professa l'anatomie, la botanique et la chirurgie à Marburg, et m. en 1620. Nous citerons de lui : *Nosologia harmonica, dogmatica et hermetica*, Marburg, 1614-16, 2 tom. in-4; *Enchiridion chirurgicum*, ib., 1617, in-4 (en allem.).

PETROP (HARLE-PETROVITCH), poète et philologue russe, né à Moscou en 1736, se destina aux ordres sacrés, lorsque en 1769, une ode qu'il composa à l'occasion du couronnement de Catherine II lui valut de la part de cette princesse le titre de son lecteur avec un emploi dans l'administration civile. Des raisons de santé l'ayant écarté de sa place en 1780, Petrop se contenta des honoires, reçut même le titre de conseiller d'état, et passa le reste de ses jours partagé entre les occupations littéraires et les douceurs de la retraite. Ce fut, dit-on, le chagrin que lui causa la mort de l'impératrice qui le conquit lui-même au tombeau, le 6 décembre 1799. Comme Pétrarque, ce poète, versé d'ailleurs dans la connaissance des langues anciennes et modernes, entreprit à 60 ans d'étudier le grec vulgaire, que bientôt il eût à fond. Moins harmonieux dans sa versification que riche d'idées et d'images poétiques, Petrop s'est placé par ses odes au premier rang des écrivains de sa nation. On a publié les

Œuvres complètes de Petros, St-Petersbourg, 1821, 3 vol. in-8. Il avait publié lui-même isolément la plupart des pièces qui composent ce recueil, sous le titre trad. de l'*Œnéide*, impr. à St-Petersbourg en 1781 et 1786.

PÉTRONE, *Petronius*, surn. *Arbiter*, né aux environs de Marseille, est, à ce qu'on croit, le même personnage qui, sous l'emp. Claude, fut préconisé en Bythie. Il était connu dès-lors par ses gaïetés et par son goût pour les beaux-arts. Le jeune Néron le nomma secrétaire de ses plaisirs; mais plus tard, sur une accusation d'intelligences avec Pison portée contre lui par un esclave à l'instigation de Tigellin, l'empereur le fit arrêter à Comae (l'an du J.-C. 66); et tandis qu'on débarrassait sur le genre de son supplice, Pétrone se fit ouvrir les veines, et expira en s'entretenant avec ses amis, non de l'immortalité de l'âme, à laquelle il ne croyait pas, mais de anjels lascifs, tels que ceux dont il se fit aussi le texte habituel de ses compositions. Il ne paraît pas que ses penchans voluptueux eussent égaré son âme; ses dern. instans le prouvent, au défaut des renseignements qu'on a sur la manière dont il remplit les fonctions publiques lui furent confiées. Se réjouissant de pouvoir encore braver l'empereur après qu'il aurait cessé d'être, il lui légua (car c'était sans l'usage que les victimes du Néron l'instituassent leur héritier), sous le couvert de son asexu, l'ingénieuse satire du *Festin de Trimalcion*, où l'infamie des mœurs et des débauches du tyran est peinte avec tant de finesse, mais d'une manière si dangereuse par le libertinage d'esprit qui y règne. Voltaire a émis l'opinion que ce roman poétique, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas l'ouvrage original de Pétrone, mais un extrait fait sans goût et sans choix par quelque obscur amateur d'obscénités. Il avait déjà été pub. un nombr. considérable d'édit. des fragm. de Pétrone (v. le t. 3. p. 60 du *Manuel du libr.*, par J.-C. Brunet, 3^e édit.) lorsqu'en 1663 J. Lucius découvrit à Tradu, en Dalmatie, le MS. qui aujourd'hui est à la Bibliothèque du Roi, et qui a fourni un supplément considérable aux édit. subséquentes du voluptueux satirique. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1669, in-8; *Paris*, ibid., 1677, in-12, avec notes de Doucinus; de Barman, 1743, 2 vol. in-4; cette dern. contient le fragment apocryphe produit en 1693 par Nolot. Il existe des trad. du *Satyron* de Pétrone dans la plupart des langues; la seule complète qui ait été faite en français est d'un anonyme (Durand), 1803, 2 v. in-8. M. Amar a reproduit en 1816, à la suite de son édition de *Lucain*, la traduction en vers libres de l'épisode de la *Guerre civile*, publié en 1799 par de Guérle.

PÉTRONE (St), évêque de Bologne au 3^e S., a écrit la *vie* des moines d'Égypte, et il avait fait chez eux, pour les mieux connaître, un voyage, dont la relation se trouve dans le second livre des *Vies des Pères*. V. *Historia litt. eccl. agustinensis* de Fontanini.

PÉTRONI (Richard), cardinal et l'un des restaurateurs de la science du droit à Naples, né à Siennese vers le milieu du 13^e S., m. à Gènes, où il était à titre de légat, en 1314, avait enseigné, avant d'être revêtu de la pourpre, le droit avec distinct. dans sa patrie et à Naples. Il fut un des trois jurisconsultes chargés par Boniface VIII de compiler le recueil de décrets, connu sous le nom de *Sexte*, Mayence, 1665, in-fol.

PÉTRONILLE (St), vierge et martyre, a été regardée, sans aucun fondem., comme la fille de St Pierre. L'un des plus beaux tableaux du Guerchin, que l'on peut voir au musée du Louvre, représente St Pétronille que l'on descend dans le tombeau.

PETRONIUS-MAXIMUS, V. MAXIME.

PETRUCCHI (Pambolze), citoyen siennois, du

parti aristocratique et de l'ordre des Nuns, devint l'arbitre de sa patrie à la fin du 15^e S. Pour éprouver ses adversaires et se débarrasser d'un concurrent redoutable, il fit assassiner son beau-père, Nicolas Borghèse, en 1500, et demeura seul à la tête de la républ. Il était allié de l'infâme César Borgia, dont il recevait même une solde. Plusieurs autres petits seig. de la Toscanie et de l'état ecclésiastique, qui suivaient la même politique, furent massacrés par ce monarque; et Petrucci, n'échappa à sa fureur que pour être exilé de Siennese, par sa fautive influence en 1503. Rappelé, deux mois après, sur l'intercession du roi de France, il fut bientôt délivré de toute crainte par le m. d'Alexandre VI et l'arrestat de César Borgia, et gouverna dès-lors ses concitoyens avec une autorité absolue, qu'il transmit à son fils, Borghèse, à sa m., arrivée en 1512. — Aschille PETRUCCI, né à Siennese, fut un des assassins de l'amiral de Coligny, auquel il donna les prem. coups de poignard, et se chargea de porter la tête de cette auguste victime à Médicis. — Un autre PETRUCCI (Joseph), prof. de médecine à Rome, né dans cette ville en 1668, m. en 1711, est cru l'auteur d'un ouvr. intitulé: *de Capisulis renalisibus antiquae Usu*, Rome, 1676, in-12.

PETTY (WILLIAM), mécanicien et économiste anglais, né en 1623 à Rumsey, dans le Hampshire, d'un drapier qui ne lui laissa point de fortune, fut l'artisan de la siennese, à force d'industrie et de persévérance. Après avoir étudié la médecine en Hollande et à Paris, tout en luttant contre la misère, il retourna en Angleterre, et remplit, entre autres fonctions, celles de prof. au collège de Gresham à Londres, et celles de médecin de l'armée d'Irlande. Il n'oubliait pas, dans ces places honorables, le soin de ses intérêts particuliers; il sut se concilier tout à tour la faveur de Cromwell et des Stuart, fit partie du parlement, sous l'un et l'autre régime, et parvint à se faire donner, entre autres titres, celui de comte de Kilmore. Tandis qu'il se livrait à une foule d'entreprises qui l'enrichissaient, il trouvait le temps de s'occuper de l'économie politique, de la construct. maritime et des arts mécaniques et se faisait recevoir à la société royale. Il offrit à ses collègues le modèle d'un navire à double coque, qui devait résister à toutes les tempêtes, et qui n'en fit pas moins naufrage. Il avait levé des cartes topographiques, des harouies d'Irlande, et c'est probablem. le même état que l'on conserve au cabinet des MSS. de la Bibliothèque du Roi à Paris. Nous citerons de lui, en outre: *Traité des taxes et contributions*, 1662, in-4; 1667, 1685, 1691; *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8; *Arithmétique politique* (ouvr. posthume), 1690, in-8; 1755. Il est mort en 1687. Ses descendants se sont distingués sous les noms de lord Shelburne et de marquis de Lansdowne.

PETTY (WILLIAM), V. **SHILLBURN**.
PETTY ou **PETIT (WILLIAM)**, jurisconsulte anglais, assesseur, trésorier du collège de justice du Temple, et gendre des arch. de la Tour, né à Skipton, dans le comté d'York, en 1636, mort à Chelsea en 1707, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons: *les Droits anciens des communes d'Angleterre*; *Jus Anglorum ab antiquo*, etc., 1681, in-8; *Miscellaneous parliamentaria*, 1680, 1681, in-12, etc.

PETUS ou **POETUS (Cécina)**, V. **ABRIA**.

PEUCER (GASPARD), médecin et mathématicien, gendre de Méisachthon, né en 1525 à Bantzen dans la Lusace, professa les mathématiques, puis la médecine, avec beaucoup de succès, à l'université de Wittenberg, et fut comblé de faveurs par l'électeur de Saxe; mais il fut accusé de partager les opinions des calvinistes, le vitemprisimé, malgré ses protestations (1574), et eut la faiblesse de se reconnaître le chef d'un complot formé contre la religion de la Saxe. Il recouvra la liberté en 1586.

se retira à Zerbat, dans les états du prince d'Anhalt, qui avait intercédé pour lui, et m. à Dessau en 1602. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui, dans le t. 25 des *Mémoires de Nieéron*. Nous citerons les suiv. : *Elementa doctrinae de circulis celestibus et primo motu*, Wittenberg, 1551, in-8; *Historia carcerum et liberationis divinae* Gasper. Fenceri, Zurich, 1605, in-8.

PEURBACH (Gronox), en latin *Purbachius*, astron., ainsi nommé de la petite ville de Peurbach ou Peyrbach, en Autriche, où il était né en 1423, mort en 1496, eut une grande réputation dans un temps où l'imprimerie, si elle était inventée, n'aurait encore multiplié aucun ouvr. de mathém. où les MS. étaient rares, où l'on n'avait, pour étudier l'astronomie, que le livre de Sacrobosco, une mauvaise traduct. d'Alhategnia, une d'Alfragan, et deux, assez inexactes et souvent inintelligibles, de Ptolémée, dont le texte grec fut apporté en Europe, pour la prem. fois, par Rossariou. L'on peut juger, d'après cela, des connaissances de George de Peurbach. Son mérite fut de lire toutes les traduct. existantes, de les débarrasser des démonstr. géométr. et des calculs ennuyeux et de s'attacher au fond de la doctrine, qu'il expliquait, non à des gens qui prétendaient devenir astronomes, mais à ceux qui se contentaient de comprendre à peu près le mécanisme des phénomènes et l'arrangement des corps célestes. Il essaya de développer la théorie des planètes dans un livre qui fut impr., pour la prem. fois, en 1488, sous le titre de *Theorica planetarum*, Venise, in-4, à la suite de la sphère de Sacrobosco, et réimpr. successivem. et avec divers comment. en 1490, 91, 95, 1514, 15, 16, 25, 42, 43, 51, 55, 56, 59, 73, 80, 81, 91, 95, 96, 1601 et 1604. Ce serait aujourd'hui temps perdu, e dit M. Delambre, que de lire les théories de Peurbach. On pourrait tirer plus de fruit de l'ouvr. suiv. commencé par lui et terminé par son élève Jean Regiomontanus (v. MULLER) : *Joannis de Montegio et Georgij Purbachij Epitome in Cl. Ptolemaei magnam constitutionem*, Bâle, 1543; Nuremberg, 1550. Nous nous dispenserons de citer d'autres ouvr. de George de Peurbach.

PEUTEMAN (PIERRE), peintre, né à Rotterdam en 1650, s'occupait à représenter la nature morte. Chargé de peindre un tableau allégorique de la puissance de la mort, il s'enferma, pour mieux se pénétrer de la vérité des choses humaines et donner plus de vérité à son dessin, dans un cabinet d'anatomie. Il s'endormit, fut réveillé en sursaut par le tremblement de terre du 18 septemb. 1699, et vit s'agiter autour de lui les os, les crânes et les squelettes par un mouvem. qui lui parut surnaturel; car il en ignorait la véritable cause. Un tel spectacle le frappa d'une frayeur, dont il ne put se remettre; et qui lui coûta la vie peu de temps après.

PEUTINGER (CONRAD), secrétaire du sénat d'Augshbourg, où il était né en 1465, et où il m. en 1547, est le prem. savant de l'Allemagne qui se soit occupé de recueillir des antiquités. Quoique chargé plus. fois de missions honorables, quoique distrait continuellement par les détails de sa place et obligé d'assister à presque toutes les diètes, qui ne furent jamais si fréquentes, il trouva le loisir de se livrer à des études suivies et de rendre aux lettres d'immenses services. Toutefois l'ouvr. auquel il doit la plus grande partie de sa célébrité, n'est pas de lui : c'est une carte connue sous le nom de *Tabula Peutingeriana*, qui a été exécutée à Constantinople en 993 ou en 935. Ce précieux monument de la géographie des anciens, découvert à Spire vers le fin du 15^e S., par Conrad Celtes, et légé par lui à Peutinger, n'a pas même été pub. par ce dernier; est le prem. édit. qui en fut fait date de 1598. On estime particulièrement celles de Scheyl, 1753, in-fol., et de J.-D. Padoestharus Christa-

nopolus, Iesi, 1809, in-fol. Parmi les ouvr. qui sont réellement de Peutinger, nous citerons : *Inscriptiones vetustae romanae et carum fragmenta in Augusti Fidei coram*, etc., Mayence, 1530, in-fol.; *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniae antiquitatibus referuntur*, Strasbourg, 1530, même format; nouv. édit. très-augment., Augshbourg, 1781, in-8.

PEVERELLI (BASTILLEMI), jésuite, né en 1605, m. à Modène vers 1765, a laissé : *Lezioni sacre e morali sopra il libro degli Atti apostolici*, Vercelle, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEY (JEAN), chanoine de l'église métropolitaine de Paris, émigra à la révolut., et m. à Constantine en 1799. On a de lui : *Ferme de la religion chrétienne prouvée à son déclin*, 1770; le *Philosophe catholique*, 1779, in-32; *Observations sur la théologie de Lyon*, 1784, in-8; *Le Sage dans la solitude*, 1787, in-8; *de l'Autorité des deux puissances*, Strasbourg et Liège, 1781, 3 vol. in-8; *la Loi de nature développée et perfectionnée par la Loi évangélique*, Paris, 1789, in-8; le *Philosophe chrétien, considérant les grandeurs de Dieu*, etc., Louvain, 1793, in-8; de la *Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique*.

PEYER (JEAN-CONRAD), médecin, né à Schaffhouse en 1653, y professa l'éloquence, la logique et la physique, et m. en 1712, membre de l'acad. impériale des curieux de la nature, sous le nom de Pythagore. Nous citerons de lui : *Exercitatio anatomico-medica de glandulis intestinalium eorumque usu et affectionibus*, Schaffhouse, 1677, in-8; Amsterdam, 1681, in-8; *Methodus historiarum anatomico-mediarum*, Paris, 1678, in-12; *Parerga anatomica et medica septem*, Genève, 1681, in-8; Amsterdam, 1682, in-8; Leyde, 1750, in-8; *Experimenta nova circa pancreas*, Amsterdam, 1683, in-4. — Son fils, Jean-Jacques PEYRE, aussi médecin, à Schaffhouse, a laissé : *Observationes anatomicae numero I*, Leyde, 1719, in-8.

PEYER-IM-HOF (JEAN-CONRAD), fut membre du gr. conseil de Schaffhouse, sa patrie. Nous citerons de lui une dissertat. de *Differentiis municipiorum romanorum, et civitatum imperialium mediatorum*, Marburg, 1709, in-4; et un recueil de *Poésies allemandes*, Schaffhouse, 1708, in-8. — **PEYER-IM-HOF** (HONORÉ), capitaine de l'abbaye de St-Gall, et profess. de grec et d'hébreu, né à Lucerne en 1610, a laissé MS. une *Histoire abrégée de tous les abbés de son monast.*, en langue hébr.

PEYRARD (FRANÇOIS), ancien profess. de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte et bibliothécaire de l'école Polytechnique, né vers 1760 dans la commune de St-Victor-Malecour (Haute-Loire), après s'être fait un nom dans les sciences par une érud. très-distinguée, tomba, suite de conduite et de tempérance, dans une dégénérescence, et m. à l'hôpital St-Louis à Paris le 3 oct. 1822. Il avait été chargé par le gouvernement, de plusieurs commiss. scientifiq., à Nîmes et dans d'autres villes d'Italie, et ses services lui avaient valu une pension sur le trésor de l'état. On a de lui, outre plus, édit. du Cours de mathém. de Bezout, revu, modifié et complété, les ouvr. suiv. : de la *Nature et de ses lois*, 4^e édit., 1794 (sa 11), in-18; une trad. faite en société avec l'auteur des *Poésies complètes d'Horace*, avec le texte en regard, Paris, 1803, 2 vol. in-12; de la *Supériorité de la femme au-dessus de l'homme*, par B. Cornille Agrippa, avec un commentaire par Roettig (Peयरard), th., 1803, in-12; *Eléments de géom. d'Euclide*, trad. littérale, et suivis d'un *Traité du cercle, du cylindre*, etc., 1804, in-8; *Alphabète français*, 1805, in-8; les *Ouvrages d'Archimède*, trad. littérale, avec un comment., précéd. de sa vie et de l'analyse de ses ouvr., etc., ibid., 1807, in-4; 2^e édit., 1808, 2 vol. in-8, revue par M. Delambre; *Statistique géom. démontrée à la manière d'Archimède*, ibid., 1812,

la-8; les *Oeuvres d'Euclide*, en grec, latin et fr., d'après un MS. très-ancien qui s'est resté inconnu jusqu'à nos jours, dédié au roi, ibid., 1814, 18, 3 vol. in-4, fig.; les *Principes fondam. de l'arithmétique*, etc., 3^e édit., ibid., 1822, in-8. On connaît en outre de lui une trad. lat. et franç. des *Croniques d'Apollonius de Perge*, dont le MS. a obtenu l'approb. de l'acad. des sciences.

PEYRAT (DE). V. DUPEYRAT.

PEYRAUD DE BEAUSSOL, maître de géographie à Paris, parvint à faire jouer, en 1775, une tragédie des *Amazones*, en 6 actes, qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de *Stratonice*. Jamais pièce ne fit tant rire, et on se porta en foule à la seconde représentation par un sentiment de curiosité, que l'auteur prit naïvement pour une marque d'intérêt. Il survécut quelques années à sa misérable et inintelligible rapidité.

PEYRE (MAUR. JOSEPH), architecte du roi et membre de l'académie royale d'architecture, né à Paris en 1730, m. en 1785, à Choisy-le-Roi, contrôleur des bâtim. de la couronna, avait fait comme pensionnaire le voyage de Rome, où il s'appliqua surtout à l'étude des monuments antiques. Dès ses débuts il était fait remarquer par un style ferme et raisonné, et par une grande hardiesse de conception. Plus tard il fut un de ceux qui, pour l'architecture, poirent les bases d'une révolution analogue à celle que le célèbre Vien commença à effectuer dans la peinture. Peyre publia en 1765 un volume in-folio, contenant ses *Oeuvres d'architecture*. On y remarque surtout ses plans d'un palais pour les académies, d'un autre palais pour un souverain, et celui d'une église cathédrale. Bien que ces projets ne soient pas exempts de quelques-uns des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous néanmoins portent l'empreinte du génie, et se distinguent par un style élevé, une grande habileté dans la disposition des plans, et beaucoup de pureté dans l'emploi des différents ordres de monum. le plus impartiel qui nous reste de ce célèbre architecte est l'ancienne salle du Théâtre Français, maintenant l'Odéon, qu'il construisait de concert avec Wailly. Ses projets pour une salle d'Opéra, pour la reconstruction du palais de Versailles, son plan de maison de plaisance pour le roi soutiennent le parallèle avec les plus beaux monuments des anciens. On a aussi de lui une *Dissertation sur les distributions des anciens comparées à celles des modernes*, etc. C'est à son fils, aujourd'hui architecte du gouvernement, qu'est due la 2^e édition de ses *Oeuvres d'architecture*, Paris, 1795, in-fol.

PEYRE (ANTOIN. FRANÇOIS), frère du précédent, né en 1739 à Paris, étudia d'abord la peinture, puis suivit la même carrière que son aîné, sous les auspices duquel il traversa avec une grande distinction les divers concours, jusqu'à celui dont le prix est la pension de Rome, qu'il obtint en 1763. A son étude toute spéciale des monuments antiques, il joignit pendant son séjour en Italie celle de la perspective, et il parvint, dans cette branche importante de l'art, à une connaissance profonde, qu'attestent ses trois beaux dessins qui ornent le Musée royal : l'*Intérieur de la basilique de St-Pierre*; la *Vue de la Coupole et du Baldaquin*, éclairés par la voûte lumineuse de l'*Vendôme-Saint*, et une autre *Vue de la Colonne au moment de la procession de la Fête-Dieu*. Nommé successivement, après son retour, contrôleur des bâtimens du roi à Fontainebleau, puis à St-Germain, il bâtit entre autres, dans cette dern. ville, deux petites églises, dans la construction desquelles il mit en pratique ses théories rationnelles du bon goût, qu'alors l'étude seule des anciens édifices pouvait enseigner. L'académie royale d'architecture, où il fut admis en 1777, le désigna deux ans après pour ériger à Clément le palais de l'électeur de Trèves, commencé sur un plan vicieux, et qu'il termina avec

succès. Retiré à Fontainebleau au moment de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des amateurs divers objets d'art qui enrichissaient cette résidence royale, et il ne dépendit pas de son aîné qu'il n'en sauvât un plus grand nombre. Pendant la terreur il fut détenu dans le château, devenu une maison de force, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il fut nommé successivement membre de l'Institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et m. le 7 mars 1823, après avoir joui des succès brillants de l'école d'architecture qu'il avait fondée. Son *Eloge*, par M. Quatremère de Quincy, a été imprimé dans le *Moniteur* du 26 janvier 1824, et reproduit presque en entier par M. Mahul dans le t. 4, p. 228, de son *Annuaire nécrol.* Outre divers *mém.* dans la collection de ceux de l'Institut, on a d'Ant.-Fr. Peyre un écrit ayant pour titre : *Restauration du Panthéon franç., compte rendu*, etc., 1799, in-4. Ses *Oeuvres d'architecture* ont été imprimées, Paris, 1819-20, in-fol. On a aussi publié : *Notice des tabl., dessins, gouaches, etc.*, composant le cabinet de feu M. Peyre, ibid., Tuffard, 1823, in-8 de 20 p.

PEYRÈRE (ISAAC DE LA), si connu par son système du *préadamisme*, naquit à Bordeaux, en 1594, d'une famille calviniste. Il fit partie en 1644 de l'ambassade française à Copenhague, alla ensuite en Espagne pour le service du prince de Condé, son maître et son protecteur, et l'accompagna ensuite dans sa retraite aux Pays-Bas. Un jour qu'il tomba sur le champ. 5 de l'Eglise de St-Paul aux Romains, il crut y apercevoir la preuve qu'il avait assisté des hommes avant Adam, et bientôt il publia ses *Préadamites*, ouvrage qui souleva contre lui une foule d'adversaires, même parmi les protestants. Il fut arrêté à Bruxelles en 1656, et jeté dans une prison, d'où il sortit au bout de quelques mois, par le crédit du prince de Condé, après avoir promis de rétracter son livre et d'abjurer le calvinisme. Il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre III, et retourna en France en 1659 à la suite de son ancien protecteur, dont il devint le bibliothécaire. Il m. en 1676 au séminaire de Notre-Dame-des-Vierges, près de Paris. Nous citerons de lui : *Relation de l'Islande*, Paris, 1663, in-8, fig.; *Relation du Groenland*, ibid., 1647, in-8; *ibid.*, 1651, in-8; et dans le t. 1 du *Recueil des voyages au Nord* : *Préadamite, sive Exercitium super varietatibus* 12, 13, 14, *capit.* 5, *Epistola Pauli ad Romanos*, etc., 1653, in-4; 1656, in-12. *Voy. les Mémoires de Miron*, t. 12 et 20. — PEYRÈRE (Abraham de LA), frère du précédent, avocat célèbre du parlement de Bordeaux, mort en 1704, est auteur d'un rec. de *Decisions sommaires du Palais*, par ordre alphabétique, ouvrage qui eut un assez grand nombre d'éditions. Nous citerons particulièrement la sixième, publiée en 1749, 2 vol. in-fol.

PEYRIÈRE (BERNARD), médecin, professeur de matière médicale à la faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit en 1735 à Pargnasse, où il m. en 1804. On a de lui : *Histoire de la chirurgie*, 1774-80, 2 vol. in-4, en société avec Dujeardin (le 3^e vol. qu'il a composé seul est resté inédit); un *Mémoire sur la cancer* (en latin), couronné par l'académie de Dijon; *Tableau d'histoire naturelle des médicaments*, 1800, 1 vol. in-8, dont M. Lullier-Wilshof a donné une nouvelle édit. en 1818, 2 v. in-8, avec des notes; enfin un grand nombre de Mss. inédits, dont Sme a donné l'énumération.

PEYROLS D'AUVERGNE, troubadour, dont il nous reste : 24 *chansons d'amour*, 5 *tenons* et 1 *poème*, composé en Asie après la mort de l'empereur Frédéric II^e, avait fait le voyage de la Terre sainte, et mourut à Montpellier.

PEYRON (JEAN-FRANÇOIS-PIERRE), peintre,

né en 1761 à Aix en Provence, fut porté de bonne heure, par un sentiment naturel du vrai beau, à étudier les ouvrages du Poussin, bien que ce maître fût discredité depuis long-temps dans notre école. Après avoir remporté le grand prix de peinture en 1773, par un tableau représentant la Mort de Scéque, et qui était déjà une protestation élatante contre le mauvais goût de l'époque, il résolut de marcher d'un pas ferme sur les traces de Vien, qui avait commencé une réforme, achevée depuis avec tant de gloire par David. Admis à l'académie de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importants pour le roi, il perdit tout à la révolution, et ne fit guère que languir depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. L'émule de sa jeunesse, le grand David, qui assistait à ses élucubrations, fit un clugé d'un seul mot : *Peyron*, dit-il, m'a ouvert les yeux. En effet, la manière de Peyron rappelle constamment, par ses défauts comme par ses qualités, la réforme importante à laquelle il a contribué. Nous citerons de lui : un *Cimon* qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père; un *Paul-Emile* s'indignant de l'humilité, où se réduit *Perse*, qui se prosterne à ses pieds. Ces deux tabl. sont au Musée royal. On estime particulièrement une *Mort de Socrate* du même artiste, qui décore uno des salles du palais des députés. — PEYRON (Jean-Fr.), frère du précédent, né à Aix en 1748, m. à Goudclour, avec le titre de commissaire des colonies, en 1784, a traduit plusieurs ouvrages anglais, parmi lesquels nous citerons : *Méditations d'Hervey* (avec Leclercq), 1770, in-8; *Choix des lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12; *nouvelles Lettres persanes* (de Letylleton), 1770, in-12; *Jeux de Calliope*, etc., 1776, in-12; *le Foudre*, comédie, de Congreve, 1775, in-8. On lui doit en outre : *Essais sur l'Espagne*, et *Voyage fait en 1777 et 1778, où l'on traite des mœurs, du caractère, des mœurs, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Gênes, 1780, 2 vol. in-8, contredits sous le titre de *Voyage en Espagne pendant 1777 et 1778*, 1782, 2 vol. in-8.

PEYRONIE (FRAÇOIS GIGOT DE LA), habile chirurgien, né à Montpellier en 1678, fut nommé, très-jeune encore, chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, puis démonstrateur d'anatomie aux écoles de la faculté de médecine. Appelé à Paris en 1714, il y obtint peu après la place de chirurg.-major de l'hôpital de la Charité, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV en 1717, des lettres de noblesse en 1721, et le titre d'associé libre de l'académie des sciences en 1732. Il faisait déjà partie depuis long-temps de la société royale des sciences de Montpellier. Il devint en 1733 médecin du roi par quartier, et premier chirurgien en 1736. Il accompagna Louis XV à l'armée de Flandre, et contribua à réformer une foule d'abus dans le service de santé militaire. Enfin, comblé d'honneurs et de distinctions, il m. à Versailles en 1747. Il n'a publié aucun ouvr. étendu, et les écrits qui nous restent de lui se bornent à des *mém.* et à des *observ.* consignés dans les Recueils des académies, dont il était membre. C'est surtout pour sa bienfaisance qu'il mérite des louanges. Il avait converti son château de Marigny en une sorte d'hospice ouvert aux indigens, et il légua sa fortune presque entière aux établissemens qu'il avait conservés, augmentés ou créés, soit consacrés à l'enseignement, à l'exercice ou au perfectionnement de la chirurgie. *V. son Eloge*, par M. Brint, Beauchon, 1820, in-8.

PEYROT (Jean-CLAUDE), poète, prieur de Pradins, naquit à Millan en 1709. Il s'adonna à la poésie et à la musique d'église, écrivit des vers dans le goût de Rouquie qui lui sont plus estimés que ceux qu'il a laissés en français. On a imprimé

à Millan en 1810, in-8, en 2 parties, la troisième et dernière édit. des *Œuvres poétiques et françaises de Charles Peyrot*. Ce v. contient, entre autres pièces, un poème des *Quatre Saisons*, ou les *Georgiques putaises*, déjà imprimé en 1781, in-12. Peyrot m. au village de Pailles, près de Millan, en 1795. Un anonyme a donné un *Eloge historique, civil et littéraire de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradins*, Millan, 1812, in-8.

PEYROUSE (L.). V. REIOUSE et PÉROUSE.
PEYSSONEL (CHARLES de), antiq., né à Marseille en 1700, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale, et contribua, avec un de ses frères, dont l'article suit, à y faire établir une académie. Nommé secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, en 1735, il prit part au congrès de Belgrade, et employa ses loisirs à parcourir les plaines de l'Asie-Mineure et à visiter les restes de Nicomédie et de Nicée. Ses recherches ne furent pas sans résultat pour la science. Il passa, en 1747, au consulat de Smyrne, où il m. en 1757. Il était associé depuis 30 ans à l'acad. royale des inscriptions. Il a laissé la *Relation de ses voyages au Levant*; plus, *Mémoires*; un *Eloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil* de l'acad. de Marseille, son, 1734. C'est probablement sur ses mémoires qu'a été rédigé l'*Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, qu'on lui a faussement attribué.

— PEYSSONEL (J.-Ant.), frère du précéd., mied., né à Marseille en 1694, associé des académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, etc., et membre de la société royale de Londres, n'est connu que par 10 articles, insérés dans la traduction des *Transactions philosophiques*, de 1756 à 1759, et relatifs à divers points d'hist. naturelle; les plus importants sont les *Observations sur le curail*. — PEYSSONEL (N. de), fils de Charles de Peyssonel, né à Marseille en 1727, m. à Paris en 1799, suivit les traces de son père, fut comme lui consul-général à Smyrne, et acquit de grandes connaissances dans les antiquités. Nous citerons de lui : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1765, in-4, fig.; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, ibid., 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé : Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, par Volney, Amsterdam (Paris), 1788, in-8; réimpr. à Paris en 1821; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, Paris, 1790, in-8. On conserve de lui plus. MSs. intéressants à la Biblioth. du Roi, carton n° 33. On lui attribue la rédaction d'un *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, 1754, in-12 (v. l'article de son père).

PEYTES. V. MONCABLOUX.
PEZ (dont EKENEN), savant bénédictin, né en 1633, à Ips, petite ville de la Basse-Autriche, occupa beaucoup de l'histoire civile du moyen âge, dont l'étude était alors très-négligée dans les états autrichiens, et parcourut la plus grande partie de l'Allemagne, avec son frère, dom Jérôme Pez, pour recueillir des documents précieux dans les bibliothèques. De retour d'un voyage qu'il avait fait en France en 1728, il fut nommé bibliothécaire de l'abbaye de Muck, où il m. en 1735. Nous citerons de lui : *de Irruptione barbarica in Tyrolum anno 1503 a Gallis et Romanis facta*, Vienne, 1709, in-12; *Bibliotheca neopica antiquo-nova, hoc est collectio*, etc., Ratiboune, 1723-1750; 12 vol. in-8. *V.* pour plus de détail : *Historia rei litterariæ in S. Benedicti*, par Ziegelbauer, III, 408-76. — PEZ (dom Jérôme), frère du précéd., né en 1685, m. en 1762, fut, après lui, bibliothécaire de Muck jusqu'en 1760, et publia : *Scriptores rerum nostrarum veteres ac gentili plurimum partem nunc primum editi*, Leipzig, 1721-25; Ratiboune, 1745, 3 vol. in-fol.; *Manu-*

ria St. Leopoldi, Austria marchionis, Vienne, 1747, in-fol.

PEZAY (ALEXANDRE-FRÉDÉRIC-JACQUES MASON, marquis de), litt., né à Versailles en 1741, prit pour modèle Horat, dont il n'eut point la facilité, mais dont il fut en revanche délié la manière prétentieuse dans quelques poésies. Son goût pour les vers et pour les plaisirs de la société ne l'empêcha pas d'obtenir des succès dans la carrière militaire et administrative. Il donna des leçons de tactique au duc de Nemours, depuis Louis XVI, contribua, dit-on, à la chute de l'abbé Terray; et ce fut lui qui indiqua Necker comme l'homme le plus propre à rétablir l'ordre dans les finances. Il avait du talent, et même des talents divers; mais il se fit beaucoup de tort par sa trop grande prétention. Après avoir été éloigné de la cour au moyen d'une charge, qu'on crut pour lui, d'inspecteur-général des écoles, il fut, pour avoir mérité un intendant en exil, en exil dans la terre de Penry, près de Blois, et y m. en 1777. On a recueilli ses poésies sous le titre d'*Œuvres agréables et morales, ou Poésies littéraires*, Liège, 1779, 2 vol. in-16. On y distingue l'*Épître à la mollesse que s'écrit*, badinage charmant. Nous citerons en outre de lui : *Souvenirs hétéroclites, antiques et franc-comtoises*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8; *Dondres*, 1772, 2 vol. in-12; *Histoire des campagnes de Napoléon en Italie en 1795 et 1796*, Paris, imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4, et un atlas.

PEZENAS (ESPRIT), jésuite, très-instruit en mathématiques et en astronomie, né à Avignon en 1693, mort dans la même ville en 1776, a laissé : *Éléments du peinture*, 1733 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-12; *Théorie et Pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et leurs segments*, 1749, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On lui doit en outre les traductions suivantes : *Traité des fluxions de Newton*, Paris, 1749, 2 vol. in-4; *l'Algèbre* du même; *le Microscope* de Baeker, Paris, 1754, in-8; *l'Optique* de Smith, Avignon, 1767, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (PAUL), chronologiste habile et philologue aussi savant que paradoxal, né en 1639 à Hennebœuf, en Bretagne, embrassa la vie religieuse dans la congrégation du Cîteaux, y remplit plusieurs places importantes avec autant de succès que de sèle, et m. à Chézy en 1706. Nous citerons de lui : *l'Antiquité des temps républicaine et féodale*, Paris, 1637, in-4; 1683, in-8; *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*, ib., 1633, in-12; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, ibid., 1636, 2 vol. in-12; *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, ibid., 1703, in-12.

PEZZI (LAURENT), seigneur prêtre de Cologne sur 16^e S., a laissé : un catéchisme romain sous le titre de *Epitome sacramentorum*, etc., Venise, 1586, 1584; *Pinea Domini cum brevi descriptione sacramentorum*, ibid., 1588, in-8.

PFAFF (JEAN-CHRISTOPHE), théolog. luthérien, né à Pfaffing, dans le duché de Wurtemberg, en 1631, professa la morale et la théologie à Tübingue, où il m. en 1720. Nous citerons de lui : *Dugala protestantium ex jure civitatis et confessoribus*, Tübingue, 1722, in-4; *Dissertation de allegatis Petri Testamenti in Novo*, ib., 1702, in-4; *Dissertationes in Nuthmann*. — PFAFF (Christophe-Matthieu), théologien protestant, fils du précédent, né à Stuttgart en 1686, monta les chaires de la plus précoce qui furent développées par de fortes études et par des voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en France. De retour dans sa patrie, en 1716, il obtint une chaire de théologie à l'univ. de Tübingue, et fut successivement nommé doyen de l'église de cette ville, chancelier de l'université, comte palatin, avec la

faculté de créer des docteurs en théologie, abbé de Lorch, membre des états de Wurtemberg, etc. Il m. en 1760, laissant de nombreux écrits, dont la simple liste occupe une feuille d'impression dans les bibliographies allemandes. Nous ne pouvons citer que les suivants : *Dissertationes anti-bellinæ tractatibus Pet. Bachii* (Bajle) *refellitur et confutatur*, Tübingue, 1719, 1720, in-4; *Institut. theolog. dogmat. et morales*, ibid., 1719, in-8; *Francfort*, 1721, in-8; *Institutiones hist. ecclæ.*, Tübingue, 1721, in-8; 1727, in-8. C'est sous la direction de Pfaff qu'a été pub. en 1 vol. in-folio, 1729, la Bible connue chez les protestants d'Allemagne sous le nom de Bible de Tübingue.

PFAFF (MATTHIEU-GEORG), médecin, né près d'Erlangen en 1719, obtint à l'université de cette ville, en 1743, une chaire qu'il quitta volontairement au bout de 7 ans, et m. en 1762. Nous citerons de lui : *Dissertation de modo agendi medicamentorum anodynorum*, Erlangen, 1749, in-4; *Sammlung verschiedener markwürdiger Fälle*, Nuremberg, 1750, in-8.

PFAFFER (TOBIAS), géomètre allemand, né en 1641 à Augsborg, mort en 1717, secrétaire des archives du comte de Saxe-Gotha, a laissé, entre autres ouv., en latin : *Histoire de la pair de Westphalie*, Gotha, 1697, in-8, ouvr. offusqué par celui qu'a pub. le P. Boeger sur le même sujet; *Histoire des assemblées de 1632 à 1634*, Weimar, 1694, in-8, etc.

PFEFFEL (JEAN-CONRAD), juriste, né au roi de France en Alsace, et secrétaire de Colmar, né en 1784 à Moudoung, m. en 1733, n'est connu que par différents mémoires en latin, adressés par lui en minuscule des affaires étrangères, et imprimés dans les recueils diplomatiques du temps. — PFEFFEL (Christian-Frédéric), fils aîné du préc., naquit à Colmar en 1736. Son père avait obtenu pour lui le surintendant de sa charge de juriste, du roi. Après de bonnes études, et des voyages entrepris pour la perfectionner, Pfeffel fut, en 1768, le juris que lui était dû, et qu'il avait encore mérité par lui-même. Il avait rempli, dès cette époque, plusieurs fonctions diplomatiques pour les cours de Saxe, de France et de Deux-Ponts. Il m. en 1809. Nous citerons de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, 1776, 2 vol. in-4; 1777, 2 vol. in-8; *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8; *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public et les nouvelles constitutions*, etc., ib., 1779, 1 vol. in-12. — PFEFFEL (Conrad-Théophile), écriv. allemand, frère cadet du précédent, né à Colmar en 1736, mort dans la même ville en 1809, est auteur de plusieurs pièces de théâtre, et de différents traités à l'usage de la jeunesse. Nous citerons : *le Trésor*, pastorale; *l'Érudit*, tragédie; *Philemon et Baucis*, drame, qui parurent successivement en 1761, 62 et 63; *les Amusements dramatiques*, d'après des modèles français (en cinq collections, Francfort et Leipzig, 1763, 66, 67, 70, 74), faisant environ 25 pièces, tragédies ou comédies, parmi lesquelles il faut remarquer : *la Fenne de Collé*, *la Jeune Indienne* de Chamfort, *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, *États poétiques*, 1 vol. in-8, en 3 parties, Elzé, 1789, 1790; Francfort et Leipzig, 1796; Tübingue, 1802-10, 10 vol. in-8; *Principes du droit naturel à l'usage de l'école militaire de Colmar*, (en français), Colmar, 1781. — PFEFFEL (Jean-André), graveur, né à Augsborg vers 1690, est connu par les planches de la *Physique sacrée*, 1725, 31 et 35, qui sont encore recherchées.

PFEIFFER (AGUSTE), savant orientaliste, né à Lœwenburg, dans le Mecklembourg, en 1630, remplit successivement plusieurs fonctions dans le clergé et dans l'enseignement, fut appelé à Lubeck, en

1690, y obtint la charge de surintendant, et y m. en 1698. Nous citerons de lui : *Dulcia vixuta scriptura sacra, sive Loca difficultiori Vet.-Test., circa quæ auctores dissident, vel hærent*, etc., Leipzig, 1685, in-4; ibid., 5^e édition, 1713; *Hermeneutica sacra, sive legitima sacras litteras interpretandi Ratio*, ib., 1695, in-8; *Antiquitates hebraicæ selectæ*, etc., ibid., 1687, in-12; *Critica sacra, quæ agitur de sacri Codicis partitione, editionibus variis*, etc., ib., 1680, in-8; Dresde, même année, même format. Tous ces ouvr. et quelq. autres ont été recueillis en 2 vol. in-4, Utrecht, 1704, sous le tit. d'*Opera philologica*.

PFEIFFER (JEAN-FRÉDÉRIC), économiste allemand, né à Berlin en 1718, rempli plus, charges importantes à la cour de Prusse, et auprès de plus, petits princes d'Allemagne. Il m. en 1787, à Mayence, avec le titre de professeur des sciences économiques. Parmi les nombreux écrits qu'il a composés sur cette matière, nous citerons : *Preis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-3; *Histoire de la houille et de la tourbe*, ibid., 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, ibid., 1777, in-8 (cet ouvr. et le précédent ont été trad. en franç. et publiés ensemble, Paris, 1787, in-8); *Principes de la science forestière*, ibid., 1781, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de l'économie générale*, ibid., 1782-83, 2 vol. in-8.

PFENNINGER (MATTHIEU), dessinat. et grav., né à Zurich en 1739, m. vers 1810, a gravé les premières livraisons des *Funes colorées de la Suisse*, d'Alberli; celles du *Tombau de Virgile près de Naples*, et de la *Statue du Marc-Aurèle à Rome*, d'après Brando; d'autres *Funes de la Suisse*, d'après ses propres dessins, et un nombre de 13, etc. — **PFENNINGER** (Henri), peintre et graveur de la même famille que le précédent, né à Zurich en 1749, grave pour Lavater plus, fig. du *Traité de physiognomonie*. On lui doit encore les 75 portraits de l'*Abbrégé historique de la Vie des hommes illustres de la Suisse*, par Léonard Meister (Zurich, 1781, 3 vol. in-8), et les 34 autres qui accompagnent la *Collection des portraits des plus célèbres poètes allemands*, recueillis par le même auteur (ibid., 1785, in-8), etc.

PFEIFFER ou **PFYFFER** (LOUIS), colonel suisse, né en 1530, à Lucerne, servit dans l'armée franç. en Piémont, puis en Picardie, jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis. En 1567, il commandait un corps de six mille Suisses, avec lesquels il assura la retraite du jeune roi Charles IX, qui se trouvait à Meaux, près de tomber entre les mains des protestants. Après s'être distingué à plus, batailles importantes de la guerre civile, il se retira dans sa ville natale, et grâce aux places importantes et aux missions qu'il remplit, il assura beaucoup d'influence dans les assemblées générales des cantons catholiques, et fut appelé le roi des Suisses. Il fut créé pour la ligue, et donna des partisans au duc de Guise. Il m. à Lucerne en 1594. V. l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard, xi, 195-203. — **PFIFER** (François-Louis de), seigneur de Wyher, etc., lieutenant-général au service de la France, était de la même famille que le précédent, et naquit à Lucerne en 1716. Après cinquante années de service, dans lesquelles il s'était distingué aux sièges de Mepin, d'Ypres et de Fribourg, et aux journées de Rocoux et de Lauffeld, il se retira dans sa patrie. Ce fut alors qu'il travailla au *Plan relief de la Suisse*, qui a réyané surtout sa réputation. Ce plan, qu'il n'a pas terminé, a 22 pieds et demi de longueur, sur 12 de largeur, et se compose de 136 pièces qu'on peut séparer à volonté. C'est un beau monument dont la précision est admirable. Il a été gravé dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*. Le baron du Mériel l'a reproduit, en 1783, avec plus d'exécution, et Pflüger

l'a fait graver, en 1795, par Clausner, à Zug, dans la forme d'une carte géographique.

PFINGSTEN (JEAN-GEORG), médecin, né à Stuttgart en 1751, mort à Tübingen en 1798, après avoir professé quelque temps la philosophie à Erfurt et rempli plus, fonctions administratives, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., mais qui consistent pour la plupart en de simples traduct. Il suffit de citer : *Bibliothek ausländischer Chymisten*, *Mineralogen und mit Mineralien beschäftigter Fabrikanten*, Nuremberg, 1781-83, 3 v. in-8; *Miscellanea physico-medica*, Halle, 1789, in-8.

PFINTZING (MELCHIOR), poète allemand, conseiller de l'empereur Maximilien, qui lui donna plus, richesses, naquit à Nuremberg en 1481, et m. à Mayence en 1535. Il est auteur d'un célèbre poème allem., intitulé : *Die Geuerlichkeit*, etc., c'est-à-dire, les hauts faits d'armes et quelq. aventures de l'illustre chevalier Theobrande. C'est l'histoire romanesque de l'empereur Maximilien. La prem. édition de ce poème, Nuremberg, 1517, in-fol., et la suivante, qui est de 1519, sont deux chefs-d'œuvre de typographie. Les bibliographes en citent jusqu'à 8 éditions, impr. à Francfort, à Augsbourg et à Ulm, toutes in-fol., excepté celle de 1566, qui est in-8.

PFISTER (ALBERT), impr. allem., au milieu du 15^e S., avait probablement appris son art à Mayence, chez Gutenberg. Ce fut à Dumberg qu'il travailla le plus et qu'il s'établit. On se connaît que cinq ouvr. impr. par Pfister, et l'on présume qu'il m. peu après avoir achevé l'impression du *recueil des Quatre histoires*. V. ce que Camus dit de lui dans la *Notice* d'un livre imprimé à Bamberg.

PFUG (JULIEN), en latin *Phlugius*, évêque de Naumbourg, né en 1510, mort en 1594, joint de la confiance et de la faveur des empereurs Charles V et Ferdinand 1^{er}. Il fut choisi par le prem. pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, et présida en son nom aux diètes de Ratisbonne. On cite de lui, entre autres ouvr. de controverse écrits en lat. et en allem., une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrét.*; et *avis aux ecclésiastiques*.

PFUGUER (MARC-ADAM-DANIEL), surnomme, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud (Suisse), m. en 1824 à Paris, où il était fixé depuis son jeune âge, joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. On a de lui les ouvr. suivants : *Cours d'agriculture pratique*, etc., 1809, 2 vol. in-8; *les Amusemens du Parnasse, ou Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, 2 vol. in-12; *Cours d'étude de l'usage de la jeunesse*, etc., Paris, 1811, in-12, fig. (on en a résumé la frontispice en 1818 avec l'indica. de nouv. édit.) *la Maison des champs, ou Manuel du cultivateur*, ibid., 1819, 4 v. in-8.

PFYFFER D'ATISMOFFEN (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né à Lucerne, mort à Augsbourg en 1750, a publ. en allemand un écrit sur cette question : *Pourquoi les évangélistes n'ont pas reçu le concile de Trente?* Augsbourg, 1726. On a en outre de lui quelques écrits de polémique religieuse, tels que : *l'Ascension merveilleuse de Martin Luther au ciel*, 1739, in-4.

PHACÉE, fils de Romelias, général de l'armée de Phacior, roi d'Israël, assassiné ce monarque, s'empara de sa couronne en l'an 759 avant J.-C., et fit avec succès plus, invasions dans le royaume de Juda. Il subit à son tour l'invasion des Assyriens, sous le règne de Tiglat-Palassar, acheta le pacte de ce prince, et fut assassiné par un de ses sujets, nommé Ocho, en l'an 739 avant J.-C.

PHACIAS, roi d'Israël, successeur de Manassé, fut assassiné dans son palais de Samarie l'an 729 avant J.-C., par Phacé, qui usurpa la couronne. (Voy. l'article précédent).

PHÆDRUS (THOMAS), V. INGHTRAM.

PHÆRUS (THOMAS), V. PRAYER.

PHAINOS, astron. athénien, vivait vers l'an 432 avant J.-C. Il fournit à Mécène (v. ce nom) la première idée de son cycle de 19 ans, connu sous le nom de *nombre d'or*. Il ne reste de lui aucun écrit.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était originaire d'Asiathée, ville de Crète. Les chronologistes ne s'accordent ni sur l'époque ni sur la durée de son règne. Banni de sa ville natale en raison de ses desseins ambitieux, il vint à Agrigente, en Sicile, s'y fit un parti considérable, et s'empara de l'autorité. Les fréquentes séditions auxquelles son usurpation donna lieu le rendirent cruel. Il fit couler le sang des plus illustres citoyens. On rapporte qu'un sculpteur athénien, nommé Pericles, se flattant d'obtenir de ce tyran une grande récompense, lui présentait un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y brûler par degrés; mais que Phalaris indigné fit mourir l'artiste par la supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. On varie sur le genre de sa mort. L'opinion la plus accréditée est qu'il fut lapidé par les Agrigentins. L.-J. de La Nuze (v. ce nom) fixe la durée du règne de Phalaris à 16 années, et place sa mort à l'an 536 avant J.-C. On a sous le nom de Phalaris des lettres au nombre de 146, qui sont reconnues pour l'ouvrage de quelque sophiste ancien. Elles ont été publiées pour la première fois à Venise, 1498, in-4, édition très-rare. La plus récente et la plus remarquable est celle de Groningue, 1777, in-4. Parmi les traductions latines de ces lettres, nous citerons celle de Fr. Accolti d'Arezzo, dont il a paru plusieurs éditions, dans le 15^e S. (P. Fr. Accolti). Elles ont été traduites en italien par Barth. Fanti, Florence, 1491; Venise, 1545, in-8; et en français par Gruget, Paris, 1550, in-8; par Th. Beauvais (le général), Paris, 1797, in-12; enfin par M. Benaben, Angers, 1803, in-8.

PHAON, V. SAPHO.

PHARAMOND, qui l'on a désigné long-temps comme le premier roi de France, était un chef ou duc des Francs des les premières années du 5^e S., lorsque ce peuple de Germanie, essayant de secouer le joug des Romains, faisait de fréquentes incursions dans les Gaules. On ne sait pas bien où était située sa résidence ordinaire, et combien de temps il a régné. La *Chronique* de St Denis place la mort de Pharamond à l'année 420. On croit que ce prince fut enterré en lieu appelé aujourd'hui Frankenberg, situé entre le Lorraine et l'Alsace.

PHARANDSEM, reine d'Arménie dans le 4^e S., femme d'Araxe II, fut célébrée par sa beauté. Lorsque son mari, dont elle avait eu long-temps à se plaindre, fut emmené en Perse, et que son royaume fut envahi par Sapor, cette princesse se réfugia dans la forteresse d'Artogerass, y soutint un long siège contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés, et finit par être livrée à Sapor, qui la fit mettre à mort vers l'an 368.

PHARAON, nom commun donné dans la Bible aux rois d'Egypte. La sainte Ecriture mentionne dix de ces Pharaons, savoir : deux dans la *Génèse*, deux dans l'*Exode*, cinq dans les *Livres des Rois*, un dans *Jérémie*.

PHARASMANE, nom commun à sept rois d'Ibérie (Asie-Mineure) que nous allons faire connaître. — Le premier, fils de Mithridate, régna en l'an 35 de J.-C. Allié des Romains, il fit la guerre à Artaban III, roi des Parthes, puis à son propre frère, qui portait le nom de Mithridate, et occupait le trône d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhodamiste (v. ce nom), qui était impatient de régner, il lui fit espérer la couronne d'Arménie, lui facilita la conquête de ce royaume, et le fit ensuite assassiner, sous le règne de Néron, vers l'an 54. Pharasmane n'est connu que par les historiens

romains; on ne trouve aucune mention de ce prince dans les annales géorgiennes. — PHARASMANE II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72. De son temps Erovan ou Iarvand, roi d'Arménie, fit une irruption dans l'Ibérie, et soumit une partie de ce pays. Pharasmane se mit en l'entre partie, et m. en l'an 87 à Armasi, capitale de ses états. — PHARASMANE III succéda, en l'an 113, à son père Romasap sur le trône d'Armasi, et m. empoisonné vers l'an 122. — PHARASMANE IV, petit-fils du précédent, monta sur le trône d'Armasi en l'an 125. Les annales géorgiennes ne mentionnent aucun des événements de son règne, et placent sa m. en l'an 182. Ce prince doit être celui du même nom qui vivait sous le règne d'Adrien, et qui refusa de se rendre auprès de cet empereur, qui avait invité tous les princes d'Asie à venir le visiter en Cappadoce, où il se trouvait en l'an 130. Plus tard Pharasmane, s'étant repenti de ce refus, alla à Rome avec sa femme et son fils, y fut bien traité, et reçut de magnifiques présents. — PHARASMANE V succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate, chassa les Persans de la Géorgie, et mourut en 408. — PHARASMANE VI succéda, en l'an 528, à Pacorus. Sous son règne la Géorgie fut ravagée par les Persans à diverses reprises. — PHARASMANE VII, succéda, et vint en l'an 532, à son père, et m. en l'an 557, laissant la couronne à Pacorus II.

PHARES, fils aîné du patriarche Juda et de Thamar, est compté parmi les ancêtres de J.-C.

PHARISIENS, secte juive, affectaient une grande sévérité de principes, une exactitude minutieuse à payer la dime et à observer toutes les cérémonies relig., mais eschaient sous ce masque des mœurs dissolues. Les pharisiens se distinguaient des sadducéens par leur croyance à l'existence des anges et à l'immortalité de l'âme.

PHARNABASE, ou géorgien *Pharnavaz*, nom de deux rois d'Ibérie. Le premier, dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, a donné son nom à la première dynastie des rois ibériens. Les annales géorgiennes placent son règne vers l'an 250 av. J.-C. Long-temps caché dans les montagnes du Caucase, il en sortit pour se mettre à la tête d'une troupe de révoltés, délivra son pays du joug des Persans, lui donna une nouvelle organisation, le divisa en huit provinces, dont l'administration fut confiée à des gouverneurs généraux, construisit un gr. nomb. de villes et forteresses, et m. à l'âge de 65 ans, après un règne de 25. — Un autre PHARNABASE régna en Ibérie vers l'an 37 av. J.-C., lorsque Marc-Antoine le triomvir entreprit son expédition contre les Parthes. Contraint de faire alliance avec les Romains, ce prince se joignit à eux dans la même expédition. C'est tout ce qu'on sait de lui, et les annales géorgiennes ne mentionnent même pas le fait que nous venons de rapporter d'après les histor. romains.

PHARNACE I^{er}, roi de Pont, succéda à son père Mithridate V vers l'an 184 av. J.-C. Pendant son règne il voulut faire la guerre à Ariarathes, roi de Cappadoce, et à Eumène, roi de Pergame, allié de la république romaine; mais, n'ayant point assez de forces pour la continuer, il fit la paix, et m. vers l'an 157 av. J.-C. Les histor. en parlent comme du plus injuste et du plus turbulent des souver. Son fils, Mithridate VI Evergète, lui succéda. On ne connaît aucune médaille qu'on puisse attribuer avec certitude à ce roi, bien que le célèbre Vincent ait placé son portrait dans l'*Iconographie grecq.* (t. 2, pl. 42), d'après un médaillon d'or du 2^e duc de Toscane. — PHARNACE II, roi de Pont, fils du précédent Mithridate, succéda à son père en l'an 64 av. J.-C., et régna avec assez de succès et d'état jusqu'à l'an 47. A cette époque César ayant porté ses armes dans le royaume de Pont, Pharnace, après

avoir essayé de le fléchir par des embassadeurs, fut complètement vaincu auprès de Zéus, dans les lieux mêmes où Mithridate avait défait, 39 ans auparavant, une armée romaine. C'est à cette occasion que César, qui avait reconquis et battu l'armée ennemie dans la même journée, écrivit au sénat romain cette phrase laconique devenue si célèbre : *veni, vidi, vici*. Après cette défaite, Pharnace ne retourna à Sinope, y fut assiégé par Calpurnius, capitula, et obtint pour toute condition la faculté de se retirer sur le Bosphore avec 1000 cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Ayant passé la mer pour faire rentrer sous son obéissance une province qui s'était révoltée, il obtint d'abord quelques succès ; mais il périt ensuite dans un combat, à l'âge de 50 ans ; il en avait régné 15. Son fils Darius fut remis plus tard en possession du royaume de Pont par Marc-Antoine.

PHAVORINUS (VARINUS). V. FAVORINUS.

PHAYER (THOMAS), médecin anglais du 16^e S., né dans le comté de Pembroke, m. en 1560, se fit une grande réputation sous le règne de Henri VIII. On a de lui un *Traité abrégé de la peste*, etc., publié en 1544 (à l'occasion de la peste qui ravagea l'Angleterre en l'an 1530) ; *Description des veines du corps humain, et de l'usage de la saignée* ; — *des maladies des enfans* ; *Remèdes et Ordonnances de médecine* (pub. par H. Holland, 1603) ; *Régime de vie*, trad. du franç., Londres, 1544, 1546, in-8. Phayer cultivait aussi la poésie latine ; et on a encore de lui une traduction, anglaise des neuf premiers livres de l'*Énéide*, et d'une partie du 10^e, pub. en 1584 par Th. Payne, autre médecin ; un *Traité de la nature des esprits*, attribué par quelq. bibliogr. à Fsta-Herbert, magistrat anglais, contemporain.

PHIAZEL, frère d'Hécube-le-Grand, fut gouverneur de la Judée l'an 47 avant J.-C. Devenu prisonnier des Parthes et n'ayant d'autre moyen de se défaire du mort, il se brisa la tête contre une pierre vers l'an 39 avant notre ère. Son père donna le nom de *Phazael* à une des tours de Jérusalem, et à une ville qu'il bâtit dans la vallée de Jéricho.

PHÉDON, philosophe grec, disciple de Socrate, se retira après la mort de son maître à Elée, sa patrie, où il se consacra, à l'exemple de son maître, à l'enseignement de la morale. Son école donna naissance à la secte éléatique, qui, plus tard, prit le nom d'erythréenne, de la ville d'Erythrée, où elle fut transportée par Ménécème (v. ce nom). Platon a donné à son beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, le titre de *Phédon*, en l'honneur de ce fidèle ami de Socrate, qui ne quitta le grand philosophe qu'après lui avoir fermé les yeux.

PHÉDRE (mythologie), fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaë, épouse *Thésée*, et eut pour Hippolyte, fils de ce prince, une passion criminelle. Hippolyte n'ayant pas voulu y répondre, elle l'accusa auprès de *Thésée*, qui, dans sa fureur, livra ce malheureux fils au courroux de Neptune. Phédre, tourmentée par ses remords, s'étrangla de désespoir. Les malheurs de cette princesse ont été mis en scène par Euripide Sénèque et Racine.

PHÉDRE (JULIUS-FRONTIUS), célèbre fabuliste latin, était né, comme on le conjecture d'après ses propres écrits, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine ; esclavé d'abord et ensuite affranchi d'Auguste, il devint, sous Tibère, son successeur, l'objet de la haine et des persécutions de Séjan ; mais il trouve dans cette même cour, des appuis et des protecteurs, et c'est à ces nobles patrons qu'il dédia ses nombreux ouvr., où, sous le voile d'une allégorie perpétuelle, il couvre alternativement ses ennemis de honte ou de ridicule, et donne à tous les hommes de belles leçons de sagesse, de justice et de modération, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Quant au silence absolu des contemporains et des écrivains des siècles suivans (deux

sauteurs seulement, Martial et Avienus, ont fait mention d'un Phédre ; mais il est fort douteux que celui dont ils parlent soit l'auteur des fables), sur la personne et le mérite du fabuliste latin, il s'explique naturellement, ce nous semble, par la nature même et l'objet de l'ouvr. Il paraît toutefois que Phédre avait pris d'avance les précautions nécessaires pour que ses fables lui survécussent, puisque, grâce au zèle et aux soins de François Pitou, qui les découvrit, et de Pierre, son frère, qui les publiées, elles furent redevues, plus de quinze cents ans après la mort de l'auteur, à l'admiration de l'Europe littéraire. En vain quelques savans s'efforcèrent alors d'en contester l'authenticité ; elle est demeurée incontestable ; et la découverte récente de trente-deux fables, attribuées à Phédre, n'a fait que confirmer de nouveau l'authenticité des premières. On distingue parmi les nombreuses éditions d'un auteur si souvent réimprimé, et d'un usage si général dans les classes (v. le t. 3, du *Manuel du libraire*, etc., par J.-C. Brunet), celles de Burmann, Leyde, in-4, 1727, ad unum, Paris, 1675 ; de Desbailles, Menheim, in-12, 1780 ; d'Adry, Paris, 1807 ; celle des fables sue. et nouv., avec notes, par M. Chambry, 1812, in-8 ; celle enfin de J.-Gott.-Sam. Schwabe, avec un volumineux comment., reproduit dans la collection de M. Lemoine, avec les addit. de M. Gail, qui lui-même a donné une trad. de Phédre dans sa collect. des *Trois Fabulistes*. Une trad. nouvelle de Phédre vient d'être publiée par M. l'abbé Bruchin, avec un commentaire français, qui ne laisse rien à désirer pour la parfaite intelligence du sens et de l'exquise latinité de l'auteur.

PHÉLAIK (OLAN), célèbre poète persan, m. à Isfahan en 1835, à l'âge de 96 ans, est réputé le Voltaire de son pays. Il eut laissé un nombre très-considérable de MS., sur les mathématiques, l'astronomie, la politique et la littérature. Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite de tant de productions, si vantées par les nationaux ; qu'elles qu'elles soient elles ne peuvent manquer de fournir, avant peu, un aliment aux études et aux investigations critiques de l'un des savans orientalistes que compte aujourd'hui l'Europe.

PHÉLIPPEAUX (JEAN), docteur en théologie et chanoine de Troyes, fut placé par le grand Bossuet auprès de l'abbé Bosquet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Il accompagna son élève en Italie, devint ensuite officiel et grand-vicaire de l'évêché de Meaux, et m. en 1708, dans un âge avancé. On a pub. de lui : *Discours en forme de méditations, sur le sermon de J.-C. sur la montagne*, Paris, 1730, in-12 ; *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnation du quétisme*, 1732 et 1733, in-8, 2 parties, sous nom d'auteur, de ville ni d'imprimeur. Cet ouvr. suivent M. le cardinal de Bossuet, décide le partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénelon. On trouve encore plus, *lettres de Phélippeaux dans la Correspondance sur le Quétisme*, insérées parmi les *Œuvres de Bossuet*. Ce même théologien a laissé en MS. une *chron. des évêques de Meaux*, en lot.

PHÉLIPPEAUX (A. LE PICARD DE), officier d'artillerie, né en 1768, fut élevé à l'école milit. de Pont-le-Voy, passa ensuite, en 1783, à celle de Paris, s'y distingua par son aptitude, y fut le condisciple et le rival du célèbre Bonaparte, et entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, en qualité de lieutenant en 2^e, en 1786. Sorti du royaume en 1791, il fit la campagne de 1792, avec le corps des émigrés, sous les ordres des princes français, rentra en France en 1795, pour y organiser une insurrection royaliste dans les provinces du centre, leva un corps à la tête duquel il s'empara de la ville de Saucerre, et se maintint quelque temps dans le Berri. Mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces déployées contre lui, il se tint caché avec plus, autres chefs royalistes. Dégoûté,

arrêté et conduit à Bourges, il trouva les moyens de s'évader, vint à Paris, conçut et exécuta le projet de délivrer un officier supérieur de la marine anglaise, sir Sidney Smith, de la prison du Temple, où il était détenu, et de la conduire à Londres. Sir Sidney témoigna sa reconnaissance à son libérateur, en lui faisant obtenir le grade de colonel au service d'Angleterre, puis l'emmena avec lui dans une expédition dont il était chargé dans la Méditerranée. Phélypeaux eut part aux succès que son ami obtint dans la course de sa mission, fut chargé des travaux de défense de la place de St-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte, contribua puissamment à la levée du siège par l'armée française, le 20 mai 1799, et m. peu de temps après, à l'âge de 31 ans, épuisé de fatigues, selon quelques versions, ou selon d'autres, atteint de la peste. Cet officier, d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence, et avait une grande capacité militaire. On doit croire, avec un biographe, que, s'il eût vécu, l'expérience et l'habitude du commandement auraient mûri son talent, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle le destin ne lui a permis de faire que le prem. pas.

1. PHÉLYPEAUX (RAIMOND-BALTHASAR, marquis de), diplomate français, sous le règne de Louis XIV, fils du Phélypeaux d'Hérault, secrétaire d'état, entra d'abord au service en 1671, et fut successivement colonel et maréchal-de-camp. Le roi le nomma ensuite envoyé extraordinaire auprès de l'électeur palatin et de l'électeur de Cologne en 1678, puis ambassadeur à la cour de Savoie en 1700. C'est dans ce dern. poste qu'ayant informé Louis XIV des intelligences que le duc Victor-Amédée entretenait avec l'empereur d'Allemagne, Phélypeaux fut arrêté à Turin par les ordres de ce même duc, sous prétexte qu'abandonnant son caractère il avait formé le projet de l'enlever. Il fut mis en liberté l'année suivante et rentra en France. En 1709, il fut envoyé au Canada comme gouverneur, et y m. en 1713, sans laisser de postérité. — PHÉLYPEAUX d'HERAULT (George-Louis), archevêque du Bourges, m. en 1787, fut un prêtre recommandable par sa piété et son zèle. Son oraison funèbre a été prononcée par l'abbé Fauchet (v. ce nom), et M. l'abbé de Saintmorin a composé son éloge historique.

PHÉLYPEAUX, V. MAUREPAS, PONTCHARTRAIN, ST-FLORENTIN et VALLIÈRE.

PHÉRÉCRATE, poète comique, né à Athènes, contemporain de Platon et d'Aristophane, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Suidas, à qui nous devons quelques détails sur ce poète, lui attribue dix-sept comédies; mais Meursius et Fabricius (*Bibl. græca*) en comptent le nombre à 23, dont ils donnent les titres, d'après d'anc. aut. Il nous en reste quelques fragmens qui ont été recueillis par J. Hertel dans les *Fatustissimor. comicorum sententia*. Le plus remarquable est celui d'une pièce intitulée *Charon*, dont Burette a donné une bonne analyse dans les *Remyriques* sur le dialogue du Plutarque touchant la musique. Phérécrate inventa une sorte de vers, appelé de son nom *phérécratiens*, composé d'un spondee et des deux derniers pieds du vers hexamètre.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, né vers la 45^e olympiade (600 ans avant J.-C.) dans l'île de Syros, fut maître du Pythagore. Il composa, sur la nature des dieux, un traité qui ne nous est pas parvenu; et c'était, suivant Théopompe, le prem. philosophe grec qui eût écrit sur cette matière. Les historiens varient sur le genre de sa mort; mais l'opinion la plus commune est qu'il fut victime d'une maladie péculeuse dans un âge très-avancé. On trouve dans les *Mémoires* de l'acad. de Berlin, année 1747, une dissertation trad. du latin de J.-Ph. Hein, sur Phérécyde, ses ouvr. et ses sentimens. — PHÉRÉCYDE, historien, né dans l'île de Lerus,

vivait, suivant Suidas, dans la 75^e olympiade (480 ans avant J.-C.), et habitait Athènes, où ses talens l'avaient mis en considération. Il recueillit, dit-on, les *hymnes* d'Orphée, et composa une histoire intitulée les *Autocléones*, parce qu'elle contenait la généalogie des familles indigènes de l'Attique. Il n'en resta que des fragmens, pub. avec ceux d'Acusilas (v. ce nom), par M. Sturz, Gera, 1789, 1798, in-8; l'édit. a fait précédée de recueil d'non dissertet. sur les deux Phérécydes, le philosophe et l'historien.

PHIDIAS, célèbre sculpteur athénien, naquit, suivant les conjectures les plus probables, dans la 3^e ou 4^e année de la 70^e olympiade (498 ou 497 ans avant J.-C.). Malgré l'immense réputation dont il a joui dans l'antiquité et dont il n'a rien perdu jusqu'à nos jours, son histoire nous est peu connue. Selon Dion Chrysostôme, il fut élève du statuaire Hippias; mais, s'il faut en croire un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, que l'on croit être le même qu'Ageladas (v. ce nom), l'un des sculpteurs les plus renommés de son temps. On présume que le prem. ouvr. de Phidias fut la statue de Minerve ornée ou garnie, érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses après la bataille de Marathon, ainsi qu'une autre Minerve posée ou protectrice de la ville, qu'il exécuta ensuite et qui fut placée dans l'Acropolis d'Athènes: la prem. était en bois doré, la tête, les mains et les pieds en marbre pentélique; la deuxième était en bronze dans des proportions colossales. Quelq. temps après Phidias exécuta une troisième statue de Minerve, en ivoire et en or, pour la villa de Pellène en Achaïe. Il en fit encore plusieurs autres égalem. admirées. Pausanias affirme que de toutes ces images de Minerve, celle appelée *Lamienne* (parce que les habitans de Lemnos en avaient fait hommage aux Athéniens), était la plus digne de la déesse; et cet ouvr. fut le prem. sur lequel Phidias inscrivit son nom. Périclès étant parvenu au gouvernem. de la république d'Athènes, fit nommer Phidias, dont la réputation était établie, surintendant de tous les travaux entrepris par ordre du peuple. C'est en cette qualité qu'il dirigea les travaux du temple de Minerve ou *Parthenon*, pour lequel il exécutait en même temps la statue de la déesse, placée dans l'intérieur, et plusieurs autres sculptures en ronde-bosse. Les ennemis de Périclès avaient d'abord imaginé d'accuser Phidias d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve; et cette accusation avait pour objet d'impliquer le chef de la république dans la procédure. Forcé de renoncer ce moyen par l'absurdité de l'imputation, ils accusèrent l'artiste de sacrilège pour avoir placé son portrait et celui de Périclès au-dessus du bûcher de Minerve. Bien que cette nouvelle accusation fût dérisoire, Phidias, menacé d'une arrestation et craignant les suites d'une procédure instruite devant un peuple fanatique, prit la fuite chez les Mégariens. C'est dans cet exil qu'il commença la célèbre statue de Jupiter d'Olympie, et qu'il la termina, à ce que l'on croit, dans la 85^e olympiade. Ce magnifique ouvr. était en ivoire et en or; et de tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens, il n'en est aucun, si l'on en excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration. Un des dern. ouvr. de Phidias, est une statue en bronze représentant le jeune Paotécès, vainqueur à la lutte des enfans, la prem. année de la 80^e olympiade. Phidias m. à Elis, la prem. année de la 87^e (431 ans avant J.-C.). Il règne une très-grande incertitude parmi les savans modernes sur les circonstances de la vie et de la mort de Phidias, qui nous ont été transmis par les auteurs anciens. On peut consulter sur les ouvr. de ce célèbre artiste le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de Fe. Junius, Rotterdam, 1654, in-fol., *Mémoire sur les ouvr. de sculpteurs*

qui appartenait au Parthénon, et qu'on voit à présent dans la collection du comte Elgin à Londres, par M. Vico, Paris, 1818, in-8; *Lettres adressées de Londres à M. Canova*, par M. Quatremère de Quincy, Rome, 1820, in-8; et l'article *Phidias* de M. Emery David, dans la *Biographie universelle* pub. chez L.-G. Michand.

PHILANDRIER ou **FILANDRIER** (GUILLAUME), plus connu sous le nom de *Philander*, savant ecclésiastique et architecte, né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut d'abord lecteur de George d'Armagne, évêque de Rodas. Ayant puisé dans les débris de Vitrave un grand goût pour l'architecture, il enrichit Rodas de plus, monuments; il fit terminer la cathédrale de cette ville, et accompagna en Italie G. d'Armagne, son patron. Nommé ambassadeur à Venise, il séjourna quelque temps à Rome, y reçut le droit de bourgeois, fut pourvu à son retour à Rodas d'un canonicat, et m. à Toulouze en 1565. On a de lui : 1.° *Institutio nouum Quantulum Specimen annotationum*, Lyon, 1555, in-8, plus. fois reimprimé; 2.° *Annotations in P. Vitruvium*, Rome, 1554; 3.° édit., 1552, augm. d'un tiers de notes et de l'abrégé des livres de George Agricola de *Ponderibus et Mensuris*. La meilleure édit. est celle d'Elzevir, Leyde, 1610, in-fol.; trad. en franç., ainsi que le texte de Vitruve, par J. Martin, Paris, 1572; Genève, 1618, in-4. Philibert de la Mare a pub. une *lettre* au cardinal Barberini, de l'itél, *Moribus et Scriptis Guili. Philandri*, catholique, *civis romani*, Dijon, 1607, in-4 de 63 pages.

PHILARAS (LEONAR), savant grec du 17^e S., dont le nom a été défiguré par ses contemporains qui l'ont appelé *Fillere*, *Fillari*, *Filleret*, etc., était né à Athènes vers la fin du 16^e S. Il vint étudier à Rome, où son savoir lui acquit bientôt de la réputation. Il fut employé dans divers négociats, par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, passa ensuite au service du duc de Parme, Edouard Farnèse, fut chargé des affaires de ce prince à Venise et à Paris, fit un voyage en Angleterre, et s'y lia avec le célèbre Milton, et m. à Paris en 1673, lorsqu'il venait d'obtenir du sénat de Venise la place de garde de la biblioth. de St-Marc. On a de lui : *Doctrina christiana graeco-vulgari idiomate aliis tractatibus*, etc. (c'est une traduction du traité italien de Bellarmin sur le même sujet), Paris, 1633, in-8, dédié au cardinal de Richelieu; *Ode in immaculatam conceptionem Despirae cum aliis quibusdam Epigrammatibus*, etc., ibid., 1644, in-4. On conserve du même savant, à la biblioth. du roi, une copie in-4 de l'*anthologie*, appelée *inculte*.

PHILARETE (en arménien, et en arabe *Philardus*), né en Arménie dans le 11^e S., était un des principaux officiers de l'empereur grec Romain-Diogène (v. ce n.). lorsqu'il accompagna ce prince dans son expédition contre les Turcs seldjoukides. Il lui resta fidèle lors de la révolte de Michel Porphyrète (v. ce nom), se cantonna dans les provinces orientales de l'empire, s'y déclara indépendant, rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes, prit, bientôt après, le titre d'empereur, et réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux musulmans. Après s'être maintenu assez long-temps dans l'indépendance et avoir fait sa paix avec le successeur de Michel, l'empereur Nicéphore-Botaniote, qui lui conféra le duché d'Antioche, il se soumit au sultan Malck-Schah. Comptant beaucoup sur l'appui et la protection de ce prince, il fut trompé dans ses espérances, et m. en 1086. Dans le cours de ses prospérités, il avait eu utilité à ses intérêts d'embrasser le musulmanisme, mais les historiens arméniens disent qu'avant sa mort, il retourna à la religion chrétienne.

PHILARETE, méd.-né à Limbourg, vint s'établir à Liège, où il m. en 1567, après avoir refusé les plus brillants avantages pour rester attaché au prince-

évêque de cette ville. On a de lui : *Conciliatio Avicenna cum Hippocrate et Galieno*, Lyon, 1541, in-4; *Polibus de salubritate ratione victus*, Anvers, 1543, in-12; *Gerocomice, hoc est, senas rite adcurandi Modus et Ratio*, Cologne, 1555, in-12; *des Fontaines acides de la forêt d'Ardenne*, et principalement de celle qui se trouve à Spa, Liège, 1577, in-8.

PHILÉ (MANUEL), poète grec du moyen âge, né à Ephèse vers l'an 1275, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, suivit les leçons de George Pachymère, passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. On conjecture qu'il m. vers 1350. Il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est un poème intitulé de *Amphihum propoetate*, composé de morceaux tirés d'Eschyle (v. ce nom), écrit en vers politiques ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie. Il fut publié pour la première fois à Venise en 1533, in-8, rare et recherché. J. Conrad du Paw a reproduit cette édit., avec des augment., Utrecht, 1730, in-4. Les autres poèmes de Philé, dont Allatius et Fabricius avaient fait connaître quelques-uns, ont été pub. avec une version latine et des notes par G. Wansderf, Leipzig, 1768, in-8, précédé d'une savante dissertation sur la vie et les ouvr. de l'auteur.

PHILELÈPHE (FRANÇOIS), célèbre philologue, né à Tolentino en 1398, fit ses études à Padoue, et y prit la plume dès l'âge de 18 ans. Appelé ensuite à Venise, il y obtint le droit de cité, et fut nommé secrétaire de légation à Constantinople. Il profita de cette occasion pour se perfectionner dans la langue grecque, et se fit connaître avantageusement de l'empereur Jean Paléologue, qui l'envoya en 1523 auprès de l'empereur d'Allemagne Sigismond, pour implorer le secours de ce prince contre les Turcs. De retour en Italie, Philélephe enseigna successivement les littératures grecque et latine à Venise, à Florence, à Sicone, à Bologne et à Milan, avec un succès extraordinaire, obtint ensuite une chaire de philosophie morale à Rome, eut une autre de langue et de littérature grecque à Florence, où il m. en 1491. On reproche à ce savant une grande vanité et un orgueil excessif. Il se regardait comme l'homme le plus érudite et le plus éloquent qui eût jamais paru, et traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps. Malgré ces défauts, il faut convenir qu'il rendit d'importants services aux lettres. Il a laissé une seule d'écrits en vers et en prose, et des traductions d'auteurs grecs, dont on trouvera la liste dans le tom. 42 des *Mém. de Nicéron*. On peut consulter encore sur Philélephe, la plupart des biographies italiennes, et surtout la vie de cet écrivain par M. du Roumieu, Milan, 1808, 3 vol. in-8, dont M. Guignard a donné une analyse très-bien faite dans son *Histoire littéraire de l'Italie*, tom. 3, pag. 326-50. — **PHILÉLÈPHE** (NARIS), fils aîné du précéd., né à Constantinople en 1426, fut élevé en Italie, retourna ensuite dans sa ville natale pour y occuper un emploi à la cour de l'empereur Paléologue, puis revint en Italie, où, après s'être brouillé avec son père, il mena pendant quelque temps une vie errante, donnant des leçons de littérature dans les villes où il s'arrêtait. La curiosité l'ayant attiré en Provence, le roi René lui donna un emploi à Marseille. En 1451 Philélephe obtint, à la demande de son père, la chaire de belles-lettres à l'université de Gênes; et, peu de temps après, il quitta cette place pour s'établir à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. Le pape Pie II le nomma en 1459 avocat consistorial à Mantoue; mais l'honneur inconstant de Mario ne lui permit pas de se fixer dans ce dern. poste. Après avoir encore professé successivement les lettres à Venise, à Bologne, à Ancône et à Mantoue, il m. dans

cette dern. ville en 1580. On a de lui des *discours*, des *poésies* latines et ital., des *épigrammes*, des *tragedies*, des *comedies*, divers *commentaires*, des *fratres*, etc. On trouva des détails sur Mario Philophe dans la *Storia della letteratura ital.* de Tiraboschi, et dans les biographies de Philophe père.

PHILEMON, poète comique grec, rival et contemporain de Ménandre, m., dit-on, de rure, à l'âge de 97 ans. Il avait composé, suivant Fabricius, 97 comedies, dont il ne nous reste plus que quelq. fragments recueillis par Etrel et Gronovius, pub. à la suite des fragm. de Ménandre, et trad. en franç. par Poincinct de Sivry.—Philemon laissa un fils surnommé le *Jeune*, qui avait aussi composé des comedies que l'on a peut-être confondus avec celles de son père.

PHILEMON, grammairien grec, sur lequel on n'a que des notions très-incomplètes, vivait, suiv. quelq. auteurs, vers le milieu du 5^e S., mais plus probablement dans le 12^e. Il nous reste de lui un lexique, pub. en entier pour la première fois par Ch. Burney, *Lexicon technologicum græcum e bibliothecâ parisiensi typis evulgatum*, Londres, 1812, in-8 ; cette édit. ne contient que le texte, mais M. Frédéric Osann, prof., à l'université de Iéna, en a donné une nouvelle, augmentée de plusieurs fragments inédits, sous ce titre : *Philemonis grammaticæ quæ supersunt*, etc., Berlin, 1821, in-8, avec des notes et une dissertation sur les officines grammaticales qui ont porté le nom de Philemon, et sur le Lexique technologique.

PHILENES, nom de deux frères carthageois, qui s'illustrèrent en sauvant leur vie pour agrandir le territoire de leur patrie. Carthage et Cyrène étant convenus de faire partir deux hommes chacun de leur côté en même temps pour fixer les limites des deux villes à l'endroit où ils se rencontreraient ; les deux frères Philéens, choisis par les Carthageois, s'avancèrent sans rencontrer ceux de Cyrène jusqu'aux environs de cette ville. Les Cyréniciens accusèrent les Carthageois de fraude, et refusèrent d'admettre pour limite le lieu où ils se trouvaient, à moins que les Philéens ne consentissent à s'y faire enterrer vivans. Ceux-ci pour conserver à leur patrie une limite aussi reculée, acceptèrent la proposition, et firent de leur tombeau la borne du territoire carthageois. Carthage leur éleva des autels sur le lieu de leur dévouement héroïque. On ne connaît pas bien l'époque de cet évènement ; et Salluste est l'auteur qui le retrace avec plus de détails dans son hist. de la guerre de Jugurtha.

PHILESIUS, V. RINGMANN.

PHILBERT (EMMANUEL-ROBERT de), ecclésiastique, né à Tonloux en 1717, m. sur la fin du 18^e S., a pub. les *Annales de la société des jésuites*, 1763-65, 4 vol. in-4.

PHILBERT (N.), préteur à Landau, m. en 1779, a laissé les ouvr. suiv. : *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne*, 1765 ; *le Cri d'un honnête homme en faveur du divorce*, 1768, in-12.

PHILBERT, V. SAVOIE.

PHILIDOR (FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN, dit), musicien-compositeur, né à Dreux en 1726, fut élevé aux pages de la musique du roi, et montra des dispositions si précoces, qu'à l'âge de 15 ans on exécuta à la chapelle royale un motet de sa composition. Sorti des pages, il vint à Paris donner des leçons de musique ; mais bientôt une passion plus vive que celle de l'art auquel il paraissait s'être voué, se manifesta chez lui. C'était celle du jeu d'échecs, et il se flatta, en raison des succès qu'il obtint, d'en faire l'instrument de sa fortune. Il parcourut dans ce but la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Étant à Londres en 1759, il y fit imprimer par souscription son *Analyse du jeu des échecs*. Quelques années après, revenant à sa première profession, il mit sa musique l'ode de Dryden, intitul. la *Fête d'Alexandre*, et cette composi-

tion valait quelques éloges du célèbre Handel (v. ce nom). De retour en France en 1754, Philidor continua de cultiver la musique, et ne considéra plus les échecs que comme une distraction. Il travailla pour le théâtre de la Foire-St-Laurent, et après avoir débuté par donner en 1759 un petit opéra-comique intitul. *Blaise la Savetier*, il en fit jouer régulièrement, chaque année un nouveau. Ces pièces eurent toutes du succès ; mais, à l'exception du *Maréchal ferrant*, aucune n'est restée au répertoire. Philidor donna ensuite trois gr. opéras : *Érrolinde*, qui fut assez bien accueilli ; *Persee* et *Thémistocle*, qui ne réussirent point. Réfugié à Londres pendant le régime révolutionnaire, ce compositeur y m. en 1795. Sa musique, au jugement des connaisseurs, manque de couleur et d'originalité. Ses partitions firent grand bruit, dans le temps, de sa composition, sur le *Commun secular* d'Illorace, qu'ils proclamèrent à la fois son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre de l'art ; mais ce jugement n'a point été confirmé par la suite, et le morceau est presque inconnu aujourd'hui : l'*Analyse du jeu des échecs* a été souvent réimpr. On trouve dans l'édition de Londres, 1777, in-8, le portrait de Philidor, gravé par Bartolozzi.

PHILIPPEAUX (PIERRE), conventionnel, né à Perrière en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé, par le département de la Sarthe, député à la convention nationale, il se montra d'abord modéré dans ses opinions ; mais bientôt entraîné par l'exemple, il se plaça au rang des hommes les plus exaltés. Après avoir provoqué l'accélération du jugement de Louis XVI, il vota pour la condamnation, à mort du roi monarque, et fit ou appuya ensuite les propositions les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départem. insurgés de l'ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile ; et son cœur fut ému à l'aspect des dévastations qui frappaient une population éplorée. Se trouvant en opposition de sentimens avec ses collègues en mission dans les mêmes contrées, il s'unit à plus généraux qui pensaient comme lui, et conçut avec eux un système de guerre et de conduite, tout différent de celui qui suivait les députés et les chefs militaires réunis à Brumur, et qu'il appela par dérision la *conter de Sammur*. Ses ennemis prirent le dessus et le firent rappeler. Aigri par cette disgrâce, il accusa ses adversaires dans un écrit, de prolonger la guerre intestine par leurs ennuis ; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et répéta ses dénonciations à la tribune de la convention. Ces attaques imprudentes le perdirent. Il fut compris dans le nombre des comploteurs de Danton (v. ce nom), et condamné à m. par le tribunal révolution. le 5 avril 1794. Plus tard le convent, rendit hommage à sa mémoire et accorda des secours à sa veuve. On a impr., en 1795, les *Mémoires historiq. de Philipeaux sur la Vendée*, in-8, et ils ont servi de base à la enlèvement des *Mémoires sur la révolution*, pub. par les frères Baudouin.

PHILIPON DE LA MADELEINE (LOUIS), littérateur, né à Lyon en 1734, fut d'abord avocat du roi à la chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois. Privé de cet emploi par la révolution, il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de la terreur, ehtint, sous le régime directorial, la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur, consacra ses loisirs aux musées, et m. en 1818. On a de lui, outre un assez grand nombre de pièces jouées sur le théâtre du Vaudeville, et dont plus, ont été faites en société avec M. de Ségur, les *Préventions d'Iray*, etc., un recueil de chansons qui a eu 4 édit., dont la dern. est celle de 1810, in-18 (Paris, Capelle et Renaud, éditeurs) ; *Géographie élémentaire de la France*, 2^e édit., 1801, in-32 ; *Monastère et nouveau Guide du promeneur aux Tuileries*,

1806, in-18; des *Homonymes français*, 3^{me} édit., Paris, 1817, in-8; *Manuel épistolaire*, 7^e édit., Paris, 1820, in-12; *Grammaire des gens du monde*, 2^e édit., Paris, 1807, in-12; *Dictionnaire portatif des poètes français morts depuis 1050 jusqu'en 1805*, etc., Paris, 1805, in-18; *Dictionnaire portatif des rimes*, etc., 2^e édit., Paris, 1806, in-18; *Dictionnaire portatif de la langue française*, etc., 3^e édit., Paris, 1819, in-18; plus *discours, maximes et littéraires*; et quelq. *écrits sur l'éducation*; des *édit. des Voyages de Cyrus* de Ramsay; des *Lettres de la duchesse du Maine* et de la marquise de Simiane; des *Elémens de la Grammaire française* de Lhomond; d'un *Traité sur les participes*; des *Morceaux choisis des Caractères* de la Bruyère, avec une courte notice sur cet écrivain (Paris, 1808, in-12).

PHILIPPE (St), l'un des apôtres de J.-C., né à Bethsda en Galilée, fut appelé auprès du Rédempteur des hommes le jour qui suivit la vocation de St Pierre et de St André. Il est placé par les évangélistes le cinquième en rang parmi les apôtres. Après la descente du St-Esprit et la séparation des disciples du Sauveur, Philippe alla prêcher l'évangile dans la Phrygie, et y termina sa carrière dans un âge très-avancé. L'église grecq. célèbre sa fête le 14 nov., et Pégase latine le 1^{er} mai, avec celle de St Jacques. — PHILIPPE (St), fut un des sept disciples que les apôtres choisirent, peu de temps après la descente du St-Esprit, pour remplir les fonctions de diacre. Philippe alla prêcher l'évangile à Samarie, et fit un grand nombre de conversions dans cette ville, baptisa le trésorier de la reine d'Ethiopie, qui était venue visiter le temple de Jérusalem, et m., à ce que l'on croit, à Césarée, vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE DE NERI (St). V. NERI.

PHILIPPE, success. de l'antipape Constantin, fut tiré d'un monastère, par la faction du pape Valdesbert, le 31 juillet 688, pour être placé sur le St-siège, concurrent avec Etienne III, qui l'emporta sur ce compétit., et le déposa.

PHILIPPE, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, et 3^e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il n'avait que dix ans lorsque le m. de son frère aîné, Alexandre II, laissa deux prétendans au trône, Perdicas, 2^e fils d'Amyntas, et un fils naturel de ce prince, nommé Ptolémée. On choisit comme arbitre de ces différens le géneral thébain Pélidas, qui, s'étant prononcé en faveur de Perdicas, emmena avec lui en otage 30 jeunes gens des prem. familles du royaume, et deux de ces nombre lo jeune Philippe. Confié aux soins d'Epaminondas, le jeune prince apprit sous lui l'art de la guerre, l'apprentissage qui fut dans la suite bien funeste au pays où il l'avait fait. Dix ans plus tard, Perdicas en mourant laissa vacant le trône de Macédoine. Des voisins puissans se disaient à l'encontre, et dans l'intérieur deux prétendans se le disputaient avec éclattement : personne ne songeait à enlever au fils et légitime héritier de Perdicas la couronne de son père. Philippe alors s'échappa furtivement de Thèbes, se fit protecteur de son neveu, et sous son nom s'empara des rênes du gouvernement. Bientôt les prétendans furent éloignés; parmi ses ennemis extérieurs, les uns furent détruits par des traités de paix, les autres vigoureusement attaqués. Au bout de quelq. années tous étaient soumis, et Philippe avait usurpé le trône qu'il s'était senti d'occuper d'abord que pour le rendre au roi légitime de la Macédoine. Dès-lors l'ambitieux Philippe aspira à soumettre la Grèce. Il avait reculé les bornes de son royaume : Méthone, Olynthe, Amphipolis, étaient sous sa domination. Avec des troupes bien disciplinées, cette phalange macédonienne se fâmesau qu'il forma lui-même, et surtout avec de l'argent et des traites, toutes ces conquêtes lui avaient coûté peu de temps.

Les dissensions des Grecs étaient encore pour lui un nouveau secours. En vain Démosthène tonnait contre le Macédonien dans la tribune athénienne; il ne put qu'exciter quelquefois ces indolens concitoyens, et la valeur de Phocion ne fit que retarder l'asservissement des Grecs. Philippe était déjà du nombre des Amphictyons, et ce conseil le nomma général de la Grèce contre les Locriens d'Amphisse, que l'on accusait d'avoir renouvelé le sacrilège des Phocéens. Alors Philippe s'empara des Thermopyles, et prit Elatie, en faisant de marche contre Amphisse. A cette nouvelle les Athéniens et les Thébains se réunirent pour s'opposer à l'ennemi commun, qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Chéronée. Phocion ne commandait point cette armée, et les Grecs ne surent pas vaincre; ils ne surent que mourir avec courage. Dès-lors Philippe, maître de la Grèce, fut nommé par les Amphictyons général contre les Perses, et déjà il avait envoyé en Asie Attale et Parménion, deux de ses généraux. Des dissensions domestiques avaient troublé quelque temps son bonheur; elles étaient assoupies; mais, parmi les qualités du Philippe, on ne pouvait pas toujours compter la justice. Attale, oncle de sa seconde femme, avait insulté le jeune Pessenius, et celui-ci n'ayant pu en obtenir justice, crut pouvoir s'en venger sur le prince qui le lui refusait; un milieu d'un sacrifice offert aux dieux avec le plus grande pompe, pour le succès des armes en Asie, Philippe fut assassiné l'an 336, après 25 ans de règne. Il eut un mérite réel comme conquérant, mais avec des vertus il eut des vices qui ont laissé des taches à sa mémoire.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de 14 ans, dans la 221^e année avant J.-C., après qu'Antigon-Daron (v. ce nom), son cousin, lui eut remis le couronne, dont il s'était que dépositaire. Ce prince suivit pendant plus, années les conseils du célèbre Aratus, général des Achéens, et son règne fut alors glorieux et prospère. Il s'était lié avec les Achéens dans la guerre dite des *allies*, contre les Etoliens; et il s'y montre grand capitaine. Ayant fait ensuite alliance avec Annibal, vainqueur des Romains en Italie, il se disposait à passer dans cette contrée avec une flotte et une armée considérable, pour appuyer les opérations du général carthaginois, lorsqu'il fut prévenu par les Romains qui le battirent sur les côtes d'Epire. Dans cette conjoncture, Aratus était devenu pour Philippe un conseil incommode, ce prince l'éloigna d'abord de sa cour, et finit par le faire périr, ainsi que son fils, d'un poison lent. La guerre entre les Romains, les Macédoniens et les allies se continue avec des succès divers; mais trop occupé de ses affaires en Italie, Rome prit moins de part à celles de la Grèce. La paix fut conclue par l'entremise du consul Semproun. Elle ne fut pas de longue durée. Le sénat excité par les plaintes des Athéniens, des Rhodiens et d'Attale, roi de Pergame, auxquels Philippe faisait une guerre injuste et croelle, instruit d'ailleurs que ce prince avait envoyé des soldats et de l'argent en Afrique, lui déclara de nouveau la guerre. Le consul Q. Flaminius battit les Macédoniens en Epire, passa ensuite en Thessalie, soumit la plupart des villes de cette contrée, de la Phocide et de la Locride, détacha les Achéens de l'alliance du Philippe, et défait complètement. Ce dernier dans la mémorable bataille de Cynocéphales, près de Locris. Le roi de Macédoine se vit dans la nécessité d'implorer la paix que le sénat lui accorda sous des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent se joindre à ces revers. Dans un secret mouvement de jalousie contre son fils Démétrius (v. ce nom), il venait d'ordonner son supplice sur d'odieuses colonnades répandues contre lui par l'ambitieux Persée, et ce dern. prince, qu'un fratricide rendait l'unique héritier du trône de Macé-

doine, leva tout à coup le masque et brava impunément le coupable et malheureux Philippe, dont les remords furent aussi vains qu'amers. Pour enlever à Persée le fruit du crime auquel il s'était si aveuglément associé, il s'efforçait d'assurer la couronne à Antigone, lorsqu'une maladie causée par de continuelles insomnies le conduisit au tombeau en l'an 179. Ainsi finit l'avant-dern. roi de Macédoine, prince dont l'ambition fut tournée à profit par les Romains, et dont les fautes hâtèrent leur déclin sur la malheureuse Grèce. — Trois autres Philippe, parurent sur le trône de Macédoine, l'un précédent fils de Persée, qui fut vaincu et tué par Tremellius Scrophia; l'autre fils du gr. Alexandre et de Roxane, qui ne fut qu'un fantôme bientôt renversé; le troisième enfin, fils de Cassandre, qui ne régna qu'un an.

PHILIPPE, prince du sang des Séleucides, fils d'Antiochus VIII, surnommé *Grypus*, occupa pendant quelque temps le trône de Syrie. Vers l'an 95 avant J.-C., il s'unit à son frère jumeau, Antiochus XI, contre l'ennemi de leur maison, Antiochus X. Après qu'ils l'eurent vaincu, Philippe chercha à surprendre son frère et s'empara d'une partie de ses états, mais il ne put l'en dépouiller entièrement ni même les enlever à son neveu, qui perdit son père en bas âge. Vers l'an 80, les peuples de Syrie, lassés des dissensions continuelles de leurs princes, appelèrent chez eux Tigrane, roi d'Arménie, et lui remirent la couronne. Ce fut vers cette époque probablement que Philippe fut chassé du trône et réduit à l'état de simple particulier. Il m. en l'an 57 avant J.-C.

PHILIPPE, prince juif, fils d'Hérode-le-Grand, étant l'époux de Salomé, qui demanda la tête de St Jean-Baptiste. Il eut par le testament de son père, confirmé en partie par l'emp. Auguste, le titre de tétrarque, avec plus. des provinces du roy. de Judée, qu'il gouverna avec sagesse. Il m. vers l'an 33 de J.-C., après un règne de 33 ans. — Un autre Philippe, fils d'Hérode, comme le précédent, mais de Mariamme, fut le père de cette même Salomé dont on vient de parler.

PHILIPPE (MARCUS-JULIUS), empereur romain, surnommé *l'Arabe*, était né vers l'an 204 de J.-C., dans la Trachonite, province d'Arabie. Parvenu, par ses services, à la dignité de Préfet du prétoire, pendant la minorité du jeune Gordien, il osa aspirer à l'empire. Après avoir excité un soulèvement dans l'armée impériale, alors employée à une expédition contre les Perses, il fit déposer et mettre à mort Gordien en 244. Son premier soin fut ensuite de terminer la guerre, afin de pouvoir s'aller tranquillement se faire reconnaître à Rome. D'autres guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, d'après les anciens historiens, occupèrent le plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquents avantages sur les barbares; mais le mauvais administrateur, de ce prince excita des mécontentements sur plus. points de l'empire. La Syrie se révolta; Jotapianus, Arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Émèse, prit le titre d'empereur, et entraîna une partie de l'Orient dans sa rébellion. Un autre aventurier nommé Pacatianus, en fit autant dans une autre partie de l'empire. Les légions de la Mésie et de la Pannonie se soulevèrent, et proclamèrent emp. un simple centurion nommé Marius. Philippe ayant envoyé contre ces rebelles une armée, dont il confia le commandement au sénateur Decius ou Dice (v. ce nom). Les légions massacrèrent Marius, et proclamèrent le général qui venait pour le combattre. Philippe marcha à la rencontre du nouvel élu avec une armée supérieure en nombre; mais il fut vaincu et ensuite massacré à Vérone par ses propres soldats. A la nouvelle de son mort, les prétoriens massacrèrent à Rome son fils, âgé de 12 ans, qu'il avait associé à l'empire. On a des médailles de ces deux princes

et de Marcia Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né en 1178, eut d'abord en partage, après la m. de son père, la Souabe et la Toscane, et se fit décerner à la m. de Henri VI, son frère, le titre de Frédéric II, son neveu, déjà reconnu roi des Romains. Mais le pape ayant fait élire à l'empire Berthold, duc de Zeringhen, Philippe acheta les droits de ce dernier pour 11,000 marks d'argent, et se fit sacrer à Mayence en 1198. Quelques électeurs, mécontents de voir le trône devenir héréditaire dans la maison de Souabe, élurent dans le même temps, à Cologne, Othon, duc de Brunswick. L'Allemagne et l'Italie se divisèrent alors entre les deux compétiteurs. Soutenu par la France, Philippe, après avoir obtenu plus. avantages sur son rival, le força de s'éloigner, fut reconnu emp. par plus. princes allemands, et se fit couronner de nouveau à Aix-la-Chapelle en 1205. L'année suivante, il remporta une victoire décisive sur Othon, soutenu par le pape et le roi d'Angleterre. Le pape proposa une alliance au vainqueur; et Philippe commençant enfin à affermir son autorité, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg en 1208, à l'âge de 30 ans, par Othon de Wittelsbach, qui fut ensuite mis au ban de l'Empire, et condamné à mort pour ce crime.

PHILIPPE I^{er}, roi de France, succéda à son père, Henri I^{er}, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la tutelle et la régence de Baudouin V, comte de Flandre, son oncle, à l'exclusion de la reine-mère, Aëne de Russie. Eudouin, après s'être acquitté avec prudence de l'emploi qui lui était confié, m. en 1067, laissant à son pupille, âgé de 15 ans, un royaume tranquille. Les fils du comte de Flandre ne tardèrent pas à se faire le guerre pour l'héritage paternel, Philippe prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et fit le paix avec Robert, son adversaire, dont il épousa ensuite la belle-fille nommée Berthe. Il fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Guillaume-le-Conquérant (v. ce nom). Le vainqueur des Anglais, occupé à faire le siège de Dolé en Bretagne, en 1075, fut obligé de renoncer à cette entreprise, et de se retirer devant le roi de France, qui le poursuivait vivement et lui fit essuyer une grande perte. Dégoûté de la reine Berthe, quoiqu'il en eut un fils (Louis VI, dit *le Gros*), il supposa qu'elle était sa parente, la répudia, enleva Bertrade, 3^e femme de Fouleque, comte d'Anjou, et trouva des évêques assez complaisants pour faire la cérémonie de ce nouveau mariage. Le pape Urbain II intervint dans ce désordre et Philippe fut excommunié ainsi que Bertrade, dont il ne reulut pas se séparer. Cette malheureuse affaire commença en 1092 ne fut terminée qu'en l'an 1105. Les époux reçurent l'absolution, et la permission de se voir d'autres témoins; mais on ne sait pas positivement si le mariage fut autorisé. L'excommunication de Philippe avait servi de prétexte à plus. révoltes, dont ce prince réussit à paralyser les résultats fâcheux, ce associé son fils Louis au trône. Philippe m. à Melun le 29 juillet 1108, dans la 48^e année de son règne et la 57^e de son âge.

PHILIPPE II, plus communément appelé *Philippe-Auguste*, roi de France, fils de Louis VII et d'Alix, sa 3^e femme, reçut en naissant (1165) le surnom de *Duc-Donné*. Associé au trône par son père à l'âge de 14 ans, il fut, après la cérémonie de son mariage à Reims, marié avec Isabelle de Hainaut, du sang de Charlemagne, qui lui apporta en dot le comté d'Artois. Avant que la m. de son père l'eût rendu seul maître de la couronne, Philippe avait déjà rendu plus. édits, un entre autres portant peine de mort contre les blasphémateurs et les hérétiques. Il fut ostensiblement l'impulsion de violence de cette loi à l'influence sous laquelle était encore le jeune prince, à peine hors de la tutelle de ses précepteurs; toutefois d'autres faits prouvent sa fer-

meté précoce. Pios, gr. vassaux, jouant les circonstances favorables, avaient levé simultanément l'étendard de la révolte. Il les contraignit par les armes à s'humilier devant son trône. Mais presque dans le même temps qu'il signalait ainsi sa bravoure et sa vigueur, il trahissait son asservissement aux idées qu'on avait inculquées à son enfance, et dont la raison n'avait pu encore l'affranchir; nous voulons parler de la proscription qu'il lança dans tout le royaume contre les juifs, dont les biens furent impitoyablement confisqués. Parce qu'elle fit entrer dans le trésor royal des sommes immenses, et qu'elle affranchit les nombreux débiteurs des Israélites, acquittés moyennant le versement, fait au même trésor du 5^{me} de leurs obligat., certains biographes présentent cette spoliation comme l'acte d'une politique prudente et habile. Mais n'était-il pas à la fois plus prudent et plus habile de chercher, dans les harlanges préjugés qui entouraient la jeunesse du prince, une excuse à cette tache d'un règne glorieux, que d'en faire l'objet d'une fâcheuse apologie. Ce qu'on ne saurait louer assez, ce sont les soins que mit Philippe-Auguste à affermir la prospérité de la France, après lui avoir conquis la paix par une valeur qu'on pouvait à peine espérer de son âge. Il réprima les déprédats, et la tyrannie de la noblesse, chassa les hordes de brigands qui infestaient les provinces, et par ses soins et à ses frais, Paris, assaini et entouré de murailles, eut pour la prem. fois des rues pavées (1182 et 1183). En 1187 une contestat. s'éleva entre Philippe et le vieux roi d'Angleterre, Henri II, au sujet de la restitut. du Vexin, dot de Marguerite de France, dont l'époux, le prince Henri d'Angleterre, a cessé de vivre. Le monarque anglais, frappé de la fermeté et des habiles dispositions de Philippe, est le prem. à demander la paix; et à la suite de l'accordement qu'ils viennent de conclure, les deux princes prennent la croix. Lorsque s'effectua l'expédition projetée, Richard avait succédé à Henri II. On a retracé ailleurs les principaux faits de cette 3^{me} croisade (v. au mot CROISADES, p. 768), qu'il n'est point dans notre plan de détailler. Il suffira de remarquer qu'avant son départ pour la Terre-Sainte, Philippe-Auguste eut l'adresse d'imposer au clergé, sous le nom de *dîme salulaire*, une contribut. du 2^e de tous ses biens. La régence demeura confiée aux mains de la reine-mère et de l'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, oncle du roi. De Vexelas, lieu du rendez-vous général des croisés, et où Philippe s'était rendu en hâte après avoir été prendre l'oriflamme à St-Denis, les Français vinrent s'embarquer à Gênes pour la Sicile; ils y devancèrent l'armée de Richard, et furent aussi les prem. devant les murs de Troïma. Cette ville, assiégée par les armées réunies des deux princes, tombe au pouvoir des croisés; mais des méintelligentes deviennent les vainqueurs. Enfin Philippe revient en France, non sans avoir failli succomber à une maladie singulière, produite par l'insalubrité du climat, et qu'on imputait fausement, à du poison que lui aurait fait donner Richard. Philippe, en quittant ce royaume mais loyal compagnon de guerre, a tout fait pour lui inspirer la plus parfaite sécurité sur les secrètes intentions qui le ramènent en Europe; mais, au mépris d'un serment qui le lie, et dont il a tenté vainement de se faire relever par le pape lors de son passage à Rome, il ne se donne que le temps de prendre quelq. mesures de sûreté personnelle dans son royaume, dont il a ressaisi les rênes, et déjà il songe à partager celui de Richard avec le frère de ce prince, Jean-sans-Terre (v. ce nom). Cependant la reine Isabelle avait cessé de vivre; un unique, déterminé dans son nouveau choix par l'espoir de se donner un puissant auxiliaire, il épouse en 2^e noces, l'autoressante Ingeburge; mais loin de lui montrer disposé à prendre part à ses projets contre l'Angleterre, le frère de

cette princesse, Canut VI, roi de Danemark, refuse à Philippe toute coopération. Bientôt s'engage une longue série de guerres acharnées entre Philippe et Richard; la m. de ce dernier (1199) y met à peine un terme (v. RICHARD 1^{er}); elles avaient ensanglanté la France, qui en fut le théâtre; et lorsque Philippe touchait au moment de réaliser ses projets sur les bords que possédait l'Angleterre dans le continent, des démêlés qu'il eut avec le St-siège au sujet de son mariage avec Agnès de Meranie, plongèrent de nouveau son roy. dans le désol. Trop grand pour ne pas immoler ses propres affections au bien-être de ses sujets, Philippe eut la louable courage de se séparer d'Agnès, qui m. du chagrin la même année; et il rappela Ingeburge à sa cour. De l'époque où nous sommes parvenus jusqu'à celle où Philippe cède à son tribunal Jean-sans-Terre pour y rendre compte du meurtre d'Arthur de Bretagne, l'hist. n'offre que des alternatives de paix et de guerre entre la France et l'Angleterre: la Normandie est enfin détachée de cette dernière puissance, et le Maine, la Touraine, l'Anjou et le Poitou accroissent encore le roy. de Philippe-Auguste. Innocent III (v. ce nom) ayant excommunié Jean-sans-Terre, offrit son roy. à Philippe; et ce prince qui pour en aller prendre possession venait d'armer une flotte, outre de dépit en apprenant qu'un par de nouv. dispos. le St-père se déclarait protecteur d'un trône qu'il regardait anathématisé, se jeta dans une aventureuse expédition, contre le comte de Flandre Ferrand. Celui-ci obtint d'abord des succ. marqués sur son agresseur, et bientôt souleva contre lui la formidable coalition que devait dissoudre (27 juillet 1214) d'une manière si glorieuse pour Philippe la célèbre bataille de Bouvins (v. ce mot). Revenu triomphant dans son royaume après avoir reconquis dans toute sa route les plus flatteuses acclamations, Philippe-Auguste ne songa plus qu'à justifier par son administ. les preuves de fidélité et d'amour qu'il avait reçues de ses sujets. Un gr. nombre de places furent fortifiées; les principales villes eurent des baillis, juges des cas royaux; enfin une foule de mesures concoururent à affermir la puissance roy. contre la turbulence des seigneurs; et en même temps que la France s'embellissait d'une foule d'édifices, on vit s'enrichir dans tout le roy. de nouvelles communications pour le commerce et les transports. Les arts, les sciences et les lettres reçurent aussi des encouragem. de ce prince, qui lui-même fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Philippe-Auguste m. à Montreuil le 14 juillet 1223, après avoir vu la couronne d'Angleterre sur la tête de son fils Louis VIII, qu'il avait (du moins en apparence) refusé d'aider dans l'entreprise d'une guerre durant laquelle la France demeura calme et heureuse. Outre les hist. Rigord et Guillaume le Breton, plus, écrivains ont retracé l'hist. du règne ou du temps de Philippe-Auguste (v. entre autres BARNOT DE JULLY et LUSKAN).

PHILIPPE III, dit le Hardi, né en 1245, fut élu roi de France sur les rivages d'Afrique, après la m. de Louis IX, son père, le 25 août 1270. Il ne pouvait être appelé à gouverner dans des circonstances plus difficiles. Ses prem. actes furent d'écarter en France pour confirmer dans leur autorité les régens institués par son père, et de fixer à 14 ans, par une ordonnance datée du camp près de Cortège, la majorité de Louis, l'aîné de ses enfants. Jusque-là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. Malgré la contagion qui régnait toujours dans l'armée, et à laquelle il maqua de succomber lui-même, le jeune monarq. obtint sur les Sarasins, tant par lui que par ses alliés et ses lieutenants (les rois de Sicile et de Navarre, le comte d'Artois et Philippe de Montfort), des avantages qui amenèrent une paix aussi honorable qu'on pouvait l'espérer (1270). Philippe arriva à Paris en 1271, et après avoir rendu les dern. honneurs aux illustres morts

dont il rapportait les cendres et s'être fait sacrer à Reims, il visita diverses parties de son royaume. Il se vit dans la nécessité de soumettre par la force des armes un vassal révolté, Roger-Bernard, comte de Foix, et cet acte de vigueur dut effrayer tous les grands vassaux ; car, selon Nangis, il n'y eut pas d'autre révolte sous ce règne. Après avoir assisté, en 1274, au concile général de Lyon, où les Grecs abjurèrent le schisme et reconnurent la primauté du pape (ce ne fut pas pour long-temps), le roi épousa seconde nocces, l'année suivante, Marie, sœur de Jean, duc de Brabant. Un favori du prince, Pierre de La Brosse (v. ce nom), alarmé de l'étroite union des deux époux, qui pouvait ruiner son crédit, fit de vains efforts pour la troubler et périt victime de ses insinuations réputées calomnieuses. La même année, un des trois fils de Philippe, celui qui régna depuis sous le nom de Philippe-le-Bel, épousa Jeanne, fille encore en bas âge et unique héritière de Henri 1^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne et de Brie, qui lui avait prescrit, par son testament, de s'unir à un prince français. Ce mariage ne fut pas conclu sans une vive opposition de la part des grands de la Navarre, et de Jacques, roi d'Aragon, et Alphonse, roi de Castille, qui prétendaient tous deux avoir des droits sur une couronne qu'ils se voyaient ainsi enlever. Il fallut en appeler au sort des armes. Les troupes françaises, commandées par Robert, comte d'Artois, soulevèrent la Navarre (1276), tandis que Philippe se préparait avec une armée formidable à pénétrer en Castille ; mais il en fut empêché d'abord par la difficulté de franchir les Pyrénées, et plus tard par la défense du pape Jean, qui voulait engager les princes chrétiens dans une nouvelle croisade. Un événement affreux eut lieu sous le règne de Philippe ; ce fut le massacre général des Français à Palermi et dans toute la Sicile (30 mars 1282), massacre qui donna sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le roi de France, pour venger à la fois sa nation et Charles d'Anjou, roi de Sicile, alla ravager l'Aragon, et accepta même du pape Martin IV l'investiture des royaumes d'Aragon, et de Valence et du comté de Barcelonne, pour son second fils, le jeune comte de Valois. Il fallut se préparer à une nouvelle guerre, qui parut sacrée, grâce aux prédications du légat de la cour de Rome (1285). Philippe, après quelq. succès obtenus tant sur le territ. ennemi que sur mer, repassa les Pyrénées pour aller hiverner en Provence ; mais, dans sa retraite, qui fut vivement inquiétée par les Aragonais, il ne put se préserver de l'épidémie qui ravageait son armée, et m. à Perpignan en 1285. Ce prince, auquel on a donné le surnom de *Hardi*, ne nous paraît l'avoir mérité que par son ardeur à commencer de grandes entreprises, ardeur qu'il faudrait estimer, si elle avait été durable ; mais il ne montra jamais assez de suite dans l'exécution.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, succéda à son père, Philippe-le-Hardi, à l'âge de 17 ans, en 1285, et joignit au titre de roi de France celui de roi de Navarre, qu'il tenait de Jeanne, son épouse. Après avoir rendu à Edouard 1^{er}, roi d'Angleterre, la partie de la Saintonge, qui est au-delà de la Charente, et avoir reçu l'hommage de ce puissant vassal, il songea à continuer la guerre d'Aragon, pour assurer le succès de la donation faite de ce royaume à son frère, Charles de Valois ; mais celui-ci ayant renoncé à ses prétendus droits, et sa renonciation n'ayant pas été révoquée, on posa les armes de part et d'autre, et la Sicile appartint définitivement à la maison d'Aragon. Cependant la paix ne tarda pas à être troublée par de nouveaux événements. Il y avait eu sur mer plus. engagement, considérables entre des vaisseaux anglais et bretons ; Philippe envoya demander satisfaction à Edouard, qui voulut bien la donner, mais devant les tribunaux de son pays, et qui refusa de comparaitre devant la cour des pairs

de France. Les domaines qu'il possédait, à titre de vassal de Philippe, furent confisqués ; mais on ne mit pas si facilement cet arrêt à exécution. Les deux monarques se préparèrent à la guerre en cherchant à se ménager de puissantes alliances. Tantefois au milieu de ces préparatifs, on était parvenu à leur faire accepter un arrangement ; mais il parait que la mauvaise foi de Philippe rompit tout accord. La guerre fut inévitable et la nation anglaise fit les plus gr. sacrifices pour la soutenir, et qui sembla une nouvelle preuve que son roi n'était point la cause volontaire de cette rupture. Les hostilités, conduites avec des succès variés de part et d'autre, n'eurent aucun résultat politiq. Seulem. Philippe, tout en combattant le roi d'Angleterre, fut assez heureux pour soumettre la plupart des villes de la Flandre, dont le comte prétendait ne plus reconnaître la suzerain. Ce furent ces dern. avantages du roi de France qui amenèrent entre lui et son rival Edouard une suspension d'armes, bientôt suivie d'une trêve (1297), renouvelée deux ans après à Montreuil, et agitée par des plénipotentiaires, prorogée enfin d'année en année jusqu'en 1303, époque où la paix fut définitivement conclue. Un motif puissant devait porter les deux rois à se réconcilier, malgré leur orgueil ; c'était le besoin de résister au prétent. ambitieuses de Boniface VIII. Tout le royaume de ce pontife est rempli de ses différends avec Philippe, et nous ne pouvons pas même esquisser le tableau de ces déplorables querelles, dont l'histoire a été écrite amplement, par Baillet, et a fourni 1 vol. in-fol. de documents recueillis par Dupuy. Il serait trop long d'énumérer toutes les bulles par lesquelles Boniface essaya de soustraire les ecclésiast. franç. à l'obéissance du leur roi légitime et d'amener ce prince lui-même à abaisser sa couronne devant l'autorité temporelle du St-siège. Philippe lutta contre l'excommunication, même avec une constance et une fierté admirables, et fut dignem. secondé par tous les corps du royaume, y compris le clergé, dont quelq. membres pourtant montrèrent parfois de la faiblesse. Les états, convoqués au Louvre en 1303, approuvèrent au concile général et au pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdicts, tant contre le roi que contre ses vassaux. Enfin la longue querelle du rattachement et de l'empire finit par la mort du pontife, au moment où Philippe, qui l'avait fait enlever, se disposait à le faire déposer dans un concile général. Pendant cette querelle, les événements politiq. n'avaient pas cessé de marcher. Le comte de Flandre, voyant Charles de Valois maître de Gand, était venu implorer la clémence du roi (1299), et avait été retenu prisonnier, tandis que son comté était réuni à la couronne de France. Mais Philippe, qui d'abord avait su gagner les cœurs des Flamands, leur donna pour gouvern. Jacques de Châtillon, et vit bientôt sa nouvelle conquête transformée en un foyer de continuels révoltes. Pour soutenir la guerre, dans laquelle il n'eut pas toujours l'avantage, et qui lui enleva une grande partie de sa noblesse, il fut obligé de faire murmurer ces peuples par des impôts exorbitants et par une élévation considérable dans la prix des monnaies. Enfin la bataille de Mons - en - Puelle (1304), où il fut vainqueur, amena une trêve, et l'année suivante, une paix, qui lui donna Lille, Douai, Orchies, Béthune, et tout le reste du pays en deçà de la Lys, et qui affaiblissait ainsi beaucoup les comtes de Flandre, les plus redoutables de tous les grands vassaux de la couronne, après les rois d'Angleterre. Philippe fut aussi heureux du côté du St-siège, occupé successivem., après la m. de Boniface, par le pacifique Benoît XI et par Clément V, prélat franç., qui devait en grande partie son intronisation à l'influence de son souverain, et qui ne fut pas ingrat. Le roi de France envoya Louis, son

fil aîné, prendre possession de la Navarre (1307), qui lui était échue par la m. de Jeanne, donna sa fille Isabelle à Edouard II, roi d'Angleterre, reçut l'hommage de ce prince pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu (1308), et obtint enfin, sans de longues démarches, que le souver. pontife ordonnât l'instruct. du procès de Boniface, comme hérétique; mais il échoua cette fois dans son projet le plus cher; cette accusat. d'hérésie fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. Il se consola de cet échec, en faisant brûler les Templiers (v. ce nom), croyant sans doute cette œuvre bien méritoire. Au reste, ses derniers jours s'écoulèrent sans gloire, au milieu des chagrins que lui causèrent les désordres de sa famille, la lenteur des Flamands à exécuter le dern. traité, et les révoltes prêtes à éclater dans tout le royaume, écorché d'impôts et ruiné. Philippe m. à Fontainebleau en 1314, après un règne mêlé, comme tant d'autres, de bien et de mal. Il s'était créé des ressources, aux dépens de ses sujets, en altérant les monnaies, et avait mérité le surnom de *faux monnoyeur*; mais il gouverna toutefois avec une grande habileté dans des temps difficiles réunis le p.m. les trois ordres aux états-généraux (1303), porta de grands coups à l'autorité des seigneurs et fit fléchir même celle du St-père. Ce sont là des titres à l'estime de la postérité.

PHILIPPE V, dit le Long, 2^e fils de Philippe-le-Bel, dut concevoir le légitime espoir de régner à la m. de Louis-le-Hutin, son frère (1316); mais celui-ci avait laissé une fille nommée Jeanne, qu'un parti puissant regardait comme héritière du royaume, à moins que la reine Clémence de Hongrie, qui était enceinte des œuvres du fen roi, ne vint à accoucher d'un prince. Philippe commença par se faire reconnaître *garde du fœtus*, et Clémence ayant mis au monde un enfant mâle, qui ne vécut que huit jours (quelques-uns le nomment Jean IV), il se déclara roi par le droit de la nation, qui excluait les filles du trône. De grandes contestations s'élevèrent au sujet de ce principe prétendu de la loi salique, avant et après le sacre du nouveau souverain de la France, qui eut pourtant lieu à Reims en 1317, au milieu des plus vives appréhensions. Philippe s'empessa, la même année, de convoquer une assemblée à Paris, où il fut unanimement reconnu que la loi salique ne permettait pas aux femmes de régner. Jusque là il n'avait pas été fait mention de cette loi dans l'histoire de France. Rassuré par cette décision nécessaire, il obtint du pape Jean XXI une menace d'excommunication contre les mécontents qui ne rentreraient pas dans le devoir, et, de son côté, il fit tout pour attirer à lui la noblesse et le peuple. Il ne songea plus alors qu'à terminer la guerre contre les Flamands, et, en effet, il conclut avec eux une paix assez avantageuse en 1320. Désormais tranquille dans ses états, il revint à son idée chérie, celle d'une expédition contre les infidèles. Cette fois, ce fut le pape qui fut obligé de modérer l'ardeur du roi de France. Philippe m. en 1322, à l'âge de 28 ans. Ce fut un prince pieux, plein de bonnes intentions, qui fit quelque bien, et amena dans les campagnes une révolution à peu près semblable à celle que l'établissement des communes avait produite dans les villes.

PHILIPPE VI, dit de Valois, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né en 1293, fut nommé régent du roy, en 1325, après la m. de Charles IV, dit le Bel, qui laissait sa femme grosse de 7 mois. Comme cette régence était un chemin au trône, dans le cas où la veuve du feu roi n'aurait point d'enfant mâle, Edouard III, roi d'Angleterre, s'était mis sur les rangs pour l'obtenir. Il alléguait comme un droit incontestable à la couronne de France, qu'il était fils d'Isabelle, sœur du dern. r. l., tandis que son compétit. n'en était que le cousin germain, étant fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Le prince franç., de son

côté, prétendait que la mère d'Edouard n'avait pu transmettre à son fils un droit qu'elle n'avait pas elle-même, et s'appuyait sur la loi salique et l'application qui en avait été faite autrefois la m. de Louis-le-Hutin. Les pairs et les barons franç. se prononcèrent en faveur de Philippe, qui prit d'abord la régence, puis la couronne, dès que la reine, en mettant au monde une fille, lui en eut donné le droit. Il commença son règne sous d'heureux auspices et reçut le nom de *Bien-Fortuné*. Il porta secours au comte de Flandre, Louis de Crécy, contre ses sujets révoltés et remporta sur eux la victoire de Mont-Cassel, qui mit tout le pays à sa disposition. Il ne voulut point profiter de ses avantages pour dépouiller le prince qu'il était venu secourir, et retourna en France, où il força enfin le ber Edouard à rendre hommage, comme duc de Guienne et comte de Ponthieu. Le monarq. anglais trouva bientôt l'occasion de se venger de ce qu'il croyait un affront. Robert III d'Artois, sorti de France, après avoir vainement essayé, à moyen d'une pécune fautive, d'élever le comté dont il portait le nom à Mathilde, sa cousine germaine, fille et héritière de Robert II, alla envahir encore la baine du roi d'Angleterre contre son cousin, qui d'ailleurs avait accueilli David Bruce et soutenait le parti de ce dernier en Ecosse. Au milieu des négociat. pour retoucher la paix, les deux monarques rivalisaient d'utiles alliances et se préparaient à la guerre, qui fut enfin déclarée par Edouard. Il n'eut pas l'avantage d'abord, ni sur terre ni sur mer; il sentit qu'il ne pouvait rien faire sans l'appui des Flamands; mais ceux-ci avaient prêté serment de fidélité au roi de France, et ce fut pour lever leurs scrupules, que d'après l'avis d'Acetevale (v. ce n.) et de Robert d'Artois, il ajouta ce titre à celui de roi d'Angleterre. La victoire navale de l'Écluse, à l'embouchure de l'Escaut, fut le prélude pour lui de quelq. succès moins importants, qui amenèrent toutefois une trêve (1345), prolongée à plus reprises, mais non la paix. En 1347 les hostilités recommencèrent par la mort de Jean III, duc de Bretagne, dont l'héritage fut disputé par Jean de Montfort, soutenu d'Edouard, et par Charles de Blois, qui avait l'appui de Philippe. Une trêve eut lieu par l'intervent. du pape Clément VI, puis la guerre recommença. Ce fut alors que, pour arrêter les succès d'Edouard en Guienne, Philippe, dont le trésor était vide, mit un impôt sur le sel, qui le fit surnommer par son rival *l'auteur de la loi salique*. Cependant le monarq. anglais évacua la Guienne; mais ce fut pour transporter le théâtre de la guerre au Normandie et de là jusque sous les murs de Paris. Sa retraite n'en fut que plus difficile, et il dut peut-être plus à son bonheur qu'à sa prudence la facilité de gagner les rives de la Somme. Les Français le poursuivirent avec une aveugle impétuosité, et quoique plus nombreux, se firent écraser à la bataille de Créci. Bientôt après commença le siège de Calais, si mémorable par la résistance qu'éprouva Edouard de la part des Calaisiens et par le beau dévouement de six d'entre eux (v. EUSTACHE DE SAINT-PIERRE et EDOUARD III). Après sa conquête (1347), le monarq. anglais renouvra à une trêve, qui fut prorogée jusqu'en 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. D'abord la trêve ne fut pas exactement observée, et la peste vint que la famine étendirent partout leurs ravages. Ces fléaux empêchèrent peut-être seuls la rupture définitive du traité. Enfin le malheureux Philippe m. à Nogent-le-Rotrou en 1350, dans la 57^e année de son âge et la 23^e de son règne. Il avait des qualités brillantes; mais il eut pour rival un prince aussi vaillant que lui, et plus gr. capitaine et plus habile politicien. On doit lui savoir gré toutefois d'avoir pu, au milieu de tant d'orages, réunir à la couronne de France les comtés de Champagne, de Frie, d'Anjou, du Maine, la baronnie de Montpellier et le Dauphiné (vry. les m.

BERT II). Gaillard a écrit *l'Histoire de la querelle de Philippe-de-Faloux et d'Edouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12.

PHILIPPE I^{er}, dit *la Benu*, roi d'Espagne, né en 1478, de l'archiduc, depuis emp. Maximilien I^{er}, et de Marie de Bourgogne, était devenu par la mort de sa mère souverain des Pays-Bas, lorsque, guidé par des vues d'ambition, il épousa en 1496, Jeanne, dite *la Folle*, principale héritière du roi d'Aragon, Ferdinand V, et d'Isabelle de Castille. Ingré envers celle à qui il allait devoir un trône, Philippe, le plus bel homme de son temps, saisit tous les prétextes qui s'offrirent pour voyager. Il vint visiter à Lyon Louis XII, convint avec lui d'un accommodement, dans le partage, alors en litige, des provinces du Naples, et fit entrer dans les conditions de ce traité le mariage de son fils (depuis Charles-Quint), avec Claude, fille aînée du roi de France. Ayant pris avec Jeanne le titre et les armes des rois de Castille, à la mort d'Isabelle, Philippe eut plus, démentiel avec Ferdinand, son beau-père, qui non-seulement, sougeait à un nouvel hymen pour le frustrer des couronnes d'Aragon et de Naples, mais encore s'était emparé de la régence de Castille, qu'il ne résigna que lorsqu'enfin une révolte opérée en faveur de l'époux de Jeanne, le contraignit à rentrer dans ses états d'Aragon. Les nobles castillans n'eurent pas long-temps à se louer du prince auquel ils avaient donné une si grande preuve de dévouement; car Philippe, à peine affermi sur le trône, en confia toute l'autorité à des favoris étrangers; il se livra à la débauche et à l'intempérance, et na, à Burgos en 1506, d'une fièvre qu'il gagna en prenant un trop gr. quantité de boisson rafraichissante après un excès détable. Il avait tenté vainement, de s'affranchir de l'importune mais trop juste jalousie de sa femme en la faisant interdire par les *cortes*, comme incapable de s'occuper des affaires du gouvernement.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Elizabeth de Portugal, né à Valladolid en 1527, fut nourri dans des principes d'intolérance religieuse qui, son combatant plus tard avec l'inflexibilité de caractère, la profonde dissimulation, la persévérance et l'impitoyable dureté qui lui étaient naturelles, firent de lui ce que sous Clément X les nations cathol. ont pu appeler un gr. monarque, mais ce que l'impartiale histoire nomme désormais un tyran sanguinaire. Devenu par l'abdication, de son père, en 1554, roi de Naples et de Sicile, puis, par les autres cessions successives du vieil emp., souver. des Pays-Bas (net. 1555), et enfin monarque des Espagnes (janv. 1556), Philippe, veuf de Doña-Maria de Portugal, ajouta à tous ses titres de souveraineté, par son mariage avec la reine d'Angleterre, Marie, le titre illusoire de roi d'Angleterre. Sa puissance était formidable; ses richesses soules la surpassement. Les courtisans lui donnaient le surnom de *Prudent*: la flatterie n'en pouvait guère choisir un plus convenable pour un prince d'un esprit aussi délic. Philippe ne se tourna ni de bravoure ni de magnanimité. Il mourut d'abord une certaine espèce de modération; mais elle était toute de calcul; et apparemment que le pape Paul IV l'avait mis trop long-temps à l'épreuve, lorsque le dévot monarque lui déclara la guerre. Lié avec les Anglais, après avoir rompu la trêve conclue avec la France par Charles-Quint, Philippe fit entrer en Picardie une armée de 40,000 hommes. Grâce aux talens du duc de Savoie Philibert Emmanuel, qui la commanda, elle remporta sur les Franç. une gr. victoire près de St-Quentin (10 août 1557); et après une défense désespérée son Coligny prolongea depuis 17 jours, cette ville même tomba au pouvoir de Philippe, qui assisté de son confes., avant voulu se montrer devant ses murs au jour marqué pour l'assaut général, mais y fut vu de ne plus sa trouver à aucune bataille. Le paix fut négocié

à Cateau-Cambresis (13 avril 1559), à des condit. avantageuses pour Philippe, à l'habileté duquel ce traité fait honneur; elle fut cimentée par un troisième hymen de ce prince encore veuf, avec Elizabeth de France, fille du Henri II. Tournant alors contre les Barbaresques les armes de ses généraux, il échoua dans deux prem. expéditions contre Drugi, qu'ensuite François Mendez parvint à dompter devant Malte. Songeant à fixer son séjour dans sa capitale d'Espagne, Philippe va installer comme régent des Pays-Bas, sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme. On a vu à l'article HOLLANDE (pag. 1456) quelles violences odieuses le rendirent l'objet de l'exécration des religions, dans ces malheureuses provinces, et comment celles-ci secouèrent enfin le joug espagnol (v. EGEMONT, GRAYVELLE, HORNET et GUILL. D'ORANGE). Philippe, outré de dépit, arrivait à Valladolid après avoir juré d'exterminer l'hérésie de Luther. L'affreuse peste qu'il demanda pour cérémonie de sa réception, est un *auto-da-fé*, et il y assista solennellement, entouré de sa famille et de ses gardes; 33 malheureux subirent devant lui le plus atroce supplice sans qu'il montrât d'autre émotion que celle d'un satisf. féroce. Mais il devait bientôt se montrer tout aussi impitoyable envers son propre fil, don Carlos (v. ce nom). En réunissant à ses autres couronnes celle du Portugal, sur laquelle il fit valoir par les armes les droits qu'il tenait de sa mère Isabelle (v. ANTOINE, prieur de Crato), Philippe réparait une perte bien sensible à celle des Pays-Bas, tantem, détachés de son obéissance. Il songe alors à punir la reine d'Angleterre Elizabeth de l'appui qu'elle a prêté aux Provinces-Unies, ou plutôt il saisit ce prétexte pour sa vengeance des dédains qu'il a autrefois essayés de cette gr. reine, dont son ambition lui avait fait convoiter la main. Il est à peine nécessaire de parler encore ici de cette invincible *Armada*, qu'il mit à la voile pour réduire l'Angleterre, et qu'une tempête dispersa. C'est dans le même temps que, protect. de la ligue en France (v. au mot LIGUE, pag. 1718), il se flattait déjà de faire sa proie de ce qu'il nommait ses *bonnes villes de Paris, d'Orléans, etc.* Il alla jusqu'à tramer dans le Béarn une conspirat. pour enlever Jeanne d'Albret, la livrer comme bérétique, à l'inquliat. d'Espagne, et se faire adjuer ses domaines à titre de confiscat. Les triomphes du bon Henri la contrainquirent à signer le traité du Vervins. Philippe, vieillissant prématurément, par les débauches de sa jeunesse, par les sones de l'ambition, et probablement accablé dans les dern. temps, par de poignans remords, vit sa fin approcher lentement; les douleurs auxquelles il était en proie lui rendirent peu regrettable une vie trop longue, qu'il termina après 43 ans de règne en 1598. Avec lui finit la prépondérance que Charles-Quint avait donnée à l'Espagne. Les principaux histor. de Philippe II, sont Sepulveda, Ant. Herrera, Greg. Leti et Watson. M. Alexis Dumas a pub. à Paris en 1822 (in-8), une *Hist.* de ce prince, dont il a su s'élever ni le destructeur ni le panegyriste.

PHILIPPE III, surnommé *le Pieux*, fils du précéd. et d'Anne d'Autriche, sa 4^e femme, né à Madrid en 1578, avait 20 ans lorsque la mort du Philippe II l'appela à régner. Denué des facultés les plus médiocres de l'esprit et du jugement, il eut pourtant avec son père un trait de ressemblance morale: cette haine fonatique avec laquelle ils poursuivirent l'un et l'autre les sectateurs du tout autre culte que celui de l'église romaine. On avait de bonne heure marié Philippe III à Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc de Gratz, Charles. Déposant toute l'autorité aux mains de son prem. ministre le duc de Lerma (v. ce nom), cet imbécile monarque se montra quelque force de volonté que pour faire exécuter le détestable édit de proscription qu'il lança dans toute l'Espagne contre les Mauresques, ou descendans convertis de ces

anciens Maoris, tous la dominât. desquels plus, provinces de la péninsule eussent vu fleurir durant sept siècles l'agriculture, les lettres et les arts. Nous n'énumérerons pas toutes les fantes qui signalent l'administration du duc de Larme; mais pour terminer l'éloge de ce règne sans gloire, qu'il nous suffise de parler des succès éphémères du duc Albert à Ostende, du traité de 1609 qui suspendit, au profit des Provinces-Unies, la guerre commencée contre elles par Philippe II, de la conspiration du duc d'Osuna, viceroy de Naples, et enfin de l'édit par lequel Philippe promit des lettres de noblesse et l'exemption des droits de guerre, à quiconque vendrait bien s'occuper de l'agriculture. Ce prince m. en 1631, d'une maladie lente, dont le terme fut hâté par une circonstance tellement ridicule qu'on est obligé de la rappeler. Etant au conseil, il se sentit incommodé par la vapeur d'un brasier; on s'empressa de chercher l'officier de la chambre à qui appartenait le service de ces foyers mobiles, encourus en Espagne, mais personne ne s'avisa de le remplacer dans les soins de son attribution, et le malheureux roi fut victime de ce singulier respect pour l'étiquette. On a plus, avec de Philippe III; celle de l'Angl. Watson, continuée par W. Tomson, a été trad. en franç. sur la 2^e éd., par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

PHILIPPE IV, fils et successeur du précédent, né en 1605, monta sur le trône l'année même où finissant la trêve conclue avec les Pays-Bas. Déterminé par le comte d'Olivares, son prem. ministre, à recommencer la guerre, il eut d'abord quelq. succès, grâce aux talens de Spinola (v. ce nom), mais finit par voir ses troupes défilées par les Hollandais (1638). A cette époque la ligue formée par Richelieu contre la maison d'Autriche, avait mis toute l'Europe en armes. Philippe en eut tout quelque temps le choc avec avantage; mais il perdit bientôt plus. provinces; et tandis qu'une révolution habilement conduite appelait le duc de Bréscagnac à regner sur le Portugal détaché de sa dominiat., une perte plus vivement sentie accablait le bon mais faible monarque espagnol. La m. de sa femme Elisabeth, fille de Henri III, le laissa altéré. Il songea enfin au salut de ses états, fit renouer des négociations avec la France, et le célèbre traité de paix, dit des Pyrénées, fut conclu en 1659 dans l'île des Faïences (v. D. Luis de HARO et Mazarin). Après avoir vu décroître dans une effrayante proportion la puissance que lui avaient léguée ses ancêtres, Philippe IV m. en 1665. Il avait régné 44 ans. Plus, qualités personnelles pouvaient expliquer l'affect, qui eurent pour lui ses sujets; mais aucun de ses actes ne justifiait le titre de Grand qu'il fut donné par Olivares (v. ce nom) à son avènement au trône. Charles II, son fils, lui succéda.

PHILIPPE V, fils du dauphin Louis de France et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles en 1683, portait le titre de duc d'Anjou, lorsqu'en 1700 il fut appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II (v. ce nom). Déclaré roi à Fontainebleau, puis proclamé à Madrid, il fit son entrée dans cette capitale le 14 avril 1701, et y fut reçu avec des sentimens divers de joie et de mécontentement. Toutefois, en mettant en pratique les leçons qu'il avait reçues de Louis XIV, son aïeul, il ne tarda pas à gagner beaucoup dans les esprits dont la disposition lui était la moins favorable; et le cardinal Porto-Carrero, qui guida aussi avec succès ses premiers pas dans le gouvernement de la nation fière sur laquelle il était appelé à régner, ne négligea rien pour le flatter à ses préjugés, qu'il eût été difficile au jeune prince de ne pas partager d'abord. Marié à la princesse Louise de Savoie, il venait d'être reconnu par plus. souver. d'Europe, lorsque la fameuse coalition connue sous le nom de grande alliance se forma contre la France et l'Espagne. L'empereur Léopold, héritier naturel de Charles II,

avait mis à profit la jalousie, la crainte ou la haine qu'excitaient partout la puissance et les projets ambitieux de Louis XIV, pour former un parti redoutable à son fils, l'archiduc Charles, qui prétendait contester par les armes la validité du testament de son oncle. La longue guerre qui s'engagea alors est fameuse dans l'histoire sous le nom de guerre de la succession d'Espagne. A la nouvelle des prem. succès obtenus à Carpi et à Chiari par les Impériaux sous les ordres du prince Eugène, Philippe, qui était venu visiter l'Italie, s'empressa d'aller joindre l'armée franç. commandée par le duc de Vendôme. Peu après la célèbre bataille de Luzzara, à laquelle il avait assisté, il regagna en toute hâte la capitale de ses états que menaçaient déjà sur plus. points les forces des puissances alliées. Nous ne reproduisons pas ici le détail des principales opérations de cette guerre (v. BERWICK, CHARLES, ORMOND et RENAI), qui dura depuis plus de 6 ans, avec beaucoup de fureur et presque sans succès de la part des Espagnols, lorsque la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur les troupes confédérées (25 avril 1707), rétablit les affaires de Philippe. De nombreuses intrigues de cour avaient, pendant cet intervalle, fait passer les rênes du gouvernement, des mains de Porto-Carrero et de D. Manuel Arias, à celle du card. d'Estades, du financier français Orry, etc., etc.; elles avaient fait tomber aussi plus. têtes illustres. L'arrivée du duc d'Orléans et ses prem. succès soulevèrent contre lui des intrigues nouvelles, et il fut obligé de quitter l'Espagne, après avoir replacé sous l'autorité du jeune monarque les roy. de Valence et d'Aragon, ainsi qu'une partie de la Catalogne. Lorsq. Louis XIV fut réduit par les vœux à demander la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe, on y mit pour condition qu'il se joignît à ces deux. contre son petit-fils, dont alors le trône s'écroulait; il ne fallait rien moins que le succès des journées de Villavieja et de Denia (voy. VINDÔME et VILLARS) pour rendre quelq. avantage à la maison des Bourbons; l'Espagne n'eut enfin une ombre de paix antérieure lieu chimérique, payée qu'à la conclusion du traité d'Utrecht (11 avril 1713), et il fallut encore une année à Philippe pour réduire toutes les provinces du royaume sous son obéissance. Devenu veuf en 1714, il parut d'abord inconsolable, bien qu'alors la princesse des Ursins, qui avait sur son cœur un ascendant extraordinaire, eût redoublé d'efforts pour lui faire oublier la veuve reine; mais il se remaria avec la princesse héréditaire de Parme, Elisabeth Farnèse (v. ce nom), et dès-lors commença le règne d'Albérout, qui mit fin à celui de la favorite (v. ALBÉRONT et Ursins). Un moment relevé sur le penchant de sa ruine par l'habile mais fantasque ministre, la roy. d'Espagne allait être de nouveau précipitée par l'insuccès de ses projets gigantesques, quand Philippe le sacrifia pour obtenir la paix du regent de France et du roi d'Angleterre, dont les forces réunies le pressaient de toutes parts. En 1720, il accéda au traité de la triple alliance; et délivré peu après de toute inquiétude extérieure par la levée du siège de Ceuta par les Maures, il parut s'endormir dans une stupide inertie jusqu'à ce que, les peut-être d'obéir à un trône, il l'abdiqua en 1724 en faveur de l'infant Louis, qui mourut après 7 mois de règne. Reprenant avec peine les rênes du trône, il vit enfin effectuée la paix entre l'Empire et l'Espagne (30 avril 1725), paix que les plus. gr. politiq. avaient en vain cherché à conclure depuis 13 ans, et qui fut l'ouvr. du Hollandais Riperda, attiré à la cour de Madrid comme direct.-général des manufactures. Ce fut à peu près le derri. acte import. du règne de Philippe V, qui m. en 1746, pendant la guerre de la succession d'Autriche, laquelle il avait pris part. Son fils Ferdinand VI lui succéda. Outre les ouvr. mentionnés à l'art. ESPAGNE. FARNÈSE, on peut consulter l'éloge de ce prince par

D. Joseph de Viers y Clavijo, trad. en franç. par Boegars, Paris, 1780, in-8.

PHILIPPE I^{er}, comte et duc de Bourgogne, surnommé de *Bourre*, du lieu de sa naissance, près de Dijon, succéda, dès l'âge de 18 mois, à Jeanne, son aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois; il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne, sa mère, et remplaça, en 1350, son aïeul, Eudes IV, dans le duché de Bourgogne. Pendant sa minorité les états de son duché secoururent la France d'armes et d'argent, et s'exprimèrent par là aux fureurs des Anglais, dont ils ne se débarrassèrent qu'au moyen d'une forte rançon et en donnant des otages. Le jeune duc, déclaré majeur à la m. de sa mère, prit les rênes du gouvern. à l'âge de 15 ans. Il tenait d'elle le comté d'Anvers, avait épousé, déjà depuis trois ans, Marguerite, fille et héritière de Louis, comte de Flandre, et se trouvait ainsi l'un des principaux souver. de l'Europe. Mais il m. no an après sa déclarat. de majorité en 1361; et en lui finit la prem. branche royale, qui avait reçu en Bourgogne depuis Robert de France. Le duché de Bourgogne fut réuni, malheureusement, pour peu de temps (v. l'art. qui suit), à la couronne de France, dont il avait été détaché par Hugues-Capet en faveur de Henri, son frère.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, fr. aîné de Jean, roi de France, né en 1312, avait à peine 15 ans, lorsqu'il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pothiers, on défendant son père. Pour prix de sa captivité filiale, dont il avait donné bien d'autres preuves encore, il reçut d'abord le comté de Touraine, puis le duché de Bourgogne, avec le titre de prem. pair de France. Plus tard il remit le duché de Touraine à son frère Charles V, mais garda celui de Bourgogne. A ce brillant apavage vinrent se joindre les comtés de Bourgogne et de Flandre, d'Artois, de Bethel et de Nevers en 1384 par la m. du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille Marguerite; il est à remarquer toutefois que celle-ci conserva son secan particulier et sa secrétairerie d'état, et que tous les actes furent faits en son nom dans les domaines qui lui étaient échus. Philippe, après avoir arrêté les progrès des Angl. en France et soumis les Gantois par la douceur, fut appelé par Charles V pour à partager l'autorité avec le duc de Berry, son frère, sous la minorité de Charles VI, quoique la régence eût été dévolue au duc d'Acjoum mais il eut bientôt mécontenté les courtisans, qui suggérèrent au jeune roi de gouverner par lui-même. Le duc de Bourgogne ne manqua pas de renouer le pouvoir, avec le duc de Berry, pendant la maladie de Charles VI; mais le duc d'Orléans, devenu du monarque, parvint à le lui enlever, et la médiation de la reine put seule empêcher la guerre civile d'éclater entre les Orléans et les Bourgognes. Les conven. stipulées alors furent favorables à Philippe, qui reprit les rênes du gouvernem. et se montra plus sage que ses rivaux de les tenir. Il m. à Lille en 1404, laissant pour succés. Jean sans-Peur, son fils aîné.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, né en 1396 à Dijon, fils de Jean sans-Peur et de Marguerite de Bavière, était marié à la mort du dauphin, depuis Charles VII, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'assassinat de son père (v. JEAN-SANS-PEUR). Se jetant aussitôt entre les bras du roi d'Angleterre, Henri V (v. ce nom), il médita avec lui l'envahissement de la France; la perte du trône héritier de ce roy, eût juré à l'roy, et Paris fut bientôt au pouvoir des deux princes coalisés. Cependant une contestat. survint entre eux-ci au sujet des prétentions du duc de Gloucester, nouvel époux de Jacqueline de Bavière, sur la souver. de Brabant, et ce n'est intelligemment sous leurs habilem. à profit par le d. Jean, que les succès du duc de Bourgogne avaient réduit à la fuite (v. CHARLES VII et JEANNE D'ARC). Tandis que Philippe, suivi de la

noblesse bourgeoise, qui a abandonné le régent Bedford va harceler les Angl. dans le Hainaut et la Hollande, les troupes royales, après la levée du siège d'Orléans, s'avancent victorieuses vers Reims, et le duc plus fous appelé à Paris, consent enfin à entrer en accommod. avec le parti de Charles. Vers le même temps il instituait l'ordre célèbre de la Toison-d'Or, en l'honneur d'Isabelle de Portugal, qui lui donnait sa main. La guerre avait recommencé avec une fureur nouvelle, et l'avantage était toujours du son côté; mais il sut s'honorer par le refus positif qu'il fit de livrer aux Angl. l'Éperon Pucelle, tombée en son pouvoir au siège de Compiègne. A la m. du duc de Brabant, son cousin, il eut encore à repousser les prétent. de Jacqueline (v. ce nom), qui lui laissa enfin la paisible possess. de la Hollande et du Brabant. Quelq. autres démêlés particuliers avaient encore rempli cette époque, lorsqu'à de longs prélimin. fut signé à Arras le célèbre traité de paix du 21 sept. 1435. Philippe reconnut la suzeraineté de Charles VII, qui de son côté, désavouait le meurtre de Jean sans-Peur, promit une amnistie générale, et céda au duc, entre autres immunités, plus. seigneuries limitrophes du duché de Bourgogne, ainsi que la souveraineté de Picardie, déclarée toutefois rachetable moyennant 400,000 écus. Cette union fut cimentée par la rupture définitive de Philippe avec l'Anglet., où avaient été insultés les ambass. qu'il chargeait d'offrir sa médiat. à Henri VI, en lui présentant le traité d'Arras. Diverses révoltes des Gantois, la soumission du duc de Luxembourg à l'autorité d'Elisabeth, tante de Philippe, qui par reconnaissance céda à celui-ci tous ses droits moyennant une pension de 10,000 livres tournois, enfin quelq. préparatifs pour une croisade qui n'eut pas lieu, et d'infructueuses tentatives pour réconcilier Louis XI avec le roi son père, remplirent les dern. années de la vie de Philippe-le-Bon, qui m. à Bruges en 1467, pleuré de ses sujets et respecté de l'Europe. Protect. éclairé des lettres et des arts, il fonda l'univers. de Dôle, encouragea les talens du peintre J. van Eyck, dressa les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, étroit et favorisa le commerce des Hollandais, enfin mérita par ses vertus autant que par la sagesse de son administrat. le surnom que lui a conservé l'histoire. Il avait été marié trois fois, et on lui donne 14 enfans naturels. Son fils Charles-le-Téméraire lui succéda. V. l'histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, 3^e édit., Paris, Ladvocat, 1825-27, 13 vol. in-8.

PHILIPPE (l'enfant doc), duc de Parme, né en 1730, du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Elisabeth Farnèse, fut marié à 18 ans avec Louise-Elisabeth de France, fille de Louis XV, et après plus de 7 années de machinations et de guerres sanglantes que soutinrent l'Espagne et la France (v. GONZI, GAGES, MAILLÉBOIS et MINAS), pour lui procurer un établiss., il fut mis en possession des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle (1768). Don Philippe ne négligea rien pour faire oublier par une bonne administrat. à quel prix il avait eu cette souveraineté, et il m. du de la petite-vérole à Alexandrie en 1765. Six ans auparavant le même malade avait enlevé sa femme à Versailles. L'abbé de Beauvais (depuis évêq. de Senes, a prononcé l'Oraison funèbre de D. Philippe, Paris, 1766, in-4. — V. DREUX, HENRI, ORLÉANS, SAVOIE.

PHILIPPE, médecin grec, né dans l'Acarnanie, ne désespéra point de la guérison d'Alexandre, lorsque ce prince tomba malade après s'être baigné dans les eaux froides du Cydnus. Ce fut sans doute cette confiance même qui fit soupçonner Philippe. Parménion écrivit à Alexandre que ce médecin devait l'empoisonner par un breuvage qu'il lui présenterait. Le prince donna la lettre de Parménion

à lire un médecin en même temps qu'il prenait la coupe de ses maux ; et, rassuré par la contenance tranquille de Philippe, il prit sans hésiter le remède, qui le guérit.

PHILIPPE (CLAUDE-AMBRÔISE), savant magistrat et habile négociateur, né en 1614 à Besançon, jona un rôle assez marquant dans les guerres que fit Louis XIV pour réunir la Franche-Comté à la couronne de France. Les négociations qu'il entreprit, les soins qu'il se donna ne réussirent point à conserver cette province au roi d'Espagne, mais ce prince récompensa son zèle en le nommant premier président du parlement de Dôle. La réunion définitive de la Franche-Comté à la France rendit nulle cette faveur du monarque espagnol ; mais par la suite Louis XIV, instruit des talents de Philippe, le nomma président à mortier au parlement de Besançon, charge qu'il remplit jusqu'à sa m., arrivée en 1678. Il a laissé en MS. deux vol. de *Mémoires : l'Histoire de la dite de Bâtillonne*, 2 vol. in-fol. ; et un *Rec. des principales questions de droit sur les décisions du parlem. de Franche-Comté*, 2 v. in-f.

PHILIPPE le Solitaire, écrivain grec qui vivait vers le commencement du 12^e S., a laissé *Dioptra*, ou la Règle du Chrétien, ouv. inséré dans la Bibliothèque des Pères, et trad. en lat. dans le rec. de Pontasus intit. : *Persio et Notæ in varios auctores graves*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE de Bonne-Espérance, religieux prémontré, prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, eut avec St Bernard quelques démêlés qui le firent déposer et reléguer dans une autre abbaye. Mais s'étant réconcilié par la suite avec le même saint, il devint, en 1155, abbé de son premier monastère, et y m. en 1172. On a de lui des *questions théologiques*, des *vies*, des *éloges* de plusieurs saints, qui ont été recueillies avec d'autres ouv. de Douai en 1623, in-fol., par le P. Chammart, abbé de Bonne-Espérance.

PHILIPPE de la Sainte-Trinité, carme déchaussé, né à Malteuse, dans le comtat d'Avignon, parcourut comme missionnaire la Perse, l'Arabie, l'Arménie et plusieurs autres contrées de l'Orient. En 1605, il fut nommé gén. de son ordre à Rome, et m. à Naples en 1671. Outre plusieurs ouv. en faveur de son ordre, on a de lui : *Itinerarium orientale*, etc., Lyon, 1619, in-8, traduit en français (sous le titre de *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe, etc., 1652 et 1669), en italien et en allem. ; *Hist. carmelitarum Compendium*, Lyon, 1656, in-12 ; *generalis Chronolog.*, ab initio mundi, etc., ibid., 1663, in-8 ; *Decor Carmeli religiosi*, seu *Historia carmelitarum sanctitate illustrum*, Lyon, 1665, 3 parties in fol. ; la *Vie du P. P. Dominique-de-Jésus-Marie*, écrite en latin, et traduite en français par le P. Modeste de Saint-Amable, ib., 1669, in-8 ; *Theologin carmelitarum*, etc., Rome, 1665, in-fol.

PHILIPPE DE PRETOT (ETIENNE-ANDRÉ), littérateur, né à Paris vers 1710, fils d'un maître de pension, consacra sa vie à l'enseignement, ouvrit des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent beaucoup de succès, surveilla la réimpression des classiques latins pub. par Coste (v. ce nom), tels que Catulle, Tibulle, Propertius, Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perce, etc., en y joignant des *préfaces* et des *notes*. Il m. à Paris en 1787, étant censeur royal et membre des académies d'Angers et de Rouen. On a de lui plusieurs livres élémentaires, tels que : *Essai de géographie*, avec un dictionn. géograph., etc., 1741, 1748, in-8 ; *Analyse chronolog. de l'hist. univ.*, etc., 1752, in-8, 1756, in-8, 1781, in-12 ; *Mém. sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4 ; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et poètes latins*, 1755, 2 vol. in-12 ; *Cosmographie universelle*, etc., 1760, in-12 ; le *Spectacle de l'histoire romaine*, etc., 1762, in-8, 1766, in-4 ;

Révolutions de l'univers, ou *Remarques et Observations sur une carte destinée à l'étude de l'hist. générale*, 1763, in-12 ; *Atlas universel pour l'étude de la géographie*, etc., 1787, in-4. Philippe de Pretot a été l'éditeur des *Amusemens du cœur et de l'esprit*, 1741-45, 15 vol. in-12, et du *Rec. du Parnasse*, 1743, 4 vol. in-12. — Etienne l'Antier, père du précéd., né à Paris en 1676, m. en 1754, fut maître de pension. On a de lui une *Apologie de l'oraison funèbre de Louis XIV* (par le P. Porcé), 1716 ; et une trad. de plus. *harangues* de Cicéron, imp. en 1739. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionn. de Moréri*, édit. de 1759, et le *Dictionn. des Anonymes* de M. A.-A. Barbier.

PHILIPPE de Thessalonique, poète grec qui plusieurs écrivains ont regardé comme contemporain d'Auguste, mais que l'on doit probablement placer sous les règnes de Trajan et de Nerva, est connu par quelq. *épigrammes* spirituelles, et surtout par la collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième Anthologie, ou *Anthologie de Philippe*. Cette Anthologie n'a jamais été imprimée seule. On la trouve dans les grandes éditions de l'Anthologie de Planude (v. ce nom), parmi lesquelles nous citerons seulement celle donnée par Brunck sous le titre d'*Analecta poetarum graecorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8 ; et celle de Jacobs, Leipzig, 1791, 12 vol. in-12, regardée comme un chef-d'œuvre de goût, de critique et d'érudition.

PHILIPPEAUX, V. PHÉLIPPEAUX, PHÉLIPPEAUX et PHILIPPEAUX.

PHILIPPI ou PHILIPPY (JEAN), avocat magistrat, né à Montpellier en 1518, fut d'abord conseiller, puis prévôt, à la cour des aides de la même ville, et intendant de justice auprès du comte de Montmorency, gouverneur du Languedoc. Il se distingua dans ces divers emplois par son intégrité et ses connaissances étendues, et m. dans un âge très-avancé. On a de lui : *Edicts et Ordonnances du roy concernans l'autorité des cours de judes de France*, etc., Montpellier, 1577, in-fol. ; *Juris Responsa*, recueil de décisions sur toutes sortes de matières de droit, 2^e édit., 1603, in-fol. ; *Hist. de la guerre civile en Languedoc pour le fait de la religion jusqu'en l'année 1598* ; cet ouv. est resté MS. — Son fils LOUIS lui succéda dans sa charge de président, et m. en 1635.

PHILIPPI (GUILLAUME), né vers l'an 1600 à Haillo, en Hainaut, professait la philosophie et les instituts de méd. à Louvain, et m. dans cette ville en 1665. On a de lui : *Medulla logica*, Louvain, 1651, in-4 ; *Medulla metaphysica*, ibid., 1663, in-4 ; et *Medulla physica*, ib., 1665, in-4 ; ouvr. médicinales et presque oubliés aujourd'hui.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, né en Arménie vers le fin du 7^e S., suivit de bonne heure la carrière des armes, se signala par sa valeur et son intelligence, et parvint bientôt aux emplois supérieurs de la milice. Étant devenu suspect à l'empereur Justinien II, il fut exilé dans la Chersonèse, et s'y fit proclamer empereur par les habitants. C'est alors qu'il prit le nom de Philépius. Ayant entraîné dans son parti les troupes que Justinien avait envoyées contre lui, il marcha sur Constantinople, surprit l'empereur, ainsi que Tibère, son fils, les fit massacrer, et fut couronné sans obstacle en 711. Mais ce prince se montra encore moins digne du trône que son prédécesseur. Entièrement livré aux plus sales débauches, il euhardit par son indulgence les Barbares, qui ravageaient diverses provinces de l'empire, et se rendit odieux aux habitants de Constantinople par la protection qu'il accorda aux monothéistes. Le domestique d'un patricien, nommé Rufus, agent d'un complot formé contre cet empereur, ayant pénétré pais de lui pendant la nuit à la faveur du désordre d'une fête célébrée dans le palais, lui creva les

yeux en l'an 713. Conduit ensuite en exil, Philippicus y termina ses jours dans la misère. On a des médailles de cet empereur.

PHILIPPON, V. PHILIPON.

PHILIPS (FABIAN), né en 1601 à Prestbury, dans le comté de Gloucester, se livra particulièrement à l'étude des anciennes lois d'Angleterre, et publia à ce sujet plus. Ouv. Pendant la révolution anglaise, il osa, deux jours avant l'exécution de Charles 1^{er}, faire afficher sa protestation contre la mort de ce malheureux prince. Il m. en 1670. On a de lui : *Veritas inconvulsa, or King Charles I no mon of blood*, etc.; *Tenenda non Tollenda*, etc.; *the Antiquity, legality, reason, duty and necessity of preemption and perjury for the king*, etc., Londres, 1660, in-4.

PHILIPS (CATHERINE), fille d'un négociant de Londres nommé Fowler, née en 1631, morte en 1664, se fit connaître de bonne heure par quelque talent pour la poésie, et traduisit en anglais les tragédies de *Pompeii* et des *Horace*, par le grand Coraillon. On a encore d'elle des lettres et plus, pièces de vers réunies en 1669 sous le titre de *Poesies of the incomparable mistress Catherine Philips*, in-fol. elles ont été réimpr. en 1678.

PHILIPS (EDOUARD), neveu de Milton, né à Londres en 1630, a publié : *Theatrum poetarum, ou Recueil complet des poètes les plus éminents de tous les siècles*, avec un discours sur la poésie et des jugements critiques, qui font soupçonner que Milton y a mis la main. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux qu'a publiés Edouard Philips, est de Londres, 1675. On lui doit encore : *Tractatus de modo et ratione formandi voces derivatas lingue latine*, 1684, in-4; et *Speculum lingue latinæ*, 1684, in-4, traités extraits du MS. de Milton, *Thesaurus latinus*. — JEAN PHILIPS, autre neveu de l'auteur du *Pompeii* perdu, publia la défense de Milton, en réponse à l'*Apologia pro rege*. On a encore de lui les 5^e et 6^e livres de l'*Enéide*, traduits, 1678, in-8; et une continuation de la *Chronique de Heath*, 1676, in-fol.

PHILIPS (JOHN), poète anglais, né à Dampston en 1676, mort à Hereford en 1708, a laissé, entre autres pièces de vers, les poèmes intitulés : *Pomone* en 2 vol.; la *Bataille d'Hochstet*, et le précieux *Schelling*, qui ont été traduits en franç. par l'abbé Yart, dans son *Idee de la poésie angl.* Les poésies de Jean Philips ont été imprimées à Paris, in-12.

PHILIPS (AMÉNOISE), poète angl., né dans le comté de Leicester, m. en 1759, est principalement connu par des *Pastorales*, qu'il publia vers 1700, et que Richard Steele (v. ce nom), son ami, mettait au-dessus de celles de Pope; mais les lecteurs ne sanctionnèrent point le jugement de ce critique. On a encore de Philips : la *Pie de lord John Williams*, 1700; trois tragéd. (*the Distressed Mother*, imitation de l'*Andromaque* de Racine, 1711; *the Briton*, 1721; *Hamfrey, duke of Gloucester*), et quelques morceaux de politique, réimpr. dans le *Free Thinker*, 3 vol. in-8. Hénnet, dans sa *Poétique anglaise*, a mis en parallèle quelq. passages des pastorales de Pope, Gay et Philips.

PHILIPS ou PHILIPPI'S (THOMAS), jésuite anglais, né à Ickford en 1708 (comté de Buckingham), mort à Liège en 1774, a publié une lettre à un étudiant en théologie, 1756, in-8, qui eut trois éditions. L'ouvrage qui a le plus contribué à le faire connaître est la *Pie du cardinal Polus*, 1764, 2 vol. in-4, et 1767, 2 vol. in-8.

PHILIPS (GREGG), premier ministre de l'église de Watertown, dans l'état des Massachusetts, né en Angleterre au comté de Norfolk, se déclara non-conformiste, et fut alors obligé de passer en Amérique, où il débarqua en 1630, et y m. en 1634. On a de lui une *Replique à une refutation de quelques opinions sur le baptême des enfans*.

PHILIPS (SAMUEL), petit-fils du précédent, et ministre d'Ambrover à Massachusetts, exerça pendant 60 ans ses fonctions, et m. dans sa 82^e année, le 5 juin 1771. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on trouve plusieurs sermons; une *Histoire du Sauveur*; le *Chretien orthodoxe* (1738); un traité de la *Nécessité pour les hommes d'être appelés par Dieu*, afin qu'ils se soumettent au Christ; et la *Justification de l'Évangile* (1766).

PHILISTE ou PHILISTUS, historien célèbre dans l'antiquité, né à Syracuse la 2^e année de la 87^e olympiade (481 ans av. J.-C.), suivit à Athènes les leçons d'Isocrate, et, de retour dans sa patrie, s'associa aux projets ambitieux de Denys l'Ancien, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de ses concitoyens. Sa valeur et son éloquence furent également utiles au tyran dans les guerres que celui-ci eut à soutenir. Plus tard Denys, oubliant les services de Philiste, le bannit de Syracuse. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs à écrire l'*Histoire de Denys*, auquel, malgré son injustice, il prodigua les plus grands éloges. Toutefois, il ne put revoir à Syracuse qu'après la mort du tyran. Il y fut bien accueilli de Denys-le-Jeune, et profita de l'ascendant qu'il prit sur ce prince pour éloigner Dion et Platon (v. ces noms). Chargé du commandement de la flotte de Denys à l'époque où Dion repartit en Sicile, Philiste, après avoir rendu longtemps la victoire incertaine dans une bataille navale qu'il livra à son adversaire, se tua, dit-on, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses concitoyens. D'autres historiens prétendent que le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur la côte, il fut pris par les partisans de Dion, qui lui tranchèrent la tête en l'an 410 ou 411 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de la Sicile*, en 13 livres, dont il ne reste qu'un seul fragment, conservé par saint Clément d'Alexandrie. On peut consulter, pour plus de détails, les recherches de l'abbé Serin sur la vie et les ouvrages de Philiste, dans le t. XIII du Recueil de l'Académie des inscriptions.

PHILLIP (ARTHUR), navigateur anglais, né à Londres en 1738, était fils d'un Allemand, qui enseignait dans cette ville la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint successivement, par ses services distingués, au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouverneur-général de la colonie de la Nouvelle-Galles mérid. (New-South-Wales), découvert par le célèbre Cook (v. ce nom), il y arriva, en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso et de neuf transports. Ayant reconnu que le point de Botany-Bay, indiqué par Cook comme le plus favorable à un établissement, ne répondait point à l'idée que ce navigateur en avait donnée, il préféra le port Jackson. Il établit l'ordre parmi les malheureux déportés qui devaient former la population de la nouvelle colonie; il y fit régner la paix, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue de nos jours. Le mauvais état de la santé de Phillip l'ayant forcé de revenir en Europe au bout de 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amiral, passa le reste de ses jours à Lymington, dans le comté de Hamp., et m. à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, etc., etc., Londres, 1789, in-4, avec cartes. Cet ouvrage, mal rédigé, a été fort mal traduit en franç., Paris, 1791, in-8, sans les cartes et les planches qui se trouvent dans l'original. Le traducteur a aussi négligé quelques écrits publiés en 1791 et 1792, in-4, pour faire suite au même ouvrage. C'est à Phillip que la France est redevable des dernières dépêches reçues de La Pérouse. (Voy. PÉROUSE).

PHILLIPS (THOMAS). V. PHILIPS.

PHILLIPS (THOMAS), antiquaire angl., m. en

1815, est auteur de *l'Histoire et Antiquités de la ville de Shrewsbury*, 1779, in-4.

PHILLIS-WHEATLEY, négresse enlevée en Afrique à l'âge de 7 à 8 ans, et vendue à John Wheatley en 1761, reçut une éducation soignée, et publia en 1772, à l'âge de 10 ans, un recueil de poésies. Affranchie en 1775, elle épousa un homme de sa couleur, remarquable comme elle par ses connaissances acquises, et qui, sous le nom du docteur Peter, devint un avocat distingué. Les embarras du ménage, auxquels elle n'avait point été accoutumée, quelques mauvais traitements de la part de Peter, l'ayant plongée dans une mélancolie profonde, elle m. du spleen en 1787. M. l'abbé Grégoire a traduit quelq. unes des pièces de vers de Phillis, dans sa *Littérature des nègres*.

PHILOCHORE, historien ou plutôt antiquaire grec, vivait, à ce que l'on conjecture, vers la fin du 4^e S. avant J.-C. Il avait composé un ouvrage en 17 livres, intitulé *Atthis*, dont il ne nous reste que des fragm. pub. sous ce tit. : *Philochori Athenaeorum Fragmenta*, etc., Leipzig, 1811, in-8.

PHILOCLÈS, poète dramatique grec, que son style amer avait fait surnommer *la Bile*, était contemporain de Sophocle, et remporta le prix dans un concours où le célèbre tragique avait présenté son *Oedipe à Colone*, l'un des chefs-d'œuvre du théâtre grec.

PHILOCRATE, orat. grec, vendu à Philippe, contemp. de Demade, était moins éloquent et encore plus intempestif que lui. Convenu d'avoir reçu du riches présents du roi de Macédoine, il prit la fuite pour se dérober au supplice.

PHILOCTÈTE (mythologie), héros grec, fut le compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui enjoignit de déposer ses flèches dans sa tombe, lui fit prêter serment de ne jamais découvrir ce dépôt, et lui légua en même temps ses autres armes. Reint du sang de Hydre, l'oracle ayant annoncé aux Grecs qu'ils ne se rendraient point maîtres de Troie sans avoir les flèches d'Hercule, Philoctète leur indiqua le lieu où elles étaient enfermées, en frappant du pied la sépulture du demi-dieu. Il fut puni à l'instant de ce parjure. En retirant les flèches du tombeau, il en laissa tomber une sur le pied ulcéré. L'infection de la plaie qui résulta de cet accident fut si grande, que les Grecs ne purent la supporter, et abandonnèrent le porteur dans l'île de Lemnos. Mais, après la mort d'Achille, Ulysse, envoyé par l'armée grecque, sut décider adroitement Philoctète à venir devant Troie, dont sa présence devait hâter la chute. Sophocle a composé sur ce sujet une tragédie, traduite ou plutôt heureusement imitée par La Harpe.

PHILODÈME, écrivain grec, dont Cicéron a fait l'éloge dans sa harangue contre Pison, était philosophe de la secte d'Épicure. Burmann a inséré dans le t. 2 de son *Anthologie* 31 *epigr.* de cet auteur, et Chardon-la-Reschette y en a ajouté une 32^{me}. Parmi les Mss. trouvés à Herculanum, plusieurs contiennent quelques productions de Philodème, et sont insérées dans le recueil intitulé : *Herculaneum. Papyriarum quae supersunt* Tom. 1, Naples, imprimerie royale, 1793, in-4.

PHILOLAUS, philosophe, né à Crotona dans le 5^e S. avant J.-C., fut d'abord disciple de Pythagore, puis d'Archélate de Tarente, et composa sur la physique trois livres, dont Platon faisait tant cas, qu'il les acheta 10,000 deniers ou 100 mines, s'il faut en croire Diogène-Laërce. Philolaus paraît être le premier auteur de l'idée du mouvement annuel de la terre; et Basilus a intitulé *Astronomie philolaique* un traité qu'il a composé suivant ce système.

PHILONÈLE (mythologie), fille de Pandion, roi d'Athènes, et épouse de Térée, roi de Thrace. Ayant souffert de la part de ce prince les plus cruels

traitements, Progne, sa sœur, accourut pour la venger; et, après l'avoir dévotée, elle servit à Térée dans un festin le cadavre de son fils Ilya. Ce prince allait assouvir sa colère contre les deux sœurs, lorsque les dieux le châtèrent en épervier, Progne en hirondelle, et Philonèle en rossignol.

PHILONUSUS, V. Lucrèce.

PHILON, écrivain juif, de la race sacerdotale, né (suivant les conjectures de Thom. Mangey, v. ce nom), en l'an 30 avant J.-C., à Alexandrie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lettres et de la philosophie, et y acquit une grande célébrité. On l'appelait communément (au rapport de St Jérôme et de Suidas) le *Platon juif* ou *Philon-le-Platonicien*. Tout en s'initiant aux sciences humaines, Philon ne négligea point l'étude des livres sacrés du peuple hébreu. Il y chercha les dogmes de Platon, et les y trouva. Dans sa vieillesse, il fut déposé par les Juifs d'Alexandrie vers Caligula, à Rome, pour demander accet emp. la confirmation du droit de bourgeoisie, qui leur avait été octroyé par les Ptolémées et les Césars, ainsi que la résist. de quelq. synagogues qu'on leur avait eolérées. Philon ne remota point dans cette mission. Il en avait écrit la relation, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. L'ouvr. qu'on a de lui sous le titre de *Vertutibus, sive de Legatione ad Caesarem* (inséré dans le t. 2 des *Oeuvres de Philon*, pub. par Th. Mangey), est entièrement différent de la relation dont nous venons de parler, et qui a été connue d'Eusèbe et de Saint Jérôme. Suivant les mêmes pères de l'Eglise, Suidas et quelques autres anciens, Philon, âgé de près de 100 ans, fit un second voyage à Rome, et y embrassa le christianisme, qu'il ajura ensuite, ajoute Phetius; mais St Augustin déclare positivement que Philon n'a jamais professé le christianisme. L'époque de la mort de ce savant juif est inconnue. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'écriture-sainte, la philosophie et la morale, dont la plupart se sont perdus. Ceux qui restent, au nombre de 28, écrits en grec, ont été recueillis et impr. à Genève, 1613, in-fol., avec la traduction latine de Gelenius; à Paris, 1640, in-f.; à Wittenberg, 1659, in-fol.; à Londres (par les soins de Thom. Mangey), 1742, 2 vol. in-4. Cette édit. est la meil. de toutes. Celle de F.-A. Meuffer, 1785-92, 5 v. in-8, n'est pas complète. Quelques des traités de Philon ont été publi. séparément en latin, en franc, et en d'autres langues. On peut consulter sur cet écrivain : l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, de dom Ceillier, t. 1; la *Bibliotheca græca*, de Fabricius, t. 4; la dissertation de Dan.-G. Werner, de *Philone Judæo*, etc., Stargard, 1743, in-fol.; la *Chrestomathie philoniana*, de J.-G.-G. Dahl, Hambourg, 1800, in-8. L'abbé Mai a publié à Milan, en 1816, un traité, qu'il croyait de Philon, sous ce titre : de *Vertute ejusque Partibus*; mais il a été reconnu depuis que ce traité, déjà imprimé deux fois, était réellement de Grégoire-Mellon (v. GEMISTE).

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et surnommé encore, comme il nous l'apprend lui-même, *Hieronymus*, né, selon Vossius, dans la 1^{re} S., la 10^e année du règne de Tibère, s'acquit une grande réputation par ses ouv. d'histoire et de grammaire. Il avait composé de *Exhibus et claris Viris quæ unquam in itit*, *Lib. XXV*, ouvrage abrégé par *Ælius Servius* (suiv. Suidas), ou *Ælius Severus athenensis* (selon Vossius); de *compendiis et uiginti Libr.*, *Lib. XII*; *Commentarius de Judentis*, c'est par Origène; de *Imperio A. Iulii*. Il avait traduit en grec l'histoire écrite en langue phénicienne par Sanchoniathon, divisée en 4 liv. Eusèbe de Césarée a conservé quelq. fragments de la *préface*, et un long fragment de cette traduction, formant le *chap. 10* du *liv. 1^{er}*. Bodwell a publié un disc. en anglais sur ce sujet en 1631, et Fourmont en a fait la matière d'un des

livres de ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, a. v. in-4. Quelques écrivains semblent croire que Philon est l'auteur de cette *Histoire universelle* qu'il a attribuée à Sanehonibon; mais cette opinion n'est pas fondée. Voy. la *Bibl. critiq.*, de Richard Simon, t. 1^{re}; l'*Antiquité dévoilée*, du P. Montfaucon, liv. 4; van Dale, dom Calmet et le P. Tournemine, *Journal de Trevoux*, janvier 1714.

PHILON de Byzance, mécanicien ou ingénieur grec, né dans le 3^e S. avant J.-C., nous apprend lui-même qu'il séjourna quelque temps à Alexandrie, pour se perfectionner dans l'étude de la mécanique, et qu'il s'arrêta aussi dans l'île de Rhodes pour y étudier l'architecture. Il étoit très-versé dans la géométrie. On connaît de lui un traité de *Polyarchétique*, dont il ne reste plus que le 4^e et le 5^e livre, publ. avec une version latine, dans le recueil intitulé *veterum mathematicorum Opera*, Paris, 1693, in-f. On lui attribue encore un opusc. intitulé : *de septem orbis Spectaculis*, assez curieux, qui ne nous est pas parvenu en entier, et qui a été publié avec une version latine, et des notes, par Léon Allatius, Rome, 1610, in-8. Grouvius l'a inséré dans le t. 8 du *Theatrum antiquit. præc.*; et Boissieu en a donné une nouvelle traduct. latine dans ses *Miscellanea*, Lyon, 1661. Montucla a fait honneur à Philon de Byzance d'un *Traité de mécanique*, que Fabricius attribue à Philon de Tyane.

PHILON, docteur arménien, surnommé *Duragusi*, du nom du Dirag, bourg du pays de Daron, vivait en Ego. Ayant été chargé par son patrie d'Arménie de traduire, dans la langue du pays, l'*Hist. eccl.* de Socrates pour faire suite à celle d'Eusèbe, il s'acquitta de cet emploi, et ajouta même à l'original plusieurs faits omis, et le récit de plusieurs événements postérieurs à Socrates. C'est là tout ce que l'on sait de ce docteur.

PHILOPOEMEN, eel. gén. de la ligne achéenne, né à Mégalo polis, principale ville de l'Arcadie, fit ses prem. armes contre les Spartiates, en guerre avec sa patrie, dédaigna ensuite, par une manœuvre hardie, la succès de la bataille de Sellasia, où Cléomène, roi de Sparte, fut complètement défait par Antigone-Duron, roi de Macédoine, et se distingua par de nouveaux exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire après la paix. Nommé gén. de la cavalerie des Achéens, il donna à cette arme une organisation nouvelle qui le rendit bientôt, de faible qu'elle avoit été jusqu'alors, la première des forces publiques. Il gagna, en l'an 208 av. J.-C., la bataille de Larissa contre les Etoliens. Elevé ensuite à la dignité de préteur, ou de généralissime de la ligue achéenne, Philopomen défait complètement l'armée lacédémonienne à la fameuse journée de Mantinée, et tua de sa main le tyran Machanidas. Les Athéniens élevèrent au vainqueur une statue de bronze dans le temple d'Apollon, à Delphes, et la Grèce entière lui rendit hommage dans la solennité des jeux néméens. Plus tard, il délivra, avec les seules forces de Mégalo polis, la ville de Messène, assiégée par Nabis. Ayant hasardé ensuite contre ce même Nabis une bataille navale, il la perdit par son inexpérience des manœuvres nautiques; mais il répara bientôt cet échec en surprenant son adversaire sous les murs de Gythium. Une nouvelle victoire le rendit maître de Sparte, qu'il attacha à la ligue achéenne; et il refusa le présent que les vaincus, touchés de sa modération, voulaient lui offrir. Dans la suite les Spartiates cherchant à se détacher des Achéens, Philopomen, d'autant plus sévère qu'il les avoit épargnés deux fois, fit démanteler Larédémone, bannir une partie de la population, et abolir les lois de Lycurgue, qui rendoient cet état belliqueux et entreprenant. Il refusa aux Romains, qui lui demandaient, la grâce des hannis, pour que ceux-ci laissent exclusivement à la confédération

achéenne. Il venoit d'être élu préteur pour la huitième fois, lorsque les Messéniens (détachés de la ligue achéenne par les intrigues de Dinocrate, ennemi personnel de Philopomen) firent une excursion dans l'Arcadie. Le héros marcha à leur rencontre à la tête de la jeunesse mégalo politaine; mais, forcé à la retraite par la supériorité numérique de ses adversaires, après avoir fait des prodiges de valeur, renversé de cheval, il fut pris et conduit à Messène, où Dinocrate s'en défit par le poison en l'an 183 av. J.-C. Les Achéens, conduits par Lycortas, père de l'historien Polybe, vengèrent sa mort, et rapportèrent ses cendres dans sa ville natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Philopomen, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, réunissait toutes les qualités d'un grand général, et Fulvius (v. ce nom) vante surtout la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil militaire. La simplicité de son extérieur formoit un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. Ausi austère dans ses mœurs qu'Épaminondas, il eut le même désintéressement et le même respect pour la vérité; mais on lui reproche de n'avoir pas eu, comme l'homme qu'il avoit pris pour modèle, cette égalité d'âme que les injustices populaires ne pouvaient troubler. La vie de Philopomen est au nombre de celles écrites par Plutarque.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, vint à Constantinople à l'âge de 20 ans pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences, dont il avoit eu les premiers éléments dans la ville de Borsise (l'ancienne Paurium), sa patrie. Séduit par la lecture des ouv. d'Arius, il adopta les erreurs de cet hérésiarque, s'en montra le défenseur, et composa, pour rendre odieux ses adversaires, l'*Histoire de l'Eglise depuis l'avènement de Constantin jusqu'à la mort d'Honorius*, en 425. Cette histoire n'est perdue; mais il en reste un abrégé par Photius (v. ce nom), publ. par Godefroy, Genève, 1642, in-4, avec des sav. dissertations, et une version latine très-mauvaise. Henri Valois en a donné une édit. plus correcte, avec une nouvelle version latine et des notes, à la suite d'Eusèbe et des autres histor. ecclésiastiques, Paris, 1673. Cette édit. a été suivie de plusieurs autres dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. græca* de Fabricius.

PHILOSTRATE, uom porté par plus. philos. et sophistes grecs. Les plus connus sont : — **PHILOSTRATE**, de Lemnos, qu'Eusèbe, Synecle et quelques autres auteurs font naître à Athènes, professeur la rhétorique dans cette ville, et vint ensuite enseigner à Rome, où il fut bien accueilli à la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Ce fut à l'instigation de cette princesse qu'il écrivit la *Vie d'Apollonius de Thyane*, le plus considérable des ouvrages qui nous restent de lui, trait. en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12; et par Lagrange d'Assay, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Ou a encore du rhéteur de Lemnos : les *Hérois*, ou *Dialogues entre Pindare et Phéax*, dont M. Houssonna a donné en 1806 une édition, collationnée sur neuf Mss. de la bibliothèque royale, avec des scholies grecques et du sav. remarques; les *Tableaux*, description de 76 peintures qui décoraient le portique de Naples, traduit en français sous ce titre : les *Images*, ou *Tableaux de plâtre*, peinture, par Blaise du Vignère, 1614, in-folio; les *Vies des Sophistes*, en deux livres; un recueil de 73 lettres sur des sujets érotiques ou galans. — **PHILOSTRATE**, dit le Jeune, neveu du précédent, vivait sous les emp. Macrin et Héliogabale. On a de lui un ouv. qui a aussi pour titre les *Tableaux*. Ce sont, suivant la savant Hrynæ, moins des descriptions de peintures déjà exécutées, que des esquisse de programmes de divers sujets, proposés à l'émulation des artistes. — Les œuvres de ces deux

Philstrate ont été réunies; et Péd. le plus complaisante donnée par Olearius, Leipzig, 1709, in-f.

PHILOTHEE. V. MAUROCOENASTO.

PHILOXÈNE, poète grec dithyrambique, né dans l'île de Cythère, m. en l'an 380 av. J.-C. à Ephèse, jouit d'un grand crédit à la cour de Denys-le-Tyran, où il composa ses divers ouvr. Il ne fut pas moins renommé par sa gourmandise, et son érudition en cuisine; on dit même qu'il avait composé sur ce sujet un poème didactique intitulé *le Souper*. Toutefois il était poète encore plus que parasite. Denys lisant un jour à table de mauvais vers de sa façon, demanda l'avis de Philoxène. Le poète répondit avec une courageuse franchise que ces vers ne valaient rien; et le tyran irrité l'envoya dans une prison qu'on appela les *Corrivières*. Le lendemain Philoxène reçut avec la liberté une nouvelle invitation à la table de Denys. Nouvelle lecture des vers de la veille, et nouvel avis demandé. Philoxène se lève alors, et pour toute réponse : « Qu'on me reconduise, dit-il, aux *Corrivières*. » Cette saillie désarma Denys, et épargna au poète un second emprisonnement; mais celui-ci prit le sage parti de renoncer absolument à la table du tyran méromène, se retira à Tarente, passa ensuite à Ephèse, où il m. dans la prem. année de la 100^e olympiade, 380 ans av. J.-C.

PHILOXÈNE, autrement nommé XENAIAS, savant scier., de la secte des monophysites ou jacobites syriens, né à Tabal, bourg de la Susiane, appartenait à la population syrienne et chrétienne, alors répandue dans une grande partie de la Perse. Nommé par l'emp. Zenon évêque de Mahoug ou Hierapolis en 485, il fit de grands efforts (de concert avec Pierre, dit le *Fouleur*, patriarche d'Antioche, partageant comme lui les erreurs des monophysites) pour détruire en Syrie l'autorité du concile de Chalcédoine. Il alla ensuite deux fois à Constantinople pour y soutenir les intérêts de sa secte, et fut bien accueilli de l'emp. Anastase; mais après la mort de ce prince, il fut exilé par l'emp. Justin, dit le *Fieux*, à Philippopolis de Thrace, puis à Gangra, où on le fit périr en le suffoquant avec de la fumée en 522. Les jacobites le regardent comme un saint, et célèbrent sa mémoire le 18 février, le 1^{er} avril et le 10 décembre. On conserve de lui un grand nombre d'ouvr. théol. et polémiques, parmi les MSS. de la biblioth. du Vatican. Le plus célèbre de tous est la nouvelle version syriaque des 4 évangiles qu'il avait faite en l'an 508 sur le texte grec, et qui est la seule que lisent les Syriens jacobites. Elle a été publiée par J. White, Oxford, 1778, 2 vol. in-8, ainsi que le 1^{er} vol. de celle des actes des apôtres et des épîtres de St Paul, etc., ib., 1801.

PHILPOT (JOHN), théol. anglais, né au comté de Hampt, et l'un des plus zelés partisans de la réformation, fut condamné par l'évêque Gardiner à être brûlé vif en 1555 sous le règne de Marie. On a de lui : *Defence of the old and ancient authority of Christ's Church*. — PHILPOT ou PHILPOTT (John), héros d'armes anglaises, sous les règnes de Jacques 1^{er} et de Charles 1^{er}, m. en 1639, a pub. un *Catalogue des chanceliers d'Angleterre*, et une édition des *Camden's Remains*. — Son fils, John PHILPOT, est aut. du *Villare cantium*, Londres, 1639, in-fol.

PHINEAS (Bible), fils d'Eléazar et petit-fils d'Aaron, troisième grand-père des Juifs, montre un zèle dont le Seigneur fut content, et qu'il récompensa en promettant à ce pontife que le sacerdoce ne sortirait pas de sa famille.

PHILIPS, V. MULGRAVE.

PHIPS (sir WILLIAM), gouverneur de Massachusetts, né dans cette colonie en 1651, d'une famille obscure et pauvre, commença par être garçon charpentier. Ayant pris le parti de chercher fortune sur mer, il se distingue, fut créé chevalier par le roi

Jacques II, chargé de plusieurs expéditions, et enfin nommé gouverneur de sa province natale en 1692. C'était un homme entreprenant, d'une grande activité, d'une probité rare; mais son caractère violent le fit destituer et rappeler en Angleterre, où il m. d'une fièvre maligne en 1695, à l'âge de 44 ans.

PHLEGON, historien, né à Tralles, en Lydie (ce qui l'a fait surnommer *Trallien*), dans le 2^e S., fut affranchi d'Adrien, et vécut jusqu'au règne d'Antonin-le-Pieux. Il avait composé une *Histoire ou Chronique* en 16 livres, qui finissait en l'an 141 de J.-C.; une *Description de la Sicile*; un *Traité des fêtes des Romains* et quelques autres ouvr. dont Suidas rapporte les titres, mais qui se sont perdus. Il ne nous reste que les suiv. : de *Rebus mirabilibus liber* (recueil de contes populaires, de prodiges, etc.); de *Longavis libellus*, ou de *Olympus* (que l'on croit être un fragment de sa chronique). Ces trois opuscules ont été pub. pour la première fois, avec une version latine, par Guill. Xylander, Bâle, 1568, in-8. Meursins en a donné une édition plus belle et plus correcte avec une préface et des notes, Leyde, 1620, in-4. Le dern. édition est celle de G. Vrena, avec les notes de Meursius, Halle, 1775, in-8. On trouve aussi ces ouvr. réunis à ceux d'Auligone de Caryste et d'Apollonius Dyscole, sous ce tit. : *Autor. mirabilium Auctores graeci*, Leyde, 1622, in-4; et ces différents auteurs sont partie du 1. 7 des *Ouvrages de Meursius*. Les *Opuscules* de Phlegon sont encore insérés dans les 1. 7 et 9 du *Thesaurus antiquitatum graecorum*.

PHOCAS (St), martyr, vivait paisiblement du produit d'un jardin cultivé par ses soins auprès de Synope, ou commencement du 4^e S., et trouvait encore les moyens de faire des aumônes, lorsque pendant une persécution que l'on croit être celle de Dioclétien vers l'an 303, sa piété et sa charité parurent un si grand crime qu'on ne se donna pas le peine de le juger. Des soldats envoyés dans sa demeure lui tranchèrent la tête. Après la conversion de Constantin, les chrétiens élevèrent, en l'honneur de Phocas, une basilique, où fut déposée une partie de ses dépouilles et qui devint célèbre dans tout l'Orient. Par la suite, une portion des reliques de ce saint ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra sa fête pendant deux jours, et St Chrysostôme prononça à cette occasion deux discours, dont on se trouve dans ses *œuvres*. Les Latins célèbrent la fête de St Phocas le 14 juillet.

PHOCAS, empereur d'Orient, né à Chalcédoine, ou selon d'autres en Cappadoce dans le 6^e S., d'une famille obscure, embrassa de bonno heure la profession des armes, parvint au grade de centurion par le protector de Priscus, l'un des lieutenants de Maurice, et fut député par les soldats auprès de cet empereur pour lui demander le leave de passer l'hiver dans leurs familles. Le refus de Maurice souleva l'armée; et les séditieux déférèrent le commandement à Phocas, qui les amena des rives du Danube sous les murs de Constantinople. Maurice, abandonné de ses gardes et des habitants de sa capitale, s'éloigna sur son frère caqué avec sa femme et sa famille, et le 4^e jour après son départ (25 nov. 602), Phocas, revêtu de la pourpre, fit son entrée publique à Constantinople, au bruit des applaudissements du peuple et de la milice. L'un de ses premiers soins fut de donner l'ordre d'aller égorger Maurice et ses fils, mais par politique ou par pitié, il fit épargner les femmes et les filles de ce prince, qui furent remenées à Constantinople. Phocas, sans capacité militaire, ne devant son élévation qu'au hasard et au caprice d'une soldatesque indisciplinée, n'aimait pas la vie des camps; il n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de se livrer plus facilement à ses habitudes de débauches; et dans ce but, il s'occupa de procurer la paix à l'empire, disposé à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Mais Cosroës, roi de Perse, dont Mau-

rice avait imploré le secours dans les premiers moments de sa détresse, retint prisonnier l'ambassadeur de Phocas, déclara aussitôt la guerre à cet usurpateur, et envahit les provinces d'Asie. Phocas, tourmenté par des émeutes continuelles, fit verser des flots de sang à Constantinople, à Alexandrie et à Antioche, devint un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, excita Héraclius (v. ce nom), exarque d'Afrique, à délivrer l'empire du monstre qui souillait le trône. Héraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où il fut bientôt rejoint par une foule de mécontents. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du danger, ne fit des préparatifs de défense que lorsqu'il vit la flotte d'Héraclius sous les murs de son palais; et après une action sanglante, s'étaient cachés dans la ville, il fut découvert, dépoillé de la pourpre, et conduit au vainqueur qui lui fit trancher la tête le 5 octobre 610. Son corps fut traîné dans les rues par le peuple. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en bronze. Il avait fait composer en grec, par Théophile, une paraphrase des *Institutes* de Justinien, et traduire, également en grec, le *Digeste* et le *Code*. Ces troisouvr. devaient servir, d'après ses ordres, de base à l'enseignement public du droit.

PHOCAS (JEAN), moine du 12^e S. que les uns font naître dans l'île de Crète, les autres dans la Calabre, servit d'abord dans les armées de l'emp. Manuel Comnène, et se retira ensuite avec quelques religieux dans une petite église qu'il avait fait bâtir sur le mont Gormel. Le *Synonyma* d'Allatius renferme de lui une *Description de la terre-sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, etc., pages qu'il avait parcourues. *V.* l'édition de 1653, in-8.

PHOCION, général athénien, l'un des hommes les plus illustres de l'antiquité, né 500 ans environ avant J.-C., était d'une famille obscure. Les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent en lui les germes de la vertu et l'élévation de l'âme. Simple soldat sous Chabrias (v. ce nom), il acquit bientôt une ascendante sur ce général, qui lui dut, en grande partie, le succès de la bataille navale de Naxos. Chabrias, incapable d'une basse jalousie, fit connaître Phocion à la Grèce, en lui confiant des missions importantes et hasardeuses. Appelé en commandement suprême des troupes, Phocion sut allier la science militaire à celle du gouvernement, sans jamais les séparer. Toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient soutenir long temps. Orateur inflexible dans ses conseils, il comptait sur les succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissements comme aux clameurs de la multitude, il ne craignait point de braver la puissance populaire, et ses vertus imposaient à toutes les passions. Appelé 45 fois à la tête des armées athéniennes, nul général ne commanda un plus grand nombre d'expéditions, et sa réputation ne fut jamais démentie par les événements. Dans les camps, sa vie était celle d'un soldat; dans ses foyers, celle d'un sage. Il refusa toujours d'augmenter son faible patrimoine. « Si mes enfants, disait-il, vivent en bons citoyens, mon champ leur nourrira; sinon, je ne veux pas accroître leurs vices par des richesses. » L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs. Il parlait à ses concitoyens avec le calme d'un philosophe et la conscience d'un Spartiate. On sait que Démétrios appelait ce grand homme la *hache* de ses discours. Inaccessibles aux illusions de la multitude, comme à l'ambition de fixer les regards de la Grèce, Phocion jugeait les ressources réelles de sa république en capitaine et en homme d'état, alors que Démétrios appelait les Athéniens aux armes contre Philippe de Macédoine, et traçait des plans de campagne dans ses harangues éloquentes. L'événement

justifia les craintes du sage guerrier. Les Athéniens perdirent la bataille de Chéronée. Phocion, mis à la tête de la république, ne chercha plus qu'à lui assurer une paix honorable. Lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, maître de Thèbes et de la Grèce, demanda que Démétrios lui fût livré avec quelques autres, Phocion, sollicité à plusieurs reprises de donner son avis dans cette circonstance, hésita longtemps. Enfin, désignant Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous le demandait, dit-il au peuple, je vous conseillerais de le livrer, quel qu'il fût; car je serais heureux de voir moi-même pour vous sauver; c'est assez que les Grecs déplorent la perte de Thèbes, ne leur faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, Phocion eut le soin de déterminer Alexandre à tourner ses armes contre les barbares, conduisit cette négociation avec le plus grande habileté, et Alexandre conserva toujours pour lui la déférence la plus marquée. Au milieu de ses conquêtes en Asie, le vainqueur du Gernique avait envoyé 100 talents (600,000 francs) au général athénien. « Si Alexandre m'estime, dit Phocion, surpris par les envoyés de ce prince dans les soins de son modeste ménage, qu'il me laisse ma réputation et la vertu. » Le roi de Macédoine essaya un nouveau ruse, lorsqu'il offrit au sage de choisir entre quatre villes de l'Asie-Mineure. Après le mort d'Alexandre, la Grèce reprit les armes contre Pavis de Phocion; et alors commença la guerre lamiaque, qui finit par mettre les Athéniens à la merci d'Antipater. Ce fut inutilement que Phocion, déjà octogénaire, appelé en commandement des troupes, battit les Macédoniens sur les côtes de l'Attique. Polyperchon, ayant rétabli dans Athènes le gouvernement populaire au nom du fils d'Alexandre, dont il était le tuteur, refusa d'entendre Phocion, chef de l'ancien gouvernement, et le renvoya chargé de se rendre devant l'assemblée générale des Athéniens. Accusé de trahison, Phocion déclina de se défendre, et but la ciguë, après avoir ordonné à son fils de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. Ceux-ci, après avoir d'abord refusé la sépulture au héros, lui élevèrent bientôt une statue de bronze, et mirent à mort son accusateur. Phocion m. dans sa 83^e année, 317 avant J.-C. Cornelius Nepos et Plutarque ont écrit ses biographies. Le dernier, plus exact et plus judicieux, compare le héros athénien à Caton d'Utique. Malheureusement Phocion pour le principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politique*. (*V.* MABLY).

PHOCYLIDE, poète et philosophe grec, né à Milet, contemporain de Théogène, vivait vers le fin du 6^e S. avant J.-C. Il compose quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloges. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen noethicon*) de 217 vers, dont aucun ancien auteur n'a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre. Ce poème se trouve dans toutes les éditions des *Sentences* de Théogène et des autres poètes gnomiques, et fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris en 1507, très recherché des curieux. Nous citerons encore, parmi les édit. séparées du poème de Phocylide, celle publiée par J.-A. Schier, gr. et lat., avec des notes, Leipzig, 1751, in-8. Il en existe trois traduct. françaises, sous ce titre : *Les Préceptes de Phocylide*, par Duclot, Paris, 1699, in-12; par Levesque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, *Sentences de Théogène, etc.*, poème moral de Phocylide, 1798, in-18.

PHOCYLIDES (JEAN), dont le vrai nom était Fulkens, mathématicien et médecin, né à Holwarden, en Frise, l'an 1618, m. en 1651, professa la philosophie, et pratiqua la médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertation astronomica in Lansbergium*, Franeker, 1630, in-12; *Epistola astronomia reformata*, ibid., 1632, in-12; *Sciagraphia logica generalis*, ibid., 1643, in-12; *Collo-*

gium logicum, etc., 1636, in-12; *Elementale logicum*, 1638, in-12; *Philosophia naturalis*, etc., Harlem, 1651, in-12; *Astronomie frisonne* (en flamand), ouvrage posthume, 1652 et 1663, in-12.

PHORMION, général athénien, succéda à Callicles l'an 452 av. J.-C., se distingua dans la guerre du Péloponnèse, et vendit ses biens pour faire subsister les troupes. Les Athéniens payèrent ses dettes, et lui offrirent du nouveau le commandement, qu'il refusa. — Un autre **PHORMION**, philosophe péripatéticien, enseigna à Ephèse alors qu'Annibal était réfugié dans cette ville. Le général carthaginois, assistant un jour aux leçons de ce philosophe, et l'entendant discourir à tort et à travers sur l'art militaire et sur les dangers d'un général, ne put s'empêcher de dire : « J'ai quelquefois entendu raconter des vieillards, mais je n'ai jamais vu de plus grand raconteur que ce philosophe. »

PHOTIUS, célèbre patriarche de Constantinople, né dans cette ville, au 9^e S., d'une ancienne et illustre famille, fit, sous d'habiles maîtres, des progrès rapides dans les lettres et dans les sciences cultivées de son temps. Envoyé par l'empereur Michel son ambassadeur dans l'Asyrie, il s'acquitta parfaitement de cette mission, et fut nommé à son retour *protospathaire* (commandant des gardes), au même temps que *protoscrétaire* de l'empereur Michel. Bardas, oncle de Michel, fit ensuite élire Photius, bien qu'il fût laïc, patriarche de Constantinople, en 857, à la place d'Ignace. Celui-ci, exilé à l'île de Térébinthe, rendit nullo, par son refus, l'élection de son successeur. L'ambitieux Photius, après avoir employé les moyens les plus odieux pour vaincre la résistance du pontife décliné, fit annuler son ordination par des prêtres et des évêques dont il avait acheté les suffrages, l'anathématisa, et écrivit au pape Nicolas 1^{er}, qu'Ignace, à raison de son grand âge, s'étant retiré volontairement dans un monastère, lui Photius avait accepté, par obéissance aux ordres de l'empereur, une charge dont le poids l'accablait. Nicolas 1^{er}, soupçonnant que Photius ne lui disait pas la vérité, chargea les légats qu'il envoyait à Constantinople, pour détruire l'hérésie des iconoclastes, de prendre des informations sur ce qui s'était passé. Séduits par Photius, les légats déclarèrent Ignace coupable, et procédèrent à la courtoisie qui, en 861, confirma la déposition du vertueux patriarche, et excommunia tous ceux qui lui restaient attachés. Le pape, mieux informé, écrivit à Photius pour l'engager à rétablir sur son siège la pasteur légitime. Photius imprima cette missive, et en composa une autre, qu'il se fit remettre publiquement par un mécréant, nommé Custrate. La fourberie ayant été découverte, Custrate fut condamné au fouet; mais Photius eut assez de crédit pour le dédommager de cette punition par un emploi lucratif. Indigné de la perfidie du patriarche intrus, Nicolas assembla dans Rome un concile qui interdit à Photius toutes fonctions ecclésiastiques, et l'excommunia à ces où il persisterait dans ses erreurs. Photius réunit de son côté à Constantinople un autre concile, qui excommunia le pape. C'est ainsi que fut provoqué le schisme des Grecs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Toutefois la prudence de Nicolas et de ses successeurs, Adrien II et Jean VIII, ou retardèrent l'explosion. Sur ces entrefaites, Basile, le *Macédonique*, monta sur le trône d'Orient. Photius, avait d'abord cherché à se ménager l'appui de ce prince; mais, changeant tout à coup d'idée, lorsque l'usurpateur se présenta dans l'église de Sainte-Sophie, il osa lui dire : « Vous êtes indignes d'approcher des saints mystères, vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur. » Basile irrité envia Photius dans l'île de Chypre, et rétablit Ignace sur le siège patriarcal. L'intrus fut anathématisé par un concile tenu à Constantinople; mais plus tard, ayant su flatter la vanité

de Basile, il obtint la permission de revenir habiter cette capitale de l'empire. A la mort d'Ignace, Photius s'empara de la basilique de Sainte-Sophie, reprit les fonctions de patriarche, et réussit à obtenir l'approbation du pape, qui ne vit dans cet acte de condescendance qu'un moyen de coudre la paix à l'église d'Orient. Photius éluda les conditions que le souverain pontife avait mises à sa confirmation, en trompant ses légats, et assembla un nombreux synode, dans lequel, loin de se rétracter, il déclara persister dans toutes ses opinions. Le pape fulmina une nouvelle excommunication. Photius se maintint en possession de son siège jusqu'à l'avènement de Léon le *Philosophe* à l'empire. Instruit des désordres du patriarcat, le nouvel empereur l'exila dans un monastère d'Arménie; et l'on croit que Photius y termina sa carrière en 891. Il jouissait à une vaste érudition un esprit vif et pénétrant. Ses opinions sur quelques principes dogmatiques du Paganisme romain lui ont rendu favorables plusieurs protestants, entre autres Hanciens (v. ce nom), dans son traité de *byzantinorum rerum Scriptoria, græcis*. On a de Photius : *Myriobolion, sive Bibliotheca librorum quas legit et censuit Photius, patriarcha Constantinopol.*, un des monuments les plus précieux de la littérature ancienne et le modèle des journaux littéraires, dont la première et la plus belle édit. est celle donnée par D. Hoesehel, Augsbourg, 1661, in-fol.; trad. en latin par A. Schott, ibid., 1665, in-fol.; reproduite en grec et en latin, Genève, 1611, in-fol.; Rouen, 1653, in-fol.; *Lexicon græcum*, publié pour la première fois à Leipzig, 1808, in-4, par les soins de M. G. Harmann; *Epistola*, Londres, 1651, in-fol., avec une version latine et des notes. Cette édit. unique se ranferme que 238 lettres; mais on en a un plus grand nombre. Trois sont insérées dans l'*Anctarium publ. patrum*; une dans les *Prolegomena* de l'édition des *Hommes*, de Théophraste; une dans les *Monumenta de Gotalice*; un *Tratado* (en 4 livres) contre les nouveaux manichéens ou les *Panthéistes*, conservé MS. dans les bibliothèques de Paris, du Vatican et de Hambourg; *Nomocanon, id est legum imperialium et canonum ecclesiasticorum Harmonia*, publi., pour la 1^{re} fois, on titre du recueil des *Canons ecclésiast.*, Paris, 1551, in-fol., avec une traduction latine de Gentien-Hervet, et les notes de Th. Balsamon, réimpr. plus. fois depuis de des *disserat.* et *traités* théologiques, trad. en lat., et publi. dans le tom. 5 des *antiquæ Lectiones*, et dans l'*Anctarium*; un traité *adversus Eutimas, de Processione Spiritus Sancti*, inséré dans la *Panoplie*, d'Euthyme Terquoyste, 1710, in-fol. On conserve encore un grand nombre d'*opuscules* de Photius, inédits, dont on trouvera les titres dans la *Bibliotheca græca de Fabricius*. Le P. Ch. Faucher a publié la *Fide Photius*, Paris, 1773, in-12.

PHRAHATACHS, 16^e roi des Parthes, fils et successeur de Phraathès IV, qu'il avait fait périr de concert avec sa mère (v. PHRAATHÈS IV), monta sur le trône en l'an 9 de l'ère chrétienne; mais le règne de ce parricide ne fut pas de longue durée. A son premier erime il avait ajouté l'inceste. Les Parthes indignés se révoltèrent et le massacrèrent, ainsi que Tharmata, sa coupable mère.

PHRAHATES 1^{er}, 5^e roi des Parthes, fils et successeur d'Araxe III, ou Priapianus, monta sur le trône vers l'an 128 av. J.-G. Les événements et la durée de son règne sont peu connus. On sait seulement qu'il vainquit et subjugué les Mardes, peuple nomade de la Médie, et qu'il les établit dans le pays qui avoisine les Portes Caspiennes. Il mourut de temps après, en appelant au trône, au préjudice de son propre enfant, son frère Mithridate (v. ce nom). — **PHRAHATES II**, fils et successeur de Mithridate 1^{er}, monta sur le trône vers l'an 139 av. J.-G. Il hérita du titre de roi des rois qu'avait pris son illustre père et qui lui donnait

L'empire de l'Asie. Il eut à soutenir une guerre très-âpre contre Antiochus VII ou Sidetes (v. ce nom), roi de Syrie, qui, vainqueur dans trois batailles, reconquit Séleucie et Babilonne, entra en Médie et se rendit maître d'Ecbatane. Bientôt Phrahatès fut réduit aux seules provinces de la première monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane. Dans cette extrémité, le roi des Parthes eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses aïeux; il les engagea par de forts subsides à combattre pour sa cause. L'imprudence d'Antiochus servit encore mieux Phrahatès que son courage et ses nouveaux moyens de défense. L'armée du roi de la Syrie, livrée à l'indiscipline, étant disséminée dans des cantonnements très-étendus, pour ne pas épuiser les ressources du pays. Phrahatès informé que les habitants étaient disposés à se soulever, vint attaquer les troupes d'Antiochus dans ses quartiers. Le roi de Syrie, pris au dépourvu, et n'ayant pas eu le temps de rassembler une masse assez forte pour résister à cette agression, fut vaincu, et périt dans le combat. Sa mort fut suivie de l'envahissement de son armée, et les provinces envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Phrahatès n'avait plus besoin du secours des Scythes: après leur avoir refusé la somme qu'il leur avait promise, il les congédia insolemment; mais ils ne tardèrent pas à se venger, et se jetant sur le roy. grec de la Bactriane qui était dépendant des Parthes. Phrahatès marcha contre les agresseurs, fut vaincu, et périt dans le combat qui eut lieu vers l'an 127 av. J.-C. Parmi les médailles qui nous restent des rois parthes, il en est un assez grand nombre qu'on attribue avec toute raison à Phrahatès II. Il y prend les surnoms de *Philopator*, *Theopator*, *Nicator*, *Autocrator*, *Epiphanes*, *Evergetes* et *Philhellène*. Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. Il est appelé aussi, dans quelques monnaies, *Juste* (Dicusus), nom tout-à-fait propre aux rois parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. — PHRAHATES III, 12^e roi des Parthes, fils de Sanatrociès, monta sur le trône, selon Phlégon de Tralles (v. ce nom), en la 3^e année de la 177^e olympiade (70 et 69^e année av. J.-C.). Il fit alliance avec les Romains dans la guerre de Lucullus contre Tigrane et Mithridate-Eupator (v. ces noms), et refusa ensuite de secourir le grand Pompée dans son expédition contre le même Mithridate. Toutefois, après la dernière défaite du roi de Pont, Phrahatès entra dans l'Arménie pour y appuyer les prétentions de son gendre Tigrane le Jeune. Pompée, malgré ses nombreux succès contre le roi des Parthes, n'osa point lui faire la guerre, craignant qu'elle ne fût désapprouvée par le sénat romain. Phrahatès III périt, en l'an 58 av. J.-C., victime d'une conspiration formée par ses fils Mithridate et Orodès qui régnerent successivement après lui. — PHRAHATES IV, 15^e roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, monta sur le trône en l'an 37 av. J.-C. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, ce fut par un parricide qu'il bâta son événement, après avoir fait égorger tous ses frères dont il redoutait la concurrence. Il était à peine en possession de la couronne, qu'il dut soutenir la guerre contre les Romains. Il les fatigua par une multitude de petits combats, presque tous à son avantage, et força Marc-Antoine, qui s'était avancé jusque dans la Médie, à une retraite longue et désastreuse; il fit ensuite une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les troupes romaines qu'Antoine y avait laquées et rétablit Artabaz sur le trône de ses pères. À la suite de ces succès, les sujets de Phrahatès s'étant révoltés contre lui, il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes; et les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates.

Mais Phrahatès rentré bientôt dans ses états, à la tête d'une armée que les Scythes lui fournirent. Tiridates fut vaincu et alla chercher un asile chez les Romains. Quelques années après, Phrahatès fit la paix avec ses derniers, et renvoya à l'empereur Auguste les prisonniers et les enseignes tombés au pouvoir des Parthes par les défaites de Crassus et d'Antoine (v. ces deux noms). Cet événement combla de joie tout l'empire romain; les poètes s'empresèrent de le célébrer, et on fit un grand nombre de médailles pour le rappeler à la postérité. Phrahatès périt, comme son père, en l'an 6 de J.-C., par les mains d'un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Il existe plus. médailles de ce prince, où il prend les surnoms de *Dicusus*, *Evergetes*, *Epiphanes* et *Philhellène*, alors communs à tous les rois parthes, avec des dates de l'ère des Séleucides. — PHRAHATES V, fils du précéd., avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35 de J.-C., pendant qu'Artabaz III régnoit sur les Parthes, l'emp. Tibère, irrité contre ce dernier, consentit à remettre le jeune Phrahatès aux ambassadeurs de la nation parthe qui le réclamait pour lui donner la couronne qui lui revint à Artabaz. Phrahatès m. de maladie peu de temps après son arrivée en Syrie, et Tibère lui donna pour successeur Tiridates, son oncle. Le nom de Phrahatès, consacré dans les auteurs grecs et romains, est le même que celui de *Farhad*, en usage chez les Persans, et se retrouve chez les Arméniens avec une légère altération, sous la forme *Phradad*.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (Gronov), l'un des écrivains de l'histoire byzantine, né à Constantinople en 1491, fut élevé à la cour de l'empereur Manuel Paléologue, dont il était le parent éloigné. Il devint chambellan et secrétaire de ce prince, qui le recommanda en mourant à Jean, son fils et son successeur. Il obtint en 1446 le gouvernement de la Morée, et fut ensuite revêtu de la dignité de *protogolithe*. Cet emploi, qu'il vint exercer à Constantinople, le rendit témoin de tous les événements, du siège mémorable de cette ville par Mahomet II; et il les a décrits avec exactitude et impartialité. Après la prise de Constantinople, il resta au pouvoir des Turcs, et fut esclave de l'un des principaux officiers, qui le traita avec humanité et lui donna la liberté au bout de 4 mois. Phranza se rendit alors en Morée, où il trouva un asile près du prince Thomas Paléologue, qui se contentait encore dans cette province. Ayant pris l'habit monastique, il se retira ensuite dans un couvent de l'île de Corfou sous le nom de Grégoire. C'est là qu'il rédigea l'histoire ou le *chronique* de Constantinople depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1457, que l'on conjecture avoir été celle de sa mort. Le P. Pontan ayant découvert dans la bibliothèque de Munich une copie de cette chronique divisée en quatre livres, le réduisit en trois, qu'il publia en latin. Ingoldstadt, 1604, in-4. Cet abrégé a été inséré dans l'édition de l'*Hist. byzantine*, à la suite de l'*Hist.* de Joseph Genesius (v. ce nom). La texte grec de Phranza a été pub. pour la prem. fois, d'après le MS. qui avait servi au P. Pontan, par M. F.-Chr. Alter, profess. de grec à l'académie de Vienne, ib., 1796, in-fol.

PHRAORTÈS, deuxième roi des Médés suivit Hérodote, succéda à Déjocès, son père, en l'an 657 av. J.-C. Il fit la guerre à presque tous les peuples de l'Asie pour étendre sa domination; mais, après de nombreux succès, il échoua enfin contre les Assyriens, et fut tué dans une bataille livrée non loin de l'Euphrate et du Tigre vers l'an 635 avant J.-C. Plusieurs savans ont pensé que ce prince est le même que le roi des Médos, nommé Arphaxad dans le livre de *Judith* (Bible). Il est pour successeur Cyaxare I^{er}.

PHREAS (Jonn) ou FRÉAS, médecin, né à

Londres à la fin du 14^e S. Vintra dans les ordres sacrés après avoir fait ses études à l'univ. d'Oxford. Il passa ensuite en Italie, où il étudia la médecine, qu'il enseigna plus tard à Ferrare, à Florence et à Padoue. Le pape Paul II le nomma à l'évêché de Bath quelque temps avant sa m., dont on ne connaît pas la date. Il a laissé des lettres et des poésies; une trad. latine de Synesius, de *Laudé Calviti*, et une autre de Diodore de Sicile. On lui attribue encore un *ouv. de Rebus geographicis*.

PHRYGION (PAUL - CONSTANTIN), théol., protestant, né à Schelestadt vers la fin du 15^e S., suivit les opinions de Zwingle et d'Œcolampado, et fut le premier ministre de l'église de St-Pierre, à Bâle, en 1529. Ce fut là qu'il connut Ulric, duc de Wurtemberg, alors fugitif, et qui, rétabli depuis dans ses états, appela Phrygion à Tubingue, où il m. en 1543. On a de lui une *chronologie*, et des *Commentaires sur l'Ezéchiel*, le *Levitique*, etc.

PHRYNÉ, musicienne et célèbre courtisane de la Grèce, étoit née à Thespies, et florissait dans le 4^e S. avant J.-C. Accusée d'impie, elle étoit éte condamnée à m. lorsque Hylperide, son défenseur, le sauva en soulevant le voile, et exposant ainsi aux yeux des juges la beauté de sa cliente. — Athénée parle d'une autre courtisane du même nom, fameuse par sa cupidité.

PHRYNICUS, poète tragique, né à Athènes, fut disciple de Thespis (v. ce nom), l'inventeur de la tragédie, et, suivant Suidas, remporta le prix dans le 67^e olympiade (511 av. J.-C.). Ce fut lui qui, le premier, introduisit dans ses pièces les rôles de femmes, et fit admettre l'usage des masques par ses acteurs. Il employa aussi le premier le vers tétramètre, dont on le regarde comme l'inventeur. Suidas attribue à Phrynicius neuf tragédies dont il donne les titres, et qui se sont perdues. — Le même critique distingue le Phrynicius dont nous venons de parler d'un autre poète tragique du même nom, fils de Melanthe, et lui attribue trois tragédies, *Andromède*, *Erigone* et *la Prise de Milet*, auxquelles Hecychius et Athénée (v. ces noms) ajoutent celles de *Tantale* et des *Phéniciennes*. — Un troisième PHRYNICUS, l'un des derniers auteurs de la vieille comédie, né à Athènes, vivait dans la 86^e olympiade (environ 434 av. J.-C.). Pline parle d'un passage de l'un de ses pièces, et Aristophane raille le même poète, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettoit trop souvent en scène des personnages ignobles. Il avait composé dix tragédies, dont il ne reste que les titres et quelques fragmens pub. par G. Morel (ex veter. comic. *Fabulae quae integræ non extant*, Paris, 1553); par Hertelius (*vetustissimorum comicorum Sententiae*, Bâle, 1560); et par Grotius (*Excerpta ex tragædiis et comædiis*, gr. lat., Paris, 1626).

PHRYNICUS ARRHABIUS, grammairien grec, né dans la Euthynie, vivait vers le milieu du 2^e S. sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il avait composé un rec. de tous les termes du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Ecloga nominum et verborum ethicorum*, pub. pour la prem. fois par Zach. Calliergi, Rome, 1517, et réimp. à Venise en 1524 à la suite du *Dictionar. graecum*; à Paris en 1532 avec quelques autres petits traités de grammaire; à Augsbourg, avec une version latine et des notes, 1601, in-4. On estime l'édit. publiée à Utrecht par Jean-Corn. de Pauw, 1739, in-4. La plus récente est celle de Leipzig, 1814, in-8. On a encore de Phrynicius des fragm. d'un *ouv.* qu'il avait intitulé : *Apparatus rhetoricus sive sophistici*. Ils ont été publiés dans la *Biblioth. coisimiana* du P. Montfaucon.

PHRYNIS, poète et musicien de Mitylène, dans l'île de Lesbos, né vers l'an 480 av. J.-C., se rendit si habile sur la cithare, qu'il remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes. Il fut même heureux lorsqu'il disputa

ce prix à Timothée, qui fut déclaré vainqueur. Phrynis est regardé comme l'un des premiers changements arrivés à l'ancienne musique; au sept cordes qui composaient le cithare, il en ajouta deux nouvelles; et, croyant effacer ses prédécesseurs par un jeu plus brillant et plus difficile, il introduisit dans l'harmonie un mode efféminé qui nuisait à sa réputation comme musicien. On peut consulter sur Phrynis les remarques de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 10).

PHRYXUS (mythol.), fils d'Athamas et frère d'Hélié, avait été condamné à mourir avec sa sœur d'après un oracle qui demandoit les deux dernières personnes de la maison royale d'Iolchos. Le peuple étoit les immoler; mais un bœuf, sorti du milieu d'une aube, les enleva, et prit le chemin de la Colchide. Hélié se noya dans cette partie de mer qu'en appela depuis, de son nom, Hellepont, et Phryxus, arrivé en Colchide, sacrifia à Jupiter le bœuf qui l'avait sauvé, et en suspendit la toison, qui étoit d'or, dans une forêt consacrée au dieu Mars. C'est cette fameuse toison d'or que Jason enleva dans la suite.

PHUL, roi d'Assyrie mentionné dans l'Ecriture, régnoit dans le 8^e S. av. notre ère. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il s'éleva sur les terres d'Israël, et que Manassé, qui régnoit alors sur cette contrée, lui donna mille talents pour en obtenir le poix.

PHURNUTUS, V. COENUTUS.

PHYLARQUE, historien grec peu estimé, vécut après Alexandre, et écrivit, suivant Pelybe, une relation minutieuse de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse. Cléomène étoit son héros, et il excuse jusqu'aux perfidies de ce prince.

PHYLIS (mythol.), fille de Lycourge, roi de Thrace, devait épouser Démophoon, fils de Thésée, après son retour de Grèce. Impatiente de l'absence de ce prince, elle se pendit, et fut changée en amandier.

PHYSICON, V. PROLÉNIE.

PIA (PHILIPPE-NICOLAS), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1721, servit d'abord en Allemagne comme pharmacien de l'armée française, revint ensuite dans sa ville natale, s'y fit recevoir maître en 1744, exerça sa profession pendant 24 ans, avec une grande distinction, devint échevin de la ville, reçut le cordon de St-Michel, fut administrateur des hôpitaux de Paris pendant la révolution, et m. en 1799. On lui doit l'établissement des dépôts de secours pour les noyés. Il rédigea une instruction claire et précise pour diriger les préposés dans l'administration, se consacra lui-même tout entier à l'exercice de ces secours dans Paris, et les entreteint plus, années à ses frais. Il a laissé les écrits suiv. : *Description de la boîte-entrepôt pour les secours des noyés*, Paris, 1776, in-8; *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, ib., 1774-1780, 8 part. in-8.

PIACENTI (LAURENT), professeur de droit civil, né à Bologne en 1638, mort dans la même ville en 1731, fut successivement curé, chanoine, protonotaire apostolique et consultant du saint-office. On a de lui : *Ambarum legum Institutiones in libros VII divisæ*, etc., Bologne, 1714, in-fol.

PIACENTINI (DENIS-GEORGES), sav. philologue et antiquaire, né à Viterbe en 1684, extra de benno heure dans l'ordre de St-Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, fut appelé à Rome pour y professer le grec, et se retira ensuite dans le maison de son ordre à Velletri où il m. en 1754. On a de lui : *Epit. graeca paleographica*, etc., Rome, 1735, in-4; *Diatriba de sepulchro Benedicti IX*, etc., ibid., 1747, in-4; *Commentarium graeco pronunciationis*, etc., ibid., 1751, in-4; *de Stigiliis veterum Graecorum*, et de

Tutuelano Ciceronis, etc. (ouvr. posthume), 1757, in-4.

PIAGGIO (TÉRAMO), peintre né dans le territoire de Gênes en 1485, fut un des prem. qui s'éloignèrent du style goth. qui régnaît de son temps. L'église de Notre-Dame-des-Grâces, près de Chiavari, celle de St-Laurent à Gênes, la ville de Zoagli, sa patrie, conservent quelques-uns des ouvr. de Piaggio, parmi lesquels on distingue *Ste Thérèse entourée de St Nicolas de Bari, de St Jean-Baptiste, de Ste Claire, et d'un évêque*.

PIALES (JEAN-JACQUES), savant canoniste, né vers 1720 dans le Rouergue, fut reçu, en 1747, avocat au parlement de Paris, y acquit la réputation d'un jurisconsulte très-versé dans les affaires ecclésiastiques, et m. en 1789. Il était devenu aveugle 27 ans auparavant. On a de lui : *Traité des collations et provisions de bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12 ; *des Provisions de la cour de Rome à titre de prévention*, 1756, 2 vol. in-12 ; *de la Dévolution, du divoluto et des vacances de plein-droit*, 1757, 3 vol. in-12 ; *de l'Expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12, des *Commandes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12 ; *des Réparations et Constructions des églises*, etc., Paris, 1762, 4 vol. in-12 ; 2^e édit. augmentée et publ. par Camus, ibid., 1788, 5 vol. in-12.

PIALI, célèbre capitain-pacha sous les règnes de Soliman I^{er} et Selim II, était né en Hongrie de parents chrétiens. Abandonné dans son enfance sur le champ de bataille de Mohacz, en 1526, il fut recueilli par des soldats qui le présentèrent à Soliman I^{er} qui ordonna qu'on en prit soin. Elevé dans le sérail du sultan, il occupa successivement plusieurs emplois du palais, avant d'être nommé pacha du banc des vézirs. En 1555, il fut envoyé par Soliman, avec le titre de capitain-pacha, au secours de François I^{er}, roi de France, alors allié de l'empire ottoman. Piali se joignit à la flotte française avec une escadre, out part à la prise des villes de Messine et de Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, des îles de Majorque, Minorque et Ivoa. Il obtint, en 1559, un avantage signalé sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne Philippe II, et des princes d'Italie. Il commanda, en 1565, la flotte qui assiégea Malte et échoua dans cette entreprise. Plus tard il conduisit l'expédition contre l'île de Chypre ; mais Selim II, irrité de la lenteur de cette guerre, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali m. peu de temps après à Constantinople, laissant la réputation d'un des plus illustres amiraux qu'ait eus l'empire ottoman.

PIASECKI (PAUL), V. **PIAZESKI**.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée, né vers la fin du 8^e S., habitait un village de la Gajavie où il s'occupait de la culture de quelques arpens de terre qui formaient tout son patrimoine, lorsque les paletins du royaume, après un interrègne de 12 ans, s'étant décidés enfin à faire le choix d'un monarque, s'accordèrent pour élire Pias, que ses vertus rendaient probablement digne d'un trône auquel il était bien loin d'aspirer. Cette élection eut lieu en 842. L'histoire a conservé peu de détails du règne de Pias, regardé comme une des époques les plus heureuses de la Pologne. Il apaisa, dit-on, les factions, fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture, n'eut jamais du pouvoir, et sut tout conserver, au milieu d'une cour fastueuse, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Il m. dans un âge très-avancé, en 861, à Guesne où il avait transféré sa résidence de Varsovie, et laisse la couronne à son fils Zemowite, dont la postérité a occupé le trône de Pologne jusqu'à l'avènement de Jagellon, chef de la 3^e dynastie de ce royaume.

PIAT (St), né à Bénévent, en pays des Samnites (roy. de Naples), accompagna saint Denis

lorsqu'il vint prêcher l'évangile dans les Gaules, et s'éleva au gr. nombre de disciples par son éloquence, sa piété et sa charité. Il eut la tête tranchée vers 287 ; il est honoré comme martyr, principalement à Tournai et à Chartres. M. Hérisson, juge au tribunal de cette dernière ville, a publié une *Notice historique sur St Piat*, Chartres, 1816, in-8 de 85 pages.

PIAT (LOUIS-CHARLES), principal du collège de Melun, né à Villeneuve-le-Roi en 1759, fut d'ab. professeur d'humanités au collège de Montaigne, à Paris, devint ensuite principal du collège de sa ville natale, puis de celui de Melun, qu'il organisa en 1804. Il se retira de l'instruction publique en 1816, et m. à Melun en 1822. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. classiques élémentaires, tels que : *Prologia ad syntaxim latinam*, etc., in-12 ; *Eléments lexico-logiques de la langue latine*, in-8 ; *Fables de Phédre*, mises à la portée des commençans, in-16 ; le *Second Livre des écoles chréti.*, etc., 6^e édition, 1826, in-18 ; *Notionnel Essai sur la conjugaison des verbes français*, in-12, etc.

PIATTI (JÉROÛME), jésuite d'une noble famille de Milan, mort à Rome en 1591, âgé de 44 ans, a laissé les ouvr. suivans : *de Bono statu religiois lib. III*, Rome, 1590 ; *Voies*, 1591 ; de *cardinalium Dignitate et Officio*, etc., publ. par J.-A. Tris, à Rome en 1746, in-8. Piatti avait écrit en outre un traité de *Bono statu conjugalis*, dont le MS. fut détruit par accident.

PIAZESKI (PAUL), en latin *Piazensis*, évêque de Przemyśl, en Pologne, sous le règne de Sigismund III (au 17^e S.), a écrit une *chronique de ce pays*, depuis le règne d'El. Batori jusqu'en 1646, Varsovie, in-fol. On cite encore de lui un ouvr. intitulé *Praxis episcopalis*, in-8.

PIAZZA (FALCOIS), frère-minor de l'Observance, m. en 1460 à Bologne, sa patrie, se distingua dans son ordre par ses talens et son érudition dans tout ce qui concernait la théologie et le droit canon. Il a écrit un ouvr. de *Restitutionibus, Unaris et Excommunicationibus*, Bézouan, 1472 ; Venise, 1474. — **PIAZZA** (Caliste), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi vers la fin du 15^e S., fut un des élèves les plus disting. du Titien ; il parcourut l'Italie, et laissa dans beaucoup de villes des ouvr. estimés. On cite principalement ses *scènes* dans la ville de Lodi, les *Noces de Cana* qu'il peignit à Milan en 1543. On ignore l'époque de sa mort. — **PIAZZA** (Paul), autre peintre, né à Castel-Franco en 1557, fut élève de P. Palma le Jeune, quitta le monde de bonne heure pour entrer dans l'ordre des espécus, où il prit le nom de P. Côme ; mais ce nouvel état ne l'empêcha point de se livrer à la culture de son art. Il m. en 1621. On cite parmi ses compos. les plus estimées, une *Descente de croix*, conservée à Rome dans le palais du Capitole. — **André Piazza**, neveu du précéd., fut son élève. Le tableau des *Noces de Cana*, conservé dans l'église de Ste-Marie à Castel-Franco, passe pour le meilleur ouvr. de cet artiste, qui m. dans sa patrie vers 1670. — **Christophe et Pierre Piazza**, frères, nés à Modène dans le 17^e S., cultivèrent la poésie. On trouve quelques pièces de leur compos. dans le recueil pub. par l'abbé Ginanni. — Un autre **Piazza**, dominic. italien, embrassa la communion anglicane, se maria et enseigna long-temps les langues italienne et franç. à Cambridge, et m. dans cette ville en 1745. On a de lui un *abrégé de l'histoire de l'inquisition et de ses procédures*, Londres, 1722. — Le marquis Vincent **Piazza**, m. à Parme en 1745, a pub. : *Bona expugnata*, poème en 12 chants, 3^e édit., Parme, 1743. On trouve à la suite une pastorale intitulé *Eudamus*, en ital., impr. pour la prem. fois à Rome en 1717.

PIAZZETTA (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Venise en 1682, m. en 1754, s'attacha à la manière des Carraches et du Guercino. On cite de lui une

Decollation de St Jean-Baptiste, placée dans l'église de St-Antoine de Padoue. Plus, autres de ses compos. ont été gravés par Bartolozzi, Pelli, Monaca, etc. Il a fait les dessins de deux recueils de *l'Histoire sacrée et profane*, et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, pub. par le libraire Albrizzi de Venise. Le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant un *Militaire en habit polonois*, et un *Jeune Homme battant de la caisse*.

PIAZZI (JOSUË), direct.-général des observatoires du Naples et de Palerme, né en 1746 à Ponte dans la Valteline, entra dans l'ordre des théatins, et se destinant à l'enseignement, alla profess. la philos. à Gênes; il fut appelé ensuite à Malte par le grand-maître Pinto, pour y remplir la chaire de mathém. dans l'univ. nouvellem. fondée, et lors de la suppression de ce corps, il se rendit à Rome, puis à Ravenne, où il occupa la chaire de philos. et de mathém. au Collège des Nobles. Quelq. propositions très-hardies qu'il émit dans div. thèses philosoph. lui attirèrent l'animadversion de plus. pères de son ordre; mais il n'en devint pas moins prédicateur ordinaire de Crémone, ville où il s'était retiré après que les théatins eurent renoncé à l'administ. du collège de Ravenne. Nommé plus tard lecteur de théolog. dogmatiq. à Saint-André della Valle à Rome, il y eut pour collègue le P. Chiaromonte, qui devenu pape (Pie VII) lui conserva toujours la même estime et le même attachement. Piazzi, appelé en 1780 à Palerme comme prof. de hautes mathématiques à l'acad. des Etudes, y reforma la méthode de l'enseignem. en propagant le goût des bons livres, et enfin provoqua l'établissement d'un observatoire qu'il fut chargé de munir d'instrum., et que depuis ses découvertes ont rendu si célèbre. Il s'était mis en rapport avec les astronomes les plus renommés de l'époque durant le voyage qu'il avait été obligé de faire en France et en Angleterre pour les div. acquist. nécessaires au nouvel établissement, qui fut mis en activité en 1791: le résultat des premiers observat. fut pub. l'année suiv. Piazzi commença par dresser un nouv. catalogue des étoiles, et ce fut dans le cours de ce long et pénible travail qu'il fut conduit par ses observat. à la découverte d'une 8^e planète (1^{er} janv. 1801), à laquelle il donna le nom de *Ceres Ferdinandea*. Son catalogue, terminé en 1814, contenait 7,656 étoiles. Aux travaux de l'observatoire il joignit d'autres travaux que lui confia le gouvernement, de Naples; il eut entre autres commissions celle de former un code métriq. pour établir l'uniformité des poids et des mesures au Sicile. En 1812 il eut part à la nouvelle division territoriale; cinq ans après on l'appela à Naples pour examiner les plans du nouvel observatoire fondé par Murat sur les hauteurs de Capo-di-Monte, et il en eut quelq. temps la direct., qui fut donnée ensuite au savant Cacciatore, son élève. Piazzi m. à Naples le 22 juillet 1826. Il était membre de l'académie royale des sciences de Naples, de celles de Turin, de Göttingue, de Berlin, de Petersbourg, associé étranger de l'Institut de France, de la société royale de Londres, membre ordinaire de la société ital., correspond. de l'Institut de Milan, etc. On trouvera sur ses travaux de plus amples détails dans la *Notice nécrol.* qui lui a consacré M. de Angelis au tom. 16 de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, notice reproduite depuis dans le *Bulletin univ. des sciences*, 1826, tom. 6, n^o 303, et tirée à part de même-feuille in-8. La *Biblioth. de Genève*, août 1826, contient une autre notice sur la vie et les ouvr. de Piazzi, dont M. Xavier Scrofani a pub. l'Eloge, Palerme, 1826, in-8. Nous nous bornerons à citer parmi ses ouvr., outre ses mém. envoyés aux div. corps savans dont il faisait partie, des lettres et autres morceaux dans les *Transact. philos.* et le *Journal des Savans*: *Della specola astronomica da' rezi studj di Palermo*, lib. IP, Palerme, 1792, in-fol., fig. : un 5^e livre fut pub. en

1794; *Sull' orologio italiano e Penopio*, ibid., 1798, in-8; *Della Scaperta del nuovo pianeta Ceres Ferdinandea*, etc., ibid., 1802, in-8; *Præcipuum stellarum inærantium positiones, inuenta seculo XIX*, etc., ibid., 1803, in-fol. : ce prem. catalogue est moins étendu que celui qu'il pub. sous le même titre en 1814; *Codice metrico sculo*, Catania, 1812, 2 part. pet. in-fol.; *Lezioni di astronomia*, ad usum del real Osservatorio di Palermo, Palerme, 1817, 2 vol. in-8; *Ragguaglio del reale Osservatorio di Napoli*, etc., Naples, 1821, in-4, figures.

PIBRAG (GUY DE FAUR, seigneur de), magistrat et poète, né en 1529 à Toulouse, commença ses études dans cette ville, les continua à Paris, puis alla se perfectionner dans l'étude du droit, à Padoue, sous André Alciat. De retour dans sa patrie il y fut nommé conseiller au parlém., et ensuite juge-mage. Choisi par Charles IX, en 1562, pour être l'un des ambassadeurs de France au concile de Trente, il y défendit les intérêts de la couronne et les libertés de l'église gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, le fit nommer, en 1565, avocat-général au parlém. de Paris, et, en 1570, conseiller d'état. Pibrac accompagna, trois ans après, le duc d'Anjou (depuis Henri III) en Pologne. L'incertitude et la forme qu'il déploya dans plus. circonstances difficiles lui acquirent beaucoup de considér. A son retour de Pologne, où il avait fait d'utiles efforts pour que la couronne de ce pays fût conservée à Henri III, il négocia un traité de paix entre la cour et les protestans. Pour récompenser ses services le roi lui conféra une charge de présid. à mortier, la reine de Navarre le nomma son chancelier, et il fut aussi celui du duc d'Alençon. Le chagrin que lui donnaient les troubles qui agitaient l'état, lui causa une maladie de langueur, dont il m. en 1584. On a de lui : le *Discours* qu'il prononça en latin au concile de Trente, trad. en franç. par Ch. Cluquet, Paris, 1562, in-8; *Recueil des points principaux des deux remontrances faites en la cour, à l'ouverture du parlém. de 1569*, ibid., 1570, in-4; *Ornatissimi ejusdem veri de rebus gallicis ad Stanislaus Elvidium epistolæ*, ibid., 1573, in-4; trad. en franç., ibid., 1573, même format (c'est une apologie de la St-Barthélemy, qui lui fut commandée par la cour, et dont il eut le tort inexcusable de se charger : on a fait à cet égard deux réponses qui sont impr. dans le prem. vol. des *Mémoires du règne de Charles IX*); *Discours de l'âme et des sciences*, impr. avec quelques autres pièces à Paris, 1635, in-8; *Poèmes sur les plaisirs de la vie rustique*, non achevé, mais impr. dans plus. édit. des *Quatrains*, le plus connu des ouvr. du même aut., pub. pour la prem. fois sous ce titre : *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocides*, Epicharmas et autres poètes grecs, Paris, 1574, in-4. A cet 50 quatrains Pibrac en ajouta à différentes reprises 76, ce qui fait au tout 126. Ils ont été trad. en diverses langues. Florent Christian les a mis en vers grecs et latins; Aug. Prévost, Jean Richard et Chr. Lousel en ont aussi pub. des versions latines. P. Damoulin les a trad. en prose grecque; et cette version a été reproduite avec une traduct. latine littéraire et interlinéaire, par M. Boudlard, à la suite de son édit. des *Distiques de Caton*, Paris, 1802, in-8. Martin Opitz et Ant. Steinhilber, en ont aussi donné des traduct. allem., en vers et en prose. On a joint dans beaucoup d'édit. des *Quatrains* ceux du présid. Favre et Pierre Mathieu; et la dern. dans laquelle on les a réunis est celle donnée par l'abbé de La Roche, sous le tit. de la *Belle vieillesse*, Paris, 1756, in-12. Ch. Panchal, ami de Pibrac a pub. l'*Histoire de sa vie*, en latin, Paris, 1584, in-12, trad. en franç. par du Faur d'Hormoy, Paris, 1617, in-12. On a aussi des *Mémoires sur la vie de Pibrac, augmentés par*

Pabbé Sepher, avec les pièces justificatives, etc., Amsterdam (Paris), 1758, 1762, in-12.

PIC DE LA MIRANDOLE, V. MIRANDOLE.

PICARD (JEAN), savant astronome, né à La Flèche (Anjou) en 1620, s'appliqua avec ardeur à l'étude des mathématiques, s'attacha spécialement à l'astronomie, observa l'éclipse de soleil du 15 août 1645, conjointement avec Gassendi qu'il remplaça ensuite dans la chaire d'astronomie du collège de France, et devint membre de l'acad. des sciences à sa formation en 1666. Il lut à cette académie avant même, dans lequel il traça le plan d'une astronomie perfectionnée par ses propres inventions et celle de Huygens. Dans la vue de rendre plus sûrement utiles les observations de Tycho-Brahé (v. ce nom), il fit le voyage d'Uranienbourg pour déterminer plus exactement la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre. Ce fut lui qui fit appeler Cassini (v. ce nom) à Paris pour l'aider dans ses travaux, et il eut le chagrin de voir ce savant étranger devenir l'objet de toutes les préférences du gouvernement. Picard avait contribué par ses plans et son crédit à la construction de l'Observatoire : Cassini en fut déclaré directeur ; les projets du premier furent écartés ou ajournés. Blessé dangereusement par une chute qu'il avait faite dans une observation difficile, Picard passa ses dernières années dans un état languissant, et m. à Paris en 1682, ou selon d'autres en 1683 ou 1684. On a de lui, outre ses observations recueillies par Lemonnier (v. ce nom) dans son *Histoire céleste*, etc., 1741 : *la Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. ; *Voyage d'Uranienbourg*, etc., ibid., 1680, in-fol. ; *Observat. astronomiq. faites en divers endroits du royaume : la Connaissance des temps*, 5 vol. de 1679 à 1683 ; plus, traités et mémoires, insérés dans le Recueil de l'acad. des sciences, où l'on trouve aussi son éloge par Condorcet. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Hist. de l'Astron. moderne*, par Delambre, t. 2.

PICARD (BENOÎT), plus connu sous le nom de *Père Benoît*, historien, né à Toul en 1680, entra dans l'ordre des capucins, s'occupa de recherches historiques, et m. en 1720. On a de lui : *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8 ; *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4 ; *Poëlle de Toul*, 2 vol. in-8, qui fut défendue par arrêt du parlement. — PICARD (Mathurin), curé du diocèse d'Evreux dans le 17^e s., fut exilé après sa m. et brûlé à Rouen comme sorcier en 1647. Il est auteur d'un livre intitulé *le Pouet des Puffards, ou Juste panition des voluptueux et charnels*, Rouen, 1623, in-12, très-rare. — PICARD (Charles-Adrien), antiquaire, m. à Paris en 1779, a pub. une *Lettre sur quelques monuments antiques*, Paris, 1758, in-8 ; et un *Catal. raisonné du cabinet de M. Babinet*, ibid., 1763, in-12.

PICARD (BENNETT), V. PICAAT.

PICARDET (HUGUES), procureur-général au parlement de Dijon, né à Mirebeau (Bourgogne) en 1560, demeura fidèle aux rois Henri III et Henri IV, pendant les troubles de la ligue, fut le père du président J.-A. de Thou, et m. à Dijon en 1641. On a de lui : *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618 et 1624, in-8 ; *Remontrances sur l'édit de Nantes, les duels, blasphèmes*, etc., Dijon, 1614, in-12 ; *l'Assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8 ; *l'Assemblée des notables tenue à Paris, années 1626 et 1627*, ibid., 1632, in-4. Picardet a pub. l'*Histoire des guerres soutenues par les Français en Italie*, écrite par George Fiori, sous ce tit. de *Bello italicico et rebus Galliorum proclari gestis lib. VI*, etc., Paris, 1613, in-4. — PICARDET (C.-N.), littérateur, né à Dijon, m. dans la même ville vers 1792, était ecclésiastique et prieur de Naully. On a de lui : *les Deux Abolonymes*, hist. phénicienne, Dijon, 1779, in-8. — Son frère, membre de l'académie de Dijon, a pub. un recueil de poésies et un journal des observations du baromètre de Lavoisier, inséré

dans les *Mémoires de l'acad. de Dijon*, année 1785.

PICART (ÉTIENNE), surnommé *la Romanin*, graveur, né à Paris en 1631, séjourna long-temps en Italie, et travailla, à son retour, à la gravure des estampes qui forment la grande collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*. En 1710, il passa avec son fils en Hollande, et m. à Amsterdam en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire, mais on lui reproche d'avoir laissé trop dominer l'eau-forte dans ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur. — BERNARD PICART, fils du précéd., né à Paris en 1663, acquit de bonne heure une grande réputation comme graveur et comme dessinateur. Nous avons dit plus haut qu'il accompagna son père en Hollande ; les libraires d'Amsterdam l'empressèrent de lui commander un si grand nombre de travaux qu'il ne put apporter à leur exécution le soin qu'il avait mis à ses premiers produits. Il gagna beaucoup d'argent, mais en fut aux dépens de sa réputation. Il était très-laborieux et avait le travail facile ; mais il n'avait exécuté une grande quantité de pièces ; plus, sont d'après ses propres dessins. Il m. à Amsterdam, en 1733. Son œuvre, est curieuse et piquante par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Nous citerons : *la Massacre des Innocents*, sa pièce capitale, d'après son propre dessin ; une suite d'*Epithalames* en 12 planches ; *le Temps dévorant la Parité*, et les *Bergers d'Arcadie* d'après Le Poussin ; les portraits de son père, de Roger de Pilas, du prince Eugène, du duc d'Orléans, régent ; et surtout ce qui a rendu son nom pour ainsi dire populaire, les planches du traité des cérémonies religieuses de toutes les nations, rédigé par J.-F. Bernard et Brusen de La Martinière, Amsterdam, 1723-43, 11 vol. in-fol. ; le libraire Prudhomme en a pub. une édit. (Paris, 1810, 13 vol. in-fol. avec augment. de texte), qui n'est point estimée des amateurs, parce qu'on y a fait servir les anciennes planches qui sont fort usées.

PICART (FRANÇOIS LE), théologien, docteur de Sorbonne, doyen de St-Germain-l'Auxerrois, né à Paris en 1504, m. dans la même ville en 1556, est regardé comme auteur d'un ouvrage intitulé : *le Débat d'un jacobin et d'un corcier*, à qui aura sa religion meilleure, 1606, in-12, très-rare.

PICATRIX ou PISCATRIX, médecin ou plutôt charlatan arabe, vivait en Espagne vers le 13^e s. Il s'était acquis dans l'astrologie une telle réputation, qu'Alphonse X, roi de Castille, fit traduire en espagnol ses ouvrages, en 1252. Cette traduction n'a jamais été impr. Le fameux Cornicille Agrippa (v. ce nom), qui en eut connaissance pendant son séjour en Espagne, lui emprunta, dit-on, plusieurs idées, et une partie de la prétendue science qu'il développa plus tard dans ses écrits, notamment dans son traité de *occultis Philosophiis*.

PICGART (MICHEL), avant philologue, né à Nuremberg en 1574, fut professeur de philosophie et de poésie à l'académie d'Altdorf, et m. dans cette ville en 1620. Il savait très-bien le grec, et passait pour un des hommes les plus instruits de son temps. Il était au même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On a de lui 1^{er} une traduction, en vers latins du poème de la Chasse, d'Oppian, Amberg, 1604, in-8 ; *l'usage de la lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 1605, in-8 ; réimprimé à Altdorf, 1660 et 1666, in-8 ; *Organum aristotelicum*, etc., Leipzig, 1613, in-8 ; *Idea hominis*, ouvrage refondu avec quelques autres traités de philosophie du même auteur dans la *Philosophia altioriana*, de J.-F. Feller, Nuremberg, 1644, in-4 ; *de politicos Libros aristotelis*, Leipzig, 1615, in-8, 1659, in-8 ; *Orationes academicæ*, etc., Leipzig, 1614, in-8 ; un recueil d'*Observat. historico-polit.*, en latin, ibid., 1651-52, 3 vol. in-8 ; *Periculis corporum Liber angularis*, Helmstadt, 1663, in-4, rare et recherché des curieux ; des vers latins, insérés dans le t. 5 des *Delicia poetarum germanar.*

PICCININO (NICOLAS), célèbre capitaine ital., né à Pérouse dans le 15^e S., s'attacha dans sa jeunesse à Braccio di Montone (v. ce nom), et devint bientôt l'un des meilleurs lieutenants de ce prince. Il s'engagea ensuite au service des Florentins, qu'il quitta la même année (1425), pour entrer à celui de Phil.-M. Visconti, duc de Milan, et dès lors, jusqu'à sa mort, il ne quitta plus ce prince. Général des grandes milices, il remporta des avantages signalés sur le comte d'Urbino, sur Carmagnola et plusieurs autres généraux vénitiens, sur Fr. Sforza, fut battu à Angliari sur les troupes florentines en 1440, s'empara en 1441 des forteresses du Bressan et du Bergamasque, et fut adopté par le duc de Milan dans la maison Visconti, dans celle d'Aragon par le roi Alphonse de Naples. La carrière glorieuse de Piccinino fut marquée à sa fin par des revers, et il m. de chagrin en 1444. — **FRANÇ. PICCININO**, fils du père, servit sous son père en qualité de lieutenant, fut chargé par lui de commander à Bologne, et s'y laissa surprendre par une troupe de révoltés, qui ôrèrent à Nicolas Piccinino la souveraineté de cette ville, que lui avait donnée le duc de Milan. Il éprouva ensuite de nouveaux revers, et m. à Milan en 1449. — **JAQ. PICCININO**, 2^e fils de Nicolas et frère du précédent, succéda à ce dernier dans le commandement des troupes milanaises, et passa avec son armée du côté des Vénitiens, lorsque François Sforza (v. ce nom), se fit proclamer duc de Milan en 1450. Devenu général en chef des armées vénitiennes, Jaq. Piccinino fut opposé à Fr. Sforza; il ne se distingua point dans cette guerre, qui se termina en 1454. Ayant été congédié à cette époque par le sénat de Venise, il forma une compagnie d'aventuriers, vint attaquer la république de Siennese, s'empara de plusieurs forts sur son territoire, accepta ensuite les propositions d'Alphonse d'Aragon, qui l'appela dans le royaume de Naples, passa plus tard au service de Jean, duc d'Anjou, auquel les barons napolitains avaient offert la couronne, et abandonna ce prince en 1463, en se faisant donner par Ferdinand d'Aragon, fils d'Alphonse, des terres et une pension de 90,000 florins. Deux ans après, il fut arrêté par les ordres de ce même Ferdinand, alors paisible possesseur du royaume de Naples, et étranglé dans sa prison.

PICCINI (NICOLAS), célèbre musicien-compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fut placé très-jeune au conservatoire de *Sant'Onofrio*, alors dirigé par Léo (v. ce nom). À quinze ans il avait déjà composé une messe, que Léo fit exécuter en sa présence, et dans laquelle il trouva le germe d'un beau talent. Piccini débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un *opéra buffo* sur le grand théâtre de Naples. Le succès qu'il obtint deux ans après dans l'*opéra seria* de *Zenobia*, décida sa vocation. Il donna en 1760, sur le théâtre de Rome, la *Cecchina*, opéra plus connu en France sous le titre de *la Bonne Fille*, dont les paroles étaient du célèbre Goldoni. Cette composition, où l'on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *final*, fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, et l'auteur ajouta encore à sa réputation par son *Olimpiade*, où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et Jomelli (v. ces noms), et dont il triompha complètement. Après un séjour de 15 ans à Rome, il quitta cette ville, alléguant d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi (v. ce nom), et revint à Naples, où bientôt il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. Il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelaient en quelque sorte la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel (v. ce nom), qui lui apprit le franç. Le poème lyrique de *Roland*, écrit par cet académicien, servit aux premières études

de Piccini, qui en composa ensuite la musique. La représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Le célèbre compositeur Gluck (v. ce nom), vint de donner *Armide*, et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette, après avoir choisi Piccini pour maître de chant, témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux musiciens. Ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilités n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale. La faveur des deux partis fut portée au comble. Enfin Gluck quitta la France; mais Piccini trouva un nouv. rival dans Sacchini. Il donna successivement *Alys*, *Didon*, *Diane* et *Endymion*, *Pœlope* et deux opéras comiques, et m. dit-on en 1782 directeur de l'école royale de chant. La révolution de 1789 l'ayant privé de ses traitements à la cour, il revint à Naples en 1791. Mais, ayant eu la maladresse de manifester des opinions politiques qui n'étaient point en harmonie avec celles de la cour napolitaine, il tomba dans une disgrâce complète, passa plus années dans l'exil et l'indigence, revint en France vers la fin de 1799, obtint une pension du gouvernement directorial, et m. à Passy, près Paris, en 1800. Il a laissé plus de 150 ouvrages dramatiques de divers genres; mais il n'en est resté qu'un seul au théâtre, l'*opéra* de *Didon*. « Ce fut un malheur pour Piccini, dit un biographe, d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger que l'était Marmontel à ce qu'exige l'art théâtral. » Ginguéné a publié une Notice sur la vie et les ouvrages de Piccini, Paris, an IX (1801), in-8. — **PICCINI** (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, âgé de 68 ans, est auteur des paroles de plusieurs opéras comiques, joints à la comédie ital., tels que le *faux Lord*, le *Ménage officieux*, *Zucette*, mis en musique par son père. Il a aussi donné plusieurs comédies; les *Falets*, *singes de leurs maîtres*; *Arlequin, empereur dans la lune*; les deux *Français à Naples*; *le Coffre*; *l'Auteur mécontent*; les *Infidélités imaginaires*.

PICCINI (MATTHIEU), peintre et graveur, né à Aocône, vivait dans le 17^e S. Il a gravé à l'eau forte plusieurs ouvrages de Raphaël, de Paul Véronèse et de plusieurs autres maîtres.

PICCOLOMINI (JACQUES AMMANATI), plus connu sous le nom de, cardinal, né après de Lucques en 1423, fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica, devint ensuite secrétaire apostol. sous le pape Calixte III, puis évêque de Favis sous le pontificat de Pie II, qui lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de *Piccolomini*, qui était celui de sa famille, et le revêtit de la pourpre romaine en 1461. Après avoir été nommé successivement, par le pape Sixte IV, légat de l'Ombrie, évêque de Tusculum, puis de Lucques, Piccolomini m. en 1479. On a de lui des commentaires, dans lesquels il a continué l'histoire de son temps, commencée par Pie II, Milan, 1506, avec 782 feutr., les unes de lui, les autres qui lui ont été adressées, et sa *Vie*, par J. du Volterre, qui avait été son secrétaire. Il a laissé plusieurs autres ouvrages inédits, dont un, de *Officiis annui pontificis et cardinalium*, fait partie des Mss. de la Bibliothèque royale.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), archevêque de Patras, né à Sienna, en 1508, de la même famille que le pape Pie II, embrassa l'état ecclésiastique, acquit de grandes connaissances dans les langues hébraïque, grecque et latine, dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiques, fut nommé en 1574, par le pape Grégoire XIII, à l'archevêché (in partibus) de Patras, et coadjuteur de celui de Sienna, et m. en 1578. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont Nicéron a donné une liste peu exacte, et parmi lesquels nous citons seulement: *la Bassella*, o della *Cranza delle donne*, Milan, 1558,

in-8; Venise, 1574, in-12; Londres, 1750, in-8; trad. en franç. par Fr. d'Amboise, sous le pseudonyme de Thierry de Timophile, et sous le titre d'*Instruction aux jeunes dames, en forme de dialogue*, etc., Lyon, in-16, sans date; 2^e édit., sous le titre de *Dialogues et Devis des demoiselles pour les rendre vertueuses*, etc., Paris, 1583, in-16; *Istituzione di tutta la vita dell' uomo nobile*, etc., Venise, 1542, in-4; refondu sous le tit. dell' *Istituzione morale*, libri XII, etc., 1560; trad. en français par Larrey (v. ce nom); *Orazione in lode della donna*, 1549, in-8; della *Sfera del mondo*, 1540, in-4; trad. en français par Goupi, 1580, in-8. Les autres ouvrages d'A. Piccolomini sont : quelques pièces dramatiques, quelques traductions, et poésies de plusieurs écrits d'Aristote, de Xénophon, etc. Sa vie a été écrite par Falzoni, Sienne, 1749, 1759, in-8. — François PICCOLOMINI, parent du précédent, né en 1530 à Sienne, professa la logique dans cette ville, la philosophie à Macerata, à Perouse, à Padoue, et m. dans sa patrie en 1604. On a de lui : *universa Philosophia de moribus*, etc., Venise, 1583, in-fol.; Frankfurt, 1601, 1611, in-8; *Comes palitibus pra recta arduis ratione Propugnator*, 1596, in-8; *de Arte desimendi et eleganter dicendi*, etc., Frankfurt, 1600, in-4; *Libri de scientia naturæ Partibus*, ibid., 1607, in-4; 1527, in-8, et 4 autres ouvr. sur Aristote.

PICCOLOMINI (ALFONSO), duc de Montemuriano, né dans le 16^e S., était de la même famille que les précéd., et propriétaire de fiefs considérables dans les états du pape; il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, auquel une mauvaise éducation avait donné encore plus de développement. L'esprit militaire de l'Italie, alors comme dans le siècle précédent, ne se fondait ni sur l'amour de la patrie ni sur le point d'honneur. Les chefs et les soldats se laissaient au plus offrant. Les seigneurs attendaient des soldats licenciés et des assauts, pour les employer à venger leurs injures privées. Piccolomini ne pouvait manquer de suivre cet exemple, et sa bande fut plus nombreuse qu'aucune autre. Excommunié par le pape Grégoire XIII, qui confisqua en outre ses biens, il résolut de s'en venger sur la société entière. Bientôt il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche et du patrimoine de Saint-Pierre, et porta la désolation dans toutes les provinces de la domination papale. Le pape, de son côté, mit toutes ses forces sur pied pour le combattre. Piccolomini repoussé trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, et recommença ses ravages en 1581. Grégoire, dont les troupes étaient dispersées alors, entra en négociation, lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à ceux qui avaient suivi son parti. Mais, dans cette conduite indulgente, le pape n'avait d'autre but que de gagner du temps. En effet, dès qu'il eut réuni ses troupes, il oubliant le traité conclu. Piccolomini battit les troupes de l'Eglise, força le pape à tenir ses engagements, passa en France la même année (1582), y trouva du service, et y séjourna 8 ans. La mort de François de Médicis le ramena en Italie, et il réunit une bande de 500 hommes, avec lesquels il commença à ravager la province de Fistic en 1590. Chassé par les milices du grand-duc de Toscane, il se cacha pendant quelque temps, puis s'approcha de Rome avec une nombreuse troupe de brigands, pendant la tenue du concile, dans lequel fut élu Grégoire XIV. Défait du nouveau et arriva par les troupes du grand-duc, Piccolomini fut pendu par les ordres de ce même prince en 1591.

PICCOLOMINI (OCTAVE), général des armées impériales, et l'un des plus distingués de ceux employés dans la guerre dite de 30 ans, né, en 1599, de la même famille que les précédents, se convertit de bonne heure à la profession des armes, et fit ses

premières campagnes en Italie dans les troupes espagnoles. Étant passé ensuite en Allemagne capitaine dans un régiment, que le grand-duc de Toscane envoyait à l'armée impériale, il se distingua à la célèbre bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe (v. ce nom), et fut promu successivement à des grades supérieurs. Il commandait une des ailes de l'armée à la bataille de Nordlingen, où le duc de Weimar fut défait, parvint ensuite la Sonabo et la Franconie, et s'empara de plusieurs villes. L'année suivante, il conduisit à Namur un renfort de 12,000 hommes de pied et de 7,000 cavaliers, et ce secours mit, pour un moment, les Pays-Bas à l'abri de l'invasion des Français. Sans entrer dans tous les détails de la carrière glorieuse parcourue par cet habile général, il nous suffira de dire qu'après avoir servi, par son activité et ses sages manœuvres, les états héréditaires de l'empereur de l'invasion des Suédois, alors si redoutables en Allemagne, Piccolomini fut appelé sur sa réputation au service du roi d'Espagne, et y entra avec l'agrément de son souverain. Nommé général en chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas, il ne put, malgré ses efforts, rendre à l'armée qui lui était confiée cette ancienne valeur qu'elle avait récemment perdue à la célèbre journée de Rocroi (v. COMTE); mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. Les progrès que fit de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'empereur à rappeler Piccolomini, et il lui conféra le grade de feld-marschal. Le guerrier justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Mais bientôt l'empereur se vit dans la nécessité de conclure la paix. Piccolomini fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblée à Ruremberg pour l'exécution du traité de Westphalie, et fut élevé après cette mission au rang de prince du Empire. Il m. à Vienne en 1656, sans laisser d'enfant. Il avait obtenu le duché d'Amalfi, dans le roy. de Naples. Ce duché et le tit. de prince passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini.

PICCOLOMINI, V. PATRIZI, PIK II et PIK III. PICCOLOMINI (ARCHANGE), médecin, évidemment d'une autre famille que les précédents, né en 1525 à Ferrare, vint pratiquer à Rome, où il servait des cours publiques, et m. vers la fin du 16^e S. On a de lui : *in librum Galeni de humoribus Commentarii*, Paris, 1556, in-8; et *anatomica Prælectiones exphantes mirificam corporis humani fabricam*, Rome, 1586, in-fol., réimp. par les soins de Fantoni, sous le titre de *Anatomie integra revisa*, Vérone, 1754, in-fol. Ce dern. ouvr. n'a pas été sans fruit pour l'avancem. de la science anatom.

PICHARD (PIERRE), notaire royal et procureur au parlement de Rennes, dans le 16^e S., est auteur d'un *journal* de ce qui s'est passé à Rennes depuis 1589 jusqu'en 1598. On le trouve dans le 3^e vol. des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de D. Morice. — PICHARD (Remy), conseiller-médecin ordinaire du duc de Lorraine, Charles IV, vivait vers le commencement du 17^e S. On ne cite de lui qu'un ouvrage intitulé : *de Admirabili Virtute des saintis exorcismis sur les principes des esprits*, etc., Nancy, 1622. (V. dans Calnet, *Histoire de Lorraine*).

PICHAT (N.), né vers 1790 à Vienne en Dauphiné, m. à Paris le 26 janvier 1828, est auteur des 3 tragédies suivantes : *Léonidas*, en 5 actes, représentée au Théâtre-Français le 26 novembre 1825, et imprimée in-8; *Turnus*, et *Guillaume Tell*, imitation de Schiller. Les deux dernières n'ont pas encore été représentées. M. Soumet, de l'Académie française, et plusieurs autres amis de Pichat, ont prononcé des discours sur sa tombe.

PICHEGRU (CHARLES), général en chef des armées de la république française, né en 1761 à Arbois (Franche-Comté), y fit de bonnes études, puis

passa comme répétiteur des classes de philosophie et de mathématiques au collège de Brienne, où Bonaparte était alors élève. Bientôt Pichegru, fort jeune encore, s'engagea comme simple soldat dans le premier régiment d'artillerie, et il était parvenu au grade d'adjudant-sous-officier, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes, fréquenta les clubs ou sociétés populaires, et, par l'influence de celle de Besançon, dont il était devenu président, fut appelé au commandement d'un bataillon de volontaires du Gard. En 1792, il fut employé dans l'état-major de l'armée du Rhin, et s'éleva rapidement aux grades de général de brigade et de général de division. Les talents qu'il développa dans ces grades supérieurs, ses opinions connues, et peut-être aussi son origine peu relevée déterminèrent les conventionnels Saint Just et Lebas, alors en mission auprès de l'armée du Rhin, à lui confier le commandement en chef de cette même armée, qui venait d'être battue. Les lignes de Weissenbourg étaient forcées, et l'Alsace envahie. Avant de seiger à prendre décidément l'offensive, il fallait remonter le moral des soldats par quelques succès; et Pichegru y parvint tout au se bornant à arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais son système de prudence et de circonspection fut peu goûté. On lui préféra l'aventureuse audace du jeune général Hoche, entre les mains duquel on réunit le commandement des deux armées, celles de la Moselle et du Rhin. Avec une modeste suite républicaine, Pichegru seconda l'exécution des plans de son collègue. Lors de la disgrâce de celui-ci, il le remplaça dans la direction générale des deux armées, puis il passa peu après au commandement de celle du Nord, alors en pleine désorganisation. Son premier soin fut de rétablir la discipline; ensuite il se fit autoriser, par le comité de salut public, à substituer aux instructions qui lui ont été données ses propres combinaisons, dont le résultat est la défaite des alliés à Cassel, à Courtrai, à Menin, à Monsieu, à Hoogbode, Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo et Nimègue enviroient leurs portes à l'armée française. Celle-ci passa le Wahal sur la glace, et pénétra en Hollande. Pichegru entra dans Amsterdam le 21 janvier 1795, et dans les premiers jours de février, les Provinces-Unies occupées. Le 3 mars, le conquérant de la Hollande reçut l'ordre d'aller diriger les opérations de l'armée du Rhin et Moselle. Il passa par Paris, accepta un moment le commandement de cette capitale, et y rétablit la tranquillité par des mesures de modération et de sagesse; mais les scènes d'assaut dont il a été témoin le dénichèrent de son enthousiasme pour une cause que la vertu ne pouvait plus servir. Dans le même temps un agent du prince de Condé lui vint faire quelques ouvertures pour le gagner à la cause royale, et il y accéda sous la seule condition qu'on lui garantirait la coopération des Autrichiens. Le prince n'ayant pas cru devoir mettre ceux-ci dans ses secrets, les négociations du général républicain avec le parti royaliste traînèrent en longueur. Il paraissait qu'on assurait à Pichegru, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord, 1 million comptant, 200,000 fr. de rentes, 12 pièces de canon en présent; enfin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, exempté de contributions pendant 15 ans. Le général répondit, dit-on : « Je ne ferai rien d'incomplètement ne veux pas être le troisième tome de la Fayette et de Dumouriez. » Sur ces entrefaites, la correspondance de Pichegru et du prince de Condé fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui en profitèrent dans l'intérêt de leur cause, et mirent obstacle aux résultats qu'elle aurait pu avoir dans la suite des vues du prince français. Conformément aux ordres de la

convention, Pichegru avait repassé le Rhin. Il laissa remporter aux troupes autrichiennes quelq. avantages, dans l'espoir de favoriser la cause du royalisme en France. Mais ses intrigues commençaient à y être connues. Le directoire, récemment installé, s'en tint à le rappeler, puis lui offrit l'ambassade de Suède. Déclinant cette espèce d'exil, Pichegru se retira à Arbois, sa patrie, et il y vécut quelque temps, sans que sa conduite privée confirmât en rien les bruits fâcheux qui avaient circulé sur le changement de ses opinions politiques. En mars 1797, il fut nommé membre du conseil législatif des cinq-cents. Il en fut élu président dans la première séance, et devint aussitôt le chef du parti appelé *cléricien*, dans lequel se trouvait un certain nombre d'individus dévoués à la cause royale. Le 20 juillet, Pichegru fit un rapport sur la nécessité de réorganiser la garde nationale, dans l'intention d'opposer cette milice aux troupes dont voulait s'entourer alors le directoire, pour déjouer les projets des royalistes; et le 25, il prononça un discours véhément sur la marche de ces mêmes troupes, qui s'approchaient de Paris, et présenta à la suite deux projets, pour fixer les limites constitutionnelles autour du Corps-Législatif. Ces projets, accueillis au conseil des cinq-cents, furent rejetés à celui des anciens. Pichegru proposa alors à ceux de son parti de tenter un coup de main; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous. Le 5 septembre, des troupes tirées de l'armée, et placées sous les ordres du général Augereau (v. ce nom), occupèrent la capitale, envahirent les avenues du lieu des séances du corps législatif. Pichegru fut arrêté avec plusieurs de ses collègues, conduit à la prison du Temple, et condamné le lendemain, ainsi que 50 autres députés, à être déportés à Cayenne. L'agent du gouvernement, dans cette colonie frang. d'Amérique, envoya ces prisonniers dans les déserts pestilentiels de Siamari. Aussitôt après ce coup d'état, le directoire s'empressa de publier la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé et les généraux autrichiens (elle avait été saisie au mois de mai par les troupes de l'armée du Rhin, alors commandée par Moreau, dans un essai du général Klinglin). Peu de personnes eurent à l'authenticité de cette correspondance, et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du directoire. Après quelques mois de séjour à Siamari, Pichegru parvint à s'évader avec plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il se rendit à travers mille dangers en Angleterre, y fut accueilli avec beaucoup d'empressement, passa de là en Allemagne au moment de la campagne de 1799, puis alla en Suisse auprès de l'armée russe, commandée par Korsakow, et, après la retraite des Russes, reçut quelque temps ignoré dans la principauté de Barentz. Il retourna ensuite en Angleterre, et y resta jusqu'en 1801, époque à laquelle il vint secrètement à Paris, avec George Cadoudal et plusieurs autres royalistes, pour tenter le renversement du gouvernement consulaire, en l'attaquant sous la personne de son chef, Bonaparte. Lorsque ce complot fut découvert (v. GEORGE CADODAL), la police de Paris rechercha Pichegru avec la plus grande activité. Ce général, qui depuis plusieurs jours errait d'asile en asile, trahi par son dernier hôte, fut arrêté et conduit au Temple. Interrogé plusieurs fois, il mit toujours la plus grande réserve dans ses réponses. Quelques jours après on le trouva mort dans son rachat. Des médecins, qui furent appelés à la visite du cadavre, attestèrent que Pichegru s'était étranglé avec sa cravate. Le bruit courut que Bonaparte avait commandé cette strangulation à quelques satellites qui auraient été introduits dans la tour du Temple pendant la nuit; mais il n'existe aucune preuve de ce fait. L'écrit du Cte de Montguyard int.

Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années III, IV et V de la républ. (1795 à 1797), sorti de l'imprimerie du gouvernement, fut à cette époque répandu à un très-grand nombre d'exemplaires. On peut consulter les *Notices sur Moreau et Pichegru*, par M. Fauche-Borel, Londres, 1810, in-8; et la broch. de M. le comte Roderer, intitulé : *Moreau et Pichegru*, 1804, in-8. Il eût ouvert une souscription, en 1821, pour ériger à Pichegru une statue dans sa ville natale.

PICHLER (WEITH, en lat. *Pistus*), théologien, né en Bavière vers la fin du 17^e S., entra dans l'institut des jésuites, fut professeur de droit canonique à Dillingen, à Ingolstadt et à Munich, où il m. en 1736. On a de lui : *Her polemicum ad ecclesiam catholicam veritatem*, Augsbourg, 1708, in-8; *Theologia polemica*, ibid., 1719, in-4, souvent réimpr.; *Jus canonicum*, etc., Ingolstadt, 1738, in-4; *Petrus* (Venise), 1758, 2 vol. in-fol.; *Epitome juris canonici*, etc., Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. Meusel attribue au P. Pichler une *Hist. des emp. d'Allemagne* (en lat), imp. à Vienne en 1753, in-8, que d'autres croient être d'un autre Pichler.

PICHON (JEAN), jésuite, né à Lyon en 1683, fut employé dans les missions que son ordre faisait dans différentes provinces, montra un grand zèle contre le jansénisme, devint grand-vicaire de l'évêque de Siou, supérieur des missions dans le Valais, et m. en 1751. On a de lui l'*Esprit de J.-C. et de l'église sur la fréquente communion*, 1745, in-12; ouvrage qui ne méritait pas d'être connu, et qui serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé entre les mains des adversaires des jésuites, qui suscitèrent quelques persécutions à l'auteur.

PICHON (THOMAS), littérateur, né à Vire en 1700, occupa diverses places dans les hôpitaux des armées françaises, et, ayant éprouvé quelques injustices, vint se fixer à Londres sous le nom de Tyrell, épousa mad. Leprince de Beaumont (v. ce nom), et m. en 1781. On a de lui : *Lett. et Mém. pour servir à l'hist. natur., civile et polit. du Cap-Breton*, La Haye (Londres), 1760, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages MSA.

PICHON (THOMAS-JEAN), docteur en théologie, né au Mans en 1731, fut chanoine de la Sainte-Chapelle de cette ville, eut l'honneur d'évêché constitutionnel en 1791, et y m. en 1812. Il a laissé un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : *la Religion triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'impiété*, 1756, in-12; un *Traté hist. et critiq. de la nat. de Dieu*, 1758, in-12; des *Etudes théol.*, ou *Essai sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les études publiques*, etc., 1767, in-12.

PICHOT (PIERRE), chanoine de Saint-Denis, né à Paris en 1738, m. en 1823, était prêtre de Saint-Sulpice à l'époque de la révolution. Quoique alors il eût refusé le serment exigé de son ordre par les lois nouvelles, il n'émigra point, et reprit des fonctions, après la réouverture des églises, l'exercice des fonctions pastorales à celle des Carmes de Paris. On ne connaît de lui qu'un *Eloge de Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, 1822, in-8.

PICKLER. V. PICKLER et PICKLES.

PICOT (EUSTACHE), musicien-compositeur, sous-maître de la chapelle de Louis XIII, a laissé quelques morceaux qui ne sont bons qu'à donner une idée de la musique d'église de cette époque. Le roi lui avait donné l'abbaye de Clusumoy et un canonicat de la Ste-Chapelle de Paris. — PICOT (Bernard-François-Bortend), marquis de La Motte, maréchal-de-camp, né en 1734, servit d'abord dans la marine, et, à la paix de 1763, fut nommé commandant-général de la côte du Malabar et gouverneur de Mahé; il se retira du service avant la révolution, fut un des otages de Louis XVI, et m. à Seelès en 1797.

PICOT (PIERRE), ministre du St évangile, né en

1746 à Genève, où il m. en 1823, descendait de Nicolas Picot, le compatriote et le compagnon de Calvin. Après quelques voyages qu'il fit en France, en Hollande et en Angleterre, où il se lia avec Franklin, P. Picot descroit 10 ans la cure de Sattigny, puis fut nommé en 1787 prof. de théologie à Genève, où ses prédications eurent beaucoup d'éclat. On a recueilli ses *Sermons*, Genève, 1823, in-8, publiés par le prof. Chénier. — PICOT-BAILLOZ (JEAN), frère puîné du botaniste Picot de La Peironne (v. PEIRONNE), naquit à Toulouse en 1748. Il faisait partie des gardes-du-corps du roi à l'époque de la révolution, dont il embrassa avec chaleur les principes; et, en 1793, il exerçait les fonctions de commissaire des guerres à St-Giron, petite ville du département de l'Arrége. Décreté d'arrestation et traité dans les prisons de Paris, il ne dut son salut qu'au 9 thermidor, et depuis ce temps jusqu'à sa mort, survenue en 1820, ne demeura occupé que de littérature, dramatique, ainsi que de l'exploitation de ses propriétés. Outre divers écrits pub. pend. la révolution, et dans le sens des nouv. doctrines, on connaît de lui un drame en 3 actes intitulé *les Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du Lycée des Arts dans les dern. mois de 1794 et le *Père comme il y en a peu*, ou le *Marriage assuré*, comédie en 3 actes et en prose; cette dern. pièce, impr. ainsi que la précédente, fut dédiée par l'auteur au directoire exécutif et aux deux conseils. — PICOT DE CLORIVIÈRE (PIERRE-JOS.), de l'ex-sec. de Jésus, anc. rect. de Parame, m. à Paris en 1820, après avoir subi une longue détention au Temple sous le gouvernement impérial, conserva toujours au corps dont il avait fait partie un attachement qu'il ne négligea aucune occasion de manifester, soit par des démarches, soit par ses écrits, un nombre desquels on cite : *la Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, missionnaire apostolique, 1785, in-12; *Exercice de dévotion à St Louis de Gonzague*, trad. de l'ital. de P. Gulpin, 1789, in-12; *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, Paris, en X (1803), in-12.

PICOTEAUX (CLAUDE-ETIENNE), médecin, né à Salins vers le milieu du 17^e S., m. en 1748 dans cette ville, dont il était devenu le maire, a laissé : *Analyse des fièvres*, Salins, 1704, in-8; *Réflexions sur la cause et la nature d'une maladie épidémique régnante dans le comté de Bourgogne*, ibid., 1714, in-8.

PICQUET (FRANÇOIS), missionnaire, né à Lyon en 1626, fut nommé en 1652 consul à Alep, dont le pacha eut bientôt en lui assez de confiance pour l'établir juge de toutes les différends qui s'élevaient entre les chrétiens. Après la défaite et le remplacement de ce pacha, qui s'était révolté contre la Porte, le consul français n'en conserva pas moins son crédit auprès des musulmans, et s'en servit pour protéger le commerce et la relig. des Français de toutes les actes. Cependant il renonça à ses fonctions en 1660, et revint en France, où il entra dans les ordres et fut revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il retourna à Alep en 1679 avec les titres d'évêque *in partibus*, de Césarée ou Macédoine, et de vicaire apostolique de l'archevêché de Naxivan, en Arménie; mais il s'aperçut bientôt que ses efforts pour ranimer la foi des chrétiens dans ces contrées et pour convertir les hérétiques seraient plus efficaces s'il était investi de la dignité d'ambassadeur, très-respectée en Perse. Il la brigua donc par un zèle désintéressé, et l'obtint en 1681. Il partit aussitôt d'Alep, et s'achemina vers Ispahan, en passant par Diarbekr, Erzeroum, Erivan, Naxivan, Agulis, Tuscit, Vanaad et Tauris, honoré partout des chrétiens qu'il rencontrait sur sa route, et les affermissant dans leur foi et leurs saintes espérances. Il arriva dans la capitale de la Perse en 1682, fut assez bien accueilli par le schah, et fit servir son séjour dans le pays au bien de la

religion. En 1683, il fut nommé évêque de Bagdad, et l'année suivante il se rendit à Hamadan, qui est à moitié chemin de la première ville. Ce fut là qu'il m., en 1685. V. sa vie, attribuée à Anthelmy, év. de Grasse, Paris, 1732, in-12; et le 6^e vol. des *Mémoires du chev. d'Arrieux*. — PICTET (Fr.), missionn., né à Bourg-en-Bresse en 1708, partit pour les missions de l'Amérique septentrionale en 1735, et bientôt il eut toute la confiance des div. castes d'Indiens qui environnent les établissements français du Canada; il ne se contentait pas de les instruire, mais il savait encore leur ménager des avantages matériels qui les touchaient beaucoup plus. Aussi, dans la guerre de 1742, et dans celle de 1755, il rendit de grands services à la France en dirigeant lui-même les Indiens contre les Anglais. Après la défaite et la mort de Montcalm, qui furent suivies de la perte du Canada, Pictet gagna la Nouvelle-Orléans, escorté par ses fidèles Indiens à travers une si immense étendue de forêts et de déserts. De retour en France, il prêcha encore quelques temps, puis se retira dans une chaumière aux portes de Bourg, et y m. en 1781. Sa vie, écrite par l'astronome Lalande, se trouve en commencement du t. 26 des *Lettres édifiantes*, édit. de 1786. — PICTET, jésuite, est auteur d'une *Histoire de l'Ordre de Fontevault*, Paris, 1632, in-4, et d'une *Vie de Robert d'Arbrisselles*, Angers, 1685, in-8. — PICTET (Christophe), év., mort en 1779, a traduit de l'anglais plus. ouvr., et entre autres l'*Histoire de Jonathan Wild*, par Fielding, Paris, 1763, 2 vol. in-12. — V. MOTTE-PICTET.

PICTET (BÉNÉDICT), ministre et théol. protestant, né à Genève en 1635, mort en 1724, avait long-temps professé la théologie avec éclat dans sa ville natale, et avait été reçu membre de l'acad. de Berlin. On a de lui 50 ouvr. dont on trouvera les titres dans le t. 1^{er} des *Mém. de Nicéron*. Nous citerons seulement: *Traité contre l'indifférence des religions*, Neuchâtel, 1661, in-12; *Theologien christiana*, Genève, 1676, 2 vol. in-8; traduit en français par l'auteur, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4; Genève, 1708, avec un 3^e vol.; *Hist. de l'Église et du Monde*, etc., ib., 1712, in-4. — PICTET (Jean-Louis), astronome, de la même famille que le précéd., né à Genève en 1739, fut chargé avec Mallet, en 1768, d'aller observer le passage de Vénus sur le soleil dans les parties les plus éloignées de l'empire russe. L'état du ciel l'empêcha d'observer; mais il sut néanmoins utiliser son voy. par plusieurs remarques importantes. Il revint à Genève, entra au conseil des deux-cents, fut élu conseiller-d'état, puis syndic, et m. en 1781. Il avait pub.: *Observationes variorum occasionis transitus Panaris per solis lucum, in Siberia*, anno 1769, instituta in Umbra pago, dans le tom. 2^e des *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*, pour cette année, 1769. — PICTET (Gabriel), né en 1710 à Genève, m. en 1783, brigadier des armées sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4.

PICTET (MARCO-AUGUSTE), success. du célèbre Saussure dans la chaire de platon, de l'université de Genève, et président de la société pour l'avancement des arts de la même ville, où il naquit en 1752, m. le 20 avril 1825, corresp. de l'institut de France, membre des sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, de Munich, etc., avait fait partie en 1798 de la députation chargée de négocier la réunion de sa patrie à la république française, et d'acquiescer des dettes de l'ancien gouvernem. Nommé en même temps l'un des quatorze délégués chargés, nous la dénomination de Société économique, d'administrer les fonds destinés à l'entretien du culte protestant et des établissements de l'instruction publique, il ne cessa point de cultiver les sciences physiques et naturelles, à l'étude desquelles il s'était spécialement voué, devint membre, puis pa-

rétaire du tribunal (1802-03), et, à la dissolution de cette législature, fut fait l'un des cinq inspect.-généraux de l'univ. impériale. Il se retira dans sa patrie après les événements politiques de 1814, et y finit ses jours au sein des occupations scientifiques et du commerce des savans. Il avait, depuis quelques années, ouvert un cours d'histoire naturelle qui fut très-sui. Outre plusieurs ouvrages insérés dans le *Journal de Paris*, dans les *Lettres de Deluc*, les *Voyages de Saussure*, etc., il a publié différents opuscules cités par Neuchâtel sur tome 3, pag. 207-8, de l'*Histoire littéraire de Genève*. Nous nous bornerons à citer son *Essai sur le feu*, 1791, in-8, et son *Voyage de trois mois en Angleterre, en Écosse et en Irlande*, 1803, in-8; ce dernier ouvrage se compose de lettres qui parurent d'abord dans la *Bibliothèque britannique*, recueil littéraire créé en 1796 par Pictet, conjointement avec M. Maurice et avec son frère (v. l'art. suiv.), et qui, depuis 1816, a en pour titre: *Bibliothèque univ.* — CHARLES PICTET DE ROCHEMONT, frère puîné du précéd., né en 1755 à Genève, entra à 20 ans dans le régim. suisse de Dessebach au service de France, y passa 10 années, au bout desquelles il revint dans sa patrie, et lorsqu'en 1789 elle recut sous le régime politique d'où l'avait fait sortir sept ans auparavant une révolut. aristocratique, il fut chargé par le nouveau gouvern. d'organiser les milices genevoises. Ce fut à lui que la ville remit le soin de sa défense en 1792 contre l'attaque qu'allaient diriger contre elle les troupes du gén. Montesquiou. La m. de son beau-frère, M. de Rochemont, condamné par le tribunal révolutionnaire, accrut encore la haine qu'il avait vouée au parti qui, de la France, lançait sur son pays des brandons de discorde. Il renoua aux emplois civils du moment que Genève fut soumise à la France; et, retiré à la campagne en 1799, il partagea son temps entre l'agriculture et les lettres. A la *Biblioth. britannique*, dont nous avons parlé plus haut, et où il rédigeait principalement les articles de littér., de philosophie, d'économie politique et d'art milit., était joint un *Journal d'Agriculture*, qu'il remplissait peud. 29 ans de détails instructifs sur les observat., et les expériences qu'il faisait à sa ferme de Lancy, devoient un modèle d'établissement rural. La marche des évènements politiques, à la fin de 1813, le rappela dans la carrière où il devait acquiescer sa plus gr. gloire. Les souverains alliés occupaient Bâle; il s'y rendit à la tête d'une députation, et obtint d'eux la promesse que l'indépendance de Genève sera reconnue et respectée dans la réorganisation qu'ils prépareraient à l'Europe. Encore l'organe de cette républ. auprès des monarchies alliées à Paris, puis à Vienne (déc. 1814), il fut choisi l'année suiv. par la confédération helvétique comme ministre plénipotentiaire au congrès tenu en août dans la capitale de France. Son heureux issue pour la Suisse mérita à l'éloquent négociateur, après qu'il eut achevé sa mission dans un semblable voyage à Berlin, un diplôme où, au nom des 22 cantons, la diète lui exprima sa reconnaissance. Entouré de la considération que lui avaient acquise ses talents et de nombreux services, Pictet m. à Genève le 29 décembre 1824. Le t. 15, p. 255, de la *Revue encyclopéd.*, contient sur lui une *Nécrologie* très-détaillée, qu'on eût cependant pu rendre plus complète par une exacte indication des ouvr. qu'il a publiés, et parmi lesquels nous devons nous borner à mentionner les suiv.: *Tableau de la situation actuelle des États-Unis d'Amérique, d'après Morse et les mail.* ant. amér., 1795-96, 2 vol. in-8; *Educ. prat.*, trad. libre de l'anglais de Maria Edgeworth, 1800, in-8; 1801, 2 vol. in-8; *Traité des assemblées*, ou *l'Art d'établir les rotations des récoltes*, 1801, in-8; *Théologie naturelle*, etc., trad. librement de l'anglais de Paley, 1804, 1817, in-8; *Cours d'agriculture angl.*, avec les développemens utiles aux

agriculteurs du continent, 1810, 10 vol. in-8 : ce dern. ouvr. est le récap. de la partie qui, dans chaque numéro de la *Biblioth. britannique*, était consacrée à l'agriculture.

PICTON (THOMAS), général anglais, né dans la principauté de Galles, servit avec distinction dans la guerre maritime de la fin du 18^e S., pendant laquelle l'Angleterre envahit la France et à l'Espagne leurs colonies. Il se distingua depuis, sous les ordres du duc de Wellington, en Espagne, en Portugal et en Espagne, et fut tad d'un boulet de canon à la journée de Waterloo, le 18 juin 1815. C'était un militaire estimé, ferme dans ses résolutions, incapable de cacher sa pensée, et doué surtout d'un rare désintéressement.

PICTOR. V. FANTUS.

PICTORIUS (GROEN), méd., né en 1500 à Viliogen, ville d'Allemagne, dans la forêt Noire, professa son art à Fribourg en Brisgau et la pratique à Esslingen dans la Haute-Alsace. Nous citons de lui : *de Peste et Papulis puerorum*, lib. duo, Bâle, 1555, in-8; *Rei medica totius compendiosa Tractatus*, ibid., 1558, in-8; *Sermonum cœnulinum libri decem*, ibid., 1559, in-8; *Scholæ in Morboduam de gemmis et lapidibus*, ibid., 1559, in-8; *Physicorum questionum Centuria tres*, ibid., 1568, in-8.

PIDANZAT. V. MAÏGONET.

PIDOU DE SAINT-OLON (FRANÇOIS), diplomate français, né en Tournai en 1640, fut souvent employé par Louis XIV dans des missions de confiance. En 1663, il fut envoyé en ambassade auprès de Mouley-Ismael, empereur de Maroc, qui avait donné par écrit des espérances très-positives de conclure un traité de commerce favorable à la France; mais le négociateur franç. reçut de ce prince, presque en même temps, sa première audience et son audience de congé, et s'en revint sans avoir pu rien entreprendre. Il m. en 1720. On a de lui : *État présent de l'emp. de Maroc*, Paris, Bânet, 1693, in-12, fig. On lui attribue, avec assez de probabilité, la traduction de l'ouvr. de Marsus, intitulé : *les Evénemens les plus considérables du règne de Louis-le-Grand, dédiés à Mgr. le card. d'Estrees*, Paris, 1690. — L'IDOU DE SAINT-OLON (Louis-Marie), missionnaire, évêque de Babylone et consul de France en Perse, était frère du précédent, et naquit à Paris en 1637. Ce fut à lui que l'on dut la réunion de l'église arménienne à l'église romaine, en Pologne; mais ses efforts n'eurent pas un résultat aussi heureux en Perse. Il m. perslytique à Ispahan en 1717, âgé de plus de quatre-vingts ans. Dans le tome 3 de *l'Explication littéraire*, etc., des cérémonies de la messe (Paris, 1726), on a imprimé une *Version de la liturgie arménienne*, qui est du P. Pidou. Il avait aussi composé une courte *Relation de l'état, des commencemens et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines*, et de l'érection du collège pontifical de Leopold, etc., qui est restée MS. dans la biblioth. de St-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome.

PIDOUX (JEAN), médecin de Henri III, de Henri IV, et de Louis de Gonzague, duc de Nevers, né à Paris, au milieu du 16^e S., m. en 1610, doyen de la Faculté de Poitiers, a rendu son nom illustre dans la médecine, par la découverte des eaux de Pougues en Nivernais, et par l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Il est auteur de deux petits traités, l'un de la *Ferté et des Sources des fontaines de Pougues*, Poitiers, 1597, in-4; l'autre sur la *Peste* (en lat.), 1605, in-8. — PIDOUX (François), fils du précédent, et médecin comme lui, m. en 1662, à l'âge de 78 ans, est connu par quelques écrits, parmi lesquels il faut remarquer le suivant : *in actiones Juliodunensium virginum Exercitatio*, Poitiers,

1635, où il attribue à la possession du diable les faits et gestes des religieuses de Loudun.

PIE 1^{er} (87), pape, successeur d'Hygie, était natif d'Aquile. Il parvint au saint-siège en 142, et m. en odeur de sainteté après un règne de 8 ans, suiv. Leoglet du Fresnoy, de 15 ans, suiv. Allet, et de 10 suivent le P. Pagi. Sa piété lui avait mérité le surnom de Pie, et son rôle à combattre les hérésies de Valentin et de Marcion lui valut le titre de martyr. L'histoire ne nous fait connaître aucun acte remarquable de son pontificat. On trouve dans Fontanini (*Histoire d'Aquile*) des détails étendus sur ce souverain pontife et une discussion approfondie sur l'authenticité de quelques-unes des lettres qui lui sont attribuées : St Anicet lui succéda.

PIE II (JÉROME-SILVIE PICCOLOMINI, pape sous le nom de), né en 1405 à Corsignano dans le Siennois, dont il changea ensuite le nom en celui de Picoles, fut employé de bonne heure dans les affaires ecclésiastiques : en 1431, il était au concile de Bâle en qualité de secrétaire du cardinal Dominique Capranica ; il fut ensuite attaché à la même qualité à plus, autres cardinaux, passa au service de Frédéric III, et s'acquitta de diverses ambassades à Rome, à Naples, à Milan, en Bohême et dans d'autres cours. Il occupa ensuite successivement les sièges de Trieste et de Sienne, fut revêtu de la pourpre par Calixte III, en 1456, et lui succéda deux ans après, en 1458. Il s'était d'abord montré le défenseur de l'autorité des conciles, mais à peine monté sur le trône pontifical, tous ses efforts furent tendus à l'annéantissement de cette même autorité. Sur la fin de sa carrière, il exprima de vifs regrets, et rejeta ses fautes sur sa jeunesse et son inexpérience. Il fit des efforts à peu près infructueux pour engager les princes chrétiens à une croisade contre les Turcs. Dans l'espoir de les entraîner par son exemple, il s'en alla, pour l'année 1464, le départ d'une expédition à la tête de laquelle il voulait se mettre ; mais la mort le frappa en 1464, à Ancone, au moment où il se disposait à s'embarquer. Ce fut sous le pontificat de Pie II que fut agitée l'affaire de la pragmatique sanction. Ses œuvres ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Bâle, 1571 ; mais on a imprudemment : ses *Œuvres historiques et géographiques*, Helmstadt, 1699, et Leipzig, 1707, 3 vol. in-4, publ. par Gaspari Corber et J.-A. Schmidt ; ses *Œuvres*, Lucques, 1755-1759, 4 vol. in-4, renfermant des pièces inédites, mises au jour par J.-D. Monti ; des *Lettres* dont l'édit. la plus complète est celle de Nuremberg, 1481 ; enfin son roman d'*Euryale et Lucrèce*, trad. en franç. par J. Millet et par Octavien-de-St-Gelais. On le voit auteur des *Mém. sur sa vie*, publ. par J. Gohellin, Rome, Bass, 1584, in-4 ; et Frasefort, 1614, in-fol., avec une continuation par Jacq. Piccolomini, cardinal de Perse. Paul II fut le successeur de Pie II.

PIE III (FRANÇOIS TODESCHINI), pape, fils d'une sœur du pape Pie II, fut lui-même archevêque de Bologne et cardinal. En 1503, il succéda au pape Alexandre VI, et m. le 18 octobre de la même année, 25 jours après son éléction. Ses vertus avaient fait concevoir l'espérance qu'il réparerait le tort qu'avait fait au saint-siège les crimes de son prédécesseur. Cependant, dès son avènement au trône pontifical, voulant user de représailles à l'égard de Louis XII qui protégeait le duc de Valentinois, fils du pape précédent, il avait hanié tous les Français des états ecclésiastiques. Jules II fut son successeur.

PIE IV (JEAN-ANGE MEDICI ou MEDICHI, pape sous le nom de), était originaire de Milan et frère du marquis de Marignano, général de Charles-Quint. Il occupa plus, postes importants sous les pontifes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, et succéda à ce dernier, le 25 décembre 1559. Il

montra beaucoup de zèle pour les progrès et la prospérité de la religion, fit la guerre aux Turks, rétablit le concile de Trente, et, à force de zèle et de persévérance, eut la gloire de le terminer en 1563. Rome lui dut des embellissemens; il répara les églises, établit au Vatican une imprimerie destinée à reproduire les meilleures éditions des SS. Pères, institua les séminaires, et donna une bulle pour le rétablissement de l'ordre de St-Lazare-de-Jérusalem. On lui reproche la rigueur qu'il exerça contre ses ennemis, et particulièrement contre les Caraffa. Il m. le 9 décembre 1565, âgé de 66 ans. Son neveu, St Ch. Borromée, lui ferma les yeux, et après lui Pie V occupa la chaire pontificale.

PIE V (St), pape, nommé Nicin. GHISLERI, fils d'un seigneur de Milan, né à Bosco, près d'Alexandrie, en 1504, se fit religieux de l'ordre de St-Dominique à l'âge de 15 ans; plus tard il enseigna la philosophie et la théologie, fut ensuite prior de plus convents, et fit revivre le règle du St-Dominique dans toute son austerité. Son zèle à punir les hérétiques lui valut d'abord l'emploi d'inquisiteur de la foi dans le Milanais et le Lombardie, puis celui d'inquisiteur-général et le chapeau de cardinal. Elu pape en 1566, il conserva son inflexible sévérité, rétablit la discipline ecclésiastique, corrigea les mœurs, et travailla avec ardeur à mettre en vigueur les principes du concile de Trente. Les annales du temps offrent de déplorables exemples de la sévérité dont il usa à l'égard des hérétiques. Aonias Palaeusius, écrivain célèbre, l'un de ses victimes, périt sur un bûcher. Il fit de vains efforts pour établir la suprématie de l'Eglise sur toutes les puissances séculières; sa bulle même *In Cand. Dominum*, qu'il avait publiée dans cette vue, est tombée en désuétude depuis Clément XIV. La mémorable victoire de Lepanto qu'il avait préparée en contribuant aux frais de l'armement, est l'événement le plus remarquable de son règne. Tonia sa vie fut remplie par des actes de bienveillance; et cependant à sa mort, en 1572, le peuple se réjouit d'être débarrassé de sa censure. Il a été béatifié par Clément X cent ans après sa mort, et canonisé par Clément XI en 1713. On a de lui : des lettres, imprimées à Anvers, 1630, in-4. Sa *Vie* a été écrite en italien par Jérôme Catena, son secrétaire, et en latin par Ant. Gabutio, supérieur des bernabites; toutes deux se trouvent dans le recueil des Bollandistes. La plus détaillée est celle que nous a laissée la F. Touron dans les *Hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, tome 4.

PIE VI (JEAN-ANGE BRASCHI, pape sous le nom de), successeur de Clément XIV, naquit à Césène, petite ville de l'état ecclésiastique, en 1717. Sous Benoît XIV, il avait été trésorier de la chambre apostolique; son mérite l'éleva au cardinalat sous Ganganelli, et après la mort de ce pontife, Braschi fut appelé à lui succéder, le 14 fév. 1775, par les suffrages presque unanimes des cardinaux et avec l'agrément des différens souverains de l'Europe. Les prem. actes de sa puissance annoncent un pontife pieux et économe, en même temps qu'un souverain digne du trône. Rome fut embellie de plusieurs momumens, les malheureux furent soulagés; on entreprit le dessèchement des marais Pontinaux, et sans les infortunes qui ont assésé Pie VI, peut-être eût-il réussi dans ce grand et noble projet. Faire la paix, concilier tous les esprits par des voies de modération et de douceur, était, relativement aux affaires ecclésiastiques, ce qu'il désirait le plus. Aussi en 1782, ayant eu à ce sujet quelques démêlés avec Joseph II, il fit volontiers le voyage de Vienne pour rétablir la bonne intelligence. Il avait montré la même déférence avec la cour de Naples; et, par cette sage conduite, il avait su, quoique ferme et inflexible pour tout ce qui pouvait être contraire aux intérêts de l'Eglise, se concilier l'estime et le respect des rois,

même hérétiques; sa charité, sa figure douce et majestueuse, l'air noble et religieux avec lequel il officiait et paraissait en public, lui avaient attiré facilement l'amour et l'admiration des peuples. Pie VI méritait un règne heureux et tranquille; il avait tout fait pour le préparer, lorsque la révolution française qui éclata lui fit prévoir les maux qui allaient l'écabler. Le pape ne pouvait approuver la nouvelle constitution du clergé; il lança des bulles contre les prêtres réfractaires, adressa des brefs consolans à ceux qui étaient persécutés, et ouvrit un asile à ceux qui se réfugiaient au-delà des Alpes. Cependant on l'accusa d'avoir favorisé les armées austro-russes en 1792. C'en fut assez pour le directoire, et Bonaparte reçut ordre d'entrer dans les états du Saint-Père. En 1796, le général français Urbain, Ferrero, Bolognese et Ancône. La paix de Tolentino, que le pape acheta 31 millions, et pour laquelle il lava sa cour plusieurs des chefs d'œuvre en tant genre qui décoraient Rome, retardant un instant sa chute. Le mort de Daphné, lui d'uo coup de feu dans une émeute, fut un nouv. prétexte pour le directoire; on accusa la St père et les Romains, on cria à la révolte, et le général Berthier vint camper (29 janv. 1798) devant Rome, dont bientôt les portes lui furent ouvertes. Maître de la personne du St père, il le fit transporter à Sienna, puis dans une chartreuse près de Florence. On le promena ainsi quelque temps en Italie; enfin, malgré les souffrances qui menaçaient sa vie, le directoire, alarmé des progrès des armées russe et autrichienne, crut devoir s'assurer de la personne du pape en le faisant amener en France. L'illustre et malheureux captif, puisant toutes ses forces dans la religion, montra une patience et une douceur inaltérables. Il eut au moins pour consolation dans ses disgrâces, les témoignages d'amour que lui prodiguèrent les peuples à Gsp, à Grenoble, à Veron; hommages sincères rendus à un pontife mourant des misérables. Arrivé à Valence où étant fixé son séjour, Pie VI sentit redoubler ses douleurs, et il expira le 29 août 1798, entouré de quelques amis fidèles. On lui accorda quelques honneurs funéraires. A l'époque du concordat son corps a été rendu à la basilique de St-Pierre, et ses entrailles ont été déposées à Valence. Il a paru des *Mémoires historiques et philosophiques* qui sont contre Pie VI une virulente diatribe; l'abbé Blanchard a défendu le mémoire de ce pontife dans un *Précis sur sa vie*, Londres, 1800, in-12. Nous citerons en outre, comme ouvr. utiles à consulter pour l'histoire de ce souverain pontife, les *Mortyras de la foi*, par M. l'abbé Aimé Guillon; *Fingens del Pellegrino apostolico*, Roma, 1799; les *Mém. de M. l'abbé d'Escurvy d'Auribeau*, publi. en plusieurs parties sous les titres suivans: *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution franç.*, recueillis par les ordres de Pie VI, Rome, 1794-95, 2 vol. in-8; *Bienfaits de Pie VI et de ses états envers les François émigrés*, Roma, 1796, in-8, trad. en italien; *Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin par Mgr. Brancadero, Venise, in-8, trad. en fr., et dédiée à S. M. Louis XVIII, Venise, 1800, in-fol., in-8 et in-16, traduite du français en italien par d'Auribeau (Rimini 1800), et augmentée d'un grand nombre de notes inédites et pressées sur l'enlèvement de Pie VI, son voy. en France et sa mort. Enfin nous avons des *Extraits* de quelques écrits de l'auteur des *Mémoires* ci-dessus, in-8, à Paris, 1814, 2 vol. in-8, et qui renferment des détails inédits. M. Durosot a pub. en 1825, sous le titre d'*Eloge histor. de Pie VI* (Paris, Cosson, in-8), un panegyrique de l'infortuné pontife qu'il semble surtout avoir voulu venger de la France et des momumens qui y subsistent à la défaveur de son St père. V. les *Tables du Moniteur* jusqu'à 1800.

PIE VII (GABRIEL-LOUIS-BARNABE CHIARA-

MONTE, né en 1740, à Césène dans la Romagne, d'une famille noble mais peu aisée, et se disant allié à la maison française de Clermont, prit de bonne heure l'habit du bénédictin, et prononça ses vœux au couvent de Ste-Marie dans sa ville natale (1758). Il eût pu, après commencer au monastère de Ste-Justine, à Padoue, ses études théologiques, qu'il termina au collège du St-Anselme à Rome. Devenu à son tour professeur, il enseignait depuis 9 ans la théologie dogmatique dans ce même séminaire, lorsqu'il son évêque, au pontificat, Pie VI, dont il était parant, l'éleva à la dignité d'abbé dans son ordre. Nommé à 40 ans évêq. de Tivoli, Chiaromonte fut décoré de la pourpre en 1785, et transféré en même temps au siège d'Imola, en remplacement du card. Bondi, ouca metaruel du Pie VI. Sur ce nouveau siège, comme dans celui qu'il quittait, le prélat se fit aimer par sa modération et sa charité; et lorsqu'en 1796 le traité de Tolentino eut détaché son diocèse de l'état romain pour l'incorporer à la républ. cisalpine, non-seulement il prêcha à son troupeau la soumission à l'obéissance, mais il prévint une foule de vengeances par le crédit que sa conduite lui avait acquis auprès des vainqueurs de l'Italie. La mort de Pie VI ayant rendu vacante la chaire de St-Pierre, la sacré collége fut convoqué à Venise. Les débats du concile furent longs; deux factions obstinées le partageaient; elles firent de vains efforts pour composer une majorité de suffrages à leurs candidats, et c'est à l'impossibilité où elles furent d'y parvenir que Chiaromonte dut son élect. (14 mars 1800). Le pontife, qu'on cherchait à retenir, partit incontinent pour Rome; il y fit son entrée solennelle le 3 juillet suivant, et put bientôt s'y applaudir d'être venu lutter en faveur de la tolérance et de l'humanité contre les vexations qu'exerçaient dans l'état romain les troupes napolitaines, puis contre les réactions de la cour de Sicile envers Naples. Après avoir fait choix du l'habile Consalvi pour son ministre, il porta ses soins à l'administration intérieure. La bulle *Post Diuturnum*, qu'il lança le 30 nov. 1800, établit, avec des réglem. d'une haute sagesse, la formation d'un ordre judiciaire; l'agricult., les beaux-arts commencèrent à resnaître, et le commerce affranchi de toutes entraves, prit dans Rome un essor jusqu'alors inconnu. Les intérêts de l'Eglise ne réclamaient pas moins instamment la sagesse et les efforts de Pie VII. C'était alors une opinion fort accréditée que cette révolut. française, qui avait porté de si rudes atteintes à la hiérarchie sacerdotale, était surtout l'œuvre des philosophes; de là naquit la pensée de relever de sa décadence la société redoutable des jésuites, milien toute dévouée au saint-siège, et qui autrefois avait montré, dans ce qu'on appela l'instruction de la jeunesse, tant d'adresse à restreindre à son cercle d'enceinte la marche des esprits, et tant de persévérance à combattre les innovations intellectuelles, quelle qu'en fût la nature ou l'espèce. Accédant aux demandes spontanées des cours de St-Petersbourg et de Naples, Pie VII donna aux jésuites des brefs d'autorisation pour se reformer par maisons dans certaines contrées de l'empire de Russie et dans le royaume de Sicile; plus tard la société elle-même fut formellement rétabli par la bulle du 7 août 1814; et c'est dans ce même temps que le saint-siège lança ses foudres contre les franc-maçons, contre les sociétés secrètes d'Italie, dites de Carbonari, et enfin contre les sociétés bibliques elles-mêmes. Mais l'anticipation point sur la marche des événements. La France prenait une face nouvelle. Bonaparte qui venait de renverser le gouvernement directorial, voulait faire concourir la religion aux nouvelles usurpations qu'il méditait. Du champ de bataille de Marengo il courut avec le St-siège les premières négociations d'un concordat, qui fut signé entre la France et Rome, le 15 juillet

1801. Mais une longue série de mécontentements réciproques et de démolitions allait naître de l'écution même ou de l'interprétation de ce traité. Vers 1804, le consul, devenu empereur, voulut engager le saint père à venir le sacrer à Paris; il se montra un peu plus traitable. Pie VII ne se dissimulait pas que par cette démarche il allait s'attirer l'animadversion de toutes les têtes couronnées; mais il se flattait qu'elle lui servirait l'occasion et les moyens d'obtenir ce qu'il demandait dans l'intérêt de l'Eglise: il céda aux dâurs de Napoléon et vint à Paris. Ses espérances furent trompées; la nonvel empereur voulait des concessions, mais n'en accordait pas; et quelques mois après le retour du saint père à Rome, le général Gouvion-Saint-Cyr s'empara d'Ancone ainsi que des villes maritimes sur l'Adriatique. Les réclémats, du Pie VII eurent pour réponse, que, s'il voulait écoserver ses états, il devait en fermer les ports aux Anglais. Résolu à ne rompre sa neutralité naturelle avec aucune puissance de l'Europe, la pape montra alors toute sa fermeté; les états de l'Eglise étaient un domaine qui lui était confié; il ne pouvait le céder; il ne pouvait la défendre: il attendit les événements. Une excommunication qu'il lança contre son ambassadeur ennemi était le seul moyen qui lui restait de protester publiquement contre ses usurpations. En 1809, les glorieux Melis et Rudat occupèrent Rome; Pie VII était exilé dans le palais Quirinal. Rudet y pénétra dans la nuit du 5 au 6 juillet, et agioisa au pape qu'il fallait, en renoncer à la puissance temporelle, ou le suivre. Pie VII se leva sans répondre et obéit. Bientôt il fut enlevé de Rome, et ensuite amené à Fontainebleau, où il montra la même constance. Les premiers revers de Napoléon, et surtout la révolte du roi Joachim, l'engagèrent à renvoyer le pape en Italie; et si le fit partir le 23 janvier 1814. Le pontife fut aussi ferme contre les offres de Joachim que contre les menaces de l'empereur, et après avoir lutté encore quelques temps, il eut la consolation de voir l'intégrité et l'indépendance de ses états respectées par le congrès de Vienne. Un bon gouvernement le fit alors aimer de ses sujets, comme sa fermeté dans la malheur lui avait mérité l'intérêt et l'admiration. Digne successeur de St Pierre et vicaire de Jésus-Christ, il reçut dans ses états la famille persécutée de celui qui avait été son plus cruel ennemi. Il jouissait en bonne santé du repos qu'il avait si bien acheté; lorsque le 6 juillet 1823, anniversaire du jour où il avait été élevé de Rome, une échole vint bâter la fin de ses jours, et lui causa la maladie dont il est mort le 20 août suivant. Il avait bien mérité tous les regrets que l'ont suivis dans la tombe, et il a laissé au cardinal della Genga, son successeur sous le nom de Léon XII, outre la patrie de l'Eglise entière, l'exemple des plus grandes vertus, comme pape et comme souverain. Parmi les nombreux écrits qui ont trait à la vie en aux divers actes du pontificat de Pie VII, nous mentionnons: *Omelia del cittadino cardinale Chiaromonte, vescovo d'Imola... nel giorno del sanissimo natali, l'anno 1795*, traduit en franç. par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, Paris, 1814, in-8; 3^e édit. avec le texte italien, 1818, in-8: c'est sur cette version qu'ont été faites celles qui ont paru en allem., en angl., en espagnol; *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France*, 1814, in-8, plus, fois réimprimé; *Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, par M. A. de Beauchamp, Paris, 1814, in-12; *Relation authentique de l'assaut donné le 6 juillet 1809 au palais Quirinal*, trad. de l'ital. par Lemière d'Argy, Paris, Nicolle, 1814, in-8; *les Quatre Concordats*, etc., par M. de Pradi, Paris, Bochet, 1818, 2 vol. in-8, plus, fois réimpr.; *du Pape et des jésuites, ou Exposé de quelques événements du pontificat de Pie VII* (par M. Talarud), 1815, in-8, 2^e édit.;

Esquisses histor. et politiques sur Pie VII, etc., par M. Guadet, 1823, in-8; *Précis histor. sur Pie VII*, etc., par J. Cohen, Paris, Delaunoy et La Clère, in-8; *Vie du souverain pontife Pie VII*, par H. Simon, 1823, in-18.

PIEDAD (le docteur FRANCISCO DE LA), est l'auteur que l'on croit pseudonyme de plus. ouvr. satiriques, entre autres un contre les jésuites, sous le titre suivant : *Tenro jesuitico, apologetico discurso con salubridad*, Coimbra, 1654, in-4.

PIÉMONT. V. SAOIMON et SAVOIE.

PIEMONT (NICOLAS OPGANG surnommé), peintre paysagiste, né à Amsterdam en 1659, m. à Valenbore, dans le Piémont, en 1709; fut élève de Martin Saenmolen et de Nicolas Moleaer. Ayant séjourné fort long-temps en Italie, il y a laissé ses ouvr., et on n'en trouve que très-peu dans la Hollande, sa patrie.

PIEMONTESE (ALESSI), nom sous lequel Guillaume Ruscetti, médecin ital., mort en 1565, a publié le secret de ses remèdes. On en a fait des éditions nombreuses, in-8 et in-16.

PIEN, jésuite flamand, mort en 1740, fut un des collaborateurs brillants de la continuation des *Actes des saints*. La *Vie de St Ignace*, qui y a été insérée, lui appartient.

PIENNES (JEANNE DE HALLUYN DE), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut passionnément aimée de François de Montmorency, fils du comte de ce nom, et en reçut par écrit une promesse de mariage. La famille du jeune Montmorency ayant mis opposition, elle s'coisa elle-même et se retira au couvent des Filles-Dieu à Paris. Le P. Berthier (1.54 de l'*Hist. de l'Eglise gallicane*) a donné d'amples détails sur ces faits.

PIENS (FRANÇOIS), médecin du 17^e S., exerça sa profession à Huon dans le West-Prise, et publia en lat. un *Tr. des fièvres*, qui a été réimp. à Genève, 1689, in-4.

PIEPAPE (NICOLAS-JOSEPH PHILIP DE), lieutenant-général des baillies et présidial de Langres, où il naquit en 1731, fut appelé à Paris par le garde des sceaux en 1787, pour être commissaire du roi, chargé de la réduction des réglemens relatifs aux frais de justice. Il publia des *Observations sur les lois criminelles de France* (Paris, 1789-90, 2 vol. in-4), recommandables par des principes très-justes et très-favorables à l'humanité. Il m. dans les prisons de Laogres en 1793, et a laissé d'autres MSs. qui n'ont point été publiés; ce sont entre autres : des *Observations sur l'Etat*, un *Traduct. de Florus* et des *Poésies fugitives*.

PIERCE (EDWARD), peintre anglais, mort à Londres vers le milieu du siècle dernier, se distinguait dans les écoles de l'histoire et du paysage, sous les règnes de Charles 1^{er} et de Charles II. La plupart de ses ouvr. furent le proie des flammes, dans l'incendie de Londres de 1666.

PIERCE (JACQUES), théologien presbytérien anglais, né à Exeter, mort en 1730 dans la même ville, a desservit une congrégation; mais un pamphlet, intitulé *l'Inquisition d'Occident*, lui fit perdre sa place en 1725. On a encore de lui une *Défense des protestants dissidens*; des *Commentaires sur les Epîtres de St Paul*, et plus. *Sermons*.

PIERIDES (mythologie), filles de Piérus, roi de Macédoine, furent métamorphosées en pies, selon la fable, pour avoir disputé aux Muses la prix du la poésie. On donne quelquefois aux Muses elles-mêmes le nom de Piérides, soit à cause de leur victoire sur les filles de Piérus, soit à cause du mot Piérus, en Thessalie, qui leur était consacré.

PIERIUS. V. VALERIANUS.

PIERQUIN (JEAN), curé de Châtell-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, né à Charleville vers 1672, mort en 1743, avait consacré à l'étude de la physique le temps qu'il pouvait disposer après

avoir rempli les fonctions de son ministère. On a de lui : des *Ouvrages philosophiq. et géographiq.*, Paris, 1744, 1 vol. in-12; une *Vie de St Juvin*, Nancy, 1732, 1 vol. in-8; et deux dissertations, l'une sur la conception de J.-C. dans le sein de la *Pierge Marie*, et l'autre sur une *Ste Face*, conservée dans le monastère de Mootreuil-sous-Laon, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux.

PIERRE (St), dit le Prince des apôtres, fils du Jeau et frère de St André, se nommait d'abord Simon. Son frère, qui avait été le prem. disciple du Sauveur, le présenta à ce maître-divin, qui le choisit pour être son vicaire, et lui donna le nom de *Cephas* (Pierre), comme à la pierre fondamentale de son église. Nous ne rapporterons point toutes les circonstances de la vie de ce saint. L'Evangile en donne les détails jusqu'à la descente du Saint-Esprit. Après ce grand événement, on sait que ses discours et ses miracles convertirent dans Jérusalem un gr. nombre de Juifs. Dans la suite, ayant quitté cette ville pour prêcher parmi les nations, il fit son premier siège à Antioche. On croit qu'il vint à Rome sous le règne de Néron, et qu'il y souffrit le martyre avec saint Paul l'an 65. On a de lui 2 *Epîtres* adressées de Rome aux Juifs convertis.

PIERRE (St), l'un des plus illustres prélats de son temps, occupa vers l'an 300 le siège d'Alexandrie, et souffrit le martyre en 311. Pendant son épiscopat, il avait composé des *canons pénitentiels*; et a laissé en outre quelques lettres, qui ont été conservées par Théodoret dans le 4^e livre de son *Histoire*.

PIERRE (St), religieux de l'ordre de Saint-Bernard, né en 1100, et élevé malgré lui sur le siège archiepiscopal de Tarantoise en Savoie, était si renommé pour sa sagesse et ses vertus, que le pape se craignit point de le choisir pour conciliateur entre Louis VII, roi de France, et Henri II, roi d'Angleterre. Il réussit; et, s'il n'eut pas le même succès lorsqu'il voulut réconcilier le roi d'Angleterre avec son fils, ce n'est point le pieux archevêque qu'il faut en accuser. Il m. en 1174, et fut mis au rang des saints en 1191 sous le pontificat de Célestin III. On trouve sa vie dans l'*Histoire de Cîteaux*, par D. Lenoir, t. 2.

PIERRE CHRYSOLOGUE (St), archevêque de Ravenne, né à Imole, élu vers 433, et mort en 432, se distingua par son attachement à la foi orthodoxe. Son éloquence lui a valu le surnom de *Chrysologue*, qui lui fut donné deux siècles et demi après sa mort par l'archevêque Félix. On a de lui 176 discours ou homélies, qui ont été recueillis par le P. Sch. Paoli, clerc régulier. La meilleure édition est celle d'Angsbourg, 1758, 1 vol. intit. : *S. Petri Chrysologi Sermones aucti cum notis variorum*.

PIERRE d'Alcantara (SAINT), fils d'un gouverneur de cette ville, où il naquit en 1499, renonça, dès l'âge de 16 ans, à ses avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, pour entrer dans un cloître de l'ordre de Saint-François. Il y devint un modèle de piété et de mortification. Sainte Thérèse, qui fait un grand éloge des vertus de ce saint, a donné en même temps plusieurs détails sur l'existence de sa vie, qu'il termina en 1562. On a de lui : un *Traité de l'oraison mentale*, et un autre de *la Paix de l'âme*. Il a été béatifié par Grégoire XV en 1622, et mis au rang des saints par Clément IX en 1699.

PIERRE V. MAETTY, NOLASQUE et PASCAL. **PIERRE DE COURTENAI**, empereur de Constantinople, comte de Nevers et cousin-germain de Philippe-Auguste, auquel il fut toujours fidèle, se vit en 1216 appelé à l'empire de Constantinople à la mort de Henri 1^{er}, frère de Baudouin, qui, à la tête des croisés, était emparé en 1204 de cette capitale de l'Orient. Il s'y rendit avec sa femme et ses enfants, Trahi d'abord par les Vénitiens, et en

suite par Théodore Lange, de la famille des Comènes, il fut pris par ac dera., et mis à mort après deux ans de captivité.

PIERRE I^{er} (ALEKSIOWITSCH), tsar de Moscovie, surnommé le Grand, naquit en 1672. Il était fils du tsar Alexis Mikhaïlowitch, et succéda à son frère aîné. Les premières années de son règne furent troublées par une révolte. Il était sur le trône au préjudice d'Ivan, un des ses frères. Les strélitsch, que l'on pourrait appeler les janissaires russes, prirent le parti du prince qui l'on frustrait du trône, et Pierre fut obligé de le partager avec lui. Bientôt le m. lui enleva son collègue. Déjà il avait montré une partie de son ardeur milit. et de ses talents polit. La prise d'Azof, en 1696, donna aux Russes une place qui leur servit de barrière contre les attaques des Turcs. Le tsar avait établi dans ses armées une discipline nouvelle. Il méditait un plus grand projet. Toutes les nations de l'Europe étaient alors polacées; la Russie seule était encore plongée dans la barbarie. Pierre méditait de faire un voyage avec les autres peuples, pour s'instruire de tout ce qui pouvait contribuer à la fortune et à la prospérité d'un état; et, dans sa descente, il se rendit en Hollande en 1697 par l'Allemagne. Les chantiers de Saardam, village à deux lieues d'Amsterdam, étaient alors les plus célèbres pour la construction des vaisseaux. Sous le nom de Petar Michailof, le tsar se fit inscrire parmi les ouvriers, reçut leurs leçons, et devint bientôt habile charpentier. De Hollande, il passa en Angleterre, où il trouva des ingénieurs capables d'achever et de diriger le canal qui devait joindre le Don et le Wolga. Pierre se disposait à passer aussi en Italie, lorsqu'il apprit à Vienne une nouvelle révolte des strélitsch. Arrivé dans ses états, il montra une sévérité que l'on peut taxer de exagérée. Il fit périr presque tous les rebelles, qui étaient au nombre de 40,000, et fut lui-même le bourreau de plusieurs. Il établit à cette époque plusieurs réformes; mais bientôt de légis. il voulut redevenir coquettant. Charles XII, très-jeune encore, venait de monter sur le trône de Suède. Auguste, roi de Pologne, et le tsar prétendirent lui lever son royaume. De là vint cette guerre qui fut, pendant 9 ans, si glorieuse pour le jeune monarque suédois, et si désastreuse pour ses ennemis; mais, comme l'avait prédit le prince russe, les Suédois lui avaient appris eux-mêmes à les vaincre, et la journée de Poltava, en 1709, changea la fortune. La Livonie, l'Ingria, la Finlande, une partie de la Poméranie suédoise furent les fruits de cette victoire, qui abattit la puissance de Charles. A son retour, le tsar fut enflammé par les Turcs près de la rivière de Pruth. La tsarine Catherine le tira d'embarras en traitant avec la générale ennemi, et lui sauva ainsi la honte et les suites fâcheuses d'une défaite. Ce fut en mémoire de cet événement qu'il fonda pour les femmes l'ordre de St-Catherine, comme un retour de sa voy. il avait fondé ceux de St-André et de St-Alex.-Neuski pour récompenser le mérite, soit civil, soit militaire. Quand il vit ses états paisibles, il songea encore à aller étudier les autres nations d'Europe. Il vint en France en 1717; et, après avoir parcouru tous les pays, ébahissant tout, et cherchant à profiter de tout, il retourna dans son empire exagéré de nouvelles exagérations. Celui qui s'était montré avec les Suédois captifs un vainqueur altérant et magnanime, fut envers son infortuné fils, le tsarowitsch Alexis, le plus injuste et le plus barbare des pères. Ce jeune prince fut condamné à mort sur un soupçon; et l'on s'occupa sans pitié d'avoir été lui-même l'opérateur secret de ce jugement. On trouva le condamné mort dans sa prison. La tsar ne s'occupait plus que de ses réformes et de ses établissements. La ville de Saint-Petersbourg s'élevait; et, par son ordre, on dressait le plan de la mer Caspienne, dont ses troupes avaient, en 1722 et 1723,

soumis les bords. Peu après, le tsar fut attaqué d'une rétention d'urine, dont il m. le 28 janvier 1725, âgé de 53 ans. L'Hist. de la Russie, sous son règne, pub. par Voltaire, est une apol. de sa qu'on lui reprocha, et un panegyrique de ses gr. qualités. Quoique Montesquieu l'accuse de s'y être mal pris pour polier ses états et d'avoir agi en tyran, on ne peut nier que, comme législat., il ne méritât d'occuper un rang distingué dans l'hist.; il se peut convenir qu'il méritât plutôt la réputation d'homme extraordinaire, que celle de grand homme. Sa ardeur, poussée jusqu'à le barbare, et d'autres vices qu'on lui rapproche en sont la preuve. On peut consulter, pour l'histoire de Pierre-le-Grand, entre autres écrits, les suivans : *Histoire de Pierre-le-Grand*, par Halem (en allemand), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8; *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, par M. Staehlin, trad. de l'allemand, Strasbourg, 1787, 1 vol. in-8; *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand* (par Roussat, sous le nom d'Ivan Noste-Suranof), La Haye, 1725, 4 vol. in-12; *Hist. de Pierre I^{er}*, Amsterdam, 1742, 1 vol. in-4, et 3 vol. in-12. Quant à l'Hist. de l'empire de la Russie sous Pierre-le-Grand, s'est un livre écrit avec une partialité remarquable. Nous avons en outre une tragédie de Pierre-le-Grand, par M. Carion-Nizas, représentée et imprimée en 1804, in-8; et un poème intitulé la *Pétréide*, par Thomas.

PIERRE II, empereur de Russie, fils de l'infortuné tsarowitsch Alexis, que le tsar Pierre-le-Grand, son père, fit périr si cruellement, succéda en 1727 à l'impératrice Catherine. Il n'avait encore que 12 ans, et, ayant été attaqué de la petite-vérole, il en m. en 1730. Son règne de deux ans et quelques mois n'offre rien de remarquable que la disgrâce de Mentchikoff, relégué en Sibérie. Anne Ivanowna lui succéda.

PIERRE III, emp. de Russie, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut nommé en 1742 gr.-duc de Russie par Elisabeth, sa tante. Le lendemain du jour où il avait été ainsi désigné pour lui succéder à l'empire, des ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Stockholm. Il refusa, et fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762. Les commencemens de son règne furent heureux; mais, voulant imiter le roi de Prusse, il alla trop vite dans les changemens qu'il projetait. On murmura, on se révolta, et il fut détrôné en 1762. Sa femme fut reconnue impératrice, sous le nom de Catharine II, le 6 juillet 1762. Jeté en prison, Pierre III y m. sept jours après, empoisonné et assassiné. On trouva des détails circonstanciés de cette catastrophe dans le récit qu'en a fait Rulhières. Nous indiquerons en outre les deux ouvrages suivans : *Histoire de la vie de Pierre III*, par M. Saldara, Metz, 1802, in-8; et *Histoire de Pierre III et des Amours de Catharine II*, par M. Lévassier, Paris, 1798, 3 vol. in-8; bien que le premier passe pour un panegyrique, et le second pour un pamphlet.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé *Calo-Pierre*, ou le *Beau-Pierre*, était Valaque de nation, et fut avec son frère Assen le fondateur du second royaume de Bulgarie. Dès l'an 1186, il avait formé le projet de sacquer le joug de l'empire grec, et, malgré de premiers revers, il parvint avec constance à l'exécution de ses desseins, et réussit à former un petit royaume, qui subsista jusqu'à la conquête qu'en firent les Turcs sous le sultan Amurath. Assen et Pierre m. assassinés. Joacim ou Jean I^{er}, surnommé *Calo-Jean*, succéda à ses deux.

PIERRE I^{er} ou **PEDRO**, roi de Navarre et d'Aragon, fut proclamé roi après la mort de Sanchez-Ramire, son père, dans le camp devant la ville d'Illesca, en 1094. Après la célébration de son couronnement, et les premiers soins donnés à l'administration de son royaume, il continua la guerre,

et prit Huesca en 1066, après avoir gagné la bataille d'Alcazar. Ce succès fut suivi de la prise de Balbastro et de plusieurs autres avantages considérables. Don Pedro m. le 28 septembre 1104. Alphonse, son frère, surn. le *Batailleur*, lui succ.

PIERRE ou **PEDRO II**, roi d'Aragon, fils et successeur d'Alphonse II, monta sur le trône en 1196. Son premier soin fut de poursuivre les Vaudous. Bientôt une guerre contre le roi de Navarre l'occupa, et l'unit à Alphonse IX, roi de Castille. La principale action de son règne est la bataille des Navas de Tolosa, dans laquelle, conjointement avec les monarques de Castille et de Navarre, il battit complètement les mahométans en 1212. Peu après, s'étant mis à la tête des Albigeois, il fut défait et tué, le 17 septembre 1213, à la bataille de Muret. Le prince Jayme ou Jacques, son fils, encore mineur, fut reconnu pour son successeur dans une assemblée des états, et la tutelle fut confiée à don Sancho, son oncle, et au gr.-maître des Templ.

PIERRE ou **PEDRO III**, surnommé le *Grand*, roi d'Aragon, né en 1239, succéda en 1276 à Jacques I^{er}, son père. Les premiers temps de son règne furent troublés par quelques démêlés domestiques; mais ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont ses prétentions au royaume de Sicile, qu'il disputait à Charles d'Anjou. On le soupçonna même d'avoir conseillé les vèpres siciliennes (v. PHILIPPE III). Cette opinion lui attira de la part du pape une excommunication. Alors, en vertu de l'interdit mis sur ses états d'Aragon, Charles d'Anjou, conduit par Philippe-le-Hardi, roi de France, marcha contre les états espagnols de Pierre; mais ses succès furent éphémères. Pierre III obtint l'absol. Des censures dont il était frappé, et m. à Villefranche-de-Panadès en 1285. Son fils, Alphonse III, lui succ.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé le *Cruel*, contemporain de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, ne se fit pas beaucoup plus aimer que lui, et se fit plutôt craindre de ses sujets, qui se portèrent à quelques révoltes, dont le souverain triompha, mais non toujours sans peine. Il naquit en 1319 le 15 septembre, et succéda en 1336 à son père, Alphonse IV. Outre les guerres intérieures, il s'unit aussi aux rois de Castille et de Navarre pour combattre les Maures, et il le fit avec succès. Les troubles de la Sardaigne et ses démêlés avec Pierre-le-Cruel l'occupèrent aussi pendant une grande partie de son règne. Il avait réussi à rétablir le paix, et on venait de célébrer la 50^e année de sa puissance, lorsqu'il m. le 5 janvier 1387, âgé de 68 ans. Jean, son fils aîné, lui succéda.

PIERRE-LE-CRUEL, roi de Castille, né à Burgos le 30 août 1334, succéda en 1350 à son père Alphonse XI. Son règne n'est célèbre que par ses cruautés. On a vu dans l'article précédent qu'il en quelques démêlés avec Pierre IV, roi d'Aragon. Ses cruautés excitèrent la révolte des grands de son royaume; il crut pouvoir se mettre au-dessus de leur ressentiment, en faisant mourir Frédéric, son frère, don Juan, son cousin, et Blanche de Bourbon, son épouse, qu'il avait déjà fait jeter dans les fers, et dont le malheur avait touché les Castillans. Ces trois crimes firent donner le couronne à Henri de Trastamare, frère naturel de Pierre. Réfugié en Guienne, Pierre fut, en 1367, rétabli sur son trône par les Anglais. Mais l'année suivante Trastamare, avec l'aide de Duguetsin, vainquit Pierre dans une bataille; ensuite il le tua traitreusement. On peut consulter, pour l'hist. de ce prince, les ouvrages suivans : *el Rey don Pedro (llamado el Cruel, el Justiciero, y el necitado rey de Castilla) defendido*, par don J.-A. de Vera y Zuniga, comte de La Roca, Madrid, 1648. in-4; *History of the reign of Peter the Cruel, King of Castile and Leon*, par J. Talbot-Dillon, Londres, 1788, 2 vol. in-8; traduit en allemand, Leipzig, 1790, in-8; et, en franç., par M^{lle} Froidure de Resclou,

Paris, 1790, 2 vol. in-8. Nous avons une tragédie de *Pierre-le-Cruel*, par du Belloy, jouée en 1772, impr. en 1777, et une autre intitulée *Don Pedro*, par Voltaire, impr. en 1775, et précédée d'un discours historique et critique.

PIERRE, roi de Hoogrie, surnommé *Allemand* à cause de sa prédilection pour cette nation, succéda à Etienne I^{er}, son oncle, l'an 1038. Ses cruautés et ses débâches l'ayant rendu odieux à son peuple et surtout aux groods, qu'il avait dépossédés de tous les emplois pour les donner à des étrangers, il fut momentanément forcé de descendre du trône, et de céder la place à Aba, beau-frère d'Etienne. Mais il y remonta l'an 1044, avec le secours de l'empereur Henri III. Au lieu de chercher à calmer les esprits, il les irrita par les cruautés qu'il exerça envers ceux qui s'étaient déclarés pour Etienne. Une conspirat. dont le chef était André, prince du sang royal de Hoogrie, éclata contre lui. Il tomba entre les mains de celui-ci, eut les yeux crevés, et fut jeté dans une prison, où il m. au bout de trois jours, l'an 1047.

PIERRE I^{er}, roi de Portugal, né à Coimbra en 1320, fils et successeur d'Alphonse IV, monta sur le trône en 1357. Son premier soin fut de venger la mort de l'infantissime Inès de Castro, son épouse, qui avait été assassinée par les ordres d'Alphonse IV. Il donna des réglemens utiles, dimina les impôts, en un mot, il se fit aimer de ses sujets, et m. fort regretté, le 18 janvier 1367, à l'âge de 48 ans. Son histoire, écrite par Fernand Lopes, a été publiée avec des augmentations par Joseph Pereira Bayam, prêtre de Lisbonne, sous le titre suiv. : *Chron. del rey D. Pedro, 1^o de este nome, cognominado o Justiciero*, etc., Lisbonne, 1735, in-8.

PIERRE ou **PEORE II**, roi de Portugal, troisième fils de Jean IV, né en 1618, seconda les projets de la reine Marie-Elizabeth de Savoie, et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable du règne. On soutenait que le mariage de la reine n'était pas consommé. Devenu régent du royaume, Pierre, qui déjà était l'amant de sa belle-sœur, se fit autoriser par le pape à l'épouser; il monta sur le trône à la m. de son frère, arrivée en 1683, et l'occupa jusqu'en 1706, époque où il m. âgé de 58 ans. Jean V, son fils, lui succéda. On trouve des détails circonstanciés sur le règne de ce prince dans la *Relation de la cour de Portugal, sous D. Pierre II*, trad. de l'anglais, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-12. Le *Vie de la reine Marie de Savoie-Nemours*, son épouse, par le père Dorléans, a été publiée à Paris, 1696, in-12.

PIERRE II, roi de Sicile, succéda en 1337 à Frédéric I^{er}, son père. Son règne ne dura que cinq ans, et, pendant ce court espace de temps, il se fit hait de ses sujets par sa cruauté et toutes sortes de mauvaises qualités. La révolte troubloit son roy, et ses voisins se disposaient à en profiter, lorsqu'il m. en 1342, laissant un fils en bas âge, nommé Louis, qui régna sous la tutelle du duc de Randarino, son oncle.

PIERRE, surnommé *Mauclerc*, duc ou comte de Bretagne, était fils de Robert, comte de Dreux, et n'eut de droits sur la Bretagne que comme époux d'Alix, fille de Gui de Thouars et héritière de ce duché. Pierre, peu reconnaissant envers Philippe-Auguste, qui lui avait procuré cette alliance, se révolta plusieurs fois pendant la minorité de saint Louis, et entra dans la ligue des seigneurs contre Blanche de Castille, régente du royaume. Ses rébellions n'eurent d'autre résultat que de le rendre malheureux. En 1210, il tourna contre les Saracens son humeur inquiète, et prit la croix; mais il revint en France sans être corrigé. Alix était morte depuis long-temps. L'âgé de ses fils était majeur; et Pierre Mauclerc, réduit à la condition de simple particulier, ne pouvait occasionner de grands troubles. Il suivit saint Louis en Egypte, fut fait pri-

sonnier comme les autres compagnons du monarque franc., et m. en revenant en Franco en 1250.

PIERRE II, duc de Bretagne, prit possession de cette seigneurie, en 1450, à la mort de François I^{er}, son frère. Il rendit ses sujets heureux, et sut se faire aimer des nobles, du clergé et du peuple. On lui reproche une superstition poussée jusqu'à la faiblesse. Il m. sans enfans à Nantes en 1457.

PIERRE I^{er}, patriarche d'Arménie, surnommé *Kedatund*, succéda en 1019 à Sergius I^{er}. Pendant la durée de son patriarcat, l'Arménie fut troublée par des dissensions intestines; et Pierre, tantôt sous la domination d'un parti, tantôt soumis à un autre, eut quelques disgrâces et mauvais traitemens à subir. Il m. l'an 1058 au monast. de Ste-Croix. Il a laissé des *homéches* et des *cantiques*, qui n'ont pas été publiés.

PIERRE II, surnommé *Hromglaitst*, fut élevé, en 1458, à la dignité patriarcale, après la déposition de Lasere de Djoloug. Mais la parti qui l'avait favorisé ayant eu le dessous, son rival le fit enfermer dans un cachot, dont le porta fut murée, et où il m. de faim.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), prem. peintre du roi, mort en 1789 à Paris, âgé de 75 ans, réunissait les agrémens de la figure et de l'esprit aux avantages d'une fortune indépendante; et cet ensemble contribua, plus peut-être que son talent de peintre, à lui faire un nom dans le monde, et à son avancement à la cour. On cite, parmi ses tableaux: *St Pierre guérissant le boiteux*; la *Mort d'Herode*, à Saint-Germain-des-Prés; le *St François*, à l'église de St-Sulpice; un autre *St François*, à l'église de St-Louis à Versailles; la *coupe de la chapelle de la Vierge* à Saint-Roch. Il se distingue par une manière large et facile.

PIERRE-ALPHONSE (AAZAR-MOÏSE-SEPHARIM), médecin, né à Buesca, en Espagne, l'an 1082, fut élevé dans la religion judaïque, mais il se fit baptiser à l'âge de 44 ans. Ses connaissances en médecine lui méritèrent le titre de médecin d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, son protecteur. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé des dialogues, dans lesquels il répond à ceux qui l'accusaient d'avoir embrassé la catholicisme dans des vues d'intérêt. Il a écrit mis au jour sous le titre de *Dialogi lecti dignissimi in quibus impie Judaeorum opiniones..... confutantur, quaedamque prophetarum abstrusiora loca explicantur*, Cologne, 1536, in-8, et ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, t. 21, édit. de Lyon.

PIERRE de Baume (*Petrus de Balmé*), général de l'ordre des dominic., né vers le fin du 13^e S., mort à Paris en 1345, a laissé des *Postilles sur les Évangiles*, conservées en MS. à la Bibl. de Bâle.

PIERRE de Blois, ainsi nommé du nom de la ville où il naquit vers le milieu du 12^e S., l'un des meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile, fut appelé en Angleterre par Henri II, qui lui donna l'archidiaconat de Bath, et ensuite celui de Londres, qui étoit une charge moins lucrative. Il fut fort estimé de son temps, bien qu'il s'élevât avec force contre les dérèglements du siècle. Pierre de Blois mourut au Angleterre vers l'an 1200. La meilleure édit. de ses œuvres est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, 1 vol. in-folio, réimp. dans la Bibliothèque des Pères, édit. de Lyon. Ce recueil se compose de lettres, de sermons et de quelques traités particuliers. On trouve dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. 15, une savante analyse et un examen judicieux de ces ouvr. par M. Brial.

PIERRE de Poitiers, théol. scolastique, chancelier de l'église de Paris, né dans la Poitou sous le règne de Louis VI, mort à Paris sous celui de Philippe-Auguste, donna pendant 38 ans des leçons de théologie dans les écoles parisiennes. Son nom figure avec ceux de Gilbert de La Porrée,

d'Abailard et de Pierre-Lombard, dans l'ouvrage de Gautier de Saint-Victor. On a de lui cinq livres de *stances*, publiés par dom Mabillon à la suite des œuvres de Robert Pullus (Paris, 1655, in-fol.). Il ne faut pas confondre la précéd. avec un autre PIERRE de Poitiers, moine de Cluny au 12^e S., secrétaire de Pierre-le-Vénéérable, et aut. de *poésies latines*, de *lettres*, et divers opuscules en prose, ni avec un religieux de St-Victor portant le même nom, ou du moins qu'on désigne au lat. sous celui de *Petrus Pictavinus*, et qui a écrit un *Pénitentiel* vers le commencement du 13^e S.

PIERRE de Saint-André (JEAN-ANTOINE RAMPALE, dit le Père), carme, né en 1624 à l'Isle, dans le comtat Venaissin, fut élevé sous premières dignités de son ordre, et mourut définitif-général à Rome en 1671. Il a continué l'histoire générale de la congrégation, commencée par le P. Isidore de St-Joseph, et en publia le 1^{er} vol. sous le titre de *Historia generalis fratrum discalceatorum ordinis beati Virginis de Monte Carmelo*, etc., Rome, 1668, in-fol.; le 2^e parut après sa mort. On a de lui des *odes* à la louange de Ste-Thérèse, et quelques traduct. françaises d'ouv. ascétiques. On lui attribue les ouv. suiv. : *le Religieux en solitude*, etc., Lyon, 1668, in-8; la *Vie du B. Jean-de-La-Croix*, Aix, 1675, in-8; un *Traité de la physiognomie naturelle*, et deux tragédies sacrées, l'une la *Susanne chrétienne*, et l'autre *St Dorothee, vierge et martyre*, impr. sous le nom d'Antoine Rampolla; mais on conjecture que ce dernier est en effet l'auteur de ces deux pièces, et même du traité de la physiognomie.

PIERRE de Saint-Louis (le père), poète fameux par son extravagance, naquit en 1626 à Valreas, dans le diocèse de Vaison. Il eut la douleur de voir enlevée par la petite-vérole une femme qu'il aimait beaucoup, et qu'il étoit sur le point d'épouser. Dès-lors il se fit carme; et se croyant poète, il composa son poème de la *Magdalaine au désert de la Ste-Baume*, chef-d'œuvre d'extravagance que La Moignon fit réimp. en 1714, 2 vol. in-12, dans son recueil de *Poésies choieses tant en vers qu'en prose*, la Haye, 1714, 2 vol. in-8. L'auteur étoit mort deux ans avant que cette seconde édition ne parût. Il avait fait un second ouvrage dans le même genre intitulé *l'Écluse* qui n'a point paru. Sa vie, écrite par l'abbé Folsard, chanoine de Nîmes, se trouve dans la *Mercure* de juillet 1750. Pierre de St-Louis étoit le plus déterminé anagrammatiste de son temps. Il avait fait des anagrammes sur les noms des papes, des empereurs, des rois, des princes, des gén. de son ordre, des saints et des saintes, etc.

PIERRE DES VIGNES (DE VINZIO), chancelier de l'empereur Frédéric II, né à Capoue vers la fin du 12^e S. d'une famille pauvre, obtint un grand crédit auprès du son maître. Étant tombé dans sa disgrâce, et ayant été emprisonné, il ne voulut pas y survivre, et se brisa la tête contre les murs de son cachot, en 1246. On trouva un examen raisonné de sa catastrophe dans la *Storia della letteratura italiana* de Tiraboschi. Outre des *poésies*, on a de lui six livres de *lettres*, Bâle, 1566, in-8, précédées de la *vie* de l'auteur et de celle de l'empereur Frédéric; un *Traité de la puissance impériale*, et un autre de la *Consolation*, imité de Boèce. Les *lettres* de Pierre des Vignes renferment des renseignements très-précieux pour l'hist. de son temps.

PIERRE L'ERMITE, gentilhomme français, né à Amiens vers le milieu du 11^e S., avait quitté la profession des armes pour se faire ermite; c'étoit l'époque où une fausse prédiction de la fin prochaine du monde entraîna un grand nombre de chrétiens au pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce fut vers l'an 1093 que Pierre entreprit la sien. Le meilleur des chrétiens dans cette contrée le toucha vivement, et il en fit au pape Urbain II un tableau si pathétique que le pontife le chargea de prêcher la pre-

mière croisade. Les prédications de Pierre firent le plus grand effet, et au concile de Clermont, le nouvel apôtre vit les plus grands seigneurs s'armer à sa voix pour la défense des saints lieux. Pierre prit le commandement de la prem. armée qui se mit en marche pour l'Orient (v. l'art. CROISADES). Mais il ne put maintenir ses soldats, qui, pillant tout sur leur passage, excitèrent la vengeance des peuples, et furent presque tous détruits. Il n'est plus question de cet armée jusqu'au siège d'Antioche. On ignore l'époque de son retour en France; mais on sait qu'il y m. en 1115 au monast. de Nau - Montier, qu'il avait fondé, près de Huy, dans le diocèse de Liège.

PIERRE de Cluni, ou le Vénérable, abbé et général de l'ordre de Cluni, était né en Auvergne de l'ancienne et noble famille des comtes de Montboissier. D'abord prieur de Vézelay, il fut, en 1121, élevé aux premières dignités de son ordre. Sa vie est un modèle de vertus et de piété sincère; il établit dans ses couvents l'ordre et la discipline convenables. Ailard persécuté trouva en lui un ami et un père, les hérésiarques un adversaire redoutable, mais tout prêt à oublier leurs cruautés du moment où ils réalisaient les abjurer. Cet abbé, justement nommé le Vénérable, mourut dans son abbaye en 1156, âgé d'environ 65 ans. On lui a contesté sa noble origine; mais tout le monde convient de ses vertus. Ses ouv., qui consistent en lettres et en traités sur divers sujets assez importants, ont été placés avec son apologie dans la Bibliothèque de Cluni, Paris, 1614. Ses œuvres ont été réimpr. dans la Biblioth. des Pères, Lyon, 1677, tome 22. Quelques-uns de ses écrits ont été également réimpr. séparément. On trouvera des détails plus étendus sur les ouv. de l'abbé de Cluni dans l'Hist. littér. de France, t. 13.

PIERRE. V. BERNIS, BRUTS, COMESTON, GUILLEBAUD, LOMBARD, LUXEMBOURG, MONTEBAU et SAINT-PIERRE.

PIERRE (JEAN de LA), en lat. *Joannes à Lapide*, dont la véritable nom était HEYNLIN, docteur en théologie, né à Bâle dans la 15^e S., se fixa de bonne heure à Paris, y devint prêtre de la société de Sorbonne, et recteur de l'univers. en 1469. Ce fut pendant son rectorat que, de concert avec Guille. Fichet, son ami, il fit venir en France les prem. imprimeurs qui y aient exercé leur art. Après avoir brillé dans l'université de Paris, il alla à Bâle enseigner la philosophie d'Aristote. Il eut ensuite une grande part à la fondation de l'université de Tubingue, et y professa la théologie. En 1482, il entra dans l'ordre des chanoines, et m., à l'âge que l'on croit, au commencement de la 16^e S. On a de lui quelq. ouv., dont les plus connus sont : *Resolutarium dubiorum circa celebrationem missarum occurrentium*, Bâle, 1522, in-8; Cologne, 1500, 1506, in-4; *Conclusiones ad Propositiones physico-mathematicas*, sur un écrivain tombé à Ensisheim en 1492, et qui pesait 2 quintaux et demi. Jean de La Pierre a eu aussi part aux éditions des œuvres de St Ambroise et de celles de St Augustin, données par Amerbach (v. ce nom).

PIERRE (CORNEILLE de LA), *Cornelius à Lapide*, en hollandais *van den Steen*, jésuite, né à Bueold, dans le pays de Liège, professa avec succès les belles-lettres et l'histoire sacrée à Louvain et à Rome, et m. dans cette dern. ville en 1637. On a de lui des *Comment.* (en latin) sur l'Écrit. Sainte, dont la meilleure édit. est celle d'Anvers, 1681 et années suiv., 10 vol. in-fol.

PIERRES (PULPHE-DENT), impr. célèbre, membre du plus. acad., né à Paris en 1741, d'une famille qui depuis 200 ans s'est connue dans la librairie, se distingua par la beauté et la correction des ouv. sortis de ses presses. En 1787 il établit une imprimerie à Versailles pour le service de l'assemblée des notables, mais la révolution lui en-

leva son état et sa fortune; il fut réduit à accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon, et m. dans cette ville l'année suiv. Il a pub. divers articles dans les journaux, entre autres une lettre à Fréron sur la Salluste stéréotypé par Gad en 1739 (*Annaes littér.*, 1773, t. 6), une autre lettre sur des essais de polytype (*Journal de Paris*, mai 1786); la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. Il avait commencé, sur l'invitation de l'acad. des sciences, un ouvr. intitulé, *l'Art de l'imprimerie*, qui était destiné à faire partie de la Collection des arts et métiers. On trouvera des détails sur cet ouv. dans la notice sur son aut., insérée par Lescherin dans la *Magasin encyclop.*, 1808. On doit à Pierres une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, 2 vol. in-8.

PIERSON (JEAN), critique hollandais, enlevé par la peste-vérole en 1759 à l'âge de 29 ans, avait été nommé recteur du gymnase de Leeuwarden à 24, et s'était déjà fait connaître par la publication d'un ouvr. intitulé, *Verisimilium lib. duo*, Leyde, 1752, in-8. L'auteur propose, dans cet écrit, différentes corrections et conjectures pour la rectification du texte des anciens classiques grecs et lat.

PIETERS (GÉRARD), peintre hollandais, né à Amsterdam vers 1580, fut élève de Cornelius Cornelissens; il voyagea en Italie, séjourna longtemps à Rome, revint en Hollande, et se fixa dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort. Il peignit avec succès le portrait en petit des familles et des assemblées ou conversations. — PIETERS (Bonaventura), le meilleur peintre de marines de son temps, né en 1614 à Anvers, m. dans cette ville en 1652, cultiva aussi la poésie. Il a laissé un grand nombre de tableaux qui sont assez communs en Flandre. La ville de Bruxelles en possède trois des plus estimés. — JEAN PIETERS, frère du précéd., né à Anvers en 1625, cultiva le même genre de peinture, et ses tableaux ne le cèdent en rien à ceux de Bonaventura. — PIETERS, peintre d'hist., né à Anvers en 1648, avait un talent distingué. Il passa en Angleterre dans l'espoir d'y mettre son talent à profit; mais, réduit à l'indigence la plus complète, il se vit forcé de se mettre aux gages de Kaeller, et de faire les draperies des figures de cet artiste; ce genre de travail le détournait de l'étude du genre historiq., dans lequel il aurait certainement excellé. On lui doit quelq. copies de Rubens, dans lesquelles il est parvenu à imiter très-heureusement la touche et le coloris de ce gr. maître.

PIETISTES, sectaires appelés aussi *Séparatistes*, s'établirent vers le commencement de la 18^e S. à Bieschwiller, petite ville près de Strasbourg, où ils ont continué jusqu'à nos jours de professer leur croyance. Également séparé de l'église catholique et des deux communions protestantes, cette secte, quoique reconnaissant la divinité de J.-C., n'admet aucune cérémonie religieuse, ni d'autre autorité dans l'interprétation des saintes écritures que celle de l'inspiration. Se regardant comme égaux entre eux, ils n'ont ni évêques ni prêtres; le père de famille est le précepteur de ses enfans; mais dans les réunions c'est celui qui est inspiré qui parle et instruit ses frères. En 1825 les réunions des piétistes excitèrent la surveillance de l'autorité civile; suivi de dépositions faites contre eux, le tribunal de Strasbourg en fit la matière d'un jugement, rendu le 25 juin, et dont les prévenus interjetèrent appel à la cour de Colmar, qui l'infirma. Enfin le 3 août 1826 intervint un jugement de la cour de cassation sur cette même affaire, qu'on trouvera résumés dans le *Moniteur* du 5 août 1826.

PIETRE (SIMON), l'un des médéc. les plus renommés de son temps, né à Paris vers 1565, occupa la chaire de médecine au collège royal, et m. vers 1616. On a de lui : *Disputatio de vena sua anastomosis vasorum cordis in embryo*, Tours, 1593, in-8; novu *Demonstratio et vera Historia*

anastomosen vasorum, etc., *ibid.*, 1593, in-8; *Lenis censura in acerbum admonitionem Andree Laurentii*, *ibid.*, 1593, in-8.

PIETRO DA CORTONA, V. CORTONZ.

PIETRO-LEONE, V. ANAGLEY.

PIETRO (MICHEL di), card. rom., né à Albano en 1747, montra de bonne heure des connaissances dans l'histoire ecclésiastique et le droit canonique, de la capacité pour les affaires, et avant tout de l'attachement pour les principes du clergé ultramontain. Après avoir été élevé successivement aux dignités d'évêque d'Isère *in partibus*, de consultant de l'Inquisition, etc., il fut nommé délégué apostolique, en l'absence de Pie VI, lorsque ce pontife fut forcé de quitter Rome (1798). Il reçut de Pie VII le titre de patriarche de Jérusalem et le chapeau de card. (1801), l'accompagna en France en 1804, et devint son délégué en 1809, lorsque ce pontife fut arraché de sa capitale; mais bientôt il fut contraint lui-même de se rendre à Paris. Son refus d'assister à la célébration religieuse du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche, et les raisons qu'on eut de le croire le rédacteur du bref adressé par le pape au cardinal Maury en 1810, lui attirèrent quelques persécutions. De retour à Rome après la chute de Buonaparte, il obtint, entre autres récompenses de son zèle, l'évêché d'Albano, puis celui de Porto et Ste-Ruffine, et m. en 1821, sous-joyon du sacré collège.

PIETROLINO, peintre italien, du commencement du 12^e S., n'est connu que par les peintures que l'on voit enc. à Rome sur les murs de l'église de *Santi-Quattro-Coronati*, et qu'il exécuta de 1110 à 1120 avec un autre artiste italien, nommé Guido Guiduccio.

PIFFARI (P.-B. FRANÇOIS), moine camaldole du Mont-Saint-Savin, en Toscane, professa les mathématiques au 16^e S. dans les écoles de Sienne. Il retrouva le monacisme et en donna une description, Sienne, 1595, in-4. On lui doit encore : *La Sfera di Giovanni di Sacrobosco, tradotta e dichiarata*, *ibid.*, 1604, in-4.

PIGAFETTA (ANTOINE), voyageur, né à Vicence vers la fin du 15^e S., se trouvait à Rome au moment où Charles-Quint, après avoir disputé au Portugal la propriété des Moluques, consentit à vendre ses prétentions. On sait que l'empereur ne tarda pas à se repentir de ce marché et envoya une expédition dans ces îles, sous les ordres de Magellan, qui étoit chargé de se frayer un chemin par l'ouest (v. MAGELLAN). Pigafetta fit partie de cette périlleuse entreprise en qualité de volontaire, et eut ainsi le temps d'en consigner tous les événements dans un journal non interrompu. Grâce à sa robuste santé, il fut un des 18 navigateurs qui revinrent à Séville, en 1522, après un voyage de 1124 jours, et reçut Pateneil le plus flatteur de plus, souverain de l'Europe, du Pape Clément VII, et du grand-maître Ph. de Villiers de l'Isle-Adam, qui le fit chevalier de Rhodes, en 1524. On présume qu'il passe le reste de sa vie dans le repos et qu'il m. dans sa patrie, on ne sait à quelle époque. Outre le journal dont nous avons parlé, il avait fait de son voyage, d'après ses notes originales, une relation circonstanciée, que l'on pouvait croire perdue, lorsque M. Amerotti en découvrit une copie entière dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, et en donna une traduction italienne, et une autre ou plutôt la même, en français, sous ce titre : *Prem. voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519, 1520, 1521 et 1522*, etc., Paris, Jansen, an IX, 1 vol. in-8, cartou et fig. — PIGAFETTA (Philippe), voyageur italien, de la même famille que le précédent, né à Vicence vers 1533, embrassa l'état militaire, combattit dans plusieurs contrées de l'Europe, visita Constantinople, la Syrie, l'Egypte, la Suède, fut chargé

par Sixte-Quint de deux ambassades importantes, l'une auprès du roi de Perse, l'autre en France, et m. dans sa patrie en 1603. Outre plus. traductions et des ouvr. Mss, nous citerons de lui : *Lettres et Disc. du card. Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue et à déclarer la guerre aux Turcs*, trad. en italien, Venise, 1573, in-4; *Relation du royaume de Congo et des pays voisins, tirée des écrits d'Edouard Lopes*, Rome, 1591, in-4, 6g.; Venise, 1728, in-4; *Relation du siège de Paris en 1590, avec le plan de cette ville et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8; Rome, 1592, in-4. — PIGAFETTA (Jérôme), de l'ordre des frères prêcheurs, prieur de Sainte-Sabine à Rome, né à Vicence, mort dans la même ville en 1543, a laissé des sermons et la *Vie de St Dominique* en vers héroïques.

PIGALLE (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Paris en 1714, d'un père menuisier-entrepreneur des bâtimens du roi, fut mis, dès l'âge de 8 ans, chez un sculpteur, et montra dès lors un penchant décidé, mais peu de dispositions en apparence, pour l'art qui devoit l'illustrer. Après avoir concouru vainement pour le gr. prix de l'Académie, il partit presque découragé pour l'Italie, dont il étudia les chefs-d'œuvre sans nombre pendant plus de 3 ans, et où il acquit un juste sentiment de ses forces. De retour en France, il se livra à des trav. continuels qui le firent connaître, mais le laissèrent dans le besoin. Il ne sortit de cet état de gêne qu'après avoir fait le figur. en pied de madame de Pompadour, qui lui commanda en outre la statue du Silence et le groupe de *L'Amour et l'Amitié*. Il commença alors à travailler uniquement pour la gloire, fut reçu à l'acad., où il rempli, entre autres fonctions, celles de chancelier, et fut décoré de l'ordre de St-Michel. Il m. an 1785, laissant une grande réputation, lorsqu'on lui ait reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Cependant l'on ne trouve point ce défaut d'idéal dans sa *Venus* et surtout dans son *Mercure*, qui furent envoyés en présent au roi de Prusse, en 1748. L'ouvr. qui assura sa gloire fut le tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg. Il fit preuve de bien peu de goût et de plus d'entêtement encore, lorsqu'il persista à représenter entièrement nu le vieillard de Fernex, dont on connaît l'extrême maigreur et les formes grêles : l'on peut voir aujourd'hui cette statue dans la bibliothèque de l'institut de France. On trouvera un *Elage* de Pigalle dans les mélanges de littérature, tome 3, 1806.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AYMAR de), historien et géographe, né en Anvergne, 1673, mort à Paris en 1753, e laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Description historique et géographique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12; 1752-1753, 15 vol. in-12; *Description de la ville de Paris et de ses environs*, nouv. édition augmentée (par l'abbé Pérau, ou par Lafont de Saint-Yenne), *ibid.*, 1765, 10 vol. in-12; *Nouv. Voyage en France*, *ibid.*, 1724, 1755, 1770, 2 v. in-12, avec des cartes.

PIGEAU (EUSTACHE-NICOLAS), ancien avocat, et prof. à la Faculté de droit de Paris, ville où il m. le 22 décembre 1818, étoit né à Mont-Lavègue, près de Seuilis, en 1750, d'une famille pauvre. Destiné à une profession mécanique, il fut envoyé à Paris après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les élém. de l'instruction, mais quitta bientôt l'atelier où il faisoit son apprentissage, pour entrer chez un procureur, dont il devint premier clerc au bout de six mois. L'aptitude singulière qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir la pée d'un ouvr. où le chaos des formules de la chicane fut placé à une méthode à la fois plus sûre et plus

simple. Cet ouvr., qui devint classique en naissant, parut sous le titre de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4, et fut depuis réimpr. en 1780 et en 1787. Le succès n'en fut éclipé que par celui qu'obtint un autre ouvr. de Pigeau, intitulé : *Introduc. à la procédure civile*, ib., 1784, in-18; 1822, in-8. 5^e édit., revue par M. Poncelet. Devenu ainsi l'oracle de la procédure, le modeste auteur ne s'en vit pas moins réduit à accepter, vers le commencement de la révolution, l'emploi de secrét. auprès de l'avocat-général du parlem. de Paris, Héruult de Sébelles, depuis si tristement célèbre. Mais loin de profiter, comme tant d'autres, pour s'élever aux emplois ou à la fortune, de la désorganisation qu'entraînèrent à leur suite les événements de cette époque, Pigeau préféra descendre à l'obscur condition de commissaire. Il reprit ses travaux dès que les temps devinrent meilleurs, et, en ouvrant des cours de droit et de jurisprudence, il concourut à raviver les sources de l'instruction publique taries par de si violentes commotions. Lorsque Napoléon, élevé au pouvoir suprême, voulut qu'enfin la législation fût réduite à des règles uniformes, Pigeau devint l'un des rédacteurs du nouv. Code de procédure, avec MM. Treilhارد, Séguier, Try, Berthoulet et Fondeur. Une esquisse de procédure fut fondée pour lui en 1805, et depuis lors ces importantes fonctions partagèrent, avec le doux commerce de l'amitié et les soins de la plus délicate bienfaisance, les instants de cet homme de bien, à qui la science des lois est encore redevable des ouvr. suiv. : *Procédure civile des tribunaux de France*, Paris, 1808-1809, 2 vol. in-4, réimpr. pour la 3^e fois en 1826, avec des notes de N. Crivelli; *Notions élémentaires sur le droit civil*, ibid., 1804, 4 vol. in-8, 2^e édit. augm., sous le titre de *Cours élémentaire de Droit civil*, ibid., 1818, 2 vol. in-8; enfin *Commentaire sur le Code de procédure civile*, ouvr. posthume, revu et publ. par MM. Poncelet et Lucas-Championnière, ibid., 1827, 2 vol. in-4, précédé d'une *Notice histor.* sur l'auteur (par M. Gaiard, avoc. à la cour royale de Paris). Pigeau était lié par le sang et plus encore par une étroite amitié avec le procureur-gén. à la cour royale de Paris Bellart (v. ce nom au Supplément), qui lui a consacré une *Notice nécrol.* dans le *Moniteur* du 1^{er} janv. 1819.

PIGNAT (FRANÇOIS), fameux prédicateur de la ligue, né à Autun, fut un de ceux qui montrèrent le plus d'importement contre les souverains, et contribuèrent le plus à troubler le royaume. Il signa le décret de dégradation de Henri III, fit l'oraison funèbre des Guises, qu'il appela des martyrs, et déclara qu'il était impossible que Henri IV se convertît, que le pape ne poursuivît l'excommunié, et que, s'il le faisait, il serait lui-même excommunié. Ce prêtre fanatique m. en 1590, environ 4 ans avant l'entrée triomphante de Henri dans sa capitale. — **PINEY (ODON)**, frère du précédent, aussi acharné que lui, fut du conseil des Seigneurs. On attribue à l'un des deux frères : *Augmentation des politiques, hérétiques et malheureux, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession*, par frère Jean Pignat, Paris, Thibéry, 1592, in-8. Pourtant aucun des deux Pignat ne se nommait Jean. (V. le *Dictionnaire des anonymes*, n^o 1516, 2^e édit.)

PIGET (SIMON), libraire et imprimeur de Paris au 17^e S., a donné quelques éditions très-recherchées, entre autres celles des *Œuvres d'Amphyloque*, 1644, in-fol.; et d'un *Rituel grec*, par Gaurd, in-fol.

PIGHUS (ALBERT), mathématicien et controversiste, né à Kempen dans l'Ober-Isse, vers 1490, prêcha avec éclat dans les principales chaires des Pays-Bas, se rendit plus tard en Allemagne pour

y combattre les réformateurs, fut chargé de div. négociations par les papes Clément VII et Paul III, prit part à toutes les diètes, des diètes de Worms et de Ratisbonne, et m. à Utrecht en 1552. Aucun controversiste n'a poussé plus loin que lui le zèle pour la défense des prétentions de l'Eglise rom. On trouvera dans le tome 39 des *Mémoires de Nicéron* la liste de ses ouvr., parmi lesquels nous citerons : *de agnosciturum sollicitudineque Inventionis, neronis de Ratione Paschalis celebrationis, et de Restitutione ecclesiasticæ halendarum*, Paris (1520), in-4; *controversiarum præcipuarum in comitis Satipontanibus tractatuum Explicatio*, Venise, 1541, in-4; Paris, 1542, in-8; ib., 1586. — **PIGHIS (ETIENNE VIKAND)**, savant antiquaire, néveu du précédent, né à Kempen, en 1520, fut retenu 8 ans à Rome par son goût pour les antiquités, et conçut le projet d'éclaircir l'histoire rom. ; mais il ne put mettre la dern. main à ce grand travail, qui fut terminé par André Schott, et m. en 1604, à Xanten, où le duc de Clèves lui avait procuré un canonicat du chapitre de St-Victor. L'ouvrage dont nous avons parlé, le seul que nous citerons de lui, a pour titre : *Annales magistratuum et provinciarum S. P. Q. R. ab urbe condita, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque scriptis monumentis suppleti*, Anvers, 1598-1615, 3 vol. in-fol. Le premier vol. seul a été donné par Pighius, mais ses MS. servent pour la public. des deux autres.

PIGNA (JEAN-BAPT. NICOLUCCI, surnommé), histor. et littérat. distingué, né à Ferrare en 1529, consacra sa vie entière à l'étude des sciences et à des travaux littéraires. Il refusa constamment toutes les dignités dont voulut le combler le duc Alphonse II, dont il était l'ami, et m. dans sa patrie généralement admiré et regretté en 1575. Ses ouvr. sont : *il Principe*, Venise, 1561, in-8; *il Duello nel quale si tratta dell' onore e dell' ordine della cavalleria*, 1554, in-4; *istoria dei principi di Este*, Ferrare, 1570, in-8; *i Romanzi ne quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4; *Carminum libri quatuor*, Venise, 1553, in-8.

PIGNATELLI (JACQUES), sav. ital. du 17^e S., a publié : *Consultationes canonicae, in quibus præcipua controversia ad jus canonicum facientes breviter ac perspicue derimuntur*, Venise, 1687 et 1704, 10 vol.; réimpr. sous la même ville par les soins de Thomas Pascucci, en 13 vol. in-fol.

PIGNATELLI V. INNOCENT XII.
PIGNATTA (GASPARD), juriste, de Ravenne, au 16^e S., remplit diverses ambassades auprès de la cour de Rome, et publ. les ouvr. suivants : *Statutorum seu juris civilis civitatis Ravennæ lib. V*, Ravenne, 1590, in-fol.

PIGNEAU DE BEHAINE (PIERRE-JOSEPH-GEORGE), missionnaire, né en 1741 au bourg d'Origny, diocèse de Laon, se dévoua, malgré le vœu de ses parents, à la carrière périlleuse des missions étrangères, et quitta la France secrètement, en 1765. Après quelques contrariétés graves qu'il éprouva dans l'Inde, et dont tout autre aurait été rebuté, il fut nommé par le pape, en 1770, évêque d'Adran, in partibus, et coadjuteur de Pévêque de Canthe, auquel il succéda, l'année suiv., comme vicaire apostolique. En 1774, il se rendit à Mæan, puis au Cambodge, d'où il entra dans la Basse-Cochinchine, dont deux rois avaient été mis à m. successivement par les rebelles, appelés Tay-sou. Il donna un asile dans sa maison à Nguyen-Anh, frère cadet du dernier monarque, qui parvint à se faire proclamer roi, en 1779, et ne fut point ingrat. L'évêque d'Adran, appelé à la cour de ce nouveau prince, s'attacha à lui par d'autres services et par les conseils qu'il lui donna, et suivit sa fortune, qui ne tarda pas à être mauvaise. En effet, les rebelles ayant encore une fois forcé Nguyen-Anh à la

suite en 1782, son fidèle conseil abandonna aussi la Cochinchine, et, après avoir mené la vie la plus misérable dans le Cambodge et dans d'autres pays voisins, fit voile pour le royaume de Siam (1783). Il avait entraîné jusqu'alors avec lui ses chers élèves du collège des missions, formé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son oncle, adoptif; mais il fut bientôt déshabillé sur le compte de ce peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Ce malheureux prince était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais, lorsque Pignone de Behaine, qui avait eu avec lui deux entrevues, conçut le projet de le placer plutôt sous la protection de la France, qui probablement aurait retiré de ce patronage, s'il eût eu lieu, profit et honneur. Il fit donc voile pour son ancienne patrie en 1786, investi des pouvoirs illimités de Nguyen-Anh, qui lui avait confié d'ailleurs son fils aîné, âgé de 6 ans, comme une garantie de ses intentions pleines de bonne foi. Il parvint à triompher des préventions du ministre de la marine, le maréchal de Castries, et obtint la conclusion d'un traité, par lequel, entre autres clauses, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munitions, et le roi de Cochinchine à faire des concessions de territoire aux Français. Malheureusement le comte de Conway, gouverneur-général des établissements français dans l'Inde, fut chargé de commander l'expédition projetée, et eut la faculté d'en surseoir ou même l'exécution. Cet officier crut devoir ne rien entreprendre, et l'évêque d'Adran eut recours aux négociations et aux habitants de Pondichéry, dont il obtint quelques faibles secours. Le roi de Cochinchine, qui s'était déjà remis par lui-même en possession des provinces méridionales, prit dès-lors (1789) un ascendant toujours croissant sur les usurpateurs (les Tay-son), et les secours venus de Pondichéry contribuèrent beaucoup à cette révolution. L'infatigable missionnaire se réunit la même année à son souverain adoptif, et continua à le servir de ses conseils, malgré les insinuations envieuses des courtisans, qui ne purent l'empêcher de jouir presque constamment de l'estime et du respect du roi et de son fils. A la mort du vertueux et sage prélat, arrivée en 1799, les deux princes montrèrent la plus vive douleur, et rendirent des honneurs inouïs à cet ami fidèle, qui, jusqu'à son dern. soupir, avait travaillé à leur ménager l'amitié et l'appui de la France. Voyez pour plus de détails, les *Nouvelles des missions étrangères*, publiés à Londres en 1797, et les *Nouvelles Lettres édifiantes*.

PIGNONE (SIM.), peintre florent., né en 1614, mort en 1698, a laissé plusieurs tableaux, qui sont encore admirés des connaisseurs, entre autres : le *bonheurux Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, et un *St Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Félicité de Florence.

PIGNORIA (LAURENT), antiquaire, né en 1571 à Padoue, où il m. en 1631, enré de la paroisse Saint-Laurent de cette ville et chanoine de la cathédrale de Trévise, a laissé un assez grand nombre d'ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Mensa isiaci, quæ sacrorum apud Ægyptios ratio et similitudo subjectis tabulis aeneis simul exhibentur et explicantur*, Amsterdam, 1669, in-4; *de cervis et cornu apud veteres ministeria Commentarius*, ibid., 1674, in-12; *le Origini di Padova*, ibid., 1625, in-4, fig., et dans le t. 6 du *Thesaurus antiquitatum Italiae*; la *Vita di Santa Giustina*, vergine e protomartire padovana, ibid., 1626, in-4.

PIGNOTTI (LAURENT), le plus célèbre des balistes italiens, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, se livra à l'étude de la médecine, qu'il pratiqua surtout à Florence. Il oc-

cupa une chaire de physique dans cette ville, puis à l'université de Pise, dont il fut nommé conseiller en 1802. D'autres titres vinrent le chercher, entre autres celui d'auditeur de la même université; l'on sait que ce titre est la première dignité littéraire de la Toscane. Il m. en 1812. Physicien naturaliste, poète, littérateur, historien, antiquaire, c'est surtout comme fabuliste qu'il est connu des étrangers, quoique les critiques italiens eux-mêmes conviennent qu'il est resté fort au-dessous de notre inimitable La Fontaine. Outre ses poèmes, recueillis à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et à Pise, 6 vol. in-12, nous citerons de lui : *Congettura meteorologica*, mémoire inséré dans les *Novelle letterarie*, de Lasini, Pise, 1780; *Storia della Toscana sino al principio*, con diversi saggi sulle scienze, lettere ed arti, ib., 1813, 9 vol. in-8, et 10 vol., grand in-8.

PIGRAY (PIERRE), en latin *Pigræus*, célèbre chirurg., fut l'élève et l'émule d'Ambrasio Paré, dont il propagea les bons principes, excepté celui de la ligature si salutaire des vaisseaux. Il m. à Paris en 1613, après avoir été première chirurgie de Henri IV et de Louis XIII. On a de lui : *Chirurgia cum aliis medicinis partib. conjuncta*, Paris, 1609, in-8; *Epitome præceptorum medicinar. chirurgicæ*, etc., Paris, 1612, in-8, en français; Lyon, 1628, et Rouen, 1658, in-8; *Chirurgia misce in theoria et in practica*, Paris, 1610, in-8.

PIGRÈS, poète antérieur à Aristote, est surtout connu pour avoir ridiculement entrepris d'ajouter un vers pentamètre de sa façon à chaque hexamètre de l'Iliade.

PIHAN DE LA FORÊT (PAUL FRANÇOIS), avocat, né à Pontoise en 1739, se distingua de bonne heure par ses plaidoyers. Il était subdélégué près le bailliage de sa ville natale en 1789, lorsqu'il fut condamné à un exil de 2 ans. Après son appel, il occupa presque toujours la même charge sous divers noms. Il s'y fit toujours remarquer par son intégrité. Il fut choisi, en 1805, pour première candidat de l'arrondissement de Pontoise au corps législatif, et m. en 1810. Outre ses plaidoyers et une *Histoire de Pontoise et du Vexin-Français*, qui est restée MS^{te}, on a de lui : *L'Esprit des coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771, in-12.

PIJON, conseiller au présidial de Provins, où il était né en 1716, et où il m. en 1766, a laissé une tragédie de *Progne*, et les *Muscs françaises*, 1^{re} partie, ou *Tableau des théâtres de France*, 1764, in-12.

PIKLER (JEAN-ANTOINE), graveur en pierres fines et en pierres dures, né à Brixen, dans le Tyrol, en 1700, s'établit d'abord à Naples, où ses talents lui méritèrent l'estime des plus grands personnages, et lui fournirent les moyens de se faire une fortune honnête. Il m. en 1779 à Rome, où il s'était fixé depuis 1743. Parmi ses dernières productions, on remarque 2 *Homères*, l'un en coralline, et l'autre en émail, qui donnent une haute idée de son talent. — PIKLER (le chevalier Jean), fils du précédent, le plus habile graveur en pierres fines et en pierres dures de son siècle, naquit à Naples en 1734. Ses ouvrages nombreux lui méritèrent l'admiration de ses contemporains, et lui valurent les honneurs grâce de l'empereur Joseph II, qui le nomma chevalier. Il avait entrepris deux ouvrages que la mort l'empêcha de publier, et qui sont restés inédits. L'un était un *Recueil de planches gravées*, d'après les plus beaux ouvrages imprimés par Raphaël en Vatican; l'autre un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*. Il m. en 1791. Sa vie se trouve dans le *Magasin encyclopédique* (3^e année, III, 472).

PIKOULIN, Russe distingué par ses connaissances, né en 1784 dans le gouvernement de Tver, m. en 1824 à Moscou, après avoir rempli, entre

autres fonctions, celles de professeur d'anatomie et de physiologie à l'université, et de secrétaire pour la section de ces sciences à l'académie médico-chirurgicale de St Pétersbourg. Un *Troust* sur la contagion qu'il avait observée en Géorgie lui mérita, en 1814, le grade de docteur en médecine et en chirurgie, l'honneur d'être élu membre de la société de médecine de Paris, et l'avantage d'être attaché, en 1816, au corps d'armée qui se trouvait en France.

PILARINO (JACQUES), médecin grec, né dans l'île de Céphalonie en 1659, se fit recevoir à Padoue docteur en droit et en médecine, elle pratiqua ce dernier art dans l'île de Candie, et, se levant ensuite au penchant qu'il avait pour les voy., visita Constantinople, la Syrie, et toute l'Égypte. Il revint mourir à Padoue en 1718. Nous citerons de lui : *nova et tuta variorum excoriorum per transplantationem Methodus*, etc., Venise, 1715, in-12; Nuremberg, 1717, in-8; Leyde, 1721, in-8.

PILATI DE V. PONCE-PILATE.
PILATI DE TASSULO (CHARLES-ANTOINE),
publiciste distingué, né à Tréte en 1733, quitte une chaire de droit, qu'il remplace avec éclat au lycée de cette ville, pour parcourir l'Europe et en étudier les divers gouvernements. Le roi de Danemark voulut le retenir à sa cour; le grand Frédéric lui donna des preuves multipliées de sa bienveillance; enfin l'empereur Joseph, son souverain, le consulta sur les réformes qu'il se proposait d'introduire dans ses états, et Léopold l'appela plus, fois auprès de lui à Vienne. Il m. à Tassulo en 1802. Parmi ses nombre. ouvrages, nous citerons : *di una Riforma d'Italia*, Villofranca (Venise), 1767, in-8; trad. et abrégée en franç., sous ce titre *l'Italie réformée, ou nouveau Plan de gouvernement pour l'Italie*, Rimini, 1768, in-12, de 96 p.; *la Storia dell' imperio germanico e dell' Italia dai tempi de' Carolingi sino alla pace di Vestfalia*, Stockholm (Coire), 1769-72, 2 vol. in-4; *Tratté des loix civ.*, La Haye, 1774, 2 vol. in-8; *Poyages en différents pays de l'Europe, de 1774 à 1776, ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, etc.*, ibid., 1777, 3 vol. in-12; *l'Observateur français à Amsterdam, ou Lettres sur la Hollande, écrites en 1778 et 1779*, ibid., 1780, 2 vol. in-12.

PILÂTRE DE ROZIER (JEAN-FRANÇOIS), physicien, né à Metz en 1756, apprit un peu de chimie, de botanique et de minéralogie chez un apothicaire de sa ville natale, vint ensuite à Paris étudier avec assiduité les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, sans négliger la chimie, et ouvrit même un cours où il fit quelques expériences d'électricité. Pourvu de la charge d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physiq. de MONTSIEUR (depuis Louis XVIII), après avoir professé quelque temps la chimie à Reims, il se livrait avec ardeur à tout ce qui pouvait secondar les progrès des sciences, lorsque la découverte des aéronauts, par les frères Montgolfier, vint offrir un nouvel élément à l'activité de son esprit. Il fit plusieurs observations qui furent couronnées du succès, et conçut bientôt le projet plus hardi de passer en Angleterre par la voie des airs; mais, dans la construction de son aéronaut, pour lequel le gouvernement avait mis à sa disposition une somme de 40,000 fr., il combine le procédé de Montgolfier avec celui de M. Charles, quoique ce dernier eût prédit que c'étoit placer un réchaud sur un baril de poudre. Cette imprudence eussa sa perte. Le 15 juin 1785, il s'éleva de Boulogne-sur-Mer avec Romain; mais, parvenu à une hauteur de 3 ou 300 toises, le ballon s'enflamma, et, au bout d'une demi-heure, les deux voyageurs furent précipités à terre. Pilâtre dit sans vie; son compagnon expira au bout de quelques minutes. M. Houdouin a publié l'éloge de Pilâtre de Rozier; Lenoir, son *Eloge funèbre*, 1775, in-8; et Tournon de la Chapelle, la *Fie et*

les *Mémoires* du même phys., Paris, 1786, in-12.
Ce dernier ouvrage est suivi de quelques notices du
Pillatre sur divers sujets de physique.

PILEO DA PRATA, archevêque de Ravenne, avait été, avant de parvenir à ce siège, archiprêtre de la cathédrale de Padoue et évêque de Trévise. Il m. en 1400. Nous citerons de lui : *Epistolæ ad Corodum V, regem Francorum*, insérée dans les *Annales de Renaudin*, année 1379, u° 51; *Epistolæ ad clerum romanum scriptæ à cardinalibus Urbani VI, pape*, impr. par Baluze dans le t. 2 des *Papæ d'Avignon*, col. 983.

PILES (PAUL DE FORTIA, seigneur de), gouverneur des îles de Marseille, né à Carpentras en 1559 d'une famille ancienne et noble, mérita par ses services milit. l'estime et l'emploi de Henri III et de Henri IV, roi de France. Après avoir été comblé de leurs faveurs, il m. sous son gouvernement en 1621.—**PAUL II DE PILES,** son fils aîné, né à Avignon en 1600, fut attaché dès son enfance à Louis XIII, alors dauphin, qui le favorisa depuis par un prompt avancement. Sa valeur et son courage lui méritèrent de plus en plus le faveur du monarque. Louis XIV le protégea comme avait fait son prédéces., et en 1660 lui donna le charge de gouvern.-viguière de Marseille. Cet emploi est toujours resté depuis dans sa famille, jusqu'en 1789. **PAUL II de Piles m.** en 1682.—**Ludovic de PILES,** baron de Baumes, frère du précédent, n'est guère connu que par des exploits de duelliste. L'un des victimes de sa fatale adresse fut le fils de Melherbe, qu'il tua en 1628, n'étant pas encore âgé de 25 ans, lui-même. Il périt en 1636 à l'attaque des îles Ste-Marguerite.—**PAUL III de FORTIA, marquis du PILES,** 2^e fils de **Paul II,** né à Baumes en 1633, fut chevalier de Malte et gouvern. des îles de Marseille.—**ALPHONSE,** marquis de Forville, 5^e fils de **Paul II,** lui succéda dans la charge de gouvern.-viguière de Marseille, après avoir occupé divers grades militaires, et m. en 1708.—**Louis-Alphonse de FORTIA, marquis du PILES,** fils de **Paul III,** né en 1665, fut gouvern. du château d'If, puis de Marseille, et m. en 1729, après avoir rendu dans la peste de très-grands services qui ne furent pas lui-même sans récompense.—**TOUSSAINT-ALPHONSE,** fils du précéd., né en 1714, fut gouvern.-viguière de Marseille, et m. en 1801. On peut voir pour plus de détails l'article que M. Fortie d'Urban a consacré à sa famille dans la *Biogr. univers.*

PILES (ROUSSE DE), peintre et littérateur, né à Clémency en 1635, fut chargé de l'éducation du fils du président. Amclet, et suivit ensuite son élève dans plus, ambassades en qualité de secrétaire. Partout il montra une grande aptitude pour les affaires. On trouve dans ses tableaux une profonde intelligence du clair-obscur, le sentiment de la couleur et le talent de l'imit. porté à un degré remarquable. Parmi les portr. qu'il a laissés on remarq. ceux de Boileau et de mad. Dacier. De Piles m. à Paris en 1709, après avoir pub. plus. ouvr. presque tous relatifs à la peinture. Nous citerons les suiv. : *Conversations sur la connaissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12 ; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres avec la vie de Rubens*, ibid., 1681, in-12 ; les prem. elem. de la peint. pratiqu., ib., 1684, in-12 ; *Abregé de la vie des peintres*, ibid., 1715, in-12 ; *Cours de peinture par principe*, ib., 1708, in-8 ; *Dialogues sur la couleur*. Ces divers ouvr. et d'autres encore ont été réunis et pub. à Paris en 1707, sous le titre d'*Oeuvres diverses de M. de Piles*, 6 vol. in-12.

PILGRAM (ANTOINE), ex-jésuite, astronome, m. à Vienne en 1793, est aut. d'un *Calendrium chronologicum à mediis avi monumentis* et de *Recherches météorologiques en allemand*.

PILKINGTON (LÆTITIA), fille du doct. von
Lewen et femme du rév. Matl. Pilkington, auteur

de quelq. mélanges, naquit à Dublin en 1712. Elle cultiva la littérature avec assez de succès; mais elle ne put vivre long-temps avec son époux, qui avait à lui reprocher une conduite plus que légère et qui peut-être même était animée contre elle par une jalousie de métier. Elle m. à Dublin en 1750, laissant quelq. pièces de théâtre, des *mémoires* de sa vie, et des *poésies* légères qui ne sont pas sans mérite. —PILKINGTON (James), prêtre anglais, né en 1520 à Rivington, dans le Lancashire, fut élevé sur le siège de Durham par Elisabeth en 1560, et m. en 1575, laissant quelq. ouvr. théologiques.

PILLADE (LAURENT), poète, chanoine de Saint-Dié, vivait en Lorraine au 16^e S., Dom Calmet a inséré dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, un poème de Pillade qui roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et qui avait été publié à Metz en 1538, petit in-8.

PILLET (RENÉ), général franç., né à Tours en 1763, était clerc chez un procureur en Châtelet de Paris, lorsqu'en 1789 il devint aide-de-camp de M. de La Fayette. Il fut ensuite employé comme commis, des guerres à l'armée du centre et de celle du nord, fut proscrit après le 10 août 1792, et profita de son exil pour voyager. De retour en France, il reprit du service, obtint de l'avancement, mais fut fait prisonnier, en Portugal (1808) et conduit en Angleterre. Le restaurateur lui rendit la liberté, mais non la santé. Il m. à Paris en 1816. On a de lui: *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8.

PILLET (CLAUDE-MARIE), l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*, dont il a dirigé les travaux depuis le tom. 5 jusques et y compris le tom. 44, m. à Paris le 4 fév. 1826, était né à Chambéry vers 1773. Modeste et simple autant que laborieux, il était loin d'annoncer par son extérieur les vastes connaissances qu'il avait acquises dans l'étude presque continuelle qui a rempli sa vie. Telle même était la singularité de ses habitudes domestiques qu'il faisait sur sa nourriture et sur ses vêtements, des épargnes afin d'accroître les sommes qu'il prélevait annuellement, sur le produit de ses travaux, et consacrait en songement, de ses parents, ainsi qu'à l'acquisition de livres dont il se plaisait à enrichir la biblioth. de sa ville natale. D'après ces données sur le caractère privé de Pillet, on conçoit qu'il put aussi n'être pas tout-à-fait exempt de singularités dans plus de ses jugemens, sur les personnes ou sur les choses; mais il n'en fut pas moins un homme éminemment honorable. Feu M. A. Barbier, en parlant de lui (pag. xxxix du *Disc. Prélim.* du *Dictionn. des Anonymes*, 2^e édit.) l'appelle ingénieusement le *chef du bureau de la Biographie universelle*. Outre sa coopération, à cette immense collection, vint qu'à la *Biographie des hommes vivans*, également pub. chez Michaud jeune (et dans laquelle il ne voulut point avoir d'article), il a révisé encore d'autres ouvr., et a donné en propre quelq. opusc. dont M. Beuchot a rec. les titres dans la *Bibliogr. de France*, 1826, p. 127-28. Nous nous honorons à mentionner ses *barèmes* des mesures agraires de Savoie, de Tarentaise, de Morienne, pub. en l'an xi, in-8, et l'*Analyse des cartes et plans dressés pour l'histoire des Croisades*, Paris, Michaud, in-8, avec une suite pub. en 1814, en tout 35 p. avec cinq cartes.

PILLIO, célèbre juriconsulte du 12^e S., professa le droit à Bologne, ville dans le territoire de laquelle il était né, et passa en 1189 à Modène, où l'on croit qu'il m. Ses *Questiones sabbatinnæ* ont été pub. à Rome sous ce tit.: *Celeberrimæ jurisconsulti ac glossatoris sabbatinnæ, D. Pili Medicensis Questiones aurescæ*, 1560.

PILNITZ (convention de), l'une des plus importantes négociations qui aient été entamées auprès des puissances européennes en faveur de l'infortuné

Louis XVI et des princes franç. émigrés, fut réglée entre l'emp. d'Allemagne, le roi de Prusse et l'élect. de Saxe, on châtea de ce dern. prince, ainsi nommé, à quelq. lieues de Dreide. Outre les princes héréditaires des maisons d'Autriche et de Prusse, et les princesses et princesses de la famille de l'élect., on vit aux conférences de Pilnitz, qui survint le 25 août 1791, le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), le prince de Nassau, l'ex-minist. Calonne et le marquis de Bouillé. Après trois jours de délibérat. (27 août) l'emp. et le roi de Prusse signèrent la déclarat. suivante par laquelle réclamant la coopération des puissances pour mettre le roi de France en état d'affirmer dans la plus parfaite liberté les bases d'un nouv. monarchique, ils s'engageaient à agir promptement, et d'un mutuel accord pour atteindre ce but. Indépendamment de la pièce officielle dont on vient de rapporter le substance, il paraît que six articles secrets avaient été signés la veille. Par le 2^e, le trône de Pologne était promis à l'élect. de Saxe; le 3^e article avait trait à des échanges de territoire projetés, et dans le 4^e les deux monarch. contractant établissaient les bases d'une alliance que réalisa un peu plus tard le traité de Vienne.

PILON (GIENNAIN), l'un des plus habiles sculpteurs français, né à Lougé, petite ville à six lieues du Mans, vint à Paris vers 1550, après avoir exécuté dans sa province plus. ouvr. remarquables, et fut l'émule de Jean Goujon, avec lequel il contribua à naturaliser parmi nous le bon goût de l'antique. Malgré sa grande réputation, l'on n'a presque point de renseignement sur sa vie, et c'est seulement d'après des probabilités qu'on a placé l'époque de sa m. à l'année 1590: d'autres l'ont fait vivre jusqu'en 1606. Parmi ses nombreux ouvr. nous citerons: le *Mausolée de Guillaume Longel du Bellay*, dans la cathédrale du Mans; la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité* et les *Bonnes œuvres*, ainsi que les statues en bronze de *Catherine de Médicis* et de *Henri II*, faisant partie du monument érigé à la mémoire de ce prince et placé à St-Denis; le *Mausolée du chancelier de Birague*, avec deux *Figures de génies* qui éteignent le flambeau de la vie (au Musée des Monumens français); enfin le *Groupe des trois Grâces* (au Louvre).

PILON (FÉLÉDÉRIC), né à Cork en Irlande, se destina d'abord à la médecine, et se livra ensuite à son goût pour le théâtre. N'ayant eu aucun succès comme acteur, il s'efforça de faire lui-même des comédies. Il chercha presque toujours ses inspirations dans l'a-propos des circonstances, qui le servirent parfois assez bien. Il m. en 1788, âgé de 38 ans. Nous citerons de lui: *l'Innovation*, ou *Poyage à Brighthelmstone*, 1778, in-8; *l'Amant sourd*, 1780, in-8; *les Menées d'une élection*, 1780, in-8.

PILPAY ou PIDPAY, ou plutôt BIDFAI, brahmine et gymnosophiste indien, fut, à ce que l'on croit, gouvern. d'une partie de l'Indostan. On présume qu'il florissait quelq. siècles avant J.-C.; mais on ne sait rien de bien certain sur sa vie ni sur ses ouvr. Son nom, attaché à un recueil de fables ingénieuses et pleines de sagesse, est devenu immortel. Ce recueil, connu dans tout l'Orient sous le titre de *Calilah et Dimnah*, et dans l'Occident sous celui de *Fables de Pilpay ou Bidpai*, est une espèce de roman moral et politique, dont les principaux personnages sont deux chacals, animaux auxquels les Indiens attribuent la même finesse que les Européens aux renards. V. JEAN DE CAPOUR dans notre *Dictionnaire*, et en outre le curieux article inséré par M. de Cléry dans le *Journal des Savans* (mai 1817), sur l'édit. arabe de *Calilah et Dimnah*, ou *Fables de Bidpai*, etc., pub. par M. Sylvestre de Sacy, 1816, in-4.

PIMENTA (NICOLAS), jésuite portugais, né en 1541, mort en 1614 à Goa, visiteur des missions des Indes, a laissé: *Lettre écrite des Indes orient.*

valet au P. Claude Acquaviva, général des missions, Venise, 1600, in-8.

PINA (JEAN de), recteur et provincial de la société des jésuites, né à Madrid en 1582, mort en 1659, a donné un commentaire sur l'Écclésiaste, 2 vol. in-fol., et un autre sur l'Écclésiastique, 5 v. in-fol. On prétend qu'il avait lu tous les pères de l'Eglise et en avait extrait 100 vol. de 500 pages chaque.

PINA (RUY de), histor. portugais, né au 15^e s., fut nommé *cronista* - ou historiographe de Portugal sous le règne du roi Emmanuel, et m. en 1521. On lui attribue des chroniques qui furent tirées des archives de Torre de Tombo, dans l'avant-dern. siècle. Elles comprennent les règnes de Sanche I^{er}, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis et Alphonse IV. La dern. parut à Lisbonne en 1653, in-fol. : les autres furent pub. en 1727 - 29, et recueillies avec le chroniq. d'Alphonse-Henri, par Duarte Galvão, sous le tit. de *Chronica dos seus primeiros*. Dans la suite on tira trois autres chroniques de Pina du même dépôt ; ce sont celles de Duarte, d'Alphonse V et Jean II. Elles ont été pub. dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-93, in-4.

PINAIGRIER (ROBERT), peintre sur verre du 16^e s., s'est fait connaître par ses ouvr. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance ainsi que de sa m. ; on sait seulement qu'il acquit vers l'an 1490 et qu'il se fixa à Tours vers la fin de sa vie. Il ne nous reste que des fragmens des ouvr. de cet artiste. On cite des vitraux qui ornaient l'ancienne église de St-Hilaire de Chartres, démolie en 1804, et qui décoraient aujourd'hui deux côtés de la chapelle de la Vierge dans l'église de St-Père ou St-Pierre de la même ville ; trois vitraux complets et les fragmens de deux autres représentant l'histoire de la Vierge, et qui ornent encore la chapelle de la Vierge de l'église de St Gervais, et enfin les vitraux de l'église de St-Médéric, représentant l'hist. de Joseph. Ces dern. passent pour les chefs-d'œuvre de ce maître. — Ses trois fils, NICOLAS, JEAN et LOUIS, cultivèrent le même art, mais avec moins de succès que leur père. — En 1618 et 1635 un autre Nicolas PINAIGRIER, petit-fils de Robert, s'occupait à Paris de peindre des vitraux qui n'existent plus.

PINAMONTI (JEAN-PIERRE), jésuite et écrivain ascétique, né à Pistoie en 1632, se consacra aux missions de la campagne. Choisi par la duchesse de Modène et le gr.-duc Côme III pour être leur confesseur, il n'abandonna que le moins qu'il put ses travaux apostoliques, et m. à Orta, dans le diocèse de Novare en 1703. Il a laissé divers ouvr. ascétiq. écrits en italien, dont on trouve la liste dans Moreri, et qui ont été recueillis à Parme, 1706, in-fol. Le P. Courbeville en a trad. deux en franç., savoir : le *Directeur dans les voies du salut*, 1728, in-12 ; et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, 1737, in-12.

PINART (MICHEL), savant orientaliste, né à Sens en 1659, m. dans la même ville en 1717, fut membre de l'acad. des inscriptions, et fournirait un recueil de cette société plus *mémoires* sur le nom de Byrsa, donné à la citadelle de Carthage, sur une médaille d'Hélius, sur les médailles samaritaines, etc. ; on a en outre de lui une notice de toutes les bibles hébraïq. imprimées jusqu'à son temps. Son *Eloge*, par de Boze, fait partie du t. 3 du *Recueil* de l'académie.

PINAS (JEAN), peintre, né à Harlem vers l'an 1599, peignit avec un égal succès la figure et le paysage. On cite parmi ses tableaux historiques une *Histoire de Joseph vendue par ses frères*. Le Musée du Louvre possède de ce maître un paysage à la plume et colorié. — Jacques PINAS, son frère, suivit la même carrière, et ne s'y distingua pas moins. On confond quelquefois leurs ouvrages.

PINCHECK, mécanicien anglais du 18^e s.,

m. à Londres en 1783, compose plus. instruments et mécanismes qui excitèrent l'admiration de ses contemporains, mais qui ont été surpassés depuis. Une invention plus utile et plus durable est celle d'un métal imitant l'or, que les Anglois par reconnaissance ont appelé *Pinchbeck*.

PINCHESE (ETIENNE-MARTIN), contrôleur de la maison du roi, a laissé deux volumes in-4 de poésies, auxquelles on ne penserait plus sans quelques traits satiriques de Boileau. Pinchese était neveu de Voiture.

PINCIANUS. V. LORRA et NUNNEX.

PINCIER (PIERRE), physicien, méd. du prince de Nassau-Dillembourg, né en 1556 à Sante, en Westphalie, fut prof. de physique à l'univ. d'Herborn, à la faculté de Marburg, et m. en 1624. On a de lui : *Meditationum variorum liber quartus*, Francfort, 1601, in-8 (les trois prem. liv. de cet ouvr. sont restés inédits) ; *Optum purgatione in sex libros digestum*, etc., Herborn, 1614, in-8.

PINCÓN. V. PINZON.

PINDARE, poète grec, le modèle et le désespoir des lyriques de tous les temps, naquit à Thèbes de Boétie, la 3^e année de la 64^e olymp. (522 avant J.-C.), et m. dans le cours de l'an 31 de la 82^e, avant J.-C. 442, d'après les supputations de son dern. éditeur, M. Borchh. Il s'était exercé avec un égal succès dans tous les genres de poésie lyrique : d ne nous reste que quelques fragmens de ses *parthenes*, de ses *thènes*, de ses *proodes*, de ses *dithyrambes* ; mais nous possédons quarante-cinq hymnes ou chants de victoire, composés en l'honneur des vainqueurs qui remportèrent des prix aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens. Comme tous les hommes qui sortent de l'ordre commun, Pindare s rencontra des partisans et des détracteurs également passionnés. Des critiques incapables de mesurer la hardiesse de son vol, l'ont attaqué sous le double rapport des sujets et de la manière dont il les traite. Mais est-ce à la lecture froide et tranquille du cabinet que l'on peut éprouver quelq. chose de l'enthousiasme qui animait le chanteur thésien, lorsque, spectateur lui-même de ces luttes fumeuses, n la force, l'adresse et l'agilité se disputaient l'honneur du triomphe, le poète associait pour ainsi dire sa muse à ces glorieux débats auxquels les sages législateurs de la Grèce attachaient avec raison une si haute importance. C'est donc sans doute moins le vainqueur que la victoire elle-même qui occupe Pindare : c'est la gloire de sa nation ; et quand elle s'éclate sur ses dans ses héros, il va la chercher dans leurs dieux, dans leur patrie, dans les instituteurs même de ces jeux célèbres. De là ces écarts qui semblent quelquefois l'entraîner si loin de son sujet, et qui s'y rattachent néanmoins toujours, mais par des rapports qui échappent facilement à des yeux insensibles un peu familiers avec les mystères de cette haute poésie. Au surplus il n'est pas surprenant que tant de scholastes, de traduct. et d'interprètes se soient égarés à la suite de Pindare, et aient subi le sort dont Horace menaçait la présomptueuse témérité de ses imitateurs. Il est glorieux sans doute pour la France, que deux de ses poètes, J.-B. Rousseau et P.-D. Lebrun, aient seuls mérité jusqu'ici l'honneur d'être nommés à côté de Pindare. Six cents ans après le mort du poète thésien, Pausanias retrouva dans Thèbes la statue que l'admiration reconnaissante de ses concitoyens lui avait élevée ; mais cette statue elle-même a cédé aux efforts du temps : cette maison, devant laquelle s'élevaient deux fois arrêtrées les fureurs de la guerre, est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines. Un seul monument a bravé jusqu'ici le temps et la guerre : c'est celui que Pindare lui-même s'est élevé, dans ce qui nous reste de ses ouvr. Ce qui nous en reste fut publié pour la prem. fois à Venise, 1513, in-8, par Aldo l'ancien ; et quelques années après par

Henri Etienne, Paris, 1560, in-4. La prem. édit. critique est celle d'Erasme Schindt, Wittenberg, 1616, in-4; réimpr. 4 ans après à Soumar, par les soins de J. Benoit. La critique du texte ne fit aucun progrès depuis Schindt et Benoit jusqu'en 1773, époque de la prem. édit. pub. par le célèbre Heyne, Gottingue, 2 vol. in-8; réimpr. en 1793, en 3 vol. in-8, avec de notables améliorations, et un excellent traité de M. Hermann, sur le mètre de Pindare : cette dern. est réputée classique, sous le rapport de l'interprétation. La principale, la plus complète et la plus savante de toutes les édit. de Pindare est jusqu'ici celle de M. Aug. Bœckh, Leipzig, 2 v., in-4, 1811-1821. Nous n'avons en franç. que deux trad. complètes (en prose) des odes de Pindare : celle du Gin, et celle de Tourlet, infim. supémeure, sous tous les rapports, et celle de son devancier : elle a d'ailleurs l'avantage d'offrir le texte grec, soigneusement revu et accompagné de notes savantes. Les Italiens ont plus traduit, de Pindare, en vers : celles entre autres, d'Adimari, de Mazzari, de Jérocates. On cite les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font de celle de Gedike un cas particulier.

PINDARE de Thèbes, pseudonyme, e laissa un poème latin intitulé : *Abregé de l'Iliade d'Homère*. On ignore le véritable nom de l'auteur et l'époque où il vivait. M. Wernsdorf s'ins. ce poème dans le 4^e vol. de ses *Poetamora*, et M. Henri Weytingh en pub. une nouv. édit., Leyde et Amsterdam, 1809, 1 vol. in-8.

PINDEMONTE (MAEC-ANTOINE), gentilhomme véronois, né en 1664, mort vers 1744, était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement le poësis. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse. On a de lui : des discours sur les règles de l'art dramatique; un recueil de poésies qui ont été pub. sous le titre de *Poesie latine et volgare*, Vérone, 1721, in-8; Venise, 1776, 2 vol. in-8, avec des additions; et une trad. en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, Vérone, 1776, in-4. — PINDEMONTE (Charles), neveu du préc., né à Vérone en 1735, fut auteur d'une bonne traduct. ital. du poëme de Vico sur les échecs. — PINDEMONTE (Didier), frère du précédent, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstadt, e pub. : *Riposto universale alle opere del Scip. Affai*, Vérone, 1754, in-8. — PINDEMONTE (Jean), de la même famille que les précéd., né à Vérone en 1751, e laissa quelques trag. qui ont été recueillis sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8. — Hippolyte PINDEMONTE, son frère cadet, né à Vérone en 1757, doit être placé parmi les poëtes itali. les plus agréables du 18^e S. On connaît de lui : *Polgarissamenti dal latino e dal greco in versi ital.*, Vérone, 1781, in-4; *Fersi Bassino*, 1784, gr. in-8; *Polgarissamento dell'Inno o Cerere*, attribuito ad Omero, 1785, in-8; *Saggio di poesie campestri*, Parme, 1783, in-12; *Poesie*, Pise, 1798, in-16; *Armano*, trag., Philadelphie (Pise), 1804, in-8; *Epistole in versi*, Vérone, 1805, Florence, 1809, in-12; trad. en vers des deux prem. chants de l'*Odyssée*, 1810, in-8, avec quelq. fragm. des Géorgiques et deux épîtres, l'une à Virgile et l'autre à Homère.

PINE (JOHN), graveur au burin, né à Londres vers 1700, mort vers 1760, a laissé plus. planches estim., parmi lesquelles on distingue surtout : la *Destruction de la flotte invincible de Philippe*, roi d'Espagne; les *Plons de la ville de Londres et de Westminster*, 1746, 25 feuilles. On lui doit en outre une belle édition d'Hercule, dont le texte est gravé sur cuivre, 1737, 2 vol. gr. in-8. — Robert-Edge PINE, fils du préc., peintre, s'adonna au genre du portrait, et s'y fit une réputation. Des prix ayant été proposés pour la peinture historique, Pine fut couronné successiv. en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita étaient : la *Prise de Calais par*

Edouard III et Canut entendant les vagues de la mer. Cet artiste passa ensuite en Amérique, et y mourut en 1790.

PINEAU (SÉVERIN), en latin *Pinous*, chirurgien, né à Chortres vers le milieu du 16^e S., fut doyen du collège de chirurgie de Paris, y professa avec distinction, se rendit surtout célèbre par l'opération de la taille au grand appareil, et publia à ce sujet un *Discours touchant l'invention et l'instruction pour l'opération et l'extraction du calcul de la vessie*, Paris, 1610, in-8. Il m. à Paris en 1619. On a encore de lui un écrit intitulé : *Opusculum anatomicum, physiologicum*,.... in duos libellos distinctum, tractans analyticè, deinde graviditatem et corruptionis virginum, primò notas integritatis et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distracti dilucidè docetur, Paris, 1597, in-8 : cet écrit a été trad. en allemand et en flamand.

PINEAU (GABRIEL DU), jurisconsulte, né à Augers en 1573, vint de bonne heure à Paris, fit briller son savoir au barreau, et sa gr. conseil dans plusieurs causes importantes, revint occuper dans sa ville natale les fonctions de conseiller au présidial, et enfin devint maître des requêtes de l'hôtel de Marie de Médicis, pour laquelle son dévouement fut toujours subordonné à ses devoirs de sujet fidèle envers Henri IV. Du Pineau se distingua toujours par son intégrité, son affabilité, autant que par ses lumières et ses connaissances. Il m. en 1644, maire et capitaine-général de sa ville natale. On a de lui : un *Comment. sur le costume d'Anjou*, regardé comme son chef-d'œuvre, des *consultations* et des *dissertations* sur diverses matières de jurisprudence.

PINEDA (JEAN de), jés., né à Séville en 1557, mort en 1637, s'appliqua principalement à l'étude de l'Ecrit-Sac. On lui doit les ouv. suiv. : *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 vol. in-fol.; Venise, 1619; *Salomo prænus, sive de rebus Salomonis regis Libri octo*, Lyon, 1609, in-folio; *Comment. in Ecclesiasten*, Venise, 1619; *Aversus*, 1620, in-fol.; *Memorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du St roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol., en espagnol; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol.; *la Monarchie ecclésiastique, ou Histoire universelle du monde depuis la création (en espagnol)*, Salamance, 1588, 4 vol. in-fol.

PINEL (le P.), prêtre de la congrég. de l'Oratoire, né vers la fin du 17^e S. en Amérique, et, suivant toute probabilité, à St-Domingue, fut d'abord employé dans l'enseignement, en France, dans les collèges du Juilly et de Vendôme; mais les discussions qui divisaient alors les théologiens furent pour lui la source de quelq. traverses et de quelq. disgrâces; bientôt il donna dans le ridicule du millénarisme et des convulsions. Il parcourut les provinces comme le précurseur d'Elie, lorsqu'il m. dans un village avant 1777. Il avait pub. : *Horoscope des temps, ou Conjectures sur l'avenir*; et un livre de la Primauté du pape, Londres ou La Haye, 1769, in-4. On trouvera des détails sur cet enthousiaste dans l'écrit intitulé : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, attribué au père Grépe, dominicain et imp. à Lyon en 1788.

PINEL (PHILIPPE), célèbre médecin, né en 1745 à St-Paul, près de Lavern, aujourd'hui déporté du Tarn, fut reçu docteur à la faculté de Toulouse en 1764, se rendit aussitôt à Montpellier, pour se perfectionner dans son art, et vint ensuite à Paris étudier la botanique, la zoologie, l'anatomie comparée et les autres sciences qui tiennent à l'art de guérir. Il s'était fait connaître de ses confrères comme traduct. et comme éditeur, ainsi que par sa coopération à la *Gazette de santé*, et un recueil intitulé *la Médecine éclairée par les sciences physiques*, lorsqu'il fut appelé aux fonctions de médecin en chef de Bicêtre en 1792. Il reconnut qu'on ne

faissit qu'empêcher l'état des éludés par des châti-
mens et une réclamation rigoureuse , et il résolut de
les traiter avec douceur , de les laisser jouir des
bienfaits de l'exercice , du travail et d'un air sa-
lubre ; en un mot il fit tomber leurs chaînes. Cet
acte , qui ne pouvait venir que d'un esprit supé-
rieur , a été un service immense rendu à l'humani-
té. De Biedtre , il passa à l'hospice de la Salpê-
trière en qualité de médecin en chef , et l'on peut
dire que ce magnifique établissement est son ouvr.
Occupé tout entier des progrès de la science , in-
séquels il aidait puissamment par sa pratique pleine
de sagesse , par ses écrits immortels et par ses le-
çons dans les salles de la Salpêtrière et dans le vaste
amphithéâtre de l'Ecole de Médecine , devenu trop
étroit pour ses auditeurs , il ne recherche aucune
des récompenses que le gouvernement impérial pro-
digiait aux sav. , et n'eut que le ruban de la Lég.
d'Honneur et une place dans la première classe de
l'institut. Sa modération et sa bienfaisance l'empê-
chèrent même d'avoir part aux faveurs de la for-
tune , qui soirit toujours aux médecins de grand
renom qui veulent la poursuivre. L'aisance dont il
jouissait fut encore diminuée par le renversement
de l'ancienne école de médecine : il ne fut plus
qu'honneur dans la nouv. , avec une très-modique
retraite. Mais il lui restait la gloire d'avoir ramené
en France le goût des honnêtes études médicales et
de la médecine d'observation. Il m. en 1826. M. le
baron Dupuytren lui a consacré une notice dans le
Journal des Débats du 7 novembre 1826. impr. à
part. in-8 de 32 p. Nous citerons de Pinel : *Traité*
médico-philosophique sur l'aliénation mentale ,
Paris , 1791 , in-8 , fig. ; ib. , 1809 , in-8 ; *Nosogra-
phie philosophique* , ou la Méthode de l'analyse
appliquée à la médecine , ib. , an vi , 2 vol. in-8 ;
réimp. plus. fois , entre autres en 1818 , 3 v. in-8 ;
Médecine clinique , ib. , 1802 , in-8 ; 1804 , 1815 ,
in-8 ; *Discours inaugural sur la nécessité de rap-
peler l'enseignement de la médecine aux principes*
de l'observation , ib. , in xiv , in-4.

PINELLIERE (ANT. DE LA) , poète dramatique
du 17^e S. , né à Angers , fut auteur d'une tragédie
d'*Hippolyte* , imitée de Sénèque , avec un prologue
en vers libres , Paris , 1635 , in-8.

PINELLI (JEAN-VINCENT) , avant bibliophile ,
né à Naples en 1535 , de parents fort riches , vint
s'établir à Padoue en 1559 , consacra sa fortune et
ses loisirs à la formation d'une bibliothèque , nombr.
bien choisie , et riche surtout en MSS. ; il se montra
très-généreux envers les gens de lettres , et m. en
1601 , sans avoir pub. aucun ouv. On ne connaît de
lui que quelq. lettres éparses dans divers recueils ,
et des notes sur la chronique vénitienne de Dan-
dolo , pub. par Foscarini dans son traité de *Ori-
gine et Situ Biblioth. ambrosiana* , liv. 1^{re} , Paul
Gualdo a écrit en italien la *Vie de J.-P. Pinelli* ,
trad. en latin , et impr. à Anghour , 1607 , in-4.
Elle fait partie du recueil de G. Bates , *Vita selec-
torum virorum eruditorum* (v. BATES) . —
PINELLI (Maffeo) , avant bibliophile , non moins cé-
lèbre que le précédent , avec lequel il a été confondu
dans plus. dictionnaires biographiques , né à Venise
en 1736 , joignit au goût des livres celui des ta-
bleaux et des antiquités , fut , comme son père et
son oncle , directeur de l'imprimerie ducale , et m.
en 1785. Outre les langues scieennes , il possédait
le français et l'anglais , et il étoit très-versé dans
l'histoire littéraire. On a de lui : *Prospetto di varie*
edizioni degli autori classici greci e lat. , Venise ,
1780 , in-8 ; mais il est surtout célèbre par sa col-
lection de liv. et de tableaux , dont Morelli (v. ce
nom) a pub. le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca*
Maffaei Pinelli magno jam studio collecta , Venise ,
1787 , 6 vol. in-8. — PINELLI (Jean-Bapt.) , poète
italien , publié en 1594 un recueil de poésies , dédié
à l'acad. della Crusca. On a encore de lui : *in nup-
tias serenissim. Etruriae principum Cos. Medici et*

Mariae Magd. Austr. , Oda III , Florence , 1608 ,
in-4. — PINELLI (Flaminio) , prof. d'anatomie à
l'univers. de Sicone , né dans le territoire de cette
ville , et m. vers 1730 , a laissé : *Lettera del Bagai*
di Petrarco , scritta al signor Antonio Francesco
Bertini , Rome , 1716 , in-4 , et deux dissertations ,
l'une sur une gressure de deux ans , et l'autre sur
un fortis monstrueux.

PINELO (ANTONIO DE LÉON-) , le plus labo-
rieux écriv. de l'Amérique espagnole , né au Pérou
dans les dern. années du 16^e S. , s'étoit proposé de
bonne heure de recueillir tout ce qui concernait
l'hist. des Indes. Mais l'insuffisance des matériaux
qu'il pourroit trouver à Lima l'ayant obligé de passer
en Espagne , il y fut nommé rapporteur au conseil
des Indes , ce qui le mit à même de reconnaître
combien la législation civile et administrative des
colonies espagnoles étoit compliquée et embarrassée
par la multitude d'édits et d'ordonnances , souvent
contradictoires. Il en entreprit la collection métho-
dique , et , après beaucoup de veilles , il vint à bout
de cet immense travail , et en publia quelques ex-
traits. L'ouvrage complet ne fut impr. qu'après sa
m. , en 1680 , 4 vol. in-fol. , sous le titre de *Recopila-
cion general de las leyes de las Indias* , L'auteur
avoit aussi composé plusieurs écrits de dévotion en
l'honneur de la Sainte-Vierge , et d'autres ouv. ,
parmi lesquels nous citerons : *Traité des confirma-
tions royales* , Madrid , 1630 , in-4 , ouvr. impor-
tant pour la jurisprudence de l'Amérique espagnole ;
Vie de D. Toribio Aphonso Mogroja , archevêq.
de Lima , 1633 , 1633 , in 4 , traduit en italien par
M. A. Cospi , 1655 , in-4 ; *les Poésies des femmes*
anciennes et modernes , Madrid , 1641 , in-4 (disserta-
tion savante) ; *Abrégé de la Bibliothèque orientale*
et occidentale , nautique et géographique , Madrid ,
1739 , 3 vol. in-fol. ; c'est un ample répertoire bi-
bliographique de tous les liv. imp. ou MSS. sur les
voyages , les missions et relations étrangères , etc.
Ces ouv. sont en espagnol. Il en a laissé beaucoup
d'autres MSS. , sur lesquels on peut consulter la
Biblioth. hisp. de Franckenau.

PINET (ANTOINE DU) V. DUPINET. —
PINGERON (JEAN-CLAUDE) , laborieux littér. ,
né à Lyon vers 1730 , m. à Versailles en 1795 , fut
l'un des coopérateurs du *Journal de l'Agriculture* ,
du commerce , des arts et des finances , dans lequel
il inséra un gr. nombre d'articles sur des objets
d'utilité publique. On lui doit en outre les traduct.
d'un grand nombre d'ouvrages italiens et anglais ,
parmi lesquels nous citerons : *Traité des vertus*
et des récompenses , de Dragonetti , Paris (Am-
sterdam) , 1768 , in-12 ; *Conseils d'une mère à son*
fil , de M^{re} Piccoleomini Gérardi , ib. , 1769 , in-12 ;
Traité des violences publiques et particulières de
Murina , ib. , 1769 , in-12 ; *le Poème des Abeilles* ,
de Ruccellati , ib. , 1770 , in-8 ; *Essai sur la pein-
ture* , d'Algarotti , ib. , in-8 ; *Vie des architectes*
anciens et modernes , de Milizia , 1771 , 2 volumes
in-12 ; *Lettre de l'abbé Sestini sur l'Italie* , la *Si-
cile et la Turquie* , 1789 , 3 vol. in-8 ; *Fragme*
de la partie septentrionale de l'Europe , par Marshall ,
1776 , in-8 ; *Description de l'île de la Jamaïque* ,
1782 , in-12 ; *Description de la machine électrique*
de Cuthbertson , in-8 , 1790 ; *Expériences et Re-
cherches utiles à l'humanité* , aux hospices , au
commerce et aux beaux-arts , trad. de plusieurs
langues , et recueillies de divers voyages , Paris ,
1805 , in-8. Il a fourni en outre des articles à la
Bibliothèque physico-économique et à d'autres re-
cueils du même genre.

PINGRE (ALEXANDRE-GU) , avant astronome ,
né à Paris en 1711 , entra dans la congrégation des
généralistes de Sens à l'âge de 16 ans , et com-
mença par professer la théologie. A l'époque où le
célèbre chirurgien Lecat fonda à Rome une acad.
des sciences , Pingre , d'après les conseils de ce sav.
fondateur , se livra exclusivement à l'étude de l'as-

tronemie, et y fit de très-grands progrès. L'observation du passage de Mercure, en 1753, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'acad. de Paris, la place de biblioth. de Ste-Geneviève et le titre de chancel. de l'université. Il fut ensuite chargé d'essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud et celles de Le Roi, et fit à cet effet 3 voyages, le premier avec Courtauvain et Messier en 1767, le deuxième avec Fleuriot en 1769, et le troisième avec Verdon et Borda en 1771. Il m. en 1796, laissant plus. *mémoires* dans le Recueil de l'acad., et quelques autres écrits, dont le plus important est sans contredit sa *Cométographie*, ou *Traité historiq. et théorique des comètes*, Paris, impr. royale, 1783, 2 vol. in-4. On trouve le détail de ses observations et de ses ouv. astronomiques dans les Tables de l'acad. des sciences, dans les *Mémoires* de Trévoux de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Son éloge, par M. de Prony, est ins. dans les *Mémoires* de l'Institut (sciences mathém. et physiq.). On trouve une notice sur Pigné, par Ventenat, dans le *Marqueur* du 10 prairial an IV, et dans le *Mogasin encyclop.* (3^e année, 1^{er} vol., p. 342).

PINI (le P. ERMENEGILDO), de la congrégation des prêtres de St-Paul, dits barnabites, mort en 1825, avait cultivé avec un soin particulier les sciences physiques et l'histoire naturelle, et contribua à augmenter la célébrité du collège de Saut-Alexandre à Milan, qui le comptait parmi ses professeurs. Il était devenu sous Buonaparte inspect.-gén. des études, membre de l'Institut des sciences, lettres et arts d'Italie, et chevalier de la Couronne-de-Fer. On lui doit une foule d'écrits importants sur la minéralogie, la géologie, etc., parmi lesquels nous citerons : *Osservazioni mineralogiche sulla miniera di ferro di Rio ed altre parti dell'isola d'Elba*, Milan, 1777, in-8; *Mémoires sur de nouvelles cristallisations de feld-spath et autres singularités des granits*, ib., 1779, in-8; *Viaggio geologico per diversi porti meridionali dell'Italia*, 2^e édit., ib., an 1 de la république ital., in-8; *Reflexions analitiques sur les systèmes géologiques*, (en italien), Milan, 1811.

PINKERTON (JEAN), écriv. anglais, membre de la soc. des Antiquaires de Londres et de plus. autres soc. savantes, naquit à Edimb. en 1758, et, après avoir acquis par d'excell. études des connaissances étendues en tous genres, fut destiné à la carrière du barreau, et placé chez un avocat de sa ville natale; mais, ayant perdu son père, il alla, en 1780, s'établir à Londres, où il se lia avec plusieurs littérat. distingués, et pub. lui-même quelques poèmes élégiaques qui eurent du succès. Il abandonna bientôt la poésie pour se livrer entièrement à des recherches historiques et à une étude approfondie de la numismatique. Ces nouvelles occupations ne l'empêchèrent pas de jeter dans le public, en 1785, sous le nom supposé de Robert Heron, des *Lettres sur la littérature* qui lui attirèrent un grand nombre d'ennemis; on lui reprochait des paradoxes débités avec un ton de hauteur et d'autorité, et des jugemens portés avec une hardiesse présomptueuse sur les écrivains anciens et modernes. Il m. en 1826, sans avoir eu prendre un ton plus concaveable avec ses confrères les gens de lettres, qui ne lui ont pas pardonné. Parmi ses nombreux ouv., il en est un qui jouit d'une réputation européenne : c'est un *Geographie rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4, dont il a lui-même donné un *Abrégé*, souvent réimpr. Nous citerons encore les suiv. : *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-8, trad. en français avec notes et additions, par J.-G. Lipsius, Drusde, 1794, in-4; *Recherches sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1789, in-8, trad. en fr. par Miol. Hist. d'Ecosse depuis l'avènement de la maison des Stuart, 1797, 2 vol. in-4; *Recollections*, etc., ou

Souvenirs de Paris, en 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805, 2 vol. in-8; *Collect. générale des voyages*, 13 vol. in-4, de 1808 à 1813.

PINO (BERNARD), doyen de la cathédrale de Cagliari, sa patrie, vivait au 16^e s. On a de lui plus. comédies; la *Shrota*, Rome, 1552; la *Julia Sospetta*, Venise, 1588; *gli ingiusti Sdegni*, Roma, 1553; *l'Evagria*, Venise, 1584; un discours della *Comodità dello scrivere*, Venise, 1574, in-8; et un petit ouv. intit. il *Colantoma*, Venise, 1604.

PINON (JACQUES), conseiller au parlement de Paris, sa patrie, m. en 1641, se distinguait au barreau par son intégrité, et dans le monde par ses connaissances variées. On a de lui un recueil de poésies latines, imp. à Paris en 1615 et 1630, in-8.

PINS (JEAN de), en latin *Pinus*, év. de Rieux, né vers 1470, en Languedoc, d'une ancienne famille de cette province, embrassa l'état ecclésiastique, après avoir fréquenté les universités de Toulouse, Poitiers et Paris; il fut nommé conseiller-clerc au parlement de la première de ces villes, accompagna le cardinal Dupré en Italie, et gagna la confiance de Louis XII, qui l'envoya en ambassade à Rome et à Venise. Renvoyé pins tard dans cette dernière ville, en la même qualité, par François I^{er}, J. de Pins y acquit un grand nombre de MSA. précieuses, dont il enrichit la bibliothèque de Fontainebleau, qui venait d'être formée. Il fut récompensé de ses services diplomatiques par l'évêché de Pamiers, d'où il passa, 3 ans après (1523), au siège de Rieux, et m. à Toulouse en 1537. On a de lui : *diva Catharina senensis Vita*, etc., Bologno, 1505, in-4, très-rare, et insér. depuis dans le recueil intitulé de *claris Famatis*, qu'on a, par erreur, attribué à de Pins; *S. Rochi arboris Legenda*, etc., Venise et Paris, 1516, in-4; *de vita aulicæ Rebellus*, Toulouse, in-4; quelq. épigrammes latines en l'honneur d'Urcus Codrus, dans le recueil des *Oeuvres* de ce dernier. Le père Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge histor. de J. de Pins*, avec un rec. de ses lettres, Arigoo (Toulouse), 1746, in-12.

PINSON (FRANÇOIS), juriconsulte, avocat au parlement de Paris, né à Bourges en 1612, mort à Paris en 1691, a laissé de nombreux ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels nous citerons : la *Pragmatique-Sanct. de St Louis*, et celle de Charles VII, avec des comment., 1666, in-fol.; *Notes sommaires sur les indulgences accordées par plusieurs papes à Louis XIV*; *Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4. Il avait publié en 1654 le traité des *Bénéfices*, d'Ant. Bengi, son aîeul, resté imparfait et coénné par lui.

PINSON DE LA MARTINIÈRE (JEAN), procureur du roi près la cour des aides et maréchaussée de France, m. à Paris en 1778, a publié : le *véral Etat de la France*, 1649, 1653; *Recueil des privilèges des officiers de la maison du roi*, 1645; *des Etats des maisons du roi, de la reine*, etc., 1649, 1652; *Traité de la comestable et maréchaussée de France*, 1661, in-fol. Ce dern. ouvrage est un recueil des ordonnances ou déclarations sur le pouvoir des comestables et maréch. en la justice roy. exercée par lieutenant à la table de marbre du Palais.

PINTELLI (DACCIO), archit. florentin du 15^e s., se distingua à Rome, sous Sixte IV, par la construction de l'église de Sainte-Marie, della Pace, faite sur ses dessins, et surtout par celle du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée en 1483. On pense que le genre de construction de ces deux édifices a suggéré à Michel-Ange l'idée de la coupole de la basilique de Saint-Pierre.

PINTO (FERNAND-MENDES), l'un des plus célèbres voyageurs portugais, né dans les environs de Coimbra, vers 1510, de parents très-obligeants, embrassa dès l'âge de 13 ans le métier de marin. Se trouvant dans les mers de l'Inde en 1537, il fut pris par des Turcs, et traité en esclave. Le gouverneur

du fort portugais d'Ormus le tira de la servitude, et lui donna les moyens de se rendre à Goa. Pendant un séjour de 30 ans, Pinto y fut témoin des plus grands événements, et eut une existence très-aventureuse. Il avait été 13 fois esclave et vendu 16 fois, lorsqu'il revint, en 1538, en Portugal, où il jouit du fruit de ses travaux, et publia la relat. de ses *Voyages*, Lisbonne, 1614. Elle a été trad. en franç. par Bernard Figuier, Paris, 1638, in-4; et de Surgi en a extrait une histoire intéressante, qu'il a publiée dans les *Facitudes de la fortune*, Paris, 2 vol. in-12. — PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, professeur de théologie à l'université de Cologne, mort en 1583, a laissé : des *Commentaires sur Isaïe, Eséchiel et Daniel*, Paris, 1617, 3 vol. in-fol.; et un livre int. *Image de la vie chrét.*, Paris, 1580. — PINTO (Isaac), juif portugais du 18^e S., habita successivement Bordeaux, Amsterdam et La Haye, où il m. en 1787. Il était fort instruit, et défendit ses compatriotes contre Voltaire. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons comme les principaux : *Essai sur le luxe*, 1762, in-8; *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8; *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8; *Reflexions critiques sur le premier chapitre du 7^e l. des œuvres de M. de Voltaire au sujet des Juifs*, 1762, in-12; *Lettre à l'occasion des troubles des colonies, contenant des réflexions politiques sur l'état actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8; *deuxième Lettre sur le même sujet, même année*; *Réponse aux observations d'un homme impartial, au sujet des troubles qui agitent actuellement toute l'Amérique septentrionale*, 1776, in-8.

PINTO-DELGADO (JEAN), poète du 16^e S., né à Tavira dans le royaume d'Algarve, m. en 1590, avait voyagé en Italie et en Flandre, où il publia quelques poésies, qui obtinrent du succès. On cite entre autres un poème d'*Esther*, les *Lamentations de Jérémie*, en vers espagnols, et un poème de *Ruth*, réimpr. à Rouen en 1627. Il laissa en MS. une *traduct.* de Pétrarque en octaves portugaises.

PINTO-RIBEIRO (JEAN), président de la chambre des comptes et garde des archives royales de Portugal, fut d'abord secrétaire du duc de Bragançe. Le rôle qu'il joua dans la fameuse conspiration à laquelle son maître dut la couronne a rendu son nom célèbre, et lui mérita la faveur de ce prince. Pinto m. à Lisbonne en 1613. Ses ouvrages ont été réunis et publiés à Cologne, 1729, 1 vol. in-fol. Ce sont des *réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, des *discours* sur l'administration, etc. Il a laissé en MS. un *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. On trouve une *Notice* sur Pinto, par le comte Louis d'Ericeira, dans les *Mémoires de Nicéron*, et dans le *Dictionnaire de Moréri*. Pinto est le héros d'une comédie historique de M. Lemercier, de l'Institut, représentée avec un grand succès à Paris, sur le Théâtre-Français, en 1800.

PINTOR (PIANNA), premier médecin du pape Alexandre VI, né à Valence, en Espagne, en 1423, mort à Rome en 1503, a publié : *Aggregator sententiarum doctorum omnium de preservatione et curatione pestilentiarum*, Rome, 1499, in-folio; de *morbo fudo... his temporibus affligenti*, 1500, in-f.

PINTURICCHIO (BARBARO), peintre italien, né à Pérouse en 1454, fut élève du Pérugin, suivit ce maître à Rome, l'aide dans la plupart des travaux qui lui furent confiés, ne s'assura avec Raphaël, et suivit ce grand peintre à Sienne, où il partagea ses travaux. Il m. en 1513. Rome possède quelques-unes des productions de cet artiste, notamment dans le Vatican. Son chef-d'œuvre se trouve dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. C'est une suite de dix tableaux représentant les *Faits mémorables de la vie du pape Pie II*. Il en existe dans l'église un onzième, dont le sujet est le Con-

ronnement de Pie III, qui avait ordonné l'exécution des autres.

PINZI (JOSEPH-ANTOINE), littérateur et numismate, professeur de rhétorique au séminaire de Ravenne, né dans cette ville en 1713, suivit le cardinal Alberic Lucini à Cologne, et y m. en 1769. On a de lui : *de nummis ravanatibus Dissertatio singularis*, Venise, in-4, 1750; *Appendix ad dissertationem de nummis*, etc., 1751; *Dissertationes epistolares sulla letteratura ravennate*, in-8, Ravenne, 1759; *Dissertatione nella quale si dimostra che la città di Ravenna non è stata colonia, ma municipio de' Romani*, impr. dans le *Recueil de l'académie de Ravenne*, année 1767. On trouvera des détails étendus sur tous les écrits de Pinzi dans les *Memorie degli scrittori ravennati*.

PINZON (VINCENT YANZ), navigateur espagnol, passa la ligne en 1499, fit partie de la prem. expédition de Christophe Colomb, en 1492, et commandait la bâtiment la *Niña*. On ne sait pas positivement s'il accompagna le célèbre Génois dans sa seconde expédition; mais il est certain qu'il partit d'Espagne, avec la permission du roi, en 1499; qu'il navigua vers le Sud, et fut le premier Espagnol qui passa la ligne. Il découvrit, au mois de janvier de l'an 1500, le cap Saint-Augustin à la côte du Brésil, l'embouchure du fleuve des Amazoïnes, la rivière de la côte de la Guiane, qui depuis a pris le nom de ce navigateur, aborde au golfe de Paria, et entra dans un port d'Espagne au mois de septembre, après avoir perdu deux des bâtimens de son escadre dans un ouragan sur la mer des Antilles. Il repartit en 1507 avec Juan Diaz de Solis (v. ce nom), pour suivre les dernières découvertes de Colomb, reconnut le golfe que la mer forme entre la côte de l'Amérique du Sud et celle du Tyment, et poussa au Nord jusqu'à cette Ile. A son retour en Espagne, il reçut ordre de se rendre à la cour avec son compagnon J. Diaz de Solis, Améric Vesputce et Jean de La Cosa, pour tenir conseil sur les nouvelles explorations à faire. Pinzon fut nommé l'un des pilotes royaux et capitaine-gén. pour la terre. Solis et lui prolongèrent le continent américain jusqu'à 40 degrés de latit.-sud. Il est probable qu'après cette campagne, où la conduite des deux navigateurs provoqua des informations juridiques à la cour d'Espagne, Pinzon ne se remit plus en mer. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit le *Relation de ses voyages*; mais elle est restée, comme tant d'autres, ensevelie dans la poussière des archives espagnoles.

PIOMBINO (les princes de). — APPIANO, fils et successeur de Gérard Appiano (v. ce nom), qui avait échangé en 1308 la seigneurie de Pise contre la principauté de Piombino, transmit cette même principauté à son fils, Jacques II Appiano, sous le tutelle de la république de Florence. Les Florentins protégèrent pendant tout le 15^e S. les différens princes de cette maison. — Jacq. V. APPIANO m. en 1545, déposé plusieurs fois de ses états par Côme 1^{er} de Médicis, duc de Florence, s'était mis sous la protection de Charles-Quint, fut rétabli par cet empereur dans sa souveraineté. — JACQUES VI, fils et successeur du précédent, demeura pendant tout son règne dans la dépendance absolue des Médicis, et était sur le point de vendre l'Ile d'Elbe, qui faisait partie de ses états, au grand-duc François, lorsqu'il m. en 1585. — ALEXANDRE, fils naturel du précédent, légitimé par l'empereur, fut confirmé dans la principauté de Piombino sous la condition de recevoir, dans la ville de ce nom, une garnison espagnole, et fut assassiné, par suite d'un complot tramé par sa femme et le commandant de cette garnison, en 1589. La maison Appiano étant ainsi éteinte, la principauté de Piombino demeura long-temps en seigneurie entre les mains des Espagnols, puis fut adjugée en 1619 à la maison de Médicis, qui la vendit à celle de Ludovici, dont hé-

ritèrent les Buon-Compagni, ducs de Soria, qui la possédèrent jusqu'à la fin du 18^e siècle. Buonaparte donna ensuite à sa sœur Elisa (v. Marie-Anne Elisa-Buonaparte) cette principauté, qui, plus tard (en 1814), fut réunie aux états du gr.-duc de Toscane.

PIOMBO (SÉBASTIEN DEL). V. SÉBASTIEN.

PIOZZI (HÉSTER LYNCH), Angl., auteur, né en 1739 à Boswell, dans le comté de Carnarvon, épousa d'abord un riche brasseur du bourg de South-Wark, membre du parlement, se lia avec le célèbre Samuel Johnson (v. ce nom), et, après la mort de son mari, elle s'unir en secondes noces avec un maître de musique Ital., Piorzi, sous le nom duquel elle acquit depuis des titres à la célébrité littéraire. Ayant cessé toute relation avec Johnson, qui avait désapprouvé ce 2^e mariage, elle quitta l'Angleterre pour se rendre à Florence, patrie de son époux, y publia quelques ouvrages, visita ensuite plusieurs contrées de l'Europe, revint dans son pays natal en 1780, fit paraître de nouv. productions littéraires, fut recherchée dans les sociétés par son esprit et l'amabilité de ses manières, et m. à Clifton en 1823. On a d'elle : *Anecdotes of doctor Johnson*, 1786, in-8 ; *Observat. et Reflexions faites dans un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne* (en anglais), Londres, 1789, 2 vol. in-8 ; *English Synonyms*, ibid., 1794, 2 v. in 8 ; *Retrospection*, etc., ou Revue des évén. et des caractères les plus frappants ou les plus importants que les 18 derniers siècles ont présentés au monde, ibid., 1802, 2 vol. in-4 ; *Recueil de morceaux en prose et en vers*, publ. à Florence, en 1785, sous le titre de *Florence Musicalany*, et imp. à un petit nombre d'exemplaires (quelques-unes des pièces de ce recueil ont été réimprim. dans les journaux et *Magazines* anglais).

PIPELET (FRANÇOIS), chirurgien, né à Concy-la-Château, près Soissons, en 1722, fit ses études à Paris, s'y établit, fut success. secrét. du roi, conseil. et direct. de l'académie de chirurgie de cette ville, se retira dans sa patrie en 1792, et y m. en 1809. On a de lui deux écrits, insérés dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*, sous ces titres : *nouvelles Observations sur les hernies de la vésie et de l'estomac* ; *Observat. sur les signes ultérieurs des hernies épileptiques*. M. Scudilott le fut à la société de médecine, le 31 décembre 1809, sous notice sur ce chirurgien. — Jean-Baptiste PIPELET, médecin, fils du précédent, mort à Tournai en 1823, doit principalement la célébrité qu'eue son nom à la réputation litt. de sa femme, qui par un nouv. hymen devint en 1803 la princesse Constance de Salm-Dyck. On a de Pipelet *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 5^e édit., 1805, in-12.

PIPER (CHARLES, comte de), sénateur autrich., principal minist. du roi Charles XII, né vers 1660 dans une condition obscure, parvint aux places et aux honneurs par ses talens et la sagesse de son caractère. Après avoir gagné la confiance entière du roi Charles XI, il fut nommé si habilement les goûts de Charles XII, que ce monarque l'éleva au rang de ministre principal. Piper accompagna son maître dans toutes ses campagnes. Fait prisonnier à la bataille de Pultawa, il fut traité avec peu de ménagement par les Russes, et, renfermé dans la forteresse de Schlussbourg, il y m. en 1716. — Son fils, Charles-Frédéric de Piper, devint le favori du roi Adolphe-Frédéric, qui l'éleva aux premiers emplois. Mais le comte de Brabé (v. ce nom), son gendre, ayant été déçu en 1756, le comte de Piper quitta le cour pour se retirer dans une de ses terres, où il m. en 1770.

PIPER (FRANÇOIS LE), dessinateur et peintre anglais, né dans le comté de Kent, m. en 1740, acquit quelque réputation dans le genre appelé *caricature*. On cite de lui plusieurs scènes de *prédicateurs* de diverses sectes, un *constable* dans l'exercice de ses fonctions, etc.

PIPI ou PIPPI (GIULIO). V. JULÈS-ROMANS.

PIPPING (HENRI), théologien protestant, né à Leipzig en 1670, obtint la place de premier prédicateur de la cour de Saxe, avec le rang de premier conseiller du consistoire, et m., en 1722, des suites d'une attaque d'apoplexie, dont il avait été frappé dans la chaire évangélique. Outre un recueil de *sermons*, on a de lui : *Synagma dissertation. academic.*, Leipzig, 1708, in-8 ; *Epistola verna ad Seligmannum et G. H. Garzium*, ibid., 1703, in-4 ; *Arcone Bibliotheca thomana lips. sacra*, ibid., 1703 ; *memoriae theologiae nostrae aetate clarissimorum Decades X*, ibid., 1705, 2 vol. in-8.

PIQUER (ANDRÉ), savant médecin espagnol, né en 1711 dans le roy. d'Aragon, m. en 1772 à Madrid, eut beaucoup de succès dans la pratique, et cultiva aussi la littér. méd. Entre autres ouvr., cités au t. 6 de la *Bibl. méd.*, on a de lui : *Instit. medica ad usum scholae valentianae*, Madrid, 1762 ; *Proximi medicus ad usum*, etc., ibid., 1763 et 1769 ; *Amsterdam*, 1775 ; *Venise*, 1776 (ces deux ouvr. élémentaires sont assez estimés) ; et quelques autres écrits en espagnol, dont les plus connus sont des *Traité sur la fièvre*, imprimés à Valence en 1768.

PIQUET (FRANÇOIS). V. PIQUET.

PIQUET ou PICQUET (CLAUDE), relig. cordelier, né à Dijon vers le milieu du 16^e S., fut léc. en théologie et philosophie, occupa ensuite les premières dignités de son ordre, dans le provincia de Bourgogne, et m. vers 1621. On a de lui : des *comment.* (en latin) sur la règle des frères mineurs (cordeliers), Lyon, 1599, in-8 ; *provincia Burgundia fratrum minor. regular. observant. ac consoborum ejusdem Institut. Progressus et Descriptio*, Tournon, 1610 ; Lyon, 1617, in-8.

PIRANESI (JEAN-BAPTISTE), dessinat. et grav. à l'eau-forte et au burin, né à Rome en 1707, établit dans cette ville, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendirent dans toute l'Europe, et il m. en 1778. Comme artiste, il n'a point eu d'ég. dans le talent de dessiner l'architecture et les ruines, et il a gravé d'après ses propres dessins. Son œuvre se compose de 16 vol. de planches, formet entières, qui représentent tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables et ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, statues, tombeaux, etc. — François PIRANESI, fils aîné du précédent, né à Rome en 1748, se livra comme son père au dessin et à la gravure des monuments antiques ; et il n'y a point de distinction à faire entre les ouvr. de l'un et de l'autre. Lorsque Jean-Baptiste eut abandonné la direction de son établissement, le son fils aîné s'associa son frère Pierre et sa sœur Laura, qui cultivèrent aussi le grav. avec succès, et la maison de commerce continua à prospérer. François Piranesi prit part à la révolution qui s'opéra à Rome, lors de l'occupation de cette ville par les Français, et fut envoyé à Paris en 1798, comme ministre de la nouvelle république romaine. A son retour en Italie, il vit bientôt changer la face des affaires, et, ne se croyant plus en sûreté à Rome, il se rendit à Naples, avec sa collection de planches, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Il fut arrêté par ordre du monarque napolit., et le séquestre mis sur sa collect. La liberté lui ayant été rendue par l'intervention du prem. consul, il vint à Paris, et y transporta ses planches qui faisaient toute sa fortune. C'est dans cette ville qu'il publia successivement une édition complète de ses *Antiquités romaines*, une magnifique collection de dessins coloriés, et plus. œuvres nouvelles de gravures. Il fonda ensuite une manufecture de vases peints, candélabres, trépiéds, etc., en terre cuite, à l'imitat. des vases étrusques ; mais cette entreprise lui étant devenue ruineuse, il se vit dans la nécessité de se désister de son établissement. Un décret impérial décida que ce même

établissement serait acquis par le gouvernement, et réuni aux richesses de la caléographie du Musée. Piranesi m. quelque temps après, en 1810. Les événements survenus depuis cette époque ont empêché l'acquisition d'avoir lieu, et la collection de Piranesi, qui se compose de 1733 planches, est restée entre les mains de ses héritiers.

PIRANI (PAUL), littérateur, né à Pesaro au 17^e S., a laissé plus. ouv., parmi lesquels nous citerons : *Dedici capri appartenenti all'Arte istorica di Agostino Mascagni*, con nuove dichiarazioni, Venise, 1645, in-4. Allacci, dans ses *Apes urbanae*, donne la liste des autres écrits du même auteur.

PIRCKHEIMER (BILIRALD), historien et philologue allem., né à Nuremberg en 1470, étudia la jurisprudence, les mathématiques, la théologie, la médecine, la langue grecque dans les universités de Padoue et de Pise, prit ensuite le parti des armes, obtint le commandement du contingent de troupes que sa patrie envoya en 1499 au secours de l'empereur Maximilien contre les Suisses, et reçut de ce prince, à la paix, le titre de conseiller anlique. De retour à Nuremberg, il fit partie du sénat de cette ville, fut chargé de différentes négociations diplomatiques, et m. en 1530. On a de lui, outre plus. traduct. latines d'auteurs grecs : *Germania ex variis scriptoribus perbrevis Explicatio*, Nuremberg, 1530, in-8, inséré dans le tome 1^{er} des *Scriptor. rerum germanicar.*, par Schard; *priscorum numorum Aetnologia*, inséré dans le recueil de Budel (de *Monetis et Re numaria*) ; *Opera politica, histor., philologica et epistolaria*, publ. par M. Goldast, Francfort, 1610, in-fol., rare ; Nicéron (tome 18 de ses *Mémoires*). a donné les titres des différentes pièces dont se compose ce volume. Les biographes allem. ont publié des notices très-étendues sur Pirckheimer, et on a frappé une médaille en son honneur.

PIRÉS (THOMAS), portugais, né dans le 15^e S., exerçait, dans les établissements de sa nation aux Indes, des fonctions peu relevées, lorsqu'il fut choisi, en 1517, par Fern. Peres d'Andrada, gouverneur du Malacca, pour traiter avec le gouvernement chinois d'affaires relatives au commerce. Après avoir été retenu long-temps à Canton, il obtint la permission de se rendre à Peking, où il arriva vers l'an 1521. Mais dans le même temps, l'empereur de la Chine ayant reçu du gouverneur de Nan-king des rapports peu favorables aux Portugais, Pirés ne fut pas accueilli comme il l'espérait. Considéré comme espion, il fut reconduit à Canton, emprisonné, mis à la torture, et ensuite exilé dans l'intérieur de l'empire où l'on croit qu'il m. vers 1540. On trouve dans la relation de Fern. Mendez Pinto (v. ce nom) quelques détails sur ce personnage, dont le seul titre à la célébrité est d'avoir été le prem. européen qui ait été envoyé près du gouvernement chinois comme négociateur.

PIRIBING (HENRI), jésuite allem., théologien et canoniste, vivait sur la fin du 17^e S., et a laissé : *Jus canonicum novâ methodo explicatum*, etc., Dillingen, 1674 et 1722, 5 vol. in-fol., Veeio, 1759; *facilis et succincta SS. canonum Doctrina*, Venise, 1693, in-4.

PIRI-PACHA, grand-vézyr, de l'empire ottoman dans le 16^e S., était trésorier de Sélim 1^{er} dans la guerre de ce sultan contre Schah-Ismaël, sopher de Perse, et avait mérité sa faveur en conseillant la fameuse bataille de Tchaldiran. Sélim lui confia l'éducation de son fils Soleiman-le-Grand. Après avoir vu mourir le sultan dans ses bras, Piri-Pacha devint gr.-vézyr sous son frère, auquel il donna toujours de sages avis. Il s'opposa, en 1522, au siège de Rhodes; mais Soleiman ne lui souffrit pas moins le soin de cette expédition, dont le commandement fut dévolu au pacha Mustapha Kirlou, beau-frère du sultan. Piri se conduisit avec une

modération bien remarquable dans cette guerre. Il désarma la colère de Soleiman qui, humilié de la résistance héroïque des chevaliers de Rhodes, voulait faire périr le pacha Mustapha comme l'auteur des désastres de l'expédition. Ce fut Piri-Pacha qui fit aux assiégés les prem. propositions d'une capitulation honor. On ignore l'époq. de la mort de ce vézyr; mais on présume qu'elle eut lieu vers 1524.

PIRINGER (BENOÎT), graveur, membre du l'acad. impériale de peinture de Vienne, sa patrie, m. à Paris le 14 déc. 1826, âgé d'environ 50 ans, a gravé dans la manière du lavis un assez grand nombre de vues, paysages et autres dessins d'après Cl. Lorrain, le Foussin, Rembrandt et autres maîtres. Son principal ouv. est l'Atlas des *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les bords du Bosphore* (Paris, H. Nicolle, 1817, in-fol. max.), de M. Perissier, gravé d'après les dessins de M. Prévaut.

PIRITHOÛS (mythol.), ami et compagnon de Thésée, fils d'Ixion, et roi des Lapithes en Thessalie, fit avec Thésée plus. entreprises, entr'autres celle dont l'objet était d'enlever Proserpine, femme de Pluton roi des enfers; mais ils échouèrent dans ce dessein, et Pirithoüs resta prisonnier de Pluton jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Il avait épousé Hippodamie dont les noces furent rendues célèbres par le combat des centaures et des lapithes.

PIRKER (MAXIMILIEN), célèbre cantatrice allemande attachée à la chapelle du duc de Wurtemberg, obtint de gr. succès dans toutes les villes où elle se fit entendre, telles que Vienne, Londres, Turin et Naples. En 1755, le duc de Wurtemberg s'étant séparé de son épouse, M^{me} Pirkér fut développée dans la disgrâce de la duchesse qui lui avait montré de l'attachement, et subit un emprisonnement de 10 ans, pendant lequel sa raison s'aliéna. Elle n'en reconvra l'usage que dix ans avant sa mort qui arriva en 1783.

PIRMINIUS. V. GASSER.

PIROMALLI (PAUL), dominicain missionnaire, né en Calabre dans le 17^e S., se distinguait par son zèle et le succès de ses prédications en Orient. En récompense des services qu'il avait rendus dans ses missions, le pape Urbain VIII l'éleva à l'évêché de Natchivan en 1655. Il occupa 9 ans ce siège, revint en Italie, obtint l'évêché de Bisignano, et y m. en 1667. On a de lui des ouv. de controverse et de théologie, deux dictionnaires, l'un latin-persan, l'autre arménien-latin; une *Grammaire armén.* et un *Directorium* estimé pour la correction des livres arméniens.

PIRON (AIME), poète bourguignon, né à Dijon en 1640, fut apoth. dans cette ville, dont il devint ensuite échevin. Quoique connu comme poète, il l'est encore plus comme père d'Alexis Piron dont l'article suit. Aimé Piron célébra, en patois bourguignon, quelques événements nationaux, et d'autres, particuliers à sa province. Mais il s'occupa plus spécialement de la composition de ses *noëls*, qu'il fit paraître successivement pendant 30 ans, et qui depuis ont été effacés par ceux de La Motte (v. ce nom), son ami. Il s'exerça également avec succès dans la poésie latine, et m. dans sa patrie en 1727.

PIRON (ALEXIS), poète français, fils du précédent, né à Dijon en 1689, reçut de son père une éducation sévère, fit de bonnes études, prit ses degrés en droit à Besançon et se fit recevoir avocat à Dijon. Au moment de son début dans cette carrière, un revers de fortune, essuyé par sa famille, le força d'abandonner le barreau. Dominé, dès son enfance, par le goût de la poésie, Piron revint sans peine aux idées d'indépendance et de gloire qu'il avait sacrifiées, malgré lui, à des espérances de fortune. Toute fois la gloire ne l'empressa pas de venir le trouver; et il faut dire qu'il fit trop peu d'efforts pour l'atteindre. Son séjour à Dijon qu'il

ne quitta qu'à l'âge de 30 ans, n'est marqué que par des habitudes de paresse et de plaisir, et par des épigrammes auxquelles donne lieu sa dispute avec les Beauvois. Ce fut pendant cette période, qu'ayant reçu d'un de ses amis une ode terminée par une pensée très-obscurie, il eut l'idée malheureuse d'y répondre par une autre ode, qui n'est que trop connue, et qui lui attira de sévères réprimandes de la part du procureur-général du parlement de Dijon. Plus tard, en plus d'une occasion, il condamna lui-même cette pièce et ses autres écrits licencieux. De tels succès et la vie de province purent enfin insupportables à Piron, qui prit le parti de venir dans la capitale. Après y avoir fait le métier de copiste pour vivre, se voyant privé même de cette chétive ressource, qui ne pouvait être long-temps de son goût, il se fit poète décidément, et par nécessité. L'entrepreneur de l'Opéra-Comique eut recours à lui pour soutenir son théâtre abandonné par Lesage et Fautrier, et Piron fit pour lui *Arlequin-Devalant*, bientôt suivi d'une foule d'autres lagatelles, toujours gaies et quelquefois ingénieuses. Celui qui devait servir un jour la *Métromanie*, n'essaya encore, à cette époque, s'élever au-dessus des tréteaux de la foire. Il fallut de pressantes sollicitations pour l'engager à s'aventurer sur un théâtre plus digne de lui. En 1738, il donna l'*Ecole des pères*, sous le titre des *Fils ingrats*. Ce drame, qui eut du succès et qui le méritait sous quelques rapports, fut suivi d'une tragédie de *Calisthène* (1739), qui ne réussit pas et ne devait pas réussir. A cette pièce succéda *Gustave IV* (1733), dont quelques scènes attestent du talent, mais dont l'ensemble justifie le mot de Boissin, qui l'appela la révolution de Suède, corrigée et augmentée, et celui de Mairpurius, qui disait que ce n'était pas un évènement en 24 heures, mais 24 évènements en une heure. Enfin parut, en 1738, la *Métromanie*, ce chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaieté, dont le seul défaut peut-être est de ne fronder qu'un ridicule trop peu général. Outre ses pièces de théâtre dans tous les genres, Piron a laissé des *odes*, des *poèmes*, des *contes*, des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, dont quelques-unes sont excellentes et bien connues. Il ne fait point de l'académie, et il a pris soin lui-même de nous l'apprendre; mais ce qu'il n'a point dit, c'est qu'il l'avait fait plus. fait des démarches pour entrer dans cette corporation tant zélée par lui. L'amitié des gens de lettres et des académiciens même dut le consoler de cet échec. Il était digne, par sa franchise, son désintéressement et ses douces vertus, d'avoir beaucoup d'amis, et si en compita parmi les plus illustres personnages, qui réparèrent à son égard les torts de la fortune. Il m. en 1773. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8, et 9 vol. in-12; mais dans ce volumineux bagage poétique, une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et une 20^e d'épigrammes, voilà tout ce qui méritait d'être conservé. On a publié ses *Poésies diverses*, Neufchâtel, 1775 et 1793, in-8. Ses *bons mots* ont été recueillis en 1 vol. in-18. Son *éloge*, lu à l'académie de Dijon, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8 de 43 pag.

PIRON (N.), général vendéen, né à La Varenne, près Ancenis (Bretagne), en 1755, d'une famille noble, quitta la France en 1791, avec ses parents, et servit quelque temps dans l'armée des princes français. Revenu en Bretagne en 1793, il se réunit aux insurgés vendéens, et combattit avec une grande distinction dans les affaires de Vihiers et de Coron (17 juillet et 18 sept. 1793), où le gén. républicain Sautera fut complètement défait. C'est alors que Piron obtint le commandement de l'une des divisions de l'armée vendéenne, avec laquelle

il continua de se signaler aux combats de Mortagne, de Chollet, aux affaires de Laval et de Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenay où il commandait l'arrière-garde, et qui furent si funestes à la cause royale. Après la dispersion de l'armée vendéenne, Piron se tint caché dans les environs de Nantes; mais las de cette inaction, il traversait la Loire pour aller rejoindre les royalistes qui combattaient encore dans le Poitou, lorsqu'il fut aperçu par l'équipage d'une canonnière républicaine en station sur la Loire, et tué à coups de fusil dans son embarcation, vers le mois de mars 1794. Il a laissé la réputation d'un des meilleurs officiers des troupes royales dans la Vendée.

PIROT (Eugène), théologien, doct., et professeur de Sorbonne, né à Auxerre en 1631, se trouva mêlé à l'affaire du quésisme, fut choisi par Fénelon (v. ce nom) pour examinateur du livre de l'*Explication des maximes des saints*, composé par ce prélat, et m. en 1713, chancelier du chapitre de Notre-Dame de Paris. On ne connaît d'imprimé de lui qu'un *discours* latin, prononcé à Sorbonne l'an 1669; mais il a laissé plus. MSS., dont il a circulé des copies, et parmi lesquels on cite une *Relation des 24 dern. heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*; un *Mémoire* sur l'autorité du concile de Trente en France. — PIRAT (George), jésuite, né dans le diocèse de Rennes en 1599, m. en 1659, est auteur d'une *Apologie des jansénistes contre les colomnes des jansénistes*, publ. en 1657, et condamnée par le pape Alexandre VII, ainsi que par la faculté de théologie de Paris.

PIRRO (Rocco), en latin *Pirrus*, historien, né en 1577, à Neto, dans la Sicile, fut reçu, à Catane, docteur en théologie et en droit, en 1601, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, devint chanoine de Palerme, trésorier de la chapelle royale, s'appliqua particulièrement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile, fut nommé historiogr. du roi Philippe IV en 1643, et m. à Palerme en 1651. On a de lui les ouvr. suivans : *Synonyma*, Palerme, 1594, in-8, réimpr. en 1637 et 1640; *Historia del glorioso san Corale pacentino*, ibid., 1595, in-8; *Chronologia regum pene quos Sicilia fuit imperium*, post exotos *Saracenos*, ibid., 1530, in fol., reformé ensuite dans les *Notitie sicilicorum ecclesiarum*, ibid., 1630-33, in-fol., qui fut réimpr. avec des addit. considérables, sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata hactenus quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol., et inséré dans le tome 10 du *Theaur. antiquitat. Italiae*. On peut consulter pour plus de détails la *Bibliotheca de Mongitore*, tome 2.

PISAN. V. CHRISTINE DE PISAN.

PISANELLI (Balthazar), médecin, né à Bologna au 16^e S., s'est fait connaître par les écrits suivans : un *discours italien sur la Peste*, 1577; d'autres *discours* sur les livres d'Aristote et la comète de 1582; *Trattato della natura de' eda e del bere*, Venise, 1584, in-4, trad. en latin et imprimé sous ce titre : *De earulentorum potentiorumque facultatibus liber*, Herborn, 1593, 1614, in-4, Bruxelles, 1652, in-12; Osnabruck, 1677, in-12.

PISANELLO (Victor), peintre vénitien du milieu du 15^e S., approcha de Masaccio plus qu'aucun des artistes de son époque, et excéuta, tant à Rome qu'à Venise, de nombreux travaux, qui, pour la plupart, n'existent plus. Le Musée du Louvre possédait de lui 2 tabl. peints sur bois, et en détrempe : *Saint Bernarid de Sicane vassissant un jeune homme tué par un lauréat furieux*, et une *Femme d'Aquila*, obtenus par l'intercession du même saint la réimpression de son enfant armé mort au monde. Pisanello ne s'est pas rendu moins célèbre comme graveur de médailles que comme peintre.

PISANI (NICOLAS), amiral vénitien du 14^e S.,

trouva la marine de son pays maîtresse du commerce et des mers, sur lesquelles elle ne reconnaissait d'autre rivale que celle de Gênes. Les deux républiques se disputèrent souvent et avec acharnement non dominat, qui donnait à la fois la gloire et la richesse. Ce fut dans la 3^e de ces guerres, qui dura de 1350 à 1355, que le nom de Pisani devint illustre. Avant cette époque on ne sait rien de lui ; mais il ne faut pas en conclure qu'il n'eût rien fait, car les histor. vénitiens se bornaient alors à consigner dans leurs écrits les évènements publics. Dès le commencement des hostilités, il fut chargé de commander une flotte, qui, n'étant d'abord composée que de 30 galères, était devancée par de nouveaux secours, forte de 70, lorsque il livra une bataille terrible à Pagano Doria (1355), à l'embouchure du Bosphore de Thrace. Il eut le désavantage ; mais il ne se retira qu'après avoir fait beaucoup de mal aux Génois, et se vengea, l'année suiv., sur leur commandant Grimaldi, qu'il défit complètement. Devant la pointe de la Loira en Sardaigne. En 1354, il fut surpris dans Porto-Longo, près de Modon, par Pagano Doria, fut fait prisonnier, avec toute sa flotte et conduit à Gênes, où il orna le triomphe du vainqueur. Rallié à la paix qui fut conclue l'année suivante, il retombe dans l'obscurité. — **PISANI** (Victor), fils ou neveu du précédent, fut son élève et se montra digne de le suivre dans la même carrière. Chargé du commandement de la flotte des Vénitiens en 1358, lorsque éclata leur quatrième guerre avec les Génois, le prem. combat qu'il livra devant Anzio fut un triomphe. Il eut alors, avec des forces plus considérables, la mission de chasser de l'Adriatique les vaisseaux ennemis, de protéger les convois qui venaient de la Pouille, de punir les révoltés de la Dalmatie, de reprendre sur les Hongrois Cattaro, Sebenico et Arbe, et le succès couronna ses entreprises. En vain demanda-t-il alors du repos pour lui et pour ses équipages malades et découragés ; il fut obligé de les remplacer par de nouvelles recrues, afin de tenir la mer, d'après l'ordre formel du sénat, et fut battu par Lucien Doria (1359). Jeté en prison par ce sénat injuste, il dut la liberté bientôt après aux succès mêmes des Génois et aux murmures du peuple et des matelots de Venise. Il forma les canaux de la lagune pour prêter les ennemis qui s'étaient emparés de Chioggia, et qui se trouveraient ainsi enfermés dans le pays qu'ils étaient venus conquérir. Un renfort qu'il reçut de Charles Zeno lui permit de les presser de jour en jour davantage, au point de les forcer à se rendre avec tous leurs vaisseaux (1380). Il m. la même année à Manfredonia. Sa m. fut considérée comme une calamité publique et détermina les Vénitiens à rechercher la paix. (V. les *Memorie per servire alla storia di Pastor Pisani*.)

PISANO (GIUSTO), peintre célèbre, né à Pise, florissait en 1230. Il n'existe de lui dans sa ville natale qu'une seule peinture authentique ; c'est une demi-figure de *Christ*, à laquelle il a mis son nom, et dont on peut voir la gravure dans le t. 3 de la *Pisa illustrata nelle arti del disegno*, par M. Alexandre Morona. Appelé dans Assise vers l'an 1230 par un général des frères-mineurs, c'est dans cette ville qu'il exécuta ses plus beaux ouvr. ; celui qui s'est le mieux conservé est un *Christ* peint sur une croix de bois, aux extrémités latérales et au sommet de laquelle on voit la figure à mi-corps de la Vierge et de deux saints. On présume que cet artiste m. jeune encore et vers l'an 1236. Il fut un des plus habiles de son temps et ouvrit à Cimabue la route dans laquelle ce dern. s'est immortalisé. — **PISANO** (Jean), fils et élève de Nicolas de Pise, obtint les mêmes succès que son père dans la sculpture et l'architecture. Sa réputation se répandit en Italie, et toutes les villes se disputaient l'honneur de l'employer. Parmi ses nombreux ouvr. on remarque surtout l'autel de la cathédrale d'Arezzo ;

la chaire de l'église de St-André à Pistoie, le mausolée de Benoit XI dans l'église neuve de sa patrie, et le *Groupe de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus qu'adorent deux anges à genoux*. Ce dern. morceau, qui passe pour son plus bel ouvrage, est placé au-dessus de la porte méridionale du dôme de Florence. Pisano m. en 1230.

PISANO (ANDRÉ). V. ANDREA.

PISANSKI (GEORGE-CHRISTOPHE), théologien protestant, direct. de la société allemande de Königsberg, naquit à Jöhennsburg en 1725. Il se consacra à l'instruct. publique et obtint de gr. succès dans cette carrière à l'univers. de Königsberg. Il possédait parfaitement l'hist. et surtout l'hist. littér. de Prusse. Il m. de la pierre en 1790. Parmi ses nombreux écrits les princip. sont : *Curiosités du lac de Spirding*, Königsberg, 1749, in-4 ; *de Felicitate docentium in scholis*, ibid., in-fol. ; *Eclaircissement sur quelques restes du paganisme et du papisme en Prusse*, ibid., 1756, in-4 ; *Commentatio de lingua polonice*, ibid., 1763, in-4 ; *de Erroris Irenaei in determinandâ aetate Christi*, ibid., 1778, in-4 ; *Remarques sur la mer Baltique*, ibid., 1781, in-8 ; *Esquisse d'une histoire littéraire de la Prusse*, ibid., 1791, in-8. On trouve en tête de cet ouvr. une notice sur l'auteur par Borowski.

PISANT (DOM LOTIS), bénédictin, de la congrég. de St-Maur, né en 1646 à Sasnetot, village du pays de Gaux, m. à l'abbaye de St-Ouen en 1726, après avoir rempli dans son ordre plus. fonctions importantes avec autant de zèle que de modestie, a laissé deux lettres sur la signature du formulaire ou sujet du cas de conscience (Rouen, 1703) ; *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiast.*, sans nom d'auteur ni de lieu, 1715, in-4, etc.

PISANUS (PIERRE-PAUL), médecin du 17^e S., né à Messine, mérita la confiance de Roderico de Mendocia, vice-roi de Sicile. On ne connaît de Pisanus qu'un *Antidotarium speciale sacrae domus magni hospitalis nobilis urbis Messanae*, Venise, 1648, in-8.

PISCATOR (JEAN FISCHER, surnommé), théologien protestant, enseignant d'abord la théologie à Strasbourg, sa patrie, et ensuite à Herborn. Il m. dans sa ville natale en 1516. On a de lui : *Commentaires sur l'Anc. et le Nouv. Testament*, in-8 ; *Amica collatio de religione*, Gouda, 1613, in-4.

PISCATRIS, V. PICATRIS.

PISE, en latin *Pisae*, très-anc. et magnif. ville de l'Etrurie ou Toscane, située sur l'Arno, fut la capitale d'une petite républ. jadis très-florissante. Elle vit sous sa domination, aux joies de sa puissance, les côtes de la Sardaigne, de la Corse et de la Barbarie, et joua un certain rôle dans plus. croisades, auxquelles elle prit part avec la France. Long-temps soulaguée par les guerres des Guelfes et des Gibelins, elle vit sa prépondérance décroître à mesure que grandit celle des Génois ; et, après une lutte opiniâtre, elle tomba, en 1506, sous la domination de Florence. Patrie de Galilée et de plus. autres hommes fameux, Pise n'a pas été moins célèbre par l'éclat qu'eut son univ., fondée en 1472 par Laurent de Médicis. Il s'y tint trois conciles, savoir en 1134, en 1409 et en 1511.

PISE (BARTHÉLEMY DE), savant médecin, né au 15^e S., dans la ville dont il prit le nom, professa dix ans son art à Sienne, et fut ensuite le médecin du pape Léon X, qui lui donna une chaire au collège Romain. On ignore l'époque de sa m. ; mais il est probable qu'il ne survécut pas au pontificat qu'il avait protégé. Son principal ouvr., qui est de la plus grande rareté, a pour tit. : *Epitome medicinae theoricæ et practicæ*, Florence, in-4, sans date.

PISE (BARTHÉLEMY DE), religieux dominicain, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, de l'ordre de St-François, a tiré son nom de la ville de Pise, où il était né. Il m. vers 1347. On cite de lui : *Summa de casibus conscientium*, Co-

logne, 1474, in-fol.; de *Documentis antiquorum opus morale*, editum diligentia Alberti Claris, Trevis, 1601, in-4. — V. ALBIZZI.

PISE (REINER de), religieux dominicain, m. en 1351, a laissé un poème de *Probus Tusco*, pub. par Muratori dans son *Recueil des écrivains d'Italie*, et une *Panthologie*, 1473, in-fol.

PISELLI (CLÉMENT), religieux de l'ordre des clercs réguliers mineurs, né à Olevano, diocèse de Palestrina, en 1630, m. en 1715, a laissé : *Compendio della vita del ven. P. Francesco Caracciolo*, Rome, 1710, in-4; *Memorie storiche de' cherici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiae moralis summa*, Rome, 1710, 1792, 2 t. in-12.

PISIDÈS. V. GEORGE.

PISTHATE, Athénien, osa concevoir le projet d'asservir sa patrie, et il faut dire qu'il n'avait plus de ressources que lui pour réussir. Plus d'éloquence, illustrée par des faits d'armes, due de ces avantages extérieurs qui en imposent toujours à la multitude, possesseur d'une fortune considérable qu'il avait prodiguée à propos, il voulait encore faire servir à ses vues ambitieuses une ruse à laquelle on peut à peine croire. Un jour il parut sur la place publique couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et qu'il attribuait à la haine du sénat et des grands. Le peuple indigné de voir son plus ardent défenseur ainsi maltraité, lui accorda des gardes pour sa sûreté. La foule lève le masque sales et s'empare de la cité dont il domine Athènes, l'an 560 av. J.-C. Il en est chassé bientôt; il y rentre pour s'en faire chasser de nouveau et subir un exil de 11 ans, après lequel il saut irrévocablement le pouvoir, le garde 17 ans, jusqu'à sa m., arrivée l'an 548 av. J.-C., et le transmet à ses fils Hippias et Hippias (v. ces m.). On cite des traits de Pischate qui prouvent qu'il n'était pas un habileté pour les affaires publiques. Selon lui-même se laissa gagner à ses douces vertus et l'aida à gouverner. Avec un tel conseiller, le Pisistrate ne put faire que le bien. Il ramena l'agriculture, et l'industrie, embellit Athènes, fit fleurir les arts, donna à ses concitoyens une nouvelle édition d'Hérodote et une bibliothèque; il aurait fait bénir sa tyrannie, si les souvenirs de la liberté pouvaient s'effacer du cœur des peuples.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), juricons., historateur romain, surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité; il fut tribun du peuple l'an 149 av. J.-C., et ensuite consul. Il fut l'aut. de la loi *Calpurnia de Pecuniis repetendis*.

PISON (CAIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 67 av. J.-C., fut auteur de la loi *Calpurnia de Ambitu*. Il se fit remarquer dans beaucoup de circonstances par une fermeté inébranlable et un gr. zèle pour la république.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), consul romain l'an 60 av. J.-C., est connu par des vices plutôt que par des talents. Il figura parmi les ennemis de Cicéron et contribua à faire exiler cet illustre citoyen. On peut voir comme l'histoire se venge dans son discours en *L. C. Pisonem*, où il dénonça tous les crimes dont s'était souillé cet indigne procureur dans le gouvernement de la Macédoine, qui lui était échue au sortir du consulat. Pison n'évita que par le crédit de César, son gendre, déjà tout-puissant, la honte de subir une condamnation bien méritée. Cependant au bout de 4 ans (l'an 702 de Rome et 50 av. J.-C.), il fut élevé à la dignité de censeur. Plus tard, après la m. de César, dont il avait été exécut.-testamentaire, il fut député vers Antoine, pour l'engager à lever le siège de Médine, et ne réussit qu'à se faire mépriser par son peu de dignité. On pense qu'il survécut peu à cette agression.

PISON (CNEIUS CALPURNIUS), consul romain sous Auguste, et gouvern. de Syrie sous Tibère, fut chargé de faire mourir Germanicus, et il est généralement regardé comme son empôur. On cite

de lui des traits de cruauté capables de confirmer cette opinion.

PISON (C.), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que pour avoir pris part à la conjurat. contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain, et d'une foule de sénateurs. Il avait quelques qualités brillantes, mais un amour effréné pour tous les genres de plaisirs. Ce fut l'ambit. plutôt que l'amour de la patrie qui le poussa à conspirer contre le tyran. Il devait, pendant que Néron se serait frappé au milieu du cirque le jour de la fête de Cérés (19 avril de l'an 65 de notre ère), se rendre au camp des prétoriens et les gagner par son éloquence et par ses largesses. L'emp. ayant tout découvert par un affranchi du sénateur Scévina, Pison, au lieu de profiter du temps qu'il lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple, se fit ouvrir les veines et remit aux satelites du tyran un testament, dans lequel il lui prodiguait les adulations pour l'engager à laisser jouir de sa fortune Arria, sa femme, dont la beauté était le seul mérite.

PISON (LUCIUS CÉSAR), était fils de M. Crassus, et entra par adoption dans la famille des Pison. Ses vertus et ses talents attirèrent sur lui les regards de Galba, lorsque cet empereur voulut se donner un collègue, et Pison fut nommé César. Dans le même temps, Othon profitait du mécontentement qu'excitait chez les préfets, le sage parcimonie de Galba pour les pousser à la révolte. Pison voulut vainement défendre la vie de son bienfaiteur, et, après l'avoir vu périr sous ses yeux, il fut lui-même assassiné par deux émissaires d'Othon le 14 janv. de l'an 69, à l'âge de 31 ans. Il y avait cinq jours qu'il avait été élevé à l'empire.

PISON (LUCIUS CALPURNIUS), sénateur romain, suivit en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été fait prisonnier, Pison passa au service de Macrien, nouvellement proclamé empereur par les légions de l'Orient. Chargé par ce nouveau maître de surprendre et de faire périr Valens, qui se hâta de revêtir la pourpre, il ne put réussir, et prit le parti de se faire proclamer lui-même empereur par une partie de l'armée. Il fut tué par les soldats de Valens l'an 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (GUILLAUME), naturaliste hollandais du 17^e S., pratiqua la médecine d'abord à Leyde, puis à Amsterdam, et accompagna ensuite le prince de Nassau dans son voyage en Brésil. Il perdit qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Ses découvertes, réunies à celles de Margraff, jenne avant elles, qu'il avait emmené avec lui au Brésil, furent publiées par Loet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, 1 vol. in-fol. *De Medicinis brasiliensibus libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison, dont il donna lui-même une seconde édition, dans un recueil intitulé de *Indiarum intrinsecæ et extrinsecæ medicæ libri quatuordecim*, Amsterdam, 1658, in-fol. Il ne faut pas oublier que c'est Pison et Margraff qui ont, les premiers, rapporté en Europe et décrit l'*Pipéracanthia*. Plumier a consacré au premier de ces deux voyageurs le pisonia (*arbores spinosa horrida*), genre de la famille des nyctaginaires.

PISONI (OSORIO), professeur du médecine-pratique à Padoue, né à Crémone, mort en 1748, combattit l'opinion du célèbre Morgagni, qui cherchait à établir la vérité de la circulation, découverte alors toute récente. On a de lui : *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem*, Cremona, 1690, in-8; *De Usu venient.*, ib., 1693, in-8; *Methodus medendi et exquiritis in sanguinis circulat.*, Padoue, 1726, in-4; *de Regimine magnorum auxiliorum in corationibus morborum*, Padoue, 1730, in-4; *Spicile-*

gium eretionem, eud accessit *Dissertatio de inconstantiâ medicorû*, ibid., 1732, in-4.

PISSELET (ANNE-DE). V. ESTAMPES.

PISSOT (NOËL-LAURE), né à Paris, vers 1770, d'un libraire de cette ville, qui ne s'étoit pas enrichi à vendre des livres, suivit d'abord la profession de son père, sans y réussir davantage. Il la quitta bientôt pour celle d'auteur, qui l'envoya mourir à l'hôpital en 1815. Comme éditeur ou comme auteur, nous citerons de lui : *Murcelina ou les Epreuves du monde*, au VIII, 1 vol. in-8; *les Frissonneries de Londres mises au jour*, trad. de l'anglais, 1805, in-12; *In Campagne de trois mois en vau-devilles*, 1806, in-12; *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12; *Précis historique sur les Croisades*, 1812, in-8; *Célestine ou les Premiers de l'amour*, 1813, in-18; *Adieu de la Samaritaine aux Parisiens*, 1813, in-18; *le Méd Culpé de Napoléon Buonaparte*, 1814, in-8; *Poésies de maître Adam*, Paris, 1805, in-12; *Œuvres inédites de Chretien-Gaill. Innoçent de Malesherbes*, avec un *Précis histor.*, 1808, in-12.

PISTICI (le P.), religieux franciscain, né à Naples, se montra partisan de la révolution de 1799, et découvrit même aux généraux français une conspiration formée contre les patriotes par les lazzaroni. Il fut pris et condamné à être pendu, lors de la prise de Naples par le cardinal Ruffo.

PISTOIA (CIVO DA). V. CIVO.

PISTOIA (LÉONARD), peintre, ancien nommé du lieu de sa naissance, et dont on ignore le véritable nom, fut élève de François Perini, qui l'emmena à Naples, et l'y laissa, lorsqu'il m. à la tête de son école. Pistoia avait été employé précédemment dans les travaux que Raphaël étoit chargé d'exécuter au Vatican. Parmi les compositions de Pistoia qui ont été conservées, on remarque à Casal-Guido, dans le diocèse de Pistoia, un tableau représentant *saint Pierre et d'autres saints*, qui couronnent le trône de la *Virgine*. — PISTOTA (Geriño da), peintre, élève du Pérugin, florissant en 1520. Le Pinturicchio l'employa avec succès à Rome. On voit encore quelques-uns de ses tableaux à Città-san-Spirito, et il y en a un dans la galerie de Florence. — PISTOIA (le frère Paul de), disciple et heureux imitateur de frâ Bartolomeo della Porta, hérita des nombreuses études de ce maître, et ce fut d'après ses dessins qu'il exécuta plusieurs des tableaux que lui demanda la ville de Pistoia. On remarque surtout celui qui orne le maître-autel de l'église paroissiale de St-Paul.

PISTOI (Vahid Casimiro), professeur de mathématiques à Sienné, où il étoit né en 1736, et où il m. en 1784, a laissé plusieurs ouvrages Mss., et publié *Mecanismo, col quale l'ario e il fuoco elementore si fissano nei misti*, Sienné, 1775, in-8.

PISTON, sculpteur ancien, élève de Tisierate, exécuta un *Mars* et un *Mercur*, que l'on plaça à Rome dans le temple de la Concorde.

PISTORIUS (JEAN), histor. et controversiste, né en 1546 à Nidda, petite ville de la Hesse, se fit d'abord recevoir docteur en médecine, renonça ensuite à l'art de guérir pour étudier le droit, devint conseiller du margrave de Bade-Dourlach, et contribua beaucoup à introduire dans cette partie de l'Allemagne le libre exercice de la réforme. Il rendra plus tard dans le sein de l'église romaine, études la théologie, se fit prêtre, et fut l'un des plus zélés adversaires des protestants. Il m. à Fribourg en 1608. Nous citerons de lui : *rerum polonicarum Scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol.; *rerum germanicarum Scriptores*, ibid., 1582-84-1607, 3 vol. in-fol.; réimp., avec quelques additions, par les soins de Burch.-Got. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol.; et *Constitutio antipoligrum*, Halberstadt, 1695, in-4. — C'est évidemment par méprise qu'on a distingué du préc. Paul, du traité int. *Microcosmus, seu Liber. cephal anat. de propor-*

tionis utriusque mundi, Lyon, 1612, in-8. — Simon PISTORIUS, prof. de méd. à Leipzig, sa patrie, m. en 1553, a pub. *Post. de malo franco*, Leipzig, 1498, in-4; *Régime contre la peste*, en allem., ibid., 1501, 1517, in-4, etc.

PITARD (JEAN), chirurgien du roi saint Louis, qu'il accompagna en Terre-Sainte, et des rois Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel, m. à Paris, ru 1315, à l'âge de 87 ans. C'est à lui que cette ville dut la fondation du collège de chirurgie, autorisé par St Louis, et les statuts de la compagnie des chirurgiens, réglés par un édit de Philippe-le-Bel.

PITARD DE BOIS-PITARD (FRANÇOIS), né à Domfront, en Normandie, en 1533, a laissé un *journal curieux sur la prise de cette ville par les protestants* en 1574.

PITATI (PIERRE), professeur de mathématiques à Vérone, se fit, publia plusieurs *Canon paschalis* pour les nouvelles et les pleines lunes; des *solis horum*; un *Almanach novum*, en 1552; un *Supplementum ephemeridum*, en 1554, et un *Compendium*, en 1560.

PITAU (NICOLAS), graveur au burin, né à Anvers en 1633 environ, vint à Paris vers 1660, et adopta la manière de Jean Poilly, mais en donnant à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. On peut voir le détail de ses divers ouvr. dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Host. Son chef-d'œuvre est une gravure d'un des chefs-d'œuvre de Raphaël, de cette *sainte Famille*, l'un des plus beaux orsem. du Musée du Louvre. Cet artiste m. à Paris en 1724, selon Basan, ou plutôt en 1676, suivant Watteau. — PITAU (Nic.), fils du précédent, et comme lui graveur, est probablement celui dont Basan a placé la m. à l'année 1724. On ne connaît de lui d'autre morceau authentique que le portrait du comte de Toulouse, d'après Gobert.

PITAVAL. V. GAYOT.

PITCARNE (ARCHIBALD), célèbre médecin, né à Edimbourg en 1654, étudia d'abord la théologie et la jurisprudence avec une ardeur qui manqua lui être funeste, puis la médecine à Montpellier et à Paris. A peine étoit-il rentré dans sa patrie que sa réputation se répandit, avec ses écrits, dans toutes les facultés de l'Europe. Celle de Leyde lui offrit une chaire de méd., dans laquelle il fut installé en 1712, et qu'il quitta l'année suivante. De retour en Ecosse, il devint l'un des adversaires les plus redoutables de la chimie, et l'un des défenseurs les plus opiniâtres des erreurs de la secte iatro-mathématique. Il m. dans sa ville natale en 1713, laissant un gr. nombre de productions, que nous nous dispenserons d'indiquer nominativement, parce qu'elles ont été rassemblées sous le titre de *Opera omnia*, in-4; Venise, 1793, et Leyde, 1797.

PITHOIS (CLAUDE), littérateur, né en Champagne vers 1596, entra d'abord dans l'ordre des minimes, et se fit connaître par ses prédic., il quitta ensuite le cloître pour aller faire profession de la réforme à Sedan, où il m. en 1676, après y avoir rempli les fonctions de bibliothécaire du duc de Beullion, et de professeur de philosophie. Nous citerons de lui : l'*Apocalypse*, ou *Révélation des mystères eschatologiques*, par Melton, St-Léger, Chartier (Elaeviers), 1662, in-12, réimp. sous le titre de l'*Apocalypse de Melton*.

PITHON, un des offic. d'Alexandre, fut, après la mort du roi, gouverneur de la Médie. Il se révolta, l'an 323 avant J.-C., contre Ptolémée, et le tua en Egypte, puis il fut nommé tuteur du fils d'Alexandre et généralissime de la Macédoine; mais il se démit de cette charge en faveur d'Antipater. Il fut mis à mort l'an 316 avant J.-C., par Antigone, qu'il avait trahi.

PITHON-COURT, cnré de Boisi-le-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, né à Carpentras, m. à Verneuil en 1780, est surtout connu par son

Histoire de la noblesse du comté Fennaisin, d'Arignon et de la principauté d'Orange, Paris, Durand, 1743-50, 4 vol. in-4.

PITHOU (PIERRE), savant et vertueux magistr., né à Troyes, en 1539, d'un père qui était au barreau l'oracle de la Champagne, et qui figurait avec avantage parmi les érudits de son siècle, reçut sa première éducation dans la maison paternelle, achève ses études à Paris sous la direction de Turnèbe, et fut confié ensuite à Cujas, dont il suivit les cours pendant 5 ans. Il s'annonça comme jurisconsulte. Dès cette époque, par des essais sur divers points de la législation romaine, et prit à 21 ans la robe d'avocat ; mais ce ne fut qu'après avoir consacré quatre années encore à l'étude, qu'il plaça sa première cause. Il la gagna, et renoua néanmoins aux luttes du barreau, dont l'éloignait sa timidité naturelle et son dégoût pour la pratique et toutes ses tortueuses difficultés. Il se contenta de suivre les audiences du parlement, et de rendre dans le silence du cabinet des décisions, toujours respectées. A l'approche des troubles religieux, il chercha un asile dans sa ville natale, dont le barreau le repoussa comme calviniste. Il se vengea de cet affront, en donnant des lois au territoire protestant du Sédan, sur la demande du duc de Bonillon, et se retira ensuite à Bâle, où il employa ses loisirs à publier des éditions de *l'Histoire de Paul Diacre* et de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen. Ramené dans sa patrie par l'édit de pacification de 1570, il faillit être une des victimes de la Saint-Barthélemy. Peu de temps après on le vit entrer dans le sein de l'église romaine ; mais personne ne s'avisa de révoquer en doute sa bonne foi, et les plus chauds partisans de la cause qu'il abandonnait continuèrent à entretenir avec lui des relations amicales. Se refusant aux faveurs qui vinrent le chercher, mais qui l'auraient distraité de ses études chéries, l'illustre Pithou se contenta de l'emploi de bailli de Tonnerre, dans lequel il sut encore se rendre très-utile, en simplifiant les formes de la procédure civile et de l'instruct. criminelle. Plus tard, lorsqu'on forma une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guinée, il consentit à y remplir la charge de procureur général, et, après trois ans d'un exercice pénible, il rentra avec dignité dans les rangs des avocats, où les étrangers vinrent le consulter même sur l'interprétation de leurs propres lois. Durant les troubles de la ligue, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et n'eut pas subi le joug des factieux ; mais, lorsque ceux-ci se furent installés en maîtres dans le parlement de Paris, il prit le parti de se retirer, et chercha des consolations dans l'étude. Cependant, il ne perdit pas de vue les intérêts de la cause royale. Il chercha à ménager un rapprochement entre les partis, fit tout pour inspirer à ses concitoyens l'horreur du joug étranger, et contribua beaucoup à dissiper les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre le chef de la maison de Bourbon. Il fut un des auteurs de la satire *Métopie*, ce pamphlet qui devança la ridicule avec tout de succès sur les meneurs de la Sainte-Union. On a affirmé, sans exagération, que cette pièce fit plus pour Henri IV qu'il n'avait fait lui-même par ses victoires d'Arques et d'Ivry. Pithou composa ensuite un *Mémoire*, pour démontrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le Béarnais de l'excommunication, et se soumettre à lui. Aussi, lorsque ce prince fut enfin maître de Paris, il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement installé provisoirement dans la capitale. Le vertueux citoyen remplit ces importantes fonctions avec sèle, et se confondit ensuite de nouveau avec les vœux. Il m. à Nogent-sur-Seine en 1596. Quelques-unes de ses dernières paroles furent : « O mon roi ! ô mon roi ! que tu es mal servi ! l'envie »

royaume, que ta es déchiré ! » Ce peu de paroles et toutes ses actions d'ailleurs font foi de ses vertus civiques. Il nous restera à parler de ses nombreux écrits, qui appartiennent à la littérature, à l'hist., au droit civil et canonique ; mais nous ne pouvons citer que les suivants : *Corpus juris canonici*, 1687, 2 vol. in-fol. (en société avec son frère, dont l'article suit) ; *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol. ; *gallica ecclesia in schismate Statius*, in-8, *Libertes de l'eglise gallicane*, livre qui devint la base de la déclaration du clergé en 1682, et dont la dernière édit. est due à Clavier, 1817, in-8 ; enfin, un *parallèle* (en lat.) des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses *Observations sur le Code et les Novelles*, Paris, 1689, in-fol. — PITROU (François), frère puîné du précédent, né à Troyes en 1543, profita aussi des leçons de Cujas, et adopta les principes de Calvin. Il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion ; mais plus tard il se convertit à la foi catholique, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1580. Il combattit par ses écrits les prétentions ambitieuses de l'Espagne, fut chargé, après l'avènement de Henri IV au trône, de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finance, et m. à Troyes en 1621. Nous citerons de lui au *Traité de la grandeur des rois, priérences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8 ; un *glossaire de l'Encommunication et de l'interdit* ; un *Glossaire pour l'intelligence des capitulaires*, et un *entre dessein à éclaircir la loi salique*. — Deux frères aînés de ces Pithou dont les articles précédent, JEAN et NICOLAS, se firent connaître, l'un comme médecin, l'autre comme jurisconsulte, et furent en grande estime parmi leurs collègues religieux, les sectateurs de Calvin. L'écrit de Grosley a écrit la vie des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. P. Pithou avait déjà eu pour biogr. J. Mercier, Loisel et Boivin.

PITISCUS (BASTIEN), mathém., né en 1561 à Schleuse, près de Grumburg en Silésie, m. à Heidelberg en 1613, fut précept. de Frédéric IV, électeur palatin, et ensuite chaplain de ce prince. On a de lui : *Trigonometria libri quinque, item Problematum variorum nempe geodesicorum, altimetricorum, geographicorum, gnomonicorum, astronomicorum libri decem*, 3^e édit., 1612 ; les deux édit. précéd. étaient de 1599 et 1608. Les tangentes et les sécantes des demi-degrés étaient inexactes dans la grande ouvr. du Rheticus (*Opus palatinum de triangulis*). Pitiscus fut chargé de les corriger, et l'ouvr. parut sous ce titre : *Georgii Joachimi Rheticus magnae Canon doctrinae triangulorum, ad decades secundarum scripturarum*, recens emendatus à B. Pitisco Silensio, etc. Les exemples ainsi corrigés sont très-rare, on attribue à Pitiscus un ouvr. plus important qui s'est pas de lui, et dont il suffit de lire le titre pour le rendre à son véritable auteur : *Thesaur. mathemat. sive Canon numerum ad radicum 1.00000.00000.0000..... labore ac sumptu à G. Joachimo Rheticus supputatus, ac nunc primum in lucem editus..... à Bartholomaeo Pitisco.....*, 1613. On voit que Pitiscus ne fut que l'édit. de cet ouvr. très-recherché par les savants et devenu fort rare aujourd'hui. — PITISCUS (Samuel), savant philologue, neveu du précéd., né en 1617 à Zatzpfa, fut recteur du collège de cette ville, puis de celui de St-Jérôme à Utrecht, où il m. en 1717. On a de lui : *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuwarden, 1713, 2 vol. in-fol., ouvr. très-estimé et dont l'abbé Barral a donné un abrégé en franç. en 3 vol. in-8, Paris, 1766 ; des édit. de plus. aut. latins anciens et modernes, avec des notes. Parmi ces dern. un estimo particulièrement *Phiniana exercitationes*, par Claude de Saumaise, Utrecht, 1689, 2 vol.

in-fol.; une édition des *Antiquitates romanae* de J. Rosini, ib., 1701, in-4.

PITOT (HENRI), géomètre et ingénieur, né en 1695 à Aramon (Languedoc), parvint jusqu'à l'âge de 20 ans sans avoir acquis le moindre instruction, et l'on désespérait même qu'il pût jamais en acquies, lorsqu'il vit par hasard, chez un libraire, un livre de géométrie dont les figures piquèrent à vivement sa curiosité qu'il devint tout à coup passionné pour l'étude. S'étant rendu à Paris pour y perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises, il fut reçu élève à l'académie royale des sciences en 1724, et devint en peu d'années pensionnaire. Outre un grand nombre de mémoires imprimés dans le recueil de cette compagnie, Pitot publia une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, 1731, in-4, que le gouvernement adopta pour l'instruction de la marine, et cet excellent ouvrage ayant été traduit en anglais, la société royale de Londres récompensa l'auteur en l'admettant au rang de ses membres. Choisi en 1740 par les états de Languedoc pour être leur ingénieur en chef, Pitot fut nommé en même temps inspecteur-général du canal de la jonction des deux mers, une notice fort intéressante à la société royale de Montpellier, qui l'admit au nombre de ses membres, et il se tourna à cette société d'importantes observations sur les inondations du Rhône. Cet ingénieur m. en 1771. Son éloge, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le recueil de l'académie des sciences.

PITROU (ROBERT), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né à Nantes en 1683, m. en 1750, se livra dès sa jeunesse à l'étude des mathématiques, et acquit sans maître des connaissances très-étendues dans la géométrie, la mécanique, les différentes branches de l'architecture, et se fit surtout dans cette dernière partie une réputation méritée. On lui doit l'invention des cintres de bois appelés *cintres renversés*, dont on s'est toujours servi depuis, et celle d'un échafaudage volant, aussi solide qu'ingénieux, dont il fit faire le premier essai pour sculpter les armes du roi ou sommet de la pyramide qui couronnait le pont de Blois. Outre les services que Pitrou a rendus à l'architecture, il a formé d'excellents élèves, et a laissé un recueil de différents projets d'architecture, de charpente et autres, qui a été mis en ordre et publié par l'ingénieur Tardif, son gendre, Paris, 1756, gr. in-fol.

PITIS (JEAN), en latin *Piscus*, théologien et biographe anglais, né vers 1560 à Southampton, fit ses premières études en Angleterre, vint ensuite en France, où il embrassa la religion catholique et reçut les ordres sacrés. Protégé par le cardinal de Lorraine, il obtint un canonicat à Verdun, devint confesseur de la duchesse de Clèves, sœur du cardinal, et fut nommé doyen de Verdun, après la mort de cette princesse. On a de lui : de *legibus Tract. theologicus*, Trèves, 1592, in-8; de *beatitudine*, Ingolstadt, 1595, in-8; de *Peregrinatione*, l. VIII, Dinseldorff, 1604, in-8; *Relatium historicarum de rebus anglis, seu de academiis et illustribus anglis scriptoribus tomus primus*, Paris, 1619, in-4. Ce vol. devrait être suivi de trois autres, qui auraient contenu les vies des rois, des évêques, etc., et qui sont restés inédits.

PITT (CHRISTOPHER), poète anglais, né à Blenheim en 1699, m. en 1746, se fit d'abord connaître par une tragédie en vers de la *Pharsale* de Lucain, qu'il fit pendant le cours de ses études. Eventôt

après il en donna une de *l'Art poétique* de Virgile, et mit ensuite le seau à sa réputation, par celle de *l'Enéide* de Virgile, où l'on remarque un véritable talent. On a encore de lui un vol. de *Mélanges de poésies*, publié en 1727, et dont on a donné depuis une édition à Paris.

PITT (WILLIAM), premier comte de Chatham, l'un des hommes d'état les plus remarquables qu'il ait produits l'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort St-George de Madras, et qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *regent*. Né à Westminster en 1708, il embrassa d'abord la carrière des armes, mais une goutte héréditaire et opiniâtre, dont il fut atteint dès l'âge de 16 ans, l'ayant obligé de renoncer à cette profession, il profita des loisirs que lui laissait cette cruelle maladie pour acquies des connaissances utiles; il s'attacha particulièrement à l'étude des lois, à celle des grands écrivains de l'antiquité, et, ce qui semblerait pour lui le plus grand malheur, fut en quelque sorte la principale cause de son élévation. Nommé membre du parlement en 1735, il se plaça dès son début au premier rang des orateurs les plus distingués, et l'influence qu'il prit d'abord contribua ensuite à renverser le pouvoir de Robert Walpole, qui fit d'inutiles efforts pour l'attirer dans son parti. Les sentimens généreux que Pitt annonçait pour la prospérité de son pays, ses principes inébranlables, et le sagacité qu'il montrait dans les affaires, lui firent chaque jour de nouveaux admirateurs. En 1744 le duc de Marlborough lui donna une marque particulière de son estime en lui léguant dix mille liv. sterling, « à cause, disait-elle dans son testament, de son mérite personnel et du noble désintéressement avec lequel il avait soutenu l'autorité des lois et empêché la ruine de l'Angleterre. » L'opinion avantageuse que Pitt avait donnée de son caractère était donc trop générale. répandue pour qu'on ne s'aperçût pas enfin qu'il importait de le faire concourir aux actes du gouvernement; et, en 1746, il fut nommé vice-trésorier d'Irlande, puis conseiller privé et payeur-général des troupes anglaises; mais en 1755 il se démit de tous ces emplois pour s'opposer plus librement aux alliances que le ministère formait sur le continent, et resta sans fonctions jusqu'en 1756, époque à laquelle il fut nommé secrétaire d'état. Parvenu à ce poste éminent Pitt réussit mieux à gagner le confiance du peuple que celle du roi, dont il se crut souvent obligé de contrarier les vues, et il ne tarda pas à être exclu ainsi que Legge, qui avait été nommé chancelier de l'échiquier, et qui partageait avec lui la faveur publique; mais le renvoi de ces deux hommes d'état excita des regrets si universels, et ces regrets se manifestèrent si hautement, que le roi se crut obligé de les rappeler en 1757. Les affaires de la Grande-Bretagne étoient alors dans l'état le plus déplorable. Pitt, nommé premier ministre, leur fit prendre tout à coup une nouvelle face: il procura d'écarter les succès aux armées anglaises par la sagesse de ses plans, ramena les esprits à la soumission par la vigueur de ses mesures et parvint ainsi à la gloire d'avoir assuré la prospérité de son pays. Il était depuis trois ans à la tête de l'administration lorsque George III m. soudainement le 25 oct. 1760. Son successeur monta sur le trône au moment où la France venait de conclure secrètement avec l'Espagne un traité d'alliance intime, sous le nom de *pacte de famille*. Pitt, qui avait refusé d'admettre cette dernière puissance aux négociations, ouvertes à Londres entre la France et l'Angleterre, n'eut pas plus tôt avis de ce traité qu'il en demanda la communion, et que, sur le refus du ministre espagnol, il proposa au conseil privé de frapper immédiatement les premiers coups en attaquant l'Espagne; mais ses vues ne furent point secondées, et trop fier pour paraître à la tête d'un cabinet qu'il ne dirigeait plus, il résigna tous ses emplois le 5 oct. 1761, et ne reparut

qu'au moment où la paix étant sur le point de se conclure, les préliminaires en furent discutés au parlement. Pitt, quoique attaqué alors d'un violent accès de goutte, se fit porter à la chambre des communes pour censurer avec amertume les conditions du traité, qu'il trouvait contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne; mais, malgré son impolitesse, la paix fut conclue le 1^{er} fév. 1763. Bâtié depuis dans la rastrerie il ne se montra plus au parlement, que dans les grandes occasions, où il crut son intervention nécessaire. En janv. 1765, sir Pynsent, propriétaire d'une fortune considérable et admir. enthousiaste de cet homme d'état, l'insinua, au préjudice de sa famille, héritier de tous ses biens. Dans la mois d'avril suivant Pitt reçut de nouvelles propositions pour rentrer au ministère; mais comme il exigeait la renouveaulement de tous ceux qui occupaient les gr. charges, et refusait même de laisser à la cour la disposition des emplois inférieurs, les démarches commencées auprès de lui n'eurent alors aucun résultat. Ce ne fut qu'en 1766 qu'il obtint du roi tous les pouvoirs nécessaires pour former un nouveau cabinet. Il n'y admit que des hommes à talents soutenus par l'opinion public, et ne réserva pour lui-même que la place de garde des sceaux. Mais étant passé à cette époque dans la chambre haute avec le titre de vicomte Pitt, comte de Chatham, ces dignités lui coûtèrent, dit-on, une partie de sa popularité. Du reste les infirmités dont il était accablé depuis long-temps lui permettaient plus de prendre une part bien active à l'administration; il l'abandonna même tout-à-fait en 1768, en résignant le titre de garde des sceaux, sans cesser toutefois de s'occuper encore avec ardeur des grands intérêts du sa patrie. En 1775, malgré l'état déplorable de sa santé, il combattit les mesures prises par le ministère contre les Américains; et lorsque en 1778 les malheurs de la guerre forcèrent à reconnaître l'indépendance de l'Amérique, il se fit transporter au parlement, quoique déjà il fût pour ainsi dire environné des ombres de la mort, et témoigna sa vive indignation dans un discours plein d'éloquence et d'énergie; mais ayant voulu répéter au duc de Richmond qui lui avait répondu, cet effort lui au-dessus de ses forces; il porta la main sur son cœur et tomba dans un accès épileptique, sans avoir pu articuler un seul mot. Cette scène touchante a été transmise à la postérité dans un tableau. Lord Chatham n'y survécut que peu de jours; les débats avaient eu lieu le 8 avril 1778, il mourut le 11 mai suiv. dans la 70^e ann. de sa vie. La même de ce gr. homme d'état fut honorée de tous les partis. Le parlement vota pour l'exéc. d'un monum. dans l'abbaye de Westminster aux frais de la nation, et le roi assigna sur les revenus de la lute civile, une pension de 4,000 liv. sterling à ses héritiers. Lord Grenville a pub. un petit vol. des lettres de lord Chatham à son neveu Thomas Pitt, lord Camelford; elles contiennent d'excellents avis et sont écrites d'un style élégant. On a aussi de lui quelq. essais poétiques, cités par lord Orford et par son continuateur M. Park. Il a paru en Angleterre, sans nom d'auteur, un recueil intitulé: *Anecdotes de la vie du comte de Chatham et des principaux événements de son temps*, 3 vol. in-8.

PITT (WILLIAM), célèbre ministre anglais, second fils du précéd., né en 1759 à Hayes, dans le comté de Kent, et mort en France, ainsi qu'on l'a prétendu, hérité de tous les talents de son père et surtout de sa haine contre les Français. Elevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de lord Chatham, il contracta de bonne heure l'habitude de parler avec facilité, et acquit à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu avocat en 1780, et ses succès au barreau annoncèrent tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Mais, déjà tourmenté par

l'ambition de se distinguer à la chambre des communes, il assistait à toutes les séances, étudiait avec soin les ressources de l'éloquence parlementaire, et après s'être vainement présenté en 1780, comme candidat à l'université de Cambridge, il fut élu l'année suiv. par le borough d'Appley et se jeta dans la parti de l'opposit. formé contre lord North. C'était un pesant fardeau que le souvenir et le nom de Chatham. Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, se montra cependant digne de le soutenir, et se fit dès son début une telle réputation, qu'un an après il obtint la place de chancelier de l'échiquier. Ce fut à dater de cette époque que commença entre Fox et lui cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shalburne, qui tenait alors le timon des affaires, fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt, resté seul au ministère en activité, soutint pendant six semaines la poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressa souvent de se mettre à la tête du cabinet; mais, sentant la nécessité du ployer pendant quelq. temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamment, et résigna son emploi de chancelier de l'échiquier le 31 mars 1783. Au mois d'avril suiv. cette coalition d'avis le ministère, et, à la prorog. du parlement, qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, séjourna quelq. temps à Rims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord en opposition avec le ministère de la coalition, mais quand Fox présenta son bill sur l'administration de l'Inde, il s'éleva avec force contre ce mode d'administration, prouva qu'il était attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par la chambre haute. Le roi ayant ordonné ensuite aux ministres de se retirer, Pitt fut nommé prem. lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, et se trouva par ces deux charges à la tête du nouveau ministère. Il n'avait alors que 24 ans, peu d'influence, peu de fortune; et il avait à lutter contre la majorité d'une chambre des communes composée d'hommes habiles, puissants et d'une expérience consommée. Cependant, il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, il parvint à faire dissoudre le parlement, et ce coup d'état, qui étonna toute l'Europe, donna la plus haute idée de son caractère. Ce fut à cette occasion que lord North, qui so piquait de connaître les ressorts du gouvernement, dit, en parlant de Pitt: « Cet homme est un ministre. » Une grande irritation des esprits suivit cette crise: les plus puissants des adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans la nouvelle élection; il triompha cependant et ouvrit la session avec une majorité très-prononcée: sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissant dans l'intérieur, le trésor était vide, la contrebande faisait des progrès alarmans, et l'administrat. de l'Inde demandait une main aussi ferme qu'habile. Pitt, dirigeant ses prem. soins sur les finances, arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les matières que l'on importait frauduleusement, et pour que le trésor ne souffrit pas de cette diminut., il augmenta l'impôt sur les fenêtres, en créa d'autres sur divers objets de luxe, et parvint, à force d'économies partielles et de taxes additionnelles, à réaliser un fonds d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissement, qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'oo en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelier de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide

l'administr. de ce pays. Tout de travaux ne l'empêchèrent point de prendre une part très-active aux diverses discussions qui eurent lieu au parlement. Jusqu'au commencement de la révolution franç. C'est sous les auspices de Pitt que fut conclue, en 1783, la triple alliance de l'Angleterre, du roi de Prusse et du stathouder contre la France, qu'il avait toujours eu le dessein d'humilier. On le vit aussien 1789 soulever la Suède contre la Russie, dont il réduisit l'ambition ; et enfin lorsque la révolution française éclata, quoiqu'il parût d'abord la regarder avec indifférence, il en suivit les progrès avec une profonde attention, et ne contribua pas peu, dit-on, à fomenter les troubles qui conduisirent le mailleur des rois à l'échafaud. Soigneux d'éloigner de sa patrie la fléau qui menaçait d'en valoir l'Europe, mais fidèle à son odieux système par rapport à la France, il refusa les propositions de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour sauver Louis XVI. Ce ne fut qu'après l'arrestation du roi qu'il se décida à rappeler l'ambassade d'Angleterre à Paris ; mais le marquis de Chauvigny, ambassadeur du roi de France, n'en continua pas moins de résider en Angleterre et ne reçut l'ordre formel de quitter ce royaume qu'après la mort de l'infortuné monarque. Habile à profiter de l'impression profonde que cette mort produisit sur ses compatriotes, Pitt alors leur communiqua toute la haine dont il était animé contre la France ; il souleva contre elle tous les cabinets de l'Europe, et parvint enfin à établir les bases de cette hostilité permanente, et de cette coalition, qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne. Les préparatifs que cette puissance avait faits en augmentant les forces de terre et de mer, en restreignant l'exportation des armes et des munitions, avaient amené la convention à lui déclarer elle-même la guerre ; les hostilités commencèrent, et les alliés curant d'abord quelque succès ; mais les levées immenses ordonnées par la convention, l'inaction calculée de la Russie, et plus encore la bravoure des soldats français changeant bientôt la face des choses. L'Espagne, forcée par le directeur, déclara la guerre en 1796 à la Grande-Bretagne ; celle-ci, abandonnée aussitôt par les autres puissances, eut une quelques négociations pour traiter de la paix avec la France, mais c'est inutilement, et le ministre anglais eut alors une lutte des plus difficiles à soutenir. Le débarquement, du 15 à 1800 Français dans le pays de Gales porta l'épouvante dans les comtés de l'ouest et du nord de l'Angleterre ; une insurrection eut lieu d'éclater en Irlande, et les marins ne songèrent aussi de se révolter. D'un autre côté les dépenses énormes de la guerre avaient porté un coup terrible au système de finances qu'il avait établi ; la dette publique prenait chaque jour un nouvel accroissement, et la banque réclamait ses avances qu'elle avait faites. Au milieu d'une situation si critique, Pitt cependant ne se laissa point éblouir, et remédia à tout par la hardiesse et l'habileté de ses mesures. Ne pouvant rembourser la banque, il l'autorisa par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispensa provisoirement de les acquiescer en espèces. Il parvint aussi à apaiser l'Irlande, empêcha la révolte des marins et réussit encore en 1798 à former une nouvelle coalition avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Cette coalition, cependant, n'eut pas plus de succès que la première. Partout les armées franç. sont victorieuses, et l'empereur d'Autriche est forcé de signer le traité de Lunéville en 1801. D'un autre côté Paul I^{er} devenu tout à coup admirateur, enthousiaste de Bonaparte avait rompu avec l'Angleterre, dont il était mécontent, et lui donnait les plus vives inquiétudes lorsque l'assassinat de cet empereur vint la délivrer de ses craintes. Ce fut à cette époque que Pitt se retira du ministère. Depuis long-temps il l'occupait de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une

même législation. Cette union, approuvée par le roi le 2 juillet 1800, eut son effet le 1^{er} janvier 1801 ; mais une des conditions avait été l'émancipation des catholiques irlandais, et le roi ayant refusé de tenir la promesse que ses ministres avaient faite en son nom, Pitt, qui d'ailleurs voyait avec peine le paix avec la France près de se conclure, donna sa démission, et concourut lui-même à la formation du nouveau ministère. S'étant brouillé aussitôt avec ceux qu'il avait choisis, il ne tarda pas à les écarter, reprist le pouvoir, et forma une nouvelle coalition contre la France. Mais les rapides triomphes de Bonaparte trompèrent encore une fois ses desseins. Bientôt le profond chagrin qu'il en conçut aggrava les souffrances de la goutte, dont il était atteint comme malade héréditaire dans sa famille ; l'usage immodéré du vin avait encore rendu en lui cette maladie plus violente, et il cessa d'exister le 23 janvier 1806. Ses restes furent déposés à Westminster, malgré l'opposition de Fox, qui, tout en faisant l'éloge des talents, du grand caractère et du rare désintéressement de son rival, attribua au système qu'il avait suivi la situation alarmante dans laquelle l'Angleterre se trouvait alors placée. Sans prétendre décider ici cette question, on peut affirmer du moins que Pitt ne fut point irréprochable dans les actes de sa vie public. Dominé par une passion aveugle, l'envie le remplaça souvent en lui les vices secrets et grandes qu'il aurait pu déployer. On ne saurait lui pardonner le machiavélisme de sa politique extérieure et les actes commis aux Indes sous son gouvernement. Mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un administrateur habile, un financier supérieur et un orateur très-distingué. Ses mœurs furent néanmoins : ou l'appellait le ministre sans tache ; et quoique toute sa vie il se mit très-animé du désir insatiable de gouverner, il se montra toujours insensible aux titres et aux richesses ; il ne voulut jamais être que *William Pitt*, et non *lord*. Plus, écrite ont paru sur cet homme d'hist. M. Gifford a pub. une *Hist. de la vie politique de Pitt*, etc., 3 vol. in-4, 1809. Cet ouvrage montre en général beaucoup de partialité pour son héros. L'évêque de Winchester, ancien précepteur, et secrétaire de Pitt, a fait paraître les *Mémoires et la Vie* de cet homme d'état, 3 vol. in-4 et 3 vol. in-8, qui ont eu quatre éditions ; mais cet auteur a montré encore plus de partialité pour son ancien pupille que la précéd. Les principaux discours de Pitt ont été pub. avec ceux de Fox, et trad. en français (par MM. de Jussieu et Janvry), Paris, 1810-1820, 12 vol. in-8.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène dans l'île de Lesbos, s'unît aux frères d'Alcée pour délivrer son pays des tyrans qui l'opprimaient. Nommé commandant lors de la guerre contre les Athéniens, il fit proposer à Phrynon, leur général, de le terminer par un combat singulier. Celui-ci accepta, se croyant sûr de la victoire ; mais Pittacus ayant développé son ennemi d'un filat qu'il avait caché sous son haubert, demeura vainqueur, et ses concitoyens le récompensèrent de ce service en lui conférant l'autorité souveraine. Pittacus ne l'accepta que pour rétablir la paix et donner à sa patrie les lois dont elle avait besoin. Il abdiqua ensuite volontairement le pouvoir qui lui avait été confié. Ses compatriotes lui offrirent alors, à titre de récompense, un terrain de plus. milliers d'arpens, mais, ne voulant ni mépriser leurs offres, ni exciter l'envie par de trop grandes richesses, il lança son javalot, et ne voulut accepter que les terres qui se trouvaient dans sa portée. Il m. l'an 579 av. J.-C., à l'âge de 70 ans. Laërce, qui rapporte quelques vers de Pittacus, nous apprend qu'il s'était composé des *élégies* et un *discours sur les lois*, adressé à ses concitoyens. On trouve un grand nombre de maximes de ce philosophe dans le recueil intitulé : *Septem sapientum dicta*, Paris, Fed. Morel, 1551-53, in-8. Les traits de Pittacus nous ont été con-

servé sur une médaille, gravée dans l'iconographie grecque de Visconti.

PITTEBI (JEAN-MARC), graveur à l'eau-forte et au burin, né à Venise en 1703, m. dans la même ville en 1789, a laissé un assez grand nombre d'estampes estimées, dont on peut voir le détail dans le *Manuel de l'Amateur de l'Art de Huler et Rust.*

PITTI (BUONACCOSIO), historien florentin du 15^e S., a laissé une *chronique* qui s'étend depuis 1513 jusqu'à 1530, et qui a été pub. à Florence en 1720, in-4, par Manni, qui l'a enrichie de savantes notes.

PITTON (JEAN-SCHOLASTIQUE), historien provençal, docteur en médecine, né vers 1620 dans la ville d'Aix, où il m. en 1690, est auteur de plus. ouvr. historiq., dont le *sépatat*, ne franchit guère les bornes de sa province. Le plus considérable est l'*Hist. de la ville d'Aix*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite, et les faits présentés sans ordre ne sont pas assez circonstanciés. Cet ouvr. fut suivi en 1668 des *Annales de l'église d'Aix*, auxquelles Pitton joignit cinq dissertations, où il cherche à prouver, contre Lanoy, que St Maximin et Ste Madeleine ont eu leurs jours en Provence. On s'enore du même auteur : *Traité des eaux chaudes d'Aix*, de leur vertus et de la saison de s'en servir, 1678, in-8, et un autre traité en latin : *de Conserbanda historia rerum naturalium Provincia*, 1679, in-8. Mais le meilleur de ses ouvr. est celui qu'il a écrit : *Sentimens sur les historiens de Provence*, qui parut à Aix en 1682, in-12, et auquel Joseph Templier, auditeur des comptes, avait fait beaucoup de corrections.

PITTON (JOSEPH), V. TOURNÉFORT.

PITTONI (BAPTISTA), de Vicence, peintre et graveur du 16^e S., grave, entre autres sujets, les 40 planches des antiquités de Rome ; elles se trouvent dans l'ouvr. de Scasozzi, Venise, 1582, intitulé : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole intagliate da Batista Pittoni Vicentino*, in-fol. — **PITTONI (Jean-Baptiste)**, peintre, né à Venise en 1687, et que plus. biographes ont confondu avec Batiato Pittoni de Vicence, a laissé, dans les états du Venise, un grand nombre d'ouvr. remarquables, qui l'ont mis au rang des plus habiles artistes de son temps. Il m. dans sa ville natale en 1767. — Un autre **PITTONI (Jean-Baptiste)**, prêtre vénitien et laborieux compilateur, né vers 1666, m. en 1748, a donné un *Recueil des constitutions pontificales et des décisions de la congrégation de Rome*, 14 vol. in-8 ; *Vita di Benedetto XIII*, Venise, 1730, in-4 ; *Calendario romano decennale, et de Octavo festorum que in ecclesia universalis celebrantur*, 2 vol. in-8.

PITTORIO (LOUIS BIGI), plus connu sous le nom de, en latin *Pictorius*, poète latin, né à Ferrare en 1544, m. vers 1525, a laissé les ouvr. suivans : *Candida*, poème, Modène, 1591, in-4 ; *Tumultuarius. carminum lib. septem*, ib., 1592, in-4 ; *Christianorum opusculorum lib. tres*, ibid., 1595 ou 1598, in-4 ; *Meditatio de oratione dominica*, etc., Venise, 1502, in-4 ; *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4 ; in celestes proverbes hynorum epithymiarumque liber, etc., ibid., 1514, in-4 ; *Særa et satyrica Epigrammata*, Elegia, etc., ibid., 1514, in-4 ; *Hippolytus epigrammatum per dialogos opus libri sex*, Venise, 1516 ; recueil d'*Hométies*, en ital., sur les épit. et évangiles de l'année, etc., etc. Tous les ouvr. de Pittorio sont rares et recherchés ; Freytag en a donné la liste complète dans les *Amoenitates litterarum*, et David Clément dans sa *Bibliothèque curieuse*.

PIVATI (JEAN-FRANÇOIS), jurisconsulte ital., né à Padoue en 1689, membre de l'académie des sciences de Bologne, m. à Venise en 1764, est aut. d'un *Nuovo Dizionario scientifico, e curioso, sacro e profano*, Venise, 1760, 10 vol. gr. in-fol., fig. ;

et de *Riflessioni fisiche sopra la medic. elettrica*, Venise, 1769, in-4.

PIX (MARIE), dame anglaise, auteur dramatique, née au 17^e S., m. vers 1720, et composée 10 à 12 *tragédies* ou *comédies*, dont aucune n'est restée au théâtre.

PIXODARE, dyaste ou souverain de Cerie, dans l'Asie-Mineure, vivait au 4^e S. av. J.-C. Il fut le père de Mausole et d'Artemise, dont les noms sont devenus célèbres dans l'histoire. On connaît de lui quelques médailles très-rares, avec le légende **ΠΙΞΟΔΑΡΟΥ**, sans aucun titre.

PIZARRE (FRANÇOIS), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Extremadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme, dont il prit le nom. Son éducation fut négligée au point, dit-on, qu'il n'apprit pas même à lire, et se prem. occupait, fut de garder des pourceaux dans une campagne de son pere. Un jour en ayant perdu un et n'osant rentrer dans la maison paternelle, il prit la fuite, s'embarqua pour les Indes, et embrassa la carrière des armes, où son caractère entreprenant et hardi semblait devoir lui assurer des succès. Il ne tarda pas en effet à se distinguer sous Nuñez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diago d'Almagro, partit de Panama le 14 sept. 1524, et découvrit la côte de l'empire péruvien. Mais ne pouvant poursuivre cette découverte sans le secours du gouvernement espagnol, il revint en Europe, se présenta devant Charles-Quint, et après avoir obtenu de ce monarque le titre de gouverneur de tout le pays qu'il avait découvert, il retourna en Amérique avec ses frères, équipa trois vaisseaux, mit à la voile en février 1531, et s'empara de l'île du Pana, qui lui facilitait l'entrée du Pérou. Usant sa politique de sa prem. victoire, Pizarre traita les Indiens avec douceur malgré la vive résistance qu'ils avaient faite, et la renommée exagérant les forces, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef, l'Inca Huascar lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa, qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. Pizarre avait trop de pénétration et d'habileté pour laisser échapper les avantages que lui promettait cette guerre intestine ; il se dirigea en conséquence vers le centre du Pérou ; mais il était à peine en marche qu'Huascar fut défit par Atahualpa. Celui-ci intimidé par des oracles qui avaient annoncé qu'il viendrait de l'Orient des hommes barbus, portant le tonnerre et conduisant des animaux formidables, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation, et se hâta de dépêcher deux ambassadeurs à Pizarre avec des présents magnifiques en le priant de sortir de ses états ; mais loin d'en être égaré à sa prière, Pizarre précipita sa marche et arriva bientôt à Caxamarca, où l'empereur était campé avec 40,000 hommes. Après une sorte de négociation, l'Inca consentit à le recevoir en qualité d'ambassadeur d'Espagne ; mais le jour même de l'entrevue Pizarre ayant rassemblé ses Espagnols, fondit sur les Indiens qui escortaient l'empereur, se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes, et le fit m. ensuite sous prétexte qu'il avait donné des ordres pour exterminer les Espagnols. Cette mort ayant facilité l'entière réduct. du Pérou, Pizarre n'eut plus à soutenir que de faibles attaques de la part des Indiens ; mais le discord éclata ensuite parmi les conquérans ; ils se batièrent avec acharnement sous les murs de Cusco. Pizarro triompha, abusa de la victoire, en opprimant ses compagnons vaincus, et fut assassiné par eux en 1541. — **PIZARRE (GONZALE)**, frère du précéd., l'accompagna dans la conquête du Pérou et l'aidera puissamment à triompher en 1538, du parti d'Almagro. Nommé gouverneur du Quito, il entreprit une expédition pénible et hardie,

qui le conduisit jusqu'à la rivière des Amassones, ne reentra au Pérou qu'après l'assassinat de son frère, se mit à la tête des mécontents, arbora l'étendard de la révolte et devint maître absolu du Pérou. Mais attaqué ensuite, en 1538, par le prince La Gasca, que Charles-Quint avait envoyé au Pérou avec des pouvoirs illimités, il se vit abandonné de ses troupes, fut pris et condamné à mort comme rebelle. — *Au-ant des frères Pizarro* (ils étaient quatre) ne vit la fin des troubles du Pérou. Jean PIZARRA fut tué par les Péruviens, et Fernand, ramené à Madrid, y languit pendant 23 ans dans une prison.

PIZE (JOSSEPH DE LA), fils de Jacques de La Pize, secrétaire des priores d'Orange, est auteur d'une *Histoire des maisons de Châlons, de Naxos et d'Orange*, La Haye, 1630, in-fol.

PIZZAMANO (ANTONIO), Vénitien, né en 1462, fut évêque de Felitre, et m. à Venise en 1512. On a de lui : in *D. Thomæ Aquinatis summa profutua*; cette préface se trouve en tête des *œuvres*, du ec saint impr. à Venise en 1593; *Fito del ven. sacerdote, D. Ludovico Ricci Vicentino, morto in Bassano nel 1503; De intellectu et intelligibili; de dimensionibus interminatis; de Quærendâ solitudine et periculo vitæ solitarie*, remis Mss. et conservés dans quelq. biblioth. particulières.

PIZZI (JOACHIM), ecclésiastique et littérateur, italien, né à Rome en 1716, se fit connaître dès sa jeunesse par diverses compositions poétiques, où l'on remarquait de l'élegance, de la facilité et surtout une gr. correction de style. Reçu de l'académie des *arades* en 1751, il y succéda en 1759 à l'abbé Moré dans la place de custode ou gardien-général de l'académie, et cette société acquit un nouveau lustre sous son administration. Elle eut la gloire de compter parmi ses membres les hommes les plus distingués par leurs talens et plus souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat fut la couronnement de Marie-Madeleine Morelli, connue sous le nom de *Corilla Olimpica*, qui eut lieu au Capitole le 31 août 1766. Cet hommage, rendu au talent d'une femme célèbre, mais si rarement accordé aux génies les plus maîtres d'Italie, excita des murmures et des satires ou l'abbé Pizzi ne fut point épargné, ce qui lui fit dire un jour que le couronnement de Corilla était devenu pour lui le couronnement d'épigrammes. L'abbé Pizzi m. en 1790. Ses principaux *ouvr.* sont : *Discours sur la poésie tragique et comique*, Rome, 1772; *Dissertation sur un comète antique; la Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, Rome, 1776; le *Triomphe de la Poésie*, impr. à Parme par Bodoni, 1782, avec un gr. luxe typographique, dans la collection que a pour titre : *Actes du couronnement, solennel de Corilla Olimpica*, pub. par les soins de l'abbé Pizzi.

PIZZIMENTI (DOMINIQUE), prêtre de Vercone en 1678, a recueilli en 6 vol. tout ce qui s'est passé au concile de Constance, où il accompagna le cardinal Ange Barbarigo, novou de Grégoire XI. On a encore de lui : *Facili Tractatus de auri co-ficiendi ratione* ad Michielem Cerialium, Dominico Pizziminto verconensi interprete, Padoue, 1572.

PIZZUTO (PAUL), né à Palerme dans le 17^e S., fut conseiller de santé et proto-médec. du royaume de Sicile, forma dans sa ville natale un collège de médecine dont il fut plus. son doyen, et mourut en 1634. On a de lui : *Notula pro officio proto-medicarum*, Palerme, 1637, in-8; *Constitutiones et Capitula, necnon jurisdictiones regii proto-medicarum officii, cum pandectis ejusdem reformatis atque elucidatis*, ib., 1637, in-4. C'est Font de Jean-Philippe Ingrassias, avec des augmentat. et des éclaircissemens.

PLAAT (ANDRÉ-HENRI-JEAN, van der), ingénieur et hydraulicien hollandais, naquit à Graven en 1761. Entré au service dès l'âge de 12 ans, et parvenu au grade de lieutenant de génie, il passa en 1787

au service du Russie avec le rang de major dans la même arme, se distingua par sa valeur et ses talens militaires dans la campagne contre les Suédois en 1788, dans celles contre les Turcs en 1789, 90 et 91, reçut trois blessures à la prise d'Ismaïl, contribua à la défense du grand-véyévitch Pechla, et obtint, en récompense de ses services, le grade de colonel, une *épée d'honneur* que lui envoya l'impératrice Catherine II, et la décoration de l'ordre de Saint-Wladimir. Chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa, il dirigea en outre la construct. de Tiraspol, sur le Dniester, d'autres importants *ouvr.* dans la Chersonnèse turque, et fut nommé en 1797 direct.-gén. du départem. du génie pour la province de Livonie. Plant obtint ensuite sur sa demande, et dans les termes les plus honorables, sa démission du service de la Russie, et entra en qualité de gén.-major à celui de Hollande. Nommé en dec. 1813 gouvern. de Bréda, il parvint, à force d'activité et de courage, à sauver cette ville de l'attaque des Français, et l'empereur Alexandre le décora à cette occasion de la grande croix de l'ordre de Sainte-Anne. En 1815 il fut nommé lieut.-gén., commandant de la province du Brabant septentrional. Le gouvern. d'Anvers et le commandem. gén. de la quatrième division milit., lui furent ensuite confiés. Il m. à Anvers en 1819.

PLACCIUS (VINCENT), né à Hambourg en 1612, m. en 1699, occupa avec distinct. pendant 25 ans, dans sa ville natale, la chaire de morale et d'éloquence. Il est le second qui ait publié un livre sur les écrits anonymes. Parmi ses *ouvrages*, dont la nombre ne s'élève pas à moins de 33, et dont on peut voir la liste dans le t. prem. des *Mémoires de Nicéron*, nous citerons : *Theatrum anony-morum et pseudonymorum*, publi. d'abord en 1674, in-4, puis à Hambourg en 1708, 2 part. en 2 vol. in-f., par les soins de Fabricius (ce livre est curieux, quoique les futes y fourmillent, et Jean-Christ. Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1790, in-fol.); *Liber de Jurisconsulto perito*, 1693, in-8; *Coram Juvenilis*, Amsterdam, 1667, in-12; *de arte Excerptandi*, Hambourg, 1689, in-8.

PLACE (PIERRE DE LA), en latin à *Pinto* ou *Platanus*, né vers 1520 à Angoulême, d'une famille ancienne, fut successiv. avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides. Ayant adopté ouvertem., en 1560, les principes de la réforme, sa vie fut souvent menacée pendant les troubles qui éclatèrent peu après : sa demeure fut saignée, sa biblioth. pillée et ses revenus mis en séquestre. Enfin le 27 août 1572, ce magistrat, qui avait mérité par ses talens et ses vertus l'estime de François I^{er}, celle de Henri II, et l'amitié de L'hospital, fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Son cadavre, porté d'abord dans une écurie près de l'hôtel-de-ville, fut jeté le lendemain dans la rivière. On a de lui : *Paraphrasis in titulos Institutionum imperialium de notionibus, exceptionibus et interdictis*, etc., Paris, 1548, in-4; *Traté de la vocation et manière de vivre à laquelle chacun est appelé*, ib., 1561, in-4; 1574, in-8 (ce livre est dédié à Charles IX); *Traté du droit usage de la philosophie morale avec la doctrine chrétienne*, ib., 1562, in-8; Leyde, Elsevier, 1638, in-12; les *Commentaires de l'état de la religion et république sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, 1565, in-8; *Traté de l'excellence de l'homme chrétien*, 1572, in-8; 1581, in-12 : cette édit. est augm. du *brief Recueil des principaux points de la vie de P. de La Place*, par P. de Farnace.

PLACE (JOSÉ DE LA), ministre protestant à Nantes, ensuite prof. de théologie à Saumur, où il m. en 1685, à l'âge de 59 ans, avait émis quelques idées particulières sur l'imputat. du péché d'Adam qui furent condamnées dans un synode de protes-

tes en France, comme un peu divergentes de l'orthodoxie calvinienne. Le recueil de ses *œuvres*, en partie traduites du français, sous le titre de *Josua Placcii Opera omnia*, a paru à Franeker en 1699, et il en a été fait une nouvelle édit. en 1703, en 3 vol. in-4.

PLACE (PIERRE-ANTOINE DE LA). l'un des écrivains les plus féconds et les plus médiocres du 18^e S., né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, obtint en 1762 le privilège du *Mercur* de France, et fut obligé de l'abandonner au bout de 2 ans, parce qu'il n'en eut que peu de talent en occasion la chute. Il fut toute sa vie tourmenté d'un besoin de célébrité qu'il fut loin de pouvoir satisfaire. Il eut la singulière idée, pour faire un peu de bruit, de faire annoncer une fois, dans les feuilles de l'abbé Desfontaines, qu'il était mort, et de déplorer la perte d'un si intéressant jeune homme. On s'aperçut que ce jeune homme vivait encore; et, bien que ridicule, on trouva le tour fort plaisant. Ce pitoyable écrivain a donné : la traduction du *Théâtre anglais*, Londres (Paris), 1745-48, 8 vol. in-12; des *Irsg.* i *Pensez sauvee*, en 5 actes, 1747; *Adèle de Pontieu*, en 5 actes, 1757; *Jeanne d'Angleterre* et *Poliziano* (la prem., imitée d'Otway, est la seule qui ait eu quelque succès); des comédies : *le Veuvage trompé*, en 3 actes et en vers; *Rennio et Almie*, ou *les Amans sans le savoir*, en 2 actes et en prose, pièces qu'on dédaigna de critiquer lors de leur courte apparition; celle des *deux Cousines*, qu'il fit impr. en 1756, n'a point été reprise. On a encore de lui : *Recueil d'épigrammes*, ouvrage moins triste qu'on ne pense, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*, Maastricht, 1785-90, 8 v. in-12; *Hermippus redoublé*, ou *le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduit de l'anglais de Gohansen, Bruxelles, 1789, 2 v. in-8; et d'autres compositions plus indignes les unes que les autres d'être citées. La Harpe a pub. sur La Place, dans le *Mercur* du 30 juillet 1793, une piquante notice reproduite dans le *Cours de littérature*. — V. LAPLACE.

PLACENTINUS. V. CASERIO et PLACENTINI.

PLACENTINUS (JEAN-LEO), ou le Plaisant, né à St-Tron, petite ville de la principauté de Liège, entra dans l'ordre des dominicains au commencement du 16^e S., et l'on croit qu'il m. vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum tungrensis, trojectensis et leudensis*, Anvers, 1529, in-8, ins. par Boxhorn dans la *Repubblica Leodensis*, Amsterdam, 1633, in-24; *Dialogi duo, pisor Clericus equus, olter Lucius auticus*, Anvers, 1535; *Pugna porcum per P. Porcum poetam*, poème contenant 253 vers, dont tous les mots commencent par un P. Ce pitoyable livre a eu un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles il suffira de citer les suivantes : Anvers, 1530, petit in-8; Paris, 1539.

PLACES (DES). V. DESPLACES.

PLACET (Jo P. FRANÇOIS), religieux de l'ordre des cordeliers ou des capucins, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement, est aut. d'un ouv. singulier intitulé : *la Corruption du grand et du petit monde*, où il est montré que toutes les créatures qui composent l'univers sont corrompues par le péché d'Adam, etc., 3^e édit., Paris, 1668, in-12.

PLACETTE (JEAN DE LA), fameux théologien, surnommé le *Nicolas des protestants*, né à Pontac, dans le Béarn, le 19 janv. 1639, fut placé en 1660 à la tête de l'église d'Orléans; il obtint quatre ans après une vocation pour Nay, dans la même province. Mais la révocation de l'édit de Nantes l'ayant forcé de s'expatrier, il se retira en Danemark, y resta jusqu'en 1711, époque à laquelle ses infirmités l'obligèrent de renoncer à ses fonctions, et il m. à Utrecht en 1718. Ses principaux ouv. sont : *nouveaux Essais de morale*, Amsterdam, 1693,

4 vol.; ib., 1714, 2 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, Amsterdam, 1693; ib., 1709; *Truite de la conscience*, ib., 1695, in-12; *la Mort des justes*, ou *la Manière de bien mourir*, ib., 1695, in-12; *la Communauté dévote*, ou *la Manière de participer solemnellement et utilement à l'Eucharistie*, ibid., 1695, in-12; 4^e édit., corr. et augmentée d'une seconde partie, ib., 1699, in-12; *la Morale chrétienne abrégée et réduite à trois principaux devoirs : la repentance des pécheurs, la persévérance des justes et les progrès dans la piété*, ib., 1695, in-12; 2^e édition, augm., ib., 1701, in-12; *Traité de la restitution*, ib., 1696, in-12; Rotterdam, 1716, in-4; divers *Traités sur des matières de conscience*, Amsterdam, 1698, in-12; *Traité des bonnes œuvres en général*, Amsterdam, 1700, in-12; *Traité du serment*, La Haye, 1701, in-12; *Reflexions chrétiennes sur divers sujets*, Amsterdam, 1707, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, La Haye, 1714, in-12; plusieurs *Livres de controverse*, aujourd'hui sans intérêt; et *la Réfutation des principes de Bayle, touchant l'origine du mal*. Le P. Nicéron a consacré un long article à La Placette dans ses *Mém. des hommes illustres*; et Cartier de St-Philippe ayant découvert le MS. de son *Avis sur la manière de prêcher*, l'a pub. en 1733, in-8, précédé de la vie de l'auteur.

PLACIDE DE SAINTE-HELENE (le Père), augustin déchaussé, né en 1649 à Paris, reçut dès son enfance des leçons de Pierre Duval, géographe, qui avait épousé sa sœur, et fit de rapides progrès sous cet habile maître. Entré en 1668 dans l'ordre des augustins déchaussés, il continua de se livrer à l'étude de la géographie, publia un grand omb. de cartes, obtint en 1705 le titre de géographe ordinaire du roi, et m. à Paris en 1734. Outre la réimpression de la *Sphère*, ou *Traité de géogr.* de Duval, et de sa *Carte de France*, en 4 feuilles, avec de nouvelles observations, on cite du P. Placide : *le Cours du Danube*, en 3 feuilles; *l'Allemagne; la Flandre française*, pub. en 1690; *la Savoie; le Cours du Pô*, en 5 feuilles; *les Ports de France et d'Italie; les Etats du dnc de Savoie*, et les *Payas-Bas catholiques*.

PLACIDIE (GALLA-PLACIDIA-AUGUSTA), fille de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, née à Constantinople vers l'an 388, fut amenée en Italie, tomba peu après dans les serres du farouche Alarie, qui s'empara de Rome en 409, et ne se sortit d'esclavage qu'en épousant Ataulphe, beau-frère du vainqueur, qui s'était épri pour elle d'une passion violente, et qui mit à ses pieds les plus riches dépouilles de Rome. Profitant ensuite de l'ascendant qu'elle avait obtenu sur l'esprit de son époux, elle le décida à quitter l'Italie pour aller combattre les Vandales qui venaient d'envahir l'Espagne; mais ils étaient à peine arrivés en Catalogne qu'Ataulphe fut assassiné. Placidie, dédaignée par le successeur de ce prince, retourna alors au rang des esclaves, et ne recouvra sa liberté qu'à la faveur d'un traité conclu entre les Romains et les Barbares, qui exigèrent 600,000 mesures de grains pour sa rançon. Rendue au pouvoir d'Honorius, son frère, Placidie se vit bientôt obligée de contracter un nouvel hymen; elle devint l'épouse de Constance, l'un des gén. d'Honorius, en eut deux enfans, Honoria et Valentinien, et obtint pour lui le titre d'auguste, qui l'associait à l'empire. Mais devenue veuve pour la seconde fois, et s'étant brouillée avec Honorius, auprès duquel elle avait joui jusque là d'un crédit absolu, cette princ. se réfugia à Constantinople, y fut accueillie par son neveu Théodose-le-Jeune, et parvint dans la suite à faire monter son fils Valentinien sur le trône d'Occident. Elle régna pend. 35 ans sous le nom de ce prince, et m. à Rome le 27 nov. 450. Ses restes furent transportés à Ravenne, dans une chapelle qu'elle avait édifée sous l'invocation des

SS, Naxaire et Celse, où l'on montrait encore son tombeau au commencement du 18^e S. On a des médaillons de cette princesse, en or, en argent et en bronze de différents modules.

PLAIA (MALCHION), pharmacien et savant botaniste, né à Palerme, où il m. en 1704, mérita par ses talents l'emploi d'examineur des apothicaires du royaume des Deux-Siciles. On a de lui : *Encicliodorum pharmaceuticum*, ouv. inédit, et un autre intitulé : *tyrocinii pharmaceutici Examen in tres libros distinctum*, Palerme, 1682, in-12.

PLAINCHESNE (JEAN-BAPT.-ANT.), chanoine régulier de Sta-Geneviève, né à Paris en 1712, m. dans la même ville en 1764, est aut. d'une trad. en vers française de 22 *psaumes*, Paris, 1762, in-12. V. le *Dictionnaire des Anonymes* de M. Barbier, n^o 15067, et t. 4, p. 48.

PLAN-CARPIN (J. DU). V. CARPIN.

PLANAT (JACQUES), docteur en droit canon, et grand-vicariaire de l'évêque de Béziers en 1656, a laissé un ouv. métrique intitulé *Schola Christi*, dont on a donné une traduct. libre en français, par l'abbé Chomel, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE (N. LE FÈVRE DE LA), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative sur bureau des finances et à la chambre du domaine, et m. à Paris en 1738. On a de lui un ouv. posthume intitulé *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, Paris, 1765, 3 vol. in-4. — V. LAPLANCHE.

PLANCHE (LOUIS REGNIER DE LA), gentilhomme, calviniste et conféd. du maréc. de Montmorency, a donné l'*Histoire de l'état de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, 1574 et 1576, in-8.

PLANCHER (dom URSAIN), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1667 à Chéneus, près de Baugé, dans l'Anjou, remplit les fonctions de supérieur dans divers monastères de Bourgogne, et m. dans celui de Saint-Bénigne de Dijon en 1758. On a de lui : *Histoire générale et particulière du duché de Bourgogne, avec notes, dissertation*, etc., Dijon, 1739, 1748, 3 vol. in-fol. Le quatrième vol. fut composé par D. Merle, et pub. en 1781.

PLANGIADES. V. FULGENCE.

PLANGIUS (PIERRE), théol. hollandais, né à Drenouthe, en Flandre, en 1552, se voua au ministère de l'église réformée, et fut appelé pasteur à Bruxelles en 1578. Le duc de Parme s'étant emparé de cette ville en 1585, Plangius, obligé de prendre la fuite, se réfugia en Hollande, et ne tarda pas à être nommé pasteur de l'église d'Amsterdam, où il signala plus qu'à jamais son zèle pour la doctrine de Calvin. Il figura en 1619 au fameux synode de Dordrecht, et fut un des réviseurs de la nouvelle traduction hollandaise de l'Anc.-Testam., dans la Bible dite des *Etats*. Mais ce qui le recommande plus particulièrement encore à la reconnaissance des Hollandais, ce sont les services qu'il rendit à leur commerce par ses connaissances astronomiques et nautiques. Ce fut lui qui traça l'itinéraire des premiers vaisseaux qui furent envoyés d'Amsterdam aux Indes orientales, et il conseilla aussi les expéditions pour le pôle austral, dans l'espérance de trouver par le nord un nouveau passage à la Chine. Il m. à Amsterdam en 1622. Il est plus, soit question de Plangius dans les négociations de Jeannin, qui voulait engager Henri IV à établir aussi en France la navigation des Indes orientales. W. Delfius a gravé un bon portrait de Plangius; il porte à côté de son nom les titres de *theologus* et *mathematicus insignis*.

PLANGUS (LUCIUS MURATIUS), regardé généralement comme le fondateur de la villa de Lyon, né en l'an de Rome 680 (73 av. J.-C.), fut envoyé pour combattre Antiochus pendant les troubles de la

guerre civile, embrassa ensuite sa cause, le suivit en Egypte, et devint le vil courtisan de l'homme qu'il avait auparavant appelé *brigand object* et *perdu*. Mais dès que la fortune se montra contraire à Antoine, Plangus l'abandonna, se porta son dénominateur, et obtint la place de censeur pour prix de sa perfidie. Il parvint au consulat en l'année 765, la dern. du règne d'Auguste. Plangus, alors très-âgé, ne dut pas vivre long-temps au-delà. Il avait été disciple de Cicéron, et fut lui-même un habile orateur. Nous avons 14 lettres de Cicéron à Plangus et onze de Plangus à Cicéron. — PLANGUS (CAIUS PLONTIUS), frère du préc., et proscriit sur sa demande par les triumvirs, se signala par un trait héroïque. Il fut obligé de se cacher, et ses esclaves, pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent au milieu des supplices qu'ils ignoraient où était leur maître. Plangus, touché de leur fidélité, ne souffrit pas qu'on les tourmentât davantage, et sortant soudain de sa retraite, il présenta courageusement sa tête aux soldats.

PLANGUS (JANUS). V. BIANCHI.

PLANGY (GUILLAUME), en latin *Plontius*, médecin, né au Meos, mort en 1568, était très-versé dans la littérat. grecque. Il traduisit en latin divers morceaux d'Hippocrate, de Galien, de Plutarque, de Philon et de Synesius. Il fit aussi des notes sur l'ouv. de Fernel, dont il a écrit la 2^e, imp. pour la prem. fois avec les orig. De ce méd. dans l'édition de Francfort, 1607. On le trouve encore de lui : *Hippocratis Aphorismi grecè et lat.*, Paris, 1555, in-16; Lyon, 1561, in-12; Genève, 1580, in-12; ibid., 1595, in-12; Paris, 1631, in-16; ib., 1637, in-24.

PLANER (ANNE), méd., né à Botzen, dans le Tyrol, en 1546, fit ses études à Tubingue, et y prit le bonnet de docteur en 1569. Il y remplît ensuite la chaire de philosophie et de méd., et m. en 1607. On a de lui : *Methodus investigandi locos affectus*, Tubingue, 1569, in-4; *Orationes tres de Definitionibus artis medicæ, de Artis porro Galeni, de Arte dialecticæ et organo Aristotelis*, Tubingue, 1579, in-4; *de Methodo medendi*, Bâle, 1611, 1583, 1612, 1585, in-8.

PLANER (JEAN-JACQUES), médecin et botaniste allemand, né à Erfurt en 1713, dans un état voisin de l'indigence, dut à la protection et aux secours de quelques personnes généreuses les moyens de se livrer à l'étude des sciences naturelles, et de suivre les cours des universités de Barin et de Leipzig. Ce fut surtout dans la botanique, l'anatomie et la météorologie, qu'il fit les progrès les plus rapides. Nommé professeur à l'amphithéâtre d'Erfurt, il devint membre de l'acad. de cette ville : les sociétés des sciences naturelles de Berlin, Mannheim et Vienne, le mirent au nombre de leurs correspondants; et, en 1779, il obtint une chaire de médecine, qui ne tarda pas à être suivie de celles de chimie et de botanique. Dès ce moment il eut une clientèle considérable. On dit qu'il a laissé des notes sur six mille cas de maladies dont il avait suivi les progrès. Indépendamment de ce soin, il s'appliquait avec un zèle infatigable à sa science favorite, la botanique; mais une fièvre nerveuse le mit au tombeau le 10 déc. 1789. Voici ses principaux ouvr. : *Essai d'une nomenclature allemande des genres de Linné*, Erfurt, 1771, in-8; *Traduction du système de Linné d'après la sixième édition*, Göttinge, 1774, in-8; *Dissertation sur la méthode d'étamer le cuivre par le moyen du sel ammoniac*, 1776; *Projet pour perfectionner la poterie*, 1776; *Moyen de tirer le meilleur parti possible des productions naturelles d'Erfurt*, 1778; *Recherches sur le bleu et la garance*, 1779; *Observations météorologiques, faites à Erfurt jusqu'en 1781 et 1782*, Erfurt, 1782, in-8. et 1783, in-4; *de l'influence de l'électricité sur l'état barométrique*, 1782; *Revue générale de la marche des maladies à Erfurt, depuis 1781 jusqu'en 1785*.

PLANQUE (FRANC.), médecin, né en 1696 à Amies, m. en 1765, a donné : *Chirurgie compl. suivant les modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; ib., 1757, in-8, ouvr. qui a passé long-temps pour un des meilleurs manuels élémentaires de chirurg.; *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvr. périodiques, tant français qu'étrangers, avec plusieurs pièces rares et des remarques*, Paris, 1748-1770, 10 vol. in-4, ou 31 vol. in-12; recueil alphabétique qui a été terminé par Goulin; la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie*, de van der Viel, 1758, 3 vol. in-12.

PLANT (JEAN-TRAUGOTT), littérateur allem., né à Dresde en 1758, m. à Gera en 1794, a laissé les ouvr. suiv. (en allem.) : *Plan chronologique, biographique et critique de la poésie allemande*, t. 1, Steinf., 1782; *Poésies gaies, tendres et morales*, ib., 1782, in-8; *Revue politique des formes de gouvernement de tous les états de la terre*, Berlin, 1787, petit in-fol.; *Dictionnaire politique turc*, etc., Hambourg, 1789, in-8; *Tableau impartial de la constitution de l'empire turc*, Berlin, 1790, in-8; livre élément. de la doctrine mahométane, trad. de l'arabe, Stamboul et Genève, 1790, in-8; *Manuel d'une géographie et hist. complète de la polyésie, ou Cinquième partie du monde*, Leipzig, 1793, t. 1 (la suite n'a pas paru); *Nouveau Tableau des souverains de l'Europe pour l'année 1795*, Leipzig, 1795, in-fol.

PLANTAVIT, V. FAUCÉ et MARGON.

PLANTERRE, auteur et acteur, m. à Paris en 1799, a donné au théâtre : *Agnes de Châtillon*, opéra en 3 actes; *Nidas au Parnasse*; *Les Deux Ermites*, opéra en un acte; la *Famille Indigente*; *le Bouli coiffe*; la *Tentation de St-Antoine*; *les Chrétiens*; la *Triple Fausse*, etc.

PLANTIN (CASSIOTON), célèbre impr., du 16^e S., né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, vint fort jeune à Paris, où il apprit d'abord l'état de relieur; il entra ensuite chez un imp. de Caen, puis visita les principaux ateliers de France, notamment de Lyon, passa ensuite dans les Pays-Bas, et s'établit à Anvers, où il porta bientôt l'art typographique à un haut degré de perfection. Le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornem. de cette ville. A l'exemple de Robert Estienne, Plantin exposait ses épreuves devant sa porte, en promettant une récompense à ceux qui y trouveraient quelques fautes. Le roi d'Espagne Philippe II le nomma son prem. impr., et le chargea de donner une nouvelle édition de la *Bible polyglotte* d'Alcala. Cette édition, regardée comme le chef-d'œuvre de Plantin, parut de 1569 à 1573, en 8 vol. gr. in-fol. Il existe de cette Bible un exemplaire sur velin à la Bibliothèque du Roi. On trouvera beaucoup de détails sur Plantin et ses successeurs le t. 3 des *Annales typographiques*, de Meunier.

PLANTIN (JEAN-BAPT.), hist. suisse, né à Lausanne vers 1625, ministre de la paroisse d'Oex, dans le canton de Berne, mort vers 1678, a pub. : *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1666, in-12; *Abrégé de l'histoire générale de la Suisse*, Genève, 1666, in-8; *Dictionn. franç. et latin*, Lausanne, 1667, in-8; *Chronique de Berne*, 1678, in-12. Il avait aussi composé une *Chronique de Lausanne*, et une autre du *pays de Fand*, qui sont conservées Mss. dans quelques bibliothèques de la Suisse.

PLANUDE (MAXIME), moine à Constantinople dans le 14^e S., est aut. d'une *syn. d'Esops* qu'on regarde comme un tissu de contes absurdes et d'anacronismes grossiers. On lui doit aussi une édition du recueil d'*épigrammes* grecq. connu sous le nom d'*Anthologie*, dont la prem. édit. est de Florence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol. Il a laissé en outre beaucoup d'écrits, dont les uns sont de simples versions de livres latins en langue grecque, et les autres des compo-
sitions originales. On connoît, depuis 1495, sa trad.

en vers grecs des *Distiques moraux* de Caton, souvent réimp. jusqu'en 1754 et 1759; les *Métamorphoses* d'Ovide, trad. par Planude en prose grecq.; ont été pub. pour la prem. fois en 1822, enrichies d'une préface et de notes sur par M. Boissonade, en un vol. in-8, qui fait partie de la *Collection des Classiques latins* de M. Lemaire.

PLAT ou PLAKT (JOSSE LE), V. LEPLAT.

PLASSCHAERT (JOS.), memb. de la deuxième chambre des états-gén. du royaume des Pays-Bas, né vers 1760 à Bruxelles, m. à Louvain en 1821, avait fait partie en 1793 de la junte administrative chargée, au nom de la républ. franç., d'organiser les provinces belges soumises par ses armes. Admis plus tard à l'intime confiance de M. de Pontécoulant, alors préfet de la Dyle, il administra en son absence, avec le titre de conseiller de préfecture, jusqu'en 1806, qu'il partit pour la Hollande dans les gardes d'honneur. Il fut peu après porté au corps législatif par le départ. de la Dyle, et remplit en même temps les fonctions de maire de Louvain. Depuis quatre ans il vivait éloigné des fonctions publ., lorsqu'en 1818 il fut élu membre des états-gén., où il se signala par des vues sages et beaucoup de fermeté de principes. On ne connoît de lui que les deux opuscules suiv. : *De l'influence des lang. sur la civilisation*; et *De la noblesse, des titres et de la féodalité*.

PLATEA (PIERRE de), médecin, né en 1606 à Monte-San-Juliano, en Sicile, exerça d'abord sa profession à Palerme, se rendit ensuite à Rome, y passa la plus grande partie de sa vie, et m. en 1678. On a de lui : *breve et utile Discorso de Chirurgia*, diviso in sei trattati, Rome, 1650, in-4. — Un autre PLATEA est auteur d'un livre intitulé : *Opus restitutionum unarum et excommunicationum*, Venise, 1473, in-12; Cologne, 1474, in-fol.

PLATEARIUS (JEAN), médecin de Salerne au 12^e ou 13^e S., est auteur des ouvr. suivans : *Expositiones et Commentationes ad Nicolai Antidotarium*, impr. à Venise en 1497, in-fol., avec les écrits de Serapion (v. ce nom); *de simplicibus Medicinis liber*, etc., Lyon, 1512, in-4; et à la fin du *Dispensaire de Nicolas*, Paris, 1583, in-4; *Practica brevis morborum curandarum*, etc., Lyon, 1525, in-fol., avec les ouvrages de Serapion et le *Thesaurus pauperum*.

PLATEL, V. NOBERT.

PLATER (FELIX), célèbre médecin, né à Bâle en 1536, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude de l'art de guérir, et fut reçu docteur dès l'âge de 30 ans; il parcourut ensuite la France et une partie de l'Allemagne, et revint dans sa patrie, riche d'une foule de connaissances acquises dans ses voyages. Nommé archiâtre et prof. de médecine-pratique, il remplit cette double charge avec succès pendant 54 ans, et rendit d'importants services à ses concitoyens, surtout à l'époque des sévères pestilentielles qui désolèrent une partie de la Suisse, en 1564 et en 1610. Plater m. le 25 juillet 1614. Il avait établi à Bâle un jardin botanique, dont il abandonna la disposition à ses élèves, et avait formé un riche cabinet d'histoire naturelle qui subsiste jusqu'à l'extinction de sa famille. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de médecine* d'Eloy, et dans l'*Athene romaine*, pag. 182. Ses principaux sont : *de corporis humani Structura et Usu libri tres*, Bâle, 1583, in-fol.; ibid., 1603, même format (la plupart des planches qui décorent ce vol., sont tirées de Vessl et de Coiter; celles qui concernent l'organe de l'ouïe et de la vue sont les seules qui appartiennent à Plater); *de multis Partibus generat. dicatis*, ibid., 1586, in-4; *Strabismus*, 1597, in-fol.; *Praxos medica tom. tres*, Bâle, 1603 (cette pratique a souvent été réimprimée; la meilleure édit. est celle qu'Emmanuel Koenig a donné en 1736, in-4 avec une préface); *Observa-*

tionum libri tres, ibid., 1614, in-8, réimprimé avec des additions en 1631 et en 1680, même format. — PLATER (Thomas), frère du précéd., né en 1574, s'adonna comme lui aux sciences médicales, et devint professeur d'anatomie et de botanique à l'acad. de Bâle, en 1614, obtint ensuite la chaire de médecine-pratique, et m. le 1^{er} déc. 1628. On lui doit une édit. du *Traté-Pratique* de son frère (Bâle, 1625, in-8), avec des corrections et additions. — PLATTE (Félix), fils du précéd., né en 1605, se livra à la médecine à l'exemple de son oncle et de son père, et se distingua comme eux dans la pratique de son art. Nommé architecte de la ville de Bâle, en 1659, il fut reçu docteur en 1664, et m. le 3 juin 1671. On lui doit une *Censure de questions médicales*, et un gr. nombre de thèses, dont on trouve les titres dans les *Athenæ saravæ*, pag. 339. — PLATTE (François), le plus jeune des fils du précéd., et le dernier rejeton de cette famille recommandable, m. à Bâle le 17 nov. 1711, après avoir exercé la médecine pendant 40 ans avec succès. — PLATRE (Félix), lieutenant-colonel au service de France, a laissé Mss. de *mém. de sa vie*, en 1 vol. in-4, que Haller dit être fort curieux.

PLATIENSIS (MICHEL), religieux de l'ordre des frères mineurs de l'observance de St-François, vivoit sous Frédéric III, roi de Sicile, dans le 14^e S. On a de lui : *Historia seculo, ob excessu Friderici usque ad annum 1361*.

PLATIERE (INEXANT DE LA), plus connu sous le nom de *Marché de Bourdillon*, né dans le 16^e S., d'une aetronne maison du Nivernais, fit ses prem. armes en 1544, à la bataille de Cérivoles, et fut employé depuis dans les affaires les plus importantes du royaume. Il sauva le tiers de l'armée et deux pièces de canon après la malheureuse défaite de Saint-Quentin, fut envoyé comme ambassadeur à la diète d'Augsbourg en 1559, et ce fut malgré ses remontrances réitérées qu'on le rendit, en 1562, au duc de Savoie, le marquis de Saluco et les places du Piémont, où il commandait avec le titre de lieutenant du roi ; encore ne les rendit-il qu'après que le duc eut payé les garnisons et prêté 50 mille écus au roi de France. De retour dans son pays, il servit au siège de Illevo-de-Grèce, en 1563, reçut le bâton de maréchal l'année suiv., et m. à Fontainebleau en 1567.

PLATIERE (LA). V. RULAND.

PLATINA (BARTHELEMI DE' SACCHI), plus connu sous le nom de *Platina*, né en 1421, dans un village nommé *Piedena* (en lat. *Platinus*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platina*, suivit d'abord le carrière des armes, s'appliqua ensuite aux sciences, et s'éleva jusqu'à Rome, ses talents lui méritèrent la protection du cardinal Bessarion qui obtint pour lui, du pape Pie II, quelques petits bénéfices, et ensuite la charge d'archiviste apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé tous les brevets, Platina écrivit au pape pour se plaindre d'une mesure qui le réduisait à l'indigence, et finit par le menacer de dénoncer cet acte de despotisme à toute l'Europe, et de provoquer la convocation d'un concile. Le pape, au lieu de mépriser les vaines menaces de Platina, l'envoya dans une prison où il subit pendant quatre mois les traitements les plus rigoureux. Il n'obtint sa liberté qu'aux sollicités du card. de Gonzague. Mais étonné ensuite devenu membre de l'académie fondée par Pomponius Letius, et cette acad. ayant été reprisée, au pape comme une réunion d'hommes irréligieux, occupés sans cesse à tramer des complots contre l'Eglise et leur chef, Platina fut arrêté avec ses compagnons d'étude, mis à la torture et enfermé au château Saint-Angé, où on le retint pendant une année. Enfin Sixte IV le consola de toutes ses disgrâces en le nommant bibliothécaire du Vatican, en 1475, et en le comblant de

ses bienfaits. Platina m. de la peste en 1481. Il est regardé comme un des premiers littérateurs de son temps. Celui de ses ouvrages qui a le plus de réputation est son histoire des papes : *in Fitis summorum pontificum ad Sixtum IV. pontificem maximum, prætorum opus*, imprimée pour la première fois à Venise, 1479, in-fol. Cette édition est fort rare. Ant. Koburger en donna une copie exacte à Nuremberg en 1481, in-fol. Il y eut à en depuis un gr. nombre d'éditions : celles du 15^e et du 16^e S. sont les plus recherchées. L'ouvr. a été continué par Ousire Peovino, et depuis par d'autres écrivains. On en connaît des traduct. en franç., en italien, en allem. et en flamand. Les autres ouvr. de Platina sont : des *Dialogues sur le vrai et le faux bien* (en lat.) ; un livre du *Remède d'amour*, Leyde, 1616, in-16, qui est trad. en franç. et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4 ; un *Discours de la vraie noblesse* ; deux du *Bon citoyen* ; le *Poëtyrique du card. Bessarion* ; un traité de *Pace Italia componendi*, et de *bello Turcis inferendo* ; et d'autres traités qui se trouvent dans le recueil de ses ouvr. ; l'*Histoire de Mantoue* et de la *Famille des Gonzagues*, en latin, publ. par Lambecius en 1676, in-4 ; une *Vie de Nerio Capponi*, insérée par Muratori dans le 20^e tome de ses écriv. d'Italie ; *Truite sur les moyens de conserver la santé*, et de la science de la cuisine, Bologne, 1498, et Lyon, 1541, in-8. Didier Christol en a donné une traduct. franç. imprimée plus fois dans le 16^e S. Les *Œuv.* de Platina ont été impr. à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATNER (JEAN-ZACHARIE), médecin et chirurgien-oculiste, né à Gernheim en Hesse, le 16 août 1694, obtint, en 1720, la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université de Leipzig, passa successivement à celles de physiologie, de pathologie et de thérapeutique, devint doyen perpétuel de la faculté, et médecin-consultant de la cour de Saxe, et m. en 1747. Ses nombreux ouvr. brillent par l'érudition et la pureté du style, plus que par l'excellence de la doctrine, quoiqu'ils ne soient pas tous plus dénués de tout mérite sous ce rapport. Ceux qui ont été imprimés après sa mort se ressentent de toutes les négligences et des addit. des éditeurs. Les *programmes*, *mém.* et *thèses* qu'il a mis au jour, de 1721 à 1745, ont été réunis en 3 vol. sous ce titre : *opusculorum chirurgicorum et anatomicorum Dissertationes et Prelusiones*, Leipzig, 1749, in-4. On a encore de lui : *Institutiones chirurgie rationales tum medicæ tum manuales, adjecta inanes nonnullorum fermentorum aliorumque rerum quæ ad chirurgi officinam pertinent*, ib., 1745, in-8 ; 1758, in-8 ; 1761, in-8 ; Venise, 1747, in-4 ; traduit en allem. par J.-B. Boehmer, Leipzig, 1748, in-8 ; ibid., 1770, in-8, en hollandais, par Houttuyn, Amsterdam, 1764, in-8 ; *Arx morandi nugarioris morbis accommodata*, Leipzig, 1765, in-8. — PLATNER (Eberst), méd. et moraliste saxon, fils du précédent, né à Leipzig, le 15 janv. 1744, mort le 23 mai 1818, fut successivement maître ès-arts, doct. en médecine, professeur dans cette faculté, et son doyen perpétuel, à dater de 1796. Il réunait à ses titres académiques, en 1789, celui de docteur de l'université, et de conseiller aulique de l'électeur, depuis roi de Saxe, et fut surnommé le *Nestor* de la philosophie allemande. On doit à ce savant un gr. nombre d'ouvr. estimables sur diverses parties de la médecine et de la chirurgie ; mais c'est uniquement à ses livres élémentaires de philosophie rationnelle et morale qu'il doit sa célérité et l'influence qu'il exerça sur plusieurs branches de la physiologie et de l'anthropologie. Parmi ses écrits on cite : l'*Anthropologie*, 1772, in-8 ; *Nouvelle Anthropologie*, 1790, in-8 ; *Questionum physiologicarum, libri II*, 1793, 2 vol. in-8 ; *Aphorismi philosophici*. En 1816, le roi de Saxe l'avait nommé membre de la

commission chargée de la rédaction d'une nouvelle loi sur la liberté de la presse.

PLATON, célèbre philosophe grec, que les anciens ont surnommé le *Divin*, né à Athènes vers l'an 430 av. J.-C., eut pour père Ariston qui descendait de Cadmus, et pour mère Perictione qui descendait du frère de Solon. Doué d'une imagination vive et brillante, il se distingua dès sa plus tendre jeunesse par ses progrès dans l'étude de la poésie, de la musique et de la peinture; mais ce fut surtout à celle de la philosophie qu'il se livra ensuite avec le plus d'ardeur. Il devint, à l'âge de 20 ans, disciple de Socrate, qui, reconnaissant en lui toutes les qualités éminentes qui forment les penseurs, et un vaste génie, capable des plus grandes conceptions, l'appela le *Cygne de l'Acad.* Après la mort de ce philosophe, Platon se rendit à Mégare pour y entendre Euclide; de là il passa en Italie, où il vit les illustres philosophes sortis de l'école de Pythagore; les quitta pour aller en Egypte, où il fut accompagné, dit-on, par Euripide, et ce fut à son retour à Athènes qu'il ouvrit cette école célèbre, où il se plut à répandre ses doctrines, et à former un si grand nombre de disciples. Platon fit à diverses époques trois voyages en Sicile: dans le premier, qu'il entreprit pour son instruction sous le règne de Denys l'Ancien, il s'attacha Denys par l'affection la plus vive; mais ayant encouru la haine du tyran en exposant devant lui avec une courtoisie équilibre les droits sacrés de la justice, il eut beaucoup de peine à échapper à la mort qui lui était réservée, et fut livré à Pollis, envoyé de Sparte, qui, pour servir la vengeance de Denys, le conduisit à Égine et l'y vendit comme esclave. Racheté par Anaxeris, philosophe cyrénaïque, Platon retourna à Athènes, et ne tarda pas à y recevoir une lettre du vieux tyran qui le suppliait de ne point répondre sa perfidie; il ne lui répondit que ces mots: « Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys. » Son second voyage en Sicile fut déterminé par l'invitation de Denys le Jeune et les instances de Dion. On lui faisait espérer que le nouveau tyran de Syracuse était disposé à suivre les conseils de la sagesse, et qu'en lui inspirant l'amour de la vertu, il pourrait assurer le bonheur de la Sicile. Le philosophe partit, et fut reçu avec les plus grands honneurs: Denys, en le comblant de témoignages d'attachement, parut goûter ses maximes, et les suivit pendant quelque temps; mais bientôt la flatterie vint détruire l'ouvrage de Platon, qui, ne pouvant plus rien sur l'esprit du tyran, parvint à se soustraire à l'espèce de captivité dans laquelle il voulait le retenir. Plus tard, et dans un âge déjà très-avancé, Platon, cédant aux mêmes prières, fit, dit-on, son troisième voyage dans l'espoir de réconcilier Denys avec Dion; mais cette nouvelle tentative fut moins heureuse encore que la première: le siège qu'il mena pour la défense de Dion, de Théodote et d'Hérasclite, excita des soupçons qui lui firent courir plus de dangers; et il fallut l'intervention d'Architas le Pythagoricien pour qu'il lui fût permis de retourner en Grèce. La sublimité des doctrines de Platon, la beauté de son génie et l'étendue de ses connaissances, avaient fixé sur lui les yeux de toutes les nations: les habitants de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent des lois; il les refusa aux premiers parce qu'ils se montraient trop attachés aux richesses; aux autres parce qu'ils ne voulaient point d'égalité; mais il donna aux Crétois douze livres de lois pour la fondation de Magnésie, envoya Phormion aux habitants d'Elée, Menédème à ceux de Pyrrha pour ordonner leurs républiques, et dirigea la Thrace par ses conseils. Du reste, Platon ne voulut jamais prendre une part active dans les affaires publiques, même dans sa patrie. Il m. à l'âge de 83 ans, l'an 367 avant J.-C., sans avoir contracté les liens du mariage. Les plus grands honneurs furent consacrés

à sa mémoire: le Persan Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel dans l'Académie, et son école célébrait chaque année, par un banquet, le jour de sa naissance. Platon est le premier philosophe de l'antiquité dont les écrits nous aient été transmis presque en entier. On a de lui: *Enthyphron*, ou de la *Santé*, du genre délibératif; *l'Apologie de Socrate*; *Criton*, ou du *Devoir*; *Phédon*, ou de l'*Âme*, dialogues moraux; *Cratyle*, ou de la *Justesse des noms*, logique; *Théétète*, ou de la *Science*, délibératif; *le Sophiste*, ou de l'*Être*, et le *Politique*, ou du *Gouvernement*, logique; *Parménide*, ou des *Idees*, logique; *Phédrus*, ou de la *Volupté*; le *Banquet*, ou de l'*Amour*; *Phédon*, ou de la *Beauté*, moraux; *Alcibiade*, ou de la *Nature de l'homme*, dialogue par induction; le *Second Alcibiade*, ou de la *Prière*, du même genre; *Hipparchus*, ou de l'*Amour du gain*, et les *Républicains*, ou de la *Philosophie*, genre moral; *Théagès*, ou de la *Sagesse*, par induction; *Charmide*, ou de la *Moderation*, délibératif; *Laches*, ou du *Courage*, et *Lyssus*, de l'*Amitié*, même genre que *Théagès*; *Euthydème*, ou le *Disputeur*, réfutation; *Protagoras*, ou les *Sophistes*, satirique; *Gorgias*, ou de la *Rhetorique*, pour réfuter; *Ménon*, de la *Vertu*, délibératif; le *Premier Hippias*, ou du *Beau*; le *Second Hippias*, ou du *Mentonge*, tous deux réfutatifs; *Ion*, ou de l'*Éloquence*, délibératif; *Monexène*, ou le *Discours funèbre*, moral; *Critophon*, ou l'*Exhortation*, moral; les dix livres de la *République*, ou du *Juste*, politique; *Timée*, ou de la *Nature*, physique; *Cratylus*, ou l'*Alphabétique*, moral; *Ménos*, ou de la *Loi*; les douze livres des *Lois*, ou de la *Législation*; l'*Épinomis*, ou le *Philosophe*, tous dialogues politiques; et 13 *Lettres morales*. Les éditions complètes de Platon sont celles d'Alde, 1513; de Elze, 1534 et 1556; d'Henri Etienne, Paris, 1578; de Lyon, 1590; de Francfort, 1602; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-18. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvrage intitulé: *Peusses de Platon sur la religion, la morale, et la politique*, recueillis et trad. par M. J.-V. Le Clerc, Paris, 1819, 2^e édit., 1824. Louis Le Roy, J. Racine, Maucroix, Dacier, le P. Gron, avaient trad. quelques ouvr. de Platon. M. Cousin a entrepris en 1822 une traduction complète, dont il a paru cinq vol., et dont la suite est impatiemment attendue. — PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il passe pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragments de ses pièces. — Plusieurs autres PLATON figurent dans les monuments de l'antiquité, mais aucun ne mérite de mention spéciale.

PLATONI (GAMILLE), prêtre théologien et pré-micier du chapitre de Parme, sa ville natale, mort en 1592 à l'âge de 61 ans, a laissé: *Oratio cinium Parmensium nomine in funere serenissimi Mariae Laurentis*, etc., habitus, etc., Parme, 1577, in-4. Il existait à la Bibliothèque un MS. de quelques épi-grammes latines du même auteur.

PLATOW ou PLATOFF (le comte), hetman des Cosaques russes, né vers 1765, dans la Russie méridionale, entra très-jeune au service et devint hetman (grade de général) à la suite de plusieurs actions d'éclat. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1806 et 1807 contre les Français. Après la paix de Tilsit, il passa à l'armée russe de Moldavie, battit les Turcs en plus. rencontres, prit d'assaut la ville de Balad, et cette campagne lui valut le grade de général de cavalerie. En 1812, il fut un des généraux chargés de s'opposer à l'invasion des Français en Russie. Battu plus fois, et particulièrement près de Grodno, il fut obligé, avec les débris de l'armée russe, de se retirer précipitamment dans l'intérieur; mais bientôt la fortune changea avec les éléments. Platon, chargé

principalement de harceler la malheureuse armée française, ajouta beaucoup aux désastres auxquels elle fut en proie, et triompha presque sans combattre. Il eut de nouveaux succès en 1813, à Altenbourg, fit ensuite les campagnes de France, 1814 et 1815, et mourut à Novotcherkaïsk en 1818. Aucun chef n'a eu autant d'autorité que lui sur les Cosaques; ils avaient pour sa personne un attachement et un respect inviolables; il est vrai que dans la guerre il les laissait se livrer sans entraves à leur ardeur extrême pour le pillage. Il a paru en 1822, à Saint-Petersbourg, une *Vie de Platon* par Smirnov.

PLAUTE (MÆCUS-ACCIIUS-PLAUTUS), le véritable père de la comédie latine et le génie le plus éminent comiq. que Rome ait possédé, naq. A. R. 527, av J.-G. 227, à Sarsine, village de l'Ombrie. Auteur de comédies et acteur dans ses propres ouvrages, il avait fait, à ce qu'il paraît, une petite fortune en exerçant cette double profession, et il voulut la réaliser. Mais moins heureux en spéculat. de commerce qu'en pièces de théâtre, il basarda et perdit dans des entreprises périlleuses le fruit de ses économies, et fut réduit, si l'on en croit Aulu-gelle, à se mettre aux gages d'un meunier, pour tourner le meule. Il demeura toutefois fidèle à son génie, et en fut, dit-on encore, dans l'interval-le des moments de loisir que lui laissaient des fonctions peu faites pour lui, qu'il composa quelq.-unes des pièces qui ont fait et soutenu sa réputation. depuis deux mille ans. On lui en attribue cent trente du temps du Varron; mais ce grand critique n'en reconnaissait que vingt et une comme authentiques. Vingt sont parvenues jusqu'à nous, parmi lesquelles il faut distinguer *l'Amphitryon*, si heureusement imité et embelli par Molière; *l'Aulularia*, ou *la Cassette*, qui a fourni à ee même Molière l'idée prem. et quelq. traits burlesques de son *Avare*; *Mostellaria*, ou *le Renard*; c'est l'original du *Retour imprévu* de Regnard, et du *Tombour nocturne* de Destouches; les *Ménechmes* enfin, dont la fable a été successivem. transportée dans toutes les langues et sur tous les théâtres de l'Europe. Plaute, si habilem. imité par les modernes, avait commencé par être imitateur lui-même: Diphile, Démophile, Philémon, Epicharme et Ménandre, lui ont fourni, comme à Térence, le sujet de presque toutes ses pièces, qui ne reproduisent que les intrigues, les mœurs et le costume de la comédie grecque. Elles n'en firent pas moins les délices des Romains de son temps et surtout de la populace ignorante, qu'elles frappaient par des coups de théât. imprévus, par un dialogue étincelant de verve et de gâité, et largem. assaisonné de ces pointes, de ces jeux de mots, de ces équivoques grossières, qui ne manquent jamais leur effet sur la multitude. Aussi le siècle plus raffiné d'Auguste et d'Horace s'éleva-t-il avec force contre le mauvais goût qui avait applaudi trop long-temps à des pièces où le bon sens n'était pas plus respecté que les bonnes mœurs. Le prem. édit. du Théâtre de Plaute est de 1472, Venise, in-fol. On distingue parmi les édit. des siècles suivans, celles d'Aldé, in-fol., 1516; de Robert Etienne, avec les comment. de Lambin, Paris, 1576; celles ad usum delphini, 2 vol. in-4, Paris, 1679; *cum notis variorum*, Amsterdam, 2 vol. in-8, 1684; celle enfin du célèbre Bruneau, Deux-Ponts, 3 vol. in-8, 1788: c'est jusqu'ici le meilleur que nous ayons, quoique ce gr. critique fût loin encore d'être satisfait de son travail, dont il allait donner une nouvelle édit., lorsque la mort l'enleva aux lettres et à sa famille. Une traduction complète des comédies de Plaute est peut-être ce que la timidité et la modestie de notre langue pouvaient tenter de plus hardi; madams Dacier en fut épuisée, et n'osa hasarder que trois pièces seulement: *l'Amphitryon*, *l'Epicure* et *le Rudens*, 1683. Gueudeville et de Limiers furent plus con-

fions, et pub. le même année, 1719, en Hollande, la traduct. complète de notre poète. Le traduct. de Térence, l'abbé Lemonnier, s'était occupé, dit-on, d'une traduct. de Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. M. J.-B. Levré y a suppléé de son mieux, et les huit prem. vol. du *Théâtre des Latins*, renferment une traduct. nouvelle du comique romain, accompagnée d'observations littéraires, par MM. Ameury et Alex. Duval.

PLAUTIEN (FULVIUS-PLAUTIUS), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égala son maître en pouvoir et la surpassa en richesses, acquises par les voies les plus odieuses. Il n'y avait dans tout l'empire aucune ville qui ne lui payât tribut, et la tyrannie qu'il exerçait serait à peine croyable si l'on n'avait pour l'attester le témoignage de Dion, écrivain contemporain. On prétend qu'il osa faire pour le service de sa fille cent ennuies de tout âge, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés et pièces de famille. Il eut une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévère, et s'enrichit des dépouilles de ses malheureuses victimes. Cet homme odieux s'était fait ériger un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission, et lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Parvenu au faite du pouvoir, il eut l'adresse de faire épouser sa fille, Fulvia Plautilla, à Antonin Caracalla, fils de Sévère. Ce mariage fut célébré au 203, et Plautille reçut une dot qui aurait suffi, dit-on, pour marier 50 reines; mais ses richesses ne purent faire oublier à son époux qu'il l'avait prise à regret; elle avait d'ailleurs le caractère impérieux de son père, et ce défaut la fit bientôt haïr à tel point, que Caracalla le menaçait du plus triste sort dès qu'il aurait en main l'autorité. Plantien instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils; mais ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautilla envoyée en exil dans l'île de Lipari avec Plantius son frère. Après qu'ils y eurent langué pendant sept années, Caracalla leur fit ôter la vie. Plautilla avait eu deux enfans: un fils mort en bas-âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut l'atrocité de faire poignarder avec sa mère. On a des médailles de Fulvia Plautilla en toutes sortes de métaux. Les plus rares sont celles en gr. brouse de coin romain.

PLAUTILLA. V. l'article précédent.

PLAVILSCHTSCHIKOF (ПИКАРЪ-АЛЕКСАНДРОВИЧЪ), acteur et auteur dramatique, né à Moscou en 1760, joua la comédie et la tragédie avec le plus grand succès au théâtre de la cour à St-Petersbourg, passa à celui de Moscou en 1793, fut admis en 1811, dans la Société des amateurs de la littérature russe, et périt, en 1812, comme il fuyait les ruines de sa ville natale. On cite de lui 3 *trage*, 5 *coméd.*, 2 *dram.*, des *poésies lyriques*, des *discours* en prose, etc. Ces écrits, généralement estimés, ont été insérés dans les feuilles littéraires russes, et imprimés aussi séparément, mais nous ne pouvons en indiquer les éditions.

PLAYFAIR (JOHN), ecclésiastique, mathém. et géolog. naq. en 1749, au village de Benvis, en Ecosse, mort à Edimbourg en 1819, était membre de la Société royale de cette ville, et l'un des rédacteurs de l'*Edinburgh Review*. On a de lui: *Elémens de grammaire*, 1796; *Eclaircissement sur la théorie de la terre par Hutton*, in-8, 1812; *Esquisse de philosophie naturelle* (Outlines of natural philosophy), 1812, in-8; *Système complet de géographie, ancienne et moderne*, 5 vol. in-4, dont le prem. parut en 1813. On a publ. à Edim-

bourg, en 1812, 2 vol. des œuvres de J. Playfair, la collection doit être de 4 vol.

PLAZZA ou PIAZZA (BANDOT), jésuite sicilien, né à Syracuse vers la fin du 17^e S., mort à Palerme vers l'an 1765, se distingue dans son ordre par ses talents et son savoir. On a de lui un gr. nombre de livres de théologie dont les principaux sont : *il Purgatorio, istruzione catechetica dello stato e pena del purgatorio*, etc., Palerme, 1754; *Causo immacolata conceptionis beatae Mariae Virginis*, ibid., 1747, et Cologne, 1751, in-fol.

PLÉE (AUGUSTE), ancien chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, m. le 7 août 1825, au Fort-Royal, Ile de la Martinique, avait été envoyé en 1819 comme voyageur naturaliste du gouvernement dans l'Amérique du Sud. Le Muséum d'hist. naturelle de Paris a été enrichi par lui de plus. collections. On cite de lui : *Herborum. antiquitatis aux environs de Paris*, Paris, 1811-14, 18 livraisons in-8, fig. (publ. en société avec Fr. Plée); *la Jeune botaniste*, ou *Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, etc., ibid., 1812, 2 vol. in-12.

PLELO (LOUIS-ROBERT-HIPOL. DE BREHAN), comte de, diplomate français, né, en 1699, d'une ancienne famille de Bretagne, était ambassadeur de France auprès du roi de Danemark, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzig, où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plelo osa, avec 1,500 Français, attaquer 30,000 Russes, et força trois de leurs retranchements; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, et le reste des braves qu'il commandait fut pris entièrement. Aux sentiments d'un héros, Plélo joignait le goût des lettres et de la philosophie. Il faisait avec méthode des recherches, sav. et des observ. astronomiques (v. le *Recueil de l'académie royale des sciences*). Il cultivait même la poésie avec succès. On a de lui des pièces légères, pleines de délicatesse et de naïveté. La plus connue est une idylle intitulée *la Manière de prendre les anémus*, insérée dans le *Portefeuille d'un homme de goût*.

PLEMP (CONNEILLE), en latin *Plempetus*, poète lat., né à Amsterdam en 1574, m. en 1638, a laissé un *Recueil* (poemata), Amsterdam, 1617, in-4. — **PLEMP ou PLEMPERUS** (Vespicius Fortunatus), probablement parent, peut être fils du précédent, né à Amsterdam en 1601, mort à Louvain en 1671, occupa une place parmi les médecins distingués de son temps. L'archiduchesse Isabelle-Clair-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, le fit nommer professeur de médecine à Louvain, et lui honora par ses talents et par ses écrits la chaire confiée à ses soins. On a de lui : *Ophthalmographia, sive de oculi Fabrica*, Amsterdam, 1632, in-4; réimp. avec ses *medicina Fundamenta*, Louvain, 1659, in-f.; de *Affectibus capillorum et unguum Naturâ*, 1662, in-4; de *toga-torium Paletudine tendi*, 1670, in-4; *Leiomographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4; *Animus Coningius peruvian pulvis defensor, repulsus à Melippo Protymo*, Louvain, 1635, in-8.

PLESCHTSCHIEFF (SERGE-IVANOVITCH), cons. privé et nat. de Russie, né à Moscou en 1752, m. à Montpellier en 1802, après avoir servi dans la marine de son pays et rempli div. missions diplomatiques, est auteur du *Coup d'œil sur l'état et l'organisation actuels de la Russie*, Saint-Petersbourg, 1790. C'est le premier ouvrage complet qui ait été publié sur ce vaste empire. On lui doit encore les *Notes journalières d'un voyage de l'île de Paros, en Syrie*, pendant l'année 1772, Saint-Petersbourg, 1773.

PLESSING (FRÉDÉRIC-VICTOR-LEONRECHT), littérateur allemand, professeur de philosophie à Duisbourg, où il m. en 1806 à l'âge de 54 ans, a

laissé : *Ostris et Socrate*, Berlin, 1783, in-8, ouvrage ayant pour but de composer la philosophie et la théol. des Egyptiens à celles des Grecs; *Memnonium*, ou *Essai pour dévoiler les secrets de l'antiquité*, Leipzig, 1787, in-8. Il donna une suite à cet écrit important par ses *Essais tendant à éclaircir la philosophie de la plus haute antiquité*, 1788, 2 vol. in-8.

PLESSIS-RICHELIEU (FRANÇOIS DU), père du célèbre cardinal de ce nom, acquit sa valeur à la bataille de Moncontour, et fut chargé de plusieurs missions importantes sous Henri III, qui lui accorda une confiance particulière, lui donna la charge de grand-prévôt, et le fit chevalier de ses ordres en 1585. Honoré aussi de l'estime de Henri IV, Du Plessis vint d'être nommé capitaine des ordres, lorsqu'il m., pendant le siège de Paris, en 1590, à l'âge de 42 ans.

PLESSIS (DU). V. ARGENTRÉ, DUPLESSIS et RICHELIEU.

PLESSIS-NORNAY (DU). V. NORNAY.

PLESSIS PRASLIN (DU). V. CHOSEUL.

PLETHON. V. GEMASTE.

PLEUVRI (JACQUES-OLIVIER), littérat., né en 1707 au Havre-de-Grâce, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, où il cultiva les lettres sans négliger les devoirs de son état, et m. dans cette ville en 1788. On a de lui : *Discours sur la gloire des héros*, Paris, 1747, in-12; *Examen de cette question : Nous vaincus poètes, nous nous formons orateurs*, ibid., 1747, in-12; *Panegyrique de saint Louis*, 1757, in-4; *Histoire, Antiquités et Description de la ville et du port du Havre-de-Grâce*, ibid., 1763; 2^e édit., 1769, in-12; *Sermons sur les mystères et sur la morale*, ibid., 1778, in-12; *Sermons sur la morale*, et *Panegyriques*, ibid., 1780, in-12; *Tables chronologiques des principales époques et des plus mémorables événements de l'histoire universelle*, etc., 1787, in-24.

PLEVILLE-LE-PELLEY (GROBIEU-RENÉ), ministre de la marine, né à Granville en 1726, montra dès sa plus tendre jeunesse un penchant irrésistible vers la carrière de la marine. A l'âge de douze ans, il quitta en secret la maison paternelle, s'embarqua, comme mousse, sous le nom de *Durandier*, et illustra bientôt ce nom par des prodiges de valeur. Il était à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il eut la jambe emportée par un boulet angl. mais, dans plusieurs autres affaires, les boulets ennemis ne purent fracasser que sa jambe de bois. Nommé successivement lieutenant de frégate, capitaine de brûlot, et lieutenant de port, il servait en cette qualité à Marseille, à la fin de 1770, lorsque la frégate anglaise *l'Alorne*, commandée par le capitaine Jarvis (depuis lord St-Vincent), fut jetée par le tempête, au milieu d'une nuit obscure, dans la baie de ce port. Ce bâtiment, se trouvant affalé sur la côte, courait le danger de se briser sur les nombreux rochers dont elle est semée. Pleville, informé de sa détresse, et ne consultant que son humanité et son courage, se rend au fort Saint-Jean, se passe tout en corps un cordage assez fort pour le tenir suspendu, saisit le bout d'un câble qu'il avait eu la précaution de faire enrouler fortement à terre, et, se laissant descendre du haut des rochers jusqu'à la mer en furor, il réussit à aborder la frégate, et la fait entrer dans le port au moyen des manœuvres qu'il ordonne. L'émirauté anglaise témoigna à Pleville son admiration et sa reconnaissance par un présent magnifique, et, en 1778, le fils de cet intrépide marin ayant été fait prisonnier par les Anglais, elle donna des ordres pour qu'il fut renvoyé en France sous échange, avec la facilité d'emmener avec lui plus de ses camarades. Dans cette même année, Pleville reçut l'ordre de se rendre à Toulon, où il fut embarqué comme lieutenant sur le *Languedoc*. Il fit sur ce vaisseau toute la guerre d'Amérique, reçut en récompense de ses services

l'ordre de Cincinnatus, et fut nommé capitaine de vaisseau à son retour en France. Appelé, en 1794, à faire partie des comités de marine et de commerce, il devint chef de div. au ministère de la marine, fut envoyé en 1797, comme ministre plénipotentiaire, au congrès de Lille, et fut nommé pend. sa mission minist. de la marine, en remplacement de l'amiral Truguet. Pléville montra le plus noble désintéressement dans l'exercice de ses nouv. fonct., et eut beaucoup de peine à faire accepter sa démission, lorsque sa santé le força de se retirer un an après. Il avait été créé vice-amiral en 1798; il fut fait sénateur en 1799, et, peu après, grand-officier de la légion-d'honneur. Mais il ne jouit pas longtemps de ces distinctions. Une maladie de quelq. jours l'enleva en 1803, à l'âge de près de 80 ans.

PLINE (CAIUS PLINIUS SECUNDUS), dit l'ancien, naquit la 1^{re} année du règne de Tibère, et la 23^e de l'ère vulgaire, à Véronne, selon quelques écrivains, ou à Côme, selon quelques autres. Ce qui est certain, c'est que la famille Plinia étoit établie dans cette dernière ville; qu'elle y possédait de grands biens, et que l'on y a découvert des inscriptions relatives à plusieurs de ses membres. Pline se distingua d'abord dans la profession des armes. Admis dans le collège des augures, il fut ensuite envoyé comme gouverneur en Espagne, puis chargé du commandement de la flotte de Misène. Il mérita l'amitié de Vespasien et de Titus, qui lui confièrent souvent des affaires importantes. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois et les fatig. de la vie militaire, Pline en trouvait encore suffisamment pour se livrer à l'étude. Il ne perdait ni celui des repas, ni celui des voyages. On lisait à sa table; et, dans ses voyages, il avait toujours à ses côtés, dans sa litière, son livre, ses tablettes et ses copistes; car il ne lisait rien dont il ne fît des extraits. Les fruits d'une vie si constamment occupée ne pouvaient manquer d'être nombreux. Pline fut un des écriv. les plus féconds de l'antiquité romaine. Malheureusement son *Histoire naturelle*, en 37 livres, est le seul de ses ouvrages qui soit arrivé jusqu'à nous; mais celui-là embrasse tout l'ensemble des connaissances humaines. C'est l'histoire du monde, c'est un tableau habilement tracé du savoir des anciens, presque en tous genres; et si ce livre étonnant fait regretter les autres écrits de Pline, il en console du moins par son universalité. Les circonstances de la mort de ce grand écrivain ajoutent encore à l'intérêt que naturellement il inspire. Il commandait la flotte de Misène lors de l'embarquement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C. Ayant voulu s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène, il fut étouffé par une fumée brûlante et sulfureuse. Il n'était alors âgé que de 56 ans. Pline-le-Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la 25^e lettre de son 6^e livre, adressée à Tacite. Les livres perdus de Pline étaient la plupart historiques ou relatifs à l'art oratoire. On en peut voir l'énumération dans une lettre de Pline-le-Jeune à Marcus (lib. III, épist. V). Il laisse en outre à son neveu 160 vol. de notes et d'extraits, dont un nommé Lucius Licinius lui avait offert 400,000 sesterces, avant même que ce recueil ne fût ainsi complet. L'*Histoire naturelle* de Pline, qui fut pendant bien des siècles la principale et même la seule source où l'on puisait quelques notions sur cette science, a eu un très-gr. nombre d'éditions. Les plus estimées sont celles de l'abbé Brotier, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12; et celle du P. Hardouin, 1723, Paris, 3 vol. in-fol. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum delphini*, Paris, 1685, 5 vol. in-4. On a encore l'édition d'Elzevir, 1634, 3 vol. in-12; et celle *cum Notis variorum*, Leyde, 1689, 3 vol. in-8; celle de Théodore Gruneri, Leyde, 1778, in-8; celles de Venise, 1499 et 1472, et de Rome, 1470 et 1473, sont plus recherchées pour

leur rareté que pour leur bonté. L'édition la plus récente est donnée en 1827 et 1828, par M. Alexandre, dans la collection des classiques, de Lemais. Poinnet de Sivy a donné une traduction franç. de l'*Histoire naturelle* de Pline, Paris, 1771-1782, 12 vol. in-4. G.-B. Guérault en a trad., avec beaucoup plus de fidélité et d'élégance, quelques *Morceaux choisis*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, et les *Li-vres sur les animaux*, avec le texte en regard, Paris, 1802, 3 vol. in-8. David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'or et de l'argent*, extraite de Pline, Londres, 1725, in-f. Etienne Falconet a donné une traduction des 31, 35 et 36^e livres de Pline, La Haye, 1773, 2 vol. in-8.

PLINE-LE-JEUNE (CAIUS CAECILIUS PLINIUS SECUNDUS), neveu et fils adoptif de précédent, naquit à Côme l'an de J.-C. 61 ou 62. Disciple de Quintilien, il eut des succès au barreau dès l'âge de 19 ans, s'éleva par son mérite jusqu'aux prem. charges sous l'empire de Trajan, et devint censul l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'il prononça dans le sénat le panegyrique de son bienfaiteur, dont il fut chargé au nom de tout l'empire. Quelque temps après il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et fit régner le bon ordre. Il m. l'an 115, emportant avec lui les regrets de ses contemporains, qui n'estimaient pas moins ses vertus qu'ils n'admiraient ses talents. Les *plaid-yers* de Pline-le-Jeune ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *histoire* de son temps, qu'on doit encore plus regretter. Il ne nous reste de lui que ses lettres et son *Panegyrique de Trajan*, traduits par Saey, Paris, 1773, 2 vol. in-12. Il a paru une nouvelle édition de cette traduction, en 1808, 3 vol. in-12. L'édition *principis des Lettres* de Pline-le-Jeune est de Venise, 1671, in-fol.; et la première complète est celle des Aldes, 1508, in-8. Nous citerons, parmi les meilleures qui aient paru depuis, celles d'Elzevir, 1630, in-12; *idem Variorum*, 1669, in-8; celle d'Oxford, 1703, Amsterdam, 1734; Nuremberg, 1746, in-4.

PLISSON (Madame), sage-femme à Paris, née à Chartres en 1727, et morte au commencement de ce siècle, a publié : *Ode sur la naissance du duc de Bourgogne*; *Stances sur la naissance duc d'Angoulême*, 1753; *Reflexions critiques sur les écrits qu'a produits la quest. sur la légitimité des naissances tardives*, 1765, in-8.

PLOT (ROBERT), naturaliste anglais, membre de la société royale, professeur de chimie à l'université d'Oxford, né en 1650, m. en 1696, fut le premier qui s'occupa de l'histoire naturelle de l'Angleterre. On a de lui : *Histoire naturelle des comtés d'Oxford et Stafford*, dont la première partie parut à Oxford en 1677, in-fol. (elle fut réimprimée en 1705, avec des additions et corrections, par John Burman, son fils adoptif); la seconde fut publiée en 1686; de *Origine fontium, textum pholis*, 1685, in-8; une *Notice sur quelques antiquités* de Kent, 1714, et plusieurs écrits insérés dans le *Becueil des mémoires de la société royale*.

PLOTIN, philosophe platonicien, né à Lycopolis, en Egypte, l'an 205 de l'ère vulgaire, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius Saccas, qui tenait son école à Alexandrie. Il résolut ensuite d'aller s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien étant alors faire la guerre aux Perses, Plotin suivit l'armée impériale l'an 243; mais, cette expédition ayant échoué, il courut les plus grands dangers, et fut obligé de prendre la fuite. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, y ouvrit une école de philosophie, et sa doctrine inspira bientôt un tel enthousiasme, qu'il se fit des disciples jusqu'au milieu du règne. L'empereur Julien et l'impératrice Sévère lui accordèrent une considér. distinguée. Il pas-

isoit pour si habile et à la fois si vertueux, que les mœurs lui confiaient, dit-on, leurs biens et leurs familles, comme à une espèce d'aide gardien. Plotin m. dans la Campanie l'an 270. Tous ses écrits réunis forment 54 livres, divisés en 6 *Ennéades*. Il composa les 21 premiers dans la 40e année de son âge. Porphyre étant devenu son disciple un an après, il en composa pour lui 24 autres, et depuis il écrivit les 9 derniers. Marcell Ficin donna à Florence, en 1492, in-fol., une traduction latine de Plotin, avec des *sammires* et des analyses sur chaque livre. Cette version fut imprimée à Bâle, en 1559, dans la même form., et avec le texte grec en 1580, dans la même ville.

PLOTINE (PLOTINA POMPEIA), femme de l'empereur Trajan, l'une des princesses les plus recommandables qui aient partagé le trône des césars, contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent le cœur des grands et celui du peuple. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince m. à Séleucie l'an 117, et elle apporta ses cendres à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins. Il lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Ce prince conserva toujours pour Plotine la plus tendre reconnaissance. Elle eut sous son règne la même autorité qu'elle avait eue sous celui du Trajan, et il la fit mettre au rang des dieux après sa mort, que Tillemont place à l'an 120.

PLÜCQUET (GONFRÖT), métaphysicien allemand, membre de l'acad. de Berlin, né en 1716 à Stuttgart, mort en 1790, fut appelé en 1750 à la chaire de logique et de métaphysique à Tübingue, où il enseigna encore la philosophie et l'économie politique. Non-seulement il avait profondément étudié les philosophes anciens, mais il avait beaucoup puisé dans les Œuvres de Leibnitz, Malebranche, Locke et Descartes, et il combattit divers philosophes de l'école moderne. Outre un très-grand nombre de dissert. philosophiques, il a publié : *Fundamenta philosophia speculationis*, 1753; *Methodus calculandi in logicis*, 1763; *Institutiones philosophia theoretica*, 1772, réimprimées à Stuttgart en 1782, sous ce tit. *Expositiones philosoph. theor. Elementa philosophia contemplativa, sive de Scientia ratiocinandi*, etc., Stuttgart, 1778; *Commentationes philosoph. selectiores, antea seorsim edita*, Utrecht, 1781, in-4; *varia Quaestiones metaphysica*, Tübingue, 1782, in-4.

FLOWDEN (EDMOND), juriconsulte anglais, né en 1517 dans le comté de Shrop. m. en 1584. e laissé un ouvrage très-estimé, sous ce titre : *Commentaries or Reports, Containing cases upon matters of law argued and determined, in the reign of Edward VI, Mary*, etc., Londres, 1761. Cet ouvrage, originairement écrit en français, avait été publié en cette langue en 1571, 1578, 1599, 1613 et 1683.

FLOWDEN (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais, né en France au commencement du 18^e s., fils d'une dame d'honneur de la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, fut placé au séminaire des Ang. ais à Paris, et y reçut les ordres sacrés. Mais, ne voulant pas donner son adhésion au formulaire et à la bulle *Unigenitus*, il renonça aux dignités de l'égl., et même au cardinalat que le prétendant lui réservait. Après un séjour de trois ans en Angleterre, Flowden revint à Paris, et entra chez les doctrinaires de la maison de Saint-Charles, où il m. en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice du J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-8. Quelques passages de cet ouvrage excitèrent des divisions entre les théologiens appelés, et donnèrent lieu à plusieurs écrits, qui parurent pour et contre. Flowden a encore laissé *Elevation sur la vie et les mystères de J.-C.*, œuvre posthume, Paris, 1804, 2 v. in-12. — Un

autre **FLOWDEN** (Charles), jésuite, de la même famille que le précédent, né en Angleterre en 1743, mort en 1821, a laissé : *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations sur l'opinion moderne de la faillibilité du St-siège dans les décisions des questions dogmatiques*, Londres, 1799; *Observ. sur le serment proposé aux catholiques angl.*, 1791; *Réponse au second livre bleu*, 1791; *Lettre de M. C. Flowden aux cathol.*, pour justifier sa conduite; *Remarq. sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794; *Remarq. sur les Mem. de Greg. Panzani, précédées d'une Lettre à M. Berington*, 1794; *Lettre à M. C. Butler sur la protestat. des cathol.*, 1796, in-8. Tous ces écrits sont en anglais.

PLUCHE (NOEL-ANTOINE), écrivain plus laborieux que profond, né à Reims en 1688, fut nommé profess. d'humanités au collège de cette ville, et ne tarda pas à passer dans la chaire de rhétorique. Il vint d'être admis dans l'état ecclésiastique, lorsque l'évêque de Lang. lui offrit la direction du collège de sa ville épiscopale. L'abbé Pluche accepta, et ramena l'ordre dans ce collège; mais, dénoncé ensuite comme professant des sentiments contraires à la bulle *Unigenitus*, il fut contraint de quitter son emploi. L'intendant de Normandie (Gosville) lui confia l'éducation de son fils, à la prière du célèbre Rollin; et, après avoir rempli cette place avec succès, l'abbé Pluche vint à Paris, où il obtint bientôt de la célébrité par ses ouvrages. Il mourut à Varenne-Saint-Maur en 1761. On a de lui : le *Spectacle de la nature*, ou *Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences*, Paris, 1732, 4 tom. en 9 vol. in-12 : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en plusieurs langues de l'Europe. M.-L.-F. Jauffret en a donné une édit. abrégée et revue en 1803, 8 vol. in-18; le marq. de Puységur en avait publié l'*analyse* et l'*abrégé*, Reims, 1772 ou 1780, in-12; *Histoire du ciel*, considérée selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse, Paris, 1739, 2 vol. in-12, La Haye, 1740, même form., trad. en anglais et en allemand; *la Mécanique des langues et l'Art de les enseigner*, Paris, 1751, in-12, trad. en latin par l'auteur : *De linguarum artificia et doctrinâ*, ibid., in-12; *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile, ou Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise, avec des notes relatives à la Vulgate, aux septante et au texte hébreu*, Paris, 1764, in-12; *Concorde de la géographie des différents âges*, ibid., 1765, in-12, avec cartes, le portrait de l'auteur et son *Eloge historique*, par Robert Etienne.

PLUKENET (LÉONARD), botaniste anglais, né en 1652, mort vers 1710, s'était ménagé des correspondances dans toutes les parties du monde pour obtenir des plantes rares et nouvelles, et fit faire à ses frais les nombreuses gravures de ses ouvrages. Ce ne fut cependant que vers la fin de sa carrière qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hampstead, et le titre de professeur royal de botanique. On a de lui : *Phytographia, seu plantarum fœces*, Londres, 1691, 1692 et 1696, 3 vol., 328 planches in-fol.; *Almagestum botanicum, sive Phytographia onomasticon*, 1695, pet. in-fol.; *almagesti botanici Mantissa, plantas novissimè directas complectens*, 1700, planches 329 à 350, pet. in-fol.; *Amalthæum botanicum, id est, stirpium indicarum alterum Carnacapiar*, 1705, planches 351 à 454. Ces ouvrages réunis contiennent environ 2758 fig. Son herbier, composé de 8000 plantes, est maintenant dans le musée britannique. Tous ces ouvrages réunis ont été réimprimés avec des additions en 1769. Le P. Plumier a donné le nom de *Plukenet* à une plante originaire des deux Indes.

PLUMIER (CHARLES), religieux minime, savant botaniste, né à Marseille, en 1686, étudia d'abord les mathématiques à Toulouse, sous le P. Baignon, son illustre oncle, et s'adonna ensuite à la bo-

taunique, qui devint son occupation spéciale. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes les plus utiles à la médecine. Il y fit trois voyages différents, revint toujours avec de nouvelles richesses, et reçut en récompense le titre de botaniste du roi, avec une pension qui s'augmenta à proportion de ses services. Il retourna une quatrième fois en Amérique, à la sollicitation de Fagon, premier médecin du roi, pour examiner l'air qui produit le quinquina, lorsqu'il mourut au port Sainte-Marie, près de Cadix, en 1706. On a de lui : *Description des plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches (par erreur il y a sur le titre 1713), traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *plantarum americanarum Fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol. avec 262 planes; un *Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., avec 172 planes; *nova plantarum americanarum Genera*, Paris, 1703, in-4; deux dissertations sur la cochenille, dans le *Journal des Savans*, 1694, et dans celui de *Trevoux*, 1703; l'*Art de tourner ou de faire en perfection toutes sortes d'os*, autour, Lyon, 1701, in-fol., avec 82 pl., 2^e édit., corrigée et augmentée d'août 2^e partie, Paris, 1749, et un grand nombre d'autres ouvrages Mss. sur diffé. branches de l'hist. naturelle, ainsi que des dessins non publi. Tournefort a conversé au P. Plumier le genre *plumaria* (le frangipannier), de la classe des apocynées.

PLUNKETT (OLIVIER), primat d'Irlande, né dans le comté de Meath en 1699, termina ses études ecclésiastiques à Rome, où le pape lui confia une chaire de théologie; il fut nommé archevêque d'Armagh en 1699. Accusé d'avoir voulu soulever les ecclésiastiques contre le roi d'Angleterre, on le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1691; il avait alors 65 ans. Le mémoire de ce prélat fut réhabilité dans la suite, et ses accusateurs furent punis du dernier supplice. On a de lui des *Mandemens* et *Instructions pastorales*, recueil, et publi. à Londres, 1686, 2 vol. in-4.

PLUQUET (FRANÇOIS-ADRIEN-ADRIEN), sav. et judicieux écrivain, né à Bayeux (Normandie) en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et prit ses grades dans l'université de Paris, fit ensuite quelques éducatons particulières, se lia avec Fontenelle, Montesquieu, Helvétius, et pl. aut. savans et littérats. distingués de l'époque, devint professeur de philosophie morale au collège de France en 1756; se démit de cette chaire en 1782, et m. à Paris, d'une attaque d'apoplexie en 1790. On a de lui : *Examen du fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12; *Mém. pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain*, ibid., 1762, 2 vol. in-8 (cet ouvr., plus connu sous le nom de *Dictionn. des Héros*, a été réimpr. à Besançon en 1818, 2 vol. in-8); *Traité de la Sociabilité*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; *Li-vres classiques de la Chine*, recueillis par le P. Noël, précédés d'observ. sur l'origine, le nat. et les effets de la philosoph. mor. et polit. de cet empire, trad. du lat., ibid., 1784-86, 7 vol. in-8; *Essai philos. et polit. sur le luxe*, ibid., 1786, 3 vol. in-12; 3 brochures sur les affaires de la librairie, publi. sous le voile de l'anonym. en 1777, in-8; de la Superstition et de l'Enthousiasme, ouvr. posthume, publi. par Dominique Ricard, Paris, 1804, in-12. Il a laissé quelq. aut. ouvr. Mss.—Jean-Jacques-Adrien Pluquet, frère du précéd. né à Bayeux en 1720, m. dans le même lieu en 1807, y exerça la médecine avec distinction pend. 60 ans. Il a laissé 42 vol. Mss. in-8 d'observ. médicales.

PLUTARQUE, célèbre philosophe et historien grec, était né à Chéronée, dans la Béotie, d'une famille honorable, où le goût de l'étude et des lettres était héréditaire. On ignore l'année précise de sa naissance, mais il nous apprend lui-même qu'il

suivait à Delphes les leçons d'Ammonius, au temps du voyage de Néron dans la Grèce, ce qui se rapporte à l'an 66 de notre ère. Plutarque pourrait avoir alors dix-sept ou dix-huit ans; ainsi l'on peut conjecturer qu'il vit le jour cinq ou six ans avant le mort de l'empereur Claude, vers le milieu du premier siècle. Il paraît que ses talens éclatèrent de très jeune heure, car fort jeune encore il fut envoyé par ses concitoyens à des négociations importantes. Il alla ensuite à Rome, où il donna des leçons publiques de philosophie, et où il acquit une si grande célébrité, qu'il comptait un nombre de ses auditeurs les personnages les plus illustres. Les romains ont pensé que Plutarque fit plusieurs fois le voyage de Rome, mais qu'aucun de ces voyages n'eut lieu depuis le règne de Domitien, car il paraît qu'il se retira dans sa patrie vers l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, et qu'il y resta dès lors sans interruption pour faire jouir ses concitoyens de la gloire qui était attachée à son nom, et leur donner l'exemple de toutes les vertus qu'il mettait en pratique. Il fut nommé archonte, c'est-à-dire première magistrat; il avait exercé auparavant des charges inférieures, et avait apporté le même zèle qu'il montra ensuite dans les plus importantes. Un emploi qu'il paraît avoir rempli pendant de longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au temple de Delphes. L'époque précise de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance; nous plusieurs de ses écrits font présumer qu'il vécut jusque dans une vieillesse assez avancée. Nous avons de lui les *Vies des hommes illustres* et des *Traités de morale*. Les meilleures éditions, en grec et en latin, de Plutarque sont : celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8, et celle de Maussac, 1634, 2 vol. in-fol. Les *Vies* ont été réimprimées, Londres, 1729, 3 vol. in-4. La collection de ses œuvres a été donnée à Leipzig, en 12 vol. in-8, avec des Notes. Nous avons cinq traductions, en notre langue, des *Vies*, l'une d'Amoyot, l'autre de Tallemant, le 3^e de Dacier, le 4^e et le 5^e de Ricard et la Porte-Duhal. Une des meilleures éditions est celle donnée par M. Clavier, Paris, 1801-1806, 25 vol. in-8. Les *Vies des hommes illustres*, trad. par Ricard, ont été réimprimées en un seul volume in-8, Paris, 1826-1827.

PLUVINEL (ACTOINE DE), gentilhomme du Dauphiné, né vers le milieu du 16^e S., est le premier qui ouvrit en France les écoles de manège que l'on nomme académiques. Premier écuyer du Henri duc d'Anjou (depuis Henri III), il le suivit en Pologne, et fut l'un des trois gentilshommes qui favorisèrent l'élévation de ce prince lorsqu'il revint en France pour prendre possession du trône. Après la mort de son maître, qui l'avait comblé de biens, Pluvinel obtint de Henri IV la direction des grandes écuries, fut nommé gentilhomme de la chambre, peu après sous-gouverneur du dauphin, fut envoyé ensuite comme ambassadeur en Hollande, et mourut à Paris en 1620. On a de lui le *Manège royal*, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'instruction du roi (Louis XIII), Paris, 1623, in-fol. avec fig. gravées par le fameux Crispin de Pas. René Menou de Charny fit repasser cet ouvrage plus complet, conformément au manuscrit de l'auteur, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, et cette édition a servi de base à toutes celles qui ont paru depuis.

PLUTON (mythol.), dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée, ne put être soustrait, comme ses frères, Jupiter et Neptune, à l'avidité de son père, qui le dévora; mais Jupiter, dignement secondé par Métis, fit prendre au vieux Saturne un breuvage de vertu singulière, auquel Pluton, qui pouvait passer pour mort à bon droit, dut l'avantage de revenir à la vie. Dans le partage de l'empire du monde, son

let fut le royaume des enfers, qu'il eût déjà visité. Il repartit plus d'une fois à la lumière du jour : une fois, ce fut pour aller prendre parti dans la guerre de Troie, où il reçut une blessure, dont sa dignité infernale ne le préserva point, et qu'il ne put guérir sans le secours d'Esculape ; une autre fois, ce fut pour enlever Proserpine, qui se jouait avec ses compagnes dans les prairies délicieuses d'Enna, en Sicile. Pluton, comme toutes les divinités dont on croyait avoir quelque chose à craindre, fut très-honoré chez les Grecs et chez les Romains, qui lui élevèrent un grand nombre de temples. La couleur noire était affectée aux victimes qu'on lui sacrifiait et à tous les emblèmes et les insignes de sa puissance. On célébrait à Rome des fêtes en son honneur, le 12 des calendes de juillet.

PLUTUS (mythol.), dieu des richesses, fils de Cécrops et de Jasion, comptait parmi les dieux infernaux, parce que les méchants préféraient se tarent du sein de la terre, séjour ordinaire de ces divinités, et peut-être aussi pour d'autres raisons. Il déclara un jour à Jupiter qu'il ne voulait aller qu'avec les gens de bien ; mais ce dieu le rendit aveugle, et depuis lors, on ne sait par quelle fatalité il fut toujours dans la société des méchants. On voyait à Athènes une statue de la Paix tenant Plutus dans son sein : c'est là une des allégories des anciens, auxquelles on ne peut reprocher de ne pas porter avec elles des enseignements.

PLUYNER (JEAN), poète hollandais assez médiocre, fut un des fermiers ou directeurs du théâtre d'Amsterdam, auquel il a donné quelques tragédies, une tragédie en cinq actes, intitulée *Pyrame et Thisbé*, et plusieurs autres pièces, telles que *la Couronne après sa mort* ; *l'Avare* ; *l'École des Jaloux* ; et *Crispin astronome*. Ces dernières pièces manquent dans les deux volumes de ses œuvres recueillies à Amsterdam en 1692.

PLUYERES, horloger, né à Valenciennes et mort dans la même ville en 1772, est connu par une horloge d'un travail fort ingénieux. Elle marque la révolution du soleil, les signes du zodiaque, les mois et les travaux de chaque saison. Les diverses phases de la lune y sont peintes ; un des rayons du soleil indique l'heure et le quinquième du mois ; un ange désigne les minutes et les secondes ; les épaves y sont marquées par une étoile ; non frontispice à dix-huit pieds de haut sur huit de large, et est orné de plusieurs figures mécaniques, telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe, et divers autres objets curieux.

POAN DE SAINT-SIMON (N.), ancien magistrat, m. à Paris en 1814, âgé de 86 ans, est cité dans la 2^e édit. du *Dictionn. des Anonymes*, (n^{os} 17839, 15659, 17351 et 15118), et par M. Beuchot (Bibliog. de la France, 2^e édit. 1826, p. 120) comme ayant pub. sans se nommer les ouvr. suiv. : *de la Tolérance ecclésiastique et civile*, trad. de l'Int. de Thérèse de Trautmonsdorf, Paris, 1796, in-8 ; *Recueil tiré du portefeuille d'un rentier*, ibid., 1797, in-18 ; un *supplém.* au précéd., an VII, in-18. Il a donné en outre, dans le vol. intitulé *Quatrains de Parnasse trad. en vers grecs par Fl. Chrétien*, etc. (1802, in-8, pub. par A.-M.-H. Boudier), la *trad. interlinéaire des vers grecs de Fl. Chrétien*, imités de Pindare.

POÇA (Andrés de), auteur espagnol du 16^e s., a laissé un ouvrage intitulé : *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de los Españos*, en que se paze se tucan algunas cosas de la Cantabria, Bilbao, 1587, in-4.

POCCETTI, surnom sous lequel est connu aussi le peintre BERNARDO BARBATELLI. V. l'art, qui lui a été consacré sous ce dern. nom, p. 175, et ajoutons : on peut voir le détail de ses productions dans l'ouvrage intitulé : *Serie degli uomini più illustri nella pittura, scultura ed architettura*, etc., 12 vol., Florence, 1773. Cet artiste m. à Florence en 1612.

POCCIANI (MICHEL), religieux de l'ordre des servites, né à Florence en mort 1576, a laissé, outre des comment. sur les Stes Ecrivures et quelques opusc. ascétiques, les ouvrages suivans : *Historia seu Chronicon ordinis servitorum M. N. F.*, ab anno 1222, Florence, 1566, in-4 ; *mystica Corona B. Mariae Virginis*, numero LXIII, Miracula, ibid., 1569 ; *le Vite de sette santi fiorentini*, *fundatori del S. ordine de' serv.*, etc., ibid., 1589, in-8 ; *Catalogus scriptorum florentinorum omnis generis*, etc., ibid., 1589, in-4, très-rare.

POCH (BESNAUD), prêtre génois, mort à Rome en 1785, cultivé avec succès la langue hébraïque. On a de lui : *del Pentateuco stampato in Napoli l'anno 1491*, e saggio di alcune varianti lezione estratte da esso e da libri antichi della sinagoga, Rome, 1780, in-4 ; *Chiazouk Emounah* (Bouclier de la foi), en hébreu et en italien, et d'autres ouvrages restés MSs.

POCHARD (JOSEPH), ecclésiastique, né en 1715 à la Gluze, bailliage de Pontarlier, mort à Besançon en 1786, professeur la théol. pendant plus de 30 ans au séminaire de cette ville, et s'y fit une grande réputation par ses talens et par ses vertus. C'est à lui qu'on doit la révision du *musee* et du *breviaire* du diocèse de Besançon, qui sont regardés comme des modèles en ce genre. Il a en aussi la plus grande part à l'ouv. intitulé *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence*, et pour le *gouvern. des paroisses*, par Urbin Grisot, Neuchâtel, 1772. Cet ouv. a eu un très-grand nombre d'éditions. Celle de Besançon, 1817, 2 vol. in-12, est précédée de l'éloge historique de Pochard, par Louis Rousseau, anc. curé de Lons-le-Saulnier. Cet éloge avait été inséré dans le *Journ. eccl.*, mai 1788.

POCOCK (EDOUARD), savant théologien angl., né à Oxford en 1664, entreprit le voyage du Levant pour se perfectionner dans les langues orientales. De retour en Angleterre, il remplit une chaire d'arabe dans le collège de Balliol à Oxford, où il m. en 1691. On a de lui des traductions latines des *Annales* d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1693, 2 v. in-4 ; de l'*Hist. orient.* d'Ablinfrage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4 ; une vers. du syriaque de la 3^e Epître de St Pierre, de la 2^e et de la 3^e de St Jean, et de celle de St Jude, 1630, in-4 ; une vers. du liv. int. *Portus Mosia*, 1655, in-4 ; des comment. sur Michée, Malachie, Osée et Joel, en anglais, 3 vol. in-fol. ; un *recueil de lettres* ; *Specimen historiae Arabum*, Oxford, 1650, in-4 ; et d'aut. ouvr. imp. à Londres en 1740, en 3 vol. in-fol. — POCOCK (Edouard), fils aîné du précédent, a publié, en 1671, de concert avec son père, un ouv. arabe, intitulé *Philosophus autodidactus, sive Epistola Abu Jaafar ebn Thahil, de Hai ebn Yokhanna*, et avait préparé une édition arabe-latine de la relation de l'Egypte, écrite au milieu du 12^e s., par le méd. arabe Abd-Allatif. Cette édition parut à Tobingue, et a été réimp. à Oxford en 1800. Depuis M. Sylvestre de Sacy a donné une excellente traduction française du même ouvrage. en 1 vol. in-4, 1810. — POCOCK (Thomas), autre fils d'Edouard, a publié une traduction angl. du livre de *Termino vite*, de Manasse ben Israël.

POCOCKE (RICHARD), célèbre voyageur anglais, né à Southampton en 1704, commença ses voyages en Orient en 1737, revint en Angleterre en 1742, fut alors successivement évêque d'Osney et de Meath, et m. en 1765. Les circonstances les plus intéressantes de sa vie se trouvent dans ses *voyages*, pub. sous ce titre : *a Description of East, and of some other countries*, Londres, 1743-1745, 3 v. in-fol., avec 179 pl. trad. incomplète, en français par M. F. de La Flotte, Paris, 1772-73, 7 vol. in-12. (Cette traduct. est peu estimée.) On s'en outre de R. Pococke divers *mémoires* dans les *Transact. philosoph.*, tom. 42, dans l'*Archæologia*, tom. 2, et quelq. MSs. conservés au *museum britannicum*.

POCQUET. V. POQUET.

PODESTÀ (JEAN-BAPTISTE), orientaliste, secrétaire-interprète et prof. des langues arabe, persane et turque à Vienne en 1674, a laissé plusieurs écrits qui furent attaqués dans le temps avec violence par Meninski (v. ce nom). Nous n'indiquons que le plus considérable qui est en 3 vol. in-4, avec ce titre : *Curus grammaticolis hngnorum orientum, arabica scilicet, persica et turca*, Vienne, 1687-1703 : cet ouvr. est très-rare et peu connu. On a encore de Podestà une traduct. latine d'une chronique turque pub. à Nuremberg, 1672, in-12, sous ce titre : *turica Chronica pars prima continens originem ottomanica stirpis*, etc.

PODIEBRAD (GEORGE), roi de Bohême, né d'une famille illustre en 1430, gouverna d'abord la Bohême pour le jeune roi Ladulas, fils d'Albert d'Autriche, mais ce jeune prince étant m. en 1457, Podiebrad se fit élire roi par acclamation. En 1468, gagna la bataille contre les Moraviens, et fut couronné en 1461. L'attachement qu'il avait pour la secte des husites le fit excommunier par Paul II. Il se révolta alors ouvertement contre l'église romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes et appelèrent Matthias Corvin, son gendre, pour le mettre sur le trône. Podiebrad m. au milieu de ces troubles en 1471.

PODIKOVÉ ou PODOKOVÉ (JEAN), aventur., né en Valachie, se fit, dit le 16^e S., une espèce de réputation par son esprit turbulent et ambitieux. Il rassembla une troupe de gens de néant comme lui, entra en Valachie à leur tête, attaqua le prince Pierre qui en était vaincu, et le dépouilla de ses états ; mais Christophe, prince de Transylvanie, étant venu au secours du prince dépossédé, les rebelles furent obligés de prendre la fuite, et Podikové en la tête tranchée à Varsovie en 1580.

PODOBEDOF (ANDRÉAS), métropolitain de Saint-Petersbourg et de Novgorod, né en 1742 dans le goouv. de Vladimir, se fit connaître d'abord comme prédict., et ses talens lui valurent une élévation rapide. A sa m., survenue le 6 mai 1818, il était président du synode et chev. des ordres de Russie. Ce vénéralable prêtre est aut. d'une *Introd. à la lecture des livres saints*, impr. à Moscou en 1779 et à St-Petersbourg en 1803. On lui doit aussi une *Collection de discours instructifs*, etc., Moscou, 1810 et 1816, ainsi qu'un *Choix de discours prononcés* (par lui) devant les membres de la famille impériale à diverses époques, ibid., 1810 et 1816.

PODSCHIVAILOF (BASILE-SERGEVITCH), écrivain russe, né en 1765 à Moscou, d'un simple soldat, fut placé au gymnase de cette ville, y fit de brillantes études, et s'éleva successivement par son seul mérite au rang de conseiller d'état. Après avoir coopéré à la rédaction de div. feuilles litt., il en créa lui-même une en 1794, sous le titre de *Patrie-temps utile et agréable*, et ce journal eut un succès mérité. Podschivaïlov a trad. en russe plus. ouvr. allem., notamment la *Psychologie de Kampe*, Moscou, 1780, et les *Contes et Nouvelles de Lessing*, ibid., 1803.

POELENBURG (CORNELLE), peintre holland., né à Utrecht en 1586, m. dans la même ville en 1666, fut d'abord élève d'Abraham Bloemaert, et alla ensuite à Rome, où il adopta la manière d'Adam Elsheimer. Il étudia aussi les ouvrages de Raphaël ; mais ne pouvant parvenir à dessiner correctement, il se borna à représenter la nature coquette, et y réussit. Le musée du Louvre possède quelq. tableaux de cet artiste. Ce sont quatre paysages dans deux desquels on voit des *Engneuxes*. Un 5^e tableau de ce peintre représente un *Age annonçant à des bergers la naissance du Sauveur*.

POELLNITZ (CHARLES-LOUIS, baron de), aventurier allem., né en 1692, m. en 1775, changea plus. fois de religion, courut après la fortune dans presque toute l'Europe, fut plusieurs fois à la cour de Frédéric II, et se fit une sorte de répu-

tation par ses *Mémoires contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages*, et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe, Liège, 1734, 3 vol. in-8, qui eurent plus. édit. Encouragé par le succès que ces *mém.* avaient obtenu, l'aut. donna ensuite deux autres volumes intitulés : *Mémoires de Poellnitz pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, Berlin, 1791, dont le professeur Brunn donna en même temps une trad. allem. On attribue encore à Poellnitz divers ouvr. anonymes, tels que : *L'histoire secrète de la duchesse d'Ulmovre*, épouse de George IV, Londres, 1732, in-8 ; *Élot abrégé de la cour de Saxe sous le règne d'Auguste III*, Francfort, 1734, in-8 ; *la Saxe galante*, 1737, in-8, etc. Tous les écrits de Poellnitz sont en français.

POERNER (CHARLES-GUILLAUME), chimiste allem., né à Leipzig en 1732, m. en 1796, a laissé : *Comment. duo de officiis medici quatenus felicitatem ejus promovent*, Leipzig, 1753, in-4 ; *Experimenta de albuminis ovorum et seri sanguinis convenientia, ad declarandum nutritionis rationem*, ibid., 1755, in-4 ; *Delinatio pharmaciae chemico-pharmaceuticae*, ibid., 1764, in-8 ; *Selectus materiae medicae*, ibid., 1767, in 8 ; *Essays chimiques à l'usage de la teinturerie*, ibid., 1772-73, 3 vol. in-8 ; *Guide de la teinturerie, surtout pour tendre le drap et les étoffes, tissus de laine*, ibid., 1785, in-4 ; trad. en franç. par ordre du gouvernement, sous ce titre : *Instruction sur l'art de la teinture*, 1791, in-8, revue par Berthollet et Desmarres. Poerner a trad. du franç., avec des notes, les *Principes généraux de la chimie, par ordre alphabétique*, Leipzig, 1768-69, 3 vol. in-8, et ajouté des notes à la *Dissertation de Bouné sur l'argile*, ib., 1771. Il a aussi donné les articles *minéralogie* dans le *Nouveau spectacle de la Nature*, ib., 1775-81.

POETOU (GUILLAUME de), né à Beihause vers le commencement du 16^e S., a laissé un recueil de vers, divisé en deux parties, dont la prem. est intitulée : *Hymne de la marchandise, consacrée tant à tous les illustres sénateurs et magistrats, comme à tous nobles personnages exerçant le gentil train de marchandise*. La seconde partie a pour tit. : *la Grande liasse en plus grand labeur*. Ses *Œuv.* ont été impr. à Anvers, 1564, in-12.

POGGI (SIMON-MAIR), poète italien, né dans le territoire de Bologne en 1685, entra dans l'ordre des jésuites, et professa au collège de Fiesco, où il m. en 1729. On a de lui *Idomeneo*, tragédie, Rome, 1722 ; *Rime di Nimesio Ergatino in morte del ser. Francesco I, duca di Parma*, etc., Parme, 1727. Outre l'*Idomeneo*, on cite encore de lui d'autres tragédies, telles que : *Antenor*, *Agricola*, *Enal*, *Bajazet*, qui furent représentées dans divers collèges ; et il est encore aut. de plus. drames, de comédies et de pastorales.

POGGIANI (JULES), littérateur italien, né en 1522 à Sarno, diocèse de Navarre, sur le lac Majeur, m. en 1568. fut successivement précepteur du jeune Robert de Nobili, vevu du pape Jules III, secrétaire de différens papes, et enfin du cardinal Ch. Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani rempli aussi les fonctions de secrétaire de la congrégat. nommée par le pape pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il revit et corrigea le texte du catech. appelé communém. *ad Parochos*. C'est à lui qu'on doit l'édit. du *Breviario* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol., rare. Il e mis en latin les *Actes* du prem. concile de Milan. Outre la traduct. du traité de saint Chrysostôme, de *Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *harangue* et de quatre *lettres* d'Echine, restées inédites. Les *lettres* et *harangues* de Poggiani ont été rassemblées par le savant évêque d'Amélie, Graziani, et ont été publiées par le P. Logomarsini (*Epistolae et Orationes*

olim à Gratiano collecta, Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes.

POGGIO BRACCIOLINI, connu en France sous le nom du *Pogge*, est l'un des écrivains du 15^e S. qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques. Né en 1380 à Terra-Nova, dans le territoire de Florence, il étudia les langues grecque et latine dans cette dern. ville, sous les célèbres Emmanuel Chrysoloras et Jean de Ravenne. Elevé par de tels maîtres, il se distingua bientôt par ses progrès, et obtint dès l'âge de 22 ans de Boniface IX un emploi de secrétaire apostolique, qu'il a continué de remplir sous sept autres papes. Pendant la tenue du concile général de Constance, le Pogge fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens; il eut le bonheur d'en découvrir un grand nombre, et passa de là en Angleterre, où il continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit encore son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ 40 ans de séjour pour se rendre à Florence, où il s'établit marié en 1435, et où il obtint la place de secrétaire de la républ. Il m. le 30 oct. 1494, à l'âge de 79 ans. Les Florentins lui élevèrent une statue. Le Pogge avait l'esprit satirique, beaucoup de licence dans les mœurs, et ces défauts lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Ses principaux ouvr. sont : *des oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance (*Hist. de Florence*, en lat., depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a publié par la prem. fois in-4, 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avait long-temps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques à Venise, 1475, in-fol., n'est pas commune; un traité de *Farsetat fortuna*, que l'abbé Oliva fit impr. pour la prem. fois à Paris, 1723, in-4; deux livres d'*épîtres* ; *Facete*, dont il y a eu un grand nombre d'édition et de traduct.; les *épiques* de Diodore de Sicile, trad. en latin et d'autres ouvr., Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1538. Parmi les livres des anciens que le Pogge a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva, dit-on, dans une vieille tour du monastère de St-Gall; une partie de *Asconius Pedianus*; les 13 prem. livres de *Falerius Flaccus*; *Ammien Marcellin*; un morceau de *Publius* et *Legibus* de *Cicéron*, *Lucrèce*, *Manilius*, *Silius Italicus*, etc. Jacques Lesclapart a donné un *Poggianus*, contenant la vie de l'auteur, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12 — Poggio BRACCIOLINI (Giacomo), l'un des cinq fils du précédent, cultiva aussi les lettres avec quelq. succès. Il fut pendu à Florence en 1478, pour avoir tempêté la conjuration des Pazzi. On a de lui des trad. ital. de *Hist. de Florence* de son père; de la *Vie de Cyrus*, dont son père avait laissé en MS. une version lat.; quelq. *verses* d'emp. romains; un *Comment.* sur le *Troisième de la Renommée*; poème du Pétrarque; la *Vie de Philippe Scholarus*, et quelq. autres ouvr. — Poggio (Gian-Franco), autre fils du Pogge, fut chanoine de Florence et secrétaire du Léon X. Il m. en 1522, à l'âge de 79 ans. On a de lui un *Tratado de pouvoir du pape* et de celui du concile.

POHL (JEAN-CHRISTOPHE), médecin, allem., né en 1706 à Lobendau, près de Liegnitz, prit ses degrés à l'univ. de Loupzig, obtint en 1750 le titre de professeur, extraord., et réussit avec succès, depuis 1758 jusqu'en 1780, époque de sa m., la physiologie, la chirurgie, l'anat. et la pathol. Outre les dignités universitaires dont il fut revêtu, Pohl remplit aussi divers emplois civils; ce qui ne l'a pas empêché de cultiver la littérat. médicale, et de publier un nombre considérable d'opuscules académ., dont on peut voir les titres au tom. 6 de la *Biogr. medic.* du Dictionnaire des Sciences médicales pub. chez C.-L.-F. Pauckowke. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Dissertat. de Famylia*, Leipzig, 1732, in-4; *Programma de hydropse caecato*

ab hydatidibus, ibid., 1747, in-4; *Dissertat. de causis obstructivis lenta*, ib., 1768, in-4; *Programma de lethaliore vulnere lienis*, ib., 1777, in-4; *Programma de atrophâ infantum*, ibid., 1780, in-4.

POHL (JEAN-ENSENTRIEN), fils du précédent, né en 1746 à Leipzig, étudia la médecine à l'université de cette ville, y fut reçu docteur en 1772, alla peu après suivre les cours de l'école de Strasbourg, puis la clinique des hôpitaux de Paris, et à Rouen la pratique du célèbre chir. David. Appelé en 1783 à Dresde comme prem. méd. de l'élect. de Saxe, il passa l'année suiv. comme prof. de pathologie à Leipzig, et il pub. cette ville en 1800. Entre autres écrits, il a pub. : *Animadvers. in structuram ac signum foliorum in plantis*, Leipzig, 1771, in-4; *Programma de analogia inter morbos ac tatum convulsivum*, Leipzig, 1789, in-4. — JOSEPH PONT, jés., né en 1705 à Prague, m. en 1778, a laissé : *Tentamen phys.-experimentale in principis perpetuatis fundamentum super phenomenon electricis*, in 8. Prague, 1747 et 1750.

POINDEBARD (JEAN-BAPTISTE), prêtre sulpicien, ancien professeur de mathémat. au séminaire de St-Irénée à Lyon, né vers 1760, à St-Etienne en Forez, était curé de Myons (Dauphiné) au commencement de la révolut., époque à laquelle il suivit en Russie Imbert Colomès (v. ce nom), avec qui il s'était lié. C'est dans cette lointaine contrée que l'abbé Poindebard, attaché bientôt au service du tsar comme ingénieur-mécanicien, a illustré son nom par l'invention ou le perfectionnement d'une foule de procédés et de machines : la Russie ne lui fut pas seulem. redevable de l'établissement, et de l'améliorat. de plus, de ses fabriques et manufactures; il forma aussi d'humbles élèves, et instruisit un nombre considérable d'ouvriers en tous genres. On connaît en France l'ingénieux moyen qu'il imagina pour le remorque des bateaux, et qu'il mit en œuvre sur le Wolga (v. le t. 39, p. 314 de la *Revue encyclop.*), procédé qui épargne annuellement l'emploi de plus de 160,000 hommes. Cependant tant de services dévouèrent sans récompense, et l'abbé Poindebard m. dans un état voisin de l'indigence à St-Petersbourg le 6 mars 1825. Il a été impr. sur lui une notice dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhin*, tom. 4, pag. 291 et suiv.

POILLY (FRANÇOIS), graveur, né à Abbeville en 1622, m. à Paris en 1693, était aussi bon dessinateur que grav. habile. Tous ses ouvr. sont au burin pur, à l'exception d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte pour être mis à la tête des œuvres de ce savant cardinal. Louis XIV le nomma son grav. ordinaire; « en considérat., dit ce monarque, de son expérience et des beaux ouvr. qu'il a mis au jour. » — POILLY (Nicolas), frère du précédent et son élève, né en 1626, m. en 1693, était aussi fait au nom dans la grav. ; le portrait a été sa principale occupation. — POILLY (Jean-Baptiste), neveu de François Poilly, m. en 1728, membre de l'Acad. de peinture, a laissé *Suzanne accusée*; la *Madeleine chez le Pharisien*, d'après Leclerc; l'*Adoration des Rois d'Or*, d'après le Poussin; et le *Martyre de Ste Cécile*, sur les dessins du Dominiquin. — POILLY (François), frère du précédent, mort en 1723, trava à Rome le *Tabl. de Ste Cécile* donnant son bon aux pauvres, d'après Dominiquin.

POILLY (.....) DE LA FAGE, baron de), memb. de l'Acad. des jeux floraux, m. en 1806 dans son château de Mauves, situé entre Rieux et Narbonne, s'est distingué par ses connaissances en physique et en agriculture. Il a perfectionné plus, machines et mis à la mode les foudres en maçonnerie, qu'il a rendus plus solides et plus commodes.

POINSIGNON (dom ETIENNE), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, est connu par un ouvr. intitulé : *la Pasteur instruit de ses obligations*, eu

l'Institution des curés, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

POINSINET (ANTOINE-ALEXANDRE-HENRI), aut. dramatiq., né à Fontainebleau en 1735, e donna un grand nombre de pièces à l'Opéra-Comique, dont quelq-unes eurent du succès. La petite comédie du *Cercle*, ou *le Seize à la Mode*, qu'il fit jouer en 1764 au Théâtre-François, fut généralement goûtée, et se soutint encore de nos jours quoiqu'il n'y ait plus rien dans nos mœurs qui ressemble aux modèles qui y étaient reproduits. Poinset aimait à voyager; il avait parcouru l'Italie en 1760, et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769 et se trouva dans la Guadeloupe. Il était de l'Académie des Arcades et de celle de Dijon. Outre la comédie du *Cercle*, Poinsinet e donna à l'Académie Royale du Musiqu, l'opéra d'*Ernelinde*, dont le musiqu est de Philidor (v. ce nom), et quelq- pièces au théâtre de l'Opéra-Comique. On e aussi de lui quelq- poésies, entre autres, un poème sur l'*Enlèvement*, pub. en 1757. Son ignorance des choses les plus communes, jointe à beaucoup d'érudition et de pré-emption, le rendirent long-temps le jouet de tous ceux qui voulaient s'en amuser dans la société.

POINSINET DESVRY (LOUIS), parent du précédent, littérateur, né à Versailles en 1733, m. à Paris en 1804, s'adonna aux lettres avec esca de succès, et s'il ne fut pas gr. poète, il se montra du moins homme d'esprit, de goût et d'érudition. On e de lui : *les Eglées*, ou *Poèmes amoureux*, 1754, in-8; *l'Emulation*, poème, 1756, in-8; *Anna-crée*, *Supplé*, *Moschus*, *Bion*, *Tyrtée* et autres poètes grecs, trad. en vers français, 1758, in-12; 4^{me} édit. augmentée de différents morceaux d'Hé-mère, 1758, in-8; le même ouvr. sous le titre de *Muses grecques*, Deux - Poésies, 1771, in-12; *le Faux dervis*, opéra-comique en 1 acte, 1757; *Brasils*, tragédie, 1759; *Caton d'Utique*, tragéd. imitée de Metastase, 1760; *Pygmalion*, comédie, 1760; *Ajax*, trag., 1762; *Théâtre et Œuvres di-verses*, 1764, in-12; *Théâtre d'Aristophane*, partie en prose et partie en vers, avec les fragments de *Méandre* et de *Philoctète*, 1784, 4 vol. in-8. On e encore de cet aut. : *l'Appel au petit nombre*, 1762, in-12; *Origine des prem. sociétés des peuples, des sciences, des arts et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8; *Nouvelles recherches sur la science des médailles, inscriptions et hieroglyphes antiques*, avec une table des divers alphabets, etc., 1778, in-4; *Phasma ou l'Apparition*, hist. grecq., contenant les aventures de Noélis, fils de Thé-mistocle, 1772, in-8; *Traduction franç. du 91^e li-vre de Tito-Live*, 1773; *Histoire naturelle de Plume*, trad. en franç., avec le texte et accompagnée de notes, 1771, 1782, 12 vol., in-4.

POINTE (NOÛL), conventuel, m. le 8 avril 1825 à Ste-Foix près de Lyon, avait été porté par le départem. de Rhône-et-Leire à la convent. ne-tionale, où il veta la m. de Louis XVI. Il fut en-vo-yé peu après en mission dans le départem. de la Nièvre et du Cher, y favorisa le parti démagogiq., et provoqua ainsi les dénonciat. qui furent portées contre lui par les autorités du prem. de ces départemens après le 9 thermidor. Des enquêtes com-mencées à ce sujet demeurèrent sans suite, et Noël Pointe ne fut plus employé que sous le gou-vernem. directorial. Il conserva jusqu'à le fin de sa vie le même attachem. aux doctrines politiq. qu'il avait professées pendant la révolution.

POINTE (JEAN), antiquaire anglais du 18^e S., maître de philosophie, chapelain d'un des collèges d'Oxford et recteur de Slapton, dans le comté de Northampton, est aut. des ouvr. suiv. : *Histoire d'Angleterre, depuis les temps des Romains jus-qua à la mort de la reine Anne*; *Account of a roman pavement, lately found at Stanfield*, Oxford, 1713, in-8; *roman Antiquities in Britain*, 1724, in-8; *oxoniensis Academicæ, or the Antiquities and Curiosities of the university of Oxford*, London,

1749, in-12; 1752, in-8. On lui attribue aussi les *Miscellanea in usum juventutis academ.*, Oxford, 1718, in-8.

POINTIS (JEAN-BERNARD DESJEANS, baron de), chef d'escadre des armées navales françaises et commissaire-général de l'artillerie de la marine, né en 1635, se fit remarq. pour la prem. fois dans les campagnes qui eurent lieu contre les régentes de Barbarie, de 1681 à 1686. Il commandait un vais-seau de ligne en 1690 lorsque l'amiral Tourville fit éprouver un échec aux flottes combinées d'Angle-terre et de Hollande entre l'île de Whigt et le cap Frel. En 1696 le gouvernem. eut résolu une expédition contre Carthage, port de l'Amérique du sud dans la mer des Antilles, Pointis qui en eut fortem. appuyé le projet fut chargé de l'exé-cution; et en lui confia à cet effet le commandem. d'une escadre composée de dix vaisseaux, d'une corvette et de plus. autres petits bâtimens. Une compagnie des capitalistes fit les frais de cet arme-ment extraordinaire à condition d'avoir 12 part aux profits. Parti de Brest le 9 janvier 1697, Pointis mouilla devant Carthage le 12 avril, s'empara successivem. des forts et retranchem. qui défendaient les approches de la place par mer et par terre, et força le gouverneur espagnol de capituler le 2 mai. Au retour de cette expédition l'escadre française rencontra une flotte anglaise forte de 29 voiles. Pointis qui n'avait que 7 vaisseaux et 3 frégates, dont plus de la moitié des équipages étoit malade, n'hésita point à accepter le combat et réussit par une manœuvre hardie et à la faveur d'un brouillard à traverser la flotte ennemie. Ses vaisseaux s'é-tant dispersés, il eut prudent de se point chercher à les rallier, ceinbattit chemin faisant 6 vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin (1697). En 1705 Pointis fut envoyé malgré lui pour assiéger Gibraltar, et, ainsi qu'il l'avait annoncé, ne réussit point dans cette entreprise hasardeuse, où il déploya toutefois sa bravoure et son intelligence ordinaires. Épuisé par de longues fatigues, il se retira du service bientôt après cette expédition, et m. dans une habi-tation près de Paris en 1707. On e de lui : *Rela-tion de l'expédition de Carthage, faite par les Français en 1697*, Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12, avec une carte et un plan. Ce recit est écrit avec simplicité et offre des détails curieux.

POIRET (PIERRE), écrivain mystique protest., né à Metz en 1646, m. à Rhenisburg, près de Leyde en Hollande, en 1719, a laissé plus. ouvr. d'un style d'illuminé. Les principaux sont : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*; *Œconomia divina*, 1687, 7 vel. in-8; *la Poix des bonnes âmes*, in-12; *les Principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12; *la Théologie du cœur*, 2 vel. in-12; une édit. des *Œuvres de mademoi-selle Bourignon* (v. ce nom), avec une vie de cette fille singulière, avec laquelle il avait été lié et dont il ne parlait qu'avec enthousiasme. Il publia aussi plus. écrits de M^{me} Guyen et d'autres auteurs qu'il croyait conformes à ses idées. Poiret écrivit en outre sur le physique, et osa atterquer Descartes dans un traité d'*Eruditiones triphæ, scholæ, superficialis et foliæ*, Amsterdam, 1707, 2 vel. in-4. On l'a comparé au serpent qui mordait la lime. Nicéron a donné dans ses *Mém.* la liste complète des produits de cet écrivain.

POIREY (FRANÇOIS), jésuite, né à Vézoul en 1584, fut nommé recteur du collège de Lyon, et ensuite de celui du Dauph., où il m. en 1637. On a de lui les écrits suivans : *Ignis holocausti, sive Af-fectus*, etc., Paris-a-Neousson, 1629, in-16, plus. fois réimpr.; *le Moyeu de se dispenser à la mort*, in-16; *le Bon Pasteur*, in-12; *la triple Couronne de la vierge Marie*, Paris, 1630, in-4, souvent réimpr. M^{me} Boucette de Bienrou (v. ce nom) en a retouché le style, et l'a publié du nouveau sous ce titre : *les Grandeurs de la mere de Dieu*. On doit

aussi en P. Poirey, *la Science des saints*, ibid., 1638, in-4.

POIRIER (dom GRAMAIN), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1724, embrassa le vie monastique avant l'âge de 15 ans, professa de bonne heure la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, devint garde des archives de l'abbaye de St-Denis, les mit dans un nouvel ordre, et acquit dans ce travail de vastes connaissances dans l'histoire et dans la diplomatique. En 1762, il fut choisi pour travailler à la continuation du *Rec. des histor. de France*; et aidé de D. Préjeux, son confrère, il en publia le 11^e vol. En 1765, dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée; mais il y retourna 10 ans après, et fut nommé, vers 1780, garde des archives de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et membre du comité établi par le gouvernement pour préparer une collection des diplômes et des chartes du royaume. Quelque temps après, il fut admis à l'acad. des inscript. et belles-lettres. Pendant les troubles de la révolut., Poirier fut attaché successivement à la commission des manumets et à la commission temporaire des arts. Après l'incendie de la biblioth. de St-Germain-des-Prés (1794), il veilla seul à la garde des MSS. que les flammes avaient épargnés, fut nommé ensuite (1796) sous-bibliothécaire, et l'arsenal, remplaça Le Grand d'Aussy à l'Institut en 1800, et m. en 1803. On a de lui, entre le 11^e vol. du *recueil des histor. de France* dont nous avons parlé, plus, *in-memoires lus à l'académie des inscriptions et belles-lettres, entre autres: l'Examen des différentes opinions des historiens anciens et modernes sur l'invention de Hugues-Capet à la couronne de France*, imprimé dans le tome 50 du *recueil* de cette même acad. Il e publl., avec Vireq d'Asir (v. ce nom) : *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, Paris, an II (1794), in-4. M. Duvier a écrit l'éloge de dom Poirier, Paris, 1804, in-8, et inséré dans le prem. vol. du nouveau *recueil des memoires de l'acad. des inscriptions*.

POIS (ANTOINE LE), méd. et anatomiste, né à Nancy en 1525, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. Ses talents dans l'art de guérir lui valurent la place de prem. médecin du duc Charles III, et il m. en 1578. On a de lui un ouvr. curieux intitulé : *Discours sur les medecines et grevures antiques, principalement romaines*, etc., Paris, 1579, in-4, par les soins de son frere dent l'arsenal susd. — Pote (Nicolas LE), né en 1527, mort en 1587, est regardé comme l'un des meilleurs médecins du 16^e S. Il succéda à son frere dans le charge de prem. médecin du duc de Lorraine, et a laissé un ouvr. très-savant intitulé : *de cognoscendis et curandis praeputis internis homini corporis Morbis, libri tres; et de febris liber unus*, Francfort, 1580, in-fol.; 1585, in-8. Le célèbre Boerhaave en a donné une édit., Leyde, 1736, 2 vol. in-4, enrichi d'une belle *Præface*, traduite en franç. par dom Calmet, et insérée dans la *Biblioth. de Lorraine*. Ce liv. a été réimpr. depuis à Leipzig, 1766, 2 vol. in-8. — POIS (CL. LE), fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut méd. des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir à Pont-à-Mousson une faculté de médecine dont il fut créé doyen et prem. professeur, et il acquit autant de réputation dans l'enseignement de son art qu'il en avait déjà obtenu dans la pratique. Appelé par les magistrats de Nancy pour donner ses soins aux personnes atteintes d'une fièvre maligne qui causait de grands ravages dans cette contrée, il fut lui-même atteint de cette maladie, et m. victime de son zèle en 1633. Indépendamment d'une traduction latine du traité

de Louis Mercato, médecin espagnol : *Institutiones ad usum et examen eorum qui erem luxuriorum exercent*, Francfort, 1625, in-fol. On a de lui : *Carah III Mecarismes, seu felicitatis et virtutum egregio principe dignum coronam, ex sapientium hortus lecta congestaque in honorarium ejus tumatum*, Pent-à-Mousson, 1609, in-4; *selectiorum observationum et consiliorum de prateritis hactenus morbis, affectibusque prater naturam, ab aqua sen acrio colluvie et diluvio eritis, Liber singularis*, etc., ibid., 1618, Paris, 1633, in-4; cet ouvr., qui assure à Le Pois la réputation d'un grand et habile médecin, a été souvent réimprimé; la meilleure édition est celle qu'a donnée Boerhaave avec une *præface*, Leyde, 1733, in-4, et Amsterdam, 1768; *physicum comitis Speculum*, Pent-à-Mousson, 1619, in-8.

POISLE (JEAN), conseiller au parlement, s'enrichit par des moyens illicites, et fut condamné, par arrêt de son corps, rendu le 19 mars 1711, à faire amende honorable, et déclarer incapable de tenir office royal de judicature. Il existe sur cet affaire deux livres assez rares, l'un : *Légende de M. Jean Poisle, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir*; l'autre : *Avertissement et Discours des chefs d'accusation, etc., avec l'arrêt*, 1584, in-8. — POISLE (Jacques), son fils, conseiller au parlement, mort en 1623, est auteur de quelques poésies, 1626, in-8. Il eut une fille, qui fut mère du maréchal de Catinaut.

POISSENOT (PHILIBERT), savant philologue, né à Jouha près de Dole, au commencement du 16^e S., embrassa la vie religieuse dans la congrégation de Cluny, et obtint par ses talents la bienveillance de l'empereur Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions honorables. Nommé principal du collège de Dole, il fut en même temps revêtu du titre de vice-chancelier de l'université de cette ville, où il m. en 1556. C'est à Poissenot qu'on est redevable de la publication de l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, qu'il fit imprimer à Bâle en 1549, in-fol. Il la dédia à Christ. Coquelle, gr.-prieur de Cluny, par une épître qui contient des détails curieux sur l'hist. littér. du 16^e S. — POISSENOT (Bénigne), né à Langres vers l'année 1550, e publl. : *l'Esté, contenant trois journées, où sont deduits plusieurs histoires et propos récréatifs, tenus par trois écoliers*, Paris, 1583, in-16; *Nouvelles histoires tragiques*; Paris, 1586, in-16.

POISSON (NICOLAS-JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, né à Paris vers 1637, mort à Lyon en 1710, était aussi bon mathématicien que littérateur, distingué. On a de lui : une *Somme des censiles*, imprimé à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Delectus auctororum ecclesiae universalis, seu nova Summa censiliorum*, etc.; et des *remarques estimées sur le Discours de la méthode, sur la Mécanique et sur le Musique de Descartes*. Il a aussi laissé divers ouvr. MSS., entre autres : une *Relation d'un voyage qu'il fit en Italie; un Traité des bénéfices*, et un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise*. — POISSON (Léonard), curé de Merchangis, diocèse de Sens, mort à Paris en 1753, est auteur de la *Nouvelle Methode, ou Traité théorique du plain-chant*, Paris, 1745, in-8. — POISSON (Pierre), orfèvre, né à St-Lô en Normandie, mort à Tanlay en 1744, se distingua par son talent pour le chaire. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. On a de lui : *Oraisons funèbres du dauphin et du duc de Bourgogne*, l'une imprimée en 1711, et l'autre en 1721. Il a aussi donné le *Panegyrique de St François d'Assise*, 1733, in-8.

POISSON (RAINONN), auteur et acteur comique, né à Paris, où il m. en 1690, a laissé un théâtre la réputation d'un comédien inimitable par le naturel. On a de lui les pièces suivantes : *Lebon, ou le Sot vengé*; le *Baron de la Crasse*; le *Fou de qualité*; *l'Après-Souper des auvergnais*; les *Faux Moscou-*

vités ; le Poète basque ; les Femmes coquêtes ; la Hollande malade ; les Fous diversitans, etc. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-12, Paris, 1743. C'est à tort qu'on a souvent répété que Poisson imagina le personnage de Crispin, puisque la comédie de *Crispin musicien*, par Hauter-cho, est antérieure à ses principales pièces. — POISSON (N.), fils aîné du précédent, ayant pris le parti des armes, se distingue en qualité de volontaire, au siège de Cambrai, et y fut tué sous les yeux de Louis XV qui témoigna des regrets de sa perte. — POISSON (Poul), frère du précédent, né à Paris en 1658, lut pendant quelque temps porte-manteau de Monsieur, frère de Louis XIV; mais ayant hérité du goût et du talent de son père pour le théâtre, il lui succéda en 1686, dans l'emploi de Crispin, et fit long-temps les délices du parterre. Il m. à St-Germain en 1735, laissant plus. enfans (v. Gomea) et les deux articles suivans. — POISSON (Philippe), fils du précédent, né à Paris en 1682, mort à St-Germain en 1743, embrassa aussi avec succès la profession de comédien; mais il ne resta que 5 ou six ans au théâtre, où il a donné dix coméd. : *le Procureur arbitre ; la Botte de Pandore ; Alcibiade ; l'Impromptu de campagne ; le Rêve d'Epiménide ; le Mariage par lettre de change ; les Ruses d'Amour ; l'Amour secret ; l'Amour musicien ; et l'Actrice nouvelle*. Ces pièces, suivies de quelq. poésies fugitives très-médiocres, forment 2 vol. in-12, Paris, 1741, qui ont été réunis aux ouvr. de Bonhomme Poisson, 4 vol. in-12, 1743; *le Procureur arbitre et l'Impromptu de campagne* sont restés au théâtre. — POISSON (François-Armand), frère cadet du précédent, fut reçu au théâtre en 1723 et y obtint pendant 28 ans les plus grands succès. Il m. en 1753 et eut pour successeur le fameux Prévile.

POISSON. V. BOUVEAULT, LACHARLAUSNIÈRE, MAEIGNET et POMPAUBERT.

POISSONNIER (PIERRE-ISAAC), méd. et chimiste, né à Dijon en 1720, fut un des prem. qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. Reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1746, il devint successivement associé libre de l'acad. des sciences, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, prem. médecin des armées, inspecteur-général de la médecine dans les colonies, et m. à Paris en 1798. On a de lui les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, commencé par Col de Villars, 1749-1760, in-8; *Essai sur le moyen de dessaler l'eau de mer*, 1763; *Mém. pour servir d'instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstadt, 1757; *Formulae generales ad usum nosocomiorum castrensiarum*, 1758, in-8; *Discours prononcé devant l'acad. impériale des sciences de Pétersbourg*, 1759, in-4; *Discours prononcé au collège royal de France, à l'occasion de la naissance de M. le dauphin*, Paris, 1762, in-4; *Abregé d'anatomie à l'usage des élèves en chirurgie des écoles de la marine royale*, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Cet abrégé n'est que la rédaction des leçons de Gousselle, prem. méd. de la marine à Brest. Sue a prononcé l'éloge de Poissonnier à la société de médecine en 1798, et on trouve une notice sur le même personnage, par Lalonde, dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tome 4, pag. 456. — POISSONNIER DES PERCHES, frère puîné du précédent, l'un des membres les plus sçés et les plus influens de la société royale de médecine, avait été d'abord médecin par quartier, puis consultant du roi. On a de lui : *Traité des maladies des gens de mer*, Paris, 1767, 1780, in-8; *Traité des fièvres de l'île de St-Domingue*, ibid., 1780, in-8.

POITEVIN (JACQUES), physicien et astronome, né en 1742, à Montpellier, fut nommé membre de la société royale de cette ville, avait l'âge de 23 ans, enrichit de nombreuses observations physiq. et astronomiques les mém. de cette même société,

ainsi que ceux de l'acad. des sciences, et plusieurs recueils scientifiques, et m. dans sa patrie en 1807. On a de lui, outre les travaux académiques dont nous venons de parler, un *Essai sur le climat de Montpellier*, 1803, in-4. M. Martin de Choisy a publ. l'éloge de ce savant, Montpellier, 1808, in-4.

POITIERS. V. DIANE et PIERRE de POISSIÈRE. POIVRE (PIERRE), intend. des Isles-de-France et de Bourbon, membre de l'acad. de Lyon, né dans cette ville en 1719, se distingue non-seulement comme habile administrateur, mais aussi comme un des hommes les plus désintéressés et les plus vertueux de son siècle. Son zèle ardent, ses immenses travaux et ses soins inaltérables pour réparer les avaries dévastées des Isles-de-France et de Bourbon, lui méritèrent la reconnaissance éternelle des habitans de ces contrées, parmi lesquels il demeura 6 ans. De retour en France en 1773, il y reçut le tribut d'éloges dû à ses services et à ses talens; et obtint, avec le cordon de St-Michel, une pension de 12,000 liv. Il m. en 1786, laissant de nombreux Mss., pleins de pensées utiles, de faits d'observations de tout genre, fruit de ses voyages et de ses méditations sur tout ce qui intéresse l'économie sociale. Les *Voyages d'un philosophe*, publiés sous son nom, sont un choix de fragmens tirés de ces Mss. Ils ont eu un gr. nombre d'éditions; la dernière, publiée à Paris en 1797, est précédée d'une notice sur sa vie par Dupont de Nemours. L'académie de Lyon mit ses concours, en 1818, l'éloge de Pierre Poivre; et M. Terracberg, avocat, remporta le prix.

POIX (LOUIS de), espagnol, de la maison de St-Honoré à Paris, né dans le diocèse d'Amiens en 1714, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, et conçut le plan d'une nouv. Bible polyglotte, plus parfaite que toutes celles qui existaient à cette époque. Quelques-uns de ses confrères entrèrent dans ses vues, et résolurent de partager ses travaux. L'abbé de Villedieu, savant orientaliste, se mit à la tête de cette entreprise, et en devint le directeur. Le père L. de Poix rédigea, en 1768, un *mém.* à ce sujet, et m. en 1782. Il a publié en outre, en société avec ses confrères, Scérifan de Paris, Jérôme d'Arras, etc., les *Prêtres de Narsès, patriarche des Arméniens*, trad. en lat. et en franç., réimp. à la suite du *mém.* précédent; *Principes discutés pour fortifier l'intelligence des liv. saints*, etc., Paris, 1755-64, 16 vol. in-12; *psalmodium Persio nova*, etc., ibid., 1762, in-12; *nouv. Version des psaumes, faite sur le texte hébreu*, ibid., 1762, in-12; *Réponse à la lettre de M...* (insérée dans le *Journal de Villedieu*, fév. 1755), contre les lettres de l'abbé de Villedieu, ibid., 1752, 2 vol. in-12; *Essai sur le livre de Job*, ib., 1768, in-12; *l'Ecclesiaste de Salomon*, trad. de l'hébr., ibid., 1771, in-12; *Lettres spirit. sur la paix de l'âme*, ib., 1762, in-12; les *Prophètes d'Isaïe*, trad. de l'hébr., ibid., 1775, 2 vol. in-12; les *Prophètes de Jérémie*, etc., ib., 1780, 6 vol. in-12; les *Prophètes de Baruch*, ib., 1788, in-12; *Trmté de J. Josè*, 1768, in-12. Le P. de Poix et ses confrères avaient aussi composé un *Dictionn. armenien, latin, italien et français*, resté MS.

POLAILLON. V. LAMARQUE (Marie de).

POLAN (AMANA), en latin Polanus, théologien protestant, né à Oppaw, en Silésie, l'an 1561, m. à Bâle en 1610, a laissé des *comment. lat.* sur Eséchiel, Daniel et Osée; des *disser.*, des *thèses*, des *écrits* de controverse.

POLANO (PIERRE), fut élu doge de Venise, après la m. de Michiel, eo 1130, et m. en 1148. Les histor. vénitiens le représentent comme un homme d'état prudent et ferme.

POLCASTRO (SIOSSIMON de), médecin, né à Padoue vers l'an 1346, enseigna la médecine et la philosophie dans cette ville, et m. en 1440. On

cite , parmi les ouv. qu'il a laissés : *Commentariorum libri tres in Aphorismos Hippocraticos ; Commentaria in opera Galeni ; de Febris libri duo ; de Venenis et totius Cognitionis libri duo ; Questiones*, etc., Venise, 1566, in-fol.

POLE ou POOL. V. POLES.

POLEMÓN, philos. académique, né à Athènes, admis au nomb. des disciples de Xénocrate, devint son successeur, ne échangea rien à sa doctrine, et m. vers l'an 272 avant J.-C. Ses ouv. étaient sans doute déjà perdus au temps de Lacres, puisqu'il n'en donna pas les titres dans la *vie de ce philos.* Polémon eut pour disciples Arcésilas, Gratius et Zénon, fondateur de la secte stoïque.

POLEMÓN 1^{er}, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, et le servit de tous ses moyens dans la guerre contre les Parthes. Lorsque la guerre civile s'alluma entre Octave et Marc-Antoine, Polémon fit marcher des troupes au secours de son protecteur ; mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, il se réconcilia avec Octave, qui lui donna la souveraineté du Bosphore ; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1 de J.-C. Il existe une médaille unique de ce prince, portant au revers une étoile avec la légende de *Breidias Modestus ; Euxinus*. — POLEMÓN II, son fils, lui succéda, et fut reconnu par l'emp. Caligula en l'an 39 de J.-C.

POLEMÓN (ANT.), célèbre sophiste, né à Laodécée dans le 1^{er} S. de l'ère chrét., d'une famille consulaire, ouvrit une école à Smyrne, et mérita par ses talens la bienveillance des emp. Trajan et Adrien. Mais il avait en même temps une telle vanité qu'il se croyait dispensé des moindres égards, même envers les princes et les rois. Il ne nous reste de lui que deux *declamations*, qui ont été publiées pour la prem. fois en grec par Henri Estienne, avec les *harangues* d'Himerius et de quelques autres rhéteurs, Paris, 1567, in-4. Le P. Poussines a donné une édition réparée des discours de Polémón, avec une version latine, Toulon, 1637, in-8. Philostrate, dans la *Vie de Polémón*, cite plusieurs autres *harangues* de ce sophiste ; et Fabricius en indique douze, dont il donne les titres dans la *Biblioth. græca*, édit. de 1732.

POLEMÓN, physiognomiste, étoit Athénien, selon quelques auteurs, et antérieur à Origène, qui l'a cité dans le prem. livre de son ouv. contre Celse. Il nous reste de lui un *Traité de physiognomonie*, pub. pour la première fois par Camille Périsseus à la suite des *Histoires diverses* d'Elzen, Rome, 1545, in-4. L'éd. Sylhurge l'a ins. depuis dans le 6^e vol. des *Œuvres* d'Aristote. Nicolas Petreius, de Coreyre, en a donné une version latine dans un *Recueil* de quelq. *opuscules* de Meletius, d'Hippocrate, etc., Venise, 1552, in-4 ; cette version a été réimprimée en grec dans l'édition des *Scriptores physiognomonie veteres*, Altcoburg, 1780, in-8.

POLÉNI (GIOVANNI), célèbre physicien, antiqu. et mathém., né à Venise en 1683, m. à Padoue en 1761, fut membre de l'acad. roy. des sciences de Paris et de presque toutes les soc. sav. de l'Europe. On a de lui un assez grand nombre d'ouv., parmi lesquels on cite : de *Motu aquæ mixto libri duo*, Leipzig, 1717, in-4 ; de *Castelli per quæ derivantur finitiorum latera convergentia*, ib., 1718, in-4 ; *Prolectio de mathesis utilitate*, ib., 1720, in 4 ; *Exercitationes vitruvianæ*, seu *Commentar. criticus de Vitruvii architecturâ*, Venise, 1739, in 4, etc. ; une édit. de Frontinus, de *aquæ Ducibus*, avec un comment., pub. à Padoue en 1722, in-4 ; des *suppléments* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1735, 5 vol. in-f. On peut consulter, pour plus de détails sur ce savant : *Mémoire par la voie, géogr. et costum. del sign. Gio. Polani*, Padoue, 1762, in-4 ; son *éloge*

dans le *Recueil* de l'académie des sciences, année 1763, et le t. 12 des *Vita Italorum*, par Fabroni.

POLENTA (GUIDO NOVELLO DA), souverain de Ravenne dans le 14^e S., conserva près de 50 ans l'autorité suprême ; il la partageait avec ses deux fils Ostasio et Rambert, et avait marié sa fille Françoise à Jean Malatesti, l'un des seign. de Rimini. Le Dante a rendu cette princesse à jamais célèbre, en peignant avec un charme inimitable son amour et ses malheurs, qu'il lui fait raconter à elle-même. Guido de Polenta m. en 1323. Il cultiva la poésie et l'on trouve de ses rimes dans le *Recueil* d'Alfianus, dans la *Poetica* de Trissin, etc. — POLENTA (Ostasio 1^{er}) fut seigneur de Ravenne et de Cervia de 1322 à 1346. Il poignarda son neveu Renand, fils de Rambert, pour s'emparer de l'entière souveraineté, fut l'allié des marquis d'Este et l'ennemi de l'Eglise, jusqu'an 14^e eor. 1346, qu'il mourut asphyxié par la vapeur des charbons allumés dans son appartement. — POLENTA (Bernardino), fils aîné et successeur du précéd. dans le gouvernement de Ravenne, fut d'abord en butte à la haine de ses frères Pandolfo et Lambert, qui s'emparèrent de lui par trahison, le jetèrent dans un cachot, et se firent proclamer seigneurs de Ravenne. Mais Bernardino, ayant été remis ensuite en possession de son gouvernement, se vengea de ses frères en les faisant mourir. Il devint un odieux tyran, et mécontent de ses sujets en 1359. — POLENTA (Guido II), fils et succ. de Bernardino, fit oublier autant qu'il était en son pouvoir les cruautés de son père. Il embrassa, en 1382, la parti du Louis 1^{er} d'Anjou. Parvenu à une vieillesse assez avancée, il fut dépossédé par ses trois fils, et jeté dans une prison obscure, où il m., on ne sait à quelle époq. — POLENTA (Obizzo, Ostasio II et Pierre), co-seigneurs de Ravenne, fils et succés. de Guido II, après avoir déposé leur père, étaient convenus de gouverner eu commun ; mais il parait qu'Ostasio survécut peu à l'entente par lequel il était parvenu au trône. Pierre étoit mort aussi, Obizzo continua de régner jusqu'au 21 janvier 1431. — Son fils, Ostasio III de POLENTA, lui succéda ; mais il n'eut pas à être victime de querelles des voisins trop puissans. Les Vénitiens, dont il avait dû tour à tour embrasser et quitter la cause, devinrent ses ennemis les plus cruels ; ils s'emparèrent de lui en 1441, et le firent mourir avec sa femme et son fils dans l'île de Candio, où ils avaient été transportés. Ainsi finit la maison de Polenta, après avoir régné 166 ans à Ravenne.

POLENTONE (SACCO ou XICO), littérateur, né à Padoue vers la fin du 14^e S., fut nommé chancelier du sénat en 1413, et m. en 1463. Le plus considérable de ses ouv., intitul. de *Scriptoribus illustribus lat. linguae*, n'a point été pub., mais on en a extrait les vies de Sécèque et de Pétrarque. Il a aussi donné : *Lusus ebriorum*, comédie en prose latine, et divers autres ouv. sur lesquels on trouvera des détails dans l'*Historia gymnasii patavini* de Papadopoli et dans la *Biblioth. medica et infima latinensis* de Fabricius.

POLHEM (CHRISTOPHE), mécanicien suédois, né en 1661 à Visby, en Gotland, m. en 1751, se distingua par un grand nombre d'inventions aussi ingénieuses qu'unies. Le canal de Trollhætt, et le bassin de réparation de Carlscrona ont été établis d'après ses plans. Il étoit membre de l'acad. des sciences de Stockholm, et a fourni à cette société plus, mêm. intéressans.

POLI (MARTIN), chimiste, né à Lucques en 1662, mort à Paris en 1714, eut à Rome un laboratoire public de chimie qui fut très-fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince le lui, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur, et le titre de son ingénieur ; mais, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé, il ne voulut point se

servir du secret. On a de Poli une apologie des acides sous ce titre : *Il Triomfo degli acidi*, Rome, 1706, in-4.

POLICLÈTE. V. POLYCLÈTE.

POLIDORE. V. GARAVAGE.

POLIER (GEORGE DE), prof. de grec, de morale et d'hébreu, à Lausanne, où il naquit en 1675, m. vers 1760, a laissé : *Pensées chrétiennes*, 1747, in-8; *Systema antiquitatum hebraicarum rhetorica sacra*; *Nouveau Testament mis en catéchisme*, Amsterdam, 1756, 6 vol. in-8. — Ant. de PULIER de ST-GERMAIN, parent du précéd., né à Lausanne en 1705, m. en 1797, a laissé les ouvr. suiv. : *du Gouvernement des Maures*, Lausanne, 1781, in-8; *Essai sur le projet de paix perpétuelle*, ib., 1788, in-8; *Coup d'Œil sur ma patrie*, ib., 1795, in-8. — POLIER (Ant.-Louis-Henri de), de la famille des préc., colonel dans l'Inde, membre de la société asiatique de Calcutta, né à Lausanne en 1741, étudia à fond la religion et l'histoire des Indous, et rapporta en Europe des nombreux Mss., d'où l'on a tiré l'ouv. intitulé : *Mythologie des Indous*, publié à Paris en 1809, 2 vol. in-8. Polier s'était fixé en 1792 dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon; il y fut attaqué par une bande de brigands, et périt sous leurs coups le 9 février 1795. La riche collection de peintures indiennes et de Mss. orientaux qu'il avait formés dans l'Inde échappa heureusement au pillage, et la Bibliothèque du Roi acquit ensuite ces Mss., au nombre de 42.

POLIGNAC (MELCHIOR DE), card., né au Puy en Velay, en 1661, d'une très-ancienne maison d'Auvergne, obtint une grande célébrité par ses talens politiques et son mérite littéraire. Chargé d'abord d'importantes négociations à Rome en 1683, il fut nommé en 1693 ambassadeur en Pologne, et fut élu roi de ce royaume le prince de Conti en 1695. Cette élection n'ayant point eu son effet, Louis XIV envoya son mandataire en exil, et l'y retint pendant 4 années. Rappelé à la cour en 1702, Polignac y reparut avec un nouvel éclat, fut nommé auditeur de Rote en 1706, plénipotentiaire en Hollande dans les années 1710, 1712 et 1713, et obtint à son retour, avec le chapeau de card., le titre de maître de la chapelle du roi. Exilé de nouveau pendant la régence, il ne fut rappelé qu'en 1721. Il alla à Rome en 1724 pour l'élection de Benoît XIII, et y resta pendant 8 ans chargé des affaires de France. Il revint enfin en 1730 pour le repos que semblait réclamer sa vieillesse, et m. à Paris en 1741. Il avait été nommé archevêque d'Auch, en 1726, et fait commandeur des ordres du roi en 1728. Les honneurs littéraires s'étaient aussi accablés sur sa tête. Après avoir remplacé Bossuet à l'acad. franç. en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. On a de lui le poème intitulé *Anti-Lucretius, seu de Deo et Natura*, lib. IX, pub. en 1743, 2 v. in-8, trad. en franç. par Bougainville, Paris, 1749, 3 vol. in-8; et en vers ital., par F.-M. Ricci, 1767, 3 vol. in-4. « Brillant orateur dans les langues lat. et franç., estimé comme poète (en latin seulement), dit un biographe, le cardinal de Polignac s'occupait encore avec succès de physique, de mathém. et d'antiq. » Son éloge a été composé par M. de Boze (*Recueil de l'académie des inscriptions*); par M. de Mairan (*Recueil de l'acad. des sciences*); par le P. Charlevoix (*Mém. de Trévoux*, juin, 1742); et sa vie a été publiée par le P. Cléry, Fauchet, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POLIGNAC (YULIANDE-MARTINE-GABRIELLE DE) POLASTRON, duchesse de), gouvernante des enfans de France, avait épousé en 1767 le comte Jules, depuis duc de Polignac, mort en Russie en 1817. Les grâces dont elle était douée, et la solidité de son esprit, lui gagnèrent l'amitié de la reine Marie Antoinette. Elle joint du plus haut crédit auprès de cette princesse, mais bientôt l'envie et

la calomnie se déchaînèrent contre elle; et lorsque la révolution éclata, on lui attribua une partie des maux qui pesaient sur la France. Obligée de se soustraire à la fureur populaire, M^{me} de Polignac se rendit à Vienne avec sa famille, et m. dans cette ville le 9 déc. 1793, à l'âge de 44 ans.

POLINI (l'abbé CHARLES), né à Brescia en 1688, m. en 1736, a pub., avec le P. Analdi, *de juris divini et naturalis Origine*, Breiscia, 1750.

POLINIER (J.), ecclésiastique, né à Pézenas en 1646, m. en 1727, a pub. : *Explication littérale et morale des évangiles de St Matthieu et de St Marc, de St Luc et de St Jean*, 1693, 1702, 5 vol. in-8; *Paraphrase courtoise, ou Traduction d's psaumes de David avec des argumens et des réflexions*, Paris, 1693, 3 vol. in-12.

POLINIÈRE (PIERRE), physicien, né à Coulonnes (Normandie) en 1671, cultiva d'abord les mathém. siq., et publia des *élem.* de cette science en 1705. Entraîné ensuite vers l'étude de la physique et des autres sciences naturelles, il eut le dessein de les ramener à l'espérance, suivant le système de l'école et de Descartes, et il ouvrit à cet effet un collège d'Harcourt un cours de physique expérimentale. Les savans donnèrent de justes éloges à cette entreprise nouv., qui eut le plus gr. succès. Le duc d'Orléans, régent, et le jeune roi Louis XV, assistèrent successivement aux leçons de Polinière, ainsi que toute la cour. Uniquement occupé des progrès de la science, le professeur ne pensa jamais à ses intérêts particuliers, et m. en 1734. Si on ne doit pas le placer parmi les hommes qui ont fait faire de grands pas à la physique, il faut du moins lui accorder le mérite d'avoir bien saisi les idées des autres, et de les avoir traduites en expériences. Il fut le prédécesseur de l'abbé Nollet (v. ce nom), qui lui doit beaucoup. On a de Polinière, outre les *Élem. de mathém.* dont nous avons déjà parlé, et qui sont peu estimés, un cours d'*Expos. de phys.*, dont la 5^e édit. parut en 1741, 2 vol. in-12.

POLISIUS (MELCHIOR), médecin, de l'école de Padoue, né en 1600 à Jauer, dans le Salézie, vint se fixer à Francfort-sur-l'Oder, où il m. en 1671, après avoir rempli une chaire de médecine pendant 30 ans. On ne connaît de lui que 4 ouvr. académ., sans intérêt. — SAMUEL-GUILLAUME, son fils, m. en 1700, médecin de la ville de Francfort-sur-l'Oder, lieu de sa naissance, et membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom d'*Numère*, a fourni aux *mém.* de cette société savante un certain nombre d'observations. L'un de ces opuscules fut émis en public à part sous le titre suivant *Myrrhobolus, seu myrrha Duguisii, curiosa*, Nuremberg, 1688, in-4.

POLITI (LANCELOT) V. CATARINO.

POLITIEN ou POLIZIANO (ANGE), célèbre littérateur italien, né en 1454 à Monte-Pulciano en Toscane, professa avec un grand succès la littérature grecque et latine à Florence, obtint par ses talens la faveur des Médicis, qui le comblèrent de biens, et m. en 1494. On a de lui : *Hist. de la conjuration des Pazzi* (en lat.), Florence, 1478, in-4; Naples, 1769, in-4; une traduction latine d'*Héroclès*, un livre d'*épigr.* grecques; la traduction latine de plusieurs poètes et historiens grecs; deux livres d'*épîtres* latines; quelques petits *Traité de philosophie*; un *Traité de la colère*; commentaires sur les *Paodretes* de Justinien; quatre poèmes bucoliques, tous en latin, et d'autres ouvr., *Canzon a ballo*, imp. avec celles de Laurent Médicis, Florence, 1568, in-4; *Stanza*, 1537, in-12; 1759, in-8, et d'autres ouvr. italiens. Le recueil des *Œuv.* de Politien a paru à Bologne en 1494, in-4. Il a été réimprimé à Venise en 1498, in-fol.; Lyon, 1543, 2 v. in-8; Bâle, 1553, in-8, etc. — Quatre autres écrivains ont porté le nom de POLITIEN ou POLITZIANO. — Bartolomeo POLITZIANO, qui fut l'un des secrétaires du pape Martin V, et contemporain de

Léonard Arétin, du Pogge et de Francesco Barbaro. Il a eu tout parlé comme d'un littérateur, connu alors par des poésies et d'autres produits. — GIOV. ANGELO POLLIZIANO, né aussi à Monte-Pulciano, et qui vint enseigner la logique à Poitiers vers le commencement du 17^e S. — Antonio-Lorenzo POLLIZIANO, qui, après avoir professé la logique à Pise, se fit à Padoue en 1604, et publia un dialogue de *Ran*; un traité de *Calculus sive de Motibus*, et un livre de *Natural logica*. — GIOVANNI-MARIA POLLIZIANO ou POLLIZIANO, en latin de *Pollucius*, religieux carme, savant théologien, qui florissait vers 1690, a laissé : *Vita del R. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, publ. par Sarinis, dans *era Vies des Saints*; *Constitutiones carmelitarum*, Venise, 1699; *Psallium et Mare magnum ordinis carmeliti*; *Orationes*, *Epistola*, *Sermones quadragesimalis*, etc.

POLLITIUS (ANT.), médecin sicilien, m. postérieurement à 1625, après avoir exercé son art à Palerme, où il devint médecin de l'inquisition, a laissé, entre autres ouvrages : de *quintâ Essentia solutiva*, etc., Palerme, 1613, in-4; *Apologia de anevrysmae pretensio pro morchione de Yeroi*, ibidem, 1620, in-4; de *Febrib. pestil. granatulus Paterni Consilio*, ibid., 1625, in-4.

POLLAIUOLO (ANTOINE), peintre, sculpteur, orfèvre et graveur, né à Florence en 1496, mort en 1498, a laissé un grand nombre d'ouvrages dans les différents genres qu'il avait embrassés. On cite de lui (en peinture), le portrait de Poggio, qu'il fit d'après nature, et le tableau de *Saint-Stephen*, dans la chapelle des Pucci; plusieurs bas-reliefs en argent pour l'autel de l'église de Saint-Jean à Florence, in *Mousoles* (en bronze) de Sixte IV; et les planches suiv., gravées au bois : *Hercule étouffant Antée*, in-8; *Hercule emportant une colonne*, in-8; *Combat de dix hommes nus à l'épée*, d'une grande dimension en travers, et connu des amateurs sous le nom de *gli ignudi*.

POLLAIUOLO (SIMON), V. GEONACA.

POLLICH (JEAN-ADAM), naturaliste allemand, né en 1740 à Lautern, mort en 1780, consacra dix années à parcourir le Palatinat pour recueillir tous les éléments d'une flore de ce pays, et publia cet ouvrage sous le titre de *Historia plantarum in Palatinatu electorali sponte nascentium*, etc., Mannheim, 1776, 3 vol. in-8. Il s'occupait aussi d'entomologie, et nous avons de lui : *Beschreibung einiger insecten*, etc., ou *Description de quelques insectes non décrits par Linné*, et qui se trouvent dans les environs de Weisbourg (dans les *Mém.* de la société économique du Palatinat pour 1779); *Descriptio insectorum palatinorum* (nouv. Actes de l'académie des sciences de la nature, t. 7). — MARTIN POLLICH, surnommé *Mellerstadius*, du nom de son lieu natal, dans la Franconie, accompagna en 1593 dans la Terre-Sainte, comme médecin, Frédéric III, électeur de Saxe, à qui il donna la vie dans un grand danger. Revenu en Europe, il professa d'abord à Leipzig, puis devint rect. de l'université de Wittenberg lors de sa fondation (1502), par ce même électeur. Il y remplit successivement les chaires de théologie scholastique et de médecine, jusqu'à sa mort, arrivée en 1513. Supérieur à son époque, il attaqua avec force l'arabisme alors dominant dans les écoles, et, entre autres écrits de controverse sur ce sujet, il a laissé *Responsio ad superadditos errores Simonis Pistorii de malo franco*, Leipzig, 1701, in-4.

POLLINI (JÉRÔME), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Florence, mort en 1601, a laissé *Historia ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra, in quattro libri*, ne quali si tratta di quello che è avvenuto in quell'isola da che Arrigo ottavo cominciò a pensare di repudiare Caterino, sua legittima moglie, infino a quella ultimi anni di Elizabetha, ultima sua figliuola, raccolta da gravi-

simi scrittori, ne meno di quella nazione che d'altra, Rome, 1593, 1 vol. in-4. La reine Elizabeth fit brûler cet ouvrage. Il y en eut une seconde édition à Bologne, aussi in-4. On a encore du même aut. *Vita dello B. Morgherita di Castello, suora del terzo ordine di S. Domenico*, Pérouse, 1601, in-8.

POLLION (CAIUS ASINUS), l'un des plus célèbres orateurs du barreau de l'ancienne Rome, s'attacha d'abord à Pompée, comme tous les sincères amis de la république; mais plus tard la nécessité le jeta, contre son inclination, dans le parti de César, qu'il suivit dans les champs de Pharsale. Après la mort de ce grand homme, il se rangea sous les drapeaux d'Antoine, qui lui donna le commandement des légions stationnées dans les environs de Mantoue. Ce fut dans ce poste qu'il eut le bonheur de sauver les jours et la fortune de Virgile, dont il devint le premier protecteur. Nommé consul l'an de Rome 714 (40 ans avant J.-C.), il fut contraint, par les vexations continuelles des triumvirs, d'abandonner le même année. Il fut envoyé cependant contre les Dalmates révoltés, leur enleva la ville de Salone, et obtint à son retour les honneurs du triomphe. Bientôt, rebuté de servir Antoine, il cessa de prendre part aux affaires publiques. On présume que ce fut alors qu'il entreprit d'écrire l'histoire des guerres civiles. On sait qu'Hirace tenta de le détourner de ce projet par une ode magnifique. Pollion recommença, sous Auguste, à fréquenter le barreau, et ouvrit une école de déclamation. Il m. à sa maison de campagne de Tusculum, vers l'an 756 (la 3^e année depuis J.-C.), à l'âge de 80 ans. Il est le premier qui ait établi dans Rome une bibliothèque ouverte à tout le monde. Outre *l'Hist. des guerres civ.*, de Rome, en 27 liv., il avait composé un grand nombre de *harangues*, des *tragédies*, et un *livre* contre l'historien Salluste; mais il ne nous reste de lui que trois lettres, parmi celles de Cicéron. — POLLION (TREBELLIANUS), l'un des écrivains de l'Hist. auguste, florissait à Rome, sous le règne de Constance Cléore, vers l'an 300 de notre ère. Il ne nous reste de ses écrits qu'un parti, qui comprend la fin du règne de Valérien, les vies des 2 Gallien, celles des 30 tyrans qui se disputèrent tour à tour l'autorité sous ces princes, et enfin la vie ou plutôt le *pénitencier* de Claude-le-Gothique, secul de Constance. Malgré de grands défauts, son *Hist.* est précieuse par une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. On la trouve à la suite des *fragments* de J. Capitolin, dans le recueil des *Historia augusta Scriptores*.

POLLNITZ, V. POELLNITZ.

POLLUCHE (DANIEL), historien et antiquaire, né à Orléans, en 1633, d'une ancienne famille de cette ville, s'appliqua dès sa jeunesse à recueillir et étudier les monuments qui pouvaient servir à faire connaître ou illustrer sa patrie. Il avait conçu, et commençait à exécuter le plan d'un grand travail sur la province de l'Orléanais; mais il ne put terminer cette entreprise, et m. en 1768. On a de lui *Descr. de la ville et des environs d'Orléans*, avec des *remarq. hist.*, Orléans, 1736, in-8. M. Bonvais du Préau, neveu de l'auteur (et père de l'auteur de cet article), en donna une édition nouvelle sous le titre d'*Essais historiq. sur Orléans*, ibid., 1758, in-8, précédés d'une notice sur la vie de Polluche, avec le catalogue de ses ouvrages, dont plusieurs sont restés inédits. Nous citerons encore les opuscules suivans : *Dissert. sur une médaille de Posthume*, 1726, in-12; *Descr. de l'antre des évêq. d'Orléans*, 1734, in-8; *Dissert. sur le GEXARUM* (de D. Duplatis), avec des *remarq. sur la Pucelle d'Orléans*, 1750, in-8; *Problème histor. sur la Pucelle d'Orléans*, 1750, in-8; plus, autres dissertat., insérées dans le *Mercur*, et les *Mém.* de Trévoux.

POLLUX, frère de Gastor. V. CASTOR.

POLLUX (JULIUS), grammairien et sophiste cé-

lèbre du siècle de Marc-Aurèle, né vers la fin du règne d'Adrien à Naucratis, en Egypte, vint à Rome s'initier, sous Adrien de Tyr, aux secrets de l'art oratoire, ou plutôt de l'art sophistique. Il balança bien de la réputation de son maître, vit accourir à ses leçons une foule de disciples, et fut choisi par le sage Marc-Aurèle pour être un des instituteurs du jeune Commode. À la m. d'Adrien de Tyr, il fut honoré par son élève, devenu empereur, de la chaire d'éloquence d'Athènes, que l'on n'aurait coutume d'accorder qu'aux sophistes les plus distingués de leur siècle. C'est là que Pollux m. à l'âge de 58 ans, peu de temps après la m. du prince, son protect. Il laissait un assez grand nombr. d'ouv., dont Sueton nous a transmis les titres, mais parmi lesquels nous ne citerons que son *Lexique*, en 10 liv., dédié à Commode, et connu sous le nom d'*Onomasticon*. Ce liv., le seul du genre onomastographique, et le seul de Pollux que nous possédions aujourd'hui, a en plus. éditions, mais il n'en est qu'une dont on puisse se servir, c'est celle de Wetstein, faite par Lederlin et Hemsterhuys, Amsterdam, 1706, 2 v. in fol. — POLLUX (Julius), hist. grec, souvent confondu avec le grammairien dont l'article précède, lui est pourtant postérieur, de plus de deux siècles, puisqu'il florissait sous le règne de Valens, dans l'Orient. Il est aut. d'une *chronique* qui commence à l'origine du monde, et dont le texte grec s'est mis au jour, pour la prem. fois, accompagné d'une version latine, par Ignace Hardt, sous ce tit. *Historia physica, seu Chronicon ab origine mundi usque ad Valentini tempora, cum lectionibus variis et notis*, Munich, 1799, in-8 de 423 pages. J.-B. Eusebius en avait déjà donné une traduction lat., Bologne, 1779, in-fol. de 209 pages, sous ce tit. : *Anonymi scriptoris Historia sacra ab orbe condito ad Valentini tempus*, etc.

POLO (MARCO), en français *Marc Paul*, voyag. vénitien, né vers 1250, est célèbr. par la singularité de ses aventures, l'étendue des pays qu'il parcourut, et l'influence qu'eut la relation de ses voyages sur les progrès de la navigation et du commerce. Fils d'un noble vénitien, qui avait embrassé la carrière du commerce et voyagé long-temps en Orient, il accompagna son père et son oncle dans une nouv. excursion qu'ils entreprirent en 1271. Après avoir séjourné en Tartarie et en Chine, parcouru l'Océan indien, visité plus. contrées de l'Inde, de la Perse, de l'Asie-Mineure, Marc Paul revint à Venise avec sa famille en 1295, et reçut peu de mois après le commandement d'une des galères de la flotte vénitienne, que la république venait d'équiper pour repousser l'agress. des Génois. Blessé et fait prisonnier, dans cette campagne, notre voyageur fut conduit à Gènes, où, pour acheter les honneurs de sa captivité, il dicta à l'un de ses compagnons d'infortune la relation de ses voyag. Ayant enfin obtenu sa liberté, après de longues et infructueuses sollicitations de sa famille, il revint à Venise, s'y maria, et m. vers l'an 1323. La relation des voyages de Marc Paul, écrite en 1298, et dont il circula d'abord plus. copies, fut traduite en div. langues, et lne arce ar. citée dans le 14^e S., bien qu'on y ajoutât peu de foi. Il existe un certain nomb. de MSS., tant de l'original que des traductions, dans les principales bibliothèques de l'Europe. La prem. des éditions (traduction latine) parut in-4, sans date, mais présumée imp. à Rome en à Venise en 1484; et le meilleur de ces mêmes éd. latines est celle d'André Muller, Berlin, 1671, in-4. Les éditions en italien ou en dialecte véc. sont les plus nombreuses. La prem. fut publ. à Venise en 1496, in-8. La meilleure des traductions italiennes est celle qui parut à Venise en 1553 et 1583, in-fol., dans le t. 2 de la *Collect. de Remusio*. Il existe une traduction portugaise, deux espagnoles, trois allemandes, trois françaises (la meilleure et la plus récente est celle publiée en 1824, dans le t. 1, in-4, du *Recueil de voyages et*

Mém. de la société de géographie, précédés d'une *introduction*, par M. Roux, memb. de cette société); enfin, sept traductions anglaises, dont la meilleure est celle de M. Merden, 1818, in-4.

POLO (GASPAR GIL), V. GIL POLO.

POLOGNE (la), appelée anciennement *Seythie* d'Europe, n'eut point de roi avant le 6^e siècle de l'ère vulgaire. Ses habitans, jusque-là barbares et sans lois, étendirent leurs conquêtes, ou plutôt leurs brigandages, du Tanais à la Vistule, et du Pont-Euxin à la mer Baltique, et envahirent même la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, la Poméranie et les marches brandebourgeoises. Ils prirent le nom de Polonais vers 550; mais, à partir de cette époque, chaque prince amena pour eux la perte de quelque'une des provinces comprises par leurs pères. En 551, Leck, Lesko ou Lech, frère d'un duc de Bohême, entreprit de les arracher à leurs habitans vagabonds, et y réussit. Gœne, la prem. ville de Pologne, prit la place d'une forêt, et Leck devint, sous le tit. de duc, le chef de la nation qu'il venait de créer. Il ne lissa point de postérité, et, après sa m., le gouf. fut remis entre les mains de douze puissans seigneurs, dont l'administration ne fut pas sans gloire. Mais la mesintelligence de leurs successeurs détermina le peuple à élire Cracus ou Crach, seul duc, l'an 700. L'empereur Othon III donna, en 993, le tit. de roi à Dulesis, qui n'avait porté jusqu'alors que celui de duc, comme ses prédécesseurs, et qui crut devoir faire hommage à l'empire de sa nouv. couronne. Quelques années après, le pape Sylvestre II conféra aussi le tit. de roi au prince polon., prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples de Pologne surent d'accord l'empire et la sainte siège, en s'emparant de la puissance élective. Le gouvernement fut mixte, et les élémens qui le composèrent furent la monarchie et l'aristocratie. La masse de la nation n'y entra pour rien. Aussi, malgré le territoire considér. sur lequel elle s'étendait, cette républ., dont les nobles étaient le seul appui, se trouve sans force intérieurement, sans places de défense, presque sans armée, et livrée à des dissensions intestines qui la perdirent. L'Autriche, la Prusse et la Russie ouvrirent les yeux sur cette proie si riche, et en firent un premier partage entre elles en 1772. Elles achevèrent leur ouv. en 1795, malgré les généreux efforts des patriotes, dont Kosciuszko fut le héros (v. CATHERINE II, FÉLÉDRIC-GUILLAUME II, KUCIUSKO et JON. PONIATOWSKI). Les victoires et les promesses évanouies de Buonaparte firent concevoir un moment aux Polonais, en 1806, l'espérance de sortir de l'état d'humiliation où ils étaient tombés; mais le traité de Tilsitt (9 juillet 1807) vint détruire toutes ces illusions. Aux termes de ce traité, la ville de Dantzig fut déclarée libre. Une portion des provinces, usurpées jadis par la Prusse, fut érigée en duché de Varsovie. Le reste de ces provinces fut annexé au nouveau royaume de Westphalie, créé pour Jérôme Buonaparte; mais, loin d'enlever à la Russie et à l'Autriche les provinces que les partages antérieurs leur avaient données, le traité accrut la part de la Russie, et maintint dans son intégrité celle de l'Autriche. Le duché de Varsovie, qui composa seul la nouvelle Pologne, fut donné à l'élct. du Sax., et demeura réellement un départ. de la France. La guerre qui éclata en 1809 entre Buonaparte et l'Autriche eut pour résultat de donner à la Pologne, par le traité de Vienne, un agrandissement sensible, mais non le bonheur ni la liberté. En 1812, lors de la guerre de Russie, les malheureux Polonais se lèverent de nouveau pour reconquérir leur indépendance, et implurèrent l'appui du conquérant, qui avait besoin d'eux, et leur répondit par des promesses insignifiantes. Ils n'en montrèrent pas moins de arde pour sa cause dans l'épouvantable route de 1813 (v. Joseph PONIATOWSKI). Ils espéraient sans doute que la fortune reviendrait se pla-

ser sous les drapeaux derrière lesquels eux-mêmes n'avaient jusque là trouvé que de la gloire, et qu'enfin Napoléon s'acquittait envers leur patrie de tout le sang qu'ils avaient versé pour lui. Les événements de 1815, et le congrès de Vienne qui en fut la suite, leur firent expier cette confiance et ce dévouement. Par une résolution édictée entre les puissances, le duché de Varsovie, à l'exception de quelq. provinces, fut réuni à l'empire de Russie; la portion du même duché accordée à la Prusse prit le nom de *grand-duché de Posen*. La propriété des salines de Wieliczka fut cédée à l'Autriche; Cracovie fut déclarée ville libre et neutre sous la protection des trois puissances. L'empereur Alexandre, devenu possesseur à titre souverain de la plus grande partie de ce malheureux état, qui prit la qualification de royaume, devait, selon le traité de Vienne du 9 juin 1815, maintenir dans le nom, roy, la constitution, existante, et lui laisser, comme état séparé des autres possessions de l'empire russe, une administration distincte. Le plus, il avait annoncé qu'une extension intérieure serait donnée au roy de Pologne, et d'avance il avait reçu à cet égard le consentement de l'Autriche et de la Prusse. Enfin, par le même traité, une 3^e condition était imposée et commune aux trois puissances, savoir : s'accorder une représentation et des institutions autonomes aux autres Polonais leurs sujets respectifs (c. à d. pour ce qui concerne la Russie, à la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine). D'abord, et tant qu'Alexandre marcha dans la voie libérale où il prétendait à diriger l'Europe, nulle plainte ne s'éleva contre l'union des 2 dern. états, mais, bientôt débordé, l'autocrate recula à la vue des progrès de l'esprit de liberté, et des lors il s'appliqua avec mesure et habileté à étouffer chez ses nouveaux sujets toute pensée d'indépendance. Son successeur se lança plus hardiment dans les mêmes voies. Mais, outre que la violation des garanties stipulées en faveur de la nationalité de leur pays entretenait une irritation très-vive parmi les patriotes polonais, leur mécontentement fut encore augmenté par les rigueurs qui signalèrent l'administration du prince Constantin, frère de l'autocrate et vice-roi de Pologne. La fermentation était au comble dans Varsovie lorsque, à la nouvelle de la révolution qui venait de s'écrouler en trois jours à Paris, le gouvernement russe, effrayant avec raison la contagion de l'exemple, y dirigea des forces pour comprimer au besoin le soulèvement des patriotes. Rapide comme l'éclair, l'insurrection y éclata sur l'annonce même de ce déploiement de forces, qu'on disait être destinée à menacer la France. Dans la nouvelle lutte qu'elle soutint contre ses dominateurs, l'héroïque Pologne s'attendait à quelq. chose de plus que la sympathie des peuples libres et des gouv. constitués, mais l'histoire montrera un jour si la bonne volonté de ceux-ci ne fut pas paralysée par l'air d'un indécrotte de ces libéraux cosmopolites qui, dans un langage plus que violent, sommèrent ces gouvernements de remplir vis-à-vis des insurgés polonais l'engagement qu'eux-mêmes avaient pris de les secourir. On ne s'attend pas plus à trouver ici le tableau de cette mémorable insurrection qui pour dix mois rendit à la Pologne une existence convulsive, qu'on ne peut espérer de nous le récit des faits militaires dont elle a laissé le brillant souvenir. Disons seulement, que, si le souvenir de Kosciuszko encore vivant dans la génération de 1830 y a fait surgir tout de suite, l'exemple de ces derniers, finira par égarer, d'un pas autre génération, des libérateurs à la Pologne : en attendant, sa nationalité reste garantie par des traités que ne sauraient abroger ni les revers ni les succès, pas même le statut prétendu organique du 26 février 1835; or on sait que l'objet de ce statut, applicatif du droit de la victoire dans sa plus grande extension est d'effacer en Pologne jusqu'aux traces de nationalité; et que la terreur et les colonies militaires sont le régime par lequel on prétend opérer la fusion.

Liste des ducs et rois de Pologne, avec les dates de leur avènement. (N. B. Leur histoire ne commence à être assurée que vers le milieu du 9^e S.)

ducs.

530 Lesko I ^{er} .	999 Boleslas I ^{er} .
700 Grack ou Gracus, I ^{er} Lesko II.	1005 Miecislav II.
740 Vcuca, reine.	1017 Intéregne.
Les douze Palatins gouvernent.	1041 Casimir.
760 Premislas ou Lesko I ^{er} .	1048 Boleslas II.
Intéregne.	1081 Uladislav.
804 Lesko II.	1102 Boleslas III.
810 Lesko III.	1138 Uladislav II.
815 Papest I ^{er} .	1146 Boleslas IV.
823 Popiel II.	1173 Miecislav III, déposé.
Intéregne.	1177 Casimir II.
842 Piant.	1194 Lesko V.
861 Zirmovist.	1200 Miecislav III, rétabli.
869 Lesko IV.	1200 Lesko V, rétabli.
913 Zermomislav.	1203 Uladislav III.
924 Miecislav I ^{er} , qui se fait chrét. en 966.	1206 Lesko V, rétabli pour la 3 ^e fois.
	1227 Boleslas V.
	1279 Lesko VI.
	1289 Intéregne.

2015.

1295 Premislas II.	1572 Intéregne.
1296 Uladislav IV, dép.	1574 Henri d'Anjou.
1300 Venceslas III, de Bohême.	1576 Etienne Batori, pr. de Transylvanie.
1304 Uladislav IV, rétabli.	1587 Sigismund III, roi de Suède.
1333 Casimir III, le Gr.	1632 Uladislav VII.
1370 Louis, r. de Hongr.	1638 Jean-Casimir.
1382 Intéregne.	1669 Michel I ^{er} .
1386 Uladislav V Jagellon, duc de Lithuanie, et Hedwige.	1674 Jean Soltieski.
1434 Uladislav VI.	1697 Fréd.-Auguste I ^{er} .
1435 Casimir IV.	1704 Stanislas I ^{er} .
1492 Jean-Albert.	1709 Frédéric-Auguste, rétabli.
1501 Alexandre.	1733 Stanislas, élu de nouv. Il abdique.
1506 Sigismund I ^{er} .	1733 Fréd.-Auguste II.
1545 Sigism. II Auguste.	— (1764) Stanislas-Auguste II abdique en 1795, et la Pologne est partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. — (1807) Le duché de Varsovie, formant un cinquième de l'ancien Pologne, est cédé par le roi de Prusse à Frédéric-Auguste III, roi de Saxe. — (1814) Par décision du congrès de Vienne, la Pologne est de nouveau érigée en royaume et placée sous l'autorité souver. de l'emp. de Russie, à condition que sa nationalité demeure assurée sous de certaines garanties politiq., dont la violat. motive, en 1830, une révolution qui pour quelq. mois rend l'indépendance à la Pologne. Après une lutte trop inégale et que l'étranger seul peut prolonger, elle retombe, en 1831, sous la domination russe, mais sans préjudice, vis-à-vis des puissances de l'Europe, des condit. stipulées en sa faveur au congrès de Vienne.

POLTROT DE MÈRE (JEAN), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, suivit d'abord en Espagne le héros d'Alberville, fit le métier d'espion pendant la guerre entre les deux nations, s'attacha ensuite à Soubise, devint un des plus zélés partisans du parti protestant, et se fit, en 1683, l'assassin du duc de Guise, alors au moment de réduire Orleans. Arrêté dès le lendemain, il fut livré au parlement, qui le condamna à être décapité avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé.

POLUS (RENAUD POLE ou POOL, plus connu sous le nom de), cardinal, archev. de Canterbury, légat apostol. en Anglet., né en 1500 à Stowerton-Castle, dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Henri VIII eut d'abord pour lui de l'amitié; mais Polus ayant excité contre son changement de religion, ce prince le persécuta, mit sa tête à prix, et fit condamner à mort sa mère, son frère, et plusieurs de ses amis.

Le pape Paul III lui donna des gardes. A la mort de ce pontife, Polus eut beaucoup de voix pour lui succéder; mais il fut élu par la bulghe des vieux cardinaux. Après avoir été employé dans diverses légations et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie, qui le fit archevêque de Canterbury et président du conseil royal. Cet illustre prélat mourut à Londres en 1558. On a de lui : *Proximitate eccles.* ad Henricum VIII, Rome, sans date, in-fol.; *Orazione della pace a Carlo quinto*, ibid., 1558, in-4; *De concilio*, ibid., 1559, in-4; Louvain, 1567, in-fol.; *De summi pontificis officio et potestate*, ibid., 1569, in-8; *Reformatio Angliæ*, Rome, 1566, 1562; Louvain, 1563, in-8; *Tractatus de justificatione*, ibid., 1569; enfin plus de discours. Sa vie a été écrite en ital. par Niccardella et par le card. Guérini à Brescia, 1744-47, 5 vol. in-4, avec plus. lettres; et en anglais par Th. Philips, 2^e édit., Londres, 1769, 2 vol. in-8.

POLYBE, célèbre histor. grec, fils de Lyncidas, chef de la ligue achéenne après Aratus et Philopomen, fut chargé avec son père, l'an 181 av. J.-C., pour faire partie de l'ambassade qui devait être envoyée à Ptolémée Epiphane. C'est sur ce fait, bien établi, que le savant Daumou place la naissance de Polybe de 210 à 200 av. J.-C. Plutarque nous apprend qu'il fut formé aux fonctions publiques par les leçons et les exemples de Philopomen, et qu'aux funérailles de ce grand homme il porta l'urne qui renfermait ses cendres. Dans le seul ouvrage qui nous reste de Polybe on voit, entre autres choses, que, lors de la guerre qui éclata entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, il fut d'abord d'avis, ainsi que son père, de garder la neutralité, et que néanmoins il prit, en 171, le commandement d'un corps de cavalerie achéenne envoyé au secours des Romains. Pinstard, l'an 166, le vint à Rome avec mille de ses compatriotes, accusés, ainsi que lui, de s'être montrés peu dévoués à la cause des Romains dans cette même guerre de Macédoine. Tandis que ses compagnons d'infortune étaient exilés et dispersés dans les villes d'Italie, il obtint seul la permission de rester à Rome, grâce aux bons offices des deux jeunes fils de Paul Émile. Il s'attacha aux deux frères, surtout à Publius Émilien Scipion, le futur destructeur de Carthage et de Numance, et le forma, non comme pédagogue, mais comme ami, à toutes les vertus : ce témoignage lui a été rendu par plus. historiens. Il y avait près de 17 ans qu'il était à Rome, lorsqu'en sa faveur, par les sollicitations de son jeune ami auprès de Caton, et les instances de celui-ci auprès du sénat, les Achéens obtinrent enfin la liberté de retourner dans leur patrie (l'an 150). Polybe voyagea alors en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, et sur les mers qui environnent ces contrées, dans le but de corriger les fautes des écrivains pub. par les anciens, et d'offrir aux Grecs de plus sûres connaissances. On sait encore qu'en 147 et 146 il accompagna Scipion au siège de Carthage, et qu'après la ruine de cette ville, il accourut d'Afrique en Grèce pour sauver, s'il était possible, sa patrie du désastre qui la menaçait; mais il n'arriva qu'après la prise de Corinthe. L'an 145, les députés au sénat de Rome en Achate le chargèrent de parcourir les villes, de juger les différends qui s'y étaient élevés, d'accoutumer les habitants au régime politique, et aux lois nouvelles qu'on venait de leur imposer. Il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle que ses concitoyens récompensèrent par des statues. On n'a guère que des données sur ses travaux sur les autres événements de sa vie. Lucien raconte ainsi sa mort : « Polybe, fils de Lycortas, Mégarien polioin, pérenant de la compagnie; il tomba de cheval, fut malade et mourut à l'âge de 83 ans. » Sur ses ouvrages on n'a vu que : 1^o la *Vie de Philopomen*, des *Commentaires sur la tactique*, et un *Tr. de Philopomen sous l'épigramme*; celui qui nous est parvenu, mais seulement, en partie, est son *Hist.*

générale. Des 40 livres dont se composait cet ouvrage, nous ne possédons que les 5 premiers, d'assez longs fragments des 12 suiv., et ce que l'empereur Constantin Porphyrogénète, au 10^e S., avait fait extraire tant de ces 17 livres que des autres. Les années 220 et 167 avant J.-C. sont les limites de l'espace qui s'y trouve parcouru; toutefois les 2 prem. livres offrent en raccourci le tableau d'événements antérieurs à l'année 220. Ce qui distingue Polybe c'est que, plus que les autres historiens grecs, il s'attache à développer les faits et à montrer les rapports qu'ils ont entre eux, comme effets ou causes. Peu d'ouvr. de l'antiquité ont été plus populaires chez les modernes, que ne l'est devenu celui de cet historien nous par le *Polybe français*, traduit, de dom Thuillier, commenté par le chevalier Folard, et qui fut imprimé pour la première fois à Paris de 1727 à 1730, en 6 vol. in-4. Les savans estiment bien davantage l'édition donnée par M. Schweighæuser, Leipzig, de 1789 à 1793, 9 v. in-8, la plus correcte en effet, la plus complète et la plus riche en observations critiques. — POLYBE de Cos, disciple et gendre d'Hippocrate, auquel il succéda dans l'enseignement de la médecine, florissant vers le milieu du 5^e S. av. J.-C. On a réuni aux *œuvres* d'Hippocrate tous les traités qu'on attribue à Polybe, tels que les suiv. : *De principis aut carnis*; *De genitura*; *De natura pueri*; *De salubritate libellis*, etc.

POLYCARPE (St), év. de Smyrne, s'était converti fort jeune au christianisme vers l'an 80. Ordre évêque de Smyrne, vers l'an 91, par St Jean l'Évangél., auquel il s'était particulièrement attaché, ou dit qu'il vint à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Amicet au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque, et que les deux saints hommes n'ayant pu s'accorder, ils continuèrent à suivre chacun l'usage de leur église. Il souffrit le martyre à Smyrne, l'an 167, sous Marc-Aurèle, selon ce que nous apprend une *Relation* adressée à ce sujet aux chrétiens de Philadelphie par ceux de Smyrne, écrit public, avec une *épître* de St Polycarpe lui-même aux Philippins, par Iltig, dans la *Bibl. PP. apostolicorum græcæ*, Leipzig, 1699, in-8, et par Coste dans les *Patres av. apostolici*. L'év. huc célèbre la fête de St Polycarpe le 26 janvier.

POLYCLÈS, sculpt. grec, vivait dans la 150^e olympiade, 180 ans avant J.-C. Il était le fils d'un illustre sculpteur, Timarchidas, qu'il paraît avoir surpassé, si toutefois l'on peut lui attribuer, comme le pense Winckelmann, le bel *Hermaphrodite* Borghèse. Plin. et Pausanias ont parlé plus. fois de Polyclès et de son frère Dionysius (v. ce nom). — Un autre POLYCLÈS, près de deux siècles auparavant, avait été le contemporain et l'élève de Céphissodote, de Leochares, etc. : c'est tout ce qu'on sait de lui.

POLYCLÈTE, statuaire et architecte, est connu chez les modernes sous le dénominateur de *Polyclète de Syracuse*, quoiqu'il paraisse être né à Argos (env. dans la 7^e ou la 5^e olympiade, 280 av. J.-C.). Élève d'Ageladas, il fut condisciple de Phidias et de Myron. On doit croire qu'il vivait encore après le combat d'Agés Putamès, qui eut lieu la 3^e année de la 93^e olympiade; car Pausanias dit que *Polyclète d'Argos* exécuta un des trépieds de bronze que les Spartiates consacraient dans le temple d'Apollon de la ville d'Amicet, en mémoire de leur victoire. On cite de lui : un jeune homme armé d'une lance, appelé le *Doryphore*; un guerrier saisissant ses armes, connu sous le nom de *l'Alexète*; une figure, nommée *l'Artemon* ou le *Periphrète*; et surtout sa statue colossale de Junon, placée, vers l'an 461 avant notre ère, dans le temple de cette déesse à Argos. Toutefois son chef-d'œuvre est le morceau qu'on appelle le *Canon* ou la *Règle de l'art*, parce que Polyclète le fit pour démontrer quels sont les rapports de grandeur où la nature a établi la perfection des formes humaines. Il remplit son objet en composant un traité des proportions qui constituent l'harmonie, et par conséquent la beauté du corps de

l'homme. C'est la réunion de ces deux ouvr. qu'il appela lui-même le *Canon*. Plus, auteurs veulent que ce grand statuaire ait aussi professé la peinture; mais il est certain du moins qu'il fut un très-habile architecte. La plupart des écriv. de l'antiquité ont parlé de lui avec admiration; et il faut convenir qu'il est un des maîtres qui ont exercé le plus d'influence sur les progrès de l'art. Toutefois il ne nous est parvenu qu'une statue où l'on ait cru retrouver une copie d'un de ses ouvrages: elle représente un jeune athlète attachant sur son front la bandelette, qui est le signe de sa victoire. — **POLYCLÈTE** d'Argos ou **POLYCLÈTE** II, statuaire grec, élève de Naucydès, ne doit pas être confondu, comme nous l'avons dit à l'article précédent, avec l'aut. de la statue colossale de Jnon. On a vu qu'à l'époque de la bataille d'Egos-Potamos, qui eut lieu la 4^e année de la 93^e olympiade, 465 ans avant J.-C., il devait être âgé au plus de 16 à 18 ans. On cite de lui particulièrement une statue de *Jupiter Phileus*, ou de Jupiter protect. de l'amitié, élevée à Mégalopolis à l'époque de la fondation de cette ville, qui date, comme on sait, de la 2^e année de la 103^e olympiade, ou de l'an 371 av. J.-C. Un autre ouvr. qui ne l'honore pas moins est une statue de *Jupiter Melchius*, ou conciliateur, élevée dans la ville d'Argos, au plus tôt la 2^e année de la 109^e olympiade, ou 343 ans av. J.-C. L'époque où florissait ce second Polyclète se trouve ainsi fixée de la 94^e à la 109^e olympiade.

POLYCRATE, tyran de Samos, vivait au 6^e s. av. J.-C. Il sut tenir le peuple dans la soumission tantôt par les fêtes et les spectacles, tantôt par l'éclat des conquêtes, et plus souvent encore par la violence et la cruauté. Toutes les années de son règne, toutes ses entreprises étaient marquées par des succès; et l'on raconte qu'Amaris, roi d'Égypte, s' alarma pour lui de cette prospérité continue, et l'avertit de craindre les retours de la fortune. Le monarque Égyptien avait raison: pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie et de la mer Égée, l'un des satrapes de Cambyse parvint à l'attirer dans son gouvernement; et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, il ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. Cet événement eut lieu vers l'an 524 av. J.-C. Polycrate prouva qu'un infâme tyran peut protéger les lettres (v. *ANACHORIS*).

POLYDORÉ-VERGILE ou **VERGILE**, histor., né à Ughin vers 1470, embrassa l'état ecclésiastique, et professa les belles-lettres à Bologne. Ayant été chargé par le pape Alexandre VI d'aller en Angleterre recevoir le duc de St-Pierre, il fut en gr. faveur auprès des rois Henri VII et Henri VIII, et devint, en 1507, archid. de la ville de Wells. Il obtint la permission, en 1550, de retourner dans sa ville natale, où il m. en 1555 au plus tard. Nous citerons de lui: *anglican Histor. lib. XXVI*, Bâle, 1534, in-fol.; Leyde, 1649 et 1651, in-8; de *Incertioribus rerum lib. VIII: necnon de prodigiis lib. III*, Amsterdam, 1671, in 12; trad. en franç. par Belleforest, Paris, 1576, 1582, in-8.

POLYEN, hist. grec, né en Macédoine, exerçait la profess. d'av. à Rome sous le règne de Marc-Aurèle: c'est tout ce qu'on sait de lui. Ses *Stratagèmes*, ou *Ruses de guerre*, distribués en 8 liv., furent pub. pour la prem. fois en 1589 par Isaac Casaubon. Pancrace Massivier en donna une édit., Leyde, 1690, in-8. reproduite par Samuel Murison, Berlin, 1756. La plus estimée de beaucoup est celle que l'on doit à M. Coray, Paris, Eberhart, 1809, in-8. On cite une traduct. des *Stratagèmes*, par D. G. A. L. R. D. L. C. D. S. M. (don Guilelmus Lobinensis, relig. de la congrég. de Saint-Maur), avec des notes et la version de Frontin, par d'Ablancourt, Paris, 1739, 2 vol. in-12. — Un autre **POLYEN**, dont parle Cicéron dans ses *Questions Académiques*, fut un habile géomètre qui fut

par soutenir, avec Epicure, le fausseté de la science à laquelle il s'était appliqué la moitié de sa vie.

POLYGNOTE de Thasos, peintre grec, qui florissait vers la 90^e olympiade, fut un des prem. qui firent prendre à l'art un développement remarquable: c'est sans doute et que Théophraste a voulu exprimer en lui attribuant l'honneur d'avoir inventé la peinture; car cette assertion prise à la lettre serait fautive. On attribue à Polygnote la composition d'un noir, qu'il obtenait en brûlant le marc du raisin, et il est probable aussi qu'il faisait usage du procédé de l'encaustique; mais ce qu'en admirait surtout dans ses ouvr., c'était le dessin et le beau caractère qu'il savait donner à ses figures. Plusieurs villes de la Grèce possédèrent de ses tableaux; mais c'était à Delphes, dans le portique appelé le Lesché, que se trouvaient les plus estimés. Il y avait peint, sur les murs mêmes de l'édifice, les plus terribles scènes qui suivirent la prise de Troie. Ces comp. immenses contenaient près de 300 figures.

POLYHISTOR (ALEX.), philos., géogr. et hist., ainsi surn. à cause de sa vaste érudit., florissait à Rome au temps de Sylla, environ l'an 85 av. J.-C., et périt dans un incendie de sa maison à Laurente. Il était affranchi de Cern. Lentulus, et disciple de Craés. Il ne nous reste des 42 ouvr. que cient de lui les anc. que des fragm. de son *Hist. des peuples de l'Orient*, ainsi que d'un *Traté sur les Juifs*; ces dern., conservés par Syncelle, ont été insérés par Rusèle dans la *Prépar. évang.* — V. *SOLIN*.

POLYNICE (myth.), né de l'inceste d'Oedipe et de Jocaste, dut prétendre au trône de Thèbes après la m. de son père, qui avait décidé qu'il régnerait alternativement avec Étéocle, son frère jumeau. Mais ces deux jeunes princes nourrirent l'un pour l'autre une haine mortelle, qui, dit-on, avait commencé dans le ventre même de leur mère. Étéocle, qui se trouva le premier possesseur du trône, n'en voulut pas descendre lorsque son terme fut expiré. Polynice alla chercher contre son frère des alliés parmi les étrangers, et lui fit cette guerre qu'on appela la guerre des sept chefs devant Thèbes. Les deux ennemis dévorés s'entre-tuèrent, et la mort même ne put étouffer leur ressentiment; car leurs corps ayant été mis sur un hâcher commun, l'en vit, s'il faut en croire les poètes, la flamme se diviser en deux langues qui parurent se combattre. Créon, qui se trouva par cette double mort héritier du trône de Thèbes, recueillit les cendres d'Étéocle, mais fit jeter au vent celles de Polynice, qui avait attiré sur sa patrie une armée étrangère. Étéocle et Polynice ont fourni le sujet de la trag. de Racine intitul. : *les Frères ennemis*.

POMBAI (Skaast-Joa. CARVALHO MELHO, comte d'Orytes, puis marquis de), le Richelieu du Portugal, né en 1699 au bourg de Seurs, d'une famille noble, s'était déjà fait connaître par une singulière aptitude aux affaires de haute administration, lorsqu'en 1739 il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade auprès de la légation portugaise. Nommé six ans après ministre plénipotentiaire à Vienne, il y remplit avec succès la mission de raccommoquer la cour impér. avec la saint-siège. Ce ne fut donc pas sans qu'il eût déjà fait ses preuves que Joseph II l'admit à sa confiance. D'abord secrétaire d'état au département des affaires étrangères (1750), puis soudainement disgracié au bout d'un mois par la brigade des envieux qu'écrasait sa supériorité, il recouvra bientôt sa place dans les conseils du seigneur, à qui le confesseur de ce prince ne rendit pas un médiocre service en lui faisant mieux apprécier le mérite d'un tel homme d'état. Carvalho songea d'abord à consolider le trône contre les factieux, les ténacités et les complots dont il était entouré. En imprimant un mouvement salutaire à tous les ressorts du gouvernement, il avait rendu aussi quelque vie à l'industrie et au commerce de la nation portugaise: à défrayer du joug d'une servitude

superstition ; libre de la tyrannie féodale , et des lûchers de l'inquisition refoulés dans les plus étroites limites d'une juridiction purement de discipline ecclésiastique , elle allait alors rivaliser de grandeur et de prospérité avec les plus puissants états de l'Europe , lorsqu'un effroyable tremblement de terre bouleversa Lisbonne en 1755. Ce funeste événement , qui semblait devoir suspendre le développement des vues patriotiques du prem. ministre , concourut à faire ressortir davantage toutes les ressources de son génie. Malgré le découragement et la stupeur où chaque citoyen est plongé , malgré la diversion que causent à son activité des bandes de malfaiteurs et de brigands qu'il lui faut réprimer , il parvient à élever en peu de temps une ville superpe sur les décombres de la vieille Lisbonne. Une addition écclésiastique dans Porto ; il l'épaise , attaint et punit les coupables ; enfin il réussit à saisir tous les fils de la conjuration qui a pensé coûter la vie à Joseph II. , et établit un tribunal auquel n'échappe aucun des coupables (quelqu'un est vrai , entre autres le P. Malagrida , on l'aurait pas ouvertement déclaré criminel de lèse-majesté). Après avoir chassé du Portugal les jésuites , qu'il ose citer au tribunal des rois , il songe à faire respecter la nation ou dehors : la guerre est déclarée à l'Espagne ; un traité d'alliance est fait avec l'Angleterre ; les places fortes sont réparées , la discipline militaire affermie par des réprimandes exemplaires , une instruction publique , le législatif , l'agriculture , la commerce , la navigation , l'industrie et les beaux-arts , tout reçoit une nouv. vie. On reproche toutefois à celui qui s'était montré si grand homme d'état d'avoir imprimé à la marche du gouvernement , toutes la violence de son caractère. Son despotisme , sa hauteur , sa cupidité , disent les plus modérés d'entre ses destructeurs , lui firent un grand nombre d'ennemis ; mais ce fut apparemment parmi les grands , dont il avait restreint les prérogatives ; parmi les jésuites , dont il avait démasqué violemment la tortueuse politique , après avoir tenté en vain de leur arracher la domination du Paraguay , possession dont la couronne n'était que titulaire. Ce n'est pas qu'il faille croire , comme le prétendent ses panégyristes , que le marquis de Pombal ne fut en , dans l'exercice de son vaste pouvoir , que par l'amour le plus pur du bien public ; et que , s'il se montra l'incorruptible destructeur des abus , s'il sacrifia des particuliers , des corporations entières , il n'eût dans ses dessein , ni sentimens personnels d'animosité ou d'envie , ni velléités de faire briller sa force en écrasant les superbes. La trempe de son âme comportait un contraire de tumultueuses passions , l'ambition et l'orgueil ; il les cachait à tous les yeux sous les dehors de la plus sègne impassibilité. Dans tous les cas , de bien terribles représailles vengeant les torts que put avoir ce grand ministre dans la course de la dictature qu'il exerça sur le Portugal. Renvoyé du ministère aussitôt après la mort du monarque , il se trouva en butte à toutes les haines qu'avaient soulevées contre lui les principaux actes de sa vie politique ; il fut mis en jugement comme coupable d'une multitude de crimes atroces , « ont à répondre , relativement , à l'affaire des jésuites , à des questions posées par eux dans de très-longues interrogatoires ; enfin une sentence le déclara criminel et digne d'un châtiment exemplaire. La reine Marie voulut bien le laisser survivre à l'ignominie dont elle souffrait que son ennemi relevé s'accablât , et l'on se borna à le reléguer à 20 lieues de la cour. Le marq. de Pombal m. peu après , le 8 mai 1782. Ici s'offre naturellement l'occasion de réparer une omission grave qui a été commise à l'article de Joseph II. : nous voulons parler de la tentative d'assassinat faite sur le personne de ce prince. Dans la nuit du 3 sept. 1758 , tandis qu'il se rendait de Quinta do Negro , l'une de ses résidences , à une autre nommée la Quinta da Cruz , il fut attaqué

sur la route de Balas par le duc d'Aveiro , Joseph Mascarenhas , dont l'arme à feu trahit l'horrible projet : deux bandits stupéfaits , qui l'accompagnaient , poursuivirent d'abord à toute bride la voiture du roi , puis lâchèrent un hennissement allé deux coups , dont l'un atteignit et blessa dangereusement le prince. Il était attendu en passage par d'autres conjurés appostés plus avant sur la route ; mais heureusement , il rebroussa chemin , et échappa ainsi à une perte certaine. Telle est cette fameuse conjuration , que les plus réservés d'entre les apologistes des vrais coupables ont présentée comme ayant eu pour objet le vengement du marquis de Tavora , dont le femme était , ou paraissait être , la maîtresse du monarque. D'autres panégyristes des mystérieux instigateurs de la conspiration ont été jusqu'à le supposer une fabrication de l'ambiteux ministre de Joseph , qui l'aurait imaginé pour avoir un prétexte à sa défaire de puissans personnages dont il redoutait le crédit. Mais il ne paraît pas qu'on puisse de bonne foi suspecter la réalité de cet évènement , ni la culpabilité de ceux qui aspirèrent ce forfait sur l'échafaud. Voy. la relation de ce procès dans le *Recueil des causes célèbres* de Guyot de Pittaval. Quoi qu'il en soit , il apparaît si manifestement que les jésuites étaient mêlés à ce complot , qu'il devint la prétexte de leur bannissement. Dans tous les pays de la domination portugaise ; un édit du 3 sept. 1760 les déclara « rebelles , traitres , ennemis et agresseurs notoire de la personne du roi , de ses aînés , de la paix publique du royaume , du bien général de ses sujets , etc. » ; un autre édit du 21 fév. 1761 prononça la confiscation de leurs biens dans tous les pays de la domination portugaise. Pombal ne s'en tint pas là ; il négocia encore , dans l'intérêt du trône , et eut le crédit d'obtenir des diverses cours de l'Europe que les mêmes mesures fussent prises contre le fameux soc. (v. l'art. JÉSUITES). Parmi les ouv. dont le ministère du marquis de Pombal a fourni le sujet , nous n'en citerons que deux qu'il faut mettre en parallèle : le premier est la *Vita di Sebast. - José de Carvalho* , etc. , Florence , 1781 , 4 vol. in-8 : c'est une distribution de longues balaises contre ce grand homme d'état ; alla a été trad. en français sous le titre de *Mém.* , etc. , Paris , 1784. 4 vol. in-12 ; la second a pour titre *Administration de D. Sebastien-Joseph Carvalho* , etc. , 1788. 4 vol. in-12.

POMERANCE (CHRISTOPHE RONCALLI , surnommé le chevalier dalla) , peindre toscan , né à Volterra en 1552 , mort à Rome en 1621 , a laissé plus. ouv. très-estimés , parmi lesquels on cite à Rome la *Mort d'Anne et de Saphira* , qu'on voit à la Chartreuse ; la *Baptême de Constantin* dans l'église de Latran ; à Ancone un *Saint Augustin* , et un *Saint François en prière* ; à Osimo une *Sainte Palatin* , et le *Jugement de Salomon* , dans le palais Galli. Cet artiste étoit membre de l'académie de peinture de Paris , et l'on y conservait son portrait.

POMERANCIO. V. CINCIGNANO

POMET (PIERRE) , droguiste , né à Paris en 1658 , après avoir rassemblé à grands frais de tous les pays un très-grand nombre de drogues , en fit la démonstration au Jardin des Plantes , et en pub. le *Catalogue*. On a de lui : *Histoire générale des drogues , traitant des plantes , des animaux , des minéraux* , etc. , Paris , 1694 , in-fol. , réimpr. en 1735 , et trad. en angl. et en allem. : *Droguarium curieux* , ou *Catalogue des drogues simples et composées* , ibid. , 1695 , 1709 , in-8 : il en a été fait un abrégé , ibid. , ib. , 1697.

POMEY (FRANÇOIS) , jésuite , préfet des classes à Lyon , m. dans cette ville en 1673 , a laissé divers ouv. d'éducation , dont les principaux sont : *Dictionnaire françois et latin* , Lyon , 1664 , in-4 : réimprimé plus. fois sous le titre de *Diction. royal* ; *Flus latinisatis* , ib. , 1665 , in-12 ; *Indiculus universalis* , franc.-latin , ib. , 1667 , in-12 ; *Colloquia*

scolast. et moralis, ib., 1668, in-12; *Libitina ou Traité des funérailles des ancêtres*, en latin, ibid., 1659, in-12; un *Traité des particules latines*; *Panthéon mysticum, seu fabulosa deorum Historia*, ibid., 1659, in-8; ce traité a été réimpr. six fois jusqu'en 1741; la meilleure édit. est celle d'Utrecht, 1697, in-12, avec fig.; il a été trad. en français par Thanas, sous ce titre: *Methodo pour apprendre l'histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12; *novus rhetorica Candidatus*, Lyon, 1668, 1736, in-12. On a aussi du même auteur quelq. ouvr. académiques, dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu*.

POMIS (DAVID DE), médecin et écrivain hébreu, né à Spolète en 1525, m. dans les environs de Vienne en 1587, fut regardé comme un prodige d'érudition rabbinique. On a de lui: *Tacmach David*, Venise, 1587, in-fol.; *Enarratio brevis de semum affectibus praecurandis atque curandis*, Venise, 1588, in-4; ouvr. très-rare; *de medico hebreo Enarratio apologetica*, ibid., 1588, in-4; aussi très-rare; *l'Ecclesiasta di Salomone nuovamente del tutto hebreo tradotto*, ib., 1571, in-8; *Discorso intorno a l'humana miseria*, ibid., 1573, in-8; et divers autres ouvr. qui n'ont point été publiés.

POMMERAYE (JEAN-FRANÇOIS), bénédictin de la congrég. de St-Maur, né à Rouen en 1617, m. en 1687, a pub.: *Histoire de l'abbaye de St-Onen de Rouen*, de St-André et de St-Catharina de la même ville, 1662, in-fol.; *Histoire des archevêq. de Rouen*, 1667, in-fol.; *Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4; *Recueil des conciles et des synodes de Rouen*, 1677, in-4; *Pratique journalière de l'aumône*, 1 vol. in-12.

POMMEREU (FRANÇOIS-RENÉ-JEAN DE), officier-général et administrat., né à Fougères en 1745, entra fort jeune, en qualité d'officier, dans le corps royal d'artillerie, servit ensuite dans les armées de la républ., devint général de division, préfet du départem. d'Indre-et-Loire, puis de celui du Nord, enfin conseiller d'état et direct.-général de la librairie. Il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui la força à quitter la France, n'y revint qu'en 1819, et m. à Paris en 1823. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont: *Histoire de l'île de Corse*, 1779; *Recherches sur l'origine de l'esclavage sauvage et politique du peuple en France*, 1781; *des Chemins et des Moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Épictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des Stoïciens*, 1783; *Reflexions sur l'histoire de Russie par M. Lévesque*, 1783; *Fues généraux sur l'Italie et Maltr dans leurs rapports politiques avec la république française et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8; enfin diverses traduct., parmi lesquelles on remarque plus. ouvr. du savant architecte Milizia (v. ce nom au Supplément). Il a aussi coopéré à l'Art de vérifier les dates, au Dictionnaire géographique, et historiq. de Bretagne; au Dictionnaire des sciences morales, économiques et diplomatiques; à l'Encyclopédie méthodique. M. Deuchot a consacré un article à Pommeray dans l'Annuaire de M. Mahul, année 1823, p. 299.

POMPADOUR (JEANNE-ANTOINETTE POISSON, marquise de), née en 1722, étoit fille d'un boucher des Invalides, qui, accusé de malversation, fut condamné et obligé de prendre la fuite. Elle reçut de sa mère une éducation soignée, fit époux, étoit encore très-jeune, le neveu d'un fermier-général, nommé Lenormand d'Étiolles. Sa beauté, sa grâce, ses talents, lui attirèrent bientôt les hommages d'un cercle nombreux; mais ceux qui le composaient n'étoient pas, en général, d'un ordre assez élevé, pour satisfaire l'ambition de M^{me} Poisson, et peut-être celle de sa fille. Celle-ci fut offerte adroitement

aux regards du monarque; toutefois ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XV, après la m. de la duchesse de Châteauroux (v. ce nom), eut sa première conversation avec la jeune M^{me} Lenormand; et un bal donné à l'hôtel-de-ville de Paris (déc. 1744). Cette entrevue fut suivie de plus. autres, tout-à-joint intimes; et la roi se crut bientôt entraîné par une nécessité irrésistible à un élat qu'il n'avoit pas prévu ses doutes. M^{me} Lenormand d'Étiolles, malgré tous les efforts que fit son mari pour la retenir, fut installée au chât. de Versailles, dans un appartement, très-peu éloigné de celui du prince. Elle fut créée, par lettres patentes de 1745, marquise de Pompadour, et prit les armes de cette ancienne famille du Limousin, qui s'étoit éteinte en 1723, et avec laquelle la princesse titulaire n'avoit rien de commun. L'état de maîtresse reconnue du roi, dit un biographe, assura à la fille du boucher Poisson le rang qui étoit l'objet de tous ses desirs. Elle obtint, on outre, une pension de 250,000 fr., et plus tard le place de dame du palais de la reine (Maria Leszinska). Alors elle vit à ses pieds ce qu'il y avoit de plus élevé en France, même en femmes. Connaissant le caractère du monarque et l'aveugement qu'il avoit pour les affaires, son plus grand soin fut d'empêcher qu'il ne sentit le poids du gouvernement. Elle se déclara la protectrice des lettres et des arts qu'elle avoit cultivés dès son enfance; divers littérat., tels que Voltaire, Crébillon, etc., et beaucoup d'artistes lui durent des places ou des pensions. Elle fit nommer son frère direct.-général des bâtiments (v. MANTON); et il faut le dire aussi, elle eut une grande part à l'établissement de l'École-Militaire et de la manufacture royale de Porcelaines. Au déclin de sa beauté, elle sut retenir encore Louis XV dans son influence. Elle nommait les ministres, les généraux; elle recevait les ambassad., et entretenait des correspondances avec les cours étrangères. Cédant à l'influence du duc de Choiseul, alors prem. ministre, elle eut une assez grande part à l'abolition de l'ordre des jésuites. Le crédit de cette favorite diminua avant la fin de sa carrière. Atteinte d'une maladie de la langue, elle m. à Versailles en 1764, à l'âge de 42 ans, et sa faveur en avoit duré vingt. Une Fin de la marquise de Pompadour parut à Londres en 1758, 2 vol. in-12, et fut 4 édit.; la traduct. franç. de cet ouvr. par le littérateur La Place, n'a pas été pub. Les M^{ms} pub. sous le nom de M^{me} de Pompadour (Liège, 1765, 2 vol. in-8), sont apocryphes; ceux intitul. *Mém. historiq. et anecdotés de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour*, ouvr. composé dans les portefeuilles de la maréchale d'Estrees (Paris, 1802, in-8), pub. par Soulaire, paraissent tirés d'une source plus authentique. Les *Lettres de madame de Pompadour*, mieux écrites que les *Mémoires de 1765*, sont attribuées, par M. A.-A. Barbier-Marbois, M. Crawford à un livre au public le *Journal d'une femme de chambre* (M^{me} du Hansard) de madame la marquise de Pompadour, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérat.*, etc., Paris, 1809, in-4; et ce journal a été réimpr. dans la *Collection des Mémoires sur la révolution*, des frères Baudouin. On y trouve beaucoup de détails curieux sur la favorite et la vie privée de Louis XV. M. Crawford tenait le MS. original de M. Senac de Meilhan (v. ce nom), qui le devoit lui-même à un ami du marquis de Morigny.

POMPEE-LE-GRAND (CNEUS POMPEIUS MAGNUS), né l'an 638 de Rome, 106 ans avant J.-C., étoit à peine âgé de 20 ans lorsqu'il eut à défendre la mémoire de l'auteur de ses jours, et à répondre pour son propre compte une accusation de péculat; mais on put prévoir dès-lors que ce jeune homme seroit un jour l'idole du peuple romain. Il ne tarda pas à embrasser la parti de Sylla, et pour avoir des titres à sa reconnaissance, il forma trois légions com-

plées, battit les généraux, partisans de Marius, qui tentèrent d'arrêter sa marche, contribua à pacifier la Gaule cisalpine, reprit la Sicile et alla porter ensuite en Afrique ses armes toujours victorieuses. Sylla, quoique d'abord effrayé de tant de succès, ne put s'empêcher de donner au jeune vainqueur le surnom de *Grand*. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'ambition de Pompée, qui demanda le triomphe et l'obtint (l'an 51) malgré l'usage qui n'avait pas permis jusque là d'accorder cet honneur à un simple chevalier romain. Après la mort du dictateur, dont il avait balancé l'influence, Pompée se fit envoyer en Espagne pour y détruire les restes du parti de Marius, et dut à l'assassinat de Sertorius l'avantage de terminer la guerre d'Espagne qu'y soutenait cet habile capitaine contre toutes les forces de Rome (V. SERTORIUS et PARNAXA). De retour en Italie, il eut à disperser les esclaves révoltés, obtint un second triomphe vers l'an 53 av. J.-C., et bientôt après, le consulat, à l'âge de 34 ans. Son but fut alors de se perpétuer dans le commandement, et il fit tout pour gagner la bienveillance du peuple, qui le chargea, malgré l'opposition du sénat, de diriger la guerre contre les pirates de la Méditerranée : cette entreprise fut encore couronnée du succès, et terminée en peu de temps. Il parut tout simple au peuple de confier à un général toujours si heureux la conduite de l'expédition contre Mithridate, et cette fois encore le peuple imposa ses volontés au sénat. Au reste tout le monde eut lieu de s'en applaudir ; car la ruine du roi de Pont fut l'affaire d'une campagne, et Pompée sut profiter de sa victoire et du chemin qu'elle lui ouvrait au Asia pour rétablir Tigraue sur le trône d'Arménie, battre les Athéniens et les Libériens, pénétrer dans la Colchide jusqu'à l'embouchure du Phaxe, réduire la Syrie en province romaine, soumettre une partie de l'Arabie, et reculer, en un mot, les bornes de la république, au point que l'Asie-Mineure, qui était la dern. de ses provinces, se trouva occupée le centre. Il revint à Rome, qu'il pouvait asservir, et licencia son armée ; mais il triompha avec une magnificence dont on n'a pas d'idée. A partir de cette époque, il eut à s'éloigner du sénat, se livra à la faction populaire, et ce qui fut plus fâcheux pour lui et plus funeste pour la république, il se laissa entraîner, sans le savoir, à servir les projets de César, qui commença par le réconcilier avec Crassus, pour s'appuyer sur tous deux : ainsi fut formé le premier triumvirat vers l'an 60 av. J.-C. Bientôt Pompée devint le gendre de Césaire, et fut plus que jamais asservi aux volontés de cet ambitieux. Sa conduite le rendit odieux à tous les bons citoyens, et pour reconquérir leur estime, il contribua au rappel de Cicéron qu'il avait abandonné aux fureurs de Clodius. Il obtint, par le crédit remisant du grand orateur, la surintendance des vivres, emploi dont il s'acquitta avec autant de succès que de sèle et qui le rendit encore une fois maître de tout l'empire. Cependant il avait ouvert les yeux déjà depuis long temps sur les secrètes intentions de son beau-père : la mort de Julie, sa femme, et la défaite de Crassus rompirent les seuls liens qui unissaient encore les deux rivaux. Pompée, qui sentait combien il était difficile de balancer l'influence du vainqueur des Gaules, quoiqu'il affectât de le mépriser, se fit élire seul consul, ce qui était sans exemple, et se donna lui-même pour collègue Métellus Scipion, devenu son beau-père. En se faisant ainsi conférer des pouvoirs extraordinaires, il autorisa les prétentions des amis de César, qui demandèrent qu'on le prorogât dans son gouvernement, et qu'on lui permit de briguer le consulat, quoique absent. Bientôt l'orgueilleuse confiance de Pompée et l'ambition de son rival rendirent une lutte entre eux inévitable. Pendant que Césaire se préparait à la guerre avec ses constantes activités, Pompée s'amusait à donner des fêtes et à jouer sous

fruit de sa popularité. A l'approche du vainqueur des Gaules, il quitta Rome, puis l'Italie, et s'enfuit précipitamment en Grèce. Pour suivre par son rival, il évita d'abord soigneusement d'en venir à une action décisive, se trouva pourtant forcé d'attaquer les lignes ennemies, les bat et ne sut pas profiter de sa victoire. Il pourvint à son tour César jusqu'en Thessalie, avec l'intention toutefois de ne point hasarder de bataille ; mais il traitait à sa suite le sénat et tout ce que la république, avait d'illustres personnages : il ne put supporter leurs sarcasmes ni résister à leur impatience, et jura dans les plaines de Pharsale l'empire du monde, qu'il perdit. Son mauvais destin le conduisit à la cour du jeune roi d'Egypte, Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur par le sénat, dont il avait comblé le père du bienfaits, mais qui le fit assassiner. On sait que la tête de ce grand et malheureux capitaine fut portée à César, qui ne put retenir ses larmes à la vue d'un tel présent. — **POMPEIUS** (Cnaeus Pompeius), fils aîné du grand Pompée, se trouvait à Antioche lorsqu'il apprit la mort de son père (l'an 48 avant J.-C.). Il passa d'abord en Afrique, puis en Espagne, où il se vit bientôt à la tête de trois légions, dont son frère Sextus augmenta encore la force, en lui amenant un grand nombre de vaisseaux. Arrivé des lieutenants de César n'osaient l'attaquer ; et le dictateur lui-même fut obligé de quitter Rome pour venir se mesurer avec ce nouvel ennemi. Le jeune Pompée voulut en vain éviter une action générale : son redoutable adversaire le battit dans les plaines de Munda (l'an 45 av. J.-C.), et la tête du fils fut apportée, comme jadis celle du père, à l'heureux César, qui la fit exposer pendant un jour aux regards de l'armée et du peuple, pour qu'il ne restât point de doute sur la mort de ce digne héritier d'un grand homme. — **POMPEIUS** (Sextus), le plus jeune des fils de Pompée et héritier de ses talents comme de ses infortunes, amena un grand nombre de vaisseaux, comme nous l'avons dit, l'an 46 av. J.-C., à son frère Césaire, qui combattait en Espagne. Après la perte de la bataille de Munda, il osa ne point désespérer de son parti et s'occupa d'en rassembler les débris, tout ce s'attachant les Celtibériens, chez lesquels il s'était réfugié. Cependant, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée qui se soutenait avec avantage contre plus lieutenants de César, il n'avait acquis aucune importance réelle, lorsque l'assassinat du dictateur vint lui offrir l'occasion de jouer un grand rôle. Après avoir obtenu du sénat le droit de revoir sa patrie, une forte indemnité pour la perte des biens de son père et le titre de commandant maritime des provinces cossines, il vit le triumvirat se former et son nom porté sur les tables de proscription. Il jura alors de se venger, se soumettre la Sicile presque entière, dont il fit un asile aux proscrits, et déploie alors le plus beau caractère. Rien ne lui coûtait pour erracher à la mort les victimes des triumvirs ; il tenait la long des côtes de l'Italie des barques pour recevoir les proscrits qui tentaient de s'échapper, et offrait pour la vie de chacun d'eux une prime plus forte que celle qui était présentée aux dénonces, par l'infâme triumvirat. Il sut résister aux forces navales qu'Octave envoya contre lui, et pendant que les destins du monde se décidaient encore une fois en Thessalie entre les assassins et les vengeurs de César, il conquiert la Sardaigne et le reste de la Sicile. Enfin l'on fut obligé de lui demander la paix et de lui l'accorder, entre autres avantages importants, la possession tranquille de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile et de l'Achéie, et le titre de consul. Mais Antoine s'était rendu en Orient, la paix ne fut pas de longue durée entre le jeune Pompée et l'artificieux Octave. Celui-ci eut d'abord le dessous dans cette nouvelle guerre ; mais enfin le génie militaire d'Agrippa assura le triomphe de son maître. Sextus se retira en Orient, où tour à tour il implora la

commissariat d'Antoine et tenta de se relever par les armes. Abandonné de ses troupes, il fut contraint de se rendre, fut transféré à Milet, et y fut égorgé quelques jours après, sans doute par ordre d'Antoine.

POMPEI (TAQVUS), historien latin, dont les livres sont perdus, dat vivre sous le règne d'Auguste, malgré l'opinion de quelques chronologistes qui placent au 2^e S. de l'ère vulgaire l'époque où il florissait et le font contemporain de son biographe Justin. Il avait laissé une *Histoire universelle* en 41 livres, depuis Ninus jusqu'à Auguste, et lui avait donné le titre d'*Histoires philippiques*. L'abrégé de Justin nous dédommage trop peu de la perte de l'ouvrage, perte à laquelle il a peut-être contribué (V. dans les *Comment. sacrat. Gotting.*, t. 15, la dissertation d'A.-H.-L. Heeren : de *Trogi Pompei quæque epitomatoris fiantibus et auctoritate*).

POMPEI (ALEXANDER), écrivain italien du 17^e S., a laissé les ouvrages suiv. : *Archæologia della quiete et del moto lib.* III, Venise, 1627 ; *Ennio dell'anore cavalleresco*, etc., Venise, 1625 ; *Vita di Francesco II, 4^e marchese di Montano*. — **POMPEI (ALEXANDRE)**, architecte, né à Vérone en 1705, mort en 1772, a pub. *La Cinq ordina dell'Architettura civile di M. Sammicheli*, etc., Vérone, 1755, in-fol.

POMPEI (JESUËT), philologue et littérateur, ital., né à Vérone en 1731, m. en 1788, a pub. les ouvrages suiv. : *Lezioni pastorali con alcuni idilli di Teocrito e di Mosco*, Vérone, 1764, in-8 ; *nuove Canoni pastorali*, etc., ibid., 1779 ; *Raccolta greca* (traduct. de poésies grecques anciennes, avec le texte), ibid., 1781 ; *Erodi di Ovidio Nasone*, etc., Bassano, 1785, in-8 ; *Ipernestra*, *Callirhoe*, *Tamira* (tragéd.), impr. à Vérone, 1769 et 1789 ; *La Fite degli uomini illustri* (trad. de Plutarque), Vérone, 1773 ; Naples, 1784 ; Rome, 1791 et 1798, 4 v. in-4. La vie de Pompei a été écrite en lat. par le P. Fontane, Vérone, 1790, et insérée dans le t. 15 des *Vita Italorum* de Fabroni ; son éloge (en ital.), par M. Pindecombe, a été inséré dans le *Journal de Pisa*, tom. 70, pag. 372.

POMPEIUS-FESTUS (SEXTUS), V. FESTUS.

POMPIGNAN (JEAN-JACQUES LE FRANC, marquis de), poète lyrique et dramatique, né à Montauban en 1709, exerça d'abord dans cette ville la charge d'avocat-général à la cour des aides, et succéda à son père et à son oncle dans la prem. présidence du même tribunal. Il fut revêtu aussi d'une charge de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, distinction extraordinaire, et onique ; son goût pour les lettres lui fit quitter ensuite toute espèce de fonctions publiq., et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvrages. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce de *Didon*, qui s'est maintenue longtemps au théâtre. Les *Adieux de Mars*, petit drame en un acte, joué au Théâtre-Italien ; le *Voyage de Languedoc et du Provence* ; la *Dissertation sur le nectar et sur l'ambrosie*, et les *Poésies sacrées et philosophiques, tirées des livres saints*, qu'il pub. successivement, ont forcé pas moins bien accueilli ; mais il se fit de nombreux ennemis à l'époque de sa réception à l'acad. franç. en 1760. Le parti philosophique, qu'il avait attaqué dans son discours de sonleva tout entier contre lui ; il devint l'objet des plaisanteries et des sarcasmes les plus amers, et bientôt fatigué des tracasseries qu'on lui suscitait, il quitta Paris et se retira dans sa terre de Pompignan, où il m. en 1784. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Considération sur la révolution de l'ordre civil et judiciaire survenue en 1771* ; plus, autres écrits et diverses traductions. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1784, en 6 vol. in-8. — **POMPIGNAN (JEAN-GEORGE LE FRANC de)**, archevêque de Vienne, frère du précédent, né à Montauban en 1715, se distingua par sa piété, son zèle, et par les nombreux écrits qu'il a pub. contre l'incrédulité. La prov. du Dauphiné

le députa en 1789 à l'assemblée constituante. Bientôt après il entra au conseil, devint ministre de la feuille des bénéfices, et m. à Paris en 1790. Outre ses mandats, il a laissé quelques ouvrages de controverse, et autres tels que des *Quest. sur l'incrédulité*, 1753, in-12 ; la *Divotion reconciliée avec l'esprit*, 1554, in-4, etc.

POMPONACE ou POMPONAZZI (PIETRO), en latin *Pomponatus*, philosophe et médecin ital., né à Mantoue en 1462, fut recteur de ces deux sciences à l'université de Padoue, et y professa la prem. avec un grand succès, ainsi que dans les villes de Ferrare et de Bologne, où il m. en 1524, selon les uns, en 1526, selon d'autres. Sa réputation dans les sciences naturelles égala celle qu'il avait acquise dans sa chaire de philosophie où il professait les principes d'Aristote, dont il voulait rétablir le règne en Italie. Aujourd'hui son nom n'est plus guère connu que par l'accusation d'impiété qui le poursuivit pendant sa vie. Dans son *Tratato de l'immortalité de l'âme* (en latin), impr. à Bologne en 1516, in-8, il soutient qu'Aristote n'a point reconnu ce dogme ; que la raison toute seule pourrait le repousser ; mais que la révélation se permet point qu'on le rejette. Un autre passage, assez libre, du même livre, le fit brûler à Venise. Les *Œuvres* complètes de Pomponace ont été pub. à Venise, 1625, in-fol. ; cette édit. est très-rare. Le *Tratato de l'immortalité de l'âme* a été réimpr. pour la dernière fois à Tübingue, 1791, in-8, avec la vie de l'auteur, par C.-G. Bardili.

POMPONE ou POMPONE (SIMON ARNAULD, marquis de), fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du célèbre Antoine Arnauld, né en 1618, fut employé, dès l'âge de 24 ans, en qualité de négociateur, conclut plus, traités en Italie, fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur en Suède et en Hollande, et devint ministre des affaires étrangères en 1671. La bienveillance et l'estime royale dont il jouissait dans cet emploi éminent, ne tardèrent pas à importuner Colbert et Louvois ; ces deux ministres se réunirent pour l'éloigner du ministère, et y parvinrent en 1679 ; mais après la mort de Louvois (1791) M. de Pomponne, que le roi avait toujours regretté au fond du cœur, se vit rappelé à la cour, et reprit sa place dans les conseils comme ministre d'état. Il m. à Fontainebleau le 26 sept. 1699. — **POMPONE (ANTOINE-JOSEPH ARNAULD, chevalier de)**, second fils du précédent, embrassa la carrière des armes, fut nommé colonel de dragons en 1689, et prépara, au maréchal de Luxembourg, le succès de la bataille de Fleurus, gagnée le 1^{er} août 1690, en emportant deux redoutes élevées sur les bords de la Sambre. Il mourut à Mons en 1693. — V. ARNAULD et BELLIEUX.

POMPONIUS (SEXTUS), jurisconsulte romain, vivait, à ce que l'on croit, sous les règnes d'Adrien et de Marc-Aurèle. Il avait composé des traités sur diffé. matières de jurisprudence. Il en reste quelques fragments, insérés dans le *Digeste* ; le plus remarquable est celui qui forme la seconde loi du tit. de l'Origine du droit. J.-L. Uhle a donné en 1661 : *Collectio opusculorum ad hist. juris*, et maximè ad Pomponii *Enchiridion illustrandum pertinentium* ; réimpr. en 1735, avec une préface de J. Théoph. Heineccius qui renferme une notice sur la vie et les ouvrages de Pomponius. Les *fragments* de ce jurisconsulte ont été pub. par H.-T. Pagenstecher, Hanoï, 1723 ; Lemgo, 1750, in-4, et dans d'autres collect. plus récentes. — V. MELA.

POMPONIUS-LÆTUS (JULIUS), savant napolitain du 15^e S., né en 1425 dans la Haute-Calabre, était de l'ancienne maison des Sta-Severini. Il reçut une brillante éducation, et, jeune encore, se rendit à Rome, où son érudition, et son éloquence lui valurent de gr. succès, mais lui attirèrent en même temps des ennemis. Ceux-ci réussirent à le rendre

suspect au pape Paul II, et plus tard l'accusèrent d'avoir pris part à une conspir. contre ce pontife. Il fut arrêté à Venise, où il se trouvait alors, et transféré à Rome, où il passa plus années tantôt en prison, tantôt sous une surveillance très-sévère. Après la m. de Paul II, Sixte IV et ensuite Innocent VIII se montrèrent très-bienveillants pour Pomponius; et c'est à cette époque que ce savant composa la plus grande partie de ses ouvr., et fut nommé à l'une des chaires du collège de Rome. Il m. dans cette ville en 1497. L'originalité et l'exagération de quelques-unes de ses idées ne l'ont pas moins rendu célèbre que sa vaste érudition. Enthousiaste de Rome antique, il avait renfermé tous ses travaux, toutes ses connaissances dans le cercle de la républ. et de l'empire. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, traitant de barbaries, non-seulement les écrivains postérieurs à la décadence de l'empire, mais encore les traduct. de la Bible et les Pères de l'Eglise. Du reste sa vie fut simple, ses mœurs pures, et l'ambition n'occupa jamais sa pensée. Il a laissé les ouvr. suiv. : *De magistratibus, sacerdotibus et legibus Romanorum*, dont la meilleure éd. est celle de Rome, 1515, in-4; *de romana urbis Antiquitate*, ib., 1515, in-4; *Compendium historiarum romana ab interitu Gordiani usque ad Justinianum III*, Venise, 1498 et 1500, in-4; *Vita Statii et patrie ejus*, insér. dans l'Hist. des poètes de Lillo Giraldo; *Paronis de linguâ latini lib.*, etc., Venise, 1498, in-4; *de exortu Machumedi*, dissert. insérée dans plus. recueils; deux traités de *Arte grammatica*, dont le second, abrégé du prem., a été seul impr., Venise, 1484, in-4; des edit. de Plin. le Jeune, de Salluste et de quelq. ouvr. de Cicéron; des comment. sur Quintilien, Colomelle et Virgile. Sallustius, Paul Jove et Vossius, ont écrit la vie de Pomponius-Léon, sur lequel on peut consulter aussi, pour plus de détail, le Dictionn. de Chauffepié.

POMPONNE. V. POMPONE.

PONA (JEAN), pharmacien de Vérone, vivait dans le 16^e S., et n'est guère connu que par un petit ouvr. de botanique, int. : *Plantæ seu simplicia quæ in Baldo monte, et in viâ ad Perand ad Baldum reperiantur*, in-4, Vérone, 1595, 16 pl. avec une préface adressée à L'Ecluse. — PONA (FRAN.), médecin et littérateur, neveu du précéd., né à Vérone en 1594, fut reçu docteur en philosophie et en médecine dès l'âge de 20 ans, à l'université de Padoue, vint ensuite se fixer dans sa patrie, se livra avec succès à la pratique de son art, et fut l'écrivain le plus fécond de son siècle. On ignore l'époque de sa m. Il pub. 112 ouvr., tant scientifiq. que littéraires. La liste en est insérée dans les Mem. de Nicéron et dans le Dictionn. de Moreri. Pona était historiographe de l'empereur Ferdinand III, et membre de l'acad. des Filarmonici de Vérone, et des *Incogniti* de Venise. Nous ne citerons parmi ses nombreux écrits que ceux intit. : la *Lucerna di Eureka Miascolo*, académ. Filarmonico, Vérone, 1622, Venise (nouv. édit. augm.), 1627, in-4; Paris (sans date), in-12 : c'est un dialogue entre l'auteur et sa lampe, dans lequel il y a beaucoup d'esprit et d'idées ingénieuses; la *Cléopatra*, tragédie, Venise, 1635, in-12; Maltei cite cet ouvr. dramatique comme le plus connu de ceux que l'auteur pub.

PONCE (JEAN), surnommé de Léon, d'après la province où il naquit dans le 15^e S., fut un des capitaines espagnols qui passèrent à Saint-Domingue après la découverte de cette île. Ayant rendu d'importants services pour la réduction de la contrée du Sud-Est, il en fut nommé commandant, soumit ensuite Porto-Rico, dont il obtint le gouvernement, combattit les Caraïbes, découvrit les côtes de la Floride, et obtint du roi Ferdinand la permission d'y fonder une colonie. Voy. l'Hist. de l'île de St-Domingue, par le P. Charlevoix.

PONCE (PIERRE de), bénédict. espagnol, né vers

1520 à Valladolid, m. en 1584, est le prem. inventeur connu de l'art d'instruire les sourds-muets. Il n'a rien publié à cet égard; mais Franc. Villès, aut. d'une *Phalax sacrée*, imp. à Salamanque en 1588, et l'hist. Morales, dans ses *Antig. d'Espagne*, ont fait connaître le mérite de leur compatriote (voy. MORALIS et Fr. VALLÈS).

PONCE DE SANTA-CRUZ (ANTONIO), médecin, espagnol du 17^e S., m. à Madrid dans un âge avancé, vers 1650, prem. médecin de Philippe IV, était né à Valladolid, et y avait d'abord rempli la première chaire de médecine. Il a laissé un nombre assez considérable d'opuscules, qui de son temps eurent beaucoup de réputation; plus. ont été rec. sous le titre suiv. : *Opusculorum med. ac philos. Volumen primum*, Madrid, 1622, in-fol. Nous citerons en outre de lui : *De las causas y curacion de las fiebres con socos pestilenciales*, Valladolid, 1600, in-8.

PONCE-PILATE, en latin *Pontius-Pilatus*, gouvern. de Judée en l'an 27 de J.-C., sous le règne de Tibère, a rendu son nom fameux en donnant l'ordre de mettre à exécution le jugement porté par le grand-prêtre des Juifs contre le Rédempteur des hommes. On sait que ce magistrat romain, ne regardant point le divin fils de Marie comme coupable d'un délit qui concernait la loi des Juifs, voulut le renvoyer absous; mais sur l'accusation de s'être fait roi des Juifs, titre supprimé par les Romains depuis la déposition d'Archelaüs (v. ce nom), Pilate interrogea Jésus. Sur la réponse du fils de Dieu, dont il ne put comprendre le sens, ce gouvern. envoya l'accusé, comme Galilée, à Hérode, tetrarque de cette province; et celui-ci le lui renvoya sans prononcer de condamnation. Pilate voulant tirer avantage de ce renvoi pour faire valoir l'innocence de Jésus, proposa aux Juifs, à l'occasion de la délivrance accompagnée d'un prisonnier à la fête de la Pâque, de choisir entre un voleur appelé Barabbas, et Jésus, dont le dogme religieux était l'unique délit aux yeux du magistrat. Les Juifs par ce motif lui-même préférèrent Barabbas. Le gouvern. crut épaisier leur haine en faisant flageller le fils de Marie; et il le leur présenta sanglant et couronné d'épines, en disant : « Voilà l'homme ! voulez-vous le roi ? » — Qu'il soit mis en croix, s'écria le multitude ! Nous n'avons point d'autre souverain que César ! Pilate, pressé contre sa conscience et les clameurs des Juifs, en voulut pas toutefois prendre sur lui la condamnation d'un innocent. Il se fit apporter un bassin rempli d'eau et se lava les mains devant le peuple, rendant les assistants responsables du sang qu'ils allaient verser, et il leur abandonna Jésus pour être crucifié. Nous ne retracerons point les détails des événements que les livres saints ont si bien fait connaître au monde chrétien. Eusèbe (v. ce nom) rapporte, sans toutefois citer ses autorités, que le gouvern. de Judée informé Tibère des circonstances relatives à la vie, à la mort et au bruit de la résurrect. de J.-C., regarda comme un dieu par un gr. nombre de gentils et de Juifs. Pilate, rappelé de son gouvernem. en l'an 37, fut, suivant une tradition, relégué dans les Gaules, par Caligula, et m. à Vienne, en Dauphiné, en l'an 40. Il existe encore sur le même personnage d'autres traditions moins vraisemblables et que nous croyons inutile de rapporter.

PONCELET (POLYCARPE), religieux récollet, savant agronome, né à Verdun dans le 18^e S., a fait des expériences très-ingénieuses sur le froment et la farine. On a de lui : *Chimie du goût et de l'odorat*, ou *Principes pour composer à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteur*, Paris, 1755, in-8, ouat. qui a eu plus. édit.; *Principes généraux d'adouc.*, 3 vol. in-12; la *Nature dans la format. du tonnerre et la reproduit. des êtres viv.*, Paris, 1766, in-8; *Mém. sur les part. constituantes et les combinaisons particulières de la farine*, 1776, in-8;

Hist. nat. du froment, 1779, in-8. C'est surtout à ces deux dern. ouv. que Poncet dut sa réputation.

PONCET (CHARLES-JACQUES), méd. cit. voyag. français, m. en Perse en 1766, a laissé la *Relation abrégée du voyage d'Éthiopie*, qu'il fit en 1698, 1699 et 1700. Elle se trouve dans le t. 4, 1^{re} part., du rec. des *Lettres édifiantes*, et dans le t. 3 de l'édition de 1786.

PONCET DE LA GRAVE (GUILLAUME), litt., né en 1725 à Carcassonne, exerça à Paris la charge de procur.-gén. au siège de l'amirauté de France, celle de censeur royal pour les ouv. de jurispr. maritime, et m. dans la même ville vers 1800. On a de lui : *Abrégé chronol. de l'hist. de Paris*, inséré dans le *Mercure*, sept., oct. et nov. 1755; *Projet d'embellissement de la ville et des faubourgs de Paris*, 1756, in-12; *Etat actuel des cours souver. de l'Europe*, 1769, in-12; *Précis hist. de la marine de France, depuis l'origine de la monarchie*, 1780, 2 vol. in-12; *Mém. intéressans pour servir à l'hist. de France*, etc., 1788-90, 4 vol. in-12; *Hist. gén. des descent. faites, tant en Anglet. qu'en France, depuis Jules-César*, etc., 1799, 3 vol. in-8.

PONCHER (ÉTIENNE), homme d'état, né à Tours en 1446, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Il fut successivement président aux enquêtes en 1498, évêque de Paris en 1503, garde-des-sceaux au 1512, et archevêq. de Sens en 1519. Les rois Louis XII et François I^{er} l'admirent dans leur conseil, et l'employèrent dans plus. négociations importantes. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514. — PONCHER (François), neveu du précédent, lui succéda dans l'archevêché de Sens; mais, loin de marcher sur les traces de son prédécesseur, il devint criminel d'état, en cabalant contre le duc de Angoulême, pour lui faire ôter la régence, et fut enfermé au chât. de Vincennes, où il m. en 1532. Il a laissé des *Comment. sur le droit civil*.

PONÇOL (HENRI-SIMON-JOSEPH ANSQUER DE), jés., né à Quimper-Corentin en 1730, m. en 1783, a pub. : *1. Analyse des tr. des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédée d'une vie de ce philos.*, 1776, in-12; *Code de la raison, ou Principes de la morale*, 1778. — Son frère, Théophile-Ignace ANSQUER de LORNGES, né en 1728, est aut. des *Farinetes philos.*, 1762, et édit. des *Sermons du P. Le Chapelain* (voy. CHAPELAIN).

PONIATOWA (CHOSTINSK), fille d'un moine apostat de Pologne, née en 1610 à Lessen, petite ville de Prusse, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Ses révélât., qu'elle écrivit d'après l'ordre qu'elle disait en avoir reçu du ciel même, ont été traduites en latin par J. Amos Comenius, et publiées avec celles de Christophe Kotter et de Nicol. Drabicius, Amsterdam, 1657 et 1665, in-4.

PONIATOWSKI (STANISLAS, comte de), père du roi Stanislas-Auguste de Pologne, né en 1678, fut le compagnon d'armes de Charles XII, et rendit à ce prince les plus importants services. Il soutint aussi la cause de Stanislas; mais, forcé ensuite de se soumettre au roi régnaat, il fut chargé de plus. missions à la cour de France, et obtint en 1752 la dignité de castellan de Cracovie, ce qui lui donna le prem. rang parmi les sénat. du royaume. Il m. dans ses terres en 1762. On lui attribue les *Remarq. d'un seigneur polonois sur l'Histoire de Charles XII, roi de Suède*, par Voltaire, 1741, in-8. — PONIATOWSKI (Stanislas-Auguste), V. Stanislas. — PONIATOWSKI (le prince Joseph), surnommé le *Bayard polonois*, né à Varsovie le 7 mai 1763, était fils d'André Poniatowski, gén. d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse, et neveu de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. Il fit ses prem. armes dans l'armée autrich., et y obtint un avancement rapide. Rappelé dans sa patrie en 1789, et nommé command. en chef pendant la guerre de 1792, il sut communiquer à l'ar-

mée sa bouillante ardeur, et remporta des avantages signalés à Zielona et à Dublinski; mais une politique pusillanimité et bonté d'être venue rendre inutiles les efforts de son courage, il le déposa le commandement de l'armée, et quitta sa malheureuse patrie, qu'il avait craint d'exposer par une plus longue résistance. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie, avec cette inscription : *Miles imperatoris*. La nouvelle révolt., qui éclata en Pologne en 1794, y ramena le prince Poniatowski. Il se contesta cette fois du commandement d'une division sous les ordres du général en chef Kosciuszko; mais bientôt l'issue désastreuse de cette dern. lutte des Polonois le força encore de s'expatrier, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, époque de l'entrée des Français en Pologne. Un gouvernem. provisoire ayant été formé à Varsovie, Poniatowski devint ministre de la guerre, et dirigea ses prem. soins vers l'armée polonoise, qu'il organisa avec une grande habileté; mais cette armée fut ensuite disséminée; et, lorsque en 1809 le duché de Varsovie fut attaqué par l'archiduc Ferdinand avec 60,000 Autrich., Poniatowski, n'ayant que 8,000 Polonois à opposer, résolut toutefois de défendre pied à pied le sol de sa patrie, et se couvrit de gloire à la bataille de Raszyn, où il reposa avec sa poignée de braves toutes les attaques de l'archiduc. Fidèle allié des Français, sa valeur ne se démentit point dans les funestes campagnes de 1812 et 1813. Nommé maréchal de France le 16 octobre sur le champ de bataille de Leipzig, quoiqu'il eût déclaré hautement qu'il ne voulait d'autre titre que celui de chef des Polonois, il joutit peu d'instans de cette nouvelle distinction. Le 18, chargé de protéger la retraite de l'armée française, n'ayant avec lui que 700 hommes d'infanterie et soixante de cavalerie, il s'efforça de contenir les colonnes ennemies, qui s'avancèrent en forces, reçut une blessure, et parvint, malgré sa faiblesse, à traverser la Pleisse à la nage; mais, par une méprise funeste, le pont sur l'Elster avait été coupé par les Français eux-mêmes. Arrivé sur les bords escarpés de cette rivière, plus profonde que la prem., Poniatowski s'arrêta un instant : l'ennemi lui cria de se rendre; alors, n'hésitant plus, il se jeta dans les flots, et y disparut. La mémoire de ce prince sera toujours chère aux Polonois, et doit l'être à toutes les nations qui estiment la loyauté et la valeur.

PONINSKI (ANTOINE LODZIA), poète polonois, m. en 1742, était référendaire du royaume de Pologne, et palat de Posnanie. On a de lui : un poème en latin, intitulé *augustinus Hymenaeus*, Dresde, 1720; *Opera heroica*, 1739, in-4; *Sarmatides seu Solyra*, 1741, in-4; et une trad., en vers polonois, des *quatrains ou maxims* du cheval. de Solignac, composés pour l'éducation des jeunes gentilhommes polonois.

PONS (JACQUES), médecin de Lyon ou 16^e S., n'est guère connu que comme aut. des ouv. suiv. : *1. Sommaire traité des malens*, Lyon, 1583, in-8; 1586, in-16, et 1580, in-12; de *nimis licentia sanguinis missione*, Tract., ibid., 1596, 1600, in-8; *Medicus, seu Ratio ac Fia aptissima*, etc., ibid., 1600, in-8. — Un autre PONS (Claude), compatriote du précédent, est auteur d'un *Parallèle des vices et vertus lyonnaises avec les romaines et candotes*, Lyon, 1632, in-8, etc.

PONS (JEAN-FRANÇOIS DE), littérat., chanoine de la collégiale du Cheumont, né à Marly en 1683, mort à Chaumont en 1733, fut intimement lié avec Houdard de La Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il avait publié divers opuscules, qui ont été reimp. avec quelques autres inédits, sous le tit. d'*Oeuvres de M. l'abbé de Pons*, Paris, 1738, in-12. — V. PONT.

PONT DE VEXLE (ANTOINE DE FERRIOL comte de), littérat., frère aîné du comte d'Argen-

tal, né en 1697, occupa la charge de lecteur du roi, fut, pendant quelques années, intendant-gén. des classes de la marine, et m. à Paris en 1774. On a de lui quelques comédies : *le Complaisant*, *le Fat punit* et *le Somnambule*. Cette dern. pièce est attribuée par La Harpe à Sallé et au comte de Caylus ; mais il paraît cependant que Pont de Veyle y eut beaucoup de part. On a encore de lui un gr. nomb. de *chansons*, d'ouv. de société et de *pièces fugitives*. On peut consulter, pour plus de détails, l'éloge de ce littérateur dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, t. 10, année 1775.

PONTANUS ou **PONTANO** (JEAN-JOVIN), homme d'état, écriv. élégant et fécond du 15^e S., né en 1426 dans l'Ombrie, s'établit à Naples, où son mérite ne tarda pas à lui donner de la célébrité. Il devint successivement secrétaire du roi Ferdinand 1^{er}, précepteur du prince Alphonse, duc de Calabre, et, après avoir rempli plus. missions diplomatiques, premier ministre du royaume. Mais plus tard, oubliant les devoirs que lui imposaient la reconnaissance et la fidélité, il trahit le roi Ferdinand II, petit-fils de son bienfaiteur, livra à Charles VIII, roi de France, les clefs de la ville de Naples, et perdit avec ses emplois la considération dont il avait joui jusqu'alors comme homme d'état. Il m. en 1503. Pontanus a rendu de gr. services à la philol. et aux lett., et on doit le regarder comme le *vérit.* fondeur de l'acad. qu'A. Beccadelli, dit Panormita, établit à Naples, d'après l'ordre du roi Alphonse, et qui reçut le nom d'*Académie de Pontanus*. On a de lui : des *poésies*, pub. par les Aldes, Venise, 1505-1518, 2 vol. in-8 ; des *ouvr.* en prose, pub. par les mêmes imp., ibid., 1518-19, 3 pet. vol. in-4, édit. rare. Tous les *ouvr.* de Pontanus ont été imp. à Naples, de 1505 à 1512, 6 v. in-fol. Il en existe une édit. de Bâle, 1556, 4 vol. in-8. Cette édition, quoique la plus complète, est peu recherchée. On trouve, dans le t. 8 des *mém.* de Nicéron, les tit. des *ouvr.* dont elle se compose. Le plus important est une *Hist.* (en lat.) des *guerres de Ferdinand II, roi de Naples, avec Jean d'Anjou*, en 6 liv., trad. en ital. par un anonyme, Venise, 1524, in-8 ; et par J. Mauro, Naples, 1590, in-4. Robert de Serno, oratorien, a publié la *vue* de Pontanus, en lat., Naples, 1761, in-4, dont M. Suard a donné une bonne analyse dans le t. 1^{er} de ses *Farides littéraires*.

PONTANUS ou **DE PONTE** (PIREUX), grammairien, surnommé *Cacus brugenis* (l'aveugle de Bruges), né dans cette ville vers 1480, perdit la vue à l'âge de trois ans, et n'en fit pas moins de rapides progrès dans les lettres. Après avoir enseigné la grammaire dans différentes villes de Flandre, il vint à Paris, y ouvrit une école, qui fut très-fréquentée. On ignore l'époque de sa m. Il a laissé un assez grand nomb. d'ouv., dont la biblioth. royale ne possède que trois ou quatre, et qui, par conséquent, sont presque tous oubliés aujourd'h. D. Lion, dans le t. 3 des *Singularités hist.*, et Foppens, dans la *Biblioth. belgica*, en citent plus. Nous mentionnerons seulement les suiv. : *Grammatica artis pars prima — pars secunda*, 1528-1529, 2 vol. in-4 ; *Ars versificatoria*, 1566, in-4, *ouvr.* réimp. dans le même form. et in-8, et cependant tr. rare.

PONTANUS (JEAN), professeur de philosophie, puis de médecine à Koenigsberg, passa en 1553 à Iéna, devint médecin du prince de Gotha, puis du duc de Weymar, accompagna ce dern. à Vienne, et m. dans cette ville en 1573. Entre autres *opusc.*, imp. dans div. rec., on a de lui : *Methodus componendi theriacum, et preparandi ombram facitum*, joint aux *Consultat.* de Wittich, Leipzig, 1604, in-4.

PONTANUS (JACQUES), jésuite, laborieux philologue, né en 1542 à Bruck, en Bohême, entra dans l'institut de St-Ignace à l'âge de 21 ans, fut destiné à l'enseignement des belles-lettres, les pro-

fessa avec succès, pallia plusieurs *ouvr.* élémentaires, qui, pendant plus d'un siècle, ont été suivis dans la plupart des collèges de l'Europe, et m. à Augsbourg en 1626. On a de lui : *Progyrnasmata Iontanalis*, etc., Venise, 1590, 4 vol. in-8 ; *Institut. poetica*, in-8 ; *Trovincium poetica*, in-8 ; *Floridiorum lib. octo*, 4^e édit., Lugolstadt, 1602, in-8 ; *Colloquiorum sacrorum lib. II*, cum notis, Augsbourg, 1609, in-8 ; *Attica Bellaria*, etc., ibid., 1615-20, 3^e part., in-8 ; *Philocalia sive Excerpta de sacris et profanis auctoribus*, ibid., 1626, in-fol. ; des traductions lat. des *hist.* de Jean Cantuarien, de Théophylacte Simocatta ; de la *Chronique* de G. Phrasas, qui fut parlie de la *Byzantine* ; d'un grand nombre d'épîtres d'auteurs ecclésiastiques (ces diff. versions ont été insérées dans le *Bibliotheca magni patrum*) ; des *commentaires*, très-étendus sur Ovide ; un *Recueil de sentences* extraites de ses *ouvrages* ; enfin une traduction latine de l'ouv. allemand intitulé : *Hist. de la guerre des Huns*, par Zacharie Théobaldus, Francfort, 1621, in-fol.

PONTANUS (JEAN-ISAAC), historien et philologue, né en 1571 à Elsenau, dans l'île de Seeland, fut d'abord un des disciples de Tycho-Brahé, et demeura trois ans avec ce célèb. astronome. Il prit ensuite la résolution de s'appliquer à la médecine, fut reçu doct. à Bâle en 1601, visita les provinces méridien. de la France, passa de là en Hollande, fut nommé professeur de physique et de mathématiques au collège de Harderwick, et m., en 1639, avec le titre d'historiographe du roi de Danemarck et des états de Gueldre. On a de lui : *Analektorum lib. III*, etc., Rostock, 1599, in-4 ; *Itinerarium Gallia narbonensis, cum duplici Appendice*, etc., Leyde, 1606, in-12, rare ; *Historia urbis et rerum Amstelodamensium*, Amsterdam, 1611, in-4 ; *Disquisitiones chorographicae de Rhemi divortis et ostiis*, etc., ibid., 1614, in-8 ; Harderwick, 1617, in-8 ; *Origium francicarum lib. VI*, Harderwick, 1616, in-4 ; de *Pignalis Theorematibus*, ib., 1629, in-4 ; *rerum danicarum Historia*, Amsterdam, 1631, in-fol. ; *Poematum lib. VI*, ib., 1634, in-12 ; *Diasticonum historicarum lib. II*, Harderwick, 1637, in-8 ; *Historia geldrica lib. XIV*, ib., 1639, in-4 ; des *thèses*, des *notes* sur Marrobo, Martial, Plante, Florus, Sénèque, Tacite, Pétrone et Valère-Maxime, etc.

PONTAS (JEAN), théologien, célèbre casuiste, né en 1638 dans le diocèse d'Arras, mort en 1728, fut docteur en droit civil et en droit canon, et sous-pénitencier de l'église de Paris. On a de lui : *Exhortat. aux malades sur les attributs de J.-C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1690, in-12 ; *Exhortat. sur le baptême, les fiançailles, le mariage*, etc., ibid., 1691, in-12 ; *Exhortat. sur les évangiles du dimanche*, etc., ib., 1691, 2 vol. in-12 ; *Entretiens spirit.*, etc., ib., 1693, 2 vol. in-12 ; *Socra Scriptura ubique sibi constans*, ibid., 1698, in-4 ; *Dictionnaire des cas de conscience*, ibid., 1715, 2 vol. in-fol., plus. fois réimp. (l'édit. la plus complète est celle de 1741, 3 vol. in-fol.), et trad. en latin il a paru un *Abrégé* de ce dictionnaire, par l'abbé Collet, Paris, 1764 et 1770, 2 vol. in-8 ; des *Féclics qui se commettent en chaque état*, Paris, 1723, in-12.

PONTAULT, V. BEAULIEU.

PONTBRIANT (HÉNÉ-FRANÇOIS DUBREUILLE), ecclésiastique philanthrope, abbé de St-Marien d'Auxerre, né en Bretagne vers la fin du 17^e S., m. à Paris vers 1760, fut, siéon le fondateur de l'œuvre des *Petits Souverains*, ou moins l'un des plus zélés promoteurs de cette institution, dont l'idée prem. appartient à l'abbé Et. Joly de Dijon, qui forma à Paris, vers 1665, un établissement du même genre, abandonné au bout de quelques années, repris ensuite par Claude Hélot, et abandonné de nouveau à la mort de ce dern. Vers l'année 1737, l'abbé de Pontbriant, touché de l'abandon

où se trouvaient les jeunes Savoyards, occupés dans la capitale à ramener les chemins ou à d'autres emplois, vint au secours des pauvres enfans, et leur conserva son temps, ses soins et sa fortune, jusqu'à la fin de sa vie. A cette époque, il fut remplacé par l'abbé J.-B.-A. Salignac de Fénelon (v. ce nom). On a de ce respectable ecclésiastique : *Projet d'un établissement, pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, 1751 et années suiv., 4^e part., in-8; *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, 1751, in-8; *L'acredale dé trompé*, et le *Chrétien offert dans la foi*, 1752, in-8. — L'abbé de Pontbriant eut des frères ecclésiastiques, comme lui. L'un fut promu, en 1741, à l'évêché de Québec, dans le Canada, et m. à Montréal en 1760. Le second, chanoine et grand chantre de la cathéd. de Rennes, abbé commendataire de Lannou, m. en 1767, a été quelquefois confondu avec son frère René François, abbé de Saint-Marie. On a du chanoine de Rennes : un *Poème sur l'abus de la poésie*, couronné aux jeux floraux en 1722; *Sermon sur le sacre du roi*, 1722, in-4; *Essai de grammaire franç.*, 1754, in-8. On lui attribue des *nov.* *Vues sur le système de l'univers*, Paris, 1751, in-8.

PONTCHARTRAIN (PAUL PHÉLYPEAUX, originaire de), né à Blois en 1569, d'une famille qui a produit un gr. nombre de magistrats et plus. ministres, fut admis dans les bureaux de Villeroi dès l'âge de 18 ans, et devint bientôt très-habile dans les affaires. Nommé secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, il mérita, par son zèle, la confiance de cette princesse, qui lui fit obtenir, en 1610, la place de secrét.-d'état. Il m. en 1621. On a de lui des *Mémoires* concernant les affaires de France sous le règne de Marie de Médicis, avec un *Journal des conférences de Loudun*, La Haye, 1730, 2 vol. in-8. — PONTCHARTRAIN (LONIE PHÉLYPEAUX, comte de), chanc. de France, petit-fils du précéd., né en 1643, fut reçu conseiller du parlement de Paris en 1660, nommé prem. prés. du parlem. de Bretagne en 1667, intendant des finances en 1687, secrét.-d'état en 1690, et chancel. en 1693. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira des affaires en 1714, et m. dans son château de Pontchartrain en 1727. — Jérôme, comte de Pontchartrain, son fils unique, fut le père du ministre comte de Montreuil.

PONTE (LOUIS de), jésuite, né à Valladolid en 1553, mort, en odeur de sainteté, dans sa ville natale en 1624, est connu en France sous le nom de Du Pont. On lui doit divers ouvr. pieux, dont la plupart ont été trad. en lat. par le P. Melai. Trevianis, son confesseur. Les prinçip. sont : *Explicat. morale du Cantique des cantiques*, en lat., Cologne, 1622, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la perfection chrét.*; *le Direct. spirituel*; *le Guide spirituelle*, trad. en franç. par le P. Brignon, Paris, 1685, 2 vol. in-8; *les Méditations sur les mystères de la foi*, traduit plus. fois en franç. et en arabe. — V. BASSAN.

PONTEDERA (JULIE), botan. ital., né à Vicence en 1688, m. en 1757 à Padoue, direct. du jardin des plantes de cette ville, y avait prosp. avec succès le botan. Il fit de nombr. excursions dans l'Italie pour y découvrir de nouv. plantes, et s'éleva avec chaleur contre le système sexuel de Linné, qui ne lui en a pas moins consacré un genre de plantes de la famille des urticacées, sous le nom de Pontederia. Il a le premier décrit 273 plantes, et a laissé entre autres ouvr. : *Compendium tabularum botanicarum, in quo planta 273 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur*, Padoue, 1718; *Anthologia, sive de floribus naturalibus libri III, plurimis inventis observationibusque ac ancis tabulis ornat.*, ibid., 1720; *Antiquitatum latinorum græcorumque enarrationes, præcipuè ab veteris nani rationem nitentes epistolis 68 comprehensæ*, ibid., 1740; *Epistola ac Dissert., opus posthumum in duos tomos dis-*

tributum, præfatione et notis auctum à Jos.-Ant.

Boato, ibid., 1791, 2 vol. in-4.

PONTIEN (SAINT), pape, succéda à saint Urbain 1^{er} en l'an 230, gouverna l'église pendant cinq ans et deux mois, fut persécuté sous l'empereur Maximin et réfugié dans l'île de Sardaigne, où il m.

PONTIER (GÉRON), protonotaire du St-siège, m. en 1709, dans un âge avancé, a laissé divers ouvr., entre autres : *le Cabinet des grands*, 3 vol. in-12, dont les deux prem. parurent en 1680 et le troisi. en 1689, sous ce titre : *Continuation du cabinet des grands*, suivi, en 1690, d'une addition intitulée : *Choses remarquables*, etc. Ce fut à l'occasion de cet ouvr. que La Bruyère fit le portrait du *Duocorne*, nom sous lequel il peignit Pontier comme un sot, dont les écrits n'offrent aucun intérêt.

PONTIER (PIERRE), chirurg., né à Aix en 1711, mort en 1789, fut un des meilleurs anat. et opérateurs de son temps. Sa ville natale lui dut l'établissement d'une école de chirurg., dont il fit, en 1768, les prem. frais et l'ouverture en qualité de premier prof. Pontier laissa deux fils, l'un, doct. en méd., est aujourd'hui membre de l'acad. d'Aix; l'autre, minéralogiste distingué, a fait la découverte du chromite de fer près de Gassin, dans le département du Var.

PONTIS (Louis de), gentilb. provençal, né en 1583 au château de Pontis, embrassa dès l'âge de 16 ans la carrière des armes, et parvint par son mérite et sa bravoure à l'emploi de maréchal de bataille. Après 54 ans d'honorables services, il se retira dans la maison de Port-Royal, où il mourut en 1670, à l'âge de 87 ans. On a sous son nom des *Mém. curieux*, publi. en 1676 et réimp. plus. fois. L'édition d'Amsterdam, Wolfgang, 1678, 2 vol. pet. in-12, est recherchée des curieux parce qu'elle fait partie de la collect. des *Elzéviers franç.* Les *Mém. de Pontis* font aussi partie de la 2^e série des *Mém. sur l'hist. de France*, publi. par MM. Pétitot et Mommerqué.

PONTIUS ou DU PONT (PAUL), célèbre grav., né à Anvers en 1566, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. d'après Rubens, van Dyck et autres maîtres. Parmi ses productions on admire surtout le *St Roch*, dont l'original fait partie du Musée du Louvre, et la belle estampe de *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*.

PONTOPPIDAN (ERIC-ERIKSSON), théol., poète et philol. dan., év. luthér. de Drontheim en Norwège, né en 1616 à Bierregard, dans l'île de Fionie, m. en 1678, a laissé : *Epigrammatum sacrorum centuria tres*, Copenhague, 1641, in-12; *Paraphrasæ metricæ in Cæciliæ insulam*, Paris, 1642; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643, in-8; *theologia protæ Synopsis*, Soræ, 1656, in-4; ib., 1673, même format; une *Gramm. danoise*, Copenhague, 1666, in-8; des *Méditations* et plus. ouvr. occit. en dan. — PONTORRIAN (ERIC), évêq. de Bergen, en Norwège, petite veuve du précéd., né en 1608, m. en 1764, a laissé un gr. nomb. d'écrits sur la théol. et l'hist., dont on trouve une notice détaillée dans la *Bibliogr. ann. de Nyrup* et Kraft. Les principaux sont, en allemand : *Tabl. du Danemarck nar. et moderne*, Brême, 1730, in-4; *hist. abrégée de la reformation de l'église danoise*, Lubeck, 1734, in-8; en latin : *Marmoræ daniæ, seu inscriptionum per Daniam universam Sylloge*, Copenhague, 1741, 2 vol. in-fol.; *Annales ecclesiæ daniæ*, ib., 1741 et 1752; en danois : *Essai sur l'hist. nat. de la Norwège*, Copenhague, 1752, in-4; ib., 1754, 2 vol. in-4, trad. en angl. et en allem. — PONTORRIDAN (JEAN-LOUIS), son frère, profess. de théol. à l'acad. de Sorée, puis prévôt du l'év. d'Aalborg, en Jutland, m. en 1799, a laissé des sermons, des disc. et des oraisons funèbres. — Six autres auteurs du même nom sont cités dans la *Biogr. dan.*

PONTORMO (GIACOMO CARRUCCI DA), peint., né en 1463, m. en 1558, acquit à Florence une gr.

réputation, et ses ouvr. furent admirés par Raphaël et Michel-Ange. On cite de lui le tabl. de la *Vésitation*, qu'il peignit dans le cloître des Servites, et div. autres qu'on voit à San-Michelino.

PONTOUX (CLAUDE de), méd. et littér. franç., né, en 1530, à Châlons-sur-Saône, où il m. en 1579, a laissé : *Histoires franç.*, pour l'interpréter, et intelligences des fig. de l'Anc.-Testam., Lyon, 1570; in-8, avec des estampes gravées sur bois; *Géodactrya amoureuse*, 1576, d'aubades, chansons gaillardes, etc., Paris, 1576, in-16; *OEmur.*, etc., contenant environ 300 sonnets, etc., Lyon, 1579, in-16. On peut consulter pour plus de détails les *Mém. de Nicéron*, t. 34, et le t. 12 de la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet.

PONTUS. V. GARDIE et TUYARD.

PONZ (ANT.), peint. et voyag. espag., memb. de plus. acad. des beaux-arts, né à Bexiz (royaume de Valence) en 1725, m. en 1792, a laissé : *Pey. en Espagne*, 1772 et suiv., 13 vol. in-8, trad. en allem.; *Pey. hors de l'Espagne*, 1785 et 1792, 2 vol. in-8, et divers autres écrits. Un ami de lui des tabl. fort estimés. — Motte-Jyma Pons ou Ponz, peintre, né à Vall, près de Tarragone, vers la fin du 17^e S., a laissé des tableaux qui font honneur à son talent, et qui se voient en gr. partie dans la chartreuse dite *Scala Dei*.

PONZIO (PAUL), sculpt., né à Florence dans le 16^e S., connu en France sous le nom de *maître Ponce*, exécuta dans les cloîtres de Maudon et de Fontainebleau une gr. partie des sculpt. qui les décorent. On lui doit aussi la tombe de Louis XII et d'Anne de Bretagne qu'on voit dans l'église de St-Denis, et div. autres d'une grande beauté.

PONZONI, famille illustre de Grémone, dirigeait le parti gibelin dans cette ville, en opposition aux Cavalcabo, chefs du parti guelfe. Les Ponzoni parvinrent deux fois à la souveraineté dans leur patrie. — *Frédéric Ponzoni*, secrétaire du pape Alexandre IV, a laissé quelq. ouvr. de théolog. — *Jacq. Ponzoni*, secrétaire du duc de Milan, mort en 1542, dans un âge très-avancé, commenta Barthola, et donna un traité de *Memoria locali*.

POOL (RACHEL van), fille du cél. anat. Ruysch, née à Amsterdam en 1663, acquit une gr. célébrité par son rare talent pour la peinture des fleurs, des fruits, des plantes et des insectes. Elle épousa, en 1695, *Jurisan van Pool*, peint. distingué, qui fut reçu avec elle de la société acad. de La Haye. Ils obtinrent tous deux la protection de l'électeur palatin, Jean-Guillaume, qui se plut à les comblés de bienfaits et de marques de distinction. Rachel exerça son art jusqu'à l'âge la plus avancée, sans que son talent se ressentît de sa vieillesse. Elle m. le 12 octobre 1750, âgée de 86 ans. — *Mathys ou Matthieu Pool*, dessin., et grav., né à Amsterdam en 1670, a laissé plus. ouvr. très-estimés.

POOL. V. POULS.

POOT (HÉBERT), poète holland., né en 1689 aux environs de Delft, d'une famille d'agricult., ne reçut dans sa jeunesse qu'une instruct. fort limitée, se forma par la lecture de Vondel et de Hooft, et sans raouner à la profane, de ses pères, consacra ses paisibles loisirs à la culture des muses. Il m. au hameau d'Ahtswouda, son lieu natal, en 1733. Il a été fait plus. édit. de ses poésies, justem. estim. la meill. est celle de Delft, 1726-35, 3 vol. in-4. Il s'était efforcé d'imiter les auc. que malheureusement il n'avait pu lire que dans des traduct., et s'est dans le genre érotique qu'il a le mieux réussi. Outre le rec. de ses ouvr. dont nous avons parlé, il y a un pub. un autre sous le titre de *Grand théâtre physique, et moral, ou Focub. d'enc. emblèmes et allégories*, Delft, 1743, 3 vol. in-fol. V. le tom. 2, p. 35-56 du *Philos. anthol. de la poésie holland.*, par de Vries.

POPE (sir THOMAS), fond. du collège de la Trinité à Oxford, né vers 1508 à Dedington, m. en

1559, occupa de gr. charges à la cour de Henri VIII et à celle de Marie, et se distingua par son habileté dans les affaires et surtout par la fidélité de ses principes. — *Pope* (Walter), écriv. angl., membre de la société royale, doyen du collège Wadham à Oxford, né dans le comté de Northampton, m. en 1714, a publié : *Mém. de mons. Du Fall*, avec son dernier duc. et son épit., 1670, in-4; *A la mem. du très-renom. Du Fall*, ode pindarique, 1671, in-4; *Nouvelles chorées*, trad. de Cerruntia et du Pétrarque, 1694; *Fables morales et politiques antiques et modernes*, 1698, in-8; *Pis du révérend Suth. év. de Salisbury*, Londr. 1697, etc.

POPE. V. BLOUNT.

POPE (ALEXANDRE), né à Londr. le 22 mai 1688, d'une famille catholique et jacobite. Son père vivait retiré près de sa Windsor, dont plus tard le poète célébra la forêt. Faible de santé, mal conformé, bossu même, la jeune Pope fut l'objet des tendres soins de sa mère, pour laquelle il conserva toute sa vie la plus grande affection; ce culte filial est déjà de la poésie, ce qu'il est bon de remarquer pour répondre à ceux qui voient en Pope le poète de l'esprit et jamais celui du cœur. Plus tard il connut aussi l'amour (v. BLOUNT), et il fallut peut-être avoir été amoureux pour sentir et écrire l'*Épître d'Alcaïus à Alcaïus*. Cependant le talent de Pope se ressent beaucoup de son éducation toute close; à 6 ans il lisait déjà les poètes gr. et lat. avec un vicié prétre cathol., où il était en pension; depuis il termina ses études d'écrit. à Londres. Là, ayant été au spectacle, il avait improvisé un bout de quelq. jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, la double influence des éloges de Virgile et de l'aspect des champs l'entraîna à la composition. de ses pastorales; c'étaient déjà les vers d'un poète exercé, quoiqu'il n'eût guère que 12 ans. A 16, il fit quelq. voyages à Londr., connut Congreve, Wicherley, Swift, etc., et publia son *Essai sur la critique*; Addison l'accueillit en protecteur, et inséra dans son *Spectateur* le beau poème du *Messie*, écol., surd. *La Boucle de cheveux enlevés* acheva sa réputation; ce poème héroïque-comique a été souvent comparé au *Lutrin* de Boileau : les Anglais préféraient *la Boucle* et les Français le *Lutrin*, ces deux ouvr. sont excellents dans leur genre; le méritoireux de celui du Pope est plus original peut-être, malgré tout ce qu'on a dit, avec raison d'ailleurs, des beaux vers sur la mollesse dans le *Lutrin*; mais Boileau peut-être n'aurait pas pu égaler Pope s'il avait lutté avec lui dans un sujet analogue à la Forêt de Windsor, non plus que dans l'*Héride*. Le poète français était plus académicien, le poète anglais avait fait ses premiers vers dans la solitude. Plus tard, Pope se trouva plus activement engagé dans la vie des salons; à la maison dont il traduisait Homère on s'en aperçoit, comme aussi à la décoration artificielle de son *Tribunal* de Twickenham. L'homme d'esprit l'emporte sans doute sur le poète; mais son excuse est dans les mœurs de son temps, dont il fut l'expression. La correction et l'élégance sont des grâces que la poésie ne doit pas dénigrer, et sous le rapport du style Pope a fait école. Ses imitateurs maladroits ont pu décrier sa manière; lui-même il en a fait peut-être une fautive application à l'antique pensée d'Homère; mais toutes les fois qu'il est lui-même, Pope est poète, et grand poète. Il a admiré et commenté Shakspeare comme Homère; mais il l'a compris un pas de l'imiter dans un siècle si éloigné par ses idées de celui qu'écrivait l'Eschyle anglais. Peut-être eût-il dû respecter de même l'originalité d'Homère. Son *Ilia*, du reste, car on dit *Ilia* de Pope, est un chef-d'œuvre de versification. Pope écrivait dans une époq. de corruption; la conscience des hommes d'état, les grandes et petites perdées des partis, qui le dégoûtèrent de la polit., le firent impartial plutôt que neutre dans les

intrigues du temps. Parmi les beaux esprits et les critiques anglais, il dut trouver plus d'un ennemi; lui-même, d'une santé délicate, maltraité de la nature, et par conséquent craintif, méfiant même, il devait se tenir sur la défensive contre les hommes en gén., et attaquer même le press. dans un moment d'humeur; il eut donc beaucoup d'ennemis, et quelques-uns avaient été ses amis; mais ceux-ci ne géralent le trouver digne d'être fidèle dans leurs revers de fortune, témoin sa liaison avec le fameux Bolingbroke. Peut-être enfin ne faut-il chercher le secret de son goût pour la satire que dans l'irrésistible instinct de son talent: en effet il s'exaltait dans ce genre, et ses *Imitations* d'*Horne* sont dignes de ce poète. Mais, outre ses combats partiels contre la sottise ou l'envie, Pope voulait renfermer tous ceux qui lui avaient déclaré ou à qui il avait déclaré lui-même la guerre dans une espèce de *Bedlam* poétique, la *Dunciade* (*Sotiad*), composée dans ce but, offre des passages pleins de verve et d'esprit; mais ce poème est trop essentiellement anglais pour plaire beaucoup en France; le goût anglais lui-même peut lui adresser de justes critiques. Dans l'*Épître morale*, genre de composition plus élevé, Pope n'a de rival que Voltaire; son *Essai sur l'homme* a mérité d'être traduit dans toutes les langues. On a légèrement cru y voir des principes irréligieux; le laïque Werburton l'a défendu à ce sujet. Pope a écrit aussi élégamment en prose; ses lettres sont naturelles et charmantes, et sa *préface de l'Iliade* est une admirable composition. En parlant du succès des ouvrages de Pope, il faut y comprendre la partie mercantile; ils furent pour lui une source de richesses; les souscriptions à son *Rhinde* consolidèrent surtout sa fortune. Il m. en philosophe et en chrétien le 30 mai 1744. Colardeau a imité heureusement l'*Épître d'Horace à Abailard*. Dureau a paraphrasé en vers faciles l'*Essai sur l'homme*, que Fontanes et Delille ont traduit avec plus de précision; quant à la traduct. compl. de ses œuvres, elle abonde en contresens ridicules. Le talent de Pope a été récemment un sujet de controverses littéraires entre Byron, Campbell et M. Bowles; celui-ci a donné l'édit. la plus compl. de ses Œuvres, 10 vol., in-8, Londres, 1806.

POPELINIERE (LANCELOT VOISIN, seigneur de LA), historien, né vers 1540 dans le Bas-Poitou, d'une famille attachée aux opinions de Luther, jous lui-même un rôle important durant la guerre de religion, fut député en 1574 par les Rochelais à l'assemblée de Milhaud, eut l'année suiv. le commandem. de l'expédition contre l'île de Rhé, y battit en pièces les troupes cathol., et, en 1576, rédigea la protestation des religieux, contre la décision des états de Blois. Exclusivement voué aux travaux littér. depuis le rétablissement de la paix, il continue l'hist. des guerres civiles qu'il avait commencée; la modération et la franchise qu'il a mises dans ses récits ont fait croire aux uns qu'il avait abjuré la réforme; aux autres qu'il avait vendu sa plume aux catholiques. Quoi qu'il en soit il m. très-pauvre à Paris en 1608. Insérons les ouv. suiv.: la *vie et entière hist. des durs, troubles, etc., Cologne, 1571*, in-8; 3^e éd., Bâle, 1579, 2 vol. in-8; *Hist. de France, enrichie des plus notables occurrences survenues de prov. de l'Europe et pays voisins, etc., depuis l'an 1550 (La Rochelle)*, 1581, 2 vol. in-fol.; 1582, 4 vol. in-8; *les Trois mondes*, Paris, 1582, in-4; *l'Amiral de France*, ib., 1584, in-4; *Hist. des hist.*, ib., 1599, in-8; *Hist. de la conquête du pays de Brusse et de Savone*, ib. et Lyon, 1601, in-8.

POPELINIERE ou plutôt POUPLINIERE (ALEXANDRE-JEAN-JOSEPH LE RICHE DE LA), finane. bel-esprit, s'est rendu célèbre dans 18^e S. par ses dépenses fastueuses, son amour pour les plaisirs et la protection qu'il accorda aux lettres et aux beaux-arts. On a de lui: *Daire, hist. orient.*, Paris, 1760, in-8 (il a été tiré quelq. exempl. in-4);

Mœurs du siècle, ouvrage dans le genre du *Portier des chartreux*; un exemplaire, avec de superbes peint., fut saisi par ordre du roi à la vente des livr. de la biblioth. de La Popelinière. V. sur cet ouv. et unique exempl. le *Dictionn. des anonymes*, par M. A.-A. Barbier, n° 3266.

POPHAM (Eborac), min. angl., né en 1738, m. en 1815, rect. de Chilton, dans le comté de Wilts, a pub. entre autres ouv.: *Selecta poemata*, 1774, 3 vol.; *Illustrium virorum Elogia sepulchralia*, 1778, in-8; des *Remarques sur divers textes de l'Écriture*, 1809, in-8.

POPHAM (sir HOME RIGGS), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar, d'une famille orig. d'Irlande, fut le 21^e fils de sa mère, qui m. en lui donnant le jour: son père, consul à Tétuan (roy. de Maroc), s'est pas moins de 40 enfants de ses différentes femmes. Élevé par les soins de l'un de ses frères, juriste, à Madras, le jeune Popham passa de l'université de Cambridge au service de mer comme simple matelot dans l'escadre de sir Thomsom, et suivit plus tard ce commodore sur la côte d'Afrique en qualité d'intendant maritime. De retour en Anglet. à la mort de son patron, il offrit ses services à la compagnie des Indes, fut chargé par elle de diverses commissions; et ce fut en s'acquittant de l'une d'elles, qu'il découvrit, en 1791, le passage du sud. Au commencement des guerres de la révolution franç., il eut un commandement dans l'armée sous les ordres du duc d'York, puis obtint celui d'un corps de pêcheurs hollandais dont il avait provoqué la formation. Lorsque les succès de Piehgrn (v. ce nom) contraignirent les Angl. à évacuer le Hollande, Popham, alors capit., présida à l'embarquement des troupes; il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destiné à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies créées en 1798, le conserva jusqu'à l'année 1800, et à cette époque repassa aux Indes à la tête d'une escadre de 4 vaisseaux. La compagnie, aux intérêts de laquelle il s'était montré fort dévoué, lui fit nommer gouvern.-général de l'Inde et ambassadeur auprès des états d'Arabie; et il la servit depuis plus utilement que jamais en ouvrant une correspondance régulière avec Roussier Mehemet Pacha, vice-roi d'Égypte, en faveur de ses établissements en Arabie. Cependant, lorsque sir Home Popham revint en Angleterre, il trouva le ministère changé, ainsi que le bureau de l'amirauté: les whigs, qui l'accusaient d'avoir employé son escadre dans des vues d'intérêt particulier, firent de sa conduite l'objet de longues enquêtes, dont l'unique résultat fut qu'il se mécura sans emploi. Mais, comme dans cet intervalle il avait été élu représentant du bourg d'Yarmouth à la chambre des communes, il profita de sa position pour censurer à son tour l'administration; et le nouveau changem., qui y fut effectué en 1804, le fit remettre en activité: il obtint le commandement de l'*Antelope*, de 50 canons, et fut employé pour présider à l'essai d'un nouveau moyen de destruct. des flottes. L'année suivante, il eut la direction de la partie maritime de l'expédition, contre le cap de Bonne-Espérance, qui bientôt fut au pouvoir des Angl., et il contribua ensuite, sous les ordres du général Beresford, à l'heureuse tentative contre les Espagnols sur le Rio de la Plata. Les mauvais succès de cette échouée attirèrent sur Home Popham une sévère réprimande de la part de son gouvernement, sans les ordres de qui il avait commencé d'agir. Toutefois il n'en fut pas moins désigné plus tard pour commander ou second, sous les ordres de l'amiral Gambier, la flotte armée pour surprendre le maroc danoise, expédition dont le succès lui valut des éloges et de nouvelles distinctions. Il eut part, en 1809, comme contre-amiral, à l'insucc.

tucuse expédit, de lord Chatham contre Flessingue, et fut aussi employé durant la guerre de la Péninsule, où il commanda le *Vénérable*, vaisseau de 74 canons. Elevé en 1814 au rang de contre-amiral du Pavillon-Blanc, il accepta en 1819 le commandement de la station de la Jamaïque, fut promu peu après en grade de contre-amiral du Pavillon-Rouge, et enfin alla commander la station des Indes occidentales, où il tenta vainement de médier un accommodement entre le roi noir Christophe, et le général Boyer, président de la république d'Haïti. Sir Home Popham revint en Angleterre en 1820, et m. la même année à Cheltenham; il était membre de la Société royale de Londres, chevalier de l'ordre du Bain, etc. La marine anglaise lui est redevable de divers perfectionnements, notamment dans le système télégraphique; et il a publié en angl., entre autres opuscules: *Descript. de l'île du prince de Galles*, etc., 1805, in-8; *Règles, et préceptes (Rules and Regulation) à observer sur les vaisseaux de S. M.*, 1805, in-8.

POPMA (AUGUSTE DE), jurisconsulte, né à Alst, dans la Frise, mort en 1613, a enrichi la littérature de plus. travaux estimables; nous citerons de lui les *ouvr. suivans*: *Terenii Porronis Fragmenta, adjecto conjecturarum libro*, Francq., 1589, in-8; de *Differentiis verborum lib. quatuor*, Marbourg, 1635, in-8; *De usu antiquorum, laetiorum lib. duo*, Leyde, 1608, in-8, plus. fois réimp.; de *Ordine et iuris iudiciorum libri tres*, Arnheim, 1617; *Fragmenta veterum histor. latinorum emendata et scholis illustrata*, Amsterdam, 1620, 1742, in-8. — Popma est trois frères qui se distinguèrent aussi dans les lettres, SIXTE, l'aîné a pub. un *comment. sur les Institutes de Justinien*, et une édition de *Corneilius Celsus, de Arte medica*, 1569; on a de Titus de POPMA: *Tabula in sphaera, et astronomia elementa*, Cologne, 1569, in-4; *Castigationes et epistolae Cicero ad familiarem*, Anvers, 1572, in-16; *Nota in Aconium Pordium*, Cologne, 1578; de *Opera servorum liber singularis*, 1608; enfin CYRILLE, m. en 1582 à Alst, âgé de 32 ans, a laissé: *Henrici mediolanensis de controversiis hominis et fortunae, in versu elegiacis*, avec commentaire, Cologne, 1570.

POPOFSKII (NICOLAS-NIKHITSCH), poète russe, né vers 1730, exerça l'enthousiasme du célèbre Lomonossouf par une traduction de l'*Essai sur l'homme* du Pope, et obtint par son intercession (en 1756) une place de prof. de philosophie à l'université de Moscou. Il devint ensuite rect. du gymnase de cette ville et m. prématurément en 1760. Outre sa traduct. de l'*Essai sur l'homme* du Pope (St-Petersb., 1757, 1787 et 1802), il a pub. d'autres traductions de l'*Épître d'Horace aux Pisons*, et du livre de l'*Éducation* du Pope, imprimé à Moscou, 1759 et 1788. Il a laissé de plus un discours de l'*Utilité et de l'Importance de la philosophie*, et un autre au sujet du couronnement de l'impératrice Elisabeth, Moscou, 1756.

POPON ou POMPON (MACLOU), en latin *Magnus Pomponius*, né en 1514, dans un village de Bourgogne, de parents obscurs, mort à Dijon en 1577, élève par son talent et son mérite à la charge de conseiller au parlement. Il a laissé plus. *ouvr.* Mss. dont on trouve les titres dans la Bibliothèque de Bourgogne. On a publié, à sa louange, un recueil de vers intitulé: *Noctui Pomponi senat. Dijon, monumentum à munis Burgundis erectum et consecratum*, in-8, Lyon, 1578; Paris, 1583.

POPOWITSCH (JEAN-SIGISMOUS-VALENTIN), géographe et antiquaire allem., prof. d'éloq. à l'université de Vienne, mort en 1774 au bourg de Petersdorf, où il s'était établi vigneron dans ses dern. années, appartenait à une pauvre famille de la Basse-Syrie, d'origine slave, et n'avait commencé qu'assez tard à cultiver les sciences. Il recueillit une immense érud. dans plus. voy. qu'il

entreprit; mais, défaut assez commun parmi les savans allem. du second ordre, il manqua de goût; et, comme l'a très-bien jugé M. Depping (*Biogr. univ.*, tom. 35), il n'a pas fait un seul bon livre. On ne trouve dans ce qu'il a écrit qu'un amas indigeste de documens sans rapport ni liaison. Tels sont ses *Principes de la langue allemande*; ses *Recherches sur la mer*, etc. Popowitsch s'était donné quelq. temps avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la botanique, et il a légué au jardin des Plantes de Vienne ses collect. et ses écrits sur cette science.

POPPÉE, *Poppan-Augusta*, impératrice romaine, fille de T. Ollius et de la fameuse Sabina, eut tous les traits de sa mère ainsi que ses penchans vicieux, mais y joignit un raffinement de coquetterie dont l'ambition fut toujours le principal mobile. Mariée d'abord à Rufus Crispinus, préfet des cohortes prétorienne, elle le quitta, bien qu'elle en eût un fils, pour épouser Otton, à qui elle ne tarda pas à être ravie par Néron, violemment épris de cette femme, dont son voluptueux favori lui avait si indécemment vanté les charmes. Poppée mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, (v. ce nom) et un nouveau crime la débarrassa d'Octavie, après que l'empereur eut répudié cette vertueuse princesse pour lui donner sa place. Déclarée auguste en l'an 63, ainsi que la fille qui venait de mettre au jour (Claudia, m. à 4 mois), elle se laissa égarer par l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, au point de lui adresser un jour des railleries dont celui-ci fut tellement courroucé, que, bien qu'elle fût enceinte, il lui donna dans le ventre un coup de pied qui l'éleva par terre, et dont elle m. peu de jours après, l'an 65. Désolé de sa perte, Néron fit embaumer son corps, qui fut placé dans le tombeau des Jules, et il prononça lui-même son oraison funèbre. Poppée fut, dit-on, la prem. dame romaine qui fit usage du masquo pour garantir ses traits du hâle; et elle faisait entretenir 500 femmes dont le luit lui fournissait des bains en quelque lieu qu'elle se rendit. Il n'existe que fort peu de médailles de Poppée; elles sont de labrigr. grecq., et portent au revers la tête de Néron.

POQUET ou BOUQUET (PIERRE), né à Arhois vers le milieu du 14^e s., se fit d'abord un nom au barreau, et embrassa ensuite la vie religieuse dans l'ordre des cisterciens à Arhois, où ses talens et sa piété lui méritèrent une grande considération. Louis 1^{er}, duc d'Orléans, le choisit pour être l'un de ses exécuteurs testamentaires. Poquet m. en 1408. On a de lui un *ouv. ascétique* ayant pour titre: *Rathinarium de vita Christi*, dont il existe deux copies sur vélin à la Bibliothèque du Roi. Le P. Berquet (*gallico caelestium congregat. Elegia histor.*) a donné la liste de ses autres écrits. — V. LIVONIER.

PORBUS (PIERRE), peintre hollandais, né vers 1510 à Gouda, mort en 1583, exécuta un grand nombre de tableaux et de portraits. Ceux de ses *ouvr.* qui lui ont fait le plus d'honneur sont un *St Hubert*, qui se voyait dans la grande église de Gouda, et un *Portrait du duc d'Alençon*, qu'il peignit à Anvers. — Franc. PORBUS, son fils, né à Bruges en 1540, peignit le portrait avec une rare perfection, et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peul. des animaux. Il fut reçu memb. de l'acad. d'Anvers en 1564, et m. en 1580. Parmi ses compos., il faut distinguer un *Paradis terrestre* et le *Martyre de St George*. Ce der., qu'il peignit pour une confrérie du Dunkerque, ville où il existait encore, a beaucoup souffert des correct. qu'y a faites, en le voulant restaurer, un méchant artiste anglais. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de cet artiste: l'un était un *Portrait d'homme, la tête convertie d'une toque et la barbe fourchue*; l'autre, *Jesus à l'âge de 12 ans confondant les docteurs de la loi*. Tous deux ont été rendus en 1815. — François PORBUS, dit le Jeune, fils du précédent, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, sur-

passa son père dans la genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre histor. C'est en qu'attestant les deux tableaux qu'il fut chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville de Paris et dont Louis XIII est le principal personnage. L'un de ses maill. ouv. est le *Christ en croix entre les deux larrons*, exécuté pour l'abbaye de St Martin de Tournai. Le Musée du Louvre possède six tabl. de ce maître, dont deux d'histoire et quatre portr. Ce sont une *Gène*; un *St Franç.* en extase, recevant les stigmates; le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis*; celui de *Guillaume du Fair*; et deux *Portraits de Henri IV.* d'une admirable exécution, et dont l'un sert encore de type à tout ceux qu'on fait de ce prince.

PORCACCHI (THOMAS), littérat. savant et laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 1530, visita d'abord les principales villes d'Italie, et s'établit en 1559, à Venise, où il se lia intimement avec un célèbre imprimeur, Gabriel Giolito. Il lui suggéra l'idée de publier le collect. des auc. historiens grecs et latins, traduits en italien; et lui-même fit plus, de ce traduct. des auteurs dont il n'existait pas encore de versions. Porcacchi surveilla l'impression de cette grande collection, divisée en deux parties, enannus sous le nom de : *Collana greca et collana latina*. Il donna ensuite des réimpressions d'un gr. nombre d'ouvr. italiens modernes, tels que *l'Histoire de Milan*, par Bern. Corio; le *Roland furieux* de l'Arcadio de Samuarez, et m. à Venise en 1585. On a en outre de lui : *Lettre di tredici Uomini illustri raccolte*, Venise, 1565, in-8, réimpr. trois fois; *Paralleli ed esempli simili*, ibid., 1566, in-4; *il Primo volume delle Cagioni delle guerre antiche*, ibid., 1566, in-4; *la Nobiltà della città di Como*, ibid., 1569, in-4; *le Isole più famose del mondo*, ibid., 1573, 1604, in-fol., avec gravures; *le Atzioni d'Arrigo* (Henri) III, *re di Francia e di Polonia*, ibid., 1574, in-4, rare et recherchée à cause des gravures; quelques *opuscules* dont on trouve les titres dans le tome 34 des *Mémoires de Nicéron*; quelq. *poésies* insérées dans le tome prem. des *Deliciae poetar. Ital.* Les traduct. données par Porcacchi dans les deux collections de G. Giolito, sont celles de *Dietsy de Crète* et de *Darius*, de *Justin*, de *Quintus-Curce* et de *Pamponius Mela*.

PORCARI (ETIENNE), gentilb. romain, occupa une place dans l'hist. du 15^e S. pour avoir conspiré contre le pape Nicolas V. en 1453, dans le but de rendre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait montré une admiration enthousiaste pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le dessein de sustraire sa patrie à la domination sacerdotale. La consécration des papes lui paraissait une usurpation récente et notoire; et les vieillards du temps lui rappelaient que la républ. romaine avait été rétablie avec une espèce d'indépendance, tandis que le St-siège était fixé à Avignon. Exilé par Nicolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par des grâces, Porcari, secondé par son neveu et par plus. autres mécontents, trama une conjuration qui fut révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 1453, et pendu avec neuf de ses princi. complices.

PORCHERON (dum PLACINE), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, né en 1652 à Châteauneuf, mort à Paris en 1694, a donné une édit. d'une trad. anonyme des *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*, avec les instructions de l'empereur Basile pour Léon, son fils, 1690, in-12, et la vie de ces deux princes. C'est aussi à lui qu'on doit le prem. édit. de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenna*, d'après un MS. de la Biblioth. du Roi sous ce titre : *anonymi ravennatis. qui circa saeculum septimum vixit, de Geographia lib. quinque*, etc., Paris, 1688, in-8.

J. Gronovius a pub. de nouveau ce même ouvr. à la suite de *Pamponius Mela*, avec une *préface* qui contient des invectives contre D. Porcari.

PORCHETTI SALVAGIO, en lat. de *Sibaticis*, sav. prof. d'hébreu, né à Gènes dans le 13^e S., entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et m. en 1315. Il a laissé : *Victoria adversus impiis Hebraeos ex sacris litteris, tum ex dictis Talmud, ac cabalisticarum et aliorum omnium authorum quos Hebraei recipiunt, monstratur veritas catholicae fidei*, pub. par A. Giustiniani, évêq. de Nebbin, Paris, 1620, in-fol.; de *Entibus trinus et unis*, n'av. resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre : *de sanctissima virgine Mariæ*. V. pour plus de détails la *Biblioth. hebr.* de Wolf.

PORCIE ou **PORCIA**, fille de Caton d'Utique et femme, en secondes nées, de Junius Brutus, se donna la mort après la perte de son époux, l'an 43 avant J.-C., en avalant, dit-on, des charbons ardens.

PORCQ (JEAN LE), prêtre de Forêt, né dans le diocèse de Boulogne, m. en 1723 à Sammar, où il avait professé la théologie pendant 50 ans, combattit la doctrine de Jansénisme dans le livre intitulé : *les Sentimens de St Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius*, 1682, in-4.

PORDAGE (JEAN), V. JEANNE LEANE.

PORDENONE (JEAN-ANTOINE LICINIO REGILLO, dit LE), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1569, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus grand cas. On cite surtout son *Saint Laurent* *Guastiniani*, environné de plus, autres saints : en beau tableau à fait long-temps partie du Musée du Louvre; mais il a été rendu en 1815. Les peintures à fresques de Pordenone font encore l'ornement de plus. villes d'Italie. — Bernardino LICINIO, également sur. la Pordenone, parent du préc. et son élève, né au commencement du 16^e S., a laissé plus. ouvr. dans le style de son maître, et qui n'en sont pas indignes. — Jules LICINIO, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, m. à Augbourg en 1561, peignit aussi plus. fresques fort estim., et fut sur. la *Romme* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Ant. LICINIO, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense*, s'est fait aussi une assez grande réputation; mais ses ouvr. sont presque ignorés.

PORÉE (CHARLES), célèbre jésuite, né en 1675 à Vandes, près de Caen, m. en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétor. du collège Louis-le-Grand, et s'y montra le digne succ. des Pétus, des Consort, des La Run et des Jouvenay; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former les jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour deslett. et celui de la vertu. « Les heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout » à la de telles leçons : je serais revenu souvent » les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talens : il avait composé pour ses élèves des *pluridiers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connoisseurs. Ce fut malgré lui qu'on parut, en 1735, un recueil de ses *Harangues latines*, 2 vol. in-12. Le P. Ch. Griffet en donna une nouvelle édit. (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plus. morceaux inédits. La même édit. avait paru, en 1745, les tragéd. du P. Porée; elles sont au nombre de six : *Brutus*; le *Martyre de St Herménégilde*; la *Mort de l'empereur Maurice*; *Sennacherib, roi d'Assyrie*; *Sabir-Myrza, fils d'Albas, roi de Perse*; et le *Martyre de saint*

Agapit. On a placé en tête de ce vol. une vie de l'auteur, écrite en latin. Le P. Porée avait aussi composé des comédies (*Fabula dram.*), qui ont été imp. en 1749. — *POËX* (Charles-Gabriel), frère du précéd., m. curé de Louvigny, en 1770, à l'âge de 85 ans, a laissé, outre un gr. nombre de *Dissertations*, le *Pour et le Contre de la possession des filles de Lendes*, diocèse de Bayeux, Rouen, 1738, in-8; la *Mandarinnade*, ou *Histoire comique du mandarinat de l'abbé de St Martin* (connu dans le 17^e S. par sa crédulité ridicule), La Haye, 1738, 3 vol. in-12, rare; *Lettres sur la sépulture dans les églises*, Caen, 1745, in-12. L'abbé Porée a aussi travaillé aux *Œuvres littér. de Caen*, journal dont il a paru 3 vol in-8, de 1742 à 1744.

PORLIER (D. JEAN-DIAZ), surn. *El Marquésito*, maréchal-de-camp, capit. gén. des Asturies, né vers 1775 à Carthagène en Amérique, entra de bonne heure au service de mer comme garde-marine, assista au désastreux combat de Trafalgar, puis demanda de l'emploi dans un régim. de l'infanterie royale lors de l'invas. des Français dans sa patrie. Parvint en peu de temps au grade de colonel, il se fit autoriser à lever un corps de partisans, se signala à leur tête en plus. occasions, et mérita par ses services le grade de maréchal-de-camp, ainsi que la capitainerie gén. des Asturies, que lui donna la régence. L'accueil flatteur qu'il reçut de Ferdinand VII., enfin replacé sur son trône (1814), ne le séduisit pas au point de lui faire voir sans douleur le renversement de la constitution, qu'il avait bravement défendue, ni les persécutions dont on accabla bientôt les patriotes. Pen disposé même à dévorer en silence l'indignation qu'il éprouvait, il exhala amèrement ses plaintes dans ses entretiens avec ses amis ainsi que dans sa correspondance. La police intercepta l'une de ses lettres, et il fut jeté dans le fort San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plus. mois, sur une permission qui lui fut accordée d'aller prendre les eaux d'Arcteyro. C'est là que fut ordi. le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 sept. 1815 par la prise de Sainte-Lucie, d'où le général Porlier, principal chef de cette hasardeuse entreprise, lança une proclamation, dans laquelle il appela aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'installa sous sa présidence; elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Se croyant assez sûr de la coopération des troupes qui formaient la garnison de Santiago, il marcha vers cette place; mais dans le seul intervalle d'une halte qu'il a fait faire à sa troupe, des émissaires, qu'a soudoyés le chapitre de Santiago, se mêlant parmi les soldats insurgés, en déterminent plus, à force d'argent et de promesses, à trahir leur chef, qui bientôt est enlevé, conduit à la Corogne (26 sept.), livré à une commission milit., et pendu comme traître (3 octobre 1815). Ainsi fut étouffé le prem. soulèvement excité en Espagne par la révelut. qu'effectua à son retour le prince qui devait aux cortès la conservation de son trône. Les restes de Porlier repurent en 1820 une éphémère apothéose, qui leur fut décernée comme au prem. martyr de la liberté espagnole.

PORMORANT (ALEXANDRE-COLAS de), abbé commendat. de l'abbaye de la Madeleine de Plincol-Sevre, né à Orléans au commencement du 17^e S., mort en 1795, consacra ses talents et sa fortune à l'instruct. de la jeunesse. On a de lui: *le Triomphe de la Charité*, Paris, 1640; *Idée de la famille de St Joseph* (institution formée à Paris, au faubourg St-Victor, sous la protection du roi et de la reine régente, pour l'éducat. des enfans pauvres, et qui ne fut qu'éphémère), Paris, 1644, in-12; *Factum pour l'abbé de Pormorant contre René Radigue*, en vers français, 1634.

PORPHYRE, écriv. grec du 3^e S., portait d'a-

bord le nom de *Malchus*, qui signifiait roi dans la langue syriaque; celui de *Porphyre*, qui équivalait à *Purpuratus*, revêtu de la pourpre, lui fut donné, s'il faut en croire Eusèbe, par Loagin. On place sa naissance à l'an 233 de J.-C. On ne s'accorde pas sur sa patrie; mais il faut peut-être croire, de préférence, qu'il était de Tyr, sur le témoignage d'Eusèbe, de Longin et de Jamblique. Il est d'abord pour maître le savant Origène, probablement à Tyr ou à Césarée en Palestine, reçut ensuite, dans Athènes, les leçons du grammairien Apollonius, puis celles de Longin, vint à Rome à l'âge de vingt ans, retourna ensuite en Asie ou en Egypte, puis revint à Rome en 263, et s'attacha comme élève à Plotin, dont il partagea les rêveries, recueillit les livres, et prêcha la doct. A partir de cette époque, il tomba dans une mélancolie profonde et dans un dégoût de toutes choses dont il ne fut jamais complètement guéri. Plus tard, il se réconcilia avec la vie; mais ce fut pour converser avec les génies, dans la commerce desquels il trouvait, grâce à la magie platonicienne, d'ineffables délices au milieu des chagrins de ce monde. Il entendit même un oracle, chassa son mauvais démon, et finit par voir Dieu en personne. On a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, à l'âge de 70, ou tout au plus de 73 ans. Il n'est pas facile de déterminer les lieux qu'il habita dans la cours des 30 et quelques années qui précédèrent sa mort; on est seulement assuré qu'il n'a pas eu un continuel séjour à Rome. Les opinions sont bien contradictoires relativement à sa croyance religieuse et à ses démêlés avec les chrétiens. Les uns l'ont supposé juif de naissance; ce qui est une erreur. St Augustin croit, et l'historien Socrate assure qu'il avait été chrétien; mais on persiste encore aujourd'hui à contester ce point. Tout ce que l'on peut croire, malgré les assertions contraires, c'est que Porphyre avait composé 15 livres pour combattre la religion chrétienne. Outre ces 15 liv., ses autres ouvrages perdus sont au nombre de 41. Quatre autres envr. du même écrivain n'ont point encore été publiés, mais se conservent MSa.; l'impression en a répandu 14 autres, parmi lesquels nous citerons: *la Vie de Pythagore*, pub. en grec à Aldorf en 1610, in-4; en grec et en latin à Rome, en 1630, in-8; et à Utrecht en 1707, in-4; un *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, publ. avec une version lat. et des notes, Cambridge, 1655, in-8; Utrecht, 1767, in-4; 32 *Questions sur Homère*, imprim. d'abord à Rome en 1518, in-4; puis à Venise chez les Aldes, en 1521, in-8; et plus. fois ensuite à Strassbourg, à Bâle, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la notice d'Eusèbe, quelq. lignes de Suidas, un travail considérable d'Holsténus, un opuscule de Brigney, à la tête de sa traduction française du *Traité de l'abstinence*.

PORPORA (NICOLA), musicien-compositeur, surn. par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie*, né à Naples en 1685, fut l'élève le plus distingué du célèbre Scarlatti. Il débuta dans la composition par l'opéra *d'Ariane*, repris, avec succès à Vienne pour la prem. fois, et ensuite sur les théâtres de Londres et de Venise. Cet opéra fut suivi de beaucoup d'autres, et Porpora n'avait pas encore 36 ans que déjà on en connaissait de lui 50 compositions du même genre. Sa réputation lui fit obtenir la direct. de la chapelle electorale et du théâtre de Dresde. Plus tard il alla à Londres, où il trouva un rival qui avait pour lui l'opinion publique. Les Anglais, malgré les efforts du célèbre Farinelli (v. ce nom) en faveur du compositeur italien, dont il se glorifiait d'être l'élève, se prononcèrent pour Haendel (v. ce nom), leur idole. Porpora se mit alors à cultiver un genre tout nouveau pour lui. Il publia des sonates de violon et de clavecin qui furent bien accueillies. Il m. à Naples en 1767. Tous les ouvr. qu'il a composés pour le théâtre sont tombés dans

l'oubli; mais on conserve aux archives du conservatoire de la Piété, à Naples, plus, morceaux de musique sacrée de ce maître.

PORPORATI (CHARLES-ANTOINE), célèbre graveur, né à Turin en 1741, fut d'abord ingénieur-géographe de l'armée piémontaise, et vint ensuite à Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom dans l'art de la gravure. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut le portrait de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne (ce prince lui avait accordé une protection paternelle, et il lui devait les prémices de son burin). La *Petite Fille ou chien*, qu'il grava ensuite, d'après le tableau de Greuze, et la *Snoone au bain*, d'après Santerre, vinrent mettre le sceau à sa réputation. De retour dans sa patrie, il y devint professeur, et fut peu de temps après appelé à Naples pour y fonder une école. Il grava depuis cette ville, d'après Raphaël, le tabl. de la *Vierge au lapin*, et exécuta un petit médaillon en pointillé de la reine de France, Marie-Antoinette, resté inédit. Le *Bain de Leda*, d'après le Corrège, fut le dernier ouvrage de Porporati, qui m. à Turin en 1816. Il était membre de l'Académie de cette ville et de celle de Paris, où il avait été admis dès l'année 1773.

PORQUET (PIERRE-CHARLES-FRANÇOIS), ecclésiastique, né à Vire en 1728, mort à Paris en 1796, fut d'abord précepteur du chevalier de Booflers, et ensuite annuaire de Stanislas, roi de Pologne. On a de lui diverses poésies, publiées dans l'*Almanach des Muses* (où il signait quelquefois le *Petit Vieillard*), dans le *Journ. de Fréron*, et dans quelques autres recueils. Il a publié son discours de réception à l'Académie de Nancy, prononcé en 1746, et des *Reflexions sur l'aurore*. On trouve une notice très-étendue sur l'abbé Porquet, dans le *Magasin encyclopéd.*, 1807, t. 2 et 3.

PORRÉE (GILBERT DE LA), V. GILBERT.

PORRO (PIERRE-PAUL), imprimeur italien, né à Milan vers le fin du 15^e siècle, est un des premiers qui aient employé des caractères arabes. Il impr. à Gènes, en 1516, le *Pisanter pentaglotte*, qui est regardé, sous le rapport typographique, comme un chef-d'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

PORRO (JÉRÔME), graveur, né à Padoue vers 1520, a gravé : les *Faces des fies les plus célèbres du monde*, de Poroschi (v. ce nom); les gravures qui accompagnent le livre intitulé *Funerali Antichi di diversi popoli e nazioni*, du même auteur; les portraits qui accompagnent la *Vie des Visconti*, ducs de Milan, par Scipion Barboi Soncino; un *Recueil de statues antiques*, et ce fut lui qui grava les planches de l'édition, devenue très-rare aujourd'hui, du *Roland furieux*, imp. à Venise en 1543.

PORRO (FRANÇOIS-DANIEL), mathématicien, et surtout algébiste, né à Besançon en 1729, embrassa la règle des bénédictins dans la congrégation de St-Maur, où il prit le nom de Donat. Enlevé à la vie paisible du cloître par la révolution de 1789, il n'en continua pas moins de s'appliquer à l'étude des mathématiques, et m. ignoré en 1795. Il a publié, en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréatif*, sans date (c'est un jeu en moyen duquel on peut composer de petits airs, par la simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique); *l'Algèbre selon les vrais principes*, Londres (Besançon), 1789, 2 vol. in-8. Le P. Porro expose dans cet ouv. des principes opposés à ceux qui sont admis par les géomètres.

PORSENNA, roi d'Etrurie, n'est guère connu que pour avoir accueilli Tarquin, chassé de Rome, et avoir tenté de le rétablir sur le trône, d'abord par la voie de la conciliation, ensuite par la force des armes. Il battit les Romains sur les bords du Tibre, et il aurait peut-être été à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par

P. Horatius Coelès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il émit sur le point de réussir, lorsque, effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola (v. ce nom), il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu; dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquins. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans débauchés. Porosenna traita dès-lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre le ville d'Aricium, dont il faisait faire le siège par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cependant l'année suivante (476 de Rome, 507 avant J.-C.), il fit de nouvelles démarches pour décider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses indigènes protégés, et comme il se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses états.

PORSON (RICHARD), célèbre helléniste anglais, professeur de grec au collège de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, m. en 1808, a pub. : des *analyses* du t. 1^{er} de l'*Échyle* de Schütz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermocrate* de Weston, et des *Monastrophes* de Huntingford, insérées dans le *Revue littér.*, de Maty, de 1783 et 1784; des *notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, Cambridge, 1786, in-4 et in-8; 3 *Extraites sur la vie de Johnson*, par Hawkins, insérées dans le *Gentleman Magazine*, de 1787; *Notes sur les Commentaires de Toup sur Suidas*, *Heeychius* et autres lexicographes grecs, édit. d'Oxford, 1790; *Letters to Mr. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses*, J. John, v. 7, Lond., 1790, in-8 de 440 p.; *Virg. illi Opera*, curante Heyne, ib., 1793, 4 vol. in-8; *Analysis of l'Essai de R. Payne Knight sur Palphabets grecs*, dans le *Monthly Review*, de 1794; *Æschylus Tragedia septem*, Glasgow, 1795, in-fol.; *Euripidis Rhecuba*, grec, Londres, 1797 et 1808, in-8; *Euripidis Orestes*, grec, ibid., 1798 et 1811, in-8; *Euripidis Phœnissus*, ib., 1799, 1811, in-8; *Euripidis Medea*, Cambridge, 1801, 1812; *Adversaria Note et emendationes in poetis grecis*, éditior J.-H. Monk et C.-J. Blomfield, ib., 1812; Leipzig, 1815, in-8; *Tracts and miscellaneous Criticisms collected by Thomas Kidd*, Londres, 1815, in-8; *Notes in Aristophanem, quibus Plautum comœdium præmisit P. P. Dobree*, Cambridge, 1820, in-8; *Photii Lexicon, et Codex galieno (collegit Trinit. Cantabrig.)*, descripti Ric. Porsonus, Londres, 1822. Porson fut un des critiques du prem. ordre qu'aient produits la Grande-Bretagne.

PORTA (JOSEPH), peintre, né en 1520 à Castel-Navo di Garfagnone, m. à Venise en 1570, prit le surnom de *Salviati*, dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à signaler son talent. La fameuse bibliothèque de Saint-Marc est ornée de diverses peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingue pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissements du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste étoit très-versé dans les mathématiques. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois.

PORTA (JEAN-BAPTISTE), célèbre physicien italien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquiescer de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les sav. et les artistes, et notant tout ce qui lui sembla re-

marquable. De retour à Naples, il devint l'un des fondateurs de l'académie des Quindici, et institua, dans sa propre maison, celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), que le pape Paul III crut devoir supprimer par une bulle, en défendant à Porta de se mêler à l'avenir d'arts illicites. Porta n'en continua pas moins de se livrer à l'étude des sciences physiques, dont il a contribué, plus qu'aucun autre de ses contemporains, à répandre le goût, et m. à Naples en 1615. On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optique très-curieuses, et il a laissé beaucoup d'ouvrages, où, au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bisaceries, on trouve des observations très-remarquables. Les principaux sont : *Magis naturalis lib. XX*, Naples, 1589, in-fol. (la 1^{re} édition, publiée à Naples en 1538, ne contient que 4 liv.) ; réimp. à Leyde, 1644 et 1651, petit in-8 ; trad. en italien et en allemand, et les 4 prem. liv. seuls, en français, Lyon, 1565, in-8. Paris, 1570, in-16 ; Lyon, 1630, in-12. *de futuris litterarum Notis, vulgò de Ziferis*, Naples, 1563, in-4 (c'est un traité des chiffres que l'on emploie pour cacher sa pensée en écrivant) ; *Phytognomonica*, ib., 1583 ou 1588, in-fol. ; *de humani Physionomia lib. IV*, Vicus Acquensis (Sorrento), 1586, in-fol., fig. ; *Villa lib. XII*, Venecio, 1592, in-4 ; *de Refractione optica parte lib. IX*, Naples, 1593, in-4 ; *Pneumaticorum lib. III*, etc., ib., 1601, in-4 ; *de celesti Physionomia lib. VI*, ib., 1601, in-4 ; *Ars remiscendi*, ib., 1602, in-4 ; *de Distillatione*, Rome, 1608, in-4, fig. ; Strasbourg, 1609, trad. en allemand ; *de Munitione lib. III*, Naples, 1608, in-4 (c'est un traité de fortifications) ; *de aeris Transmutationibus lib. IV*, ib., 1609, in-4 ; *Oeuvres dram.* (en italien, renfermant 14 comédies, 3 tragédies, et une tragi-comédie), Naples, 1726, 4 vol. in-12. M. H.-Gabr. Duchesne a pub. une *Notice hist. sur J.-B. Porta*, Paris, 1801, in-8 de 383 pag. Cet écrit n'est point exempt d'erreurs. On peut consulter avec fruit sur Porta la *Storia della letteratura*, de Tiraboschi.

PORTA (JACQUES DELLA), architecte, né à Milan vers l'an 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, et étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talents dans cette partie lui valurent la place d'architecte de Saint-Pierre de Rome, et il fut choisi pour achever le Capitole, que son maître avait continué après Michel-Ange. Il fit élever sur ses propres dessins la chapelle Grégorienne, le petit Temple des Grecs, l'église du Notre-Dame de' Monti, et une partie de celle des Florentins. Aidé de Fontana, il acheva en 1590 la coupole de Saint-Pierre, et exécuta ensuite plusieurs autres ouvrages remarquables, entre autres la *Pilla Aldobrandina*, son dernier ouvrage, qui reçut ensuite le nom de *Belvédère*. J. della Porta m. à Rome à l'âge de 65 ans. — PORTA (Guillaume della), œuvre du précédent, et sculpteur habile, a laissé à Rome plusieurs ouvrages, qui font honneur à son talent. On cite surtout de lui la restauration des jambes du fameux *Hercule Farnèse*, qui se trouve maintenant à Naples, et le *Mausolée* du pape Paul III. — Le chevalier Jean-Baptiste della PORTA, parent et élève du précédent, né à Portofino en 1542, m. à Rome en 1597, se fit connaître comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Il existe à Rome quelques-uns de ses ouvrages, parmi lesquels on cite la statue colossale de saint Dominique, placée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et surtout le groupe de *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, que l'on voit dans l'égl. de Sainte-Pudentienne. — Thomas della PORTA, frère du précéd., et comme lui élève de Guillaume, donna les modèles des statues de *St Pierre* et de *St Paul*, que l'on vult en bronze, et qui furent placées sur les colonnes Adonise et Trajane. On a aussi de lui,

dans l'église de St-Ambroise al Corso, un groupe qui représente *Jésus-Christ descendu de la croix* et entouré de plusieurs saints personnages.

PORTA (FRA EUSTOLONE). V. BACCIO DELLA PORTA.

PORTAIL (Du). V. DUPORTAIL.

PORTA-LEONE (ASABAR-ALÉ), méd. juif, né à Mantoue en 1542, m. en 1612, fut agrégé au collège des médecins de sa ville natale, et mérita la protection particulière du duc Guillaume de Gonzague, qui se l'attacha. On a de lui médecin : *Dialogi de auro*, Venise, 1584, in-4 ; *Consili Medici* ; *Cure di malattie*, ouv. inédit comme le précédent ; *Scuola agghubborum* (boucliers des forts), Mantoue, 1612, in-fol. Ce dern. ouv., écrit en hébreu, et qui traite des antiquités hébraïques, a fait la réputation de Porta-Leone.

PORTAL (PAUL), chirurgien, né à Montpellier dans le 17^e S., s'établit à Paris, se consacra particulièrement aux accouchements, acquit de la réputation dans la pratique de cette branche importante de la chirurgie, et m. en 1703. On a de lui : *Diagnat. sur le sujet d'un enfant d'une figure extrême*, Paris, 1671, in-12 ; *la Pratique des accouchem. soutenus d'un gr. nomb. d'observat.*, ib., 1685, trad. en hollandais, Amsterdam, 1690, in-8.

PORTALIS (JEAN-ETIENNE-MARIE), ministro d'état, né au Beaumet, en Provence, en 1746, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et se plaça dès son début au barreau parmi les jurisconsultes et les orateurs distingués de cette époque. Il publia plusieurs *mémoires* remarquables, et notamment celui ayant pour tit. *Consulat, sur la validité des mariages des protest.* en France, qui fut imp. en 1770. Deux causes soutenues contre deux adversaires célèbres, Beaumarchais et le comte de Mirabeau (v. ces noms), ajoutèrent encore à la réputation de Portalis, qui bientôt fut placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province. Il justifia, par sa capacité dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui, et repart ensuite au barreau avec un nouvel éclat. La modération et la mesure, qui formaient la base du caractère de Portalis, l'éloignèrent du rôle auquel l'auraient appelé ses talents, à l'époque de la révolution, et il se retira à la campagne dès 1790. Les troubles du Midi et le commencement des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, d'où il se vit forcé bientôt de s'éloigner pour éviter une mort certaine. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1793, il y fut arrêté, mis en prison, et il ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, les électeurs du département de Paris nommèrent Portalis au conseil des anciens, et il s'y montra opposé au directoire exécutif, dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita avec force l'abrogation de plusieurs lois, promulguées dans le cours des fureurs révolutionnaires, repoussa des mesures violentes proposées contre les émigrés et les prêtres non assermentés, se prononça contre l'établissement des sociétés populaires, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile, et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Interdit par le directoire sur la liste de proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797), il se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800. Le gouvernement consulaire le combla presque aussitôt son commissaire près le conseil des prises. Portalis entra au conseil d'état vers la fin de la même année, et, en août 1801, il fut chargé de la direction de toutes les affaires concernant les cultes. Cette direction fut convertie, en 1804, en ministère spécial, et la conservation de Portalis dans ce département obligea l'approbation générale. Les différentes communions religieuses traversèrent dans le nouveau ministre une sage modération ; les émi-

naires furent réorganisées sous ses auspices ; les associations religieuses de femmes qui se consacraient au service des malades et des pauvres , à l'instruction gratuite des orphelins de la classe indigente , à l'enseignement des jeunes personnes du sexe , furent autorisées , et les congrégations des missions étrangères furent reliées. Chargé , en juill. 1804 , du portefeuille du ministère de l'intér. , il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807 , en laborieuse homme d'état , méconnaissant l'usage d'une opération douloureuse , qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident , et m. le 25 août de la même année. Toutes les égl. de France , soit catholiques , soit protestantes , rendirent spontanément des honneurs funéraires à sa mémoire ; et , deux ans après , Bonaparte ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil d'état (elle a été exécutée par de Seign.). Portalis était grand-officier de la légion d'honneur , et membre de la seconde classe de l'Institut (académie franç.). Il prononça dans cette assembl. , en 1806 , un éloge de l'avocat-général Séguier , imp. deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) sur l'usage et l'abus de l'esprit philosoph. pendant le 18^e S. , précédé d'une notice fort intéressante sur l'aut. , par son fils , Paris , 1820 , 2 vol. in-8. C'est un ouvrage très-remarquable par le style , par l'esprit de méthode , d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté , et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTE (MAURICE DE LA), littérat. , né à Paris en 1530 , m. en 1571 , est le prem. aut. qui ait rassemblé les *Epithètes franç.* Le P. Daire , qui a fait un ouv. sous le même tit. , paraît n'avoir pas connu celui de La Porte , qui fut impr. à Paris en 1571 , in-8 , et a eu plusieurs édit. , également recherchées des curieux.

PORTE (PIERRE DE LA), premier valet de chambre de Louis XIV. , né en 1603 , entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche , en qualité de porte-manteau ordinaire , et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse , dont il devint l'agent secret. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine , il entra dans la compagnie des gardiens commandés par le comte d'Estaing , et ce n'est qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Pendant cet espace de temps , La Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne , la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le cardinal de Richelieu , il fut mis à la Bastille , où bientôt on mit tout en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablement eussent perdu la reine : mais les promesses , les menaces , l'appareil de la question , la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638 , et fut envoyé en exil à Senez , où il resta jusqu'à la m. de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour , il devint premier valet de chamb. du jeune roi , et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine ; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse , qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte m. en 1680. On a de lui des *Mémoires contenant plus. particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.* Genève , 1756 , in-12 ; réimp. dans la 2^e série de la *Collect. des mém. relatifs à l'hist. de France* , pub. par MM. Peltot et Montmerqué. — La PORTE (Gabriel de), son fils , m. doyen du parlement de Paris en 1730 , a laissé la relation d'un voyage qu'il fit en 1670 , avec M. Arroux , en Espagne , en Hollande et en Angleterre. Cet ouv. , qui n'a point été impr. , précède , dit-on , plus. faits curieux.

PORTE (l'abbé JOSEPH DE LA), né à Besfort , en Alsace , en 1713 , m. à Paris en 1779 , s'est fait connaître par un grand nombre de compilations , dont

quelq.-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelq. écrits de ce temps* , à l'*Année littér.* , au *Mercur de France* , et à la *France littér.* , dont il publia seul le 1^{er} *Supplément* , on a de lui : *Observat. sur la littérat. moderne* , 1740 et années suiv. , 9 vol. in-12 ; l'*Observateur littér.* , 1758 et suiv. , 18 vol. in-12 ; *Calendrier histor. et chronol.* , des théâtres de Paris , depuis 1751 jusqu'à 1778 , 28 vol. in-24 ; *Voyage au séjour des ombres* , 1759 ; *l'Antiquaire* , comédie en 3 actes et en vers , 1751 , pièce à l'usage des collèges ; *Observations sur l'Esprit des lois* , 1755 , in-12 ; *l'Ecole de la littérat.* , tirée de nos meilleurs écriv. , 1763 , 2 vol. in-12 ; le *Portefeuille d'un homme de goût* , 1770 , 3 vol. in-12 ; le *Voyageur franç.* , 1765-66 , 42 vol. in-12 (l'abbé de La Porte n'a rédigé que les 26 prem. vol. ; les t. 27 et 28 sont de l'abbé de Fontenay , et les suiv. de Domairon , voy. ce nom) ; *l'Esprit de l'Encyclopédie* , 1768 , 5 vol. in-12 ; *Hist. littér. des femmes franç.* , 1769 , 5 vol. in-8 ; *Anecdotes dram.* (avec Clément de Dijon) , 1776 , 3 vol. in-8 ; *Dict. des dram.* (avec Chamfort) , 1776 , in-8 , et un grand nombre d'autres compil. , dont on trouvera la liste dans la *France littéraire* , d'Ersch. , et dans le *Diction. des anonymes* , de M. Barbier. — PORTE (Sébastien DE LA), neveu du précédent , fut député du Haut-Rhin à l'assemblée législative , puis à la convention , où il vota la m. de Louis XVI , et , dans différentes missions , imita la conduite des plus fousgueux démocrates. Néanmoins il se prononça en faveur de la journée du 9 thermidor , et concourut dans la suite aux mesures prises contre les débris du parti montagnard. Au conseil des cinq-cents , La Porte ne s'occupa guère que des finances , et , après la session , vint dans l'obscurité. Il est mort en 1823. *L'ami de la religion* (t. 35 , p. 391) , assure qu'à ses dern. momens il révoqua les erreurs de sa conduite pendant la révolution.

PORTE (ARNAUD DE LA), né en 1737 , entra à l'âge de 23 ans dans l'administration de la marine , et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancement rapide , et parvint à la charge d'intendant-général. Déjà la voix publique le désignait pour le ministère , lorsque la révolution éclata. Il crut devoir alors se reléguer en Espagne ; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile , avec les attributions du ministre de sa maison , La Porte , malgré ses trop justes craintes , n'hésita point à venir remplir un devoir sacré , et , se dévouant tout entier à l'infortuné monarque , il devint le dépositaire des secrets les plus importants de l'état , et fut chargé des correspondances les plus délicates. Appelé à la barre de l'assemblée nationale , après le départ du roi pour Varennes , il fut imposé aux fâcheux par sa noble fermeté , et refusa de faire connaître la lett. que son maître venait de lui écrire. Mais , après la suivante jour. de 10 août , La Porte , resté fidèle à son poste , ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 13 , il fut condamné à m. , et subit son jugement le 28 du même mois.

PORTE DU THIL (FRANÇOIS-JEAN-GABRIEL DE LA), savant littérat. , né à Paris en 1742 , suivit d'abord la carrière des armes , servit plusieurs années avec quelque distinction , et obtint la décoration de l'ordre du St-Louis. Retire du service à la paix de 1763 , il se livra tout entier à la culture des lettres , dont il s'était toujours occupé , même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle , avec des notes judicieuses , et ce travail le fit admettre la même année à l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1775 il donna la traduction des *Iffynées* de Callimaque , et l'année suivante il partit , avec l'autorisation du gouvernement , en qualité de membre du comité des *Chartes* , établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie , il en rapporta

17 à 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'hist. générale de l'Europe, dans les 13^e et 14^e S. Un grand nombre de ces pièces sont impr. dans le Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France, dont il a paru seulement, en 1791, 3 vol. in-f. (les 2 derniers sont entièrement dus à du Theil). Ce savant entreprit ensuite plusieurs travaux importants, fut nommé conservateur de la bibliothèque royale, et m. en 1815, après une maladie longue et douloureuse. Outre les ouv. cités plus haut, La Porte du Theil a publ., de concert avec Rochefort (v. ce nom), une nouvelle édition du *Theatre des Grecs*, par le P. Brumoy, en y insérant sa propre traduction des tragédies d'Eschyle. Il a laissé inachevés et inédits plusieurs autres ouvrages, tels que : un comment. sur Alcibiade; un nouveau rec. des fragments de Ménandre; un voyage pittoresque de Syrie et d'Egypte; une traduct. de Sirabon, dont il était chargé, en société avec MM. Gosselin et Corray. On a de lui, un grand nombre de *mem.* dans les recueils de l'Académie des belles lettres et de l'Institut, dont il était également membre, et dans les notices des M^{ss}. de la bibliothèque du Roi. Il avait fait imprimer une traduct. de Pétrone, avec le texte; mais, sur le point de livrer cet ouvrage au public (en 1800), il en brûla l'édit. entière, d'après les conseils de son ami et collègue Ste-Grox, qui lui représenta le scandale et le mal que produirait cette publication.

PORTELANCE (N. de), littérateur et auteur dramatique, né en 1732, m. en 1821, et non en 1779, comme le disent plusieurs dictionnaires historiques, a publié les ouvrages suivans : *Antipater*, tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1753, in-8 (cette pièce, jouée en 1751, fut si unanimement blâmée qu'elle donna lieu à une espèce de proverbe; lorsqu'on voulait parler d'une pièce qui avait été très-maltraitée du public, on disait qu'elle avait été sifflée comme *Antipater*); *le Temple de mem.*, poème, 1753, in-12; avec Poinssinet, *Tolinet*, opéra-comique, 1753, in-8; avec Patu, *les Adieux du goût; à Trompeur Trompeur et drame*, coméd. en 3 act. et en vers libres, représentée et imprimée à Mannheim; avec l'abbé Regley et de Caux, *Journ. des Journ.*, ou *Précis des princip. ouv. périod. de l'Europe*, Mannheim, 1760, 2 vol. in-8. Depuis 1760, Portelance s'était retiré du monde; il vivait à la campagne, et était devenu aveugle vers le fin de ses jours.

PORTENAU (ODERIC de). V. OBERIC.

PORTES (PHILIPPE des). V. DESPENTES.

PORTEUS (BELLIS), évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, se distingua dans l'Eglise anglicane par ses talens, ses écrits, et par ses succès dans la prédication. Ses ouvrages, précédés de sa vie, ont été recueillis en 1811. Outre quelques essais de poésie, on y distingue : *courte Refut. des erreurs de l'Eglise de Rome*, ex traites des *ouv. de Sacher*, 1781, in-12; *Sermons sur différ. sujets*, 2 vol. in-8; *Abregé des princip. preuves de la vérité et de la divinité de la révolut.*, destinée principalement pour la jeunesse, 1800; *les Bienfaits du christianisme, etc.*, *preuves par l'hist.*, 1806, trad. en français; des mandemens et divers autres écrits. On a publié en 1815, en anglais, *Benédict du docteur Porteus*, et, en 1817, *Sermons tirés des leçons de l'ev. Porteus*, in-8.

PORTHAN (HENRI-GABRIEL), professeur d'éloquence à l'université d'Alto, conseiller de chancelier, membre de l'Académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, né à Abo vers 1739, m. en 1804, est le savant le plus remarquable que la Finlande ait encore produit. On a de lui : *Chronicon episcoporum fennicorum*, de Justen, avec des notes intéressantes, *Dissert. academ. sur la poésie des Finnois*, de 1761 à 1778; *Historia bibliotheca reg. acacl. nobensis*, 1773 et

suiv., 23 *not* recherchés des bibliographes. Le rec. des *mem.* de l'Académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm, renferme aussi de lui d'excellens *mem.* sur les peuples du Nord.

PORTHMANN (JULES-LOUIS-MELCHIOR), imprimeur à Paris, m. en 1820 à l'âge de 29 ans, n'en avait que onze, dit-on, lorsqu'il composa un *ouv.* intitulé : *Reflexions sur les dangers et les gloires attachés aux travaux littér.* Il donna ensuite : *Essai sur les perséc. que la religion cathol. a éprouvées en France pendant la révolut.*, 1805, in-8; mais cet ouvrage fut détruit par ordre du gouvernement. On a de Porthmann : *Eloge de Corneille par un jeune Français*, 1808, in-8; *Manuel des pasteurs*, ou *Recueil des maximes et des écrits des saints Pères, à l'usage des curés et des jeunes ecclésiastiques*, 1810, in-12 (ouvrage qui a eu trois éditions; l'auteur a été secondé, pour la partie théologique, par M. l'abbé Cottet); *Eloge hist. de l'imprimerie*, 2^e édit., 1810, in-8; *la Paix des ménages*, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous divorces, querelles et chagrins domestiques, 1814, in-12. Porthmann a été le principal auteur et rédacteur du *Journ. des arts, des sciences et de la littérature*, depuis le n^o CLV (5 juin 1812) jusques et compris le n^o CCCXXXVI. Ce *journ.* a été continué depuis 1814, sous le nom de *Nouv. Jeune*, dont la collection forme 2 vol. in-8, qui sont assez rares.

PORTIUS de l'Oise (LOUIS), député à la convention nationale par le département dont il prit le nom en 1793, vint avec la majorité dans le procès de Louis XVI. Quelques jours avant ce vote, il avait demandé que le procès fût porté au tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, Portius de l'Oise se rangea du parti des modérés, qui disait, dit-on, réellement le sien, et fit décréter, le 8 juillet 1795, qu'il ne serait plus fait d'exécution sur la place dite de la Révolution (la place Louis XVI). Envoyé en Belgique à la fin de la même année, il s'occupa avec beaucoup d'activité d'assurer la réunion de ce pays à la France, fut ensuite élu membre du conseil des cinq-cents, puis membre du tribunal, et, après la dissolution de ce corps, devint professeur et directeur des écoles du droit de Paris, ville où il m. en 1810. Il a pub. un *Code diplomat.*, contenant le texte de tous les traités conclus avec la république franç. jusqu'à la paix d'Amiens, 1802-1803; un *Essai sur Bouleau Despreaux*, 1804, in-8; *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8; et quelques autres écrits peu remarquables.

PORTIUS. V. PORTIO.

PORTLAND (WILLIAM BENTINK, comte de). V. BENTINK.

PORTLAND (WILLIAM-HENRI CAVENDISH BENTINK, 3^e duc de), arrière-petit-fils du premier comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III, né en 1738 à Oxford, fut appelé, en 1762, à la chambre des pairs, où il se rangea d'abord du côté de l'opposition. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint, en 1783, premier lord de la trésorerie; mais son ministère, appelé de la coalition, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, Portland reprit sa place parmi les membres de l'opposition, et y resta jusqu'en 1798, époque où le révolution français, menaçant d'envahir tous les autres états, lui fit craindre pour la tranquillité de l'Angleterre. Il se réunit alors franchement au ministère, avec plus de ses collègues, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui entravaient sa marche. fut nommé chancelier de l'université d'Oxford, puis secrétaire d'état de l'intérieur et lord-lieut. du comté de Nottingham. Mais il fut sacrifié ensuite aux convenances de Pitt, qui mit en sa place M. Addington; ce ne fut qu'en 1806, à la reorganisation du ministère, que le duc de Portland redevenit premier lord de la

trésorerie. Tourmenté depuis long-temps de la maladie de la pierre, ses souffrances l'obligèrent à donner sa démission en sept. 1809, et il m. au mois d'oct. suivant des suites de l'opération. Il a été l'un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les fameuses *Lettres de Junius*; et l'on a publié, pour établir ce système, un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late duke of Portland, to have been Junius* (v. le *Monthly Review* de sept. 1816, p. 111).

PORTUGAL (le), partie principale de la contrée désignée par les Romains sous le nom de *Lusitania* (laquelle embrassait tout l'espace compris entre le Duero et la Guadiana, ainsi que l'Extremadure espagnole, la province actuelle de Salamanque, une partie de celle de Zamora, de Toro, de Valladolid, etc.), forme la limite occidentale de la péninsule hispanique, et s'étend le long de l'Océan entre les 37° et 42° degrés de latitude septentrionale. On conjecture que ce pays, ainsi que l'ane Ibérie, fut colonisé par les Phéniciens. Durant la domination de Rome, son existence, qui ne fut pas sans quelque gloire, est marquée par la lutte que soutinrent ses habitants contre les vainqueurs du monde (v. *STRABON* et *VERGIL*). Devenu successivement la proie des Suèves, des Alains et des Visigoths, après la chute de l'empire d'Occident, le territoire des Lusitaniens passa, au 7^e S., sous la conquête des Arabes. Toutefois il ne fit que peu de temps partie du khâlyfat d'Espagne. Au bout de 35 années, les Visigoths reconquirent sur les Maures toute la Galice, ainsi que la province de Minho, qui prit le nom de *Portucalia*, de la ville de *Portocalis* (aujourd'hui Porto), d'où est venu le nom de Portugal. Les deux siècles suivants sont remplis par les guerres des chrétiens contre les Maures. Des débris du khâlyfat de Cordoue s'étaient formés plusieurs petits états. Les mahométans partageaient encore au 11^e S., avec le roy. de Léon et de Castille, l'étendue de terrain qu'embrasse aujourd'hui le Portugal. Vers l'an 1093, Henri de Bourgogne, venu en Espagne avec son cousin Raymond pour combattre les infidèles, reçoit, pour prix de ses services, la main de la fille du roi de Castille, Alphonse VI (Thérèse), qui lui apporte en dot le comté de Porto-Gale, circonscrit alors aux deux provinces de Minho et de Tra-o-Montes, et accru bientôt d'une partie de la Beira, que le guerrier franc envoya aux Maures. Peu après la m. de son père, la comtesse Thérèse prit le titre de reine; mais Alphonse, son fils, mettant à profit le mécontentement qu'excitait parmi les grands l'immense crédit qu'accordait cette princesse à ses favoris, la dépouilla du gouvernement, et sanctionna son usurpation par la célèbre bataille d'Ourique, gagnée sur les Maures en 1139. Le succès de cette journée fut tel que la nation conféra par acclamation au vainqueur le titre de roi, titre que confirma solennellement une assemblée des états du royaume, convoqués à Lamégo. La sagesse des vues politiques d'Alphonse 1^{er}, que les historiens nomment aussi Henriques, répondit à sa haute valeur. Fondateur de la monarchie portugaise, il en promulgua les lois fondamentales, et sa maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. A cette époque, le Portugal avait connu le plus haut degré de sa gloire. Il avait vu le glorieux règne de Denis-le-Libéral, également surnommé le *Roi Laboureur*. Les importantes conquêtes que fit successivement cette nation chevaleresque et aventureuse en Asie, en Afrique et en Amérique, avaient fait briller du plus vif éclat le trône d'Emmanuel, prince dont la gloire pâlît un peu devant celle des grands hommes qui la lui ont acquise, et dont plusieurs ne furent payés par lui que de ingratitude (v. *ALBUQUERQUE*). Tandis que d'infortunés juifs soutenaient encore la renommée portugaise dans les Indes, les germes de destruction croissaient au sein du royaume dans une

effrayante progression. Aux menaces des juifs, aux lacheries de l'acquisition, se joignirent d'autres fléaux. Nous voulons parler des affreux tremblements de terre qui eurent lieu pendant le règne de Jean III. Le jeune roi Sébastien, successeur de ce prince, n'eut pas plus tôt saisi le sceptre, qu'il se jeta dans une folle expédition contre les Maures d'Afrique. Il y trouva la m. à la fameuse journée d'*Alencar-quibir* (le 4 août 1578). Un prêtre-roi, le cardinal Henri, après avoir vieilli dans le cloître, succéda sur le trône ruiné de Portugal à l'infortuné Sébastien, que sa fougue imprudente a précipité vers sa perte, avant même qu'il ait songé à contracter un hymen. La couronne que Henri n'avait portée qu'un an devint, après sa mort, l'objet des prétentions de nombreux concurrents, dont les principaux étaient le prier de Grato Antoine, bâtard de l'infant don Louis, et le roi d'Espagne Philippe II (voy. ces noms). Le prem. avait pris le titre de roi de Portugal, lorsque le fils de Charles-Quint trancha toute la question avec l'épée du duc d'Albe. Sous la domination espagnole, qui dura 33 ans, le Portugal fut traité en province conquise, mais encore menaçante. Enfin, dès que l'affaiblissement des vainqueurs lui permit de secouer un joug qu'ils avaient tout fait pour rendre plus odieux, la nation portugaise, depuis long-temps préparée, se souleva à la voix de plusieurs patriotes illustres (voy. entre autres l'article *PINTO*), et le duc de Bragance fut proclamé roi, sous le nom de Jean IV. Les vains efforts que fit l'Espagne pour reconquérir sa proie se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de ce prince, durant lequel fut à peu près consommée la perte des possessions du Portugal dans l'Inde. Néanmoins, ce peuple généreux et brave devait bientôt, par l'influence monarchale qui le dominait au dedans et au dehors, retomber dans la plus funeste langueur; et, pendant un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent comme paralyés. L'esprit national s'y effaçait de jour en jour durant cette période, qui n'est remplie que par des conspirations, par les scandales de la cour sous le règne de Pierre II, amant adultère d'Elisabeth de Savoie avant de devenir l'époux de cette femme divorcée du malheureux roi Alphonse VI, son frère, enfin par des alliances et des traités ruineux, dont les efforts d'un ministre habile, le comte d'Eriçeira, n'avaient pu être qu'un palliatif transitoire, et qui achevèrent de plonger le royaume sous le monopole des Anglais. Au dévot Jean V succéda enfin Joseph 1^{er}, qui fut assez heureux pour apprécier le grand homme auquel son règne allait emprunter tout son lustre. Nous avons nommé le célèbre marquis de Pombal, objet de jugemens contradictoires, ministre loué avec tant d'empresse par quelques écrivains, et si impitoyablement déchiré par les nombreux ennemis que ne pouvait manquer de lui susciter le coup de mort qu'il a porté dans les deux mondes à la redoutable *Compagnie de Jésus*. Nous avons parlé en son lieu de l'administration du marquis de Pombal; pour terminer ces faibles aperçus sur une grande histoire, nous passerons à l'énumération des principaux faits qui saillent entre une infinité d'accidens secondaires. Une réaction quelque peu temporaire suivit, sous le court règne de Marie, le mouvement prodigieux qu'avait pu donner le génie de Pombal à la marche d'un état par lui relevé sur le dernier penchant de sa ruine. D'abord régent, puis roi, son fils Jean VI sut procurer au Portugal une véritable prospérité par son administration ferme et active. Mais l'époque était venue où les orages politiques de la France allaient bouleverser aussi l'Europe. On a vu aux articles *JEAN VI*, *JUNOT* et *MASSÉNA*, le récit sommaire de l'invasion des Français dans cette partie de la Péninsule, des cessions qui furent arrachées à la couronne portugaise par les traités de Badajoz et de Madrid, de l'émigration de la famille royale

au Brésil, de l'érection de cette colonie en empire indépendant, enfin du retour de Jean à Lisbonne, délivré de l'occupation française. En mourant, ce prince laissa le trône de Portugal à l'empereur de Brésil don Pedro, son fils aîné; et ce dernier a fait acte de souveraineté, en donnant au Portugal (1827) une charte constitutionnelle en vertu de laquelle la princesse dona Marie, sa fille, est déclarée reine souveraine, sous la condition qu'elle épousera son oncle D. Miguel, lequel devra préalablement jurer le maintien de ladite charte. Tel est encore aujourd'hui (janvier 1828) l'état d'expectative de ce royaume, désormais détaché de l'empire brésil, moyennant accomplissement des clauses de sa cession; et, prodige politique réservé à notre époque! c'est à une colonie qu'autrefois elle put considérer comme aussi peu import. que cette vieille métropole devra le bienfait d'un gouvern. représentatif, fruit si tardif de la civilisation européenne.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa la langue grecque à Modène, à Ferrare et ensuite à Genève, où il m. en 1581. On a de lui des corrections sur la *rhetoric* d'Aristote, et les *tristes* d'Aphthonius, Hermogène et Longin; sur Pindare et les autres lyriques grecs; sur l'*Anthologie*, sur Xénophon, Thucydide, etc. Il a traduit en latin la *triste* d'Appollonius d'Alexandrie; les *hymnes* et les *lettres* de Synésius; les *odes* de St Grégoire de Nazianze. Il a laissé des *remarques* et des *additions* pour le *Lexique* grec de Rob. Constantin, des *discours* et d'autres *opuscules*. — **PORTUS** (Æmilius), fils du précédent, né vers 1550 à Ferrare, m. en 1610 à Heidelberg, où il enseigna la langue grecque avec beaucoup de succès, a laissé : *Oratio de variorum linguarum usu, necessitate, praeiudicatio, etc.*, Casel, 1611, in-4; *Dictionaryum iomicum graecolatinae quod indicat in amos Herodoti libros continet*, Francfort, 1603, in-8, rare et recherché (ce petit dictionn. a été réimp. pour faire suite à l'édition d'Hérodote, Oxford, 1809, in-8); *Dictionaryum doricum graecolatinae, quod Theocriti, Moschi, Bionis et Simonis variorum opusculorum interpretationem continet*, ib., 1605, in-8, rare; *indiarum Lexicon, in quo non solum doricum Pindari peculiares, sed etiam verba, phrasaeque non vulgares, et in aliis lexicis amissa declinatur*, Hanau, 1605, in-8, rare; de *praeiudiciorum Computatio*, Heidelberg, 1606, in-8; de *Nihil Antiquitate et multiplex Potestate*, Casel, 1609, in-4. Portus a donné en outre des éditions annotées et corrigées de l'*Iliade*, des *tragédies* d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de la *rhetoric* d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon; des notes sur Omsander; les traductions lat. du comment. de Proclus sur la *théologie* de Platon; du dictionn. de Suidas; de l'*Histoire* de Thucydide, et des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

PORTZIUS (JEAN-DAVID), médecin allemand du 17^e S., né à Baccarath, dans le Palatinat, est auteur des ouvr. suiv. : *Barclius Enucleatus, sive Examen vini Rhenani, etc.*, Heidelberg, 1672, in-12; *Demonstratio brevis medico-hirurgica de tumoribus, et in specie de spina venenosa*, Louvain, 1679, in-12.

PORUS, roi indien, n'est connu que par la guerre qu'il soutint contre Alexandre; et d'ailleurs toute son histoire doit paraître fort suspecte, lorsqu'on songe au peu de renseignements, et encore de renseignements, contradictoires que nous donnent sur lui les historiens du héros macédonien, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Les rois ses prédéces., sont ignorés, ainsi que ses successeurs; son nom ne semble guère indien. Cependant on suppose que La-Hor, jadis Lo-Pore, était la capitale de ses états. On lui donne une stature gigantesque et un courage égal à la force de

corps. Il se présente dans l'histoire en l'année 327 av. J.-C.; et voici les actes que l'on peut lui attribuer avec le moins de défiance. Il se porte sur le bord de l'Hydaspe, en défend quelq. temps le passage contre Alexandre et contro un prince indien, nommé Taxile, se voit tourné par les Macédoniens et perd contre eux une bataille décisive. Arrien raconte qu'amené devant Alexandre qui lui demande : « Comment prétendez-vous que je vous traite ? » Porus répondit : « En roi. » Les quatre historiens, cités plus haut s'accordent à dire qu'il conserva son royaume et qu'il obtint, au moins autant que Taxile, les bonnes grâces du conquérant. — Un autre Porus, dont parle Arrien (pag. 381 et 384 de l'édit. gr.-lat. de 1757, in-8), était gouvern. d'une province dans l'Inde, et seconda les Macédoniens contre le Porus dont l'art, précède. Plus tard, jaloux des faveurs prodiguées au vaincu, il se révolta contre le vainqueur qui le rédimait et le livra au prince indien dont il aurait voulu la ruine.

PORZIO (LUC-ANTOINE) en latin *Portius*, médecin italien, né près d'Amalfi (royaume de Naples) en 1639, enseigna la médecine à Rome, se rendit ensuite à Vicence en Autriche pendant la guerre de l'emp. d'Allemagne contre les Turcs, à l'effet d'y observer les maladies propres aux militaires, et consigna ensuite ses observations dans un traité intitulé : *de militum in castris Sanitate turnd.*, Vienne, 1685; Naples, 1701, 1728, in-4; La Haye, 1739, Leyde, 1741, in-8. Il m. à Naples en 1723. On a de lui en outre les ouvr. suiv. : *Paraphrasis in Hippocratis librum de veteri medicina*, Rome, 1681, in-12; *Erasmistratus, sive de sanguinis missione*, ibid., 1682, in-12; *Opuscula et Fragmenta de tumoribus*, Naples, 1701, in-12; *de Motu corporum*, etc., ibid., 1704, in-12. Tous les ouvr. de Porzio ont été réunis et pub. sous ce tit. : *L.-A. Porzii Opera omnia medica, philosophica et mathematica*, etc., Naples, 1736, 2 vol. in-4. — **POZZIO** (Scipion), né à Catane dans le 16^e S., m. en 1627 à 90 ans, avait enseigné la philosophie pendant près de 60 ans. On a de lui : *Primordia in arte dialectica erudiendi necessaria*, Messine, 1593, in-4; *Opus physiologicum, in quo varia quæstia scitu digna hactenus controversa diligenter discussa elucidantur*, ibid., 1718, in-8. — **POZZIO** (Simon), autre profess. de philosophie, né à Naples, enseigna dans l'université de Pise, et m. dans sa patrie en 1554. On a de lui : *de capitis dolore liber primus*, 1538; Florence, 1551, in-8; *Aristoteles et Theophrastus de coloribus*, Florence, 1548; Paris, 1549, in-8; *Opuscula de immortalit. animæ*, Naples, 1578, in-fol.; *de rerum naturalium Principiis lib. II*, Marbourg, 1598, in-8.

POZADAS (François), dominicain espagnol, né à Cordoue en 1644, m. en 1713, canonisé à Rome en 1818, a laissé le *Triomphe de la chasteté* contre les erreurs de Molinos, in-4; la *Vie de St Dominique*, in-4; des *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4; et des *Traités de théologie mystique*, restés MS. La vie de ce saint religieux a été pub. en un gros vol. in-4. Vient de Caïro a donné un abrégé de la même vie, Rome, 1818, in-12.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, contemporain de Pompée et de Ciceron, était né à Apamée en Syrie. Il avait établi son école à Rhodes, lorsque le rival de César, revenant de Syrie, voulut entendre une de ses leçons. Le philosophe était alors tourmenté d'un fort accès de goutte; mais pour honorer son illustre visiteur, il crut devoir lui exposer les dogmes principaux de sa secte. La douleur le forçant de s'interrompre, il s'écria : « O goutte! tu es me réduiras point à convenir que tu sois un mal ! » Plus, savans critiques pensent qu'un Posidonius, astronome et mathématicien, né, suiv. quelq. biographes, à Alexandrie, n'est autre que notre stoïcien, dont parle Ciceron au 1^{er} livre de *Naturalis deorum*, et qui fut son maître et son ami. Les ou-

vraies de Posidonius se sont perdus; mais on en a recueilli quelq. fragments, épars dans divers aut. anciens, et ils ont été pub. sous ce titre : *Posidonii rhodii reliqua doctrina, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

PONSE (C.-H., comte de), seigneur de Fogelvik, l'un des patriotes les plus éclairés de la Suède, m. en 1823, avait fait différents voyages dans les pays d'Europe pour recueillir des notions sur l'économie rurale et politique, et sur la législation. M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrolog.*, cite de lui un écrit intitulé : *Actes relatifs à la question de la responsabilité ministérielle de la diète de 1823*, Stockholm, in-8.

POSSELT (JEAN), profess. de littérat. grecque à l'acad. de Rostock, né à Parchim dans le duché de Mecklembourg en 1528, m. en 1591, a laissé, outre une paraphrase en vers grecs des évangiles : *Syntaxis græco*, Wittebm., 1560, in-8, qui eut sa 2^e édition jusqu'à celle de Leipzig, 1693; *Calligraphia oratoria linguae græcæ*, Francfort, 1582, in-8; *Familiarium colloquiorum Libellus, gr.-lat.*, Wittebm., 1588, in-8, souvent réimpr. — POSSELT (Jean), fils du précéd., et que l'identité de nom a souvent fait confondre avec son père, né en 1565 à Rostock, où il professa aussi la littérat. grecque, m. dans la même ville en 1633, a publié : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecto, inque locos communes reducta*, gr. et lat., Wittebm., 1595, in-8; *Hesiodi Opera omnia, græcè et latine*, Francfort et Leipzig, 1601, 1603, 1615, in-8. On lui attribue encore l'*Oratio de Reimondis Pellissonis et urbis Camberis laudibus*, et il a donné de nouvelles édit. de la *Calligraphia oratoria*, etc., de son père.

POSSELT (ERNEST-LOUIS), histor. et publiciste allemand, né à Bade en 1763, embrassa avec chaleur le parti de la révolution française, et en devint hautement l'apologiste. Il écrivit en latin les premières guerres des Français contre les coalisés, entreprit l'*Almanach de l'histoire moderne*, Tübingue, 1792-1800; les *Annales européennes*, ib., 1795-1804, et un journal intitulé *Weltkunde*, 1798, que la cour de Vienne fit supprimer ensuite. Lié avec le général Moreau, Posselt conçut le projet de recueillir auprès de lui les docum. de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière; il le suivit à Strasbourg, et inséra cette histoire dans les *Annales européennes*. On en fit à Strasbourg une trad. franç. avec des notes. L'auteur continua ensuite de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, Posselt, dont les relations avec lui avaient été publiques, craignit d'être impliqué dans la procédure. Frappé de terreur, il quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imagination se troubla à tel point, qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg, il s'éloigna d'un 3^e étage sur le pignon de la rno, et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain : *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipzig, 1787; *Histoire des Allemands*, ibid., 1689-1790, 2 vol.; ouvr. qui n'a pas été continué, mais auquel cependant Pöhlitz a ajouté un 3^e vol. en 1805; *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin par M. rubeau*, Carlsruhe, 1789, in-8; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, Memmingen, 2 vol., 1790-1792; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, trad. en franç.; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, 2 v., dont le prem. seul. fut réimpr. en 1802; *Dictionnaire de la révolution franç.*, ou *Recueil de notices biographiques*, Neuremberg, 1802, 1 vol.; et des *discours*, et plus. autres écrits, sur lesquels on peut consulter le 4^e vol. du *Dictionnaire des poètes et prosateurs allem.*, par Joerdens. — CHARLES-ÉD. POSSELT, né à Carlsruhe en 1780,

m. en 1804, profess. d'hist. natur. et d'ant. comparée à l'univers. d'Heidelberg, n'ayant occupé cette chaire que peu de mois, a laissé : *Tentamina circa entomum furcula articulata Linnæi, icones illustrata*, léna 1800, in-4; *Additions (Beiträge) à l'hist. des insectes*, Tübingue, 1804, in-4, en allemand.

POSSEVIN (ANTOINE), éditeur jésuite, né à Mantoue en 1533, m. à Ferrare en 1611, fut employé, par le pape Grégoire XIII, dans les principales cours de l'Europe pour des négociat. importantes, et montra dans ces diverses missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un gr. nombre d'ouvr., dont on voit la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 22; les principaux sont : *Moscova, seu de rebus moscoviticis*, etc., Vitis, 1580, in-8; *Avvers*, 1587, et réimpr. plus. fois avec des addit.; cet ouvr. est très-remarquable en ce qu'il est un des prem. qui aient paru sur l'empire de Russie; *Judicium de quatuor scriptoribus* (Lamoue, Budin, Philippe de Moray et Machiavel), Rome, 1592, in-12; Lyon, 1593, in-8, avec des addit.; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, et ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol.; nouv. édit. augm. et corrigée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; ouvr. très-estimés. La *Vie de Possevin* a été pub. par le P. Nicol. Doriguy, Paris, 1712, in-12. — POSSEVIN (JEAN-BAPTISTE), frère aîné du précéd., né à Mantoue en 1520, m. à Rome en 1599, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a penna del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4, et 1564, in-8, avec des addit. d'Ant. Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvr. Ant. Bernardi, évêque de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J.-B. Possevin de plagiat, et les amis de ce dern. ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelq. pièces de vers, entre autres la paraphrase d'une ode de Sapho dans les *Rime d'Alfani*. — POSSEVIN (JEAN-BAPTISTE), théol., surnom du précéd., a donné, outre une trad. ital. de l'*Histoire de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8; *Discorsi della vita et azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8; *Dichiarazioni delle lezioni di tutti li martiri dell' anno del brevior romano*, Ferrare, 1592, 2 part. in-4, très-rare; *Finis sacri del brevior romano tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4; Venise, 1609, même format; *Fine de santi di Todt nelle quali si scuoprono l'ontichità e grandezza di detto città*, Pérouse, 1597, in-4. — POSSEVIN (Antoine), autre surnom d'Antoine et de Jean-Baptiste 1^{er}, exerçait la méd. à Mantoue au commencement du 17^e s. On a de lui : *Theoria marborum libri quinque carmine conscripti*, Mantoue, 1604, in-8; *Gonzegarium Mantua et Montisferri ducum Historio*, ibid., 1617, in-fol., 1628, in-4; il avait hérité des MSS. de son oncle sur cette illustre famille; *belli montisferrentis Historio ab anno 1612 usque ad ann. 1618*, Genève, 1631, in-fol.

POSSIDIUS (ST), célèbre disciple de St Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, Possidius se retira à Hippone, où il recueillit les dern. sours de son illustre maître, dont il écrivit la vie en y joignant le catalogue de ses ouvr. Depuis le m. de St Augustin, Possidius, vécant errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La vie de St Augustin a été pub. à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POSSIDONIUS. V. POSTIDUS.

POST (FRANÇOIS), peintre et graveur à l'encre-orte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talents la protection de Maurice de Nassau, et suivit ce

prince dans l'expédition, qu'il fit ou Bréuil en 1636. A son retour, Post écrivit pour le château de Ryckdorp, près de Wassenaar, une suite de tableaux représentant des *Furs d'Amérique*. Cette collection, dit-on, est la plus rare talent. Il existait aussi de lui plus, estampes très-estimées, parmi lesquelles on voit surtout quatre *Poes du Bréuil*, datées de 1649, et qui sont extrêmement rares. Cet artiste m. en 1680.

POSTEL (GUILLAUME), célèbre visionnaire et l'un des hommes les plus sages de son siècle, né en 1510 à Dolerie, village du diocèse d'Avranches, obtint par son mérite la protection de François I^{er}, et fut envoyé en Orient, d'où il rapporta plusieurs *MSs.* précieux. Ce voyage lui valut à son retour la chaire de mathématiques et de langues orientales au collège de France; mais une lecture trop approfondie des ouvr. des rabbins et la vivacité de son imagination, ne tardèrent point à le précipiter dans les écarts qui rendirent sa vie malheureuse. Entre autres rêveries, il se persuada qu'il était appelé par Dieu lui-même à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noë. En conséquence il se rendit à Rome, où il crut que les jésuites, dont l'institut était alors naissant, consentaient volontiers à le seconder dans ce qu'il nommait la *plus belle œuvre du monde*. Il se présenta à St Ignace, et fut admis dans l'ordre; mais bientôt ses rêveries, auxquelles on ne put le faire renoncer, l'en firent bannir sans retour, et peu de temps après il fut condamné à une reclusion perpétuelle. Il parvint cependant à s'échapper et se réfugia à Venise, où il devint le direct. d'une *bête*, qu'il a rendue célèbre sous le nom de la *mère Jeanne*, et dont les visions achevèrent de l'égarer. Bientôt les nouvelles absurdités qu'il débita le brouillèrent avec l'inquisiteur; mais loin de fuir l'autorité de ce tribunal, il se constitua volontairement prisonnier, provoqua lui-même l'examen le plus scrupuleux de ses doctrines, et fut enfin déclaré fou. Pourvivi ensuite par les huées de la populace, il fut obligé de quitter Venise, et partit de nouveau pour l'Orient, où il recueillit encore un gr. nombre d'ouvr. précieux qu'il rapporta en Europe en 1551. De retour à Paris il y reprit ses cours avec un succès prodigieux; mais un ouvr., fruit de ses visions, intitulé *les Très-merveilleuses victoires des femmes*, qu'il pub. vers 1553, le força encore de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie fut surtout poursuivi et malheureux, revint enfin à Paris en 1562, et y donna de nouveau des leçons public. Mais ses ennemis prétendirent qu'il continuait à débiter ses erreurs sur la trop fameuse Jeanne de Venise; il fut obligé de se rétracter pour obtenir la paix, et se retira, en 1564, au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il m. en 1581. Postel possédait à fond les langues orientales, une partie des langues mortes, presque toutes les vivantes, et se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François I^{er} et le roi de Navarre le regardaient comme la *merveille de leur siècle*, et Charles IX, l'appelait son *philosophe par excellence*. Tous les ouvr. de ce savant sont rares et recherchés des curieux. Le P. Desbaillets en a donné la liste à la suite des *Nouveaux éclaircissements sur la vie de Postel*. Nous ne citerons ici que celui intitulé: *De orbis terrarum concordia libri IV*, Bâle, 1544, in-fol., que les savants regardent comme le principal et le plus raisonnable.

POSTHIUS (JEAN), anatomiste, méd. et littér., distingué, né en 1537 à Gernersheim dans le Bas-Palatinat, prit ses prem. grades à l'université de Heidelberg, se mit ensuite à voyager, et après un assez long séjour en France, passa à Anvers, où il accepta un emploi de médecin dans les troupes

des états-généraux. De 1568 à 1583 il fut attaché à la personne du prince-évêque de Wurtzbourg. Depuis il fut médecin de Jean Casimir, et ensuite de l'élect. Frédéric IV. La peste l'ayant forcé de sortir d'Heidelberg en 1597, il se retira à Mosbach, où il m. peu de mois après. Parmi ses ouvr., dont on peut voir l'indext, dans la notice que lui a consacrée M. le baron Desgenettes, t. 6 de la *Biographie médicale du Dictionn. des sciences médicales*, nous ne citerons que ses *Observat. anat. in Remdi Columba Cremonensis anatomi*, Francfort, 1590, in-8^o — *ESASSE*, son fils, m. en 1618 à Wurtzbourg, sa patrie, n'a laissé qu'une dissertation, sur la goutte (*de Podagra*), mentionnée dans la *Bibl. de méd.* de Haller.

POSTUME (M. CASSIUS LATINUS), en latin *Posthumus*, emp., ou plutôt l'un des 30 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, dans le 3^e S. de l'ère chrét., était né dans une condition obscure. Il suivit très-jeune la carrière militaire, s'éleva assez rapidement, aux prem. emplois, et l'emp. Valérien lui confia le commandement des légions stationnées dans les Gaules. Postume contribua, par ses conseils, aux succès que Gallien remporta sur les Germains. Mais bientôt mécontent de ce prince qui avait laissé dans les Gaules son jeune fils Saloninus, sous la direct. de Sylvanus, il souleva, sous des prétextes d'ailleurs assez fondés, les troupes qu'il commandait, et se fit proclamer par elles emp. en 257. Après avoir ensuite forcé Saloninus et son gouvern., de se retirer dans Cologne, il les fit mettre à mort. Profitant de l'éloignement de Gallien, que les invasions des Barbares menaçaient en Italie, l'affaiblissement de son autorité qu'il étendait sur toutes les Gaules et sur une partie de l'Espagne, comme l'attestent les monuments: il augmenta le nombre de ses troupes, défait les Germains, les refoula au-delà du Rhin, et construisit sur ce fleuve une ligne de fortresses pour les tenir en bride. Cependant Gallien, vainqueur en Italie, vint attaquer l'usurpateur des Gaules. Postume, défait dans plusieurs combats, était sur le point de succomber, lorsque son redoutable adversaire fut contraint de marcher en toute hâte vers Byzance, pour y apaiser une révolte des légions stationnées dans cette partie. Délivré de ce danger, Postume battit une seconde fois les Germains. Il eut bientôt recommencé la guerre avec Gallien, et sut s'en tirer avec bonheur. Mais les moyens qu'il avait employés pour parvenir à l'empire furent aussi dirigés contre lui. L'abus, de ses lieutenants, profitant de l'affection des soldats, se fit proclamer emp. Postume marcha contre le rebelle, l'assiégea dans Mayence, et prit cette ville; mais, après refus de l'abandonner au pillage, il fut massacré par ses propres soldats en l'an 267, après un règne de 10 ans. M. Bréquigny a pub. dans le recueil de l'acad. des inscript., tom. 30, l'*Histoire de l'empereur Postume, éclaircie par les médailles*. On a en effet un gr. nombre de médailles de ce prince, en toutes sortes de métaux. Il prend sur quelques-unes le titre de *Germanicus Maximus*. — **POSTUME** ou **POSTHUMUS**, dit le Jeune, fils du précéd., avait été nommé par Valérien, préfet des Voeux, ou selon d'autres, tribun d'une légion stationnée dans ce pays. M. Bréquigny croit qu'il périt avec son père, qui l'avait créé auguste. Selon Trebellius Pollio, Postume-le-Jeune avait composé dix-neuf *harangues* ou *déclamations*. On les a confondues avec celles que nous avons sous le nom de Quintilien.

POSTUMIUS (AULUS), dictateur romain, créé consul, avec T. Vignanius, l'an de Rome 258 (496 av. J.-C.), fut nommé dictat. par son collègue pendant la campagne contre les Latins, remporta, sur ces dern., une victoire complète, et fut honoré du triomphe à son retour à Rome. Pendant la bataille, Postumius avait voué un temple à Castor;

et c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'apparition de Castor et Pollux à ce dictat, rapportée par Denis d'Halycarnasse.

POT (PHILIPPE), né en 1428, m. en 1494, était fils et favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de diverses missions importantes, et jouit également de la faveur de Louis XI, qui lui conféra l'ordre de St-Michel, le fit son prom. conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne et gouverneur de la province. Philippe Pot comporta ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé le *Père de la patrie*. Son éloquence le fit appeler la *Bouche de Cicéron*, et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps. — Gui Pox, frère aîné de Philippe, était père d'Anno Pot, qui épousa Guillaume de Montmorency.

POTAMON, philos., né à Alexandrie, a passé pour le chef de la secte éclectique. Diogène-Laërte, qui écrivait au commencement du 3^e S. de J.-C., dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suicides fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamment Deslandes, dans son *Hist. de la phil.*, placent à l'époque même de la venue de J.-C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2^e S. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërte. Diderot (v. ce nom) expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en physique, qu'il y a deux principes de la production générale, l'un passif, ou la matière ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités ; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage, des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (GRÉGOIRE-ALEXANDROVITCH), prince et feld-maréchal de l'empire russe, premier min. et favori de l'impératrice Catherine II, né aux environs de Smolensk en 1736, d'une famille noble mais pauvre, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis abandonna les études théol. pour la prof. des armes, plus conforme à ses goûts. Admis en qualité d'enseigne dans les gardes à cheval, il y servait encore lorsque le 28 juin 1762, jour où Pierre III fut renversé du trône, il eut occasion de se faire distinguer par Catherine. On rapporte que, suivant cette princesse qui revêtu d'un uniforme de dragonne (insigne des grades milit. à partir du rang d'officier chez tous les peuples du Nord) ; et que, détachant aussitôt la sienne, il s'empressa de la lui offrir avec un mouvement marqué de courtoisie auquel l'impératrice ne fut pas insensible. Ce ne fut toutefois qu'au bout de huit années que, devenu lieutenant-général, et ayant fait déjà en cette qualité et avec distinction une campagne contre les Turcs, il parvint à la force de main et d'intrigues à prendre sur sa souveraine un empire absolu. Potemkin (ce nom en russe se prononce *Potomkine*) était plus jaloux de conserver son crédit que de posséder exclusivement le cœur de l'impératrice ; l'entourage de gens qui lui étaient dévoués, et flattant avec art ses passions, lui sut tirer profit de son inconstance en l'arrogant le droit de la diriger dans le choix de ses amans. Les titres, les grades, les décorations, les dons de terres, de maisons, de rentes, furent dès ce moment prodigués à Potemkin, et on lui

doit cette justice de dire qu'il exprima sa reconnaissance par un attachement à sa souveraine, un zèle pour sa gloire dont la sincérité et la vivacité ne se démentirent pas un instant. Son système, que le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de développer, ne tendait à rien moins qu'à réunir à l'empire russe la Turquie d'Europe et une partie de la Pologne. Rien ne fut négligé pour en assurer la réussite, et les évènements se succédèrent à merveille les uns des autres. En 1783, une expédition faite en temps de paix, à la tête d'une armée formidable, et dont le résultat fut la réunion de la Crimée à la Russie, lui valut le surnom de *Turquique* ; et en 1787, placé comme feld-maréchal à la tête de la principale armée destinée à agir contre les Turcs, il obtint des succès soutenus pendant tout le temps de la guerre, et emporta d'assaut Oczakof et Bender. Mais l'empire qui cette guerre avait amené dans les finances de l'état, et surtout l'éloignement prolongé de Potemkin, lui avaient fait perdre une grande partie de son crédit. Un nouveau favori (le comte Platon Zoubof), au choix duquel il n'avait pas contribué, régnait exclusivement sur le cœur de l'impératrice. Il n'ignorait pas ces circonstances, et les inquiétudes qu'elles lui causèrent l'amenèrent, en 1791, à St-Petersbourg. Là, il apprit bientôt que l'impératrice s'était empressée d'envoyer au prince Repnin, successeur de Potemkin dans le commandement de l'armée, des pleins pouvoirs pour traiter de la paix, et que ce général, vainqueur des Turcs, en avait déjà signé les préliminaires. Potemkin se flatta du pouvoir encore d'arrêter l'exécution de ces pacifiques projets, et il n'hésita pas à partir pour l'armée ; mais arrivé à Yassy, il apprit que la paix était définitivement conclue. Irrité au dernier point, il reprit brusquement la route de St-Petersbourg. Incommodé au moment de son départ, il sentit bientôt redoubler son mal, et m. subitement, dans les bras de la comtesse Bransik, sa nièce, le 15 octobre 1791. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison ; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écriv. russes, à une décompense de sang dès long-temps préparée par son intempérance, et hâtée encore par ses douleurs. C'est dans les ouvr. de quelq. étrangers, et surtout dans les *Mém. de M. le comte de Ségur*, qu'il faut chercher le portrait moral de Potemkin, de cet homme dont le caractère offrait le mélange d'un ardeur très-martiale, de l'activité et de la paresse, d'une grande pitié, de beaucoup de superstition et des moeurs les plus déréglées, de l'avarice avec la prodigalité, et qui, fier avec ses égaux, affable envers ses inférieurs, fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, contribua beaucoup à la gloire du règne de Catherine, et rendit à sa patrie des services qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitude. Sa *Vie a été écrite plus. fois en russe et en allem.* ; on en a une en fr. imp. à Paris, 1807, in-8. Une des meill. qui aient été données en russe est anonyme, et imp. à St-Petersb. en 1811.

POTENZANO (FRANC.), poète, peint. et grav., né vers le milieu du 16^e S. à Palerme, vint successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'acad. de peint. de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et m. dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très-estimées, on a de lui : un recueil d'*épiques*, diversos *poesies sicilienne*, Naples, 1582, in-12 ; et un poème posthume de la *destruction de Gerusalemme*, en 8 chants, ib. 1600, in-8.

POTERIE (PIERRE DE LA), en latin *Poterius*, médecin du 17^e S., né à Angers, passa fort jeune en Italie, s'établit à Bologne, et y acquit par ses talents ou ses succès une consid. qui souleva contre lui des envieux parmi ses confrères : l'un d'eux l'assassina. P. de La Poterie se vantait de posséder des remèdes secrets, et il en substituait l'usage à

celui de la soignée et des autres agents médicaux. Ses ouvr., d'abord impr. plus. fois isolém. de 1615 à 1635, ont été réunis sous le titre d'*Opera omnia med. ac chymica*, in-8, Lyon, 1545, 1633, et Francfort, 1696; *ibid.*, 1698, in-4. — Michel POTHIER, autre méd. franç., contemp. du précéd., et encore plus entiché des merveilles alchimiques, s'établit en Allemagne après avoir parcouru l'Europe entière, et m. dans la misère, laissant, entre autres ouvr. : *Compendium philos. meteorum totumque miracula lapidis philos. DCCLXXXIV lib. occultatus processus demonstrans*, Francfort, 1610, in-12; *Novus Tractatus chymicus de verâ materia et vero processu lapidis*, *ibid.*, 1617, in-8; *Philos. pura*, etc., *ibid.*, in-8, 1617, 1620; *De conficiendo lapide philos. et secretis nat.*, *ibid.*, 1622, in-8; *Philos. chymico, id est Methodus genuina auri et argenti solvendi*, etc., *ibid.*, 1638, in-4.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), l'un des plus célèbres juriscons. franç., né à Orléans en 1699, s'aperçut de bonne heure que sa vocation était l'étude du droit, et se consacra à la magistrature. Reçu conseiller au Châtelet de sa ville natale, il y devint plus tard conseiller au présidial et n'eut point l'ambition de s'élever plus haut; mais il fut appelé par d'Aguesseau à la chaire de droit franç. du l'univ. d'Orléans. Il accepta ces nouvelles fonctions comme un moyen d'être utile par l'enseignement d'une science qu'il aimait, et il offrit d'en partager les émoluments avec Guyot, l'un de ses compétiteurs, qui refusa. Pour apprécier dignement Pothier, il faut le considérer comme juriste, comme professeur, comme magistrat et comme homme privé. Si l'on n'avait à le juger que sous ce dernier rapport, on aurait bientôt fait, on dirait qu'il réunissait toutes les vertus : désintéressement, modestie, pureté de mœurs, charité inépuisable, piété sincère et vive. Comme professeur on doit louer en lui ce zèle avec lequel il encourageait ses élèves, tantôt par des secours pécuniaires, tantôt par des récompenses honorifiques propres à exciter leur émulation, et toujours par une infatigable complaisance. Il avait fondé dans sa maison des conférences particulières où venait se former toute la jeunesse des écoles, de la magistrature et du barreau. Magistrat, il présidait souvent les audiences en l'absence des chefs de sa compagnie, dont il était le doyen et l'oracle. Une intégrité parfaite, un coup d'œil sûr, une fermeté de caractère inébranlable, n'étaient pas ses seules qualités; il montrait surtout une patience dans les affaires les plus minutieuses qu'on ne peut trop admirer, lorsqu'on songe qu'un esprit tel que le sien était naturellement porté à donner la préférence à la théorie sur la pratique et au développement des doctrines sur les difficultés sans nombre de leur application. Il poussa même plus loin l'amour du bien public; son cabinet était devenu une sorte de tribunal privé d'où sortait une foule de décisions respectées. Mais c'est comme juriste, principalement, qu'il a rendu des services impérissables, et ses principaux titres de gloire sont ses écrits. Au premier rang il faut placer son gr. ouvr. des *Pandectes*. Il avait senti de bonne heure combien il était déplorable que l'étude du droit romain, si nécessaire même pour la connaissance des lois françaises, fût entravée par le désordre et la confusion qui régnaient dans le recueil le plus important dû à Justinien. Il conçut le projet de rétablir dans un meilleur ordre ces précieux monuments de la sagesse romaine, fut secondé par le chancelier d'Aguesseau, et, après un travail continu de douze années, fit paraître, en 1758, sous la voûte de l'anonymat, le 1^{er} volum. in fol. des *Pandectes Justinianæ, redigées dans un nouvel ordre*. Les deux autres vol. furent publiés successivement en 1759 et 1752. Ce qu'on a produit de savant et d'utile sur la jurispr. du grand peuple est si heureusement réuni dans l'ouvrage de Pothier, que la partie de tous les écrits antérieurs sur

cette matière serait presque réparée par la seule conservation de ce vaste dépôt des connaissances législatives. Tant de travaux sur le droit rom. n'empêchèrent pas l'infatigable jurisconsulte d'approfondir notre droit coutumier : c'est ce qu'attestent son introduction aux divers titres de la *Coutume d'Orléans* et les comment. qui se accompagnent les articles, ainsi que son *Tr. des obligations* et tous ceux sur les *Contrats*. Un caractère distinctif de tous ces ouvrages, et qui placent leur auteur au-dessus de tous les juristes qui l'ont précédé, c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles et une habitude constante d'en faire dériver toute législation. Aussi, comme ils sont moins le rec. de ce que les lois offrent de positif que le développement des conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste, ils devraient être et sont devenus la source de la nouvelle législation donnée à la France. Presque toujours ses expressions elles-mêmes ont été conservées par les rédacteurs du *Code civil*, surtout dans la matière des *Obligations* et des *Contrats*, la partie sans contredit la mieux faite de ce code. Ses écrits, après avoir servi si efficacement à recomposer nos lois, en sont restés le meilleur commentaire. Pothier m. en 1772, et les regrets de ses concitoyens, ceux de l'Europe entière le suivirent au tombeau. C'est ici le lieu de reparler de ses ouvrages pour en indiquer les éditions. Nous citerons du lui : *Pandectæ Justinianæ in novum ordinem digestæ*, Paris et Chartres, 1758-59-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. (on a de ce grand ouvr. une trad. franç., avec texte en regard, par Bréard-Neuville, revue et corrigée par M. Moreau de Montolin, avocat); *Coutumes d'Orléans*, avec des notes, 1760, 3 vol. in-12; 1762, 1 vol. in-4; *Tr. des obligations*, Orléans, 1761, 2 vol. in-12; et avec des augmentations, 1764, 2 vol. in-12; réimpr. avec beaucoup d'autr. tr. du droit franç., Orléans, 1781, 4 vol. in-4, par J.-M. Rousseau-Montaut, sous ce titre : *Traités sur différentes matières de droit civil appliquées à l'usage du barreau et de la jurisprudence française*. Au reste, tous les ouvr. de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8, et dans celle de 1826, qui a pour titre : *Ouvr. de Pothier, revues sur les anciennes édit., classées dans l'ordre des matières du Code civil, précédées d'une diss. sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Furbach.

POTHIER (REMI), entré de Bètheniville et chanoine de l'église de Laon, né à Reims en 1727, m. dans la même ville en 1812, se fit connaître par des idées bizarres, un caractère opiniâtre, un amour effréné de la dispute et une intempérance de bonne opinion qui se conçoit à peine. On pourra juger quel homme c'était que le curé Pothier lorsqu'on saura que, selon lui, si Jésu a prêté tout ce qui est arrivé et ce qui doit arriver à l'Eglise depuis J.-C. jusqu'au règne de l'Antéchrist, lequel n'est pas éloigné, puisque Buonaparte en est le précurseur. Parmi les écrits de ce fou, nous en citerons que son *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le plan en 1773, et dont il donna successivement, plus. édit. à Douai, à Liège, à Angoulême. Ce pitoyable ouvr. fut condamné à être brûlé et inséré par la main du bourreau sur la dénonciation de l'avocat-général Séguier, qui, par une singulière contradiction, le qualifia le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine, et le réprouva comme capable d'égarer les empires.

POTHIN (St), év. de Lyon, né vers la fin du 1^{er} S., prêcha l'évangile dans les Gaules sous le règne des empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque monastique et gouverna l'Eglise de Lyon, lorsqu'il fut traîné par de vils délateurs devant le gou-

verneur de la Lyonnaise orientale, ainsi qu'un grand nombre d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et aspira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce St prêtre et de 45 autres chrétiens dans son *Hist. de l'Eglise*. La fête de ses martyrs est fixée au 2 juin.

POTIER DE BLANCMESSIL (NICOLAS), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541, se distingua par son dévouement et sa fidélité à Henri IV. Il fut persécuté pendant les troubles de la ligue, et était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors s'étant jeté aux pieds du duc lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime souverain; je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancelier. Il m. en 1635, à l'âge de 94 ans. — **POTIER DE GESVRES (LOUIS)**, frère puîné du précédent, obtint, en 1567, une charge de secrét. des finances, et, en 1578, celle de secrét. du conseil. Henri III, dont il avait mérité la confiance par sa fidélité, l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé sec.-d'état en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très-utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès du maréchal de Biron. Il m. en 1630, dans un âge avancé. — **POTIER DE NOUVION (NICOLAS)**, memb. de l'acad. franç., de la même famille que les précédents, né en 1618, fut d'abord conseiller, au parl., puis présid. en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la première présidence du parlement; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1683. Il m. en 1697. — **André POTIER DE NOUVION**, son petit-fils, remplaça de Mesmes dans sa prem. présid. en 1723, donna sa démission en 1734, et m. en 1731. On lui attribue, du moins en partie, le *Mém. pour le parl. contre les ducs et pairs*, présenté à Ngr. le duc d'Orléans, régent.

POTOCKI (VENCESLAS), gr.-érhanson de Cracovie, se distingua dans le 17^e siècle par son talent pour la poésie polonoise. On eût dit lui un poème de la *Passion du Sauveur*, publ. en 1696, souvent réimpr. et regardé en Pologne comme un livre d'or (*V. la Bibliothèque des poètes polon.*). On a encore de Potocki un rec. de poésies satiriques, et une trad. en vers polon. de l'*Argenis* de Bréhel, publiée en 1697, et souv. réimpr. en Pologne et en Allemagne.

POTOCKI (STANISLAS FELIX, comte), né en 1750, de la famille du précéd., l'une des plus illustres et des plus opulentes de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays, s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine et s'occupa de la civilisation des habitants de cette contrée. Rappelé ensuite de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potocki publ. en 1792, le fameux manifeste de Tar-

gowitz, auquel Stanislas-Anguste succéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plus tard, prétendant que Potocki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour lui que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de la révolution, qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués.

Potocki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et se croyait quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieutenant-général, et revint joindre en Europe de tous les honneurs dont sa souver. se plut à le combler. Il m. en 1805, âgé de 55 ans. — **POTOCKI (Ignace, comte)**, gr.-maréchal de Lithuanie, cousin du précéd., né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celle du comte Felix. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignement dans les collèges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretenait à ses dépens, plus sav. qu'il fit voyager. Lors de l'établissement de la Pologne, Potocki, s'étant toujours montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens et alla se réfugier en Saxe. La victoire remportée par Kosiutsko à Praszewie affaiblit un instant la Pologne du joug des Russes. Potocki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée; fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlussembourg jusqu'à la m. de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint enfin l'autorisation de retourner dans ses terres, où il m. en 1809. — **POTOCKI (Jean, comte)**, histor. polon., memb. de l'académie des sciences de Varsovie et de plusieurs sociétés sav. de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la gr. ambass. russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombreux matériaux historiques, qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il m. en l'Ukraine la fin de 1815. Parmi les ouvr. qu'il a pub. on cite des *Recherches sur la Sarmatie*; une *Hist. primitive des peuples de la Russie*; enfin son *Voyage en Egypte*, pendant lequel il grava sur les pyramides du Kaïre ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

POTOCKI (le comte STANISLAS), public. litt. et homme d'état, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille des précéd., se consacra de bonne heure à la carrière publique, fut élu membre dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiques, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fameuse constitution du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'état toute sa splendeur et sa force. Lorsqu'après le dern. partage de la Pologne le célèbre Kosiutsko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potocki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouvern. autr. et envoyé au fort de Josephstadt, où, pendant huit mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Écarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacrant son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigée en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil-d'état et des ministres. Celle de ministre des

cultes et de l'instruet. lui eussent été conférée plus tard par l'empereur, il se montre digne du choix dont il avait été l'objet par le siège qu'il mit à s'acquiescer des fonctions qui lui étaient dévolues. Il fut nommé en 1818 prérid. du sénat, et m. en 1821, laissant d'honorables momens. d'une vie utile et dignement remplie. Il avait formé dans son habitat. de Willanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez gr. nomb. d'opuscules acad., tels que l'*Eloge d'Ignace Krasicki* (v. ce n.), le comte Stanislas Potocki a publié une trad. polon. de Winkelmen, précéd. d'un *Disc. sur l'art chez les anc.*, en forme d'introd. Nous citerons encore son ouvr. *De l'éloquence et du style*, en 4 vol.; un roman satirique, intitulé : *Poyage à Czemangrod*, en 4 vol.; et les *Eloges de quelq. gr. homm. contemp. et des braves Polonois tués à la bataille de Raszyn* en 1809. Tous ces ouvr. sont en polonois, ainsi que plus. autres laissés Mss. par l'auteur lui-même : ces dern. ont pour objet l'instruet. publ., l'examen de hautes questions de discipline ecclésiastique ou de politique.

POTT (JEAN-HEINRICH), chim. allem., né en 1692 à Halberstadt, renoua aux études théol. pour se livrer à la méd. et à la chimie, fut reçu docteur en 1716, et après avoir pratiqué dans sa ville natale, puis à Halle, il se rendit à Berlin, où il m. en 1777, professa de chimie au collège méd.-chirurg. et directeur des pharmacies royales. Des querelles qu'il avait eues avec plus. des membres de l'acad. des sciences de Berlin, où il avait été admis vers 1730, le déterminèrent à s'en retirer vers le fin de sa vie. C'est à lui que la Prusse dut la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines; il a également amélioré plus. procédés de chimie, tel que celui jusqu'alors usité pour rectifier l'éther sulfurique. Outre un gr. nomb. d'ouvr. insérés dans les *Miscellanea borealanica*, ainsi que dans la *Biblioth. dissertationum de Halle*, on a de lui, en latin et en allemand, plus. ouvr., dont la liste se trouve au t. 6 de la *Biog. méd. du Dictionn. des sciences méd.*; nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Exercitia chymica, de sulphurebus metallorum, de auri pigmento, de solut. corpor. particulari*, etc., Berlin, 1738, in-4; *Observ. et amandvers. chymicarum...*, collectio prima, ibid. 1739, in-4; — *collect. secunda*, ibid. 1741, in-4; *Animadvertiones phys.-chemice circa varias hypothèses et experimenta Elleri*, ibid., 1756, in-4.

POTT (Percival), chirurg. angl., membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1713, mort en 1788, possédait des connaissances très-étendues et très-vastes. Comme praticien, il fut un de ceux dont s'honore le plus l'Angleterre; et il a opéré dans la chir. angl. une révolution, qui le place au rang des bienfaisateurs de l'humanité. Il s'est égalem. fait un nom honorable par ses travaux dans la littér. médicale. Nous citerons de lui : *Mémoires sur les tumeurs qui remplissent les os*, 1741; *Tr. des hernies*, in-8, 1756 et 1763; *Mém. sur une espèce particulière de hernie dans les enfans nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8; *Observ. sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8; *Observ. sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 et 1768, in-8; *Rem. pratiques sur l'hydrocèle*, 1762; *Remarg. sur la fistule à Panus*, 1765; *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772. *Observations sur la cataracte, le polyips du nez, le cancer du scrofum et sur différentes espèces de hernies; Remarques sur une sorte de paralysie des extrémités inférieures*, 1779. Tous ces ouvr., rec. et publ. par l'auteur, en un vol. in-4, ont été réimp., en 1790, en 3 vol. in-8. Ses *Œuv. chirurg.* ont été trad. en franç., Paris, 1777 et 1792, 5 vol. in-8. V. la notice que lui a consacré M. L.-J. Bérin dans le *Dic-*

tionn. des sciences méd., t. 6, p. 487 et suiv. de la *Biog. médicale*.

POTTER (PAUL), célèbre peintre holland., né à Enkhuyzen en 1625, m. en 1654, a laissé div. composés, d'un gr. mérite, parmi lesquelles nous citerons surtout celle du *Taureau de grandeur naturel conduit par un berger*. Ces tableaux, qui s'élevaient vingt ans l'un des plus beaux ornemens du Musée du Louvre, a mérité à son auteur le surnom de *Raphael des animaux*; estimé 400,000 francs sur les inventaires du Musée, il a été rendu en 1815 au roi des Pays-Bas. Paul Potter s'est fait aussi une réputation comme grav. à l'eau-forte. On peut voir le détail de ses pl. dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*.

POTTER (JEAN), théol. angl., archev. de Canterbury, et avant antiq., né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, m. à Lambeth en 1747, a donné : *Lycophronis Alexandra*, Oxford, 1707 et 1702, in-fol.; *Archæologia græca*, Oxford, 1698-99, 2 vol. in-8, en angl. qui ont eu au moins 13 édit. jusqu'à celle de 1813; *S. Clem. Alexandrini opera omnia que extant*, gr. et lat., Oxford, 1715, 2 vol. in-fol.; *The theological Works...* containing sermons, charges, a discourse of church governm. and divinity lectures, Oxford, 1753, 3 vol. in-8.

POTTER (ROBERT), hellén. et poète angl., né vers 1721, m. en 1804, se fit d'abord connaître par plus. petits poèmes qu'il pub. en 1774, en un vol. in-8. Il donna ensuite, en 1777, la trad. d'Eschyle, 2 vol. in-8; celle d'Éuripide, 1781, 2 vol. in-8, réimp. à Oxford en 1814; et enfin celle de Sophocle, 1788. Ces trad. sont très-estimées. On a encore de Potter un *Examen de quelq. passages des vies des poètes* par le doct. Johnson, 1783, in-4, et une trad. de l'Oracle concernant *Babylone et du Chant triomphal d'Isaïe*, ch. 13 et 14, 1785, in-4.

POTTIER (FRANÇOIS), missionn., né à Loches, en Touraine, fut élevé au sémin. du St-Esprit, à Paris. Parti vers la fin de 1753, pour les missions de la Chine, il fut nommé vic.-gén. de la province du Sze-tcheou sous le titre d'évêq. d'Agathopolis, et m. en 1792. On trouve des détails étendus sur les travaux de ce prlat dans les *Nouv. lettres éducatives*, Paris, 1818, t. 1, 2 et 3.

POUCHARD (JULIEN), littér., né, en 1650, près de Domfront, était très-habile dans la connaissance de l'hébr. et des langues anc. Reçu à l'acad. des inscriptions et b.-lett. en 1701, il fit partie de la commission chargée de la rédaction du *Journ. des sav.*, fut prof. de grec au collège royal en 1704, et m. en 1705. Il a laissé en Mss. *Hist. univ. depuis la création du monde jusqu'à la m. de Cléopâtre*, l'*Eloge* de Pouchard, par l'abbé Tellemeut, se trouve dans le *Rec. de l'acad. des inscript.*, t. 17; le *Journ. des sav.* (avril 1706) en contient un autre.

POUCHET (LOUIS-ÉTIENNE), nég., né à Gruchet en 1748, m. à Rouen en 1809, s'est rendu recommandable par son esprit inventif et par les améliorations qu'il a introduites dans différentes branches de l'industrie manufacturière. Il faisait partie de la société d'émulation de Rouen, de l'Université de Paris, était correspondant de la commission des poids et mesures, enfin membre du bureau consultatif du ministère de l'intérieur. Ses princip. ouvr. sont : *Clef de la langue espagnole*, 1780; *Tr. sur la fabric. des étoffes*, Rouen, 1788, in-8; *Métrolog. terrestre, ou Tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France, Rouen, in-8*. 4^e édit. 1798. *Mém. sur le savoir, titre des matières d'or et d'argent comparé à l'ancien*, 1798, in-8; *Mém. sur la mesure des superficies*, etc., suivi du *Sol du département de la Seine-Inférieure divisé en cantons, et les cantons divisés par les différentes qualités ou par les productions de leur territoire*, 1800, in-8; *Mém. sur la finesse du coton*, lu à la société

d'émulation le 30 octobre 1801 : *Nombré des cotons filés et des autres fils*, inséré dans les *Annales des arts et des manufactures*, t. 36.

POUGATSCHEW ou **PUGATSCHEFF** (YEMELKA), simple cosaque, né en 1736 à Simoreinsk sur le Don, conçut le hardi projet de se donner pour l'infortuné Pierre III, empereur de Russie, avec lequel il avait, dit-on, une extrême ressemblance. Etant passé dans la petite Russie, il se fit bientôt un sucs grand nombre de partisans parmi les Cosaques, se mit à leur tête, en 1773, sous le nom du défunt empereur, s'empara de plusieurs forteresses, et ses succès furent si rapides, qu'il put espérer un instant de sa faire ouvrir les portes de Moscou, où les esclaves l'attendaient pour se ranger sous ses drapeaux. Son insouciance lui ayant fait manquer cette importante conquête, il fut trahi ensuite par ses compagnons, qui la livrèrent à l'autorité pour une récompense de cent mille roubles. Traîné à Moscou dans une cage de fer, il y périt dans les supplices, le 10 janvier 1775. Pougatschew avait déployé le caractère le plus féroce dans le cours de ses expéditions, et l'impératrice Catherine II témoigna une vive satisfaction d'être délivrée de cet odieux rebelle. « Après Tomerlan, monda-t-ella à Voltaire, aucun scélérat n'a fait plus de mal à l'espèce humaine ». M^{lle} Adélaïde Hordé a publié un roman intitulé : *Histoire de Pougatschew*, 1809, 2 vol. in-12.

POUGET (BERTRAND de), cardinal-légitime en Italie, et chef du parti guelfe, da 1319 à 1334, était né en 1280 au château du Pouget dans le Quercy. Révêtu par le pape Jean XXII, résidant alors à Avignon, de la plénitude de la puissance pontificale, il réussit à s'emparer de plusieurs états en Italie; mais n'ayant ni les vertus ni les talents propres à les lui conserver, il fut dépouillé de toutes ses conquêtes, et mourut dans l'obscurité en 1351.

POUGET (FRANÇOIS-AIMÉ), prêtre du Portoire, doct. de Sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier en 1666, vicaire de St-Roch à Paris, où il m. en 1723, eut une grande part à la conversion de Lafontaine. Il on adressa la relation à l'abbé d'Olivet, et cette relation curieuse fut insérée dans le prem. vol. des *Mémoires de littérature*, du P. Desmolets, d'où elle a passé dans d'autres recueils. La principal ouvr. du P. Pouget est la *Catéchisme de Montpellier*; l'édition la plus soignée est celle de Paris, 1703, in-4.

POUHAT (JEAN-BAPTISTE), avocat et littérateur, né vers 1630 à Nozeroy, petite ville du comté de Bourgogne, mort en 1705, fut député par le parlement à la cour de Madrid pour y défendre les intérêts de sa province. Il contribua ensuite de tout son pouvoir à préparer les esprits à se soumettre à Louis XIV, et fut nommé conseiller au parlement en récompense de ses services. On a de lui un poème latin intitulé : *Ludovicus magnus Galliar. regis Panegyricus*, Besançon, 1684, in-4.

POULLARD (JACQUES-GABRIEL), sacristain de la chapelle roy. des Tuileries, m. à Paris en 1823, était né à Aix (Provence) en 1751. Après s'être destiné d'abord à la peinture, qu'il étudia sous un élève de Vanloo, il s'adonna avec une sorte de passion à la recherche des médailles et autres objets d'antiquité. Il prit en 1780 l'habit de capucin à Aix, et dès-lors, en continuant à se livrer aux études de son choix, il en dirigea l'objet vers l'intérêt de la religion. Ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de passer à Rome dans ce but, il était deveau, à l'époque où les portes de cette ville furent ouvertes aux armées franç., sacristain de l'église de son couvent, dite de St-Martin-des-Monts. Cette église fut échangée en hospice pour les blâmes, et l'abbé Poullard, en s'instituant leur premier infirmier, leur consacra les soins de la plus ardente charité. Une si belle conduite ne lui valut pas qu'une

admiration stérile; elle le fit connaître du cardinal Feuch, qui, venu à Paris, l'appela à occuper dans cette capitale la place de conservat. du musée des tableaux et de la biblioth. de l'archevêché. Mais auparavant le pieux et savant abbé dut remplir les fonctions de direct. du séminaire qui son digne protect. vint de fonder dans le Bugy. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à ce prélat en 1814 ne lui firent rien perdre de l'estime qu'il s'était justement acquise, et on lui conserva ses emplois. Outre un certain nombre de mémoires et dissertat. insérées dans le *Magasin de Millin* (de 1806 à 1815), et dont M. T.-B. Emerio David donna la détail dans la notice qu'il a consacrée à ce sav. et pieux ecclésiastique (*Moniteur* du 23 août 1813), l'abbé Poullard a donné entre autres ouvrages un *Traité sur la fièvre des papes*, et une *Dissertat.*, en ital., sur l'antériorité du basement des pieds des souverains-pontifes, à l'introduction de la croix sur leurs pantalons, Rome, 1807. Il a laissé en outre plus. ouvr. M^{ss}.

POUILLY, V. LÈVESQUE DE POUILLY.

POULAIN DE SAINTE-FOIX. V. SAINTE-FOIX.

POULAIN-DUPARC (AUGUSTIN-MARIE), juriconsulte, frère du littérateur Poullain de Sainte-Foix, né en 1701 à Rennes, suivit la carrière du barreau, comme son père, Poullain de Belair, fut d'une traduct. abrégée du *Comment. d'Argens* sur la coutume de Bretagne. L'étendue de ses connaissances en jurisprudence, l'appellèrent bientôt aux fonctions de l'enseignement, et il partagea sa vie entre les travaux de la consultation et ceux de la chaire de droit civil dans sa ville natale. Il fut l'émule du célèbre Pothier (v. ce nom), et l'église, au moins, comme professeur; mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il m. à Rennes en 1782. On a de lui : *Observations sur les écrits du président Perthambault de la Bigottière; Coutumes générales de Bretagne et usages locaux de cette province*, Rennes, 1745, et années suiv., 3 vol. in-4; *Journal des arrêts du parlement de Bretagne*, 5 vol. in-4; *Principes du droit français*, 12 vol. in-12. Ces ouvrages sont classiques en Bretagne.

POULCHRE (FRANÇOIS LE), seigneur de La Motte-Messénil, poète franç. du 16^e s., né en 1546, au Mont-de-Nerlan, fut tenu sur les fonts de baptême par François I^{er}, et Marguerite de Valois, qui prit elle-même soin de sa prem. enfance. Il se distingua dans la carrière des armes, devint gentilhomme de la chambre du roi Charles IX, chev. de St-Michel, et m. vers 1597. Il a retracé les principaux événements de sa vie dans un petit vol. devenu très-rare, à la suite duquel on trouve des poésies diverses, et qui a pour titre : *les Sept liv. des honnestes loisirs de M. de la Motte-Messénil, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de S. M.*, intitulés chacun du nom d'une planète, Paris, 1587; petit in-12. On a encore de lui : *Passe-temps du messire Fr. Le Poulchre, seigneur de La Motte-Messénil, chevalier des ordres du roi, 3^e edit., augmentée par lui-même d'un second livre, outre la précédente*, Paris, 1597 p. in-8. Ces deux ouvr. offrent des faits curieux.

POULIN (AMABLE-FIDÈLE), théologien, né vers 1740, dans le bailliage de Salines; professa la philosophie et la théologie au collège de Besançon; devint vicaire-général de l'évêque de Lausanne, se réfugia en Suisse pendant la révolution, entra en France en 1799, et m. dans son lieu de nais. en 1801. On a de lui, outre quelq. dissertat. dans les recueils de l'acad. de Besançon, dont il était membre, l'ouvr. suiv. : *de Deo revelante Prælectiones theologicae*, Besançon, 1787-1788, 4 vol. in-12.

POULLAIN, V. POULAIN-DUPARC et SAINTE-FOIX.

POULLE (Louis), abbé de Nogent, célèb. prédicateur, né à Avignon, m. dans la même ville en 1781, à l'âge de 79 ans, s'est fait une grande réputation dans la chaire, et a même été comparé à Massillon; mais le parallèle de ces deux hommes, comme orateurs, n'a pu être fait que par ceux qui immolaient leur goût à leur trop grande admiration pour l'abbé Poulle. On peut le comparer avec plus de justice à son contemporain, l'abbé de Bonmont; ils offrent à peu près les mêmes beautés et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'auteur, l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours, et ce fut en 1776, que, écarté aux instances de son vicaire, vicaire-général à St-Malo, il consentit à lui dicter onze de ses sermons conservés dans sa mémoire depuis 40 ans, et qu'il retoucha ensuite. Ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12, réimpr. dans la même ville en 1781, et à Lyon en 1818. *L'Eloge de l'abbé Poulle* a été publié à Avignon en 1783 par le baron de Sainte-Groix.

POULLET, voyageur franç. du 17^e S., s'embarqua à Marseille, de compagnie avec un homme Quelet qui a publ. aussi une relat. de ses courses, parcourut le Levant, l'Asie-Mineure, une partie de la Perse, la Syrie, l'Égypte, revint à Marseille, et alla ensuite en Italie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouvelles Relations du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples, avec une description exacte de l'empire des Turcs en Europe, et plus. choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour; et une Dissertation sur le commerce des Angl. et des Hollandais dans le Levant*, Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et fig. Ce livre, malgré son titre pompeux, n'offre que très-peu d'intérêt.

POULLETIER DE LA SALLE (FRANÇ.-PAUL-LYON), fils de l'intend. de la généralité de Lyon, né dans cette ville en 1719, vint à Paris, s'y livra tout entier à l'étude de la médecine et au soulagement des malheureux, et établit dans les faub. de la capitale trois hospices où les pauvres étaient soignés à ses dépens. Poullétier était lié d'une amitié intime avec Macquer, et l'aïda à rédiger son *Dictionnaire de chimie*, sans lui permettre de le nommer. Ce philanthrope m. en 1788. Outre plus. Mss. relatifs aux différentes branches de la médecine, il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collège roy. des médecins de Londres*, sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le docteur Pemberton, augmentée de plusieurs notes et observations, etc., 1761-1771, 2 vol. in-4. Poullétier était associé libre de la société royale de médecine.

POULLIN DE LUMINA (ETIENNE-JOSEPH), né à Orléans, négociant à Lyon, mort en 1772, a laissé : *Histoire de la guerre contre les Anglais, depuis 1745 jusqu'à présent*, Genève, 1759-60, 2 vol. in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4; *Histoire de l'église de Lyon*, Lyon, 1770, in-4; *Histoire de l'établissement des moines mendiants*, 1767, in-8; *Mœurs et Costumes des Français*, 1769, 2 vol. in-8. — N. **POULLIN DE VIEVILLE**, cousin-germain du précéd., avocat, né à Orléans vers 1740, m. à Versailles en 1810, est auteur d'un *Code des faillites* et de quelq. autres écrits entièrement oubliés aujourd'hui.

POUPÉE ON PAUPPE DESPORTES (J.-B.), V. DESPORTES.

POULTIER D'ELMOTTE (FRANÇ.-MARTIN), né à Montreuil-sur-Mer en 1753, avait été milit., acteur au petit théâtre des élèves de l'Opéra, professeur à Compiègne, sous la robe de bénédictin, etc., etc., lorsqu'il fut nommé membre de la convention nationale par le département du Nord en 1793. Il était capitaine, à cette époque, et il obtint

un avancement assez brillant et fort rapide, sans négliger la carrière législative; car on le vit tout à-tour membre du conseil des anciens, de celui des cinq-cents et du corps législatif. Il fit partie de la chambre des représentans en 1815; mais il fut mis en surveillance, au second retour du roi, et forcé, en 1816, de quitter la France, pour avoir voté, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple. Il se retira dans les Pays-Bas, et m. à Tournay en 1837. Durant le cours de sa vie politique, il avait montré assez de rapidité et s'était honoré par quelque modération. Il ne manqua pas d'instruction et avait de la facilité pour écrire; il a beaucoup écrit et sur beaucoup de sujets. Nous citerons de lui : des *Lettres sur le partage de la Pologne*; un *Essai sur les impronovateurs*; des *Lettres à dom Aubry sur l'origine des idées*; et un roman intitulé : *Victoire, ou les Conférences d'un bénédictin*; peut-être sont-ce les siennes.

POUPART (FRANÇOIS), anatomiste et chirurgien, né au Maus, m. en 1708, membre de l'acad. des sciences de Paris, après avoir exercé quelque temps à l'Hôtel-Dieu, s'est fait de son temps un nom par quelques observations et découvertes. Les anat. ont donné son nom à l'acad. crurale, parce qu'il avait décrit ce prétendu ligament; toutefois sa description n'avait ni le mérite de l'exactitude, ni celui de la nouveauté. Outre des *mémoires* et autres opuscules fournis au *Journal des Savans* ou insérés dans le *Recueil de l'acad. des sciences*, et a publié, sous le titre de *Chirurgie complète*, etc., Paris, 1695, in-12, une compilation aujourd'hui sans intérêt. — **OLIVIER POUTART**, auteur mod., né dans le 16^e S. à St-Maurice (Pontois), a donné entre autres ouvrages une traduct. latine des *Aphorismes* de Hippocrate, 1580; *Traité de la syphilis contre les nouv. Extraxtrats qui sont en Guyenne*, La Rochelle, 1576, in-12; *Conseil divin touchant la malinde divine et peste en la ville de La Rochelle*, ibid., 1583, in-12. — **POUPART (Jean-Baptiste)**, bibliothécaire et membre de l'académie de Lyon, ville où il m. le 1^{er} mars 1837, était né en 1768 à St-Bis (Voisins). On a publié de lui, après sa mort, un *Compte rendu des travaux de l'acad. de Lyon pendant le second trimestre de 1820*, Lyon, 1837, in-8. Il a laissé en outre une traduct. de *l'Art poétique d'Horace*, en vers franç. Le M^s. en est conservé dans la portefeuille de l'acad. de Lyon.

POUPET (CHARLES DE), seigneur de la Chaux, né vers 1420, à Poligny, fut d'abord chambellan de Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition à Naples. Après la mort de ce prince, auquel il était resté fidèle, Poupet devint grand-bailli d'Aval, puis com. de la regence établie en Flandre pendant la minorité de Charles-Quint, et associé à celle du cardinal Ximènes en Espagne. Envoyé en ambassade à Rome, après la mort de Léon X, il contribua puissamment à faire tomber le choix des cardinaux sur le précepteur de Charles-Quint, et continua ensuite à être employé dans les affaires publiques. Il m. à Poligny en 1520.

POUPLINIERE (A.-J.-J. LERICHE DE LA), V. POPELINIERE.

POURBUS, V. POURBUS.

POURCHOT (ERNE), profess. de philosophie, né à Poilly, diocèse de Sens, en 1651, achève ses études à Paris, professa ensuite la philosophie au collège des Grassins, et rendit d'importantes services à l'université dont il fut syndic pendant 40 ans. Il en avait été sept fois recteur, et l'eût été plus souvent encore si sa modestie ne s'y fût opposée. Pourchot m. aveugle en 1734. Il avait légué toutes ses charges à l'université, pour fonder, au collège des Grassins, une chaire de grec, et une bourse en faveur des pauvres étudiants de son pays natal. On a de lui : *Institutiones philosophicae*, dont la 4^e édition fut donnée en 1734, in-4, et 5 vol. in-12, et plus. *memoires* pour l'université de Paris, dont on

trouvera les titres dans le dictionnaire de Morexi, édition de 1759.

POURFOUR *du* PETIT. V. PETIT.

POURTALES (JACQUES-LOUIS de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une population nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinction de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses 3 fils, le titre de comte.

POUSANT ou **PIOUZANT** POSDOS est le nom arménien de l'historien *Faustus de Rhyance* (v. ce nom). On ne remarquera pas sans quelq. surprise qu'un des sav. aut. de la *Riogr. univ.*, publ. chez L.-G. Michaud, n'a pu être tout-à-fait d'accord avec lui-même touchant cet histor., auquel il a, par méprise ses doutes, consacré deux notices différentes. Dans la dernière, donnée sous le nom de *Pousant* (t. 35, pag. 559), M. St-Martin nous apprend que *Faustus* était évêque du pays des Saharhouniens, situé dans la partie orientale de l'Arménie. Le *Magnan encyclopédique* de septembre 1811 contient deux chapitres du troisième livre de l'*Histoire d'Arménie* de *Faustus*, trad. en français par F. Martin.

POUSSIN (NICOLAS), l'un des plus célèbres peint. français, et le chef de notre ancienne école, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre, montra, dès sa prem. jeunesse, un goût très-vif pour le dessin. Il vint à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemand, mais ne fut réellement, comme le dit Voltaire, dont l'élève de son génie. Raphaël et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développem. de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint, dès cette époque, des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le déintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le cheval. Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami m. bientôt, et le cardinal Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légats de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois sans protecteur, et réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ces inspirations poétiques et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusement ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspira de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacques Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été accueilli et soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfants de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent.

dans le paysage (v. Gaspard DUGHET). Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plus. travaux importants par le protect. du card. Barberini, revêtu de ses ambassades. Il n'obtint point de grandes récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du cheval. del Poëse, qui lui vint une amitié durable, occupa on recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouveaux ouvr. dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinction pour lesquels il travailla, il faut citer M. de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le cardinal de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet la lettre la plus flatteuse, dans laquelle il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à M. de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du card. et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direction générale de tous les ouvr. de peinture et d'ornement des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conserva le titre de prem. peintre titulaire, de Le Mercier, prem. architecte du roi, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le baron aux longues oreilles, et le sile qui mit le grand artiste à poursuivre les embellissements dont il était chargé au Louvre, échappa d'envier contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur malcontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par a. m. de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cependant, il ne renoua pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Le Sueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal éleveur de l'art sous Louis XIV; aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honneurs de son prem. peintre. En avançant dans la carrière, Le Poussin devenait moins exclusivement attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et à la sécheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il devint lui-même à M. de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus aimé que jamais du désir de régler ses poses sur celles des anc. peint. grecs; mais son exécution devint plus mollesse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pouvaient avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historique que pour l'histoire. Il impr. à tous ses ouvr., qui ne pouvaient être soimés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétique mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes; témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscription: *Et in Arcadii ego* (et moi je suis aussi pasteur dans l'Arcadie). Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, m. à Rome en 1665; mais la plus grande partie de ses ouvrages est en France. Le Musée du Louvre possède de lui trente-trois tableaux, tous de chevalet, à l'exception de cinq, dont les figures

sont de grande proportion. Son tableau du *Déluge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Félibien, qui a donné des détails sur la vie et les principaux ouvr. du Poussin, nous dispense de prolonger inutilement cet article. Il est d'ailleurs une foule d'autres écrivains que l'on pourra consulter : Bellori, *Vite de' Pittori, scultori, etc.*, Rome, 1672, in-4; Baldinucci, *Notizie de' Professori del disegno*, Florence, 1728, in-4 (3^e t.); etc. L'ouvr. de Félibien dont nous avons parlé a pour titre : *Entretiens sur les vies des peintres*, etc., Paris, 1669, 1685, 2 vol. in-4. Pour suppléer à la vue des tableaux de ce grand maître, disséminés dans les diverses contrées de l'Europe, on a les nombreuses estampes qui en ont été faites, et dont les exemplaires se trouvent partout. On lira avec intérêt une *Vie du Poussin* en tête de son ouvrage par M. Castellan, 1811. Enfin, ceux qui voudront plutôt connaître l'homme que l'artiste et être admis à une intimité, qui aura bien son prix, liront la *Collection des lettres de Nicolas Poussin*, dont la plus grande partie est nouv. (Paris, impr. de F. Didot, 1824).

POUSSIN (GASPARD ou GASPARE). V. DUGUET.
POUSSINER (PIERRE), en lat. *Possinius*, jes., né en 1609, dans le diocèse de Narbonne, embrassa la règle de St Ignace à l'âge de 15 ans, professa les humanités, la rhétorique et les saintes-écritures à Toulouse, fut appelé à Rome, en 1654, pour y continuer l'*Hist. de la société*, fut désigné ensuite pour remplir la chaire de l'écriture-sainte au collège romain, revint en France, et m. à Toulouse en 1686. On a de lui les traductions latines de quelques ouv. grecs du Bas-Empire; les vies d'un gr. nomb. de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans les *Hollandistes*; un trad. lat. des lettres de St-François Xavier, et un gr. nomb. d'autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. soc. Jen. L'éclog. historique* du P. Possinius par le P. Théod. Lombard a été ins. dans les *Mém. de Trévoux*, nov. 1750, et dans le *Dictionn. de Moreri*, édit. de 1759.

POUTEAU (CLAUDE), chir. célèb., né à Lyon en 1725, vint à Paris suivre les leçons des savans professeurs Morand, J.-L. Petit et Ledran (v. ces noms), fut ensuite nommé chir.-major de l'Hôtel-Dieu de sa patrie à l'âge de 22 ans, et acquit, au bout de quelques années, une grande réputation comme praticien, par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ayant quitté l'Hôtel-Dieu, il se livra plus particulièrement à l'exercice de la médecine, et m. en 1775. On a de lui des *mémoires de chirurgie*, une dissert. sur l'épernat, de la pierre, et plus. autres écrits pub. par M. Colombar, inspect.-gén. des hôpitaux de France, sous le titre d'*Œuvres posthumes de M. Pouteau*, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

POWEL (ENOUAN), ecclési. cathol., né en Angleterre vers la fin du 15^e S., fut chargé par Henri VIII d'écrire contre Luther, et publia un ouvr. intitulé : *Propugnaculum summi sacerdotis evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversus M. Lutherum, fratrem fomerum, et Wiclefistam insignem*, Londres, 1523, in-8. Cet ouvrage eut, dit-on, de très-grands éloges à l'auteur; mais il eut aussi en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siège de Rome, et la noble franchise avec laquelle il s'exprimait excita à tel point le ressentiment de Henri VIII, qu'il ordonna la mort du malheureux Powel. Il fut pendu, et ensuite écartelé à Smithfield, le 30 juin 1540, avec plus. autres victimes auxquelles on n'avait à reprocher, comme à lui, qu'un extrême attachement à la religion de leurs pères. — POWELL ou POWELL (JACQUES), m. en 1754 dans le comté d'Essex, excita le curiosité publique en Angleterre par sa croissance prodigieuse. Il avait, dit-on, 15 pieds anglais de circonférence, et pesait 650 livr. P. le *Journal de Ferdinand de déc.* 1754. — POWELL ou POWELL

(Richard), litt. distingué du pays de Galles, mort en 1795, est connu par un poème intitulé *Les Quatre Saisons*, pub. en 1793.

POWELL (DAVID), sav. ecclési. et hist. gallois, né dans le comté de Denbigh vers 1552, m. en 1598, a donné une *Hist. du pays de Galles*, Lond., 1584, in-4. Cette chronique, composée en latin par Cadradoc, s'étendant de l'an 680 à 1282, et Humphrey Lloyd entreprit de la traduire en anglais; mais, à sa mort, la version n'étant pas terminée, Powell corrigea et augmenta la MS., et continua l'histoire jusqu'à la régence d'Elisabeth. Elle a été réimpr. en 1697 et en 1774. Il en existe une traduct. allem., Cobourg, 1725, in-8. On a encore de Powell : des notes sur l'*Itinéraire* Cambrie de Giraldus Cambrensis, Lond., 1585; de *britannica Historiâ rectè intelligendâ, Epistola ad Gul. Fleetwoodum*, imp. avec l'ouvr. précéd., et *Ponticæ Firmus Historia britannica*, Lond., 1585, in-8. — POWELL (GABRIEL), fils du préc., né en 1575, m. en 1611, s'est rendu célèbre parmi les puritains en pub. plusieurs ouvr. de controverse contre les esthol. Wood, qu'il en donne la liste, prétend que l'auteur était un prodige de science; mais il avoue en même temps que son sèle pour sa secte était outré.

POWELL (THOMAS), écriv. et antiq. anglais, né à Lancel en 1722, fut nommé en 1745, secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques; il passa ensuite en Amérique, y devint gouverneur de Massachusetts Bay en 1757, puis de la province de New-Jersey en 1759, et gouvern., capit.-gén. et vice-amiral de la Caroline méridionale en 1760. Rappelé l'année suivante en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur-général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlement, se montra ensuite fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Après avoir renoncé à la carrière parlementaire, de 1780, Powell, qui ne s'occupait plus que d'économie politiq. et d'antiq., mourut à Bath en 1805. On a de lui un assez grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Administr. des colonies anglaises*, 5^e édit., Londres, 1774, 2 vol. in-8; *Descript. topograph. des états du centre de l'Amérique anglaise*, 1776, in-fol., avec une carte; *Mém. adressé aux souver. de l'Europe et de l'Atlantique*, Londres, 1780, in-8, trad. très-infidèlement en franç. sous le titre de *Pensees sur la révolution d'Amérique*, Amsterdam, 1781, in-8; *Notices et Descript. des antiq. de la province romaine de la Gaule*, etc., 1787, in-4, ouv. très-curieux; *Descript. et Explicat. de quelques antiq. romaines découvertes dans la ville de Bath*, 1796. — John POWELL, frère du précédent, et égalem. antiq., m. en 1795, a ins. plus. articles dans l'*Archæologia*.

POYET (GUILL.), chancelier de France, né à Angers vers 1474, exerça d'abord la profession d'avocat, et fut regardé comme l'un des oracles du barreau de Paris. Choisi par Louise de Savoie, mère de François 1^{er}, pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le comté de Bonchamp, il plaida cette cause avec tant de succès, qu'il fut nommé av.-gén. en 1531, trois ans après président à mortier, et parvint à la dignité de chanc. en 1538. Mais ayant ensuite été accusé de malversations, d'abus de pouvoir, etc., il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à exercer aucune charge, condamné à 100,000 fr. d'amende et à être emprisonné jusqu'à l'entier paiement de cette somme. Il m. au mois d'avril 1548. On peut consulter l'*Histoire du chancelier Poyet*, par l'historiog. sans gages et sans prétentions, 1776, in-8. — POYET (FRANÇOIS), de la même famille que le préc., né à Angers vers le commencement du 16^e S., étant prieur des dominicains d'Angoulême lorsque l'amiral Coligny s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'en-

traîner dans leur parti, le mirent d'abord en prison, et l'en arrachèrent ensuite pour le faire périr dans la Charente, après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'insultes, et lui avoir déclaré le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes.

POYET (BERNARD), architecte, né en 1742 à Dijon, reçut les leçons de de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successivement architecte du Ngr le duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'univ., du corps législatif, etc., memb. de l'acad. d'archit., du conseil des bâtimens civils, et il m. en 1824, membre de l'acad. des sciences. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvr. de cet artiste, dont la fécondité et le feu de l'imagination, étaient extraordinaires. Malheureusement, il tomba dans la histerie en voulant perséverer original, et plus, de ses conceptions, empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et insupportables. Nous ne reproduirons point la liste des écrits de Poyet, donnée par M. Mahul, t. 5 de son *Annuaire nécrol.*, au nombre de 25. Il suffira de mentionner les suiv. : *Mém. sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4; le lieu de son choix pour cette reconstruct. était l'île des Cygnes, et il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation*, etc., 1791, in-8; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon I^{er}*, 1806; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de S. M. Louis XVIII*, etc., in-4, 1816 et 1822; *Mém. sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Élysées pour la réunion de la garde roy. et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques*, 1816, in-4; enfin beaucoup de pétitions aux deux chambres représentatives, etc.

POZZI (JEAN-BAPT.), peintre, né à Milan sous le pontificat de Sixte-Quint, m. à l'âge de 28 ans, fut élève de Raffaellino da Reggio, et s'est beaucoup approché du talent de ce maître. On cite de lui le *Chœur d'anges*, qu'il a peint dans l'église de Jésus à Rome. — POZZI (Etienne), autre peintre, né à Rome en 1708, mort en 1768, a exécuté dans Rome un gr. nombre d'ouvr. qui lui ont mérité la réputation d'un des meilleurs artistes de son temps. La *Mort de St Joseph*, qu'il a peinte dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie est regardée comme un de ses chefs-d'œuvre. — Joseph Pozzi, frère du précédent, se distingua aussi dans l'art de la peinture, mais n'atteignit point la réputation de son frère.

POZZI (JOS.-HYRROL.), méd. et poète ital., né à Bologne en 1697, m. en 1752, fit impr. en 1732 deux *Discours sur l'anatomie*, et quelques traités de cette science. On trouve aussi de lui, dans le second vol. des notes de l'institut de Bologne, une dissertation sur la grande (*de malo pulmo*). Le rec. de ses poésies parut à Venise en 1776, 3 vol. in-8. Un de ces vol. contient ses rimas giocose. — Son fils dom Césaire-Jos. Pozzi, évêq. du Mont-Olivet, m. en 1782 à l'âge de 64 ans, a pub. divers ouvr. dont on peut voir la liste dans le t. 7 des *Scriptori bolognesi*.

POZZO (CASSIEN DEL), commandeur de l'ordre de St-Etienne, né à Turin, mort vers le fin de 1667, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes distingués, notamment au Poussin qui jouit pleinement de son cabinet. Il correspondait avec presque tous les littérateurs et les savans de l'Europe, fut l'émule et l'ami de Peirere, et est considéré comme le restaurateur de l'art antique. Le détail de sa collect. forme 23 vol. in-f.

POZZO (ANDRÉ), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vicence en 1709, s'est

surtout fait une grande réputation dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné le voûte de l'église de St-Ignace, à Rome. Il a publié : *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (JÉRÔME DEL), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, excusa son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui un traité d'architecture sous le titre : *De gli ornamenti dell'architettura civile, secondo gli antichi*. Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours public à Vérone. Pozzo était membre associé des académies royales de Parme, et Clémentine de Bologne. — V. FONTE-MONTEBATA et MONGIORIO.

PRADES (JEAN-MARTIN), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Serrasin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse qu'il soutint en Sorbonne, qui causa un grand scandale, et força l'auteur à se réfugier en Hollande, où il fit paraître son *Apologie* (1732, in-8). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent point à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvemens de l'armée prussienne. Le roi reconnut ensuite l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans nécessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abbrégé de l'histoire ecclésiastique*, de Fleury (supposé), traduit de l'anglais, Berne (Berlin), 1767, 2 vol. p. in-8. La Préface est du roi de Prusse.

PRADON (), poète dramatique, né à Rouen, mort à Paris en 1698, est bien moins connu par ses ouvrages que par l'honneur qu'il eut d'être opposé à Racine, et par les traits plaisans que son nom a fournis aux satiriques français. Il vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale aussi lâche qu'insépte, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité : sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et, à la honte des harlequins, Pradon fut déclaré vainqueur. (voy. RACINE). C'est mal à propos que presque tous les biographes donnent à Pradon le surnom de *Nicolas*, qui n'est pas le sien; la source de cette méprise a été l'indication négative (N.) mise quelque part après son nom, et qu'on crut être l'initiale de Nicolas. Les ouvrages de ce poète sont : *Pyrame et Thisbé*; *Tamerlan*, ou la *Mort de Bajazet*; *Phèdre et Hippolyte*, 1677; la *Tronde*; *Statira*; *Béculus*, la meilleure de ses pièces; *Scipion l'Africain*; un opuscule intitulé le *Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, qui est le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire; de *Nouvelles Remarques sur les ouvrages du sieur D^{ns}*, 1685, in-12; la *Satirique française expirante*, Cologne, 1689; quelques pièces de vers contre Boileau, et une comédie contre Racine, intitulée : le *Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anc.*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Le père Nicéron cite plusieurs autres pièces de Pradon, aujourd'hui totalement inconnues.

PRÆPOSITIVUS, théol. des 12^e et 13^e s., né à Grégneppe, fut chanoine de l'égl. de Paris en 1205, et

m., à ce qu'on croit, en l'an 1209. Il a laissé plus. ouv. inédits, dont les copies MSes. sont fort nombreuses. Il en existe en Italie, en Angleterre et à la Bibliothèque du roi. Le plus remarquable de ces écrits est une *somme de théologie*, dont on a imprimé quelques pages à la suite du *Penitential* de Théodore.

PRÆTORIUS (MATTHIEU), théolog. luthérien, né à Memel en Prusse, mort en 1707 à Weiherstadt, en Poméranie, a publié : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente ecclesias, seu Discursus theologicus de unionis ecclesiarum*, Amsterdam, 1685; réimprimé à Cologne en 1811, et nouvellement traduit en allemand; *Orbis Gothicus*, Oliva, 1684, 4 part. in-fol., curieux et recherché; *Mars Gothicus*, 1691, 1698, in-fol., suite du précédent. On a aussi de cet auteur une *Histoire de Prusse*, demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragments dans l'*Erlauterte Prussen*.

PRAM (CHRISTEN), poète et conseiller-d'état danois, né en Norvège en 1765, mort à l'île de St-Thomas (dans les Antilles) en 1821, a laissé plusieurs *pièces de vers* couronnées de la société royale des belles-lettres de Copenhague, et imprim. dans le recueil de cette compagnie : un poème épique intitulé *Starbædder*, Copenhague, 1785; 3 *tragédies*, impr. dans le recueil dramatique de Rahbek; quelq. autr. poésies, insér. dans la *Minerva*, recueil périodique littéraire, dont il fut l'un des rédacteurs; plus, *Acem*, insér. dans le recueil de la société de littérature scandinave, dont il était membre, et 3 *comédies* qui n'ont pas été imprim.

PRASLIN (CÉSAR-GABRIEL DE CHOISEUL, duc de), né à Paris en 1712, remplaça son oncle, le duc de Choiseul, dans l'ambassade de Vienne, devint ministre des affaires étrangères, et signa le traité de 1763, qui termina la guerre de sept ans. Créé à cette époque duc et pair, il rendit au duc de Choiseul la portefeuille des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, où il se distingua par son zèle. D'immenses travaux furent entrepris sous son administration; il agrandit et fortifia le port de Brest, répandit parmi les officiers un vif désir d'instruction, conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, ne négligea aucun moyen pour le rendre utile à la navigation et aux sciences, et lorsque la diargie de son emploi entraînait la sienne, il laissa dans nos ports 70 vaisseaux de ligne, 50 frégates, et, dans les magasins, les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles constructions. Le duc de Praslin mourut en 1785; il était membre honoraire de l'Académie des sciences. Condorcet a publié son *Eloge*.—V. CHOISEUL.

PRAT. V. DUPRAT.

PRATENSIS (JASON VAN DER MEERSCHKE, plus connu sous le nom latinisé de *Prætorius* ou), médecin holland., m. en 1558 à Zélande, lieu de sa naissance, a laissé entre autres ouvr. : *Libri duo de Urinis*, Anvers, 1524, in-4; *de parturiente et partu Liber*, ibid., 1527, in-8, réimpr. à Amsterdam, ainsi que le précéd., 1657, in-12; *de tuenda Valentudine*, lib. IV, Anvers, 1538, in-4.—Jean-Philippe PRATENSIS, prof. de médéc. à l'univ. de Copenhague, ville où il m. en 1576, était né en 1543 à Arhusen, dans le Jutland, de Philippe Dupré, chirurg. de Ronen, attaché au roi Christian III. On ne connaît de lui que l'écrit suiv. : *De ortu, progressu, subjectis et partibus artis medicæ*, Copenhague, 1572, in-4.

PRATILLI (FRANÇOIS-MARIE), savant et laborieux antiquaire napolitain, chanoine de Capoue, m. en 1770, âgé d'environ 60 ans, a donné une édit. de *Historia principum Longobardorum*, Naples, 1749-54, 5 vol. in-4. Cette histoire avait été publ. en 1643 par Camille Pellegrini le jeune, et comprenait depuis 720 jusqu'en 1137. Pratilli l'eut en considération, l'enrichit de plusieurs dissertat. et de la vie de Pellegrini. On a de Pratilli : *de Con-*

solari della provincia della Campania dissertazione, Naples, 1757; la *Plan Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, ibid., 1745, in-fol., et des lettres sur divers objets d'antiquité.

PRATO (JÉRONNE de), prêtre de la congrég. de l'oratoire d'Italie, et savant philologue, né à Vérone vers 1710, m. en 1782, est principalement connu par l'édition qu'il a donnée de l'*Histoire de Sulpice Sévère*, Vézoua, 1741-54, 2 vol. in-4, et qui passe encore pour la meilleure de cet ouvrage. On a de Prato : *de Chronicis libris ab Eusebio Casariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta à Syncello*, ibid., 1750, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

PRATT (CHARLES), comte de Camden, pair d'Angleterre et lord-chancelier, né en 1713, entra d'abord dans la carrière du barreau, fut nommé procureur-général en 1757, devint, en 1762, premier juge des plaids communs, et eut souvent l'occasion de faire briller dans cet emploi les talents dont il était doué. L'affaire de Wilkes, qu'il exposa avec autant d'impartialité que d'éloquence, lui obtint surtout une grande popularité. Il fut d'ailleurs comblé d'honneurs par la ville de Londres, obtint le droit de bourgeoisie, et, après avoir été créé pair d'Angleterre, en 1765, il fut appelé l'année suivante aux fonctions de lord-chancelier. Parvenu à ce poste éminent, le comte de Camden sut se concilier l'estime générale par la sagesse de son administration, ses connaissances approfondies des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère; mais s'étant montré en opposition avec la cour il reçut sa démission en 1770, et fut nommé ensuite président au conseil, emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, si l'on en excepte cependant la courte espace de temps que dura le ministère dit de la Coalition. Il m. en 1794.

PRATT (SAMUEL-JACKSON), écrivain anglais, né à Saint-Yves, dans le comté de Huntingdon, en 1749, m. à Birmingham en 1814, a donné un grand nombre d'ouvrages (en anglais) qui se font remarquer par la délicatesse des sentiments et par la richesse de l'imagination. Les principaux sont : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*, contenant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12, nouv. édit., 1783, 4 vol. in-12; le *Sublime et la beauté de l'Ecriture*, ou *Essai sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12, plus. fois réimpr.; le *Village de Shenstone*, ou le *Nouveau Paradis perdu*, Londres, 1780, 3 vol. in-12; *Emma Corbett*, ou les *Malheurs d'une guerre civile*, ibid., 1781, 3 vol. in-12. Ce roman, qui a été neuf édit., a été traduit en français; *Gleanures faites dans le pays de Galles, au Hollande, en Westphalie*, 4^e édit., 1798, 3 vol. in-8; *Gleanures faites en Angleterre*, Londres, 1799, 3 vol. in-8. Pratt avait aussi comme poète un talent très-distingué. Parmi ses poésies on cite surtout : le *Triomphe de la Bienfaisance*, 2^e édit., 1786; la *Sympathie*; les *Plours du Génie*; l'*Humanité*, ou les *Droits de la Nature*, 1788, et les *Tableaux de la Chaudière*, 1803. On a aussi de lui plus. pièces de théâtre, représentées avec succès.

PRAUN (PAUL, baron de), amateur des arts, né à Neuremberg en 1548, m. à Bologne en 1616, parcourut pendant 40 ans l'Italie et l'Allemagne pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux, signe d'un souverain, et qui a été décrite par de Murr, Neuremberg, 1797, in-8, avec 7 pl. Ce vol. est orné du portrait de Paul Praun.—PRAUN (George-André, baron de), parent du précéd., ministre d'état à Brunswick et avant unioniste, né à Vienne en 1701, m. en 1786, est aut. de quelq. ouvr. (en allem.), dont les principaux sont : un *Traté des monnaies*, etc., Hleimsudt, 1739, in-8, plus. fois réimpr.; *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, etc.,

Nuremberg, 1747, in-4; *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8, rare. Il a pub., en franç., *Méditat. sur l'excellence de la relig. chrétienne*, 1767, in-8.

PRAXAGORAS, médecin, grec, né à l'île de Cos, fils de Nésarque, fut l'un des devins de la famille des Asclépiades qui acquiront quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il soit décrit à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'eut pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en pathologie. Il est aussi le prem. qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indiquait les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvr. qu'il avait composés.

PRAXILLA, poète, née à Sicione, vivait, suivant Kœrber, dans la 82^e olympiade (450 ans avant J.-C.). Elle excella surtout dans le composit. des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantaient dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que cinq à six vers, insérés dans les *Fragm. poetar. graecorum*.

PRAXITÈLE, célèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les prem. années du 4^e s. av. J.-C., c'est-à-dire dans la 111^e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et le Lysippe. Il m., suivant les mêmes conjectures, postérieurement, à la 3^e année de la 123^e olympiade, et âgé d'environ 80 ans. Ces faits sont établis avec une grande érudition par M. Emanc-David, dans la notice qu'il a consacrée à Praxitèle, tom. 36 de la *Biographie universelle*. Au rapport des anciens auteurs, le nombre des ouvr. de Praxitèle ne fut pas moins considérable qu'ils ne furent dignes d'illustrer ce gr. artiste. Telle était leur degré de perfection que le célèbre Phryné, avec qui l'on sait que Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection, plus douce, ayant obtenu de lui qu'il la laissât faire choix d'une des product. de son atelier, s'avisa pour connaître laquelle était celle dont il faisait lui-même le plus grand cas, de l'élancer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes. — Quel malheur pour moi ! s'écria aussitôt l'artiste, si l'incendie n'eût pas respecté mon *Natyre* et mon *Cupidon* ! La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespies par l'emp. Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par un incendie sous les portiques d'Octavie, où le tyren l'avait fait placer. Le *Satyre* décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Gnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Gnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpture grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvr. de la jeunesse de Praxitèle ; il orna plus tard de ses sculptures les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes. On range également parmi ses principales compos. ces dernières sculptures, qui vraisemblablement étaient en ronde-bosse, et qui durent être exécutées dans la 2^e année de la 116^e olympiade. Plin. cite une foule d'autres ouvr. de Praxitèle ; nous ne pouvons entreprendre de les énumérer ici : mais pour donner la mesure du degré de confiance qu'il faut accorder à l'attribution d'un nombre aussi extraordinaire de chefs-d'œuvre que lui ont fait les anciens auteurs sur la foi des tradit.,

nous remarquerons que dans ce nombre ils placent une statue de Flore, divinité d'origine romaine, et encore inconnue aux Grecs en temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'express. des émotions douces de l'âme. On ne connaît jusqu'ici, avec certitude, que des copies des ouvr. de Praxitèle ; quelq.-unes d'entre elles ont été gravées dans le *Musée fran.*, pub. par MM. Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des Antiques* de M. Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphissodote (v. ce nom). Il forma en outre plus. élèves d'un tr.-haut mérite, notamment Pempsilé, dont Plin. cite une statue du Jupiter hospitalier, qui se voyait à Rome, dans le jardin d'Asinius Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre PRAXITÈTE, modéleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les aut. ne citent qu'une compos. représentant *Roscius enfant*, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.

PRAY (GEOFFREY), savant et laborieux historien, né en 1723, dans le comté de Neyre en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, enseigna successivement les belles-lettres, le philosop., et la théologie dans différents collèges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservat. de la bibliothèque royale de Bude, historiogr. de Hongrie, et m. à Pesth en 1801. Il a laissé un gr. nombre d'ouvr. estimés, dont on trouve la liste dans le *Supplément* du P. Calallero, à la *Bibl. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Peitner. Nous citerons seulement : *Annales veter. Hunnorum, Avaram et Hungarorum*, ab anno 210 ante Christ. ad annum Christi 997, Vienne, 1761, in-fol. ; *Dissertationes historico-criticae in annales veteres Hunnorum*, ibid., 1774, in-fol. ; *Annales regum Hungariae, ab anno Christi 997, usque ad annum 1564*, ibid., 1764-70, 5 vol. in-fol. ; *Specimen hierarchiae hungaricae*, ib., 1776-79, 2 vol. in-4 ; *Historia regum Hungariae stirpis austriacae*, ibid., 1799, in-8 ; *Historia regum Hungariae cum notis praevis*, etc., ibid., 1801, 3 vol. in-8 ; *de Sigillis regum et reginarum Hungariae*, etc., ib., 1803, in-4.

PRÉAMENEU (FÉLIX-JUL.-JEAN BIGOT de), ministre des cultes sous le gour. impérial, né en Bretagne vers 1750, m. à Paris le 31 juillet 1825, membre de l'acad. franç., où il fut remplacé par le duc Math. de Montmorency, avait été d'abord avocat en parlement, puis successivement juge au 4^e arrondissement de Paris (1790), et député de la même ville à l'assemblée législative, après avoir rempli à Uzes, comme commis. du roi, la mission d'apaiser quelq. troubles dont le religion était le prétexte. Après le 10 août, Bigot de Préameneu disparut de la scène politique, non sans s'être signalé par la sagesse et la modération de ses vues ; mais il n'émigra point. Le gouvernement consulaire l'appela aux fucet. de commiss. près le tribunal de cassat., et dès le mois d'avril 1800, il passa au conseil d'état, section de législat., dont il devint président en septemb. de la même année. Élu en 1804 par le collège électoral d'Ille-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard le croix de gr.-officier de la Légion-d'Honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet de code civil avec MM. Portalis, Tronchet et Mallerville, succéda au prem. (5 janv. 1808) dans le ministère des cultes, et fut de nouveau avec honneur ces fonctions difficiles, qui lui furent retirées lors de la prem. restaurat. Il les reprit pendant les cent-jours avec le titre de direct.-général. des cultes, fit en même temps partie de la chamb. des pairs de cette même époque, et fut de nouveau et définitivement écarté des affaires publiques par le 2^e restaurat. Cet homme honorable cultiva les lettres et les sciences ; mais, bien qu'il fût de l'acad.

il n'a rien pub. On ne connaît de lui que des *lettres adressées d'Italie en 1805 à l'archevêque de Cambrai*, et dans lesquelles il décrit une éruption du Vésuve, dont il avait été témoin; elles ont paru dans les journaux de cette époque. Outre l'éloge du comte Bugey de Préménou fait à l'acad. par son successeur, on peut consulter le *discours* qui a été prononcé sur sa tombe au nom de l'institut par M. le comte Daru, in-4, d'une demi-feuille.

PRÉAU (GABRIEL DU). V. DEPRÉAU.

PRÉCIPIANO (GILBERT-GUILLAUME DE), archevêque de Malines, né en 1626, à Besançon, d'une famille d'origine génoise, m. en 1711 à Bruxelles, s'est surtout rendu célèbre par le rôle qu'il mit à combattre les opinions religieuses du P. Quesnel (v. ce nom). Dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, Précipiano avait été pourvu de riches bénéfices. La dignité de haut doyen du chapitre de Besançon lui fut conférée en 1660 par les chanoines, ses confrères, et il la conserva près de vingt ans, en dépit des tracasseries, d'une excommunication, même fulminée contre lui par le pape de Rome, qui revendiquait le privilège de cette nomination. En 1667, il fut député à la diète de Ratisbonne avec Ambroise-Philippe; et 5 ans après, le ministère espagnol le manda à Madrid pour concerter quelques mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouvelle invasion des Français. Enfin l'entier dévouement de Précipiano à la politique de D. Juan d'Autriche lui valut d'être nommé à l'évêché de Bruges. C'est alors que, pour obtenir ses bulles d'institution canonique, il se résigna à la soumission envers le saint-siège, et, après une confession juridique qu'il fit en 1680, l'absolution de Rome lui fut envoyée, et peu après sa confirmation dans la dignité épiscopale. Deux ans plus tard il fut porté au siège archiepiscopal de Malines; et dès lors telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines dans son diocèse, qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Un décret du St-office, en date du 26 janvier 1691, condamna rigoureusement ce nouveau formulaire; mais, le prélat refusant de se soumettre, Innocent XII adressa, le 6 février suiv., à tous les évêques de la Belgique un bref pour leur enjoindre d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Précipiano tendaient à faire revivre. Par un autre bref du 21 novembre 1695, le même pontife rappelle, en termes assez durs, l'archevêque de Malines à plus de soumission et surtout à une conduite plus modérée. Mais celui-ci, de concert avec les jésuites, n'en fit pas moins arrêter Quesnel à Bruxelles, où il s'était rendu clandestinement, et jeter le 30 mai 1703, par un ordre du jeune roi d'Espagne, dans une prison, d'où il parvint heureusement à s'évader. Voy., pour plus de détails sur ces faits, le t. 1^{er} de l'*Hist. ecclési.* du 18^e siècle.

PRÉCY (LOUIS-FRANÇOIS PERRIN, comte de), né en 1742 à Semur en Brionnais, fut, dès le commencement de la révolution, l'un des plus ardents défenseurs de la cause monarchique. Après avoir servi dans les guerres d'Allemagne de 1755 à 1762, et dans la campagne de Corso, il devint en 1763 commandant du bataillon de chassours des Vosges, refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Alsacienne, pour se rapprocher du roi, et entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en qualité de lieutenant-colonel. Cette garde n'ayant point tardé à être licenciée, le comte de Précý, sans qualité apparente, continua de veiller à la sûreté du monarque et de son auguste famille, et au 10 août 1792 il combattit dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi en quittant son palais pour n'y plus rentrer, s'écria, en apercevant ce serviteur dévoué : « Ah ! fidèle Précý ! » Ces paroles, devenues historiques, sont consacrées comme devise dans les armoiries de la famille du comte, en vertu d'une auto-

risation de Louis XVIII. Après l'attentat du 21 janvier le comte de Précý s'était retiré à Semur, et y attendait l'occasion d'être utile à la cause monarchique, lorsque les Lyonnais lui offrirent le commandement de l'armée fédérale; il accepta et se rendit à Lyon; mais la défection de cette armée le réduisit bientôt à l'affreuse perspective d'un siège pour lequel rien n'aurait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors; la place fut attaquée le 8 août 1793 par une armée de 40,000 hommes, avant qu'aucune de ses dispositions eût pu recevoir son effet. Cependant le 17 un message, envoyé aux autorités, promettait clémence et protection aux habitants pourvu que dans une heure la ville ouvrit ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis au comte de Précý, qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil du gouvernement de la cité. On sait que la réponse fut aussitôt négative. Après deux mois de la plus vive résistance, le général lyonnais, à la tête de 700 hommes divisés en trois corps, se décida à effectuer une sortie sous le feu des combats, que sa troupe fut tuillée en pièces, et qu'il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Caché pendant huit mois dans un souterrain, ce ne fut qu'après la chute de Robespierre, qu'il put sortir de France. Pendant son séjour à l'étranger le comte de Précý fut chargé de plus, missions diplomatiques, et s'en acquitta avec tout le zèle dont il était capable; mais il eut aussi à souffrir de nouvelles persécutions; arrêté en Prusse, sur la demande du gouvernement consulaire, il ne recouvra sa liberté qu'après 18 mois de détention. Enfin il obtint de rentrer dans sa patrie en 1810, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Nommé alors lieutenant-général et décoré du Cordon-Rouge, il prit le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec enthousiasme, devint ensuite inspecteur honoraire des gardes nationales du département du Rhône, et se retira à Marcigny, où il m. en 1830, à l'âge de 78 ans. — Pierre de PRÉCY, neveu du précéd., m. en 1822 à Semur en Brionnais, est aut. d'un poème en 4 chants int. les *Martyres*, dont l'*Ami de la Religion et du Roi* a recueilli un compte détaillé, t. 31, pag. 95. Il avait composé plus. autres ouvr., entre autres un poème historique du monde, un autre sur les Stuarts, un livre de l'*Influence du christianisme sur la civilisation des peuples*, etc.

PREISLER (JEAN-JUSTIN), peintre et graveur à l'eau-forte, directeur de l'acad. de Nuremberg, où il naquit en 1698, a gravé les plus belles statues antiques de Rome, d'après Bouchardon, et le plus grand des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des Jésuites à Anvers. Il m. en 1771. — George-Martin PREISLER, son frère, né en 1700, m. en 1754, se distinguait dans le même art, et fut l'un des plus habiles profès. de l'académ. de Nuremberg. On peut voir la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur*, de Rost. — Jean-Martin PREISLER, second frère des précéd., né en 1715, fut appelé à Copenhague, où il devint graveur du roi et profès. à l'acad. de peinture. On cite de lui l'estampe de *David et d'Abigail*, d'après le Guide et celle de la *Statue en bronze de Frédéric I^{er}*, par Sally. Il m. à Copenhague en 1794. — Valentin-Daniel PREISLER, autre frère des précéd., né en 1717, m. en 1765, grava à Zurich, sous le nom de S. Walek, le portrait de la plupart des bourgeois de cette ville, d'après les dessins de Füesli. — Jean-George PREISLER, fils de Jean-Martin, cultiva aussi la gravure et fut reçu membre de l'acad. du peindre de Paris en 1787. Son morceau de réception fut sa belle gravure du tableau de *Dédale et Icare*. On trouve la liste de ses ouvr. dans le *Manuel de l'Amateur* de Rost.

PREMARE (JOSEPH-HENRI), savant jésuite français, s'embarqua à La Rochelle en 1668 pour aller prêcher l'évangile à la Chine, fut un des mission-

qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet emp., et celui qui le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il m. à la Chine vers 1735. On e de lui : *Recherches sur les temps intérieurs à ceux dont parle le Chou-King, et sur la mythologie chinoise*, écrit inséré par De-gnignac, à la tête du Chou-king, traduit par le P. Gaubil, sous le forme d'un discours préliminaire ; un grand nombre d'autres ouvr., dont trois écrits en chinois, qui n'ont point été pub., et dont partie des Mss. de la biblioth. du roi. Nous citerons entre autres sa *Notitia linguæ sinicæ*, en 3 pet. vol. in-4. Trois des lettres du ce savant jésuite ont été pub. dans le recueil des *Lettres édifiantes*, et une 4^e dans les *Annales encyclopédiques*. On peut consulter pour plus de détails la notice judicieuse que M. Abel-Remusat a consacrée au P. Prémare dans le *Biogr. universelle*, anc. et mod., pub. par L.-G. Michaud, t. 36.

PREMIERFAIGT (LAURENT de), né dans le village du même nom, près Arcis-sur-Aube, m. en 1718, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la prem. traduct. franc. du *Décameron* de Boccace, pub. en 1534, celles des *Economiques* d'Aristote, des *ouvr. de Sénèque* le Philosophe, et des *traités de Cicéron sur l'Amicitia* et la *Piété*. Ces dern. n'ont pas été pub., et sont conservés Mss. dans la biblioth. de Genève.

PREMONTRES (ordre des). V. NORBERT.

PREMONTVAL (ANDRÉ-PIERRE LE GUAY de), littérat., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né à Charonton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiques à Paris. Une aventure amoureuse le détermina à quitter la France; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il m. en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On e de lui : *la Monogamie*, ou *l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8; *la Diogène de d'Alembert*, 1755, 2 vol. in-8; *Préparatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759, 1764, 2 vol. in-8; *l'Esprit de Fontenelle*, la Haye (Paris), 1744, 1753, 1767, in-12; *du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8; *Pensées sur la liberté*, in-8; plus. *mémoires* dans le recueil de ceux de l'acad. de Berlin, et divers autres opuscules mathématiq., philosophiq. et littéraires. — **PRÉMONTVAL (Marie-Anne-Victoire PIGNON de)**, femme du précéd., née à Paris en 1724, m. peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillemine de Prusse, et a pub. la vie de son père sous ce titre : *le Mécaniste philosophe*, ou *Mémoires concernant la vie et les ouvr. de Jean Pignon*, la Haye, 1750, in-8.

PRESLES (RAOUL de), appelé vulgairement Paul de Prayères, avocat du 14^e S., fut attaché à Philippe-le-Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à ce prince Jeanne de Navarre et à son fils Louis-le-Hutin. Accusé ensuite d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnement de Philippe-le-Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens; mais son innocence ayant été reconnue, il recut dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlement en 1319, et m. quelq. années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondations pieuses et à l'établissement d'un collège à Paris, qui porte son nom jusqu'à la fin du 18^e S. — **PRESLES (Raoul de)**, fils naturel du précéd., cultiva les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre du ce prince que Raoul traduisit en franc. la *Cité de Dieu* de St Augustin, impr. à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimpr. à Paris en 1531. C'est le prem. version franc. de ce savant traité. On a encore de Presles, un *Traté de la puissance ecclésiast. et séculière*. Il m. en 1363, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN, chirurg. de Lyon, embrassa avec ardeur les principes de la révolut., fut élu député à la conv. nation. en 1792, vota la m. de Louis XVI, se prononça contre l'appel et le sursis, et fut nommé ensuite (1798) du com. de cinq-cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Tr. des malad. des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12; réimpr. sous le titre de *Nouveau Traité des Vapeurs*, etc., 1771, in-12; trad. en allem.; *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8; *l'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8; trad. en espag., Madrid, 1799, in-8.

PRESTET (JEAN), prêtre de l'Oratoire, profess. de mathématiq. à Angers, m. en 1690, avait pub. en 1675 des *Eléments de mathématiques*, dont la seconde édit., augm. de moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4. L'auteur mit deux cent ouvr. les traces de Descartes.

PRESTON (GUILLAUME), savant typographe et littérat. anglais, né à Edimbourg en 1742, m. en 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au grand établissem. de G. Strahan et de son fils imprimeurs du roi à Londres, et ses talens, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il e pub. : *Eclaircissemens sur la franc maçonnerie*, Londres, 1772; réimpr. pour la 13^e fois en 1821, in-12; *Calendrier du franc-maçon*; *Chronique de Londres*, journal auquel il fournit un grand nombre d'articles. Après avoir été maître ou vénérable de la loge de l'*Antiquité*, il lui légua en mourant une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école d'écriture pour les jeunes filles. — Un autre **PRESTON** (Guillaume), né en Irlande, et m. en 1809, e laissé un traduct. anglais des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, 3 vol. in-12; des *Poésies*, 2 vol. in-18; et plus. articles de littérature insérés dans les *Transactions de la société irlandaise*, dont il était membre.

PRESTRE (SÉBASTIEN LE). V. VAUHAN.

PRETEXTAT (St), évêq. de Rouen dans le 6^e S., maria Brunehaut (v. ce nom) avec Mérovée, son neveu, en 576; mais un concile, tenu à Paris, l'année suivante, condamna cette union; et le prélat fut exilé dans une île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde en 583.

PRETI, dit **IL CALABRESE (MATTHIAS)**, peint., né en 1613 à Taverna, petite ville de Calabre, m. à Malte en 1699, fut élève du célèbre Guercin. Ses talens lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint le commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste; il est aussi connus en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée du Louvre en possède deux : le *Martyre de St André* et *St Antoine abbé*, variant St Paul dans le désert.

PRÉTOT (E.-A. PHILIPPE de). V. PHILIPPE.

PREUSCHEN (AGUSTIN-THÉOPHILE), conseiller ecclésiast. du grand-duc de Hesse, né à Diethart en Basse-Hesse en 1734, m. en 1803, est considéré comme l'invent. de la typométrie, dont il a rendu compte en allem. dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8, et dans un autre ouvr. intitulé : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le prem. éperon en français sous le titre d'*Essais préliminaires sur la typométrie*, ou le *Moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Carlshuise, 1770, in-8. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monumens des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne*, surtout dans les contrées du Rhin, Francfort, 1789, in-8; et le *Franco des principes*

révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains, *ibid.*, 1788.

PREVILLE (PIERRE-LOUIS DUBUS dit), éditeur-acteur, né à Paris en 1721, s'engage d'abord dans une troupe de comédiens de campagne, s'y fit ramener, et obtint ensuite les plus gr. succès à Dijon, Rouen et Strasbourg. Il était direct. du spectacle de Lyon, lorsque les gentilhommes de la chambre l'appellèrent à Paris pour y débiter. Ce fut le 20 sept. 1753 qu'il parut pour la prem. fois sur le théâtre de la comédie française, où il remplaça Poisson, qu'il avait vu jouer plus. fois, et qu'il imitait à s'y méprendre; bientôt il le fit oublier, et triompha également à la cour et à la ville. Il fit pendant 33 ans les délices de la capitale, surtout dans les rôles de La Rissola du *Mercure galant*, Turcaret, Sosie, Figaro, le Bourru bienfaisant, etc. Les regrets que le public lui manifesta au moment de sa retraite, qui eut lieu le 1^{er} avril 1786, furent sa plus douce récompense. Il repartit encore deux fois sur le théâtre: la prem. en 1791, la seconde en 1794, et fut reçu avec le même enthousiasme, quoiqu'à cette seconde rentrée, on ne retrouvât plus en lui que les débris d'un grand talent. Il m. à Beauvais au 1799. Le préfet du département de l'Oise fit élever un monum. à sa mémoire. Prévillie était membre associé de l'Institut national, depuis la prem. formation. Les *Mémoires de Prévillie* ont été pub. par Caluso, Paris, 1812, in-8. On préfère l'édit. revue, corrigée et augm. d'une notice par M. Ourry, Paris, 1823, 1 vol. in-8; elle fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*.

PREVOST (JEAN), médecin, né en 1585 à Dillingen, près de Bâle, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, fut envoyé en Espagne par l'évêque de Strasbourg, afin d'y terminer ses études théologiques, puis, ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il fit à Padoue la connaissance du célèbre Sassonia, dont les conseils le déterminèrent à se vouer à l'art de guérir. Mais, privé bientôt de la pension qu'il recevait de son protect., et, se trouvant réduit à l'indigence, il fit pour subsister des cours particuliers de rhétorique et de philosophie, et enfin trouva dans un riche gentilhomme de Padoue un Médecin, qui pourvut généreusement à ses besoins. Se consacrant dès-lors sans partage à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès, et reçut le doctorat en 1607. Nommé 6 ans après interprète public d'Avignon, puis, en 1617, professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes, en remplacement d'Alpin, il obtint de plus la chaire de médecine-pratique, et remplit ces divers emplois jusqu'à sa mort, survenue en 1631. Parmi ses ouvrages, mentionnés au t. 6, p. 494-95, de la *Biographie médic.*, ou *Dictionn. des sciences médicales*, nous citerons: de *remediorum, tum simplicium, tum compositorum, Materia*, Venise, 1611, in-12; de *lithotomia, seu calculi vesicae sectione, Consultatio*, in-4, Ulm, 1618, avec les observations de Horst, et Leyde, 1638, avec le *Traité du calcul*, de Beverwyck; *Medicina pauperum*, etc., in-12, Francfort, 1631, et Lyon, 1643; Paris, 1654, in-24; Pavie, 1660, in-12, et 1718, in-8; *Opera medica posthuma*, in-12, Francfort, 1651, et 1656, Hanau, 1666, etc.

PREVOST (RENÉ), curé du Saint-Maurice, près d'Amiens, né à Doullens en 1664, mort en 1736, a donné les *Fables de Phèdre, traduites en français, avec le latin à côté, augmentées de huit fables, expliquées d'une manière très-facile, avec des remarques*, 1702, in-12; 1728, 1776, même format. La France littéraire attribue faussement cette traduction à Claude Prevost, dont l'article suit. — PREVOST (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Sainte-Ganniville à Paris, né à Auserre en 1693, m. en 1752, avait fait d'abondantes collections qu'il n'a point publiées, telles que: Bi-

bliothèque des chanoines réguliers; un recueil des *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*; *Hist. de toutes les maisons de chanoines réguliers*; *Histoire de l'abbaye de Sainte-Ganniville*, d'où on a tiré presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le t. 7 du nouveau *Gallia christiana*. Il a aussi fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains auserrois, qui fait partie de l'*Histoire d'Auserre*.

PREVOST (ISAAC-BÉNÉDICT), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, m. à Montauban en 1819, est compté parmi les fondateurs de l'académie des sciences de cette dernière ville, et était affilié à plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un ouvrage de peu d'étendue, mais fort estimé, intitulé: *Mém. sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des bœufs, et de plus, autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8. Il a de plus inséré un grand nombre d'autres *mém.* dans divers recueils scientifiques, et a laissé plusieurs ouvrages MS.

PREVOST (PIERRE), célèbre peintre de panoramas, né à Montigny, près de Châteaudun, en 1764, m. en 1823, a porté au plus haut point de perfection le genre de peinture qu'il avait adopté, et peut, à ce titre, en être regardé comme le véritable créateur. Parmi ses panoramas, on doit citer surtout ceux de Paris, de Rome, de Naples, d'Amsterdam, de Boulogne, de Tiflis, de Wagram, d'Anvers, de Londres, de Jérusalem et d'Athènes. Toutes ces belles compositions eurent un succès prodigieux, et quelques-unes ont produit une illusion telle que des personnes non prévenues ont cru voir la réalité, surtout en considérant les ciels et les lointains de ses tabl. Prevost excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talents d'un grand artiste toutes les qualités du plus parfait honnête homme.

PREVOST DE LA JANNES (MICHEL), magistrat et jurisconsulte, professeur de droit français en l'université d'Orléans, né dans cette ville en 1696, m. en 1749, a publié: *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Feurnier et de Dumoulin, et des observations nouvelles*, en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12; les *Principes de la jurispr. franç.*, exposés suiv. l'ordre des div. espèces d'actions qui se poursuivent en justice, Paris, 1750 et 1771, 2 vol. in-12; des *duc.* l'éloge de Delalande, et un grand nombre de *MS.*

PREVOST-D'ENILES (ANTOINE-FRANÇOIS), l'un des écrivains les plus féconds du 18^e S., né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, essaya tout à tour de la vie religieuse et de la vie militaire, se trouva malheureux dans l'un et l'autre état, et finit cependant par s'enchaîner au cloître dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Il voulut ensuite alléger ses chaînes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'enfuit en Hollande, et, déterminé à faire ressource de ses talents, il publia à La Haye ses *Mém. d'un homme de qualité*. Le succès qu'obtint cet ouvrage ne fut pas moins utile à sa bourse qu'à sa réputation littéraire. Diverses raisons l'ayant engagé ensuite à passer à Londres, il y publia successivement: *Hist. de Cleveland, fils nat. de Cromwell*; *Hist. du chevalier Desgrieux et de Nanon Lesot*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il entreprit en même temps une feuille périodique, intitulée: *le Peur et le Contre*, qui fut très-favorablement accueillie, et qu'il conduisit jusqu'au 20^e volume. Les 4 premiers seulement furent composés pendant son séjour en Angleterre; car, au milieu des succès que lui procuraient ses talents et les agréments de sa personne, Prevost ne tarda pas à sentir qu'il n'est de vrai bonheur qu'au sein de sa patrie, et sollicita la permission de rentrer en France, où il repartit, sous l'habit d'ecclésiastique séculier, en 1734. Ce fut alors seulement qu'il jouit de la tranquillité qui l'avait fuie depuis sa première jeunesse. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyables rapidité. Outre le *Dreyen de Kullerine*,

l'Hist. de Marguerite d'Anjou, celle d'une *Grecque moderne*, les *Campagnes philosoph.*, ou *Mém. de Moncal*, *l'Hist. de la jeunesse du commandeur de...*, celle de *Guillaume-le-Conquérant*, la *Vie et les Lett. de Cicéron*, les *Poyages de Robert Leids*, les *Mém. d'un honnête homme*, l'entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, *l'Hist. gén. des voyag.*, qui fut continuée par Querlon et Surgy, et dont La Harpe a donné un abrégé, en 24 vol. in-8. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail, en naturalisant parmi nous les romans de Richardson, et il composa encore un gr. nomb. d'ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67^e année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à Saint-Firmin, près Chantilly, et avait résolu d'y vivre dans les pratig. les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 novemb. 1763, vint l'arracher à ses pieux desirans. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut trouvé sans mouvement, au pied d'un orbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonna à l'instant l'ouverture du prétendu cadavre. Au premier coup de scalpel un cri déclinant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistans. La main glacée du l'opérat. s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prevost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *Oeuvres complètes* de cet écriv. forment plus de 170 vol.; ses *Oeuvres choisies*, réunies à celles de Le Sage, forment 39 v. in-8. On trouve en tête de cette édition une Notice sur Prevost, par Bernard d'Héry.

PREVOST D'EXMES (FRANÇOIS LA), né en Normandie en 1729, entra dans les gardes-du-corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une ode qu'il envoya au concours de l'Académie de Nancy, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté ensuite l'état militaire, il occupa successivem. divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plusieurs années de peines et de travaux, il m. en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un gr. nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : les *Thésalliennes ou Arlequins au sabott*, coméd. en prose, 1752, in-12; *Roxel ou l'Homme heureux*, 1756, in-8; 1777, même format; *Trois de littér. étrangère*, 1784, in-12; *Vies des écrivains étrangers, tant anciens que modernes*, 1781, 1787, 2 vol. in-8. Prevost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Etranges du Parnasse*, et à celle de plusieurs journaux littés.

PREVOST SAINT-LUCIEN (ROEN-RENAI), avocat au parlement, né à Paris en 1740, mort en 1808, a laissé, outre plusieurs pièces de théâtre, imprimées et non représentées : *Moyens d'extirper l'usure*, ou *Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*, 1775, 1778, in-12 (livre auquel on attribue l'établissement du Mont-de-Piété); *Principes élém. de la gramm.*, 1800, in-12, 4^e édit., 1807; *l'Arithm.*, simple, démontrée en 6 leçons, 4^e édit., 1807; la *Gramm. franç.*, et l'*Orthogr.*, apprises en 8 leçons, 12^e édit., 1807; la *Syntaxe franç.*, apprise en 8 leçons, 4^e édit., 1807, in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de la *Gramm.*, l'*Orthogr.* et la *Syntaxe de la langue franç.*, 13^e édit., 1807, 2 vol. in-12. On a encore du même aut. divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire*, de M. Ersch, et dans l'article que M. Beuchot a consacré à cet écrivain dans la *Bibliographie univ.*, pub. chez L.-G. Michand, t. 36.

PRIAM (mythologie), dernier roi de Troie, fils de Laomédon, fut dans sa jeunesse emmené dans

la Grèce par Hercule. Ayant été racheté ensuite, il monta sur le trône à la mort de son père, fortifia et agrandit la capitale de ses états, qu'il sut rendre florissans. Il épousa Hécube, et en eut 19 enfans, entre autres Hector, Paris, Déiphobe, Hélénus, Polixène, Polydore, Crésus et Cassandre. Le fin de son règne fut cruellement troublé par la guerre qu'excita l'enlèvement d'Hélène par Paris. Il soutint un siège de dix ans; mais Hector étant enfin tombé sous les coups d'Achille, Troie fut prise, et Priam lui-même fut impitoyablement égorgé par Pyrrhus, fils d'Achille. On place cet événement vers l'an 1184 avant J.-C.

PRICE (JOHN), savant scholastique, professeur de grec à Pise, né à Londres en 1600, m. à Rome en 1676, a laissé : *Nota et Observationes in apologiam Apulei*, Paris, 1635, in-4; *Nota in II lib. Metamorphosos Apulci*, Gouda, 1650, in-8; in *decem apuleiana Metamorphosos libr. Annotationes*, ibid.; *Index scriptor., qui in Herychi graeco vocabulario laudantur*, à la suite du *Lexique* de Schrevelius, édition de 1668; *Matthews ex sacra paginâ, sanctis patribus, graecique ac latinis gentium scriptoribus illustratus*, Paris, 1647, in-8; *Annotationes in Epist. Jacobi*, ibid., 1646, in-8; *Acta Apostolor. ex sacra paginâ, sanctis patribus, graecisque ac latinis gentium scriptoribus illustrata*, ib., 1647, in-8; *Annotationes in lib. Paulinorum*, Londres, 1660. — PRICE (Charles), aventurier angl., fut successivem. comédien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et fabricant de faux billets. Ses déguisemens variés le mirent long-temps à l'ébri des recherches de la police; mais il fut découvert enfin, et se pendit dans sa prison en 1789.

PRICE (RICHARD), ministre dissident et écrivain politique anglais, né en 1723 à Tynon, dans le pays de Gellaz, m. en 1791, a laissé : *Discussion libre des doct. du matérialisme et de la nécessité philos.*; *Etat des dettes publiq. et des finances en janv. 1783*, avec un plan d'emprunt pour le rachat des dettes publiq.; *Observat. sur l'importance de la révolution américaine*, et sur les moyens de la rendre utile au monde; des sermons et div. autres écrits politiques et religieux. Les *Mém.* de sa vie ont été publ. par son neveu, William Morgan, Londres, 1815, in-8.

PRIDEAUX (JOHN), savant théologien anglican, évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très-grand nombre d'années, recteur du collège d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Tubula ad grammaticam graecam introductoria*, Oxford, 1608, in-4; *Tirocinium ad syllogismum contrahendum, necnon Heptades logicae, sive Monita ad ampliores tractatus introductoria*, impr. avec le *gramm. graecum*, Oxford, 1651, in-4. — PRIDEAUX (Humphrey), sav. historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1618, m. en 1724, a laissé : *Murmura oxoniensia ex arundinellulis, seldanianis alisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, plus. fois réimp., et traduite en français par Daniel du Larroque, Amsterdam, 1698, in-8, avec figures et des augmentat.; *Traté de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709; *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la m. de J.-C.* (en anglais), Londres, 1715-18, 6 vol. in-8, ouvrage qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et qui eut dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720. Deux écrivains anonymes (Brutel de La Rivière et du Soul, suivant M. Barbier, *Dictionn. des Anonymes*, n° 22, 623) ont donné une traduction

française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 v. in-12. Il en a paru depuis plusieurs éditions.

PRIESTLEY (SILVESTRE). V. MAZOLINI.

PRIESTLEY (JOSEPH), avant théologien et célèbre physicien anglais, né à Fieldhead, près de Leeds, en 1733, s'est rendu non moins fameux par son zèle à propager les principes de la philosophie et de la révolution française, que par ses connaissances et ses découvertes. Les opinions qu'il manifesta avec une extrême chaleur lui valurent le titre de citoyen français, et le firent même nommé député à la convention nationale. Il ne put accepter ces fonctions; mais il se para du titre qui lui avait été accordé par les chefs de la république, et répondit un si grand nombre d'écrits en leur faveur, qu'il s'attira des persécutions et fut obligé de se réfugier en Amérique, où il m. en 1804. Les talents de Priestley, comme physicien et comme chimiste, ont si puissamment contribué aux progrès de la science, qu'il s'est placé au rang des premiers savants de l'Europe. La collection de ses œuvres forme 70 vol. in-8, parmi lesquels nous citerons : *l'Histoire de l'électricité*, 1769; traduite par Beisson, 1771, 3 vol. in-12; *l'Hydrogène et l'Etat actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4; *Expér. sur les diff. espèces d'air*, 3 vol. in-8; trad. en franç. par Gihelin, 1777, 9 vol. in-12; *Expér. sur les diff. branches de la philos. nat.*, 3 vol. in-8; *Essai sur la phlogistique*, trad. au français par Adet, Paris, 1798, in-8; *des Leçons sur l'hist.*; *Leç. sur l'art orat.* et *la critiq.* On a publ. en 1806, en anglais : les *Mém. du doct. Priestley*, 2 vol. in-8, continués jusqu'à sa m. par son fils, Jos. Priestley, et *Observ. sur ses écrits*, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie*, par J. Gorry, a paru en 1803, in-8. Son *Eloge historiq.* a été lu la même année, à l'Institut, par M. Gouvier.

PRIEUR (PHILIPPE LX), en latin *Priorius*, professeur dans l'université de Paris, né à St-Vaast, en Normandie, au commencement du 17^e S., m. à Paris en 1680, a donné des éditions de plus. pères de l'égl., tels que Tertulien, saint Cyprien, saint Optat, etc.; un traité, en latin, contre le liv. des *Pseudomites* de La Pyrrone, Layde, Elsevier, 1656, petit in-12; de *l'iteris canonicis Dussertatio*, etc., Paris, 1675, in-8. C'est un extrait d'un immense travail que l'auteur avait fait sur l'hist. ecclésiast.

PRIEUR (N.), dit *de la Marne*, pour le distinguer d'un autre Prieur, député du départem. de la Côte-d'Or, convent., m. en mai 1827 à Bruaelles, où il s'était réfugié en 1816, après l'ordonn. d'exil du 12 janvier, dans laquelle il était compris, était né vers 1760 à Châlons-sur-Marne. Avec, dans cette ville à l'époque de la révolution, Prieur en adopta les principes, fut député aux jacobins-général par le tiers-état du son bailliage, sièges parmi les plus chauds défenseurs des nouvelles doctrines à l'assemblée constituante, et, entre autres mesures, il provoqua la destruction des *Emblèmes de servitude* qui décoraient le piedestal de la stat. de Louis XIV, sur la place des Victoires, puis l'émission d'une loi sévère contre les émigrés (29 mai 1791). Après le voyage de Varennes, qui lui servit de texte pour accuser Louis XVI, et mettre en doute le principe de son inviolabilité, Prieur fut envoyé en mission dans le département du Finistère. De retour à Paris et élu député à la convention nationale, il fut envoyé comme commissaire à l'armée campée en Champagne, puis rentra au sein de l'assemblée, où, lors du procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis. La modération relative qu'il mit dans ses conduites ultérieures, tant aux comités de défense générale et de salut public, dont il fut membre, que durant les missions qu'il remplit près des armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans les départements de l'Ouest, lui suscita quelques démêlés avec les plus ardents

démagogues; ce qui n'empêcha pas qu'il fut accusé plus tard d'avoir eu des relations avec les fâcheux qui, au 12 germinal an III (1^{er} avril 1795), forcèrent l'entrée de la salle des séances de l'assemblée. Décreté d'accusation le 1^{er} prairial suivant (20 juin), il parvint à s'échapper, et passa dans la retraite plusieurs mois, au bout desquels la promulgation de la loi d'amnistie lui permit de repaître. Depuis ce temps, Prieur reprit la profession d'avocat, et n'eut aucune part aux affaires publiques.

PRIEZAC (DANIEL DE), juriste-comptable, né en 1590 au château de Priezac, dans le Bas-Limousin, professa pendant dix ans à la faculté de droit de Bordeaux, fut ensuite appelé à Paris par le chancelier Séguier, qui lui fit obtenir une place de conseiller d'état ordinaire, devint membre de l'académie française en 1639, et m. en 1662. Ses principaux ouvrages sont : *Indicis gallicæ adversus Alexandrum patricium Armeanum*, Paris, 1638, in-8, plusieurs fois réimp., et traduit en français par Jean Beaudouin, sous ce tit. : *Défense des droits et des prérogatives des rois de France*, etc., Paris, 1639, in-8 (cet ouvrage avait été composé par ordre de la cour pour répondre au *Mars gallicus* de Jansénius); *Disc. politiques*, 2 vol. in-4, 1652 et 1654; 2 livres de *mélanges* (en latin), 1658, in-4, et des poésies. — Salomon de PRIEZAC, son fils, a publ. : *Icon Christianæ religionis*, Paris, 1655, in-8; *Hist. des éléphants*, Paris, 1650, in-12; *Dissert. sur le Nil*, ib., 1664, in-8, et divers autres ouvr.

PRIGNANO, V. UGAIN VI, pape.

PRILESKY (JEAN-BAPTISTE), avant jésuite, né à Prileva, en Hongrie, en 1709, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'univ. de Tyrna, et enfin directeur du collège de Cassovie ou Kaschaw. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plus. ouvr. relatifs à l'hist. ecclésiastique, parmi lesquels on distingue : *Acta sanctorum Hungariorum*, ex J. Ballandi continuatoribus, etc., Tyrna, 1744; *Notitia SS. patrum qui duobus primis ecclesiæ seculis floruerunt*, ibid., 1753, in-8; *Acta et Scripta S. Theophili, patriarchæ antiocheni*, etc., ibid., 1764, in-8; *Acta et Scripta S. Gregarii neocæsariensis*; *Pionysii alexandrinæ et theodis Lycii illustro*, ibid., 1766.

PRIMAT (CLAUDE-FRANÇOIS-MARIE), archevêq. de Toulouse, né à Lyon en 1747, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut nommé évêq. constitutionnel de Cambrai en 1791, assista au concile des évêques constitutionnels tenu à Paris en 1798, passa ensuite à l'évêché de Lyon, puis au siège archiepiscopal de Toulouse en 1802, après le concordat, devint membre du sénat conservateur en 1806, y siégea jusqu'à la restauration, et m. à Toulouse en 1816. Il était membre de l'académie de cette ville et de celle des lettres borloux.

PRIMATICCIO (FRANÇOIS), en LE PRIMATICE, peintre et architecte, né à Bologne en 1500, se fit d'abord connaître à Mantoue par les beaux ouvr. en stuc qu'il exécuta dans le château de T. Appelé en France par François I^{er}, pour diriger les embellissements du château de Fontainebleau, la jalouzie qui se manifesta bientôt entre lui et Le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France, décida le roi à le renvoyer en Italie pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Le Rosso mourut, et Primatice, nommé intendant des bâtimens, revint avec un gr. nombre de statues et de bustes antiques, qui furent jetés en bronze et placés à Fontainebleau. Il embellit ce château par ses peintures, donna le plan de l'ancien château de Moulon, et exécuta bientôt une grande supériorité sur les beaux-arts. C'est à tort cependant qu'on lui attribue les dessins du tombeau de François I^{er} à St-Denis. Des documents authentiques, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que ce fut Philibert de

Lorme qui donne le plan de ce beau monument. Le Primatice, semble de faveurs et de richesses par François I^{er}, Henri II et François II, m. à Paris en 1570. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente Scipion rendant à *Allucius* son épouse ; l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (JACQUES), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16^e S., à St-Jean-d'Angeli, ou à Bordeaux, de parents écossais, fut reçu docteur à Montpellier en 1617, se rendit ensuite en Angleterre, où il exerça son art avec succès, et m. vers 1660, laissant, entre autres ouvr. : *Exercitationes et Animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversus G. Harvium*, Londres, 1630, Layde, 1639, in-4, de *vulgi Erroribus in medicina lib. IV*, Amsterdam, 1639, in-12 ; réimpr. plusieurs fois en Hollande, et trad. en angl. et en franç. ; *Enchiridion medico-practicum*, ibid., 1650 et 1654, in-12 ; de *Morbis mulierum et symptomatis lib. I^{er}*, Rotterdam, 1655, in-4 ; de *Febris lib. I^{er}*, ibid., 1658, in-4 ; de *Morbis puerorum*, ibid., 1659, in-12.

PRIMUS (MAURICE-ANTOINE), général romain, né à Tenloue, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraîné par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée, et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha ensuite sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré, par le sénat, des ornemens consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commença pendant quelques jours en maître ; mais l'arrivée de Mucien, favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour, où la prière, qui avait été prévenue contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira alors dans le lieu de sa naissance, et y m. vers l'an 99 de J.-C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plus. ouvr. ; mais on ne connaît de lui que 2 *Frags.*, conservés par Tacite.

PRINCE (JUAN), théologien et biographe angl., né en 1643 à Axminster, dans le comté de Devon, m. en 1723, avait été successivement, vicaire de l'église de St-Martin à Exeter, puis de Totness, et enfin de Berry-Pomeroy. Il a laissé différents ouvr. dont les principaux sont : un livre intitulé *Humble defence of the Exeter bill* (relatif à l'union des paroisses), in-4 ; le *Worthies of Devon*, a work wherein the lives and fortunes of the most famous persons natives of that most noble province, from before the norman conquest down to the present age, etc., nouv. édition, Londres, 1809, grand in-4, fig. La prem. édition de cet ouvr., tres-recherchée, est d'Exeter, 1701, in-fol. — Daniel PRINCE, direct. de l'imprimerie de l'univ. d'Oxford, ville où il m. en 1756, à 85 ans, avec le réputation d'un homme fort instruit, fut l'émule de J. Nichols et de Bowyer. On cite comme lui faisant le plus d'honneur les édit. de la *Magna Charta* de Blackstone, 1759, in-4 ; des *Marmora oxoniensis*, 1763, in-fol. ; la *Bible hébraïque* de Kennikott, 1776, 2 vol. in-fol. — Thomas PRINCE, ministre anglican, m. pasteur de la vieille église du Midi à Boston (Amérique septent.), en 1753, à l'âge de 72 ans, est auteur de quelq. ouvr., parmi lesquels on distingue plus. vol. de sermons et une *Histoire chronol. de la Nouvelle-Angleterre*, en forme d'annales, 1736, in-12. Cet ouvr., qui devait former plus. vol., ou va que jusqu'à l'année 1633. — Nathan PRINCE, son père, m. en 1748, ministre à Batlan, aux Indes occidentales, s'est fait connaître surtout par l'animosité qu'il montra contre la secte des épiscopaux. On a cité de lui qu'une *Notice sur la constitution et le gouvernement du collège d'Harvard* (aux Massachusetts), depuis sa fonda-

tion jusqu'à l'an 1742, écrit qu'il publia après n'en lui eût été une bourse qu'il avait à sa collégé, où d'abord il avait été précepteur.

PRINCE (TH.-NIC. LE), né à Paris en 1750, m. en 1818, est auteur de l'*Essai historique sur la Biblioth. du Roi*, Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur, avec Baudrill, de la *Petite Biblioth. des théâtres* (publiée avec des notes sur la vie et les ouvr. des auteurs), 1783 et années suiv., environ 100 vol., petit in-12. — V. LEROUX.

PRINGIS (medame de), morte dans les premières du 18^e S., est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie*, ou *Les Sentimens des Romains*, etc., et d'une *Fie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4.

PRINGLE (JEAN), l'un des médecins les plus distingués du dernier siècle, né à Snelkel-House, dans le nord de l'Angleterre, en 1707, fut nommé successivement, professeur-adjoint de philo. morale et de pneumatique à Edimbourg, médecin en chef des hôpitaux, et prem. médecin des armées, place où il rendit d'importans services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, d'où il devint premier médecin du roi, qui le décora du titre de baronnet, et m. à Londres en 1782. On lui donna une mansuète dans l'église de Westminster. Il était membre de la société roy. de Londres et des principales académies de l'Europe. Les ouvr. de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertation inauguralis de marmore senili*, Leyde, 1730, gr. in-8 ; *several Accounts of the nature and cure of hospital and goal fevers*, in a letter to doct. Richard Mead, Londres, 1750, 1755, in-8 ; *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine, in several papers read before the royal society*. Ces expériences, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1751, ont été publiées de nouveau avec l'ouvrage suivant : *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8. Il en a paru depuis plusieurs éditions, la dern. en 1810. Les *Observations sur les maladies des armées* ont été trad. en franç. par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite encore de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4. Sa vie a été écrite en angl. par Kippis. Vique d'Azer et Condorcet ont écrit son éloge en français.

PRILOLO (BENJAMIN), né en 1602, à Saint-Jean-d'Angeli, descendant d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, qui était allé au service des Vénitiens, et le servit de ses talens et de son épée. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut employé dans divers négociations. S'étant rangé du parti des modérés pendant les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêt du parlement, mais on le comprit ensuite dans l'amnistie, et il était chargé d'une mission secrète pour Venise, lorsqu'il m. à Lyon en 1667. On a de lui une *Hist. de France*, en latin, dep. la m. de Louis XIII, jusqu'en 1664, sous ce titre : *ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum lib. VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4, qui a eu plus. édit., parmi lesquelles on distingue celle d'Utrecht, 1669, Elsevier, et celle de Leipzig, 1686. Il a laissé plus. autres ouvr. MSs. Sa *Vie* a été écrite en latin par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4 de 6 pag.

PRIOR (MATTHEW), poète et diplomate angl., né en 1664, à Winburn dans le Middlesex, suiv. Johnson, à Winborne dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profession à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui

le plaça au collège du St-Jean dont il devint membre, et le présenta ensuite à la cour du roi Guillaume, où ses talents le firent bientôt remarquer. Nommé, en 1690, secrétaire d'ambassade à La Haye, il remplit successivement le même emploi au congrès de Ryswick et prit de la cour de France, où le roi Guillaume le chargea de plus, négociations secrètes. En octobre 1712, Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, fut, après le départ de ce seigneur, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire, et les conserva jusqu'en janvier 1715. Arrêté à son retour en Angleterre, il subit une détention de deux années, se retira ensuite à sa terre de Dowental, et m. en 1721. Les *Oeuvres complètes de Prior* ont été publiées à Londres en 1733, 5 vol. in-12. Ses poésies offrent un général, peu d'inspiration, mais une grande correction, de l'esprit, de la facilité et beaucoup d'art. Ses odes ont été traduites en fr. par l'abbé Yart.

PRIORATO. V. GUALDO.

PRISCIEIN, Priscienus, célèbre grammairien latin, né à Césarée vers la fin du 5^e S. de l'ère chrét., tenait en 525, à Constantinople, une école fameuse par le grand nombre d'élèves qu'elle avait produits. On n'a d'ailleurs presque point de détails sur sa vie. Il a laissé plus, écrits dont le principal est un *traité de grammaire* en 18 livr. Cet ouvr. a servi de base à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres. On croit qu'il a été impr. pour la prem. fois à Venise en 1470, et au moins cinq fois jusqu'au 16^e S. Les édit. postérieures ne sont point recherchées. Putschius a pub. dans les *Grammat. latinæ antiores antiquæ* (Hannau, 1605, in-4) la plupart des autres ouvr. de Priscien, au nombre de sept. On attribue au même grammair. : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasia et intellectu*; et la trad. en vers latins hexamètres le poème de Denys-le-Péniégète (v. ce nom). Une édit. complète de Priscien, collationnée sur les Mss. anciens, a été pub. par les soins de M. Krehl, sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipzig, 1819-20, 2 vol. in-8.—Théodore PRISCIEIN, médecin grec, vivait à la cour de Constantinople vers l'an 380. Il a laissé plus, ouvr. sur le dicte, sur les maladies des femmes, etc.; trad. par lui-même en latin, et insérées dans les *Medici antiqui* des Aldes, Venise, 1547, in-fol.; réimprim. par les soins de J.-M. Bernhold, Anspach, 1791, in-8.—On connaît encore plus, autres PRISCIEIN : un chef de révolte sous Antonin-le-Pieux; un jurisconsulte sous Elagabale; un philosophe du temps de Symmaque l'orateur; PRISCIEIN, dit le *Lydien*, que l'on croit être le véritable commentateur du traité de Théophraste de *Sensu*, etc.; enfin deux évêques qui, dont un assista au concile de Constantinople en 381.

PRISCILLIANISTES. V. l'art. suivant.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4^e S., né en Espagne, d'une famille noble et riche, avait de l'esprit, de l'éloquence, des connaissances très-étendues, des mœurs austères. Séduit par quelques apôtres du manichéisme, il eut l'ambition de devenir chef de secte, et de donner son nom à celle qui commençait à s'établir dans son pays. Il usa de tous ses moyens pour la propager, et y employa son crédit et ses richesses. Aux erreurs du manichéisme, la nouvelle doctrine réunissait celle des gnostiques, des sabelliens, et de quelques autres sectes récentes. En voici les principaux dogmes : l'âme humaine était de la même substance que la divinité; chaque partie du corps, divisée en douze portions, présidait un des signes du zodiaque; il ne fallait point faire usage de la chair des animaux, parce qu'elle n'ait point l'ouvr. de Dieu, mais des enges; le démon n'avait point été créé; principe du mal, il était sorti du chaos et des ténèbres; J.-G. n'avait point pris la nature humaine; il était né et

n'avait souffert qu'en apparence, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne fut infecté de cette hérésie; et Idace, évêque de Mérida, la déféra au concile du Saragosse en 380. Priscillien, Elpidius et deux évêques, Instantius et Salvianus y furent cités, et ne comparurent point; mais un décret y condamna leur doctrine, et excommunia Hyppa, évêque de Cordoue, qui avait le premier, dénoncé l'hérésie en avait admis le sectat. à sa communion. Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouv. hérétiques, les irrita et les rendit plus hardis. Priscillien résolut de se rendre à Rome près du pape Damase, pour essayer de se justifier; mais il ne put, ainsi que les deux évêques Instantius et Salvianus qui l'accompagnaient, obtenir une audience du pontife. Quelque temps après l'emper. Maxime ordonna que Priscillien et ses principaux adhérents se présentassent à Bordeaux, devant un concile qui se tint en 384. Priscillien en ayant appelé à l'emper., fut conduit à Trèves, où Maxime tenait sa cour. Les instances de St Martin, qui se trouvait alors dans la même ville, ne purent empêcher que Priscillien et plus, de ses partisans ne fussent condamnés à m., et la sentence fut exécutée. Le priscillienisme domina encore long-temps en Espagne, malgré les nombreuses condamnations dont cette hérésie fut frappée, et ne disparut entièrement qu'à la fin du 6^e S.

PRITZ (JEAN-GEORG), en latin *Prilius* ou *Pritzius*, théologien protestant, né à Leipzig en 1662, prof. la théol. à Gripwald, fut appelé à Francf. en 1771 pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique, et y m. en 1732. Il avait travaillé long-temps aux journaux scientifiques et littéraires pub. dans sa patrie, et notamment aux *Acta eruditiorum*. On a de lui, outre des sermons et un gr. nomb. de traduct. allem. : une *Introduction à la lecture du Nouveau-Testament* (en latin), dont la meilleure édit. est celle de Francfort, 1725, in-8; une *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, ibid.; de bonnes édit. des *Œuvres de St Macaire* (en grec et en latin); du *Nouveau-Testament* (en grec); des *Lettres de Milton*; et plus, autres ouvr. peu remarquables.

PRIVAT DE MOLIERES. V. MOLIERES.

PROBA FALCONIA. V. FALCONIA.

PROBUS (M. AUGELLIUS VALERIES), emper. romain, né à Sirmium en Pannonie, dans le 3^e S. de l'ère chrét., d'une famille obscure, s'éleva rapidement dans l'armée sous les règnes d'Aurélien et de Tacite, fut proclamé auguste par les soldats, après la m. du dern., et confirmé emper. par le sénat en 276. Il confia les Sarmates dans leurs déserts, vainquit les Isauriens, apaisa des troubles dans la Haute-Egypte, délivra la Gaule des ravages des Germains, pénétra chez ces barbares, les réduisit à se soumettre aux conditions qu'il leur imposa, et défit Saturninus dans l'Orient, Bonose et Proculus dans les Gaules. Après tous ces succès, il parut à Rome en 281, avec toute la pompe d'un triomphateur. Ne voulant pas rester oisif pendant la paix, il fit travailler ses soldats à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule et de la Pannonie, et opérer des dessèchem. Sa sévérité indisposa les légions qui se révoltèrent comme il présidait à leurs travaux près de Sirmium, et le massacrèrent en 282. Revenant presque aussitôt de son exil, l'armée regretta Probus, et lui érigea un monum. On a quelq. médailles de cet empereur.

PROBUS (EMILIEUS). V. CORNELIUS NEPOS.

PROBUS, grammair. latin du 2^e S., composa plus, ouvr., dont il ne reste que quelques fragments dans les *Grammat. lat. auct. antiquæ* de Putschius.

PROCACCI (BENECLE), surnommé l'ancien, peintre d'histoire, né à Bologne en 1520, m. vers 1594, ouvrit à Milan, avec ses fils, une école qui eut de vains célèbres et d'où est sorti une foule d'élèves des plus distingués. — Famille PROCACCI,

fils aîné du préd., né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des prem. artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvr. les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe*, et quelq. traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme rien de comparable au *Jugement dernier* dans l'église de St-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie.

— Jules-César PROCCACCI, frère du préd., et le plus habile peintre de cette famille, né à Bologne en 1548, étudia spécialement les ouvr. du Corrège, et est un de ceux qui s'est le plus approché de la manière de ce maître. On a de lui un gr. nombre de vastes compos., telles que le *Passage de la mer Rouge* dans l'église de St-Victor à Milan, et celles surtout qu'il laissa à Gènes. Le musée du Louvre avait de lui un *St Sébastien* provenant de l'église de St-Colas à Milan; et il posséda encore un tableau représentant la *Vierge, l'enfant Jésus, St François d'Assise, St Jean-Baptiste et Ste Catherine*. Jules-César m. à Milan en 1626, la même année que son frère Camille. — Charles-Antoine PROCCACCI, le plus jeune des fils d'Hercule, s'adonna aussi à la peinture, et se fit de la réputation, comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits — Hercule PROCCACCI, surnommé le *Jeune*, pour le distinguer de son aîné, né à Milan en 1596, fut élève de Jules-César, son oncle, ouvrit un *accademia* dans sa maison, et exerça une assez grande influence sur les artistes de sa ville natale; mais sa manière se ressentait de la décadence de l'art, et plus, de ses compos., ont été critiqués. Il m. à Milan en 1676. — André PROCCACCI, peintre et grav. à l'eau-forte, né à Rome en 1667, m. à St-Hélène en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI, pour peindre un des douze prophètes dans l'église de St-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel*, et cet ouvr. lui fit tant de réputation, qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvr. fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précédents.

PROCIDIA (JEAN DE), gentilhomme napolitain, chef de la conjuration, contre les Français, connue sous le nom de *conspiration siciliennes*, né vers l'an 1225, s'adonna d'abord à la médecine avec tant de succès, que ses talents lui valurent le faveur de l'empereur Frédéric II, et celle de ses fils Conrad IV et Manfred, qui le comblèrent de bienfaits. Dépouillé de ses charges et de ses biens par Charles d'Anjou, il courut eontre ce prince et contre tous les Français une haine implacable, résolut d'affranchir sa patrie du joug de ses oppresseurs, et de se faire élire la couronne à Pierre III, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrètement, il se déguisa en cordelier, parcourut les Deux-Siciles et diverses autres contrées, pour avertir des ennemis à Charles, se rendit ensuite à Constantinople, obtint des subsides de l'emp. Michel Paléologue, et après avoir ourdi sa conspiration pendant deux années avec des soins infatigables, il le fit exécuter en 1282. V. les *Eclaircissements sur les révoltes siciliennes*, par Bréquigny, pub. par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1^{re} année. Procidia fut depuis le conseiller fidèle des princes aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse très-avancée. M. Casimir Delavigne a donné au second Théâtre-Français le drame des *Épées siciliennes* dont Procidia est le personnage principal et qui a obtenu le plus grand succès (v. LORZA).

PROCLUS (ST), patriarche de Constantinople, m. en 447, fut un des disciples de St Jean-Chrysostôme. On a de lui des *homélies*, des *épîtres*, etc., insér. en latin dans la *Biblioth. des Pères*, publ. aussi à Rome, 1630, in-4; et trad. en franç. par

N. Fontaine, à la suite de St Clément d'Alexandrie, Paris, 1636, in-8.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencement du 5^e S., à Constantinople, fut envoyé fort jeune encore à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonard, profess. alors renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiques sous Héron, 2^e du nom. A l'âge de 30 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phédon* de Platon et quelq. livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après le m. de Syriacus, et écrivit un grand nombre de livres où il associant ses propres doctrines (mélange de platonisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Platon, de Porphyre et de Jamblig. Parmi les nombreux *écrits* qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zenodote, Hégésius et Marinus, qui a écrit sa vie, et qui lui succéda. Proclus m. à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panegyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiques. (M. Boissonnade a pub. une édit. correcte et très-avancée de cet opuscule en 1814.) Proclus avait composé un grand nombre d'ouvr., dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, pub. d'abord dans divers recueils, ont été réunis et pub. par M. Victor Cousin, avec des comment. sous ce tit. *Procli philosophi platonici opera*, à cod. MSS. *Biblioth. regie parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 v. in-8. A ces vol. il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, pub. à Leipzig, 1820, in-8, sous le titre d'*Extraits des scholies de Proclus sur le Cratyle de Platon*. — Il y a eu plusieurs autres PROCLUS, PROCLUS ou PROCLÉS. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : Eutychius PROCLUS, gramm., du 2^e S., précepteur de l'empereur Antonin, qui le fit provincial. — PROCLUS de Naxos, m. dans le 3^e S., profess. d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrèce, et maître du Philostrate, qui parle de lui. Il avait composé, dit-on, jusqu'à l'âge de 60 ans, une *mémoire* prodigieuse, supérieure à celle de Simonide. — PROCLUS, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à m. en l'an 389. Il avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome. — Un autre PROCLUS, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malela. — PROCOPE, Suidas, et d'après eux Baudry, parlent d'un PROCLUS, jurisconsulte, sous l'emp. Justin II, au 6^e S., et auquel on élève une statue, sur laquelle se lissent six vers gr., recueillis au liv. 4 de l'*Anthologie*.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencement du 6^e S., se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelq. plaidoyers, et entra alors dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénateur et de la charge de préfet de Constantinople en 562. Il parut toutefois qu'il éprouva quelques disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il m. à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin-le-Jeune succéda en 565. Les savans modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il e exercé la médecine. Ce sont deux questions qu'on ne peut attendre à

nous voir discuter comme elles auraient besoin de l'être. Seulement, nous dirons que ses ouvr. ont paru, aux yeux de plus d'un critique judicieux, être ceux d'un écrivain qui prof. le christianisme, et que l'on n'a point de preuve positive qu'il ait été médecin. Ses *œuvres* consistent en huit livres historiques, un livre d'*histoire secrète* et six discours ou livres sur les édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien. Le prem. de ces trois ouvr. est un panegyrique de l'emp. Le second, intitulé *Amédotes, ou Histoire secrète*, est considéré quelquefois comme le 9^e livre du précédent, auquel il apporte de singuliers correctifs. Quelques critiques ont soutenu, mais sans motif légitime, que Procope n'était point l'auteur de cette product. scabieuse; nous croyons, et c'est encore aujourd'hui l'opinion commune, que la honte d'une telle palinodie doit lui rester. Il était sans doute en disgrâce lorsqu'il l'écrivit. Quel qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet, et l'on peut présumer que de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur l'aurait déterminé à l'interrompre. Son troisième ouvr., le *Troisième des édifices*, est un panegyrique fastidieux, où il décrit les monuments impériaux, exalte la pitié, la munificence de son prince, et mendie évidemment une récompense ou un pardon. L'édition la plus complète des *Œuvres* de Procope est celle de P. Maitre, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., impr. au Louvre en 1662 et 1663, et faisant partie de la collection des historiens byzantins. On s'est traduit, franç. des huit livres d'*histoire* et des six livres des *édifices*, par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; et de divers morceaux du même auteur, par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*, Paris, 1672, in-4 et in-12.—*Procopé de Gaza*, rhéteur et théologien grec, né à Gaza, en Palestine, vers la fin du 5^e S., exerçait sa profession vers l'an 520, sous le règne de Justin I^{er}, et il prulogeait sa carrière sous celui de Justinien. On ne sait rien de plus sur sa vie, quoique Choriensis, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre*, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre*, que Fabricius a pub. dans le t. 8 de l'ac. éd. de sa *Bibl. grecque*. Il nous reste de lui plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons une *Explicat. des proverbes de Salomon*, qui se trouve MS. à la biblioth. du roi à Paris; un *comment. sur Isaïe*, pub. en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol.; et des *scholies* sur les quatre livres des Rois et sur les deux livres de Paralipomènes, en grec, avec la traduct. lat. de Louis Lestier, ou plutôt de Hemberger, Leyde, 1620, in-4, et dans le recueil des *Œuvres* de Neursus, in-fol., tom. 8, col. 1-124.—Entre les autres *PROCOPE*, au nomb. de plus de dix, on peut distinguer :—St *PROCOPE*, martyr sous Dioclétien, au commencement du 4^e S.;—*PROCOPE D'EBESS*, préfet ou Palestine sous Anastase I^{er}, et dont Procope de Césarée fait mention dans le 5^e livre des *édifices*;—*PROCOPE*, diacre, auteur de quelq. panegyriques des saints, dont un, celui de St Marc, a été inséré dans la collect. des Bollandins;—*PROCOPE*, prêtre, qui paraît être le véritable auteur d'un *traité* sur les 12 apôtres et les 72 disciples de J.-C., souvent attribué à Dorothee, évêque de Tyr;—*PROCOPE*, archevêque de Césarée en Cappadoce, qui prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople en 879.

PROCOPE COUTEAU (MICHEL COLTELLI, plus connu sous le nom de), littér. et mrd., né à Paris en 1684, était fils de François Procope, noble palermitain, qui, le prem., établit en France un café, où se rencontraient bientôt les littér. et les nouvelles. Destiné d'abord à l'état ecclési., il y renonça pour se livrer à l'étude de la médecine; mais son penchant à la dissipation ne lui permit guère de pratiquer cet art. Il m. à Chaillet en 1733. On a de lui beaucoup de *poèmes fugitives* insérées dans les recueils du temps; *Arlequin balourd*, comédie en 5 actes et en prose, jouée à Londres en

1719; *L'Assemblée des Comédiens*, com. en 1 acte, 1724, non imp.; avec Romagnesi, *les Fées*, com., 1736; *Pygmalion*, com., 1741; avec La Grange, *le Gageur*, et avec Goyot de Merville, *les Deux Basses*, ou le *Roman*, com., 1743. Il a pub. comme méd. quelq. écrits, entre autres l'*Analyse du système de la trituration de Hequet*, Paris, 1712, in-12.

PROCOPIUS. V. ANTHEMIUS.
PROCOPIUS (DÉMÉTRIS), né à Moscopolis en Macédoine, florissait au commencement du 18^e S. On a de lui un ouvr. grec fort estimé, ayant pour titre : *Énumération abrégée des savans grecs du siècle passé et de quelques uns du siècle présent*, pub. en 1722 par Fabricius dans le 11^e vol. de sa *Biblioth. grecq.* avec une trad. latine.

PROCOPOVITSCH (THÉOPHANE), archevêque de Novgorod et président du synode, né à Kief en 1681, fut orphelin de bonne heure, et reçut sa première éducation par les soins d'un oncle, recteur de l'acad. de sa ville natale. Envoyé à Rome pour y terminer ses études théologiques, il y séjourna 3 ans, au bout desquels il revint à Kief, où en 1704 il était devenu prof. de poésie. Une baraque qu'il prononça deux ans après devant Pierre-le-Grand lui valut la faveur de ce monarque, qui l'attacha à sa personne, et l'éleva graduellement, jusqu'à la première dignité religieuse de l'empire. Le prélat justifia le choix du tsar par le zèle qu'il mit à le seconder dans le grand œuvre de la civilisation de ses peuples. Ce fut lui qui reforma l'instrucl. public., et il fut chargé de rédiger toutes les ordonnances et réglem. par lesquels l'emp. réorganisa le clergé russe. Novgorod lui dut la fondation d'un séminaire et l'érection de plus. beaux édifices publics. Il m. en 1704, après avoir été appelé successif. à élever l'impératrice Catherine I^{re}, Pierre II et l'impérat. Anne. Protecteur des lettres, il avait formé l'une des plus considérables bibliothèques qu'eût possédées jusque-là la Russie. Les prédicat. russes considèrent encore comme un modèle l'*oraison funèbre* qu'il prononça à la mort de Pierre-le-Grand, plus toutefois pour la logique, la richesse et la clarté des idées, que par rapport au style, qui est sacré et peu correct. Cette pièce, trad. en franç., se trouve dans le *Journal des Savans* du déc. 1726. Procopovitch écrivait mieux en lat. que dans son idiome natal. Entre les oev. qu'il a laissés, nous ne parlerons que de ceux composés dans la prem. de ces lang.; les autres d'ailleurs ne sont que des *disc.*, *sermons*, *oraisons funèbres*, *mem. polit.*, *pièces de vers*, etc., à peu près inintelligibles. Ses meilleurs ouvr. en latin sont : *Miscellanea sacra*, Breslau, 1745; *christiana orthodoxa Doctrina de gratuita peccatoris per Christum justificatione*, Breslau, 1768-69; *Proclitus de processione Spiritus Sancti*, Götting, 1772; *christianus orthodoxus Theol.*, etc., Königsberg, 1773.

PROCRIS (mythol.). V. CÉPHALE.
PRODUCIS, sophiste, né dans l'île de Céos, florissait environ 400 ans av. J.-C. Disciple de Protagoras, dont il égala l'éloquence, il vint ouvrir une école à Athènes, et y effaça bientôt tous les autres sophistes. Il partagea, avec Protagoras et Gorgias, l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes tous les sujets que les rhéteurs nomment *heux communs*. Xenophon nous a conservé de lui une espèce d'apologie bien connue : c'est Hercule entre le vice et la vertu, figuré par deux femmes qui tâchent à l'entraîner à l'attirer. Il nous reste encore, dans l'*Aréologie* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une baraque dans laquelle Producis se proposait de rassurer ses auditeurs sur la crainte de la mort. Outre un *Tr. des synonymes*, il avait composé sur les dix diff. parties de la rhétor. div. ouvr. dont on doit regretter la perte. Le sophiste de Céos, tourné en ridicule par Aristophane (dans *les Nuées* et *les Ouesmes*), finit par être traduit en

justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelques années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. Voy. pour plus de détails la dissertation de G.-A. Gubens intitulée *Xenophontus Heracles Prodicus et Silius Italicus Scipio, perpetui notis illustrati, promissu de Prodicus dissert.*, Leipzig, 1797, in-8.

PRODROMUS. V. TUFANOZE.

PROFECTUS (JACQUES), d'Andria, dans le roy. de Naples, m. vers 1530, avait d'abord enseigné à Roma la philol. et la méd., et fut ensuite attaché comme médecin à la personne du pape Paul III. On ne cite de lui qu'un opusc. intitulé : *Symposium de Pius*, in-8. Rome, 1536, et Venise, 1559.

PROISY DEPPE (CÉSAR DE), litt. né le 1^{er} avril 1788, m. à Marie-Galante le 14 octob. 1816, est aut. des ouv. suiv. : *le Danger d'un prem. amour, suivi de Thelaira de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1813, 2 vol. in-12, anonyme; *Ferry, ou l'Interrègne depuis 1793 jusqu'à 1814*, poème en 12 chants, 1814, in-8; le *Dictionnaire des Girondettes*, 1815, in-8, trois édit., ouv. anonymes, dans les deux dern. édit. duquel l'aut. a profité de beaucoup de documents qui lui furent fournis par d'officiers inconnus. Proisy d'Eppe a ins. div. articles dans le *Nain rose*, dans le *Journal de Paris*, le *Mercur* et le *Journal des Arts*; on trouve en outre de lui des romances et poésies dans plus. recueils, et il a laissé en MS. une pièce de théâtre intitul. : *le Mari prêt à se marier*, jouée à l'Odéon en 1815.

PROMETHEE (mythologie), fils de Japet & de Clymène, et frère d'Epiméthée, eut l'ambition de créer un homme. Il prit de l'argile, qu'il façonna, et à laquelle il mêla une portion de chaque élém., en y ajoutant les passions de l'âme. Minerva vit cet ouv., l'admira, et offrit à l'artiste de lui donner tout ce qu'il y avait chez les dieux pour le rendre plus parfait. Prométhée, admis dans le ciel, approcha d'une roue du soleil une baguette, qui s'enflamma, et dont il se servit pour allumer sa figure d'argile. Ce fut alors que Jupiter, pour se venger du téméraire, qui avait usurpé le privilège des dieux, créa Pandora, cette femme charmante qui devait répandre tous les maux sur la terre. Ce ne fut pas tout : le malheureux Prométhée fut enchaîné sur la Caucase, où un vautour lui dévora la foie, toujours ramaissant, jusqu'à ce qu'Hercule vint le délivrer. Plus, sans se sont livrés à des conjectures sur cette fable. Bochart entre autres s'est efforcé de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Ecrit-Saint.

PROPERCE (SEXTUS AURELIUS), poète élégiaq. latin, naquit à Népès, ville d'Ombrie, aujourd'hui Ravenna, dans le duché de Spolète. L'opinion la plus vraisemblable et la plus communém. reçue, fixe l'époque de sa naissance à l'an de Rome 702 (52 av. J.-C.). Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même exilé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du divin César, le jeune Propertius resta sans fortune, sans appui et sans autre ressource pour l'avenir, qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelq. vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiques, lui révélèrent le secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il parut même que son protecteur avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les premiers vers de Propertius; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quel-

quefois le nom du bienfaiteur du poète à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cythia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que nos Parvy et ses Bertin ont assurée depuis à leur Eléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Propertius quatre livres d'élégies, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude : souvent même une étude pénible ; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort la lecture, Propertius le repousse fréquemment, parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décongrer. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur : Ovide intéresse l'esprit, tandis que Propertius ne s'adresse qu'à l'imagination ; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être avant pour le goûter et même pour l'entendre ; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Propertius au commun de ses lecteurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la prem. fois en 1479 ou 1473. En vain des savans tels que Turnèbe, Muret, Ponsard et quelq. autres s'efforçant de rétablir un texte, virent dans le principe et détériore depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse ; en vain à des époq. plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Potier, ont essayé de nous donner des éditions plus correctes : Propertius est resté hérissé de difficultés qu'ont tenté d'une part aux causes que nous avons indiquées et de l'autre, au caractère particulier d'un style de l'auteur. Ces difficultés toutefois n'ont pas semé d'inévitables à un assez grand nombre de traducteurs ; et pour ne point sortir ici des bornes de notre littérature, elle compte, en prose : la traduct. de Delongchamps, publiée d'abord en 1772, et réimpr. en 1802 ; celle de La Harpe, 1785, de Piètre, 1801. Les élégies de Propertius, réduites à trois livres, ont été traduites en vers par M. Mollevant, Paris, 1821 ; et M. Denne-Baron en a donné une traduction plus complète et égalem. en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (CATHERINE-JOSEPH-FERDINAND GIRARD DE), traduct. et compil. infatigable, né vers 1760, d'une famille noble de la Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelq. compositions musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France, et porta les armes contre elle dans l'armée dite des princes. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son exil, à laquelle mit fin la révolut. du 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du départem. de la Seine, il consacra aux travaux littér. les amplies loisirs que lui laissait cette place, et m. en 1823, memb. du comité de lecture de théâtre, de la Cité et chevalier de Saint-Louis. Parmi ses écrits, dont M. Mahul a donné le catalogue en t. 4 de son *Annuaire nécrologique*, nous nous bornerons à citer, outre plus. édit. rangées d'une des *Beautés de Dardent* (sur ce nom) et d'autres *Beautés de sa légion* : nouv. *Contes moraux d'Auguste Lafontaine*, trad. de l'allemand, 1802, 2 vol. in-12 ; *Hist. de Gustave Wasa, roi de Suède*, par M. d'Archenholtz, id., 1803, 2 vol. in-8 ; le *Phénix des jeunes demoiselles*, etc., 3^e édit., 1821, 2 vol. in-12 ; le *Pharosque fume*, ou *abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore*, 1813, 2 vol. in-12 ; *Dictionn. d'émulation à l'usage de la jeunesse*, 1820, in-12 ; les *Merveilles du monde*, etc., trad. de l'anglais, 1823, 2 vol. in-12, 2^e édit. ; la *Sainte Camille*, ou la *Peste de Barcelonne*, roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Le chev. de Propiac a fourni quelq. articles à la *Biographie univ.*, pub. chez L.-G. Michoud.

FROSIMUS (JEAN-DOMINIQUE), prof. de méti.

physique à Messine, sa patrie, où il m. en 1651, avait exercé d'abord la médecine, à Naples, et s'était fait une gr. réputation, d'habileté dans cet art. Son ouv. le plus considérable a pour titre : *De fœtuum et gæstris angustis ulceribus med. consultatio*, Messine, 1633, in-4.

PROSPER (St), dit d'Aquitaine, était né dans cette province en 403, selon l'opinion la plus commune. Il cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. Après la m. de St Augustin, dont il partageait les opinions théol., il fit le voy. de Rome pour instruire le pape des progrès des semi-pélagiens, et entreprit de réfuter la doctrine de ces hérétiques : ce fut contre eux qu'il dirigea son poème contre les ingrats. Il vint une seconde fois à Rome vers l'an 440, sur l'invitation du pape St Léon-le-Grand, et acheva d'écraser le pélagianisme. On conjecture que St Prosper vivait encore en 463. Sa fête est célébrée par l'Eglise le 25 juin. Ses ouv. ont en un grand nombre d'éditions : les meilleures sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1752 (c'est sur cette dern. qu'a été faite celle de Paris, 1760, ainsi que la traduct. franc., 2 ib., 1762, avec des notes). V. *l'histoire littéraire de la France*, II, 378-406. — **PROSPER TINO**, poète, que l'on a souvent confondu avec le précédent, était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du 4^e S. On a sous son nom une chronique impc. plus. fois à la suite de celle de St Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé ; mais elle en diffère par plusieurs passages qui semblent prouver que l'auteur partageait les erreurs du semi-pélagianisme. — **PROSPER D'AFRIQUE**, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait dans le 5^e S. On présume qu'il se fixa en Italie. Il est aut. de divers ouvrages attribués à St Prosper d'Aquitaine, et impc. dans le recueil de ses œuvres, tels que le *Traté de la vocation des gentils*, etc.

PROSPER-ALPIN. V. **ALPIN**.

PROST (JEAN CLAUDE), surn. le capitaine Lacuson, né à Longchaumois, près St-Germain, fit la guerre de partisan pour l'Espagne en Franche-Comté, de 1635 à 1659. La terreur qu'il avait inspirée aux habitants de la Bresse jurassienne était si grande qu'elle a persisté jusqu'à nos jours une oraison par laquelle Dieu était prié de les préserver de deux fléaux : le capitaine Lacuson et la fièvre. Cet aventurier défendit successiv., contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura, et alla mourir au siège de Milan, dans les camps espagnols.

PROST DE ROYER (ANT.-FRANÇ.), lieutenant-général de police à Lyon, où dans cette ville en 1729, se montra administr. habile, magistrat désintéressé, et était de son temps le seul homme à Lyon qui connaît le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et par son dévouement au bien public, il mourut dans l'indigence en 1784. On a de lui : *Lettres à monseigneur l'archevêque de Lyon, dans lesquelles on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé depuis de l'argent*, Lyon, 1763, in-8 ; *Voltaire*, à qui Prost de Royer avait envoyé son opuscule, a fait entrer cet écrit dans un recueil qu'il publia sous ce titre : *les Choses utiles et agréables* (1769-1770, 3 vol. in-8) ; *Lettre sur l'admin. municipale de Lyon*, ib., 1765, in-12 ; *Dictionn. de jurispr. et des arrêts, ou Jurisprudences universelles des parlements de France et autres tribunaux*, par feu M. Brillon, nouvelle édition, augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens, etc., t. 1-5, 1781-84, in-4, continué par François-Armand Riolt. On a encore de Prost de Royer un *Mém. sur la conservation des enfans*, 1778, in-8.

PROTADE (St), év. de Betançon dans le 7^e S. se distingua par ses lumières autant que par son zèle évangélique. Le roi Clovis II avait pour lui une gr. vénération, et le consultait souvent. Il m. en 624,

le 10 fév., jour où l'Eglise célèbre sa fête. On a de lui un *rituel* qui continue d'être cité sous son nom quoiqu'il les nombre, échangeant, qu'on y a fait depuis l'ajout d'un ouvrage entièrement neuf.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, né à Abdère vers l'an 488 avant J.-C., exerça d'abord, dans sa jeunesse, le métier de portefaix. Démocrite (v. ce nom), ayant reconnu en lui de l'intelligence et de la sagacité, l'admit au nombre de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras enseigna ensuite, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, puis vint ouvrir une école dans Athènes. De nombreux auditeurs accoururent bientôt à ses leçons. Périclès y vint lui-même, et fut séduit par l'éloquence et par la singularité de la doctrine du professeur. Protagoras, mettant un prix à ses leçons, amassa de grandes richesses, et, selon Platon, il gagna plus lui seul que n'auraient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Il avait l'imagination vive et féconde, une mémoire heureuse, une rare éloquence. Platon, dans son *Théétète*, donne le précis de la doctrine de ce sophiste. Protagoras, devenu riche et indépendant, visita les principales villes de la Grèce, passa dans la Sicile, et de là dans la Grande-Grèce, où, sur la demande des habitants de Thurium, il donna des lois à cette petite république. Revenu à Athènes en l'an 420 avant J.-C., il y fut dénoncé comme impie, et condamné à mort, où selon d'autres on l'honnisement. Après avoir erré quelque temps dans l'Archipel, par une frêle barque, il fit naufrage, et périt à l'âge de 70 ans. Il avait composé divers traités sur la rhétorique, la physique et la politique ; mais ses ouv., dont Fabricius rapporte les titres (dans la *Biblioth. græca*, lib. 2, ch. 23), furent brûlés par l'ordre des magistrats, dans la place publique, de sorte qu'il n'en reste aucun. Diogène-Laërte a écrit la vie de Protagoras, sur lequel on peut consulter encore avec fruit la *Dissertation sur l'orig. et les progrès de la rhétor.*, par M. Hardouin, ins. dans le t. 15 des *Mém. de l'Acad.* des inscript. et belles-lettres.

PROTAIS et **GERVAIS** (Sts), fils de St Vital et de Ste Valérie, souffrirent le martyre au 1^{er} S. pour la foi de J.-C. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386 par St Ambroise, qui les fit transporter à la basilique ambrosienne. C'est pendant cette translation, comme l'atteste St Ambroise, et comme le témoignent Paulin et St Augustin, qu'aurait le miracle d'un avauçle connu à Milan sous le nom de Sévère, qui recouvra la vue en touchant le brancard où étaient les reliques. Ce prodige contribua, dit-on, dans Milan à l'extinction de l'hérésie. La fête des deux saints est célébrée dans l'Eglise lat. le 19 juin, jour de leur translation. L'Eglise grecque la célèbre le 14 octobre.

PROTÉE (mythol.), dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, ou, suivant d'autres mythologues, de Neptune et de Phénice, était chargé de conduire et de faire paitre les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avait la connaissance de l'avenir, et l'on accourait de toutes parts pour le consulter ; mais il se cachait, et quand il était découvert, il usait du don qu'il avait reçu d'échapper à la vue des mortels indiscrets en prenant toutes sortes de formes. Il fallut lutter contre lui avec obstination pour lui arracher ses secrets. La fable conte qu'il apparut sous la forme d'un spectre à ses enfans, Imolus et Télégon, gémis d'une atecité inouïe, et les corriges de leur cruauté en leur faisant peur.

PROTESTANTISME. V. **CALVIN**, **LÉON X**, **LUTHER**, **MELANCHTON**, etc.

PROTH ou **PERROT** (JEAN), docteur de Sorbonne, aumônier, confesseur et prédicateur du roi René, né vers 1420 près de Chammont en Bassigny, fit ses vœux au monastère du Val-des-Ecoliers en 1443, devint prieur de deux ordres en 1453, fut reçu

docteur de Sorbonne en 1462, obtint la protection du René, roi de Sicile et comte de Provence, se fixa auprès de ce prince, et mourut à Marseille en 1474. Il avait pub. dans un chapitre général tenu en 1454, des statuts relatifs à la réforme de la discipline de son ordre.

PROTOGENES, peintre grec, vivait à Rhodes vers la 112^e olympiade (336 ans av. J.-C.). On ignore quel fut son maître, et la nécessité le réduisit à peindre, pendant long-temps, des ornements de vaisseaux, des décorations intérieures, etc. Apelles, sachant que les tableaux de cet artiste n'étaient ni recherchés ni payés, en acheta un 50 talents attiques. C'est alors que les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme le chef-d'œuvre de ce peintre son tableau d'*Ixysus*, chasseur et fondateur de Rhodes. Il employa, suivant Plin, sept ans à le terminer, et Apelles en le voyant resta muet d'admiration. Il avait à représenter, dans cet ouvr., un chien écumant de fatigue et de chaleur : vingt fois il avait recommencé la tête du cet animal sans pouvoir rendre l'effet qu'il se proposait : enfin le hasard le servit, au moment où, avec une éponge, il allait encore effacer son travail. Ses autres tableaux cités, sont les portraits de *Cydippe*, de *Tépolème*, de *Philiscus*, acteur tragique, d'un athlète, du roi *Antigon*, d'*Alexandre* et du *duc Pan*. Sous le règne de Tibère on voyait à Rome des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles de beau idéal. Le tableau d'*Ixysus*, enlevé de Grèce et placé dans le temple de la Paix, périt dans un incendie. Suidas rapporte que Protogènes avait écrit deux livres, sur la peinture et sur les figures.

PROTOSPATHARIUS, V. **TRÉOPHILE**.

PROUSTEAU (GUILLAUME), avocat distingué et professeur en droit, né à Tours en 1636, mort à Orléans en 1705, fut le fondat. de la bibliothèque publique de cette dern. villa, et mérita, par le noble usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *Père des pauvres*. On a de lui : trois *Discours lat.* sur la pénitence, Orléans, 1680, in-8 ; *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de regulis juris*, ibid., 1684, in-4 ; *Eloge funèbre* (en latin) de l'abbé Desmahis, chanoine de l'église d'Orléans, ibid., in-12.

PROVANCHÈRES (SIMÉON de), médecin, né à Langres, vers 1540, mort en 1617, exerça avec succès sa profession à Sens, obtint le titre de médecin du roi, et fut député aux états-généraux de 1614. On a de lui : *des Traductions de la chirurgie de Jacq. Houllier*, Paris, 1576, in-16 ; et de la *Chirurgie de Fernel*, Toulouse, 1597, in-8 ; le *Prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens*, trad. du latin (de Jean Ailleboust), et accru de l'opinion du traducteur sur *leicht problème*, Sens, 1582, in-8 ; *Aphorismorum Hippocratis Enarratio poetica*, ib., 1603, in-8. *Hist. de l'innocence d'un enfant de Fainpionfonde près Sens*, 1616, in-8. Cet ouvr. est recherché des curieux, mais il prouve que Provanchères était mauvais observateur, quoiqu'il ait eu la réputation de bon praticien. On a encore de lui une traduction latine des *quatre* de Pibrac, in-8.

PROVENCE (la), fut appelée par les Romains *Provincia*, parce que ce fut la prem. partie des Gaules réduite par eux en province romaine. Sous cette dénomination se trouvaient compris, non-seulement la Provence proprement dite, mais encore le Languedoc, le Dauphiné et la Savoie jusqu'à Genève. Vers l'an 1^{re} S., on restreignit le nom de Provence au territoire renfermé entre la mer Méditerranée, le Rhône, la Durance et les Alpes. Les Romains pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, à la sollicitation des Phocéens établis à Marseille, qui réclamaient leur appui contre les

anciens habitants. Ceux-ci, vaincus par le consul Fulvius, 125 ans av. J.-C., furent soumis entièrement deux ans après par Sextus. La Provence, enlevée aux Romains par Enrie, roi des Visigoths, fut transmise à Alaric, fils de ce prince, et passa ensuite sous la domination de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui la laissa à sa fille Amalasonte et à son petit-fils Athalaric. Plus tard, les rois mérovingiens la voyant abandonnée par les Ostrogoths, vaincus par Bélisaire, la partagèrent entre eux. Enfin, sous les Carolingiens, elle fut possédée par Lothaire, qui la donna à son fils Charles, à titre de royaume, en 855. Ce roy. s'étant éteint environ cent ans après, plus, princes en joignirent alors sous le titre de comtes jusqu'à Charles III, roi de Sicile, après la mort duquel Louis XI, qui prétendait avoir été institué son héritier, s'empara de la Provence. Louis XI étant mort à son tour, René, duc de Lorraine, dont les droits sur la Provence étaient plus légitimes, puisque le roi René était son aïeul maternel, les fit valoir ; mais ce fut en vain. Une sentence arbitrale le débouta, et Charles VIII réunit à perpétuité la Provence à la couronne. Les recherches que l'on voudrait faire sur ce pays seraient facilitées par le tableau suiv.

926. Boson I ^{er} , prem. comte bénéf.	1209. Raimond Béreng. IV.
948. Boson II.	1245. Béatrix et Charles, frère de S.-Louis, lequel devint, en 1266, roi de Sicile.
968. au plus tard. Guilaume I ^{er} .	
992. Rotheld.	
1008. Guillaume II, premier comte propriétaire.	1285. Charles II, le Boiteux, roi de Naples et de Sicile.
1018. Geoffroi I ^{er} , Bertrand I ^{er} et Guilaume III.	1309. Robert, roi de Naples.
Premiers comtes héréditaires.	1343. Jeanne, reine de Naples.
1063. Bertrand II.	1382. Louis I ^{er} , duc d'Anjou, fils de Jean, roi de Fr., adop. par Jeanne.
1090 au 1093. Etienne.	1384. Louis II.
1100. Gerberge et Gilbert.	1417. Louis III.
1112. Douce et Raimond Béranger I ^{er} .	1434. René dit le Bon, fr. de Louis III, duc de Lorraine et de Bar, roi de Naples.
1130. Péreng. Raimond.	1480. Charles III.
1144. Raimond Béranger II, dit le Jeune.	1481. Louis XI, roi de France.
1166. Douce II, Alph. I ^{er} , Raimond Béranger III et Sanché.	1486. La Provence réunie à la Fr. par Charles VIII.
1196. Alphonse II.	

PROVENZALI (JÉROME), archev. de Sorrente, où il m. en 1612, à 78 ans, était né à Naples, et avait d'abord pratiqué la médecine avec beaucoup d'éclat. Appelé à donner ses soins au souverain pontife, il en reçut, comme marque de reconnaissance, la dignité d'évêque, dont il était digne aussi par ses connaissances dans les matières ecclésiast. On ne connaît de lui qu'un traité : de *Sensibus*, Rome, 1597, in-4.

PROVINS (le P. PACTIQUE de). V. **PACTIQUE**.

PROYART (LIEUVIN-BONAVENTURE), histor., né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiast., et se distingua de bonne heure dans l'enseignement. Il était principal du collège du Puy, lorsque la révolution éclata : forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en France, où il devint conseiller ecclésiast. du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialement de la distribution des secours aux prisonniers franç., mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De retour en France, après le concordat de 1801, la publication d'un ouvr. intitulé : *Louis XVI et les*

vertus, qui parut en 1808, le fit renfermer à Bicêtre. Bientôt le chagrin et le dévouement des choses les plus nécessaires, pendant un hiver rigoureux, lui occasionnèrent une hydropisie de poitrine dont il mourut en 1808, à Arras, où ses amis avaient obtenu qu'il fût transféré. On a de l'abbé Proyart : *L'Ecolier vertueux*, 3^e édit., 1778, in-12, ouvr. adopté dans presque toutes les écoles chrétiennes ; *Histoire de Lanago, Kinkong et autres rois, d'Afrique* (de 1766 à 1773), 1776, in-12, rédigée sur les Mém. des missionnaires ; *Éloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8, qui a concouru pour le prix de l'Acad. ; *Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12 ; *Vie du dauphin, père de Louis XV*, 2 vol. in-8, 1783 ; *Histoire de Stanislas I^{er}, roi de Pologne*, Lyon, 1784, 2 vol. in-12 ; de l'Éducation publique, et des moyens d'en réaliser la réforme (projetée dans la dernière assemblée générale du clergé), 1785, in-12 ; la *Vie de L.-F.-G. Dorléans de La Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12 ; le *Modèle des jeunes gens dans la Vie de Claude Le Pelletier de Sonzy*, 1789, in-12 ; *Histoire de Madame Louise, fille de Louis XV* ; *Histoire de Marie-Leczanska, reine de France* ; *Histoire de Maximilien Robespierre* ; *Louis XVI détrôné avant d'être roi* ; *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son S.*, Paris, 1808, 5 vol. in-8. L'édition complète des Œuvres de l'abbé Proyart a été pub. en 1819, par Mequignon fils aîné, en 17 v. in-8 et 17 v. in-12.

PRUDENCE (ACELIUS PRUDENTIUS CLEMENS), poète latin et chrétien, né en Espagne, dans la province tartagonaise en 348, exerça d'abord la profession d'avocat, puis fut nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes, prit ensuite le parti des armes, et vint à la cour d'Honorius qui le revêtit d'une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce, et qu'il perdit tout sa fortune, puisqu'on le retrouve, vers l'an 410, retiré en Espagne dans une solitude où il passa le reste de sa vie dans la pratique des actes de piété et la culture des lettres ; mais on ignore l'époque de sa mort. Il nous apprend lui-même qu'il avait 57 ans lorsqu'il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, et quelques écrits où il réfute des hérésies de son temps. Il existe un très-grand nombre d'éditions des poésies de Prudence, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. latina* et dans la *Bibl. mediev. et infimor. latinitatis*. Ces mêmes œuvres sont parties des *Poëta christiani*, imprimés par les Aldes, Venise, 1501-1502. Parmi les édit. postérieures au 16^e S., les plus recherchées sont celle de Hansu, 1613, in-8, avec des notes de différents auteurs ; celle d'Amot. (Dn. Elsevier), 1667, 1 vol. in-12, avec les notes de Nic. Heinsius ; celle de Paris (*ad usum delphini*), 1687, in-4, avec les notes d'Et. Chevallier ; celle de Cologne, 1701, petit in-8, faisant partie de la collection *Vartorum* ; enfin celle de Parme (Bodoni), 1789, 2 vol. grand in-8. On trouve la *vie* de Prudence dans les *Mémoires* de Tillemont, tome 10.

PRUDENCE (St.), dit le Jeune. V. GALINDO.

PRUDENT (Josua-Hippol.-Augustin VAUCHOT, plus connu sous le nom de père), capucin, né en Franche-Comté en 1743, mort en 1799, est auteur d'un grand nombre de *mémoires* et de *disertations*, insérés dans le *Recueil* de l'acad. de Besançon, où il obtint, en 1776, le prix d'élog. par l'Éloge de Nicolas Perrenot, chancel. de l'empereur Charles-Quint ; celui d'histoire, en 1777, par une *Notice sur les monumens romains dont il existe des vestiges en Franche-Comté* ; et celui d'agriculture par une *Disertation sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligait plusieurs vignobles de la province*. Cette disertation, impr. par ordre du gouvernement en 1778, in-8, fut

vivement critiquée par l'abbé Baverel ; mais elle est citée avec éloges dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, édit. de 1804. On a encore de P. Prudent une *Vie de St. Claude*, Paris, 1782, in-8, et il a laissé plusieurs ouvr. MSs.

PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, membre de l'institut, né en 1760 à Cluny (Bourgogne), d'un maître maçon dont il était le 13^e enfant, perdit son père étroitement en bas-âge, fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale, et les surprenantes dispositions qu'il montra de bonne heure pour les arts fixèrent l'attention des moines, qui sollicitèrent pour lui la protection de l'archev. de Macon, M. Moreau. Ce prelat l'envoya à l'école de dessin que tenait M. Devosges à Dijon, et les progrès du jeune homme justifiaient les espérances qu'il avait fait concevoir ; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'imagination dont il était doué l'engagèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir remporté le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne (prix qui lui valut la pension de Rome, où il séjourna de 1783 à 1789), il s'était épris d'une passion violente pour une femme, qui de sa maîtresse devint bientôt sa compagne. Cette union mal assurée fut pour lui une source de chagrins continus : un divorce le sauva enfin de celle dont le désespoir et l'insouciance pesaient le condamner à végéter toujours misérable, et presque hors d'état d'élever sa nombreuse famille. Cependant l'expérience n'avait pu lui apprendre à maîtriser les mouvements d'un cœur trop accessible aux séductions de l'amour. Une demoiselle Mayer, son élève, le fit presque aussitôt renoncer aux projets qu'il formait de vivre dans la solitude. Il contracta avec elle une liaison très-étroite, mais ses sollicitudes plurielles ne pouvaient masquer d'être empoisonnés par des regrets. Sa maîtresse mit elle-même fin à ses jours, et le chagrin qu'il en ressentit lui porta aussi le coup de la mort ; il expira le 16 fév. 1823, après avoir pourvu à ce que sa dépouille fût placée au Père-Lachaise à côté de celle de sa maîtresse. M. Voyart a publié une *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de P.-P. Prudhon*, Paris, F. Didot, 1824, in-8, avec portrait ; nous y renvoyons pour plus de détails, réduits à nous honorer à citer ses principales compositions : *L'Amour réduit à la raison*, et son pendant ; *L'Amour débauché par l'Amour* (gravés par Copia) ; le plafond du Musée représentant Diane implorant Jupiter ; le *Crime pour ainsi dire par la Justice et la Pénitence céleste*, morceau capital de l'artiste, et qui fut exposé au salon de 1808, ainsi que *L'Enlèvement de Psyché par les Zéphirs* (le prem. gravé par M. Roger, et le 2^e par Mullier) ; enfin *Zéphire se baignant sur la surface des eaux* (lithographié par M. Grevedon). La dern. inspiration de Prudhon fut celle qui a produit le superbe *Christ mourant sur la croix*, achevé depuis quelques années par le ministre de la maison du roi. On reproche avec fondement à cet artiste de l'incorrection dans le dessin, trop peu de variété dans ses airs de tête ; mais ces défauts sont à quelques égards rachetés par le charme de sa composition et la beauté de son coloris.

PRUSIAS I^{er}, dit le Bonheur (παλάτις), roi de Bithynie de 238 à 260 av. J.-C., était fils de Zélas, mis à m. par les Gaulois. Son hist. est pleine d'incertitudes et de contradictions.

PRUSIAS II, roi de Bithynie, surnommé Canegoz (le chasseur), fameux par son dévouement servile au sénat romain, monta sur le trône vers l'an 260 avant J.-C., et fut d'abord la guerre à Eumènes, roi de Pergame, et, secondé par Annibal, remporta plusieurs victoires sur mer et sur terre. Les Romains, alarmés de ses succès, joignirent à Prusias de leur livrer le célèbre général carthaginois ; et le prince allait exécuter cet ordre, quand

Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a converti d'un opprobre éternel. A l'époque du détachement de Perée et de la destruction du royaume de Marédoie, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revenu d'un costume abject, la tête rasée, il laissa le sceau de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permit de sacrifier au Capitole, l'un l'autre des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eumènes sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses états, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonaras.

PRUSSE (la), long-temps habitée par des peuples idolâtres, fut conquise en 1283 par les chevaliers teutoniques, qui s'y établirent en souverains. Un grand-maître da cet ordre religieux et militaire, Albert de Brandebourg, eut l'adresse et le bonheur, au commencement du 16^e S., de faire passer le pouvoir suprême de son ordre dans sa maison. Cette maison, d'où sont sortis les rois de Prusse, était celle de Hohen-Zollern, qui avait été investie, en 1177, de l'électorat de Brandebourg par l'empereur Sigismond, et qui plus tard, du temps d'Albert l'Achille, s'était divisée en 2 branches, les électeurs de Brandebourg et les ducs de Prusse. Albert de Brandebourg, petit-fils d'Albert l'Achille, profitant de la position avantageuse où le plaçaient sa haute dignité et la fermentation produite dans tout le Nord par les principes de Lutlier, traita directement avec les Polonais, en 1525, pour cette partie de la Prusse, qui reconnaissait les lois des chevaliers, et obtint qu'elle lui fût concédée, pour lui et pour ses descendants, à titre de *duché séculier*, sous condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Cet hommage ayant été rendu en 1569 par Joachim II, électeur de Brandebourg et cousin d'Albert, le premier duc de Prusse, conjointement avec Albert-Frédéric, fils de ce prince, ce fut là le premier fondement des droits que les électeurs de Brandebourg ont eu sur la Prusse. Albert-Frédéric étant mort sans enfants, les deux branches se réunirent en une seule dans la personne de Sigismond, électeur de Brandebourg, qui se déclara vassal et tributaire du Pologne. Mais son petit-fils, Frédéric-Guillaume, dit le *Grand-Electeur*, mettant à profit la position fâcheuse des Polonais, leur arracha un traité (1656) par lequel il se trouvait affranchi de l'assujettissement de l'hommage, et se fit reconnaître en 1662 duc souverain et indépendant. Il fut convenu seulement que, si la branche électoral de Brandebourg venait à manquer, la Pologne rentrerait dans ses anciens droits sur la Prusse, qui serait alors possédée en fief par les branches cadettes de Brandebourg; mais le sort en avait ordonné autrement. L'empereur Léopold érigea le duché de Prusse en royaume, en 1701, en faveur de Frédéric I^{er}, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Pologne ne consentit au nouveau titre donné à Frédéric qu'à condition que ses droits demeureraient les mêmes, et le roi de Prusse ne fut reconnu en cette qualité par les puissances de l'Europe qu'en 1713. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert. Elle fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume I^{er}. Son fils, Frédéric II, l'un des plus grands hommes qu'on ait vus sur le trône, étendit ses états par des conquêtes, leur donna des lois, et les enrichit par le commerce. Il eut pour successeur son neveu,

Frédéric-Guillaume II, qui commit bien des fautes, notamment celle de se déclarer le chef de la coalition, qui espérait rétablir en France le pouvoir absolu, et y détruire le nouvel ordre de choses fondé par la révolution. Enfin fut appelé au trône, par les droits de sa naissance, Frédéric-Guill. III, qui régna encore en Prusse, mais dont les états ont été resserrés ou agrandis au gré de la conquête. Le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet 1807, lui enleva la moitié de son territoire, qu'il ne recouvra que par la traité de Paris, signé le 30 mai 1814. La Prusse eut en outre par ce traité une partie des états du roi de Saxe, et, sur les deux rives du Rhin, les duchés de Berg et de Westphalie, une partie de celui de Nassau, les principautés de Siegen et de Corvey, le comté de Dortmund, les ci-devant départ. franç. du Rhin et Moselle, de la Roer, sans parler de ceux de la Sarre et de l'Ouerthe. Le roi de Prusse a dès-lors été divisée en 5 gr. dép. milit.: 1^{re} Province de Magdebourg et duché de Saxe; 2^e Marches à Poméranie; 3^e Prusse proprement dite; 4^e Silésie et grand-duché de Posen; 5^e Grand-duché du Bas-Rhin.

PRUSSE, V. HINRI et WILHELMINE.

PRYCE (WILLIAM), médecin anglais, né à Cornouailles, mort vers la fin du dernier siècle, a complété les travaux de son compatriote Berlioz (v. ce nom), par la composition de deux ouvrages importants. L'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol.; et l'autre, une *Gramm.* et un *Vocabul.* de la langue de ce pays, 1790, in-4.

PRYNNE (WILLIAM), jurisconsulte anglais et l'un des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *Chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 liv., à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plusieurs années passées dans les fers, Prynn recouvra enfin sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissement du presbytérianisme; mais son intérêt s'étant tourné ensuite vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla espérer dans un cahot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui et les siens divers écrits, qui firent resserer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et m. à Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-f. et in-8; mais ce grand nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souvent remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont : *exact chronological Pindication*, etc., Londres, 1666-68, 3 vol. in-f., rare; *Observ.* sur la *4^e part.* des *Institutes des lois angl.*, par Coke, in-fol.; *Writs ou Edits parlementaires*, 4 vol. in-f., et une édition améliorée de l'*Abbrégé des archives de la Tour* de sir Rob. Cotton, in-fol.

PRZYBILSKI, professeur de littérat. ancienne à l'université de Cracovie, dans le 18^e S., a donné des traduct. (en polonais) des *poésies d'Hésiode*, et de plusieurs ouvrages anglais. Il a aussi publié une *Dissert.* sur l'*excellence et l'utilité de la chirurgie*, pour laquelle Stanislas-Auguste lui donna une médaille d'or.

PSALMANAZAR (GROGZ) est le nom supposé

d'ou écrivain qui avilit la première partie de sa vie par la bassesse de ses actions, et qui ennoblit l'autre par l'utilité de ses travaux. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans les *mém.* qu'il a laissés. Il déclare que, par respect pour ses parents, il a voulu dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance. L'un et l'autre n'ont point été découverts, et ne le seront probablement jamais. Né en 1679 dans le midi de la France, il reçut une éducation distinguée; mais, loin d'en faire usage, il rampa successivement dans les condit. les plus abjectes, prit le masque du mensonge et de l'hyprocrisie pour jouer tour à tour, dans div. contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Irlandais poursuivi par ses compatriotes, et enfin celui d'un Japonais converti au christianisme. Pour accéder à cette dernière fable, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habilita à écrire dans les caractères qu'il avait inventés, publia à Londres une *Relation de l'île de Formosa*, où il prétendait être né, et cette relation, regardée comme authentique, réussit à tel point qu'elle eut un grand nombre d'éditions, et fut traduite dans plus. langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, fut comblé de bienfaits, et vécut long-temps encore du fruit de ses impostures. Mais, arrivé à l'âge de 32 ans, la lecture de quelques livres religieux lui ouvrit enfin les yeux sur sa coupable conduite. Atteint par la honte et le remords, il s'attacha de bonne foi à la religion, et une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui. Ce fut alors qu'il devint l'un des principaux collaborateurs de *l'Hist. univ.*, publiée en Angleterre, à laquelle il a fourni la plus grande partie de l'histoire anc. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage, et m. à Londres en 1763. Ses *Mémoires*, qu'il avait écrits à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, ont paru à Londres sous le titre de *Mém. de ... communim.* connus sous le nom de *George Psalmanazar* (en anglais), 1764, in-8. Ce livre a été publié par mistress Sarah Rawallins, à qui l'auteur légua tout ce qu'il possédait, et qu'il appelle, dans son testam., son emir.

PSAMMENTE, roi d'Égypte, fils d'Amasis, succéda à ce prince en l'an 525 avant J.-C., et eut d'abord à soutenir la guerre que Cambyse avait déclarée à son père. Après avoir été complètement défait dans une bataille sanglante, livrée sur la branche du Nil dite Pelusique, il se réfugia dans Memphis, y fut assiégé et fait prisonnier; mais le monarque vainqueur, touché de sa résignation, le traita avec honneur, et l'envoya ensuite à Suse avec six mille Égyptiens captifs. Accusé plus tard d'avoir tenté de faire soulever les Égyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en m. Il n'avait régné que six mois.

PSAMMIS, roi d'Égypte, appelé aussi, par Jules Africain et par Éusèbe, *Psammuthis*, fils de Necos ou Néchao II, monta sur le trône en l'an 599 av. J.-C., et m. dans une expédition, contre les Éthiopiens en l'an 594.

PSAMMITHIQUE, roi d'Égypte, monta sur le trône en l'an 607 avant J.-C., et fut obligé d'abord de partager le pouvoir avec onze autres rois. C'est cette espèce de gouvernement que les Grecs ont désignée par le nom de *dodecarchie*, et qui dura pendant 12 ans. Psammithique régna sur les contrées marécageuses et maritimes qui terminent l'Égypte du côté du Nord. Le commerce actif que ses sujets faisaient avec les Grecs et les Phéniciens lui ayant procuré de grands avantages, et l'ayant mis en relation avec beaucoup de princes et de peuples étrangers, il fit venir des troupes mercenaires de l'Arabie, engagea beaucoup de Grecs de l'Asie-Mineure à son service, et se trouva en état de résister à ses collègues, qui avaient pris les armes contre lui. Il les vainquit. Plusieurs périrent dans la bataille; les

autres se retirèrent dans la Lybie, renoncèrent à leurs états, et Psammithique devint ainsi seul souverain de l'Égypte. Il céda aux Grecs, ses auxiliaires, des terres et des habitations sur les rives du Nil, auprès de Babaste, sur la branche pelusique, mença, en toute occasion, une extrême partialité envers les étrangers qui l'avaient si bien servi, s'occupa d'embellir Memphis de plusieurs beaux momens, fit long-temps la guerre en Syrie, empêcha les Scythes de porter leurs armes en Égypte, et m., après un règne de 54 ans, vers l'an 614 av. J.-C. — **PSAMMITHÈTE II**, descendant du précédent, régna en Égypte en l'an 400 avant J.-C., mais seulement comme vassal du roi de Perse. Vers cette époque, Tamus, satrape de l'Ionie, se réfugia en Égypte avec sa flotte et ses trésors, redoutant la vengeance d'Artaxerce, parce qu'il avait pris part à la révolte de Cyrus-le-Jeune, frère de ce monarque persan. Les richesses de Tamus tentèrent la cupidité de Psammithète, qui fit périr le satrape avec toute sa famille, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. C'est là tout ce qu'on sait de ce roi d'Égypte. — Aristote nous a conservé le souvenir d'un autre **PSAMMITHÈTE**, fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyren de Corinthe. On croit que Psammithète I^{er}, qui, selon Diodore de Sicile, avait fait élever ses enfants à la manière des Grecs, avait bien pu donner une de ses filles au frère de Périandre, et que c'est à cette circonstance, assez vraisemblable, que le fils de Gordius ou Gorgias aurait dû le nom de Psammithète, celui de son aïeul maternel, comme on le pratiquait assez souvent chez les Grecs.

PSAMMUTHIS, roi d'Égypte, 3^e de la 1^{re} dynastie ménéssienne, succéda, en l'an 380 av. J.-C., à Acheris, dont il était sans doute le fils, et ne régna qu'un an. C'est tout ce que l'on sait de lui.

PSAUME (Nicolas), en latin *Psalmus*, savant prélat, né en 1518 à Cheumont-sur-Aire, dans le Barrois, se signala par son éloquence au concile de Trente, dans les années 1550 et 1562, fut nommé évêque de Verdun par le cardinal de Lorraine, déploya un grand zèle pour préserver son diocèse de l'hérésie, et m. en 1575 dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de tous les habitants. Outre divers écrits religieux, dont on trouvera la liste dans la vie de l'auteur, par Roussel, insérée dans *l'Hist. de Verdun*, en lui doit un *Journal*, des opérations du concile de Trente, qui a été publié par Hugo, abbé d'Estival, dans son recueil intitulé *scripta antiquitatis Mommensis*.

PSELLUS (Michel), le plus célèbre et le plus fécond des écriv. grecs du 11^e S., était né à Constantinople d'une famille patricienne. Il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques, la médecine, et contribua beaucoup, par son exemple, à ranimer le goût des lettres et des sciences parmi ses compatriotes. L'emp. Michel Stratiatique le fit sénateur et le députa vers Isaac Comnène, quo le choix de l'armée appelait au trône de l'Orient en 1057. Psellus conserva la faveur de ce dern. prince et celle de Constantin Ducas, qui lui confia l'éducation de son fils Michel, surn. depuis *Parapinace*. Devenu le principal conseiller de ce prince lorsqu'il monta sur le trône, en 1071, il fut dépossédé de ses biens sous le règne de Nicéphore Botaniote, et relégué dans un monastère, où il m. vers 1079. On a de lui un gr. nombre d'écrits dont Fabricius donne les titres dans le t. 5 de la *Bibliotheca graeca*. Nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Paraphrasia in Aristotelis libros xiij. (Hagiasis) (de Interpretatione)*, en grec, Vevoise, 1563, in-folio, à la suite du Comment. d'Anaximandros sur le même ouvrage; *Commentarii in octo libros Aristotelis de physica ascultatione*, ib., 1554, in-fol. (ce n'est qu'une traduct. par J.-B. Camosi; le texte grec est encore inédit); *de lapidum Virtutibus*, grec et lat., Toulouse; 1615, in-8; Leyde, 1743, in-8; de victis

Ratione, deque Facultatibus et succi Qualitate, lib. duo, trad. souv. réimp. dans le 16^e S.; le texte est ancora incédit, de *quintor mathem. scientiis*, *arithmetica, musica, geometria et astronomia*, *Compendium*, en grec, Venise, 1532, in-8; nouv. édition, par G. Xilander, sous ce titre: *Perriculus Liber de quatuor mathemat. scientiis*, avec une version lat., Bâle, 1556, in-8; de *omniaria Doctrina*, *capita et questiones ac responsiones* 193 *complexiones*, pub. par Fabricius, avec une version lat., dans le t. 5 de la *Biblioth. græca*; de *operationum demonum Dilogus*, grec et latin, Paris, 1615, in-8; *Expositio (metrica) in Canticum Cantorum*, pub. par Menraus, avec des notes, dans un recueil d'autres écrits sur le même cantique, Leyde, 1617, in-4; *Lambi in vultu et virtutes*; *anagoge in Tantalum et Cyrenen*, et *Allegoria de sphinge*, grec et latin, Bâle, 1544, in-8; *Synopsis legum versibus iambicis et politicus gr.*, cum notis et versione latini F. Bosquet, Paris, 1632, in-8. Allatius a recueilli, dans le chap. 30 de son traité *de Pœtibus et eorum scriptis Diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son ancienne réputation.

PSINACHES, roi d'Égypte, 6^e de la 3^e dynastie des Tanites, success. d'Uscher, régna 9 ans, depuis 1021 jusqu'à 1013 av. J.-C., et eut pour successeur Psousennès II.

PSUSENNES I^{er}, roi d'Égypte, 2^e de la 24^e dynastie, success. de Smendes (le même qu'Osymandias), régna pendant 40 ans, depuis 1077 jusqu'à 1037 av. J.-C., et eut pour succ. Nephthéherès II. — PSUSENNES II, 7^e et dern. roi de la même dynastie, régna 35 ans, et fut remplacé en 979 avant J.-C. par Sesonchosis (la même que le Senné de la Bible), fondateur de la dynastie des Bubastites.

PSYCHÉ (mythol.) était une jeune fille d'une si rare beauté que l'Amour même en fut épris et vint l'épouser. Elle fut exposée par ses parents, d'après un oracle d'Apollon, sur une haute montagne au bord d'un précipice. On l'avait parée de vêtements splendides, et l'on croyait qu'elle devait être livrée aux fureurs d'un monstre inconnu. Mais à peine amenée sur la lieu où elle devait attendre son sort, elle fut enlevée par Zéphire, qui la transporta dans un palais brillant d'or, et entouré de jardins magnifiques. Là, elle était servie à soubit par des personnes invisibles. L'Amour venait la visiter pendant la nuit et la quittait avant le jour, en lui recommandant de ne pas chercher à le connaître. Elle se résigna d'abord et obéit; mais une nuit, emportée par sa curiosité, elle alluma une lampe, et découvrit que son époux n'était autre que l'Amour même. Malheureusement une goutte d'huile tomba sur lui et le révéla. Il s'enfuit aussitôt, non sans avoir reproché à Psyché son indiscret. Psyché, pour le retrouver, eut recours à Vénus. Elle ne pouvait plus mal s'adresser, car Vénus la soumit à plusieurs épreuves pénibles. L'Amour se sent trop vaillant, et obtint de Jupiter la permission de prendre pour épouse la belle Psyché, qui fut mise au nombre des déesses, et qui donna le jour à la Volupté. Comme le nom de Psyché est celui de l'âme (ψυχή) chez les Grecs, il serait facile de trouver dans cette fable une piquante allégorie et une leçon. En effet, cette jeune fille, qui voit tout son bonheur s'évanouir pour avoir voulu en connaître l'aut., n'a-t-elle pas été imaginée pour nous avertir que l'âme ne vit que de mystère et d'illusion, et que des amans doivent redouter, comme l'a dit un poète,

Le coup d'œil hâsardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

PSYCHRESTUS (JACOUES), médecin grec du 5^e S., né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hecichyus, devint prem. méd. de l'emp. Léon, et excita au der-

nier point l'admiration de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrerent des menum. comme à un autre Esculape.

PTOLEMÉE I^{er}, surn. Soter, l'un des compagnons d'Alexandre-le-Grand et le fondateur d'une nouvelle monarchie en Égypte, naquit vers l'an 360 av. J.-C., dans l'Égée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passa pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre; mais il ne reconnut jamais d'autre père que Lagus, le mari de sa mère; aussi tous ses descendants sont connus sous le nom de Lagides. Il fut élevé avec le jeune Alexandre, dont il embrassa le parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur la trône (l'an 337 av. J.-C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, lui suivit dans toutes ses expéditions, et lui serva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydrques. Après la mort de son maître (l'an 323 av. J.-C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia le tuteur des rois à Perdicas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Égypte avec la Libye, ainsi que plus parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Égypte. Le prem. soin du nouveau gouverneur fut de s'attacher les cœurs des peuples confiés à son aile, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite; car Perdicas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernement, et qui en vint ensuite à une rupture ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 av. J.-C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès-lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Niesmor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les succès du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il s'occupa d'occuper d'embellir et de fortifier ses états. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Seleucus, Candane et Lysimaque. Il obtint avec eux quelq. avantages; mais il perdit quelques-unes de ses possessions en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de grands armemens pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivement de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complètement. Ptolémée prit le parti qui lui dictait la prudence: il se retira en Égypte, disposé à s'y défendre. L'en ne vint point l'y chercher; il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie-Mineure; mais Démétrius la força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait également les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier le signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son grand cœur, la possibi-

possession de l'île de Chypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plusieurs villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce; mais une révolte le força de rentrer en Egypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'il avait laissées le gouverneur de l'Egypte, s'empara de plusieurs places de l'île de Chypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essayer en personne ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Egypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suivante, le nouveau roi d'Egypte se vit attaqué dans ses propres états par terre et par mer: Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival eut sa défense, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Séleucus et Ptolémée (l'an 302). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Ephèse, avec quelques débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Séleucus étant passé dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Chypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu autrefois en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Egypte et Démétrius. Elle fut trahie plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la viola enfin ouvertement, et, malgré quelques succès, se vit enlever successivement toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. Depuis lors Ptolémée cessa de prendre part aux événements qui agitaient encore le monde; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très avancé, il s'occupa de régler sa succession. Il donna la préférence, sur tous ses enfants, à l'ainé de ceux qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphes*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône de son vivant, et en descendit pour lui faire place l'an 285 avant J.-C. Il ne survécut que deux ans à son abdication, et m. l'an 283 av. J.-C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savoirs et les phil., eobodréed de tous les côtés en Egypte: l'écueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui fut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surn. *Philadelphes*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 av. J.-C., avait environ 24 ans, quand son père, Ptolémée-Soter, lui céda la couronne d'Egypte, qu'il posséda 38 ans, 2 ans pendant le vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 nov. 285 av. J.-C. au 24 octobre 247. Il n'eut point les vertus guerrières de son prédécesseur; mais ce fut, sans doute, un bonheur pour l'Egypte. On ne voit pas qu'il ait pris souvent part aux divisions et aux guerres des successeurs d'Alexandre; et quand il y fut entraîné malgré lui, il confia le conduite de ses armées à ses généraux. Toutefois il sut maintenir la monarchie égyptienne dans le haut rang politique qu'elle devait à son fondateur, et il le fit jouir d'une prospérité que rien

n'altéra. Il protégea les lettres et les sciences, voulut enrichir la bibliothèque d'Alexandrie fondée par son père, et n'épargna ni les recherches et les dépenses pour y réunir une immense quantité de monuments littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. Ce fut alors, si l'on en croit une tradition très-ancienne et très-répandue, que fut exécutée la prem. version des livres saints en langue grecque. Ce récit paraît assez vraisemblable si l'on réfléchit que, dès l'époque de la fondation d'Alexandrie, les Juifs venaient en gr. nombre s'établir dans cette ville, qu'ils y obtinrent de grands privilèges sous Ptolémée-Soter, qu'ils s'y multiplièrent beaucoup, et que probablement la langue grecque leur était devenue plus familière que celle de leurs pères. Parmi la foule des poètes, des savants et des philosophes qui furent attirés à la cour du roi d'Egypte par ses bienfaits, on voyait Straton de Lampsaque, Théophraste de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis et le fameux critique Zola. Pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, Ptolémée fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, joignait le golfe Arabique avec la Méditerranée, employa ses navires à faire des voyages de découvertes et des courses lointaines, et couvrit de colonies toute la côte occidentale du golfe Arabique et de la mer Erythrée. Plusieurs villes d'ailleurs s'élevèrent par ses ordres sur tous les points du royaume, et reçurent de lui les noms de *Bérénice* et d'*Armenée*: c'étaient ceux de sa mère et de sa sœur bien-aimée, dont il fit sa femme. La reconnaissance publique décora d'autres villes des noms de *Ptolémaïs* et de *Philadelphie*. Il y eut cependant plusieurs conspirat. sous son règne; mais elles ne furent suivies d'aucun résultat.

PTOLÉMÉE III, surn. *Evergète* (le bienfaisant), fils et successeur du précéd., était âgé d'environ 36 ans quand il monta sur le trône: ses années royales comptèrent de l'an 247 av. J.-C. à l'an 222 ou 221, qui marque le commencement du règne de Ptolémée-Philopator, son fils. A peine maître de la couronne, il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre contre le roi de Syrie Séleucus, dit *Callinicus*. Il croyait marcher au secours de sa sœur Bérénice, qui déjà avait péri victime de l'ambition du prince syrien. Quoique déjà dans son apogée, le roi d'Egypte n'eut pas lieu de se repentir d'avoir pris les armes; il soumit la Cilicie, l'Arménie, la Pamphylie et toute l'Asie-Mineure; puis, passant l'Euphrate, il conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie; enfin, sans les troubles qui le forcèrent de revenir dans son royaume, il aurait achevé la ruine de son ennemi. Celui-ci reprit pendant ce temps-là ses affaires, et voulut recommencer la lutte; mais il fut vaincu encore une fois, et n'eut d'autre ressource que de former une ligue avec son frère Antiochus, surn. *Théox*, qui avait combattu contre lui pour les Egyptiens. Cette ligue eut pour résultat immédiat de faire signer à Ptolémée une trêve de dix ans; mais les deux frères s'étant brouillés de nouveau, il profita de leurs sanglants débats pour ordonner plus d'inursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, tandis qu'il maintenait l'Egypte dans une parfaite tranquillité, et qu'il se livrait en paix à tous les plaisirs. On ne peut le regarder toutefois comme un prince sans énergie et sans talent. Il conserva à la cour d'Alexandrie toute sa splendeur; il protégea les lettres et les sciences et ceux qui les cultivèrent; il s'occupa de conserver et d'entretenir les établissements commerciaux et militaires que son père avait fondés sur les côtes de la mer Erythrée; en un mot, il fut le dernier de sa race qui se montre digne de régner. Voulant conserver l'influence que les rois ses prédécesseurs avaient eue dans la Grèce européenne, il se déclara d'abord le protecteur de la ligue des Athéniens, puis de Cléomène, roi de Lacédémone, qu'il accueillit dans son mol-

heur, et qu'il eût, sans doute, aidé à recouvrer ses états, si la mort ne l'eût empêché de secourir ce prince, qu'il estimait.

PTOLÉMÉE IV, surn. *Philopator*, fils et successeur du précédent, occupa le trône pend. 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 223 ou 221 à l'an 205 av. J.-C., époque du règne de Ptolémée-Epiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Evergète, l'éloigna des affaires, et entretenait son goût déjà très-prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambition de son ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomène, après avoir long-temps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfans de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus-le-Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémées, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative ; mais une seconde expédition fut plus heureuse. De deux lieutenans de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complètement. Le lâche roi d'Egypte, pend. ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclès et Sosibius, furent assez adroits pour emmener Antiochus par des négociations trompeuses pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin, il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J.-C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée ; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès-lors il cessa de s'occuper des événemens qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, et ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, perça qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédition, il n'avait pas été admis dans le saint des saints : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un ennemi incommode. Il m. lui-même de maladie l'an 205 avant J.-C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Epiphanes*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône d'Egypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses années royales comptèrent de 205 à 181 av. J.-C., prem. année de Ptolémée Philométor. Le vicex Sosibius conserva la principale part dans l'administration des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince ; mais cet indigne tuteur eut bientôt mérité le nom de général, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclès, l'infame maîtresse du dernier roi. Tiépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolution, et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter ; mais il fut suppléé à son tour. On pensa bien qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, sut profiter de ces divisions. Il envoya à l'Egypte, tant par lui que par ses lieutenans, un grand nombre de places importantes. Cependant, comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Antiochus, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Egypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, de conspirations troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Bientôt la défaite et la mort

d'Antiochus débarrassa Ptolémée de la crainte des guerres étrangères ; mais il brouilla tout dans l'intérieur de son royaume, par son insouciance, sa tyrannie et sa cruauté. Il vit éclater de toutes parts des rébellions sérieuses et ne les apaisa qu'à force de sang. Enfin, il fut empoisonné par les grands du sa cour : il était alors âgé de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, fils et successeur du précédent, était âgé de 5 ans environ, quand il monta sur le trône. Ses années royales comptèrent de 181 à 145 av. J.-C. Sa minorité, grâce à la prudence de sa mère, Cléopâtre de Syrie, ne fut pas très-ovageuse. Il venait de prendre les rênes du gouvernement, lorsqu'il vit ses possessions hors de l'Egypte, et l'Egypte même, envahies par Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince, dont il fut alors le prisonnier, le traita avec beaucoup d'égards ; mais, pend. ce temps, les Alexandrins se donnèrent un souverain roi, Ptolémée, surnommé Evergète, frère de Philométor. Une révolte des Juifs ayant forcé Antiochus de retourner en Asie, les deux frères, compétiteurs au trône d'Egypte, consentirent à le partager. Les années de ce double règne durèrent de 170 av. J.-C., la deuxième année de Philométor répondant à la première d'Evergète. Les Ptolémées auraient eu de la peine à résister à Antiochus ; mais les Romains intervinrent comme médiateurs dans cette querelle, et firent restituer l'île de Chypre aux Egyptiens, qui furent obligés de renoncer, en faveur du roi de Syrie, à leurs prétentions sur les provinces asiatiques. Les deux frères, débarrassés ainsi de l'ennemi commun, ne tardèrent pas à se brouiller. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent ; on sait seulement qu'Evergète fut contraint de quitter l'Egypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 av. J.-C. A partir de cette époque, Philométor regna seul. Rome fit droit aux prières répétées d'Evergète, prétendit lui assurer la possession de l'île de Chypre, et retrancha son frère de l'alliance de la république ; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Evergète en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna même la Cyrénaïque et plus. villes de l'île de Chypre. L'Egypte jouit alors, pendant plus. années, d'une prolongée paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius I^{er}, avec un prétendant à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ces deux avec succès. Bientôt il déclara la guerre à ce prince, auquel il avait contribué à faire donner la couronne ; mais dont il croyait avoir à se plaindre ; et, après lui avoir enlevé une partie de ses états, il s'unit à Démétrius, surnommé Nicator, fils et héritier des droits de Démétrius I^{er}. Il fut salué roi par les habitans d'Antioche ; mais il n'osa pas ou ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de le faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu ; mais Philométor périt peu de jours après, des suites des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné trente-neuf ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Eupator*, fut le successeur immédiat de Ptolémée-Philométor, son père. Le surnom d'Eupator (ce d'un père illustre), donné au jeune prince, servait seul à prouver quelle vénération les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 145 avant J.-C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée-Eupator fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La prem. année fut certainement aussi la dern. de son règne éphémère,

qui se perdit dans la durée de celui de son successeur, Ptolémée-Evergète II. On verra dans l'article de celui-ci, le peu de faits qui intéressent Ptolémée-Eupator.

PTOLÉMÉE VII, surnommé *Evergète II*, était à Cyrène, où il régnait, lorsqu'il apprit la mort prématurée de son frère Philomète. Il s'empressa de réclamer la tutelle de son neveu, Ptolémée-Eupator, qui était déjà donnée à Cléopâtre, mère du jeune prince et veuve du dernier monarque. Une guerre s'ensuivit, qui fut bientôt terminée par une transaction entre les deux partis. On convint qu'Evergète, en prenant la tutelle d'Eupator, épouserait la reine-mère; cette convention fut exécutée; mais bientôt les peuples eurent lieu de s'en repentir. Le cruel Evergète commença dès-lors à marquer chaque jour de sa puissance par des menées continuelles, parmi lesquels il faut compter celui de son pupille. Bientôt, las de Cléopâtre, qu'il n'avait épousée que pour se frayer le chemin du trône, et désirant s'unir à la fille de cette princesse, nommé aussi Cléopâtre, il fit violence à l'objet de sa criminelle passion et répudia sa femme. On voit cependant que les deux Cléopâtres continuèrent à être nommées conjointement dans les actes publics, et que la mère avait toujours conservé le premier rang. Ce fait ne prouve rien en faveur du tyran, auquel il fut sans doute commandé par les circonstances. On le voit reprendre aussitôt le cours de ses cruautés et y mêler tous les excès de l'impertinence et de la plus bonteuse débouche. Il n'était protégé contre la haine universelle que par l'estime que l'on portait à son sage ministre Hierax, qui seul tenait le fardeau du gouvernement. A la fin pourtant, l'indignation publique se manifesta avec fureur, et le tyran n'eut que le temps de s'enfuir en Cygne avec Cléopâtre la jeune. Cette révélation eut lieu dans la 17^e année de son règne, depuis la mort de son frère. Lorsqu'il apprit que Cléopâtre la mère avait été mise à la tête des affaires, il fit égorger le fils qu'il avait eu d'elle et qu'il craignait de voir éléver par elle sur le trône. Cependant il rassembla des forces considérables, reconquit son royaume, et y jeta d'une paix qui ne fut presque point altérée, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de l'an 117, ou au commencement de l'an 116 avant J.-C., 29 ans après la mort de son frère Philomète. Comme avant de régner seul en Egypte, il avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant 6 ans avec son frère, il compta ses années royales à partir de son premier avènement. Il faut donc donner à son règne une durée de 53 ans entiers, compris entre l'an 170 et l'an 117 avant J.-C. Ce tyran abominable, en le remarque avec surprise, aimait les lettres, les cultivait même avec quelque succès, et protégeait les savans. Il augmenta beaucoup la grande bibliothèque d'Alexandrie, fonda plus d'établissements du même genre, et n'épargna aucune dépense pour se procurer, soit des originaux, soit des copies de MSS. précieux. Il avait composé, au rapport d'Athénée qui en parle plus loin, des espèces de *Mémoires* ou de *Mélanges*, en 24 livres, relatifs en grande partie à l'Histoire naturelle.

PTOLÉMÉE VIII, surnommé *Soter II*, fils d'Evergète II et de Cléopâtre, monta sur le trône, au grand regret de sa mère, qui aurait préféré Alexandre, son second fils, et qui fut du moins se réserver le premier rang et une part importante dans l'administration des affaires. La mère et le fils comptèrent en même temps les années de leur double règne. Tous deux prirent part aux troubles du la Syrie à la mère eueccout Antiochus-Grypus, tandis que le fils soutenait Antiochus-le-Cyrcénien, et s'attirait encore par cette conduite la haine de Cléopâtre, dont on respect, ses égards et sa docilité n'avaient jamais pu lui obtenir la bienveillance.

L'injuste maître fit tant, que le malheureux prince fut obligé de s'enfuir en Cygne, la dixième année de son règne, l'an 106 av. J.-C. Quelques années après, il se retira de cette Ile devant les troupes égyptiennes et passa en Phénicie, et de là en Judée, où il battit complètement son frère Alexandre (v. l'art. suiv.), qui avait pris sa place sur le trône d'Egypte. Cléopâtre eueccout alors de vives inquiétudes et ordonna un grand armement de terre et de mer; mais le faible Ptolémée, qui n'avait point eueccout de la respecter, malgré tant de persécutions, voulut éviter de la combattre, et prit le parti de retourner en Cygne, dont il se remit en possession assez facilement. Il y vivait tranquille, lorsque sa mère lui rappela, par de nouveaux actes de férocité, que sa haine était éternelle, et le porta à se retirer encore une fois en Syrie. Il prit part aux troubles de ce pays, et attendit ainsi la révélation qui devait le rétablir sur le trône de ses ancêtres, vers l'an 88 avant J.-C., après la m. de Cléopâtre et l'expulsion du parricide Alexandre. Ptolémée-Soter possédait à bon droit l'affection des Alexandrins, qui suppléèrent les années de son règne, comme s'il n'avait jamais été interrompu, et ne firent aucun compte du temps où la domination de son indigne frère avait pesé sur leurs têtes. Soter, débarrassé bientôt de toute crainte par la mort de ses frères, fit reprendre à son royaume un rang honorable parmi les puissances de l'Orient, grâce surtout à l'état imposant de ses forces navales. Son second règne, après son retour à Alexandrie, fut de sept ans et six mois; ce qui, avec son premier règne et le temps de son exil en Cygne, forme un espace de trente-cinq ans et six mois, compris, dans la liste des rois, pour trente-six ans, par la raison que sa fille Cléopâtre, venue de Ptolémée Alexandre I^{er}, qui lui succéda, n'occupa le trône que six mois environ. Les années royales de Ptolémée-Soter II sont donc comprises entre l'an 117 et l'an 81 av. J.-C.

PTOLÉMÉE IX, surnommé *Alexandre I^{er}*, était le 2^e fils d'Evergète II et de Cléopâtre. qui, après avoir tenté vainement de le placer sur le trône d'Egypte, parvint à lui faire donner l'Ile de Cygne avec le titre de roi, l'an 114 av. J.-C. Sept ans plus tard, l'an 107, elle put mettre à exécution son premier projet. Alexandre tint compte du temps qu'il avait administré son petit état de Cygne et voulut que la première année de son nouveau règne en fût considérée comme la huitième. La mère et le fils ne vécurent pas long-temps en bonne intelligence; ce dernier prit le parti de se retirer en Cygne, préférant une vie tranquille au pouvoir, dont le dégoûtait les cruautés de la reine. Cependant il se rapprocha d'elle, pour exister en légitime maître du royaume; mais, le danger passé, leurs divisions recommencèrent. A la fin, Cléopâtre résolut de faire périr ce fils trop peu docile, qui la prévenait par un parricide, en la 18^e année depuis l'expulsion de Soter II. Resté ainsi seul maître du pouvoir, il ne le garda pas long-temps. Le mécontentement général le força de quitter Alexandrie, où il ne resta plus, malgré ses efforts. Il fut tué dans une bataille navale. Il était, lorsqu'il fut détroné, dans la 19^e année de son règne en Egypte; et il y avait 27 ans qu'il avait reçu le titre de roi, avec la couronne de Cygne.

PTOLÉMÉE X, surnommé *Alexandre II*, était fils d'Alexandre I^{er}. Lorsque Ptolémée-Soter II était en Syrie et menaçait l'Egypte d'une invasion, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'Ile de Cos les enfans d'Alexandre I^{er}, avec ses trésors. Alexandre II était encore dans cette Ile quand son père fut tué en l'an 89 av. J.-C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, s'étant rendu maître de l'Ile de Cos, emmena avec lui le jeune Alexandre, qui passa dans le camp de Sylla en l'an 84, et se mit sous sa protection. La m. de Soter II, arrivée en 81,

laissant la couronne d'Égypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre I^{er}, Sylla étoit de faire valoir les droits de son protégé, qui devoit avoir alors une trentaine d'années, et qui étoit le dernier descendant mâle de la race des Ptolémées. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine étoit-elle devenue sa femme, qu'il le fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes, qui ont soutenu une opinion différente, ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 36^e et dernière année de Soter II (82-81 av. J.-C.).

PTOLÉMÉE XI, surnommé *Aulétés*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion dévorante qu'il avoit pour cet instrument, étoit fils naturel de Soter II. Ce fut lui seul qui, pour obtenir la couronne, que lui déléguait le peuple d'Alexandrie après le mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Égypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très-jeune encore, étoit probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévation au trône comme non avenue, et le royaume d'Égypte comme dévolu à la république, en vertu du testament, selon un supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucun mesure pour faire valoir leurs prétentions, et plusieurs fois la question de savoir si l'on s'empareroit de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 av. J.-C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnoit à Cypré depuis qu'il possédoit lui-même l'Égypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit état par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignation des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétés de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il étoit reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il étoit passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice. La première de ces deux princesses m, après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de deux ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétés comptèrent de 58 à 55 av. J.-C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Égypte pendant trois ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses états. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il étoit réservé à Gabinus, gouverneur de Syrie et lieutenant de Pompée, de faire rentrer ce prince en Égypte par la force des armes, l'an 55 av. J.-C. Le premier acte d'Aulétés fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées et surtout les plus riches de la ville, pour pouvoir payer les services de Gabinus, qui avoit égi sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore trois années environ. Ses années royales comptèrent de 51 à 52 av. J.-C. Le célèbre antiquaire Baudouin de Derval a publié une histoire de ce prince, Paris, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, surnommé *le fils de Ptolémée An-*

létés, n'avoit que treize ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa mère, la femme Cléopâtre, appelée à régner conjointement avec lui, avoit déjà dix-sept ans, et se trouvoit en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci eut pour pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfans d'un roi qu'il avoit fait placer sur le trône par son lieutenant Gabinus. Cléopâtre répondit par des services importuns à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu le bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Égypte. Ce dernier n'avoit aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa mère Cléopâtre, mécontentèrent les Égyptiens; et bientôt ils se virent assiégés dans ses quartiers, à Alexandrie, par une population furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelques secours et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avoit gardé jusqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du gr. Mithridate, ne fut venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre, en se noyant dans le Nil, après une bataille perdue. Il avoit compté quatre années révolues de règne (du 5 septembre 52 au 4 septembre 48 av. J.-C.), et m. dans la 5^e (entre le 4 sept. 48 et le 4 sept. 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et successeur du précédent, étoit le deuxième fils de Ptolémée-Aulétés. Il n'avoit que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On ne sait bien qu'un jeune souverain n'eût qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa mère. En l'an 46 ils firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il m. avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8^e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4^e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 av. J.-C.

PTOLÉMÉE XIV, prince connu sous le nom de *Césarion*, naquit, en l'an 47 avant J.-C., de l'union illégitime de Jules-César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Égypte; mais ils ont tort. Les monuments s'accordent avec les témoignages de l'hist. pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, en l'an 42 avant J.-C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquement, sous le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avoit été femme légitime du dictateur. En l'an 32 av. J.-C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois*; mais l'année suiv., après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore, Ramené de là en Égypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr en l'an 30 av. J.-C. Césarion avoit alors envir. 18 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphé*, fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, en l'an 32 ar. J.-C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des états qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cependant, comme un fils du triumvir était moins à craindre qu'un fils du dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césaire. Après avoir écrit, avec son frère Alexandre et sa sœur Cléopâtre, un triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il parut que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époque, il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre-Sélène, fille de Marc-Antoine et de la femme Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrét., sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaintes et son attachement pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas (v. ce n.). En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, l'honorable triomphe. Eut venant à Rome sous Caligula, il excita, par ses habilemens magnifiques et par ses richesses, la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines en l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance. Edéme, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger le m. de son souverain, et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée-Soter II, fut reconnu roi de l'île de Chypre l'an 81 av. J.-C., dans le même temps que Ptolémée Aulète, son frère, monta sur le trône d'Égypte. Loin d'imiter le prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de 2 talents pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Chypre en prov. et la mise des biens du roi à l'encan. Cet on, nommé questeur pour l'exécution de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra fuir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Chypre fut soumise comme province au gouvt. de Cilicie.

PTOLÉMÉE, surnommé *Alerités*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amynas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Eurydice, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amynas, à qui Eurydice le dévoila. Lorsque le m. de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée-Alerités chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltes, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 ar. J.-C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdicas une partie de ses états, que lui avait eus disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre de ces différends, déclara que la couronne appartenait à Perdicas. L'Aut ne fait plus mention de Ptolémée Alerités, à partir de cette époque. On sait seulement qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, enmena

comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdicas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *le Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée-Evergète II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testament de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Égypte. Après un règne d'environ 30 ans, et dont on ignore les actes, il m. l'an 66 av. J.-C., léguant ses états au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces dispositions, et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains réduisirent en prov. les petites républiques de la Cyrénaïque.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus* ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée-Soter et d'Eurydice, quitta l'Égypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfans qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, étoit son beau-frère. Arrivé, belle-mère de ce dernier prince, ayant réussi, par d'odieuses machinations, à le perdre dans l'esprit du roi, son père, qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (environ l'an 287 av. J.-C.) avec sa sœur Lysandre, veuve d'Agathocle, les enfans qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère consanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Seleucus-Nicator, qui promit à Ptolémée-Céraunus de le placer sur le trône d'Égypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à l'instigation de Ptolémée Philadelphé, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Seleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Courupedium. Mais ce fut en vain que Céraunus réclama alors la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et enfin se fit proclamer roi, après avoir eus cindre le diadème à Lysimachie. Il défia ensuite Antigonus-Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur son fils de ce prince, eussent que sur la roi d'Illyrie Monimus, et demeura tranquille possesseur de la couronne de Macédoine. Céraunus ne négligea rien pour affermir au dehors sa puissance, qu'il cimentait au dedans par des actes qui lui concilièrent l'affection des peuples. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'oubli de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et donna aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone-Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglans projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque. Cependant des hordes gauloises commencèrent à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine, se croyant assez fort pour repousser ces conquérans nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgion, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'irritement se justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il rit ses troupes bruyamment assaillies par les Gaulois, et lui-même tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 avant J.-C. Il avait occupé un an et 5 mois le trône de Macédoine, où monta après lui son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 mois.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand-prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, régnait vers l'an 86 avant J.-C., ayant succédé à Nénéeus, son père, l'un des petits souverains qui se partageaient la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait

sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Archéas, roi des Nabathéens, et le roi des Juifs Aristobule entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vainqueur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talents (environ 6 millions), et plus tard, le général romain ayant dépouillé la famille d'Aristobule de la souveraineté des Juifs, il donna aux malheureux restes de cette famille un asile dans ses états. Son fils Philippien s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène : Ptolémée, qui conçut ainsi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperdument. Il m. vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, recouvert en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lymanis, que Marc-Antoine fit mettre à mort en l'an 36 avant J.-C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égypt., de la ville de Mendès, avait écrit 3 liv. d'une *Hist. d'Égypte*, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à plusieurs pères de l'église, notamment à saint Clément d'Alexandrie. Ce dernier, qui, ainsi qu'Eusèbe et Taitien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'auteur. On sait seulement qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (CLAUDE), Κλαύδιος Πτολεμαῖος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, et celui dont le nom, objet autrefois d'une sorte de culte, sert maintenant à désigner le système déchu de l'immobilité de la terre, florissant vers l'an 125 et jusqu'à l'an 135 de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Pélagie), et les savants ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était à Alexandrie. Plus laborieux qu'un homme de génie, ce grand mathématicien n'eut d'abord sans doute d'astro objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédecesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi eut-il bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, ce qu'il s'est acquis cette réputation de vant laquelle pâlièrent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savants, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragments de ces auteurs, il faut reconnaître qu'à cet égard même son mérite est singulièrement effacé par le reproche qu'on n'a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, dès qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (traité d'astronomie, qu'il avert lui-même intitulé *Syntaxe mathématique*), monument précieux, puisqu'il renferme l'histoire de la science et toute la science même de ce temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instruments, dont il assure s'être servi pour atteindre à plus d'exactitude; mais il ne rapporte aucune de ses observations. Épuisant des calculs déjà faits sur lui, alors qu'ils conduisent à une solution évidente des propositions qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observations originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautes ou insuffisantes les démonstrations qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Rè-*

gles parallaxiques, où nulle part il n'évalue les diamètres apparents de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrument; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 44' au lieu de 3° 41', qu'il aurait dû ajouter. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses armilles, ni de son quart-de-cercle, ni même de son astrolabe. Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plus autres ouvrages, également importants, entre autres un livre de l'*Analemma*, où l'auteur traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomonique des Grecs; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dernier ouvrage, dont il existe deux Mss. à la Bibliothèque du Roi, n'a pas encore été publié; le texte original en est perdu comme celui des précédents, dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe); huit livres de géographie, ouvrage précieux, comme la plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science; enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour tit. *Tetrabible ou Quadripartitum*, a été commenté par Proclus Diadochus. Léon Allacci a donné une traduction latine de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grecque-lat. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles*. Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plusieurs autres astronomes, a été publié pour la première fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. M. Delambre, dans la savante notice qu'il a consacrée à Ptolémée (t. 36 de la *Biographie universelle*), nous paraît avoir suffisamment prouvé que c'est sans fondement qu'on lui a attribué le curieux traité de projection stéréographique, connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imp. en latin, Bâle, 1536, in-4; Venise, 1558, même format. L'énumération des principales éditions qui ont été faites des ouvr. de Ptolémée occupe plusieurs pages dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet (t. 3, p. 163-167). Nous y renvoyons pour plus de détails bibliographiques, nous bornant à citer les éditions suivantes : *Almagestum Cl. Ptolemaei Pheludensis Alexandrini, astronomi, principis*... in lucem ductu Petri Liechtenstein Colonienensis Germani, ann. Virg. part. 1515, Venise, goth.; réimp. à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-f. (rd. Lucé Guarco); en grec, avec le comment. de Théon, Bâle, 1538, in-fol.; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4; *Ptolemaei Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (ed. Schrekenfuchs), 1561, in-f. (cette collect. ne contient ni la *Geogr.*, ni la *Planisphère*, ni l'*Analemma*); *Ptolemaeus de Analemma, cum Frid. Commandani comment.*, in-4, Rome, 1562, 1570; *Liber Quadripartitus*, etc., Venise, 1484, in-4; ibid., 1493, in-fol.; et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et Centilogium*; grec-lat., Bâle, 1533, in-8; *Ptolemaeus de Hypothesis planetarum*, Procli Sparsa, Londres, 1620, in-4; *Lib. de apparentibus mercurantium*, 1630, in-fol., par les soins de P. Pétau; *de judicandis Facultate*... in scriptis in *Scriptis templis*, ib., 1663, in-4; *Geographia*, in-fol., Vienne, 1475; Amsterdam, 1618; Lyon, 1535; Bâle, 1531; en grec, ibid., 1533, in-4; *Les Harmoniques*, de Ptolémée, imp. gr.-lat., en 1682, in-fol., se trouvent au t. 3 des *Œuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (FRANÇOIS), avant jésuite, né à Commetan, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivement la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire

dans les collèges de son ordre. Ses ouvr. peu connus en France sont : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab ipsa inde Slavorum in Bohemiam adventu usque ad baptismum Borivoi* (en 893) *ad nostra usque tempora*. Prague, 1758, 2^e édit.; Vienne, 1768-69, in-4; *Histoire chronologique de la Bohême*, en allem., Prague, 1770 et années suiv., 6 vol. in-4; de *Antiquissimis scribibus Slavorum*, Leipzig, 1771, in-4; *Dissertatio de Venedis et Enetis*, Olmutz, 1772, in-8; Leipzig, 1773, in-4. Ces deux dissertat. ont été enroulées par la société littéraire fondée par le prince Jablonowski.

PUBLICOLA (PUBLIUS-VALERIUS, surn.), issu d'une famille d'origine Sabine et établie à Rome aux temps de sa fondation, fut avec Brutus l'un des fondateurs de la républ. romaine, et succéda à Collatin dans le digné consulaire, après avoir fait échouer le complot ourdi en faveur de Tarquin, et que lui avait découverte un esclave nommé Vindez. Il signala son entrée au consulat en abandonnant au pillage les richesses de la famille royale, dont les terres furent partagées entre les plus pauvres citoyens. Brutus ayant péri dans un combat, il prit le commandem. de l'armée, achève la défaite de l'ennemi, et, rentrant triomphant à Rome, il y eut un nombre considérable de prisonniers. Cependant, comme il semblerait ne pas songer à se donner un collègue, les murmures du peuple éclatèrent; ce fut pour tranquilliser les esprits que Valerius fit mener la maison qu'il habitait sur le mont Velia, qu'il supprima les robes des faisceaux, ordonna en même temps que les licteurs les bannissent en présence du peuple, enfin qu'il restreignit l'autorité des magistrats, dont les jugem. ne furent plus sans appel. La reconnaissance des Romains lui décerna alors le surnom de Publicola; et en effet toutes les mesures populaires qu'il avait fait décréter le lui méritaient. Ce fut pendant son 3^e consulat qu'eut lieu la guerre contre le roi d'Etrurie, qui prétendait rétablir Tarquin-le-Superbe sur le trône (v. PORCENNA); il la termina par le seul ascendant de ses vertus. Nommé consul une 4^e fois, il défait les Sabins, et obtint encore les honneurs du triomphe. A la m. de cet illustre consulaire, l'état fut obligé de pourvoir au soin de ses funérailles; les dames romaines portèrent un deuil. Plutarque, dans la *vie* qu'il a écrite de P. Valerius Publicola, le met en parallèle avec Solon.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, vivait à Rome vers l'an 45 av. J.-C.; né en Syrie, il fut enlevé esclave dans la ville du peuple-roi dès sa prem. jeunesse, et l'on conjecture qu'il porta d'abord le nom de Syrus, à cause de son origine. Le Romain auquel il appartenait lui fit donner son éducat. soignée, l'affranchit ensuite; et c'est alors qu'il reçut le nom de Publius. Il s'adonna à la composition des *mimes*, comédies burlesques, que les Grecs aimaient beaucoup et qui ne consistaient d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces. Plus tard les acteurs joignirent à ces danses la burlesque de la comédie, c.-à-d. ce qu'on appellerait de nos jours des scènes de parade, sans intrigue, sans liaison et sans dénouem. L'objet principal était de faire rire par le naturel avec lequel les acteurs imitaient les défauts et les vices de personnages connus. Publius-Syrus, à la fois auteur et acteur, après avoir obtenu de grands applaudissem. dans plus. villos d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César. Il porta un défi aux poètes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques. Ceux-ci l'acceptèrent et furent tous vaincus. Jules César accorda même au vainqueur la préférence sur Labrius, chevalier romain, auteur, alors fort en vogue, dans le même genre. Il paraît que Publius-Syrus empruntait le licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Sésèque lui donne de grands éloges, et St Jérôme dit que les Romains

lisaient ses product. dans leurs écoles publiques. Des sentences morales de ce poète mimique nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Séneque, et on les a plus. fois impr. à la suite des traités du dero. ou des fables de Phèdre. La plus ancienne édit. est celle pub. par Erasme, Bâle, 1502, in-4, d'après un MS. de Cambridge. Les meilleures édit. sont celles de Gruter, d'Havercamp et de Zwinger. M. Levasseur en a pub. une nouvelle, Paris, 1811, in-8, avec des notes explicatives et une traduct. littérale en prose. L'édit. la plus récente et la plus complète est celle donnée par J.-C. Orellius, Leipzig, 1822, in-8; cum notis variorum, avec la traduction grecque de Scaliger.

PUCCI (FRANÇOIS), écrivain controversé, né à Florence dans le 16^e S., vint à Lyon, après avoir terminé ses études, pour suivre la carrière du commerce. Les liens qu'il forma dans cette dernière ville l'ayant porté à adopter, du moins en partie, les opinions des protest., il abandonna le commerce pour venir à Oxford se mettre sur les bancs de théologie, et il y prit en 1573 le degré de maître-ès-arts. Quelq. temps après, il pub. un traité de *Fide in Deum, quæ et qualis sit*, où il combattait ouvertem. les dogmes du pacti calviniste qui dominait alors l'université d'Oxford. Cet écrit lui ayant attiré de nombreux ennemis, il se vit obligé de se retirer à Bâle, où il se lia avec Finet Socin (v. ce nom), dont il accueillit les opinions; mais les théologiens le forcèrent de quitter la ville à cause de son sentiment sur la grâce universelle. Revenu à Londres, ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Il en sortit au bout de quelque temps, passa en Hollande, d'où il entretenait une correspondance avec Socin, qu'il combattit toutefois sur certains points dans un traité de *Immortalitate naturalis primi hominis ante peccatum*. De la Hollande il se rendit à Anvers, puis à Cracovie et à Prague, où, après plus. conférences avec le nonce du pape, résident dans cette ville, il fit une retractat. publique de ses erreurs en 1595. Trois ans auparavant, il avait dédié au pape Clément VIII un ouvr. intit. *De Christi Salvatoris efficitate omnibus et singulis hominibus quatenus homines sunt, assertio catholica*, Gouda, 1599, in-8. Après sa retractat. Pucci fut ordonné prêtre, et devint secrétaire du cardinal Pompei d'Arague, chez lequel il m. en 1600. J.-B. de Gaspari a écrit une dissertation : *De viti, fati, operibus et opinionibus Fr. Pucci Flidini*, insérée dans la *Novæ ræculta calogerana*, t. 30, Veuisse, 1776.

PUCCIO V. CAPANNA.

PUGELLE (RENÉ), abbé de Corbigny, conseiller-clerc au parlement, né à Paris en 1655, était veuve, par sa mère, du marchand de Catinet. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, et fut nommé membre du conseil de conscience après la mort de Lenis XIV. Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec le cour, et en la vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. Il m. en 1745, le plus ancien magistrat de sa compagnie. Ses *discours*, pub., dans les recueils du temps, annoncent, le pluspart, du talent et une extrême vigueur. On a aussi pub. de lui des *lettres* à M. Senean, évêque de Senez; elles prouvent qu'il existait entre eux une grande conformité de sentiment.

PUCKLE D'ORLÉANS. V. JEANNE D'ARC.

PUNTE (De LA). V. PORT et PONZ.

PUFENDORF (SAMUEL), l'un des plus grands publicistes et historiens du 17^e S., naquit en 1663 à Chemsitz, bourg de la Saxe, où son père exerçait les fonctions de ministre luthérien. Nourri de bonne heure de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, et de la méthode de Weigel, il fit paraître en 1660 un ouvr. int. : *Ele*;

menta jurisprudentia naturalis methodo mathematica, qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis, élect. palatin, auquel il l'avait dédié, érigea en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'univ. d'Heidelberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son histor., et lui donna en même temps la charge de secrétaire d'état. Il s'attacha ensuite à l'élect. de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller aulic, puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il m. à Berlin en 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvr. philos., polit., philolog. et historiq. : *de Jure naturæ et gentium lib. II*, Land, 1672, in-4 ; id., *cum notis variis*, à Gottl. Mascom, Leipzig, 1744 ; trad. en franç. avec des notes par Barlemy, Amsterdam, 1729, 3^e édit. 1754, 2 vol. in-4 ; *de Officiis hominis ac civis libri II*, Lund, 1673, in-8 : c'est l'abrégé de l'ouvr. précéd., il a été réimpr. plus. fois ; Barlemyrac l'a aussi trad. en franç. ; Severini *Monzambani veranaculus de Statu imperii germanici*, 1660, souvent réimpr. depuis, trad. en plus. langues et notamment en franç., Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après la m. de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvr. ; *Disertatus de Federibus Inter Sueciam et Galliam*, La Haye, 1708, in-8, trad. en franç., ibid., 1709 ; *Georgii Cisterii Scanderbergi Historia*, Siadæ, 1654, in-12 ; *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christianæ*, Utrecht, 1686, in-fol. ; *de Rebus gestis Caroli-Gustavi Suecia regis*, Nuremberg, 1695, 1729, 2 vol. in-f. : c'est le plus est. de ses ouvr. ; *de Rebus gestis Frederici III, electoris, postea regis, commentariorum lib. III*, Berlin, 1784, *Einführung zur geschichte der europäischen staaten*, Francofort, 1682, in-8 ; trad. en franç. par Rouxol, 1710 et continué par Ohlenaschlager. La Mortinière en a donné une continuation franç., Amsterdam, 1722, reproduite avec l'ouvr. original, sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, édit. revue et augmentée par de Grèce, Paris, 1753 et suiv., in-4. — JULE PUGET-DONN, frère aîné du précéd., fut chargé de plus. missions diplomatiques, par les cours de Danemarck et de Suède, et acquit la réputation d'un politicien habile. Il fut pendant quelq. temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Biala-loune, lorsqu'il m. en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia*, pnb. par J.-P. Ludwig, avec une vie de l'auteur, Halle, 1700, in-8 : on y distingue une dissertation sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète des changements arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI*, La Haye, 1716. — Frédéric-Isaac de PUFENDORF, de la même famille, vice-président du tribunal de Cello, m. en 1785, a pnb. divers ouvr. sur le droit, entre autres : *de Jurisdictione germanica*, Lemgo, 1740, 1786 ; *Observationes juris universæ*, Cello et Hanovre, 1754-76, 4 vol., 1780-84.

PUGATSCHEFF, V. POUZATSCHEW.

PUGET (Pierres), célèbre sculpteur, constructeur de vaisseaux, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux arts, et se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il partoit ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces pompes colossales, ornées d'un double rang de galeries millantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un grand nom par les tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat ; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jus-

qu'à d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon furent son premier ouvr. Ce monument, et entièrement, de lui ; il en fut l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet ayant entendu parler de son talent conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellissement de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller ébaucher en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gènes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Gènes le retirèrent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheureux *Alexandre Saint* ; celle de *St Sébastien*, de l'église de Carignan ; le groupe de l'*Assompt.* de l'église du *l'Albergo* ; la figure de la *Pierre* du palais Balbi, celle du palais Carré ; la statue de *St Philippe-Néri*, le tabern. et les anges en bronze doré de l'egl. de *St-Syr* ; l'autel de Notre-Dame des Vignes ; le groupe de l'*Enlèvement d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représentant, sous l'*Assompt.*, Rappelé en France par Colbert, il fut nommé direct. de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il exécuta, entre autres ouvr., le groupe colossale de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dern. produit. de ce grand maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il m. dans cette ville en 1694, avant d'avoir pu mettre la dern. main à cet admirable ouvr. L'académie de Marseille a proposé son élog pour un sujet de prix en 1801. Le prix a été décerné en 1807 à M. Eméric-Didot. La même année l'administrat. municipale a fait élever en l'honneur de Puget, une colonne surmontée du buste de ce grand artiste. — PUGET (François), fils du précéd., architecte et aussi bon peintre de portraits, m. en 1707, a laissé, entre autres ouvr., un tableau qui se voit dans la collection du roi ; il présente huit figures vues à mi-corps, qui sont des portraits de Lulli, de Quinault et de plus. autres poètes et artistes du siècle de Louis XIV, un nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (Louis de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, m. en 1709, a laissé des *Observat. sur la structure des yeux de divers insectes*, et sur la trompe des papillons, Lyon, 1700, in-8 ; et des lettres sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences ; il cultivait aussi les littérat. grecque et latine, et avait trad. plus. odes d'Horace en vers franç. Son éloge, par l'abbé Tricand de Belmont, est inséré dans le *Journal de Trevoux*, sept. 1710, pag. 1575-1589.

PUISAYE (Le comte Joseph de), lieutenant-général, né à Mortagne vers 1754, dans le Perche, d'une famille titulaire de la charge héréditaire de gr. bailli d'épée de cette province, fut destiné d'abord à l'état ecclésiast., et placé au séminaire de St-Sulpice ; mais ayant renoncé aux études théologiques pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans comme sous-lieutenant dans le régim. de Cauti-cavalerie, puis passa dans un régim. de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états-généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers-état, après avoir été un des signataires de la protest. du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal-de-camp ; plus tard il eut le command. de la garde nationale d'Evreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimp-

fen, il commanda l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure, qu'écrasèrent les troupes de la convention à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Le comte de Puisaye, dont la tête avait été mise à prix, se retira alors en Bretagne, y recruta la chouannerie, rallia à ses opérat. plus. chefs, forma un conseil milit., et revêtu des pleins pouvoirs de monseig. le comte d'Artois, il reçut directem. de l'Angleterre et des dépêches et les secours d'argent pour la conduite des opérations projetées contre le gouvernem. républicain. Dans la situation où l'on avait placé le parti royaliste, il lui fallait non-seulem. accepter l'influence du cabinet de St-James, mais justifier encore d'une sorte d'empressem. à réaliser ses plans hostiles contre la France. Puisaye ne fut donc que trop conséquent lorsqu'il subordonna toutes ses opérat. à ce principe. Cependant, venu secrètement à Londres en sept. 1794, il n'y fut accueilli par les émigrés qu'avec les plus défavorables préventions ; et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour faire face aux embarras et aux difficultés qu'on lui suscita. Il fut enfin revêtu de pouvoirs illimités par Monsieur, comte d'Artois, et au moyen de liaisons qu'il avait formées avec d'influents personnaes de l'Angleterre il réussit à déterminer le ministère à armer cette expédition depuis si tristement fameuse sous la dénomination de Quiberon, presque illim sur les côtes de Bretagne, où elle échoua devant l'habileté du général Hoche et le courage des soldats républicains (v. HÉCART). Cette entreprise, dont le succès n'eût pu seul justifier la témérité, fut la tombeau du plus grand nombre des émigrés franç., et prépara la ruine des royalistes vendéens. Puisaye, comprenant tout d'abord qu'il ne pouvait reconquérir l'influence qu'il avait perdue, donna sa démission et abandonna pour jamais les côtes de Bretagne. Revenu à Londres il obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada ; il s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés, et ce ne fut qu'après le traité d'Amiens qu'il repartit en Angleterre, où il se flatta en vain d'adopter la rancune que lui conservaient les émigrés, par la publication de ses *Mémoires*, etc., Londres, 1803 et suiv., 6 vol. in-8. Ainsi que nous l'apprend une notice écrol. insérée dans la *Quotidienne* du 17 déc. 1827, le comte de Puisaye, qui définitivem. s'était fait naturaliser Anglais, reçut d'une petite pension que lui fit le gouvernement ; « car quoi qu'il put repaître la calomnie, il ne lui était rien resté de toutes ces sommes d'argent qui étoient passées par ses mains pour être réparties parmi les royalistes insurgés de l'ouest, etc. » Ingénieux en distinctions, le parti auquel s'était attaché cet homme ardent et ambitieux l'a flétri d'une réprobation qui à quelq. égards venge un peu la morale commune. Le comte Joseph de Puisaye m. le 13 oct. 1827 à Hammettsmith, près de Londres ; il était gr.-croix de l'ordre royal et milit. de St-Louis.

PUISIEUX (PIERRE). V. BRULANT.

PUISIEUX (PHILIPPE-FLORENT de), littérat., né à Meaux en 1713, m. en 1772, étoit avocat au parlam. de Paris ; mais il se livra moins à la jurisprudence qu'aux belles-lettres. On a de lui un très-grand nombre de traduct. d'ouvr. anglais, parmi lesquels on distingue quelq. romans de Fielding, et d'autres aut. : la *Gramm. géographique* de Gordon, 1758, in-8 ; la *Gramm. des sciences* de Beoj. Martin, 1769, 1769, 1777, in-8 ; l'*Hist. nouvelle de l'Angleterre* de Lediard, 1751, 3 v. in-4 ; la *Géographie générale* de Varénus, aug. par Jaurin, 1755, 4 vol. in-12 ; *Elémens des sciences et des arts littéraires* de Benj. Martin, 1769, 4 vol. in-12 ; *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* par Matthews, 1763, 4 vol. in-12 ; *Expériences physiques et chimiques* par Lewis, 1769, 4 vol. in-12. Il a en outre trad. du *Jeûne des Consultations de médecine*

de Hoffmann, 1754-55, 4 vol. in-12 ; les *Observations physiques et chimiques du même auteur* de 1754, 2 vol. in-12 ; et les *Ans et Préceptes de médecine* du docteur Mead, 1758 ; enfin de l'Italien : *Recueil de pièces de médecine et de physique* par Cocchi, 1762, in-12, d'où on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in-8. — **PUISIEUX (Madelaine d'ASBART de),** épouse du précédent, née à Paris en 1730, m. dans un âge très-avancé, cultiva aussi la littérat. On a d'elle : *Consils à une amie*, 1769, in-12 ; les *Caractères*, 1769 et 1755, 2 vol. in-12 ; plus. romans et contes allégoriq. La Porte a donné une analyse très-étendue des ouvr. de cette dame dans le t. 5 de l'*Hist. littér. des femmes françaises*.

PUJOL (ALEXANDRE-DENIS-JOSEPH), ancien commiss. principal des guerres en Hainaut, né en 1737, m. le 30 août 1806, chevalier de St-Louis, avait été prévôt puis chef de la ville et du magistrat de Valenciennes, dont il fut élu député à l'assemblée des notables. M. G.-A. J. Hécart, dans ses *Recherches hist., bibliogr., critiq. et littér. sur le théâtre de Valenciennes*, p. 52 et 164, cite Pujol comme aut. de la *Galerie historique universelle*, 1786 et années suiv., 18 livraisons, de 8 port. chacune avec *premier historiq.* Il a en outre laissé un ouvr. MS. intitulé le *Manuel de l'homme de bien*, dont on avait annoncé la prochaine publ. en 1817. — **Alexis PUJOL**, médecin de l'école de Montpellier, né en 1739 au Pujol, près Béziers, d'un avocat au parlement de Toulouse, m. en 1804, avait exercé successivement à Bédarieux, puis à Castres. Après s'être fait dans cette ville une grande réputation d'habileté, il aspira aux palmes académ., et sa mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la société royale de médecine de Paris. Nous citerons parmi ses opuscules *no Etat sur les maladies de la face*, etc., Paris, 1787, in-12 ; une *Dissertation sur les maladies de la peau, relativement à l'état du foie*, couronné en 1786 ; et un *Essai sur les inflammations, chron. des viscères*, qui valut à l'aut. une médaille d'or en 1791. Les divers écrits de Pujol, à l'exception du premier, parurent collectivement à Castres en 1802, 4 vol. in-8. Ce recueil assez froidem. accueilli, a été reproduit en 1823 par M. F.-G. Boissieu avec quelq. addit. et une notice sur la vie et les travaux de Pujol.

PUJOULX (JEAN-BAPTISTE), littérat., né à Saint-Maest, département de la Gironde, en 1762, m. en 1821, se fit d'abord connaître par des articles de journaux, qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances ; il eue ensuite successivem. à la rédaction du *Journal de la Littérature française et étrangère*, impr. à Dord.-Pons ; à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, au *Journal de l'Empire*, et composa, pour les différents théâtres, une foule de pièces, dont plus. obtinrent un succès mérité. On en trouvera le catalogue au tom. 2 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul, pag. 266 et suiv. Les principales sont : la *Souper de Famille*, ou les *Dangers de l'Absence*, comédie en 2 actes et en prose, 1785 ; l'*Ant. l'a mise en opéra* sous le tit. du *Rendez-vous suppose* ; l'*Ecole des Parvenus*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets : c'est la suite des deux petits *Savoyards* ; la *Feuve Calas* à Paris, coméd. en 1 acte, mise en opéra et jouée sous le titre d'une *Mutinée de Poëtaire*, 1799 ; les *Modernes enrichis*, com. en 3 actes et en vers libres, 1798 ; les *Noms supposés*, opéra-comiq. en 2 act., 1798 ; l'*Anti-Celibataire*, ou les *Mariages*, com. en 5 act. et en vers, 1803. Parmi les autres ouvr. de Pujoulx on cite le *Liv. du second âge*, 1800, in-8, plus. fois réimp. ; la *Naturaliste du second âge*, 1805, in-8 ; trad. un polonois ; *Promenade au Jardin des Plantes*, à la *Ménagerie* dont les galeries du Muséum d'*Histoire naturelle*, 1803, 3 v. in-18 ; *Leçons de physique* de l'Ecole Polytechnique, sur les propriétés générales des corps, 1805, in-8, fig. ; la *Botanique des jeunes gens et*

des gens du monde, 1810, 2 vol. in-8, fig. ; *Minéralogie et Usage des gens du monde*, 1813, in-8 ; *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance de ce monarque*, précédée d'une notice sur sa vie, 1817, in-8 (v., au sujet du cet ouv., la *Dict. des Anonymes*, et le *Journal de la Librairie*, 1818, p. 351 et 410, et 1819, p. 374). Pujoulx a fourni en outre div. articles à la *Bibliogr. univ.*, et à l'*Encycl. des Dames*, et a donné une nouv. édit. de la *Gemma*, lat. de Vénérat avec des correct.

PULI. (N. L.), poète assez obscur, né à Béziers vers 1650, fut premier consul et gouverneur de cette ville. Parmi ses poésies, insérées dans les recueils du temps, on cite une petite pièce assez jolie, intitulée la *Je ne suis Quiry*, et une autre intitulée l'*Épigramme*, adressée à Mlle de Longueville, fille d'honneur de la reine. Ce poète entretenait une correspondance avec Mlle Scudéry. On conserve de lui à la Bibliothèque de l' Arsenal (MS. 903, t. 10), des *Stances*, qu'il adressait au comte de Saint-Paul, depuis duc de Longueville, une ode adressée au roi sur le désistement des Turcs, et une autre à la reine Christine de Suède.

PULCHERIE (ELIA PULCHERIA AUGUSTA), fille de l'empereur Arcadius et d'Eudoxie, née l'an 399 à Constantinople, fut déclarée Auguste à 15 ans, et dès-lors gouverna l'empire sous le nom de son frère Théodose (voy. ce nom). La sagesse précoce dont cette princesse était douée lui fit entrevoir quels dangers pourraient menacer l'autorité du jeune empereur, si elle ou ses sœurs venaient à se marier. Elle les détermina à faire, ainsi qu'elle-même, vœu de célibat. Mais les pratiques de piété auxquelles elle s'était consacrée se la détournèrent point du soin du gouvernement ; elle se dirigeait l'action sans éclat et sans pompe, reportait son fierté tout l'honneur du bien qu'elle faisait. Malgré tant de sagesse, reboussée encore par les plus douces vertus, Pulchérie n'échappa point aux traits de l'envie. Un moment disgraciée en 457, elle se vit obligée de quitter la cour de Théodose, qui bientôt la rappela. Après la mort de ce prince (450), elle fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient, et, pour consolider sa puissance, elle offrit à Marcien de partager son trône avec le titre d'époux, sous la condition toutefois qu'elle resterait fidèle au vœu de chasteté qu'elle avait solenn. fait. De concert avec le nouvel empereur, Pulchérie continua de travailler sans relâche au bonheur de ses peuples et au maintien de la foi catholique, et à sa mort, survenue en 1453, elle emporta des regrets unanimes. Cette princesse, qui avait construit un grand nombre d'égl., fondé des couvents et doté beaucoup d'hospices, institua encore les pauvres pour hérit. de ses biens. Les Grecs, qui l'honorent comme sainte, célébrèrent sa fête le 13 septembre. Un bref de Benoît XIV autorisa plusieurs communautés religieuses à consacrer à sa mémoire le 1^{er} de juillet, et à faire un office particulier en son honneur. Outre les différentes hagiographies, on peut consulter sur Pulchérie sa *Vie*, par le jés. Contucci, Rome, 1751 ; le t. 15 des *Mém. de Tillemont*, et le 3^{ar} chap. de l'*Hist. de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon.

PULCI (LUIGI), poète italien, né à Florence en 1432, est auteur d'un long poème héroïque-comique, intitulé : *Morgante Magiore*, peu lu de nos jours, mais regardé comme le premier acheminant du genre de poésie auquel Berni a laissé son nom, uniquement parce qu'il y excellait. Pulci obtint la faveur du Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien. On croit qu'il m. vers 1487. Outre le *Morgante*, dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1493, 1545, 1574, in-4 ; Florence (Naples), 1732, in-4 ; et Paris, 1768, 3 vol. in-12, on a encore de Pulci quelques autres poésies et des lettres à Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique*, qui ont été souvent réimprimées.

PULGAR (FERDINAND DE), historien espagnol,

né à Pulgar, près de Tolède, en 1436, fut chargé de plusieurs missions importantes sous le règne de Ferdinand le-Catholique et d'Isabelle de Castille, dont il devint l'historiographe, et m. en 1486. On a de lui une histoire de ce règne, intitulée : *Crónica de los reyes católicos D. Fernando y doña Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol. C'est la première édition qui porte le nom de Pulgar ; celles qui l'avaient précédée portaient le nom d'Antoine Lebriza, qui n'en était que le traducteur latin. Il en a paru à Valence, en 1780, une édition collationnée sur les anciens MSS., 1 vol. in-fol. On a encore de Pulgar : les *grandes Hommes de la Castille*, en espagnol, Alcala, 1525, in-4, souvent réimp., et des lettres, qui ont été trad. en latin et en franç. On lui attribue aussi une *Hist. de Gonzalve de Cordoue*, pub. à Alcalá en 1584, et divers ouvrages MS.

PULIUS (le cardinal ROBERT), V. MATTEOUD.

PULMANN (THÉOD. POELMANN), plus connu sous le nom de, savant philologue, né vers 1510 à Cranenbourg, dans la duché de Clèves, fut pendant 16 ans correcteur dans la célèbre imprimerie de Plantin à Anvers. On lui doit de bonnes éditions des poésies de Juvenace, d'Arator et de *var. Fortunat*, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, des *Satyres* de Juvénal et Perse, de Suetone, etc. On ignore la date de sa m. ; on sait seulement qu'il se rendit à Salamanque vers 1580, et l'on croit généralement qu'il y mourut.

PULTAWA (bataille de). V. CHARLES XII de Suède et PIERRE 1^{er} (Alexisvitch).

PULTENEY (WILLIAM), comte de Bath, né en 1683 d'une anc. famille du comté de Leicester, débuta à la chambre des communes, sous le règne du roi Anne, par une opposition fortement prononcée au ministère que cette princesse avait choisi parmi les tories en 1710. L'avènement au trône de George 1^{er} (en 1714) lui valut son entrée au conseil privé, le poste de secrétaire d'état de la guerre, et bientôt après celui de trésorier de l'épargne ; mais la haine qu'il conçut ensuite contre Robert Walpole, dont il avait été l'ami, l'acharnement extrême qu'il mit à combattre toutes les mesures et les propositions de ce premier ministre, enfin ses libelles, où il n'épargnait ni les sarcasmes, ni les accusations contre son ennemi, irritèrent à tel point le roi, qu'il le déposa en 1731 de toutes les commissions dont il avait été chargé. Cette disgrâce, loin de nuire à Pulteney dans l'opinion publique, ne fit au contraire qu'augmenter la popularité dont il jouissait déjà ; mais il la perdit lorsqu'en 1734, après le retrait de Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le resta de sa vie à la cour la dédommagea sans doute des applaudissements qu'il ne pouvait plus obtenir, et qu'il s'efforçait de dédaigner. Il m. en 1764, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre ses pamphlets politiques, et divers articles dans le journal intitulé *the Craftsman*, on a de lui des poésies assez estimées.

PULTENEY (RICHARD), médecin et botaniste distingué, membre de la société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes étrangères, né à Loughborough en 1730, mort en 1801, fut pendant quelque temps médecin du comte de Bath, dont il était parent, et se fixa ensuite à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une grande réputation. Outre plusieurs écrits sur l'antiquité, on a de lui : *Annales générales des écrits de Linné*, 1782, in-8 ; *Essais sur les progrès de la botanique en Angl. éternelle*, 1790, 2 vol. in-8. Ces deux ouvrages ont été traduits en français, chacun en 2 vol. in-8, le prem. par Millin, 1789, et le second, par M. Boudlard, 1803, 2 vol. in-8.

PUNTI (JEAN), peintre, graveur et comédien hollandais, né à Amsterdam en 1711, s'était déjà fait

connaître avantageusement dans le peintre et la grav., lorsqu'il épousa vers 1733 Anne-Maria de Bruin, tragédienne fort distinguée, qui le décida à embrasser sa profession. Il débuta dans sa ville natale par la rôle de Rhodamiste, y obtint le plus brillant succès, et sa réputation surpassa bientôt celle de Duim, qu'il avait alors pour concurrent. Le m. d'une épouse chérie le fit renoncer au théâtre deux ans après ; mais les sollicitations de ses amis l'y ramenerent en 1753. Il y reparut dans le rôle d'Achille, où il s'est lui-même peint au gravé, et le public la ravit avec un nouvel enthousiasme. Punt s'était remarié en 1748. Il obtint en 1755 l'emploi lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam, et tout semblait lui sourire, lorsqu'il redouta veuf en 1771. Il prit une 3^e femme, Catharina Fokke, tragédienne célèbre ; mais un après ce nouveau mariage, en 1773, il fut complètement ruiné par l'incendie du théâtre d'Amsterdam, et se vit obligé d'accepter les offres que lui fit la ville de Rotterdam, où il fut abreuvé de dégoûts. Il se retira en 1777, et l'on négociait sa rentrée au théâtre d'Amsterdam, quand il m. en 1779. Punt peignit avec succès l'hist., le paysage et le portrait, et l'on a de lui des estampes qui font honneur à son burin.

PUPIEN. V. MAXIME-PUPIEN.

PURAMUNDUS. V. GREGORIANN.

PURBACH. V. PEBERACH.

PURCHAS (SAMUEL), ecclésiastique anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, m. vers 1628, est principalment connu par le célèbre rec. de voyages qui porte son nom. Gispelin de l'archevêque de Cantorbéry et pourvu du plus autres bénéfices, il employa sa fortune à acquérir le plus nombreuse collection de voyages, tant imp. que Mss., qu'on eût vu jusqu'alors ; et l'on doit à son zèle et à son érudition l'un des plus célèbres rec. en ce genre. Il en fit paraître le 1^{er} vol. en 1613, sous le titre suivant : *Purchas, his pilgrimages, or Relations of the world and the relig. discovered from the creation unto this present, in four parts*. in-fol. (ce vol. aut 4 éditions, la dernière, de 1626, très-augmentée, est la meilleure). Quatre autres vol. parurent en 1625 sous ce titre : *Hakluytus posthumus, or Purchas, his pilgrims, containing a history of the world in son voyages and land travels by englishmen and others*, etc. Londres, 1625, in-fol., trad. en hollandais. Purchas y a fait entrer tous les Mss. laissés par Hakluyt, et dont il avait fait l'acquisition. On a encore de lui : *Purchas, his Pilgrims or Microcosmos or the History of man*, 1627, in-8. C'est un recueil de méditations sur l'homme, dans tous les âges et dans toutes les posit. sociales.

PURE (MICHX. DE), évêq. et homme de lettres, né à Lyon en 1634, m. à Paris en 1680, est bien plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires, que par les ouvrages qu'il a publiés. On a de lui plusieurs piéces de théâtre, qui sont oubliées de nos jours, des traduct. françaises des *Institutions* de Quintilien, 1663, 2 vol. in-4 ; de l'*Hist. des Indes orientales et occidentales*, de J.-P. Mafféi, 1665, in-4 ; de l'*Hist. africaine*, de l'ital. Birago, 1686, in-12 ; de la *Vie de Léon X*, par Paul Jove, 1695, in-12, et quelq. autres ouvrages, dont le seul remarquable est la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, 3 vol. in-12.

PURI (DAVID), plû anthropo., né à Neuchâtel, en Suisse, en 1709, étoit fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline. S'étant fixé à Lisbonne, il eut une fortune considérable dans le commerce de la joaillerie, et la consacra presque tout entière au bien de sa ville natale, à laquelle il légua 3 ou 4 millions, dont une moitié devait être employée à des œuvres de charité, et l'autre à embellissement de la ville. Ce vertueux citoyen m. à Lisbonne le 31 mai 1768, et les magistrats de Neuchâtel, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait répandus sur sa patrie, ordonnèrent un deuil de

quinze jours. Parmi les monumens de sa bienfaisance, on cite l'hôpital de Neuchâtel, portant à la façade cette inscription : *Civis pœneribus*. — Jean-Pierre PUTH ou PUTEY, né aussi à Neuchâtel, et peut-être de la famille du précédent, a donné des *Mém. sur le pays des Cafres et la terre de Pierre Nantz*, qui parurent à Amsterdam, 1718, in-8, et qui furent traduits en hollandais. Ils contiennent des notions curieuses sur ces contrées, que l'auteur avait parcourues lui-même, et qu'il se proposait de coloniser. Ses projets furent présentés à la compagnie des Indes en Hollande. — Samuel PUTH, conseiller d'état de la principauté de Neuchâtel, posséda au même pour justifier que le commerce des vins de cette principauté doit être libre dans les états de Berne, 1705, in-4, et a laissé un extrait MS. des chron. de Neuchâtel. — Un colon. PUTH, qui soutint J. J. Rousseau contre le past. Montmolin, est, d'un *mém. justificatif* de sa propre conduite envers le gov., 1767, in-8 et in-12. Voy. la Bibliothèque suisse de Haller.

PURICELLI (JEAN-PIERRE), savant antiquaire, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, en 1589, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint à la dignité d'archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent. Il signala son zèle et sa charité pendant la peste qui désola Milan en 1630, en se dévouant tout entier au service des malades, fut le seul des chanoines que la contagion épargna, et m. en 1659, laissant un très-grand nombre d'ouvrages, dont beaucoup sont conservés Mss. à la Bibliothèque ambrosienne. Parmi ceux qu'il a publiés, on cite : *ambrosiana mediolani basilica Monumenta*, Milan, 1645, in-4 ; *Leur. Litter. cura et archiep. mediolani*, Pua, ib., 1653, in-4 ; de SS. *martyribus Nazario et Celso*, et *Protasio et Gervasio*, *historica Dissertatio*, ib., 1656, in-fol. ; de SS. *martyribus Arinda Alciato et Herlembaldia Cotta, libri quatuor, quibus Historia mediolani illustratur*, etc., ib., 1657, in-fol. — PURICELLI (François), littérat., né à Milan vers 1657, embrassa d'abord la règle de St-Ignace, mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever son noviciat. Plus tard, il reçut les ordres sacrés, portages son temps entre ses devoirs ecclésiastiques et la culture des lettres, et m. en 1738. On a de lui des poésies qui, d'abord éparées dans différents recueils, ont été rassemblées et publiées sous le titre de *Rimes*, Milan, 1750, in-4 ; Venise, 1751 ; Bologne, 1752, et Nice, 1781, in-8.

PURMANN (MATH.-GODEFRÖY), chir. allem. du 17^e S., fut d'abord employé dans les troupes du Brandebourg, et exerça ensuite son art à Halberstadt, puis à Breslau, où l'on croit qu'il m. vers 1700. Parmi ses ouvrages, qui tous eurent de son temps beaucoup de succès, nous citerons : *le vrai Chirurgien misit.*, etc., in-8, en allemand, Halberstadt, 1680, 1682, 1690, 1693 ; Léna, 1705 et 1721 ; la *Couronne chirurgicale* (chirurgischer Lorbeerkrans), in 4, Halberstadt, 1685 ; Francfort, 1692, et Breslau, 1705, oav. important pour l'histoire de la chirurgie en Allemagne au 17^e S. ; *Chirurgia curiosa*, in-4, Francfort, 1694, Léna, 1716 ; trad. en angl., Londres, 1706, in-fol.

PUSSORT (HENRI), conseiller d'état, né en 1615, étoit l'oncle de Colbert, et partagea sa haine contre Fouquet, dont il fut l'un des juges. Il se montra acharné à la perte de ce surintend. et opina pour la décapitation. Pussort travailla à le rédact. des *Ordonnances* de 1667 et 1670, pour la réformation de la justice et pour l'abréviation des procès. Il m. à Paris, doyen du conseil, en 1697.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (ÉTIENNE-MAUR), archéologue, l'un des 24 héros d'armes du roi Louis XVIII, né en 1757 à Mâcon, m. en 1820, membre de l'acad. de Villefranche de Bonaparte, de celle des Arcades de Rome et du Cercle des philadelphes, avait été d'abord gendarme du roi, puis, à l'époque de la révolut., successivement.

capitaine de chasseurs dans la garde nationale parisienne, adjudant-général et colonel. Il présenta à l'assemblée constituante (4 oct. 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscriptions et archives des couvents, et dès l'année suiv. devint membre de la commission des monum. établie à la biblioth. des Quatre-Nations. C'est à cette époque qu'il entreprit le pub. d'un ouvr. périodiq. ayant pour titre les *Monumens*, et dont il devait paraître 25 livrairs. par an. Outre sa coopérat. au traité des Officiers de Guyot, et dont il rédigea la partie milit., on lui doit encore : *Géographie de nos villages*, ou *Petitm. malconnus*, Mâcon, 1800, in-8.

PUTSCHIUS (ELIZ), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savans précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnans dans les langues et la littérat. anciennes. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelq. temps à Léna et à Leipzig, et m. à Stade en 1605, à l'âge de 25 ans et 4 mois. On a de lui un recueil des anciens grammair., pub. sous le titre de *Grammaticæ latinæ Auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 part. in-4 ; ce vol., dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs et contient les écrits de 33 grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Biblioth. latina* de Fabricius. Conrad Ritterbus a écrit le vie d'E. Putschius, Hambourg, 1608, in-4 ; ib., 1726, in-8.

PUTTER (JEAN-ETIENNE), l'un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne, né en 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivement à Marbourg, Halle et Léna, fut appelé, comme profess., à Göttingue en 1746, y donna, pendant plus de 50 ans, des cours sur la procédure des tribunaux supérieurs, sur le droit public et l'hist. de l'empire ; enfin des leçons pratiques de jurisprudence. Il devint doyen de la faculté de droit en 1797, et m. en 1807, après avoir pub. un gr. nombre d'ouvr., dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'hist. d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux supérieurs de l'empire, sur le droit civil et la jurisprudence pratique. Nous citerons seulement les suiv. : *Institutiones juris publici germanici*, Göttingue, 1802, 6^e éd.; *novæ Epitome processuum imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8 ; *Manuel de l'hist. d'Allemagne*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, 2^e éd. (en allem.) ; *Développement historique de la constitution de l'empire germanique*, ibid., 1798, 3 vol. in-8, 3^e éd.; *Essai d'une hist. acad. des savans de l'université de Göttingue*, ib., 1783-1788, 2 vol. ; *Littérat. du droit public allem.*, ib., 1781-1783, 3 vol.

PUY (Du). V. DUCY.

PUYSEGUR (JACQUES DE CHASTENET, vicomte de), né vers la fin du 16^e S., descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très en faveur à la cour des rois de Navarre. Il fit ses prem. armes en 1617, devint lieutenant-général des armées du roi, et prit part, pendant quarante ans de service, à trente combats et à plus de cent vingt sièges sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, officier plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et m. en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des mémoires sur les évènem. dont il avait été témoin. Ils s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658, et ont été réimpr. en 1737. Cet ouvr. se trouve compris dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Petitot. — PUYSEGUR (Jacques-François de CHASTENET, marquis de), maréchal de France, cheval. des ordres du roi, comte de Chessy, vicomte de Busacq, fils du précéd., né à Paris en 1615, entra en service en 1677, s'éleva de grade en grade par ses talens et sa valeur, et fut considéré comme un des hommes de guerre les plus expérimentés de son S. Louis XIV. qui en faisait gr. cas et lui communiquait chaque année ses projets de campagne, le

chargea de plus. missions diplomatiques. Puysegur eut une grande influence sur les évènem. qu'il consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans la maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant la minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il m. en 1743, âgé de 88 ans. On a de lui un ouvr. estimé intitulé *l'Art de la guerre*, qui parut en 1748 in-fol. et in-4 ; il a été trad. en allem. Le baron de Traverser en a publ. un extrait en 1758, sous le titre d'*Études militaires*.

— PUYSEGUR (Jacques-François-Maxime de CHASTENET, marquis de), fils du précéd., né à Paris en 1716, m. en 1782, se distinguait aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieutenant-général. On a de lui : *État actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12 ; *du Droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; *Analyse et Abrégé du spectacle de la nature de Pluche*, Reims, 1772, 1786, in-12 ; et diverses brochures de circonstance. — PUYSEGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de CHASTENET de), plus connu sous le nom de comte de Chasteau, second fils du précéd., né en 1752, entra de bonne heure au service du mer, où il obtint un avancement rapide. Réunissant des connaissances archéologiques, et celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, la permission de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habitans des Iles Fortinées, aujourd'hui les Canaries), à Ténériffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très-bien conservées, dont il enrichit le cabinet d'histoire naturelle de Paris et de Madrid, où on les voit encore. Le gouvernement français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouchem. de St-Domingue ; et ce sont ces cartes qui servent encore aujourd'hui à guider la navigation dans les parages de cette colonie. Les services que le comte de Chasteau avait rendus comme marin et comme savant, l'eussent sans doute élevé aux premiers grades de la marine française, si le révolut. n'était venue entraver sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui du Portugal, et après y avoir obtenu, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'Ordre du Christ, il sauva de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et m. en 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talens lui avaient si justement acquise. Son ouvr. sur les *Débouchems de St-Domingue*, qui avait paru en 1787, in-4, a été réimpr. depuis par ordre du roi. — PUYSEGUR (Pierre-Louis de CHASTENET, comte de), fils du maréchal de France, Jacques-François, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'eux approches de la révolut. il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il n'ait consacré ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Le comte de Puysegur conserva pour Louis XVI le plus grand attachement ; il commanda une compagnie de gentilshommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale dans la fureuse journée du 10 août, et il ne passa en pays étrangers qu'après la m. de l'infortuné monarque. De retour en France, il m. à Rochefort en 1807. Il était gr.-croix de l'Ordre de St-Louis. — Jean-Auguste de CHASTENET de PUYSEGUR, son frère, ecclésiaste de Bourges, né en 1740, m. en 1815, fut nommé député aux états-généraux, et fut un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile*

du clergé. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signat. de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, pub. en 1798 par les évêq. franç. émigrés.

PUYSEGUR (AMAND-MAUR-JACQ. DE CHASTENET, marquis de), fils du lieutenant-général Pierre-Louis, né en 1752, entra à 16 ans dans l'artillerie, obtint à 27 le grade de colonel fit le camp d'Espagne en 1782, et remplit au siège de Gibraltar les fonctions de major de tranchée. Au commencement de la révolut., dont il embrassa les principes avec une sage modérat., il passa du commandem. du régim. d'artillerie de Strasbourg à celui de l'école de La Fère avec le grade de maréchal-de-camp, donna sa démission en 1793 pour se retirer dans ses foyers ; et, sur l'accusat., portée contre lui d'entretenir une correspond. avec ses frères émigrés, il suivit à Soissons une détent. de deux années. Fixé enfin à sa terre de Busancy, il y mena une sile à quelq. illustres prosaïtes, fut nommé maire de Soissons après le 18 brumaire, se démit de cette magistrature en 1805, et il m. le 1^{er} août 1825 dans son château de Busancy, retraité contre la restaurat. ne l'avait point fait sortir. Différens traits d'un désintéressement digne des plus grands éloges eussent suffi pour assurer un honorable souvenir au marquis de Puysegur, s'il n'avait d'ailleurs rendu son nom célèbre en l'associant à l'hist. du magnétisme animal, dont il fut de bonne foi le sélé et insatiable défenseur. De 1814 à 1825 il eut part aux trois recueils intitul. : *Annales du magnétisme*, *Bibliothèque magnétique et Archives du magnétisme*. On a en outre de lui : *Mém. pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1783, 1809, in-8, anonyme ; du *Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec div. branches de la physique*, 1807, 1809, in-8 ; *Recherches, Espérances et Observations physiq. sur l'homme dans l'état de somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8 ; enfin un autre écrit sur le même sujet avec ce titre : *les Férétés cheminant ; tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8. Le marquis de Puysegur est de plus auteur des deux pièces suiv. : *l'Intérieur d'un ménage répub.*, vaudeville, repré. le 15 août au th. musiq. de Fay ; et *le Juge bienfaisant*, comédie hist. en 3 actes, Soissons, 1799, in-8.

PUYVALLEE (PHILIPPE-JACQUES BENGY DE), député de la noblesse du Berry aux états-généraux, né en 1743 à Bourges, où il m. en 1833, avait commencé par porter les armes en qualité de sous-lieutenant dans le régim. de Ville-Marie. Après la session de l'Assemblée constituante, où, parvenu de l'ancien état des choses, il ne se fit guère remarquer que par un discours contre le projet de diviser la France par départem., il quitta la France, y retourna en 1793, fut bientôt contraint de passer de nouveau à l'étranger, ce qu'il ne put faire qu'après avoir couru des dangers imminents, et enfin profita, pour revenir encore, de l'amnistie accordée par le gouvernement consulaire. Membre de la commiss. administrative des hospices de Bourges sous le gouvernement impérial, il devint, depuis la restaurat., membre du conseil-général du départem. du Cher, en fut cinq fois présid., et à quelques autres titres honorifiques, joignit celui de présid. de la société d'agriculture du départem. du Cher. C'est au sein de cette compagnie qu'il fut prononcé son éloge par M. de Villemason, impr. par extrait dans le *Moniteur* du 21 avril 1824. On y donne l'analyse de l'écrit suiv. de Puyvallee : *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société polit.*, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours, Paris, Le Clère, 1820, in-8.

PUZOS (NICOLAS), chirurgien-accoucheur, né à Paris en 1686, doct. de l'acad. de chirurgie de cette ville, m. en 1753, exerça son art pendant 30 ans avec un grand succès. Il a laissé des remarques pratiques recueillies par Morasot-Deslandes,

qui on forma un *Traité des accouchemens*, etc., pub. à Paris, 1759, in-4. On trouve encore, dans le 2^e vol. des *Mém. de l'acad. royale de chirurgie*, un *Mém. de N. Puzos sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur les moyens de les arrêter sans en venir à l'accouchem.*, etc.

PYGMALION (mythol.), sculpteur fameux de l'île de Chypre, souleva une passion brûlante pour une statue de Vénus qu'il avait modelée, et par ses prières réussit à toucher la déesse qui anima le magicoïde ouvrage. Pygmalion épousa alors l'objet de son amour, qu'il nomma Euburnée, et en eut un fils appelé Paphus.

PYGMALION, roi de Tyr, succéda, l'an 874 av. J.-C. à Maïgen, dont quelq. savans supposent qu'il étoit fils (car il n'avait alors que 11 ans), et m. après 47 ans de règne, l'an 827, dans sa 58^e année. On a vu à l'article de Didon que, faisant la cour d'un frère qui par des vœux de cupidité s'étoit fait le meurtrier de Sichelée son époux, cette princesse passa en Afrique et y fonda Carthage vers l'an 882 av. notre ère. Mais l'adoption des renseignements chronol. qu'on vient d'émettre reporterait à l'an 867 la fondat. de Carthage : c'est aussi la conject. la plus plausible. Il faut noter que les indications que nous ont transmises les anciens auteurs sur ces événem. sont totalement divergentes ; et il en est peut-être de l'émigration de Didon comme de la fable par laquelle les Grecs ont expliqué l'origine de la citadelle de Byrsa (*Byrsa*, peu de bœuf), en Afrique. On peut croire d'ailleurs, pour coïncider ces indices divers, qu'avant l'émigrat. de Didon ou Elissa, d'autres établissem. avaient été faits par les Phéniciens. C'est à la discussion de ces opinions contradictoires que M. St-Martin a consacré son 22^e avant article de *Pygmalion* (t. 36 de la *Bibliogr. universelle*) ; mais il n'a pas jugé à propos d'examiner ni même de rapporter les renseignements, peut-être fabuleux, qu'on a sur la mort du roi de Tyr : Astarbé, digne épouse de ce prince cruel, l'empoisonna, 2-1-on dit, et impatiente de l'effet du breuvage, elle se précipita sa fin en l'étranglant.

PYL (JEAN-THÉODORE), médecin allem., né en 1749 dans la Poméranie, prit ses degrés à l'univ. de Grippswald, alla suivre à Berlin les leçons d'anatomie de Cöthlenius, prit du service dans les troupes prussiennes lorsque éclata la guerre de la succession de Bavière (1778), et de retour dans la capitale de la Prusse obtint plus. places à la fois lucratives et honorables. Il se voua plus particulièrement à la médecine légale et à la police médic., et m. en 1794, laissant outre autres opuscules en allem. et en lat. : *Dissertat. de rubedine sanguinis*, Grippswald, 1775, in-4 ; *Repertoire de la science des médicaments* (öffentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft), Berlin, 1789-93, 3 t. in-8.—Théodore PYL, père du précéd., médecin de Bath, dans la Poméranie, est aut. d'un traité de *Auditi in genere, et de illo qui fit per os*, in specie, Grippswald, 1743, in-4.

PYLADE, célèbre poèteionien, porta ce genre de spectacle au plus haut degré de perfection chez les Romains. Il étoit né en Cilicie, dans le dernier siècle av. l'ère chrétienne. Il forma dans Rome, sous le règne d'Auguste, une troupe spéciale, qui ne s'occupait point de tragéd. ni de comédie parlée, mais qui représentait ce que l'on appelle aujourd'hui des ballets ou des sujets tragiques, comiques et satiriques, exprimés par des danses ou gestes muets. Il ne faut point confondre les acteurs appelés mimes ou pantomimes avec les poètes mimiques (v. LAZARUS et PULCHRE-SERON). Les premiers exprimaient par le geste seul, une fable, un poème entier, sans pouvoir tirer parti des mouvemens du visage, car ils étoient masqués comme les autres comédiens ; seulem. leur maquette étoit d'une forme plus agréable. Bathyllus, clerc de Pylade, fut le plus célèbre d'une autre troupe qui partagea avec le prem. les suffrages des Romains. Ces troupes ri-

vaies occasionèrent deux factions qui appelèrent plus, fois l'intervention de l'autorité impériale. L'insolence de Pylade le fit bannir de Rome et d'Italie ; mais les murmures du public forcèrent l'empereur à revenir sur sa décision. On ignore l'époque de la m. de Pylade. Les pantomimes furent encore classées de Rome à différentes époques, sous Tibère, Néron, Domitien, Trajan, etc. ; mais leur exil n'eût que temporaire, et la clameur publique obtint constamment leur rappel. La manie pour ce genre de spectacle ne fit qu'augmenter jusqu'au 5^e S., et ne finit qu'à la chute de l'empire. On prétend avoir retrouvé l'inscript. du tombeau de Pylade ; et l'on cite trois autres pantomimes du même nom : ainsi qu'un musicien grec, né à Mégasopolis, dans le Peloponèse, et contemporain de Philopompée.

PYLE (THOMAS), ecclésiastique anglais, né en 1674 à Sudley dans le comté de Norfolk, mort en 1750 à Swaffham, e. pub. : *Paraphrase des Actes des apôtres et de toutes les épîtres du Nouveau-Testament*, 2^e édit., Londres, 1739 ; nouv. édit., 1765, 2 vol. in-8 ; trad. en allem. ; *Paraphrase de l'Apocalypse avec des notes*, 1735 ; nouv. édit., 1795, in-8 ; *Paraphrase des livres historiques de l'Ancien-Testament*, pub. de 1715 à 1725, et réunie sous un titre général en 1738, 4 vol. in-8 ; trois vol. de sermons et divers autres écrits. — Philippe PYLE, le plus jeune des fils du précédent, m. en 1799, a pub. des *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesquels on en a impr. qui appartiennent à son père, 1789, 4 vol. in-8.

PYLÉMENES, nom commun à un gr. nombre de rois de Paphlagonie, dans l'Asie-Mineure, dont la race se perpétua jusqu'au temps des Romains. Le prem. de ces rois, connu dans l'histoire, est mentionné par Homère, qui le range parmi les chefs venus au secours des Troyens, à la tête d'une multitude de la Paphlagonie, appelée les Hénetes, et qui était presque entièrement asséchée au temps du géographe Strabon. Ce Pylémènes fut tué en combattant les Grecs sous les murs de Troie. — Un prince de ce nom, de la même race que le précédent, vivait en l'an 134 av. J.-C. L'histor. Entrope le place au nombre des amis et alliés de la république romaine. — Un autre Pylémènes, qu'on croit fils du précédent, régnait en Paphlagonie à l'époque de la prem. guerre de Mithridate contre les Romains en l'an 88 av. J.-C. Allié de la république comme son père, il fut chassé de ses états par le roi du Pont, et rétabli plus tard par Pompée ; mais il dut céder à la république toute la Paphlagonie maritime. Après la m. de ce prince, le portion de la Paphlagonie qu'il possédait fut réunie au territoire de la repub. ; en lui s'éteignit la race Pyléménide.

PYM (JOURN), né dans le comté de Somerset en 1584, fut un des membres les plus remarquables de la chambre des communes sous le règne de l'infortuné Charles I^{er}. Il s'était déjà fait distinguer sous le règne de Jacques II, par une opposit. constante aux mesures de la cour. En 1720, il coopéra à la rédaction des articles de l'acte d'accusation contre le duc de Buckingham. Partageant toutes les opinions des puritains, il avait formé le projet de passer en Amérique pour y fonder un gouvernement où la liberté civile et la liberté religieuse fussent plus respectées qu'en Angleterre ; mais un ordre du conseil l'empêcha, ainsi que plus, autres mécontents, au nombre desquels se trouvait Cromwell, d'exécuter cette résolution. Il devint l'un des membres les plus actifs et les plus influents du parlement, dont le roi prononça la dissolution, le 6 mai 1640. Re nommé membre de celui qu'on a appelé le long parlement, Pym en défendit d'abord les doctrines et les intérêts avec une grande énergie ; mais ensuite il se montra moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures au faveur du roi. Ce nouveau système de conduite ayant diminué sa popularité, il se plaignit de l'inconsistance

du peuple à son égard ; toutefois il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il m. à Derby House en 1643, exerçant l'emploi de lieutenant dans l'armée parlementaire. Il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. On trouve dans les *Mémoires* de lord Clarendon des détails intéressants sur ce personnage.

PYNAKER (ADAM), peintre hollandais, né en 1621, m. en 1693, s'est acquis la réputation d'un habile paysagiste. Le musée du Louvre a trois tableaux de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre*, un *Paysage dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une écurie*, et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs troupeaux.

PYRA (JACQUES-EMMANUEL), poète allem., né en 1715 à Kolbus, en Lusace, se consacra d'abord à des études pures, et fut ensuite professeur dans un gymnase de Berlin, où il m. en 1744. Ses *Poésies*, réunies à celles de Langen, ont été pub. pour la prem. fois à Zurich, puis à Halle, avec des eugm., 1749, in-8.

PYRAMIDES (la bat. des) fut gagnée le 30 juill. 1798 par les Français sur les Mamlouks, au village d'Embahé, en vue de Scutari, mon. dont cette journée a pris le nom. V. BUONAPARTE et MOURAD BEY.

PYRARD (FRANÇOIS), voyageur français, né à Laval dans le 16^e S., s'embarqua à St-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands des trois villes de Laval, St-Malo et Vitry, avait armés pour chercher un chemin aux Indes orientales. Cette expédition relacha successivement aux îles Anobon, Madagascar et Comore, dans l'océan Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plus, îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, et fut bien traité par ce prince. Il vivait depuis cinq ans dans cette île, lorsque les Maldives furent attaquées par le flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard prit le vaisseau que le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie ; mais, reconnu ensuite pour Français, il fut traité plus humainement, et le chef de l'expédition le prit, avec trois de ses compagnons, sous la protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui rentrait en Bengale. Pyrard rendu à la liberté, éprouva bientôt de nouvelles infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dern. ville, se partit avec ses trois compagnons, le 30 janv. 1610, et aborda les côtes de l'Inde au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque épuisé pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de plus, personnages puissants. Ce fut d'après le conseil du président Jeannin (v. ce nom), qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la prem. fois sous ce titre : *Discours du voyage des Français aux Indes orientales, ensemble des divers accidents, aventures et dangers de l'auteur en plus, royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8. Jérôme Bignon, avocat-général, obtint ensuite de Pyrard des renseignements beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours* ; et la rédaction de ces matériaux, fondus dans la prem. relation, fut confiée à Bergeron, qui publia son travail sous le titre de *Voyages des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis 1601 jusqu'en 1611*, Paris, 1615, 2 vol. in-8, avec un vocabulaire des îles Maldives. On ignore l'époque de la m. de Pyrard. Long-temps après, Pierre Dural fit paraître *Voyage de Fr. Pyrard, de Laval,*

contenant sa navigation aux Indes orientales, etc., divisé en trois parties, nouv. édit., revue, corrigée et augm., etc., Paris, 1679, in-4; l'édit. a omis le vocabulaire des Maldives; mais il a dressé une carte de ce voy. La relation de Pyrrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrrard dans plus, recueils de voy., écrits en frang. ou dans d'autres langues.

PYRAULT ou **PYRAUX** (CLAUDE), médecin, né à Beaunon vers 1720, fut nommé agent de la compagnie des Indes à Bassorah, et y travailla sans relâche à étendre notre commerce dans les Indes, et à se procurer des renseignements sur les produits des pays qu'il avait visités. Il étoit sur le point de repasser en France pour y rendre compte de ses utiles travaux, lorsqu'il fut emporté par la peste de Bassorah en 1773. On a de lui un *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12; quelques trad. d'ouv. anglais sur le médec., et d'une lettre sur l'art de faire des songes.

PYRÉNÈS (traité des). V. **HARD** (D. Luis de) et **MARABIN**.

PYRGOTÈLÈS, artiste grec, grav. en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre-le-Grand. Il parait que la gravure en pierres fines étoit alors portée au plus haut degré de perfection, comme le peinture et la sculpt. Pline cite Pyrgotèles parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Les pierres qui portent son nom sont les têtes d'Alexandre et de Phocion, un *Hercule assommant l'Hydre*.

PYRON DE LA VARENNE, V. **PISON**.

PYRRHIS DE VAVILLE (N.), écriv. politique sur lequel on n'a presque point de renseignements, né en Provence dans le 18^e S., m. en 1808, a laissé les ouv. suiv. : *Compendium politicum, seu brevis Dissertatio de variis imperii Poloni viribus*, Varsovie, 1760, in-8; *Lettre sur la constitution actuelle de la Pologne et la tenue de ses diètes*, 1771, in-12.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Elis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 av. J.-C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputation de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand-prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il m. dans un âge très-avancé. Avant lui, le sage Anaxarchus, Xénochène, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protogène et Gorgias, plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité; mais il déclarait seulement, que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il vouloit que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite sur le cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmoit rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suiv. le judicieux remarque de M. Degérando, ou milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du

doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. Le plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter la doute suspensif comme un état fixe, et de plonger, dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de le vouloir que les sceptiques appelaient le souverain bien. Le vie de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On le trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples; mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement déclinés par la seconde et la troisième académ., où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHONISME, V. l'art précéd.

PYRRHUS (mythol.), fils d'Achille et de Deïdamia, est surn. *Neoptolème*, parce qu'il sortait à peine de sa prem. jeunesse lorsqu'il porta les armes au siège de Troie, où, suivant un orsèle, sa présence devoit décider du sort de cette ville héroïque. Comme son père, Pyrrhus posséda jusqu'à la féroacité l'instinct des combats. Ayant vaincu et tué Euripyle, fils de Téléphé, il insinua, dit-on, en mémoire de son triomphe, la danse appelée pyrrhique, qui consistait à figurer par les gestes et par les mouvements du corps, soit les évolutions militaires, soit les combats corps à corps avec la lance et l'épée. Ce fut Pyrrhus qui entra le premier dans le fameux cheval de bois que les Troyens eurent l'imprudence d'introduire dans leurs murs. Pendant l'horrible nuit qu'éclaira l'incendie de Troie, Pyrrhus se montre insatiable de carnage; non content d'avoir massacré le roi Priem, et précipité du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector, il voulut encore immoler Polyxène aux mânes de son père. Il eut alors en partage Andromaque, qui devint sa femme. Plus tard il alla fonder un royaume en Epire, et fut tué au pied des autels par Oreste, furieux de ce qu'il avait fait son épouse de la belle Hermione, dont lui-même avait demandé le main au roi Ménélas, son oncle.

PYRRHUS, célèbre roi d'Epire dans le 3^e S. av. J.-C., descendant, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince; et, à vrai dire, son hist. ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.), dans laquelle il se distingue. Il étoit alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius Poliorcète, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Egypte, après le traité conclu entre les successeurs d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Epire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Neoptolème, qui s'étoit emparé de la couronne après le mort d'Oécide (père de Pyrrhus). Mais bientôt ce collègue, qui vouloit régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profita d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'étoit emparé. Les Macédoniens firent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimache. Pyrrhus fut contraint de retourner en Epire, et, quelques années après, accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine. Le prudent Cynés (v. ce nom), après s'être efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tarente avec 3,000 b. d'infanterie; et le prince s'embarqua lui-même peu après avec 23,000 fantassins, 3,000 chevaux et 20 éléphants. Une partie de ces troupes fut submer-

gée dans une tempête; toutefois le resto suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cinéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcilius, « Que si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie ». Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers; et cette mission fut confiée à C. Fabricius (v. ce nom), qui conquit l'es-time de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonniers romains sans rançons, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouvelle bataille contre le roi d'Épire, après une action prolongée durant deux jours et long-temps douteuse: ce qui fit dire à Pyrrhus: « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agresseurs du Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retourna en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plus de vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains. Mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul M. Coriut Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie; et cette même année (274 avant J.-C.) il retourna en Épire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemis du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigonè, qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande partie de ce royaume; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme (v. ce nom) dans une nouvelle guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne qui eut lieu dans le ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, en l'an 272 av. J.-C. Pyrrhus a été regardé par les anciens comme le plus célèbre des capitaines après Alexandre-le-Grand, c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hieronyme de Cardie; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvr. pour composer la *vie* de Pyrrhus, où il s'est rassemblé presque toutes les traditions relatives à ce prince, vraies ou faibles. J.-B. Jourdan a publ. une *Hist. de Pyrrhus, roi d'Épire*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'école d'Italie, paraît avoir vécu dans le 6^e S. av. l'ère chrét. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérodas (v. ce nom), et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisation, et du trésor des connaissances. Il visita l'Égypte, et y séjourna long-temps; il parcourut la Phénicie, l'Asie-Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bactrus, d'Orphée; et, s'il faut en croire Jambligue, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans la Perse et dans l'Inde; quelques-uns même ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux et les druides des Gaules. On doit croire que dans le cours de ses longues pérégrinations, il étendit le cercle

de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiques, et leur donna une forme méthodique, dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possession chez les diffé. peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jambligue, dans le plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Étant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelle alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui; les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit un sage dérivain (M. Dégérando) que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses disciples furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée; on s'alarmait des innovations qu'il introduisait; on s'effraya de la vérité de ses préceptes. De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école; et, survint quelq. aut., il en aurait été personnellement la victime. Il m. vers l'an 500 av. J.-C. Le cadre de ce Dictionnaire ne nous permettant pas d'exposer dans ses détails le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, nous indiquerons à nos lecteurs l'excellent ouvr. de M. Dégérando intit. *Hist. comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, 2^e édit., Paris, chez Al. Eymery, 1822, 4 vol. in-8, et à l'art. PYTHAGORE du même auteur dans la *Revue univers.* pub. chez L.-G. Michaud.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigateur, né à Marseille, vivait au commencement du 4^e S. av. J.-C., et passe pour le plus ancien écriv. qui ait produit les *Gaules*. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il y trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences; et, s'appliquant surtout à la physique et à l'astronomie, il y fit des progrès qui séduisent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la républ., envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'un autre navigateur, Euthymène (v. ce nom), allait explorer le Midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, longé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd. la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le sav. Danville (v. ce nom) a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voy., que le même Danville et M. Gosselin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme le Tanais, et qui serait, selon quelques-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consignait ses découvertes dans deux ouvrages; le prem., intit. *Description de l'Océan*, contenant la relat. de son voyage de Gadix (Cadix) à l'île de Thulé; et le second, ayant pour titre le *Périple*, ou le *Périple* suivant quelq. aut.,

renfermait le récit de sa navigation dans la Baltiq. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragmens dans la *Geographie* de Strabon, et dans l'*Hist. natur.* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre. Il paraît aussi que ce sav. navig. fut le prem. qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. On peut consulter, pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle; les *Eclaircissements sur la vie et les ouv.*

de Pythéas, par Boegsinville (*Mém. de l'acad. des inscriptions*, t. 19); le *Mém. de J.-P. Murray*; de *Pythéas massiliensis*, pub. en 1775 dans les *nov. Comment. soc. Gotting.*, t. 6. Le P. Hardouin a confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur du même nom, contemporain, et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Poot, femme de Polémon 1^{er}, gouverna seule pendant la minorité de Polémon II. En l'an 17 de notre ère, elle était encore devenue veuve d'Archélaüs, dernier roi de Cappadoce. Voy., sur les médailles de cette princesse, un *Mém. de l'abbé Belley*, t. 24 de l'*acad. d'inscript.*

Q

QUACKELBEEN (GUIL.), méd., né à Courtray, en Flandre, vers 1550, s'attacha au diplomate Basberg, qu'il suivit à Constantinople, où il m. L'on a de lui qu'une lettre adressée au botaniste Mattioli, dans laquelle il lui annonce l'envoi de quelques plantes rares.

QUADE (MICHEL-FAÛSTÉ.), philologue, né en 1682 à Zebean, en Poméranie, obtint en 1716 le rectorat de la chaire de philosophie au gymnase du Vieux-Stettin, et m. dans cette ville en 1757. On a de lui un grand nombre d'écrits, principalement des *opuscules* en latin dans le genre que les Allemands appellent *micrologie*, c'est-à-dire des traités sur des sujets minutieux. Nous citerons seulement : de *Dionysio arcepagit scriptisque eodem suppositis*, Griefswalde, 1708; *Leonis Allatii instructio de biblioth. Palatinæ Romæ transportandæ*, ibid., 1708, in-4; de *Reu ortorum voto solvendi*, 1730, in-f.; de *Conditioribus angust. confessionis*, ib.; de *Usu et Abusu studii mathematici*, ib., 1747, in-f.

QUADRAT (St), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers l'an 126, présenta, l'an 131, à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne nous reste de cette célèbre *Apologie* qu'un très-petit fragment conservé par Eusebe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apologiste n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRIGARIUS (QUINTUS CLAUDIUS), hist. romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans av. J.-C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite Live et Aulus Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragmens ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édition de Salluste cum not. varior., Amst., 1742, in-4.

QUADRI (JAN-LOUIS), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, m. en 1748, a pub. : *Tavole gnomoniche per delineare gli orologi a sole*, Bologne, 1733 et 1731; *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologi di muro*, etc., Bologne, 1736; *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, Bologne, 1743; *Regole degli cinque ordini di architettura di Meiser Jacopo Barozzi di Vignola*, Bologne, 1736; *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, Bologne, 1744. La bibliothèque de l'institut de Bologne possède encore plus. Mss. de Quadri; il serait à désirer qu'on les fit imprimer.

QUADRIO (FRANÇ.-XAVIER), littérat. italien, né en 1695, à Ponte en Valtellina, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignement et la prédication, et se livra eo même temps à div. compositions littéraires qui firent honneur à ses talents et à son érudition; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se

rendit en Suisse, vint ensuite à Paris, où il se lia avec le cardinal de Tencin et Voltaire, qui appréciaient son mérite, et retourna en 1748 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y m. en 1756, laissant plus. ouv., dont les principaux sont : *della Poesia italiana*, impr. à Venise en 1734 sous le nom de Giuseppe-Maria Andrucci; *della storia e della ragione d'ogni Poesia*, 7 t. in-4; le prem. volume parut à Venise en 1736, et fut réimp. à Bologne en 1739; les suiv. sont de Milan, 1741-1756. Ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérat., et les Italiens l'ont généralement préféré à celui de Crescimbeni. On cite encore de lui : *Dissertationi crit.-storiche intorno alla Rima di quà dell'Alpi, oggi detta Faltellina*, 3 tom., Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la *preface* qu'il a mise en tête de ce dernier ouvrage; la *Raccolta milanese* de 1756; les *Annali letterarij d'Italia*; et les notices sur les hommes illustres della Comasca diocesi, par le comte Giovin. — Joseph QUADRIO, médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était cousin du précédent, et l'un des élèves les plus distingués de Vallinieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouv. de médecine, tels que *Uso, utilità e storia della acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1749; *Nuovo Metodo per curare il cancro coperto, e specialmente le ghiande scirroze*, ib., 1750. — Un autre QUADRIO (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a pub. en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies ire*, et de quelques autres proses qui se chantent à l'église.

QUAGLIA (GIAN-GENESIO), relig. de l'ordre de Saint-François, théol. et prof. d'écriture-sainte à Pise, m. à Parme, sa patrie, en 1598, a laissé : *Liber de civitate Christi*, etc., Reggio, 1501, in-4, réimp. à Rome en 1523; de *incarnatione Christi, seu de secretis philos.*, et un *Rosarium*, cousturé Mss. dans quelques biblioth. d'Italie.

QUAINO (JONNE), religieux de l'ordre des servites, savant théolog., prédicateur éloquent, m. à Padoue en 1582, a laissé des *Comment.* sur la Bible, des *traités théologiques*, des *discours* latins, et des *sermons*, Venise, 1566.

QUANZ (JEAN-JOACHIM), musicien exécutant et compositeur, né en 1697 près de Göttinge, se distingua par son talent sur la flûte, donna des leçons de cet instrument au grand Frédéric, qui premit plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombreux bienfaits. Il m. à Potsdam en 1773. On a de lui : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4; ouvr. qui eut plus. éditions, et qui a été trad. en frang. et en holl. Quanz a composé en outre une *Suite de pièces à deux flûtes*, pub. en 1729; et on lui doit d'avoir perfectionné cet instrument.

QUAKERS, TREMBLEURS ou AMIS, sont les noms divers d'une seule et même secte religieuse, très répandue en Angleterre et aux Etats-Unis, et qui, malgré sa foi en J.-C., n'admet aucun sacrement, pas même le baptême ni la cène. Quatre dogmes principaux sont la base de sa doctrine : 1° l'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse ; 2° les sermons exigés par l'autorité civile sont illicites ; on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative ; 3° la guerre est une chose illégale ; aussi les Quakers refusent-ils de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, etc. ; 4° enfin, les ministres de l'Evangile doivent être nourris, entretenus, comme les apôtres, par des oblations volontaires et non par des conventions, des arrangements qui leur assurent un salaire déterminé. Au reste, tout Quaker peut être reconnu ministre, sans formule de consécration quelconque, mais aussi sans acquiescer aucun privilège ni traitement, s'il a prêché plus, fois de manière à se faire écouter avec intérêt ; et tout individu de la société, sans distinction d'âge ni de sexe, peut prendre la parole dans les assemblées, dès qu'il se sent ou qu'il se croit inspiré du Saint-Esprit. On l'écoute, s'il a le talent ou le bonheur de se faire écouter, on si un des Amis, inspiré à son tour, ne l'interrompt brusquement. Plus d'une fois un débutant a fermé ainsi la bouche à un anc. Quelq.-uns de ces ministres, hommes ou femmes, font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. Dans ce cas, ils sont munis par leurs frères, qui les ont entendus prêcher, d'un certificat de capacité. Quoi qu'on en ait dit, les Quakers sont loin de regarder le culte public comme superflu, et ils ont même établi des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assiduellement les assemblées. Les hommes et les femmes ont séparément des assemblées périodiques de mois, de trimestres et d'années. Les dern. sont au nombr. de sept : 1° celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentants ; 2° de la Nouvelle-Angleterre ; 3° de New York ; 4° de Pensylvanie et Nouvelle-Jersey ; 5° de Maryland ; 6° de Virginie ; 7° des Deux-Carolines et de la Géorgie. Nous ne parlerons point ici des choses qui ont pu rendre ridicule le secte des Amis. Qu'importent leurs grands chapeaux, leurs marques extérieures d'austérité, leur habitude de tutoyer tout le monde ? Ils ont bien racheté quelques singularités par les mœurs irréprochables, la probité, la philanthropie véritable et sans exagération qui sont les traits distinctifs de leur caractère. Ainsi l'on n'ouï-lierait jamais tout ce qu'ils ont fait pour hâter l'abolition de la traite des noirs. Non contents d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'Amis leur firent un compte pécuniaire du temps passé à leur service. Depuis quelques années, les Quakers, enrichis par le commerce et devenus aussi beaucoup plus nombreux, se sont un peu relâchés de leur sévérité primitive, et se sont divisés en *Dry-Quakers*, *Quakers-Secs*, ce sont les rigides, et en *Wet-Quakers*, *Quakers-Humides*, ce sont les mitigés, qui se plient aux usages du monde, qui consentent à faire la guerre, etc. Il n'a pas manqué de s'établir dans cette société des schismes comme dans toutes les autres ; mais jusqu'ici sa doctrine n'a subi que des élérations peu considérables. Les détails qu'il faudrait donner à ce sujet n'entrent pas dans notre plan. L'on trouvera des renseignements sur les Quakers dans les ouvrages suivans : *the History of the people called Quakers*, Londres, 1779, in-8 ; *Portrature of Quakerism*, by Th. Clarkson, New-York, 1806, 3 vol. in-8 ; *Pavage dans les Etats-Unis d'Amérique*, dans les années 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, Paris, en VII, 8 vol. in-8 ; *Précis de l'histoire, de la doctrine et de la discipline des Quakers*, Londres, 1790, in-18 ; *Etats-Unis de l'Amérique à la fin du 18^e S.*, Paris, 1802, 2 v. in-8.

QUARIN (JOSÈPH), premier médecin de l'empereur Joseph II, membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne, né dans cette dernière ville en 1733, s'est fait une grande réputation par ses talens, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie. Non-seulement il ouvrit des écoles de clinique, qui ont servi de modèle à celles qui ont été formées depuis en France et en Italie, mais il travailla aussi sans relâche à l'amélioration du système des hôpitaux, forma plusieurs établissemens en ce genre, et publia, dans l'intérêt de la science, diverses observations, qui lui valurent les plus honorables suffrages. Nommé comte en 1797, il fut décoré en 1808 du cordon de l'ordre de St-Léopold, remplit six fois les fonctions de recteur de l'université, et m., en 1814, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Les écrits de Quarin, dont plusieurs ont été traduits en français, en anglais et en italien, présentent d'excellentes vues pratiques, et méritent d'être consultés ; mais ils pechent quelquefois par des divisions inexactes, et par des théories erronées qui régnaient au moment où ils ont été publiés. En voici la liste : *Tentamina de cicula*, Vienne, 1761, in-8 ; *Methodus medendorum febrium*, ibid., 1772, in-8 ; *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8 ; ces deux dern. ouvrages ont été réimprimés, en 1781, sous ce titre : *de curandis febribus et inflammationibus Commentatio ; Tractatus de morbis oculorum ; de Entomidi novâ et utili physico-medici consideratio ; Considerationes sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784 ; *Animadvertentia practica in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8, trad. en français, par M. Sainte-Marie, sous le titre impropre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8.

QUARLES (FRANÇOIS), poète anglais, né à Steward, dans le comté d'Essex, en 1592, vécut au milieu des troubles de l'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Proscelyte*, et son attachement à la cause de Charles I^{er} lui suscitèrent beaucoup d'ennemis, et consommèrent la ruine de sa fortune. Ses livres furent pillés, plusieurs de ses manuscrits enlevés, et cette perte contribua à hâter sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, *la Pierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, JEAN, cultiva la poésie ; prit les armes pour Charles I^{er}, et m. de la peste, à Londres, en 1665.

QUARRÉ (GUILLAUME), chirurgien de Paris, en 17^e S., a publié : *Myographia heroica versus exphrata*, Paris, 1638, in-4. C'est une description aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain. — *Qu'arrê (Pierre)*, médecin, est auteur du livre intitulé *les merveilleux Effets de la nymphe de Santenay au duché de Bourgogne, où il est sommairement traité de son origine, propriété et usage*, Dijon, 1653, in-4.

QUARREY ou QUARRÉ (JEAN-HUGUES), écrivain ascétique, docteur de Sorbonne et chanoine de Poligny, en Franche-Comté (où il naquit en 1580), puis oratorien, et enfin prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, m. dans cette même ville en 1656, a laissé plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès dans le temps, et qui sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons seulement : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8, souv. réimp. ; *Traté de la penitence chrét.*, ibid., 1648, in-12 ; *le Riche charitable*, Bruxelles, 1653, in-12 ; *Direction spirituelle*, etc., ibid., 1654, in-8.

QUARTERONI (ARCANGELO), recteur du séminaire épiscopal d'Arezzo, vivait dans le 18^e siècle. Il a pub. des poésies toscanes et lat., enrichies des notes et remarques d'Angelo-Laurent Grassini, professeur d'humanité dans le même séminaire. Il a consacré un chapitre de ses poésies toscanes à dé-

velopper cette opinion : que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes.

QUATREMAIRE (dom JEAN-ROBERT), relig. bénédictin, né à Courmoulin, dans le diocèse de Séz, en 1611, se signala par deux écrits très-vifs en latin (Paris, 1630 et 1630, in-8) contre Nodé, qui soutenait que Gerson n'était pas l'aut. de l'Imitation (voy. NODÉ). Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il en défendit les privilèges contre Lannoy, dans deux dissertations, publiées, la première en 1657, in-8, la seconde en 1668, in-4. Une troisième parut en 1669, également pour défendre les droits de l'abbaye de Saint-Médard-de-Soissons. Et-ce à Quatremaire qu'on doit le recueil des ouvrages sur la grâce et la prédestination ? Les opinions ne s'accordent pas sur ce point. Ce savant bénédictin, étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinois, pour y prendre les bains, se noya en l'an 1671. On peut consulter, pour la liste de ses ouvrages, la Bibliothèque de D. Lecerf, et l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, par D. Tassin.

QUATTROFRATI (FRANÇOIS-MARIE), jésuite de Modène, mort à Plaisance en 1704, a laissé, entre autres ouvrages : des *Sermons*, des *Panegyriques pour les huit principales fêtes de la Vierge-Marie*, Plaisance, 1698; *Lamentations de Jérémie*, trad. en italien, ib., 1701; des morceaux en prose et des poésies, Mantoue, 1706, in-4; les vies de quelques personnages célèbres, et quelques opuscules peu remarquables.

QUATTROMANI (SEKTORIO), littérateur ital., né à Cosense, dans le royaume de Naples, vers 1551, m. vers 1606, a laissé un recueil de poésies latines et italiennes, des lettres, et autres opusc., publ. à Naples en 1714, in-8.

QUAUMTEMOTZIN (V. GUATIMIZIN).

QUEBOOREN (CETIPIR), graveur flamand du 18^e S., a laissé plusieurs portraits estimés, entre autres celui de Guillaume IV, prince d'Orange, et celui du cardinal. Infant, d'après le célèbre van Dyck.

QUEGGIUS (GEGGORS), médecin allem., professeur de philosophie à Altdorf, né dans cette ville en 1596, m. à Nuremberg en 1632, a laissé : *Anatomia philologica Pars prima, continens discursus de nobilitate et praestantia hominis, contra iniquas conditionis humanae estimatores*, Leipzig, 1655, in-4. C'est la première partie d'un ouvrage dont la lecture est redoublée pénible par une érudition indigeste.

QUELLIN (ERASME), peintre flamand, né à Auvvers en 1607, étudia d'abord la philosophie avec succès, mais sans aucun goût, devint ensuite l'un des élèves distingués de Rubens, et m. en 1676. Ses princip. ouvrages sont dans sa ville natale. — Il eut un fils nommé JEAN-ERASME, dont on conserve quelq. tableaux dans plusieurs galeries d'Italie. — Artus QUELLIN, de la famille des précédens, né à Auvvers en 1630, m. en 1716, a exécuté les belles sculptures de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui ont été gravées par Hubert QUELLIN, de la même famille.

QUELLMALTZ (SAMUEL-FRÉDÉRIC), médecin et anatomiste allemand, né à Freidberg, en Misnie, en 1699, m. en 1758 à Leipzig, où il avait professé l'anatomie, la chirurgie et la pathologie, a laissé un grand nombre de dissertations académiques, entre autres : de *Pyralismo febrili*, Leipzig, 1748; de *Narium, earumque septi Incurvatione*, ib., 1750; de *muscularum capitis extensorum Paralysi*, ibid., 1757; de *Piribus electricis medicis*, 1756; *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano Effectus asperdit*, ibid., 1755, etc., insérées pour le plupart dans le recueil d'Haller, intitulé : *Disputationes ad morborum historiam*, et dans le *Commercium litterarum*, de Nuremberg.

QUELUS (JACQUES DE LEVIS, comte de), jeune seigneur, mignon de Henri III, m. entre les bras de ce prince, le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il

reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre, avec cette épitaphe :

Non Injuriarum, sed mortem, potenter tulit.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collège Louis-le-Grand, m. à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionnaire grec-français*, adopté par l'université, Paris, 1807, 2 vol. in-8, dont la rédaction duquel il fut aidé par M. Thory, premier employé à la Bibliothèque du Roi. Quénon avait eu outre laissé des matériaux pour un *Dictionnaire franç.-gr.*

QUENSEL (CONRAD), mathématicien suédois, né à Stockholm en 1676, m. à Lund, en Scanie, en 1732, professa avec beaucoup d'honneur les mathématiques dans cette dern. ville, fut reçu membre de la société royale d'Upsal, et enrichit de savans mss. le recueil de cette société. — **QUENSEL** (CONRAD), de la même famille que le précédent, né à Hyda, en Scanie, en 1708, mort, en 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'académie des sciences suédoises, a rédigé en suédois le texte d'une collect. de plantes, intitulée : *Flora suédoica*.

QUENSTEDT (JEAN-ANNE), théolog. protestant, né en 1617 à Quedlinbourg, d'une famille patriotique, professa avec distinction la philos. à Wittenberg, fut nommé directeur du pensionnat du collège électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prévôté de l'église de tous les Saints. Il m. en 1688 après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 dissertations théolog., dont on trouve les titres dans le 23^e vol. des *Memoires de Nicéron*, on a de lui un avant traité intit. : *Sepulchrum veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, Wittenberg, 1648, 1660, in-8; *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-4; *Dialogus de Patris illustrium doctrinæ et scriptis virorum omnium ordinem et usque ad annum 1600, ib., 1654 et 1691, in-4; histoire littér. indigeste et fastueuse (rare); Ethica pastorum et instructio cathedralis*, ib., 1708, 3^e édit.; *Theologia didactico-polemica, seu Systema theologicum*, ib., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTAL (BARTHELEMY de), prédicat., confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et fondateur de la congrég. de l'Oratoire en ce pays, né aux Iles Açores en 1626, m. à Lisbonne en 1698, a laissé des méditations sur les mystères, et des sermons en portugais.

QUENTEL (PIERRE), imprim. de Cologne, m. vers la fin du 16^e S., s'est fait un nom par ses éditions nombre. et recherchées, entre autres, celle des *Œuvres de Denis-le-Chartreux* en 21 vol. in-fol.

QUENTIN (St), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécution de Dioclétien en 287.

QUER-Y-MARTINEZ (JOSEPH), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit avec son régim., dans les provinces orientales de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, de lesquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de deux mille espèces. Cet établissement, le prem. de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le potager du Prado; mais ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI en 1755. Quer, nommé alors professeur au jardin du roi, y propagea l'étude de la botanik, et l'occupa en même temps d'un ouvr. intitulé : *Flora española, o Historia de las plantas que se crian en España*, dont il fit paraître les 4 prem. vol. à Madrid en 1762, avec une dédicace en roy.

une petite carte de la Péninsule, et 188 planches. Quer fut le prem. Espagnol qui pub. un travail sur les plantes de son pays ; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flora*, dont les deux dern. vol. parurent en 1784, fit précéder le 5^e de l'*Eloge historiq. de Quer*.

QUERAS (MATHURIN), doct. de Sorbonne, né à Sens en 1614, m. à Troyes en 1665, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. On a de lui une dissertation sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de la pénitence*, Paris, 1685, in-8 ; l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou QUERBOEUF (YVES-MATHURIN-MAÏE de), jésuite, né à Landernau en 1728, m. en 1799 en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolution, a pub. une édit. des *Lettres éducatives et curieuses, écrites des miss. étranger*, etc., Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12 ; des *Mémoires pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France*, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; des *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau*, par le P. Berthier, Paris, 1789, in-12 ; des *Sermons de son confrère le P. de Neuville*, 1776, 8 vol. in-12 ; l'*Oraison funèbre de monseigneur le duc de Bourgogne*, trad. du latin du P. Willermet, Paris, 1761, in-12, et un *Abregé des principes de Bossuet et de Fénelon sur la souveraineté*, pub. par l'abbé Emery, Paris, 1791, in-8. On doit aussi à Querbeuf une édit. non terminée des *Œuvres de Fénelon*, Paris, 1787-1792, 9 vol. in-4.

QUERCETANUS V. DUCHESNE.

QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né à Sienna en Toscane, où il m. en 1418, est connu par plus. ouvr. qu'il fit pour sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana*.

QUERENGHI ou QUERENGI (ANTOINE), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, m. à Rome en 1633, occupa des emplois importants sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII ; Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelq. ouvr. en prose peu remarquables ; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8, et *Latines*, Rome, 1629, in-8, qui sont estimées. — Flavio QUERENGHI, œuvre du précédent, fut camérier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Veglia, fut appelé à Venise en 1624, pour y professer la morale, et m. dans cette ville en 1636. On a de lui quelq. écrits de morale, d'après les principes d'Aristote, en latin.

QUERINI (ANGELO-MARIA), cardinal et littér., né à Venise en 1680, entra en 1698 chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, Querini, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St-Germain-des-Près, se lia avec tous les savans de l'époque et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il m. à Brescia en 1759. Ses principaux ouvr. sont : *Primordiale Corcora ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in-4 ; *Palarum Briziarum episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudulii Opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani Opusculum*, etc., ibid., 1738, in-fol. ; *Specimen variorum litteraturarum, quæ in urbe Briziâ ejusque ditone paulo post typographia incunabula florabat*, etc., 1739, in-4. Il a aussi donné une édit. des *Œuvres de saint Ephrem*, 1742, 6 tom. in-fol. en grec, en syria-

que et en latin. Voltaire, dans ses correspondances, remercie Querini d'avoir trad. en lieux vers latins une partie de la *Henriade* et du *Poème de Fontenay*. Ce prélat et il membre correspondant de l'académie des inscript. et belles-lettres de Paris et de plus. académies étrangères. — Parmi les autres QUERINI, un nombre de plus de vingt, dont les biographies italiennes ont consigné la mémoire, nous en parlerons que de LATO, né vers 1420 à Candie, où il m. vers 1466. Profes. de philosophie à Vénise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'université de Padoue, et prit part à plus. querelles littér. de son siècle. On a de lui des oraisons, des lettres, un livre contre les Juifs et un traité de Nubistat.

QUERLON (ANNA-GAZIEL MEUSNIER DE), littérat. et traduct. estimable, né à Nantes en 1702, m. à Paris en 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, ou *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons seulem. : les *Impossibles indécises* ; le *Testament de l'abbé Desfontaines*, 1756, in-12 ; le *Code lyrique*, ou *Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc., des édit. de *Lucrèce*, 1744, in-12 ; de *Phidre* ; des *Poésies d'Anacréon* ; *Collection historique, ou Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Axlo-Chapelle en 1748*, Paris, 1758, in-12 ; *Continuation de l'histoire des voyages de l'abbé Prevost* ; *Traduction du poème de la Peinture*, de l'abbé de Marry ; les *Grâces*, Paris, 1769, in-8 ; les *Sonnets de Daphné*, in-12. On lui a consacré une notice dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1781, p. 301-16.

QUESNAY (FRANÇOIS), chef de la secte des économistes, médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'acad. des sciences de Paris, de la société royale de Londres, etc., né en 1694 à Meris près de Montfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes-sur-Seine, avec beaucoup de succès, et commença à se faire connaître dans le monde médical par une réfutation du traité de Silva sur la saignée. La Peyronie, prem. chirurgien du roi, ayant dès ce moment jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'acad. de chirurgie, il en fut pourvu, en 1737, en même temps que d'une place de chirurgien ordinaire du roi et du brevet de profess. royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la publicité du prem. vol. des *Mém. de l'académie*, à la tête duquel Quesnay mit une préface, regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Il prit ensuite une part très-active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médecine et le collège de chirurgie, et rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquents accès de goutte l'empêchaient depuis quelq. temps de se livrer à la pratq. des opérations de chirurgie, et l'obligèrent à une vie sédentaire. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médecine dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consult., il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à essuyer avec lui. Il l'appela le *Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du sort des habitans des campagnes et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de mémoires et d'articles dans les *Journaux de physique et d'agriculture*, et dans les *Épémérides d'un Citoyen*. Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui dénotèrent souvent leur simplicité originelle, ou

trèrent les conséquences déduites de ses principes, et les étonnèrent quelquefois avec l'enthousiasme et l'obscuration des oracles. Les économistes ont, d'un commun accord, proclamé Quesnay comme leur chef. Il m. octogésime en 1774. Il était bon, franc, loyal et obligant, mais ses manières avaient quelque chose d'agréable et de tranchant qui effrayait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plus. traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre les articles pub. par Quesnay dans les différents recueils que l'on vient de citer, la *Preface* du prem. vol. de l'academ. de chirurgie (collection dans laquelle on distingue de lui quatre dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan), il a encore laissé : *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12; *Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guerir par la saignée*, ibid., 1736 et 1747, 3 vol. in-12; cet ouvr., qui est en beaucoup de vogue, n'est pas sans de grands défauts; *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France*, ibid., 1744, in-4 et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4; à la fin de cet ouvr. curieux, on trouve l'index funéraire de Jean Deaux; *Traité de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; trad. en allem.; *Traité de la gangrène*, ibid., 1749; *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; la *Physiocratie, ou Constitution naturelle des gouvernemens*, ibid., 1768, in-8; cet ouvr. que La Harpe appelle l'Alcoran des économistes, a été pub. par Dupont de Nemours; *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques, suivies d'un projet de nouveaux éléments de géométrie*, Amsterdam et Paris, 1773, in-8; cette product. de l'extrême vieillesse de Quesnay, n'appartient qu'à une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite encore de lui : *Observation sur la conservation de la vue*; *Observations sur la psychologie, ou Science de l'âme*; *Extrait des économes royales de Sully*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelques épreuves; mais ils ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'Eloge de Quesnay, par Grandjean de Fouchy, a été inséré dans le recueil de l'acad. des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvr., se composa aussi son éloge d'un ridicule si rare, qu'il faut en croire La Harpe, les curieux l'ont conservé comme un moule de galimatias. Il existe un 3^e Eloge de Quesnay, par le comte d'Albon (Paris, 1775, in-8), et inséré dans le *Necrologe des hommes célèbres de France*. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will. in-8 et in-fol., et par J.-Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont également recherchés. — QUESNAY DE SAINT-GERMAIN, petit-fils du précédent, m. en 1805, a pub. : *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états-général, convoqués à Versailles pour le 21 avril 1789*, Philadelphie, 1789, in-8.

QUESNE (Du). V. DEQUESSÉ et Joseph DEQUESSÉ.

QUESNE (FRANÇOIS-ALEXAND.), botaniste-cultivateur, né à Rouen en 1712, recourut au commerce, qu'il avait d'abord embrassé pour complaire à ses parents, et consacra dès-lors tout son temps à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Il recueillit un grand nombre de plantes et d'arbustes exotiques qu'il sut acclimater, et m. dans sa patrie en 1820. On a de lui une trad. estimée de la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen,

1788, gr. in-8; divers mémoires sur la botanique*, et plus, notices insérées dans le *Recueil annuel de la société d'émulation de Rouen*.

QUESNEL (PASQUIER), théolog., né à Paris en 1633, entra dans la congrég. de l'Oratoire en 1657, devint directeur de l'institut de Paris, et joua un gr. rôle dans les débats de religion, entre les jésuites et les jansénistes. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il composa ses *Reflexions morales*, dont la prem. partie fut impr. à Paris en 1671. Peu de temps après il donna une nouvelle édit. des *Oeuvres de St Léon*, pape, sur un ancien MS. apporté de Venise, Paris, 1675, 2 vol. in-4; Lyon, 1700, in-fol.; Rome, 3 vol. in-fol. (v. St Léon). Ce fut à cette époque que l'archevêque de Paris (Harlay), instruit de l'attachement de Quesnel aux jansénistes et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant donné en 1684 la signature d'un formulaire de doctrine dressé en 1678 sur divers points de philosophie et de théologie, le P. Quesnel ne voulut point y souscrire, et se retira dans les Pays-Bas espagnols en 1685. Il alla trouver à Bruxelles Arnould, dont il recueillit les dern. soupirs, et c'est là qu'il acheva ses *Reflexions morales* sur les Actes et les Epîtres des Apôtres: ouvr. condamné par Clément XI dans sa constitution *Unigenitus* en 1713. Les jésuites ayant obtenu un ordre de Philippe V. pour le faire arrêter, il fut transporté dans les prisons de l'archevêché de Malines (v. PARCIBIANO). Remis en liberté en 1703, Quesnel alla former à Amsterdam quelques églises jansénistes, et m. dans cette ville en 1719. Ses principaux ouvr., outre les *Reflexions morales*, 1694, sont : *Lettres contre les nudistes*, 1686, in-12; *l'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*; *Traduction de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Gormain, doct. en théologie; la *Discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau-Testament et de quelques anciens canons*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4; *Cours Arnauld*, Hollande, 1690, in-8; sept *Mémoires*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'écasme de la constitution *Unigenitus*; la *Souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi : *Solution de diverses questions*, Cologne, 1699, petit in-12. On trouve dans Moreri la longue nomenclature des pièces relatives au contestat. dans lesquelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (PIERRE), surnommé Bénard, ecclésiastique, mort à La Haye en 1774, est connu par l'*Histoire de la comp. de Jesus*, dont les 4 premiers vol. ont été impr. à Soleure en 1740, 4 vol. in-12. Cette hist., qui occupa la plus grande partie de sa vie, étant achevée depuis trois mois, lorsque sentant approcher sa fin, il en fit brûler le MS. qui aurait formé 20 vol. in-12. Il ne put résister, dit-on, à quelques personnes qui lui en faisaient un cas de conscience. On a encore de l'abbé Quesnel *Extrait de l'Almanach du Diable*, 1737, et *Almanach du Diable*, 1738, in-12, pièces remplies d'anecdotes piquantes sur plus. gr. personnages. C'est à tort qu'on lui a attribué un ouvrage allegorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus* intitulé : *Hist. de don Rancio d'Aletia*, Venise (Rouen), 1736, 1738, 2 v. in-12; ce rom. est de l'abbé C.-G. Porée. — Le baron QUESNEL, lieutenant-général, né vers 1775, entra au service au commencement de la révolution, passa rapidement par les div. grades jusqu'à celui de gén. divisionnaire, dans lequel il était employé en Italie lorsque s'effectua le célèbre passage du Mincio (v. ce mot), où sa conduite lui mérita les éloges publics du prince Eugène de Beauharnais. A la restauration de 1814, le baron Quesnel fut fait chev. de St-Louis et gr.-offic. de la Lég.-d'honneur; ces faveurs du roi lui ouvraient pour l'avenir le che-

min des plus hautes dignités militaires ; mais l'époque des cent jours était celle marquée pour le terme de sa vie : il périt noyé dans la Seine, où l'on retrouve son corps. Nous ignorons les circonstances de cet événement, qui n'a donné lieu à aucune enquête.

QUESNOY. V. DUQUESNOY.

QUÉTANT (FRANÇOIS-ANTOINE), vaudevilliste, né en 1733 à Paris, commença par faire quelques ébauches particulières, puis, dans un âge assez avancé, obtint de l'emploi dans les bureaux administratifs, et m. en 1823, après avoir été successivement chef du bureau des lois, de celui des hôpitaux, des prisons et de la commission des secours pub. au départem. de la Seine, adjoint au secrétaire de l'administrat. des hospices, et contrôleur de l'hospice des Incarcérés. La liste de ses productions, a été rec. par M. Bouehot (*Bibliogr. de la France*, 1823, pag. 567-72), qui, à cette longue énumération, a joint de curieuses recherches sur les théâtr. de la Foire, où furent repr. les pièces de Qué tant. Nous nous bornerons à citer de lui les deux pièces suiv., les seules qu'on joue quelquefois encore aux théâtres des boulevards : le *Marché serrant*, opéra-comiq., 1761, in-8; trad. en allem., Frankfurt, 1772, in-8; et le *Tonnellier*, 1765, in-8. Outre ses pièces de théâtre Qué tant a donné quelq. trad., et on trouve de lui div. opuscules dans le vol. intitulé : *Étranges de la Cour-Neuve* pour l'année 1774. On peut consulter pour plus de détails la notice nécrol. placée en tête du Catalogue des livres Mss. et imp. de la biblioth. du feu M. F.-A. Qué tant, Paris, Lamy, 1823, in-8.

QUÉTIF (JACQUES), religieux dominicain, né à Paris en 1618, fut, depuis 1652, biblioth. de la maison de la rue St-Honoré, où il avait fait profession, jusqu'à sa m., arrivée en 1698. On a de lui une édit. des *Opuscules* et des *Lettres de Pierre Marin*, une nouvelle édit. du *Concile de Trente*, in-12; de la *Somme de St Thomas*, en 3 v. in-fol.; des *Lettres de Savonarole*, et de sa vie par Jean-François Pic de la Mirandole. Il préparait une *Bibliothèque des Auteurs de son ordre*, qui fut terminée par le P. Echard, son confrère; elle a pour tit. : *Scriptores ordinis minorum, cum notis*, Paris, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol.

QUÉTINEAU (PIERRE), gén. républ., né vers 1757 à Pay-N.-Dame (Maine-et-Loire), command. en Vendée le divis. de Bressuire lorsque, par suite d'échecs partiels contre les troupes royales, il fut réduit à leur abandonner la place de Thouars. Accusé aussitôt de trahison, il fut livré au tribunal révolutionnaire de Paris, qui l'envoya à l'échafaud le 16 mars 1794. M^{me} de La Roche-Jacquelin, dans ses *Mémoires*, le disculpe pleinement de l'injuste accusation dont il fut victime.

QUEUX (LE). V. LEQUEUX.

QUEVEDO DE VILLEGAS (D. FRANCISCO), poète et littérat. espagnol, qu'un critique moderne (M. de Sismondi, t. 4, p. 74-94) de l'*Histoire de la Littérature du Midi*, ose presque mettre en parallèle avec Voltaire, sinon sous le rapport du goût ou du génie, du moins pour sa tournure originale d'esprit, l'universalité des connaissances, la fécondité, naquit à Madrid en 1580 d'une famille noble, et, de bonne heure orphelin, fut placé à l'université d'Alcala, où il fit de brillantes études. Versé dans les langues savantes possédant l'arabe, l'hébreu, l'italien et le français, il avait déjà pris, dit-on, à 15 ans ses degrés en théol.; il avait étudié avec fruit le jurisprudent, et le méd., et s'était rendu habile dans les arts d'agrém., lorsque les suites d'un duel qu'il eut avec un grand seigneur l'obligèrent à s'expatrier. Il suivit au Sicile le comte d'Osuna, dont il se concilia l'intérêt par le zèle avec lequel il remplit diverses fonctions que lui confia ce vice-roi; mais libre à peine de toute inquiétude relative à l'avenir, le fâcheux qui le tenait éloigné de sa patrie, il se trouva impliqué à Venise dans le complot de

Redmer (v. ce nom). S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protect., fut arrêté en 1630, et ne parvint, au bout de 3 ans, à reconquérir sa liberté que pour être exilé de nouveau dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa le plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situation, où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à repasser à la cour; il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans il épousa une femme de haute naissance, qu'il perdit après quelq. années d'une paisible union; et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir eschat comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administrat. du comte d'Olivares, y languit oublié pendant 22 mois vivant d'aumônes (ses biens avaient tous été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi dénom., sortait également de sa prison. Quevedo m. peu de temps après en 1645. Ce second écrivain, celui de sa nation qui s le plus approcha de l'immortel Cervantes, s embrassa dans ses ouvr. tous les genres de littérat.; mais il excellait surtout à manier la satire; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cependant loin de planer, comme l'a fait Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contemporains, Quevedo s non-seulement respecta religieusement tous ceux de la nation espagnole, mais il s encore consacré quelq.-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philosophe; à telle est sa *Carta*, etc., au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestants des Pays-Bas. Du reste, comme le plupart de ses Mss. furent dispersés lors de sa dern. détention, il est plus que probable que le gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait n'eût pas manqué d'aneantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'iniquité, ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St Iago*, etc., en sont foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvr. en prose, ont pour titre : *los Sueños* (les Visions), Rouen, 1637; trad. en franç. par La Guesse et par l'abbé Berault; *Historia y vida del gran Tacaño*, etc., dont on a trois trad. en franç. et une en allem.; le plus récent des prem., par Rétif de La Bretonne et d'Hermilly, est int. le *Fin Matins*, ou *Histoire du gr. Taquin*, La Haye (Paris), 1776, 3 part. in-12. Ses poésies, réunies par J.-N. Ant. Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnaso español*, Madrid, 1638, 2 vol. in-4; il en a été fait un choix, impr. à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les édit. plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses; nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4; Sinche, 1791-94, 11 vol. in-8; *Obras escogidas y Poemas escogidos*, ibid., 1796, 6 vol. in-12; *Obras completas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18; *Obras escogidas*, Barcelone, 1798, 4 vol. in-8. Les pièces satiriques, ou burlesq., en prose, de Quevedo, ont été trad. en français par Raclette, Bruxelles, 1608 et 1639, 2 vol. in-12. Don Paul-Ant. de Tassis a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1653, in-8. On peut aussi consulter avec fruit le tom. 2, p. 115 de l'*Histoire de la littérat. espagn.* de M. Bonterweek, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité. — Pedro de ALCANTARA de QUEVEDO, card. et év. d'Orense en Galice, gr.-cordon de l'ordre de Charles III, né en 1736 à Villa-Nova-de-Fredo dans l'Extremadure, mort le 28 mars 1818, a mérité le reconnoissement de toutes les âmes généreuses, par le charité sans bornes et l'héroïque dévouement, qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit dio-

étre. Outre les summes habituelles qu'il faisait, on s'évalua à plus de 80,000 francs par an ce qu'il consacrait à cette bonne œuvre. A l'époque de l'invasion de la péninsule par Napoléon, le prélat, fidèle à l'ancienne monarchie, se retira en Portugal, et il y resta jusqu'au retour de Ferdinand IV en 1814; depuis, sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne requerront aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui.

QUIBERON (aff. de). V. HENVILLY et PUISAYE.
QUICKELBERG (SAMUEL), médecin, né à Anvers, exerça son art avec réputation vers le milieu du 16^e S. à Ingolstadt en Bavière. On a de lui : *Tabula medicinarum; Aphrodisiaca biblica; Admonitio et consilium de universis*, Munich, 1565. Il mérita long-temps un ouve. sur la nature de tout ce qui existe dans l'univers, projet gigantesq. qu'il n'acheva point.

QUIEN (Lr). V. LEQUEN.

QUIETISTES. V. MOLINOS et GUYON.

QUIETUS (FULVUS), second fils de Macrin, fut fait tribun par Valérien. Son père déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'auguste, partagea son autorité avec lui et Macrin le jeune, et lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses, pendant qu'il irait se faire reconnaître en Occident, où Gallien régnait. Quietus se signala par ses talents militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, serviteur jusqu'alors fidèle, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siège devant Emèse, où ce prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté, et lui donnèrent la mort en l'an 262. Son règne ne dura que dix-sept mois.

QUIGNONEZ. V. QUINONEZ.

QUILLARD (PIERRE-ANTOINE), peintre, né à Paris, m. à Lisbonne en 1733, travailla dans le goût de Watteau, son maître. Conduit par un médecin en Portugal pour dessein la product. végétales de ce royaume, il y obtint une pension du roi comme peintre de la cour. Les principaux ouve. qu'il ait laissés à Lisbonne, sont les plafonds de l'appartement de la reine, et quelq. tableaux dans le palais du duc de Cadaval.

QUILLET (CLAUDE), un des meilleurs poètes latins modernes, né en 1602 à Chinon (Touraine), étudia d'abord le médecine, et la pratiqua pendant quelques années avec succès. S'étant rendu à Loudun, pendant l'instruction de la procédure touchant la prétendue possession des religieuses ursulines de cette ville, il se rendit suspect, par une imprudence, au commissaire-instructeur Lahuardemont. Le crainte d'être arrêté le déterminait à partir pour Rome, où il prit l'habit ecclésiastique. Il devint secrétaire du card. d'Estrees, alors ambassadeur de France près du St-siège, et put se livrer, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à la culture de la poésie, pour laquelle il avait depuis long-temps un goût prononcé. C'est à Rome que Quillet composa en grande partie son poème de la *Calliopédie*, dont nous parlerons tout à l'heure. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la m. du cardinal de Richelieu, et le fit impr. à Leyde en 1653, sous le nom de *Calvadius Letus*, anagramme du sien. Il travailla ensuite à un autre poème en l'honneur de Henri IV, dont il laissa, par son testament, le MS. à Ménage, avec son écu pour le faire impr. Le légataire gâtait l'écrit et oublia le poème. Quillet m. à Paris en 1661. Il ne reste de lui que la *Calliopédie* sous de *præterea proliis habenda ratione*, poema didacticum. La prem. édit. de Leyde est rare sans être recherchée. Une autre parut à Paris en 1656, in-8, avec des changements, augmentés d'une *Épître à Eudore*, et d'un *éloge funèbre (lugubre conamium)* du philosophe Gassendi. L'édit. la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8. Le poème de Quillet a été trad. en fr. par Nontheuville d'Égley, Paris, 1749, petit in-8; en vers franç. par Lancelin de Laval,

ibid., 1774, in-12; de nouveau en prose, par Caillaud, Bordeaux, 1799, in-12, avec des variantes et une notice sur la vie de l'auteur. M. Coq a inséré dans le tom. XI des *Œuvres littéraires*, la trad. du 4^e livre ou chant de ce même poème, où l'auteur traite des soins que éclatèrent les enfans nouveau-nés, et donne de sages préceptes que J. J. Rousseau a développés depuis dans son *Emile*.

QUILLOT (CLAUDE), ecclésiastique, né vers 1650 d'un artisan d'Arnay-le-Duc (Bourgogne), e passa long-temps pour l'auteur d'une prétendue hérésie, nommée de son nom le *quillotisme*, qui fit beaucoup de bruit à la fin du 17^e S. et au commencement du 18^e. Après avoir reçu les ordres sacrés à Dijon, Quillot s'était livré à la direct. des consciences; et sa réputation de piété lui avait donné un gr. nomb. de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient des personnes les plus distinguées de la ville. Ce succès lui fit d'abord des jaloux, et lui attira ensuite de grandes persécutions. On agita alors la question du quillotisme (v. GUYON); Quillot avait su des relat. avec plus. personnes prévenues de cette hérésie, et notamment avec M^{re} Guyon, dont il avait distribué ou fait distribuer plus. écrits, entre autres celui intitulé : *Moyen court de faire l'oraison*. Les dénonciat. portées contre lui parurent si graves que l'autorité ecclésiastique crut devoir les prendre en considération. La procédure fut établie par-devant l'official de Dijon. Quillot ne comparut point, et fut déclaré par sentence, contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis de erreurs du quillotisme, d'avoir distribué des livres suspects de doutes, erreurs, etc., pour raison de quoi on le condamna à une détention de 3 ans dans un monastère. Comme d'autres personnes étaient engagées dans cette sentence, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mémoires justificatifs; et par arrêt du parlement, il fut mis hors de cour. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité qui, par une nouvelle décision, le déchargea à *per et à pic*. Après avoir repris ses fonctions Quillot vécut dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Le jugement solennel rendu en sa faveur ne fit point taire le hoisie qui l'avait pourchassé. Ses ennemis n'en persisterent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte, et s'efforçaient par l'*Hist. du quillotisme* ou de *ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quillotisme*, prétendu imp. à Zell, 1703, in-4 de 434 pag. On voit aujourd'hui que ce libelle, sans nom d'auteur, est l'ouv. d'Hubert Meuperty, procureur au présidial de Langres. Un arrêt du parlement de Dijon ordonne qu'il serait lacéré et brûlé par la main du bourr., etc. Il est devenu très-rare.

QUILLOTISME. V. l'article précédent.

QUIN (JAMES), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1693, abandonne de bonne heure les études qu'il avait commencées à Dublin, et s'engagea à 21 ans dans une troupe de comédiens. Quise formait dans cette ville, et où il fit, sans beaucoup de succès, ses prem. débuts. Il vint ensuite à Londres, et fut admis dans la troupe de Drury-Lane. Il y fut constamment applaudi, comme un acteur du prem. rang et du prem. mérite, jusqu'en 1741, époque où débute Garrick, son rival et son vainqueur. La carrière théâtrale de Quin finit en 1753. Dans les deux années de sa vie, il s'était lié avec Garrick; et ce fut au retour d'une visite qu'il lui avait faite, qu'il m. à Bath le 21 janv. 1766. Quin était dans l'intimité de Thomson, de Pope et de plus. autres personnages remarquables de cette époque. Sans être fort lettré, il connaissait à fond les meilleurs poètes de son pays. Comme acteur, il n'a, dit-on, pas de rivaux dans les rôles de *Falstaff*, du *Moine espagnol*, de *sir John Brute*, de *Polson*; il déployait aussi un grand talent dans les rôles de Caton, de Pierre, de Coriolan, et dans ceux où il fallait rendre un chagrin profond. Il existe une *Vie de*

Quin, 1766, in-8. Davies, a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (PHILIPPE), célèbre poète lyrique, membre de l'Académie franç. et de celle des inscriptions et belles-lettres, né en 1635, était, dit-on, fils d'un bœuf. Après avoir fait quelq. études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan-l'Ermitte, auteur de *Marianne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducat. qu'il donnait lui-même à son fils unique. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans le jeune Quinault avait déjà composé plus. pièces de théâtre, et à 18 ans, il débuta sur la scène française par sa comédie des *Rivales*, qui fut très-applaudie et eut un grand nombre de représentations. Il ne se laissa point éblouir cependant par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelque chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori; et l'un vit chaque année se succéder sur la scène quelq. pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissemens : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault, par un style plus vif et plus comique; et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de *l'Indiscret*. Après la m. de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successivement au théâtre : la *Comédie sans Comédie*; les *Coups de l'Amour et de la Fortune*; la *Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes; diverses autres pièces, et en 1661 la tragéd. d'*Agrippa*, au le *Faux Tibérius*, qui fut jouée deux fois de suite et reprise plus. fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlement, acheta une charge de valet de chambre du roi, et fut pendant trois ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa tragéd. d'*Astrée*, qui eut un succès prodigieux, et qui attira une telle affluence du spectateurs que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec le *Faux Tibérius*, l'honneur assez rare d'être jouée pendant quatre-vingt ans; mais le peu de roussette qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poète s'abandonnant à sa trop grande facilité, n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne du suffrage des connaisseurs et de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ce n'est *Bellerophon*, son avant-dern. tragédin, qui tomba dès la prem. représentation. Mais sa comédie de la *Mère coquette*, ou les *Amans brouillés*, représentée en 1665, ralluma sa réputation dramatiq. qui avait souffert quelque atteinte. *Pausanias* qu'il fit jouer un an après fut sa dern. tragéd. Enfin il devint le créateur et le modèle d'un nouveau genre dramatique; il l'écrasait dans la tragédie-opéra; et quelque ses prem. pièces, en ce genre, fussent loin encore de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilège de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poètes de son temps. L'alliance de ces deux talens éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres; mais avec cette différence que la musique, du compositeur, a passé du maître, tandis que les vers du poète seront toujours guidés. Déjà gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, Quinault fut décoré du cordon de St-Michel, et continua d'élever la renommée de l'opéra français jusqu'en 1685, que parut *Armide*, son dern. ouv. et son chef-d'œuvre. Depuis cette époque cédant aux sentimens religieux que sa femme lui avait inspirés, il cessa entièrement de travailler pour le

théâtre, et ne voulut plus composer de vers que pour chanter les louanges de Dieu. Il m. le 26 novembre 1688 à l'âge de 53 ans. La modestie de ses sentimens, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouv. lyriques sont : les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*; *Cadmus*; *Alceste*; *Thésée*; le *Carnaval*; *Athys*; *Iris*; *Proserpine*; le *Triomphe de l'Amour*; *Persée*; *Phaéton*; *Amadis de Gaule*; *Roland*; la *Grotte*, ou l'*Eglogue de Versailles*; le *Triomphe de la Paix et Armée*. Le *Œuvre* de Quinault ont été impr. avec sa *Vie*, Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. M. Crapelet a pub. pour la prem. fois dans le format in-octavo, les *Œuvres choisies* de Quinault, précédées d'une notice fort intéress., Paris, 1824, 2 vol. in-8.

QUINAULT (JEAN-BAPTISTE-MAURICE), bon acteur comiq., fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et m. en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aidait aussi musicien. Il e fait, outre ses divertissemens, la musique des *Amours des déesses*. — QUINAULT-DUFRESNE (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite du célèbre Baron, et m. en 1767. La tradition de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi longtemps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie DUFRE, connue sous le nom de Mlle de Seign, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques, excella principalement dans celui de *Didon*, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et m. en 1759.

QUINAULT (JEANNE-FRANÇOISE), sœur des précédentes, née à Paris à la fin du 17^e S., joignit à la réputation d'une excellente actrice celle d'une femme de société, pénétrée d'esprit et d'instruction. Après avoir débuté en 1708, dans la tragédie, par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, elle s'essaya immédiatement dans les rôles de soubrette, et fut admise, dans cet emploi, au nombre des comédiennes françaises. Elle décida le succès d'un grand nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que La Chaussée composa le *Préjugé à la mode*. Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de *l'Enfant prodigue*. Elle attirait chez elle, à la fois, les gens du monde et les gens de lettres, et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de D'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des manuscrits précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, m. en 1783. On trouve sur elle et sur ses relat. avec Ducloux (v. ce nom), de curieux détails dans les *Mémoires de madame d'Épinay*, 1818, 3 vol. in-8. — Marie-Anne QUINAULT, sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talens. Reçue à la comédie française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et m. en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans. — FRANÇOISE QUINAULT, sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de Mlle de Neale, celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et m. en 1713, âgée de 25 ans. On croit qu'elle aurait pu acquiescer une gr. réputation dans les deux genres dram., sans sa fin prématurée.

QUINCY (CHARLES SEVIN, marquis de), officier-général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-général dans l'arme de l'artillerie. Il se distingua

encore à la malheureuse bataille d'Hochstedt (1704), où il reçut une blessure assez grave, et commanda en 1707 l'artillerie de l'armée, sous les ordres du maréchal de Villars. L'année suivante, il fut employé à l'armée que dirigeait, sur le Rhin, l'électeur de Bavière. À la paix, il fut nommé lieutenant-général au gouvernement de la province d'Auvergne, et conserva ses loirs à la mise en ordre des matériaux qu'il avait recueillis dans ses campagnes. On croit que cet officier-général m. en 1728. On a de lui un ouvrage assez estimé, ayant pour tit. : *Hist. milit. du règne de Louis-le-Grand*, roi de France, etc., Paris, 1726, 8 vol. in-4, avec cartes et plans.

QUINCY (JEAN), médecin anglais, mort à Londres en 1723, a publié (en anglais) : *Dictionnaire de physique*, 1719; *Pharmacopœia univers.*, 1721, in-8; trad. en français par Clausier, Paris, 1745, in-4; *Pharmacopœia chimiq.*, Londres, 1723, in-4. — **QUINCY (Josias)**, publiciste anglo-américain, conseiller à la cour de justice de Boston, se signala en 1770 et en 1774 par son patriotisme, et m. en ce cap Ann en 1775, à l'âge de 31 ans. On a de lui : *Observations sur l'acte du parlement, communément appelé le Bill de Boston, avec les pensées sur la société civ. et la levée des armées*, Boston, 1774, in-8. — Un autre **QUINCY (Edmond)**, citoyen de Boston, m., en 1788, à l'âge de 85 ans, est aut. d'un *Tr. de la culture du chanvre*, Boston, 1765, in-4.

QUINETTE (NICOLAS-MARIE), membre de la convention nationale, était procureur ou notaire à Soissons, sa ville natale, en 1789, lors des premiers troubles de la révol. Nommé député à l'assemblée législative par le département de l'Aisne, il prit place au côté gauche, demanda, en 1792, que les biens des émigrés fussent séquestrés, appuya vivement la motion de la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, et fut membre de la commission chargée de surveiller et de diriger le gouvernement nommé après le détroitement de l'infatigable Louis XVI. Reçu ensuite à la convention nationale, Quinette fut un des premiers représentants du peuple envoyés aux armées, devint ensuite membre du comité de salut public, fut l'un des quatre commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter en général, qui fit saisir lui-même les commissaires, et les livra au général autrichien, prince de Cobourg. Quinette fut échangé avec ses collègues, en 1795, contre MADAME, fille de Louis XVI, revint à Paris, devint membre du conseil des cinquante, en 1796, en sortit l'année suiv., fut nommé ministre de l'intér. en 1799, et préfet de la Somme en 1800, sous le gouvernement consulaire. Il se montra sage administrateur, et fut désigné quelque temps après candidat au sénat conservat. Sous ce titre le fit conseiller d'état pour la section de l'intérieur, et créa pour lui une direction générale de la comptabilité des communes et des hospices. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, qui, toutefois, le nomma son commissaire extraordinaire dans les départements de la Somme et de la Seine-Inférieure, et pair dans la chambre dite des cent jours. Après la seconde abdication de Napoléon, Quinette fut appelé par Fouché à faire partie du gouvernement provisoire. À la fin de 1815, il fut banni comme républicain, et se retira à Brunelles, où il m. en 1821. On ne cite de lui que le *Rapport des représentants du peuple Camus, Bancel, Lamarque, Quinette et Drouet, sur leur détention, ou sur le conseil des cinquante*, Paris, an IV (1796), in-8, de 206 pages.

QUINONEZ (FERRANDO de), cardinal espagnol, né vers la fin du 15^e s. dans le royaume de Léon, était fils du comte de Luna (v. ce nom). Il eut de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, fut élevé à la dignité de général en 1522, et devint membre du conseil de conscience de l'empereur Charles-Quint. Chargé par Clément VII, alors régent,

en château St-Ange, de négocier auprès de Charles-Quint l'élargissement du pape, Quinonez eut de la peine à l'obtenir, mais réussit enfin. Le chapeau de cardinal fut la récompense de ce service signalé. Quinonez fut également honoré de la confiance de Paul III, devint, en 1534, protect. des franciscains, évêque de Ceutrie en 1539, de Palestrine en 1540, et m. à Veruli dans le mois de septemb. de cette même année. On a de lui : *Complatio omnium privilegiorum minoribus concessorum*, Séville, 1530, in-fol.; *Breviarium romanum ex auctor. potissimum scripturæ, et probatis sanctorum historiarum nuper collectum*, Rome, 1535, in-8; Lyon, 1540, in-4, 1541, in-8, etc.; Paris, 1536, in-4, etc.; Vanise, 1546, in-8; Anvers, 1563, in-16, et en plusieurs autres villes, in-4, in-8 et in-16. La dernière édition, dont aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce, fut impr. à Paris, 1679, in-8, pour l'usage particulier de Colbert, sous le tit. de *Breviarium colbertinum*. Le Breviaire de Quinonez, hier que revêtu de l'approbation des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, n'obtint point celle de Sixte-Quint, à laquelle l'auteur l'avait soumis. La censure de cette compagne se trouve dans la *Collection des jugem.*, etc., par d'Argentré, t. 2, p. 121 et suivantes. En 1568, le pape Pie V défendit la récitation de ce bréviaire par une bulle, et depuis lors il a cessé d'être en usage. Les reproches qu'on faisait à l'auteur étaient d'avoir omis le petit office de la Vierge, les Antienne, les réponses, les capitules, les homélies, l'ordre et la nombre des psaumes, tels qu'on les lisait dans l'église, etc., et surtout d'avoir tellement abrégé la vie des saints dont on y fait l'office, qu'on ne peut être édifié ni sur leurs vertus, ni sur les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'édification des fidèles. — D. JUAN DE QUINONEZ, de la famille du précédent, né en 1600 dans les environs de Tolédo, m. en 1650, est aut. d'ouv. suiv. : *Traité sur les longuettes et les auterelles* (en espagnol), Madrid, 1620, in-4; *el monte Festivo, ahora la montaña de Soma*, ibid., 1622, in-4; un *Essai sur les Gitanos ou bohemiens*, etc. (en espagnol), ibid., 1628, in-4, et quelq. autres écrits peu remarquables.

QUINTE-CURCE, *Quintus Curtius Rufus*, écrivain latin, connu seulement par son *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, parait avoir vécu dans le premier siècle de notre ère. Les sav. se sont égarés à l'envi à présenter, sur le compte de cet aut., des hypothèses plus ou moins admissibles, mais qu'il ne nous appartient pas de discuter, et dont la simple indicat. excéderait même nos limites. Entre les div. personnages que mentionnent les anc. auteurs sous le nom de Curtius, n'en est cité dans Tacite et dans Plin le Jeune, pourrait avoir quelque analogie avec l'histor. d'Alexandre; mais ce n'est aussi qu'une hypothèse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fils d'un gladiateur, qu'il devint questeur, puis consul; qu'il obtint, en l'an 47 de notre ère, les honneurs du triomphe, et qu'il m. gouverneur en Afrique. Dans la liste des rhéteurs, dont, sur la foi d'un MS., l'on croit que Suetonius avait écrit les notices, on lit le nom d'un autre Quintus Curtius Rufus, qui peut-être aussi serait notre aut. Dans tous les cas, on ne voit pas qu'aucun écriv., antér. au 12^e s., ait connu l'ouv. qui nous est parvenu sous le nom de Quinte-Curce. Les prem. qui l'aient cité sont Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques Vitri et Vinc. de Beauvais. Quant aux Mss. de Quinte-Curce, on se prétend en posséder plusieurs, dont l'ancienneté remonte au 10^e siècle. Les critiques ne sont pas moins partagés sur le mérite du *Histoire d'Alexandre*, que sur l'époque où elle fut écrite. Mais cet ouv., qui, dans le fait, ressemble assez à un roman, et d'innombrables droits à l'admiration de ceux qui, justes appréciateurs des compos. hist. de l'antiquité, n'y

recherchent guère que de brillans récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originaiement de 10 livres, dont les 3 premiers sont perdus, ainsi qu'une partie du 5^e et du 6^e. Les édit. de Quinte-Curce, avec ou sans comment., sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées honorablement; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anc., celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4; et comme les plus estimées, entre les édit. publiées par les Juntas, par les Aldes et Elsevier (Leyde, 1633, in-12, et Amsterd., 1673, in-8), celles de Strasbourg, avec les *Supplément de Freinsheim*, 1648, 2 v. in-8; et 1670, in-4; *cum not. var. de Schrævelius; ad nunc delphini*, par le P. Tellier, Paris, 1678, in-4; de Leipzig, avec *supplément*, de Ch. Callarius, et des cartes géogr., 1688, in-12; de Dresde, 1701, in-12, avec les *supplément* de Junker; de La Haye, 1708, in-8, avec le *commentaire* de Pitavres, 1708, in-8; de Delft, 1724, in-4, par les soins de H. Sasseburg; de Londres, par Moittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1758, 2 vol. in-8; d'Hemstadt, 1705-1803, 3 v. in-8, par D.-J.-T. Canac; de Leipzig, 1818, gr. in-8, par J.-C. Coker; en 1811, l'édit. faisait partie de la *collect.* de M. Lamsire, 1822, 2 vol. in-8. Toutes les nations d'Europe possèdent une ou plusieurs traduct. de l'*Histoire d'Alexandre*. Parmi celles qui ont été faites en français, on en compte une de 1590, in-fol., imp. par Ant. Verrard. La *version* du Bezaire, 1789, 2 v. in-12, 2^e édit., s'efface celles de Vougeles et de l'abbé Mignot. Entre autres ouvr., on peut consulter sur Quinte-Curce *Examen des hist. d'Alexandre*, par Ste-Phi. Fay, aussi son article dans le *Dictionn. de Bayle*, et celui que lui a consacré M. Deconou, t. 36 de la *Bibl. univ.* de L.-G. Michaud.

QUINTIANUS STOA. V. QUINZANO.

QUINTILIEN (MARCUS FABIVS QUINTILIANUS), célèbre rhéteur latin, né à Rome dans le 1^{er} S. de l'ère chrét., était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il régna, au surplus, une grande incertitude sur plusieurs circonstances de la vie de ce rhéteur. Selon les calculs du savant Dodwell, Quintilien dut naître en l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y eussage la rhétorique, y plaça des causes, revint à Rome en 68, continua à donner des leçons de rhétorique, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutiones oratores*, le cours de rhétorique le plus complet que les anc. nous aient laissé. Des copies de cet important ouvrage existaient au moyen âge. Celles que Le Pogge déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de S. Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis, et des deux premières édit. qui parurent en 1470 à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15^e S. Nous citerons, parmi les nombreuses édit. du 16^e, celles des Aldes, 1514, in-4; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Robert Estienne, 1542, in-4; de Mamert-Pitavres, 1580, in-8, revue par P. Pithon, qui y a joint des variantes, des notes, et 145 petites déclamations du même auteur (on n'en avait encore imprimé que 136). Schrevelius, et après celui-ci J.-Fréd. Gronovius, ont donné leurs soins à l'édit. qui parut en 1665, Leyde et Rotterdam, in-8, *cum multis variorum*. En 1715, Rollin publia, chez les Estiennes, *Quintilien abrégé*, en 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1723, une nouvelle édition, in-fol., avec un choix de notes et quelques observations critiques. L'édition de Mathias Gesner, Gottingue, 1738, in-4, est plus estimée que la précédente, et celle de P. Burmann, qui avait paru à Leyde, 1730, 2 vol. in-4. Les dernières édit. sont celles de Barhou, Paris, 1769, in-12; de Deza-Ponts, 1784, 4 v. in-4; de Leipzig, 1798-1815, 4 vol. in-8. Les *Institutiones ora-*

toires ont été traduites en français par l'abbé de Pure et par Gedoin; mais on ne lit que la traduct. du dernier, qui parut à Paris, 1718, in-4, et qui a été souv. réimpr. depuis, jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. Il existe aussi des traduct. du même ouvrage en ital., en angl., ou allem., au moins (du 10^e livre seulement), en espagnol. Le dialogue sur les orateurs, du même auteur, a en plusieurs traducteurs français, notamment Claude Fauriel, Dureau de La Malle, Chénier (deux ses *Fragm. de littér.*). On doit consulter, sur la vie et les ouvrages de Quintilien, les *Annales quintiliennes*, de Dodwell; le *Dictionn. de Bayle*; la *Biblioth. latine* de Fabricius; les *Jugem. des sav. sur les rhéteurs*, recueillis par Gibert, et le *Lycée* de La Harpe.

QUINTILLUS (MARCUS AURELIUS CLAUDIUS), empereur romain, commandait au corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, m. en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour le gouvernement, avait recommandé, av. de mourir, à ses généraux d'élire Aurélien (v. ce nom), dont le vailleur éprouvé promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élect. d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par les soldats, le frère de Claude entra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur quelques médailles en or, très-rare, et d'autres en petit bronze, qui sont plus communes.

QUINTIN (JEAN), cheval. de Malte, né en 1500, fut prof. en droit canon à Paris, et m. en 1661. On a de lui: *Melita insula Descriptio*, 1536, in-4; *Tractatus de ventis*, et *nautica bruxellensium portorum index*, et quelques ouvrages sur des matières économiques, publiés aujourd'hui. — Un autre QUINTEIN, tailleur de profess., fut brûlé à Tournai, au 1530, comme chef d'une secte d'hérétiques, qu'on nommait *libertins*.

QUINTINE (JEAN de La), célèbre écriv. agromomique, né en 1625 à Chahanois, dans l'Angoumois, fit de très-bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et voyagea ensuite en Italie, où il acquit une gr. théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient aux goûts dominans depuis l'enfance. De retour dans le pays, il fit, au ce genre, des essais et des expériences fructueuses, qui la firent connaître, et il ne tarda pas à être appelé par Louis XIV. à Versailles, pour prendre soin des jardins de cette résidence royale. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et décentes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du gr. siècle. La Quintinie m. à Versailles en 1688, laissant un écrit qui a été long-temps regardé comme le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage, impatientement attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, avec un *Traité des orangers*, suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le fleur de La Quintinie, 2 vol. in-4. Les édit. suiv. sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de dix planches. On y trouve de plus un poème de Santeuil, intit. *Pomona*, et une *idylle* de Charles Perrault. La meilleure de ces éditions est celle de 1730, à laquelle on ajoute encore un *Traité des arbres fruitiers*, qui avait paru anonyme en 1683. L'ouvrage de La Quintinie a été trad. en anglais, en belge, en ital. M. Biquet a publié un *Eloge de La Quintinie*, dans les *Mém. de la société d'agriculture* de Nîort, 1807, in-8. Déjà Charles Perrault avait placé La Quintinie dans la *Galerie des hommes illustres* du 17^e siècle, qui parut en 1696;

mais cette notice présente fort peu de détails, et n'est pas exempte d'erreurs.

QUINTUS ou COINTOS. V. CALABREZ.

QUINTUS-IGLIUS. V. GUSCHARDT.

QUINZANO (JEAN-FRANÇOIS CONTI, connu sous le n. de), en lat. *Quintianus-Stoa*, poète lat. moderne, né au village de Quinzano, dans le Brescien, en 1784, étudia à Brescia la rhétorique, le laque grec, la philosophie, les mathématiques, et même l'astrologie, fit ensuite un cours de jurisprudence à Padoue, et s'adonna ensuite tout entier à la poésie lat. Etant passé en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François 1^{er}. Il retourna plus tard en Italie, pour occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, fut couronné, comme poète, des mains de Louis XII, à Milan, suiv. Passage pratiqué en d'autres villes d'Italie, passa à la chaire de belles-lettres de Pavie, et revint en 1513 à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvr. François 1^{er} ayant porté la nouv. la guerre en Italie, Quinzano accompagna son illustre élève, reprit à Pavie ses fonctions de professeur, et se retira ensuite dans son lieu natal, où il m. en 1557. On a de lui un très-gr. nomb. d'ouvr., dont on trouvera le liste, à peu près complète, dans les *Memorie aneddotiche-critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinzano-Stoa*, etc., par Joseph Nembrar, Brescia, 1777, in-8. Ce sont des poésies très-variées, des dissertations grammaticales et littéraires, etc. Dans la jeunesse de Quinzano, ses condisciples lui avaient donné le nom grec *Stoa*, qui signifie *Portique des muses*, parce qu'il versait avec une telle facilité, qu'il semblait ne vouloir parler qu'en vers. Le père L'ionard Gossende a publié la *Vie* de ce poète, si abondant. Brescia, 1695.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (PIERRE), littér., né à Arles en 1526, fut pourvu de l'évêché de Senes à son retour d'un voyage en Italie, en 1546, emportant le *Galila Christiana*. Mais un procès, dont dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son siège, et il se rendit à Paris, où il m., avant d'avoir été sacré, en 1550. On cite de lui un *panegyric*, de la Provence, sous ce tit. : de *Laudibus Provinciae libri tres*, Paris, 1551, in-f., très-rare, trad. en franç. par Fr. de Claret, archevêque de l'égl. d'Arles, Tournon, 1613 ou 1614, in-8. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Ant. de), brave marin, de la même famille que le précéd., fut reçu chevalier de Malte en 1637, et devint la terreur des Turcs, qui, l'ayant pris dans un des ports de l'Archipel, lui firent subir une captivité de onze ans, et rejetèrent toutes les propositions qui leur furent faites pour sa rançon. Il parvint enfin à s'échapper des Sept-Tours, grâce à l'adresse et à l'endace de son navi, Jacques de Quiqueran, qui s'était rendu à Constantinople, dans la ferme résolution de travailler à sa délivrance. De retour en France en 1671, le chevalier de Beaujeu fut pourvu de la commanderie de Bordeaux, et vécut plusieurs années au sein de sa famille. — QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), nouveau du précéd., né à Arles en 1635, entra dans la congrégation de l'Orat. à l'âge de 17 ans, fut chargé de professer la théologie au collège d'Arles puis à Saumur, obtint ensuite les succès les plus brillants dans les missions de l'Annis et du Poitou, et mérita d'être appelé par Flébelier à remplir les fonctions de gr.-vicaire du diocèse de Nîmes. Il prêta dans cette ville une séduite, qu'éclairait exister la sévérité du maréchal de Muret, et contribua beaucoup à calmer l'agitation des esprits, encore irrités par le révolet de l'édit de Nantes. Il parut avec honneur, comme député du 2^e ordre, dans les assemblées du clergé de 1663 et de 1700, fut nommé, en 1705, à l'évêché d'Oléron, et presque aussitôt à celui de Caen, et dès lors ne sortit plus de son diocèse que pour assister

aux états du Languedoc ou aux assembl. du clergé. Il s'occupait sans cesse d'améliorer le sort des fidèles confiés à ses soins, établit dans sa ville épiscopale un séminaire, et y fit bâtir à ses frais un hôpital. Il m. à Arles en 1736. Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV* (1715, in-8), qu'il prononça à St-Denis, on a de lui des lettres et des *Instruct. pastorales*, sur les maladies contagieuses du Provence et de Languedoc, sur les abus de la mendicité, etc. *Foy.* son *Eloge* dans le t. 12 (p. 336-44) du *Recueil* de l'académie des inscriptions, dont il était associé.

QUIRINI. V. QUERINI.

QUIRINO (PIERRE), voyageur vénit. du 15^e s., nous a transmis des détails curieux et instructifs sur la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Se relai, a trouvé place dans la plupart des collections de voyages, et M. Fyris en a inséré la traduction dans l'*Hist. des naufrages*, publié en 1816.

QUIROGA (JOSEPH), jémite missionnaire espagnol, né en 1707 à Lugo, en Galice, étudia les mathématiques avec succès, fut admis à l'école de la marine, fit plusieurs voyages sur mer, prit comme l'habit de St Ignace, et obtint de ses supérieurs la permis. de passer en Amérique pour y prêcher l'évangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne la commis. de visiter la terre dite Magellanique, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points conrenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtim. de commerce. Le résultat de cette miss. ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du P. Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des miss. dans le Paraguay, et m. à Bologne en 1784. Le *Journal* de son voy., rédigé sur ses observ. et celles de ses compagnons par le P. P. Lozano, a été imp. dans les *Poésies justificatives*, de l'*Hist. du Paraguay*, par le P. de Charlevoix. On n'a de lui qu'un seul ouvr., imp. sous le tit. de *Tratado del arte verdadera de navegar por circulo paralelo a la equinocial*, Bologne, 1784. Plusieurs manuscrits du même aut. sont conservés à Bologne.

QUIROS (PEDRO-FERNANDEZ de), l'un des gr. navigateurs des temps modernes, né en Espagne vers le milieu du 16^e s., voyagea d'abord pour la commerce; on peut du moins tirer cette conjecture de quelq. passages de ses écrits. On a supposé mal à propos qu'il faisait partie de la première expédition de Mendane, en 1567. Ce n'est que depuis 1595 qu'il appartient à l'histoire; car c'est en cette année qu'il accompagna Mendane dans sa 2^e entreprise, en qualité de prem. pilote. Il perdit cet illustre chef avant le fin du voyage, et le remplaça dans le commandement. Il prévint, malgré les plus gr. obstacles, à conduire à Menille les déplorables restes de la flotte, se rendit de là au Mexique, puis au Pérou, dont il prit le vice-roi, don L. de Velasco, de lui fournir un nouvel armement, destiné à poursuivre les découvertes de Mendane. N'ayant rien obtenu de ce délégué du roi d'Espagne, il alla présenter ses projets, à l'acceptation de Philippe III lui-même, à Madrid. Son principal objet était de rechercher un continent austral, dont il avait le premier entrevu l'existence plus cloum. ; mais on a cru que le gouvern. espagnol avait plutôt l'intent. de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales. Quoiqu'il en soit, Quiros se rendit au Pérou, muni d'un plein-pouvoir, fit construire deux vaisseaux à une corvette, et appareilla de Callao le 21 décemb. 1605, faisant voile à l'ouest-sud-ouest. Il découvrit, entre autres lies, qui n'ont pas été toutes reconnues, celles de l'*Incarinacion*, de la *Dezana*, qui depuis a été reconnue pour être l'*Osnaburgh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, et la *Maitre de Cook*, d'*Otaïti*, de la *Sagittaria*, de la *Gente-Hermosa*, de *Taumaco*. Dans cette derri., il obtint des ren-

reignemens qui le déterminèrent à se diriger vers le Sud. Il espérait successivement les îles de *Tucupia* et de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et continua sa route vers le Sud. Le 26 avril 1606, plus, terres se présentaient à sa vue, et, dans l'embaras du choix, il mit le cap sur celle qui gisait au sud-ouest de *Nuestra-Señora-de-la-Luz*, et qu'il appela *Tierra austral del Espíritu-Santo*. Le port où il aborde fut nommé la *Vera-Cruz*. Il est bien reconnu aujourd'hui que cette terre est la même que les *Grandes-Cyclades* de Bougainville et les *Nouvelles-Hébrides* de Cook. Quiros en prit possession au nom de son maître, et fit voile pour le Mexique, où il arriva le 3 octob. 1606. De là, il se rendit à Madrid pour solliciter les moyens de poursuivre ses découvertes et d'établir une colonie sur la terre du Saint-Esprit; mais on fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles s'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit à Philippe III les nombreux avantages de cette terre nour., où on ne mit à sa disposition que des moyens peu proportionnés à la grandeur de ses desseins. Il partit cependant pour Lima, avec l'intention de tenter un nouv. voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, et m. à Panama en 1614. Ses mémoires à Philippe III fut publié à Séville, en 1610; en let., à Amsterd., en 1613, sous le titre de *Franc-Ferd. Quir Narratio de terrâ australi incognitâ et de terrâ Samoedjarum et Pinganarum in Tartariâ*, in-4; et en fr., à Paris, en 1617, sous le titre de *Copie de la requête présentée au roi d'Espagne par le capitaine Pierre-Ferdinand de Quir, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la Terre australe inconnue*, et des gr. richesses et fertilité d'elle, in-12 de 16 pages. Foy., pour les détails que nous ne pouvons donner ici, *Fleurieu, Découvertes des Franç. au sud-est de la Nouv.-Guinée*, in-4; *DeBrosses, Navigations aux terres austr.*, t. I, liv. 3, pag. 306 et suiv. — *Quiros* (Théodore de), missionnaire espagnol, de l'ordre de St-Dominique, né en 1599 à Vivero, dans la Galice, s'embarqua pour les îles Philippines en 1637, et y consacra sa vie à l'instr. et à la convers. des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Il mourut en 1662, épuisé de fatigues. Il avait composé la *gramm.* et le *dictionn.* de la langue *tagala*, et traduit dans cette langue un *catechisme* et plusieurs ouvrages ascétiques. Foy. la *Bibl. frat. ordin. prædicator.* des PP. Quétil et Eckard. — *Quiros* (Augustin de), jésuite espagn.,

ostif d'Andujar, inspecteur des mîs. de la Nouv.-Espagne, m. à Mexico, en 1622, à l'âge de 56 ans, a laissé des comment. en lat., sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol. — *Quiros* (Hya-cinthe-Bernard de), dominic. espagnol, qui portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas, apostasia, et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'hist. eccl. à l'univ. de Lausanne. Il y m. en 1758. On connaît de lui une *Hist. de l'Égl.*, en allem., Lausanne, 1756, in-fol.

QUITA (Domingos nos REIS), poète portugais, né le 6 janv. 1728, passa dans la mière les prem. années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvrages du Camoens et de Fr. R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource avec six autres enfans, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant le jeune homme avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètement à la composition de quelq. pièces, qu'enfin il se hardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moins des Açores*. On remarqua entre autres morceaux un sonnet amoureux (*Benigno Amor, as que te affondem*) qui décelait un germe de talents distingués, et les littérateurs voulaient connaître le jeune auteur. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de São-Lorenço; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu à l'unanimité parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la hrigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archev. de Braga et du marquis de Pombal; mais, comme autre Lafontaine, il trouva soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alveia, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poète m. en 1779, à peine âgé de 43 ans. Outre 5 tragéd., dont la meilleure est celle d'*Inês de Castro*, on a de lui beaucoup de sonnets, plus, élégies, des pastorales, idylles, etc. C'est surtout dans ce dernier genre qu'il s'excella, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil de ses œuvres forma 2 vol. in-8; il en a été fait deux édit. à Lisbonne.

R

RAB ou **RAV**. V. **JUDA**.

RABACHE (ETIENNE), religieux augustin, docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Chartres, en 1556, fit à Bourges la réforme de son ordre, institua la congrégation dite de St-Guillaume, en 1594, et m. à Angers en 1616.

RABAN - **MAUR**, appelé quelquefois en latin *Irabannus Magnentius*, évêque de Mayence, où il émit né vers 776, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de dix ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses prem. études, et alla sa perfectionner à l'abbaye de St-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, Raban-Maur se distinguait par un savoir moins frivole et des qualités plus estimables. De retour à l'abbaye de Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et se livra à l'enseignement avec un tel succès que son école devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. élu abbé en 822, il réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, obtint une récompense

de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsau, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre; mais il en fut tiré cinq ans après pour occuper le siège de Mayence, et ce fut alors que ses talens parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignement, tint plus, synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés jusque dans les églises et fit de sages réglemens pour en prévenir le retour; mais l'histoire lui reproche une excessive sévérité envers Godescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archev. de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qu'il fallait punir, et qui ne le fut que trop en effet (v. GODESCALC). Une famine, qui désola le diocèse de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer la sagesse et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour trois cents à sa propre table. Il présida ensuite le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, amena l'union suivante à

celui de Franfort, et m. à Winfeld, en 856, en odeur de sainteté. Le nom de ce prélat se trouva inscrit dans plus. calendriers; mais l'église ne lui rend point de culte public. On a de lui un grand nomb. d'ouv. recueillis à Cologne en 1627, 6 tom. en 3 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur l'Écriture sainte*; un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Eglise*; cet ouvrage, l'un des plus importants de l'auteur, a en plus. édit. dans le 16^e S.; un *Traité du calendrier ecclésiastique*; il indique la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indications; un *Livre sur la vie de Dieu, sur la pureté du cœur et la manière de faire pénitence*; *De universis, sive etymologiarum Opus*; des *homélies*; un *martirologe*; le livre de la *Grammaire*; c'est un abrégé d'un ouvrage beaucoup plus ancien, attribué à Priscien de Césarée; un *Traité de l'invention des langues*, etc., et des *poésies*, parmi lesquelles on distingue surtout le *Veni, Creator*, conservé dans les prières de l'église. On peut consulter, pour de plus grands détails sur cet auteur, l'*Histoire littér. de la France*, tom. 5; la dissertation de J.-F. Bédarris, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Léna, 1724; et les *Annales littér.*, Helmsstadt, 1782.

RABARDEAU (MICHEL), jésuite, m. en 1699, n'est guère connu que par un ouvrage singulier, ayant pour titre : *Optatus Gallus benigni manu scriptus*, imp. à Paris, en 1641, in-4. Il avance dans cet ouv., qui fut condamné à Rome en 1643, que la création d'un patriarche en France, quand bien même elle aurait lieu sans l'intervention du Saint-Siège, ne serait point un acte schismatique.

RABAUT (PAUL), pasteur de l'église réformée de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, s'est fait connaître par un dévouement sans bornes pour ses co-religionnaires et par un zèle ardent pour le maintien de sa croyance. Sa tête mise à prix, il osa, dit-on, se présenter devant un chef militaire, le marquis de Paulmi, et lui remettre, en se nommant, un mémoire qu'il adressait au roi en faveur des réformés. Étonné de tant de courage et d'une si noble confiance, le marquis voulut la justifier, reçut le mémoire, promit de le remettre au roi, tint parole, et, dès ce moment, les protestans furent beaucoup moins inquiétés. Paul Rabaut, qui avait toujours su échapper aux dangers qui l'environnaient lorsqu'il prêchait publiquement une doctrine proscrite par les lois du gouvernement, ne put en soustraire à l'incarcération sous le régime révolutionnaire son troisième fils, Rabaut Dupuis, ayant été obligé de se cacher en 1793, il fut arrêté comme père d'émigré, et ne fut mis en liberté qu'après le 9 thermidor. Il m. peu après, en 1795. M. Pons, de Nîmes, a donné de lui une notice à la suite de ses *Reflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse*, Paris, 1808, in-8.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (JEAN-PAUL), fils aîné du précédent, né à Nîmes en 1743, fut comme son père ministre protestant, embrassa comme lui la défense de ses co-religionnaires, et devint l'un des plus chauds partisans de la révolution. Nommé en 1789 député du tiers-état de la sénéchaussée de sa ville natale aux états-généraux, il avait tous les talens nécessaires pour s'y faire remarquer; l'un des premiers il monta sur la tribune, et fut la plus grande part aux délibérations de cette époque. Rendu à la vie privée par la dissolution de l'assemblée constituante, Rabaut put alors réfléchir sur les suites inévitables de cette crise politique, et lorsqu'il fut nommé député à la convention par le département de l'Aube, il se montra l'ennemi le plus déclaré de l'anarchie, combattit avec force ceux qui voulaient que la convention jugât le roi; et quand l'assemblée eut adopté cette funeste résolution, il vota pour l'appel

au peuple, et ensuite pour la détention jusqu'à la paix et en faveur de suris. Nommé, après le jugement de l'infortuné monarque, membre de la commission établie par le parti de la Gironde pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, Rabaut ne tarda pas à être enveloppé dans la proscription de ce parti. Mis hors la loi, il se réfugia d'abord dans les environs de Versailles, revint ensuite à Paris, et fut découvert chez un ami, qui paya de sa tête le généreux asile qu'il lui avait accordé. Arrêté le 4 décembre 1793, Rabaut fut livré au tribunal révolutionnaire, et exécuté dès le lendemain. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8; le *Vieux Cévenot*, ou *Anecdotes de la vie d'Ambrise Borely*, Londres, 1784, in-8, plus. fois réimp.; *Lettre sur le vie et les écrits de M. Court de Gebelin*, 1779; *Précis de l'histoire de la révolution française*, publié en 1791, et continué par M. Lacretelle le jeune, Rabaut avait aussi coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* et à celle du *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. — **RABAUT-POISSON (JACQUES-ANTOINE)**, frère du précédent, né à Nîmes en 1744, ministre protestant comme son frère, fut député par le département du Gard à la convention. Il y vota la mort du roi avec suris, osa se plaindre de la tyrannie qu'exerçait La Montagne, et fut en des soixante-trois députés arrêtés par Robespierre et relâchés après sa chute. Rabaut fut sous-préfet de Vigan, et appelé en 1803 pour être un des pasteurs de l'église réformée de Paris. Exilé en 1815 comme régicide, il fut rappelé deux ans après, et m. à Paris le 16 mars 1820. On a de lui deux discours, intitulés : l'un, *Napoléon libérateur, disc. religieux*, 1810, in-8; l'autre, *Sermoon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII dans la capitale de ses états*, prononcé le 25 mai 1814. On a dit, et il paraît certain que Rabaut-Poisson eut la prem. notion de la vaccine à cause que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Une lettre que lui adressait sir James Ireland, de Bristol, datée du 12 fév. 1811, atteste qu'il avait fait part de ses observations à un Anglais dès l'année 1784, en présence de M. Ireland. — **RABAUT JEUNE (N.)**, surnommé *Dupuis*, frère des précéd., et négociant, à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut pros crit comme eux. En 1793, sous le titre de *fédéraliste*, s'étant soustrait à la persécution, il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard au conseil des anciens, en 1797, il écrivit en faveur du directoire exécutif, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune en fav. des émigrés du Bas-Rhin, de ceux d'Avignon et du comtat Venaissin, et s'éleva contre les jacobins du midi. Passé au corps législatif en 1799, il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Il fut ensuite envoyé en mission dans le midi. Au moment de son arrivée à Toulouse, on y allait fuir un émigré, M. de Segny, condamné par un conseil militaire. Rabaut-Dupuis, informé que des nullités existaient dans le procès, prend sur lui de suspendre l'exécution, résiste au général commandant, qui réclamait impérieusement la victime, et accepta toute la responsabilité à laquelle sa conduite pouvait donner lieu. Le premier consul approuva cette conduite, le procès eut lieu et la victime sauvée. Rabaut-Dupuis obtint en 1803 la décoration de la légion d'honneur, et fut nommé conseiller de préfecture à son retour dans sa ville natale, où il m. en 1808, des suites d'une chute occasionnée par un cheval fougueux. On a de lui : *Détails historiques et recueils de pièces sur divers projets qui ont été conçus, depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communautés chrétiennes*, 1806, in-8; *Annuaire ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8.

Ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant*.

RABBI (CARLO-COSTANTINO), religieux de l'ordre de Saint-Augustin de la congrég. de Lombardie, né à Bologne en 1678, m. à Rome en 1746, a laissé quelq. écrits, dont les principaux sont : *de mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate*, *ipsarumque in eâ usu Dissertationes*, *hærenzæ*, 1739 ; *sinonimi*, *ad agnitiâ italiciâ Raccolti*, *con in fine un trattato del sinonimi degli aggettivi e delle similitudini*, Bologne, 1739.

RABELAIS (FRANÇOIS), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordeliers de Fontenay-le Comte, fut élevé aux ordres sacrés, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout par celle des langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais malheureusement son humeur bouffonne l'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût longtemps s'y maintenir. Une espègle de sacrilège dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitement fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès-lors de secouer le joug qu'il s'était imposé ; et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Mailles, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelque temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur, et publia une édit. latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les privilèges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté depuis Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause ; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui s'environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé le métier à Montpellier et à Lyon, Rabelais vint à Rome le cardinal du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouvelle bulle de translation qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on était fait un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, en 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus appelé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. On croit qu'il m. vers 1553. Depuis environ 7 ans il avait mis le dern. main à son *Pantagruel*, ouv. qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffonne et satirique, où l'auteur décrit avec une gaieté cynique les mœurs de son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs, où sont répandus à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquants et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des promoteurs et des détracteurs également exclusifs ; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugement de Labruyère, dicté par la raison : « Où » Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà » du pire : c'est le charme de la canaille ; où il est » bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il » peut être un mets des plus délicats. » Parmi les éditions qui ont été faites des *Œuvres de Rabelais*, on distingue celle des Elzeviers, 1663, 2 vol. pet. in-12 ; celle de 1711, avec fig. et les remarques de Le Duchat et de La Monnoye, 5 vol. pet. in-8. réimp. avec des remarques nouv. de Gueulette et James l'aîné, 1734 ; 2 vol. in-12 ; avec du nouv.

notes par Le Duchat et des fig. de B. Picart. Amsterdam, 1741, 3 vol. pet. in-4. M. Delaunay en a publié depuis 2 autr. édit., 1820, 3 vol. in-8 ; 1823, 3 vol. in-8, enfin MM. Esnangart et Elot Johanneau ont publié les *Œuvres de Rabelais*, édition variorum, augmentée de pièces inédites, des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de Le Duchat, de Bernier, de Lamoignon, de l'abbé de Marry, de Veltair, de Gougenot, avec un comment. histor. et philolog., Paris, Darlhen, 1823-1825, 8 v. in-8, avec grav. L'abbé Pérau a donné en 1798, sous le tit. d'*Œuvres choisies de M.-F. Rabelais, Gargantua le Pantagruel, etc.*, d'où il a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une *vie de Rabelais*. Jean Bernier avait déjà pub. : *Jugement et observations sur les Œuvres de Rabelais, ou la Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12.

RABENER (THEODOR-GRILL), moraliste allemand, né à Wetzlar, près de Leipzig, en 1714, fit ses études au collège de Meissen et à l'univ. de Leipzig, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie, exerça pendant long-temps div. fonctions financières, et m. à Dreide en 1771. On a de lui un assez gr. nomb. d'écrits, pleins d'observ. fines et vraies, où il montre une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections basses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le tit. d'*Œuvres*, dont le 1^{er} et dern. édit. a paru à Leipzig, 1777, 6 vol. in-8, avec la *vie de l'auteur* par C.-R. Wonne. Ces *œuvres* ont été trad. en totalité ou en partie, dans différentes langues. En angl. les *Lettres satiriques* (*satirical Letters*), Lond. 1757, 2 vol. in-8, traduct. compl. en danois, en suédois et en hollandais. On a en franç. quelques-unes des *Lettres satiriques*, insér. dans le *Choix de poésies allemandes*, par Bluhse, tom. 4 ; *Satires de M. Rabener*, trad. lib. de l'allemand, par Bouspreaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 v. in-12 ; *Mélanges amans, récents et satiriques, de littérature allem.*, trad. librem. de Rabener, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12 ; *Osseurs, ou la Nouvelle Abeille*, coméd. trad. d'un MSe. allem. de Rabener (par Caillaud), Berns (Paris), 1761, in-12.

RABESANO (LIVIO), relig. de l'ordre des frères mineurs, né près de Vienne, en 1605, m. vers 1680, a laissé les ouv. suiv. : *Curus philosophicus ad mentem dantes subtile propter omnia scholasticis, etc.*, Vienne, 1665, in-4 ; *Curus philosophicus, etc.*, continet tres libros Aristotelis de animâ, ibid., 1605 ; *De calo et mundo*, ib., 1672 ; *De generatione et corruptione* ibid., 1674.

RABIRIUS (C.) chevalier romain, m. dans le dern. S. av. J.-C., accusé par Sabinus d'avoir assassiné le tribun Apuleius Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orat. — Un autre RABIRIUS, poète lat. du S. d'Auguste, avait composé, sur la guerre entre Octave et Antoine, un poème dont on trouve quelq. fragm. dans le *corpus poetarum de Maittaire*. — RABIRIUS, archit. rom., vivait au temps de l'emp. Domitien, qui l'employa à construire un palais et quelq. aut. édifices dont on voit encore des ruines dans Rome.

RABOTTEAU (PIERRE-PAUL), litt. et vaud., né en 1766 à La Rochelle, fut admis en 1788 à l'acad. des belles-lettres de cette ville, vint 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelq. product., et remplit, sous le ministère de M. Descares (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une div. du minist. de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y m. le 21 oct. 1825. On cite de lui, entre autr. compos. : *la Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8 ; *l'Avarice et son Ami*, com. en 1 acte et en prose, mêlée de vaud., 1801, in-8, avec Radet ; *Esthère*, ou une *Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8, avec La Chabassière ; *la Fille et le Village*, direct.,

1802, in-8; *les Jeux de l'enfance*, poème, in-8, 1802 et 1805.

RABUEL (CLAUDE), jésuite, né à Pont-de-Veyle en 1669, m. à Lyon en 1728, e lais: un *Comment. sur la géométrie de Descartes*, Lyon, 1730, in-4; et un *Traité d'algèbre, des sections coniques et de calcul différentiel et intégral*, in-4.

RABUSSON (D. PAUL), religieux de l'ordre de Cluni, né en 1634 à Gannat en Bourbonnais, m. à Paris à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs en 1717, fut chargé, avec Claude de Vert, de composer le fameux bréviaire de son ordre, qui fut imp. en 1686, in-8. On connaît encore de lui un *Traité du droit d'élection de l'abbé de Cluni*.

RABUTIN (ROGER DE BUSSY-). V. BUSSY.

RACAGNI (JEAN), religieux barnabite sous le nom de *Joseph-Marie*, phys. et mathém. habile, né en 1741 à Torrazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Brera, avait été nommé en 1801 l'un des quatre membres de la soc. ital., et en 1812 membre de l'institut du royaume d'Italie. Ce savant estimable a légué à Milan un prix annuel de 3.000 fr. pour l'élève qui se sera le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelq. *mém.*, un entre autres sur les *translat.*, un autre sur les *propriétés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, impr. en 1779.

RACAN (HONORAT DE BUEIL, marquis de), poète distingué, né en 1589 à La Roche-Racan, en Touraine, étoit fils d'un maréchal-de-camp des armées du roi. Il reçut une éducation toute milit., et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *confiteor*. Ayant été nommé en 1605 page de la chamb. du roi sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse étoit sa cousine, il obtint un libre accès dans la maison de ce seigneur, et ce fut là qu'il connut l'illust. Malherbe, dont il devint le discip. et l'ami. Il prit ensuite la carrière des armes, et s'y distingua. On lit dans la vie de Malherbe, attribuée à Racan, que le disciple, à son retour de Calais, où il avait été envoyé au sortir des pages, ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devoit choisir, Malherbe lui récita l'ingénieuse apologue de Pogge, dont La Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, le *Medier*, son *fils et l'âne*. Cette réponse étoit peu faite pour décider Racan; aussi continua-t-il pendant quelque temps encore la carrière qu'il avoit embrassée. Il parvint en grade de maréchal-de-camp, se maria, et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Racan fut l'un des hommes les plus aimables et les plus galans d'une cour qui s'étoit formée à l'école de Henri IV. Son mérite et ses talens, comme poète, le faisoient généralement rechercher. Il contait avec grâce, et sa *mém.* lui fournissait une foule d'anecdotes et de bons mots qui rendaient sa conversation très-piquante; mais il avoit la manie de tirer vanité de son ignorance, et d'effrayer un grand dédain pour les savans. Toutefois il ne désigna pas le titre d'académicien, qu'il obtint en 1635; mais il se proclama l'antagoniste des sciences dans un discours prononcé à l'acad. française, et qui a été imprimé depuis. Il m. en 1670, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, au langage même qui existaient à la cour dans sa jeunesse, et sans néanmoins que la réputation qu'il s'étoit acquise n'eût souffert le plus légère atteinte. On a de lui : des *Bergeries*, Paris, 1628, in-8, ouvrage qui eut une gr. vogue, et qu'on lit encore avec intérêt; *Lettres diverses* dans le rec. des *Lettres nouvelles* de Foret, Paris, 1627, in-8; *les sept Psaumes de la penitence*, 1631, in-8; *Poésies diverses*, dans les *Recueils* de 1691, 1627, 1633; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des *Psaumes* de David; *Mémoires pour la vie de Malherbe*, 1651, in-12; dernières *Oeuvres* et *Poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Conseiller a. pub.

à Paris, en 1724, une édit. des *Oeuvres de Racan*, en 2 volumes in-12; mais elle est incomplète; il y manque, entre autres pièces, une *Ode à Richelieu*, et les *Mémoires sur la vie de Malherbe*.

RACHEL (Bible), seconde fille de Laban, ent du patriarche Jacob deux enfans, Joseph et Benjamin. Elle m. en mettant au monde ce dera. On montre encore sur la route d'Ephraïm un monum. qu'on dit être son tombeau.

RACHYD-EDDYDYN. V. RASCHID-EDDYDYN.

RACINE (JEAN), l'un des plus beaux génies du grand siècle de Louis XIV, et le poète tragique le plus parfait dont s'honore la scène française; naq. à la Ferté-Milon le 21 déc. 1639, l'année même que Corneille, âgé de 33 ans, faisoit paraître *Hornace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, le jeune Racine fut d'abord envoyé au collège de la ville de Beauvais; il vint ensuite à Paris au collège d'Harcourt, entra enfin à Port-Royal-des-Champs, et ce fut dans le commerce des hommes pieux et sages qui habitaient cette solitude, qu'il puisa le goût des bonnes lettres et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude, surtout pour celle de la langue grecque, égalait sa docilité envers ses maîtres. Une fois pourtant cette docilité se démentit; surpris par la secrétain Lancelot lisant le roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée*, il eut le douleur de voir jeter au feu son livre chéri; un second exemplaire eut bientôt le même sort; enfin il s'en procura un troisième, l'apprend par cœur, y énoit le porter au maître, et lui dit : *Vous pouvez brûler encore celui-ci*. Cette déobéissance, d'un genre si nouveau, et qui ne pouvoit avoir beaucoup d'imitateurs, fut sans doute aisément pardonnée. Le début poétique de Racine fut une ode intitulée la *Nymph de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, alors arbitre des réputations littér., fit valoir cette production auprès de Colbert, et le jeune auteur fut magnifiquement récompensé. Quatre ans plus tard, vers le fin de 1663, une autre ode, intitul. la *Renommée aux Muses*, ayant pour objet de célébrer l'établissement des trois acad., valut à Racine une nouvelle gratification, et, ce qui étoit pour lui d'un bien plus grand avantage, elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès-lors son censeur et son meilleur ami. Un peu avant cette époque, Racine avoit connu Molière, et lui avoit montré une trag. de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman gr. auquel il avoit donné, dans sa mémoire, un *abri* contre le *sèle incendiaire* du pieux Lancelot. Molière n'ayant pas été content de cette production, lui conseilla d'y renoncer, lui donna en même temps le plan de la *Thébaïde*, et lui prêta cent louis pour en attendre le succès. Cette pièce fut en effet assez bien accueillie; celle d'*Alexandre*, jouée l'année suivante (en 1665), réussit complètement; mais rien encore dans ces deux ouvrages n'annonçoit Racine; on dit même que Corneille, à la lecture d'*Alexandre*, lui avoit conseillé de ne plus faire de tragédies. Enfin *Andromaque* parut, et le grand poète tragique est révélé. Naguère disciple et imitateur de Corneille, Racine devient tout à coup créateur d'un nouveau genre de tragédie. Cependant sa supériorité a jeté l'effroi parmi tous les aspirans à la palme tragique. Déjà l'envie est sous les armes; elle veut s'effrayer son génie au moment de triompher. Lorsque *Britannicus* parut, en 1669, cette tragédie est reçue froidement, et Boileau est presque le seul qui en reconnaisse les beautés. A *Britannicus* succède *Bérénice*. Une princesse avoit exprimé le désir de voir représenter sur le théâtre l'hist. de son cœur; et ce fut à sa sollicitation que les deux maîtres de la scène tragique, Corneille et Racine, entreprirent, à l'inst. l'un de l'autre, de retracer les amours d'Henriette d'Angleterre et de Louis XIV sous les noms antiques de Bérénice et de Titus. Les deux

Bérénice furent représentées sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enlèvement et des beautés de détail inimitables ; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bojuzet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouveaux succès, mais en même temps d'amères critiques, qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des indignes persécutions qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la première représentation de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se montrer tout-à-fait à découvert. Elle usa dès-lors de tous ses moyens pour déprécier le *Phèdre* de Racine, et pour élever au-dessus celle de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. Le siècle qui vit cette injustice et ne l'empêcha pas en fut assez puni, et malheureusement la postérité, innocente d'une faute qu'elle déplore, a partit sa part du châtiment. La reprise de *Phèdre*, qui eut lieu un an après, ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis ; il renoua son théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha alors dans la religion, pour laquelle son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde où il vivait ne pouvait lui offrir. Il s'était marié vers cette époque. Bientôt les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espace de réforme qu'il avait embrassée, et ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, quo, à la prière du madame de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur le théâtre français, mais dans la maison de St-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfants*, fut accueillie avec des transports d'admiration, et fut encore aujourd'hui les délices de tous les âges. L'auteur, regrettant d'être décomposé une nouvelle tragédie tirée des livres saints pour le même théâtre, et il fit *Athalie*. Mais, par la nature religieuse du sujet, cet immortel ouvrage, chef-d'œuvre de l'esprit humain, « ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté ; il fut joué seulement deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de St-Cyr ; et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellement en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps, on en prescrivait la lecture par pénitence dans quelques sociétés de soi-disant beaux-esprits ! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, porta à son âme le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage ; on y reviendra ; il ne erut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son génie. Soutenu par la religion, honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, auquel il portait le plus vif attachement, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la mélancolie dont il était atteint depuis long-temps ; mais quel, années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire à son roi et à son bienfaiteur par un mémoire sur des affaires d'état qui fut surpris entre les mains de madame de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelques paroles sévères, Racine se crut disgracié, et l'on remarque que depuis cette époque le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 23 avril 1699, avant d'avoir atteint sa soixantième année. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous avons de son grand poète : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Gnephés* d'Aristophane, et jouée en 1648 ; un *Abrégé de l'hist. de Port-Royal* ; des *enquêtes*, des *lettres* et quelques *opuscules*. Les éditions de*

son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celle de Bodoni, 1813, 3 vol. in-folio ; et celle de P. Didot l'aîné, en 12 (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meilleurs éditions des *Œuvres complètes* de J. Racine sont, sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec des notes de tous les commentateurs, Paris, Leclercq, 1820, 1822 et 1825. — RACINE (Louis), que Voltaire appelle le bon versificateur Racine, *fils du grand Racine*, né à Paris le 6 nov. 1694, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié à ceux du sieur Rallin, alors principal du collège de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésengny, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collège, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat ; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour le poësie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qui lui consulta sur ses premiers essais, chercha à le détourner du commerce des muses ; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et commença dès-lors son poëme de la *Grâce*, qui lui fit quelque réputation. En se retirant dans la solitude, le jeune poëte semblait avoir eu dessein de s'y fixer : les chagrins que son père avait causés dans le monde n'étaient pas propres à le réconcilier avec lui ; mais le chancelier d'Aguebec parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'académie des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1723, avec le titre d'inspecteur-général des fermes, passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, se maria dans cette dernière ville, et fut ensuite envoyé à Soissons, où il demeura plusieurs années. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer entièrement aux lettres, quoiqu'il n'eût point cessé de cultiver ; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance, qui périt dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renoua dès-lors à toutes ses occupations favorites pour se livrer à des lectures pieuses qui l'aidaient à supporter son malheur. Il m. le 29 janvier 1763, emportant les regrets de tous ceux qui avaient connu le charme de ses vertus et les qualités aimables qui le distinguaient. Louis Racine était membre des acad. de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poëme de la *Grâce*, pub. en 1723, on a de lui : le poëme de la *Religion*, ouvr. estimable que La Harpe regarde comme un des meilleurs du second ordre, et dont les édit. multipliées ont suffisamment prouvé le succès (il a été traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens, et plus fois en vers latins) ; des *odes* tirées des livres saints ; des *Épîtres sur l'homme, sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chevalier Ramsay ; et des poésies diverses parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'Pharmacie*. Il a encore publ. des *Reflexions sur la poësie*, 2 vol. in-12 ; des *Mém. sur la vie de J. Racine, avec ses lettres et celles de Boileau*, 2 vol. in-12 (c'est un monument de la pitié filiale et un morceau de biographie du plus grand intérêt) ; des *Remarques sur les tragéd. de Racine, avec un Traité de la poësie dramatique et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12 ; une trad. du *Paradis perdu* de Milton, avec les notes et remarques d'Addison ; et un *Discours sur le poëme épique*, in-4, 1755, 3 vol. in-12. On a publ. en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *pièces fugitives* qui se virent et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de cet aut. ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a pub. une nouv. édit., Paris, 1808, 6 v. in-8, précédée de l'éloge de l'aut. par Le Beau.

RACINE (BONAVENTURE), ecclésiastique, théologien appelé, né à Chauvy en 1708, 30 livra

d'abord à l'enseignement, fut principal du collège de Rahastens, sa vif forcé de quitter cette place à cause de ses opinions jansénistes, devint plus tard chanoine d'Auxerre, et m. à Paris en 1745. On a de lui quatre écrits de controverse relatifs aux disputes élevées en 1734 entre les appellans sur la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, en 13 vol. in-12. Le temps l'empêcha de donner à cet ouv. l'étendue qu'il désirait; les deux vol. qu'on y a joints sont attribués à l'abbé Trois d'Assigny. Il y en a une nouvelle édit. en 13 vol. in-4. Des résumés en ont été détachés et imp. en 2 vol. in-12.

RACK (EDMOND), litt. anglais, né à Ellingham, dans le comté de Norfolk, de parents pauvres, fut élevé par la charité, parvint, par son travail et sa bonne conduite, à se faire une fortune honnête, et se retira à Bath, où il forma, pour l'encouragement de l'agriculture, une société dont il étoit le secrét. lorsqu'il m. en 1807. On a de lui : un *poème int. les Ruines d'une ancienne cathédrale*, 1768; un vol. de *Poésies*, 1775; les *Lettres de Mentor*, 1777; *Poésies et Essais*, 1781, in-8.

RACLE (LÉONARD), architecte, né à Dijon en 1736, acquit, presque sans maître, des connaissances dans les mathém., et dans les différentes branches de la physique. Il se fit connaître de Voltaire, qui le prit pour son architecte, et le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Racle établit près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de soie, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Saône à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années. On doit aussi à cet archit. le secret de cette espèce d'enduit, appelé par Voltaire *argile-marbre* parce qu'il en a le poli et la dureté. Racle m. à Pont-de-Vaux en 1797. On a de lui : *Reflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1799, in-8, et plus, autres écrits restés Mss. M. Amanton a pub. une *Notice biograph. sur L. Racle*, Dijon, 1810, in-8 de 17 pages.

RACOCZY, V. RACOTKY.

RACONIS (CHARLES-FRANÇOIS D'ABRA DE), théolog., né en 1580 dans le diocèse de Chartres, au château de Raconis, fut professeur aux collèges du Plessis et de Navarre, et m. évêque de Lavour en 1646. On a de lui : *Traité pour se trouver en conversation avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618; une *Théologie latine*, en plus, vol. in-8; la *Fin et la Mort du malin de Luxembourg*, duché de Mercœur, Paris, 1626, in-12; *Réponse à la Tradition de l'église*, par Arnould.

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie au commencement du 5^e S. A la tête d'une armée de 300,000 combattans, et suivi d'un nombre égal de femmes et d'enfans, il saccagea plus, villes et mit le siège devant Florence; mais, vaincu par Stilicon, général d'Honorius, il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en l'an 453 ou 454.

RADBERT (PASCHASE), abbé de Corbie au 9^e S., se distingua par sa vaste érudition et la variété de ses connaissances dans un temps où les lumières étoient encore peu répandues. Après sa mort, arrivée vers l'an 865, il fut mis au nombre des saints. Ses œuvres ont été recueillies à Paris, 1618, in-fol., par le célèbre P. Sirmond. On y trouve : un *Commentaire sur l'évangile de St-Matthieu*; trois liv. d'exposition du psalme 44 : *Eructavit cor meum*, etc.; cinq liv. sur les *Lamentations de Jérémie*; le liv. du sacrement de l'eucharistie; de *Sacramento corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi ad Placidum lib.*; *Vie de St-Adelard, abbé de Corbie*; *Actes des saints martyrs Rufin et Valentin*; *Vie de Paul, abbé de Corbie*; *Traité sur la foi, l'espérance et la charité*; et un *traité de l'enfance de la Vierge*. On attribue en outre

à Radbert des *poésies* dont il nous reste peu de chose, et des traductions du latin et du grec.

RADCLIFFE (JEAN), médecin angl., né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, se fit d'abord remarquer par ses talens à Oxford, où il fut reçu docteur en 1682. S'étant ensuite rendu à Londres, il y devint médecin de la cour, et y obtint une réputation brillante; mais son esprit élastique et frondeur lui attira un grand nombre d'ennemis, et finit par déplaire au roi Guillaume. Ce prince le consultant un jour sur l'enflure de ses jambes, lui demanda ce qu'il en pensait. « Ma foi, répondit Radcliffe, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand vous me donneriez vos trois royaumes. » Cette saillie, au moins déplacée, acheva de le perdre; il fut congédié, et m. en 1714, laissant une grande fortune, dont il avait consacré une partie à l'univ. d'Oxford pour la construct. et l'entretien d'une riche bibl. de méd. et d'hist. naturelle. Il fut aussi, dans la même ville, le fondat. d'un observatoire d'une architecture très-remarquable, et d'un hôpital qui attira à sa mémoire les bienfaits du pauvre. On a de lui : *Practical disquisitions containing a complete body of prescriptions suited for all diseases internal and external*, Lond., 1718, in-8, plus, fois réimp. et trad. en allemand.

RADCLIFFE (ANNE), romancière angl., dont la vie, passée tout entière dans l'intimité domestique, fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brill. et univ., naquit à Londres, en 1764, de parents estimables, qui prirent un soin particulier de son éducation. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'univ. d'Oxford, et qui devint prop. et édit. de la *Chronique anglaise*, elle se livra dès lors à la culture des lettres, et se plaça à son troisième essai, pub. en 1797, sous le tit. de la *Fort*, ou l'*Abbaye de St-Clair*, au premier rang des écriv. angl. dans ce genre de composition. Les *Mystères d'Udolphe*, qu'elle composa, ou retoucha, dit-on, à son retour d'un voyage qu'elle fit en 1797 sur les bords du Rhin, et qui parurent en 1794, 4 vol. in-12, excitèrent un nouvel enthousiasme par les sombres beautés qu'ils renferment. On a dit qu'Anne Radcliffe avait la terreur dans son cœur et dans son esprit : elle semble en effet plutôt céder en écrivant à une imagination en délire qu'aux règles d'un art par lequel elle doit s'efforcer de plaire; mais elle a créé un genre dans lequel elle n'a pas encore été surpassée, et les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. L'œuvre, excitée par les succès d'Anne Radcliffe, s'est plus à lui attribuer d'ouv. product. indignes d'elle, et l'on croit assez généralement que ce fut pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle renonça tout à coup à écrire. Le roman de l'*Italien*, pub. en 1797, et trad. en français par l'abbé Morellet, sous le titre de l'*Italien*, ou le *Confess. des pénitens noirs*, Paris, 1795, 3 v. in-12, fut le dern. ouv. qu'elle mit au jour. Depuis on prétendit que, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, sa raison s'étoit altérée, et que l'auteur des *Mystères d'Udolphe* habitoit la triste enceinte d'une maison du loins; mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi, et l'on sut positivement que cette femme aimable et spirituelle m. dans sa maison à Lond., le 7 fév. 1823, des suites d'un anéisme apoplectique qu'elle faisoit souffrir depuis 12 ans. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a encore d'Anne Radcliffe : les *Châteaux d'Athlin et de Dunhayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12; *Julien, ou les Souterrains du Châleau de Mazzini*; *Foyage en Hollande*, etc., Lond., 1794, 1 v. in-12, etc. Tous ces ouv., souvent réimp., ont été trad. dans plus, lang., et notamment en franç. Sir Walter Scott a consacré un art. détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littér. des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (Stk), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe, qui était païen. Ce fut Clotaire I^{er} qui la fit instruire à 10 ans dans le christianisme. Devenue reine de France, elle obtint 6 ans après de se retirer dans l'abbaye de Ste-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle m. le 13 août 587. Son testament et sa vie se trouvaient dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4. Le P. de Montel a donné depuis une nouv. vie de Radegonde, Rodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, fils et successeur de Radelgise I^{er}, régna de 851 à 854, et s'efforça de réparer les désastres que son père avait attirés sur ses états. Son frère Adalgise lui succéda sur le trône.

RADELGISE I^{er}, prince de Bénévent, avait été trésorier de Sicard, et fut désigné par le peuple, en 839, pour lui succéder; mais Sicard, frère du dernier duc, et Landolf, prince de Capoue, s'étant opposés par les armes à cette élection, Radelgise appela à son secours les Sarasins d'Afrique et de Sicile, soutint pendant dix années une guerre désastreuse, dans laquelle il fut tour à tour vainqueur et vaincu, et occasiona ainsi la ruine de ses états, dont il fut obligé d'abandonner la moitié à son adversaire. Resté maître des provinces situées sur la mer Adriatique, il m. en 851, laissant pour successeur Radelgaire son fils. — **RADELGISE** II, prince de Bénévent, fils d'Adalgise qui fut assassiné en 879, recouvra le trône de son père en 891, mais no lui point s'y maintenir. Chassé par le peuple en 884, il subit un exil de 12 ans, fut rétabli dans sa principauté en 896, et livré enfin, en 900, au prince de Capoue Atenolfo I^{er}, qui fut reconnu pour souverain.

RADEMAKER (GUÉNARD), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1672, m. en 1711, a laissé un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on cite une *Vue perspective de l'église de St-Pierre de Rome*, et surtout le *tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. — **RADEMAKER** (Abraham), autre peintre, né aussi à Amsterdam en 1675, m. en 1735, s'est fait beaucoup de réputation dans le genre du paysage. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'hiver. On a aussi de lui un recueil fort estimé des *Vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies*. Ce rec., composé de trois cents estampes, qu'il a dessinées et gravées, a été publié à Amsterdam en 1731, en 1 vol. in-4.

RADER (MATTHEU), jésuite allem., né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans divers collèges de son ordre, et m. à Munich en 1634. On a de lui des comment. sur Martial et sur Quinte-Curce, des trad. latines de l'*Hist. du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *actes du 8^e concile oecuménique*, des *œuvres de St Jean Climaque*, du *Chimicon alexandrinum* (Munich, 1615, in-4), plus connu sous le nom de *Chimicon paschale*; *Pindarus sanctorum ex Menais graecorum collectum*, etc. Augsb., 1605-1612, 3 part. in-8; *Anla sancta Theodosii junioris imperatoris*, etc. Mun., 1604, in-8; *Bavaria sancta*, 1615-24-27-28. 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler; *Auctarium ad librum P. Nicolai Trappii de christianis apud Japonios triumphis*, Munich, 1623, in-4; des notes sur 3 tragédies de Sénèque.

RADET (ETIENNE), général de division, né en 1762, dans la Lorraine, commandait en qualité de colonel la 24^e légion de la gendarmerie, lorsqu'il présenta à Bonaparte, prem. consul, sur l'organisation de cette arme, un mém. qui fut approuvé, et dont on le chargea d'exécuter les vues. Il fut à

cet effet appelé à Paris, plus tard envoyé en Corse, et de là en Piémont, puis à Gènes. C'est à lui que fut confiée, en 1803, la triste mission d'enlever le pape (v. Pie VII), et il ne dépendait pas de ses prévenances et de ses soins que cet attentat eût moins d'amertume pour le St-Père, qu'il n'accompagna jusqu'à Florence. Renvoyé à Rome, le général Radet reçut de l'empereur le titre de baron. Après la prem. restaurat., il cessa d'être employé activement; mais s'étant rangé des premiers sous les drapeaux de Napoléon, au mois de mars 1815, il eut le commandement de l'escorte chargée de conduire Ngr le duc d'Angoulême (aujourd. dauphin) à Cette, où il s'embarqua. Au mois de juin, Radet fut nommé inspect.-général de la gendarmerie et grand-prévôt de l'armée. Remplacé dans ces fonctions après la retraite de l'armée sur la bord de la Loire, il fut arrêté à Vienne en 1816, conduit à la citadelle de Besançon, et condamné à 9 ans de détention par le conseil de guerre de la 6^e div. milit., comme ayant favorisé la reprise du trône par Bonaparte. Une ordonn. royale de déc. 1818 rendit la liberté au général Radet, qui m. le 28 sept. 1825, à Varennes (Meuse).

RADHY-BILLAH, V. RADY-BILLAH.

RADICATI (ALBERT), V. PASSERANI.

RADIER (DEUX DU), V. DREUX.

RADLOFF (JEAN-GOTTLIEB), human. allem., né en 1775, à Lauchstädt, m. en déc. 1824, à Berlin, était titulaire d'une chaire au gymnase de Bonn. La *Rev. encyc.* d'avril 1825 (t. 26, p. 591) le cite comme auteur de plusieurs bons écrits sur l'hist. primitive de la Germanie et sur la langue allem., mais n'indique point les titres de ces ouvr., vraisemblablement fort peu répandus.

RADONVILLIERS (CLAUDE - FR. LYSARDE DE), ecclési., littérateur, né à Paris en 1709, fut sous-prévôt des enfants de France, conseiller-d'état, membre de l'acad. française, et m. à Paris en 1789. On a de lui : une *idylle sur la convalescence du roi*, un *Traté sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une comédie intitul. *les Talens inutiles*; div. opuscules composés pour l'éducation des enfans de France, et quelques traductions, entre autres celle des 3 prem. liv. de l'*Enéide* et celle des *Vies des hommes illustres*, par Cornélius Népos, rev. et termin. par M. Noël, qui a rec. et pub. en 1807 les *Œuvres diverses* de l'abbé de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8. L'abbé de Radonvilliers n'eut pas de succès à l'ac. franç., et ce no fut qu'en 1807 que le cardinal Maury paye un tardif hommage à la mém. de son ancien confrère.

RADY - BILLAH (ABDUL - ADAS - MOHAMMED VIII AL), 11^e khlyfè abbaside de Bagdad, fut tiré de la prison où son oncle Caei - Billah (v. ce nom) l'avait fait enfermer, pour être mis à la place de ce dernier, déposé en l'an 322 de l'hég. (933 de J.-C.). Pressé de toutes parts par les divers usurpateurs qui avaient déjà démembre l'empire, le nouv. khlyfè créa la charge d'*émir-af-omrah* (prince des princes) en faveur de l'un d'eux, et cette mesure acheva la ruine du khlyfât. Rady, forcé d'obéir au maître qu'il s'était donné, m. d'hydropisie en l'an 329 de l'hég. (940 de J.-C.), dans la 30^e année de son âge et la 7^e d'un règne à peu près semblable à ceux de nos rois faibles.

RADZIWIL (NICOLAS IV), palatin de Wilna au 16^e siècle, issu d'une ancienne et noble famille de Lithuanie, se distingua par sa valeur brillante dans la guerre contre les cheval. teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie. Chargé ensuite de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie, il défist complètement leur armée en 1565, et sa réputation de bravoure s'étendit alors dans toutes les cours de l'Europe. Du milieu des camps, Radzivil se montra aussi l'un des plus chauds partisans de la réforme, et ce fut dans son palais de Wilna que les réformés polonais

tinrent leur premier synode, en 1557. Il passa même l'ardeur de son zèle jusqu'à faire établir à Brzeznie un atelier typographique, d'où sortirent div. ouvr. scétiqnes, et une trad. de la Bible en polonois, qui lui coûta plus de trois mille ducats. Cette Bible, imp. en 1563, est très-rare aujourd., parce qu'un grand nomb. d'exempl. ont été mutilés ou jetés au feu. Radziwil m. en 1567. — RADZIWIŁ (Nicolas-Christophe), duc d'Oliva et de Niczwa, fils aîné du précéd., né en 1549, aljura le luthéranisme, et fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte; mais, ayant embrasé la carrière des armes, il ne put remplir ce vœu qu'en 1582. De retour dans sa patrie en 1584, il devint maréchal de la cour, puis voivode de Trokna et de Wida, et m. en 1616. On a de lui, en polonois, *Poyage à Jérusalem*. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, l'Égypte et les autres contrées que l'auteur avait parcourues. Thomas Tretter, enstade de l'église de Warmie, en a donné une trad. lat. sous ce titre : *Ierosolymitana Peregrinatio illust. Pr. N.-Ch. Radziwil, etc.* Brunswick, 1601, in-fol., 2^e édit., corrig. et augmentée. Anvers, 1614, in-fol. — RADZIWIŁ (François), prem. femme de Michel-Casimir Radziwil, palatin de Wilna dans le dern. S., composa plus. pièces de théâtre recueillies en 1751; un *Traité des devoirs du soldat chrétien*, Wilna, 1748, in-12, et une *Instruction à ses sœurs*. La seconde femme du prince Michel-Casimir Radziwil se distingua aussi par son goût pour la poésie, et a laissé un recueil de vers sur div. sujets sacrés et profanes. — Ulric, prince de RADZIWIŁ, fut gr.-coo-optab. de Lithuanie dans le dern. S., cultiva la poésie, et pub. plus. poèmes, entre autres celui qui est pour tit. : *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie* (eo polonois), 1741, in-8, sans lieu d'impression. On peut consulter sur ce prince la *Biblioth. postar. polonorum* de Zaluski. — RADZIWIŁ (Charles de), palatin de Wilna, combattit avec un zèle infatigable pour l'indépendance de son pays, et obtint par son courage et ses immenses richesses une si grande influence dans les affaires publiques, qu'il fut surnommé le roi de la Lithuanie. Il m. en 1799, découragé par de nombreux revers; mais laissant encore une succession très-pénible. — RADZIWIŁ (le prince Dominique), de la même famille que les précéd., se distingua dans les campagnes de 1812 et 1813 en qualité de major des chavus - légères polonois de la garde. Un boulet de canon lui enleva son schakos à la bataille de Hanau, 1800 lui fit de blessure apparente; mais il m. peu de jours après étant à peine âgé de 30 ans.

RÉMOND ou RÉMOND (FLORIMOND de), écrivain médiocre, né à Agen vers 1540, fut pourvu en 1573 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et, quoiqu'il eût d'abord adopté les principes des calvinistes, il les combattit ensuite, comme écriv. et comme juge, avec un zèle si ardent, qu'il se fit de nombreux ennemis parmi les partisans de la réforme. Il m. en 1603. On a de lui : *Erreur popul. de la papesse Jeanne*, Paris, 1599, in-4, 5^e édit.; *la Couronne du soldat* et *l'Exhortation au martyre*, traduits du lat. de Tertullien, Bordeaux, 1591, in-8; *l'Anti-Christ*, Lyon, 1597, in-4; et *l'Hist. de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, 8 v. in-4, plus. fois réimp., et continuée par Fr. Rémond, l'un des fils de l'auteur. Cet ouvrage a été trad. en lat. et en allem., et Cl. Malingré en a aussi donné une contenance.

RÉVARDUS (JACQUES), jurisconsulte, né près de Bruges en 1534, professa le droit à Douai, et m. dans sa patrie en 1568. Ses œuvres ont été recueillies et publiées à Lyon en 1633, 2 vol. in-8.

RAFFEL (ETIENNE), poète, philolog. et antiqu., né dans le Tuscane en 1712, entra dans l'ordre des

jésuites en 1733, professa pendant 30 ans la rhétorique à Rome, se livra à l'étude des antiquités, et m. en 1788. On a de lui : *Giovanni Colonna*, trag., Rome, 1763; *Flavio Clemente ad il Triunfo dell'amicizia*, ibid., 1764; plus. dissert. archéolog., publiées à Rome de 1770 à 1778.

RAFFENEL (CLAUDE-DENIS), jeune écrivain de beaucoup d'espérance, né probablement vers 1797, dans la département du Jura, d'un officier de marine, depuis commandant à La Rochelle, fut, au sortir de ses études, qu'il fit à Clermont en Auvergne, placé (1816) dans une maison de commerce, d'où il ne tarda pas à sortir pour se livrer à des spéculations aventurées dans les mers du Levant. Un penchant irrésistible le portait vers ce genre d'instruction qu'on ne peut acquérir qu'au prix des dangers de lointains voyages; et, doué d'ailleurs d'une grande aptitude pour les recherches sav., il coordonna à cet objet la prédilection la plupart de ses entreprises commerciales. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de la Méduse, il fut exilé à tel point par la terrible merveille de cet événement, qu'il résolut de faire les plus hasardeuses incursions dans l'intér. des terres, et en effet il passa plusieurs mois seul dans une esbance construite sur la lisière d'une forêt, et faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Les curieux détails que, dans la suite, il donna à ses amis sur cette partie de ses voyages en Afrique, font regretter qu'il n'ait pu en rédiger la relation comme il se le proposait. Raffenel, qui, attaché à l'un des consulats de France aux Echelles du Levant, avait été témoin des premiers mouvements de la révolution des Grecs, s'était voué dès lors tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental*, un journal écrit en fr., et qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Français, gravement compromis par suite de l'insurre. Mais il était au-dessus de ses moyens de soutenir seul ce journal; il aimait mieux s'associer à ce projet d'accepter la patronage de gens dont les affections différaient des siennes. Étant alors passé en Morée, il assista en quel. sorte aux événements qui signalèrent la première campagne de la révolution des Hellènes. Cependant une maladie grave l'ayant obligé de revenir en France, il y fut accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils, et, pendant deux ans qu'il occupa cet emploi, il se consacra les loisirs à la rédaction d'un ouvrage qui, le premier, intéressa la France en faveur de cette cause sainte dont il avait lui-même été un des généreux martyrs. Il venait de mettre la dernière main à quelques autres écrits, lorsque, en 1826, il s'embarqua pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, dont un Français, le colonel Fabvier, commandait déjà une cohorte disciplinée (les *iocticos*). Reçu avec une grande distinction par ce chef, Raffenel, avec le simple titre de volontaire, se glorifia de partager les périls de la vaillante nation que son plume avait déjà si bien servie. Renfermé avec Fabvier dans le château d'Athènes, il y eut la tête emportée par un boulet le 27 janvier 1827. Aux justes regrets qu'a causés sa perte à tous les Philhellènes, se doivent joindre les regrets non moins légitimes de tous les amis des lettres. Raffenel n'avait pas eu sans doute la loisir d'embrasser assez fortement la genre d'études auxquelles il se dévouait; mais la mobilité même de son imagination, évidemment funeste jusque-là au développement de toutes ses facultés, fut devenue avec l'âge une qualité de plus. Son élocution était facile, persuasive, entraînante; il a de la chaleur, et de généreux dans et tendant, dans tout ce qu'il a écrit, que la France ait trouvé plus tard un digne défenseur de ses libertés dans ce jeune et infortuné champion de la liberté des Hellènes. Les ouvr. de Raffenel sont :

Hist. des Grecs modern. depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour, Paris, 1824, in-12; *Nés. de l'hist. de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, ibid., 1825, in-18; *Hist. complète des événements de la Grèce, depuis les prem. troubles jusqu'à ce jour*, 2^e édit., ibid., 1825, 3 vol. in-8, avec carte et portraits (le prem. volume de cet ouvrage avait paru en 1822, et le deuxième en 1824; il y a été fait en dernier lieu quelques correct. ou changements); *Résumé de l'hist. du Bas-Empire*, ibid., 1826, in-18.

RAFFRON DE TROUILLET (N.), né à Paris en 1709, embrassa à l'âge de 80 ans les principes de la révolut. avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Nommé en 1792 memb. de la convent., il vota avec la majorité la m. du roi, présida la prem. séance du conseil des cinq-cents comme doyen d'âge, en sortit le 20 mai 1797, et m. à Paris en 1800.

RAGGI (ANTONIO), sculpt., surnommé le Lombard, né à Vicomario en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, où il fut nommé académicien. Il y avait de lui à Paris, aux Carmes-Dérhaux, une *Pierre tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*, Raggi m. à Rome, en 1686, dans une gr. opulence.

RAGHIB-PACHA (МУХАММЕД), gr.-vèr. de l'empire ottoman, où vers l'an 1702, manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour l'étude, ce qui lui valut le surnom de *Raghîb* (studieux). Admis dans les bureaux de la Sublime-Porte, il remplit successivem. différ. emplois, fut nommé *mekhtoum-effendi* (secr.-gén. du gr.-vèr.) en 1736, et, l'année suiv., plénipot. au congrès de Niemirow, où il signa un traité avec le ministre de l'empereur d'Allemagne. Cette miss. lui valut ensuite la place de *reis-effendi* (secrét.-d'état aux affaires étrangères). Elevé plus tard à la dignité de pacha à 3 queues, il eut successivem. les gouvernements d'Audin, d'Alep et de l'Égypte. En 1757, il fut appelé par le sultan Osman III au poste dangereux de vèr. suprême, qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1768. L'Angl. Porter et le baron de Tott ont parlé avec éloge des talents, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais ils l'accusent de cruauté envers les hommes qui lui portaient ombrage. M. Ghezier, père des 2 poètes de ce nom, a dit de Raghîb « qu'il était un des Turks les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. » Avid de connaissances étrangères, il voulut avoir en langue turque une histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa m. On a de ce vèr. des mélanges en langue arabe, intitul. *Sefine-Raghîb* (vaisseau des studieux); ce sont des dissertat. théologiques et philosophiques; un rec. (divon) de poésies; un choix de mots remarquables et de sentences; un recueil de lettres sur des sujets diplomatiques et administratifs. Il fut le fondateur, à Constantinople, de la bibliothèque qui porte son nom.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Son père ayant été massacré en 662 par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa la couronne des Lombards, Ragimbert, qu'un serviteur fidèle avait sauvé, vit, au bout de quelques années, son oncle Perlaric remonter sur le trône, et reçut de lui en fief le duché de Turin. En 701, Ragimbert prit les armes contre le petit-fils de son bienfaiteur, et se fit ensuite couronner roi avec son fils Aribert II. Mais il m. la même année sans jouir du fruit de son ingratitude.

RAGOBALL, V. RAGOTDAH.

RAGOIS (N. Le), ecclésiastique, fut nommé, par la protection de M^{me} de Maintenon, précept. du duc de Maine. Ce fut pour l'édu. de ce prince qu'il composa son *Instruct. sur l'hist. de France et sur l'hist. romaine*, 1684, in-12; réimp. un très-gr. nomb. de fois avec des correct. et des addit., qui n'ont pas rendu l'ouv. meilleur. M. Moisson l'a tannée, refondu dans l'édit. qu'il a publiée à

Paris en 1820, 2 v. in-12, augm. d'un *Abrégé de géogr.*, de l'*Hist. poétique*, etc., etc.

RAGOTZKY, ou plus exactement **RAGOCZIE** (FRANC.-LÉOPOLD), prince de Transylvanie, né en 1676, il fut élevé à la cour de Vienne, où plus tard il réclama une partie des biens que l'on avait enlevés à sa maison. Cette démarche le fit enfermer dans le château de Neustad, d'où il parvint à sortir quelq. temps après, déguisé en dragon. Réfugié parmi les mécontents de Hongrie, qui le nommèrent leur chef, il se distingua par son courage; mais, lorsque la Hongrie eut fait la paix avec l'empereur, Ragotaky, qui avait été proscrit et condamné à m. par la cour de Vienne depuis son invasion, se retira d'abord en France et ensuite à Constantinople, où il fut traité avec honneur et de grands égards. Il m. dans une retraite qu'il s'était choisie à Rodosto, sur les bords de la mer de Marmara, le 8 avril 1735. On a publié, sous le nom de Ragotaky, un ouv. apocryphe, intitul. : *Testament politique et moral du prince Ragotaky*. Ce prince avait composé plus. ouv., entre autr., des *Méditat. sur l'Écriture-Sainte*, et des *confessions*, qu'il eut plus. fois dans les Ném. qui ont été pub. par l'abbé Brenner, dans l'*Hist. des révolut. de Hongrie*. — **RAGOTSKY** (François), fils de George II, prince de Transylvanie, m. à Makovits en 1676, est le véritable aut. de l'*Opusculum Ragotianum*, qui est en usage dans presque toute la Hongrie.

RAGUEAU (FRANC.), jurisc., professa le droit dans l'université de Bourges, et m. en 1665. On a de lui : un *Comment. sur les cont. de Berri*, 1615, in-f.; et un *Indice des droits roy.*, 1704, 2 vol. in-4.

RAGUEL (Bible), parent de Tobie au fils duquel il maria Sara, sa fille, possédait de grands biens à Ecbatane.

RAGUENET (FRANC.), littér. estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiast., devint précepteur des nêves du cardinal de Bouillon, et m., à ce que l'on croit, en 1722. Outre a diss. envoyés au concours de l'académie franc., et dont l'uo., intitul. *le Mérite et l'Utilité du martyre*, lui obtint le prix en 1687, on a de lui : *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4, ou 3 vol. in-12, des *Monumens de Rome*, ou *Descript. des plus beaux ouv. de peinture, de sculpture et d'architect.*, qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations, Paris, 1700; Amsterdam, 1701, in-12. Cet ouv. valut à l'aut. des lettres de citoyen rom.; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musiq.* et dans les opéra, qu'il publ. en 1702, in-12. Cet ouv. fut vivem. critiqué, et souleva contre l'abbé Raguenet tous les partisans du chant français. On a encore de lui : *l'Hist. abrégée de l'Ancien-Testament*, Paris, 1708, in-8, réimp. plus. fois, et *l'Ép. de Turénne*, publ. à La Haye, Paris, 1738, 2 v. in-12, qui a eu plusieurs éditions.

RAGUET (GILLES-BEAU), littérateur, né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint pricur d'Argenteuil, fut employé, par le cardinal de Fleury, à l'éducat. de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et m. à Paris en 1748. On a de lui : *Hist. des contestat. sur la Diplomatie, de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une trad. de la *Nov. Atlantide* de Bacon, 1702, in-12. Il travailla aussi à la rédact. du *Journal des sav.*, de 1705 à 1731.

RAGUSA (JÉNÔRE), jésuite, né à Modica, en Sicile, en 1665, m. vers 1720, a laissé plus. ouv., parmi lesquels on cite *Elogia Siculorum qui veteri memoriam litterarum floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; *Regionamenti*, *Panegyrici morali et misti*, Venise, 1706, in-12; *Fragmenta poematum diversorum*, ibid., 1705, in-8. On trouvera, dans la *Bibliotheca nenia* de Mongitore, t. 1, l'*Éloge* du P. Ragusa, et les titres des ouvrages qu'il a laissés

MSa., entre autr., *Sicilia Bibliotheca vetus et recens*, 2 vol. in-4. — **Joseph RAGUSA**, autre jésuite sicilien, né en 1561, professa la philos. à Paris, et la théologie scholastique à Padoue, Messine et Palerme, où il m. en 1623. On a de lui des commentaires sur St Thomas, et quelq. autres écrits théolog., peu remarquables.

RAHAB (Bible), habitante de Jéricho, reçut et cacha dans sa maison les espions qu'avait envoyés Josué dans la ville. En reconnaissance, de ce service, elle fut exceptée, elle et sa famille, de l'onthisme que le chef des Israélites prononça contre toute la ville. Après la prise de Jéricho, Rahab épousa Salmon, prince de Juda, et se trouva ainsi dans la famille d'où devait sortir le Sauveur du monde.

RAHN (JEAN-RODOLPHE), bourgmestre de Zurich en 1644, est connu par un ouv. qui fut trad. en franç., sous le tit. de *Osc. véritable sur l'état des 3 liguës communes des Grisons*, 1621, in-4, dont il a paru un extrait : *Sommaire Description de l'état présent des 3 liguës*, 1625, in-4. — **RAHN** (Jean-Henri), né à Zurich en 1622, fut bailli de Kybourg, et m. dans sa patrie en 1676. On a de lui en allem., un *Traté d'algèbre*, Zurich, 1659, in-4. — **Jean-Henri RAHN**, fils du précéd., histor. et biogr., né à Zurich en 1636, m. en 1708, fut employé à diverses miss. et autres affaires d'état, et chargé du soin de la bibliothèque publique de sa patrie. On a de lui : une *Histoire* (abrégée) *de la Suisse*, en allem., Zurich, 1690, in-8, et plusieurs autr. ouv. **MSa.**, conservés dans la Biblioth. de Zurich, parmi lesquels on distingue une *Biologia historico-helvetica*, renfermant les notices de 208 auteurs. — **Jean-Henri RAHN**, médecin de Zurich et membre du gr. conseil de cette ville, né en 1709, m. en 1786, a laissé : *Dissert. de arcano tartari, sive terrâ foliâ tartari*, Leyde, 1733, in-4, etc. — Un autre **Jean-Henri RAHN**, aussi méd., de la même famille que les précéd., né en 1749 à Zurich, fut nommé prof. de physiq. au Gymnase de cette ville ; devint, en 1782, l'un des fondat. de l'Institut médecin-chirurgical, et eut part à plus. autres établissem. du même genre. Créé comte palat. par l'électeur Charles-Théodore, il fut député à l'Assemblée nationale helvète, en 1793, et m. en 1812, laissant plus. ouv. de médec., la plupart écrits en allem. — **Jean-Conrad RAHN**, méd., aussi de Zurich, né en 1737, m. en 1788 dans la même ville, y avait été élu membre du gr. conseil. Outre des traduct. allem. de quelques *opusc.* de David Macbrido, et div. *mém.* insér. dans la *collect.* de ceux de la société d'hist. natur. de Zurich, on a de lui : *Dissertat. de aquis mineralibus faberiansibus, seu piperinis*, Leyde, 1757, in-4 ; *Instruction sur la connaissance et le traitem. de la dysenterie*, en allem., Zurich, 1765, in-8. — **RAHN** (Jean-Henri-Guillaume), jurist.-assesseur à un collège de l'université d'Helmstedt, né à Walbeck en 1766, m. en 1807, a laissé quelq. ouv. de jurisp., écrits en allemand.

RAI (JEAN). V. **RAT**.

RAIDEL (GEORGE-MARTIN), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastiq., et consacra sa vie à des recherches sav. Il aurait pu rendre de gr. services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une m. prématurée en 1741. On a de lui : *Commentatio critica-literaria de Cl. Ptolemaei geographia, ejusque codicibus tam manuscriptis quam typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4, ouv. rempli d'érudition.

RAIMOND (St), né en 1175 au chât. de Peñafort, en Catalogne, d'une famille anc., et illustre, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 20 ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fut reçu doct. à l'université de Bologne, et fut pourvu d'une chaire qu'il remplit avec distinction. De retour en

Catalogne, Raimond fut élevé successivement aux prem. dignités du chapitre de Barcelone, prit ensuite le résolut. de s'ensevelir dans un cloître, et entra dans l'ordre des frères-prêcheurs en 1222, 8 mois après la m. de St Dominique. On le chargea de composer un recueil des cas de conscience pour l'instruct. des confesseurs. Il devint général de son ordre en 1238, se démit de cette place, deux ans après, pour reprendre ses travaux évangéliques, et m. à Barcelone en 1275, dans sa 100^e année. Saint Raimond a contribué à l'établiss. de l'inquisit. dans l'Aragon et dans les prov. mérid. de la France ; mais il prenait, dit-on, le soin de ne placer dans les tribunaux du St-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. L'Égl. célèbre sa fête le 23 janvier. Le recueil des *Decretales*, compilé par saint Raimond, fut impr. pour la prem. fois à Mayence, en 1473, in-fol. On a en outre de lui une *Summa de penitentia et matrimonio*, sous. réimp. dans le 16^e S.

RAIMOND. V. RAYMOND.

RAIMOND (JEAN-ARNAUD), membre du l'Institut, architecte, né à Toulouse le 9 avril 1742, m. en 1811, passa 8 années en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de son art. Il a donné beaucoup de plans ; mais il y en a eu peu d'exécutés, et il n'a pu achever, selon son désir, un seul ouv. qui pût donner une idée de son talent. Il fut chargé de la construct. des maisons royales de St-Cloud, Meudon, St-Germain, etc.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Puy, suivit en 1096, à la prem. croisade, son évêque, le célèbre Adhémar, et devint, pend. l'expédition, chapelain de Raymond, comte de Toulouse. Il a écrit une hist. de la croisade, intitul. : *Reimundus de Agiles Historia Francorum qui ceperrunt Jherusalem, qui a été insér. dans le *Gesta Dei per Francos*. On ignore le lieu et l'époq. de sa m.*

RAIMONDI (MAEC-ANTOINE), célèbre graveur italien, né à Bologne en 1488, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour des originaux. Etant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui, charmé de ses gr. disposit., le chargea de graver un sujet de Lucrèce, et ensuite ses plus beaux ouv. Après le sac de Rome (en 1527), auquel il eut le bonheur d'échapper, il faillit perdre la vie, pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnaient les sonnets de l'Arcin, et Clément VII ne lui fit grâce qu'en considérat. de son talent. M.-A. Raimondi m. en 1546, assassiné, suiv. Malvasia. La haute réputation de Raphaël, qui, dit-on, retouchait souv. les planches de Raimondi, contribua beaucoup à la vogue que ce graveur obtint, et au prix exorbitant que l'on met encore à ses ouv. ; mais il ne peut être regardé comme un modèle à suivre. On ne trouve dans ses planch. aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur. En général il est sec, et n'offre point ce goût délicat qui caractérise un graveur habile. Toutefois il faut reconnaître en lui la précision du trait et la correction du dessin.

RAIMONDI (ANTHIAL), mathématicien du 16^e S., né à Vêrone, m. en 1597, public, à l'âge de 84 ans, un traité du *Flusso e Riflusso del mare*, Venise, 1589, et, quelq. temps après, *Discorso della trepidatione delle stelle fixæ*. On a encore de lui : *poterne Repprensioni a' medici rationali, et dell'ontica e onorata scienza di Normandia, ossia onomazia*, Venise, 1549. Il existe de ce dernier ouvrage une traduction française.

RAIMONDI (JEAN-BAPTISTE), l'un des prem. orientalist. du 16^e S., né à Crémone vers l'an 1540, passa plusieurs années en Asie, où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il fut chargé, par le cardinal Ferdinand de

Médicis, de la direct. d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Raimondi ne borna pas ses soins à la surveillance de cet établissement. Il mit en ordre tous les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape. Il s'occupa long-temps de l'exéc. d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais les fonds ayant manqué pour cette entreprise, Raimondi abandonna ce projet, qui devint, plus tard, recevoir son accomplissement en France. Par le conseil du cardinal Duperron, Raimondi consacra les dern. années de sa vie à la collect. d'une gramm. arabe, qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V. et qui fut très-répandue dans le Levant. On ignore l'époque de la mort de cet orientaliste.

RAINALDI (ONORIC), V. RINALDI.

RAINFROI ou **RAGENFROI**, seigneur franc., célèbre dans les troubles qui préparèrent la fin de la 1^{re} race, fut maire du palais sous Dagobert III et Chilpéric II, montra de l'activité pour défendre ce dern. prince, mais dut céder aux armes victorieuses de Charles-Martel. Retiré à Angers, dont Charles lui assura le comté pour sa vie seulement, il y m. en 731. — **RAINFROI** ou **RAGENFROI**, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siège, en 755, par Pépin, qui déjà lui avait ôté le gouvern. de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre **RAINFROI**, secrétaire de Charles-le-Chauve, devint évêque de Meux, et assista en 876 au concile de Pont-lon. — On cite encore un **RAINFROI**, évêque de Cologne, en 735, et qui occupa ce siège pendant plusieurs années.

RAINOLDS (JOHN), théolog. angl., né dans le comté de Devon, en 1569, fut président du collège de Corpus Christi à Oxford, refusa un évêché que lui offrit la reine Elisabeth, et m. en 1607. Il fut un des théolog. que le roi Jacques I^{er} employa à la traduct. de la Bible, et on eut de lui : *Censura librorum apocryphorum, Veteris Testamenti*, et *Apologus thesauri de sacra script. et eccles.* — Will. **RAINOLDS**, frère du précéd., né en 1539, resta dans le sein de l'Eglise romaine, passa en France, professa l'hébreu au collège des Anglais à Reims, et m. à Anvers en 1594. On a de lui un écrit intitulé *Calvinotracismus*.

RAINOLFE, prem. comte d'Averse, était l'un des aventuriers normands qui s'établirent dans les parties mérid. de l'Italie, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il obtint des malin. de cette contrée et des empereurs l'investiture du comté d'Averse, fut reconnu indépendant, et m. en 1059, après un règne de 40 ans. Richard I^{er}, son neveu, lui succéda.

RAINSSANT (PIERRE), sav. numismate, né à Reims en 1639, étudia d'abord la méd. avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne remplie de médailles déterminait ensuite son goût pour la numismatique, sans lui faire négliger sa profession, qu'il vint exercer à Paris. Ses connaissances le firent nommer direct. du cabinet des médailles du roi, et il fut admis l'un des prem. à l'académie des inscript. et belles-lettres. Se promenant un jour dans le parc de Versailles, il tomba par accid. dans une pièce d'eau, et s'y noya en 1689. On eut de lui : *Questio medicæ, an cometa morborum prodromus*, Reims, 1663, in-4; *Dissertat. sur l'origine de la fig. des fleurs de lys*, Paris, 1673, in-4; *Dissert. sur 12 médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, ibid., 1683, in-4; trad. en lat. et en ital.; *Explicat. des tableaux de la galerie de Versailles*, ibid., 1687, in-4, et quelq. autres dissert. dans le *Journal des sçavans*.

RAIS ou **RAIZ** (GILLES DE LAVAL, maréchal de). V. LAVAL.

RAITSCH (JEAN), sav. servien, né en 1726 à Karlovitsch, en 1801 à Kovla, où il était archiviste du couv. de St-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'hist. anc. de son pays. On lui

doit une *Hist. des div. peuples slaves*, en langue slav., Vienne, 1794, 4 vol. in-8; une *relat. de ses voyag. et des Fragm. pour servir à l'hist. de Serbie*.

RAJALIN (THOMAS DE), né en Finlande en 1673, fut d'abord simple nastelot, s'éleva par son courage et ses talens jusqu'au grade d'amir., et m., en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlscrona. Il a pub. (en suédois) les deux ouv. suiv. : *Instruct. du pilote*, 1730, in-4, et *Instruct. sur l'architecture navale*, 1732, in-8.

RAKOUBAH, peischwah ou prince-régent des Mahrates, né vers le milieu du 18^e S., joua un rôle assez remarquable dans les événem. qui se passèrent dans les Indes orientales, de 1773 à 1782. Après s'être emparé, au détrim. de son neveu, de la puissance souver. dans son pays, il fut déposé, abandonné par tous les chefs mahrates, et contraint de chercher un asile à Bombay, où il acheta, par ses trésors et ses promesses la protect. et le secours des Angl., auxquels il fit cession de plus. places et portions de territoire. Mais les Mahrates opposèrent une résistance victorieuse à ses efforts; et les Angl., ayant signé un traité de paix définitif avec ce même peuple, renoncèrent à soutenir Rakoubah, à qui l'on accorda 4 mois pour choisir sa résidence dans le pays. On ne dit point où ce chef se retira, et on ignore également l'époque de sa mort.

RALEIGH (WALTER), Anglais, célèbre par ses découvertes dans le Nouveau-Monde, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers l'an 1582 dans le comté de Devon. Entré au service vers 1599, il gagna par ses exploits sur terre et sur mer, l'estime de la reine Elisabeth, qui l'employa dans diverses négociat., et se plut à favoriser ses projets d'établissements dans le Nouveau-Monde, en lui accordant de nombreux privilèges, qui devinrent pour lui une source de richesses. Il découvrit la Virginie en 1584, y fonda une colonie, et bientôt l'introduit. de nouvelles denrées, notamment, celle du tabac, dont il propagea l'usage, attestant ses efforts pour la prospérité de son pays. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des vaisseaux équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le parlem., dont il avait été élu membre, eurent pour lui la faveur de sa souveraine, qui le nomma successivement grand-sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieutenant-général de cette dern. province, et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur la tête de Raleigh ne pouvaient manquer de lui susciter un grand nombre d'envieux, parmi lesquels il lui fallut compter Leicester, et ensuite le comte d'Essex, plus redoutable encore; ce dern. parvint même à l'éloigner quelq. temps du cour; mais la victoire que Raleigh obtint dans l'attaque de la fameuse flotte envoyée par l'Espagne pour envahir l'Angleterre, ses soins et ses travaux pour la découverte et la conquête de la Guiane, sa bravoure et son habileté comme marin dans l'expédition de Cadix, enfin ses talens comme orateur dans la chambre des communes, suspendirent les effets de la haine qu'il avait excitée. Cette haine n'osa même élever qu'après l'avènement de Jacques I^{er} au trône. Ce fut alors que Raleigh expia bien cruellement toutes les faveurs dont il avait joui sous le règne précédent. Dépossédé de tous ses emplois, dénoncé sa loi comme suspect, et bientôt accusé de haute trahison, il fut arrêté en 1603, et condamné à m. par une commission, dans laquelle figuraient ses plus grands ennemis. Cependant cette terrible sentence était à peine prononcée que l'intérêt le plus viv. remplaça l'animosité dont Raleigh avait été l'objet; on ne vit plus en lui qu'un héros injustement accusé; ses qualités éminentes, les services qu'il avait rendus à sa patrie comme grand capitaine et comme homme d'état furent rappelés avec enthousiasme; un cri général

a'éleva en sa faveur, et le roi fut obligé de faire suspendre l'exécution du jugement. Transporté à la Tour de Londres le 15 déc. 1603, Raleigh y subit une longue captivité, dont le terme semblerait se pouvoir être abrégé que par son supplice. Il ne se laissa point abattre cependant, par une destinée aussi cruelle. La présence d'une épouse chérie, qui avait voulu partager sa prison, l'éducat. de ses enfans, enfin la culture des sciences et des lettres, lui offrirent non-seulement des consolats, mais des jouissances que cet ennemi lui eussent enviées peut-être; et lorsqu'il se but de douce enq. il recouvra sa liberté, sa grande sœur n'avait rien perdu de son énergie. Sorti de prison le 17 mars 1616, sans toutefois être relevé de la condamnation, qui pesait sur lui, Raleigh voulut mériter sa grâce entière par de nouveaux services, et entreprit une expédition pour la Guinée, où ses prem. recherches lui donnaient l'espoir de découvrir une mine d'or. Il mit à la voile le 28 mars 1617. Mais cette entreprise excita les alarmes des Espagnols; ils réussirent, à force d'intrigues, à se procurer le plan de l'expédition, qui leur fut livré par la cour d'Angleterre elle-même, attaquèrent Raleigh, avec des forces supérieures, et celui-ci, trahi par son propre gouvernement, et ensuite par ceux qui l'accompagnaient, revint en Europe, ayant à déplorer la perte d'un fils chéri qu'il avait associé à sa fatale entreprise et celle de toute sa fortune, qu'il n'avait pas eu le temps d'exposer. Arrêté sur le royaume de Londres et légalement sacrifié à une nation rivale, qui demandait sa tête, il fut décapité quelques jours après, le 29 oct. 1618, emportant avec lui les regrets et l'admiration de toute l'Angleterre, qui reprocha hautement à Jacques 1^{er} cette odieuse barbarie. Parmi les nomb. ouv. sortis de la plume de Raleigh, on distingue son *Histoire du monde*, qui eut un très-grand succès dès sa publication et qui a été réimp. pour la onzième fois en 1736, in-f. Ses *Ouvrages divers* ont été pub. en 1751, 2 vol. in-8, avec une notice sur sa vie par le doct. Thomas Birch, mais cet édit. a omis un assez gr. nomb. d'ouv., soit imp., soit Mss. dont M. Arthur Ceylsey a donné la liste à Londres en 1805, dans sa *Vie de Walter Raleigh* en 2 vol. in-4. — CREW RALEIGH, fils du précéd., gouvern. de Jersey, m. en 1666, e pub. un *mémoire* pour la défense de son père, et quelques pièces de vers.

RALLIER DES OURMES (JEAN-JOSEPH), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né en 1701, m. en 1771, près de Vitré, a pub. dans différents recueils, tels que les *Mémoires des savans étrangers*, l'*Encyclopédie*, etc., un assez grand nombre d'articles presque tous relatifs à l'arithmétique, et a fourni plus. *mémoires* à la société d'agriculture, de commerce et des arts de Bretagne, dont il fut un des prem. membres.

RALPH (JAMES), écrivain anglais, origin. des colonies anglaises d'Amérique, fut d'abord maître d'école à Philadelphie, et vint s'établir en Angleterre en communisme du règne de George II. et m. à Londres en 1762. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*; un poème intitulé *la Nuit*; quelques pièces de théâtre, et plusieurs pamphlets politiques.

RAMAZZINI (BERNARDIN), médecin italien, né à Carpi en 1633, exerça successivement son art dans sa patrie, à Rome et à Padoue, où il fut professeur, et où il m. en 1714, membre de l'académ. des Dissonanti de Modène, de celle des Curiosi de la Nature, de la société royale de Berlin et de l'académ. des Arcades de Rome. Sa vie a été écrite par Michel-Ange Zotti, parmi celles des *Armeni illustres*, tom. 6; par Fehrsius, *Vita Italorum*, tom. 14, et par Tiraboschi dans la *Bibliotheca modenese*, t. 4. On a de lui plus. ouv. de médecine et de physique, qui ont été recueillis à Londres en 1719, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4. On y remarque une *Dissertation latine sur les maladies des artisans*, trad. en fr. par Fourcroy, et un traité latin de la *Conservat.*

de la santé des princes, publ. en 1711 par Ettmüller avec des notes et une vie de l'auteur.

RAMBAUD D'ORANGE, troubadour provençal, m. en 1173, a laissé quelq. poésies, citées par Nostredame. — RAMEAUX DU VACHÈRES, autre troubadour, mentionné par Nostredame, suivit le marquis de Montferrat, son suzerain, dans la 3^e croisade, de 1188 à 1192. — HONORÉ RAMEAUX est aut. d'un ouv. singulier et rare, qui a pour tit. : *la Déclaration des abus que l'on commet en écrivant et le moyen de les éviter, et de représenter naïvement les paroles, ce que jamais homme n'a fait*, Lyon, 1758, in-8.

RAMBAUD (JEAN-CHARLES de), médecin de l'école de Montpellier, né en 1725 dans la comté venissien, fut attaché successivement à l'hôpital militaire de Givet et à celui de Sedan, reçut en 1777 le brevet de méd. consultant des camps et armées du roi, et m. en 1785 à Sedan, correspond. de la société royale de méd. de Paris, à laquelle il a adressé plus. intéressans mémoires. Il a été aussi imp. dans le *Journal de méd. milit.* divers opuscules de Remède. (V. son élève, par. de Horna, dans le 5^e vol. de ce même recueil.)

RAMBERT (GABRIEL de St.), gentilhomme, né à Pontlerrier dans le 17^e S., a laissé un livre intitulé : *Conformité des principes de Moïse dans la création du monde, avec les principes de la philosophie de Descartes*, Utrecht, 1717, in-12.

RAMBOUILLET, V. ANGEKENS et VIVONNE. RAMBURES (DAVIN, sir de), grand-maître des échiquiers de France en 1411, rendit de grands services aux rois de France, Jean, Charles V, Charles VI, et fut tué à la bat. d'Azincourt en 1415.

RAMEAU (JEAN-PHILIPPE), l'un des plus célèbres musiciens et compositeurs français du 18^e S., né à Dijon en 1683, était fils d'un organiste qui cultivait soigneusement ses dispositions pour le clavier; et il acquit dès sa prem. jeunesse une grande habileté sur cet instrument. Ayant quitté sa ville natale à l'âge de 18 ans, pour aller visiter l'Italie, il renvoya à Milan à ce prem. dessein, pour s'attacher à un direct. de spectacle, qu'il suivit dans plus. villes du midi de la France, et vint ensuite à Paris, où il espérait que son talent lui fournirait aisément le moyen de s'établir. Mais, révolté bientôt des obstacles que l'envie semblerait vouloir lui susciter, il alla chercher en province des succès plus faciles, et ne revint dans la capitale qu'en 1722, armé de son *Traité sur l'Harmonie*, qui devait fonder sa réputation, et qui lui obtint en effet celle d'un profond théoricien. Il crut alors que le théâtre lyrique pouvait lui offrir un autre genre de gloire et voulut s'y essayer; mais là, comme à son prem. début, il rencontra des obstacles. On ne connaissait encore de lui que des motets, des cantates et quelq. fragm. mêlés de chant et de danse qu'il avait faits pour les pièces qu'on y donnait, son compatriote, donnait à l'Opéra-Comique, et ceux des poètes qui travaillaient pour le grand Opéra ne voulaient lui confier un poème. Voltaire fut le seul, qui, épris d'un son génie, consentit à lui fournir de quoi l'exercer; et lui donna sa tregédie de *Samson*. La musique en fut essayée chez La Poupplinière, et excita l'admiration des auditeurs; mais l'académie défendit la représentation de cette pièce, et Rameau se vit réduit à chercher un autre poème. Enfin l'abbé Pellegrin se hasarda à lui confier celui d'*Hippolyte et Aricie*, au moyen d'un billet de 500 liv. déposé comme gage entre ses mains. On rapporte cependant qu'épris avoir entendu la répétition du prem. acte, il courut plein d'enthousiasme vers le savant compositeur, et déchira son billet à l'insistance même. Le succès qu'obtint l'opéra d'*Hippolyte*, représenté en 1733, fut pour Rameau le signal de nouvelles triomphes. Il avait alors 50 ans, et il est à remarquer qu'il fit pendant 30 ans encore les délices de la scène lyrique, sans que son imagination perdît rien de son éclat; Ses

nombreuses productions qui, pour le plupart, furent accueillies avec une admiration toujours croissante, et les dévouements qu'il fit pour la perfectionnement de son art, lui valurent d'honorables distinctions : le roi crut pour lui la charge de compositeur de son ébénier, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St-Michel. L'académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent des impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Les compo. de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralement moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a du moins rien perdu de sa réputation : la découverte de la basse fondamentale, qu'on doit à ses savantes recherches, suffirait seule pour la lui consacrer. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouv. de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4; *Nouveau système de musiq. théorique*, etc., 1736, in-4; *Génération harmonique*, 1737, in-8; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1655 et 1756; *Culte de musique pratique*, et *Nouvelles Réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4. Ses opéras sont : *Samson*, *Hippolyte et Aricie*, trag.; *les Indes galantes*, op.-ball.; *Castor et Pollux*, trag.; *les Talens lyriques*, op.-ball.; *Dardanus*, trag.; *les Fêtes de Polymnie*, op.-ball.; *la Princesse de Navarre*, coméd. avec intermèdes; *le Temple de la Gloire*, op.-ball.; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id.; *Zéus*, id.; *Pigmalion*, id.; *Nois*, id.; *Platée*, op.-boul.; *Zoroastre*, trag.; *Acante et Céphise*, past.-herotiq.; *la Giralda*, op.-ball.; *Daphné et Egle*, id.; *Jasid et Dési*, id.; *la Naissance d'Osiris*, ou *la Fête de Pamyhe*, id.; *Amérion*, id.; *Zéphire*, id.; *Néice et Northis*, id.; *Io*, id.; *le Retour d'Astree*, prolog.; *les Surprises de l'Amour*, op.-ball.; *les Sybarites*, id.; *les Paludins*, com.-ball.—Jean-François RAMEAU, neveu du précéd., né à Dijon en 1716, m. vers 1772, a laissé les ouv. suiv. : *le Maître à danser*, qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse, Paris, 1743, in-8; *la Ramette*, ib., 1766, in-8. On trouve quelq. détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intitulé *le Neveu de Rameau*.

RAMEL (PIERRE), officier-général, né à Cahors en 1761, fut nommé, en 1791, député à l'Assemblée législative, y vota constamment avec la coterie monarchique, et s'opposa à la mise en accusat. de M. de La Fayette, dont il était l'ami. Chargé ensuite de concourir à l'organisation de l'armée des Pyrénées-Orientales, Ramel y obtint le commandem. d'une légion de cavalerie, se distingua en diverses occasions, et fut fait général de brigade en 1793; mais il avait été signalé, comme patriote modéré, par Jean-Bon-Saint-André, son ancien concurrent dans les élections de l'Assemblée législative; un léger prétexte servit de base à une accusation en forme; et l'infortuné Ramel, condamné à m. en 1794, fut exécuté à l'instig. des troupes dont on craignait le soulèvement.—Trois de ses frères suivirent aussi le carrière des armes : l'un d'eux capitaine au régim. de Wellasley (irlandais) fut massacré à Châlons, avec plus. officiers du même corps, pour avoir refusé de prêter le serment exigé des troupes après le 10 août 1793. Le plus jeune, officier de cavalerie, fut tué en 1795, sous les murs de Kehl, à côté de son frère qui commandait ce fort, et dont l'art. suit.

RAMEL (JEAN-PIERRE), officier-général, frère des précéd., né à Cahors en 1770, était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées, lorsque son frère aîné fut traîné à l'échafaud; et il eût subi le même

sort, si le brave et vertueux Dugommier n'était venu mettre un frein aux fureurs du terrorisme dans les départem. frontières du midi de la France. Rendu à la liberté, après une espivité de seize mois, Ramel fut nommé adjudant-général, fit la campagne du Rhin, sous les ordres du général Moreau, défendit vaillamment le fort de Kehl, dont il avait obtenu le commandem., et fut appelé, en 1797, à celui de la garde des deux conseils de la républ. sous le gouvernement directoriel. On prétend que sa conduite offrit alors des disparates qui lui firent tort dans l'opinion de ses amis aux-mêmes et qu'il n'obtint la confiance d'aucun parti. Proscrit au 18 fruct., et déporté à Cayenne avec quinze autres victimes de cette journée, Ramel et ses compagnons d'infortune furent traités pendant leur voyage, et après leur arrivée dans l'île de Sinnamari, avec une telle cruauté qu'ils n'eurent bientôt plus qu'à choisir entre l'évasion et la m. Plus d'un d'eux s'étaient résignés à ce dern. parti, mais Ramel, Pichegru, Barthélémy, Dyonville, Aubry, De-larue, Willet et Le Tellier, résolurent au contraire d'échapper à tout prix au sort effreux qui leur était réservé sur cette terre de désolat. Ils se jetèrent la nuit dans un frêle esquif, sous le conduit d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigat. des plus périlleuses, pendant laquelle ils souffrirent tour à tour les tourmens de la faim et les horreurs du naufrage, ils parvinrent le 10 juin 1798 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colonie hollandaise de Surinam, où ils trouvèrent tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Ramel s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre, et fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés*. Cet écrit, pub. en 1799, eut alors une gr. vogue, mais il valut à l'auteur un nouvel exil sur la terre étrangère, et ce ne fut qu'après la journée du 18 brum. qu'il lui fut permis de rentrer en France. Il reprit alors du service, fit plus. campagnes, devint maréchal-de-camp en 1814, et fut nommé commandant de la ville de Toulouse en 1815. Ramel conserva cette place après le second retour du roi et s'efforça de rétablir la tranquillité parmi les habitans; mais, ayant voulu désarmer ces compagnies dites de *Ferdée*, qui n'avaient ni existence avouée par le gouvernement, ni organisation régulière, et qui prétendaient se maintenir malgré les ordres de l'autorité, il se vit tout à coup l'objet de l'animadversion publique. Une bande de forcenés avait résolu sa perte; elle s'introduisit jusque dans son hôtel, le frappa de mille coups, sa repêta de son sang, et vint ensuite proclamer son horrible triomphe. L'infortuné Ramel survécut deux jours à cet attentat, et m. le 17 août 1815, sans avoir voulu nommer ses assassins. M. de Villèle, qui alors était maire provisoire de Toulouse, pub. à ce sujet une proclamation.

RAMELIN ou REMMELIN (JEAN), anatomiste, né à Ulm en Souabe, vivait dans le cours du 17^e S. Il a pub. une *Description du corps humain*, remarquable surtout par le disposit. des figures; le dern. édit. e pour titre *Catepteron microscomicum suis are incisis visionibus splendens, cum histori. et pinac. de novo prodens*, Amsterdam, 1607, in-fol. Cet ouv. a été traduit en allem. et en anglois.

RAMELLI (AGUSTIN), ingénieur et mécanic., né vers 1531 dans le duché de Milan, fit de gr. progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala en plus. occasions dans les armées de l'emp. Charles-Quint, vint ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingénieur, devenu successivement roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fit près de lui pour une pension considérable. Cet habile ingénieur m. en 1590. On a de lui un recueil intitulé *le Divers*

éd artificieuse machine, etc., ital.-frang., Paris, 1588, in-fol., avec 195 pl., rare et recherché. Quelques-unes des machines décrites par Ramelli sont ingénieuses, mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples.

RAMESSES ou **RAMESSES**, **RANISÈS**, **RAMESÈS**, **RAMPSES** et **RAMESTES**, nom commun à plus. rois des 18^e et 19^e dynast. égyptiennes, toutes deux appelées *Thèbes*, parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes dans la Haute-Egypte. Ce nom se retrouve le plus fréquemment inscrit en caractères hiéroglyphiques dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des anciens monuments de Thèbes et d'autres villes égypt., et sur les monuments de toute nature qui ornent les musées et les collect., particulières d'Europe. On croit connaître, d'après les auteurs anciens, sept rois du nom de Ramesès, et parmi eux se trouve le 2^e des princes connus ordinairement sous le dénomination de Sésostris. **RAMESSES I^{er}**, 480^{ans} roi d'Égypte, succéda, l'an 1590 av. J.-C., à sa sœur Cléopâtre. Quelques historiens le nomment aussi *Athoris* ou *Rathoris*. On ne connaît pas les événements de son règne. — **RAMESSES II**, 485^e roi d'Égypte, succéda, l'an 1554 av. J.-C., à Armia, que l'on croit être son frère, et ne régna que 16 mois. — **RAMESSES III**, surnommé *Miammouan*, fils du précédent, monta sur le trône d'Égypte en l'an 1553 av. J.-C., régna pendant 66 ans et 4 mois, et m. en l'an 1487 av. J.-C. On trouve dans la grande *Description de l'Égypte*, publiée par les ordres du gouvern. frang., plus. planches qui offrent le détail des diverses parties du monument sépulchral élevé à Ramesès Miammouan, dans la ville de Thèbes. Ce prince est aussi représenté plus. fois sur les murailles d'édifices et la construction desquels il paraît avoir concouru, et dont on voit encore les ruines. On l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui furent au loin devant lui. — **RAMESSES IV**, fils du précédent, nommé *Amanophis II* par Manéthon, monta sur le trône en l'an 1487, et régna 19 ans et demi. — **RAMESSES V**, plus connu sous le nom de Sésostris (v. ce nom). — **RAMESSES VI**, fils de Sésostris, 488^e roi d'Égypte, ceigna la couronne en 1414 av. J.-C. Il est aussi nommé par quelq. hist. *Rampsis*, *Sésostris* et *Phéron*, nom qui, comme le *Pharaon* de l'Écriture, est une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro*, qui signifie roi. On attribue à ce prince l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du soleil à Héliopolis. Il régna 66 ans, et eut pour successeur *Amenophis* ou *Menophres*, en l'an 1349 av. J.-C. — **RAMESSES VII**, succéda, en l'an 1310 av. J.-C., à *Menophres*, régna 30 ans, et eut pour successeur *Amenemès IV*, en l'an 1281.

RAMI-MEHÈMET, gr.-vêv. de l'empire ottoman au commencement du 18^e S., dut moins cette dignité à son génie, comme homme d'état, qu'à ses talents pour la poésie qui lui valurent la protection de Nâbi-Effendi, célèbre poète et secrétaire du divan. Présenté par lui à quelq. grands de l'empire, Rami-Mehèmet réussit à leur plaire, fut élevé à la charge de reis-effendi, travailla avec succès à la paix de Carlowitz en 1699, et parvint ainsi à mériter la faveur de Mustapha II, qui l'enrichit bientôt des dépouilles du grand-vêv. Dalabek. Mais le nouveau favori jouit peu de son triomphe : obligé de se cacher pendant la révolte de 1702, qui amena le déposit. de Mustapha II, il fut envoyé parba en Égypte, au commencement du règne d'Achmet III, et bientôt après condamné à m. On prétend que la vue du fatal cordon lui causa un tel saisissement, qu'il expira au milieu des prières qu'on lui avait permis de faire avant son supplice.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordoño II, succéda en 927 à son frère Alphonse IV, qui avait abdiqué, et se distingue par sa valeur, sa prudence

et sa modération. Vainqueur dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures et ses autres ennemis, il prit Madrid en 931, remporta une célèbre victoire dans les plaines de Simancas en 939 contre Abderrama III, khâlyfe de Cordoue, triompha ensuite des comtes de Castille, qui voulaient se soustraire à son autorité, et m. en 950, après un règne de 33 ans, emportant les regrets de son peuple, dont il avait mérité l'affection. — Son petit-fils, **RAMIRE III**, monta sur le trône en 967; mais ses cruautés et ses débauches l'eurent chasser en 980. Il m. deux ans après sa déposition.

RAMIREZ DE CARION (EMMANUEL), moine de naissance, né en Espagne vers la fin du 16^e S., inventa dans sa patrie, ou du moins y pratiqua seul de son temps, l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelq. mots. On a de lui : *Memorias de naturaleza*, en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales, 1679, in-4.

RAMLER (CHARLES-GUILLAUME), poète et littérateur allem., membre de l'acad. des sciences de Berlin, né en 1725 à Collberg en Poméranie de parents pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé dans celle de Halle, d'où il passa à l'univ. de la même ville. Domié par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérature, et alla ensuite se fixer à Berlin, où ses talents lui obtinrent la place de prof. de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les nombreuses odes qu'il pub. successivement, à la louange de Frédéric II, lui acquirent des admir., sans néanmoins lui valoir un seul regard de bienveillance de la part de son héros. Il est vrai qu'à cette époque la langue frang. l'emportait en Prusse sur la langue nation., et que les poésies de Ramler étaient toutes en allem.; mais cette préférence exclusive cessa avec Frédéric, et le poète obtint alors toutes les faveurs que lui méritaient son heureux talent. Outre une pension considérable qui lui fut accordée, il devint membre de l'acad. des sciences, et eut en 1787, conjointement avec Engel, la direct. du grand théâtre de Berlin. Sa mauvaise santé le força, en 1795, de renoncer à ce dern. emploi, mais il conserva les appointem., et m. en 1798. » Ramler, dit un dérivatif, sans égard Klopstock et Lessing, participo un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élevé, l'abondance, la verve du premier; néanmoins ces qualités ne lui sont pas étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce rapport, est compensé par une régularité qui n'est point la roideur, et par des formes antiques. Il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imita sans cesse; mais il imita moins ses expressions, que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître; mais il en a souvent la noblesse. » Parmi les poésies de Ramler, on cite surtout : *Ode sur le retour du roi*; *Pridiction de Glaucus*; *le Triomphe*, etc.; *Odes à la Paix*; sur un *Boulet de Canon*; à la Concorde; à la Muse; *Adieu aux Héros*; à *Philibert*; *Amynte et Chloé*; à son *Médecin*; à *Lycidas*; à *Krause*; *le Chant du Combat*; des *canzates*; une *idylle* sur le mois de mai, et des *chansons*, qui eurent beaucoup de succès et que les meilleurs compositeurs d'Allemagne ont mis en musique. On a de lui en outre la traduct. complète des *Odes* d'Horace, qui fut pub. à Berlin en 1800, 2 vol. in-8; celle du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps la principale ouv. classique des Allemands; la prem. édit. parut à Leipzig en 1758, 4 vol. in-8, la 5^e en 1803; *Extraits de Martial*, en latin et en allem., 5 part., ibid., 1797; *Mythologie abrégée*, ibid., 1799, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1808; *Extraits de Catulle*, en latin et en allem., ibid., 1793, in-8; *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*. Ramler a été consacré

aussi à revoir et à corriger les ouv. de plus. poètes de sa nation ; mais ses correct. n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont : *Epigrammes de Longau*, avec des augment. et des remarq., Leipzig, 1791, 2 vol. in-8 ; *Chansons des Allemands*, le 1^{er} v. seul co titre, Berlin, 1766 ; le 2^e sous celui d'*Anthologie lyrique*, Leipzig, 1774-1778, 3 tom. in-8 ; ce recueil contient les poésies de plus de cent aut. ; *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766 ; in-8 ; *Recueil de fables*, Leipzig, 1760, 3 vol. in-8 ; *Choix d'Idylles de Sal. Gessner*, mises en vers, Berlin, 1787, in-8 ; le *Premier navigateur*. (du même), mis en vers, ib., 1783, in-8.

RAMO-PAREJA (BAUTHELINI). V. PAREJA.

RAMOND DE CARBONNIERES (le baron LOUIS-FRANÇOIS-ÉLISABETH), conseiller d'état, membre de l'Institut (acad. des sciences), commandant de la Légion-d'Honneur, etc., né en 1755 à Strasbourg, mort le 13 mai 1827, avait d'abord été attaché comme conseil, intime au card. de Rohan, et au commencement de la révolution il faisait partie de la maison milit. du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savans les plus distingués de l'époque ; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'amélioration de l'état social. Il fut élu en 1791 député de Paris à l'Assemblée législative, s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa avec un art facile des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça avec chaleur contre la saisie des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir agi en haine de la France ou porté les armes contre elle ; il s'opposa avec le même talent de conviction aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les réintégrer tous. Ce fut lui qui, appuyant la pétition du gén. La Fayette à l'Assemblée touchant les atteintes commises contre la personne du roi dans la journée du 20 juin, donna le prem. à ce gentilhomme citoyen le tit. de *filz aîné de la liberté*. Réduit à la suite pour se soustraire aux persécutions après le 10 août, il passa les jours de la terreur en voyageant dans les Pyrénées, repartit après la chute de Robespierre, et fut nommé prof. d'hist. naturelle à l'école centrale du départem. des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes au service ordinaire (sept 1815), puis conseiller d'état en service extraordinaire (1818). On trouve dans le *Moniteur* du 10 juin 1827 les discours qui ont été prononcés à l'occasion des funérailles du baron Ramond de Carbonnières. Outre diff. mémoires imp. dans la collect. de ceux de l'Institut, on a de lui : *Lettres de M. IV. Coré à M. IV. Malmoth*, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, trad. de l'anglais avec des augment., 1784, 2 vol. in-8 ; *Observ. faites dans les Pyrénées*, etc., 1789, 2 v. in-8 ; *Opinions sur les lois constitutionnelles*, etc., 1791, in-8 ; *Poyage au mont Perdu*, 1801, in-8 ; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4.

RAMONDINI (VINCENT), minéralogiste, membre de plus. acad., né à Messine en 1753, mort à Naples en 1811, se fait connaître une nouvelle substance qu'il appela *zirlite*, et se donna un nouveau procédé pour préparer le chanvre. On a de lui les ouv. suiv. : *Lettera sulla nitritura naturale di Pulo di Moiffetta*, in *Puglia*, Naples, 1788, in-8 ; *Memoria sulla preparazione della canapa*, ib., 1811, in-4, fig. Il a laissé en MS. un *Trattato elementare di mineralogia*, divisio in tre parti.

RAMPALLÉ, littérat. médiocre du 17^e S., dont

Colletet parle cependant avec éloges dans son *Discours du poème bucolique*, mais que Brossette, l'abbé Genjet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablement, était, à ce qu'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'ermite Louis de Tournon, tué devant Philisbourg. On a de lui : *l'Hermaphrodite*, poème, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4 ; *les Evénem. prodigieux de l'Amour*, nouv. trad. de l'espag. de J. Peret de Metelvano, ib., 1644, 2 v. in-8 ; des *Discours acad.*, ib., 1647, in-8 ; des *Idylles*, ib., 1648, in-4 et in-12 ; la *Chironomance naturelle du Romphile*, traduite en fr., ib., 1653 in-12 ; et deux pièces de théâtre, dont l'une est intit. *Bélinde*, tragi-coméd., Lyon, 1630, et l'autre *Sainte Dorothée*, ou la *Suzanne chrét.*, ib., 1658.

RAMPEGOLO (ANT.), relig. de l'Ordre de Saint-Augustin, vivait dans le 15^e S., et fut un des plus ferts théologiens de son temps. Il disputa contre les husites au concile de Constance. On a de lui un ouv. intit. *Biblia aurea*, dont il y eut plusieurs éditions, et auquel Clément VIII fit subir des corrections.

RAMPEN (HENRI), docteur en théologie, né à Liège vers 1573, mort en 1641, professa le grec et la philosophie à Louvain, et publia un *Comment. sur les quatre Evangiles*, Louvain, 1631 et suiv., 3 vol. in-4.

RAMPINELLI (P.-D.-RAMIRO), religieux du congrég. du Mont-Olivet, né à Brescia en 1697, m. en 1759, s'adonna à l'étude des mathém., et fut prof. à Padoue et à Pavie. On a de lui : *Lezioni d'ottica*, Brescia, 1760, in-4, et il a laissé MS. des *Istituzioni di meccanico e di statico*.

RAMPOLLA (ANGE-MARIE), médecin, né à Pellerme dans le 17^e S., m. en 1679, était aussi docteur en théologie, cultivait la poésie, et a laissé des vers dans plus. langues. On a de lui une *Relazione*, en latin, d'une maladie dont fut atteint le prince de Ligne, vice-roi de Sicile, Palerme, 1673, in-4. Il a laissé plus. autres ouv. MS.

RAMSAY (ARNAUD-MICHAËL), littérat., né en 1686 à Ayr en Ecosse, d'une ancienne et illustre famille, mena, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les deutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poirer (v. ce nom), ne put le convaincre, et ensuite en Franco, où l'illustre Fénelon réussit à lui faire embrasser la foi catholique. Ramsay se fit d'abord connaître par quelques opuscules écrits en franç., fut nommé geuv. du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres, et reçu docteur à l'univ. d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et m. à St-Germain-en-Laye en 1743. On a de lui : *Discours sur le poème épique*, impr. en tête de l'édition du *Télémaque*, 1717, in-12, et plus. fois depuis ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12 ; ib., 1722, in-8 ; réimp. depuis sous le titre d'*Essai de politique* ; *Histoire de la vie de Fr. de Salguac de La Motte-Fénelon*, La Haye, 1723, in-12, pag. aussi en anglais à Londres la même année ; *Poésies de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8 (cet ouv. est moins un roman qu'un système d'éducation pour un jeune prince) ; *Hist. de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-12 ; *Poésies en su-*

glais, Edimbourg, 1738, in-4; trois *Lettres insérées* dans le *Journal des Savans*, 1726, 1727 et 1735; deux autres à Louis Racine; deux ouv. posthumes en anglais, savoir: un *Plan d'éducation*, et *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée*, etc., Glasgow, 1749, 2 v. in-4. — Charles-Louis RAMRAY, probablement, de la même famille que le précédent, est connu par une *Tachéographie*, ou *l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, qu'il pub. en latin dès 1678, et avec une version franç. (par A.-D.-G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1693, in-12, nouv. réimp. en Allem., et trad. en allem.

RAMSAY (DAVID), méé. et histor. écossais, membre du congrès des États-Unis pendant les années 1782, 1783, 1784 et 1785, exerçait la médecine avec succès à Charleston, dans la Caroline méridionale, et fut assésé en 1815 par un aliéné qu'il était allé visiter dans son hospice. On a de lui: *Histoire de la révolution d'Amérique*, en ce qui concerne la Caroline méridionale, 1791, 2 vol. in-8, trad. en franç.; *Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance américaine*; *Revue des améliorations et de l'état de la médecine dans le 18^e S.*, 1802, in-8; *Vie de George Washington*, 1807, in-8, trad. en français en 1809 par un anonyme. — RAMSAY (JACQ.), chapelain dans la marine et vicaire de Testoo, dans le comté de Kent, m. en 1789, à l'âge de 56 ans, a laissé des sermons pour les marins et plusieurs traités sur le traite des nègres.

RAMSDEN (JESSE), célèbre opticien, né en 1735 à Halifax, dans le comté d'York, fut d'abord graveur, devint ensuite excellent ingénieur en instruments de mathém., en perfectionna un gr. nombre, et inventa une machine pour la division des instruments de mathém. Mais c'est surtout dans les instruments astronomiques qu'il s'est perfectionné, qu'il faut chercher la preuve de ses talens. Ses quarts de cercle maraux sont surtout admirables et très-cherchés de tous les connaisseurs. Ramsden fut reçu membre de la société royale en 1786, et mourut à Londres en 1800. La plupart des machines inventées ou perfectionnées par Ramsden ont été décrites dans plus. écrits anglais et français, presque tous insérés, soit dans les *Transact. philos.*, soit dans le *Journal des Savans*, ou dans les *Ephémérides de Milan*.

RAMUS (PIERRE Y^e RAMÉE, plus connu sous le nom latin de), philos. célèbre et l'un des prem. qui tentèrent de substituer à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, né dans un village du Vermandois au commencement du 16^e S., était fils d'un gentilhomme du pays de Liège qui, ruiné par les guerres, et réfugié en Picardie, vivait avec sa famille d'une exploitation de charbon. D'abord gardien de troupeaux, Ramus vint ensuite à Paris, et entra comme domestique au collège de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littér. anciennes. En suivant le cours de philosophie, il s'aperçut que la science que l'on désignait de ce nom n'était alors qu'un vain cliquetis de mots; et il s'attacha sur les défauts de l'enseignement en lisant les écrits de Platon et de Xénophon, qui lui révélèrent la méthode de Socrate. Bientôt il se présenta pour recevoir le degré de maître ès-arts, et, prenant avec ses juges l'engagement de démontrer qu'Aristote n'était point infaillible, il obtint un triomphe complet, et, réduisant ses adversaires au silence. Encouragé par ce succès, il continua d'examiner à fond la doctrine, et spécialement la logique d'Aristote. Il fit paraître en 1543 une nouvelle *logique* et des remarques sur celle d'Aristote. C'est alors que tous les partisans de la routine se coalisèrent contre lui. On le dépeignait dans l'école comme un impie et un révélateur qui préjudicait, par ses attaques contre Aristote, au renversement des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi ayant

évoqué l'affaire à son conseil, Ramus repoussa victorieusement les reproches d'Ant. Govea, le plus fougueux de ses adversaires. Les juges, sous le prétexte de quelq. défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; mais Ramus ne voulut point y consentir, et laisse, en quittant l'assemblée, le champ libre à ses adversaires. Le roi rendit un arrêt qui déclara Ramus « téméraire, arrogant et impudent, d'avoir réproché et condamné le train et l'art de logique reçu de toutes les nations; supprimer ses ouvrages comme contenant des choses fautes et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle. » Ramus se vit insulté publiquem. par ses ennemis triomphans; mais, supérieur à cette disgrâce, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathém., et préparer une édition des *Elémens* d'Euclide. En 1544, la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'étudiants, on confia à Ramus de donner des leçons de rhétorique au collège de Presles, et il réunit bientôt de nombreux auditeurs. Il fut nommé principal du collège, et le parlem. le maintint dans cette place malgré la Sorbonne, qui voulait l'en expulser. L'année suivante, le roi Henri II soula l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et le nomma en 1551 prof. de philos. et d'éloquence au collège de France. Ramus eut beaucoup de part aux débats qu'amenaient les réformes dans la prononciation de la langue latine; et, en 1562, il présenta au roi Charles IX un plan pour la réforme de l'université. Depuis long-temps, ce philosophe portait les opinions des protestans; après l'édit qui permettait à ces dern. le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collège de Presles les images et les représent. des saints. Cette imprudence réveilla ses ennemis, qui demandèrent son expulsion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau; et pendant son absence on pillait ses meubles et sa bibliothèque. De retour à Paris, en 1563, Ramus y eut possession de sa chaire au collège de France. Forcé, en 1567, par suite des événem., de se réfugier dans le camp du prince de Condé, il voyagea ensuite en Allemagne, où il refusa les offres qu'on lui fit pour le fixer, et revint en France en 1571. Il avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la St-Barthélemy. Des assassins vinrent l'égorger dans son logement au collège de Presles, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par la fenêtre son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de toutes les manières. Ramus a pub. un gr. nomb. d'ouvr. dont on trouvera les titres dans les *Mémoires de Niceron*, t. 13 et 20. Nous citerons seulement: *Institutiones dialecticæ tribus libris distinctæ*, Paris, 1543, in-8, trad. en franç., ibid., 1555, in-4; *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*, ib., 1543, in-8; *Arithmetica lib. III*, ib., 1555, in-4; *In IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilia prælectiones*, ib., 1555-56, 2 parties in-8, édit. rare; *Ciceronismus*, ibid., 1556, in-8 (c'est la vie de l'orateur romain); *Schulæ grammaticæ lib. II*, ib., 1559, in-8; *Grammatica lat.*, 1558, in-8; *Grammatica græca*, etc., ib., 1560, 1563, in-8; *Liber de moribus veterum Galliarum*, ib., 1559 ou 1562, in-8, trad. en fr. par Michel de Castelnau; *Liber de militiâ C. J. Caesaris*, ibid., 1559, in-8; *Comment. de religione christianâ libri IV*, Francfort, 1576, in-8; *Præfationes, epistulae, orationes*, Paris, 1577, in-8. Théop. Banozius, Tb. Freig. Nicol. Næssel et Féod. Lens, ont écrit la vie de Ramus.

RAMUS (JEAN), littérat. et jurisconsulte, né à Ter-Goës, en Zélande, en 1535, professa la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut en 1578 à Dôle (Franche-Comté), où il venait de se rendre pour occuper une chaire de jurisprudence. On a de

lui : une traduct. latine d'un poème, *le Bauciler d'Hercule*, attribué à Hésiode; *Comment. ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1541, in-4; et quelques autres écrits littér. et de jurispr. peu import.

RAMUSIO ou **RAMNUSIO** (JEAN-BAPTISTE), historien italien, né à Venise en 1485. d'une ancienne famille, originaire de Rimini, fut envoyé par la république, en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des Dix; et ayant donné sa démission dans les dern. années de sa vie, il se retira à Padoue, où il m. en 1557. Il a publié une collection de voyage sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni a vinti*, Venise, 3 v. in-fol., impr. par les Juntas, le prem. en 1550, le second en 1559 et le troisième en 1566. Ce recueil estimé des savans, est regardé encore aujourd'hui par les géographes comme un ouvr. des plus importants, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4^e vol.; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntas, arrivé en 1557. Il faut, suivant les biogr., pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le prem. vol. de l'édition de 1563, le second de celle de 1583; le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces qui sont de l'édition de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers vol. ont été trad. en franç., et forment le recueil de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Europe*, etc., impr. à Lyon, 1556, 3 v. in-fol.

RANÉE (ARMAND JEAN LE BOUTILLIER DE), abbé et réformateur de la trappe, né à Paris en 1626, est pour parvau le cardinal de Richelieu, fit des études très-brillantes, acquit des connaissances variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés au Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu, à 25 ans, maître d'une fortune considérable, doué d'un figure aimable, de beaucoup d'agrém. et de qualités, l'abbé de Ranée se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le cardinal de Retz l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il quitta la cour et Paris pour se retirer dans sa terre de Veret, sans interrompre le cours de ses divertissemens, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et l'esprit des affaires. La mort de la duchesse de Moutbason qu'il aimait tendrement, opéra en lui une révolution soudaine et commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagemens, il finit par se retirer chez un ami pour réfléchir au parti qu'il devait prendre; et, après un séjour de six semaines dans cette retraite, il revint à Veret, congédia le plus grand nombre de ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, se démit de tous ses bénéfices, à l'except. de l'abbaye de la Trappe où il se retira en 1662, pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline de cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il ne voulut point les y contraindre, et leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvens. Pour lui il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit en 1663 l'habit de l'étroite observance de Clunais. Il revint ensuite à l'abbaye de la Trappe où il jeta les fondemens de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit resplendir dans cette maison les pratiques les plus austères. Le prière,

la lecture, le travail des mains, partageant tous les momens des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Ranée voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit, à cet effet, plus. voyages à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se reforma dans son monastère pour n'en plus sortir, et m. sur la paille et sur la cendre, en 1700, après une réclusion de 33 ans. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. dont on trouvera le catalogue dans Morén, édit. de 1759, et parmi lesquels nous citerons seulement : *Lettre sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion*, Paris, 1667, in-12; *de la Sainteté et des devoirs de la vie monastique*, ibid., 1683, in-4, ou 2 vol. in-12; *la Règle de St-Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4; *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), ibid., 1692, in-4; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, ib., 1696, 4 vol. in-12; *Conduite chrétienne, adressée à M^{me} de Guise*, ibid., 1697, in-12; *Conférences ou Instructions sur les Épîtres et les Évangiles*, ibid., 1699, in-12; *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-1702, 2 vol. in-12; *Reglemens généraux pour l'abbaye de la Trappe*, ibid., 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Ranée avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon* (Paris, 1639, in-8), dédié au cardinal de Richelieu, avec des scholies, insérées depuis par Maittaire dans son édit. d'*Anacréon*, Londres, 1740, in-4. La vie de Ranée a été écrite par M^{rs} Sollier, Lenoir de Tallemont (v. ces noms), et par Naupou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (ETIENNE), jurisconsulte français, né en 1500, mort à Montpellier vers 1583, a laissé un ouvr. intitulé *Miscellanea decisionum juris*, qui a été traduit en franç., Genève, 1709, in-fol. — Guillaume RANCHIN, autre jurisconsulte, parent du précédent, fut avocat-général près la cour des aides de Toulouse. On a de lui une *Revision du concile de Trente*, Toulouse, 1600, in-8. Ces ouvrages fit accuser l'aut. de protestantisme. — Henri RANCHIN, de la même famille, est auteur d'une mauvaise traduction des *Psalmes* en vers français, 1697, in-12.

RANCHIN (FRANÇOIS), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605 et devint chancelier de la faculté en 1612. Il était prem. consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville. Il rendit en cette occasion de grands services. Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et m. en 1641. On a de lui : *Questions franç. sur la chirurgie de Gai de Chambrac*, Paris, 1601. Rouen, 1628, in-12; *Opuscula medica utilia jucundique rerum varietate referta*, Lyon, 1627, in-4; *Œuvres pharmaceutiques*, Lyon, 1623, in-12; *Traité divers et curieux en médecine*, Lyon, 1640; *de Morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., Lyon, 1645 et 1653, in-8.

RANCONNIER (JEAN), jésuite missionnaire, né en bourgogne en 1600, embrassa la règle du St-Ignace en 1619, partit en 1625 pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, auprès d'une peuplade appelée les *Matines* qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade dont il fut l'apôtre et le bienfaiteur. On a du P. Ranconnier des *lettres* sur l'état des missions dans le Paraguay, publiées à Anvers en 1636, in-8, fort rare.

RANDOLPH (THOMAS), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut hanni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassade et d'emplois considérables par le roi Edouard. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie,

qui se trouve dans le prem. vol. de la collect. des *Voyages de Hackluyt*, Londres, 1598.

RANDOLPH (THOMAS), poète anglais, né en 1605 dans le comté de Northampton, composa dès l'âge de dix ans une *histoire en vers sur l'Incarnation de N.-S.*, mais un amour déraisonnable du plaisir le conduisit au tombeau avant l'âge de 30 ans. Il a laissé diverses pièces de théâtre parmi lesquelles on distingue le *Miroir des Mœurs*; elles ont été recueillies par son frère, Robert Randolph, qui est lui-même aut. de quatre pièces de théâtre, et qui mourut vicair de Donnington en 1671. — Un autre Thomas RANDOLPH, moine anglais, né à Oxford, mort en 1788, a laissé un recueil de sermons, 2 vol. in-8; un *Essai sur l'esprit*; et un *Discours sur le ven. de Japhet*.

RANFAING (MARIE-ELISABETH de), connue sous le nom de vénérable mère *Elisabeth-de-la-croix-de-Jesus*, née à Ramiremont en 1593, fonda en 1631 l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et m. à Nancy, le 14 janvier 1699, en odeur de sainteté. Sa vie a été publiée par Boudon, sous le titre de : *Triomphe de la croix en la personne de Marie Elisabeth de la croix de Jesus*, Bruxelles, 1686, in-12; elle a été abrégée par le P. Frison et par Collet.

RANGO (CONRAD-THEURICUS), recteur d'un des gymnases de Berlin dans le 17^e S., est auteur d'un ouvr. ayant pour titre : de *Capillamentis, quod Perruques, liber singularis*, Magdebourg, 1613, in-12.

RANGOUZE, écrivain français du 17^e S., possédait à un haut degré l'art de multiplier les épitres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il en publia le rec. sous le titre de : *Lettres héroïq. aux grands de l'état*, Paris, 1645, in-8. Les pag. de ce vol. n'étant pas numérotées, le relieur metait celle que l'auteur voulait la première, pour que chaque personne qui ouvrait le recueil se crût obligé de témoigner à l'auteur une reconnaissance plus particulière; ce manège rapporta à Rangouze, selon Costar quinze ou seize cents pistoles (15 ou 16,000 fr.) dans l'espace de 8 mois. Bayle a recueilli dans son dictionnaire, à l'art. de RANGOUZE, les passages de Sorel, Costar et Mlle de Scudéry qui sont relatifs à cet écrivain.

RANNEQUIN, RENNEQUIN, dont le véritable nom est SWALM RENKIN, célèb. mécan., naquit à Liège en 1644, et mourut en 1698, d'un pèr charpentier, et qui ne lui donna pour toute éducation que l'exercice pratique de sa profession. Quoique Renkin sût à peine lire, il avait dès sa jeunesse montré une si grande intelligence, qu'on l'avait constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisemens des eaux souterraines. Louis XIV ayant fait bâtir le château de Versailles, et voulant pourvoir d'eau potable cette royale demeure, Colbert, après d'amples renseignements, s'adressa au chevalier Deville, propriétaire liégeois, dans le château duquel Renkin avait construit une machine à élever l'eau, du même genre que celle qu'il devait construire plus tard. Deville amena Renkin à Paris, et, après un essai satisfaisant fait au château de St-Germain, en présence du roi, Renkin commença en 1675 la célèbre machine de Marly qu'il termina en 1682 sous le ministère de Louvois. Cette machine, merveilleuse pour l'époque, a été détruite depuis, et remplacée par une pompe à feu; elle avait été décrite avec le plus grand soin dans un Mémoire publié en 1801 avec des planches. On en voit un petit modèle au Conservatoire des arts et métiers. Renkin m. en 1708, âgé de 64 ans. C'est à tort qu'on a voulu faire partager au chevalier Deville l'honneur de son invention. Deville fut le négociant, de l'affaire auprès de la cour; et la gloire de l'invention et de l'exécution appartient tout entière à Renkin.

RANTZAU (JOSIAS, comte de), maréchal de

France, né dans le Holstein, au commencement du 16^e S., d'une ancienne et illustre famille, entra fort jeune au service de Suède, et vint en France en 1635, à la suite du chancelier Oxenstierna. Ses manières ayant plu à Louis XIII, ce monarque le nomma maréchal-de-camp et colonel de deux régimens. Rantzau fut employé dans l'armée destinée à envahir la Franche-Comté, perdit un œil au siège de Dôle, défendit la place de St-Jean-de-Lône, assiégée par Galas qui fut forcé de s'éloigner, fit ensuite toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (depuis le grand Condé), perdit une jambe et fut estropié d'une main au siège d'Arras, passa plus tard en Allemagne, revint en Flandre, où il assiégea et prit Gravelines, en 1645, et reçut la même année le bâton de maréchal de France, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante, il fut fait gouverneur de Dunkerque, prit les places de Dixmude et de Lens, et acheta de soumettre toutes les villes maritimes de la Flandre. Devenu suspect au cardinal Mazarin, il fut enfermé onze mois à la Bastille. Rendu à la liberté, il m. en 1650, d'une hydrocécie qu'il avait contractée pendant sa détention. On a publié : *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1650, in-4. Il avait été tellement mutilé dans ses campagnes, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe; et c'est ce qui donna lieu à l'épithète, si connue, de ce guerrier :

Du corps du gr. Rantzau tu n'as qu'une des parts
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars etc.

— Christophe de RANTZAU, parent du précédent, abjura aussi le luthéranisme, et publia les motifs de sa conversion dans l'ouvr. suiv. : *Chr. Rantzau... Epistola ad G. Calixtum, quâ sui ad ecclesiam catholicam accessus rationes exponit*, Roma, 1665, in-8. — Henri RANTZAU, de la même famille, né en 1526, mort en 1598, accompagna Charles-Quint au siège de Metz, fut nommé gouverneur du Holstein, se montra le protecteur des sciences et des lettres, et composa lui-même plusieurs ouvr.; mais il s'était surtout appliqué à l'astrologie, et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. On a de lui : *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt*, Anvers, 1580, in-12; *de conservandâ Valetudine*, Leipzig, 1576, in-8, souvent réimpr.; *Aeroscopographia* (ou Considération des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4; *Calendarium Rantzavianum, tam ad usum medicorum quàm astrologorum*, Hambourg, 1590, in-fol., réimpr. en 1593, et rendu perpétuel en 1593; *Genealogia Rantzoviana*, Hambourg, 1585, in-4; *Historia belli Dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicis), Bâle, 1570, et dans la *Chronique d'Albert Krantz*, 1593, in-fol.; *Epigrammata et Carmina varia*, Leipzig, 1585, in-4; et des *Carmina selecta* dans le *Delicia poetarum germanorum*; *Commentarius bellicus, libris VI distinctus*, Francfort, 1595, in-4. — Un autre Henri ou Jean de RANTZAU, mort en 1672, à l'âge de 76 ans, a donné la relation d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, en Egypte (et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4. Cet ouvr., écrit en danois, a été réimprimé en allem., Hambourg, 1704, in-8. — On peut voir dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759, la *général. de la maison de Rantzau*.

RAOUL ou RODOLPHE, duc de Bourgogne, usurpa la couronne de France après la mort de Robert son beau père, qui s'en était emparé un déshonneur de Louis d'Outre-Mer, fils de Charles-le-Simple. Raoul était monté sur le trône du consentement de Hugues, son beau-frère, en 928, et m. en 936. Sa mort fut suivie d'un interrègne.

RAOUL, duc de Normandie. V. ROLLO.

RAOUL, ecclésiast., du 12^e S., à qui la vigueur de son zèle ou le gain de son éloquence comme prédicateur ont fait donner le surnom d'*Ardent*, naquit aux env. de Bressuire (Poitou), et devint archidiacre du dioc. de Poitiers. Attaché en même temps comme prédicateur au duc d'Aquitaine Guillaume IX, comte de Poitiers, il le suivit en 1101 dans sa malheureuse expédition de Palestine, où vraisemblablement il perit; ainsi que la majeure partie des 300,000 hommes qui composaient l'armée, et dont un bon nombre avaient pris les armes enflammés par ses exhortations. Raoul possédait un vaste savoir, et il était particulièrement versé dans la connaissance des langues. On a de lui des *Homélies* latines, qui furent imprim. à Paris en 1567, 2 vol. in-8, et à Cologne en 1604. La 1^{re} part. fut traduite en franç. par frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8; et la 2^e par frère Jean Capisul. On lui attribue d'autres ouvr. restés Mss. et disséminés dans diverses bibliothèques.

RAOUL de Caen, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancred, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et décrivit les exploits de ce héros dans une histoire intitulée : *Gestes de Tancred*. Elle fut publ. pour la 1^{re} fois par Martène dans le t. III de ses *Anecdotes*, et a reparu depuis dans la gr. collect. de Muratori. Ecrite sur la thèse même des évènements, et sous les yeux de ceux qui y jouaient la principale rôle, cette histoire contient des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur ne manque pas de quelque esprit de critique; et, si son style se ressent du mauvais goût de l'époque, il s'offre cependant, et là, ~~il s'offre cependant~~ simple et piquant, surtout dans les passages qui sont écrits en vers. L'ouvrage, en somme, passe pour très-authentique. M. Guizot l'a reproduit sous le titre de : *Faits et gestes du prince Tancred pendant l'expédition de Jérusalem*, dans sa collect. des *Mém. relatifs à l'histoire de France*. On croit que l'auteur mourut prématurément, avant d'avoir achevé son ouvr., opinion qu'il semble impossible de concilier avec cela que la considère comme étant le même Raoul de Caen qui s'illustra par de hauts faits d'armes comme gouvern. d'Acre sous Roger, neveu de Tancred.

RAOUL, DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, fut avec la cour de Rome des démêlés assez vifs au sujet des mesures que prescrivait alors Innocent II à tous les dépositaires de l'autorité épiscopale, pour réparer les atteintes qu'elle avait reçues par suite du schisme d'Anaclet. Raoul avait fait sa paix avec le St-Siège lorsqu'il mourut empoisonné en 1142. — V. COCOT, PRELLE et GLAIRE.

RAOUL (JEAN), peintre, né à Montpellier en 1667, mort à Paris en 1734, fut le précurseur de Boncher dans ce genre faux et mamaisé dont les grâces affectées dépravèrent pour si long-temps le goût de notre école. Élève de Bance puis de Bon Boullogne, il alla ensuite passer quelques temps en Italie, et il n'en rapporta que du faux et des fautes les exécutées distinctes du beau et du grandiose. Il semble que c'était le propre de l'époque où il vivait de substituer ainsi l'écart à la pompe aux beautés naturelles et à la majesté. En effet, il lui suffit pour établir sa réputation, de faire dans ce style le portrait en pied du grand-père de Vendôme, qui toutefois est resté l'un de ses ouvrages les plus remarquables. Après avoir refusé le titre de prem. peintre du roi d'Espagne Philippe V, il ne voulut pas briguer des succès sur une autre scène que celle où il avait débuté; et, si plus tard il alla passer 8 mois en Angleterre, ce fut uniquement pour y peindre des portraits; car l'égoïsme de la vogue lui avait fait commander. Devenu plus modeste que son coloriste, il se surtout recusa dans le portrait, et l'on reconnaît qu'il savait engendrer ses figures avec aisance, qu'il saisissait la ressemblance avec bonheur; quant à l'expression, il n'en fait point chercher dans ses têtes. On a de lui des morceaux d'histoire, mais

il n'obtint en ce genre qu'une réputation secondaire. Il fit pour l'électeur palatin 3 tableaux considérables, l'un représentant la *Contrainte de Scipion*, l'autre *Alexandre malade*, avec son médecin Philippe; et il peignit ensuite pour le duc d'Orléans, alors régent : *Télémaque dans l'île de Calypso*. Raoul fut admis à l'Académie de peinture en 1717. Le sujet de son tableau de réception était *Pygmalion et Galatée*.

RAPAERT ou **RABARD** (FRANÇOIS), de Bruges, pratiquait la médecine dans cette ville, où il vivait vers la milieu du 16^e S. Il ne put sans indigne voir le magistrat de cette ville faire l'éloge du *Grand et perpétuel Almanach de Brubeuse*, et il composa à cette occasion l'ouvr. suiv. : *Magnum et perpetuum Almanach, à consuetis nominibus liberum, aledqua verè medicum*, etc., Anvers, 1551, in-12.

RAPARINI (GEORGE-MASTRO), poète italien, né à Bologne en 1660, suivit la célèbre cantatrice Angelique Raparini à Mantoue, où il obtint la place de secrétaire de la collection palatine. Il m. en 1726. Outre plusieurs tragédies, un e de lui : *In Trivide de Struena* (en italien), Cologne, 1700, in-4; *In Meira* du même, ib., 1702, in-4; *Il Leone tra gigli, apposta poeta al semito Virgilio Dario*, etc., Bologne, 1674, in-4; *Lampi di Gloria accessi alla vittoria sericea e Veneta*, Bologne, 1686; *L'Incoronazione di Dario, dramma per musica*, ib., 1686.

RAPHAEL, V. MARTELLI et SAVOIR.

RAPHELENG ou **RAVLENGHIEN** (FRANÇOIS), savant orientaliste, genre du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époque des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il travailla pour l'imprimerie de son beau-père, et surtout à la Bible polyglotte impr. en 1571. Rapheleng, s'étant établi à Leipsig, fut nommé par l'univ. de cette ville prof. d'hébreu et d'arabe. Il y mourut en 1597. Ses princip. ouvr. sont : des observations et des corrections sur le *pentateuque chaldaïque*; une *grammaire hébraïque*; un *Lexicon arabe*, Leyde, 1613, in-4; un *Nouveau-Testament syriaque*, Anvers, 1575, in-4; un *Diction. chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat* de la polyglotte. — FRANÇOIS RAPHELENG, fils aîné du précédent, s'est aussi distingué par son érudition. On a de lui : *Elogia carmine elegiaco in imaginem quinquaginta doctorum virorum*, Leyde, 1587, in-fol. L'aut. n'avait alors que 21 ans. Il a encore donné divers *morceaux de poèmes et des notes*, insérées dans l'édition de Bénédictine publiée par Juste-Lipse.

RAPICIO (GIOVITA), ou aussi *Ravizza*, cité par les biog. ital. comme né près de Brescia vers 1480, et mort à Venise en 1563; donné en lui comme auteur de différents ouvr. tels que : *De institutione pueri*, Venise, 1551; *De numero oratorio*, liber I, et *Curmum*, ibid., 1554, in-fol; *Paraphrasis in psalmos Davidis*, ibid., 1554, in-fol; *Oratio in funere Pauli Zanchii*, ibid., 1561, a de si singuliers rapports avec notre RAVINUS LEXON (Jean Trise de Ravin), Néanmoins, au vers le même époque à St-Saulge, qu'on serait tenté de croire à l'identité des deux personnages, et que cette notice de l'Ital. deviendrait le complément de celle de notre humaniste. En effet, rien n'est moins constaté que le décès de ce dernier, placé par les biographes à la date du 23 déc. 1563, c.-à-d. 43 ans et 43 jours tout l'écart de sa réputation. La Minuscule dit que ce recteur de l'univ. de Paris mourut à l'hôpital. (Notes sur les *Jugements des Savants* de Baillet.) Est-il donc impossible que le prétendu décès de Ravin ait été ou une suite d'indigestion, ou un mal d'écrit? Et l'on conçoit sans peine que l'éclat de son talent comme poète et comme orateur lui ait mérité cette adoption parmi les écrivains illustres de Brescia. Quel qu'il en soit de cette conjecture, nous l'établissons sur la remarque suivante bien plus que sur l'ombrage des noms : les deux premières publications citées de l'Italien, et qui ne remontent pas au-delà de 1551, c.-à-d. se rapportent à la

71^e année de l'aut., semblent n'être que des réimp. de deux des ouvr. élémentaires de Ravisius (v. son article); la 3^e serait l'œuvre des derniers ans du régné, passée peut-être dans un cloître.

RAPIN (NICOLAS), littérateur du 16^e S., né vers 1610 à Fontenay-le-Comte (Poitou), se fit recevoir avocat au parlement, fut pourvu de la charge de vicaire-sénéchal de sa ville natale, et fut ensuite appelé à Paris par le président Achille de Harlay, qui lui procura la place de lieutenant de robe-courte. Le seul qui lui montra pour le service du roi Henri III lui ayant suscité de nombreux ennemis, il fut privé de son emploi et banni de Paris; mais il appela bientôt de ce jugement, et fut réintégré dans ses fonctions. Ayant embrassé avec ardeur le parti de Henri IV, il signala son courage à la bataille d'Ivry; il eut ensuite beaucoup de part à la *Satire Menippée* (v. P. LÉAUT). S'étant remis de sa place de lieutenant de robe en 1599, il se retira à Fontenay, sa patrie, et mourut à Pontiers en 1608. Il avait composé divers *poèmes*, qu'il chargea, par testament, ses amis, Scévole de Sainte-Marthe et J. Gillot, de rassembler et de publier. Ce recueil parut sous le titre d'*Œuvres lat. et franç. de N. Rapin*, Paris, 1620, in-4. On y trouve 2 livres d'épigrammes lat. estimées; des *épiques*, des odes, des stances et des sonnets, des traductions ou imitations en vers franç. des *Satires* et *Épîtres d'Horace*, de l'*Art d'aimer* d'Ovide, des *Épigrammes de la pénitence*, quelques écrits en prose. On a encore de N. Rapin une traduction en vers français du 28^e chant de *Roland-le-Furieux*, Paris, 1572, in-12; et les *Plaisirs du gentilhomme champêtre*, insérés dans un recueil intitulé: *les Plaisirs de la vie rustique*, ibid., 1583. Rapin fut un des poètes qui essayèrent de supprimer la rime dans les vers français. On trouve de ces vers blancs dans le recueil de ses *Œuvres*.

RAPIN (RENÉ), jés., né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, fut tout à tour littérateur, poète, théologien et controversiste; et, suivant l'expression originale du marquis de La Chapelle, servant Dieu et le monde par semestre, il composa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels ses *poèmes* lat. et son *Poème des jardins* saillant, méritent seuls d'être distingués aujourd'hui. Ce dernier fut reçu avec une sorte d'enthousiasme à une époque où l'on s'occupait beaucoup de vers lat., et où les PP. Commire, La Rue, Vannières, etc., soutenaient dignement l'honneur de ce Paroisse romain modeste. Peu de temps après son apparition, le *Poème des jardins* fut traduit en vers anglais par J. Evelyn (il est en italien par le P. Gio. Pietro Bergonzi), et en franç. par Gerson Dourcigné, Paris, 1753. Cette traduction était complètement inutile, et l'on ne songeait guère plus à l'original lui-même, lorsque Delille publia ses *Jardins* en 1782. Cette circonstance, et le malin espoir de mettre peut-être un poète français aux pieds d'un jésuite, fit rechercher l'ouvrage du P. Rapin, et engagea sans doute MM. Voiron et Gebiot à en donner une traduction nouvelle. Sa supériorité bien reconnue sur la précédente n'atteignait pas néanmoins l'objet proposé: Rapin et Delille restèrent à leur place respective, et conservèrent à juste titre la réputation de versificateurs élégants, mais de poètes médiocres, sous le rapport de l'invention. Les ouvrages en prose du P. Rapin sur la littérature anc. se recommandent par la solidité de la critique et la pureté des doctrines; mais les idées en sont généralement communes, la critique ne s'y élève jamais bien haut, et le style est froid, sec, et pourtant diffus. Aussi ne lit-on plus depuis long-temps, même au collège, ses *Comparaisons d'Homère et de Virgile*, de *Démétrius* et de *Cicéron*, non plus que ses *Reflexions sur l'éloquence et la poésie*.

RAPIN-THOYRAS (PAUL DE), historien, né en 1664 à Caudebec, était né de Peisson (v. ce nom). Il se fit d'abord recevoir avocat; mais, craignant

d'être exclu des emplois de la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes, se rendit en Angleterre, en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes, passa ensuite en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilshommes français, commandée par son cousin-germain. Peu de temps après, il suivit dans la Grande-Bretagne le prince d'Orange, depuis Guillaume III, obtint une pension dans un régiment anglais, et devint aide-de-camp du général Douglas. Blessé au siège de Limerick, il ne put accompagner son patron en Flandre, mais fut nommé, sur sa réputation, gouverneur du jeune duc de Portland, après avoir terminé cette éducation, il se retira à Wesel, où il m. en 1725. On a de lui une *Hist. d'Angleterre*, La Haye, 1724, 8 vol. in-8; ouvrage qu'il composa pendant sa retraite, et pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Cette histoire, continuée depuis la mort de Charles I^{er} jusqu'à celle de Guillaume III par David Dureau, a été réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète et la meilleure est celle donnée par Lefebvre de Saint-Mars, La Haye (Paris), 1739 et années suivantes, 16 vol. in-4. On en a un *abrégé* (par Falsinrau), La Haye, 1730, 3 vol. in-4, ou 10 vol. in-12, et Nic. Tindal l'a traduit en anglais. Rapin a encore publié une *Dissertation sur les Whigs et les Tories*, La Haye, 1717, in-8. — Philibert de RAPIN, aulc du président, fut surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y porter l'édit de pacification de 1558, il y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisait son procès, et le fit décapiter comme un des auteurs de la conjuration formée par les protestants pour s'emparer de cette ville. Les calvinistes furieux mirent le feu aux fermes et maisons de campagne des membres du parlement, et firent irriter sur les débris, avec des charbons fumans, l'engrenage de Rapin.

RAPINE (CLAUDE), religieux ecclésiastique, né dans le diocèse d'Auxerre, mort en 1623, fut chargé de réformer quelq. monastères de son ordre, et d'en corriger les constitutions. Il s'acquitta de cet emploi avec succès. On a de lui: *De studiis philosophiæ et theologiæ*; *De studiis monachorum*, et quelq. autres ouvr. lat. Mss., dont le P. Malinon a fait usage dans son *Traité des études monastiques*. — Un autre Claude RAPINE, frère-minor réformé, né à Nevers vers la fin du 16^e S., a laissé plusieurs ouvrages en latin et en français, dont le plus important est l'*Histoire générale de l'origine et des progrès des frères-minors, dits réformés et déchaussés*, Paris, 1632, in-fol.

RAPP (JEAN), lieutenant-général, pair de France, né à Colmar le 26 avril 1773, entra au service dès l'âge de 16 ans, se distingua dans les prem. guerres de la révolution, et devint aide-de-camp du général Desaix, sous les yeux duquel il fit, dans les campagnes d'Allemagne et d'Égypte (1796-97), plusieurs actions d'éclat qui lui valurent successivement sa promotion aux grades de chef-d'escadron et de colonel. C'est dans ce dernier grade qu'il assista à la bataille de Marengo aux côtés de Bernis, quand cet illustre général y fut blessé à mort. Dès cette époque Rapp avait eu déjà et le temps et les occasions de s'initier aux grandes théories de l'art de la guerre; mais ce qui ne contribua pas moins que ses talens et sa valeur brillante à le faire remarquer par le premier consul, qui alors se l'attacha comme aide-de-camp, c'est qu'il y avait dans son caractère une certaine franchise ou noblesse germanique qu'apprécia toujours beaucoup Napoléon dans ceux qui l'approchaient habituellement, et particulièrement dans les militaires. Bientôt en possession de toute la confiance du général en chef, Rapp fut chargé par lui, en 1802, d'aller annoncer aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles politiques. Il força la diète d'accéder à cette intervention, reçut à son retour des marques de satisfaction de son chef, le

suiwit en Belgique, puis en Allemagne, et soutint avec éclat sa réputation de valeur à la bataille d'Austerlitz, où, à la tête de deux escadrons de chasseurs de la garde, il mit en déroute la garde impériale russe et fit prisonnier le prince Requin. Ce brillant succès, qu'il avait acheté par plus de blessures, lui valut le grade de général de division sur le champ de bataille. Toujours avide de gloire, Rapp ne se distinguait pas moins dans les campagnes suivantes, particulièrement au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracturé; à celui d'Essling; enfin, en 1812, à l'affaire de Mlogoroslowskitch, où il fit des prodiges de valeur et eut un cheval tué sous lui.

Après cette désastreuse campagne, le général Rapp, dont l'activité avait été à peine ralentie par les nouvelles blessures qu'il reçut dans cette malheureuse campagne (il était à sa 22^e, sans parler des contusions qu'il dut éprouver sous les pieds des chevaux des Cosaques qui lui passèrent sur le corps au dernier choc qu'il eut pendant la retraite de Moscou sur Wilna), mais qui était épuisé de fatigues, et surtout éprouvant de cruelles souffrances, ayant eu le nez, une oreille et deux doigts gelés, eut ordre d'aller reprendre le commandement de Dantzig, dont, pendant 2 ans déjà et durant ses convalescences, il avait été gouverneur, et où il s'était acquis l'estime générale par la moralité de sa conduite. Cette fois on l'y vit déployer toutes les ressources du génie militaire, tant le sang-froid et l'héroïsme du courage, pendant le siège qu'il eut à soutenir durant une année entière contre 60,000 combattants qui employaient tour à tour la force et la ruse pour triompher de ses nobles efforts. Ce ne fut qu'après avoir lutté contre la famine et une épidémie cruelle, qui lui enleva les deux tiers de son garnison, réduits alors à sept mille hommes, qu'il consentit enfin à capituler. La faculté de rentrer en France avec armes et bagages avait été stipulée dans la convention conclue le 27 novembre 1813; mais, au mépris de cette convention, la vaillante garnison de Dantzig fut faite prisonnière, conduite en Russie, et son général à Kiow. De retour à Paris en juillet 1814, Rapp y fut accueilli avec beaucoup de prévenances par Louis XVIII, qui le créa chevalier de Saint Louis, grand-cordon de la Légion d'Honneur, et qui ne craignit pas de lui donner, en 1815, le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter la marche de Napoléon. Mais tous les moyens organisés pour la résistance devaient tomber devant l'ascendant de l'empereur sur ses anciens compagnons de gloire; Rapp se rangea sous ses drapeaux, accepta le commandement de la 5^e division, fut nommé membre de la chambre des pairs, et commanda en chef de l'armée du Rhin. Il fit face d'abord aux forces presque triples à la tête desquelles le prince de Wurtemberg vint l'attaquer (21 juin); puis, instruit que l'armée ennemie marchait sur Strasbourg, il se jeta lui-même dans cette place avec ce qui lui restait de sa troupe, désorganisée par la nouvelle de la défaite de Waterloo. En en défendant l'approche à l'ennemi, il préserva l'Alsace de l'occupation étrangère, alors même que Paris était rendu. On se rappelle encore dans le pays le singulier caractère d'un soldat qui s'éleva à Strasbourg parmi les débris de l'armée, alors que Rapp, qui ne pouvait tenir plus long-temps, fut obligé de proclamer le nouveau régime, de remettre son commandement au duc de Louis XVIII, et qu'il fut question du licenciement de la troupe, qu'exigeait le paiement de sa solde arriérée, l'obligeant en partie malgré des ordres que Rapp ne put parvenir à faire exécuter. Le licenciement effectué, il se retira en Argonne, et ne reentra en France qu'en 1817. C'était le sort des Bourbons de s'accoutumer d'une fidélité sans de trop rudes épreuves, de la part des guerriers qui avaient défendu vingt ans la France contre les tentatives de l'étranger, qu'animant contre elle leurs partisans les plus dévoués; voilà pourquoi de nouveaux témoignages de la faveur royale s'adressèrent encore à Rapp, dont on ne

pouvait se défendre d'estimer le caractère de loyauté et de franchise. Se trouvant dans le cabinet du roi au moment où il apprit la mort de Napoléon, il ne s'effraya point de cacher sa sensibilité, et l'adroit Louis XVIII voulut bien jouer près de lui le rôle de consolateur en lui disant que ses pleurs l'honorèrent, et qu'il l'en estimait davantage. Rapp fut nommé pair de France en 1818; il mourut le 2 nov. 1821. On a publié, sous son nom, des *Mémoires* auxquels, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*, n° 13675), il n'a eu aucune part directe, mais qui paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des notes du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RAPPOLT (CHARLES HENRI), savant prussien, né à Königsberg en 1702, fut professeur de physique dans l'université de cette ville, se distingua par la variété de ses connaissances, et mourut en 1753. On a de lui : *Conjecturae philosophicae de colorem in facie telluris varietatibus annis*, 1 vol. in-8 et Berlin, 1730, in-4; *De animalibus et Creatoris nostris capere*, etc. Berlin, 1730, in-4; *Quantitas naturalis praevisio de cubito trigonometrico, an caviarum putrefactum?* Königsb., 1733, in-4; *De origine suavia in litteris Sarmaticis medicatis epistolarum*, ib., 1737, in-4; et autres opuscules d'histoire naturelle et de physique.

RAS-WEILTA-SKLASSE ou **RAS-WALDER-SERLASSEY**, vice-roi du Tigre (Abyssinie), ne vers 1766, mort vers 1816, se fit remarquer, chez un peuple encore barbare, par l'étendue de ses conceptions, sa sagesse et sa générosité. Avant de s'élever à ce haut commandement, il s'était acquis un grand renom en Abyssinie par ses exploits. En lutte avec des persécutions sous le règne du raz (prince) son prédécesseur, alors que lui-même était revêtu du titre de *balgudja* (protecteur des caravanes de sel), il alla réunir autour de lui, dans le désert, une bande de ces mêmes pillards qu'auparavant il était chargé de réprimer. Ayant réussi à se former un parti assez puissant pour faire ouvertement la guerre au raz, il resta vainqueur, et plaça sur le trône de Gondar un roi dont il devint le lieutenant pour la province du Tigre, qu'autrefois son père avait lui-même regné en qualité de gouverneur. Il fit avec avantage, en 1807, la guerre contre les Gallas, dont, après une dernière victoire, 1700 romains furent sur le champ de bataille furent mutilés, suivent la barbare coutume des Abyssins, qui veut que, en signe de triomphe, on apporte aux pieds du vainqueur un membre de chaque ennemi mort dans le combat. Le voyageur angl. Pearce, dont les relat. Mss. ont servi de canevas au *Voy. en Abyssinie* pub. par H. Salt (ouv. trad. en franç. par M. Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8), et qui contient d'amples détails sur Ras-Weilto, avait assisté de près dans son expédition, contre les Gallas.

RASARIO (JEAN-BAPTISTE), médecin recommandable par son ardeur et sa générosité pour les pauvres, né dans le Novarais en 1517, enseigna la médecine à Venise, à Milan, et m. en 1578, âgé de 60 ans. On a de lui : *Commentaria in libris Hippocratis de morbis vulgaribus, de humilibus, de acutis*, Turin, 1567, et des trad. lat. de Gallien, d'Ultime et de George Pachyme, etc.

RASCAS (PIERRE ANTOINE), sieur de Bagarrat et du Bourget, habile antiquaire, né vers 1597 à Aix en Provence, où il exerça d'abord la profession d'avocat, qu'il finit par reprendre, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités du roi Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de grands services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'hist. des rois par des médailles qui en retraceraient les faits les plus curieux; mais la mort du prince arrêta l'exécution de ce projet, recueilli depuis par Colliet, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas m. à Aix en 1620. — Jean-Ant. de RASCAS, jésuite, de la famille du précédent, est auteur d'un

poème intitulé : *Oculorum sermo* (le langage des yeux), imprimée à Lyon en 1718, in-8.

RASCHE (JEAN-CHRISTIAN), numismate allemand, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1733 à Schorlida, dans le cercle saxon d'Eisenach, mort en 1803, étant pasteur de Bay-Messfeld. On a de lui : *Hist. de Jean de Calais*, Francfort et Leipzig, 1755, 2 v. in-8. *Epistolarum obscurorum volumina omnia*, Francf., 1757, 2 v. in-8. *Charlemagne, grand pape ses efforts en faveur des écoles allem.*, Mém. in-8, 1760, no 4. *L'Art de régler des lettres allem.*, 3^e édit., Nuremberg, 1774, in-8. *Continuat. du Traité des proverbes de Sancho-Panza*, 2^e édit., Leipzig, 1777, in-8. *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8. *Nomismota rarissima Romanorum à Julio Casare ad Heraclum usque*, ibid., 1777, in-8. *L'Antienne constant.*, de Hamt, ib., 1778, in-8. *La Communauté des médailles antiques*, d'après les principes de Jobert et de La Boute, ibid., 1778-79, 3 vol. in-8, fig. *Lexicon univ. rei numaria vet.*, etc., Leipzig, 1783-94, 6 t. en 12 v. in-8. Un *Supplém.* à ce dictionn., comprenant seulement les neuf prem. lettres de l'alphabet, a paru en 2 vol. à Leipzig, 1802 et 1803. Rasche a fourni en outre plus nombreux au *Magasin histor.* de Busching, et à d'autres revues périodiques.

RASCHID-BEGLIAN (ASAD-DIYAR AH, MAN-SOUR I^{er}), 30^e khâlyf alibabide, fut proclamé à Bagdad le 8 septembre, 1131, mais, s'étant revolté contre le sultan seljoukide Nasoud (ou ce nom), son suzerain, il fut déclaré rebu du khâlyfat en août 1136, et m. l'année suivante assassiné par ses melars, en cherchant à gagner Isfahan.

RASCHI, HANAN-SALAH, JARGHI, V. JARCHI.

RASCHID, V. HASOUV-AL-HESCHIN.

RASCHID-EDDIN, célèbre historien persan du 13^e S., dont le véritable nom est Fakhri-Allah ben Emdad-Eddin-Aby'l-khur ben Aly Raschid-Eddin, exerça d'abord la profession de médecin, et devint veyar du sultan Ghazan-Khan. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il entreprit le grand ouvrage historique qui a fait sa réputation. Cet ouvrage, intitulé *Diyari al-Tawarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*, est regardé, à cause des renseignements précieux qu'il contient, comme une des productions les plus importantes qui existent en persan. Outre ce grand ouv. hist., Raschid a encore composé en arabe une espèce de *Summe theolog. musulmane*, intitulé *Madjmos-Arass-hadith*, dont il existe un très-bel exemplaire à la Bibliothèque du roi.

RASIS ou RHAZES, V. RASI.

RANLES ou RALIE (SÉBASTIEN), jésuite français, fut envoyé comme missionnaire chez les Indiens du nord de l'Amérique, et prêcha à Québec vers la fin du 17^e S. Ce fut l'ennemi le plus irréconciliable des Anglais, et souvent il excita contre eux les revoltes des Indiens. Enfin, après avoir voyagé dans l'intérieur de l'Amérique, il fut tué à Narridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat entre les Anglais et les Indiens. On a de lui un *Dictionnaire* du langage abanika, 1 vol. in-4 de 500 pag., qui se manuscrit à la bibloth. du collège d'Harvard. Il y a encore deux lettres de lui parmi les *Lettres éphémères*.

RASORI (JACOB), célèbre médecin italien, né à Paroge en 1707, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelq. temps à Paris pendant les commotions de la révolution, et revint dans sa patrie, imbu des principes d'un système politique anar., ni plein du désir de les propager. Il avait même embrassé en Angleterre la nouv. doctrine médicale du docteur Brown, et il conçut le dessein de renverser celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie. Il publia une trad. italienne des ouvrages du médecin anglais. Cette traduction et

les leçons de Rasori, nouveau prof. en pathologie à Pavie, basées sur les mêmes princip., firent beaucoup de bruit dans les écoles, et trouvèrent un ardent censeur dans le prof. Vacca-Perlinghieri, de Pise, qui publia une réutation de la doctrine brownienne. Rasori lui oblige de quitter sa chaire ; mais, lors de l'entrée des Français en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, et y publia un journal polit. sous le titre de *L'Amico della libertà dell'agricoltura*. Il n'y canagaa point les professeurs de Pavie, ses anc. collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et politiques. Il devint ensuite veyet. du ministère de l'intérieur de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine pratique. Les huts dans lequel ses leçons étaient dirigées, la véhémence de ses attaques contre les médecins qui jusque là avaient été la lumière et les oracles de l'école, excitèrent des réclamations sans nombre, et le revoy du professeur fut demandé par une députation d'étudiants au directoire cisalpin, qui n'eut garde de s'y refuser. Revenu à Milan, Rasori conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, en développant, et il trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens ; trois profess. en grande réputation se déclarèrent même ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gènes, où commandait l'illustre Massena. Il donna ses soins aux soldats français et à la population pendant l'épidémie de typhus qui se manifesta dans cette ville. Plus tard il publia l'histoire de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, revint à Milan, obtint la place de proto-medico (archiviste ou prem. med.) du gouvernement, celui de médecin en chef de l'hôpital militaire, et de profess. de clinique au grand hospice de Santa-Corona. En 1812, sur la démonstration des dangers du système médical de Rasori, fait au public et à l'autorité par le d. Orsani dans un opusc. (*Censura sulla teoria e pratica del contrastamento*) où la critique a été en outre des traces de la collaboration du prof. Monzati, le médecin en chef, trop incommode pour lui de la routine, fut destitué par le ministère de l'intérieur du royaume d'Italie, et revint dans la classe ordinaire des praticiens. Vers la fin de 1814 Rasori fut arrêté comme un des membres de la conspir. dite des Carbonari (v. ce mot), et renfermé dans la citad. de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans ; alors il reprit l'exercice de sa profession, et m., à ce que l'on presume, en 1823 ou 1824. On connaît de lui les ouvr. suivans : *Lettera al dottore Rubini*, etc., Pavie, 1793, in-8. *Problema tratta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8. *Rapporto sullo stato dell'università di Pavia*, in-4. *Compendio della nuova dottrina medica di Brown*, trad. dall'inglese, 1795-1803, 2 vol. in-8. *Analisi del pretezo genio d'Ipocrate*, Milan, 1799, in-8. *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwin*, trad. de l'anglais, avec des notes, ibid., 1803, 6 vol. in-8. *Storia della febbre pretychoi di Genova*, ibid., 1803, in-8. souvent réimpr., et trad. en franç. par le docteur Fontana illes, Paris, 1802, in-8, avec des notes. Rasori a traduit de l'alle. en italien le roman de Nor-Pikler intitulé *Agatock*, les *Lettres sur la mimique*, d'Engel, et quelques poésies de Schiller et de Wieland. Selon la doctrine médicale de Rasori, dite *contrastamento*, le plus commun des maladies dépend d'une cause stimulante, quelq. unes d'une cause d'insulte. Plus ou moins intenses, ces causes produisent une diathèse sténique ou asténique qu'il faut combattre, celle-ci par des stimulans, celle-là par des contre-stimulans ; ainsi la matière médicale se divise en deux classes.

C4443

FIN DU TOME QUATRIÈME.









